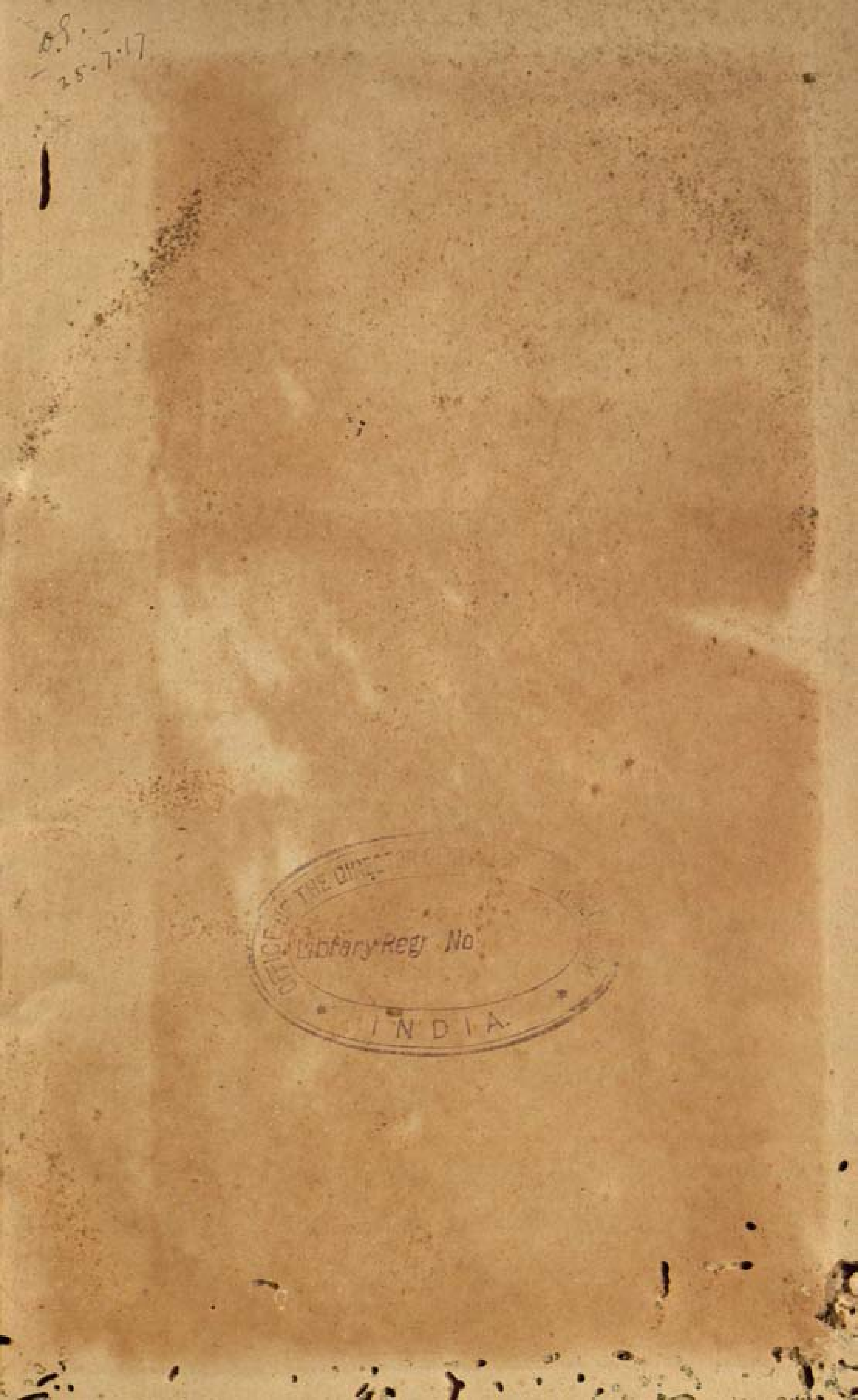


REVUE CRITIQUE

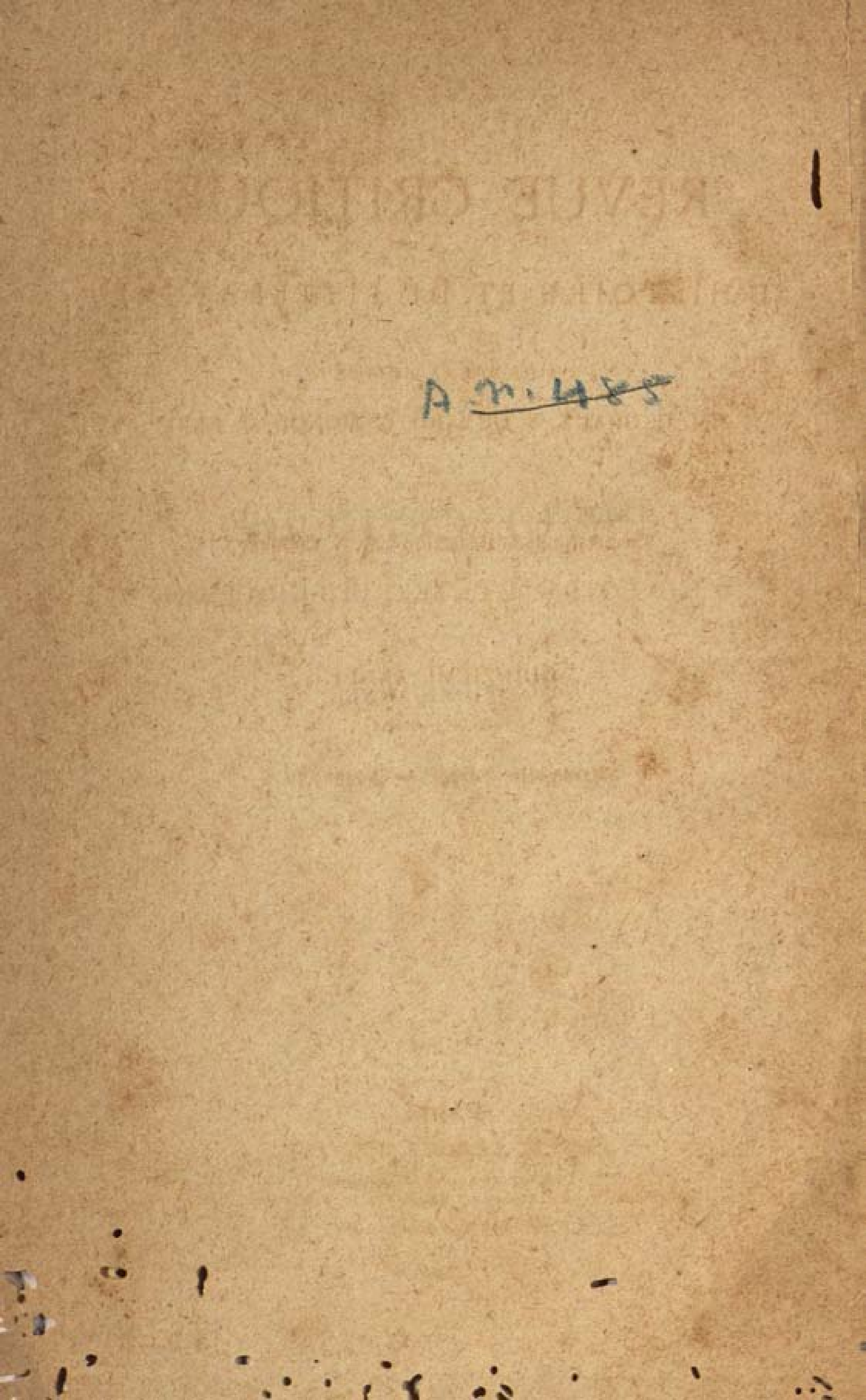
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

QUINZIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XI)





REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet

QUINZIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XI



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1881

ANNÉE 1881

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS

Langues et littératures orientales.

Philologie grecque et latine.

Histoire ancienne.

Histoire du moyen âge.

Histoire moderne.

Philologie romane.

Littérature française.

Langues et littératures germaniques.

Littérature espagnole.

Littérature italienne.

Littératures slaves.

Littératures celtiques.

Archéologie et beaux-arts.

Droit et institutions.

Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (par M. Julien Havet).

Séances des 24 et 29 décembre 1880, des 7, 14, 21 et 28 janvier, des 4, 11, 18 et 25 février, des 4, 10, 18 et 25 mars, des 1, 8, 13, 22 et 29 avril, des 6, 13, 20 et 27 mai, des 3, 10 et 17 juin.

Pages 20, 39, 60, 80, 100, 120, 140, 159, 180, 200, 219, 240, 259, 279, 300, 320, 336, 352, 376, 399, 420, 440, 460, 480, 500, 520.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

Allemands

Anglais

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 3 Janvier — 1881

A NOS LECTEURS

La *Revue critique* entre, vivace et prospère, dans sa quinzième année. Elle a un public d'élite, qui lui exprime souvent autant de sympathie que d'estime. Si l'on songe qu'à ses débuts notre œuvre était décriée et haïe, que lui apporter son concours passait pour un acte de courage, on reconnaîtra combien la direction des esprits s'est modifiée en France dans un aussi court espace de temps.

La critique n'était pas aimée chez nous, parce qu'on n'en comprenait pas bien le rôle et surtout parce qu'on était porté à confondre la critique artistique et littéraire avec la critique scientifique. Pour beaucoup, le critique était ou un envieux, ou un esprit chagrin, ou un impuissant se vengeant de sa stérilité sur ceux qui produisent, ou tout au moins un juge partial, voué par son tempérament et par ses prédilections au dénigrement systématique de ce qu'il ne pouvait goûter. Ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette opinion appliquée à la critique esthétique ne saurait convenir à la critique scientifique. La science est déjà et tend de plus en plus à être envisagée comme le résultat d'efforts collectifs. Le temps n'est plus où l'on mettait sa gloire à formuler isolément de grandes théories originales que l'on s'inquiétait peu, au fond, de mettre d'accord avec la réalité pourvu qu'elles fussent brillantes et éloquemment exposées. Mieux avisés aujourd'hui, nous voulons que la philosophie se dégage en quelque sorte d'elle-même de l'ensemble des faits, soigneusement recueillis et étudiés sous toutes leurs faces. Or, pour mener à bien un pareil labeur, ce n'est pas trop d'une armée de travailleurs se surveillant réciproquement et se signalant les uns aux autres les erreurs commises et les vérités obtenues. Chacun devient ainsi tour à tour auteur et critique, et la critique nous apparaît elle-même comme une collaboration incessante à la grande œuvre du progrès scientifique.

Ainsi conçue, la critique suppose la compétence, la bonne foi, l'impartialité : ce sont là des qualités que nous nous sommes toujours efforcés de posséder. Elle suppose aussi l'examen complet et méthodique de tous les travaux intéressant la science. Ici nous devons reconnaître que le manque d'espace nous oblige parfois à négliger d'importantes publications. Nous avons tenté de remédier à ce vice en multipliant dans notre *Chronique* les annonces et les analyses. Cette innovation a été, nous le savons, très bien accueillie du public ; mais le supplément d'un quart de feuille, que nous a libéralement accordé notre éditeur, est encore insuffisant. Nous voudrions doubler le volume de chaque numéro. Ce vœu ne se réalisera que lorsque le nombre de nos lecteurs se sera accru dans la même proportion.

Nous pensions, l'année dernière, que le moment était venu pour la *Revue* de s'occuper sérieusement des « livres classiques » et nous faisions appel à la collaboration de toutes les personnes compétentes en matière de pédagogie. L'un de nous a prêché d'exemple, et nous espérons que cet exemple sera suivi. Il devient de plus en plus urgent de faire pénétrer dans les lycées de bonnes méthodes et de combler ainsi l'abîme qui séparait jadis l'enseignement secondaire de l'enseignement supérieur.

---

1. — **Die Ergebnisse der Ausgrabungen zu Pergamon,** vorlæufiger Bericht von A. Conze, C. Humann, R. Bohn, H. Stiller, G. Lolling, und O. Raschdorff mit sieben Tafeln. Berlin, Weidmann, gr. in-8°. 1880. (*Les résultats des fouilles de Pergame*, rapport sommaire de A. Conze, C. Humann, R. Bohn, etc., 7 planches, 120 pages.)

Tout le monde a entendu parler de ces fouilles de Pergame qui, depuis deux ans, ont procuré au musée de Berlin un inappréciable trésor ; mais la mise en ordre et le rapprochement des milliers de morceaux de sculpture, d'architecture et d'inscriptions contenus dans les quatre cent soixante-deux grandes caisses qui ont été expédiées de Pergame ne pourra être achevé de si tôt, malgré toute l'activité avec laquelle on y travaille. De longtemps on ne pourra mettre sous les yeux des connaisseurs qu'un petit nombre des fragments rapportés, et il n'est pas possible d'entreprendre la description générale à laquelle songent les savants berlinois avant qu'aient été examinés et classés jusqu'aux moindres débris. Cette réserve est d'autant plus nécessaire que, si nous ne nous trompons, les fouilles ont été reprises à Pergame ; on y fera, sur l'ancienne acropole, on ne peut manquer d'y faire encore des découvertes qu'il convient d'attendre avant de prendre un parti sur toutes les questions qui laissent encore douteuses les travaux que M. Humann a conduits, pendant près de deux ans, avec tant de persévérance et de bon-

heur. C'est seulement quand on aura déblayé jusqu'au roc les différentes terrasses dont se compose le sommet de l'acropole et dégagé des murs byzantins et des amas de décombres jusqu'aux moindres traces des constructions antiques qu'il sera possible de tenter une restauration complète du magnifique ensemble de monuments que la richesse et le goût des rois de Pergame avaient groupés sur ce point, au-dessus de la ville qui leur servait de capitale, ensemble auquel est venu s'ajouter, deux siècles plus tard, un Augusteum bâti, sans doute, comme celui d'Ancyre, aux frais de la province romaine, mais dans un style encore tout grec et très pur pour le temps.

Dans une courte introduction, non signée, mais qui doit être de M. Conze, on indique, avec beaucoup de force et de justesse, l'importance et l'intérêt que présente, pour l'histoire de l'art grec, la découverte des restes du grand autel votif, couvert de sculptures, que les Attale avaient érigé dans la citadelle de Pergame en souvenir de leurs victoires sur les Galates. Pour la période qui s'étend d'Alexandre au commencement de l'empire romain, on n'avait rien de comparable à ce que sont, pour le ve siècle, Egine et le Parthénon, Olympie et Phigalie, ou, pour le IVe siècle, les ruines du Mausolée d'Halicarnasse; on n'avait pas un de ces monuments datés sur lesquels s'est concentré, à un moment donné, l'effort des plus nobles artistes d'une école et qui représentent ainsi, de la manière la plus claire et la plus complète, le génie et le goût de cette époque. Ce monument, on le possède aujourd'hui; grâce aux nombreux et beaux fragments de la gigantomachie, sculptée en haut-relief, qui décorait les quatre faces de cet autel colossal et les parois de l'escalier par lequel on y montait, on sait comment les statuaires grecs, vers le commencement du second siècle avant notre ère, comprenaient la nature, comment ils traduisaient les sentiments et les pensées de leurs contemporains, quelles étaient leurs ambitions et à quel idéal ils aspiraient. Mainte œuvre isolée, arrivée jusqu'à nous sans que nous puissions, à un ou deux siècles près, lui assigner une date, s'éclaire à cette lumière; nous avons là des points de comparaison et un critérium dont l'historien de l'art pourra tirer le parti le plus utile.

Ce qui ajoute encore à la valeur de ce monument, c'est qu'il célèbre la dernière prouesse de l'hellénisme, ce que l'on peut appeler sa dernière lutte et sa dernière victoire militaire. Sans doute, le sang grec n'était pas aussi pur dans la Pergame des Eumène et des Attale que dans l'Athènes de Périclès; bien des éléments asiatiques étaient mêlés aux forces qu'avaient groupées autour d'eux, dans leur capitale née d'hier, ces princes intelligents et énergiques; mais c'est pourtant l'esprit grec qui dominait dans cette ville où se forme une bibliothèque rivale de celle d'Alexandrie et où l'art grec sait encore trouver, dans les mythes chers à l'imagination de son peuple, les moyens de traduire en formes sensibles l'orgueil et la joie que lui inspire un triomphe remporté sur la barbarie et sur ses aveugles violences. Quoi de plus conforme aux meilleures habitudes de

l'art grec que cette idée de transporter ainsi dans le domaine du monde fictif créé par la pensée les combats qui venaient de se livrer dans le monde réel? Ces dieux vainqueurs des géants, ce sont les rois qui ont pacifié l'Asie et qui lui ont rendu le calme et la sécurité; ces monstres qu'ils terrassent avec l'aisance d'êtres immortels et sûrs de vaincre, ce sont ces sauvages envahisseurs qu'ils avaient, en plus d'une rencontre, rejetés dans l'intérieur de la péninsule, dans les vallées du Sangarius et de l'Halys.

Nous n'insisterons pas; nous ne chercherons pas à définir, d'après les médiocres dessins et l'unique photographie qu'on nous donne, les caractères de cette sculpture. Tous ceux qui ont vu ou même entrevu ces débris s'accordent à en parler avec un vif enthousiasme; il y a là, nous dit-on, une exécution pleine de mouvement, de hardiesse et de vie qui nous révèle toute une phase presque inconnue du développement de l'art antique. On affirme que certains morceaux font songer à Michel-Ange et à son école. Le mieux sera d'aller y voir, dès qu'un plus grand nombre de fragments seront exposés dans une salle du musée. Ce sera le seul moyen d'en juger, puisque, aussi bien, malgré tant d'espérances et de promesses, nous n'avons pas encore à Paris un musée de moulages qui se tienne au courant et qui complète ses séries au fur et à mesure des découvertes.

Pour le moment, nous nous bornerons à indiquer le contenu du rapport sommaire. L'*Histoire de l'entreprise* (p. 7 à 34) est racontée d'une manière intéressante par celui qui en a eu le principal honneur, M. C. Humann, ancien élève de l'Ecole des beaux-arts de Berlin. Conduit en Orient par le soin de sa santé, il avait fini par entrer comme ingénieur au service du gouvernement turc; cette situation officielle et les voyages qu'elle lui imposait le mirent sur la voie de ses premières découvertes. Une visite de MM. Ernest Curtius et Adler, en 1871, avait réveillé son goût pour l'antiquité; mais, comme il le proclame lui-même bien haut, ce qui lui a permis de ne pas s'en tenir à de simples acquisitions d'amateur et de collectionneur, ce qui lui a permis d'entreprendre et de mener à bonne fin de grandes fouilles, c'est l'appui énergique et de tous les instants que lui ont prêté, d'une part l'ambassade allemande à Constantinople, de l'autre les savants de Berlin. Malgré sa faible santé et les occupations de tout genre qui semblaient devoir le retenir en Prusse, M. Conze n'a pas craint de s'astreindre à un long voyage pour venir lui-même assister M. Humann dans la direction des fouilles; il a quitté le musée de Berlin, où il est conservateur des antiques, pour venir passer trois mois à Pergame. La fatigue a, sans doute, été grande; mais aussi quels beaux monuments, tout frais sortis du sol antique, il aura vu entrer, sous son administration, dans la collection confiée à ses soins! Comme M. Newton, M. Conze est de l'école des conservateurs qui croient qu'il vaut mieux aller au devant des marbres, des bronzes et des terres-cuites, fût-ce en Grèce et en Asie-Mineure, que de les attendre patiemment dans son bureau.

M. Richard Bohn nous donne des *Eclaircissements archéologiques sur la position et la construction du grand autel* (p. 37-46). Un plan et une coupe longitudinale sur le milieu de l'escalier fournissent les éléments d'une restauration provisoire. M. Conze décrit *les sculptures de l'autel monumental*. Cet intéressant mémoire est partagé en trois chapitres. Le premier et le plus important est consacré aux débris de la *gigantomachie*, le second à des *bas-reliefs de plus petite dimension* qui paraissent avoir été disposés sur la plate-forme de l'autel, dans les portiques qui la surmontaient. Ils représentent l'histoire de Telephos, fils d'Hercule, ce qui se comprend, quand on sait que les habitants de Pergame honoraient dans ce héros le prétendu fondateur de leur ville. Le chapitre III énumère d'autres fragments, bas-reliefs, débris de figures en ronde-bosse et d'offrandes qui concouraient à la décoration sculpturale de l'autel et dont la place reste incertaine (p. 49-71).

Les *inscriptions* qui ont été découvertes dans les fouilles de l'autel sont aussi publiées et expliquées par M. Conze (p. 75-84), et celles qui ont été recueillies dans les ruines d'un gymnase situé un peu plus bas, mais toujours dans l'Acropole, sont interprétées par M. Lolling (p. 106-113). M. Hermann Stiller décrit ce qui reste d'un temple qui s'élevait sur la plus haute terrasse de l'acropole, au milieu d'une plate-forme dont trois côtés étaient bordés de portiques. Ce temple, d'ordre corinthien, était, par suite de la nature du terrain, soutenu en grande partie par des substructions voûtées qui ont, par places, une grande profondeur. M. Conze, dans une note qu'il ajoute à la fin de ce mémoire sur *le temple d'Auguste* (p. 85-97), expose les raisons qui le décident à reconnaître ici l'Augusteum que représentent si souvent les monnaies de Pergame. Il cherche à un plan inférieur et plus près de l'autel, la place d'un temple d'Athéné Polias, lequel remonterait, au contraire, au temps des Attale. Une coupe longitudinale restaurée accompagne la notice de M. Stiller. Les ruines du *gymnase* sont décrites (p. 99-102) par M. Richard Bohn, qui nous en donne le plan restauré. Lui aussi, M. Bohn, architecte habile, était allé prendre part aux fouilles pendant un certain temps, et il a rassemblé sur les lieux un grand nombre de croquis et de cotes; il a ainsi réuni les éléments de ces restaurations, soigneusement étudiées, que ne saurait manquer de contenir l'ouvrage dans lequel l'Académie de Berlin présentera plus tard au monde savant l'ensemble des résultats obtenus dans cette brillante campagne de fouilles et de recherches scientifiques.

L'ouvrage se termine par une *conclusion* de M. Conze (p. 115-120); dans ces quelques pages, l'auteur passe rapidement en revue les autres débris de l'architecture et de la sculpture qui peuvent servir à rétablir l'ensemble de la Pergame royale et de la Pergame romaine, très riche encore et très prospère. Il dit un mot des monuments, figurés dans Texier et ailleurs, que contient la ville basse et des fragments curieux de la statuaire qui ont été recueillis et conservés dans l'école grecque ainsi que chez un ri-

che Grec de la ville. Des photographies ont été prises des plus intéressants de ces objets; les érudits qui entreprendront de développer et d'achever la présente esquisse auront entre les mains tous les matériaux nécessaires.

A cette brochure sont jointes sept planches, dont l'exécution se ressent peut-être un peu de la hâte que l'on a mise à satisfaire l'impatience des curieux. En voici la liste :

1. Acropole de Pergame, d'après les relevés topographiques de Carl Humann.

2. Restauration de l'autel monumental (on aperçoit dans le fond le temple d'Athéné Polias et l'Augusteum).

3. Le groupe où figure Zeus, dans la gigantomachie.

4. Le groupe où figure Athéna *(ibidem)*.

5. Un géant (épreuve photographique).

6. Restauration de l'Augusteum.

7. Exédre d'Attale II (petit monument d'une très belle conservation).

Si l'on ne peut s'empêcher de sourire en écoutant M. Humann céder, dans sa relation, aux transports de son patriotisme ou plutôt de son chauvinisme germanique, on ne saurait pourtant refuser de s'associer à la joie plus calme et plus sérieuse avec laquelle M. Conze et ses collaborateurs exposent les belles découvertes dont profiteront tous ceux auxquels l'antiquité est chère et sacrée. Le musée de Berlin a fait là une de ces conquêtes qui le mettront bientôt de pair avec le Louvre et le musée britannique, et l'on peut s'attendre à voir les savants qui le dirigent, encouragés par ce succès et par celui des fouilles d'Olympie, méditer et conduire bientôt à bonne fin d'autres entreprises aussi hardies et aussi fructueuses.

G. Perrot.

---

2. — **Éléments de grammaire grecque**, d'après la méthode analytique et historique, par J. M. Guardia et J. Wierzeyski. Paris, Pedone-Lauriel. 1 vol. in-18 jésus de xviii-248 pages.

Les principales qualités d'une grammaire destinée à des élèves encore jeunes sont d'être aussi claire, simple et facile à apprendre qu'il est possible, tout en restant exacte. C'est qu'une grammaire élémentaire n'est pas la même chose qu'une grammaire savante. On a grand tort de décrier, de nos jours, en France, la *Méthode* de J. L. Burnouf *pour étudier la langue grecque* qui est un livre remarquable au point de vue pédagogique. Si l'enseignement du grec est aujourd'hui très bas dans nos lycées et collèges, ce n'est pas parce qu'on s'y est longtemps servi de la *Méthode* de Burnouf pour l'étude de cette langue, c'est parce qu'on a cessé depuis longtemps d'y apprendre la *Méthode* d'un bout à l'autre, et parce que,

n'expliquant pas assez les auteurs, on a trop peu d'occasions d'appliquer la *Méthode*. « Le petit livre sans prétentions » de MM. Guardia et Wierzeyski « n'a point d'autre objet, » disent les auteurs à la fin de la préface, « que de servir à la régénération si laborieuse de nos pauvres études classiques. » Il n'y pourra peut-être pas contribuer autant que ses auteurs et que tout le monde le désirerait; et cela, parce que, s'il a des allures bien plus savantes que Burnouf, il est, en revanche, infiniment moins clair et moins accessible à de jeunes intelligences. Nous aurons, d'ailleurs, quelques réserves à faire plus loin en ce qui concerne l'exactitude de cette nouvelle grammaire.

MM. G. et W., indiquant au début de leur préface le caractère qu'ils ont voulu donner à leur livre, s'expriment en ces termes : « Cet ouvrage, tout élémentaire, a été fait, comme la petite grammaire latine, dont il est le pendant, uniquement en vue de l'enseignement pratique. Il ne renferme que le strict nécessaire. Les formes y sont exposées en cent et quelques pages, et les constructions en moins de cent cinquante. » Laissons pour le moment la syntaxe, et parlons des formes. MM. G. et W. font jouer, dans cette grammaire grecque élémentaire, un rôle bien important à la grammaire comparée. Ils s'autorisent, il est vrai, de l'exemple de Curtius; mais ils sont plus royalistes que le roi : ils encombrent leurs paradigmes de *thèmes* (comme le thème σα- ou τα- de l'article) de formes théoriques [comme πολε(j)ος et ἀληθε(σ)α], de considérations phonétiques obscures [1], toutes choses que le savant grammairien de Leipzig avait sagement exclues de sa *Schulgrammatik*. Très convenable, je veux bien, pour l'enseignement en Allemagne, la Grammaire grecque de Curtius, traduite en français, serait déjà un livre bien dur pour les classes françaises. Il n'est pas assez synoptique; il est un peu effrayant d'aspect; les préliminaires, excellents, sont trop développés pour nos jeunes gens. Cependant MM. G. et W. n'ont pas craint, écrivant pour le collégien français, d'être plus hérissés de science que Curtius. On ne peut les approuver en cela. Ainsi, il paraît bien clair que MM. G. et W. n'ont pas simplifié la tâche de l'élève en ne commençant pas par le paradigme de l'article. — Voici l'ordre dans lequel ils font décliner leurs paradigmes : *thème, vocatif, nominatif, accusatif, génitif, datif*. Il est singulier de commencer à fléchir le paradigme par deux formes, dont la première n'existe jamais et l'autre pas toujours. Pour ce qui est du thème, les auteurs se réclameront de l'autorité de Curtius. Je n'en crois pas moins nuisible de faire apprendre par cœur à l'élève et réciter le thème en tête de la série des cas. Cela fait un cas de plus à retenir, et un cas fictif. Puis, si, comme on devrait le faire (et il faut bien espérer qu'on s'y décidera quelque jour en France), on mettait l'accent en prononçant les mots grecs, comment accentuerait-on ce thème, qui n'est pas

1. P. ex., p. 22 : « Dans quelques thèmes neutres (de la 3e déclinaison), la dentale τ, *par suite d'une affinité d'organe*, se change en ς » : comme dans πέρας.

une forme ayant eu vie, ayant jamais été prononcée par un ancien ? Enfin, ce serait une erreur de croire que le système qui consiste à apprendre les déclinaisons en commençant par le thème apporte le moindre soulagement à la mémoire. Il suffit de réfléchir pour constater qu'on n'économise pas, tout compte fait, un seul acte de la mémoire. Je ne suis certes pas l'ennemi de l'introduction de quelques principes lumineux de grammaire comparée dans l'enseignement de la grammaire grecque; mais je crois qu'on renverse quelquefois, sans s'en apercevoir, les termes de la question. Faites bien comprendre, dès le début, aux élèves, ce que sont le thème, les suffixes casuels et autres, etc. Puis, servez-vous de ces notions, dans la suite, pour leur expliquer mainte irrégularité apparente, pour leur mieux faire saisir la raison de mainte particularité. Mais commencez par faire retenir ce qui est réel, la série des cas; et montrez bien qu'un nom est déterminé, en somme, par son nominatif et son génitif. C'est de la connaissance de ces deux cas que se tire celle du thème : et la réciproque n'est pas vraie. — Rien ne peut remplacer, dans une grammaire grecque, les tableaux offrant le paradigme complet des différentes classes de verbes entièrement conjugués. L'absence de paradigmes de φιλέω, τιμάω, δηλόω, de tout verbe autre que παιδεύω ou les verbes en μί, voilà des lacunes assurément graves. On ne se résigne pas facilement non plus à manquer de tableaux de conjugaison des parfaits tels ἤκουσμαι et πέπραγμαι, etc. — Enfin, le « Registre des principaux verbes de chaque classe » doit être tout ce qu'il y a de moins commode pour les recherches, étant divisé en vingt ou trente classes dans chacune desquelles il ne règne même pas l'ordre alphabétique. — Les observations qui précèdent font voir en quoi cette première partie de la grammaire aurait pu, étant mieux conçue, devenir plus facile à apprendre et parler plus aux yeux. Une bonne innovation, au contraire, c'est d'avoir remplacé bien des formes hellénistiques par d'autres qui sont certainement plus attiques, ou tout au moins d'avoir donné place à celles-ci à côté de celles-là dans les paradigmes (exemples : παιδευόντων et παιδευέτωσαν : ἦν ou ἦ, ἦσθα, ἦν : παιδεύσαι et παιδεύσειε, etc.); c'est encore d'avoir montré par une disposition spéciale qui frappe l'œil (p. 72-73) que l'infinitif παιδεύειν, répond aussi bien à l'imparfait qu'au présent de l'indicatif, etc. Il est louable de n'avoir pas traité de la déclinaison des adjectifs séparément de celle du substantif. — Mais j'en viens à la question d'exactitude. Il y a, de ce côté, beaucoup à dire : je vais indiquer quelques-unes seulement des erreurs que j'ai rencontrées, un peu partout, dans les préliminaires et dans la morphologie. Pour commencer par de petits détails, MM. G. et W. disent (p. 3 et p. 4) que « l'iota ne se souscrit pas quand la voyelle qui le précède est majuscule : Αι, Ηι, Ωι » et que « l'esprit se place à gauche en haut des majuscules initiales ». Cela dépend des fontes : à l'Imprimerie nationale, qui possède les plus beaux types de France, l'iota est souscrit sous les majuscules aussi bien que sous les minuscules, et l'esprit est bel et bien si-

tué au-dessus, non à gauche, des majuscules initiales. Et cela n'est nullement particulier à l'Imprimerie nationale. — La prétendue loi (p. 8) : « Deux voyelles brèves se contractent en une diphthongue », me paraît contredite par de nombreux exemples du contraire, dont MM. G. et W. ne parlent pas (ἀέκων-ἄκων, ἔεγον-ἦγον, πειθόα-πειθώ, etc.). — Il n'est pas avantageux de diviser les contractions en vraies et en *fausses*. Ne vaudrait-il pas mieux avertir, par exemple, que εε se contracte tantôt en ει, tantôt en η ? Il est vrai que cela viendrait à l'encontre de la loi de la p. 8, qu'on vient de citer. Supprimez cette loi, puisqu'elle ne se vérifie pas. — Le ν euphonique ne paraît pas seulement « à la fin de certains mots terminés en σι et en ε » : songez à ἔστιν. — Il n'est guère légitime de mettre le signe de la brève au-dessus des diphthongues οι et αι dans ἄνθρωποι et χῶραι (p. 17 et 15). — P. 27, par un regrettable lapsus, le paradigme de la déclinaison κρέας, κρέατος et par contraction κρέως, est ainsi fléchi : κρέας, κρέα(σ)ος, κρέως, κρέα(σ)ι, κρέᾳ. — Qu'est-ce que peut bien vouloir dire cette phrase (p. 37) : « Les caractères de l'ancien alphabet tombés en désuétude furent introduits sous l'empereur Claude » ? Le contexte semble indiquer qu'il s'agit du ϛ, du ϟ et du ϡ, servant à exprimer les chiffres 6, 90 et 900. Mais, MM. G. et W. le disent très bien, on commença à se servir des lettres pour exprimer les chiffres, plusieurs siècles avant Claude. Or, pas plus avant qu'après Claude, il semble qu'on ne put compter en se passant des chiffres 6, 90 et 900. — L'exposition des formes du pronom de la première personne est un peu entachée d'hérésie : les formes ἐμέ, ἐμοῦ, ἐμοί ne sont jamais enclitiques, ni με, μου, μοι accentuées. — P. 40. Il en est du duel de οὗτος et de tous les pronoms démonstratifs comme du duel de l'article. On a eu raison de dire plus haut : τώ, τοῖν pour les trois genres ; et tort de ne pas dire ici : τούτω, τούτοιν, également *pour les trois genres*. — Je ne puis m'attarder à signaler ici bien d'autres erreurs. Je noterai seulement encore qu'il vaudrait mieux laisser en blanc la première personne du duel dans les temps des trois voies que de répéter à cette place la première personne du pluriel ; que, dans le « Tableau résumé du paradigme Παιδεύω », la case du plus-que-parfait de l'indicatif est restée en blanc ; enfin que, ni dans les paradigmes ni ailleurs, il n'est fait mention des plus-que-parfaits en κη (au lieu de κειν), ni de τίθεις (au lieu de τίθης), ni de βασιλῆς (au lieu de βασιλεῖς), ni de bien d'autres formes, que les élèves de MM. G. et W. ne manqueront pas de rencontrer avec étonnement chez Thucydide, Platon, etc. : il n'est guère admissible qu'une grammaire, même élémentaire et destinée aux classes, ne donne pas ces formes.

La syntaxe, dont je n'ai lu que les huit ou dix premières pages, si elle ne se relève pas dans la suite, doit laisser beaucoup à désirer. Mais d'abord, était-il à propos d'emprunter à Homère et à Hippocrate une multitude d'exemples, alors que pas une forme de l'ionien de celui-ci, ni du dialecte épique de celui-là, n'a été enseignée dans la morphologie ? Puis, que dire du soin apporté à la rédaction de cette syntaxe ? J'en fais juge le lecteur. Dès la troisième règle (§ 6, p. 115), je lis :

« Le sujet au pluriel, peut aussi se trouver avec le verbe au duel : Ἀδελφὼ δύο... μόρον κοινὸν κατειργάσαντο. Soph., *les deux frères subirent le même sort.* Le pluriel au lieu du duel est fréquent quand il y a deux sujets : Δαρείου καὶ Παρυσάτιδος γίγνονται παῖδες δύο, Xén., *de Darius et Parysatis naissent deux enfants.* »

On voit que ces exemples ne répondent pas aux règles qui les précèdent. On pourrait croire, à première vue, qu'il ne s'agit, dans le premier cas, que d'une faute d'impression, et qu'il faut corriger : *verbe au pluriel* et *sujet au duel*. Mais non, car le cas alors aurait déjà été traité dans les lignes immédiatement précédentes, avec deux exemples à l'appui. — Le paragraphe suivant (§ 7) commence ainsi : « Le pluriel neutre se met aussi avec le prédicat au pluriel, notamment s'il désigne des personnes... (Ici un exemple de Thucydide, où τὰ τέλη, *les magistrats*, est suivi d'un verbe au pluriel. Puis :) Τά γ' οὖν ἐγένοντο, Hom., *et ces choses n'arrivèrent point.* » Dans cet exemple d'Homère, il ne s'agit plus de personnes : un Attique, en pareil cas, n'aurait pas mis le pluriel. Il n'y a plus d'enseignement possible de la syntaxe, si l'on mêle la langue, non encore fixée, d'Homère et celle des Attiques. MM. G. et W. n'y prennent point garde. — Les trois paragraphes 8, 9 et 10, qui remplissent la page 116, sont une triple tautologie, et tout cela pour dire : « Le verbe, surtout en tête de la proposition, se trouve souvent au singulier avec plusieurs sujets. » D'ailleurs, entre autres observations auxquelles pourrait donner lieu cette même page, je note : 1° que, dans la phrase de Platon Σάρκες καὶ νεῦρα ἐξ αἵματος γίγνεται, on ne voit pas trop en quoi « l'attraction domine » : γίγνεται est au singulier, parce que σάρκες est un nom de chose ainsi que νεῦρα ; 2° que l'énoncé suivant n'est pas clair : « Tous les cas d'accord par attraction du sujet s'expliquent logiquement, *en considérant l'ordre des mots :* Εἰς γῆν δ' Ἀτρεῖδαι πᾶς στρατός τ' ἔστη βλέπων » ; 3° que, dans l'exemple tiré d'Isée, *Démocharès* est une traduction peu exacte du nom propre Λεωχάρης, imprimé d'ailleurs fautivement Δεωχάρης. — Tournons le feuillet : encore trois observations, et ce sera tout. § 14 : « L'accord de l'attribut a souvent lieu par attraction pour le genre et pour le nombre : Ὁ σίγλος δύναται ἑπτὰ ὀβολοὺς καὶ ἡμιωβόλιον ἀττικούς. Il n'y a qu'un adjectif pour deux substantifs. » Mais comment MM. G. et W. voudraient-ils qu'on dit autrement *sept oboles attiques et demie?* Il faut donner aux élèves une telle construction comme toute naturelle, et non point comme quelque chose de singulier. — § 15. Dans οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, l'adjectif se traduit mot à mot en bon français : « n'est pas *une bonne chose* ». Là encore on ne devrait point présenter une façon de parler si simple, comme une étrangeté du grec. Quelle langue que le grec ! se dit l'enfant, en apprenant par cœur les mots que voici : « L'adjectif neutre au singulier, au sens abstrait, se trouve souvent avec le substantif masculin ou féminin aux deux nombres usuels ». — Qu'est-ce encore que ceci, au § 18 :

« Verbe et nom de nombre au duel, sujet au pluriel : « Ἡμῶν ἐν ἑκάστῳ δύο τινέ ἐστον ἰδέα ἄρχοντε καὶ ἄγοντε, Platon, *Phèdre*, p. 237 D), *qu'il y ait en chacun de nous deux idées maîtresses et directrices.* »

Premièrement, où y a-t-il dans cette phrase un sujet au pluriel? Deuxièmement, ne vaudrait-il pas la peine d'attirer l'attention de l'élève sur ces duels féminins de participes à flexion masculine ἄρχοντε, ἄγοντε? Troisièmement, ἔστον ne veut pas dire *qu'il y ait*, mais bien *il y a*, puisque c'est un indicatif et non pas un impératif. De tels défauts gâtent un livre. Je conseillerais à MM. Guardia et Wierzeyski de ne considérer la présente édition que comme un premier projet, et de revoir, corriger, remanier leur œuvre, s'ils veulent en faire un livre qui puisse être un bon guide dans les classes.

Encore quelques mots avant de mettre le point final à cet article. Je vantais, plus haut, la *Méthode* de Burnouf. Le plan m'en paraît très bon. La syntaxe, dans ce livre, n'est pas une compilation de règles dont l'énoncé, en style abstrait, est souvent difficile à comprendre, et dont l'ensemble forme une masse effrayante de prescriptions, que l'esprit d'un jeune collégien n'espère pas pouvoir retenir toutes. Burnouf conduit son lecteur par la main au travers des constructions grecques : il commence par des lois simples, explique ensuite les idiotismes avec clarté, et il trouve presque toujours à les rapprocher d'un emploi analogue en français ou en latin. Il n'aborde pas toutes les questions, et il est très incomplet de propos délibéré. Mais on peut douter qu'il soit possible de demander aux jeunes gens d'en apprendre beaucoup plus qu'il n'y en a dans ce livre, pendant le cours triennal de grammaire grecque qui va être institué dans les lycées et collèges de France. Ce bagage grammatical pourra suffire, en somme, pour acquérir quelque connaissance du grec et se mettre en état de lire cette langue à peu près comme le commun de nos bacheliers d'aujourd'hui lisent le latin. Quant aux jeunes gens qui, se destinant à l'enseignement sont tenus, par devoir professionnel, de savoir le grec mieux que cela, c'est dans les facultés qu'ils devront trouver des conférences où l'on étudie, plus à fond cette fois, la grammaire grecque. Une grammaire grecque en français, un peu savante, complète, répondant à cet enseignement, est encore à faire. Du reste, pour en revenir à Burnouf, il serait convenable que sa *Méthode,* qui se réimprime depuis de longues années sans changement, fût un peu remise au courant de la science. Le plan général étant reconnu bon pour les classes, la syntaxe et ce qui y est dit des dialectes et de l'accentuation suffisant, c'est à peu près uniquement dans la première partie que l'on y voudrait voir faire d'indispensables retouches. Ce que j'ai dit plus haut à propos du livre de MM. Guardia et Wierzeyski montre avec quelle sobriété on doit, à mon avis, introduire dans la grammaire grecque classique des considérations empruntées à la grammaire comparée. Il faudrait grouper les paradigmes de la 3[e] déclinaison à peu près dans le même ordre qu'a adopté Curtius; sans bouleverser chaque paradigme, expliquer *à la suite* le rôle du digamma dans la déclinaison de βασιλεύς, du ς caduc dans celle de τεῖχος, comme on montre la chute du τ dans κέρας et celle du ν dans μείζων; fon-

dre la déclinaison des adjectifs dans celle des substantifs ; ne presque rien changer aux « règles » si fort attaquées « pour former le datif pluriel » : le 2° de la page 20 serait rattaché à la règle générale en faisant intervenir la notion du thème, qui, ainsi que quelques autres notions inséparables de celle-là, pourrait être exposée dans les Préliminaires généraux. Ces changements, et d'autres de même nature dans la conjugaison, ne sont rien. La partie la plus délicate, non la moins importante de la besogne, consisterait dans l'introduction des formes attiques, de celles qui sont bien constatées et sûres, dans les paradigmes. Aujourd'hui que l'orthographe attique vient à être assez généralement rétablie dans les éditions qu'on met entre les mains des élèves, il convient qu'on cesse d'apprendre à conjuguer λύομαι, λύῃ [1], mais bien qu'on apprenne λύομαι, λύει : et de même pour tout le reste de la morphologie. Au surplus, presque toutes ces formes attiques sont mentionnées par Burnouf, soit dans les observations qui suivent les paradigmes, soit dans le Supplément qui forme le quatrième livre de la première partie. Il n'y aurait donc pas à aller les chercher bien loin. Mais il faudrait que ce travail de transport fût contrôlé sans cesse à l'aide des publications de Cobet, Veitch, Wecklein, Cauer, Bamberg, Riemann, Herwerden [2] et autres. Cette révision faite — mais elle est urgente, — je ne sais pas si aucune des grammaires grecques existant à l'heure présente en français, pourrait être d'un meilleur usage dans nos classes que celle du vieux Burnouf.

Ch. G.

---

3. — **Urkundenbuch der Stadt Strassburg.** Erster Band. Urkunden und Stadtrechte bis zum Jahr 1266, bearbeitet von Wilhelm Wiegand. Strassburg, Trübner, 1879, xv, 585 p. in-4°. — Prix : 37 fr. 50.

L'administration municipale provisoire de Strasbourg vient de reprendre un projet conçu vers 1840 par M. Schützenberger, alors maire de Strasbourg. Ce magistrat éclairé avait confié à deux savants de mérite, Louis Schnéegans et A. W. Strobel, le soin de publier un *Code diplomatique* de la ville de Strasbourg, mais les travaux préparatoires furent traînés en longueur et, quand la révolution de 1848 renversa l'administration municipale et mit fin à ses projets, deux volumes seuls de l'ouvrage avaient paru ; ils ne renfermaient que l'introduction et des fragments de chroniques locales. Cependant les archives municipales de Strasbourg sont des plus riches en documents, chartes, correspondances,

1. Ces formes *communes* seraient rejetées dans les observations qui suivent les paradigmes.

2. *Lapidum de dialecto attica testimonia* collegit atque disposuit H. van Herwerden (Utrecht 1880). Les publications des autres savants ici nommés, moins récentes que celle-ci, sont nécessairement connues des personnes compétentes : il est inutile d'en rappeler les titres.

etc., surtout depuis la fin du XIIIe siècle [1]. Beaucoup d'entre ces pièces, les plus curieuses à vrai dire, ont été publiées depuis longtemps déjà dans l'*Alsatia diplomatica* de Schoepflin, dans les *Preuves* de l'*Histoire de l'Eglise de Strasbourg* commencée par l'abbé Grandidier, dans les *Collectanées* de Wencker, les *Subsidia diplomatica* de Würdtwein et d'autres recueils encore, mais beaucoup d'entre eux n'étaient édités que d'une manière insuffisante ou fragmentaire; beaucoup de pièces aussi n'ont été découvertes que récemment à Strasbourg ou dans d'autres dépôts. C'est ainsi que ce premier volume du nouveau *Cartulaire de Strasbourg* ne renferme pas moins de 276 pièces inédites sur 619 numéros.

Le savant chargé par l'administration municipale du travail actuel, M. Wiegand, archiviste de la Basse-Alsace, a rempli très consciencieusement sa tâche. Il a réuni ce qu'il était possible de réunir encore soit à Strasbourg même, soit au dehors [2]. L'édition des pièces est faite avec un soin minutieux, et en observant toutes les règles de la critique moderne, si pointilleuse aujourd'hui en fait de philologie médiaevale. Nous regrettons seulement une chose, c'est que la tâche historique proprement dite de l'éditeur n'ait pas reçu, de la part de M. W., tous les développements désirables dans l'intérêt d'une compréhension plus facile des textes. Les notes explicatives sont trop clair-semées. Bien des noms de localités, par exemple, restent inexpliqués, surtout pour les premiers siècles; parfois aussi les personnages mentionnés, pour obscurs qu'ils soient, auraient mérité quelques mots de commentaire. Dans un travail de cette dimension, mis au jour aux frais du public, quelques pages de plus ou de moins ne faisaient rien à l'affaire et, quand on feuillette un cartulaire de ce genre, on désirerait y trouver tout ce qu'on a besoin de voir ou de revoir, pour l'utiliser d'une façon pratique. M. W. a la très légitime prétention de faire oublier ou de remplacer pour tous les savants qui s'occupent de l'histoire de Strasbourg au moyen âge, les recueils aujourd'hui vieillis de Schoepflin et autres. Il aurait plus sûrement atteint ce but en ne renvoyant pas si souvent à d'autres ouvrages, quand il s'agit, par exemple, d'établir l'authenticité ou l'inauthenticité de certains documents qu'il publie. Assurément M. Sickel est un juge des plus compétents en diplomatique, mais tout le monde n'a pas ses ouvrages sous la main et, quand on me dit que telle charte strasbourgeoise, admise encore par Schoepflin, est aujourd'hui unanimement condamnée comme fausse, il serait désirable qu'on en trouvât les raisons déduites tout au long dans le cartulaire qui la renferme.

1. On n'a qu'à consulter les deux volumes de l'inventaire déjà publiés par l'archiviste, M. Brucker. Voy. *Revue critique*, 1878, n° 44, art. 200.

2. Nous ne connaissons que deux pièces qui auraient pu figurer encore dans ce premier volume : une lettre de Frédéric II, datée de Selz, 17 décembre 1212, et que Strobel mentionne comme étant aux archives de Strasbourg (*Histoire d'Alsace*, I, 463) et une autre lettre du même souverain, datée de Haguenau, 4 février 1220, adressée, il est vrai, à Molsheim, mais où il est également question de Strasbourg. (Boehmer, *Regesta*, ed. Ficker, V, p. 248.)

Nous aurions souhaité aussi que M. W. ne se fût pas contenté de mettre un résumé sommaire en tête des pièces publiées *in extenso*, mais qu'il eût fait la même faveur aux résumés de chartes, admis çà et là, et qu'on a quelque peine à retrouver, privées comme elles le sont de ce point de repère.

Enfin nous regrettons que le *Cartulaire de Strasbourg* ne soit point précédé d'une introduction plus étendue, qui résume, pour ainsi dire, les résultats acquis par ce nouveau travail. C'est un vœu que nous ne manquons jamais de formuler en présence de publications de ce genre, puisque seule une introduction pareille réussit à leur donner toute l'utilité pratique qu'ils doivent ambitionner d'avoir. Quand on publie un volume de près de six cents pages, dont les deux tiers au moins n'ont qu'un intérêt minime pour l'histoire proprement dite d'un pays ou d'une cité, il faut faciliter un peu la tâche des travailleurs, en les orientant dès le début dans cette masse compacte. Si on les abandonne à eux-mêmes, on ne leur rend, en définitive, d'autre service que de leur permettre la lecture des documents à leur bureau, au lieu de les forcer à les déchiffrer aux archives. Mais ils ont peut-être le droit d'en demander davantage. Qu'y a-t-il de réellement neuf dans un pareil volume ? Quels faits inconnus sont acquis par l'auteur à la science, quels points controversés jusqu'alors, élucidés, quelles erreurs anciennes à effacer des auteurs suivis jusque-là ? Voilà des questions auxquelles l'éditeur d'un recueil semblable ne devrait jamais négliger de faire charitablement réponse, d'autant plus que lui seul peut le faire sans grand travail, puisqu'il a vécu des mois, des années peut-être, avec ces documents si patiemment colligés par lui. Ce n'est nullement encourager les travailleurs superficiels que de réclamer un pareil supplément de besogne aux éditeurs de cartulaires ou de *codes diplomatiques ;* c'est seulement vouloir mieux organiser la division du travail, qui permet à tous de faire davantage, en faisant faire à chacun ce qu'il est le plus capable de faire. Nous nous sentons d'autant moins embarrassés pour demander à M. W. quelque arrangement analogue pour son prochain volume, que nous venons de consacrer de longues heures à étudier son travail, la plume à la main, pour nos études particulières et qu'on ne saurait nous accuser, en conséquence, de prêcher pour notre paroisse.

Il n'y a pas grand'chose à ajouter à ces considérations générales. On n'analyse pas un cartulaire et, si l'on ne veut pas éplucher les textes — ce qui serait parfaitement inutile ici, parce qu'ils sont très bien édités, — la tâche de la critique est terminée quand elle a constaté qu'un recueil pareil est complet et que l'éditeur était à la hauteur de sa tâche. Le titre même de ce premier volume montre à nos lecteurs qu'il s'arrête à l'année 1266. Les documents authentiques commencent au VIIIe siècle, mais ils ne sont un peu nombreux qu'à partir du XIIIe, et, pour la plupart, consistent en donations ecclésiastiques. L'importance politique de Strasbourg date d'ailleurs seulement de cette dernière époque. Avant que la

victoire de Hausbergen, en 1262, déjouât pour toujours les prétentions épiscopales sur la cité, l'on peut à peine parler d'une histoire de Strasbourg. Le second volume de M. Wiegand promet donc d'être bien plus intéressant pour l'histoire politique que celui qu'il vient de nous donner. Espérons qu'il ne se fera pas trop longtemps attendre. — La nomenclature des noms propres dressée par M. Baltzer est faite avec beaucoup de soin ; c'est bien le cas aussi pour la table des matières des choses (*Sachregister*), mais on ne peut s'empêcher de la trouver trop sommaire.

R.

---

4. — **Madame de Krudener, ses lettres et ses ouvrages inédits.** Etude historique et littéraire par P. L. Jacob, bibliophile. Paris, Paul Ollendorff. 1880, in-18 jésus de 273 p.

M. P. L. Jacob n'a pas eu l'intention de refaire les notices de Sainte-Beuve et de Xavier Marmier sur la baronne de Krudener ; il a seulement voulu « apporter de nouveaux éléments à la biographie d'une femme remarquable à plus d'un titre », et « ajouter quelques pages au recueil de ses œuvres ». Il espère que, tôt ou tard, ce volume s'augmentera de correspondances et d'opuscules divers « qu'on n'a pas encore recueillis et qui sont dignes de voir le jour ». S'effaçant derrière « la tendre et mélancolique prophétesse », le savant bibliophile a rattaché l'un à l'autre, par de simples notes explicatives, les fragments que le hasard, nous dit-il, a mis entre ses mains [1], fragments qui, comme il l'annonce, « serviront à faire connaître plusieurs particularités de la vie de Mme de Krudener, en même temps que l'esprit de sa doctrine religieuse et le caractère de ses écrits mystiques. »

Le début de l'ouvrage est des plus piquants. On y voit Mme de Krudener s'éprenant, à l'âge de dix-neuf ans, de l'académicien Suard, « qui n'était pas beau, qui n'était plus jeune [2], mais qui avait infiniment d'esprit, d'instruction et de savoir-vivre ». Malheureusement le trop discret éditeur n'emprunte aucune citation à la correspondance de Mme de Krudener avec Suard, correspondance qu'il a eu la bonne fortune de lire et dont il nous dit (p. 1) que c'est « presque un roman d'amour, entremêlé de discussions philosophiques et traversé d'éclairs religieux ». Comme pour exciter encore plus notre curiosité et nos regrets, il ajoute (p. 5), parlant des luttes et des déceptions qui précédèrent le mariage de Suard avec Mlle Panckoucke, la plus jeune sœur du célèbre libraire, qu'à cette période « se rattachent les lettres les plus éloquentes de Mme de Krude-

---

1. Le hasard, c'est trop vague. Les curieux, tels que moi, auraient bien voulu savoir d'une façon précise d'où proviennent les pages publiées par M. Jacob.

2. Suard avait alors cinquante ans, mais, remarque fort bien M. J., « le cœur n'a pas d'âge ».

ner, qui s'obstinait à aimer et à vouloir être aimée ». M. J. vante beaucoup (p. 8) les lettres « remplies d'une poésie douce et mélancolique » que son héroïne adressa souvent à Bernardin de Saint-Pierre et à Ducis. Il ne nous donne (p. 18-23) qu'une seule de celles qu'elle écrivit à l'auteur de *Paul et Virginie* (de Leipzig, le 26 février 1793). On la trouvera fort intéressante, mais une lettre plus intéressante encore est celle (p. 12-17) où Mme de Krudener, étant à Riga le 10 juin 1805, expose les idées qui ont inspiré son roman de *Valérie*. C'est un document important pour l'histoire littéraire, et l'on déplore qu'il soit resté inconnu de Sainte-Beuve, qui en aurait tiré un merveilleux parti [1]. L'éminent critique n'a rien dit de l'amour de Mme de Krudener pour le chanteur Garat. M. J. raconte fort spirituellement (p. 25-28) les péripéties de cette singulière passion [2]. Il ne raconte pas avec moins d'agrément (p. 29-34) ce qui fit de Mme de Krudener l'ennemie irréconciliable de Napoléon, qui, ne se contentant pas de dédaigner *Valérie*, avait appelé l'auteur de ce roman une *ennuyeuse folle*. Une des pièces les plus remarquables du volume est la lettre (p. 36-47) à Mlle Cochelet, lectrice de la reine de Hollande (Hortense de Beauharnais), lettre datée du 10 décembre 1809, et où abondent des détails précieux à recueillir pour la biographie de Mme de Krudener. J'aime beaucoup moins, je l'avoue, une autre lettre à la même correspondante, où règnent (p. 61-75) tous les brouillards du mysticisme. L'étrangeté et l'obscurité du style de la *Prophétesse* sont encore plus frappantes dans la plupart de ses *Méditations* [3]. Laissons de côté toute cette prose sibylline, mais ne négligeons pas (p. 80-81) une admonestation adressée par Mme de Krudener à l'empereur de Russie, le jour même de l'entrée des souverains alliés à Paris (10 juillet 1815), et qui, si l'on doit ajouter foi à une note citée par l'éditeur, aurait eu pour but d'obtenir par l'intervention d'Alexandre, que l'on ne fît pas sauter

---

1. La lettre où j'indiquerai une sympathique appréciation de la *Delphine* de Mme de Staël, est adressée (de Riga, le 10 juin 1805) à L. P. Bérenger. M. J. rappelle (p. 9) que ce littérateur, aujourd'hui tout à fait oublié, bien qu'il ait rédigé le plus populaire de tous les livres, la *Morale en action*, était né à Riez (Basses-Alpes) et qu'après avoir été oratorien et professeur de rhétorique à Orléans, il était devenu professeur à l'Ecole centrale de Lyon. Ce fut dans cette ville que Mme de Krudener se lia si fort avec lui. On a voulu attribuer à ce correspondant de l'Institut la rédaction de *Valérie*. La lettre du 10 juin 1805 prouve qu'il y resta complètement étranger.

2. M. J. a lu les lettres de la trop sentimentale baronne à l'ingrat artiste, lettres, dit-il, « pleines de sensibilité, d'exaltation et de larmes ». Il a lu aussi les lettres intimes échangées pendant plusieurs mois entre l'empereur Alexandre et Mme de Krudener. Voir ce qu'il dit de cette correspondance (p. 77-78).

3. Voir surtout p. 51-55. M. J. a reproduit (p. 139-148) une espèce de dithyrambe en prose, intitulé *Le camp de Vertus*, qui fut imprimé en 1815, sans nom d'auteur (in-8° de 4 p.), et qui est devenu si rare, qu'on peut en quelque sorte le considérer comme inédit. Voir un peu plus loin (p. 153-174) une autre curiosité, le fragment *(Histoire d'un solitaire)* d'un roman pieux et mystique *(Othilde)* que Mme de Krudener ne paraît pas avoir achevé. Citons encore (p. 176-178) des strophes que M. J. rapproche des premières strophes de Lamartine, auxquelles elles sont antérieures.

le pont d'Iéna [1]. Un chapitre particulièrement digne d'attention est le récit des démarches de Mme de Krudener en faveur du comte de Labedoyère (p. 84-135). Il y a là trois lettres de l'Illuminée à Mme de Labedoyère, à l'infortuné général et au tsar, qui complètent tout ce qui a été écrit sur un des plus douloureux épisodes de l'histoire de la Restauration. Signalons enfin (p. 237-257) les *Pensées* de Mme de Krudener, dont quelques-unes sont charmantes. J'en citerai une qui peint bien l'auteur de *Valérie :* « Le Ciel, pour dédommager les femmes des injustices des hommes, leur donna la faculté d'aimer mieux ».

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. BARBIER DE MEYNARD travaille sans relâche à la rédaction d'un *Supplément aux dictionnaires turcs*. Jusqu'à ce jour, c'est l'élément arabe-persan qui domine dans les ouvrages de ce genre. Depuis Meninski jusqu'à Redhouse, tous les lexicographes semblent ne se préoccuper que de la forme littéraire et officielle de la langue osmanli ; tous relèguent au second plan la vraie langue populaire avec ses idiotismes, ses adages, ses dictons familiers qui révèlent avec tant de sincérité et sous une forme souvent pittoresque le génie d'une langue et d'un peuple. C'est par là surtout que le travail de M. B. de M., publié par l'Ecole des langues orientales et destiné aux auditeurs de cet établissement, intéresse d'une façon générale la philologie orientale. L'ouvrage se composera de quatre livraisons ; la première est sous presse et paraîtra prochainement. Nous tiendrons nos lecteurs au courant des progrès de cette utile publication.

— M. Alfred BONNARDOT vient de faire paraître à la librairie Champion, en un volume, deux études bibliographiques sur Gilles Corrozet et Germain Brice. (*Gilles Corrozet et Germain Brice, études bibliographiques sur ces deux historiens de Paris*, par Alfred Bonnardot, Parisien. 65 p.) La première de ces études avait déjà paru en 1848 ; M. B. la reproduit avec plus de détails et plus de précision (p. 1-37). Après nous avoir parlé de l'édition princeps de *la Fleur des antiquités, singularités et excellences de la plus que noble et triomphante ville et cité de Paris* (parue en 1532), M. B. signale et décrit neuf éditions ou plutôt réimpressions de l'ouvrage primitif de Corrozet contemporaines de l'auteur, et dix éditions posthumes, dont une douteuse, celle de 1568. Selon M. B., la première, décrite et datée de 1532, est la plus précieuse à titre de rareté ; mais les cinq suivantes sont également rares ; la plus importante est celle de 1561, la dernière corrigée par l'auteur. Parmi les éditions posthumes, amplifiées par Bonfons père et fils, la plus recherchée est celle de 1586, avec le supplément de Rabel, la première illustrée de gravures sur bois. Toutefois les suivantes augmentées par Pierre Bonfons, notamment celle de 1607, doivent nous intéresser par les faits nombreux et nouveaux ajoutés à l'ouvrage. A l'édition de 1608 a contribué Du Breul, religieux de Saint-Germain des Prés, auteur d'un tra-

1. M. J. regarde comme légendaire (p. 82) la noble parole attribuée à Louis XVIII : « Qu'on vienne m'avertir quand le pont sera miné, pour que je m'y fasse porter ». Il aurait pu ajouter que le comte Beugnot confesse, dans ses *Mémoires* (1866, in-8°, t. II, p. 312-313), avoir inventé cette phrase qui eut tant de succès même auprès de Louis XVIII, lequel acceptait en souriant les compliments qu'on lui en faisait.

vail, publié en 1612, qui, en reproduisant une partie des récits de Corrozet, est rédigé dans un ordre différent et enrichi de tant de renseignements nouveaux qu'il constitue un ouvrage original. — M. B a fait suivre sa notice sur les diverses éditions du livre de Corrozet, d'une autre notice sur les éditions de la *Description de Paris,* de Germain Brice. Ce littérateur médiocre, assez bon juge des œuvres d'art et d'architecture, écrivait surtout pour les riches étrangers qui visitaient Paris ; à partir de 1684, sans rien dire de neuf sur l'antiquité des monuments de Paris, il s'est attaché spécialement à décrire les objets d'art dispersés dans les églises et les collections particulières, ainsi que les cabinets de curiosités. Son livre, intitulé : *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, fut accueilli avec faveur, et la première édition (1684) fut suivie de huit autres : la dernière, la seule posthume, parut en 1752, vingt-cinq ans après la mort de l'auteur.

— Notre collaborateur M. Philippe Tamizey de Larroque consacre, comme on le sait, une série de publications aux correspondants de Peiresc; la première partie a paru l'an dernier sous ce titre : *Dubernard, Une lettre inédite écrite d'Agen à Peiresc en 1628* (Agen. 1879. In-8°, 17 p.); nous recevons aujourd'hui de l'infatigable érudit la deuxième partie de cette série de publications ; elle est intitulée : *César Nostradamus, Lettres inédites, écrites de Salon à Peiresc en 1628-29* (Marseille. Marius Olive. In-8°, 69 p. Extrait de la *Revue de Marseille et de Provence.* Tiré à cent exemplaires). Ce César Nostradamus était fils de Michel de Nostredame, l'auteur des *Centuries,* il fut premier consul de Salon en 1598, et mourut de la peste en 1629 ; il a laissé quelques opuscules poétiques et une *Histoire de Provence.* On peut consulter sur ce personnage la brochure de M. Mouan, *Aperçus littéraires sur César Nostradamus et ses lettres inédites à Peiresc* (Aix. 1873). M. T. de L. nous donne ici diverses lettres qui complètent la publication de M. Mouan (1628-1629); elles abondent en traits piquants ; on y relèvera surtout des passages où se marque naïvement la vanité de César Nostradamus et quelques particularités relatives à son voyage à Rome, aux manuscrits de son père et de lui-même, à divers livres rares. Le style est souvent bizarre, certaines expressions sont à noter : p. 18 *querimonie*, p. 20 *philautie*, p. 30 *fautien, (homme fautien* c'est-à-dire fautif), *paperats, laveure* (dans le sens de lavis), p. 39 *plus chère que la prunelle des yeux*, (Littré n'a cité pour cette locution qu'un auteur relativement moderne, Le Sage) *à l'ongle*, p. 44 *tersement* (dans le sens de purement, correctement), p. 45 *prendre au poil la première occasion*, p. 53 *goderonné* (goudronné), p. 54 *débiliter* (M. Littré n'allègue sous ce mot aucun auteur du xviie siècle), p. 56 *geniteur* (dans le sens de père, mot que M. Littré n'indique que comme terme du style burlesque). M. Tamizey de Larroque a suivi, en reproduisant ces lettres, l'ordre chronologique ; il a rejeté, après les documents datés, deux documents qui ne le sont pas et gardé pour l'appendice deux lettres de César à son neveu M. de Seve, ainsi qu'un sonnet inédit du « gentilhomme provençal » *au très excellent et divin Rubens.*

— Il serait à souhaiter qu'on possédât sur chaque commune un ouvrage semblable à celui que M. Louis Fochier avait composé sur Bourgoin et que vient de publier sa famille *(Souvenirs historiques sur Bourgoin, titres et documents divers relatifs à cette ville.* Vienne, Savigné, Paris, Thorin. In-8, vii et 512 p.). L'ouvrage comprend deux parties : 1° depuis l'époque romaine jusque vers la fin du xviiie siècle (p. 1-130); 2° Bourgoin depuis le 14 juillet 1789. Cette dernière partie est de beaucoup la plus intéressante du volume. L'auteur n'a pas voulu faire un simple résumé des événements ; il a donné des extraits et souvent des copies littérales des documents qu'il a trouvés dans les archives locales, et cette série de documents reproduits dans l'ordre chronologique et reliés par de brèves réflexions et de courts commentaires, forme

un tableau souvent curieux et parfois saisissant de la ville de Bourgoin pendant la période révolutionnaire. C'est ainsi que nous trouvons, p. 135-149, un mémoire adressé aux membres de la *commission intermédiaire* de Romans sur les scènes de dévastations et de brigandages qui se produisirent après le 14 juillet 1789 à Bourgoin et dans les localités environnantes, ainsi que des extraits des délibérations qui furent prises à cette occasion. On remarquera encore l'adresse des ecclésiastiques de l'archiprêtré de Bourgoin à l'Assemblée nationale à propos des décrets sur les biens du clergé (p. 160-162), les procès-verbaux de l'arrestation de quelques émigrés (entre autres de Gouvellot, sur qui on saisit une lettre de Madame Elisabeth), les lettres écrites par le frère de Montlosier et perdues au mois d'octobre 1790 par un voyageur se rendant à Turin, les adresses enthousiastes à la Convention, etc. La révolte de Lyon fut fatale à Bourgoin; les pourparlers de la municipalité avec les émissaires lyonnais la firent accuser d'avoir pactisé avec les rebelles, et des Jacobins, membres de la *commission temporaire* de surveillance républicaine, vinrent *épurer* et *terroriser* Bourgoin (p. 237). M. L. Fochier a reproduit ici les principaux résultats de l'enquête qui fut ouverte après le 9 thermidor sur les agissements de ces Jacobins, commandés par un nommé Vauquoy. Après le 9 thermidor, le conseil général de la commune de Bourgoin félicita la Convention de la chute « du tyran qui cachait sa turpitude sous le masque sacré de Junius Brutus » (p. 299). La *Société populaire des sans-culottes de Bourgoin*, que Vauquoy avait fondée à son arrivée et qui avait excité et dirigé l'esprit public dans le pays, se tourna contre son chef et ses plus fougueux adhérents et demanda leur punition : même sous la Terreur, elle avait fait des efforts pour sauver les membres de l'ancienne municipalité et avait réussi à faire mettre en liberté quelques citoyens notables. Nous recommandons ce volume à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la Révolution en province. L'auteur était un esprit exact, réfléchi, épris des études sérieuses; il a aussi composé une étude sur le séjour de J.-J. Rousseau à Bourgoin (1860).

— Ont soutenu leurs thèses de doctorat devant la Faculté des lettres de Paris : le 22 décembre, M. René Cagnat, professeur au collège Stanislas, thèse latine : *De municipalibus et provincialibus militiis in imperio romano*, thèse française : *Le Portorium (douanes, péages, octrois) chez les Romains*, — le 27 décembre, M. L. Constans, professeur au lycée de Montpellier, thèse latine : *De sermone Sallustiano ;* thèse française : *La légende d'Œdipe étudiée dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes, en particulier dans le Roman de Thèbes, texte français du XIIe siècle.*

HOLLANDE. — M. Houtsma, à Leyde, vient de publier le *Kitâb al-Adhdâd*, par al-Anbârî. Ce petit ouvrage, dont Freytag a fait un usage trop limité en son dictionnaire arabe, n'est autre chose qu'un lexique des mots à signification contraire, dont la langue arabe offre de plus nombreux exemples que tout autre idiome scientifique. Le travail de M. H. est exécuté avec science et talent. Il est appelé à rendre de grands services.

— Nous en dirons autant du *Moschtabih* de Dhahabî, que vient de faire paraître à Leyde M. de Jong, bien connu par ses travaux antérieurs. Le *Moschtabih* est un recueil des noms arabes dits relatifs (correspondant à peu près à nos noms de famille) qui peuvent se confondre dans l'orthographe arabe. L'auteur en indique la vraie prononciation et l'attribution qui doit en être faite à tel ou tel personnage.

— M. de Goeje achève de rédiger un mémoire sur les relations, pour la plupart fabuleuses, que les Arabes possédaient relativement au Japon. Ce travail paraîtra en hollandais dans le recueil de l'Académie d'Amsterdam où l'auteur a déjà publié ses recherches sur les Tsiganes, les Berbers, etc. Mais une traduction française de ces articles sera jointe aux « mémoires d'histoire et de géographie orientales » aujourd'hui

épuisés et que M. de Goeje se propose de réimprimer dès que son édition de Tabarî lui laissera quelques loisirs.

— M. Dozy met la dernière main au 8e fasc. de son Supplément aux dictionnaires arabes. L'ouvrage sera donc achevé très prochainement.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 décembre 1880.

M. Lafargue, chef de bureau à la préfecture de la Gironde, adresse à l'Académie le fac-simile d'une double inscription qui se trouve gravée en creux sur une petite pierre plate en sa possession, et qui n'a pu être déchiffrée. La pierre est ovale et à peu près de la dimension d'une pièce de 50 centimes; elle est écrite des deux côtés. Les caractères de l'inscription paraissent appartenir à l'alphabet de quelqu'une des anciennes langues de l'Italie.

L'Académie procède à l'élection d'un correspondant français en remplacement de M. Tissot, élu membre libre. M. Clermont-Ganneau, vice-consul à Jaffa, est élu par dix-neuf voix, contre trois données à M. Bompois, deux à M. Félix Robiou et deux bulletins blancs.

M. Delaunay lit la suite du Mémoire de M. Th.-H. Martin sur les hypothèses astronomiques des philosophes grecs. M. Martin étudie les doctrines professées par le pythagoricien Hicétas. Ce philosophe a attribué à la terre un mouvement de rotation, sans mouvement de translation, car il la supposait placée au centre du monde. Son système est probablement, pense M. Martin, une simplification de celui de Philolaüs, qui admettait une révolution diurne de la terre autour du feu central du monde. Un passage du faux Plutarque attribue à Hicétas la croyance à l'existence d'une seconde terre, appelée ἀντίχθων, mais Théophraste, auteur beaucoup plus digne de foi, ne dit pas un mot de cette ἀντίχθων lorsqu'il parle de la doctrine d'Hicétas; d'ailleurs, on ne voit pas comment elle aurait pu trouver place dans un système qui mettait la terre au centre de l'univers. On sait d'ailleurs que l'hypothèse de l'ἀντίχθων appartenait en propre à Philolaüs et qu'elle formait une partie essentielle de son système. Il faut donc supposer que le passage du faux Plutarque a été altéré par un copiste, qui aura passé un membre de phrase où se trouvait le nom de Philolaüs et auquel se rapportait, et non à Hicétas, la phrase sur l'ἀντίχθων qui nous est parvenue.

M. Jourdain termine la lecture du mémoire de M. le comte de Bertou sur le port et la ville de Tyr. M. de Bertou est l'auteur d'un *Essai sur la topographie de Tyr*, qui a été publié en 1843. Parmi les thèses qu'il soutenait dans cet ouvrage se trouvaient les trois points suivants : 1° l'existence d'un banc de rocher, aujourd'hui submergé, qui aurait fait partie autrefois du territoire de la ville; 2° l'existence d'un port intérieur situé au sud; 3° l'existence d'un grand môle partant de la pointe sud-est de l'île de Tyr et se prolongeant dans la direction du cap Blanc. Ces résultats ayant été contestés par M. Renan, dans sa *Mission de Phénicie*, M. de Bertou déclare avoir attendu, pour revenir sur ces questions, que ses propres affirmations aient été confirmées par d'autres voyageurs. La première partie de son mémoire est remplie par les témoignages de MM. Louis Lartet, le duc de Luynes et Victor Guérin, qui lui paraissent avoir déposé en faveur de sa thèse. Dans la seconde partie du mémoire, l'auteur analyse la relation du siège de Tyr par Alexandre que nous a laissée Arrien; il trouve dans ce texte la preuve que la ville avait plusieurs portes, les unes au nord, en face de Sidon, une autre au midi, regardant l'Égypte. Tyr avait-elle été assiégée une première fois par Nabuchodonosor? Saint Jérôme l'affirme, et M. de Bertou considère son témoignage comme très digne de confiance, car Jérôme vivait à proximité du théâtre des événements et avait pu puiser à son aise dans les documents de la bibliothèque d'Alexandrie. Le mémoire se termine par une discussion des doutes que soulève la position de la ville phénicienne mentionnée dans le *Périple* de Scylax sous le nom de Sara.

Ouvrages présentés : — par M. de Wailly : Joinville, *Histoire de saint Louis, édition classique par* M. de Wailly; — par M. G. Paris : *Société pour l'etude des langues romanes, Publications spéciales.* Turpini *Historia Karoli Magni et Rotholandi, texte revu et complété d'apres sept manuscrits, par* Ferdinand Castets; — par M. Le Blant : Lecoy de la Marche, *Saint Martin.*

Julien Havet.

Erratum : 1880, n° 51, p. 498, ligne 16, au lieu de : Œsterreicher, lire Estreicher.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 10 Janvier — 1881

5. — Kühner (R.), **Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache.** I[er] vol. xx-747 pages; II[e] vol. 1[re] part., 627 p.; 2[e] part., 539 p. Hanovre, Hahn, 1877-1879. — Prix : 32 fr.

La grammaire latine de M. Kühner est certainement un excellent livre. Aussi a-t-elle été bien accueillie en Allemagne, à quelques restrictions près sur des points de détail. C'est une grammaire historique au fond, bien qu'elle ne le soit, pour ainsi dire, que d'une manière rétrospective, à peu près comme la grammaire allemande de Becker. M. K. donne, en effet, la règle de l'usage classique en l'appuyant de très nombreux exemples tirés des auteurs de toutes les époques, lorsque cet usage est constant, ou en indiquant, entre parenthèses ou dans les remarques, les variations aux différentes époques, les constructions particulières aux poètes, etc. Toutes les questions de syntaxe sont traitées assez au long, avec une grande profusion d'exemples, la plupart empruntés à la *Historische Syntax der lateinischen Sprache* de M. Draeger. Le caractère de tout l'ouvrage est celui d'une compilation. Il n'y a pas à en faire un crime à l'auteur : une grammaire latine aujourd'hui ne peut plus guère être autre chose. M. K. s'appuie principalement, pour la phonétique et la morphologie, sur Neue et Corssen ; pour la syntaxe, outre Draeger déjà cité, sur le travail, bien connu, de Holtze, *Syntaxis priscorum scriptorum latinorum*. En outre, il a dépouillé un grand nombre de monographies, comme les études de Lange et de Wilhelm sur la formation de l'infinitif, les programmes de Hildebrand et de Ramshorn sur l'usage des cas, la syntaxe de Tite Live, de Kühnast, etc. Il n'a pas négligé non plus de mettre à contribution les grands et beaux ouvrages de Bopp, Curtius, Bücheler, les leçons de Reisig sur la langue latine, etc.

La théorie de la déclinaison et de la conjugaison est, en général, bien faite et assez complète.

Cependant elle prête à plus d'une critique de détail. Voici, par exemple, une indication qui ne laissera pas que d'intriguer ceux qui n'auraient aucune connaissance de la morphologie sanscrite, et l'on ne peut exiger cette connaissance de tous ceux qui ont à se servir d'une grammaire latine : l'infinitif prés. actif, dit M. K., est-*se*, puis avec affai-

blissement de *s* en *r*,*-re* : *reg-e-se*, *reg-e-re*. Cette désinence *se*, ajoute-t-il, se compare avec celle de l'infinitif sanscrit en-*se* et avec la désinence -e du datif, c'est-à-dire, *ai*, par exemple : *giva-se*. Quel rapport y a-t-il entre la désinence-*se* du verbe sanscrit et du verbe latin d'une part, et un datif de l'autre? M. K. ne nous le dit pas. Il aurait pu en emprunter l'explication très courte à Bopp, ou à Lange, de préférence à Eug. Wilhelm (De infinitivi linguarum sanscritae, Bactricae, Graecae, etc., forma et usu).

La théorie du gérondif laisse beaucoup à désirer, ou plutôt elle n'existe pas. L'auteur renvoie à des travaux spéciaux, aux monographies de Weissenborn et aux *Kritische Beiträge* de Corssen. Pourquoi ne pas les analyser et résumer lui-même la question ?.

D'où viennent les adverbes en *tim*, *sim*, que signifie et d'où vient ce suffixe ? Des grammaires moins volumineuses ont sur celle de M. K. l'avantage de nous l'apprendre.

Voici aussi quelques lacunes dans la syntaxe : M. K. dit bien dans la théorie des cas, que certains noms comme *mare*, *terra, caelum*, *locus*, *regio*, etc., s'emploient à l'ablatif de lieu sans préposition. Mais il valait la peine, je crois, d'ajouter que les poètes, Virgile entre autres, emploient l'ablatif locatif d'un nom commun quelconque, déterminé ou non par un attribut : *silvis* (dans les bois), *montibus* (sur les montagnes), *tectis, ore, mensis*, etc.

J'ai ensuite cherché en vain l'ablatif de matière et dans le chapitre de l'ablatif et dans le chapitre des prépositions.

« *Terrae,* comme locatif, dit M. K., (§ 88, c.), est employé seulement depuis l'époque d'Auguste, par les poètes, et depuis Livius par les prosateurs, mais rarement, la plupart du temps avec un verbe de mouvement, parce que l'on considère le moment ou l'état de repos qui est le résultat du mouvement achevé. Ex. : Virg., *Géorg*., 2, 290 : *terrae* defigitur arbos. « Il y a là une erreur de doctrine. Il n'est pas besoin d'expliquer le locatif *terrae* par le repos qui suit le mouvement, vu que le locatif ou, si l'on veut, le datif *terrae* (ce qui revient au même ici) marque tout aussi bien le lieu où l'on va, la direction du mouvement que le lieu où l'on est : *terrae* est donc pour *in terram*, comme *cœlo* est pour *in cœlum* (*Æn.*, 5, 451), *pelago* = *in pelagus* (*Æ.*, 2, 36). etc.

Quant au résumé de l'histoire de la littérature latine, qui n'est qu'une liste de noms avec l'indication sommaire des ouvrages, je n'en vois nullement l'utilité. Cette nomenclature sèche ne peut rendre aucun service ; d'ailleurs on ne pouvait lui donner ici plus d'étendue : il valait donc mieux y renoncer, puisque, après tout, ces notions n'ont rien à faire dans une grammaire latine.

En somme, bien que la *théorie*, dans l'ouvrage de M. Kühner, ne soit pas toujours suffisante, ni la méthode toujours bien sûre, nous nous plaisons à reconnaître que cette compilation, fondée sur des ouvrages de premier ordre, est appelée à rendre de grands services comme répertoire

de latinité. Elle pourra surtout aider à la composition d'une grammaire historique complète de la langue latine. Espérons qu'un tel livre ne se fera plus trop longtemps attendre.

F. ANTOINE.

---

6. — **J. F. Boehmer, Regesta Imperii, V.** Die Regesten des Kaiserreiches unter Philipp, Otto IV, Friedrich II, Heinrich (VII), Conrad IV, Heinrich Raspe, Wilhelm und Richard, 1198-1272, neu herausgegeben von Julius FICKER. Innsbruck, Wagner. 1879, Erste Lieferung, p. 1-320 in-4°. — Prix : 15 fr.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler ici de la réimpression des *Régestes de l'Empire* de J. F. Boehmer, entreprise par une série d'amis et de disciples du célèbre érudit de Francfort. Le présent volume, qui doit embrasser le règne des derniers Hohenstauffen et des anti-césars, leurs contemporains, jusqu'à la fin du grand interrègne, a été revu sur les papiers de Boehmer par M. J. Ficker, si connu par ses travaux de diplomatique. Le savant professeur d'Innsbruck ajoute aux documents réunis par son prédécesseur tout ce que des publications nombreuses, même les plus récentes, ont mis aux jour de pièces émanées de la chancellerie impériale. Il a soigneusement dépouillé la littérature historique contemporaine, non-seulement de l'Allemagne, mais encore de la France, de l'Autriche et de l'Italie, ajoutant aux documents réunis avec tout le soin critique, des renvois aux sources et les autres éclaircissements nécessaires. Contrairement aux errements suivis jusque-là par les éditeurs des *Régestes de l'Empire*, M. F. a même inséré dans son édition nouvelle toute une série de pièces encore inédites que M. Winckelmann, l'historiographe de Frédéric II, doit publier prochainement dans leur ensemble sous le titre de *Acta imperii inedita saeculi* XIII. La première livraison seule du volume de M. Ficker a paru. Elle embrasse les années 1198 à 1225. Nous n'avons encore ni la préface, ni surtout l'introduction historique, placées d'ordinaire en tête d'un recueil pareil. Quand elles auront paru, nous pourrons revenir sur cette nouvelle édition si bien remise au courant de la science, d'une publication non-seulement utile, mais absolument indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire d'Allemagne au moyen âge.

R.

---

7. — **Histoire de Philippe II.** Tome premier. L'Espagne et l'Europe durant les premières années du règne. Tome second. L'Espagne et l'Europe jusqu'au départ de don Juan d'Autriche pour les Pays-Bas. Par H. FORNERON. Paris, Plon, 2 vol. in-8°. 1881, IX, 424 et 431 pages. — Prix : 15 fr.

Le moment est-il venu de récrire l'histoire de Philippe II ? Oui, si l'on considère que toutes les histoires générales du grand souverain pu-

bliées jusqu'à ce jour ont été composées d'après de mauvaises méthodes, des parti-pris indignes de la science, ou bien sont incomplètes [1]. Mais, si l'on songe que les dépôts d'archives où reposent les matériaux les plus abondants et les plus purs d'une telle étude n'ont été que déflorés depuis une quarantaine d'années, que des amas de liasses sont encore recouverts de leur poussière séculaire, que les publications de quelques érudits de nos jours, recueils de documents ou monographies, n'ont jeté du jour que sur quelques épisodes, n'ont expliqué que quelques problèmes, ne sera-t-on pas en droit de penser qu'une tentative de refaire l'histoire de Philippe II à l'aide de ces travaux préliminaires et même de nouvelles incursions, plus ou moins bien dirigées, dans les archives est prématurée? Il reste encore tant de points obscurs dans les entreprises politiques, administratives, militaires et diplomatiques du monarque, tant de côtés de ce vaste sujet sont encore vierges qu'on voudrait voir les historiens que recommandent une aptitude spéciale et des études sérieuses s'attacher à consolider et à compléter plutôt qu'à reconstruire de fond en comble.

Ces réserves faites, nous devons dire que la lecture des deux premiers volumes de l'ouvrage de M. Forneron nous a causé un vif plaisir, et, comme nous allons avoir tout à l'heure à critiquer des détails, nous tenons, dès maintenant, à adresser à l'auteur, pour l'ensemble, nos sincères félicitations. M. F., préparé déjà par un solide travail sur les Guises qui a mérité l'approbation de juges compétents, fortifié par une lecture étendue de la littérature espagnole et des documents publiés et manuscrits de l'époque de Philippe II en particulier, guidé par un sens droit et une intelligence ouverte, M. F. se trouvait dans les conditions qu'il est juste d'exiger d'un historien qui s'engage dans une voie si hérissée d'obstacles. En ce qui concerne l'information, M. F. a consciencieusement interrogé les contemporains, il s'est servi avec discernement des historiens de l'époque, tels que Cabrera et Herrera, il a constamment puisé à la source la plus abondante de renseignements, la *Coleccion de documentos inéditos para la historia de España*. L'inédit mis à contribution consiste surtout dans la correspondance des ambassadeurs espagnols en France (Archives Nationales, série K), des ambassadeurs français et anglais à Madrid (Bibliothèque Nationale et Record Office). Etait-ce là tout ce qu'il y avait à explorer? Il va sans dire que non. M. F. a eu sous la main des collections dont il n'a rien tiré, les manuscrits espagnols de Paris et Londres entre autres; il a même laissé de côté divers livres imprimés aussi utiles que d'autres auxquels il a, à juste titre, beaucoup emprunté. Mais nous ne saurions trop le dire : il ne s'agissait nullement

1. La plus récente, celle de Prescott, œuvre d'un homme intelligent et sérieusement préparé, qui pendant longtemps aurait pu servir de première base et de point de repère, n'a jamais été terminée. Les volumes parus ne dépassent guère le milieu du règne.

d'être complet. Personne ne le sera de longtemps en pareille matière. Raisonnablement on ne peut aujourd'hui demander à l'historien de Philippe II que quatre choses : une information exacte des faits les plus importants du règne, une vue claire des idées dominantes qui ont inspiré et fait agir le roi comme politique, administrateur et juge, une pratique assez grande de l'esprit du xvi[e] siècle, des habitudes de la diplomatie de l'époque et du style des documents pour ne pas se perdre au milieu de cette immense paperasserie et découvrir rapidement le nœud d'une affaire parmi les fils qui la compliquent et l'étouffent, enfin, et comme base de tout cela, une connaissance suffisante du milieu où s'est formé et vit le personnage principal, afin de ne pas commettre la faute d'attribuer aux seuls instincts d'un homme ce qui est le résultat des tendances de toute une société.

Sans vouloir faire un traité des devoirs de l'historien, il est permis d'insister dans le cas particulier sur le premier de ces devoirs, de demander avant tout de l'impartialité. Le héros n'est pas sympathique, le milieu ne l'est pas non plus pour beaucoup de gens. Philippe II, malgré l'éloignement, est encore, chez nos voisins et même ailleurs, la tête de turc — qu'on nous passe l'expression — sur laquelle s'exercent les libéraux de toute nuance ; il est, en revanche, le drapeau d'un parti qui a dans son programme l'unité religieuse maintenue par le bras séculier. M. F., fort heureusement, n'est ni d'un côté ni de l'autre. C'est un esprit libre qui n'appartient à aucune secte. Il a, de plus, pour l'Espagne et le peuple espagnol une sympathie marquée. « Les Espagnols ne sont pas des étrangers pour nous : des dons et des défauts de même nature semblent nous fondre avec eux en une même race et si intimement unir nos destinées, que l'on voit la France et l'Espagne alterner dans la tâche de défendre et de répandre la civilisation latine. » Ailleurs : « Si longtemps que se dérouleront dans l'avenir les annales de l'humanité, ce sera l'éternel honneur des Espagnols d'avoir conservé, durant dix siècles, la mission de défendre contre les races inférieures la civilisation européenne. Pendant qu'ils versaient leur sang et s'attardaient dans leurs mœurs militaires, ils permettaient à leurs frères de la famille aryane d'amasser le trésor de nos connaissances et de notre culture savante. » Voilà des déclarations qui seront bien reçues de l'autre côté des Pyrénées, et feront pardonner au *gabacho* d'avoir touché à l'arche sainte.

Les deux premiers volumes contiennent les chapitres suivants : Tome I. *La jeunesse de Philippe II* (1527-1553). *L'alliance anglaise* (1554-1555). *Rivalité de Philippe II et de Henri II* (1555-1559). *Les mœurs et les idées religieuses de l'Espagne sous Philippe II. Autorité de Philippe II en Espagne et en Europe* (1559-1560). *Rivalité de Philippe II et de Catherine de Médici. Première période* (1560-1567). *Première période de la lutte contre l'islamisme* (1559-1568). Tome II. *Les richesses des Pays-Bas. Première période de la lutte contre la nationalité flamande. — Le cardinal de Granvelle* (1559-1563). *Pre-*

mière période de la lutte contre la nationalité flamande. — La régente Marguerite (1564-1567). *L'infant* [1] *Don Carlos. L'Escurial* (1563-1570). *Seconde période de la lutte contre l'islamisme. — Révolte des Maures* (1568-1570). *La flotte de Lépante* (1571-1574). *Seconde période de la lutte contre Catherine de Médici et les Pays-Bas. Le duc d'Albe* (1567-1569). *Intervention de la France et de l'Angleterre dans la question des Pays-Bas* (1570-1571). *Sièges de Mons et de Haarlem* (1572-1574). *Le grand commandeur de Castille* (1574-1576). *La reine Anne.*

Les rapports de la France et de l'Espagne, les démêlés de Catherine de Médicis avec Philippe II sont une des parties les mieux étudiées du premier volume et abondent en renseignements nouveaux. Au contraire, les relations nombreuses de Philippe II avec l'empire et les princes italiens sont à peu près passées sous silence. Le chapitre sur les mœurs est intéressant et renferme bon nombre d'observations justes et fines. Quelques légères taches pourtant çà et là. Mais, avant de passer au détail, nous avons une critique générale à adresser à l'auteur. M. F. cite beaucoup, ce qui est un bien, et il traduit ses citations, ce qui est une autre bonne chose. Il n'y a à reprendre que son système de traduction. Tantôt il abrège, tantôt il paraphrase, tantôt il affecte une littéralité extraordinaire, souvent plus inexacte qu'une traduction très libre. En voici un exemple. M. F. commence un chapitre en faisant écrire à Philippe II : « Je n'ai rien de nouveau à vous annoncer, si ce n'est que hier, à minuit, il a plu à Notre-Seigneur d'illuminer la princesse ma femme de la grâce d'un fils ». Cette phrase placée en vedette fait sourire. Or, l'espagnol *alumbrarla con bien de un hijo* n'a rien de cette solennité quelque peu ridicule. *Alumbrar* signifie simplement « mettre au jour ».

Reprenons le chapitre des mœurs. M. F. cite (p. 136) un passage de la *Guerra de Granada* de Diego de Mendoza sur cette population interlope des grandes villes d'Andalousie : « Gente ociosa, *corillera* », etc. *Corillero*, adjectif dérivé de *corillo* « petit groupe », signifie « cancanier », non pas « coureur » comme traduit M. Forneron. Plus loin, à la page 138, M. F. emprunte quelques traits à un voyage de trois Hollandais en Espagne qu'il croit inédit. Ce voyage de van Aarsen de Sommerdick est bien connu et a été imprimé en 1667. M. F. le cite encore une fois à la page 317 en attribuant à Philippe III ce qui y est dit de Philippe IV. — « Les *romanceros* et les *redondillas* enseignaient, dès l'enfance, à subordonner toute pensée et toute passion au point d'honneur » (p. 142). Nous ne pensons pas que les *redondillas* aient jamais rien enseigné à personne et nous craignons que M. F. ne se fasse pas une idée nette de ce que sont ces couplets lyriques. Quant au *point d'honneur*, il s'en faut que ce soit l'idée maîtresse des romances : en tout cas, il y aurait à distinguer les époques, mais cette question compliquée nous en-

1. Il serait plus correct de dire « le prince ».

traînerait trop loin. — Dans le paragraphe sur l'Inquisition, M. F. accorde trop de foi à Llorente. Le livre de l'ex-secrétaire de l'Inquisition est une vengeance, on ne saurait assez le rappeler. Ecrit de parti-pris et à l'aide de matériaux insuffisants, il ne peut donner une idée vraie de ce qu'a été la célèbre institution. Malheureusement les contradicteurs de Llorente, notamment l'auteur d'une Histoire de l'Inquisition publiée dernièrement à Madrid en trois volumes, ne méritent pas plus de crédit, et la question est encore à traiter d'après les archives du Tribunal conservées à Simancas, à Madrid et à Alcalá. Pour le moment, le plus sûr est de se garder de toute appréciation générale et de réserver son jugement. M. F. devait dans ce chapitre parler du procès de Fr. Luis de Leon, mais il n'aurait pas dû s'en tenir aux extraits du procès — très mal faits comme l'a montré M. Reusch [1] — qui se trouvent dans un volume de la *Biblioteca Rivadeneyra*. Il fallait remonter à la source : les tomes X et XI de la *Coleccion de documentos inéditos*.

Les autres chapitres du premier volume laissent peu à désirer au point de vue de l'information qui nous a paru abondante et précise. Une remarque cependant. A la page 241, M. F. fait allusion, d'après une lettre de Forquevaulx, à une dispute suivie d'un duel entre Diego de Mendoza et Diego de Leiva, et dit que ce fait est « mal expliqué par les biographes de Mendoza ». Cependant la pièce la plus importante sur cette affaire, un mémoire justificatif adressé par Mendoza au cardinal Espinosa, a été publié, depuis plusieurs années, par les traducteurs espagnols de Ticknor [2].

Les appendices du tome premier contiennent, entre autres, une liste des « Documents consultés », où se trouve une note malheureuse. M. F. blâme M. Gachard d'avoir traduit par « Philippe » l'abréviation PHLE qui se lit au bas des lettres de Philippe II à sa sœur Marguerite de Parme. « Ce parafe est identiquement le même sur toutes les lettres; il est l'abréviation de celui de la jeunesse; il doit se lire, avant l'abdication de Charles-Quint, *Yo el principe*, et ensuite *Yo el rey* ». Suit une observation erronée sur l'origine de cette dernière expression. Nous avouons ne pas comprendre ce qu'on peut avoir à reprocher à la traduction de l'éminent archiviste de Bruxelles. Philippe II a signé, suivant les époques et les circonstances : *Philippe, El Principe, Yo el Principe* et *Yo el Rey*. L'abréviation PHLE ne peut pas être transcrite autrement que par *Philippe*. — L'appendice sur Jeanne la Folle est regrettable : M. F. n'est pas au courant des polémiques suscitées par les publications de Bergenroth et des rectifications apportées au travail du savant Allemand. Il réédite la légende du *trato de cuerda* et reproduit inexactement le fameux passage de la lettre de Mossen Ferrer à Cisneros. L'original, on le

1. Dans un excellent travail intitulé *Luis de Leon und die spanische Inquisition*. Bonn. 1873.
2. Tome II, p. 502.

sait maintenant, porte *dar cuerda* (prêter la main) et non *dar la cuerda.* — Le quatrième appendice sur l'entrevue de Bayonne n'est pas sans intérêt, il est fâcheux seulement que les textes cités soient si incorrects [1].

Le second volume a d'excellentes choses. Nous citerons surtout le chapitre *Les richesses des Pays-Bas* et en général l'administration du duc d'Albe. Il est vrai que l'auteur était soutenu ici par les solides travaux des érudits belges et hollandais. Mais nous aurions voulu y trouver aussi quelques chapitres qui ne devraient pas manquer à un tableau d'ensemble comme celui-ci. Comment, en traitant de l'Escurial, M. F. n'a-t-il pas eu l'idée de consacrer plusieurs pages aux entreprises scientifiques de Philippe II ? L'envoi de savants chargés d'explorer la flore du Nouveau-Monde, l'organisation définitive des archives de Simancas, la mission d'Ambrosio de Morales envoyé par le roi à la recherche de manuscrits dans les monastères du nord de l'Espagne, la protection accordée à Zurita et à d'autres historiens, la publication des œuvres d'Isidore de Séville, etc., etc., méritaient bien une mention. Ces nombreux encouragements donnés aux sciences historiques et naturelles sont un des plus beaux côtés de l'administration de Philippe II. Sur l'ensemble de cette administration et ses nombreux rouages, sur les rapports du roi avec tous ses agents, depuis le vice-roi jusqu'au simple *alguacil,* sur son œuvre de législateur, qui est immense, et de statisticien [2], il y avait énormément à dire. Le sujet a été traité déjà par M. J. Gounon-Loubens dans un livre très estimable et trop peu connu : *Essais sur l'administration de la Castille au* XVI[e] *siècle* (Paris, Guillaumin, 1860), mais naturellement l'auteur, venant le premier, n'a pu que tracer les grandes lignes ; il s'agit maintenant de remplir ce cadre.

Les quelques pages sur l'Amérique sont tout à fait insuffisantes. C'eût été le lieu d'exposer le système de colonisation appliqué à ces terres conquises, les fameux *repartimientos,* et de donner quelques détails au moins sur l'organisation du gouvernement, les rapports des vice-rois avec le pouvoir central, les *audiences,* les conquérants et les indigènes, et enfin sur les nouvelles découvertes dans le sud de l'Amérique et dans l'Océan Pacifique qui ont glorieusement marqué le règne de Philippe II.

Toutes ces omissions sont réparables, et c'est pour cela surtout que

---

1. P. 418, l. 11 du bas, *parecione,* lisez *pareciome.* — *Ibid.,* l. 4 du bas, *sus empreestos negocios,* lisez *siempre estos negocios.* — P. 419, l. 4, *secreto,* lisez *secretario.* — *Ibid.,* l. 12, *quiera,* lisez *queria.* Ici Albe parle *de* la reine et non pas *à* la reine. — *Ibid.,* l. 11 du bas, *dixole,* lisez *dixele.*

2. Nous voulons parler ici de la *Descripcion de los pueblos de España,* connue aussi sous le nom de *Censo de Felipe II,* dont l'original est à l'Escurial et où gisent les renseignements les plus précieux sur l'état économique et social de l'Espagne vers le milieu du XVI[e] siècle. Philippe II envoyait partout des questionnaires. Nous avons à la Bibliothèque Nationale un exemplaire imprimé de celui qu'il fit remettre aux gouverneurs des Indes Occidentales : « Interrogatorio para todas las ciudades, villas y lugares de Españoles y pueblos de naturales de las Indias Occidentales, Islas y Tierrafirme », etc. Ms. Esp. N° 175, fol. 33 à 40.

nous n'avons pas craint d'y insister. D'ailleurs, à un érudit de la valeur de M. F. on doit toute la vérité : les ménagements qu'on a volontiers pour de petits esprits seraient ici fort déplacés. M. Forneron ne verra dans les quelques critiques que nous avons dû lui adresser qu'une preuve de l'attention avec laquelle nous avons lu son livre et de notre vif désir de voir une œuvre déjà très remarquable atteindre le plus haut degré possible de perfection. Si les volumes suivants ressemblent aux premiers, la France possèdera bientôt la meilleure histoire qu'on ait encore écrite de Philippe II, ce qui ne sera pas un petit honneur [1].

Alfred MOREL-FATIO.

---

8. — **Dictionnaire universel des Contemporains** contenant toutes les personnes notables de la France et de l'étranger, etc., rédigé avec le concours d'écrivains de tous les pays, par G. VAPEREAU. Paris, Hachette. 1880, 5e édition. — Prix : 30 francs.

M. Vapereau annonce, dans sa Préface, qu'il a introduit deux importantes modifications dans cette nouvelle édition du *Dictionnaire des Contemporains :* 1° il a supprimé, sauf de rares exceptions, les notices sur les personnages morts avant le 1er janvier 1872; 2° il a remanié le texte de sa dernière édition et ajouté de nombreux renseignements biographiques et bibliographiques en retranchant toutes les réflexions superflues. Une nomenclature des personnages disparus successivement depuis 1854 termine le 10e et dernier fascicule.

En parcourant cette cinquième édition, on ne peut s'empêcher de regretter que M. V. se soit tellement hâté de la mettre au jour et ne l'ait pas fait réviser, pour chaque pays, par des personnes compétentes; il aurait ainsi évité des omissions parfois choquantes et une foule de menues erreurs qui ôtent à son *Dictionnaire* une partie de l'autorité qu'il devrait avoir après cinq éditions successives.

Parmi les privilégiés qui ont conservé, par exception, leur place dans ce nouveau tirage se trouvent les victimes de la Roquette. Il n'y a rien à dire à cela; mais pourquoi les généraux tombés à la rue des Rosiers sont-ils exclus, en particulier Clément Thomas? Pour quelle raison

---

1. J'ajoute quelques remarques sans grande importance. Tome I, p. 93, note 2, *subir*, lisez *salir*. — P. 104, note 1. L'ouvrage de Tomas Gonzalez n'a jamais été imprimé. — P. 203. La légende sur le cri poussé par Loyola à sa naissance est d'autant plus ridicule que le fondateur de la Compagnie de Jésus a été baptisé sous le nom d'Iñigo. Le nom d'Ignace ne lui a été donné que beaucoup plus tard et d'abord par les étrangers. — Tome II, p. 138. « Philippe eut ainsi les manuscrits de Froissart et de Monstrelet ». Non pas *les*, mais *des*, et ces manuscrits ne sont pas les plus importants. — P. 210, *letrados* ne signifie pas « beaux esprits », mais « gens de robe ». — P. 213. M. Gachard a prouvé que les accusations portées contre Granvelle sont justifiées; voir mon *Espagne au* XVIe *et au* XVIIe *siècle*, p. 103. — P. 234, note 3. Lisez *cabezudo*, qui veut dire « têtu » et pas autre chose. — P. 237, note 1. Lisez *dalles* et *jaropados*.

M. V. admet-il M[lle] Anaïs, l'ex-ingénue de la Comédie française, morte en 1871, et repousse-t-il son ancien camarade Samson? Quelle nécessité de conserver Brisebarre le vaudevilliste, Anicet Bourgeois le dramaturge et surtout Jean Aicard père, décédé (il faut le dire puisque M. V. semble l'ignorer) en 1850?

Quant à cette révision des notices qui les réduit à n'être plus qu'une nomenclature de faits et de dates, on ne peut qu'y applaudir, surtout dans un *Dictionnaire des Contemporains* où le compilateur doit, avant tout, être aussi complet que possible et ne pas prétendre dicter d'avance les jugements de la postérité. Malheureusement M. V. n'a pas toujours été fidèle à son plan; souvent, même en dehors des biographies des personnages les plus éminents dans la politique et la littérature où quelques réflexions sont à leur place, il s'est laissé entraîner à faire des remarques assez inutiles et qui ne seront pas toutes admises par les juges compétents. Il prétend, par exemple, que les *Œuvres poétiques* d'André de Chénier, publiées chez Lemerre, en 1874, par M. G. de Chénier, *ont été soigneusement revues sur les manuscrits;* la lecture de la critique de cette édition par M. Becq de Fouquières dans ses *Documents sur André Chénier* lui aurait évité une erreur choquante. Quant à M. Avenel, M. V. regarde ses *Lundis révolutionnaires* comme *savants;* il faudrait ajouter et *passionnés,* car il est bon de mettre en garde non-seulement contre les jugements de M. Avenel, mais même contre son érudition qui manque le plus souvent de critique. M. Geffroy n'est pas nommé dans l'article sur M. Feuillet de Conches où M. V. déclare que *quelques* critiques seulement ont nié l'authenticité des *Lettres de Louis XVI, Marie-Antoinette et Madame Elisabeth* publiées en 1864; tous les critiques sérieux l'ont niée, et entre autres MM. Geffroy, Edmond Schérer, Sainte-Beuve (qui s'y était laissé prendre un instant), de Sybel. D'ailleurs, la *Correspondance de Marie-Antoinette,* 1865, publiée par M. A. d'Arneth a détruit les illusions des plus crédules. Il est erroné de dire que M. I. Tourgueneff a écrit quelques-uns de ses romans en français. S'il a revu les traductions qu'on a faites de ses œuvres, il n'a jamais écrit dans notre langue; c'est du moins ce qu'affirme le romancier lui-même. On ne sera sans doute pas étonné d'apprendre que M. V. déteste Richard Wagner. C'est son droit, quoiqu'il eût été peut-être prudent et de bon goût de ne pas manifester si vivement cette antipathie. Mais il ne faudrait pas se laisser entraîner par cette antipathie à avancer des allégations erronnées. Il n'est pas exact que M. Wagner ne compte que des *timides défenseurs.* Il a d'ardents champions comme M[me] Judith Gautier, MM. Ed. Schuré, Fourcaud, E. Reyer, Saint-Säens, Pasdeloup, sans compter la plupart des compositeurs de la jeune école musicale. Au début de cette notice sur Wagner, nous trouvons une preuve que M. V. n'a pas toujours suffisamment revu son texte; avant la représentation de *Tannhæuser* à l'Opéra, en 1861, lorsque Wagner était inconnu en France, M. V. pouvait prétendre que cet opéra « est resté l'expression la

plus complète de la révolution musicale tentée par Wagner »; mais maintenant cette phrase n'est plus vraie depuis longtemps. Loin d'être l'expression complète des idées de Wagner, le *Tannhæuser* représente, avec Lohengrin, la seconde manière du maître, tandis que *Tristan et Yseult* et les *Nibelungen* sont écrits dans un style et d'après des principes très différents.

Nous remarquons aussi une disproportion parfois choquante entre les différentes notices; tandis que Paul Arène obtient un paragraphe d'une étendue fort respectable, où l'on trouve les renseignements les plus détaillés, Jean Aicard n'a que quelques lignes, sans autre indication biographique que la date de sa naissance, et contenant deux erreurs (*Poëmes de Provence*, 1874 pour 1873, *La Chanson de l'Enfant*, 1876 pour 1875). Mme Ackermann et Sully-Prudhomme, oubliés dans le corps du volume, ne se retrouvent que dans l'appendice, dans un coin bien humble, au milieu des *addenda et corrigenda* (la poésie la plus connue de Sully-Prudhomme, *le Vase brisé*, est appelée par M. V. *le Vase fêlé!*). En revanche, Thérésa est traitée en grande cantatrice, et M. V., si avare de citations, transcrit un passage des *Odeurs* de Paris de Veuillot, sur l'effet que lui produisit un jour, dans un café-concert, la voix de cette bizarre chanteuse. Quelque estime, quelque admiration même, que l'on ait pour le talent de Thérésa, on ne peut s'empêcher de trouver étrange cette citation presque unique dans cette cinquième édition, lorsque d'autres personnages bien plus célèbres doivent se contenter de quelques lignes froides et sèches.

Certes, il n'était pas facile pour M. V. de refaire, pour ainsi dire, entièrement son *Dictionnaire;* la besogne était lourde et les omissions presque inévitables, après dix années aussi remplies que celles que nous venons de traverser; mais aurait-il dû laisser de côté Louisa Siefert, Albert Glatigny, G. Lafenestre, A. Silvestre, J. Richepin, J.-M. de Heredia, G. Bizet, Paladilhe, Ch. Lefebvre, Salvayre, X. Doudan, Camille Selden, Horace de Lagardie (Mme de Peyronnet), Ed. Schuré, Th. Bentzon, C. Lemonnier, E. Pouvillon, Rob. Halt, R. Reuss, F. Franck et E. Courbet? Ajoutons à ces noms, qui ne représentent qu'une partie de ceux que nous avons relevés, ceux de quelques comédiens : Aimée Desclée, Saint-Germain, F. Achard, J. Samary, Worms, Lia Félix, Mlle Rousseil, Gil Pérez, Brasseur, Lassouche, Mmes Galli-Marié, T. Stoltz, Albani et le ténor Masini. A l'étranger, nous citerons au hasard parmi les noms dont nous avons remarqué l'absence : MM. Green, G. Grove, S.-R. Gardiner, Mmes Rhoda Broughton et F. Montgomery, l'acteur H. Irving, le grand compositeur Brahms, Karl Hillebrand, Comparetti, d'Ancona, Pitré, Rico, Mila y Fontanals, Grieg, J. Steenstrup, D. Bikelas. Nous pourrions en citer bien d'autres encore.

Outre les défauts que nous venons de signaler, M. V. a laissé dans son *Dictionnaire* certaines lacunes, des méprises et des erreurs dont nous relèverons quelques-unes en suivant l'ordre alphabétique.

A. — *Alma Tadema*. Les tableaux : *L'Empereur Claude* et *Une Fête Intime en Grèce*, ont été exposés en 1872 et non 1871. — *Amigues* (Jules). Elections du 11 octobre 1877, lisez 14 octobre. — *Angleterre* (Famille royale d'). Manque : Alice-Marie-Mathilde, née le 25 avril 1843, décédée le (?) 1879, mariée au prince Louis de Hesse Darmstadt, maintenant Louis IV, le (?) 1862. — *Arbois de Jubainville* (d') a été couronné par l'Académie des Inscriptions, non pas deux fois, mais quatre (1re médaille au concours des antiquités de la France, 1859 ; 2e prix Gobert, 1862 et 1863, 1er prix Gobert, 1864) ; il aurait fallu ajouter que, depuis 1870, M. d'A. de J. a donné à la *Revue des questions historiques*, à la *Revue historique*, aux *Mémoires de la Société de linguistique*, à la *Romania*, à la *Revue archéologique* et à la *Revue celtique* de nombreux articles sur la langue franque, les langues celtiques et la mythologie. — *Arène* (Jules). *La Chine familière et galante* est une série de tableaux de la vie des Chinois d'après leurs comédies et leurs poésies, non un recueil de poésies et de comédies. — *Argyle* (G.-D., duc d'). Il fallait dire que son fils aîné, Georges Douglas Campbell, marquis de Lorne, né en 1845, a épousé le 13 octobre 1870 Louise-Caroline-Alberta, fille de la reine Victoria. — *Aubanel* (Th.). Par une inadvertance assez amusante, M. V. écrit : « Il a collaboré aux Nouvé (Noëls) 1852 avec MM. Saboly, Peyrol et Roumanille ». Or, Michel Saboly est né le 10 janvier 1614 et mort le 25 juillet 1675. La même erreur se trouve dans la deuxième édition de 1861.

B. — *Baltacchini* (X.). « Il traduisit l'Alaptor de Shelley », lisez l'*Alastor*. — *Batbie*. M. V. a oublié de noter son zèle républicain en 1848. — *Bida* (Alexandre). M. V. omet de dire que Bida a fait une charmante traduction d'*Aucassin et Nicolette* ornée d'eaux-fortes dignes du poëme. M. Paris a écrit la Préface et revu le texte ancien. Cette édition est mentionnée à l'article Gaston Paris, sans autre explication. — *Brohan* (Augustine). M. V. fait erreur, sans doute, en désignant *le Roi s'amuse* comme une des pièces reprises par Augustine Brohan. Représenté le 22 novembre 1832 (Augustine n'avait que huit ans) et interdit dès le lendemain, ce drame n'a jamais été repris (v. note 2 du tome II des *Drames* de l'éd. des Œuvres de V. Hugo. Hetzel et Quantin, 1879).

C. — *Coquelin* (Constant). *Jean de Thommeray*, 1874, lisez 1873 ; *Chez l'Avocat*, 1875, l. 1874 ; *Tabarin*, 1871, l. 1874. — *Coppée* (François). Sont omis : *Le Rendez-Vous* (Odéon, 1874), *Récits et Elégies* (1878), *La Guerre de Cent Ans* (drame non représenté, 1878).

D. — *Danemark* (Famille royale de). Sont omises : la reine douairière, belle-mère du feu roi Frédéric VII : Caroline-Amélie, née le 28 juin 1796, mariée le 22 mai 1815 au prince Christian, depuis Christian VIII, veuve le 22 janvier 1848, et la tante du feu roi, Caroline, née le 20 oc-1793, mariée le 1er août 1829 à Frédéric-Ferdinand, né le 17 novembre 1792.

E. — *Espagne* (Maisons des Bourbons d'). Ce n'est pas l'infante Doña Maria del Pilar, née le 4 juin 1861, morte le (?) 1879, qui a épousé le 13 mai 1868 Gaëtan de Bourbon, duc de Girgenti, mais sa sœur, Doña Maria-Isabelle, née le 20 décembre 1851, ex-princesse des Asturies; la feue reine Mercédès de Montpensier est née en 1860 et non 1866.—*George Eliot. Daniel Deronda* (1876) est oublié dans la liste de ses œuvres.

F. — *Fazy* (James). Il a été remplacé au Conseil d'Etat de Genève, en 1864, par M. Chennevière et non Chanarière. — *Favre* (Jules) n'a pas épousé une Anglaise, miss Welden, mais une Alsacienne, M[lle] Velten. — *Favart* (Marie). Puisque M. V. cite le nom des rôles qu'elle a créés, pourquoi ne pas les donner en entier? Fernande Maréchal (*Fils de Giboyer*, 1862), Andrée Bruel (*Jean Baudry*, 1863), Francine Lecoutelier (*Maître Guérin*, 1864), Catherine de Birague (*Lions et Renards*, 1869), Hortense (*Jean de Thommeray*, 1873), Claire Vignot (*Fils naturel*, 1878). — *Faure* (J.-B.). Sa dernière création a été le Charles VII de la malheureuse Jeanne d'Arc de A. Mermet (1876, Opéra). — *Feray d'Essonne* (Etienne, lisez Ernest). — *Feuillet* (Octave). M. V. le vieillit de dix ans; il est né en 1822 et non 1812; *l'Urne* est une comédie et non une poésie. Ces erreurs ont subsisté depuis la seconde édition de 1861.

G. — *Germond de Lavigne* (Alfred). Le Tucano de Guerido, lisez *le Tacano* de Quévedo. — *Got* (François). « M. Got, » dit M. V., « a créé le rôle de Mauvergnat dans *Jean Baudry*, 1866 ». Or, Jean Baudry est de 1863; il n'y a pas de personnage appelé Mauvergnat, et Got n'y a pas créé de rôle. — *Gautier* (Th.). Œuvres posthumes omises : *Histoire du romantisme* (inachevée), 1873; *Portraits contemporains*, 1874; *L'Orient*, 1878; *Fusains et Eaux-Fortes*, 1879.

H. — *Haupt* (Maurice). Il fallait rappeler que M. Tobler a publié un *Choix de poésies populaires françaises* tirées de la précieuse collection de M. Haupt. — *Herzen* (Alex.) fils. Ce n'est pas lui, mais son père, qui a écrit un volume de *Récits et Nouvelles*. — *Himly*. Il ne faut pas passer sous silence son importante histoire de la *Formation de l'Europe centrale*, 1877. — *Hyacinthe* (H. Loyson, dit le P.). Nous croyons que M. V. se trompe lorsqu'il prétend que M. H. Loyson a écrit de remarquables poésies de jeunesse. Ne le confond-il pas avec son oncle, Charles Loyson, mort en 1820, qui a écrit un volume d'*Epîtres et Elégies*, 1819, dont Sainte-Beuve a parlé favorablement à deux reprises, en dernier lieu à l'occasion d'une réédition, en 1868, de ces poésies avec une préface du P. Hyacinthe?

J. — *Jeaffreson* (John Cordy). M. V. traduit le titre : *Novels and Novelists from Elisabeth to Victoria*, par : *Journaux et Journalistes depuis Elisabeth la Victorieuse!*

L. — *Lafontaine* (Henri-Louis Thomas dit). Il fallait signaler un drame de sa composition, *Pierre Gendron* (1877), qui fut joué au Gymnase et où il créa un rôle d'Arthur de barrières. Il a aussi publié, en

1879, un roman *La Servante,* d'où il a tiré un drame intéressant encore en portefeuille. — *La Rounat.* La démission de la direction de l'Odéon est de juin 1866 et non 1867. — *Legouvé* (Ernest). M. V. omet *Une Séparation* (Vaudeville, 1878), une des meilleures pièces de Legouvé. — *Lemoyne* (André). Il fallait dire que *Les Charmeuses* et les *Roses d'Antan* ont été publiées ensemble deux fois, chez A. Lemerre (1871) et chez G. Charpentier (1877), et citer les *Paysages de mer* et *Fleurs des champs* (1878).

M. — *Mario.* Il n'a pu chanter, en 1838, aux Italiens avec Mme Malibran, décédée en 1836. — *Mendès* (Catulle). *Reine fantaisiste,* lisez *Revue fantaisiste.* — *Mistral.* M. V. traduit : *Lis Isclo d'or* par : *Les Sabots d'or !*

N. — *Nicolle* (Henri). Sa comédie *Les projets de ma tante* (1859) est restée au répertoire courant.

P. — *Pays-Bas* (Famille royale des). Reine : Emma de Waldeck Pyrmont, née en 1558, l. 1858. Le prince Henri et le prince d'Orange, morts en 1879, ne sont pas indiqués. — *Pommier* (Amédée). Son poëme de l'Enfer n'est pas inspiré par l'esprit « catholique ». C'est un amusant et original exercice de versification, pas autre chose.

R. — *Rémusat* (Charles de). Le beau drame d'*Abélard* méritait mieux qu'une simple mention. *La Saint-Barthélemy* (1878) est omise.

S. — *Schouwaloff* (le prince). C'est en octobre 1873 et non 1874 qu'il négocia à Londres « le mariage du duc d'Edimbourg avec la grande duchesse Marie de Russie, fille unique du tsar, » mariage célébré le 23 janvier 1874. — *Stapfer* (Paul). *Petite comédie littéraire,* 1866, lisez 1864; *Causeries guernesiaises,* 1869, lisez 1866. — *Swinburne* (Charles). Il aurait été intéressant de rappeler que Swinburne possède admirablement notre langue et a écrit de fort remarquables vers français (voy. *Tombeau de Th. Gautier,* 1873. Dans *Chastelard,* tragédie en anglais, se trouvent des poésies françaises de sa composition).

Nous espérons que cet erratum (qu'il serait facile d'allonger) pourra être de quelque utilité pour M. V. lorsqu'il publiera sa sixième édition. Nous ne doutons pas que cette époque ne soit prochaine, car, malgré ses défauts et ses erreurs, le *Dictionnaire* de M. Vapereau rend d'immenses services. Ce n'est pas seulement une mine de renseignements utiles, mais une lecture des plus attrayantes et des plus instructives.

Aug. MONOD.

VARIÉTÉS

La Revue des études juives.

Nous avons annoncé (1880, n° 16, p. 321) la fondation de la *Société des études juives.* Cette Société a composé son bureau comme

suit : président, M. le baron James de Rothschild; vice-présidents, MM. A. Darmesteter et Zadoc Kahn; secrétaire-général, M. I. Loeb; secrétaires, MM. H. Derenbourg et Th. Reinach; le comité de publication comprend le président, les vice-présidents, les trois secrétaires et M. J. Halévy. Ces noms disent assez ce qu'on peut attendre de la Société; mais le premier nº de la *Revue des études juives* [1], qu'elle vient de publier, dépasse, il faut le dire, les meilleures espérances que l'on pût concevoir. Tous les articles sont excellents; plusieurs sont de premier ordre, et, ce que nous devons surtout signaler, tous sont conçus dans un esprit strictement scientifique. « La préoccupation de la vérité scientifique, disent les éditeurs dans leur avant-propos, est la seule qui nous guide.... Nous ne voulons pas faire œuvre de propagande religieuse, et nous ne poursuivons pas un but d'édification... Les articles oratoires, d'un intérêt purement littéraire, les choses d'actualité, les polémiques religieuses ne trouveront aucune place dans ce recueil. » Ce programme digne de tout éloge, et qui vaudra à la nouvelle *Revue* les sympathies unanimes du public savant, est admirablement rempli dans le fascicule que nous avons sous les yeux, et dont nous allons énumérer les articles.

J. Derenbourg, *Etudes bibliques. I. Réflexions détachées sur le Livre de Job* (article où on trouvera des faits et des idées d'une haute valeur). — J. Halévy, *Cyrus et le retour du l'exil* (commentaire historique de deux inscriptions cunéiformes, fort ingénieux et intéressant, mais où on ne peut s'empêcher de trouver que l'auteur tire parfois des données qu'il relève des conclusions trop éloignées et trop affirmatives). — A. Darmesteter, *Notes épigraphiques touchant quelques points de l'histoire des Juifs sous l'empire romain* (très bon travail, dont l'auteur recommande à bon droit la continuation aux épigraphistes). — H. Derenbourg, *Les noms de personnes dans l'Ancien Testament et dans les inscriptions himyarites.* — I. Loeb, *Le rôle des Juifs de Paris en 1296 et 1297* (à l'aide de ces rôles, qui sont aux Archives, l'auteur complète les renseignements de la taille de 1292 publiée par Géraud; ses identifications des lieux d'où les Juifs tirent leurs noms laissent à désirer). — I. Loeb, *La ville d'Hysope* (cette ville, souvent mentionnée dans les écrits rabbiniques du midi de la France, et jusqu'ici méconnue, est Orange). — A. Cahen, *L'émancipation des Juifs devant la Société royale des Sciences et Arts de Metz en 1787* (intéressant). — Des notes et mélanges, une bibliographie (cinq articles, parmi lesquels nous relèverons la critique justement sévère de M. A. Darmesteter sur la partie relative aux Juifs du *Guillaume d'Auvergne* de M. Valois), enfin des documents relatifs à la Société terminent ce fascicule, auquel nous souhaitons que les suivants ressemblent. L'histoire du judaïsme est trop intimement mêlée à celle de la civilisation sous toutes les formes pour que ce qui la concerne

1. L'abonnement à la *Revue*, comme la souscription à la Société, coûte 25 fr. par an (17, rue Saint-Georges).

n'ait pas un grand intérêt. Les éditeurs de la *Revue* espèrent que les savants livrés à l'étude de l'histoire, de la linguistique, de la philosophie, leur sauront gré « d'ouvrir, dans notre pays, un ordre de recherches d'un accès un peu difficile et réservé jusqu'ici à quelques rares privilégiés. » Cet espoir, nous en avons la confiance, ne sera pas déçu; et quant à nous, au nom de la critique et de l'érudition françaises, nous souhaitons de grand cœur la bienvenue à une entreprise qui, dès son début, mérite l'estime et la reconnaissance.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le gouvernement français a décidé l'établissement au Caire d'une école d'archéologie orientale analogue à celles que nous avons déjà à Rome et à Athènes. Notre collaborateur, M. Gaston Maspero, professeur d'égyptologie au collège de France, chargé d'organiser la nouvelle école, vient de partir pour le Caire, où il sera bientôt suivi par trois de ses élèves.

— Il va paraître ces jours-ci, à la librairie Hachette, une nouvelle édition, destinée à l'usage des classes, de la *Vie de Démosthène*, par Plutarque. Le texte diffère considérablement des éditions données jusqu'à ce jour. Il repose, comme base principale, sur le manuscrit de la *Biblioteca nacional* de Madrid marqué N-55, absolument négligé jusqu'à ce jour par les philologues et qui paraît avoir une valeur exceptionnelle. Sous le texte sont placées de nombreuses notes, les unes facilitant l'intelligence des phrases difficiles, les autres contenant des éclaircissements historiques ou littéraires plus précis que ce que l'élève trouve généralement dans les manuels, plus ou moins élégants, qui sont à sa disposition. Dans la notice qui ouvre ce petit volume, on trouvera notamment un court exposé des sources de cette biographie, et une note sur les conditions dans lesquelles furent composées et publiées successivement par Plutarque les *Vies des hommes illustres*.

— Sous le titre *La littérature ancienne de l'Irlande et l'Ossian de Mac-Pherson* (Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* tome III, 15 p.). M. H. d'Arbois de Jubainville, après avoir distingué trois époques dans la littérature irlandaise antérieure au xiiie siècle, montre que les matériaux, recueillis par Mac Pherson dans quelque ouvrage de seconde main, ne sont autres que les deux cycles épiques irlandais relatifs, l'un aux guerres de l'Ulster contre le reste de l'Irlande vers la naissance de Jésus-Christ (cycle de Conchobar et de Cûchulainn), l'autre aux exploits de la *fian* ou nilice nationale pendant le iie et le iiie siècle (cycle de Finn et d'Ossin) et le poëme de *La guerre des Irlandais contre les Normands*. Mac Pherson a supposé contemporains les uns des autres des événements qui se sont succédé à de longs intervalles pendant un espace de plus de dix siècles : Cûchulainn, dont il écrit le nom Cuchullin, le héros du premier cycle, au commencement de notre ère, combat avec Ossian, qui vivait au iiie siècle, les Normans qui commencèrent leurs déprédations en Irlande à la fin du viiie siècle. Dans la personne de l'imaginaire Cairbar, il réunit Cairbre et Conchobar; Ecossais et voulant flatter l'amour-propre de son peuple, il transforme les chefs de la milice nationale d'Irlande, Finn ou Fingal, Ossin ou Ossian, Oscar en montagnards écossais qui viennent au secours des Irlan-

dais battus par les Normans. Il fait un poète d'Ossian qui est un guerrier dans la poésie épique irlandaise, il transforme la lutte des Irlandais contre les Normans en une guerre chevaleresque où le vainqueur laisse généreusement la vie et la liberté au vaincu. Il ne montre pas l'Irlandais portant comme un trophée la tête de l'Irlandais qu'il a tué; il change le cheval *Liath* qui défend de ses ruades le cadavre de Cûchulainn qu'on va décapiter, en un chien, *Luath*, qui est enterré près de la tombe de son maître, il met à la place du nom un peu dur de Derdriu celui de Darthula. M. d'Arbois de Jubainville traduit le récit de la mort de Derdriu (p. 10-14) : on voit par cette traduction avec quelle liberté Mac Pherson a changé les détails du récit ; il supprime la scène initiale du druide et de la femme grosse, il modifie les noms des personnes, Usnoth pour Uisnech, Nathos pour Noisé, etc. L'auteur de cet intéressant article conclut ainsi : « L'Ossian de Mac Pherson est une œuvre de la seconde moitié du XVIII[e] siècle ; Mac Pherson n'a emprunté à la littérature irlandaise que quelques situations et quelques noms propres, souvent même altérés par crainte de choquer les oreilles délicates. Il a dû son succès à l'habileté avec laquelle il a su associer ces fragments étrangers aux formes littéraires et aux idées morales que ses contemporains exigeaient ».

— M. Defrémery, membre de l'Institut, a fait tirer à part sa *Note bibliographique et littéraire sur un exemplaire non cartonné de Destouches, Le philosophe marié* (Imprim. Nationale, 12 p. Extrait des comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, séance du 16 juillet 1879). Dans le texte définitivement admis de Destouches (III[e] acte, XIII[e] scène), une tirade de cinq vers avait été, par l'influence des fermiers-généraux, réduite à un seul :

> Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

M. Defrémery a retrouvé dans son exemplaire non-cartonné du *Philosophe marié* (exemplaire que possède aussi la bibliothèque de l'Arsenal, B. L. 10018) les cinq vers supprimés :

> Bon ! conscience, honneur, probité sont des termes
> Que nous n'entendons pas à notre hôtel des Fermes,
> Et tous ces grands mots-là ne sont que du jargon
> Plus obscur mille fois que celui du Japon ;
> Ils ne vont point au cœur quoiqu'ils frappent l'oreille.

— M. Alex. Tratchevsky vient de faire paraître en volume (libr. Germer-Baillière, prix : 3 fr.) deux importants articles parus dans la *Revue historique* sur la *France et l'Allemagne sous Louis XVI*. Il y a joint une série de lettres et mémoires inédits de Vergennes, qui sont du plus vif intérêt.

— Voici la statistique complète du vote des professeurs du collège de France, pour la présentation du candidat à la chaire vacante de littéraure française moderne. Pour la première place (32 votants), M. Em. Deschanel, 21 voix ; M. Em. Chasles, 6 ; M. Paul Stapfer, 4 ; M. Assollant, 1. — Pour la seconde place : premier tour, M. Paul Stapfer, 15 voix ; M. Merlet, 11 ; M. Em. Chasles, 3 ; M. Bertin, 3 ; M. Marcou, 1. — Second tour, M. Paul Stapfer, 20 voix ; M. Merlet, 8 ; M. Em. Chasles, 2. En conséquence, M. Deschanel est présenté en première ligne, et M. Paul Stapfer en seconde.

— On annonce la mort de M. Casimir Gaillardin : né à Doullens le 7 septembre 1810, M. Gaillardin entra à l'Ecole normale supérieure en 1828 et devint en 1845 titulaire de la chaire d'histoire au lycée Louis-le-Grand. On a de lui une *Vie du R. P. Dom Etienne, fondateur et abbé de la Trappe d'Aiguebelle* (1840), une *Histoire*

du moyen âge en trois vols. (1837-43), *les Trappistes ou l'ordre de Citeaux au* XIX[e] *siècle* en deux vols. (1844) et une *Histoire du règne de Louis XIV*, divisée en trois parties : 1° *La France sous Mazarin* (1871, deux vols.), 2° *L'époque de puissance* (1874, deux vols.), 3° *La décadence* (1875), ouvrage auquel l'Académie française avait décerné le grand prix Gobert.

— M. Charles Graux soutiendra en Sorbonne, le mardi 11 courant, les deux thèses suivantes : *De Plutarchi codice manu scripto Matritensi injuria neglecto*, et *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial* (*Episode de l'histoire de la renaissance des lettres en Espagne*).

ANGLETERRE. — M. Max Müller va publier deux volumes de *Selected essays* qui renfermeront les essais les plus importants contenus dans ses *Chips from a german workshop* avec de nombreuses additions, et quelques articles nouveaux publiés dans ces dernières années.

GRÈCE. — M. Spyridon Lambros a visité cet été le mont Athos et, avec l'aide de deux jeunes étudiants, a pu rédiger, à ce qu'il nous apprend dans un rapport officiel, le catalogue de 5,766 manuscrits grecs, conservés dans vingt couvents et skites. Les manuscrits des deux bibliothèques principales de la presqu'île sacrée, savoir celles de la Laure de Saint-Athanase et de Vatopedi, n'ont pas pu être inventoriées, faute de temps. Il serait à désirer que le gouvernement grec fournît à M. Lambros les moyens de compléter quelque jour son travail, qui, tant que Vatopedi et la Laure manquent à l'appel, ne nous semble qu'à moitié ou tout au plus aux deux tiers achevé. Toutefois, tous les renseignements, même incomplets, qu'apportera la publication que nous fait espérer M. Lambros pour bientôt, seront bienvenus. Après l'inventaire, qui paraîtra d'abord, à ce qu'on peut croire, viendra un recueil d'*Anecdota*, dans lequel M. Lambros promet de nous donner, entre autres, des suppléments aux *Corpus* des Parœmiographes grecs; des extraits d'Aristote, Ctesias, Agartarchide, etc., conservés dans une encyclopédie d'histoire des animaux, formée sous Constantin Porphyrogénète; des fragments géographiques et grammaticaux, etc., pour ne pas parler de l'inédit ecclésiastique, de chansons modernes et de plusieurs autres pièces qui ont aussi leur genre d'intérêt. M. Lambros s'était fait accompagner aussi d'un dessinateur et promet des communications sur l'art et les peintures byzantines.

HONGRIE. — M. Kohn, rabbin de Budapest, publiera prochainement, en allemand, une histoire des Juifs en Hongrie.

ITALIE. — Quelle est l'étymologie du *rire sardonique* (σαρδάνιος γέλως)? M. Hector Pais se l'est demandé après tant d'autres. Il croit que le rire sardonique est le rire de la victime humaine qui meurt en s'offrant volontairement au dieu oriental *Sandan* ou *Sardan*, adoré dès une haute antiquité notamment par les Phéniciens et les Lydiens. C'est ce qu'il essaie d'établir dans une dissertation de 22 pages in-4° en italien, insérée dans les Mémoires de l'Académie des *Lincei* (*Scienze morali*, t. V), et qui est sa thèse de sortie de l'*Istituto di studi superiori* de Florence.

RUSSIE. — Il paraît, en ce moment, à Pétersbourg un ouvrage considérable intitulé : *Histoire de la littérature universelle* ; cette publication, entièrement rédigée par des savants russes, est dirigée par M. V. Korch. — Une entreprise du même genre est l'*Histoire universelle*, qui doit paraître en vingt volumes, ornés de cartes et de gravures. Cette *Histoire universelle*, en russe, sera due uniquement à des savants russes. Le directeur de cette grande publication est un professeur de l'Université d'Odessa, M. Tratchevsky, qui s'est adjoint comme collaborateurs plusieurs savants

de son pays et surtout des professeurs du haut enseignement russe. Cette *Histoire universelle* doit être une histoire complète de l'humanité et retracera le développement de la civilisation et des institutions sociales. Les deux premiers volumes seront consacrés à l'histoire de la science historique et aux temps dits préhistoriques; ils sont confiés à MM. Antonovitch, professeur à Kiev, Max. Kovalevsky, professeur à Moscou, et Tratchevsky. L'histoire ancienne qui comprendra quatre volumes, sera publiée par MM. Miller, professeur à Moscou, et Modestov, professeur à Pétersbourg. L'histoire du moyen âge, en six volumes (y compris Byzance, la Russie et les Slaves) sera rédigée par MM. Antonovitch, Kovalevsky et Vassilievsky; l'histoire moderne, en huit volumes, par MM. Karejev, professeur à Varsovie, Loutchisky, professeur à Kiev, et Tratchevsky; l'histoire de la littérature et des beaux-arts, par MM. Vasselovsky, professeur à Pétersbourg et Kondakov, professeur à Odessa. La publication de cette *Histoire universelle*, ainsi que de la *Littérature universelle* de Korch, est le premier essai qu'on tente en Russie sur ce domaine pour remplacer par des ouvrages russes les traductions d'ouvrages étrangers, dont on s'était contenté jusqu'ici.

— M. W. Tiesenhausen, qui vient de parcourir les principales bibliothèques de l'Europe, travaille, dit-on, à un grand ouvrage sur l'histoire de la Horde d'or.

— M. G. K. Patkanov, de l'Université de Saint-Pétersbourg, doit entreprendre prochainement un voyage scientifique dans l'Arménie russe; il visitera le monastère de Saint-Thaddée, remarquable par son ancienne architecture et ses inscriptions; les résultats de ses recherches seront consignés dans un travail qui doit être lu au congrès archéologique de Tiflis.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 décembre 1880.

Sont élus membres de la commission du prix Gobert, pour l'année 1881, MM. Desnoyers, Deloche, Gaston Paris et Riant.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret en date du 27 décembre, par lequel le président de la République a approuvé l'élection de M. Riant, en qualité de membre ordinaire, en remplacement de M. de Saulcy, décédé.

M. Le Blant continue la lecture de son mémoire sur les Actes des martyrs. Il signale, dans les Actes de saint Timothée et de sainte Maure, un passage qui représente les deux martyrs, mis en croix, faisant des efforts pour résister au sommeil qui les gagne; un peu plus tard, l'un d'eux est obsédé de diverses visions fantastiques. Ces détails sont parfaitement conformes à ce qu'on sait des effets physiologiques du supplice de la croix. Ils n'ont donc pu être imaginés qu'à une époque où ce supplice était encore en usage, et, si le texte qui les donne est postérieur à cette époque, il faut qu'il ait été rédigé d'après des documents plus anciens.

M. Clermont-Ganneau présente à l'Académie un poids en pierre qui a été trouvé il y a une dizaine d'années à Jérusalem, à une assez grande profondeur en terre, au-dessous de la région septentrionale du Temple. Il est en calcaire dur, d'une espèce qui ne se trouve guère qu'à Jérusalem ou dans les environs immédiats de cette ville. Il pèse 366 ou 367 grammes, ce qui fait exactement 100 drachmes ou 25 sicles juifs. Il porte une inscription grecque, grossièrement et péniblement gravée, à cause de la résistance de la pierre, qui se lit ainsi :

ΛΕΒΑCΙ
ΛΕΩC
ΑΘΑΜΑ

Λ. ε' βασιλέως Ἀθάμα[ντος]. C'est une formule copiée sur celles des monnaies ; le λ initial est l'abréviation connue, sinon expliquée, qui signifie année ; le tout se traduit : « L'an cinquième du roi Athamas. » La difficulté, c'est que ce roi Athamas, qui a régné au moins cinq ans, est absolument inconnu. M. Clermont-Ganneau pense qu'il s'agit de quelque souverain indigène qui avait deux noms, son nom propre et un surnom grec, comme nous voyons Hérode-Antipas, Hérode-Archélaüs, Hérode-Philippe, Hérode-Agrippa. Sur les monnaies à légendes grecques, ces princes ne mettaient que leur surnom, par exemple βασιλέως Ἀγρίππα, sans le nom d'Hérode ; de même le souverain inconnu sous qui a été fabriqué le poids en question y a fait graver son surnom grec d'Athamas, sans indiquer son véritable nom. Josèphe mentionne un certain Hérode, roi de Chalcis, qui obtint de Claude une sorte de suzeraineté sur Jérusalem et qui exerça même le droit de nomination du grand prêtre. Josèphe ne lui donne pas d'autre nom qu'Hérode ; serait-ce lui qui aurait été surnommé Athamas et que désignerait cette inscription ? C'est possible, mais ce n'est qu'une hypothèse, et M. Clermont-Ganneau ne prétend pas avoir résolu le problème ; mais il a pensé qu'il était utile de le poser.

M. Waddington dit qu'il y a eu dans la Syrie plusieurs dynasties de petits rois locaux, dont les noms ne sont pas connus, et parmi lesquels on pourrait également chercher l'Athamas de l'inscription. — M. Clermont-Ganneau dit que s'il a cru devoir indiquer plus particulièrement, quoique très hypothétiquement, Hérode roi de Chalcis, c'est à cause du pouvoir que ce roi a exercé à Jérusalem et que ne paraissent pas avoir eu sur cette même ville les autres princes dont parle M. Waddington. En effet, le lieu où a été trouvé le poids dont il s'agit et la circonstance qu'il est fait d'une matière qui ne se trouve qu'à Jérusalem donnent lieu de croire qu'il a été fabriqué à Jérusalem même et non dans les états de quelque prince syrien.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Miller : Ἔκθεσις Σπυρίδωνος Π. Λαμπροῦ πρὸς τὴν βουλὴν τῶν Ἑλλήνων περὶ τῆς εἰς τὸ Ἅγιον Ὄρος ἀποστολῆς αὐτοῦ κατὰ τὸ θέρος τοῦ 1880 (Ἀθήνησιν, 1880, in-8).

Ouvrages déposés : — Albert Babeau, *les Rois de France à Troyes au XVIe siècle* (Troyes, 1880, in-8) ; — *Biographie des seigneurs de Graulhet depuis 961 jusqu'à 1793*, par L. M. (Toulouse, 1880, in-4) ; — E. Hardy, *Origines de la tactique française* (Paris, 1879-1881, 2 vol. in-8 ; Cours spéciaux de la réunion des officiers) ; — Victor Henrion, *Histoire populaire de la Lorraine, dédiée à la France* (Paris, 1880, in-18) ; — de la Chauvelays et le comte de Coligny, *les Armées des trois premiers ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (Paris, 1880, in-8).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 17 Janvier — 1881

9. — **Det philologisk-historiske-Samfunds Mindeskrift** i Anledning af dets femogtyveaarige Virksomhed. 1854-1879. Udgivet med Understœttelse fra Carlsberg-Fondet. Copenhague. Klein, 1879. Un vol. in-8° de 231 pages.
— **Philologische Studien zu griechischen Mathematikern.** I-II. Von J. L. Heiberg. Tiré à part du tome XI du Supplément des *Jahrbücher für classische Philologie*, pages 357-398. Leipzig, Teubner, 1880.

Le célèbre et riche brasseur de Copenhague, M. Carlsberg, qui, comme on sait, protège si libéralement les arts et les sciences dans sa patrie, est aussi une providence pour la philologie dans cet intéressant petit pays. Il a constitué, il y a déjà du temps, un *fonds Carlsberg*, dont les revenus sont dépensés chaque année en subventions accordées à de jeunes philologues et archéologues pour aller étudier l'antiquité et les manuscrits en Italie et en Grèce. Par occasion, on prélève sur le même fonds les sommes nécessaires pour l'impression de quelque volume important : c'est ce qui s'est fait, par exemple, pour le présent volume de *Mélanges* publié par le Cercle philologique et historique de Copenhague, en mémoire du vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Ce volume, dans lequel n'ont pu trouver place tous les travaux offerts à cette occasion par les membres du Cercle, renferme des dissertations de quatorze auteurs; nous mentionnerons les titres de chacune d'elles, et analyserons plus ou moins rapidement deux ou trois articles qui pourront donner au lecteur une idée de l'importance de ces *Mélanges.*

Ab Jove principium. Commençons par la « Petite contribution » *(Smaabidrag)* de M. Madvig, en trois parties, aux pages 157-173. Il s'agit là d'abord de « deux singularités linguistiques dans de vieilles traductions grecques de documents officiels romains », savoir : 1° l'emploi du datif absolu, Γαιῳ Πάνσᾳ καὶ Αὔλῳ Ἱρτίῳ ὑπάτοις, ce qui n'est nullement grec d'ailleurs, pour rendre l'ablatif latin dans les formules comme *C. Pansa et A. Hirtio consulibus;* 2° l'usage du nominatif grec (et non du datif cette fois) pour exprimer le nom de la tribu dans la dénomina-

tion complète d'un personnage romain (cf. *Ser. Sulpicius Q. F. Lemonia Rufus*, où *Lemonia* est à l'ablatif), p. ex. Λευκίου Μαννίου, Λευκίου υἱοῦ, Μεντίνα. — M. Madvig présente ensuite deux conjectures sur le texte d'Homère, en les faisant précéder de quelques réflexions sur la question homérique, dont voici la traduction (qui n'est curieux d'apprendre le sentiment d'un philologue tel que M. Madvig sur une matière si controversée?) :

« Il est assurément hardi de proposer des doutes sur la correction du texte de passages d'Homère desquels il paraît qu'ils ont été lus tels que nous les donnent nos éditions, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne et déjà par Hérodote; c'est cependant ce que je vais faire pour deux passages de l'Iliade. La chose, il est vrai, se présente sous un jour plus rassurant, si l'on réfléchit aux conditions dans lesquelles se transmettait le texte d'Homère dans l'antiquité et si de ces circonstances on rapproche la nature des conjectures qui vont être proposées. Je tiens, quant à moi, l'Iliade et l'Odyssée pour des œuvres produites, chacune en soi, comme un tout, par deux poètes différents : en quoi faisant, je n'exclus naturellement pas cette double supposition, d'abord que le poète a mis largement à contribution les produits des chanteurs antérieurs, puis que les poèmes ont subi des interpolations postérieures qui les ont grossis et arrondis. J'admets l'existence et l'usage de l'écriture alphabétique au temps où parurent les deux poèmes. Mais, en même temps, je pars, sans hésitation, de ce principe, que leur conservation par la mémoire et par la récitation orale a eu une part tout à fait essentielle dans la tradition de ces poèmes pendant les temps très anciens. Plus tard, à l'époque où les livres manuscrits entrèrent pour tout de bon dans la circulation et vinrent remplacer les récitations des rhapsodes, les poèmes furent écrits, en grande partie, par différentes personnes en différents lieux, avec des variantes isolées, quelquefois peut-être considérables, lesquelles, depuis lors, disparurent peu à peu en laissant un texte qui devint le texte généralement adopté. Dans cette rédaction par écrit, d'anciens mots et d'anciennes formes ont pu aussi parfois être peu correctement rendus. Celui qui s'est occupé tant soit peu, par exemple, de nos chansons scandinaves du moyen âge et de leur transmission, ne s'étonnera pas de m'entendre dire que quelquefois dans un poème ou dans un passage d'un poème qui, dans son ensemble, se comprend et qui est conservé avec amour, une inexactitude isolée dans l'expression ou dans la pensée, un simple mot incorrect ou inintelligible peut s'être glissé, s'être reproduit et perpétué, avoir pris pied dans le texte, sans que celui qui lit, recopie ou même récite le poème et s'abandonne à l'émotion du récit, soit dérangé par cette légère corruption ou par ce mot obscur. C'est ce qui a pu arriver de temps en temps pour les Grecs avec l'Iliade et l'Odyssée ».

Après ces préliminaires, M. Madvig arrive à l'examen des deux passages suivants : *Iliade*, V, 286 sq. ; et III, 39 sq. Dans le premier endroit, il est question du voile précieux qu'Hécube, à l'invitation d'Hector, va offrir à la déesse Athéné pour qu'elle se montre favorable aux Troyens. Hécube le choisit parmi ces

πέπλοι, παμποίκιλα ἔργα γυναικῶν
Σιδονίων, τὰς αὐτὸς Ἀλέξανδρος θεοειδὴς
ἤγαγε Σιδονίηθεν, ἐπιπλὼς εὐρέα πόντον κτλ.

Ce qui fait le prix de ces voiles, dit M. Madvig, c'est qu'on n'en fabrique pas de pareils à Troie : ce sont ces voiles mêmes, et non les femmes qui savent les confectionner, que Paris a rapportés de Sidon. Il faut lire τούς au lieu de τάς. — Au passage cité du livre III, où Hector éclate en injures et imprécations contre le lâche Paris :

Αἴθ' ὄφελες ἄγονός τ' ἔμεναι ἄγαμός τ' ἀπολέσθαι·
Καί κε τὸ βουλοίμην, καί κεν πολὺ κέρδιον ἦεν
ἢ οὕτω λώβην τ' ἔμεναι καὶ ὑπόψιον ἄλλων —

M. Madvig remarque que ὑπόψιον ne s'entend point et n'était déjà pas entendu des Alexandrins; qu'il faut à cette place non pas un adjectif, mais un substantif, pour que ἄλλων soit à la fois le complément de ce substantif et de λώβη : car un homme ne peut pas être appelé absolument une λώβη »; et il conclut en ces termes : « Je ne saurais dire comment, au juste, le substantif qu'il y avait là sonnait à l'oreille et s'écrivait, mais c'était, à mon sens, le même mot que ὑπώπιον chez Aristophane et autres : *un soufflet*... Paris était, aux yeux d'Hector, une honte et une flétrissure pour ses compatriotes et en particulier pour Hector lui-même. » — Enfin, M. Madvig communique quelques corrections au texte du *Brutus* de Cicéron. Il fait part à ce propos, au lecteur, de quelques détails sur ses études personnelles, qui sont assurément les bienvenus :

« Dans mes *Adversaria critica*, » dit-il, « au tome II, page 184, j'ai dit que, tout en m'étant beaucoup occupé de la critique des écrits de Cicéron, c'était surtout aux Discours et aux Œuvres philosophiques que j'avais, pendant une longue série d'années, accordé le plus d'attention, bien plus qu'aux Lettres et surtout qu'aux écrits sur la Rhétorique; que, quant à ces derniers, après avoir collaboré assez activement à l'édition du *De Oratore* de Henrichsen, j'y revins rarement par la suite et ne m'en étais plus jamais occupé avec suite ni avec l'œil dirigé vers la critique du texte : le contenu de ces écrits, en somme, me disait assez peu ; puis je manquais de la base de manuscrits suffisamment dignes de confiance, pour servir de point de départ à la critique conjecturale. C'est seulement après la publication des *Adversaria critica* que les circonstances — savoir, d'une part, les exercices sur les *Lettres de Cicéron*, dirigés par mon ami Siesby, dans la conférence destinée aux étudiants en philologie; puis, d'autre part, le désir, que me suggérèrent mes études sur l'histoire des antiquités, de refaire par moi-même le dépouillement de tout ce qui pouvait se trouver là de vestiges des institutions romaines [1], firent que, en 1875 et dans les années suivantes, j'entrepris une nouvelle lecture suivie des lettres de Cicéron et ensuite de ses œuvres de rhétorique. Au cours de cette révision, j'abordai, avec une méthode et une expérience aiguisées par mes travaux antérieurs et par les années, maints passages ou suspects ou indubitablement corrompus, que j'avais déjà marqués jadis comme tels, ou dont — ce qui est le cas le plus fréquent, — je n'avais pas pu alors me tirer. Il en est résulté une grande quantité de conjectures, les unes vraisemblables, les autres, à mon sens, évidentes et certaines, et en partie saisissantes et surprenantes, dont j'aurais bien envie de publier un recueil, si mes autres travaux plus importants m'en laissent le temps. »

Et, comme spécimen, le savant philologue communique ici une série d'une quinzaine de conjectures sur le *Brutus* de Cicéron, tout en se plaignant du manque de tout vieux manuscrit auquel on se puisse fier. L'article se termine par une critique très vive de la façon dont Kayser s'est acquitté de ses devoirs d'éditeur. Nous cueillons, au hasard, une seule des conjectures de ce bouquet. *Brutus*, ch. xc, § 312 : *Itaque prima causa publica pro Sex. Roscio dicta tantum commendationis*

1. Le grand ouvrage de M. Madvig sur les Institutions de Rome est sur le point de paraître simultanément en danois et en allemand (voy. notre Chronique, 1880, p. 437).

habuit ut non ulla esset quae non digna nostro patrocinio videretur. Lisez : *ut nonnulla.*

Aux pages 55-63, nous remarquons un travail de M. J. L. Ussing sur « la signification propre de l'expression *provinciae consulares* et *praetoriae*, à propos d'un passage de Cicéron *(De Prov. cons.*, 15, 37) ». C'est un article de polémique contre M. Th. Mommsen. M. Ussing se refuse à croire que, comme le dit cet auteur, Sylla ait rendu le consulat et la préture bisannuelle, accordant seulement que ce fut l'*usage* dans ce temps que, après l'année de magistrature écoulée à Rome, consuls et préteurs reçussent chacun le gouvernement d'une province pendant un an. Il contredit aussi cette autre assertion du même savant que le commandement militaire était devenu incompatible avec les fonctions consulaires ou prétoriennes. Passant à la question du proconsulat de César, il réfute M. Mommsen qui fait courir du 1er mars, et non du 1er janvier, les pouvoirs des proconsuls nommés au gouvernement des provinces : rappelons, à ce propos, que M. P. Guiraud, dans un livre *(César et le sénat)* dont nous avons rendu compte ici même au n° du 22 mars de l'année dernière, avait déjà, et indépendamment de M. Ussing, réfuté aussi ce système de M. Mommsen, mais en essayant d'établir que le jour de l'entrée en charge du gouverneur était celui où il mettait le pied dans sa province. D'ailleurs, nous persistons à croire, en ce qui concerne César, que son gouvernement des Gaules ne date pas, comme l'admet M. Ussing après Peter et Zumpt, du 1er mars 59, jour présumé par ces auteurs du vote de la loi Trebonia, mais bien, comme l'a soutenu M. Guiraud (voy. le compte-rendu cité plus haut) du printemps de l'année 58.

M. Jul. Lange, professeur de beaux-arts à l'Université de Copenhague, compare le style des figures dans l'art antique et moderne; M. C. P. Christensen Schmidt analyse subtilement l'emploi des divers temps de l'infinitif après ἐβουλόμην ἄν et autres expressions équivalentes ; M. Nyrop traite, en français, « une question de phonétique romane (T+R en provençal) » ; M. Sophus Bugge, l'éminent professeur de Christiania, apporte une « contribution à l'histoire de la ballade norvégienne (I. Marsk Stig ; II. Holophernes) » ; M. Jean Pio, le récent éditeur des contes populaires grecs recueillis par feu Hahn (voy. *Revue critique* du 31 mai de l'année dernière), recherche ce que sont devenues les prépositions du grec ancien dans la langue populaire grecque moderne (et, pour le dire en passant, n'en retrouve plus que quatre bien vivantes : tant il est vrai que le grec ancien est mort et bien mort, n'en déplaise à quelques petits neveux de Démosthène !) ; M. Emile Gigas a fourni une étude littéraire sur les imitations dans les littératures modernes de l'*Amphytrion* de Plaute ; M. Jul. Hoffory s'occupe du groupe de lettre *fst* dans le manuscrit 674, A, 4°, de la collection d'Arne Magnussen, et M. Wimmer de plusieurs questions de phonétique et de morphologie des langues scandinaves anciennes ; M. Gerson Trier approfondit la question du conditionnel et du futur du verbe roman *essere ;* M. Vilh. Thomsen, dans

une élégante dissertation, tend à prouver que le français *aller* (espagnol *andar*, italien *andare*, provençal *anar*) vient du latin *ambulare ;* M. C. Gertz, qui a succédé récemment à M. Madvig dans l'une des chaires de philologie à l'Université de Copenhague, a rédigé une assez longue liste de conjectures sur les *suasoriae* de Sénèque. C'est par une dissertation de M. J. L. Heiberg que s'ouvre le volume ; elle roule sur un sujet peu rebattu : « Quelques points de la terminologie des mathématiciens grecs ». Nous allons dire, en terminant cet article, deux mots de ce travail original, ainsi que de l'autre brochure du même sur les mathématiciens, dont le titre est reproduit ci-en tête.

Dans le travail sur la terminologie des mathématiciens grecs, M. Heiberg établit d'abord que la parabole, l'hyperbole et l'ellipse n'étaient connues d'Archimède et de ses contemporains que sous les noms, respectivement, de ὀρθογωνίου, ἀμβλυγωνίου et ὀξυγωνίου κώνου τομή. Les noms de παραβολή, etc., ont été inventés par Apollonius de Perge : M. Heiberg explique la raison d'être de ces nouveaux noms. Dans le paragraphe suivant, il détermine le sens de chacun des termes techniques (διάμετρος, ἄξων, etc.) employés dans la théorie des trois sections coniques. Enfin, il conclut, à la suite d'une solide discussion sur les termes servant à désigner la perpendicularité des plans et des lignes, soit entre eux, soit lignes sur plans, que : une ligne perpendiculaire abaissée d'un point sur une ligne ou sur un plan est dite κάθετος ἐπὶ — ; élevée, au contraire, d'un point d'une ligne, πρὸς ὀρθάς (avec le datif) ; ou d'un point d'un plan, ὀρθὴ πρός — ; un plan mené perpendiculairement à une ligne ou à un autre plan, ὀρθὸν πρός [1].

Les deux premiers numéros, les seuls publiés jusqu'ici, des Etudes philologiques de M. Heiberg sur les mathématiciens grecs contiennent : des discussions de texte sur les deux livres d'Archimède περὶ σφαίρας καὶ κυλίνδρου, que nous nous contentons de mentionner ainsi que des conjectures au texte d'Eutocius dans le premier numéro, et une notice d'histoire littéraire sur Eutocius. On voit dans cette notice qu'Eutocius d'Ascalon florissait vers l'an 550 ; qu'il n'avait sans doute commenté d'Archimède que les trois ouvrages pour lesquels ses commentaires sont conservés ; qu'il avait commenté, en outre, plus tard, la Grande Composition de Ptolémée, puis les quatre premiers livres seulement des *Coniques* d'Apollonius. Il n'écrivit point lui-même d'œuvres originales. Il paraît avoir été un *éditeur* très soigneux d'Archimède et d'Apollonius. M. Heiberg a réuni une série de passages qui permettent de se rendre compte de la méthode qu'il suivit pour préparer ces éditions : les détails qu'on trouve là et les conclusions qu'on en peut tirer sur la manière dont s'est faite la transmission de certains textes de l'antiquité à nous, sont de nature à vivement intéresser tous les philologues. — A propos

1. On laisse ici de côté les emplois rares, que M. Heiberg a aussi notés exactement à côté de ceux-ci.

de la mention (p. 359) de l'*Escorialensis* R-I-7, M. Heiberg ne s'étonnerait point de voir réunis dans un seul volume : 1° les ouvrages d'Archimède sur les conoïdes, sur les hélices et sur la quadrature de la parabole, et 2° les commentaires d'Eutocius, s'il savait que ce manuscrit provient d'Antoine de Covarrubias, qui l'avait fait copier à la fin du xvi° siècle pour son propre usage, apparemment sur deux manuscrits différents : c'est une copie, si l'on peut ainsi dire, composite et artificielle.

Ch. G.

---

10. — **Das Geburtsjahr Christi, ein chronologischer Versuch...** von Florian Riess S. J. Fribourg-en-Brisgau, Herder. 1880, in-8° de 267 p.

L'Evangile présente, sur la date de la naissance du Christ, des données qui semblent contradictoires. D'après *Luc.* iii 23, il devait avoir à peu près trente ans en l'an 29 de notre ère (782 V. C.) ; d'après le même saint Luc (i, 5) et saint Matthieu, il est né sous Hérode, environ deux ans avant la mort de ce roi, c'est-à-dire de 747 à 749, ce qui lui donne 32 à 35 ans au moment de son baptême. Les exégètes résolvent ordinairement cette difficulté en donnant un sens un peu large à l'expression ἀρχόμενος ὡσεὶ ἐτῶν τριάκοντα de saint Luc. L'auteur du présent travail a cherché une autre solution. D'après lui, Hérode, que tout le monde fait mourir en 750, ne serait mort qu'en 753. D'autre part, une très ancienne tradition ecclésiastique placerait la naissance de Jésus-Christ en 752 ; de cette façon, le texte de saint Luc s'expliquerait sans la moindre apparence de complaisance.

Malheureusement, la mort d'Hérode est un évènement que la science peut fixer avec une entière certitude. Elle se place entre une éclipse de lune et une Pâque ; on sait le nombre d'années qu'Hérode a régné ; les circonstances synchroniques de son élévation au trône et de sa mort se datent aisément ; après lui, sa dynastie fut continuée par des princes tout aussi faciles à classer chronologiquement. Aussi n'est-ce pas une entreprise aisée que d'ébranler une telle conclusion. Sans doute, l'année 753 fournit une éclipse au 9 janvier comme l'année 750 au 12 mars ; mais il y a d'autres difficultés. En particulier, la date de la proclamation d'Hérode par Antoine et Octave comme roi de Judée est absolument déterminée par l'histoire de Ventidius, légat d'Antoine. Ce personnage ne peut axoir passé en Syrie d'autre hiver que celui de 715-716. A la fin de 716, il reçut à Rome les honneurs du triomphe ; au commencement de 715, la Syrie et l'Asie-Mineure étaient au pouvoir des Parthes ; c'est justement alors que Ventidius entra en campagne contre eux, en Asie. Cette chronologie fixe inévitablement en 714 l'invasion de la Palestine par les Parthes, la fuite d'Hérode et son voyage à Rome, d'ailleurs indiqué dans Josèphe par les consuls de cette année. Or, l'avènement d'Hé-

rode en 714 exclut l'année 753 comme date de sa mort. On pourrait raisonner aussi serré à propos de la prise de Samosate par Antoine et de ses conséquences pour la date de la reprise de Jérusalem par Hérode (717), sur le temps de la légation de Varus (748-750), sur la date de la mort d'Hérode Antipas, etc. A propos de Varus, l'auteur est tombé dans une singulière confusion entre deux légats, C. Sentius Saturninus et L. Volusius Saturninus, qui gouvernèrent la Syrie, l'un avant, l'autre après Varus. Le nom de Volusius Saturninus est marqué sur une médaille d'Antioche ΕΠΙ ΣΑΤΟΥΡΝΙΝΟΥ ΟΥΟΛΟ : l'auteur croit qu'il s'agit de Sentius; quant au groupe ΟΥΟΛΟ (Οὐολουσίου), il le considère comme représentant le nom de Volumnius, procurateur de Syrie au temps de Sentius Saturninus. On pourrait relever d'autres fautes de ce genre, en petit nombre cependant : l'auteur est, en général, au courant des faits et des textes; c'est dans leur appréciation qu'il pèche, son système le contraignant sans cesse à des interprétations forcées.

Et pourtant, ce système part d'un faux supposé, celui d'une tradition ecclésiastique sur la date de la naissance du Christ. Cette tradition, si elle avait une origine indépendante des textes évangéliques, mériterait considération et discussion. Mais quand d'anciens auteurs, même sans se copier les uns les autres, nous disent que J.-C. est né la quarante-deuxième année d'Auguste, on voit très bien comment ils sont arrivés à cette date. Ils partaient du texte de saint Luc qui donne à J.-C. trente ans en l'an 15 de Tibère : Auguste ayant régné cinquante-sept ans, $57+15-30$ donne juste 42; il y a ici du calcul, un calcul à la portée de tout le monde, mais pas ombre de tradition. Aussi, quand même Denys le Petit, comme le P. Riess cherche à le démontrer, aurait admis cette solution, il n'y aurait rien à en conclure, sinon qu'il est tombé dans l'erreur commune.

L'auteur croit trouver une confirmation de son système dans les dates de l'étoile des Mages, du recensement de Quirinius, du baptême et de la mort du Christ. En général, on prouve le moins certain par le plus certain; la marche suivie ici est tout opposée. Il y a d'ailleurs, dans cette partie du livre, plus d'un détail manqué; ainsi on ne met pas en doute que la mort du Christ ne soit arrivée un 15 nisan; on croit, sur le témoignage de saint Epiphane, depuis longtemps écarté, que les juifs du premier siècle avaient un cycle pour calculer la Pâque, etc.

Mais à quoi bon relever des détails inexacts, quand l'érudition de l'auteur, si vaste qu'elle soit, porte tout entière à faux? Il faut plutôt déplorer qu'un travail si considérable ait été dépensé inutilement. A remuer tant de faits, à dépouiller tant de textes, à combiner tant de calculs, l'auteur a employé, ou pour mieux dire, perdu un temps précieux. Comme il m'a fallu en perdre notablement, de mon côté, à le suivre et à le vérifier, j'ai quelque droit d'en tirer vengeance en ne tempérant pas cette dure appréciation.

L. D.

11. — **Propaladia de Bartolomé de Torres Naharro,** dirigida al ilmo. señor el Sr. Fernando Dávalos de Aquino, marqués de Pescara, conde de Lorito, gran camarlengo del reino de Nápoles, etc. Reimprímela, seguida de observaciones acerca de su importancia en la historia del teatro español, acompañada de noticias bibliográficas, é illustrada con sumaria explicacion de los vocablos oscuros, D. Manuel Cañete, individuo de número y censor de la real Academia Española. Tomo I. Madrid. Librería de los bibliófilos, Fernando Fé. 1880. x et 431 p. in-8°.

La période si intéressante du théâtre espagnol qui commence avec la publication des *representaciones* et *églogas* de Juan del Encina (1496) et se termine avec les drames (première manière) de Cervantes n'est pas encore suffisamment connue, nous ne dirons pas du dilettante, que peuvent rebuter des pièces d'une construction très primitive et d'une langue souvent difficile, mais de l'érudit, que devraient attirer les tendances variées, les tâtonnements de ce théâtre en formation. On ne sait trop, il est vrai, où lire ces œuvres négligées du xve et du xvie siècle. Les éditions de l'époque sont, à juste titre, cotées rarissimes par tous les bibliographes : de tel recueil on ne connaît même qu'un seul exemplaire dans une grande bibliothèque ou le cabinet d'un amateur fortuné, et malheureusement les compilateurs de *pièces choisies*, de chrestomaties, tels que Moratin, Böhl de Faber, Ochoa ou Lemcke sont loin d'avoir extrait de ce théâtre ce qu'il en faudrait pour l'apprécier en gros. Il y a lieu de s'étonner que les Espagnols n'aient pas réuni depuis longtemps en quatre ou cinq volumes compactes toutes les productions dramatiques d'Encina, Fernandez, Naharro, Rueda, Timoneda, La Cueva, etc. La *Biblioteca de autores españoles* de Rivadeneyra, maintenant interrompue, sur dix-sept volumes consacrés au drame profane et religieux, n'en a pas un seul pour le théâtre d'avant Lope! Nos voisins, sans doute, sentent la lacune, mais ils sont lents à la combler. Rendons pourtant hommage à D. Manuel Cañete, qui, à la suite de Gallardo et des éditeurs de sa *Biblioteca española de libros raros y curiosos*, s'est voué à l'étude et la remise en circulation de plusieurs de ces vieux monuments. Ses réimpressions annotées des *Farsas* de Lúcas Fernandez dans la *Biblioteca clásica* de l'Académie espagnole, de la *Comedia pródiga* et de la *Josefina* dans les collections des bibliophiles de Séville et de Madrid ont été une bonne aubaine pour les érudits réduits à ne connaître ses œuvres importantes que par les analyses de Moratin, Gallardo et von Schack. Il est regrettable seulement que M. C. ait mis, depuis quelques années, un frein à sa noble ambition de ressusciter cet ancien théâtre et que le projet de donner dans la *Biblioteca clásica* de l'Académie des éditions nouvelles d'Encina, de Rueda, de Timoneda, de Naharro, etc., semble abandonnée [1]. Le même érudit promet aussi, longtemps il y a, une *Histoire du théâtre espagnol depuis les origines jusqu'à l'apparition*

1. Voir les *Memorias de la Academia Española*, tome I (1870), p. 233, et l'*Ensayo de una bibl. esp.*, t. II, p. vi.

de Lope de Vega. Cette histoire se fait bien attendre, et de ce retard prolongé résultent deux inconvénients : en premier lieu, le public est privé de jouir du fruit de longues veilles et obligé de s'en rapporter encore pour presque tout à l'ouvrage certainement vieilli de von Schack; en second lieu, d'autres chercheurs, qui, à tort ou à raison, se sentent quelque aptitude pour ce genre d'études, hésitent à s'y adonner, de peur de n'avoir, en fin de compte, qu'à enfoncer des portes déjà ouvertes par celui qui s'est constitué le gardien officiel du vieux théâtre espagnol. D'aucuns prétendent que M. C., pour se débarrasser de concurrents sur le terrain qu'il s'est choisi, fait miroiter à leurs yeux la fameuse histoire qu'il n'est pas près de pouvoir publier. Nous ne voulons rien croire de ces insinuations malicieuses, et nous tenons pour certain que le savant académicien y répondra par la très prochaine mise sous presse de son important travail.

En tous cas, à ceux qui l'accusaient de paresse, il répond aujourd'hui par le volume dont nous allons parler et qui contient la première partie de la *Propalladia* [1] du fameux Bartolomé Torres Naharro, c'est-à-dire toutes les poésies lyriques du recueil, que l'éditeur a réunies en un seul groupe au lieu de les laisser disséminées comme dans les éditions anciennes, et quatre drames : la *Serafina*, la *Trofea*, la *Soldadesca* et la *Tinellaria*. Du créateur dans la littérature espagnole de la comédie de mœurs et de la comédie fantastique, de ses origines littéraires, de l'influence que le théâtre italien a exercée sur lui nous ne dirons rien, pour le moment, D. Manuel Cañete ayant renvoyé à son second volume l'étude qu'il veut consacrer à l'œuvre de Naharro : nous présenterons seulement quelques observations sur les préliminaires et le texte de cette partie de la *Propalladia*. Ce très précieux recueil, dont le titre bizarre, forgé par l'auteur, se traduirait le mieux par *mon premier livre* [2], a été imprimé pour la première fois à Naples en 1517 et dédié à D. Fernan Dávalos, marquis de Pescara. La dédicace ne contient que des dithyrambes à l'adresse du marquis, de sa femme Victoria Colonna et de sa tante la duchesse de Francavila. Bien autre est l'intérêt du *prohemio*, où Torres Naharro explique son œuvre et disserte sur l'art dramatique : nous y reviendrons lorsque le second volume de la nouvelle édition aura paru. La troisième pièce, une lettre adressée au poète et imprimeur Badius Ascensius par un personnage, qui se nomme en latin Mesinierus I. Barberius Aurelianensis [3] et date son épître de Naples, « ex palatio illustrissimi domini mei D. Ducis de Nerito », a une importance capitale : c'est là que

1. Il vaut mieux, le mot étant latin, écrire *Propalladia*, comme dans la première édition, que *Propaladia*, à l'espagnole.

2. « Intituléłas (ses premières œuvres) *Propalladia*, a *prothon* (*sic*), quod est *primum*, et *Pallade*; id est *prima res Palladis*, á diferencia de las que secundariamente y con mas maduro estudio podrian succeder. »

3. Peut-être cet Orléanais est-il connu; mais j'écris en Alger, sans instrument de recherches.

sont consignés les seuls renseignements biographiques qu'on possède de Naharro. M. C. a traduit cette lettre, non sans commettre quelques contre-sens qu'il faudra corriger [1]. Le privilège de Léon X qui suit, daté de Rome, 1er avril 1517, assure à Naharro la propriété de son œuvre, en défendant à quiconque de la réimprimer en tout ou en partie pendant les dix premières années qui suivront sa publication. Ce privilège de Léon X a fait croire à Moratin que l'édition princeps de la *Propalladia* avait été donnée à Rome, mais Mesinier, dans sa lettre, dit formellement que Naharro, obligé de quitter Rome précipitamment, se rendit à Naples « ubi hanc *Propalladiam*, illustrissimo D. Marchioni de Piscara merito editam, *in lucem emisit* ».

M. C. a établi son texte d'après l'édition de 1517. Les comédies *Calamita* et *Aquilana*, qui manquent dans l'édition de Naples, seront réimprimées d'après l'édition de Séville, 1545. Comme on pouvait s'y attendre, M. C. a complètement remanié l'orthographe du texte original. Quand donc les érudits espagnols comprendront-ils qu'il est absurde d'appliquer à des textes du XVIe siècle les règles orthographiques inventées par les académiciens du siècle dernier? Et il n'y a pas à dire ici que le remaniement a été fait par condescendance pour le grand public. Les *Libros de antaño*, tirés à petit nombre, s'adressent seulement à la fleur des fins connaisseurs *(varios aficionados)*. Seraient-ils donc si déroutés, si on leur donnait à lire, comme il serait convenable, dans l'introït de la *Serafina*, par exemple : *ayays* pour *hayais, quanta* pour *cuanta, desseais* pour *deseais, prazer* pour *pracer, dezime* pour *decime, aura* pour *habrá?*

M. C. dit, dans son avant-propos, qu'il a suivi l'édition de 1517, parce qu'elle est la plus correcte : la moins fautive serait plus juste, car il resterait encore beaucoup à corriger, si l'on voulait restituer le texte tel qu'il a dû être écrit par l'auteur. Volontairement ou involontaire-

---

1. La phrase (p. 14) *quod profecto immania a me pericula servitutesque studio inimicae habitae ambagibus tuas viderentur aures contundere* signifie « car je ne veux pas te rebattre les oreilles du long récit des terribles dangers et du servage ennemi de l'étude que j'ai supportés » et non pas « que le magnitud de los peligros que corri... *no es posible dejen de haber llegado a tus oidos.* » — P. 16. Il faut supprimer les deux points après *habetur* et traduire ainsi la phrase entière : « Ta *Propalladia* est si riche en comédies, capitolos, etc., que tous crient au miracle en voyant cette langue vulgaire, réputée barbare par le plus grand nombre, dépasser, sur plusieurs points, les langues latine et grecque. » — Plus loin, M. C. attribue à la langue ce qui est dit des comédies : *quae* (les comédies écrites en langue vulgaire) *satis huiusce temporis principibus placent.* — Dans la phrase commençant par *Qua de causa*, il ne s'agit pas d'une réimpression de la *Propalladia*, comme traduit M. Cañete. Mesinier prie Badius de corriger les fautes qui pourraient se trouver dans la première édition dont la révision lui avait été confiée. Il faut lire *emendas* au lieu de *emendes*. A la fin de cette même phrase, *mihique si quid possim iubeas* ne signifie pas « y sobre ellos (errores) me consultes si puedes » : c'est une simple formule de politesse, comme en espagnol : *mande Vd a su servidor.* — Toute cette traduction demanderait à être refaite. M. Cañete a un peu oublié son latin.

ment, M. C. a laissé passer bien des fautes, surtout dans les passages en dialecte valencien. En voici qu'une rapide lecture de la *Serafina* nous a fait découvrir : P. 135, l. 12, *arcajadas de risa* pour *carcajadas de r.* — P. 143, l. 11, *mí* pour *mil.* — P. 144, l. 17, *Mas sa* pour *Massa.* — *Ibid.*, l. 23, *De manauho* pour *Demanauho* [1]. — P. 158, l. 5, *Quin á* pour *Quina.* — P. 163, l. 12 du bas, *tinchara* pour *tinch ara.* — P. 169, l. 2, *com an* pour *coman.* — P. 186, l. 2, *á magniate* pour *amagniate.* — P. 214, l. 12, *en cara* pour *encara.*

M. Cañete n'est heureusement pas de ceux qui pensent (et pour cause !) que ce vieux théâtre peut se passer de commentaire historique et philologique. Nous comptons donc trouver à la suite de cette réimpression de la *Propalladia* et des notes nombreuses et un glossaire aussi complet que possible.

Alfred MOREL-FATIO.

---

12. — Edm. VECKENSTEDT. **Wendische Sagen, Mærchen, und aberglæubische Gebræuche.** 1 vol. in-8° de XIX, 499 pp. Gratz, Leuschner et Lubensky. 1880.

— W. VON SCHULENBURG. **Wendische Volkssagen und Gebræuche aus dem Spreewald.** 1 vol. in-8° de XXII, 312 pp. Leipzig, Brockhaus. 1880.

Les Wendes dont il est question ici sont les derniers descendants des fameux Slaves de l'Elbe aujourd'hui disparus ; ils forment un îlot ethnographique évalué à environ 130,000 hommes, et dont on trouvera la carte dans le volume de M. Elisée Réclus sur l'Europe centrale [2]. A moitié germanisés, ils sont pour ainsi dire un peuple de transition : les éléments germanique et slave se confondent dans leurs traditions comme dans leur idiome : il n'est donc pas étonnant de voir paraître en allemand les deux recueils les plus complets qu'on ait donnés jusqu'ici de leurs contes et de leurs superstitions populaires. Leur publication constitue une véritable bonne fortune pour tous les amis du *folk-lore*. Par une singulière coïncidence, ils ont vu le jour presque simultanément chez deux éditeurs différents sans que les auteurs paraissent avoir eu connaissance de leurs travaux respectifs.

M. Veckenstedt (professeur au Gymnase de Libau) a recueilli ses *Sagen*, contes et traditions dans la haute et basse Lusace, en grande partie chez des Wendes déjà germanisés, mais qui ont conservé la tradition slave. Il a, du reste, eu soin de classer à part les récits recueillis en pays allemand. Il a groupé ses matériaux d'après la classification adoptée par Jacob Grimm dans sa Mythologie. Les moindres variantes ont été notées avec soin ; l'indication du lieu d'origine est toujours fournie. J'aurais aimé que M. V., à l'exemple de certains de nos compatriotes —

1. Il faut une virgule après *fira* au vers précédent.
2. P. 765.

M. Luzel par exemple, — nous donnât quelques détails sur la personne qui lui a raconté chaque récit. Cette lacune réservée, on ne peut que rendre hommage au zèle et à la méthode avec laquelle M. V. a colligé les précieux documents qu'il nous offre. Il y a des cycles très curieux, celui, par exemple, du *roi des Wendes*, personnage mythique dans lequel les derniers descendants d'une race déchue semblent avoir voulu concentrer les pâles souvenirs de leur antique indépendance.

M. V., dans sa préface, se glorifie d'avoir mis en lumière toute une série d'êtres mythiques *nouveaux*, autrement dit complètement inconnus. Je ne crois pas que cette assertion doive être prise absolument à la lettre. Parmi les personnages que M. V. cite dans sa préface, il en est au moins deux qui n'étaient pas ignorés de ses prédécesseurs. M. V. se vante d'avoir découvert les *Psezpolnicer* (ou farfadets de l'heure du midi). Mais le psezpolnicer n'est que l'incarnation masculine de la psepolnica (fée de midi). Or, la psepolnica est connue depuis longtemps; elle figure dans le grand répertoire de mythologie slave que feu Afanasiev a publié jadis à Moscou sous ce titre : *Vues poétiques des Slaves sur la nature* (Moscou, 1869. Voir tome III, p. 158). On retrouve la psepolnica, avec une légère modification, dans la formation du mot sous la forme *poludnice* en Bohême, et sous la forme *poloudnitsa* en Russie. « Ne va pas dans les blés, la *poloudnitsa* te brûlera, » disent à leurs enfants les paysans du gouvernement d'Arkhangel (Afanasiev, tome III, p. 138. Voir aussi Ralston, *The songs of the Russian people*, p. 147. M. Ralston n'a pas ignoré l'existence de la *prepolnica* des Wendes [1]). M. V. prétend également avoir découvert les personnages mythiques de Serp, Serpel, Posserpanc; ils n'étaient pas inconnus avant lui. Dans un livre classique qui est aux mains de tous les slavistes, *Recueil de cent contes populaires slaves dans les langues originales* (Sto pohadek, etc... Prague, 1865), un mythologue estimé, M. Erben, a donné une douzaine de contes wendes; l'un de ces contes (p. 93) est consacré au personnage mythique appelé *Serp*. M. Afanasiev (ouvrage cité) fait remarquer que, chez les Wendes, la prepolnica est quelquefois appelée *Sserpychija* à cause de la serpe qu'elle porte à la main, et il renvoie, à ce propos, au recueil *Volkslieder der Wenden* publié, en 1841, par MM. Haupt et Smoler, recueil que M. V. ne doit pas ignorer. Ces deux exemples suffisent à prouver que M. Veckenstedt a dépassé les limites de la prudence dans ses assertions. Je lui reprocherai encore d'avoir trop souvent cité des mots wendes sans les expliquer. Cela peut prêter au texte une couleur locale qui éblouit le vulgaire lecteur; mais, dans un livre à prétentions scientifiques, tous les mots étrangers doivent être traduits. Un chapitre est consacré aux serpents *(Schlangen)* et un autre à l'animal mythique

---

1. On a comparé la *prepolnica* au *dæmo meridianus* de la Bible. Un personnage analogue, la *Delibab* (fée de midi), joue un rôle important dans la mythologie hongroise.

appelé *Zmia*. Mais zmia est précisément le mot qui, dans toutes les langues slaves, veut dire *serpent*.

M. de Schulenburg, dont le livre a moins de prétentions, a eu soin d'interpréter tous les mots slaves qu'il citait. Les textes qu'il présente sont, comme ceux de M. V., ou traduits ou recueillis dans des pays wendes germanisés. M. de S., qui écrit pour le grand public, n'a pas voulu nous donner des specimens *littéraux* de l'allemand parlé dans ces contrées et qui est, parait-il, encore tout imprégné de slavismes; c'est grand dommage.

M. S. ne donne pas seulement des contes populaires, mais des anecdotes, par exemple sur Frédéric le Grand, l'empereur d'Autriche, Luther, etc. Il n'indique ni les localités où il a recueilli ses récits ni les noms des narrateurs; cependant, sur bien des points, il se rencontre avec M. Veckenstedt; son livre est même le complément nécessaire de celui du savant professeur de Libau, grâce au soin que M. de Schulenburg a pris d'expliquer ou d'interpréter les termes étranges négligés par son collègue.

En somme, ces deux volumes apportent des matériaux utiles et intéressants; mais ils ont besoin d'un commentaire scientifique qui leur fait défaut à tous deux.

Louis Leger.

---

13. — **Nouvelles recherches sur les confessions et la correspondance de Jean Jacques Rousseau** par Eugène Ritter, profeseur à l'Université de Genève. Leipzig, librairie Franck. 1880, in-8º de 40 p.

Depuis que Musset-Pathay a publié (1821) l'*Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau,* dit tout d'abord M. Eugène Ritter, beaucoup de recherches ont été faites sur les points obscurs ou douteux de la biographie du célèbre écrivain; un grand nombre de documents inédits ont été mis en lumière. La critique est aujourd'hui en mesure de contrôler les assertions de Rousseau sur une série de points, échelonnés dans les douze livres des *Confessions*. Mais dans aucune œuvre d'ensemble on n'a perfectionné, remis à jour l'essai du père d'Alfred de Musset, on n'a rapproché et coordonné les matériaux épars préparés par divers chercheurs. Il semble, ajoute M. R., qu'il y ait un guignon sur les travaux dont Rousseau est l'objet. Le savant critique, après avoir exprimé le regret que la publication des papiers de la bibliothèque de Neuchâtel, projetée par M. Ravenel en 1834, n'ait pas été faite par un aussi excellent éditeur, mentionne successivement les recherches de M. Streckeisen-Moultou, qui a repris l'œuvre abandonnée par M. Ravenel [1], de M. le professeur Adert, de M. Joseph Richard, de M. Charles Berthoud, de

---

1. Les trois volumes publiés par M. Streckeisen-Moultou en 1861 et en 1865 paraissent à M. R. « mal digérés ».

M. Saint-Marc-Girardin, de M. de Saint-Genis, de M. Guillermin, de M. Galiffe, du baron de Grenus, de M. Théophile Heyer, de M. Louis Dufour-Vernes, de son frère M. Théophile Dufour, directeur des archives de Genève, de M. Gaberel, de M. Victor Cérésole, de M. Fulin, etc. Le dénombrement est complet et forme un bien curieux chapitre de bibliographie. M. R. ne se contente pas d'énumérer tant de travaux; il les analyse presque tous; il les apprécie en juge des plus compétents [1]. Il rectifie, chemin faisant, bon nombre d'erreurs. M. Saint-Marc-Girardin, à la magistrale étude duquel il se plaît, du reste, à rendre hommage, est un de ceux qui sont le plus souvent pris en faute. La plus grave de toutes ces fautes est l'anachronisme que voici : le spirituel académicien s'indigne (t. I, p. 14), au sujet du séjour aux Charmettes, de l'excessive philosophie avec laquelle Jean-Jacques Rousseau souffrait que Mme de Warens partageât ses faveurs entre lui et Claude Anet. Il n'y a qu'un tout petit malheur : quand Rousseau et Mme de Warens, dans l'été de 1738, vinrent s'établir aux Charmettes, Claude Anet, comme le constatent des pièces officielles, était mort depuis plus de quatre ans. Indiquons une autre piquante rectification adressée, cette fois, à M. F. Ravaisson, l'éditeur des *Archives de la Bastille :* « M. Ravaisson (t. X, p. 151), en forçant un passage des *Confessions,* insinue que M. de la Closure, résident de France à Genève, est le véritable père de J.-J. Rousseau. Mais il y a un alibi, et M. Ravaisson n'aurait pas écrit cette note s'il avait eu sous la main l'*Histoire des résidents de France à Genève par* M. Sordet. Il y aurait vu (p. 49) que M. de la Closure a été absent de Genève depuis la fin de 1709 jusqu'au mois de juin 1713. Or, Jean-Jacques est né le 28 juin 1712 ». C'est surtout en dressant le tableau chronologique des lettres de Rousseau à Diderot, à Mme d'Epinay, et des lettres de Diderot et de Mme d'Epinay à Rousseau, que M. R. a corrigé, quant aux dates, les inexactitudes de ses devanciers, principalement celles de Musset-Pathay et de M. Streckeisen-Moultou. A propos de Mme d'Epinay, comme à propos de Mme d'Houdetot, M. R. prend contre M. Ed. Scherer la défense de Rousseau, mais sans tomber dans aucune de ces exagérations où un zèle indiscret et maladroit entraîne trop souvent ceux qu'il appelle *rousseaulâtres*. Partout, du reste, en son étude, M. Ritter se montre non moins judicieux que sagace, et, quand il déclare, en finissant, qu'une édition critique des *Confessions,* et surtout une édition soigneuse de la *Correspondance* de Rousseau, sont deux tâches qui s'im-

1. Très sévère pour le livre de M. Gaberel *(Rousseau et les Genevois*, 1858), il comble d'éloges, au contraire, les publications des deux frères Dufour *(Recherches sur J.-J. Rousseau et sa parenté*, 1878. *J.-J. Rousseau et madame de Warens*, 1878). Voir, sur ce dernier opuscule, un article de la *Revue critique* du 30 novembre 1878 (p. 354-355). Voir encore, dans le no du 6 juillet 1878 (p. 13-15), un article sur deux excellentes publications de M. E. Ritter : *La famille de J.-J. Rousseau* et *J.-J. Rousseau et le pays Romand.*

posent à l'époque actuelle, il oblige ses lecteurs à dire que nul ne remplirait ces deux difficiles tâches mieux que lui-même.

T. DE L.

---

14. — **La ville sous l'ancien régime,** par Albert BABEAU. Paris, Didier. 1 vol. in-8° de VIII-564 p. — Prix : 7 fr. 50.

La *Revue critique* du 17 mai 1879 rendait compte, en termes très élogieux, d'un ouvrage de M. Babeau intitulé *Le village sous l'ancien régime,* mais elle regrettait que l'auteur eût limité ses recherches à la seule région du nord-est. On ne saurait adresser le même reproche au nouveau livre de M. Babeau. Ses recherches ont porté cette fois sur la France entière, et il a su profiter de toutes les publications, anciennes ou récentes, qui pouvaient lui fournir quelques renseignements utiles. Le résultat de cet immense labeur est un livre excellent à tous les points de vue, dont la place doit être marquée dans les bibliothèques à côté des ouvrages de Tocqueville et de M. Taine sur l'ancien régime. M. B. ne fait point, comme ces deux écrivains, une sorte de synthèse philosophique ; son rôle est infiniment plus modeste, car il s'est contenté de montrer, en citant à chaque pas ses autorités, ce qu'étaient au XVII[e] et au XVIII[e] siècles les villes de notre France.

Il n'est pour ainsi dire pas question de Paris dans ce tableau de la vie municipale avant 1789, et l'ancien régime ne remonte plus, comme dans *Le village,* jusqu'au XII[e] siècle ; M. B. s'est proposé — lui-même l'annonce dès la première page de son Introduction — de « faire connaître « la vie administrative et publique des villes, surtout des villes de pro« vince, pendant les deux siècles qui ont précédé la Révolution de « 1789 ». Après l'avoir lu, on se rend parfaitement compte de ce qu'était la province au siècle dernier. Quelques chapitres, surtout les trois ou quatre premiers, ne présentent peut-être pas à l'esprit du lecteur une idée assez nette ; la synthèse y est parfois trop forte, et pour avoir voulu être trop concis, l'auteur manque de précision. Prenons un exemple entre cent : « La cloche du beffroi, de l'hôtel de ville ou de la principale « église résonne ; quelquefois le tambour bat » (p. 40). On pourrait croire qu'il s'agit ici d'une seule et même ville, et que ces différents moyens de convoquer le peuple y sont employés tour à tour ; il n'en est rien. L'auteur a voulu dire que certaines villes ont un beffroi et d'autres un hôtel de ville avec une cloche, que dans une autre, à défaut de beffroi et d'hôtel de ville, on sonne la cloche de la principale église, qu'il y en a d'autres, enfin, où l'on se sert d'un tambour.

Mais, à côté de ces quelques chapitres d'une lecture un peu difficile, il en est d'autres qui présentent un intérêt très vif. Malheureusement M. B. s'est laissé arrêter par des scrupules d'érudit qui recherche, avant tout, l'exactitude minutieuse, et cela quand il lui eût été si facile de don-

ner à son œuvre plus d'éclat, de transformer une savante étude en livre de lecture à l'usage des gens du monde. P. 358, M. B. décrit d'une manière charmante la rue d'une ville de province au XVIe siècle; p. 376, à propos d'une église gothique, il montre un véritable sentiment de l'art, et la lecture de ces deux pages fait regretter vivement que M. B. n'intervienne pas plus souvent en son nom personnel, soit pour juger, soit pour conclure.

Il y a dans cet ouvrage la substance de bien des volumes, et je n'y vois guère qu'une lacune à signaler : M. B. ne parle pas de ce que nous appelons aujourd'hui *l'état civil*. On ne voit pas dans son livre comment le citadin, bourgeois ou homme du peuple entrait dans la vie civile, comment il se faisait une famille, comment il acquérait ou transmettait à ses hoirs la propriété foncière. Dans *Le village sous l'ancien régime*, M. B. disait, en deux pages, que le curé tenait le registre des naissances, des mariages et des décès; il ajoute que ce même curé avait le droit de recevoir les testaments; on aurait aimé à le voir revenir avec plus de détail sur les attributions du curé comme officier municipal. Ainsi, c'était lui seul qui faisait le recensement de la population, d'après le nombre des communions pascales, etc. M. B. ne parle ni des protestants ni des juifs parqués, sous l'ancien régime, dans certaines rues ou dans certains quartiers, et l'on sait qu'au XVIIIe siècle on s'est beaucoup occupé de l'état civil des protestants. Mais ces lacunes peuvent être facilement comblées; M. B. ne tardera pas, sans doute, à réimprimer un ouvrage si utile, et l'on peut être assuré que la seconde édition, comme celle du *Village*, sera sérieusement revue et augmentée. Tel qu'il est, ce livre mérite l'attention du public sérieux ; il aide à bien comprendre Tocqueville et M. Taine auxquels il aurait épargné bien des recherches, et M. Babeau peut compter parmi les érudits qui connaissent le mieux la France d'autrefois.

A. GAZIER.

---

15. — **Geschichte der griechischen Plastik** von J. OVERBECK. Dritte umgearbeitete und vermehrte Auflage. Erster Halbband. 1 vol. grand in-8° de 242 p. avec 53 gravures sur bois. Leipzig, Hinrichs, 1880.

La première édition de l'*Histoire de la plastique grecque*, par M. J. Overbeck, date de 1857-1858, la seconde de 1869. Depuis ce temps, bien des fouilles ont été faites, tant en Grèce que dans la partie grecque de l'Asie-Mineure. Les recherches de M. Wood à Ephèse, de M. Homolle à Délos, de M. Humann à Pergame, de M. Schliemann à Mycènes, de la Société archéologique d'Athènes au Céramique et à l'Asklépieion, de M. Carapanos à Dodone, ont amené la découverte de nombre de marbres nouveaux; l'ouverture des tombeaux de Tanagre par les paysans de Skhimatari et de Bratzi a révélé tout un art imprévu

et charmant; enfin, et par dessus tout, les fouilles du gouvernement allemand à Olympie ont fait connaître tout un ensemble d'œuvres de deux grands sculpteurs du v[e] siècle et une foule d'inscriptions des plus importantes pour l'histoire de l'art. L'ouvrage du professeur de Leipzig n'était donc plus au courant de l'état de la science, et une nouvelle édition était nécessaire.

Cette nouvelle édition, M. O. en publie aujourd'hui le premier volume, et il promet de la terminer dans l'espace de deux années. Elle est, comme le titre l'annonce, remaniée et améliorée. Ce n'est pas que la structure de l'ouvrage ait été sensiblement modifiée : la division des chapitres est restée la même et le développement des idées n'a pas subi de notables changements. Le livre conserve donc et ses qualités et ses défauts : recherches consciencieuses, jugements rassis et corrects, pas assez de ce sentiment délicat nécessaire à un historien de l'art, et que, pour ne parler que des contemporains et des compatriotes de l'auteur, MM. Brunn, Conze, Benndorf, possèdent à un haut degré. Mais je n'ai pas à m'occuper ici de ce qui est resté tel quel dans le livre; je dois me borner à indiquer ce qu'il y a de nouveau dans cette troisième édition.

Les additions y sont assez nombreuses. Le chapitres relatif au groupe si intéressant des Tyrannicides, au musée de Naples, a été entièrement refait; de même celui qui concerne les frontons d'Egine, dont la composition a été récemment l'objet de recherches approfondies de la part de MM. Julius et Lange. Les pierres tombales et les masques d'or estampé de Mycènes, la curieuse stèle de Sparte sur laquelle est représenté Oreste tuant Clytemnestre, le bas-relief de Chrysapha où MM. Dressel et Milchhöfer, qui l'ont publié les premiers, reconnaissent je ne sais quel Dionysos-Hadès, et où il faut tout simplement, je crois, voir Asclépios et Hygie, la lionne de Corfou, la stèle athénienne du Discophore, le beau bas-relief rapporté de Pharsale par M. Heuzey, ont pris, dans la nouvelle édition, la place importante qui leur revenait.

Mais, à côté de ces additions, on s'étonne de constater l'omission de certains monuments auxquels M. O., s'il les avait connus, aurait certainement accordé quelques lignes. C'est particulièrement des publications françaises qu'il est mal informé. Il reproduit, il est vrai, d'après une épreuve séparée de la première livraison de mon ouvrage sur *Milet et le golfe Latmique*, l'Apollon de Piombino que nous avons au Louvre; il donne, d'après M. Heuzey, le bas-relief de Pharsale et cite incidemment, et sans y prêter peut-être l'attention qu'elles méritent, les statues archaïques trouvées à Délos par M. Homolle et publiées par lui dans le *Bulletin de correspondance hellénique;* mais il ne semble connaître ni l'Aphrodite en marbre du musée de Lyon, gravée dans la *Gazette archéologique*, ni la tête couronnée de chêne du cabinet de M. Rampin, publiée par M. Dumont dans les *Monuments de l'association pour l'encouragement des études grecques* (1878), ni la tête d'athlète passée de ma collection au musée de Copenhague et décrite par moi-même dans le

même recueil (1877). Il est plus étonnant encore qu'il ne fasse pas une seule fois mention de la magnifique série de bronzes trouvés par M. Carapanos à Dodone et publiés par lui en 1878.

Un autre reproche peut être adressé à la nouvelle édition de l'*Histoire de la plastique grecque :* les reproductions de monuments antiques n'y sont pas meilleures que dans les deux premières, c'est-à-dire qu'elles sont détestables. Que dire, par exemple, de la stèle de Leucothea, à la villa Albani (fig. 38), des bas-reliefs de Thasos (fig. 35), de la statue athénienne du personnage portant un veau (fig. 25) et de l'Apollon Strangford (fig. 40)? Ce sont là des dessins dignes d'un enfant de dix ans. Mieux eût valu, à mon sens, se passer de toute illustration que d'insérer dans l'ouvrage ces grossières images qui donnent un démenti flagrant à tout ce que l'auteur dit du style des originaux. Mais M. O. n'est pas le seul à prendre son parti de cette contradiction avec une facilité qui nous étonne : la plupart des archéologues allemands s'y résignent aussi allègrement que lui.

Il y aurait encore quelques critiques de détail à adresser au livre de M. Overbeck : ainsi, par exemple, il rapporte (p. 163) une inscription peinte sur une plaque estampée, publiée jadis par Conze et maintenant au Louvre : or cette inscription est fausse. Il considère comme vraiment archaïque (p. 141) un bas-relief corinthien qui m'a tout l'air d'être un pastiche, et il donne (p. 156) de la tête de Pharsale une explication bien aventurée. Mais ce sont là des chicanes sans aucune importance, et ces petites taches — si taches il y a — n'ôtent rien de sa valeur à un ouvrage, à tout prendre, extrêmement méritoire et indispensable à quiconque veut étudier sérieusement l'histoire de l'art grec.

O. Rayet.

Additions et corrections à l'article sur le Dictionnaire des Contemporains de G. Vapereau.

En relisant les notices critiquées dans notre article, nous nous sommes aperçu d'une erreur que nous nous empressons de rectifier : les dates relevées comme fausses au paragraphe relatif à M. Paul *Stapfer* se trouvent être parfaitement exactes. En revanche, M. V. a laissé imprimer *Shakespare* pour *Shakespeare ;* et la *Petite Comédie de la critique littéraire de Molière selon les trois écoles philosophiques* pour *la Petite Comédie de la critique littéraire ou Molière selon trois écoles philosophiques.* M. S. n'a pas écrit un livre intitulé *Laurence Sterne, sa réforme et ses ouvrages,* mais bien *Laurence Sterne, sa personne et ses ouvrages.*

Notre remarque à propos du volume des *Récits et nouvelles* de Herzen père, indûment attribué à M. A. Herzen fils, n'est pas tout à fait suffisante. D'après cette phrase du dictionnaire : « On cite, en outre, en français, un volume de *Récits et nouvelles* ». M. V. semble ignorer que

le livre ait été écrit en russe. Une traduction française a paru à Genève sous les initiales N. H.

Le livre bien connu de Félix *Bungener*, *Trois Sermons sous Louis XV*, est changé en *Trois Sermons sous Louis XIV*, tableau de la société religieuse et politique au milieu du XVIIme siècle. »

Mistral (Frédéric) au lieu de *Calendau*, pouémo nouveau, lisez : nouvéou. Au lieu de *Lis Isclo d'Or*, recueils de poésies, lisez recueil de poésies. A. MONOD.

CHRONIQUE

FRANCE. — On ne s'attendrait guère à voir la *Revue critique* citée et louée dans un roman; on lit dans la 3e partie du *Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut*, roman de M. Anatole FRANCE, que publie la *Nouvelle Revue* (1er janvier 1881, (p. 161) : «... Je me mis à lire une revue qui, bien que menée par des jeunes gens, est excellente. Le ton en est rude, mais l'esprit zélé. L'article que je lus passe en précision et en fermeté tout ce qu'on faisait dans ma jeunesse; l'auteur de cet article, M. Paul Meyer, marque chaque faute d'un coup d'ongle incisif et net. »

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner va publier les ouvrages suivants : *Fasti consulares inde a Caesaris nece usque ad imperium Diocletiani*, par M. Joseph KLEIN ; et des éditions des *Grenouilles* d'Aristophane par M. Ad. de VELTEN ; — des fragments d'Hesychius par M. J. FLACH *(Hesychiii Milesii Illustris fragmenta, accedunt biographi graeci minores ex Suidae lexico aliisque fontibus descripti)* — des églogues des poètes grecs, par M. H. STADTMUELLER — des églogues des poètes latins, par M. S. BRANDT.

— MM. A. KIESSLING et U. v. WILAMOWITZ-MOELLENDORFF publient, à la librairie Weidmann, de Berlin, sous le titre de *Philologische Untersuchungen*, une série de dissertations sur l'antiquité classique. Deux fascicules ont paru : le 1er, intitulé *Aus Kydathen* ; le IIIe, *De biographis graecis quaestiones selectae*. Les fascicules suivants sont en préparation : *Zu den augusteischen Dichtern*; *Die ælltesten Kunstschriftsteller der Griechen*; *Poetarum graecorum saec. III, II, I fragmenta*; *Theokritos von Kos*.

— Le *Magazin für die Literatur des Auslandes*, fondé par Joseph Lehmann en 1832, vient d'entrer dans sa cinquantième année; il rendra compte désormais, non-seulement des publications parues en dehors de l'Allemagne, mais des principaux ouvrages allemands; aussi a-t-il modifié légèrement son titre : *Magazin für die Literatur des In-und Auslandes*. Dans un des articles du premier numéro, M. Félix Dahn reproche à Gust. Freytag d'avoir, dans son dernier volume des *Ahnen*, fait jouer aux Bavarois un rôle odieux; les deux coquins qui veulent outrager l'héroïne et le cavalier brutal qui blesse la sentinelle bourgeoise, sont Bavarois. « Pourquoi, dit M. Dahn, flétrir dans une œuvre nationale des Allemands du Sud, et, s'il est vrai qu'ils étaient de 1806 à 1812, plus redoutés dans le Nord de l'Allemagne que les Français, pourquoi ne pas attribuer ces odieuses actions à des Non-Allemands, non pas à des Français, mais à des Polonais, à des Italiens, à des Hollandais que Napoléon menait avec lui ? »

— La *Theologische Literaturzeitung* a désormais deux directeurs : M. E. Schürer s'est adjoint M. Ad. Harnack ; mais, lisons-nous dans l'Avis aux lecteurs, l'esprit de la revue n'est nullement modifié, et la nouvelle organisation n'a d'autre but que de décharger M. Schürer d'un labeur trop grand. C'est à M. Harnack qu'il

faut adresser désormais toutes les communications concernant la rédaction.

— MM. D. D. Bikélas et N. Sathas sont sur le point de publier un certain nombre de poëmes grecs du moyen âge recueillis par feu W. Wagner; parmi ces poëmes on cite une Achilléide de 1,820 vers et une Alexandreide, de 3.800.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 janvier 1881.

M. Riant, élu membre ordinaire en remplacement de M. de Saulcy, est introduit et prend place.

M. Pavet de Courteille est élu président de l'Académie pour l'année 1881. M. Jules Girard est élu vice-président. Des remercîments sont votés à M. Le Blant, président sortant.

L'Académie procède au renouvellement des diverses commissions. Ces commissions sont ainsi composées pour l'année 1881 :

Commission des travaux littéraires : MM. Laboulaye, Egger, de Longpérier, Adolphe Regnier, Maury, Renan, Delisle, Hauréau.

Commission des Antiquités de la France : MM. de Longpérier, Léon Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, de Rozière, Gaston Paris.

Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Egger, de Longpérier, Léon Renier, Delisle, Miller, Waddington, Heuzey, Perrot.

Délégués de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à la Commission centrale administrative de l'Institut : MM. Jourdain, Deloche.

M. Riant, rapporteur de la commission du prix Gobert, fait connaître les titres des ouvrages envoyés au concours pour ce prix, savoir : Romanet du Caillaud, *Histoire de l'intervention française au Tong King de 1872 à 1874;* Alphonse Martin, *les Anciennes Communautés d'arts et métiers du Havre*; E. Hardy, *Origines de la tactique française*, 2 vol.; A. Bernard et A. Bruel, *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, t. I et II, et A. Bruel, *Études sur la chronologie des rois de France et de Bourgogne d'après les diplomes et les chartes de l'abbaye de Cluny au* IX*e et au* X*e siècle;* Charles Molinier, *l'Inquisition dans le midi de la France au* XIII*e siècle, essai sur les sources de son histoire*, et id., *De fratre Guillelmo Pelisso*. A ces ouvrages s'ajoutent ceux qui sont en possession du premier et du second prix : Demay, *le Costume au moyen âge d'après les sceaux;* Auguste Molinier, *Études sur l'administration féodale dans le Languedoc* et *Études sur l'administration de saint Louis et d'Alfonse de Poitiers dans le Languedoc.*

M. Heuzey donne quelques détails sur la statue de Minerve trouvée à Athènes, dont la découverte a été annoncée avec un certain retentissement il y a quelques jours. M. Heuzey regrette de n'avoir encore sur cette découverte que des renseignements de seconde main et qui ne lui viennent pas d'un homme du métier. Toutefois, il est déjà en mesure d'annoncer que la statue en question a été trouvée non à l'Acropole, mais dans la région nord-ouest d'Athènes, rue de Socrate, près du Varvakéion ; elle n'est pas plus grande que nature, et peut-être même ne dépasse-t-elle pas un mètre de hauteur; elle est en marbre. C'est certainement une Minerve; elle est accompagnée des attributs de cette déesse, serpent, bouclier, sphynx sur le casque. On peut supposer, avec assez de probabilité, que c'est une copie réduite de la grande Minerve de l'Acropole, en ivoire et en or, qui était l'œuvre de Phidias. C'est sans doute cette hypothèse, mal comprise, qui aura donné lieu au bruit de la découverte de la Minerve de Phidias elle-même.

M. Egger rappelle que M. Charles Lenormant a déjà trouvé autrefois à Athènes une maquette de dimensions très restreintes, qui paraissait représenter la Minerve du Parthénon.

Ouvrage présenté, au nom de M. A. d'Abbadie, par M. de Longpérier : Nicolas de Soraluce y Zubizarreta, *Real Sociedad bascongada de los amigos del pais, sus antecedentes y otros sucesos con ella relacionados, historia compendiada.* (San-Sebastian, 1880, in-8).

Julien Havet.

Erratum : N° 51, 1880. P. 483, ligne 22; lisez « rotation » au lieu de « relation »;
P. 484, l. 7; effacez le mot « il »;
P. 488, l. 5; lisez « pareilles » au lieu de « pareils »;
Ibid., l. 24; lisez « porté » au lieu de « mis »;
Ibid., l. 27; lisez « une erreur fondamentale » au lieu de « deux e. f. » et biffez le mot « d'abord » ainsi que les deux lignes suivantes.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 24 Janvier — 1881

16. — **Pindars Siegeslieder**, erklært von Friedrich Mezger. Leipzig, Teubner, 1880. Un vol. in-8° de xii-484 p. — Prix : 8 mark (10 fr.).

Le volume de M. Mezger est avant tout un volume de commentaires sur les odes de Pindare. L'auteur étudie chacune d'elles successivement. Avec beaucoup de raison d'ailleurs, il ne s'en tient pas à l'explication littérale des mots : il cherche à interpréter chaque poëme littérairement et historiquement. Or, un travail de ce genre ne peut être fait avec succès pour une ode en particulier que si l'on a commencé par étudier toutes les odes et par dégager de cette étude une méthode générale d'interprétation. C'est ce qu'a entrepris M. Mezger. De là le plan de son livre. Après un tableau commode des différents jeux agonistiques mentionnés dans les Odes (p. 1-6), et un bref chapitre sur la biographie de Pindare, sur les caractères les plus importants de sa poésie, puis sur la bibliographie générale du sujet (p. 6-21), l'auteur, dans un troisième chapitre (p. 21-41), expose un certain nombre de principes qui doivent, suivant lui, servir de fondement à l'interprétation des odes triomphales. C'est seulement après cet exposé théorique qu'il arrive aux applications. Afin de rendre les explications historiques plus brèves et plus claires, il a distribué les odes d'une manière très simple et très judicieuse : d'abord celles qui se rapportent à des princes : 1° Hiéron de Syracuse et son groupe; 2° Théron d'Agrigente et son groupe; 3° Arcésilas de Cyrène; 4° Les Aleuades de Thessalie; — ensuite les odes adressées à des particuliers, en rapprochant les unes des autres celles qui se rapportent à une même cité. — Pour chaque poëme, le commentaire comprend deux parties, l'une consacrée à l'explication des mots (M. M. suit l'excellent texte de W. Christ, qu'il discute d'ailleurs au besoin), l'autre à l'étude de la composition, et par conséquent à l'application des vues générales qu'il a exposées en commençant.

Du commentaire littéral, je n'ai qu'une chose à dire, c'est qu'il me paraît bon, ni trop long ni trop court, précis, facile à consulter. Quel-

ques réserves de détail que je pourrais faire çà et là n'affaiblissent nullement cette impression d'ensemble.

Je regrette d'autant plus de me sentir en complète divergence de vues avec l'auteur en ce qui touche l'interprétation littéraire : ni ses théories sur la composition des odes triomphales ni les applications qu'il en fait ne me paraissent acceptables à aucun degré.

Les théories de M. M. peuvent se ramener à deux points. D'abord il croit que les odes de Pindare se divisent en sept parties (προοίμιον, ἀρχά, κατατροπά, ὀμφαλός, μετακατατροπά, σφραγίς, ἐξόδιον), conformément au type des nomes de Terpandre. Ensuite il attache une importance capitale, pour l'entente de la vraie pensée de chaque ode, à la répétition de certains mots symétriquement placés dans les strophes successives.

Sur le premier point, le livre de M. M. ne contient rien de nouveau. On sait que c'est Westphal, dans ses *Prolegomena zu Æschylus Tragœdien* (Leipzig, 1869), qui a imaginé le système en question. M. M. ne fait que reprendre à son compte les idées de Westphal. Cela me dispensera d'y insister longuement ici, d'autant plus qu'on pourra lire, dans le prochain *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des Etudes grecques en France,* actuellement sous presse [1], une étude assez développée sur ce sujet. M. Christ, dans sa *Métrique* (p. 644), exprime l'opinion que le système de Westphal est une fantaisie insoutenable. Je regrette que M. M. n'ait pas mieux profité de cet utile avertissement. Le défaut du système de Westphal est double : en principe, il est entièrement arbitraire; dans les applications, il n'est pas seulement arbitraire, il aboutit à des résultats impossibles ou ridicules. Il n'y a aucune raison historique qui permette de conclure *à priori* des nomes de Terpandre aux odes de Pindare. C'est donc seulement par des faits positifs et évidents que la théorie pourrait se justifier. Or, en fait, que trouve-t-on dans Pindare qui révèle la présence des sept parties de Terpandre? D'après Westphal, la division en parties ne coïncide nullement avec la division en strophes. D'après M. M., elle ne coïncide même pas toujours avec le commencement et la fin des phrases : il y a telle κατατροπά de Pindare qui, selon M. M., se compose de douze ou quinze mots enchâssés dans une longue phrase. Autant dire qu'il n'y a pas le plus léger signe extérieur qui révèle aux yeux cette division. Quant au fond des idées, il est si peu facile d'en tirer quelque lumière pour la séparation des parties que Westphal et M. M. ne s'entendent pas entre eux dans les applications : il leur arrive presque toujours de diviser la même ode de deux manières toutes différentes; les trois quarts des μετακατατροπαὶ de Westphal n'en sont pas pour son disciple. Il est étrange que M. M., qui paraît préoccupé de chercher pour l'interprétation de Pindare ce qu'il appelle une *base objective* (p. 40), ne se soit pas aperçu qu'il n'y avait rien de moins objectif que tout cela. La seule division solide et à peu près constante que fournisse dans les

1. Année 1880.

odes de Pindare le développement même des idées est celle qui consiste à distinguer au début des éloges, puis un mythe, puis enfin de nouveaux éloges mêlés parfois de conseils. Cette division-là est bien connue; M. M. attribue à Bœckh l'honneur de l'avoir découverte : la vérité est que nos académiciens français du XVIIIe siècle la connaissaient à merveille. Elle est très certaine et fort bonne à signaler; mais quelle raison, encore une fois, de donner arbitrairement à ces trois parties essentielles d'une ode de Pindare les noms d'ἀρχά, d'ὀμφαλός et de σφραγίς, dont le sens technique est d'ailleurs impossible à déterminer aujourd'hui avec précision?

La seconde théorie de M. M., relative aux mots répétés, ne saurait encourir au même titre le reproche de manquer de *base objective*. A certains égards, elle n'en a que trop; car, autant la théorie précédente était construite en l'air, autant celle-ci tourne au procédé mécanique et extérieur. Mais, en même temps, les indications qui se peuvent tirer de ces mots réputés essentiels se réduisent, quand on y regarde bien, à si peu de chose, qu'elle ne laisse guère moins de place que la précédente à l'arbitraire. Elle est d'ailleurs nouvelle en grande partie, et par là elle mérite quelque attention.

Je commencerai par chicaner M. M. sur un détail : il paraît attacher beaucoup d'importance (p. 36-37) à un vers de la troisième Olympique où Pindare appelle sa poésie ἐπέων θέσιν (v. 8). Il y voit la preuve que Pindare savait choisir ses mots et les mettre en leur place. Que Pindare eût ce talent, personne aujourd'hui n'en doute. Mais l'expression ἐπέων θέσις ne prouve, je crois, rien de pareil. Pindare dit seulement qu'il veut, en l'honneur de Théron, associer à la voix de la phorminx et à celle des flûtes un « enchaînement de paroles ». C'est forcer le sens de l'expression que d'y voir je ne sais quelle allusion à une règle de style proprement dite : il n'y a là qu'une opposition très simple entre la musique et l'art des vers.

Quoi qu'il en soit, si l'argumentation de M. M. est vicieuse, le fait est vrai : le choix et la place des mots sont fort à considérer chez Pindare, comme d'ailleurs chez tous les grands écrivains. Or, continue M. M., il y a, dans presque toutes les odes de Pindare (dans 38 sur 44 [1]), des répétitions de mots très frappantes. Ces mots répétés sont placés dans des strophes différentes, mais à des endroits qui se correspondent par le rythme, et de manière à former le même pied du même vers dans deux strophes symétriques. Rien encore de plus vrai. Le fait n'était même pas inconnu aux devanciers de M. Mezger. J. H. Schmidt, qui l'a, si je ne me trompe, signalé le premier, appelait cela une sorte de *Rime lyrique*, et l'expression est très juste. Ce qui est nouveau, ce sont les conséquences que M. M. tire de là. De ce que certains mots sont répétés dans une ode et mis en lumière par le rythme, M. M. conclut que ces mots,

1. Préface, p. VI.

dominent tout le poëme, qu'ils en résument toute la pensée, qu'ils en éclairent toutes les intentions.

Avant de montrer par quelques exemples quelle est au juste la nature de ces mots si importants, je ne puis m'empêcher de faire une réflexion : c'est que si l'on appliquait le même raisonnement à un poète français, on arriverait à des résultats bien étonnants. Qui donc, par exemple, mieux que Malherbe,

D'un mot mis en sa place *a connu* le pouvoir?

Or tous les vers de Malherbe riment, et la rime, dans un vers français, a pour effet incontestable de mettre en relief le mot qui la renferme. Faut-il conclure de là que, pour bien entendre une ode de Malherbe, le plus sûr soit de détacher tous les mots mis à la rime et de les étudier isolément? J'ai peur que M. M. ne traite Pindare un peu trop de cette façon-là.

Voyons les exemples qu'on nous allègue. Le premier est tiré de la IVe Pythique. C'est sans doute, aux yeux de M. M., un des plus probants qu'il puisse trouver; car c'est dans l'exposition même de sa théorie, et à titre de preuve, qu'il l'invoque. Or voici, dans la IVe Pythique, les mots ainsi répétés par Pindare : aux vers 35 et 96, nous trouvons δεξιτερᾷ et δεξιτερῷ; aux vers 168 et 222, ἐπαινήσαντες et καταίνησάν τε; aux vers 214 et 237, ἴυγγα et ἴυξεν. Et c'est tout. Euphémus a pris la fatale motte de terre dans sa main droite, δεξιτερᾷ; Jason n'a de sandale qu'au pied droit, δεξιτερῷ; Pélias et Jason s'accordent sur le partage de leurs droits, ἐπαινήσαντες; Médée et Jason conviennent de s'épouser, καταίνησάν τε; Médée donne à Jason un philtre, ἴυγγα; Éétès vaincu pousse un gémissement, ἴυξεν. Voilà le fil conducteur qui doit nous empêcher de nous égarer dans l'interprétation du poëme. On a peut-être le droit, à première vue, de ne pas se sentir très rassuré. Le dernier de ces trois couples de mots, en particulier, peut exciter quelque surprise : ἴυγγα et ἴυξεν sonnent bien d'une manière analogue, mais ce sont deux mots fort différents, et qui n'ont rien de commun pour le sens. Il semble que cela dérange un peu la théorie. M. M. n'en convient pas; il entreprend de démontrer que si, au lieu d'un seul mot, nous en avons deux, le sens n'y perd rien, et que le rapprochement des deux mots est lumineux : c'est le *philtre* de Médée qui a été la première cause du *gémissement* d'Éétès. Si telle est l'idée de Pindare, on conviendra qu'il aurait pu la dire plus clairement, même en vers. J'aurais, pour ma part, conclu tout simplement de cet exemple que la similitude du son avait dans la rime lyrique plus d'importance que la similitude du sens.

Je dois ajouter que les deux autres couples de mots précédemment cités ne sont pas de nature à ébranler fortement le scepticisme du lecteur. Quand M. M. nous affirme que l'idée générale de la IVe Pythique est la suivante (p. 39) : *un pouvoir appuyé par les Dieux se maintiendra avec leur aide dans toutes les circonstances*, je ne demande pas mieux que

de le croire (quoique, à vrai dire, la formule me semble donner une traduction bien banale, bien sèche et, en somme, bien insuffisante, des admirables développements de l'ode); mais il m'est impossible de comprendre, même après la démonstration de M. M., par quels miracles de subtilité l'auteur a pu se croire en droit de tirer cette conséquence des mots δεξιτερᾷ et δεξιτερῷ, καταινήσαντες et ἐπαίνησάν τε, ἴυγγα et ἴυξεν. Je conçois que l'oreille des Grecs pût se plaire à des retours de syllabes analogues qui éveillaient dans leur mémoire le ressouvenir et comme l'écho d'un motif poétique un instant ressaisi; c'était une manière de souligner, pour ainsi dire, l'identité du motif musical; mais je ne puis imaginer comment, à vingt, trente ou cinquante vers de distance, ils auraient pu se rappeler avec assez d'exactitude le sens tout différent que des syllabes semblables leur avaient présenté précédemment, pour faire aussitôt les raisonnements subtils dont M. M. nous donne des exemples, et qui sont nécessaires à la justification de son système.

Voici encore un autre exemple.

Sur le sens de la IIe Pythique, M. M. a eu successivement deux opinions. Il a exposé la première dans le *Philologus* (t. XXXV, p. 430-444). Il n'avait pas encore découvert à cette époque sa théorie des mots répétés. Depuis, il est revenu sur son étude primitive à la lumière du principe nouveau, et il a complètement changé d'avis. La raison en est (p. 62 et 64) une certaine coïncidence de σαφές et de σάφα aux vers 25 et 37, δ'ἀρετᾶς κελαδέοντι et δ'ἀρετᾷ κελαδέων aux vers 14 et 62. Or les mots ἀρετᾶς et κελαδέοντι sont séparés par un point, tandis qu'on lit plus bas ἀμφ' ἀρετᾷ κελαδέων dans un même membre de phrase, si bien que la répétition des mêmes mots se réduit à une similitude de sons, et que le sens est tout différent. Qu'importe? Ce sont là sans doute, aux yeux de M. M., des détails insignifiants, car il ne prend même pas la peine de nous en avertir.

Dans plusieurs odes, M. M. n'a pas trouvé cette symétrie exacte des mots essentiels. Qu'on ne croie pas néanmoins que cela l'ait empêché de reconnaître ces mots et de les signaler. Il déclare (p. 40) que la IXe Olympique se résume dans le mot δαίμων, la XIe Néméenne dans ἐλπίς, la IIe Isthmique dans ἀγνώς, bien que ces trois mots ne soient pas répétés tout à fait à la place où ils devraient l'être. Plus d'un lecteur de Pindare, sans doute, apprendra avec étonnement tout ce qu'on peut découvrir dans ἀγνώς, dans ἐλπίς ou dans δαίμων, et sera tenté de répéter à ce propos la réflexion de Philaminte :

> Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.

Si toute cette théorie était juste, il faut avouer que Pindare serait bien plus obscur encore qu'on ne le croit communément; car il n'aurait pas fait seulement des allusions aujourd'hui embarrassantes à des circonstances bien connues de ses contemporains : il aurait écrit intentionnellement en logogriphes et en charades. Même après la tentative de M. M.,

on fera bien, je crois, quand on voudra comprendre une ode de Pindare, de s'attacher surtout à la lire d'ensemble, avec un peu de simplicité et d'abandon, comme on lit un poète, et de ne pas perdre trop de temps à deviner les mystères qui peuvent se cacher dans la ressemblance de σαφές et de σάφα ou d'ἴυξεν et d'ἴυγγα.

Je tiens d'ailleurs, en terminant, à répéter que le commentaire littéral de M. Mezger ne se ressent pas de ses théories aventureuses, et qu'on le consultera presque toujours avec profit. Un autre mérite à signaler dans ce volume, c'est la conscience avec laquelle, à propos de l'interprétation poétique de chaque ode, l'auteur a mentionné ou résumé les travaux de ses devanciers. Grâce à ce soin, les lecteurs mêmes qu'il n'aura pas convaincus lui devront de la reconnaissance pour avoir singulièrement facilité leurs propres recherches ultérieures.

Alfred Croiset.

---

17. — **Friedrich Wilhelm Ritschl.** Ein Beitrag zur Geschichte der Philologie. Von Otto Ribbeck. I[er] Band (mit einem Bildniss Ritschl's). Leipzig, Teubner, 1879. Un vol. in-8°, de vii-348 p. — Prix : 7 mark 20 (9 fr.).

— **Friedrich Ritschl.** Eine wissenschaftliche Biographie. Zweite Ausgabe. Mit dem Supplement : Gedanken über das Studium der classischen Philologie. Von Lucian Müller. Berlin, Calvary, 1878. Un vol. in-12 de xviii-165 p. — Prix : 3 mark (3 fr. 75).

— **Moriz Haupt als academischer Lehrer.** Mit Bemerkungen Haupts zu Homer, den Tragikern, Theokrit, Plautus, Catull, Properz, Horaz, Tacitus, Wolfram von Eschenbach, und einer biographischen Einleitung. Von Christian Belger. Berlin, Weber, 1879. Un vol. in-8°, de xii-340 p. — Prix : 8 mark (10 fr.).

Par ce temps de réformes, il ne sera ni sans intérêt ni sans profit pour ceux de nos professeurs qui ont à cœur le progrès de l'enseignement supérieur en France, de jeter un coup d'œil dans la biographie de Ritschl et de Haupt, ces deux célèbres professeurs et philologues allemands, dont la science porte encore le deuil. La gloire de Ritschl fait pâlir celle de Haupt, qui fut cependant, lui aussi, un esprit éminent. Mais celui-ci n'avait point le don, comme l'autre, d'agir profondément sur les jeunes âmes, de les entraîner en leur communiquant quelque chose de son souffle et de sa puissante initiative. Haupt, possédant un sentiment très juste et très vif de la poésie, admirablement organisé pour pénétrer jusqu'au sens intime et déterminer la valeur de position de chaque mot dans une phrase latine ou grecque, passa à bon droit pour un excellent critique, un fin connaisseur des poètes grecs et latins, comme aussi des auteurs allemands du moyen âge. Il publia, sur la philologie classique et médiévale, de nombreux articles de fond et de critique, et donna, pendant une vingtaine d'années, un enseignement qui se faisait remarquer par la sévérité de la méthode ; il ne laissa pas après lui, comme Ritschl, une brillante école ; il ne produisit aucun de ces ouvrages qui défrichent, en

quelque sorte, un terrain vierge. Ses études, très étendues, servirent surtout à son propre développement. Il répandit, dans ses leçons, des idées saines, en même temps que larges, sur l'étude de la philologie, habitua ses élèves aux procédés d'un travail intelligent et scrupuleux : sans s'être montré un esprit vraiment créateur, ni un initiateur séduisant, il exerça néanmoins, grâce à cette science sobre et solide dont il donnait l'exemple, une salutaire influence sur l'enseignement. N'ayant jamais acquis, même en philologie, qu'une instruction incomplète et ne s'en cachant point, Ritschl se plaisait à concentrer toutes les facultés de son incontestable génie sur des questions déterminées : il leur faisait faire alors des pas de géant en avant. Il attira de nombreux élèves sur ces terrains qu'il préférait; il les animait à la recherche par la beauté des résultats inespérés que ses efforts obtenaient. Le sentiment de la méthode scientifique se dégageait avec force de ces études modèles, et restait gravé pour toujours dans l'esprit des disciples. L'enseignement de la philologie en Allemagne reçut de Ritschl une impulsion dont les heureux effets durent après sa mort et dureront longtemps encore. Si l'on n'oserait plus guère aujourd'hui, chez nos voisins, produire de ces éditions, qui ne consistent guère que dans une retouche arbitraire des vieilles vulgates, sans partir d'un classement des manuscrits par recensions, c'est en grande partie aux deux campagnes si vigoureusement conduites pendant toute leur carrière de professeurs, par Lachmann et par Ritschl, qu'on en est redevable.

On ne s'attend point à ce que je retrace ici la biographie, si abrégée soit elle, de Ritschl et de Haupt. La poésie classique et du moyen âge était, comme on a vu, le domaine propre de Haupt. Ritschl poussa de nombreuses excursions vers différentes régions de l'histoire littéraire et des antiquités de la Grèce et de Rome (lexicographie grecque, la tragédie athénienne, question homérique, bibliothèques d'Alexandrie, critique des Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse, etc.), mais le fort dans lequel il se cantonna le plus souvent, ce fut la latinité archaïque (Plaute, anciennes inscriptions). Je passe de suite à l'analyse rapide et à l'appréciation, au point de vue de l'intérêt qu'elles peuvent offrir en France, des trois publications dont le titre est reproduit en tête de cet article.

Le premier tome de l'ouvrage de M. Ribbeck, un ami et un disciple renommé du grand philologue, présente la biographie de Ritschl depuis sa naissance, en 1806, jusqu'à sa nomination comme professeur ordinaire à l'université de Bonn, en 1839, savoir : enfance et années de collège (1806-1825), années d'université (Leipzig, 1825; Halle, 1826-1829), années d'enseignement à Halle en qualité de *privat-docent* (1829-1833); Breslau, première période, enseignement comme professeur extraordinaire, puis ordinaire, de 1833 à 1836; voyage en Italie (1836-1837); deuxième période d'enseignement à l'université de Breslau (jusqu'à la nomination à Bonn), de 1837 à 1839. A partir de la page

259, la fin du volume est remplie par des pièces justificatives. M. R. apporte une foule de détails précis sur le caractère de Ritschl, sur la société et les amis au milieu desquels il vécut, sur l'emploi de son temps, les embarras pécuniaires qu'il est sans cesse obligé de surmonter pendant toute cette première partie de sa carrière, sur les leçons publiques, privées et au séminaire philologique, sur ses travaux et ses projets de publications. On voit ici naître successivement ces ouvrages appelés à un si éclatant succès; on apprend dans quelles circonstances, sous quelles influences ils ont été écrits; M. R. indique ce qu'ils contiennent de vues ou de faits, et ce qui en constitue le principal mérite. Rien de plus instructif que tout cet ensemble de renseignements. Cette vie de Ritschl est pleine de bons exemples et de quelques autres exemples à ne pas suivre. Tout cela est, en somme, d'une lecture saine et féconde pour de jeunes têtes : on y peut apprendre comment un étudiant travaille et parvient. Ritschl était, avant tout, un être sociable. Musicien passionné, Plaute et la philologie lui laissaient le temps de satisfaire cette légitime passion. A lui s'appliquait le mot de Térence : *Humani nihil a me alienum puto*. D'autre part, M. R., en replaçant ainsi Ritschl au milieu de ses études et de ses relations à Halle et à Breslau, trace un tableau tout réel et animé de la vie universitaire allemande. On apprendra là bien mieux à la connaître que dans la meilleure étude *ex professo* sur une université.

Le voyage en Italie est, à mon sens, un peu trop longuement raconté. M. R. communique, dans cette partie de son livre plus encore que dans le reste, de nombreux extraits de la correspondance de Ritschl, qui a été libéralement mise de toutes parts à sa disposition. De tels extraits nous semblaient tout à l'heure bien intéressants, quand ils mettaient en scène les personnages de ces petites villes d'université, dans le contact de qui Ritschl se développait et se formait. Ces extraits n'étaient pas moins précieux pour suivre les travaux et les plans d'études du jeune philologue. Mais souvent les lettres de Ritschl envoyées d'Italie ne contiennent que des impressions de voyage assez banales. Les difficultés que Ritschl a rencontrées et qu'il a dû tourner pour obtenir ce qu'il désirait dans les bibliothèques de la péninsule, sont les événements ordinaires et vulgaires de la vie du chercheur de documents. En somme, il est arrivé à Ritschl en Italie ce qui arrive à tout le monde, et il ne le raconte pas autrement que tout le monde. Quoi qu'en pensent peut-être M. Ribbeck et quelques admirateurs trop chauds, il est difficile de reconnaître à ces lettres du jeune Ritschl la valeur littéraire d'un voyage de Théophile Gauthier.

Sur la brochure de M. Lucien Müller, je serai bref. Outre le supplément annoncé dans le titre, elle contient encore un *Epimetron* dont il n'est pas question sur la couverture. Dans ces trois parties, il y a beaucoup de réflexions et de vues sur l'enseignement de la philologie en général et l'enseignement philologique de Ritschl en particulier. Les vues

générales que M. M. émet sur la philologie me paraissent le plus souvent justes. J'ajouterais bien que le portrait de Ritschl comme philologue n'offre pas tout le relief qu'on désirerait — si M. M. ne se fâchait pas tout rouge, dès qu'il entend parler de Ritschl par quelqu'un qui n'est pas foncièrement instruit de toutes les questions relatives à Plaute. Du moins, ce que je puis dire sans crainte d'émouvoir M. M., c'est qu'il paraît bien ressortir de ses XVIII et 165 pages que, étant admis qu'un grand homme ne peut être apprécié que par ses pairs, et Lachmann étant mort, il ne doit sans doute rester dans ce siècle qu'un seul latiniste pour savoir ce que valait Ritschl, et ce serait M. Lucien Müller.

J'arrive à l'ouvrage de M. Belger sur Haupt. M. B., disciple du professeur de Berlin pendant les dernières années de sa carrière, n'a pas eu à sa disposition, pour l'étude sur Haupt, d'aussi abondants matériaux que M. Ribbeck pour Ritschl. Il ne s'est pas proposé non plus de faire une biographie détaillée du maître, ni de suivre pas à pas le développement de son esprit, l'éclosion de ses travaux. Il s'est surtout attaché à reproduire et à conserver, en les mettant par écrit, les principales idées que Haupt exposait dans son enseignement de la philologie, les vues sur lesquelles il attirait l'attention de ses élèves. La substance de cet enseignement oral est loin d'être passée tout entière dans les publications, trop rares, du savant professeur. M. B. a cherché à sauver tout ce qu'il pourrait de l'oubli. Il s'est beaucoup servi, pour cela, de ses propres notes, et des cahiers de cours du professeur qui lui ont été communiqués par le gendre de Haupt; il a groupé, autour de ce noyau, des traits recueillis de côté et d'autre dans les *Opuscula* de Haupt publiés par Wilamowitz, et aussi plusieurs recensions critiques du maître qui ne se trouvent pas comprises dans cette collection. La notice biographique de Haupt (p. 1-68) aura son genre d'utilité pour la fixation de quelques faits et de quelques dates, mais n'excite pas, en général, un fort grand intérêt. La première partie, dont voici le titre textuellement : *Allgemeine Voraussetzungen des philologisch-historischen Studiums*, est une sorte d'analyse philosophique des idées générales de Haupt, dont je ne dirai ni bien ni mal : elle m'a été d'une lecture souvent assez pénible. Je reviendrai plus bas sur la seconde partie. La troisième est une sorte de résumé de cours de Haupt sur Homère et autres auteurs, dont la liste figure dans le titre du livre. Il y a là à puiser des renseignements utiles, les uns d'une portée plus ou moins générale, les autres sur le sens ou la critique de certains passages des auteurs en question. La conclusion de l'ouvrage (p. 311-317) est dans le même genre philosophique que la première partie. Suit un Appendice en trois paragraphes, où l'on trouve : 1° l'énumération, semestre par semestre, des auteurs et des matières qui ont fait l'objet des leçons de Haupt, d'abord à Leipzig, puis à Berlin; 2° la liste des comptes-rendus critiques de livres rédigés par Haupt, avec quelques brefs extraits; 3° des poésies de M. Haupt père, etc. Entre la fin de la troisième partie et le morceau intitulé *Conclusion*, on trouve une note

de quelques pages sur « Haupt dans le séminaire philologique » qui serait très bonne à traduire pour le *Bulletin de la société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur*. On y voit comment se tenait Haupt dans ses conférences, comment il interrogeait, etc. On entend, dans le récit fidèle de M. B., la voix sévère et nerveuse de Haupt articulant le mot *Herr* dans *Herr Kritz* (éditeur de Velleius Paterculus) et au contraire le mot *Lachmann* dans *Herr Lachmann*, ce qui était une marque de son admiration pour le second, mais non pas pour le premier.

La seconde partie du livre de M. R. est celle dont la lecture est surtout à recommander aux jeunes étudiants français en philologie. Sous ce titre : *Besondere Voraussetzungen des philologisch-historischen Studiums : Kritik und Exegese*, on y trouve un remarquable exposé, fait d'après Haupt, de la théorie de la critique des textes ; puis un ensemble d'observations, qui ont aussi leur utilité, quoique à un degré moindre, à ce qu'il me semble, sur la façon d'expliquer les auteurs. Après avoir expliqué la place et le rôle de la critique dans l'étude de l'antiquité et montré comment les textes manuscrits s'altérèrent, M. B. s'occupe successivement des méthodes de ce que les Allemands appellent la « critique inférieure » et la « critique supérieure » *(Niedere und höhere Kritik)*. On entend par cette dernière celle qui cherche à faire la part de ce qui est authentique et de ce qui ne l'est pas, par exemple, dans l'Horace ou le Platon traditionnels. Même pour un jeune étudiant possédant déjà à fond le morceau qui est classique en France sur cette matière, je veux dire l'*Exposition des principes de la critique des textes*, formant la Leçon préliminaire des *Exercices critiques* de M. Ed. Tournier [1], le chapitre Haupt-Belger sur la critique n'est cependant pas à négliger. La doctrine est la même, en résumé, de part et d'autre. Mais certains points sur lesquels tantôt l'un, tantôt l'autre des deux exposés passe rapidement, sont, au contraire, traités plus à fond dans l'autre. Il y a rarement, je le répète, double emploi, et chacune de ces deux Leçons vient à propos compléter l'autre.

Ch. G.

---

18. — **T. Livi ab urbe condita libri a vicesimo sexto ad tricesimum.** Recensuit Augustus Luchs. Berlin, Weidmann, 1879. In-8°, CL et 393p. — Prix : 11 mark (13 fr. 75).

Le manuscrit sur lequel s'appuient les livres XXI-XXX de Tite-Live est le *Puteanus*, du VIIe siècle. Jusqu'en ces derniers temps la critique ne reconnaissait pas pour cette partie d'autre autorité; il semblait admis que tous les autres manuscrits de la troisième décade étaient issus du *Puteanus*, et que, s'ils en comblaient quelquefois les lacunes, leurs sup-

---

1. Dans la *Bibliothèque de l'école des Hautes-Études*, fascicule 10e.

pléments devaient être regardés comme apocryphes. C'est ainsi qu'au livre XXVI deux chapitres (41, 18—43, 1), omis par le *Puteanus*, étaient attribués à quelque savant italien du XVIe siècle; Weissenborn et Madvig avaient partagé cette opinion. Mais en 1869 Heerwagen, dans une dissertation sur la provenance de ces deux chapitres, a démontré qu'ils avaient été tirés du *Spirensis*, manuscrit depuis longtemps perdu, dont Rhénanus et Gélénius s'étaient servis pour leurs éditions de 1531 et 1535; et que ce manuscrit, peut-être plus ancien lui-même que le *Puteanus*, dérivait certainement d'un archétype différent. Deux découvertes récentes, le fragment de Munich et le Palimpseste de Turin, étant venues confirmer la thèse de Heerwagen, il était dès lors important de rechercher, au moyen des citations de Rhénanus et de Gélénius, quels étaient parmi les manuscrits inférieurs de la troisième décade ceux qui trahissaient quelque affinité avec le *Spirensis*, et qui pouvaient être aujourd'hui le plus utilement consultés pour corriger les fautes ou combler les lacunes du *Puteanus*.

C'est ce travail qu'a entrepris M. Luchs, et dont il nous donne le résultat dans son édition des livres XXVI-XXX. Ces livres sont les seuls que contînt, selon toute apparence, le manuscrit de Spire [1].

Les manuscrits choisis par M. L. comme reflétant le mieux celui de Spire, soit dans leur texte même, soit seulement dans leurs corrections de seconde main, sont : l'*Harleianus* du XVe siècle, le *Laurentianus* du XIIIe, le *Vaticanus Palatinus* du XVe, le *Florentinus Laurentianus* du XVe, et enfin cinq autres de moindre importance, qui ne sont cités que collectivement, c'est-à-dire lorsqu'ils concordent *(consensus codicum* αβγδε). Pour apprécier dans quelle mesure ces manuscrits peuvent représenter le *Spirensis*, il faut savoir que l'*Harleianus*, celui qui s'en rapproche le plus, n'en dérive cependant, selon M. L., que pour un livre et demi à peine (de XXIX, 3, 15 jusqu'à XXX, 21, 12), le reste étant de même source que le *Puteanus*; que le *Laurentianus*, qui vient en seconde ligne, est tout entier issu du *Puteanus*, et que l'auteur n'y tient compte que des corrections de seconde main, lesquelles, selon lui, paraissent avoir été faites d'après le *Spirensis*. Voilà sur quels fondements repose ce travail, en dehors des notes de Rhénanus et de Gélénius.

Le livre débute par une volumineuse préface latine, qui, malgré la précaution qu'a prise l'auteur de la diviser en chapitres, suppose des lecteurs susceptibles d'une remarquable tension d'esprit; rien de plus pénible que cette lecture à chaque instant entrecoupée de longues citations d'exemples, qui font perdre de vue la suite du raisonnement. Les dé-

---

1. Il est même à peu près certain que le *Spirensis*, qui était mutilé, ne contenait pas ces cinq livres complets; car les notes de Rhénanus ne commencent qu'à XXVI, 30, 9, et s'arrêtent à XXX, 16, 1. Il est vrai que celles de Gélénius vont jusqu'à la fin du livre XXX. Mais leur laconisme ne permet de rien conclure à ce sujet, et d'ailleurs Gélénius, pour cette partie, s'est servi de plusieurs manuscrits, que le plus souvent il ne distingue pas.

monstrations auraient gagné à être dégagées de toutes ces broussailles, et les citations n'auraient pas été moins probantes pour être mises en note au bas des pages. On peut reprocher aussi à cette préface quelques légères contradictions de détail. On lit p. 45 et ailleurs encore : *communem codicum HVRL archetypum ;* qu'est-ce que l'archétype commun de plusieurs manuscrits, dont le premier, ainsi qu'il a été dit p. 34, dérive de deux sources différentes ?

Dans l'édition même, M. L. semble avoir assez souvent oublié que son but était seulement d'amender ou de compléter, à l'aide du *Spirensis*, le texte du *Puteanus*, et que celui-ci ne devait jamais être déserté sans motif sérieux. Nous admettons à la rigueur que dans certains passages (XXVII, 34, 4, où il a écrit *caruerit* au lieu de *careret ;* XXVIII, 5, 6, *portenderentur* au lieu de *portendebantur ;* XXIX, 32, 12, *visus* au lieu de *visa ;* XXX, 30, 4, *prius* au lieu de *plus),* la leçon de P, bien que satisfaisante, ait été sacrifiée à celle de S, qui était affirmée ou du moins assez clairement indiquée par Rhénanus ou Gélénius. Mais, en d'autres endroits, M. L. a rejeté de bonnes leçons de P sans avoir à leur opposer ni l'autorité de S ni même quelquefois celle de ses propres manuscrits. Ainsi XXVI, 41, 15, P : *provincia in dicione populi Romani est* (M. L. *in dicionem,* en dépit même de la grammaire); XXVII, 8, 8, P : flaminio : (M. L. : *flamonio) ;* XXVIII, 36, 13, P : *ad octingenti homines cæsi* (M. L. : *ad octingentos,* contrairement à l'usage de Tite-Live) ; XXIX, 4, 7, P : *Hæc Carthagine parabant agitabantque* (M. L. : *Carthagini) ;* XXIX, 14, 3, P : *porrigi* (M. L. : *porgi).*

En revanche, en d'autres endroits, certaines leçons de P, que le sens ou la langue devait faire écarter, ont été admises. Par exemple XXVI, 41, 2, P : *Admonendos maxime veteres milites, qui tantis superfuerunt cladibus, ratus* (il fallait écrire *superfuerant*, comme les anciennes éditions et Madvig); XXVIII, 2, 5, P : *vixdum in egressos vallo eos Romani pila conjecerunt* (les mss. de M. L. l'autorisaient à préférer *vixdum egressos vallo in eos..) ;* XXVIII, 7, 10, P : *Attalus, omissis rebus atque Ætolico bello, in Asiam trajecit* (en ce passage où Attale est obligé de quitter les Romains pour aller défendre ses propres états, c'est une grave inconséquence de la part de l'auteur de ne pas suivre S et tous ses manuscrits, qui donnent *omissis Romanis rebus) ;* XXX, 21, 6, P : *transitu in Italiam Hannibalis quantum terroris pavorisque esse meminisse* (inexplicable; Madvig au moins a écrit *esset).*

M. L. a été sobre de conjectures personnelles ; et il n'y a pas lieu de le regretter, en voyant celles qu'il a parfois introduites. Ainsi XXVI, 22, 8, où on lit généralement : *tumultu hostili, quo paucos ante menses arserint* (P : *asserint) prope mœnia Romana,* M. L. écrit *quo paucos ante menses scansa sint prope mœnia Romana*. S'il a découvert quelque part le participe *scansus,* assurément ce n'est pas dans Tite-Live. La conjecture *ubi regendi spem incidissent* (XXVII, 49, 2, des éléphants qui retranchent l'espoir !) n'est guère plus tolérable, et Weissenborn avait

trouvé mieux. La forme *condar* (XXVI, 13, 15), qu'il fallait laisser à son auteur Alchefski, et celle de *aperireque* (XXVII, 28, 9), substituée à *aperirique*, font un singulier effet dans le latin de Tite-Live. Ailleurs M. L., quand le mot des manuscrits ne semble pas convenir au sens, le remplace simplement par quelque autre, sans se mettre en peine de la vraisemblance matérielle : c'est ainsi que (XXVI, 26, 6) *editaficta* est remplacé par *ementita*; XXIX, 32, 10, *repleta* par *vulgata*; XXVII, 27, 13, *ordinem* par *memoriam*.

Ces critiques ne portent que sur des détails. Le livre, dans l'ensemble, n'en a pas moins une grande valeur. De bons suppléments du *Spirensis*, cités par Rhénanus, et que l'hostilité seule de Gronove contre ce savant avait fait autrefois suspecter et rejeter (par exemple, XXVI, 31, 2), ont enfin trouvé place dans le texte. L'appareil critique est considérable et prouve l'étude la plus consciencieuse; il ne contient pas seulement les variantes des manuscrits [1], mais encore les diverses corrections et conjectures proposées ou adoptées par les devanciers. M. Luchs a réuni là tous les matériaux d'une excellente édition, et il pourra certainement la donner un jour, s'il veut bien reprendre et améliorer celle qu'il vient de publier.

Al. HARANT.

---

19. — **Die Papias fragmente über Marcus und Matthæus, eingehend exegetisch untersucht und kritisch gewürdigt**, zugleich ein Beitrag zur synoptischen Frage von W. WEIFFENBACH Dr. und Prof. der Theol. Berlin, Verlag von Schleiermacher, in-8°, pag. XII, 135. — Prix : 3 mark (3 fr. 75).

Cette dissertation de M. Weiffenbach est un modèle de discussion exégétique et critique, sur un texte déterminé, pour en élucider tous les termes, en fixer l'interprétation rationnelle et en marquer rigoureusement l'exacte portée. On sait que Papias, évêque de Hiérapolis et contemporain de Polycarpe, avait écrit un commentaire malheureusement perdu sur les discours de Jésus (κυριακῶν λογίων ἐξηγήσεις) dont Eusèbe, dans son histoire ecclésiastique, nous a conservé quelques extraits. Deux de ces fragments fort courts se rapportent à des mémoires évangéliques attribués à Marc, le compagnon et l'interprète de Pierre, et à l'apôtre Matthieu. Depuis une célèbre étude de Schleiermacher insérée dans les *Studien und Kritiken* de l'année 1832, ces deux passages de Papias ont pris une importance capitale dans toutes les recherches critiques sur l'origine et le mode de formation de nos trois premiers évangiles dits synoptiques; mais en même temps, ils ont subi les interprétations les

---

1. Çà et là cependant de petites omissions. Ainsi XXVII, 28, 13, à propos du texte *oppugnabat*, on trouve en note : P[1] *oppugnas*, P[2] *oppugnasset*. Nulle autre indication. Il ne serait pourtant pas sans intérêt de savoir d'où est venu le texte *oppugnabat*, si c'est la leçon de quelque autre manuscrit, ou une simple correction.

plus diverses et parfois les plus contraires, chaque savant les tirant à soi pour y trouver une confirmation de son hypothèse particulière. M. W. les reprend à son tour, mais en philologue encore plus qu'en théologien, pour en déterminer le sens naturel et ne leur faire dire que ce qu'ils renferment. Cette méthode philologique a porté encore ici les fruits qu'elle porte toujours lorsqu'elle est appliquée avec rigueur et sans préjugés. On pourra discuter encore sur la valeur qu'il faut accorder aux dires de Papias et l'usage qu'on en peut faire; mais au moins le sens exact en est désormais fixé d'une façon incontestable. La marche sévère que M. W. a suivie dans son travail justifiera, nous l'espérons, aux yeux de nos lecteurs, le jugement favorable que nous venons d'énoncer.

Après avoir fait connaître l'état actuel de la question, M. W. commence par établir critiquement le texte de Papias ou plutôt celui d'Eusèbe qui nous l'a conservé; il en discute les variantes et surtout la ponctuation qui est ici le point capital. Le texte une fois bien constitué, il se demande quelle place les deux fragments en question occupaient dans l'œuvre de Papias, et à quel contexte ils appartenaient. Ce contexte pourrait nous servir à les bien entendre; malheureusement toutes les données manquent pour le retrouver et notre auteur montre que toutes les hypothèses qu'on a faites sur ce point sont absolument sans valeur. Il prend donc simplement les deux textes tels qu'Eusèbe les a reproduits, après avoir fait observer que les notices qu'ils renferment remontent jusqu'à Jean le presbytre d'Ephèse (sûrement pour Marc, vraisemblablement pour Matthieu) et qu'elles méritent dès lors la plus sérieuse attention de la critique.

Après ces remarques préliminaires, il aborde l'interprétation des deux fragments, précisant le sens de chaque mot, discutant la construction de chaque phrase et de chaque proposition, passant en revue tous les sens possibles pour choisir celui qu'avouent seul la langue et la grammaire. Avec une grande et solide érudition, M. W. a un esprit net et ferme qui le garde des subtilités spécieuses et lui fait tenir toujours la voie sûre du sens simple et naturel. Il est difficile, dans cette partie tout exégétique, de n'être pas de son avis. Il faut reconnaître d'ailleurs que les deux textes de Papias sont, en somme, fort clairs, et que la discussion ne porte guère que sur des nuances, des intentions implicites, en général sur ce que chacun lit entre les lignes, plus que sur les lignes elles-mêmes.

Dans un troisième chapitre, M. W. expose le résultat historique et critique de son interprétation, c'est-à-dire les inductions qu'on peut tirer de ces textes pour la solution du problème littéraire des *Synoptiques*. A ses yeux, il demeure constant que nous possédons dans le passage de Papias sur Marc le dire de Jean, le prêtre d'Ephèse († 100-110) « qui avait vu le Seigneur » et qui nous apprend qu'un disciple de Pierre nommé Marc, avait mis par écrit les souvenirs qu'il avait gardés des prédications et des récits du premier des apôtres; que ces mémoires de Marc, exacts et scrupuleusement fidèles comme témoignage, n'étaient pourtant pas une

narration ordonnée soit chronologiquement soit pragmatiquement de la vie de Jésus, mais un recueil d'anecdotes sans lien intérieur ; qu'enfin ce premier rédacteur n'avait encouru aucun reproche, puisqu'il s'était astreint à reproduire uniquement les matériaux précieux qu'il avait entre les mains. Tout cela ressort, en effet, clairement du passage de Papias sainement interprété. Quant à Matthieu, Papias nous apprend, toujours vraisemblablement d'après le même Jean prêtre d'Ephèse, que cet apôtre avait composé en araméen un recueil de paroles et discours du Christ (λογίων σύνταξις), probablement avec de courts éclaircissements historiques, recueil qui fut longtemps traduit en grec de vive voix ou par écrit de diverses manières, selon la faculté de chacun. Nous voilà donc mis en présence de deux documents primitifs de la plus haute valeur.

Dans quels rapports se trouvent-ils avec nos deux premiers évangiles canoniques ? C'est là une nouvelle question qui sera longtemps encore controversée, mais que M. W. résout encore, à notre avis, de la manière la plus sage. Il établit avec évidence que ces mémoires évangéliques mentionnés par le prêtre Jean d'Ephèse ne sont pas identiques à nos évangiles actuels de saint Marc ou de saint Matthieu. Mais, en même temps, il est clair qu'ils ne peuvent pas leur être absolument étrangers. Il faut bien que la tradition de l'Eglise remontant jusqu'au milieu du second siècle et s'établissant alors sans contestation ait eu quelque raison d'attacher à nos évangiles les noms de Marc ou de Matthieu plutôt que ceux d'autres hommes apostoliques. D'un autre côté, il n'est pas moins remarquable que nous rencontrions dans notre évangile de saint Matthieu, par exemple, des conglomérats de discours, paraboles et sentences de Jésus sans lien organique avec la partie narrative, et dont cette indépendance prouve qu'ils ont auparavant existé par eux-mêmes. De même une étude attentive laisse aisément découvrir dans notre évangile de Marc quelque chose de ces mémoires primitifs, de ce recueil d'anecdotes fait par le compagnon de Pierre. On voit dès lors que les dires de Papias, confirmés par la critique interne des évangiles, nous ouvrent un jour précieux sur la formation de la littérature évangélique et nous donnent quelques jalons pour en déterminer l'évolution historique. Cette littérature, telle que nous l'avons aujourd'hui, est de formation secondaire ou même tertiaire. Derrière elle, nous entrevoyons un assez long travail d'élaboration, une série d'essais, de fragments, de mémoires primitifs successivement traduits, amplifiés, organisés, jusqu'à ce que cet ensemble d'écrits embryonnaires se condense et s'arrête dans le cadre de nos évangiles canoniques qui les ont absorbés et sauvés. Pour expliquer le problème littéraire des *Synoptiques*, on a eu recours tantôt à la tradition orale dont ils seraient l'écho, tantôt à un évangile primitif écrit qui aurait servi de souche à chacun d'eux. Toutes ces hypothèses sont insuffisantes. Il y a eu une série d'écrits primitifs qui n'ont disparu que parce qu'ils ont passé dans les rédactions postérieures. Luc déjà l'affirmait nettement dès les premiers mots de son Prologue (Πολλοὶ ἐπεχείρησαν). Mais on pensait

que cela n'était vrai que pour lui. Il se trouve qu'il en est de même des deux autres. C'est le premier service rendu par les textes de Papias. Ils nous en rendent un autre non moins important. Ils font cesser l'anonymat d'une partie de cette littérature primitive en nous y signalant deux œuvres capitales, les *Mémoires* de Marc et les *Logia* de Matthieu.

Telle est, en gros, la conclusion de M. Weiffenbach à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir, puisqu'elle est venue confirmer une vue historique et critique que nous avons acquise nous-mêmes par voie indépendante depuis plusieurs années et qu'on trouvera résumée dans l'article *Jésus-Christ* de l'*Encyclopédie des sciences religieuses*.

A. Sabatier.

VARIÉTÉS

Note sur la légende indo-européenne de l'androgynisme primitif.

On lit dans le très intéressant article de M. Halévy sur l'ouvrage de M. F. Lenormand, *les Origines de l'histoire (Revue critique* du 13 décembre dernier) : « Est-elle du moins (la croyance à l'androgynisme primitif de l'homme) indo-européenne? Les données fournies par M. L. ne le démontrent point et nous sommes obligé, jusqu'à plus ample informé, d'en faire la propriété exclusive de Platon. »

Sans prendre parti le moins du monde, soit pour la théorie de M. F. Lenormand, soit pour la critique de M. Halévy, je m'étonne que ni l'un ni l'autre n'ait tenu compte du document si important que nous fournit, à cet égard, la *Brhad-âranyaka-upanishad,* I, 4, 3. Cet ouvrage qui, comme on le sait, fait partie sous la littérature védique du cycle des *Brâhmanas*, remonte au moins, dans sa forme actuelle, au ve siècle avant J.-C. et relate des légendes qui, selon toute vraisemblance, avaient cours dans l'Inde dès une époque bien plus reculée. Voici le passage le plus caractéristique, au point de vue qui nous occupe, de celle que je viens de signaler.

« Il (l'*âtman*, l'âme suprême ayant pris forme humaine au commencement des temps) n'éprouvait pas de plaisir; c'est pour cela qu'on n'éprouve pas de plaisir quand on est seul. Il était tel qu'un homme et une femme qui se tiendraient embrassés; il se divisa *(apâtayat)* en deux; c'est de là que naquirent l'époux *(pati)* et l'épouse *(patnî)* [1]. C'était donc comme une moitié ôtée de lui-même. Voilà ce qu'a affirmé Yâj*n*avalkya.

1. Nous avons ici un de ces jeux de mots étymologiques si fréquents dans les *Brâhmanas*.

Ce vide est rempli par la femme [1]. Il s'unit à elle charnellement, et les hommes naquirent [2]. »

Dans une discussion qui roule sur les rapports que peuvent avoir entre elles les légendes sémitiques et indo-européennes de cette nature, celle-ci doit former, je crois, un élément indispensable d'appréciation.

Paul REGNAUD.

Origine d'un symbole publié en copte et traduit du copte en français par M. Révillout.

L'un des textes coptes que M. Révillout rattache au concile de Nicée (325) ou simplement au concile d'Alexandrie (362) [3] débute en ces termes dans la traduction française qu'il en a donnée :

« En conséquence de la foi qui fut tout d'abord établie, nous anathé-
« mathisons la foi de Sabellius qui dit que le même est Père, et Fils et
« Saint-Esprit. Car il s'égare en disant que le Père est le Fils et que le
« Fils est le Père, et pareillement l'Esprit-Saint [4], » etc.

Je suis surpris de constater le premier que ce texte copte est tout simplement la traduction d'un symbole grec attribué à tort par un ms. à Basile le Grand et rédigé, suivant Caspari, entre 428 et 450 : ce qui nous éloignerait singulièrement du concile de Nicée. Voici le texte grec :

« Ἐπακολούθως τῇ προτεταγμενῇ πίστει ἀναθεματίζομεν τὴν τοῦ Σαβελλίου
« πίστιν τὴν λέγουσαν, τὸν αὐτον εἶναι πατέρα καὶ υἱὸν καὶ ἅγιον πνεῦμα· σφάλ-
« λονται γάρ, ὡς ὅτι ὁ πατὴρ αὐτος ἐστιν ὁ υἱός, καὶ ὡς ὅτι ὁ υἱὸς αὐτός ἐστιν ὁ
« πατήρ, ὡσαύτως καὶ τὸ ἅγιον πνεῦμα [5], » etc.

Si on suit la comparaison jusqu'à la fin du morceau, on constate que la dernière partie seule diffère en grec et en copte : l'un des manuscrits coptes est tronqué; l'autre est, dans cette partie, plus développé que le texte grec [6]. Il serait fort intéressant de rechercher l'origine et la cause déterminante des additions finales faites au texte grec. Un érudit auquel j'ai signalé récemment l'original grec du symbole copte publié par M. R. se propose, m'assure-t-il, de faire ces investigations.

La comparaison des passages identiques suggère elle-même quelques observations : — le pluriel σφάλλονται du grec est devenu un singulier

---

1. Le vide qui eut lieu quand l'homme, qui était une moitié de l'*âtman*, fut séparé de la femme, qui en était l'autre moitié. — Explication du commentateur Çamkara.

2. Voir, pour l'ensemble de la légende, mes *Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde*, deuxième partie, p. 7 et sqq.

3. *Journal asiatique*, 7e série, t. Ier, février-mars 1873, pp. 213, 217, 230, note 1.

4. *Ibid.*, p. 232. — Dans le texte de M. Révillout, ce symbole n'est pas détaché du précédent qui est celui de Nicée avec une addition de quelques lignes.

5. Hahn, *Bibliothek der Symbole und Glaubensregeln der alten Kirche*, seconde édit., Breslau, 1877, pp. 233, 234, note 1191.

6. Révillout, tirage à part, p. 32.

dans le ms. copte de M. R. : c'est pourquoi sa traduction française porte : *il s'égare;* mais le ms. copte de Zoega a le pluriel comme le texte grec. Ailleurs, le ms. de Zoega est, au contraire, un peu plus éloigné du grec que celui de M. Révillout. — Le traducteur copte a quelquefois serré le grec de plus près que n'a fait M. R. pour le texte copte. Ainsi je lis dans la traduction française de M. R. : « Car le Père, nous « le reconnaissons comme Père, et le Fils comme Fils, et l'Esprit-Saint « comme Esprit Saint, *bien que les trois n'aient qu'*une seule royauté, « une seule essence. » Le grec porte simplement :

« Πατέρα γὰρ οἴδαμεν πατέρα, υἱὸν υἱόν, πνεῦμα ἅγιον τὸ πνεῦμα αὐτό, ἅγιον, « μίαν βασιλείαν, μίαν οὐσίαν, μίαν θεότητα. » La liaison *bien que*.... qui, comme on le voit, n'existe pas dans le grec, ne se trouve pas non plus dans le texte copte [1].

Le symbole de Nicée précède dans les deux mss. étudiés par Caspari le texte dont nous nous occupons : il en est de même dans les mss. coptes; ce qui rend la ressemblance plus frappante et l'origine, s'il est possible, plus certaine encore.

La publication de Caspari date de 1869 [2].

Paul VIOLLET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Récemment s'est fondée à Lyon, sous le nom d'Académie des lettres, sciences et beaux-arts de la Province, une Société qui a pour but de permettre aux écrivains de la province d'éditer leurs œuvres et de s'en assurer le monopole. Cette Société est sur le point d'acquérir une imprimerie, elle aura des concours et créera une caisse de prévoyance.

— M. Robert de LASTEYRIE, archiviste-paléographe, membre de la section d'archéologie du comité de travaux historiques, est nommé professeur d'archéologie du moyen âge à l'Ecole des Chartes, en remplacement de M. Quicherat, qui conserve ses fonctions de directeur de cette école.

— Le jeudi 13 janvier l'Académie française a statué sur les candidatures à présenter au Ministre de l'instruction publique pour la chaire de littérature française moderne au Collège de France. Elle a élu en première ligne M. Em. DESCHANEL, par 17 voix sur 28 votants, au premier tour de scrutin et sans discussion. Ces voix sont, dit-on, celles de MM. Victor Hugo, Renan, Al. Dumas, Augier, Lemoinne, J. Simon, Taine, H. Martin, Legouvé, Boissier, Mignet, Mézières, O. Feuillet, Cuvillier-Fleury, Ch. Blanc, X. Marmier, C. Doucet; M. Littré était absent. En second lieu, après trois tours de scrutin, MM. Merlet et Paul Stapfer ont été choisis *ex æquo*.

---

1. Je ne sais pas le copte; et quand j'invoque ainsi le texte copte, je m'appuie sur les indications qui m'ont été données avec la plus parfaite obligeance par un coptisant.

2. Caspari, *Ungedruckte, unbeachtete und wenig beachtete Quellen zur Geschichte des Taufsymbols und der Glaubensregel*, t. II. Christiana, 1869, p. 4 et suiv. — Sur la date du document, voyez pp. 27-30.

— M. Aug. Cartault, ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, professeur de rhétorique au lycée Charlemagne, a soutenu le lundi 17 janvier, devant la Faculté des lettres de Paris, en Sorbonne, les thèses suivantes pour le doctorat ès lettres : thèse latine, *de causa Harpalica;* thèse française, *la trière athenienne.*

— Le n° 6 (novembre-décembre 1880) de la *Revue de l'histoire des religions* renferme une étude, de M. Ignace Goldziher, sur *le culte des saints chez les musulmans*, un bulletin critique de la mythologie latine par M. A. Bouché-Leclercq et un bulletin critique du boudhisme extra-indien, par M. Léon Feer.

ALLEMAGNE. — M. Wilhelm Fielitz, professeur au gymnase de Wittenberg, a publié à l'usage des classes des gymnases et autant pour le plaisir que pour l'instruction des *Primaner* un choix, fait avec goût, des lettres de la jeunesse de Gœthe. (*Jugendbriefe Gœthe's, ausgewæhlt u. erlæutert.* Berlin, Weidmann. 1880. In-8°, xii et 307 p. 3 mark 60) Ces lettres ont je ne sais quoi de vif et d'étincelant qui plaira aux élèves ; elles sont écrites avec une fougue juvénile et une verve entraînante; Gœthe y exprime ses pensées sur lui-même et sur les autres dans un style cavalier, il est vrai, et parfois incorrect et rude, mais plein de santé, de force et d'éclat. D'ailleurs, ces lettres, dont M. Fielitz a supprimé toutes les expressions un peu libres, ne contiennent rien que de généreux et d'élevé : Gœthe s'y montre comme le plus chaud, le plus chevaleresque et le plus dévoué des amis, comme un homme franc, sincère, ennemi du mensonge, aspirant par un effort de tous les jours à la perfection de son esprit; en les lisant, on se rappelle ce mot profondément juste d'un de ses correspondants, Lavater, que Gœthe avait à la fois du cœur et du génie : *Genie mit Herz*. Ces lettres se divisent en trois parties : I. *Francfort, Leipzig, Strasbourg* (p. 1-72); II. *Francfort et Wetzlar* (p. 73-210); III. *Weimar* (p. 211-295): la première est celle que Gœthe écrivit en 1764 à Buri pour être admis dans la *société arcadienne* ; la dernière, une lettre adressée à Kraft à la date où fut composé le poème d'Ilmenau : toutes les lettres les plus importantes et les plus remarquables de la *Sturm-und Drangperiode* de Gœthe sont renfermées dans cet excellent recueil L'appendice (p. 293-300) contient quelques extraits du *Journal* que Gœthe tenait à Weimar. M. Fielitz a joint, en outre, à son volume une liste alphabétique des personnages qui y sont mentionnés; quelques notes, très brèves, donnent au bas des pages les renseignements indispensables; nous y relevons une légère erreur : p. 109, le doyen de Saint-Patrick est, non pas un personnage de Swift, mais Swift lui-même, et Gœthe avait surnommé Herder le *Dechant*, non seulement parce que Herder mettait Swift au-dessus de tous les écrivains étrangers contemporains, mais parce qu'il avait l'esprit amer et mordant du doyen de Saint-Patrick. M. Fielitz a bien fait, puisqu'il s'adresse aux élèves et au grand public, de « moderniser » complètement l'orthographe et la ponctuation ; mais il n'aurait pas dû imprimer les lettres de Gœthe et les résumés qui relient ces lettres les unes aux autres, avec les mêmes caractères.

ANGLETERRE. — Nos lecteurs se souviennent encore de l'article consacré par un de nos collaborateurs à M. Charles Edward Appleton, directeur de l'*Academy*, qui, au commencement de 1871, fit remettre par le P. Hyacinthe à M. Paul Meyer une somme de 10,000 francs destinée à être distribuée, partie en dons, partie en prêts, entre les érudits et littérateurs que nos malheurs avaient mis dans une situation embarrassée (cf. *Revue critique*, 1879, n° 11, p. 213). Il vient de paraître à Londres, chez Trübner, un volume renfermant la biographie d'Appleton et quelques-uns de ses écrits. Ce volume, intitulé *Dr. Appleton, his life and literary relics*, est publié par MM. John H. Appleton et A. H. Sayce. Il comprend : 1° un ouvrage non terminé d'Appleton sur le moi, *What is the ego* (p. 131-243), et divisé en trois chapitres : I. *Strauss as a theologian* ; II. *A plea for metaphysic*, 1 ; III. *A plea for meta-*

physic, 2. — 2° un article publié en janvier 1876 dans la *Fortnightly Review* et intitulé *American offerts after international copyright* (p. 245-280); 3° deux essais théologiques, *Atheism* (p. 281-310) et *Doubt* (p. 311-326); — 4° des fragments sur divers sujets philosophiques, historiques, politiques, etc. (p. 327-350). La biographie d'Appleton qui a été mise en tête du volume (p. 3-107) comprend les chapitres suivants (nous laissons les titres en anglais) : *Home and school life at Reading. — Dr. Appleton's career at Oxford. — Experiences of a german university. — A tour in Italy. — Academical reform. — Examination before Lord Salisbury's commission on tests. — The « endowment of research ». — The foundation and early history of the* Academy. — *A visit to America. — Impressions of american life and scenery. — Intercourse with american men of mark. — International copyright. — Literary work in London. — A visit to Egypt and the Levant. — A second visit to Egypt and death at Luxor*. Cette biographie contient des « contributions » de plusieurs amis d'Appleton et de nombreux extraits de ses lettres, de ses impressions de voyage, etc. Elle est suivie d'une introduction, écrite par M. Sayce et renfermant des fragments d'un essai inachevé d'Appleton « *on Development* ». L'ouvrage forme un volume de la « *english and foreign philosophical library* ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 janvier 1881.

L'Académie procède à l'élection des membres des commissions chargées d'examiner les ouvrages envoyés au concours pour les divers prix. Ces commissions sont ainsi composées :

Prix ordinaire de 1878, concours prorogé à l'année 1881 *(Traiter un point quelconque de l'histoire de la civilisation sous le khalifat)* : MM. Renan, Defrémery, Barbier de Meynard, Schefer.

Prix ordinaire de 1881 *(Étude grammaticale et lexicographique de la latinité de saint Jérôme)* : MM. Egger, Adolphe Régnier, Quicherat, Thurot.

Prix de numismatique Allier de Hauteroche, pour les ouvrages de numismatique ancienne : MM. de Longpérier, Waddington, de Vogüé, Robert.

Prix Louis Fould, pour l'histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès : MM. de Longpérier, Heuzey, Perrot, auxquels seront adjoints un membre de l'Académie des sciences et un membre de l'Académie des beaux-arts.

Prix La Fons-Mélicocq, pour le meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris) : MM. Delisle, Hauréau, Desnoyers, Deloche.

Prix Brunet *(Bibliographie raisonnée des documents, manuscrits ou imprimés, relatifs à l'histoire d'une province ou d'une circonscription)* : MM. Delisle, Desnoyers, Nisard, Baudry.

Prix Stanislas Julien, pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine : MM. Adolphe Regnier, Maury, d'Hervey de Saint-Denys, Schefer.

Prix Delalande-Guérineau *(ouvrages manuscrits ou imprimés ayant pour objet la langue française, grammaires, lexiques, éditions, etc., à une époque antérieure au XVIe siècle)* : MM. Adolphe Regnier, Guessard, Bréal, Gaston Paris.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : H. WALLON, *Histoire du tribunal révolutionnaire de Paris*, t. II; — *par M. Ch. Robert*, de la part de l'auteur : R. MOWAT, *Trésor de Monaco, notice d'un médaillon inédit de Gallien et de huit monnaies romaines en or* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XI).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 31 Janvier — 1881

20. — **Geschichte des alten Ægyptens** von Dr Johannes Dümichen, Professeur à l'Université de Strasbourg (mit Illustrationen und Karten), dans l'*Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen* de Oncken; in-8°, Berlin, G. Grote, 1 Abtheilung (p. 1-80, 2 cartes et 5 gravures détachées et fac-similé) 1878; 25 Abtheilung (p. 81-192, plus 3 cartes et 18 plans et fac-similé) 1880.

En annonçant, il y a deux ans, dans la *Revue*, l'apparition d'une *Histoire universelle*, publiée sous la direction de M. Oncken, j'avais promis au lecteur d'attendre, pour rendre compte de l'ouvrage de Dümichen, qu'il fût entièrement terminé. Le développement inattendu qu'il prend me force, à mon grand contentement, de revenir sur cette promesse : au lieu du volume unique que semblait annoncer le titre, nous aurons très probablement plusieurs volumes, et plusieurs volumes excellents, si tous les fascicules à venir renferment autant de choses intéressantes que les fascicules connus jusqu'à ce jour.

Au début de son travail, M. D. a placé une description géographique de la vallée du Nil : il suit pas à pas le cours du fleuve et mêle à la peinture des lieux des recherches étendues sur la topographie antique du pays. Son voyage l'a mené d'Eléphantina à Beni-Hanan, à travers la partie du pays la plus riche en monuments du Nouvel-Empire, et le lecteur trouve dans les plans, dans les cartes, dans les gravures fort exactes qui accompagnent le texte, le moyen de contrôler presque *de visu* la plupart des assertions de son guide. Le seul reproche qu'on pourrait adresser à l'auteur, c'est de prodiguer un peu les caractères hiéroglyphiques dans un livre adressé au grand public. Les égyptologues ne se plaindront pas de voir l'exposition interrompue souvent par la discussion d'une phrase importante ou difficile : mais l'entrée en bon ordre d'une soixantaine d'hiéroglyphes au milieu de l'écriture gothique est de nature à distraire le lecteur ordinaire. Il me semble qu'en rejetant toujours en note les textes égyptiens, M. D. aurait satisfait les exigences légitimes de la science sans risquer d'effrayer tout ce qui n'est pas égyptologue de métier. A cela près, le livre est d'une lecture facile et même attachante, en dépit de l'aridité du sujet. M. D. a résumé dans ces quelques pages les conclusions auxquelles l'ont conduit quinze années d'é-

tudes faites en partie sur les lieux. La plupart des textes qu'il cite et dont il s'appuie pour justifier ses déductions, il les a copiés lui-même une première fois en Egypte, une seconde fois en Europe, lorsqu'il les a publiés par les procédés autographiques : il les a ensuite étudiés patiemment, en s'aidant pour ses propres travaux des travaux de nos confrères, et n'a livré à l'impression le résultat de ses recherches qu'après leur avoir donné une forme parfois un peu tendue, mais toujours soignée et claire. Pour la première fois depuis que M. Harris publia les premières listes géographiques extraites des temples égyptiens, on aura une géographie véritable de l'Egypte. Je n'entends diminuer en rien la valeur des travaux géographiques de M. Brugsch : ce qu'il a fait est inestimable, mais pour l'égyptologue seulement. Ses *Historische Inschriften*, son *Dictionnaire géographique*, renferment une masse de documents vraiment effrayante et feront l'admiration par la sagacité merveilleuse et la puissance de travail dont ils témoignent : mais la mise en œuvre y est nulle. M. Brugsch a jeté pêle-mêle les matériaux d'une géographie, sans se donner la peine de rien coordonner, sans même éviter de se contredire à quelques pages de distance. M. D. a essayé de faire revivre à nos yeux l'aspect de l'ancienne Egypte : son œuvre complète celle de M. Brugsch et rend accessible à tout le monde un domaine où les égyptologues eux-mêmes avaient quelque peine à bien s'orienter.

On ne saurait trop louer le soin avec lequel M. D. a donné la bibliographie de son sujet et la manière courtoise dont il parle des égyptologues et de leurs travaux. Quand on lit l'Histoire d'Egypte de M. Brugsch, il semble que M. Brugsch ait tout découvert par lui-même : si le nom de quelque savant intervient par hasard, c'est presque toujours lorsque M. Brugsch relève une erreur réelle ou supposée. Le procédé, outre qu'il manque de justice, a l'inconvénient de mettre le public en défiance : on finit par se dire qu'un homme ne saurait à lui seul manier tant de documents sans se tromper au moins quelquefois, et l'on n'accepte plus les résultats annoncés que sous bénéfice d'inventaire. M. D., en renvoyant à tous les travaux entrepris dans ces derniers temps et en lui montrant par là que chacun des points de son récit a été, de la part de savants consciencieux, l'objet d'études minutieuses, rassure son lecteur sur l'authenticité des faits qu'il expose.

J'ai relevé çà et là un certain nombre de traits qui m'ont paru prêter matière à controverse : ce sont là toutefois des matières trop spéciales pour être débattues ailleurs que dans une Revue d'égyptologie. Je me bornerai à relever deux détails à propos d'Abydos. Le passage de Plutarque, où il est dit que les Egyptiens de rang se faisaient enterrer dans cette ville à côté du tombeau d'Osiris n'est pas confirmé par les monuments : les seuls tombeaux trouvés jusqu'à présent à Abydos sont ceux des gens d'Abydos. Mais l'auteur dont s'est inspiré Plutarque devait connaître cette fiction perpétuelle en Egypte, d'après laquelle l'âme, pour passer dans l'autre monde, devait se rendre à Abydos et de là à une *fente*

pratiquée dans l'Occident et qui donnait accès dans l'autre monde. De là ce *voyage du mort vers Abydos* qu'on voit représenté ou décrit si fréquemment dans les tombeaux, voyage fictif, puisque la momie du mort reposait non pas à Abydos, mais à Memphis et à Thèbes. Toutefois la famille, après la mort de son chef, ou chaque Egyptien de son vivant pouvait déposer à l'*escalier d'Osiris* une stèle qui représentait le tombeau érigé ailleurs et que la formule inscrite identifie complètement avec le tombeau même[1]. En second lieu, M. D. se demande où était le tombeau d'Osiris et propose de le chercher derrière le grand temple de Séti Ier. La formule des stèles affirme qu'elles étaient, comme je l'ai déjà dit, déposées à l'*escalier du dieu grand :* l'endroit où on les a trouvées et que M. Mariette indique fort exactement dans la préface du tome second de son *Abydos* marque évidemment l'emplacement de cet escalier. Si maintenant l'on recherche ce qu'était cet escalier et qu'on se souvienne qu'à Dendérah, le petit temple consacré à Osiris, l'endroit où était vénéré celui de ses membres que la tradition attribuait à la ville, son *tombeau local,* était érigé sur le toit du grand temple, on en est amené à se demander si l'escalier sur lequel on consacrait les stèles n'était pas l'escalier qui conduisait à la terrasse et si, par conséquent, le tombeau d'Osiris n'aurait pas été à Abydos, comme à Dendérah, situé sur le toit du temple. Cela expliquerait comment M. Mariette a vainement cherché à la surface du sol un édifice qui répondit à ce tombeau : le tombeau réel aurait été entraîné par la chute du toit, et ses débris convertis en *sebakh* ou en chaux, comme presque tout le sanctuaire d'Osiris.

En résumé, je ne puis souhaiter qu'une chose : c'est que M. Dümichen ne nous fasse pas attendre trop longtemps la fin de son Histoire.

G. Maspero.

---

21. — **De Lycurgo Atheniensi pecuniarum publicarum administratore.** Thèse pour le doctorat par M. Karl Droege. Minden, 1880. Un vol. in-8° de 45 pages.

M. Droege s'attaque au décret rédigé par Stratocles en l'honneur de l'orateur Lycurgue, décret dont on trouve une copie à la fin des *Vies des dix orateurs* par le Pseudo-Plutarque. Cette copie, comme on sait, n'est pas textuelle dans toutes ses parties. On a découvert, il y a plusieurs années, à Athènes, deux fragments d'une des stèles de marbre sur lesquelles le décret en question avait été gravé, après qu'il eut été voté dans l'assemblée du peuple : or, la comparaison de ces portions de texte authentique avec le texte des manuscrits montre que les considérants sont

1. Cf. la variante : « Ah ! *cette stèle* que je me suis faite à Abydos ! » avec la variante : « Ah ! ce tombeau que je me suis fait à Abydos » dans la formule des stèles de la XIIe dynastie.

assez fortement résumés dans la copie manuscrite, pour ne pas parler de quelques autres altérations, plus légères, et qui partent, non pas cette fois du compilateur, mais des copistes. M. D. étudie spécialement les lignes suivantes du décret, lesquelles ne sont pas comprises dans la partie retrouvée sur marbre : Καὶ γενόμενος (Λυκοῦργος) τῆς κοινῆς προσόδου ταμίας τῇ πόλει ἐπὶ τρεῖς πενταετηρίδας καὶ διανείμας ἐκ τῆς κοινῆς προσόδου μύρια καὶ ὀκτακισχίλια καὶ ἐνακόσια τάλαντα κτλ. L'expression ταμίας τῆς κοινῆς προσόδου ne lui va point. Il considère que ces trois pentaétérides (ou intervalles de *quatre* ans) ne sont pas supportables. L'expression διανείμας lui paraît inusitée; la répétition ἐκ τῆς κοινῆς προσόδου, vicieuse; et le chiffre 18900, une erreur pour 18650. Rien d'autre ne le dérange dans le décret : il se contente de mépriser le passage qu'on vient de reproduire, en l'accusant d'être perpétuellement interpolé. Il ne tient aucun compte des renseignements qui y sont contenus, alors qu'il essaie de tracer une esquisse de l'administration financière de Lycurgue. Se fier à sa propre inspiration et se passer de preuves solides, c'est une méthode dangereuse. La dissertation de M. D. nous paraît tout à fait manquée.

Peut-être la vie de Lycurgue qu'on lit chez Photius dérive-t-elle uniquement, comme le veut M. D., de celle du Pseudo-Plutarque; mais les arguments apportés à l'appui de cette opinion ne sont pas non plus de nature à produire la conviction.

Sur certains points particuliers, M. D. nous semble avoir vu juste. Il a bien montré, par exemple, que la vie du Pseudo-Plutarque contient des emprunts au décret de Stratocles. Resterait à savoir si ces emprunts sont dus à un interpolateur, comme le soutient M. D., ou s'ils remontent jusqu'à l'auteur ou compilateur de ladite vie, question qui mériterait d'être examinée. En tout cas, à la p. 841 B, M. Droege a sans doute bien expliqué l'origine du nombre de 14,000 talents (chiffre rond, pour 14.400, soit le produit de douze années à 1,200 talents par an); mais l'autre nombre, μυρίων ὀκτακισχιλίων ἑξακοσίων πεντήκοντα, pourrait être, ce dont on ne s'est point avisé, le résultat d'une faute ordinaire de copie, commise par la personne qui puisait dans le décret pour enrichir la *Vie* : son œil, après avoir lu ὀκτακισχίλια, au lieu de rester fixé sur le mot suivant, savoir sur ἐνακόσια, s'est porté deux ou trois lignes plus bas, sur ἑξακόσια πεντήκοντα. — Quant à διακόσια, au § V de la *Vie*, c'est, non point comme l'expliquait Bœckh, 200 pour 600 en chiffres *attiques*, mais bien plutôt ἑξ lu δι dans un manuscrit en minuscule, confusion courante; ce serait donc un simple lapsus dans l'ancêtre commun des manuscrits des *Vies des dix orateurs*.

Ch. G.

---

22. — **Clément Marot et le psautier huguenot.** Etude historique, littéraire, musicale et bibliographique, contenant les mélodies primitives des psaumes et des spécimens d'harmonie de Clément Jannequin, Bourgeois, J. Louis, Jambe-de-Fer, Goudimel, Crassot, Sureau, Servin, Roland de Lattre, Claudin Le Jeune, Mareschall, Sweelinck, Stobée, etc., par O. Douen. Paris, imprimerie nationale, 1878-79. 2 vol. gr. in-8° de XII-746 et VI-715 p.

I

Ce livre, l'un des plus considérables qu'ait produits depuis longtemps la littérature historique du protestantisme français, a eu des commencements modestes, sur lesquels M. Douen donne, dans sa préface, d'intéressants détails. Désireux, il y a une dizaine d'années, de remettre en usage, pour une société de chant sacré, une harmonie des psaumes qui fût contemporaine des mélodies, l'auteur s'était mis en quête d'un Goudimel, et, n'en trouvant point dans les bibliothèques de Paris, il dut aller le chercher à Bruxelles. Les mêmes difficultés se présentèrent pour d'autres harmonistes anciens, et ce fut pas à pas qu'il avança dans la voie des investigations et des trouvailles. Lorsque les travaux de ses devanciers (Jérémie de Pours, 1666; Léonard Baulacre, 1745; Pierre Dangirard, 1768; C.-J. Riggenbach, 1870), qu'il n'avait pas consultés jusque-là, lui tombèrent sous les yeux, il constata qu'il les avait dépassés sur plusieurs points et résolut de parcourir entièrement le cadre qu'il s'était tracé. Le livre de M. Félix Bovet (*Hist. du psautier des églises réformées,* 1872), qui parut sur ces entrefaites, ne pouvait point l'arrêter davantage, car cet ouvrage, d'ailleurs excellent, n'aborde point la partie musicale, et traite surtout des transformations du psautier, des revisions qu'il a subies et des traductions incessantes qu'on en a faites.

Puis une réflexion, que M. D. devait nécessairement prévoir chez ses lecteurs, venait de l'obliger à étendre son plan primitif. Comment ce psautier huguenot, qu'on a traduit en vingt-deux langues (trente fois en hollandais, presque aussi souvent en allemand) et qui a exercé dans l'Église réformée une immense et universelle influence, comment ce petit livre, dont les strophes étaient dans la bouche des innombrables martyrs du XVI° siècle, au moment où ils gravissaient les marches du bûcher, a-t-il pu avoir pour premier auteur un poète de cour, un homme frivole et léger, connu par son indifférence religieuse et ses mœurs libertines?

Pour résoudre cette question, M. D. a consacré à la vie du poète une portion notable de son premier volume (ch. II-IX, XIII-XV) en éclairant ses recherches par d'abondantes citations des œuvres de Marot, qui constituent la principale source de sa biographie. Cette étude l'a amené à des conclusions très opposées à celles qui ont cours généralement.

D'après l'opinion commune, Marot, d'abord « protestant par bon ton et par malice, le resta par honneur, quand vinrent les jours d'épreuve; il n'avait rien d'un sectaire ». (Saint-Marc Girardin.) « Ame impressionnable et légère, il traversa la Réforme comme une aventure de plus dans les vicissitudes de sa vie ». (Jules Bonnet.) Déjà, Th. de Bèze, dont les

renseignements doivent provenir de personnages qui avaient connu le poète à Genève (1543), disait de lui (1580) « qu'ayant été toujours nourri en une très mauvaise école, il ne pouvait assujettir sa vie à la réformation de l'Évangile ».

Mais pour M. D., que MM. Haag avaient en partie devancé, c'est là une légende qui doit désormais disparaître : Marot a été « outrageusement calomnié » ; il n'est mort en exil que pour avoir « sacrifié à la Réforme sa famille et sa patrie » ; s'il a eu une jeunesse dissipée, rien n'établit que, plus tard[1] et devenu protestant, il ait continué ses fredaines galantes, le langage licencieux dont il use n'étant d'ailleurs que celui de son siècle.

A l'appui de ses affirmations, M. D. a cité beaucoup de fragments des poésies religieuses de Marot, que ses biographes n'ont pas assez étudiées. Il importe de signaler ici les principales d'entre elles. C'est ainsi que, selon M. D., la ballade 12 et l'épître 4 (en prose), composées l'une et l'autre en 1521, attestent que, dès ce moment, « Marot [né vers 1497] était devenu l'un des premiers disciples de la Réforme », tout en persistant encore dans quelques-unes des pratiques romaines. En 1525, il écrit le célèbre rondeau 66, qui fut cause de son premier emprisonnement (février 1526), et qui est intitulé : *De l'inconstance d'Isabeau.* » C'est celui dans lequel on a quelquefois voulu voir une allusion à Diane de Poitiers, qui, pour se venger, aurait dénoncé l'hérétique à l'inquisition ; mais, d'après M. D., le secret de cette pièce, pénétré par la Sorbonne, est tout entier dans le sens allégorique du mot *Ysabeau.* « Les Septante, dit-il, ont traduit par *Élisabeth* le nom d'*Elicheba*, qui signifie : celui qui jure ou fait serment par le nom de Dieu, en d'autres termes l'adorateur de Dieu. Ysabeau désigne donc l'adoratrice de Dieu, c'est-à-dire l'Église. La maîtresse inconstante et vicieuse que délaisse le poète, c'est l'Église romaine, qu'il abandonne, parce qu'il n'en peut plus cacher les défauts et l'infidélité ». Pour étayer « cette belle et importante découverte », due à M. Morley (*Clement Marot and other studies*, 1871), M. D. cite l'exemple des nombreux lettrés qui, dans tous les temps et plus spécialement au XVI[e] siècle, ont déguisé leur véritable nom au moyen de traductions, d'anagrammes et de pseudonymes, employé dans leurs ouvrages des termes satiriques plus ou moins transparents (*Mère sotte* = l'Église romaine), ou donné à leurs personnages imaginaires des appellations empruntées au rôle qu'ils leur faisaient jouer (*Grandgousier*, le baron *de Fæneste*, etc.). A coup sûr, l'hypothèse est ingénieuse, mais peut-être faut-il, en pareille matière, se défier de ce qui est trop ingénieux. Dans l'état actuel de nos connaissances, et sous réserve des informations nouvelles que l'avenir peut amener, les analogies invoquées par M. D. me paraissent insuffisantes pour donner une base solide à une

---

1. A ce propos, on aurait désiré savoir ce que M. D. pense de l'épigramme qui, dans les œuvres de Marot, porte le n° 195.

conjecture aussi fragile, sans compter qu'il faudrait expliquer le titre de l'épigramme 129 et le texte de l'épigramme 130, que M. D. s'abstient de citer, — dire pourquoi Anne [1], *plus noble et mieux famée,* succède à Ysabeau dans le cœur du poète, — indiquer enfin pour quel motif, dans d'autres pièces de Marot, Ysabeau représente cette fois « la véritable adoratrice, l'Église amie des lumières, que Rome veut étouffer » (p. 73, 254).

Mais poursuivons. Dans la complainte sur la mort de Robertet († 29 nov. 1527), Marot, d'après son nouveau biographe, « répudie définitivement l'Église romaine et professe de plus en plus nettement les doctrines capitales de la Réforme ». Peu après le carême de 1533, pendant lequel François Ier avait entendu prêcher à Saint-Eustache le curé Lecoq, qui inclinait vers les idées nouvelles, le poète écrivit pour le roi le *Sermon du bon pasteur et du mauvais*, « véritable résumé du Nouveau Testament », où il expose « les points capitaux de l'enseignement de saint Paul ». Après l'affaire des Placards (oct. 1534), Marot figure le septième sur la liste des protestants fugitifs qui, le 25 janvier 1535, furent sommés d'avoir à revenir dans la capitale pour comparaître en personne devant leurs juges : son nom suit immédiatement ceux de six prédicateurs évangéliques. De Ferrare, il écrit une longue épître au roi pour lui expliquer les motifs de son exil volontaire. S'il y renouvelle pour la troisième fois la déclaration de n'être point « luthériste », c'est qu'il veut être seulement un disciple du Christ : sa profession de foi est d'ailleurs purement huguenote et il va jusqu'à former le vœu que s'il doit un jour être brûlé, ce soit « pour Dieu et sa parole ». Aussi l'abjuration qu'il aurait faite à son retour (Lyon, fin 1536) doit être regardée comme une invention du pamphlétaire Sagon : celui-ci est le seul à en parler et son témoignage n'a que fort peu de poids.

Rentré en faveur auprès de François Ier, Marot achève ses Psaumes et les publie au commencement de 1542. Dans cette traduction versifiée, M. D. voit « un acte de protestantisme et de foi, l'œuvre sérieuse, aimée, consciente et réfléchie d'un homme religieux, du poète de la Réforme. » Quelques mois plus tard, le roi, qui oscillait sans cesse entre les théologiens de la Sorbonne et les humanistes du Collège de France, entre l'inquisition et la tolérance, signe un édit sévère contre les hérétiques. Obligé d'abandonner de nouveau la cour, Marot passe un an à Genève, puis se rend en Savoie, et c'est à Chambéry, sans doute, qu'il écrit « Le riche en pauvreté, joyeux en affliction et content en souffrance », morceau dans lequel il célèbre, sur le ton d'une homélie, l'austère saveur de l'épreuve. Les mêmes sentiments se font jour dans *Le*

1. Dans le système de M. D., on pourrait, par analogie, dire que *Anne (Hanna* en hébreu = agrément, grâce) doit représenter l'Église réformée et cette explication s'adapterait aussi au nom d'*Anne* (= ânesse, selon M. D.) *Philetime,* dans l'épître 56. — Voy. plus loin.

Baladin, où il oppose Christine, c'est-à-dire l'Église réformée, à Simonne, l'Église romaine : cette pièce demeura inachevée par suite de l'excursion qu'il fit en Italie et où il trouva la mort (Turin, vers août 1544).

La thèse de M. D., qui se représente à chacune des phases de l'existence de Marot, ralliera-t-elle tous les suffrages ? Il est permis d'en douter. On doit certainement convenir qu'après ce livre, mieux encore qu'après l'article de MM. Haag, le poète apparaît comme ayant été en réalité beaucoup plus huguenot qu'on ne le croit souvent. Ceux qui méconnaissent presque absolument son protestantisme, — sans compter ceux qui le nient tout à fait, comme M. Ch. d'Héricault, — font évidemment fausse route. Mais peut-on, comme M. D., appeler (p. 167) Marot un « courageux champion de la Réforme », dire (p. 54) qu'il y avait en lui « un peu de l'ardeur réformatrice du bouillant Farel », et qu'il fut (p. 373), « en France, l'un des premiers propagateurs de l'Evangile? » C'est aller trop loin. Célébrer sans cesse sa vaillance, sa constance (p. 216, 220, 245, 406), « sa fermeté qui alla jusqu'à l'héroïsme (!) et eût pu aller jusqu'au martyre » (p. 373), répéter à satiété qu'il « vit de près le bûcher [1] », qu'il « faillit, à plusieurs reprises, y monter pour sa foi » (p. 387, 424, 426), qu'il « brava le supplice » (p. 417), que les huguenots condamnés au feu « ont fait preuve de la même force d'âme » que lui (p. 374), c'est, à mon avis, faire une sensible injure aux trop réels martyrs, parisiens ou autres, à ceux, par exemple, qui, pendant que Marot se sauvait [2], expiraient dans les plus horribles tortures que le fanatisme puisse rêver (janvier 1535). En comparant ces jugements avec le portrait passablement fantaisiste qu'on lui trace de Calvin (p. 375-387 et *passim)*, le lecteur impartial ne peut s'empêcher de penser que M. D. exagère ou idéalise tout ce qui concerne Marot, en chargeant des plus sombres couleurs tout ce qui touche à Calvin, et qu'il y a chez lui comme un parti pris de rabaisser le réformateur pour exalter le poète. Ce serait le cas de rappeler à M. D. une réflexion qu'il a faite lui-même (p. 407) : « La postérité est injuste, lorsqu'elle est égarée par des préventions dogmatiques. »

Malgré ce défaut de mesure, il faut être reconnaissant à M. D. de ses persévérantes recherches. Grâce à lui, une foule d'erreurs commises jusqu'ici sur le poète devront, à l'avenir, disparaître, et il serait impossible de récrire sa vie sans consulter cette narration si remplie de faits, si nourrie de détails.

Ce n'est pas la biographie de Marot, c'est l'histoire du psautier hugue-

---

1. M. D. va même jusqu'à avancer, à deux reprises, qu'à la suite des placards Marot « fut condamné au feu » (p. 246, 387), mais cette condamnation n'existe que dans l'imagination de l'honorable écrivain.

2. Après sa seconde fuite (1542), Marot écrit (p. 415), en parlant de lui-même : *Lorsque la peur aux talons met des ailes.....*

not qui constitue, à vrai dire, le fond du livre de M. D. : il n'a entrepris celle-là que pour servir en quelque sorte de pièce justificative à celle-ci. Cette partie de l'ouvrage (chap. XI-XII, XVI-XXV), où l'on ne retrouvera plus la tendance à la démonstration d'une thèse, qui allait jusqu'au plaidoyer, renferme un très grand nombre de renseignements précieux, recueillis de tous côtés ou signalés pour la première fois par M. Douen. Les historiens de l'Église réformée, comme les bibliographes, offrant sur ce point des lacunes considérables, qui s'expliquent par la rareté des éditions primitives (on ne connaît qu'un seul exemplaire des cinq éditions qui sont actuellement les plus anciennes), je crois devoir résumer très brièvement les importants résultats auxquels M. D. est arrivé.

Bien que la prière chantée ait été, dès la plus haute antiquité, une partie essentielle de tous les cultes, monothéistes ou polythéistes, on constate pourtant son absence au début de la réforme française. Dans la liturgie attribuée à Farel (1533), le chant des cantiques ou des psaumes n'est pas mentionné, mais il apparaît dans le mémoire que Calvin, de concert avec le même réformateur, présenta au Conseil de Genève pour organiser l'église de cette ville (janvier 1537). Il ne suffisait pas de décréter l'introduction du chant dans le nouveau culte et d'y faire participer tous les fidèles, en commençant par l'apprendre aux enfants : il fallait, avant tout, traduire les psaumes en vers français et les mettre en musique. Calvin lui-même s'en occupa; il versifia, sur des mélodies allemandes, cinq psaumes (25, 36, 46, 91, 138) et deux cantiques. Marot l'avait précédé dans ce travail : dès 1533, sa traduction du psaume 6 parut à la suite d'une édition du *Miroir* de la reine Marguerite. Revenu de son premier exil, il se remit à la tâche commencée, en utilisant la version latine des psaumes que Vatable avait publiée en 1534. Une fois achevés, ses trente psaumes ne tardèrent pas à circuler en copies manuscrites et excitèrent, comme on sait, un véritable enthousiasme à la cour. Les princes et les courtisans fredonnèrent à l'envi ces vers élégants, dont ils goûtaient l'agrément littéraire. Dans l'entourage du roi, chacun eut bientôt son psaume favori, y compris le dauphin, qui devait être Henri II, sa maîtresse, Diane de Poitiers, et sa femme, Catherine de Médicis. Lorsque Charles-Quint traversa Paris (janvier 1540) pour se rendre aux Pays-Bas, la traduction des trente psaumes lui fut présentée sur l'ordre de François Ier; l'empereur loua le poète et lui fit un riche présent. Cependant l'édition originale, dédiée au roi et imprimée à Paris, ne parut que deux ans plus tard : elle est accompagnée d'un privilège daté du 30 novembre 1541, et cette pièce vise un certificat d'orthodoxie qu'avaient délivré au volume trois docteurs de la faculté de théologie, malgré la haine invétérée de celle-ci pour toutes les traductions de la Bible en langue vulgaire. Au reste, l'attestation de trois des siens n'empêcha point la Sorbonne de condamner le même livre quelques mois après.

Par une singulière anomalie, l'Église réformée s'empara des psaumes de Marot avant que celui-ci les eût publiés. L'édition originale, qui, se-

lon M. D., a dû sortir de presse à la fin de l'année 1541 v. st., soit en février ou mars 1542 n. st., fut précédée de plusieurs contrefaçons soit intégrales, soit partielles, dont quelques-unes ont entièrement disparu ou du moins n'ont pas encore été retrouvées. M. D. en décrit trois autres, qu'il compare entre elles avec le plus grand soin, à savoir un recueil anonyme de Strasbourg, 1539, qui renferme douze des psaumes de Marot, — un autre d'Anvers, 1541, où le texte des trente psaumes de Marot, emprunté à l'un des exemplaires manuscrits de Paris, a reçu de nombreuses corrections, presque toutes fort maladroites [1], qui paraissent dues à l'éditeur Pierre Alexandre, « concionateur ordinaire » de la reine Marie de Hongrie, plus tard converti au protestantisme, — enfin, un troisième recueil, daté de Strasbourg, 15 février 1542, publié par Pierre Brully, ancien dominicain de Metz, successeur de Calvin (septembre 1541) comme pasteur à Strasbourg et mort sur le bûcher à Tournay (1545), recueil qui, à côté des trente psaumes de Marot, des cinq de Calvin, etc., contient une liturgie pour les églises de langue française et un petit catéchisme par demandes et réponses, sur lequel je reviendrai plus loin. Cette dernière édition est celle que l'on désigne sous le nom de *pseudo-romaine*, parce qu'elle présente une fausse souscription (« imprimé à Rome, par le commandement du pape, par Théodore Brüsz, allemant, son imprimeur ordinaire »), prise au sérieux par plusieurs écrivains (Baulacre, Fétis, Haag, etc.), tandis que, en réalité, le volume doit sortir des presses de J. Knobloch, typographe de Strasbourg.

Pendant son séjour d'environ un an à Genève, Marot traduisit dix-neuf psaumes nouveaux, outre le cantique de Siméon, qui compte pour le vingtième. L'ensemble des cinquante psaumes parut en 1543 et, dans les sept années qui suivent, on en trouve dix-sept autres éditions. M. D. consacre un long chapitre (ch. XVII, p. 462-533) à étudier de très près et à vanter hautement la valeur littéraire du psautier de Marot, qui a fait l'objet des appréciations les plus contradictoires. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dès le XVIe siècle, le succès fut tel que Marot eut aussitôt plusieurs continuateurs et imitateurs, tels que G. d'Avrigny, C.-B. Roger, R. Brincel, Jean Poitevin, Louis des Masures, etc., sans parler de l'inepte parodie d'Artus Désiré (1560). M. D. a dressé une longue liste de tous ces poètes : elle va jusqu'en 1874 et comprend même ceux qui n'ont traduit qu'un ou deux psaumes (Malherbe, Fénelon, La Fontaine, Racine, etc.). Plus de deux cent trente noms figurent sur ce catalogue : cependant M. D. ne le donne pas comme complet [2] et n'y a pas fait entrer les recueils anonymes, qui sont, dit-il, fort nombreux.

Marot n'avait traduit que quarante-neuf psaumes. Sur la demande de

1. Le texte des douze psaumes imprimés à Strasbourg, 1539, offre les mêmes retouches. Celles-ci étaient-elles venues d'Anvers à Strasbourg, comme le croit M. Douen ? C'est un point qui, à l'heure actuelle, n'est pas suffisamment élucidé.

2. Je n'y vois pas Guillaume Guéroult, qui traduisit en vers le psaume 124 (à la fin des *Deux sermons de M. Jean Calvin*. Genève, J. Girard, 1546).

Calvin, Th. de Bèze, alors établi à Lausanne, se mit à versifier les autres. Il en fit d'abord (1551) paraître trente-quatre, auxquels sept furent successivement ajoutés (1554-1555). En 1562, le psautier protestant était achevé et comptait désormais les cent cinquante psaumes, dont cent un traduits par Bèze. Le débit du volume dut être énorme, car, dans les quatre années 1562-65, M. D. n'en signale pas moins de soixante-deux éditions. Le libraire Antoine Vincent, qui les publia pour la plupart, dans différentes villes, obtint, — chose bizarre, — une approbation de deux docteurs de la Sorbonne et un privilège du roi pour dix ans. Il est vrai que, dans ces deux pièces, on eut soin de ne pas faire figurer les noms de Marot et de Th. de Bèze. La même précaution fut employée dans le privilège accordé (1564) au nom de Philippe II à un imprimeur d'Anvers, lequel fut d'ailleurs retiré à la fin de la même année, aussitôt que le roi, alors en Espagne, eut été personnellement informé de l'incroyable concession que sa sœur, la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, s'était laissé arracher.

Comme traducteur des psaumes, Bèze est inférieur à son devancier. Son œuvre est surtout inégale et présente, à côté de quelques belles strophes, nombre de vers médiocres ou tout à fait mauvais. Cependant, de l'aveu de M. D., qui est très sévère pour Bèze, sa dédicace à l'Église *(Petit troupeau qui en ta petitesse)* l'emporte de beaucoup sur celle de Marot.

De qui est la musique des psaumes? Cette question, longtemps controversée et que Baulacre estimait « des plus épineuses » commence à être presque complètement résolue, grâce aux patientes investigations de MM. Riggenbach, Bovet et Douen. On a tour à tour attribué (Goulart, De Thou, Flor. de Rémond, Bayle, etc.) ces mélodies à Claude Goudimel, à Claudin Le Jeune, à Guillaume Franc, à Louis Bourgeois. Aujourd'hui la lumière est faite : les deux premiers de ces musiciens figurent parmi les meilleurs harmonistes du psautier; G. Franc a publié en 1565, pour l'usage de l'Église de Lausanne, un psautier contenant quarante-six mélodies, d'ailleurs assez faibles; mais c'est Louis Bourgeois, natif de Paris et réfugié à Genève, qui est l'auteur ou le reviseur de la plupart des mélodies actuelles. Celles qu'il n'a pas composées lui-même, il les a empruntées (1542) au recueil pseudo-romain de Strasbourg, en les modifiant presque toutes à des degrés divers. Il a d'ailleurs fait subir à son œuvre, qui comprend tous les psaumes de Marot et les trente-quatre premiers de Bèze, d'incessantes retouches (1547, 1549, 1551). Quatre-vingt-trois [1] des psaumes actuels sont chantés sur les airs que cet artiste distingué leur a adaptés, et M. D. affirme que ce sont « les plus originaux et les plus mélodieux ». Un continuateur anonyme,

1. C'est à dessein que je mets ici quatre-vingt-trois au lieu de quatre-vingt-huit et, plus loin, soixante-sept au lieu de soixante-deux. Le fait que Bourgeois quitta Genève en 1553, non en 1557, comme on le verra, apporte cette petite modification aux chiffres de M. Douen (p. 649).

moins fécond, mais dont l'œuvre a participé au succès prodigieux qu'a eu la musique de Bourgeois, adapta quarante mélodies aux soixante-sept autres psaumes; mais, sauf sept, ces mélodies sont « ou médiocres, ou en désaccord avec les paroles, ou même triviales, sans style ni rythme et presque inchantables ». M. Elisée Bost [1] a déclaré dans le journal *La Renaissance* que cette appréciation était d'une sévérité excessive : il regarde, notamment, « comme l'un des plus beaux » le psaume 97, que M. D. trouve « d'une pauvreté mélodique qui ne peut être dépassée » (p. 656). Les lecteurs compétents pourront aisément se former une opinion sur ce point, car M. D. a mis sous leurs yeux un grand nombre de fragments des différents psaumes accompagnés de la musique.

Des cent vingt-trois mélodies du psautier, M. D. a retrouvé l'origine de cinquante-une : une quinzaine proviennent de chants religieux antérieurs; les trente-six autres ont été calquées par Bourgeois et son continuateur sur des airs populaires et profanes, au moyen d'un véritable travail de correction et d'adaptation. Pour constater ces derniers emprunts, d'ailleurs très fréquents chez les musiciens catholiques, qui transportaient simplement à leurs noëls les compositions les plus frivoles, sans même les modifier, M. D. a eu le courage de comparer minutieusement les mélodies des psaumes avec toutes les chansons du XVIe siècle qu'il a pu découvrir (environ quinze cents).

Le chapitre XXIII passe en revue une vingtaine d'harmonistes du psautier [2], presque tous antérieurs à 1650, et dont les plus connus figurent au titre de l'ouvrage. L'auteur donne sur leurs psaumes à quatre et cinq parties d'abondants détails, accompagnés de trois cents pages de musique. Ces spécimens, dont la réduction pour le piano est due à M. Ch.-Léon Hess, sont surtout empruntés à Claudin Le Jeune (t. II, p. 225-259), le célèbre compositeur de Valenciennes, et à Claude Goudimel (II, 120-214, 419-486), qui fut une des victimes de la Saint-Barthélemy, et que M. D. appelle « l'un des plus grands musiciens du XVIe siècle et l'un des chefs de l'école flamande, qui renouvela l'art musical ». Ils seront d'autant mieux accueillis des amateurs que les psautiers harmonisés ne se rencontrent guère que dans quelques bibliothèques publiques et dans les belles collections de MM. Ad. Gaiffe, Lutteroth, Alf. André : leur rareté est telle que M. D. a été fréquemment obligé

---

1. On trouvera dans ses trois articles (30 janvier, 6 et 20 février 1880) d'autres observations sur la partie musicale de l'ouvrage de M. Douen.

2. Postérieurement à la publication du t. II de M. D., il a paru une petite plaquette (28 p.) de M. G. Becker sur *Jean Caulery et ses chansons spirituelles*. Dans le *Jardin musical* de ce compositeur (Anvers, 1556, 4°), se trouvent cinq psaumes de Marot mis en musique à quatre parties, dont un par Caulery et quatre par H. Waelrant. Ces deux harmonistes doivent être ajoutés à ceux qu'indique M. Douen. Il y a d'ailleurs, paraît-il, d'autres psaumes de H. Waelrant, et M. Becker les signalera dans une prochaine publication.

« de prendre le ténor à Munich ou à Vienne, le contralto à Strasbourg et la basse à Genève ou à Paris ».

Enfin, dans ses derniers chapitres, M. D. étudie l'influence incontestable de la Réforme sur la musique et les innovations musicales introduites dans le psautier, tant au XVIII[e] qu'au XIX[e] siècle. Il a laissé de côté, intentionnellement, ce qui touche aux refontes du texte des psaumes, estimant qu'après le consciencieux ouvrage de M. Bovet, il n'y avait plus à revenir sur ce sujet. De même, dans sa bibliographie, il n'a cité que les éditions demeurées inconnues à son prédécesseur, ou que celui-ci avait systématiquement écartées; cependant, pour celles du XVI[e] siècle, qui sont les plus importantes, il ne s'est pas borné à des additions et il a reconstitué la série de toutes celles qui sont actuellement connues. Les listes de M. Bovet et de M. D. comprennent ensemble un total d'environ quatorze cents éditions [1] et il est probable que des recherches nouvelles pourraient encore augmenter [2] notablement ce chiffre déjà respectable, qui comprend, d'une part, les éditions, revisions, imitations et traductions du psautier protestant; de l'autre, les psaumes en vers français, indépendants de ceux de Marot et de Bèze. *(A suivre.)*

Théophile DUFOUR

---

23. — **Schauspiel und Bühne,** Beitræge zur Erkenntniss der dramatischen Kunst, herausgegeben von Johannes LEPSIUS und Ludwig TRAUBE. (In zwanglosen Heften.) Erstes Heft. München, Adolf Ackermann. 1880, in-8°, 86 p.

« On trouvera, dans les pages qui suivent une série d'études, dont le but est de donner, à l'occasion des pièces représentées par les acteurs de passage à Munich, une caractéristique de l'art dramatique de nos grands poètes; dans les premiers articles, nous nous efforcerons de présenter quelques points de vue propres à faciliter l'intelligence de la nature intime du drame classique, et l'examen des diverses pièces qui viendra ensuite nous fournira l'occasion d'exposer les principes et les règles de la représentation et de la mise en scène. » Les éditeurs ont suivi fidèlement ce programme qui, à certains égards, rappelle celui de la *Dramaturgie;* et, à côté de l'exposé théorique des principes généraux de l'art dramatique, on trouvera, dans le premier numéro de leur revue, des renseignements intéressants sur quelques pièces jouées, l'année dernière,

---

1. M. Bovet en avait énuméré plus de sept cent vingt.

2. En voici quatre que j'ai sous les yeux et qui ne figurent ni dans l'une ni dans l'autre des deux bibliographies : Genève, Estienne Gamonet, 1628, in-12; — Genève, Jean Ponsson, 1713, in-12; — *Traduction des pseaumes en vers... par feu M. Terond.* Amsterdam, François L'Honoré, 1734, in-12 (Cf. Bovet, n[os] 236, 240). — *Choix de psaumes à quatre parties,* à l'usage des écoles de chant de la ville et canton de Genève. Gen., de l'imprim. lithogr. de F. Gallot, 1822, pet. in-4°.

à Munich et sur l'interprétation dont elles ont été l'objet. Ce numéro se compose de six articles : 1° *Shakespeare*, par M. J. Lepsius (1-16); 2° *Lessing*, par M. L. Traube (16-27); 3° *Nora*, drame de Henrik Ibsen, par M. G. von Zezschwitz (27-40); 4° *Le théâtre au temps de Shakespeare*. Introduction par M. J. Lepsius (40-46); 5° *Du développement des représentations de mystères*, I, par M. L. Traube (49-74); 6° *Adolf Sonnenthal dans le rôle d'Hamlet* (74-86), par M. J. Lepsius, articles dont le titre seul suffit déjà pour faire comprendre l'importance et pour indiquer la variété.

A Jove principium. C'est par Shakespeare que s'ouvre ce recueil consacré à l'art dramatique moderne. Il semble difficile aujourd'hui de dire quelque chose de nouveau, en Allemagne surtout, sur le talent et le caractère du grand tragique; M. J. Lepsius a su pourtant rajeunir ce sujet un peu rabattu; c'est à Shakespeare lui-même qu'il s'est adressé pour caractériser son art, et, rappelant ce mot de Hamlet que le but du drame est en quelque sorte de servir de miroir à la nature, M. J. L. en conclut qu'il doit être l'image de l'humanité, en particulier de sa vie morale, et par suite imiter, non pas tel ou tel homme, mais l'homme en général, représenter à la fois l'individu et le genre humain tout entier. Mais l'individu peut être considéré, soit au milieu de sa famille, soit dans l'état, soit au sein de l'humanité, de là trois trois espèces de drames : le drame bourgeois, le drame historique et au-dessus d'eux le drame symbolique, qui, s'affranchissant des limites du temps et même des règles ordinaires de la loi morale, s'attache à représenter le progrès et le développement même de l'humanité. Ce qui fait la grandeur de Shakespeare, c'est d'avoir su s'élever du drame bourgeois au drame symbolique, en passant par le drame historique, de s'être ainsi formé par la double étude de la vie et de l'histoire, avant d'avoir essayé de peindre l'humanité. Ce que dit M. J. L. de l'intrigue, du nœud et de la catastrophe tragique, du double conflit entre le vice et la vertu que présente toute œuvre dramatique et dont le dénouement constitue la « réconciliation », n'est pas moins neuf et vrai. Après avoir ainsi exposé les principes mêmes de l'art dramatique, le critique en cherche l'application dans *Hamlet* et dans *Macbeth*; ceci le ramène à son sujet véritable et lui donne l'occasion de montrer comment Shakespeare a compris la réconciliation tragique, qui, bien différente de la *catharsis* de la tragédie grecque, n'est autre pour le poète anglais que l'expiation même de la faute et le rétablissement de l'ordre moral.

Cette originalité de vues et cette intelligence des conditions de l'art dramatique, M. J. L. l'a portée encore dans l'examen du théâtre au temps de Shakespeare; il n'a pas eu de peine à faire voir que la mise en scène d'aujourd'hui, loin d'être favorable aux pièces du grand tragique, ne peut que leur nuire, tandis que la simplicité des représentations du XVI[e] siècle, cette scène toujours ouverte et que l'œil du spectateur dominait tout entière, permettaient de suivre sans effort la marche de

la pièce, que troublent, au contraire, nos perpétuels changements de décor. Un autre point sur lequel le critique n'a pas moins raison, c'est quand, parlant de l'influence de Shakespeare en Allemagne au siècle dernier, il relève l'erreur de Gœthe et des écrivains de la période d'orage qui louaient le poète anglais de s'être affranchi des règles, quand, sous sa multiplicité et sa complication apparente, le drame shakspearien présente l'unité la plus complète. M. J. L. ne blâme pas avec moins de raison l'idée erronée que Gœthe et tous les critiques qui l'ont suivi se sont faite du personnage de Hamlet, dont l'inaction, fruit de l'excès de réflexion, aurait d'après eux causé la ruine, tandis que le prince de Danemark succombe en réalité pour avoir cédé à la passion, alors qu'il ne devait écouter que la voix du devoir.

Pendant que M. J. L. étudie ainsi sous tous ses aspects le théâtre de Shakespeare, M. L. T. nous introduit auprès de Lessing ; la distance est grande, quand on passe du tragique anglais au poète allemand : M. L. T. le reconnait tout d'abord, et s'il montre ce qu'il y a d'art, de connaissance des règles et de la nature la plus intime du drame chez Lessing, il fait bien voir aussi combien on chercherait en vain dans ses pièces cette observation profonde du cœur humain, cette généralisation puissante qui fait le mérite de Shakespeare, et, comment, en restant volontairement renfermé dans la tragédie bourgeoise, il ne lui a pas été donné de s'élever, comme le poète anglais, du spectacle de la vie ordinaire aux lois qui régissent l'humanité et au drame symbolique qui en est l'image. Ce n'est que par le fini de l'exécution et l'entente de la scène que Lessing est parvenu à publier et à faire en partie oublier ce qu'il y a d'étroit et de borné dans la conception des ses pièces [1]. On n'est pas accoutumé à rencontrer une appréciation aussi sévère du théâtre de Lessing chez les critiques allemands, il faut aussi la noter au passage comme une preuve de l'impartialité de M. L. Traube.

Un article très bien fait de M. G. von Zezschwitz nous ramène des hauteurs de la tragédie classique au drame actuel et nous fait connaître dans la *Nora* de Henrik Ibsen une de ces pièces où le poète dramatique a voulu lutter avec le roman et la nouvelle. Mais le morceau capital du recueil, après l'étude de M. J. L .sur Shakespeare, c'est l'article consacré par M. L. T. aux représentations de mystères. M. L. T. a soumis à un examen approfondi toutes les opinions qui ont été émises à ce sujet, discutant les textes par les documents contemporains et leurs commentateurs modernes, rejetant les explications aventurées de quelques critiques de notre temps pour revenir à la manière de voir des frères Parfait. M. T. repousse l'idée de ces étages superposés qui auraient toujours représenté le ciel, le purgatoire, la terre ou l'enfer et n'admet comme prouvée que

---

1. Un jugement surtout auquel il faut souscrire, c'est celui que M. L. T. a porté sur *Nathan le Sage*, cette pièce trop vantée, dans laquelle il ne voit avec raison qu'une apologie du rationalisme un peu vulgaire du siècle dernier.

l'existence d'une partie plus élevée et dominant tout le reste, destinée à figurer le ciel, une scène plus ou moins étendue, sur laquelle se déroule l'action, et des échafauds variant de forme et de nature suivant la destination qui devait, dans chaque mystère, leur être attribuée. Mais il faut lire l'article tout entier pour voir combien on y trouve de faits et de documents précieux pour la solution d'un problème historique et littéraire, qui a exercé depuis si longtemps la sagacité des critiques et des archéologues. — Ce qui précède suffit pour montrer quel intérêt varié présente la publication de MM. Lepsius et Traube, et on ne peut douter, si les prochains numéros répondent à celui-ci, qu'elle ne soit accueillie avec l'empressement qu'elle mérite et que lui assure déjà le nom de ses directeurs.

C. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Plon va publier prochainement deux volumes nouveaux des *Mémoires* de Metternich; — un recueil d'études de M. Aug. Laugel sur la Réforme au XVI[e] siècle; — un ouvrage de M. Lair sur Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV.

— La même librairie vient de publier une réimpression du *Règlement* donné par la duchesse de Liancourt à la princesse de Marsillac. Ce *Règlement* parut d'abord en 1694, vingt ans après la mort de son auteur, sous ce titre : *Règlement donné par une dame de haute qualité à madame sa petite-fille*; un avertissement, œuvre anonyme de l'abbé Jean-Jacques Boileau, chanoine de Saint-Honoré, y était joint. Il se compose de deux parties : le Règlement donné à la princesse de Marsillac (p. 137-270) et le Règlement de vie tracé pour elle-même par la duchesse de Liancourt (p. 271-295). Il est précédé d'une longue notice sur la duchesse; cette notice, due à M[me] la marquise de Forbin d'Oppède, comprend les p. 1-135 et a été composée à l'aide de l'*Avertissement* de l'abbé Boileau et de la notice attribuée au P. Desmares *(Vies intéressantes et édifiantes des religieuses de Port-Royal*, t. I, p. 411), documents déjà résumés par Sainte-Beuve dans le cinquième volume de son *Port-Royal.*

— Il a paru à la librairie Didier (in-8°, 505 p.) une traduction, par MM. Xavier Marmier et David Soldi, du *Théâtre choisi d'Oehlenschlaeger et de Holberg*; les pièces traduites sont : *Hakon Jarl*, *Axel et Valborg*, *Le Corrège*, d'Oehlenschlaeger, et *le Potier d'étain*, *l'Affairé* et *Ulysse d'Ithaque*, de Holberg.

— Parmi les travaux publiés dans le dernier volume des *Mémoires de l'académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (Caen, Le Blanc-Hardel. 1880. In-8°, 686 p.), nous trouvons : 1° une étude de M. A. Joly, doyen de la Faculté des lettres de Caen, sur *Mademoiselle Navarre, comtesse de Mirabeau*, d'après des documents inédits trouvés à la bibliothèque de la ville de Caen (p. 131-184); c'est à propos de M[lle] Navarre que *l'ami des hommes*, le père du grand orateur, a pour la première fois sollicité contre un des siens (son jeune frère Louis-Alexandre) une lettre de cachet; — 2° un travail de M. J. Denis, intitulé : *Une traduction sur le IV[e] li-*

vre des Géorgiques (p. 185-204); M. Denis repousse la tradition de Servius, que dans le IV[e] livre des Géorgiques, l'épisode d'Aristée ait remplacé l'éloge de Gallus, mais il pense que Virgile avait glissé dans l'épisode d'Aristée le nom de Gallus, gouverneur de l'Egypte : de là la gaucherie des huit vers relatifs à la vallée du Nil et où il faudrait voir une retouche faite après la trahison réelle ou apparente de Gallus. — 3° *L'empereur Justinien et son œuvre législative*, étude historique et juridique par M. J. Cauvet, (p. 205-307); l'auteur de cette étude s'élève contre le discrédit dont la mémoire de Justinien est devenue l'objet ; il pense que Justinien avait « la hauteur de vues, la hardiesse et la fixité de conceptions qui constituent les grands princes »; — 4° *Notes critiques sur un ms. de Juvénal ayant appartenu au cardinal de Richelieu*, par M. A. Gasté (p. 308-329); ce ms. qui fait partie de la bibliothèque publique du Mans, sans être d'une valeur considérable, doit être consulté ; M. Gasté en relève les variantes avec un soin minutieux; — 5° *Louis XI et la Basse-Normandie de 1461 à 1464*, par M. G. Dupont (p. 330-364); — 6° *La naturalisation à Athènes*, par notre collaborateur M. E. Caillemer, (p. 365-402 ; cp. *Revue critique*, 1879, II[me] sem., p. 37); — 7° *Relation de Pierre Millet, soldat de l'armée d'Egypte*, par M. J. Tessier (p. 462-486); les passages de cette relation, que cite M. Tessier, sont très intéressants; il nous aident à comprendre ce que fut et ce que valut l'armée d'Egypte : les privations et les souffrances qui aigrirent nos troupes et donnèrent à la guerre un caractère sauvage, le sang-froid des soldats et leur confiance en eux-mêmes, tout cela revit dans la relation de Millet; ce qui est curieux, c'est que Millet ne nomme Bonaparte qu'en passant, avec une indifférence complète, et qu'il loue la « grande sagesse », la « prudence consommée » et les « rares talents » de Menou ; — 8° *La commission militaire et révolutionnaire de Granville*, par M. de Robillard de Beaurepaire (p. 487-628) ; M. de R. de B., s'appuyant sur les documents du greffe de la cour d'assises de Coutances récemment découverts et publiés par M. Sarot, examine les principales procédures de la Commission révolutionnaire de Granville.

— On sait que M. Eugène Rolland travaille à une *Faune populaire de la France ;* deux tomes ont déjà paru : 1° *Les mammifères sauvages de la France* (1877); 2° *Les oiseaux sauvages* (1879); le troisième tome de cet ouvrage vient de paraître, il a pour titre : « *Les reptiles, les poissons, les mollusques, les crustacés et les insectes. Noms vulgaires, dictons, proverbes, légendes, contes et superstitions* » (Maisonneuve. In-8°, XV et 365 p. 10 fr.) Les volumes IV et V doivent traiter des *mammifères domestiques*, et les vols VI et VII des *oiseaux domestiques*. M. Eug. Rolland prépare également une *Flore populaire de la France* en six volumes.

— L'Ecole des Beaux-Arts a fait restaurer par M. Mercier et disposer dans une salle ouverte au public quatre-vingts portraits d'artistes du XVII[e] et du XVIII[e] siècle membres de l'Académie de peinture. Ces portraits appartiennent à la collection des « morceaux de réception » ou tableaux que les peintres étaient tenus d'offrir, lorsqu'ils étaient admis à l'Académie. La collection fut dispersée pendant la Révolution ; plusieurs œuvres furent perdues, d'autres placées dans les musées du Louvre, de Versailles, de province; l'Ecole des Beaux-Arts conserva 80 portraits, parmi lesquels ceux de Sébastien Bourdon, de Lebrun, de Blanchard, de Martin de Charmoys.

— Par décrets en date du 15 janvier MM. Clédat et Bayet, nos collaborateurs, ont été nommés, le premier, professeur de langue et littérature du moyen-âge, le second, professeur d'histoire et d'antiquités du moyen âge à la Faculté des lettres de Lyon.

— Le lundi 17 janvier a commencé la vente de la bibliothèque d'Edouard Fournier.

— Mariette-Bey vient de mourir. Il était né à Boulogne-sur-Mer, le 11 février 1821. Attaché en 1848 au musée égyptien du Louvre, puis chargé en 1850 d'une mission scientifique en Egypte, il retrouva sous le sable le temple du Dieu Sérapis, les tombeaux des bœufs Apis et un grand nombre de monuments précieux de l'ancienne Memphis. Sa mission ayant été prolongée, il pousuivit ses fouilles durant quatre ans, mit au jour le Sérapéum, et, à l'aide d'une allocation fournie par le duc de Luynes, déblaya le colosse du Sphinx. Nommé à son retour conservateur-adjoint du musée égyptien du Louvre, il revint peu après en Egypte où il remplit les fonctions d'inspecteur-général et de conservateur des monuments de l'Egypte, puis de directeur du musée de Boulaq. Il obtint en 1874 le grand prix biennal de l'Institut, en 1876 une des médailles d'or de la Société de géographie, et fut élu en 1878 membre titulaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il avait été fait commandeur de la Légion d'honneur en 1867. Ses principaux ouvrages sont : *Choix de monuments et de dessins découverts ou exécutés pendant le déblayement du Sérapéum de Memphis* (1856), *le Sérapéum de Memphis* (1857-1866), *Lettres à M. de Rougé sur les résultats des fouilles entreprises par ordre du vice-roi d'Egypte* (1860), *Aperçu de l'histoire d'Egypte* (1864), *Principaux monuments exposés dans les galeries provisoires du musée d'antiquités égyptiennes du vice-roi à Boulaq* (1864), *Nouvelle table d'Abydos* (1865), *Abydos, description des fouilles de cette ville* (1870), *Les papyrus égyptiens du musée de Boulaq* (1871-1873), *Monuments divers recueillis en Egypte et en Nubie* (1872-75), *Itinéraire de la Haute-Egypte* (1872), *Dendèrah* (1873-75, 5 vol.), *Karnak* (1875), *Listes géographiques des pylônes de Karnak* (1875), *etc., etc.*

ALLEMAGNE. — MM. Prym et Socin ont fait paraître à Gœttingue chez Vandenhoeck et Ruprecht, sous le titre de « *Der Neu-Aramæische Dialekt des Ṭûr 'Abdîn* », un important ouvrage en deux volumes dont le premier contient, en transcription, des textes néo-araméens recueillis par les auteurs sur les lieux mêmes et le second une traduction allemande. M. Prym se propose de rédiger la grammaire de ce curieux dialecte qu'on peut considérer comme le véritable néo-syriaque. Ṭûr 'Abdîn est, comme l'on sait, une localité du Nord de la Mésopotamie.

— Dans un mémoire intitulé « *Die Juden in Abessynien* » (tirage à part du *Israel. Letterbode*), M. Ludwig Stein étudie la question des Falaschas. Ce travail met largement à contribution les rapports de notre collaborateur M. J. Halévy.

— M. H. Fritsche, directeur de la *Realschule* de Grünberg en Silésie, publie, à l'usage des classes, dans la collection d'écrivains français et anglais éditée par la librairie Weidmann, l'ouvrage de Victor Cherbuliez, *Un cheval de Phidias, causeries athéniennes*. Ce livre offrira aux élèves des gymnases une lecture utile et intéressante; l'introduction, qui renferme une notice sur la vie et les œuvres de Cherbuliez, n'est pas à dédaigner, car elle contient des renseignements fournis à M. F. par l'auteur même du *Cheval de Phidias* ; les notes sont instructives et pas une ne nous semble superflue. Nous y relevons toutefois quelques fautes : p. 60, les trois vers dont M. Fritsche n'a pu découvrir l'auteur, sont de Destouches, du moins c'est Destouches que Larousse indique aux mots *rembruni* et *compassé*; p. 162, lire *Roucher*, et non Boucher (il s'agit de l'auteur des *Mois*) ; p. 171, *Corinne* a paru en 1807, et non en 1817; p. 176, note 77, lire *Ornans*, et non Ornus (cp. encore p. 58, l. 13, *le*; p. 74, *Rathery* ; p. 77, *surtout*, et p. 59, note 34, suppléer le chiffre 55 qui manque; pourquoi ne pas expliquer un mot comme *défaites*, p. 86, et ne pas ajouter dans la note de la p. 63, relative à P.-L. Courier, que l'officier d'artillerie, non content de traduire le traité de Xénophon sur l'équitation, appliquait en Italie les préceptes de l'écrivain grec en montant à cru et sans étriers un cheval non ferré ?)

—Un index très complet de la *Grammatica celtica* de Zeuss, dû à M. GÜTERBOCK, doit, nous dit-on, paraître sous peu.

— Il s'est fondé, en 1879, une *Société pour l'histoire du protestantisme en Autriche*. Cette société a son siège à Vienne; elle a pour président le chevalier K. von OTTO, pour vice-présidents MM. WITZ et HAASE, ce dernier, pasteur à Teschen et député au Reichsrath, pour secrétaire M. TRAUTENBERGER, pasteur à Brünn, et pour archiviste M. HECK, pasteur à Mœdling. Cette société a résolu de publier une revue consacrée à l'histoire du protestantisme en Autriche; cette revue qui a pour titre *Jahrbuch der Gesellschaft für die Geschichte des Protestantismus in Oesterreich*, paraît quatre fois par an; les deux premiers fascicules réunis en un seul (janvier-juin 1880), viennent de paraître. Ils renferment les articles suivants : K. v. OTTO, *Les commencements de la Réforme dans l'archiduché d'Autriche, 1522-1564*; Th. ELZE, *Les commencements du protestantisme dans le Carniole*; TRAUTENBERGER, *Les livres et libraires protestants d'Olmütz et de Prossnitz*; HAASE, *L'organisation de la communauté évangélique de Bielitz après l'édit de tolérance. 1782-1784*. F. KOCH, *Situation de l'Eglise protestante dans la Haute-Autriche à l'avènement de Ferdinand Ier*; WOLF, *Principes d'après lesquels il faut traiter les protestants d'Autriche* (lettre de Marie-Thérèse, 14 nov. 1777). La Revue paraît à Vienne, chez l'éditeur Klinkhardt; prix de l'abonnement, 3 florins.

— Il paraît à Leipzig, chez Friedrich, une traduction allemande de la causerie de M. LITTRÉ, parue récemment dans les *Etudes et glanures* et intitulée : « Comment j'ai fait mon dictionnaire de la langue française » (*Wie ich mein Wœrterbuch der franzœsischen Sprache zu Stande gebracht habe, eine Plauderei*, avec un portrait de M. Littré. 2 mark.) Le produit de la vente de cet ouvrage sera remis au trésorier de la Fondation Littré. (*Littréstiftung*.)

— Outre la réédition de la tragédie de Klinger, *Otto* (1er vol. des *deutsche Literaturdenkmale*), et les éditions de l'*Ancren riwle* par M. KŒLBING et de l'*Enéide* d'Henri de Veldeke, par M. O. BEHAGHEL, les frères Henninger, les éditeurs bien connus de Heilbronn, doivent prochainement publier une étude de M. E. BRENTANO, *zur Lœsung d. trojanischen Frage* (avec une carte de la plaine de Troie et deux plans); — la seconde partie du commentaire de *Faust* par M. SCHRŒER; — un nouveau recueil de légendes en vieil anglais (*altenglische Legenden, neue Folge, mit Einleitung u. Anmerkungen*) et le recueil de légendes de John Barbour, p. p. C. HORSTMANN; — l'*Elis saga ok Rosamundu*, publiée pour la première fois par M. KŒLBING. — La « *altfranzœsische Bibliothek* » publiée par M. Wendelin FŒRSTER et qui compte déjà deux volumes, s'augmentera bientôt de deux autres vol. : le roman d'*Octavien*, qu'éditera, avec une introduction, des remarques et un glossaire, M. Karl VOLLMŒLLER (d'après le m. d'Oxford, Bodl. Hatton 100.) et un psautier lorrain du XIVe siècle que doit éditer M. Friedr. APFELSTEDT (*Lothringischer Psalter des* XIV. *Jahrhunderts*.) — La collection des réimpressions d'ouvrages français du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle, (*Sammlung franzœsischer Neudrucke*) que publie chez les mêmes éditeurs M. K. VOLLMŒLLER comprendra d'abord les volumes suivants : I. *De Villier's Festin de Pierre ou l'Athée foudroyé*, 1660; II. *Jacobi Sylvii Ambiani in linguam gallicam Isagoge*, 1531; III. *Traité de la Comédie et des spectacles*, 1667.

— Nous avons reçu la première partie d'un *Choix de lectures françaises à l'usage des écoles secondaires*, par M. H. WINGERATH, « docteur en philosophie et directeur de l'école réale de Ribeauvillé » (Cologne, Dumont-Schauberg. XII et 273 p. In-8°). Cette première partie, destinée aux classes *inferieuses* (*sic*), a, dit l'auteur, été entièrement refondue et paraît dans une seconde édition. Les trois premieres

pages de l'introduction, intitulées « *proverbes et locutions proverbiales* », seront très utiles : elles renferment une foule de petites phrases qui font penser et qu'il est facile de retenir. Le vocabulaire qui occupe la fin du volume, pourrait être notablement abrégé (p. 173-266).

— Le 31 décembre 1880 est mort à Brighton Arnold Ruge, publiciste allemand, ancien privat-docent à l'université de Halle, fondateur des *Hallesche Jahrbücher* (1838), puis des *deutsche Jahrbücher*, député au parlement de Francfort. Il est l'auteur d'une *Esthétique de Platon* (Halle, 1832) et de nombreux écrits politiques et littéraires.

— On annonce également la mort (27 novembre 1880) de M. A. Klügmann, archéologue, bibliothécaire de l'Institut archéologique allemand de Rome.

— Le nombre des étudiants inscrits à l'Université de Berlin pendant le semestre actuel est de plus de 4,000; c'est le plus haut chiffre atteint jusqu'ici en Allemagne.

ANGLETERRE. — M. Guy Le Strange a fait tirer à part du Journal de la Société asiatique de Londres une note sur quelques monnaies inédites recueillies par lui pendant un séjour en Perse (1877-1879). Sa collection renferme, entre autres, plusieurs monnaies Séleucides, une monnaie de Sanabares, roi bactrien, une monnaie d'un satrape de Mithridates Ier, un dînâr d'Al-Hasan ben al-Qâsim, lequel s'empara d'Amol, dans le Tabaristan, sous le khalifat de Moqtadir-Billâh.

— M. Ch. Rieu vient de publier quelques remarques sur la phonétique persane comparée à celle du sanskrit et du zend. Il n'y est pas traité de la prononciation actuelle.

HOLLANDE. — M. M. J. de Goeje a publié en hollandais, sous le titre de « *Arabische Berichten over Japan* » (tirage à part des Mémoires de l'Académie), l'étude que nous avons récemment annoncée. Le savant hollandais identifie les îles *Wâkwak* des écrivains arabes avec le Japon.

— Le 8e et dernier fascicule du supplément aux dictionnaires arabe de M. Dozy est en distribution.

— Les Annales de Tabarî se sont enrichies d'un nouveau fascicule de 320 pages publié par MM. J. Barth et Th. Nœldeke. La section de M. Nœldeke contient le début de l'histoire des Sassanides. La section de M. Barth qui renferme toute l'histoire antérieure aux Sassanides est aujourd'hui terminée.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 janvier 1881.

M. Pavet de Courteille, président, annonce la perte que l'Institut vient de faire en la personne de M. Mariette, membre ordinaire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, mort au Caire dans la nuit du 18 au 19 janvier. Il rappelle en quelques mots les titres et les travaux de M. Mariette, les fouilles faites ou dirigées par lui en Égypte, la fondation du précieux musée de Bolâq. Il insiste sur les profonds regrets que sa mort doit causer à l'académie et à tout le monde savant, et déclare la séance levée en signe de deuil.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 7 Février — 1881

Sommaire : 24. Le mystère provençal de sainte Agnès, p. p. MONACI. — 25. HALLBERG, Histoire de la littérature anglaise. — 26. DOUEN, Clément Marot et le psautier huguenot (deuxième article.) — 27. BASTIN, Le participe passé dans la langue française et son histoire; MERCIER, Histoire des participes français. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

24. — **Il mistero provenzale di S. Agnese,** fac-simile in eliotipia dell' unico manoscritto Chigiano, con prefazione di Ernesto MONACI. Roma, tipografia Martelli, gr. in-4°, 8 pages et 15 planches. — Prix : 20 fr.

M. Martelli, imprimeur et héliographe, ayant proposé à M. Monaci, professeur de philologie romane à l'Université de Rome, d'appliquer les ressources de son établissement photographique à la reproduction d'un ms. intéressant les études romanes, le choix de M. M. s'est fixé sur le ms. unique de la bibliothèque Chigi qui contient le mystère provençal de sainte Agnès, publié d'abord par M. Bartsch (1869), puis par M. Sardou (1877). La préface de M. M. fait ressortir, en fort bons termes, l'avantage qu'il y aurait à faire étudier aux élèves des fac-similés, concurremment avec les textes plus ou moins critiques qu'on leur met ordinairement sous les yeux [1]. Il montre aussi quelle utilité l'étude scientifique de la paléographie pourrait retirer de l'usage de reproductions parfaitement exactes que seule peut fournir la photographie. Il se rencontre, sans le savoir, en plus d'un point, avec les idées exprimées par M. L. Delisle dans une conférence faite l'an dernier aux délégués des sociétés savantes sur les applications de la photographie aux études paléographiques. Enfin, M. M. rappelle et apprécie équitablement les divers travaux dont *Sainte Agnès* a été l'objet depuis l'édition princeps qu'en a donnée M. Bartsch en 1869. Cette édition reste l'une des meilleures publications de ce laborieux éditeur. Lorsqu'on en rendit compte ici même (18 sept. 1869), on fit ressortir l'intérêt des recherches littéraires et linguistiques que M. Bartsch avait exposées tant dans sa préface que dans ses notes. Toutefois, pressé par le temps (la bibliothèque Chigi n'est ouverte qu'un jour par semaine), M. Bartsch avait dû exécuter sa copie en grande hâte, et d'assez nombreuses fautes de lecture s'y étaient glissées. Ces fautes, en partie corrigées par conjecture dans le compte-rendu de la *Revue critique*, furent rectifiées définitivement à la suite d'une collation attentive du ms., par M. Clédat, dans le t. Ier de la Bibliothèque

1. C'est ce qui se fait à l'Ecole des Chartes.

des écoles françaises d'Athènes et de Rome, et par M. Stengel dans une note de son édition du chansonnier Chigi (Marbourg, 1877). Grâce à ces divers travaux, parmi lesquels on ne peut mentionner que pour mémoire la très insuffisante édition donnée par M. Sardou [1], la critique du texte de *Sainte Agnès* peut être considérée comme très avancée, et le fac-similé que nous devons à M. Martelli n'a guère de leçons nouvelles à nous révéler. Toutefois nous ne marchanderons pas les éloges dus à une publication aussi bien exécutée. Le procédé adopté est, croyons-nous, celui qu'emploie la Société paléographique de Londres. Ce procédé donne des résultats excellents. Nous lui préférons pourtant l'héliogravure, que l'Ecole des chartes emploie pour ses fac-similés, et qui a l'avantage de permettre l'usage du papier de fil, même collé.

La seule amélioration qu'on aurait pu suggérer à MM. Monaci et Martelli, c'eût été l'addition, au bas des pages (ainsi que cela a été fait dans l'*Album des plus anciens monuments de la langue française* publié par la Société des anciens textes français), de renvois à une édition. Dans le cas présent, la vérification d'un passage est d'autant plus difficile qu'aucun des deux éditeurs n'a pris le soin de placer en marge la correspondance avec les feuillets du ms., ce qui eût permis de se reporter, sans perte de temps, au fac-similé. Nous souhaitons que le succès de ce volume encourage l'éditeur à entreprendre d'autres publications du même genre.

II.

---

25. — **Histoire des Littératures étrangères.** Littératures anglaise et slave, depuis leurs origines jusqu'en 1850, par Eugène Hallberg. Paris, Lemerre. 1880, 1 vol. in-12 de II-396 pages. — Prix : 2 fr. 50.
— Littérature anglaise.

Pour avoir publié ce manuel, M. Hallberg a le droit de faire valoir une excuse, c'est qu'il a composé aussi, lui-même, des manuels des littératures scandinave, hollandaise, allemande et slave, ce qui est beaucoup, évidemment. Cette excuse-là est la seule. Mieux vaut passer sous silence la déclaration que l'auteur a revu « tous les faits, tous les noms et les dates principales de son livre » d'après « l'encyclopédie de la littérature anglaise » d'Allibone. Je ne sais ce que pensera M. Allibone de ce compliment. Ce qui est certain, c'est que, dans l'opinion de M. H. (quel que soit d'ailleurs, sur ces questions, l'avis de son mentor), « les œuvres d'Alfred ne nous sont pas parvenues, sauf ses *Proverbes* et quelques fragments (p. 5) ; — nous n'avons, paraît-il, « qu'un fragment [2] du *Brut*

1. Voy. *Romania*, 1877, p. 295.
2. Ce prétendu fragment, qui a plus de 32,000 vers, a été publié en 3 vol., in-8, par sir Frederick Madden en 1847.

de Laȝamon » (. 5); — « le premier soin de Guillaume le Conquérant fut d'imposer sa langue à son nouveau royaume » (p. 6); — tout ce qu'écrivaient des poètes comme Benoit de Sainte-Maure était « sec, vide et frivole » (p. 6); — « Galfrid (pourquoi Galfrid ?) de Winesalf (pourquoi Winesalf?) donna, en 1190, une histoire de la croisade de Richard Cœur-de-Lion à laquelle il avait pris part » (p. 7); — « le prêtre Langland écrit, vers 1350 ou 1360, un poëme imité du *Roman de la Rose*... où il fait, avec une grande vigueur d'imagination, la satire du clergé et en particulier de la vie monastique [1] » (p. 8); — Chaucer est né en 1328 (p. 8); — il est l'auteur du *Testament d'amour* (p. 8); — « les poëmes latins et français de Gower [2] sont perdus » (p. 9) [s'ils sont perdus, soit dit en passant, comment M. Halberg sait-il que ses ballades ont « quelque délicatesse ? »]; — Lydgate et Occleve sont « mignards » (p. 13), etc., etc. Peut-être n'est-il pas utile de pousser l'examen plus loin. Nos voisins ne lisent pas toujours ce que nous écrivons pour populariser leur littérature, et quelquefois, lorsqu'ils le font, c'est parce que cela les amuse.

J. J. JUSSERAND.

---

26. — **Clément Marot et le psautier huguenot.** Etude historique, littéraire, musicale et bibliographique, contenant les mélodies primitives des psaumes et des spécimens d'harmonie de Clément Jannequin, Bourgeois, J. Louis, Jambe-de-Fer, Goudimel, Crassot, Sureau, Servin, Roland de Lattre, Claudin Le Jeune, Mareschall, Sweelinck, Stobée, etc., par O. DOUEN. Paris, imprimerie nationale, 1878-79. 2 vol. gr. in-8° de XII-746 et VI-715 p.

II

Il était impossible que M. D. parcourût le vaste champ qu'il avait en vue sans donner prise à la critique. Outre les observations que je lui ai déjà adressées, je dois lui en soumettre encore d'autres, qui ne roulent guère que sur des points de détail [3].

---

1. 1° Il n'est pas certain que Langland fût prêtre (voir la *Revue critique* des 25 octobre et 1er novembre 1879); 2° il donna trois éditions de son poëme, la première probablement en 1362, la dernière vers 1393; 3° il n'y a guère de poëmes de cette époque qui ressemblent moins que les *Visions* au *Roman de la Rose*; 4° la satire n'est pas particulièrement celle de la vie monacale; le reste du clergé, le peuple, les grands en sont tout autant l'objet.

2. La *Vox clamantis* ainsi que la *Chronica tripartita* ont été publiées par le *Roxburghe club*; les Ballades, par la même société; le *Speculum meditantis* seul est perdu.

3. La correction typographique laisse parfois à désirer. Ainsi, p. 50 et II, 699, Meyer *lisez* Heyer; — p. 63, 1556, lisez 1566 ou 1567; — p. 131, 392, chrestienneté, *l.* chrestienté; — p. 131, *pour* la poison, *l. par* la p.; — même p., une virgule déplacée change le sens d'un titre : il faut lire *La Vérité cachée, devant cent ans faicte et composée*, et non *La Vérité cachée devant cent ans*; — p. 192, Pottier, *l.* Potier; — p. 219, 1540, *l.* 1541; — p. 231, un (*l.* unè) anagramme; — p. 403, Aignebelette, *l.* Aiguebelette (faute commise par toutes les éditions de Marot que j'ai vues); — p. 448 e II, 702, Plichon, *l.* Pichon; — p. 560 et II, 680, Colomier, *l.* Colomiès; — p. 562 et

Tome I, p. 31. Le supplice de Nicolas Antoine[1] date de 1632, non de 1624. — P. 37. Pour établir que Fénelon fit, comme Marot, ses premières études « à l'académie [ou plutôt à *l'université*[2]] de Cahors », M. D. renvoie à « l'*Univers pittoresque* », sans autre désignation de volume[3]. L'autorité ne laisse pas que d'être un peu singulièrement choisie, puisqu'il s'agit d'une circonstance qu'on trouve consignée dans toutes les biographies de l'archevêque de Cambrai. — On peut, du reste, généraliser l'observation : dans son désir d'utiliser toutes les notes qu'il avait recueillies et de donner ses sources, même pour les faits les plus avérés, M. D. s'est laissé entraîner à citer des ouvrages oubliés depuis longtemps, et des compilations qui n'ont par elles-mêmes aucune valeur probante. Ainsi, il importe assez peu (p. 45) que « *les Annales poétiques ou almanach des Muses*, 1778, » aient répété, sur Marot, un dire avancé par Lenglet-Dufresnoy. Il est superflu d'invoquer (p. 65) « Scott de Martainville, *Les noms de baptême*, et Firmin-Didot, *Nouvelle biographie générale*, » pour démontrer qu'Ysabeau est une abréviation d'Élisabeth ; — de renvoyer (II, 19) à « Boyer, *Traité complet du calendrier*, 1822 » pour attester que « l'année 1550 commença le 9 avril ; » et de noter soigneusement (p. 330), pour la même circonstance relative à l'année 1542, que c'est là un « renseignement dû à l'obligeance de M...... [je supprime le nom], du Bureau des longitudes. » Enfin, il est puéril (p. 264), pour des faits du IXe siècle, de mettre en avant « Oster, *Le droit de tout homme de lire la Bible*, Toulouse, 1841. » — J'aurais bien mieux aimé que M. D. nous dît une fois quelle est celle des nombreuses éditions de Crespin *(Hist. des martyrs)* qu'il a eue sous les yeux, puisqu'il a soin (p. 3, 5, 6, 7, 183, 348, 554; II, 10, 12) de renvoyer aux feuillets de ce précieux livre, dont l'importance, comme source historique, est capitale. — P. 55. « Marot assista, en 1523, aux prédications de Farel, à Paris. » Pour l'affirmer, M. D. s'appuie sur Herminjard, *Corr. des réf.*, I, 242,

II, 524, 676, Blachier, *l.* Blanchier ; — p. 664 et II, 684, M. de Marcillac, *l.* M. Marcillac; — p. 677 et II, 696, Leguas, *l.* Leguat ; — II, 319, au lieu de : p. 26-79, *l.* p. 490-543 ; — II, 561, Chatière, *l.* Chartière, etc., etc. Je ne parle pas des fautes d'impression qui se corrigent d'elles-mêmes, comme 1468 pour 1648, 1876 pour 1676 *(Bibliogr.*, nos 762, 774), etc. — Quelques noms sont orthographiés tantôt d'une manière, tantôt d'une autre : on trouve *Toussain* et *Toussaint*, *Mareschal* et *Mareschall*, *Louys* et *Louis*, *Wehrstedt* et *Wehrstaedt*, etc. — Il y aussi quelques *lapsus calami*, par ex., p. 219, Gen[ève], *lisez* Bâle ; — p. 279, la bibl. de Genève, *l.* la bibl. de Morges ; — p. 283, n. 5, Genève, *l.* Lausanne ; — p. 378, « au conseil des Deux-Cents », *l.* aux syndics et Conseil (des XXV); — p. 614, « le consistoire le choisit », *l.* le Conseil ; — p. 668, registres de la Compagnie, *l.* du Consistoire, etc.

1. Je note, à cette occasion, que l'article *Anthoine* dans *l'Encyclopédie des sciences religieuses* de M. Lichtenberger (t. I, p. 357) est resté inachevé et s'arrête avant les poursuites qui, seules, ont valu à ce malheureux quelque notoriété. Les derniers feuillets se seront sans doute égarés à l'imprimerie.

2. Inversément, p. 548 : l'université, *lisez* l'académie, de Lausanne.

3. Recherche faite, je vois qu'il s'agit de l'article *Fénelon* dans le *Dict. encyclop. de la France* par Ph. Le Bas, t. VII, p. 742.

où l'on voit seulement que Farel prêcha effectivement à Paris, en 1523. Mais où est la preuve que Marot l'ait entendu? La question a son intérêt, puisque M. D. soutient que Marot fut converti aux idées nouvelles beaucoup plus tôt (1521) qu'on ne le croyait.

P. 61, 132. M. D. dit que *Cephas Geranius,* — nom qu'on trouve en tête de l'avis aux lecteurs accompagnant la *Déclaration de la messe* (vers 1534), — est un pseudonyme de Viret, et que, par conséquent, cet ouvrage doit lui être attribué. Il n'en est rien. *La Déclaration de la messe* a pour auteur Antoine Marcourt qui s'est nommé, en 1544, sur le titre de la deuxième édition (*Sommaire* de Farel, édit. Baum, p. 41), et *Cephas Geranius,* qui s'est borné à recommander le livre et à y ajouter une table, est peut-être un Pierre Granier, dont il est fait mention à partir de 1537 (Herminjard, IV, 313). — P. 61, 149, 542, 588. De même *Thrasibule Phenice,* qui se donne comme l'auteur de la *Comédie du pape malade* (1561), n'est pas Th. de Bèze. J'ai trouvé dans les registres du Conseil de Genève la preuve que cette pièce était de Conrad Badius (*Fr. prot.,* 2[e] éd., I, 686). M. Marc Monnier avait donc vu juste, lorsqu'en l'étudiant il disait (*Genève et ses poètes,* p. 143) : « Ce n'est pas la langue, le vers ni la main de Bèze. » — P. 62, et II, 528, n[o] 118. D'après M. D., *De Nakol,* — qui figure au bas de la seconde dédicace de la *Confession de la foy chrestienne* (1562), — serait en hébreu l'équivalent de *pseudonyme* [1]. Ajoutons : 1[o] que les épitres dédicatoires de l'ouvrage intitulé *Sac et pièces pour le pape de Rome* (1561) sont également signées *Denakol;* 2[o] que M. de Montaiglon, cherchant une anagramme sous ce nom bizarre, avait proposé, sous toutes réserves, il est vrai, *Noël* ou *Léon Kade.* (*Bull. de la soc. des antiq. de France,* 1877, p. 50-51.) — P. 64. Pour désigner l'Église romaine, dit M. D., Marot a inventé (épitre 56) l'appellation significative de Dame *Philetine* (= « φιλαιτίνη, qui aime à brûler [2], avide de supplices ») et ce serait par suite « d'une erreur grossière » que ce nom a été transformé dans la plupart des éditions en *Philetime* (*Philetyme* = qui aime la vérité), « nom qui désignerait alors la Réforme et ôterait tout sens et toute saveur à cet endroit de l'ép. 56. » Mais, dans le passage dont il s'agit, le sens du vers plaide précisément en faveur de *Philetime,* car pour ouvrir les yeux de Sagon, qui attaque et injurie Marot, c'est l'Église réformée qu'il faudra appeler, si elle veut prendre la peine de *l'enseigner,* si elle consent à lui faire *cet honneur et estime.* D'ailleurs, comment M. D. expliquerait-il que *Phileti*N*e* pût rimer ici avec *esti*M*e?* — P. 68, 132.

---

1. Toutefois, je viens d'apprendre que M. le prof. Éd. Reuss, l'éminent hébraïsant, consulté sur cette interprétation, a déclaré que « Nakol ou Denakol n'était ni hébreu, ni chaldéen, ni arabe, ni syriaque, et qu'il ne devinait pas comment on peut le traduire par pseudonyme. » — D'un autre côté, M. Ch. Schmidt a une conjecture à proposer sur l'écrivain qui s'est dissimulé sous ce masque.

2. ?? Au moins faudrait-il φιλαιθίνη.

La Confession, citée par M. D., avait été publiée (1534) sous le nom d'un auteur supposé, Noël Beda (*Catéch. de Calvin*, p. CCXIV.) Si M. D. avait connu cette supercherie littéraire, il aurait vu que Marcourt, — l'auteur probable de l'opuscule, — n'employait pas les mots *foi catholique* « dans le sens de *foi véritable*, en opposition avec la *foi romaine* », mais que cette expression devait venir naturellement sous sa plume, puisque, pour trouver plus de crédit chez ses lecteurs, il avait imaginé d'attribuer son livret à un docteur de Sorbonne. Pour que le volume pût circuler en France, il fallait que l'épître dédicatoire eût, comme le titre, une apparence orthodoxe. — P. 87. « Le 25 mars 1527, premier jour de l'année. » En 1527, l'année commença le 21 avril. Disons à ce propos que, dans l'intérêt de la clarté, M. D. a fait peut-être un usage trop fréquent de l'ancienne computation. Ainsi, p. 134 : « à la fin de l'année 1542 (vieux style) » ; on doit réfléchir un moment pour comprendre que cela signifie : en février ou mars 1543. M. D. lui-même s'y est parfois embrouillé : p. 359, « le 14 février 1543 (vieux style) », il faut lire : (nouveau style).

P. 90. Il est bon d'expliquer les mots difficiles [1] de la langue de Marot, mais était-il nécessaire de multiplier les notes pour nous apprendre que *ains* signifie *mais*, *dont* = *d'où*, *si* = *ainsi*, *ancelle* = *servante* (p. 67), *du tout* = *entièrement* (p. 97), *carte* = *papier* (p. 114, 177), *mercy* = *pitié* (p. 270), *collauder* = *louer* (p. 274), etc., etc. ? Mieux vaut, dira-t-on, abondance de lumière qu'obscurité. Sans doute, mais alors M. D., qui a été obligé d'introduire la ponctuation et quelques accents dans les nombreuses pièces de Marot qu'il imprime, aurait bien dû aussi y mettre des *j*, des *ç*, et opérer le changement réciproque des *u* et des *v* [2]. Ce respect des anciens usages gêne inutilement la lecture. — P. 101. M. D. n'a pas connu la réimpression du *Sommaire* de Farel, publiée par M. Baum, en 1867 : elle est précédée d'une introduction où il aurait trouvé, sur cette première dogmatique protestante en langue française, des renseignements plus précis que chez l'éditeur anonyme [M. Félix Bovet, si je ne me trompe] du choix des écrits de Farel (1865). Il y aurait vu, en particulier, que l'existence d'une édition princeps en 1524 ou 1525 est hors de doute, et que Farel lui-même déclare avoir écrit son livre sur l'invitation d'Œcolampade. — P. 192. Le mot de truage répond à celui d'impôt. Ce n'est pas une « espèce de redevance payée pour la chasse ». — P. 172, 440. L'empoisonnement d'Olivetan n'est qu'une tradition aujourd'hui abandonnée. Il mourut très probablement à Rome, et non à Ferrare (voy. Herminjard, V, 228). — P. 184. « Le poète français inconnu, réfugié à Genève. » (1551). Il s'appelait peut-être *Jaques Valfin* ; du moins, c'est le nom que je propose de trouver dans l'anagramme :

1. *Dehaitz* (p. 319) veut dire accablé, malade, et non « avec plaisir ».

2. D'autant plus qu'il l'a fait quelquefois, par exemple quand il emprunte des pièces au *Chansonnier huguenot* de M. Henri Bordier (p. 275-278, etc.).

« *Iusque à la fin.* » — P. 207, 210. M. D. refuse de croire au double témoignage de Des Gallars et de Colladon, qui rapportent que les deux épitres de Calvin *De rebus hoc saeculo cognitu apprime necessariis* furent composées pendant son voyage en Italie (1536). Mais les raisons qu'il allègue ne sont guère topiques. Il est évident, d'autre part, que Des Gallars, écrivant en 1552, à Genève, la préface du Recueil des opuscules de Calvin, réunis pour la première fois, tenait ses renseignements du réformateur lui-même. — P. 224. « Ochino s'échappa [de Venise, en 1542] et se rendit en Pologne, où il s'unit à Socin, chef des antitrinitaires. » Il n'alla en Pologne qu'en 1564, peu de mois avant sa mort; à cette époque, Socin, qu'il avait vu à Zurich, ne vivait plus († 1562). — P. 248. L'épître de Marot aux deux sœurs savoisiennes, que M. D. croit perdue, a été publiée par M. Fréd. Chavannes en 1844 *(Notice sur un ms. du* XVIe *s.,* p. 3). Elle offre de l'intérêt pour l'étude des idées religieuses du poète. — P. 359. Dans la liste des éditions des psaumes, censurées par la Sorbonne [1] du 25 déc. 1542 au 2 mars 1543, quelques attributions doivent être modifiées : N° 2. « C'est évidemment le Psautier d'Anvers. » Le mot *Trente* prouve, au contraire, que c'est l'édition de Paris; le n° 8 serait alors celle d'Anvers. — N° 10. « Ce doit être l'édition pseudo-romaine. » — Non ; c'est la liturgie genevoise de 1538 (sans psaumes), citée p. 346. — N° 40. Pour admettre qu'il s'agit ici de l'édition de Lyon, 1542, M. D. est obligé de supposer dans le titre, « une petite supercherie à l'adresse de la Sorbonne ». Cette hypothèse n'est pas nécessaire : le n° 40 se rapporte aux psaumes en prose de 1539, cités II, 646.

P. 388, 389. Les différents renseignements qui déterminent l'époque et la durée approximatives du séjour de Marot à Genève (nov. 1542-déc. 1543) ont tous été recueillis et groupés avec beaucoup de soin par M. Douen. J'ajouterai, à ce propos, qu'une lettre de l'Allemand Jean Sinapius [M. D. imprime Sinapi, p. 170, 173, 217 ; peut-être son vrai nom était-il *Senf* ou *Senft*] à Calvin, datée de Florence, 6 déc. 1543, contient quelques mots qui se rapportent probablement à Marot et qui, malgré leur brièveté, pourraient donner lieu à des remarques intéressantes. M. D. trouvera cette lettre dans les *Op. Calvini*, t. XI, n° 522. C'est le cas de lui dire qu'il aurait mieux fait de prendre directement dans la correspondance calvinienne, publiée par MM. Cunitz et Reuss, les fragments, parfois incomplets ou inexacts, qu'il a rassemblés de différents côtés. Ainsi l'épître citée p. 552 est du 24 janvier 1551, non du 24 juin, et ici, précisément, la question de la date avait de l'intérêt. — P. 392. Ce n'est pas *à tort* que Malingre a été appelé Thomas, au lieu de Mathieu, par M. J. Bonnet : le pasteur d'Yverdon se servait indifféremment des deux prénoms. Il n'était point « un ancien prote de l'imprimeur de Vingle » ; du moins, rien n'a confirmé, jusqu'ici, cette hypo-

1. Elles ne furent pas « condamnées au feu par arrêt du Parlement, le 14 février 1543 », comme le dit M. D. (Voy. D'Argentré, *Coll. judic.*, II, 133, 134).

thèse de l'éditeur du *Chansonnier huguenot*. Je ne crois pas qu'il ait « revisé plus tard » la Bible de 1535, comme le disait M. Lutteroth, ni que son épître à Marot ait été imprimée une première fois en 1543, ni qu'*Ergnilam* [résultat d'un acrostiche remontant] ait été employé par lui (p. 62) comme anagramme de son nom. — P. 406. L'épigr. 113 de Marot « à Madame de la Barme, près de Necy en Genevoys, » fut écrite, non pas « au moment où il allait quitter la cité calviniste », mais bien en Savoie, puisque *Necy* est *Annecy*. — P. 410. Eustorg de Beaulieu n'était point « pasteur à Genève », mais à « Thierrin, en Savoie » (p. 401), qui est Thierrens dans le pays de Vaud. En revanche, sa *Chrestienne Resjouyssance* fut imprimée à Genève, non à Bâle, et l'exemplaire du duc d'Aumale n'est pas unique, car il provenait des doublets de la Bibliothèque de Vienne, qui en conserve un autre. Contrairement à ce qui est dit p. 704, ce volume n'a pas de musique notée, ainsi que Beaulieu l'explique lui-même à la fin de l'avertissement, placé en tête de la chanson 102 (non 124), et dont le commencement seul a été reproduit par M. Douen. Celui-ci ne semble pas non plus avoir remarqué que l'*Exhortation au lecteur fidèle*, qui termine les psaumes en prose de 1539 et dont il donne le texte (II, 646-647), offre un acrostiche au nom de : E. DE BEAILIEV (pour BEAVLIEV). Du moins, il ne signale pas cette circonstance. — P. 448, 455. Selon M. D., il se serait fait à Genève, en 1543, quatre éditions des psaumes, dont trois auraient disparu. Je ne puis admettre cette opinion qui n'est basée que sur des hypothèses ou sur des renseignements en partie inexacts. C'est à la date du 9 (non du 16) juin 1543 qu'on lit dans les registres du Conseil (non dans ceux du Consistoire) une décision relative à la suppression de la « Salutation angélique » dans les psaumes qu'on achevait alors d'imprimer, et la préface de Calvin, qui n'est autre que celle de 1542, allongée, est du lendemain, 10 juin. Cette édition, destinée au culte, accompagnée de la musique et de la liturgie, parut, sans doute, avant la fin du mois, puisque l'impression du *corps* de l'ouvrage était terminée le 9. Elle n'a pas encore été retrouvée et il me paraît évident qu'elle devait contenir non pas seulement les trente psaumes, comme le croit M. D., mais les cinquante. Puisqu'il était de notoriété que Marot travaillait à ces vingt derniers psaumes, personne ne pouvait avoir l'idée de réimprimer simplement le volume de l'année précédente [1]. Au mois d'août, Marot donna à part, sans musique et sans liturgie, le texte des cinquante psaumes, accompagné des diverses pièces énumérées par M. Douen. Cette seconde édition, faite en quelque sorte au seul point de vue littéraire, était surtout destinée au public français, puisqu'elle débute par « une épistre aux dames de France » datée du 1er août, et par « une épistre au Roy » : dès lors,

1. Je pense également qu'en 1542 il n'y a eu (p. 351) qu'une seule édition genevoise, avec deux titres, une partie des exemplaires étant destinés à Genève et les autres à la France.

on laissa l'imprimeur y joindre la « Salutation angélique ». Voilà les faits dans leur simplicité : l'échafaudage de suppositions, laborieusement dressé par M. D., s'écroule de lui-même. Ce n'est pas non plus pour *rendre un coup* à Calvin (p. 409) que Marot ne joignit pas à l'édition du mois d'août la préface du 10 juin 1543 : à quoi eût-il servi d'insérer dans un psautier sans musique une pièce qui ne traite que du chant d'église? En outre, la présence seule de cette préface aurait suffi pour empêcher la vente du volume en France.

P. 615-616. M. D. retrace, principalement d'après MM. Riggenbach et Bovet, les divers incidents du séjour à Genève de Louis Bourgeois, « ce Palissy de la musique ». Mais l'examen des registres originaux du Conseil ne conduit pas à des conclusions absolument identiques à celles que formule M. D. [1], et je me trouve obligé d'entrer à ce sujet dans quelques détails, car le nom de Bourgeois, presque inconnu il y a trente ans, va certainement grandir encore. En juillet 1545, le Conseil donna au chantre G. Franc, qui partait pour Lausanne, deux successeurs à la fois, Louis Bourgeois [2] et Guillaume Fabri; mais, au bout de quelques semaines, l'incapacité de ce dernier lui fit retirer son emploi, et Bourgeois devint le seul chantre. Il est vrai que le 21 mai 1551 son salaire (100 florins, outre le logement) fut réduit de moitié par le Conseil des CC « pour autant que la nécessité est grande en la bourse de la ville », mais il ne fit que partager le sort des autres fonctionnaires, à commencer par les syndics eux-mêmes, dont le traitement fut abaissé de 125 à 100 florins. On doit reconnaître que Bourgeois était, de sa nature, un peu quémandeur. C'est ainsi qu'en 1546 ayant fait, sans y être autorisé, des réparations dans la maison qui lui avait été assignée, il sollicita le remboursement de ses dépenses. Le Conseil s'y refusait, mais Bourgeois revint quatre fois à la charge dans l'espace d'un mois, jusqu'à ce que, de guerre lasse, les magistrats lui eussent accordé une partie de la somme qu'il demandait. De 1548 à 1550, on le voit encore présenter cinq réclamations relatives à cette malheureuse maison, sans compter d'autres suppliques, en particulier sa requête en bourgeoisie, « pour ce qu'il est marié et qu'il désire de vivre et finir ses jours au service de Messieurs », laquelle lui fut octroyée gratuitement le 24 (non le 15) mai 1547. Aussi, quatre mois après la diminution de son « gage », Bourgeois, trouvant que celle-ci avait assez duré, recommença ses instances. Le Petit

1. Il y aurait aussi quelques menues rectifications à introduire dans la notice que M. D. consacre à G. Franc (p. 608), par exemple en ce qui concerne la date de sa nomination officielle comme chantre (16 avril 1543 et non 6 juin 1542), la manière dont ses appointements furent fixés (pourquoi dire cent *goulden* au lieu de cent florins? l'expression allemande n'a jamais été usitée à Genève), le temps qu'il devait consacrer à l'enseignement du chant, etc.

2. Malgré ce qui est dit p. 615, n. 1, on ne sait rien de positif sur la date de l'arrivée de Bourgeois à Genève. Les registres genevois ne contiennent aucun renseignement à ce sujet et les assertions de M. Fétis sont donc tout à fait hypothétiques.

Conseil, bien disposé à son égard, n'osait toutefois revenir sur une décision qu'il n'avait pas prise lui-même. Comme Bourgeois insistait, le Conseil décide que « pour ores », c'est-à-dire pour le moment, « l'on n'en parlera pas ». Bientôt on en reparle, trois fois au moins; Calvin intercède en faveur du pauvre chantre, mais les magistrats, comprenant sans doute que le Conseil des CC ne voudrait pas se déjuger si promptement et faire une exception en faveur du seul Bourgeois, ne purent lui donner une réponse favorable et se bornèrent à lui accorder, à trois reprises, de petites gratifications. — Quant à l'emprisonnement du 3 décembre 1551, il ne faudrait pas le regarder comme un « triomphe » de « la routine » et de ses « colères aveugles ». Le Conseil, qui surveillait minutieusement tout ce qui se passait dans l'Église et l'État, ne pouvait permettre à un chantre de modifier, de son chef, les mélodies du psautier, et de troubler ainsi les habitudes des fidèles. Une telle condescendance, même pour un détail minime, eût été contraire aux idées du temps. Au reste, il n'y eut pas de « condamnation » proprement dite; aucun « jugement » ne fut prononcé, aucune durée ne fut assignée à cette peine, en quelque sorte administrative, et ce fut de lui-même, sans l'intervention de Calvin, malgré ce qu'en dit M. D., que le Conseil relâcha Bourgeois dès le lendemain. Quelques jours après, Bourgeois reçut une nouvelle admonestation pour avoir mis en tête d'une édition des psaumes « une épître adressée au lecteur, qui est comminative de ne se mêler de chanter » : la suppression en fut ordonnée, et, comme les ministres prenaient le parti de Bourgeois dans l'affaire des « vieux » et des « nouveaux » psaumes, le Conseil fit venir Calvin, — ce Calvin que M. D. aime à représenter comme un despote tout puissant, — pour lui adresser de « gracieuses remontrances ». — Enfin, ce n'est pas en 1557, mais dès le commencement de l'année 1553, que Bourgeois quitta Genève; comme on va le voir, son départ ne fut pas tout à fait volontaire, ni occasionné par le fait qu'il aurait été « froissé des dédains » (p. 663) de Calvin pour l'harmonie, et qu'il désirait « protester au nom de l'art que Calvin voulait enchaîner » (p. 412). Le 25 août 1552, Bourgeois demanda la permission de s'absenter pendant trois mois, pour aller à Lyon et à Paris dans le but de « faire imprimer ses œuvres de musique sur les psaumes ». Toujours bienveillant pour lui, le Conseil accorda son consentement. Mais, le 27 décembre suivant, Bourgeois sollicita un nouveau congé de huit semaines. Cette fois, la patience des magistrats était à bout : « Arrêté, dit le registre, qu'il aille là où il voudra, mais ce soit sans que plus il aie gage de la Seigneurie ». Sur une nouvelle requête (31 janvier 1553), le Conseil maintint sa décision, et le départ de Bourgeois ne tarda pas à s'effectuer, car, le 24 mars, sa femme présente une dernière supplique, et le Conseil lui accorde une gratification « pour s'en retourner à Lyon », où son mari l'avait sans doute précédée. — Il y avait quelque intérêt à rétablir la façon *exacte* dont les choses se sont passées, car le récit de M. D. ne manquera pas d'être reproduit souvent, et il a déjà passé en abrégé

dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* et dans la nouvelle édition de la *France protestante*. L'antagonisme entre Calvin, d'une part, Marot et Bourgeois, de l'autre, que M. D. cherche sans cesse à mettre en relief[1], en présentant d'ailleurs ses hypothèses comme des affirmations, ne repose, en définitive, sur aucune base certaine : au contraire, Calvin intercéda en faveur de tous deux. Que n'eût-on pas dit, s'il s'en était abstenu ou si les registres avaient négligé de mentionner à cette occasion le nom du réformateur! — Son « aversion » (II, 9) pour l'harmonie, qu'il *conspuait* (II, 47), résulte uniquement de cette phrase, à la fin d'un paragraphe sur le chant d'église (II, 375) : « Les chants et mélodies qui sont composées au plaisir des aureilles seulement, *comme sont tous les fringots et fredons de la Papisterie, et tout ce qu'ils appellent musique rompue et chose faite*[2], *et chants à quatre parties*, ne conviennent nullement à la majesté de l'Église..... » Mais M. Bovet observe très justement à ce propos (*Hist. du psautier*, p. 67) qu'en Allemagne, « où le talent de la musique et surtout le goût de l'harmonie sont très répandus », les luthériens partagent l'opinion de Calvin et « distinguent soigneusement entre le chant d'église et le concert spirituel. Dans le culte proprement dit, ils chantent à l'unisson ». — Ce n'est pas tout. D'après M. D., ce serait « dans l'*Institution chrestienne* de 1543 (liv. III, chap. xx, § 32) » que Calvin aurait ainsi formulé son jugement sur les chants à quatre parties. Or, il se trouve que, vérification faite, les mots soulignés dans la phrase transcrite ci-dessus ne figurent ni dans le texte de l'*Inst. de la relig. chrest.* de 1543, ni dans le texte latin définitif du même ouvrage que Calvin rédigea en 1559, six ans après le départ de Bourgeois! C'est une des nombreuses additions et intercalations dues au traducteur anonyme de 1560, et il est aujourd'hui démontré non seulement que Calvin n'est pas l'auteur de cette traduction, qui contient beaucoup d'erreurs de tout genre, mais encore qu'il n'en a pas même revu les épreuves. Voilà un détail qui a quelque importance et qui n'a pu échapper à M. Douen. Pourquoi ne l'a-t-il pas révélé à ses lecteurs?

P. 668. M. D. se demande quel fut, en 1561, le chantre de Genève qui se chargea de rassembler et d'arranger les quarante mélodies adaptées aux soixante-sept derniers psaumes de Bèze; et il ajoute : « G. Fabri vivait-il encore à cette date? » J'ai dit plus haut que Fabri n'exerça les fonctions de chantre que pendant un temps très court, en 1545. D'un document communiqué à M. D. (p. 678) par M. Henri Bordier, il ressort que le chantre qui mit en musique les psaumes de Bèze (1561) se nommait *maître Pierre*, et, dans un des appendices de son second volume

1. « Calvin leur gardait rancune à tous deux, les jugeant infidèles et considérant leur indépendance comme une révolte contre Dieu même » (p. 663). — La ville où des milliers et des milliers de Français, persécutés dans leur patrie, ont trouvé un asile devient, sous la plume de M. D., « un sol détesté », où l'on vit dans « l'esclavage » (p. 414) et où « la liberté ne pouvait fleurir au XVIe siècle! »

2. *Fainte*, à ce que je suppose.

(p. 633), M. C. propose les noms de Pierre Du Buisson et de Pierre Dagues, tout en paraissant donner la préférence au premier (II, 451, 455, 467, 482, 483). Je suis en mesure de compléter ces renseignements. En mars 1553, Louis Bourgeois fut provisoirement remplacé par Pierre Valette, le même dont on trouve le nom sur un psautier genevois de 1563 (II, 528, n° 119). A son tour, P. Valette céda la place (octobre 1553) à Guillaume de la Mule ou de la Mole, qui garda ces fonctions jusqu'à sa mort, en sept. 1556. Valette se remit alors sur les rangs; le Conseil, qui paraissait le préférer, finit pourtant par céder à de nombreuses sollicitations des pasteurs et nomma (29 déc. 1556) Pierres Dagues, de Montricoux (et non *Montheroux*) en Quercy, qui avait été reçu habitant de Genève un an auparavant et qui, plus tard, le 31 août (non le 30 juin) 1568, fut admis à la bourgeoisie. C'est lui, par conséquent, qu'on doit identifier avec le continuateur de Bourgeois. Quant à Pierre Du Buisson, il était en quelque sorte chantre suppléant ou adjoint, spécialement attaché à l'église de Saint-Pierre (1561-1571).

T. II, p. 2, 14, 61, 70. Il est très choquant de voir citer l'ouvrage de C.-F. Becker (*Die Tonwerke des* XVI^ten *und* XVII^ten *Jahrhunderts*) sous cette forme : La *Tonwerke*. — II, 35. La *Fleur des Chansons*, de R. de Lattre et Goudimel, est dédiée « à M. I. du C., seigneur de la V., docteur très expert en la vieille et nouvelle médecine et poète fort excellent. » Ces initiales désignent Joseph du Chesne, seigneur de la Violette.

II, 489-502. M. D. a eu raison de reproduire la curieuse préface du psautier (1560) de P. Davantes, dit *Antesignanus*, l'inventeur de la musique chiffrée. J'ai réuni sur ce personnage quelques renseignements inédits, dont je crois pouvoir dire ici deux mots. Reçu habitant de Genève le 6 mars 1559, il mourut le 31 août 1561, à l'âge de trente-six ans; le registre des décès le qualifie *escolier*. Il était originaire, non de Rabastens au diocèse d'Albi, comme on le croyait depuis Bayle, mais de Rabastens au diocèse de Tarbes, aujourd'hui dans les Hautes-Pyrénées. Son testament, daté du 29 août 1561, le désigne comme suit : « Spectable Pierre Davantes l'aîné, dit Antesignanus, fils de noble Jehan des Davantes, dit de La Helete, natif de Ravastin en Begorre. » Il n'avait pas d'enfants de sa femme, « noble damoiselle Jehanne de la Font, » car il institua pour héritier universel Pierre Davantes le jeune, son frère [1], qui était libraire, et déshérita son autre frère, Jean Roy Davantes. — Le jour même (24 mai 1560) où le Conseil de Genève l'avait autorisé à imprimer sa « nouvelle invention de musique sur les psaumes », une permission semblable fut accordée à Emery Bernard, originaire de La Ferté Hubert, qui désirait publier « les psaumes, cantiques et chansons spirituelles, selon son invention ou exposition, quant à ce qui concerne la musique ». Bernard obtint derechef l'année suivante (24 février 1561)

---

1. Ceci résout le petit problème posé par le *Bull. du prot. franç.*, t. X, p. 186, 217, 436.

l'autorisation de mettre sous presse une nouvelle méthode de musique « pour plus tôt apprendre à chanter », qui effectivement a paru et a été citée par Fétis, Haag et Brunet. Ce musicien et son livre ne sont pas mentionnés par M. Douen.

II, 503-631. La « Bibliographie française [1] du psautier », fort intéressante d'ailleurs, pourrait donner lieu à de nombreuses remarques. Je me bornerai à quelques-unes. M. D. ne semble pas être au courant des règles typographiques qui se rapportent aux formats anciens. Pour lui, les petits volumes du XVIe siècle sont indifféremment des in-8, des in-12, des in-16, des in-18, des in-24, des in-32, sans compter les pet. in-8, les gr. in-16 et les pet. in-16, les pet. in-32, les très pet. in-32, etc. Aussi lui est-il arrivé de donner à la même édition deux formats différents, quand il a l'occasion d'en parler à deux reprises. — On peut regretter aussi qu'il n'ait indiqué que rarement le nombre des pages de tous ces psautiers : ce renseignement eût été utile, car il n'est pas impossible que certaines éditions soient en réalité identiques, bien que leur titre mentionne des libraires différents. — Les éditions *sine loco* portées sous les nos 52, 57, 58, 62, 71, 72, 75, 76, 78 *bis*, 80-82, 94, 95, 96, 98, 100, 101, 104, 119, 122, 123, 131, 145, 149, 151, 152, 154, 155, 163, 166, 167, 168, etc., etc., étant dues à des imprimeurs établis à Genève, le nom de cette ville aurait pu être ajouté, entre crochets. — Le no 26 appartient à la collection calvinienne de MM. Reuss et Cunitz : il n'a donc pas été détruit dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg (p. 454). — Il faut supprimer le no 79, cette édition n'étant autre que celle décrite sous le no 81. — Le no 80 ne diffère du no 81 que par le nom du libraire et la marque typographique. En fait, c'est la même édition avec un autre feuillet de titre, et l'exemplaire de Genève contient les quatre-vingt-trois psaumes et non soixante-sept seulement, comme une description fautive l'a fait croire à M. Douen (p. 559). De même, j'ai tout lieu de croire que le no 82 est identique avec le no 81. En tout cas, l'exemplaire de Morges n'a que 83 ps. Les trois psautiers de P. Davantes se réduiraient donc à un seul. — Le no 89 *bis* n'est pas à sa place, car il s'agit évidemment d'une édition de 1661, non de 1561. (Cf. no 337.) — Au no 232, on aurait pu renvoyer au no 119 ou à I, 563 ; etc.

II, 650. L'opinion émise par MM. Cunitz et Reuss dans le tome XI des *Opera Calvini*, imprimé en 1873, n'a pu être une conséquence de la publication du vol. Ier de M. D., qui date de 1878. — II, 659-669. M. D. reproduit, dans l'appendice X, le texte de ce qu'il appelle sans hésiter : « Le second catéchisme français de Calvin » (le premier étant de 1537). Cette pièce a pour titre : *Institution puérile de la doctrine chrétienne, faite par manière de dialogue*, et contient une courte explication du *Symbole des apôtres*, de l'*Oraison dominicale* et du *Décalogue*. Elle fait partie de l'édition du psautier dite pseudo-romaine, citée

---

1. *Française* n'est pas très juste, car une quinzaine d'éditions en langues étrangères sont indiquées p. 610-612.

plus haut et publiée à Strasbourg en février 1542. M. D. ne semble pas se douter qu'on puisse élever une seule objection au sujet de l'attribution à Calvin de ce catéchisme abrégé. Cependant, après avoir comparé ce texte, soit avec le Catéchisme de 1537, soit avec le nouveau Catéchisme par demandes et réponses [1] dont Calvin s'occupa aussitôt après son retour à Genève, je suis loin d'être aussi convaincu. Puisque l'édition de février 1542 est due aux soins de Pierre Brully, qui fut (sept. 1541) le successeur de Calvin dans l'Église française de Strasbourg, pourquoi *l'Institution puérile* ne serait-elle pas due à la plume du futur martyr? Il est vrai que la liturgie et le psautier avaient déjà paru, au moins une fois, avant le livret de février 1542 : une lettre contemporaine en fait foi. Mais rien ne prouve que *l'Institution puérile* y fût jointe. — II, 671-710. Bon index des noms propres cités dans l'ouvrage. Mais pourquoi mettre à la lettre D tous les noms précédés de la particule *de?* Il aurait fallu tout au moins prévenir le lecteur, afin qu'il sût trouver à De Bonivard [2], De Maintenon, etc., les renvois inutilement cherchés sous les lettres B, M, etc. [3].

Il est temps de mettre un terme à ces observations qu'on pourrait aisément multiplier. M. D. reconnaît lui-même, à la fin de son travail (II, 647), qu'il a appris à se défier des conjectures. Devant cet aveu dépouillé d'artifices, il y aurait mauvaise grâce à insister davantage. Les légères taches que j'ai signalées et dont M. D. n'est pas toujours seul responsable, car il a été plus d'une fois induit en erreur par les écrivains qui l'avaient précédé, ne diminuent en aucune façon l'importance de ce beau livre. J'ai déjà loué la patience ou plutôt l'ardeur passionnée avec laquelle l'auteur avait recueilli d'innombrables matériaux, mais je n'ai pas encore dit que son style est net, rapide, entraînant, de telle sorte que ces deux gros volumes se lisent avec un intérêt constamment soutenu. Ainsi que M. de Schickler l'a fait observer [4], M. D. est un « hébraïsant distingué, traducteur lui-même », et mieux placé que personne pour démontrer « les mérites et les défauts des versions anciennes et modernes, les inexactitudes, les inversions, les étranges paraphrases des interprètes successifs..... Ses recherches musicales donnent, en outre, à son livre une valeur tout à fait exceptionnelle ». Ce jugement est d'une entière vérité et tous les lecteurs de M. Douen se joindront à moi pour le remercier de l'immense service qu'il a rendu à ceux qui, de près ou de loin, s'occupent de l'archéologie de la musique et de l'histoire des églises réformées.

Théophile DUFOUR.

---

1. Il dut paraître à la fin de 1541 ou au commencement de 1542, bien que la plus ancienne édition signalée jusqu'ici soit celle de 1545.

2. Précisément Bonivard n'a presque jamais mis un *de* devant son nom.

3. De même Jean de Parthenay, seigneur de Soubise, est placé à *De Soubise*, tandis que ses trois filles sont à *De Parthenay*; Merle d'Aubigné est à *D'Aubigné*, Nicolas Vollcyr de Serrouville se trouve, par suite d'une double faute d'impression, à *De Géronville*, etc.

4. *Bull. du prot. fr.*, t. XXIII, p. 323.

27. — J. Bastin. **Le participe passé dans la langue française et son histoire.** Saint-Pétersbourg, 1880, 57 p. in-8°. Paris, Maisonneuve.
— Amédée Mercier. **Histoire des participes français.** Paris, Vieweg, 1879, 160 p. in-8°.

Le participe est une des parties de notre grammaire le plus souvent étudiées dans ces dernières années. L'intérêt dont témoignent ces études n'est pas seulement historique; les règles de notre grammaire au sujet de l'accord des participes semblent appeler des réformes; tout le monde le reconnait. Si on varie dans le détail, on est au moins d'accord sur le principe. On reconnait que la tendance naturelle de la langue est à l'invariabilité absolue du participe passé joint à un auxiliaire, et on pense qu'il serait temps de faire passer cette invariabilité dans la grammaire [1].

M. Bastin et M. Mercier, dans des travaux d'inégale étendue, ont entrepris de retracer le traitement éprouvé par le participe passé depuis les origines de notre langue. M. Mercier y ajoute l'étude du participe présent. Tous deux ont pris pour base, en ce qui concerne le moyen âge, la brochure que j'ai publiée en 1877, *Le participe passé en vieux français.*

L'ouvrage de M. B. n'est pas d'une lecture facile; au premier abord, il semble appartenir à ce genre, qui d'après Voltaire, est le seul qui ne soit pas bon. L'attention du lecteur est fatiguée par de perpétuels retours en arrière, par un recommencement sans but et sans raison. Il se dégage de l'ensemble une impression de confusion à laquelle on a quelque peine à se soustraire. Que le lecteur ne se laisse cependant pas rebuter par ces défauts de forme et qu'il aille tout de suite au fond. Il ne perdra pas ses peines. M. B. a un sens très juste de la syntaxe; familier avec les grammairiens du XVII[e] siècle, il sait mieux que personne comprendre leurs subtilités et en démêler les motifs. Dans son enthousiasme pour eux, il se laisse parfois même entraîner (p. 22, p. 25, etc.) à oublier le but qu'il veut atteindre et les conclusions qu'il veut poser. Voici ces conclusions (p. 35) :

1[re] règle. — Tout participe passé conjugué avec *être* s'accorde dans tous les cas avec le sujet.

2[e] règle. — Tout participe passé conjugué avec *avoir* reste dans tous les cas invariable.

A la première règle doivent ressortir les participes des verbes pronominaux. Mais M. B. est très perplexe au sujet du sort auquel il veut les condamner. Il est impossible au lecteur le plus attentif de découvrir sa véritable pensée; dans le texte, il prêche l'accord avec le sujet, et dans une

1. [Je dois faire observer que la grammaire ne peut que constater les lois de la langue; il ne lui appartient pas de prévenir l'usage; elle doit même être en général très conservatrice. Il faudrait d'ailleurs distinguer soigneusement, ce qu'on oublie trop souvent de faire, la grammaire de l'orthographe. — G. P.]

longue note (p. 35 et 36), il le bat en brèche. Chacun y trouve son compte ; la clarté seule en souffre singulièrement.

La partie la plus intéressante de l'ouvrage de M. B. est celle où il fait passer sous nos yeux les principaux grammairiens du xviie, du xviiie et du xixe siècle, jusques et y compris Noël et Chapsal. L'auteur fait remarquer avec raison que, lorsque la règle de position établie par Marot (*Je vous ai donné m'amour, M'amour vous ai donnée*) est violée, elle l'est toujours en faveur de l'invariabilité. Rien ne prouve mieux, nous semble-t-il, que l'invariabilité est la tendance naturelle du français. Tout en rendant hommage à la règle de position, les grammairiens du xviie et du xviiie siècle cherchent à y échapper dans un bon nombre de cas. Ce n'est vraiment qu'au xixe siècle que la règle de Marot a été appliquée dans toute sa rigueur, grâce au besoin de simplification qui s'est fait universellement sentir. Ne serait-il pas possible de simplifier plus encore et de décréter, conformément au génie de notre langue, l'invariabilité absolue du participe passé conjugué avec avoir [1]?

M. Mercier, qui, dans un excellent résumé (p. 115 et 116), montre que c'est la syntaxe latine qui a pesé sur la française [2] pour lui faire adopter le *modus vivendi* dont nous souffrons maintenant, se prononce pour l'affirmative. Il a, lui aussi, étudié les textes anciens et les grammairiens modernes et il a de plus cherché une nouvelle source d'informations dans le traitement éprouvé par le participe dans les patois. Cette partie de son travail, complètement neuve, croyons-nous, présente un grand intérêt, mais prête également le flanc à quelques critiques. Tout d'abord, pourquoi M. M. fait-il entrer les patois du Midi, ceux qui se rattachent au provençal, dans le cadre de son étude ? Si les patois doivent, comme le pense M. M., nous montrer le développement libre et spontané de la langue quand aucun grammairien ne la détourne de sa voie naturelle, les dialectes du Midi ne peuvent rien prouver pour le français ; ils n'offrent d'intérêt que pour la syntaxe du provençal. Même dans l'étude du patois des provinces situées au nord de la Loire, il importe de montrer une grande réserve, de tenir à l'écart le parler bourgeois, de se défier des arrangeurs. M. M. n'a peut-être pas toujours pris des précautions suffisantes.

La conclusion qu'il tire de son étude n'en est pas cependant moins probante ; nous croyons avec lui (p. 136) que « les patois aiment le participe invariable. » Les différentes régions de la France n'offrent guère de différence à ce point de vue ; selon M. M., il en aurait été de même au

1. [Encore une fois les grammairiens n'ont pas à décréter, mais à constater. Il serait étrange qu'un homme qui dit : *J'ai compris quelle sottise j'avais faite, j'ai rendu les fleurs que nous avions prises*, se trouvât tout-à-coup parler mal français, par un décret des grammairiens ! — G. P.]

2. [Ce ne serait soutenable que si l'accord du participe, dans le cas indiqué par Marot, n'était pas populaire. La syntaxe latine et la syntaxe française, dans la partie populaire de la langue, ne sont qu'une. — G. P.]

moyen âge, et toute tentative de séparer, à ce point de vue, les dialectes de l'Ouest de ceux du Centre et de l'Est serait condamnée à échouer, contrairement à l'opinion que j'avais émise dans mon petit ouvrage (p. 37). Je reconnais très volontiers que M. M. a raison et que, comme il le dit (p. 54), ce n'est pas le dialecte normand, mais la prose qui a commencé à négliger l'accord. Il était inutile d'alléguer à l'appui de cette thèse, d'ailleurs juste, que, mon hypothèse admise, « la tradition aurait dû se con« server plus longtemps encore dans le Midi. » La logique de ce syllogisme m'échappe absolument.

Comme M. B., M. M. a étudié avec un grand soin les principaux auteurs du XVIe siècle et les grammairiens du XVIIe. Il essaie d'établir (p. 101-103) « qu'il y eut au XVIe siècle une tendance, irréfléchie peut« être, à laisser le participe invariable toutes les fois que, précédé ou « suivi de son régime, il marque une action sans égard à ses conséquen« ces, et à le faire accorder quand il marque l'état. » Cette tendance se remarquerait chez Ronsard et chez Rabelais. Les exemples à l'appui ne me semblent pas corroborer cette opinion. Là où le participe doit marquer l'état, il le fait si bien qu'il est devenu un simple adjectif. Dans : « J'avois *escrite* au plus haut de la face, Avec la honte, une agréable audace (Rons., *Amours,* II) », et dans : « J'auray toujours *esprise* D'un souvenir l'âme qui vit en moi (Id., *Franc.*, p. 155) », *escrite* et *esprise* ne sont pas autre chose. Dans le premier exemple, le verbe est considéré comme un imparfait et dans le second comme un futur simple. Le verbe *avoir* a ici sa signification pleine de « posséder », et ne joue nullement le rôle effacé d'auxiliaire.

Dans l'étude sur le participe présent, qui ouvre son ouvrage, M. M. examine tour à tour le participe présent proprement dit, l'adjectif verbal et le gérondif, sans réussir cependant à les séparer toujours bien nettement. Le rôle du participe n'est-il pas exactement le même dans : « Cuneuz iert li sire jugement *faisant* (*Lib. Psalm.,* IX, 17, Michel), » classé parmi les exemples du gérondif et dans : « Cil qui fait triste l'esperit de Deu *escandalisanz* un de ces petis ki en lui croient (S. Bern., *Serm.*, p. 557, Ler. de Lincy), » considéré par M. M. comme un participe présent ? Ce qu'on regrette surtout dans cette partie de l'ouvrage, c'est que l'auteur n'ait pas donné un tableau indiquant la proportion de l'accord et celle de l'invariabilité.

Remarquons l'étude très intéressante consacrée au participe présent indiquant que l'action est subie et non faite par le sujet. Divers savants, M. de Wailly entre autres, ont voulu voir là un souvenir du participe futur passif en *-ndus*. M. M. croit que cette explication est la bonne dans un certain nombre de cas. Il faut cependant expliquer différemment quelques-uns de ceux qu'il indique [1]. A la p. 33, M. M. donne l'exemple suivant : « Aorez vos dons un *alqitant* enfant? (S. Bern.,

1. [Il les faut tous expliquer autrement. — G. P.]

Serm., p. 550) » Dans sa pensée *alaitier* signifie exclusivement « nourrir de lait. » Le dictionnaire de l'ancienne langue française de M. Godefroy prouve par de nombreux exemples du XIIIe au XVIe siècle qu'*alaitier* a aussi le sens de « téter » : « Uns enfes qui *alaiteroit* se mere. (Beaum., *Coust. du Beauv.*, XV, 22, Beugnot) » : « Il estoit desireux d'*aletter* quelque nourrice (*Ren. de Montauban*, Ars. 5072, f° 12 v°) », etc. etc. Le changement de sens n'est donc pas particulier au participe. Il en est de même de l'exemple de Roland, v. 1169 : « A ces paroles vont les oz *ajustant*. »

Ces critiques de détail ne nous empêchent pas de reconnaître les bons côtés — et ils sont nombreux — de l'ouvrage de M. Mercier. L'exposition est claire, les exemples sont abondants et choisis dans les textes les plus divers. L'auteur est à l'aise dans son sujet et sait donner de l'intérêt à des discussions dont l'aridité est l'écueil ordinaire. Nous n'avons plus qu'un souhait à former pour lui comme pour M. Bastin, c'est qu'ils réussissent dans leur commune tentative d'amener des réformes nécessaires dans les règles de la syntaxe de nos participes.

J. Bonnard.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous apprenons qu'on se propose de créer un Bulletin de l'Ecole de Rome, indépendant de la « Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome ». C'est là une création dont l'opportunité nous paraît contestable. Les membres de l'Ecole de Rome poursuivent des études très diverses, qui embrassent le domaine entier de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance. Le *Bulletin* qu'ils rédigerout ne s'adressera à aucune classe de lecteurs en particulier : ce sera un périodique d'un caractère académique et encyclopédique comme nous en avons déjà trop. Les articles dont il se composera auront toutes les chances possibles d'échapper à ceux qui auraient intérêt à les lire, tandis que placés, selon leur sujet, dans les revues spéciales que la France possède maintenant en nombre suffisant, ils iraient tout naturellement à leur adresse. — Il est clair que l'objection que nous faisons aux recueils d'un caractère trop général ne saurait s'appliquer au nôtre : la bibliographie critique à laquelle il est consacré a un intérêt plus ou moins grand pour tous les érudits, qui ne sont pas fâchés de connaître la valeur des ouvrages mêmes qui ne rentrent pas dans leur spécialité; mais il n'en est pas de même d'une collection de travaux hétérogènes, qui ne peuvent rien gagner à être réunis dans un cadre tout extérieur.

— Le bruit court que le fameux *nombre* auquel Platon attribuait une mystérieuse influence sur les destinées de notre monde (*République*, livre VIII), et qui a été cherché avec tant d'ardeur, mais vainement, depuis deux mille ans, viendrait d'être définitivement retrouvé par un savant professeur de l'Université, M. Dupuis. La brochure où l'inventeur expose ses calculs, fondés sur une exacte interprétation du texte énigmatique de Platon, va sortir de dessous la presse.

— Le ministre de la guerre vient d'instituer à l'Ecole supérieure de guerre un cours de russe, et en a chargé M. L. Leger. Une cinquantaine d'officiers se sont fait inscrire pour suivre le nouvel enseignement.

— Notre collaborateur M. Gaston MASPERO, professeur au Collège de France, directeur de l'Ecole française du Caire, a été nommé par le Khédive directeur du musée de Boulaq et des fouilles archéologiques d'Egypte, en remplacement de Mariette-Pacha.

— Sous le titre « *Les registres d'Innocent IV, recueil des bulles de ce pape* », M. Elie BERGER entreprend de reproduire par une série d'analyses, d'extraits ou de copies les registres officiels de ce pontife, registres conservés aux Archives du Vatican et à la Bibliothèque nationale de Paris, et contenant près de 8,600 bulles. Il donne la substance, ou des fragments, ou le texte intégral de chaque pièce; il mentionne par une analyse les bulles résumées dans les *Regesta pontificum* de Potthast. Cette publication complètera et corrigera souvent les données chronologiques du *Gallia christiana*, de l'*Italia sacra*, de l'*Espana sagrada*, du *Monasticon anglicanum*. Une assez grande quantité de bulles sont relatives aux chrétiens de la Palestine, aux subsides levés en France et en Angleterre pour venir en aide au royaume de Jérusalem, surtout à l'histoire de la lutte entre Frédéric II et Innocent IV. L'ouvrage formera trois volumes grand in-4°, à deux colonnes et sera publié en fascicules de 10 à 15 feuilles (8 pages la feuille). Le premier fascicule, contenant les feuilles 1 à 16 (pages 1 à 128) vient de paraître et coûte 8 francs. Ajoutons qu'à la fin de la collection seront placés un index général et une table chronologique, et que chaque vol. aura pour introduction un ou plusieurs mémoires d'histoire ou de diplomatique. (A Paris, chez Thorin.)

— On trouvera dans le tome XII du *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan* (Draguignan, Lathil. In-8°, xv et 472 p.) un travail de M. l'abbé ALBANÈS sur le *Couvent royal de Saint-Maximin en Provence*; l'auteur de ce long mémoire prouve que l'église de Saint-Maximin a été bâtie par Jean Baudici et que c'est ce même Baudici qui a élevé à Aix le palais des comtes de Provence.

— L'Académie des sciences morales et politiques a décerné, dans sa séance du 18 décembre, le prix Bordin à M. ESMEIN, agrégé à la Faculté de droit de Paris, pour son *Histoire de l'ordonnance criminelle de 1780*.

— Prochainement M. du SOMMERARD, conservateur du musée de Cluny, fera paraître un catalogue auquel il travaille depuis quatre ans et qui ne contient pas moins de 20,000 numéros; on y trouvera une étude sur la céramique, depuis son origine.

— Par décret du 25 janvier, M. Em. DESCHANEL a été nommé professeur titulaire de la chaire de langue et littérature française moderne au Collège de France, en remplacement de M. Paul Albert.

BELGIQUE. — La bibliothèque du bureau de traduction, institué au ministère de l'intérieur par l'arrêté royal du 7 août 1879, vient d'être installée dans les nouveaux locaux, rue de Louvain, 3, et ouverte au public dans une salle de lecture spéciale qui a reçu le nom de *salle de travail*. Ce bureau de traduction a pour objet : 1° de réunir, par voie d'achat, de donation ou d'échange, les publications destinées à faire connaître l'état et les progrès les plus récents des beaux-arts et de la législation dans les pays étrangers; 2° de porter à la connaissance du public belge les faits qui sont révélés par ces publications et qui peuvent l'intéresser; 3° d'organiser un cabinet de lecture où les personnes, admises sur la décision du ministre de l'intérieur, pourront prendre connaissance des publications acquises. La salle de travail est ouverte tous les jours, sauf les dimanches et jours fériés, de 10 heures du matin à 3 heures et de 8 à 10 heures du soir. La première partie du *Catalogue des ouvrages mis à la disposition des lecteurs dans la salle de travail du bureau de tra-*

duction vient de paraître; elle est précédée des articles organiques, du règlement de la salle et d'un rapport adressé au ministre de l'intérieur par le comité de traduction. Nous relevons dans ce rapport le passage suivant : « Le catalogue des ouvrages mis à la disposition du public comprend des dictionnaires et grammaires des langues modernes, des vocabulaires des termes techniques, des encyclopédies, des dictionnaires des arts, des sciences, de la législation, etc., des répertoires bibliographiques, des atlas, des collections complètes de revues et recueils étrangers, enfin un choix de publications périodiques dont les livraisons seront régulièrement déposées dans les casiers de la salle de travail. » C'est M. E. Gossart, conservateur adjoint à la Bibliothèque royale et directeur de l'*Athenaeum belge*, qui a été nommé chef du bureau de traduction.

ETATS-UNIS. — Une nouvelle revue philosophique, *the Platonist*, destinée à répandre et à mieux faire connaître la philosophie de Platon, paraîtra tous les mois à Osceola (Missouri).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 janvier 1881.

M. Riant est élu membre de la commission de publication des historiens occidentaux des croisades, en remplacement de M. Adolphe Regnier, démissionnaire.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'académie. Ce rapport sera imprimé.

M. Miller annonce qu'il vient de donner au musée du Louvre une stèle de marbre découverte par lui en Thessalie en 1863. Cette stèle a figuré à l'exposition du Trocadéro en 1878. Elle porte une grande inscription grecque *agonistique*, concernant des jeux publics qui furent donnés dans la plaine de Larisse à l'époque de la domination romaine, vers la fin du 1er siècle de notre ère. On y lit les noms des vainqueurs dans ces différents jeux, avec les noms de leurs pères. Le premier des jeux mentionnés est la chasse au taureau, indiquée par un mot grec dont on ne connaît pas d'autre exemple, ταυροθηρία; on connaissait déjà les taurocathapsies, sorte de fêtes où l'on donnait des combats de taureaux. Ce divertissement a pris naissance en Thessalie et surtout chez les habitants de Larisse; il s'est répandu ensuite chez les différents peuples de la Grèce et plus tard en Europe, où il s'est conservé, mais avec de grandes modifications. La stèle de Larisse mentionne ensuite la course à cheval, à pied et en char, la course avec la torche allumée, l'exercice qui consiste à descendre du cheval et à remonter dessus pendant qu'il court, etc.; puis les concours littéraires, récitation ancienne et moderne (c'est-à-dire lecture de morceaux de prose tant ancienne que moderne), éloquence, poésie, épigramme; on ne trouve aucune trace de ce dernier exercice dans les autres inscriptions découvertes jusqu'ici.

M. Miller commence ensuite la seconde lecture du mémoire de M. Egger sur les *Économiques* d'Aristote et de Théophraste et les traductions qui en ont été faites au moyen âge. Ce mémoire, communiqué pour la première fois à l'académie en décembre 1879, a été modifié par l'auteur sur quelques points depuis cette époque; la nouvelle rédaction est destinée à paraître dans les *Mémoires* de l'académie. Cette lecture donne lieu à plusieurs observations de la part de MM. Hauréau, Derenbourg et Ravaisson.

Le ministre de l'instruction publique transmet à l'académie, de la part du ministre des affaires étrangères, l'estampage d'une inscription arabe trouvée à Almeria et communiquée par le gérant du vice-consulat de France en cette ville. Cette inscription est renvoyée à l'examen de M. Barbier de Meynard.

M. Georges Perrot présente la livraison de janvier du *Bulletin de correspondance hellénique* publié par les soins de l'Ecole française d'Athènes, et signale dans ce numéro un article de M. Hauvette-Besnault, membre de cette école, qui contient des détails circonstanciés sur la statue de marbre, copie de l'Athéné de Phidias, découverte à la fin de l'année dernière près du Varvakéion à Athènes.

Ouvrage déposé : — Paul Pierret, *le Panthéon égyptien* (Paris, 1881, in-8).

Présentés, de la part des auteurs : — Par M. Barbier de Meynard : Joachim Ménant, *une nouvelle inscription de Hammourabi, roi de Babylone, xvie siècle avant Jésus-Christ*; — par M. Hauréau : *Deux nouvelles lettres inédites du P. Jaquemet, mathématicien de l'Oratoire, de la maison de Vienne (Dauphiné)*, publiées par Aristide Marre; — par M. Delisle : Castan, quatre opuscules relatifs à la Franche-Comté.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 14 Février — 1881

28. — **De Re Metrica Hebraeorum** disseruit P. Girardus Gietmann, Friburgi Brisgowae sumptibus Herder, 1880, grand i-8°, 135 pp.

M. Gietmann aime beaucoup la poésie des Hébreux, à en croire la devise empruntée aux Psaumes (cxix, 54), qu'il a mise en tête de son livre; il s'en occupe avec un zèle infatigable, à en juger d'après le résultat de ses veilles. Voyons donc les fruits de ses recherches laborieuses pour savoir s'ils sont « désirables aux yeux et doux à contempler ». M. G., grand admirateur de M. Bickell, « qui a découvert la métrique hébraïque » (p. 47), ne s'est pas trouvé d'accord avec lui sur certains points (pp. 1, 2, 14, 35, 47, 72, 76, 77, 79, 83, etc.), et, malgré sa vénération pour ce maître habile, s'est résolu, non toutefois sans hésitation, à présenter ses doutes au public (pp. 1, 2, 134-135). Mais, étranger à toute idée de polémique, il a préféré exposer tout au long sa théorie, sans s'attacher à réfuter les assertions de son prédécesseur et en se bornant à signaler les divergences entre les deux systèmes. Aussi commence-t-il par établir l'existence réelle des vers en hébreu (préface) avant de passer à la démonstration des règles de la prosodie (Ire partie), à leur application pratique (IIe partie) et aux exemples tirés des divers poëmes contenus dans la Bible (IIIe partie). L'ouvrage se termine par un résumé succinct de l'argumentation.

La préface n'occupe guère que trois pages; mais elle n'en est pas moins importante, car elle renferme en germe la thèse dont le reste de l'ouvrage n'est que le développement. Selon M. G., on ne saurait nier que les Hébreux aient écrit en vers; la division rythmique de certains cantiques, l'accentuation particulière affectée à trois livres essentiellement poétiques, enfin les témoignages de Josèphe Flavius, de saint Jérôme sont là pour l'attester. Si les interprètes grecs ont ignoré la cadence des vers hébreux, l'exemple d'un peuple voisin et parent — les Syriens — ne suffit-il pas à prédisposer en faveur de l'opinion qui reconnaît une prosodie hébraïque? Et le cardinal Pitra n'a-t-il pas pressenti, M. Bickell n'a-t-il pas prouvé l'affinité étroite qui unit les Muses des

deux langues ? Ici, comme là, le caractère iambique ou trochaïque de la langue a engendré la mesure du vers, qui se base « sur le poids, non la qualité des syllabes ».

« Or, l'accent hébraïque est double : l'un primaire (celui des Massorètes), attaché d'ordinaire à la dernière syllabe ; l'autre secondaire, dont l'indice certain est le crément des voyelles des syllabes ouvertes précédant immédiatement l'accent primaire ; car quelle autre raison de cette propriété de l'hébreu peut-on inventer ? Donc, dans la versification, l'une ou l'autre de ses syllabes peut recevoir l'ictus, aucune être escamotée ni omise. » Les syllabes munies du schewa subissent la loi exactement contraire. « Il en est d'autres qui, bien que dépourvues d'accent, ne sauraient être escamotées, parce qu'elles sont fermées (comme hitqattel), ou placées devant une syllabe escamotée (dibere) ou accompagnées d'une voyelle immuable (Jerusâlem), ou mises à la fin d'un mot (qataltа). » Les monosyllabes ne sont pas nécessairement accentués ; enfin, il y a des syllabes douteuses.

M. G. ajoute qu'il trouve impossible de frapper de l'ictus un schewa, d'escamoter les pénultièmes augmentées par suite de l'accent secondaire et de corriger les textes trop souvent. L'élimination de l'aleph initial, de l'i du hiphil, des formes de la pause lui répugne également. Il se réserve pourtant le rétablissement de formes qui lui paraissent avoir été autrefois en usage ; mais il ne se croit pas infaillible sur ce terrain.

Après avoir parlé de la division de son ouvrage, il conseille modestement de ne pas le lire tout d'une haleine d'un bout à l'autre et produit comme échantillons de sa métrique l'allocution de Lemech à ses femmes et le Ps. 117.

La I[re] partie, qui va de la page 3 à la page 36, enseigne d'abord à compter les syllabes au moyen de seize clefs, dont les neuf premières apprennent à lire et les sept autres à prononcer.

Les trois premières règles permettent de retrancher du vers toute syllabe longue ou fermée ou munie d'une voyelle immuable, qui, dépourvue d'accent, ne saurait pourtant s'escamoter. Ainsi : nik dans nikbadde, nif dans niflaoth, *h*ok dans *h*okmath, a et at dans aru*h*ath, je dans le niphal jerae, ti dans thikon, ji*s* dans ji*s*aken, ly dans ly*s*ua (à la délivrance), my dans myhudah (de Juda), jo dans jonaqtho, emu dans emunathka.

La règle 4 engage à supprimer à volonté les terminaisons des mots et des suffixes, qui n'admettent généralement pas l'accent ; ainsi yaarkenna a seulement la valeur de kenn (p. 10, l. 22). Cette règle, sur l'importance de laquelle M. G. insiste beaucoup, diffère des précédentes en ce que les syllabes y mentionnées ne reçoivent jamais l'ictus.

D'après les règles 5 et 6, on peut ne pas prendre en considération dans le vers les monosyllabes et les voyelles auxiliaires. Le patha*h* dérobé doit toujours disparaître, mais le segol auxiliaire peut souvent garder sa place.

La règle 7 traite de la dilatation des suffixes et des terminaisons; ainsi, au lieu de dire à l'état construit dibere, on a le droit de prononcer diberajja.

La règle 8 renferme diverses licences : on peut dire etheth au lieu de latheth, miskanotheka au lieu de miskenotheka, roseim au lieu de resaim, etc. Le kal se met en place du piel et *vice versa;* le pual se métamorphose en niphal.

La règle 9 engage à ne se pas trop préoccuper de la coupure des versets.

Tel est l'ensemble du premier groupe des clefs, donnant accès à la métrique de M. Gietmann. Arrivé à ce point (p. 20), il engage le lecteur à ne pas pénétrer plus avant sans être bien imbu des préceptes exposés ci-dessus. Ce sont eux qui représentent la science, les suivants n'en sont que l'assaisonnement.

Les règles 10-12 s'appliquent aux racines géminées ou creuses et à celles renfermant un nun ou aleph médial. Es (le feu) peut se métamorphoser en eses, har en harar, hen en henen, misgabi en misgabebi, hod (majesté) en haved, jom en javem, koh (= koah, force) en kaveh, ab (nuage) en avab, dor (génération) en davar, tob en tavob, sur (rocher) en sover, goj en gevi, hu en huvoa, zoth en zajjath, ed (témoin en aïd, emeth en ameneth, son (petit bétail) en saan, af en anaf, etc.

La règle 13 s'occupe du jod final, du he du hiphil, des particules. Sameka (tes cieux) se lira samajeka, sefathajim (les livres) — sefajathajim, sem — sêmi, dam — dami, im (avec) — immi, af — afi, molik — meholik, etc.

La règle 14 milite contre l'état construit et les voyelles brèves, tandis que la quinzième allonge les shewas, et la seizième prêche de petits changements dans le genre de bemo au lieu de be, enos au lieu de is, etc.

M. G. applique ensuite son attention aux diverses formes de vers et en trouve 8 : le plus usité est le vers à sept syllabes, qui convient le mieux au génie de la langue; il se joint parfois au pentasyllabe pour peindre « leviores animi motus. » L'hexasyllabe a plus d'enjouement, l'enneasyllabe plus de gravité, l'octosyllabe est solennel, l'endécasyllabe imite la douleur et la joie, moins bien toutefois que le dodécasyllabe; à cette nomenclature vient se joindre le mètre mixte.

Quant aux strophes, M. G. n'en voit pas la nécessité et les abandonne.

La deuxième partie prouve qu'au moyen des seize règles, données dans la première partie, on parvient à scander tous les vers de la Bible. Pour la commodité du lecteur, M. G. supprime de temps à autre dans la transcription les syllabes qu'il faut éliminer (v. p. 37). M. G. est amené à reconnaître que les ouvrages suivants sont écrits en vers : les Proverbes, Job, l'allocution de Lemech, la bénédiction de Jacob, le cantique de la mer, la chanson du puits des princes (Nomb., XXI), les oracles de Balaam, les chap. XXXII et XXXIII du Deut., la prière de Hannah,

la complainte sur la mort de Saül, l'hymne triomphal de David, son chant du cygne, les actions de grâce citées Chron., I, xvi, la prière de Habakuk, quatorze versets d'Ezéchiel (v. p. 20), les Psaumes, le Cantique des Cantiques, les Lamentations de Jérémie, divers passages dans la première partie d'Isaïe et tout l'ensemble des chapitres xl à lxvi.

La troisième partie du livre de M. G. (pp. 66-135) est consacrée aux exemples nombreux qu'il a puisés aux différentes sources que je viens de nommer.

Il ne nous reste plus qu'à apprécier l'œuvre de M. Gietmann. La modestie et le sérieux de l'auteur me plaisent; j'admire sa patience et le félicite de sa pénétration d'esprit. Mais j'eusse préféré qu'il appliquât ses talents à autre chose qu'à la métrique hébraïque. Je m'explique : l'opuscule de M. Bickell nous a valu un livre du professeur Rohling sur les Proverbes et le travail actuel de M. G.; celui-ci fera surgir une nouvelle série de traités dans le même genre. Et réellement ils font fausse route tous trois. J'ai parlé dans cette revue de M. Bickell; Rohling, qui s'est engagé dans sa voie, a été renié par lui-même et par M. G., tous deux mécontents des libertés excessives qu'il a prises vis-à-vis de l'Ecriture (v. pp. 3 et 65). Quant à M. G. lui-même, il part des mêmes principes que M. Bickell pour aboutir, en somme, au même résultat en suivant une méthode différente. M. Bickell avoue franchement le peu de respect qu'il porte au texte massorétique et à l'hébreu sous sa forme actuelle. M. G. n'ose pas ériger un mépris pareil en théorie, il se contente de la pratique; car il faut bien avouer que son respect pour les textes et la langue sent fort son platonisme, puisqu'il ne va pas plus loin que la préface. Au lieu de bouleverser les phrases, M. G. préfère métamorphoser les mots et montre en ceci une habileté peu ordinaire. Les seize fameuses règles, qui le guident dans ses recherches, donnent beau jeu à qui veut s'en servir, puisque l'on arrive jusqu'à former le mot ano*s*a pour signifier une femme (p. 32, l. 5). On n'a pas besoin de mettre l'ictus sur un *s*ewa, dès qu'on prend le droit de substituer un *s*ere ou un patha*h* à ce *s*ewa (p. 31). On ne peut être réduit aux abois, quand on n'a qu'à « dilater » à volonté les syllabes et les mots, à supprimer les suffixes, à escamoter les syllabes brèves et à retrancher les longues. Il est au moins étrange de voir disparaître du vers justement les syllabes, qui, à cause de leur durée, ne sauraient être escamotées. Si le patha*h* dérobé a pour mission de faciliter la prononciation des gutturales, pourquoi cesse-t-il d'exister, lorsqu'il s'agit de chanter ces mêmes gutturales? Si l'état construit provient de ce que le premier mot, perdant de sa valeur, vient presque s'annoncer au second, de quel droit peut-on rendre ce premier mot plus long qu'à l'état disjoint? Si la langue a des flexions pour exprimer les rapports des personnes à l'action du verbe, comment s'en passer à moins de rendre le discours inintelligible? M. G. prétend archaïser la langue en la ramenant à des formes logiques, que fait soupçonner la grammaire comparée; que dirait-il d'un humaniste,

qui, sous prétexte que la conjugaison en *mi* est une conjugaison arienne d'ancienne date, mettrait dans un vers d'Ennius *amami* en place d'*amo* ? Si j'entends bien les paroles de notre auteur, il établit que les syllabes fortes se distinguent des syllabes faibles par l'élévation et l'abaissement de la voix sans avoir égard à la composition des syllabes elles-mêmes ; mais toujours est-il que dans ces conditions un iambe ou un trochée ne comporte guère plus de deux syllabes, — et comment accorder ceci avec la notation de ti*s*to*h*a*h*y comme un seul trochée (pp. 92 et 93) ? Si l'on m'objecte que les syllabes inutiles s'enlèvent assez rapidement dans le chant pour qu'on puisse n'en pas tenir compte, je demanderais à M. G. de vouloir bien essayer de battre la mesure en récitant ses vers pour voir s'il peut y rencontrer une cadence quelconque, — et, dans tous les cas, ce ne seront pas des iambes ; car, à ce compte, je puis prendre n'importe quel morceau de prose et, en appuyant à volonté sur certaines syllabes, en agglutinant d'autres et prononçant faiblement le reste, annoncer que je lis des iambes.

Je me hasarderai encore à poser à M. G. la question suivante : un vers est évidemment mauvais, lorsque les mots importants y passent inaperçus ; qu'a donc fait le malheureux Lemech pour mériter l'épithète de versificateur médiocre ? épithète qui doit lui être décernée à juste titre, si réellement il a négligé de faire entendre à ses femmes qu'il désirait se faire écouter d'elles et a prononcé les mots *s*ema'an qoly, de manière à en faire un amphibraque : *s*man qoly (v. p. 3) ?

Que dirai-je des propriétés attachées à chaque espèce de vers ? J'incline à croire qu'elles ne sont pas si manifestes, puisque M. G. avoue avec candeur que l'ambiguité de tant de syllabes et la latitude, laissée par les règles métriques à qui veut scander les vers hébreux, mettent de la confusion dans la distinction des mètres (p. 35). Et puis, il est curieux d'apprendre que le psaume 137, ce glas funèbre sur les ruines de la patrie, exprime « leviores animi motus » (p. 34).

Je dois, enfin, confesser que je ne saisis pas la théorie de l'accent secondaire, qui se fonde sur le crément de la voyelle de la syllabe ouverte précédant immédiatement la syllabe touchée de l'accent primaire. Je sais une chose, c'est que cet accent primaire s'explique fort aisément par la comparaison avec les autres langues sémitiques ; quant à l'autre, j'y vois un moyen très commode de changer un iambe en trochée et *vice-versa*, avantage inappréciable dans une langue qui ne doit posséder que ces deux pieds !

M. G. assure avoir usé d'une liberté moins grande, que celle dont les poésies grecque et latine ont joui (p. 135). Mais Homère et Virgile n'ont pas dénaturé leur langue pour l'accommoder à leurs vers, et leurs licences dérivent uniquement des lois de la prononciation et du génie de l'idiome parlé par chacun d'eux ; celles de M. Gietmann sont, au contraire, arbitraires et reposent sur des considérations semblables à celles qui poussaient Leibnitz à expliquer le *sreda* (mercredi = milieu de la semaine) des Slaves par le nom de Zoroastre.

La transcription en lettres latines, sous lesquelles on reconnaît difficilement les sons hébreux, donne lieu à des expériences qu'on n'oserait pas tenter sur les caractères originaux ; et l'emploi du latin soustrait ces sortes d'ouvrages à la critique éclairée des gens compétents en ces matières.

Pour conclure, je dirai que les preuves de l'existence d'une prosodie hébraïque sont trop bien établies pour les récuser. Mais R. Mosche Ibn Ezra n'a pas réussi à la retrouver au moyen de la versification arabe, et les ouvrages récents ont montré qu'il ne faut pas aller chez les Syriens chercher la clef de l'énigme. Puisque les hymnes étaient chantés, il faut tenter de découvrir comment les paroles des Psaumes et autres chants peuvent s'adapter à la musique, non pas à la nôtre, mais à un système analogue à celui des Arabes ; il faut surtout arriver à déchiffrer l'accentuation des trois livres appelés Emeth. Alors seulement on pourra espérer d'atteindre le but.

David GUNZBURG.

---

29. — **Festschrift für Ludwig Urlichs,** zur Feier seines fünfundzwanzigjæhrigen Wirkens an der Universitæt Würzburg. Dargebracht von seinen Schülern. Würzburg, Stahel, 1880, 229 p. in-8°. — Prix : 4 mark 60 (5 fr. 75).

Le volume offert à M. Urlichs par ses anciens élèves se compose de dix mémoires. Le premier de ces mémoires a pour auteur M. N. Wecklein et pour sujet le *Cresphonte* d'Euripide. Les traits généraux de cette tragédie sont connus grâce à Hygin, à Plutarque et à d'autres auteurs qui y font allusion. Mais ce ne sont là que des contours ; notre curiosité aimerait à savoir quelque chose de plus précis, et c'est à quoi M. W. s'est appliqué. Il croit, avec Basedow, que le chœur était composé de femmes qui sympathisaient avec Mérope, et des considérations générales rendent cette conjecture extrêmement probable. Dans un beau morceau lyrique (fr. 462), le chœur demande le retour de la paix après de longues dissensions sanglantes.

Il y a lieu de croire que ces vers exprimaient les sentiments d'une grande partie du peuple d'Athènes dans la première partie de la guerre du Péloponnèse, peu de temps avant la paix de Nicias. Dans l'action de la pièce, ce chœur ne se rapportait pas, ce semble, à une guerre, mais à la discorde qui divisait la maison royale. Sur ce point encore, on peut partager l'opinion de M. Wecklein. Le fragment II du *Cresphonte* d'Ennius porte :

Audi atque auditis hostimentum adjungito.

D'après M. W., ce vers prouverait que la tragédie d'Ennius roulait sur le même sujet que celle d'Euripide : il lui semble évident que ces paroles étaient prononcées par le jeune Cresphonte, quand il apportait la fausse nouvelle de sa propre mort à l'usurpateur Polyphonte et ré-

clamait la récompense du meurtre qu'il prétendait avoir accompli. Je crains que M. W. ne se soit mépris sur le sens de ce vers. *Hostimentum* est expliqué dans le lexique de Nonius par *æquamentum* et veut dire compensation, quelquefois réfutation, réponse. Ce dernier sens est évident dans la locution *redhostire responsum,* tirée par le même Nonius des *Didascalica* d'Attius. Le vers en question veut dire : « Ecoute sans interrompre, et réponds ensuite. »

Le seul fragment qui pourrait jeter quelque jour sur le sujet de la pièce est d'une attribution douteuse. C'est celui qui porte le nº III dans l'édition de Ribbeck et que j'ai rapproché des 44 vers d'Euripide qui appartenaient peut-être aux *Téménides* de ce poète. M. W. est du même avis, et il propose d'écrire dans le fragment latin : *Nam si improbum esse Deiphontem* (pour *Cresphontem) existumas.* Quant aux fragments expressément attribués au *Cresphonte* d'Ennius, comme on n'en peut tirer aucune induction pour le sujet de la pièce, il serait prudent, ce me semble, de ne pas s'en servir pour la reconstruction du *Cresphonte* d'Euripide.

Dans le deuxième mémoire, M. C. Hartung réfute l'opinion assez paradoxale que le protagoniste de l'*Antigone* de Sophocle aurait été, non Antigone, mais Créon. — M. A. Patin cherche à déterminer les emprunts faits à Héraclite dans les traités pseudo-hippocratéens Περὶ τροφῆς et Περὶ διαίτης. — M. G. Zillgenz recherche l'origine des Catégories d'Aristote. — M. T. K. Müller publie un fragment grec sur l'art militaire, tiré d'un manuscrit de la Laurentienne. — M. J. C. Schmitt montre qu'on n'a pas encore bien collationné le meilleur manuscrit de Columella, le *Sangermanensis,* écrit au IXe siècle dans l'abbaye de Corvey, et qui se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. — Suivent quatre mémoires relatifs à la littérature moderne. J. Albert, « *Le sommeil et le rêve* chez Calderon ». A. Baldi, « l'*Art poétique* de Vida. » P. H. Schneeberger, *Le modèle de la Pucelle d'Orléans de Schiller.* » Ce serait la Camille de Virgile. B. Seuffert, « *Klein et Schiller.* »

H. WEIL.

---

30. — **Beitræge zur Erklærung und Kritik des Isaios.** Von W. ROEDER. Iena, Frommann, 1880. Un vol. in-8° de VI-83 pages.

M. Roeder vient, dans cette publication, défendre des opinions ultra-conservatrices et réactionnaires en matière de critique de texte. Il pousse le respect pour de grossières fautes de plume, qu'on a relevées dans les manuscrits, jusqu'à croire qu'Isée, — et aussi, dans une certaine mesure, les autres grands écrivains de son temps, — n'observaient pas toujours « les règles élémentaires de la grammaire ». Si les copistes byzantins d'Isée ont eu le malheur, par l'addition ou la suppression inconsciente

de la particule ἄν, de faire parler à l'élégant avocat d'Athènes le langage incorrect, corrompu, qui leur était habituel à eux-mêmes, ou si, grâce à leur inexpérience de l'orthographe, ils confondent des voyelles et des diphthongues homophones, ε avec αι, ou οι avec ει, M. R. devient radieux : c'est qu'il ne doute pas qu'il ne se trouve en présence d'une particularité de la syntaxe d'Isée. Prenons un exemple. On sait que les prosateurs attiques ne se servaient pas d'ἄν avec le futur. M. R. a studieusement collectionné les quelques cas de cet emploi vicieux qui se présentent dans les manuscrits d'Isée, et il s'incline chaque fois devant l'autorité de la *tradition.* Ne parlez point d'écrire (Isée, X, 21) Μὴ δυνηθέντων δὲ ἐπιδεῖξαι, δικαίως ἂν ἐμὸν αὐτὸν (c'est-à-dire τὸν κλῆρον) εἶναι ψηφίσαισθε, ou M. R. criera à la témérité : est-ce que la majorité des manuscrits ne portent point ἂν...ψηφίσεσθε ? Et puis M. R. ne manque pas de solides garants. L'auteur anonyme du περὶ συντάξεως (dans les *Anecdota* de Bekker, I, 127, 24) ne dit-il pas que, bien que la grammaire ne permette point l'emploi de ἄν avec le futur, on en trouve d'assez nombreux exemples chez les anciens auteurs (παρὰ τοῖς ἀρχαίοις δὲ οὐκ ὀλίγα παραδείγματα εὑρίσκεται)? Cobet, il est vrai, a remarqué que ce même grammairien anonyme, lisant dans le manuscrit qu'il possédait de Démosthène αἰτιώμεθα ἀλλήλοις, en avait conclu que αἰτιᾶσθαι gouvernait le datif. Cela n'arrête point le croyant M. R. : la foi ne raisonne pas. Il reste persuadé que l'anonyme en question était l'heureux possesseur des manuscrits les mieux corrigés du monde, et qu'au surplus les nôtres mêmes ne laissent point tant à désirer qu'on veut bien dire. Réformons donc cette doctrine grammaticale erronée qui prend racine chaque jour davantage dans l'opinion des savants, et hâtons-nous d'enseigner aux jeunes élèves qu'il y a eu deux grammaires grecques : l'une, élémentaire, qui distingua ἐπετρέψας, *tu as permis,* de ἐπετρέψας ἄν, *tu aurais permis ;* εἰσποιοῖτ' ἄν, *il adopterait,* de εἰσεποιεῖτ' ἄν, *il aurait adopté ;* qui consacra les expressions ὅτι δηλώσειε ἄν et ὅτι δηλώσει, mais ne reconnut point l'association ὅτι δηλώσοι ἄν comme correcte ; qui autorisa ψηφίσαισθε ἄν, et ψηφιεῖσθε (sans ἄν), qui rejeta, au contraire, du parler attique pur tout futur comme ψηφίσεσθε, et ψηφίσεσθε ἄν avec plus d'horreur encore ; l'autre, grammaire supérieure, à l'usage des Isée et des grands écrivains de l'âge d'or, de ce temps où la langue, apparemment, n'était pas fixée, — qui ne faisait point tant de distinctions et qui permettait déjà, lorsque Isocrate était jeune, de s'exprimer comme devait faire de nouveau, plus tard, Constantin Porphyrogénète. M. R. se propose pour faire une édition d'Isée annotée à l'usage des classes, dans laquelle il communiquerait aux élèves la belle doctrine grammaticale qu'on vient de voir. C'est là ce qu'il appelle marcher sur les traces des Auguste Bœckh et des Godefroy Hermann [1]. Il pourrait, à notre sens, choisir une besogne

1. « Wir haben nun einmal kein anderes Medium zwischen der Abfassungszeit der alten Klassiker und uns, als die Handschriften. So lange dieselben daher nicht, offenbare Widersprüche und Fehler enthalten, werden wir auf ihrer Grundlage auf

plus utile. Quand il sort de cette grammaire rétrograde, il dit souvent de bonnes choses. La conjecture τῇ γνησίᾳ θυγατρὶ χιλίας (Isée, III, 49), pour τῇ γνησίᾳ οὔσῃ τρισχιλίας (leçon altérée, puisqu'il faut 1,000 et non 3,000), est fort plausible. C'est bien en effet chez un astynome et non chez un archonte (comme l'avait déjà vu Schömann), que le testament de Cléonyme avait été déposé. Par contre, la conjecture ἄλλῳ γραμματείῳ ἢ τῷ παρὰ τῇ ἀρχῇ κειμένῳ (Isée, I, 25) nous paraît gâter un contexte très grec et très clair, que M. Roeder n'a pas raison de qualifier d'« absurde »[1].

Ch. G.

---

31. — **The Constitutional history of England in its origin and development,** by William Stubbs; Oxford, Clarendon Press, 1880. (Library edition.) 3 vol. in-8, de x-713; vii-680 et viii-708 pages. — Prix : 2 L. 8 sh. (édition petit format, 12 sh. le volume).

Le livre de M. Stubbs est de ceux qu'il est nécessaire de posséder et qui, jusqu'à un certain point, font époque parce que, à leur date, ils se sont trouvés les meilleurs. Les recherches y sont très consciencieuses ; les sources sont indiquées minutieusement, et les passages importants des documents cités sont transcrits avec soin. Le style en est simple ; c'est une plume tranquille et honnête qui retrace les événements les plus considérables sans s'arrêter à dessiner des arabesques ; mais les faits ont leur éloquence, et si peu qu'on s'intéresse aux questions multiples que soulève le sujet du livre, il est difficile de ne pas le lire avec plaisir et parfois avec émotion.

M. S. s'attache longuement et avec raison aux origines. Il cherche naturellement en Allemagne les premières indications du caractère national et il compare entre eux les éléments primitifs qui ont donné en Angleterre et en France des produits si différents. Il montre comment, tandis que l'Angleterre a vite le sens de son unité et sait lutter à peu près constamment pour ses libertés, en France nous procédons bien plus par soubresauts violents, suivis de longs moments d'oubli ou de sommeil.

Passant ensuite en revue le règne des souverains qui se succédèrent jusqu'à la fin du moyen âge, M. S. a soin de rappeler en premier lieu et de commenter, pour chaque période, les événements les plus marquants de l'histoire de la nation ; puis il traite longuement du développement

---

den von Mænnern wie G. Hermann, A. Boeckh, M. Haupt, Schœmann vorgezeichneten Wegen in das Verstændniss der Alten einzudringen und auch da die Ueberlieferung zu schützen suchen müssen, wo sie von den elementaren Regeln der Grammatik abweicht und unsere subjective, den Verhæltnissen oder der Denkweise des Alterthums oft fernstehende Auffassung etwas anderes, nicht immer besseres, herzustellen wünscht. » (Pages 1-2.)

1. Page 13.

des institutions, de leur jeu, de l'état des esprits, de la cause des mécontentements et de l'attitude des différentes classes. M. S. donne beaucoup de détails sur la constitution des *county courts*, qu'il est intéressant de comparer, malgré les différences, avec nos assemblées provinciales, sur le rôle du shériff et celui du juge, celui du conseil du roi, conseil à l'aide duquel le souverain s'efforçait souvent de contrebalancer le pouvoir du Parlement ; avec lequel il légiférait, jugeait, « taxait quand il pouvait ».

Des différents siècles qu'il passe en revue, le XIIIe est celui qui a la prédilection de M. S. ; son jugement sur les autres époques est, en revanche, relativement trop sévère ; il prête aux hommes du temps de Saint Louis, d'Henri III et d'Edouard Ier des motifs trop hauts et trop désintéressés. Ainsi c'est laisser conclure à un mobile trop élevé de la conduite d'Edouard Ier que de dire : « il ne convoquait pas son Parlement comme Philippe-le-Bel ses Etats généraux, « on the spur of momentary necessity » ; non sans doute, mais bien réellement, « on the spur of *continual* necessity ». Car c'est l'adjectif seul qu'il convient de changer : la nécessité, en Angleterre comme en France, occasionnait la réunion des représentants de la nation, et bien certainement, s'il en est résulté, de l'autre côté de la Manche, un amoindrissement du pouvoir royal, c'est sans qu'Edouard l'ait souhaité le moins du monde, et sans qu'il ait eu conscience qu'il y travaillait. Il appelait à lui les députés des comtés et des villes parce qu'il avait besoin d'eux, non par un amour supérieur de leurs libertés. Philippe-le-Bel agissait exactement de même, et convoquait les Etats lorsqu'il avait un pressant besoin de leur appui moral, ou qu'il se trouvait trop à court d'argent. Seulement, en France, la nation s'entendit moins bien à profiter des nécessités du roi.

C'est avec chagrin que M. S. entre dans le XIVe siècle : « We pass from the age of heroism to the age of chivalry, from an age ennobled by devotion and self sacrifice to one in which the gloss of superficial refinement fails to hide the reality of heartless selfishness and moral degradation ; an age of luxury and cruelty. » Il y a là de bien grands éloges pour le siècle d'Henri III et de Simon ; le progrès si marqué des institutions, de certains arts et surtout des lettres, dont l'éclat est si fort au-dessus de celui des lettres françaises, mérite, ce semble, au XIVe siècle, une réprobation moins grande. Quand il arrive à parler de ce développement littéraire si beau, M. S. devient absolument injuste, ce qui heureusement est rare chez lui : « ni les lamentations, ni les confessions de Gower, dit-il, ni les apologues plus sévères de Langland, ni les peintures plus brillantes de Chaucer, ni les traités et les sermons de Wyclif ne nous dévoilent rien qui montre, dans le caractère national, un développement des qualités précieuses de sensibilité et de sincérité. » Je ne conçois pas qu'il soit possible, à la lecture des ouvrages qu'il cite, de n'être pas d'un avis absolument contraire. Je me demande ce que le XIIIe siècle peut leur opposer et comment, sans parler des *Canterbury Tales*, l'âge qui a produit les visions de Langland et les traités de Wyclif peut être considéré,

au point de vue intellectuel, comme « un âge de fleur plutôt que de fruit. » (T. II, p. 679.)

Mais dans ce long ouvrage, il est très rare de rencontrer des décisions aussi excessives. M. S. se distingue au contraire, en général, par son impartialité. Le portrait qu'il trace des rois anglais est très exact et mérite d'être remarqué. Il est difficile de ne pas souscrire à son jugement sur Edouard III : « He was not a statesman... He was a warrior, ambitious, unscrupulous, selfish, extravagant and ostentatious. His obligations as a king sat very lightly on him. » De même, c'est avec baucoup de raison qu'il prend, jusqu'à un certain point, la défense de Richard II. Ce roi savait vouloir et suivre une ligne de conduite en politique, ce dont Edouard III était incapable. S'il s'était trouvé seulement en face des difficultés qui causèrent la chute d'Edouard II, il en aurait triomphé; mais le flot alla grossissant sous son arrière-grand-père et sous son grand-père et arriva à lui irrésistible. M. S. nous montre, avec une égale justesse (t. III, p. 7), un Henri IV libéral, honnête, chevaleresque pendant sa jeunesse, adroit, cruel, inquiet, soupçonneux dans ses dernières années, et il explique sans peine, par les circonstances de sa vie, les changements de son caractère.

La conclusion de l'ouvrage est remarquable et des idées déjà connues prennent dans la forme que l'auteur leur donne un caractère nouveau de force qui s'impose. M. S. rappelle qu'au moyen âge, comme aujourd'hui, il n'y avait pas en Angleterre de séparation tranchée entre les classes ; le sort du vilain n'est pas désespéré ; il peut grandir et, comme aujourd'hui, le meilleur moyen qu'il en a est d'*apprendre ;* les écoles sont assez nombreuses et les pétitions peu libérales par lesquelles les communes demandent que le vilain ne puisse « avancer par clergie », sont rejetées par le roi. M. S. montre comment ce moyen était, moins qu'aujourd'hui, mais largement cependant, à la portée des humbles, et que leur progrès dans le monde dépendait non de la force brutale qui détruit, mais de l'intelligence qui crée. Enfin, songeant aux hommes dont les noms reviennent le plus souvent, M. Stubbs émet ces idées qui méritent qu'on s'y arrête : « Une étude de leurs vies amène à cette conclusion qu'en dépit de l'hostilité sans merci qu'ils avaient, en fait, les uns pour les autres, les vrais, les seuls chefs étaient bien plus du même bord qu'ils ne croyaient ; ils luttaient, dans l'obscurité ou le crépuscule, contre le mal qu'ils voyaient et qui leur était également odieux ; ils combattaient pour le bien qu'ils voyaient et dont l'issue du combat assurait réellement l'existence. Ils distribuaient leurs coups à l'aveugle ; des hommes périssaient les armes à la main, en face d'hommes dont les cœurs cherchaient la même fin qu'eux ; et cette fin bénie, cet objet de leurs efforts que ni l'un ni l'autre n'apercevait clairement, était comme l'héritage qu'ils laissaient à leurs enfants et dont la valeur, l'existence même ne venait pas tant de la victoire de l'un des lutteurs que de la sincérité et du désintéressement des deux ». Malheureusement dans ces pensées, il faut faire la part de

l'enthousiasme et peut être seraient-elles plus vraies encore si elles étaient moins encourageantes.

J. J. Jusserand.

---

32. — **Sapho, le mage de Sidon, Zénocrate.** Etude sur la Société précieuse d'après des lettres inédites de Mlle de Scudéry, de Godeau et d'Isarn par Edouard de Barthélemy. Paris, Didier. 1880, in-12 de III-226 p.

M. de Barthélemy, dans sa dédicace à Mme de Rothschild, déclare que son petit livre « fait un peu plus connaître une femme de haute intelligence, un prélat également aimable et respectable et un bel esprit dont on a parlé beaucoup sans savoir grand'chose de sa vie ». Oui, même après MM. Victor Cousin et Rathery, M. de B. donne quelques renseignements nouveaux sur Mlle de Scudéry, pour laquelle il éprouve une vive sympathie, qui est pour lui « le type le plus accompli de la Précieuse intelligente et instruite », et qui lui paraît avoir « rendu d'incontestables services à la littérature et surtout à la sociabilité en France ». Même après MM. l'abbé Tisserand et René Kerviler, il donne aussi quelques renseignements nouveaux sur Godeau, « le modèle du bel-esprit, le plus *honnête homme* des ruelles et des assemblées de son temps ». Quant à Isarn, « personnage notable de la préciosité », M. de B. constate que les biographes sont presque muets sur son compte, quoiqu'il ait laissé une œuvre qui a conservé l'estime des lettrés, le *Louis d'or*. (Une œuvre, c'est trop dire. Contentons-nous d'appeler le *Louis d'or* un opuscule, une bluette.) M. de B. a eu la louable curiosité de rechercher les traces effacées de « cet original aimable et galant », et il se réjouit d'avoir mis en pleine lumière un homme qui fut célèbre « entre tous les alcôvistes ».

L'auteur a trouvé les éléments de son travail « dans les inépuisables archives du grand archiviste de la préciosité, dans les portefeuilles de Valentin Conrart, qui fut aussi bien le secrétaire perpétuel de cette société lettrée et polie que le secrétaire perpétuel de l'Académie française [1] ». Après avoir analysé les pièces déjà connues de la correspondance de Mlle de Scudéry et de Godeau, M. de B. met sous nos yeux diverses lettres du prélat et de Sapho, lettres qui ne lui semblent pas moins intéressantes que les lettres déjà publiées [2]. Pour prouver qu'il a bien fait de recueillir les épis abandonnés par ses devanciers, je citerai le char-

---

1. M. de Barthélemy et M. René Kerviler viennent de publier un volume spécial sur Conrart, volume qu'attendaient avec impatience tous les amis du XVIIe siècle.

2. Voir, p. 22, une lettre de Godeau, du 8 avril 1654; p. 24, une lettre du même, du 19 avril de la même année; p. 29, une lettre de Mlle de Scudéry, du 1er mai 1654; p. [illegible] une lettre de la même, du même jour. M. de B., pour ne pas surcharger son récit, a rejeté dans l'*Appendice* (p. 151-180) diverses autres lettres de l'évêque de Vence et de Mlle de Scudéry écrites du 28 février 1654 au 16 janvier 1660.

mant début d'une des lettres de Mlle de Scudéry (p. 29) : « Je vous écris le premier jour d'un mois où tous les rossignols chantent, où tous les arbres ont un nouveau vert, où toutes les préries ont de nouvelles fleurs et où toute la nature semble avoir un certain esprit de joye qui la rend plus belle, et je me suis tellement mis dans la teste que le premier jour de may est un jour de plaisir et un jour heureux, qu'il me semble que j'auray même plus d'esprit aujourd'huy que je n'ay accoustumé d'en avoir [1]. »

Le chapitre suivant renferme, entre autres curiosités, une ordonnance donnée « au mois des roses », par Sapho, « reine de Tendre », en faveur de Thrasile [c'est-à-dire Isarn], auquel est conféré un singulier emploi, des strophes et autres petits vers, une *Relation de ce qui s'est despuis peu passé à Tendre*, etc. Toutes ces pièces sont d'un raffinement que rien n'égale et nous nageons ici en pleine préciosité.

On trouvera beaucoup plus d'intérêt dans la notice sur Samuel Isarn. On le fait naître ordinairement en 1637 [2]. M. de B. croit qu'il vint au monde vers 1624. Je croirais volontiers qu'il naquit encore plus tôt, car je vois dans une lettre de Chapelain à Godeau, du 30 juin 1639, qu'à ce moment Isarn, appelé là Isnard, qui était dans la famille du comte d'Alais, venait de se battre en duel et avait eu, à la suite de cette aventure, le col coupé en effigie [3]. Tout cela ne peut guère s'appliquer à un homme de moins d'une vingtaine d'années, ce qui mettrait la naissance d'Isarn en 1620 environ. M. de B. pense, avec de savants Languedociens, MM. Combes et Michel Nicolas, que l'auteur du *Louis d'or* ne naquit pas à Castres, comme on l'a tant répété [4], mais bien à Béziers. Il reproduit diverses lettres fort bien tournées d'Isarn à Mlle de Scudéry, et il donne aussi les réponses de Sapho au plus volage des hommes, à celui que dans le *Cyrus* elle représenta, sous le nom de *Thrasile*, comme le type de l'inconstant. Dans la première des lettres d'Isarn, il est question de sa maîtresse, la belle marquise de Castelmoron (Marguerite de Vicose), que nous connaissons par une des moins édifiantes *Historiettes* de Tallemant des Réaux [5]. A la suite de cette lettre, on remar-

---

1. Mlle de Scudéry a rarement, en effet, eu plus d'esprit que ce jour-là. Elle y plaisante sur sa proverbiale laideur et parle ainsi d'une rivale : « Il est vray qu'elle est belle et que je ne le suis pas ; mais, si elle a le teint plus beau, j'ay le cœur plus tendre ».

2. Voir le *Dictionnaire historique de la France* de M. Lud. Lalanne (2e édition, 1877).

3. *Lettres de Jean Chapelain*, 1880, t. I, p. 447. Le duel et la condamnation d'Isarn n'ont été connus d'aucun des devanciers de M. de B., ni de M. de B. lui-même. Chapelain délivre en cette même page le certificat que voici au *rival* de Godeau : « Du reste, c'est un homme de mérite et que vous pouvès estimer sans vous faire tort ».

4. Nayral, *Biographie castraise* (t. II, p. 298); MM. Haag, *France protestante* (t. VI, p. 21); *Dictionnaire historique de la France*, etc.

5. Edition de M. Paulin Paris (t. VI, p. 136-140). Tallemant y parle ainsi d'Isarn (p. 140) : « Garçon bien fait, qui a bien d'esprit et qui fait joliment des vers ».

que le récit d'un voyage de Paris à Lyon (p. 79-85) et le récit d'une aventure du correspondant de Sapho quand il prenait un bain dans la Seine (p. 88-97). M. de B. espère avec raison (p. 78) que l'on trouvera piquants « ces deux croquis des mœurs du temps pris sur le vif ». Il rapproche (p. 98) la plaisanterie imaginée par Isarn au sujet de son cœur disparu (lettre du 19 juin 1654, p. 86) de la fameuse exclamation que Mascarille fait entendre : *O voleur ! O voleur !* M. de B. cite divers autres morceaux de prose et de poésie de l'ami de Conrart; il cite aussi (p. 121) une lettre de Scarron au maréchal d'Albret (20 avril 1660), où joyeuse mention est faite d'Isarn; il discute enfin la question de la paternité du *Louis d'or* et il n'a pas de peine à prouver que si l'on a parfois attribué à Bonnecorse la charmante composition, c'est qu'il existe deux pièces du même nom, le *Louis d'or* de l'écrivain languedocien (Paris, Sercy, 1660) [1], et le *Louis d'or politique et galant* de l'écrivain marseillais (Cologne, Marteau, 1695).

M. de B. avait publié, en 1862, d'après les copies autographes de Conrart [2], les lettres échangées entre Isarn et l'abbesse de Malnoue, Eléonore de Rohan-Montbazon, lettres où l'abbesse porte le nom d'Octavie et Isarn celui de Zénocrate. L'éditeur de 1862 refusait de reconnaître, comme l'avaient pourtant fait déjà MM. Cousin et Marcou, Isarn dans Zénocrate. L'éditeur de 1880 a rencontré, parmi les manuscrits de l'Arsenal, des documents qui ont modifié son opinion et qui ne peuvent laisser aucun doute sur l'identité d'Isarn-Thrasile-Zénocrate : la lettre déjà citée où ce dernier prie Mlle de Scudéry de recevoir Mme de Castelmoron et une note très affirmative de Conrart. La belle et spirituelle abbesse de Malnoue contribua beaucoup à la transformation religieuse de Zénocrate : le calviniste était déjà converti en 1665. La correspondance publiée *in extenso* par M. de B. il y a dix-huit ans, et qu'il redonne en grande partie dans son nouveau recueil [3], nous montre Isarn tantôt se confessant à Toulouse au R. P. Ferrier, tantôt, même après sa confession, aimant beaucoup trop mondainement celle qui l'a converti, « la

---

1. Le véritable titre est celui-ci : *La pistole parlante, ou la métamorphose du Louis d'or. A Mlle de Scudéry*. Dans l'édition de 1661, l'ouvrage est simplement intitulé : *Le Louis d'Or*. M. de B. n'a pas rappelé que le *Louis d'or* a été réimprimé dans le tome X des *Variétés historiques et littéraires* de la Bibliothèque elzévirienne (p. 235-257) par M. Edouard Fournier qui en vante (p. 236) « le tour ingénieux et spirituel ». Les notes de M. Fournier auraient fourni à M. de B. quelques renseignements sur l'histoire littéraire d'Isarn, notamment en ce qui concerne les articles dont il a été l'objet de la part de MM. Barbier et Paul Lacroix dans le *Bulletin du Bouquiniste* de 1858 (p. 271 et 359). M. Fournier avait déjà fait remarquer (p. 254, note 2) qu'il ne faut pas confondre le *Louis d'or* d'Isarn avec le *Louis d'or* de 1695. M. de B. aurait pu et même aurait dû citer encore une fort intéressante note de M. Livet sur le passage du *Dictionnaire des Précieuses* où Somaize parle trop peu d'*Ismenius* (1856, t. II, p. 257-258).

2. Paris, Aubry, in-18.

3. Soit en extrait (p. 135-148), soit complètement (*Appendice*, p. 185-224).

sainte à laquelle il a le plus de dévotion », et qui lui reproche d'une façon charmante la vivacité de ses sentiments. C'est tout un petit roman et des plus agréables à lire. Malgré les plus actives recherches faites à Castres comme à Paris, M. de Barthélemy a été obligé de dire (p. 149) : « Les détails manquent pour la fin de la vie d'Isarn ». Tout ce que le zélé biographe a pu nous apprendre sur la dernière période de cette vie, c'est qu'Isarn, en 1671, accompagna le fils de Colbert, le jeune marquis de Seignelay, dans son voyage d'Italie. L'année suivante, avant le 17 février, Isarn mourut subitement. Mme de Sévigné n'en dit que ce tout petit mot [1] : « M. de Boufflers est mort en passant d'une chambre à l'autre, sans autre forme de procès. M. Isarn, un bel esprit, est mort de la même sorte ».

T. de L.

---

33. — **Johann Georg Rists Lebenserinnerungen**, herausgegeben von G. Poel. Zweiter Theil. Gotha, F. A. Perthes. In-8°, 499 p.

Le deuxième volume des Mémoires de Rist n'est pas inférieur au premier dont nous avons parlé ici-même. Nous avons déjà loué le style de ce diplomate-littérateur; il rappelle par son ampleur la langue de Gœthe dans *Dichtung und Wahrheit*. Rist, d'ailleurs, est chargé de missions importantes, il assiste à de grands événements, il fréquente des hommes qui exercent une influence considérable sur les destinées de l'Europe. Chargé d'affaires du Danemark à Hambourg, il est reçu dans les familles Sieveking et Reimarus et devient l'ami de Perthes; c'est à Hambourg qu'il apprend — et nous raconte avec des détails abondants et précis — le départ des troupes espagnoles commandées par le marquis de La Romana ; il est en relation avec Bernadotte « le héros gascon » et Davout, dont il loue le désintéressement, l'activité, la sévérité salutaire à l'égard de ses soldats, mais qu'il accuse de cruauté et de barbarie envers les Allemands. Suspendu de son emploi en 1813, au moment où Davout rentrait dans la ville de Hambourg pour la défendre contre les Russes, Rist vécut en observateur à Hadersleben. Mais, quelque temps après, il était nommé membre de la commission chargée de reprendre possession des duchés de l'Elbe ; il s'efforça vainement de faire donner au Holstein une constitution, mais il représenta qu'en refusant cette constitution, le roi de Danemark s'exposait à perdre le Holstein et à le céder un jour à un prince prussien. Commissaire du Danemark à Paris avec mission

1. Edition de M. Ad. Régnier, t. II, p. 505. M. Ed. Fournier qui avait oublié, le malheureux ! la lettre de Mme de Sévigné, avait dit (p. 237) : « Je ne sais ce qu'il devint, ni quand il mourut ». M. de B. a cité, par mégarde, comme appartenant au texte, cette note du commentateur des *Lettres* de Mme de Sévigné : « Il s'évanouit dans une chambre où il avait été renfermé par mégarde, et mourut faute de secours ».

de régler la liquidation des comptes, il fut témoin de la première Restauration ; il décrit avec beaucoup de vivacité la société française de ce temps-là, l'affluence des étrangers, surtout des Anglais, etc. ; il causa avec Decazes, dont son ministre Waltersdorff lui prédit la future élévation ; il vit souvent et de très près Wellington. Mais, s'il trouve l'extérieur du général anglais « avantageux », il ne remarque en lui rien de ce qui annonce des dons supérieurs ou la noblesse d'un Washington (p. 362) ; sa conversation est souvent vulgaire ; une vanité mesquine perce dans toutes ses actions ; il ne dédaigne aucun hommage, fait parade du nombre de ses serviteurs et laisse traîner sur sa table l'état de sa maison. Dans les salons, Rist rencontra Madame de Staël, « très fanée et très matrone » ; ses cheveux noirs, ses yeux « brûlants et investigateurs », la « hardiesse presque effrontée » de son regard et de sa voix, son « allure inquiète » montraient, dit le diplomate danois, que ses passions bravaient les années, et offraient la parfaite image d'une vieille coquette (p. 394). Il loue, au contraire, Mme Récamier (p. 397-398). Louis XVIII fit sur lui une vive impression ; « on croirait voir un bon vivant, mais sous ses sourcils épais il y a quelque chose de profond, de froid et presque d'hostile : ses paroles décèlent l'homme qui de tous les Français a peut-être mieux retenu l'art de dire à propos un mot spirituellement obligeant. Les phrases bien tournées du comte d'Artois tombent dans la caricature ; les siennes sont dignes de la fleur de l'esprit français » (p. 400-401). La duchesse d'Angoulême lui semble « dure, sombre, amère, orgueilleuse, étrangère au présent » ; son mari est vulgaire ; le duc de Berry « ressemble de ton et d'allure à un sous-officier : fils négligé d'une révolution qui ne lui avait même pas rendu en honneur et en valeur ce qu'elle lui avait ravi en instruction et en grâce ; et les flatteurs osaient nommer ce débauché commun et lourd l'Henri IV de la nouvelle France ! » (p. 402.)

Nous ferons à M. Poel, l'éditeur de ces Mémoires, le reproche que nous lui avons déjà adressé en rendant compte du premier volume des Mémoires ; le commentaire est insuffisant. Mais la publication de ces deux volumes tire de l'obscurité le nom de Rist : il y a peu de Mémoires dans la littérature allemande qui soient aussi intéressants ; observateur sagace, Rist est en même temps un écrivain de très bon aloi [1].

A. C.

Note rectificative à l'article sur le Dictionnaire des Contemporains, de Vapereau (*Revue critique* du 10 janvier).

Nous avons reçu de M. Vapereau une longue lettre où il se plaint amèrement de la *malveillance* et de la *légèreté* avec lesquelles la *Revue critique* a jugé son ouvrage. Quant à la malveillance, M. Vapereau

1. P. 381, lire *Raucourt* ; p. 394 Recamier et non *de Recamier*.

nous paraît avoir cédé à un sentiment assez commun aux auteurs français. Ils sont si habitués à ne lire dans la presse quotidienne que des articles de complaisance que la moindre critique leur paraît dictée par des sentiments hostiles. La fortune du livre de M. Vapereau n'est plus à faire; il a reçu la sanction de cinq éditions successives. Le devoir de la critique ne peut plus être aujourd'hui que d'aider et d'exciter M. Vapereau à améliorer son œuvre. C'est ce que nous avons cherché à faire.

Quant à la légèreté de nos accusations, M. Vapereau a relevé parmi nos nombreuses critiques deux erreurs ou soi-disant telles. Nous lui avons reproché l'absence d'un article sur Johannes Steenstrup. Il nous répond que cet article existe. Ce n'est pas le nom de M. J. Steenstrup, le savant naturaliste, dont nous avons regretté l'absence, mais celui de M. J. Steenstrup, l'historien, fils du précédent.

Sur le second point, M. Vapereau a raison, du moins pour le fond, et nous transcrivons ce passage de sa lettre : « On me reproche, à propos de l'article *Batbie*, d'avoir oublié de noter son zèle républicain en 1848, sans doute pour faire croire à quelque calcul pusillanime. Or on lit dans l'article Batbie (5e éd., p. 143, col. 2) : « Il avait essayé déjà de s'y aventurer (dans la vie politique) après la révolution de février 1848; président d'un comité électoral de Paris, il avait signé, en cette qualité, une adresse aux électeurs du Gers empreinte d'un ardent et juvénile républicanisme que plus tard la presse n'a pas manqué de lui rappeler. »

La réclamation de M. V. est juste; nous sommes heureux que ce soit là la seule erreur matérielle qu'il ait pu relever dans notre long article; mais, quant à l'accuser de pusillanimité, nous n'y songions guère, M. V. a de tout temps noblement sacrifié ses intérêts personnels à ses convictions. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il songerait à cacher son républicanisme.

M. Vapereau est donc bien sévère quand il parle de notre légèreté, et bien injuste quand il parle de notre malveillance. Il devrait nous remercier de la contribution que nous lui apportions pour la prochaine édition d'une œuvre dont nous avons signalé le mérite et l'intérêt.

Aug. MONOD.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons annoncé récemment (ci-dessus, p. 99) que l'*Altfranzœsische Bibliothek* dirigée par M. W. FOERSTER contiendrait, en un de ses prochains volumes, le psautier lorrain du XIVe siècle (Bibl. Mazarine). Nous devons ajouter qu'une édition de cet ouvrage a été annoncée, il y a quelques années, par la librairie Franck comme devant être publiée par M. F. BONNARDOT. Cette édition est sous presse depuis plusieurs mois et doit paraître prochainement.

— Ainsi que nous l'avions annoncé précédemment, notre collaborateur M. Hartwig DERENBOURG avait été chargé par le ministère de l'Instruction publique d'étudier

les manuscrits arabes des bibliothèques espagnoles. M. H. D. rapporte de son voyage la description de mille huit cent trente-cinq manuscrits, qu'il a examinés dans les collections publiques et privées de l'Escurial, de Madrid, d'Alcala, de Tolède, de Séville et de Grenade. Ce travail considérable paraîtra en partie dans les *Archives des Missions scientifiques*, en partie dans les publications de l'*Ecole spéciale des langues orientales*. Pendant son séjour à Madrid, M. Hartwig Derenbourg y a été nommé membre correspondant de l'Académie de l'histoire.

ALLEMAGNE. — L'étude de notre ancienne langue et de notre ancienne littérature se poursuit en Allemagne avec une ardeur qui n'excite pas suffisamment notre émulation. On peut croire qu'avant peu tout professeur de langues romanes ayant le souci de sa propre réputation se croira obligé d'avoir son recueil à lui pour y publier ses propres travaux et ceux de ses élèves. M. Fœrster, de Bonn, a fondé et dirigé l'*Altfranzœsische Bibliothek* dont nous parlions récemment, M. Suchier a la *Bibliotheca normannica*; voici que M. Stengel commence une publication nouvelle sous le titre de *Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie* dont la première livraison (80 pages in-8°) contient : 1° l'ancienne vie de saint Alexis d'après le ms. de Hildesheim avec les variantes des autres mss.; 2° l'imitation du Cantique des Cantiques publiée pour la première fois en 1865 par M. G. Paris; 3° l'épître de saint Etienne du ms. de Tours; 4° le fragment d'Alexandre attribué à Albéric de Besançon. L'éditeur a visé à reproduire avec une exactitude diplomatique la leçon des mss.; les variantes des mss. secondaires et les corrections proposées sont rejetées en note. Nous devons dire que la disposition de ces notes est tout ce qu'on peut imaginer de plus compliqué et de moins commode, et que l'ensemble de cette livraison ne nous a pas laissé une impression très favorable.

— M. Hugo Blümner a fait paraître une deuxième édition, très considérablement augmentée, du *Laocoon* de Lessing (*Lessing's Laokoon. hrsg. u. erlæutert, mit drei Tafeln.* Berlin, Weidmann. In-8°, xxv et 756 p. 12 mark). L'édition est précédée d'une introduction historique et littéraire fort développée sur le *Laocoon* ; cette introduction où M. B. doit beaucoup à MM. Grosse et Dilthey, est divisée en trois parties : 1° le problème du Laocoon avant Lessing (p. 1-67); 2° l'origine et la composition de l'ouvrage de Lessing d'après les œuvres, la correspondance et surtout les manuscrits de Lessing (p. 67-119); 3° l'accueil que fit la critique contemporaine au *Laocoon* de Lessing et l'influence de l'ouvrage sur l'esthétique, la poésie et les beaux-arts (p. 119-140). — Vient ensuite le texte de Lessing (p. 141-349), séparé cette fois de son commentaire. M. B. (pour qui M. Grosse a consulté très minutieusement le manuscrit original et les épreuves corrigées par Lessing même) s'est efforcé de reproduire le texte « sous la forme que Lessing voulait lui donner »; il a naturellement, et avec une louable exactitude, corrigé les fautes que le grand critique avait commises dans les citations des écrivains anciens et étrangers : il a mis au bas des pages les variantes fournies par les deux premières éditions (1766 et 1768) et par l'édition de Lachmann. Lessing est ainsi traité comme un écrivain classique et édité avec un complet *apparatus criticus* : M. B. craint d'être accusé d' « hyperacribie » et de pédantisme : mais tous les bons juges l'approuveront ; qu'on songe seulement aux fautes qui se sont glissées dans la première édition du *Laocoon* et qui, malgré les efforts de Lachmann, se sont transmises durant un siècle de réimpression en réimpression ; et n'est-ce pas Lessing qui a dit que, dès qu'un écrivain nous est cher, le plus petit détail qui le concerne cesse de nous être indifférent ? — A la suite du texte, M. B. a reproduit les projets, notes et *collectanea* pour le Laocoon, trouvés dans les papiers de Lessing et déjà publiés dans l'édition Hempel (p. 351-378). — Le commentaire, très soigné et très instructif, comprend les p. 479-680 ; il a été

notablement augmenté pour la partie littéraire et philologique, et on y fera son profit — outre les notes excellentes relatives à l'art et à l'esthétique — des remarques de M. B. sur la langue de Lessing. L'appendice (p. 681-724) contient le compte-rendu du *Laocoon* par Garve, un *excursus* sur les anciennes représentations du groupe de Laocoon, une bibliographie, par ordre chronologique, de toutes les œuvres publiées depuis Winckelmann sur le Laocoon. L'index (p. 725-756) est triple : 1° *Personenregister* (avec une courte notice biographique) ; 2° *Sachregister* ; 3° liste des termes expliqués. Nous désirons avec M. Hugo Blümner, que cette édition, sous sa forme modifiée, « soit la bienvenue auprès des anciens amis et puisse en acquérir un grand nombre de nouveaux ».

BOHÊME. — Un des livres les plus curieux pour l'histoire de la Bohême est l'ouvrage tchèque de Beckovsky (né en 1658, mort en 1725) : *La messagère des anciens événements de Bohême* ou *Chronique tchèque* depuis les origines jusqu'à Léopold Ier. Une grande partie de cet ouvrage était restée inédite. La *Chronique* vient d'être publiée tout entière par les soins de M. Rezek. — A signaler également *La vie* (inédite) *de Vok de Rosemberg*, fort intéressante pour l'histoire du XVIe siècle et publiée par les soins de M. Mares pour la société littéraire de Prague *(Matice)*.

ESPAGNE. — Le premier volume du grand ouvrage de M. Aureliano Fernandez Guerra y Orbe, le savant académicien de Madrid, sur la géographie de la péninsule ibérique dans l'antiquité, est sous presse et doit paraître au printemps prochain. Il comprendra la Galice, les Asturies et la Cantabrie. L'étude sur cette dernière région ne sera pas une réimpression pure et simple de la monographie précédemment publiée par le même savant; elle est retouchée et développée sur beaucoup de points.

— Les Pères Augustiniens du collège de Valladolid viennent de fonder une revue sous le titre suivant, que nous reproduisons sans l'allonger : *Revista Augustiniana dedicada al Santo obispo de Hipona en su admirable conversion à la fé, exclusivamente redactada por PP. Agustinos, para el uso de los alumnos de la misma orden*. D'autres que les novices *(alumnos)* de l'Ordre profiteront aussi de cette nouvelle publication, car, à ne point parler des détails d'intérieur, on trouve dans la première livraison le commencement d'un catalogue des écrivains de l'Ordre, un sermon, qui peut, jusqu'à un certain point, passer pour inédit, de saint Thomas de Villanueva, le commencement d'une biographie de l'illustre Fray Luis de Léon, par le père Mendez, etc. Les amateurs de droit canon puiseront dans une section à part, formant la quatrième du périodique, des décrets ecclésiastiques et des interprétations authentiques en latin. Dans la section des demandes et réponses, on demande, entre autres, quelle fut la première imprimerie qui fonctionna aux îles Philippines. Le numéro se termine par le récit ému de l'accueil fait à Valladolid, puis à Osma (la retraite définitive qui leur a été assignée par le supérieur de l'Ordre), aux Pères Augustiniens expulsés du territoire français par les décrets. Il y eut force cantates et récitations poétiques dans cette circonstance à Valladolid : « on prononça des discours et dit des poésies, en castillan, français, latin, grec, anglais, allemand, arabe, italien, basque, et dans les idiomes *zebuano* et *ilocano*. »

POLOGNE. — A citer parmi les récentes publications : *Varsovie, sa vie intellectuelle et littéraire de 1800 à 1830*, par K. W. Wojcicki (excellente étude) et *Le livre du jubilé de Kraszewski*, recueil de notices et d'essais sur le célèbre publiciste et romancier.

RUSSIE. — Sous le titre de *Lingvistitcheskiya Zamètki*. (Remarques linguistiques) M. Krouchevski, privat-docent à l'Université de Kasan, vient de publier une brochure dans laquelle, après avoir fait connaître les plus récents travaux de Brugman et de F. de Saussure, il étudie les changements que subissent les groupes d'ex-

plosives comme *tt* et traite de l'*absorption morphologique*. Cette brochure est extraite du « Messager philologique russe » *(Rouski Filologitcheski Vèstnik.)* — Un autre savant russe, M. Bogoroditski, a fait paraître dans le même recueil une étude fort intéressante sur la prononciation des voyelles non accentuées des mots russes.

— M. Kolliarevsky, professeur de philologie slave à l'Université de Kiev, publie en ce moment une édition complète des œuvres de Maximovitch (1804-1873), ancien professeur à Kiev et l'un des hommes les plus versés dans l'étude des littératures russe et petite-russienne. Trois volumes ont déjà paru.

— Un recueil considérable de chants lithuaniens vient de paraître à Kazan. Il est dû à M. Jouchkievictch.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 févrrier 1881.

M. Geffroy directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie, un rapport de M. Lacour-Gayet, membre de l'École, qui donne des détails sur une chambre sépulcrale récemment découverte près de Rome, sur le sommet du Monte Mario. Cette chambre contenait diverses urnes funéraires ornées de sculptures; le rapport donne le texte des inscriptions gravées sur ces urnes. M. Geffroy annonce, en outre, que des inscriptions importantes ont été découvertes sur l'emplacement de l'ancien théâtre d'Ostie; il espère pouvoir en envoyer prochainement le texte à l'Académie.

M. Miller achève la seconde lecture du mémoire de M. Egger sur les *Économiques* d'Aristote et sur les traductions qui en ont été faites au moyen âge.

M. Le Blant commence la seconde lecture de son *Mémoire sur quelques Actes des martyrs non compris dans le recueil des* Acta sincera *de dom Ruinart*.

M. Delaunay continue la lecture du mémoire de M. Th.-H. Martin sur les hypothèses astronomiques des philosophes grecs. Il commence un chapitre consacré à l'étude des opinions du platonicien pythagorisant Héraclide de Pont. Ce philosophe était né vers le commencement du IVe siècle avant notre ère et vécut jusqu'après 330. Modifiant à son tour le système de Philolaüs, déjà modifié par Hicétas et Ecphantus, il nia le mouvement de la Terre, et fit de cet astre le centre de l'univers, attribuant aux autres astres un mouvement de révolution autour de ce centre. Il admettait d'ailleurs une révolution particulière de Mercure et de Vénus autour du Soleil, qui lui-même tournait autour de la Terre : en sorte qu'il faisait du Soleil une planète dont Mercure et Vénus était les deux satellites.

Ouvrages déposés : — Henneberт, *Histoire d'Annibal*, t. II, in-8°, et atlas obl., fasc. 1 (Paris, 1878-1879); — Parini, *la Divine Raillerie, traduite du texte italien en vers français, suivie du Secret de la paix universelle*, par L. Alfred de Ruffi de Roux (Agen, 1880); — publications diverses de l'Académie impériale des sciences, à Vienne (Autriche).

Présentés, de la part des auteurs : — par M. de Longpérier : François Lenormant, *la Grande Grèce, paysage et histoire*, t. I (Paris, 1880); — par M. Ravaisson : Ersilia Caetani Lovatelli, *Di una testa marmorea di fanciullo auriga* (Roma, 1880; extrait du *Bulletino della commissione archeologica comunale di Roma*); — par M. Bréal : *la Métrique de* Bharata, *texte sanscrit de deux chapitres du Nâtya-Castra, publié pour la première fois et suivi de son interprétation française* par Paul Regnaud (Paris, 1880, in-4°; extrait des *Annales du musée Guimet*).

Julien Havet.

Errata : N° 3, article 9, à la première ligne, au lieu de *M. Carlsberg*, lire : *M. Jakobsen, propriétaire de Carlsberg*.

P. 48, ligne 12 du texte, lire *chrestomathies*, et ligne 2 du bas, *abandonné*.

N° 5, p. 94, ligne 14, lire *rebattu*; p. 95, ligne 25, *pallier*; même page, ligne 37, discutant les textes, *les éclairant*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 21 Février — 1881

34. — **Les Mythes et les Légendes de l'Inde et la Perse** dans Aristophane, Platon, Aristote, Virgile, Ovide, Tite-Live, Dante, Boccace, Arioste, Rabelais, Perrault, La Fontaine, par Eugène Lévêque. Paris. 1 vol. in-8°, pp. viii, 608; Introduction xxiv.

Voici un titre qui étonne d'abord un peu le lecteur. Le lecteur sait bien, depuis quelques années, que les mythes et les légendes de l'Inde, de la Perse et de bien d'autres pays encore, ont trouvé leur chemin par le monde jusqu'à Boccace, Arioste, La Fontaine; il sait que, pour beaucoup de ces mythes et de ces légendes, on a pu retrouver, étape par étape, l'itinéraire de leur voyage et les suivre jusqu'à leur berceau lointain : et l'histoire de telle de ces *traditions*, au sens littéral du mot, par exemple de *Perrine* ou du *Meunier* [1], est un exemple de la précision et de la sûreté scientifique dont sont susceptibles ces délicates recherches. Mais il ne sait pas que l'on ait jusqu'ici retrouvé la même *tradition* orientale dans Aristophane, Platon, Aristote, bref, chez les poètes et les philosophes de l'antiquité. Il n'ignore pas que les classiques grecs offrent des analogies très nombreuses et très frappantes avec les orientaux, et que même là-dessus on a fondé une science, la mythologie comparée; peut-être se dit-il que beaucoup des rapports que l'on explique par la parenté d'origine et la communauté primitive d'idées des ancêtres des Grecs et des Indous dans une période préhistorique, ont pu naître d'emprunts faits dans des périodes historiques, et analogues à ceux qu'on a constatés dans le moyen âge ; mais il s'en tient à ce doute, parce qu'il n'a pas, comme pour les légendes orientales qu'il retrouve dans Boccace, des faits à produire, des témoins visibles et palpables à faire parler, des textes en chair et en os qui viennent déposer qu'à telle date tel livre de contes indiens a été apporté d'Inde en Perse, qu'il y a été traduit en pehlvi ; qu'à telle date il a été traduit du pehlvi en syriaque, de là à telle date en arabe, à telle date en grec, en hébreu, en latin, en français; il peut être

1. Max Muller, *Chips*; G. Paris, *Les contes orientaux en France.*

et étudier ce texte indien, ces traductions syriaque, arabe, grecque, hébraïque, latine, française et y suivre tel conte, telle fable qu'il lui plaît jusqu'à Boccace ou La Fontaine. Aussi, disais-je, le titre du livre de M. Lévêque l'étonne d'abord un peu; mais à la réflexion, il se dit qu'il doit y avoir là une *thèse* et voici, en effet, comme M. L. l'expose lui-même, page 583, sous le titre : « *Philosophie Comparée :* La recherche « de ce que la Grèce a pu emprunter à l'Inde dans le domaine de la « philosophie doit être dirigée par le principe suivant : c'est que, de tout « temps, la sagesse de l'Orient a été enseignée par la tradition orale de « deux manières : 1° sous une forme didactique et savante destinée aux « adeptes, comme dans les leçons que les brâhmanes donnaient en qualité « de précepteurs spirituels *(gourous)* aux novices *(brahmatcharis);* « 2° sous une forme sentencieuse et populaire, comme dans les mythes « et les légendes du *Mahâbhârata*, du *Harivansa*, du *Râmâyana*, ainsi « que dans les apologues du *Pantchatantra* et de l'*Hitopadéça*. Or, il « est facile de comprendre que, si la doctrine qui appartenait en propre « à la classe sacerdotale est généralement restée confinée dans les pays « qui l'ont vu naître, les dogmes exposés sous la seconde forme ont pu « se propager fort loin par les récits des voyageurs, et, une fois entrés « dans la circulation intellectuelle, se transmettre de bouche en bouche... « Ainsi s'expliquent les emprunts que les philosophes grecs ont pu faire « à l'Inde aussi bien qu'à la Perse. »

M. L., ancien professeur de philosophie et auteur d'un bon manuel de philosophie, qui offre cette particularité rare dans la littérature des manuels, d'être fait sur les textes, est un lettré à l'esprit très ouvert qui, possédant parfaitement la littérature classique et s'étant mis à lire tout ce que nous possédons en traductions françaises de textes sanscrits, zends et persans, a été évidemment confondu du nombre infini de rapprochements que suggère d'elle-même une pareille lecture. Il est arrivé alors que toute la littérature grecque a pris, à ses yeux, une teinte orientale fort marquée, et le lecteur admire tout ce que la sagacité d'un lettré épris d'orientalisme peut retrouver du Mâhabhârata dans Aristophane ou Platon. Partout où M. L. trouve ou voit une analogie entre un texte grec et un quelconque des textes orientaux traduits en français, voilà un nouvel emprunt à l'Orient mis au compte de la Grèce ou de Rome. M. L. a dans son Introduction, une phrase très juste que voici : « La mythologie avait le même fond dans l'Europe et dans l'Inde, de telle sorte qu'il suffisait souvent de changer les noms pour retrouver les mêmes croyances religieuses » ; il l'a oubliée dans le corps du volume. Dans chaque cas, il aurait fallu se demander d'abord s'il y a analogie réelle, en second lieu si l'analogie est de celles qui suggèrent l'idée d'un emprunt. C'est ce que M. L. a négligé de faire. Il a fait comme un philologue classique qui, découvrant le sanscrit, dirait : les Grecs ont emprunté aux Indiens le mot δέκα, car c'est le sanscrit *daça ;* les Latins ont emprunté aux Indiens le mot *amor*, car c'est le sanscrit *kâma*. Le critique félicite-

rait l'ingénieux philologue, mais lui dirait doucement : δέκα est parent de *daça*, mais n'en vient pas; *amor* n'est pas parent de *kâma* et n'en vient pas non plus ; δέκα et *daça* viennent tous deux d'une langue qui n'est ni le sanscrit ni le grec et plus ancienne que l'un et l'autre ; *amor* et *kâma* viennent, chacun de son côté, d'où ils pourront. Mais il est très probable que σάνδαλον vient du persan *sandal ;* et il est fort possible que βάσανος vienne du sanscrit pâshâ*n*a, quoique cela ne soit pas absolument sûr.

Prenons quelques exemples.

M. L. débute par un coup de maître : il retrouve l'idée des Oiseaux d'Aristophane dans le Mahâbhârata, « plusieurs vers caractéristiques en sont même tirés textuellement » (p. 3.) En effet, « dans le Mahâbhârata, le roi des oiseaux, Garou*d*a, livre bataille aux Dévas, pour enlever le vase d'or qui contient l'ambroisie *(amrita)*, à la possession de laquelle sont attachées l'immortalité et la souveraineté du monde. Après une lutte acharnée, il remporte la victoire et il fait avec Indra un traité de paix en vertu duquel il devient la monture d'Indra et il reçoit des oiseaux le même culte que les Dévas ». Or Aristophane a reçu cette légende par les récits des voyageurs ou l'a trouvée dans les manuscrits de Solon déposés chez Critias. Solon, en effet, avait rapporté d'Egypte la matière d'une épopée appelée l'Atlantide, qui ne peut pas être de source égyptienne, « car les Egyptiens ne composèrent jamais rien de semblable à l'*Iliade* ou à l'*Odyssée*, comme on le voit par le célèbre poëme de Pentaour » ; ce ne pouvait donc être qu'une épopée indienne, c.-à-d. le Mahâbhârata (p. 131). Une fois en possession de cette légende, il la transforme librement : Garou*d*a devient Térée la Huppe ; la lutte de Garou*d*a contre les dieux pour enlever l'ambroisie devient la guerre des oiseaux contre les dieux qu'ils veulent réduire à la famine en leur enlevant la fumée des sacrifices ; Pistheterus et Evelpis, les deux Athéniens conseillers des oiseaux et inventeurs du plan, sont les serpents maîtres de Garou*d*a, qui l'ont forcé à la guerre contre les dieux. Les analogies de détail fourmillent : les oiseaux n'ont pas de bourse, allusion à la pauvreté des anachorètes indiens ; ils se nourrissent de sésame, de myrte, de pavot et de menthe, allusion au régime desdits anachorètes qui se nourrissent, selon Manou, « de fleurs, de racines, de fruits mûris par le temps » ; la ville des Oiseaux s'appelle *Nephelococcygie*, la ville des Nuées et des Coucous, parce que les poëtes indiens ne décrivent jamais une forêt sans vanter le chant mélodieux des *kokilas* (coucous de l'Inde). Prométhée se cache sous un parasol pour n'être pas aperçu de Zeus, allusion au parasol qui est l'insigne de la royauté en Inde. Evelpis demande à la Huppe de lui indiquer *une ville bien moelleuse* (πολίν εὔερον), où l'on se couche comme sur un tapis épais : « phrase empruntée textuellement à la légende sanscrite : *ville bien moelleuse* correspond à *île pleine de délices* ». (« Porte-nous, disent les serpents à Garou*d*a, dans une autre île *pleine de délices ;* car, puisque tu voyages dans les airs, tu vois, en volant, beaucoup de lieux enchanteurs ».)

Je me contente d'exposer le système de M. L., il y aurait quelque injustice à le discuter : car dans les comparaisons de cet ordre, il y a toujours une grande part de subjectif et tout ce que je pourrais dire, pour ma part, c'est que la seule chose de commune que je voie dans tout ceci, c'est que des deux parts, il y a des oiseaux en guerre contre les dieux. Si M. L. s'était contenté de dire qu'Aristophane a reçu d'Orient l'idée de cette lutte, passe encore, bien que rien ne l'indique; mais je crains que ses traductions sanscrites de Solon et sa trouvaille d'un vers du Mahâbhârata dans les Oiseaux n'intimident un peu ceux qui seraient tentés de le suivre.

Je dois dire que depuis, M. L. a découvert dans Elien une preuve formelle des rapports directs d'Aristophane avec la littérature sanscrite; il a eu l'obligeance de me la signaler, la voici : Elien (*Var. Hist.*, XVI, 5) faisant l'histoire de la Huppe, dit : « les brâhmanes ajoutent à ce sujet ce qui suit : Un roi de l'Inde avait plusieurs fils. Il fut obligé par les aînés de s'enfuir avec sa femme et son plus jeune fils. Il mourut en chemin de fatigue avec sa femme. L'enfant, après avoir rendu à ses parents les derniers devoirs, ensevelit leurs cendres dans son corps en se fendant la tête avec une épée. Le Soleil, touché de sa piété, le changea en un oiseau beau et vivace, la Huppe, et lui mit une aigrette sur la tête en souvenir de son action. » « Les Athéniens, ajoute Elien, se sont approprié cette fable en l'appliquant à l'alouette huppée et Aristophane y fait allusion quand il dit : L'alouette perdit son père quand la Terre n'existait pas encore. Au bout de cinq jours, ne sachant que faire, elle l'ensevelit dans sa tête (*Oiseaux*, 471). Les Grecs, ayant entendu cette fable indienne de la Huppe, l'auront sans doute transportée à un autre oiseau. » Le passage est certainement intéressant et d'une importance capitale pour l'histoire des rapports littéraires entre la Grèce et l'Orient : mais, pour la thèse spéciale de M. L., il est sans valeur ; M. L. n'a pas remarqué qu'Aristophane lui-même a pris soin de nous faire connaître sa source, c'est Esope [1] (*οὐδ' Αἴσωπον πεπάτηκας, ὃς ἔφασκε λέγων κορυδὸν...*) La question est donc déplacée : tout en admettant l'origine orientale de ce trait particulier, qui, dans la forme d'Elien, a une saveur bouddhiste bien prononcée, Aristophane reste hors de cause, et, pour établir qu'il a lu le Mahâbhârata, nous en sommes réduits, comme devant, aux manuscrits de Solon. Quant à Esope, et aux infiltrations orientales que ce nom couvre, je ne me rappelle pas en avoir vu un mot dans le livre; s'il est pourtant un point où la thèse de M. L. puisse se défendre avec succès, c'est là.

Passons à un philosophe, Empédocle (p. 84, 255 sq.). Empédocle a composé un poëme de la médecine où il promet aux hommes des remèdes pour commander aux éléments et se délivrer des maux dont ils sont assaillis; ceci, dit M. L., « à l'exemple des Mages » (à quels ouvrages M. L. fait-il allusion et qu'entend-il par Mages?),

---

1. La fable originale ne se retrouve pas dans notre texte d'Esope.

Dans ce poëme, Empédocle dit : « Quels sont les remèdes contre les maux, quel est le secours contre la vieillesse ? » Selon M. L., ici Empédocle s'est inspiré de l'*Avesta*, d'après lequel le jus du Haoma, extrait et bu pendant le sacrifice, a la propriété de prolonger la vie. — « D'un nuage sombre et pluvieux tu feras sortir la chaleur féconde ; puis, pendant l'ardeur de l'été, tu feras jaillir des ruisseaux qui nourriront d'humides vapeurs les racines des arbres. » Ici Empédocle fait allusion à ces formules conjuratoires de l'*Avesta :* « Venez, ô nuages, venez ! que l'eau s'étende, tombe et se répande..., etc. » — Empédocle dit à la Muse : « Envoie-moi « un char agile sous la conduite de la Piété. » Ceci est « une image orientale ; » car dans l'*Avesta*, la sainte Ashi dit à Zarathustra : « Viens te placer près de moi, ô juste. Approche-toi de mon char. » — « Nous ne pouvons approcher de Dieu, ni l'atteindre des yeux, ni le toucher des mains » ; c'est la définition des lois de Manou : « Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles. » — Empédocle, déchu du ciel, rencontre sur la terre *Chthonia* (la Terrestre) et *Heliopé* (la Céleste), la sanglante *Eris* (Discorde), *Harmonia* (la Concorde), *Kallisto* (la Beauté) et *Aischré* (la Laideur), etc. (p. 255 sq.) « Ces noms, complètement étrangers à la mythologie grec« que, s'expliquent par l'opposition du bien et du mal, telle qu'elle est « formulée dans l'*Avesta*. » En particulier, l'opposition d'Heliopé, *la Céleste,* et de Chthonia, *la Terrestre,* est expliquée par l'hymne à Mithra, où l'on voit les fidèles invoquer le dieu, *les mains levées vers le ciel* et *l'homme terrestre* opposé au *céleste Mithra*. — J'avoue que, de ces cinq rapprochements, les trois premiers ne me disent absolument rien : c'est peut-être myopie de ma part, aussi je n'insisterai pas. Le quatrième est plus saisissable : Empédocle et Manou parlent tous deux d'un dieu non perceptible par les sens ; donc Empédocle s'inspire de Manou. Il y a pourtant d'autres solutions possibles : peut-être Manou a-t-il lu Empédocle, peut-être Empédocle a-t-il lu les livres sacrés des Egyptiens qui, dit-on, connaissent aussi les formes transcendantes de la divinité ; peut-être a-t-il lu l'*Avesta* où les dieux sont *mainyava*, c'est-à-dire perceptibles par l'intelligence seule, invisibles ; peut-être a-t-il lu la Bible qui fait Dieu incorporel et invisible ; peut-être enfin n'a-il rien lu de tout cela. J'inclinerais fort pour cette dernière hypothèse.

Qu'il ait eu besoin d'étudier l'*Avesta* pour découvrir cette idée si originale qu'il y a sur terre de la beauté et de la laideur, de la veille et du sommeil, du mouvement et de l'inertie, c'est faire peu d'honneur franchement à la puissance du génie grec en général et d'Empédocle en particulier. Je crois, pour ma part, Empédocle parfaitement capable d'avoir fait cette grande découverte par la seule force de la « raison inassistée ».

Cet exemple donne un spécimen de la méthode de M. L. qui, voulant trop prouver, prouve trop peu et, par la recherche des rencontres de détail, a bien souvent gâté une thèse qui pouvait se défendre. Sans sortir d'Empédocle, par exemple, au lieu de chercher dans l'*Avesta* des exem-

ples de l'idée de vigilance et de l'idée de sommeil, qu'il y trouve d'ailleurs, je le reconnais, s'il avait porté la question sur le fond même du système d'Empédocle, à savoir que le monde est né de deux forces contraires, l'Amour et la Discorde, il trouvait là, en termes aussi précis que possible, l'idée du dualisme et une base d'opération qu'on n'aurait pu lui contester. Non que je pense qu'Empédocle s'est inspiré du dualisme iranien ; loin de là, je crois, pour ma part, que le système est parfaitement original et indigène, néanmoins il y a un rapport réel, qui, pour nous, remonte à un fonds commun de formules anciennes, mais qui aurait pu prêter à M. L. des arguments plus spécieux que ceux qu'il a tirés de rapprochements latéraux.

J'arrive enfin à un rapprochement dont je n'ai pas encore parlé et que M. L. donne sans s'y arrêter spécialement : c'est la théorie de la déchéance céleste et de la métempsycose dans Empédocle. M. L. rapproche en quelques mots les passages analogues de Manou, et c'est tout. C'était pourtant là le point essentiel, le point vital. Cette théorie a-t-elle pu naître sur le sol grec? On n'en voit point le germe dans la philosophie antérieure, et l'on ne voit rien dans les systèmes contemporains qui accuse l'existence d'un germe pareil. Tout indique une source étrangère. Mais, en Inde même, l'histoire de la métempsycose est loin d'être claire. Là était la question à creuser et le terrain à déblayer : là M. L. pouvait trouver les vrais appuis de sa thèse.

Dans ses études sur Platon et Virgile, M. L. a procédé de même. Au lieu d'insister sur ces passages qui accusent déjà extérieurement leur origine étrangère, la vision d'Her l'Arménien, par exemple, il a accumulé les découvertes de détail. Il retrouve ainsi le rameau d'or d'Enée dans le barsom et le haoma combinés, et le discours de la Sibylle est « emprunté textuellement à un des rites de l'*Avesta*. »

C'était un beau voyage que tentait M. Lévêque. Je crains fort qu'il n'ait fait fausse route, mais il faut le féliciter de l'avoir entrepris. Espérons que d'autres le reprendront après lui. Les échanges d'idées entre l'Orient aryen et l'Occident, s'ils se sont jamais interrompus, ont dû certainement reprendre bien longtemps avant l'époque tardive où nous pouvons clairement les constater; et qui essaiera l'histoire de ces échanges en partant toujours de faits constatés ou d'indices matériels bien clairs, avec la connaissance directe des civilisations en présence, une méthode historique rigoureuse et un sentiment délicat des choses de l'imagination, bien des découvertes lui sont réservées. Remercions, en attendant, M. L. de sa tentative, qui ne sera pas inutile, car une partie des matériaux qu'il a réunis pourra servir, et rendons justice pour terminer, non-seulement à l'activité consciencieuse de l'auteur et à la somme immense de travail que ce gros livre suppose, mais aussi à l'intérêt qu'il offre et qui ne vient pas tout entier de l'imprévu des rapprochements; il y a tant de belles citations de quatre ou cinq grandes littératures que, quel que soit l'endroit où l'on ouvre, l'on aura toujours envie de tourner la page : c'est un recueil

de morceaux choisis aryens aussi intéressant que l'on peut désirer. Le seul tort de l'auteur est d'avoir cru trop souvent qu'il y avait un lien entre ces jolis extraits.

James DARMESTETER.

---

35. — 1. **Sophokles' Antigone,** nebst den Scholien des Laurentianus, herausgegeben von Moriz SCHMIDT. Jena, Fischer. 1880, XLIX et 91 p. in-8°.

— 2. **Die grosse Responsion in der spæteren Sophokleischen Tragœdie,** im Kyklops und in den Herakliden. Von Dr J. J. ŒRI. Berlin, Weidmann. 1880, in-8°, 53 p. — Prix 2 mark (2 fr. 50).

— 3. **Ausgewæhlte Tragœdien des Euripides.** Viertes Bændchen. Hippolytus. Erklært von Th. BARTHOLD. Berlin, Weidmann. 1880. XLII et 178 p. petit in-8° — Prix : 2 mark 10 (2 fr. 65).

— 4. Κριτικὰ καὶ Ἑρμηνευτικὰ εἰς τὰ Ἀποσπάσματα τῶν ἑλληνικῶν τραγικῶν ποιητῶν, ὑπὸ Πέτρου Ν. ΠΑΠΠΑΓΕΩΡΓΙΟΥ. Leipzig, 1880, 56 p. in-8°.

1. L'édition de l'*Antigone* de Sophocle, par M. M. Schmidt, se compose de deux parties : l'introduction, dans laquelle l'éditeur discute les passages qu'il a cru devoir corriger, ainsi que la mesure des morceaux lyriques; le texte, accompagné de la leçon du *Laurentianus* et des scholies du même manuscrit. Un examen rapide de la première scène suffira pour donner une idée de la méthode de M. Schmidt. Voici comme il écrit les vers 2-6 :

Ἀρ' ἔσθ' (pour οἶσθ') ὅ τι Ζεὺς τῶν ἀπ' Οἰδίπου κακῶν, 2
ἔοικεν (pour ὁποῖον) οὐχὶ νῷν ἔτι ζώσαιν τελεῖν (pour τελεῖ);
Οὐδὲν γάρ οὔτ' ἀλγεινὸν ἔσθ' ὁποιονοῦν (pour οὔτ' ἄτης ἄτερ),
οὔτ' αἰσχρὸν οὔτ' ἄτιμον ἐσχάτως, ὅπερ (pour ἔσθ' ὁποῖον οὐ) 5
τῶν σῶν τε κἀμῶν οὐκ ὄπωπ' ἐγὼ κακῶν;

La correction du vers 3, probable ou non, donne un texte coulant. Quant aux vers suivants, ce n'était vraiment pas la peine d'y introduire des changements aussi hardis pour arriver à un pareil résultat : autant valait reproduire le non-sens des manuscrits. Les vers 23-25 sont constitués par M. S. de la manière suivante :

Ἐτεοκλέα μὲν πιστὸς, ὡς λέγει, δίκης
κρίσει δικαίᾳ κἀννόμῳ κατὰ χθονὸς
ἔκρυψε τοῖς ἔνερθεν ἔντιμον νεκροῖς.

Je ne prétends pas me faire le défenseur de la leçon Ἐτεοκλέα μὲν, ὡς λέγουσι, σὺν δίκῃ χρησθεὶς δικαίᾳ καὶ νόμῳ; mais je ne puis approuver qu'on la bouleverse avec tant de sans-façon, pour nous donner un texte si peu satisfaisant. Aux vers 29-30, la nouvelle édition porte :

Ἐᾶν δ' ἄκλαυτον ἄταφον, οἰωνοῖς γλυκὺν
θησαυρὸν εἰσορῶσι πρὸς χαρὰν ὁρᾶν.

Tout en ne goûtant pas trop la leçon traditionnelle πρὸς χάριν βορᾶς, je la préfère à πρὸς χαρὰν ὁρᾶν, et j'ose affirmer que la plupart de nos critiques, et M. S. tout le premier, n'auraient pas supporté un texte pareil,

s'ils l'avaient trouvé dans les manuscrits. — Plus bas, Ismène demande : Ἦ γὰρ νοεῖς θάπτειν σφ', ἀπόρρητον πόλει; à quoi Antigone répond :

Τὸν γοῦν ἐμὸν καὶ τὸν σόν, ἢν σὺ μὴ θέλῃς,
ἀδελφόν· οὐ γὰρ δὴ προδοῦσ' ἁλώσομαι.

Le vers 46 interrompt la stichomythie et a déjà été condamné par quelques commentateurs anciens. Cependant, il ne suffit pas de l'écarter simplement : M. S. fait observer avec raison que l'idée de « frère » ne peut rester sous-entendue, et il écrit :

Τὸν γοῦν ἐμόν, τὸν καὶ σόν, ἢν θέλῃς, κάσιν.

Sans porter les caractères de l'évidence, cette correction est élégante et donne un sens très satisfaisant. Ismène n'aura le droit d'appeler Polynice son frère que si elle remplit son devoir de sœur. Le savant éditeur d'Hésychios aura sans doute proposé encore quelques conjectures ingénieuses dans le reste de son commentaire ; mais généralement ses procédés critiques sont arbitraires et ne marquent pas un goût bien sûr.

2. M. Œri croit avoir découvert la structure arithmétique du dialogue dans la plupart des tragédies de Sophocle : suivant lui, le nombre des trimètres se répondait d'un acte à l'autre, et la pièce tout entière formait une espèce de construction architecturale composée d'un centre et d'ailes disposées symétriquement. Ainsi, dans l'*Œdipe à Colonne*, il trouve au centre le troisième *Episode*, et il y compte cent quarante-six vers avant les quatre trochées de Thésée, 887-890, et autant de vers après ces quatre trochées. Il est vrai que les premiers cent quarante-six vers sont coupés par un dialogue lyrique, tandis que ceux qui leur font pendant ne le sont pas. Le deuxième et le quatrième épisode comptent chacun cent quinze trimètres ; et, en s'éloignant encore plus du centre, le premier épisode en compte cinquante-six, plus cent quatre-vingt-douze, et le cinquième épisode cent quatre-vingt-douze, plus cinquante-six. Contrairement à ce qu'on avait pensé jusqu'ici, M. Œri ne trouve que de faibles commencements de cette construction symétrique, dans Eschyle ainsi que dans les deux tragédies les plus anciennes qui nous restent de Sophocle, l'*Ajax* et l'*Antigone*. La dernière pièce de ce poète, l'*Œdipe à Colone*, en offre l'exemple le plus parfait. Euripide est inégal : les *Héraclides*, que M. Œri croit composées d'après ce système singulier, ne sont certainement pas une des dernières pièces de ce poète.

L'auteur ne se dissimule pas ce qu'il y a d'étrange et d'artificiel dans une symétrie qui échappe au lecteur comme au spectateur et ne peut être trouvée que par le calcul. Il cherche des explications et il n'en trouve que d'insuffisantes. Le poète, dit-il, voulait proportionner l'étendue des principales parties de son œuvre à leur importance. Ne disposant, pour la représentation de chaque pièce, que d'un temps exactement limité, il prit l'habitude de marquer, en faisant son plan, le maximum des vers qu'il pouvait attribuer à chaque acte. Un certain parallélisme des situations était exprimé par le nombre parallèle des vers. M. Œri croit que ce parallélisme n'avait pas échappé aux critiques anciens et il en trouve

un indice dans ces lignes de Donat, tirées de l'argument de l'*Hécyre :* « Docet autem Varro, neque in hac fabula neque in aliis esse mirandum, quod actus impares scenarum paginarumque sint numero, cum « haec distributio in rerum descriptione, non in numero versuum sit « constituta, non apud Latinos modo sed etiam apud Graecos ipsos. » Quant à moi, je ne trouve rien de pareil dans ce passage. Lorsque les anciens divisaient en livres un ouvrage de longue haleine, ils s'arrangeaient de façon à ce que ces divisions ne fussent pas trop inégales. Les tragédies grecques et latines se divisent, au contraire, en actes d'une extrême inégalité. Varron dit qu'il ne faut pas s'en étonner, parce que ces divisions tiennent à la nature même du sujet.

Je dois dire, en terminant, que M. Œri ne supprime qu'un assez petit nombre de vers en faveur de sa thèse et qu'il ne suppose pas beaucoup de lacunes; quelques-uns trouveront peut-être qu'il conserve et fait entrer en ligne de compte des vers suspects d'interpolation. Une autre qualité de ce travail me semble mériter un éloge particulier : il est écrit avec concision et l'auteur n'abuse pas de la patience du lecteur.

3. Cette édition est le fruit d'une longue et persévérante étude. Avant de l'entreprendre, M. Barthold avait publié dans diverses Revues une série d'articles sur le texte de l'*Hippolyte,* et il connaît bien, non-seulement l'œuvre qu'il commente, mais aussi tous les écrits modernes qui s'y rapportent[1]. Une longue introduction, un peu trop longue à notre gré, donne une analyse et une appréciation de la pièce, des notices sur la fable d'Hippolyte et de Phèdre, sur la première tragédie qu'Euripide y avait consacrée, sur la *Phèdre* de Sophocle, etc. Une planche reproduit deux reliefs antiques relatifs à ce sujet, innovation heureuse qui mérite d'être recommandée aux auteurs et aux éditeurs de livres de ce genre.

Pour ce qui est de la constitution du texte, M. B. en élimine un assez grand nombre de vers, la plupart tirés, suivant lui, du premier *Hippolyte.* Cette hypothèse s'applique très bien aux vers 477-481, à 791, et aussi à 866-870. Dans ce dernier passage, il suffirait peut-être de retrancher 869- 870. Mais si M. B. retranche les vers 29-33 en les attribuant, avec Otto Jahn, au premier *Hippolyte,* je ne vois pas ce que nous gagnerions par cette hypothèse. Tels qu'ils sont, ces vers ne conviennent ni à l'une ni à l'autre de ces tragédies : on est obligé de les modifier et de les élaguer. La condamnation des vers 79-81 ne me paraît nullement justifiée. Ecarter des vers altérés comme 468-470 est un moyen commode de se débarrasser d'un texte obscur, mais n'est pas d'une bonne et saine critique. L'exclusion des vers 634-637 est arbitraire, celle des vers 640-641 est douteuse; j'en dirai autant du vers 970; quant au vers 911, j'aime mieux le transposer que l'écarter. Les vers

1. Cependant M. B. ne connaissait pas ma seconde édition de « Sept tragédies d'Euripide » ; il ne s'est servi que de la première.

879-880 ne me choquent pas, M. B. prétend qu'ils font double emploi avec ceux qui les précèdent, et il les attribue au premier *Hippolyte*. Est-il donc certain que dans cette tragédie Phèdre accusait son beau fils par une lettre calomnieuse? Je crois toujours que la citation de Philémon (art. Βίβλος) se rapporte à la tragédie conservée. Je m'étonne aussi de voir le vers 1029 relégué en bas de la page, tandis qu'un peu plus bas l'éditeur adopte ma transposition et mon explication des vers 1045-1048; il y a là une certaine inconséquence.

Signalons quelques conjectures. M. Barthold rétablit l'accord antistrophique entre les vers 739 et 749 en écartant les mots πατρός et μελάθρων. Au vers 840, il écrit παρὰ τίνος, pour τίνος κλύω. Il transpose les vers 932-933 après 935. Au vers 1053, il préfère avec raison la leçon καὶ τόπων Ἀτλαντικῶν à τερμόνων Ἀτλαντικῶν, qui se trouve, il est vrai, dans le meilleur manuscrit, mais semble provenir du v. 3.

4. M. Pappageorgios offre à son maître, M. Maurice Schmidt, une série de conjectures sur les fragments des tragiques grecs. Si l'on considère que, dans les écrits conservés, la première condition et le plus sûr moyen pour réussir dans la correction d'un passage altéré, c'est d'étudier attentivement l'ensemble du morceau dont ce passage fait partie, on avouera qu'il est extrêmement périlleux de vouloir corriger des fragments dont le texte est gâté. La difficulté ne consiste pas à trouver une restitution, mais à se décider entre toutes celles qui sont possibles, et dont le nombre est généralement d'autant plus grand que le fragment a moins d'étendue. Qu'est-ce qui se cache sous la citation ὀμματοπάλογχα φησίν (fr. 169 de Sophocle); M. P. cherche à le deviner après d'autres; il n'y a pas de raison pour que, après lui, d'autres encore ne proposent de nouvelles solutions de l'énigme, et que toutes ne soient également possibles et également incertaines. C'est peut-être à cause de cela que beaucoup de jeunes savants s'attachent aujourd'hui à la critique des fragments : ils pourraient mieux employer leur sagacité. Cette qualité et la connaissance de la vieille langue grecque ne manquent certainement pas à M. Pappageorgios. Il a bien corrigé le fr. 468 de Sophocle :

Σὺ δ' αὖθι μίμνων τήνδ' ἀν' (pour τὴν κατ')'Ἰδαίαν χθόνα
ποίμνας Ὀλύμπου συναγαγὼν θυηπόλει.

Il a bien expliqué et défendu, contre les tentatives des correcteurs, le fr. 747 :

Εἴθ' ἦσθα σώφρων ἔργα τοῖς λόγοις ἴσα.

A la page 10, on trouve une bonne conjecture sur Athénée, III, p. 86 B : Αἰσχύλος δ' ἐν Πέρσαις τὰς ἀναρίτας (pour τις ἀνηρείτας) <τρέφουσας> νήσους νηριτοτρόφους εἴρηκεν. — Dans le fragment d'Euripide que j'ai publié, il écrit le vers 27 :

φέρ' ἐὰν <ὁ ν> ῦν <δὴ> λαμβάνειν μέλλων μ' ἀνήρ.

Cela est très acceptable, je crains cependant qu'il n'y ait pas assez de place sur le papyrus pour les deux lettres Δ Η. Mais M. Pappageorgios est certainement dans l'erreur s'il cherche à justifier, au vers 37 du

même fragment, la leçon μὴ γὰρ κακῶς. On pourrait entendre φόβος γὰρ μὴ κακῶς... qui en doute? Malheureusement ce sens est juste le contraire de ce que le personnage qui parle doit dire ici.

Henri Weil.

---

36. — **De Saturnio Latinorum versu** scripsit Ludovicus Havet. Inest reliquiarum quotquot supersunt sylloge. Parisiis, Vieweg. 1880, in-8°. VIII et 517 p.

Ce travail est divisé en deux parties. Dans la première, M. Havet traite de la prosodie et de la métrique du vers saturnien, en citant tous les vers saturniens auxquels s'applique chaque considération de prosodie et de métrique. La seconde partie se subdivise en deux livres. Dans le premier, il donne tous les vers saturniens et les fragments de vers comme ils se trouvent dans les monuments et comme ils sont cités par les auteurs qui nous les ont transmis, en suivant l'ordre chronologique de ces auteurs; dans le second livre, il reproduit les vers saturniens dans l'ordre des temps où ils ont été composés et suivant le texte constitué dans le premier livre. Ce plan a entraîné beaucoup de répétitions, et a l'inconvénient grave de séparer le texte des vers cités soit dans la première partie, soit dans la seconde partie (second livre), d'avec les données qui ont servi à les constituer. Des index dressés avec beaucoup de soin terminent le volume.

M. H., avec la loyauté qui marque partout son travail, réduit à quarante (p. 21) le nombre des vers saturniens dont on connait le commencement et la fin; le reste (plus de deux cents vers) ne peut être constitué qu'à l'aide du sens et d'une métrique toute conjecturale.

C'est d'abord une question que celle de savoir si la manière dont les Grecs scandaient leurs vers est applicable au vers saturnien. M. H. considère le vers saturnien

da||bunt ma | lum Me | telli Nævi | o po | etæ

comme formé de six mesures ou pieds trochaïques [1] précédés d'une mesure d'un seul temps faible [2], ou *anacruse* (dans l'exemple cité, *da*), avec césure après le troisième pied ou le temps fort du troisième pied. L'anacruse peut être formée d'une longue, d'une brève, ou de deux brèves. Tous les temps forts peuvent être formés d'une longue ou de deux brèves. Les temps faibles des pieds pénultièmes et antépénultièmes de chaque hémistiche peuvent être formés d'une brève, d'une longue ou de deux brèves. Le dernier temps faible du second hémistiche et le dernier temps faible du premier peuvent être formés d'une brève ou d'une

1. M. H. a oublié d'indiquer le rythme du vers (p. 7) : « Saturnius constat ex sex pedibus cum anacrusi ».

2. Dans le trochée, le temps fort (θέσις, arsis chez la plupart des modernes) est la première syllabe, la longue, le temps faible est la seconde, la brève.

longue. Le temps faible de l'avant-dernier pied de chaque hémistiche peut être supprimé et est alors remplacé par l'allongement du temps fort. Le rythme est trochaïque, mais chaque hémistiche ayant trois temps forts, le vers saturnien n'est pas trimètre, mais hexamètre. Toutes ces considérations sont tirées de la métrique grecque, mais elles sont associées, pour mesurer le vers saturnien, dans des combinaisons absolument inconnues des Grecs. L'*anacruse* (en supposant qu'il faille l'admettre dans la métrique grecque) est-elle applicable au vers saturnien? Le remplacement du temps faible par l'allongement du temps fort, que l'on admet (par hypothèse) dans les vers lyriques des Grecs, se rencontrait-il dans le vers saturnien, qui semble avoir un autre caractère? Un vers trochaïque peut-il être hexamètre? Enfin, le premier hémistiche est-il trochaïque? Quarante vers suffisent-ils pour résoudre toutes ces difficultés? Enfin, le vers ainsi scandé à la façon des Grecs n'est-il pas trop régulier? Que faut-il penser des vers d'Horace (Ep. II, 1, 158) : « *Horridus* ille Defluxit numerus Saturnius, et *grave virus* Munditiæ pepulere? » Ceux qui s'occupent surtout de l'ancienne poésie latine contestent, il est vrai, les jugements d'Horace, beaucoup trop hardiment, à mon avis. Ces anciens poètes étaient très lus. Horace lui-même avait été forcé d'apprendre par cœur Livius Andronicus dans son enfance. Les partisans de l'ancienne poésie étaient nombreux et s'opposaient à la poésie nouvelle, à Horace lui-même, à Virgile. Horace devait donc parfaitement connaître ce qui faisait l'admiration de ses adversaires. Il ne pouvait être, à cet égard, dans l'ignorance où était Boileau avec tout son siècle sur l'ancienne poésie française :

La rime au bout des mots assemblés sans mesure
Tenait lieu d'ornement, de nombre et de césure.

M. H. a tenu si peu de compte du jugement d'Horace qu'il a oublié de le mentionner dans les *Testimonia* (p. 386).

M. H. a pris pour fondement de la prosodie suivant laquelle on doit scander le vers saturnien, l'observation suivante faite par C. F. W. Müller dans son ouvrage sur la prosodie de Plaute [1] : « Un iambe, dans Plaute, compte pour deux brèves ou pour une longue quand il forme un mot, *senex*, ou le commencement d'un mot, *enimvero*, ou quand la première syllabe est un mot monosyllabique par lui-même ou par élision, *quid est, ego ab te, domi adsitis* ». M. H. érige cette observation en loi (p. 31) : « Principialis brevis insequentem, ut poetæ libet, aut breviat aut longam relinquit ». Et il cherche à en rendre raison (p. 28) : « Primæ verborum syllabæ cum validiores insequentibus essent, in efferendis vocibus aliqua difficultas erat, ubicumque brevem principialem, ideo validiorem, longa sequebatur non principialis, ideo debilior. Nam plerumque in sermone major vis syllabarum cum longiore tempore con-

1. *Plautinische prosodie*, 1869, p. 85.

jungitur. Qua re factum est ut persæpe propter brevem priorem longa posterior corriperetur, si natura longa, ipsa correpta vocali, sin positione, vi consonantium neglecta ». La difficulté que M. H. trouve dans la prononciation d'une brève initiale suivie d'une longue est une pure hypothèse qui aurait eu besoin d'être justifiée par des analogies. Ensuite comment cette difficulté, en supposant qu'elle ait existé (une prononciation dont on a l'habitude est-elle difficile?), aurait-elle pour effet d'abréger la syllabe suivante? Il fallait l'expliquer. Enfin, comment cet effet pouvait-il se produire également dans des conditions aussi différentes que celles de la longueur par nature et de la longueur par position ?

Pour établir l'ancienne quantité des finales (p. 47 et suiv.), M. H. a recours à la comparaison du grec et du sanscrit. On voit qu'il est très familier avec les méthodes dont on se sert dans ces rapprochements. Mais cette familiarité ne lui a-t-elle pas inspiré trop de confiance dans l'emploi de procédés qui laissent peut-être à désirer en rigueur? L'histoire ancienne du grec et du latin est absolument inconnue. On est réduit à remplacer les faits par des hypothèses. Ainsi M. H., après avoir posé en principe (p. 47) que la quantité des finales qui est la même en sanscrit, en grec et dans le latin du temps d'Auguste était aussi la même dans le latin des temps anciens, se fait à lui-même l'objection qui se tire de *patres* répondant au grec πατέρες (p. 48). Il y répond en *supposant* le mélange de deux déclinaisons, comme si les Grecs avaient dit πατέρεις par analogie avec πόλεις. C'est possible; mais il faudrait quelque chose de plus pour rendre la chose probable. Ailleurs (p. 49, n. 1), il admet comme un fait que les désinences de l'infinitif sont primitivement des désinences de datif et de vocatif. Or, c'est une pure hypothèse qui ne s'appuie que sur le consentement à peu près unanime des linguistes. Il faudrait la concilier avec la syntaxe de l'infinitif, qui, comme substantif, se construit comme un neutre au nominatif et à l'accusatif et qui a un caractère verbal bien fortement marqué, puisqu'il peut se construire avec un sujet. Si l'on admet que l'infinitif était primitivement un datif ou un vocatif, il faut *supposer* que tout souvenir de la valeur primitive du cas a été aboli, et même qu'il a complètement perdu le caractère de substantif pour prendre celui de verbe. Ailleurs (p. 48), M. H. *suppose* que la distinction de l'actif et du passif ne peut être ancienne et n'hésite pas à rapprocher le latin *dari* du grec ποιῆσαι.

D'ailleurs le degré de parenté qui unit entre eux le grec, le latin et le sanscrit nous est complètement inconnu ; et, en comparant ces langues, nous ne sommes pas sûrs de rapprocher des faits de même espèce. Ainsi M. H. pense (p. 48) que le latin *fari, amari*, le grec ποιῆσαι et le sanscrit *jise* (vincere) se répondent. N'est-ce pas comparer des faits bien éloignés, et qui sont peut-être absolument indépendants les uns des autres?

Dans la partie que M. H. intitule *Testimonia*, il rassemble tous les témoignages relatifs au vers saturnien, inscriptions et citations d'auteurs. Il a traité cette partie, la plus importante de son travail, puis-

qu'elle est la base de toute recherche relative à ce sujet, avec beaucoup de soin, de méthode et de critique. Il est remonté à la source, et il a cherché à vérifier, autant qu'il l'a pu, les textes sur les documents originaux. L'impression générale qu'on retire des recherches si consciencieuses de M. H., c'est que le texte de la plupart des vers saturniens qui nous sont parvenus est assez incertain et nous a été transmis par des monuments plus ou moins mutilés ou altérés. Tite-Live dit même qu'il ne rapporte qu'*à peu près* ce qu'on a essayé de mettre en vers saturniens. Il dit (6, 29) en parlant de l'inscription de T. Quinctius : « His ferme incisa litteris fuit (tabula) » et à propos des *Carmina marciana* (25, 12) : « Priore carmine Cannensis prædicta clades in hæc *fere* verba erat. »

M. Havet n'a pas eu seulement pour but d'établir une théorie nouvelle du vers saturnien; il a voulu mettre le lecteur en état de se former par lui-même une opinion sur les questions controversées. Sur le premier point, il n'a pu donner que des conjectures plus ou moins plausibles, mais que ceux qui s'occuperont de la question devront discuter. Sur le second point, il a complètement réussi. Il ne reste qu'à souhaiter qu'il applique les qualités héréditaires d'un esprit des plus distingués à des choses importantes qu'on puisse savoir, s'il en trouve.

Ch. Thurot.

---

37. — **L'Église et l'État au Concile du Vatican** par Emile Ollivier, de l'Académie française. Paris, Garnier. 1879, 2 vol. in-12 de IV-536 et 585 pages. — Prix : 7 francs.

Ce livre, résultat d'investigations profondes et sincères, est plus important que le titre ne le laisse tout d'abord supposer. C'est, à vrai dire, une étude générale sur l'histoire de l'Eglise de France au XIX[e] siècle, en même temps que l'exposé d'une théorie des relations de l'Eglise et de l'Etat.

M. E. Ollivier est entré sérieusement dans son sujet : il s'est dépouillé autant que possible des habitudes intellectuelles et des procédés de style qu'engendre la fréquentation du barreau et des assemblées parlementaires ; en revanche je retrouve ici ce souffle, cette couleur qui donnent tant de charme et tant d'attrait aux œuvres des rares orateurs devenus historiens. Si M. E. O. n'a perdu aucune de ces qualités sympathiques et brillantes, il a montré qu'il en possédait d'autres plus solides : il s'est enquis des faits avec diligence, les a empruntés aux bonnes sources et les a appréciés avec un rare bon sens.

M. E. O. a conçu une théorie des relations de l'Eglise et de l'Etat ; il y en a de plus défectueuses assurément, mais ce n'est peut-être pas par ce côté que le livre intéressera particulièrement les lecteurs de la *Revue*. Ils constateront toutefois avec curiosité le rôle que joue encore l'*absolu*

sur d'excellents esprits. Le système de M. E. O., qui est rattaché fort heureusement à Fénelon et à Mgr Sibour, est, bien entendu, un système rigoureux, immuable ; c'est le dernier mot et c'est le seul sur la question. M. O. a les mains toutes pleines de vérités éternelles : le droit par l'Etat de conférer les grades universitaires, par exemple, est « imprescriptible, indiscutable, inaliénable. »

Celui qui gravit ainsi les sommets peine longtemps et s'use à un rude labeur ; mais quel repos et quel calme pour le philosophe ou pour l'homme d'Etat qui, maître à la fin de la vérité tout entière, la contemple dans son éclat ! Il aperçoit au-dessous de lui les intelligences inférieures qui n'entrevoient guère que des vérités relatives et contingentes et qui s'épuisent à chercher chaque jour la vérité de chaque jour.

Les études historiques, pour peu qu'elles se prolongent, émoussent peu à peu ce sens de l'absolu ; et M. O. pourrait bien, s'il publie jamais un second livre aussi excellent, avoir perdu, ce jour-là, ce qui lui reste du vieil esprit classique si admirablement décrit par M. Taine. Ceux-là le lui pardonneront volontiers qui aiment à interroger l'histoire pour connaître la date de naissance ou la date de décès de l'absolu plutôt qu'ils ne se livrent par profession à la recherche de l'absolu lui-même.

Mais passons.

M. O. développe des vues généralement justes sur l'état des esprits au point de vue religieux en France : j'attache toutefois moins d'importance que lui aux événements politiques récents. Il ramène à sa vraie valeur théologique la déclaration de l'infaillibilité pontificale ; elle n'a certainement pas l'importance qu'on lui a attribuée : les bons théologiens romains seront toujours sur ce point d'accord avec M. Ollivier. Enfin M. O. s'efforce de justifier l'attitude du gouvernement impérial en face du concile : cette attitude fut assurément correcte. Tout esprit libéral le doit reconnaître.

Je me permettrai quelques critiques de détail :

— T. I, p. 371. Suivant M. O., « il est de *dogme* que le souverain « pontifical a reçu de droit divin l'exemption de toute juridiction sécu- « lière quelconque, qu'il ne peut être soumis d'aucune manière au pou- « voir des rois, des empereurs ou des républiques, que ce privilège est « perpétuel, inamissible ».

Voilà un *dogme* que je laisse à la garde de M. E. Ollivier.

— T. I, p. 196, je lis : « La théorie même de la décision *ex cathedra* « que les Gallicans ont tant raillée, a été reconnue en termes formels « par Bossuet, leur oracle. Dans la bulle de Boniface VIII, dit-il, il faut « soigneusement distinguer l'exposé de la décision même, *car, de l'aveu « de tout le monde*, ainsi que nous l'avons souvent observé, *ces deux « choses n'ont pas une égale autorité* ».

Je ne vois pas du tout comment Bossuet a reconnu en ce passage [1] la

1. *Defensio*, Ire part., l. III, c. XXIV ; dans *Gallia orthodoxa*, d'après l'autographe de Bossuet, liv. III, c. XXXVII, p. 321. — La citation de M. E. O. n'est pas textuelle.

théorie de la décision *ex cathedra*. Il a distingué dans un acte pontifical la décision de l'exposé : un jurisconsulte en ferait tout autant dans la discussion d'une ordonnance on d'une loi : il ne soutiendrait pas, par là, que le législateur a été infaillible dans sa décision.

— T. I, p. 375. Je lis cette phrase renversante : « Les examinateurs « de la Congrégation de l'*Index* ont mandat de condamner toutes les « propositions contraires à la plénitude de la juridiction ecclésiastique ; *et « cependant les Papes, en vertu de leur pouvoir suprême de dispense, « n'ont jamais hésité, dans tous les pays et dans tous les temps, à or- « donner la soumission aux lois* presque générales aujourd'hui, *qui dé- « truisent les tribunaux ecclésiastiques et les exemptions d'impôt, sou- « mettant les clercs à la juridiction ordinaire et aux charges « publiques* ».

Il est difficile d'émettre une proposition plus contraire en ses termes à la vérité historique : je ne me perdrai pas dans l'infinité des textes du moyen âge qui sont en opposition directe avec cette assertion : je me contenterai de mettre sous les yeux du lecteur la phrase de Suarez qui a inspiré ce passage erroné. Elle est citée en note par M. E. Ollivier :

« Nam licet pontifices haberent potestatem et præceptum eximendi cle- « ricos omnino a jurisdictione sæcularium principum, nihilominus « *prudenter se gerebant, non utendo illa potestate, quia Ecclesia non « expediebat, quia sine fructu et cum scandalo, et impedimento fidei id « agere tentarent* [1] ».

Voilà qui se rapproche beaucoup plus des faits : ajoutez que les papes sont bien loin d'avoir constamment pratiqué cette réserve et vous serez tout à fait dans le vrai, mais gardez-vous de croire et de dire qu'ils ont ordonné, qu'ils ont toujours ordonné la soumission aux lois civiles contraires aux privilèges ecclésiastiques.

— T. I, p. 316. Je ne connais pas de concile de Baltimore en 1863. Le concile de Colocza s'est réuni en 1863 et non en 1860. Est-il exact de dire qu'il ait affirmé l'infaillibilité du pape?

Les informations de M. E. O. sont généralement excellentes ; ses références instructives et fort utiles. Je présenterai toutefois, à ce point de vue, quelques observations : p. 468, à propos de Massarelli, secrétaire du concile de Trente et des publications dont son journal a été l'objet, M. E. O. aurait pu mentionner les textes intéressants qu'a donnés Döllinger dans *Ungedruchte Berichte und Tagebücher zur Geschichte des Concils von Trient*, t. I, 1876, p. 60-366 [2].

— T. I, p. 213. M. E. O. appuie la thèse romaine sur une parole de saint Cyprien qu'il ne faudrait pas citer aussi simplement et sans aucun

1. Suarez, *Defensio*, lib. IV, c. XIII, n° 7 et c. IX, n° 12. (Citation de M. E. Ollivier.)
2. Je suis coupable moi-même : j'aurais dû depuis longtemps signaler cette publication aux lecteurs de la *Revue critique* ; les t. I et II, publiés chez Beck à Nœrdlingen, contiennent les journaux ou les notes de Seripando, Massarelli, Musotti, Servanzio. Mendoza, Psalmaei, enfin un Diarium anonyme.

commentaire, car cette phrase importante est rejetée depuis longtemps des éditions critiques. Si M. E. Ollivier a des raisons sérieuses pour la maintenir (à mon avis, ces raisons existent), il faudrait les mentionner.

Ce livre attachant est aussi remarquable par la forme que par le fond. Il y a des morceaux achevés : je citerai le portrait de Veuillot, celui de Mgr Dupanloup, et surtout celui de Montalembert.

Paul Viollet.

---

38. — **Gœthe-Jahrbuch**, hrsg. v. Dr Ludwig Geiger. Ier Band. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt. 1880, in-8°, x et 448 p. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

Nous avons déjà annoncé la publication de cet *Annuaire de Gœthe* et énuméré les articles qu'il contient (cp. *Revue critique.* 1880, IIe semestre, p. 97). Au lieu de se disperser dans des journaux ou des revues où elles devenaient introuvables, ou d'être tirées à part en un très petit nombre d'exemplaires, les poésies et les lettres de Gœthe — on en trouve encore tous les jours — seront désormais reproduites par le *Jahrbuch*. Ce recueil, écrit l'éditeur, M. Louis Geiger, sera le répertoire de la littérature de Gœthe; il renfermera, sous sa forme accessible à tous, les matériaux autrefois éparpillés et réunira en un travail commun tous ceux qui consacrent leur activité à étudier, à commenter, à répandre les œuvres de Gœthe. Ainsi, outre les lettres et les poésies de Gœthe, le *Jahrbuch* renferme des études spéciales sur la vie et les œuvres du grand écrivain. C'est par ces études que s'ouvre le premier volume récemment paru; elles sont de deux sortes, les *Abhandlungen* ou Dissertations et essais qui doivent éclairer les questions générales relatives à Gœthe et qui sont spécialement destinés au grand public ; et les *Forschungen* ou Recherches et études qui sont consacrées aux questions de textes, à l'origine des œuvres de Gœthe, aux particularités de sa vie et aux personnages qui ont approché du poète. — Les *Abhandlungen* se composent d'un essai de Herman Grimm sur Bettina d'Arnim (peinture délicate et fine du caractère de Bettina), d'un travail de W. de Biedermann sur Gœthe et Lessing (où il y a des points contestables, par exemple que Gœthe a voulu opposer *Stella* à *Miss Sara Sampson*, que Lessing a été jaloux — le mot y est — de l'auteur de *Gœtz de Berlichingen* et de *Werther*, enfin que Schiller aurait « attaqué Gœthe personnellement par un blâme non justifié et par des injures offensantes »), d'une dissertation de Félix Bobertag sur Faust et Hélène. — Les *Forschungen* renferment les articles suivants : Scherer, *Satyros et Brey* (nouveaux arguments prouvant que Gœthe songeait à Herder lorsqu'il peignait Satyros); Bartsch, *Gœthe et l'alexandrin;* Düntzer, *De la confiance qu'il faut accorder à « Poésie et Vérité »*; Wilmanns, *La Belinde de Gœthe* (très ingénieux, mais très recherché et très subtil; il n'est guère possible que Gœthe ait donné à Lili le nom de Belinde à cause du livre de Mlle de Scudéry sur *La morale du monde ;* Belinde est

un nom de fantaisie, comme tant d'autres noms donnés à leurs belles par les poètes du xviiie siècle; toutefois ces hypothèses font honneur à la sagacité et à l'érudition de M. Wilmanns); R. M. Werner, le « *Jahrmarkstfest zu Plundersweilern* »; P. Jacoby, sur le *Faust* de Gœthe (comparaisons intéressantes); Ehrlich, remarques sur les « *Weissagungen des Bakis* ». — La 3e partie du *Jahrbuch*, intitulée *Neue Mitteilungen*, renferme : 1° trente-six lettres de Gœthe rangées dans l'ordre chronologique et communiquées à l'éditeur par MM. Muncker, Hirzel, Urlichs, de Loeper, Gœdeke, Arndt, Weisstein, Creizenach, Hüffer, Holland, Redlich et Beaulieu-Marconnay; 2° le *Prométhée* de Gœthe, publié par Erich Schmidt d'après le manuscrit de Strasbourg; 3° des témoignages de contemporains de Gœthe sur le grand poète, tirés par Boxberger des papiers de Böttiger; 4° sept billets charmants de la mère de Gœthe *(Frau Rath)* à M. et Mme Stock. — La 4e partie de l' « Annuaire de Gœthe » contient des Mélanges (suite de menues remarques et de lettres peu importantes relatives à Gœthe), une Chronique très bien tenue au courant et dont il faut remercier particulièrement M. L. Geiger (mort de Uhde et de Guerrieri-Gonzaga, fêtes célébrées en l'honneur de Gœthe, représentations de ses pièces, etc.) et une Bibliographie (où, sous le titre de *Regesten*, M. L. Geiger résume les lettres inédites de Gœthe publiées en 1879 et en donne les passages principaux; remarquons aussi une brève et précieuse analyse de tous les ouvrages parus sur Gœthe ou qui renferment quelques pages consacrées à Gœthe). — Ce premier volume, fort beau, magnifiquement imprimé et relié, comme tous les livres que publie depuis peu la « Librairie littéraire » de MM. Rütten et Loening [1], fait bien inaugurer des suivants, nous souhaitons seulement que le *Gœthe-Jahrbuch* contienne à l'avenir un index complet, et nous félicitons M. L. Geiger d'avoir inauguré avec tant de goût et d'habileté, tant de patience et de savoir, cette louable entreprise; puisse, dirons-nous comme le jeune professeur de Berlin, l'appui actif de tous ceux qui se consacrent à l'étude de Gœthe ne pas manquer aux prochains volumes [2].

A. C.

---

1. Cp. les *Gœthe-Forschungen* de M. W. de Biedermann *(Revue critique*, 1880, n° 22, p. 442) et l'ouvrage de M. Lotheissen sur Molière, dont un de nos collaborateurs rendra compte prochainement.

2. Des retards inévitables au début d'une si importante publication, à laquelle contribuent un grand nombre de collaborateurs, ont empêché M. L. Geiger de faire paraître le *Jahrbuch* au 22 mars (1879); mais c'est à cette date (date de la mort de Gœthe) que paraîtront les volumes suivants; M. L. Geiger prie éditeurs et auteurs de lui envoyer les journaux, revues et livres qui renferment sur Gœthe des renseignements nouveaux.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. TAINE a mis sous presse le troisième volume de son grand ouvrage sur la Révolution française; ce volume a pour titre : *la Conquête jacobine.*

— Quelques journaux annoncent la publication prochaine des lettres échangées entre Talleyrand et Louis XVIII pendant le congrès de Vienne; ces lettres seront publiées par M. PALLAIN, directeur du contentieux au ministère des finances.

— Notre collaborateur M. Ph. TAMIZEY DE LARROQUE vient de publier un écrit inédit de l'abbé Jean-Jacques Boileau, dont le manuscrit lui a été communiqué par M. A. Gazier. C'est la *Relation abrégée de la vie et des sentiments de feu Madame la duchesse de Luynes*. Dom Clémencet avait déjà résumé cette *Relation* dans son *Histoire générale de Port-Royal* (1755-1757, t. III, p. 129 et suiv.). « On y goûtera, dit M. T. de L., la grave simplicité, l'exquise pureté de la langue du grand siècle. Mais ces pages ne se distinguent pas seulement par de rares qualités littéraires; elles renferment d'attachants détails sur une femme de la plus tendre piété et de la plus haute vertu, qui fut l'ornement d'une société à laquelle rien ne peut-être comparé dans l'histoire. » L'ouvrage, tiré à 200 exemplaires, a paru chez Vic, rue Cassette, 23.

ITALIE. — Tandis que la plupart des cités italiennes possèdent des bio-bibliographies étudiant avec soin la vie et les œuvres de leurs écrivains, Rome ne possédait jusqu'à ce jour aucune œuvre de ce genre. Cette lacune va être définitivement comblée. Le premier volume d'une publication entreprise sous les auspices du Ministère de l'agriculture, de l'industrie et du commerce et sous la direction de M. le chevalier Narducci, directeur de la Bibliothèque Alexandrine vient de paraître avec le titre : *Bibliografia romana. Notizie della vita e delle opere degli scritori romani dal secolo XI fino ai nostri giorni.* Vol. I. Roma, tipografia eredi Botta MDCCCLXXX. Le comité de rédaction, composé pour ce volume de MM. Girolamo AMATI, Alessandro CAPANNARI, Paolo Emilio CASTAGNOLA, Francesco TERROTI, Pio CONTI, Giuseppe CUGNONI, Vincenzo FORCELLA, Francesco LABRUZZI DI NEXIMA, Enrico NARDUCCI, Giuseppe PINTO, Francesco SCALZI, Francesco SENI, Giuseppe TOMMASETTI et de Mme Teresa VENUTI, a adopté l'ordre alphabétique, sans tenir compte ni de la méthode, ni du temps. Ce premier volume contient des prolégomènes sur Rome au XIe siècle avec des documents inédits par M. Girolamo Amati (I-CLXXIII); 2° des notices sur 186 auteurs parmi lesquelles nous remarquons les articles METASTASE, MONTI, CIAMPI, etc., 1-254); 3° des index alphabétique, chronologique et méthodique. Les auteurs ont adopté l'excellent parti de noter séparément les œuvres inédites de chaque auteur avec renvoi exact aux collections de manuscrits. Quelques omissions de détail étaient inévitables dans un travail de ce genre; nous en signalerons quelques-unes dans un article spécial, lorsque cette remarquable publication sera plus avancée.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 février 1881.

M. Barbier de Meynard lit un rapport sur une inscription arabe d'Espagne. Cette inscription, découverte récemment à Alméria, avait été remarquée par le gérant du vice-consulat de France en cette ville, qui en avait envoyé une copie à l'académie. Il résulte de l'examen de cette copie que le monument est incomplet; tout le commencement du texte manque. L'écriture est celle qu'on appelle improprement coufique.

D'après la partie conservée, cette inscription était l'épitaphe d'un homme nommé probablement Mouça, mort à Alméria le matin du lundi 8 du mois de *rèbi'* second de l'an 507 de l'hégire ou 22 septembre 1113, sous le règne du second prince almoravide, Ali ben Youssouf, dont Alméria était la capitale. M. Barbier de Meynard traduit ainsi les lignes conservées de l'inscription, tout en exprimant des doutes sur le dernier membre de phrase : « ... M(ouça), que Dieu lui fasse miséricorde... Que Dieu lui « fasse miséricorde, le matin du lundi huitième de *rèbi' ul akhar* de [l'année] 507; « et fut sa naissance le samedi... huit de *rèbi' ul akhar* de... »

M. de Longpérier fait observer que cette inscription, insignifiante au point de vue historique, présente un certain intérêt pour la paléographie arabe, puisqu'elle fournit un spécimen de l'écriture en usage chez les Arabes d'Espagne au commencement du VI[e] siècle de l'hégire.

M. de Longpérier présente, de la de part M. Achille Schmitter, de Cherchell, l'estampage d'un petit marbre carré, de 25 centimètres de côté environ, qui a été trouvé récemment à une demi-lieue à l'ouest de Cherchell et qui appartient maintenant à M. Schmitter. On y voit figuré un homme barbu, vêtu d'une tunique courte et d'un manteau, tenant de la main droite une *virga*, de la gauche une *taenia* ou *vitta*. Au dessous de la figure est gravée une inscription qui se lit ainsi : *Dis Manibus. Flavius Sigerius, summa rudis. Vixit annis sexaginta. Fortunata conjugi bene merenti fecit.* Le titre de *summa rudis* était déjà connu, mais les exemples en sont rares. La *taenia*, symbole de victoire, est peut-être une allusion au nom du mort, *Sigerius*. M. de Longpérier penche en effet a reconnaître dans ce nom l'Allemand *Sieger*, vainqueur ; il suppose que Flavius Sigerius fut un de ces nombreux Germains qui se répandirent en Afrique au V[e] siècle. Le caractère du monument convient bien à cette époque, et c'est aussi un des temps où le nom de *Flavius* a été le plus répandu.

M. Delaunay continue la seconde lecture du mémoire de M. Th.-H. Martin sur les systèmes astronomiques des philosophes grecs.

M. Renan lit une note de M. le général Faidherbe sur une inscription bilingue, punico-libyque, trouvée en Afrique par M. Goguel, entrepreneur du chemin de fer de Tunis à Souk-Arrhas. Cette inscription paraît être l'épitaphe d'un homme appelé : « Fils de Kanradat. »

M. d'Arbois de Jubainville lit un mémoire intitulé : *l'Alphabet irlandais primitif et le dieu Ogmios*. Il commence par décrire l'alphabet primitif, dit *oghamique*, qui a servi à écrire la langue irlandaise jusqu'à l'introduction de l'alphabet latin, au VIII[e] siècle de notre ère. Cet alphabet se compose de vingt lettres, formées au moyen de petits traits horizontaux ou obliques ou de petits cercles, tracés à droite, à gauche ou au travers d'une longue ligne verticale qui sert à les recevoir toutes. Par la composition de cet alphabet, M. d'Arbois de Jubainville démontre qu'il dérive de l'alphabet latin de l'époque classique, du I[er] siècle avant ou du I[er] siècle après notre ère. L'alphabet latin avait alors vingt-et-une lettres; le Z archaïque avait disparu, le G formait déjà une lettre distincte du C, l'Y et le Z employés pour transcrire les mots grecs n'étaient pas comptés au nombre des lettres latines. De même, l'alphabet oghamique a un C et un G, mais il n'a ni Y ni Z. Des vingt-et-une lettres latines, il en a adopté dix-neuf, supprimant le K, qui faisait double emploi avec le C, et le P, dont le son n'existait pas en irlandais (dans les mots irlandais tirés du latin, le P est remplacé par un C : *corcur* = *purpura*, *clum* = *pluma*, *casc* = *pascha*, etc.). Le nombre de vingt lettres a été complété par l'addition d'une lettre spéciale pour représenter le son *ng*. — Dans la seconde partie de son mémoire, M. d'Arbois de Jubainville rapproche le nom de l'alphabet *oghamique* de celui du dieu celtique appelé par Lucien *Ogmios*, qui était à la fois le dieu de la force et celui de l'éloquence. Il montre, par l'exemple de plusieurs héros de l'épopée irlandaise, tels que Cûchulainn et Ossin ou Ossian, que la pensée celtique ne séparait pas le talent de la guerre et le talent littéraire. Pour les Celtes, les deux arts nobles, c'étaient l'art de se bien battre et l'art de bien dire : *rem militarem et argute loqui*, selon le mot de Caton l'ancien. Ogmios, ou, probablement, Ogma, était le dieu de ces arts; et c'est comme dieu de la littérature qu'il aura reçu un nom qui rappelle celui de l'ancienne écriture irlandaise.

Ouvrages déposés : — M.-J. Baudel, *Notes pour servir à l'histoire des états provinciaux du Quercy* (Cahors, 1881, in-8); — plusieurs envois de la Bibliothèque nationale d'Athènes.

Présentés, de la part des auteurs : — par M. Le Blant : Giuseppe Pinto, *Storia della medicina in Roma al tempo dei re e della repubblica*; — par M. Adolphe Regnier : *Relation abrégée de la vie et des sentiments de feu madame la duchesse de Luynes*, publiée par Philippe Tamizey de Larroque (d'après un manuscrit communiqué par M. Gazier); — par M. Georges Perrot : A. Cartault, *la Trière athénienne, étude d'archéologie navale*, et *De causa Harpalica* (thèses de doctorat ès-lettres).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 28 Février — 1881

Sommaire : 39. GRAUX, Un manuscrit négligé de Plutarque ; Vie de Démosthène, par Plutarque. — 40. DEMOGEOT, Histoire des littératures étrangères considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française. — 41. GANDAR, Bossuet orateur et Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

---

39. — **De Plutarchi Codice manuscripto Matritensi injuria neglecteo.** Facultati litterarum Parisiensi thesim proponebat Carolus GRAUX. Paris, Klincksieck. 1881, 57 p. gr. in-8°.

— **Plutarque. Vie de Démosthène.** Texte grec, revu sur le manuscrit de Madrid, accompagné de notes en français, etc., par Ch. GRAUX. Paris, Hachette, 1881, xxv, 95 p. in-16.

Personne ne connaît mieux que M. Ch. Graux les fonds grecs des bibliothèques d'Espagne. Ses patientes et intelligentes recherches lui ont valu plus d'une découverte, parmi lesquelles il faut peut-être mettre au premier rang celle d'un manuscrit négligé de Plutarque. Il est vrai que ce manuscrit ne paye pas de mine. Il est du XIVe siècle ; mais une indication stichométrique avait attiré l'attention de notre habile paléographe. La première partie de ce manuscrit (l'autre n'y a été rattachée qu'accidentellement et est dénuée de toute valeur) contient quatre couples de Vies parallèles, Nicias et Crassus, Alcibiade et Coriolan, Démosthène et Cicéron, Agésilas et Pompée.

M. G. soutient que son manuscrit qu'il appelle N appartient à une autre et meilleure famille que les manuscrits dont les éditeurs de Plutarque se sont servis jusqu'ici. Cette thèse est établie avec ordre et méthode, de la manière la plus lumineuse par des arguments solides qui portent la conviction dans l'esprit du lecteur. L'auteur examine d'abord les cinq premiers chapitres de la vie de Démosthène, et il fait voir que son manuscrit y donne un certain nombre de leçons préférables à la vulgate. Citons ch. III : Δημοσθένει γὰρ Κικέρωνα τὸν αὐτοῦ (lisez : αὐτὸν) ἔοικε πλάττων ἐξ ἀρχῆς ὁ δαίμων, pour Δημοσθένην γὰρ καὶ Κικέρωνα τὸν αὐτὸν κ. τ. λ. Ici Coray avait presque rencontré juste.

On sait que les *Parthica* du Pseudo-Appien sont textuellement tirées de la Vie de Crassus par Plutarque, et offrent une récension plus ancienne et meilleure que la vulgate des chapitres correspondants. M. G. donne le texte des chapitres XXI et XXII d'après son manuscrit (c'est la seconde épreuve à laquelle il le soumet), et il montre que N se rapproche souvent des leçons du Pseudo-Appien et que cependant quelquefois il reproduit les fautes de la vulgate. La discussion de ces accords

et de ces désaccords aboutit à un *stemma* figurant la filiation des manuscrits de Plutarque. Comparés avec Pseudo-Appien, N et la vulgate appartiennent à la même famille ; mais N représente la branche aînée de cette famille, bien supérieure à la branche cadette.

Vient ensuite la troisième épreuve, la discussion des nouvelles leçons les plus remarquables offertes par N dans les morceaux non encore examinés, sauf les *Vies* d'Agésilas et de Pompée, pour lesquelles Sintenis s'est servi d'un excellent manuscrit, le Sangermanensis, très voisin de N. L'auteur passe d'abord en revue les variantes relatives à la correction grammaticale et au style, ensuite celles qui concernent les noms propres et l'histoire. Cette comparaison, pleine d'intérêt, achève de démontrer la supériorité du nouveau manuscrit. Quelquefois la comparaison de deux leçons diversement fautives suggère à la sagacité de l'auteur une correction évidente. Ainsi, dans *Dém.*, ch. II, la vulgate porte ἄσκησις οὐκ εὐχερής, tandis que N donne ἄσκησις οὐκ ἀμαθὴς γένοιτ' ἄν. D'un côté, il y a une glose, de l'autre une faute de lecture : M. G. rétablit heureusement εὐμαρής. Peut-être aurait-il pu aller plus loin dans cette voie. *Ib.*, ch. XXIX, dans la phrase Συνησθημένος ὁ Δημοσθένης ἐμπεφυκότος αὐτοῦ τοῦ φαρμακοῦ καὶ κρατοῦντος ἐξεκαλύψατο, N offre νεκροῦντος pour κρατοῦντος. Je ne sais s'il ne faut pas lire ναρκοῦντος. M. G. cite ce passage de Dioscoride : Νεκροῖ δὲ σκορπίον ἀκόνιτον προσαχθέν, ἐγείρει δὲ ἐλλέβορος λευκός. Ne conviendrait-il pas d'opposer ναρκοῖ à ἐγείρει ?

Les corrections historiques que fournit le manuscrit de Madrid sont des plus remarquables. Celui qui obtint d'Alexandre de renoncer à l'extradition de dix orateurs athéniens n'était pas Démade, mais Phocion. N donne ce dernier nom à la fin du chapitre XXIII de la *Vie* de Démosthène, tandis que les autres manuscrits répètent le nom de Démade, qui se trouve quelques lignes plus haut. Le pluriel οὗτοι dans la phrase suivante prouve que N a raison et que Plutarque s'accorde avec lui-même (Cf. *Phoc.*, ch. XVII), non avec Diodore, XVII, 15, 5. — On connaît l'animosité de l'historien Théopompe contre le parti anti-macédonien et particulièrement contre Démosthène ; cependant on croyait jusqu'ici, sur la foi des manuscrits connus, que cet historien avait été assez impartial pour citer un trait qui fait le plus grand honneur à Démosthène. M. G. nous apprend qu'il faut substituer, avec N, le nom de Théophraste à celui de Théopompe dans le chapitre XIV de la *Vie* de Démosthène. Au chapitre XXV, la même substitution de noms peut sembler moins évidente. Il s'agit d'un trait anecdotique que Théopompe pourrait avoir rapporté ; mais on peut dire que si Plutarque cite ici son autorité, c'est qu'il n'a pas trouvé cette anecdote dans le récit historique dont il se sert ailleurs sans en avertir son lecteur. Quoiqu'il en soit, l'excellence générale du nouveau manuscrit doit faire préférer la leçon qu'il donne. — Il convient, toutefois, d'être sur ses gardes : nous avons affaire à un manuscrit récent, déparé par beaucoup de fautes de copiste, non à l'excellent archétype dont descend ce manuscrit. M. G. le sait mieux que personne et en donne

des exemples; cependant, il s'est peut-être laissé entraîner quelquefois par un engoûment naturel pour la nouvelle source d'informations qu'il vient de découvrir. On lit dans *Dém.*, ch. xv, au sujet des plaidoyers contre Androtion, Timocrate et Aristocrate, d'après la vulgate : Δοκεῖ γὰρ δυεῖν ἢ τριῶν δέοντα ἔτη τριάκοντα γεγονὼς ἐξενεγκεῖν τοὺς λόγους ἐκείνους. D'après ce texte, Plutarque aurait placé la naissance de Démosthène en 381, comme font Denys d'Halicarnasse et Aulu-Gelle. Par le fait, l'auteur naquit quatre ans plus tôt. Or, le manuscrit de Madrid porte : Δοκεῖ γὰρ δυεῖν ἢ τριῶν καὶ τριάκοντα γεγονὼς ἐτῶν ἐξενεγκεῖν κτλ., et cette leçon s'accorde avec la vraie date de la naissance de l'orateur. Je n'oserais cependant l'adopter : je suis arrêté par le génitif ἐτῶν après γεγονώς, locution vicieuse que je ne voudrais pas attribuer à Plutarque. A comparer les deux leçons, on explique facilement comment celle de N a pu naître de la vulgate, mais l'inverse ne se comprendrait guère. Il est vrai que M. G. attribue la vulgate dans cet endroit comme dans beaucoup d'autres à un correcteur malencontreusement savant, mais sa démonstration ne m'a pas convaincu. Au ch. xxiii, l'introduction du nom de Démade à la place de Phocion s'explique très simplement (voy. plus haut), sans qu'on ait besoin de supposer l'intention, de la part d'un copiste, de mettre Plutarque d'accord avec Diodore. Si des noms semblables comme Théophraste et Théopompe, sont confondus dans une *Vie* où ces deux auteurs se trouvent cités plusieurs fois, je suis disposé à voir en cela une simple faute de copiste sans recourir à l'hypothèse d'un correcteur. La substitution, au chapitre xviii, de Θρασυδαῖον (vulg.) à Δικαίαρχον (N) ne peut tenir, il est vrai, à la ressemblance des noms; mais qu'est-ce qui nous empêche de supposer que Plutarque avait écrit les deux noms et que chacune des deux familles a conservé une partie du texte primitif? Le passage en question contient une énumération d'ambassadeurs, et une ligne plus haut la vulgate omet, après le nom de Cléandre, celui de Cassandre qui nous est fourni par N. Ici l'un des copistes a péché par omission, plus bas ils auront été en faute l'un et l'autre.

L'édition de la *Vie de Démosthène* tient ce que promet le Mémoire, elle marque un progrès sur les éditions antérieures et donne un texte sensiblement meilleur. Ce n'est pas qu'il n'y ait lieu de réviser quelques détails. M. G., je l'ai dit, a une certaine faiblesse pour le manuscrit qu'il vient de découvrir, cela est très naturel. Citons quelques exemples où nous ne sommes pas de son avis.

Au chapitre xxv, je ne voudrais pas remplacer la vulgate δι' ἀσωτίαν par la leçon δι' ἀπιστίαν que M. G. tire de N et que je regarde comme une faute de copiste. C'est par ses débauches qu'Harpale s'était attiré de mauvaises affaires, πράγματα πονηρά : je ne vois rien à reprendre dans ce texte.

Au chapitre xxvi, la vulgate porte : Ἐν δὲ πρώτοις αὐτοῦ τῆς βουλῆς ἐκείνου καταψηφισαμένης, ce qui vaut mieux, ce me semble, que τῆς

βουλῆς ἐκείνης, leçon de N adoptée par l'éditeur. Voici maintenant une correction de l'éditeur lui-même. A la fin du même chapitre on lisait : Τὰ κατὰ τὴν πολιτείαν κακά, φόβους καὶ φθόνους καὶ διαβολὰς καὶ ἀγῶνας. M. G. a peut-être eu raison d'écrire ἀγωνίας d'après le texte fourni par Photios; mais je ne comprends pas bien pourquoi il élimine le mot φόβους. Si ce mot n'est pas précédé de la conjonction καί, c'est qu'il y a surbordination des idées : après avoir désigné, en général, les maux attachés à la vie politique, l'auteur mentionne quelques-uns de ces maux en particulier.

Le commentaire à l'usage des élèves nous semble très clair et très instructif, il porte tant sur les mots que sur les choses; mais l'éditeur s'est étendu avec une certaine prédilection sur ces dernières. Relevons ici encore quelques petites erreurs pour faire notre métier de critique. Au chapitre xv, Plutarque reproche à Démosthène d'avoir, dans le procès d'Apollodore contre Phormion, écrit successivement des plaidoyers pour les deux parties; voici le texte... καθάπερ καὶ τοὺς πρὸς Φορμίωνα καὶ Στέφανον (γράψαι τῷ Ἀπολλοδώρῳ), ἐφ' οἷς εἰκότως ἠδόξησε· καὶ γὰρ ὁ Φορμίων ἠγωνίζετο λόγῳ Δημοσθένους πρὸς τὸν Ἀπολλόδωρον. M. G. veut (avec d'autres, je crois) que les premiers mots de ce passage fassent allusion à un discours écrit pour un certain Chrysippe contre un Phormion autre que celui qu'Apollodore poursuivit en justice. Plutarque n'a pas commis cette bévue : il veut parler des deux discours dirigés ostensiblement contre Stéphanos, principal témoin de Phormion, mais indirectement contre Phormion lui-même; il ajoute le nom de Phormion à celui de Stéphanos pour que la suite de son exposition soit claire, et il n'a certainement pas en vue le discours intitulé Πρὸς Φορμίωνα. Il ne faut pas imprimer ces mots en caractères espacés. — Au chap. xxii, à propos des mots ὡς ὄναρ ἑωρακώς, ἀφ' οὗ τι μέγα προσδοκᾶν Ἀθηναίοις ἀγαθόν, l'éditeur fait remarquer qu'il faut sous-entendre ἦν devant προσδοκᾶν. Cette ellipse me paraît fort douteuse, l'infinitif s'explique par le style indirect.

En voilà assez sur des détails qui seront aisément rectifiés dans une seconde édition. M. Graux a bien mérité du texte de Plutarque et nous souhaitons qu'il nous donne bientôt les autres *Vies* contenues dans le manuscrit dont il a si bien reconnu la valeur. Il a montré par de nouveaux exemples que les études philologiques ne sont pas inutiles pour l'histoire littéraire et pour l'histoire proprement dite. Il a aussi fait voir que la critique conjecturale exercée avec sagacité et prudence n'est pas un vain amusement d'érudits. En effet, plusieurs corrections de Reiske, de Wyttenbach, de Coray, de Cobet, se trouvent confirmées par le manuscrit de Madrid.

Henri Weil.

---

40. — **Histoire des littératures étrangères** considérées dans leurs rapports avec le développement de la littérature française, par J. DEMOGEOT. 2 vol. in-12. Paris, Hachette. 1880. — I. Littératures méridionales : Italie, Espagne, 411 p. — II. Littératures septentrionales : Angleterre, Allemagne, 379 p. Chaque vol. 3 fr. 50.

C'est un beau sujet que M. Demogeot a traité, — ou plutôt a voulu traiter : car son histoire des littératures étrangères répond bien peu à ce que semblait promettre le titre et au programme qu'il en avait lui-même tracé : « Au moyen âge, » dit-il en citant un passage de son histoire de la littérature française, « c'est la France qui donne l'impulsion et jette au dehors ses fécondes pensées : les nations voisines les recueillent avec empressement et quelques-unes en font leurs chefs-d'œuvre. Bientôt après, commence un reflux non moins remarquable : la France absorbe et transforme au XVIe siècle l'Italie, au XVIIe l'Espagne, l'Angleterre au XVIIIe et de nos jours l'Allemagne. » Sans m'arrêter à ce qu'il y a d'inexact ou d'exagéré dans les lignes qui précèdent, il faut convenir qu'on y trouve en germe le plan d'un des livres les plus intéressants qu'on pût écrire : faire connaître et retracer dans ses manifestations diverses la « vie commune de l'intelligence » des peuples de l'Europe occidentale depuis les commencements du moyen âge, quelle tâche attrayante ! et je comprends qu'elle ait pu tenter un écrivain dont l'existence entière a été consacrée à l'étude des lettres et qui devait y voir avec raison le « complément naturel de son histoire littéraire de la France », si bien accueillie depuis près de trente ans. Malheureusement l'exécution n'a point répondu aux promesses du programme ; au lieu de ce tableau de la civilisation européenne qu'il annonçait, M. D. nous a donné tout simplement une série d'histoires plus ou moins arbitrairement résumées ou abrégées de la littérature moderne de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Allemagne. A part trois chapitres qui se rapportent directement à son sujet et sur lesquels je reviendrai, son nouvel ouvrage ne diffère guère des compilations historiques et littéraires qu'on a vues se succéder dans ces dernières années ; seulement, et cela me paraît une erreur, M. D. s'est cru, grâce au titre un peu ambigu de son livre, le droit de supprimer les parties qu'il ne voulait point traiter ou qu'il supposait, bien à tort souvent, ne pas rentrer dans son plan. Ces reproches sont graves ; afin de les justifier, qu'il me soit permis de dire comment je comprends l'histoire comparée des littératures modernes de l'Europe et comment, à mon sens, M. D. aurait dû la traiter.

C'est M. Villemain, on le sait, qui, le premier, il y a plus d'un demi-siècle, a montré quels rapports littéraires avaient existé, au moyen âge et au XVIIIe siècle, entre les peuples de l'Europe occidentale ; mais ces rapports ont été beaucoup plus nombreux et plus suivis qu'il ne l'a dit et qu'il ne le pouvait dire de son temps ; des découvertes de tout genre, en effet, sont venues depuis élargir le cadre qu'il avait tracé ; des critiques ou des érudits comme Fauriel, de Puibusque, Rathery chez nous, Hallam en Angleterre, et plus récemment Hettner en Allemagne, sans parler des

histoires particulières, ont fait voir que l'échange fécond et ininterrompu d'idées et de conceptions poétiques n'a cessé, depuis huit cents ans, d'avoir lieu entre les diverses littératures européennes. C'est de France que part le mouvement. Dès le XIIe siècle, la poésie lyrique du midi pénètre au delà des Pyrénées et des Alpes; les troubadours trouvent un accueil empressé à la cour des rois de Portugal et de Castille et leurs chants retentissent encore en Aragon et en Catalogne, alors qu'ils ont cessé de se faire entendre en France; en même temps, nous les trouvons près des seigneurs de Montferrat, d'Este, de Vérone, chez les Malespina, au nord de l'Italie, au sud, dans les cours normandes de Naples et de Sicile et plus tard à celle de Frédéric II, dont ils furent les auxiliaires zélés dans sa lutte contre la papauté. Enfin, ce sont eux qui servirent d'abord de modèles aux premiers essais des *Minnesaenger*. L'influence des trouvères n'est pas moins puissante et elle fut plus durable; ils furent, pendant deux siècles, presque les seuls poètes de l'Angleterre, et l'épopée héroïque et chevaleresque qu'ils créèrent ou développèrent devait être adoptée tour à tour par l'Allemagne, l'Italie, les pays scandinaves et pénétrer jusqu'en Espagne et en Grèce. Notre poésie allégorique et satirique ne trouva pas un accueil moins empressé à l'étranger, et la science française fut, jusqu'au XIVe siècle, la règle et la source de la science européenne; mais tout change au siècle suivant, l'âge de l'érudition et des origines de la Renaissance. A partir de cette époque, c'est l'Italie qui prend la direction des esprits et elle la gardera jusqu'au commencement du XVIIe siècle, époque où elle la partage avec l'Espagne. Puis la suprématie littéraire revient à la France; l'école classique, dont Boileau fut le législateur, est bientôt acceptée en Angleterre et en Allemagne et ses préceptes feront loi pendant un siècle. Mais là ne se borna point le rôle de la France pendant cette période; elle sert alors, en effet, d'intermédiaire entre l'Angleterre et le reste de l'Europe; les écrits de Maupertuis, de Voltaire, de Condillac, de Rousseau, répandent de tous côtés les découvertes de Newton et poussent jusqu'à leurs dernières conséquences les hardiesses de la philosophie de Locke. Enfin vient le tour de l'Allemagne; affranchie, grâce à Lessing et à Herder, du joug de l'école classique, elle commence, vers la moitié du XVIIIe siècle, à faire sentir son influence sur les nations voisines; nos écrivains la subissent tout d'abord et plus d'un s'inspira de sa littérature à cette époque où on l'a trop longtemps supposée inconnue chez nous. Cette influence littéraire de l'Allemagne, interrompue à peine pendant l'Empire, reparaît dans toute sa force sous la Restauration et avec celle de l'Angleterre, c'est elle alors surtout qu'ont reconnue les poètes de l'école romantique.

Il est facile, d'après ce résumé, de voir quelles devaient être les grandes lignes de l'ouvrage qu'a voulu faire M. Demogeot. Un premier livre eût dû nous faire connaître la poésie lyrique des troubadours et l'épopée héroïque et chevaleresque des trouvères et en suivre les imitations diverses chez les peuples voisins. Dans un second livre, l'auteur nous au-

rait fait assister aux commencements de la Renaissance en Italie et, après en avoir étudié les développements successifs, il nous aurait montré son action bienfaisante chez les différentes nations de l'Europe occidentale. Un troisième livre aurait été consacré à l'histoire du théâtre espagnol et aux nombreuses imitations qui en sont sorties tant en France qu'en Italie. Dans un quatrième livre, nous aurions pu étudier le théâtre et la poésie épique de l'Angleterre jusqu'à la Restauration. Un cinquième, nous ramenant à la France, aurait fait l'histoire des origines de l'école classique et en aurait suivi les destinées en Angleterre, en Allemagne et en Espagne. Dans un sixième livre, on aurait pu rechercher les origines du mouvement philosophique qui remplit en Angleterre, en France et dans le reste de l'Europe presque tout le XVIIIe siècle : c'eût été l'histoire de l'*Aufklaerung*. Un livre suivant aurait raconté la lutte engagée, surtout de l'autre côté du Rhin, contre l'école classique et nous aurait fait assister au complet épanouissement de la littérature allemande. Enfin, un huitième et dernier livre aurait pu nous montrer la poésie anglaise se transformant avec W. Cowper et Burns, et aurait étudié l'influence que les œuvres de Byron et de Walter Scott ont, en même temps que celles de Gœthe et de Schiller, exercée sur notre littérature dans le premier tiers de ce siècle.

Voilà à peu près, je crois, quel pouvait et devait être le plan d'une histoire des littératures étrangères considérées dans leur rapport avec le développement de la littérature française : qu'a fait, au lieu de cela, M. Demogeot? Il s'est borné à nous donner un résumé, singulièrement incomplet ou écourté, de l'histoire littéraire de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre et de l'Allemagne; encore si ce résumé témoignait d'informations exactes et bien conduites, mais il n'en est rien; non-seulement M. D. a trop souvent négligé de remonter aux sources et même de lire les œuvres dont il parle, mais il a trop souvent aussi ignoré ou dédaigné de consulter les travaux les plus indispensables publiés dans ces derniers temps sur les littératures qu'il voulait nous faire connaître; il y a plus, et j'en donnerai des exemples curieux, les notes de M. D. ne semblent servir bien souvent qu'à masquer l'absence de recherches personnelles et ses citations sont ou de seconde main ou inexactes, de telle sorte qu'on est tenté parfois de se demander s'il a réellement vu les ouvrages dont il invoque l'autorité [1]. Après ces critiques générales, j'arrive à l'examen détaillé des deux volumes de M. Demogeot.

1° *Littérature italienne* : 13 chapitres, 152 pages. Il y a peu de choses à dire des deux premiers chapitres, je me bornerai seulement à faire remarquer qu'on est surpris de lire dans un livre imprimé en 1880

1. Ainsi l'*Histoire de l'art et de la littérature dramatiques en Espagne*, dont M. D. fait l'éloge à la note 1 de la page 274, est non de M. Schack, mais de M. *von* Schack; de plus, cette histoire renferme non pas *deux* volumes, comme il le dit, mais bien *trois*. Voir aussi plus loin ce qui se rapporte à Herder.

que « les Barbares imposèrent l'article au nouveau langage » de l'Italie [1]; on s'explique peu aussi que M. D. donne le nom de « première renaissance » au réveil scientifique du xe et du xie siècle, quand on désigne d'ordinaire sous ce titre le mouvement littéraire du xive siècle. Avec « la formation de la poésie italienne », objet du troisième chapitre, M. D. entrait en plein dans son sujet; là se pose la question des influences étrangères, qui ont contribué au développement littéraire de l'autre côté des Alpes; cette question a été exposée avec beaucoup de talent et de détails par M. A. Bartoli dans *I primi due secoli della letteratura italiana* et depuis dans son *Storia della letteratura italiana;* mais M. D. n'a pas connu ces ouvrages et il en est encore à Muratori pour l'histoire des origines de la poésie italienne. Après quelques mots pour rappeler le séjour des troubadours dans la cour féodale de Montferrat, d'Este, de Vérone et des Malespina, il se borne à renvoyer à son histoire de la littérature française où l'influence provençale en Italie est à peine abordée; quant à l'influence française sur les écrivains italiens, elle n'est constatée que pour Brunetto Latini; ainsi M. D. ne sait rien de l'accueil que rencontrèrent les trouvères de l'autre côté des Alpes, rien de la fortune qu'y fit notre poésie héroïque et chevaleresque et de ces épopées en français italianisé de la bibliothèque de Saint-Marc, qui complètent le cycle carolingien et témoignent de la faveur dont jouirent nos vieux poëmes auprès du public italien [2]. Les chapitres iv et v, consacrés le premier à Dante, le second à Pétrarque, sont un résumé clair et généralement exact de ce qui a été dit de plus général sur les deux grands poètes; je remarquerai en particulier quelques jugements non sans originalité empruntés à Ugo Foscolo; c'est ce que M. D. paraît connaître de plus récent sur ce double sujet, si étudié pourtant dans ces derniers temps. Onze pages (ch. vi) destinées à nous faire connaître ce que fut la prose au xive siècle avec Boccace et les chroniqueurs nous conduisent à « la grande Renaissance »; M. D. en étudie les origines d'abord dans les travaux d'érudition (ch. vii), puis dans la poésie dramatique et satirique (ch. viii), enfin dans la poésie épique; il s'agit ici des prédécesseurs de l'Arioste caractérisés encore d'après Ugo Foscolo, mais dont les emprunts faits à nos vieux poètes sont à peine indiqués. Enfin nous arri-

1. On n'est pas moins surpris de lire que Sénèque a employé *jornus* pour *dies;* évidemment M. D. aurait bien fait de contrôler cette singulière affirmation de Bettinelli, avant de l'accepter.

2. Une remarque à propos des citations empruntées aux anciens poètes de l'Italie; M. D. les a traduites en vers français, et en vers marotiques; l'idée me paraît peu heureuse; la naïveté naturelle des poésies du xiiie siècle n'a rien de commun avec la naïveté cherchée de Cl. Marot, et puis, si les vers de M. D. sont en général corrects, il faut convenir qu'on en trouve dans le nombre d'assez singuliers, comme les suivants, p. 24 :

Point ne vous dis que j'ai le projet noir
Faire là-haut *de* peccadille affreuse.

vons (ch. x) aux « chefs-d'œuvre de l'épopée » : le Roland furieux et la Jérusalem délivrée. Réunir dans un même chapitre l'Arioste et le Tasse, n'établir entre les œuvres de ces poètes qu'une simple distinction de forme, c'est montrer une bien grande ignorance du développement littéraire de l'Italie à leur époque : comment ne pas savoir, en effet, que le premier est le vrai représentant de la Renaissance avec ses tendances réalistes, que le second au contraire, par l'inspiration même de son poëme, caractérise la réaction religieuse qui se fit, pendant la seconde moitié du XVIe siècle, contre le naturalisme de l'âge précédent ? Quant à l'étude même des deux poëmes, on y retrouve les qualités et les défauts habituels de M. D. ; le peu de souci des sources, une appréciation trop peu historique et trop exclusivement littéraire, mais faite avec goût et dans un style élégant. L'étude de la Renaissance se termine (ch. XI) par les « publicistes et les historiens » : Machiavel, Paruta, Guichardin ; puis après un chapitre, assez inutile et fait entièrement de seconde main [1], sur l'éloquence, M. D. arrive à « l'influence de l'Italie sur la France », c'est-à-dire à ce qui était véritablement son sujet. Les rapports intellectuels des deux pays ont été autrefois l'objet d'une étude plus érudite que littéraire, mais exacte, de M. Rathery ; M. D. a mis l'ouvrage de son prédécesseur à profit ; mais cela ne suffisait pas ; il fallait le compléter, ce qui n'était rien moins que difficile ; il fallait surtout mieux exposer les différentes étapes de l'influence italienne en France, marquées d'abord par les guerres de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier, puis par la régence de Catherine et enfin par celle de Marie de Médicis. Six pages, les dernières de cette histoire, nous conduisent de Marini jusque vers 1830 ; c'est un tableau rajeuni par quelques citations de Settembrini, mais nécessairement bien incomplet et parfois peu clair ou exact, de la littérature italienne pendant cette période. Ainsi Volta paraît être mis, comme Vico, dans le XVIIe siècle ; l'influence française que subit au siècle dernier l'Italie est à peine indiquée ; M. D. a trop cru aussi qu'il pouvait « se contenter de citer » les écrivains célèbres de l'Empire et de la Restauration ; Manzoni et Leopardi en particulier méritaient, ce semble, plus qu'une simple mention.

L'histoire de la littérature espagnole a reçu plus de développements que celle de la littérature italienne ; elle comprend 20 chapitres et 230 pages, et pourtant M. D. ne l'a conduite que jusqu'au commencement du XVIIIe siècle ? Pourquoi s'est-il arrêté à cette époque et n'a-t-il pas étudié l'influence de l'école classique française sur la littérature espagnole depuis Philippe V ? Je ne saurais le dire, mais peut-être cela tient-il à ce que l'ouvrage de Puibusque, que M. D. a pris ici naturellement pour guide, s'arrête à cette date ; en tout cas, cette omission d'une partie si importante de son sujet n'en est pas moins une lacune regretta-

1. Il est tiré, M. D. l'avoue, presque entièrement d'une étude de M. F. Morin sur « saint François d'Assise et les Franciscains ».

ble et que rien ne justifie. Outre l'ouvrage de Puibusque, M. D. s'est beaucoup servi des études parfois inexactes, mais presque toujours si originales, de Philarète Chasles; mais ses principales autorités sont avant tout Ticknor, qu'il se borne le plus souvent à résumer, et même M. Baret. On comprend qu'il n'y ait pas lieu de s'arrêter beaucoup sur un travail si peu original; je me bornerai presque aussi à l'énumération des titres de chapitre; cela suffira pour donner une idée de la manière dont a été conçue cette histoire de la littérature espagnole. I. Peuples et langues de l'Espagne. II. Poésie populaire de l'Espagne, le poëme du Cid, etc. III. Poésie imitée des troubadours. M. D. ne connaît pas l'ouvrage de M. Milà y Fontanals : *Los trobadores en España,* c'est dire combien ce chapitre est incomplet et insuffisant. IV. Les chroniques. V. L'art italien en Espagne; analyse de ce que les historiens de la littérature espagnole ont dit de Boscan et de Garcilaso. VI. Herrera, Luis de Léon, sainte Thérèse et la « poésie lyrique ». VII. « L'épopée et le roman chevaleresque. » Quelques mots sur l'Araucana et un résumé de l'étude de M. Baret sur l'Amadis de Gaule. VIII. Le roman pastoral. Ce sujet rentrait directement dans le plan de l'histoire des littératures étrangères; M. D. qui, dans le « Tableau de la littérature française au XVIIe siècle », avait étudié l'influence de la Diane de Montemayor sur Honoré d'Urfé n'a presque fait que répéter ici ce qu'il avait dit dans cet ouvrage. IX. Le roman satirique. Il s'agit du Don Quichotte de Cervantès. X. Le roman picaresque. On se serait attendu à trouver ici une étude approfondie du Lazarille de Tormès, du Guzman d'Alfarache et des autres romans d'aventures, dont l'imitation joue d'ailleurs un rôle considérable dans l'histoire de notre littérature, M. D. les cite à peine et ne parle à peu près dans ce chapitre que des nouvelles de Cervantès. XI. Le théâtre. Court exposé des origines du théâtre, suivi de quelques mots sur les principales œuvres dramatiques de Cervantès. XII et XIII. Etude sur les comédies de cape et d'épée, les pièces historiques et les actes sacramentaux de Lope de Véga. XIV. Ecole de Lope de Véga. Titre assez inexact d'un chapitre consacré à Montalvan, Tirso de Molina, Guillen de Castro et Alarcon. Les trois derniers méritaient une étude particulière, puisqu'ils ont servi de modèles à Molière et à Corneille. La comparaison que M. D. a faite des *Enfances du Cid* et de la pièce de Corneille qui en est tirée en fait suffisamment ressortir les ressemblances et les points communs; mais l'analyse de la *Vérité suspecte* est bien courte et la légende de Don Juan, qui occupe cependant une place si considérable dans l'histoire générale de la littérature, est à peine mentionnée. XV et XVI. Bonne étude dans son ensemble sur le théâtre de Calderon, d'ailleurs sans vues nouvelles. XVII. Décadence de l'Espagne. La fin de ce chapitre est consacrée au gongorisme; cependant l'inventeur du *Style cultivé* n'est pas contemporain de la décadence de l'Espagne et du théâtre en particulier, puisqu'il mourut avant Lope de Véga et que Calderon l'a imité au moins à ses débuts; B. Gracian lui-même, le législateur du cultisme, est mort

aussi bien avant ce dernier; il y a donc là une erreur historique ou du moins une confusion peu explicable. XVIII. L'histoire. Huit pages, c'est bien peu, sur Guevara, Mendoza, Mariana, Herrera, Melo et Solis. Guevara, l'auteur de l'*Horloge des princes*, par lequel s'ouvre ce chapitre, nous ramène au sujet même du livre de M. D., l'influence de la littérature espagnole sur la littérature française. Cette influence si considérable et qui seule peut faire comprendre le caractère de notre littérature dans la première moitié du XVIIe siècle, M. D. l'avait déjà étudiée d'après de Puibusque dans son histoire de la littérature française, c'est ce travail que nous retrouvons dans les chapitres XIX et XX, mais avec plus de développements ; il aurait pu en recevoir de plus considérables encore. Le plus grand reproche cependant qu'on peut faire à cette partie de l'histoire de la littérature espagnole de M. D., c'est de ressembler à un hors-d'œuvre, de ne pas faire corps avec ce qui précède ; résultat fatal et presque inévitable du plan défectueux adopté par l'auteur. « Le XVIIIe siècle, dit M. D. en terminant, intervertit les rôles entre la France et l'Espagne : c'est la seconde qui désormais copie la première. L'hégémonie littéraire a passé de l'Espagne en d'autres mains. » A merveille, mais ce n'était pas un motif suffisant pour s'arrêter à cette époque ; l'hégémonie littéraire de l'Italie passa aussi, au XVIIe siècle, en d'autres mains et pourtant M. D. a continué l'histoire de la littérature de ce pays jusqu'en plein XIXe siècle, il n'y avait pas de raison de ne pas faire de même pour l'Espagne.

Littérature anglaise : 20 chapitres et 220 pages. « La littérature anglaise au moyen âge, » tel est le titre du premier de ces chapitres. Ce sujet a été traité récemment avec beaucoup de compétence par M. B. Ten Brink, qui a écrit tout un volume sur l'histoire de cette littérature avant Wyclif. M. D. y a consacré à peine quelques lignes ; il ne fait même pas allusion à la littérature si originale des Anglo-Saxons ; quant à la littérature anglo-normande, deux mots lui suffisent pour la rappeler : « Jusqu'à Edouard III, dit-il, p. 2, les grands parlent français... Les poètes, qui chantent presque tous pour les grands, ne composent qu'en français et sont, en général, les plus remarquables de nos trouvères ; quelques ménestrels anglais les imitent, sans parvenir à égaler leur talent. » Il est inutile de faire remarquer ce qu'il y a d'inexact dans les lignes qui précèdent ; mais ce qui doit surprendre, c'est que M. D. n'ait pas vu par quels liens étroits cette littérature des trouvères anglo-normands, qu'il expédie si dédaigneusement, se rattache à la nôtre, à quel point ils ont servi à en enrichir le domaine et combien dès lors il était impossible de les ignorer dans un ouvrage destiné à en suivre le développement. Cependant, dans ce chapitre, il n'est question que de Chaucer, qui résume ainsi à lui seul la littérature anglaise au moyen âge ; et, passant sous silence Wiclif et Gower, M. D., après quelques pages sur la « formation du caractère anglais », arrive à Spencer. D'ailleurs il s'est borné, pour nous faire connaître ce représentant de la Renaissance, à résumer ce

qu'ont dit de l'auteur de la *Reine des fées* MM. Taine, Macaulay et Hazlitt. Puis vient l'histoire du « théâtre en Angleterre ». Un premier chapitre, tiré surtout des *Prédécesseurs de Shakspeare* de M. Mézières et dont Lyly occupe la plus grande partie, en étudie les origines, un autre, la forme populaire; ici M. D. suit avant tout M. Taine et s'est borné d'ailleurs à l'examen rapide des principales pièces de Marlowe. Ce sont ces deux critiques, M. Mézières et M. Taine, que M. D. a mis encore et surtout à contribution dans son étude sur Shakspeare. Cependant nous y rencontrons aussi M. Philarète Chasles, que nous retrouverons plus d'une fois dans la suite de cette histoire. C'est à propos de l'influence de Montaigne sur le grand tragique, influence trop peu connue et que l'ingénieux écrivain a eu le mérite de signaler le premier. Les vingt-cinq pages consacrées à Shakspeare sont d'une lecture agréable; mais, dans ce sujet qui prêtait tant à une étude personnelle, on ne trouve rien d'original et l'auteur se borne trop souvent à rééditer les jugements d'autrui, même quand ils sont contestés ou contestables; c'est ce qui a lieu, par exemple, à propos du jugement de Gœthe sur Hamlet, si longtemps accepté sans doute, mais attaqué aujourd'hui en Allemagne même. Comme Marlowe résume pour M. D. le théâtre avant Shakspeare, Ben Jonson, qu'il apprécie encore d'après M. Taine, le résume après lui; puis vient Bacon. On ne peut que féliciter M. D. d'avoir consacré un chapitre au père de la philosophie expérimentale, point de départ du mouvement scientifique qui aboutit à l'*Aufklaerung;* mais on peut trouver qu'il a exposé trop rapidement (ch. XII) les origines de cette révolution intellectuelle dans Locke et Bolingbroke. Ici Macaulay surtout a servi de guide à M. D.; c'est encore lui qu'il suit avec M. Taine dans l'étude qu'il a consacrée au puritanisme et à l'œuvre originale qui en fut l'expression la plus complète : le *Voyage du pèlerin* de Bunyan. Je ne saurais dire qui M. D. a mis à profit dans son chapitre sur Milton; mais on voit trop qu'il ignore les travaux considérables dont le grand poète a été l'objet, dans ces derniers temps, de la part de MM. Masson et Stern; c'est une étude purement littéraire qu'il a donnée, faite avec goût et non sans finesse, mais où le côté historique est trop négligé.

J'ai rappelé plus haut quelle influence la littérature française a exercée sur le développement de la littérature anglaise depuis la Restauration; il me semble que M. D. ne s'est pas assez attaché à montrer cette influence dans le chapitre, bien court d'ailleurs, où il traite de cette partie de l'histoire littéraire de l'Angleterre et du grand poète de l'époque, Dryden. On dirait qu'il a hâte d'arriver à la Révolution de 1688; elle inaugure, on le sait, le règne des *essayistes* et des *reviewistes*, qui eurent une action si puissante sur l'opinion contemporaine et sur celle de la génération suivante; M. D. en a donné quelques exemples, il eût pu facilement en donner d'autres; il lui aurait suffi, pour cela, de puiser dans l'histoire de la littérature anglaise au XVIIIe siècle de M. Hettner.

Que d'aperçus ingénieux il y eût trouvés, par exemple sur le roman et en particulier sur les deux écoles rivales de Richardson et de Fielding! Je ne crois pas, s'il eût lu cet ouvrage, qu'il eût été tenté de traiter, comme il l'a fait, de Swift après Smolett; peut-être, il est vrai, n'est-ce que pour le rapprocher de Sterne, parce que l'un et l'autre sont humoristes; mais c'est là un motif bien secondaire, et c'est trop oublier que ces écrivains représentent des idées, une société, des aspirations différentes. Le même groupement artificiel, et poussé encore plus loin, se rencontre dans le chapitre xv, qui porte le titre un peu singulier de « versification et poésie »; nous y trouvons à la fois Pope, qui appartient aux premières années du xviii[e] siècle, Young et Thomson, qui viennent déjà plus tard, mais se rattachent encore à la vieille école, et Macpherson, au contraire, dont les œuvres, toutes fausses qu'elles sont si souvent, inaugurent une ère nouvelle et le retour à la poésie primitive [1]. Pour les chapitres sur l'histoire et l'éloquence parlementaire et politique, je renvoie à MM. Villemain, Taine et Macaulay; mais pourquoi M. D. s'est-il attardé si longtemps à cette étude déjà si bien faite et qui ne se rapportait guère à son sujet, quand il a passé si vite, au contraire, sur des questions qui s'y rattachent étroitement? Cela tient évidemment à ce que, dans un cas, il trouvait de longs développements, dans l'autre peu ou rien chez les auteurs qu'il a consultés; car tout, à peu près, dans son livre est chose d'emprunt; ainsi le chapitre sur W. Cowper est tiré de la thèse de M. Boucher; les traits principaux de l'étude consacrée à Burns sont empruntés à M. Taine. C'est encore chez M. Taine qu'a été pris surtout ce qu'il y a d'essentiel dans les deux derniers chapitres consacrés aux lakistes (Wordsworth, Coleridge, Southey) et aux « grands poètes modernes » (Walter Scott, Byron et Shelley); aussi je ne m'y arrêterai pas, quelque intéressant que soit le sujet en lui-même. C'est par Shelley que se termine l'histoire de la littérature anglaise de M. Demogeot. « Walter Scott et Byron, dit-il, p. 219, furent les deux derniers grands poètes de l'Angleterre. Coleridge et Shelley sont déjà des poètes allemands. » C'est une transition pour arriver à l'Allemagne; avant d'en parler toutefois, M. D. s'est souvenu qu'il écrivait moins une histoire de la littérature des nations de l'Europe occidentale que celle de leurs relations intellectuelles, et la dernière page et demie de son étude est employée à rappeler quels ont été les rapports littéraires de l'Angleterre et de la France. On s'étonnera que M. D. ait trouvé si peu de choses à dire sur un pareil sujet; il est vrai qu'il renvoie le lecteur à son histoire de la littérature française, où quelques-uns de ces rapports ont été indiqués; mais ce qu'on y trouve est loin d'être suffisant, et il s'en fût aperçu tout le premier, si, comme il l'a fait pour la littérature italienne, il avait voulu re-

1. Je relève, en passant, une erreur de M. D.; parlant, p. 153, de Home, qui s'était mis à la recherche de la poésie celtique, il en fait un poète dramatique; Home était critique et non poète.

courir à l'étude consacrée autrefois à cette question par M. Rathery [1]. Cependant, malgré cette lacune et le peu d'originalité dont elle fait preuve, l'histoire de la littérature anglaise, grâce surtout aux citations tirées de MM. Taine, Macaulay, Ph. Chasles, Hazlitt, Campbell, fait plaisir à lire, et elle est bien supérieure à l'histoire littéraire de l'Allemagne qui la suit.

Là, l'incompétence de M. D. éclate, dès le début de son étude, dans les *trois* pages où il a cru devoir retracer les origines de la littérature d'outre-Rhin ; si l'on trouve que c'est bien peu pour un si vaste sujet, M. D. répondra que, « au moyen âge, il n'y a pas de littérature exclusivement allemande », et que partout en Europe « on trouve alors les mêmes sujets littéraires ». Encore pourrait-on demander comment ils ont été traités en Allemagne ; mais passons. « Au XVIe siècle, poursuit-il, la grande insurrection de Luther... donna naissance au chant d'église protestant, ...(mais) pour le reste, elle laissa les lettres allemandes où elle les avait trouvées ».... « Au XVIIe, la Silésie produisit deux écoles, celle d'Opitz et ensuite celle d'Hoffmann,... la première se rattachant à Boileau (bien qu'Opitz soit mort deux ans seulement après la naissance du critique), la seconde issue de Guarini ». Après cette introduction si inexacte, M. D. aborde enfin son sujet, la littérature allemande au XVIIIe siècle ; il remplit cent vingt-cinq pages réparties en dix chapitres. La querelle des Suisses et des Saxons, Klopstock et Wieland font l'objet du premier chapitre ; Lessing, Winckelmann et Herder, celui du second ; les six chapitres suivants sont consacrés aux trois périodes de la vie et du développement poétique de Gœthe d'abord, puis de Schiller ; deux autres chapitres traitent, le premier des représentants de la philologie et de l'histoire à cette époque, le second des « *Epigones* », c'est-à-dire des poètes postérieurs à Gœthe et à Schiller. Je suis presque embarrassé pour parler des deux premiers chapitres, tant les emprunts que M. D. a faits à mon livre sur *Herder et la renaissance littéraire en Allemagne au XVIIIe siècle* sont fréquents, encore qu'il ne m'ait cité qu'une fois dans son article sur Lessing ; il est vrai qu'à ma place il cite parfois les critiques allemands dont j'ai invoqué l'autorité, mais il le fait d'une manière telle qu'on ne peut douter qu'il ne les a pas directement consultés ; ainsi, p. 245, le passage donné comme étant emprunté à Hettner, IV, 412, est tiré mot à mot de mon livre, p. 251 ; ce n'est pas d'ailleurs une traduction, ce que n'a pas vu M. D., mais une simple imitation, et la meilleure preuve qu'il n'a point directement eu recours à l'histoire de la littérature allemande dans ce passage, c'est qu'il a, sans s'en apercevoir, pris pour désigner cet ouvrage une indication qui m'est particulière et qu'il n'a point suivie quand, plus tard, il l'a lui-même consultée. M. D. m'a aussi emprunté, entre autres, la citation de Gervinus, p. 253, de Gruber, p. 247, ouvrage rare et qu'il n'a certainement pas vu, les extraits du *Le-*

1. Dans la *Revue contemporaine* en 1855.

bensbild de Herder, p. 249, 250, où, non content de les reproduire tels que je les avais traduits, il y a joint les réflexions dont je les ai accompagnés, etc. [1]. Il n'était peut-être pas inutile de signaler ce procédé; il donne, je crois, une idée assez juste de la manière dont M. D. a composé son livre [2].

Après avoir ainsi fait les deux premiers chapitres de son histoire littéraire de l'Allemagne en prenant où il le trouvait son bien, ou plutôt ce qui n'était pas son bien, M. D. s'est enfin décidé à suivre purement et simplement Hettner, et, à part quelques emprunts faits à M. Mézières pour Gœthe, à M. Regnier pour Schiller, le reste de son ouvrage est tiré presque exclusivement de l'historien de la littérature allemande au XVIIIe siècle; mais, au lieu de simplifier ce qu'il empruntait, il n'a fait bien souvent qu'y porter la confusion; ainsi on ne s'explique pas qu'il ne parle de la période d'orage, — appelée par lui assez bizarrement la période *d'assaut* et *d'irruption* [3], — qu'après son article sur Herder, le chef de la révolution littéraire qu'elle caractérise et désigne. En voulant ainsi innover, M. D. a rendu presque impossible l'intelligence de cette curieuse époque. On ne peut approuver davantage qu'il ne donne la biographie de Schiller qu'après avoir achevé son étude sur Gœthe, mort près de trente ans, on le sait, après l'auteur de Guillaume Tell; c'est au moment de la réunion et de la liaison des deux grands poètes qu'il convient de revenir sur les premières années de Schiller, pour en retracer ensuite la carrière littéraire en même temps que celle de Gœthe. La même confusion apparait dans le dernier chapitre; Klinger, cet émule de la jeunesse de Gœthe, et dont il n'a pas encore été question, y est donné comme un épigone, bien qu'il ne le soit pas plus que Jean Paul; l'école souabe est placée avant les « Patriotes », quoique une partie de ces derniers fussent morts avant qu'elle prît naissance. C'est avec eux que se termine le livre de M. D.; « on nous pardonnera, dit-il dans une note de la dernière page, de ne point faire entrer dans notre revue littéraire l'exposition du grand mouvement philosophique de l'Allemagne. Les travaux de Kant, de Fichte, de Schelling, de Hegel n'appartiennent pas plus à l'histoire de la littérature que ceux de Liebig, de Carus, de Virchow. » Mais est-ce que M. D. n'a pas consacré deux chapitres à Bacon et à Locke : pourquoi n'avoir pas étudié de même Leibnitz, Kant et Schelling? Comment comprendre le développement poétique

---

1. Parmi d'autres emprunts que m'a faits M. D., je pourrais encore citer la plus grande partie de son étude (247-251) sur Herder, presque toute la page 228 sur Klopstock, à peu près aussi tout ce qu'il a dit de Winckelmann; je me félicite de lui avoir été utile, mais j'ai le droit de dire aussi que M. D. aurait bien pu me citer.

2. On comprend que cette manière de travailler ait exposé M. D. à plus d'une erreur; c'est ainsi par exemple qu'il a fait de Gerstenberg le continuateur de Herder, tandis que c'est le contraire qui est vrai.

3. Quant à l'expression les *assaillants et irrupteurs*, qui lui sert à désigner les écrivains de la *Sturm= und Drangperiode*, elle est tout simplement ridicule.

des dernières années de Schiller, si l'on ne sait rien de la philosophie de Kant, et est-ce que l'*idéalisme transcendental* de Schelling n'explique pas seul le caractère singulier de l'école romantique allemande? M. D. n'était donc point fondé à n'en point parler, et de fait il n'a pu les passer entièrement sous silence. Mais il y a dans son livre une lacune bien plus grave et dont il n'a point cherché à se disculper, je veux parler de l'oubli ou est laissée l'influence de la littérature allemande sur notre littérature; depuis le milieu du siècle dernier, cette influence n'a cessé de se faire sentir, et tout le monde sait ce que nos romantiques doivent en particulier à Gœthe et surtout à Schiller; les écrivains d'outre-Rhin ont donc, pendant un long espace de temps, contribué au « développement de notre littérature », et pourtant M. D. n'a point songé par un seul mot à rappeler cette action si curieuse. Il y a là un de ces oublis volontaires ou involontaires comme on en rencontre si souvent, à côté de choses superflues, dans son ouvrage. L'histoire des littératures étrangères est loin, en effet, comme l'auteur paraît le dire dans la préface, d'être le fruit du travail de cinquante ans; c'est, du moins dans certaines parties, une œuvre faite à la hâte et de date très récente [1]; sans doute, M. D. y fait preuve presque partout d'une grande habileté d'adaptation, sans doute le style en est presque toujours aisé, facile, agréable et on y rencontre une grande intelligence des questions littéraires; mais ce qu'on n'y trouve pas, ce sont les informations suffisantes et exactes; ce sont surtout les recherches personnelles et les aperçus nouveaux qui en sont la conséquence naturelle; c'est, enfin, ce cachet d'originalité sans lequel on n'est véritablement ni historien, ni critique; toutes choses que l'on se serait certainement attendu à rencontrer dans un ouvrage signé du nom de M. Demogeot.

Charles JORET.

---

41. — **Bossuet orateur.** Études critiques sur les sermons de la jeunesse de Bossuet (1643-1662) par E. GANDAR. Troisième édition. Paris, Didier. 1 vol. in-12 de LIV-460 p. — Prix : 3 fr. 50.

— **Choix de sermons de la jeunesse de Bossuet.** Edition critique donnée d'après les mss. de la Bibliothèque nationale avec les variantes du texte, des facsimilé de l'écriture, des notices, des notes, et classée pour la première fois dans l'ordre des dates par E. GANDAR. Troisième édition. Paris, Didier. 1 vol. in-12 de XXIV-540 p. — Prix : 4 fr.

On se plaignait, depuis quelque temps, de ne pouvoir plus trouver ni le *Bossuet orateur* de Gandar, ni le *Choix de sermons de la jeunesse*

1. Le plan, les idées principales des premiers chapitres de la littérature allemande étant tirés de mon livre sur Herder, lequel est de 1875, on voit que M. D. n'a pu songer à cette partie de son ouvrage que depuis cette date, et comme il cite l'édition de Hettner de 1879, il est plus que probable que c'est en cette année seulement qu'il l'a commencée et écrite.

de Bossuet que le même auteur avait publié presque aussitôt, en 1867. La librairie Didier a tenu compte de ces justes réclamations du public, et elle vient de réimprimer ces deux ouvrages, dont le temps n'a fait que consacrer le mérite.

Le second surtout paraît fort à propos, au moment où les sermons de Bossuet deviennent enfin ce qu'ils auraient dû être, un livre classique, étudié sérieusement dans toutes les rhétoriques de France. Malheureusement M. Gandar n'a publié que quinze sermons; il s'est arrêté au Carême du Louvre, en 1662, et beaucoup de chefs-d'œuvre, c'est-à-dire les sermons de 1665 et 1666 (Avent et Carême de Saint-Germain), l'Avent du Louvre 1669, les sermons de vêture et les panégyriques n'ont pu trouver place dans son recueil. Il en résulte que l'édition Gandar, qui d'ailleurs aurait eu besoin d'être revue sur les mss. de la Bibliothèque nationale, car on trouve dans tous les sermons quelques fautes de lecture à corriger [1], ne pourra pas être l'édition *classique* dont le Conseil supérieur a demandé la publication. On fera nécessairement des éditions plus complètes; il est à souhaiter qu'on en fasse d'aussi bonnes. Pour les sermons publiés par Gandar, on sera bien obligé de suivre pas à pas ce guide dont la méthode est si sûre, et ces deux volumes seront toujours le « livre du maître » indispensable à tous ceux qui voudront connaître les sermons de Bossuet.

A. GAZIER.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. FLAMMERMONT trace dans un art. de la *Revue politique et littéraire* un triste tableau des archives du ministère de la marine. Ce dépôt si important, où M. Flammermont a travaillé récemment, est dans un désordre tel que les recherches sérieuses y sont impraticables. A moins d'y consacrer de longues et fréquentes séances pendant plusieurs années, il est impossible de s'orienter dans ce chaos inextricable. Y a-t-il même un inventaire? Ces archives, qui contiennent plus de quarante mille registres et cartons, sont décrites en moins de cinquante pages petit in-folio, d'une grosse écriture ronde où les blancs tiennent la plus grande place! Trois pages, voilà tout l'inventaire des 1150 cartons et 1422 volumes de la galerie B, qui renferment les papiers de toutes nos colonies! Les documents de la galerie I sont catalo-

---

1. En voici quelques exemples pris au hasard. Sermon sur l'ambition, p. 416. Edit. Gandar : C'est donner le moyen d'un malade de jeter du poison dans une plaie mortelle — Ms. C'est jeter du poison (var : c'est donner à un malade le moyen de mettre le venin dans la plaie). — Ed. G. Sinon à punir l'injustice et la calomnie — Ms. a p. la calomnie (var. à punir l'injustice).

P. 422. Ed. G. Celui-là seul est maître. — Ms. Celui-là sera le maître.

P. 423. Ed. G. Elles prétendent se distinguer. — Ms. elles prétendent de.

Ces quelques inadvertances n'empêchent pas l'édition Gandar d'être infiniment meilleure que toutes les autres, même que l'édition Lachat où fourmillent les fautes de ce genre.

gués ainsi « *Ordres du roi et dépêches des ministres*, 1662 à 1789, 641 volumes. Cette correspondance qui commence à la direction des affaires de la marine par Colbert, sous le ministère de Hugues de Lionne, est du plus haut intérêt. » Et c'est tout! Les pièces relatives aux *Campagnes de 1572 à 1789* ne sont ni analysées, ni comptées, ni numérotées, ni estampillées : leur inventaire consiste en trois pages déclamatoires et « d'une fantaisie invraisemblable ». Les volumes ne sont même pas rangés dans un ordre qui permette de les trouver; ils n'ont pas de place fixe; ils sont dispersés çà et là. On a, dans ces derniers temps, voulu classer et faire relier les pièces conservées en cartons; le travail a été si vite et si légèrement fait que le fouillis est encore plus grand. Le fonds de l'*Inde française*, qui comprend 280 volumes, a plus de 50 cartons de supplément, pleins de pièces qui n'ont pas été mises à leur place, avant la reliure, sans compter celles qui sont disséminées ailleurs. Il y a pourtant un règlement sur les archives de la marine; ce règlement date de 1862; il est affiché dans la salle du public ou plutôt dans la chambrette qui porte ce nom et où trois personnes à peine peuvent travailler. Mais ce règlement, fort sage et qui, avec quelques additions et corrections, serait excellent, n'a jamais été appliqué. L'*Annuaire de la marine* nous dit qu'il existe une commission chargée de surveiller le classement et l'inventaire des archives; mais cette commission est uniquement composée de marins. Pourquoi le ministère de la marine n'imiterait-il pas le ministère des affaires étrangères en mettant dans sa commission des archivistes et des historiens? Cette commission, ainsi réorganisée, proposerait les réformes utiles, arrêterait les bases d'un classement méthodique et rationnel, surveillerait la rédaction des inventaires. Il faudrait aussi augmenter le personnel et faire aux employés une situation digne de leurs services et de leurs mérites. Les Chambres refuseraient-elles à M. l'amiral Cloué les crédits supplémentaires qu'elles ont accordés à M. de Freycinet? Il s'agit de l'histoire de notre marine et de nos colonies et il y a là un intérêt national.

— On annonce une nouvelle édition des *Maximes* de Larochefoucauld qui paraîtra à la librairie des bibliophiles, par les soins de M. J. F. Thénard.

— Il va paraître prochainement deux volumes de Paul Albert : le premier, divisé en deux parties, comprendra des études sur les principaux poètes du xixe siècle, depuis André Chénier jusqu'à Victor Hugo, et des poésies dont la publication a été confiée à M. Sully-Prudhomme qui écrira une préface; le second vol. est le résumé des cours du Collège de France (1878-80) et traite des origines du romantisme.

— Notre collaborateur M. Rodolphe Reuss vient de publier une intéressante brochure intitulée *Séligmann Alexandre ou les tribulations d'un israélite strasbourgeois pendant la Terreur*. (Extrait des *Affiches de Strasbourg*. In-12° de 44 p.)

— Le 21 février, M. Bernage, professeur au lycée Louis-le-Grand, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris, pour l'obtention du titre de docteur, les thèses suivantes; thèse française : *Etude sur Robert Garnier*; thèse latine : *de Stesichoro lyrico*.

— Etaient présents au dîner mensuel des collaborateurs de la *Revue critique*, lundi 3 janvier : MM. Carriere, Chuquet, Graux, Guyard, Halévy, Harrisse, Jacob, Jusserand, Leger, Monod, Muntz, Paris, Perrot et Vernes; lundi 7 février : MM. Barbier de Meynard, Carrière, Chuquet, Cordier, Graux, Guyard, Halévy, Harrisse, Leger, Muntz, Sorel et Vernes.

ALLEMAGNE. — M. Ed. Sachau, professeur des langues orientales, vient de présenter à l'Académie des sciences de Berlin, dans sa séance du 10 février 1881, une inscription trilingue (grec, arabe et syriaque), qu'il a apportée de son voyage en Syrie et qu'il avait trouvée, au mois de novembre 1879, dans les ruines de la ville de Zébed, dans le désert de Syrie, entre Khounâsara et Meskené sur l'Euphrate.

Elle était placée primitivement sur le linteau de la porte d'une église. Cette inscription offre un intérêt tout spécial, parce que la partie arabe est *le plus ancien document en cette langue connu jusqu'ici.* Elle est datée de l'an *823* des Séleucides ou *512* après J.-C., tandis que la fameuse inscription de Harrân près de Damas, publiée en 1864 par M. Wetzstein et commentée par MM. de Vogüé et Waddington, est datée de l'an 568 après J.-Ch. La partie syriaque est également, si nous ne nous trompons, l'inscription la plus ancienne en cette langue. Elle est écrite perpendiculairement, de haut en bas, comme le mongol.

— L'*Hypéride* de M. Frédéric Blass vient de paraître en seconde édition. M. Blass, dans un voyage en Angleterre l'été dernier, a collationné de nouveau, en vue de cette révision, les papyrus originaux, et il a obtenu des résultats nouveaux qui ont leur importance. D'autre part, il achève en ce moment de relire son édition d'Antiphon, dont la librairie Teubner fera prochainement un nouveau tirage.

— Un professeur de l'Université de Berlin, M. H. Zimmer, doit publier prochainement une copie exacte des trois vieux glossaires irlandais (codex Paulinus de Wurzbourg, Codex Bedae et Codex Prisciani de Carlsruhe) sur l'étude desquels repose en grande partie la *Grammatica celtica* de Zeuss. Le volume renfermera également un certain nombre de fragments de vieil-irlandais collationnés par M. Zimmer dans les bibliothèques d'Europe et pourvus de notes et d'éclaircissements critiques. On trouvera dans l'introduction un exposé des manuscrits et des fragments, de leur âge et de leur histoire, et une dissertation sur les abréviations dans les anciens mss. irlandais.

— Une revue critique, consacrée uniquement à la philologie classique, la *Philologische Rundschau*, paraît toutes les semaines à Brême, chez l'éditeur M. Heinsius; elle est dirigée par MM. Wagener et E. Ludwig; elle promet, dans son programme, de rendre compte des nouvelles publications le plus vite possible. Nous donnerons sur la couverture de notre recueil le sommaire de chaque numéro de la *Philologische Rundschau*. (Prix de l'abonnement annuel, 25 francs.)

— Nous avons reçu la 3e livraison de l'*Encyklopædie der neueren Geschichte*, dirigée par M. Wilhelm Herbst (Gotha, Perthes); elle comprend les pages 145-224 et s'étend de *Appel* à Odilon *Barrot*. Parmi les articles les plus importants, nous avons remarqué *Apponyi*, *Araktschejew*, *Aranda*, *Argyle*, *Armfelt*, *Arminius*, *Arnim*, *Auerswald*, *Augsburg* (Confession, Intérim, Paix, Ligue d'Augsbourg), *August* (Auguste, électeur de Saxe; Auguste II le Fort; Auguste III, etc.); *Azeglio* (d'), *Bacon*, *Baden* (art. très considérable sur l'histoire du grand-duché de Bade depuis le XVIe siècle), *Bauer*, *Barebone-Parlament*, *Barrièreplætze*, etc. Nous regrettons que M. Herbst n'ait pas consacré d'art. aux noms suivants : *Assas*, *Audry de Puyraveau*, *Aureng-Zeyb*, *Balbo*, *Baldasseroni*, *Ballainvillers*, *Balogh*, frères *Bandiera*, *Barra* (Joseph), les *Barricades* (12 mai 1588, 26 et 27 août 1648). Il a oublié également *Barneveldt* et le marquis d'*Argenson* : le ministre des affaires étrangères de Louis XV n'a pas même une ligne, tandis que Marc-René, le lieutenant de police sous Louis XIV et l'adversaire de Law, a obtenu neuf lignes. Outre le duc d'*Aumale*, ne fallait-il pas mentionner trois autres *Aumale*, tous trois du XVIe siècle? M. H. ne nomme pas un seul Bajazet, ni Bajazet II (1481-1512), ni le Bajazet, rival de Sélim II, ni celui qui fut étranglé par son frère, Amurat IV, et que Racine a pris pour héros d'une de ses tragédies. Relevons enfin quelques légères erreurs : François Arago fut un instant ministre de la guerre en même temps que de la marine; est-il bien exact de dire que la bataille de Balaklava « se termina par le succès de la Russie » (p. 215); Barère avait donné sa démission de conseiller général en 1840 (p. 222). Pourquoi n'avoir pas accordé une notice spéciale au comte Harry d'Arnim et se borner sur son compte

à des réflexions générales ? (p. 160.) Il faut écrire *Baraguey* d'Hilliers et non « Baraguay ». Dans son ouvrage sur Bonaparte (II, p. 475), M. Jung soutient qu'*Aubry* ne fut pas l'auteur du déplacement du jeune général.

— Le 15 février a été célébré à Leipzig, par le *Lessingverein*, le premier centenaire de Lessing.

— On annonce la mort de : (10 décembre) M. Carl Georg Bruns, connu surtout par son ouvrage : *das Recht des Besitzes im Mittelalter und in der Gegenwart ;* — (25 décembre), M. Wilhelm Mannhardt, de Dantzig, connu surtout par son livre sur le culte des arbres; *Wald-und Feldkulte, I. Der Baumkultus d. Germanen u. ihrer Nachbarstæmme.* II. *Antike Wald-und Feldkulte aus nordeuropæischer Ueberlieferung erlæutert.* 1875-77.) — (2 janvier) de M. F. H. de Hundt, éditeur de la *Vita Corbiniani* ; — (7 janvier) de M. G. H. F. Nesselmann, prof. à l'Université de Kœnigsberg ; — (10 janvier) du Bénédictin Pius Zingerle, syrologue.

ANGLETERRE. — Thomas Carlyle, qui vient de mourir, était né dans un petit village du comté de Dumfries (Ecosse) en 1795 ; ses principaux ouvrages sont : une traduction de *Wilhelm Meister*, une *Vie de Schiller* (1825), *Sartor resartus* (1830), *l'Histoire de la Révolution française* (1837) trad. en français par MM. Elias Regnault, Od. Barot et J. Roche (1865-67). *Des héros, du culte des héros et du sentiment héroïque dans l'histoire* (1840), *Lettres et discours d'Olivier Cromwell* (1846), *Histoire de Frédéric II* (1860-1864), etc. M. Froude va publier un fragment d'autobiographie laissé par Carlyle.

— Un jeune romaniste distingué, M. Henry Nicol, vient de mourir à Alger, le 30 janvier ; il avait publié dans l'édition nouvelle de l'*Encyclopaedia Britannica* un article très remarqué sur la langue française.

ESPAGNE. — On se prépare à fêter à Madrid le deuxième centenaire de Calderon : il s'est formé une *junta directiva* sous la présidence de Canovas del Castillo. L'Académie de Madrid a ouvert, à cette occasion, un concours sur la question suivante : *Quels rapports la critique historique reconnaît-elle entre* El Magico prodigioso *de Calderon et le* Faust *de Gœthe? (On devra consulter les traditions de l'antiquité et les légendes du moyen âge, dont ont pu s'inspirer l'un et l'autre auteur.)*

— A la suite du changement de ministère qui vient d'avoir lieu, le célèbre orientaliste Don Pascual Gayangos vient d'être nommé au poste de directeur de l'Instruction publique au ministère du Fomento.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 février 1881.

M. Léopold Hugo envoie un petit bas-relief funéraire grec, dont il fait hommage à l'Académie.

M. Pavet de Courteille, président, rend hommage à la mémoire de M. Paulin Paris, doyen des membres de l'Académie, qui vient de mourir. En signe de deuil, M. le président déclare la séance levée.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 7 Mars — 1881

Sommaire : 42. WAGNON, Le pronom d'identité et la formule du réfléchi dans Homère, les tragiques et chez les Doriens. — 43. CAGNAT. Les milices romaines dans les municipes et les provinces. — 44. WHITLEY STOKES, Le martyrologe irlandais d'Œngus. — 45. DEUTSCH, Le synode de Sens et la condamnation d'Abélard. — 46. CHÉRUEL, Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, t. IV. — 47. LOISEAU, Histoire de la langue française, ses origines et son développement jusqu'à la fin du XVIe siècle. — VARIÉTÉS : HALÉVY, L'androgynisme primitif est-il une légende indienne? — Chronique. — Académie des Inscriptions.

---

42. — **Le pronom d'identité et la formule du réfléchi** dans Homère, dans les poètes tragiques et chez les Doriens, par Adrien WAGNON, Dr phil. Genève, Carey. 1880. 113 pages in-8°. — Prix : 3 fr.

Ἐπιγραφὴ ὀλίγου δεῖν μακροτέρα τοῦ βιβλίου, aurait dit Lucien. Cet opuscule est une monographie du pronom αὐτός. Dans son introduction, l'auteur, qui se montre encore partisan des idées, maintenant un peu arriérées, de Bopp sur le rôle des pronoms dans les terminaisons personnelles des verbes, reconnaît l'impossibilité d'arriver à décomposer αὐτός et à reconstituer son sens primitif par voie d'étymologie. C'est en étudiant de près l'emploi de ce pronom que M. Wagnon veut arriver à ce résultat : son étude est avant tout lexicologique. Son idée était bonne, et nous regrettons seulement qu'il n'ait pas pénétré plus à fond dans son sujet ; il se borne, en somme, à exécuter des variations brillantes sur un motif assez mince, et le titre promet plus que l'ouvrage ne tient. Dans Homère, M. W. entreprend de grouper « les différents emplois d'αὐτός d'après les contrastes qu'il sert à exprimer. » Mais il n'a pas vu que ces prétendues différences d'emploi résultent du contexte, et ne constituent nullement une différence de sens. Ainsi, dans le premier groupe, αὐτός, c'est le chef de famille, dans le deuxième, un chef militaire, dans le troisième, c'est le guerrier; plus loin, c'est même Hector opposé à Troie, ou les Grecs (αὐτοί) opposés à leurs vaisseaux, enfin le corps opposé à l'âme. La question que M. W. soulève là n'existe que dans son imagination et il se donne beaucoup de peine pour raisonner en somme, à côté de la véritable question. Le manque de méthode est, du reste, le défaut principal de cet opuscule, et l'auteur, qui a voulu faire son livre à l'allemande, ne possède guère la sagacité et la pénétration que les savants d'outre-Rhin apportent d'ordinaire dans ces recherches. A la page 22, nous lisons cette remarque un peu trop vraie, à notre avis, que « l'homme *lui-même*, opposé aux autres, c'est l'homme seul. » Du reste, tous les passages où l'on trouve αὐτός = μόνος dans Homère, ne

sont pas cités, loin de là, et l'on ne nous dit pas que cet usage a été déjà signalé par Krüger, dans sa *Sprachlehre* (51, 6, 7). Relevons cependant un paragraphe assez juste sur « l'anaphore finale » (p. 42). — Le chapitre II, qui traite « du double αὐτός dans les poètes tragiques », est intéressant, ainsi que le ch. III : « Le double αὐτός chez les Doriens », quoique l'un et l'autre soient insuffisants.

Cet petit ouvrage est imprimé, en général, avec soin ; cependant toutes les fautes sont loin d'avoir été évitées. La *dissimulation* n'est pas, que je sache, un procédé phonétique du langage : c'est *dissimilation* sans doute qu'il faut lire à la page 88, ligne 23, et à la page 97, ligne 5.

Em. Baudat.

---

43. — **De municipalibus et provincialibus militiis in imperio romano,** thèse latine, par M. René Cagnat, lauréat de l'Institut. Paris, Thorin, 1880, in-8°, 98 p.

Le sujet de cette thèse est bien limité. M. Cagnat a réuni en une centaine de pages tous les documents que nous possédons sur les milices qui ne faisaient pas partie de l'armée romaine et étaient formées soit dans les municipes, soit dans les *conventus*, pour assurer la tranquillité intérieure ou réprimer les brigandages. Il traite successivement des *praefecti vigilum et armorum* de Nimes, des *praefecti orae maritimae* de Tarragone, des *irenarchae* et des *diogmitae* des villes d'Asie, et des *tribuni militum a populo*. M. C. a examiné ces différentes questions en épigraphiste ; chaque inscription citée est accompagnée d'un commentaire dans lequel l'auteur essaie ou de déterminer une date ou de ranger dans leur ordre chronologique les différentes charges exercées par un personnage. C'est la partie vraiment neuve du travail ; car le sujet avait été presque entièrement traité lors de la discussion qui s'éleva, il y a quelques années, entre MM. Giraud, Naudet et Duruy au sujet des *tribuni militum a populo*. M. C. se range à l'avis de M. Duruy, qui, contrairement à l'opinion de MM. Giraud et Mommsen, voit dans ces tribuns, des commandants de milices municipales et non des tribuns légionnaires. Aux arguments épigraphiques exposés avec clarté et méthode et, selon nous, convaincants, M. C. en a ajouté un autre tiré de la philologie. D'après lui, dans le titre *tribunus militum a populo*, les mots *a populo* dépendraient de *militum* et non de *tribunus*, et signifieraient : « tribun des soldats fournis par le peuple du municipe ou de la colonie. » Parmi les textes qu'il cite à l'appui de son opinion (p. 49-50), il en est un du moins dont l'interprétation est discutable ; les mots *quemque a milite* (Plaute, *Miles gloriosus*, v. 160) ne signifient pas « quelqu'un de la suite, de la *familia* du soldat », mais font allusion à la mise en scène qui représente deux maisons : « quelqu'un venant du

côté de la maison du soldat. » Les raisons tirées des inscriptions ont une tout autre valeur.

M. Cagnat, se bornant à constater les résultats acquis, a quelquefois évité des développements qui auraient ajouté un nouvel intérêt à son sujet; il aurait pu, par exemple, faire quelques rapprochements entre les *vigiles* de Nimes et ceux de Rome; peut-être aussi a-t-il un peu écourté le dernier chapitre « *de quibusdam aliis municipalibus militiis* », dans lesquelles il fait entrer à tort les *servi publici*.

La thèse française a pour titre : *le Portorium chez les Romains;* nous èn rendrons compte dès que le *Mémoire sur les impôts indirects chez les Romains*, dont elle n'est qu'un morceau détaché, aura paru.

Emmanuel Fernique.

---

44. — **The transactions of the royal irish academy**, irish manuscript series; vol. I, Part I. On the Calendar of Œngus by Whitley Stokes L. L. D. Dublin, Hodges, Foster and Figgis. 1880, in-4°, 31 et CCCLII pages.

Il vient de paraître, dans l'espace d'une année, trois volumes d'un grand intérêt pour les études celtiques : le tome IV des *Ancient laws of Ireland* par M. Richey, le martyrologe irlandais d'Œngus par M. Whitley Stokes et les *Irische Texte* de M. Windisch. Nous allons rendre compte du second de ces ouvrages.

Le volume que M. W. S. vient de publier aux frais de l'Académie royale d'Irlande contient : 1° une préface du savant éditeur; 2° trois leçons d'une préface irlandaise qui, dans les manuscrits, précède le texte du martyrologe (M. W. S. donne la traduction en anglais de deux de ces trois leçons); 3° trois leçons du texte du martyrologe fournies par trois manuscrits du XIVe siècle et imprimées sur trois colonnes avec une traduction unique en anglais au bas des pages; 4° les gloses de ce martyrologe, extraites du *Lebar Brecc*, ms. de l'Académie d'Irlande écrit vers la fin du XIVe siècle [1]; 5° des notes sur ce martyrologe extraites du même manuscrit et imprimées avec une traduction anglaise en regard; 6° un index alphabétique des mots contenus dans le texte du martyrologe et dans les préfaces; 7° un index géographique des notes; 8° un index onomastique des mêmes notes.

Le martyrologe [2], qui est la partie fondamentale de cette publication,

---

1. Un fac-similé de ce ms. a paru aux frais de l'Académie royale d'Irlande en 1876.

2. C'est avec intention que je me sers du mot « martyrologe » et non du mot « calendrier » qui serait la traduction du mot anglais *Calendar* employé par M. Stokes pour rendre l'irlandais *Felire*, titre de l'ouvrage attribué à Œngus. Un calendrier liturgique est la liste des fêtes qu'une église particulière célèbre, c'est, par exemple, l'*Ordo divini officii recitandi, etc.*, que chaque diocèse publie tous les ans. Un martyrologe est une compilation qui offre réunies les fêtes célébrées par un certain nombre d'églises particulières. Le document édité en 1858 avec un savant commentaire

est écrit en vieil irlandais et en vers de six syllabes. Le nombre des quatrains est de 591, savoir : prologue 85, martyrologe proprement dit 365 (un pour chaque jour de l'année), épilogue 141. L'auteur, dans l'épilogue, quatrains 34, 35 et 36 (p. CXCII), dit avoir tiré son travail du gros livre d'Ambroise, du *Sensus* d'Hilaire, de la copie de Jérôme, du martyrologe d'Eusèbe et des martyrologes irlandais. Nous ignorons de quel ouvrage de saint Ambroise il veut parler; nous ne savons pas ce que c'est que le *Sensus* d'Hilaire. Mais nous sommes mieux renseignés sur le martyrologe d'Eusèbe et sur la copie de Jérôme. Une tradition, qui paraît remonter à Cassiodore [1] et qui, en tout cas, était reçue au VIIIe et au IXe siècles, comme l'attestent Béde [2] et Walafrid Strabon [3], attribue à saint Jérôme la traduction en latin d'un martyrologe primitivement composé en grec par Eusèbe; et du texte latin de ce martyrologe il existe plusieurs copies largement interpolées. M. l'abbé Duchêne et M. de Rossi en préparent en ce moment une édition nouvelle qui fera certainement oublier les précédentes. Provisoirement, nous renvoyons à l'édition donnée chez d'Achery, *Spicilège*, in-f°, II, p. 1-13, et reproduite par Migne, *Patrologia latina*, t. XXX, col. 435 et suivantes [4].

Le martyrologe de saint Jérôme donne sur chaque jour de l'année les noms des saints dont on célèbre la fête; à leur nom, il ne joint d'autre indication que celle du lieu de leur mort et quelquefois celle de leur qualité d'évêque, martyr, vierge, confesseur, etc. C'est suivant ce système qu'avait été composé le seul martyrologe que, vers l'an 600, possédât l'église de Rome : saint Grégoire le Grand l'atteste dans une lettre à Euloge, évêque d'Alexandrie : *Omnium martyrum, distinctis per dies singulos passionibus, nomina habemus.... Non tamen in eodem volumine qualiter quis sit passus indicatur, sed tantummodo nomen, locus et dies passionis ponitur* [5]. Tel est le système d'après lequel sont conçus les plus anciens martyrologes [6], parmi lesquels se place celui d'Œngus dont l'édition par M. W. S. est l'objet de notre compte-rendu. Rien n'est plus fastidieux qu'un pareil document, sorte d'index onomastique qui ne renvoie à rien.

---

par M. Piper sous ce titre : *Karls des Grossen Kalendarium* est un calendrier. Le *Felire* d'Oengus, édité par M. Whitley Stokes, est un martyrologe.

1. Cassiodore, *De institutione divinarum litterarum*, c. XXXII; chez Migne, *Patrologia latina*, t. LXX, col. 1147. Il ne me semble pas certain que le martyrologe dit de saint Jérôme soit le livre dont parle Cassiodore.

2. Béde, *Liber retractationis in actus apostolorum*, cap. I; chez Migne, *Patrologia latina*, t. XCII, col. 997, B C.

3. Walafrid Strabo : *De ecclesiasticarum rerum exordiis et incrementis*, c. XXVIII; chez Migne, *Patrologia latina*, t. CXIV, col. 962 D.

4. Cf. Martenne, *Thes. Anecd.*, t. III, col. 1547 et suivantes.

5. *Gregorii magni epistolarum*, lib. VIII, 29; chez Migne, *Patrologia latina*, t. LXXVII, col. 931.

6. Entre autres, le *Vetus romanum martyrologium* publié dans les œuvres d'Adon Migne, *Patrologia latina*, t. CXXIII, col. 145 et suivantes. Il paraît dater de 740.

Béde, mort, comme on sait, en 731, prit l'initiative d'une réforme : il supprima tous les noms de saints sur lesquels il n'avait aucune indication historique ou légendaire, et, quant aux saints conservés, il donna un résumé de leurs actes. Cette innovation n'eut pas d'abord grand succès, parce que l'auteur, faute de documents, avait laissé vides un certain nombre de jours de l'année [1]. Son martyrologe, par conséquent, ne pouvait répondre aux nécessités de l'office quotidien célébré dans les églises cathédrales, collégiales et monastiques. Mais, au IXe siècle, l'idée de Béde, reprise avec des documents plus nombreux, donna lieu à six publications successives. Un peu avant l'année 845, Florus, diacre de Lyon, chercha à compléter le martyrologe de Béde et en fit une nouvelle édition plus ample que la première, mais dont on n'a retrouvé jusqu'ici que des manuscrits interpolés derechef par de nouveaux éditeurs [2]. Ce travail fut recommencé, vers l'année 845, par Raban Maur, abbé de Fulde [3], vers 858 par Adon, archevêque de Vienne [4], vers 859 ou 860 par Usnard, moine de Saint-Germain-des-Prés [5], vers 875 par Notker, moine de Saint-Gall [6]. Ainsi Béde, au commencement du VIIIe siècle, avait conçu l'idée d'une forme nouvelle à donner au martyrologe primitif : cette idée, mal réalisée par lui, prend dans l'empire franc, sous le règne du fils de Charles le Chauve, une forme plus développée qui réussit : les recueils de vies des saints édités postérieurement, même la vaste collection des Bollandistes, ne sont que la continuation et le développement des travaux exécutés sous l'inspiration, pour ainsi dire, de Béde, plus d'un siècle après lui, par les hagiographes karolingiens de 840 environ à 875. Le martyrologe d'Œngus n'ayant pas subi l'influence de ce mouvement littéraire, ayant été écrit dans le vieux système dit hiéronymien, est vraisemblablement antérieur à la seconde moitié du IXe siècle [7].

La préface qui précède le martyrologe d'Œngus, le contenu même du martyrologe, sont d'accord avec cette donnée.

La préface le date du temps d'Aed Ordnige qui commença à régner en 898 [8]; elle ajoute qu'Œngus avait terminé son travail quand eut lieu l'assemblée de Don-Cuair qui, conformément à la décision arbitrale du

---

1. Par exemple en janvier, le 2, le 4, le 5, le 7, le 8, le 9, le 15, le 19, le 27, le 30 et le 31.

2. Migne, *Patrologia latina*, t. XCXIV, p. 799 et suiv.

3. Migne, *Patrologia latina*, t. CX, p. 1121 et suiv.

4. Migne, *Patrologia latina*, t. CXXIII, col. 201 et suiv.

5. Migne, *Patrologia latina*, t. CXXIII, col. 589 et suiv.; t. CXXIV, col 1 et suiv.

6. Migne, t. CXXXI, col. 1029 et suiv.

7. Voir la brochure du père Victor de Buck intitulée *Recherches sur les calendriers ecclésiastiques*. Bruxelles, Vromant, 1877. Nous en devons la communication à M. l'abbé Duchêne sans les savants conseils duquel nous n'aurions pu écrire cette partie de notre compte-rendu.

8. C'est la date que propose O'Donovan, *Annals of the four masters*, t. I, p. 401; voir les textes réunis par ce savant dans les notes de la page précédente.

chanoine Fothad, déchargea du service militaire le clergé d'Irlande. Cette assemblée eut lieu en 804 [1]. Œngus s'y trouva et présenta son œuvre au chanoine Fothad. Le martyrologe d'Œngus était donc terminé en 804. Mais on peut préciser davantage. Par inadvertance, l'auteur, oubliant qu'il n'avait à parler que des fêtes à date fixe, raconte, dans le quatrain du 15 février, que le lendemain on célèbrera le dimanche et cette indication, dans la période qui s'écoule de 798 à 804, ne peut convenir qu'à l'année 800. Il résulte donc de là que le 15 février 800 Oengus avait déjà composé une partie de son poëme didactique, probablement le prologue, le mois de janvier et le commencement de février, soit 131 quatrains sur 591.

L'étude du prologue donne des résultats d'accord avec cette donnée. L'idée développée dans ce prologue est que la gloire des saints et de l'Eglise, même en ce monde, est bien supérieure à la gloire menteuse des rois. Œngus fait application de cette doctrine à l'histoire d'Irlande. Sa pensée est à peu près celle de son contemporain le moine irlandais qui a glosé le saint Paul de Wurzbourg et qui, ayant à rendre le *vaniloqui et seductores* de l'apôtre, a écrit : *no-s-moidet i-scélaib acus senchassaib recto acus geintlecte*, « ceux qui sont fiers des histoires épiques « dites *scél* et des traités de droit appelés *senchas* qui sont une in« vention des païens [2] ». Œngus présente la même idée avec plus de développement : Ailill, époux de Medb, roi de Connaught, adversaire de Conchobar, roi d'Ulster, et du héros Cûchulainn, Ailill qui, dans l'*Enlèvement du taureau* de Cuailngé, réunit dans son armée presque tous les guerriers d'Irlande, a disparu, Cruachan, sa capitale, est détruite ; mais des chœurs de moines ne cessent de chanter des psaumes dans l'église monastique de Cluain-Maic-Nois. Tara, résidence du roi suprême d'Irlande aux temps épiques et au début des temps historiques, n'existe plus, mais dans Armagh, métropole religieuse, habite une multitude de « champions de la sagesse ». Œngus fait plusieurs autres parallèles analogues. Parmi les exemples qui les lui fournissent, tous ceux que nous pouvons dater sont antérieurs à l'époque où, suivant nous, son martyrologe a été composé. Les personnages les plus récents qu'il cite sont Donnchad, roi suprême d'Irlande, qui mourut en 797 [3], et saint Maelruain qui, après avoir fondé le monastère de Tallagh, mourut en 792 [4]. Quand Œngus éprouve de la tristesse, il va en vain chercher, sur le tombeau de Donnchad, des consolations qu'il trouve sur le tombeau de saint Maelruain. Si l'auteur du martyrologe attribué à Œngus l'avait composé à la fin du xe siècle, comme le suppose M. W. S., il n'aurait vraisemblablement pas ter-

1. O'Donovan indique cette date, *Annals of the four masters*, I, 407-408, et donne en note, p. 408-409, les principaux textes.

2. Saint Paul de Wurzbourg, col. 31 *b*, ligne 15, dans la *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 1040.

3. *Annals of the four masters*, édition d'O'Donovan, t. I, p. 398-399.

4. *Annals of the four masters*, édition d'O'Donovan, t. I, p. 373, 393.

miné au VIIIe siècle la liste de ces parallèles, il en aurait même probablement choisi d'autres. Vers l'année 800, on pouvait certainement citer comme types de la prospérité matérielle de l'Eglise, les établissements religieux d'Armagh et de Cluain-Maic-Nois. A la fin du Xe siècle, ces établissements auraient bien plutôt dû être donnés comme exemples des tribulations du clergé, car, de 832 à 994, Armagh fut huit fois pillé par les Normands qui, deux fois, brûlèrent les églises de cette ville, qui, vers 832, forcèrent l'archevêque à se réfugier dans le midi de l'île avec la châsse de saint Patrice et qui, en 869, tuèrent ou emmenèrent prisonniers un millier d'habitants [1]. Quant à Cluain-Maic-Nois, de 816 à 968, ce monastère fut deux fois brûlé et sept fois pillé [2]. Le tableau des splendeurs matérielles de l'église d'Irlande, telles que les dépeint Œngus dans son prologue, est antérieur aux dévastations des Normans, dont la première apparition sur les côtes d'Irlande date de 795 et dont les invasions sur le sol même de l'Irlande ne commencèrent qu'en 807 [3]. On sait que les Normans établirent des colonies sur plusieurs points de l'île et la soumirent presque entièrement à leur domination tyrannique : or, dans le martyrologe d'Œngus, il n'est pas question d'eux, on n'y trouve pas même leur nom, *Gall*, en irlandais. Donc ce martyrologe est antérieur, sinon à leur arrivée en Irlande en 807, du moins à l'époque où ils s'y établirent en maîtres sous l'autorité de leur roi, Turgesius, mort en 845 [4].

Les arguments sur lesquels se fonde M. W. S. pour reculer jusqu'à la fin du Xe siècle la rédaction du martyrologe d'Œngus sont surtout philologiques : à côté de nombreuses formes qui appartiennent certainement au vieil irlandais, tel qu'on le trouve au IXe siècle, peut-être même plus tôt dans les manuscrits irlandais du continent, le savant irlandais a recueilli dans le martyrologe un certain nombre de formes plus modernes; il l'a fait avec beaucoup de science, mais la conclusion qu'il en tire n'est pas fondée. Je me bornerai à citer un exemple : en vieil irlandais, l'article est *an* au nominatif singulier neutre : en moyen irlandais, on substitue à cette forme *in* qui est l'article masculin et féminin : M. S. trouve dans le martyrologe deux exemples de cette substitution, mais elle est due aux copistes qui écrivaient au XIVe siècle, c'est-à-dire à une époque où l'article neutre *an* était tombé en désuétude, et ce qui prouve qu'on lisait *an* dans le manuscrit dont leur transcription dérive, c'est que cette transcription nous a conservé six exemples de ce nominatif singulier neutre contre deux où le nominatif singulier masculin *in* l'a supplanté : M. S. indique lui-même dans son glossaire, sous le mot

1. *Chronicon Scotorum*, édité par Hennessy sous les années 832, 852, 869, 898, 920, 932, 942, 994. *The war of the Gaedhil with the Gaill*, éd. Todd., p. XLIII.
2. *Chronicon Scotorum*, édité par Hennessy sous les années 816, 837, 842, 845, 921, 935, 941, 951, 958.
3. *The war of the Gaedhil with the Gaill*, édition Todd, p. XXXII, XXXV.
4. *Ibidem*, XLIII.

ind, p. CCLXXVIII, les endroits où se trouve la forme régulière *an*. Ainsi, dans les copies du martyrologe d'Œngus, *in* pour *an*, nominatif-accusatif singulier de l'article neutre, est une faute qui doit être corrigée et qu'en aucune façon l'on n'est en droit d'imputer à l'auteur.

La plupart des formes modernes citées par M. W. S. peuvent être remplacées par les formes anciennes sans rien changer au nombre des syllabes et en laissant le vers subsister intact. Quand donc on voudra établir un texte définitif, il faudra y introduire ces formes anciennes et renvoyer aux notes, comme variantes, les formes modernes fournies par les manuscrits. Il y aura cependant quelques exceptions; certaines formes relativement modernes doivent être attribuées à l'auteur. Si, par exemple, on supprimait les trois aphérèses signalées comme modernes par M. W. S., on donnerait au vers une syllabe de trop; mais sans contester, comme le fait observer M. Windisch, *Kurzgefasste irische Grammatik*, p. 29, que le moyen irlandais n'ait fait de l'aphérèse un usage plus fréquent que le vieil irlandais, il serait bien hardi de soutenir qu'il n'y a pas eu d'aphérèse en irlandais avant la fin du xe siècle. La forme *manetar* pour *immanetar* « l'un l'autre » nous est fournie par une glose du saint Paul de Wurzbourg qui date du IXe siècle; cette aphérèse a été déjà signalée par Ebel, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 614.

Enfin la préoccupation de la fin prochaine du monde ne peut être alléguée comme une preuve qu'Œngus avait écrit à la fin du xe siècle; on trouve ce souci chez des auteurs beaucoup plus anciens.

En résumé, je crois, contrairement à l'opinion de M. W. S. que le martyrologe d'Œngus date de la fin du VIIIe siècle et du commencement du IXe.

Mais j'ai peut-être trop insisté sur la divergence qui existe sur ce point entre le savant auteur et moi. Je n'ai point assez parlé des qualités éminentes qui distinguent son livre. En publiant intégralement le texte de trois manuscrits, il nous a fourni les éléments d'un texte critique, peine que jusqu'ici la plupart des éditeurs irlandais ont négligé de se donner, se contentant de reproduire sans variantes un manuscrit quelconque et souvent le plus récent. Je dois signaler aussi la valeur considérable du glossaire qui forme environ un tiers de l'ouvrage de M. W. Stokes. C'est la première fois qu'en Irlande l'éditeur d'un ancien monument de la langue nationale nous offre la nomenclature alphabétique de tous les mots contenus dans le texte qu'il publie. Le glossaire mis par M. Hennessy à la fin du *Chronicon Scotorum* est beaucoup trop court et son mérite ne rend que plus vif notre regret de le trouver si incomplet. M. Whitley Stokes a donné un modèle à ses compatriotes, et si cet exemple, parallèle à celui que nous devons à M. Windisch dont nous parlerons bientôt, trouve des imitateurs, nous posséderons un jour les éléments d'un dictionnaire complet du vieil irlandais.

H. d'Arbois de Jubainville.

45. — **Die Synode von Sens 1141 und die Verurteilung Abælards.** Eine kirchengeschichtliche Untersuchung von S. Martin DEUTSCH Lic. theol., Professor im Joachimsthalschen Gymnasium. Berlin, Weidmann. 1880, 1 br. in-8° de 54 p.

Etude critique qui ne manque pas d'intérêt. Elle est consacrée à l'histoire externe de la dissension entre Abélard et saint Bernard, plutôt qu'à la question théologique qui n'est pas abordée.

Je dégage ces conclusions :

— L'attaque contre Abélard, ouverte en apparence par le cistercien Guillaume, ex-abbé de Saint-Thierry, n'est pas due à un mouvement spontané de ce personnage. — L'observation paraît juste.

— Le synode de Sens qui condamna Abélard doit être placé en 1141 et non en 1140.

— Cette assemblée solennelle avait été précédée d'une réunion privée dans laquelle saint Bernard joua un rôle décisif et prépara les esprits contre Abélard. Le fait de cette réunion officieuse est par lui-même très vraisemblable : il n'a pas, à mes yeux, le caractère odieux qu'on lui prête.

L'auteur se lance volontiers dans les conjectures et parfois perd pied ; mais il y a quelque profit à s'égarer avec lui.

Paul VIOLLET.

---

46. — **Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV**, par A. CHÉRUEL, recteur honoraire et inspecteur général honoraire de l'Université, membre du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes. T. IV. Paris, Hachette. 1880, in-8° de 484 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome IV de l'ouvrage de M. Chéruel [1] renferme la suite et la fin de l'histoire de la Fronde (février 1650-avril 1653). Les principaux sujets traités par le savant écrivain sont les voyages de la cour en Normandie, en Bourgogne, en Guienne, le siège et la capitulation de Bordeaux, la bataille de Rethel, l'exil de Mazarin, les négociations et le traité d'Anne d'Autriche avec les frondeurs, la déclaration de la majorité de Louis XIV. Dans les dernières pages, sous le titre de *conclusion*, on trouve, à la suite d'un rapide récit des derniers incidents de la Fronde, un tableau sommaire de l'administration intérieure et de la politique extérieure du cardinal Mazarin depuis son retour jusqu'à sa mort (1653-1661).

M. C. a continué, en ce tome IV, à faire un grand et heureux usage de la correspondance et des carnets de Mazarin. Quelques-uns des renseignements puisés à cette double source sont entièrement nouveaux ; les autres n'avaient pas encore été donnés avec autant de précision. L'habile

---

1. Voir sur les deux premiers tomes le n° du 13 septembre 1879 (p. 207-213) et sur le tome III le n° du 7 juin 1880 (p. 459-461).

travailleur a utilisé divers autres documents qui, jusqu'à ce jour, avaient été trop négligés, notamment les lettres de Michel Le Tellier conservées dans les archives des affaires étrangères, une Histoire des guerres civiles de France, de 1648 à 1651, manuscrit anonyme conservé dans ces mêmes archives, les dépêches de l'ambassadeur vénitien Morosini, un manuscrit de la Bibliothèque Nationale intitulé : *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Fronde* [1], les Mémoires inédits du maréchal d'Estrées, etc. Signalons, de plus, quelques passages empruntés aux manuscrits inédits du duc de Saint-Simon, tels que le portrait du chancelier Séguier (p. 42), celui du garde des sceaux Châteauneuf (p. 145), ainsi qu'un éloge du maréchal comte d'Estrades (p. 428), plus étendu que celui qui figure dans les Mémoires.

Je ne puis indiquer toutes les curieuses particularités extraites par M. C. de tant de documents peu ou point connus. J'en citerai seulement un petit nombre. — Veut-on savoir quel était le procédé qu'employait Mazarin pour amener à lui ses anciens adversaires? Nous lisons (p. 7-8) : « Avant de partir pour la Normandie, il s'efforça de s'attacher de plus en plus la vieille Fronde, qui avait assuré sa victoire sur le parti des princes, mais qui lui vendait chèrement son appui. Les carnets du cardinal l'attestent : il donna une abbaye de quatre mille livres de rente à Pierre de Longueil, un des chefs de la faction parlementaire, et une pension de mille écus au fils aîné du conseiller Broussel. Ce fils de Broussel, nommé le sieur de la Louvière, fut en même temps confirmé par lettres patentes dans le gouvernement de la Bastille. Mazarin promit à Claude de Bourdeilles, comte de Montrésor, la première abbaye qui viendrait à vaquer, et, en attendant, une pension de huit ou neuf mille livres sur ses bénéfices ecclésiastiques » [2]. — Une des plus chères héroïnes de M. Victor Cousin, Mme de Chevreuse, nous apparaît, çà et là, déloyale et cupide. Nous la voyons (p. 106) prévenant Le Tellier de l'agitation de la Provence et demandant le prix de ses révélations : « En me séparant d'avec Mme de Chevreuse, » écrit Le Tellier à Mazarin, « elle me pria d'envoyer à Votre Eminence le mémoire ci-joint, afin qu'il lui plût s'employer auprès de la reine pour lui faire obtenir la confiscation des personnes qui y sont nommées. » M. C. dit, un peu plus loin (p. 173), de cette femme, « que l'on trouve mêlée à tous les événements de cette époque » : « Mme de

---

1. Fonds français, nº 10274. Ce journal inédit, défavorable à Mazarin, paraît avoir été rédigé par un sieur Vallier, qui se dit maître d'hôtel du roi. Le narrateur est généralement impartial.

2. Voir (p. 53) ce qui regarde un autre adversaire qu'il s'agissait de gagner, le coadjuteur. Mazarin, d'après sa correspondance avec Le Tellier, s'était d'abord proposé de lui offrir l'abbaye du Bec, dont le titulaire tirait près de soixante mille livres de rente; mais un revenu aussi considérable tenta l'avarice du cardinal, et, dans une dépêche suivante, il déclare qu'il veut garder pour lui cette riche abbaye, et qu'il pourra céder en échange à Paul de Gondi un de ses bénéfices, comme l'abbaye d'Orcamp, dont le revenu égalait à peine la moitié de celui de l'abbaye du Bec. Le coadjuteur refusa avec dédain l'abbaye d'Orcamp.

Chevreuse avait toujours conservé une influence considérable au palais d'Orléans. Mazarin ne l'ignorait pas, et il s'efforçait de la retenir dans son parti par des largesses, auxquelles elle était loin d'être insensible. Nous avons vu qu'elle demandait les biens confisqués sur les victimes des guerres civiles. Elle réclamait aussi la rançon du prince de Ligne, qu'on estimait à cent cinquante mille florins, ou environ huit cent mille livres de monnaie du temps ; on en trouve la preuve dans une lettre que Mazarin écrivait à la duchesse le 30 septembre 1650 » [1]. Une autre grande dame, Anne de Gonzague, cette princesse palatine dont les vertus ont été célébrées avec tant d'éloquence par Bossuet, se montre, elle aussi, bien cupide parfois. Ecoutons M. C. (p. 336) : « En louant l'habileté et les grandes qualités d'Anne de Gonzague, l'histoire ne peut méconnaître ses défauts. De mœurs légères, comme la plupart des héroïnes de la Fronde, elle était, comme elles, aussi avide qu'ambitieuse ; elle eut soin de stipuler pour elle-même et pour les siens des avantages pécuniaires et de hautes positions. C'est surtout par la correspondance de Mazarin que nous connaissons ces détails, et la vérité historique exige que nous y insistions » [2].

Les rectifications dues à M. C. sont assez nombreuses. Il corrige surtout, dans les *Mémoires*, des erreurs de dates. Par exemple, à la date assignée par Montglat à la capitulation de la ville de Bellegarde (9 avril 1650), il substitue (p. 72) la date du 11 du même mois [3]. Par exemple, il reproche (p. 196) au cardinal de Retz de ne tenir aucun compte de la chronologie et de placer la conclusion des traités qui unirent les deux Frondes avant la campagne de Rethel ; or, cette campagne est du mois de décembre 1650, et les traités des deux Frondes ne furent signés qu'en janvier 1651. Par exemple encore, il prouve (p. 320-321) que la rupture du projet de mariage du prince de Conti avec Mlle de Chevreuse, qui devait suivre la rupture définitive de l'union des Frondes, mise au 4 avril 1651 par le cardinal de Retz, est du 15 du même mois [4]. Mentionnons

---

1. M. C. ajoute (p. 175) : « La duchesse de Chevreuse, tout en s'enrichissant des dons de la cour, ne laissait pas de traiter avec ses ennemis. Séduite par l'espérance du brillant mariage que la Palatine lui faisait espérer pour sa fille, elle négociait avec le parti des princes et, en même temps, elle restait étroitement unie avec le coadjuteur, ennemi déclaré de Mazarin. Le cardinal n'ignorait aucune des intrigues de la duchesse ». M. C. cite ensuite une lettre de Mazarin à Le Tellier, écrite moins d'un mois après que Mme de Chevreuse eut obtenu la rançon du prince de Ligne, où le ministre déplore qu'elle s'opiniâtre contre son devoir et qu'elle demeure étroitement unie *avec le plus méchant homme du monde, l'esprit le plus étrange et le plus inquiet qui soit peut-être au monde.*

2. Aux amateurs d'anecdotes, je recommande, comme très piquant, un récit de Lionne à Mazarin relatif à M. de Tracy, amoureux de Mme de Longueville (p. 220).

3. M. C. trouve Montglat infidèle sur d'autres points, notamment (p. 136-137) au sujet du nombre de soldats perdus par Hocquincourt en sa retraite (août 1650). Montglat parle de huit cents hommes. D'après une lettre de Châteauneuf à Mazarin, il faut réduire à une quarantaine d'hommes la perte éprouvée par Hocquincourt.

4. La date indiquée par le cardinal de Retz avait été adoptée par M. Bazin et par la

des erreurs d'un autre genre relevées par M. C. dans les *Mémoires de la duchesse de Nemours*, au sujet d'un complot que cette princesse traite d'imaginaire et dont la réalité est incontestable (p. 134-135), et dans les *Mémoires de Mlle de Montpensier*, au sujet de la prétendue ignorance où était le duc d'Orléans de la translation des princes du château de Vincennes au château de Marcoussis, alors qu'il est établi (p. 141) que non-seulement Gaston avait consenti à cette translation, mais qu'il avait encore envoyé une partie de ses gardes pour les escorter. Mentionnons enfin la réfutation de diverses assertions erronées de M. Bazin que M. C. appelle (p. 83) « un historien généralement très exact »[1]. Ce même titre devra être donné à M. Chéruel, surtout quand, dans une prochaine édition de son ouvrage, il aura fait disparaître les légères taches qui y ont été signalées[2]. Non-seulement il faut désirer que cette nouvelle édition soit bientôt publiée, mais que le consciencieux auteur puisse nous donner aussi la continuation de son beau travail, continuation qu'il nous promet en ces termes (p. 476) : « Je considère comme un devoir d'achever, si Dieu m'en donne le temps et la force, l'histoire du ministère de Mazarin, avec les développements et la méthode qui ont mérité l'approbation de l'Académie française à l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV.* »

T. de L.

---

plupart des autres érudits qui ont eu à s'occuper de l'histoire de ce temps-là. Pour d'autres observations sur la chronologie des Mémoires du coadjuteur, voir p. 139 (note 1) et p. 267 (note 3).

1. M. C. démontre (p. 83), contrairement à l'opinion de M. Bazin, que Mazarin ne négligeait pas la situation du midi de la France, et qu'il s'en occupait, au contraire, dès le mois de mars 1650, avec une grande vigilance, prenant toutes les mesures qu'il était possible de prendre pour s'opposer aux entreprises des princes en Guienne. — M. C. dit (p. 314, n. 1) : « Mme de Motteville croit que le cardinal ne fut pour rien dans le rappel de Chavigny ». On ne s'étonne plus, en voyant les erreurs des contemporains, que les historiens modernes, même les plus exacts, comme M. Bazin (t. IV, p. 186), n'aient pas connu la véritable cause du retour de Chavigny.

2. Je n'en vois pas beaucoup dans le tome IV. Le marquis de Lusignan mentionné (p. 123) n'est point Pierre de Lezay Lusignan, mais bien François III de Lusignan (voir *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Agenais*, 1874, p. 218). Le *Canol* mentionné (p. 125) s'appelait le chevalier de Canoles et était un capitaine du régiment de Navailles (voir Lettre de M. de la Vrillière au président Pichon, du 10 avril 1650, dans les *Archives historiques du département de la Gironde*, t. IV, p. 510). Disons, à ce propos, que M. C. aurait trouvé dans ce dernier recueil un grand nombre de documents qui lui auraient permis d'étoffer un peu plus son récit de l'expédition de Guienne. J'indiquerai dans le tome II (p. 10-112) une série de lettres du cardinal Mazarin, relatives aux choses bordelaises, qui ont paru vingt ans avant celles que cite M. Chéruel. Rappelons aussi que M. de Cosnac, dans ses *Souvenirs du règne de Louis XIV*, a publié diverses pièces qui n'auraient pas été inutilement consultées par M. Chéruel. Tout cela pourra servir à fort améliorer une seconde édition.

47. — **Histoire de la langue française**, ses origines et son développement jusqu'à la fin du XVIe siècle, par A. Loiseau. Ouvrage couronné par la Société des études historiques. Paris, Thorin. 1881. In-12, IV-534 p.

Ce n'est pas la première fois que la *Revue critique* a à s'occuper de M. Loiseau. Il y a quinze ans, le même auteur présentait et faisait agréer à la faculté des lettres de Paris une thèse de doctorat sur le grammairien Pillot dont il fut rendu compte ici même [1] par celui qui écrit ces lignes. Le caractère de cette thèse était d'être la compilation sans critique des données fournies par un petit nombre d'ouvrages plus ou moins arriérés; d'ailleurs aucune recherche personnelle, rien de neuf ni dans les faits ni dans les idées. Depuis, et à l'occasion d'autres publications, les avertissements n'ont pas manqué à M. L. [2]; et cependant le livre qu'il nous présente aujourd'hui ne marque aucun progrès sur ses précédents travaux : c'est toujours une compilation dénuée de critique, faite en grande partie d'après des ouvrages arriérés ou qui même n'ont jamais eu de valeur; d'ailleurs, aucune méthode dans l'exposé des faits; partout une étonnante légèreté qui entraîne à tout moment l'auteur dans les plus incroyables confusions. Il suffira de quelques faits — dont il serait aisé de multiplier le nombre — pour justifier ces assertions.

Faire l'histoire de la langue française depuis les origines jusqu'à la fin du XVIe siècle, c'est-à-dire indiquer, même sommairement, les modifications que la langue a éprouvées pendant cette longue période, caractériser les influences savantes qui, à diverses époques et surtout à la Renaissance, en enrichirent le vocabulaire, en modifièrent l'orthographe, c'était assez pour former la matière d'un volume. M. L. a voulu faire plus. Il a fallu qu'il intercalât dans ses divers chapitres nombre de notions littéraires, sans valeur par elles-mêmes et sans rapport direct avec le sujet, souvent même des textes plus ou moins étendus, accompagnés de commentaires de sa façon ; de sorte qu'il y a dans ce livre beaucoup de superflu, au détriment du nécessaire.

Ce qu'il y a d'hérésies dans ces inutiles *excursus* est inimaginable. On y voit naturellement figurer *Robert* Wace (p. 114). Ceci est plus imprévu : « Dante exilé vient s'asseoir sur les bancs de nos écoles de théo« logie, *et soutient une thèse brillante devant notre université* » (p. 77). Serait-il indiscret de demander à M. L. de vouloir bien compléter ce précieux renseignement en nous faisant connaître le sujet de la thèse qu'il apprécie si favorablement ? Il y aurait là une addition d'autant plus utile à ce que nous savons de la vie de Dante, que la venue même du grand poète florentin à Paris était jusqu'à ce jour très loin d'être prouvée. Mais revenons au sujet propre du livre.

---

1. 1866, no du 29 septembre, art. 194.
2. Voy. *Revue des sociétés savantes*, 5e série, VIII, 44-47, art. de M. Marty-Laveaux ; *Romania*, III, 504, art. de M. G. Paris.

L'ouvrage se divise en deux parties ayant chacune quatre chapitres. La première partie conduit l'histoire des origines de la langue à la fin du xiie siècle; la seconde va du xive à la fin du xvie. Occupons-nous de la première partie : ce sera assez pour juger l'ensemble. Le premier chapitre est consacré aux éléments constitutifs de la langue. L'auteur passe en revue l'élément celtique, l'élément latin, l'élément germanique, l'élément grec. C'est le sujet traité par Diez dans l'introduction à sa grammaire. Il y aurait mieux à faire maintenant que de nous donner un simple abrégé de cette introduction, qui, grâce à la traduction française, est devenue accessible à tout le monde. Mais combien le plus pauvre abrégé de Diez serait supérieur à la misérable compilation de vieilles erreurs que nous offre M. Loiseau ! Il ne semble pas avoir connu Diez, du moins n'en fait-il pas usage directement pour cette partie : ses autorités sont des livres surannés, tels que les *Monuments des anciens idiomes gaulois* de H. Monin, ou l'*Origine et formation de la langue française* de Chevallet. Ce qu'il y a de mieux est emprunté à la *Grammaire historique* de M. Brachet ou aux *Etudes* de M. Littré; mais c'est peu de chose malheureusement, et, comme on pourrait s'y attendre, les plus mauvais ouvrages sont ceux qui ont fourni le plus fort contingent à la triste compilation de M. Loiseau. Il y a, aux pages 9-14, une série de mots celtiques passés en roman qui ménage au lecteur instruit les surprises les plus inattendues : je me borne à deux citations : « *Braoued* (boisson) « d'où *brouet*, paraît avoir plus de rapport que *bibere* avec *breuvage*, « *abreuver*. — *Kab* voulait dire *tête* en gaëlique. N'est-ce pas l'origine du « français *caboche?* » Et plus loin (p. 17) : « L'esprit celtique se remarque « encore dans quelques-uns de nos idiotismes; ainsi le verbe *faire* suivi « d'un infinitif : *faire bâtir*, tournure si française, appartient à la langue « des Bretons... » On voit que pour M. L. tout ce qui existe en bas-breton existait en gaulois. Mais voici qui est plus fort : « Les noms vulgaires « d'une foule d'animaux, tels que *loup-cervier, veau marin, chien de « mer, œil de chat*... sont formés chez nous d'après l'usage breton » (p. 18). Le pis, c'est quand M. L. s'avise de résumer, à sa façon, ce qu'il croit être l'état de la science sur un point. C'est ainsi, par exemple, qu'il résume les idées d'autrui sur le rapport du celtique et du latin de cette façon bizarre : « En un mot, je crois qu'on ne saurait rien trouver « dans la grammaire celtique qui soit contraire à la fois aux grammai- « res de Lhomond et de Burnouf » (p. 7). Après cela il est temps de passer au second paragraphe.

« L'auteur présente dans cet ouvrage très peu d'opinions qui lui « soient personnelles, mais celles qu'il hasarde sont des plus extraordi- « naires. » Ainsi s'exprimait, il y a quelques années M. Marty-Laveaux, rendant compte d'un travail de M. Loiseau [1]. Ce jugement s'applique à merveille à une partie du paragraphe que M. L. consacre à l'élément la-

1. *Revue des Sociétés savantes*, 5e série, VIII, 46.

tin. Là, entre nombre d'erreurs qu'il me paraît inutile de relever, parce qu'elles sont empruntées à des ouvrages lus sans discernement, je rencontre sur ce passage du latin au français une opinion qui me semble assez personnelle. Citons : « La langue latine, subdivisée vers le second siè- « cle av. J.-C. en latin pur, dit classique, et en latin vulgaire, fait sur- « tout pénétrer ce dernier dans les Gaules, du moins dans le peuple des « campagnes, à la suite des armées de César. Ce latin vulgaire va s'al- « térant et se décomposant jusqu'aux ve et vi^e siècles environ; *après quoi « il cède la place à un autre idiome, né de lui-même, quand il s'est « élevé au rang de langue écrite sous le nom de bas-latin* [1]. » Ce n'est pas fini, la postérité du latin vulgaire ne s'arrête pas là : non content d'avoir un fils, le latin vulgaire a un petit-fils et un arrière-petit-fils. Reprenons cette instructive citation : « Cette nouvelle langue parlée, « corrompue chaque jour davantage par des importations étrangères et « des tournures populaires et rustiques, a reçu le nom de *latin rustique* » (p. 30). Et plus loin... « C'est du bas latin, tout vicié qu'il est, « c'est surtout du latin rustique, d'un usage général en Gaule, que petit « à petit s'est dégagée la langue *romane* pour devenir d'abord la langue « de nos Trouvères, puis celle de nos Chroniqueurs... » Voici une généalogie compliquée. Arrêtons-nous : il nous suffit d'avoir mis sous les yeux des lecteurs assez d'extraits pour qu'il puisse former son opinion.

Les trois autres chapitres de la première partie se suivent dans cet ordre : ch. II, *Langue romane;* chap. III *Dialectes;* chap. IV, *Langue d'oïl.* Cette division montre déjà combien peu l'auteur entend les choses dont il parle. La langue romane, pour lui, c'est la langue des gloses de Reichenau et de Cassel, des serments de 842 et, en somme, de tous nos anciens textes, y compris la plus ancienne vie de saint Alexis et la traduction des *Rois,* que, répétant une vieille erreur, il suppose faite « en exé- « cution d'un canon du concile de Tours (813) »; plusieurs de ces textes sont cités et accompagnés de commentaires et de traductions d'emprunt. Le chapitre sur les dialectes est formé d'une suite de remarques détachées, presque toutes erronées, et jetées pêle-mêle. La langue d'oïl est distincte du roman « le *roman* proprement dit tend à disparaître pour « faire place à ce langage parlé au nord de la Loire, fort distinct de celui « du Midi, et qui s'appelle langue d'oïl. C'est le progrès du xie siècle » (p. 108). Ainsi la Loire aurait été une limite de langue. Puis, si le roman disparaît au nord de la Loire, disparaît-il aussi au midi? Sinon, M. L. retombe, sans le savoir, dans la célèbre théorie de Raynouard. Il y a dans ce chapitre intitulé « Langue d'oïl » un peu de littérature, et un résumé de phonétique maladroitement compilé d'après les livres élémentaires de MM. Brachet et Cocheris. La flexion et la syntaxe, traitées dans le même chapitre, d'après des sources plus variées, m'ont paru sinon plus originales, du moins un peu moins mauvaises que la phonétique.

1. Quel style!

Je pourrais m'arrêter ici : répétant, à propos du présent ouvrage, ce que j'écrivais il y a quinze ans à propos de la thèse de M. L., je pourrais dire qu'examiner de près une compilation de cette sorte, ce serait s'astreindre « à discuter des idées arriérées et de vieilles erreurs »; mais je ne puis terminer sans relever un certain manque de bonne foi littéraire qui mérite plus encore que l'erreur, toutes les sévérités de la critique. M. L. est de ceux qui, pour se donner les apparences de l'érudition, n'hésitent pas à citer des ouvrages qu'ils n'ont jamais vus. Je suis convaincu que le peu de travaux allemands et un bon nombre des travaux français qu'il cite n'ont jamais passé sous ses yeux. Quand M. L. cite p. 69 « Gustav. Lücking, commentaires sur les plus vieux textes français, » il est clair, d'après la façon même dont est formulée la citation, qu'il n'a pas vu le livre auquel il renvoie le lecteur ; de même, lorsqu'il cite « P. Meyer, *Textes en bas-latin*, Paris, 1874.» Lorsqu'il écrit (p. 24) « voir « le savant recueil fondé sous le titre de *Romania* par MM. Paul Meyer « et G. Paris, » on pourrait croire qu'il a, en effet, vu le recueil auquel il renvoie, mais, pour ma part, j'en doute fort, parce que cette phrase même est textuellement empruntée à l'*Histoire de la langue et de la littérature française* de M. Aubertin, I, 27. P. 167, est-il à supposer que M. L. ait lu l'article de M. W. Förster qu'il cite de cette façon bizarre : « *In der Zeitschrift fur* (sic) *rom* (sic) *Sprag* (sic) 1877, 564 »? Ces habitudes peu consciencieuses sont malheureusement trop répandues ; mais ce qui est plus grave, et heureusement plus rare, c'est le fait de citer un ouvrage qui n'existe pas. M. L., qui a très peu profité de ce que j'ai écrit, et notamment du compte-rendu que j'ai fait jadis de sa thèse, se plaît à m'attribuer des travaux que je n'ai jamais publiés. M. G. Paris lui reprochait en une autre occasion [1], il y a quelques années, de renvoyer le lecteur à ma thèse de l'Ecole des Chartes, que je n'ai pas fait imprimer ; ici je rencontre avec étonnement, p. 94, un renvoi ainsi conçu : « Cf. la *Carte des langues romanes* de M. Paul Meyer », et lorsque immédiatement après M. L. cite « la carte de Kiepert (Berlin, 1871) », je crains fort qu'il n'ait pas vu la seconde plus que la première.

En résumé, la publication de M. Loiseau est plus qu'inutile : elle est nuisible.

P. M.

VARIÉTÉS

L'androgynisme primitif est-il une légende indienne?

Le savant auteur des *Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie de l'Inde*, M. Paul Regnaud, a rendu un notable service à la science

1. *Romania*, III, 514.

en signalant dans la *Revue critique* du 24 janvier (p. 76) un passage de la *Brhad-âranyaka-upanishad* qui a été jusqu'à présent laissé de côté dans la discussion sur l'origine de la croyance à l'androgynisme primitif de l'homme. C'est, en effet, un élément nouveau et indispensable à la solution du problème, du moins en ce qui concerne l'Inde.

Cependant, comme l'importance du passage en question dépend entièrement de son antiquité, il est permis de se demander tout d'abord s'il est bien certain que l'upanishad, faisant partie du cycle des *Brahmanas*, remonte, comme on le dit, dans sa forme actuelle, au vᵉ siècle avant J.-C. Les essais, à ma connaissance, faits pour fixer la date des divers ouvrages védiques sont tellement dominés par des vues personnelles qu'il n'y a pas plus de raison de s'arrêter à une époque qu'à une autre. Personne ne considèrera comme satisfaisante, je pense, l'évaluation par *couches littéraires* imaginée au début des études védiques. Aujourd'hui on est en droit de demander quelque chose de moins vague et de plus convaincant. Si les recherches récentes sont parvenues à apporter plus de certitude à cet égard, il serait désirable que les savants compétents les missent à la portée des lecteurs aussi curieux que reconnaissants de la *Revue critique*.

Indépendamment de la question de date qui est capitale, l'extrait de la *Brhad-âranyaka-upanishad* donne lieu à une question d'appréciation générale qui embrasse, sinon toutes, du moins une partie considérable des upanishads connues. A ce sujet, je me suis formé une opinion que je serais heureux de voir rectifier par des spécialistes. Si je ne me trompe, la série des upanishads à laquelle je fais allusion, loin d'être l'expression naïve et inconsciente de mythes ou de légendes populaires, constitue des œuvres de spéculation réfléchies et systématiques. Elles ont pour objet principal d'expliquer les fonctions physiques du monde ou du corps humain au moyen des fonctions analogues qu'elles attribuent sciemment à l'homme primordial ou âme-homme (*âtman* ou *pouroucha*). Un exemple suffira pour faire comprendre le procédé des auteurs indiens.

Un Rishi s'est proposé de résoudre la double question qui suit : D'où vient que l'homme affamé saisit l'aliment avec avidité et l'absorbe par la seule voie de la déglutition ? Voici sa réponse, qui nous rejette dans un monde imaginaire servant de type au monde réel :

« L'aliment étant formé (dans l'état antérieur à la création actuelle), il se détourna et chercha à fuir. L'homme [primordial] s'efforça de le saisir par la parole, mais il ne put l'atteindre par sa voix ; s'il l'avait saisi par la voix, [la faim] eût été satisfaite en nommant l'aliment. Il tenta de l'atteindre par son souffle, mais il ne put le respirer par inflation ; s'il l'avait atteint par son souffle, [la faim] eût été satisfaite en odorant l'aliment. Il chercha à l'atteindre par un coup d'œil, mais il ne pût le surprendre par un regard ; s'il l'avait saisi par la vue, [la faim] eût été satisfaite en voyant l'aliment. Il chercha à le saisir par l'ouïe, mais il ne put le saisir en l'écoutant ; s'il l'avait saisi en l'écoutant, [la faim] eût été

satisfaite en écoutant l'aliment. Il s'efforça de le saisir par sa peau, mais il ne put le retenir par son toucher; s'il l'avait saisi par son contact, [la faim] eût été satisfaite en touchant l'aliment. Il désira l'atteindre par l'esprit, mais il ne put y parvenir par la pensée; s'il l'avait atteint par la pensée, [la faim] eût été satisfaite en méditant sur l'aliment. Il essaya de le saisir par l'organe de la génération, mais il ne put le tenir ainsi; s'il l'avait saisi ainsi, [la faim] eût été satisfaite par émission. Enfin il tâcha de l'atteindre par la déglutition, et ainsi il l'avala, etc. (*Aitareya-âranyaka*, II, IV).

Quand on dépouille la forme mystico-poétique qui frise déjà la métempsycose, on obtient la réponse passablement plate et insignifiante que voici : L'homme s'empresse de se saisir de l'aliment de peur qu'il ne lui échappe; il l'absorbe par voie de la déglutition, parce qu'il ne peut l'absorber par voie de ses autres sens.

L'auteur de la *Brhad-âranyaka-upanishad* suit un procédé identique. Sa tâche consiste à expliquer l'origine des quatre phases que traverse l'homme dans sa vie de famille : *vierge*, amoureux, époux, père. Je reproduis sa réponse en isolant les phrases principales afin de les mieux distinguer :

« L'homme primordial n'éprouvait pas de plaisir; c'est pour cela qu'on n'éprouve pas de plaisir quand on est seul.

« Il fut tel qu'un homme et une femme qui se tiendraient embrassés [1].

« Il se divisa en deux; c'est de là que naquirent l'époux et l'épouse [2].

« Il s'unit à elle charnellement et les hommes naquirent ».

Cela revient à dire tout simplement : le désir du plaisir fait que le *vierge* devient amoureux d'une femme, que d'amoureux il devient époux et enfin père de famille. Il n'y est point question d'androgynisme.

De cette philosophie anodine et toute de réflexion, aux légendes mythiques qui se transmettent par tradition d'un âge reculé, il y a une différence essentielle qu'il est impossible de méconnaître.

Dans l'incroyable confusion qui règne de nos jours dans la mythologie comparée, empêcher les esprits superficiels d'expliquer Platon par les *Brahmanas* ne me semble pas être une tâche tout à fait superflue.

J. HALÉVY.

---

1. Le pieux Rishi a supprimé ici le membre de phrase consécutif : « c'est pour cela que l'homme et la femme se tiennent embrassés, » qui confine quelque peu à la licence.

2. J'ai omis les phrases suivantes : « C'était donc comme une moitié ôtée de lui-même. Voilà ce qu'a affirmé Yajnavalkya. Ce vide est rempli par la femme, » phrases qui sont accessoires et explicatives.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les tomes III et IV des *Mémoires* de Metternich viennent de paraître (Plon). Ils comprennent les livres IV, V et VI des Mémoires. Les livres IV et V, renfermés dans le IIIe tome, ont pour titre ; le livre IV : *Règlement des affaires intérieures de l'Empire* (1816 et 1817); le livre V : *Période des Congrès* (1818-1822). Le livre VI, contenu dans le tome IV des *Mémoires*, est relatif aux *Complications en Orient* (1823-1829). Un de nos collaborateurs parlera plus amplement de ces deux volumes.

— La même librairie va publier la correspondance inédite du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII pendant le congrès de Vienne; les notes et les éclaircissements ajoutés par l'éditeur, M. G. Pallain, sont puisés dans d'autres documents également inédits. L'ouvrage, formant un grand volume in-8° cavalier, coûte 9 francs.

— Notre collaborateur M. Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, vient de publier une étude sur *La légende de saint Alexis en Allemagne* (Paris, Vieweg. 30 p. Extrait des « *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* »). La langue allemande nous offre onze versions différentes de cette légende, huit en vers et trois en prose. M. Joret compare les huit versions en vers et rapproche, en les traduisant, les traits principaux de la légende, tels que les donnent ces huit versions. Après un examen très attentif et très minutieux, il conclut que, des huit versions, six sont issues directement des rédactions latines α et β; l'auteur de A a connu ces deux rédactions qu'il a su fondre assez heureusement dans son remaniement; H est un abrégé de A, mais a omis le trait final de cette dernière version; C, D et E sont sortis de β; G en est issu également, mais a connu quelques traits de α; enfin, les auteurs de B et de F ont, selon M. Joret, connu α et β, mais y ont puisé avec une grande liberté, sans se soucier de fondre ensemble les renseignements qu'ils y trouvaient, et en se permettant à l'occasion d'y ajouter un peu de leur propre fonds. M. Joret dit également quelques mots de la valeur littéraire de ces versions : A a peu d'invention et quelque confusion; C, G, H sont des abrégés sans grande valeur poétique; D et E ont des réflexions fort longues et parfois fatigantes; mais D, dont l'auteur est Konrad de Wurzbourg, a souvent une véritable originalité d'expression et le récit y est bien conduit; B, dans sa brièveté, a beaucoup de fraîcheur; F, enfin, a été composé par un auteur qui avait un certain talent de mise en scène et qui a répandu sur son récit l'intérêt dramatique.

— M. Allmer, de Lyon, publie depuis quelques semaines une *Revue épigraphique du midi de la France.*

— Une autre revue, la *Réforme sociale*, dirigée par M. Edm. Demolins et placée sous le patronage de M. Le Play, paraît depuis le 15 janvier le 1er et le 15 de chaque mois (12 fr. par an); en voici le cadre : questions du jour, études sociales, applications et résultats, observations des voyageurs, travaux des sociétés savantes, mouvement littéraire et artistique, chronique, revue de la presse périodique, bulletin bibliographique.

ALLEMAGNE. — Le deuxième vol. du *Gœthe-Jahrbuch*, dirigé par M. L. Geiger et paraissant à Francfort sur le Mein, à la librairie littéraire de Rütten et Loening, sera publié le 22 mars, jour de la mort de Gœthe. (10 ou 12 mark.) Il renfermera les art. suivants : G. Brandes, *Gœthe und Dænemark*; J. Schmidt, *Gœthe's Stellung zum Christenthum*; E. Schmidt, *zur Vorgeschichte d. Gœthe'schen Faust*; R. M. Werner, *Die erste Aufführung des Goetz von Berlichingen*. Forschungen : Suphan, *Aeltere Gestalten Gœthe'scher Gedichte Mittheil. u. Nachweise aus Herder's*

Papieren; Wilmanns, *Ueber Gœthe's Erwin und Elmire*; H. Düntzer, *Gœthe's Anknüpfung mit Schiller*; Brahm, *d. Bühnenbearbeitung des Goetz*. — Neue Mittheilungen : *Scene aus den Vœgeln* (Arndt); *Gœthe an Merck; Aus Faust, II. Aus Gœthe's Notizbuch v. d. schlesischen Reise; 41 Briefe v. Gœthe, nebst 2 Briefen an Frau Rath u. 1 v. K. Ph. Moritz; Gœthe in Dornburg; Aus Bertuck's Nachlass; Aus Briefen v. Vulpius an Meyer*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 février 1881.

M. de Lesseps envoie en communication à l'Académie une lettre de Rizas-Pacha, premier ministre d'Égypte, qui annonce que S. A. le khédive a accordé à chacune des deux filles de feu Mariette-Pacha une pension viagère de 200 livres (5,000 francs).

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de Mariette-Pacha. La discussion des titres des candidats est fixée au 11 mars.

M. Adolphe Regnier fait un rapport au nom de la commission chargée de juger le concours ouvert pour le prix ordinaire de l'Académie, sur cette question : *Étude grammaticale et lexicographique de la latinité de saint Jérôme*. Un seul mémoire a été déposé. La commission ne décerne pas le prix. — Sur la proposition de la commission, l'Académie remet la même question au concours. Le terme de ce nouveau concours n'est pas encore désigné.

M. Le Blant continue la seconde lecture de son *Mémoire sur quelques Actes des martyrs non compris dans le recueil des* Acta sincera *de dom Ruinart*.

M. Delisle dépose sur le bureau huit pièces originales remises par les héritiers de M. Chambry, sur les indications de M. Charavay, pour être rendues à l'Institut, auquel elles ont autrefois appartenu. Plusieurs de ces pièces sont très importantes; il s'y trouve notamment une lettre autographe de Descartes au P. Mersenne.

M. Delisle lit un mémoire sur un manuscrit en lettres onciales de la bibliothèque publique de Bruxelles, qui est intéressant surtout au point de vue paléographique, parce qu'il porte une indication de date à peu près précise et fournit ainsi un spécimen d'écriture d'époque certaine. On y lit en effet l'inscription suivante, qui témoigne qu'il a été écrit par ordre de Numidius, abbé de Saint-Médard de Soissons à la fin du VIIe siècle :

HIC LIBER VITAS PA
TRVM SEV VEL HVMILIAS SANCTI
CAESARII EPISCOPI QVOD VENERA
BILIS VIR NOMEDIVS ABBA
SCRIBERE ROGAVIT ET IPSVM BASILICAE
SANCTI MEDARDI CONTVLIT DEVOTA MENTE
SI QVIS ILLVM EX EADEM AVFERRE TENTA
VERIT IVDICIVM CUM DEO ET SANCTO MEDARDO

Malgré la défense, marquée dans ces dernières lignes, de faire sortir ce manuscrit du monastère de Saint-Médard, il paraît avoir quitté Soissons de bonne heure; durant le moyen âge il appartint à l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras. — Le volume comprend : une grande partie du livre V des *Vies des Pères;* dix homélies de saint Césaire; la première ligne d'une décrétale de Gélase; enfin, un commentaire abrégé sur les Évangiles. Les homélies de Césaire données par ce manuscrit ont été attribuées, sur la foi de divers manuscrits moins anciens, à saint Augustin, à saint Eucher et à Fauste. Le manuscrit de Soissons-Arras-Bruxelles paraît important à étudier pour l'établissement du texte de ces homélies.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Wallon : François Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient* (nouvelle édition), 1re et 2e livraisons; — par M. Barbier de Meynard : René Basset, *la Poésie arabe anté-islamique;* — par M. Ad. Regnier : V. Ristelhuber, *Une Fable de Florian, étude de littérature comparée;* — par M. Egger : Charles Graux, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial, épisode de l'histoire de la renaissance des lettres en Espagne* (1 vol. de la *Bibliothèque de l'école pratique des hautes-études*); — par M. Delisle : Julien Havet, *l'Hérésie et le bras séculier au moyen âge jusqu'au treizième siècle* (extrait de la *Bibliothèque de l'école des chartes*. T. XLI, 1880.)

Julien Havet.

Erratum. — P. 160, l. 19 et 21, au lieu de *Sigerius*, lisez *Sigerus*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 14 Mars — 1881

Sommaire : 48. Platon, La République, VIII[e] livre, p. p. Aubé; Démosthène, Discours sur les affaires de la Chersonèse, p. p. Marcou. — 49. Richthofen, Recherches sur l'histoire du droit frison. — 50. Muncker, Lessing et Klopstock. — 51. De La Borderie, Archives du bibliophile breton. — Variétés : Une nouvelle revue de philologie. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

---

48. — **Platon, La République** (huitième livre). Texte grec précédé d'une notice sur la vie et les ouvrages de Platon, d'une introduction comprenant 1° Objet de la République de Platon, 2° Analyse des dix livres de la République, 3° étude sur le huitième livre de la République, et accompagné de notes en français. Par B. Aubé. Paris, Hachette, 1880. Un vol. in-8° de xvij, lxxxiii et 92 pages.
— 2. **Démosthène, Discours sur les affaires de Chersonèse.** Nouvelle édition classique, avec des notes historiques, littéraires, grammaticales, un index et une carte. Par M. Marcou. Paris, Garnier (sans millésime). Un vol. in-12 de 57 pages.

Les petits ouvrages dont les titres précèdent représentent deux types bien différents d'éditions dites *classiques*. Le premier paraît de façon assez nouvelle en France. L'autre, après avoir couvert le marché, sans rencontrer de concurrence, pendant la plus grande partie de ce siècle, semble avoir beaucoup vieilli dans ces derniers douze ou quinze ans; et l'on peut pressentir qu'il sera sous peu tout à fait démodé. L'envie de le remplacer par quelque chose de meilleur fait revenir peu à peu à un troisième type, qui n'a pas toujours joui en France de la faveur qu'il méritait : à ce type 3 appartinrent jadis les éditions grecques rédigées par Fréd. Dübner pour la maison Lecoffre. La collection in-16 d'auteurs grecs et latins de la maison Hachette en contient plusieurs exemples; la *Lettre* de Denys d'Halicarnasse, de M. Weil, dont nous avons rendu compte ici même dans l'article 26 de l'an dernier, et l'*Alceste*, du même éditeur, dont M. Thurot doit rendre compte dans un très prochain numéro. Une petite édition, toute récente, de deux livres de Tite-Live par M. Harant, dont il sera aussi question un peu plus tard, rentre également dans ce type n° 3. On en signalera d'autres exemples de temps en temps aux lecteurs de la *Revue*, au fur et à mesure qu'il en paraîtra. En face de ce type, bien réussi, appelé à rendre de sérieux services à l'enseignement, et sûr de durer, on a vu se produire le type n° 1, espèce mal formée, fatalement condamnée à disparaître, après une courte lutte, du monde littéraire. Dans notre article 26, déjà cité, de l'an dernier, nous avions présenté la critique d'une édition de la *Lettre* de Denys, qui rentrait très nettement dans la catégorie de ce type n° 1. Malheureusement, il

en a paru d'autres semblables depuis, et il en paraîtra sans doute encore plus d'une. Cela tient à ce que, alors que dans la troisième espèce, précisément parce qu'elle est supérieure, la fécondité ne peut pas être bien grande, chacune des dix ou douze maisons parisiennes qui tiennent le commerce de la librairie classique, veut posséder quand même sa série complète d'éditions de tous les textes expliqués dans les classes : faute de philologues assez nombreux pour produire en quantité suffisante de bons types n° 3, ces maisons en sont réduites à compléter leurs catalogues avec des articles rentrant dans les deux espèces inférieures : et cela d'ailleurs, au détriment certain de la vente, car le public se détache déjà et se détachera de plus en plus de ce qui n'est pas le modèle désormais reconnu comme le meilleur. Si l'on voulait jeter un regard sur ce qui se passe chez nos voisins d'outre-Rhin, où le philologue abonde pourtant, et où la consommation d'éditions classiques tant grecques que latines ne le cède nullement à celle qui se fait dans notre pays, on serait peut-être bien étonné de voir que toute la vente de ces petits livres y est partagée entre un bien moins grand nombre de maisons qu'ici ; que, outre quelques éditions isolées, il ne s'y rencontre guère que deux collections bien vivaces d'auteurs classiques avec notes explicatives (Teubner et Weidmann), et que plus d'un texte étudié dans les gymnases n'existe, annoté, que dans l'une ou dans l'autre de ces deux collections, lesquelles, par conséquent, ne font pas tout le temps double emploi. C'est qu'en Allemagne une nouvelle édition, même scolaire, est considérée comme une entreprise difficile, qui demande du temps et de la science. Là, chacun sait qu'elle sera, aussitôt parue, soigneusement examinée, dans la presse spéciale, par les juges les plus compétents et les plus écoutés, et que, pour avoir du débit, il faudra qu'elle sorte victorieuse de cet examen, c'est-à-dire qu'elle soit déclarée préférable, sous tous les rapports ou au moins sous la plupart des rapports, aux éditions déjà existantes, en face desquelles elle est venue se ranger. En revanche, une édition jugée bonne se tire alors à un nombre fabuleux d'exemplaires, et, grâce à quelques légères retouches sur les clichés avant chaque nouveau tirage, on peut espérer qu'elle fasse ses dix ans. On commence en France à entrer dans la même voie ; sans être optimiste à outrance, on est en droit de se promettre des résultats satisfaisants de cette nouvelle direction des esprits.

M. Aubé est l'auteur de travaux estimés sur l'histoire des premiers temps du christianisme. De ces travaux, ceux qui ont vu le jour sont mi-partie littéraires, mi-partie historiques. Dans le second volume de son *Histoire des persécutions de l'Eglise*, M. A. a tenté une restitution, en français, du *Discours véritable* de Celse, conservé en grande partie, sous forme de citations textuelles, dans la réfutation qu'en publia Origène. Il y avait là matière à faire œuvre de philologue : M. A. n'a pas saisi cette occasion d'étudier la philologie, et il s'en est tiré de son mieux sans cela. Cette publication est ici hors de cause : passons. Mais voici que le huitième livre de la *République* de Platon est inscrit par arrêté ministé-

riel du 2 août 1880 sur la liste des ouvrages qui doivent être étudiés, dans le texte original, par les élèves de philosophie de nos lycées et collèges. M. A. est, certainement, un des professeurs de philosophie les plus en vue de notre Université : on vint s'adresser à lui pour obtenir qu'il préparât une édition classique du nouveau texte, et il accepta. Ici, nous ouvrirons une parenthèse. A qui appartient-il de donner les éditions de Platon, de Cicéron, de Sénèque, dont on a besoin pour l'enseignement dans les classes de philosophie? A des philosophes? ou à des philologues? La réponse ne saurait être douteuse. Si grand musicien soit-on, pour jouer du violon, il faut l'avoir appris. On devra penser que, semblablement, la philosophie n'y fait rien, et qu'il est bon d'être un peu rompu au métier d'éditeur pour donner des éditions. D'ailleurs, la philosophie de la *République* de Platon n'a rien de transcendental, et un philologue qui n'y entend pas malice, comprend sans peine le langage philosophique de ce beau dialogue. Il nous semble qu'il en va de même pour le *De vita beata* de Sénèque, et le *De legibus* de Cicéron. S'il est vrai que la question se trouve ainsi, comme nous le croyons, ramenée à ses vrais termes, M. A. aurait pu tout simplement prier une personne du métier de lui établir son texte et de le lui garnir des notes grammaticales voulues ; ou bien, comme pis aller, lui demander l'indication de quelque édition dont il n'eût eu qu'à réimprimer le texte sans changements ; et l'on se serait, dans ce dernier cas, passé de notes grammaticales. De toute façon, M. A. aurait écrit l'Introduction et la partie proprement philosophique des notes. M. A. a préféré se charger de tout lui-même. Comme un exemple parti de haut risque toujours d'être suivi, nous n'hésiterons pas, quoique non sans regret, à parler avec quelque détail de l'*édition* de M. Aubé. Il y a, en effet, ici en jeu une question de tendance, et une question, à notre sens, qui a son importance. Nous espérons que, prochainement, l'un de nos collaborateurs viendra à son tour, d'une plume autorisée, exposer les résultats qui ont été atteints dans de toutes récentes éditions de philosophes latins. Ce serait dommage que dans la classe de philosophie, qui est le couronnement des études secondaires, on se servît de moins bons textes des auteurs anciens que dans les classes inférieures. Platon ni même Sénèque ne méritent cela, ni nos jeunes *philosophes* non plus.

Nous avons à considérer dans l'édition de M. A. d'abord le texte, puis les notes (celles qui concernent la philosophie exceptées). « Le texte que nous donnons ici, dit M. A., résulte d'une collation attentive des éditions de Schneider [1], d'Hermann et de Stallbaum. M. A. a donc prétendu composer son texte lui-même. D'où nous vient le texte de la *Ré-*

1. L'édition Schneider, que cite M. A., est celle de la collection Didot; quant à l'utile édition spéciale, que le même avait antérieurement publiée, de la *République* seule, avec un copieux commentaire grammatical et critique, il nous a semblé que M. A. ne s'y référait jamais.

publique de Platon ? Pour M. A., il procède des trois éditions qu'il a citées; M. A. n'ignore pas que ces éditions dérivent de manuscrits, mais il ne s'est nullement préoccupé de savoir ce qu'étaient ces manuscrits. Or, les douze manuscrits sur la collation desquels repose l'édition de Bekker, et tous ceux qui ont été consultés par les éditeurs depuis ou avant Bekker, se partagent en deux groupes qui ont respectivement pour ancêtre commun le *Parisinus* 1807 (appelé A), du IXe siècle environ, et un manuscrit de Venise appelé Π, plus récent de deux ou trois siècles : si bien qu'il y a, en tout et pour tout, deux sources du texte; et encore l'une des deux, la source Π, paraît-elle presque sans aucune importance pour ce qui concerne notre huitième livre en particulier. (Voy. les travaux de M. Martin Schanz.) Dans les treize siècles écoulés entre Platon et le manuscrit A, le texte a dû contracter, on le conçoit de reste, plus d'une souillure : l'éditeur se trouve donc parfois réduit à remplacer la leçon de A par une conjecture. Telle est actuellement la question dans toute sa simplicité. Elle n'était point si claire du temps de Schneider ni de la première édition de Stallbaum; et ces savants auraient à faire aujourd'hui les éditions qu'ils ont données jadis, que certainement ils ne seraient pas toujours du même avis qu'alors. Si M. A. avait été averti de cet état de la question des manuscrits, nous pensons qu'au lieu d'écrire en note à la page 45 : « Καί manque dans les édit. de Schneider et d'Hermann. Nous le rétablissons avec Stallbaum qui, pour cela, s'autorise des principaux manuscrits », il s'en fût rapporté au ms. A et eût ôté, lui aussi, de son texte, cette particule qui ne sert là à rien ; — qu'au lieu d'écrire en note à la page suivante : « Οὔτε τῇδε αὖ Stallbaum; οὔτε τῇδε ᾗ αὖ Schneider et Hermann. Nous suivons la leçon de Stallbaum, qui est aussi celle d'Ast », il n'eût pas manqué de remarquer que ᾗ, fourni par A et Π, donne un sens très satisfaisant (en dépit de l'opinion d'Ast, qui le supprimait *par conjecture),* et l'eût laissé dans le texte; — qu'au lieu d'écrire en note, deux pages plus loin (p. 48) : « Εἰσὶν οὐδέν. C'est la leçon de Schneider et Stallbum; Hermann écrit παρ' οὐδέν », il eût dit que le ms. A porte εἰσι γὰρ οὐδέν (ce qui ne fait pas de sens) et compris que la conjecture d'Hermann εἰσὶ παρ' οὐδέν a toutes les chances d'être la vraie leçon ; — qu'au lieu d'écrire en note, deux autres pages plus loin (p. 50) : « Τί μήν; ἔφη. Avec Stallbaum *et les traductions françaises*, nous ajoutons ces mots d'adhésion d'Adimante », il n'aurait rien écrit en note ni rien ajouté au texte, puisque ces trois mots manquent dans les sources et sont une addition *inutile* des éditeurs de la Renaissance (Hermann explique très bien dans sa préface ce qui a induit ceux-ci à introduire dans le texte ces mots parasites), etc.

On vient de dire que les éditeurs ne pouvaient pas toujours se contenter du texte du *Parisinus* A, et qu'il leur fallait quelquefois faire appel à la conjecture pour essayer de restituer la leçon originale de Platon : si la légitimité de faire des conjectures n'est pas contestable, toutes les conjectures qui éclosent au soleil ne sont pas bonnes pour cela, tant

s'en faut. Mais celles du moins qui ont été proposées par des savants considérables ne devraient pas, autant que possible, être négligées ou rejetées sans examen. Nous regrettons que M. A. n'ait pas eu connaissance des propositions de Cobet, dont plusieurs (nous ne disons pas toutes), précisément sur ce huitième livre, paraissent excellentes. Dans le texte de K.-F. Hermann, M. A. rencontrait un certain nombre d'autres conjectures qui sont dues à divers éditeurs : il les a quelquefois reçues dans sa propre édition sans s'en douter (comp. la suppression de ᾗ citée ci-dessus). D'autres fois, il les a rejetées — et ce n'est pas en général ce qu'il a fait de mieux, — la plupart du temps sans bien savoir non plus ce que c'était, conjecture, ou leçon du manuscrit A. Il accompagne volontiers alors sa décision de quelque considérant de ce genre : « Hermann, sans raison sérieuse... », ou : « Ast, sans raison... », ou encore : « On ne voit pas pourquoi Hermann, en dépit des meilleurs et des plus nombreux manuscrits... » (!) Nous ne ferons le lecteur juge que dans un seul cas, la place dont nous disposons ici étant limitée. Socrate et Adimante viennent de tracer le portrait de l'oligarque, homme qui met la richesse au-dessus de tout (χρήματα μάλιστα ἔντιμα παρὰ τῷ τοιούτῳ). — Voilà un homme, observe Socrate, qui manque bien d'éducation. — Sans doute, repart Adimante, sans quoi il n'aurait pas fait d'un aveugle (de Plutus, dieu de la richesse), le chef du chœur et il ne l'honorerait pas plus que tout. — Cela est bien dit, reprend Socrate. Οὐ γὰρ ἂν τυφλὸν ἡγεμόνα τοῦ χοροῦ ἐστήσατο καὶ ἐτίμα <μά>λιστα. — Εὖ, ἦν δ' ἐγώ. M. A. annote à ce propos (p. 39) : « Stallbaum termine la phrase à ἐστήσατο et fait ensuite reprendre Socrate : Καὶ ἔτι μάλιστα εὖ, *Optime quidem*. Avec Cousin, nous préférons cette leçon. Schneider et Hermann écrivent ἐστήσατο καὶ ἐτίμα μάλιστα, leçon moins bonne, à notre avis. » M. A. est sans doute le premier, depuis que Schneider a trouvé cette jolie conjecture, qui ne l'ait pas considérée comme évidente : et le plus fort, c'est qu'il l'écarte dédaigneusement — sans même avoir l'air de savoir que c'est une conjecture. Il l'écarte comme on fait une mauvaise leçon de manuscrit. Et de plus, qui ne croirait, en lisant les lignes qu'on vient de citer, que Stallbaum l'écarte également ? Or, Stallbaum s'exprime (2e édit. 1869) dans les termes suivants : « *Praeclare locum corruptum emendavit* Schneiderus refingendo καὶ ἐτίμα μάλιστα. Εὖ, ἦν δ' ἐγώ. Quam emendationem C. Fr. Hermannus quoque ita probavit ut eam in ordinem verborum receperit. » C'est qu'en effet καὶ ἔτι μάλιστα εὖ ne veut nullement dire *optime quidem*; cela signifie : « et encore surtout bien, dit Socrate », ce qui revient à dire que cela ne signifie rien. D'où il est clair que M. A. ne s'est pas absolument bien rendu compte des choses. Quoiqu'on lise dans son *Avant-propos* ces mots : « Nous avons largement mis à propos les savantes annotations qui accompagnent et enrichissent l'édition de Stallbaum », les opinions qu'il attribue à Stallbaum ne sont pas toujours celles que ce savant a émises ; on sort d'en voir un exemple, et nous nous bornerons à en citer encore un. On se rappelle

l'intrusion Τί μήν; ἔφη, signalée dans les lignes qui précèdent : M. A. ajoutait ces mots, disait-il, *avec Stallbaum*. Or, il y a lieu de citer les propres paroles de ce dernier : « Verba : Τί μήν; ἔφη, desunt in Par. A, etc. Abjecerunt illa nuperi editores ; tuentur cum Aldo Stephanus, etc. *Sed videntur utique mala correctione addita ab iis esse* qui repetitum ἦν δ' ἐγώ molesta ferrent. »

Revenons aux conjectures. Il en est deux, entre autres, de K.-Fr. Hermann auxquelles M. A. n'a pas accordé la moindre considération, et cela faute de posséder certaines notions élémentaires de paléographie grecque. Page 52 : Ἆρ' οὐ θεσπεσία καὶ ἡδεῖα ἡ τοιαύτη διαγωγή; Après θεσπεσία, l'épithète plus faible ἡδεῖα ne va pas : le texte de Platon est ici altéré ; les éditeurs l'ont bien vu depuis longtemps et ils ont essayé diverses conjectures. Celle d'Hermann nous semble bonne : θεσπεσία ὡς ἡδεῖα (en admettant que θεσπεσία a été mis par attraction au lieu de θεσπέσιον, et comparant Hérodote, III, 113 : ἀπόζει δὲ τῆς χώρης τῆς Ἀραβίης θεσπέσιον ὡς ἡδύ). Le silence de M. A. sur cette conjecture, alors qu'il en cite à chaque instant de bien moins notables, doit indiquer qu'il l'a regardée comme tout à fait invraisemblable. Or, on sait que ὡς et καὶ, dès le IXe siècle et dans les plus anciens manuscrits en minuscule, sont représentés par deux sigles sensiblement identiques (S), ce qui explique que les critiques remplacent fréquemment dans les textes l'un de ces deux mots par l'autre. — De même, page 5 : Καὶ δευτέρα καὶ δευτέρως ἐπαινουμένη, καλουμένη δ' ὀλιγαρχία, συχνῶν γέμουσα κακῶν πολιτεία. « Telle est la leçon de Schneider et de Stallbaum, » dit en note M. Aubé. « Hermann, sans raison sérieuse, écrit δευτέρα ἡ δευτέρως. On pourrait suppléer l'article ἡ devant δευτέρα. » M. A. a senti, comme tout le monde, que l'article était ici nécessaire : ἡ ὀλιγαρχία, de même qu'on a plus haut ἡ Κρητικὴ πολιτεία, et plus bas ἡ δημοκρατία, puis ἡ τυραννίς. Mais sa conjecture καὶ <ἡ> δευτέρα καὶ δευτέρως κτλ. n'a aucune raison d'être, puisqu'on n'a qu'à écrire καὶ δευτέρα ἡ δευτέρως. C'est ce qu'a fait Hermann (car ἣ est une faute d'impression, comme il y en a tant, de graves et de menues, chez M. A.) : et cette conjecture est absolument légitimée par ce fait, que, dès les origines de la minuscule, le κ — et cette lettre suivie d'une courte barre d'abréviation représente καὶ — se distingue à peine de l'η.

Voilà une conjecture de M. A. ; il en a encore tiré trois autres (si nous n'en omettons pas) de son propre fonds. Ce sont les suivantes : 1° p. 88. Καὶ ἔλεγε δῆλον ὅτι τούτους εἶναι τοὺς (Cobet supprime cet article) σοφοὺς οἷς ξύνεστιν. M. A. a conservé cette leçon par respect pour Schneider, Hermann et Stallbaum, mais il exprime son opinion dans ces termes : « Ne pourrait-on pas proposer de lire : καὶ ἔλεγε δηλονότι, et il disait, il voulait dire sans doute ? » A vrai dire, en un mot ou en deux mots, c'est tout à fait la même chose, et, sans rien *proposer* du tout, M. A. pouvait, s'il le trouvait bon, faire imprimer δηλονότι. — 2° La conjecture de la page 66 est moins innocente. Au lieu de Τίς τρόπος τυραννίδος, ὦ φίλε ἑταῖρε,

γίγνεται, Stallbaum proposait de corriger : τυραννίδος <ᾧ>, ὦ φίλε κτλ., dont le contexte s'accommoderait assurément bien, tandis que la leçon traditionnelle n'est pas très satisfaisante. « Sans ajouter un seul mot, dit M. A., nous aimerions mieux la leçon suivante : τίς τρόπος τυραννίδος ᾧ, φίλε ἑταῖρε, γίγνεται, où ᾧ, *inutile* devant φίλε ἑταῖρε, devient pronom relatif se rapportant à τρόπος. » Mais l'interjection ὦ n'est pas inutile et Platon n'a pas l'habitude de s'en passer devant les vocatifs familiers. — 3° Enfin, on a, p. 29 : Οὐκοῦν καὶ περὶ ἄλλου οὕτως ὁτουοῦν [ἢ τινος] ἀρχῆς ; c'est-à-dire : N'en est-il pas aussi de même au sujet du commandement de quelque autre chose que ce soit (il a été question précédemment du commandement d'un vaisseau) ? Ἢ τινος provient sans doute de quelque glose grammaticale, peut-être ἧστινος, explication de ὁτοῦ (dans ὁτουοῦν considéré comme se rapportant à ἀρχῆς) ; on sent que, de toute façon, τινος est l'explication de του, et que ἢ τινος est parasite et indubitablement à biffer, comme n'ont pas craint de faire Stallbaum, puis Hermann. Reproduisons la note de M. A. sur ce passage : « Ἢ τινος paraît quelque peu embarrasser cette phrase, qui s'entendrait facilement en supprimant ἢ : il en va de même pour toute direction si grande qu'elle soit : ὁτουοῦν *pour* ὁσουοῦν. » M. A. veut-il écrire ὁσουοῦν ? ou veut-il entendre ὁτουοῦν comme ὁσουοῦν ? Comment construit-il περὶ ἄλλου οὕτως ὁσουοῦν (ou ὁτουοῦν) τινος ἀρχῆς ? Il nous est difficile de saisir la pensée de M. Aubé.

Ainsi, sans être versé dans la science des manuscrits, ni dans la critique verbale, ni dans la grammaire grecque, ni dans la connaissance des publications relatives aux auteurs classiques, c'est-à-dire, en somme, sans s'être livré spécialement à l'étude de la philologie proprement dite, M. A. a entrepris quand même une recension critique du texte du huitième livre de la *République*. Il devait échouer, et il a échoué.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'ici que de la constitution du texte. Il convient maintenant de dire quelques mots de celles des notes de M. Aubé qui ne sont pas relatives à la critique du texte, mais qui ont pour objet d'aplanir les difficultés grammaticales, ou d'expliquer les proverbes, les allusions aux institutions, etc. Commençons par ce dernier genre de notes, et nous finirons par la grammaire. M. A. abuse un peu du scoliaste. Exemple, page 7, à propos de cette phrase : Ἢ οἴει ἐκ δρυός ποθεν ἢ ἐκ πέτρας τὰς πολιτείας γίγνεσθαι ; M. A. met en note : « De chêne ou de rocher, locution proverbiale familière à Platon empruntée à Homère..... Le scholiaste, après avoir cité le vers de l'Odyssée, ajoute cette note médiocre... » Suit la glose en grec, laquelle dit que les anciens croyaient que leurs ancêtres étaient issus de chênes ou de rochers, parce que les mères mettaient alors au monde leurs enfants au pied des arbres ou dans les cavernes, attendu que les hommes d'autrefois consommaient leurs mariages dans les déserts, près des chênes et des rochers *(sic)*. M. A. a bien raison de qualifier cette glose de médiocre : elle ne nous apprend pas le sens de l'expression proverbiale à propos de laquelle elle a été rédigée ; mais M. A., qui se borne à la reproduire, ne semble pas

l'apprendre davantage aux jeunes élèves ses lecteurs. (On peut traduire : *Penses-tu que les gouvernements soient tombés du ciel?* ou plus familièrement, et en se rapprochant du grec : *qu'ils aient été trouvés sous un chou?*) — Quatre lignes plus loin, il eût été bon de dire en note que, dans εἰ τὰ τῶν πόλεων πέντε, il y a à sous-entendre après πόλεων le mot εἴδη exprimé beaucoup plus haut. Passons, en retenant seulement de ces exemples, qui pourraient être multipliés, deux choses : l'une est qu'il y a chez M. A. de longues notes qui ne servent pas à grand'chose; l'autre, que les réelles difficultés n'y sont pas toujours l'occasion d'une note.

Page 64 : Τῇ παρεμπιπτούσῃ ἀεὶ (ἡδονῇ) ὥσπερ λαχούσῃ τὴν ἑαυτοῦ ἀρχὴν παραδιδούς... « Au premier venu, explique M. A., et comme *amené par un coup de dé* ». Cette idée de dés n'était pas dans l'esprit de Platon, qui pensait tout naturellement ici aux magistrats *élus par la fève*, par le tirage au sort, κυάμῳ λαχοῦσι. — Page 25, à propos de l'expression τὴν ἀπὸ τιμημάτων πολιτείαν, M. A. s'exprime ainsi : « Le Scholiaste rappelle » (il valait peut-être mieux le rappeler de soi-même, sans faire intervenir encore ce scoliaste) « que la cité d'Athènes était divisée en quatre grandes classes : 1°.....; 2° les *Chevaliers* (οἱ Ἱππάδες), etc. » On fait ici parler mal le grec à ce pauvre scoliaste : οἱ Ἱππάδες! Les Grecs, y compris le scoliaste *(quem vide)*, appelaient les Chevaliers Ἱππεῖς, et les définissaient : οἱ ἱππάδα τελοῦντες, ceux qui payaient le cens de chevalier.

Arrivons à la grammaire maintenant. Même page (p. 25) : Platon, passant en revue successivement quatre genres de gouvernement, suit un plan régulier d'exposition; il commencera par faire le tableau, par exemple, d'une démocratie, puis il tracera le portrait du démocrate : le régime d'abord et le partisan du régime ensuite. C'est ainsi qu'il dit (chap. VI) : Λέγωμεν ἄλλον ἄλλῃ πρὸς πόλει τεταγμένον, μᾶλλον δὲ κατὰ τὴν ὑπόθεσιν προτέραν τὴν πόλιν. On lit cette note chez M. A : « Κατὰ τὴν ὑπόθεσιν προτέραν, selon notre méthode première ». *Selon notre méthode première* se dirait en grec (avec l'adjectif à une autre place) : κατὰ τὴν προτέραν ὑπόθεσιν, ce qui n'est pas ce que voulait écrire ni ce qu'a écrit Platon. De plus, il ne peut pas être question de première méthode, puisqu'il n'y en a qu'une, qui est la même tout le temps. Le sens est : « ou plutôt, selon notre plan, parlons du régime d'abord » (προτέραν, comme serait πρότερον). —On dit, en grec, non pas οὗτος ἀνήρ, mais οὗτος ὁ ἀνήρ, *cet homme*. M. A. n'y a pas fait attention lorsqu'il a rédigé les notes 5 de la page 9, où il sous-entend αὐτοῦ τούτου ἔχοντος τὰς ἀρχάς, — 6 de la page 20, où il explique ἐκείνης τῆς πολιτείας par ἐκείνης πόλεως πολίτων *(sic)*, « des citoyens de cet Etat », — 4 de la page 32, où il sous-entend τόδε μέγιστον κακὸν παραδέχεται (biffez ce μέγιστον et remplacez-le par τὸ), — 2 de la page 35, ainsi conçue : « Ταύτῃ, sous-entendez πολιτείᾳ », — 7 de la page 48 : « ἐκείνῳ (σώματι) »; et *toujours* ainsi. — Page 17 : Αὐτὴ ἑαυτῆς αὖ τὰ πολλὰ τῶν τοιούτων ἴδια ἕξει. Note : « Αὐτὴ ἑαυτῆς, sous-ent. πολιτείας. Ces traits et d'autres semblables seront les traits distinctifs de cette forme de gouvernement ». Comment M. A. veut-il entendre ἑαυτῆς πολιτείας?

— Page 28, ἀρχῶν μὴ μετέχειν ᾧ ἂν μὴ ᾖ οὐσία εἰς τὸ ταχθὲν τίμημα. Note : « Μὴ μετέχειν, s.-ent. τούτου..., ᾧ ». C'est τοῦτον, qu'il faut sous-entendre. — Note 1 de la page 36 : « Ἢ ἐκπεσόντα ἢ ἀτιμωθέντα, sive in exilium ejectum, sive infamia notatum. Ἐκπεσόντα *même sens que* ἐκφυγόντα». Non pas; ἐκπεσόντα est bien traduit, mais ἐκφυγόντα veut dire : *qui s'est sauvé d'un danger*. Au lieu de donner certaines explications, il aurait quelquefois été préférable de garder le silence en note : les élèves ont toujours le dictionnaire auquel recourir. — Page 40, οὐδ' ἡμερῶν λόγῳ, qui veut dire : « ni en les apprivoisant, en les domptant (les désirs) par la raison », n'est pas heureusement rendu en note par : « *morem gerens rationi*, ni se rendant à la raison ». — Dans la même note, οὐ πείθων (ἑαυτῷ) est un lapsus : πείθω gouverne l'accusatif; de plus, il semble bien que le régime sous-entendu de πείθων est, non pas le pronom réfléchi, mais τὰς ἐπιθυμίας. — Page 45, Καὶ τοῦ πατρὸς ἐκγόνους τόκους πολλαπλασίους κομιζόμενοι. Note : « Πατήρ, c'est le capital qui produit, τόκοι ἔκγονοι, les enfants du père, les intérêts du capital ». Mais ἔκγονος n'est pas un adjectif; c'est un substantif qui, avec son régime τοῦ πατρός, forme une apposition à τόκους. — Autre genre d'inexactitude. Τιθέασιν (p. 46, note 5) n'est réellement pas une forme ionienne pour τιθεῖσι, puisque Hérodote emploie cette dernière forme, tandis que les Attiques, comme ici Platon, préfèrent toujours τιθέασι. — Page 85, note 3, M. Aubé fait sous-entendre λέγω ou εἴρω. Passe pour λέγω (bien qu'on puisse douter que ce soit cela qui est sous-entendu), mais εἴρω n'existe pas dans la langue attique. — Nous en resterons là [1].

M. Marcou a fait preuve d'esprit et de bon goût en ne voulant pas jouer au philologue. Littérateur, il n'a point brisé avec les traditions à lui transmises par les littérateurs ses devanciers. La petite édition qu'il vient de publier du discours sur la *Chersonèse* aurait pu aussi bien paraître telle quelle il y a un demi-siècle qu'aujourd'hui. Voulez-vous la recette d'une édition de littérateur ? Prenez un texte, n'importe lequel, et faites-le réimprimer ; changez-y, si cela vous dit, deux ou trois mots, quatre ou cinq virgules; si c'est un discours de Démosthène, divisez-le en ses parties oratoires, afin de faire ressortir dans le relief convenable l'exorde, les trois ou quatre points de l'oraison, et la péroraison ; assaisonnez de notes géographiques, pour rappeler que Chio est dans l'Archipel : de bonnes notes grammaticales, pour expliquer l'idiotisme περὶ ὧν = περὶ τῶν πραγμάτων ἃ : de quelque note de style, suggérant une élégante tournure française pour bien rendre le grec, comme « Τί ἐροῦμεν ἢ τί φήσομεν = *que répondre? qu'alléguer?* » Ajoutez aussi, ce qui ne peut rien gâter,

1. Il nous revient, au moment de donner le bon à tirer de cet article, qu'il serait question de supprimer totalement cette édition et de procéder à un nouveau tirage, après que le texte aurait été simplement ramené à celui d'Hermann, et les notes, purgées d'erreurs. Nous ne pourrions qu'applaudir à une telle résolution. Elle ne ferait pas moins d'honneur à M. A. qu'à la maison Hachette, toujours si jalouse de ne produire pour les classes que de beaux et bons livres.

quelquefois une note substantielle et utile, ou intéressante et fine; mais surtout, dans les endroits difficiles, dans les casse-cou, gardez-vous de tendre en note une main secourable : ce sera l'honneur du maître de se tirer du péril sans autre allié que sa propre valeur. Le littérateur est la forme moderne de l'humaniste qui fleurit à la Renaissance. L'humaniste était pressé de parcourir ce vaste et plaisant domaine de la littérature classique qui se déroulait pour la première fois devant ses yeux : il ne s'arrêtait point au menu détail. Il lisait presque indifféremment les anciens dans un texte ou dans un autre. Le littérateur aussi se plait à admirer d'ensemble les belles œuvres littéraires. Deux ou trois absurdités seulement, un petit nombre de mots malsonnants et déplacés, dans une éloquente tirade, n'en détruisent point pour lui le charme; ou si, nature exquise, il en est choqué, il admet que le goût des anciens était un peu différent du nôtre, et il excuse ainsi son noble auteur. Par où nous sont venus les textes, à quel degré d'authenticité les trouvons-nous dans telle ou telle édition, quelle portion de métal pur reste engagée dans la gangue des manuscrits, par quels traitements et quelles combinaisons l'en retirera-t-on? Autant de questions que le littérateur ne se pose jamais. La critique est désarmée par la naïveté d'une telle insouciance. Quoi! On reprocherait à M. M. de nous offrir un Démosthène alangui et énervé par de petits mots inutiles, par des accumulations de synonymes, par des verbes que l'orateur avait laissé sous-entendre, mais qu'un habile maître d'école a rétablis dans l'entreligne, puis, un copiste, qui se croyait malin, étalés en toutes lettres au milieu du contexte! On lui dirait que l'éloquence du grand homme est alourdie, chez lui, par des queues de phrases qui offusquent l'esprit et l'oreille! Comment en aurait-on le cœur? M. M. ne veut point connaître l'existence de l'autre Démosthène, de celui du manuscrit Σ, le Démosthène concis. Il ne désire nullement savoir si les manuscrits diffèrent entre eux : le texte admiré des La Harpe et des Fénelon, c'est celui-là même qu'il aime à admirer. Il s'en contente comme ces grands critiques qui n'en ont point connu d'autres. Il ne se dit pas qu'ils eussent peut-être éprouvé une grande joie, si on leur eût révélé ce texte plus pur, si différent d'allure : et c'est par respect pour eux qu'il le méprise. Qui viendrait lui demander de changer son Démosthène? Qui prétendrait que, de bon gré, il abandonnât un vieil ami, son vieux texte! Son vieux texte a peut-être bien un petit millier d'années de moins que l'autre, mais il le croit vieux. Gardons-nous de troubler une si douce quiétude. Cette fidélité n'a rien de dangereux; de telles éditions, au moins, ne jettent pas de poudre aux yeux. Leur temps est venu : elles passent. On peut croire que nous voyons les dernières du genre.

Ch. G.

---

49. — **Untersuchungen über friesische Rechtsgeschichte** von Dr. Karl Freiherr von RICHTHOFEN, Professor. Erste Abhandlung. Upstalsbom, Freiheit und Grafen in Friesland. Theil I. Berlin, W. Hertz. 1880, 1 vol. in-8° de VI-614 pp.

Richthofen a voué sa vie à l'histoire du droit frison : son premier ouvrage (une œuvre magistrale) parut en 1840 : il n'a cessé, depuis lors, de fouiller ce champ qui est, vraiment, comme son domaine privé. Il s'y promène avec toute la simplicité, l'aisance et l'allure tranquille d'un propriétaire.

On peut résumer d'un mot le présent volume : il est consacré à l'histoire de l'ancienne liberté frisonne. Pendant des siècles les Frisons se sont gouvernés eux-mêmes : les assemblées générales de la Frise se tenaient à Upstalsbom (aujourd'hui préfecture d'Aurich dans le Hanovre). Cette assemblée légiférait et élisait un comité qui, d'une année à l'autre, la représentait. Richthofen esquisse l'histoire des assemblées d'Upstalsbom ; c'est là le noyau du livre. L'auteur avance lentement et méthodiquement, classant les témoignages, les citant abondamment et, au besoin, les éditant à nouveau. Je signalerai surtout dans ce vol. une nouvelle et excellente édition du *Vetus jus frisicum* (texte du XIII° s.), une édition non moins soignée des *Leges Upstalsbomicæ* (1323). Les *Leges Upstalsbomicæ* sont remarquables à plus d'un titre : l'influence ecclésiastique qu'elles ont subie doit être notée.

Ce volume m'a rappelé cette longue causerie sur le droit pénal dont je rendais compte, il y a quelques années, aux lecteurs de la *Revue*, causerie qui, commencée en 1845, s'est terminée en 1874. La conversation sur le droit frison que nous entamons aujourd'hui avec Richthofen est plus compassée, plus ferme, plus solide que celle de M. A. du Bois sur le droit pénal, mais elle a moins d'imprévu, moins de piquant et, somme toute, moins de saveur peut-être avec plus de science. Puisse-t-elle, comme la première, se poursuivre longtemps, très longtemps, se répandre en nombreux volumes qui continueront à témoigner de la verte et incessante activité de ce consciencieux érudit et seront reçus avec reconnaissance et en Frise et par delà la Frise.

Paul VIOLLET.

---

50. — **Lessings persœnliches und literarisches Verhæltniss zu Klopstock,** von Franz MUNCKER. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt, Rütten u. Loening. 1880, in-8°, VI et 232 p. — Prix : 5 mark (6 fr. 50).

M. Muncker a exposé abondamment les rapports personnels et littéraires de Lessing et de Klopstock ; après avoir apprécié, non sans beaucoup de justesse et de finesse, les deux écrivains, il examine successivement ce que Lessing pensait de Klopstock, de ses partisans et de ses adversaires jusqu'en 1755, puis ce que Lessing et ses amis de Berlin

(Nicolai, Mendelssohn, etc.) pensaient de Klopstock et de Wieland de 1755 à 1767, enfin il raconte très minutieusement l'amitié qui unit Klopstock et Lessing (1767-1781). On pourra lui reprocher des longueurs, des répétitions, des opinions téméraires, et, par exemple, c'est une grande exagération de voir dans l'amitié de Klopstock et de Lessing, même *auf etwas niedrigerer Stufe*, le modèle de l'amitié qui régna plus tard entre Goethe et Schiller (p. 200), et M. M. oublie Günther et Fleming lorsqu'il proclame Klopstock le premier Allemand, qui, depuis deux siècles, fût à la fois homme et poète (p. 47). Mais il y a dans ce travail, couronné à juste titre par l'Université de Munich, une foule d'observations judicieuses et de détails importants; M. Muncker connaît profondément la littérature allemande du XVIII[e] siècle; il a puisé à toutes les sources; il possède toutes les qualités nécessaires pour nous donner les deux œuvres qu'il nous promet : une édition critique des œuvres de Klopstock et une étude complète sur ce poète [1].

A. C.

---

51. — **Archives du bibliophile breton.** Notices et documents pour servir à l'histoire littéraire et bibliographique de la Bretagne, par Arthur DE LA BORDERIE. Rennes, Plichon. 1880, petit in-16 de x et 179 p.

La Bretagne est, depuis quelques années, la province de France où les études de bibliographie et d'histoire littéraire sont le plus en honneur. Quelques collectionneurs érudits, parmi lesquels M. de La Borderie occupe une des premières places, ont réussi à y fonder une société de Bibliophiles qui a déjà produit de bons travaux et semble vouloir laisser loin derrière elle la société des Bibliophiles normands, celle des Bibliophiles du Béarn, probablement même celle des Bibliophiles français. Cette société a fait paraître, en 1878, un beau volume intitulé : l'*Imprimerie en Bretagne au* XV[e] *siècle*, que le titre semble présenter comme une œuvre collective, bien qu'il ait pour unique auteur M. de La Borderie. Le même savant, poursuivant ses recherches, nous donne aujourd'hui, en dehors des publications de la société, un charmant petit volume, dans lequel il a réuni diverses notices fort intéressantes pour l'histoire littéraire de la Bretagne. Ces notices sont au nombre de six : 1° *La Cosmopée, ou la Création du Monde par un cordelier d'Ancenis* (1585); 2° *Le premier livre imprimé à Saint-Malo* (1606); 3° *L'Imprimerie à Saint-Pol de Léon* (1708-1768); 4° *L'Imprimerie à Nantes au* XVI[e] *siècle;* 5° *Etat des imprimeurs de Bretagne en* 1730; 6° *M. Peton* (1764). La notice

---

1. L'appendice renferme une lettre de Mendelssohn à Gleim sur *La mort d'Adam*, des remarques écrites par Nicolai à la marge de son exemplaire des Odes de Klopstock, des lettres inédites de Klopstock à Zeumer, à Haller, à sa mère, à Gerstenberg, à la comtesse Aug. Stolberg.

sur l'imprimerie à Nantes, dont l'article sur la *Cosmopée* a été séparé nous ne savons pourquoi, est de beaucoup la plus importante du recueil; c'est aussi la seule que nous nous proposions d'examiner.

Les imprimeurs et libraires nantais cités par M. de L. B. de 1501 à 1600 sont *Guillaume Larchier* (1501), *Guillaume Tourquetil* (vers 1510), *Antoine* et *Michel Papolin* (1516-1541), *Jehan Baudouyn* (1517-1518), *Pierre Bodin* (1526), *Mathurin Papolin* (v. 1555), *Gabriel Le Plat* (v. 1555), *Vincent Hucet* (1588), *Jean Gaudin* (1578), *Blaise Petrail* (1585), *Nicolas des Marestz et François Faverye* (1589-1596) et *Pierre Doriou* (1597-1600).

D'après M. de L. B., tous les personnages que nous venons de citer, à l'exception de *Pierre Bodin*, de *Mathurin Papolin* et de *Gabriel Le Plat*, auraient exercé l'imprimerie en même temps que la librairie. Nous avouons que les arguments invoqués par lui pour ranger *Anthoine et Michel Papolin* parmi les imprimeurs nous paraissent peu convainquants. On ne connaît jusqu'ici que quatre volumes publiés par les deux frères associés; or aucun ne leur donne la qualité d'imprimeur. Les *Ordonnances faictes en parlement tenu a Vennes* (1516) portent : *Imprimé a Nantes pour Anthoine et Michau les Papolin, libraires jurez de l'Université;* les *Constitutions et Ordonnances faictes par le roy a Vennes* (août 1532) portent : *On les vend a Nantes chez Anthoyne et Michel les Papolins, libraires jurez*, etc.; les *Coustumes du pays et duché de Bretaigne* (1533) portent : *On les vent a Nantes par Anthoine et Michel les Papolins;* enfin l'*Ordonnance concernant la gabelle* (1541) se termine par une souscription analogue : *On les vend chez Anthoine et Michel les Papolins, libraires jurez de l'Université*, etc.

De ce que la plaquette de 1516 a été imprimée à Nantes, M. de L. B. veut qu'elle l'ait été par les Papolin et, partant de là, il admet que les trois autres volumes ont dû sortir de leurs presses. Nous ne pouvons nous ranger à cette opinion et nous sommes beaucoup plutôt disposé à voir dans les *Ordonnances* de 1516 une production de *Jehan Baudouyn;* les autres pièces ont été probablement imprimées au dehors. La forme donnée aux souscriptions indique si bien que les Papolin ne pouvaient prétendre qu'à la qualité de libraires qu'il faudrait, pour réfuter un argument de cette valeur, des documents tout à fait précis que nous ne possédons pas.

On ne connaît actuellement aucun livre imprimé à Nantes, non pas comme le dit M. de L. B. entre 1541 et 1578, mais entre 1518 et 1578, c'est-à-dire pendant une période de soixante ans. Si la typographie avait existé alors dans cette ville, il serait bien singulier que toutes traces en fussent perdues; il vaut donc mieux supposer que *Jehan Baudouyn* n'eut pas de successeurs immédiats. Nantes, ville d'université, avait cependant des libraires, mais ces libraires recouraient aux imprimeries de Paris, d'Angers et de Rennes. D'étroits rapports unissaient les universités de ces deux dernières villes à celle de Nantes. Nous sommes surpris

que M. de L. B., qui cite de simples libraires comme *P. Bodin*, *M. Papolin* et *G. Le Plat*, ne fasse aucune mention de *Philippes Bourguignon*, qui, en 1540 et 1542, était non-seulement libraire de l'université, mais tenait boutique à Rennes et à Nantes (voy. Brunet, II, 366). Bourguignon exerça jusqu'en 1559 (voy. Port, *Dict. de Maine-et-Loire*, I, 455) et ne fut probablement pas le seul libraire qui eut ces entrepôts multiples.

M. de L. B. cite treize ouvrages imprimés par Nicolas Des Marestz et François Faverye entre 1589 et 1596; nous pouvons en ajouter un quatorzième, que nous vu à la Bibliothèque de Versailles (E. 435 c) : *La miraculeuse Delivrance de monseigneur le duc de Guyse* [par Nicolas de Montreux], 1591, in-4. La même Bibliothèque possède plusieurs autres ouvrages de Nicolas de Montreux sortis des presses nantaises, savoir : *Les Regrets d'Ollenix du Mont Sacré* (Nantes, des Marestz et Fr. Faverye, 1591, in-4) que M. de L. B. décrit d'après un exemplaire, réputé unique, qui appartenait à M. de Wismes, et deux pièces dont l'auteur de la notice n'a pu voir lui-même aucun exemplaire :

L'Espagne || conquise, || Par Charles le Grand, Roy de France. || Premiere Partie. || A Monseigneur || Monseigneur le Duc || de Mercœur || Par Ollenix du Mont-Sacré, || Gentil-homme du Maine. || A *Nantes* || *Chez Pierre Doriou, Imprimeur*, & *Libraire* || *Iuré de l'Vniuersité, demeurant* || *en la ruë S. Pierre* || M.D.XCVII [1597]. || Auec Priuilege. In-4.

Biblioth. de Versailles, E. 437 c.

L'Arimene d'Ollenix du Mont Sacré, Gentilhomme du Maine. Pastorale. A Monseigneur Monseigneur le Duc de Mercœur et deuant luy representée le 25. Feurier 1596. A *Nantes, Chez Pierre Doriou, Imprimeur et Libraire Iuré de l'Vniuersité demeurant en la ruë S. Pierre.* M.DXCVII [1597]. In-12.

Biblioth. de Versailles, E. 436 c.

Un passage de l'article sur l'imprimerie nantaise doit encore être rectifié. A propos de l'*Instruction des Curez*, que l'évêque de Saint-Malo Denys Briçonnet fit imprimer par Jehan Baudouyn en 1518, M. de L. B. dit que « les *Statuta Macloviensia* ou *Statuts synodaux* de *Saint-Malo* de 1515 n'en étaient qu'une partie ». Il ajoute que cette *Instruction* ne diffère probablement pas du *Rituel* que, d'après dom Morice (*Hist. de Bretagne*, II, xlix), Briçonnet publia pour son diocèse en 1518. Il importe de remarquer que l'*Instruction des Curez* n'est autre chose que le traité de Gerson, ordinairement désigné sous le nom de *Tripartitum*. M. Brunet cite diverses éditions latines ou françaises de ce livre publiées à la fin du xv[e] siècle ou au commencement du xvi[e], mais il en existe beaucoup d'autres. Plusieurs évêques joignirent l'*Instruction* aux *Statuts synodaux* de leur diocèse. A Denys Briçonnet nous pouvons dès maintenant ajouter : Louis Guillard de L'Espichellière, évêque de Chartres, qui publia, au mois d'octobre 1526, les *Constitutiones synoda-*

les diocesis Carnotensis et, au mois de mars suivant : l'*Opus tripartitum magistri Joannis Gerson* (Parisiis, Sim. Colinaeus, in-4 : Biblioth. nat., B. 1498, Rés.) ; le cardinal Georges d'Armagnac, évêque de Rhodez, qui, en 1556, fit imprimer par Corneille de Septgranges à Lyon et publier par Jean Motier à Rhodez les *Statuta dioecesis Ruthenensis* et une traduction languedocienne de l'*Instruction* de Gerson (Biblioth. de M. le baron James de Rothschild) ; Eustache Du Bellay, évêque de Paris, qui, en 1557, fit imprimer également les *Statuta synodalia* de son diocèse et l'*Instruction des Curez* (Biblioth. nat., B. 1536).

Emile Picot.

P. S. Quoique nous n'ayons pas d'autres observations à faire sur le premier volume des *Archives du Bibliophile breton*, nous signalerons dès maintenant à M. de La Borderie, à propos de son article sur le premier livre imprimé à Saint-Malo (les *Statuts synodaux*, imprimés par Pierre Marcigay en 1606), trois autres volumes qu'il connaît peut-être déjà : 1° *Rituale romanum;* Saint-Malo, P. Marcigay, 1617, in-4 (Biblioth. Nat., B. Inv. 1811. Rés.) ; 2° *Statuts synodaux, deuxiesme edition;* Saint-Malo, P. Marcigay, 1619, in-8 (Biblioth. de Reims, Théol., 567) ; 3° *Statuts synodaux*, Saint-Malo, P. Marcigay, 1620, in-8 (Biblioth. Nat., B. 1518). Nous n'avons pas été à même de comparer les deux dernières éditions des *Statuts*.

E. P.

VARIÉTÉS

Une nouvelle revue de philologie.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs un nouveau Journal de philologie dont les quatre premiers fascicules ont paru en 1880 : c'est à Baltimore qu'il est publié, sous les auspices de la *Johns Hopkins University*. Un mot d'explication est nécessaire.

L'Université de Baltimore doit sa fondation à un legs de M. Johns Hopkins, décédé en 1874. Dès le mois d'octobre 1876, l'Université ouvrait ses cours, qui comprennent ce que nous appellerions en France les deux Facultés des sciences et des lettres. Elle compte aujourd'hui 57 maîtres, répartis en *professors, associates, lecturers* et *assistants*. Pendant l'année 1878-79, on y a fait environ 120 cours réguliers. Dans la faculté des lettres, nous remarquons, outre les cours très variés et très nombreux de grec et de latin, des cours sur les langues germaniques, sur les langues romanes, sur le sanscrit, sur les langues sémitiques. Quoique l'Université eût, dès son origine, à sa disposition une Bibliothèque de 67,000 volumes due à la libéralité d'un autre particulier, M. Peabody, elle a commencé de former pour son propre compte une

collection de livres. Pour donner une idée des moyens dont elle dispose, nous dirons seulement qu'elle a dépensé, depuis sa fondation, pour sa bibliothèque, 550,000 francs. Les sommes pour laboratoires, collections, etc., sont à l'avenant.

Pour stimuler l'ardeur des maîtres, une série de Revues, destinées à publier leurs travaux et leurs recherches, a été commencée : 1° un Journal de mathématiques (un volume in-4° de 384 pages a déjà paru); 2° un Journal de chimie; 3° un Journal des sciences biologiques; 4° le Journal de philologie que nous annoncions plus haut.

Ce que nous en avons lu nous a paru sérieux et au courant de la science. Nous citerons d'abord, dans le domaine de l'histoire littéraire, des articles de M. Goodwin sur les δίκαι συμβόλαιαι de Thucydide, de M. Packard sur le problème homérique, de M. Morris sur l'*Œconomique* de Xénophon, de M. Humphrey sur la quatrième pièce de la tétralogie, de M. Nettleship sur Verrius Flaccus, de M. Ellis sur le *Neapolitanus* de Properce, de M. Allinson sur une nouvelle distribution de la *Parodos des Guêpes,* de M. Lewis Campbell sur l'*Agamemnon* d'Eschyle. Ces morceaux, écrits à la manière des articles de philologie des Revues allemandes, supposent le lecteur au courant et entrent de prime abord au fond du sujet.

En linguistique, nous avons surtout remarqué : Gildersleeve, Les négations οὐ et μή dans le grec de la basse époque; Allen, notes étymologiques et grammaticales; Brandt, les dernières recherches sur la loi de Grimm; Bloomfield, les voyelles ε et ο en grec (résumé très bien fait des plus récents travaux sur ce sujet); Whitney, sur la nature et l'origine du langage; Fay, imparfait et plus-que-parfait du subjonctif dans les langues romanes; Toy, problèmes de grammaire sémitique; Hart, sur la littérature celtique.

On voit que les sujets les plus divers et les plus spéciaux sont traités dans la Revue. Il faut ajouter beaucoup d'articles plus courts, tels que restitutions de textes, conjectures, étymologies, comptes-rendus de livres et de périodiques. Comme nos lecteurs ont pu s'en apercevoir en parcourant la liste des collaborateurs, le journal n'est pas rédigé seulement par les membres de l'Université de Baltimore, mais on y trouve les noms de savants appartenant à d'autres Universités des Etats-Unis, ainsi qu'à des universités anglaises. La Revue est dirigée par M. B. L. Gildersleeve, professeur de littérature grecque à Hopkins University. S'il continue comme il a commencé, ce recueil comptera désormais parmi les organes autorisés de la philologie et de la linguistique. Nous en saluons les débuts avec sympathie, et nous voyons dans l'apparition de ce journal quelque chose de plus qu'un événement scientifique : il est pour nous une nouvelle preuve que la nation américaine ne veut rester étrangère à aucune partie de la culture européenne, pas même à celles dont les vieilles races de notre continent s'attribuaient volontiers le privilège.

La *Revue critique* donnera à l'avenir, sur sa couverture, le sommaire de chaque numéro.

Michel Bréal.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos lecteurs l'apparition du *Bulletin Epigraphique de la Gaule,* fondé et dirigé par M. Florian Vallentin avec le concours des savants les plus autorisés. Les études épigraphiques ont pris en France dans ces dernières années une telle extension et acquis une si grande importance qu'elles réclamaient impérieusement un organe spécial de publicité périodique. Nous souhaitons la plus cordiale bienvenue à la nouvelle revue, avec le légitime espoir qu'elle prospérera et se maintiendra dans l'honorable position dont elle vient de prendre possession. Les fascicules se succéderont à courts intervalles, de deux en deux mois; le premier numéro, que nous avons sous les yeux, offre la plus attrayante variété et contient un grand nombre d'inscriptions inédites. Pour en donner une idée, il nous suffira d'indiquer les titres des articles, tous signés d'épigraphistes compétents qui sont venus se grouper autour du savant maître, M. Léon Renier :

Introduction, par Florian Vallentin. — *Monument élevé à Grenoble en l'honneur de Claude II le Gothique,* par Léon Renier. — *Note sur un fragment d'inscription récemment découvert près de Clermont-Ferrand,* par Edmond Le Blant. — *Inscriptions Africaines,* par Ant. Héron de Villefosse. — *Le testament d'un Lingon vers la fin du 1er siècle de notre ère*, par E. Caillemer. — *Remarques sur les inscriptions antiques de Paris,* par Robert Mowat. — *Monument funéraire découvert à l'Hermitage de Tain,* par Ludovic Vallentin. — *Note sur l'inscription de Gordien conservée au musée de Bordeaux*, par H. Thédenat. — *Monuments épigraphiques de la Creuse,* par Florian Vallentin. — *Boucle en bronze trouvée à Vichy*, par Dissard. — *Patère en bronze de Sainte-Catherine-sous-Briançon*, par Florian Vallentin. — *Bas-relief funéraire attique conservé au musée de Grenoble*, par Florian Vallentin. — *Bibliographie,* par Ant. Héron de Villefosse et Florian Vallentin. — *Académies et corps savants*, par Florian Vallentin. — *Chronique*, par Florian Vallentin. — Planche lithographiée du monument de Claude II, et fac-similé de l'inscription de Clermont-Ferrand intercalé dans le texte. — Toutes les communications doivent être adressées à M. Florian Vallentin, à Montélimar (Drôme). On souscrit (15 francs par an) aux bureaux de l'imprimeur-gérant, M. Savigné, à Vienne (Isère), et à la librairie Champion, à Paris, quai Malaquais, 15.

— On se souvient du compte-rendu de M. Eug. Müntz (15 mars 1880) sur les *Piante iconografiche e prospettiche di Roma anteriori al secolo XVI.* Dans la séance du 21 avril 1880, M. Müntz a communiqué à la Société nationale des antiquaires de France la photographie d'un plan de Rome qui paraît avoir jusqu'ici passé inaperçu et qui a échappé aux recherches de M. de Rossi. Ce plan se trouve dans une fresque de Gozzoli qui représente *Saint Augustin quittant Rome;* on y remarque à gauche la colonne Trajane, le Panthéon, l'Aracœli, le Capitole, au centre le château Saint-Ange et à son sommet l'ange de marbre aux ailes dorées, restauré ou renouvelé par Nicolas V, à droite la basilique de Saint-Pierre, le palais pontifical, une pyramide (la *Meta Romuli* ou *Sepulchrum Scipionum)* détruite en 1499 par

Alexandre VI, et les fortifications du mons Vaticanus. La fresque dont il s'agit porte la date de 1465 et nous offre, par conséquent, une vue de Rome prise vers le milieu du xv[e] siècle. Cette notice de M. Müntz a paru dans les procès-verbaux de la Société, puis à part sous le titre *Notice sur un plan inédit de Rome au* xv[e] *siècle.* (7 p.)

— Nous avons recu de M. P. Ristelhuber une brochure de 40 pages (Paris, Baur), intitulée « *Une fable de Florian, étude de littérature comparée* » Il s'agit du *Calife;* l'anecdote mise en vers par Florian et déjà rapportée par lui dans le *Récit historique sur les Maures*, a été empruntée à Cardonne, qui s'était servi de Mariana et de Ferreras. Mais le premier germe et la première ébauche de la fable de Florian, serait, d'après M. R. un passage de Maçoudi. M. R. cite encore trois autres sources de cette fable : un passage de Yaqout relatif à Kosroès, et l'histoire de Nadhîra, qu'on trouve à la fois dans Tabari et dans Nirkhond. M. R. signale en outre l'origine du conte du *Meunier de Sans-Souci* et son rapport avec le *Calife* de Florian. M. Ristelhuber aurait dû dire que le « portrait brillant » de Chosroès, tracé, par M. J. Darmesteter, se trouve dans un article de notre recueil (cp. *Revue critique* 1880, n° 6, art. 38) et, puisqu'il cite, à propos de la tradition de la « dame blanche » Poellnitz, Minutoli, Kraussold et M. Pelletan, nous lui rappellerons que George Sand a mentionné cette tradition dans *La Comtesse de Rudolstadt.*

— Un ancien député de Metz, M. de Bouteiller, publie, sous le titre de *Petite bibliothèque messine*, une série de volumes qui contiennent divers ouvrages relatifs au pays messin. Déjà a paru l'*Eloge de Metz* de Sigebert de Gembloux, suivi de quelques autres pièces sur le même sujet (Dumoulin. In-12°, 178 p.). Prochainement seront publiés le *Journal de Jean le Coullon, 1540-1585*, et les *Mémoires de F. Buffet 1580-1588.*

ALLEMAGNE. — M. Schliemann a fait don au peuple allemand de sa collection d'antiquités troyennes. L'empereur d'Allemagne a, au nom de l'empire, accepté cette collection « destinée à être éternellement possédée et conservée dans la capitale »; il a écrit en même temps à M. Schliemann pour le remercier de ce « don qui témoigne d'un chaud attachement à la patrie ». La collection, renfermée dans quarante caisses, vient d'arriver à Berlin. Ces caisses ne seront ouvertes qu'au mois de mai, M. Schliemann devant venir à Berlin à cette époque de l'année pour présider lui-même à l'aménagement de sa collection. D'après un décret du 24 janvier, signé de MM. de Bismarck et de Puttkamer, la précieuse collection sera placée dans le musée ethnologique, qu'on bâtit en ce moment, et dans autant de salles particulières qu'il sera nécessaire; ces salles porteront le nom du donateur.

— Le programme des cours de l'Université de Breslau pour le prochain semestre d'été débute par une lettre en latin du professeur Martin Hertz au professeur Jean Vahlen de Berlin, lettre dont l'objet est d'établir qu'il y a des cas, extrêmement rares, il est vrai, mais enfin qu'il a quelques cas où la présence de notes marginales au beau milieu des textes classiques est indéniable. M. Vahlen avait précédemment émis l'opinion que l'élimination des prétendues intrusions était un mode de corriger des textes qui ne lui avait jamais semblé porter sa preuve avec lui. A cela M. Hertz réplique en citant un fort grand nombre de passages où l'on est bien vivement tenté de déclarer qu'il y a intrusion, mais sans cependant qu'on puisse espérer convaincre de la chose un incrédule; puis il entremêle à ces exemples, qui ne servent que comme fond de tableau, un passage des *Lois* de Platon, dans lequel le mot ὀρθῶς *(Bien dit!)*, témoignage marginal de l'approbation d'un antique lecteur, se lit aujourd'hui en toutes lettres dans le contexte; puis, pour finir, il cite deux cas d'intrusions chez Cicéron et un troisième chez Pomponius Mela. Ces quatre élimi-

nations sont signées des noms de Schramm, C. F. W. Müller, Dawes et Bursian, et c'est tout ce que M. Hertz est parvenu à rassembler de fautes de ce genre présentant le caractère de l'évidence, depuis nombre d'années pourtant qu'il est à l'affût.

— L'édition d'Euclide projetée par la maison Teubner, comprendra définitivement les œuvres complètes, même le traité de musique, du grand savant grec. Cette édition, dont le besoin se fait depuis longtemps sentir, est confiée aux soins réunis de M. J. L. Heiberg, de Copenhague, et de M. Menge, de Glogau.

— La « *Correspondance inédite du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII pendant le congrès de Vienne* » qui doit paraître par les soins de M. Pallain, à la librairie Plon, sera publiée en allemand par la maison Brockhaus. L'édition allemande sera augmentée de remarques et d'une introduction de M. Paul Bailleu.

— On annonce également la publication du premier volume des *Memoiren zur Zeitgeschichte*, d'Oscar Meding (Leipzig, Brockhaus). M. Meding, connu en littérature sous le pseudonyme de Gregor Samarow, a été, durant de longues années, le confident du roi de Hanovre Georges V. Ses *Mémoires* comprennent trois parties : I. « Avant l'orage » *(Vor dem Sturm)* de 1860 à 1866 ; — cette partie forme le volume qui vient de paraître. II. L'année 1866. III. Paris jusqu'à la guerre de 1870.

DANEMARK. — Le 15 février, M. Fr. Schiern, professeur d'histoire à l'Université de Copenhague, a commencé une série de conférences publiques sur les premières périodes de la Révolution et la situation de la France au temps de la Terreur.

SUÈDE. — L'*Académie des sciences* de Suède a tenu sa séance annuelle le 8 février 1881. Les prix fondés par M. Letterstedt ont été décernés : 1° pour composition originale, au bibliothécaire de l'Université d'Upsala, M. Charles-Gustave Styffe, auteur de la *Scandinavie au temps de l'Union*, dont la seconde édition a paru en 1880 ; 2° pour traduction d'un bon ouvrage, à M. Stjernstrœm, traducteur du travail de M. D. W. Whitney, *Sur le Langage, sa vie et son développement.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 mars 1881.

M. Riant, au nom de la commission du prix Gobert, annonce l'addition à la liste des ouvrages reçus au concours pour cette année, d'un ouvrage qui avait été déposé à l'Institut dans les délais légaux, mais qui, ayant été adressé par erreur à l'Académie française, n'était pas parvenu d'abord à la commission : c'est l'*Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, par Antoine Dupuy (Paris, 1880, 2 vol. in-8).

M. Delisle lit une notice sur deux manuscrits qui ont appartenu à Charles V. — Le premier de ces manuscrits est aujourd'hui à la bibliothèque royale de Bruxelles (n° 11200). Il a été exécuté pour Charles V, mais il contient le texte d'un ouvrage plus ancien et intéressant par sa date même : c'est une traduction française des *Météorologiques* d'Aristote, faite sous le règne de saint Louis. La date est donnée par la dédicace, adressée au fils du roi Jean de Jérusalem, Alphonse, de Brienne, comte d'Eu, qui mourut en 1270. Le traducteur se nommait Mathieu le Vilain, de Neuchâtel, en Normandie. La famille neuchâteloise des Vilain, était déjà connue d'ailleurs par divers documents, mais sur Mathieu le Vilain en particulier on ne sait rien de plus que son nom. Deux traductions latines des *Météorologiques* ont été répandues au moyen âge, l'une traduite directement sur le grec, l'autre faite presque tout entière d'après une traduction arabe; c'est la première de ces deux versions latines qui a été mise en français par Mathieu le Vilain. La version française, dans laquelle le texte est souvent paraphrasé plutôt que traduit, est, en outre, incomplète; il y manque les trois derniers chapitres du livre III et le livre IV tout entier. M. De-

lisle attribue à cette dernière circonstance le peu de succès et par suite la rareté de l'ouvrage. On n'en connaît aujourd'hui d'autre exemplaire que celui de la bibliothèque de Bruxelles, bien qu'il résulte des inventaires des livres de Charles V que ce roi en a possédé deux. — L'autre manuscrit, la seconde partie d'un bréviaire franciscain, appartient aujourd'hui à M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône. C'est une des plus élégantes productions de la calligraphie et de l'enluminure françaises du XIVe siècle; quelques-unes des peintures qu'il contient peuvent être comptées au nombre des chefs-d'œuvre de l'art de cette époque. On y remarque des lettres initiales, au nombre de 1330, ornées des armes de France, de Navarre et d'Évreux. La réunion de ces trois blasons donne lieu de supposer que le manuscrit a été exécuté pour Jeanne d'Évreux, femme de Charles le Bel, roi de France et de Navarre. On a plusieurs preuves de la dévotion particulière de cette princesse envers l'ordre de Saint-François (elle ordonna que son cœur fût déposé, après sa mort, à l'église des frères mineurs de Paris), ainsi que de son goût très vif pour les beaux livres. Après sa mort, sa petite bibliothèque fut dispersée; plusieurs de ses livres passèrent à la *librairie* du roi Charles V, et le bréviaire franciscain fut du nombre. On le trouve mentionné dans un inventaire publié par M. Jules Labarte, dans la *Collection de documents inédits*, qui décrit les livres renfermés dans un grand coffre en la grande chambre du roi au château de Vincennes, au mois d'avril 1380. Le bréviaire complet avait deux volumes, dont la reliure était alors richement ornée de pierres précieuses. Les termes de l'inventaire ne permettent pas de douter de l'identité du second de ces volumes avec le manuscrit maintenant possédé par M. Blancard. — En terminant, M. Delisle donne l'indication du nombre des manuscrits des rois Charles V et Charles VI qu'il a été possible de retrouver jusqu'aujourd'hui : il y en a 70, dont 41 sont à la bibliothèque nationale de Paris, les 29 autres dispersés dans divers dépôts, publics et privés, de la France et de l'étranger (5 à la bibliothèque de Bruxelles, celle qui en a le plus après la nôtre). Les inventaires de la *librairie* de ces rois prouvent qu'ils ont possédé au moins 1,240 volumes; il y en a donc 1170 qui ont disparu, soient qu'ils n'existent plus, soit qu'ils aient encore échappé aux recherches des érudits.

M. d'Arbois de Jubainville commence la lecture d un mémoire intitulé : *Idées générales de phonétique celtique, et exemples*. Après avoir rappelé qu'il y a une langue celtique actuellement parlée en France, le breton, que cette langue dérive de celle qui fut apportée de la Grande-Bretagne dans l'Armorique, lors de l'invasion de cette presqu'île par des colonies britanniques, au Ve et au VIe siècle, et que la langue celtique de la Grande-Bretagne même a une origine commune avec l'ancien gaulois, M. d'Arbois de Jubainville fait remarquer que ces diverses langues, pour avoir même origine, se présentent néanmoins à nous, telles que nous les connaissons, sous des aspects très différents, et que leurs différences doivent s'expliquer par les changements qui se sont produits dans le breton insulaire depuis sa séparation d'avec le gaulois, dans le breton de France depuis sa séparation d'avec le breton insulaire. Il donne ensuite deux exemples de ces changements. Un mot gaulois qui signifie « grand » se trouve, au IIIe siècle avant notre ère, sous la forme *Magalos* (nom d'un roi de la Gaule cisalpine); au IIe siècle, on trouve *Magillos;* au Ier, *Magulius;* sous l'empire romain, ce même mot entre dans divers composés sous la forme *Maglos*, qui persiste jusqu'au VIIe siècle de notre ère; au VIIIe siècle, il devient, dans des textes bretons armoricains, *mail;* au IXe siècle *mael;* de nos jours enfin, il est réduit à *mel*, et forme, ainsi transformé, la dernière syllabe du nom de la ville de *Ploermel*. Un autre mot gaulois pour dire « grand » est *măros* : on le trouve dans divers noms propres, notamment dans celui de *Virdumarus*, roi gaulois tué par le consul Marcellus, l'an 222 avant notre ère; au VIe siècle de notre ère, ce mot a pris la forme *morus*, puis, en breton armoricain, *mor;* enfin, depuis le XIIIe siècle et encore dans le breton tel qu'il se parle aujourd'hui, on le prononce *meur*.

M. Lagneau commence la lecture d'un mémoire sur *les Anciens Peuples de l'Hispanie*.

Ouvrage présenté, de la part de l'éditeur, par M. Léon Renier : *Bulletin épigraphique de la Gaule*, revue bimensuelle, publiée par Florian VALLENTIN, n° 1.

Julien HAVET.

Erratum : n° 2, art. 8, p. 33, ligne 12, lire *Desroncerets* au lieu de *Lecoutelier*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 21 Mars — 1881

52. — **Euripide, Alceste,** texte grec accompagné d'une notice, d'un argument analytique et de notes en français, par H. Weil. Paris, Hachette, 1881. In-16, 84 p.

Le seul reproche que l'on puisse adresser à cette édition, faite par un homme profondément versé dans la connaissance des tragiques grecs, c'est que les notes sont trop succinctes. Nos élèves et même nos professeurs ont besoin de plus d'explication. Ainsi, il ne suffit pas de dire (102) que dans τομαῖος ἃ δὴ νεκύων πενθει πίτνει, « τομαῖος se rattache à πίτνει, » que « νεκύων est un génitif objectif, » que ἄπαιδε παιδὸς ὄντος (735) est « une alliance de mots ». L'adjectif, dans οὐ νεολαία δουπεῖ χεὶρ γυναικῶν (103), réclamait une remarque. Il fallait expliquer (122-125) que ἂν se construit avec ἦλθεν, et peut-être faut-il supprimer les virgules après ἂν et παῖς. Des élèves ne comprendront pas facilement ἔξεισί τις ; (215), ni δεσπότας (304), οὐδ' ἐξέτεινα χεῖρ' (768), αὐχμηρὸν οὖδας (947). Mais, ce texte étant généralement facile, on n'est pas trop souvent arrêté, et M. Weil a fort bien expliqué les principales difficultés.

Il y a, au premier abord, quelque chose d'embarrassant, dans les adieux d'Alceste à son mari. Elle lui demande de ne pas se remarier (308 et suiv.) :

Ἐχθρὰ γὰρ ἡ 'πιοῦσα μητρυιὰ τεκνοις
Τοῖς πρόσθ', ἐχίδνης οὐδὲν ἠπιωτέρα.
Καὶ παῖς μὲν ἄρσην πατέρ' ἔχει πύργον μέγαν.
Σὺ δ' ὦ τέκνον μοι πῶς κορευθήσει καλῶς ;
Ποίας τυχοῦσα συζύγου τῷ σῷ πατρί ;

On peut trouver singulier qu'Alceste anticipe sur l'avenir aussi formellement à propos de sa fille. Mais son imagination se représente plus vivement comme accompli ce qu'elle craint le plus. Ensuite, peut-être faut-il supprimer le point d'interrogation après καλῶς et mettre les deux interrogations dans la même proposition.

M. W. a proposé un certain nombre de corrections qui me paraissent généralement heureuses[1].

1. La leçon vulgaire est placée la première et séparée par un tiret de la correction.

71. δράσεις — δράσω. Il conserve ce vers avec le précédent. — ἀπεχθήσει δ' se lisait déjà. ¶ 102. τομαῖος, ἃ δὴ — τομαῖος ἃ δή. ¶ 121. ἐπί — ἔτι. ¶ 138. Πενθεῖν μὲν, εἴ τι δεσπόταισι τυγχάνει, συγγνωστον, — πένθει μὲν, ὥς τι δεσπόταισι τυγχάνει, εὔγνωστον, correction plus satisfaisante pour le sens que pour la paléographie. ¶ 261. πτερωτὸς Ἅιδας. μέθες με — πτερωτός. Ἅ μέθες με. ¶ 291. κατθανεῖν — καταλύειν. ¶ 333. ἄλλως ἐκπρεπεστάτη — ἄλλως τ' ἐκπρ. ¶ 527. κοὐκέτ' ἔσθ' ὁ κατθανών — κοὐ θανὼν οὐκ ἔστ' ἔτι. ¶ 569. ἐλεύθερος — ἐλευθέρου. ¶ 632. ταφήσεται — φανήσεται. ¶ 671. οὐδεὶς — οὐχί. ¶ 672. αὐτοῖς — αὐτῷ. ¶ 673. παύσασθ' — Ἄδμηθ'. ¶ 674. ὦ παῖ — παῦσαι. ¶ 679. παῖ — καὶ. ¶ 680. ῥίπτων ἐς ἡμᾶς· οὐ κ. τ. ἑ. ¶ 756. ἐν χείρεσσι — εὐρὺν χερσὶ. 810-811. Ces deux vers sont transposés après le vers 815. ¶ 992. δ' ἔτι καὶ — δὲ κάτω. ¶ 1060-1061. σέβειν. Πολλὴν κ. τ. ἑ. ¶ 1062. ἔχουσ' — ἔχεις. ¶ 1118-1119. ΑΔ. Καὶ δὴ προτείνω Γοργόν' ὡς καρατομῶν. ΗΡ. ἔχεις ; ΑΔ. ἔχω ΗΡ. ναὶ, σῶζε — ΑΔ. Καὶ δὴ προτείνω. ΗΡ. Γοργόν' ὡς καρατομῶν. Ἔχεις ; ΑΔ. ἔχω νιν. ΗΡ. σῶζε. ¶ 1121. βλέψον δ' ἐς αὐτὴν — βλέψον πρόσωπον.

Cette publication, dans la modestie de sa destination, est loin d'être indifférente pour les philologues, qui devront tenir grand compte de l'édition de M. Weil.

Ch. Th.

---

53. — **Aristophanis Thesmophoriazusæ**, annotatione critica, commentario exegetico et scholiis græcis instruxit Fredericus H. M. Blaydes. Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria. 1880, 1 vol. in-8° de IX-271 pages.

Cette édition des *Thesmophoriazusæ* est le premier volume d'une édition complète d'Aristophane; M. Blaydes s'est proposé de donner un pendant à son édition de Sophocle, il annonce la publication successive des onze comédies du poète [1]; déjà les volumes II et III, *Lysistrata* et les *Ecclesiazusæ*, sont en vente, et nous en rendrons compte à leur tour très prochainement. Nous ne pouvons que souhaiter à l'auteur de mener à bonne fin son entreprise; il a sans doute une façon de travailler tout à fait particulière qui ne le met pas à l'abri de la critique; mais, malgré leurs imperfections, ses ouvrages représentent une somme de travail qui commande le respect; ils sont, en outre, une source si abondante de renseignements que, s'ils ne font pas faire par eux-mêmes des progrès à la science, ils les préparent en lui fournissant un instrument de travail utile et commode.

L'édition est à la fois critique et explicative. Les notes critiques accompagnent le texte; elles comprennent les leçons des principaux manuscrits et des lexicographes, tels que Suidas, Hésychius, etc. Tout cela

---

1. M. B. a donné, en 1871, une édition des *Acharniens;* a-t-il l'intention de la refaire?

est très étendu, et cette première partie compte 126 pages. On sait que ce n'est pas l'abondance qui fait défaut à M. Blaydes : ainsi, v. 392, à propos de la faute d'iotacisme μυχοτρόπους pour μοιχοτρόπους, leçon de Suidas adoptée par la plupart des critiques, il se croit obligé de nous donner la liste de tous les iotacismes tout semblables qu'il a rencontrés chez Aristophane, Eschyle, Sophocle, Euripide, Démosthène, etc. Il y en a bien une quarantaine; un tel luxe de preuves était-il nécessaire pour une faute aussi commune? Le commentaire est imprimé seul à la suite; il occupe les pages 128-259, il comprend aussi les scholies. Les pages 260-271 sont consacrées aux *addenda et corrigenda*, mais, il faut s'entendre, il n'est pas du tout question ici de fautes d'impression; cette partie n'est qu'une addition aux notes critiques et au commentaire; ce sont les corrections et les explications de la dernière heure, celles qui ont dû venir à l'esprit de M. B. pendant la correction des épreuves.

Nous avons plusieurs observations à faire à l'auteur : la première, c'est qu'il n'est pas, ou plutôt qu'il n'est plus au courant; son travail est en retard de dix ans; l'auteur le fit vers 1870 avec le plus grand soin; il était alors très au courant, très exactement informé, et, si cette édition avait été publiée alors, elle lui aurait fait honneur. M. B. a mis son livre sous clef et le donne maintenant tel quel, sans rien retoucher, sans rien ajouter. L'omission la plus grave est celle des travaux de M. A. von Velsen; il ignore que ce savant a donné une édition des *Thesmophoriazusæ*, qu'il a publié des monographies qui ont résolu quelques-unes des questions concernant la critique du poète. M. B. s'est donné la peine de noter toutes les variantes du manuscrit de Munich et de la Juntina, celle-ci représentant le manuscrit Urbinas qu'on croyait perdu; sans doute cela rentre dans ses devoirs d'éditeur scrupuleux; seulement, entre les leçons du ms. de Munich et la Juntina, d'une part, et celles du Ravennas, du Venetus, de Suidas, etc., de l'autre, il y a une différence capitale qu'il fallait indiquer; les variantes du ms. de Munich et de la Juntina sont intéressantes en tant que *conjectures* soit d'Euphrosynus Boninus qui fit l'édition de Junti, soit du copiste du ms. de Munich; mais, au point de vue de la tradition du texte, ces variantes ne représentent absolument rien, elles font double emploi, elles appartiennent à des copies dont nous possédons l'original; en effet, A. von Velsen (*über den Codex Urbinas der Lysistrata und Thesmophoriazusen*, Halle, 1871) a prouvé : 1° que le fameux ms. Urbinas n'a jamais existé, car le ms., utilisé par E. Boninus, n'est autre que le ms. de Ravenne qui, en 1515, faisait partie du fonds Urbinas; 2° que le ms. de Munich est une copie du même ms. de Ravenne, copie qui date du xve siècle.

Venons à présent au ms. de Ravenne. M. B. dit : *Ipse verbatim et accurate contuli* ℞ (cum ed. Bergh, 1857), ita ut ubi nulla discrepantia lectionis notatur, codex cum editione ista consentire existimandus sit. Il semble ou bien que M. B. n'a pas mis à ce travail le temps nécessaire, ou bien qu'il n'était pas suffisamment préparé. Les exemples que

je vais citer sont dus à une collation que j'ai faite de ce manuscrit, si important pour l'établissement du texte d'Aristophane, en me servant de l'édition de M. von Velsen; on a donc, pour garantir les leçons que j'indique, outre mon témoignage, celui de M. von Velsen. Vers 12, R avait de 1re main ἴσθι ou ἴσθε, la dernière lettre de ce mot a été barrée : M. B. n'en dit rien. — 19, μήτ' ἀκούω B, μήθ' ἀκούω R. — 20, τοῦτι 1re m., τουτὶ deuxième, B. rien. — 22, ἐμοῦ, corrigé de ἐμοῖ, B. rien. — 32, ἑώρακα 1re m., la deuxième a ajouté un petit σ à la fin du mot, B. rien. — 34, κάμέ γ' εἰδέναι, B. καὶ μέγ' εἰδέναι (l'ι de καὶ a été barré postérieurement) R. — 36, Πτήξωμεν B., Πτήξωμαι μεν R.; les lettres μαι sont barrées. Je reviens sur mes pas pour indiquer un passage plus significatif, il s'agit des vers 27-30; il y a une transposition dans R, les vers se suivent dans l'ordre suivant : 27, 29, 30, 28, de plus le v. 28 a été ajouté *à la marge* par la deuxième main à côté du v. 27, puis gratté, probablement par cette même main, car le copiste, qui avait alors retrouvé le v. 28 dans le ms., a numéroté les quatre vers ainsi : 27 α; 29 γ; 30 δ; 28 β. Comment se fait-il que M. B. n'indique aucune de ces particularités? Nous ne pousserons pas notre examen plus loin; nous croyons qu'il est suffisamment démontré que M. B. a étudié le ms. de Ravenne d'une façon trop rapide. M. B. n'a d'ailleurs qu'à comparer son apparat critique avec celui de M. von Velsen; il pourra se faire une idée du scrupule, de la rigueur et aussi de la perspicacité qu'on exige aujourd'hui dans l'étude des manuscrits de premier ordre, comme le Ravennas. Assurément, la disposition de l'édition de M. von Velsen est, on peut le dire, bizarre; rien de plus incommode que cette grande brochure in-4° de 28 pages, sans date, sans nom d'éditeur, sans aucune indication bibliographique; ce n'est qu'aux types grecs qu'on voit que le livre appartient à la librairie Teubner; mais, au point de vue de l'exactitude et de l'abondance de l'apparat critique, je ne connais, pour ce qui concerne Aristophane, rien qu'on puisse mettre à côté. La part que M. von Velsen a prise à la composition du *Corpus Inscriptionum Atticarum* d'abord et ensuite à la publication des fac-similés de manuscrits avec M. Wattenbach ont contribué à le détourner de faire depuis lors aucune publication sur Aristophane; espérons que ce n'est là qu'une interruption momentanée et qu'il reviendra à des études dans lesquelles il a déjà rendu de si éminents services.

Quant aux conjectures proposées par M. B., il me suffira de dire que l'éditeur d'Aristophane continue l'éditeur de Sophocle, ce sont les mêmes errements, car je ne veux pas dire la même méthode; c'est encore l'intempérance de la critique. Assurément M. B. ne se fait pas une idée sérieuse de la critique verbale. Cette science sévère, toute de rigueur et de méthode, qui, pour retrouver dans sa forme originale la pensée d'un Eschyle ou d'un Sophocle sous le texte souvent informe qui nous est parvenu, s'aide de tous les témoignages transmis par l'antiquité, qui ne se contente ni d'une connaissance exacte de la langue et des mœurs en

général, ni d'une étude approfondie de la langue de chaque auteur, de son tour d'esprit, de ses habitudes, mais qui va cherchant partout des documents positifs, qui interroge et torture les scholiastes, qui fouille dans les lexiques, qui, après avoir contrôlé, classé la tradition des manuscrits, tient compte des erreurs, des distractions, de l'ignorance des copistes et qui, souvent au travers d'une leçon fautive et barbare, sait retrouver la pensée de l'écrivain, cette science n'est pour M. B. qu'un art ingénieux, un jeu, dont on pourrait rédiger la formule en ces termes : étant donné un passage controversé d'un auteur, trouver des mots ayant tant de brèves et tant de longues et offrant un sens acceptable. C'est à peu près ce qu'on fait faire aux élèves de quatrième qui commencent à bégayer la muse latine. Aussi arrive-t-il souvent que, lorsqu'on a besoin d'un mot de telle longueur et ayant telle quantité, on n'a que l'embarras du choix. Les exemples abondent chez M. B., ainsi : 34, οὔποθ' Elmsl. Possis etiam οὐ δῆθ, vel οὐδέποθ'. Sed corrigendum forsan potius, μὰ τὸν Δί' οὐ κἔγωγ', ὅσα γε κἄμ' εἰδέναι. Vel — ὅσον γ' ἔμ' εἰδέναι. — 121, M. B. commence par dire : quare παράρρυθμα cum Hermanno legendum videtur, puis il ajoute : Legendum fortasse, plano evadente sensu, κιθάρας εὔρυθμα, Φρυγίων... Vel κιθάρας εὔρυθμά τε Φρυγίων. — Conjicias etiam ποδὶ παρ' εὐρύθμῳ Φρυγίων. Il me suffira d'avoir transcrit ces deux exemples ; si on en veut d'autres, je renvoie aux vers 74, 93, 217, etc.

Je serais injuste envers M. B. si, après avoir combattu son système de critique, je n'ajoutais que parfois, quelqu'une de ses conjectures mérite d'être notée. Ainsi, v. 33, il propose δασυπύγων au lieu de δασυπώγων ; en effet, ici Mnésiloque peut croire qu'il est question de l'ἕτερος Ἀγάθων, celui qui n'est ni μέλας ni καρτερός. — 60, ce passage est très intéressant, le mètre est incomplet et une préposition est nécessaire devant τοῦ θριγκοῦ, la plupart des critiques avaient adopté κατὰ ; B. propose ἐς et dit : Scilicet exciderat ἐς vel εἰς post simile — οῦς, quo facto τοὺς θριγκοὺς in τοῦ θριγκοῦ abiit propter præcedentem genetivum τοῦ καλλιεποῦς. Quæ conjectura confirmari videtur verbis scholiastæ ad. v. 62... qui εἰς, non κατὰ, legisse videtur. — 187, ἀξίως ἐμοῦ] Legerim ἀξίως σύ μου. Neque enim omitti debet emphaticum σὺ, neque tam ἐμοῦ postulatur quam μου. — 182, τοῖς θεσμοφορίοις] Legendum ni fallor θεσμοφορίοισιν *vel potius* θεσμοφορίοις, ὁτιή (pro ὅτι). — Ante nomina festorum sic posita articulus omitti solet. Cette dernière remarque peut être juste, mais ici ces mots τοῖς θεσμοφορίοις ne doivent-ils pas être traduits par : dans *ces* thesmophories ? Il est bien entendu que je ne donne pas ces corrections comme définitives, j'ai cru cependant devoir les indiquer,

Nous n'avons à présent que des éloges à donner au commentaire ; il est fait avec le plus grand soin, et il rendra des services ; nous avons dit qu'il contenait toutes les scholies, il donne aussi les principales explications des commentateurs modernes et très souvent *in-extenso ;* on a ainsi un résumé assez étendu des travaux de la critique dans l'antiquité et dans les temps modernes. Nous avons cependant une observation à faire et nous

la signalons surtout comme tendance de l'auteur; il y a de la part de M. B. une affectation très marquée de s'en tenir aux témoignages des auteurs et de négliger complètement tout autre moyen d'information, les documents épigraphiques par exemple. On sait pourtant quelle source précieuse, sûre et précise ces documents fournissent pour un auteur comme Aristophane. Je prends le passage v. 373 sqq., c'est une parodie très exacte d'un décret officiel. M. B. compare des décrets semblables dans Thucydide, Andocide, c'est fort bien; mais il cite encore Démosthène, les Vies des dix Orateurs, il va jusqu'à Lucien, sans se douter que la formule n'est plus la même; un seul exemple épigraphique est cité et de cette façon : *Insc. ap. Bœckh. Œcon Athen. II.* Je n'ai pas la prétention d'apprendre à M. B. que nous possédons un nombre assez considérable de décrets de l'année des *Thesmophoriazusæ* 412 et des années voisines, que tous reproduisent la rédaction adoptée par Aristophane, sauf de légères inversions exigées par le mètre. M. B. croit-il qu'on doive négliger de tel secours ? Voici un acte de la puissance officielle que le poète porte sur la scène comique, nous possédons précisément l'original officiel d'actes semblables, peut-on désirer un terme de comparaison plus sûr ? La même observation est à faire pour les prières du héraut à l'ouverture de la séance, v. 331 sq. Je pourrais citer d'autres exemples du même genre. — Les fautes d'impression sont assez rares. Il y a quelques erreurs dans la bibliographie des éditions complètes d'Aristophane. La Juntina n'est pas de 1510, mais de 1515; l'édition de Portus n'est pas de 1600, mais de 1607, quelques exemplaires portent la date de 1608; celle de Schutz est de 1821. M. Blaydes n'indique pas la date.

Albert MARTIN.

---

54. — **De vita et moribus Julii Agricolae liber.** Edidit G. ANDRESEN. Berolini, apud Calvary.

Cet ouvrage forme le troisième fascicule de la deuxième édition du second volume des œuvres complètes de Tacite publiées en 1846-1848 par Orelli. Le premier fascicule contient la *Germania* par Schweizer-Sidler, le second le *Dialogus de claris oratoribus* par G. Andresen. La deuxième édition des *Histoires*, qui complètera le volume, ne paraîtra probablement pas aussi vite qu'on le désirerait ; M. Meiser, à qui elle est confiée, doit faire encore, à ce qu'on nous dit, une nouvelle collation du meilleur manuscrit de Florence.

L'édition de l'*Agricola* dont nous avons à rendre compte n'a pas de préface. On peut le regretter. Quelques mots d'explications sur le travail entrepris par l'auteur eussent été d'une utilité incontestable pour tous ceux qui ne sont pas au courant de la *littérature tacitéenne*, comme disent les Allemands. La seule chose que M. A. nous apprenne dans une petite note réléguée à la fin de la première page

sous le *sommaire*, c'est que les leçons des mss. ont été empruntées à la nouvelle collation que M. Urlichs a publiée en 1875. Nous eussions désiré aussi trouver dans cette édition une appréciation de l'ouvrage. On sait qu'en Allemagne les avis diffèrent beaucoup, non seulement sur sa valeur, mais encore sur la question de savoir à quel genre littéraire il appartient. Les uns disent que c'est une simple biographie, les autres y voient une apologie, d'autres encore le regardent comme une œuvre hybride, où plusieurs genres sont confondus. Nous sommes persuadé qu'il eût été utile de discuter à fond cette question tant controversée. Ce qui nous dédommage un peu de l'abstention de M. A., c'est que son opinion nous est révélée par un mot qu'il emploie dans deux endroits de son commentaire : dans une note sur *tempora*, p. 149, nous lisons *Agricolae* LAUDEM, et p. 215, il y a sur la phrase : *sciant quibus moris est illicita mirari, etc.*, la remarque suivante : *continetur hoc enuntiato* LAUDUM *Agricolae ac totius libri summa*. M. A. est donc franchement d'avis que le petit livre de Tacite est un *éloge*. Ce n'est pas nous qui le contredirons, mais nous eussions voulu que cette opinion eût été amplement motivée par un savant distingué qui a plus d'une fois prouvé qu'il s'est appliqué à faire de l'*Agricola* une étude approfondie.

Pour ce qui regarde le commentaire et la constitution du texte, cette édition est parmi les meilleures que nous connaissions; elle fait à son auteur autant d'honneur que celle du *Dialogue sur les orateurs*. M. A. a naturellement profité des nombreux commentaires et des articles également nombreux qui ont paru sur l'*Agricola* depuis 1848, où le second volume d'Orelli a vu le jour, mais il a procédé avec une entière indépendance de jugement. Comme il a fait des comptes rendus (quelquefois sévères) de ce qui a été publié sur Tacite dans les dernières dix ou douze années, il connaît à fond et dans ses détails la littérature la plus récente, et son commentaire s'est avantageusement ressenti de cette connaissance. Hâtons-nous de dire qu'à côté de remarques qui sont, pour ainsi dire, le bien commun des éditeurs, il y en a aussi beaucoup de nouvelles ou présentées d'une manière nouvelle, c'est-à-dire avec plus de précision et plus de clarté.

A cette appréciation générale ajoutons quelques observations de détail. Au ch. I, M. A. met, comme trois autres commentateurs, un point après *incusaturus* (= *si incusaturus essem*), et il fait bien. Mais, quand il donne *Domitiani saeculum* pour complément à ce participe, nous ne sommes plus d'accord avec lui. Tout le chapitre II est consacré à dépeindre sous les couleurs les plus noires le règne de Domitien ; le chapitre III contient les conséquences funestes de la tyrannie, et au ch. XLV, l'autre se déchaîne de nouveau contre le despote. Je ne sache pas qu'un historien ancien ait jamais résumé une accusation en termes plus forts, plus émus, plus accablants. On dirait que Tacite a tenu autant à stigmatiser la tyrannie qu'à louer son beau-père. Cela s'explique : comme nous l'avons déjà dit ailleurs, pour faire goûter de ses contemporains

l'éloge d'Agricola, il avait besoin d'accuser Domitien. Nous concluons qu'on ne peut pas sous-entendre *Domitiani saeculum* avec *incusaturus* dans le sens de *si incusaturus essem*. Dans la note suivante sur *tempora*, M. A. cherche à justifier sa manière de voir par deux arguments, l'un ancien, l'autre nouveau. L'argument ancien est formulé de la manière suivante : *Non hoc ei propositum fuit, ut Domitianum hoc libro incusaret, sed ut Agricolae laudem memoriae proderet.* Ne nous arrêtons pas à cela. L'argument nouveau est celui-ci : *Objectum verbi incusaturus non Domitianus ipse intellegendus est, sed ministri saevitiae ejus, quibus post mortem tyranni poena intendebatur.* Nous ne comprenons pas qu'on puisse exclure de *Domitiani saeculum,* l'auteur de toutes les horreurs de ce règne. — La dernière phrase du ch. 1er est : *tam saeva et infesta virtutibus tempora.* C'est ainsi que Wex l'a imprimée en 1852. Wex a dit quel verbe il faut sous-entendre; ici nous n'apprenons pas s'il faut le parfait ou le présent du verbe *esse*. Voici la note sur *tam : tam idem quod adeo*. C'est dire trop peu, dans une édition savante, sur cet emploi de *tam* en tête d'une phrase nouvelle, puisque Wex n'a pas suffisamment justifié ce mot, et que des savants très estimés en ont nié la latinité. On aurait pu trouver des exemples de cet emploi dans Juvénal et dans Pline le Jeune. *Tempora* est expliqué par *haec tempora,* c'est-à-dire le siècle de Nerva et de Trajan, que Tacite nomme *saeculum beatissimum*. Nous ne pensons pas que ce siècle puisse être désigné par *saeva tempora*. Qu'il y eût alors des hommes *ennemis des vertus* (*infesta virtutibus*), cela ne fait pas de doute, mais ces temps ne pouvaient être regardés comme *cruels,* puisque tout le monde, excepté les délateurs, étaient dans la joie, et que des hommes vertueux étaient au gouvernail de l'État. C'est donc le règne de Domitien que Tacite a en vue, en disant *saeva tempora,* d'autant plus qu'il passe immédiatement à l'accusation contre le despote, et que la phrase précédente, dans le sens que nous lui donnons, est nécessaire à la transition. — Au ch. II, *legimus* est expliqué comme il l'a été souvent : nous avons lu dans les journaux ou bien dans des mémoires, dans des lettres, en d'autres termes : « Nous avons lu tous, même ceux qui n'étaient pas alors à Rome ». Peerlkamp et d'autres après lui ont démontré clairement, selon nous, que *legimus* est impossible. Nous ne nous y arrêterons donc pas. Ajoutons seulement ici que, les exécutions ayant eu lieu en 94, il serait difficile de prouver que Tacite ne fût pas alors de retour à Rome. Qu'on change *legimus* en *exegimus* ou en *degimus,* en mettant ce verbe avec la phrase précédente, et toute difficulté s'évanouit. N'a-t-on pas fait des changements beaucoup plus extraordinaires au texte corrompu de l'*Agricola?* — Au ch. VI, *robur* et *subsidium,* à quelques lignes de distance, sont expliqués de la même manière. Il est possible de leur donner un sens différent. — Au ch. VII, l'explication de la phrase *ita successor-maluit-fecisse* est attribuée au vénérable professeur émérite Carl Peter ; M. Louandre lui avait déjà

donné le même sens. — Au ch. XII, au mot *mensuram*, il y a une explication nouvelle, qui est vraie. — Au ch. XVIII, il y a encore une explication nouvelle sur *tam magna* dans la phrase *quanta futuri spe tam magna tacuisset : majorem*, est-il dit, *hoc habet vim ac gravitatem quam tanta*. Nous pensons que cela est seulement plus harmonieux que *tanta tacuisset*. — Au ch. XXIX, nous trouvons sur *ictus-amisit* l'observation suivante : *Plane singularis hoc loco est participii perfecti usus*. Nous regardons l'observation de M. A. comme exacte, car nous ne saurions pas citer, dans ce moment, un autre exemple de la même construction. Toutefois, nous ne regardons pas cette construction comme étrange, puisque les participes passés dans les ablatifs absolus marquent très souvent la simultanéité et non pas l'antériorité. De même ici, *ictus* marque la simultanéité et l'on dirait aussi en français : frappé d'un malheur domestique, il perdit son fils. — Au ch. XXXV, il y a dans le texte *conexi velut insurgerent*, d'après Nipperdey, au lieu de *convexi* que donnent les mss. M. Urlichs conserve *convexi*, et nous ne pensons pas que ce mot soit inexplicable. Pour *insurgerent*, on pourrait comparer Hist. IV, 14 : *ut pars classicorum-in colles-exsurgerent*. — Au ch. XLI, *limite imperii* est expliqué de la même manière que dans le commentaire de Peter, qui pense au grand rempart qui allait du Danube au Rhin près de Cologne. Cependant la guerre ne se faisait pas alors de ce côté-là. Nous préférons voir, avec M. Draeger (gramm.), dans *limite imperii et ripa*, une seule et même chose et dire que *et* est explicatif. — Au ch. XLV, M. Andresen met *jam* entre crochets dans la phrase *Baebius jam tum reus erat;* il fait bien, puisque *jam*, comme tout le monde l'a reconnu, ne donne pas de sens convenable. Nous préférerions cependant, pour plus d'une raison, la correction de Gronovius (*etiam* au lieu de *jam*), qui a été justifiée à tous les points de vue par M. Wagener dans la *Revue de l'instruction publique en Belgique*. Disons, pour finir, que cette édition se recommande, en outre, aux professeurs par la citation exacte des leçons des mss., par les nombreuses conjectures des savants placées sous le texte et par les progrès qu'elle a fait faire à l'interprétation d'un texte qui offre de grandes difficultés.

J. GANTRELLE.

---

55. — **Romancero espiritual** en gracia de los esclavos del santisimo sacramento para cantar cuando se muestra descubierto, por el maestro Josef de VALDIVIELSO, precedido de un prólogo por el Rdo P. Miguel Mir de la Compañia de Jesus (Coleccion de escritores castellanos. Misticos I). Madrid, A. Perez Dubrull. 1880, XXIII et 462 pages in-8°.

La collection d'auteurs espagnols à laquelle l'éditeur et imprimeur Manuel Rivadeneyra a attaché son nom, ne se continue plus. Le dernier volume (tome LXXI), publié l'an dernier, contient une série de tables

qui serviront de fil conducteur dans ce grand amas, souvent mal digéré, de documents littéraires [1]. Comme on le sait, la *Biblioteca de autores españoles*, créée en 1846 par Rivadeneyra avec l'aide d'un autre érudit catalan, D. Buenaventura Cárlos Aribau, est jusqu'ici la seule collection générale d'écrivains espagnols anciens et modernes qui ait réussi à vivre chez nos voisins. Mélange de bon, de médiocre et de mauvais, de travaux sérieux dus à des érudits de vrai mérite et de réimpressions faites par de simples manœuvres, la *Biblioteca* constitue, à tout prendre — et étant donnés l'apathie bien connue des Espagnols et le peu de goût qu'ils manifestent pour l'étude de leurs gloires littéraires, — un ensemble imposant, une agglomération considérable d'œuvres de tout genre : c'est, en un mot, le premier et le plus indispensable instrument de travail de quiconque veut savoir quelque chose de ce qu'ont pensé et écrit les Espagnols depuis qu'ils ont une langue à eux. Mais si la richesse de la collection est grande, les lacunes qui la déparent n'en sont que plus sensibles. L'absence de tout l'ancien théâtre d'avant Lope de Vega, d'un *Cancionero general*, d'ouvrages historiques de la plus haute importance, tels que la *Crónica general* d'Alphonse le Savant, de beaucoup d'œuvres lyriques et didactiques du XVIe et du XVIIe siècle, la très faible représentation de la littérature si curieuse du XVe siècle et tant d'autres domaines négligés font vivement regretter l'interruption d'une entreprise créée jadis avec tant de courage et conduite d'abord avec tant d'entrain. Malheureusement la mort de Manuel Rivadeneyra, survenue en 1872, devait causer bientôt celle de la *Biblioteca*. Son fils, D. Adolfo Rivadeneyra, insuffisamment instruit des intentions de son père, n'a pas cru devoir se charger de cette lourde tâche : il s'est contenté de finir les publications commencées, laissant à d'autres le soin et l'honneur de couronner l'édifice. L'entreprise d'ailleurs est moins fructueuse qu'on ne serait tenté de le croire. On lit avec stupéfaction, dans la notice biographique publiée par D. Adolfo Rivadeneyra en tête du tome LXXI, que le total des souscriptions à la *Biblioteca* ne dépasse pas le chiffre de cinq cents, et dans le nombre cent cinquante exemplaires au moins sont pris par le gouvernement. Ainsi la seule collection d'auteurs espagnols publiée en Espagne a trois cent cinquante acheteurs réguliers ! Mettons en même cinq cents, et nous devrons constater que les Espagnols, tout en portant aux nues, quand l'occasion se présente de faire une démonstration patriotique, la prose et les vers de leurs écrivains, ne s'y intéressent au fond que fort peu et ne savent rien sacrifier en leur honneur. Et pourtant le sacrifice ne serait pas grand et devrait s'imposer à un public nombreux. Il ne s'agit pas ici, cela va sans dire, d'éditions savantes accompagnées d'études philologiques et historiques approfondies : de tels

---

1. *Indices generales, por Isidoro Rosell y Torres. Precede una biografía del editor escrita por su hijo.* Madrid, M. Rivadeneyra, editor. 1880. XXIII et 349 pp., in-8° à 2 col.

travaux, à supposer qu'ils pussent être faits, ne seraient naturellement ni goûtés ni compris. L'unique ambition de Rivadeneyra était de fournir à ses concitoyens des textes lisibles des grands écrivains de la nation, que tout Espagnol passant pour lettré a, semble-t-il, le devoir de connaître et de pratiquer. Cela même était trop. Il en est, je le sais, qui se consolent avec le fameux *pródigos en hazañas y cortos en escribirlas* — ajoutons *y en leerlas* — de Mariana; mais à quoi bon avoir fait et pensé de grandes choses, si l'on ne sait en conserver qu'un nébuleux souvenir, si les vertus des ancêtres ne servent pas tous les jours d'exemple et d'enseignement aux nouvelles générations? Regrettons donc amèrement qu'une œuvre si patriotique et si indispensable ait été abandonnée, et souhaitons qu'un autre éditeur ou une corporation quelconque[1] reprenne bientôt la succession de la *Biblioteca Rivadeneyra*.

En attendant, il faut accueillir avec joie une *Coleccion de escritores castellanos*, dont le premier volume vient de paraître. Le prospectus annonce la publication « des œuvres complètes ou choisies des classiques espagnols anciens et modernes dans un format commode pour la lecture avec plus de luxe que les meilleures collections étrangères *(sic)* et au même prix que celles qui se publient en éditions ordinaires ». La collection formera plusieurs séries : mystiques, historiens, critiques, romanciers, etc. Parmi les volumes désignés comme devant paraître prochainement se trouvent les œuvres d'Adelardo Lopez de Ayala, imitateur assez habile de notre théâtre français contemporain, naguère président de la Chambre des députés et mort il y a peu; les œuvres de Juan Hartzenbusch, celui que les Espagnols appelaient le patriarche de leur littérature, mort l'année dernière; puis, parmi les livres anciens, l'Histoire de Charles-Quint de Pedro Mexia, qui n'est pas entièrement inédite, comme dit le prospectus, le livre II sur les *Comunidades de Castilla* ayant été publié dans la *Biblioteca Rivadeneyra* (tome Ier des *Historiadores de sucesos particulares)*; les œuvres choisies du P. Martin de Roa; des nouvelles de Salas Barbadillo, etc.

Le *Romancero espiritual* de Valdivielso ouvre la série des mystiques. C'est un joli recueil qu'on est heureux de posséder maintenant en un petit volume d'un format agréable et correctement imprimé. Le contenu, *romances, letras, diálogos, octavas*, etc., presque tout cela a été composé pour servir de texte aux mélodies chantées devant le Saint-Sacrement, les jours où, suivant la liturgie, on l'expose à l'adoration des fidèles. La poésie

1. Il y a quelques années, en 1866, l'Académie espagnole tenta la publication d'une *Biblioteca clasica española*, mais l'entreprise, au bout de deux ans, *fracaso*, comme on dit là-bas. Les volumes publiés sont au nombre de huit : l'*Araucana* d'Ercilla (tomes I et II), les *Farsas* de Lúcas Fernandez (t. III), un choix de drames d'Alarcon (t. IV à VI), un choix de drames de Calderon (t. VII et VIII). A part l'édition des *Farsas* de Fernandez, due à D. Manuel Cañete, et quelques notes biographiques intéressantes sur Ercilla dans l'édition de l'*Araucana*, la collection n'a aucune valeur propre. Il n'y a à louer que l'impression, très soignée.

du chapelain de Tolède a cette tendance, commune à beaucoup d'autres livres de l'époque, d'*humaniser* la religion. De même qu'il était de mode alors de traiter des sujets profanes *á lo divino,* on peut dire que les chants du maître Valdivielso commentent *á lo humano* le mystère eucharistique. Mettant à profit très habilement les complications curieuses que les dogmes tels que la divinité de Jésus et la virginité de Marie créent dans les relations des membres de la sainte famille, il détaille les sentiments de ces personnages et pèse leurs degrés de divinité ou de sainteté dans un style charmant, d'une naïveté et d'une familiarité, choquantes peut-être pour beaucoup de catholiques du XIX[e] siècle [1], mais qui répondaient tout à fait aux besoins religieux du moment. Voici, par exemple, quelques passages d'un romance de saint Joseph chanté devant le Saint-Sacrement découvert : « Séraphins brûlants, — dites-moi, si vous le savez, — quel pouvoir a en cour — saint Joseph auprès de Leurs Majestés? — Si à celle qui est la meilleure femme — Dieu donne celui qui est le meilleur — et s'ils ont vécu transformés — lui en elle et elle en lui; — si vous êtes vassaux — qui baisez ses blancs pieds, — adorant pour votre reine — celle qu'il a pour femme; — si Dieu crée ce qui n'est pas Dieu — et si lui (Joseph) a créé ce qui est Dieu — et a été créateur du Créateur, — séraphins, que direz-vous? » Réponse des séraphins : « Que le plus grand saint — est moindre que Joseph, — puisque tous ont servi — celui auquel il a commandé ». Et plus loin : « S'il a pris (Joseph), gai et heureux — sur sa bouche rose (la bouche de Jésus) — des baisers qui feraient Dieu lui-même — brûler d'amour; — si le morceau de la bouche — il s'est ôté plus d'une fois, — et pour que Dieu le mangeât — il s'est privé de le manger; — si l'on dit qu'il vit en sûreté — celui dont le fils est juge, — lorsque Dieu viendra juger — qu'adviendra-t-il à Joseph ? » etc. Ce besoin de populariser le mystère, de le rapprocher du fidèle en le lui décrivant avec des expressions empruntées au langage cliché de l'amour profane, ou à ce parler rustique qui était devenu un genre, ou, enfin, au style bigarré et torturé du poète *al uso,* ce besoin est sensible surtout dans les dialogues des Gil et des Bras et dans ces compositions métaphoriques dont le *Romancero* de Valdivielso offre plusieurs exemples. On y trouve ainsi un « Romance au Très Saint Sacrement, métaphore d'une audience que donne Sa Majesté ». Le corps du Christ est assimilé au roi Philippe. « D'un ciboire d'argent — à parois de cristal — pour donner audience aux siens — aujourd'hui sort Sa Majesté ». La troupe des solliciteurs se présente. « L'un lui demanda une place — dans son Palais Royal — qu'avec l'appui d'un favori — il compte obtenir. — « Vous ne savez ce que vous demandez, » — leur dit

1. En Espagne, on doit trouver aujourd'hui quelque chose de sacrilège dans certaines expressions de Valdivielso, puisque les éditeurs ont jugé convenable de supprimer plusieurs pièces dans l'édition ordinaire. Les curieux doivent payer 6 francs de plus : il est vrai que ces jolis morceaux leur sont servis sur « papel de hilo español ».

Sa Majesté, — « à celui-là seul qui boira mon calice — sera donné ce qu'il désire ».

Il y aurait aussi à tirer du *Romancero* des indications curieuses sur le théâtre populaire religieux. Dans le « Romance des Rois », par exemple, le poète nous décrit le travestissement des Mages usité dans les églises d'Espagne : « L'un a la barbe d'argent, — l'autre l'a d'or, — le troisième qui est plus imberbe — s'en est fait une avec le revers d'une poêle. — Il est (noir) comme un jais [1] — dont on peut faire des amulettes [2], — et pour se préserver du mauvais œil — il peut les pendre à son cou. — Ils ont de gros cous — et des bosses aussi, — ils portent des sortes de tarasques — dont Dieu nous garde. Amen », etc. Une autre composition intitulée « Ensaladilla del retablo » figure une représentation, au *corral* de la Cruz à Madrid, de l'arrivée de Joseph et de Marie à Bethléem et de la naissance de Jésus. Sur la conduite de ce petit drame un commentaire n'eût pas été inutile, mais les éditeurs ont préféré garder partout le silence le plus absolu et le moins compromettant. Est-ce ainsi pourtant qu'une direction intelligente doit présenter au public un livre vieux de trois siècles ou peu s'en faut? On a beau être castillan de *solar conocido* et avoir fait preuve de *limpieza* depuis des siècles, on peut, malgré cela, n'avoir pas présentes à l'esprit toutes les particularités liturgiques dont est entouré le culte du Saint-Sacrement et sans la connaissance précise desquelles il n'est pas possible d'apprécier le côté théologique et même le mérite littéraire d'une œuvre telle que le *Romancero espiritual*. Puis on rencontre des allusions historiques dont le plus lettré même a le droit de demander une explication. Ainsi, pour saisir l'à propos du « Romance de la pure conception de Notre Dame après le *proprio motu* », il faut se souvenir de la longue histoire des intrigues ourdies par les Franciscains avec l'aide de Marguerite d'Autriche pour obtenir du roi Philippe III qu'il intervînt auprès du pape Paul V à l'effet de l'obliger à définir le dogme de l'Immaculée Conception. Les éditeurs nous devaient à cet égard quelques éclaircissements et la date exacte du *proprio motu* qui excita si vivement la joie du pieux Valdivielso. Mais quoi, le prologue même de l'édition, d'une banalité désespérante, renvoie sans plus pour la biographie du poète au Catalogue de l'ancien théâtre espagnol de La Barrera et ne dit rien d'utile ni de précis sur l'œuvre, rien non plus sur

---

1. *Azabache*, de l'arabe *as-sabadj*. Voir Dozy, *Glossaire des mots espagnols et portugais dérivés de l'arabe*, s. v., et ce qui est dit là de l'*azabache* comme préservatif contre le mauvais œil chez les Arabes d'Espagne. Le *Diccionario de autoridades* remarque que de l'*azabache* des Asturies « transportada á Galicia y á otras partes se hacen... efigies de nuestro patron Santiago, como tambien *higas*, manillas, collares y otras cosas semejantes ».

2. *Higa*. Ce mot, qui désigne le geste connu qu'on fait en fermant la main et en intercalant le pouce entre l'index et le doigt du milieu, a pris aussi le sens d'amulette servant en particulier contre l'*aojamiento*.

le portrait de Valdivielso, reproduit ici à l'eau-forte d'après on ne sait quelle peinture ou estampe!

Encore une fois, ce n'est pas ainsi qu'on doit s'y prendre pour remettre en honneur une littérature ancienne et oubliée, et si la *Coleccion de escritores castellanos* n'est pas une simple affaire de librairie, si elle tend à occuper quelque place à côté des collections étrangères de même nature, ses directeurs feront bien de changer au plus tôt de système et de prendre leur tâche plus au sérieux.

Alfred Morel-Fatio.

---

56. — Edmond Scherer. **Diderot,** étude. Paris, Calmann Lévy. 1880, in-18, 239 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est depuis 1830 seulement qu'on a pu prétendre connaître vraiment Diderot, et c'est surtout depuis 1830 aussi que les études sur le célèbre écrivain se sont multipliées; la publication, en cette année, de quatre volumes d'œuvres inédites du fondateur de l'Encyclopédie, en le montrant sous un jour nouveau et non encore soupçonné, offrait une occasion toute naturelle de réviser les jugements qu'avaient jusque-là portés sur lui ses admirateurs ou ses détracteurs; Sainte-Beuve donna l'exemple, et le « portrait » qu'il écrivait dès 1831, complété par un des lundis de 1860, a fixé pour toujours quelques-uns des traits de l'écrivain philosophe. Le célèbre critique devait avoir de nombreux imitateurs : Carlyle dans la *Quarterly Review,* Varnhagen von Ense dans ses « Etudes de littérature et d'histoire », le collaborateur de l'Encyclopédie nouvelle, Joguet, plus tard, M. Bersot dans ses « Etudes sur le xviiie siècle », Génin, cet esprit fin et ingénieux, Damiron, M. J. Barni dans son « Histoire des idées morales et politiques au siècle dernier », sans parler des auteurs d'histoires générales de la littérature, parmi lesquels il faut citer surtout M. Nisard chez nous et M. Hettner en Allemagne, entreprirent tour à tour et à des points de vue les plus divers de déchiffrer l'énigme insaisissable de la nature de Diderot et de juger l'œuvre immense du polygraphe dans son ensemble ou du moins dans quelques-unes de ses parties principales.

Cependant, malgré l'incontestable valeur de la plupart de ces études, aucune ne peut être considérée comme complète ou définitive, et Diderot manquait encore d'un historien impartial et bien informé, quand, il y a quatorze ans, il en trouva un en Allemagne. Après vingt années de recherches et d'études, M. Karl Rosenkranz publia, en 1866, deux volumes sur « la vie et les œuvres de Diderot », livre où la sympathie et la sévérité s'allient dans une juste mesure, et auquel il n'a manqué peut-être que d'être fait sur une édition complète et critique des œuvres de l'écrivain qu'il voulait faire connaître. Cette édition, on le sait, nous a été donnée récemment, et le patient éditeur auquel nous la devons,

M. Assézat, se proposait, en outre, de faire pour nous et en France ce que M. Rosenkranz avait entrepris en Allemagne, une étude approfondie de la vie de Diderot et de l'influence qu'il a exercée par ses œuvres; mais la mort l'a empêché d'exécuter ce projet aussi louable que difficile. Faut-il le regretter? Quelque connaissance profonde qu'il eût des ouvrages de Diderot, M. Assézat était-il bien en état de l'apprécier avec une entière équité, et n'y avait-il point à craindre que le culte même qu'il avait voué à son auteur ne nuisît à son impartialité? D'ailleurs, il ne suffit pas pour juger un écrivain comme Diderot d'avoir vécu de longues années dans son intimité; il faut encore le voir de haut et même de loin, il faut avoir quelque chose de son universalité, être, comme lui, curieux de toutes les questions que soulève l'étude du monde et de la nature, avoir comme lui abordé tous les problèmes de la philosophie. Sans faire tort à M. Assézat, on peut croire qu'il ne possédait point toutes ces qualités. Cela peut déjà nous consoler en partie de ne pas avoir l'étude qu'il avait promise; ce qui doit nous consoler entièrement, c'est d'en avoir une maintenant de la plume d'un écrivain qui possède au plus haut degré, avec ces qualités que je déclarais tout à l'heure indispensables au juge de Diderot, cette indépendance et cette clairvoyance de vues, cette profondeur et cette sûreté de connaissances qui en font le premier de nos critiques littéraires. M. Scherer — c'est de lui naturellement qu'il s'agit — avait ici à lutter avec l'éminent écrivain, dont il a sans doute été le disciple avant d'en être l'émule; on peut croire aussi qu'il a tenu à se surpasser, et je ne pense pas qu'il ait jamais montré une critique plus délicate et plus pénétrante que dans cette « étude » sur Diderot, où il apprécie tour à tour le célèbre encyclopédiste comme homme, comme écrivain (poète, auteur dramatique, romancier et conteur), enfin comme critique d'art et essayiste. Aucune des faces de ce talent si varié n'a été oubliée ou laissée de côté.

« Ce qu'il y a de plus intéressant dans les œuvres de Diderot, remarque M. S., c'est Diderot lui-même »; rien de plus vrai, et je ne connais pas d'étude psychologique plus attrayante ni plus faite pour retenir le critique philosophe que celle de cette nature si pleine de contradictions et si riche en contrastes, où les aspirations les plus élevées et les plus généreuses n'excluent pas les goûts les moins nobles, chez qui l'enthousiasme de la vertu s'allie très bien à une imagination sensuelle et même ordurière, où, pour me servir des expressions mêmes de M. S., « deux sources enfin sont également prêtes à jaillir, l'une de sensibilité aimable et honnête, l'autre de propos grossiers et infects »; penseur profond sans esprit vraiment critique, novateur audacieux qui se montrait timide dans la société, le fondateur de la critique d'art et nature gauche et sans grâce, causeur étourdissant qui n'entendait rien à la conversation proprement dite, écrivain tout d'entrain, d'exaltation, qui n'a point reculé devant les études les plus sévères et dont le travail a « racheté les défauts ». « Impressionabilité profonde, mobilité extrême, effervescence perpétuelle, l'incon-

séquence, l'exagération, l'imprévu, tout ce qui résulte, en un mot, de la prédominance de la passion sur le jugement, voilà bien, je crois, dit encore M. S., le fond naturel de Diderot, la source à laquelle tout peut se ramener; ajoutez-y l'engouement, que le critique n'a pas d'ailleurs omis de signaler, et je ne sais quoi de déclamatoire et de théâtral, et vous aurez les traits principaux du caractère et de la nature de Diderot.

Tel fut l'homme; l'auteur n'est pas moins étonnant ni moins plein de contradictions. M. Bersot avec sympathie, M. Hettner avec sévérité, M. Rosenkranz avec cette impartiale curiosité qui caractérise son livre, ont essayé de démêler sous ses aspects divers quel fut le fonds de la pensée philosophique du célèbre écrivain. Je ne sais à quel point M. S. a pu ou voulu connaître les travaux de ses devanciers; mais, à mes yeux, il a le grand mérite d'avoir le premier peut-être répondu avec une entière clarté à cette question qui se présente tout d'abord : pourquoi Diderot, qui s'est répandu sur tous les sujets et a abordé tous les problèmes, n'a-t-il point de système à lui? Suivant l'évolution de la pensée du fondateur de l'Encyclopédie depuis les *Pensées* et la *Promenade d'un sceptique*, qui inaugurent ses études philosophiques, et la *Lettre sur les aveugles*, qui marque sa « rupture avec toutes les traditions », jusqu'à l'*Entretien avec d'Alembert* et au *Rêve*, « le plus ingénieux, le plus inattendu, le plus extraordinaire » de ses ouvrages, l'habile critique s'est attaché à mettre en lumière la pensée maîtresse de chacune de ces œuvres si diverses de Diderot; il nous le montre tour à tour comme déiste et comme panthéiste, mais toujours comme un « penseur préoccupé des problèmes les plus vastes, l'univers, son origine, sa destinée », chercheur infatigable qui essaie de toutes les hypothèses, dit-il finement, « comme on essaie des clefs à une porte »; esprit diffus, sans doute, et confus au premier abord, mais plein de vues intuitives, ayant une divination supérieure des questions les plus hautes et de leur solution, enfin, « le philosophe par excellence du XVIII[e] siècle », malgré toutes ses erreurs. On ne pouvait, je crois, juger avec plus de justesse l'effort philosophique de Diderot; mais c'est à l'appréciation de son rôle comme écrivain que M. S., et cela se comprend de reste, a consacré la partie la plus considérable de son étude.

Quoique en apparence plus facile, la tâche n'était, en réalité, guère plus aisée que pour l'appréciation des doctrines philosophiques de Diderot; c'est que, si le célèbre encyclopédiste a traversé tous les systèmes, il a aussi abordé tous les genres littéraires : œuvres scientifiques, poésie lyrique et dramatique, roman, conte, critique, il s'est essayé dans tout et toujours avec la même audace et la même verve, mais non toujours avec le même bonheur. Diderot est jugé depuis longtemps comme auteur dramatique, et il n'y a pas lieu de réviser le jugement sévère qu'on a porté sur lui; sa théorie, comme presque toujours, a porté malheur à ses œuvres, et cet admirable conteur, ce maître du dialogue, mais qui manquait du don d'observation, n'a écrit pour la scène que des pièces mal

venues, et pourtant ces pièces non-seulement « médiocres, mais insupportables » ont été traduites en allemand et jouées non sans succès de l'autre côté du Rhin; comment expliquer ce fait singulier? M. S. en donne pour raison que « les Allemands jugent volontiers d'une œuvre d'art par la théorie dont elle est l'expression »; cela peut être vrai, jusqu'à un certain point, des connaisseurs; mais si l'on comprend que Lessing, engagé dans sa lutte contre l'école classique, ait loué Diderot, dans lequel il trouvait un auxiliaire précieux, je ne vois guère de quel poids pouvait être cette considération pour le grand public; c'est ailleurs aussi qu'il faut chercher la raison du succès des pièces de Diderot sur les scènes allemandes; elles y ont réussi par cela même qui devait les faire tomber chez nous, par l'abus de la sentimentalité, et aussi grâce à l'état d'infériorité du théâtre à peine naissant en Allemagne; les spectateurs pour lesquels Gellert écrivait le *Ruban* et la *Dévote,* ces pièces si niaisement sentimentales, pouvaient bien se plaire à la représentation du *Père de famille* et du *Fils naturel.*

Je ne puis que souscrire à ce que M. S. a dit de Diderot considéré comme auteur de contes et de romans; on doit s'attendre à ce qu'il mette les romans du célèbre écrivain bien au-dessous de ses contes, et on ne sera pas surpris non plus qu'il proteste contre le « parti-pris d'enthousiasme » des admirateurs de Diderot qui trouvent, par exemple, que la *Religieuse* est « un merveilleux ouvrage », et qui n'ont pas su voir qu'en voulant, dans quelques-uns de ses romans, imiter Sterne, l'écrivain français n'a réussi bien souvent qu'à faire un mauvais pastiche du célèbre humoriste. Mais j'ai hâte d'arriver à la partie du livre de M. S. consacrée à Diderot critique d'art. Les *Salons* sont, avec et après le *Neveu de Rameau,* l'œuvre littéraire la plus considérable de Diderot, celle où se déploient le plus complètement les ressorts extraordinaires de son talent et où ses qualités d'écrivain apparaissent dans toute leur spontanéité et leur génialité. M. Bersot avait accordé une large place, dans l'étude dont j'ai parlé plus haut, à l'examen des *Salons* au point de vue esthétique; M. S. les étudie surtout au point de vue critique et littéraire. C'est dans les *Salons* qu'on trouve quelques-unes des pages les mieux pensées et écrites de Diderot; nulle part il n'a montré un esprit plus libre, un jugement plus indépendant et plus impartial, dans aucun autre de ses ouvrages on ne rencontre des vues plus ingénieuses et plus profondes; comment donc le critique qui veut le juger ne s'arrêterait-il pas avec complaisance sur une œuvre aussi importante et caractéristique? Peut-on dire néanmoins que Diderot y apparaît comme un critique d'art achevé? Non sans doute; il reconnaissait lui-même qu'il lui manquait « le métier, la connaissance de ces choses qui tiennent au technique »; mais ce qui lui a surtout manqué, c'est « un tempérament, c'est la faculté spéciale »; il a trop obéi à des préoccupations littéraires, et, comme le dit fort justement M. S., « la prédominance de l'élément intellectuel et littéraire limite la valeur critique du jugement de Diderot sur les arts »; mais aussi, parce que

« son sentiment est toujours sincère et son opinion toujours raisonnable », il faut compter avec lui, et quelques-unes de ses appréciations artistiques sont restées comme définitives et ont devancé le jugement de la postérité.

On sait que quelques-unes de ses critiques littéraires, si elles ne sont plus considérées comme définitives, sont restées célèbres; c'est le cas, en particulier, pour les *Réflexions sur Térence,* si admirées par M. Villemain, et pourtant M. S. a raison de blâmer dans ce morceau, tout « distingué » qu'il le trouve, le « manque de composition » qui caractérise si souvent les écrits de Diderot. Il faut y ajouter le manque de mesure, non qu'il ait été « dénué » de sens critique », « il l'avait, au contraire, remarque encore avec raison M. S., et même parfois large et avec émotion, d'autres fois délicat et avec subtilité »; ce qu'il dit quelque part de Corneille le montre sans doute, et le jugement qu'il a porté sur Shakspeare en peut être aussi considéré comme une preuve; mais ce jugement isolé, trop admiré, je crois, par M. S., ne saurait dissimuler ce qu'il y avait parfois de borné dans l'horizon critique de Diderot; cette étroitesse d'appréciation apparaît clairement, comme l'a avec beaucoup de justesse remarqué Hettner, quand on compare entre eux, à ce point de vue particulier, Lessing et Diderot; partis du même point, comme ils se trouvent séparés à la fin de leur carrière de critiques! Et comme l'auteur de la *Dramaturgie* a dépassé dans la théorie l'auteur des *Entretiens,* qui avait été son maître à ses débuts! Je suis surpris que M. S. n'ait pas songé à ce rapprochement, qui s'impose à quiconque parle de Diderot et qui donne d'ailleurs une mesure pour le juger. Où Diderot conserve, au contraire, toute sa grandeur et je dirais presque sa supériorité, où son style témoigne de progrès incontestables, c'est dans ses « petits papiers », comme les *Regrets sur ma vieille robe de chambre* et le *Voyage à Bourbonne,* mais surtout dans le *Neveu de Rameau,* véritable chef-d'œuvre au point de vue de la forme et de la vivacité du dialogue, et en même temps, comme le dit M. S., « un drame plus significatif, plus historique, plus mémorable que le *Mariage de Figaro,* ayant bien plus encore ce son de l'édifice qui craque, ce bruit du navire qui s'entr'ouvre ».

Cette remarque ingénieuse donne la note et le ton général de la critique de M. S., critique à la fois originale et profonde. Ces qualités se retrouvent à un si haut point dans le jugement final qu'il a porté sur Diderot que je ne puis résister au plaisir de le citer. M. Rosenkranz, qui a, comme je l'ai rappelé, étudié le célèbre encyclopédiste avec tant de sympathie et de soin, avait dit de lui ce mot aussi profond que vrai (II, 400) : « On ne peut considérer sans mélancolie une intelligence aussi grande que celle de Diderot dans son éparpillement, son manque de maturité et son développement incomplet »; il est curieux de rapprocher de ce mot les lignes suivantes de M. S. qui en sont comme le commentaire : « Diderot a trop écrit, et ses écrits sont trop inégaux.... Il est moins un artiste qu'un improvisa-

teur.... Il a le sentiment, mais il manque de science; le mouvement, mais il manque d'ordonnance; la force, mais il manque de mesure; il a le flot, mais un flot trouble; de la sève, de la vie, mais ni choix, ni distinction; le génie si l'on veut, mais point de talent ». Je finis par cette citation, et comme elle résume le jugement de M. S. sur Diderot, elle me servira à formuler mon jugement sur son livre; on a pu entrevoir par ce que j'en ai dit quelles qualités supérieures le distinguent, on le voit encore mieux par les quelques passages que j'en ai cités : finesse d'analyse, originalité de vues, traits frappants et délicats, goût exquis, également plein de mesure et d'indépendance, admiration qui n'exclut pas la sévérité, voilà ce qu'il fallait sans doute pour juger avec autorité Diderot, et voilà ce qu'on trouve dans l'étude de M. Scherer; étude qui non-seulement comble une lacune de notre histoire littéraire, mais où il a tracé du fondateur de l'Encyclopédie un portrait qui restera et auquel il ne saurait guère y avoir désormais à changer ou à ajouter.

Charles Joret.

CHRONIQUE

FRANCE. — La toute récente et belle publication de M. Ulysse Robert, intitulée Pentateuchi versio latina antiquissima e codice Lugdunensi (chez Firmin Didot, un volume grand in-4°, 1881) a fait l'objet, dans la *Revue littéraire*, supplément littéraire mensuel au journal *L'Univers*, n° de février 1881, d'un compte-rendu important, de quatre colonnes, signé Arthur Loth, que nous nous faisons un devoir de recommander à l'attention des lecteurs désireux de s'instruire. C'est une opinion, malheureusement sans doute, trop répandue parmi les philologues, les bibliothécaires et les historiens de l'antiquité, que le mot *codex* suivi d'un adjectif de nom de ville doit servir à désigner un manuscrit conservé actuellement ou ayant été jadis conservé dans une bibliothèque du lieu dont il s'agit; et pour nous rendre bien clair, au moyen d'exemples, que les *codices Parisini* de Platon ou de Prudence sont des manuscrits possédés aujourd'hui par la Bibliothèque nationale de Paris; les *codices Fonteblandenses*, des livres ayant fait autrefois partie de la collection du château royal de Fontainebleau, M. Arthur Loth nous révèle que MM. Delisle et Robert, en baptisant du nom de *codex Lugdunensis* le fragment antéhiéronymien du Pentateuque latin qu'ils ont, l'un, retrouvé, et l'autre publié, n'ont nullement voulu marquer, comme on pourrait croire, par l'épithète *Lugdunensis*, que le volume appartenait à la bibliothèque de Lyon, mais bien qu'il avait été copié à Lyon. MM. Delisle et Robert devront savoir, nous n'en doutons guère, de la reconnaissance au scoliaste de la *Revue littéraire* pour cet obligeant et savant commentaire. Une fois établi que le précieux Pentateuque a été écrit à Lyon, une conséquence, qui avait échappé à M. Robert, est tirée par l'érudit écrivain. Nous transcrirons *in extenso* ce passage considérable : « Jusqu'à quelle époque a-t-on pu copier à Lyon une des anciennes versions de la Bible? Nous savons, d'une manière générale, par le témoignage de Cassien, de saint Eucher, de saint Vincent de Lérins, de Salvien et de plusieurs autres, que c'est en Gaule que la traduction de saint Jérôme fut acceptée le plus vite et le plus facilement; mais ici il y a cela de particulier que saint Eucher, un des premiers qui aient loué et accueilli la nouvelle version de saint Jérôme, était évêque de Lyon. Or, saint Eucher vivait dans la première moitié du ve siècle, *et le manuscrit est donné comme d'origine lyonnaise*. Aurait-on continué après lui à transcrire pour l'usage des clercs

et des moines de l'église de Lyon une des versions précédemment accréditées, de préférence à celle qu'il recommandait? Les corrections que l'on remarque dans le manuscrit de Lyon et qui ont eu pour but de le ramener à la Vulgate, ne sont-elles pas un effet des éloges accordés par saint Eucher à la version hiéronymienne qu'il appelait *recens translatio divina?* Nous ne faisons que poser ces points d'interrogation : mais, dans les deux cas, le manuscrit attribué par MM. Léopold Delisle et Ulysse Robert au VIe siècle devrait être reporté au siècle précédent, etc. » Il est vraiment inconcevable que M. Robert n'ait pas pensé à tout cela. Et vainement essaierait-il de se défendre en alléguant qu'il n'a attribué nulle part « une origine lyonnaise » à son manuscrit, et qu'il ignore absolument où il a été écrit : ce nom même de *codex Lugdunensis* qu'il lui a donné est là pour prouver irréfragablement qu'il a été copié à Lyon. Ce raisonnement est, comme on voit, très fort : le reste de l'article, qui contient d'assez graves critiques à l'adresse de M. Robert, n'est pas moins frappant de justesse. Cela soit dit sans anticiper sur la recension du livre de M. Robert, qui paraîtra d'ici à quelque temps dans cette *Revue*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 mars 1881.

M. le comte Léopold Hugo ayant adressé à l'Académie un petit bas-relief avec inscription qui représente un cavalier, en priant la compagnie d'en disposer ainsi qu'elle le jugerait à propos, l'Académie décide que ce bas-relief sera offert au musée du Louvre. Toutefois, sur la proposition de M. Egger, il est décidé que la remise au musée ne sera effectuée qu'après que le bas-relief et l'inscription auront été soumis à l'examen des archéologues de l'Académie.

Il est donné lecture des lettres des candidats à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de Mariette-Pacha. Il y a trois candidats, MM. François Lenormant, Jules Oppert et Henri Weil. L'Académie se forme en comité secret pour la discussion des titres.

M. Le Blant continue la seconde lecture de son mémoire sur quelques Actes des martyrs non compris dans le recueil des *Acta sincera* de dom Ruinart.

M. le Dr Lagneau termine la lecture de son mémoire intitulé : *Des anciens peuples de l'Hispanie*. Dans ce mémoire, M. Lagneau s'est proposé de déterminer quelles sont les races diverses qui ont contribué à former dans l'antiquité la population de la péninsule hispanique ou ibérique. Il en énumère quatre principales :

1° Les Atlantes, peuple originaire du nord-ouest de l'Afrique, qui avait formé des établissements dans la péninsule dès avant le temps où écrivait Hérodote.

2° Les Ibères, parents, selon plusieurs auteurs, d'un peuple de même nom qui habitait une région de l'Asie au sud-est du Caucase. Les Ibères d'Europe paraissent avoir occupé primitivement tout le littoral méditerranéen à l'ouest du Rhône; plus tard, les Pyrénées orientales forment la limite septentrionale de leur domaine. En Espagne, ils habitaient principalement dans le nord-est de la péninsule, sur les deux rives de l'Ebre, ainsi qu'auprès des sources du Tage et de l'Anas ou Guadiana. Ce n'est qu'à une époque assez tardive que l'usage du nom des Ibères s'est étendu et que ce nom a servi à désigner tous les peuples de l'Hispanie.

3° Les Ligures, qui avaient également des homonymes en Asie, au sud-ouest du Caucase. Ils succédèrent aux Ibères, en se mêlant avec eux, sur la côte gauloise de la Méditerranée; en Hispanie ils occupèrent la côte orientale et méridionale, jusqu'aux bords du Tartesse ou Guadalquivir.

4° Les Celtes, qui, venant de Gaule, s'étaient répandus dans diverses régions du nord-ouest, de l'ouest, du centre et du midi de la péninsule, depuis les Pyrénées jusqu'à la Galice actuelle et jusqu'au pays où est aujourd'hui Séville. Dans la région du haut Tage et du haut Anas, leur mélange avec les Ibères produisit le peuple des Celtibères.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs : — par M. Defrémery : H.-D. de Grammont, *Relations entre la France et la régence d'Alger au XVIIe siècle, 3e partie, la mission de Sanson Le Page et les agents intérimaires, 1638-1646* (Alger, 1880; extrait de la *Revue africaine*); — par M. Le Blant : Muntz, *Notice sur un plan inédit de Rome au XVe siècle*; — par M. Miller : de Rochas d'Aiglun, *Principes de la fortification antique*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 28 Mars — 1881

58. — **Bibliotheca scriptorum classicorum** herausgegeben von Wilhelm Engelmann. — **Achte Auflage,** umfassend die Literatur von 1700 bis 1878, neu bearbeitet von Dr E. Preuss. Leipzig. Verlag von W. Engelmann. 1880, in-8° (erste Abtheilung. I Hælfte). — Prix : 27 francs. On paie le volume entier en prenant la première livraison. L'ouvrage complet coûtera 54 francs.

En fait de Bibliographies complètes des auteurs classiques anciens, on disposait jusqu'à ce jour : pour les auteurs grecs, du *Lexicon* d'Hoffmann, dont la première édition est de 1832-36, la seconde moins bonne [1] et moins répandue, de 1838-1845 ; elle est presque sans valeur pour les neuf années intermédiaires; pour les auteurs latins (sans les Pères), des tomes II et III de Schweiger, 1832-34; enfin, de la *Bibliotheca Scriptorum Classicorum* d'Engelmann qui réunit les deux littératures et va, dans la septième édition, de 1700 à 1858. Il y a eu depuis, à défaut d'une nouvelle édition qui se faisait attendre, des suppléments assez mal venus et aujourd'hui peu utiles.

Les deux premiers ouvrages sont suffisamment complets : la *B. S. C.* ne l'est assez que pour l'Allemagne. Il est vrai qu'on n'est qu'à demi trompé; il y a sur le titre « besonders in Deutschland » ; on croit volontiers que cela annonce un choix, mais cette formule n'est là que pour couvrir les méfaits du hasard, collaborateur évidemment unique pour cette partie de l'œuvre. Aussi, à partir de 1832 (il faut prendre les dates des premiers volumes), on ne sait où trouver de renseignements bibliographiques sur les publications classiques qui se sont faites hors de l'Allemagne. On ne peut consulter que la *B. S. C.*, et, sur ce point, elle ne mérite aucune confiance.

La septième édition, à laquelle s'adressent ces critiques, sert de base à la huitième, dont le premier fascicule a paru récemment ; on l'a reproduite sans corrections [2], et avec des additions prises principalement dans la *Bibliotheca classica* de Müldener, publication estimable, mais peut-

1. Elle consacre, par exemple, III, 653, un article à Philippus Cominaeus, comme historien grec apparemment.

2. On a pourtant réuni les deux tronçons du kappa, séparés depuis l'origine.

être insuffisante à elle toute seule, dont on a dépouillé les vingt années (1859-78) pour mettre au courant la nouvelle édition. N'aurait-il pas mieux valu, puisqu'on se décidait à faire 2 vol. 8° de 500 pages compactes, essayer d'être complet depuis 1700, donner toutes les publications étrangères, puisqu'on ne les sacrifiait pas, et qu'on en donnait quelques-unes, et fournir ainsi aux travailleurs un répertoire complet, unique, et qui leur eût été bien commode, de toute la science moderne?

Je n'ai pas l'intention de relever ici ce qui, dans cet ordre d'idées, manque à cette première livraison : je ne le sais pas d'abord, et puis je n'aurais peut-être pas de place. Je prendrai seulement un auteur, le premier venu, pour lequel je signalerai les lacunes qu'une simple lecture m'a fait voir, afin de donner une idée approchée de ce qui manque de ce chef à la *B. S. C.* et de ce qu'on aurait, à mon sens, pu prendre au *Lexicon* d'Hoffmann ou dû y ajouter. On remarquera que tout ce qui est postérieur à 1832 ne se trouve de droit dans aucune bibliographie et est encore épars dans les sources :

Aeschylus, *Opera*, ed. Schutz. Ld., 1823; 3 vol. 8°.
— — ed. Dukas. Egine, 1839; 2 vol. 8°. (Avec trad. grecque moderne en regard.)
— *Agamemno*, ed. Peile. Ld., 1839. (On a cité les *Choéphores*, du même éditeur.)
— — ed. Felton. Boston, 1847; 12°.
— — trad. Milman (avec les *Bacchae*). Ld., 1865; 8°.
— — Triglottus (gr. d. e.) by Kennedy. Dublin, 1829; 12°.
— *Choephorae*, ed. Conington. Ld., 1857; 8°.
— *Eumenides*, ed. Burges. Ld., 1822; 8°.
— — ed. Scholefield. Cantabr., 1843; 8°.
— *Prometheus*, ed. Giacomelli. Romae, 1754; 4°.
— — ed. Woolsey. New York; 8°.
— — ed. Morell. Ld., 1773; 4°.
— — ed. (Porson) Cambridge, 1810; gr. 8°.
— — ed. Edwards. Ld., 1823; 8°.
— — ed. Richmond. Ld., 1846; 8°.
— *Persae*, ed. Palm. Ld., 1829; 8°.
— *Septem*, ed. Pasqualoni. Vinegio, 1794; 8°.
— — ed. Alexanderson. Upsala, 1868; 8°, avec trad. suédoise. — Le fragment publié en 1866 est cité.
— *Supplices*, ed. Burges. Ld., 1821; 8°.
— — Boyes. Illustrations of the tragedies of Aeschylus et Sophocles. Oxf., 1841; 8°.

et j'en passe. J'ai le droit de réclamer ces éditions, même celles qui ont un caractère à demi scolaire (elles sont pourtant à l'usage des universités et non des collèges) et bien qu'elles soient étrangères, puisqu'on me

donne, quoique étrangères aussi, les titres d'une quinzaine d'éditions classiques de Lecluse, Pillon, Stiévenart, etc. Et encore Eschyle n'est-il pas le plus maltraité. Elien, Démosthène, Euripide, Hérodote, Homère sont encombrés de notices sans valeur, au milieu desquelles on a peine à retrouver les autres. Esope en a trois pages. Je suis bien aise, si l'on veut, que l'on m'apprenne l'existence de Homer., *Iliad.*, I-VI, ed. Boise. Chicago, 1878, 12°, qui est une édition classique; mais c'est à la condition qu'on ne me laissera pas ignorer celle de la grande *Iliade* de Paley. Ld., 1867-71 ; 2 vol., 8° qui a été oubliée, tandis que la petite (*for schools*) du même, est à son rang. C'est une singulière préférence, si c'en est une.

C'est dans ce fatras scolaire qu'il fallait choisir, et non dans les éditions savantes. Au lieu de cela, on a tout pris ; les éditions que nos librairies classiques réimpriment tous les ans, nos interlinéaires, l'*Analytical series* qui est pour l'Angleterre ce que les *Freund's Praeparationen* sont pour l'Allemagne, la *Pitt Press series*, les *Ancient classics*, la *White's grammar school series*, la *Raccolta d'autori per uso delle scuole*, etc. Y aurait-il eu des réclamations, si l'on avait fait, en les sacrifiant, de la place pour une multitude d'articles dans le genre des suivants, cités comme exemples :

Anacreon, ed. Tráner. Upsala, 1825-30; pet. 4°.

Aristophanes, toutes les éditions partielles de Mitchell, sauf *Acharnenses* qui est cité par exception.

— *Nubes* gr. engl. by Rogers. s. a. 4°. *Pax* et *Vespae* par le même éditeur, sont à leur place.

Aristote, la trad. de Taylor.

Bio, ed. Tráner. Upsala, 1823-24; 14 pp. pet. 4°.

Cleanthes, ed. Tráner. Upsala, 1828 ; pet. 4°.

Coluthus, ed. St. Julien. Paris, 1822 ; 8°.

Euripides, avec trad. gr. mod. par N. Dukas. Egine ca. 1840 ; 6 vol. 8°.

— *Alcestis*, Elmsley. Oxon. 1806 ; 8°.

— *Andromache*. Elmsley. Oxon. 1807 ; 8°.

— *Hippolytus*, ed. Valckenaer. Ld., 1768 ; 4° et Lps., 1823 ; 2 vol. 8°.

— *Phoenissae*. ed. Porson. Ld., 1799 et 1811 ; 8°.

— — gr. fr. par Thurot. Paris, 1818 ; 8°.

Hanno *Periplus*, ed. Kroon. Zutphaniae, 1840 ; 8°.

Hero Alexandrinus. *Metrica*. ed. Sirks. LB., 1861 ; 8°.

Herodotus. ed. Gaisford. ed. IIa. Oxon. 1840 ; 2 vol. 8°.

— ed. Long. Ld., 1831 ; 2 vol. 8°.

— trad. Larcher. Les réimpressions à bon marché de la trad. seule sont soigneusement citées, mais les deux grandes éditions en neuf volumes qui contiennent le commentaire sont oubliées.

Homère. Outre ce qui a été dit plus haut : fragm. du Palimpseste Syriaque de Cureton. Ld. 1851 ; 4°.

— *Batrachomyomachia*. gr. sueth. ed. Tráner. Ups., 1822; 4°, etc., etc. Cette énorme lacune qui n'est même pas complète (on saurait alors à quoi s'en tenir) est mon principal grief. — En fait de publications allemandes, je n'ai pas réussi à trouver :

Aristaenetos, ed. Kontos. Wien, 1803; 8°.
Athenagoras, ed. Paul. Halis, 1856; 8°.
Cebes, ed. Bischoffen. Jenae, 1710; 12°.
Cleanthes, ed. Edwall. Gryphiswaldiae, 1813; 4°.
Clitarchus, ed. Schmidt. Berlin, 1842; 8°.
Demetrius Zenus, *Batrachomyomachia*, ed. Lechner. Ingolstadt, 1837; 8°.
Demosthenes. Voemel. Halis. 8°. Le tome I paru en 1856 est cité; le tome II publié en 1859 est oublié, et l'édition annoncée comme devant former deux volumes semble être restée incomplète, ce qui arrive souvent, mais n'est pas le cas.
Eustathius Antecessor, ed. Zachariae. Heidelb., 1836; 8°.
Hanno, *Periplus*, ed. Hirscher. Ehing. a/D., 1832; 4°.
Hesiodus, *gr. d. v. Wachler*. Lemgo, 1792; 8°.
Hippocrates, *de dissect. Muscul.*, ed. Dietz. Lps., 1832; 8°.
Homerus. La première édition de Tauchnitz. Lps., 1810; 5 vol. très petit in-12°. Très jolie et très correcte reproduction du texte de Porson.
Euripides, *Hippolytus*, Valckenaer. Lps., 1823; 2 vol. 8°. Cité plus haut.

Voilà pour les éditions; quant aux travaux, dissertations, opuscules qui font la réputation et l'utilité principale de la *B. S. C.*, il y a aussi bien des lacunes. Il faut un exemple : je prendrai Hérodote à la fin du volume, comme j'ai pris Eschyle au commencement; il y manque, et ce n'est probablement pas tout :

Breddin, *Bedenk. gegen Herod. Asiat. Reise*. Magd., 1857; 4°.
Corcia, *Su gli orneati di Erodoto*. Nap., 1810; 4°.
Gruner, *Herod. ab interpol. non satis caute tractatus*. Gött., 1755; 4°.
Meicrotto, *Hérodote et le but de son histoire*. Berlin, 1788; 4°.
— — trad. allemande, Berlin, 1790-91; 4°.
Munte, *Obss. phil. crit. ex coll. Herod. cum. N. T.* Hafn. 1752; 4°.
Ohlert, *üb. d. Umschiffung Afrikas im Alt.* Königsb., 1856; 4°.
Oordt, *Obss. Chronol. in Herod. et Thucyd.* LB., 1852.
Palmberg, *de H. Homeri imitatore*. Upsal, 1819; 2 pp. 4°.
Passow, *de Herod. loco VII, 127*. Uratisl., 1824; 4°.
Thrige, *de ira Xerxis quae sunt ab H. prodita*. Havn. 1826; 4°.
Wheeler, *Life and travels of Herodotus*. Ld., 1855; 2 vol. 8 .

en tout, douze articles, dont six publiés en Allemagne et fournis par un

seul catalogue. Démosthène, Dion Cassius, Euclide, Euripide, Herodianus, Hesychius, Hippocrate, que j'ai examinés à ce point de vue, prétendraient à des compléments analogues, et, sans aucun doute, les autres auteurs aussi.

A côté du chapitre des omissions il y a celui des contradictions et des inconséquences. — Je vois :

Carmina graeca M. A, ed. Wagner. Lps., 1874.

Legrand, *Chansons populaires grecques*. Paris, 1876.

Alors pourquoi pas le premier volume publié par Wagner à Londres en 1870; puis, toutes les autres publications de Legrand, Fauriel, Marcellus, Passow, etc.? Pourquoi quelques-uns des volumes historiques de la *Patrologie grecque* de Migne, *Scriptores post Theophanem*, Cedrenus, Pachymeres, Codinus, Glycas, Gennadius; mais pas Eusèbe, Hamartólus, Constantin Porphyrogénète, etc.? Pourquoi pas toutes les thèses françaises? Le catalogue en est accessible. Le plan de l'ouvrage exclut les Pères; alors il ne fallait pas mettre saint Grégoire de Nyssé, et, si on le mettait, ne pas oublier toutes les éditions, sauf une. Les textes concernant le droit sont aussi par définition laissés de côté; alors il ne faut pas d'article, incomplet d'ailleurs, pour Eustathius Antecessor; ni pour Dositheus [1], ou il en faut un pour Harmenopule. Les *Scriptores astronomici* de Petau, 1630, les *Mathematici* de Thévenot, 1693, les *Musici* de Meibom, ont été accueillis, malgré leur date, parce que ce sont des collections qui n'ont pas été réimprimées, au moins intégralement. Rien de mieux; mais alors on s'attendrait à trouver les *Geographi minores* d'Hudson, puisqu'il est notoire que les collections des petits géographes grecs sont poursuivies par une mauvaise chance et qu'aucune de celles qui ont été commencées depuis Hudson n'a pu arriver jusqu'à la fin, ni celle de Gail, ni celle de Bernhardy, ni celle de Müller, actuellement pendante chez Didot [2]. L'*Hérodote* de Gronovius, 1715, et celui de Wesseling, 1763, entre autres exemples, ont le droit de figurer ici; mais alors pourquoi pas aussi l'*Aristophane* de Kuster, 1710, de Burmann, 1760.

Les erreurs de fait méritent plus d'indulgence que les fautes de méthode, ou les vices d'exécution; il s'en glisse dans les ouvrages les plus soignés; à plus forte raison dans les autres. Exemples :

De imputatione actionum doctrina, n'est pas un ouvrage d'Aristote, mais une dissertation d'Afzelius. Upsal, 1841 (déjà dans l'édition de 1858).

---

1. Compléter cet article en y ajoutant : Schillingius, *Dissert. crit. de fragm. J. R. Dositheano*, denuo gr. et lat. ed. Lps., 1819; 4°.

2. On ne prévient pas que les vol. I, II, ne sont qu'un commencement et que la publication n'est pas terminée : même observation pour les *Fragmenta philosophorum* de Mullach, et pour l'*Anthologie grecque*. En revanche, on prévient le lecteur que l'*Antoninus* de Wolle, publié en 1728, est épuisé. Voilà de la sollicitude bien placée!

Les *Républiques* d'Aristote, ou plutôt les fragments qui nous en restent ne doivent pas être confondus avec la *Politique* (éd. 1858).

La première édition de la *Politique*, par M. Barthélemy Saint-Hilaire, rappelée simplement par une date entre parenthèses à propos de la seconde, en diffère totalement; elle contient le texte, et un texte personnel.

Cyrillus s'appelle déjà (Johannes Philoponus) en 1858. Sans qu'on sache pourquoi, le nom et le surnom de ce grammairien viennent servir de prénoms à saint Cyrille d'Alexandrie [1]; il a place dans la *B. S. C.* comme auteur supposé d'opuscules lexicographiques : mais aujourd'hui on complète l'article ainsi : C. (J. Ph.) trad. de A. Faivre. Paris, 1844; 2 vol. 8°. C'est la traduction des *Sermons* de saint Cyrille de Jérusalem, publiée à Lyon, chez Pelagaud.

Holtzmann, *Ueb. d. gr. Ursprung d. indischen Thierkreises*. Karlsruhe, 1841, inséré sous la rubrique *Scriptores mathematici*. J'ai un doute : est-ce que Thierkreis (Thiersage, Thierepos, Sagenkreis) est une figure géométrique, ou la désignation d'un cycle littéraire, et n'est-il pas question ici tout simplement de la diffusion de la fable ésopique dans l'Inde?

Hegesippus de bello Judaïco, ed. Weber, est un texte latin et non grec qui n'a pas plus le droit de figurer ici que Dares Phrygius, Dictys Cretensis, Pindarus Thebanus, et moins que Julius Valerius.

Je n'ai pas épuisé la matière, n'ayant pas sous la main les grands répertoires (Heinsius, Kayser, Journal de la librairie, Référence catalogues américains et italiens, Nederlandsche Bibliographie, νεοελληνικὴ φιλολογία, etc.) qui sont les sources indiquées d'un travail comme celui-ci, dont l'auteur a dû se servir, mais dont les lecteurs doivent pouvoir se passer. Mes reproches se résument justement en ceci, que l'ouvrage présent, pour le sujet qu'il embrasse, ne les rend pas inutiles; ce qu'il devrait faire par définition. Il se vendra tout de même parce qu'il est seul; il n'y a donc pas lieu de faire de façons, il faut le prendre comme il est; car on n'en fera pas un autre. C'est là un avantage dont les éditeurs ont peut-être abusé.

J. C.

La seconde livraison vient de paraître au moment où cet article était déjà à l'impression. Elle a les mêmes mérites et les mêmes défauts que la première. Je relève seulement dans la préface la phrase suivante qui justifie toute ma critique : « Die Absicht Dr Engelmann war von vornherein gewesen, nicht allein die seit der letzten Auflage erschienenen Schriften als Ergänzung zu der Bibliotheca zu geben, sondern die gesammte Literatur von 1700-1870 in der neuen Auflage zu vereinigen. Denselben Weg glaubte auch ich einschlagen zu müssen. *Da ich über-*

1. Ἀλεξανδρεύς est l'ethnique commun aux deux. De là, sans doute, dans le temps, une confusion et une erreur de copie qui s'est perpétuée comme toujours.

zeugt war, nur auf diese Weise könne das Buch ein warhaft nutzbares und bequemes Hülfsmittel werden. » C'est exactement ce que je pense, et je n'ai pas dit autre chose.

C.

---

59. — **Petite histoire des Grecs** depuis les origines jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains. Par Van den Berg. Ouvrage rédigé d'après les travaux les plus récents et avec l'indication des sources, et contenant 19 cartes et plans et 85 gravures. Paris, Hachette. 1881. 1 vol. in-18 de 615 pages.

Cette Petite histoire grecque suit pas à pas les indications données dans le Plan d'études officiel à propos du cours d'Histoire grecque qui, aux termes du nouveau programme, doit être désormais professé dans la classe de Cinquième. Elle s'ouvre donc par une description géographique de la Grèce ancienne; puis le récit proprement dit prend aux temps préhistoriques et mythiques; il s'arrête à la conquête romaine. M. Van den Berg a eu, en outre, l'heureuse idée de faire précéder le corps du livre d'une Introduction où il passe en revue les sources de l'histoire grecque, et de terminer le tout par un Appendice contenant quelques indications : 1° sur l'architecture des Grecs; 2° sur l'histoire de l'art grec; 3° sur les Musées, et sur nos collections de Paris. Rien de plus utile ni de plus commode que les nombreuses cartes et les plans qui, de place en place, se trouvent pliés dans le volume. Spéciales, ces cartes ne sont généralement pas surchargées, et restent claires. C'est sans aucun doute une innovation très digne d'encouragements que d'avoir parsemé le texte de gravures représentant des bustes d'hommes célèbres, des médailles, des objets d'art ou ayant rapport au culte et à la vie domestique, des monuments, etc. Mais on pourra trouver que la Vue d'Egine, une falaise nue bordant un détroit, ne dit pas grand'chose à l'imagination ; que la perspective du champ de bataille de Platées, où l'on ne voit, au lieu des Perses et des Grecs, que quelques pierres et un fond de montagnes, n'est pas un tableau très parlant ni très instructif; et qu'il y a quelque abus, ce semble, à multiplier ainsi les paysages, surtout quand ils n'ont de remarquable que les combats dont ces lieux ont été le théâtre.

Avant d'en venir à l'examen du corps de l'ouvrage, voici deux ou trois observations sur les appendices et l'introduction. Les gravures qui sont censées représenter les chapiteaux et les entablements des trois ordres dorique, ionique et corinthien des Grecs ont été mal choisies : on a pris, par erreur, le dorique, l'ionique et le corinthien *romains*, qui sont sensiblement autre chose. Paeonios de Mendé et Alkamène de Lemnos, ces deux sculpteurs presque aussi grands que Phidias, et dont les fouilles d'Olympie nous ont partiellement rendu l'œuvre, ont été oubliés par M. V. d. B. dans l'histoire de l'art grec : c'est une lacune, facile à combler d'ailleurs dès le prochain tirage. L'énumération des sources anciennes de l'histoire grecque, ainsi que des principaux auteurs de la Renais-

sance ou des temps modernes qui se sont livrés à des recherches sur cette histoire, peut passer pour suffisante, en raison du peu de développement qui devait nécessairement lui être accordé dans un petit livre de classe. Mais les six pages de bibliographie qui l'accompagnent sont loin d'être à l'abri de tout reproche. Sans entrer dans d'autres détails, il est bon tout au moins d'indiquer cinq choses, à savoir que : 1° Des mentions telles que « Kirchhoff, *Corpus inscriptionum atticarum* » (et on n'a pas à faire ici à une exception isolée) sont écourtées au point d'être à considérer comme inexactes ; 2° Il faudrait que tous les titres d'ouvrages étrangers, — non pas certains seulement, par préférence à certains autres, et cela sans raisons d'ailleurs, — fussent conservés dans la langue originale, quitte à être traduits entre parenthèses en français ; 3° L'orthographe allemande (et il est de même dans le corps du livre) est trop peu respectée, ex. : *Antiquitaten*, *Plastick*, *colonien* (sans majuscule initiale), *Leléger*, *Muller* (écrit par système sans infléchissement, mais à tort), *Lehrbuch der Alten Géographie*, etc. [1] ; 4° De n'ajouter qu'environ une fois sur deux la date de publication des livres ; c'est, dans une bibliographie, une marque de grande négligence : les renseignements, en perdant en précision, perdent en utilité ; 5° Enfin, et surtout, la liste des ouvrages cités comprend trop et trop peu, comme il arrive quand on n'a guère pratiqué soi-même les livres parmi lesquels on veut faire un choix. Ainsi, sous la rubrique Livres de recherche, on est surpris de rencontrer la colossale et inachevée Encyclopédie de Ersch et Gruber, qui ne rend que des services restreints, alors qu'on n'aperçoit nulle mention de la *Real-Encyclopaedie*, si précieuse, de Pauly. Citer le *Dictionnaire des antiquités* de Saglio est bien ; mais, en attendant qu'il soit un peu plus avancé, il faudrait toujours signaler le petit Dictionnaire d'Antony Rich (traduit par Chéruel), et la *Vie des Grecs et des Romains* (en allemand) par Guhl et Koner, dont M. Riemann dirige en ce moment même la publication en français. L'Histoire de la littérature grecque de Bernhardy méritait bien, surtout dans un livre d'histoire, d'être jointe à celles d'O. Müller et de Pierron, bien moins riches, surtout celle-ci, en renseignements utiles pour l'historien. Rien de plus intéressant sans doute que l'étude de M. Fustel de Coulanges sur *Le droit de propriété à Sparte*, mais quand on cite en tout et pour tout six ouvrages sur les Mœurs et Institutions de la Grèce, y a-t-il bien là place pour un mémoire si spécial ? L'utile manuel de M. G. Perrot pour le droit athénien, est cité à la page 130 sous ce titre : *Essais sur le droit public et privé de la république athénienne*. Il n'aurait pas été superflu, lorsqu'on mentionnait cet ouvrage dans la Bibliographie d'en tête, de mettre une note pour avertir que la partie concernant le

1. Pourquoi l'Histoire grecque de Curtius est-elle citée d'après la traduction anglaise plutôt que d'après l'original allemand ? Autre chose : citer de Plutarque d'après la page de la traduction Pierron (voy. p. 40) est un procédé absolument réprouvable. La traduction de Pierron n'est pas une source.

droit privé n'a malheureusement pas paru, et de signaler en même temps les ouvrages français ou étrangers dans lesquels il faut aller chercher la connaissance de cette partie des institutions athéniennes. Parmi les RECUEILS PÉRIODIQUES français qui publient *actuellement* des travaux sur la Grèce ancienne, on se serait attendu à lire le nom de la *Gazette archéologique*, qui est en pleine prospérité, plutôt que celui de la *Revue de numismatique* qui depuis longtemps, à ce qu'il semble, paraît peu ou même ne paraît plus du tout. Quant à la *Revue de Philologie*, qui, sauf erreur, est le répertoire le plus vaste et le plus complet de l'Europe pour tous renseignements concernant l'antiquité classique, on a eu beau lire et relire la liste de M. V. D. B., elle paraît manquer. Pas un seul renvoi, dans cette bibliographie, à un ouvrage quelconque sur l'art militaire des Grecs : il est pourtant un peu question de guerre dans l'histoire grecque. En voilà plus qu'il n'est nécessaire pour montrer les défauts de la petite bibliographie dont il s'agit. Pour une raison ou pour une autre, elle aura été faite, à ce qu'on peut croire, avec quelque précipitation ; elle a besoin d'être recommencée par l'auteur et traitée cette fois avec plus de soin pour devenir digne du reste de l'ouvrage.

Car l'ouvrage lui-même n'est pas mauvais. Comme on ne peut faire tenir qu'une quantité limitée de détails en 600 petites pages, le récit des faits politiques et militaires a été fort resserré, pour laisser d'autant plus de place à la peinture de la civilisation intellectuelle, artistique, religieuse, matérielle. Il en résulte que la lecture de cette histoire est éminemment *suggestive*, très propre à ouvrir les idées, à provoquer les réflexions et la curiosité des jeunes élèves à propos de mille points les plus divers. Une innovation non moins heureuse que celle, louée ci-dessus, des gravures, c'est d'avoir renvoyé dans les notes aux principales sources anciennes, soit historiens, soit inscriptions, ou bien à des publications des archéologues et historiens modernes, sources et publications sur lesquelles reposent à tour de rôle les indications de tout genre fournies par l'auteur dans son récit. D'ailleurs, un si vaste cadre, avec un programme de digressions si varié d'une part, et si peu d'espace de l'autre, cela suppose presque forcément une série de chapitres esquissés plutôt que développés et traités à fond. Et, en effet, ce petit livre, trop gonflé, n'est peut-être pas assez digéré. De cette lecture on emportera des souvenirs fragmentaires, plutôt que fondus ensemble et concentrés dans une impression nette. Bref, est-ce la faute de la rapidité avec laquelle le travail semble avoir été mené ? peut-être : mais on peut concevoir une exposition tout aussi nourrie de faits intéressants, et pourtant moins décousue.

La preuve d'une trop grande rapidité dans la rédaction ressort, à chaque pas, du style, de petites erreurs sur les détails, d'omissions de faits historiques plus ou moins importants. — En fait d'omissions, par exemple, à l'année 403, le nom de l'archonte Euclide n'est même pas prononcé, et surtout il n'est pas fait la moindre allusion à la rénovation, quant au fond et quant à la forme, de toute la législation athénienne, non plus

qu'au changement d'alphabet officiel.— De petites erreurs, c'est, par exemple, de faire une Scythe de la mère de Démosthène, par confusion avec son aïeule maternelle; ou bien, page 433 : « Démosthènes... feignit de l'avoir appris en songe (l'assassinat de Philippe). » Ce trait est emprunté à Plutarque, mais on l'altère. Voici ce que dit Plutarque, en le citant dans l'exacte traduction d'Amyot : « Si s'en alla avec une chere guaye en l'assemblée du conseil, là où il dit qu'il avoit eu en dormant un songe qui promettoit quelque grande prospérité prochaine aux Athéniens, et incontinent après arrivèrent ceulx qui apportoient la nouvelle certaine de la mort de Philippus. » — Reste maintenant à parler de la rédaction et du style. Page 348. « Deux hommes se rencontrèrent alors, qui furent capables de placer Thèbes au premier rang des cités grecques..., excellents soldats et admirables généraux autant que bons politiques et habiles administrateurs, etc. » Imitation du Portrait de Cromwell. *Un homme s'est rencontré...*: bien. Mais : *Deux hommes se rencontrèrent*.... Pélopidas rencontra Epaminondas? L'équivoque fait sourire. — Page 352. La « seconde mission » d'Antalcidas dont il est question est en réalité *la troisième* si l'on se reporte à ce qui a été dit à la page 333. — Page 350. « Bien qu'elle fût le centre de la confédération, *Athènes n'aspirait plus qu'à diriger ses alliés.* » Pourquoi *bien que?* se demande-t-on d'abord. Ce que veut dire M. V. D. B. est juste, mais l'expression le trahit. Athènes, qui, lors de la première confédération maritime, *tyrannisait* ceux qui étaient appelés ses alliés, n'aspira plus, lorsqu'au IVe siècle elle reforma une nouvelle confédération maritime, qu'à exercer dans une certaine limite la direction des affaires communes. En continuant la lecture du contexte, tout s'éclaircit, mais il ne faudrait pas qu'on restât un moment sans comprendre. — On lit, page 293 : « Alcibiade qui, *depuis sa fuite*, n'avait plus pensé, etc. » Or, il n'a pas été question jusque-là de la fuite d'Alcibiade. Il a été dit seulement, p. 289 : « Sur ces entrefaites, il fut rappelé (de Sicile) pour répondre sur l'affaire des Hermès. » Et depuis, le nom d'Alcibiade n'a plus reparu dans le récit. — Page 294 : « Alcibiade obtint qu'on l'envoyât en Ionie. » Qui, on? Les Spartiates. Mais, dans tout ce qui précède, vous n'avez pas dit si clairement que cela qu'Alcibiade était à Sparte et au service de Sparte. — Page 305. « Chios même, bien qu'elle eût été l'alliée le plus actif de Sparte, etc. » Ce masculin jure avec ces féminins. — Page 332. L'expression « par une étrange vicissitude du sort » aura échappé à M. V. D. B. sans qu'il s'en aperçût. Car il n'y a rien d'*étrange* à ce qu'Athènes, écrasée en 404 grâce aux secours fournis à Sparte par les Perses et les Thébains, se soit relevée en 393 par l'aide de ces mêmes peuples. C'était l'effet naturel du jeu de bascule politique expliqué par Alcibiade au Grand Roi à la p. 295 : « Mieux vaut que la prépondérance reste indécise entre Sparte et Athènes, afin de les affaiblir l'une par l'autre. » L'antiquité connut des conceptions pareilles à celle de l'équilibre européen. — Page 312. C'est, on dirait, le besoin d'une transition qui a fait émettre à M. V. D. B. cette opinion hasardée

que Socrate fut victime de la réaction démocratique. Par hasard, Aristophane appartenait-il donc au parti démocratique? Toute proposition attribuant des motifs politiques au procès de Socrate attend sa preuve. — Page 329. « Le Rhodien Timocrate était venu en Grèce pour y provoquer un soulèvement *contre la Perse.* » C'est *contre Lacédémone* que M. V. D. B. voulait dire. — P. 353. « L'ordre de bataille d'Epaminondas (à Leuctres) eut pour objet d'écraser sous le choc de ses meilleures troupes l'aile droite de l'armée ennemie où se tenaient les soldats de Sparte. Cette manœuvre réussit, etc. » Si vous expliquiez l'ordre de bataille et la manœuvre d'Epaminondas, vous feriez comprendre comment il a réussi à écraser les Spartiates : car jusque-là on ne voit guère quelle si extraordinaire finesse il y a à opposer ses meilleures troupes aux meilleures troupes de l'ennemi. Mais Epaminondas, dégarnissant son aile droite, avait massé à sa gauche *la plus grande partie de ses forces*, en laissant pour consigne à l'aile droite de rester en arrière et de se refuser tout à fait à l'extrême droite, de s'échelonner d'ailleurs obliquement, pour suivre et couvrir le mouvement oblique à gauche et en avant, qui serait effectué par le gros bataillon de l'aile gauche. Les Spartiates, à leur aile droite, s'étendent pour éviter d'être tournés, et ont à supporter seuls le choc du gros bataillon. Voilà dans quelles conditions ils sont écrasés. Il ne faudrait pas croire qu'on pût jamais être trop clair en s'adressant à des enfants. Deux ou trois faits exposés avec précision sont de meilleurs aliments pour un esprit qui se forme, que ne seraient toute une longue série de récits vagues. Aussi M. Van den Berg ne peut-il faire rien de plus méritoire que de se relire en pesant bien toutes ses expressions, afin de donner, dès la prochaine édition, à chacune de ses phrases une parfaite netteté. Le joli petit livre qu'il vient de faire imprimer, semble, grâce aux qualités très sérieuses et de divers genres qu'il réunit, bien mériter cette peine : il est évidemment appelé à un grand succès dans nos lycées et collèges.

Ch. G.

---

60. — **Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen** herausgegeben von Wilhelm Oncken, 12, 16, 18 et 19e livraison. Berlin, Grote. 1879 et 1880.

M. Hertzberg, qui avait déjà publié une Histoire de la Grèce dans la collection de M. Wilhelm Oncken [1], vient de terminer l'histoire romaine. La 9e livraison, qui a paru antérieurement, comprenait le premier livre et le début du second. Le reste de l'ouvrage est contenu dans les 12e, 16e et 18e livraisons et dans les premières pages de la 19e. L'histoire du peuple romain est conduite jusqu'à la bataille d'Actium, la période de l'empire devant être traitée à part, dans une autre série de li-

1. Sur l'Histoire de la Grèce, v. no de la *Revue* du 26 avril 1880.

vraisons, dont la rédaction a été également confiée à M. Hertzberg.

Je ne puis guère que répéter, à propos de cette histoire de la république romaine, ce que j'ai déjà dit de l'histoire grecque du même auteur, Ce sont les mêmes qualités, le même talent d'exposition et aussi la même érudition exacte et précise. Les divisions sont bien choisies et nettement marquées et l'on voit en même temps, sans que jamais M. H. fasse étalage de sa science, qu'il est très au courant de tous les travaux les plus récents de la critique. Il est difficile de trouver un ouvrage de vulgarisation fait avec plus de conscience, ce qui n'empêche pas que la lecture n'en soit très facile et très attachante. Peut-être même l'auteur, tout en écrivant pour les gens du monde, aurait-il pu employer un style moins orné. Un ouvrage, destiné au grand public, n'est pas nécessairement un ouvrage emphatique et M. H., pour vouloir trop bien faire, dans le désir très louable de séduire ses lecteurs par un récit vif et coloré, ne s'est pas toujours tenu assez scrupuleusement en garde contre la déclamation. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'un défaut peu grave; au lieu d'insister sur ce reproche, j'aime mieux signaler ce qui me paraît une des qualités les plus recommandables de l'auteur, l'équité et la modération de ses jugements. En particulier, le caractère de Cicéron (p. 561) est apprécié avec beaucoup de finesse et une sympathie indulgente, qui n'est que de la justice. Il convient de le remarquer, d'autant plus que Cicéron n'a pas toujours eu la bonne fortune d'être aussi bien traité par les historiens allemands.

L'histoire littéraire, déjà sacrifiée par M. H. dans son précédent ouvrage, est encore trop écourtée dans celui-ci. C'est ainsi que presque toute l'histoire de la tragédie à Rome (p. 393) est présentée en cinq lignes; les origines et les premiers progrès du genre historique à Rome en obtiennent à peine une douzaine, et encore aurait-il été possible de caractériser plus nettement la tentative de Calpurnius Piso Frugi. S'il n'a pas toute l'originalité et toute la puissance d'esprit qu'on lui a attribuée un peu gratuitement [1], du moins ne doit-il pas être mis tout à fait sur la même ligne que C. Sempronius Tuditanus.

Dans l'histoire politique elle-même, il y a quelques lacunes, quelques omissions regrettables. Pour prendre une des périodes que M. H. a racontées avec le plus de soin, le consulat de Cicéron, on est étonné de voir que le procès de Muréna n'est pas même mentionné. Il n'est pas moins important cependant que l'affaire de C. Rabirius, dont M. H. a indiqué très exactement la signification (p. 564), et il n'est nullement inutile à l'appréciation du caractère et de la politique de Cicéron pendant son consulat. En revanche, on lira avec intérêt un portrait de Brutus très bien étudié (p. 639) et un autre d'Antoine (p. 640-641) où les aspects divers de cette nature violente et généreuse, à la fois grossière et chevaleresque, sont heureusement saisis et reproduits.

1. H. Peter, *Historicorum Romanorum relliquiæ*, I, p. CLXXXVII sqq.

En somme, si l'on fait la part des omissions et des autres légers défauts qui sont inévitables dans un ouvrage de ce genre, on peut et on doit reconnaître que M. H. s'est acquitté avec un plein succès de la tâche qu'il avait entreprise. Dans un moment où, par suite des modifications introduites dans nos programmes, il peut devenir nécessaire de remanier nos précis d'histoire ou même d'en composer de nouveaux, le livre de M. Hertzberg est digne de servir de modèle. A en juger par la plupart des livraisons qui ont paru jusqu'ici, M. W. Oncken a eu la main très heureuse dans le choix de ses collaborateurs et sa collection, quand elle sera terminée, fera le plus grand honneur à l'Allemagne savante.

Je n'ai pas parlé des nombreuses illustrations qui accompagnent le texte de l'histoire romaine. Comme celles de l'histoire grecque, elles sont vraiment trop défectueuses. Les graveurs de M. Oncken sont loin de mériter les mêmes éloges que les historiens qu'il s'est adjoints, et ce n'est pas à leur collaboration que l'Histoire Universelle devra le grand et légitime succès qui lui est réservé.

R. LALLIER.

---

61. — **Du génitif latin et de la préposition** ***de***, par M. CLAIRIN. Paris, Vieweg. 1880. 1 vol. in-8° de IX-300 pages.

Le livre de M. Clairin est une bonne étude, un travail complet sur un point particulier de syntaxe. Il est donc le bien venu, malgré certaines critiques qu'on peut lui adresser. M. C., comme l'indique le titre de l'ouvrage, étudie le génitif latin et son emploi à toutes les époques de la langue. C'est, pour ainsi dire, le génitif latin en exemples; car M. C. procède par citations. Même méthode pour l'histoire de la préposition DE latine et la préposition *de* française : l'auteur déroule une longue série d'exemples de l'emploi de cette préposition dans les deux langues à toutes les époques. C'est justement là, à mon avis, le défaut capital de ce travail, d'ailleurs si complet et si scrupuleux : ce n'est qu'une accumulation de faits, intéressante par elle-même, mais n'aboutissant pas à une conclusion rigoureuse et précise. M. C. nous montre beaucoup de choses, mais il ne démontre pas un fait particulier de syntaxe expliqué par une loi générale de l'évolution du langage. Quand on lit le sous-titre du livre de M. C. : « Etude de syntaxe historique sur la décomposition du latin et la formation du français », on s'attend à suivre, en effet, le développement de la syntaxe du génitif. M. C. semble s'engager à nous faire voir comment le génitif latin, avec ses emplois multiples, a donné naissance à la préposition DE, et dans quel cas le *de* français correspond au génitif latin, en passant par l'intermédiaire du latin des derniers siècles, déjà en décomposition. Il faudrait montrer comment le français d'abord imite et suit le latin, reste encore un peu synthétique (« *la honte le roi;* nous venimes au guei le

Beduyn »), puis se sépare de la syntaxe latine pour devenir tout-à-fait analytique. Il aurait fallu mettre en parallèle les constructions des deux langues. Au lieu de cela, M. C. fait la nomenclature de tous les emplois du génitif latin à toutes les époques, puis l'histoire de l'emploi et des différents sens de la préposition DE en latin, et de la prép. *de* en français. Mais on cherche en vain un lien logique qui unisse ces trois parties de la thèse. Elles restent complètement séparées et distinctes et elles ne s'expliquent pas l'une l'autre. Il y a beaucoup trop de faits et pas assez de théorie. Il aurait fallu, de temps en temps du moins, rappeler la construction latine imitée et reproduite par le français, au lieu de donner d'abord et séparément des tableaux historiques des constructions latines, puis des constructions françaises, sans les rapprocher ni renvoyer des unes aux autres.

Le langage grammatical de M. C. n'est pas toujours très clair et très intelligible. M. C. dit, par exemple, p. 21 : « Nous appellerons le génitif, ainsi construit génit. *subjectif*, parce que le complément possède ou produit la chose exprimée par le terme complété ou fait l'action exprimée par le verbe. » Cette explication n'explique pas le mot *subjectif*. Le génit. subjectif est celui qui devient sujet *(subjectum)* quand on convertit le nom déterminé en verbe actif : *Metus hostium = hostes metuunt,* génitif subjectif ; *terror armorum = arma terrent,* gén. subjectif. Cette confusion vient de ce que M. C. étend la dénomination de génitif subjectif au génitif de possession, tandis que la plupart des grammairiens s'en tiennent à la définition qu'on vient de lire, et font du gén. possessif une catégorie à part. Il me paraît bien difficile, même en donnant au mot toute sa signification allemande, de retrouver le génitif. subj. dans *lingua similis plectri*. — Je ne vois pas non plus pourquoi M. C. appelle le génitif avec les adjectifs qui signifient richesse, plénitude ou le contraire, génit. de matière et de contenu. Ici encore M. C. veut trop généraliser et il déroute nos habitudes. On appelait cela jusqu'ici le génit. d'abondance et de manque *(genitivus copiae et inopiae)*, et il n'y a aucun inconvénient à conserver cette dénomination claire et précise. Il y a une confusion du même genre dans les §§ 4 et 5 (p. 38). On ne peut pas faire rentrer « integer *aevi* » dans le génitif partitif. Ce génit. est le même que dans « Securi *pelagi* atque *mei* » que M. C. range cependant dans une autre catégorie : l'un et l'autre sont des génit. grecs, comme « amens *animi* » à moins qu'on ne voie dans *animi* un locatif. M. C. (p. 15) prétend qu'on ne peut donner une définition générale du génit. ni établir de liaison entre les différents rapports qu'il exprime. Peut-être pourrait-on le faire. *Le génitif indique qu'un nom détermine un autre nom,* ou du moins une idée nominale ou substantive [1]. C'est ce qui le distingue des autres cas qui déterminent

1. Il y a abus de généralisation, de la part de M. C., à vouloir faire rentrer le génitif après les verbes de souvenir et d'oubli dans le génitif *partitif* (p. 41); « le

ou le prédicat, comme l'accusatif, ou la proposition tout entière, comme l'ablatif et le datif. J'ai de la peine à voir un génitif partitif dans l'exemple de Pétrone : *Sexcenta quae jam exciderant* MEMORIAE MEAE. « Cet emploi du génitif, ajoute M. C., peut être regardé comme unique à cette époque. » S'il n'y a que cet exemple, concluons que cet emploi n'existe pas, car *memoriae* est ici un datif, semblable à celui de Virgile, Æn., VI, 16 : *Serta* CAPITI *delapsa jacebant*. — Tout le chap. VI, consacré à l'emploi du génitif dans la décadence païenne, comme l'appelle M. C., ne nous apprend pas grand'chose. Nous ne voyons pas comment le génit. se fait plus rare et se décompose en la prép. DE, M. C. ne citant pas d'exemples de cette dernière. — M. C. aurait dû commencer l'histoire de la prép. latine *de* par en préciser le sens fondamental, et marquer la différence entre *de*, *ex*, *ab*, au lieu de nous renvoyer au *Tursellinus* de Hand. « *De* marque la séparation, » dit M. Clairin, cela ne suffit pas : *ex*, *ab* marquent aussi la séparation. Mais *de*, en principe, marque la séparation de deux choses auparavant étroitement unies; c'est ce qui le distingue de *ab*, qui marque le simple éloignement.

Les observations qui précèdent n'empêchent pas que ce travail, quoique un peu décousu, ne marque un nouveau pas dans la voie des études sur la syntaxe historique. De telles monographies sont d'excellents matériaux, avec lesquels on pourra construire quelque jour une grammaire historique générale de la langue latine et de la langue française.

F. ANTOINE.

---

62. — **El cinco de mayo,** famosa oda italiana de Alejandro Manzoni... Nueva traduccion española en el metro del original ilustrada con notas relativas á la interpretacion del texto y seguida de otras siete traducciones en verso español publicadas con anterioridad á la presente, por Don José LLAUSAS. Barcelone, Jaime Jepús. 1879. 133 p. in-8°.

Des sept traductions espagnoles d'*Il cinque maggio* de Manzoni qui ont précédé celle que nous annonçons, cinq ont calqué le mètre de l'original, les deux autres sont en *silvas*. Il est évident que les premiers traducteurs ont sur les seconds le mérite d'avoir triomphé d'une grande difficulté : ce n'est pas chose aisée que de rendre les trois *sdruccioli* de chaque strophe de l'original en castillan et en catalan, où les mots proparoxytons sont bien plus rares qu'en italien. D. José Llausás, lui aussi, a tenté ce tour de force. Sa traduction se distingue surtout par une fidé-

---

souvenir n'étant pas l'objet lui-même, » dit M. C., « mais une partie de l'objet. » *Memini* = *habeo memoriam*; et c'est l'idée du substantif renfermé implicitement dans les verbes et les adjectifs qui régit le génitif.

1. Six en castillan de MM. Rubí, Cañete, García de Quevedo, Hartzenbusch (ce littérateur distingué, qui est mort récemment, en a fait deux) et Martí y Folguera; la septième en catalan du même Martí y Folguera.

lité scrupuleuse. Oserais-je dire qu'elle sent un peu l'huile? Le style en est correct, élevé, mais il y manque ce quelque chose qui dénote le vrai poète. Le *vaiven contínuo* pour *vece assidua* semble prosaïque. Le *finió* de la strophe 10 est bien archaïque. Je crains qu'une oreille castillane ne trouve trop dur le vers *Vino su mente á herir*. Enfin, *testa* pour *cabeza* me paraît risqué et peu digne du style de l'ode. Mais, en somme, l'ensemble est réussi : M. L. a fait preuve d'habileté et d'une connaissance approfondie de la langue italienne qu'il enseigne au lycée *(instituto provincial)* de Barcelone.

Ce qui ajoute encore du prix au travail de M. L., ce sont ses notes critiques qui portent sur les principales difficultés du texte original et sur les péchés, grands ou petits, de ses confrères les traducteurs. Mais, avant d'en examiner quelques-unes, je me permettrai de reprocher au savant professeur de s'être fait un texte « éclectique » de l'ode manzonienne ou tout au moins de n'avoir pas admis des variantes ou corrections formellement autorisées par le poète lui-même. C'est ainsi que M. L. a conservé *ferve* à la strophe VII (*L'ansia d'un cor che indocile Ferve, pensando al regno)*, alors que Manzoni a déclaré, dans une lettre écrite à l'auteur d'une traduction de son ode en latin, qu'à *ferve* devait être substituée la leçon *serve* [1].

A propos du *di quel (Di quel securo il fulmine Tenea dietro al baleno)* qui choque certains puristes, M. L. taxe de « vulgarisme » et blâme l'emploi, au cas sujet, de *lui, lei, loro* pour *egli, ella, eglino* qui caractérise la révision des *Promessi Sposi* et divers autres écrits de Manzoni. Je crois que les Italiens ont changé cela. Il paraît que le fameux *lui* ne passe plus pour un « vulgarisme » florentin, depuis qu'on en a retrouvé de nombreux exemples dans les écrits des vieux Toscans, et d'ailleurs le cas oblique n'est pas exclusivement usité dans le dialecte florentin de nos jours : *egli*, sous la forme abrégée *gli*, lui tient tête en certains cas. Enfin, en ce qui touche Manzoni et ses *lui*, les adversaires même du *florentinisme* reprochent au grand Lombard de n'avoir pas été plus conséquent dans la révision de son roman et d'avoir conservé, sans motifs plausibles, soixante-douze *egli* [2].

Dans sa note sur le vers *Scoppiò da Scilla al Tanai*, M. L. observe avec toute raison que l'espagnol *chopo*, mot familier de l'armée pour *fusil* [3], vient de l'italien *schioppo*. C'est une forme à ajouter à l'article *schioppo* du *Wörterbuch* de Diez.

---

1. Voir à ce sujet dans la *Zeitschrift für romanische Philologie* (t. IV, p. 393) une intéressante note de M. Mussafia qui rappelle les éditeurs et les traducteurs au respect de la volonté du poète.

2. Il faut lire sur la question l'étude fort raisonnée et raisonnable de M. D'Ovidio dans ses *Saggi critici* (Naples, 1879) et l'intéressant ouvrage de Luigi Morandi, *Le correzioni ai Promessi Sposi* (Parme, 1879).

3. D'après Almirante *(Diccionario militar)*, le nom de *chopo* se donnait à l'ancien et énorme fusil anglais.

Le *pur dianzi* de la strophe 12 est bien expliqué, mais il me semble que M. L. a tort de rattacher le vers *alta pur dianzi e tesa* à *vista* : le sens est bien meilleur si on le rattache à *onda*, et d'ailleurs la ponctuation telle qu'elle est donnée ici n'autorise que la seconde construction ; dans le premier cas, il ne faudrait pas de virgule après *tesa*.

M. L. signale justement le contre-sens commis par Villemain dans sa traduction en prose, où les vers *Che più superba altezza Al disonor del Golgota Giammai non si chinò* sont traduits par « Réjouis-toi que cette superbe grandeur ne soit jamais descendue à insulter le Golgotha ». Mais il aurait dû s'en tenir là [1]. Les autres passages critiqués par M. L. peuvent ne pas être d'une exactitude minutieuse (Villemain n'a pas voulu faire une traduction littérale), mais la pensée de l'original y est bien rendue, et, ce qui ne gâte rien, dans une bonne langue. M. L. veut redresser le style de Villemain, et il propose, par exemple, une « foudre qui *retentissait* de Scylla au Tanaïs », mais la foudre ne *retentit* pas ; ou bien « une si *courte* plage », expression peu admissible, même en poésie, etc.

La consciencieuse et utile étude de M. Llausás est très soigneusement écrite et se lit avec facilité et plaisir. Je le remarque, parce qu'en général et sauf de rares exceptions, le castillan de Catalogne est aussi dur qu'incorrect.

Alfred MOREL-FATIO.

CHRONIQUE

FRANCE. — Dans une nouvelle plaquette, notre savant et infatigable collaborateur M. Philippe TAMIZEY DE LARROQUE nous donne sur le P. Cortade toutes les indications qu'il a pu recueillir. (*Le père Cortade, notes et extraits*. Sauveterre de Guyenne, Jean Chollet. In-8°, 43 p.). Il examine successivement dans le P. Cortade l'historien, l'orateur et le poète. La partie consacrée aux poésies du P. Cortade est la plus développée ; le bon père a publié un *Calendrier spirituel composé d'autant de madrigaux en l'honneur de nos saints qu'il y a de jours en l'année*. (Bayonne, Bosc., 1665) ; M. T. de L. cite quelques-uns des trois cent soixante-cinq morceaux qui constituent le *Calendrier spirituel* ; la plupart de ces vers sont « inimaginables », et notre érudit leur reproche avec raison leur mauvais goût et leur trivialité. Il ne saurait dire où et quand naquit et mourut le P. Cortade ; ce qui est certain, c'est que le bon moine étudia en 1626 la théologie à Toulouse et qu'il prêcha les stations d'Avent et de Carême dans plusieurs villes du Midi. — A la suite de cette étude vient une *Biographie Tamizeyenne*. La *Revue des Bibliophiles* ayant demandé à M. T. de L. la liste complète de ses publications, notre collaborateur s'est, dit-il, exécuté par courtoisie, et non sans demander grâce pour son effrayante fécondité : de 1862 à 1880 on compte à son actif 75 publications relatives à l'histoire littéraire et à l'histoire de France, surtout du Sud-Ouest, et il n'entend pas se reposer, car il nous annonce, pour paraître prochainement, le tome II des *Lettres de Chapelain*, la seconde partie des *Lettres inédites de Joseph Scaliger*, etc., etc.

---

1. En fait d'inexactitude grave, sinon de contre-sens, on peut citer le *Schreckensmann* de Gœthe pour *uom fatale*.

— Sous la Fronde le curé de Sainte-Eulalie de Bordeaux, Louis Bonnet, était un adversaire passionné de Mazarin et de Bernard de Nogaret, deuxième duc d'Epernon. Il fut mêlé à tous les événements qui signalèrent la Fronde à Bordeaux et mourut le 20 décembre 1650. Peu de temps après sa mort, son ami Jean Olivier Du Sault, aussi zélé frondeur que le curé lui-même, quoiqu'il fut premier avocat-général au parlement de Bordeaux, fit imprimer l'éloge de Louis Bonnet, sous ce titre : *Eloge funèbre du révérend père Louis Bonnet, curé de Sainte-Eulalie de Bordeaux, de la congrégation de l'Oratoire, où il est traité du devoir des gouverneurs de province*. Les sarcasmes lancés par Du Sault contre les partisans de Mazarin provoquèrent la réponse d'un royaliste bordelais qui fit imprimer une critique de l'*Eloge funèbre*, sous ce titre : *Le curé bordelois, grand défenseur de la cause de Messieurs de Bordeaux*. Du Sault répliqua par une brochure intitulée : *Apologie pour le Parlement de Bordeaux et pour le père Bonnet contre le* curé bourdelois *à Messeigneurs du Parlement*, et sur sa dénonciation, le pamphlet « *Le curé bordelois* » fut, de par ordre du Parlement, brûlé par la main du bourreau. L'arrêt prononcé par la cour et daté du 10 mars 1651, fut imprimé à Bordeaux et à Paris, sous cette forme : *Arrêt de la cour de Parlement de Bordeaux, portant que le libelle diffamatoire intitulé* Le Curé Bourdelois *sera brûlé par la main du bourreau; avec un avertissement au lecteur*. Malgré cet arrêt, un écrivain royaliste, Lancelot de Mullet, abbé de Verteuil, revenant à la charge, publia une brochure plus considérable et plus violente encore que la première : *Jugement du* Curé Bourdelois *pour servir à l'histoire des mouvements de Bordeaux*. M. Jules Delpit a réimprimé les cinq plaquettes publiées au sujet de la mort du curé de Sainte-Eulalie (*Un curé bordelais recueil de mazarinades publiées sur Louis Bonnet, curé de Sainte-Eulalie de Bordeaux*, réimprimées avec notes. Sauveterre de Guyenne, Chollet. In-8°, xxii et 129 p. Tiré à 100 exemplaires). Dans une introduction, M. Delpit fait connaître les personnages qui ont joué un rôle dans cette espèce de guerre littéraire : Louis Bonnet, objet involontaire des Mazarinades; Du Sault, auteur de trois des pièces réimprimées; Lancelot de Mullet, auteur, jusqu'ici resté inconnu, de la plus remarquable de ces productions. Quant aux personnages secondaires, des notes placées au bas des pages, nous donnent sur eux les renseignements indispensables. Ce volume est édité sur beau papier et avec beaucoup de soin et de goût.

— M. René Paquet dont l'on connait le recueil de chants populaires du pays messin et l'*Histoire du village de Woippy*, vient de publier un nouvel ouvrage qui intéressera vivement non-seulement le public messin, mais tous ceux qui connaissent Metz et ses environs. Cet ouvrage a pour titre : *Recherches historiques sur la Grande-Thury* (Metz, Sidot; Paris, Dumoulin. Gr. in-8°, ij et 183 p.) Thury qui ne comprend plus que deux fermes et une habitation de plaisance où l'on voit encore une ancienne tour, eut au moyen âge une certaine importance par sa proximité de la ville et de l'antique abbaye de Sainte-Croix autant que par le rôle que jouèrent ses seigneurs dans l'histoire de la république messine. Durant quelque temps Thury eut le privilège de fournir des bourreaux à la ville de Metz; il appartint successivement à un Raigecourt, au maître-échevin Mathieu Hesson, à Jehan de Vy, un des Sept de la guerre durant le siège de 1444, à la famille Roucel, à la famille des Baudoche, au maître-échevin, Wiriat Copperel, etc. L'ouvrage est suivi de vingt pièces justificatives, parmi lesquelles on remarquera une ordonnance de 1776 prescrivant au « bangarde » de « veiller à ce qu'aucuns bestiaux ne fassent dommage aux *grundbires* » (pommes de terre). Une planche, gravée à l'eau forte, par M. Bellevoye, et représentant la Grande-Thury, se trouve en tête du volume.

— Le 16 mars M. Hild, professeur au lycée de Besançon, a soutenu devant la Fa-

culté des lettres de Paris, ses thèses pour le doctorat ès-lettres ; thèse latine : *Aristophanes impietatis reus* ; thèse française : *Etudes sur les démons*.

ALLEMAGNE. — Le cinquième congrès international des Orientalistes se réunira du 12 au 17 septembre prochain à Berlin. Les souscriptions (10 mark) sont reçues par MM. F. A. Brockhaus, à Leipzig et Asher, à Berlin. Les personnes qui désirent faire des communications doivent en informer le président, M. Dillmann (Berlin, Grossbeerenstrasse, 68) ou les membres du Comité, MM. Dieterici, Kuhn, Lepsius, Olshausen, Sachau, J. Schmidt, Schott, Schrader et Weber.

— Deux nouveaux volumes, le XX[e] et le XXI[e], de l'édition des œuvres complètes de Herder, entreprise par M. Bernhard Suphan (Berlin, Weidmann) viennent de paraître. Le XX[e] (409 p.) renferme 1° le IV[e] recueil (1798 : *Vom Geist des Christenthums*) et le V[e] recueil (1798 : *von Religion, Lehrmeinungen und Gebræuchen)* des « *Christliche Schriften* (pp. 1-265) ; 2° les « *Kleine Schriften* » de 1794 à 1800 : comptes-rendus publiés par Herder dans les *Erfurter Nachrichten* (1797-1798, pp. 269-339 et 1799-1800, pp. 345-376), préface des « *Recherches sur l'histoire de la civilisation* », de Fr. Majer (1798, pp. 340-344), deux articles trouvés par G. Müller dans les papiers de Herder et que M. Suphan publie en appendice (pp. 377-381) ; 3° des observations de M. Suphan sur la publication des XX[e] et XXI[e] volumes (pp. 382-396) et des notes historiques et philologiques sur ces deux volumes (pp. 397-409). — Le XXI[e] tome contient : 1° une introduction de M. Suphan sur l'histoire et la publication du texte des deux grandes œuvres de polémique publiées par Herder en 1799 et en 1800, la *Metakritik* et *Kalligone* (V-XXV) ; 2° la première partie de la *Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft ;* elle est, comme on sait, intitulée *Verstand und Erfahrung* (p. 1-190) ; 3° la seconde partie de la *Metakritik*, qui a pour titre : *Vernunft und Sprache*. (d. 193-339) ; 4° des remarques sur ce XXI[e] volume. (p. 340-344.)

GRÈCE. — M. G. N. Tsérépis, directeur du gymnase de Céphalonie, a publié il y a quelques mois (1880) dans cette ville la première livraison (146 pages) d'une étude sur les mots composés de la langue grecque sous le titre : Τὰ σύνθετα τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης, τεῦχος Α'., τό ὀνοματικὸν πρῶτον συνθετικόν.

— M. Koumanoudis, le savant épigraphiste d'Athènes, prépare dans ce moment des *Addenda* au Thesaurus d'Henri Estienne, où l'on trouvera beaucoup de mots non encore admis dans les dictionnaires et tirés par M. Koumanoudis des inscriptions et des auteurs, surtout des écrivains byzantins.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 mars 1881.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par le décès de M. Paulin Paris, et fixe l'examen des titres des candidats au 1[er] avril. Le 25 mars, il sera procédé à l'élection d'un membre de la commission de l'*Histoire littéraire de la France* et d'un membre du conseil de perfectionnement de l'école des chartes, places laissées toutes deux aussi vacantes par la mort de M. Paulin Paris.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. le secrétaire perpétuel lit une lettre de M. Henri Weil, qui déclare retirer sa candidature à la place de membre ordinaire

laissée vacante par la mort de M. Mariette. Il reste deux candidats en présence, M. François Lenormant et M. Jules Oppert.

Il est procédé au scrutin. M. Lenormant obtient 16 voix, M. Oppert 19. M. Oppert est élu; son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Pavet de Courteille, président, donne lecture d'une lettre de M. Ernest Desjardins, qui annonce une découverte épigraphique et archéologique, faite récemment à Saint-Cassien, à 5 kilomètres à l'ouest de Cannes, à peu de distance de la mer, sur la rive gauche de la Siagne. Saint-Cassien est un mamelon naturel isolé au milieu de la plaine. On sait par un témoignage du moyen âge qu'il y a eu là dans l'antiquité un temple de Vénus. De nos jours, c'est un lieu de pèlerinage et il s'y célèbre une fête annuelle le 23 juillet, jour de saint Cassien. Des travaux entrepris par une propriétaire du pays, M[me] Ripert, pour mettre en culture un terrain situé à la base méridionale du mamelon, ont amené la découverte d'une série de murs à angle droit, qui semblent les substructions d'un ancien ouvrage élevé pour la défense du lieu du côté de la mer. Les fouilles, dont il a été rendu compte dans le *Courrier de Cannes*, numéros des 3, 6 et 10 mars, ont mis au jour divers objets, tels que coupes, vases, médailles, etc. On a trouvé des sépultures de deux sortes, d'une part des squelettes enfouis en terre et abrités sous une sorte de toit de tuiles, de l'autre des urnes de verre, protégées par des fragments d'amphores brisées, et renfermant des cendres humaines. Enfin, les fouilles ont encore mis au jour une plaque de marbre, de 25 centimètres de hauteur sur 27 centimètres de largeur, où se lit une inscription en lettres du III[e] siècle de notre ère. Cette inscription est une épitaphe; une partie du texte est en vers. On sait que les Romains plaçaient généralement les tombeaux au bord des routes, et celle-ci, à l'exemple de bien d'autres, s'adresse au voyageur qui passe, *viator*; M. Desjardins en conclut que la *via Aurelia* devait passer au sud du mamelon de Saint-Cassien, dans la partie de son parcours qui allait d'*Antipolis*, Antibes, à *ad Horrea*, ou la Napoule. Quelques fragments de l'inscription ayant disparu, il a fallu en compléter le texte par conjecture. Ce travail a été fait par M. Desjardins et par M. Hignard, de la faculté des lettres de Lyon; mais la fin manque entièrement et ne peut être rétablie. Voici l'inscription et la lecture qu'en donne M. Desjardins :

D·M
IOVIOIVLIOLIGV........
.OVIASANTIPPEFILI.....
TISSIMOQVIANNIS VIXIT
.... IMESESIIII
......VOQVE COMMVNI..
.......VRVSSEDE VIAIOR
PAVL..SISTEPRECORSPE
RANS. TALIAFERRI
ET LEG........MNIMIVMC
RVD......................
....

« Dis Manibus. Jovio Julio Ligu[ri J]ovia Santippe fili[o pien]tissimo, qui annis vixit [XXV]I, menses IIII. »

« [Tu q]uoque, communi [sess]urus sede, viator,
Paul[o] siste, precor, sperans [tibi] talia ferri,
Et lege : [na]m nimium crud[eli sorte peremptus
. . . .] »

Ouvrages présentés : — par M. Defrémery, de la part des éditeurs : 1° *Mémoires de* Jean d'Antras de Samazan, *seigneur de Cornac, suivis de documents inédits sur les capitaines gascons pendant les guerres de religion et de la généalogie de la maison d'Antras, publiés pour la première fois par M.* J. de Carsalade du Pont *et M.* Ph. Tamizey de Larroque (Sauveterre-de-Guyenne, 1880, gr. in-8°); 2° Nacir ed-Dîn ben Khosroû, *le Livre de la félicité, publié par* Edmond Fagnan; — par M. Le Blant, de la part du traducteur : *le Talmud de Jérusalem, traduit par* Moïse Schwab, tome IV.

Julien Havet.

Erratum.

N° 11, art. 48, p. 201, (art. de M. Ch. G.) ligne 14 d'en bas, lire, au lieu de « en contient plusieurs exemples » : en contient plusieurs : exemples,...

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 4 Avril — 1881

63. — **Demetrii Scepsii quae supersunt.** (Dissertatio inauguralis philologica.) Par Richard Gaede. Greifswald. 1880, in-8°, 66 pp.
— **Analecta Alexandrino-Romana.** (Dissertatio inauguralis philologica.) Par Georges Knaack. Greifswald. 1880, in-8°, 68 pp.

Niese dans le *Rheinisches Museum*, t. XXXII, p. 267, avait publié un remarquable travail intitulé *Apollodors Commentar zum Schiffscataloge als Quelle Strabos*, dans lequel il prétendait que très probablement Strabon n'avait connu l'ouvrage de Demetrius de Scepsis, περὶ τοῦ Τρωικοῦ διακόσμου, que par Apollodore. La dissertation de M. Gaede a pour but de réfuter cette opinion, contre laquelle d'ailleurs Lehrs avait déjà protesté dans le n° 5 des *Wissenschaftliche Monatsblätter* de 1878 ; M. G. ne semble pas avoir eu connaissance de cet article de Lehrs.

M. G. établit très bien que Strabon a dû se servir de Demetrius directement. Cependant il n'abandonne pas complètement pour cela l'idée de Niese, et il admet encore, pour certains livres, l'emprunt indirect. Selon lui, comme la plupart des renseignements contenus dans les livres IX et X ont été pris dans le commentaire d'Apollodore, il est vraisemblable que même les opinions de Demetrius, rapportées dans ce livre, ont été puisées aussi dans ce commentaire. Même raisonnement au sujet de la dernière partie du livre VIII et du livre XIV, parce que, dans ces livres, Demetrius n'est nommé qu'une fois. En sorte que, si nous admettons le raisonnement de M. G., Strabon aurait consulté directement Demetrius pour la première partie de son huitième livre et ne l'aurait connu que par Apollodore pour la dernière ; et tandis qu'il aurait puisé dans l'ouvrage même du savant de Scepsis les matériaux du livre XIII, il se serait contenté des citations d'Apollodore pour le livre XIV. Nous ne recommencerons pas sur la dissertation de M. G. l'article de Lehrs, nous nous contenterons de lui dire ce que celui-ci disait du travail de Niese : *Wirklich, man wird vielmehr überall durch* Gaedes' *Annahme befremdet.*

M. Gaede nous donne ensuite soixante-quinze fragments de Demetrius qu'il a recueillis, çà et là, dans Strabon, Athénée, Etienne de Byzance et

divers scoliastes, pour compléter ce qu'avait commencé Stiehle dans le *Philologus*, t. V et VI.

La thèse de M. Knaack se compose de trois dissertations : la première sur l'*Ornithogonie* de Boeus, la seconde sur trois élégies de Callimaque et la dernière sur la méthode de composition d'Ovide dans ses *Métamorphoses*. Le sujet de la première dissertation est un poëme sur la science augurale, dont il ne nous reste que le titre, et qui a été attribué à un ancien poète du nom de Βοῖος ou Βοιώ. M. K., après une discussion nullement concluante sur le nom du poète, a essayé de restituer l'histoire de la reine des Pygmées changée en grue par Junon. Pour cela, il a d'abord comparé trois fragments d'Athénée, d'Elien et d'Antoninus Liberalis, qui, selon lui, proviennent d'une source commune au sujet de laquelle d'ailleurs il ne s'explique pas. Il y a cependant entre les auteurs une divergence assez embarrassante qui porte sur le nom de la reine des Pygmées ; Athénée et Elien l'appellent Γεράνα, et Antoninus, Οἰνόη. Mais cela n'a pas arrêté M. K. : « *Antoninus*, dit-il, p. 6, *qui ex eodem fonte atque ceteri hausit, duplex ibi mulieris nomen repperisse censendus est Oenoen et Geranam, quorum alterum ipse retinuit, alterum Athenaeus et Ælianus* ». Seulement, comme Antoninus ne fait pas mention de Boeus et qu'Athénée, au contraire, cite le nom de ce poète, M. K. pense que Boeus avait donné à la reine le nom de Gerana. Rapprochant ensuite de ces fragments trois vers où Ovide (*Métam.*, VI, 90) fait mention d'une lutte entre la reine des Pygmées et Junon, M. K. pense qu'Ovide a certainement emprunté cet épisode à Boeus, et avec ces éléments problématiques restitue, d'une manière qu'il trouve probable, le récit du poète alexandrin. Cependant il achève sa dissertation en émettant l'opinion que vraisemblablement Ovide n'a pas connu l'œuvre même de Boeus, mais seulement une imitation due à Æmilius Macer, et à laquelle il est fait allusion dans les *Tristes* (IV, 10, 43) :

Saepe suas volucres legit mihi grandior aevo
Quaeque nocet serpens, quae juvat herba, Macer.

Enfin, selon M. K., c'est Boeus que Manilius désigne dans ce vers (II, 43) :

Ecce alius pictas volucres *ac bella ferarum.*

Tout cela n'est pas très concluant et ne nous en apprend pas beaucoup plus que nous n'en savions sur Boeus et son poëme. On eût désiré une exposition plus nette et un latin plus clair.

M. K. entreprend, dans sa seconde dissertation, de restituer le plan du *Linus* de Callimaque en prenant pour guides la *Thébaïde* de Stace et un récit de Pausanias. Les idées ici sont mieux enchaînées que dans le précédent travail, et l'auteur atteint son but. Pour l'élégie intitulée *Phyllis*, il suit Ovide et deux lettres de Procope de Gaza ; puis il recherche l'origine de cette fable et pense qu'elle a été imaginée pour expliquer le nom Ἐννέα ὁδοί, donné à une région de Thrace (cf. Hérod., VII, 113

et 114); il appuie son opinion sur un passage d'Eschine *(De fals. leg.*, 31) et de son scoliaste. Après quelques mots sur le *Branchus* de Callimaque, dont M. Knaack essaie de nous donner une idée en comparant deux petites narrations empruntées à Lactantius Placidus et à Conon, il passe à la troisième partie de son travail intitulée *Observationes selectae in Ovidii Metamorphoses.* Ici il nous montre dans Ovide un poète nourri des lettres grecques, qui écrit pour des lecteurs lettrés sur des sujets connus, et tantôt abrège, tantôt développe, suivant son goût personnel, les éléments qu'il emprunte à divers auteurs.

Alfred Jacob.

---

64. — **Capitol, Forum, und Sacra via in Rom,** von H. Jordan. Berlin, Weidmann. In-8°, 62 p. — Prix : 1 m. 60 (2 fr.).

M. H. Jordan achève en ce moment sa *topographie* de Rome, qui a reçu un si bon accueil des savants de tous les pays. Il en a déjà publié deux volumes; la seconde partie du premier, qui doit achever l'ouvrage, est sous presse. S'il a tant tardé à la donner au public, c'est que les matières qu'il y traite sont fort obscures, et que les fouilles qui se poursuivent à Rome peuvent à tout moment fournir quelques lumières nouvelles. Il s'agit du Forum, c'est-à-dire de ce petit coin de terre au sujet duquel on a plus écrit et plus discuté que sur beaucoup de grands royaumes. M. J. avait longtemps hésité à dire son opinion sur les problèmes embarrassants que la topographie du Forum soulève, et pourtant cette opinion était attendue avec impatience de tout le monde. Son travail une fois achevé, il a souhaité, avant que le volume ne parût, en faire connaître les conclusions au grand public. Il lui a semblé, dit-il, que les questions de ce genre n'intéressaient pas seulement les savants de métier, qu'elles sont du domaine de tous les gens instruits, et qu'ils ont droit là-dessus d'être renseignés comme les autres. C'est ce qu'il a fait l'an dernier, à Hambourg, dans une sorte de conférence, qu'il vient de reproduire en la développant, et qui forme une brochure de 60 pages, toute pleine d'aperçus curieux et de faits nouveaux.

Laissons de côté, dans l'analyse de ce petit ouvrage, les points où M. J. se rattache aux opinions reçues; il vaut mieux insister sur ceux où il s'en écarte, et faire connaître de quelle façon il tranche quelques-unes des questions qu'on n'avait pas encore pu résoudre.

Il s'occupe d'abord à bien fixer les limites du Forum vers la fin de la république, et il est amené à les étendre un peu plus qu'on ne le fait d'ordinaire. Contrairement à l'opinion de M. Dutert, il place l'arc de Fabius non pas en avant du temple de Faustine, mais en face et plus bas, au pied du Palatin, et il pense qu'il formait la limite extrême du Forum de ce côté. La place s'étendait donc, en longueur, depuis les rampes du Capitole jusqu'à la rue qui allait du Temple de Faustine à l'arc de Fabius.

L'emplacement où fut bâti le temple de César fut pris sur le Forum même, qui devint ainsi beaucoup moins grand qu'il ne l'était auparavant, et il faut, pour juger de ses proportions véritables, lui rendre par la pensée toute cette portion de terrain qu'on lui avait enlevée.

A propos du temple de César, dont on sait que la façade contenait les *rostra Julia*, M. J. se trouve amené à refaire l'histoire fort embrouillée des diverses tribunes aux harangues de Rome. Il admet, comme tout le monde, que les *rostra vetera* étaient placés sur le *comitium*, un peu plus bas que la curie, c'est-à-dire non loin de l'Eglise Saint-Adrien. Ce fut, jusqu'à César, la tribune officielle de Rome, celle d'où les magistrats s'adressaient au peuple. Mais il y avait d'autres endroits, dans le Forum, qui servaient au même usage. La plèbe prit de bonne heure l'habitude de se rassembler à l'autre extrémité de la place, auprès du temple de Castor, qui devint une sorte de citadelle populaire, et les agitateurs lui parlaient des degrés même du temple. Dion nous apprend que César, vers la fin de sa vie, changea l'ancienne tribune de place : ce fut sans doute quand il rebâtit la curie et modifia le *comitium*. On avait cru jusqu'ici qu'il l'avait mise à l'endroit où fut construit plus tard un temple en son honneur, et où s'élevèrent ce qu'on appelle les *rostra Julia*. Ce n'est pas l'opinion de M. J.; il pense que la véritable tribune de César est celle dont on a retrouvé des restes importants auprès de l'arc de Sévère, et à laquelle on a quelquefois donné le nom de *rostra capitolina*. Il y a là une rangée de pierres énormes, percées de trous profonds dans lesquels pouvaient être scellés les éperons des navires d'Antium. Par l'ordre de César, ils furent enlevés de l'ancienne tribune, quand on la démolit, et transportés à la nouvelle. On l'entoura de monuments de toute sorte, de colonnes, de statues, dont on possède encore les bases. C'est près d'elle qu'on a trouvé l'inscription de Duilius, qui fut refaite vers l'époque d'Auguste, tout exprès sans doute pour être un des ornements de la nouvelle tribune. C'est à côté d'elle aussi qu'on vient de découvrir la grande inscription de Stilicon, dans laquelle il est dit précisément qu'elle doit être placée près des rostres. Voilà donc, selon M. J., la véritable tribune aux harangues de César et d'Auguste, celle qui a remplacé les *rostra vetera* du *comitium* et qu'on a entourée de vénération et d'honneurs jusqu'à la fin de l'empire. Quant à l'autre qui était placée sur la plate-forme du temple de César et dont les restes se reconnaissent encore aujourd'hui, il pense qu'elle n'a servi que pour quelques circonstances particulières, exceptionnelles, comme, par exemple, quand il était question de prononcer l'éloge funèbre de quelque membre de la famille des Jules. Il n'y avait donc pas trois tribunes à Rome, sous l'empire, comme on l'a cru quelquefois, d'après un passage du *Curiosum* [1], mais deux seulement, qui étaient placées

1. M. Jordan m'écrit que les *tria rostra*, mentionnés dans le *Curiosum*, ne sont probablement qu'une faute de copiste, à moins qu'on n'aime mieux croire que cette façon de parler ne soit la suite de la même préoccupation d'esprit qui fait qu'on n'attribue que trois *rostra* — et pas plus — à la tribune des orateurs.

en face l'une de l'autre, aux deux extrémités du Forum, et un hasard heureux nous a conservé des débris de toutes les deux.

Un autre problème qui n'est pas moins obscur, et qui n'a pas été moins discuté, est celui de la direction de la Voie-Sacrée. M. J. le résout d'une manière très satisfaisante. Il ne croit pas, comme quelques archéologues, qu'elle se dirigeât de l'arc de Titus au Capitole en ligne droite; il suppose qu'elle longeait l'église de Sainte-Françoise Romaine et la basilique de Constantin, jusque vers le temple de Romulus (église des SS. Cosme et Damien). Là, elle tournait à gauche, pour aller retrouver l'arc de Fabius, qui était comme la porte par où elle entrait dans le Forum. De l'arc de Fabius elle se dirigeait vers le *clivus capitolinus* en passant le long de la basilique Julienne et du temple de Saturne. Cet itinéraire a toujours paru vraisemblable; M. J. le croit tout à fait certain. Il n'est pas possible, dit-il, qu'arrivée vers l'endroit où fut bâti le temple de Faustine, la Voie-Sacrée continuât en ligne directe et suivit le côté nord-est du Forum. Elle ne pouvait le faire qu'en passant tout contre le *comitium*, ou même en le traversant, ce qui aurait singulièrement gêné les assemblées politiques qui se tenaient en cet endroit. M. J. est même fort tenté de croire que, pendant longtemps, il n'y eut dans le Forum qu'une seule rue, celle dont il a d'abord parlé, et qui passait par l'arc de Fabius, la basilique Julienne et le temple de Saturne. En effet, les monuments situés de l'autre côté (c'est-à-dire le temple de Faustine et la curie de César, aujourd'hui église de Saint-Adrien) ne sont pas placés sur la même ligne, ce qui semble prouver qu'il n'y avait pas de chemin à l'alignement duquel on put les construire. Quant à la rue qui passe le long du temple de César, M. J. croit qu'elle est beaucoup plus récente que le temple lui-même. Puisqu'on avait installé sur la plate-forme de ce temple une tribune aux harangues, il n'était pas naturel qu'on fit passer une grande route au pied de cette tribune, entre l'orateur et le public. On n'a pu avoir l'idée de le faire que plus tard, quand la tribune fut à peu près hors d'usage. C'est plus tard aussi que fut faite la rue qui longe le côté nord-est du Forum, et dont on a trouvé les amorces vers le temple de Faustine. M. J. suppose qu'elle est de l'époque de Septime Sévère. A ce moment fut bâti cet arc de triomphe maladroit qui cachait la façade du temple de la Concorde et altérait l'harmonie des lignes du Forum. Il est naturel qu'en même temps on ait tracé une voie nouvelle, qui suivait la basilique Emilienne et venait passer sous l'arc de triomphe. De cette façon, tout ce qui concerne les rues du Forum, et principalement la Voie-Sacrée, se trouve élucidé.

Telles sont les conclusions auxquelles de longues études ont amené M. Jordan; dès à présent on peut dire qu'elles sont très vraisemblables. La publication du premier volume de sa *Topographie*, où elles seront accompagnées des textes qui les appuient, peut seule les rendre certaines.

Gaston BOISSIER.

65. — **Ueber den Gallischen Brand.** Eine quellenkritische Skizze zur aelteren roemischen Geschichte. Von Georg Thouret. (Tiré à part du tome XI du Supplément des *Jahrbücher für classische Philologie*, p. 93-188.) Leipzig, Teubner, 1880. In-8°. — Prix : 2 mark 40 (3 fr.).

La thèse que vient défendre M. Thouret est la suivante : lorsque, dans les premières années du IVe siècle avant J.-C., Rome fut prise par les Gaulois, elle ne fut point, comme la tradition généralement reçue le rapporte, systématiquement incendiée et détruite. Polybe, qui représente ici le témoignage du vieil annaliste Fabius Pictor, ne parle point d'incendie ni de destruction. Il dit qu'après être restés établis pendant sept mois dans Rome, sans avoir pu d'ailleurs se rendre maîtres du Capitole, les Gaulois traitèrent avec les Romains, et leur rendirent la ville; que la raison de cette conduite fut une diversion (ἀντίσπασμα) faite par les Vénètes en faveur des Romains, dont ils étaient les alliés; que les conquérants de Rome retournèrent donc, chargés de leur butin, dans leur patrie, pour la défendre contre l'invasion des Vénètes. A cela se bornent les faits relatés par Polybe : il n'y a que cela d'historique. Que Camille battant les Gaulois et leur reprenant rançon et butin, est une légende romaine, c'est ce dont on ne doute plus aujourd'hui. L'incendie de Rome, selon M. Th., ne serait pas moins légendaire. M. Th. cherche à fixer approximativement la date à laquelle cette fausse tradition a commencé à prendre corps; il croit pouvoir indiquer la génération des annalistes qui sont venus aussitôt après Fabius Pictor, c'est-à-dire la première moitié du second siècle avant notre ère. Diodore, puis Appien, enfin Tite-Live avec Plutarque, marquent pour nous les trois étapes principales de la légende de Camille. Du reste, M. Th. nie que, dans le récit de ces affaires, Diodore ait puisé chez Fabius Pictor, ainsi qu'a fait Polybe; et, notamment en ce qui concerne la description de la bataille de l'Allia, il attaque vigoureusement l'opinion de M. Mommsen, lequel signale dans ce passage de Diodore des traces d'une relation ancienne, plaçant le champ de bataille sur la rive droite du Tibre, et non, comme on admet ordinairement, sur la rive gauche. M. Th. ici nous paraît faire de vains efforts pour démontrer qu'il n'y a rien de tel chez Diodore; l'expression ἐξελθόντες πανδημεὶ καὶ διαβάντες τὸν Τίβεριν (Diod., 14, 114, 2) signifiera difficilement que l'armée romaine, premièrement, était sortie de Rome sur la rive droite du Tibre, après avoir traversé le *pons Sublicius*, et secondement, avait repassé, en dehors de Rome, sur la rive gauche. M. Mommsen n'a pas hésité, et ne devait pas hésiter en effet, à entendre ces mots en ce sens que l'armée, sortant de Rome, alla se ranger sur la rive droite. Il est vrai que, dans la suite du récit de la bataille, Diodore concorde cette fois avec Tite-Live, et qu'il se trouve tout d'un coup transporté, lui et la bataille, sur la rive gauche. On peut être sûr que Diodore ne s'est point douté qu'il changeait de rive. Il appartient à une race d'historiens qui ne se représentent pas bien les actions militaires qu'ils prétendent retracer : son récit du fameux siège de Rhodes n'est pas moins absurde que sa

bataille de l'Allia. Diodore est très capable, en compilant, de mettre à contribution à la fois deux auteurs qui rapportent les choses de manières toutes différentes, et de ne pas s'apercevoir du beau résultat qu'il produit par là. Pour en revenir à M. Th., son opinion, que Rome a été non pas détruite, mais seulement plus ou moins pillée par les Gaulois, est séduisante, et elle réunira sans doute les suffrages de plus d'un savant autorisé. Nous estimons, pour notre part, que M. Thouret l'a au moins rendue plausible. Dans le détail, il y aurait à relever assez de propositions qui ne sont et ne pouvaient être que très imparfaitement prouvées. L'exposition aurait gagné en netteté, si elle eût été, en général, plus resserrée, et, en particulier, débarrassée de telles tentatives de preuves, condamnées d'avance à ne pas aboutir. Mais il faut néanmoins remercier l'auteur d'avoir abordé l'étude de cette difficile question avec une grande indépendance de jugement, et d'avoir présenté une solution nouvelle avec de sérieux arguments à l'appui.

Ch. G.

---

67. — Ritter. **De compositione titulorum christianorum sepulcralium in corpore inscriptionum graecarum editorum.** Berlin, Calvary. 1877, 44 pages.

— **De titulis graecis christianis commentatio altera.** Berlin, Calvary. 26 pages.

L'auteur a voulu nous donner deux essais d'épigraphie chrétienne grecque. L'intention est louable, il convient d'en tenir compte à M. Ritter. L'épigraphie chrétienne grecque est terre à peu près inconnue; il ne s'est encore rencontré ni un De Rossi ni un Le Blant pour l'exploiter. Mais il aurait fallu y apporter une autre méthode. M. R. s'enferme dans le *Corpus* de Boeckh et ne raisonne que sur les inscriptions qui s'y trouvent. Or tous ceux qui ont pratiqué le *Corpus* savent que la partie consacrée aux inscriptions chrétiennes laisse fort à désirer. En outre, depuis l'époque où elle a été publiée, le nombre des inscriptions connues a tout au moins triplé. Sans doute il est pénible de les extraire de toutes les monographies, de tous les recueils où elles ont paru, mais ce n'en est pas moins la condition élémentaire d'un travail sérieux. M. R. a cherché à fixer des règles, à établir des distinctions, mais les résultats auxquels il croit arriver ont été déjà modifiés par des découvertes nouvelles.

Enfin, le *Corpus* contient dans cette partie une série d'inscriptions de tous pays qui vont des premiers temps au xve s. M. R. aurait dû comprendre qu'il est contraire à toute critique de rapprocher des textes d'époques et de régions si diverses.

Les recherches consciencieuses, la méthode historique font donc défaut dans ces deux dissertations. M. R. paraît, du reste, peu fami-

liarisé avec ces études et il ignore quelles sont dans l'épigraphie chrétienne les questions vraiment importantes et dignes d'intérêt. Il serait trop long d'entreprendre ici un examen continu de son travail; je me contenterai de relever, dans les premières pages de la dissertation sur les inscriptions funéraires, quelques erreurs qui prouveront la légitimité de mes critiques.

P. 1-2. M. R. dit que fort peu de savants se sont occupés des inscriptions chrétiennes; après MM. De Rossi et Le Blant, il nomme aussitôt MM. Krause et Piper. Il eût été plus naturel de mentionner des travaux importants comme ceux de Gazzera, Hubner, etc. Mais M. R., qui s'occupe des inscriptions chrétiennes du *Corpus*, ne paraît pas même connaître les *Annotazioni* de Cavedoni sur ces inscriptions.

P. 3 et 5. M. R. mentionne à peine en passant la présence du poisson, de l'ancre, de la colombe, etc., sur les inscriptions; il aurait dû savoir que c'est là un des éléments importants de l'épigraphie chrétienne. Il y aurait eu des remarques intéressantes à faire sur l'emploi de ces symboles en Orient.

P. 9. M. R. croit que la formule διαφέρειν est particulière à l'Asie; mais on la retrouve en Macédoine (v. Delacoulonche, *Mém. sur le berceau de la puissance macéd.*, *inscr.*, n° 14; Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 95-96), et sur plusieurs inscriptions chrétiennes d'Athènes. Quant à la formule σωματοθήκη, M. R., sans sortir du *Corpus*, aurait dû en signaler l'emploi sur des inscriptions païennes de la Lycie, *C. i. Gr.*, n° 4,300f in *addendis*, n° 4290.

P. 12. Ce que M. R. dit de l'emploi des indictions n'est pas tout à fait exact. Pour l'épigraphie, les plus anciens exemples connus appartiennent à la Syrie : *C. i. Gr.*, n°s 8616, 9259; Le Bas et Waddington, *Voy. arch.*, n°s 1965, 2657, bien que la date de 389 ne soit pas certaine. M. R. dit ensuite que l'usage des indictions fut peu répandu en Italie. Sans doute sur les inscriptions grecques, mais il fallait au moins remarquer que la plupart des inscriptions chrétiennes grecques de Rome sont antérieures à l'époque où on compta par indictions. Au contraire, à partir du VIe siècle, l'usage des indictions est fréquent dans l'épigraphie occidentale.

P. 13. Les chrétiens d'Orient ont employé plus de six ères. M. R. en aurait trouvé d'autres dans Le Bas et Waddington. *Voy. Arch.*, n°s 1831, 2667, 2678, 2159, 2537a, etc.; De Rossi, *Inscr.*, *Prolegom.*, p. V.

P. 17. Le passage de l'inscription n° 9121, cité par M. R., n'est que la reproduction d'un texte de la liturgie grecque. En d'autres endroits encore M. R. semble considérer des transcriptions liturgiques comme des pensées individuelles : v. sur cette question, *Bulletin de Correspond. Hellénique*, 1877, p. 321 et suiv.

Il est inutile de multiplier ces observations. En résumé, M. Ritter n'a pas même écrit quelques chapitres détachés de ce manuel d'épigraphie

chrétienne grecque qui rendrait de si grands services à ceux qui s'occupent de ces études.

---

67. — **Theologische Encyclopædie** von Rich. ROTHE aus seinem Nachlasse herausgegeben von Herm, RUPPELIUS, Pfarrer. Wittenberg, Herm. Koelling. 1880, in-8° de VIII et 158 pp.

Les ouvrages de ce genre sont fort nombreux en Allemagne. Ils sont destinés à donner une idée générale de chacune des diverses branches de la théologie, à en tracer un tableau d'ensemble, et à servir aux étudiants à s'orienter au milieu des nombreuses connaissances avec lesquelles ils vont avoir à se familiariser.

Il nous paraît difficile que cet ouvrage de Rothe ait pu atteindre ce but. Quelque fortes que soient les études qu'on fait dans les gymnases allemands, il a dû passer au-dessus de la tête d'étudiants nouvellement entrés dans une université. R. était un esprit essentiellement spéculatif, abstrait, ayant besoin d'aller au fond des choses. Ces qualités se retrouvent dans cet écrit, et en rendent l'étude plus propre à des maîtres déjà exercés qu'à des élèves.

Il est probable qu'on n'a ici que l'esquisse générale d'un cours sur l'Encyclopédie théologique, et que dans ses leçons, Rothe donnait des développements et des explications sur les points les plus difficiles. Quoi qu'il en soit, on doit remercier l'éditeur d'avoir donné au public cet ouvrage. L'étude en sera d'un grand profit au jeune homme qui, ses études universitaires achevées, voudra les poursuivre pour lui-même. Tout ce qui est sorti de la plume de ce profond penseur est digne de l'attention de tout esprit cultivé, et de nature à lui ouvrir des horizons étendus.

M. N.

---

68. — **Valentin Conrart,** secrétaire perpétuel de l'Académie française. Sa vie et sa correspondance. Etude biographique et littéraire suivie de lettres et de mémoires inédits, par René KERVILER et Edouard DE BARTHÉLEMY. Paris, Didier, 1881, in-8° de VII-672 p. — Prix : 8 fr.

J'annonçais ici, l'autre jour [1], la publication de l'ouvrage spécial de MM. R. Kerviler et E. de Barthélemy, « qu'attendaient avec impatience tous les amis du XVII[e] siècle. » Je puis dire aujourd'hui que leurs espérances n'ont pas été trompées et que le gros volume dont je viens rendre compte tient tout ce qu'il nous avait semblé promettre. Préparés l'un et l'autre par la plupart de leurs travaux antérieurs à écrire un aussi

---

1. N° du 14 février, p. 132, note 1.

important chapitre d'histoire littéraire, MM. K. et de B. ont épuisé le sujet, et tous ceux qui désormais voudront s'occuper de celui qui fut le père réel de l'Académie française — (le cardinal de Richelieu n'en fut que le père adoptif) — n'auront aucun document essentiel à consulter en dehors de l'ouvrage dédié à l'illustre compagnie.

Dans une préface discrète, MM. K. et de B. montrent combien Conrart était digne de l'hommage qu'ils viennent de lui rendre, et qu'avait réclamé pour lui, dès les premières années du XVIIIe siècle, un critique judicieux, Charles Ancillon [1]. Sans doute, de nos jours, quelques écrivains, parmi lesquels je ne citerai que MM. Monmerqué et Victor Cousin, ont réhabilité, en passant, la mémoire de l'homme « au silence prudent ; » mais cela ne suffisait pas, et nul n'estimera que MM. K. et de B. aient trop fait en consacrant une notice de près de 250 pages à celui qui joua un si grand rôle dans le monde littéraire et en l'honneur duquel on n'avait encore brûlé que de rares et de petits grains d'encens.

Les deux vaillants érudits ont tiré parti de tous les mémoires et de toutes les correspondances du temps. Ils ont puisé, à larges mains, comme ils le déclarent (p. v.), dans les lettres de Balzac, dans les historiettes de Tallemant des Réaux, dans l'*Histoire de l'Académie* par Pellisson, dans tous les *anas* du XVIIe siècle, et « surtout dans la précieuse collection manuscrite rassemblée par Conrart lui-même et conservée aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Arsenal, » [2] collection dont M. Monmerqué, en 1825, avait extrait des fragments historiques publiés sous le titre de *Mémoires* de Conrart. MM. K. et de B. ont donné soit dans le cours, soit à la suite de leur étude, de nouveaux fragments qui complètent les récits insérés dans les collections de Petitot et de Michaud. Ils ont aussi mis à profit un assez grand nombre de documents conservés dans des bibliothèques particulières. Mais « le plus précieux des trésors » dû à leurs « persévérantes recherches » est le recueil en deux volumes de lettres inédites de Conrart au ministre protestant André Rivet, qui appartiennent aux archives d'Etat de La Haye et de Leyde. Les biographes de Conrart ont eu raison d'insister (p. VI) sur « l'importance capitale » de ces lettres, qui leur ont permis d'éclaircir bien des points obscurs de l'histoire du premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, de celui que, dans des stances fort bien tournées qui couronnent heureusement la préface, un contemporain anonyme crut devoir surnommer l'*Oracle de la France*.

La première des particularités mises en lumière par les deux biographes est fort curieuse : ils ont retrouvé, dans un passage des chroniques

---

1. *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres.* (Amsterdam, 1719, in-12, p. 2.)

2. Voir sur la collection formée par celui qui « s'il n'a pas beaucoup écrit, a énormément transcrit, » d'intéressants détails (p. 105-106.

de Froissart (sous l'année 1340), la mention d'un homonyme qui fut probablement un des ancêtres de Conrart, lesquels habitaient Valenciennes. On lira beaucoup d'autres curieuses particularités dans les chapitres sur la fondation de l'Académie française, sur Conrart considéré comme homme privé, sur les services qu'il rendit aux lettres, sur ses relations avec l'hôtel de Rambouillet et sur ses poésies, sur son amitié pour Sapho et sur sa maison d'Athis, sur Conrart épistolier, sur Conrart auteur de mémoires historiques, enfin sur ses dernières années. MM. K. et de B. ont mêlé les citations les plus abondantes et les plus variées à leurs agréables récits et à leurs sages jugements, — (car, tout en aimant beaucoup leur héros, ils se gardent bien de le surfaire) — et toute cette première partie de leur volume est singulièrement attachante.

La seconde partie, plus considérable encore que la première (p. 249-660), renferme sous le titre d'*Appendice*, une série de pièces dignes pour la plupart de la plus sérieuse attention. Je me contenterai de mentionner la généalogie de la famille Conrart (p. 249-251), l'épître en vers de Godeau à Conrart (p. 252-257), mais je m'arrêterai devant la correspondance de ce dernier, qui embrasse un espace de près de quarante ans (1639-1675), et qui se compose de plus de cent cinquante lettres en grande partie inédites (p. 258-622). Ces lettres sont adressées à Balzac, au prince d'Orange, à Félibien [1], à Boissat, à Racan, à Saumaise, à Huygens, à La Fontaine, à Bernard, à Colbert, à Huet, à Godefroid, à Mlle Godefroid, à Mme d'Andeville, à Clément, à Perrault, à Saint-Pavin, à Mlle de La Vigne, à M. de Magdaillan, au marquis de Jarzay, à M. de la Chapelle-Bessé, à Mlle de Goeslo, à Carlo Dati, à Elie Bouchereau, et surtout à Rivet [2]. Dans ces dernières lettres qui, toutes inédites, présentent un intérêt particulier, je signalerai ce qui regarde la savante Anne de Schurmann (p. 262), Frédéric Spanheim (p. 265-266), le prince d'Orange (p. 267 et *passim*), Moïse Amyraut (p. 269), le duc de Longueville (pp. 273, 275, 279, etc.), le duc d'Orléans (p. 282), le comte d'Harcourt (p. 283), Hugues Grotius (p. 287), Claude de Saumaise (p. 289 et *passim*), le duc de la Force (p. 281), le P. Petau (p. 292), le prince Palatin (p. 297), le comte d'Estrades (p 299), Pierre Charron (p. 300) [3], le P. Senaut (p. 301), l'abbé de Saint-Cyran, Du-

1. Les *lettres familières à M. Félibien* ont paru en 1681 (Paris, in-12). MM. K. et de B. ont bien fait de réimprimer ces lettres, car le petit volume de 1681 est, selon la remarque du *Manuel du libraire*, « recherché et se trouve difficilement. »

2. Les lettres à Rivet sont au nombre de cinquante-trois. Les éditeurs ont donné, en outre, les réponses de Rivet. Conrart avait une estime exagérée pour les ouvrages de son correspondant. Voir (p. 292-293) les compliments par trop académiques qu'il lui adresse sur sa façon d'écrire.

3. Conrart parle ainsi de *la Sagesse* : « Ce livre, comme vous dites fort bien, n'est pas impertinent, mais il est dangereux pour la jeunesse qui lit plustost avec curiosité qu'avec jugement. C'est un pédant qui a voulu rendre régulières les saillies d'un cavalier gascon ; et peut-estre qu'en luy donnant plus d'ordre qu'il n'en avoit il luy a osté d'ailleurs quelque chose de la grace que luy donnoit sa naïveté. Vous enten-

vergier de Hauranne (p. 301-302), le maréchal de Châtillon (p. 312), Du Plessis-Mornay (p. 316), Pierre Du Moulin (p. 320), le duc de Brézé (p. 321), M[lle] de Scudéry (p. 340) [1], Etienne Pasquier (p. 342), Juste Lipse [2], David Blondel (p. 362), le maréchal de Gassion (p. 386) [3], Jean Daillé (p. 528), Samuel Sorbière (p. 534), le graveur Abraham Bosse (p. 537), Pierre Gassendi (p. 539), Descartes (p. 540), Louis Elzevier (p. 541), Pierre Jarrige (p. 543), Pellisson (p. 555), etc. [4]. La correspondance de Conrart avec Rivet est, en quelque sorte, un journal où sont reproduites toutes les nouvelles de la cour et de la ville, et qui n'est pas moins utile pour l'étude de l'histoire politique que pour celle de l'histoire littéraire.

Dans les dernières pages de l'Appendice, les éditeurs ont donné les *Nouveaux mémoires historiques et anecdotiques de Conrart* (p. 623-660). Les fragments retrouvés dans les portefeuilles de la Bibliothèque de l'Arsenal forment cinq chapitres intitulés : *Faux monnayeurs et concussionnaires; Relation de la vision ou du songe de M. de Chalendes ; Relation de ce qui s'est fait au Parlement, le roy séant en son lit de justice, le mardy 29 avril 1664; un Augustin qui se fait calviniste ; Historiettes.* En ce cinquième chapitre ont été groupées de nombreuses anecdotes qui sont à rapprocher de celles du *Menagiana* et du recueil de Tallemant des Réaux, tantôt à titre de supplé-

---

dez bien que c'est de Montagne que je parle, car il n'y a personne qui ne sçache que Charron a esté le tailleur qui a voulu vestir régulièrement ce philosophe naturel (et non pas toutesfois cynique), qui aymoit tant à se faire voir tout nud, comme il le disoit luy-mesme. A dire vray, ni l'un ni l'autre ne me semblent pas de bons précepteurs pour ceux qui ont encore besoin de maistres ; mais ils sont assez bons conseillers quand on a un esprit de discernement, capable de faire choisir ce qui est bon, et de faire rejetter ce qui est mauvais. »

1. Un peu plus loin (p. 360), Conrart vante avec enthousiasme son amie : « Je vous puis dire la même chose de M[lle] de Scudéry, qui se tient glorieuse de vostre estime et qui ne pouvoit recevoir un plus digne prix des soins qu'elle a employés à cultiver les beaux dons qu'elle avoit reçus du ciel et de la nature. Nous avons peu de filles en France qui ayent tout ensemble autant de vertu, de savoir, de graces à s'exprimer et de modestie, qu'il s'en rencontre en elle... »

2. Le passage sur Juste-Lipse est très piquant : « Bien que Lipse fust un savant homme, il a toujours eu beaucoup de faiblesse et de préoccupation d'esprit. Pendant qu'il a esté parmy nous, tout ce qu'il voïoit d'extraordinaire parmi ceux de religion contraire ne lui passoit que pour des fables. Depuis qu'il nous eut quittés, il n'y voïoit rien que de miraculeux... Vous savez mieux que moy quels discours il faisoit à la Vierge sur la fin de ses jours, et le legs qu'il lui fit d'une vieille robe fourrée qui lui avoit peut-estre servy vingt ou trente ans. »

3. Conrart déplore ainsi la mort de ce héros : « Vous aurez appris la mort de M. le mareschal de Gassion au siège de Lens. Cette bicoque ne valoit pas la perte d'une teste si précieuse, et les ennemis y gagnent plus que s'ils nous avoient repris la moitié de nos conquêtes dans la Flandre. Il a esté extrêmement regretté à la cour... »

4. J'ai tenu d'autant plus à mettre cette énumération sous les yeux du lecteur, que l'absence d'une table alphabétique des noms des personnes citées dans le volume, se fait plus vivement sentir.

ment et tantôt (avec quelques variantes) à titre de confirmation [1]. Dans ces historiettes, assaisonnées parfois de gros sel, figurent Louis XIII, la duchesse de Chevreuse, le comte de Charost, l'avocat général Talon, Mme d'Olonne, MM. de Beaufort, de Vivonne, d'Elbène, Bautru, le prince de Guémené, l'évêque de Nîmes (Cohon), la reine de Suède (Christine), la duchesse de Savoie, Marie de Médicis, le cardinal Mazarin, le prince de Condé, le connétable de Lesdiguières, l'abbé de Boisrobert, M. de Montbazon, Henri IV et La Varenne, le comte de la Feuillade, Mme de Brégy, etc.

Le *Valentin Conrart* n'a pas grand chose à redouter de la critique la plus minutieuse. A peine si, dans cette ample monographie, on trouve une demi-douzaine d'assertions contestables. — MM. K. et de B. disent de Conrart (p. 9) : « Nous ne pouvons consentir à croire, comme l'ont prétendu presque tous ses biographes, que le latin ait été complètement étranger à la nette et précise pureté de son langage. » Les aveux de Conrart, à cet égard, sont si formels qu'il est impossible de n'y voir, avec MM. K. et de B., que les exagérations de sa modestie. D'ailleurs, deux des hommes qui ont le mieux connu le premier secrétaire perpétuel de l'Académie française, son cousin Tallemant des Réaux et son intime ami Chapelain, ont déclaré qu'il n'avait jamais su un mot de latin [2], et rien n'infirmera de tels témoignages. Ce qui, en tout cas, ne les infirmera pas, c'est cette observation (p. 11, note 3) : « Le simple fait d'une correspondance avec Saumaise suffit pour prouver que Conrart n'était pas sans connaissance de la langue latine. » Saumaise n'écrivait pas seulement des lettres en latin; il en a écrit un grand nombre en français, et, sans compter celles qui sont inédites, on en rencontre plusieurs dans le recueil de Clément [3]. — Je ne pense pas que le Jonquières où Conrart « alla passer la lune de miel, » comme s'expriment ses biographes (p. 46), soit une « petite ville d'Espagne, en Catalogne, au pied des Pyrénées, à mi-distance entre Gérone et Perpignan. » Il s'agit là bien plutôt de Jonquières, commune du département

---

1. M. Paulin Paris, qui n'a rien négligé dans son *Tallemant des Réaux*, n'a pas manqué de recueillir les meilleures des anecdotes de Conrart. — Ce n'est point sans une douloureuse émotion que je cite ici le nom du grand et aimable savant que nous venons d'avoir le malheur de perdre et dont tous les lettrés garderont un fidèle et reconnaissant souvenir.

2. « Conrart ne sçait point de latin. » *Historiettes*, p. III, p. 286). — « Pour M. Conrart... n'ayant aucune connoissance de la langue latine.... » (*Lettres de Jean Chapelain*, tome II, sous presse, p. 78, lettre à Huet, du 2 mars 1660). MM. K. et de B. me fourniraient, s'il en était encore besoin, une nouvelle arme pour les combattre, car dans les stances déjà citées qui sont à la fin de la préface on lit :

Mon cher Conrart n'a point appris
Ces langues de Rome et d'Athènes
Que Cicéron et Démosthènes
Font revivre dans leurs écrits.

3. *Claudii Salmasii viri maximi epistolarum liber primus* (Leyde, 1657, in-4°).

de l'Oise, à dix kilomètres de Compiègne. — C'est par un de ces *lapsus* qu'aucun de nous n'est certain d'éviter que (p. 328, note 1) on a nommé *La Peyrère* ce « sieur de la Peyre, » qui, d'après Pellisson [1], dédia, en 1635, à l'Académie française un livre *De l'éclaircissement des temps.* Du reste, il ne s'agit point, dans la lettre de Conrart, du 19 octobre 1646, de ce *La Peyre,* comme l'ont supposé les éditeurs, mais bien d'Abraham de La Peyrère, et ce qui le prouve jusqu'à l'évidence, c'est que, dans la lettre suivante, du 9 novembre 1646 (p. 330), il est parlé, à propos de La Peyrère, de l'ambassadeur en Hollande, Mathieu de La Thuillerie; et l'on sait que l'auteur des *Préadamites* était très lié avec ce diplomate, qu'il avait accompagné en Danemark (1644) [2]. — Je ne relèverai plus qu'une seule vétille : MM. Kerviler et de Barthélemy nous présentent (p. 341, note 1) Juste Lipse comme un *historien ;* ce fut bien plus un philologue.

Heureux, dirai-je en finissant, les travailleurs qui peuvent publier un volume de près de 700 pages sans mériter qu'on leur adresse de plus graves observations [3]!

T. DE L.

CORRESPONDANCE

Exploit de M. Loiseau.

A la suite de l'article de M. Paul Meyer sur son *Histoire de la langue française,* M. Loiseau nous a envoyé par ministère d'huissier la « réponse » suivante. S'il avait jugé à propos de nous demander notre avis sur l'insértion de cette lettre, nous l'aurions sans doute charitablement détourné de donner suite à son projet et nous y aurions peut-être réussi. Il ne nous a pas laissé le moyen de lui rendre ce service. La loi nous oblige à insérer cette remarquable réponse, et nous le faisons en demandant pardon à nos lecteurs; mais qui forçait M. Loiseau à leur démontrer l'extrême indulgence avec laquelle M. Paul Meyer l'a traité? — *Réd.*

---

1. *Histoire de l'Académie française*, édition de 1858, t. I. p. 135.
2. Voir *Quelques lettres inédites d'Isaac de La Peyrère à Boulliau*, 1878, p. 6.
3. [Nous saisissons l'occasion qui nous est offerte par cet article pour réparer, au moins en partie, une grave omission dont nous sommes coupables à l'égard de l'un des éditeurs de l'ouvrage examiné ci-dessus. Quatre ouvrages de M. René Kerviler, publiés en 1879 et reliés entre eux par la plus étroite affinité (*La Bretagne à l'Académie française*, deuxième édition; — *Jean Desmaretz, sieur de Saint-Sorlin, l'un des quarante fondateurs de l'Académie française ; — Antoine Godeau, l'un des fondateurs de l'Académie française; — Le Maine à l'Académie française : François de la Mothe Le Vayer*) nous ont été adressés par l'auteur, et nous aurions dû depuis longtemps en rendre compte. Il est un peu tard aujourd'hui, mais nous voulons au moins les signaler à nos lecteurs et leur faire savoir que nous n'aurions eu que du bien à en dire. Les travaux, déjà nombreux, de M. Kerviler sont des études très consciencieusement faites, réunissant sur chaque sujet à peu près tout ce qu'on peut trouver à en dire, écrites dans un esprit réellement libéral et impartial, bien que l'auteur ne dissimule pas ses convictions, et indispensables à qui s'occupe de l'histoire littéraire du XVIIe siècle, qu'elles aideront beaucoup à écrire. — G. P.]

Monsieur Paul Meyer,

Je viens de lire votre article, et vous m'obligez — bien malgré moi — à vous répondre. Ce n'est pas une critique que vous faites, mais un entassement d'invectives. — On pourrait supposer que vous craignez le succès de mon très modeste ouvrage, ou que vous avez à satisfaire une rancune personnelle. Or, je ne vous connais pas du tout, et vous avez assez de science pour ne craindre personne [1].

Je croyais, — avec beaucoup d'autres du reste, — qu'une critique devait être exprimée d'une manière courtoise, et, autant que possible, impartiale.

Ni vous, ni moi, nous ne sommes à un âge où l'on puisse nous régenter, ni accuser nos travaux de paresse ou de mauvaise foi, n'ayant pas la jeunesse pour prétexte à l'oubli des plus simples convenances.

J'ai eu pour juges de mes thèses, — qui n'avaient absolument rien à faire ici — les très savants Messieurs Patin, Egger, Berger, Dutrey, Wallon, et je puis dire qu'ils m'ont honoré de leurs plus bienveillants suffrages.

J'ai tiré mes « compilations » à peu près de deux cents auteurs, dont j'ai dû *naturellement* [2] prendre connaissance. Si donc, Monsieur, je suis un homme aussi dépourvu de bon sens qu'il vous plait à dire [3], je suis en assez bonne compagnie.

Pour me conformer au programme de la *Société des Etudes historiques,* j'ai essayé de résumer des matières prêtes depuis longtemps [4], et de retracer aussi brièvement, aussi fidèlement qu'il se pouvait faire, l'histoire de la langue française jusqu'au XVIII[e] siècle; et non d'écrire une *histoire critique selon ma fantaisie.* Cette méthode peut vous paraître « inutile et même nuisible. » Chacun est libre d'avoir son opinion. Les lecteurs jugeront.

J'ai l'honneur de vous saluer :

A. LOISEAU.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Société des Anciens Textes français a récemment mis en distribution *Elie de Saint-Gille, chanson de geste publiée par* M. G. RAYNAUD. Dans le même

---

1. Ces deux hypothèses étant écartées par M. L. lui-même, nous lui en suggérerons une troisième, à laquelle il ne paraît pas avoir songé : si M. Meyer a dit que son livre est très mauvais, c'est peut-être simplement parce qu'il l'est en effet.

2. Il n'est cependant pas « naturel » d'avoir « pris connaissance » d'un mémoire de M. P. Meyer qui n'a jamais été imprimé, et d'une « Carte des dialectes romans » que ce savant n'a jamais faite. C'est plutôt *surnaturel.*

3. M. Meyer n'a pas dit cela. M. L. a lu entre les lignes.

4. Nous avouons ne pas entendre cet endroit.

volume se trouve la traduction due à M. E. Kœlbing, de l'*Elis saga*, cette saga n'étant autre chose qu'une version du poëme français. La même société va publier deux autres volumes. L'un est le t. II des œuvres d'Eustache Deschamps, dont l'éditeur est M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire. Ce volume contiendra deux appendices intéressants : une curieuse notice de M. S. Luce sur le copiste à qui est dû le principal ms. de Deschamps et la description d'un précieux ms. de poésies françaises du xive et du xve siècle, qui, après avoir été volé à la Bibliothèque nationale, fait aujourd'hui partie de la collection Barrois chez M. le comte d'Ashburnham. L'autre volume est la chanson de geste provençale de *Daurel et Beton*, publiée pour la première fois d'après le ms. unique appartenant à M. Alfred Didot, par M. P. Meyer. Outre cette chanson de geste, le volume contiendra le texte de plusieurs morceaux de littérature provençale jusqu'à ce jour complètement inconnus, que renferme le ms. Didot. — La Société des Anciens Textes met sous presse l'édition, depuis longtemps annoncée, de *Raoul de Cambrai*. Cette édition ne sera pas fondée uniquement sur le ms. de la Bibliothèque nationale reproduit fort imparfaitement du reste, par Ed. Le Glay en 1840 : elle tirera parti d'un recueil manuscrit de notes du président Fauchet où se trouvent transcrits de nombreux fragments d'un ms. de *Raoul de Cambrai*. M. A. Longnon prépare pour cette même édition un mémoire sur les origines historiques du poëme.

— Il paraît particulièrement nécessaire au bonheur de M. l'abbé Ch. Trochon qu'il n'ait circulé dans l'Eglise avant saint Jérôme qu'une seule et unique version latine de la Bible des Septante. Pour n'avoir pas trop l'air de dire quelque chose d'inouï, M. Trochon concède que ladite version a été l'objet de nombreuses recensions qui ont fini par produire des textes assez variés. L'original qui aurait servi à l'auteur de cette unique version latine serait une certaine κοινή d'avant Origène. Il y a amplement de quoi réjouir les amateurs d'hypothèses en l'air dans l'article des *Annales de philosophie chrétienne* de mars 1681 où M. Trochon développe ces idées et dispose, pour les étayer, des arguments qui n'en sont pas, suivant la manière de raisonner de saint Thomas. M. Robert n'a pas de chance avec ses critiques catholiques. L'autre jour l'un de ceux-ci, commettant une grosse et inédite bévue, la mettait sur le dos de M. Robert (voy. la *Chronique* du 21 mars, n° 12, p. 129). Aujourd'hui, voilà que M. l'abbé Trochon, qui a pourtant étudié la critique à la saine et forte école de Richard Simon, ne fait guère plus honneur à ce vieux maître que M. Arthur Loth à l'Ecole des Chartes. Parce qu'il est arrivé pour une raison ou pour une autre, à M. Robert de faire imprimer en face de sa version latine du Pentateuque le texte du *codex Alexandrinus* — qui, de toute façon, est moins à la portée de tout le monde que celui du *Vaticanus*, en sorte qu'on est bien aise de le trouver là, — M. Trochon ne va-t-il pas lui faire dire que « la Genèse, l'Exode, les Nombres et le Deutéronome (du manuscrit de Lyon) auraient été traduits d'après un manuscrit alexandrin? » Il a été clair pour M. Robert en faisant son travail, comme il le deviendra pour toute personne qui y regardera de près — sans excepter M. Trochon, s'il veut bien ne pas fermer les yeux — que le latin du *codex Lugdunensis* représente pour nous un texte grec disparu, plus ancien à la fois et que le *Vaticanus* et que l'*Alexandrinus*, et qui a souvent conservé la bonne leçon là où ces deux manuscrits sont ensemble altérés : c'est justement là ce qui fait la valeur du *codex Lugdunensis* au point de vue de la critique du texte sacré. Nous renvoyons pour plus d'explications le lecteur à une note de M. Graux qu'il a bien voulu nous communiquer en manuscrit et qui paraîtra dans la seconde livraison de la *Revue de Philologie* de cette année (fin avril).

— Signalons, parmi les livres classiques qu'ont fait éclore les nouveaux program-

mes, l'excellente édition du *Sertorius* de Corneille, donnée chez Delagrave, par M. G.-A. Heinrich. L'introduction, la notice et les notes, tout en étant écrites avec la clarté et la simplicité que demandait leur destination spéciale, contiennent beaucoup de choses fort au-dessus de ce qu'on trouve habituellement dans ce genre d'ouvrages. On ne saurait trop souhaiter de voir se multiplier des éditions de ce genre, qui répandent dans la jeunesse la vraie intelligence de nos grands auteurs.

— A la même librairie et dans la même collection a paru une édition, faite par M. Ernest Havet, des trois *Provinciales* (première, quatrième et treizième) qui viennent d'être introduites dans le programme des auteurs étudiés en rhétorique. Le commentaire explicatif de M. Havet est au-dessus de tout éloge; son introduction est un morceau de premier ordre, appelé à devenir classique et à figurer en tête de toute édition des *Provinciales*. M. Havet ne publiera-t-il pas en entier, avec un commentaire destiné à tous les lecteurs, la collection des *Lettres* de Louis de Montalte? Tous ceux qui auront pris connaissance du spécimen qu'il nous présente, le souhaiteront sûrement autant que nous.

— La première livraison du *Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale*, par M. Alfred Morel-Fatio, qui vient de paraître (Imprimerie Nationale, in-4° de 243 pages), contient la description de 635 manuscrits castillans et catalans. La seconde livraison, qui ne tardera pas à être mise sous presse, comprendra la description des mss. portugais, des tables et une introduction consacrée à l'histoire de ces collections.

— M. le Ministre de l'instruction publique vient d'adresser à M. le Préfet de la Seine une lettre dont voici les principaux passages, au sujet de la reconstruction de la Sorbonne : « Je vous prie de saisir le conseil à bref délai du projet de traité à intervenir entre l'Etat et la Ville pour la reconstruction de la Sorbonne. Pour diminuer autant que possible les causes du retard, je suis prêt à accepter les termes mêmes de la délibération, en trois articles, soumise l'an dernier au conseil par les quatrième et cinquième commissions. La question a été longuement étudiée ; le parti auquel le conseil s'est arrêté donne satisfaction aux Facultés intéressées, qui ont déclaré l'adopter; il a l'avantage d'être immédiatement réalisable, ce qui n'est pas indifférent pour une affaire d'une urgence aussi extrême ... Le conseil municipal s'est préoccupé des cours libres ; il ne peut y avoir à leur développement dès aujourd'hui qu'un obstacle, l'absence de locaux; mais il est évident que dans une Sorbonne reconstruite tout changera. L'institution des *privat-docenten* qui existe déjà dans les Facultés de médecine doit devenir générale. Il n'y a aucune objection sérieuse qui puisse retarder ce progrès nécessaire. Quant aux autres formes de cours libres, l'absence de règlements serait l'anarchie; mais ce règlement peut être fait de telle sorte qu'il satisfasse les esprits les plus difficiles et dissipe les appréhensions les plus inquiètes. »

— La Faculté de droit de Paris vient d'adopter les sujets de concours suivants pour l'année 1883 : 1° *Législation civile :* exposer, comparer et apprécier les règles établies par le droit romain, le droit français, ancien et moderne, et les principales législations étrangères pour la protection des intérêts moraux et pécuniaires des mineurs; 2° *Droit constitutionnel :* Du pouvoir législatif en France depuis l'avènement de Philippe le Bel jusqu'en 1789. Les concurrents auront à rechercher à qui appartient en droit et par qui fut exercé en fait le pouvoir législatif à l'avènement de Philippe le Bel. Leur attention devra se porter principalement sur les points suivants : 1° quelle était, à l'avènement de Philippe le Bel, l'autorité attachée aux ordonnances royales? Quel était le pouvoir des seigneurs en matière législative? 2° Comment et dans quelle forme se développa l'exercice du pouvoir législatif pour la royauté; 3° Quels furent les droits reconnus aux Etats généraux ou réclamés par

eux en matière législative? Dans quelle mesure participèrent-ils en fait à l'exercice du pouvoir législatif par la royauté? 4° Même question en ce qui concerne les Parlements? Les concurrents auront en outre à étudier la matière des arrêts de règlement. 5° Quelles furent sur le pouvoir législatif les principales théories émises en France au cours du XVIIIe siècle et quels furent les vœux exprimés dans les cahiers des Etats généraux en 1789? — Les mémoires devront être déposés au secrétariat de la Faculté, au plus tard le 31 mars 1881. La valeur de chaque prix est de 2.000 francs.

— La société des études historiques a mis au concours (prix Raymond) pour 1882 les deux questions suivantes : 1° Quelle était la situation des paysans au XVIe siècle du règne de François Ier à la mort de Henri IV. (1,000 fr.); 2° Histoire des principautés danubiennes depuis l'invasion des Turcs jusqu'au traité d'Unkiar-Skelessi. (1,000 fr.) Ces mémoires doivent être adressés avant le 1er janvier 1882 à M. le comte de Bussy, à Paris, rue Gay-Lussac, 40.

— On annonce la découverte, dans la bibliothèque de la ville de Bordeaux, d'un éloge inédit de Montesquieu composé par Marat et présenté en 1785 au concours ouvert par l'Académie de Bordeaux.

— La dix-neuvième réunion annuelle des délégués des sociétés savantes aura lieu à la Sorbonne du 20 au 23 avril.

ALLEMAGNE. — On annonce la prochaine publication des ouvrages suivants : J. Minor, *Hamann in seiner Bedeutung für die Sturm-und Drangperiode*; R. M. Werner, *Gœthes Aufnahme bei seinen Zeitgenossen*; une édition du *Livre du chemin de long estude* de Christine de Pisan, publié pour la première fois d'après sept manuscrits de Paris, de Bruxelles et de Berlin par M. Rob. Püschel; une nouvelle édition, soigneusement revue des lettres de Gœthe à Mad. de Stein, par M. A. Schœll.

— M. H. Zimmer, privat-docent de Berlin, est nommé professeur de sanscrit et de langues comparées à l'Université de Greifswald.

DANEMARK. — M. Kr. Nyrop, de Copenhague, doit publier prochainement une dissertation sur la *Légende de Polyphème*.

ETATS-UNIS. — Le dernier numéro des *Proceedings* de la Société orientale américaine (New-York, octobre 1880) contient l'analyse de plusieurs travaux intéressants relatifs à la langue et à la littérature sanscrites : un relevé statistique de tous les cas de combinaison externe entre voyelles dans le *Ṛig* et dans l'Atharva-Veda par MM. Whitney et Haskell; un mémoire de M. Perry sur le dieu Indra dans le *Ṛig*-Veda; enfin des propositions de M. Whitney sur la meilleure manière de transcrire en caractères romains l'alphabet devanâgarî. Pour les accents, M. Whitney adopte l'aigu et le grave; pour distinguer la voyelle longue, le signe correspondant usité en prosodie; *r* et *l* voyelles sont marquées d'un point souscrit. L'adjonction d'une *h* distingue la consonne aspirée. Les palatales sont transcrites par *c* et *j*, les linguales par *t* et *d* avec point souscrit, l'anusvâra par *n* et *m* surmontés d'un point, les semi-voyelles palatales et labiale par *y* et *v*, les sifflantes palatale et linguale par *ç* et par *s* avec point souscrit, le visarya par *h* avec point souscrit. Il est à espérer que ces travaux seront insérés *in-extenso* dans le prochain volume du Journal de la Société.

GRÈCE. — M. Antoine Miliaraki, vient de publier une nouvelle édition du poëme byzantin *Basile Digenis Acritas* d'après un manuscrit trouvé à Andros et qui contient la même version que MM. Sathas et Legrand ont publiée en 1875. M. N. Dossios, de Corfou, annonce la publication de tous les textes de cette épopée et des chansons populaires qui s'y rapportent avec une longue introduction concernant la formation du cycle acritique.

— M. Gabriel Sophocles a publié le poëme Κῆπος Χαρίτων, écrit par le moine Césarius Daponte. Un chapitre de ce poëme concerne le temple de Junon à Samos et son état au siècle dernier.

— Viennent de paraître deux dissertations sur la statue de la Minerve nouvellement trouvée à Athènes près du Varvakeion : l'une, de M. Dragatsis, professeur au gymnase du Pirée, l'autre de M. Cavvadia, professeur d'archéologie à l'Université d'Athènes.

— Qui veut suivre les progrès intellectuels de l'Hellénisme depuis la formation du royaume grec jusqu'à nos jours lira avec intérêt l'étude publiée nouvellement par M. Const. Xanthopoulos, professeur à Constantinople; cette étude est divisée en deux parties, dont l'une expose l'état des écoles et l'autre contient des tables bibliographiques sur les publications les plus intéressantes.

HOLLANDE. — M. Dozy profite des loisirs que lui crée l'achèvement de son *Dictionnaire arabe* pour réimprimer quelques-unes de ses plus importantes publications. Il termine l'impression d'une nouvelle édition des *Almohades d'Espagne* par Abd-el-Wahid et prépare une troisième édition considérablement augmentée de ses *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge*.

— M. Houtsma à Leide s'occupe de publier les deux chapitres historiques qui terminent le traité de géographie de Yakoubi, écrivain arabe de la fin du IIIe siècle de l'hégire. Malgré l'imperfection et les lacunes de la copie unique de cet ouvrage, elle méritait d'être publiée à cause des renseignements importants et de première main qu'elle nous fournit sur l'histoire du Khoraçân et du Seistan pendant les deux premiers siècles de l'hégire.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 mars 1881.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret du président de la république, par lequel est approuvée l'élection de M. Oppert, en qualité de membre ordinaire, en remplacement de M. Mariette. M. Oppert est introduit et prend place.

M. Léopold Hugo adresse à l'Académie le dessin d'un bas-relief funéraire grec conservé dans son cabinet à Paris.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission de l'*Histoire littéraire de la France* et d'un membre du conseil de perfectionnement de l'école des chartes, en remplacement de M. Paulin Paris. M. Gaston Paris est élu à ces deux places.

MM. Schefer et Léon Renier déposent, de la part de MM. Gasselin et Cagnat, chargés d'une mission archéologique en Tunisie, des empreintes et des copies de diverses inscriptions arabes, puniques et latines, recueillies par eux dans la régence. Ils expriment l'espoir que les recherches qu'ont commencées et que continuent avec un louable zèle MM. Gasselin et Cagnat seront fécondes pour la science.

M. Le Blant continue la seconde lecture de son mémoire sur les Actes des martyrs.

M. Lenormant lit un mémoire intitulé : *Sur la multiplicité des hôtels des monnaies dans l'empire romain avant la fin du IIIe siècle*. — M. Lenormant commence par tracer l'histoire des ateliers monétaires de Rome depuis la fin de la république. L'hôtel des monnaies de la république romaine était au temple de Juno Moneta, au Capitole. Sous l'empire, le droit de monnayage fut divisé; la frappe des monnaies de cuivre fut attribuée seule au sénat, celle des monnaies d'argent et d'or à l'empereur. Le sénat continua d'employer l'atelier du temple de Juno Moneta, et c'est là que furent frappées toutes les monnaies romaines de cuivre du premier siècle de l'empire. On ne sait où fut établi l'atelier monétaire impérial, mais il était certainement distinct, topographiquement autant qu'administrativement, de celui du sénat; les monnaies d'or et d'argent de cette époque diffèrent trop, d'aspect et de facture, des

monnaies de cuivre, pour qu'on puisse les croire fabriquées par des ouvriers travaillant en contact les uns avec les autres dans un même local. Il n'en fut plus de même au siècle suivant. Sous l'un des successeurs de Néron, la nécessité s'étant fait sentir d'agrandir l'atelier impérial, on le transporta dans un local nouveau, sur l'emplacement des anciens jardins de la maison dorée. Puis, on s'aperçut bientôt que l'atelier du sénat aussi se trouvait trop à l'étroit au temple de Juno Moneta. En effet, la fabrication de monnaie de cuivre avait dû beaucoup augmenter : les cités avaient perdu le droit de battre monnaie, et l'atelier du sénat à Rome, avec une seule succursale à Antioche, devait fournir toute la menue monnaie nécessaire à la consommation de l'empire. L'hôtel des monnaies du sénat fut donc, lui aussi, transporté dans le vaste local qu'on venait d'ouvrir dans les anciens jardins de Néron. C'était un acheminement à la suppression du monnayage sénatorial. L'atelier du sénat, une fois logé chez l'empereur, fut réuni, au point de vue de la direction technique, avec l'atelier impérial. Un même directeur des travaux était à la tête des deux établissements, qui conservaient néanmoins leur administration et leur comptabilité distincte. Dès lors la différence précédemment remarquée entre le type des monnaies de cuivre et celui des monnaies en métal précieux disparaît peu à peu, et bientôt toutes les monnaies d'un même règne présentent un aspect uniforme. L'autorité des triumvirs monétaires du sénat devient à peu près nominale, et, pour achever de l'anéantir, à partir de Caracalla la consommation et par suite la fabrication de la monnaie de cuivre sont à peu près réduites à rien par l'affaiblissement du titre de l'argent impérial, qui devient un simple billon et suffit à jouer seul le rôle de monnaie d'appoint. Aurélien, qui enfin supprima entièrement le monnayage sénatorial et réunit entre les mains de l'empereur toute la fabrication monétaire, ne fit guère que transformer le fait en droit et consacrer un changement déjà accompli. L'atelier des jardins de Néron subsista, comme atelier impérial, au moins jusque sous Constantin et peut-être jusqu'à la chûte de l'empire romain en Occident. — Dans la seconde partie de son mémoire, M. Lenormant s'attache à réfuter une opinion généralement admise. On enseigne ordinairement que jusqu'au milieu du III[e] siècle de notre ère toute la monnaie de l'empire a été fabriquée à Rome, et qu'à cette époque pour la première fois il a été créé des ateliers provinciaux. Ce qui est vrai, selon M. Lenormant, c'est qu'à partir du milieu du III[e] siècle seulement, on a placé au revers des monnaies un indice destiné à faire connaître la ville dans laquelle elles avaient été frappées. Mais, bien avant l'adoption de l'usage de ces indices, les empereurs avaient des ateliers monétaires dans les provinces; c'était une mesure commandée par la nécessité, car si l'on n'avait battu monnaie qu'à Rome, le transport des lingots de métal depuis les mines jusqu'à la monnaie et celui des espèces frappées de la monnaie dans les provinces auraient été pour le trésor impérial une dépense très lourde. L'existence des ateliers monétaires de province dans les deux premiers siècles est attestée : par des inscriptions où sont mentionnés des directeurs ou des employés de ces ateliers; par des découvertes de coins faites sur leur emplacement, par exemple à Lyon, où a été trouvé un coin de monnaie au type de Faustine; par l'existence de certaines monnaies où se trouvent des inscriptions ou des emblèmes qui révèlent leur origine provinciale, telles qu'une pièce lyonnaise où sont représentés les treize *Galliae*, ou un denier de même provenance à la légende : *Genius Lugduni ;* enfin par l'existence de monnaies frappées au nom d'empereurs dont l'autorité n'a été reconnue qu'en province : ainsi, à Lyon encore, furent frappées des pièces au nom d'Albin, qui résidait en cette ville et commandait à la Gaule, tandis que le reste de l'empire obéissait à Septime Sévère. Les principaux ateliers monétaires de l'empire aux deux premiers siècles, après celui de Rome, furent ceux de Lyon et d'Antioche, à côté desquels il faut aussi mentionner celui de Siscia en Pannonie.

Ouvrages présentés : — par M. Defrémery : Reinhold Dezeimeris, *Corrections et remarques sur le texte de divers auteurs ; nouvelle serie : Ausone, Mathurin Regnier, André Chénier* (Bordeaux, 1876-1880); — par M. Laboulaye : Nonce Rocca, *les Grands Italiens au XIX[e] siècle, III, le Comte Frédéric Sclopis de Salerano (1798-1878), sa vie, ses travaux et son temps* (Paris, 1880); — par M. Delisle, administrateur général, directeur de la Bibliothèque nationale : 1° Morel-Fatio, *Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale*, 1[re] livraison (Paris, 1881); 2° *Catalogue des imprimés de la Bibliothèque nationale, Histoire de France, Histoire locale*, Supplément (autographie); — 3° (Delpit), *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque publique de Bordeaux*, tome I; 4° *Comptes des bâtiments du roi sous le règne de Louis XIV, publiés par* Jules Guiffrey, tome I, 1664-1680 (Paris, *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 11 Avril — 1881

69. — **Le Trésor de San'â** (Monnaies Himyaritiques) par G. SCHLUMBERGER, membre résidant de la Société des antiquaires de France. Paris, Ernest Leroux. 1880, 1 vol. in-4°, 65 p. et III pl. — Prix : 12 fr.

I

Il s'agit d'une collection de monnaies himyaritiques, découverte il y a quelques années sous une des portes de la ville de San'â dans le Yémen, acquise par un vieux fonctionnaire ottoman en résidence dans le pays, puis achetée en juillet 1879 par M. G. Schlumberger. Plusieurs des médailles ainsi retrouvées sont assez endommagées pour être devenues d'un déchiffrement difficile : la plus grande partie est d'une fort belle conservation. Sur deux cents, cent soixante-quatorze sont de grand module (5 gr. 50 de poids, 0,025 à 0,026 de diam.), vingt-quatre ont de 0,018 à 0,020 de diamètre ; deux seulement sont de dimensions plus faibles. Elles se rattachent toutes à un système monétaire unique, la drachme et ses divisions.

L'étude de leurs caractères a conduit M. S. à les diviser en deux groupes. Le plus ancien, ou celui qui paraît être tel, ne compte pas moins de cent quarante pièces. Les pièces qui en font partie portent au droit ce que M. S. appelle la tête royale à coiffure nationale : la disposition de cette coiffure a permis d'établir deux sous-divisions, selon que les cheveux sont arrangés en cordelettes nouées à leurs extrémités ou enroulés en hélices. Le premier type de la première sous-division renferme les pièces les plus anciennes. Au *droit*, une tête royale, allongée, diadémée, tournée vers la droite, et dont les cheveux retombent sur la nuque en cordelettes, tandis que d'autres cordelettes fort courtes sont régulièrement disposées au-devant du diadème, le tout entouré sur un exemplaire d'une couronne assez fine pour sembler un simple grenetis, sur d'autres d'une couronne de feuillage très menu. Au *revers*, la chouette sur le diota, un *noun* isolé, un signe non encore expliqué, puis une légende supérieure constituée par six caractères himyaritiques non encore interprétés, un monogramme que M. le colonel Prideaux lit YANAF, *l'excellent*, titre du

roi dans les inscriptions, puis les trois lettres grecques ΑΘΕ des monnaies athéniennes et enfin les deux caractères *hé* et *daleth pointé* jetés entre la chouette et le signe inexpliqué. De ce type dérivent tous les types secondaires du premier groupe, par une dégradation insensible. M. S. en reconnaît onze qu'il étudie fort minutieusement dans tous leurs détails. Le second groupe lui fournit quatre types nouveaux ; sous l'influence de Rome, la tête calamistrée des monnaies antérieures cède la place au buste des Romains de l'époque d'Auguste, chevelure courte taillée en brosse, diadème que retiennent des bandelettes nouées par derrière. Comme on le voit, la modification de la coiffure fournit au numismate une date de repère d'une valeur considérable. M. S. pense avec M. Barclay Head qu'on peut l'attribuer, en majeure partie, à l'expédition d'Ælius Gallus en Arabie, vers l'an 24 av. l'ère chrétienne. Cette date de l'an 24 serait donc comme le point central qui peut servir à déterminer approximativement l'âge des monnaies de la trouvaille de San'â. Toutes les pièces du second groupe sont postérieures à cette époque et comme l'indiquent les têtes même qu'elles portent ont dû être frappées sous plusieurs rois différents. M. S. incline en conséquence à placer l'enfouissement du trésor vers la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne ; les monnaies de son type nº XV seraient à peu près de ce temps. D'autre part, comme les monnaies du premier groupe constituent près des trois quarts du trésor et représentent un nombre d'émissions bien plus considérable que celles du second groupe, M. S. en conclut que la date de l'an 24 est plus rapprochée de la date de l'émission du trésor pris en son entier que de la plus ancienne : les pièces des types 1 et 2 remonteraient donc au commencement même du dernier siècle de l'ère antique, ou plutôt à la dernière moitié du siècle précédent.

L'origine de ce système monétaire que M. S. a retrouvé tout entier, se ramène à des éléments divers. Les Himyarites familiarisés de bonne heure avec le numéraire athénien, le laissèrent d'abord circuler tel quel sur toute l'étendue de leur territoire, puis le marquèrent d'un signe spécial, un *noun,* qui était l'initiale du nom de Nagran l'une des villes royales de l'Arabie. Plus tard, quand ils songèrent à battre monnaie pour leur compte, ils imitèrent presque servilement les tétradrachmes athéniens à flan épais en y joignant quelques légendes himyaritiques. Plus tard encore ils imitèrent les tétradrachmes de coin nouveau à flan plus large et plus mince, mais en y joignant des motifs empruntés au monnayage des Séleucides, tels que le cordon apollinien formant bandelette autour de l'effigie royale, et qui paraît avoir été le prototype de la couronne de grenetis puis de petits vers qui encadre la chouette au revers de certaines pièces du trésor de Sana. Enfin, le poids de toutes ces monnaies est uniforme depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes, et il est beaucoup plus considérable que celui de la drachme attique et de ses subdivisions ; il est manifestement identique à celui de la darique perse. Le système monétaire himyaritique se rattache donc à la fois aux

systèmes grecs et au système perse : c'est ce qu'on pouvait attendre d'un peuple situé comme l'étaient les habitants du Yémen.

Ces monnaies classées, resterait à en déchiffrer les légendes. M. S. a la modestie d'avouer qu'il n'est pas sabéiste, et s'en réfère partout à l'autorité des savants versés dans la matière. C'est à eux seuls, en effet, qu'il appartient de décider ce que signifient la plupart des caractères énigmatiques tracés sur les monnaies du trésor de Sanâ. L'un d'eux, celui qui revient avec le plus de persistance, le *noun* est évidemment l'initiale du nom de Nagran, la *Negrana* des Grecs, et nous fait connaître l'un des ateliers monétaires les plus importants des tribus himyaritiques. Le reste a été interprété de diverses manières, et M. S. a eu raison d'en accepter l'explication que sous toute réserve.

En résumé, c'est tout un champ d'études nouvelles que la découverte de M. S. a ouvert à la science. Les numismates et les philologues devront travailler longtemps encore avant de résoudre toutes les difficultés que présente l'interprétation et la classification exactes des monnaies himyarites. M. Schlumberger aura eu le mérite de poser les conditions du problème et de proposer une solution qui, si elle n'est pas la vérité même, doit au moins approcher fort près de la vérité.

G. Maspero.

II

Les monnaies qu'étudie M. Schlumberger étant appelées à répandre un jour nouveau sur l'histoire si obscure de l'Arabie méridionale, je crois utile de signaler quelques faits qui peuvent mettre sur la bonne voie les recherches ultérieures.

D'abord un fait capital peu remarqué. Beaucoup d'auteurs modernes, en parfaite conformité avec l'usage des historiens arabes, donnent le nom d'Himyar et d'himyaritique à tout ce qui se rapporte au Yémen sans distinction de temps et de lieu. C'est là une fâcheuse habitude dont il faut se défaire si l'on ne veut pas embrouiller davantage le peu qu'il nous est donné d'entrevoir du passé de ce pays. Plus anciens et mieux renseignés que les écrivains de l'Islam, les géographes classiques distinguent avec le plus grand soin entre les Homérites qui répondent aux Himyarites des Arabes et les Sabéens, que les Arabes ignorent presque entièrement. Il résulte de leurs données que depuis une très haute antiquité l'hégémonie des tribus yéménites était au pouvoir de rois sabéens ayant leur résidence à *Maryaba* (le *Maryab* des inscriptions, aujourd'hui *Mareb*), ville située dans le Yémen oriental. Cet état de choses persista jusqu'à l'an 24 avant notre ère; car, lorsque Aelius Gallus envahit l'Arabie Heureuse, Maryaba était encore la capitale d'un roi sabéen. Quelque temps après cet évènement, il y eut un changement de dynastie et la souveraineté suprême passa entre les mains de rois issus de la tribu d'Himyar, qui avaient pour résidence la ville de Taphar, laquelle était située dans la partie occidentale du pays. En d'autres termes, les

expressions *sabéen* et *himyarite* marquent deux époques différentes et successives, dont l'année 24 avant J.-C. forme approximativement la ligne de partage.

Cette distinction établie, il est aisé de voir que les monnaies qui font l'objet de la belle étude de M. S., étant presque toutes antérieures et en partie seulement postérieures à la date susindiquée, il est aisé de voir que ces monnaies appartiennent de droit à l'époque *sabéenne*, non à celle d'Himyar ou des Himyarites.

Le caractère proprement sabéen de ces monnaies est d'ailleurs prouvé par les signes ou monogrammes indigènes qu'elles portent. Ainsi le monogramme royal *Y, n, f* (= *Yanouf* « Auguste ») des monnaies de la première série, est le titre ordinaire des rois de Saba. De même, le signe ondulé qui figure tantôt seul, tantôt accompagné des lettres *kh, dh*, ne s'est rencontré jusqu'ici que sur des monuments d'origine sabéenne. Dans ces textes on trouve souvent *kh, dh* au commencement et *dh, kh* à la fin. J'incline à croire que le signe ondulé représente la moitié de la lettre *s*, initiale de *Saba*, de même que le signe qui précède assez souvent les inscriptions minéennes semble être formé de la moitié de la lettre *m*, initiale de *Maïn*. Quant aux lettres *kh, dh* ou *dh kh*, on peut y voir sans inconvénient la formule eulogique *Khallad dhikrahou* ou *dhikrahou khallad* « que (dieu) perpétue son souvenir » ou quelque chose d'analogue.

La certitude d'être en présence de monnaies sabéennes et non himyaritiques, contribuera à circonscrire dans des limites assez étroites le problème que soulève d'une part, la légende à écriture inconnue de la première série, de l'autre, les lettres *n* et *l* qui indiquent les ateliers monétaires. Pour ce qui touche le premier point, il devient évident que la légende en question ne doit être expliquée ni par le pehlvi, ni par tout autre écriture qui figure rarement sur les monnaies orientales du IIe siècle avant notre ère. Le mieux sera de la considérer provisoirement comme l'altération d'une légende grecque dont la sigle ΑΘΕ (pour Ἀθηναιῶν) fait suite; et, en effet, les traits de ladite légende rappellent beaucoup les lettres grecques Π (ou Γ) Ρ, Ω, Υ (?) Ω, Τ (?). En ce qui concerne les ateliers monétaires, on les placera de préférence dans les territoires immédiats du royaume de Saba, où les agoranomes étaient plus à même de surveiller le pesage des lingots et la fabrication des monnaies. Si le *n* désigne *Nagran*, comme le pense M. Schlumberger, il faudrait admettre que cette ville, malgré son éloignement de Maryaba (neuf journées de voyage) était gouvernée par des fonctionnaires envoyés de la capitale. En cas contraire, on pourrait penser à la grande ville de *Nescus*, la *Neschkum* ou *Naschk* des inscriptions, située à trois journées seulement de Maryaba et soumise à des magistrats sabéens, comme cela résulte des textes épigraphiques. L'autre lettre *l* peut être la ville de *Labah*, voisine de *Naschk*. La lettre *g* me semble être plutôt un *l*, de sorte qu'il n'est pas nécessaire d'admettre pour le moment une troisième ville monétaire.

Le sens de la lettre *t* qui figure sur deux types en même temps que la lettre *n*, demeure problématique. Enfin je dirai un mot sur la lecture des monogrammes qui renferment les noms des agoranomes sabéens. Ces noms se présentent toujours deux ensemble et ils sont au nombre de quatre : *Yadaël* et Hadar, *Hagam* et K., *Yadaël* et *Qadh*, *Hiêl* et *Yaschoufêl*. Le premier nom de la dernière série, *Hiêl*, est d'une haute importance puisqu'il offre un point de repère solide pour fixer la date des inscriptions des pilastres de Médinat Haram. J'ai signalé depuis longtemps la mention dans ces textes de monnaies dites *Hiêliât* (v. mes *Etudes sabéennes* dans le *Journal asiatique* de mai-juin 1873) cette dénomination se rattache visiblement au nom de l'agoranome dont il s'agit et il en résulte que les inscriptions de Haram sont postérieures à l'émission des monnaies au monogramme de *Hiêl*. Voilà un commencement de chronologie qui peut devenir fécond en résultats, grâce à la découverte de M. Schlumberger.

J. HALÉVY.

---

70. — **De Suidae Biographicorum origine et fide.** Scripsit Adamus DAUB. Leipzig, Teubner. 1880, in-8°. (Tiré à part du Supplément des *Jahrbücher* de Fleckeisen, t. IX, p. 403-490.)

La clarté de l'exposition et la rigueur des raisonnements sont deux qualités principales que tout auteur de recherches scientifiques devrait viser à posséder avant tout. M. Daub a dépensé une peine considérable à scruter la manière dont Suidas a compilé la partie biographique de son encyclopédie; il est bien au courant de ce qui a été écrit jusqu'ici sur la question, et il apporte des relevés et des rapprochements qui doivent contribuer sans aucun doute à l'élucider davantage. Mais il faudrait que le lecteur de M. D. se mît à réétudier la question à partir du commencement, et se donnât autant de peine que lui pour pouvoir se faire une idée exacte de la valeur d'un tel opuscule. Il est d'ailleurs douteux, si on se livrait à ce travail, qu'on arrivât à des conclusions toujours conformes à celles que pose M. D. : car sa logique n'est pas très serrée. Les efforts réunis de plusieurs savants ont permis d'établir que la partie biographique de Suidas est tirée d'un ouvrage d'Hesychius de Milet qui était intitulé à peu près ainsi : Ὀνοματολόγος ἢ πίναξ τῶν ἐν παιδείᾳ ὀνομαστῶν. On dit même, croyant préciser davantage, qu'elle est reproduite d'un abrégé de cet ouvrage d'Hesychius. Le seul texte qui nous révèle que cet abrégé exista, est l'article suivant de Suidas même : Ἡσύχιος ...ἔγραφεν ὀνοματολόγον ἢ πίνακα τῶν ἐν παιδείᾳ ὀνομαστῶν, οὗ ἐπιτομή ἐστι τοῦτο τὸ βιβλίον. A quel ouvrage se rapportent les mots τοῦτο τὸ βιβλίον? Ce n'est pas à l'encyclopédie de Suidas, laquelle renferme encore bien autre chose, outre la biographie des auteurs : il faut donc que ce soit à un abrégé de d'Hesychius qui aura été incorporé mot à mot dans ladite encyclopédie

et qui s'y trouve fondu dans l'ordre alphabétique général. Ni M. D. ni aucun des savants dont il rapporte l'opinion sur ce sujet, ne paraissent avoir pensé que cet épitome a pu être rédigé par Suidas lui-même et en vue de l'encyclopédie qu'il méditait. Mettons-nous à la place d'un Byzantin qui compose un dictionnaire dans un ordre alphabétique qui n'est même qu'à demi rigoureux. Il doit condenser dans sa compilation le contenu de vingt ou trente grands dictionnaires dans lesquels sont observés des ordres divers, ou selon les matières, ou chronologique, ou alphabétique de tel ou tel genre, etc.; il a à choisir ses articles et à les abréger. Mener de front ces opérations diverses et procéder du premier coup à la rédaction définitive de l'œuvre, il n'y faut guère songer. Il ne reste guère d'autre moyen que de confectionner des cahiers, soit en pratiquant des coupures et des corrections sur des exemplaires sacrifiés des ouvrages où l'on puise la matière, soit en écrivant à neuf des épitomés. Voilà le texte de chaque extrait constitué. Un index alphabétique, avec références aux n^os des extraits (ou tout autre procédé de concordance) servira de clé pour chaque cahier. Il ne s'agit plus que de tracer la copie générale et définitive : on prendra à son tour, dans tel ou tel cahier, chacun des extraits pour le faire figurer cette fois au rang qui lui est assigné dans l'ensemble. Voilà le dictionnaire établi. Il y a des chances, après cela, pour que l'épitome d'Hesychius dont on parlait plus haut, ne soit autre chose que l'un des cahiers de Suidas. Les renseignements que renfermait concernant les poètes et les musiciens ce *Nomenclator* d'Hesychius, avaient été puisés dans les trente-six livres de la Μουσικῆς ἱστορίας de Denys d'Halicarnasse le jeune : c'est encore là un résultat qui semble hors de conteste aujourd'hui. Il est facile de se rendre compte que cette histoire de Denys donnait au nom de chaque poète une liste de ses ouvrages, par ordre alphabétique dans chaque genre (un ordre alphabétique des tragédies, un autre ordre alphabétique pour les comédies, un autre pour les œuvres en hexamètres, un autre pour les pièces lyriques) : on conjecture que Denys a emprunté ces données aux Πίνακες de Callimaque. M. D. se dit que Denys a peut-être fait des emprunts plus considérables que cela à Callimaque. Il cite (p. 419) deux textes desquels il appert qu'un certain écrivain du nom de Lysimaque était désigné dans les Πίνακες de Callimaque comme il suit : Λυσίμαχος Θεοδώρειος, c'est-à-dire Lysimaque, disciple de Théodore (Athénée, liv. VI, p. 252 c); et qu'Eudoxe y était inscrit avec la double mention de disciple d'Archytas, puis de disciple de Philistion (Diogène Laërce, VIII, VIII, 1). M. Wachsmuth avait eu l'heureuse idée de rapprocher de ces textes des titres tels que le suivant (on en rencontre assez fréquemment dans les manuscrits) : Φιλοδήμου τῶν κατ' ἐπιτομὴν ἐξειργασμένων περὶ ἠθῶν καὶ βίων ἐκ τῶν Ζήνωνος σχολῶν. Mais cette manière de se représenter les titres dans les Πίνακες sourit peu (*parum arridet*) à M. D., qui tient à croire que Callimaque mettait volontiers à l'occasion une toute petite notice biographique à côté du nom des écrivains. Les

choses se passèrent ainsi peut-être, bien que nous ayons, à l'inverse de M. D. une tendance à ne pas le croire. En tout cas, M. D. était parti pour prouver (*quam sententiam ut confirmemus*) la proposition suivante : « *Illarum vitarum* (les Vies de Denys, partant les notices de Suidas) *eam condicionem esse, ut harum fundamentum jecerint Callimachi* πίνακες, *dein quae huius generis a Callimacho paucis enotata erant ceteri Alexandrini grammatici vel successores quos ille in bibliotheca administranda habuit auxerint et amplificaverint.* Il donne et il redonne son opinion, mais il finit tout de même par ne l'avoir pas prouvée du tout. — Les pages 423-426 ont pour objet d'établir que l'article Theognis qu'on lit chez Suidas est tout entier d'origine alexandrine, et la discussion se termine en effet par une conclusion dont voici les termes : « *Totam vero Suidae glossam, non unam tantum partem, ex Alexandrinorum catalogis oriundam esse* NEMO DIFFITEBITUR. » Et pourtant, après avoir lu et relu les considérations — nous ne disons point les moyens de preuve — de M. Daub, nous sommes tout aussi portés qu'auparavant à admettre avec Nietzsche et d'autres, que l'article en question contient deux rédactions mises au bout l'une de l'autre, et qui se répètent en partie. Τὰ πάντα ἐπιχῶς, qui est indubitablement faux, n'est autre chose que τὰ πάντα ἔπη ,βω' dans la seconde glose, correspondant à εἰς ἔπη ,βω' de la première : c'est-à-dire que toutes les œuvres du Théognis, connues au temps où la notice a été rédigée, faisaient 2800 vers en tout. Schömann avait conjecturé ,βως' (2806) à cause du ς final de ἐπιχῶς : c'est inutile, puisque, au xe siècle et avant, on écrivait très bien ἐπιχω/ pour ἐπιχῶς.

Ch. G.

---

71. — **Early hebrew life** : a study in sociology by John FENTON. London, Trübner. 1880. 1 vol. in-8° de XXIII-102 pp.

Ces pages simples et sobres sont consacrées à une étude de paléontologie sociale dont le point central est le peuple hébreu. L'abondance et la fertilité merveilleuse de sir Henry Sumner Maine attachent, entraînent ; la netteté et la précision de M. John Fenton charment tout d'abord et volontiers inspirent confiance.

Cette confiance toutefois ne doit pas être aveugle : le lecteur prudent saura, chemin faisant, donner place au doute.

Une notion générale de critique domine le livre, et cette notion est très juste : je veux parler de la distinction que M. J. F. établit entre la date littéraire et la date sociologique. Un monument littéraire récent peut contenir des éléments sociologiques beaucoup plus anciens, et nous permettre de plonger très avant dans le passé. Deux exemples que j'emprunte à mes études personnelles rendront peut-être cette pensée saisissante : on peut citer une charte du XVIIIe siècle qui nous place en présence

du duel judiciaire; des testaments du XIXe siècle, entre autres un testament ouvert en 1880, nous ont conservé très nettement la vieille notion germanique de l'affectation des meubles au paiement des dettes. Certes, la date sociologique et la date littéraire sont ici bien différentes! Il est donc légitime de chercher dans des monuments dont la date littéraire est relativement récente des notions sociologiques bien antérieures : que cette recherche soit conduite avec tact et avec critique, c'est là tout ce que nous pouvons exiger de l'historien. Appliquant ces vues générales aux livres saints, M. J. F. fait observer que le Pentateuque, quelle que soit la date littéraire qu'on assigne à ce texte, est, dans son essence, un monument traditionnel et tout plein des souvenirs primitifs.

Allons au fond : M. J. F. aperçoit chez les Hébreux quelques symptômes, quelques débris de cet état primitif contemporain de la vie nomade dans lequel la femme est chef de famille et centre de toute la parenté. Plusieurs expressions de Gen., XXXVI, sont, en effet, assez curieuses; il ne faut pas oublier toutefois que la polygamie en présence de laquelle la Bible nous place directement oblige à mentionner avec attention et précision, dans les notices généalogiques, la mère; il n'y a rien là du sentiment historique dont se préoccupe M. Fenton. Les textes invoqués p. 8, sont les plus remarquables, celui-ci surtout (Abraham parle de Sara sa femme) : « Alias autem et vere soror mea est, filia patris mei *et non filia matris meæ;* et duxi eam in uxorem ». Sur quoi M. F. observe : « This last expression is typical of the relationship between the individuals in each case; and although quite opposed to the later Hebrew legislation, is the natural outcome of the greater relative weight attached to maternal descent ». M. F. pouvait rapprocher ici Manou, liv. XI, 58. Ce qui est dit de l'histoire de Rebecca est moins heureux : M. F. fait remarquer que, dans la Genèse, Rebecca (fille de Bathuel et petite-fille de Nachor et de Melcha) est surtout considérée comme petite-fille de Melcha : « Bethuel disappears almost entirely ». Cette observation a-t-elle une grande portée? Dans Gen., XXVIII, 2, c'est la maison de Bathuel qui est citée : « Sed vade, et proficiscere in Mesopotamiam Syriæ, ad domum Bathuel, patris matris tuæ ». — La mère de Rebecca, la femme de Bathuel n'est pas même nommée, et ce silence concorde bien mal avec la thèse de M. J. Fenton. Si on insiste sur Melcha dans Gen., XXIV, 15, c'est que Melcha est la femme de Nachor, frère d'Abraham : et ceci encore nous ramène à un homme et non à une femme, chef de famille.

Les chapitres consacrés à la communauté de village sont au nombre des meilleurs et des plus sûrs; les rapprochements avec les usages germaniques frapperont les esprits les plus difficiles.

Le partage périodique des terres inscrit dans la loi hébraïque est un des faits les plus saillants et les plus précieux pour la paléontologie sociale. M. F. ne manque pas de le mettre en relief.

Observations intéressantes sur la constitution de la famille, le pouvoir paternel, la responsabilité collective en cas de crime. — Les rapproche-

ments qui sont proposés p. 53-59, me paraissent arbitraires; le baron du moyen âge, le consul de Rome et le schôfet hébreu seraient des personnages parallèles et correspondant sociologiquement les uns aux autres. Ils sont, à mes yeux, bien différents : le consul ne peut être rapproché que d'un dignitaire communal, maire ou podestà, et n'a rien de commun avec le baron dont la puissance est héréditaire et patrimoniale.

Ce livre lu, la curiosité reste sollicitée : on regrette de s'arrêter si vite et on serait presque tenté de reprocher à M. John Fenton ses qualités maîtresses : la sobriété et la concision. C'est un reproche que beaucoup d'auteurs ne s'entendent pas adresser.

Paul VIOLLET.

---

72. — **Justini Philosophi et Martyris opera quæ feruntur omnia.** Recensuit... J. C. T. Eques DE OTTO. Tomi III pars I Opera Justini subditicia. Editio tertia. Ienae, G. Fischer. 1880, in-8° de LV et 233 pp. et deux planches lithograph.

Nous avons déjà entretenu les lecteurs de la *Revue critique* de cette excellente publication; il n'est plus besoin de leur en signaler le mérite hors ligne. Nous n'avons en ce moment qu'à leur apprendre que la première partie du tome III de la troisième édition vient de paraître, et qu'à leur faire connaître ce qu'elle renferme. On y trouve trois des ouvrages attribués à tort à Justin Martyr, savoir : *L'exposition de la foi orthodoxe; L'Epitre à Zena et Serenus;* et *La réfutation de quelques doctrines d'Aristote.* Le texte et la traduction latine sont accompagnés au bas des pages de notes destinées soit à indiquer et à justifier les rectifications du texte, soit à expliquer les passages difficiles, soit à relever les interprétations insuffisantes ou fautives qu'on en a données. Les Prolegomènes qui se trouvent en tête de ce volume se rapportent aux trois écrits contenus dans cette première partie et aux trois autres qui composeront la seconde et qui sont : Questions et réponses aux orthodoxes; Questions des chrétiens aux païens; et Questions des païens aux chrétiens. M. de Otto y décrit : 1° les manuscrits de ces six écrits qu'il a dépouillés et comparés; 2° les éditions publiées précédemment; 3° les diverses traductions; 4° enfin il en donne une analyse qui en facilitera certainement la lecture et permettra en même temps de trouver aisément les passages qu'on peut avoir à consulter. — Les deux fac-similes sont, le premier, du *Codex Coislinianus 120,* et le second, du *Codex venetus graecus 86.*

M. N.

---

73. — **Die Therapeuten und ihre Stellung in der Geschichte der Askese,** Eine kritische Untersuchung der Schrift De vita contemplativa, von P. E. LUCIUS. Strassburg. 1880, in-8°, de 211 pp.

Depuis trois siècles on disserte sur les thérapeutes. Aussi longtemps

qu'on a admis que le *De vita Contemplativa* est un écrit de Philon et que les thérapeutes avaient été des anachorètes, soit juifs, soit chrétiens, qui avaient réellement vécu vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne, on n'est arrivé à aucune explication satisfaisante; toutes les hypothèses élevées sur cette base n'ont été qu'un tissu d'erreurs se détruisant les unes les autres et en complète opposition avec la réalité historique. On l'avait déjà montré à plusieurs reprises; M. Lucius en donne, à ce qu'il nous semble, une preuve décisive. Les thérapeutes, s'il y a eu toutefois une communauté d'anachorètes de ce nom, ce qui est pour le moins fort douteux, ne sont ni une branche judéo-alexandrine de l'essenisme palestinien (l'auteur du *De vita Contemplativa* voudrait bien le faire croire, et c'est dans cette intention qu'il rattache son écrit à ce que Philon raconte des esséniens dans son *Quod ommis probus,* mais il n'essaie pas même d'en donner une seule preuve); ni une association issue du mouvement mystique et ascétique qui se produisit à cette époque parmi les juifs d'Alexandrie (il y a une différence sensible entre ce qu'on peut appeler le thérapeutisme et la théosophie judéo-alexandrine, sans compter que, si on attribue à Philon le *De vita Contemplativa,* il faut admettre que le thérapeutisme, loin d'être la suite de la philosophie du célèbre théosophe juif alexandrin, l'aurait précédée, puisqu'il le décrit comme une chose déjà établie); ni encore moins une société de mystiques née de l'influence du pythagorisme ou d'autres philosophies de ce genre répandues en Egypte vers le temps de l'avènement du christianisme (ce serait expliquer un fait obscur par un autre encore plus obscur).

Eusèbe, de Césarée, est le premier qui, après et on peut dire d'après le *De vita Contemplativa*, parle des thérapeutes. Le silence des écrivains antérieurs n'est pas, sans doute, une preuve suffisante qu'ils n'aient pas existé avant le IVe siècle. Mais quand on considère que le milieu dans lequel l'auteur de cet écrit place ces ascètes ne convient en aucune façon au premier siècle, mais rappelle exactement l'état des esprits et même des faits postérieurs de deux ou trois siècles, on est, ce semble, autorisé à affirmer non, sans doute, que les thérapeutes ont vécu alors, — il n'y a jamais eu, d'après toutes les vraisemblances, des sociétés ascétiques de ce nom, — mais que celui qui a conçu, sous cette appellation, un idéal de l'ascétisme, appartenait à cette époque et peignait avec plus ou moins de bonheur et d'habileté ce qui se passait de son temps.

M. L. qui a relevé cette circonstance, la rend encore plus manifeste en comparant, aussi bien quant aux doctrines que par rapport à la langue, le *De vita Contemplativa* avec les écrits qui sont, sans contestation aucune, de Philon. Il résulte de cette comparaison que cet écrit n'est ni de ce théosophe judéo-alexandrin, ni de son temps. Il n'est pas inutile d'ajouter que cette comparaison est très bien faite, qu'elle porte sur des points décisifs, et qu'elle n'occupe pas moins de trente-quatre pages.

Il résulte de ce remarquable travail que le *De vita contemplativa* a été composé en l'honneur de l'ascétisme, pour glorifier et recommander

la vie cénobitique, et qu'il est de la fin du troisième siècle ou du commencement du quatrième. Mais par qui a-t-il été écrit? Eusèbe qui, comme nous l'avons déjà dit, est le plus ancien écrivain qui en parle, l'attribue à un chrétien. M. Grätz partage ce sentiment, en le précisant toutefois; l'auteur de cet écrit appartenait vraisemblablement, selon lui, au cercle des gnostiques encratites, ou à celui des montanistes. M. L. est aussi d'avis qu'il est l'œuvre d'un chrétien, non sans doute d'un chrétien appartenant à la grande Eglise, ou comme on l'appela plus tard, l'Eglise catholique, mais à un chrétien de quelqu'une de ces nombreuses sectes ascétiques qui pullulèrent dans les premiers siècles. Ce serait bien possible; c'est peut-être même là l'opinion la plus vraisemblable. Elle me paraît cependant offrir encore bien des difficultés. Je l'avais attribué pour ma part à un juif, et puisque l'occasion s'en présente, je dois dire que j'avais été porté à adopter cette opinion par ces deux raisons : 1° l'auteur semble vouloir faire honneur de l'ascétisme qu'il célèbre, aux juifs; ce qu'un écrivain chrétien quelconque aurait difficilement admis, et 2° il n'y a pas trace de christologie dans cet écrit (ce que reconnaît M. L., p. 192), et il me paraissait impossible de croire qu'un écrivain chrétien quelconque eût si complètement fait abstraction de ses propres croyances. J'avoue cependant avec M. Lucius qu'il y a dans ce traité bien des points entièrement antipathiques aux sentiments les plus chers à un juif. Quoiqu'il en soit, je crois devoir ajouter que M. Derenbourg, M. Renan et M. Kuenen, trois des savants les plus compétents dans ces matières, sont aussi portés à y voir l'œuvre d'un juif égyptien ou de quelque philosophe juif (*Journal asiatique* 1868; *Journal des Savants* 1874; *de Godsdienst von Israël,* 1870).

M. N.

---

74. — **L'empereur Charlemagne,** par Lucien Double. Paris, G. Fischbacher. 1881, in-18, xviii-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nos lecteurs connaissent déjà M. Lucien Double et la valeur de ses fantaisies historiques (voy. *Rev. crit.*, 1878, II, p. 380; 1879, I, p. 269); cependant, comme quelques-uns pourraient avoir oublié ce qui en a été dit, il est bon de les prévenir que le nouveau livre de cet amateur n'est pas plus sérieux que les précédents. M. D. déclare dans sa préface qu'il se propose de démolir la statue du grand empereur, « ce colosse d'acier trempé dans le sang. » Il croit y réussir en lui lançant au nez des boulettes de mie de pain.

Il serait trop naïf de discuter cette longue plaisanterie qui semble extraite du *Figaro,* tant l'auteur y mélange constamment le style noble d'« Ignotus » et le style badin des chroniqueurs du boulevard. M. D., naturellement, ne cite pas les garants de ses dires; mais pour inspirer

confiance aux lecteurs faciles à éblouir, il a mis en tête une liste des *Sources consultées*. Rien n'est plus comique que le choix et la reproduction de ces titres d'ouvrages recueillis çà et là dans les notes des livres modernes où notre auteur les a vus cités. Il n'a pas toujours eu la prudence de reproduire simplement les abréviations telles qu'il les avait trouvées (sauf les fautes de copie) comme « *Annales Wutzburg* » pour *Ann. Wurzburg*, ou mieux *Wirburgenses*, ou bien « Grim, *Œuvres* », « Steenstrup, *Normannerve* »; il a voulu souvent les compléter (ce qui exigeait la connaissance des déclinaisons latines), ou les interpréter (ce qui demandait plus de science encore) : c'est ainsi qu'on lit dans cette liste « *Virudinensis* » (pour *Virdunense Chronicon*), avec cette note : « de Verdun, attribuée à l'abbé Hugon, *apud* Labbe, Biblioth. des manuscrits (*sic*; il s'agit de la chronique d'Hugues de Flavigny); — « *Poeta Saxonicus* » (pour *Saxo*); — « *Pauli Diaconis* » (*sic*) *supplementum* (c'est tout ce que M. D. cite de Paul Diacre); — « *Petri Olaï Chronicon rerum Danis* » (*sic*); — « Aquello. *Ravenn. pontif. rerum italic.* » (ce qui veut dire : Agnellus, *Vitæ pontificum Ravennatensium*, publiées dans le t. II des *Script. rer. italic.* de Muratori); — « *Ann. Petavin.* » (lis. *Petaviani*, c'est-à-dire publiées par Petau), expliqué par « de Poitiers », etc., etc. — En voilà assez, je pense, pour faire apprécier l'instruction, la méthode et la bonne foi de M. Double. Il est à peine utile de dire après cela que le seul document de l'histoire poétique de Charlemagne qu'il cite (il le donne même en entier, tant il le trouve important), est le « Chant d'Altabiçar », fabriqué comme on le sait en 1835 par Garay de Montglave (cp. *Revue critique*, 1866, II, p. 221) : je me trompe, il y joint un fragment du « chant national des Saxons », qu'il emprunte à « Shoell. » Dans la liste des « Sources consultées », nous retrouvons ce nom, écrit Shoel, et accompagné de la simple mention : *Œuvres diverses*). Ce chant débute ainsi : « Saint et terrible Odin, etc. »

Charlemagne, au dire de M. D., était « un cerveau mal équilibré », un « esprit obtus », un « boucher », etc. Il n'avait aucune instruction; il a volé son nom de « grand »; il n'a pas gagné de batailles; il n'a pas fait de lois; il n'a pas établi d'administration; il avait la gale; que sais-je encore? Sa mort tranquille à l'indignation de l'auteur ce cri magnifique : « Charlemagne,..... rassuré, absous, béni par l'Eglise, s'endormit paisiblement dans les bras du Seigneur. Seigneur, à quoi donc sert ta foudre? » M. D. ne paraît pas avoir reçu de réponse à cette question un peu indiscrète.

Mais si ce monstre imbécile est mort dans son lit, du moins ses os n'ont pas reçu en réalité les honneurs dont ils semblent jouir. M. Double, qui a touché le crâne qu'on montre à Aix-la-Chapelle, le trouve « vaste, c'est vrai, mais si plat! » Et il conjecture que ce pourrait bien être « simplement le crâne de quelque honnête gorille. » C'est le dernier mot du livre.

Ψ.

75. — **Le duc de Rohan et la chute du parti protestant en France** par M. G. Schybergson, docteur et agrégé de la Faculté de Helsingfors. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1880, grand in-8° de v-138 p.

Le mémoire de M. Schybergson se rattache de très près, comme il nous en avertit dès les premières lignes de son *Avant-propos,* à l'ouvrage de M. Léonce Anquez intitulé : *Un nouveau chapitre de l'histoire des réformés de France, de 1621 à 1626* (Paris, 1869, in-8°). L'auteur a profité d'un voyage d'études accompli, en 1876 et 1877, aux frais de l'Université de Helsingfors, pour reprendre les investigations sur ce sujet au point où les avait laissées M. Anquez, et pour rechercher les causes de la désorganisation et de la chute du parti réformé en France. Son mémoire est le résultat de l'enquête à laquelle il s'est livré au milieu des documents de Londres, de Montauban, de Nîmes, de Paris, de la Rochelle, de Toulouse. A Londres, M. S. a interrogé les rapports, conservés au Public Record Office, des ambassadeurs et agents anglais, qui étaient en relations constantes avec les chefs de parti, et dont la correspondance contient des renseignements qu'on ne trouve pas ailleurs. Dans les bibliothèques et les archives du midi de la France, il a consulté de nombreux actes publics, renfermant les décisions des assemblées communales et politiques des villes protestantes. A Paris, il a tiré parti de la correspondance d'Auguste Galland, lequel, possédant à la fois la confiance du gouvernement et l'estime de ses coreligionnaires, adressait à divers personnages influents et recevait d'eux des lettres « qui abondent en précieux renseignements »[1]. Il y a aussi exploré « une source de la plus grande importance », la correspondance de Danchies et Dagret[2], « qui jette un jour singulier sur les intrigues secrètes par lesquelles Richelieu réussit, après la prise de la Rochelle, à semer le trouble et l'inquiétude parmi les huguenots du Languedoc ». Enfin, un érudit toulousain, M. Charles Pradel, a mis à la disposition du savant voyageur sa riche collection de manuscrits, où l'on remarque une copie des *Mémoires* de Boutfard de Madiane[3]. Celui-ci, dit M. S. (p. 111), « exerça une haute influence à Castres, d'abord comme ami de Rohan, puis comme son plus mortel ennemi; ses mémoires, écrits d'un style animé et pittoresque, sont d'autant plus intéressants qu'il y donne sans feinte et sans détours son opinion sur les événements dont il a été témoin et sur les personnes avec lesquelles il a été en relations ».

Utilisant avec sagacité d'aussi considérables ressources, M. S. a très

1. Bibliothèque Nationale F. F. 15827-28, 20341, 20964-65. M. S. signale encore, comme lui ayant rendu de notables services, le volume 23491 (*Extraits faits à Castres des affaires politiques de ceux de la R. P. R., de 1620 à 1630, par* A. Galland).

2. *Ibid.*, F. F. 18972.

3. Le titre complet est : *Mémoires particuliers et véritables sur la conduite du feu duc de Rohan pour se maintenir par la fraction de l'estat contre ses ennemis, depuis la mort de Henri le Grand jusques à son départ pour Venise, l'an 1629.*

bien décrit, très bien expliqué la chute du parti protestant en France. La principale cause de cette chute fut la désunion politique qui régnait dans ce parti, désunion qui, comme l'avait annoncé du Plessis Mornay, ne pouvait amener qu'une « inévitable ruine ». Si la majorité des calvinistes était animée de l'esprit démocratique et croyait devoir chercher le salut de la cause dans une lutte ouverte, beaucoup, surtout dans la noblesse et dans la haute bourgeoisie, plaçaient au-dessus de l'intérêt religieux le respect de la royauté et renonçaient à toute idée de résistance. Un homme — le héros du livre de M. S. — le duc de Rohan, « dont l'énergie et les talents n'ont pas été appréciés à leur juste valeur », aurait pu empêcher la chute du parti protestant, mais les circonstances lui furent défavorables; plusieurs de ceux qui auraient dû le seconder l'abandonnèrent; le vaillant lutteur fut trahi à la fois par les hommes et par les événements. Les pages dans lesquelles M. S. raconte la vie du duc de Rohan sont d'un vif intérêt : elles complètent admirablement l'étude que M. Auguste Laugel consacrait naguère, dans la *Revue des Deux-Mondes*, à l'illustre capitaine. Tout en retraçant avec des indications nouvelles la biographie du duc de Rohan [1], M. S. retrace l'histoire du protestantisme jusqu'à la paix d'Alais (29 juin 1629), donnant surtout de très curieux détails sur la Rochelle [2], Montauban, Castres et Nîmes, villes qui, depuis le milieu du XVIe siècle, étaient les quatre grands foyers de la nouvelle religion.

Les quatre-vingt-dix dernières pages sont remplies par divers documents inédits tels que lettres et ordonnances du duc de Rohan, délibérations de la maison consulaire de Castres, adresse des députés des églises réformées de France en l'assemblée générale de Nîmes, lettre de M. d'Escorbiac à M. Galland sur l'état des affaires de Languedoc, extraits de la correspondance de Danchies et Dagret, etc.

Un érudit finlandais, M. Frosterus, avait déjà publié en notre langue un travail historique fort remarqué (*Les insurgés protestants sous Louis XIV*, Paris, 1868). Il faut se réjouir de voir M. Schybergson, marchant dignement sur les traces de son compatriote, enrichir de ses recherches l'histoire de notre pays, et c'est de tout cœur que je lui adresse les remerciements et les félicitations de la *Revue critique*.

T. DE L.

---

1. Je citerai, entre autres curiosités, ce portrait du duc de Rohan par Madiane (p. 15) : « Il était d'une moyenne taille, fort droit, bien proportionné en tous ses membres, plus brun que blanc, les yeux vifs et perçants, le nez aquilin, chauve, fort dispos, agile et adroit aux exercices du corps ».

2. M. S. n'élucide pas seulement, en ce qui regarde la Rochelle, l'histoire des faits et des idées, mais aussi parfois l'histoire des livres. Voir, par exemple, la note 1 de la page 60 sur le *Journal du siège de la Rochelle* qui serait non de Mervault, comme on le croit généralement, mais du pasteur Vincent.

76. — Julian Klaczko. **Causeries florentines.** Paris, E. Plon. 1880, in-18, 272 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout écrivain est libre de donner à son œuvre la forme qu'il préfère, mais le livre de M. Klaczko n'a gagné ni en intérêt ni en agrément à prendre la forme de dialogue ; il eût été plus simple que l'auteur parlât en son propre nom sans recourir à cette mise en scène inutile.

Les *Causeries florentines* se composent de quatre parties ou chapitres d'inégale longueur et d'importance inégale : *Dante et Michel-Ange, Béatrice et la poésie amoureuse, Dante et le catholicisme, la tragédie de Dante.* On le voit, c'est de Dante surtout qu'il s'agit dans le livre de M. K., et il eût peut-être mieux valu qu'il n'y fût question que de lui ; le sujet était assez beau et assez vaste par lui-même; il n'a point suffi cependant à M. K., et cet ouvrage, consacré en somme à l'auteur de la *Divine Comédie,* s'ouvre par une étude sur Michel-Ange, qui lui est comparé et opposé. On ne s'explique guère ce rapprochement : il ressemble un peu à un hors-d'œuvre, à une transition forcée pour arriver à l'auteur de la *Divine Comédie,* dont M. K. aborde enfin directement l'étude dans le second chapitre.

Toutefois Dante ne remplit pas ce chapitre en entier ; amené par le sujet qui y est traité à rechercher le rôle et le développement de la *Poésie amoureuse* dans la littérature, M. K. en suit les destinées diverses d'abord chez les troubadours, puis chez les poètes italiens, et surtout chez Pétrarque, qui lui donna, grâce à un heureux mélange de vérité et de fiction, la forme définitive et la plus parfaite. Cette étude peu originale aurait pu être facilement abrégée; cependant M. K. ne s'en est pas contenté, et c'est seulement après une digression, faite un peu pour surprendre, sur la place qu'occupe l'amour dans la tragédie moderne, qu'il examine celle qu'il a et le caractère qu'il prend dans l'œuvre de Dante, et en particulier dans la *Divine Comédie.* Il s'agit ici avant tout de Béatrice. On sait à quelles interprétations contradictoires a donné lieu cette immortelle création du poète ; M. K. incline à y voir surtout « le gracieux symbole de l'amour idéal; » mais elle serait autre chose encore, et dans son « rôle de guide céleste et d'interprète des saints dogmes » ; Béatrice lui « semble parfois être comme la personnification absolue de la connaissance divine, du suprême savoir », « la *donna di virtù* par qui l'espèce humaine pénètre au-delà des choses sublunaires ». Cette double figure qu'aurait ainsi Béatrice est précisément celle que lui attribue Ozanam ; ce n'est pas là le seul point de ressemblance entre M. K. et l'éminent écrivain, et l'on retrouve encore plus d'un écho des opinions d'Ozanam dans certaines parties du chapitre suivant : Dante et le catholicisme.

Frappés de la hardiesse avec laquelle il s'était parfois attaqué aux papes de son temps, Ugo Foscolo et Rossetti n'avaient pas hésité à faire de Dante comme le chef d'une vaste confrérie maçonnique qui, au XIIIe et

au XIVe siècle, travaillait sourdement au renversement du catholicisme, M. K. n'a pas eu de peine à montrer combien ce système avait peu de fondement; si la justice poétique de Dante s'est exercée contre les papes contemporains, elle n'a pas ménagé davantage, à l'occasion, les empereurs, et pourtant on n'a jamais mis en doute son zèle de gibelin, on ne peut douter davantage de son zèle de catholique; ses attaques contre les représentants de la papauté et de l'empire ne l'ont pas empêché d'être le défenseur et le champion également convaincu de la papauté et de l'empire. Dante a été un croyant, et un croyant orthodoxe, comme on pouvait et on devait seulement l'être de son temps; c'est là ce qui pour M. K. fait la grandeur et l'unité d'inspiration de la *Divine Comédie* et la rend si supérieure au *Paradis Perdu* et à la *Messiade,* — poëme qu'il paraît, par parenthèse, avoir en trop grande estime. — Mais l'orthodoxie dont Dante fait preuve dans la *Divine Comédie* a-t-elle été celle de toute sa vie? M. Karl Witte l'a nié; il a admis qu'à une époque de son existence le grand poète aurait connu le doute et l'erreur, et, partant de là, il a voulu voir dans la *Vita nuova, il Convito* et *la Divina Commedia* comme une espèce de théologie, les parties différentes d'une même œuvre, destinées à représenter les phases mêmes de la vie de Dante, tour à tour croyant, sceptique et enfin revenu à sa foi première. Dès 1854, M. K. avait combattu, dans la *Revue contemporaine,* cette théorie ingénieuse, si elle n'est pas vraie de tous points; il la combat de nouveau aujourd'hui, bien que M. Karl Witte lui ait répondu depuis, mais sans apporter des raisons bien probantes pour réfuter les arguments du savant auteur des *Dante-Forschungen;* car la distinction qu'il établit entre *les* doutes du moyen âge et *le* doute moderne est plus subtile que décisive, et n'infirme point d'ailleurs la manière de voir du critique allemand. De ce que Dante n'aurait point connu « la négation absolue et métaphysique » de notre époque, il n'en résulte point que le doute ne soit jamais entré dans son âme. « Dans la vaste liste des péchés que déroule devant nos yeux le chantre de l'enfer, nous dit M. K., il manque un péché capital : le péché du *doute infini* de la recherche sans borne... Il a manqué à la science du poète, comme il a manqué à la conscience de ses contemporains ». Soit, mais cela prouve seulement que ni Dante ni les hommes de son temps n'auraient pu concevoir le personnage de Méphistophélès.

En revanche, je souscris entièrement à ce que renferme le dernier chapitre, consacré à l'examen des théories politiques du grand poète. Il était difficile, je crois, de présenter d'une manière plus saisissante ce qu'il y a de contradictoire et de tragique dans la destinée de Dante « utopiste du passé », qui, en voulant restituer un ordre de choses condamné pour toujours, contribue, à son insu, à en préparer un nouveau, transfuge guelfe qui apporte aux gibelins « leur déclaration des droits », politique cosmopolite, suivant l'expression de Wegele, qui rêve d'une monarchie universelle, au moment même où les nationalités se réveillent et s'organisent; tout, dans sa vie, fut contraste et opposition, tout le condamnait à

une lutte stérile et douloureuse. Jamais « homme de génie, M. K. le dit avec raison, ne fut en désaccord plus complet avec les aspirations, les tendances et tout le travail de son époque ». L'expédition avortée de l'empereur, les soulèvements qu'elle amena dans la Péninsule ne lui inspirèrent que des « pamphlets furibonds », au lieu de l'éclairer sur la ruine irrémédiable de l'empire, et quand personne bientôt n'obéissait plus au souverain germanique, le poète inébranlable voulait lui soumettre l'univers et prétendait encore relever l'édifice croulant de sa puissance. Il est certain qu'en opposition ainsi avec son temps, Dante ne pouvait écrire une épopée véritable, supposé même qu'une épopée ne soit pas nécessairement une œuvre impersonnelle, M. K. a raison de le remarquer ; mais pour n'avoir pas été un poète épique au vrai sens du mot, Dante n'en est pas moins grand, et la tragédie de sa vie, qui se reflète dans son œuvre et « lui donne un cachet unique de tristesse et de navrante douleur », la puissance de ses conceptions, sa profondeur de pensée et l'ardeur de ses convictions, font de la *Divine Comédie* un des poëmes les plus merveilleux qui aient été composés et le premier chef-d'œuvre de la littérature moderne. Mais je ne voudrais pas répéter ce qui est très bien dit dans les *Causeries florentines ;* je m'arrête ici ; ce qui précède suffit d'ailleurs amplement pour donner une idée du livre de M. Klaczko ; on voit quelles qualités le distinguent, quels aperçus ingénieux y abondent ; j'ajouterai pour dernier éloge qu'il est écrit d'une plume élégante et alerte dont rien ne trahit l'origine étrangère.

Charles Joret.

VARIÉTÉS

Encore un mot sur la légende de l'androgynisme primitif dans la *Brhad-âranyaka-Upanishad.*

Dans sa note intitulée l'*Androgynisme primitif est-il une légende indienne? (Revue critique* du 7 mars dernier), M. Halévy a entrevu avec beaucoup de sagacité les deux *desiderata* de la question en ce qui regarde la légende des *Brâhmanas* en général et particulièrement celle de la *Brh. âr. Up.* dont j'ai rappelé le souvenir : incertitudes de dates et absence jusqu'ici d'études complètes sur le développement des idées mythologiques ou philosophiques dans ces ouvrages.

Sur le premier point, il est bon de faire remarquer pourtant que l'opinion raisonnée de M. Weber, peu suspect, on le sait, d'exagérer l'antiquité des documents sanscrits dont il a essayé de déterminer la date, est de nature, je ne dirai pas à clore le débat, mais tout au moins à fournir une base provisoire d'appréciation que les recherches futures, selon toute vraisemblance, ne déplaceront pas considérablement. On peut d'ailleurs penser ce qu'on voudra de la théorie *des couches littéraires*

pour l'évaluation approximative de l'âge des principales œuvres qui se rattachent à la *Çruti* sans qu'il soit possible, pour qui a le sens de l'antique en pareille matière, de ne pas admettre un intervalle chronologique considérable entre les *Lois de Manou*, par exemple, ou telle *Upanishad* ancienne elle-même pourtant, comme la *Mundaka*, et la *Brhad-Aranyaka* ou la *Chândogya*. Le vᵉ siècle avant J.-C. me semble donc, en ce qui concerne ces documents, une limite *minima* qu'on ne peut guère songer à rapprocher davantage de nous.

Maintenant, quant à voir dans le passage sur lequel porte particulièrement la discussion une simple allégorie, et l'expliquer exclusivement par elle-même, comme a tenté de le faire M. H., c'est vraiment, avouons le, de l'exégèse trop commode et au moyen de laquelle un commentateur ingénieux ne serait jamais embarrassé. Qu'ici la légende n'ait pas été *attirée* par le désir de l'auteur d'expliquer ou de symboliser l'origine des êtres, la dualité des sexes, la propagation des races, toutes choses sur lesquelles les hymnes védiques s'étaient tu et qui excitaient si fort la curiosité des penseurs à l'époque des *Brâhmanas*, je me garderai bien de le nier ; mais de là à n'y trouver que l'expression figurée et spontanée de faits d'expérience, un pur artifice de style au service d'une constatation réaliste, il y a loin, trop loin pour que j'aille jusque-là. Au surplus, en serrant les choses de près, nous voyons que dans notre légende, qui est une genèse, ne l'oublions pas, il ne s'agit pas d'un couple quelconque, ni même du premier couple humain à proprement dire, mais de son prototype indivis, l'âtman anthropomorphe, *un*, *seul* — le texte le dit expressément — et voulant, à cause de cela même, se multiplier. C'est se soustraire à l'évidence même que de ne pas reconnaître là l'androgynisme ou, si l'on aime mieux, l'absence primitive de distinction de sexe, distinction qui a lieu ensuite au moyen d'une division *réelle* de l'être unique, par une opération pour ainsi dire chirurgicale *(âtmânam apâtayat)*.

Cela dit, je suis absolument de l'avis de M. Halévy sur ce qu'il y aurait de superficiel, de puéril même, à vouloir expliquer *directement* Platon par les *Brâhmanas*. Mais serait-ce une méthode plus scientifique d'interpréter indépendamment les unes des autres et de leurs analogues dans les civilisations antérieures ou contemporaines, chacune des conceptions de ces vastes et antiques documents, qui représentent, on ne saurait en douter, les traditions de toute une caste, sinon de toute une race, pendant de longs siècles ?

Paul Regnaud.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le nᵒ de janvier de la *Romania* n'a pas encore paru, ce qui a motivé, de la part de plusieurs abonnés de ce recueil, des questions auxquelles on nous prie de faire la réponse suivante. Les deux directeurs de la *Romania*, MM. G. Paris et

P. Meyer, ont été cruellement frappés dans leurs affections presque au même moment, l'un par la perte de son père, l'autre par celle de sa jeune femme. Le n° de janvier, qui était prêt à paraître, s'est trouvé naturellement retardé, et il a été décidé qu'on donnerait un numéro double pour janvier-avril. Ce numéro est fort avancé et paraîtra sans doute avant la fin du mois.

Disons à ce propos que, par suite de circonstances fortuites, la *Revue critique* n'a pas donné de notice sur M. Paulin Paris au moment de sa mort. Sans réparer aujourd'hui cette omission, nous annoncerons à nos lecteurs que M. P. Paris laisse un ouvrage presque achevé, auquel il a travaillé jusqu'aux derniers jours de sa vie, et qui sera prochainement publié. Cet ouvrage, consacré à l'examen critique de quelques points de l'histoire de François Ier (et notamment de sa vie privée), présentera un vif intérêt pour les historiens et témoignera de la vivacité d'esprit et de l'activité que l'auteur avait conservées jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans passés.

— Le Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes et la *Revue des Sociétés savantes*, son organe, viennent de subir d'assez sérieuses modifications. Elles portent principalement sur deux points : 1° La section d'histoire et de philologie et la section d'archéologie sont fondues en une seule section à laquelle est incorporée l'ancienne commission de la carte des Gaules. La section des sciences et celle des beaux arts continuent à subsister à part ; 2° L'analyse des publications des Sociétés savantes ne sera plus faite, ainsi que cela avait lieu jusqu'à présent, sous forme de rapports émanant de tous les membres du Comité, mais sera confiée à une commission permanente composée d'un petit nombre de membres auxquels sont adjoints comme auxiliaires, de jeunes érudits, MM. J. Havet, E. Berger, E. Molinier, E. Babelon, G. Raynaud. Au lieu de confier un même volume contenant souvent des travaux variés à un seul rapporteur, on distribuera les travaux suivant leur nature aux jeunes auxiliaires parmi lesquels se trouvent deux historiens, deux archéologues et un philologue. De plus, la *Revue* s'occupera des Sociétés savantes de Paris aussi bien que de celles de la province. Nous croyons que cette nouvelle organisation de la *Revue* aura de bons effets, que les rapports seront faits avec une compétence et une régularité plus assurées. Mais il sera toujours difficile, sinon impossible, à une revue officielle, de fournir une critique suffisamment sincère et rigoureuse des travaux qui lui seront soumis. Aussi serait-il, à notre avis, préférable de publier simplement tous les ans un Index complet et très détaillé de toutes les matières contenues dans les publications des Sociétés savantes. Un Index de ce genre serait beaucoup plus utile aux érudits qu'une Revue qui est longue à consulter, encombrante, où l'on trouve difficilement ce qu'on cherche et beaucoup de choses dont on n'a que faire. — Sur le premier point il y a des objections à faire à la nouvelle organisation. On peut soutenir que la besogne du comité qui se réduira, en somme, à la direction des *Documents inédits* et à la rédaction des rapports sur les communications des savants de province, besogne peu considérable, mais variée, serait mieux faite par deux sections ayant une compétence spéciale que par une seule, composée d'un nombre excessif de membres (plus de 50). D'un autre côté, il est bien cependant certain que la séparation des archéologues et des historiens offrait beaucoup de désavantage, vu le grand nombre des travaux qui intéressent à la fois l'histoire et l'archéologie. Aussi croyons-nous que le comité devra former dans son sein des commissions spéciales composées des membres les plus compétents et ayant le plus de loisirs, entre les mains de qui se concentrera le travail effectif. Pour le travail de la carte des Gaules en particulier, cela est indispensable et se fait déjà. Même pour la publication des Documents inédits, cela offrirait de réels avantages ; car le Comité pourrait alors, au lieu de se borner à examiner et à accepter ou refuser les travaux qui lui sont proposés,

prendre en outre l'initiative de certaines publications, faites d'après un plan déterminé et méthodique. On choisirait de jeunes érudits pour exécuter ces publications. On serait mieux assuré et de l'utilité des publications et de la compétence des éditeurs, et la commission chargée de diriger ces travaux aurait sur eux une autorité bien plus efficace. Nous croyons que cette innovation répondrait à la pensée qui a inspiré à M. Guizot la création du Comité des travaux historiques.

— L'Ecole des Langues orientales vient de s'enrichir d'un nouveau volume : *Recueil de documents sur l'Asie centrale* traduits du chinois par M. Camille Imbault-Huart. On annonce comme devant paraître prochainement dans cette collection, l'*Histoire universelle* traduite de l'arménien par M. Dulaurier, l'*Histoire du bureau des interprètes de Pekin* par M. Deveria, et *la Chronique* (russe) *de Nestor* traduite et commentée par M. Louis Leger.

— M. Ch. Em. Ruelle vient de découvrir chez un bouquiniste parisien un manuscrit du commentaire de Théophile Corydalleus sur le *De Anima* d'Aristote. Cet auteur vécut au XVII[e] siècle.

— M. Paul de Rémusat doit publier prochainement à la librairie Calmann-Lévy un recueil de lettres écrites par M[me] de Rémusat, de 1804 à 1814.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1[er] avril 1881.

M. Laigue, consul de France à Malaga, adresse à l'Académie le croquis, à l'aquarelle, d'une lampe antique en terre cuite qui porte une inscription gravée en caractères inconnus.

MM. Alexandre Bertrand et François Lenormant ont écrit pour poser leur candidature à la place de membre ordinaire, vacante par la mort de M. Paulin Paris. L'Académie se forme en comité secret pour discuter les titres des candidats.

A la reprise de la séance publique, M. Duruy donne lecture d'un morceau intitulé : *l'Abdication de Dioclétien*, qui sera lu au nom de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut.

M. Schefer présente de la part de M. Gasselin, chargé d'une mission archéologique en Tunisie, les estampages de quatorze inscriptions phéniciennes et de six inscriptions latines, ainsi que la photographie d'une inscription arabe du XIII[e] siècle.

M. Schefer lit ensuite une notice de M. Cherbonneau sur une inscription libyque trouvée à Karkab, aux environs de Saïda. Cette inscription est une épitaphe. Elle se traduit ainsi : « Matib, fils de Nagih. Gaditon Tehim, fils de Nag. »

M. Georges Perrot communique un extrait du journal *le Moniteur égyptien*, du 15 mars 1881, qui donne des détails sur les fouilles entreprises par M. Maspero à Saqqarah. On a exploré l'intérieur d'une pyramide, dans laquelle se trouvait la sépulture du roi Ounas. Les parois des couloirs et des chambres étaient couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques, fait remarquable et nouveau dans une pyramide.

M. Derenbourg fait une courte communication sur une inscription trouvée récemment auprès de Jérusalem, dans un tunnel qui amène l'eau à un étang. Cette inscription vient d'être copiée sur place par M. Sayce, qui a dû pour cela rester six heures de suite dans le tunnel, les pieds dans l'eau. En attendant la publication du texte complet, M. Sayce a communiqué quelques passages de l'inscription au journal *the Athenæum*, qui les a publiés dans son numéro du 12 mars. Il semble qu'on ait là un texte épigraphique d'une très haute antiquité.

Ouvrages présentés : — par M. d'Hervey de Saint-Denys, de la part du traducteur : J. E. Albrecht, *l'Instruction primaire chez les Chinois dans l'île de Java*, traduit du hollandais et annoté par Aristide Marre; — *par M. Barbier de Meynard* : 1° *l'Avesta*, traduit par C. de Harlez; 2[e] édition; 2° de Charencey, *les Signes de numération en maya*; — par M. Delisle : Ant. de Lantenay (l'abbé Bertrand), *l'Abbé Maudoux, confesseur de Louis XV*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 18 Avril — 1881

77. — Paul Regnaud. **Le dix-septième chapitre du Bhâratîya-Nâtya-Çâstra intitulé Vâg-abhinaya,** publié pour la première fois d'après un manuscrit de l'Asiatic Society de Londres. Paris, Ernest Leroux. 1880, 19 p. in-4°. (Extrait des Annales du Musée Guimet, tome I.)
— **La métrique de Bharata ;** texte sanscrit de deux chapitres du Nâtya-Çâstra, publié pour la première fois et suivi d'une interprétation française. Paris, Ernest Leroux. 1880, 70 pages in-4°. (Extrait des Annales du Musée Guimet, tome II.)

La tradition poétique de l'Inde connaît un Bharata Muni, inventeur de l'art dramatique et patron des comédiens [1], qui préside dans le ciel d'Indra aux représentations des Apsaras, office dans lequel il paraît avoir succédé à la figure plus ancienne du Gandharva Cumburu, et dont il a consigné la doctrine dans le *Gandharva-Veda* ou *Alamkâraçâstra*, l'art poétique dans le sens le plus large, comprenant la rhétorique, la danse et la musique. Au même personnage, conçu comme une figure plus humaine, la littérature didactique attribue le *Nâtyaçâstra* ou code de l'art dramatique, souvent cité dans les ouvrages postérieurs, et auquel ceux-ci se réfèrent en général comme à la plus ancienne autorité sur la matière. Enfin, sans compter des remaniements dus à divers auteurs, un traité portant ce même titre et directement attribué à Bharata, nous a été conservé dans quelques rares manuscrits. C'est de ce traité signalé d'abord par Wilson [2], depuis remis en lumière par M. F. E. Hall, qui en a publié quatre chapitres [3], et savamment étudié par M. W. Heymann [4], que M. P. Regnaud nous donne à son tour, dans les deux publications ci-dessus désignées, deux chapitres entiers, le XVIe et le XVIIe, et la seconde moitié du XVe.

Que faut-il penser de l'authenticité, ou, pour parler plus exactement,

1. Bharata signifie comédien.
2. *Mackenzie Collection*, I. p. 116. Wilson le croyait perdu quand il publia son *Theatre of the Hindus*.
3. XVIII-XX et XXXIV, à la suite de son édition du *Daçarûpa* dans la Bibliotheca Indica.
4. Dans les *Nachrichten* de l'Académie de Gœttingue, avril, 1874.

de l'antiquité de cette œuvre très probablement apocryphe? M. P. R. n'a pas voulu examiner d'une façon spéciale ce côté de la question; mais il penche pour l'affirmative : d'accord avec MM. Hall et Heymann, il croit l'œuvre ancienne. Et, en effet, en présence de la longue série de témoignages qui s'en trouvent épars dans la littérature, on ne saurait douter de la véracité de la tradition qui nous désigne ce traité, du moins d'une façon toute générale et quant à sa substance, comme la source la plus ancienne de cette branche de la littérature didactique des Hindous. Mais la question se présente toute autre, si, au lieu du contenu de l'ouvrage, on entend parler de sa rédaction actuelle. Alors les raisons de douter surgissent si nombreuses, que, à notre avis du moins, l'impression favorable que paraît avoir fait le traité sur ceux qui ont pu l'examiner en entier, ne suffit pas à les écarter. Même dans le cas où tout ce que les dramaturgistes et les commentateurs citent comme des aphorismes de Bharata, se retrouverait dans notre texte, nous serions encore loin de compte avec M. Heymann, qui croit ce texte antérieur à notre ère. Ni la classification déjà avancée des dialectes prâcrits que montre le traité [1], ni le fait qu'il est entièrement rédigé en vers ne semblent plaider en faveur d'une origine aussi reculée. En particulier dans les deux chapitres relatifs à la métrique, édités par M. P. R., l'emploi presque algébrique des samjñâs fait penser à un original rédigé dans la prose des sûtras, et personne, croyons-nous, ne lira ces distiques d'une versification si lourde, si embarrassée, et, par dessus le marché, si inutile (car la forme de chaque mètre étant donnée dans l'exemple, à quoi bon la donner une fois de plus dans le précepte ?), sans être tenté *a priori*, d'y voir un remaniement. Il est plus difficile de dire, même d'une façon approximative, à quelle époque aurait été fait ce remaniement. Il ne saurait être tout-à-fait récent; car, presque tout ce qu'on trouve cité sous le nom de Bharata, se rapporte à un texte en vers. Mais ce n'est que quand toutes ces mentions du Nâṭyaçâstra auront été relevées et discutées, et, d'autre part, que les nombreux exemples employés dans le traité auront été ramenés à leurs sources [2], qu'on pourra

---

1. Bharata distingue par exemple le dialecte Çaurasenî (Çakuntala, ed. Bœhtlingk, p. 160), auquel Vararuci ne fait encore que toucher, et que Caṇḍa (récemment édité par M. Hoernle dans la *Bibliotheca Indica*) passe entièrement sous silence.

2. Les chapitres publiés par M. P. R. sont particulièrement riches en exemples, que l'éditeur n'a pas cherché ou, du moins, n'a pas réussi à identifier. Cela ne tire pas à conséquence pour la plupart de ceux du XVIe chapitre, qui, très probablement, ont été fabriqués exprès pour le traité. Mais on doit le regretter pour quelques uns du moins de ceux du XVIIe. Il y a là des çlokas qui semblent pris d'une poésie narrative, tout-à-fait dans le ton de l'ancienne épopée. Ceux-ci exceptés, le reste n'est certainement pas de nature à inspirer une bien grande confiance dans l'antiquité du Nâṭyaçâstra. Le fait, d'ailleurs, que, dans un traité à prétentions aussi spéciales, aucune de ces citations ne soit empruntée à la poésie dramatique, ne doit

se prononcer d'une façon plus précise. En attendant, voici une indication que j'emprunte au texte même de M. P. R. et qui, si mon explication est juste, se concilie mal avec la date reculée que M. Heymann et, après lui, M. P. R. assignent à la rédaction actuelle du traité. Aux vers 26 et 27 du chapitre xv, où Bharata enseigne le nombre de combinaisons métriques dont sont susceptibles la *samkriti* et l'*abhikriti*, il se sert, pour exprimer les deux nombres 16777216 et 33554432, d'une façon de parler peu usitée, mais dont il y a pourtant des exemples, et dont M. P. R. a fort bien saisi le sens général, tout en l'interprétant d'une façon qui, selon moi, n'est pas tout à fait exacte. Les unités les plus hautes du premier nombre sont ainsi exprimées : une ko*t*i (10 millions), plus une soixantaine, plus sept et encore sept; celles du second, par trois ko*t*is, plus trente-cinq. M. P. R. pense qu'avec ces noms de nombres laissés ainsi sans déterminatifs, il faut sous-entendre chaque fois un nom d'unités d'un ordre inférieur, c'est-à-dire suppléer dans le premier cas : une ko*t*i; plus une soixantaine (de laxas ou centaines de mille), plus sept (laxas) et encore sept (ayutas ou dizaines de mille), et, dans le second cas : trois ko*t*is, plus trente-cinq (laxas). Cela est possible à la rigueur, mais n'est guère probable. Je crois, au contraire, qu'il faut prendre ces numéraux comme désignant simplement des chiffres, des *amkas*, et traduire : une ko*t*i, plus (le chiffre de) une soixantaine, plus (le chiffre) sept, et encore (le chiffre) sept; et de même, dans le vers suivant : trois ko*t*is, plus (le chiffre) trente-cinq; en d'autres termes, que l'énoncé de Bharata implique l'usage courant de la numération décimale écrite. Maintenant, il est vrai que l'origine, dans l'Inde, de la valeur de position des chiffres n'est pas encore déterminée et ne le sera peut-être jamais. Les mathématiciens du ve et du vi^e^ siècle, Aryabha*t*a, Varâha-Mihira, les auteurs du Sûrya-Siddhânta la connaissaient [1] et la manière dont ils s'en servent, fait croire qu'elle était connue avant eux. Mais toujours est-il que, dans l'usage ordinaire, prévalaient d'autres notations, et que, dans les inscriptions, celle-ci n'apparaît guère que dans le courant du viie siècle. Le fait de l'avoir trouvée dans un document antérieur à notre ère, ne serait rien de moins qu'une découverte de première importance pour l'histoire des mathématiques, et je suis vraiment désolé de ne pas avoir meilleure opinion de l'antiquité de cette œuvre du muni Bharata.

Quelque fondés du reste que soient ces doutes que soulève l'âge du

---

pas trop surprendre. Ce n'est qu'un exemple de plus entre mille que, si les Hindous ont la manie des systèmes, ils ne sont d'ordinaire systématiques qu'à la surface.

1. J'ai établi ce point, ainsi que la véritable portée du système particulier de numération employé par Aryabha*t*a, dans la *Revue critique* du 28 août 1875 p. 132. M. L. Rodet qui vient de reprendre la question dans un savant Mémoire (*Journal Asiatique*, octobre-décembre 1880), paraît ne pas avoir eu connaissance de mon article.

Nâtyaçâstra, comme ils portent plutôt sur la forme que sur le fond, ils ne diminuent pas en réalité, autant qu'on pourrait le croire, l'importance que peut avoir pour nous ce traité. Nous ne nous attendons pas précisément à y trouver « un livre d'un intérêt aussi vif et aussi multi« ple que le serait un ouvrage sur les conditions scéniques et poétiques « des pièces grecques, émané d'un contemporain d'Euripide ou d'un « Alexandrin du temps d'Aristarque », car nous sommes habitués à ne pas espérer beaucoup de l'esthétique hindoue ; mais nous y chercherons le résumé d'une vieille doctrine et la solution d'un intéressant problème d'histoire littéraire. Cela suffit à justifier à nos yeux la conclusion de M. P. R., « que de tous les manuscrits sanscrits de l'époque classi« que (?) qui restent à publier, il n'en est guère d'aussi importants que « le *Bhâratîya-Nâtya-Çâstra.* »

Malheureusement, il ne suffit pas qu'une publication soit désirable ; il faut encore qu'elle soit possible. De quels matériaux dispose-t-on actuellement pour une édition de Bharata ? D'un seul manuscrit [1], puisque M. Hall ne paraît pas disposé à communiquer les siens, et que l'enquête poursuivie si vigoureusement depuis quelques années par le gouvernement indien, n'en a pas, jusqu'ici, fait découvrir d'autres dont on puisse se procurer des copies [2]. Or il suffit de parcourir la publication de M. P. R., pour savoir à quoi s'en tenir sur l'état de cet unique manuscrit. M. P. R. en a certainement tiré tout le parti possible. Ses notes, qui témoignent d'un travail énorme, montrent que pas un vers n'a pu passer sans une ou plusieurs corrections. En plus d'un endroit le texte a dû être reconstruit *a priori*, parce que l'éditeur savait d'avance ce qu'il devait signifier. Pour certaines parties, les préceptes et les exemples se contrôlaient jusqu'à un certain point réciproquement : pour d'autres, M. P. R. a pu s'aider du *Sâhityadarpana* et des travaux de Colebrooke et de Weber sur la métrique des Hindous. Et, malgré tout ce travail, malgré ces secours fortuits et indirects, plusieurs portions de son texte, en particulier bien des exemples, ont dû rester dans un état désespéré [3]. Je me demande ce qui serait advenu, si ces moyens de contrôle lui avaient fait défaut, et ce que pourrait bien être par conséquent une édition du Nâtyaçâstra entier entreprise dans ces conditions? M. P. R. pense « que mieux vaudrait encore un Bharata « avec quelques lacunes et quelques passages désespérés, que l'attente « indéfinie d'une édition dont l'absence est si regrettable », et, en un sens, il a certainement raison. Seulement, à celui qui voudra bien se dé-

1. Et encore sans commentaire!

2. Il n'est pas certain que les nos 6018, 6019 et 8133 des listes recueillies par M. G. Oppert pour la présidence de Madras, se rapportent à notre ouvrage.

3. Pour la fin du xve chapitre et celle du xvie, M. P. R. s'est vu réduit à paraphraser plutôt le commentaire sur les Pingala-Sûtras édité et discuté par M. Weber, que son propre texte. Dans ce cas il eût mieux fait peut-être de se contenter d'un simple renvoi.

vouer à cette tâche, il faudra une très forte dose d'abnégation. Car, encore une fois, c'est aux matériaux de M. P. R. que je fais ici le procès, nullement à la mise en œuvre, qui est en général très méritoire et, sous bien des rapports, excellente. Il est peu probable qu'un autre eût fait mieux que lui, et c'est précisément la patience et l'habileté qu'il a déployées dans ce travail difficile et ingrat qui démontrent le mieux que le manuscrit qu'il a eu à sa disposition, est de ceux qu'on consulte, qu'on analyse, dont on publie tout au plus, comme il vient de le faire, des extraits, mais qui, à eux seuls, sont impropres à servir de base à une édition complète.

Des trois chapitres publiés par M. P. R., le dernier par rang d'ordre, mais le premier en date, le XVIIe, traite successivement des expressions indirectes ou figures de mots (*laxanas*, au nombre de 36), de la comparaison (*upamâ*, de 5 sortes), de la métaphore (*rûpaka*), de l'assimilation (*dîpaka*), de l'assonnance (*yamaka*, de 10 sortes), des défauts et des qualités de l'expression poétique (*doshâh* et *gunâh*, 10 de chaque sorte), enfin de la manière de conformer l'expression au *rasa*, au sentiment qu'elle doit rendre ou à certaines occasions dans lesquelles elle est employée.

Les deux autres chapitres traitent de la métrique. Dans le XVe, sont décrits les mètres types, la *gâyatrî*, l'*hushnih*, l'*anushtubh* etc., avec le nombre des variétés possibles de chacun de ces types (prastâra), la règle des divers calculs à opérer pour trouver ce nombre, pour déterminer la forme de la variété, étant donné le rang qu'elle occupe dans la série (*nashtavritta*), ou pour déterminer ce rang, étant donnée la forme (*uddishtavritta*). Dans le XVIe chapitre sont ensuite décrites celles de ces variétés qui sont en usage dans la poésie dramatique, d'abord celles qui ont les quatre padas semblables (*samavritta*), ensuite celles dont les quatre padas sont différents (*vishamavritta*), enfin, celles où les padas ne sont semblables que deux à deux, les pairs d'un côté, les impairs de l'autre (*ardhasama*). Le chapitre se termine par une courte notice sur les mètres *Aryâs*, qui se mesurent, non par le nombre des syllabes, mais par la durée prosodique évaluée en *mâtrâs* ou syllabes brèves. A cette courte analyse, j'ajouterai que l'impression que m'a laissée la lecture de ces chapitres, n'est pas celle d'une théorie rudimentaire, si l'on veut, mais indépendante et envisageant d'un point de vue propre un domaine particulier de la littérature, mais plutôt celle d'un abrégé composite empruntant ses éléments à d'autres disciplines, les écourtant de façon à leur enlever parfois toute valeur pratique, et ne les adaptant que pour la former aux exigences du genre dramatique. M. P. R. reconnaît lui-même que, pour la métrique, Bharata dépend plus ou moins de Pingala. Je ne puis pas davantage reconnaître l'originalité de sa rhétorique, ni me persuader que son chapitre XVIIe soit le fruit d'une étude particulière, faite sur le drame et en vue du drame.

Le texte de chaque chapitre est suivi de notes, où M. P. R. donne le

relevé complet des leçons du manuscrit et discute, s'il y a lieu, les innombrables corrections qu'il a dû y faire. Je n'ai pas besoin de répéter que ces notes, où est mis à nu l'état lamentable de ce document, font le plus grand honneur à la conscience critique et à la perspicacité de l'éditeur. Les chapitres sur la métrique sont, en outre, accompagnés d'une traduction qui se réduit à une paraphrase ou même à une simple analyse, selon qu'il y eût eu témérité ou pédantisme à tenter ou à faire davantage.

Je termine par une série de corrections qui m'ont été suggérées à la lecture. J'en exclus celles qui se rapporteraient aux passages absolument corrompus, où vouloir corriger serait la plupart du temps s'escrimer contre les nuages. Telle qu'elle est, la liste n'étonnera que ceux qui ne se seront pas bien représenté à quelle sorte de texte M. P. R. a eu affaire.

Chap. XVII. — 16[a] lire °*ârthân* — 24 n'est pas plus obscur que bien d'autres; il faut voir des composés dans *anyathâbhavas* et dans *tathâdrshta*, ce dernier étant pour *tathâ drshtam iti*. — 38[a] *prastâvanaiva* que l'erratum corrige en *prastâve naiva*, doit être lu *prastâvanai va*. — 44[b], la répétition de *drshtvâ* au 2[e] hémistiche est une conjecture inadmissible. Il faut partir au contraire de *mûrtimatîm iva* conservé en fin de vers et qualifiant le second terme de la comparaison. Ce second terme, qui manque dans le ms. et qui ne peut être que le nom d'une déesse ou d'une abstraction susceptible d'être personnifiée, devra être suppléé sous la forme d'un substantif féminin de deux syllabes à l'accusatif, auquel se rapportera *sâdhitâm* écrit, par conséquent, avec un anusvâra; dans *krcchrân*, on verra donc un ablatif singulier dépendant de *sâdhitâm*, et, si on veut conserver l'*n* finale, le substantif à restituer devra commencer par une nasale. Je ne prétends pas deviner ce substantif, que ce soit çriyam, lakshmîm, siddhim, muktim ou un autre; mais je soutiens que, si on veut ne pas perdre pied, c'est dans ce sens qu'il faut restituer la leçon du ms. — 45, le ms. est irréprochable pour le 1[er] hémistiche : *sasvaje karkaçacchavim;* au 2[e] hémistiche, il suffit de corriger *vallir davadagdham*, pour que le sens devienne parfaitement clair : « Elle embrassa cet homme dépourvu de toute qualité aimable, à la peau rude, comme dans les bois une liane enveloppe un arbre hérissé d'épines et ravagé par le feu. » — 47[c], *âdya krtam* du ms. est bon. Au 2[e] hémistiche, la leçon suggérée est plutôt *tavai' va syâd*. — 52, les *vâpyastriyah* sont les lotus eux-mêmes, transformés par la métaphore en « dames du lac », en baigneuses. — 61[a], lire *pâdasyânte*. — 66, *talais* et *anupunkhagaih* sont assez clairs : l'un est la paume de la main avec laquelle on bat le tambour, et qui est appelée un ennemi, puisque, d'après le dernier pada, l'homme, dès qu'il a fait résonner le tambour de guerre, peut être considéré comme déjà couché sur le bûcher funèbre. L'autre désigne la flèche « qui va suivant sa penne ». La difficulté est au 3[e] pada, où, à cause de l'absence d'un mot, on ne sait que faire de

samcitân citân, dont le sandhi est défectueux. — 74ᵃ, lire *smaranam*. — 76, il n'y a pas à songer à une coupure *yam eva*, d'abord, parce qu'elle ne donne pas de sens, et ensuite, à cause de l'exacte similitude que doivent présenter les quatre padas. Le jeu de l'homophonie ne dépasse pas les cinq premières syllabes. — 81ᵇ lire *avarnyam varnyate*, et l'hémistiche sera complet de sens et de mesure. — 83ᵇ lire *pâdena* avec le ms. — 100ᵇ, *hrsvam* qui, en outre, détruirait le mètre en cette place, n'est rien Je suppose que c'est une faute d'impression pour *hrasvam*. — Le même lapsus est à corriger 105ᵇ, 106ᵃ, 109ᵃ. — 102 J'avoue ne pas bien comprendre la note : elle semble supposer entre autres choses que *jagatyatijagatyâm* puisse être un dvandva. Il n'y a pas à hésiter un instant : il faut corriger *jagatyatijagatyor*. Le double *vâ* n'a rien d'embarrassant : « On emploiera *soit* la jagatî et l'atijagatî, *soit* la samkrti ». — 104ᵃ, lire *kîrtitam*. — 108ᵃ, *asûyite*. — 109ᵇ, *aksharâni*. — 112ᵇ, lire *krhsnâjinâvirurucarmadharair*, et le sens et le mètre sont complets. Au lieu de *avi*, toutefois, le ms. suggère peut-être *aja*, et plutôt encore *ukshan*, si ce dernier n'impliquait par une énormité à l'encontre des Çâstras.

Chap. xv. — 2ᵇ, dans la traduction, lire 1 et 3. — 5ᵃ, le ms. suggère *bhedo'nekavidhah*. — 6ᵃ, le masculin est impossible ; il faut le neutre. — 12ᵇ, lire *catvâri*. — 13ᵃ, *çatâni*. — 15ᵃ, *ekatrimçat*. — 19ᵃ, *vrttâni*. — 33ᵃ, si les accusatifs ne proviennent pas d'une corruption, ils ne peuvent dépendre que du *jñeyam* qui précède ou du *jñeyâç* qui suit, dans l'un ou l'autre desquels il faudra reconnaître un précatif. — 39ᵃ, lire *giti vijñeyam*, *laghu liti smrtam*. — 44ᵇ, *samkrtyabhikrtî*. — 46ᵇ, lire *catushtrikâ* ; la correction *catus trikâh* est un barbarisme.

Chap. xvi. — 4, lire *upayântî, dayakari* — 5ᵃ, *ekamâtram*. — 7ᵇ, *ushnig°*. — 26ᵃ, la restitution *°vidambagatih* s'offre d'elle-même, et, au 2ᵉ hémistiche, il me semble qu'on ne peut hésiter qu'entre *çrutvau' jasâ* et *çrutvâ ghatâ°*. De plus, si on retient *pratikotayate*, il faut adopter *kotaka* pour le nom du mètre : si on adopte *totaka*, il faut lire *pratitotayate*. Il y a des raisons pour l'un et l'autre parti : pourtant *kotakavrttam* semble donner un meilleur sens 38ᵇ. — 29ᵃ, lire *samyuktâ*. En général, M. P. R. a été trop indulgent pour les fantaisies de son manuscrit dans l'emploi des genres. Ce n'est pas à des documents comme celui-ci de nous donner des leçons de grammaire. — 31ᵇ, lire *ekâdaça*. — 36ᵃ, *yah pralâpo* ou *ye pralâpâh*. — 38ᵇ, *kurushe* avec le ms. — 45ᵇ et 46ᵇ, *vamçastham itîha* et *vamçasthagatih* qui seul fait un sens. Ainsi s'en va le nom de *vamçasthamati*, qui est une invention de l'éditeur. — 48ᵃ, lire *°veganirikshanâ*. — 57ᵃ, lire *°aikâdaça*. — 58ᵃ, *ghanaih pihitakare niçâkare*, avec le ms. « quand les rayons de la lune sont cachés par les nuages. » La correction ne donne pas de sens. — 59 et 60, la fin du 2ᵉ vers rend plus probable la leçon du ms. *praharshinî*. — 66, le 2ᵉ peda signifie évidemment « là où il voit que celui qui ne l'égale pas reçoit plus d'honneur que lui ». Il faut donc, conformément au

mètre, lire *sammanâd asadrçam*, ou *sammâne na sadrçam*. Au dernier pada, il faut lire *avanir iyam*. L'exemple méritait, plus que bien d'autres, d'être traduit, et il pouvait l'être; car la lacune au 1er pada est insignifiante. — 67a lire, comme l'exigent le mètre et la grammaire, *catvâry*. — 79a, le ms. suggère plutôt *gântyapratishthau*. — 88a, lire *tomarahatâ*h. — 92 a, *lûnâ*°. — 95 a, les saṃjñâs sont à rétablir *jasau, jasâv api jasau*, comme les donne le ms., et je ne vois pas pourquoi il faudrait suppléer *ante*. Le peu qu'on entrevoit dans l'exemple fait supposer que, chez Baratha aussi, le nom du mètre est açvalalita. Il faut donc lire 95b *tad açvalalitam*, et 96b *tvayâ' çvalalitam*. — 97b, lire *samkrtau*. — 98 a, *svarûpâ* et *dhumâñjanâhhâ*°. — 98b, *baddhakakshyâtadiddyota*°?, *visârinî*, °*adbhyo natâ*. — 101 a, *trikau* n'est guère possible; peut-être faut-il lire *atha lagam iti trikâ*. — 103 a, lire *dandakam*. Le nom du mètre, que le texte ne donne pas, doit se lire dans la traduction avec la pénultième longue et la finale brève. — 108, M. P. R. a eu raison de se défier de sa traduction du premier hémistiche : elle est plusieurs fois impossible. Il est vrai que, sans commentaire, il est difficile de trouver la bonne. Je ne vois qu'une alternative : ou bien *yugmaujavishamaih padair* du 2e hémistiche désigne, comme l'entend M. P. Regnaud, un vers où les padas pairs diffèrent des padas impairs, et alors le premier hémistiche signifie que les padas courts peuvent précéder ou suivre les padas longs. Dans ce cas, il faut lire *hrasvam âdyam atha dîrgham;* les neutres se rapportant directement à *pâda*, seront bien durs et *hrasva* et *dîrgha* devront, en outre, être privés de leur signification technique. Ou bien *yugmaujavishama* a ici le même sens que 121b, où il est synonyme de *sarvavishama*. Dans ce cas, il s'agit dans le 2e hémistiche de vers où tous les padas, pairs et impairs, sont différents, et qui n'en sont pas moins *ardhasama*, cas exceptionnel, qui se trouve spécifié dans le premier hémistiche : c'est quand la différence entre les deux sortes de padas ne porte que sur la quantité de la première syllabe. Avec cette explication, il n'est pas nécessaire de toucher au texte, les neutres sont moins choquants et *hrasva* et *dîrgha* gardent leur sens technique. Dans le *vâ* qui termine le premier hémistiche, on verra alors un reste, un *témoin* d'un original en style sûtra. — 111 a, lire *pâda ishyate*. Bharata ne range pas précisément la Pathyâ parmi les vishamas proprement dits : après avoir indiqué les deux subdivisions des mètres dissemblables, il traite du groupe entier, comme opposé à celui des mètres semblables. — 112 a, lire *lgau*. — 118b, le dernier pada est certainement corrompu. — 120 a, lire *samplâvita*° ou °*pagama*. — 120b, *kâlavrkshân*. — 121 a, *vipulâyogâs*. — 124 b, *darçanîyatamam*. — 131 a, la traduction met le pluriel à tort; le texte parle au singulier. — 146, gana n'est pas un « groupe trisyllabique », mais une mesure équivalente à quatre brèves. — 148 a, on attendrait *naidhano* et *ekamâtrena*. Je doute que *dvivikalpa* ait ici et au vers suivant le sens qu'y cherche le traducteur. Il signifie simplement que la huitième mesure (de chaque hémistiche) et la sixième

(du premier hémistiche) admettent chacune deux formes : — ou ◡ pour l'une, ◡ — ◡ ou ◡◡◡◡ pour l'autre. Tout le passage qui paraît consister en sûtras mal remaniés, est d'une rédaction pitoyable.

A. BARTH.

---

78. — **Thukydideische Forschungen** von Hermann MÜLLER-STRÜBING. Wien, 1881, Konegen, v et 279 pp.

Cette publication de M. Müller-Strübing contient une suite de remarques sur différents passages de Thucydide, qu'il interprète ou corrige en prenant en général son point de départ dans des considérations historiques et en fondant ses arguments sur l'invraisemblance des faits tels qu'ils sont présentés dans le texte de l'auteur [1].

Préoccupé de l'idée que Thucydide a dû publier lui-même la partie de son ouvrage qui va jusqu'à la paix de Nicias, M. M.-S. croit trouver la confirmation de son hypothèse dans le commencement même du livre : Θουκυδίδης Ἀθηναῖος ξυνέγραψε τὸν πόλεμον τῶν Πελοποννησίων καὶ Ἀθηναίων ὡς ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους, ἀρξάμενος εὐθὺς καθισταμένου. Il entend que Thucydide a écrit la guerre des Péloponnésiens et des Athéniens, *à mesure* qu'ils la faisaient. « Thukydides hat den Krieg der Peloponnesier und Athener geschrieben, nicht auf einmal, sondern wie sie ihn führten, Schritt haltend mit den Ereignissen, gleich beim Beginne derselben anfangend » (p. 52). Il rapproche de ce passage un autre (v, 26) où il trouve absolument le même sens : γέγραφε δὲ καὶ ταῦτα ὁ αὐτὸς Θουκυδίδης Ἀθηναῖος, ἑξῆς ὡς ἕκαστα ἐγίγνετο. S'il avait complété cette citation en ajoutant après ἐγίγνετο les mots κατὰ θέρη καὶ χειμῶνας, il aurait vu que Thucydide dit simplement qu'il a raconté les évènements dans leur ordre de succession par été et par hiver. Il faut donc entendre, au début de l'histoire de Thucydide les mots ὡς ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους, comme on l'a fait jusqu'ici, et y reconnaître une surabondance d'expression, qui se rencontre toujours, même dans l'interprétation de M. M.-S. ; car πρὸς ἀλλήλους est inutile. Je ne puis admettre non plus l'explication que M. M.-S. donne de la suite du passage qui commence le premier livre. Après ἀρξάμενος εὐθὺς καθισταμένου on lit : καὶ ἐλπίσας μέγαν τε ἔσεσθαι καὶ ἀξιολογώτατον τῶν προγεγενημένων κ. τ. ἑ. Ce καὶ a embarrassé les éditeurs. M. M.-S. suppose que Thucydide avait d'abord écrit jusqu'à καθισταμένου pour annoncer l'histoire de la guerre jusqu'à la paix de Nicias, et qu'après avoir

---

1. M. M.-S. mêle à sa discussion, qui a en général la vivacité et la familiarité de la conversation, des attaques fréquentes et passionnées contre le dernier éditeur de Thucydide, Classen. On n'y comprend rien quand on n'a pas lu le jugement que Classen porte (*Thukydides*, V, Vorbemerkungen, pp. 9-10) sur une publication de M. Müller-Strübing (Aristophanes and die historische Kritik. 1873). Ce jugement explique et, dans une certaine mesure, excuse la vivacité d'une polémique, qui est d'ailleurs plus intéressante pour l'auteur que pour les lecteurs.

ajouté le récit des événements qui suivent, il a intercalé καὶ ἐλπίσας κ. τ. ἑ. sans s'inquiéter de l'exactitude grammaticale du raccord. Il me semble que le καὶ a pu être intercalé par un correcteur qui n'avait pas compris que ἐλπίσας est subordonné à ἀρξάμενος. Cette accumulation de participes subordonnés l'un à l'autre n'est pas rare en grec et a amené parfois, faute d'être bien comprise, l'intercalation de la conjonction καί.

C'est le troisième livre de Thucydide, le récit de la défection de Lesbos et de l'expédition d'Alcidas qui fait le principal objet de la critique de M. Müller-Strübing. Il y trouve des fautes de toute espèce, en particulier des interpolations, dont la plus importante serait celle qui commence le chapitre 50 du troisième livre : Τοὺς δ' ἄλλους ἄνδρας οὓς ὁ Πάχης ἀπέπεμψεν ὡς αἰτιωτάτους ὄντας τῆς ἀποστάσεως Κλέωνος γνώμῃ διέφθειραν οἱ Ἀθηναῖοι. Ἦσαν δὲ ὀλίγῳ πλείους χιλίων. M. M.-S. fait valoir que le massacre de mille captifs de noble naissance, aurait dû faire une impression profonde en Grèce, qu'il n'en est fait mention dans aucun historien grec ou romain, même quand l'occasion s'en présentait naturellement, comme dans le passage de Xénophon (Hell., II, 2, 3), où sont rappelées les cruautés célèbres commises par les Athéniens, comme dans Isocrate (Panégyrique, § 100); que Diodore, dans un récit tiré directement ou indirectement de Thucydide (XII, 55), n'en parle pas, enfin qu'il ne paraît être resté aucun souvenir d'un fait aussi remarquable. Il conclut que ces premières lignes du chap. 50 ne peuvent être de Thucydide ; il ne pense pas qu'elles puissent être corrigées de manière à rendre le fait vraisemblable, et il y voit une interpolation d'un *grammairien sanguinaire* (p. 198), puis il essaye d'expliquer comment ce grammairien a été conduit à imaginer et à introduire cette invention énorme. M. M.-S. ne pouvait y réussir ; car, de toutes les altérations que subissent les textes anciens, les interpolations sont les moins communes, et quand elles ne sont pas évidentes, il est à peu près impossible d'en expliquer l'origine. L'argumentation de M. M.-S. établit plausiblement qu'il y a quelque altération dans le texte, mais il ne démontre pas qu'il n'y a pas d'autre altération qu'une interpolation.

Il réussit mieux à montrer que, dans III, 68, 3 (prise de Platée), γυναῖκας ἠνδράποδισαν est interpolé, et de même dans V, 32, 1 (prise de Scione) παῖδας δὲ καὶ γυναῖκας ἠνδράποδισαν. Il fait remarquer qu'il a été dit (II, 6, 4) que les Athéniens avaient pris les femmes et les enfants des Platéens, et (IV, 123, 3) que Brasidas avait transporté à Olynthe les femmes et les enfants des habitants de Scione. La contradiction que M. M.-S. a signalée est flagrante, et je trouve, comme lui, que les efforts qui ont été faits pour la lever sont vains. Il fait remarquer que quelques manuscrits seulement ont (I, 113, ἑλόντες [καὶ ἀνδραποδίσαντες] ἀπεχώρησαν) les mots placés entre crochets, que la plupart des éditeurs considèrent comme interpolés. Et il voit, avec probabilité, des interpolations analogues dans III, 68, 3 et V, 32, 1.

En somme, M. M.-S. paraît sagace à trouver les difficultés et hasar-

deux à les résoudre. Il supplée « au silence des faits [1] » par des hypothèses qui tiennent aux données par de trop longues chaînes de raisonnement. Et pourtant, comme le dit Lavoisier [2], dont les réflexions me semblent applicables à tous les ordres de recherches, il faut tendre « à supprimer ou au moins à simplifier, autant qu'il est possible, le raisonnement qui est de nous et qui seul peut nous égarer..., à ne conserver que les faits qui ne peuvent nous tromper, à ne chercher la vérité que dans leur enchaînement, de la même manière que les mathématiciens parviennent à la solution d'un problème, par le seul arrangement des données, et en réduisant le raisonnement à des opérations si simples, à des jugements si courts, qu'ils ne perdent jamais de vue l'évidence qui leur sert de guide. » Il est vrai que la pratique de cette méthode rigoureuse dans la science de l'antiquité ne conduirait guère qu'à des résultats négatifs : perspective peu propre à animer et à soutenir dans un travail pénible. Si M. Müller-Strübing n'avait pas espéré éclairer son sujet d'une lumière nouvelle, il n'aurait pas contribué, en ce qui concerne Thucydide, à augmenter cette ignorance savante, qui est préférable à l'illusion et à l'erreur.

Ch. Thurot.

---

79. — **Les Etats provinciaux de la France centrale** sous Charles VII par Antoine Thomas, archiviste paléographe, élève de l'Ecole de Rome. Paris, Champion, 2 vol. in-8°.

C'est presque une révélation que l'histoire des États provinciaux de l'Auvergne, du Francalleu, du Limousin et de la Marche, car jusqu'à présent on en ignorait, pour ainsi dire, jusqu'à l'existence.

M. A. Thomas nous fait aujourd'hui connaître de la manière la plus complète l'organisation et les attributions de ces états ; nous les voyons en œuvre dans toutes les phases de leur existence jusqu'au jour où ils disparaîtront à jamais. — Il n'est guère possible d'aborder et de résoudre une question historique avec une méthode plus sûre que celle qui a servi à la composition de cet ouvrage.

Quelles sont les lois qui présidaient à la constitution des états provinciaux de la France centrale sous Charles VII ? M. Th. les expose dans toute la première partie de son ouvrage. Comme partout, nous trouvons dans ces états les ordres du clergé, de la noblesse et du tiers-état. M. A. Th. a remarqué que les membres du clergé n'y figuraient qu'en raison de leurs possessions territoriales et nullement à titre d'ecclésiastiques ; c'est ce que M. Hervieu et nous avions déjà constaté à un point de vue plus général. Les nobles se présentaient aux états en leur nom personnel d'a-

---

1. Lavoisier, *Traité élémentaire de chimie*, Discours préliminaire.
2. *Ibid.*

bord, puis comme représentants naturels de leurs hommes du plat pays; le tiers-état n'était composé que des délégués des *bonnes villes*. Disons à ce sujet qu'il est encore bien difficile de déterminer exactement ce qui constituait une ville à l'état de *bonne ville*.

Les convocations se faisaient au nom du seigneur suzerain, tel que le comte ou le duc ; le roi Charles convoquait aussi directement les membres des états ; dans les circonstances spéciales, en temps de guerre par exemple, un groupe de seigneurs pouvait prendre également l'initiative d'une convocation.

Chose singulière, M. Th. n'a pas constaté de délibération par ordre dans les provinces centrales ; l'explication nous en paraît facile. Les impôts votés par les états retombaient exclusivement sur le tiers-état ; les nobles et le clergé en étaient affranchis; il résultait de cette situation qu'il n'y avait en fait que le tiers-état qui contractât dans les états provinciaux. Les bonnes villes, formant le tiers-état indépendant, ne se trouvaient au fond dans les assemblées qu'en présence des gens du plat pays représentés par les nobles et le clergé ; par conséquent, il ne pouvait y avoir de décisions distinctes que pour le plat pays et les bonnes villes, et c'est en effet ce qui se produisait en Auvergne par l'établissement de deux répartitions d'impôts, l'une pour les bonnes villes et l'autre pour le plat pays. Il n'est donc pas étonnant de voir que les nobles et le clergé ne tenaient aucune délibération distincte pour leur ordre ; ils n'avaient, en effet, à prendre aucune décision en ce qui les concernait personnellement. Mais, en droit, il est certain que l'indépendance des ordres restait absolue.

Les attributions des états consistaient à voter l'impôt, c'est là leur attribution capitale, à prendre, en cas de guerre, les mesures que dictaient les circonstances, telles que levées de troupes, traités, etc., etc.

En matière administrative, ils surveillaient la répartition des impôts, leur juste perception, vérifiaient même certains comptes de receveurs ; en matière législative, leur pouvoir était restreint et se bornait, en somme, à la rédaction des cahiers de doléance.

Leur influence s'est donc exercée beaucoup plus sur les mesures financières que sur les mesures politiques.

Le point le plus important de l'ouvrage de M. Th., c'est l'histoire des procédés que la royauté a employés pour arriver à s'affranchir du contrôle des états et à établir son pouvoir souverain dans les quatre provinces de la France centrale. En voici le résumé :

En 1451 environ, la royauté fait avec ces provinces un contrat dont le but est d'arrêter à une somme déterminée à forfait les charges d'entretien des gens de guerre; la fixité indiscutable des impôts qui en résultent fait paraître le concours des états comme inutile et sans objet ; la royauté continue d'année en année la levée de ces impôts; les états tombent en désuétude; la royauté installe progressivement son administration tout entière dans les provinces de la France centrale et les convertit ainsi sans retour en pays d'élections.

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Th. a fixé province par province la chronologie des sessions de l'Auvergne, du Francalleu, du Limousin et de la Marche. On sait toute la difficulté de ces sortes de travaux ; on peut juger par le nombre immense des pièces justificatives citées par M. Th., de la sincérité et de la rigueur de son œuvre.

Soixante-six biographies, presque toutes reconstituées d'après les documents inédits, terminent le premier volume ; elles sont une nouvelle preuve de l'habileté de l'auteur à tirer tout le parti possible des documents. A ce titre, l'ouvrage tout entier peut servir de modèle d'investigation méthodique et fait le plus grand honneur à l'enseignement de l'Ecole des Chartes.

Le deuxième volume renferme les pièces justificatives ; les documents auxquels il est fait honneur d'une publication *in extenso* sont importants, caractéristiques.

En résumé, l'ouvrage de M. Thomas nous paraît excellent ; il apporte, par la précision des détails, un très sérieux appoint aux connaissances acquises en général sur les états provinciaux. L'histoire de la décadence des états de la France centrale au temps de Charles VII est infiniment précieuse, car elle se rattache à l'histoire générale des institutions politiques.

L'exemple qu'elle nous offre du développement presque subit de la plus complète centralisation dans la France centrale est tout à fait frappant ; il faudra désormais en tenir le plus grand compte dans l'histoire des droits politiques de la nation en lutte avec le pouvoir royal.

Alphonse Callery.

---

80. — **Discursos leidos ante la Real Academia Española** en la pública recepcion del doctor Don Marcelino Menéndez Pelayo el dia 6 de marzo de 1881. Madrid. Maroto. 1881, in-4° de 116 pages.

Les discours de réception à l'Académie Espagnole ne sont pas, comme chez nous, des *éloges*. Le récipiendaire, après la confession aussi ingénue que réglementaire de sa propre insuffisance, est bien tenu de rappeler qu'il vient prendre dans la docte compagnie une place qu'un autre a occupée avant lui et d'énumérer les mérites et les vertus de son prédécesseur ; mais tout cela s'expédie en quelques phrases. Alors l'orateur entre dans le vrai sujet, il lit un discours, ou mieux une dissertation, sur un point quelconque de littérature ou d'histoire littéraire. La valeur et le ton de ces discours varient beaucoup. Il en est, qui, tirant leur mérite de la sonorité de l'organe ou de la bonne diction du nouvel élu, naissent et meurent en un jour dans les salons de la rue Valverde, comme si les oreilles jalouses d'un public choisi, en absorbant tout le suc de ces morceaux, ne voulaient rien laisser aux lecteurs du lendemain. Il en est d'autres dont la valeur est moins éphémère et qu'il faut lire, et lire atten-

tivement, pour en apprécier les qualités solides. C'est de deux discours de la seconde espèce (un discours et une réponse) que je voudrais dire ici quelques mots.

Le discours lu par D. Marcelino Menéndez Pelayo, professeur de littérature espagnole à l'université de Madrid, a pour sujet la poésie mystique en Espagne. C'est D. Juan Valera, le romancier et critique bien connu, qui a été chargé de porter la parole au nom de l'Académie. Le jeune professeur que l'Académie vient d'accueillir s'est fait depuis peu un nom en Espagne par divers travaux littéraires et historiques de haute valeur. Espagnol le plus pur, de la vieille roche, comme on dit, par son tempérament, sa manière de penser et d'écrire, catholique farouche et intolérant comme on pouvait l'être sous les premiers Philippe, M. M., par de fortes et vastes études, s'est amassé un fonds considérable de connaissances positives qui ont singulièrement élargi son horizon intellectuel et tendent de plus en plus à tempérer et à ramener à une juste mesure les exubérances d'un patriotisme et de principes religieux aussi respectables qu'étroits. Une solide instruction classique, de bonnes *humanités* sont chose si rare en Espagne, qu'elles assurent à celui qui en est pourvu une supériorité immédiate et marquée sur l'ensemble des littérateurs et érudits de ce milieu. Je n'entends pas par là rabaisser en quoi que ce soit les qualités naturelles dont M. M. est si richement doué : sa mémoire étonnante, son intelligence vive et nette et sa remarquable faculté d'assimilation; mais il est clair que la sévère discipline à laquelle il a su se soumettre a fortifié et aiguisé ces précieuses aptitudes, qui, non réglées par l'étude de bons modèles, auraient pu s'égarer sur des futilités et ne rien produire de bon ni d'utile.

Les travaux publiés jusqu'ici par M. M. appartiennent à deux tendances de son esprit : les uns plus spécialement érudits, quoique mis à la portée du public lettré; les autres plus littéraires, surtout des traductions et des imitations de poètes grecs, latins et de quelques poètes modernes étrangers. Parmi ses travaux érudits, il faut citer en première ligne une étude sur la poésie horacienne en Espagne [1], c'est-à-dire sur les versions espagnoles, en vers, des poésies d'Horace et sur les compositions originales des poètes castillans et portugais du XVI[e] au XIX[e] siècle, qui, par le choix des sujets et la manière de les traiter, se rattachent plus ou moins à l'esprit et aux formes du poète latin. A côté de ce chapitre fort complet et bien traité d'histoire littéraire, se placent plusieurs monographies très habilement faites sur les traducteurs espagnols des œuvres de Virgile et de l'Iliade [2]. Dans ces études, M. M. a fait preuve d'une éru-

---

1. *Horacio en España (Traductores y comentadores. La poesia horaciana.) Solaces bibliograficos.* Madrid, 1877, in-8°.

2. *Hermosilla y su Iliada. Apuntes bibliograficos.* Madrid, 1878. — *Traductores españoles de la Eneida*, Madrid, 1879. — *Traductores de las Eglogas y Georgicas de Virgilio.* Madrid, 1880. — Puis il faut mentionner encore, parmi les travaux monographiques de M. Menéndez, une analyse critique de l'*Antoniana Margarita* de Go-

dition de bon aloi et d'un goût sûr et délicat. Quoique profondément espagnol et, par conséquent, atteint de quelques maux qui affligent ses compatriotes, en particulier d'un certain manque de mesure et d'équilibre dans les idées et d'une trop grande prolixité dans l'expression, M. M. a pourtant puisé dans son commerce quotidien avec les écrivains de l'antiquité de quoi corriger, dans la plupart des cas, ces défauts innés et dont il est à peine responsable. Peut-être aussi la lecture de nos critiques littéraires contemporains lui a-t-elle fourni quelques indications sur la marche à suivre dans de telles études, la manière d'analyser et de juger en tenant compte des époques et des milieux. Je dis peut-être, parce que je ne voudrais pas humilier un Espagnol en supposant, à tort, qu'il a pu subir quelque influence française. Comme les neuf dixièmes de ses compatriotes, qui présentement détestent la France, probablement parce qu'ils lui doivent beaucoup, M. M. nous regarde de mauvais œil; nous sommes dans ses écrits encore plus maltraités que les Allemands, et cela pour deux raisons : d'abord nous avons été plus fortement contaminés de germanisme qu'aucune autre nation latine par les invasions, qui ont laissé chez nous des traces plus profondes qu'ailleurs, et par la Réforme, qui, suivant notre professeur, serait un mouvement exclusivement germanique; en second lieu, nous sommes haïssables pour nos défauts qu'on pourrait nommer gaulois : la légèreté et l'outrecuidance. Repentons-nous et tâchons de mieux faire; peut-être un jour arriverons-nous à mériter, sinon l'estime, du moins l'indulgence de notre ennemi. Un autre ouvrage considérable qui appartient au côté érudit de M. M., est son *Histoire des hétérodoxes espagnols*, actuellement en cours d'impression [1]. Le moment n'est pas encore venu de se prononcer sur ce livre, il faut attendre qu'il soit terminé, j'espère qu'alors une plume plus autorisée que la mienne en rendra compte aux lecteurs de la *Revue*. On pourrait se demander si les tendances d'esprit de M. M., ses préjugés d'éducation et son acquis en matière d'histoire religieuse le plaçaient dans de bonnes conditions pour traiter convenablement un si vaste et si difficile sujet. Pour parler franc, je dirai que non. La lecture des deux premiers volumes de cette histoire impressionne péniblement le lecteur impartial, qui, à toutes les pages, se heurte à des affirmations aussi absolues qu'aventurées, à des parti-pris qui se présentent comme la vérité sortant de son puits et même à des violences de langage déplacées ici comme dans tout autre livre d'érudition, sans parler de bien des négligences de détail qui choquent et empêchent de goûter, autant qu'on

mez Pereira, réimprimée dans la seconde édition de *La ciencia española*, recueil d'articles polémiques de notre auteur, où il y a beaucoup à prendre et quelque chose à laisser.

1. *Historia de los heterodoxos españoles*, tomes I et II, Madrid, 1880. Je signale à celui qui écrira la psychologie de M. M. un passage de l'introduction de son livre où il démontre ingénument que l'histoire des hérésies espagnoles ne doit pas être écrite à un point de vue indépendant et impartial. C'est très curieux.

le voudrait, les faits nouveaux patiemment recueillis et adroitement exposés.

En souhaitant la bienvenue au nouvel élu, D. Juan Valera lui a dit que, parmi les nombreux titres qui pouvaient avoir motivé le choix de l'Académie, il en distinguait un, qui, par dessus tous les autres, désignait, à son avis, M. M. aux suffrages de la compagnie : son talent de poète. « Vos vers ne sont pas populaires et ne le seront pas de longtemps, pas plus que les poésies de Boscan, de Garcilaso et de Chénier ne l'ont été de leur vivant [1], parce que ces poètes ont comme vous puisé leur inspiration dans un monde médiocrement familier au grand public. Mais ayez un peu de patience, soignez votre style et je tiens pour assuré que vous aurez avec le temps plus d'influence en Espagne que n'en ont eu Chénier en France, et Foscolo en Italie. » Je n'ai garde de contester ni même de discuter cette appréciation du talent poétique de M. Ménendez. En ces matières un étranger n'a pas voix au chapitre. Je dirai seulement mon impression. Les divers morceaux réunis par M. M. sous le titre d'*Estudios poéticos* sont remarquables par la netteté et la vigueur de l'expression — rien n'y est flottant comme dans la poésie de tant d'autres Espagnols — et par l'heureux choix des mots et des épithètes, qui dénote une connaissance sérieuse de la langue castillane du *buen siglo* et une intelligence exacte et large de la poésie grecque et latine. Mais il y manque, à mon sens, une note vraiment originale dans les idées aussi bien que dans le style, et une certaine chaleur, un sentiment profond sans lesquels, en France du moins, on ne conçoit guère la poésie. Or, tout ce que n'a pas M. M. se trouve à un haut degré dans Chénier et lui assure, il me semble, une grande supériorité sur le poète espagnol. Après cela je puis me tromper. Les vers de M. M. ont peut-être une valeur que je ne saisis pas, et Chénier me paraît supérieur probablement parce que je le comprends mieux, étant français.

Cette absence d'originalité, que je crois observer dans la poésie de M. M., est un trait saillant, et cette fois incontestable, de sa prose : ici je me rencontre avec la critique très fondée que M. Valera a faite de la manière d'écrire de son jeune confrère. Sans doute M. M. a du temps devant lui pour se corriger et donner à son style une allure à la fois plus personnelle et plus franche. On s'étonne toutefois qu'un si fervent admirateur de la forme n'ait pas tenu à tailler, dès le début, à sa pensée un vêtement d'une coupe plus originale et soignée. Est-ce impuissance ou dédain ? Quoiqu'il en soit, et quels que puissent être les perfectionnements qu'une plus grande maturité d'esprit, plus de calme et de réflexion apporteront sans doute à sa manière juvénile, il me semble cependant peu probable que M. M. réussisse jamais à figurer au catalogue des grands écrivains de son pays. Son individualité est trop peu marquée dans ce qu'il écrit pour que la langue castillane, bien usée comme la nôtre, recon-

1. M. Valera oublie que le meilleur de Chénier n'a été connu qu'après sa mort.

naisse en lui un manieur très différent de tant d'autres. J'ajoute qu'il est à désirer que M. M. reste ce qu'il est. Avec un plus grand talent d'écrivain il pourrait se contenter d'écrire pour écrire, alors que sa vraie mission, mission à laquelle il a déjà consacré une bonne partie de son temps et de ses forces, est de réunir des faits et de les exposer. Dans ces travaux d'histoire littéraire il peut tirer parti à merveille de sa rare faculté de combinaison, de son tact et de son érudition. Là il est à sa place. Ne lui demandez pas d'en sortir et de faire œuvre de penseur original et profond. Il y réussirait mal, cela n'est pas dans ses cordes [1]. Il n'inventera aucun système philosophique, il ne renouvellera la méthode d'aucune science; mais, ce qui d'ailleurs vaut mieux présentement en Espagne, il sera un grand vulgarisateur, au sens le plus élevé du mot, il obligera ses compatriotes à reporter leur attention sur un passé trop méconnu et leur fera renouer des traditions qui méritent d'être continuées. En cela il sera *latin*, et c'est le titre qu'il préfère. *Yo soy latino* [2].

La position prise par M. M. dans le monde littéraire de son pays, ses affections et ses antipathies, qu'il défend avec la chaleur de son tempérament fébrile, ne pouvaient manquer de lui attirer de vives inimitiés. Il n'a pas été accepté d'emblée et sans lutte. M. Valera a finement et discrètement raconté ces « années d'apprentissage » du jeune savant, que l'élection académique consacre maintenant auprès de certains groupes vivant trop à l'écart des choses de l'esprit pour pouvoir en juger avec compétence. Puis, en homme qui sait son public et connaît le goût du jour, M. Valera a adressé à son ami le compliment le mieux fait pour asseoir définitivement sa réputation en Espagne. Bien renseigné sans doute, il a annoncé à l'assistance que les Allemands ont pris la peine de « connaître à fond » M. M., qu'ils l'estiment beaucoup et vont même jusqu'à sourire des traits acérés que leur décoche de temps à autre le jeune *latin*, ne voulant y voir que des boutades malicieuses d'un esprit distingué mais prévenu à leur égard. Du moment que les Allemands le patronnent, M. M. est arrivé au faite, il n'a plus rien à désirer dans cette vie terrestre. Mais que vont dire ses implacables ennemis, les germanolâtres de la rue de la Montera, qui affectaient de le traiter en petit garçon? Quel dommage qu'ils n'aient pas été informés à temps, par quelque traduction *indirecte*, de ces articles élogieux d'outre-Rhin! L'imperturbable hâbleur de l'*Ateneo*, le docteur krausiste ou ex-krausiste, le haeckelien de table d'hôte doivent en prendre leur parti; qu'ils se hâtent d'opérer leur conversion, car, sous peine de ne plus *être dans le mouve-*

1. Toutes les fois qu'il quitte le terrain historique et expérimental pour entrer dans le domaine de la spéculation, il trébuche. Il lui arrive aussi trop souvent de prêcher et de légiférer : c'est un défaut dont il devra se garder à l'avenir. Ainsi son petit traité des conditions de la bonne poésie lyrique en Espagne, (voir l'*ultilogo* de l'*Horacio en España*, n'est-il pas un peu bien puéril? Laissons venir les grands poètes, c'est plus sûr.

2. *Epistola a Horacio.*

ment, il faut coûte que coûte qu'ils acclament celui que *los Alemanes celebran*. Ceux qui n'ont pas attendu les Allemands pour rendre justice aux grands talents de M. M. se réjouissent de son nouveau succès et souhaitent que rendu au calme de sa vie d'érudit et dispensé désormais de répondre aux attaques d'adversaires médiocres, il reprenne et mène à bonne fin les parties essentielles de son programme de restauration intellectuelle.

Je m'aperçois un peu tard que je n'ai rien dit encore des discours académiques. L'occasion m'avait paru propice d'entretenir les lecteurs de la *Revue* d'une des personnalités les plus attachantes de la jeune Espagne, que j'aurais voulu désigner plus souvent à l'attention des vrais amis des lettres et de tous ceux qui s'intéressent au développement de la nation voisine. L'un et l'autre discours sont d'ailleurs des morceaux remarquables. M. M. a bien défini son sujet et l'a traité aussi complètement que les circonstances le permettaient. La poésie mystique ne saurait être séparée de la philosophie et de la théologie qui l'inspirent. « C'est une fleur rare, dit M. Menéndez, qui ne pousse spontanément en aucune littérature. Elle doit être préparée par une longue élaboration intellectuelle, par beaucoup de théories et de systèmes, beaucoup de science et de livres en prose. » Aussi une étude complète de la poésie mystique espagnole serait-elle mieux placée à la suite ou à côté de l'exposé des divers systèmes de philosophie mystique qui ont prévalu en Espagne, depuis les hérétiques des premiers temps du moyen âge jusqu'aux théologiens du XVI[e] et XVII[e] siècle. Les deux orateurs l'ont bien senti et ni l'un ni l'autre ne pense avoir épuisé la matière. Mais ces esquisses resteront, les analyses exactes et les fins aperçus dont elles sont parsemées ne seront pas perdus. M. Valera, en reprenant pour son compte le large et lumineux exposé de son ami, l'a précisé sur quelques points; il a pénétré plus avant dans le sujet : il faut citer surtout un commentaire des plus délicats de quelques vers de Juan de la Cruz.

En somme le 6 mars 1881 a été une bonne journée pour l'Académie espagnole et marquera dans ses annales.

Alfred MOREL-FATIO.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le dernier numéro paru des *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, recueil trimestriel qui vient d'entrer dans sa troisième année d'existence, est particulièrement intéressant pour les hellénistes : sur cinq articles de fond, il en contient trois qui sont relatifs à la langue, à littérature, à l'art grecs anciens, savoir : *Θέλω ou Ἐθέλω avec un infinitif* par M. Baudouin, *L'Hécalé de Callimaque* par M. Couat, *Les Céramiques grecques de style primitif* par M. Collignon ; puis, sur quatre Communications, l'une, de M. Paul Tannery, concerne l'*âge du pythagoricien Thymaridas*, et une autre, de M. Maurice Croiset, traite cette question : *Quand a été constituée la collection des écrits de Lucien?* A dire le vrai, nous ne trouvons

pas que M. Croiset ait approché de la résolution de la question, ni même qu'il ait réuni les données dont on dispose pour la résoudre. Il nous paraît d'ailleurs avoir raison d'attribuer une origine byzantine au quatrain Λουκίανος τάδ' ἔγραψα que Photius (*Biblioth.*, nº 128), lisait en tête de son manuscrit en parchemin des Œuvres de Lucien. Et M. Croiset a encore évidemment raison de ne pas supposer que Lucien ait pris soin lui-même de réunir ses œuvres, après les avoir publiées pour la première fois une à une, au jour le jour. Ce n'était pas l'habitude des polygraphes de l'antiquité. Plutarque, par exemple, publia un par un les nombreux livres, composés chacun de deux Vies et un Parallèle, dont on forma bien après lui le recueil des *Vies des hommes illustres.*

— L'éditeur Firmin Didot publie le tome troisième des *Fragments des philosophes grecs*, par M. F. Mullach. Ce volume contient les prolégomènes sur les platoniciens et les péripatéticiens, suivis de leurs fragments, ainsi que l'introduction aux dialogues de Platon, composée par Albinus, le traité de Salluste, intitulé *Des dieux et du monde*, l'opuscule d'Andronicus de Rhodes sur les passions et sa paraphrase de l'Ethique à Nicomaque. Le tome quatrième est en préparation.

— La librairie Fischbacher publiera très prochainement une édition de l'ouvrage de M. A. Sabatier, *L'apôtre Paul, esquisse d'une histoire de sa pensée* (paru pour la première fois en 1870) ; le volume a subi quelques modifications importantes; l'auteur a ajouté, entre autres choses, une chronologie raisonnée de la vie de saint Paul qui provoquera la discussion.

ALLEMAGNE. — Sous le titre *De Joannis Tzetzae scriptis ac vita*, M. Giske, un jeune docteur de Rostock, vient de rédiger une notice, bien ordonnée, que l'on devra consulter à l'avenir, en place de la *Bibliotheca* de Fabricius-Harles, quand on aura besoin de renseignements sur ce scoliaste du xiiᵉ siècle. Par une de ces coïncidences qui ne sont pas rares dans l'histoire des sciences, M. Hart publiait, dans le supplément des *Jahrbücher* de Fleckeisen, quelques jours avant que la dissertation de M. Giske ne vît le jour, un travail sur la même matière, *De Tzetzarum nomine, vitis, scriptis*, où il aboutit, la plupart du temps, aux mêmes conclusions que M. Giske. Cependant, sur plusieurs points, chacun des deux opuscules apporte tour à tour d'utiles compléments à l'autre.

— La librairie Teubner, de Leipzig, annonce la publication des ouvrages suivants : Frohwein, *Die homerischen Verbalformen systematisch zusammengestellt* (avec une préface de M. B. Delbrück) ; — Arnold Schaefer, *Abriss der Quellenkunde der griechischen und rœmischen Geschichte* ; — A. Gemoll, *Einleitung in die homerischen Gedichte* ; — W. Brambach, *Das Tonsystem u. die Tonarten des christlichen Abendlandes, ihre Beziehungen zur griechisch-rœmischen Musik und ihre Entwickelung bis auf die Schule Guido's von Arezzo, mit einer Wiederherstellung der Musiktheorie Berno's von der Reichenau, nach einer Karlsruher Handschrift* ; — et d'éditions : 1º *Quintiliani declamationes quae supersunt CXLV* p. p. C. Ritter ; 2º *Fragmenta geographorum graecorum et latinorum*, p. p. C. Frick ; 3º *Imp. Justiniani Novellae quae vocantur sive constitutiones quae extra codicem supersunt*, p. p. Zachariae von Lingenthal, etc.

— Le second volume de l'*Histoire de la littérature anglaise*, de M. Ten Brink, professeur à l'Université de Strasbourg, doit paraître sous peu.

— Le P. Heinrich Denifle annonce qu'il fera bientôt paraître à la librairie Weidmann, de Berlin, un grand travail sur les *Amis de Dieu* (*Die deutschen Gottesfreunde im XIV. Jahrh., als Einleitung in die Geschichte der deutschen Mystik*).

— Les volumes de l'édition des Œuvres complètes de Herder (*Herders Sæmmtliche Werke*) se suivent rapidement. Nous venons de recevoir le 27ᵉ vol. de la collec-

tion, qui forme le IIIe vol. des œuvres poétiques de Herder (*Herders poetische Werke, dritter Band*. Weidmann, Berlin. In-8°, XIV et 418 p.) Ce volume est cette fois, publié, non point par M. Bernhard Suphan, mais par M. Carl Redlich. Il comprend : 1° une *Introduction ;* 2° les trois parties de la *Terpsichore* (p. 1.-304); 3° un appendice qui renferme des traductions de poètes modernes (*Uebertragungen aus neuerer Kunstpoesie*, p. 305-406); 4° des remarques (p. 407-418).

ESPAGNE. — Dans le *Discurso pronunciado por el Ilmo Señor D. José Moreno Nieto el dia 10 de noviembre de 1880 en el Ateneo cientifico y literario de Madrid*, qui traite de la linguistique en général, la philologie romane a été honorée de ce paragraphe : « Y para que este gran trabajo critico de análisis y de construccion de la familia indo-europea fuera completo, aquellas lenguas, que han nacido en algunas de las ramas de este árbol lingüistico de la decadencia y descomposicion de sus formas sintéticas para llegar á otras mas analiticas y mas simples, como ha sucedido con los dialectos llamados neo-latinos, Diez y sus discípulos Fuchs, Suchart (*sic*), Michellis (*sic*), Ascoli, Gaston Foi (*sic*), Barth (*sic*) y otros, han explicado y aclarado [*sic* : l'orateur à bout d'haleine a oublié qu'il avait commencé par *aquellas lenguas*] la transformacion del latin rústico en los varios dialectos romances y dado las leyes », etc., etc. Et pourtant, dit le même orateur, l'*Ateneo* de Madrid est l' « *alma mater* de la ciencia española » et il constate que l'étude de la linguistique en Espagne est arrivée « á grande altura », ce qui ne l'empêche pas de reconnaître, deux pages plus loin, que « estas indagaciones todas (de linguistique) se han hecho sin nuestra intervencion y sin que hayamos procurado siquiera hacer nuestros sus resultados ».

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 avril 1881.

MM. Léopold Hugo et Abel de Montferrier adressent à l'Académie le dessin d'un bas-relief funéraire grec, sans inscription, qui présente des analogies avec ceux dont M. Ravaisson a fait autrefois une étude particulière. Ce dessin est accompagné d'une notice explicative.

L'Académie se forme en comité secret. La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote pour l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Paulin Paris. Il y a 36 membres présents. Au premier tour de scrutin, M. François Lenormant obtient 18 suffrages, M. Alexandre Bertrand 17, et 1 voix est donnée à M. Weil, qui n'était pas candidat. Au second tour, MM. Bertrand et Lenormant obtiennent chacun 18 voix; le même résultat se reproduit au troisième tour. Sur la proposition de M. Pavet de Courteille, président de l'Académie, l'élection est renvoyée au vendredi 6 mai.

L'archevêque d'Alger ayant adressé à l'Académie une brochure intitulée : *De l'utilité d'une mission archéologique permanente à Carthage : lettre à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par l'archevêque d'Alger* (Alger, 1881, in-8°), une commission composée de MM. Laboulaye, de Longpérier, Renan et Léon Renier est chargée d'examiner cette lettre et d'en rendre compte à l'Académie.

M. Le Blant continue la seconde lecture de son Mémoire sur les Actes des Martyrs.

Ouvrages présentés : — par M. P.-Ch. Robert : P.-Ch. Robert, *Numismatique de la province de Languedoc : II, période wisigothique et franque; III, période carolingienne* (Toulouse, 1879-1880, 2 vol. gr. in-4°, extraits de la nouvelle édition de l'*Histoire générale de Languedoc*) ; — par M. Renan : Henri Fournel, *les Berbers, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes d'après les textes arabes imprimés*, t. II (complété, après la mort de l'auteur, par Gustave Dugat; Paris, Imprimerie nationale, 1881, in-4°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 25 Avril — 1881

81. — **Psyche und Eros**, Ein Milesisches Mærchen in der Darstellung und Auffassung des Apulejus beleuchtet und auf seinen mythologischen Zusammenhang, Gehalt und Ursprung zurückgeführt, von Dr. Adolf Zinzow, Gymn.-Direktor in Pyritz. Halle, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses. 1881, in-8°, xxx-332 p.

La fable de Psyché est un sujet d'études des plus délicats. Chez Apulée, elle a toutes les apparences d'un conte de fées, arrangé, développé et quelque peu gâté par un bel esprit. Sur les monuments figurés, c'est une allégorie; allégorie poétique d'abord, grave et religieuse ensuite. Tandis que le récit littéraire des *Métamorphoses* a un fonds mythologique, la mythologie, au contraire, est à peu près absente des représentations artistiques. Comment expliquer ces différences? Faut-il voir dans l'histoire de Psyché une fable d'origine populaire, qui, entre les mains des artistes, a perdu son caractère pour tourner au symbole? Ou bien les représentations figurées sont-elles indépendantes de toute fable, et doivent-elles simplement leur naissance à une équivoque, au double sens qu'a en grec le mot ψυχή? — L'écrivain latin n'a-t-il fait que mettre en œuvre un conte merveilleux, de provenance ancienne, ou bien ce récit a-t-il été inventé par lui de toutes pièces et n'est-il, comme on l'a cru, qu'un badinage de lettré? Jusqu'ici le problème n'a pas été résolu. On comprend qu'il ait tenté M. Zinzow.

Avant Apulée, les textes ne nous disent absolument rien de Psyché ni de ses aventures. En revanche, Psyché se trouve figurée, soit seule, soit dans ses divers rapports avec Eros, sur un assez grand nombre de monuments, dont les plus anciens sont antérieurs de trois siècles au moins à Apulée. Il semble donc qu'en pareil sujet, il eût été sage d'interroger d'abord les œuvres d'art. M. Z. a procédé autrement. Les monuments le préoccupent peu. Il n'en parle qu'incidemment (p. 183-185; 187-189), d'après Otto Jahn. Il a le tort de ne pas citer et de ne pas connaître la remarquable et très complète étude que leur a consacrée, il y a peu d'années, M. Maxime Collignon [1]. Il laisse donc sans réponse la pre-

1. *Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché*, Paris, E. Thorin, 1877. Ce volume forme le deuxième fascicule de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome.*

mière question que nous posions, et ne résout pas la contradiction qui semble exister ici entre l'art et la littérature. Ce à quoi il s'attache exclusivement, c'est à déterminer le caractère propre et à rechercher l'origine de la fable, telle qu'on la trouve chez Apulée.

La thèse qu'il soutient se réduit à trois points essentiels : 1° l'histoire de Psyché est un conte populaire ; 2° c'est un conte grec ; 3° c'est un conte milésien.

Le conte, M. Z. n'a pas de peine à l'établir, ne nous est parvenu, dans la version d'Apulée, qu'altéré et chargé de vains ornements. Il s'agit donc avant tout de lui restituer sa forme et sa simplicité premières ; il s'agit, pour employer une des métaphores de l'auteur, de dégager de tout alliage impur ce fin joyau de la littérature populaire. Pour y arriver, M. Z. s'applique à rechercher ce qui, dans cette version, est propre à Apulée, ce qui porte la marque particulière de son esprit, de son temps, des milieux divers où il a vécu. La tâche n'était pas facile, et M. Z. a dû faire de longs circuits avant d'arriver au but. Il s'est vu forcé d'étudier de près la vie et les œuvres du rhéteur, de nous raconter tout au long son enfance, son mariage, ses démêlés avec les tribunaux, d'exposer sa façon de concevoir le monde et les choses, son panthéisme, son syncrétisme, son mysticisme, etc. Préoccupé du désir de ne rien négliger, décidé à épuiser toutes les sources d'information, M. Z. s'est laissé entraîner quelquefois à de véritables digressions. Etait-il bien nécessaire, pour l'intelligence du sujet, de disserter, d'une façon qui n'a rien de nouveau, sur les mystères de Déméter et de Dionysos ? Sans doute les principaux actes du drame hiératique qui était offert à Eleusis aux regards des initiés, ont une certaine analogie, qu'il ne faut point exagérer, avec quelques-uns des incidents de l'histoire racontée par Apulée. Mais, si les actes de ce drame ne faisaient que reproduire les différentes phases d'une légende, d'une légende populaire, comme l'est celle de Psyché dans l'opinion même de M. Z., dès lors la mythologie seule est intéressée dans ce rapprochement, et il importe peu qu'Apulée ait été initié ou non à Eleusis. Ces digressions et ces longueurs, il faut le reconnaître d'ailleurs, sont le fait d'un critique laborieux et d'un esprit consciencieux.

Le véritable caractère de la fable de Psyché avait été déjà reconnu par L. Friedländer et par Adalbert Kuhn [1]. Comme ces savants l'ont établi par de nombreux rapprochements, cette fable, dégagée des superfétations du récit d'Apulée, est un conte : elle appartient au domaine du *folklore*. M. Z. accepte cette opinion, qui paraît incontestable ; mais, en l'adoptant, il se place à un autre point de vue que ses prédécesseurs. Il

1. Friedlænder a d'abord étudié le sujet dans une dissertation latine, en deux parties, publiée dans les deux programmes de l'Université de Kœnigsberg pour 1860 : *Dissertatio qua fabula Apulejana de Psyche et Cupidine cum fabulis cognatis comparatur*. Il y est revenu dans le premier volume de ses *Darstellungen aus der Sittengeschichte Roms*, p. 307 sqq. C'est dans la quatrième édition de cet ouvrage que se trouve insérée une note développée d'Adalbert Kuhn, relative au même sujet.

ne va ni dans l'Inde, ni en Albanie, ni en Sicile, recueillir des contes analogues à celui qu'il étudie. S'il fait, à la fin de son livre, une excursion de mythologie comparée, c'est pour montrer, au contraire, que « le conte indien de la *Fille du Bucheron (Tulisa)* ne doit pas plus être regardé comme le source de la fable de Psyché, que le vieux conte français de *Partenope et Melior* ne peut en être considéré comme la dérivation » (p. 306). M. Z. n'admet donc pas que cette fable puisse être d'origine orientale. En cela, il est peut-être trop affirmatif; car, sans nous aventurer sur un domaine qui n'est pas le nôtre, nous ne pouvons nous empêcher d'être frappé des rapports de l'histoire de Psyché et d'Eros avec celle d'*Urvasî* et *Purûravas* [1]. Quoi qu'il en soit, M. Z. s'enferme volontairement dans les limites de la Grèce. Il entreprend de montrer que le conte de Psyché est un conte grec, qui doit à la mythologie grecque et son origine et sa signification. Pour prouver cette proposition, il passe en revue successivement tous les éléments essentiels du récit d'Apulée, en les rapprochant d'éléments semblables ou analogues que l'on retrouve dans les mythes helléniques.

Citons quelques exemples. Le rocher escarpé où est exposée Psyché et d'où elle descend, portée par Zéphyre, au fond d'une vallée, est assimilé par M. Z. à la Λευκὰς πέτρη d'Homère, située à l'Occident, près des Portes du Soleil, et au rocher de Leucade d'où se précipite Céphale. La région enchantée où est transportée la jeune fille rappelle les merveilles de l'Elysée, les Iles des Bienheureux, le jardin des Hespérides, le pays des Hyperboréens. Eros, amant nocturne de Psyché, fait nécessairement penser à Endymion et Séléné, à Tithon et Eos. Les courses errantes de la jeune fille sont comparées à celles de Déméter et d'Io; les épreuves que lui impose Aphrodite aux Travaux d'Hercule, etc. La conclusion générale qui ressort de ces comparaisons, c'est que Psyché a été, à l'origine, une divinité de la lumière; de la lumière dont les vicissitudes périodiques s'expriment, d'une façon dramatique, dans le récit qui nous est parvenu. Cette conclusion sans doute ne peut être regardée que comme une conclusion probable ou possible. Sans doute aussi, parmi les rapprochements institués par M. Z., plusieurs nous ont paru contestables; mais quelles que soient les critiques de détail auxquelles peut prêter cette partie de l'ouvrage, l'auteur ne nous en parait pas moins avoir atteint son but, qui était de prouver que tous les incidents essentiels de la fable de Psyché s'expliquent par la mythologie grecque.

A-t-il également réussi à établir que cette fable est un conte milésien? — Pour éviter toute méprise, il faut avertir que M. Z. entend par « conte milésien » un conte antique localisé à Milet, et qu'il n'attache pas à cette expression le sens qu'on lui a attribué depuis les *Milesiaca* d'Aristide. — Sur ce point, les arguments de M. Z. ne nous ont pas paru

---

1. Voir Max Muller, *Chips*, etc. II, 99 sqq. W. Cox, *Mythol. of the aryan nations*. I, 397 sqq.

concluants. Le rôle que joue l'oracle d'Apollon Didyméen dans la destinée de Psyché est ce qu'il y a de plus spécieux en faveur de cette thèse; mais cela ne peut suffire. D'autres raisons données par M. Z. sont inacceptables. En supposant, par exemple, que le surnom de φιλήσιος donné à Apollon Didyméen signifiât que le dieu était, à Milet, un dieu de l'amour, ce qui n'est nullement démontré [1], suit-il de là nécessairement que l'Artémis adorée à Milet fût une déesse φιλησία (épithète dont il n'y a aucune trace dans les textes) et qu'elle eût ainsi, contrairement à sa nature ordinaire, le caractère d'une Aphrodite? Voir, comme le fait M. Z., dans l'Apollon et l'Artémis de Milet, les prototypes divins d'Eros et de Psyché, c'est une pure hypothèse que rien ne justifie [2].

Il serait inutile de multiplier les critiques en un sujet où tout peut prêter à discussion et où nul ne saurait prétendre tenir la vérité. Bornons-nous à dire que M. Zinzow a fait une œuvre sérieuse et intéressante, et que sa tentative pour expliquer la fable de Psyché par la mythologie grecque mérite de fixer l'attention.

Aujourd'hui, ceux qui étudient une mythologie particulière sont trop pressés d'aller chercher au loin des analogies séduisantes, dont le mirage les égare. Si l'on était sage, il semble que la comparaison des mythes, avant de s'étendre, dans tous les sens, jusqu'aux extrêmes limites d'un horizon nébuleux, devrait s'enfermer et s'exercer d'abord dans des bornes restreintes et précises. Rechercher si telle fable qui se racontait à Thèbes, en Béotie, n'est point la même, avec certaines variantes et sous le nom d'autres personnages, que telle autre qui avait cours à Argos ou à Sparte, serait un travail modeste en apparence, mais des plus utiles. On pourrait ainsi établir, pour chaque peuple, pour chaque région, des classes, des séries comparées de mythes. De tels rapprochements n'expliqueraient pas tout. Dans bien des cas, il faudrait aller plus loin, remonter plus haut. Mais ce serait le premier degré, le plus sûr peut-être, de science mythologique.

P. Decharme.

---

82. — **De arte scribendi epistolas apud gallicos medii ævi scriptores rhetoresve.** Facultati litterarum Parisiensi thesim proponebat Natalis Valois. Paris, Picard. 1880, in-8°, 100 p.

M. Valois n'a fait qu'effleurer le sujet assez curieux, bien que peu attrayant, qu'il s'était proposé d'étudier. Il montre que les traités sur l'art

1. Il s'agirait, dans tous les cas, de l'amour masculin, si l'on tient compte de l'histoire de Branchos, telle qu'elle est racontée par Conon, *Narrat.*, 33, καὶ αὐτὸν ἐφίλησεν ἐρασθεὶς Ἀπόλλων.

2. M. Z. fait encore remarquer que l'union de Séléné et d'Endymion, analogue à celle de Psyché et d'Eros, a pour théâtre la caverne du Latmos, près de Milet. Mais, comme ces unions nocturnes de personnages divins, déguisés ou non, sont encore localisées ailleurs, il n'y a à tirer de là aucune conclusion.

de composer des lettres *(Ars dictaminis)* qui furent rédigés en France (d'abord aux écoles d'Orléans) à partir de la fin du XII[e] siècle ont leurs modèles en Italie. Mais cela ne suffisait pas. Il fallait nous faire connaître ces modèles italiens et déterminer le rapport dans lequel sont avec eux les imitations faites en France. M. V. s'est borné à renvoyer à Rockinger et Wattenbach, dont les écrits sont trop peu répandus pour qu'on puisse les supposer connus. Il en résulte une réelle obscurité pour le lecteur ordinaire.

Au reste, l'auteur a lu et il fait connaître en partie des manuscrits inexplorés avant lui ; il accompagne ses recherches de réflexions généralement judicieuses, quoique parfois un peu vagues. Il rattache avec raison l'art, d'ailleurs fort peu estimable, du *dictamen* aux préceptes de la rhétorique antique, qu'on a maladroitement transportés au genre épistolaire, auxquels ils ne convenaient nullement. Il traite trop rapidement la question du *cursus orationis*, c'est-à-dire de la cadence (voy. *Rev. crit.*, 1870, t. I, p. 220), dont les origines et l'application demanderaient à être étudiées de près, et se trompe, je crois, gravement sur les divergences qui existaient là-dessus entre les maîtres d'Italie et ceux d'Orléans. Parmi les auteurs qui ont employé le *stylus Gregorianus*, il ne faudrait pas citer Ramon Lull, lequel, de son propre aveu (voy. le prologue des *Cent Noms de Deus*, éd. Rosselló, p. 201), ignorait la « grammaire » et n'est pas l'auteur des versions latines de ses œuvres. — P. 8, M. V., dans sa notice, d'ailleurs intéressante, sur les conditions matérielles de la correspondance au moyen âge, aurait dû remarquer que les lettres, surtout celles qui n'étaient pas des compositions littéraires, étaient souvent confiées à des tablettes de cire. — P. 27, l'évêque qui engage son neveu à abandonner l'étude des *actores* pour la théologie n'a point en vue l'*ars dictaminis*. Il faut entendre ici, comme toujours, par *actores* les auteurs classiques et particulièrement les poètes.

Le latin de M. V. est généralement satisfaisant ; mais, dans les textes qu'il cite, il a laissé subsister ou a introduit d'assez nombreuses fautes (qui ne sont pas toutes des fautes d'impression comme *Demo* pour *Nemo* 27, 1) : 41, 14 *major*, l. *pejor* ; 41, 25 *ut*, l. *non* ; 42, 11 *recundat*, l. *retundat* ; 42, 15 *subditum*, l. *subitum* ; 42, 17 *sed*, l. *si* ; 46, 18 *minore*, l. *tumore* ; 65, 23 *letatur*, l. *locatur* ; 74, 9 *pirritheus*, l. *pirricheus* (pour *pyrrichius*). Ailleurs il suspecte à tort la leçon du ms., comme quand il veut remplacer *proporcionariam* 48, 24 par *porcionariam*, ou met un *sic* après *comprehendi* 88, 25, 1[re] pers. très régulière du parf. de *comprehendo* (cf. *vocavi* ib., 14) ; il faut, au contraire, corriger *comprehendit* en *comprehendi* ib., 19.

Le livre de M. Valois sur Guillaume d'Auvergne, dont nous avons rendu compte *(Rev. crit.*, 1880, n° 44, art. 239), est plus important que celui-ci. L'un et l'autre assurent une bonne recrue aux études relatives à la littérature latine du moyen âge.

q'.

83. — **Boccaccio's Leben und Werke** von Dr Gustav Koerting, Professor der romanischen und englischen Philologie a. d. kœnig. Akademie zu Munster. Leipzig, Fues's Verlag. 1880, in-8°, xii, 742 p.

Tandis que Boccace n'a point rencontré jusqu'à présent de biographe chez nous, il vient, en moins de quatre ans, d'en trouver deux en Allemagne d'un talent bien différent sans doute, mais également compétents. En 1877, M. Marcus Landau écrivait sur l'auteur du *Décameron* une étude aussi judicieuse que brillante; aujourd'hui M. G. Koerting consacre au célèbre écrivain un volume de près de 750 pages. Pour faire l'histoire de la Renaissance qu'il a, on le sait, entreprise, l'auteur de la vie de Pétrarque était tenu sans doute de raconter aussi celle de Boccace, mais qu'il n'ait pas hésité à l'écrire après avoir eu un devancier, c'est une preuve éclatante de l'intérêt que rencontre, de l'autre côté du Rhin, l'étude des littératures étrangères et de l'indulgente bienveillance sur laquelle les travaux qui les ont pour objet peuvent compter de la part des lecteurs allemands. Je ne puis m'expliquer que par cette bienveillance facile, en effet, les proportions vraiment énormes que M. K. a données à son étude sur Boccace; consacrer 360 pages et plus à la biographie d'un écrivain de la vie duquel on ne sait presque rien, et près de 400 à l'examen incomplet encore de ses œuvres, c'est chose qu'on s'expliquera difficilement en France, et qui, si elle s'explique en Allemagne, n'en est pas moins critiquable. La longueur exagérée qu'il lui a donnée, conséquence fatale de la complaisance avec laquelle il a développé outre mesure les faits les plus secondaires, est un premier défaut du livre de M. K.; un second défaut non moins grave qu'on peut y signaler, consiste dans le plan même qu'il a adopté. Le peu qu'on sait de la vie de Boccace, on le sait par ses œuvres; c'était une raison de plus, je crois, pour faire marcher de front la biographie du célèbre écrivain et l'examen de ses ouvrages; qu'a fait, au lieu de cela, M. Koerting? Il a d'abord raconté tout au long la vie de Boccace, et ce n'est qu'après l'avoir conduit jusqu'au tombeau, que, revenant en arrière, il passe successivement en revue ses divers écrits; non-seulement cette méthode a l'inconvénient de ne pas permettre au lecteur de se faire une idée nette et exacte de l'activité et de l'influence littéraire de Boccace, mais elle a fatalement exposé M. K. à des redites, forcé qu'il a été, dès le commencement de son livre, de chercher dans une partie des œuvres du grand écrivain les renseignements dont il avait besoin pour en faire la biographie. Et cela est si vrai que M. K. a même un instant renoncé à son plan primitif; et, encore qu'il n'ait donné que vers la fin de son étude l'analyse des ouvrages de Boccace, il a cru devoir faire une exception pour le *Corbaccio* et a, sans raison bien évidente, dans la partie biographique de son essai, soumis à un examen complet cette satire originale et sanglante. Pourquoi n'avoir pas fait de même pour les autres écrits de Boccace et ne les avoir pas étudiés tous au moment de leur publication et tout

en racontant la vie de Boccace, dont seuls ils fournissent les traits principaux? Cette marche que M. Landau avait suivie, M. K. a eu le tort de ne pas l'adopter; elle eût cependant donné plus de clarté à son exposition et empêché l'espèce de confusion qui règne dans son livre et qui est cause qu'un essai si riche de faits et d'informations laisse après la lecture une impression presque pénible.

Cet essai est divisé en quinze chapitres; un, le premier, est consacré à l'étude des sources pour la biographie de Boccace, les cinq autres à cette biographie elle-même; puis viennent deux chapitres où l'auteur examine quelle a été l'étendue du savoir de Boccace et quelles ont été la nature et l'importance de son activité littéraire. Enfin, les sept chapitres suivants, les derniers de l'ouvrage, étudient les œuvres du célèbre écrivain, moins le *Corbaccio* toutefois, d'abord les poëmes et les romans, — le *Filocopo*, l'*Ameto*, l'*Amorosa Visione, Fiammetta, Filostrato, Teseide* et *Ninfale Fiesolano*, — puis le *Decameron* et l'*Urbano*, ensuite les *Rime*, et les églogues latines, la *Vie de Dante* et le *Commentaire* de la Divine Comédie, enfin les ouvrages latins d'un caractère didactique, c'est-à-dire la *Généalogie des dieux*, le *Livre des montagnes*, etc., les *Neuf livres du sort des hommes illustres* et celui des *Femmes célèbres*. Je ne suivrai pas M. K. dans son étude minutieuse et consciencieuse; ce sur quoi je veux insister seulement, c'est le caractère novateur qu'elle affecte. M. K. n'a pas craint de rompre en visière avec les opinions reçues jusqu'ici sur la vie et la valeur des ouvrages de Boccace, et les jugements qu'il leur oppose sont trop hardis ou nouveaux pour que je puisse les passer sous silence. D'abord l'origine et le lieu de la naissance de Boccace. On avait admis jusqu'ici, et M. Landau n'a pas même cru nécessaire de discuter ce fait, que l'auteur du *Décaméron* était né à Paris et d'une mère française; M. K. rejette cette opinion, tout appuyée qu'elle paraît sur le témoignage même de Boccace, et il s'est livré à une discussion très longue (p. 67-81) pour prouver que le célèbre écrivain était fils d'une Italienne et qu'il avait vu le jour non à Paris, ni à Certaldo, mais à Florence. J'admets sans peine, malgré ce qu'en a dit Villani, que Boccace n'est pas né à Certaldo, mais j'avoue être moins convaincu de la seconde partie de la thèse de M. K., et je n'y puis guère voir que des présomptions plus ou moins fondées en faveur de la nationalité italienne de la mère de Boccace et de la naissance de celui-ci dans la capitale de la Toscane. « Il faut prendre en considération, dit-il, que les hommes sont portés à croire de préférence ce qui est extraordinaire et aventureux. » Je le veux bien, mais est-ce là le motif pour lequel on a admis jusqu'à présent que Boccace était fils d'une jeune veuve de Paris? Non sans doute et M. K. le sait mieux que personne, mais il est loin aussi d'avoir détruit toutes les raisons qui militent, ce semble, en faveur de cette origine. Je crains qu'il n'ait pas été beaucoup plus heureux dans ce qu'il dit du caractère des relations entre Boccace et Maria Fiammetta.

Les premiers historiens du grand prosateur ont passé sous silence ces

relations et elles paraissent avoir été une énigme pour quelques autres; le « pieux » Tiraboschi, visiblement embarrassé, s'est tiré d'affaire en disant que Boccace parle de son amour en poète et non en historien; M. Landau, lui, n'a pas hésité à dire la chose telle qu'il la voyait; pour lui, l'amour de Boccace et de Marie fut un amour coupable. « (Boccacio und Maria waren glücklich in ihrer *schuldvollen* Liebe », p. 35). Cette manière de voir, partagée tout dernièrement encore par un critique italien, M. Renier (*La vita nuova e la Fiammetta*, 1879), est combattue par M. K.; s'appuyant sur les plaintes que Boccace fait entendre dans ses poésies lyriques au sujet des rigueurs de Fiammetta, il part de là pour attribuer un tout autre caractère aux rapports du poète et de la fille du roi Robert; je comprends l'objection, mais est-elle assez puissante pour détruire les témoignages contraires et si nombreux qu'on peut tirer de l'*Ameto* et de la *Fiammetta?* Les preuves d'un autre ordre invoquées par M. K. pour réfuter la thèse de M. Renier montrent qu'il ne l'a pas cru. Celui-ci s'est demandé, et il me semble avec raison, comment Maria Fiammetta ne se serait pas indignée de ce qui eût été une calomnie, si les poésies où elle figure, l'on sait sous quel aspect, avaient été de pures fictions. « Nous croirions volontiers, répond M. K., p. 562, qu'une Fiammetta innocente, vu l'état de frivolité de la société napolitaine du temps, a pu se complaire à ce que son adorateur florentin lui prêtât dans ses vers un rôle d'une intimité que personne ne prenait au sérieux, tandis qu'une Fiammetta coupable et qui se fût véritablement donnée à Boccace, n'aurait pas certainement, et cela pour des raisons de convenance extérieure, voulu que le poète racontât publiquement et dans tous ses détails l'histoire de son amour et de sa faute. Et quelle folie inexprimable aussi, pour ne pas dire quel manque de tact, c'eût été de la part de Boccace de dévoiler à des yeux profanes les mystères de sa vie amoureuse! » Tout cela est affaire d'appréciation personnelle, mais il faut convenir que des raisonnements aussi hypothétiques ne sauraient guère servir à prouver grand'chose, et l'on voit par là combien les points de vue nouveaux de M. K. sont parfois sujets à contestation et combien il est difficile de les accepter toujours sans restriction. J'en dois dire autant de quelques-uns des jugements qu'il a portés sur les œuvres de Boccace. Je ne puis, par exemple, partager son admiration pour *Ninfale Fiesolano;* que le style de ce petit roman soit plein de grâce et de charme, je l'accorde sans peine; mais ce que je me refuse à y voir, c'est un tableau irréprochable de l'amour naïf et idéal; cet amour, Boccace ne l'a guère connu, et si le *Ninfale* rappelle quelque chose, c'est la pastorale de Longus, dont la naïveté n'existe que dans la traduction d'Amyot. Il me semble aussi que M. K. a trop rabaissé le *Filostrato* et a peut-être en trop faible estime le *Corbaccio*, tandis qu'il a, je crois, exalté outre mesure l'*Elégie de Madame Fiammetta*. Je n'examinerai pas s'il était bien à propos de donner des analyses si longues des poëmes et des romans de Boccace, analyses d'ailleurs, je me plais à le reconnaître, aussi claires

que faites avec soin; mais pourquoi avoir passé, par contre, si rapidement sur certains autres ouvrages du célèbre écrivain, par exemple, sur le *Commentaire* de la Divine Comédie et surtout le *Decameron;* ici, je le sais, M. K. avait une raison particulière; il se réserve, dit-il, de traiter dans un prochain volume toutes les questions qui se rapportent à la nouvelle italienne et en particulier au recueil de Boccace; à merveille, mais il n'est pas moins regrettable que les plus importantes de ces questions au moins n'aient point été abordées dans un livre consacré à l'auteur du *Décaméron*, et il me semble qu'au lieu d'employer quatorze pages à nous faire connaître le « cadre » dans lequel sont renfermées les nouvelles dont se compose ce chef-d'œuvre de la prose italienne, M. K. aurait bien fait d'en réserver quelques-unes pour étudier les origines de ces curieux récits. Mais c'est assez de critiques; il est temps de dire tout ce qu'il y a de travail, de faits nouveaux et d'informations précieuses dans l'ouvrage de M. Koerting; c'est un monument, aux proportions peut-être exagérées, mais imposant et durable, élevé à la gloire de Boccace et de la Renaissance italienne; espérons que la suite ne se fera pas longtemps attendre et qu'elle sera, sinon aussi étendue, du moins aussi pleine de science et de renseignements neufs et utiles.

Charles JORET.

---

84. — **Geschichte des preussischen Staatswesens vom Tode Friedrichs des Grossen bis zu den Freiheitskriegen,** von M. PHILIPPSON. B. I. Leipzig. Veit. 1880. 469 p.

On a beaucoup écrit sur l'histoire de la diplomatie prussienne de 1786 à 1813. On connaissait très mal l'histoire du gouvernement intérieur de la Prusse de 1786 à 1806. Les catastrophes de cette année avaient été fort étudiées, les causes de décadence clairement mises en lumière, l'œuvre du relèvement définie, expliquée, discutée de toute façon. Mais le lien manquait entre les époques. On voyait très mal comment Frédéric-Guillaume II avait si promptement anéanti l'œuvre du grand Frédéric, et comment les hommes qui devaient accomplir la révolution de 1807 s'étaient formés au milieu même de la décadence. Tant et de si singuliers événements accumulés dans un espace de vingt ans ne pouvaient être expliqués que par une étude approfondie et détaillée de l'état, du gouvernement et de la société en Prusse pendant les années qui précèdent la crise. C'est là l'objet de l'ouvrage de M. Philippson dont le premier volume seul a paru. Il s'étend de la mort de Frédéric à l'année 1790. J'aurai vite fait de l'apprécier : c'est un livre plein de faits, composé avec méthode, écrit avec clarté. Finances, administration, armée, justice; la cour, la ville, les paysans; le commerce, l'agriculture; les lettres, la philosophie, les sectes mystiques, les agitations politiques, religieuses, civiles, sociales, M. Philippson a tout étudié aux sources,

éclairant par les documents des archives les écrits des contemporains. Il juge froidement et sainement; son esprit n'a rien de l'étroitesse âpre qui caractérise le faux libéralisme de plus d'un écrivain allemand. Les sympathies de l'auteur sont pour les idées modernes et pour la liberté; mais il est historien, et, quand il apprécie les hommes et les choses, il le fait au point de vue du temps. C'est un ouvrage dont je ne saurais trop recommander la lecture aux Français qui désirent comprendre les causes profondes des révolutions de la Prusse de 1806 à 1813.

Albert SOREL.

---

85. — **La mort et le diable,** histoire et philosophie des deux négations suprêmes, par Pompeyo GENER. Précédé d'une lettre à l'auteur, de E. Littré. Paris, Reinwald, 1880, in-8° XL-780 p.

M. Pompeyo Gener est un Espagnol positiviste (*rara avis!*), qui a beaucoup lu, beaucoup pensé aussi, et qui écrit très suffisamment notre langue, dans laquelle il a bien voulu consigner le résultat de ses lectures et de ses réflexions. Il a entrepris de réunir dans une étude d'ensemble l'histoire de ce que les hommes ont imaginé à propos des « deux négations suprêmes », et d'énoncer ensuite ce que la science actuelle nous permet ou nous ordonne d'en croire. Il ne me semble pas qu'il ait fait en cela œuvre rigoureusement positiviste, car il étudie essentiellement des questions d'origine et de fin, et ces questions, d'après l'école, ne doivent pas être abordées; mais l'école se relâche volontiers de sa rigueur quand les solutions données aux dites questions sont négatives. Ce qui est plus critiquable, c'est la réunion et l'assimilation de ces deux choses fort distinctes, la Mort et le Diable : l'une est un fait réel, l'autre une conception mythologique. M. G. dit, il est vrai, que par le Diable il entend « le mal physique et moral, » mais alors c'est ce qu'il aurait dû mettre sur le titre. Il l'y aurait mis que ma critique subsisterait encore : la mort est un fait physique, qui n'est en soi ni bon ni mauvais, c'est la décomposition des éléments réunis par l'énergie vitale individuelle; mais le mot « mal » implique un jugement subjectif qui en fait une conception d'un tout autre ordre. Je ne fais qu'indiquer ces critiques, qui pourraient, avec maintes autres, être adressées à la partie philosophique de l'œuvre de l'auteur. M. G. est optimiste : il croit au progrès, à l'augmentation de la vie, à la diminution du mal, à ce qu'il appelle, avec les philosophes de son groupe, « l'évolution normale de l'humanité », sans songer que nous ne pouvons juger de la normalité d'une évolution que si nous en connaissons par d'autres exemples tout le cours, et qu'une semblable base nous fait défaut pour apprécier l'histoire de l'espèce humaine. Il n'est même nullement assuré que cette histoire soit une évolution, au sens où on prend ce mot en physiologie, et il est plus que téméraire de prédire le sens dans lequel

elle est destinée à se poursuivre. M. Littré, dans la fort belle préface qu'il a mise en tête du livre, déclare que « la sociologie départage le conflit social en faisant à la Révolution sa juste part...... Et comment se fait-il que la sociologie puisse parler avec une telle autorité? C'est qu'elle est le couronnement du système scientifique tout entier, grande hiérarchie où la mathématique est à l'étage inférieur, et où l'astronomie, la physique, la chimie et la biologie se suivent dans leur ordre de complication, jusqu'à la doctrine des choses sociales, la plus compliquée de toutes. » On ne voit pas quelle autorité puise la sociologie dans le fait qu'elle est la plus compliquée et, par suite, la plus difficile des sciences. On voit surtout que, pour y entendre quelque chose, il faut apparemment posséder d'abord toutes les sciences subordonnées, et que, ces sciences étant elles-mêmes loin d'être achevées et assurées (la physique, la chimie sont en pleine évolution, sans parler de la biologie), il est assez vain, de nos jours, de parler de sociologie. La grande erreur de la plupart des positivistes, c'est de se figurer que pour avoir admis la hiérarchie des sciences établie par Comte, on connaît ces sciences elles-mêmes, et l'erreur fondamentale du positivisme, c'est de croire qu'il y a une science faite, et que tout n'est pas et ne doit pas être perpétuellement remis en question. M. G. n'échappe pas aux conséquences de cette erreur : il affirme gravement l'âge théologique, l'âge métaphysique et l'âge scientifique; mais, d'autre part, il se laisse aller à des infidélités à la doctrine qui aboutissent à de singulières contradictions. Il soutient, par exemple, contre Hartmann, que l'humanité, loin d'en être à la vieillesse, est à peine au sortir de l'enfance (ce qui ne concorde guère avec « l'âge scientifique »); d'autre part, il écrit (p. 757) : « Il n'échappe à aucun homme qui pense, en notre temps, que l'Humanité, comme tout dans l'Univers, aura une période de déclin comme elle en a eu une de développement. » Il n'est pas scientifique de considérer « l'Humanité » comme un individu dont la vie est soumise à une certaine courbe ascendante, puis descendante : ce n'est qu'une assimilation arbitraire; mais si on l'admet, nous n'avons, comme je l'ai déjà dit, aucun point de comparaison pour déterminer cette courbe, et nous ne pouvons absolument savoir à quel endroit nous en sommes. Toutes ces hypothèses et ces comparaisons sont de l'imagination pure. M. G. est moins chimérique, en terminant ainsi son livre : « Des états meilleurs iront se succédant jusqu'à ce que l'Humanité ait épuisé son énergie évolutive, *et que le soleil, qui la vivifie de ses rayons, s'étant éteint, la planète que nous hantons soit convertie en un bolide céleste, ténébreux et glacé!* » Mais il est encore plus inconsistant; car il n'y a aucun rapport entre « l'énergie évolutive » (supposée) de l'humanité, fait interne, et l'action de la chaleur solaire, fait externe. En outre, M. G. regarde la vie et l'activité comme le bien par excellence, et il admet que ce bien grandisse toujours...... jusqu'au triomphe complet de la mort, c'est-à-dire pour lui du mal! Ensuite, si l'Humanité voit jusqu'à la fin « se succéder des états meilleurs », que devient la « période de

déclin »? On voit que la « sociologie » de l'auteur, pour être compliquée, n'en est ni plus claire ni plus sûre.

La partie historique du livre devrait intéresser les lecteurs de cette Revue plus que la partie philosophique (bien que celle-ci, je ne dois pas oublier de le dire, contienne de très bonnes choses et d'excellents raisonnements fort bien exposés). Malheureusement nous n'avons affaire ici qu'à une compilation assez adroite, mais confuse, superficielle et souvent inexacte. Nous voyons défiler devant nous l'idée de la mort et celle du mal chez tous les peuples, étudiées dans des manuels et souvent travesties soit par erreur, soit par une certaine tendance anti-chrétienne et aussi, il faut le dire, un certain goût pour les suppositions érotiques et hystériques qui rappelle trop les plus mauvaises pages de Michelet. Il y a notamment dans les *Appendices* un étonnant paragraphe sur le Christ considéré comme dieu phallique, où les inexactitudes et les contre-sens sont accumulés d'une façon particulièrement regrettable (cf. encore ce qui est dit, bien à tort, p. 105, sur la fornication). — Malgré ces défauts, le livre de M. Gener se lit avec plaisir, il instruit par la réunion de beaucoup de faits disséminés, il fait penser, et, pourvu qu'on ne s'en serve qu'avec précaution et qu'on ne lui emprunte pas de renseignements sans les contrôler, il mérite le sous-titre que lui a donné l'auteur de « Contribution à l'étude de l'évolution des idées. » On peut l'indiquer aux gens du monde comme une lecture intéressante, et en somme profitable; mais, pour la critique telle que nous l'entendons ici, il ne peut prétendre à être regardé comme un ouvrage vraiment scientifique : car, à nos yeux, la condition première pour qu'un ouvrage mérite ce titre, ce n'est pas que l'inspiration en soit positiviste, c'est que l'information en soit positive.

ψ.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie E. Leroux vient de publier un *Recueil de contes populaires grecs traduits sur les textes originaux*, (in-8°, XIX et 275 p., 5 fr.), par M. Em. Legrand, répétiteur à l'Ecole des langues orientales vivantes. Ce volume est le premier d'une *Collection de contes et chants populaires* qui comprendra les tomes suivants : II. *Le romancero portugais*, trad. par M. de Puymaigre; III. *Contes populaires albanais*, trad. par M. Dozon; IV. *Contes populaires slaves*, trad. par M. Louis Leger; V. *Contes populaires serbes*, trad. par M. Dozon; VI. *Contes populaires de la Sicile*, trad. par M. de Puymaigre; VII. *Contes bretons populaires*, par M. Luzel; VIII. *Les contes de Kharagueuse, contes populaires turcs*, trad. par M. Decourdemanche; IX. *Kalila et Dimaa*, recueil de contes et apologues orientaux, trad. par M. Carrière.

— Sous le titre « *Sommaire du supplément aux familles d'Outre-Mer* », M. E. G. Rey (Leroux, in-8°, 36 p.) donne un résumé des diverses parties de son *Supplément aux Familles d'Outre-Mer* de Du Cange; ce volume d'additions et de corrections

l'œuvre du célèbre érudit est à peu près terminé; mais, ne sachant encore quand il pourra s'imprimer en son entier, M. E. Rey en publie le sommaire en quelques pages qui puissent, dit-il, servir jusqu'à un certain point et provisoirement, à ceux qui s'occupent de recherches sur les colonies latines de la Syrie pendant le moyen âge.

— On annonce la publication du premier volume de l'*Histoire de l'abbaye et de la ville de Saint-Riquier*, par M. le chanoine Hénocque; ce travail fait partie de la série des *Documents inédits* des Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie.

— M. Julien Havet publie un tirage à part de son excellent travail, *L'hésésie et le bras séculier au moyen âge jusqu'au* XIII[e] *siècle*, paru dans le tome XLI de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (Champion. In-8°, 67 p.). On sait les conclusions de M. J. Havet : I. *Depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la fin du* X[e] *siècle*, les hérétiques n'ont été justiciables que de la juridiction ecclésiastique et passibles que des peines ecclésiastiques ; II. *Au* XI[e], *au* XII[e] *et au commencement du* XIII[e] *siècle*, il faut distinguer deux groupes géographiques : 1° dans les pays de langue germanique et de langue d'oïl, les hérétiques, durant toute cette période, ont été généralement poursuivis et brûlés vifs, sans pourtant que ce supplice leur fût infligé en vertu d'une loi ou d'une coutume positive ; 2° dans les pays de langue italienne et de langue d'oc : — (*a*) pendant le premier tiers du XI[e] siècle, les hérétiques ont été quelquefois persécutés et mis à mort ; — (*b*) ensuite et jusqu'aux dernières années du XII[e] siècle, ils ont été habituellement tolérés ; — (*c*) à la fin du XII[e] siècle et au commencement du XIII[e] siècle, ils ont été punis du bannissement, de la confiscation des biens, etc. III. *Pendant le* XIII[e] *siècle* se sont établies dans tous les pays des lois ou des coutumes qui condamnaient les hérétiques au feu, et ce supplice est ainsi devenu universellement la peine légale de l'hérésie.

— Notre collaborateur, M. René Kerviler, a publié (Dumoulin, 63 p. In-8°) une intéressante notice sur Bachet de Méziriac. Après avoir donné des renseignements nouveaux et précis sur la famille et la jeunesse de Bachet, M. K. étudie ses œuvres poétiques, latines, italiennes et françaises, ses ouvrages de mathématique et d'érudition. La réputation de l'académicien bressan, grande autrefois, est bien effacée de nos jours, et le nom même de Bachet, dit M. K., est ignoré à Mézériat (nom actuel de Méziriac, dans l'Ain). M. Kerviler s'attache, avec son attention et son impartialité ordinaires, à remettre dans un certain jour cette physionomie jadis brillante et qui n'est pas sans quelques traits originaux et curieux.

— Ch. Nic. Cochin, le célèbre artiste du XVIII[e] siècle, avait écrit sous le titre d'*Anecdotes*, des mémoires qu'il n'osa publier de son vivant et qu'il légua par testament à la Bibliothèque du Roi. Son manuscrit, de 155 p. in-4°, mentionné par le *Magazin encyclopédique* de 1795 (VI, p. 255-259) et par les frères de Goncourt qui ne le connaissent que par le titre et n'ont pu le retrouver, cité enfin par M. L. Delisle dans son *Inventaire général des manuscrits de la Bibliothèque nationale* (II, p. 283), vient d'être publié par M. Charles Henry pour la Société de l'histoire de l'art français. (*Mémoires inédits de Charles Nicolas Cochin sur le comte de Caylus, Bouchardon, les Slodtz*, publiés d'après le manuscrit autographe avec introduction, notes et appendice. Baur. 1880. In-8°, 192 p.) Les mémoires de Cochin se composent de quatre parties (chaque partie comprenant des *Anecdotes* et des *Remarques*) : 1° le comte de Caylus (p. 25-81); 2° Bouchardon (p. 83-112); 3° René-Michel Slodtz (p. 113-126); 4° Séb. Ant. et Paul Ambr. Slodtz (p. 127-143) Cochin reconnaît que Caylus « aimait les arts, les connaissait assez bien, et a beaucoup fait pour eux » ; mais, dit-il, Caylus voulait dominer trop impérieusement ; le plus grand nombre de services qu'il a rendus aux artistes, à l'exception de quel-

ques favoris en petit nombre, a presque toujours été à de petits garçons qui lui étaient très soumis et ces services mêmes étaient cruels, en ce qu'il mettait toujours des prix si bas aux ouvrages qu'il leur faisait faire, qu'à peine y trouvaient-ils leur nécessaire. On trouvera, ajoute Cochin que je traite trop sévèrement M. de Caylus, mais je réponds que j'ai dit la vérité telle qu'elle m'a paru et telle que l'ont vue presque tous nos artistes. Pour Bouchardon, il paraît à Cochin qu'il outre la simplicité et que son extrême passion pour le fini l'a mené trop loin (p. 85-86) « son goût d'élection était contraire à son goût acquis ». Après ces Mémoires de Cochin, — dont il n'est pas besoin de signaler l'importance pour l'histoire de l'art français du XVIIIe siècle et des rapports des artistes avec le public — vient un *Appendice* renfermant : 1° le testament de Cochin; 2° un catalogue des manuscrits provenant de Caylus ; 3° deux lettres inédites de Pigalle et de sa veuve relatives à la statue de Louis XV à Reims; 4° une lettre de Bouchardon à « Messieurs de la ville de Paris » ; 5° le testament et codicille de Slodtz. Le volume se termine par une table alphabétique très complète. Mais pourquoi M. Ch. Henry l'a-t-il gâté, dès le commencement, par une introduction d'un style tourmenté et entortillé sur le XVIIIe siècle ? Il ne nous semble pas, d'ailleurs, que, si le livre « regorge de noms et de personnalités », « ce soit, comme dit M. Henry, le déroulement d'une fresque ruisselante de figures, d'expressions et de caractéristique, d'une fresque dont toutes les têtes, comme la *Cène* de Léonard de Vinci, semblent autant de points fascinés par un lieu géométrique » (?).

— Il vient de paraître à la librairie Plon un magnifique ouvrage, de M. D. GUILMARD, sur *les maîtres ornemanistes* (In-8°, 560 p.). M. G. a voulu faire connaître aussi complètement que possible les maîtres ornemanistes d'Europe par la réunion de tous les documents authentiques. Il a adopté la division par écoles : Ecole française, Ecole italienne, Ecole allemande, Ecole des Pays-Bas (flamande et hollandaise), en ajoutant quelques maîtres anglais. Il a, dans chacune de ces divisions, rangé les maîtres par ordre chronologique. Un tableau général des motifs d'ornement à la fin de chaque époque renvoie le lecteur aux différents maîtres ornemanistes, dont une autre table alphabétique donne également la liste. Enfin une table générale, placée à la fin du volume, donne les noms des maîtres accompagnés d'une très courte notice mentionnant le style et l'école dont ils relèvent et le siècle où ils ont vécu. 180 planches sont jointes au texte, ainsi que 20 titres et 18 têtes de page, tous fac-similés choisis parmi les meilleures compositions des principaux maîtres ornemanistes et reproduits par la photogravure ; à l'aide de ces planches, on peut suivre l'histoire de l'ornementation depuis la fin du XVe siècle jusqu'au commencement du XIXe. Ce travail de M. Guilmard sera très utile et aux artistes qui y trouveront des renseignements sûrs, et aux amateurs à qui la connaissance des styles est indispensable pour le classement de leurs collections, et surtout, comme le fait remarquer M. le baron Davillier dans l'introduction de l'ouvrage, aux industries d'art.

ALLEMAGNE. — La librairie Perthes, de Gotha, annonce la prochaine publication d'un ouvrage de l'infatigable M. Wilhelm HERBST, le biographe de Voss et de Claudius et l'éditeur du *Deutsches Literaturblatt*. Cet ouvrage aura pour titre : *Gœthe in Wetzlar, 1772, vier Monate aus des Dichters Jugendleben*. C'est le premier travail important et original qui traitera de cet épisode de la vie de Gœthe.

— Le XIVe volume du manuel que publie chaque année la librairie Springer, de Berlin, et qui résume les événements de l'année précédente, vient de paraître. Il porte le titre de « *Politische Geschichte der Gegenwart, das Jahr 1880* » ; il est, comme les volumes consacrés aux années précédentes, rédigé par M. Wilhelm MÜLLER, professeur à Tubingue. Les divisions de l'ouvrage sont toujours les mêmes ; l'Allemagne,

comme il est naturel, conserve sa part léonine (p. 1-134); puis viennent l'Autriche (p. 134-156), la presqu'île des Balkans (p. 156-184), la France (p. 185-214), la Russie (p. 238-251), l'Espagne et le Portugal (p. 259-261), la Hollande et la Belgique (p. 261-265), la Scandinavie (p. 265-266), la Suisse (p 266-269), l'Amérique (p. 270-274). Un des plus remarquables mérites de cet ouvrage, c'est qu'il reproduit les documents historiques les plus importants publiés dans l'année dont il résume l'histoire, et relatifs à des épisodes, assez peu connus, des années précédentes.

— On publie en ce moment les Œuvres complètes d'un auteur dramatique, à notre avis, trop estimé en Allemagne, Ferdinand Raimund. (*F. Raimunds sæmmtliche Werke, nach Original-und Theatermanuscripten nebst Nachlass u. Biographie.* Wien, Konegen.) Deux volumes ont déjà paru; ils renferment les pièces suivantes : *der Barometermacher auf der Zauberinsel, der Diamant des Geisterkœnigs, der Bauer als Millionær, Moisasurs Zauberfluch, die gefesselte Phantasie, der Alpenkœnig und der Menschenfeind;* le troisième volume, qui sera prochainement publié, renfermera les deux autres *Zauberspiele* de Raimund : *die unheilbringende Krone* et *der Verschwender*, ainsi que quelques œuvres posthumes. Le texte, comme l'indique le titre, reproduit entièrement et pour la première fois les manuscrits originaux achetés par la Bibliothèque de la ville de Vienne; les éditeurs sont MM. Carl Glossy et August Sauer. Mais est-il bien vrai, comme ils le disent dans leur introduction, que Raimund soit le poète populaire (*Volksdichter*), le plus remarquable de l'Autriche, et qu'il mérite la place d'honneur, à côté de Grillparzer, le plus grand tragique autrichien? Ce jugement nous semble bien exagéré; admettons que les caractères et les situations aient, dans les pièces de Raimund, une certaine *vis comica;* mais ce monde fantasmagorique de fées et d'enchanteurs que Raimund nous présente dans chacune de ses œuvres dramatiques, convient plutôt à l'opérette qu'à la vraie comédie.

ANGLETERRE. — Il va paraître à Liverpool, chez James Gibson, une bibliographie de Burns, *Bibliotheca Burnsiana,* par M. James Mac-Kie; — à Londres, chez Kegan Paul, un volume de M. A. J. Duffield sur Don Quichotte *(Don Quixote, his critics and commentators)*; — chez Newman, un livre du lieut. Low, *Maritime discovery, a history of nautical research from the earliest times.*

— MM. Newman, de Calcutta, sont sur le point de publier un nouvel ouvrage du Dr Rajendralala Mitra sur l'histoire, la langue, la littérature et les coutumes des anciens Indo-Aryens.

— La librairie Trübner annonce également la publication prochaine de la seconde partie du *Shakespeare, the man and the book*, de M. C. M. Ingleby et d'un ouvrage de M. R. N. Cust : *Pictures of indian life, sketched with the pen 1852 to 1878.*

ÉTATS-UNIS. — La *Société dantesque* fondée récemment à Cambridge dans le Massachussets, a élu président M. Longfellow, pour vice-président M. Lowell, pour secrétaire M. Woodburg; le conseil est formé de MM. Norton, Winsor et Knapp.

GRÈCE. — M. Derbos, à l'occasion de son admission comme *privat-docent* à la faculté de théologie de l'Université d'Athènes, a publié une dissertation sur le voyage de saint Pierre à Rome, « Περὶ μυθώδους πορείας τοῦ ἀποστόλου Πέτρου εἰς Ῥώμην. »

— On prépare une traduction grecque du *Manuel de philologie classique*, de M. Salomon Reinach, et, à cette occasion, de nombreuses améliorations seront apportées à l'ouvrage; la révision de certaines parties spéciales est confiée, dit-on, à des personnes d'une réelle compétence.

— La Société archéologique d'Athènes a continué les fouilles entreprises dans

l'endroit où la statue de Minerve a été découverte. On vient d'y retrouver un petit cheval ailé qui manquait à la partie droite du casque de la déesse.

— Nous relevons une singulière bévue commise dans la traduction française d'un recueil de nouvelles de M. A. R. Rangabé (*Leïla, la Naiade, Excursion à Poros, Les tisserands de la Hanse*, trad. du grec moderne avec l'autorisation de l'auteur. Calmann-Lévy). Dans la dernière de ces nouvelles, on lit le passage suivant sur la Hanse (p. 267) : « A cette époque, différentes villes des bords de la mer du Nord fondèrent une amphictyonie marchande, qui fut nommée Hanséatique, la *maritime* (de : *Ans See*) ». Voilà une étymologie qui rappelle celle de *chaudron* (*chaud* et *rond*). Outre que *ans See* est un barbarisme (il faudrait *an See* ou *an der See*), et que l'étymologie donnée ne tient aucun compte de l'aspiration, M. Rangabé et son traducteur ne savent-ils donc pas que le mot *hanse* est un mot très ancien et que *hansa* se trouve déjà dans Ulfilas avec le sens de « troupe, foule »?

HOLLANDE. — Sous le titre *De Voornaamste Godsdiensten*, l'éditeur Tjeenk Willink, de Haarlem, publie une série de monographies sur l'histoire des principales religions. Les travaux parus comprennent l'Islamisme par R. Dozy, la religion de Zoroastre par C. P. Tiele, les cultes de la Grèce par J. W. G. Van Oordt, la religion d'Israël par A. Kuenen, celle des anciens Scandinaves par L. S. P. Meuboom, l'histoire du protestantisme par L. W. E. Rauwenhoff et celle du catholicisme romain par A. Pierson. La dernière addition est une histoire du Bouddhisme indien par M. H. Kern, de Leyden, *Geschiedenis van het Buddhisme in Indie*. L'ouvrage, qui comprendra dix fascicules de trois feuilles grand in-8° chacun (les deux premiers ont paru) est conçu dans des proportions suffisamment vastes pour permettre l'étude du sujet sous toutes les faces. Ce sera à la fois un livre de vulgarisation et, comme le nom de l'auteur suffit à le garantir, une œuvre d'originales et profondes recherches.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 avril 1881.

M. Léopold Hugo offre à l'Académie deux stèles funéraires grecques, ornées de bas-reliefs, dont il lui a envoyé antérieurement les dessins et la description. L'Académie décide que ces stèles seront offertes au musée du Louvre.

M. de Longpérier communique des observations sur une inscription arabe de Tlemcen, publiée par M. Ch. Brosselard. C'est l'épitaphe d'un roi de Grenade, mort à Tlemcen au xv[e] siècle. M. Brosselard a supposé qu'il s'agissait de Mohamed XI, dit *el Rey chico*. M. de Longpérier conteste cette assertion; en effet, un examen minutieux du marbre original lui a permis de lire le nom du père du roi, que M. Brosselard avait laissé en blanc. C'est Abou'n Naçr Saad, prince dont les historiens ne parlent pas, mais dont on trouve le nom sur des inscriptions et sur des monnaies. Le fils d'Abou'n Naçr Saad est Mohamed XII, dit *Zagal*, défenseur de Grenade au temps des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle.

M. J. Halévy lit un mémoire sur quelques étymologies sémitiques, dans lequel il présente des comparaisons entre l'hébreu et les langues congénères, y compris l'égyptien et l'assyrien.

Ouvrages présentés : — par M. Heuzey : *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, publiés par l'École française de Rome, fasc. 1 et 2; — par M. G. Perrot : Ersilia Lovatelli, *Di una antica base marmorea con rappresentanza del Nilo*; — Par M. Le Blant : B. Aubé, *les Chrétiens dans l'empire romain depuis la fin des Antonins jusqu'au milieu du III[e] siècle*; — par M. Delisle : 1° divers ouvrages de M. Attilio Hortis, de Trieste, contenant principalement des études sur les ouvrages de Boccace et de Pétrarque; 2° *Annales* de Michel Forest *sur ce qui s'est passé de plus remarquable à Valence, de 1736 à 1784, publiées et annotées* par J. Brun.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 2 Mai — 1881

86. — **Principes de fortification antique.** Précis des connaissances techniques nécessaires aux archéologues pour explorer les ruines des anciennes forteresses. Par A. de Rochas d'Aiglun, chef de bataillon du génie. Paris, chez Ducher et chez Tanera, 1880. 1 vol. in-8° de 108 pages, avec 4 planches, et nombreuses figures intercalées dans le texte. (Tiré à part de la *Revue générale de l'architecture*, t. XXXVII.)
— **L'artillerie dans l'antiquité et au moyen âge.** Par Gustave Hue, capitaine d'état-major. Paris, Dumaine, 1880. 1 vol. in-8° de 70 pages, avec une planche. (Tiré à part du *Journal des sciences militaires*, avril-juillet 1880.)
— **La phalange.** Etude philologique et tactique sur les formations d'armées des Grecs dans l'antiquité et sur leur langue militaire. Par A. de Sérignan, capitaine au 104e régiment d'infanterie. Paris, 1880. 1 vol. in-8° de 126 pages. (Tiré à part du *Spectateur militaire.*)

Le premier de ces travaux est bon. Le sous-titre indique dans quelle intention M. de Rochas l'a composé. Les savants et les artistes chargés de missions scientifiques n'ont généralement pas eu l'occasion de s'initier aux principes qui, de tout temps, ont guidé les ingénieurs militaires. Quelques lignes, souvent mal comprises, de Vitruve et de Végèce, c'est presque tout ce qu'ils connaissent sur l'art de la fortification ancienne; ils sont portés à croire que cet art consistait tout bonnement à enceindre les villes d'une muraille convexe dont la ligne était interrompue de distance en distance par des tours rondes ou carrées. Cette manière de se représenter les choses ne correspond guère à la réalité. En traduisant naguère en français le *Traité de fortification, d'attaque et de défense des places* de Philon de Byzance [1], ingénieur du temps des Ptolémées, M. de R. a attiré l'attention du monde savant sur ce côté si important de la civilisation antique, et il a montré que les Grecs, du temps des Diadoques, n'étaient guère moins habiles que Vauban à fortifier les places. Du traité de fortification de Philon, il ne nous reste malheureusement qu'un abrégé, dont le texte est en bien mauvais état, et qui est privé des figures explicatives que son auteur y avait adjointes [2]. Ce texte reste

1. Paris, Tanera, 1872. Un vol. in-8°. A la suite de Philon, il y a dans cet ouvrage, des « Fragments explicatifs tirés des ingénieurs grecs ».
2. Voy. dans la *Revue de Philologie*, nouv. série, t. III (1879), p. 91-151, la publi-

obscur en bien des points : c'est par une étude attentive et raisonnée des ruines des forteresses anciennes qu'on arrivera peut-être à le comprendre entièrement. « Toutefois, tel qu'il nous reste, dit M. de R. *(Avant-propos*, p. 2), il est d'une très grande utilité pour diriger l'explorateur dans ses travaux. Celui qui n'est guidé par aucune idée théorique cherche au hasard et décrit en termes souvent impropres ce que le hasard lui a fait découvrir ; il est exposé à porter toute son attention sur des points sans importance, pendant qu'il laisse de côté les parties typiques. Celui, au contraire, qui connaît à l'avance les formes générales de l'édifice qu'il a à reconstituer, ne perd, pour ainsi dire, pas un instant, pas un coup de pioche ; il va tout de suite à l'endroit où il doit rencontrer un vestige, et, s'il ne trouve rien, cet insuccès apparent est lui-même une circonstance importante à noter. » M. de R. s'est donc proposé de donner « une sorte de précis des connaissances que doit posséder tout homme qui veut aller étudier sur les lieux la fortification antique et spécialement la fortification grecque et romaine. » Cet utile opuscule est divisé en trois parties. Dans la première on trouve la définition des termes techniques usités de nos jours dans la langue de la fortification [1] et l'indication sommaire des procédés anciens d'attaque et de défense qui ont pu laisser des traces sur le sol, avec un exposé des principes appliqués par les ingénieurs anciens. La seconde partie renferme les écrits didactiques qui nous sont parvenus sur cette matière ; le manuel de Philon est reproduit là en entier, dans la traduction française insérée déjà au tome III de la *Revue de Philologie* (voy. la note 2, p. 337), et suivi d'extraits de divers auteurs qui sont empruntés par M. de R. à son *Traité de fortification* de 1872 (voy. la note, 1 même page). La troisième partie décrit plus ou moins complètement, de seconde main dans presque tous les cas, mais avec indication de sources, les restes des fortifications antiques suivantes : Alée, en Arcadie ; Alinda, en Carie ; tour ronde de l'île d'Andros ; Antioche, en Syrie (enceinte relevée par Justinien) ; Aoste, en Italie ; Athènes ; Constantinople, dont M. de R. fait remonter les fortifications, encore aujourd'hui existantes, au ve siècle de notre ère (il les étudie avec quelque détail dans sa planche IV et dans les figures 27 et 28 d'après des dessins inédits rapportés par M. le capitaine Sabatier et par M. l'ingénieur Choisy [2]) ; Dara, en Asie-Mineure *(lisez : Mésopotamie)* ; Gortys

---

cation de ce Manuel de fortification, comprenant le texte, une traduction française, des notes critiques et un commentaire explicatif, le tout précédé d'une notice sur Philon et ses écrits, ainsi que sur les manuscrits de cet auteur, par MM. A. de Rochas et Ch. Graux.

1. Légère distraction à la page 6 : « Dans un siège, les assiégeants isolent la place de l'extérieur à l'aide de lignes de *circonvallation ;* ils se défendent eux-mêmes contre les entreprises d'une armée venant au secours de la place, par des lignes de *contrevallation.* » Les deux mots soulignés doivent permuter.

2. La figure 28 montre sur le flanc d'une tour un arc en briques, qui paraît destiné à reporter en avant de l'empâtement des fondations de la courtine le poids de la tour, de manière à ne point provoquer par ce poids une inclinaison de la courtine

(Arcadie) ; Héraclée du Latmos (Carie) ; Iassos *(ibid. : exemple du tracé à crémaillère)* ; Jérusalem (bien peu de détails) ; Lépréon (Elide. « Lépréon, dit M. de R., me paraît représenter, avec Messène et Mantinée, le maximum de perfection de l'art de l'ingénieur en Grèce avant l'introduction des puissantes machines d'attaque ») ; Mantinée (Arcadie) ; Messène (du Péloponèse) ; Mycènes (Argolide : fortification archaïque) ; Nicée, en Asie-Mineure (Bithynie : fortification du même genre que celle de Constantinople) ; Pompei ; Rome, enceinte d'Aurélien (dessins d'après Paris, architecte franc-comtois qui avait passé plusieurs années à Rome au commencement de ce siècle, et qui a laissé une œuvre considérable et inédite à la bibliothèque municipale de Besançon) ; Sardes (Lydie) : Tebessa, en Algérie ; Thapsus, dans le territoire de Carthage ; Tyrinthe (*lisez* Tirynthe, en Argolide : forteresse pelasgique) ; Vienne, en France (place romaine du Ier siècle de notre ère ; fort situé près de Voivoda en Grèce (courtines concaves). En Appendice, M. de R. donne les noms de 70 à 80 autres places sur lesquelles il a rencontré des détails plus ou moins incomplets dans certains ouvrages d'archéologie, et qui se trouvent en Grèce, Italie, Sicile, Asie-Mineure, Syrie, Afrique, France ou Allemagne [1]. Tel est le contenu de cet opuscule qui est un excellent point de départ pour les recherches ultérieures sur l'histoire de la fortification dans l'antiquité classique. Toutes les notions techniques sont ici exposées avec une grande netteté qui les rend faciles à comprendre. Il est permis d'espérer que le mal que M. de R. a dû se donner pour arriver à cette simplicité dans des matières qui sembleraient, devoir être bien compliquées, ne sera pas perdu pour les jeunes archéologues de nos Ecoles de Rome, d'Athènes et du Caire.

M. Hue s'est proposé « d'étudier la part qui revient dans les évènements des siècles aux *machines propres à lancer des projectiles*, le mot *machine* excluant l'idée d'une arme portative quelconque ». Il ne faut pas chercher dans son travail la description des machines de guerre, ni aucune espèce de renseignements sur leur portée ou leur force. Il y a là seulement une liste de passages d'auteurs anciens, puis d'auteurs du moyen-âge tant oriental qu'occidental, passages dans lesquels il est fait mention soit d'artillerie de campagne, soit d'artillerie de place ou de siège, soit d'artillerie navale et de pyrotechnie, soit enfin d'artilleurs, de trains ou de parcs d'artillerie, de train des équipages, ou d'équipages de ponts. Tout ces textes sont cités en français ; les renvois aux auteurs grecs sont ordinairement insuffisants, ex. : « DIOD., XVII ; PLUT. *in Alex.* » ; les renvois aux auteurs latins sont plus complets, ex. : « VÉGÈCE, *Inst. mil.*, liv. II, chap. XI. » Il est probable que M. H. n'a guère lu les

vers l'extérieur. Nous ne croyons pas, comme M. de R., que Philon fasse allusion à un arc de cette espèce dans la phrase 4 du § 1 *(Rev. de Philol., l. l.)*.

1. L'orthographe des noms allemands n'est pas soignée.

premiers que dans des traductions françaises. Les cinq figures qui accompagnent l'ouvrage ne sont pas bien choisies, sauf l'onagre du musée de Saint-Germain. Dès le IVe siècle avant l'ère chrétienne, les pétroboles et les catapultes étaient couramment employés pour abattre les créneaux et les dégarnir de leurs défenseurs : M. H. se montre très peu au courant de l'histoire de l'artillerie chez les Grecs, et il est dupe (p. 14) de la rhétorique de Josèphe. M. H. croit aussi que c'est au VIIIe siècle, c'est-à-dire en pleine décadence de la balistique, que la machine de jet battit en brèche pour la première fois (p. 31).: les exemples de ce fait au temps d'Alexandre ne sont pas rares. Il est désagréable, en lisant le travail de M. Hue, de rencontrer souvent des confusions historiques, comme le siège de Thèbes par Philippe (au lieu de : « par Alexandre », p. 13), la victoire de Periclès aux Arginuses en 406 av. J.-C. (p. 15), etc., ou des étymologies dans le genre de celle-ci : « ARTILLERIE, *ars telorum* » (p. 1), ou des assertions hardies telles que les suivantes (p. 3) : « Il paraît démontré aujourd'hui que la civilisation eut son berceau dans l'île de Ceylan. La civilisation égyptienne... procédait directement de la civilisationn hindoue » : et cela, sur la garantie de M. Jacolliot *(La Bible dans l'Inde)*. Malgré la médiocrité générale de cet opuscule, la collection de passages dont il se compose pourra rendre quelques services à ceux qui étudieront l'histoire de l'artillerie, surtout pendant le moyen âge.

M. le capitaine A. de Sérignan dit que « l'étude des auteurs militaires de l'antiquité démontre que la science de la guerre repose sur des bases immuables ». On peut croire M. de S. sur parole. Il a dû faire une étude très approfondie desdits auteurs militaires de l'antiquité. Il les énumère quelque part. On rencontre là, entre autres (p. 38), « l'empereur Adrien lui-même, avec son Ἐπιτήδρομα ou *Tactique de l'infanterie contre la cavalerie* (ouvrage longtemps inconnu, est-il ajouté en note, qui fut retrouvé du temps d'Anastase Ier, et publié par Maurice ou Urbicius, ancien consul). Il est particulièrement curieux, continue M. de S., qu'Arrien, favori et protégé d'Adrien, n'ait pas jugé à propos de nous dire quelques mots de cet *Epitédroma* où l'on trouve de bonnes choses, » etc. On y apprend encore, parmi diverses curieuses notices, que « Julius Uginus, qui vécut sous Auguste » — le mythographe par conséquent, — « publia, sous le nom de *Gromaticus,* son *Liber de castris metandis* »; et que c'est Scriverius, qui composa le traité « *De re militari* attribué à Cicéron, l'an 693 de Rome ». Le « Pyrrhus dont parle Arrien » — apparemment dans quelque texte plus correct que celui que nous avons sous les yeux — « était le fils du grand Pyrrhus » (p. 36). L'écrivain de prédilection de M. de S., c'est Arrien, le même qui, outre des écrits militaires, « *les Expéditions d'Alexandre en Asie* en sept chapitres », le fameux *Manuel* d'Epictète et les *Dissertations* sur le même philosophe, nous a encore « laissé sur Epictète : les *Discours familiers*,

et la *Vie et la mort d'Epictète* ». Cet Arrien, né « en 104 de notre ère », fut « fait consul en 134 » et se distingua, en cette « même année », dans une guerre contre les Scythes. « Comment, en un âge aussi peu avancé, avait-il pu réunir déjà toutes les qualités qui forment le bon général? » M. de S. déclare qu'il ne saurait le dire. M. de S. n'élevant aucun doute sur l'exactitude de cette chronologie, nous n'oserions risquer de vieillir un peu le trop jeune vainqueur des Scythes. Voici un point cependant sur lequel nous nous permettrons de ne pas adopter, sans quelque réserve, l'assertion de M. de Sérignan. « Quant au traité de tactique, dit-il, il n'est guère possible de fixer la date précise de sa composition; il semble pourtant que cet ouvrage n'ait été écrit qu'à son retour de la Cappadoce (il s'agit du retour d'Arrien), sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle Antonin. » Or M. Léon Renier (*Revue archéologique*, t. XXXIII, p. 199) indique de son côté la vingtième année du règne d'Hadrien, soit l'an 136 ap. J.-C., alors qu'Arrien était depuis cinq années déjà gouverneur de la Cappadoce. M. de S. n'a pas négligé plus que les auteurs de l'antiquité les excellents écrivains militaires du moyen âge ni du XVIIIe siècle, et se plaint de voir que de nos jours « les travaux de *Suidas*, de Lipse, de Gessner, de Gruter et d'Arcerius ne se lisent plus guère » (p. 7). Bien que M. de S., dans une note de sa page 8, appelle de tous ses vœux la critique sur son petit traité, nous ne nous résignons pas à relever ici d'aussi légères fautes que des mots grecs un peu estropiés, quelques malheureux masculins pour des féminins ou des accusatifs pour des génitifs. On apprend si mal le grec au lycée que M. de S, n'est que trop pardonnable de ne pas le savoir à fond. Il était, par suite, tout naturel qu'il marchât sur les traces de Guischardt, le célèbre écrivain militaire du siècle dernier. Guischardt avait traduit Arrien du *latin* en français. « J'aurais pu simplement rééditer sa traduction d'Arrien, dit M. de S.; mais, d'un côté, son style vieilli et un peu lourd pourrait n'être plus au goût du jour; d'un autre côté, certains passages expliqués suivant la langue militaire du XVIIIe siècle eussent été difficilement compréhensibles de nos jours » (p. 7). Qu'a fait M. de Sérignan? Il a mieux aimé traduire le français vieilli de Guischardt que le grec original d'Arrien en français d'aujourd'hui. Le résultat, est-ce une *belle infidèle*? Nous garantissons tout au moins l'infidélité, sinon la beauté de la belle.

Ch. G.

---

87. — P. WARNCKE. **De dativo pluralis graeco**. Lipsiae, Hirschfeld. 1880, in-8°. — Prix : 1 mark (1 fr. 25).

Aucun cas n'offre, en grec, des terminaisons aussi variées que le datif pluriel; M. Warncke prend soin de nous rappeler, au début de son travail, qu'on en compte jusqu'à quatorze. Aussi est-il d'autant plus sur-

prenant que personne jusqu'ici n'ait cru devoir se livrer, au sujet de ce cas, à une étude d'ensemble, embrassant la question dans toute son étendue et apportant des résultats basés sur une observation des textes patiente, attentive, exempte de préjugés, exempte surtout de cette hâte avec laquelle, avant d'avoir puisé sur le terrain de la langue grecque ellemême tous les renseignements qu'elle peut fournir, on s'est lancé jusqu'à présent, de prime abord, dans les vastes et trop souvent vagues spéculations de la grammaire comparée.

En ouvrant le livre de M. W., nous avions donc espéré trouver une étude de ce genre : nous savions combien les Allemands excellent dans cet ordre de travaux, tout de patience et d'observation minutieuse, où il s'agit d'éplucher les textes, de dépouiller avec les auteurs les inscriptions, chaque jour plus nombreuses, ces témoins les plus fidèles et les plus sûrs de la langue réelle, de la langue parlée par le peuple, de classer enfin les formes recueillies dans l'ordre chronologique et suivant la diversité des dialectes. Nous nous attendions à rencontrer quelque chose de semblable dans le travail de M. W. ; nous devons avouer que nous avons été complétement déçu.

Assez de savants, et des plus marquants dans la grammaire comparée, ont déjà examiné de *haut et de loin* la possibilité d'identifier le * -σσι (?) grec avec le *-su* sanscrit et le *-hva* zend et de concilier cette forme avec un * *-sva* indogermanique ; assez de linguistes ont déclaré *a priori* que toutes les formes grecques, dans les trois déclinaisons, se rapportaient à un type unique, sans arriver à un résultat définitif et accepté de tous : tout ce qu'on pouvait, dans cet ordre d'idée, dire *pour* ou *contre*, a été dit, et il y avait d'autres voies à suivre en reprenant cette question.

M. W. n'a pas cru devoir s'y engager et nous le regrettons pour lui : traitant un sujet où la grammaire grecque doit occuper la première place, où une bonne méthode scientifique, voire même la prudence la plus élémentaire, commande de ne s'aventurer sur le terrain de la grammaire comparée qu'après avoir épuisé tous les arguments que peut fournir une étude soignée des faits constatés au sein même de la langue grecque, il s'est lancé de prime abord dans des considérations à perte de vue sur la possibilité d'identifier -σσι avec *-su* et *-hva* et de ramener tout à * *-sva;* son raisonnement n'a point gagné en solidité à ce *salto mortale*, d'autant plus qu'il empiétait ainsi sur la conclusion de ses recherches et se donnait, outre le tort de revenir dans son chapitre final sur des faits déjà exposés, celui bien plus grave de paraître aborder la question avec une idée préconçue. Il nous a bien dit, en passant, qu'il partageait l'avis de Gerland et autres et considérait avec eux les formes en -αις, -(ῃς) et -οις comme dérivées de celles en -αισι, -(ῃσι) et οισι. Mais d'où vient cette préférence ? De ce que les unes sont plus nombreuses que les autres chez Homère et quelques autres poètes. Il nous annonce bien encore qu'à son avis la terminaison primitive du datif pluriel en grec n'a pu être ni -συ, ce qui est généralement admis, ni -σι, ce qui est moins prouvé. Mais sur

quoi reposent ces déductions ? Sur une rapide énumération, dans laquelle les poètes (et c'est précisément là le témoignage sur lequel, à notre sens, on peut le moins s'appuyer en l'occurrence) jouent le principal rôle. Nous entendons beaucoup parler d'Homère, pas mal aussi d'Hésiode, Hérodote figure à son rang ; on descend même jusqu'à Apollonius de Rhodes ; mais la masse d'inscriptions que nous possédons actuellement, quel parti en a-t-on tiré? Çà et là, j'en vois bien quelques citations : on nous dit bien, mais sans trop y insister (ce serait dangereux pour la thèse soutenue), qu'en béotien les formes longues [1] n'existent pas ; on ne daigne pas, du reste, s'arrêter à cette particularité, ni examiner combien de dialectes la présentent ; on ne songe pas à remarquer que d'autres dialectes nous offrent le phénomène inverse avec non moins de constance ; il y avait cependant matière à réflexion dans cette opposition aussi nettement tranchée. En dorien, on s'en tire à moins de frais encore en reproduisant purement et simplement la phrase, passée à l'état de lieu commun, dans laquelle Ahrens avance qu' « à son avis les Do« riens ont *sans doute* eu aussi le droit de se servir de la forme longue », et cela pourquoi? parce qu'Epicharme, un poète ! l'emploie dans deux ou trois passages, où elle lui vient, sans conteste, bien à point pour parfaire son vers.

Après cela, M. W. peut bien nous énumérer combien, au juste, de datifs pluriels en -σσι, en -εσσι, en -εσι ou en -σι on rencontre dans Homère ; il a trop fermement pris position, dès l'abord, pour nous apprendre rien de nouveau : tout ce qu'il en déduit pour ou contre telle ou telle filiation de ces formes a été dit avant lui. Dès lors, la conclusion s'impose d'elle-même : M. W. s'est, dès le début, placé dans l'un des deux camps ; il a admis en commençant et avant tout examen : 1° que tous les datifs grecs se ramènent à une même forme ; 2° que cette forme était primitivement *σσι : tant bien que mal, il a plié à cette théorie préconçue tous les exemples tirés des poètes épiques, et autres : que restait-il à faire sinon de nous prouver que *σσι peut être à la rigueur rapproché des formes sanscrites et zendes et dériver avec elles d'un type unique **sva ?* C'est, en définitive, le desideratum suprême auquel arrivera, pour une partie au moins des formes du datif pluriel en grec, quiconque soulèvera cette question et M. W. s'est acquitté de cette partie de sa tâche avec toute la conscience dont il a fait preuve, du reste, au cours de son travail.

Nous ne faisons, en effet, aucune difficulté de reconnaître le soin avec lequel chaque partie en soi a été traitée ; les exemples, du moins ceux des grands écrivains, sont longuement énumérés ; nous assistons à un défilé en rangs serrés de toutes les formes que présente chaque thème. Mais, avec tout l'appareil d'érudition qu'il déploie, M W. n'a point fait faire un pas à la question. La portion des datifs pluriels grecs, pour lesquels

1. Par formes *longues* nous entendons, comme Ahrens et autres, les formes en -αισι, -οισι par opposition aux formes plus courtes en -αις, οις.

l'analyse donne *a priori* une terminaison -σσι ou -σι, doit être logiquement dans une relation de parenté étroite avec les locatifs sanscrits en *-su*, zends en *-hva* ; on le sent depuis longtemps. Pour ceux qui abordent de suite la question de grammaire comparée, -σσι ou -σι, c'est tout un : ceux qui partent de -σσι admettent que, dans diverses combinaisons, un σ est tombé ; ceux qui prennent parti pour -σι supposent une forme antérieure *σFι dans laquelle le F aurait ultérieurement disparu. Or de fortes raisons, tirées surtout de la phonétique, ne permettent point cette identification d'une manière immédiate, absolue et incontestée ; on le sait aussi depuis longtemps ; M. W. se meut donc ici forcément dans un cercle restreint, sur un terrain maintes fois rebattu ; aux arguments déjà connus il ajoute bien quelques nouvelles présomptions : mais pas plus que ses prédécesseurs, il n'arrive à produire une démonstration évidente, à imposer la conviction : il en est réduit, en fin de compte, à conclure, comme tant d'autres avant lui, *qu'à la rigueur l'identification est possible*.

Mais c'est précisément parce qu'elle n'est que *possible à la rigueur* que, sur ce point particulier, la question n'est et ne sera pas encore de longtemps tranchée. Là n'était donc point l'intérêt principal du sujet : toute solution définitive de ce problème spécial se heurtant à des difficultés que l'état actuel de la phonétique ne permet guère de lever, ce qu'il importait de savoir d'une façon certaine, ce que devait examiner tout d'abord quiconque croyait devoir soumettre le datif pluriel grec à une nouvelle étude, c'était : 1° si réellement les formes en -αις et en -οις dérivent, sans plus, des formes en -αισι et en οισι, ou encore si c'est l'inverse qui est vrai, comme l'ont affirmé quelques savants, ou enfin si ce n'est ni l'un ni l'autre, comme Bopp l'a cru un moment et comme on pourrait le soutenir en se basant sur une observation attentive et complète des textes, surtout épigraphiques ; 2° quelle est au juste, en grec, la forme primitive à laquelle se peuvent ramener les nombreuses variantes constatées dans les terminaisons de la troisième déclinaison.

En passant par dessus ces deux questions primordiales, M. Warncke a bien pu faire un travail estimable et intéressant, compulser tout ce qui a été écrit çà et là avant lui sur le sujet, condenser la substance de nombreux articles épars dans de nombreuses revues, opposer l'une à l'autre des opinions tantôt flottantes, tantôt superficielles, souvent contradictoires ; il n'a pas, en réalité, abordé le côté sérieux du problème, il n'a pas examiné l'origine ou les origines des formes du datif pluriel *en grec*, et, sur ce point spécial, qui domine et doit primer la discussion de grammaire comparée, la question reste ouverte.

Albert Fécamp.

---

88. — **C. Iulii Caesaris Commentarii de Bello Gallico.** Edition à l'usage des classes, revue et annotée par J.-M. Guardia, professeur à l'école Monge. Paris, Pedone-Lauriel. 1879 et 1880, 598 pages. In-12.

Le César de M. Guardia, comme ses grammaires, rompt avec certaines de nos traditions en fait de livres de classe. Il prétend marquer un progrès et contribuer à introduire parmi nous l'enseignement du latin « d'après la méthode historique et analytique [1] ». Il est fait dans une louable intention, par un homme de bonne volonté et de talent ; on est donc naturellement porté à lui faire un accueil sympathique. Malheureusement, l'exécution laisse beaucoup à désirer et ne permet pas de recommander ce livre comme on le désirerait. Il ne suffit pas d'innover pour réformer ; et il n'est pas de principes si justes ni si féconds qui puissent dispenser d'apporter du soin dans la confection des livres de classe, si l'on veut qu'ils soient bons.

Je commence par l'extérieur. Il n'y a pas de titre courant, pas même le numéro du livre et du chapitre au haut des pages ; pas de sommaires non plus, ni de table ; ni les subdivisions de chapitres qui, chez Kraner, Dinter et autres, facilitent tant les recherches. Un bon tiers au moins des notes ne se trouve pas à la même page que le texte auquel elles se rapportent, et toutes les notes d'un chapitre se suivent sans alinéa, sur toute la largeur de la page. Enfin, les fautes typographiques sont nombreuses. A la seule page 259, je trouve *equestrii*, *eiam*, *fiinitimis* dans le texte, et « ameunèrent » en note [2]. Cela ne facilitera pas le travail des écoliers.

Je passe à l'orthographe, et je range sous ce chef les accents et les signes de quantité dont M. G. a voulu, non pas, certes, orner, mais enrichir son texte. L'idée n'est pas mauvaise. La réforme que M. Quicherat a vainement tenté d'introduire dans notre prononciation du latin, au moyen d'un chapitre de théorie [3], peut-être l'obtiendrait-on par la pratique, en rappelant aux enfants, à chaque mot, quelle est la valeur de ses syllabes, quel est son accent? [4] Peut-être ; mais ce n'est pas sûr. Si les professeurs n'exigent pas que l'accent soit marqué à la lecture, les signes imprimés n'y feront rien, pas plus que les accents grecs, qui se trouvent cependant dans toutes les éditions. Mais admettons, en principe, l'utilité de la chose ; c'est l'application qui est par trop défectueuse. La quantité est figurée assez rarement, et le plus souvent sur les syllabes où c'est le moins nécessaire. Quant aux accents, il y a rarement deux pages

1. Avant-propos.

2. P. 230 *cum* (l. *eum*) ; p. 233 *es* (l. *est*) ; p. 235 *Ipse* (l. *Ipsi*), dans le texte ; et *fiieri*, « sénérité » et « emphibologique » en note ; p. 237 et 247 à 252 sept ou huit fois *Casivellaunus* ; p. 253 *Cassivellauno* dans le texte ; p. 247, dans une note qui porte sur l'orthographe de ce nom, on lit *Cassivellauni* et *Cassivellannus*.

3. *Traité de versification latine*, 3e éd., p. XIX suiv.

4. M. Quicherat déjà proposait en exemple les livres où « les jeunes prêtres apprennent à chanter l'épître et l'évangile » et où « l'accent tonique est marqué ».

de suite sans faute ; la seule page 28 en a cinq, dont quatre bien lourdes ! Que l'auteur en « partage la responsabilité avec les imprimeurs » [1], peu importe; les fautes y sont, vous voulez les inculquer aux élèves, puisque vous les leur mettez constamment sous les yeux. Franchement, ce n'était pas la peine de tant les embarrasser ! Mettez des accents justes, ou n'en mettez point.

Il n'en est pas de même des autres questions d'orthographe. Ici, M. G. n'est ni seul ni le premier. Il n'a eu qu'à suivre la route frayée par le Virgile de M. Benoist. Aussi, je n'ai ici à reprocher à M. G. que quelques inconséquences, comme l'emploi exclusif de l'*i* à côté de *v* et *u* [2], comme *omnis* au nominatif pluriel (p. 9) et *finis* (p. 8), tandis qu'en général il n'a pas admis les accusatifs en *is*, et des défaillances telles que *paena* (p. 5, 15, 38, 225), *concione* (p. 299 ; comp. 259, note ; mais p. 298, en note, *contione*). Espérons que bientôt nous n'aurons plus besoin de féliciter un éditeur de ce qu'il sait l'orthographe.

Le texte de M. G. est, « à quelques variantes près, celui qu'a donné Duebner en 1867 » [3]. M. G. ne paraît pas avoir songé à revoir les mss. de Paris. Une édition « classique » mériterait-elle les honneurs d'une collation nouvelle ? Je le pense, quand on a les meilleurs mss. à sa portée ; et je puis certifier qu'il eût valu la peine de les revoir. Ayant collationné autrefois, pour mon usage, le livre Ier sur les mss. 5763 et 5056, j'ai pu constater que les indications de Duebner ne sont pas absolument sûres et complètes ; et j'ai compris qu'il en fût ainsi lorsque, tout dernièrement, M. Benoist a bien voulu me permettre de jeter les yeux sur les collations de l'illustre savant : ce sont des notes prises par ci par là, plutôt que des collations suivies. A part cela même, le César de Duebner n'est pas ce qu'il a fait de mieux. L'état de la tradition est fort bien exposé dans la préface ; mais dans les nombreux passages où les données diplomatiques seules ne suffisent pas, son jugement laisse souvent à désirer. Néanmoins, c'est un bon texte, constitué avec méthode, et qui pouvait très bien servir de base à une révision nouvelle. Il est donc heureux que M. G. n'ait pas choisi plus mal, puisqu'il lui fallait un texte tout fait. Pourquoi le fallait-il ? pourquoi M. G. n'a-t-il pas établi son texte lui-même ? Il a bien fait de s'en abstenir, s'il faut en juger par quelques-unes de ses notes où il entreprend de discuter des variantes [4]. Mais il est

---

1. Post-scriptum (après la page 598). D'ailleurs, il y a de ces fautes, et des pires, dont la répétition ferait soupçonner plutôt l'auteur, s'il était possible de supposer chez lui de telles erreurs ; quelques-unes (comme *éducit, tráducit, súbducit*), sont corrigées au *post-scriptum* ; mais je n'y vois pas *consúerint* (p. 19 et 59), *consúerat* (p. 28, 223 et 259 ; pourtant, on lit *consuésset*, p. 259) ; ni *essédis* (p. 235, 245, 246) ; ni *circuitu* (p. 27, 56 et 242), *circumitis* (p. 225) ; *introitus* (p. 235), *initum* (p. 260) ; ni *emigrent* (p. 41), *rádices* (p. 49), *dispári* (p. 245), *diutina* (p. 299), etc., etc.

2. Voyez la remarque si judicieuse et si concluante de M. Benoist, Virgile, vol. I, 2e éd., p. LIX suiv.

3. Avant-propos.

4. P. 22, 64, 72, 238, 246, 258. P. 61 le texte porte : *Quod fratres Aeduos*, la

fâcheux qu'un éditeur doive renoncer à une partie aussi importante de sa tâche. Toute interprétation d'un auteur ancien qui se passe de la critique du texte, ne peut être qu'une interprétation incomplète et superficielle ; tout commentateur qui n'est pas critique, manque d'autorité[1].

On va voir que l'exégèse de M. G. ne peut que nous confirmer dans cette idée. Les notes font l'effet de remarques écrites au courant de la plume, sans choix, sans beaucoup d'application, avec négligence, pour trancher le mot. On ne peut s'expliquer autrement le désaccord si fréquent entre le texte et les notes[2], les répétitions inutiles, au lieu de simples renvois[3], les observations mal rédigées[4], enfin des réflexions oiseuses et insérées hors de propos[5]. A côté de cette surabondance, il y a bien des lacunes. Il semble, quand on vient après tant d'autres, qu'il y aurait plaisir à éclaircir précisément ce que ceux-ci ont laissé dans l'obscurité, comme *quodque* dans *antiquissimum quodque tempus* (I, 45, 3), *eo* dans

---

note : « *Quod se fratres Aeduos*, entre ces deux derniers mots, quelques éditions du XVI[e] siècle portent cette addition : *e senatus consulto*, qu'il ne faudrait pas rejeter absolument comme une glose ; il est possible que les copistes aient passé ces trois lettres de la formule consacrée : E. S. C. » P. 30. « *Ita uti supra se* est une des plus heureuses corrections qu'ait inspirées l'étude des mss. Dans la plupart des éditions *ita uti supra* forme une parenthèse, qui a paru d'autant plus suspecte, qu'elle est unique dans César ; il ne s'agissait que de transformer la prétendue parenthèse en proposition finale, et de substituer le pronom réfléchi *se* au *sed* suivant. » M. G. oublie qu'il a fallu encore changer *collocari* et *compleri* en *collocaret* et *compleret* ; et puis, cette « heureuse correction » donne le sens (ou le non-sens) que voici : César range en bataille, à mi-côte, quatre légions de vétérans, de façon à placer (ou afin de placer) au-dessus de lui, sur le sommet, deux légions levées récemment.

1. Je ne veux pas dire, bien entendu, que cette critique doive s'étaler dans les notes destinées aux élèves.

2. P. 11, texte : *qua* ; note : « De l'ancienne leçon : *qua flumen Rhodanus fluit*, peut-être faudrait-il conserver *qua*, qui semble donner un sens plus satisfaisant que *qui* ». P. 72, texte : *uiderat* ; note : « *uidebat* est une leçon préférable à *uiderat* » ; p. 252, texte : *iis* ; note *his* ; p. 263, *dolori*, *dolore* ; p. 264, *habere*, *haberet* ; p. 273, *praesentia*, *praesentias*. P. 256. M. G. cite, VI, 31, 5 : *Latiuolcus*, et dans ce passage on lit *Catuuolcus* ; p. 38, il compare à *qui ante fuerant* Cic. *ad Att.*, X, 16, 1 « *Dionysius uenit* ». (On lit chez Cicéron *Dionysius fuit* ; il est vrai que Kayser retranche *fuit*). P. 48, « le pronom relatif s'accorde très bien avec le substantif attributif ; il y a souvent attraction du genre : *flumen quod appellatur Tamesis* ». L'exemple est bien choisi

3. P. 1, 3, 7, sur *unus, alter* ; p. 223, 225, 237, 253, 254, sur *subducere naues*, etc.

4. P. 2, « *Imperio potiri* ; complément ordinaire [ordinairement ?] à l'ablatif, autrefois [chez les auteurs archaïques ?] à l'accusatif ». P. 264. « *Quem haberet exitum* ? L'interrogation a ici le sens négatif » (elle signifie : *malum habere exitum*).

5. P. 17. « Ce discours est bref, explicite, digne d'un peuple sans diplomatie ». Comp. p. 19 (impunité du crime), 21 (ostracisme), 25 (*Ne eius*, etc., « est l'expression d'une âme froide qui sait ce que valent les ambitieux » ; p. 46 (« en morale », etc.) ; p. 59 (« La vraie morale », etc.) ; p. 261. « Si ce discours est exact dans le fond, Ambiorix était un éclectique accompli, qui mettait d'accord ses devoirs de patriote et sa reconnaissance pour les bienfaits qu'il avait reçus », etc., etc. En vérité, tout cela vaut-il mieux que les exclamations admiratives de nos anciens ?

ex eo concursu nauium (V, 10, 2) [1], etc. On aurait pu tendre la main aux commençants dans une phrase comme celle-ci : *sese pro Caesaris in se beneficiis plurimum ei confiteri debere* (V, 27, 2). Mais non, « les commentateurs sont muets [2] » dans ces occasions-là, même ceux qui se plaignent des autres. L'insuffisance des notes est bien plus sensible en ce qui concerne les faits, comme, par exemple, les institutions civiles et militaires. Pourtant, ce ne sont pas les secours qui manquent sur ce point [3]. Enfin, la valeur des observations et des explications données par M. G. est très inégale [4]. Il y en a qu'on est étonné de rencontrer chez l'un des auteurs de grammaires si pleines d'érudition [5].

Voilà bien des critiques. M. G., nous osons l'espérer, voudra bien voir dans la longueur même de l'examen qui précède, la preuve de l'intérêt que nous prenons à son édition. Pourquoi ne remanierait-il pas un ouvrage qui a sa valeur, malgré tout, et qui, tel qu'il est, nous paraît déjà préférable à bien des produits de cette triste industrie des « éditions classiques »? En y mettant le temps et surtout le soin nécessaires, M. G. nous donnerait, en deuxième édition, un livre très utile, et que nous recommanderions alors avec un vrai plaisir.

---

1. Car ce n'est pas expliquer *eo* que de dire, comme Kraner : *durch den dabei erfolgten Zusammenstoss der Schiffe*. On pourrait songer à *concussu* (Lucr., VI, 290, 547). Mais il est plus probable que *eo* est une répétition fautive de *ex* ou de *co*. B. C., II, 6, 5 *ex concursu* se rapporte également à des vaisseaux.

2. P. 254, note.

3. M. G. promet un atlas spécial qui pourra, en quelque mesure, combler cette lacune. Il faudrait, en outre, un index géographique et historique, et une introduction dans le genre de celle de Kraner.

4. P. 11. « Le mur partait du lac, sur la rive gauche du Rhône et se prolongeait jusqu'au pied du Jura, sur la rive droite, de manière que le passage fût impossible ». Par où donc M. G. pense-t-il que les Helvètes aient passé ? P. 13. « *Ire contendit* = βῆ δ' ἰέναι dans Homère ». P. 57. « La cavalerie des légions était fournie par les chevaliers romains ». Du temps de César ?

5. P. 20 et 273, *in praesentia* est donné pour un accusatif pluriel; il me semble difficile de soutenir cette opinion en présence des exemples fournis par Kuehner, *Ausf. Gramm.*, II, p. 264 et surtout de Sen. *Ep.* 52, 15 : *differam hoc in praesentia*. P. 28. « *Equo admisso*, à toute bride, à bride abattue, de *admittere* (s. e. *habenas*), lâcher la bride ». *Equo admisso* ne peut venir que de *admittere equum*, et non pas *habenas*. P. 29 (I, 23, 3). « *existimarent* : l'imparfait de l'indicatif ne serait pas moins correct » et p. 35 (I, 27, 4), « *existimarent* au subjonctif; c'est une conjecture du narrateur ». Mais non, les deux subjonctifs sont de ceux qu'on trouve expliqués dans la grammaire de MM. G. et W., p. 688, § 242 (comp. Madvig-Theil, § 357 a, Rem. 2, et Kuehner, II, p. 790). P. 253 (V, 23, 3 et 4), des deux subjonctifs qui embarrassent M. G., l'un, *portaret*, se trouve dans une phrase restrictive (G. et W., p. 672, § 220; comp. Madvig-Theil, § 364, Rem. 2; Kuehner, II, p. 862); l'autre, *remitterentur*, s'explique très bien, si je ne me trompe, par cette espèce d'attraction dont parlent MM. G. et W., p. 707, § 284 (comp. Kuehner, II, 792 suiv.). P. 34 (I, 26, 6), « *qui si iuuissent* a exactement le même sens que *si qui iuuissent* »; ceci n'a pu échapper à M. G. que par inadvertance. Il est évident que *qui* représente *Lingones*. — Quelques étymologies comme *nego* « de *nec aio* » (p. 11), et paysan de *pagus* « par *paganu-m* » (p. 15), ne sont pas faites pour donner aux enfants des idées très exactes.

Je termine en offrant à M. Guardia, pour cette nouvelle édition, une légère correction au texte. I, 2, 1, tout le monde lit : *M. Messala et M. Pisone consulibus*, contrairement à l'usage général, observé pour ces mêmes consuls au chap. 35, 4 *(M. Messala, M. Pisone consulibus)*. Les mss. portent : *M. Messala et P. M. Pisone*. Pourquoi efface-t-on *P* et conserve-t-on *et*? N'est-il pas évident que c'est une seule et même faute ? (peut-être une répétition de *M. P* dans *M. Pisone ;* comp. *L. Labieno*, I, 22, 1). Faites donc disparaître l'un et l'autre.

Max Bonnet.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons reçu de M. A. Barth une note à son article sur le Bharata Çastra de M. P. Regnaud. Voici cette note que nous n'avons pu insérer que dans le présent numéro : « Au dernier moment (plusieurs semaines après la correction des épreuves de mon article), j'apprends de M. P. Regnaud qu'il a obtenu depuis communication des mss. de M. Hall. Ils pourront donc lui servir pour des travaux ultérieurs sur Bharata. Mais on regrettera d'autant plus qu'il ne se soit pas assuré plus tôt de ce secours. »

— On commence à sortir de la vieille ornière pour les éditions classiques latines et grecques ; mais l'on n'a encore rien tenté de sérieux pour les langues vivantes. La librairie Delagrave entreprend une collection de classiques anglais. Le premier spécimen de cette collection est une édition de *Macbeth* par M. J. Darmesteter. Elle comprend une introduction étendue sur Shakespeare et sur Macbeth, un commentaire grammatical et littéraire du texte (rapproché autant que possible du *folio)* et plusieurs appendices. Voici le contenu de l'Introduction : 1re partie : I. Le théâtre anglais avant Shakespeare. — II. Traits connus de la vie de Shakespeare. — III. Œuvres de Shakespeare; histoire de son génie. 2e partie : IV. Analyse de *Macbeth*. — V. Sources de *Macbeth*. — VI. Date de *Macbeth ;* drames antérieurs sur le même sujet. — VII. *Macbeth* sur la scène anglaise. — VIII. Texte; corruptions, interpolations, rythme. — Les appendices sont : I. Le vrai Macbeth. Formation de la légende. — II. *Macbeth* en France. — III. *Sleep no more*. — Le commentaire cite les principales imitations anglaises on françaises inspirées par Macbeth. Nous reviendrons plus au long sur cette importante édition.

— M. Ph. Tamizey de Larroque vient de publier un recueil de lettres inédites de Pierre de Marca (*Lettres inédites de Pierre de Marca, évêque de Conserans, archevêque de Toulouse et de Paris, au chancelier Séguier*, publiées avec avertissement, notes et appendices. Bordeaux, Lefebvre ; Paris, Champion. in-8°. 79 p. Extrait de la *Revue de Gascogne*. Tiré à part à cent exemplaires). On sait que Pierre de Marca, l'auteur de l'*Histoire de Béarn* (1640), succéda, comme archevêque de Paris, au cardinal de Retz, en 1662 ; il mourut la même année, trois jours seulement après avoir reçu ses bulles. Il a eu de nombreux biographes : Etienne Baluze, son secrétaire et aumônier; Paul de Faget, son cousin germain ; et, de nos jours, M. Bascle de Lagrèze et M. Roschach. Beaucoup d'articles lui ont été consacrés dans nos recueils biographiques et dans les livres relatifs à l'histoire ecclésiastique du XVIIe siècle. Enfin, on trouve sur lui de précieuses informations dans la liste

dressée par les auteurs de la *Bibliothèque historique de la France* et surtout dans l'analyse faite par M. Paulin Paris de ses ouvrages manuscrits (*Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*. IV, 1841, p. 227-243). Pour donner, à propos de Pierre de Marca, quelque chose de nouveau, il fallait le lui emprunter. C'est ce qu'a fait M. Tamizey de Larroque. Il a publié les dépêches de Marca au chancelier Séguier; on n'en connaît, pour ainsi dire, aucune. Dans ces lettres, ce n'est pas seulement le politique qui se montre à nous, c'est l'homme; Marca parle à la fois de ses propres affaires et de celles de l'Etat; il s'occupe de son avenir, de sa famille, de ses amis; parfois il entre dans des détails qui le peignent au vif et auxquels sa verve gasconne prête une saveur piquante; c'est bien l' « homme d'esprit », dont nous parle Racine. A la suite des lettres au chancelier, M. Tamizey de Larroque a réuni, dans la première partie de l'*Appendice*, quelques lettres inédites adressées par Marca, en divers temps, à diverses personnes, et, dans la seconde partie, il a rapproché d'une lettre du fils de Marca, président au parlement de Pau, une lettre d'un bon religieux béarnais appelant, en 1664, l'attention de Séguier sur le mérite de l'évêque de Coserans et sur l'avantage qu'il y aurait pour ce prélat à être nommé évêque d'Oloron.

— Un tome huitième et dernier vient de compléter l'*Histoire de la Terreur*, par Mortimer Ternaux, qui était restée inachevée (Calmann Lévy). L'éditeur, M. le baron de Layre, nous apprend que des huit chapitres contenus dans ce volume, les quatre premiers avaient été presque complètement achevés par Mortimer Ternaux; les quatre derniers sont dus à M. de Layre, qui a mis en œuvre les matériaux recueillis par l'auteur.

— Le prix annuel institué par l'Association pour le progrès des études grecques a été décerné à M. Gevaert, pour son ouvrage sur l'histoire et la théorie de la musique de l'antiquité.

ALLEMAGNE. — On annonce : de M. Kummer, une édition des *Erlauer Spiele, sechs altdeutsche Mysterien*; — de M. Schrœer, une édition de la version anglo-saxonne du *Rule of St Benet*, et de la *Comedy concernynge the lawes of nature, Moses and Christ, corrupted by the sodomytes, pharisees and papystes, most wycked.... compyled by Johan Bale, Anno* MDXXXVIII; — de M. Strobl, un exposé justificatif en faveur de son édition de Berthold, qui a été si vivement attaquée, surtout par Bartsch; — de M. Reden-Esbeck, un ouvrage sur la Neuber, *Karoline Neuber und ihre Zeitgenossen*.

— Parmi les nouveaux volumes de l'*Altfranzœsische Bibliothek*, dirigée par M. Wendelin Fœrster et publiée par les éditeurs bien connus de Heilbronn, MM. Henninger, citons, comme devant paraître dans un délai plus ou moins long, le *Thomas Becket* de Guarnier de Pont Saint-Maxence, *Jehan de Lanson*, *Jaufré*, une *Vie de sainte Catherine* (Tours), le *Planctus Mariae* provençal (Bartsch, *Grundriss*, § 20, 2, d'après les quatre manuscrits connus), un *Mystère d'Adam* (Tours), *Roman de Cristal*.

— L'éditeur Wilhelm Friedrich, de Leipzig, annonce la publication prochaine d'une œuvre intéressante pour les philologues; c'est l'édition d'un poëme en dialecte allemand-esthonien, *die Oberpahlsche Freundschaft*. Ce poëme, qui date de l'année 1818, a pour auteur Jean-Jacques Malm; il sera édité par M. Th. Falck, qui y joindra une introduction linguistique, historique et littéraire, ainsi qu'un commentaire en allemand.

— Le volume que M. Th. Heigel vient de publier sous le titre : *Aus drei Jahrhunderten, Vortræge aus der neueren deutschen Geschichte*. Wien, Braumuller. VI et 277 p. In-8°), renferme les essais suivants : *Deutschland nach dem dreissigjæhrigen Krieg*; — *Prinz Eugen von Savoyen*; — *Maria Theresia und Marie Antoinette*;

— *Gluck in Paris*; — *Kaiser Joseph II*; — *Der Humorist Anton Bucher*; — *Die Jacobiner in München*; — *Kœnigin Luise*; — *Die Memoiren des Ritter von Lang*; — *Paul Anselm von Feuerbach*; — *Ludwig I, Kœnig von Baiern und Thorwaldsen*.

— La collection des *Neudrucke deutscher Literaturwerke des* XVI. *und* XVII. *Jahrhunderts* s'est augmentée d'un volume nouveau (nº 30), *der verlorene Sohn, ein Fastnachtspiel*, de Burkard Waldis (1527). Le volume est édité avec le plus grand soin par M. Gustave Milchsack.

— Voici le sujet proposé par l'Université de Gœttingue (Faculté de philosophie) pour le prix Benecke à décerner en 1884 : « exposer en général le développement de la civilisation des peuples italiens et montrer par le détail ce que les arts plastiques et les arts du dessin chez les Italiens doivent aux arts des peuples non-italiens, et, d'autre part, où ils ont grandi en dehors des pays italiens et en quoi ils ont exercé une influence sur le développement des arts chez les peuples non-italiens. » Les travaux seront écrits en allemand, ou en latin, ou en français, ou en anglais, et devront être remis avant le 31 août 1883. Il y a deux prix : le premier de 1700 mark; le second de 680 mark.

— Le 15 mars est mort, à Leipzig, M. Otto Loth, professeur des langues orientales à l'Université de Leipzig.

BELGIQUE. — M. Lamy, professeur à l'Université de Louvain, publiera prochainement une édition critique des œuvres inédites de saint Ephrem, qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale de Paris et au British Museum. Cette édition comprendra deux volumes in-8º; le texte sera suivi d'une traduction et d'un commentaire.

— M. P. Willems a publié une *Notice sur Jean-Henri Bormans* (Bruxelles. In-12, 61 pp.) divisée en deux parties : la première, écrite en français, retrace la vie de Bormans et ses travaux sur la philologie latine et l'ancienne littérature française; la seconde, écrite en néerlandais, apprécie les services rendus par Bormans à la langue et à la littérature thioises.

— La Société des bibliophiles liégeois a entrepris la publication des *Papiers de Jean-Remi de Chestret*, « pour servir à l'histoire de la révolution liégeoise » (1789-1791). Le premier volume a paru tout récemment.

— Le prix quinquennal d'histoire, pour la période de 1876-1880, a été décerné à M. Gachard, archiviste général du royaume, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de la Belgique au commencement du* XVIIIe *siècle*.

DANEMARK. — L'Académie des sciences de Copenhague (section de philosophie et d'histoire) met au concours pour 1881 le sujet suivant : *Influence du bas-allemand sur le développement de la langue scandinave, spécialement du danois*. Les travaux peuvent être écrits en latin, en français, en anglais, en allemand, en suédois ou en danois; ils doivent être remis avant le 31 octobre 1882 à M. Zeuthen, secrétaire de l'Académie (à Copenhague, Citadelsvej, 9). Le prix est une médaille d'or, de 320 krones.

RUSSIE. — M. Theod. Elsholz a commencé, sous forme de supplément à la revue bi-mensuelle, « *Bibliographie russe* », une bibliographie descriptive et analytique de tous les périodiques russes publiés en langue étrangère. La première partie est consacrée aux périodiques français (au nombre de 83) relatifs à la politique, à la littérature et à l'art; le plus ancien est le *Caméléon littéraire* (1755), et le premier journal politique, la *Gazette de Saint-Pétersbourg* (1757-59). La deuxième partie comprendra les périodiques allemands, et la troisième, les périodiques russes.

SUÈDE. — Le 21 mars est mort le plus grand des historiens suédois, M. Anders Fryxell. Il était né le 7 novembre 1795. Son principal ouvrage est une histoire de Suède, *Berættelser ur svenska Historien*, dont le dernier vol. a paru en 1879; la par-

dressée par les auteurs de la *Bibliothèque historique de la France* et surtout dans l'analyse faite par M. Paulin Paris de ses ouvrages manuscrits (*Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*. IV, 1841, p. 227-243). Pour donner, à propos de Pierre de Marca, quelque chose de nouveau, il fallait le lui emprunter. C'est ce qu'a fait M. Tamizey de Larroque. Il a publié les dépêches de Marca au chancelier Séguier; on n'en connaît, pour ainsi dire, aucune. Dans ces lettres, ce n'est pas seulement le politique qui se montre à nous, c'est l'homme; Marca parle à la fois de ses propres affaires et de celles de l'Etat; il s'occupe de son avenir, de sa famille, de ses amis; parfois il entre dans des détails qui le peignent au vif et auxquels sa verve gasconne prête une saveur piquante; c'est bien l' « homme d'esprit », dont nous parle Racine. A la suite des lettres au chancelier, M. Tamizey de Larroque a réuni, dans la première partie de l'*Appendice*, quelques lettres inédites adressées par Marca, en divers temps, à diverses personnes, et, dans la seconde partie, il a rapproché d'une lettre du fils de Marca, président au parlement de Pau, une lettre d'un bon religieux béarnais appelant, en 1664, l'attention de Séguier sur le mérite de l'évêque de Coserans et sur l'avantage qu'il y aurait pour ce prélat à être nommé évêque d'Oloron.

— Un tome huitième et dernier vient de compléter l'*Histoire de la Terreur*, par Mortimer Ternaux, qui était restée inachevée (Calmann Lévy). L'éditeur, M. le baron de Layre, nous apprend que des huit chapitres contenus dans ce volume, les quatre premiers avaient été presque complètement achevés par Mortimer Ternaux; les quatre derniers sont dus à M. de Layre, qui a mis en œuvre les matériaux recueillis par l'auteur.

— Le prix annuel institué par l'Association pour le progrès des études grecques a été décerné à M. Gevaert, pour son ouvrage sur l'histoire et la théorie de la musique de l'antiquité.

ALLEMAGNE. — On annonce : de M. Kummer, une édition des *Erlauer Spiele, sechs altdeutsche Mysterien;* — de M. Schrœer, une édition de la version anglo-saxonne du *Rule of St Benet*, et de la *Comedy concernynge the lawes of nature, Moses and Christ, corrupted by the sodomytes, pharisees and papystes, most wycked.... compyled by Johan Bale, Anno* MDXXXVIII; — de M. Strobl, un exposé justificatif en faveur de son édition de Berthold, qui a été si vivement attaquée, surtout par Bartsch ; — de M. Reden-Esbeck, un ouvrage sur la Neuber, *Karoline Neuber und ihre Zeitgenossen.*

— Parmi les nouveaux volumes de l'*Alfranzœsische Bibliothek*, dirigée par M. Wendelin Fœrster et publiée par les éditeurs bien connus de Heilbronn, MM. Henninger, citons, comme devant paraître dans un délai plus ou moins long, le *Thomas Becket* de Guarnier de Pont Saint-Maxence, *Jehan de Lanson, Jaufré,* une *Vie de sainte Catherine* (Tours), le *Planctus Mariae* provençal (Bartsch, *Grundriss*, § 20, 2, d'après les quatre manuscrits connus), un *Mystère d'Adam* (Tours), *Roman de Cristal.*

— L'éditeur Wilhelm Friedrich, de Leipzig, annonce la publication prochaine d'une œuvre intéressante pour les philologues; c'est l'édition d'un poème en dialecte allemand-esthonien, *die Oberpahlsche Freundschaft.* Ce poème, qui date de l'année 1818, a pour auteur Jean-Jacques Malm; il sera édité par M. Th. Falck, qui y joindra une introduction linguistique, historique et littéraire, ainsi qu'un commentaire en allemand.

— Le volume que M. Th. Heigel vient de publier sous le titre : *Aus drei Jahrhunderten, Vortræge aus der neueren deutschen Geschichte.* Wien, Braumuller. VI et 277 p. In-8°), renferme les essais suivants : *Deutschland nach dem dreissigjæhrigen Krieg; — Prinz Eugen von Savoyen; — Maria Theresia und Marie Antoinette;*

— *Gluck in Paris*; — *Kaiser Joseph II*; — *Der Humorist Anton Bucher*; — *Die Jacobiner in München*; — *Kœnigin Luise*; — *Die Memoiren des Ritter von Lang*; — *Paul Anselm von Feuerbach*; — *Ludwig I. Kœnig von Baiern und Thorwaldsen.*

— La collection des *Neudrucke deutscher Literaturwerke des* XVI. *und* XVII. *Jahrhunderts* s'est augmentée d'un volume nouveau (nº 30), *der verlorene Sohn, ein Fastnachtspiel*, de Burkard Waldis (1527). Le volume est édité avec le plus grand soin par M. Gustave Milchsack.

— Voici le sujet proposé par l'Université de Gœttingue (Faculté de philosophie) pour le prix Beneke à décerner en 1884 : « exposer en général le développement de la civilisation des peuples italiens et montrer par le détail ce que les arts plastiques et les arts du dessin chez les Italiens doivent aux arts des peuples non-italiens, et, d'autre part, où ils ont grandi en dehors des pays italiens et en quoi ils ont exercé une influence sur le développement des arts chez les peuples non-italiens. » Les travaux seront écrits en allemand, ou en latin, ou en français, ou en anglais, et devront être remis avant le 31 août 1883. Il y a deux prix : le premier de 1700 mark; le second de 680 mark.

— Le 15 mars est mort, à Leipzig, M. Otto Loth, professeur des langues orientales à l'Université de Leipzig.

BELGIQUE. — M. Lamy, professeur à l'Université de Louvain, publiera prochainement une édition critique des œuvres inédites de saint Ephrem, qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale de Paris et au British Museum. Cette édition comprendra deux volumes in-8º; le texte sera suivi d'une traduction et d'un commentaire.

— M. P. Willems a publié une *Notice sur Jean-Henri Bormans* (Bruxelles. In-12, 61 pp.) divisée en deux parties : la première, écrite en français, retrace la vie de Bormans et ses travaux sur la philologie latine et l'ancienne littérature française; la seconde, écrite en néerlandais, apprécie les services rendus par Bormans à la langue et à la littérature thioises.

— La Société des bibliophiles liégeois a entrepris la publication des *Papiers de Jean-Remi de Chestret*, « pour servir à l'histoire de la révolution liégeoise » (1789-1791). Le premier volume a paru tout récemment.

— Le prix quinquennal d'histoire, pour la période de 1876-1880, a été décerné à M. Gachard, archiviste général du royaume, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de la Belgique au commencement du* XVIII*e siècle*.

DANEMARK. — L'Académie des sciences de Copenhague (section de philosophie et d'histoire) met au concours pour 1881 le sujet suivant : *Influence du bas-allemand sur le développement de la langue scandinave, spécialement du danois*. Les travaux peuvent être écrits en latin, en français, en anglais, en allemand, en suédois ou en danois; ils doivent être remis avant le 31 octobre 1882 à M. Zeuthen, secrétaire de l'Académie (à Copenhague, Citadelsvej, 9). Le prix est une médaille d'or, de 320 krones.

RUSSIE. — M. Theod. Elsholz a commencé, sous forme de supplément à la revue bi-mensuelle, « *Bibliographie russe* », une bibliographie descriptive et analytique de tous les périodiques russes publiés en langue étrangère. La première partie est consacrée aux périodiques français (au nombre de 83) relatifs à la politique, à la littérature et à l'art; le plus ancien est le *Caméléon littéraire* (1755), et le premier journal politique, la *Gazette de Saint-Pétersbourg* (1757-59). La deuxième partie comprendra les périodiques allemands, et la troisième, les périodiques russes.

SUÈDE. — Le 21 mars est mort le plus grand des historiens suédois, M. Anders Fryxell. Il était né le 7 novembre 1795. Son principal ouvrage est une histoire de Suède, *Berættelser ur svenska Historien*, dont le dernier vol. a paru en 1879; la par-

tie consacrée à Gustave Adolphe a été traduite en français, sous le titre d'*Histoire de Gustave Adolphe*, par R. du Puget. (1839.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 avril 1881.

M. Pavet de Courteille, président, annonce qu'il a reçu des nouvelles de M. Clermont-Ganneau, vice-consul à Jaffa et correspondant de l'Académie, qui vient d'être longtemps et gravement malade. M. Clermont-Ganneau est maintenant en pleine convalescence.

M. Léon Renier communique des renseignements qu'il a reçus sur les recherches faites en Tunisie par M. Cagnat, chargé d'une mission archéologique dans la Régence. M. Cagnat a visité le Kef, ville où se trouvent des ruines considérables qui ont déjà plusieurs fois été explorées; il a été assez heureux pour y trouver encore des inscriptions inédites, dont il a pris copie, en même temps qu'il a rectifié le texte de plusieurs autres inscriptions qui avaient été publiées incorrectement. Du Kef, M. Cagnat a été rappelé subitement à Tunis par un ordre du consul de France. Il a néanmoins pu s'arrêter encore une journée à un lieu nommé Henschir Gargour, à cinq heures de marche au nord-ouest de Kef, où il avait appris qu'il se trouvait des ruines antiques inexplorées. Son court passage en ce lieu a été fructueux : il a copié quatre inscriptions, toutes inconnues et inédites, qu'il vient d'envoyer de Tunis à M. Renier. L'une de ces inscriptions offre un texte unique jusqu'ici en son genre. Elle est ainsi conçue :

DIVO AVGVSTO
SACRVM
CONVENTVS
CIVIVM ROMANOR
ET NVMIDARVM QVI
MASCVLVLAE HABITANT

Divo Augusto sacrum. Conventus civium Romanorum et Numidarum qui Mascululae habitant. C'est, on le voit, un monument consacré à Auguste, après sa déification, par la réunion des citoyens romains et des Numides qui habitaient la localité. Nous apprenons là le nom antique de cette localité, *Masculula*, nom qui n'est mentionné par aucun écrivain ancien ; on ne connaissait jusqu'ici que *Mascula*, ville située en Numidie, entre Théveste et Thamugas, et qui est aujourd'hui Krenchela. Masculula ou Henschir Gargour n'est pas sur le territoire de la Numidie, mais sur celui de la province proconsulaire d'Afrique. L'union des citoyens romains et des Numides d'un même lieu pour l'érection d'un monument est un fait dont on n'avait pas d'exemple, et cette particularité donne au monument découvert par M. Cagnat une valeur exceptionnelle. La lecture du texte n'est pas douteuse, M. Renier ayant reçu un estampage de la pierre en même temps que la copie. Il est à regretter que la mission de M. Cagnat se trouve momentanément interrompue par l'effet des événements de Tunisie. M. le président prie M. Léon Renier de transmettre à M. Cagnat les remerciements de l'Académie pour cette découverte et pour les services qu'il a déjà rendus, pendant sa mission, aux recherches épigraphiques.

M. Le Blant continue la seconde lecture de son mémoire sur les *Actes des martyrs*.

Ouvrages présentés : par M. Desjardins : Edouard Cuq, *Études d'épigraphie juridique. De quelques inscriptions relatives à l'administration de Dioclétien : I, l'Examinator per Italiam ; II, le Magister sacrarum cognitionum* (21e fascicule de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*; — par M. Maury : *Mémoires des intendants sur l'état des généralités, dressés pour l'instruction du duc de Bourgogne : t. I. Mémoire de la généralité de Paris*, publié par Arthur de Boislisle (un volume de la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*) ; — par M. de Wailly : *Lettres inédites de Pierre de Marca, évêque de Conserans, archevêque de Toulouse et de Paris, au chancelier Séguier, publiées, avec avertissement, notes et appendices*, par Philippe Tamizey de Larroque.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 9 Mai — 1881

89. — **Aristophanis Lysistrata** annotatione critica, commentario exegetico et scholiis græcis instruxit Fredericus H. M. Blaydes. Halis Saxonum in Orphanotrophei libraria. 1880, 1 vol. in-8° viii-326 p.
— **Aristophanis Ecclesiazusæ** id., ibid. 1881, 1 vol. in-8°, x-220 p.

Ces deux volumes forment la *pars* IIa et la *pars* IIIa de l'édition complète des comédies d'Aristophane que M. Blaydes s'est proposé de publier. Nous avons déjà rendu compte de la *pars* Ia, consacrée aux *Thesmophoriazusæ*, dans le n° du 21 mars dernier.

A peu près toutes les critiques que nous avons adressées à cette première partie s'appliquent aux deux nouvelles. Nous avons toujours à faire à un critique intempérant, sans méthode, limitant assez étroitement son champ d'études, mais alors consciencieux, complet autant que possible et, en somme, utile par l'abondance des renseignements. Sur un point même, et nous sommes heureux de le constater, il y a progrès. Le manuscrit de Ravenne nous semble avoir été étudié avec plus de soin et de rigueur, pour la comédie *Lysistrata;* la collation de cette pièce nous paraît bien meilleure que celle que M. B. avait faite des *Thesmophoriazusæ*. Cela ne veut pas dire qu'on n'y trouve rien à reprendre; le souci de connaître exactement la leçon *primitive* du manuscrit, en cas de correction postérieure fait défaut à M. B., qui ne parle de seconde main que lorsqu'une correction crève les yeux, lorsqu'il y a, par exemple, un mot entier écrit dans l'interligne ou sur un grattage; quant à ces surcharges, à ces corrections partielles, qui, par la suppression, le changement d'une seule lettre, forment un sens ou même un mot différent, il s'abstient d'en parler. Voici des exemples : v. 13 ἀπαντᾶν, le premier ν est de seconde main sur grattage; — 27 ἀγρυπνίαισιν première main, ἀγρυπνίαισιν deuxième; — 51 Κροκωτὸν est fait de Κροκωτων par grattage; — 85 νεᾶνις fait de νεανης par grattage; — 95 λῇς' ποθ'ἁμε, après λῃς une lettre a été grattée, une voyelle, car l'esprit a été conservé, etc. M. B. ne mentionne aucune de ces particularités. Nos remarques ne portent que sur

Lysistrata, nous avons pu comparer le travail de M. B. avec une collation que nous avons faite de cette pièce l'été dernier ; n'ayant pas encore fait le même travail pour les *Ecclesiazusæ*, nous ne pouvons porter de jugement sur les leçons nouvelles que M. B. indique pour cette dernière pièce.

Nous dirons très peu de chose des conjectures de l'auteur ; nous nous contenterons de renvoyer aux passages suivants, comme exemples d'exagération : *Lysistr.* 20, 144, 284, 634, 1079 ; — *Eccles.* 57, 130, 317, 350, 508. Voici à présent quelques corrections que nous croyons devoir signaler à l'attention des futurs éditeurs d'Aristophane : *Lysist.* 83, d'une note longue et diffuse, retenir ceci : τιτθίων est la glose du mot μήλων disparu, cela permet de conserver le reste du texte, — 366, au lieu de τοῖς κονδύλοις, lire σε κονδύλοις, les exemples cités rendent cette correction assez probable ; — *Eccles.* 3, au lieu de γὰρ σὰς, lire τὰς σάς : 40, au lieu de λαβεῖν, lire Ἄλαβον ; — 823, complète et confirme par des exemples une correction de Scaliger, il propose d'écrire : τί δ' ; ἔναγχος, etc.

La façon dont M. B. traite la question du dialecte dorien dans *Lysistrata* n'est pas suffisante ; il ne distingue pas les époques ; ce qu'on appelle le rhotacisme n'apparaît qu'assez tard dans les inscriptions, le mot παλαιόρ du v. 988 est un des rares exemples que présentent les bons manuscrits des auteurs classiques ; il faut y voir très probablement une altération due à un copiste ou à un réviseur. — M. Blaydes, dans ses conjectures, nous semble abuser beaucoup du digamma. — Pourquoi cite-t-il la fameuse lettre de Mindaros, d'abord d'après Xénophon, *Hell.*, l. I, 23, puis d'après Plutarque, *Vie d'Alcib.*, 28, sans indiquer qu'il s'agit de la même lettre, et que d'ailleurs Xénophon ici est la source de Plutarque ?

Le commentaire est encore la meilleure partie de l'ouvrage ; nous croyons cependant devoir relever cette explication, au v. 90, page 173 : « Laconicum χάϊος pro χάσιος esse suspicatur Ahrens de *Dial. Dor.*, p. 76, cf. Hesychii glossa, χάσιος : ἀγαθὸς, χρηστὸς. Hinc fortasse Ἀχαιοὶ dicti (i. e. ἀγαθοί) : cf. vocabula ἀ-γαθὸς, ἠ-γάθεος. German. *gut*, Angl. *good*, Latin. Gaius (Caius). » Nous soumettons ce passage aux linguistes.

Dans l'index bibliographique nous retrouvons les erreurs que nous avons déjà signalées. — L'impression est toujours soignée.

Albert Martin.

---

90. — **Zwei antike Elfenbeintafeln der K. Staatsbibliothek in München**, Festgabe zum fünfzigjæhrigen Jubilæum des deutschen archæologischen Instituts in Rom, im Auftrage der k. bayerischen Akademie der Wissenschaften, verfasst von Wilhelm Meyer, aus Speyer. In-4° de pp. 84, pl. 3, Munich, Straub, 1879.

Sous ce titre, c'est en réalité une étude sur tous les diptyques à sujets classiques que nous donne M. W. Meyer [1]. Depuis la grande pu-

---

1. Auteur d'éditions des *Relations* de Symmaque, des *Sentences* de Syrus, etc. ; cf. *Revue critique*, 1873, 2e sem., p. 249 et 1880, 2e sem., p. 301.

blication de Gori [1], qui comprenait aussi les diptyques à sujets chrétiens, l'étude des diptyques avait été négligée pendant un siècle. La société d'Arundel rappela sur eux l'attention des archéologues : elle en fit prendre des moulages et publier un catalogue [2]. Des catalogues plus complets furent dressés par Maskell (1872) et surtout par Westwood (1876). En France, M. Chabouillet a donné un travail intéressant sur la matière, dans la *Revue des Sociétés savantes des départements* (5e série, t. VI, (1873) p. 274-303).

Le travail de M. M. a sur ceux de ses devanciers l'avantage d'être à la fois une étude et un catalogue. Tandis que Gori ne comptait que 31 diptyques, complets ou incomplets (soit 44 feuilles séparées), le catalogue de M. M. nous en donne 61, dont 38 complets (soit 99 feuilles).— M. M. n'indique pas où se trouve le diptyque de RVTIVS (RVFIVS, d'après M. de Rossi), ou diptyque de Gerunda (p. 64, nº 6); M. Mommsen (I. H. 342) dit : *Num adhuc ibi* (au séminaire de Gerunda) *sit, ignoro*. La bibliothèque nationale en a fait récemment l'acquisition.

L'étude générale des diptyques comprend trois parties.

1º L'origine des *diptyques consulaires* [3] est dans la coutume qui s'imposait aux consuls, à leur entrée en charge, de distribuer des présents à leurs amis. Une constitution de 384 (Cod. Th. 15, 9, 1) ordonne qu'aux seuls consuls appartiendra *diptycha ex ebore dandi facultas*. Néanmoins on a pu trouver des diptyques d'ivoire concernant d'autres magistrats, la loi ne regardant qu'aux circonstances officielles (M. M., p. 5 et p. 34, eût pu insister sur ce point). Le plus ancien et le plus beau diptyque est celui d'Aoste (de 406). Nous possédons les diptyques des trois derniers consuls (années 539, 540, 541). — M. M. étudie d'abord les inscriptions : ce qui lui a permis de restituer au consul de 540 le diptyque de Justinus (nº 31). Il est, non pas, comme le croyait Westwood (p. 17, nº 49), de Theodorus Valentinianus, consul en 505, mais du consul de 540. En effet, d'après M. Mommsen (communication à M. M.) il faut rectifier ainsi la lecture du nom du consul : FL·MAR·PETR· THEODOR·VALENT· | RVST·BORAID·GERM·IVST· etc. ; le dernier nom étant celui du calendrier, il s'agit ici de Justinus, fils du neveu de Justinien, Germanus. M. M. dit que la dignité de *Comes Domesticorum*, dont ce personnage est revêtu, était le plus souvent une dignité d'apparat : peut-être aurait-il pu ajouter, au temps de Justinien; car, au temps de Cassiodore, dont il cite à ce sujet les *Variae*, 6, 11, le *Comes Domesticorum* était une fonction très active et quelquefois dan-

1. Ant. Francisci Gorii *Thesaurus veterum diptychorum*, etc... Opus posthumum. Accessere J. B. Passerii additamenta et praefationes, 3 vol. in-fº 1759.

2. Oldfield, A catalogue of specimens of ancient ivory-carvings, London, Arundel Society, 1856.

3. Les diptyques consulaires désignent seulement ceux qui ont appartenu à des consuls. C'est à tort que l'on a étendu cette dénomination à tous les diptyques à sujets classiques, par opposition aux diptyques chrétiens.

gereuse (cf. Anon. Vales. 11, 53). Le prédécesseur et l'oncle de Justinien eut cette charge qu'on lui confia, dit Procope, lorsqu'il était τυμβογέρων ἤδη (Dindorf, III, p. 44, 10), et il était très mal vu de la cour. La nomination de Justin le jeune semble avoir été un des premiers exemples du fait avancé par M. Meyer.

Après les inscriptions, M. M. s'occupe des représentations. Le consul (car ce n'est que rarement que l'empereur forme le sujet principal du diptyque), le consul est représenté au moment le plus solennel de son année de charge, l'instant précis où il donne le signal des jeux. Tantôt assis, tantôt debout, il est figuré lançant la *mappa circensis* de la main droite : la main gauche tient le sceptre. Devant le consul, et par conséquent, dans la partie inférieure de la feuille, sont figurés tantôt des serviteurs vidant des sacs de monnaie (tab. I, 1 et 2), tantôt des combats d'animaux. A droite et à gauche du consul, on voit souvent des médaillons où sont les images des empereurs. Quelquefois le consul est entouré de personnages, ses parents ou les membres de son *officium*. — Les représentations des deux feuilles sont généralement semblables. — M. M. (pp. 22-29) ajoute une assez longue discussion sur le costume consulaire, discussion où il apporte quelques données nouvelles : il distingue de la ceinture proprement dite, une bande ornée qui descend, par dessous cette ceinture, par devant et par derrière, depuis l'épaule jusqu'au bas de la tunique de dessus : ce serait comme l'origine de l'étole ecclésiastique. — M. M. croit que le mot *trabea* désigne l'ensemble du costume : ce qui est fort vraisemblable; (comp. le *cedant arma togae* au *succedant armis trabeae* de Claudien, *de tert. cons. Hon.*, v. 23). Mais, s'appuyant sur un texte de Corippe (Just., IV, 234, M. M. n'indique pas le vers), M. M. distingue de la toge que portaient les *clarissimi* ordinaires : 1° la *trabea* de pourpre portée par ceux qui jouissaient de la *consularitas;* 2° la *trabea* à broderies d'or, réservée aux consuls en fonction, et qui est proprement le vêtement triomphal. Quand le consul est en même temps patricien, on le trouve représenté (dipt. de Zürich) d'un côté avec la *trabea* triomphale, de l'autre sous un costume que M. M. suppose justement être celui des *patricii :* tunique brodée descendant jusqu'aux pieds, chlamyde attachée à l'épaule par une *fibula :* c'est le costume impérial, à cela près que la *fibula* des *patricii* n'a pas les trois franges réservées à l'empereur.

Parmi les diptyques consulaires non datés, M. M. verrait dans le diptyque de Bourges (*Mémoires lus à la Sorbonne*, Arch., 1864, Pl. VII), à cause de la « barbarie du style », une imitation, faite ailleurs qu'à Rome ou à Constantinople, des diptyques consulaires, et Clovis ayant été le seul roi barbare créé *consul suffectus*, ce serait lui qui serait représenté *trabeatus;* quoique séduisante au premier coup d'œil, il est difficile d'accepter cette conjecture (p. 33) : la tête du consul est trop éloignée du type mérovingien, et Clovis ne se fût pas fait représenter sans la chlamyde, après s'être fait appeler Auguste (Greg. Tur., 2, 38).

2° Des diptyques de magistrats, le plus discuté a été celui de Probianus, *Vicarius Urbis*, sur l'authenticité duquel M. Chabouillet a émis quelques doutes (*Rev. des Soc. sav.*, 5e s., vi, p. 292, n° 1). L'étude de M. M. permet de les lever. Les représentations y ont une singulière exactitude : sur chaque feuille, à la partie supérieure, le vicaire, assis entre deux scribes ; à la partie inférieure, deux plaideurs ; derrière le vicaire, une espèce de meuble où sont représentées les images impériales (en haut deux bustes, en bas deux figures entières, disposition qui se retrouve, M. M. aurait pu le faire remarquer, dans les vignettes de la *Notitia Dignitatum*, p. 8, Seeck). Ce qui est remarquable pour la vérité officielle des représentations, c'est que, sur la première feuille, les trois personnages (le geste des plaideurs indique, malgré M. M. (p. 37), non pas qu'ils acclament, mais qu'ils prêtent serment) sont *trabeati ;* sur l'autre, vêtus en particuliers : évidemment, dans le second cas, le *vicarius urbis* juge une affaire ordinaire ; dans le premier, une affaire entre *clarissimi*, sur lesquels il a juridiction (Cassiod., *Var.*, 6, 15, 3).

3° Les diptyques « privés » sont le plus souvent à sujets mythologiques. Sur la première feuille du *diptychon Quirinianum* (n° 57), M. M. voit des personnages vulgaires qui se sont fait représenter sous les traits d'Artemis et de Paris : ce n'est pas, en réalité, une explication nouvelle de la scène (p. 44).

Dans la seconde partie de son livre, M. M. étudie deux tablettes d'ivoire qui forment le verso de la couverture du Ms. 23630 (latin) de Munich. La figure de droite (où l'on croyait voir Saint Ulrich) représente le consul, debout, vêtu de la *trabea triumphalis*, tenant à la main un rouleau de papier. Derrière lui se tient un soldat, sans casque, vêtu d'une tunique, armé de la lance et du bouclier. L'analogie de cette représentation avec celle des mosaïques de Ravenne, de la colonne et du bouclier votif de Théodose et du diptyque d'Halberstadt (n° 4) justifie l'hypothèse de M. M. qui y voit un *protector lateris dominici*. — Sur l'autre feuille un *adjutor*, précédant une Victoire qui élève au-dessus de sa tête le buste de l'empereur : le prince est barbu et vêtu à la grecque. Comparant les dimensions de ces deux feuilles avec celles d'autres diptyques de la Bibl. Nat. (Lenormant, *Trésor de glyptique*, II, pl. ix-xii), de la Bibl. Barberini et de la Vaticane (Gori II, t. I et III), M. M. reconstitue le diptyque dans son entier. Chaque feuille aurait mesuré environ [illegible] et se serait composée de cinq plaques, l'une horizontale dans la partie supérieure, trois verticales au centre (dont seraient les deux de Munich), et une autre horizontale au bas de la feuille. M. M. retrouve là une espèce, inconnue jusqu'ici, de diptyque consulaire, qui serait proprement le diptyque d'ivoire dont le consul faisait présent à l'empereur : la figure centrale devait représenter le prince lui-même. — Revenant à l'étude du diptyque de Munich, il y voit un diptyque consulaire offert à Julien (la figure barbue reproduit, en effet, assez bien le Julien du Capitole), par conséquent par un des deux consuls de l'an 362, et plus probablement

par Mamertin : M. M. aurait pu ajouter que la grosseur du rouleau peut faire songer au panégyrique même de Mamertin. — Le fait sur lequel repose cette hypothèse est que le travail du diptyque rappelle le IVe siècle : cependant la ciselure n'a pas la finesse, les figures n'ont pas la netteté du diptyque d'Aoste (de 406) : les formes ont cet allongement particulier à l'art byzantin. Le bouclier du *protector* diffère de celui qu'on peut voir dans le monument votif de Madrid (Didron, *Annales archéol.*, XXI, p. 309). Les étoiles qui forment l'ornementation de la *trabea* du consul s'étendent sans interruption sur trois parties tout à fait différentes du vêtement, ce qui ne paraît pas même dans les diptyques du Ve siècle.

L'ouvrage de M. Meyer se termine par la liste des inscriptions relevées sur les diptyques et le catalogue mentionné plus haut.

Les légères critiques de détail, que nous nous sommes permises au cours de ce compte-rendu, n'ôtent rien à la valeur du livre, digne présent fait à l'Institut archéologique de Rome. Il y a là, avec une connaissance solide des textes classiques, de précieuses indications sur l'archéologie figurée aux Ve et VIe siècles. C'est un chapitre à peu près complet d'un travail que l'on pourrait faire sur les « représentations officielles » dans l'Empire romain de la décadence.

Camille JULLIAN.

---

91. — **Die Hansestædte und Kœnig Waldemar von Dænemark.** Hansische Geschichte bis 1376 von Dr. Dietrich SCHÆFER. Iena, Fischer. 1879, XVI-608 pages.

— **Valdemar Atterdag og hans Kongegjerning.** Af C. E. F. REINHARDT. Kjœbenhavn, Forlagt af G. E. C. Gad. 1880, XX-618 pages.

Le 24 mai 1870, juste cinq siècles après la signature du traité de paix de Stralsund, quatre sociétés historiques de l'Allemagne du Nord mirent au concours le sujet suivant : *les villes hanséatiques en Allemagne et le roi Valdemar de Danemark*. Une société historique hanséatique qui s'était formée à la même époque se rassembla en 1876 à Cologne et y couronna le travail que M. Schäfer, l'auteur, vient de publier, après l'avoir considérablement remanié. D'ailleurs son livre ne traite pas seulement des rapports entre le roi Valdemar et la Hanse; son cadre est plus étendu. Aussi l'auteur a-t-il donné à son ouvrage un second titre : « *Hansische Geschichte bis 1376* ». Dans les cent vingt-six premières pages, il examine l'origine et l'histoire de la Hanse jusqu'en 1340; il y retrace aussi les rapports du Danemark avec l'Allemagne durant cette période et les questions alors en jeu. Dans les quatre cents pages qui suivent, il raconte en détail les alliances et les rivalités entre Valdemar et les Hanséates; il passe ensuite à l'histoire des dernières années du règne de Valdemar (p. 515-575). Viennent enfin cinq *excursus*.

Ainsi, la tâche que s'est imposée M. S. embrasse beaucoup de questions importantes : il s'est efforcé de les résoudre avec l'exactitude la plus

consciencieuse. Si nous exceptons le chapitre VII où il décrit l'état des villes allemandes du Nord au milieu du XIV[e] siècle, leur agriculture, leur commerce, leur marine et l'administration des communes, en indiquant d'une façon générale les livres qui traitent ce sujet, M. S. a presque partout cité minutieusement ses sources. Il a consulté non-seulement les livres allemands sur la matière, mais encore les ouvrages scandinaves et les documents des archives. Cette œuvre qui témoigne d'un grand savoir est d'ailleurs écrite avec agrément et de façon à plaire à tous les lecteurs, historiens ou non. Dans l'avant-propos, l'auteur dit qu'il a voulu donner aux recherches qu'il avait entreprises une forme qui pût éveiller le goût de l'histoire dans ces villes allemandes dont il raconte la gloire passée. Il y a réussi; son livre est écrit avec beaucoup de charme et de chaleur; évidemment, M. S. n'est pas un savant de cabinet; il a vu d'un œil pénétrant tout ce qu'ont produit autrefois la navigation et le commerce, et très-souvent, en comparant le temps qu'il étudie à l'époque actuelle, il jette une lumière vive et nouvelle sur l'histoire du moyen âge. Il a, du reste, visité les pays dont il est question dans son ouvrage, et les souvenirs de ses voyages donnent à ses récits je ne sais quoi d'animé, de vivant, ce qu'on est convenu d'appeler la couleur locale.

Quant à la valeur scientifique de l'ouvrage, disons tout de suite que parmi les livres publiés dans ces dernières années sur les pays de la Baltique, celui-ci est un des plus importants. Tous les nombreux documents récemment mis au jour, surtout les « *Hanserecesse* » et tant d'autres sources de l'histoire de la région baltique, l'auteur a tout utilisé, tout mis en œuvre. Il est rare de trouver un savant allemand qui comprenne si bien les documents danois et cite les sources danoises dans le texte original d'une façon aussi correcte et aussi exacte. Toutefois, nous nous permettons d'observer que le château d'Aggersborg n'est pas situé à l'embouchure occidentale du Limfjord (p. 539), mais dans la partie centrale du Limfjord, à une lieue au nord de Lœgstœr; il est singulier de citer la capitulation du roi Christophe d'après l'édition « Ludwig », car il existe bien des éditions meilleures que celle de Ludewig (*Reliquiæ Manuscriptorum*); et il est inexact de répéter par trois fois (p. 409, 533, 556) que le roi Magnus et le roi Albrecht furent emprisonnés pendant sept années entières, tandis que l'un et l'autre n'ont été privés de leur liberté que pendant six ans et quelques mois.

Il y a d'ailleurs une différence notable entre le récit des événements antérieurs au règne de Valdemar Atterdag et le récit de ce règne. On s'aperçoit aisément que M. S. n'a pas pénétré jusqu'au fond dans cette première période; aussi, dans cette partie de son livre, a-t-il commis plusieurs inexactitudes que M. Reinhardt a fort bien relevées dans l'ouvrage, dont le titre figure en tête de cet article.

Le sujet que traitait M. S. cachait un danger sérieux : on pouvait craindre qu'il ne se laissât entraîner à trop louer les villes allemandes, dont l'histoire est l'objet principal de son livre, et à se faire non pas le

narrateur impartial, mais le panégyriste des actes des Hanséates; selon nous, il n'a pas entièrement évité ce péril. Il représente la situation du Danemark au XIVe siècle comme déplorable, et elle l'était en effet; mais il la peint, croyons-nous, sous de trop noires couleurs, surtout si l'on compare le sombre tableau qu'il fait du Danemark au brillant exposé qu'il trace de la civilisation allemande. Il attribue aussi aux Allemands une trop grande influence en Danemark. Nous voulons en donner quelques exemples : de ce que, au XIIIe siècle, on avait besoin en Sleswig d'une traduction allemande de la loi de Jutland, M. S. conclut (p. 28) que l'élément allemand était déjà considérable. Mais il n'existe pas de traduction aussi ancienne. Nous possédons une traduction latine qui date du milieu du XIVe siècle et une traduction en bas-allemand qui semble remonter à la fin du XIVe siècle, mais dont le plus ancien manuscrit est du XVe siècle (Cp. Thorsen, *Jydske Lov*, p. 4-5).

Dans sa description du XIVe siècle, l'auteur n'a pas également l'impartialité désirable. On y lit ce passage : « En général, le commerce, l'industrie des villes étaient peu importants. L'absence complète, à cette époque, d'églises monumentales dans les villes est un témoignage instructif que l'industrie des bourgeois ne leur avait pas encore donné l'opulence. Les marchands et les artisans des villes étaient ou Allemands ou descendants d'Allemands... Avant le XVe siècle, on ne mentionne à Copenhague aucun marchand indigène » (p. 175). C'est là une grande exagération. L'auteur invoque le témoignage du Dr. Olaf Nielsen, mais celui-ci dit dans son excellent livre : « *Kjæbenhavn i Middelalderen* », qu'il y avait naturellement aussi des marchands danois à Copenhague, mais qu'avant le milieu du XVe siècle ce n'étaient que des détaillants » (p. 225). M. Nielsen n'a mis en doute que l'existence des marchands en gros. Au reste, faire actuellement une telle distinction pour des temps si éloignés nous paraît tout-à-fait erroné. Il est assez notoire que même jusqu'à nos jours de grands négociants en gros se sont livrés au commerce de détail. En tout cas, M. S. ne peut pas invoquer le livre de M. Nielsen en faveur de ses idées sur les artisans; cet auteur cite, par exemple, une rue des cordonniers danois (*Suderboder*) distincte de la rue des cordonniers allemands (p. 137) et il parle souvent d'artisans danois. D'ailleurs, M. S. ne cite pas exactement (p. 175) cet ouvrage, car M. Nielsen dit qu'au XIIIe siècle les marchands allemands demeuraient ensemble dans une même rue (*Tydskemannegade*), mais qu'au XIVe siècle ils s'étaient répandus dans la ville (p. 211). Si l'auteur avait étudié l'histoire des villes danoises aussi scupuleusement que celle des cités allemandes, il eût vu que le nombre des artisans danois était assez notable; dans le livre de M. Kinch sur la ville de Ribe, il eût vu, par exemple, qu'à Ribe, au XIVe siècle, il y avait beaucoup de marchands en gros de nationalité danoise, et que les Allemands n'y figuraient qu'en très petite minorité [1]. Mais l'auteur n'a pas

1. Kinch, *Ribe Bys Historie*, p. 637 et suiv.

assez reconnu l'importance de Ribe comme ville de commerce et d'exportation [1].

Quant à l'objection de M. S. relative aux édifices monumentaux du Danemark, on peut répondre que les villes danoises possédaient depuis longtemps leurs belles églises, qu'au XIVe siècle elles ne faisaient que s'accroître, par exemple, les cathédrales de Throndhjem et d'Aarhuus, et qu'on bâtissait de grands édifices tels que l'église de Notre-Dame (brûlée en 1728) à Copenhague et de Saint-Pierre à Malmœ. En tout cas, on ne peut tirer de l'examen des édifices monumentaux la preuve générale d'une civilisation plus ou moins élevée : que répondrait l'auteur si nous lui posions cette question : quel témoignage nous offrent sur la poésie les villes de l'Allemagne du Nord ? Il lui serait assurément difficile d'indiquer quoi que ce soit qui puisse supporter la comparaison avec les chants populaires du Danemark. Ajoutons que M. S. ne marque pas nettement l'orgueil national qu'affichaient ces marchands allemands, et l'aveugle croyance qu'ils avaient dans la supériorité de leur culture [2]. Il ne se rappelle pas, ce semble, qu'il y a eu une distance énorme entre les commis fixés temporairement et les grands patriciens qui résidaient dans leur patrie. De même, il glisse trop légèrement sur la grande immoralité des marchands allemands et de leurs auxiliaires, dont les Scandinaves ne cessent de se plaindre (voir aussi Yngvar Nielsen, *Bergen*, p. 240) et, puisque M. S. demande la source où Allen a puisé ce qu'il dit à ce sujet, nous lui indiquerons le récit qui se trouve dans la *Chronica minor* (auctore minorita Erphordiensi contin. Pertz, Scriptores XXIV, p. 206, *a portu Rodestoc navigantes 40 meretrices versus Schone*, etc.) Au point de vue danois et nous pouvons dire, à un point de vue général, il faut aussi regretter que les Hanséates aient empêché le développement d'une bourgeoisie danoise.

Longtemps avant que M. S. eût commencé son livre, un savant danois, M. Reinhardt, avait tenté de faire une profonde étude de l'époque du roi Valdemar. Malheureusement l'excès de travail le fit tomber malade au moment où il allait terminer son ouvrage; il devint aveugle et paralytique. Pourtant, malgré la publication du livre de M. S., M. R. ne croyait pas que son ouvrage fût superflu; il l'a donc publié avec la collaboration de M. Mollerup et l'appui du *Fonds Carlsberg*. M. R. avait déjà publié sur le roi Valdemar et son temps plusieurs études criti-

1. Son récit du commerce des Danois au XIIIe et au XIVe siècle est aussi erroné parce qu'il n'a pas assez consulté les ouvrages français et anglais. Nous signalons, par exemple, Fréville, *Commerce maritime de Rouen*, I, p. 31, 204-206; de Beaurepaire, *De la vicomté de l'eau de Rouen*, p. 16, 17, 300; Delisle, *Condition de la classe agricole de Normandie*, p. 734; *Munimenta Guildh.* Lond. II. Pars 1, p. XXXIX, 49, 63.

2. Il rapporte pourtant lui-même (p. 424) que les envoyés de Lübeck donnaient aux marchands de Bergen l'ordre de ne pas traiter les Norvégiens « en êtres trop simples et trop misérables ».

ques dont M. S. a fait son profit, en les citant d'ailleurs avec gratitude. Le but de M. R. dans son ouvrage n'est pas aussi élevé que celui de M. S., et son livre n'égale pas en importance l'ouvrage du savant allemand. Néanmoins son travail a une valeur incontestable et témoigne de recherches sagaces et profondes.

Il faut avouer qu'en général M. R. n'a pas recueilli assez de matériaux ; dans les archives comme dans les livres déjà publiés sur le sujet, on peut trouver encore beaucoup de renseignements utiles et d'informations précieuses; mais, d'un autre côté, il y a certaines parties de son ouvrage où les sources sont l'objet d'une étude plus attentive et plus approfondie que dans le livre de M. S. (par exemple, l'époque antérieure à l'année 1340.) Mais, répétons-le, c'est la maladie de l'auteur qui l'a empêché de donner de la situation intérieure du Danemark et de la Hanse un exposé plus étendu.

La différence principale qui existe entre les deux auteurs ressort surtout de leur manière de peindre le personnage de Valdemar. Nous ne dirons pas que M. Reinhardt nous le représente comme un héros, mais il le regarde comme un grand politique, un des plus grands de son époque, et comme un patriote ardent. La plupart de ses actions lui semblent justifiables et, en tout cas, bien réfléchies ; il ne le blâme que rarement. En plusieurs endroits, M. S. se trouve d'accord avec lui, — ajoutons ici que, sans être de l'avis du savant allemand, nous estimons, en général, la manière dont il traite Valdemar et le héros national Niels Ebbesœn ; — mais il s'éloigne beaucoup du jugement de M. Reinhardt lorsqu'il s'agit de la justice de Valdemar, de sa prétendue arrogance, de la politique qui guidait ses actions, et, par exemple, de son absence pendant la dernière guerre de son règne.

Nous ne voulons nullement prétendre que M. R. ait dit le dernier mot sur le célèbre monarque. Au contraire, pour juger Valdemar il faut étudier encore beaucoup de points importants. Il reste à examiner à fond les nombreux marchés et les ventes fréquentes que le roi a conclus avec des particuliers, et à comprendre l'intention qui les lui dictait; il reste à faire une étude minutieuse de son gouvernement intérieur, et pour cela ne faudrait-il pas établir un parallèle entre le Danemark et les autres états de l'Europe au temps de Valdemar? M. R. a comparé déjà l'empereur d'Allemagne Charles IV et Valdemar. Mais les faits doivent être examinés d'une façon plus précise; alors, sans doute, nous y verrons plus clair et saurons mieux comment Valdemar administra son royaume. Quelle était, par exemple, la situation de l'Esthonie parmi les provinces de Danemark? Cette question est encore à étudier, et, à cet égard, nous ne partageons nullement l'opinion de M. R. (cp. nos remarques dans la *Revue historique*, t. II, p. 180). Il serait également utile de faire une étude comparative sur l'état intérieur des pays que Valdemar a connus et visités.

M. R. écrit d'une façon moins agréable et moins piquante que

M. Schäfer; mais quiconque sait goûter un bon style danois, appréciera la pureté et la clarté, la dignité et la noblesse de son récit. On peut dire, sans faire aucune réserve, qu'en publiant son livre M. Reinhardt a enrichi la littérature danoise d'une nouvelle œuvre.

Johannes STEENSTRUP.

---

2. — **Notes pour servir à l'histoire des États provinciaux du Quercy** par M.-J. BAUDEL. Cahors, 1881, in-8° de 51 p.

Les recherches des érudits paraissent, depuis quelque temps, se porter avec une certaine prédilection vers les États provinciaux, et l'avant-dernière réunion des Sociétés savantes, à la Sorbonne, n'a pas entendu moins de trois lectures sur ce sujet. On ne peut que s'applaudir de cette direction des esprits, car c'est là un côté des institutions de l'ancienne France qui a été beaucoup trop négligé jusqu'ici, et dont l'étude amènera bien des révélations intéressantes. Il serait grandement temps qu'on se mît à l'œuvre de toutes parts pour réaliser enfin le vœu exprimé, dès 1850, par Augustin Thierry, « que les États particuliers aient leur collection de pièces pour chaque province, et que, dans toutes les parties de la France, un travail si désirable attire le zèle des hommes studieux qu'anime à la fois l'amour de la science historique et l'amour de la contrée natale [1]. »

La publication de M. Baudel se compose de deux parties : 1° d'une introduction de 10 pages, lue à la Sorbonne le 2 avril 1880, dans laquelle il résume à grands traits le rôle des Etats provinciaux du Quercy, depuis le XIIIe siècle jusqu'en 1663, date de leur suppression ; 2° d'une série chronologique de notices sur les différentes sessions d'États dont il a pu avoir connaissance, pendant cette même période. — L'auteur a donné à son travail un titre modeste, et il en indique lui-même le caractère : « Les trop rares documents que nous avons pu consulter, suffisent à montrer combien une histoire fidèle et complète de ces États serait intéressante, et combien il est regrettable que leurs registres et leurs archives aient été la proie d'une inintelligente destruction. Cette histoire, nous n'avons pas la prétention de la faire... Nous poursuivons un double but : attirer l'attention sur cette assemblée, et faciliter la tâche à un chercheur plus heureux » (p. 10). Cette déclaration fait tomber bien des critiques; elle en provoque cependant une fort grave. Pour que ce travail fût réellement utile, il fallait à chaque session en indiquer scrupuleusement la source, ce que M. B. a trop souvent négligé de faire. Le lecteur aurait pu, de la sorte, apprécier par lui-même la valeur du témoignage invoqué et, dans plus d'un cas, le récuser complètement. En effet, sauf deux ou trois exceptions au plus, M. B. se borne à puiser dans les histo-

---

1. *Rec. des mon. inéd. de l'hist. du Tiers-État*, avant-propos, p. VIII.

riens du Quercy qui l'ont précédé, sans s'inquiéter de la source d'où ces historiens ont pu tirer ce qu'ils disent : sa liste chronologique n'est donc qu'un amas de matériaux où la critique devra sévèrement choisir [1].

En somme, M. B. a réussi à montrer que le Quercy était une province où les États ont joué un rôle très important, et que l'histoire de ces États, appuyée sur les documents originaux, serait du plus grand intérêt. Il a compris aussi combien les matériaux qu'il avait sous la main étaient insuffisants pour faire cette histoire. Je souhaite qu'il ne s'arrête pas là. Sans doute, beaucoup de documents précieux pour ses études ont péri, mais je suis persuadé que des recherches longuement et intelligemment poursuivies lui en feraient trouver beaucoup d'autres, surtout à la Bibliothèque et aux Archives Nationales. Ce sont ces documents originaux qu'il importe de rechercher, de publier et d'étudier au plus tôt : ce sont eux seulement qui fourniront une base solide pour cette histoire définitive des États provinciaux du Quercy, que M. Baudel devrait tenir à honneur de nous donner.

Antoine THOMAS.

---

1. Que reste-t-il, par exemple, après un examen attentif, des cinq sessions que M. B. enregistre pour le XIIIe siècle? 1° 1214 : réunion à Figeac sous la présidence de Simon de Montfort. — Si M. B. avait eu recours au *Cat. des actes de Simon et d'Amauri de Montfort*, de M. Aug. Molinier, il y aurait trouvé (n° 89 *b*) le passage de P. des Vaux-de-Cernai, qui a dû être la source de cette affirmation, et il aurait vu que rien ne ressemble moins à une réunion d'États provinciaux que le fait rapporté par le chroniqueur; 2° Rocamadour, 2 février 1231, pacte d'association contre les routiers. — N'y aurait-il pas une erreur de date d'un siècle? 3° 1245, saint Louis obtient des États du Quercy un subside de 500 marcs d'argent pour la croisade. — Non-seulement ce fait ne se trouve ni dans l'histoire de saint Louis par Le Nain de Tillemont, ni dans les récentes études financières de Boutaric et de MM. Vuitry et Callery, mais il est en lui-même fort invraisemblable, la plus grande partie du Quercy appartenant alors au comte Raymond VII; 4° 1251, les États du Quercy s'assemblent à Rocamadour pour demander à Dieu l'extirpation de l'hérésie et prendre des mesures rigoureuses contre les hérétiques (!) — La source (non indiquée) est Cathala-Couture, *Hist. du Quercy*, I, 219; il faudrait des preuves autrement fortes, pour faire croire à cette singulière réunion; 5° 1270, l'évêque de Cahors convoque les consuls de nombreuses localités pour conférer avec lui sur les affaires importantes concernant le pays. — Cette fois M. B. cite l'acte de convocation qui existe, paraît-il, aux archives de Gourdon. Je suis bien porté à croire qu'il faut lire 1370, d'autant plus que, sous cette dernière date, l'auteur dit que « l'un des premiers actes de l'évêque fut de convoquer les États pour aviser aux moyens de préserver le pays des ravages des Anglais. » — En somme, de ces cinq sessions, aucune ne me paraît absolument prouvée, et je ne saurais accepter, jusqu'à plus ample information, la conclusion de l'auteur lorsqu'il dit : « Ainsi, à la fin du XIIIe siècle, les États du Quercy sont organisés et constitués... »

---

93. — **Les imprimeurs vendomois et leurs œuvres (1514-1881)** par le marquis DE ROCHAMBEAU. Nouvelle édition précédée d'une lettre de M. Paul LACROIX (bibliophile Jacob). Paris, J.-B. Dumoulin et H. Champion, 1881. In-8 de 56 pp. plus 3 planches gravées.

On n'a fait jusqu'ici remonter l'introduction de l'imprimerie à Vendôme qu'à l'année 1629, année où cette ville vit s'installer chez elle un typographe blésois, François de La Saugère, que la peste avait chassé de son pays natal. M. de Rochambeau a donc rendu un vrai service aux bibliographes, en leur signalant trois impressions vendômoises exécutées dans la première moitié du XVIe siècle. Ce furent les bénédictins de la Trinité qui appelèrent dans leur abbaye des imprimeurs de Tours pour les aider à multiplier les livres liturgiques dont ils avaient besoin. Les trois ouvrages décrits par M. de R. sont le *Breviarium monasterii Vindocinensis*, exécuté par *Mathieu Latheron* en 1514 et dont la Bibliothèque du Mans possède un exemplaire incomplet, le *Missale secundum unum sacri monasterii sanctissimae Trinitatis de Vindocino*, exécuté par *Jehan Rousset* en 1536 et dont il existe à Vendôme même deux exemplaires parfaitement conservés (c'est à ce volume que se rapportent les trois fac-similés publiés par M. de R.), enfin le *Mistére comment la saincte Larme fut apportée en l'abbaye de Vendosme*, petite pièce imprimée par *Jehan Rousset*, sans date, et dont un exemplaire incomplet est entre les mains de M. l'abbé Offenloch.

Tels sont les renseignements tout nouveaux que M. de R. a recueillis sur les origines de la typographie vendômoise. Il est regrettable que l'auteur ne se soit pas borné au simple exposé de ces découvertes. Les commentaires qu'il y a joints trahissent, en effet, une certaine inexpérience des études bibliographiques. Ainsi un simple coup d'œil jeté sur la liste des impressions vendômoises depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours nous révèle un étrange oubli. Non-seulement M. de R. n'en donne aucune description, mais il n'a même pas jugé utile d'en indiquer le format! Du reste, là même où il n'a pas péché par omission, il y aurait à faire à son travail de nombreuses rectifications.

Pourquoi M. de R. dit-il en parlant du *Mistére* que cette pièce « paraît être au moins du début du XVIe siècle » ? N'est-il pas plus naturel de supposer que *Jehan Rousset* l'a imprimée à la même époque que le Missel ? L'aspect de l'édition et les grosses lettres de forme employées par le typographe tourangeau n'ont rien qui doivent surprendre ceux qui connaissent les produits de nos presses provinciales. Ainsi nous avons vu une autre édition du même *Mistére*, imprimée à Tours par « la veufve de *René Siffleau* », c'est-à-dire vers 1575 [1], qui est également exécutée en grosses lettres de forme.

1. Biblioth. Méjanes, à Aix, n° 17255 (exempl. de La Vallière, n° 7246). — M. de R. eût mieux fait de citer cette édition à laquelle est jointe la *Missa de sancta Christi lachryma*, que l'édition qu'il appelle « princeps », dont un exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale.

M. de R. a eu la louable pensée de faire quelques recherches sur les impressions exécutées à Tours par *Jean Rousset*, après son séjour à Vendôme. Malheureusement, il n'a pas connu le travail de M. Clément de Ris sur l'imprimerie en Touraine [1]; malgré l'incroyable négligence avec laquelle ce travail a été publié, il aurait pu y trouver d'utiles indications. Après de pénibles recherches dans la *Bibliotheca classica* de Draudius, M. de R. n'a pu citer que trois ouvrages sortis des presses de Rousset à Tours, encore les titres qu'il en a donnés sont-ils inexacts. Le *Convoi de Pallas* de Guillaume Vincent n'est pas un ouvrage séparé, comme l'a cru Draudius en transcrivant maladroitement Du Verdier ; c'est un des chapitres de l'*Entrée du tresheureux et joyeux Advenement du roy... en sa noble ville de Tours* (Tours, Jean Rousset, [1551], pet. in-8 [2]). Le *Promptuaire des lois municipales*, etc., n'est pas l'œuvre de Jean Berchez, mais de Jean Brèche. Aux trois ouvrages mentionnés par M. de R. nous en ajouterons six autres, savoir : *Les trois premiers Livres de Claude Galien*, 1545, in-8 [3]; *Le Franc Archier de Cherré*, 1554, pet. in-8 [4]; *Oratio in Joannem Brechium, jurisconsultum novissimum... authore Emerico Patricio*, 1555, in-8 [5]; le *Discours de la prinse de Calais*, 1558, in-8 [6], *La Prinse et Discours de Guines, faicte par monseigneur le duc de Guise*, 1558, in-8 [7]; *Protestation faicte de la part du roy par son ambassadeur resident près de la royne d'Angleterre*, 1560, in 8 [8].

Indépendamment des deux imprimeurs *Latheron* et *Rousset*, M. de R. dit avoir trouvé dans les terriers vendômois les noms de deux libraires : *Jehan Moreau* en 1548 et *Michel Brizion* en 1614. Il eût été intéressant de faire quelques recherches sur ces personnages. Le premier se confond peut être avec le *Jean Moreau*, qui exerçait la librairie et l'imprimerie à Paris en 1559 [9]. Le frère de ce Jean, *François Moreau*, était libraire à Paris en 1560 [10]. Une autre famille du même nom figure dans les annales de la librairie troyenne. *Macé Moreau*, libraire à Troyes, fut condamné au feu pour avoir vendu un livre calviniste et monta sur le bûcher le 18 octobre 1546 [11]. *Jean Moreau* imprima dans la même ville

1. *La Typographie en Touraine*, (1467-1830) *par le comte L. Clément de Ris*; Paris, L. Techener, 1878, in-8 (extr. du *Bull. du Bibliophile*).
2. Biblioth. nat., Lb31, 35, Rés.
3. Cat. Taschereau, 1192.
4. Biblioth. Méjanes, à Aix, n° 30047.
5. Biblioth. de Tours, (exempl. de M. Taschereau, n° 1040).
6. Biblioth. nat., Lb31, 69. Rés. — Cf. Cimber et Danjou, *Arch. curieuses*, 1re série, III, 237.
7. Biblioth. nat., Lb31, 73. Rés.
8. Biblioth. de Tours (exempl. de M. Taschereau, n° 2015).
9. Lottin, *Catalogue chronologique des libraires et des libraires-imprimeurs de Paris*, 1789, in-8, 2e partie, 127.
10. *Ibid.*
11. Corrard de Bréban, *Recherches sur l'établissement et l'exercice de l'imprimerie à Troyes*, 3e éd., revue par O. Thierry-Poux, 1873, 128.

de 1573 à 1595 [1] et *Noël Moreau* de 1606 à 1631 [2]. Enfin, il y eut à La Rochelle, en 1592 et 1593, un imprimeur appelé *Denys Moreau* [3].

A propos des imprimeurs de Vendôme, M. de R. parle incidemment des imprimeurs de Blois. « L'imprimerie existait à Blois, dit-il, p. 27, depuis 1504, époque où on y imprimait quelques fabliaux ». De quels « fabliaux » s'agit-il? Il n'eût pas été inutile de le dire, car il n'a jamais été question jusqu'ici ni d'impressions blésoises de 1504 ni de « fabliaux » publiés à cette époque. « En 1523, continue M. de R., y paraît [à Blois] l'édition princeps des *Coutumes du bailliage* ». Cette nouvelle assertion nous fait douter de l'exactitude de la première, car elle est certainement erronée. Il n'y avait à Blois, en 1523, qu'un simple libraire, *Hilaire Malican,* qui publia, en 1523, de compte à demi avec Jehan Margerie de Tours, les *Consuetudines totius presidatus seu Turonis bailliute* [4], dont l'impression avait été faite à Paris par Jacques Poussin. En réalité, l'imprimerie à Blois ne commence que dans la seconde moitié du XVIe siècle. En 1554, Julian Angelier imprime les *Grandes et Fantastiques Batailles des grans roys Rodilardus et Croacus* [5]; en 1556, le même typographe donne les *Consuetudines* avec le commentaire de Denys du Pont [6], enfin, en 1560, il publie le *Traité des devoirs de l'homme* de Du Haillan, la seule de ses productions que cite M. de Rochambeau. En 1580, Barthélemy Gomet publie une nouvelle édition des *Coustumes de Bloys* [7]. Gomet est resté inconnu à M. de R., qui ne mentionne que les poëmes de Sébastien Garnier, imprimés par la veuve de Gomet en 1593 et 1594.

Nous espérons, sans avoir pu le vérifier, que les notes de M. de Rochambeau sur les livres modernes laissent moins à désirer.

Emile PICOT.

---

94. — **Lectures et transcription des vieilles écritures.** Manuel de paléographie des XVI, XVII et XVIIIe siècles composé de pièces extraites des collections publiques et particulières et destiné aux instituteurs, par A. DE BOURMONT. Caen, impr. Le Blanc-Hardel (Paris, A. Picard). III-6 pages et 5 planches, format atlas oblong. — Prix pour les souscripteurs : 20 fr.; pour les non-souscripteurs : 25 fr.

M. de Bourmont, élève de l'Ecole des Chartes, a été chargé de faire, à l'Ecole normale primaire du Calvados, un cours de paléographie approprié aux besoins de jeunes gens qui n'ont pas reçu l'éducation classique,

---

1. *Ibid.*, 129.
2. *Ibid.*, 132.
3. Audiat, *Essai sur l'imprimerie en Saintonge et en Aunis;* Pons, 1879, in-8, 42.
4. *Ibid.*, II, 391.
5. Biblioth. de M. Léon Téchener, à Paris.
6. Biblioth. de M. A. Claudin, à Paris.
7. *Ibid.*

qui toutefois sont fréquemment dans le cas de voir passer sous leurs yeux des documents des derniers siècles, dont la lecture demande une certaine préparation. On sait en effet que dans les communes peu considérables l'instituteur remplit les fonctions de secrétaire de mairie, qu'il a, par conséquent, la garde des archives municipales. Un très grand nombre de communes, même de médiocre importance, possèdent des documents antérieurs à la Révolution; souvent, particulièrement dans le Midi, ces documents remontent au xve siècle ou même à une époque plus ancienne. On conçoit que si on peut inspirer aux instituteurs de l'intérêt pour les archives ou débris d'archives qui sont confiés à leur garde, la conservation et même la mise en valeur de ces souvenirs du passé seront mieux assurées que par de simples prescriptions administratives. Le meilleur moyen d'intéresser ces modestes fonctionnaires aux vieilles écritures, c'est évidemment de les mettre en état de les déchiffrer. Tel est le motif qui a engagé M. de B. à entreprendre, au profit des instituteurs du Calvados, l'enseignement, très sommaire et s'appliquant seulement aux trois derniers siècles, de la paléographie française. Pour l'usage de son cours, et pour l'usage de ceux aussi qui ailleurs voudraient suivre son exemple, il a fait exécuter à ses frais en héliogravure (procédé Dujardin) le recueil de fac-similés dont nous annonçons la première livraison. Une seconde livraison doit paraître sous peu. La livraison publiée s'ouvre par une lettre de M. L. Delisle, donnant pleine approbation au projet de M. de B.; viennent ensuite quelques observations d'un caractère tout pratique sur la lecture et la transcription des vieilles écritures, et une table des principales abréviations usitées dans les documents français des xvie, xviie et xviiie siècles. Il est visible que pour cette table l'auteur n'a pas eu à sa disposition toutes les ressources typographiques désirables. Puis viennent des fac-similés, qui sont accompagnés d'une transcription littérale. La première pièce est une lettre de Malherbe, communiquée à M. de B. par M. Delisle. Elle est suivie de pièces variées, de lettres, d'extraits d'un registre d'état civil, d'actes divers, etc. L'ensemble de la publication nous paraît bien conçue. Nous voudrions, toutefois, que M. de B. veillât davantage à la ponctuation. La lettre de Malherbe, par exemple, est fort irrégulièrement ponctuée. Il y avait lieu de suivre exactement la ponctuation de l'original. Ainsi, dans cette phrase : « Mais ce « seroit bien a ceste heure une des principales faveurs que je sçaurois re- « cevoir de vous nous en sommes icy fort aflamez... » ; il faut (comme dans l'original) un point entre *vous* et *nous*. Il y a aussi çà et là quelques menues fautes de lecture; ainsi, p. 3, col. 1, ligne 4 (les lignes auraient dû être numérotées, soit dit en passant), *eedification*, lis. *eedification*; l. 8, *au regard*, lis. *a ce regard*. Je ne vois pas non plus la nécessité de corriger dans cette même pièce [*e*]*choppe*, car *choppe* est la forme ancienne; voir Littré. — En somme, la publication de M. de Bourmont et l'idée qui l'a inspirée méritent toute approbation.

H.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le *Congrès des sociétés savantes* s'est réuni à la Sorbonne du 20 au 23 avril dernier. Grâce à la réunion des sections d'archéologie, d'histoire et de philologie, et grâce aussi à la décision prise de n'accepter que des communications peu étendues, et autant que possible orales, les séances ont offert beaucoup plus d'animation et d'intérêt que les années précédentes. Les deux communications qui ont paru offrir les résultats les plus importants ont été celle de M. Caillemer sur *Les conflits de juridiction entre l'archevêque de Lyon et le Roi de France au* XIVe *siècle*, et celle de M. Combes sur l'*Entrevue de Bayonne et la préméditation de la Saint-Barthélemy*. M. Combes a trouvé aux archives de Simancas des documents qui constatent que dès 1565, Catherine de Médicis avait formé le projet de massacrer les protestants. Bien que la politique ultérieure de Catherine ne semble pas avoir été toujours compatible avec un plan arrêté de cette nature, il faut reconnaître que cette découverte fournit un puissant argument aux partisans de la préméditation. Dans la séance de clôture du 23 avril, M. J. Ferry a prononcé un remarquable discours où il a exposé avec une grande netteté ses idées sur les réformes de l'enseignement supérieur. Il a eu le courage de dire jusqu'à ces dernières années les Facultés des lettres et des sciences n'avaient ni locaux, ni élèves, ni cours dignes du nom d'enseignement supérieur. Aujourd'hui la réforme du matériel et des locaux est presque accomplie. Les Facultés commencent à avoir des élèves, et la présence des élèves rend les cours sérieux. Il reste à régulariser la scolarité des élèves. Le Ministre voudrait que tous les jeunes gens qui se destinent aux carrières libérales passassent quatre ans dans l'enseignement supérieur. M. Ferry a donné d'intéressants détails sur le rapide développement des écoles de dessin et d'art industriel et il a exprimé, en termes élevés et émus, le vœu que le sentiment artistique fût toujours dans l'industrie associé au travail manuel, que tout artisan fût aussi un artiste. Il a enfin annoncé qu'à l'avenir, au lieu de distribuer des prix aux Sociétés savantes, le Ministère se réservait d'aider de ses subsides les entreprises scientifiques de ces sociétés qui paraîtraient le plus dignes d'intérêt. Il semble que grâce à la libérale initiative de M. J. Ferry et à l'habile et active direction de M. X. Charmes, le Comité des travaux historiques, récemment reconstitué (cf. *Rev. crit*, n° 15, p. 299), va accroître sensiblement ses forces et son action. Espérons que, tout en produisant beaucoup lui-même, il ne voudra cependant pas tout centraliser et tout diriger. Un paragraphe assez obscur du discours de M. Ferry semblerait indiquer que le Comité des travaux historiques désirerait enlever à la Commission des archives diplomatiques le droit d'entreprendre ou de diriger des publications historiques, droit reconnu par le plus récent règlement de ces archives. Nous ne concevons pas quel avantage il y aurait à diminuer ainsi les attributions de la Commission des affaires étrangères. C'est retarder, empêcher peut-être des publications utiles, sans aucun avantage pour le Comité des travaux historiques.

— Notre collaborateur, M. E. Senart, va mettre sous presse une seconde édition remaniée de son « *Essai sur la légende du Buddha* ». Un index, rédigé par un autre de nos collaborateurs, M. Batifaud, terminera utilement le volume.

— Nous souhaitons la bienvenue au nouveau *Bulletin de l'Athénée Oriental*, dont le second numéro de 1881 vient de paraître chez Maisonneuve, et qui contient, entre autres travaux, un article de M. de Harlez sur « le calendrier persan et le pays originaire de Zoroastre » ; un de M. Selikowitsch, élève de l'Ecole des hautes études sur le *Schéol* des Hébreux comparé avec le *Sest* des Egyptiens ; une notice de

M. Pizzi sur un manuscrit du *Schâh-Nâmah*, ou *Livre des Rois* de Ferdôousi, récemment découvert à Florence; une notice de M. Monaco sur le voyageur d'Albertis; la traduction, par M. Lorgeou, de *Suphasit* siamois; enfin, une étude de M. G. Sarrazin sur Stanislas Julien. L'Athénée oriental s'est définitivement séparé de l'Institution ethnographique et s'est constitué en société sous la présidence de M. de Meissas. — La *Revue critique internationale* que viennent de fonder, sous les auspices de l'*Athénée*, MM. de Harlez, F. Justi et K. Patkanof, rendra les plus grands services aux études orientales. Le premier numéro passe en revue les ouvrages suivants : 1° Whitney, *Sanscrit grammar*; 2° F. Hommel, *Zwei Inschriften Assurbanibal's* et *Abriss der babylonisch-assyrischen Geschichte*; 3° E. West, *Kanheri inscriptions*; 4° Bergaigne, *Les figures de rhétorique dans le Rig-Veda*; 5° Sir H. Rawlinson, *A selection from the miscellaneous inscriptions of Assyria*; 6° Payne Smith, *Thesaurus syriacus*; 7° Lauer, *Armenische Chrestomathie*; 8° Olshausen, *Parthava und Pahlav*; 9° C. de Harlez, *Origines du Zoroastrisme*; 10° Jamaspji Dastur Minocеherji, *Pahlavi-english-gujerati dictionary*; 11° *Actes de la Société orientale américaine*; *Mémoires du congrès des orientalistes de Florence*; *Annales du Musée Guimet*. — Varia.

— La librairie Hachette annonce une nouvelle publication, l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* (Egypte, Assyrie, Perse, Asie Mineure, Grèce, Etrurie, Rome) par MM. Georges Perrot, professeur à la Faculté des lettres de Paris, membre de l'Institut, et Charles Chipiez, architecte, inspecteur de l'enseignement du dessin. L'histoire de l'art grec formera le centre de cette histoire générale de l'art antique, et les différents arts des autres peuples de l'antiquité y prendront plus ou moins d'importance suivant qu'ils auront plus ou moins d'originalité et qu'ils se rattacheront à l'art grec par des liens plus ou moins étroits. L'étude de l'art des peuples de l'Orient sera comme l'introduction, et l'histoire de l'art italiote, étrusque et romain comme l'épilogue de l'ouvrage. De nombreuses gravures seront jointes au texte; elles reproduiront de préférence les monuments qui n'ont pas encore été publiés ou qui ne l'ont été que d'une manière incomplète (ainsi, pour l'Egypte, ceux de Boulaq, que MM. Bourgoin et Bénédite ont dessinés sur place), et pour les statues connues et les édifices que tout le monde croit connaître, on tâchera, — dit le prospectus-spécimen — par le choix du mode de présentation, de rajeunir et de varier le thème. Il y aura aussi des planches en couleur qui reproduiront certains monuments de la statuaire et de la peinture. Il n'est pas besoin d'insister sur la valeur de cette Histoire de l'art antique; les noms seuls des auteurs sont une garantie. Nos lecteurs connaissent assez M. Perrot; mais il y a des questions techniques, que le plus savant archéologue ne saurait traiter à fond sans s'éclairer des lumières d'un homme du métier. M. Perrot s'est donc assuré le concours de M. Chipiez, auteur d'une *Histoire critique des origines et de la formation des ordres grecs*, couronnée par l'Institut. M. Chipiez a pris une part active à la rédaction de certaines parties du texte; tous les dessins ont été ou composés sur ses croquis ou exécutés sous sa surveillance, et il est l'auteur des nombreuses restaurations, totales ou partielles, que renfermera le volume. La librairie Hachette espère, non sans raison, que, grâce à cette association d'efforts et à cette division du travail, il n'y aura pas entre les deux parties de l'œuvre, entre le texte et les figures qui l'accompagnent, l'inégalité et l'incohérence qu'on a souvent reprochées à des publications du même genre. L'ouvrage comprendra environ 300 livraisons, soit cinq à six volumes. Chaque livraison, composée de 16 pages et contenant plusieurs gravures, se vendra 50 centimes (prix qui sera porté à 1 franc pour les quelques livraisons accompagnées d'une planche en couleur). Il paraîtra une livraison par semaine, à partir du 30 avril.

— *Le livre de raison des Daurée d'Agen*, que publie M. G. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne (Agen, in-18°, 204 p.), a été successivement rédigé par Pierre Daurée (1491-1568), par Jean Daurée (1569-1615), par Philippe Daurée (1627-1672); les faits importants de l'époque s'y mêlent aux événements de la vie de famille et aux souvenirs intimes, et on y trouve, par exemple, la mention de l'institution du Parlement de Rouen (1499), de la victoire de Marignan (1515), de la bataille de Pavie, du sac de Rome et de la mort du connétable de Bourbon, parfois aussi des documents entiers, comme l'arrêt rendu par les juges délégués par le Roy contre les Bordelais révoltés (1548) et une lettre du roi à Monluc (1567). M. Tholin a fait précéder ce texte d'une étude sur quelques livres de raison des anciennes familles de l'Agenais (le *livre Caumont*, les mémoriaux de la famille de Raymond qui vont presque sans interruption de 1600 à 1789, les livres de raison de Jean de Lorman, de la famille Malebaysse, de Pierre Uchard.)

— Le P. Ingold publie une *Petite bibliothèque oratorienne* qui sera consacrée à la publication : 1° de documents inédits concernant l'histoire de la congrégation de l'Oratoire; 2° d'œuvres inédites ou devenues rares, dont l'importance n'est pas assez grande pour qu'elles figurent dans la grande collection que le P. Ingold fait également paraître sous le titre de *Bibliothèque oratorienne*. Le premier fascicule de la *Petite bibliothèque oratorienne* vient de paraître; il est intitulé : « *Les miracles du cardinal P. de Bérulle, instituteur des Carmélites de France, fondateur de l'Oratoire, d'après des documents inédits.* (Sauton. In-8°, 89 p.)

— Le tome VI° du *Recueil des documents sur le Forez* renferme un mémoire inédit de l'abbé J. F. Duguey (1660-1724), curé de Feurs et chanoine à la collégiale de Montbrison, sur la ville de Feurs, et une histoire de la famine de 1709, par le même abbé Duguey. Ces documents, communiqués par un des arrière-petits-neveux de l'auteur, sont publiés par M. Vincent Durand, qui les a fait précéder d'une notice sur Duguey.

— M. le baron Jérôme Pichon vient de publier deux volumes, de la plus remarquable exécution et de la plus exquise élégance, sur le comte de Hoym. (*Vie de Charles Henry, comte de Hoym, ambassadeur de Saxe-Pologne en France et célèbre amateur de livres 1694-1736*, publiée par la Société des bibliophiles françois. Techener. In-8°, xv et 247 p. 45 fr.) Le premier volume de l'ouvrage comprend cinq chapitres, dont les trois premiers retracent la biographie du comte. (A vingt-six ans, Hoym représentait à Versailles Auguste le Fort, électeur de Saxe et roi de Pologne; il voulait enlever la Silésie à l'Autriche et la réunir à la Saxe; de retour dans son pays en 1729, il fut, par les intrigues de l'Autriche et du comte de Bruhl, jeté dans une prison d'Etat, désespéra de son salut et se donna la mort). Le chapitre IV est consacré à la bibliothèque de Hoym qui fut un grand amateur de beaux livres, et qui employa les relieurs les plus connus du commencement du XVIII° siècle, et le V° aux tableaux, bronzes et objets d'art que le comte avait réunis. Dans le second volume, on trouvera l'inventaire de tous les meubles, tapisseries, porcelaines, etc., formant la succession de Hoym, différents états exposant l'avoir et les dépenses du comte pendant plusieurs années, des lettres de Hoym et d'autres contemporains, relatives à ses affaires et à divers épisodes de sa vie.

— Signalons, parmi les travaux récemment parus en province : par M. Albert Babeau, deux brochures : *Les rois de France à Troyes au XVI° siècle* (Troyes, Lacroix, in-8°, 84 p.) et *Le théâtre de l'ancien collège de Troyes* (Troyes, Dufour-Bouquot. In-8°, 44 p.) Dans ce collège, tenu par les Pères de l'Oratoire, on donnait tous les ans, à la Saint-Luc, au carnaval et à la distribution des prix, des séances publiques où le professeur de rhétorique prononçait un discours latin et où les élèves jouaient

une pièce ou se livraient à des exercices oratoires; c'est ainsi qu'en 1775 Danton, alors élève de rhétorique, fait une amplification sur le sacre de Louis XVI); — de M. Henri Batault, des *Lettres du R. P. P.-J. Batault, missionnaire apostolique à Alger, 1676-1736, avec notes historiques sur le rachat des esclaves à cette époque* (Châlons-sur-Saone, Dejussieu); — de M. Ant. de Lantenay, *L'abbé Maudoux, confesseur de Louis XV* (Bordeaux, Féret. In-8°, 35 p.); — de M. Alfred Leroux, une *Notice historique sur l'hôpital de Magnac-Laval en Basse-Marche, 1610-1793* (Limoges, Ducourtieux. In-8°, 96 p.), etc.

— La Bibliothèque Nationale publie, en un volume, qui n'est malheureusement qu'autographié, un supplément au catalogue des livres relatifs à l'histoire de France. Ce supplément complète le volume consacré à l'histoire provinciale et locale et publié en 1863; il s'arrête à 1877 et donne, par ordre alphabétique de localités, le titre de 12,000 articles qui, dans l'intervalle, ont accru cette collection.

— L'Académie de législation de Toulouse met au concours pour 1882 le sujet suivant : *Du droit de Remontrances*, étude historique et juridique. Les candidats devront rechercher, étudier, préciser l'origine, les caractères essentiels, le but et la portée du *droit de remontrances*, dont usaient les anciens Parlements de France à l'égard du pouvoir royal; mettre en relief la lutte des Parlements et de la royauté, résultant du *droit d'enregistrement*; donner un aperçu sur les *lits de justice*; déterminer la nature des actes du pouvoir royal, donnant lieu à des remontrances (notamment les édits bursaux). Ils pourront étudier, en outre, un ou plusieurs Parlements en particulier. Les mémoires devront être présentés au plus tard le 31 avril 1882. Le prix consistera en une médaille d'or qui peut atteindre la valeur de 500 francs.

— Le 28 avril, M. Bonet-Maury a soutenu, devant la Faculté de théologie protestante de Paris, une thèse sur les *Origines du christianisme unitaire chez les Anglais*.

— Le 18 février est mort M. le docteur Ant. Mattéi, auteur d'une *Notice historique sur la Corse* et d'un ouvrage intitulé *Proverbes, locutions et maximes de la Corse, précédés d'une étude sur les dialectes de cette île* (1867).

— M. Edouard Drouyn de Lhuys, mort le 1er mars, avait composé un mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques, où il entra le 16 mars 1861 à titre de membre libre, en remplacement d'Horace Say : *les Neutres pendant la guerre d'Orient*. Ce mémoire a paru en 1868.

— On nous apprend également la mort de M. A. P. F. Le Touzé de Longuemar, membre de la Société des Antiquaires de l'Ouest, conservateur des musées de Poitiers et connu par de nombreux travaux sur l'histoire du département de la Vienne.

ALLEMAGNE. — M. O. Loth, dont nous annoncions le décès dans notre dernier numéro, était professeur d'arabe à l'Université de Leipzig, et l'un des membres du comité de rédaction de la *Zeitschrift der deutschen morganlændischen Gesellschaft*. Ce jeune savant (il n'avait que trente-sept ans) avait été chargé par M. de Goeje de publier la partie de la grande chronique arabe de *Tabari* contenant la vie de Mahomet. Il se proposait d'en adresser à Leyde les premières pages lorsque la mort l'a frappé. M. Loth revenait de Constantinople où il s'était rendu pour collationner des manuscrits de Tabari. Nous apprenons avec plaisir que M. de Jong a consenti à publier cette section si importante de l'ouvrage de Tabari.

— La librairie F. A. Perthes, de Gotha, publie une deuxième édition, par livraisons, de l'Histoire de la monarchie de Juillet *(Geschichte des Julikœnigthums)*, de M. Karl Hillebrand. L'ouvrage entier comprendra dix livraisons et sera terminé dans le courant de cette année. La première livraison qui contient l'*Introduction : die*

Julirevolution und ihre Vorgeschichte (CXL p.) vient de paraître et coûte 2 mark 40; les autres livraisons coûteront 3 mark chacune. (Cp. sur cet ouvrage *Revue critique*, 1878, art. 104, p. 343; 1879, art. 47, p. 191.)

— Le 28 novembre 1880 est mort M. W. E. GIEFERS, auteur de nombreuses études sur la Westphalie, le pays de Paderborn et les endroits de la Germanie cités par Tacite; — le 3 janvier de cette année, le comte F. L. HUNDT, connu par ses travaux sur l'histoire de Bavière; — le 28 janvier, M. F. R. WILMANS, élève de Ranke, collaborateur des *Monumenta Germaniae*, archiviste de la Westphalie : entre autres publications, on cite de M. F. R. Wilmans les IIIe et IVe vol. de la continuation des *Regesta historiae Westfaliae* de Erhardt, sous le titre : *Westfælisches Urkundenbuch*, et le 1er vol. des *Kaiserurkunden der Provinz Westfalen aus den Jahren 777-1313*, ainsi que des éditions : *Opp. Ottonis Frisengensis, Chronica episcop. Merseburg; Ann. Marbacenses; Vitae Anselmi Lucensis; De scismate Hildebrandi*, etc., etc.

BELGIQUE. — L'Académie d'archéologie de Belgique met au concours les prix suivants : 1° Prix de 500 fr. : un travail concernant l'histoire ou l'archéologie de la province de Namur; 2° prix de 500 fr. : une étude sur les géographes belges du XVIe siècle et sur leur influence sur la géographie de cette époque. (Envoyer les travaux avant le 1er décembre 1881 à Anvers, 15, rue Léopold, au secrétariat de l'Académie.)

— Il s'est fondé à Liège, sous le patronage de l'évêque de cette ville, une *Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, dont les principaux membres sont MM. Kurth, Demarteau, Van der Steen, de Theux, Helbeg, Fresart, Dubois, etc.

— L'épiscopat belge a décidé la création d'une chaire de philosophie thomiste à l'Université de Louvain; le titulaire de cette chaire serait, dit-on, le dr Van Weddingen.

— On annonce la mort de M. STEUR, auteur d'un *Mémoire sur l'état des Pays-Bas autrichiens sous Charles VI* (1829) et d'un *Mémoire des troubles de Gand sous Charles-Quint* (1835). M. Steur était le doyen de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique.

DANEMARK. — Nous venons de recevoir le premier volume de l'ouvrage, si impatiemment attendu depuis longtemps par les amis de l'antiquité, de M. le professeur J. N. Madvig, de Copenhague, sur la *Constitution et l'Administration de l'Etat romain*. L'exemplaire que nous avons sous les yeux est en danois; la traduction allemande, que l'auteur a dictée lui-même, est annoncée comme devant suivre l'édition originale à quelques jours de distance. M. Madvig s'attache surtout à exposer le fonctionnement du puissant organisme de l'Etat romain pendant la période républicaine et pendant les débuts de l'empire, et trace seulement, par manière de conclusion, une légère esquisse de l'état des choses pendant la période qui va du IIIe siècle au byzantinisme d'une part et, de l'autre, à la destruction de l'Empire d'Occident. L'auteur explique dans sa préface qu'il a tenu avant tout à présenter au lecteur, que celui-ci fût un philologue de profession ou bien un historien ou un homme d'état, une claire perspective, où toutes les institutions parussent être bien coordonnées et se tenir, et formassent un ensemble de nature à satisfaire l'esprit. Il a longuement médité cette œuvre, dont il avait conçu le plan depuis cinquante ans déjà, qui a pris forme peu à peu au cours de ses études sur les différentes parties de la littérature romaine et grecque, et dont chaque détail est venu successivement occuper la place qui lui était ménagée dans le cadre général. Ayant abordé ces recherches à peu près dans le même temps où Niebuhr ébranlait le vieil édifice de la légende romaine, et ayant assisté depuis lors aux efforts tentés de divers côtés pour écarter les éléments suspects et déterminer

les sources réelles de l'histoire, l'auteur a fait le possible pour ne tomber dans aucune exagération, se gardant avec le même soin de rejeter aucun témoignage solide et digne de foi, ou d'accepter aucune de ces hypothèses en l'air qui sont venues malencontreusement, depuis le temps de Niebuhr, embarrasser le champ de la science. Une partie du sujet traité par M. Madvig est susceptible d'être examinée assez à fond pour qu'on aboutisse à une exposition sûre et bien nette; sur d'autres points, il a fallu faire appel à la conjecture et remplir, d'après les vraisemblances intérieures, les vides de la tradition : toujours l'auteur a séparé d'un trait bien visible le certain de l'hypothétique. Les résultats de ce travail, absolument indépendant et original, de M. Madvig sont maintes fois en contradiction avec ceux qui sont adoptés par la science allemande contemporaine. M. Madvig se réserve de s'en expliquer avec les savants d'Allemagne dans la préface de l'édition allemande. Il n'a pas tenu de cas d'opinions courantes qui ne reposent pas sur des textes authentiques. A l'appui de son exposition il cite uniquement les sources anciennes mêmes, comme moyen de contrôle pour le lecteur (il n'omet ce soin que pour la décadence impériale, qui n'est que comme un appendice de l'œuvre). Pour ce qui est de la littérature contemporaine relative à ces questions, il s'est abstenu d'en faire mention, sauf dans quelques cas particuliers, où il lui a paru plus à propos de renvoyer à certains grands ouvrages bien connus que de s'engager trop avant dans des digressions. Ces citations de titres de livres et autres indications bibliographiques, qu'il est facile de trouver en compulsant, par exemple, le manuel de Marquardt, eussent pris une place considérable qu'il était facile de mieux employer et eussent entraîné l'auteur loin de son sujet principal et dans un examen critique, qui eût manqué de charme pour lui, vu le peu de bien qu'il pense et qu'il aurait eu à dire de la plupart de ces publications. D'ailleurs, chaque fois que M. Madvig s'écarte, sur un point important, de l'opinion généralement reçue, il en avertit en quelques mots avant de passer outre. Tel est le résumé rapide, mais aussi fidèle qu'il nous a été possible de le faire, de la préface danoise de M. Madvig. Un peu plus tard, un de nos collaborateurs viendra ici rendre compte du livre avec tout le détail qu'on est en droit d'attendre pour une œuvre capitale comme est celle-ci. Dans quelques mois, annonce M. Madvig, sera publié le second volume, qui doit compléter l'ouvrage.

FINLANDE. — La *Société de littérature finnoise*, de Helsingfors, fondée en 1831, célébrera, le 30 juin, et les 1 et 2 juillet de cette année, son anniversaire sémi-séculaire. A cette occasion elle convoque à une assemblée solennelle ses membres et tous ceux qui s'intéressent à ses travaux. Voici le programme de la réunion. *Jeudi, 30 juin* : ouverture de l'assemblée, rapports et conférences sur l'ethnographie et l'archéologie. *Vendredi, 1er juillet* : rapports sur des questions de linguistique ougro-finnoise, et discussion de diverses questions de grammaire, d'orthographe et de prosodie finnoises. *Samedi, 2 juillet* : questions d'archéologie et d'histoire; affaires intérieures de la Société; conclusion. Quoique la réunion doive s'occuper de questions d'un intérêt purement national, la Société, par l'organe de son président M. Yrjœ Koskinen et de son secrétaire M. F. W. Rothsten, convie « tous les savants qui apprécient l'importance de ses travaux, à honorer de leur présence cette fête littéraire ». Parmi les questions à traiter nous remarquons les suivantes : Aperçu des dialectes de la Laponie russe (Genetz); culture commune des Finnois et des Morduins avant leur séparation (Donner); Les Votiaks (Aminoff); Le Pohjola et le Kalevala, coup d'œil sur la géographie de l'épopée finnoise (Aspelin); La poésie médiévale des Finnois et des Esthons (Krahn); Le Kalevala a-t-il appartenu à toute la nation finnoise ou seulement à la Karélie; statistique des peuples de race finnoise (Ignatius); La part des peuples finnois dans les recherches anthropologiques euro-

péennes (Hællsten); Les sépultures antiques de Finlande; L'histoire des Ziriancs et La vie et les mœurs des Finnois à l'époque païenne (Aspelin); L'introduction du christianisme en Finlande (Reinholm), etc.

GRÈCE. — M. Michel Chadri-Joannou a publié récemment à Salonique une ἀστυγραφία Θεσσαλονίκης; c'est un ouvrage d'histoire, de topographie et de statistique sur Salonique, dans le genre des publications allemandes connues sous le nom de *Heimatskunde* ou *Vaterlandskunde*. Même après l'ouvrage de Tafel, ce livre contient quelques faits nouveaux et ne doit point passer inaperçu.

— Un professeur de Corfou, M. Romanos, prépare la publication de quatre documents importants tirés des archives de Naples : I. et II. deux bulles d'or (en grec) ayant rapport à l'église grecque de Janina; l'une est de Jean II, despote d'Epire (1329); l'autre, de Hesau dei Buondelmonti (1405); III. Un acte de donation d'un prêtre de Corfou à l'église du Pantocrator (1347, en grec); c'est le plus ancien document grec de l'île de Corfou, qui soit connu jusqu'à présent; IV. une bulle d'or (en latin) traduite du grec et contenue dans un acte postérieur, daté de 1382 et conservé dans les archives angevines de Naples; elle a été publiée en 1326 par Michel II, despote d'Epire, en faveur des habitants de Corfou. M. Romanos travaille à une histoire de l'occupation angevine à Corfou et en Grèce.

— M. Epam. Stamatiadis commencera prochainement la publication d'une *Histoire de Samos*, en quatre volumes. Le premier volume sera consacré à l'histoire de l'île depuis l'antiquité jusqu'à 1475; le second ira jusqu'à nos jours; le troisième renfermera les contes populaires, proverbes, chants, etc., de Samos; le quatrième, formant un appendice, traitera du droit à Samos.

— Notre collaborateur, M. Spyr. Lambros, a découvert sur les colonnes et les pierres de plusieurs anciens monuments d'Athènes des inscriptions, gravées en caractères presque illisibles, et renfermant d'importants renseignements sur l'histoire de la ville au moyen âge et au temps de la domination ottomane; quelques-unes de ces inscriptions nous renseignent sur le sort de ces monuments mêmes.

— M. Const. N. Papamichalopoulo vient de publier une *Histoire de l'aréopage*.

— Nous avons reçu la quatrième et dernière livraison de la traduction, en grec moderne, de l'*Odyssée*, par M. Polylas, député de Corfou. Cette trad. est écrite en vers politiques (de quinze syllabes); c'est la seule traduction complète, en vers et en grec vulgaire, de l'*Odyssée;* car M. Rangabé n'avait traduit que le premier chant (et en grec littéraire), et M. Dem. Bikélas n'avait traduit en langue vulgaire que le sixième chant.

— M. Nic. Boulgaris, directeur des Archives municipales de Corfou, a publié l'histoire de ce dépôt depuis le xve siècle, époque de sa formation, jusqu'à nos jours.

ITALIE. — MM. Cesare Paoli et Ernesto Monaci publieront prochainement une revue de paléographie, l'*Archivio paleografico italiano*, qui renfermera des fac-similés paléographiques, en héliogravure, de documents et de manuscrits italiens. L'exécution matérielle est confiée à M. Martelli, qui a si bien réussi dans sa reproduction du *Mystère provençal de sainte Agnès* (cp. *Revue critique*, n° 6, art. 24). Chaque fac-similé sera accompagné d'une notice explicative et d'une transcription en italien. Le premier fascicule, auquel on travaille en ce moment, comprendra dix à quinze fac-similés et paraîtra dans deux mois environ.

RUSSIE. — M. Jagic, directeur de l'*Archiv für slawische Philologie* et professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, prépare un dictionnaire comparatif des langues slaves. Il compte en commencer la publication dans six ans.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — L'Académie d'Agram vient de publier la seconde livraison du grand dictionnaire croato-serbe de M. Danicic. C'est l'œuvre la plus remarquable de lexicographie slave qui ait été publiée dans notre siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 avril 1881.

Le P. Delattre, missionnaire à Carthage, adresse à l'Académie les copies de 78 inscriptions latines trouvées dans la vallée de la Medjerda, dont 27 relevées entre Tebourba et Hammam Daradji (*Bulla Regia*), 47 de Chemtou (*Simittu colonia*), et 4 de la frontière franco-tunisienne, auprès du point où cette frontière est coupée par le chemin de fer. A ces copies est joint, en outre, l'estampage d'une des plus importantes inscriptions de Chemtou, qui fait connaître le nom d'un nouveau *saltus*.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. Schefer communique deux lettres de M. Gasselin, chargé d'une mission archéologique en Tunisie. Par suite des événements, M. Gasselin a dû momentanément interrompre ses recherches. En dernier lieu, il avait exploré Kéirouan et le pays des *Zlass*. Il a relevé, en divers endroits, des inscriptions arabes et latines, notamment à Kéirouan, à Djeloula (à 28 kilomètres au nord-ouest de Kéirouan), à l'Henchir Sidi Amara, où il a trouvé, entre autres ruines relativement considérables, les débris d'un arc de triomphe romain, à l'Henchir Lemsa (plus au nord-est), où il a remarqué une inscription latine qui révèle l'ancien nom de ce lieu, LIMISA, etc.

M. Desjardins communique, de la part de M. Charles Tissot, deux inscriptions trouvées à Chemtou, en Tunisie, l'ancienne *Simittu colonia*. La première, de l'an 129 de notre ère, est l'inscription d'une borne milliaire; elle révèle l'existence d'une voie romaine de *Simittu* à *Thabraca* ou Tabarque :

IMP · CAES
DIVI·TRAIANI
PARTHIC·FIL
DIVI·NERVAE·NEP
....
HADRIANVS·AVG
PONTIFEX·MAX
TRIB·POT·XIII
COS·III
VIAM·A·SIMIT...
VSQ·THABRACAM·F
I

Imperator Caesar, divi Trajani Parthici filius, divi Nervae nepos, [Trajanus] Hadrianus Augustus, pontifex maximus. tribuniciae potestatis XIII, consul III, viam a Simit[tu] usque Thabracam fecit (Milliarium) primum. La seconde inscription est l'épitaphe d'un soldat de la légion Troisième Augusta, attaché à un poste établi dans un domaine rural, le *saltus Philomusianus*, non loin de Simittu. Elle nous apprend que ce soldat était mort tué dans un combat, à l'âge de quarante ans et après dix-neuf ans de service militaire. Elle est rédigée en une langue peu correcte :

L·FLAMINIVS·D·F·ARN
MIL·LEG·III·AVG
7·IVLI·LONGI·DILECTO...
LECTVS·AB·M·SILANO·MIL
ANNIS·XIX·IN·PRAESIDIO
VT·ESSET·IN·SALTO PHILOMY
SIANO·AB·HOSTEM·IN·PVGNA
OCCISSVS · VIXIT · PIE
ANNIS XL
H · S · E

L. Flaminius, D. filius, Arniensi (tribu), miles legionis Tertiae Augustae, centuriae Juli Longi, dilecto [di]lectus ab Marco Silano. Militavit annis XIX. In praesidio ut esset, in salto Philomusiano, ab hostem in pugna occisus. Vixit pie annis XL. Hic situs est.

M. Le Blant termine la seconde lecture de son mémoire *Sur quelques Actes des martyrs non compris dans le recueil des* Acta sincera *de dom Ruinart.*

M. Benlœw commence la lecture d'un mémoire intitulé : *le Passé des Albanais éclairé par l'examen des crânes illyriens, d'après M. Virchow.*

Ouvrages présentés : — par M. Jourdain : le marquis de Nadaillac, *les Premiers hommes et les temps préhistoriques*; par M. Riant : E.-G. Rey, *Sommaire du supplément aux Familles d'Outre-Mer*; — par M. Delisle : Ch Fierville, *Documents inédits sur Philippe de Commines.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 16 Mai — 1881

95. — **Vorlesungen über Geschichte der Mathematik** von Moritz Cantor. I. Band. Von den ældesten Zeiten bis zum Jahre 1200 n. Chr. Leipzig, Teubner, 1880, 1 vol. gr. in-8° de viii-804 pages, avec une planche. — Prix : 25 fr.

Depuis la grande Histoire des mathématiques donnée par Montucla au milieu du xviiie siècle, il n'avait guère paru sur ces matières que des travaux de détail. Ces travaux, devenus de plus en plus nombreux dans le cours de ce dernier demi-siècle, ont établi le caractère superficiel et inexact de l'ouvrage de Montucla, qui n'avait point su faire un usage correct des sources dont il disposait; et ils ont fait paraître au jour une grande quantité de nouveaux matériaux. C'est une tâche très méritoire que vient d'entreprendre M. Cantor en se mettant à publier les cours qu'il a faits pendant toute une série d'années à l'Université de Heidelberg sur l'histoire des mathématiques : cette publication vient tout à fait à propos résumer et condenser les résultats de plus d'un siècle de recherches partielles et éparses. M. C. lui-même a été pour beaucoup dans le développement considérable qu'a pris, depuis quelques lustres, l'histoire des mathématiques. C'est lui qui a procuré à ces études un organe spécial, par la fondation de la partie historico-littéraire de la *Zeitschrift für Mathematik und Physik*. Il est notoire, parmi les adeptes de cette science, que, plus que personne, il possède toutes les qualités requises pour rédiger un exposé à la fois clair et approfondi du sujet. Il n'est pas seulement un mathématicien distingué, — et l'histoire des mathématiques ne peut être écrite que par un homme du métier, quelque utile secours que celui-ci d'ailleurs puisse recevoir de l'historien et du philologue, — mais il a fait preuve d'une connaissance solide de l'histoire générale et spécialement de l'histoire de la civilisation. Des monographies qu'il a publiées sur des questions de détail ont montré ce qu'il valait comme chercheur. De plus, personne ne pouvait être mieux au courant de la bibliographie de ces questions que le directeur de l'organe central où elles sont journellement remuées : et ce n'est point si peu de chose que de se tenir au courant, en présence de

cet abus allemand qui consiste à disséminer les dissertations dans ces mille et mille programmes de gymnases, pièces de circonstance et autres, si difficilement accessibles! Le style de M. C., aussi, est net et coulant. Le monde savant s'était donc promis beaucoup de la publication, depuis longtemps annoncée et impatiemment attendue, de M. Cantor. Il faut avouer que le premier volume n'a point causé de déception. On y voit exposés d'une manière attrayante et complète les résultats jusqu'ici atteints. Ce qui est scientifiquement établi est soigneusement distingué de ce qui ne repose que sur des hypothèses plus ou moins vraisemblables; l'attention est attirée sur les points où nos connaissances présentent encore de grandes incertitudes et des lacunes. On ne peut pas s'attendre à trouver beaucoup de choses absolument nouvelles dans un ouvrage de cette nature; pourtant, même à ce point de vue, les *Vorlesungen* témoignent de recherches infatigables. Il faut approuver sans restriction que M. C. se soit cantonné par principe dans les limites de l'histoire des mathématiques proprement dites, excluant l'astronomie, la mécanique, etc., qui eussent aggravé la tâche au point d'offrir des difficultés insurmontables à une personne seule.

Après une introduction où sont traitées les diverses espèces de chiffres et les systèmes numéraux, les *Vorlesungen* sont divisées en huit sections : Egyptiens, Babyloniens, Grecs, Romains, Hindous, Chinois, Arabes, moines du moyen âge. Dans la première section, la recherche porte principalement sur l'arithmétique d'Ahmes nouvellement publiée, à l'intelligence de laquelle M. C. a grandement contribué. La deuxième présente une hypothèse très vraisemblable sur l'origine des fractions sexagésimales des Babyloniens. Dans l'ample section qui traite des mathématiques des Grecs, on est heureux d'apprendre que M. C. vient de renoncer à ses anciennes opinions sur la véracité de la légende de Pythagore, et qu'à présent il se range à l'opinion émise, sur cette difficile question, par des savants plus circonspects, comme Chaignet. Dans la quatrième section sont utilisés les résultats exposés dans l'excellent livre de M. C. lui-même sur les *Agrimensores* romains. Quant au fameux passage de Boèce sur l'Abacus, M. C., qui soutient fermement l'authenticité de la Géométrie de Boèce, se prononce maintenant pour la manière de voir de Woepcke, qui pense que les chiffres indiens au IIe siècle ap. J.-C. furent introduits à Alexandrie et de là à Rome (p. 610). Malgré toute la sagacité et l'érudition mises en œuvre pour défendre cette opinion dans plus d'un endroit de l'ouvrage de M. C. (elle joue un rôle important quand il s'agit d'exposer le développement de l'arithmétique chez les Hindous, les Arabes, les Grecs et les Romains), elle ne se fera guère valoir tant que la grande majorité des philologues sera d'accord pour déclarer apocryphe la Géométrie de Boèce [1]. Il est difficile de croire à l'existence d'un auteur

1. Il ne serait pas sans importance qu'un paléographe expert vérifiât de nouveau si le ms. le plus ancien (*cod. Erlangensis*) date réellement du XIe siècle.

romain nommé Architas, qui aurait écrit sur l'arithmétique, et dont le nom, qui ne serait du reste, ni grec ni latin, aurait totalement disparu avec ses œuvres, à l'exception de quelques passages dans Boèce. La cinquième section, sur les Hindous, fait ressortir d'une manière très nette la différence entre les mathématiques des Hindous et celles des Grecs, et démontre avec évidence qu'il vaut beaucoup mieux supposer une influence des Grecs sur les Hindous que l'inverse, ce à quoi on a incliné souvent. Quant aux Chinois, le peu que nous en savons a été recueilli avec toute la circonspection nécessaire, mais ce peu n'est vraiment pas grand chose. Après un exposé où l'auteur dit tout ce que l'on sait des mathématiques chez les Arabes et où l'on trouvera recueillis avec beaucoup de soin des matériaux fort dispersés et souvent même jusqu'ici incomplètement publiés, M. C. termine en traitant, d'une manière, à vrai dire, un peu succincte, des connaissances mathématiques pendant la première partie du haut moyen âge, notamment de l'arithmétique. Dans l'exposition du rôle de Gerbert, on voit revenir la question de Boèce.

L'aperçu qui précède ne suffit pas à mettre en lumière le mérite principal de l'ouvrage, qui réside dans l'ensemble de l'exposition; du moins peut-on se rendre compte de la richesse et de la multiplicité des matières qui y ont trouvé place. L'exposition est détaillée et contient de nombreuses citations traduites des ouvrages originaux, et partout et toujours avec renvoi aux sources. Tout en admirant la vaste érudition de l'auteur, on trouvera que le sujet a été quelquefois tiré en longueur, grâce à certaines mentions qui n'avaient guère de titre à être insérées dans une histoire des mathématiques. Comme particulièrement attrayants, il faut signaler le chap. I[er] sur l'arithmétique des Egyptiens, et le chap. XVIII sur Héron d'Alexandrie, dont l'auteur a fait voir le premier l'influence sur l'arpentage des Romains et dont, en général, il a mis en relief l'importance dans l'histoire des mathématiques en tant que représentant du calcul appliqué à la géométrie. Ces deux chapitres rendent un témoignage éminent du talent que possède M. C., de reconnaître les phénomènes mathématiques sous les formes les plus variées, qualité indispensable pour l'historien.

Pour finir, nous présenterons quelques remarques et corrections, portant sur des détails, et qui concernent presque exclusivement la troisième section, savoir les mathématiques grecques.

Un point est traité avec bien de la parcimonie, c'est l'arithmétique élémentaire des Grecs; on aurait voulu voir un des intéressants exemples de multiplication conservés chez Eutocius. De même les calculs, qui se rencontrent assez fréquemment chez les auteurs grecs, auraient mérité d'être examinés; n'est-il pas intéressant de voir qu'Hérodote, qui fait beaucoup de longues additions et de multiplications sans se tromper, commet une faute très significative dans une division (VII. 187)? Le calcul d'intérêt étant mentionné à propos des Romains (p. 475) et des Hindous (p. 524), il aurait dû l'être aussi à propos des Grecs, vu qu'ils ont connu

et l'intérêt simple et l'intérêt composé, ce que l'on peut conclure de la dénomination grecque *anatocismus* (Cicéron, *Ad Attic.*, V, 21, 11).

P. 114, M. C. traduit τοῖς μὲν καθολικώτερον ἐπιβάλλων, τοῖς δὲ αἰσθητικώτερον (Proclus, *comm. d'Euclide*, p. 65, 10) par : *Das Eine machte er allgemeiner, das Andere sinnlich fassbarer*. La traduction juste serait : « traitant ceci d'une manière plus générale, cela d'une manière plus empirique », et cette traduction favorise même davantage l'application que donne M. C. de ce passage, p. 118.

P. 162, il est dit d'Oinopidès : *der von Platon hochgestellte Geometer*, et l'on juge de son mérite d'après cette mention ; pourtant Platon ne fait rien que le nommer (*Anterast.* p. 132 *a*), sans se prononcer davantage sur son mérite.

P. 173, M. C. émet avec Bretschneider un jugement trop favorable sur Bryson, dont le raisonnement, si je ne me trompe, était celui-ci : le carré du milieu et le cercle sont tous deux plus petits que le carré circonscrit et plus grands que le carré inscrit ; or, deux grandeurs plus grandes qu'une même troisième et plus petites qu'une même quatrième sont égales : donc, le carré du milieu est égal au cercle.

P. 181, en note, M. C. renvoie à Biering : *Historia problematis cubi duplicandi* (Hauniae, 1844). Je profite de l'occasion pour rappeler qu'il a été prouvé, lors de la soutenance orale de cette thèse, qu'elle n'est qu'un impudent plagiat de l'ouvrage de Reimer sur le même sujet.

P. 189 et surtout p. 236, M. C. paraît accepter pour authentiques les synthèses et analyses insérées dans les éléments d'Euclide (XIII, 1-5). Elles proviennent d'un scholiaste, ce qui ressort, d'ailleurs, de ce que, dans les manuscrits, elles se trouvent tantôt juxtaposées aux thèses une à une, tantôt réunies après le chap. XIII, 5.

P. 214, τὰ μαθήματα, dans un passage de Proclus, est traduit par : *Wissenschaften ;* dans Proclus, il signifie généralement « les mathématiques » (de même déjà dans Archimède).

P. 224, M. C., d'après Pappus, fait l'éloge du caractère d'Euclide. Mais il est évident que Pappus n'a pas eu de tradition là-dessus ; il s'est figuré de lui-même un portrait d'Euclide et l'a opposé au portrait tracé par Apollonius, dont les attaques contre Euclide l'indignaient.

P. 243, on voudrait voir signaler l'importance des *Données* d'Euclide au point de vue de la méthode analytique. Pappus (VII, p. 636) les range dans le τόπος ἀναλυόμενος.

P. 256, en note, il est fait une mention bien trop honorable de l'explication proposée par Vincent pour le *problema bovinum* d'Archimède ; cette explication se réduit, en somme, à une condamnation pure et simple, tout à fait antiscientifique, des vers qui renferment la difficulté.

P. 285, M. C. est choqué de voir la lettre I employée dans une figure chez Eratosthène. Mais l'usage de cette lettre est si fréquent dans Archimède et Pappus, que la crainte de s'en servir paraît être une par-

ticularité d'Euclide plutôt qu'une règle générale s'appliquant à tous les géomètres grecs.

P. 289, il aurait fallu rappeler qu'Euclide (*Phaenomen.*, p. 561, éd. Gregorius) et Archimède (*De conoidib.*, 7-10) savent déjà que l'ellipse peut être produite par l'intersection d'un cône oblique et d'un cylindre. Cela nous donne lieu de faire l'observation générale, qu'il eût été bien à désirer que l'auteur, qui d'ailleurs ne craint pas de s'adresser à l'hypothèse là où les faits bien constatés lui font défaut, eût appliqué sa sagacité et son talent de combinaison à restituer d'une manière hypothétique le développement de la géométrie supérieure chez les Grecs, tandis que l'exposé de M. C. se compose uniquement d'une série de détails isolés et sans lien. On voit, par des traces conservées chez Pappus, que cette partie des mathématiques grecques a été d'une grande importance. Par contre, M. C. a réussi à fournir des éclaircissements essentiels sur le développement de l'arithmétique grecque, en sorte que Diophante n'apparaît plus comme un phénomène si inconcevable qu'il faille supposer l'influence des Hindous pour le comprendre.

P. 306, M. C. déclare ne pas savoir à quoi s'en tenir sur le contenu de l'écrit de Dioclès περὶ πυρείων (du reste, on voit partout dans Eutocius περὶ πυρίων). Comme le mot πυρίον peut signifier miroir ardent (voir Anthemius dans les *Paradoxographi* de Westermann, p. 156, 22 : ἐσοπτρων ἤτοι πυρίων), on a le droit de supposer que Dioclès a écrit sur les miroirs concaves, supposition qui pourrait faire voir l'usage des constructions dont il parle.

P. 309, en note, M. C. attribue à Friedlein l'honneur d'avoir découvert que le livre XV des Eléments d'Euclide est d'une date beaucoup plus récente que le livre XIV; l'honneur en revient cependant à Peyrard (édition d'Euclide, t. III, p. II). Le livre XV n'appartient pas à Damascius, comme l'a supposé M. Martin (Cantor, p. 426). Isidoros dont il y est question (ὁ ἡμέτερος μέγας διδάσκαλος) est l'architecte de l'église de sainte Sophie, à qui Eutocius donne le même titre (*Neue Jahrbücher f. Philol.*, Suppl., t. XI, p. 357) : M. C. lui-même n'était pas très éloigné de le supposer (p. 426).

P. 347, il est dit que Marinus cite Serenus; mais le passage en question est fautif, et le nom de Serenus ne doit sans doute pas s'y trouver. Voici ce qu'il contient d'après tous les manuscrits parisiens, que j'ai examinés : ὕστερον Ἀρχιμήδης ἔδειξεν τοῖς σερείνου θεωρηθέντα. Je suppose qu'il faut lire : ὕστερον Ἀρχιμήδης ἔδειξεν, τὸ εἰς ἐκεῖνον οὐ θεωρηθέντα.

P. 376, M. C. conclut de Proclus, p. 429, 13 : οἱ περὶ Ἥρωνα καὶ Πάππον, que Pappus a eu une école à Alexandrie. Mais cela n'est pas dit dans les mots cités, vu que de telles expressions avec περί ne forment chez les auteurs plus récents qu'une périphrase pour signifier la personne même.

P. 377, M. C. s'étonne que l'ouvrage principal de Pappus n'ait été cité de personne; il aurait fallu dire qu'Eutocius (*Comm. d'Archimède*, p. 139) cite le livre VIII sous le titre spécial Μηχανικαὶ εἰσαγωγαί. Je

doute fort de la justesse de l'opinion émise au même endroit, d'après laquelle les lemmes de Pappus ne seraient pas fidèlement reproduits des ouvrages auxquels ils sont empruntés, mais renfermeraient les résultats des recherches originales de Pappus lui-même. Il n'en est certainement pas ainsi, du moins pour ce qui concerne les lemmes empruntés aux quatre premiers livres des Κωνικά d'Apollonius.

P. 380, ὁ μικρὸς ἀστρονουμούμενος est traduit : *der kleine Astronom*, et cette traduction est possible au point de vue philologique ; mais il me paraît bien plus raisonnable de sous-entendre τόπος, comme dans l'expression ὁ ἀναλυόμενος chez Pappus, VII, p. 634, 3, et de comprendre ἀστρονουμούμενος comme τὰ γεωμετρούμενα dans Héron (*Géom.*, 23) et Archimède (p. 18, p. 220, éd. Torelli).

P. 471, on peut ajouter qu'il se trouve déjà dans l'Optique d'Euclide (propos. 19) un procédé pour mesurer les hauteurs sans faire usage de l'ombre.

P. 527, l'expression ὁ ἀπὸ τῆς αβ (il faudrait τὸ ἀπὸ) est rendue par : *das von αβ gemachte Quadrat;* mais elle provient de τὸ ἀπὸ τῆς αβ ἀναγεγραμμένον τετράγωνον, c'est-à-dire le carré construit sur la ligne αβ.

P. 669, il est question de la traduction d'Euclide par Naśir Eddin. Or, il n'est fait mention, que je sache, sous le nom de Nasir Eddin que d'une révision ou d'un remaniement des traductions anciennes, avec addition d'un commentaire, et non d'une nouvelle traduction indépendante.

Il y a peu de fautes d'impression dans l'ouvrage. En voici pourtant quelques-unes : p. 10, *den Schrif*TEN *des Thucydides ;* p. 109, ψῆφοι ; p. 153, note : *Jahn* au lieu de *Wurm ;* p. 184, note : *Meinicke ;* p. 204, note : Θεαιθήτος ; p. 214, *Kyzikenus von Athen*, tandis que, dans Proclus, p. 67, 16, on voit : ὁ Κυζικηνὸς Ἀθήναιος, c'est-à-dire, ainsi que Friedlein l'a déjà remarqué, Athénée de Cyzique ; p. 243, δεδόμενα ; p. 281, τριστάστος et κοχλία ; p. 393, *Constantinus Kephalus.*

En terminant, nous formons le vœu que M. Cantor réussisse à mener à bonne fin la grande œuvre qu'il a si bien commencée, afin qu'on trouve là bientôt le tableau complet des résultats obtenus jusqu'à ce jour dans les recherches sur l'histoire des mathématiques. C'est une histoire qui, comme toutes les sciences encore neuves, promet de nombreuses et intéressantes découvertes à ceux qui se mettront avec ardeur à l'étudier.

J. L. HEIBERG.

---

96. — **Cicero historicus.** Geschichtsangaben über die bedeutendsten griechischen und rœmischen Staatsmænner, Dichter, Historiker, Philosophen, Mathematiker, Redner und Künstler. Für die Schüler der Oberklassen der hœheren Lehranstalten, zur Privatlektüre und als praktische Vorschule für den correcten lateinischen Ausdruck, aus Cicero's Werken gesammelt und inhaltlich geordnet von Wilhelm FREUND. Nebst einem phraseologischen Glossar. Leipzig, Violet, 1881. Un vol. in-8° de 194 pages.

Nous avions fait venir cet ouvrage avec l'intention d'en rendre compte ici, trompé par le titre que les bibliographies avaient reproduit incom-

plètement. Un manuel où l'on trouverait méthodiquement rangés tous les jugements portés par Cicéron sur les grands hommes de la Grèce et de Rome présenterait, en effet, un sérieux intérêt au point de vue de l'histoire littéraire et de l'histoire proprement dite. Mais M. Freund n'a point prétendu nous donner ce manuel. Pour prendre un exemple, il n'est question ici que de dix historiens en tout et pour tout. Si donc Cicéron a parlé de Timée, de Clitarque, de Duris de Samos et de bien d'autres, cela ne regarde pas M. F. : il ne voulait mentionner que quelques noms principaux. La science n'a rien à voir dans le *Cicero historicus* de M. Freund.

Ch. G.

---

97. — **De fontibus vitarum Hadriani et Septimii Severi imperatorum ab Aelio Spartiano conscriptarum,** par Emile PERINO (dissertatio inauguralis). Fribourg en Brisgau. 1880, 44 p. in-8°.

Voici déjà de nombreuses années que les érudits, surtout de l'autre côté du Rhin, s'acharnent sur la question des sources de l'Histoire Auguste; l'importance capitale du sujet, puisqu'il s'agit de déterminer quel degré d'autorité il faut accorder à une misérable compilation qui, pour plusieurs règnes du IIe siècle et du IIIe, est actuellement, en dehors des inscriptions et des monuments figurés, la source unique de renseignements, non moins que son inextricable difficulté, explique cette abondance d'opuscules et de dissertations dont Spartien, Jules Capitolin, Lampride, Trebellius Pollion, Vopiscus, etc., font les frais. Après les travaux de Dirksen [1], de Mueller [2], de Ruebel [3], de Plew [4], pour ne citer que les plus importants, M. E. Perino a pensé qu'il y avait encore du nouveau à trouver. Il est bien probable que le procès sera encore révisé après lui; cependant, tels quels, les résultats auxquels il est arrivé paraissent assez satisfaisants.

Un des mérites de cette dissertation est d'être très nettement circonscrite, l'auteur se borne à rechercher les sources auxquelles Spartien a puisé pour écrire les vies d'Hadrien et de Septime Sévère; un autre est la patience dans la recherche et l'exactitude dans le détail. M. P. semble craindre qu'on lui reproche de « mettre en pièces le récit de Spartien » (p. 15), nous ne le pensons pas. Ces biographies impériales sont en effet si bizarrement composées, d'éléments si divers et de si inégale valeur,

1. *Die Scriptores Historiae Augustae, Andeutungen zur Textes-Kritik und Auslegung derselben*. Leipzig, 1842.

2. *Der Geschichtschreiber Marius Maximus*, dans les *Untersuchungen* de Büdinger, t. III, 1870.

3. *De fontibus IV priorum Historiae Augustae scriptorum*. Bonn, 1872.

4. *Marius Maximus als directe und indirecte Quelle der Scriptores Historiae Augustae*. Strasbourg, 1878.

que, pour faire le triage entre l'ivraie et le bon grain, il faut tamiser, pour ainsi dire, chaque phrase du texte. C'est ce qu'a fait M. P., étudiant les deux biographies phrase par phrase, mot par mot. Là est la valeur scientifique de cet opuscule; mais par cela même il devient bien difficile d'en faire une analyse exacte, on doit se contenter d'en présenter les résultats principaux.

Pour écrire la vie d'Hadrien, Spartien s'est surtout servi des ouvrages de Marius Maximus. Ainsi les quatre premiers chapitres sont évidemment un résumé fait d'après cet historien; c'est, en effet, la même disposition que dans les vies qui ont été rédigées d'après cette source, d'abord des renseignements sur les ancêtres de l'empereur, puis sur son enfance, sur son éducation, sur sa carrière avant d'arriver à l'empire, etc. Spartien a consulté aussi d'autres auteurs. Il semble naturel que, puisque Hadrien avait composé lui-même des mémoires, un écrivain qui voulait retracer la vie de cet empereur ait songé à y recourir, comme à une mine qn'il faudrait explorer avec prudence sans doute, mais sûrement aussi avec profit; mais Spartien, tout comme les autres écrivains de l'Histoire Auguste, « stupidi illi et pigerrimi compilatores » (p. 2), n'a jamais pris la peine de remonter aux sources immédiates; et, pour ce qui est de ce document d'une valeur capitale, il ne l'a connu, comme le prouve M. P., que par les citations qu'en faisait Marius Maximus. Pour composer son récit, Spartien a préféré s'adresser à deux autres auteurs, inconnus tous deux et qu'il ne nomme pas, mais dont on peut cependant suivre la trace avec assurance dans certains chapitres de cette biographie, tant à cause de certaines formes de style que Spartien a reproduites, qu'à cause des idées dont il s'est fait l'écho. C'est à l'un de ces deux écrivains, un affranchi peut-être de l'empereur, que M. P. donne le nom d'*historicus aulicus ;* il reconnaît la trace de cet auteur à deux traits, « laudes impudenter cumulatae et affectata enuntiatorum brevitas » (p. 12); l'autre écrivain, qui très vraisemblablement devait être un rhéteur, se trahit aussi par deux caractéristiques, « oppositionum affectatio et vituperandi studium » (p. 19). Ce sont là les trois écrivains dont on retrouve aujourd'hui les traces dans le texte de Spartien, mais ce ne sont vraisemblablement pas les seuls qu'il avait consultés : il y a tel morceau dont l'origine ne peut être précisée. Par un « denique », par un « inter haec tamen » ou par d'autres formules du même genre, on est bien averti que Spartien passe à un auteur qui n'est plus le même que celui dont il s'est servi jusqu'alors, sans qu'il soit possible de faire la lumière sur tous ces points obscurs. Un champ si vaste est ouvert aux conjectures aventureuses en pareille matière qu'il faut savoir gré à M. P. de sa réserve scientifique.

La seconde partie de cette dissertation, « sur la vie de Septime Sévère, » est presque entièrement consacrée à prouver l'autorité, en général, de Marius Maximus comme source de renseignements pour la période historique qui s'étend du règne d'Hadrien à celui d'Héliogabale et son autorité, en particulier, comme source de la biographie de Septime Sévère. C'est

une réfutation du système de M. Hoefner, l'un des derniers historiens de Septime Sévère (1875), et un détracteur passionné de Marius Maximus. Comme cette vie semble empruntée à peu près tout entière à Marius Maximus, à l'exception des derniers chapitres qui paraissent être de Cordus ou d'Hélius Maurus, M. P. apporte le plus grand zèle à purger son auteur du reproche de légèreté ou de contradiction. Ainsi il s'efforce à prouver que le passage sur la jeunesse orageuse de Septime Sévère, sur l'accusation d'adultère dont le futur empereur aurait eu à se défendre devant le proconsul Didius Julianus, passage d'ailleurs rempli d'erreurs et d'impossibilités chronologiques, ne doit pas être attribué à Marius Maximus; d'autres passages que l'on sait pertinemment dériver de cet historien sont en contradiction complète avec celui-ci. Comme les mémoires d'Hadrien, les mémoires de Septime Sévère n'ont été connus de Spartien que par les extraits de Marius Maximus. C'est donc Marius Maximus que Spartien a suivi presque tout le temps dans cette biographie, non sans avoir consulté cependant, comme pour la vie précédente, un panégyriste et un détracteur de l'empereur. L'opinion de M. Hoefner, que combat M. Perino, était tout autre; M. Hoefner pensait que Spartien avait mis largement à contribution pour la vie de Septime Sévère les ouvrages de Dion Cassius et d'Hérodien. Sans doute, Spartien est fréquemment d'accord avec Dion Cassius; mais qu'y a-t-il d'étonnant, puisque Marius Maximus vivait à la même époque que l'historien de Nicée et a été témoin des mêmes événements? Ajoutez que Dion n'est nommé nulle part dans l'Histoire Auguste, et que s'il est vrai que souvent Spartien résume des auteurs qu'il ne nomme pas, on ne peut supposer qu'il ait de parti-pris passé sous silence le nom de Dion Cassius, dont la mention dans ses écrits lui eût été comme un titre de gloire; Dion avait écrit en grec, il avait composé une histoire plutôt que des biographies, il recherchait souvent le détail : toutes raisons pour que des écrivains « insignes mira sua pigritia » ne l'aient jamais consulté, comme ils n'ont jamais dû non plus consulter Hérodien.

Georges Lacour-Gayet.

---

98. — Springer. **Die Psalter-Illustrationen im frühen Mittelalter mit besonderer Rücksicht auf den Utrechtpsalter.** Leipzig, Hirzel. 1880, 107 pages et 10 planches. — Ce travail fait partie du t. VIII des *Abhandl. der philologisch-historischen Classe der kœnigl. sæchsischen Gesellsch. der Wissenschaften*.

Le mémoire de M. Springer se compose d'une description très détaillée des miniatures du psautier de l'Université d'Utrecht et d'une introduction générale (38 pages). L'auteur fixe d'abord la date du manuscrit dont il s'occupe particulièrement, et il l'attribue à la seconde partie de la période carolingienne. Il note le caractère original de certains détails

et, après avoir défini rapidement les diverses écoles de miniaturistes à cette époque, il incline à y reconnaître la main d'un Anglo-saxon. Néanmoins, l'artiste paraît avoir connu l'ancien art romano-chrétien.

Après avoir passé en revue les plus anciens psautiers illustrés, M. S. recherche, dans quelques pages fort intéressantes, quelle influence la querelle des iconoclastes a pu exercer sur l'ornementation des manuscrits byzantins. La question est délicate et neuve. M. S. ne se contente point de banalités, il raisonne d'après les manuscrits et aussi d'après les publications récentes de M. Kondakoff. D'après M. S., à partir du milieu du IX[e] siècle, il y aurait eu en Orient deux écoles, l'une entièrement soumise à l'influence du parti monastique, l'autre plus indépendante et favorisée par la cour, mais qui, dans la suite, aurait été étouffée ; ce serait à celle-ci qu'il faudrait attribuer le beau Psautier grec de la Bibliothèque Nationale. Ces idées sont ingénieuses et méritent de fixer l'attention ; mais l'histoire de l'art byzantin est encore trop mal connue sur certains points pour qu'on puisse les accepter définitivement.

Je n'ai pas besoin de pousser plus loin cet examen pour montrer que le travail de M. Springer sera consulté avec fruit par ceux qui s'occupent de l'histoire de la miniature au moyen âge. On y trouvera à la fois d'utiles renseignements et des vues intéressantes.

C. Bayet.

---

99. — **Johannes Althusius**, von Otto Gierke. Breslau, Kœbner. 1880, in-8°, XVIII, 322 p.

Althusius, dit Bayle, « florissait vers la fin du XVI[e] siècle. Il a fait un livre de politique. Quelques jurisconsultes de son pays s'emportent étrangement contre lui parce qu'il a soutenu que la souveraineté des Etats appartient aux peuples. » C'est à peu près tout ce que savaient d'Althusius les rares personnes qui en savaient quelque chose. M. Gierke voit en lui un penseur hardi, fécond et un précurseur allemand du *Contrat social*. Il a entrepris non-seulement de rappeler ses travaux, de faire connaître ses écrits, mais de montrer à quel mouvement d'idées ils se rattachent en Allemagne du XVI[e] siècle au XIX[e]. C'est en réalité, à propos de ce publiciste singulier, une étude historique sur les doctrines de droit public en Allemagne et, en particulier, sur l'histoire de la souveraineté du peuple. Le livre de M. Gierke témoigne d'un labeur considérable et consciencieux. Nos historiens du droit public auront grand profit à le consulter.

---

100. — **Bibliotheca belgica.** Bibliographie générale des Pays-Bas, par Ferd. vander Haeghen. Gand. 1878-1880. 10 livr. in-16.

Les Pays-Bas peuvent être considérés comme la terre classique de la bibliographie. Sans rappeler ici les grands ouvrages des érudits du XVII[e]

et du XVIIIe siècle, des Miraeus, des Meursius, des Placcius, des Foppens et des Paquot, il nous suffira de citer, dans ce siècle, les noms de van Praet, Holtrop, vander Aa, vander Meersch, van Doorninck, Campell, van Iseghem, Rousselle, de Theux, Aug. de Backer, Tiele, Meulmann, etc. En ce qui concerne plus spécialement la Belgique, les deux représentants les plus éminents de nos études y sont actuellement MM. Ferdinand vander Haeghen et Alphonse Willems, dont nous nous proposons de faire connaître les travaux aux lecteurs de la *Revue*.

M. F. vd. H. a fait diverses publications historiques ou littéraires en français et en néerlandais, mais il est surtout connu par sa *Bibliothèque gantoise* (Gand, 1858-1869, 7 vol. in-8), chef-d'œuvre de patience, qui laisse bien loin derrière lui les annales typographiques publiées pour d'autres villes d'Europe. Non content d'avoir mené à bonne fin ce prodigieux labeur, M. vd. H. n'a pas reculé devant une entreprise plus vaste encore. D'après les termes mêmes du prospectus, la *Bibliotheca belgica* comprend :

1° La description de tous les livres imprimés dans les Pays-Bas au XVe et au XVIe siècles, et celle des principaux ouvrages imprimés depuis 1600 jusqu'à l'époque actuelle ;

2° La description de tous les livres écrits par des Belges et des Hollandais, ainsi que celle des ouvrages concernant les Pays-Bas publiés à l'étranger ;

3° La bibliographie des imprimeurs néerlandais établis à l'étranger.

Ce qui distingue cette publication de tous les répertoires publiés jusqu'ici, c'est que chaque ouvrage est décrit sur un bulletin séparé. Grâce à ce système, mis en pratique pour la première fois, les souscripteurs peuvent adopter le classement qui leur convient : l'ordre alphabétique, méthodique, géographique, typographique, etc., ou même cumuler ces divers classements, s'il leur convient de souscrire à plusieurs exemplaires. Les bulletins sont également destinés à servir de cartes de catalogue dans les bibliothèques publiques ou privées. L'éditeur a eu soin de ne les imprimer que d'un seul côté, ce qui permet de les conserver dans leur forme primitive ou de les coller dans un registre. Déjà l'idée de M. vd. H. porte ses fruits. Il est question d'une *Bibliotheca britannica* et d'une *Bibliotheca americana*, qui seraient publiées sur le même plan ; enfin le système des « étiquettes internationales » que M. Burchard s'efforce de propager sous le patronage du club scientifique de Vienne, n'est qu'une application à la librairie moderne de la méthode inaugurée par le savant gantois.

La *Bibliotheca belgica* paraît à des époques indéterminées par livraisons de cent pages d'impression, dont le prix est, en France, de 2 fr. 50. Les ouvrages décrits jusqu'ici sont presque tous des livres rares, plusieurs même, comme les pièces relatives au défi envoyé par François Ier à Henri VIII qui font partie de la collection Thysius à Leyde, étaient restés inconnus à tous les bibliographes. M. vd. H. cherche d'ailleurs à

composer ses livraisons de telle sorte qu'elles comprennent des renseignements complets sur un ou plusieurs auteurs. Les 10 livraisons qu'il a fait paraître jusqu'ici donnent 10 cartes pour *François Amelry*, 18 pour *Petrus Apianus*, 12 pour *Anna Bijns*, 12 pour *Jean vander Dale*, 19 pour *Corn. van Ghistele*, 22 pour *Jean-Baptiste Houwaert*, 55 pour *Georges Macrepodius*, 16 pour *Ch. van Mander*, 21 pour *Gabriel Meurier*, 27 pour *Jean Murmellius*, 8 pour *Guillaume van Nieuwelandt*, 13 pour *Philippe Numan*, 11 pour *Jean-Louis Vives*, et 11 pour *Gerard de Vivre*. Les bulletins ne contiennent pas une simple reproduction du titre; non content de donner de chaque ouvrage une description minutieuse, l'auteur a joint à cette description des notes d'histoire littéraire qui donnent à sa publication un grand intérêt.

L'exécution matérielle, confiée au frère même de M. vd. H., montre que l'entreprise a été conçue en dehors de toute idée de spéculation. L'auteur n'a reculé devant aucune dépense pour faire graver les moindres signes typographiques employés dans les livres qu'il décrit. Il a de même fait reproduire les trois ou quatre mille marques dont se sont servis les imprimeurs ou les libraires des Pays-Bas, ce qui lui permet d'accompagner chaque ouvrage de la marque même qu'il porte. Ses reproductions ne sont pas, comme celles de Silvestre, faites d'après des calques plus ou moins défectueux; elles sont obtenues directement à l'aide des nouveaux procédés photographiques et présentent ainsi toutes garanties d'exactitude.

M. vd. H. a scrupuleusement indiqué sur chacun de ses bulletins les bibliothèques où est conservé l'ouvrage décrit. Ces indications rendront les plus grands services aux hommes d'études, nous regrettons seulement que l'auteur se soit limité aux Pays-Bas et n'ait cité les dépôts publics ou les collections privées de l'étranger que pour les articles dont ni la Belgique ni la Hollande ne possèdent d'exemplaire. Des renvois réguliers à quelques grandes bibliothèques européennes, comme celles de Paris et de Londres, eussent été certainement bien venus des lecteurs.

La publication de M. vd. H. est de celles que doivent encourager tous les amis de l'histoire littéraire. Elle nous semble indispensable à tous ceux qui s'occupent de bibliographie. Le plan de l'auteur fait entrer dans la *Bibliotheca belgica* un très grand nombre d'ouvrages qui, à divers titres, intéressent la France, l'Allemagne, l'Angleterre, etc.; chacun y trouvera donc son profit. Nous souhaitons que le succès réponde à la peine et à la dépense que l'auteur s'est imposées, afin que la publication puisse se continuer régulièrement. M. vander Haeghen a dans ses cartons de 80,000 à 100,000 fiches prêtes à être imprimées; son entreprise est donc assurée de l'avenir si les souscripteurs ne lui font pas défaut.

Émile Picot.

---

101. — **Lettres de Jean Besly (1612-1647)** publiées par M. Apollin Briquet (tome IX des *Archives historiques du Poitou*). Poitiers, Oudin, 1880, grand in-8° de LXXIX-407 p.

La Société des Archives historiques du Poitou, qui avait déjà si bien mérité des érudits par la publication de huit beaux volumes remplis des plus précieux documents [1], vient d'acquérir un nouveau titre à leur reconnaissance par son édition des *Lettres de Jean Besly*. M. Briquet, qui a particulièrement eu soin de cette édition, avait eu tout le temps de se préparer à bien remplir une tâche aussi considérable, car, dès 1855, il disait dans une note de l'article *Besly* de la *Nouvelle Biographie générale*, au sujet des lettres du savant historien du Poitou : « L'auteur de cet article en a recueilli plus de cent, qu'il a l'intention de publier ». Aux cent lettres déjà réunies entre ses mains, il y a vingt-cinq ans, M. B. a joint peu à peu diverses autres lettres, si bien qu'aujourd'hui c'est un total de cent quatre-vingt-un de ces curieux documents qu'il met à notre disposition [2].

Occupons-nous d'abord de l'*Introduction et autres pièces liminaires*. La notice sur Besly (p. IX-XXVIII) est excellente. M. B. constate, en commençant, que tous ceux qui ont écrit la vie de Besly, Guillaume Colletet, Moréri, le P. Niceron, Dreux du Radier, etc., ont commis des erreurs. Il n'excepte point de cette critique son propre article de 1855, défiguré par de graves et nombreuses fautes d'impression. M. B., rétablissant dans toute leur exactitude les faits qu'il n'emprunte qu'à des pièces authentiques, et le plus souvent possible aux témoignages fournis par Besly lui-même, nous apprend que le grand historien naquit à Coulonges-les-Réaux en octobre 1572; qu'il était fils de François Besly, marchand, et de Jeanne Augereau; qu'il fit ses humanités à Poitiers; qu'il étudia le droit en cette ville, à Bordeaux et à Toulouse; qu'en 1597, il se retira à Fontenay-le-Comte, où il exerça les fonctions d'avocat, de juge ordinaire de deux châtellenies, et où il devint plus tard (1609) adjudicataire des offices d'avocat du roi, de substitut du procureur du roi et d'adjoint aux enquêtes; qu'il fut député aux Etats Généraux de 1614 et qu'il s'y distingua par son ardente opposition à la réception en France du concile de Trente; que, pendant la tenue des Etats Généraux, il se lia étroitement avec Pierre du Puy et André du Chesne, qui allaient être désormais ses plus actifs correspondants; qu'il fut élu maire et capitaine de la ville de Fontenay en 1620; qu'en 1632, il résigna son office d'avocat du roi en faveur de son fils; que, succombant aux douleurs de la gra-

1. Le X[e] volume, actuellement sous presse, contiendra le cartulaire de l'évêché de Poitiers.

2. La plupart sont tirées de la Bibliothèque Nationale, deux de la Bibliothèque de l'Institut (Collection Godefroy), les autres de la Bibliothèque de Poitiers et de la Bibliothèque de Carpentras (manuscrits de Peiresc). Une seulement provient d'une collection particulière, celle de M. Benjamin Fillon.

velle et de la pierre, il mourut le 24 mai 1644, laissant une magnifique collection de livres, dont le P. Louis Jacob a célébré la richesse dans son *Traité des plus belles bibliothèques du monde*, et le manuscrit de l'*Histoire des comtes de Poitou*, qui fut revu, complété et imprimé (1647) par Pierre du Puy. A la biographie de Besly, M. B. a joint deux pièces de vers de ce docte personnage, inédites jusqu'à ce jour, un sonnet au R. P. Jacques Sirmond (p. XI), des stances pour le tombeau de Me Loisel (p. XII) [1] et une petite pièce en vers latins de Julien Collardeau [2], procureur du roi à Fontenay, consacrée à la mémoire de son éminent collègue (*In tumulum Joannis Besly Iambus*, p. XXVIII).

La définitive notice sur la vie de Besly est suivie d'une note très précise (p. XXIX-XXVII) sur sa famille. Nous voyons dans cette étude généalogique que Jean Besly, alors « docteur ès droits en la cour de parlement et en la sénéchaussée de Fontenay », épousa en premières noces (23 février 1599) Catherine Brisson, fille d'un parent du président Barnabé Brisson, qu'il en eut trois enfants ; que, devenu veuf vers 1608, il se remaria (août 1610) avec Claude du Boullay [3], veuve de Jean Aleaume, laquelle ne lui donna pas d'enfants [4]. M. B. a eu soin d'ajouter divers autres renseignements sur les descendants directs de Besly et sur plusieurs parents de l'illustre magistrat.

La *Table analytique des lettres de Besly* (p. XXXVI-LXXIV), qui contient des milliers d'indications de tout genre, est précédée d'un aperçu sur lesdites lettres. L'éditeur y montre en peu de mots (p. XXXIII) l'intérêt que donnent à ces pages « les questions de littérature et d'histoire si savamment discutées par Besly, et quelques épisodes de sa vie racontés avec tant de bonhomie ». Après avoir énuméré les principaux sujets traités par le correspondant de du Chesne, de du Puy, de Peiresc, de Sainte-Marthe, etc., il signale d'une façon spéciale les détails relatifs à la guerre civile, qui eut pour théâtre le Bas-Poitou, depuis 1621 jusqu'à la prise de la Rochelle en 1628. A ce propos, M. B. nous dit (p. XXXIII) :

---

1. M. B. est d'avis que ces vers ne sont pas plus mauvais que ceux des contemporains de l'auteur. Il aurait été plus juste de dire : de quelques-uns des contemporains de l'auteur. Somme toute, Colletet a bien jugé le poète dans Besly, et ce que M. B. appelle « un anathème » n'est, en réalité, qu'une judicieuse critique. Besly donne raison au jugement de Colletet, lui qui, en 1613, écrit à Scévole de Sainte-Marthe (p. 3) : « Vous m'avez tous par trop obligé, d'avoir heu mémoire d'un pauvre vilageois du fin fond du Bas Poictou, le plus disgracié des Muses qui se puisse voir... »

2. M. B. écrit *Colardeau*, mais ce poète signait *Collardeus* et *Collardeau*.

3. Ces noms — M. B. ne le fait pas remarquer — ont été changés en ceux de *Claudine Bolé* dans l'article *Besli* du *Moréri*. La seconde femme de Besli est appelée *Claude Boillau* dans le *Dictionnaire historique et généalogique des familles de l'ancien Poitou* par feu M. Henri Filleau publié par son petit-fils M. Beauchet-Filleau (Poitiers, 1841, in-8°, t. I, p. 328).

4. Malgré ce double mariage, Besly, dans une lettre à P. du Puy, de l'année 1616, cite (p. 18) ce dicton peu galant :

Aptissima musis, fumo, lite carens, ac muliere domus.

« M. Marchegay a publié dans l'*Annuaire de la Société d'émulation de la Vendée*, an. 1877, les fragments de trente lettres de Besly relatives à cette guerre civile, du 7 juin 1621 au 27 décembre 1626. Mais l'éditeur a cru devoir rajeunir le style et l'orthographe; de sorte que, non-seulement le texte est altéré, mais on ne retrouve plus les expressions pittoresques de Besly, et ces phrases qu'il se plaisait à entremêler de vieux dictons et de sentences proverbiales [1] ».

La première des lettres du recueil, adressée à Louis de Sainte-Marthe, porte la date du 5 octobre 1612 [2]; la dernière, adressée à MM. de Sainte-Marthe, historiographes du Roy, est datée du 9 février 1643 [3]. Toutes ces lettres ne font pas moins honneur à l'homme qu'au savant, et chacun admirera, dans une foule de passages, les douces qualités du bon ami, comme les nobles vertus du bon citoyen. La correspondance de Besly ne nous fournit pas seulement les plus minutieux détails sur sa vie, sur ses habitudes, sur ses travaux; on y trouve encore d'abondants renseignements sur plusieurs hommes célèbres de son temps qui appartiennent soit à l'histoire politique, soit à l'histoire littéraire, tels que le duc d'Epernon, le duc de Rohan, son frère Benjamin de Soubise, Philippe de Mornay, seigneur du Plessis, le comte de la Rochefoucauld, Matthieu

1. M. Marchegay n'a pas seulement *modernisé* le langage de Besly, il l'a encore, en trop d'occasions, cruellement estropié. C'est ainsi, par exemple, que, dans la lettre du 3 juillet 1621, il a changé le mot *passer* en *payer*, ce qui rend la phrase inintelligible. C'est encore ainsi que, dans la même lettre, il a supprimé une phrase, suppression qui a eu pour résultat de rendre Besly responsable d'une étrange bévue. Toujours dans la même lettre, il a bien malencontreusement substitué au verbe *conniller* le substantif *conseiller*. Mais le tort le plus grave de M. Marchegay est celui que M. B. lui reproche en ces termes (p. 176, note 2), à propos de l'expression *Sablon du Pérou*, c'est-à-dire or du Pérou : « L'éditeur des *Extraits des lettres de Besly, de 1621 à 1626*, déjà cité, a écrit : l'Espagnol y contribue, *du Sablon, du Péron*, et les financiers aussi. Et, au bas de la page, on lit cette singulière note : *Allusion à des personnages et faits sur lesquels nous n'avons pas de renseignements précis, et qui semblent concerner l'administration des finances.* Nous croyons sans peine qu'on n'a pas découvert des *renseignements précis* sur ces fantastiques personnages. L'or du Pérou transformé en MM. du Sablon et du Péron! Ceci nous rappelle involontairement le singe de La Fontaine, qui avait pris le Pirée pour un nom d'homme ».

2. M. B. dit avec tristesse (p. XXXIV) : « Nous ne possédons point de lettres de Besly avant 1612, et elles nous font complètement défaut pendant les années 1631 et 1639. » Il ajoute (p. XXXV) : « Nous serions heureux si l'on voulait bien nous fournir les moyens d'augmenter, sinon de compléter cette importante collection des lettres d'un savant poitevin du XVIIe siècle. »

3. Cette dernière lettre est suivie d'une lettre de Jean II, fils de Besly, écrite de Fontenay, le 13 août 1647, à Pierre du Puy, auquel il dit : « L'histoire de Poictou *qui est vostre ouvrage plustost que celuy de feu mon père.* » On trouve ensuite (p. 368-382) diverses lettres et fragments de lettres qui concernent Besly et ses travaux historiques, lettres et fragments signés Antoine Possevin (de Mantoue), Henri Louis Chasteigner de la Rochepozay, évêque de Poitiers, Jean de Cordes, le bibliophile limousin (on a imprimé *Decordez*), A. du Chesne, Nicolas Macquin, lieutenant-général en la sénéchaussée de Fontenay, etc.

Molé, Antoine de Loménie, Agrippa d'Aubigné, Bertrand de Vignolles, Scipion du Pleix, Théodore Godefroy, Antoine Loisel, Pierre de Marca, le P. Sirmond, etc. Après les personnages, mentionnons les villes dont l'histoire profitera de la publication des lettres de Besly : Fontenay, la Rochelle, Loudun, Marans, Mauzé, Niort, Poitiers, Saint-Jean-d'Angély, Surgères, etc. Besly entretient tour à tour ses doctes correspondants des mémoires du président Savaron, des chartes de Saint-Maixent, des œuvres d'Alcuin, de la chronique de Maillezais [1], de l'édition d'Alain Chartier de Du Chesne, du *Juvénal* de Rigault, du roman de la *Chastelaine de Vergy*, d'un traité sur l'*Origine de la Ryme*, du *Tombeau de Charles VII* par Gréban, de la généalogie des maisons d'Angoulême, de la Marche et de Lusignan, du *Roman du Rou*, des cartulaires de Charroux, des *Mémoires* faussement attribués à J. de la Haye, de la *Vie de saint Louis* par Joinville, de la véritable origine de la famille de Parthenay, du testament de Sainte-Radegonde, de la ville et des seigneurs de Vivonne, de la généalogie des ducs de Lorraine, de celle de la maison de Gonzague, de l'ordre de succession des vicomtes de Thouars, d'un mémoire sur la famille de Chabot, du pays et des vicomtes de Béarn, des divisions de la Novempopulanie, de l'*Ordène de chevalerie*, d'un travail généalogique de Scioppius, de l'*Histoire universelle* du président de Thou, du *Roman d'Alexandre*, de la *Silve* de Grotius, de la généalogie de la maison de la Rochefoucauld, de la clause *Regnante Christo*, des chansons de Thibaut, roi de Navarre, des sermons du P. Cotton, des *Annales de Belgique* de Mirœus, de la mort d'Arnauld, gouverneur du Fort-Louis, de l'Histoire des comtes de Toulouse, d'un mémoire sur les chanceliers de France, d'une énorme baleine qui vint s'échouer près de l'abbaye d'Orbestier, du *Gallia Christiana* de Chenu, des erreurs de Viguier et de Catel, des *Antiquités de Saint-Denis*, de l'*Histoire de Bourgogne* de Du Chesne, des *Conciles* du P. Sirmond, du commentaire de Saumaise sur Solin, d'un manuscrit de *Tedebodus*, du petit-fils de Nicolas Rapin, des diables de Loudun (Besly les appelle *esprits*), de la généalogie de la famille de Chasteigners, de l'étymologie du mot *fief*, de la femme de Pepin Ier, roi de Guyenne, de l'*Histoire des évêques du Velay* par le P. Odo de Gissey, etc.

Un des plus grands attraits de cette correspondance, c'est la saveur et l'originalité de la langue dont se sert Besly. On savait qu'il fut un infatigable travailleur, un des plus recommandables de nos vieux historiens, mais on ignorait qu'il y eût en lui un aussi aimable écrivain, joignant la finesse de l'esprit à la fermeté du bon sens, et trouvant avec le même heureux à-propos une gaie et piquante saillie ou une forte et frappante expression. Nous possédons peu de lettres de la première moitié du XVIIe siècle où brille autant la vivacité gauloise, et Besly a lui-même parfaitement caractérisé l'entrain familier avec lequel court sa plume, quand

1. On sait que ce fut Besly qui, dans l'abbaye de ce nom, découvrit cette chronique.

il a dit à Du Chesne (7 août 1628, p. 288) : « Excusez ma verve dont je ne suys pas maistre quand elle me prend et à laquelle je lasche volontiers la bride lorsque je devise aveq vous, qui scavez voiler ces défaux sous l'ombre d'une vraye et sincère amityé [1]. »

L'annotation des lettres de Besly, généralement bonne, est parfois un peu maigre, parfois même elle est insuffisante. Il s'agit (p. 4) de « la charte de Loys le jeune pour l'Archevesque de Bourdeaux. » N'aurait-il pas fallu dire que cet archevêque était Geoffroy III de Lorroux, qui siégea de 1136 au mois de juin 1158 ? On aurait pu citer sur ce prélat et sur le document mentionné par Besly le *Gallia Christiana* (t. II, col. 811-815). — Aucun renseignement n'est fourni (p. 5) sur l'écrivain florentin Cavalcanti « à qui l'on a fait passer les Alpes pour en venir conter en France, soubz l'authorité de M. le marquis d'Ancre. » — On ne trouve pas la moindre note (p. 6) sur l'expression *au parsus*, que Besly aime à employer pour *au reste*, *par dessus*. — M. B. ne dit pas que le *Perse*, offert par du Puy à Besly, avec un amical *ex dono* (p. 37), est très probablement le Perse de Casaubon publié en 1605. — Le lecteur n'est pas averti que le M. d'*Aubigny* de la page 38 n'est autre que le célèbre Agrippa d'Aubigné. — On attribue (p. 47) au poète Wace le prénom de Robert qui, comme on l'a constaté depuis longtemps, ne paraît pas lui avoir appartenu. — La note d'une seule ligne sur le marquis de Royan (p. 51) aurait pu être bien facilement complétée. Pourquoi ne pas ajouter que ce sénéchal de Poitou naquit en 1596 et mourut le 8 août 1670 ? On aurait encore pu citer une lettre de ce personnage (du 5 décembre 1615) imprimée dans le splendide volume publié par M. le duc de la Trémoille sous le titre de *Chartrier de Thouars* (Paris, 1877, in-f°, p. 332). — On s'étonne de ne trouver, au sujet des prétendus mémoires de J. de la Haye (p. 51-52), aucune mention de ce qu'en a écrit Dreux du Radier (*Bibliothèque du Poitou*, t. II, p. 334 et 362), et surtout de ce qu'en a écrit M. H. Beauchet-Filleau dans sa curieuse notice biographique sur Jean de la Haye (*Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1841). — La note sur la première édition des *Tragiques* (p. 52) est d'une déplorable brièveté. On n'y dit même pas où fut imprimée cette

---

1. Parmi les lettres dont le ton est le plus animé, je citerai celle où Besly raconte (20 mars 1620, p. 85-90) que son fils a voulu prendre la robe de moine dans le couvent des Augustins de Poitiers, et que, malgré l'appui de l'évêque et l'intervention de la magistrature, il n'a pu le ravoir qu'au prix des luttes les plus pénibles et les plus prolongées. Parmi les lettres dont la tournure a le plus d'agrément, je citerai celle où il entretient du Puy (10 janvier 1621, p. 123-127) de l'histoire du Béarn. M. B. a dit de cette dernière pièce (p. 127) : « Lettre charmante, dans laquelle Besly se montre tel qu'il était : ami sincère, bienveillant, exempt de toute jalousie, et toujours prêt à mettre à la disposition des historiens de son temps les matériaux qu'il recueillait avec tant de peine. » J'avais publié cette lettre, dès 1861, dans la *Revue de Gascogne* (t. IX, p. 382-387). Voir, dans le même recueil, une piquante note de M. Léonce Couture sur un passage de cette lettre qui avait grand besoin d'être expliqué, note intitulée : *Complément et source d'une historiette de Besly* (t. XVI, p. 513).

première édition. On n'y rappelle pas les excellentes relations qui existaient entre Besly et l'auteur des *Tragiques*, attestées par une lettre signée « vostre bon voysin et compagnon, » où ce *bon voisin* prie Besly de lui prêter Pétrarque, Bembo et Balthazar Castiglione [1]. Que de choses intéressantes il y aurait eu à dire (p. 62), à propos du vœu exprimé par Besly (6 mars 1617) en faveur d'une nouvelle édition des Œuvres d'Alain Chartier [2]! J'aurais du moins voulu que le lecteur, à propos de ce *fort gentil auteur*, comme l'appelle Besly, fût renvoyé à la savante étude de M. G. de Beaucourt : *Recherches sur Guillaume, Alain et Jean Chartier* [3]. — Les renseignements relatifs à l'historiographe Pierre Pascal (p. 99) sont d'une pauvreté dérisoire. J'en dirai autant des renseignements condensés en une demi-ligne (p. 102) sur M. de Blainville, qui fut conseillIer d'Etat, premier gentilhomme de la chambre du Roy, ambassadeur en Angleterre, etc., et qui mourut le 26 février 1628. Mais n'insistons pas davantage sur les imperfections du commentaire. M. Briquet aurait le droit de soutenir que l'excellence du tableau permet de ne pas regarder de trop près la bordure.

T. DE L.

---

102. — **Studien zur Gœthe-Philologie**, von J. MINOR und A. SAUER. Wien, Konegen. 1880, in-8°, IX et 292 p.

La jeunesse de Gœthe est et sera longtemps encore en Allemagne un sujet d'études intéressantes. Le mouvement date de la publication de Bernays, *der junge Gœthe*; depuis, les travaux se sont suivis rapidement; M. Scherer a publié « *aus Gœthe's Frühzeit* », M. Schroër vient vient de donner un commentaire de *Faust*, etc. En même temps on étudie avec beaucoup de soin les amis de jeunesse du grand poète : Klinger (Rieger), Wagner (E. Schmidt), Lenz (Falck), Herder (Haym et Suphan) : même Lobstein, ce professeur de médecine, dont Gœthe suivit les cours en amateur, a été l'objet d'un petit travail curieux. Voici un nouvel ouvrage sur la jeunesse de Gœthe ; il est dû à deux jeunes philologues, dont l'un s'est déjà fait remarquer par une longue et consciеuse étude sur Weisse et l'autre, par une monographie bien faite de Brawe. Le livre renferme quatre dissertations. La première, consacrée aux

---

1. *Œuvres complètes de Théodore Agrippa d'Aubigné* publiées par MM. Eug. Réaume de et F. Caussade, t. I, p. 572.

2. « Je suys tellement amoureux de l'Espérance, du Curial et du Quadrilogue, que je désirerois que quelcun fort versé en nostre langue, en eust entrepris l'édition de nouveau. » Le vœu de Besly n'a malheureusement pas été exaucé et nous en sommes toujours à l'infidèle et incomplète édition de Du Chesne. On assure que la Société des Anciens Textes français a le projet de publier toutes les œuvres d'Alain Chartier, et l'on ne saurait trop l'en féliciter.

3. Caen, 1869, in-4°. Voir *Revue critique* du 28 août 1869, p. 141-144.

premières poésies lyriques de Gœthe, démontre que Gœthe, pendant son séjour à Leipzig, imitait la poésie anacréontique et qu'à Strasbourg il regardait Uz, Gleim, etc., comme des modèles à suivre. La deuxième dissertation concerne les rapports de Herder et du jeune Gœthe; les deux philologues montrent que l'auteur des *Fragments* et des *Silves* exerça dans cette période une influence considérable sur les œuvres de Gœthe; ils examinent successivement, à ce point de vue, la langue de Gœthe et les mètres qu'il a employés, l'amour qu'il portait à la poésie populaire et à Ossian, l'étude qu'il faisait des Grecs et de la Bible. La troisième dissertation est relative aux deux rédactions les plus anciennes de *Gœtz de Berlichingen;* MM. Minor et Sauer comparent ces deux rédactions ligne par ligne avec le soin le plus minutieux et le plus patient; c'est l'étude la plus complète que nous connaissions sur la composition et le style de *Gœtz de Berlichingen.* Enfin, la quatrième dissertation développe l'influence de Shakspeare sur Gœthe; les deux auteurs citent les passages de Shakspeare dont ils retrouvent la trace dans *Gœtz de Berlichingen.* Ces quatre dissertations ont une grande valeur; elles témoignent d'un sens philologique très exercé et très sûr; elles ont coûté aux deux auteurs de profondes recherches et souvent des efforts de mémoire presque étonnants. MM. M. et S. sont même par instants trop savants et trop subtils, et plus d'une fois la manie des rapprochements les égare. Ils voient dans plusieurs passages des poésies composées par Gœthe à Leipzig une imitation évidente des anacréontiques de l'époque; il faut cependant reconnaître que Gœthe s'est abandonné quelquefois à sa propre inspiration, surtout qu'il a, sans copier expressément personne, emprunté bien des images et des tours à la langue poétique du temps. On remarquera dans la deuxième dissertation sur Herder et Gœthe les pages relatives aux articles du jeune poète dans les *Annonces savantes de Francfort;* sur beaucoup de points, les deux auteurs ont raison contre M. de Biedermann qui déniait récemment à Gœthe la paternité de quelques-uns de ces articles. Dans la troisième dissertation, MM. M. et S. auraient pu citer ce mot de Klopstock, rapporté par Voss *(Briefe,* I, 160), que l'auteur de la *Messiade* souhaitait moins de mots étrangers dans la langue de Gœthe. Il y a, en effet, dans *Gœtz de Berlichingen* beaucoup de termes qui viennent du français et qui devaient irriter le gallophobe Klopstock. A propos du *Socrate* que Gœthe voulait « dramatiser », ne pourrait-on également citer l'éloge du philosophe « le plus noble qui fut jamais », éloge que Klopstock a mis dans la bouche de sa Portia? Ne pourrait-on, aux pages où les deux auteurs parlent du culte que la jeunesse allemande avait voué à Pindare, citer les essais de traduction que Voss tentait à ce moment à Göttingue et qui obtinrent l'approbation de Heyne, de Boie et de Bürger? Enfin, les deux jeunes philologues nous semblent avoir exagéré leur pensée en disant que dans la seconde rédaction du *Gœtz*, Gœthe n'imitait plus uniquement Shakspeare; admettons qu'il ait retranché les « shakspearianismes » les plus outrés, mais Shakspeare resta

son unique modèle, et il ne pouvait guère en avoir d'autre. Encore une remarque sur le mot *Pilger* : il est fréquemment employé par Hölty.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le dernier numéro de la *Revue philosophique* contient une étude importante sur les *cosmogonies aryennes* de notre collaborateur, M. James Darmesteter. L'auteur détermine les principes et les formes diverses de la cosmologie indo-européenne et recherche ensuite ce que cette cosmologie a, en Grèce, légué à la philosophie qui en sort mécaniquement. La cosmologie aryenne n'est qu'un rameau de la mythologie aryenne. Un des sujets favoris de cette mythologie était comment le monde, dans notre expérience journalière, *renaît* sous nos yeux en sortant de la nuée d'orage : les mythes ainsi formés, reportés à l'origine des temps, apprennent comment le monde *est né* et constituent la cosmologie. L'auteur établit l'existence, dans la mythologie aryenne, d'un certain nombre de formules et d'idées cosmologiques : le monde naît des eaux ; le monde naît de la nuit ; du feu ; de la lumière ; de l'œuf ; de l'arbre ; de la lutte ; de l'amour ; toutes formules qui reviennent essentiellement à celle-ci : le monde naît de la nuée, les eaux, la nuit, le feu, la lumière étant les eaux, la nuit, le feu, la lumière de la nuée d'orage qui, en se déchirant, laisse paraître le monde ; l'œuf et l'arbre étant deux représentations, la seconde très fréquente, de la nuée ; l'amour enfin (Kâma) étant un des noms de l'Agni conçu comme un dieu amant qui lutte pour délivrer la lumière ravie par le démon. La plupart de ces formules ont paru dans la cosmologie et, de là, dans la philosophie grecque. A la formule : le monde sort des eaux, répondent la cosmologie océanique d'Homère et, en philosophie, le système de Thalès et de Hippon ; à la formule : le monde sort du feu, le système d'Héraclite ; le monde sort de l'œuf, cosmologies orphiques ; le monde sort de l'amour, cosmologies orphiques, Aristophane, Empédocle, Parménide, Aristote ; le monde sort de la lutte, formules d'Héraclite ; le monde sort de l'arbre, cosmologie de Phérécyde et fortune métaphysique du mot ὕλη. Enfin l'idée fondamentale du système, à savoir que le monde sort de la nuée, donne la cosmologie hésiodique, χάος étant, d'après le témoignage d'une série de textes grecs, un synonyme de ἀήρ et de νεφέλη ; de là les Nuées de Socrate, de là Anaximène qui fait de ἀήρ le principe premier ; de là Anaxagore dont le Νοῦς n'est pas un principe intellectuel, mais physique ; c'est *spiritus* et non *mens* et lui-même emploie indifféremment soit νοῦς, soit ψυχή, qui, selon son maître Anaximène, est ἀήρ ou πνεῦμα : le νοῦς d'Anaxagore n'est qu'un souffle surnaturel, qui plane sur le chaos indistinct avant de l'organiser.

— M. F. Decrue, qui s'occupe d'un travail sur Anne de Montmorency, a mis la main sur un manuscrit où sont racontées les premières années de la vie du connétable. M. Ch. Kohler, archiviste paléographe, lui avait signalé l'existence, dans le fonds Conrart de la Bibliothèque de l'Arsenal, d'un document intitulé *Les Gestes de Très Illustre Seigneur Anne de Montmorency grand maistre et connestable de France* (d'ailleurs cité dans le catalogue que le *Cabinet historique* a donné du fonds Conrart). Ce document doit être une copie du XVIIe siècle d'une narration originale composée pendant la vie même du connétable. Si elle n'est pas de Martin Du Bellay lui-même, elle a pu lui

servir de source, car elle renferme plus d'un trait commun avec ses *Mémoires*. M. D. croit pouvoir rapporter la composition de ce récit à l'année 1538 ; en tout cas, elle n'est pas postérieure à l'année 1540. Il y a lieu de penser que l'auteur est un des frères d'armes ou des gentilshommes du connétable ; ses connaissances militaires le désignent plus comme un des gendarmes de sa compagnie que comme un de ses secrétaires. Il ne sera peut-être pas difficile de retrouver son nom. L'auteur s'arrête au commencement de l'année 1538, au moment où Montmorency reçoit l'épée de connétable. Il a pris part lui-même aux campagnes d'Italie de 1522 à 1525, notamment à la retraite de Bonnivet sur laquelle il donne des renseignements nouveaux. Il raconte en détail l'invasion de Charles-Quint en Provence et du Dauphin (Henri II) en Piémont ; mais, sur les autres guerres du règne, il donne moins d'indications intéressantes. C'est un mémoire composé à la demande d'un ami, soldat et écrivain lui-même, afin de lui expliquer l'origine de la fortune de Montmorency. Il ne s'agit pas d'une biographie pure, mais les événements généraux s'y trouvent relatés dans un style concis et assez agréable. M. D. se propose de faire prochainement la publication de ce mémoire qui ne contient qu'une centaine de pages in-folio. La Bibliothèque de l'Arsenal en possède une autre copie manuscrite du XVII[e] siècle, mais plus moderne. M. D. serait obligé aux personnes qui pourraient avoir connaissance de ces documents de bien vouloir lui communiquer les renseignements qu'elles auraient pu recueillir à ce sujet.

— Nous avons reçu, tirée à part des *Mélanges d'archéologie et d'histoire* publiés par l'Ecole française de Rome, une étude de M. Eugène Müntz, sur *Boniface VIII et Giotto*. (Baur, p. 29). Dans cette étude, M. Müntz montre que le pontificat de Boniface VIII marque une date importante pour l'histoire des arts, que ce pape appela auprès de lui de nombreux artistes et imprima un essor nouveau à toutes les branches de l'art, qu'il confia à Giotto d'importants travaux (cinq scènes de la vie du Christ peintes dans la tribune de Saint-Pierre et le retable de maître-autel ; compositions tirées de l'Ancien et du Nouveau-Testament et décorant la nef de Saint-Pierre ; exécution des fresques destinées à rappeler le jubilé, etc.), en un mot, que Boniface VIII a été le protecteur des arts et que de nombreux monuments témoignent encore de son faste et de sa magnificence : « si l'œuvre politique de Boniface VIII a sombré de son vivant même, en revanche le temps a respecté jusqu'à nos jours l'œuvre artistique de ce dernier champion du moyen âge ».

— Dans une séance de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon (22 mars), M. E. Charvériat a lu une note, aujourd'hui imprimée dans le XX[e] vol. des Mémoires de l'Académie et tirée à part, sur une Relation de la bataille de Wimpfen. (6 mai 1622.) M. M. Gmelin, dans le livre qu'il a consacré à cette célèbre bataille, *Beitræge zur Geschichte der Schlacht bei Wimpfen*, a fait connaître toutes les sources qui existent sur cet événement, sauf une que signale M. Charvériat. C'est une relation de douze pages, imprimée à Lyon, et intitulée : *La deffaicte des troupes du duc de Wittemberg et marquis de Tourlack, qui venaient joindre les comtes palatin et Mansfeld, faite entre Horneck et Wimpfen, par le sieur de Tilly, conducteur des troupes impériales. Ensemble le nombre des tués et prisonniers, les noms et surnoms des capitaines et autres seigneurs remarquables, aussi prisonniers, la prise des canons, charriots, bagages et autres munitions de guerre*. L'auteur, qui ne s'est pas nommé, appartenait au parti catholique, mais sa relation n'est pas d'une grande importance, et, comme le titre l'indique déjà, elle parle peu de la bataille elle-même et s'étend surtout sur le butin fait par l'armée bavaroise et sur le nombre des tués et des prisonniers.

— M. C. Henry a publié à part une communication intéressante qu'il avait faite

à la *Nouvelle Revue* (nº du 15 avril 1881) et qui est intitulée « *Deux pages inédites de la vie de Frédéric le Grand* ». (Baur. in-8º, 12 p.) Ces pages sont tirées d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, fonds français, nº 13084, lequel manuscrit est dû à la comtesse de Boisgelin, amie de Voltaire, et renferme, outre une copie des *Réflexions sur le bonheur* de la marquise du Châtelet, des *Matinées du roi de Prusse*, d'un *Mémoire contenant l'état présent du royaume de Tunis*, les deux pièces communiquées par M. C. Henry. Ce sont : 1º le *Discours du roi de Prusse au prince de Hesse sur son changement de religion*; 2º une *Conversation du roi de Prusse avec M. Gellert*.

— Le grand ouvrage de M. H. Taine sur les *Origines de la France contemporaine* comprend deux parties; la première, *L'ancien régime*, forme un volume; la seconde, *La Révolution*, renferme deux tomes : *L'anarchie*, qui forme le tome Ier, et *La conquête jacobine*, qui forme le tome II et qui vient de paraître; un de nos collaborateurs rendra prochainement compte de *La conquête jacobine*. Disons, en attendant, que, dans sa préface, M. Taine annonce un « dernier volume » sur *le gouvernement révolutionnaire*.

ALLEMAGNE. — D'après le rapport de la 21e réunion plénière de la commission historique de l'Académie des sciences de Munich, l'*Histoire des sciences en Allemagne dans les temps modernes* sera terminée dans peu d'années; M. de Stintzing, conseiller à Bonn, vient de publier la première partie de l' « Histoire de la jurisprudence allemande » *(Geschichte der deutschen Rechtswissenschaft)*, et la seconde partie, moins étendue, est annoncée pour l'année prochaine, en même temps que l'histoire de l'historiographie, celle de la géologie et, ultérieurement, celle de la philologie classique. L'histoire des sciences de la guerre *(Geschichte des Kriegswissenschaften)* a été confiée à un homme très compétent, M. le major Max Jæhns, qui aura terminé l'ouvrage en 1884. — En même temps a paru le XVIe volume du grand recueil des chroniques des villes allemandes publiés par M. K. Hegel; ce volume est le deuxième des « Chroniques de Brunswick » *(Braunschweiger Chroniken)*; il est dû à l'archiviste de Brunswick, M. Hænselmann, qui annonce d'ailleurs un troisième volume. L'année prochaine, M. Hegel, assisté de MM. Pœhlmann et Albr. Wagner, compte publier la Chronique « *Von alten Dingen zu Mainz* » (milieu du xve siècle). M. Koppmann, de son côté, travaille à la publication des Chroniques de Lubeck. — Le IVe volume des *Reichstagsakten*, volume dû à la collaboration de MM. Weizsæcker, Bernheim et Friedensburg, est achevé en manuscrit, et M. Kerler compte bientôt terminer le VIIIe vol. (suite des Actes du temps de l'empereur Sigismond). — M. Koppmann, déjà nommé, a publié le Ve vol. des *Recesse und andere Akten der Hansetage von 1256-1430*, mais les matériaux concernant l'époque de 1411 à 1430 sont si nombreux que M. Koppmann pense donner encore deux volumes pour terminer sa publication. — M. E. Steindorff est sur le point de faire paraître le deuxième volume (concernant le règne de Henri III) des *Jahrbücher des deutschen Reichs*; M. H. Bresslau travaille au second volume sur le règne de Conrad II; M. W. Bernhardi compte donner très prochainement à l'impression les « *Jahrbücher* » du roi Conrad III; M. B. Simson promet pour un temps assez rapproché l'achèvement des « *Jahrbücher* » de Charlemagne, et M. Meyer de Knonau a commencé à travailler aux Annales de Henri IV. — M. de Druffel a fait paraître le IIe vol. des *Briefe und Akten zur Geschichte des XVI. Jahrhunderts mit besonderer Rücksicht auf Baierns Fürstenhaus*; ce vol. est consacré à l'année 1552, mais les actes les plus importants de cette année-là paraîtront prochainement dans le IIIe vol.; un quatrième et dernier volume renfermera les lettres et les actes des années 1553-1555. — Le XXe vol. des *Forschungen zur deutschen Geschichte* a paru, et renferme une

liste des auteurs pour les dix derniers volumes; le recueil est toujours publié par MM. Waitz, Wegele et Dümmler. — La publication de l'*Allgemeine deutsche Biographie*, rédigée par MM. de Liliencron et Wegele, se poursuit activement; les vol. x et xi sont achevés et une livraison du vol xii se trouve dans le commerce.

— On annonce que M. Milchhœfer publiera prochainement un ouvrage sur les antiquités conservées dans les musées d'Athènes.

— Deux philologues allemands, très connus dans le monde savant, viennent de mourir : MM. Théodore Müller, professeur de littérature moderne à l'Université de Gœttingue, et Bernard Schmitz, professeur à l'Université de Greifswald.

BELGIQUE. — Le Ministère de l'instruction publique de Belgique publie, à partir de cette année, un *Bulletin* qui paraît en livraisons mensuelles; on y trouve, sous la rubrique « *Partie officielle* », une chronique des faits relatifs à l'enseignement en Belgique et à l'étranger, l'analyse ou la traduction de documents législatifs et autres, et une bibliographie très soignée.

— M. Alph. Diegerick, archiviste d'Ypres, a publié le cinquième et dernier fascicule de son *Essai de bibliographie yproise, étude sur les imprimeurs yprois (1750-1834));* l'ouvrage avait été commencé en 1873 et forme un volume de près de 400 pages.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 mai 1881.

La Société archéologique d'Eure-et-Loir invite les membres de l'Académie à assister à une séance qu'elle tiendra le jeudi 19 mai, à deux heures, pour célébrer le 25e anniversaire de sa fondation.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Paulin Paris. M. François Lenormant obtient 19 voix, M. Alexandre Bertrand 17. M. Lenormant est élu; son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Bréal communique des observations sur l'étymologie de quelques mots latins :

1° *Imperium* et ses dérivés *imperare, imperator*, etc. Ces mots viennent de *in* et *paro*. Il faut distinguer en latin deux verbes *paro* : l'un, venant de *par*, signifie proprement « apparier », puis par extension « apprêter, préparer », il a donné les dérivés *aequiparo, comparo, separo, praeparo;* l'autre, parent des verbes grecs πιπράσκω, πρίασθαι, πέρνημι, signifie « acheter ». De ce dernier sont dérivés *interpres*, proprement « courtier », par suite « interprète »; *pretium*, « achat », ensuite « prix ». C'est aussi de ce second verbe que vient *imperium* : ce mot a voulu dire d'abord le droit qu'a un acheteur sur la chose qu'il a achetée, un propriétaire sur son bien, un maître sur son esclave; de là il en est venu à désigner toute espèce de pouvoir, et notamment l'autorité publique. *Vituperium*, « blâme, reproche », paraît également venir du verbe *paro*, « acheter », joint à un mot analogue à *vitium*; le sens primitif de *vituperium* est : plainte par laquelle on attaque un achat pour vice rédhibitoire. — M. Laboulaye demande si les deux verbes *paro* ne sont pas identiques; du sens d' « apparier, égaler, comparer », on a pu passer à celui d' « échanger », et de là à celui d' « acheter »; l'échange en effet a précédé historiquement l'achat, qui n'est qu'un perfectionnement de l'échange. — M. Bréal dit qu'il y a une difficulté à cette hypothèse, c'est que le sens d' « acheter » se retrouve dans des mots de même racine en grec et en sanskrit, qu'il est donc très ancien, tandis que celui d' « apparier, comparer », ne se trouve qu'en latin et paraît, par conséquent, plus récent.

2° *Annona*. Ce mot est primitivement le nom d'une divinité, la déesse des approvisionnements de l'année. Il est dérivé d'*annus* comme *Pomona* de *pomum* et *Bellona* de *bellum*. Il est devenu nom commun, comme *ceres, liber*, qui s'emploient souvent pour désigner simplement « du pain », « du vin ». Il y a des exemples de l'emploi du nom propre; ainsi on a des monnaies à la légende ANNONA. avec une figure de femme, et une inscription dédicatoire adressée ANNONAE SANCTAE.

3° *Sponte* est l'ablatif d'un ancien substantif *spons, spontis*, parent du grec σπένδω, et qui signifiait d'abord « libation », par suite « auspices ». Ce dernier sens paraît encore dans un passage de Virgile, *Enéide*, IV, 340-341 :

> Me si fata *meis* paterentur ducere vitam
> *Auspiciis*, et *sponte mea* componere curas...

Mais on voit en même temps par cet exemple comme le mot a pu passer aisément du sens d' « auspices » à celui d' « inspiration » et enfin simplement d' « initiative », le seul qui lui soint resté en dernier lieu dans l'expression ordinaire *sponte sua*.

4° *Sedulus, proportio, proprius* sont, selon M. Bréal, des expressions complexes, composées d'une préposition régissante et d'un substantif régi, expressions dont la langue a fait ensuite un seul mot en leur donnant une désinence nominale déclinée. *Sedulus* vient de *se dolo, sine dolo*, « sans fraude », et signifie proprement « consciencieux », d'où « soigneux, exact », puis « actif, empressé ». *Pro portio* vient de *pro portione;* c'est une formation analogue à notre mot *prorata*, qui vient de *pro rata* en deux mots, et qui est devenu un substantif auquel on joint l'article, par exemple dans l'expression usuelle *au prorata de*... Enfin, *proprius* vient de *pro privo*, de *privus*, ancien mot qui signifiait la même chose que *singulus*.

5° *Splendeo* et ses dérivés sont, avec *splen*, « la rate », les seuls mots latins qui commencent par *spl*. M. Bréal estime que *splendeo* vient de *splen*. Les anciens confondaient souvent la rate et le foie; Galien considère la jaunisse comme une affection de la rate. *Splendeo* a dû passer successivement par les sens suivants : — être malade de la rate ; avoir la jaunisse; — être jaune ; — être couleur d'or; — briller. On voit le mot revenir presque à sa signification primitive dans l'expression d'Horace : *splendida bilis*.

M. Gaston Paris, en présentant un poëme italien du XIIIe siècle publié par M. Castets sous ce titre : *il Fiore* (voy. ci-dessous), signale les renseignements que ce texte fournit sur un professeur de l'université de Paris, au XIIIe siècle, Siger de Brabant, dont le nom est plus connu que la vie. Dante a parlé de ce Siger; il place son âme au paradis, parmi celles des grands théologiens; il dit qu'il enseignait, dans la rue du Fouarre, des vérités mal vues :

> Che, leggendo nel vico degli Strami,
> Sillogizzò invidiosi veri.

On savait en effet qu'en 1277, Siger de Brabant avait reçu une citation à comparaître devant les inquisiteurs, à Saint-Quentin en Vermandois, sous l'inculpation d'hérésie; mais une fausse identification avec un homonyme, Siger de Courtrai, avait fait croire qu'il avait fini par se réconcilier avec l'Eglise. Le poëme publié par M. Castets nous apprend, au contraire, qu'il périt victime de la persécution. *Falsenbiante*, personnage allégorique qui représente l'hypocrisie et sous le nom duquel l'auteur attaque les ordres mendiants et l'inquisition, se vante de savoir infliger à ses ennemis des châtiments terribles :

> Mastro Sighier non andò guari lieto.
> A ghiado il fe' morire, a gran dolore,
> Nella corte di Roma, ad Orbivieto ;

« Maître Siger n'en sortit guère joyeux. Je l'ai fait mourir par le glaive, à grande douleur, en cour de Rome, à Orvieto. » Ceci paraît bien vouloir dire que Siger fut condamné à mort, par ordre du pape, sans doute en punition des « invidiosi veri » qu'il avait enseignés. Probablement, pense M. Paris, il avait attaqué le pouvoir temporel des papes; c'est ce qui déplut à la cour de Rome, et ce qui plut à Dante, très hostile à ce pouvoir. Sa condamnation et sa mort doivent se placer entre 1277, époque où on le voit encore cité devant un tribunal ecclésiastique de France, et 1300, date à laquelle Dante fixait son prétendu voyage au paradis. Dans cet intervalle, la cour de Rome a séjourné trois fois à Orvieto : de 1281 à 1284, de 1290 à 1291, et en 1297; c'est à une de ces trois époques, selon toute probabilité, qu'il faut rapporter le supplice de Siger de Brabant. — La révélation du poëme d'*il Fiore* a aussi une certaine importance pour la biographie de Dante. Le passage du *Paradis* où est nommé Siger était un des témoignages qu'on invoquait pour soutenir que Dante était venu à Paris; maintenant qu'on sait que Siger est mort en Italie, cette hypothèse n'est plus nécessaire pour expliquer que Dante l'ait connu. La venue de Dante à Paris est en soi peu probable.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés : — par M. Gaston Paris : 1° Jean-François Bladé, *Seize Superstitions populaires de la Gascogne ;* 2° *il Fiore, poëme italien du* XIIIe *siècle, en* CCXXXII *sonnets, imité du roman de la Rose, par* Durante, *texte inédit publié avec fac-similé, introduction et notes, par* Ferdinand Castets, (Montpellier, *Publications spéciales de la Société pour l'étude des langues romanes*, 9e publication) ; — par M. Georges Perrot : Georges Perrot et Charles Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. I, *l'Égypte*, 1re livraison.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 23 Mai — 1881

103. — **Symbolae Joachimicae,** Festschrift des kœniglichen Joachimsthalschen Gymnasiums. Aus Anlass der Verlegung der Anstalt, verœffentlicht von dem Lehrercollegium des k. Joachimst. Gymn. Erster Teil. Berlin, Weidmann, 1880. Un vol. in-8° de II-329 pages.

Dans la courte préface qui ouvre le volume, M. C. Schaper, directeur du gymnase de Joachimsthal, explique l'origine de la publication. Le gymnase, fondé en 1715 par Frédéric-Guillaume Ier, ne répondait plus aux exigences de l'enseignement moderne, et, en outre, *son éloignement de Berlin était préjudiciable aux élèves.* Un nouvel établissement était nécessaire; il a été construit, à Berlin cette fois, de 1872 à 1879, et, à l'occasion de l'inauguration, les professeurs résolurent de publier un volume commémoratif, *eine Festschrift;* l'inauguration ayant été retardée, la première partie de la publication qui se trouvait prête, a été publiée pour l'époque qui avait d'abord été fixée : la deuxième partie est annoncée pour le jour de la véritable inauguration.

Cette première partie contient onze articles, dont l'un, sur le magnétisme terrestre, p. 89-100, échappe à la compétence de la *Revue;* pour les dix autres, nous nous contenterons de donner un court résumé, en indiquant surtout les résultats.

Caroli Schaperi, *Quaestionum Vergilianarum liber primus, de eclogis*, p. 1-36.

La première églogue n'a pu être écrite en 713, les vers 7, 8, 42, 43 ont été ajoutés après 724; pour le v. 66, M. S. maintient sa correction : « rapidum *certe* veniemus *ad Oxum.* » — La deuxième n'est qu'un simple jeu poétique, une imitation de Théocrite. — Troisième églogue. M. S. combat Glaser, le poème est sérieux et bien conduit. — Quatrième églogue. L'enfant, que chante Virgile, est un fils de Marcellus et de Julie, et le consul du v. 11 n'est autre qu'Auguste; il faut effacer le nom de Pollion au v. 12. — La cinquième n'est qu'une imitation des idylles 1 et 19 de Théocrite; il n'est pas du tout question de la mort de César. — La sixième a été écrite après la mort de Gallus; les conjectures de Kappes et de Glaser sur Varus sont inadmissibles. — Sur la septième,

courtes remarques de détail. — Huitième : les v. 6-13 ont été composés l'an. 30; considérations sur la division en strophes. — Dans la neuvième, on a vu trop d'allégories et ce n'est pas dans les passages imités de Théocrite qu'il faut chercher des allusions. — La dixième a été écrite après la mort de Gallus; il faut se garder de voir dans cette pièce une parodie, comme le font Gevers et Glaser.

Caesars Antesignanen von H. Planer, p. 37-50.

L'auteur suppose que la présence des *Antesignani* dans les légions de César, au commencement de la guerre civile, était le résultat d'une innovation dont l'idée lui appartenait. C'étaient des soldats d'une fidélité éprouvée que César avait mis au premier rang, pour que leur exemple entraînât les autres soldats dans l'attaque. Afin de récompenser leur zèle et de satisfaire leur ambition, il leur donna une situation avantageuse et un nom relevé, qui indiquait et leur place dans la cohorte et au combat *(ante signum)*, nom qui n'était pas inconnu dans l'armée, mais dont l'emploi était nouveau. La tentative d'utiliser ces soldats, dans des circonstances données, en les détachant du reste de l'armée, et les faisant manœuvrer comme un corps distinct, en dehors de la légion, échoua à Ilerda (*Bell. civ.*, I, 43). Mais dans les plaines de la Thessalie, César les organisa en une division qui était destinée à un service particulier et se rendit utile. Cette organisation fut conservée et perfectionnée encore pendant la guerre d'Afrique. De chaque cohorte pouvaient à volonté sortir les *antesignani* pour se reformer à part, sans que l'organisme de la légion en souffrit. Il est possible que les *expediti*, comme les *electi*, fussent pris parmi les *antesignani*, mais on ne peut le conclure du texte de César.

Capitis deminutio von H. Genz, p. 51-88.

L'auteur déclare ce sujet un des plus obscurs de tout le droit romain; l'institution, en effet, était sur son déclin dès le début de la législation romaine. M. G. se propose de dégager la notion de la *capitis deminutio* et d'en suivre la transformation; anciennement, il n'y avait qu'une sorte de *capitis deminutio*, et il faut en voir l'origine dans la constitution de la gens patricienne, la distinction de *deminutio maxima*, *media*, *minima* est d'une époque postérieure; c'est là le résultat nouveau de la recherche de M. Genz. L'évolution qu'il indique rend compte des textes contradictoires qu'il a relevés. Au cours du travail, plus d'une explication ingénieuse sur certains points de détail. Ce qui fait défaut à cette étude, c'est la clarté : le fonds vaut mieux que la forme. Ce qui nous étonne, c'est que l'auteur paraisse ignorer l'édition de Studemund de Gaius (cf. p. 60).

Aphorismen zur Beurtheilung der Solonischen Verfassung, von H. Dondorff, p. 101-118.

L'auteur examine la législation de Solon à deux points de vue : 1° le mérite idéal. Un des problèmes que le législateur se posait, c'était de tenir compte de tous les besoins, de toutes les aspirations, en les combattant dans ce qu'ils avaient d'exclusif, mais en essayant de les unir et de

les fondre dans une féconde harmonie. Ce problème, la constitution de Solon l'a admirablement résolu, et, à ce point de vue, elle doit être regardée comme un des chefs-d'œuvre de la raison. L'auteur examine ensuite les diverses contradictions que Solon avait à concilier, noblesse et bourgeoisie, propriété mobilière et foncière, droits et charges des divers classes, etc.

2° Le mérite pratique. A ce point de vue, l'appréciation de l'auteur est moins favorable. La législation de Solon aboutit à former trois partis, qui sans doute existaient déjà, mais entre lesquels l'inégale répartition des droits politiques créa une séparation profonde. Enfermés dans un petit territoire, ces partis devaient en venir à des luttes armées et la création d'une noblesse, telle que Solon l'aurait désirée, ayant échoué, ces luttes devaient fatalement se terminer par l'établissement d'une tyrannie.

Anmerkungen zu deutschen Dichtern von J. IMELMANN, p. 119-156.

Parmi ces remarques, nous signalons les suivantes : Schiller, dans la ballade d'Ibycus, s'est souvenu de la cantate d'Alexandre, de Dryden. F. Liebrecht avait déjà remarqué que Schiller avait pris l'idée de la *Fiancée de Messine* à Legouvé, la *Mort d'Abel*, Paris, 1793, et que la pièce française elle-même était imitée de la *Mort d'Abel* de Gessner, 1759. M. I. montre que dans le drame de Schiller il y a des imitations directes du poëme de Gessner. Dans une des scènes de Guillaume Tell, le dialogue entre Stauffacher et sa femme Gertrude, ce n'est pas Agrippa d'Aubigné qui a fourni le fond (Dialogue entre Coligny et sa femme, *Histoire universelle,* 3, 2) comme l'a dit Littré, *Littérature et Histoire* : la scène se trouve dans la chronique de Tschudi, qui fut la source principale de Schiller. M. Imelmann ajoute qu'il est aussi fort possible qu'en lisant ce passage, Schiller, très au courant de la littérature historique française, ait pu penser au passage de d'Aubigné. Passion de Gœthe pour Ménandre, emprunts. Gœthe et La Rochefoucauld. Gœthe et Sophocle, l'Iphigénie comparée au Philoctète.

Ad res sacras cognoscendas cuiusnam momenti sint scholia Aristophanea scripsit P. STENGEL, p. 157-186.

L'auteur étudie : 1° les scholies dignes de foi, celles qui donnent des renseignements nouveaux, celles qui ne font que confirmer des faits déjà connus ; 2° celles qui répètent le renseignement fourni par le poète, sans qu'on puisse contrôler l'un ou l'autre ; 3° les scholies inexactes, en examinant si l'erreur peut, ou non, être expliquée. Cette dernière partie est assez intéressante. L'auteur n'a sans doute pas donné toutes les scholies qui concernent les choses religieuses, il en a même laissé de côté quelques-unes qui offrent de graves difficultés, ainsi Thesmoph., 80 ; mais son travail est fait avec soin et les recherches sont sérieuses.

Bemerkungen zum Hildebrandsliede von O. SCHROEDER p. 187-218.

L'auteur croit que les copistes des deux manuscrits, auxquels se réduit la tradition manuscrite, ont écrit sans comprendre, et que nous avons sous les yeux une copie réellement machinale. Pour la métrique, l'au-

teur se rattache à ceux qui prennent pour règle, non la poésie rimée du haut-allemand, mais la poésie d'allitération de l'anglo-saxon. Critiques de détail ; l'auteur, pour expliquer son commentaire métrique et exégétique, donne un texte du chant tout entier.

Quibus ex fontibus petiverit Diodorus libr. III, cap. 1-48. Scripsit G. Schneider, p. 219-254.

Pour les chapitres 12-48 du l. III, Diodore s'accorde avec Photius qui, *Cod.* 250, a transcrit Agatharchide ; d'un autre côté, on trouve à peu près les mêmes choses chez Strabon, l. XVI, qui donne Artémidore comme source. L'auteur croit que la source de Diodore est Agatharchide lui-même, Diodore aurait d'ailleurs transcrit avec une certaine légèreté. — *De ætate Agatharchidis*. Agatharchide naquit vers 250 av. J.-C. et mourut dans un âge avancé sous Ptolémée VI qui mourut en 146. Artémidore, qui l'a copié, est du premier siècle av. J.-C. — *De Diodori libr.*, III, 2 sqq. et Strabonis libr. XVII, 1 et 2. Ici Diodore et Strabon ont suivi Artémidore, liv. VIII.

De titulis græcis christianis commentatio altera. Scripsit Julius Ritter. p. 255-280. Cf. l'art. 67, dans le numéro du 4 avril dernier.

Die Absichtssaetze bei Lucian. Erster Teil : ἵνα ὡς ὅπως. Von H. Heller, p. 281-329.

La syntaxe historique de la langue grecque est encore à faire ; les matériaux ne sont pas réunis. L'auteur se propose de faire pour les trois conjonctions finales ce que Tycho-Mommsen a fait pour σύν. Afin d'être complet, il ne s'occupe de ces conjonctions que lorsqu'elles sont employées dans un sens intentionnel. Il déclare qu'il ne cherche qu'à préparer des matériaux et qu'il s'abstiendra de toute critique. Le relevé paraît fait avec soin ; cependant l'auteur est plusieurs fois amené à faire de la critique et il combat assez souvent Cobet.

Albert Martin.

---

104. — **Histoire des institutions municipales de Senlis**, par Jules Flammermont. Paris, F. Vieweg, 1881, in-8°, xvi-310 pages. (Bibliothèque de l'Ecole des Hautes-Etudes, 45e fascicule.)

L'histoire intérieure de Senlis au moyen âge peut, à première vue, paraître dénuée de tout intérêt ; elle n'a rien de dramatique. Fondée par le roi, la commune de cette ville eut sans doute à lutter contre les prétentions des autres seigneurs, laïques et ecclésiastiques, mais tous ses différends se terminèrent en justice ; et, quand elle fut supprimée en 1320, ce fut à la demande des habitants eux-mêmes, qui jugeaient les charges imposées par cette organisation libérale trop lourdes pour les avantages qu'ils en retiraient. Mais c'est justement là ce qui fait l'intérêt de cette histoire ; les archives de Senlis sont assez riches, et, grâce aux documents qu'elles fournissent, on peut étudier dans toutes ses phases le

développement régulier de la vie municipale, assister à sa naissance, suivre ses transformations et se rendre compte des causes de sa ruine.

L'ouvrage de M. Flammermont peut donc passer pour un bon livre, non-seulement à cause des idées qu'il émet et des faits qu'il met en lumière, mais aussi à cause des réflexions qu'il suggère au lecteur. Prenons pour exemple la question des origines des communes, question difficile, que les explications de la plupart des historiens n'ont pas peu contribué à obscurcir. La commune de Senlis sort tout entière de la charte de Louis VII de 1174, mais le roi ne pouvait faire bénéficier des nouveaux privilèges que ses hommes, ceux qui dépendaient directement de lui. Aussi voyons-nous la nouvelle commune, obligée pour vivre de s'étendre et d'accroître le nombre de ses membres, racheter successivement les droits des seigneurs autres que le roi ; et nous assistons, de 1173 à 1230 ou environ, au développement de la petite république ; elle se constitue, s'étend et arrive à dominer dans toute l'enceinte de la ville. Ce qui s'est passé à Senlis a dû se passer ailleurs ; sans doute, notamment pour les villes du Midi, nous n'avons pas une charte de coutume, comme celle de Senlis, pour marquer le point de départ ; mais presque toujours on trouve une première concession, un premier affranchissement, duquel sont sortis tous les autres.

Un autre fait, déjà connu il est vrai, mais dont l'ouvrage de M. F. nous fournit un nouvel exemple très caractéristique, c'est l'aversion des gens d'église pour les communes au moyen âge. On comprend cette aversion dans des cités comme Laon, où la révolution communale était dirigée contre l'évêque, principal seigneur de la ville ; mais la plus grande partie de Senlis appartenait au roi, et l'évêque, le chapitre cathédral, les collégiales et les abbayes n'en possédaient qu'une très faible part. Ajoutons qu'il n'y avait eu ni émeute, ni violences, que la nouvelle municipalité avait été fondée de toutes pièces par une charte royale. Et cependant l'Eglise ne vit jamais d'un bon œil le régime établi en 1174 ; les nobles, qui possédaient des droits utiles dans la ville, s'empressèrent de les céder à la nouvelle communauté ; les clercs, au contraire, attendirent le plus longtemps qu'ils purent pour s'exécuter et mirent au plus haut prix leur abandon possible.

La commune de Senlis n'eut, à vrai dire, une existence ni très longue, ni très brillante. Sa coutume était celle de Compiègne et elle ne lui fut empruntée que par deux villages des environs (p. 4). Les cinquante premières années de son existence se passèrent à améliorer le sort des habitants, en rachetant successivement les droits utiles qui les grevaient, en les affranchissant des charges qui pesaient sur eux. Malheureusement pour elle, à peine arrivée à son complet développement, elle eut à lutter contre des adversaires plus dangereux que les petits seigneurs ecclésiastiques et laïques avec lesquels les bourgeois avaient eu jusque-là maille à partir ; nous voulons parler des officiers royaux, dont l'action amena rapidement la ruine de la commune à Senlis, comme presque par-

tout dans le nord de la France. Prêter aux gens du roi, et notamment aux membres du Parlement de Paris, le dessein prémédité de ruiner les municipalités indépendantes, serait injuste; en commençant cette lutte presque séculaire, ils paraissent n'avoir voulu qu'accroître l'action de la justice royale et assurer sa suprématie sur les justices communales et seigneuriales. Ils y arrivèrent aisément par l'usage du droit d'appel et la multiplication des cas royaux. Mais ce fut précisément par là que périt la commune, à Senlis comme ailleurs; à chaque sentence rendue en appel par le Parlement et réformant un arrêt du tribunal municipal, la communauté était frappée d'une lourde amende, et l'attribution aux cours royales des causes les plus importantes la privait de l'une des principales sources de ses revenus. Or, ce qui manquait aux communes, c'était un budget bien équilibré et largement alimenté. Les chiffres réunis par M. F. prouvent que celle de Senlis possédait à peine de quoi payer les rentes imposées à la ville pour le rachat des droits utiles, qui grevaient autrefois ses membres et pour doter maigrement les services publics. Aussi, chaque fois que le Parlement frappait la ville d'une amende de 400, de 500 livres pour jugement réformé, chaque fois que le roi demandait une aide, une taxe extraordinaire pour la croisade, pour la chevalerie de son fils, le mariage de sa fille aînée, pour la guerre de Flandre ou pour celle de Gascogne, il fallait lever sur les membres de la commune une taille extraordinaire. Mal réparties par les bourgeois qui, de père en fils, administraient les affaires municipales, trop fréquentes, ces tailles ruinaient et aigrissaient le menu peuple, et de là des querelles intestines, des dissensions, dont les officiers royaux profitaient pour motiver leur intervention.

Aussi peut-on croire que, depuis longtemps déjà, ceux-ci prévoyaient et hâtaient de tout leur pouvoir la conclusion inévitable de ces démêlés; et quand, en 1319, la majeure partie des habitants de Senlis demanda au Parlement la suppression de la commune, cette cour s'attendait sans doute à cette demande et l'accueillit favorablement. Avant de condamner définitivement l'ancien ordre de choses, elle ordonna une enquête, et cette enquête porta principalement sur la situation financière de Senlis. Les commissaires dépouillèrent tous les comptes de l'administration communale depuis 1308. M. F. prouve par des raisons, qui nous paraissent tout à fait décisives, que c'est la minute de ce dépouillement que les fameuses tablettes de cire des archives de Senlis nous ont conservée; il a publié ce document important dans les pièces justificatives, et la lecture des chiffres qui y sont relevés démontre que la ville, depuis de longues années, était toujours à la veille de faire banqueroute et qu'elle n'évitait cette extrémité qu'en recourant chaque fois à de nouveaux emprunts ou en levant sur les habitants des tailles extraordinaires. La conclusion toute prévue de l'enquête fut un arrêt rendu par le Parlement, le 16 février 1320-1321, arrêt qui supprima la commune de Senlis.

Opérée assez brutalement, cette suppression semblait devoir faire perdre aux habitants de Senlis toutes leurs libertés municipales; il n'en fut pourtant rien. Outre certains privilèges attachés à la qualité de descendants des bourgeois de l'ancienne commune, tous les habitants jouirent, pendant près de deux siècles, d'une véritable autonomie, en fait, sinon en droit. Les gens du roi s'aperçurent bien vite qu'en laissant à l'assemblée des Senlisiens certains pouvoirs, en lui remettant le soin de répartir les impôts, de veiller à la sûreté de la ville, à l'entretien de ses fortifications, ils simplifiaient d'autant leur tâche. Ajoutons qu'on ne tarda guère, de part et d'autre, à confondre ces nouvelles libertés avec les privilèges stipulés par l'ancienne charte de commune, et que les bourgeois de la ville royale se crurent les successeurs et les héritiers des anciens *jurati*. Dès lors c'est aux *attournés*, nommés par l'ensemble des habitants, qu'appartient l'administration intérieure de la ville. Pendant toute la guerre de Cent-Ans, ils ont à compter avec les exigences du pouvoir royal, à trouver de l'argent pour les aides qui deviennent de plus en plus fréquentes, pour les murailles qu'il faut bien fortifier, pour les soldats, qu'ils ont à envoyer à l'armée royale. Nous ne pouvons analyser longuement cette partie de l'ouvrage de M. F.; si le sujet en lui-même est moins intéressant que l'étude de l'administration communale, qui forme le commencement du livre, l'auteur a pu entrer dans de plus grands détails sur le fonctionnement de la nouvelle administration, et les sources qu'il a employées donnent des renseignements bien plus nombreux et bien plus explicites. Aussi cette partie de l'Histoire municipale de Senlis peut-elle être citée comme donnant un tableau fidèle et complet de l'administration intérieure des grandes villes au XIVe et au XVe siècle.

Mais la communauté de Senlis ne subsistait que par la tolérance des gens du roi, et les libertés, dont on la laissait user, n'étant stipulées par aucun acte de concession, devaient finir par disparaître. C'est ce qui arriva au XVIe siècle, le jour où le pouvoir royal put reprendre entièrement les traditions des derniers Capétiens. Dès le règne de Louis XII, l'existence de la communauté fut sérieusement menacée par la création d'offices municipaux. Grâce à la vénalité des charges, l'autorité se concentre de plus en plus entre les mains d'une bourgeoisie peu nombreuse, timide et circonspecte, d'autant plus facile à conduire et à surveiller. Pendant le XVIe et le XVIIe siècle, les libertés de Senlis s'amoindrissent de jour en jour, et Louis XIV et Colbert leur donnent sans peine le dernier coup, en vendant au profit du roi les charges municipales.

Les détails, dans lesquels nous sommes entré, prouvent l'intérêt que présente l'ouvrage de M. Flammermont. C'est, on peut le dire, une des meilleures histoires de municipalités, qui aient paru jusqu'à nos jours. Ajoutons que le volume se termine par une collection de soixante-douze pièces, presque toutes inédites et empruntées aux archives municipales de Senlis. Mentionnons notamment la traduction, en français du temps,

d'un arrêt du Parlement de 1273, resté inconnu à M. L. Delisle (p. 184), le texte des tablettes de cire de 1309 à 1318 (pp. 188-209), etc. N'ayant pas sous la main les originaux de ces documents, nous n'avons pu en collationner le texte; mais nous avons tout lieu de croire qu'ils sont exactement publiés; tel est le cas, tout au moins, pour une des tablettes de cire dont le fac-similé est joint au volume. Nous ne ferons de réserves que pour la ponctuation qui n'est pas toujours aussi régulière qu'il serait à désirer et pour certains détails d'orthographe, les majuscules notamment, dont M. Flammermont aurait dû faire un usage plus fréquent. Enfin, nous avons relevé un certain nombre de fautes d'impression; il est vrai, que sur ce dernier point, nul n'a le droit d'être très sévère.

Nous ne pouvons, en terminant, que souhaiter à l'auteur assez de loisirs pour nous donner bientôt l'histoire politique de la ville de Senlis, qu'il nous promet dans sa préface.

A. M.

---

105. — **Les Elzevier :** Histoire et Annales typographiques par Alphonse Willems. Bruxelles, G. A. van Trigt; Paris, Adolphe Labitte. 1880. Gr. in-8 de cclix et 607 pp., plus 3 fig., 1 fac-similé et un grand tableau généalogique.

Après les travaux d'Adry, de Brunet, de Bérard, de Nodier, de Motteley, de Pieters, de Millot, de Minzloff, de Walther et de Steiner, on pouvait croire qu'il n'y avait plus guère lieu de s'occuper des productions typographiques des Elzevier et que l'on connaissait presque toutes les œuvres de ces célèbres imprimeurs; cependant un examen quelque peu attentif des monographies dont ils ont été l'objet justifie pleinement l'idée qu'a eue M. Willems de leur consacrer de nouvelles recherches. En effet, sans méconnaître les réels services qu'ont rendus les *Annales* dressées par M. Pieters, les notes de Millot, que M. Gustave Brunet a publiées en 1866, sont le premier essai véritablement sérieux tenté pour classer, à l'aide d'une méthode rigoureuse, les volumes sortis des presses elzéviriennes. Jusqu'alors les bibliographes se contentaient de renseignements vagues et souvent erronés. « Tel ouvrage, disaient-ils, *paraît être* sorti des presses elzéviriennes. » Aujourd'hui encore les rédacteurs de catalogues ont l'habitude d'ajouter au hasard à un grand nombre d'articles cette mention souvent fautive et toujours peu satisfaisante : « *Hollande, Elzevier.* » Les auteurs de recherches nouvelles reproduisant de confiance les assertions de leurs devanciers, nombre d'attributions fausses, de titres imaginaires, d'erreurs de tout genre paraissaient destinés à se perpétuer. Pour apporter un peu d'ordre à ce chaos, M. W. a eu le courage de faire en quelque sorte table rase des ouvrages dus à ses prédécesseurs. Il a commencé par dépouiller avec la patience nécessaire aux études bibliographiques tous les catalogues des officines elzéviriennes,

catalogues dont plusieurs étaient restés inconnus ou avaient été mal utilisés jusqu'alors. Ce premier travail une fois fait, M. W. a voulu voir les livres eux-mêmes et, grâce à des recherches continuées pendant des années dans un grand nombre de bibliothèques, il y est presque toujours parvenu. Il a pu ainsi, par la comparaison des caractères et des fleurons, déterminer de quelle officine sortent les volumes anonymes, et il a fait cette détermination non plus par à peu près, mais avec une complète certitude. Tous les ouvrages qui constituent la bibliographie elzévirienne ont été ainsi minutieusement décrits, classés par officine et par année ; les diverses éditions d'un même livre ont été distinguées avec soin, enfin tous les articles ont été accompagnés de notices littéraires qui augmentent singulièrement la valeur de l'ouvrage et qui en rendent la lecture des plus attachantes.

Là ne s'est pas arrêté le travail de M. Willems. Il a reconstitué avec une sûreté d'informations absolue et avec une grande abondance de détails la biographie des Elzevier. Il a été, à la vérité, aidé dans cette tâche par les documents qu'un descendant de la famille, M. Rammelman-Elzevier a recueillis dans les archives des Pays-Bas et qu'il a publiés en 1845, mais il a eu le mérite de découvrir, surtout dans les correspondances des savants et des littérateurs du XVIIe siècle, une foule de renseignements inédits. Une de ses plus curieuses trouvailles est celle d'une lettre de la veuve de Daniel Elzevier, qui nous apprend que les fameux poinçons attribués par les uns à Garamond, par les autres à Saniecque, ont été gravés par un maître hollandais appelé Christophe van Dyck. A cette lettre, dont l'original est conservé au musée Plantin à Anvers, était joint un grand placard contenant des spécimens de toutes les fontes elzéviriennes. Grâce au fac-similé que M. W. a donné de ce placard, nous avons aujourd'hui entre les mains le guide le plus sûr pour l'identification des volumes vraiment sortis des presses de la famille Elzevier.

L'introduction de M. W. renferme toutes les informations qui peuvent être utiles aux études bibliographiques. Après la biographie des Elzevier et des notes sur les officines fondées par eux en Hollande, viennent des chapitres sur les dépôts qu'ils avaient établis à l'étranger, sur leurs poinçons, leurs fleurons et leurs culs-de-lampe, sur leurs marques typographiques, sur les papiers et formats qu'ils ont employés, sur les tirages spéciaux qu'ils ont faits de certains livres, sur les pseudonymes auxquels ils ont eu recours, sur les correcteurs qui ont travaillé pour eux, etc. Nous ne pouvons que recommander à nos lecteurs l'ouvrage du savant bibliographe belge, sans être à même de leur en donner une juste idée.

Les annales typographiques de M. W. sont, nous l'avons dit, aussi complètes que possible. On n'y a relevé jusqu'ici qu'une seule omission : *Le Temple de la mort* [par Phil. Habert]; à Paris, M.DC.LXVII, pet. in-12 de 11 pp., curieuse pièce découverte récemment par un libraire de Gand et dans laquelle M. W. lui-même a reconnu une production de l'officine de Leyde (voy. *Catalogue de la librairie Vyt*, de Gand,

novembre 1880, nº 4). Quant aux annexes qui accompagnent les annales, l'auteur a dû se conformer à l'exemple donné par M. Pieters en y décrivant un certain nombre de volumes publiés en petit format, qui peuvent se joindre à la collection elzévirienne; mais il a été plus réservé que son devancier en n'y faisant entrer que des ouvrages qui se recommandent par un titre quelconque, par un mérite extérieur ou intrinsèque, à l'attention des amateurs. Là aussi, nous trouvons pour la première fois un classement méthodique et des attributions rigoureuses.

Les observations que nous avons à faire sur l'ouvrage de M. W. se bornent à fort peu de chose. Nous pourrions, à la rigueur, lui signaler quelques erreurs relatives à la filiation de certains exemplaires ou à leur hauteur en millimètres, mais ce n'est pas dans la *Revue critique* que nous nous arrêterons à ces vétilles. Nos remarques n'ont guère pour but que de témoigner à l'auteur du soin avec lequel nous avons lu son livre.

Sous le nº 30 M. W. cite une édition de la *Chronique et Histoire* de Jean Carion, publiée par Jean Berjon en 1579, sans indication de lieu, et pour laquelle Louis Elzevier fit imprimer, en 1596, de nouveaux titres et un supplément. Après avoir décrit pour la première fois ce livre rarissime, il ajoute : « On sait que Jean Berjon était libraire à Paris. » C'est là une erreur. La famille Berjon était lyonnaise. Jacques Berjon imprimait vers 1530 à Lyon (voy. Catal. Claudin, sept. 1880, nº 23064); Jean Berjon, qui était probablement son fils, imprima dans la même ville en 1575 le traité de Jacques Aubert, *De metallorum Ortu* (Hauréau, *Hist. littéraire du Maine,* 2ᵉ éd., I, 102) ; puis il s'établit à Genève et c'est dans cette dernière ville qu'ont paru celles de ses productions qui ne portent pas de nom de lieu, comme la traduction de la *Chronique* de Carion par Simon Goulard, 1579, et le traité de Lambert Daneau, *De saltationibus et choreis,* 1581 (*Catal. nundinarum autumnalium Francofurti ad Mœnum*, 1581). Un autre Jean Berjon exerça à Paris au commencement du XVIIᵉ siècle, tandis que son frère, Mathieu Berjon, continua la maison de Genève. Les éditeurs de la *France protestante* (2ᵉ éd., II, 344) ont consacré une notice à ces deux derniers imprimeurs, tandis qu'ils n'ont pas parlé des premiers.

Nº 70. *Dialogues rustiques d'un prestre de village,* 1612.

M. W., qui a consacré à cet ouvrage une très intéressante note, est parvenu à déterminer le nom de l'auteur, Jean Moncy, maître d'école à Tiel. Aux éditions françaises des *Dialogues* citées dans cette note on peut ajouter celle de *Leyden, Des Plancques*, 1664, in-12 (Biblioth. de Lille, théol., nº 1104).

N. 82. *Deux Homelies de Daniel Heinsius,... verties en françois par R. J. de Nerée M. D. S. E.*, 1613.

M. W. ne nous donne aucun renseignement sur Nerée, dont on chercherait vainement le nom dans les recueils biographiques ; il est intéressant de remarquer que c'est l'auteur d'une tragédie intitulée *Le*

Triomphe de la Ligue (Leyde, Thomas Basson, 1607, pet. in-8). La plupart des bibliographes français ont pensé que Nerée était un nom imaginaire. Beauchamps (*Recherches sur les théâtres de France*, II, 11) a voulu attribuer sa tragédie à Pierre Mathieu; M. P. Lacroix, après avoir vainement tenté d'expliquer le nom de Nerée, qu'il croyait grec, a fait honneur du *Triomphe de la Ligue* à N. (c'est-à-dire à René) Rapin (*Cat. Soleinne*, n° 920). M. van Doorninck (*Bibliotheek van nederlandsche Anonymen en Pseudonymen*) nous apprend que Nerée était prédicateur au régiment de Châtillon et croit pouvoir lui attribuer deux discours néerlandais datés de 1611 (n°s 3427 et 6244) et de 1612 (n° 618). On trouve, en outre, un *Sonnet acrostic* de Nerée en tête des *Libri tres de induciis belli belgici authore dominico Baudio*, 1613 (Willems, n° 78). Enfin, le même auteur a traduit en français les *Actes du synode national, tenu à Dordrecht*, 1624 (Willems, n° 218). Sur le titre de ce dernier ouvrage il s'intitule « ministre de la parole de Dieu », ce qui permet de penser que les initiales M. D. S. E. signifient : ministre du saint Evangile.

Nous signalons le nom de Nerée aux éditeurs de la *France protestante*.

N° 85. *Supplication et Requette à l'Empereur*, etc., par Nicolas de Marbais, de Namur, 1613.

Cet auteur sur lequel M. W. a le premier réuni quelques renseignements, devait être parent de Marguerite de Marbais, abbesse d'Ewière, à qui Jean de Lanoy dédia, en 1545, sa *Vie et Legende de madame saincte Luthgarde* (Brunet, V. 1201).

N° 231. *Historia saracenica... arabice olim exarata a Georgio Elmacino*, 1625.

L'édition in-8 du texte arabe, dont la bibliothèque de l'Ecole des Langues orientales vivantes a récemment acquis un exemplaire à la vente Thonnelier, ne porte que le nom de Thomas Erpenius. Cette édition, destinée aux étudiants, a été faite à l'aide de la même composition que l'édition in-fol. à deux colonnes.

N° 794. *Frid. Scherertzens Madrigalen. Wie dieselbe nach der Italiäner Art in der hochteutschen Sprache können geschrieben werden*. 1656.

Ces madrigaux, qui ne comptent que 4 ff. in-4 auraient mérité une note littéraire. Le nom de l'auteur ne figure, en effet, ni dans le *Grundrisz* de Gödeke, ni dans les *Annalen* de Weller.

Schererzen est l'auteur du *Sacrarium Minervae* imprimé à Leyde en 1662 (Willems, n° 883).

N° 1013. *Liebesbeschreibung Lysanders und Kalisten*, 1644.

Comme le dit M. W., cette traduction de l'*Histoire des amours de Lysandre et de Caliste*, de H. d'Audiguier, est l'œuvre de Philippe von Zesen. Elle est mentionnée parmi ses ouvrages dans le *Bücher-*

schatz de Heise (nº 2025) ; il est étonnant que Gödeke ne l'ait pas citée dans l'article qu'il a consacré à Zesen (*Grundrisz*, § 181, nº 39).

Nº 1021. *Ritterhold's von Blauen Adriatische Rosemund*, 1645.
Gödeke cite l'édition de 1666, in-12, que M. W. n'a pas rencontrée.

Nº 1152. *M. Accii Plauti Comoediae*, 1652.
M. W. dit que les deux éditions publiées sous la même date comptent l'une et l'autre 715 pp. en tout. Nous possédons nous-même un exemplaire de la seconde édition (celle qui n'a pas de fleuron à la p. 3) et nous avons pu vérifier que le volume compte 715 pp. de texte, plus 2 ff. pour les *Veterum auctorum Testimonia*, lesquels commencent au vº de la p. 715.

Nº 1245. *Ariana vom Herren Des Marets... teutsch gegeben durch* G. A. R. G. L., 1644 et 1659.
Cette traduction allemande est attribuée à Georg Andreas Richter. Voy. Heise, *Bücherschatz*, nº 2019; Gödeke, *Grundrisz*, § 192, nº 299.

Nº 1254. *Philippi Caesii a Zesen Leo Belgicus*, 1660.
Gödeke (§ 183, nº 39[22]) ne cite pas cette édition, mais il en indique une d'*Amsterdam*, 1664, in-12. Est-ce une simple faute d'impression?

Nº 1323. *Corpus Juris civilis*, 1664. Il n'est pas inutile de remarquer que le frontispice du tome Ier est daté de 1663. La souscription de ce même volume porte : *Amstelaedami, typis Joannis Blaeu* M.DC.LIII [sic], faute évidente, pour M.DC.LXIII.

On voit par ces rapides observations que la bibliographie des Elzevier soulève les questions les plus diverses. Nous n'aurions pas fini si nous voulions citer toutes les excellentes notices éparses dans le livre de M. Willems. Nous ne ferons que résumer notre impression en disant que cet ouvrage a sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses.

Emile Picot.

---

106. — **La Réforme au XVIe siècle**, études et portraits par Auguste Laugel. Paris, Plon. 1881, in-8º de 393 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Laugel a formé son volume de huit morceaux qui ont paru dans divers recueils périodiques, ce qui me permettra de ne dire que peu de mots d'un ouvrage dont toutes les pages sont déjà bien connues. Ces morceaux sont intitulés : *Eléonore de Roye, princesse de Condé* (p. 1-38), *la mère de Henri IV* (p. 39-66), *Louise de Coligny* (p. 67-144), *le duc de Bouillon* (p. 145-228), *les régiments suisses dans les guerres de religion du XVIe siècle* (p. 228-273), *les guerres de religion au XVIe siècle* (p. 275-311), *la Réforme en Hollande* (p. 313-351), le *duel de Ma-*

rie de Médicis et de Richelieu (p. 355-393). Comme ce dernier morceau pourrait passer pour un hors-d'œuvre, M. L., dans le petit avertissement dont il le fait précéder, explique ainsi cette annexion : « Le *duel entre Marie de Médicis et Richelieu* ne se rattache pas directement aux sujets que nous avons traités jusqu'ici. Toutefois, mes éditeurs ont pensé que ce chapitre pouvait être ajouté aux précédents. On y saisit assez vivement le profond changement qui s'opéra en France après les grandes luttes du XVIe siècle et après le règne de Henri IV ». Presque tous les articles recueillis par M. L. ont été écrits à l'occasion de la publication de quelque ouvrage : l'étude sur la mère de Henri IV est un compte-rendu du livre de M. de Ruble sur le *mariage de Jeanne d'Albret* (1877); dans le chapitre sur les régiments suisses, M. L. analyse le travail de M. Ph. de Segesser (Berne, 1880); dans le chapitre sur les guerres de religion au XVIe siècle, il s'occupe du livre de M. de Meaux (1879); traitant de la Réforme en Hollande, il résume l'importante monographie consacrée à l'historien J.-L. Motley par Oliver Wendell Holmes ; enfin, quand il raconte les péripéties de la lutte engagée entre la mère de Louis XIII et Richelieu, il s'appuie sur le volume de M. Paul Henrard (*Marie de Médicis dans les Pays-Bas*, Liège, 1877). En tous ces articles, M. L. se montre digne de sa réputation de critique et d'écrivain. Ses notices sur Eléonore de Roye, sur Louise de Coligny, sur le duc de Bouillon, sont toutes fort intéressantes, mais la plus intéressante des trois est la notice sur la fille de l'amiral, notice dont on a fort goûté, dès son apparition (1877), le charme délicat. Les lettres de Louise de Coligny, extraites par M. L. des Archives nationales, donnent une valeur particulière à la biographie de cette femme remarquable à tant de titres. C'est encore en se servant de divers documents nouveaux que M. Laugel a remis en lumière la figure du duc de Bouillon [1], pour lequel l'histoire lui semble avoir été trop sévère, et pour lequel il me semble qu'il est lui-même trop indulgent.

T. DE L.

---

107. — **Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIIIe siècle.** Nouvelle série avec introduction, notices et notes par M. DE LESCURE. Mémoires sur les Assemblées parlementaires de la Révolution. Tome I. Constituante. Paris, Didot, 1 vol. in-12 de XLV-516 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, qui est le XXXVe de la collection, ressemble de tous points à ceux qui l'ont précédé. On y trouve, mais en partie seulement, les curieux Mémoires du marquis de Ferrières publiés pour la première fois

1. M. L. aurait pu, du reste, utiliser bien d'autres lettres inédites du père du grand Turenne conservées à la Bibliothèque Nationale. Il faudrait que, dans une nouvelle édition des *Mémoires* du duc de Bouillon, on réunît les principaux de ces documents qui les éclaireraient et les compléteraient.

en 1822; c'est en vain qu'on chercherait dans ces Mémoires la relation de la prise de la Bastille ou le récit des journées d'octobre. M. de Lescure a cru pouvoir supprimer ces récits « où il n'est, dit-il, aucun détail qui ne se retrouve ailleurs dans cette collection même. » La Bibliothèque de Mémoires, dont M. de L. dirige la publication, n'est pas consacrée à des réimpressions « intégrales, » elle ne s'adresse pas « à l'historien qui a besoin de tout lire... elle s'adresse au public ordinaire... aux gens du monde, à ceux qui n'ont ni le temps ni le goût du *superflu de l'histoire* ». C'est avouer ingénuement que cette collection de Mémoires tronqués est destinée surtout aux cabinets de lecture, comme la *Revue critique* avait cru devoir le constater avec regret. Que l'éditeur d'une Bibliothèque fasse un choix entre les auteurs dont il publie les Mémoires, rien de mieux; mais pourquoi mutiler ceux que l'on a préférés aux autres? Les « gens du monde » qui lisent des Mémoires comme ceux de Ferrières y cherchent évidemment ce que M. de L. appelle avec dédain le *superflu de l'histoire;* ils connaissent déjà les faits principaux; ils ont lu Thiers, M. Mignet et les autres historiens de la Révolution française, mais il leur paraît bon de contrôler ces récits postérieurs à l'aide des témoignages contemporains. Ils ont le temps et le goût de la lecture et ils ne peuvent manquer de regretter ces suppressions vraiment fâcheuses.

Le texte de ces Mémoires est celui de 1822; l'éditeur a transcrit les notes qui se trouvaient au bas des pages; il n'a pas cru devoir en ajouter de nouvelles, et c'est dommage, car le lecteur aimerait à trouver çà et là des explications ou des rectifications.

L'introduction que M. de L. a placée en tête de ce volume n'est pas consacrée seulement au marquis de Ferrières; la biographie du comte de Montlosier et celle de Durand de Maillane y sont esquissées à grands traits parce que les Mémoires de ces deux hommes politiques seront publiés dans le volume suivant. On remarque avec plaisir que les déclamations contre la Révolution française ou même contre le temps présent ne gâtent pas cette introduction comme elles gâtaient les volumes précédents : M. de Lescure s'est calmé, et le ton général de cette introduction est celui qui convient à l'histoire.

A. G.

---

108. — BŒHTLINGK. **Napoleon Bonaparte** Band II. Iena, Frommann. 1880, xvii-483 p.

M. Bœhtlingk s'est proposé un des plus beaux sujets qui puissent tenter un historien philosophe : l'histoire des idées et le développement du caractère de Bonaparte jusqu'au 18 brumaire. Le premier volume s'arrêtait au 13 vendémiaire; celui-ci complète l'ouvrage. J'ai indiqué, dans un article précédent, les réserves qu'il y avait à faire sur la première partie. Je disais que M. B., tout en se rendant parfaitement compte de sa

tâche et en procédant avec méthode, s'écartait du but, s'égarait dans les digressions et noyait son travail personnel et original dans des résumés d'histoire générale dépourvus d'intérêt et de nouveauté. Il confondait trop l'histoire des idées de Bonaparte, qui était son sujet propre, avec l'histoire des événements auxquels Bonaparte avait été mêlé. Je retrouve les mêmes défauts, mais à un degré très atténué, dans le présent volume. Il y a des chapitres, le IXe, par exemple : *Le départ de l'Italie*, qui sont excellents. M. B. y traite des idées de Bonaparte sur la politique intérieure. La genèse de ces idées est indiquée là, comme elle aurait dû l'être partout. Mais si M. B. avait fait cela, il aurait fait une œuvre maîtresse; tandis qu'il s'est un peu trop hâté de produire une étude incomplète. Sans être aussi réussis, les chapitres sur l'Égypte ont une réelle valeur. Le retour d'Égypte (p. 355 à 360) est bien traité. Je ne puis en dire autant du chapitre XVI : *Le 18 brumaire;* il y a de bonnes données, mais beaucoup trop de lacunes : or, c'était la conclusion de tout l'ouvrage et une partie essentielle. Il y aurait nombre de détails à noter, à louer dans le reste du livre; mais il en est de ces observations comme de celles qui se trouvaient dans le précédent volume : elles disparaissent trop sous l'exposé de l'histoire générale, et cet exposé n'apprend rien au lecteur qui est au courant. De plus, il arrive trop souvent que M. B. ne produit point ses preuves, et qu'il présente comme un fait ce qui n'est que sa propre interprétation des faits. Il nous dit (p. 3) que, dès le lendemain de vendémiaire an IV, l'idée dominante de Bonaparte était de détruire la constitution de l'an III. Sa politique y a tendu, en effet, mais où et quand cette pensée apparaît-elle pour la première fois? M. B. n'en dit rien, et c'est précisément l'objet de son livre de le prouver. M. B. dit encore (p. 39) que le langage de Bonaparte à l'armée d'Italie était absolument nouveau : c'est une idée très répandue, mais inexacte. Les proclamations de Bonaparte ont aussi leur genèse dans l'histoire des guerres de la Convention. — P. 103-104. Bonaparte, au printemps de 1797, songeait déjà à gouverner l'Europe et pensait à l'empire d'Orient; il rêvait d'Alexandre et de César. Le renvoi aux deux dépêches au Directoire du 26 mai et du 1er juin n'est pas suffisant. C'était le cas de citer, et la correspondance de Bonaparte l'aurait permis. Cependant on n'y trouve pas tout ce que dit M. Bœhtlingk. Il aurait été utile de prouver le tout. — P. 127. A propos de Venise : Un Thugut même aurait reculé devant cette violation du droit des gens. M. B. connait peu Thugut, sans quoi il n'aurait pas cette illusion. — P. 196. Lettre à Talleyrand. Il aurait fallu en donner la date. — P. 317. Le duc de Rovigo (Duroc), c'est Savary qu'il faut lire. — Ch. XI. *Bonaparte à Paris en 1797* pousse à la guerre générale et ourdit un plan vaste et machiavélique contre le Directoire. Les preuves manquent absolument. — P. 267. M. B. allègue un très curieux document dont il a trouvé une copie à Londres : il eût été bien nécessaire de le produire; car il semble, d'après l'analyse et les extraits qu'il en donne, que M. B. en tire des

conclusions exagérées. — Ch. XV. *Les bonapartistes et la deuxième coalition.* M. B. nous donne de bien curieux détails sur la grande conspiration des amis de Bonaparte à Paris pendant qu'il était en Égypte; mais c'est une série d'hypothèses. Quant à soutenir (p. 402) que Bonaparte, qui était alors bloqué en Égypte, soit le véritable auteur de l'attentat de Rastadt, c'est plus qu'une hypothèse, c'est une fantaisie qui n'a même pas le mérite de la légèreté et qui dépare singulièrement un livre sérieux jusque-là. M. B. recommence, après beaucoup d'autres, le récit de l'assassinat des plénipotentiaires; comme il n'y apporte aucune lumière nouvelle, on se demande ce que cet épisode vient faire en son livre. Il y précède, sans la préparer ou la justifier par autre chose que des raisonnements d'une extrême subtilité, l'étrange conclusion que je viens d'indiquer. Cette digression est fâcheuse : elle n'enlève rien sans doute au mérite des faits établis par M. B. dans le reste de l'ouvrage, mais elle oblige la critique à se tenir en garde contre les assertions de M. Bœhtlingk lorsqu'il ne les soutient d'aucune preuve.

Albert SOREL.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — M. Richard HAMEL, de Rostock, prépare une édition critique et historique (*kritisch-historisch*) de la *Messiade* et M. F. MUNCKER, de Munich, une édition des lettres de Klopstock à Hemmerde et G. F. Meier, qui renfermera de nombreux détails sur l'histoire de la *Messiade* et de ses éditions.

— Nous empruntons au compte-rendu de la réunion annuelle de la direction centrale des *Monumenta Germaniae* (Berlin, 21-23 avril), les renseignements suivants. « La mort de Nitzsch et de Heller, la maladie de M. Sickel, l'incendie de la maison de M. Mommsen sont des événements qui nous ont gravement atteints et qui ont troublé nos travaux. On a publié l'an dernier, dans la section des « Auctores antiquissimi » : 1° *Tomi IV, p. 2. Venanti Honori clementiani Fortunati opera poetica*, rec. et emend. Fr. LEO; dans la section des « Scriptores », 2° *Tomus XXV*; 3° *Einhardi Vita Karoli Magni, editio quarta*, post G. H. Pertz, rec. G. WAITZ; dans la section des « Antiquitates », 4° *Poetae latini ævi carolini*, rec. Ern. DÜMMLER. *Tomi I pars prior*; dans le *Neues Archiv der Gesellschaft für ælter e deutsche Geschichtskunde*; 5° le vol. VI en trois fascicules; enfin, 6° les *Acta imperii inedita seculi XIII*, Documents et lettres pour l'histoire de l'empire et du royaume de Sicile de 1198 à 1273, p. p. Ed. WINKELMANN. — Quant aux travaux actuels des diverses sections, on sait que la section des « auctores antiquissimi » a été gravement éprouvée par l'incendie de la maison de son directeur. M. MOMMSEN a dû interrompre l'édition presque achevée de Jordanis et son travail sur les petites chroniques; de même que plusieurs manuscrits utilisés pour Jordanis, quelques collations faites pour les petites Chroniques ont été soit détruites, soit endommagées; il a fallu différer un voyage en Angleterre. Mais on peut attendre sûrement l'édition de Jordanis pour cette année-ci; les œuvres en prose de Fortunat viendront ensuite, et seront accompagnées d'une table générale des matières. M. PEIPER, de Breslau, a commencé l'impression

d'*Avitus*; M. Seeck, de Berlin, celle de *Symmaque*; M. Schenkl, de Vienne, annonce la publication prochaine de son *Ausone*; M. Lütjohann est allé en Angleterre consulter les manuscrits de *Sidoine* et M. Vogel, à Rome, consulter ceux d'*Ennodius*. — La section des « Scriptores », dirigée par M. Waitz, a éprouvé une perte cruelle dans la personne de M. Heller, qui laisse une édition de l'*Historia Remensis*, de Flodoard, inachevée. Néanmoins le XIIIe vol. paraîtra dans le courant de l'été; il se terminera par le *Chronicon Altinate*, que publie M. Simonsfeld, de Munich. Restent pour le vol. suivant les *Gesta episcoporum cameracensium*, récemment retrouvés, les œuvres d'Hermann de Tournai (d'après le ms. de Bruxelles), d'autres chroniques belges, et la Chronique épiscopale de Magdebourg, que publie M. Schum, de Halle. Par suite, les écrits de polémique des xie et xiie siècles, dont s'occupent MM. Thaner, d'Innsbruck, et Bernheim, de Gœttingue, paraîtront à part, en un vol. séparé, de petit format, avec les Vies des papes. De même les historiens de la domination normande dans l'Italie du Sud, Amatus, Gaufredus Malaterra, Falco Beneventanus, Hugo Falcandus, etc. Mais il faut surtout poursuivre la publication des historiens des xiie et xiiie siècles. On a donné dans le XXVe vol. les Chroniques provinciales et locales d'Allemagne jusqu'à la fin du xiiie siècle; c'est le tour des sources italiennes; mais malgré les travaux préliminaires entrepris sur Sichard, Salimbene, etc., de plus longues études étant encore nécessaires, et M. Scheffer-Boichorst, de Strasbourg, ne pouvant promettre son concours que pour une époque assez éloignée, il a fallu s'occuper de ce qui se trouve dans les auteurs français et anglais de l'époque. Ces auteurs offrent en partie les renseignements les plus exacts sur les négociations des rois allemands avec les papes qui cherchèrent souvent un refuge en France, sur la croisade de Conrad III, sur la part d'Othon IV aux guerres de Flandre, sur l'influence des guerres des Albigeois sur la Provence qui se détache alors de l'Empire, sur l'expédition de Charles d'Anjou en Italie et sa lutte contre Manfred et Conradin. Les *Monumenta* ne peuvent donner que des parties de la plupart de ces ouvrages; il est cependant nécessaire de rechercher les manuscrits accessibles et de les soumettre à la critique. M. A. Molinier, de Paris, a été de quelque secours, et des manuscrits ont été envoyés d'Angleterre; mais M. Waitz a dû venir à Paris, pendant que MM. Liebermann et Mau travaillaient de leur côté, celui-ci à Rome, celui-là à Londres. Ce sont ces travaux préliminaires qui ont donné lieu aux études de M. Brosien sur Guillaume de Nangis, et de M. Waitz sur les *Gesta Ludovici VII et VIII*, parues dans le *Neues Archiv*. Quant à l'impression du XXVIe vol., auquel M. Holder-Egger prend une part très vive, elle est complète jusqu'à la fin du xiie siècle; ce volume devra d'ailleurs renfermer une partie considérable de la chronique rimée en français par Philippe Mousket; cette partie sera, pense-t-on, publiée par M. Tobler. Il faudra donc rejeter dans le vol. suivant les auteurs anglais, dont une grande partie, confiée à MM. Pauli et Liebermann, a quitté la presse. Pour les *Scriptores rerum merovingicarum*, Grégoire de Tours sera sûrement publié avant peu par M. W. Arndt, de Leipzig, et M. Krusch a entrepris la publication de *Frédégaire* et des *Gesta Francorum*. M. Roediger a abandonné l'édition du premier vol. des *Deutsche Chroniken*, mais il a trouvé aussitôt un remplaçant dans M. W. Schroeder; M. Strauch, de Tubingue, publiera l'*Enenkel*; M. Lichtenstein, la Chronique rimée d'Ottokar; M. Wyss, de Darmstadt, la chronique de Limbourg, d'après le ms., récemment découvert, de Braunfels. — Dans la section des « Leges », M. Sohm a renoncé à la publication de la *Lex Salica*, mais il promet pour une époque assez rapprochée la *Lex Ripuaria*. M. Boretius, de Halle, a commencé l'impression de la nouvelle édition des *Capitulaires*; M. Zeumer, celle des Recueils de formules franques, sur lesquels il a publié naguère

un travail critique et détaillé qui a été fort remarqué; M. MAASSEN a travaillé à la publication des conciles de l'époque mérovingienne. — Dans la section des « Diplomata », on avance dans l'impression des documents relatifs à Othon II. — La section des « Epistolae » publiera son premier volume avant la fin de l'année; il comprendra des copies des Régestes pontificaux des archives du Vatican, publiées par M. RODENBERG (époque de Honorius III et de Grégoire IX); puis viendra le *Registrum* de Grégoire le Grand, qui occupe depuis longtemps M. EWALD. »

— M. K. TOMANETZ prépare une édition du *Rennewart* d'Ulrich de Türheim; M. Fr. PFAFF, une édition du *Tristan und Isolt* (en prose); M. F. KHULL, une édition du *Christus* de J. de Frankenstein; MM. K. HOFFMANN et W. MAYER, une édition de la *Légende d'Adam;* ces trois dernières publications sont faites aux frais du *Literarischer Verein* de Stuttgart.

— M. Wilhelm HERBST, nommé professeur honoraire et directeur du séminaire pédagogique à l'Université de Halle, abandonne à M. H. KECK, directeur du gymnase de Husum, la direction du *Deutsches Literaturblatt,* publié par la librairie F. A. Perthes, de Gotha.

— Les *Gœttingische gelehrte Anzeigen* ont un nouveau directeur, M. Fritz BECHTEL.

BELGIQUE. — Dans la séance du 5 avril de l'Académie d'archéologie de Belgique, M. E. Poswick a lu une étude sur l'histoire administrative et judiciaire du Limbourg, et M. Ch. Ruelens, un travail sur Peiresc et ses correspondants, notamment Rubens. L'Académie a a décerné à M. H. VAN CUYCK, d'Anvers, le prix attribué à l'auteur du meilleur travail sur cette question : faire l'éloge de Nicolas Rockox le jeune, bourgmestre d'Anvers au XVIIe siècle, Le mémoire de M. Van Cuyck, écrit en flamand, est le seul qui ait été envoyé.

— Il s'est formé un comité de littérateurs flamands (Bruxelles, boulevard Anspach, n° 66) qui annonce le dessein d'organiser une manifestation en l'honneur de M. Henri CONSCIENCE, à l'occasion de la publication du centième volume du célèbre écrivain flamand.

— La commission royale d'histoire a décidé, dans sa séance du 4 avril, de livrer immédiatement à l'impression les deux ouvrages suivants : I. *Histoire des causes de la désunion, révolte et altération des Pays-Bas*, par Renon de France, président du grand conseil de Malines; l'édition a été confiée à M. Charles PIOT. II. Le *Recueil de documents concernant les relations des Pays-Bas de l'Angleterre sous le règne de Philippe II.* Ce Recueil sera édité par M. KERVYN DE LETTENHOVE; il comprendra : les instructions des ministres anglais à leurs agents dans les Pays-Bas, les rapports des agents anglais aux ministres, les instructions données aux agents des Pays-Bas en Angleterre et les rapports de ces agents. — M. Kervyn de Lettenhove doit publier également un recueil de pièces inédites, des années 1560 à 1585, qui offrent un sérieux intérêt pour l'histoire de cette époque. — M. GILLIODTS-VAN-SEVEREN a été chargé de former un plan pour la publication d'un *Cartulaire des comtes de Flandre;* il a présenté, dans la même séance, un glossaire flamand-latin du XIIIe siècle, tiré d'un manuscrit de Bruges et qui est l'œuvre de Wilhelmus de Lombardia et de Gaudefridus de Trano. Dans la même séance M. Piot a lu un travail intitulé : *Les Pays-Bas autrichiens en 1734*, et fait une communication relative à une collection (en 64 volumes) formée, aux Archives du royaume, des actes des diètes de l'Allemagne de 1521 à 1794.

— La *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* a tenu le 23 avril une séance où le président a remis à M. GANTRELLE, notre collaborateur, la médaille d'or que la Société lui a décernée pour son édition des *Histoires* de Tacite.

— M. Alphonse VANDEN PEEREBOOM a publié le IVe vol. de ses *Ypriana*; ce vol. de 450 p. in-8° est intitulé « *Du mouvement communal à Ypres* » et renferme des études détachées sur les transformations politiques que subit la commune d'Ypres, de 1271 à 1348.

— La séance publique annuelle des lettres de l'Académie royale de Belgique a eu lieu le 11 mai. Après un discours du directeur, M. Henri CONSCIENCE, sur l'histoire et les tendances de la littérature flamande, et un discours de M. L. HYMANS sur le mouvement littéraire en Belgique, on a proclamé le résultat des concours. Le jury a particulièrement distingué, comme méritant un examen sérieux, l'*Histoire politique interne de la Belgique*, par M. Edm. Poullet; la *Geschiedenis der antwerpsche Schilderschool*, par M. Max Rooses; l'*Histoire parlementaire de la Belgique de 1831 à 1880*, par M. L. Hymans; le *Siècle des Artevelde*, par M. L. VANDERKINDERE; l'*Histoire de la Belgique au commencement du* XVIIIe *siècle*, par M. GACHARD. Finalement, les juges du concours ne se sont attachés qu'aux travaux de M. Vanderkindere et de M. Gachard. « Le coup d'essai de M. Vanderkindere, dit le rapporteur, M. A. Le Roy, est un coup de maître, et notre verdict eût été bientôt prononcé, sans la présence dans l'arène d'un illustre vétéran, armé de toutes pièces et joignant à une vigueur, qui défie le temps, la supériorité d'une expérience plus que demi-séculaire. Le règlement du concours ne nous permet de couronner qu'un seul livre; l'*Histoire de la Belgique au commencement du* XVIIIe *siècle* a suffi pour faire pencher la balance. D'un bout à l'autre, cet important ouvrage est une révélation; la période jusqu'ici la moins connue de notre histoire est mise dorénavant en pleine lumière, grâce à un travail ingrat et pénible : circonstance qui grossit encore notre dette de reconnaissance envers le savant auteur ». — La question : « *Faire l'histoire des finances publiques de la Belgique depuis 1830* » est restée au concours. — Un mémoire, rédigé en flamand, sur la question : « *Faire l'histoire de l'échevinage dans les anciennes provinces de Belgique et dans le pays de Liège* » est couronné; l'auteur est M. de POTTER, de Gand. — Deux mémoires, l'un en flamand, l'autre en français, ont été rédigés sur la question : « *Exposer l'origine et les développements du parti des Malcontents* »; le prix est accordé au mémoire flamand, dont l'auteur est M. Alph. DE DECKER, d'Anvers.

ITALIE. — M. Giuseppe COLOMBO, qui vient de publier un bon travail sur la vie et les œuvres de Gaudenzio Ferrari (Turin, Bocca), nous promet une *Vita di Bernardino Lanino*.

— La librairie C. Kayser, de Vérone, doit publier très prochainement le catalogue d'une riche bibliothèque, où se trouve un bel et complet exemplaire du Virgile, in-folio, de Brescia (1473); c'est le seul exemplaire que l'on connaisse, avec celui de Lord Spencer.

— On a créé dernièrement à Venise un *Musée paléographique*, dont la direction est entre les mains de MM. les professeurs CRECHETTI et PREDRELLI. Là sont exposés toutes sortes d'objets rentrant dans le matériel de l'écriture et provenant de l'antiquité ou des temps modernes, des moulages d'inscriptions romaines, des manuscrits et des chartes de tout âge jusqu'à l'invention de l'imprimerie.

— Une nouvelle revue, la *Rassegna critica di opere scientifiche e letterarie*, se publie à Naples chez Detken; elle a pour rédacteur en chef M. Andréa ANGIULLI, professeur de philosophie et de pédagogie à l'Université de Naples; elle paraît tous les deux mois.

RUSSIE. — Le huitième volume de la magnifique édition des œuvres de Derjavin, que publie l'Académie des sciences de Pétersbourg, a paru, par les soins de M. K. GROT. Il renferme (plus de 1,000 pages) une biographie détaillée de

Derjavin qui est en même temps une histoire de l'époque où Derjavin a vécu. (1743-1816.) Le neuvième volume, qui paraîtra dans quelque temps avec des remarques et des appendices, terminera cette belle et scientifique publication qui a été commencée en 1864.

SUÈDE. — Il s'est fondé à Upsal, sous la présidence de M. C. R. Nyblom, professeur d'histoire littéraire à l'Université, une « Société suédoise de littérature » (*Svenska literatursellskapet*) dont le but est de publier des ouvrages manuscrits (de la Réforme jusqu'au XIXe siècle) et de réimprimer les œuvres littéraires devenues rares. Cette Société a fondé une revue destinée à recueillir des études et des documents sur la littérature suédoise; elle a distribué le premier fascicule de deux ouvrages : 1° les *Ur en anteckuares samlingar* de M. G. E. Klémming, directeur de la bibliothèque de Stockholm; 2° les *Dagboks-anteckningar, 1769-71*, du comte Jean Gabriel Oxenstierna. Les adhésions (5 krones par an) sont reçues par M. P. A. Geijer, à Upsal.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 mai 1881.

L'Académie ayant reçu ampliation d'un décret du Président de la République, qui approuve l'élection de M. François Lenormant en qualité de membre ordinaire, en remplacement de M. Paulin Paris, M. Lenormant est introduit et prend place.

M. Schlumberger présente à l'Académie deux monuments sphragistiques de l'Orient latin. L'un est un sceau de plomb de Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, puis sire de Montréal ou de la terre d'outre le Jourdain (l'Idumée biblique ou terre de Moab). On y voit, d'un côté, un oiseau qui ressemble à un cygne, avec ces mots : RENALDVS MONTISREGAL' DNS; de l'autre, une porte de forteresse, avec la légende : ✝ PETRACENSIS : CIVITAS : Petra, appelée aussi la Pierre du désert, ou Karak, était le château des seigneurs de la terre d'outre le Jourdain. M. Schlumberger donne quelques détails sur la biographie de Renaud de Châtillon, qui avait formé le projet de conquérir la Mecque et qui faillit l'exécuter; il fut pris et tué par les Sarrasins en 1187. L'autre monument communiqué est une matrice de sceau, du XIIIe siècle, qui a été trouvée à Chypre et qui porte le nom d'un autre Châtillon, S' GAVTLER DE CHASTILLON, avec un écu *de... à la fasce de... accompagnée de neuf croisettes pattées, quatre en chef et cinq en pointes posées trois et deux*. Ces armoiries diffèrent de toutes celles qu'on connaît pour avoir été portées par les différentes branches de la famille de Châtillon. — M. Miller annonce qu'il va publier, dans un volume des *Historiens des croisades*, actuellement sous presse, des poésies grecques de Théodore Prodrome, où se trouvent des renseignements qui permettent de compléter les détails donnés par M. Schlumberger. — M. de Longpérier fait remarquer que l'oiseau représenté sur le sceau de Renaud de Châtillon pourrait être une cigogne, qui serait une sorte d'emblème parlant du seigneur de Karak ou Montréal, car un des noms employés en arabe pour désigner la cigogne se rapproche de l'ethnique probable de Karak.

M. Benloew, continuant la lecture de ses études ethnographiques sur le peuple albanais, cite des extraits étendus des chants populaires épiques conservés parmi les populations albanaises d'Italie, et relatifs à la vie de Scanderbeg.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. de la Villemarqué : Kerviler (René), *la Bretagne à l'Académie française au XVIIe siècle*, 2e édition, (Paris, 1879, in-8); — par M. Ch. Nisard : *Mémoires inédits de* Charles-Nicolas Cochin, *sur le comte de Caylus, Bouchardon, les Slodtz, publiés d'après le manuscrit authographe, avec introduction, notes et appendices*, par M. Ch. Henry (Paris, 1880, in-8); — par M. Duruy : Ferrero (Ermanno), *l'Ordinamento delle armate romane* (in-4); — par M. Delisle : 1° Zeller (Jean), *la Diplomatie française vers le milieu du XVIe siècle, d'après la correspondance de Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier, ambassadeur de François Ier à Venise* (1539-1542) (Paris, 1881, in-8); 2° Steenstrup (G.), *Études préliminaires pour servir à l'histoire des Normands et de leurs invasions*, avec une introduction d'E. de Beaurepaire (Paris, 1881, in-8); 3° Blancard (Louis), *Rôle de la confrérie de Saint-Martin de Canigou* (extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*); 4° Le Vaillant de Folleville (Charles), *Notes historiques sur la paroisse et commune d'Étienville* (Valognes, 1879, in-16).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 30 Mai — 1881

Sommaire : 109. R. Ménard, La vie privée des anciens. — 110. Tite-Live, livre I et II, p. p. Müller. — 111. Cicéron, De legibus, p. p. Boirac ; Sénèque, De vita beata, p. p. Brochard. — 112. Bonnal, Capitulations militaires de la Prusse, La diplomatie prussienne depuis la paix de Presbourg jusqu'au traité de Tilsitt. — 113. Morfill, La Russie. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

---

109. — **La vie privée des anciens,** texte par René Ménard, dessins d'après les monuments antiques, par Cl. Sauvageot. I. Les peuples dans l'antiquité. 1 vol. in-8° de 622 pages, avec 721 figures dans le texte. Paris, Morel, 1880.

Le livre que vient de faire paraître M. Ménard, et auquel la maison Morel a su donner cet aspect élégant et clair qui distingue ses publications, est le premier volume d'une série de quatre, destinés, nous assure la préface, à embrasser l'étude de l'antiquité sous tous ses divers aspects. Celui que nous avons entre les mains porte en sous-titre : *les peuples dans l'antiquité ;* les trois suivants seront consacrés à la famille, au travail, aux institutions. L'entreprise est vaste, on le voit, et peut-être serait ce le cas de répéter le dicton : qui trop embrasse mal étreint. Mais c'est à l'auteur d'y prendre garde, et nous aurions mauvaise grâce à lui refuser notre confiance sur le simple énoncé de son programme. M. M. prend d'ailleurs soin de nous avertir que l'exploration à laquelle il nous convie sera rapide et superficielle : sa prétention « n'a pas été d'apporter dans ce travail des faits nouveaux ou inconnus ; » il a « seulement cherché à vulgariser les connaissances que nous avions en les groupant dans un ordre particulier qui en facilite l'étude. »

Le volume des *Peuples dans l'antiquité* justifie pleinement la modestie de cette déclaration de principes. C'est une vue à vol d'oiseau de la géographie et de l'histoire des pays classiques, une causerie coupée et légère sur les monuments qu'ils renferment, avec quelques aperçus, auxquels l'auteur semble accorder une grande importance philosophique, sur les emblèmes et les insignes d'autorité adoptés par chaque nation. Le volume est divisé en quatre parties : Égypte, Asie, Grèce, Italie ; à cette dernière sont annexées la Gaule, l'Espagne et l'Afrique. Pour l'Égypte et la Phénicie, les *ancient Egyptians* de Wilkinson, la petite *Histoire* de Mariette et l'*Histoire ancienne* de M. Maspero constituent le fond de l'érudition de M. Ménard. Pour l'Assyrie, la Chaldée et la Perse, il a ajouté à ces documents les *five ancient Monarchies* de Rawlinson ; pour la Grèce et l'Italie, il se refère d'ordinaire tout uniment

au guide Joanne, et s'est aussi servi de Guhl et Köner et de quelques dictionnaires d'antiquités, comme celui de Rich. Il ne semble guère avoir consulté les ouvrages d'érudition que pour les gravures qu'ils renferment. Même pour un livre élémentaire et mondain, cela n'est point suffisant. Pour ne s'être pas mieux renseigné, on s'expose à bien des méprises. M. Wood sera fort étonné d'apprendre « que l'emplacement du temple d'Éphèse n'a pu encore être déterminé d'une manière définitive », M. Newton « que le pyramide du Mausolée était accompagnée d'une colonnade et décorée de bas-reliefs », M. de Rochas d'Aiglun que les murs de Tyrinthe ont quinze mètres d'épaisseur, et tous les historiens de l'art antique que le colosse de Rhodes a été élevé par Démétrius Poliorcète. MM. Curtius et Treu seront aussi peut-être quelque peu désappointés en voyant qu'en 1880 M. M. ne connaît du temple d'Olympie que les débris conservés au Louvre et sait seulement d'une manière vague « qu'on a exécuté récemment encore des fouilles importantes en cet endroit. » — M. Heuzey, lui aussi, trouvera peut-être à redire à la confusion du trou d'évent des figurines tanagréennes avec un trou de suspension. Enfin moi-même, qui, dans un cours sur la topographie d'Athènes, ai péniblement cherché à établir, d'après les textes, la position du Prytanée, n'ai pu me défendre d'une vive stupéfaction en lisant, p. 398, *qu'on en montre* l'emplacement! J'ignorais de même, je l'avoue à ma honte, qui avait construit le temple de Thésée : je sais maintenant que c'est l'*architecte* Micon (p. 400). En revanche, je croyais avoir vu, comme beaucoup d'autres, le proscenium, l'orchestre et toute la cavea du théâtre de Bacchus. Erreur! c'était quelque autre théâtre : car, de celui de Bacchus, il ne reste que « quelques débris... deux rangs de sièges, creusés dans le rocher et appartenant aux gradins supérieurs sont tout ce qu'on en retrouve. »

Les illustrations sont nombreuses dans ce volume, et auteur et éditeur ont évidemment compté sur elles pour rendre l'aspect du livre plus engageant. Je suis loin de m'en plaindre, étant, pour ma part, partisan déterminé des *images*. Parmi ces illustrations, celles qui reproduisent des monnaies sont loin d'être bonnes : il en est de même de celles qui représentent des statues ou des œuvres d'art : la stèle de Mnésistraté (p. 329), le Jupiter Trophonius (p. 343), le vase d'Alphée et Aréthuse (p. 371) font seuls exception. Les vues cavalières de ruines ou d'édifices antiques sont, au contraire, en général satisfaisantes, et quelquefois excellentes. Je signalerai, entre autres, le tombeau d'Absalon (p. 213), l'Acropole de Ptérium (p. 236), le tombeau de Mylasa (p. 291), le temple de Corinthe (p. 351), la porte de Signia (p. 543), les ruines de Circello (p. 547 et 548), le Mausolée de saint Remi (p. 484). Somme toute, grâce à ce luxe d'illustrations et malgré l'insuffisance générale du texte et les erreurs trop nombreuses qu'il renferme, l'ouvrage de M. Ménard apprendra au public mondain, auquel il s'adresse, beaucoup de choses que ce public ignore. Il ne sera pas inutile, et nous croyons qu'il

aura du succès : nous le souhaitons très sincèrement, quoique, à vrai dire, la *Revue critique* ne puisse pas porter à cette cause un intérêt bien passionné.

O. Rayet.

---

110. — **T. Livi ab urbe condita libri.** Recognovit H. J. Mueller. Pars I, libros I et II continens. xi et 96 p. in-8°. Berlin, Weidmann, 1881.

M. H. J. Müller [1] est aujourd'hui l'un des principaux éditeurs de T. Live; c'est à lui qu'après la mort de Weissenborn la librairie Weidmann a confié le soin de revoir et de corriger la grande édition de T. Live, avec commentaire en allemand, que ce savant avait publiée. Il a déjà paru plusieurs fascicules [2] de cette nouvelle édition, qui diffère de l'ancienne par des changements importants soit dans le texte, soit dans les notes; le fascicule que nous annonçons aujourd'hui est le premier d'une *editio minor*, qui ne doit comprendre que les livres I-VI et XXI-XXVI de T. Live, et qui, étant destinée spécialement aux élèves, ne contient qu'un simple texte, sans notes explicatives.

Au commencement de son édition (p. III-IX), M. Müller donne un choix de notes critiques, empruntées au mémoire de Frigell, et, dans un article récent des *Jahresberichte des philologischen Vereins* (1881, p. 132-133, et p. 134), il nous apprend que, pour quelques passages, ce choix de notes critiques contient des indications plus exactes que le livre de Frigell lui-même, M. Frigell ayant bien voulu lui signaler quelques erreurs qu'il avait laissé échapper dans sa publication. D'autre part, la collation partielle que j'ai faite de M et de R, ainsi que de quelques autres mss. italiens, me permet d'affirmer qu'il y a, dans ce choix de notes critiques, quelques petites inexactitudes; M. M. ne semblant pas avoir consulté les deux articles que j'ai déjà publiés sur le travail de M. Frigell dans la *Revue de philologie* (IV, p. 102-104, 157-160), je vais donner ici en note la liste des passages où ma collation rectifie ou complète les indications de M. Müller [3].

---

1. Il ne faut pas confondre M. H. J. Müller avec M. Moritz Müller, qui est également un éditeur de T. Live connu des philologues; il a publié les livres I et II, avec commentaire en allemand, dans la collection Teubner.

2. Entre autres, les livres I et II (7e édition).

3. Je désigne par *m*, *r* la 2e main de M, R. — *Praef.* 3 me ipsum *r* (R?). — 13 tantum M (R?), tanti *m r*. — 1, 1, 1 fuerant R (M?), fuerunt *m*. — 1, 7 Laurentem MR (ce texte a donc plus d'autorité que *Laurentinum*). — 17, 8 retinerent B. — 20, 4 Salios *plusieurs mss. récents* (v. *Rev. de phil.*, IV, p. 158). — 22, 5 concomi fronte comiter (?) M (de 1re m.). — 23, 3 civilia R. — 24, 3 cujus B et *Magliabecchianus*. — 24, 8 illo *m* (*au lieu de* ille). — 26, 7 i lictor *plusieurs mss. récents* (v. *l. l.*, p. 160). — 27, 1 fuerat *r* et *Magliabecchianus*. — 34, 8 [A partir d'ici je détache quelques indications de la partie de ma collation qui n'est pas encore pu-

Dans les passages où l'on a à choisir entre deux leçons également possibles en elles-mêmes et données l'une par M, l'autre par tous les autres bons manuscrits, M. Müller a gardé la leçon de M. Comme il le remarque lui-même (*Jahresberichte d. philol. Ver.*, 1881, p. 132), il n'est pas démontré que le texte de M doive être, en pareil cas, considéré comme le texte le plus ancien ; mais, la question n'ayant pas encore été jusqu'ici discutée d'une façon scientifique, M. Müller a pensé qu'en attendant il n'y avait pas de raison d'abandonner l'usage suivi par la plupart des éditeurs.

M. M. a modifié l'ancien texte de Weissenborn en une cinquantaine de passages pour le premier livre, une trentaine pour le second. Dans les passages suivants, le texte qu'il a adopté est le résultat d'une correction personnelle : 1, 14, 7 *densa virgulta* (sans *obsita*); § 9, *quique cum eo equites erant*; 25, 2 *animos intendunt*; 32, 10 *tum nuntius*; 2, 36, 3 *magistratuum timorque vicit* (conjecture pour laquelle M. M. s'est rencontré avec M. Harant). — Pour les deux passages 1, 14, 7 et 9, le texte de M. M. ne me satisfait nullement : la suppression de *obsita* n'a aucune vraisemblance paléographique, et je préfèrerais encore la correction de Hertz : *locis circa densis obsitis virgultis*, en rapportant *obscuris* à *insidiis*; au § 9, je crois, avec Frigell, que le texte primitif qui a donné naissance aux leçons diverses des mss. était *quique cum eo equis ierant*, v. son mémoire *Livianorum librorum primae decadis emendandae ratio*, p. 18-20 [1].

Dans les passages suivants, je ne serais pas non plus d'accord avec M. M. sur le texte à adopter : ainsi 1, 5, 5. 2, 16, 2 j'aurais préféré *aperiri* et *oreretur*, leçon de M et de R [2], à *aperire* et à *oriretur*, leçon de P; 1, 22, 5 j'aimerais encore mieux *comi fronte* que la variante *comiter*,

---

bliée.] leniter B. — 36, 7 alterum tantum *r.* — 37, 6 iere *r.* — 40, 3 servus *r.* — 41, 1 eicit *r.* — 42. 5 discripsit R. — 45, 5 civis R, cives *r.* — 48, 3 deicit *r.* — 51, 2 ut in diversorium *r.* — 52, 2 quod ab R, quo ab *r.* — 54, 5 Gabiis (sans *prae*) *r.* — 56, 11 redissent *m.* — 58, 7 salve R, salvae *r.*

2, 2, 1 j'ai lu dans M : necubiubi. — 9, 6 venibat *r.* — 15, 1 purius M, spurius *m.* — *Ibid.*, ermenius R. — 19, 5 ipsi *r.* — 24, 5 R : postmodo *corr. en* postmodum. — 32, 10 nec dentesquae R, nec dentes *r.* — 34, 9 ergo *corr. en* ego *r* (R ?). — 35, 6 benigne *r.* — 40, 8 nec mihi *r.* — 41, 6 je n'affirmerais pas que R porte *duce*, car la variante *ducem* a pu m'échapper, mais je n'ai pas noté que R eût autre chose que *duce*, texte de l'éd. de Hertz, sur laquelle j'ai fait mes collations. — 42, 10 ita R, ira *r.* — 43, 3 purius R, spurius *r.* — 48, 1 *r* ne donne pas précisément *K*, mais *Ceso*. — 52, 5 j'ai lu dans R : multa edixerunt. — 61, 7 praeducerent *corrigé en* producerent R.

Enfin, je ferai remarquer à M. M. qu'en plusieurs endroits (1, 32, 11 *omnibusque*, 38, 6 *cloacis*, 40, 5 *qui*, 42, 2 *quin*) la leçon qu'il attribue aux *mss. récents* se trouve aussi dans R, qui est un ms. du XI[e] siècle et qui ne saurait, par conséquent, être compris parmi les « *recentes* ».

1. Je n'ignore pas ce que M. M. dit de ces deux passages, ainsi que de quelques autres dont il sera question ici, dans son intéressant article *Jahresber d. ph. Ver.*, 1877, p. 133 sqq.; mais les raisons qu'il donne ne m'ont pas convaincu.

2. D'après ma collation, *oriretur*, dans M et dans R, n'est qu'une correction de 2[e] main.

qui n'est qu'une glose explicative; 1, 24, 8 la leçon des bons mss. me semble indiquer que le texte primitif était *illo <die> Diespiter* (*die* ayant été passé, *illo Diespiter* a été corrigé en *ille dies Juppiter*); 2, 12, 16 je lirais, avec Madvig, *ut cujusque ceciderit primi*, 2, 32, 10, avec Freudenberg : *nec dentes <deni>que*; 1, 23, 8, je supprimerais *Vulscis*, avec Heyne et Frigell, comme n'étant qu'une glose maladroite.

Voici encore des passages où j'adopterais les corrections proposées par Madvig : 1, 16, 8 (*fidei*), 25, 6 (*vicem*), 41, 1 (*populi* supprimé), 56, 7 (*ingeni* au lieu de *ingenio*), 2, 14, 4 (*in potestate*, cf. 1, 38, 2, où M porte : *in sua potestatem*); 1, 58, 5, je remplacerais, avec Harant, *velut victrix*, qui n'a pas de sens, par *velut vi atrox*. — Au contraire, dans les passages suivants je maintiendrais la leçon des bons mss. : 1, 4, 5 *alluvie* (« l'eau *amenée jusque-là* par l'inondation », cf. Harant, *Emendationes*, etc., p. 3), 24, 3 *cujusque* (archaïsme qui n'a rien d'étonnant dans une vieille formule, v. mes *Études sur la langue et la grammaire de T. Live*, p. 140), 29, 3 *obliti* (je ne vois aucune raison de supprimer ce mot), 40, 3 *Servius* (leçon demandée par l'antithèse : « *Romulus Deo* prognatus....... *Servius serva* natus »), 43, 3 *ferrent* (il est probable qu'on n'attendait pas le commencement de la guerre pour se mettre à fabriquer des machines; mais il ne s'agit ici que du service de chaque centurie *en temps de campagne* : les *fabri* étaient alors chargés de *transporter* et de *manœuvrer* les machines).

1, 36, 7 je lirais peut-être, avec Glareanus, *mille ac ducenti* (*ac cc* a facilement pu être confondu par les copistes avec *dccc*), v. 1, 13, 8 (300 chevaliers sous Romulus), 30, 3 (600 sous Tullus Hostilius), cf. 15, 8 (les 300 *Celeres* formaient un corps distinct des chevaliers).

1, 55, 9 le texte *nullius ne horum quidem magnificentiae operum fundamenta* ne peut pas s'expliquer grammaticalement; l'explication de Weissenborn, qui est sans doute aussi celle de M. M., demanderait au moins : *nullius* (magnificentiae), *ne horum quidem operum magnificentiae*, etc.; ne pourrait-on pas supposer qu'un adjectif féminin a été passé après *magnificentiae*? Par exemple, *nullius ne horum quidem magnificentiae <inauditae?> operum fundamenta*. *Magnificentiae* serait un génitif de qualité et *horum operum* un génitif partitif. Pour les trois génitifs dépendant l'un de l'autre, cf. *praef.* 3 et 23, 30, 3.

1, 59, 5, je lirais, avec le *Harleianus* I, « *pars* praesidio relicta (est) »; ce texte se rapproche beaucoup plus de la leçon des bons mss. (*pari* ou *paris*) que *parte*; de plus, il me semble que le sens demande la correction « *ad portasque custodibus* datis ».

2, 17, 4, je lirais peut-être, avec la 2[e] main de R[1] : « cum ira majore *belli* » (cf. 16, 9); je ne m'expliquerais guère l'origine de la glose *bellum*.

O. RIEMANN.

1. La 1[re] main donne *bellum*.

111. — 1. Cicéron, **De legibus.** Livre premier. Edition classique avec une Introduction, un argument analytique et des notes, par Emile Boirac, agrégé de philosophie, professeur de philosophie au lycée de Rouen. Paris, Delagrave, 1881. — 2. Sénèque, **De vita beata ad Gallionem fratrem,** nouvelle édition avec une notice sur la vie et la philosophie de Sénèque, des sommaires et des notes historiques et philosophiques par Victor Brochard, docteur ès-lettres, professeur de philosophie au lycée Fontanes. Paris, Garnier, sans millésime.

Entre les réformes qu'appelait chez nous l'enseignement des langues anciennes, l'une des plus indispensables et des plus urgentes était celle des livres classiques, c'est-à-dire des instruments dont maîtres et élèves se servent pour aborder l'étude de l'antiquité. On ne s'est généralement pas assez rendu compte jusqu'ici de la manière dont ces ouvrages doivent être exécutés. Un texte même médiocre, dit-on, suffit pour les démonstrations que l'on veut faire aux élèves. En conséquence, les éditions classiques sont des ouvrages de rebut que faisait à bon marché un professeur qui voulait, de quelque manière que ce fût, accroître son casuel, ou que bâclait négligemment un homme de talent plein de dédain pour ces humbles besognes, mais qui avait besoin d'une petite somme pour faire un voyage de vacances, ou se donner un meuble qu'il désirait dans son ménage. Les livres élémentaires (on l'a souvent répété) sont en même temps des livres « alimentaires ». Je me souviens que lorsque j'étais à l'Ecole normale, il y a une trentaine d'années, un de nos camarades disait plaisamment : « Lorsque j'aurai besoin d'un habit ou d'un pantalon neuf, je ferai une édition classique ». Je ne sais pas s'il a tenu parole; mais le mot montre bien quelle était là-dessus l'opinion régnante. On ne voyait pas que c'était, dès le principe, amoindrir et déconsidérer les études, et qu'elles étaient retardées et rendues plus difficiles par tant d'incurie.

Un éditeur de mauvais livres classiques ne s'excuse nullement en disant qu'il « n'a pas voulu faire une édition savante ». L'édition dite savante est celle où l'appareil de l'érudition est étalé; dépouillée de cet appareil, l'édition classique n'a pas le droit d'être moins savante pour cela. En ce qui concerne le texte, les résultats doivent être à peu près les mêmes. Le travail que l'éditeur s'est imposé ne se montre pas, mais il n'est pas moins nécessaire qu'il soit accompli; et, dans une certaine mesure, l'édition classique est même plus difficile à faire que certain genre d'éditions qui passent pour savantes. On y donne des résultats qu'il faut justifier, non par une discussion en règle, où l'on a le droit d'indiquer ses hésitations, ses doutes, mais par des indications sommaires, où la concision et la sobriété sont d'obligation stricte, et où pourtant celui qui est au courant de la question doit pouvoir reconnaître la solidité de la méthode et l'exactitude de l'information. Et il est nécessaire que celui qui compose des éditions classiques soit capable de les faire suivant les règles les plus rigoureuses; c'est une nécessité d'un ordre supérieur. Tout se tient dans les études; c'est une chaîne qui va du sommet aux

degrés les plus bas, et où il ne peut y avoir d'interruption sans dommage pour la culture générale. Tandis qu'en haut se multiplient les recherches de détail, qui donnent à la science plus de précision, ou les méditations qui contribuent à en renouveler l'ensemble et le plan général : aux plus bas étages, les principes les plus nets, les résultats acquis les plus sûrs doivent être présentés de telle sorte que, si l'on ne dit pas tout à ceux qui commencent, et l'on ne doit pas tout leur dire, on ne leur dise rien toutefois qui puisse être contredit à mesure que la science se développe pour eux. Sans enseigner les mathématiques transcendantes, sans exposer les expériences de physique les plus compliquées ou les théories d'histoire naturelle les plus abstraites à ceux qui commencent l'étude des sciences exactes, physiques et naturelles, on se préoccupe de leur présenter les théorèmes et les faits de la façon la plus claire et la plus sûre. Il en est de même ou plutôt il devrait en être de même de celle des sciences qui a pour objet l'étude de l'antiquité, et que l'on appelle la philologie classique. Car c'est une science; il n'y faudrait pas voir une étude bonne à polir seulement les esprits, étude d'ornement et superflue, une sorte d'art d'agrément. C'est une science réelle, qui a son objet bien déterminé, ses méthodes propres, son utilité réelle dans le développement de la culture sociale. L'étude de l'antiquité n'a pas pour but principal et direct la recherche de l'idéal, comme on l'a dit. De cette communication avec un temps où l'esprit était plus jeune, les sentiments plus vifs, les âmes plus ouvertes aux émotions que donne l'art, il peut sortir des écrivains, des poètes, des artistes. Mais tout le monde n'est pas également doué, et ce serait trop restreindre le nombre de ceux à qui convient l'étude de l'antiquité que de le borner à ceux qui devront produire des œuvres imitées ou plus ou moins inspirées des anciens. L'étude de l'antiquité a pour objet la connaissance des productions de l'esprit humain dans les temps qui nous ont précédés, et c'est une science historique. La philologie, car c'est le nom qu'elle commence à porter parmi ceux qui se rendent bien compte de ce qu'elle est, est une sorte d'histoire naturelle, de paléontologie des esprits ; elle étudie l'existence intellectuelle des temps écoulés, comme la géologie en étudie l'existence matérielle. Et cette communication avec nos antécédents, ce ressouvenir perpétuel obtenu par la science de ce que fut auparavant l'humanité, de ce qu'elle a pensé, senti, imaginé, contribuent au développement de l'art, de la spéculation philosophique, de la méditation politique. Mais ici la science accompagne l'art; pour tirer parti de l'inspiration que fournit l'antiquité, il faut la posséder, je ne dis pas pleinement, c'est une œuvre à laquelle s'appliquent sans cesse les savants spéciaux, mais sûrement. Tandis que ceux-ci s'efforcent d'étendre et d'affermir le domaine des connaissances, au moins est-il nécessaire que le plus grand nombre participe à la science faite en acquérant des notions justes et incontestées. Qui ne voit que la première condition de cette participation est la possession de textes aussi exacts et aussi bien établis qu'il est possible, puisque les textes sont les

principaux des monuments où se puise une connaissance directe et précise des faits? En conséquence, de ceux qui acceptent la tâche de préparer des textes pour les écoles, on est en droit d'exiger une compétence reconnue, et du soin, chose sans laquelle on ne fait rien comme il faut.

Les nouveaux programmes ont introduit des changements assez importants à la liste des livres dont l'usage est prescrit dans le cours des classes. L'occasion était bonne pour renouveler la série de nos livres classiques, et refaire, d'après une méthode meilleure et une science mieux informée, ceux qui avaient besoin de l'être, c'est-à-dire presque tout. Au moins était-il indispensable d'appliquer des règles sûres à ceux qui paraissaient sur les listes pour la première fois. Il était possible de faire du premier coup quelque chose de convenable, en prenant d'autres modèles que les anciens livres. Il ne semble pas, toutefois, que l'entreprise ait toujours réussi, ni même ait été tentée comme elle aurait dû l'être. Plus d'un des nouveaux livres n'est pas meilleur que les anciens classiques et présente les mêmes défauts, l'insuffisance de l'information et le peu de connaissance de la vraie méthode. Entre les éditions de textes grecs et latins destinées à la classe de philosophie, quelques-unes laissent particulièrement à désirer.

Jusqu'ici il n'était demandé aux écoliers et aux candidats aux examens du baccalauréat qu'une connaissance assez vague des monuments de la philosophie ancienne qui figuraient sur les programmes. Il suffisait de les avoir étudiés dans des traductions. Mais c'est là un moyen bien imparfait de pénétrer dans une doctrine. Le ton, l'allure, le mouvement du style sont une partie de la pensée elle-même, et cette partie échappait aux lecteurs des traductions. D'ailleurs, on ne faisait pas de très grands frais pour les traductions mises entre les mains des élèves; on réimprimait généralement à leur usage telle ou telle traduction composée sans rigueur, ni méthode, sur des textes vieillis et insuffisamment établis, et à ces traductions on demandait surtout d'être tombées dans le domaine public, pour qu'on pût les prendre sans avoir à craindre de fâcheuses réclamations. Cette manière d'étudier les anciens est peu sûre, et j'ai vu plus d'une fois dans les Revues étrangères de dures critiques adressées à ceux de nos philosophes qui s'occupent de l'histoire de la philosophie. On leur reprochait de ne connaître Platon, Aristote que par des traductions, et de prêter à ces maîtres des opinions qui n'ont jamais été les leurs, mais que par erreur, et sans songer à mal, leurs traducteurs leur ont fait professer. Aussi doit-on louer les auteurs des nouveaux programmes d'avoir exigé que les textes fussent lus en latin et en grec, et d'avoir placé dans les examens du baccalauréat l'explication de ces textes dans la langue originale. Avec beaucoup de raison, d'ailleurs, on n'a point voulu surcharger les candidats, et les ouvrages grecs et latins imposés sont peu nombreux et peu étendus. Pour le latin, ils se bornent au premier livre du *De Legibus* de Cicéron, et au *De Vita Beata* de Sénèque. Mais, ces ouvrages ne se trouvant pas jusqu'ici sur les catalogues de nos libraires, il a fallu en

donner des éditions nouvelles. Chaque librairie, a voulu avoir la sienne et le champ a été ouvert à nos professeurs de philosophie. Ils ont cru, en effet, que le soin de donner une édition de Cicéron et de Sénèque leur revenait de droit. Ils n'ont pas vu qu'il y a là un double travail, celui du philosophe et celui du philologue, qu'il ne s'agit pas seulement de spéculations dans lesquelles on peut se donner carrière, mais d'un texte à établir et à interpréter avec correction. Certes, l'étendue et la profondeur des connaissances philosophiques ne peuvent pas nuire pour comprendre Sénèque et Cicéron, mais pour éditer ces auteurs, s'il est une chose indispensable, c'est la pratique des méthodes philologiques. Or, la séparation excessive qui existe chez nous entre les diverses branches des études a été cause que la plupart des nouveaux éditeurs de Cicéron et de Sénèque étaient fort mal préparés à leur tâche. Quelques-uns ont su se renseigner convenablement ou à peu près, et s'ils n'ont pas toujours bien choisi entre les leçons diverses qui se présentaient à eux, du moins ne sont-ils pas tombés dans de trop grosses erreurs. D'autres ont mélangé, sans aucune espèce de critique, ce qu'offraient les éditions anciennes et les éditions modernes. D'autres, enfin, ont cru qu'il fallait s'appuyer surtout sur les éditions anciennes, prenant pour des corrections de pure fantaisie les leçons des éditeurs modernes, et l'on a pu voir tout à coup une importance excessive attribuée à la collection Lemaire, qui a rendu des services en son temps, dont quelques volumes ont encore une certaine valeur, mais qui n'est plus guère aujourd'hui qu'un témoignage historique de l'état des textes en France il y a soixante ans. Reproduire les textes de cette collection, c'est comme si l'auteur d'un ouvrage de physique et de chimie réimprimait les traités de ces sciences composés sous la Restauration. En somme, les éditions classiques du *De Legibus* et du *De Vita Beata* font voir qu'il y a certainement une lacune à combler pour ce qui regarde l'histoire de la philosophie ancienne dans l'instruction de nos jeunes professeurs. Je ne puis ici étudier en détail chacune de ces éditions ; elles se distinguent les unes des autres par le plus ou moins de soin et de talent qu'y ont déployé leurs auteurs, mais presque aucune ne témoigne d'une connaissance sûre, personnelle et approfondie du texte et de ses sources, et de la manière de le constituer. Je prendrai deux de ces éditions, où les défauts qui se montrent dans toutes les autres à des degrés divers sont particulièrement accusés.

Quelles sont les sources auxquelles a puisé M. Boirac, professeur de philosophie au lycée de Rouen, pour établir son édition du *De Legibus?* Il ne nous le dit pas, et il est peu probable qu'il soit au courant des nouvelles recherches dont le texte de Cicéron a été l'objet. S'est-il même servi d'Orelli ? J'en doute, et c'est dans les anciennes éditions qu'il faut rechercher les tristes leçons que présente la sienne. Pourquoi, § 2, néglige-t-il la correction, aujourd'hui généralement adoptée, *vocabunt*, au lieu de *vocant* ou *vocent;* § 3, il écrit encore *Athenis* au lieu de *verene Athenis* ou *verumne sit ut Athenis ;* § 6, *jucundius*, qui est inacceptable, au lieu

de *injucundius* ou *jejunius*. Au § 7, il conserve une ancienne correction *multas ineptias*, sans connaître celle que tous les éditeurs ont adoptée à la suite de Mommsen : *multa sed inepta elatio*. Au § 14, *aut ut stipulationum*, etc., pour *an ut stipulationum*. On pourrait citer beaucoup d'autres choses du même genre ; il n'y a guère de pages où le texte adopté ne diffère, en trois ou quatre endroits, de celui qu'une étude plus attentive des mss. et une conjecture habile ont fait admettre aux éditeurs modernes. Tout cela n'offense que la grammaire, le bon sens, ou les règles de la critique. Mais, p. 39, ch. IX, § 26, on peut lire *rerum plurimarum obscurarum necessarias intelligentias*, et l'auteur ajoute en note : « Ces *intelligentiæ necessariæ* font songer aux idées nécessaires des philosophes modernes. » Sans doute, mais il y a un malheur, c'est que le texte n'a pas *necessarias*. Il a *nec satis*. Estienne le premier a reconnu là une lacune où Lambin voulait écrire *nec satis apertas*. Orelli, Vahlen, du Mesnil, les derniers éditeurs proposent *nec satis claras, enodatas, expressas*, etc. Il s'agit, cela est clair, de ces προλήψεις des stoïciens, notions confuses, esquisses d'idées, que la rencontre des sens et des objets entrevus, selon l'expression de Leibnitz, fait paraître comme des étincelles que le choc fait sortir du fusil. J'accepte ce que dit M. Compayré, auteur d'une récente édition, que les termes d'*inchoatæ, adumbratæ intelligentiæ*, dont se sert plus loin Cicéron, valent mieux que l'expression moderne « idées innées ». M. Boirac donne, en cet endroit, une note qui, à part la ligne que j'ai citée tout à l'heure, est intéressante. Mais le texte propage une idée fausse relativement à l'histoire de la philosophie, c'est que le terme et la conception d'« idée nécessaire » se soient trouvés déjà dans Cicéron. C'est au XVIIe siècle qu'on a introduit dans le texte *necessarias*, correction que repousse le sens, mais que des préoccupations de doctrine, évidemment, ont fait admettre. Je ne puis dire au juste quand elle a paru pour la première fois ; je la vois dans l'édition elzévirienne de 1661, considérée comme vulgate. Depuis, elle a dû être reproduite, sans recherches nouvelles et sans réflexions, par des éditeurs qui se sont copiés les uns les autres, et voilà comment elle a pris place dans le livre de M. Boirac. C'est un exemple, je crois, frappant de l'utilité d'une révision constante des textes, même pour des études qui ne sont point philologiques. Ce n'est qu'en étant philologues dans une certaine mesure, ou en prêtant une attention soutenue aux travaux des philologues, que nos philosophes et nos historiens complèteront et achèveront ce qu'il y a dans leurs travaux d'utile et d'intéressant.

M. Boirac n'annonce, dans son édition du *De Legibus*, aucune prétention relativement à l'établissement du texte ; il a simplement négligé de s'informer. Ce n'est pas tout à fait le cas de M. Brochard. Dans son édition du *De Vita Beata*, il a cru évidemment donner un texte étudié avec soin. On lui a dit que l'édition de Haase était celle qui aujourd'hui, ou du moins il y a quelque temps, passait pour la meilleure. Aussi, en tête des notes de la première page, nous dit-il : « Les corrections appor-

tées au texte par Fr. Haase (Lipsiæ, Tubner [*sic*], 1852) et les divisions de chapitre, ont été adoptées dans la présente édition *partout où elles ont paru justifiées.* » Voilà une fière déclaration; il y a de quoi rassurer un lecteur peu au courant de la question. Mais bientôt on s'aperçoit que le texte de Haase est arbitrairement abandonné çà et là, et, si l'on parcourt le livre, on y trouve un peu plus d'une centaine de différences, c'est-à-dire, vu la brièveté de l'opuscule, une toutes les neuf ou dix lignes en moyenne. Et ces différences ne portent pas toujours sur les conjectures que Haase a pu tirer de son propre fonds, mais aussi sur les restitutions, incontestablement authentiques, que Haase a faites sur la foi des manuscrits. M. B. a négligé de se demander à lui-même ce qu'il entendait par le mot « le texte », et ce qu'il dénommait « corrections de Haase ». J'ai bien peur qu'il ne pense que le travail des éditeurs modernes consiste à altérer, d'après leur pur caprice, un texte avant eux consacré, et ayant le droit de l'être. Et j'ai bien peur aussi que ce qu'il appelle superbement « le texte » de Sénèque est le texte de la première édition venue, pourvu qu'elle soit antérieure à notre temps, et qu'il ne s'imagine que le texte ancien ne soit identique dans toutes les éditions qui ont au moins cinquante ans. Il ne s'est aucunement rendu compte de la manière dont s'est formé le texte moderne de Sénèque, de la façon dont s'est créé ce que l'on peut appeler l'ancienne vulgate, celle qui, en dernier lieu, a trouvé son meilleur aspect dans les livres de Ruhkopf, de Vogel, et, si l'on veut, de Bouillet, qui, je crois, a reproduit Ruhkopf. Il ne sait pas ce qui, dans cette vulgate, est conjecture et leçon de mss. Il semble n'avoir pas entendu parler du manuscrit de Milan, de son importance pour l'établissement du texte de Sénèque, mais aussi de ses imperfections et de ses lacunes (Voir l'intéressant article de M. Chatelain, *Revue critique*, 27 déc. 1880, p. 509). S'il a consulté l'édition de Fickert et celle de Haase, qui suivent le ms. de Milan, il n'en a lu ni les notes critiques, ni les préfaces, ou bien il les a lues sans y rien comprendre. Il ne suffit pourtant pas de dire : telle leçon, à mes yeux, n'est pas justifiée. Il faudrait, pour cela, être bien sûr de voir clair dans la question. Il appartient à un éditeur, sinon de donner les raisons de son choix, du moins d'en avoir de bonnes, et, autant que possible, de faire en sorte que le lecteur compétent les devine tout de suite. L'annotation critique dans Fickert me fait voir en quoi cet éditeur s'éloigne du texte du meilleur manuscrit tel qu'il le connaissait; je vois bien chez Haase en quoi et pourquoi il se distingue de Fickert. Je le vois encore mieux dans le livre de Koch, publié par Vahlen. Mais dans M. Brochard, je ne le vois ni ne l'entrevois. Pourquoi, par exemple, p. 41, se séparer du ms. de Milan et des derniers éditeurs en écrivant *conteritur* et non *contereretur*? en quoi, ici, la leçon du manuscrit n'a-t-elle pas paru justifiée à M. Brochard? Pourquoi, p. 42, ne pas adopter le texte de Haase *quodque exempla pro bonis multa sunt*? La vieille leçon que conserve M. Brochard, n'est elle-même qu'une conjecture et qui s'éloigne davantage du ms.? Pourquoi, même page, écrire *ut non alium* et non *ut*

non et alium, avec le ms. et les derniers éditeurs? P. 43, *quanto melius*, au lieu de *quanto levius*, leçon du ms. et des éditeurs; même page, *aliquid usu bonum* et non *aliquod usu bonum*, transformant ainsi un substantif en adjectif; p. 44 et 45, *æquabile* au lieu de *æquale*, qui est dans le ms., dans Fickert, Haase, Koch. Ici, c'est une correction que, sans le savoir peut-être, M. Brochard substitue au vrai texte, et il altère ainsi la nomenclature philosophique de Sénèque. *Æquabile*, dira-t il, se trouve dans Cicéron et ailleurs dans Sénèque. On ne le nie pas; mais *æquale* s'y trouve aussi et bien justifié. Pourquoi donc restreindre la nomenclature de l'auteur, sur la foi de vieux éditeurs insuffisamment informés? Pourquoi écrire partout *hi qui*, *his quæ*, sans tenir compte de la règle qui veut que le relatif soit précédé de ce démonstratif seulement lorsque l'on marque expressément que l'objet est formellement présent, et qui, dans les autres cas, exige l'antécédent *is, ea, id?* Pourquoi, p. 44, écrire contre le ms. et les derniers éditeurs *offensantes in ipsa*, au lieu de *offensantes ea ipsa?* C'est la leçon adoptée par M. Brochard qui n'est pas justifiée, le verbe *offensare* se construisant absolument, ou avec l'accusatif. Et trois ou quatre erreurs de ce genre, plus ou moins fortes, déparent chaque page. L'ordre des mots est interverti, des particules sont omises, comme *ergo*, p. 43, ou ajoutées, comme *tamen*, p. 45, remplacées par d'autres, *utique* au lieu de *itaque*, p. 46. Il est fâcheux de dire que presque toutes les éditions classiques qui nous ont été données du traité de Sénèque sont entachées des mêmes défauts; il n'y a entre elles qu'une médiocre différence. N'eût-il pas été préférable de prendre un texte établi d'après les règles de la critique et de l'orner d'un commentaire et d'une interprétation convenables, que de se lancer dans une entreprise à laquelle on n'était nullement préparé? Ce n'est pas l'ancien texte, ce n'est pas le nouveau, ce n'est rien; c'est un travail indigeste et sans méthode, que l'on met entre les mains des écoliers. Le commentaire et l'interprétation rachètent-ils les défauts du texte? Pas à mon avis, chez M. Brochard. Comme renseignements philosophiques, ce n'est ni bon ni mauvais; ce sont de ces développements ou de ces annotations qu'un homme habile fait avec ses vieilles notes de l'École normale, en s'aidant, au besoin, du Dictionnaire des Sciences Philosophiques. En tête, une vie de Sénèque où des fragments de Tacite tirés de la traduction de Burnouf occupent la place principale, et où une erreur relative à la *Consolation à Polybe* est admise sur la foi de Bouillet et de la collection Lemaire. M. Brochard croit, contre tous les savants modernes, que la *Consolation* n'est pas de Sénèque, et il n'en donne aucune preuve sérieuse. L'interprétation est loin d'être suffisante. Çà et là quelques fragments de dissertation philosophique, quelques rapprochements plus ou moins exactement cités. Des membres de phrase empruntés à une traduction figurent au bas des pages, sans explication appropriée. Disons, de plus, que ces traductions ne sont pas toujours bien choisies. Ainsi, p. 76, on lit : « *Abnoctantem* signifie ici prolongeant la nuit, la faisant durer plus longtemps que d'ordinaire. »

Je trouve ce sens dans la traduction du *De vita Beata* de la collection de Panckouke-Garnier; mais cette collection et celles du même genre, utiles pour les gens du monde, n'ont aucune autorité scientifique, et ce n'est pas là qu'un auteur d'édition doit chercher ses textes ni leur interprétation. M. B. aura de la peine à persuader à un latiniste qu'*abnoctare* ne veut pas dire « découcher ». Même page, M. B. croit que le sistre est un « tambour en airain ». Qu'en diront les archéologues? P. 18, il écrit « *quadrigenties sestertium*. Environ 8,151,664 fr. » Si l'on donne une indication si précise, pourquoi mettre « environ »? Et quel taux admet-il pour la valeur du sesterce? Ajoutez que pour rendre l'indication plus claire, il y a *quadragies* dans le texte, *quadrigenties* dans la note. P. 58 : Pourquoi n'y a-t-il pas de note à *principia?* Assurément le passage en vaut la peine, et le mot a besoin d'être expliqué. Page 74, *Reges Persarum* mériterait une note; c'est une conjecture d'Erasme. Quelle suite d'idées l'a fait substituer au texte *Penatium* que conservent quelques éditeurs? Page 55, que signifie au juste *luxuriæ parentatur*, et quel sens peut-on tirer de la note : « On célèbre en l'honneur de la mollesse un repas funèbre »? Les épreuves ont été bien mal corrigées. Les citations grecques fourmillent de fautes, particulièrement d'accent. J'ai déjà cité « Tubner » de la page 41, au lieu de « Teubner ». P. 3, « Junie » fille de Germanicus, au lieu de « Julie ». P. 42, « Tristisima ». P. 67, « Multio » pour « multo ». P. 69. « Subdici » pour « subduci »; « rigore » pour « frigore ». P. 71. « Concilio » pour « consilio »; « suceurro » pour « succurro ». Voilà, ce me semble, assez d'erreurs de tout genre, pour croire que cette édition est précisément le type de celles qu'il ne faut pas faire.

E. Benoist.

---

112. — E. Bonnal. **Capitulations militaires de la Prusse.** Paris, Dentu, 1879, in-8°, VII-438 p.

— **La diplomatie prussienne** depuis la paix de Presbourg jusqu'au traité de Tilsitt. Paris, Dentu, 1880, in-8°, XI-336 p.

M. Bonnal est animé des intentions les plus patriotiques; il a beaucoup lu et pris beaucoup de notes; il s'est senti éclairé; il a cru qu'il lui suffirait de rassembler ses impressions pour les faire partager au lecteur. Avec plus de composition, ces deux volumes auraient diminué de moitié, et se seraient réduits en un ouvrage bien nourri de faits et de documents. Les pièces fort intéressantes que produit M. B. ne se seraient plus noyées dans des digressions ou des citations inutiles. Enfin la discussion qu'il soutient contre les historiens prussiens se serait dégagée dans sa suite, avec son objet, ses preuves, ses conclusions, tandis qu'elle se dérobe trop souvent au lecteur qui n'est pas déjà très informé et qui ne lit pas le crayon à la main avec un grand effort d'attention.

Le premier volume : *Capitulations militaires de la Prusse*, est de beaucoup le meilleur des deux. Il est très nourri de pièces; ces pièces sont très bonnes à connaître, et M. B. a rendu service à l'histoire en les publiant. Il les aurait certainement mieux mises en valeur, en les isolant et en resserrant les exposés de faits très connus qui les relient; mais l'ordre, qui était indiqué par la chronologie, et les divisions, qui sont marquées par les diverses phases de la campagne, sont observés, et c'est le principal. M. B. n'a certainement pas renouvelé la brillante histoire de la guerre de 1806, mais il a très utilement complété les travaux des historiens qui en avaient traité et fourni à ceux qui en traiteront un précieux contingent d'études et de documents. Les critiques présentées ci-dessus s'appliquent surtout au second volume : *La diplomatie prussienne depuis la paix de Presbourg jusqu'au traité de Tilsitt.* L'histoire militaire semble être plus familière à M. B. que l'histoire politique. Il reste trop de tâtonnements dans cette étude. M. B. dit (p. IX) : « Nous n'écrivons pas l'histoire des guerres de l'Empire, ce fut l'œuvre de M. Thiers; nous n'avons pas à refaire l'histoire de Napoléon après un maître tel que Bignon, après un juge tel que Ségur. Ce livre est une réponse à une attaque d'Outre-Rhin, partie de Berlin. » On lit dans la *conclusion* (p. 288) : « L'histoire des négociations diplomatiques et militaires qui ont précédé la campagne de Prusse par Napoléon, cette histoire avait été faite par les Prussiens seuls. » Il y a là quelque contradiction. Le fait est que, dans ses données générales, cette histoire était connue. La série d'incertitudes, de duplicités et de convoitises qui amenèrent la Prusse de l'alliance de Napoléon à la guerre avec la France, la supériorité écrasante avec laquelle Napoléon, après avoir joué les Prussiens dans la négociation, les réduisit dans la guerre à demander merci, ces lignes principales et essentielles ressortent parfaitement des histoires de Bignon, d'Armand Lefebvre et de Thiers. Dans son ensemble, l'affaire du Hanovre était aussi connue. Les *Mémoires de Hardenberg* et la notice dans laquelle M. de Ranke les a encadrés, ont mis au jour des détails ignorés, fait ressortir des nuances qui avaient échappé; mais ils n'ont modifié en rien, dans le fond et dans l'ensemble, les notions que l'on avait sur la politique de Napoléon. Ce qu'ils ont fait beaucoup mieux connaître, c'est la politique prussienne. Cette politique n'y a rien gagné, et c'est ce qu'il était bon d'apprendre aux lecteurs français. M. B. considère le livre de M. de Ranke comme une sorte de pamphlet officiel. On n'a point ici à défendre M. de R. et ses intentions. Mais, si pamphlet il y a, il est d'une étrange maladresse, car aucune histoire n'a fait ressortir avec plus d'éclat la supériorité de Napoléon et l'infériorité de ses adversaires. Il était nécessaire, en exposant le résultat des investigations de M. de Ranke sur la politique prussienne, de les rectifier sur plusieurs points en ce qui concernait la politique française. Exposé et rectifications étaient un travail très utile. On ne peut que louer M. B. de l'avoir entrepris; mais son exposé est trop long. Les meil-

leurs chapitres sont ceux du livre III. C'est la partie originale du travail de M. B. On regrette qu'il ne l'ait pas mise plus en relief. Son travail personnel qui est très méritoire, est comme écrasé par ses analyses des auteurs allemands.

Les chapitres x, xi et xii du livre III sont pleins de documents du plus vif intérêt : rapports du ministre de France à Berlin, lettres de Talleyrand, dépêches militaires. M. B. n'en indique pas la provenance. De quel dépôt sortent-elles ? La plupart du temps, il en néglige la date. Il se contente du jour et du mois sans indiquer l'année. Enfin, sans rien perdre pour cela de leur valeur propre, elles semblent moins extraites d'une correspondance complète et suivie, que de dossiers fragmentaires.

Un mot encore à propos d'une note qui se trouve à la page 318 et qui porte sur l'histoire de Napoléon de Lanfrey. Les sentiments de M. B. à l'égard de l'Empire et de Napoléon ne sont pas douteux : ils sont sévères, hostiles même, et M. B. est parfaitement fondé à dire comme il le fait, qu'il peut « à bon droit être juste » pour l'empereur et sa politique. Mais, quand il juge les historiens français de l'Empire, il a une prédilection un peu trop marquée pour les apologistes. Cette *Revue* a jugé l'histoire de Lanfrey avec assez de sévérité pour qu'il soit permis de rappeler qu'il y avait dans ses sentiments sur le premier empire autre chose qu'un juste ressentiment contre le second. Il y a, sans aucun doute, un côté d'allusion et toute une part de pamphlet qui déparent les hautes qualités historiques de l'œuvre ; Lanfrey, notamment dans cette histoire de 1806, s'est trop laissé aller à l'illusion de croire que parce que Napoléon avait tort, ses adversaires devaient avoir raison. Mais l'illusion chez lui ne venait ni d'une défaillance dans le sentiment national, ni d'une complaisance quelconque pour les ennemis de la France, elle venait d'une tendance de son esprit qui, pour l'avoir entraîné à certaines erreurs, n'en était pas moins très noble et très française : il cherchait non-seulement la vérité des faits, mais la justice dans l'histoire. C'est cette tendance qui, malgré les excès de la critique et les emportements de la haine, donne à ses œuvres un caractère particulier et en fait le correctif indispensable de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.*

Albert Sorel.

---

113. — Morfill. **Russia**. 1 vol. in-12 de vi-226 pp. London, Sampson Low. 1880.

Ce petit volume fait partie d'une collection fort élégante : *Foreign countries and bristish colonies ;* l'auteur, M. Morfill, est l'un des très rares slavistes de l'Angleterre, le seul peut-être, si l'on appelle ainsi une

personne ayant des notions exactes sur plusieurs langues ou littératures slaves. Il faut avoir de sérieuses connaissances techniques pour faire un bon livre de vulgarisation et après MM. Ralston et Mackenzie Wallace, personne n'était mieux qualifié que M. M. pour donner au public anglais, dans un rapide résumé, une idée juste de la Russie contemporaine et historique. M. M. a surtout insisté sur le côté anecdotique et littéraire de son sujet; son livre est à la fois instructif et d'agréable lecture. Il se pourrait qu'il devînt classique pour un certain public et qu'il eût plus d'une édition. C'est en vue de ces éditions futures que je me permettrai de signaler à M. M. un certain nombre d'*errata*.

P. 14, note : voyez art. de M. Perwolf dans la *Revue tchèque*. Le renvoi est terriblement vague et, comme les Anglais ne lisent guère le tchèque, peu concluant. — P. 29. L'aurochs est signalé comme existant encore en Russie. M. M., qui a beaucoup mis à profit le volume d'Elisée Reclus sur la Russie, aurait pu y voir que l'aurochs y a complètement disparu (p. 426). — P. 49. Je ne sais pourquoi M. M. emploie l'orthographe *Vech* pour l'assemblée de Novgorod; il faut absolument *veche;* c'est la forme adoptée par tous les historiens russes. — P. 83. La forme *Spissatello* est évidemment une faute d'impression pour *Spisatel* (le peintre).— P. 88. L'auteur appelle à tort *square of St Isaac* la fameuse place de l'Amirauté. — P. 94. Ses souvenirs de Moscou — ville qu'il a, je crois, visitée — sont également inexacts; le *Lobnoe miesto* n'est pas dans l'intérieur du Kremlin, mais en dehors, sur la *Place Rouge*. — P. 105. Une erreur de mise en pages a reporté à la description de Vilna quelques lignes qui appartiennent à celle de Varsovie; Kiev (même page) est donnée comme ayant 47,424 hab.; c'est évidemment une faute d'impression. — P. 110. Nijni Novgorod n'a pas 30,710 hab. mais bien 45,000 (chiffre de 1879). — P. 194. Il n'est pas juste de dire que Jean Kazimir, roi de Pologne, est enterré (*lies*) à Cracovie; son monument n'est qu'un cénotaphe, le vrai tombeau est à Paris, à Saint-Germain-des-Prés. — P. 207. M. M., parlant de Mickiewicz, déclare qu'aucune traduction anglaise de ce poète n'a été publiée, à sa connaissance. Je puis lui en signaler aux moins deux : celle du livre des Pèlerins et celle de Grazyna. Je le renvoie, pour plus de détails, à la bibliographie polonaise de M. Estreicher. — P. 208. L'auteur affirme, en s'appuyant vaguement sur le témoignage de Pouchkine, que Mickiewicz introduisit le premier le sonnet en Pologne; j'ignore où Pouchkine a dit cela; en tout cas, il se trompait. Le sonnet a été introduit pour la première fois en Pologne par le poète Sep Szarzynski qui vivait au XVI[e] siècle (voir les histoires de la littérature polonaise). — P. 214. Parmi les historiens polonais antérieurs à Lelewel, il eût fallu citer au moins Naruszewicz.

Ces observations prouveront, je l'espère, au savant auteur avec quel intérêt j'ai lu cet attachant opuscule auquel je souhaite un succès sérieux et durable. En Angleterre comme en France, on comprend maintenant qu'il n'est plus permis de juger la Russie avec des phrases toutes faites.

Les petits livres comme celui de M. Morfill ne peuvent qu'entretenir le public anglais dans ces excellentes dispositions [1].

L. LEGER.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le deuxième et le troisième numéro de la *Revue des Études juives* contiennent, entre autres, les articles suivants : J. Derenbourg, *Notes sur l'Ecclésiaste* (livre écrit au second siècle avant J.-C. sous l'influence platonicienne). — J. Darmesteter *Les six feux dans le Talmud et le Bundehesh* (le parsisme a influé sur le développement talmudique, même en Palestine, dès le second siècle après J.-C.). — Moïse Bloch, *les 613 lois* (le nombre des lois du Pentateuque a été arbitrairement fixé pour fermer la voie aux innovations judéo-chrétiennes et empêcher toute conciliation : ces 613 lois se divisent en 365 commandements, nombre des jours de l'année, et 248 défenses, « nombre des membres du corps »). — Israel Lévy, *Notes de grammaire judéo-babylonienne.* — Z. Kahn, Le livre de Joseph le zélateur (polémique religieuse avec des évêques du temps de saint Louis). — I. Lœb, *La controverse de 1240 sur le Talmud* (analyse des *Excerpta Talmudica*, ms. lat. de la B. N.); *Bulles inédites des papes.* — Léon Bardinet, *Les juiveries du comtat venaissin.* — Morel-Fatio, *Lettres des Juifs d'Arles et de Constantinople.* — J. Halévy, *Manassé, roi de Juda, et ses contemporains* (d'après les cunéiformes). — Luce, *Catalogue des documents du trésor des chartes relatifs aux Juifs sous Philippe le Bel* (l'expulsion des Juifs est un fait connexe à la suppression des Templiers ; les mesures de Louis IX n'avaient point, comme on le croit, arrêté le développement des Juifs, et ils valaient la peine d'être dépouillés). — Scheid, *Histoire des Juifs de Haguenau sous la domination allemande.* — Abraham Cahen, *Les Juifs de la Martinique au XVIIe siècle* (protégés ou chassés, suivant que l'influence de Colbert monte ou baisse). — J. Derenbourg, *Le nom d'Aminadab* (un dieu méconnu, *Ami*) ; *le mois d'Etanim ; anciennes épitaphes juives de l'Italie méridionale* (corrections au livre publié par M. Ascoli sur ce sujet), — J. Lévi, *Un passage du Talmud sur le pehlvi* ; etc., etc.

— M. J. J. JUSSERAND vient de publier à la librairie Ernest Leroux une seconde édition de son *Théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécessenrs immédiats de Shakespeare* (1066-1583). Cette édition a été remaniée et augmentée d'une série de notes. Voici la liste des chapitres de ce volume : I. *Les Fêtes.* — II. *Les mystères.* — III. *Les moralités.* — IV. *La farce. John Heywood.* — V. *La Réforme et le théâtre.* — VI. *Le Nouveau théâtre ; théoriciens et classiques.* — VII. *Le drame national.* — *Conclusion.*

— M. Ernest RENAN devait donner, cet été, son *Marc-Aurèle* qui complète ses études sur les Origines du christianisme ; mais il est probable que l'ouvrage ne paraîtra qu'en octobre ou en novembre.

— Mme A.-J. MICHELET publie un *Précis de l'Histoire de France* de son mari ; cet abrégé aura trois volumes : l'abrégé du moyen âge, l'abrégé des temps modernes, l'abrégé de la Révolution. Le *Précis de la Révolution française*, que Mme Michelet appelle le livre « essentiel », paraîtra le premier. On dit que Mme Michelet n'a pas

---

1. Parmi les fautes d'impression toujours excusables *in slavicis*, je signalerai seulement les suivantes : p. 159 *ronsalki* pour *rousalki*, p. 167 *sond* pour *soud*, p. 215 *Lemburg* pour *Lemberg*.

ajouté un seul mot à l'œuvre de son mari et que son travail reproduit, sans le moindre changement, ce que l'*Histoire de France* de Michelet renferme de plus important.

— Le *Polybiblion* annonce que M. de Beaucourt a commencé l'impression des deux premiers volumes de l'*Histoire de Charles* VII. Ces deux premiers volumes conduisent le récit jusqu'au traité d'Arras. L'ouvrage, auquel l'auteur travaille depuis de longues années, aura cinq volumes.

— D'après le même recueil, M. l'abbé Dancoisne, qui vient de traduire de l'anglais en l'augmentant d'une introduction et de nombreuses notes : *Le collège anglais de Douai pendant la Révolution française* (Douai, Dechristé. In-12°, LXXXI-211 p.), prépare la publication d'un travail couronné par la Société de Douai : *Histoire des établissements religieux de Douai, indigènes et britanniques, qui ont existé avant la Révolution.* (In-8°.)

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon met au concours les questions suivantes : 1° (prix Christin et Ruolz, 900 fr.) *Recueil et appréciations critiques, avec preuves à l'appui, des chants populaires, tant anciens que modernes, du Lyonnais et des provinces limitrophes* (Beaujolais, Forez, Vivarais, Dauphiné, Bresse, Maconnais); 2° (1,000 fr.) *Etude historique sur les institutions municipales de Lyon depuis les temps anciens jusqu'à 1789*. Les mémoires sur la première question devront être envoyés avant le 1er mars 1882; les mémoires sur la seconde question, avant le 31 octobre 1881.

— L'Académie française a décerné, dans la séance du 5 mai, le premier prix Gobert à M. Cheruel, auteur de l'*Histoire de la minorité de Louis XIV*; le second prix Gobert à M. Berthold Zeller, pour les deux ouvrages : *Richelieu et les ministres de Louis XIII* (1621-24) et le *Connétable de Luynes, Montauban, la Valteline*; le premier prix Thérouanne à M. Bourelly, pour son ouvrage en deux vol. sur le *Maréchal de Fabert*; le second prix Thérouanne à M. de Piépape, pour son *Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France* (1279-1678), et une mention honorable à M. Hardy, pour ses *Origines de la tactique française.*

— L'Académie des sciences morales et politiques a élu M. Ravaisson, dans la section de philosophie, en remplacement de M. Peisse, décédé, par 19 voix contre 9 données à M. Ch. Waddington, et 2 bulletins blancs. — Elle a adopté, comme sujet du concours de 1883 pour le prix Victor Cousin (6,000 fr.), le sujet suivant : « *Du scepticisme dans l'antiquité grecque*. Faire connaître les antécédents du scepticisme dans la philosophie grecque, exposer la doctrine de Pyrrhon, définir le rôle de la nouvelle Académie, insister sur le renouvellement du scepticisme par Œnésidème et Sextus Empiricus, examen critique de ces différentes doctrines » (terme de rigueur, 31 déc. 1883).

— Le ministère des beaux-arts vient de faire des commandes de bustes, destinés à orner les salles des séances de l'Institut : pour l'Académie française, ceux de Jules Favre, Thiers et Claude Bernard; pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres, celui de Mariette; pour l'Académie des sciences morales et politiques, celui de Michelet; pour l'Académie des beaux-arts, celui du baron Taylor.

— M. Charles Graux vient d'être nommé maître de conférences de philologie et d'histoire grecque à la Faculté des lettres de Paris.

— Nous apprenons la mort de MM. Louis Cortambert (1809-1881), auteur d'une *Histoire de la guerre civile américaine*, en collaboration avec M. F. de Tranaltos (1867), et E. Costa de Serda, écrivain militaire distingué connu par de nombreuses traductions d'ouvrages allemands sur la dernière guerre.

ALLEMAGNE. — La *Deutsche Rundschau* a commis dans le numéro de mai 1881

une singulière erreur, pour ne pas dire une inconcevable légèreté. L'auteur, d'ailleurs anonyme, — et il a bien fait — d'un art. sur le *Raphael* de M. Eug. Müntz, confond notre collaborateur avec M. Paul Mantz et lui attribue le *Holbein* publié par ce dernier. Aussi fait-il cette observation plaisante : M. Mantz ne sait pas l'allemand et Woltmann a prouvé que ses propres travaux ont été utilisés de deuxième ou de troisième main d'une façon étonnamment superficielle par l'auteur du *Holbein*; comment se fait-il que, cette fois, dans son *Raphael*, M. Mantz se montre bon connaisseur de la littérature allemande sur le sujet ? » (Wie Mr. Mantz, ohne Kenntniss der deutschen Sprache, bei seiner Vie de Holbein zu Werke gegangen sei, hat Woltmann, dessen Arbeiten von Mr. Mantz aus zweiter oder dritter Hand in erstaunlich oberflæchlicher Art benutzt worden waren, nachgewiesen... In der That tritt uns in Mr. Mantz ein guter Kenner der einschlægigen deutschen Literatur entgegen, die er zum grœsseren Theile zu kennen scheint, und über deren Benutzung er in den Noten Rechenschaft gibt.) L'auteur anonyme du compte-rendu doit être bien myope, pour avoir lu M*a*ntz et non M*u*ntz. — Quelques lignes plus loin, le même « Recensent » remarque que M. Mantz (lisez Muntz) ne s'est pas placé au point de vue strictement catholique de MM. Rio et Gruyer ; cela se comprend, puisque M. Muntz (et non Mantz) est protestant. — Il est très regrettable qu'une excellente revue comme la *Deutsche Rundschau* ait fait une aussi comique confusion.

— La Société de la Haute-Lusace a mis au concours les questions suivantes : 1° *Le duc Jean de Gœrlitz* (300 mark, avant le 31 janvier 1882) ; 2° *Biographie et appréciation de Leopold Schefer* (300 mark, avant le 31 janvier 1883, la Société possède les papiers laissés par Schefer et permet aux concurrents de les consulter) ; 3° *Vie de A. T. de Gersdorf et de K. G. d'Anton*, fondateurs de la Société. (150 mark.)

ITALIE. — Le 25 mars est mort à Bologne le marquis Joachim Napoléon Pepoli, né à Bologne le 6 nov. 1825; chargé de fonctions importantes dans le gouvernement italien, député, ministre, ambassadeur, il avait publié en 1856 une étude sur les *Finances pontificales*, qui fut traduite en français. (1869.)

SUÈDE. — Une nouvelle société vient d'être fondée par MM. Asbjœrnsen, Aasen, Sophus Bugge, Fritzner, Moltke Moe, Hans Ross, Joh. Storm et Unger ; cette société qui s'intitule *Forening for norske dialekter og folketraditioner*, publiera une revue et tiendra des séances mensuelles ; on fait partie de la société en versant la somme de 3 krones. Les adhésions sont reçues par M. Sophus Bugge, à Christiania.

— La deuxième assemblée des philologues du Nord aura lieu cette année à Christiania, du 10 au 13 août.

SUISSE. — La librairie J. Huber, de Frauenfeld, publie, comme on sait, une « Bibliothèque des anciens ouvrages de la Suisse allemande » *(Bibliothek aelterer Schriftwerke der deutschen Schweiz)*, dirigée par MM. Jakob Baechtold et Ferdinand Vetter. Deux volumes ont déjà paru : 1° *Die Stretlinger Chronik* ; 2° *Niklaus Manuel*. On annonce, comme devant paraître après Pâques, les *poésies* d'Albert de Haller, publiées par M. L. Hirzel, et, pour paraître à une époque plus éloignée, un recueil de chants populaires suisses (*Schweizerische Volkslieder*), publié par M. L. Tobler ; le *Schachzabelbuch* de Konrad d'Ammerhausen, publié par M. F. Vetter ; les *Minnesinger* suisses, p. p. K. Bartsch ; les poètes suisses du XVII[e] siècle (Grob, Simmler), p. p. Goetzinger ; enfin une *Histoire de la littérature allemande en Suisse*, par M. J. Baechtold.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 mai 1881.

Le P. Delattre, missionnaire à Saint-Louis de Carthage, adresse à l'Académie les copies de 25 inscriptions latines trouvées en Tunisie.

M. François Lenormant lit un mémoire intitulé : *Sol Elagabalus*. Elagabale était le nom du principal dieu d'Emèse en Syrie. On l'adorait sous la forme d'une grande pierre noire conique, d'origine aérolithique, conservée dans le temple de cette ville. Sur cette pierre étaient gravées des empreintes mystérieuses. Elle était établie sur une base de métal, ornée d'un aigle, les ailes ouvertes, qui surmontait la pierre et la cachait en partie; mais, à certaines cérémonies, le dieu-pierre était exposé seul aux yeux des fidèles, sans base de métal et sans aigle; à d'autres jours, on le couvrait de vêtements. Les dieux-pierres sont fréquents dans les mythologies sémitiques. Tous ont un caractère igné et solaire. Le nom araméen d'Elagabale paraît être d'origine suméro-accadienne et signifier « le dieu Feu »; une inscription cunéiforme inédite traduit aussi son nom par celui de « dieu de la Pierre noire », ce qui indique un culte tout pareil à celui d'Emèse. Les Grecs et les Romains assimilèrent Elagabale au Soleil, d'où lui vinrent les appellations de *Sol Elagabalus* et d'*Heliogabalus*. On l'assimila aussi à Jupiter, soit en qualité de dieu suprême du lieu où il était adoré, soit à cause de l'aigle qu'il avait pour attribut. — Elagabale avait un grand-prêtre dont la dignité était héréditaire. Sous la décadence des Séleucides, les grands prêtres d'Emèse usurpèrent la souveraineté de la ville et prirent le titre de roi. Cette souveraineté indépendante subsista jusqu'au temps d'Antonin le Pieux; à partir de ce prince, c'est au nom de l'empereur ou du sénat que sont frappées les monnaies d'Emèse. Les monnaies impériales, d'or et d'argent, représentent le dieu sous sa forme traditionnelle de pierre conique; sur les monnaies sénatoriales de cuivre, c'est un dieu solaire, à figure humaine, la tête entourée de rayons. La dynastie des grands prêtres se continua, et c'est ainsi que la charge était arrivée à un jeune homme de 14 ans, Bassien, quand la mère de celui-ci, Julia Soaimias, décida les soldats à le faire empereur. Il fut proclamé sous les noms de Marcus Aurelius Antoninus; il est habituellement connu dans l'histoire sous celui d'Elagabale ou Héliogabale. Durant son règne, qui ne dura que quelques années, il n'eut qu'une préoccupation : faire de son dieu le premier dieu de l'empire, et imposer à toute la terre le culte d'Elagabale. Dans les inscriptions, il joignit toujours le titre de prêtre avec celui d'empereur; sur ses monnaies, il se fit représenter en costume sacerdotal syrien, sacrifiant à son dieu. Il emporta la pierre sacrée d'Emèse à Rome, lui bâtit un temple sur le Palatin, et l'y installa à la place d'honneur, l'entourant, comme de satellites, de toutes les autres pierres sacrées de l'empire. Il fit venir de Carthage la *Dea caelestis*, la Tanit punique (un cône de pierre sacré comme le dieu d'Emèse), pour la marier à Elagabale. Il mit le culte de son dieu au-dessus de tous les autres, et présidait lui-même aux cérémonies de son culte, obligeant les sénateurs à y assister en costume asiatique. Il alla, dit-on, jusqu'à sacrifier sur l'autel d'Elagabale des victimes humaines, des enfants choisis parmi ceux des premières familles de Rome. — Tout cela finit avec sa vie. Après lui, on s'empressa de renvoyer la pierre sacrée à Emèse, où elle fut réintégrée à sa place traditionnelle. Pourtant, le culte d'Elagabale ne disparut pas tout à fait de Rome. Jusqu'au temps de Constantin il y eut dans la capitale de l'empire un *Elagabalium* ou temple du dieu d'Emèse, fréquenté par quelques Syriens établis à Rome ou par des soldats d'origine asiatique.

M. Benlœw continue sa communication sur l'ethnographie albanaise. Il lit de nouveaux extraits, des chants épiques relatifs à Scanderbeg, conservés parmi les populations albanaises de l'Italie méridionale.

Ouvrages présentés : — par M. de Wailly : Vuitry, *les Monnaies sous les trois premiers Valois, 1328-1380*; — par M. de Rozière : Aug. Prost, *Etudes sur le régime ancien de la propriété : la vesture et la prise de ban à Metz*; — par M. Gaston Paris : Reinhold Dezeimeris, *Etudes sur le Querolus*; — par M. Desjardins : *Comptes-rendus du congrès international des architectes de 1878*; — par M. de Longpérier : Olivier Rayet, *Monuments de l'art antique*, fascicule 2; — par M. Miller : *Recueil des contes populaires grecs traduits sur les originaux* par Emile Le Grand.

Julien Havet

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 6 Juin — 1881

114. — **The Hammîra Mahâkâvya of Nayachandra Sûri.** Edited by Nilkanth Janardan Kirtane. Bombay, Education Society's Press, Byculla. 1879, 47-136 p. in-8°.

Le Hammîra-Mahâkâvya appartient à cette classe intéressante de poëmes historiques sur laquelle de récentes découvertes ont appelé l'attention. De ces compositions, qu'on sait maintenant avoir existé en grand nombre, et dont plusieurs ont été retrouvées dans ces dernières années, une seule jusqu'ici était connue directement, par une édition complète et soignée, l'histoire du roi Câlukya Vikramâditya Tribhuvanamalla (1076-1127), admirablement publiée par M. Bühler [1] et, si nous possédons aujourd'hui une deuxième œuvre de ce genre, c'est bien encore un peu à M. Bühler que nous en sommes redevables ; car c'est évidemment son beau travail que M. Nîlkanth Janârdan Kirtane a pris pour modèle en éditant le Hammîra-Kâvya.

Le sujet du poëme, qui paraît avoir été un thème favori des chants héroïques du Râjasthân et qui, outre des ballades populaires, a inspiré plusieurs autres compositions de longue haleine [2], est une de ces catastrophes si fréquentes dans les annales des principautés râjpoutes. Hammîra, le dernier des Cohâns de Rathambhor [3], assiégé dans son repaire par le sultan pathân de Delhi, Alâu'd-dîn, et sommé de lui livrer une de ses filles et quelques officiers rebelles, aima mieux périr avec toute sa race, plutôt que de laisser porter atteinte aux deux biens suprêmes d'un chef

1. The Vikramânkadevacharita, composed by Bilhana. Edited with an Introduction by G. Bühler, 1875. — En fait de poëmes appartenant à cette classe, le *Prithirâj-râsu* de Cand est en cours de publication dans la Bibliotheca Indica. Quant au *Harshacarita* de Bâna, il est connu surtout par les analyses qu'en a données M. F. E. Hall, particulièrement dans sa Préface à la Vâsavadatta. L'édition publiée à Calcutta par Jîbânanda Vidyâsâgara est mutilée, et ne mérite aucune confiance.

2. Cf. par exemple le *Hamîr Râsâ* hindî traduit dans le *Journal de la Société asiatique du Bengale*, XLVIII, p. 186.

3. Une des citadelles les plus fortes du haut Râjasthân, sur un rocher dominant un petit affluent de droite du Banâs, par 25° 50' N. et 76° 15' E. de Greenwich. La forme sanscrite est Ranastambhapura.

râjpoute, la pureté du sang et l'inviolabilité de ses hôtes. Il procéda à la cérémonie du *sak*, c'est-à-dire qu'après avoir délié ses sujets de leur devoir de fidélité et détruit tous ses trésors, il fit monter sur le bûcher les femmes et les enfants de son harem, puis, dans une sortie désespérée, à la tête de ses fidèles, il chargea l'ennemi tête baissée et se fit tuer les armes à la main (juillet 1301)[1]. La branche des Cohâns ou Câhumânas[2] qui s'éteignit avec lui, occupait Rathambhor depuis un siècle environ. Elle descendait de Govindarâja, un petit-fils de Prithvîrâja de Delhi, le héros du poëme de Cand et le dernier grand souverain râjpoute de l'Hindoustan († 1193), et, par lui, elle se rattachait aux dynasties qui, pendant plusieurs siècles, régnèrent à Pushkara, à Ajmîr, à Çâkambarî, sur les contrées qui s'étendent au nord et à l'est du mont Abû, où les traditions placent l'origine de Cohâns et qui furent certainement le berceau de leur puissance. Le poëme retrace toute cette généalogie et comprend ainsi non-seulement le passé d'une des races royales les plus glorieuses de l'Inde, celle à qui entre toutes l'opinion a décerné la palme de la bravoure, mais plusieurs événements qui furent décisifs dans l'histoire de la Péninsule, tels que la conquête de Delhi et d'Ajmîr par les Musulmans.

L'auteur, Nayacandra Sûri, était un jaina, comme l'indiquent, outre son nom, les stances de bénédiction du début[3]. Selon une habitude à peu près constante, il a donné lui-même, à la fin de son œuvre, des détails sur sa personne et sur sa parenté. Il appartenait à une famille de lettrés. Il était fils de Prasannacandra Prabhu[4], petit-fils de Jayasimha Sûri et élève en poésie de son grand-père, lequel, outre d'autres ouvrages, avait également composé un poëme historique en l'honneur d'un roi Kumâra. Lui-même a vécu à la cour d'un certain prince Tomâra du nom de Vîrama, qui n'est pas autrement connu, mais qui appartenait probablement à la branche des Tomâras qu'on trouve établie, du XVe au XVIIe siècle, dans la vallée du Çona[5]. Ces renseignements ne nous apprennent rien de précis sur l'époque à laquelle il a vécu, ni sur la date de son œuvre. Heureusement, le manuscrit qui nous a conservé le Hammîra-Kâvya est daté, et, comme il a été écrit par un condisciple du poète, la date

---

1. Une catastrophe toute semblable marqua, trois ans plus tard, dans les mêmes parages, la fin du siège de Citor. Un siècle auparavant, la ligne des Cohâns d'Ajmîr aurait fini de même, au témoignage de Nayacandra.

2. Ce nom, qu'on trouve sous bien des formes, Câhubâna, Câhuâna, Câhuvâma, Câuhâna, est écrit Câhamâna dans le poëme.

3. Ces strophes à double sens et qui s'adressent à volonté aux divinités hindoues et aux patrons du jainisme, sont évidemment un témoignage de la tolérance, à tout le moins littéraire, de l'époque. Il y a là tout le contraire d'un déguisement prudent de la pensée. Cf. IX, 34.

4. Ce nom n'est pas donné sous sa vraie forme dans le poëme, mais il peut être rétabli sûrement d'après le synonyme Prasannaçaçabhrit de XIV, 25.

5. Parmi ces princes, il y a un Vîrasimha, que Lassen (*Indische Alterth.*, III, 938) recule trop haut, et dont l'époque répondrait assez bien à celle de ce Vîrama.

vaut également pour celui-ci. Le manuscrit est de 1486 [1], et le Hammîra-Kâvya, qui ne peut être antérieur que d'un petit nombre d'années, a dû être composé au commencement du dernier quart du xv[e] siècle. Nayacandra Sûri n'est donc pas contemporain des faits qu'il raconte, comme l'ont été Bâ*n*a et Bilha*n*a. Son œuvre, par conséquent, ne saurait avoir la même autorité, ni présenter la même abondance de renseignements épisodiques que celles de ses devanciers, celle de Bâ*n*a surtout qui, selon l'expression de M. Bühler, est devenue par là « a regular landmark for the historian of sanskrit literature » [2]. Par contre, il a l'avantage d'être plus désintéressé et de prêter moins qu'eux au soupçon de flatterie. Venant près de deux siècles après les événements, il n'a pu que les recueillir tels que la tradition les avait faits, et on peut affirmer que son œuvre vaut juste ce que valait cette tradition elle-même.

C'est que, en effet, les auteurs de cette sorte de poëmes, hors le cas de l'éloge intéressé, ne font guère usage de la fiction. Ils se bornent à appliquer à des faits réels les exigences d'un Mahâkâvya, et leurs œuvres, toute proportion gardée, sont historiques à peu près à la façon de la Henriade. Il leur faut un *vamça,* c'est-à-dire une série des ancêtres de leur héros, qui prête au *vîrarasa,* au sentiment héroïque. Celle-ci leur est fournie d'ordinaire par la tradition, par des *dôhas,* des couplets, par des ballades restées dans la bouche du peuple, par des listes généalogiques, parfois par des chroniques rimées. A défaut de documents, ils imaginent, et tel est le vague de parti-pris qui caractérise leur style, que, sauf une suite plus ou moins exacte de noms, l'histoire, dans ce cas, n'y perd au bout du compte pas grand'chose. En second lieu, il leur faut un *digjaya,* une conquête du monde effectuée par leur héros. Nayacandra a le bon goût de réduire celle qu'il fait accomplir à Hammîra, à une courte marche triomphale à travers les contrées voisines du mont Abû. Non moins obligatoire est la description du mariage du yuvarâja, qui rappelle les *svayamvaras* de l'ancienne épopée, ou, à défaut, du moins un *ritusamhara,* un tableau des diverses saisons et des amusements variés auxquels se livrent dans chacune d'elles le roi et les femmes de son harem, descriptions longues, minutieuses [3], qui permettent l'étalage de tous les lieux communs caractéristiques du *çringararasa,* du sentiment érotique. Enfin, le *karunarasa,* le sentiment pathétique doit avoir son tour dans quelques épisodes, tels que les adieux à la vie du père ou d'un proche ancêtre du héros, épisodes dont Nayacandra trouvait, en outre, une ample provision dans la terrible fin de son histoire. Les scènes, en particulier, où la jeune râ*n*i Devalladevî, la fille de Hammîra, demande

1. Et non 1496, comme il est dit par erreur dans l'Introduction, p. 6. De même 1330 est à corriger en 1339, *ibidem,* p. 27.
2. *Vikramânkadevacarita,* Introduction, p. 5.
3. Dans le Hammîra-Kâvya, elles remplissent trois chants sur les quatorze du poëme. Elles en occupent six sur dix-huit dans le Vikramânkadevacarita, où la description seule du nombril de la jeune reine prend quinze distiques.

à être livrée au musulman pour conjurer la perte de son père, et, n'ayant pu le sauver, consent volontiers à mourir, sont vraiment touchantes, et conserveraient de leur effet même dans une traduction. Ce sont là, indépendamment du style, qui doit être du dernier raffinement, les exigences du genre, et, pour y satisfaire, ces poètes se mettent fort à l'aise vis-à-vis de l'exacte fidélité du récit. Mais, pour tout le reste, ils n'inventent pas; non par impuissance ni par respect de la vérité historique, mais parce que, à leur point de vue, cela n'en vaut vraiment pas la peine. Les faits, surtout dans leur exacte particularité, sont ce qui leur importe le moins. Leur imagination est tournée ailleurs : elle est entièrement occupée à trouver l'expression. Ce qu'il leur faut, ce sont des généralités, quelles qu'elles soient, qui leur permettent de produire tout l'appareil du style poétique. S'agit-il d'un roi? Ils seront satisfaits de pouvoir le comparer au soleil ou à la lune, à leur lever, à leur coucher, inondant l'espace de leurs rayons, ou disparaissant derrière les nuages. Sa fortune leur rappellera indifféremment Laxmî, la plus belle et la plus fidèle des épouses, ou l'amour perfide et capricieux de la courtisane. Guerres, sièges, batailles, tout est traité à l'avenant. S'agit-il de philosopher? Ils ont les maximes favorites de la poésie gnomique toutes prêtes sous la main. Plus une pensée ou une image est rebattue, plus ils l'affectionnent; car plus grand est leur triomphe, s'ils parviennent à la rajeunir par une expression nouvelle, à y introduire un *dvyartha* ou un *yamaka*, un jeu de mots ou une assonnance de plus et dont on ne s'était pas encore avisé avant eux. Au besoin, les seules exigences de la clarté leur défendraient de descendre à des choses trop particulières; car leur style est si chargé, que, pour deviner ce qu'ils veulent dire, il est bon de le savoir un peu d'avance. Aussi leurs descriptions sont-elles d'autant plus vagues qu'elles sont plus minutieuses. Pour une bataille, par exemple, Nayacandra nous dépeindra d'abord avec force images les deux armées en marche. Il n'oubliera ni les tourbillons de poussière, ni le vacarme des tambours, ni les éléphants semblables à des montagnes mouvantes, ni la terre détrempée par le *mada* qui coule à flots de leurs tempes, pas même le bourdonnement des abeilles qui s'amassent par essaims autour de leur front. Puis, finalement, il nous dira qu'il en fut des Mlecchas en ce jour comme de pois chiches passés sous la meule. Quant à la bataille, à ce qui s'est passé entre l'attaque et la déroute, nous n'obtenons la plupart du temps pour nous l'imaginer qu'une longue suite d'épigrammes, de petits tableaux ingénieux, mais absolument indépendants les uns des autres, d'où ne se dégage aucune impression d'ensemble, où rien ne nous renseigne, ni sur l'armement, ni sur la manière de combattre, où pas un trait ne ferait soupçonner seulement qu'il y avait là en présence deux arts de la guerre profondément différents; d'un côté, une organisation et une tactique qui n'avaient guère changé depuis les temps de Porus et d'Alexandre; de l'autre, des armées presque toutes en cavalerie, à mouvements rapides, comme l'Inde n'en avait jamais vues. Et cela, non parce que l'auteur l'i-

gnorait : tout Hindou de son temps était payé pour le savoir; mais parce que c'étaient là des choses qui n'avaient pas passé dans le beau langage et étaient demeurées comme en dehors du cadre des locutions reçues. En plusieurs endroits (IV, 118; XI, 73, 100; XIII, 42), Nayacandra mentionne l'emploi des boulets à feu et de l'artillerie, ce qui est probablement un anachronisme [1]. Mais il le fait en termes si peu précis, qu'on ne sait pas au juste de quoi il veut parler [2]. Tout ce qu'on voit, c'est que ces engins étaient employés de préférence dans les sièges, et qu'ils faisaient plus de bruit que de mal. Quand il s'agit de porter à distance un coup bien ajusté, c'est toujours encore l'arc qui est l'arme préférée (XIII, 28-37). Il est évident que, pour de pareils récits, tous les faits sont bons indifféremment, et que la tentation d'altérer de parti-pris ceux que leur fournissait la tradition ne devait guère troubler ces poètes. A vrai dire même, il n'y a pas chez eux de véritable récit, mais une succession de tableaux ou plutôt de mosaïques : car la peinture d'ensemble n'est pas de leur fait, chaque distique (et il y en a de fort longs dans ces mètres compliqués) étant un petit morceau achevé en lui-même et consacré à l'élaboration d'une image différente. Les seules parties vraiment narratives, quand les faits qui se pressent et s'enchaînent les obligent malgré eux à raconter, sont traitées avec une concision extrême. Ce sont de simples transitions, si écourtées, par exemple chez Nayacandra, que l'éditeur qui, dans son Introduction, a résumé en quelques pages le contenu du poëme est régulièrement obligé, à ces endroits, de procéder par amplification et d'être plus long que l'auteur qu'il abrège.

On doit comprendre après cela dans quel sens ces poëmes peuvent être appelés historiques et, en particulier, quelles informations nous pouvons attendre du Hammîra-Kâvya. Pour les événements les plus récents, ceux qui sont postérieurs à la chute de l'empire râjpoute de Delhi, nous avons affaire à des traditions déjà vieilles de deux à trois siècles lors de la rédaction du poëme. Pour la période antérieure, le récit devient absolument légendaire, quand, selon la remarque fort juste de l'éditeur, Nayacandra ne l'a pas tiré simplement de son imagination. Enfin, le tout a été soumis à des procédés de style qui, pour nous, sont juste le contre-pied de l'exposition historique. Et pourtant, malgré toutes ces conditions défavorables, le poëme n'est pas sans valeur comme document. Même pour la période pour laquelle son autorité est le plus suspecte, il contient

1. Bien que son autorité sur ce point vaille pour le moins celles qui ont été produites récemment de divers côtés, entre autres par M. G. Oppert, qui veut à toute force que les Hindous aient inventé la poudre dès la plus haute antiquité.

2. De même dans le Vikramânkadevacarita, c'est indirectement et tout à fait par hasard que nous apprenons qu'on faisait usage dans les sièges d'une sorte de feu grégeois emprunté aux Persans (*pârasîkatailâgni*, IX, 20), bien que l'auteur relate bien des prises de villes, celle de la seule Kâncî une demi-douzaine de fois pour le moins. En général, les descriptions de Bilhana sont encore plus vagues que celles de Nayacandra : il n'y a rien chez lui d'aussi circonstancié que le siège de Rathambhor, par exemple.

des informations dont l'historien devra tenir compte, telles que les indications sur l'époque où Çâkambarî et Ajmîr (Ajayameru) devinrent sièges de la dynastie. La légende de l'origine des Cohâns y diffère de celle qu'on trouve ailleurs [1]. Il nous apprend très probablement le nom jusqu'ici inconnu (Vigraharâja) de ce roi de Çâkambarî qui fut, en 997, un des vainqueurs de Mûlarâja le Solanki. Sur la mort de Prithvîrâja de Delhi, il a un récit qui s'écarte à la fois de celui du poëme de Cand et des relations musulmanes, et que Nayacandra n'a certainement pas inventé. Enfin, il nous introduit dans l'existence toute faite d'orgueil, de préjugés, de passions, d'héroïque inconséquence de ces petites dynasties râjpoutes, et c'est là peut-être, en dépit des insuffisances déjà signalées du récit, ce qu'il nous apprend le mieux : l'absolue incapacité politique de cette race, qui devait la livrer comme une proie relativement facile à des adversaires qui, Musulmans ou Mahrattes, ne l'emportaient pas sur elle par le courage et lui étaient certainement inférieurs en finesse et en bravoure chevaleresque. Conformément à l'exemple donné par M. Bühler pour le Vikramânkadevaricata, M. N. J. K. a extrait, dans une Introduction fort bien faite, toute la substance de l'œuvre originale. Il y a joint la liste généalogique des Cohâns d'après Tod, liste qui diffère notablement de celle de Nayacandra et qui, pas plus que celle-ci, n'a d'autorité pour les temps anciens. Il a aussi éclairé le récit du poëme à l'aide des relations musulmanes d'après l'ouvrage d'Elliot et Dowson. Peut-être regrettera-t-on qu'il n'ait pas utilisé davantage les résultats auxquels la critique est arrivée pour l'histoire des Cohâns, ni recueilli les données que fournissent à cet égard les inscriptions. Mais toutes les informations historiques qu'on peut tirer du poëme même, sont reproduites ou du moins indiquées dans cette substantielle analyse [2]. Je ne m'y arrêterai donc pas davantage. Par contre, je dois quelques explications sur la langue même du Hammîra-Kâvya.

Celle-ci peut se caractériser en deux mots : c'est, avant tout, la langue des grammairiens et des lexicographes, et il faut convenir que Nayacandra la possédait admirablement. Vyâkaranas, Dhâtupâthas et Koshas paraissent avoir été fouillés par lui à fond. On trouve là au grand complet toutes les formes qu'ils prescrivent ou permettent, toutes les anomalies ou exceptions qu'ils mentionnent, même celles, surtout celles dont la littérature classique proprement dite n'offre que peu ou point d'exemples :

---

1. Par une singulière analogie il en est de même pour l'origine des Câlukyas dans le *Vikramânkadevacarita*.

2. Outre les deux fausses dates déjà signalées, il n'y a que très peu de fautes à y relever : p. 5, le nom de l'auteur de la Paddhati est *Çârngadhara*, non *Çârangadhara*, qui est une forme impossible. — P. 7. *Krishnagaccha* (XIV, 22), dont l'éditeur paraît faire un nom d'homme, désigne la famille à laquelle appartenait de poète. — P. 13, le *patir dvijânâm* de I, 36, n'est pas le soleil, mais la lune. — P. 28, *Mahârâshtra* (IX, 46), n'est pas un nom de ville. — P. 11, l. 10, il faut lire *varnanam*. J'aurai à revenir plus loin sur la manière dont l'éditeur a reproduit les noms propres.

des bénédictifs tels que *tanutât, astât, nayatât*, I, 3-7; des parfaits comme *bibharâm babhûve, praticaskare* (passifs, I, 37; IV, 68), *vavâncha* (ignoré dans le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, I, 97; II, 40); des absolutifs tels que *darçamdarçam*, IV, 15, 119, *vâham vâham*, XIV, 9; des conditionnels comme *akarishyat, âpayishyat* (II, 89; l'impératif faisant fonction de conditionnel se trouve, II, 71, *Katham samâyâtu*). L'aoriste, dont l'usage était allé toujours en s'appauvrissant, se retrouve ici en pleine floraison, et ses formes sont redevenues aussi fréquentes et presque aussi variées que dans la plus ancienne langue, non-seulement pour les conjugaisons dérivées, *adîdriçat*, I, 69; IV, 60; *prâpîpathat*, II, 25; *apûpurat*, III, 33, 43; *acîkathat*, IV, 85; mais aussi pour le verbe simple, *atata*, I, 37, 87; *asûta* (actif et passif, I, 90-94, II; 74); *ajita*, II, 86. Le suffixe *tamâm*, ajouté au verbe fini pour lui donner plus de force, est très fréquent (III, 79-80; IV, 92, 99, 145; XIV, 10, 27). Dans ce dernier cas, *putratitamâm*, « il est vraiment fils », le verbe est lui-même un dénominatif d'une forme tout à fait singulière). Sous le rapport de la syntaxe, je note *asti* en épenthèse et faisant fonction d'adverbe, II, 46; *iti* supprimé, III, 8, ou se rapportant à ce qui suit; II, 46; III, 53; IV, 73, X, 1; XIV, 1. Rien de tout cela, il est vrai, n'est particulier à notre poëme, et l'emploi de ces formes pour ainsi dire régénérées, quand elles ne sont pas obtenues simplement par analogie, est commun à toute cette poésie savante des basses époques. Mais on en trouvera difficilement ailleurs, dans un ouvrage purement littéraire, des exemples aussi nombreux et aussi frappants. Il en est de même du vocabulaire. Un assez grand nombre de racines que le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg ne connaît guère que par les Dhâtupâtha, apparaissent ici avec leurs formes verbales : *cah* (I, 17, *câhamanâ* « qui prend l'apparence de »; l'allongement de la syllabe radicale paraît amené par le besoin de trouver une étymologie au nom propre *Câhamâna*); *niç*, I, 64; *lâ*, I, 77, 82; IV, 107; *chut*, I, 78; *khel*, I, 79; *xiv*, III, 17; *rang*, III, 19; *stigh*, IV, 160, etc. Les dénominatifs, comme on devait s'y attendre, sont particulièrement nombreux; mais, en général, ils sont simples, et il n'y a pas d'exemples de ces formations monstrueuses dans lesquelles un long composé, équivalent parfois à une phrase entière, est affublé d'une terminaison verbale. La dérivation a fourni un grand nombre de vocables nouveaux, non-seulement des spécimens comme *mahîxittamatâ*, II, 22, *abhyamitratvam*, III, 23, dont la multiplication est un abus du mécanisme de la langue, mais des termes d'une structure plus simple, qui méritent une place dans nos lexiques et qui ne s'y trouvent pas, ou n'y sont pas appuyés d'exemples : *aucitî*, I, 101; II, 32; *çâradîna*, II, 28; *bhûmant* (roi, II, 29; 77), *prasritvara*, II, 34; *vismâpaka*, II, 52; *dauhsthya*, II, 66; *dhûmya* (épaisse fumée, II, 68); *rorava* (cri, pleur., IV, 147); *kautaskuta* (provenant de n'importe où, II, 84; le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg y voit un nom propre); l'adverbe *nitamâm* (II, 84; III, 72; XIV, 4; cf. *nitarâm*); *stritama*

(superlatif de *strî*, IV, 15); *adasîya* (III, 20; IX, 45; cf. *tadîya*); *yaka* (relatif, répondant à *saka*, XIV, 32). Tout aussi considérable est l'apport que fournirait la composition. Nayacandra s'est abstenu, en général, de ces combinaisons d'une longueur démesurée à côté desquelles les *sesquipedalia verba* d'Horace paraîtraient des miniatures. Mais il offre un ample regain de composés simples, dont beaucoup n'ont pas encore été recueillis : *tanûdarî* (jeune femme, I, 32; II, 61); *svastatinî*, *siddhâpagâ* (le Gange, I, 61; II, 87); *svasa* (pour *suvasa*, cf. *durvasa*, I, 67); *kuxim-bhari*, *udarambhari* (I, 95; III, 19; au sens propre, le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg ne donne que le sens secondaire « homme qui ne pense qu'à se remplir le ventre »); *bâhuja* (= xatriya, II, 19; III, 7); *pânimaha* (mariage, II, 30); *pâthoruh*, *apsuja* (lotus, II, 36, 72); *doshâkara* (la lune, II, 64); *cakrajîvika* (potier, IV, 8), *sumeshu* (l'Amour, IV, 7); *trimâsî* (espace de trois mois, IV, 123; XI, 99); *upacatvara* (*upaca tvara* « qui a hâte d'aller vers », IV, 130); *kanehatya* (à satiété, I, 47, 66; II, 59), etc., etc. Mais ce qui caractérise surtout cette phraséologie, c'est le nombre tout à fait exceptionnel de vocables et d'acceptions notés par les grammairiens et leur scholiastes, recueillis dans les lexiques indigènes, et qui ont passé de là dans le grand *Thesaurus* de Böhtlingk et Roth, mais pour lesquels ces savants n'ont pas retrouvé d'exemples dans la littérature. La coïncidence est ici si répétée, qu'on est amené à supposer qu'un certain nombre de Koshas ont été soumis par Nayacandra à un véritable dépouillement. Sous tous ces rapports, le Hammîra-Kâvya fournirait une riche moisson au Dictionnaire [1], et je ne pense pas exagérer en évaluant à une au moins par couple de vers le nombre des références utiles qu'on pourrait en tirer. Sans doute, les exemples ainsi recueillis n'auraient pas grande autorité par eux-mêmes : ils ne sont pas puisés immédiatement aux sources vives de la langue. Mais, outre que le sanscrit classique ne permet pas cette distinction de langue vivante à langue morte, il faut considérer que la diction de Nayacandra, sans être celle d'un puriste, est toujours correcte et choisie. Il n'y a point chez lui de néologismes décidément suspects, ni d'emprunts aux dialectes vulgaires [2] et le nombre des cas où les expressions rares qu'il emploie sont justifiées par d'autres sources savantes, est une garantie que, dans les cas très nombreux aussi où il se trouve seul, il ne s'est pas avancé sans autorités. D'ailleurs, ce ne sont pas seulement des références qu'il nous fournit, mais aussi parfois le moyen de déterminer une interprétation jusqu'ici douteuse. J'ai déjà

---

1. Cette moisson serait beaucoup plus riche que pour le Vikramânkadevacarita, par exemple, avec lequel le poème de Nayacandra offre, en ce point aussi, tant de rapports. La langue de Bilhana ressemble, en effet, beaucoup à celle de son compatriote et contemporain Kalhana, l'auteur de la Râjataranginî, et le vocabulaire de ce dernier texte a été suffisamment exploité pour le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg.

2. Je n'ai remarqué qu'un prakritisme, le nom de Çiva *Vaijanâtha* pour *Vaidyanâtha*, IX, 179.

mentionné sous ce rapport *kautaskuta, kuximbhari, udarambhari;* en voici un autre exemple : Pâṇini (III, 2, 30 et 37) et Vopadeva (XXVI, 54), enseignent la formation d'un certain nombre de composés dont le deuxième membre est *dhaya* ou *dhama*, « l'action de sucer, de souffler » ou « celui qui suce, qui souffle », mais sans rien dire de la signification de ces termes embarrassants, sur lesquels les scholies ne nous apprennent rien non plus. Or trois de ces composés se trouvent dans notre poëme, *nâḍimdhama,* IV, 116; *mushṭimdhaya,* XIV, 1; *pâṇimdhama,* II, 45, et le contexte ne laisse aucun doute sur la signification qui leur revient, du moins dans ces passages. Le premier signifie « vivement ému », proprement « celui dont les veines se gonflent », avec allusion à un autre sens, « jouant de la flûte ». Le deuxième, dont le sens propre est « qui se suce le poing », signifie ici « affamé de, uniquement occupé de ». Enfin le troisième, qui, comme chez le scholiaste de Pâṇini, sert d'épithète pour qualifier un chemin, a le sens de « encombré » ou, comme nous dirions, « tout noir de monde »; ce qui montre que l'interprétation de Wilson « obscure, dark (as a path, where a noise is made with the hands, to frighten away snakes) », est la seule bonne, et que celle du Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, « vielleicht *eine Reise, auf der man sich in die Hände bläst, auf der man friert* », devra disparaître de l'édition abrégée. — Si j'ajoute que, les caractères généraux du genre une fois admis, on ne peut s'empêcher d'admirer avec quelle habileté, quelle souplesse d'imagination vraiment étonnante Nayacandra se tire d'affaire, on conviendra que, sous les réserves précédemment faites quant à la valeur réelle de cette poésie, elle n'est pourtant pas sans intérêt, ni même sans mérite aux yeux du lecteur d'Europe.

Il ne me reste plus qu'à dire quelques mots de la manière dont l'éditeur a reproduit son texte. Celui-ci est excellent. D'un bout à l'autre, il est lisible, ce qui n'est déjà pas un petit mérite en semblable cas. De plus, M. N. J. K. n'a rien négligé de ce qui pouvait en faciliter la lecture. Les interrogations et les interjections sont marquées, quand il le faut, de signes spéciaux. Les noms propres sont imprimés en caractères plus nourris (il y a pourtant des exceptions). Les padas sont, autant que possible, séparés. Pour la division des mots, qui est celle en usage actuellement dans la typographie indienne, on eût désiré un peu plus de conséquence : ainsi *âçupâṇi,* I, 14; *âçupâda,* I, 18; *savidhus,* I, 90, auraient dû être écrits en deux mots. Au contraire, *etat yaçase°*, I, 36 (il faudrait de plus *etad*); *yaço vitâne,* I, 54; *°aujo yaçasî,* I, 75, devraient n'en former chaque fois qu'un seul. L'emploi de l'apostrophe pour marquer la place d'une voyelle disparue, est réduit au strict nécessaire, ce qui n'est pas toujours suffisant, et une orthographe comme *tadâ 'khyayâ jâyata,* I, 25, a quelque chose de choquant. Il en est de même de l'élision d'un *a* bref après *e* ou *o* final : elle est indiquée parfois, le plus souvent elle ne l'est pas. Il eût fallu adopter, une fois pour toutes, l'un ou l'autre parti. Quant aux fautes, elles sont peu nombreuses

relativement, et toutes vénielles. Elles proviennent, pour la plupart, de ce qu'on pourrait appeler de mauvaises habitudes de la presse hindoue, par exemple, l'emploi de la consonne simple, quand étymologiquement elle devrait être double : *satva*, I, 8-9, III, 19; *tatva*, I, 68; *utrasita*, I, 89; *bhetri*, II, 28; *badhvâ*, X, 78; ou bien *sh* remplacé par *s* : *sisnâsati*, IV, 141, ou mis à la place d'un *kh* : *prasharam*, III, 29; *Sharppara*, III, 47; IV, 109 (si toutefois l'identification proposée avec les Khakars de Ferishta est exacte); ou bien encore la confusion des groupes *hl* et *lh*, *hv* et *vh* : *Pralhâdana*, IV, 38; *vanhi*, XIII, 42. Les autres se réduisent à peu près toutes à des accidents typographiques. On on trouvera quelques-unes relevées en note [1]. Rien de cela n'est bien grave, et le texte de M. N. J. K. est, en somme, remarquablement correct. Je n'ai qu'un scrupule : c'est qu'il ne dit pas comment il l'a obtenu. Il n'a eu à sa disposition qu'un seul manuscrit. Or celui-ci a beau être excellent, avoir été copié par un condisciple du poète *âtmapâthanârtham*, pour son propre usage, peut-être sur l'original même et sous les yeux de l'auteur : chacun sait que ce n'est pas un pareil texte que fournissent d'ordinaire les manuscrits isolés, même les meilleurs. M. N. J. K. a-t-il simplement reproduit le sien, ou l'a-t-il corrigé? Et, dans ce dernier cas, qui me semble le seul probable, quelle a été la mesure de ces corrections? Nous n'en savons absolument rien. Les seules indications qu'il nous donne à cet égard, sont relatives à quelques lacunes que présente le texte, lacunes qu'il a pu combler quelquefois, ce qu'il indique au moyen de parenthèses (c'est ainsi du moins que j'interprète cette notation), ou qu'il a dû laisser telles quelles, et qu'il marque alors par une ou plusieurs rangées de points. Mais c'est là tout. Pas une faute de copiste, pas une leçon douteuse de notée au bas de ces 136 pages de texte, contenant près de 1,600 distiques [2]. J'avoue que cette sobriété me rend défiant, d'autant plus défiant, que les seuls moyens de contrôle que fournisse M. N. J. K. ne sont pas faits pour rassurer. Une fois sur deux qu'il lui arrive dans son introduction de citer l'original, il l'a lu autrement que dans le texte (p. 27 et VIII, 56). D'autre part, les différences qu'on remarque d'un bout à l'autre dans cette même introduction pour les noms propres (et je ne parle pas des différences qui résultent simplement d'une orthographe peu

---

1. I, 7, lire *prasaktim*; 8, *Mândhâtri*; 13, *etarhy*; 75, *vidhitsatau°*; II, 3, *kauxeyâ°*; 10, *Gundadeva* ne saurait être exact : dans l'introduction, ce nom est écrit *Gangadeva*; 41, lire *gajendrâç*; 50, *vadhûh*; 89, *visphuranti*; III, 14, *patishtha°*; 37, *Turushka*; 38, *peshayantrâ°*; IV, 43, *°opanishajjno*; 94 et XIV, 9, *mlecha*; IV, 123, *jagmushyâm*; 144, *bâshpapûraih*, ce qui dérange, il est vrai, le mètre; mais le vers, qui est incomplet, paraît avoir été retouché, et la correction est nécessaire; 158, *duççyavanah*; XI, 22, *srâg*; 24, *pratolyâm*; 73, *pungavânâm*; XIII, 173, *devî* et *pramukhâ*; XIV, 2, *çiçrâya*; 25, *bhramara*; 43, *vidhâtâ°* ou *dadhitâ°*. Comme on ne voit aucune raison, jeu de mots ou autre, en faveur de la répétition de I, 69ª au vers suivant, cette répétition doit être fautive.

2. La suscription du MS. en accuse 1564; j'en trouve 1579 en additionnant les sommes indiquées pour chaque chant.

rigoureuse ou de la réduction des formes sanscrites à leurs correspondants vulgaires), ne sauraient s'expliquer toutes par des inadvertances, et paraissent bien, quelques-unes du moins, accuser des lectures différentes. Dans ces cas, l'introduction corrige-t-elle le texte, ou devons-nous admettre la supposition inverse? De toute façon, il y a là un reproche à adresser à M. Nîlkanth Janârdan Kîrtane; mais, heureusement, c'est aussi le seul comportant quelque gravité. Pour tout le reste, son Hammîra-Mahâkâvya est un digne pendant du Vikramânkadevacarita de M. Bühler. C'est le plus bel éloge que je puisse en faire.

A. Barth.

---

115. — **Inscription de Tauromenion.** Transcription et commentaire par MM. Georges Lafaye et Albert Martin. (Extrait des Mélanges d'histoire et d'archéologie publiés par l'Ecole française de Rome.) Rome, imprimerie de la Paix, 1881. Un vol. in-8° de 34 pages, avec une planche en héliotypie.

L'inscription dont il s'agit, — trouvée, dit-on, vers 1864, en Sicile, près de Taormina, — se lit sur les trois faces libres d'un bloc de marbre encastré aujourd'hui dans le mur du musée de cette ville. M. Lafaye, membre de l'Ecole française de Rome, est allé récemment en prendre un estampage, d'après lequel il a déchiffré l'inscription, un peu plus tard, à Rome, avec l'aide de son collègue M. Albert Martin. Cette inscription est en grec dorien. Elle est disposée sur deux colonnes aux faces I et II, sur une seule à la face III. Ce qui peut encore être lu sur la face II se réduit à quelques mots. La face I présente 152 lignes dans la colonne de droite, et 144 seulement dans la colonne de gauche; il y a 56 lignes sur la IIIe face. La face I et le commencement de la face II ont été gravées tout d'une fois par un même lapicide [1]; le reste de la face II et toute la face III présentent un genre d'écriture un peu différent, et sont l'œuvre d'un second lapicide : elles paraissent d'ailleurs avoir été gravées aussi en une fois. Ces remarques sur la gravure de l'inscription ont été faites par M. M.; elles ne sont pas sans importance.

---

1. « Depuis la première ligne jusqu'à la dernière (de la première partie), ce sont partout les mêmes formes, c'est le même système de ligatures... La seule différence qu'on puisse noter (dans l'écriture de cette partie de l'inscription), c'est que la fin est écrite avec un peu de négligence, comme il arrive facilement dans les longues inscriptions et dans les manuscrits. On pourrait même se rendre compte de la façon dont le lapicide a conduit son travail; il semble qu'il n'a pas gravé d'abord toute la première colonne, puis toute la deuxième, mais qu'il a fait marcher les deux à la fois; elles présentent, en effet, toutes deux les mêmes alternatives. Au commencement, l'écriture est relativement soignée, les lettres sont grandes; peu à peu elles se rapetissent; la fatigue, les négligences se font sentir. A la fin, les traits sont plus courts et moins profonds, et ces phénomènes se reproduisent en même temps sur les deux colonnes. » (Martin, p. 25.)

La face I commence ainsi [1] :

A

ΣΤΡΑΤΑΓΟΙ ΔΙΑ ΠΕΝΤΕ ΕΤΕωΝ

(ἐ)ΠΙ ΙΣΤΙΕΙΟΥ	ΕΠΙ ΦΑΛΑΚΡΟΥ
ΝΥΜΦΟΔωΡΟΣ ΣΙΜΙΣΚΟΥ	ΠΟΛΕΜΑΡΧΟΣ ΑΠΟΛΛΟΔωΡΟΥ
ΦΙΛΙΣΤΙωΝ ΘΑΡΡΙΑ	ΝΙΚΟΣΤΡΑΤΟΣ ΝΙΚΟΣΤΡΑΤΟΥ
(ἐπὶ) ΔΑΜΑΤΡΙΟΥ	ΕΠΙ ΦΡΥΝΙΟΣ
etc.	etc.

La seconde colonne est la continuation de la liste de la première. Toute cette première liste qui couvre la face I se compose ainsi d'une série de 99 noms propres au génitif précédés de ἐπὶ, — ce qui représente une suite de 99 années successives, désignées par l'archonte éponyme de la cité, — suivis chaque fois de deux noms propres au nominatif accompagnés chacun du nom du père au génitif : pour un personnage qui revient deux fois dans la série et qui porte le même nom et le même patronymique qu'un autre personnage de la liste, la mention du dème auquel il appartenait a été ajoutée, afin d'éviter une confusion, sans cela immanquable. Tout personnage, parmi ceux qui vont ainsi par paires, reçoit, s'il reparaît une seconde ou une troisième fois, un B ou un Γ après le nom de son père.

M. L. a présenté une interprétation de cette inscription que M. M. a fort bien réfutée. Mais M. M. lui-même n'avait pas compris d'abord le sens vrai des mots στραταγοὶ διὰ πέντε ἐτέων, ce qui l'avait empêché de se rendre compte des conditions dans lesquelles les fonctions de stratèges étaient exercées au temps de l'inscription, c'est-à-dire, à en juger par la forme des lettres, vers le Ier siècle avant notre ère, à Tauromenium. Comme j'allais me mettre à rédiger pour cette *Revue* une note où je me proposais de rectifier les conclusions erronées du double travail de MM. L. et M., j'ai reçu de M. M. une lettre où il se corrige lui-même. Il ne me reste donc plus qu'à exposer, d'après cette communication épistolaire, ce que nous apprend l'inscription de M. Lafaye.

Les fonctions de stratège étaient ordinairement annuelles dans les cités grecques où cette magistrature existait. A Athènes, on choisissait chaque année dix (plus tard douze) stratèges, lesquels étaient rééligibles à la sortie de leur charge : c'est ainsi que Phocion fut quarante-cinq fois stratège. La Ligue achéenne, au IIIe siècle av. J.-C., n'avait qu'un seul stratège, élu pour un an, et seulement rééligible au bout d'une année entière passée dans la vie privée : Aratus, qui jouit alors dans la ligue de la plus considérable influence, en fut longtemps stratège, de deux années l'une. A Thurium, dans la grande Grèce, il y avait eu anciennement des stratèges, dont nous ne connaissons pas le nombre, et qui, après leur année de magistrature écoulée, ne redevenaient rééligibles à ces mêmes fonctions qu'au bout de trois autres années révolues : c'était ce qu'on appelait,

1. Le lecteur est prié de se représenter les ω aussi grands que les autres lettres.

d'une expression conservée par Aristote : διὰ πέντε ἐτῶν στρατηγεῖν. Il ne faut pas qu'on s'étonne de cette traduction de πέντε par trois plus un, ce qui fait *quatre*. On dit en français : *de huit jours en huit jours*, pour signifier du lundi au lundi, etc., ce qui ne fait en réalité que sept jours d'intervalle. De même on disait à Athènes que les Panathénées, lesquelles avaient lieu périodiquement tous les quatre ans, c'est-à-dire *chaque cinquième année* (1, 5, 9, 13, etc.) ἤγοντο διὰ πέντε ἐτῶν. (Ex. : Scoliaste d'Aristophane, *Paix*, 418). Pour en revenir à la constitution de Thurium, Aristote rapporte qu'elle subit un jour des modifications profondes, dont le signal fut donné par l'abolition des stratèges διὰ πέντε ἐτῶν et leur remplacement par des stratèges immédiatement et indéfiniment rééligibles, comme à Athènes (*Politique*, V, ch. VII, p. 1307^{b}, l. 7, Bekker) : Νόμου γὰρ ὄντος διὰ πέντε ἐτῶν στρατηγεῖν, γενόμενοί τινες πολεμικοὶ τῶν νεωτέρων ..... τοῦτον τὸν νόμον λύειν ἐπεχείρησαν πρῶτον, ὥστ' ἐξεῖναι τοὺς αὐτοὺς συνεχῶς στρατηγεῖν, ὁρῶντες τὸν δῆμον αὐτοὺς χειροτονήσοντα προθύμως. Tauromenium, à ce que nous apprend l'inscription nouvelle, nommait deux stratèges annuels, qui n'étaient rééligibles, comme jadis à Thurium, que pour la cinquième année (en comptant 1 l'année de leur charge. Il y a de nombreux exemples, pendant les 99 années de notre liste, de réélection des mêmes personnes, et plusieurs mêmes furent trois fois stratèges : mais toujours, sauf dans un seul cas, il y a trois années pleines entre leurs deux exercices. Une seule fois donc, aux lignes 9 et 17 de la deuxième colonne, si c'est bien du même personnage qu'il s'agit dans les deux endroits, il n'y a que deux années pleines entre les deux stratégies de Philistion, fils de Philistion : il est possible que ce fût un fonctionnaire d'un mérite exceptionnel ou particulièrement aimé de ses concitoyens, et que, dans une circonstance donnée, le peuple ait jugé bon d'abréger pour lui d'une année le délai légal au bout duquel la réélection était permise.

C'est une bonne observation faite par M. M. en comparant la nouvelle inscription avec le n° 5642 du *Corpus Inscriptionum Graecarum*, que souvent un stratège devenait gymnasiarque la seconde année après sa sortie de charge, ou quelquefois plus tard. Il nous semblerait ressortir de là que la constitution de Tauromenium ne permettait pas qu'on se perpétuât dans les honneurs, et exigeait qu'on rentrât dans la vie privée pendant une année au moins, après avoir exercé une charge publique avant d'en obtenir une autre. Ainsi, l'on pouvait être stratège une première année, on redevenait simple particulier l'année suivante, la troisième année vient la gymnasiarchie, quatrième année sans fonction publique, la cinquième on est rééligible comme stratège, et ainsi de suite. Resterait toutefois à savoir si d'autres magistratures n'étaient pas permises pour les années deux et quatre que nous supposons ici vides.

Nous n'avons pas l'intention de nous étendre sur la seconde partie de l'inscription. La face III compte 56 lignes. L'archonte y est cette fois suivi du patronymique; les stratèges y sont plus souvent au nombre de

trois que de deux. Le nom du dème en abrégé est souvent ajouté au nom des stratèges. On y remarque, après le nom du troisième stratège d'une certaine année, la mention τὰν πρώταν τετράμηνον καὶ ἐτελεύτασε. Puis, à la ligne d'en dessous, le sigle ΓΡ (ces deux lettres sont liées) avec le nom d'une quatrième personne. Ce même sigle se trouve de nouveau sous l'archontat suivant, à la dernière ligne de l'inscription, devant le nom d'un personnage qui vient après deux stratèges. Ce sont les deux seuls exemples de ce sigle dans ce qui est conservé de l'inscription. Telles sont les particularités de la face III.

Trois ou quatre archontes consécutifs de cette face III se retrouvent dans le même ordre au nº 5641 du *Corpus;* mais pour quelques-uns qui précèdent, il n'y a plus concordance. Voilà un intéressant sujet de recherches. Le texte des copies des inscriptions de Tauromenium qui sont dans le *Corpus* n'offre pas toutes les garanties de fidélité désirables.

Cette étude de l'inscription de Tauromenium est un début honorable pour M. Albert Martin. Mais il fera bien de revenir, dans le prochain numéro des *Mélanges d'histoire et d'archéologie*, sur celles de ses opinions qu'il a eu le bon esprit de reconnaître de lui-même pour erronées. On doit aussi des remerciments à M. Lafaye qui a pris la peine d'aller recueillir, puis de déchiffrer le premier ce long et important document, en se servant d'un estampage qui, à en juger par la planche héliographique qui en reproduit quelques lignes, n'a pas dû être commode à lire. C'est, au surplus, une singulière idée que de photographier un estampage de préférence au marbre original. Il n'y a donc pas de photographe à Taormina ou dans les environs, ni d'appareil photographique portatif parmi le matériel de l'Ecole de Rome?

Ch. G.

---

116. — **Le procès des Dantonistes,** par le Dr Robinet. 1 vol. in-8°. Paris, Leroux. 1879, 616 p.

Il y a deux choses très différentes dans ce livre : une théorie et une discussion historique. La théorie n'est autre que la vieille maxime que la fin justifie les moyens, adaptée à la philosophie positive. « Un coup d'état ou une insurrection est légitime lorsque la légalité n'étant plus en rapport avec l'état spontané et le développement naturel de la société, menace l'intérêt public. » Tous les doctrinaires de la raison d'état en ont dit autant. Il n'est point d'école ou de parti qui ne puisse justifier ses actes par des maximes de ce genre; il y en a bien peu qui ne l'aient essayé. Cela conduit non plus à juger les actes, mais à juger les doctrines. Ce genre de discussion échappe complètement à la critique historique. Les ennemis de Danton l'ont attaqué par ses propres armes, leurs apologistes apposent au défenseur de Danton des arguments identiques aux siens. M. le Dr. Robinet s'élève avec indignation contre

les procédés du tribunal révolutionnaire à l'égard de Danton, mais il loue Danton d'avoir créé ce tribunal, et il en approuve la soi-disant justice quand elle s'applique aux adversaires de Danton. La partie vraiment intéressante du livre, c'est la discussion du procès. M. le Dr. Robinet a fait un examen minutieux des pièces, il en produit beaucoup d'inédites, et s'il ne justifie pas devant l'histoire les actes de Danton, il engage du moins très vivement à penser que les ennemis du fameux tribun ont porté contre lui des accusations de vénalité et de concussion qui n'étaient peut-être pas plus fondées, que celles que Danton éleva contre plusieurs de ses contemporains et que c'est surtout par l'intrigue et la calomnie qu'ils l'ont attaqué, par le complot et la violence qu'ils l'ont abattu, c'est-à-dire par ses propres armes.

A. S.

---

117. — **Le maréchal Davout**, par Mme DE BLOCQUEVILLE, quatrième et dernier volume. Paris, Didier, in-8°. 564 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume qui complète l'ouvrage que Mme de Blocqueville a consacré à la mémoire de son père, contient des renseignements sur la carrière du maréchal, de 1813 jusqu'à sa mort. On y trouvera avec les mêmes défauts de composition, un certain nombre de pièces aussi intéressantes que dans les volumes précédents. En résumé, cet ouvrage aurait beaucoup gagné à être resserré en deux volumes, limité aux souvenirs et lettres inédites du maréchal et débarrassé du fatras de discussions et de citations rétrospectives qui en alourdit le texte, en rend la lecture pénible et en voile le véritable mérite.

---

118. — **Faust von Gœthe mit Einleitung und fortlaufender Erklærung** herausgegeben von K. J. SCHRŒER. Erster Theil. Heilbronn. Verlag von Gebr. Henninger. 1881, in-12, LXXXVI, 303 p.

Les obscurités que présente le texte du *Faust* ont dès longtemps éveillé le zèle des commentateurs et depuis Düntzer, que d'efforts ont été tentés pour expliquer le chef-d'œuvre de Gœthe ! M. Schröer occupera une place distinguée parmi les nombreux interprètes que le poète a trouvés, et l'édition critique qu'il vient de donner du *Faust* contribuera puissamment à l'intelligence de ce drame si original, mais parfois si obscur. Ce qui la recommande tout d'abord, c'est l'abondance et la variété des notes dont le texte est accompagné. Je ne sais, et M. S. paraît en douter lui-même à la fin de sa préface, si, comme il le voulait, toutes les difficultés d'interprétation ont été élucidées, mais nombre d'entre elles certainement peuvent être désormais considérées comme résolues. Rien

d'ailleurs n'a été oublié par le consciencieux éditeur : mythologie, histoire, allusions, formes ou mots rares et peu usités, ont été, de sa part, l'objet d'explications ingénieuses et instructives. C'est ainsi que les vocables *grünen* (Pr. v. 68), *lobesan* (v. 2280), *Puristen* (v. 3926), etc., sont longuement commentés, en même temps que l'histoire en est refaite. Quand donc nos éditeurs de textes en langue étrangère voudront-ils ou pourront-ils en faire autant [1] ?

Mais ce commentaire scrupuleux ne fait pas seul le mérite du *Faust* de M. S. ; ce qui le recommande encore, c'est l'étude que le savant éditeur a faite, dans l'introduction qui le précède, de la genèse du célèbre drame. Dans son livre sur les premières années de Gœthe (*Aus Goethes Frühzeit*), M. Scherer avait déjà abordé cette question ; M. S. complète, en le révisant sur certains points, le travail du nouvel historien de la littérature allemande ; s'il lui accorde que Gœthe écrivit en 1772 la scène en prose (22) de son *Faust*, il n'admet pas, et avec raison, je crois, comme appartenant à une première rédaction non versifiée, écrite aussi à cette époque, les passages en vers non rimés du drame. Une chose, toutefois, me parait contestable dans la théorie de M. S., c'est qu'il fasse commencer le *Faust* dès l'année 1769, c'est-à-dire, presque aussitôt après le retour du poète de Leipzig à Francfort. Que Gœthe ait, dès cette époque, conçu l'idée de son drame, rien de plus vraisemblable ; mais c'est plus tard qu'il dut songer à l'écrire, et le silence absolu qu'après son départ de Strasbourg il garde, dans sa correspondance avec Herder, qu'il entretient pourtant de tous ses travaux, au sujet du *Faust*, me semble une preuve qu'il ne travaillait pas encore à cette œuvre. Ce ne fut que plus tard et à partir de 1772 qu'il dut la commencer, et j'accorde sans peine qu'à cette époque remonte la composition des scènes où Faust, véritable personnification du titanisme du jeune poète, apparait seul. Il me semble très vraisemblable aussi que Gœthe dut écrire à Francfort au moins une partie des scènes où figurent à la fois Faust et Marguerite, tandis qu'il n'aurait composé qu'à Weimar, entre 1775 et 1786, les scènes où Marguerite, désignée désormais par le nom de Gretchen, se montre seule. La scène XIII[e] de la forêt ayant été écrite à Rome, si l'on admet, comme le propose non sans fondement M. S., que celle où figure Valentin aurait été composée dès 1775, on voit que le *Faust*, dans ses parties essentielles, aurait été terminé en 1790, date de sa publication en fragment [2]. Sans doute, ces conclusions ne sont pas à l'abri de toute objection, mais elles paraissent vraies dans leur ensemble ; c'est dire quelle lumière M. Schröer a jetée sur l'histoire si incertaine de la composition du drame de Gœthe.

---

1. Quand j'ai écrit ceci, je ne connaissais pas encore la collection des classiques étrangers de la librairie Delagrave, dont la publication vient d'être inaugurée par le *Macbeth* de M. J. Darmesteter.

2. Le *Prologue*, qui est de 1797, et la *Walpurgisnacht*, écrite en 1800, ne sont évidemment que des scènes accessoires et ne sont pas plus indispensables à la marche du drame que la « cuisine des sorcières » composée en Italie.

J'ajouterai que, suivant en cela l'exemple du dernier éditeur du *Faust*, M. de Loeper, il en a numéroté soigneusement les vers, et que, dans un appendice de son introduction, il donne, d'après le célèbre acteur Laroche, des renseignements très curieux sur la première représentation à Weimar, en 1829, de la pièce du grand poète. Il ne me reste, en terminant, qu'un désir à exprimer : c'est que la seconde partie de cette nouvelle édition du *Faust* ne soit pas au-dessous de la première et qu'elle ne se fasse pas trop longtemps attendre.

C. J.

---

119. — **Ergænzungswœrterbuch der deutschen Sprache,** mit Belegen von Luther bis auf die neueste Gegenwart, von Prof. Daniel Sanders. 4 livraisons à 1 mark 25 pfg. A—Becken (L'ouvrage paraîtra en 24 livraisons). Stuttgart, Abenheim.

Il y a une vingtaine d'années que M. Sanders a terminé son grand dictionnaire de la langue allemande, en trois parties. Depuis cette époque, il a publié une série d'ouvrages sur la langue allemande, qui ont été presque tous l'objet de comptes-rendus dans cette *Revue*, par exemple un Dictionnaire des mots étrangers de la langue allemande, un petit Dictionnaire des principales difficultés de la langue allemande, un Dictionnaire des synonymes allemands, des opuscules sur l'unification de l'orthographe allemande, enfin, ses *Deutsche Sprachbriefe*, avec un excellent résumé de l'histoire de la littérature allemande moderne. Aujourd'hui, l'infatigable travailleur a le courage d'entreprendre la publication d'un dictionnaire complémentaire de tous les dictionnaires allemands. Les mérites des travaux lexicographiques de M. Sanders sont assez connus pour qu'il soit nécessaire d'y insister. On remarque dans ce dernier travail surtout beaucoup d'idiotismes provinciaux, qu'on trouve en grand nombre dans les auteurs allemands appartenant aux différentes provinces de l'Allemagne. Voici quelques additions. Parmi les composés de Apfel, il manque la pomme assez connue sous les noms de *Schlotter-apfel*, *Klapper-apfel* et *Klingel-apfel* (pomme calville), de même *Luyken-apfel (Striata nobilis)*, très commune dans le Wurtemberg, et appelée aussi *Luyke* (f.). Parmi les significations données pour *Rosen-apfel*, il manque celle de *rosenrother Kochapfel* (pomme châtaignier). Espérons que, pendant le cours de la publication, de nombreuses communications parviendront à l'auteur, de manière qu'il puisse terminer l'ouvrage par un supplément, qui comblera en partie les lacunes que l'immense richesse de la langue allemande rend inévitables dans tout travail de ce genre.

Alfred Bauer.

CHRONIQUE

FRANCE. — *Etudes sur le droit celtique, le Senchus Mór*, tel est le titre d'une brochure qui vient de paraître à la librairie Larose et où M. d'Arbois de Jubainville a réuni quatre mémoires publiés par lui, tant l'année dernière que l'année courante, dans la *Nouvelle Revue historique de droit*. Le premier de ces mémoires traite des rapports intrinsèques du *Senchus Mór* avec la littérature épique, grammaticale, hagiographique et canonique de l'Irlande. Le second a pour objet la langue du *Senchus Mór* et les indices qu'elle peut fournir sur l'âge de ce document. Le troisième expose en quoi consistait la hiérarchie sociale en Irlande. Dans le quatrième, il est question de l'administration de la justice sous trois rubriques : 1° les assemblées publiques; 2° les rois; 3° les jurisconsultes.

— Les éditeurs Charavay publient une *Bibliothèque des Français* dont ils ont confié la direction littéraire à M. Anatole France et la direction artistique à M. Fernand Calmettes. Les volumes de cette *Bibliothèque des Français* (in-16°) sont imprimés par M. Gust. Retaux, d'Abbeville, en caractères elzéviriens sur papier vergé à la cuve, avec portraits gravés à l'eau-forte, frontispices, têtes de pages, fleurons et culs de lampe dessinés par Grasset et Kreutzberger, d'après les maîtres ornemanistes de l'époque; le prix, relativement peu élevé, de chaque volume, est de 5 fr. Les deux premiers volumes de la collection viennent de paraître; ils renferment les *Fables* de La Fontaine; on trouve, en tête du premier volume, un beau portrait du fabuliste gravé à l'eau-forte par Régamey, ainsi que la *Vie de Jean de La Fontaine*, par Charles Perrault, et l'*Eloge de La Fontaine*, par Chamfort, et à la fin du second volume, en appendice, une *Notice sur Mme de la Sablière*, et un court glossaire. Les éditeurs Charavay annoncent, comme étant sous presse : 1° *Histoire d'Henriette d'Angleterre et mémoires historiques*, par Mme de La Fayette; 2° *Contes et poésies fugitives de Voltaire*; et en préparation ; 3° *Contes de La Fontaine*; 4° *Théâtre de La Fontaine*; 5° *Œuvres de Molière, Racine, Corneille, Bossuet, Lesage, Beaumarchais*, etc.

— Voici le résultat des concours de l'Académie des sciences morales et politiques. Le concours (prix Victor Cousin) qui avait pour sujet *la philosophie stoïcienne* a été prorogé, aucun des cinq mémoires déposés n'ayant été jugé digne du prix. Le concours (prix du budget) qui portait sur le système de l'*Association*, n'a été l'objet que d'un seul mémoire ; ce mémoire, dont l'auteur, M. Ferry, professeur à l'université de Rome, a fait « une analyse précise et judicieuse des doctrines philosophiques qui ramènent au seul fait de l'association les facultés de l'esprit humain et le moi lui-même » a été couronné. M. Ollé Laprune a obtenu le prix proposé pour la question : « *exposer et apprécier la doctrine morale qui ressort de l'analyse comparée des trois Morales d'Aristote* ». Sur la question de l'*extradition* qui a provoqué le dépôt de seize mémoires au secrétariat de l'Institut, les deux meilleurs travaux sont celui de M. Bernard, conseiller à la cour d'appel de Dijon, et celui de M. El. Metman. Les sujets des deux prix Odilon Barrot étaient : 1° *De l'institution du jury en France et en Angleterre*; 2° *La procédure civile en France et en Angleterre depuis le* XIIIe *siècle jusqu'à nos jours*; deux mémoires ont été déposés sur la première question, mais un seul a fixé l'attention de l'Académie qui décerne le prix à l'auteur de ce travail, M. Van den Heuvel, avocat à la cour d'appel de Gand ; un seul mémoire a été déposé pour la seconde question, mais c'est un mémoire en cinq volumes in-4°, remplis d'une érudition abondante et solide ; l'Académie a décerné le prix à l'auteur de ce mémoire, M. Ernest Glasson, professeur à la Faculté de droit de

Douai. Le sujet proposé pour un des deux prix Bordin était « *L'histoire de l'ordonnance criminelle de 1670 et l'étude de son influence sur l'administration de la justice et sur la législation qui lui a succédé à la fin du* XVIII*e siècle* » l'Académie a décerné le prix à M. ESMEIN, agrégé à la Faculté de droit de Paris, et deux mentions honorables à MM. BRESSOLLES et Paul BERNARD. Le sujet du concours pour le prix Faucher était : *la vie, les travaux et les œuvres de Wolowski*; l'Académie, sans donner de prix, a décerné une récompense de 1,000 fr. à MM. Antony ROULLIET et Jules RAMBAUD. Le concours pour le prix Bordin, *des grandes compagnies de commerce*, est prorogé.

— Le vendredi 27 mai, M. Jules SOURY, ancien élève de l'Ecole des chartes, a soutenu, devant la Faculté des lettres de Paris, en Sorbonne, les deux thèses suivantes pour le doctorat : thèse latine, *de hyzoloismo apud recentiores*; thèse française : *Théories naturalistes du monde et de la vie dans l'antiquité*; — le 4 juin, M. Cl. PERROUD, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, a soutenu devant la même faculté les thèses suivantes : *De syrticis emporiis* et *des Origines du premier duché d'Aquitaine*.

— On annonce la mort de M. Prosper DUVERGIER DE HAURANNE : né à Rouen le 5 août 1798, collaborateur du *Globe* et de la *Revue française*, membre de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, député de Sancerre (Cher) sous la monarchie de Juillet, représentant à la Constituante et à la Législative, élu le 19 mai 1870 membre de l'Académie française, il a composé, entre autres écrits, *Des principes du gouvernement représentatif et de leur application* (1838), *De la réforme parlementaire et de la réforme électorale* (1846); mais son ouvrage le plus remarquable et le plus connu est l'*Histoire du gouvernement parlementaire en France*, à laquelle il travailla depuis 1852 (1857-1873, dix vol. in-8° avec une *Introduction*). Il laisse dit-on, des documents et des papiers concernant l'histoire contemporaine, des fragments de mémoires sur les événements importants dont il a été le témoin, entre autres sur la révolution de 1848 et le coup d'état de 1851, ainsi que des correspondances, soigneusement conservées et mises en ordre, avec la plupart des hommes politiques de son temps et surtout avec M. Thiers; mais on ne peut encore déterminer l'époque à laquelle ces divers documents seraient publiés.

— Nous apprenons également la mort de M. Benjamin FILLON. Il était né à Guels (Vendée) le 15 mars 1819. M. Fillon est l'auteur de publications fort nombreuses sur l'histoire de la Vendée, la littérature française, l'archéologie, la numismatique et la céramique; voici les titres des principales : *Recherches historiques et archéologiques sur Fontenay*, tome Ier (1847); *Considérations historiques et artistiques sur les monnaies de France* (1850); *Etudes numismatiques* (1856); *Collection Jean Rousseau, monnaies féodales françaises* (1862); *Poitou et Vendée* (1862-65, en collab. avec M. O. de Rochebrune); *L'art de la terre chez les Poitevins* (1864); *Recherches sur le séjour de Molière dans l'ouest de la France* (1871); *Le Blason de Molière* (1878), etc. Il avait rassemblé d'importantes collections d'objets d'art, de bijoux antiques et d'armures préhistoriques, dont une partie a figuré à l'Exposition universelle de 1878. Le catalogue de son riche cabinet d'autographes a été rédigé par M. Et. Charavay. (1878-1879. 2 vols. In-8°).

— L'amiral LA RONCIÈRE LE NOURY, qui vient de mourir, était depuis 1872 président de la Société de géographie et avait publié un ouvrage remarqué « *La Marine au siège de Paris* » (1872). Il était né à Turin le 31 octobre 1813.

— L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen met au concours le sujet suivant : *La poésie française en Normandie au* XV*e et au* XVI*e siècle.* Le travail demandé ne doit pas excéder 300 pages in-8° et doit être remis avant le 31 décembre 1882. Le prix est de mille francs.

HONGRIE. — Sous le titre *A francia versidomrol, a magyar hangsulyos verselés alapjan* (Nagyvarad, Samuel Berger), M. Viktor Vajda vient de publier, en 107 pages, le premier traité de versification française qui ait été écrit en hongrois.

SUÈDE — Le recueil de chants populaires suédois, publié en trois volumes, de 1814 à 1816, par Erik Gustav Geiger et Arvid August Afzelius, sous le titre *Svenska folkvisor fran forntiden*, vient de paraître dans une nouvelle édition revue et considérablement augmentée par MM. R. Bergstrœm et Hœijer (*Svenska folkvisor, ny betydligt tillœkad upplaga utgifven*, etc. Stockholm, Z. Hæggstrœm). Cette nouvelle édition paraît sous forme de fascicules; sept fascicules (l'édition entière en comprendra neuf) ont déjà paru.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 mai 1881.

M. Desjardins commence la lecture d'un mémoire de M. Charles Tissot, intitulé *la Campagne de César en Afrique*. L'auteur du mémoire a pris pour base le récit de la campagne qui se trouve dans la collection des mémoires de Jules César. On ignore quel est l'auteur de ce récit; Suétone nomme, avec doute, Alexius ou Oppius, et Niebuhr a adopté le second de ces deux noms. En tout cas, cet auteur était un officier de l'armée de César, qui avait fait la campagne, probablement en qualité d'ingénieur, car il donne des détails circonstanciés et précis sur les distances, les campements, les travaux de défense et d'approche, l'armement des places. M. Tissot s'attache à identifier les lieux nommés dans ce récit, et à suivre sur le terrain le détail des opérations.

M. de Rosny commence une communication sur un texte japonais qui lui a été récemment envoyé et dans lequel il croit avoir trouvé la preuve : 1° de l'existence au Japon, à une époque ancienne, d'un monothéisme primitif, corrompu depuis par l'introduction des doctrines chinoises; 2° d'un ancien alphabet japonais antérieur à l'introduction de l'écriture chinoise dans les îles du Japon et d'origine indienne.

M. Bréal, au nom de la commission du prix Delalande-Guérineau, annonce que la commission a décerné ce prix cette année à M. Jules Gilliéron, pour ses deux ouvrages intitulés *Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais)*, Paris, 1880, in-8, et *Petit Atlas phonétique du Valais roman*, in-fol. oblong. Le rapport de M. Bréal fait ressortir le mérite de ces deux ouvrages et signale notamment l'ingénieuse disposition du second, où une suite de cartes rend sensible aux yeux la distribution géographique des principaux phénomènes phonétiques qui distinguent les dialectes des communes du Valais.

Ouvrages présentés : — par M. Desjardins : Tissot (Charles), *le Bassin du Bagrada et la voie romaine de Carthage à Hippone par Bulla Regia* (extrait d'un volume en préparation des *Mémoires des savants étrangers*; ce mémoire, imprimé maintenant, mais communiqué à l'Académie dès les premiers mois de 1880, contient plusieurs inscriptions qui ont été depuis publiées d'un autre côté par le P. Delattre, missionnaire à Saint-Louis de Carthage; le P. Delattre n'avait pas connu le mémoire de M. Tissot); — par M. Laboulaye : Biker (Julio Firmino Judice), *Colleccao de tratados e convençoes celebrados entre a coroa de Portugal e as mais potencias*, 22 vol.; id., *Colleccao dos negocios de Roma no reynado de el-rey dom José I*, 4 vol ; d'Arbois de Jubainville (H.), *Etudes sur le droit celtique : le Senchus Mór* (extrait de la *Nouvelle Revue historique de droit*); — par M. Ad. Regnier : Senart, *les Inscriptions de Piyadasi*; tome Ier (Paris, 1881); — par M. Lenormant : Bruston (Ch.), *Histoire critique de la littérature prophétique des Hébreux* (Paris, 1881); — par M. Gaston Paris : Port (Célestin), *les Artistes angevins, peintres, sculpteurs, etc.* (Paris, 1881); — par M. Le Blant : Sommerville (Maxwell), *Engraved Gems, their place in the history of art* (Philadelphia, 1877).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 13 Juin — 1881

---

120. — **L'archéologie préhistorique,** par le baron Joseph de Baye. Paris, 1880, E. Leroux, in-8° de 416 pages avec 5 planches et de nombreuses gravures intercalées.

Depuis dix ans des recherches minutieuses et multipliées ont été faites par M. le baron de Baye dans le but de se rendre compte des points sur lesquels, dans le département de la Marne, on trouve les traces de la fabrication et de l'usage des instruments en pierre polie ; ces recherches ont eu lieu, principalement, dans la vallée du Petit-Morin (canton de Montmort); elles ont produit des résultats inattendus et d'une grande importance pour l'étude de l'archéologie des temps les plus reculés. En présence de faits, complètement nouveaux, révélés par ses fouilles, M. de B. a cru utile de faire précéder le sujet principal qu'il voulait traiter par un résumé de ce que les savants qui cherchent à dissiper les ténèbres des temps dits préhistoriques ont pu trouver et supposer sur ce sujet. Nous devons en remercier M. de B.; il a su analyser et exposer clairement les divers systèmes, et faire ainsi, en soixante-douze pages, un véritable travail de vulgarisation. Quand on voulait savoir quelque chose des temps écoulés avant que la tradition ait consacré les premières pages de l'histoire humaine, on était effrayé de la foule d'hypothèses, souvent contradictoires, qu'il fallait aller chercher dans un fouillis de livres, de brochures et de procès-verbaux de séances de Sociétés et de Congrès. On est heureux de trouver un fil pour se guider dans le dédale *préhistorique*.

Ce mot *préhistorique* étonne plus d'un lecteur ; il semble qu'il s'applique à des temps tellement éloignés qu'ils se rattachent à ces problèmes dont la solution, si on peut la trouver, doit être abandonnée aux savants qui s'occupent de sciences naturelles et de l'étude des conceptions religieuses. S'il était vrai que l'histoire d'un pays commence pour lui avec l'écriture, qu'en deçà on entre dans le domaine de la géologie et de la paléontologie, je ne me permettrais pas de parler ici du livre de M. de Baye. Mais il faut remarquer que l'histoire des peuples ne com-

mence pas partout à la même heure; il y avait des siècles que les Egyptiens transmettaient aux générations futures leurs annales écrites et, dans leur voisinage, des nations n'avaient pas encore d'histoire. Les Romains traçaient et gravaient leurs légendes et leur histoire, alors que ce qui se passait de l'autre côté des Alpes, chez les Celtes, leur était inconnu aussi bien qu'aux Grecs. Avant Polybe, on ne savait presque rien de nos ancêtres; pour les nations civilisées ils n'avaient pas d'histoire, et cependant l'archéologie, aujourd'hui, nous permet de saisir quelque chose de ces temps reculés. De nos jours, on pourrait trouver facilement des peuplades encore sauvages dont l'histoire ne sera révélée que lorsque quelques voyageurs auront été chercher, au péril de leur vie, ce que l'on peut savoir de leurs mœurs et de leurs souvenirs. Constatons donc que le mot *préhistorique* est singulièrement élastique; il ne s'applique pas seulement aux temps qui s'écoulèrent dans une période séparée de nous par des centaines de siècles; il ne faut pas attribuer strictement à ce vocable la réflexion que fait M. L. von Ranke dans la première partie de son *Histoire universelle* : « Comment l'historien aurait-il la témérité de vouloir découvrir les secrets du monde primitif et les rapports de l'humanité avec Dieu et la nature? » Dans cet article, nous signalerons, en passant, les opinions qui nous semblent *téméraires;* constatons, dès à présent, que les limites du sujet traité par M. de B. nous permettent d'en parler dans la *Revue critique*.

Du moment que l'on trouve des objets portant la trace certaine du travail de l'homme, l'archéologue a le droit de s'en occuper; et, il ne faut pas l'oublier, l'archéologue est le collaborateur indispensable de l'historien. Un fait archéologique vaut, à mes yeux, une tradition écrite; je ne puis, de bon cœur, le ranger dans la catégorie des faits préhistoriques véritables que je laisse aux géologues et aux paléontologues. Durant la période pendant laquelle l'homme, quelle que soit l'époque ou la position géographique occupée par lui, ignorant l'usage des métaux, se servit exclusivement d'instruments en pierre, on distingue deux divisions bien tranchées qui se représentent partout. La pierre éclatée, ou taillée à grands éclats est la plus ancienne; c'est celle qui constitue, dans les collections, l'époque *paléolithique;* la pierre polie, quelquefois avec une rare perfection, appartient à la division la plus récente, désignée sous la dénomination de *néolithique*. Y a-t-il eu un long intervalle entre les hommes des temps paléolithiques et les hommes des temps néolithiques par suite de grandes perturbations dans le globe? Au contraire, les seconds ont-ils succédé naturellement aux premiers en profitant de progrès dans la civilisation ou de connaissances nouvelles apportées par des immigrations? La science est encore incertaine sur ce point et les savants sont partagés. Qu'il nous suffise de savoir une chose incontestable : c'est qu'il y a eu un art paléolithique et un art néolithique, dès l'époque que les géologues appellent quaternaire.

A l'époque néolithique appartient la découverte faite par M. de B.,

dans la Marne. Lorsqu'il imprimait son livre, ses patientes recherches lui avaient fait supposer que la partie de la Gaule représentée aujourd'hui par la Champagne n'avait pas été habitée par l'homme avant l'époque néolithique. Depuis la publication du livre dont nous nous occupons en ce moment, un hasard heureux a permis à l'auteur de constater qu'avant le temps des grottes dont nous allons parler, la Champagne était habitée par une race qui fabriquait des instruments en pierre éclatée.

M. de B. a fouillé 120 grottes, dans la vallée du Petit-Morin, et il en a encore à explorer ; ces grottes creusées dans la craie, au moyen d'instruments en silex dont les traces sont évidentes, ont servi les unes de sépultures, les autres d'habitations ; celles-ci ont été habitées longtemps, à en juger par l'usure des marches et des parois. Dans les sépultures, M. de B. a pu recueillir, autour des squelettes, tout le mobilier funéraire qui accompagnait les défunts et qui était resté en place depuis le jour où la grotte avait été close : des haches nombreuses, quelques-unes encore emmanchées, des couteaux, des grattoirs, des scies, le tout en silex ; des coquilles percées, des instruments en os, des grains de collier en craie et en coquille, des pendeloques en schiste et en marbre, des fragments de poteries : nulle trace de métal.

Dans sept de ces grottes, M. de B. a trouvé des sculptures faites en demi-relief dans les parois, et c'est là un des résultats les plus considérables de ses découvertes ; ces sculptures représentent exclusivement des figures humaines, probablement du sexe féminin, et des haches emmanchées ; les premières sont exécutées suivant un mode de convention qui présente des analogies frappantes avec des types retrouvés à Santorin et en Troade. Il me semble que M. de B. a oublié d'indiquer nettement si ces sculptures, si curieuses, se trouvaient dans des grottes funéraires ou dans des grottes destinées à l'habitation.

M. de B. consacre des chapitres particuliers à l'étude des différents groupes d'objets recueillis dans ces grottes ; il insiste sur les flèches à tranchant transversal qu'il a, le premier, su distinguer et déterminer ; elles étaient d'un usage général puisqu'on en trouve jusqu'en Egypte. Il insiste aussi sur la trépanation dont il a pu constater la trace sur certains crânes : notons le fait, mais laissons aux médecins le soin d'étudier l'antiquité et le sens de cette opération.

Un léger reproche, à l'auteur, en passant. Pourquoi n'a-t-il pas saisi l'occasion, à propos des cavernes de la vallée du Petit-Morin, de résumer tout ce que les auteurs anciens nous ont conservé sur les Troglodytes ? Les textes de Strabon, de Tacite, de Pomponius Méla, etc., ne sont pas inutiles à vulgariser.

Au début de cet article, je disais que M. de B. avait consacré les 70 premières pages de son volume à exposer les systèmes des savants sur les traces du travail humain aux époques tertiaire et quaternaire ; je répète qu'en accomplissant cette étude, l'auteur a fait une œuvre méri-

toire et très utile ; son exposition est aussi claire qu'impartiale. Après avoir lu attentivement cette partie du livre, on arrivera à cette conclusion, qu'il n'y a pas lieu, quant à présent au moins, pour les archéologues, de perdre leur temps en le consacrant aux produits de l'époque tertiaire. Aucun fait constaté ne permet de dire que l'on retrouve alors des produits d'un art quelconque ; on ne rencontre que quelques fragments de pierre, de très petite dimension, ayant souvent subi l'action du feu, sur lesquelles un travail de taille est plus ou moins constaté ; leur minime module, en admettant ce travail, permet de se demander à quoi ils pouvaient servir et dans quelle vue on se serait donné la peine de les tailler ; et ajoutez à cela que les savants qui veulent y voir des instruments fabriqués sont obligés de les attribuer « à un être intelligent qui connaissait le feu et savait le produire et le conserver. » Quel était cet être? Ce n'était pas l'homme dont nous descendons directement, puisque pas un seul mammifère de l'époque tertiaire ne s'est perpétué, dit-on, à l'époque quaternaire. Cet être serait le *précurseur de l'homme*, l'ancêtre de notre race et des singes suivant quelques personnes. Ici, on le voit, nous avons devant nous, non plus des faits, ni des textes, ni même des traditions, mais un écheveau d'hypothèses enchevêtrées. Nous sommes complètement sortis du domaine de l'histoire et de l'archéologie pour errer dans celui de la fantaisie ; jusqu'à ce que de nouvelles découvertes authentiques aient été signalées, bornons-nous à étudier ce qui peut nous faire connaître encore plus exactement la race humaine de l'époque quaternaire ; avant celle-ci commencent les *véritables temps préhistoriques* qui se prolongent dans la nuit des siècles.

Anatole de BARTHÉLEMY.

---

121. — **Wœrterbuch zu den homerischen Gedichten.** Für den Schulgebrauch bearbeitet, von Georg AUTENRIETH. Leipzig, Teubner. 1881, in-8°, XVI et 353 p. — Prix : 3 mark (3 fr. 75).

Ce lexique d'Homère vient de paraître en troisième édition. L'étymologie, la quantité sont indiquées auprès de chaque mot, quand il y a lieu, aussi bien que le sens et les usages. Les figures n'ont pas été épargnées, pour rendre parlantes aux yeux les explications que les mots ne suffiraient pas à donner avec toute la clarté désirable. Au point de vue archéologique comme au point de vue philologique, tout est traité dans cet ouvrage avec une admirable conscience. Quel dommage qu'en France on soit encore réduit à l'honnête, mais déjà bien vieilli « *Dictionnaire complet d'Homère et des Homérides* », de Theil et Hallez d'Arros (Paris, 1841) ! Il mériterait bien d'être refondu, et, par la même occasion, enrichi de quelques utiles gravures à l'exemple du *Wörterbuch* de M. Autenrieth.[1]

---

122. — 1. **De causa Harpalica.** Thesim ad doctoris gradum rite capessendum ampl. facultati litterarum Parisiensi proponebat A. Cartault, olim gallicæ scholæ Athenis alumnus. Paris, E. Thorin. 1881, 143 p. in-8°.
— 2. **Hyperidis orationes quattuor,** cum ceterarum fragmentis, edidit Fridericus Blass, 2e édition. Leipzig, Teubner. 1881, 119 p. in-12.

Reviser un procès dont nous n'avons pas les pièces est un problème qui peut sembler insoluble, et sur lequel notre curiosité ne cesse cependant de s'acharner lorsqu'il s'agit d'un orateur et d'un patriote tel que Démosthène. M. Cartault n'est pas le premier qui se soit laissé tenter par l'importance et la difficulté d'un tel problème. Aussi a-t-il pensé avec raison qu'avant d'exposer à son tour les faits relatifs à l'affaire d'Harpale, il convenait de résumer tout ce qui avait été écrit sur ce sujet. M. C. s'est acquitté de cette partie de sa tâche avec beaucoup de soin et d'exactitude. Là tout était connu, il ne s'agissait que d'être rapporteur fidèle; malheureusement il n'en est pas de même pour le procès de Démosthène, où presque tout reste à deviner et où la plus profonde sagacité ne peut aller au delà d'une combinaison plus ou moins plausible.

Résumons rapidement le système de M. Cartault. La première apparition d'Harpale au cap Sunium doit être placée au commencement de l'an 324, vers le mois de février. La condamnation de Démosthène eut lieu dans un des deux derniers mois de la même année. Si l'on fait abstraction de certains propos sans consistance répétés à la légère par un poète comique, aucun soupçon sérieux ne pesait sur Démosthène, ni quand il fit charger l'Aréopage de l'enquête, sur la somme qui manquait au trésor apporté par Harpale, ni pendant les premiers mois de cette enquête. A la fin du mois de juin, au solstice d'été, Demosthène fut chargé par le sénat des Cinq-cents de conduire l'ambassade sacrée d'Olympie en qualité d'archithéore. Comment admettre, dit M. C., qu'on eût honoré d'une pareille mission un homme déjà accusé de s'être laissé corrompre! C'est alors que, pour subvenir aux frais de cette ambassade, Démosthène prit clandestinement vingt talents de l'or déposé sur l'Acropole. A Olympie, il ne put obtenir de Nicanor, l'envoyé d'Alexandre, aucune concession en faveur d'Athènes; le retour dans leurs villes natales de tous les exilés de race grecque y fut proclamé au nom du roi; et ce rappel menaçait le régime démocratique à Athènes. Aussi n'y eut il qu'un cri contre Démosthène quand il revint d'Olympie. Accusé de corruption dans l'assemblée du peuple, il proposa lui-même de faire examiner sa conduite par l'Aréopage, rédigea et fit adopter un décret le condamnant à la peine de mort si cette haute cour le déclarait coupable.

Arrêtons-nous ici pour examiner la vraisemblance de ce récit. Hypéride assure que Démosthène avait d'abord avoué lui-même sa culpabilité en faisant répandre par ses amis le bruit qu'il avait en effet pris vingt talents, mais que c'était afin de les avancer au peuple pour le fonds du *théorique*. M. Egger avait déjà pensé, d'accord avec L. Schmidt, qu'il fallait entendre ici les frais de l'ambassade sacrée (θεωρία) d'Olympie.

Cette ingénieuse conjecture me laisse quelques doutes. D'abord, je ne sache pas que le fonds du théorique ait jamais servi à autre chose qu'aux plaisirs du peuple et aux distributions d'argent qui se faisaient avant les fêtes publiques. En second lieu, autant que je puis voir, personne ne prétendit à Athènes qu'on eût soustrait quelque chose de ce qui restait de l'or d'Harpale après la vérification officielle et le dépôt à l'Acropole. Enfin, il ne me semble pas prouvé que, outre le décret général qui remettait l'enquête aux mains de l'Aréopage, Démosthène ait rédigé un décret spécial relatif à sa personne. Il est vrai que le texte de Dinarque (§ 82) semble indiquer l'existence de ces deux décrets. Sur la proposition de Démosthène, l'Aréopage avait été chargé d'une enquête qui aboutit à la mise à mort de plusieurs citoyens d'Athènes. Pourquoi, dit l'accusateur, le décret rédigé par Démosthène contre Démosthène lui-même, n'aurait-il pas la même conséquence pour le coupable dénoncé par l'Aréopage? Si le premier de ces deux décrets se rapportait aussi à l'affaire d'Harpale, comme M. C. le croit avec beaucoup d'autres critiques, il faudrait admettre que la session du jury à laquelle comparurent Démosthène, Démade et beaucoup d'autres, ait été précédée d'une autre session. Mais rien ne vient à l'appui de cette hypothèse; les accusateurs disent, au contraire, formellement que Démosthène paraît avant tous les autres accusés. Hypéride est particulièrement explicite à ce sujet. Il dit : Ἡ γὰρ σὴ ἀπόνοια, ὦ Δημόσθενες, ὑπὲρ πάντων τῶν ἀδικούντων νῦν προκινδυνεύει καὶ προαναισχυντεῖ; il avertit les juges qu'en acquittant Démosthène, ils seraient obligés d'acquitter tous les autres, et qu'il s'agit donc dans cette première cause, non-seulement de vingt talents, mais des quatre cents talents manquant au trésor apporté par Harpale. — Le passage cité de Dinarque fait évidemment allusion aux mêmes faits dont l'orateur a déjà parlé plus haut (§ 62-63), et cette connexité n'a pas échappé à M. Cartault. Là, des citoyens condamnés par suite de décrets démosthéniques se trouvent énumérés. L'un d'eux est un certain Antiphon, condamné à mort longtemps avant l'affaire d'Harpale, puisqu'il est déjà question de lui dans le Discours de la *Couronne* (§ 132). Un autre, Archinos, fut banni pour trahison. Ces deux faits n'ont rien de commun avec l'or d'Harpale. Voilà plusieurs raisons de croire que le premier des deux décrets que Dinarque fait lire au § 82 est également étranger à cette affaire. Le texte porte : Λέγε δὴ καὶ τὸ περὶ ζητήσεως τῶν χρημάτων ψήφισμα ὃ ἔγραψε Δημοσθένης τῇ ἐξ Ἀρείου πάγου βουλῇ περὶ αὑτοῦ τε καὶ ὑμῶν, ἵνα παρ' ἄλληλα θεωρήσαντες εἰδῆτε τὴν Δημοσθένους ἀπόνοιαν. Blass pallie la faute en écrivant τὰ ... ψηφίσματα. Je marquerais une lacune, non après λέγε δή, où Mætzner l'a indiquée, mais après ὑμῶν. Il manque un participe qui gouvernait le datif τῇ βουλῇ (par exemple ἐπιτρέπων), et ensuite un membre de phrase dans lequel l'orateur demandait au greffier de lire d'abord un décret analogue que Démosthène avait fait rendre en d'autres circonstances.

J'imagine que les choses se sont passées de la manière suivante. Quand

Harpale avait été arrêté et son or transporté à l'Acropole, les vérificateurs constatèrent qu'il manquait presque la moitié des sept cents talents qu'Harpale déclarait avoir apportés dans l'Attique. Démosthène tarda à faire son rapport au peuple ; mais la chose finit par transpirer et, comme sur ces entrefaites Harpale avait réussi à s'évader, des accusations injurieuses s'élevèrent contre Démosthène dans l'assemblée du peuple, et y furent facilement accueillies. C'est alors que Démosthène proposa de conférer à l'Aréopage des pouvoirs extraordinaires, afin que cette cour pût rechercher les coupables, et de mettre à mort les citoyens convaincus devant l'Héliée d'avoir reçu de l'or d'Harpale. En proposant ce décret, l'orateur se déclara prêt à subir la peine de mort si l'Aréopage le dénonçait [1]. Ce décret, qui fut voté, était, il est vrai, général ; mais, vu les circonstances dans lesquelles il avait été rendu, les déclarations qui l'avaient accompagné, l'embarras inextricable où il jeta son auteur, les accusateurs pouvaient dire avec raison que c'était un décret rédigé par Démosthène contre Démosthène lui-même. En accusant Philoclès, le commandant de la flotte du Pirée qui avait laissé débarquer Harpale, Dinarque dit (§ 2) que ce citoyen doit être condamné à mort conformément au décret qu'il avait fait rendre contre lui-même. Faut-il supposer que Philoclès provoqua un décret spécial relativement à sa personne ? Il est plus simple de croire que Philoclès proposa, conjointement avec Démosthène, le décret général dont nous venons de parler. En prenant une initiative aussi hardie, Démosthène étouffa pour un temps les accusations de ses ennemis, et il ne faut pas s'étonner que le conseil des Cinq-cents l'ait envoyé comme archithéore à Olympie.

J'accorde cependant que l'hypothèse d'un second décret concernant la seule personne de Démosthène et rendu, pour une raison ou pour une autre, après la fête d'Olympie ne peut être absolument réfutée, quoiqu'elle ne repose sur aucun indice positif. Le système de M. C. se suit et s'enchaine, l'auteur a l'intuition vive et nette de la situation, il présente les choses d'une manière plausible et persuasive. De plus, il se met à la place de tous les acteurs de ce drame judiciaire, et il s'efforce d'être équitable pour tout le monde. Démosthène n'a pas été coupable, mais il a été malheureux, et les hommes demandent à ceux qui dirigent les affaires publiques d'être heureux. L'Aréopage se borna à constater les faits : or, Démosthène ayant pris vingt talents, l'Aréopage dut le dénoncer. Les accusateurs n'ajoutent pas d'autres preuves, ils regardent la dénonciation de la cour suprême comme une preuve suffisante ; mais les déclarations de Démosthène lui-même les autorisaient à faire ainsi, et ils auraient affaibli l'accusation en quittant une position que l'accusé luimême avait rendue inexpugnable. Le peuple, enfin, traita Démosthène

1. Dinarque I, 8 : Ἐν τῷ δήμῳ συνεχώρεις, ὦ Δημόσθενες, ἐὰν ἀποφήνῃ κατὰ σοῦ ἡ βουλὴ, θάνατον ἑαυτῷ τὴν ζημίαν. Ces mots s'appliquent évidemment, non à une clause du décret, mais à une déclaration faite par l'orateur à l'occasion du décret.

avec ménagement : loin de le condamner à mort, il ne lui infligea pas même d'amende exorbitante, mais se contenta de lui imposer la restitution des vingt talents. En effet, M. C. ne croit pas à une amende de cinquante talents ; j'avoue que ses arguments ne m'ont pas convaincu. Il ne m'a pas convaincu non plus que Démosthène ne fut pas incarcéré et que personne ne songeait à le mettre en prison jusqu'au paiement de l'amende. Certes, les termes de la Lettre II, § 17, ne viennent pas à l'appui de cette assertion. On y lit : Μετέστην ... πρῶτον μὲν τοὔνειδος τῆς εἱρκτῆς χαλεπῶς τῷ λογισμῷ φέρων, εἶτα διὰ τὴν ἡλικίαν οὐκ ἂν οἷός τ' ὢν τῷ σώματι τὴν κακοπάθειαν ὑπενεγκεῖν. Si ces mots ne prouvent pas absolument que Démosthène s'évada de prison, il en résulte du moins qu'il s'est soustrait à la prison par la fuite.

Quoi qu'il en soit de ces dissentiments, en quelque sorte inévitables dans une question si obscure, nous recommandons vivement aux historiens comme aux littérateurs la lecture de cette étude aussi intéressante qu'instructive.

2. M. Cartault ne connaissait pas encore la deuxième édition de l'Hypéride de Blass ; mais il s'est servi des travaux qui ont préparé cette édition et il les cite avec l'éloge qu'ils méritent. M. Blass a de nouveau collationné avec le plus grand soin les papyrus et les fragments de papyrus grâce auxquels nous possédons aujourd'hui, en tout ou en partie, quatre discours de cet orateur. Le plaidoyer contre Démosthène se présente en quelque sorte sous une forme nouvelle, car les fragments ont été mieux ordonnés et la disposition de la première partie du discours se trouve rétablie avec évidence. La préface, substantielle et nourrie de faits, est très intéressante au point de vue paléographique. Les notes font exactement connaître ce qui peut se lire dans les papyrus et donnent les conjectures des savants.

Tous les autres fragments d'Hypéride (plus de 276), se trouvent au complet. Enfin ce petit volume réunit tous les textes et tout ce qui peut les éclairer : c'est certainement un des meilleurs et des plus utiles de la collection Teubner.

Henri Weil.

---

123. — **Q. Curti Rufi Historiarum Alexandri magni Macedonis libri qui supersunt.** Für den Schulgebrauch erklært von Theod. Vogel. Zweite Auflage. 1 Band 1875. 2 Band 1880.

— **Q. Curti Rufi libri qui supersunt.** Recognovit Th. Vogel. 1880. (Coll. Script. Græc. et Rom. Teubneriana.)

Fort négligé par les philologues français, l'historien latin d'Alexandre a trouvé en Allemagne de nombreux et savants éditeurs. Zumpt (1826 et 1849), Mützell (1841) l'ont commenté avec soin : Hedicke (1867) en a revu et amélioré le texte, grâce à l'important mss. de Paris 5716, que

l'auteur du Q. Curce de la collection Lemaire n'a pas pris la peine de consulter; enfin, dans ces dernières années M. Th. Vogel a repris et souvent complété les travaux de ses devanciers. — De 1870 à 1872, M. V. a fait paraître, annotée à l'usage des classes, une première édition de Q. Curce, suivie d'une deuxième en 1875 et 1880; et, cette même année 1880, son texte remplace, dans la collection Teubner, l'ancien texte de Foss.

L'édition publiée à l'usage des classes comprend une introduction dans laquelle sont exposées rapidement les différentes questions relatives à la vie de Q. Curce, une appréciation littéraire de l'œuvre et une esquisse des particularités grammaticales; — le texte avec des notes abondantes; — une discussion des variantes mise en appendice à la fin de chaque volume; — deux excursus traitant, l'un de l'armée perse, l'autre de l'armée macédonienne; — un premier index des mots géographiques et historiques expliqués dans les notes, et un deuxième index méthodique des particularités de style ou de langue signalées au bas des pages; enfin, une carte de l'empire d'Alexandre.

Le plan adopté par M. V. est, on le voit, excellent : l'exécution, généralement bonne, n'est cependant pas à l'abri de tout reproche.

Ainsi, dans son esquisse grammaticale, M. V. a volontairement omis toute une partie de la grammaire, la morphologie. Cependant les élèves, et c'est pour eux qu'est fait l'ouvrage de M. V., n'eussent pas lu sans intérêt et sans profit quelques observations sur le genre de *frenum, callis, vulgus, dies, finis,* etc., ou sur l'irrégularité de certaines déclinaisons. Le mélange des formes grecques et des formes latines eût surtout donné lieu à des explications utiles, peut-être même nécessaires, si l'on songe que l'histoire d'Alexandre est mise entre les mains de lecteurs peu accoutumés aux nominatifs *Doryphoroi,* 3, 3, 15. — aux vocatifs, *Tauron,* 8, 14, 15; *Tyriote,* 4, 10, 32; *Antigene,* 8, 14, 15. — aux génitifs, *Arabiton,* 9, 10, 5; *Malicon,* 4, 13, 29, et aux accusatifs, *Parmeniona,* 5, 6, 11; *Olympiada,* 18, 5, 30; *Trapezunta,* 10, 10, 3; *Rhinocerotas,* 8, 9, 16 et *Macedonas,* 34, 14, 4, etc. Dans la partie de la grammaire que M. V. a traitée, nous pourrions aussi relever quelques omissions, mais elles sont sans doute volontaires; nous nous contenterons donc de mentionner la singulière erreur, déjà signalée par M. Riemann dans son excellente thèse sur Tite-Live.

M. V. (introduction, § 12 *e*) dit que l'emploi de *ipse* au style indirect ne s'écarte pas de l'usage classique; or, s'il veut se rapporter aux passages 3, 1, 8 : « Sexaginta dierum indutias pacti, ut, nisi intra eos auxilium Darius *ipsis* misisset, dederent urbem. » — 7, 6, 18 : « Illi nec de fide, nec de potentia regis *ipsos* dubitare respondent ». — 7, 8, 8 : « Nuntiare jubent regi velle *ipsos* ad eum mandata perferre ». — 10, 2, 10, « Illi tentari *ipsos* rati », il pourra se convaincre que, contrairement à l'usage classique, *ipse* est employé, au lieu du réfléchi, sans aucune différence de sens.

La constitution du texte, elle aussi, donnera lieu à quelques critiques. M. V. a pris pour base l'édition d'Hedicke (1867), mais il ne l'a pas copiée servilement : il a consulté les programmes, les articles publiés par Hedicke lui-même, par Madvig, Hug, Eussner, Grunauer, Jeep, il a adopté quelques-unes de leurs corrections et en a proposé de nouvelles. Dans ces corrections, M. V. ne paraît pas avoir gardé une juste mesure; et, trop préoccupé de rendre son texte le plus clair possible, il ne nous paraît pas assez réservé dans les changements qu'il apporte à la leçon des mss. Par exemple, 8, 8, 19, M. V. substitue à la leçon *nam tuum Callisthenem,* donnée par tous les mss., la leçon *jam tuum,* quoique *nam* puisse très bien ici, comme il arrive souvent, s'expliquer par *quant à.* — 7, 10, 7, tous les bons mss. donnent *itaque* après *quæro;* M. V., s'appuyant sur ce fait que *itaque* à la deuxième place ne se rencontre nulle autre part dans Q. Curce, adopte la correction de M. Grunauer et écrit *inquit :* cependant rien n'empêche d'admettre que Q. Curce ait pu, une fois en passant, donner à ce mot une construction que Tite-Live, son modèle, affectionne; cf. T. L., 2, 6, 8; 4, 54, 6; 6, 24, 3; 8, 13, 17, etc. — Les mss. donnent 3, 3, 5. : *ad hæc vates varia interpretatione curam distrinxerant : alii lætum id regi somnium esse dicebant....... quidam non augurabantur,* etc. M. V. substitue à *non* le mot *contra* qui ne s'appuie sur aucune autorité et il ponctue *quidam contra augurabantur :* — Il est, croyons-nous, préférable de revenir à la leçon des mss. et de ponctuer avec Hedicke après *quidam non :* en rejetant *augurabantur* dans la phrase suivante; on donne ainsi un pendant au mot *alii* du commencement, et, quant à cette chute brusque après *non*, elle peut se défendre par des constructions analogues de Cicéron, citées par Dräger, *Hist. Syntax.*, t. I, p. 136.

Signalons encore, sans insister, les changements de *ipse* en *forte,* 6, 2, 6; de *Caspium* mare en *clausum* mare, 6, 4, 19, de *publice* en *publici,* 10, 2, 1.

M. V. ne se contente pas d'ailleurs de changer les mots, il en ajoute. 3, 3, 6, après *ut fere,* il supplée *fit,* quoiqu'il connaisse nombre de passages dans lesquels ce verbe est supprimé après un adverbe. Cf. Tac., *An.* 2, 2, *ut ferme;* T. L., 25, 15, 16, *ut plerumque;* Cic., *Pro Mil.,* 28, *quod nunquam fere;* après *suis viribus,* 4, 5, 16, il ajoute *fisi,* oubliant qu'au l. IX, 4, 26, Q. Curce offre une construction de l'ablatif absolument analogue. M. V. introduit aussi des particules, *at,* 6, 11, 9; *jam,* 6, 11, 37; et cependant, mieux que personne, il sait avec quelle liberté Q. Curce les exprime ou les néglige. — Nous pourrions allonger cette liste, mais les exemples que l'on vient de lire suffisent, il nous semble, à la démonstration que nous nous étions proposée.

En résumé, M. Vogel a fait un travail fort utile; le texte qu'il a donné est réellement supérieur à celui de Hedicke, à part quelques conjectures un peu téméraires.

S. Dosson.

124. — **Lettres inédites du roi Henri IV à M. de Bellièvre (1602),** publiées par Eugène Halphen. Paris, Champion, in-8°. 1 vol. de IX-51 p.

M. Halphen poursuit le cours de ses intéressantes publications sur le règne de Henri IV. Les quarante-cinq lettres qu'il vient de donner au public prouvent une fois de plus que le recueil des *Lettres missives* qui fait partie de la *Collection des documents inédits* est bien loin d'être complet. M. H. se trouve, en ce moment, attaché à l'étude des ms. de Bellièvre dont le fonds a été recueilli par la Bibliothèque nationale [1]. C'est une excellente piste et nous ne doutons pas que le nouvel éditeur des lettres relatives aux événements de l'année 1602 ne se décide à épuiser ce fonds si intéressant et si négligé. Bellièvre, en effet, a été un des personnages les plus importants du règne de Henri IV. Personne plus que lui n'a contribué à la pacification du royaume et à la prospérité du règne.

Je me permettrai de reprocher à M. H. la sobriété de l'annotation. La grande connaissance qu'il a de ces époques nous faisait espérer davantage et mieux. Un événement comme la condamnation de Biron, sur lequel cette publication fournit des renseignements nouveaux, méritait qu'on y insistât. C'était une belle occasion de relever l'une de ces contradictions historiques que M. H. signale si justement dans sa préface. Il suffit de comparer le récit de Sully, le *Journal* de l'Estoile, les lettres publiées par M. Berger de Xivrey et celles que donne M. H. pour se trouver en présence de divergences qui, à première vue, paraissent irréductibles. Evidemment c'est Sully qui (volontairement ou non) est dans l'erreur. Mais encore fallait-il souligner cette erreur.

Je me permets de signaler à M. H. quelques fautes qui lui ont échappé. La lettre datée en tête « *du dernier juillet* » (p. 18) est du *dernier juin*. La seconde phrase de la lettre du 10 avril (p. 9) me semble inintelligible ; peut-être y a-t-il quelque mauvaise lecture qu'excuse assez l'exécrable écriture de Villeroy. Dans une lettre du 1er août (p. 26, faussement indiquée du 1er avril) il doit y avoir encore une faute de lecture : le mot *tout* doit se lire *tant* (ligne 9).

Je trouve enfin à l'appendice une erreur assez forte qui provient probablement de cette brièveté d'annotation que je signalais tout-à-l'heure. La lettre XVIII, si curieuse, est analysée dans les termes suivants : « *Lettre XVII;* ordre d'examiner les moyens d'exempter le sieur de *F*ibrac *Receveur des tailles d'Alby*, de payer sa part dans la composition des financiers. » Il faut lire : *Lettre XVIII*, ordre d'examiner les moyens d'exempter le sieur de *P*ibrac de payer sa part dans la composition des financiers, à cause d'un office de receveur des tailles d'Alby *qu'il faisait exercer par un de ses gens*. « Ce sont les termes mêmes de la lettre et ils ont une grande importance. Il s'agit évidemment de Pibrac, fils du Pibrac des quatrains, bon gentilhomme; jamais les Pibrac n'ont été re-

1. Malheureusement la bibliothèque de Saint-Pétersbourg possède également bon nombre de ces précieux documents.

ceveurs de taille à Alby. En outre, il n'est pas sans intérêt de voir Henri IV accorder une faveur au fils de l'illustre (je hasarde le mot), de l'illustre Pibrac « pour la considération des services du feu sieur de Pibrac son père qui a très bien mérité de cet estat ».

Encore un mot : quelques-unes des lettres publiées par M. H. ne concordent pas, comme date de lieu, avec les indications données par M. Guadet dans son Itinéraire de Henri IV à la fin des *Lettres missives*. J'indiquerai particulièrement la lettre du 1[er] mai, datée de Fontainebleau, tandis qu'à cette époque Henri IV était certainement à Blois ; la lettre du 27 mai datée de Fontainebleau, tandis que Henri IV était à Poitiers ; la lettre du 30 mai datée de Fontainebleau alors que Henri IV était entre Chatellerault et Tours, sans parler des lettres du 23 et du 28 septembre datées de Fontainebleau alors que M. Guadet indique Paris comme séjour de Henri IV. Il y a là un curieux problème de diplomatique que personne mieux que M. Halphen ne pouvait résoudre.

G. H.

---

125. — **Zur Textgeschichte des Klopstock'schen Messias**, von Dr. Richard Hamel. Rostock, Werther. 1879, in-8°, 62 p. — Prix : 1 mark 20 (1 fr. 50).
— **Klopstock-Studien**, von Dr. Richard Hamel. Zweites Heft. Rostock, Meyer. 1880, in-8°, viii et 143 p. — Prix : 3 mark 20 (4 fr.).
— **Klopstock-Studien**, von Dr. Richard Hamel. Drittes Heft. Rostock, Meyer. In-8°, xxiv et 204 p. — Prix : 4 mark 80 (6 fr.).

M. Richard Hamel s'est donné tout entier à l'étude de Klopstock ; il annonce une « édition critique et historique » de la *Messiade* et il a publié coup sur coup trois fascicules sur ce grand et ennuyeux poëme.

Le premier fascicule comprend deux parties : 1° *Observations métriques ;* 2° *Aphorismes tirés d'un travail encore inédit ;* cette dernière partie aurait pu, elle, rester inédite, puisqu'on doit la retrouver, plus longuement développée, dans un fascicule suivant (le troisième) ; M. H. y défend Klopstock contre les reproches de Lessing. On sait que ce dernier remarqua dans les *Literaturbriefe* (XIX) que Klopstock s'était laissé guider, dans les corrections de l'édition de Copenhague, non point par la critique, mais par l'esprit d'orthodoxie et par de pieux scrupules ; M. H. prouve que Lessing a été trop sévère, et que l'auteur de la *Messiade* s'est montré, dans les corrections postérieures de son poëme, moins orthodoxe et moins intolérant qu'on l'a prétendu jusqu'ici. Il attaque également, non sans esprit, la critique adressée par Lessing (non pas dans les *Literaturbriefe*, mais dans le *Neueste aus dem Reiche des Witzes*) aux premiers vers de la *Messiade ;* toutefois, s'il faut admettre que Lessing s'est plu à chicaner Klopstock, on doit reconnaître la justesse, la perspicacité avec laquelle le jeune critique discernait déjà les défauts dominants du poëte. Les *Aphorismes* se terminent par quelques ob-

servations sur la langue poétique et sur le génie de Klopstock ; on y remarquera une comparaison assez ingénieuse entre les plaintes de Marie (VII[e] chant de la *Messiade*) et celles de Gretchen devant l'image de la mère de Dieu (dans le *Faust*). — Mais revenons à la première partie du premier fascicule, qui est la plus importante. M. H. y expose l'histoire de la composition (ce que les Allemands appellent l'*Entstehungsgeschichte*) de la *Messiade;* il énumère et apprécie les diverses éditions du poëme ; il examine les changements métriques que Klopstock a fait subir à son œuvre, divise les variantes en diverses classes, et ces classes en groupes distincts, montre par quelles combinaisons le poète s'efforçait de donner au vers la dignité et l'harmonie. Toute cette partie du travail de M. H. est très précieuse et l'auteur a fait preuve, en la traitant, à la fois de patience et de finesse ; il fait très bien ressortir le soin minutieux, incessant, qu'a pris Klopstock de polir et de limer son style, mais il prouve en même temps par des exemples nombreux et bien choisis que, tout en donnant au vers une forme plus parfaite, Klopstok s'efforçait d'exprimer sa pensée avec plus de force et de relief ; car Klopstock a toujours visé à une énergique concision, et il mérite les deux épithètes qu'il décerne lui-même à sa poésie dans l'ode de Wingolf « *stark und gedankenvoll* ». Remarquons encore, dans le premier fascicule de M. H., une observation originale sur l'allitération ; il y en a quelques exemples dans la *Messiade,* mais, ce nous semble, plus encore dans les *Odes*, surtout celles de la seconde période.

Le deuxième fascicule renferme également deux parties : 1° *Histoire du texte, changements concernant le sens et la langue* ; 2° *Klopstock et son œuvre*. On trouve dans la première partie de ce fascicule des observations, parfois fines, toujours exactes et complètes, fort instructives et comme personne, avant M. H., n'en avait fait sur la langue de Klopstock, au moins avec ce détail minutieux ; le sujet est traité à fond. Les noms propres employés par Klopstock, et la façon dont il les décline, les parenthèses qu'il insère fréquemment au milieu de ses périodes, les inversions dont il se sert, les particules qu'il évite ou qu'il ajoute volontiers, les mots concrets qu'il met à la place des mots abstraits et réciproquement, le comparatif dont il abuse, le présent employé au lieu de l'imparfait, etc., tout cela est longuement exposé, appuyé par une grande abondance d'exemples, soigneusement comparé aux théories des Suisses et de Meier sur la langue poétique et aux opinions exprimées par Klopstock lui-même dans ses traités en prose. Nous louerons moins la seconde partie de ce fascicule, consacrée à un jugement littéraire sur Klopstock ; M. H. a raison de s'élever contre les critiques passionnées de Danzel, qui ne voyait dans Klopstock qu'un rhétoricien de talent ; mais lui aussi nous paraît dépasser la mesure, et l'éloge qu'il fait du poète est parfois outré. Bon nombre de citations tirées des contemporains prouvent plutôt l'admiration inspirée par Klopstock de son vivant que le génie poétique de Klopstock ; ces témoignages complaisamment cités par

M. H. sont plutôt des documents historiques que des jugements esthétiques; et l'on ne peut accepter sans réserve les louanges d'enthousiastes exaltés comme Cramer [1]. Mais M. H. va si loin dans son admiration pour Klopstock qu'il le proclame un homme « essentiellement pratique, malgré son séraphisme », et il rappelle là-dessus ses desseins d'entreprises commerciales (avec Rahn), sa fermeté et sa hardiesse, lorsqu'il « aima réellement » (il s'agit, non pas de Fanny, mais de Meta), ses « négociations diplomatiques » avec l'empereur Joseph, son « talent de composer des lois et des ordonnances énergiques, courtes, frappantes, comme destinées à une application immédiate ». Il nous semble que la passion de Klopstock pour Meta ne prouve guère que le poète fût un homme pratique, à moins qu'il n'ait calculé que Meta serait une excellente ménagère ; et quant au commerce des soies que Klopstock voulut entreprendre, à ses négociations avec la cour de Vienne, aux lois qu'il a forgées dans sa *République des lettres* et ailleurs, tout cela est, au contraire, la marque d'un esprit rêveur et plus préoccupé de l'idéal que de la réalité. Enfin, s'il y a dans cette seconde partie de bonnes remarques mêlées à des éloges exagérés, elles ne sont pas exposées avec méthode; M. H. a jeté pêle-mêle ses observations et ses citations; cette partie de son deuxième fascicule est encore un recueil d'aphorismes.

Le troisième fascicule publié par M. H. reproduit, mais d'une façon plus complète et avec de plus copieux développements, la première partie du premier fascicule; il renferme : 1° une histoire de la *Messiade* (p. 3-69); M. H. arrive aux conclusions suivantes : Klopstock conçut le plan de son poëme à Schulpforta (1750), il le changea plusieurs fois, il fit à l'œuvre des corrections et des remaniements que l'on peut suivre depuis 1748 jusqu'à 1800, il n'écrivit pas les chants de la *Messiade* l'un après l'autre, mais il allait librement de l'un à l'autre, et dès 1748 travaillait déjà au XIXe chant; de là — ajoutons-nous — le caractère à la fois fragmentaire et lyrique du poëme; — 2° une histoire des éditions de la *Messiade*, de leurs ressemblances et de leurs différences, le tout entremêlé de très vives critiques contre l'édition donnée par R. Boxberger dans la collection Hempel (p. 70-100) et une étude sur le commentaire de Cramer (*Klopstock, er und über ihn* et *Klopstock in Briefen von Tellow an Elisa*), naturellement accompagnée d'une attaque contre le commentaire de R. Boxberger qui n'est qu'un « *schwacher Abguss* » du commentaire de Cramer ; — 3° les changements que Klopstock fit en certains endroits de son poëme, par motifs religieux *(aus religiösen und religiös-ästhetischen Rücksichten*; soit dit en passant, cette dernière épithète est assez obscure) ; M. H. défend Klopstock, plus vigoureusement encore que dans son premier fascicule, contre les criti-

1. *In solchen fast übergeschnappten Ausdrücken*, dit cependant M. H.; on peut hardiment supprimer *fast*. (P. 108.)

tiques de Lessing [1]; il étudie le caractère de Judas; il tente de prouver que Klopstock, en avançant dans la composition de son poëme, fit moins de concessions au dogme et devint « plus tolérant, par conséquent plus sentimental »; — 4° l'histoire d'Abbadona (p. 140-203). On sait l'intérêt qu'inspira à toute l'Allemagne ce personnage, l'un des plus beaux et des plus touchants de la *Messiade;* des lecteurs et surtout des lectrices du poëme supplièrent Klopstock de faire grâce à cet ange déchu et de lui rouvrir les portes du paradis. M. H. examine tous les vers où il est question d'Abbadona, et leurs variantes; il aurait pu ajouter à cette étude, d'ailleurs très consciencieuse, quelques pages consacrées à l'influence du personnage d'Abbadona dans la littérature du temps; c'est ainsi que dans les *Brigands* de Schiller, Moor, désespéré, se compare à Abbadona.

M. R. H. annonce un quatrième fascicule de *Klopstockiana*. Il aurait mieux fait de réunir et de fondre ces quatre fascicules en un seul volume, et de les publier sous forme de livre; il eût peut-être évité ainsi cette méthode, qu'il appelle lui-même la méthode aphoristique et qui l'a condamné à de nombreuses répétitions. Mais on trouvera dans les différentes parties de l'ouvrage de M. H. de bonnes remarques et souvent même d'excellentes observations sur la *Messiade;* il y a là d'abondants et utiles matériaux pour les éditeurs et biographes futurs de Klopstock; j'ai broyé les couleurs, dit avec raison M. Hamel (II, 143); que d'autres maintenant fassent le portrait.

A. C.

---

126. — **Le marquis Wielopolski, sa vie et son temps 1803-1877** par M. H. Lisicki. Vienne. Faesy et Frick. 1880, 2 vol. in-8°, VII-346, 441 p. — Prix : 25 fr.

Tout ceux qui se sont occupés de l'histoire de l'Europe contemporaine connaissent le marquis Wielopolski et la politique qu'il a vainement tenté de faire prévaloir en Pologne. M. L. admire cette politique : « Le marquis, dit-il, apportait une solution également éloignée des extrêmes. Sa combinaison impliquait de la part des Polonais une soumission loyale à l'ordre de choses légalement établi, et de la part des gouvernements le respect de la loi religieuse des Polonais, celui de leur nationalité, de leurs traditions et de leurs droits légitimes à un développement intérieur normal. Son œuvre disparut avec lui, mais il légua à son peuple une idée féconde qui porte déjà ses fruits (M. L. écrit à Cracovie) et qui en portera davantage dans l'avenir. » Il a entre les mains « des documents d'une authenticité parfaite » qui lui permettent de ra-

1. M. H. a rectifié ici l'erreur légère qui lui était échappée dans le premier fascicule, et il rapporte les critiques de Lessing à la XIX[e] des *Literaturbriefe*.

conter la carrière du marquis. On ne trouve dans son livre « aucune révélation inattendue » sur les événements de 1861-1864; mais on y voit, dans une exposition sympathique, se déployer une belle intelligence et un beau caractère; l'histoire des révolutions de Pologne n'est pas si bien connue encore que le livre de M. L., écrit d'ailleurs avec élégance, n'ait une valeur réelle pour le public, indépendamment de l'intéressante biographie de son héros.

A. S.

---

127. — **Discours de M. Thiers,** tomes VIII et IX. Paris, Lévy. 1880, 694, 668 p.

Cette belle publication se poursuit dans les conditions que nous avons déjà indiquées à plusieurs reprises. Les présents volumes comptent parmi les plus intéressants. Le tome VIII contient les discours de 1848 au 29 février 1850. Ce sont les pièces essentielles de la fameuse campagne conservatrice de Thiers contre la révolution de 1848. Le tome IX présente, après ses discours de 1850 et 1851, la série des belles harangues libérales de 1863 et 1864, et les deux admirables discours sur le Mexique en 1864. Il s'arrête au discours du 6 mai 1864 sur la marine marchande.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le premier fascicule du *Dictionnaire turc* de M. Barbier de Meynard nous est annoncé comme devant paraître à la fin du mois de juin. Il contiendra la plus grande partie de la lettre *élif*.

— M. René Basset, chargé de cours à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger, va publier dans le *Journal asiatique* une chronique éthiopienne moderne d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Le même savant a publié chez E. Leroux l'élégante leçon d'ouverture qu'il a faite l'année dernière à l'Ecole d'Alger. Elle traite de la poésie arabe anté-islamique pour laquelle l'auteur professe une vive admiration qui l'a peut-être rendu quelque peu injuste envers la poésie post-islamique. A propos des *Moᵉ allaqât*, ou longs poèmes, l'auteur cite l'opinion qui ferait de ce mot un synonyme de *Somoût* (et non *Sammouth*) « Colliers ». On peut aussi voir dans ce mot l'opposé de *Moqattaᵉât* « Fragments ». Cette étymologie rendrait très bien compte de la nature des *Moᵉ allaqât* qui sont en effet formées de petites descriptions rattachées l'une à l'autre par un lien souvent très lâche.

— M. Ch. Schefer vient de faire paraître en deux beaux volumes (Paris, E. Leroux) le *Journal* qu'Antoine Galland, le célèbre auteur de la traduction des *Mille et une nuits*, tint à Constantinople en 1672 et 1673, alors qu'il était attaché à la personne de notre ambassadeur le marquis de Nointel. Outre de curieux détails sur les mœurs et sur l'histoire intime de la Turquie, le *Journal* de Galland renferme de nombreux

renseignements d'histoire littéraire. Mais ce qui fait surtout le prix de cette édition, ce sont les notes dont l'a enrichie le savant éditeur qui y déploie une grande érudition. En tête du premier volume, M. Schefer a placé une intéressante préface sur la mission du marquis de Nointel.

— Notre collaborateur M. Gaston Boissier fait paraître en ce moment la seconde édition de ses *Promenades archéologiques* (Hachette), il explique, dans sa préface, qu'il n'a pas pu retourner à Rome, avant de publier cette édition nouvelle, comme il le souhaitait; mais il a été tenu au courant par un membre de l'Ecole Française, M. Jullian, des travaux qui s'y poursuivent. « Dans le Forum, dit-il, on a fouillé le temple que Maxence éleva en l'honneur de son fils Romulus et les environs de la basilique de Constantin. Dans la villa d'Hadrien, on continue à mettre au jour ce qui reste des appartements privés de l'empereur. A Ostie, on achève le déblaiement de la rue qui va du grand Temple à la mer, et l'on dégage le théâtre. Mais nulle part ces travaux ne sont tout à fait terminés, et il faut en attendre la fin pour se faire une idée définitive de ce qu'on a découvert. En somme, j'ai eu fort peu de changements à faire à mon livre pour mettre la seconde édition au courant des dernières fouilles ».

— La seconde édition des *Harangues de Démosthène*, dans la collection des « éditions savantes » de la maison Hachette, doit paraître prochainement.

— Dans une brochure très intéressante et très érudite *(Acquisitions du musée de la sculpture moderne au Louvre en 1880*, Rapilly. In-8°, 20 p.), M. Louis Courajod décrit, avec toute la compétence qu'on lui connaît, trois pièces importantes, appartenant à l'art italien de la Renaissance et dont le Louvre vient de s'enrichir; ce sont : 1° un buste de marbre; 2° un bas-relief en terre cuite; 3° un bas-relief de marbre. Le buste de marbre (collection His de la Salle) représente un petit saint Jean d'une grande beauté, que M. C., de même que M. Perkins, attribue à Mino de Fiesole. Le bas-relief de terre cuite, peint et doré, représente la Madone et l'enfant Jésus; cette œuvre, dit M. C., joint au mérite d'art, qui est fort grand, l'avantage de nous transmettre de précieux renseignements sur la manière dont les sculptures de la Renaissance étaient peintes, et d'établir une fois de plus qu'en Italie l'école la plus raffinée du XVe siècle n'a pas reculé devant la polychromie dans la statuaire. Le bas-relief de marbre reproduit encore une Vierge groupée avec l'enfant Jésus; il est l'œuvre du plus grand sculpteur siennois du XVIe siècle, Lorenzo di Mariano, dit le Marrina (1476-1534). L'opuscule de M. L. Courajod renferme cinq jolis dessins de Ludovic Letrone.

— M. C. Port, correspondant de l'Institut, à Angers, vient de réunir tous les articles qu'il a consacrés dans son *Dictionnaire historique de Maine-et-Loire* aux arts et aux artistes. Il y a ajouté tous les noms de notoriété inférieure, qui n'avaient pu figurer dans un si vaste travail d'ensemble et a complété ce curieux répertoire en publiant dans leur intégralité les textes originaux, pour la plupart inédits, qui lui ont fourni ses renseignements. Le livre, qui a pour titre : *Les artistes angevins, peintres, sculpteurs, maîtres-d'œuvre, architectes, graveurs, musiciens, d'après les archives angevines* (grand in-8° de XX et 333 p.), fait partie de la collection publiée chez Baur, rue des Saints-Pères, 11, sous le patronage de la *Société de l'histoire de l'art français*, et n'est tiré qu'à très petit nombre.

— M. Maximilien-Paul-Emile Littré, qui vient de mourir, était né à Paris le 1er février 1801. Dès 1839, il fut membre de l'Académie des Inscriptions; il venait de commencer l'édition et la traduction des *Œuvres d'Hippocrate*. (1839-1861, 10 vol.) En 1845, il publia l'*Analyse raisonnée du cours de philosophie positive*, et plus tard, *Application de la philosophie positive au gouvernement des sociétés* (1849);

Conservation, révolution et positivisme (1852); *Paroles de philosophie positive* (1859); *Auguste Comte et la philosophie positive* (1863); *La science au point de vue philosophique* (1873); *Fragments de philosophie positive et de sociologie contemporaine* (1876), etc. Parmi ses travaux exclusivement scientifiques, on cite : *Le Choléra oriental* (1832), la création d'une revue, *L'Expérience*, publiée de 1837 à 1846 avec M. Dezeimeris, la refonte avec M. Ch. Robin, du *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie*, etc., de Nysten, la traduction de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien (1848, 2 vols) pour la collection Nisard, *Médecine et Médecins* (1871). En 1844, il avait été choisi par l'Académie des Inscriptions pour faire partie, en remplacement de Fauriel, de la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*, et il fut un des auteurs des tomes XXI, XXII, XXIII. On connaît ses importants travaux sur l'histoire de la langue française, l'art. paru le 1er juillet 1847 dans la *Revue des Deux-Mondes* sur *La poésie homérique et l'ancienne poésie française*; l'*Histoire de la langue française* (1862, 2 vols.) *Littérature et histoire* (1875); sa traduction de l'*Enfer* du Dante en langue d'oïl du XIVe siècle et en vers (1879); son recueil d'*Etudes et glanures* (1880); enfin son œuvre capitale, le *Dictionnaire de la langue française* (1863-1872, 4 vols); ajoutons qu'il avait fondé en 1867 avec M. G. Wyrouboff la *Philosophie positive*, où il publia, en janvier 1870, une étude très remarquée sous le titre « *Des origines organiques de la morale* », et qu'il avait fait paraître en 1839 une traduction de la *Vie de Jésus*, de Strauss, et en 1857, en collabor. avec M. Paulin, une édition des *Œuvres complètes* d'Armand Carrel. Il avait été élu à l'Académie française le 30 décembre 1871, en remplacement de Villemain.

ALLEMAGNE. — Le comité de l'Union générale des écrivains allemauds *(Allgemeiner deutscher Schriftstellerverband)* vient d'adresser une pétition à M. de Bismarck; cette pétition, dit le *Magasin für die Literatur des Auslandes*, signale un mal qui ne devrait pas exister dans le pays des penseurs et des poètes *(im Lande der Denker und Dichter)*, si l'on donnait à la puissance intellectuelle de l'Allemagne une petite fraction de l'intérêt qu'on porte à sa puissance matérielle. Le comité prie M. de Bismarck de fonder une bibliothèque impériale *(deutsche Reichsbibliothek)*, qui recevrait et conserverait toutes les productions littéraires de chaque année; il se plaint que les grandes bibliothèques d'Allemagne soient « dirigées uniquement au point de vue savant et dans l'intérêt des spécialités scientifiques »; les bibliothèques « doivent contenir non seulement les livres que nous voulons lire à cause de leur valeur propre, mais aussi ceux que nous voulons connaître, parce qu'ils ont été publiés »; en un mot, elles « doivent être le répertoire de l'esprit du peuple et de ses productions. Une bibliothèque était jusqu'ici un atelier où l'on conservait certains instruments pour produire certaines choses; on n'avait pas pour but la connaissance de l'esprit du peuple et l'histoire de ce qu'il produit. » Le comité rappelle que les bibliothèques anglaises sont, à cet égard, un modèle qu'il faut imiter; il n'y a pas un document de la littérature de son pays qu'un Anglais ne puisse trouver dans les bibliothèques d'Angleterre; « qu'il aie besoin d'un grand ouvrage de luxe ou de la plus insignifiante revue, du programme d'un parti politique ou d'une annonce de théâtre; il trouvera tout dans les cinq grandes bibliothèques du pays; il n'y a pas une direction, scientifique, politique, sociale, commerciale, etc., de la vie intellectuelle de son peuple, qu'il ne puisse suivre dans ses moindres détails, dès qu'elle s'est manifestée sous une forme quelconque par la typographie. » Le comité déplore que plus d'un savant allemand doive chercher à Paris et à Londres des ouvrages allemands qu'il ne trouve pas dans sa patrie. Il faut donc — conclut le comité — réparer « ce manque de piété pour les fruits de la vie de l'esprit allemand »

(dem Mangel an Pietæt für die Früchte des deutschen Geisteslebens) et fonder une bibliothèque qui permette aux générations futures de se faire « une image plastique de la culture actuelle » *(sich ein platisches Bild über unsere Kultur verschaffen)*; après l'Institut archéologique de Rome, les *Monumenta Germaniæ*, les fouilles d'Olympie, il sied à l'empire allemand d'élever une bibliothèque qui soit digne de lui et de son rôle élevé dans la civilisation *(seine hohe Kulturbedeutung)*. Le comité propose que chaque éditeur soit tenu de livrer à cette bibliothèque plusieurs exemplaires, « sur bon et solide papier », de chaque ouvrage paru; il rappelle qu'en Angleterre on envoie cinq exemplaires « sur bon papier et bien reliés » aux cinq grandes bibliothèques du pays, qu'en France on dépose deux exemplaires au ministère de l'intérieur; qu'en Italie il faut remettre trois exemplaires au préfet de la province; qu'en Autriche on doit donner quatre exemplaires au gouvernement; qu'aux Etats-Unis on est tenu d'envoyer au bibliothécaire du Congrès à Washington deux exemplaires dans les dix jours qui suivent la publication de l'ouvrage, etc. Le comité demande qu'on « adopte les institutions, existant en Angleterre » et qu'un exemplaire de chaque ouvrage imprimé en Allemagne soit remis à la bibliothèque impériale; quant à cette bibliothèque, il émet le vœu que ce soit la future bibliothèque royale de Berlin, dont on projette la reconstruction. Parmi les signataires de cette pétition, nous remarquons MM. Bodenstedt, Doehn, Eckstein, Gosche, Hoefer, Keil, Kletke, Laube, Lazarus, etc.

— On annonce la mort de M. Jacob Bernays, professeur de philologie et bibliothécaire de l'Université de Bonn. Il était né à Hambourg en 1824; on lui doit des éditions critiques de *Lucrèce* (1852), de *Scaliger* (1855), de divers fragments ou écrits de Théophraste, Aristote, Sulpice Sévère, etc., une dissertation sur le *poëme de Phocylide* (1856), la trad. des trois premiers livres de la *politique d'Aristote* (1872), et de nombreux art. dans le *Rheinisches Museum*.

— Pendant le semestre d'hiver 1880-81, dans les vingt universités allemandes (sans parler de l'Autriche et de la Suisse), 21,164 jeunes gens étaient inscrits et ont suivi les cours. Ce chiffre se répartit ainsi : Berlin 4,107, Leipzig 3,326, Munich 1,890, Breslau 1,281, Halle 1,211, Tubingue 1,074, Gœttingue 959, Wurzbourg 921, Bonn 887, Kœnigsberg 788, Strasbourg 745, Marbourg 604, Greifswald 599, Heidelberg 543, Erlangen 473, Fribourg en Brisgau 463, Iena 438, Giessen 391, Kiel 284, Rostock 200. — Dans le semestre précédent, les étudiants n'étaient que 20,923, dans l'antérieur que 20,135. Leur nombre va donc régulièrement en augmentant.

ANGLETERRE. — M. E. W. Gosse doit écrire une *Vie de Gray* pour la collection des « English men of letters ».

BELGIQUE. — Le musée diocésain, récemment fondé à Liège, vient d'acquérir une plaque de cuivre sur laquelle est gravé un diplôme militaire délivré par l'empereur Trajan en l'année 98. Ce diplôme, trouvé à Flemalle, sera prochainement l'objet d'un travail minutieux et complet, de M. A. de Ceuleneer.

— Nous avons annoncé que la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* avait décerné, dans la séance du 23 avril, une médaille en vermeil à M. Gantrelle. La légende de cette médaille est ainsi conçue : *Josepho Gantrelle grammatico sollerti Taciti Agricolae Germaniae Historiarum interpreti docto et ingenioso litterarum humaniorum propugnatori strenuo impavido indefesso* MDCCCLXXX. On ne lira peut-être pas sans curiosité les textes des inscriptions gravées sur les autres médailles décernées jusqu'ici par la « Société pour le progrès des études philologiques et historiques ». *E. Benoist, viro doctissimo, quod Virgilii opera in usum scholarum accuratissime edidit et dilucide interpretatus est.* 1874. — *J. Du Fief, professori diligentissimo, quod orbis terrarum descriptione edita de juvenum studiis*

optime meritus est. 1874. — *J. Peltier, professori diligentissimo, quod epitomen historiae sacrae mendis purgavit et dilucide interpretatus est.* 1874. — *F. A. Gevaert, quod Aristoxeni vestigiis ingressus, musicen graecam docte dilucide ingeniose explicavit.* 1875. — *Joh. Josepho Thonissen, quod Atheniensium leges de criminibus puniendis docte et dilucide explicavit.* 1876. — *Viro clarissimo Carolo Faider, quod societatis philologicae per quinquennium praeses de litteris humanioribus optime meritus est.* 1879.

ESPAGNE. — Le Congrès des américanistes aura lieu cette année à Madrid, le 28 septembre. Le premier jour sera consacré à la géologie et à l'histoire de l'Amérique avant la découverte, le deuxième, à l'archéologie; le troisième, à l'ethnologie; le quatrième et dernier, à la langue et à la paléographie.

ITALIE. — Le travail de M. Eug. Müntz sur J. Grimaldi a été traduit en italien et publié par la *Rivista Europea* sous le titre : *Ricerche intorno ai lavori archeologici di Giacomo Grimaldi, antico archivista della basilica vaticana, fatte sui manoscritti che si conservano a Roma, a Firenze, a Milano, a Torino e a Parigi.* La traduction italienne de ce travail a paru en tirage à part. (In-8°, 57 p.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 juin 1881.

M. Pavet de Courteille, président de l'Académie, prononce les paroles suivantes :

« Messieurs,

« Pour la troisième fois depuis que j'ai l'honneur de vous présider, j'ai à vous annoncer une triste nouvelle. L'Académie vient de perdre son doyen, M. Littré. Demain, nous le conduirons à sa dernière demeure, où je n'aurai pas la consolation de lui adresser de votre part un suprême adieu. Si l'expression formelle de ses volontés ne m'avait fermé la bouche, devant la tombe prête à le recevoir, j'aurais moins parlé du savant illustre et infatigable, dont la curiosité n'était jamais assouvie, devenu célèbre par d'immenses travaux dont les proportions donnent le vertige, du maître d'une érudition sans limites, que de l'homme de bien, aux mœurs simples et austères, au désintéressement incorruptible, d'une charité inépuisable envers les pauvres, inaccessible à l'ambition, se souciant peu des honneurs, qui venaient le chercher, mais qu'il n'allait jamais chercher lui-même. Qui de nous ne l'a vu dans ce modeste cabinet, entouré de ses livres modestes comme lui-même, mais qui dans ses mains devenaient de si puissants instruments de travail? Tel nous l'avons tous connu, et tel j'aurais pu le dépeindre, sans provoquer la moindre contradiction. Philosophe d'une vertu antique, il a eu beaucoup de contradicteurs, mais pas un ennemi; il lui a été donné de s'éteindre au milieu des soins que n'ont cessé de lui prodiguer sa femme et sa fille, ces deux modèles accomplis de fidélité et de dévoûment.

« Pour rendre à sa mémoire un hommage bien mérité, et conformément à nos usages, je lève la séance. »

La séance est levée à quatre heures moins un quart.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 20 Juin — 1881

128. — Brian Houghton Hodgson. **Miscellaneous Essays relating to Indian Subjects.** London, Trübner et Co. 1880, 2 vol. in-8°, pp. 407-348.
— Robert Needham Cust. **Linguistic and Oriental Essays.** London, Trübner et Co. 1880, 434 p. in-8°.

Les deux publications que nous réunissons ici, parce qu'elles font partie de la même collection, l'*Oriental Series* de la maison Trübner, et qu'elles sont l'une et l'autre la reproduction d'*Essays* détachés, la plupart écrits depuis de longues années, ne se ressemblent ni quant aux sujets traités, encore que ceux-ci se touchent par certains points, ni quant à la forme choisie pour les exposer. Mais on peut dire qu'elles sont inspirées par les mêmes sentiments : le culte désintéressé de la science et une large philanthropie. Dans toutes deux nous sentons un enthousiasme, une sérénité et, en quelque sorte, une jeunesse de cœur qui ont survécu à un degré rare, chez les deux auteurs, aux vicissitudes de la vie et à l'expérience souvent décourageante des hommes et des choses.

Ni M. Hodgson, ni ses écrits, n'ont besoin d'un introducteur auprès des lecteurs de la *Revue*. Il n'est personne de ceux qui, de près ou de loin, se sont occupés des choses de l'Orient, qui ne connaisse, du moins par ce que d'autres en ont dit, les travaux de cet illustre vétéran, un des rares survivants de ce qu'on peut appeler l'âge héroïque de l'indianisme, le chercheur heureux qui a découvert la littérature bouddhique de Népâl, le généreux donateur de tous ces *Hodgson manuscripts* qui sont l'ornement des bibliothèques de Calcutta, de Londres, d'Oxford et de Paris, l'infatigable pionnier qui a été le premier à soumettre à des recherches d'ensemble les langues des aborigènes de l'Inde, le hardi linguiste qui, il y aura bientôt un demi-siècle, traçait à cette étude un programme non encore rempli à l'heure qu'il est. Les résultats variés de ses recherches ont passé depuis longtemps dans le domaine public; mais ses écrits eux-mêmes étaient plus vantés que lus. Dans sa grande modestie et avec le même désintéressement avec lequel on l'avait vu pendant tant d'années se dessaisir, au profit du monde savant, de ses instruments de travail à mesure qu'il les

mettait au jour, l'auteur n'avait jamais réuni ces écrits en une publication spéciale. Réimprimées en partie seulement dans un ouvrage devenu lui-même rare, la plupart de ces précieuses monographies étaient restées dispersées dans des collections de périodiques qui ne se rencontrent au complet que dans quelques grandes bibliothèques (Asiatic Researches, Journaux des Sociétés Asiatiques de Calcutta et de Londres, Oriental Magazine, Friend of India), ou dans un recueil officiel d'un accès encore plus difficile (Selections from the Records of the Government of Bengal), et toute une génération de travailleurs isolés ne les a connues que de seconde main. Ce n'est qu'en 1874 qu'un concours de circonstances amena la reproduction, en un volume à part, d'une première partie de ces *Essays*, comprenant les plus importants il est vrai, ceux qui sont relatifs au bouddhisme Népalais [1]. Aussi ne saurait-on assez reconnaître le service rendu aux études indiennes par l'addition des présents volumes qui complètent enfin la réimpression de ces *Hodgson papers* dont la plupart n'ont rien perdu de leur valeur scientifique et dont quelques uns ont gardé tout leur intérêt d'actualité, bien qu'écrits par un homme qui fut en polémique avec Abel Rémusat.

La nouvelle collection est divisée en quatorze sections. I-VIII traitent des langues et de l'ethnographie du Tibet, des contrées himalayenne et sub-himalayenne, de la grande vallée d'Assam et des frontières chinoise et indo-chinoise. Une large place est occupée dans ces *Essays* par des glossaires comparatifs dressés avec beaucoup de soin et de méthode, et dont plusieurs sont restés l'unique source d'information dont on dispose jusqu'à ce jour. Une des sections, la VIIe, est spécialement consacrée à l'étude des affinités grammaticales qu'il y a entre ces langues et celles de la Haute-Asie. Dans la IXe section, le même travail (glossaires comparatifs et observations grammaticales) est poursuivi pour les langues des races aborigènes de l'Inde centrale et méridionale. C'est la seule partie de ces *Essays* dont l'intérêt ne soit plus que purement historique, les recherches de M. H. en ce domaine ayant été considérablement distancées, non comme généralisation mais comme investigation de détail, par les travaux de la philologie dravidienne.

Cette généralisation de M. H., on la connaît : c'est l'unité originelle, affirmée d'abord, de toutes les langues non aryennes de l'Inde, et bientôt étendue à la plupart, sinon à tous les idiomes non aryens ou non sémitiques de l'Europe, de l'Asie et de l'Océanie. On sait aussi que cette théorie, même ramenée à des proportions plus modestes (en laissant en dehors, par exemple, les langues monosyllabiques), n'est ni plus démontrée, ni plus infirmée qu'à l'époque où M. H. l'a entrevue pour la première fois, bien qu'elle ait été défendue dans ses parties essentielles par

---

1. *Essays on the Languages, Litterature and Religion of Nepâl and Tibet : together with further papers on the Geography, Ethnology and commerce of those countries*, London, Trübner, 1874. Cf. *Revue critique* du 20 mars 1875.

des linguistes comme Latham et Max Müller, et que certains groupes de ces langues aient été l'objet depuis de travaux comparatifs comme ceux de Castrén et de Caldwell. Quelques-unes des difficultés qui embarrassent le problème, tiennent au caractère même de ces idiomes, aglutinatifs ou monosyllabiques à divers degrés. Une autre, et non la moindre, tient à l'absence de l'élément historique. La parenté à ressaisir serait d'une antiquité extrême. Or très peu de ces langues ont un passé, et les plus favorisées n'en ont qu'un fort court. Le tamoul et le tibétain ne peuvent pas se poursuivre plus haut que le moyen âge. Dans le chinois on a plutôt une écriture ancienne qu'un parler antique, et il faudrait d'abord que les sinologues se fussent mis d'accord sur le véritable caractère de la langue aux époques reculées. Quant aux cunéiformes, on sait à quel problème ont abouti sous ce rapport les premières promesses. Dans ces conditions on arrive bien à constater des ressemblances dans le vocabulaire et dans la morphologie, mais point de lois de développement. Ce sont comme des lignes qui parfois se rapprochent et se coupent, mais dont on ne connaîtrait ni la courbe, ni la direction. Aussi la classification de ces langues a-t-elle jusqu'ici quelque chose d'abstrait et de purement formel. Ce n'est que pour des groupes très voisins et nettement circonscrits tel que celui des idiomes dravidiens par exemple, qu'on a pu établir avec certitude un ensemble de rapports impliquant parenté et filiation. Plus loin, les traces s'enchevêtrent au point que la piste se perd. De quelque nom qu'on l'appelle, cette famille scythique, mongolique, tartare, touranienne, semble devoir garder longtemps encore quelque chose d'artificiel en comparaison de la réalité vivante, historique, des familles indo-européenne et sémitique. — A côté de la linguistique, la description des croyances, des mœurs et des coutumes, tient une grande place dans plusieurs de ces *Essays*. Les adeptes de la sociologie trouveront là une foule de renseignements précieux. Ils y trouveront aussi des avertissements d'user de prudence. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, chez les Pâni Kócchs du Bengal septentrional, toute la propriété appartient à la femme, le mari vit à ses dépens et l'héritage passe aux filles. Chez leurs frères, au contraire, les Bôdos et les Dhimâls, qui sont restés pourtant bien plus primitifs qu'eux, bien moins hindouisés, l'homme seul possède, il achète sa femme et les filles n'ont aucune part à l'héritage (t. I, p. 110 et 122). Je laisse le fait aux réflexions des partisans de la gynécocratie primitive.

Les sections X et XI fournissent d'utiles indications sur la géographie du Népâl, du Tibet et de la Chine. XII et XIII sont consacrées au Népâl. La première surtout est remarquable. M. H. y a réuni les informations les plus autorisées, les plus précises, les plus complètes que nous ayons sur les lois et sur l'organisation judiciaire et administrative de cette contrée qui oppose encore des barrières si jalouses à la curiosité et à l'ingérence de ses puissants voisins.

Enfin, dans la section XIV, sont reproduites deux séries de lettres publiées par M. H. en 1835 et 1847-48 sur l'importance des langues

modernes de l'Inde et la place qu'il convient de leur faire dans l'éducation publique du pays. Ecrites en un temps où, sous l'influence encore récente des idées de Macaulay, toutes les faveurs de l'administration étaient acquises au système d'une éducation purement anglaise, ces lettres sont la défense émue du droit des langues indigènes. M. H. ne se contente pas de montrer ce qu'a de chimérique la prétention d'agir avec efficacité au moyen d'un idiome étranger sur des centaines de millions d'hommes ; il dénonce aussi ce qu'une tentative semblable entraînerait indubitablement de conséquences fâcheuses. Il ne veut pas que l'éducation n'ait d'autre fin que de former une caste d'administrateurs, ni que l'anglais devienne pour l'Inde ce qu'ont été tour à tour le sanscrit, l'arabe et le persan, « un moyen de perpétuer sous une nou« velle forme l'antique malédiction qui pèse sur ce pays, une science « exclusive (p. 257)... Ou bien donc il nous faudra réussir à faire de « l'anglais la langue commune des Hindous, ou nous arriverons forcé« ment à créer un corps restreint et formé d'adeptes de nos sciences. « Mais, qui dit savoir, dit puissance : dans l'Inde, le savoir anglais « est une puissance du caractère le plus formidable ; qu'à cette puis« sance *vienne à être associée la fonction publique* (et c'est là ce qu'on « veut, ce qu'on avoue préparer), et, sans aucun doute possible, elle de« viendra dans les mains de ceux des indigènes qui la posséderont, un « instrument d'oppression vis à vis de leurs semblables plus formidable « que le monopole actuel de l'éducation sacerdotale... Si la question « était simplement politique et non philanthropique, si nous ne cher« chions en ceci que le *moyen d'affermir notre domination dans « l'Inde* (les italiques sont de l'auteur), peut-être faudrait-il ne pas hé« siter. Mais telle n'est pas la question : notre but est d'assurer à ce peu« ple un accroissement de bonheur par l'accroissement de la somme de « ses connaissances. Nous cherchons à régénérer l'Inde et à poser les fon« dements d'un système de société qui, le temps et la bénédiction de « Dieu aidant, devra encore donner des fruits quand depuis longtemps « peut-être nous aurons disparu de la scène (p. 274-275). » La question que M. H. discutait alors avec cette élévation de pensée, n'a pas cessé de passionner l'opinion jusqu'à ce jour et, comme le remarque M. Rost, ces lettres, dont quelques unes datent de près d'un demi-siècle, ont gardé toute leur actualité. C'est que le problème est vraiment fort complexe et de nature à n'admettre, ni dans un sens, ni dans l'autre, une solution radicale. Peut-être, dans l'Inde comme ailleurs, la force même des choses fera-t-elle trouver la bonne voie. Peut-être aussi en sera-t-il de ce pays comme il en a été de l'Europe moderne, qui a dû passer par une culture classique exclusive, avant de trouver un sol fécond dans ses propres ressources. En tout cas, il importe de remarquer que, dans ces controverses, il ne s'agit que de la part qui revient à l'Etat et que cette part est limitée. Heureusement pour l'Inde, la liberté d'enseignement y est, non une loi, mais un fait, auquel nul pouvoir public ne

s'avisera de sitôt de toucher, fût-ce aux dépens de populations sans droits politiques, de pauvres Hindous. Il y a là de puissants éléments de concurrence, et l'autorité y peut bien, en ce qui la concerne, prendre de fausses mesures; elle est impuissante à commettre de ces fautes capitales dont une cause ne se relève pas.

La réimpression de cette nouvelle collection d'*Essays*, à laquelle M. H. n'a ajouté qu'un très petit nombre de notes, a été dirigée par M. R. Rost, le savant bibliothécaire de l'India Office. Elle est supérieure, sous tous les rapports, à celle de 1874 qui laissait beaucoup à désirer. La correction est parfaite [1]. Par ci, par là, l'usage des renvois aurait pu être rendu plus commode par l'indication de la nouvelle pagination. Il y a aussi quelques notes, par exemple la 2e de la page 72 du Ier volume, dont la rédaction n'est pas bien satisfaisante. Mais ce sont là des taches légères et le nombre en est insignifiant. Un défaut plus grave est l'absence de toute espèce d'index.

M. Cust n'est pas, comme M. Hodgson, un pionnier qui ouvre à la science des routes nouvelles. Il n'a pas retrouvé une littérature oubliée, ni étudié la première des langues inconnues. C'est un vulgarisateur; mais un vulgarisateur presque toujours bien informé, qui n'écrit que parce qu'il a beaucoup à dire, qu'il a beaucoup vu et beaucoup lu, et qu'il se croirait coupable s'il gardait pour lui seul le fruit de son expérience ainsi que les satisfactions et les généreuses leçons qu'il a trouvées dans l'étude. « Je serais satisfait, dit-il, si un ou deux lecteurs « sympathiques voulaient bien admettre que l'auteur a sincèrement « aimé le peuple de l'Inde et désiré en toute chose le mieux de ses « intérêts. Je serais heureux aussi, si un ou deux jeunes hommes au début « de leur carrière pouvaient être aidés par ce livre dans l'acquisition des « connaissances orientales et enflammés de zèle pour le bien-être de nos « frères hindous. Que j'eusse été reconnaissant, si un pareil volume « avait été mis entre mes mains en 1842 (époque où M. C. entra au « service anglo-indien); car c'est par un lent travail que j'ai dû acquérir « les connaissances telles quelles qui se trouvent réunies ici! » On le voit, il y a du missionnaire en M. C., et la science chez lui est avant tout au service de l'humanité. Le sentiment humanitaire, par ci, par là, déborde bien un peu et, comme j'ai eu l'occasion de le remarquer ici même à propos d'une autre de ses publications [2], l'esprit de M. C. est prompt à l'enthousiasme; mais c'est aussi un esprit observateur et original, qui excelle à trouver la note juste quand il parle d'expérience, qui met sa marque sur ce qu'il emprunte, qui sait choisir et donner à ce qu'il choisit la forme la plus attrayante. Il y a notamment chez lui un fond de *humour* et aussi de bonne humeur [3] qui en fait le plus aimable des

1. Tome I, p. 110, note, lire ζῦθος.
2. *Revue critique* du 11 octobre 1880.
3. Parfois même, il y en a trop, par exemple dans cette boutade à propos d'inscrip-

guides, et bien peu de livres en apprendront aussi long sur les choses de l'Orient au prix d'aussi peu de fatigue.

Le volume contient quinze *Essays*, écrits en divers lieux, dans l'Inde et en Europe, et à diverses dates de 1846 à 1879. I et II sont des descriptions animées du Penjâb et d'une partie des *North-Western Provinces,* avec un aperçu de l'histoire de ces contrées où, tant de fois depuis Alexandre, s'est décidée la destinée de l'Inde. III, qui traite du *Râmâyana*, est le morceau le plus faible du recueil. L'analyse du poëme est fort bien faite; mais tout ce qui touche à la critique est nul. Même en 1854 et au fond du Bundélkhand, M. C. n'aurait pas dû écrire que l'œuvre de Vâlmîki est plus vieille que le Mahâbhârata, que l'auteur a été le contemporain des faits qu'il chante, qu'il a eu l'honneur de donner l'hospitalité à l'héroïne du poëme et autres choses tout aussi peu vraisemblables. A tout le moins eût-il fallu, en 1880, ajouter quelques notes rectificatives. M. C. se montre mieux informé dans l'*Essay* X, sur la Mésopotamie [1], lequel est antérieur, du reste, aux grands problèmes soulevés depuis par les inscriptions assyriennes, et bien mieux informé encore dans ceux sur l'Egyptologie, sur l'Alphabet phénicien et ses ramifications, sur les Inscriptions monumentales (XI-XIII; le dernier donne un aperçu rapide, mais substantiel de tout le vaste champ de l'épigraphie) [2], qu'il a écrits depuis son retour en Europe et au centre des plus riches ressources. Pourtant l'*Essay* IV sur les Religions de l'Inde, qui est l'un des plus récents du recueil (1878), est loin d'être sans reproches. Pour la période moderne, l'auteur parle de ce qu'il a vu et, comme toujours, il en parle fort bien. Mais ce qu'il dit des temps anciens est insuffisant et parfois peu exact. Evidemment l'archéologie, celle du moins qui prétend apprécier le passé dans ses nuances et qui exige, outre une connaissance étendue et directe des sources, une longue familiarité avec la littérature d'un peuple, n'est pas le fort de M. Cust. Par contre, il est bien sur son terrain dans le morceau suivant, V, où il traite des langues des Indes Orientales, résumé excellent de l'ouvrage qu'il a consacré à ces langues et dont il a été rendu compte l'année dernière dans la *Revue* [3]. On suivra volontiers M. C. dans son Tour en Palestine (IX) et dans ses visites au Congrès des Orientalistes de Londres, de Florence et de Saint-Pétersbourg (XIV). Dans les trois morceaux relatifs à ces doctes réunions, M. C. s'est particulièrement réservé son franc parler, et il nous révèle plus d'une petite misère dont il n'est pas resté

tions égyptiennes : « Les indications de l'année du règne (la seule manière de dater en usage dans ces documents) ne donnent pas plus un moyen d'établir un système de chronologie, que le chiffre d'une couvée de perdreaux ne pourrait servir à mesurer le diamètre du ciel. »

1. Les Romains ne traversaient pas le Rhin (p. 304) pour se rendre en Gaule.

2. L'épitaphe de Julia Alpinula d'Avenches, rappelée p. 376, est fausse.

3. Cet Essay et le précédent ont paru en une traduction française dans la *Bibliothèque orientale elzévirienne*. Paris, Leroux, 1880.

trace dans les actes authentiques. Il y a infiniment d'esprit et parfois de malice, mais une malice toujours bienveillante, dans ces comptes-rendus, et non moins dans le morceau suivant (XV), *Oriental Scholars,* qui est une physiologie achevée de l'espèce.

Mais la perle du volume, à notre avis, ce sont les *Essays* VI-VIII, *The Collector of Land-Revenue in India*, *Civil Justice in Panjâb,* et *An Indian District during a Rebellion*. La franchise, la droiture, un libéralisme sincère, une compassion profonde pour tout ce qui souffre, une curiosité toujours en éveil, un don rare d'observation, un tour d'esprit et d'imagination vif et original, toutes les qualités qui font de M. C. un homme et un écrivain également sympathiques, sont réunis dans ces charmants récits. Ils appartiennent à un genre de littérature que notre pays malheureusement semble ne plus connaître, où un fonctionnaire, arrivé au terme de sa carrière active, raconte ce qu'il a fait et vu faire, revient sur ses expériences passées au profit de ceux qui continueront son œuvre, approuvant et blâmant avec une égale franchise, signalant les fautes commises, suggérant des réformes, sans se faire l'adversaire de ceux-ci ni l'apologiste de ceux-là, avec une impartialité, une sérénité d'appréciation qui le ferait prendre pour un étranger, si, à son émotion contenue, on ne sentait qu'il parle de choses qui le touchent de plus près que nulles autres et qni sont comme devenues une portion de sa chair et de son sang. En somme, nous pensons que M. Cust a fait la plus belle appréciation de son livre et de lui-même, en prenant pour épigraphe les mots d'Horace :

Omnis
Votivâ pateat veluti descripta tabellâ
Vita senis.

L'impression du volume est belle et correcte. Quelques noms propres pourtant sont défigurés ; *Arjana* p. 3, *Pouravi* 4, *Talsi Dâs* 60, *Nishâdi* 81, *Gondophanes* 401, *Vasadeva* et *Junir* 402, *Anquetil de Perron* 461, *de Rongé* 466. L'auteur qui, dans l'Errata, a corrigé le premier terme du nom *Cosma di Koros* 170, aurait bien dû corriger aussi les deux autres. Sont également à corriger *outre le tombe*, p. 467 et dans le passage français p. 479 *problems*, *le question*, ainsi que les accents, qui sont tous omis.

A. Barth.

---

129. — Ferd. Vollbrecht, **Wœrterbuch zu Xenophons Anabasis (für den Schulgebrauch)**, 4ᵉ édition, VIII et 248 p. in-8°, avec 75 bois dans le texte, 3 planches et une carte. Leipzig, Teubner, 1880.

Ce livre est un de ces petits dictionnaires spéciaux, comme l'Allemagne en compte beaucoup, qui sont destinés aux élèves des gymnases et qui, sans avoir aucune prétention scientifique, n'en demandent pas

moins à ceux qui les font une science très sûre et très étendue. C'est ainsi que la librairie Hahn (Hanovre) a publié des lexiques classiques de : Arrien, César, Cornélius Népos, Q. Curce, Eutrope, Homère, Horace, Ovide *(Métamorphoses)*, Phèdre, Salluste, Virgile, Xénophon (*Anabase, Cyropédie, Mémorables)* ; la librairie Teubner, des lexiques de : César, Cornélius Népos, Homère, Ovide *(Métamorphoses)*, Phèdre. Le lexique de l'*Anabase* de Vollbrecht est, en ce genre, un fort bon livre classique : outre les renseignements lexicographiques proprement dits, outre de nombreuses indications étymologiques ou grammaticales, les élèves y trouvent une foule de détails qui sont de nature à les intéresser : des notices historiques et géographiques sur les noms propres qui se rencontrent dans le texte ; l'explication des termes relatifs à l'art militaire ; enfin un choix de gravures, empruntées aux monuments figurés antiques, et qui viennent illustrer fort heureusement les articles où il est question d'objets ou d'usages de la vie ancienne. Par l'abondance des renseignements qu'il contient, ce lexique peut presque dispenser d'une édition avec commentaire, et il a été composé en effet à l'usage des élèves qui n'auraient entre les mains qu'un simple texte, sans notes. J'y voudrais seulement de plus quelques renvois à quelqu'une des grammaires en usage dans les gymnases [1].

Je ferai un reproche à M. Vollbrecht. Il paraît être mal au courant des travaux qui ont été faits dans ces derniers temps sur le dialecte attique et l'orthographe grecque ; on rencontre souvent dans son lexique des orthographes peu correctes ou des formes étrangères au dialecte attique. Ainsi j'ai noté : ἀθρόος au lieu de ἄθρόος, de même ἀνύτω, αὐαίνω au lieu de ἁνύτω, αὑαίνω, ἄκαυστος au lieu de ἄκαυτος et σέσωσται au lieu de σέσωται, ἀποθνήσκω, μιμνήσκω, σώζω au lieu de ἀποθνῄσκω, μιμνῄσκω, σῴζω, πρώρα au lieu de πρῷρα, Λάρισσα au lieu de Λάρισα, εἰκάζετο, εὔχετο au lieu de ᾐκάζετο, ηὔχετο, ἐξάπηχυς au lieu de ἑξάπηχυς ou ἑξπηχυς, ὁ μέν au lieu de ὃ μέν, Σηλυβρία au lieu de Σηλυμβρία, Φλιάσιος au lieu de Φλειάσιος, υἱός au lieu de ὑός, etc. ; ailleurs la forme correcte et la mauvaise forme sont données l'une et l'autre, sans que l'auteur fasse de différence entre elles : ainsi, à côté des bonnes formes ἑλῶντες, ἔνατος, ἡσυχῇ, μεσόγεια, μέχρι, οὐδαμῇ, λῴων, λῄζω, νεώς, χρυσοῦς, φιλονικία, χρῖμα, πῶμα, πρῴ, ὅπῃ, πῇ, ἀλλαχῇ, πάντῃ, etc., le lexique donne aussi les formes non attiques ἐλάσσοντες, ἔννατος, ἡσυχῆ, μεσόγαια [2], μέχρις, μηδαμῆ, λωΐων (au mot ἀγαθός), ληΐζω, ναός, χρύσεος, πόμα, πρωΐ, ὅπη, πῆ, πανταχῆ, πάντη, φιλονεικία, χρῖσμα, etc. Il est vrai qu'on ne pouvait pas, dans un lexique classique, ne pas citer ces formes, qu'on rencontre malheureusement encore dans la plupart des éditions ; mais il était facile, tout en les donnant, d'indiquer qu'elles ne sont pas attiques, que quelques-unes sont absolument incor-

1. Par exemple, au mot ἀκμάζω, pour la construction de ce verbe avec l'infinitif, que le lexique mentionne, mais sans l'expliquer.

2. M. V. accentue à tort μεσογεία, -γαία.

rectes et que, dans le texte de l'*Anabase*, on devrait les remplacer par les formes qui étaient en usage du temps de Xénophon.

Je conseillerais aussi à M. V. d'être un peu plus prudent dans ses étymologies ; celles qu'il donne ne sont pas toujours bien sûres. Ἥμι-συ-ς est parent de *semis*, mais ne vient pas du tout de μέσος. Le rapprochement de ὄλλυμι et de *olim* (au mot ὄλεθρος) me paraît un peu fantaisiste. Ἄνθρωπος ne peut guère être composé de ἀνά, ἄνω et de ὤψ : cette étymologie ne rend pas compte des deux lettres θρ. Enfin, je lis avec quelque surprise, au mot ἀνιάω : « ἀνιά, alles, was Unlust erregt, *ennuie* » : ne dirait-on pas que M. V. fait venir le mot *ennui* de ἀνιά? Je ne peux croire que ce soit là ce qu'il a voulu dire; mais, à voir le rapprochement qu'il fait, les élèves pourront s'y tromper.

Je termine par quelques remarques de détail.

Au mot ἄν, M. V. aurait dû dire plus nettement que ἄν avec le futur est un solécisme, et que, dans les passages de Xénophon où les mss. donnent cette construction, il suffit d'une légère correction pour la faire disparaître.

P. 6, αἱρετέος est indiqué, par suite d'une faute d'impression, comme n'étant que de *deux* terminaisons.

Le nom moderne d'Athènes n'est pas *Atine*, mais *Athine* (Ἀθῆναι).

M. V. donne ἔδω, *manger ;* mais cette forme, au présent, ne se rencontre, que je sache, ni chez Xénophon ni en général dans la prose attique; il fallait indiquer ἐδήδοκα, et ἐσθίω comme présent.

Il fallait distinguer εἵργω ou εἵργνυμι, « j'enferme », de εἴργω, « j'écarte ».

Je ne vois absolument aucun rapport entre πλεῖστα εἷς γε ὢν ἀνὴρ ἐλάμβανε (au mot εἷς) et la tournure latine *unus omnium maxime*.

Il faut écrire σάκιον, et non σακίον, v. Krüger, *Griech. Sprachl.*, § 41, 10, *Rem.* 1 (dans σάκος, l'α est bref, v. Aristophane, *Ach.*, v. 822).

A l'article μέλλω, la locution τὸ μέλλον, « l'avenir », est placée à tort au n° 2, où il est question de μέλλω signifiant « je tarde » ; τὸ μέλλον ne veut pas dire « ce qui tarde » ; c'est une locution elliptique, τὸ μέλλον (ἔσεσθαι).

Au mot μή, M. V. propose une explication de l'emploi de οὐ au lieu de μή dans le passage *Anab.* 1, 7, 18 ; je trouve plus satisfaisante l'explication de Koch, *Griech. Schulgr.*, § 114 B, 3 (« *s'il est vrai qu*'il ne livrera pas bataille », εἰ [τοῦτο ἀληθές ἐστιν, ὅτι] οὐ μαχεῖται). — *Ibid.*, à propos du passage 3, 5, 11, M. V. eût pu ajouter que la construction illogique ἕξει τοῦ μὴ καταδῦναι est contestée par L. Dindorf, qui veut supprimer τοῦ ou le remplacer par τό : cf. Koch, § 120, 13, *Rem.* 1 et 2.

Au mot δίδωμι, M. V. indique trois sens : 1° donner ; 2° *vouloir donner ;* 3° permettre. Le second sens n'est pas du tout distinct du premier ; dans δίδωμι ὁμήρους, « *j'offre* (de donner) des otages », il y a simplement un emploi remarquable du *présent* qui n'est nullement particulier à δίδωμι ; M. V. eût mieux fait de citer cet exemple au n° 1, en renvoyant

à une grammaire, par exemple à Koch, § 98, 2 et 99, 2. Πείθειν peut de même signifier « *chercher* à persuader », v. *Anab.*, 7, 3, 7, ce que M. V. néglige de remarquer au mot πείθειν.

Au mot κατακόπτω, M. V. dit que κατακεκόψομαι (*Anab.* 1, 5, 16) est employé au lieu du futur simple pour indiquer que l'événement dont il s'agit arrivera *à coup sûr*; je croirais plutôt que ἐμὲ κατακεκόψεσθαι signifie : « je serai *bien vite* massacré. »

« Κεῖμαι, dit M. V., sert de parfait à τιθέναι (?) ou à τίθεσθαι » ; je ne comprends pas cette remarque, ainsi formulée ; M. V. veut dire sans doute que chez les Attiques κεῖμαι remplace le parfait *passif* de τίθημι.

Τρισάσμενος doit évidemment s'écrire en deux mots.

Νέω, « j'entasse », n'existe pas ; c'est νάω, νῶ : v. Eustathe, *ad Odyss.*, B, 337, p. 1448 : νῶ νήσω, Photios : νῶντος, σωρεύοντος, Zonaras : νῶ, τὸ σωρεύω (νέω ne se contracterait pas).

Nae, que M. Vollbrecht rapproche de ναί, n'est qu'une mauvaise orthographe au lieu de *ne* (= νή). De même on écrivait *caelum*, et non *coelum*, quoique les étymologistes rattachent en effet *caelum* à la même racine que κοῖλος.

O. Riemann.

---

130. — Général Favé. **L'ancienne Rome.** Sa grandeur et sa décadence expliquée par les transformations de ses institutions. Paris, Hachette, 1880. 1 vol. in-8° de 491 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur explique en ces termes le sujet de son livre : « Rome a grandi par les armes, et son empire s'est effondré sous les coups répétés de ses nombreux ennemis ; on en peut conclure que ses institutions militaires ont fait sa destinée. Mais comment et pourquoi ces institutions ont-elles passé avec le temps d'une extrémité à l'autre ? Quelle a été l'influence réciproque des institutions militaires et de la constitution politique de l'Etat ? » (p. 2.) Tel est le problème que le général Favé s'est posé et qu'il a essayé de répondre.

Pour cela deux conditions étaient nécessaires.

Il fallait d'abord que M. F. connût bien l'histoire du peuple dont il prétendait expliquer « la grandeur et la décadence ». — Or il est aisé de voir qu'il ne possède, à cet égard, que des notions très imparfaites. Il a eu pourtant d'excellents guides, s'il est vrai qu'il se soit beaucoup servi des ouvrages de M. Fustel de Coulanges ; mais je crains qu'il ne les ait pas suivis avec assez de scrupule. Son livre, en tout cas, contient, en très grand nombre, des erreurs graves qui trahissent l'inexpérience d'un homme peu au courant des choses de l'antiquité.

Il fallait, en outre, que l'auteur s'enfermât dans la question qu'il étudiait. Or l'idée qu'il a voulu mettre en lumière ne se dégage pas nettement de son travail ; elle apparaît dans certains chapitres isolés ; elle

ne ressort pas clairement de l'ensemble de l'ouvrage. Trop souvent nous n'avons sous les yeux qu'un résumé clair, mais froid, des événements ou une suite de considérations, justes en général, mais quelque peu étrangères au sujet. En revanche, M. Favé laisse parfois dans l'ombre des points si importants, que plus d'un lecteur aura sans doute de la peine à saisir dans son livre l'enchaînement des faits.

L'ouvrage n'est pas cependant sans mérite. Il est écrit d'un style simple, qui ne manque ni de précision, ni même d'agrément. Plusieurs chapitres y sont convenablement traités, surtout dans la partie consacrée à l'Empire. Il n'apprendra peut-être rien à ceux qui savent, mais les autres en tireront quelque profit.

---

131. — E. MARX. **Essai sur les pouvoirs du gouverneur de province sous la République romaine et jusqu'à Dioclétien.** Paris, Thorin, 1880. 1 vol. in-8° de 157 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il ne faut demander à M. Marx ni grande originalité, ni grandes qualités de style. L'auteur n'a pas eu d'ailleurs la prétention de faire une œuvre personnelle ; il a voulu simplement donner un résumé fidèle des travaux antérieurs, et il y a généralement réussi. Il serait facile de relever dans son livre des textes mal interprétés, des opinions peu justifiées, des citations inexactes, des lacunes regrettables. Mais, en somme, l'ensemble est bon. Si l'ouvrage ne se distingue pas par des mérites éminents, il ne présente pas non plus de défauts très graves ; entre les uns et les autres, il tient un juste milieu, et, à ce titre, il rendra des services.

---

132. — SESTIER. **La piraterie dans l'antiquité.** Paris, Marescq, 1881. 1 vol. in-8° de 320 p. — Prix : 6 fr.

Le sujet traité dans cet ouvrage est neuf et intéressant. M. Sestier l'expose lui-même dans sa préface, qui contient un résumé exact du livre entier. D'après lui, la piraterie est, au début des sociétés, « une condition inhérente à l'état social, une nécessité qui naît de la difficulté de se procurer les premiers besoins de l'existence. » Elle est alors « une profession parfaitement avouable, un métier comme un autre. » Tous les peuples de la Méditerranée ont à l'origine pratiqué la piraterie, soit par occasion, soit d'une façon permanente. Plus tard, quand un ordre plus régulier s'établit, on vit fréquemment se produire des actes de piraterie « qui furent la cause des plus grandes guerres de l'antiquité. » Enfin, quand Rome fut la seule puissance maritime de la Méditerranée, la piraterie changea de caractère ; elle devint « un véritable brigandage ».

Pompée la réprima ; puis le fléau reparut à la faveur des guerres civiles ; mais Auguste en triompha complètement, et, sous l'Empire, il n'en fut plus question, jusqu'au jour où les invasions barbares ramenèrent le désordre et l'anarchie.

Dans cette longue histoire, il y avait, comme on voit, matière à un travail curieux et original. Mais un premier danger était à redouter. Il fallait craindre de donner au mot *piraterie* une extension trop large, et se garder de voir partout des pirates dans l'antiquité. M. S. n'a pas su toujours éviter cet écueil. Tandis qu'il néglige de mentionner certains actes authentiques de piraterie, comme ceux qui eurent lieu en Egypte dès le xv[e] siècle [1], il attribue ce caractère à des faits qui ne méritent pas d'être qualifiés ainsi. Il croit, par exemple, sur la foi des légendes relatives à l'enlèvement d'Hélène, « que la piraterie fut cause de la guerre de Troie » (page 13) ; il pense que « Jason et ses compagnons ont été de véritables pirates » (p. 22) ; il n'est pas loin de mettre sur le compte de la piraterie la propagation de l'alphabet phénicien ; il accuse la piraterie grecque d'avoir amené les guerres médiques (p. 97) ; il voit enfin dans le premier traité de commerce conclu entre les Romains et les Carthaginois un pacte par lequel ces deux peuples limitent eux-mêmes la liberté de leurs pirateries (p. 124-126). Ces appréciations sont inexactes ou tout au moins exagérées; elles s'expliquent, d'ailleurs, par la difficulté qu'éprouve toujours un auteur à se restreindre.

M. S. a eu encore un autre tort ; il a été à la fois trop abondant et trop incomplet ; il s'est étendu sur des questions qu'il devait traiter en quelques lignes ou même passer sous silence, et il a laissé dans l'ombre des points qu'on s'attendait à voir éclaircis dans son livre. Certains chapitres, notamment ceux qu'il consacre à la marine et à la puissance maritime d'Athènes, pouvaient aisément être supprimés ; d'autres pouvaient être abrégés. En revanche, il eût fallu fournir plus de détails sur la manière dont les Romains, au temps de l'Empire, faisaient la police de la Méditerranée. Il ne suffit pas, en effet, pour écrire l'histoire de la piraterie, d'exposer comment et pourquoi il y a eu, à telle époque, des pirates ; il n'est pas moins nécessaire d'établir pourquoi il n'y en a pas eu à telle autre époque. A ce titre, il convenait d'insister sur les mesures prises par les empereurs pour assurer la sécurité des mers ; les documents n'auraient certes pas manqué.

Ma dernière critique s'adresse à la méthode de M. Sestier. Il ne choisit pas ses sources avec assez de soin. Il semble ne pas connaître des ouvrages qui auraient été pour lui d'excellents guides ; ainsi je doute qu'il se soit servi de l'*Histoire grecque* de M. Curtius. Quant aux textes latins et grecs, je crains qu'il ne les ait pas étudiés de près ; en tout cas, il les cite d'une façon souvent inexacte et presque toujours incomplète.

---

1. Curtius, *Hist. Grecque* (Trad. Bouché-Leclercq), tome I, p. 51-52. — Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Orient*, p. 248.

Tel qu'il est pourtant, ce livre de M. Sestier a de la valeur. Il n'épuise pas la question; mais il contient beaucoup de faits nouveaux, au moins par la manière dont ils sont groupés, et il facilite la tâche de ceux qui, dans la suite, aborderont le même sujet.

Paul Guiraud.

---

133. — **Ueber mechanische Copieen von Inschriften,** von E. Hübner. Berlin, Weidmann. 1881, in-8°. — Prix : 1 fr.

Il y a une dizaine d'années, l'épigraphiste bien connu de Berlin, M. E. Hübner, avait publié dans les *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande* (fasc. 49, p. 57 sq.) un petit mémoire sur les différents procédés dont on se sert pour prendre des copies mécaniques d'inscriptions de toutes sortes. (Voy. le tome XXII, année 1870, p. 134, de la *Revue archéologique,* où M. G. Perrot a recommandé ce mémoire.) M. H. donne aujourd'hui une nouvelle édition, un peu développée, de son premier travail, sous forme d'une brochure indépendante. Il y décrit successivement les six procédés suivants, en indiquant leur valeur relative et l'opportunité qu'il y a d'employer l'un plutôt que les autres dans chaque cas particulier : 1° moulage en plâtre; 2° photographie; 3° estampage par le papier humide; 4° empreinte sur papier d'étain (vulgairement papier à chocolat); 5° estampage à la mine de plomb; 6° calque (pour les inscriptions sans creux ni relief). Il y préconise, à juste titre, le troisième procédé, si simple, si commode, si satisfaisant dans presque tous les cas, trop peu connu encore, même en Allemagne, dit M. E. H.; nous ajouterons : encore bien moins pratiqué dans nos provinces françaises où on lui préfère fort souvent, par un singulier attachement à une mauvaise routine, l'estampage imparfait à la mine de plomb.

A cet exposé se rattachent trois appendices. Le premier roule sur l'histoire de l'estampage au papier humide, dont le plus ancien exemple connu provient du savant Pighius (xvie siècle) et doit lui avoir été envoyé par Antonio Agustin, le célèbre antiquaire, archevêque de Tarragone. Le second appendice s'occupe de la coloration en rouge des inscriptions, usage qui a commencé dès l'antiquité. Enfin, comme dernier appendice, M. Hübner reproduit une note en français, rédigée en 1843 par M. Tastu, et qu'il déclare contenir les instructions les plus claires et les plus étendues sur la manière d'obtenir de bons estampages au papier humide.

Ch. G.

---

134. — **Louis XIV et Marie Mancini** d'après de nouveaux documents par R. Chantelauze. Paris, Didier. 1880, in-8° de III-428 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le livre de M. Chantelauze est le développement d'un chapitre des

Nièces de Mazarin de M. Amédée Renée, chapitre intitulé *Marie Mancini connétable Colonna*. Personne ne regrettera que M. C. ait consacré plus de 400 pages à ce que son devancier avait esquissé en une cinquantaine de pages [1]. Le sujet a beaucoup plus d'importance qu'il ne semble au premier abord, car la passion de Louis XIV pour Marie Mancini faillit amener les plus grands événements. Et d'ailleurs, comme le remarque M. C. (p. 2), « au récit des amours du Roi et de la nièce de Mazarin qui fut sur le point de devenir reine de France, se trouve étroitement mêlée l'histoire des deux autres projets de mariage de Louis XIV avec la princesse de Savoie et avec Marie-Thérèse. » L'auteur ajoute (p. 3) : « Ces trois projets se trouvent liés entre eux et enchaînés de telle sorte, qu'il est impossible de parler de l'un sans que l'on ne soit obligé de s'occuper de l'autre. C'est ainsi qu'à la naissance de la passion du Roi pour Marie Mancini, l'offre de la main de l'Infante vient tout à coup traverser et faire échouer le projet du mariage de Savoie ; c'est ainsi que l'amour réciproque de Louis XIV et de la nièce du cardinal tient, pendant plusieurs mois, en suspens le mariage espagnol et menace même de le rompre. Cette histoire forme donc comme un drame en trois actes, dont le premier se termine par la rupture de l'union projetée entre le Roi et Marguerite de Savoie ; dont le second est rempli tout entier par la lutte de Mazarin avec Louis XIV et sa nièce, afin d'empêcher leur mariage, et dont le dernier, après les efforts suprêmes de cette lutte, a pour dénouement le triomphe définitif du cardinal et celui de l'Infante ».

M. A. Renée ne s'était servi, pour écrire la vie de Marie Mancini, que des mémoires du temps et de quelques lettres de Mazarin, pour la plupart bien connues. M. C., repoussant les recueils de la correspondance du ministre « incomplets et fourmillant d'erreurs qui ont été publiés au siècle dernier par des éditeurs aussi peu scrupuleux que peu instruits », a consulté deux copies authentiques de cette même correspondance, l'une conservée à la Bibliothèque Mazarine, l'autre aux Archives des affaires étrangères. Il a trouvé des textes corrects, complets, parfois inédits, qui lui ont permis de raconter avec une minutieuse exactitude un des plus intéressants épisodes de l'histoire de Louis XIV. Il a eu soin de rapprocher de ces précieux manuscrits bien des livres du XVIIe siècle, et, en première ligne, les mémoires authentiques de Marie Mancini qui, malgré leur attrait, sont à peine connus à cause de leur extrême rareté [2]. C'est à ces mémoires qu'il a emprunté (p. 20-21) le charmant récit de la passion naissante de Louis XIV, récit suivi des descriptions faites par Mme de Motteville, Mme de La Fayette, Mlle de Montpensier, de l'incomplète, mais saisissante beauté de Marie. Il leur a encore emprunté (p. 201-202), sur les reproches adressés par Mlle Mancini à Louis XIV marié et sur le décourageant accueil fait par le roi aux plaintes de son ancienne

1. 5e édition, Paris, Didot, 1858, p. 237-292.

2. Voir encore, sur l'authenticité et la rareté de ces mémoires, p. 199 et p. 227.

amie, de curieuses particularités, dont on ne trouve pas la moindre trace dans les mémoires du temps. Enfin, c'est à l'aide de ces mémoires, et de divers témoignages de M[me] d'Aulnay, de M[me] de Sévigné et de M[me] de Villars, que le nouvel historien a raconté la fin de la vie, remplie d'étranges aventures, de celle qu'il appelle si bien une « véritable héroïne de roman ».

M. C., par ses emprunts si nombreux aux documents inédits et aux documents imprimés, nous a donné, comme il le dit dans sa délicate épître dédicatoire à M[me] Roger des Genettes, « moins un livre qu'une mosaïque, mais une mosaïque composée des fragments du grand siècle [1] ». Je ne le suivrai pas dans les mille détails qu'il groupe si habilement autour des principaux personnages (Louis XIV, Marie Mancini, Anne d'Autriche, Mazarin), comme autour des personnages accessoires (Christine de France, Marguerite de Savoie, Marie-Thérèse, Charles IV, duc de Lorraine, le prince Colonna, etc.). Je signalerai seulement la thèse qu'il soutient victorieusement, ce me semble, contre l'opinion de quelques critiques de notre temps, parmi lesquels on compte un historien de grande autorité, M. Chéruel : ces critiques ont prétendu que jamais Mazarin n'eut l'audacieuse pensée de marier sa nièce avec le roi de France. M. C., invoquant diverses assertions des contemporains qui, prises dans leur ensemble, sont très considérables, si elles ne sont pas décisives (p. 62-69), déclare que l'ambitieux ministre n'abandonna cette pensée que devant l'énergique résistance d'Anne d'Autriche. Ce ne fut qu'après avoir compris que la reine-mère, malgré toute sa tendresse pour lui [2], ne céderait jamais sur ce point, que, refusant même d'écouter les ardentes supplications de Louis XIV, il favorisa de tout son pouvoir le mariage espagnol.

Le livre de M. Chantelauze est écrit avec agrément. L'auteur, qui est

---

1. Parmi ces fragments, on remarquera surtout, à côté de très belles citations des lettres de Mazarin, diverses lettres inédites de Louis XIV, tirées des Archives des affaires étrangères, que M. C. trouve avec raison fort bien tournées. Voir ces dernières lettres (p. 169-174). M. C. n'a inséré dans son texte que les passages les plus saillants des lettres de Mazarin, rejetant dans l'appendice (p. 347-403) trente de ces lettres, entre lesquelles il faut citer, comme également digne d'attention par le fond et par la forme, la lettre écrite, du château de Cadillac, au roi, le 16 juillet 1659 (p. 350-351).

2. M. C. dit, au sujet de cette tendresse (p. 147) : « Nous avons sous les yeux un grand nombre de lettres inédites du Cardinal à la Reine et au Roi, qui roulent sur les sujets les plus divers. Celles qui sont adressées à Anne d'Autriche respirent un sentiment passionné, des retours de tendresse sur lesquels il est impossible de se méprendre. Et pourtant l'un et l'autre touchaient presque à l'âge de Philémon et de Baucis. Il exprime à la Reine la plus vive impatience de la revoir, le plus ardent désir de n'être plus désormais séparé d'elle. Ces lettres sont pleines de grâce, d'esprit et d'enjouement. Le cardinal, cloué au lit par de cruels accès de goutte, trouve matière dans son propre mal aux plus spirituelles plaisanteries. » M. C. reproduit une de ces plaisanteries et ajoute (p. 149) : « Voltaire et Chaulieu n'auraient pas mieux dit. » *Voltaire* n'est-il pas là pour Voiture ?

très spirituel, abuse parfois quelque peu de son esprit; mais, à côté de certains passages trop pittoresques [1], on trouve dans *Louis XIV et Marie Mancini* bon nombre de pages sans défauts, et je tiens, en finissant, à en reproduire une qui montre bien le talent de l'écrivain et qui, de plus, résume d'une façon frappante la singulière vie de la nièce de Mazarin (p. 345) : « Ainsi finit dans l'obscurité la plus profonde celle sur qui l'amour du Roi avait attiré les regards de l'Europe; celle de qui l'histoire a retenu ce mot triste et charmant : *Vous m'aimez, vous êtes Roi, et je pars* [2] ! Ainsi mourut inconnue et oubliée celle que les courtisans avaient saluée comme une reine, comme la muse de la poésie et des beaux-arts. Quelle existence offrit jamais de plus étranges contrastes ? Aujourd'hui on la voit sur les marches d'un trône, demain errante et fugitive ou sous les grilles d'un monastère, mais encore plus esclave, et toujours victime de ses passions et de l'inconstante mobilité de son caractère. Une seule fois elle donne le spectacle de ce que peut une âme intrépide qui se dompte elle-même : elle sacrifie avec grandeur au repos de l'État, en même temps qu'à sa dignité de femme, sa passion pour Louis XIV. Puis, comme si ce grand effort avait à jamais brisé la fierté de son âme, à partir de ce

1. M. C. nous montre (p. 202) Louis XIV, « qui, *jaloux de Dieu même*, arracha La Vallière éperdue au pied des autels. » Un peu plus haut (p. 191), il parle ainsi du dernier des nombreux mariages du duc de Lorraine : « Enfin ce *terrible épouseur*, à l'âge de soixante-deux ans, se marie avec une jeune fille de treize ans. Louise d'Aspremont, dont, *pour ces deux raisons contraires*, il n'eut pas d'enfants. » Nous voyons (p. 215) la mort *prenant à la gorge* le cardinal Mazarin. Que dirons-nous la vivacité du tableau que voici (p. 241)? « Elle ne vécut plus désormais avec son mari qu'en étrangère. Le connétable, qui aimait tendrement sa femme, éprouva un extrême déplaisir d'en être réduit au *supplice de Tantale*, mais comme il était *homme de temperament*, il s'en dédommagea avec la marquise Muti. » Voici (p. 243) des métaphores qui paraîtront trop amusantes peut-être : « Mme Colonna s'était transformée en *citadelle imprenable* et M. le connétable était furieux de n'avoir plus d'*intelligences dans la place*. »

2. A la p. 75, M. C. avait donné un texte plus fidèle : *Vous pleurez et vous êtes le maître*. M. C., qui a réuni (note 1 de la p. 76) divers récits de l'entrevue du 22 juin 1659, a oublié de citer Saint-Simon (notes sur le *Journal de Dangeau*). Il aurait trouvé ce renseignement et quelques autres encore dans le livre de M. Ed. Fournier (*l'Esprit dans l'histoire*, 3e édition, 1867, p. 275-280). Le véritable mot dit par Marie Mancini à son royal amant a, comme le rappelle M. E. Fournier, été mis par Racine dans la bouche de Bérénice :

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez.

A propos de rectifications, disons que M. C. (*Appendice*, p. 407-422) a examiné rapidement *Trois problèmes de la vie de Mazarin* : Mazarin était-il l'amant d'Anne d'Autriche? Était-il uni secrètement avec elle? Était-il prêtre? Il répond *oui* à la première question avec à peu près tout le monde et il répond *non* aux deux autres questions. A l'appui de ces deux *non*, il aurait pu citer l'opinion de M. Chéruel (voir *Revue critique* du 3 août 1872, 77-78) en ce qui regarde la prétendue prêtrise de Mazarin, et l'opinion de M. Chalambert (dans le *Correspondant* de 1857) en ce qui regarde le prétendu mariage de Mazarin. Voir encore dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* de 1865, une discussion à ce sujet entre M. l'abbé Val. Dufour et celui qui écrit ces lignes.

jour, elle cède au torrent et s'abandonne à tous les caprices de son imagination et à l'inquiétude de son humeur. Rien ne peut faire plier sa nature indomptable, ni les menaces, ni la prison, ni les coups les plus rudes de la Fortune. Elle brave tout, jusqu'à la mort, pour n'obéir qu'aux entraînements de sa fantaisie. »

T. DE L.

---

135. — **Mémoires, documents et écrits divers** laissés par le prince de Metternich, publiés par son fils le prince Richard DE METTERNICH. Tomes III et IV. Paris, Plon. 1881, in-8°, 631-610 p.

Ces volumes ne contiennent pas d'autobiographie ; c'est un recueil de pièces. Il y a des correspondances intimes qui peuvent servir à la biographie du prince ; elles sont peu intéressantes [1]. Il y a aussi dans ce volume des dépêches, des notes politiques abondantes, instructives et utiles pour l'histoire de la politique autrichienne en Europe; il y est naturellement question de toutes les grandes affaires du temps, mais surtout de l'indépendance de la Grèce « cet objet tellement hérissé de difficultés » et des complications en Orient. Le recueil commence avec l'année 1816 et s'arrête à la fin de l'année 1829. Puisque l'occasion s'en présente, je signalerai, pour compléter ma notice sur les tomes I et II, un très sérieux et profitable article consacré à ces volumes par M. Bailleu dans la deuxième livraison du tome VIII de l'*Historische Zeitschrift*, 1880. M. B. s'est placé à un point de vue différent de celui où je m'étais placé ici. J'avais surtout voulu dégager des *Mémoires* les intentions de Metternich dans ses négociations avec Napoléon, en particulier en 1813. Sous ce rapport, les *Mémoires*, contrôlés par les pièces contemporaines annexées, étaient pour notre histoire nationale d'une véritable nouveauté et d'un incontestable prix. M. B. s'est attaché à la critique du texte même des *Mémoires*. Il les a contrôlés par les originaux qu'il a pu étudier aux archives Il s'est étendu particulièrement sur les négociations que les alliés ont poursuivies entre eux pendant la campagne de France. Il prouve que dans maint endroit, et surtout en cette partie, Metternich a fait plus que « solliciter » les textes. M. B. complète sa critique par

---

1. On peut y relever cependant quelques traits comme ceux-ci : Metternich regarde sa présence en Italie comme d'une influence incalculable (1817) et son apparition à la diète de Francfort comme celle du Messie (1818); en 1824 il trouve que Charles X, à son avènement, a été un peu trop loin dans les avances au côté gauche ; en 1828 il juge que la France et l'Angleterre n'ont point de gouvernement; il traite les doctrinaires de « gardiens du sérail » et Royer-Collard lui semble « un des plus tristes coryphées du parti »; ce qu'il appelle les *sectes* l'épouvante. C'est, dit-il, le renversement de toute chose légalement existantes. Cependant, à certains instants, il juge mieux et la situation et lui-même; il y a de quoi périr d'ennui, écrit-il un jour, quand on est comme moi dans les coulisses et qu'on voit fonctionner ces misérables machines; et ailleurs « *je passe ma vie à étager des édifices vermoulus.* »

un travail tout personnel sur ces négociations de 1814. J'engage vivement ceux qui se serviront des Mémoires de Metternich à recourir à l'article de M. Bailleu.

A. S.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Vieweg vient de publier un *Essai sur le patois normand du Bessin, suivi d'un dictionnaire étymologique* (XII, 184). Ce travail, dû à notre collaborateur, M. Charles Joret, avait paru dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, de 1877 à la fin de 1880 (t. III, f. 3 et 5, IV, f. 1, 2, 4); mais le tirage à part présente de nombreuses corrections; de plus, il est précédé d'une préface où l'auteur rectifie quelques points de sa théorie et d'un *errata* où le texte primitif est modifié et amélioré en bien des endroits. La *Revue* reviendra sur cet ouvrage, mais, dès à présent, nous pouvons dire qu'il se recommande par le soin que M. Joret a mis à ne donner que des mots bien authentiques et avec leur vraie forme dialectale. On pourra le louer aussi des efforts qu'il a faits pour trouver l'étymologie, si souvent inconnue, des vocables qu'il enregistrait; mais certainement on lui saura gré d'avoir si scrupuleusement relevé toutes les formes vulgaires des noms de plantes et d'animaux, ce qui fait véritablement de son glossaire une faune et une flore populaires du Bessin.

— M. H. Welschinger vient de publier à la librairie Charavay un élégant petit volume : *Les bijoux de Mme du Barry*. (126 p., tiré à deux cent trente-trois exemplaires numérotés.) La bibliothèque de la ville de Versailles renferme quatorze liasses de documents originaux sur Mme du Barry; ces documents, dont M. Le Roi s'est déjà servi pour écrire une brochure sur la célèbre maîtresse de Louis XV, ont été de nouveau examinés par M. W., et quelques-uns, encore inédits, lui ont paru propres à jeter une nouvelle et vive lumière sur deux points : les dépenses de Mme du Barry et le vol de ses diamants. Telles sont d'ailleurs les divisions du livre qui comprend deux chapitres : I. *Les dépenses* (p. 11-48); II. *Le vol des diamants* (p. 51-84); dans cette dernière partie, M. W. nous apprend, en passant, que ce ne fut pas une affiche collée sur les murs qui avertit le public du vol des diamants, mais bien une petite brochure distribuée à profusion dans les rues de Paris. L'appendice (p. 87-126) comprend des *Documents inédits* relatifs au vol des diamants et à l'arrestation de Mme du Barry; une des pièces les plus curieuses concerne « la conduite de Georges Greive, Anglais de sa nation » (p. 97-112, on sait que Greive, ami de Marat, dénonça et arrêta Mme du Barry, et qu'il a catalogué les pièces de son dossier). On remarquera également, dans cet opuscule, une note assez importante (p. 20); « en consultant un mémoire du tailleur Carlier, écrit M. Welschinger, nous y avons découvert le nom de *La France*, valet de chambre de la comtesse. Nous croyons que le mot cynique, tant de fois cité et récemment encore par MM. de Goncourt, *la France, ton café f... le camp!* s'adressait au valet et non au roi ».

— Quelques journaux ont — en rectifiant la nouvelle qu'un prétendu petit-fils de Barras serait mort facteur à Saint-Raphaël — annoncé que Barras a laissé des *Mémoires;* le manuscrit de cet ouvrage appartiendrait à Mme Jubinal qui ne veut pas le publier.

— L'académie des sciences morales et politiques décernera, cette année, le prix de 5,000 fr. fondé par M. le baron de Beauséjour. Le sujet donné est : *Histoire des établissements de charité, avant et depuis 1789, en France.* Les mémoires devront être déposés le 31 octobre 1881 au plus tard. L'académie a prorogé à l'année 1883 le sujet suivant : *De l'indigence depuis le* XV[e] *siècle inclusivement jusqu'à la Révolution de 1789.*

— L'Ecole libre des sciences politiques a célébré, il y a quelques jours, son dixième anniversaire; fondée au lendemain de la guerre par l'initiative de M. Boutmy, elle a formé, depuis dix ans, treize cents jeunes gens, parmi lesquels on compte déjà bon nombre de diplomates, de maîtres des requêtes et d'auditeurs au conseil d'Etat.

ALLEMAGNE. — Nous apprenons que M. K. de BAHDER publiera assez prochainement un remaniement du *Grundriss der deutschen Philologie* de Hoffmann, et M. Ad. MICHAELIS, de Strasbourg, un choix de lettres d'Otto Jahn.

— Nous avons déjà annoncé quelques-unes des éditions de textes français que fait paraître la librairie Weidmann, de Berlin; ainsi, les *Discours choisis* de Mirabeau et le *Cheval de Phidias* de Cherbuliez, publiés par M. H. Fritzsche. Un autre volume, appartenant à la même édition, vient d'être publié par les soins de M. E. de SALLWÜRK; c'est la *Semiramis* de Voltaire. Dans sa préface, M. de S. remarque que, puisqu'on lit et commente, dans les classes supérieures des gymnases d'Allemagne, la *Dramaturgie* de Lessing, il est bon de connaître les œuvres de Voltaire, que le grand critique a si sévèrement jugées à Hambourg. Il commence par la *Semiramis*, et il lui semble du reste que cette pièce « par la simplicité de l'action, par le dessin vigoureux des caractères (?), par certains mérites négatifs, est très propre à introduire un élève allemand dans la littérature et la langue de la France ». M. de S. a mis en tête de son édition une introduction très instructive; le commentaire est irréprochable; on remarquera surtout avec quel soin M. de S. a cité les passages des tragiques français que l'on peut rapprocher des endroits les plus marquants de la *Semiramis;* il insiste particulièrement sur les expressions usitées alors dans le style de la tragédie; enfin, il a consulté très utilement l'ouvrage de M. Desnoiresterres. M. de Sallwürk prépare une édition de *Mérope* qui aura, nous l'espérons, les mêmes mérites que celle-ci.

— La librairie Perthes publie une Histoire de la première guerre de Silésie *(Geschichte des ersten schlesischen Krieges)*, c'est-à-dire de cette « première et hardie entreprise de Frédéric II, qui lui rapporta la possession de la Silésie et éleva la Prusse au rang d'une grande puissance ». L'auteur de cet ouvrage, M. C. GRÜNHAGEN, professeur à l'Université de Breslau, a fouillé les archives de Breslau, de Vienne, de Londres, de Dresde, de Hanovre et de Zerbst. L'ouvrage comprendra deux volumes, dont le premier vient de paraître sous le titre donné plus haut, et s'étend jusqu'au traité de Klein-Schnellendorf. (In-8°, prix, 10 mark.)

— Il paraît en ce moment, par livraisons, un grand ouvrage sur le célèbre poète Freiligrath. *(Ferdinand Freiligrath, ein Dichterleben in Briefen.* Lahr, Moritz Schauenburg.) L'auteur est M. Wilhelm BUCHNER, qui possède la correspondance de Freiligrath ainsi que d'autres documents importants et inédits. La première livraison de l'ouvrage est relative à l'enfance et à la jeunesse de Freiligrath, c'est-à-dire aux années qu'il passa à Detmold et à Soest.

— Un romancier, connu sous le nom de Gregor Samarow, mais qui fut secrétaire du roi Georges V de Hanovre et directeur de la presse officieuse, M. Oscar MEDING, publie des « mémoires sur l'époque contemporaine », *Memoiren zur Zeitgeschichte* (Leipzig, Brockhaus). Le premier volume, qui vient de paraître, est consacré aux

années *1859-1866* et a pour titre : « avant l'orage », *vor dem Sturm* ; le prochain volume traitera des événements de 1866.

— Les fêtes célébrées en l'honneur de Calderon de la Barca (25 mai) ont fait naître en Allemagne quelques œuvres de circonstance consacrées au grand poète espagnol ; on cite surtout deux ouvrages publiés à cette occasion, celui de M. Johannes Fastenrath, *Calderon de la Barca, sein Leben und seine Werke*, et celui de M. Edmund Dorer, *Gœthe und Calderon*. M. Dorer qui a obtenu le prix décerné à l'auteur de la meilleure poésie sur Calderon (voir la *Gegenwart* du 4 juin) a fait paraître aussi une bibliographie de Calderon, *Die Calderon-Literatur in Deutschland, bibliographische Uebersicht*. Les trois livres, dont nous donnons le titre, ont paru à Leipzig, chez W. Friedrich.

— La troisième assemblée annuelle de l'union des écrivains allemands (*Allgemeiner deutscher Schriftstellerverband*) aura lieu cette année à Vienne, du 16 au 18 septembre.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Seance du 10 juin 1881.

M. Baudry présente un rapport au nom de la commission du prix Brunet, et M. d'Hervey de Saint-Denys commence la lecture d'un rapport au nom de la commission du prix Stanislas Julien. Plusieurs membres font observer que, d'après les usages de l'Académie, les rapports de ce genre ne devaient être lus qu'en comité secret. Après une discussion à laquelle prennent part MM. Hauréau, Gaston Paris, Renan, Pavet de Courteille, Maury, de Wailly, l'Académie décide qu'elle se forme en comité secret pour entendre la lecture des rapports.

A la reprise de la séance publique, M. le Président proclame les décisions des commissions. Le prix Brunet est décerné à M. Auguste Molinier, pour une *Bibliographie historique du Languedoc*, manuscrite. Le prix La Fons-Mélicocq est décerné à M. Jules Flammermont, pour son *Histoire des institutions municipales de Senlis*, et une mention honorable à M. de Calonne, pour son *Histoire de la vie municipale à Amiens au* xv[e] *siècle*. Le prix Stanislas Julien est décerné à M. Emile Rocher, pour son livre intitulé *la Province chinoise du Yun-nan*.

M. Heuzey communique quelques inscriptions grecques de vases peints. Un fragment de vase, de la collection Castellani, à Rome, porte, d'un côté, ΕΧΕΚΙΑΣΜΕΠΟΙΕΣΕ, (Ἐξεκίας μ' ἐποίησε), de l'autre, ΕΠΑΙΝΕΤΟΜΜΕΔΟΚΕΝΧΑΡΟΠΟΙ (ἐπαινετὸν μ' ἔδωκεν Χαρόπῳ) ; la seconde de ces inscriptions est rendue inintelligible, à première vue, par l'emploi d'un E de forme bizarre, qui ressemble à un 8 de nos chiffres, ou plus exactement à un X majuscule, avec deux traits horizontaux joignant les deux branches, en haut et en bas, par leurs extrémités. Sur un vase du musée du Louvre, à Paris, on avait lu Ὀνέσιμος ἔγραφε, et par suite, on avait inscrit le nom d'Onésime sur la liste des peintres de vases : M. Heuzey a vérifié qu'il y a seulement ////////ΟΣ Ε/////ΡΑΦΣ///// le nom n'est donc pas certain. Sur un autre vase où on avait lu Χαριταῖος ἐποίησεν, M. Heuzey a reconnu qu'il y a ΧΑΧ/////ΟΝ ΕΠ, ce qui doit se lire Χαχρυλίων ἐποίησεν.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 27 Juin — 1881

136. — **Darche Hannesigah sive Leges de accentus hebraicae linguae ascensione,** scripsit Jos. Wijnkoop Dav. f., in-8°, 115 pp. Leyde, E. J. Brill. 1881.

Le titre de l'ouvrage en indique le contenu; la préface (pp. 4-8) en détermine le but et la conception.

M. Wijnkoop admet qu'un grammairien peut difficilement embrasser toutes les branches de son art; mais il est de son devoir de ne rien admettre sans preuves et ne rien avancer à la légère. Les hébraïsants ont failli à ces conditions en posant comme règle générale, que, devant un mot accentué sur la première syllabe, l'accent placé sur la dernière syllabe du mot précédent recule jusqu'à la pénultième. Les textes se refusent absolument à une pareille généralisation d'un fait incontestable. Les secours, que l'accentuation fournit à l'exégèse, ont suggéré à M. W. l'idée de chercher la clef de l'énigme dans les rapports mutuels des mots entre eux au point de vue de l'interprétation. Afin d'arriver à une solution plausible, M. W. a pris pour base de ses investigations la Bible de 1742, éditée à Mantoue par Nurzius, et dont l'excellence a été reconnue par Heidenheim et Baer; il a, en outre, profité des travaux de ces deux savants et pris note des leçons que présentent quelques autres bonnes éditions de l'Ecriture.

Après avoir rappelé au lecteur qu'à défaut d'accent le metheg ou ga'ja suffit pour donner à un mot le caractère de mil'el, M. W. divise son travail en deux parties : la révision des opinions admises et l'exposition de son système personnel.

La première partie (pp. 9-49) renferme un résumé substantiel des travaux relatifs à la question du déplacement de l'accent. Les anciens s'étant, en somme, contentés de noter leurs observations sans les classer (§ 1), M. W. a surtout tenu compte des grammairiens qui se sont succédé depuis Elie le Lévite (§ 2-16) [1]. Leur argumentation empirique, sans

1. Nous voyons défiler l'un après l'autre Ben-Asher, Jehudah ben Bileam, Jequthiel Hanaqdan, les Qimḥys, Abr. Ibn Ezra, Elie le Lévite, Abr. de Balmes, Nur-

toutefois s'attacher assez à l'expérience, donne beau jeu à M. W., qui nous fait toucher du doigt leurs erreurs et leurs contradictions. Abstraction faite des règles, incompatibles de prime abord avec les textes, M. W. énumère au § 17 les différentes lois proposées et soutenues par différents auteurs : ces lois, au nombre de 17, sont ensuite, après une statistique exacte des exemples à citer pour et contre elles (§ 18-32), réduites à six (§ 33). Ainsi, il reste acquis que le déplacement de l'accent ne s'effectue pas :

1° S'il est disjonctif;

2° S'il accompagne une lettre munie d'un dagesh fort ou précédée d'un shewa quiescent;

3° S'il affecte une syllabe longue fermée ou

4° Une des six terminaisons : *tem*, *ten*, *kem*, *ken*, *hem*, *hen*;

5° Si, étant un qadma, il est immédiatement suivi de l'azla;

5° Si le premier mot finit en aï (cf. p. 95).

Ainsi formulées, ces lois n'ont pas l'air de découler d'un principe commun et semblent assez arbitraires. Il n'est pas étonnant qu'un aussi mince résultat ait paru peu concluant à M. Wijnkoop. Mais, avant de passer à l'examen de sa théorie, je pense présenter ici quelques remarques, qui peuvent intéresser les personnes plus spécialement vouées à ce genre d'études.

Il faut évidemment, avec M. W., dire que c'est par inadvertance qu'Élie le Lévite s'est référé au v. 4 du Ps. XIV (akhlu lehem, v. p. 12, n. 16), en parlant des participes. Mais kokhbe 'or (p. 13, n. 1), étant bâti d'après la forme po'ale, peut fort bien être rangé dans cette catégorie, dès qu'il s'agit uniquement de la charpente du mot.

Salomon de Hanau (v. p. 20) pensait que l'accent du premier mot ne recule pas, si celui du deuxième est également conjonctif; d'un autre côté, il enseignait qu'un mot bisyllabique, immédiatement précédé d'un accent conjonctif, ne comporte pas de changement d'intonation dans son sein. M. W. a bien signalé, à ce propos, le choix malheureux d'un exemple, pris par Salomon pour corroborer la première de ces règles et bon, tout au plus, à servir d'illustration à la deuxième; seulement il n'aperçoit pas (p. 22, note 5), la contradiction manifeste, qui existe entre les règles elles-mêmes et qui a attiré l'attention de Ruben le Lévite (p. 22, extrait de l''Anaf 'Es Hadath). En effet, si deux accents conjonctifs peuvent se suivre sans nécessiter le recul de l'un deux, il est absurde de défendre le déplacement d'un accent conjonctif de peur de le mettre à côté d'un autre accent conjonctif.

A la p. 28 (cf. p. 106), M. W. taxe d'inintelligible une remarque de Premsel, d'après laquelle miqra'e qodesh (Lév., XXIII, 2), aurait échappé

---

zius, Arquevalti, Isaac le Lévite, Wasmuth, Salomon de Hanau, Rub. le Lévite, Süskind, Moïse Hechiem, Benjamin-Simon le Lévite, Heidenheim, Baer, Benzew, Isaac Premsel, S. D. Luzzatto, Ewald et Gesenius.

à la règle comme pluriel. Je crois que Premsel a voulu faire entendre qu'il faut insister ici sur la terminaison du pluriel de peur de le confondre dans la prononciation avec le singulier. Nous lisons, il est vrai (Jos., III, 17), nóse'e haaron; mais le metheg fait ressortir le shewa de manière à ne plus laisser de doute dans l'esprit de l'auditeur, ce qui n'a pas lieu dans le passage précité.

M. W. n'a pas non plus saisi, à mon sens, la différence notable qui existe entre le nom conjonctif muni d'un shewa et ce même nom accompagné d'un *h*ireq (pp. 37-38). Le premier est annexé au mot, tandis que le second fait corps avec lui grâce à sa fusion avec la syllabe initiale.

La deuxième partie de l'ouvrage s'étend de la p. 49 à la page 107 et s'ouvre par un calcul très curieux (§ 34) : il se trouve que, sur 3,500 exemples du non-recul d'un accent conjonctif devant un autre accent, plus de mille ne rentrent sous aucune des six lois énoncées plus haut. De plus, M. W. a dressé une liste de 23 groupes de mots identiques (sous la rubrique A), et de 46 expressions semblables (sous la rubrique B), qui tantôt souffrent, tantôt rejettent le recul de l'accent; et encore cette liste n'est-elle pas complète (§ 36). Il se flatte d'être arrivé à expliquer la plupart de ces divergences en insistant sur le rôle des accents comme signes de ponctuation. Personne n'avait songé à mettre à profit ce rôle bien connu des accents, même conjonctifs; seul, Ewald a effleuré la solution du problème (v. pp. 30, 31, 59 et 60).

Pour plus de commodités, M. W. a séparé ses observations sur la syntaxe de ses observations sur les particularités orthographiques et autres (p. 59).

Les observations sur la syntaxe (pp. 60-85), se fondent sur ce principe : le déplacement de l'intonation a lieu seulement, lorsque les deux mots sont intimement liés entre eux. D'où :

1° La règle des accents disjonctifs (§ 37). La telisha qetanah, considérée par Ben-Naphtali (p. 60, n. 1), comme disjonctive même à l'égard du dagesh faible dans les six lettres begad kefat, doit, en dépit de l'usage reçu, être considérée comme telle sous tous les rapports, — ce que Benzew a d'ailleurs fort bien entrevu (§ 38) ;

2° Le qadma, servant de trait d'union entre le mot marqué de l'azla et les membres précédents de la phrase, n'est point essentiellement conjonctif et remplit, en somme, vis-à-vis du mot même qu'il surmonte l'office de disjonctif (§§ 39-40) ;

3° Comme l'accent se transporte à cause de la dépendance mutuelle des deux mots (§ 41), il va de soi qu'il reste en place, si ces mots sont moins liés entre eux qu'avec d'autres membres de la phrase (§§ 42-44).

Le § 45 contient l'application des règles aux exemples contradictoires énumérés sous les rubriques A (pp. 72-75) et B (pp. 75-83 ; puis vient (§ 46) une série d'illustrations à la troisième règle.

Ne perdant jamais de vue son principe fondamental, M. W. élucide les règles, élague les anomalies, établit des contre-règles et déploie en ceci

une sagacité remarquable. La franchise avec laquelle il présente ses doutes et souligne les exceptions lui fait le plus grand honneur. Je crois néanmoins devoir dire quelques mots touchant certains points de son travail, ne fût-ce que pour donner du relief à ses observations.

M. W., parlant du caractère hybride, que semble affecter le qadma, dit : « arcanum hoc est accentuatoris » (pp. 61-62) et plus loin : « inquisitionem et explicationem iis relinquimus, qui naturam accentuum tractare studeant. » (p. 62). Que signifient le mot qadma et son correspondant azla? Rien d'autre si ce n'est « antérieur » et « postérieur ». Il faut donc nous attendre à voir ces signes surmonter des mots qui se suivent et se complètent ou complètent la pensée encore inachevée de l'écrivain, sans pour cela être rivés ensemble. Les quatre exemples étudiés aux pp. 61 et 62 et empruntés à la Gen., xxx, 35; xlvii, 17. I Sam., xx, 29; Jér., xxvi, 18, nous montrent tous la série suivante d'accents : muna*h*, telishah qe*t*anah, qadma, 'azla. Ainsi nous posons (muna*h*) un mot, nous détachons (telishah qe*t*anah) le second et mettons en avant le troisième (qadma) pour le faire suivre du quatrième ('azla). Ces deux derniers se font pendant et, pour ainsi dire, se contre-balancent. Qu'on prenne au hasard, par exemple, le v. 19 du ch. xxii, de Jos., on y trouvera deux fois le qadma 'azla avec ce même caractère. La dépendance grammaticale exige le recul de l'intonation dans Ez., xxiii, 23; xxvi, 20; xliv, 30; Jér., l, 29 (v. p. 62); mais la présence de l'état construit ne détruit pas néanmoins l'autonomie relative des deux mots, ne subordonne pas entièrement le premier au second. Quant à I Sam., xiv, 24, où le verbe subit l'ascension (p. 63, § 40, rem. 5; cf. p. 81, n. 36), il est aisé de voir que yokhal le*h*em est une expression faite; il ne s'agit pas ici de pain, mais de nourriture en général, puisque le miel rentre dans cette défense; par conséquent, le*h*em est comme un complément obligé de yokhal, qui arrondit la phrase sans ajouter au sens rien de bien précis. C'est ce qui permet de faire remonter l'accent de yokhal. Le v. 28 nous offre le même problème seulement avec un merkha — *t*ip*h*a.

Pour ce qui est de l'opinion de M. W. touchant wesamu (Nom., iv, 6, 8, 11, 24; vi, 27) et les mots analogues (Ex., viii, 7), qui lui semblent fournir matière à une règle (ex quibus fortasse regula emanare possit, p. 64), autorisant la transformation des mil'el en milra' devant un shewa, une gutturale ou un resh, — je crois qu'elle n'est guère soutenable, vu Hoshe'a, ii, 2, où wesamu (lahem) devient milra' devant un lamed. Je demanderai, en passant, comment se fait-il qu'un 'alef, un he, etc., soient appelées « palatinae » (pp. 63 et 64)? Je comprends que le français ou même le latin, qui ignorent les vrais sons de la gorge, n'exigent pas de démarcation sensible entre les gutturales et les palatales; mais je doute qu'une confusion pareille soit permise à l'égard de l'hébreu, qui est trop riche sous ce rapport pour permettre une fluctuation semblable dans le classement des lettres.

L'exception *e* de la p. 66 est cause de l'exception 5 de la p. 71. Je

n'aime guère, à la vérité, ces divisions et subdivisions en règle, exception à la règle et exception à l'exception de la règle ; dans le cas qui nous occupe, nous pouvons facilement nous en dispenser. En effet (cf. pp. 51, 66 et 71), wayomru lo (ils lui dirent) admet le déplacement à cause de l'union étroite qui règne entre les deux termes et ne permet pas de les séparer. Dans wayomru lo'(ils dirent : non), nous devons d'une manière quelconque faire entendre que nous disons « non » ; or lo' (non) et lo (lui), se prononçaient et se prononcent, en somme, d'une façon identique : témoin le v. 16 du Ps. CXXXIX, où l'interprétation exige « non », là où les mss. les plus autorisés portent « à lui ». Afin d'éviter des inconvénients de ce genre, il était naturel qu'on insistât sur lo' (non) et qu'on gardât l'accent sur la dernière syllabe de wayomru [1]. Ces considérations n'existant pas à l'égard de meth (mort), on ne voit pas pourquoi wayomru meth (II Sam. XII, 19), ne se soumettrait pas à la règle commune (p. 71).

Pourquoi mentionner, au n. 2 du § 43, la remarque *c* du § 42, si l'on n'a pas d'exemples à citer ? La remarque 3 de la p. 68, nous frappe par le manque d'appareil critique, auquel M. W. nous avait accoutumés. Les exemples empruntés à la Gen., XIII, 3, et I Sam., XXI, 7, pour appuyer la règle du recul de l'accent devant le mot sham (là) ne sont pas très concluants : les éditions étant loin d'être d'accord sur ce point, il fallait au moins signaler leur divergence, d'autant plus qu'à mon su elles ont généralement, au v. 3 du ch. XIII de la Gen. [2], la leçon dont M. W. a omis de faire mention. C'est, du reste, un détail de peu de gravité.

Il n'est pas nécessaire de ranger thire'y ra' (Zeph., III, 15, p. 71) parmi les exceptions. Il me semble plus rationnel de le joindre aux soi-disantes trois exceptions notées sous la deuxième remarque du § 63 : ro'eh 'efer, uvore' *h*oshekh, ro'eh rua*h*. Ainsi juxtaposés, ces groupes de mots révèlent la cause qui a présidé à la conservation de l'intonation primitive et entravé le recul de l'accent : l'accumulation de lettres roulantes (resh) et gutturales (he, 'ayn, *h*eth, 'alef), de nuances différentes nécessite un effort de la voix, qui fait naturellement désirer l'intonation sur ce point. On pourra m'objecter que le Ps. LXXVI, v. 8, est en contradiction flagrante avec ce que je viens d'avancer (cf. § 63, p. 103). Mais on n'a pas encore tranché le nœud de cette énigme, qui s'appelle l'accentuation des livres 'Emeth. Et puis, nous pouvons nous tirer d'embarras d'une autre manière, qui a l'avantage d'être moins évasive. 'Atàh nòra' 'àtah présente ce fait curieux, que le deuxième 'atah est devenu mil'el sans changer le patha*h* en qame*s*; si je ne m'abuse, c'est pour éviter la rencontre de

---

1. Pareille chose est advenue à A*h*y hu' (il est mon frère, cf., p. 97, § 57, v. 6), pour le distinguer de a*h*yhu (son frère), où le hu a naturellement une importance moins grande.

2. Sur quinze éditions que j'ai sous la main et qui ont été publiées à diverses époques (depuis le XVI[e] s. jusqu'à 1877) dans différents pays (Amsterdam, Londres, Anvers, Berlin, Francfort, Vienne, Wilna, Dubrowna, Brody, Hambourg, Leipzig), neuf rejettent le recul de l'accent.

ra' (muni d'un qames) avec 'a (qames). En effet, il eût été difficile de donner l'ampleur voulue aux deux syllabes consécutives, qui se seraient fondues en une seule. Par contre, une fois cette concession faite, il n'est plus difficile d'émettre les deux âlef à la suite de l'autre; car ici nous avons affaire à la même gutturale et non, comme dans les exemples susmentionnés, à des gutturales de différents ordres [1]. Aussi, je m'étonne que M. W., qui raisonne avec tant de justesse sur nas'a *h*en (pp. 70, 71, 72), sur les participes (p. 101) et les particules (p. 103), n'ait pas songé à relever cette propriété.

A la p. 74, M. W· déclare : « Confiteor me nescire, quare omissa sit ascensio in Jer., xxxi, 28 », faisant ainsi allusion à Jér., iii, 16, et xxiii, 7, où l'ascension a lieu (p. 53, n° 17). Nurzius dit cependant que les éditions ne sont pas unanimes en ce qui concerne le v. 7 du ch. xxiii (p. 53, n. 7); quant à moi, j'ai constaté que la Bible imprimée à Hambourg en 1496 sous le nom de Quadripartita ne fait pas remonter l'accent dans Jér., iii, 16. Quoiqu'il en soit, il existe entre xxxi, 28, d'un côté, et les deux autres passages en question, de l'autre, une différence notable dans la disposition des accents, d'où la divergence touchant lo' yomeru 'od. Le mouvement de la phrase oblige, au ch. xxxi, de faire surmonter 'od d'un zaqef qaton; ainsi isolée, notre expression lo' yomeru 'od prend plus d'importance, appuyant sur yo de façon à faire entendre le shewa mobile, nous mettons l'intonation principale sur ru et lançons 'od avec plus de vigueur.

A la p. 77, nous trouvons quelques lignes sur l'expression selah : « nemo negabit sententiam semper absolutam esse praecedenti vocabulo, neque selah cum hoc ad sententiam formandam aptum esse ». Il n'est pas du tout constant que selah ne contribue nullement à former la phrase. Si ce n'était qu'une exclamation dont on se serait servi jadis, comme on se sert aujourd'hui d'allelluïah, on devrait s'attendre à voir le mot précédent couronné d'un rebi'a; loin de là, nous le voyons toujours accompagné d'un accent mineur, tantôt d'un merkha et tantôt d'un muna*h*. Force est d'en conclure que selah fait partie intégrante de la phrase. Si nodeh ne subit pas l'ascension, comme le voudrait la règle, nous devons l'expliquer avec Baer (p. 54, note 11), par une faculté spéciale des verbes lamed-he et pe-yod. M. W. milite contre cette loi et dit qu'elle s'appuie sur quatre exemples pour se mettre en opposition avec deux passages de la Bible (v. p. 54, n° 11 et p. 56, n° 21). D'abord ces quatre exemples en font cinq, puisque les mots de ii, R. xix, 32, sont répétés dans Isaïe, xxxvii, 33 (cf. n° 21). En outre, nodeh lekha (Ps., lxxix, 13), ne subit pas dans toutes les éditions le déplacement de l'intonation; plusieurs font

---

1. Je pense qu'il est assez aisé d'expliquer pourquoi nora' est devenu mil'el : placé entre les deux pronoms personnels, il doit s'allier à tous les deux; pour mieux faire ressortir le caractère d'annexe que présente le deuxième 'atah, on l'a joint à nora' en faisant remonter l'accent de ce dernier mot.

de nodeh un milra', les autres lui attribuent deux accents. Quant à yoreh 'ares (Hos., vi, 3), il est clair que l'usage a établi ici une distinction dans la prononciation entre le mot arroser, abreuver (yoreh 'ares), et le mot tirer, montrer, enseigner (Hos., x, 12, ii; R., xix, 32; Is., xxxvii, 33).

La note 10 de la p. 80, met le lecteur en garde contre les erreurs du fameux livre Ochlah Weochlah et mérite d'être prise en considération.

Avec le § 47 nous arrivons à la deuxième section de la deuxième partie, qui contient les règles qui se peuvent déduire de la forme des mots. M. W. réunit d'abord celles qui s'appliquent à toutes les parties du discours (pp. 86-98) et passe ensuite à l'examen de celles qui concernent chacune d'elles à part (pp. 98-106).

Le premier groupe est composé de cinq lois. L'accent ne remonte pas de l'ultième à la pénultième :

1° S'il accompagne une syllabe longue fermée (§ 48) ;

2° Si le deuxième mot commence par un shewa ou par un *hataf* (§ 50);

3° Si la pénultième du premier mot est représentée par une voyelle brève suivie d'un shewa ou si l'ultième est renforcée d'un dagesh (§ 52);

4° Si le premier mot est augmenté d'un pronom suffixe (§ 56);

5° Si sa pénultième renferme un shureq remplaçant un shewa (§ 58).

Les §§ 49, 51, 53-55, 57 contiennent une foule d'éclaircissements, de réserves, d'exceptions et de contre-règles. Nous en avons déjà incidemment touché quelques mots et allons en parler le plus brièvement possible.

Yefoses sala' (Jér., xxiii, 29), est accentué différemment dans les différentes éditions de la Bible; affecté d'un merka sous le sade et d'un metheg sous le pe, selon les uns, yefoses, suivant les autres, doit recevoir le merkha, sous le pe et une ha 'amadah sous le sade; d'autres laissent tomber la ha 'amadah (v. p. 86). Theromem goj Prov., xiv, 34), bien que cité par M. W. comme exemple du recul de l'accent au pi'el des verbes creux (p. 87), est le thème d'une discussion entre les disciples de Ben Asher et ceux de Ben Naftali : tandis que les premiers unissent les deux mots au moyen d'un maqqef et mettent un metheg sous ro (therómem), les derniers donnent un munah à la syllabe mem (theromém). Tesobeb gaber (Jér., xxxi, 22 [1]), ne subit pas l'ascension dans plusieurs éditions; cependant d'autres l'admettent et ajoutent une ha'amadah; des savants très soigneux mettent un metheg sous le so et un merkha sous le beb, tout comme dans le passage de Jér., xxiii, 29 (v. p. 87). Comment se fait-il que M. W. ait négligé tous ces détails, qu'il est indispensable d'avoir en vue, si l'on veut établir une règle sur ces données?

Noser pyw (Prov., xiii, 3) n'est pas le seul exemple, dans les Proverbes, d'un participe masc. sing. de la I forme verbale (= qal) suivi d'un seul complément (v. p. 87), qui se refuse au déplacement de l'accent.

---

1. M. W. dit Jér., xxxi, 21. Cela provient de ce que certaines Bibles accordent 25 vv. au ch. xxx, au lieu de 24.

Ainsi, au v. 1 du ch. XII, cité un peu plus bas, nous avons 'oheb musar avec l'accent sur les deux syllabes contiguës heb et mu.

A propos de Ps. LV, 20, cité pp. 56 et 87, il est à remarquer qu'une erreur typographique fait dire à M. W. (d. l. de la p. 56) cum ascensione (= c. asc.), là, où il faut lire sine ascensione (= s. asc.).

Certaines éditions refusent le déplacement de l'accent au mot sholef [*h*ereb] dans I Chron., XXI, 5 (v. p. 87, n. 5).

Quant à l'annotation de la p. 88, elle ne doit pas seulement s'appliquer aux exceptions, mentionnées sous le chiffre 3, mais elle s'étend également aux participes, dont il est parlé sous le chiffre 2, et aux exemples de pilpel, cités sous le chiffre 1, car nous y rencontrons de même le signe de prolongation. Comme dans quelques passages nous nous trouvons en face d'une double accentuation [1], nous devons faire rentrer dans le texte de l'annotation certains cas, discutés dans la n. 8 apposée au bas de la page.

Il est fort naturel (v. p. 88), que le shewa mobile et les *h*a*t*afym soient considérés comme des voyelles. N'ont-ils pas toutes les nuances qui distinguent les voyelles entre elles, n'en ont-ils pas aussi toutes les propriétés? Ils ont, à la vérité, moins de valeur, mais n'en perdent pas pour cela leur caractère, qui a été fort bien reconnu et analysé par les anciens grammairiens.

A l'instar de Baer, l'édition de Berlin soignée par Letteris (1866) a adopté la lecture kàmah lekha (av. acc. sur ka); celle de Vienne, qui a paru sous les auspices du même nom en 1877, est sur ce point en désaccord avec elle (v. Ps. LXIII, 2; cf. p. 90, n. 5). Voilà ce qui s'appelle corriger scrupuleusement (hugah be 'iyun nimra*s*)!

Nodeh lekha (p. 90, l. 2; Ps. LXXIV, 13), est un exemple douteux; v. notre remarque à la p. 77. J'incline à croire que l'anomalie, que présente kime*t*ahawe qesheth, — milra' à l'état construit, — provient de la configuration insolite du mot (p. 93, § 55).

Ne faut-il pas lire objectum, et non subjectum, à la l. 4 de la p. 94? Le contexte au moins l'exige.

Le shureq (p. 97, § 58), ne remplace pas le shewa, c'est au contraire le shewa qui a pris la place du shureq dans yshpu*t*u (Ex., XVIII, 26), ta'abury (Ruth, II, 8), comme on le peut facilement inférer de la comparaison avec les formes analogues en arabe. Quant au waw conjonctif, il admet forcément un shureq par suite de la position des lèvres devant une labiale. L'observation de M. W. n'en reste pas moins juste, puisque ces shureq sont dans tous les cas prononcés très brièvement.

Par contre (v. p. 97), je ne vais pas jusqu'à voir dans l'accentuation de genubethi yom (Gen., XXXI, 39), l'influence du shureq; je crois plutôt que c'est l'effet de la désinence archaïque. Les autres exemples ne sont guère concluants (pp. 98-98), si on les corrobore avec des exemples con-

1. P. ex. Ps. LV, 20.

tradictoires, comme l'a fait Elie le Lévite (v. p. 13) : pourquoi khitrumath goren (Num., xv, 20), serait-il sous l'empire de cette règle, si temunath kol (Deut., iv, 25), n'y est point soumis?

Le deuxième groupe de règles (pp. 98-108) en renferme trois. L'accent ne remonte pas :

1° (§ 59) dans les substantifs (§ 60), adj., pron., nombres (§ 61) et participes (§ 62), à l'état absolu du singulier;

2° Dans les particules, sauf les locutions adverbiales (§ 64).

3° Dans les désinences verbales tem, ten, te (= ty, 2ᵉ p. fém) (§ 65), les terminaisons a' (p. ex., naṭa'-planter, § 66) et o' (de bo'-venir, § 67).

M. W. distingue avec justice les substantifs à l'état absolu de ceux qui, en ayant la forme, devraient logiquement être à l'état construit (p. 99). Il y a aussi une différence à faire entre les participes verbaux et ceux qui remplissent le rôle d'adjectifs ou de substantifs (p. 101).

Les exceptions recueillies au § 63 ont déjà été examinées plus haut, de sorte que nous n'avons pas à y revenir.

Le § 68 traite de quelques passages que M. W. n'a pu expliquer (pp. 106-107), et le § 69 de deux cas douteux (p. 107).

Les pp. 108-115 sont consacrées à un index des versets cités dans le corps de l'ouvrage. Malheureusement, cette table laisse beaucoup à désirer. En effet, à l'exception de deux passages (Deut., xxviii, 64, et Ps., cxxxix, 6), dont l'indication y est rectifiée, j'ai remarqué que toutes les fautes d'impression du livre y sont répétées : ainsi, nous y lisons Ex., xxix, 2 (au lieu de 21), II Sam., xxiii, 38 (au l. de 30), II, Rois, i, 20 (au l. de 26), Ez., xvii, 3 (au l. de 8), Micha, i, 7 (au l. de vii, 1), Prov., xxi, 1 (au l. de xii, 1), II, Chr., xiii, 2 (au l. de 20). Encore une petite erreur : à la p. 66, § 42 *d*, M. W. dit ma*h*aneh Dan temanah (Nombr., ii, 25); le camp de Dan était au nord, et c'est *s*afonah qu'il faut lire.

Comme il est certains mots, sur lesquels M. W. revient en divers endroits de son ouvrage, je crois qu'il est bon de grouper ici les passages relatifs à :

Yakhol, pp. 70, 98;

Nathan, pp. 61, 87, 90, 92;

Sham, pp. 63, 65, 67, 68, 70, 71, 72, 74, 86, 92, 93, 94, 106;

Beth et lamed (comme prép.), pp. 63, 67, 68, 71, 86, 89, 90, 92, 93, 94, 96, 99, 103, 105, 106.

Voilà ce que j'avais à dire sur les Darche Hannesigah; on pourrait y ajouter beaucoup, mais je crois n'avoir rien omis d'essentiel. Si je me suis trompé sur tel ou tel point, que le lecteur me juge avec bienveillance : les études massorétiques sont si minutieuses, qu'il est facile de s'égarer. Quand à mon avis sur l'opuscule que je viens d'analyser, je le donnerai en deux mots : cecy est un livre de bonne foy, lecteur.

Que si l'on trouve le sujet peu intéressant, on aura grand tort, — c'est l'accentuation, qui donne le coloris à une langue; sans l'accentuation, la langue n'est qu'une momie. Quand on sera maître de l'accentuation,

l'on aura la clef de la métrique biblique et l'on comprendra bien mieux le génie intime de la langue. Le déplacement de l'intonation est une partie curieuse de cette étude, car il nous fait toucher du doigt les règles de la déclamation hébraïque, il nous montre comment les mots se subordonnent les uns aux autres dans la phrase et nous donne de nouveaux moyens d'exégèse. M. Wijnkoop a réussi à poser fort habilement quelques jalons; peut-être arrivera-t-il à dire le dernier mot en ces matières. D'ailleurs, quelque étrange que le recul de l'accent puisse paraître au premier abord, il ne laisse pas d'être fort rationnel.

Il est certain, en effet, que l'hébreu archaïque était fort riche en voyelles, comme l'arabe littéral. La chute des désinences a dérangé l'équilibre des mots, et l'annexion de la dernière consonne à la pénultième a donné à celle-ci une valeur, qu'elle n'avait point auparavant. Si, dans le discours, il advient que cette syllabe, accentuée par nécessité, soit placée immédiatement devant une syllabe, accentuée de droit, il est naturel que l'ancienne pénultième rentre dans l'ombre, et l'intonation s'en va frapper plus haut la syllabe qui jouissait autrefois de ce privilège. Cependant pareille chose n'est admissible qu'au cas où les deux mots en question, étant étroitement unis, font sentir le voisinage des deux accents; sinon, la pause involontaire qu'on fait entre eux détruit cette influence, et le recul de l'accent n'a pas lieu. Il est aisé de se pénétrer de la vérité de cette assertion en établissant un parallèle entre les mots arabes (de la langue littérale [1]) et les mots hébreux qui subissent le déplacement de l'intonation par suite de la rencontre avec une syllabe accentuée.

David Günzburg.

---

137. — **Etudes politiques sur les principaux événements politiques de l'histoire romaine** par Paul Devaux. Paris, Hachette. 1880, 2 vol. in-8° de 556 et 474 pages.

L'ouvrage de M. Devaux a été publié après sa mort; mais l'auteur avait eu le temps de l'écrire tout entier. Il s'étend depuis les origines de Rome jusqu'à la fin de la deuxième guerre punique. Ce n'est pas une histoire détaillée et suivie, mais un récit sommaire, accompagné des réflexions que suggère la succession des faits. M. D. dit lui-même que son livre aurait pu s'intituler : « Les vues d'un homme politique sur les principaux événements de l'histoire romaine. »

On remarquera dans ces deux volumes un effort constant pour expliquer plus encore que pour raconter. Partant de cette idée que « l'œuvre de la critique est incomplète tant que, dans l'histoire, tout n'est pas clair

---

1. En prenant, toutefois, en considération les phénomènes que présente l'arabe vulgaire, dont la connaissance est si importante en tout ce qui touche l'accentuation.

et motivé », M. D. a voulu rendre compte de tout, et ne rien laisser dans l'obscurité. Peut-être trouvera-t-on qu'une pareille méthode a le danger de donner une trop grande place à la conjecture. Mais elle a aussi cet avantage d'exiger une étude approfondie du sujet que l'on traite et de ne pouvoir être pratiquée par les esprits superficiels. D'ailleurs les jugements de M. D. sont, en général, modérés; et ses hypothèses reposent ou bien sur des textes exactement interprétés ou sur des raisonnements solides. Ce n'est pas à dire qu'elles soient toujours vraies; mais elles le sont assez souvent, et jamais, en tout cas, elles ne sont hasardées.

La préface indique brièvement les idées essentielles que l'auteur a développées. Il n'est guère possible ici de les discuter ou même de les énumérer. Je me contenterai d'en signaler quelques-unes.

M. D. émet sur Servius Tullius une opinion originale. Il croit constater une certaine contradiction entre les diverses mesures qu'on lui attribue; les unes lui paraissent conçues dans un esprit aristocratique, les autres dans un esprit démocratique; et il en conclut que Servius « eut deux politiques, non pas simultanées, mais successives, appartenant à deux époques différentes de son règne. » (I, 103.) Je doute fort que Servius ait été jamais, de propos délibéré, un roi démocrate. Ce qui domine en lui, c'est l'esprit militaire. Les centuries ne furent pas, comme le croit M. D., une institution politique; à l'origine, elles n'étaient pas autre chose que l'armée; un jour vint où elles formèrent une des grandes assemblées de l'Etat; mais rien ne prouve que sous Servius elles aient été appelées à voter, sauf peut-être sur des questions de paix ou de guerre. Quant aux lois qui sont mises sous le nom de ce prince, il n'est pas sûr qu'elles soient toutes de lui. Le même phénomène se produisit pour Servius et pour Solon. L'idée qu'on se fit d'eux après leur mort fut cause qu'on leur imputa des sentiments qu'ils ne connurent pas, des actes qu'ils n'accomplirent pas, des lois dont ils ne furent pas les auteurs.

Dans les premiers siècles de la République, M. D. note surtout deux points principaux : d'une part, « la guerre soutenant à l'intérieur le gouvernement de l'aristocratie », d'autre part, « la sympathie des aristocraties locales venant en aide à Rome pour étendre et compléter sa domination » (p. x).

Quels arguments invoque-t-il à l'appui de cette assertion que le Sénat faisait de la guerre un moyen de gouvernement? Il cite Denys d'Halicarnasse, x, 33, et Zonaras, vii, 17; mais il est aisé de voir que ces deux auteurs se contentent de formuler là une opinion personnelle. On pourrait alléguer aussi les accusations que les tribuns ne cessaient de porter contre la politique belliqueuse du Sénat; mais on sait que leur langage n'était pas toujours l'expression de la vérité. En somme, nous n'avons pour nous prononcer que des raisons morales. Or, il est constant que les aristocraties répugnent en général à la guerre, et qu'aux yeux du

Sénat romain, en particulier, elle avait le grave inconvénient de décimer les familles patriciennes, d'imposer à la plèbe de lourdes charges, par suite de l'irriter et de la rendre moins traitable. Si Rome soutint tant de luttes contre ses voisins, ce fut probablement malgré elle; elle fut attaquée plus souvent qu'elle n'attaqua; et, sous peine de périr, elle fut obligée de conquérir.

Je ne partage donc pas le sentiment de M. D. sur ce premier point; en revanche, je me range à son avis sur le second. Il a bien réussi à démontrer que Rome eut pour elle dans toutes les villes italiennes les sympathies du parti aristocratique, que ce parti voulut toujours vivre en paix avec elle, et qu'après la défaite, il accepta facilement sa domination. A dire vrai, cette idée n'est point nouvelle. Pour ne mentionner qu'un auteur, qui semble inconnu à M. D., M. Fustel de Coulanges l'a nettement indiquée dans la *Cité antique* (7e édit., p. 432-440), dans sa thèse sur *Polybe*, et dans le premier volume des *Institutions politiques de l'ancienne France*. Mais nulle part elle n'a été mise en lumière avec autant de soin que dans les *Etudes* de M. Devaux. Peut-être jugera-t-on qu'il a parfois abusé du procédé qui consiste à tout expliquer dans les guerres de Rome en Italie par les vicissitudes du parti aristocratique. Mais le plus souvent ses conjectures à cet égard s'appuient sur des textes précis, outre qu'elles ont pour elles la vraisemblance. Ce fait, désormais certain, éclaire d'un jour très vif toute l'histoire intérieure de la République et nous donne la clef des événements si compliqués qui la remplissent.

Ce n'est pas là pourtant la partie de son travail qui plaît le plus à M. Devaux. Il nous avoue lui-même que le meilleur de son œuvre est consacré à Hannibal. Il craint seulement que la critique soit sévère pour les chapitres où il raconte la vie de ce personnage. (Tome II, p. 157-454.) Au moment d'aborder ce sujet, il écrit ceci : « Sur la deuxième guerre punique, nous nous trouvons en dissentiment avec les autorités les plus imposantes, les plus nombreuses, appartenant à tous les pays et à tous les temps, sans avoir pour nous l'appui formel d'aucune. Que faire? Faut-il, par des considérations de convenance, de crainte d'être taxé de trop d'audace ou de présomption, faire violence à une conviction qui est chez nous le fruit de l'étude la plus consciencieuse, la plus patiente, la plus dégagée d'esprit de système et de toute idée préconçue? Nous ne nous sentons pas capable d'un effort de ce genre. » Et il prie le lecteur de prêter une oreille attentive à ses arguments.

Voici en deux mots quelle est sa thèse. Hannibal a été surfait dans l'antiquité et dans les temps modernes. Il a eu sans doute des talents militaires, puisqu'il a remporté de grandes victoires, qui pourtant s'expliquent surtout par les fautes de ses adversaires. Mais sa réputation est bien au-dessus de son mérite. Il a eu tort d'aller en Italie, et, après Cannes, d'y rester. Du moment qu'aucune ville, sauf Capoue, ne se donnait à lui, l'expédition était manquée. Sa présence, dès lors, eût été

plus utile en Espagne ou en Afrique. Il s'obstina cependant à demeurer dans le fond de la péninsule, et c'est là ce qui amena la chute de Carthage. Il a donc été un mauvais politique, puisqu'il a ruiné sa patrie, même un mauvais général, puisqu'il n'a pas compris que son plan de campagne était condamné à échouer. — Je serais tenté de croire que M. D. ne s'éloigne pas trop de la vérité, mais il faudrait, pour l'établir, entrer dans le détail de ses arguments; ce qui n'est guère possible ici. Je me contente de renvoyer à son livre. On y trouvera des raisons très sérieuses de penser qu'Hannibal avait un génie moins grand qu'on ne suppose, et que M. Devaux était un esprit pénétrant, dont les ouvrages donnent beaucoup à réfléchir, parce qu'il a beaucoup refléchi lui-même en les écrivant.

Paul Guiraud.

---

138. — **De vita et scriptis Roberti de Torinneio**, abbatis in Monte-Sancti-Michaelis, auctore M. Morlais, scholae Carmelitarum olim alumno. Parisiis, Thorin, in-8° de vii-91 pages.

Il y a dix ans, la publication de M. Morlais aurait pu être accueillie avec une certaine faveur, car, malgré des lacunes, elle fait à peu près connaître le savant abbé du Mont-Saint-Michel. Aujourd'hui, elle n'a aucune raison d'être; M. Delisle a consacré à la vie et aux écrits de Robert de Torigni une étude qu'il faut lire, admirer et surtout ne pas essayer de refaire après lui [1]. M. M. a donc été aussi mal inspiré que possible, quand il s'est emparé de ce sujet, et quoiqu'il dise : « vitam et opera pro nostris viribus explorare operae pretium esse visum est [2], » il faut bien convenir que, s'il n'a pas dû dépenser beaucoup d'efforts, il n'est pas arrivé non plus à de grands résultats. Qu'est-ce, en effet, que la thèse de M. M., au moins la biographie de Robert? Rien, sinon un résumé de l'étude de M. Delisle. Prenons l'opuscule de M. M. et la biographie de Robert de Torigni par M. Delisle; nous verrons que M. M., comme s'il craignait d'encourir le reproche de plagiat, a omis un certain nombre de particularités intéressantes qui sont dans son modèle. Par exemple, M. M. n'explique pas, comme M. Delisle, pourquoi Robert doit être appelé de Torigni plutôt que du Mont; ce n'est pas là cependant une observation inutile; il ne dit pas mot de la dédicace de l'église de Genest [3] et de certains actes de Robert énumérés par M. Delisle [4]. Si, au premier aspect, la notice de M. M. est plus étendue que celle de

1. *Chronique de Robert de Torigni, abbé du Mont-Saint-Michel*, suivie de divers opuscules historiques de cet auteur et de plusieurs religieux de la même abbaye. 2 vol. in-8°; Rouen, Le Brument, 1872-1873.

2. Prooemium, p. vi.

3. M. Delisle, Préface, t. II, p. iv.

4. Préface, t. II, pp. x, xi et xii.

M. Delisle et parait par conséquent plus complète, cela tient à ce que l'amplification littéraire a remplacé le style sobre et précis qui caractérise la notice de M. Delisle; cela tient surtout au grand nombre d'extraits de la chronique de Robert disséminés dans la notice de M. Morlais.

Je n'ai pas à apprécier, au point de vue de la latinité, le mérite de l'opuscule de M. M.; mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que certaines phrases ont été traduites du français en latin presque mot pour mot. M. Delisle dit, par exemple : « Henri, archidiacre de Huntingdon, se rendant à Rome avec Thibaud, archevêque de Cantorbéry, s'arrêta quelques jours dans l'abbaye du Bec, où il eut beaucoup à se louer des communications de Robert de Torigni; il vante son zèle à rechercher et à amasser des livres religieux et profanes[1]. » M. M. dit : « Henricus Huntingdonensis qui cum Theobaldo Cantuariensi archiepiscopo Romam se conferens aliquot dies in Beccensi monasterio moratus fuerat, ab eo multa didicerit et postea maximas ei laudes dederit ad Warinum scribens[2]. » M. Delisle dit plus loin : « Henri II donna à l'abbé Robert un éclatant témoignage d'estime et d'amitié. Il le choisit pour tenir sur les fonts la fille dont la reine Aliénor venait d'accoucher à Domfront et qui porta le même nom que sa mère. Robert fut vivement touché de cet honneur, et vingt ans plus tard, en enregistrant dans sa Chronique le mariage de la jeune Aliénor avec Alphonse de Castille, il eut grand soin de rappeller les liens spirituels qui le rattachaient à la princesse : *Karissimam dominam meam*, etc. »[3] M. M. «... maximum existimationis et amicitiae signum dederit. Cum enim Alienor, Angliae regina, filiam principem apud Domnum Frontem enixa esset anno 1161, delegit Henricus Achardum Abrincensem episcopum et Robertum abbatem qui puellulam e sacro fronte susciperent. Quo honore tam laetanter is affectus est ut hujus Alienordis cum Anforso Hispaniarum rege conjugium referens eam amanter et superbe vocet : Karissimam dominam meam, etc. »[4].

M. M. s'occupe ensuite des écrits de Robert; il cherche à nous montrer comment il s'y prenait pour composer ses chroniques et nous donne l'indication des sources de son auteur. Il suit, dit-il, M. Delisle « exactissime. » Mais, dans cette partie encore, il est de beaucoup inférieur à son modèle, et ce n'est pas dans sa thèse qu'on ira chercher des renseignements sur les écrits de Robert de Torigni. Sa dissertation, fût-elle dans un latin plus élégant, ne nous empêchera pas de recourir à l'excellente bibliographie qui figure en tête du premier volume des œuvres de l'abbé du Mont-Saint-Michel.

1. Préface, t. II, pp. II et III.
2. P. 10.
3. Préface, t. II, p. VII.
4. P. 18.

Comme bizarrerie, je signalerai les notes qui sont tantôt en latin, tantôt en français.

Je regrette de ne pouvoir accorder un seul éloge à M. Morlais; qu'il veuille bien s'en consoler en pensant que j'aurais eu le droit d'être beaucoup plus sévère.

Ulysse ROBERT.

---

139. — **Les Essais de Montaigne** réimprimés sur l'édition originale de 1588 avec notes, glossaire et index par MM. H. MOTHEAU et D. JOUAUST, et précédés d'une note par M. DE SACY, de l'Académie française, portrait gravé à l'eau-forte par Gaucherel. Paris, librairie des bibliophiles, 1873-1880, 4 vol. in-8° de XVII-347, 317, 370 et 353-LXVII p. — Prix : 12 fr. 50 le vol.

Puisqu'on ne saurait trop relire Montaigne, dit M. de Sacy [1], on ne saurait trop le réimprimer. Félicitons donc tout d'abord M. Jouaust d'avoir réimprimé les *Essais*; félicitons-le surtout d'avoir réimprimé ce chef-d'œuvre de façon à ne laisser rien à désirer aux plus exigeants des amis de Montaigne.

M. J. et son collaborateur, M. Motheau, justifient très bien, dans leur *Avertissement*, le choix qu'ils ont fait du texte de 1588, moins complet, il est vrai, que celui de 1595, mais qni a l'incomparable mérite d'avoir été publié par Montaigne lui-même. Personne ne les blâmera d'avoir préféré l'édition où les deux premiers livres de 1580 sont reproduits avec six cents additions, et avec adjonction du troisième livre, à l'édition publiée par M[lle] de Gournay, trois ans après la mort de l'auteur. Comme le disent MM. M. et J. (p. VI), « l'édition de 1588 renferme l'expression désormais arrêtée de la pensée de Montaigne, complète dans le fond, sinon dans les recherches de détail. Elle est la dernière publiée du vivant de l'auteur et en quelque sorte l'édition officielle des *Essais*. » Sans doute, ainsi qu'ils le reconnaissent, les additions posthumes, recueillies et publiées par M[lle] de Gournay, donnent à l'édition de 1595 un avantage sur le texte de 1588, mais, ajoutent-ils, « on ne doit pas perdre de vue que ces additions, restées à l'état de notes intimes et confidentielles, n'ont pas subi, de la part de leur auteur, l'examen de la dernière heure; et que, d'un autre côté, M[lle] de Gournay, en intervenant dans leur rédaction définitive, a pu, à son insu, en modifier le caractère. Il en est tout autrement du texte de 1588, qui semble nous offrir un Montaigne plus franc et plus sincère, puisqu'il nous donne Montaigne et tel qu'il a été, et tel qu'il a voulu paraître. »

MM. M. et J. constatent encore (p. VII) que le texte qu'ils ont adopté a eu les préférences des meilleurs juges, notamment celles de Sainte-

---

1. *Note sur l'édition originale de 1588 des Essais de Montaigne*, à la suite de l'*Avertissement* de MM. Motheau et Jouaust, p. XVII.

Beuve, qui le regardait comme produisant la plus favorable impression d'ensemble, et celles de S. de Sacy, qui a développé son opinion dans la *Note* déjà citée. Cette note, un des plus charmants morceaux écrits par l'éminent critique, n'est pas, pour employer un mot de MM. M. et J., « le moindre ornement » de leur édition. S. de Sacy y marque de main de maître tout ce qui constitue la supériorité du texte de 1588, ajoutant sur Montaigne et sur les *Essais*, « ce manuel du bon sens, » les plus fines et les plus heureuses observations.

MM. M. et J. ont reproduit avec un soin jaloux le texte dont l'auteur avait préparé et surveillé la publication. Leur édition nous rend dans toute sa pureté le volume à peu près introuvable imprimé par Abel l'Angelier en 1588. Les nouveaux éditeurs n'ont modifié que la ponctuation, à l'aide de laquelle ils ont cherché à rendre la lecture des *Essais* plus claire et plus facile.

Les notes, rejetées à la fin du tome IV (p. 225-292), sont courtes et bonnes. Les meilleures indications des précédents commentateurs, surtout de J. V. Le Clerc, ont été utilisées. Il est juste d'ajouter que les nouveaux éditeurs ont, sur plusieurs points, habilement complété le travail de leurs devanciers. Sans doute, il reste encore bien à faire pour que le commentaire des *Essais* soit ce que le docteur Payen aurait voulu qu'il fût, mais, en attendant ce commentaire vraiment définitif que quelqu'un, je le sais, prépare depuis plusieurs années avec autant de conscience que de sagacité, les notes de MM. Motheau et Jouaust suffiront à tous les lecteurs [1].

Les *Notes* sont suivies d'un *Index* (p. 293-326) où l'on retrouvera, non-seulement tous les noms de lieux et de personnes cités dans les *Essais*, mais aussi l'indication de tous les passages relatifs à l'*absence*, *l'âge*, *les ambassadeurs*, *l'ambition*, *l'âme*, *l'amitié*, *l'amour*, etc. Ce qui n'aura pas moins d'utilité que cette riche table alphabétique et analytique, c'est le *Glossaire* (p. 327-353). L'originale et savoureuse langue de Montaigne donne à ce travail un grand intérêt. Les profanes ne seront pas les seuls à profiter de ce minutieux relevé des mots employés par Montaigne : les philologues seront bien aises de trouver, réunis et classés en quelques pages, des centaines d'exemples qu'il aurait fallu chercher dans tous les chapitres des *Essais*, et dont plusieurs manquent au *Dictionnaire* de M. Littré [2].

Dans la *Notice sur Montaigne*, qui est l'œuvre propre de M. Henri

---

1. C'est par inadvertance sans doute que (p. 276) on s'est contenté, à propos de la citation : *homo homini lupus*, de donner une explication aussi superflue que celle-ci : « sentence latine. » L'origine de la citation a été souvent indiquée et assez récemment encore dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*.

2. J'aime à rapprocher du service rendu par MM. M. et J. aux amis de la vieille langue, le service non moins considérable que vient de leur rendre M. Ludovic Lalanne, en enrichissant d'un *lexique* excellent le tome X de son édition des *Œuvres complètes* de Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme (p. 155-388).

Motheau, on trouve un vif et net résumé de toutes les recherches dont la vie du philosophe périgourdin a été l'objet. Le spirituel écrivain y a joint d'ingénieuses et d'attachantes observations sur le caractère de Montaigne [1] et sur les *Essais*, nous prouvant qu'après tout ce qui a été dit et si bien dit là-dessus, il y avait encore beaucoup à dire.

Il serait superflu de déclarer qu'au point de vue typographique, les quatre volumes de la nouvelle édition sont irréprochables. Caractères, papier, ornements divers, tout, dans ces quatre volumes, est digne de la collection de *Classiques français* qui jouit, auprès de tous les bibliophiles, d'une si brillante célébrité, et en relisant les *Essais* dans une aussi pure et aussi belle édition, on se prend à redire avec Montaigne : les pages que *je reveoy me rient d'une fresche nouvelleté.*

T. de L.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. Brochard et réponse de M. E. Benoist.

Messieurs les Directeurs,

M. E. Benoist a consacré de longues pages [2] à une modeste édition du *De Vita Beata* de Sénèque, destinée aux classes, sans prétentions philologiques, et fort surprise de l'honneur qu'on lui fait en la discutant si âprement dans la savante *Revue critique* (n° du 30 mai 1881). Permettez à l'auteur de cet opuscule de répondre brièvement aux accusations dont on le charge [3].

M. Benoist me reproche de n'avoir pas donné les motifs des leçons que j'adoptais [4]. S'il avait quelque expérience de l'enseignement secondaire [5], il saurait [6] que les discussions de ce genre n'intéressent pas les élèves. Ils ne les lisent jamais. Ils ont autre chose — et mieux — à faire [7].

---

1. N'oublions pas que ce n'est pas le seul *portrait* de Montaigne que nous donnent les éditeurs : ils ont mis en tête de leur premier volume le beau portrait de Thomas de Leu, que M. Léon Gaucherel a gravé comme on doit graver un chef-d'œuvre.

2. Et je n'ai pas tout dit.

3. On remarquera que M. Brochard n'y répond pas.

4. Je ne lui ai pas reproché de ne point donner les raisons de ses choix, mais de n'avoir pas de raisons à donner.

5. M. B. parle de son expérience; elle m'a l'air bien courte. La mienne la dépasse certainement en durée. J'ai enseigné dans les lycées plus longtemps que son âge n'a pu lui permettre de le faire, et j'en suis sorti après douze ans de services dans un temps où M. B. n'était probablement encore qu'un intéressant écolier de rhétorique.

6. Ici M. B. prend la peine de réfuter une opinion qu'il a la bonté de me prêter. Quel bon coup d'épée dans l'eau !

7. Mais vous, éditeur, qu'auriez-vous pu faire de mieux que de lire « les discussions de ce genre » ?

M. Benoist m'accuse d'avoir choisi au hasard [1] parmi les diverses leçons. Voici le principe que j'ai suivi [2] : Accepter dans les éditions nouvelles tout ce qui peut éclairer le sens et rendre plus nette la pensée de l'auteur [3]. Plein de respect pour la philologie et pour quelques philologues [4], je suis tout prêt à m'incliner devant leurs découvertes, aussitôt qu'elles seront définitives. Elles ne le sont pas, du moins en ce qui concerne Sénèque. L'édition de Koch, qui a lu les manuscrits, s'écarte très souvent de celle de Haase, qui a aussi lu les manuscrits. Les témérités des éditeurs allemands sont célèbres [5]. Justement, Vahlen recule effrayé devant les audaces du dernier éditeur. « *Kochius quoque,* dit cet éminent philologue que M. Benoist m'accuse de n'avoir pas lu [6], *fervore quodam animi abreptus, non eam semper quæ decebat, emendandi modestiam servavit.* » (*Praef. J. Vahlen*, Jena, 1879.) Jusqu'à ce que les liseurs de manuscrits se soient mis d'accord, il m'a paru que le mieux était, *dans une édition classique*, de s'en tenir au texte le plus répandu [7]. Précisément parce que je ne suis pas compétent pour résoudre de si hautes questions, je me suis abstenu de prendre un parti, sauf quand le sens indiquait la voie à suivre. J'ai appliqué [8] ce précepte de Leibnitz, que je

---

1. Oui, c'est cela.

2. M. B. a suivi un principe : écoutons bien.

3. M. B. rendre plus nette la pensée de Sénèque! Si j'avais le franc-parler d'un ancien, je m'exclamerais : *sus Minervam!* Le vrai est que le principe de M. B. consiste à ne pas se préoccuper de la *vraie* tradition du texte et à n'en pas tenir compte. Ce principe conduit certains esprits ingénieux à la conjecture à outrance, c'est-à-dire bien près de l'arbitraire pur ; il n'a conduit, comme on sait, M. B. qu'à prendre plusieurs leçons authentiques du bon manuscrit pour des « témérités d'éditeur allemand ». Au demeurant, M. B. voudrait nous faire croire qu'il s'est beaucoup préoccupé du sens : il s'en est inquiété au gré de sa fantaisie, comme je l'ai fait voir, sans qu'il soit nécessaire d'y revenir.

4. Bien vrai, modestie à part!

5. M. B. demande que les découvertes de la philologie soient définitives, exigence bizarre chez un philosophe, qui doit connaître les conditions de la science, puisque la philosophie vérifie les principes de chaque science, — comme on nous enseignait jadis. — Pourquoi ne réclame-t-il pas aussi que la physique soit arrivée à un point définitif de perfectionnement, et que les philosophes n'aient plus qu'un seul système qui soit défini if? Il y a dans la philologie et dans la question de Sénèque en particulier des points définitivement acquis, mais M. B. n'a pas su les distinguer. S'il avait lu avec attention, et compris, les éditeurs qu'il cite, et en particulier Koch, qu'il n'a certainement pas connu avant que cette discussion ait commencé, il aurait vu quels sont ces points, et il n'aurait pas risqué de dépasser en témérité les Allemands dont il se moque. Mais il n'y a pas plus téméraire que celui qui ne soupçonne pas le danger.

6. Pensez-vous que vous l'aviez lu ?

7. Quel est ce prétendu « texte le plus répandu »? M. B. néglige jalousement de nous en faire part. Ce texte-là doit pourtant porter un nom, comme les autres. Si j'avais la chance de le connaître, je pourrais peut-être — qui sait? — expliquer à M. B. que ce fameux texte, s'il n'est pas le meilleur, n'est pas davantage le plus répandu.

8. Vous croyez?

recommande aux méditations de M. Benoist : il faut préférer à la paille des mots le grain des choses [1].

. . . . [2]

Agréez, messieurs, etc.

Paris, le 3 juin 1881.

Victor BROCHARD.

CHRONIQUE

FRANCE. — Dans le cahier d'avril 1881 du *Journal des savants*, M. de Longpérier a démontré de la façon la plus précise par des arguments empruntés à l'épigraphie, à l'histoire et à la numismatique que l'épitaphe d'un roi de Grenade, découverte à Tlemcen par M. Ch. Brosselard et publiée par lui dans le *Journal asiatique* de janvier-février 1876, ne se rapporte pas, comme l'a cru l'éditeur, à Abou Abd Allah, le *Boabdil* ou *Rey Chico* des Espagnols, mais bien à son oncle Abou Abd Allah, surnommé *El Zagal*. Il est juste de rappeler que la même démonstration a été faite en 1878 par un savant espagnol D. Francisco Fernandez Gonzalez avec autant de précision, sinon avec la même abondance de preuves. Le mémoire de M. Fernandez Gonzalez a été imprimé dans le *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. I. Fascicule II. Mai 1878, p. 140 à 150. Il a été rendu compte de ce travail dans la *Revue historique*, t. IX, p. 166.

— Nous avons reçu de M. Achille LUCHAIRE, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, une plaquette de 22 pages *sur les noms propres basques contenus dans quelques documents pyrénéens des* XI, XII*e et* XIII*e siècles*. Cette étude est restreinte exclusivement à l'examen des noms d'hommes et de femmes ; l'auteur en a puisé les éléments dans le *becerro viejo*, le plus ancien cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur de Leyre, dans les *Chartes originales des rois de Navarre*, le *Cartulaire de Fitero*, les comptes du royaume de Navarre, les cartulaires de Sainte-Marie de Bayonne et de Saint-Jean de Sorde, etc.

— Les 4,000 francs du prix Archon-Despérouses ont été ainsi répartis par l'Académie française : 1° à M. Ludovic Lalanne, sous-bibliothécaire de l'Institut, pour son *Lexique des œuvres de Brantome*, 2,500 fr. ; 2° à M. Félix Franck, pour

---

1. J'ai toujours eu du goût pour Leibnitz, et je l'ai beaucoup pratiqué. Aussi ai-je à remercier M. B. de la jolie citation qu'il apporte dans le débat. Mais ce n'est pas tout que de citer les philosophes : il ne serait pas mal de faire ce qu'ils disent. Voilà une lettre de M. B. qui est, sans aucun doute, de bien belle « paille de mots », mais quel mauvais « grain de choses » est son édition !

2. Je regrette, pour ma part, que la Rédaction n'ait pas jugé à propos de reproduire la fin de la lettre de M. Brochard. Après s'être occupé, dans cette fin de lettre, de choses étrangères à la Revue, M. B. m'y reprochait de ne pas apporter de soin dans ce que je fais (cela, parce qu'une correction, que j'avais marquée sur la seule épreuve qu'envoie la Revue aux auteurs d'articles, ne s'est trouvée qu'à moitié exécutée à l'imprimerie, et que, par suite, il est resté un *est* pour *ne soit*, p. 431, l. 16 : cf. *et qu'il ne s'imagine*, dans la seconde partie de la phrase). M. B. voulait, à ce propos, me donner « en échange de mes leçons de texte » « une leçon de français » ; et il disait là, en parlant de moi, « ce censeur rogue ». (E. BENOIST.)

son *Heptaméron de la reine de Navarre*, 1,000 fr.; 3° à M. F. de Gramont, pour son travail intitulé : *Les vers français et leur prosodie*, 500 fr.

— L'Académie de Nîmes décernera en 1883 une médaille d'or de la valeur de 300 fr. à l'auteur de la meilleure monographie de quelque ville, village, abbaye ou château du département du Gard. (Adresser les œuvres franco au secrétaire perpétuel de l'Académie avant le 31 décembre 1882.)

ALLEMAGNE. — Le 4e fascicule de l'édition de Plaute publiée par les élèves de Ritschl vient de sortir des presses de la maison Teubner. Il contient l'*Asinaria*, éditée avec un grand soin et dans la plus intime collaboration par MM. Gustave Loewe et Georges Goetz. On y trouve la collation la plus exacte du *Vetus*, de l'*Ursinianus*, d'un *Ambrosianus* qui entre pour la première fois en ligne, etc. C'est M. Lœve qui, dans ses longs séjours en Italie, a découvert l'importance de ce manuscrit nommé en dernier lieu; il a aussi revisé, avec son coup d'œil exercé de paléographe, les leçons des deux autres manuscrits cités, déjà dépouillés avant lui. C'est beaucoup de pouvoir se fier sans réserve aux collations des éditeurs. Mais ce n'est pas le lieu dans la chronique d'entrer plus avant dans l'énumération des mérites de ce nouveau fascicule.

— Il s'est fondé, sous les auspices de MM. Harless, Hœhlbaum et Loersch, une Société de l'histoire de la région rhénane, (*Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde*) qui a pour but d'éditer les documents, concernant l'histoire de la région rhénane, qui n'ont pas été publiés jusqu'ici ou qui l'ont été d'une façon peu satisfaisante. La Société annonce qu'elle suivra la méthode adoptée pour les *Monumenta Germaniæ* et les publications de la commission historique de Munich.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 juin 1881.

L'Académie, ayant à choisir un lecteur pour la séance trimestrielle de l'Institut, le 6 juillet, désigne M. Tissot. M. Tissot, retenu à Constantinople par ses fonctions d'ambassadeur, n'avait pu encore prendre séance à l'Académie; on espère qu'il sera présent à Paris le 6 juillet, et qu'il pourra lire lui-même devant l'Institut un fragment de ses études sur la géographie de l'Afrique romaine.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre le rapport de la commission du prix Gobert. A la reprise de la séance publique, à 5 heures, il est procédé au vote, par bulletins, pour l'attribution du premier et du second prix. Le premier prix est décerné à M. Dupuy, pour son *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France*, par 20 voix, contre 13 données à M. Lecoy de la Marche, pour son *Saint Martin*, 3 à M. Bruel, pour son *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, et 1 bulletin blanc. Le second prix est décerné à M. Bruel, par 27 voix, contre 8 données à M. Lecoy de la Marche et 1 bulletin blanc.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

QUINZIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XII)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. CHUQUET

QUINZIÈME ANNÉE

SECOND SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

1881

ANNÉE 1881

TABLE DU SECOND SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES ANALYSÉS

Langues et littératures orientales.

Langues et littératures grecque et latine.

Histoire ancienne.

Histoire moderne.

Théologie et histoire de l'Eglise.

Philologie romane, littérature française du moyen âge, dialectes.

Littérature française moderne.

Langues et littératures celtiques.

Langue et littérature allemande.

Littérature anglaise.

Divers.

Chronique.

Variétés et Correspondance.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

Allemands

Anglais

Belges

Italiens

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 4 Juillet — 1881

140. — John MUIR. **Metrical Translations from Sanskrit Writers,** with an Introduction, Prose Versions, and Parallel Passages from Classical Authors. London, Trübner and Cº. 1879, XLIV-376 p. in-8º (Fait partie de l'Oriental Series).

La *Revue critique* a rendu compte dans le temps de la première édition de l'Anthologie sanscrite de M. J. Muir [1]. Ceux qui voudront bien se reporter à l'article [2], y trouveront une appréciation générale du livre, sur laquelle je n'ai pas à revenir ici, car je ne pourrais que me répéter. Le recueil, en effet, a été accru de plus du double : de 132 pages, il a été porté à 420 et de 116 morceaux à 258 ; mais il n'a pas changé de caractère. Les choix nouveaux ont été faits avec le même soin que les premiers, et dans le même esprit de sage et judicieuse réserve. Le livre est resté ainsi ce qu'il a été d'abord : une collection empreinte d'une forte unité, une œuvre de goût sous le rapport littéraire, vraie comme expression d'un des côtés du vieil esprit de l'Inde, et irréprochable comme lecture morale. Les additions se distinguent peut-être en ceci, qu'elles sont empruntées presque exclusivement à l'ancienne poésie épique, de préférence, au Mahâbhârata. Mais cette uniformité relative se trouve compensée, et au-delà, par la reproduction des imitations en vers du Rig-Veda précédemment insérées dans les *Sanskrit Texts*. Presque toutes les pièces nouvelles du reste, avant d'être réunies en volume, avaient été livrées, sous forme de plaquettes, à une publicité restreinte, et quelques-unes aussi avaient paru dans l'*Indian Antiquary*. Sans s'arrêter à quelques objections qui lui avaient été adressées, à tort selon nous, lors de la publication du premier recueil, l'auteur a persisté à joindre pour chaque morceau une traduction exacte en prose à la traduction en vers nécessairement un peu libre. Ceux qui voudraient encore l'en blâmer, n'auront qu'à ne pas lire celle des deux versions qu'ils censurent. Mais je doute qu'ils soient bien nombreux. Comme le précédent volume, celui-ci est enrichi de notes et d'un choix excellent de passages parallèles

1. *Religions and Moral Sentiments metrically rendered from Sanskrit Writers.* 1875, Williams and Norgate.
2. Du 30 octobre 1875.

empruntés aux écrivains classiques. Enfin l'auteur a fait des additions importantes à l'Introduction, qui est consacrée à l'examen des influences supposées du christianisme sur la religion de Kr*ishn*a.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la pensée humaine, remercieront M. Muir de ces aimables et élégantes études en lesquelles il se repose de ses grands travaux sur le passé de l'Inde. Elles se rattachent d'ailleurs par un lien intime à l'œuvre de toute sa vie. Dans aucune de ses publications, même dans les plus savantes, l'auteur des *Sanskrit Texts* n'a voulu faire de l'érudition pure. Il a toujours eu en vue un but pratiquement utile, et la science, pour lui, n'a été avant tout qu'une des façons de faire le bien.

A. Barth.

---

141. — **Monuments de l'art antique** publiés sous la direction de M. Olivier Rayet. Livraisons I et II, composées chacune de 15 planches et de 15 notices. In-folio. Paris, A. Quantin. 1880 et 1881. — Prix : 25 fr. la livraison [1].

La publication des *Monuments* de M. O. Rayet est menée, au double point de vue de l'exécution des planches et de la rédaction du texte explicatif, de façon à faire les délices des artistes d'abord, mais aussi à trouver un sympathique accueil auprès des gens du monde et des savants de profession, pour peu qu'antiquaires ou gens du monde aient le goût de ce qui est beau, non sans une instinctive admiration pour cet archaïsme encore un peu naïf, incomplètement habile, au surplus plein de génie, qui déjà présage pour un avenir prochain la naissance des œuvres parfaitement belles. Quelques mots seulement sont à dire aujourd'hui sur le choix des monuments. Lorsque l'ouvrage sera heureusement parvenu à son entier achèvement, il sera à propos d'y revenir et d'y insister alors davantage.

Les monuments reproduits sont empruntés en partie à des collections privées, en partie aux musées publics. Ce sont, jusqu'à ce jour, des marbres, bronzes, terres cuites, sculptures en bois. Les antiques ne sont jamais appelés à faire partie du recueil à raison de leur importance scientifique, mais uniquement à cause de leur mérite intrinsèque comme objets d'art. Les principaux ouvrages des époques de perfection, les chefs-d'œuvre fameux ne seront sans doute pas exclus. Voici, par exemple, dans la première livraison, le groupe délicieux et d'une beauté achevée, des deux femmes assises, Demeter et Core, reproduit du fronton Est du Par-

1. Ce recueil sera publié en six livraisons comprenant chacune quinze planches avec notices explicatives. Une table générale pour le classement des planches sera donnée avec la fin de l'ouvrage. Chaque livraison formera un tout indépendant et se vendra séparément 25 fr. Il paraîtra, à ce qu'on annonce, de deux à trois livraisons par an. On dit que la troisième livraison, qui est déjà en préparation, ne sera pas distribuée plus tard qu'au mois de novembre prochain.

thénon ; l'énergique combat d'Heraclès contre le taureau crétois, métope du temple de Zeus à Olympie, et qu'on peut admirer en original au Louvre. La victoire de Samothrace, si mouvementée, à la draperie superbe sous le souffle du vent, aussi à notre Musée du Louvre, ouvre la seconde livraison. Dans quelqu'une de celles qui suivront il faut bien espérer qu'on trouvera la Venus de Milo, l'Apollon du Belvédère et plus d'une autre statue célèbre. Qui sait, peut-être même le Laocoon ne sera-t-il pas laissé de côté. Cependant la tendance de M. Rayet — loin de nous la pensée de l'en blâmer — n'est point à se perdre dans les chefs-d'œuvre de décadence. Cette coquette et ravissante Romaine, au large crâne, dont le buste en marbre a été tiré, il y a deux ans, d'une tombe près de la Farnésine, attendra vainement, ce semble, dans le carton des Monuments de l'art antique une nombreuse société de ses contemporains et contemporaines. M. R. penche bien plus pour les primitifs; l'Egypte et le vieil art l'attirent. Il y a là, en effet, des merveilles aussi, dans leur genre. Un moderne se sent à mille lieues de ce que M. R. a bien raison d'avoir en horreur, « le banal et le convenu, » lorsqu'il est mis en présence de ces visages en basalte vert représentant, qui un Pharaon hautain et renfrogné; qui, Ai, fils de Hapi, un humble et obéissant scribe; qui, un impassible et sévère prêtre égyptien (suivant la conjecture de M. Maspero). Ce n'est pas qu'il ait pu passer de son vivant pour un bien bel homme, ce bonhomme de scribe accroupi, à la tête carrée, aux lourdes oreilles, à la pose attentive, taillé dans un bloc de calcaire, puis enduit de rouge, portrait aussi singulier qu'admirable et dont notre musée égyptien du Louvre peut, à bon droit, être fier. Ce personnage se voit dans la seconde livraison. Il sert de pendant à un autre scribe, de même matière et de même couleur, qui faisait l'ornement de la première livraison, mais dont, cette fois, la tête presque seule a été conservée; c'était aussi un portrait fidèle. A propos de ce laid chef-d'œuvre, M. Maspero disait agréablement : « Si l'expression en est d'un réalisme un peu brutal, il faut en accuser le modèle qui ne s'est pas avisé d'être beau, non pas le sculpteur qui aurait commis une sorte d'impiété s'il avait ajouté quoi que ce fût à l'expression du modèle. » Il y a encore une ou deux autres planches consacrées à l'art égyptien. Encore une fois nous ne pouvons que louer M. R. de l'initiative dont il a fait preuve de ce côté, et — pour le dire par anticipation — il faut aussi le féliciter d'avoir obtenu de M. Maspero les notices aussi intéressantes qu'instructives qui accompagnent ici ces témoins de l'art chez les Pharaons. Mais puisqu'il est entendu que nous ne voulons pas parler de tout, sautons par dessus les bronzes, soit d'Herculanum, soit d'autre provenance, quel que soit leur mérite, et arrivons aux terres-cuites. Sur les trente planches dont se composent les deux livraisons jusqu'ici publiées, les terres-cuites en remplissent neuf. On voit combien l'auteur leur a fait la part large. Cela se conçoit, quand on songe qu'il en possède de bien jolies dans sa propre collection. Et puis ces terres-cuites de Tana-

gre, — à ne pas nous arrêter à deux plaques estampées d'un grand intérêt pourtant, — ces figurines d'expressions infiniment variées, d'un art familier et tout inattendu, ont si complètement conquis, dans ces derniers temps, l'attention et la curiosité de tous ceux qui sentent et pensent un peu en artistes, que M. R. ne pouvait guère résister à la tentation de mettre beaucoup de ces gracieux objets dans son album, pour la plus grande joie de qui le feuillette. Il a donc puisé dans diverses collections françaises — l'on est aise d'apprendre que la France est aujourd'hui le pays le plus riche en charmantes choses de Tanagre — et pris la fleur du panier, pour répandre à pleines mains l'humour, la grâce, la caricature amusante, le joli et l'aimable. De peur de nous laisser entraîner trop loin, nous ne devrions plus rien citer. Pourtant comment ne pas signaler d'un mot cette femme le genou ployé, jouant, à ce qu'établit fort bien M. R., aux osselets : elle fit jadis partie de la collection, choisie avec un goût si fin, de l'auteur; qui l'a vue, rien même qu'en héliogravure, croit sans peine au regret qu'a éprouvé son heureux possesseur de se séparer d'elle. Et ne sont-ils pas à croquer, ces sept bambins d'amours mutins et adorables, disposés sur une seule planche avec un goût exquis! Oh! les importants petits personnages! Mais en voilà assez pour se faire une idée de la composition du recueil, du moins jusqu'au point où la publication en est arrivée. On voit que les découvertes récentes, les œuvres de valeur les moins connues du grand public et l'art antique le plus à la mode, c'est ce que M. R. a recherché avec prédilection.

Le procédé employé pour la reproduction de ces antiques est excellent. Les éloges, cette fois, doivent aller trouver, pour une grande part, l'habile héliograveur dont tout le monde aujourd'hui connaît les œuvres, M. P. Dujardin. D'ailleurs, M. Dujardin n'avait encore, croyons-nous, rien produit de si remarquable. Ce n'est point le lieu dans cette *Revue* de faire même une ébauche de cours sur la photographie, la gravure et l'héliogravure. Au moins y peut-on constater deux choses : c'est d'abord que la première livraison était, dans son ensemble, d'une exécution supérieure à ce que pouvait attendre l'imagination la plus exigeante (pour ne pas nous arrêter à signaler les planches plus particulièrement réussies, comme la métope d'Olympie, la tête de scribe égyptien, les surprenantes statuettes en bois, etc.); — puis, que la seconde livraison a dû arracher, en la recevant, à mainte personne comme à nous, un cri d'admiration : tant elle est belle, tant le progrès sur la première est sensible! On aime à regarder de telles reproductions d'œuvres d'art. La fidélité, cette fois, en est garantie; on ne craint point que l'insouciance du graveur ou son désir d'embellir n'ait gâté ou altéré rien. La lumière fait très consciencieusement son devoir; il suffit de savoir la prendre au bon moment : là est le secret. Le cliché se reporte ensuite sur le métal mécaniquement, en obéissant aux lois de la chimie et de la physique simplement et sans caprice. Laisser mordre l'acide un peu plus ou un peu moins, voilà tout ce qui dépend, dès lors, du chef de l'opération. Mais aucun détail n'a échappé

à l'œil fin de la lumière; aucun trait n'a pu être modifié par elle : or c'est ce que la lumière a vu et marqué que vous retrouvez sur la planche des Monuments. Dire combien cette gravure, tirée avec les encres d'imprimerie, l'emporte comme finesse, comme fermeté et comme tons sur la vulgaire photographie, est inutile; car c'est chose connue. Par le temps qui court, on n'aime plus lire les classiques que dans des textes collationnés avec les autographes; on désirerait presque lire les *Pensées* de Pascal dans une héliogravure des petits bouts de papier originaux, et l'on se dispose à étudier les considérables écrits du Vinci sur des facsimilés. On ne pouvait vraiment plus se contenter de reproduction à peu près des chefs-d'œuvre de l'art antique. Cette publication de M. R., venant ainsi à point, est assurée d'un grand succès.

Un mot maintenant sur les notices qui accompagnent et expliquent les planches. On a dit la part qui était échue à M. Maspero. Trois notices, dont une relative à trois figurines grotesques en terre-cuite, et une autre à une tête en bronze dn musée de Naples représentant sans doute un Apollon, ont été confiées à M. Maxime Collignon, de Bordeaux, qui s'en est tiré à son honneur. Toutes les autres notices des deux premières livraisons, si nous ne nous trompons, sont dues à M. R. lui-même. Le caractère de ces notices est de chercher à expliquer et à faire bien comprendre le sujet, en restant, au milieu des explications techniques, parfaitement claires et intelligibles pour tout le monde. « Que les archéologues, dit M. R., n'y cherchent ni bibliographie complète ni commentaire approfondi. Nous les avons écrites pour cette élite d'amateurs sérieux, d'hommes à l'esprit cultivé, qui n'ont ni le loisir ni les connaissances spéciales nécessaires pour étudier les ouvrages d'érudition, et qui cependant veulent comprendre ce qu'ils regardent. » On ne peut dire autrement que M. R. et ses collaborateurs ont réalisé à merveille le programme tracé dans ces lignes. Sans se perdre dans des dissertations difficiles à suivre, sans omettre rien d'essentiel, ils disent ce qu'il faut dire. M. R., pour parler surtout de lui, puisque c'est lui, de beaucoup, qui a le plus payé de sa personne, M. R. se meut tout à fait à l'aise dans ce domaine de l'art, qui est son domaine propre. Il a fréquenté les ateliers, et il en parle la langue avec un naturel qui plaira aux gens du monde, toujours très friands de ces termes de métier, pleins de saveur, dont un profane devine quelquefois le sens plus qu'il ne le comprend. Ce langage, qui a sa précision d'ailleurs, n'est point fait pour déplaire à personne, et, de bonne grâce, on prend son parti d'entendre souvent revenir dans la phrase quelqu'une de ces expressions dont le style bourgeois use avec plus de discrétion, jolies du reste, comme *grassouillet*. Le grand mérite des explications de M. R., c'est leur justesse. Le coup d'œil chez lui est sûr. On n'en veut donner qu'un exemple, pris entre beaucoup. Il n'y a pas de science archéologique qui tienne, le personnage qui est à droite du spectateur, dans le groupe déjà cité des deux femmes assises du fronton Est du Parthénon, est évidemment la jeune

femme, et l'autre est la vieille. Avec tout le respect que M. R. témoigne pour l'opinion de savants comme Cockerell et Michaelis, il appelle donc Core celle qu'ils avaient nommée Demeter, et réciproquement. Quiconque a des yeux pour voir lui donnera raison.

Il y a dans la seconde livraison trois notices de M. R. beaucoup plus développées que toutes les autres ; ce sont les monographies consacrées à la Victoire de Samothrace, à la Louve en bronze du Capitole, et à trois représentations de l'Apollon Sauroctone. Là sont abordées résolûment les questions scientifiques. A vrai dire, pour se lancer dans les déductions et les inductions de la mythologie astronomique et de ses représentations dans l'art, il faut se sentir la vocation : ceux à qui elle fait défaut, comme nous, sont peut-être mal venus à douter que l'Apollon Sauroctone soit purement et simplement un souvenir d'Horus, le soleil levant, tuant le monstre Set : pourtant il est si séduisant de ne voir, comme Friederichs, dans ce beau jeune homme, Apollon, qui va percer d'une flèche sûre un vif et frétillant lézard, qu'une jolie et gracieuse scène de genre! Ce qui est incontestablement une étude de valeur, c'est cette comparaison précise, habilement conduite, des deux Sauroctones en marbre au Louvre et au Vatican avec le même sujet en bronze de la villa Albani. Il y a là trois copies, qui n'étaient point parfaites lorsqu'elles étaient intactes, et qui ne se présentent plus aujourd'hui à nous que mutilées et restaurées. M. R. s'en sert comme un philologue fait de manuscrits. On tient compte des altérations de chacun d'eux ; on détermine du mieux qu'on peut la part des détériorations qui revient aux recenseurs, celles qui proviennent du temps et des hasards : avec cela on se compose une image plus ou moins rapprochée de l'original, mais dont on peut jusqu'à un certain point apprécier le degré de fidélité. C'est ainsi que M. R. voit apparaître derrière les copies du Sauroctone l'œuvre gracieuse et délicate de Praxitèle. Nous ne pouvons mieux terminer cet article que par la citation des propres paroles de l'auteur à propos de la façon dont travaillait ce maître. Plus encore que les philologues, qui passent, bien à tort, pour les plus purs adeptes de la méthode divinatoire, les archéologues en compulsant des documents de seconde main et altérés parviennent à une vue étonnamment lucide des originaux perdus. A preuve M. Rayet : « Le *Satyre au repos* est un jeune homme de dix-neuf à vingt ans à peine; l'*Apollon Sauroctone*, un adolescent de seize à dix-sept. Mais aucun des éphèbes dont Praxitèle a pu étudier à l'Académie ou au Lycée les membres bien découplés, les poses rendues élégantes par l'habitude de la nudité et les mouvements assouplis par la palestre, ne lui a donné des formes assez harmonieuses et assez suaves à son gré. Pour le trouver il a fait poser devant lui une jeune fille et a étudié, d'après elle, l'épaule gauche grassouillette et fuyante, la cuisse arrondie, les genoux engorgés du Satyre au repos, comme il lui a emprunté l'ovale allongé du visage du Sauroctone, son déhanchement sensuel et la finesse de ses extrémités. Mais ces diverses études sont si

discrètement utilisées, si habilement combinées avec celles faites d'après de jeunes hommes qu'il est impossible de faire exactement le départ, et qu'il résulte de leur amalgame un tout parfaitement un, d'un charme indéfinissable, et où les beautés propres à chaque sexe sont intimement fondues. »

X.

---

142. — Cl. PERROUD, **De Syrticis Emporiis.** Paris, Hachette, 1881. 1 vol. in-8° de 226 pages, avec une carte.

Les sacs de poudre d'or, les chargements d'ébène et d'ivoire, les bleues ou jaunes calcédoines, les amoncellements de peaux de tigres, de lions ou de panthères, auprès de tas de cornes de rhinocéros, les énormes œufs d'autruche précieusement emballés auprès des faisceaux d'élégantes plumes de ces mêmes animaux, puis des troupeaux nombreux d'éléphants captifs, destinés à la guerre, des bandes de nègres vendus comme esclaves, bref toutes les ressources, tous les trésors, les luxueuses merveilles du Soudan et de la mystérieuse région transsaharienne affluant sans cesse par les caravanes à la côte méditerranéenne qui s'étend depuis Gabès jusqu'à la grande Leptis; cette même côte, semée de comptoirs puniques, dont l'abord était rigoureusement interdit par leurs jaloux possesseurs aussi bien aux Grecs et aux autres peuples marchands du Levant qu'aux Européens de l'Occident, Latins, Etrusques ou Phocéens, et où venaient charger seules les galères des citoyens de Carthage; cette fameuse mer des Syrtes, sur laquelle planaient de terribles légendes et dont les dangers fabuleux inspiraient à des navigateurs étrangers une horreur salutaire pour le commerce carthaginois : M. Perroud a de tout cela une vision aussi distincte que s'il en avait sous les yeux le spectacle réel. Il aperçoit cette vie et l'activité de ce trafic aux gros profits, au travers de quelques textes anciens, bien courts, bien secs et, en somme, peu explicites. Il eût été difficile de tirer un plus grand parti qu'il n'a fait de ces textes.

Combien de comptoirs les Carthaginois possédaient-ils dans la grande et surtout dans la petite Syrtie, comment chacun était-il nommé, et où situé? M. P. le recherche avec conscience et scrupule. Il a étudié la géographie du littoral sur les meilleures cartes et dans les relations des voyageurs, il a dressé le relevé des ruines signalées, rapproché les noms anciens des dénominations actuelles, placé et identifié tout ce qu'il a pu, deviné de son mieux ce qui a dû être punique, en cherchant à faire la distinction des emplacements purement romains. Nous ne pouvons, faute de compétence, suivre M. P. sur ce terrain où il se meut avec une grande aisance. Laissant donc la géographie de côté, disons plutôt quelques mots de la partie historique de cette étude, qui est aussi intéressante que nouvelle.

Que le commerce dans les Syrtes, aussi bien que dans les comptoirs océaniques, ait été fermé aux Romains et à leurs alliés italiotes dans les siècles qui ont précédé les guerres puniques, c'est ce qui est dit expressément dans ces traités, bien connus, entre Rome et Carthage, dont Polybe nous a conservé une traduction aussi fidèle qu'il a pu la donner en raison de la difficulté qu'on éprouvait déjà de son temps à comprendre cette vieille langue. M. P. suppose que la liberté de commerce dans la Syrtie avait été de même retirée par les Carthaginois au reste du monde. On sait que les anciens ne pratiquaient guère, en fait de navigation, que le cabotage : ils ne perdaient pas volontiers la terre de vue; dans ce temps où l'on avait pas la boussole, lorsqu'on se risquait en pleine mer – il fallait, pour qu'on s'y décidât, des circonstances exceptionnelles — ou lorsque la tempête vous y poussait, on errait bientôt à l'aventure et l'on venait aborder rarement au but poursuivi. De Cyrène, par exemple, on ne partait pas en droite ligne pour Carthage (ou pour le cap de Mercure). M. P. pense que les Carthaginois avaient déterminé les ports où il serait permis aux étrangers arrivant de l'Orient de faire relâche : ces ports, ce sont ceux qui seuls sont mentionnés comme étapes pour cette partie de la côte, dans le périple de Scylax, savoir, après les Hespérides : Néapolis (*Leptis major*) ou plus probablement la rade d'Hermæum tout près de cette ville, puis Gaphara, Habrotonum, Tarichiæ, l'île de Meninx, l'île de Cercinitis, Thapsus, etc. Le reste de la côte serait resté pays inconnu et caché pour tout navigateur non punique. Les habitants indigènes de ces comptoirs mêmes n'avaient point, selon M. P., l'usage de leur propre port. M. P. limite l'industrie de ces indigènes à la pêche et la salaison du poisson, la pêche aux éponges et au coquillage purpurin, la teinture des étoffes en pourpre; ajoutons : et aussi en écarlate, sur la foi de Silius Italicus (XVI, 354) :

Cinyphio rector cocco radiabat Hiberus.

Pour permettre aux habitants de Leptis la grande de fabriquer eux-mêmes les filets de leurs pêcheurs, M. P. aurait pu ajouter qu'ils cultivaient sans doute le lin (Gratius Faliscus, *Cynégétiques*, 34) :

Optima Cinyphiae, ne quid cunctere, paludes
Lina dabunt.

Il se fabriquait aussi dans cette fertille vallée du fleuve Cinyps, où s'était élevée Leptis, cette même sorte de gros drap, fait de poil de chèvre, qui se tirait aussi de Cilicie, — d'où le nom de *cilicium* qu'il portait à Rome. Témoins Pline l'Ancien (VIII, § 203) : « In Cilicia *circaque Syrtes* villo tonsili (caprarum) vestiuntur », et Virgile (*Géorgiques*, III, 311) :

Nec minus interea barbas incanaque menta
Cinyphii tondent hirci saetasque comantes
Usum in castrorum et miseris velamina nautis.

Cf. Martial qui cite à plusieurs reprises (VII, 95; VIII, 51, 11), ces

draps en poil de chèvres de Leptis, notamment dans l'épigramme 140 du livre XIV, où il s'agit de bottines feutrées, faites d'étoffe de cette provenance. (Voy., au surplus, H. Blümner, *Die gewerbliche Thætigkeit der Vœlker des klassischen Alterthums*, p. 4-5). Il est peu probable que ces industries n'aient commencé à fleurir dans ces régions que sous la domination romaine. — A Charax, dans la partie orientale de la grande Syrte, on constate l'existence d'un commerce considérable de sylphium, cette épice si estimée des gourmets de l'antiquité : ce sylphium devait y être apporté en contrebande, à ce que croit M. P., de la Cyrénaïque par les Nasamons qui l'échangeaient contre du vin carthaginois. On a énuméré en tête de cet article les richesses que l'Afrique intérieure envoyait aux emporia syrtiques : le troc s'opérait là contre du blé et de l'huile importés du Byzacium tout voisin, ou de l'île de Meninx située à l'entrée orientale de la petite Syrte, ou contre des outils et des ustensiles de fer ou d'airain, des armes, des tissus de Malte, etc., à l'usage des tribus africaines du centre. M. P. sait le revenu que percevait la république carthaginoise par ses impôts sur ce commerce considérable et varié. Il se montait à un talent par jour en moyenne ; ces sommes étaient payées directement par chaque ville à l'état carthaginois sous forme de tribut. C'est Tite-Live qui le dit en parlant de l'*agrum maritimum* de Carthage que Massinissa vint ravager, dans l'intervalle entre la seconde et la troisième guerre punique, et où « *quasdam urbes vectigales Carthaginiensium sibi coegit stipendium pendere. Emporia vocant eam regionem*, continue l'historien ; *ora est minoris Syrtis et agri uberis; una civitas ejus Leptis ; ea singula in dies talenta vectigal Carthaginiensium dedit.* » M. P. entend — avec raison, ce nous semble — *ea* = *ea regio*, et non, comme on fait d'ordinaire, = *ea civitas*, ce qui donnerait pour tous les emporia réunis un chiffre vraiment énorme et peu admissible. D'ailleurs, quand M. P. envisage le profit que les Carthaginois recueillaient des emporia, il nous semble que, en ne tenant compte que des sommes directement versées par ces comptoirs dans la caisse publique de l'état, il oublie certainement la source de revenus la plus importante, c'est à savoir les bénéfices individuels que chaque négociant carthaginois réalisait dans ses affaires personnelles sur ces places de commerce. La véritable richesse de Carthage consistait bien plus dans la fortune de chacune de ses grandes maisons de commerce en particulier que dans les tributs payés à l'état par les villes soumises. Et, je le demande à M. P. qui tient à ne laisser entrer dans les emporia syrtiques aucun trafiquant étranger, à quoi bon cette prohibition de la jalouse Carthage, si ce n'était pour réserver tous les bénéfices du commerce de ces ports à ses seuls nationaux ?

Cette question du puissant mouvement commercial dont les Carthaginois s'étaient ménagé le monopole dans la Syrtie, est la partie vitale et comme le cœur de la thèse de M. Perroud. Il a voulu essayer de déterminer le moment précis où ce commerce échappa aux mains des habiles

négociants de Carthage, pour se ralentir bientôt et se perdre. Il s'agit pour cela de rechercher en quelle année Massinissa s'empara, grâce à la connivence des Romains, de la souveraineté des emporia. Or il se présente là, dans l'interprétation des rares témoignages historiques par lesquels le souvenir de ces faits nous a été transmis, des difficultés que M. P., quoi qu'il puisse s'imaginer, n'a pas résolues. M. P. croit qu'entre le commencement de l'envahissement des emporia par Massinissa et sa confirmation par le sénat romain dans la possession de cette région, il ne s'est écoulé que deux ou trois ans (193-190). Il faudrait pour cela que le fragment de Polybe, XXXII, 2, daté par la place qu'il occupe dans le titre *De legationibus*, de l'an 161 av. J.-C., fût reporté à une date beaucoup plus ancienne, savoir à l'an 190. La raison qu'a M. P., c'est que Polybe emploie (et à deux reprises) l'expression οὐ πολλοῖς ἀνώτερον χρόνοις τῶν λεγομένων καιρῶν pour marquer le début des envahissements de Massinissa, dont la date est fixée d'autre part à l'an 193 par Tite-Live : or, dit-il, οὐ πολλοῖς ἀνώτερον χρόνοις ne peut pas avoir été dit par Polybe pour *trente-deux ans*. Tite-Live, toujours selon M. P., a eu ce même passage de Polybe sous les yeux en rédigeant cette partie de son récit. La principale différence qu'il y aurait entre les deux auteurs, c'est que Polybe a raconté toute l'affaire à propos et à l'année du dénouement, tandis que Tite-Live l'a exposée à l'année où elle commença, omettant d'ailleurs un peu plus bas (à l'an 190) — chose qui lui est familière, — de dire comment elle se termina. Puis, M. P. s'explique assez commodément comment le fragment de Polybe s'est trouvé transporté de l'an 190, sa vraie place, à l'an 161, où nous le trouvons. C'est, en effet, le 108e fragment de Polybe dans le titre *De legationibus*. Si, au lieu du 108e rang, on lui donnait le 8e, il correspondrait justement à l'année désirée, 190 av. J.-C. : « *Legationum codicem attingere ac recognoscere qui posset*, ajoute M. P. avec espoir, *fieri potest ut quamdam huic controversiae lucem daret.* » Cela n'est malheureusement pas probable, vu que les numéros dont il s'agit ont été donnés par les éditeurs modernes. Contrairement à ses habitudes de science rigoureuse, M. P. a omis ici — comme encore en un ou deux autres endroits où il touche à des questions proprement philologiques — de chercher à se rendre compte de l'état des choses. La façon d'entendre la critique des sources n'est pas non plus irréprochable, puisqu'il s'exprime sur le rapport de ces deux textes de Polybe (XXXII, 2) et de Tite-Live (XXXIV, 62) dans les termes que voici :

1° (page 186) « Quod si tantummodo hunc Livii locum cum ipsis Polybii verbis contuleris, continuo intelliges a latino scriptore nihil aliud quam graeci sententiam explanari et adimpleri. »

Et 2° (p. 192) « Anno enim 193 a. C. Masinissam Emporiis manum injecisse, ut refert Livius qui Polybii vestigiis adeo insistere hoc in loco videtur. »

Or ce n'est point chez Polybe, qui dit vaguement : καὶ πάλαι τὸ πλῆθος τῶν προσόδων τῶν γιγνομένων ἐν τούτοις τοῖς τόποις ὀφθαλμιῶν, que

Tite-Live a puisé cette indication précise : « *Ea* (minoris Syrtis regio) *singula in dies talenta vectigal Carthaginiensibus dedit.* » Et, de plus, les deux auteurs anciens sont en contradiction sur un point essentiel, savoir : si Massinissa soumit des villes de la contrée (Tite-Live : « Agrum maritimum eorum et depopulatus est, et *quasdam urbes* vectigales Carthaginiensium *sibi coegit stipendium pendere*), ou si, au contraire, il fut repoussé des villes et ne put dominer que la campagne (Polybe : Τῆς μὲν οὖν χώρας ταχέως ἐγενήθη κύριος, ἅτε τῶν ὑπαίθρων κρατῶν διὰ τὸ τοὺς Καρχηδονίους... ἐκτεθηλύνθαι διὰ τὴν πολυχρόνιον εἰρήνην · τῶν δὲ πόλεων οὐκ ἠδυνήθη γένεσθαι κύριος διὰ τὸ τοὺς Καρχηδονίους ἐπιμελῶς τηρεῖν αὐτάς).

M. P. regrette évidemment beaucoup que Scipion le jeune, lorsqu'il s'embarqua à Lilybée pour aller conquérir et raser Carthage, ait renoncé à son projet primitif de débarquer aux Emporia. Il accumule suppositions sur hypothèses pour faire au moins atterrir la flotte romaine à Aspis, sur le chemin des Emporia, tandis que le texte de Tite-Live, qui est le seul témoignage que nous ayons concernant cette traversée, semble dire bien clairement que le lieu de débarquement fut le « Beau Cap » près d'Utique. Suivons le récit de l'historien latin (XXIX, 27) pas à pas, — comme s'y prend d'ailleurs aussi M. P. à sa page 174 —, mais, sans lire comme lui entre les lignes du texte, ce à quoi rien, en réalité, ne nous convie. Le vent souffle N.-E. E. — S.-O. O., c'est-à-dire à peu près dans la direction de Lilybée à Carthage. Il est d'abord assez violent *(vento secundo vehementi satis)* ; une fois la flotte en pleine mer, il baisse *(lenior ventus in alto factus)*. Il y eut du brouillard l'après-midi et pendant la nuit, mais cela ne fait rien eu égard au point qui est ici discuté. Ce brouillard se dissipe le lendemain après le lever du soleil, et le vent augmente alors de nouveau (*sole orto addita vis vento*). Bientôt on aperçoit la terre. C'est le cap de Mercure (Hermæum) : mais Scipion ne veut pas aborder là, et ordonne de continuer la navigation *(alium infra navibus accessum petere jubet)*. Le vent soufflait toujours dans la même direction *(vento eodem ferebantur)*. S'il s'agissait de faire voile vers les emporia, perpendiculairement à la direction du vent, il faudrait louvoyer : c'est ce que M. P. suppose qui eut lieu. Mais Tite-Live a l'air de n'en rien savoir. Tite-Live dit seulement que, sur le midi, le brouillard revint et que le vent tomba (*ventus premente nebula cecidit*). La conclusion qu'on peut tirer de là, c'est que, puisqu'il n'y avait plus de vent, la flotte resta en place : elle n'avait avancé ce jour-là que pendant quelques heures le matin. La nuit survint, qui rendit tous les mouvements incertains *(nox deinde incertiora omnia fecit)*. Pour que les vaisseaux ne s'entrechoquassent point ni ne fussent poussés à la côte, on avait jeté les ancres. Caelius Antipater, dont Tite-Live résume la narration en quelques mots, — tout en en contestant, il est vrai, la parfaite véracité, — parlait ici de gros temps, et rapportait que la flotte romaine avait été chassée contre le rivage de l'île d'Egimure. Que la mer

ait été plus ou moins mauvaise, il n'en ressort pas moins du témoignage de Tite-Live, comme de celui de Caelius, que la flotte resta pendant une grande partie du second jour et toute la seconde nuit, sans approcher du but du voyage; et du témoignage explicite de Caelius, qu'elle se trouvait non à l'est du cap Hermaeum, mais bien dans le golfe même de Carthage. Le lendemain, au point du jour, le même vent que les jours précédents se remit à souffler *(ventus idem coortus)*; le brouillard se dissipe, et l'on ne tarde pas à apercevoir toute la côte d'Afrique, dit Tite-Live *(omnia Africæ littora)*. Le promontoire le plus proche qui soit en vue, c'est le « Beau Cap ». C'est là que Scipion fait débarquer. Il donne ordre ensuite à la flotte d'aller s'embosser dans la baie d'Utique. Lui-même, avec son armée, après quelques évolutions peu considérables, vient établir son camp à mille pas de cette ville. Voici toute la série de ses mouvements entre le débarquement et ce campement sous Utique : Il prend position sur des collines voisines de la mer *(haud ita multum progressus a mari tumulos proximos ceperat)*, et envoie sa cavalerie faire des reconnaissances et fourrager; escarmouches, pillages, prise d'une petite ville dans le voisinage; Massinissa vient, avec une petite escorte, se joindre à Scipion; quelques jours seulement s'étant écoulés, Scipion quitte ses quartiers près du rivage pour s'approcher d'Utique *(ad Uticam tum castra Scipio, ferme mille passus ab urbe, habebat, tralata a mari, ubi paucos dies stativa conjuncta classi fuerant)*. Tout cela est net et fort clair. Il ne parait pas raisonnable de se refuser à croire que le « Beau Cap » fût un promontoire tout voisin d'Utique, et celui-là même que la carte VIII de l'*Atlas antiquus* de Kiepert désigne ainsi : *Prom. Pulcrum s. Apollonis*. Quant aux diverses suppositions auxquelles se livre M. P., savoir : 1° que, bien que Tite-Live ne semble pas s'en douter, la flotte aurait louvoyé pour obliquer vers le S.-E.; 2° que, soit les pilotes de Scipion, soit Tite-Live, se seraient trompés en prenant la « Taphitis Acra » près d'Aspis, pour le « Prom. Pulcrum », soit encore que, par l'ordre du général en chef, les pilotes eussent menti intentionnellement, afin que les soldats ignorassent qu'ils débarquaient là même où avait débarqué jadis le malheureux Régulus, ce qui ne leur eût pas paru du tout d'aussi bon augure que d'aborder à un promontoire s'appelant le « Beau Cap »; puis, 3° que l'armée de Scipion aurait exécuté une marche considérable d'Aspis jusqu'à Utique, en longeant tout le golfe de Carthage et, tournant autour de cette ville, marche dont Tite-Live ne souffle pas un traître mot : ce triple échafaudage d'hypothèses, déjà médiocrement vraisemblables prises chacune en soi, ne tient pas devant l'examen. Si l'on veut approcher autant qu'il est possible de la vérité historique, il faut interpréter les textes anciens d'une manière plus serrée et plus exacte, avec moins de fantaisie et avec plus de méthode dans la critique. Ces observations, qui ne portent que sur certains détails, ne nous empêchent pas de considérer la thèse de M. Perroud comme un livre bien conçu dans son ensemble et d'une indéniable valeur.

Ch. G.

143. — **Œuvres choisies de A. Rivarol**, publiées avec une préface par A. de Lescure. Paris, Jouaust, 1880. in-18, 2 vol. de xxxi-317 et 365 p.— Prix : 6 fr.

C'est une bonne idée qu'a eue M. de Lescure de mettre en circulation une édition agréable et commode des *Œuvres choisies de Rivarol;* mais l'exécution porte toutes les marques de la négligence. On ne se douterait guère, en lisant la brillante et superficielle préface, que M. de L. prépare un grand ouvrage sur Rivarol; ou bien c'est qu'il a voulu réserver pour ce livre tout ce qu'il avait à dire d'important sur le sujet. Il signale comme une découverte précieuse la fixation (26 juin 1753) de la date de la naissance de Rivarol. « Nous puisons, dit-il (p. v), cette date désormais irréfutable à un document de l'état civil auquel personne n'avait recouru avant nous, tant il est vrai que le parti le plus simple est celui dont on ne s'avise le plus souvent qu'en dernier lieu. » Mais la date exacte se trouve depuis longtemps dans l'article *Rivarol* du *Dictionnaire historique* de M. Lalanne. — On chercherait en vain dans la préface les moindres renseignements bibliographiques : une édition d'*Œuvres choisies* devrait toujours contenir : 1° la liste des *Œuvres complètes;* 2° l'indication des recueils précédents d'*Œuvres choisies;* 3° les raisons des choix que fait l'éditeur. Nous n'avons pas à faire ici le travail qui incombait à M. de L.; disons seulement qu'il est étrange que le *Discours préliminaire* du *Nouveau dictionnaire de la langue française* n'ait rien fourni à M. de L. pour son recueil, quand il déclare que plusieurs des pages de cette œuvre dernière sont « d'incontestables chefs-d'œuvre », et qu'elle révèle « un Rivarol nouveau », supérieur à l'ancien. — Le second volume est rempli tout entier par la reproduction du *Journal politique national* (1789), et on doit savoir gré à M. de Lescure d'avoir réimprimé ce document, intéressant à plusieurs titres; mais croirait-on qu'en réimprimant des numéros de journal, remplis d'allusions aux faits les plus actuels du moment, il ne communique pas la date particulière de chacun? Ici la négligence est poussée à ses dernières limites, et un tel oubli des plus légitimes exigences du lecteur dispense de signaler d'autres manquements moins graves, comme l'absence de notes, etc. — Malgré ces défauts, nous conseillons aux personnes qui veulent faire une lecture à la fois attrayante et fructueuse de se procurer ces deux volumes de Rivarol, si elles ne connaissent pas encore cet esprit si juste et si fort dans sa finesse. Le *Discours sur l'universalité de la langue française* reste un chef-d'œuvre, après tant de changements arrivés dans les faits et dans les idées; et les morceaux politiques sont de ceux qui instruisent le plus sur le mouvement des idées à l'époque de la Révolution.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Gustave d'Eichthal avait publié dans le dernier Annuaire de l'*Association pour l'encouragement des études grecques en France* un article, intitulé

« *Théologie et doctrine religieuse de Socrate, Socrate et notre temps* ». M. d'Eichthal vient de publier à part cet article de grande valeur, en le reproduisant exactement tel qu'il a paru dans l'*Annuaire*, sauf quelques corrections de détail et une modification dans le titre. Le nouveau titre du travail est : *Socrate et notre temps, théologie de Socrate, dogme de la Providence* (Chamerot, in-8°, 96 p.); il indique plus nettement l'objet et la portée de l'étude de M. d'Eichthal qui a voulu surtout mettre en lumière la prédominance finale du dogme de la Providence, opposé par Socrate au scepticisme scientifique et à la superstition populaire. L'auteur annonce d'ailleurs que ce travail sera prochainement réédité avec diverses additions et mis en librairie.

— Le tome II des *Registres des comptes municipaux de la ville de Tours*, publié avec notes et éclaircissements par M. J. Delaville-le-Roulx, vient de paraître; il comprend les comptes pour les années 1367 à 1380.

— M. l'abbé Charles Bellet vient de publier une *Etude critique sur les invasions en Dauphiné, notamment à Grenoble et dans le Grésivaudan* (Lyon, Brun. In-8°, 50 p.), étude qui forme un chapitre détaché d'une *Histoire des Evêques de Grenoble au moyen âge.*

— Dans une brochure intitulée *Sigillographie ecclésiastique de l'Angoumois* (In-8°, 20 p.), M. W. J. Mallat décrit quatre-vingt-neuf sceaux ecclésiastiques concernant l'histoire de l'Angoumois. M. Mallat annonce la publication prochaine d'une *Histoire de l'église d'Angoulême depuis la prédication de l'Evangile dans les Gaules par saint Martial jusqu'à nos jours.*

— M. Maurice Tourneux, qui avait publié avec M. J. Assézat et terminé après la mort de son collaborateur l'édition des *Œuvres complètes* de Diderot, a fait paraître à la librairie Charavay un recueil de *Morceaux choisis de Diderot*. (In-8, 314 p. 2 fr.) Ce choix a été fait avec beaucoup de circonspection et de goût et fera connaître à la jeunesse des écoles aussi bien qu'aux gens du monde les meilleures pages d'un des plus brillants écrivains du xviiie siècle. On n'y trouve ni des articles de l'*Encyclopédie*, ni des extraits du théâtre de Diderot, ni des fragments de ses divers travaux philosophiques, politiques ou historiques, mais l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, le *Paradoxe sur le comédien*, *Cinqmars et Derville*, *Mon père et moi*, les *Deux amis de Bourbonne*, les *Regrets sur ma vieille robe de chambre*, l'*Eloge de Richardson*, les *Réflexions sur Térence*; l'art du dialogue, dit M. Vapereau dans l'avertissement qu'il a mis en tête de ces *Morceaux choisis*, est une des grandes séductions du style de Diderot, et dans un livre destiné surtout à faire connaître l'écrivain, il convenait de reproduire ces conversations que l'on croit moins lire qu'entendre. Une partie plus neuve pour le grand nombre des lecteurs, comprend les comptes-rendus des *Salons* (tableaux de Greuze, de Loutherbourg, de Vernet, etc.); à ces « descriptions minutieuses et brillantes semées de retours personnels et de digressions esthétiques » M. Tourneux a joint de courtes notices biographiques sur les artistes dont il est question et l'indication du sort de leurs œuvres. Le recueil se termine par un certain nombre d'anecdotes, de réflexions et de traits, empruntés aux lettres de Diderot à Mlle Volland et au statuaire Falconet, et par des extraits de la correspondance générale (un charmant badinage adressé à Grimm, deux lettres à Voltaire et à Sartine, et la protestation contre les mutilations que le libraire Le Breton avait fait subir à l'Encyclopédie). Les *Morceaux choisis de Diderot* font partie de la « Bibliothèque d'éducation moderne », où a déjà paru *L'héroïsme civil*, de M. Et. Charavay. Ajoutons que M. Tourneux prépare un ouvrage sur *La presse parisienne à la fin de l'empire* et une édition des *Souvenirs inédits du marquis de Paroy* et qu'il va bientôt publier le dernier et seizième volume de la *Correspondance littéraire*.

philosophique et critique de Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc. Le texte de cette dernière publication qui renferme toutes les parties restées inédites et tous les fragments supprimés par la censure en 1813, a été revu sur les manuscrits de l'Arsenal, de Gotha, de Stockholm et de Moscou ; un des plus compétents de nos collaborateurs doit, du reste, rendre compte de cette édition, dès que le dernier volume aura paru.

— La librairie Lemerre fera bientôt paraître des *Notes biographiques sur Leopardi et sa famille*, dont l'auteur est Mme la comtesse Teresa Leopardi, belle-sœur du grand poète ; ces *Notes* seront précédées d'une introduction de M. Aulard.

— L'Académie française a décerné le prix Guizot à M. Ch. de Lacombe pour son ouvrage intitulé *Le comte de Serre, sa vie et son temps* ; le prix Halphen à MM. R. Kerviler et Ed. de Barthélemy pour leur livre sur *Valentin Conrart* et à M. Henri Welschinger pour sa publication intitulée *Le théâtre de la Révolution*.

— La Société des études historiques a décerné un prix de mille francs à M. Anthony Roulliet, pour son *Histoire des institutions de prévoyance en France*, et un autre prix de mille francs à M. Davioud, pour son *Histoire de l'architecture et des habitations privées en France depuis la fin du* XVIe *siècle jusqu'en 1830*.

— Parmi les récompenses décernées cette année par le congrès des architectes, nous remarquons deux médailles de bronze données à M. Paul Nénot, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, et à M. Paul Girard, élève à l'Ecole d'Athènes, pour leurs fouilles archéologiques dans l'île de Samos.

— L'abbé Jean-Hippolyte Michon, l'inventeur du système graphologique, dont on annonçait récemment la mort (8 mai), était né à Laroche-Fressange, dans la Corrèze, le 21 novembre 1806. Il avait, en 1850 et en 1863, accompagné M. de Saulcy en Palestine. On lui doit une *Statistique monumentale de la Charente* (1844-1848) ; une réédition de l'*Histoire de l'Angoumois*, de Vigier de la Pile (1846) ; une *Monographie du château de la Rochefoucauld* (1848), etc., etc.

— M. Pierre-Antoine Grenier, directeur du *Constitutionnel*, mort le 23 mai, était né à Brioude le 28 juin 1823 ; il est l'auteur des ouvrages suivants : *De descriptionibus apud Homerum* ; et *La vie et les poésies de saint Grégoire de Nazianze* (1858) ; *Idées nouvelles sur Homère* (1863) ; *Les Ecoles dans l'antiquité de la Grèce* (1863) ; *La Grèce en 1863* (1863) ; *A travers l'antiquité, la vie joyeuse au pays latin* (1875).

— Le 5 mai est mort M. Amédée-Paul Chéron, bibliothécaire de la Bibliothèque nationale, qui travailla au *Journal de la librairie*, commença pour l'éditeur Jannet le *Catalogue général de la librairie française au* XIXe *siècle, de 1801 à 1855* (1857-59), donna des éditions de *Manon Lescaut*, des *Mémoires de Beaumarchais*, de *Boileau*, de *Candide*, etc., et réimprima en plaquettes séparées les éditions originales de toutes les pièces de Molière. Il était collaborateur de la *Chronique des arts et de la curiosité*, ainsi que de la *Gazette des beaux-arts*.

— On annonce également la mort de M. F.-H.-G. Dusevel, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans ; il est surtout connu par ses ouvrages sur les antiquités et l'histoire de la Picardie, particulièrement du département de la Somme et d'Amiens ; — de M. H.-E. de Chonski, qui avait traduit les *Souvenirs diplomatiques* de lord Holland (1851) et composé des études sur les *établissements populaires de Macao*, sur les *colonies hollandaises*, sur l'*empire indo-britannique* (1850) ; — de M. Peigné-Delcourt, auteur du *Monasticon Gallicanum*, d'une *Technologie archéologique* et d'une *Histoire de l'abbaye d'Ourcamp* ; il avait donné une forte impulsion aux études archéologiques dans la Somme et l'Oise, et possédait une riche collection qu'il a léguée aux bibliothèques de Ham et de Noyon.

— Ont soutenu devant la Faculté des Lettres de Paris, en Sorbonne, leurs thèses

pour le doctorat : le 22 juin : M. L. Guerrier, professeur au lycée d'Orléans, thèse latine : *De Petro Damiano Ostiensi episcopo romanaeque Ecclesiae cardinali*; thèse française : *Madame Guyon, sa vie, sa doctrine et son influence, d'après les écrits originaux et des documents inédits*; — le 24 juin, M. Alex. Beljame, professeur au lycée Louis-le-Grand et à l'Ecole libre des sciences politiques : thèse latine : *Quae e gallicis verbis in anglicam linguam Johannes Dryden introduxerit*; thèse française : *Le public et les hommes de lettres en Angleterre au* XVIII[e] *siècle, 1660-1744, Dryden, Addison, Pope*; — le 1[er] juillet, M. P. Pasty; thèse latine : *De axiomate causarum utrum sit propositio analytica*; thèse française : *L'idée de Dieu dans la morale.*

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner annonce, comme devant prochainement paraître, les éditions et ouvrages dont les titres suivent : *Hesychii Milesii Onomatologi quae supersunt cum prolegomenis*, p. p. J. Flach; — *Aristophanis Plutus*, rec. Ad. von Velsen; — *Quellenstudien zu den byzantinischen Historikern*, par M. Ludwig Jeep; — *Grandzüge einer Rhythmik für den Schulgebrauch*, par M. J. Methner; — *T. Macci Plauti Truculentus*, rec. Fr. Schoell; — la deuxième édition remaniée de l'*Etymologisches Wœrterbuch der lateinischen Sprache*, de M. Alois Vanicek; — une dissertation de M. G. Clemm, *De breviloquentiae Taciteae quibusdam generibus, praemissa est commentatio critica de figuris grammaticis et rhetoricis quae vocantur brachylogia, aposiopesis, ellipsis, zeugma*; — le premier volume de l'édition de Polybe, par L. Dindorf, remaniée par Th. Büttner-Wobst.

— M. Schliemann doit publier prochainement, à la librairie Brockhaus, un ouvrage, orné de gravures, sur les fouilles qu'il a entreprises à Orchomène dans l'automne de 1880.

— Le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* qui se publie sous les auspices de l'Académie des sciences de Vienne, et qui comprenait déjà Sulpice Sévère édité par Halm (vol. I), l'*Octavius* de Minucius Felix et le *De errore profanarum religionum* de Firmicus Maternus, par le même savant (vol. II), saint Cyprien par Hartel (vol. III), et Arnobe par Reifferscheid (vol. IV), vient de s'enrichir d'un nouveau volume (vol. VII) : Victoris, episcopi Vitensis, *Historia persecutionis Africae provinciae*. Rec. Michael Petschenig (Accedit incerti auctoris Passio septem monachorum et Notitia quae vocatur). Comme tous les autres volumes de la collection, cette édition de Victor de Vite est une édition accompagnée d'un apparat critique aussi complet qu'il a été possible.

— Doivent paraître prochainement, de M. Appelstedt, une édition des poésies de Nat de Mons; — de M. Genée, un volume intitulé : *Lehr-und Wanderjahre des deutschen Theaters*; — de M. Gering, une édition de légendes, nouvelles et contes de l'ancienne littérature islandaise; — de M. Hausknecht, une édition du *Sowdan of Babylone*; — de M. Lindner, une édition de *The Tale of Gamelyn*; — de M. Lohmeyer (et non de M. Tomanetz, comme nous l'avions précédemment annoncé), une édition du *Rennewart*; — de M. Stratmann, un supplément au dictionnaire du vieil anglais (imprimé jusqu'à la lettre H); — de M. Strauch, une édition de l'*Alexandreis* de Seyfried; — de M. Vollmœller, un *Grundriss zur Geschichte der altfranzœsischen Literatur*.

— Le deuxième fascicule des *Philologische Untersuchungen*, publiées par deux professeurs de Greifswald, MM. A. Kiessling et U. de Wilamowitz-Moellendorff, vient de paraître à la librairie Weidmann, de Berlin (in-8°, 122 p., 2 mark 40); il a pour titre : *Zu augusteischen Dichtern* et pour auteurs MM. F. Leo et A. Kiessling qui s'y occupent, le premier, de quelques élégies de Tibulle; le second, des odes d'Horace. Deux fascicules de cette collection avaient déjà paru : le premier, *Aus Kydathen*, et le troisième, *De biographis graecis quaestiones selectae*.

— M. Robert Püschel a récemment publié à Berlin, chez Damkoehler, une édition critique, d'après sept manuscrits de Paris, de Bruxelles et de Berlin, du *Chemin de long estude* de Christine de Pisan; cette œuvre inédite de la protégée de Charles V et de Charles VI renferme 6392 vers; elle a été dédiée vers 1402 à Charles VI, dont les 60 vers du prologue célèbrent la louange. L'édition donnée par Püschel comprend une Introduction, le texte et un glossaire.

— La quatrième livraison de la *Geschichte der deutschen Litteratur*, de M. Wilhelm Scherer (Berlin, Weidmann, In-8°, p. 225-304), renferme : 1° la fin du VIIe chapitre intitulé *Sænger und Prediger* ; 2° le VIIIe chapitre qui a pour titre « la fin du moyen âge » *(das ausgehende Mittelalter)* et qui se divise ainsi : *Schauspiele, Lieder und Gesænge, Reimpaare, Prosa, der Humanismus*; 3° les premières pages du IXe chapitre « *Reformation und Renaissance* » ainsi divisé : *Martin Luther, Luthers Genossen und Nachfolger, weltliche Literatur, das Drama von 1517 bis 1620*.

— L'*Historisches Taschenbuch*, fondé par Fr. de Raumer et publié par lui durant quarante ans (1831-1870), dirigé ensuite pendant dix années (1871-1880) par M. W. H. Riehl, paraîtra désormais sous la direction de M. W. Maurenbrecher, professeur à l'Université de Bonn; les articles de l'*Historisches Taschenbuch* seront désormais, d'après une circulaire de M. Maurenbrecher et de l'éditeur, F. A. Brockhaus de Leipzig, des travaux « d'une valeur scientifique indépendante », issus de « recherches historiques personnelles »; toutefois le recueil n'est pas uniquement destiné aux historiens de profession, et il renfermera des essais « in edler populærer Darstellung und Sprache für das grœssere Publikum. »

— Le premier numéro des *Franzœsische Studien*, revue consacrée surtout au français moderne et dirigée par MM. Kœrting et Koschwitz (Heilbronn, Henninger), renferme deux dissertations, l'une, de M. W. List (p. 1-40), *Syntaktische Studien über Voiture* ; l'autre, de M. P. Grœbedinkel (p. 41-126), *der Versbau bei Philippe Desportes und François de Malherbe*; le deuxième numéro, qui vient de paraître, contient une dissertation sur le style de Crestien de Troyes. (*Der Stil Crestien's von Troies*.)

— L'auteur d'une Histoire de la littérature allemande, dont la dernière livraison vient de paraître, M. Ludwig Salamon, édite un roman du XVIIIe siècle, qui eut en son temps un grand succès, *Agnes von Lilien*, par Caroline de Wollzogen, la belle-sœur de Schiller (Stuttgart, Levy et Müller).

— Prochainement M. H. W. J. Thiersch doit faire paraître un ouvrage sur Jean de Müller; le titre du livre est le suivant : « *Ueber Johannes von Müller, den Geschichtsschreiber und seinen handschriftlichen Nachlass* » (Augsburg, Preyss.)

— Le 3 juin, qui était le 145e anniversaire de la naissance de Konrad Grübel, la ville de Nuremberg a élevé un monument à ce poète, un des plus renommés de ses poètes populaires et le Hans Sachs du XVIIIe siècle, dont Gœthe a dit « Il est dans toutes ses descriptions et ses assertions un modèle inimitable de franchise, de bon sens, de pénétration en tout ce qui concerne le monde où il vit; tout est chez lui clair, serein et pur comme un verre d'eau ».

— Le premier cours de la *Nouvelle méthode pratique et facile pour apprendre la langue allemande*, de F. Ahn (Leipzig, Brockhaus), vient d'arriver à sa centième édition ; il avait paru en 1843 ; il eut vingt-huit éditions jusqu'à l'année 1870 ; depuis la guerre, c'est-à-dire pendant onze ans, il a eu soixante-douze éditions, chaque édition comprenant plusieurs milliers d'exemplaires.

— 27 pièces de Shakspeare ont été jouées en Allemagne durant l'année 1880 ; elles ont eu en tout 1039 représentations (*Hamlet*, 139; *Othello*, 113 ; *Le marchand de Venise*, 104.)

— Le 5 mai est mort à Berlin Adalbert Kuhn, directeur de gymnase, membre de l'Académie de Berlin, fondateur d'un recueil très important et très connu qui portait son nom, la *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*.

ALSACE-LORRAINE. — L'Académie des lettres, sciences, arts et agriculture de Metz a publié le programme des concours ouverts pendant l'année 1881-1882 : *Beaux-Arts* : 1° Histoire des beaux-arts dans le pays messin, de 1830 à 1860; 2° Biographie d'artistes du pays messin; *Philologie* : Glossaire du patois messin comprenant, autant que possible, des étymologies et des concordances avec les patois voisins ou éloignés et avec les langues étrangères; *Histoire* : l'Histoire de la rédaction de la coutume de Metz; 3° Histoire du domaine municipal de la ville de Metz ; 4° Histoire d'une localité importante (Sierck, le comté de Créhange, Varsberg, Richemont, Forbach, Bitche, etc.) ou d'une abbaye de l'ancien département de la Moselle ; 5° Histoire du chapitre de la cathédrale de Metz ; 5° Histoire de l'une des collégiales ayant appartenu ou appartenant au diocèse de Metz (Sainte-Agathe de Longuyon, Saint-Pierre-aux-Images, Saint-Etienne-de-Sarrebourg, Saint-Arnual, près de Sarrebruck); 7° Histoire d'une société ou d'une institution locale ayant rendu des services au pays; *Archéologie* : Description de ce qui reste des anciens édifices de la châtellenie de Thionville, du bailliage de Sarreguemines et du comté de Boulay; joindre un plan avec marques en couleur des endroits où l'on a découvert des objets de l'époque celtique, gallo-romaine et du moyen âge. — Adresser les mémoires, avant le 20 janvier 1882, au secrétariat de l'Académie, à Metz, rue de la Bibliothèque, 2.

— Il paraît à Colmar une *Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine*, qui s'occupe d'histoire, de littérature, d'art et de sciences et qui se publie le 1er et le 15 de chaque mois (25 fr. par an). La première livraison renferme, entre autres articles : *Les premiers moines d'Alemanie; Les doctrines du progrès et les philosophes allemands Kant, Herder et Lessing*, et une traduction par Mme de Stieglitz, d'une tragédie historique de Bodenstedt, *Paul*.

ANGLETERRE. — Il s'est formé, sous la direction de MM. Hunter, trésorier honoraire, Brodribb, secrétaire honoraire, Fausbœll, Oldenberg, Morris, Senart et Rhys Davids, une *Société des Textes Pâlis*, sur le modèle de la Société des anciens textes anglais. Le but est de rendre accessibles aux travailleurs les trésors de la littérature la plus ancienne du Buddhisme qui jusqu'ici restent enfouis, inédits et inutiles, dans les bibliothèques publiques et universitaires de l'Europe. La Société se promet de publier, dans un délai assez rapproché, le texte entier des Piṭakas pâlis. M. Fausbœll, après avoir terminé le Dhammapada, est dès à présent très avancé dans une édition du Jâtaka, le plus volumineux des textes du Suttapiṭaka; et M. Oldenberg continue rapidement la publication du Vinayapiṭaka. Les autres textes du Suttapiṭaka et de l'Abhidhammapiṭaka se laissent aisément distribuer entre divers éditeurs. Le projet a été chaudement accueilli par des savants de l'Europe entière. MM. Fausbœll et Oldenberg (aussitôt que leurs entreprises présentes seront menées à fin), MM. Morris, Hultsch, Ernest Kuhn, Pischel, Edouard Müller, H. Jacobi, Léon Feer, Emile Senart, Kern, Rhys Davids se sont déjà engagés à prendre part à l'entreprise. On se propose d'embrasser, dans les publications de la Société, ceux des textes Jainas ou des textes buddhiques non-canoniques qui, par leur importance et leur âge, promettent d'éclairer le mouvement religieux d'où sont sortis les Piṭakas. Des analyses en anglais des textes publiés, des introductions, des catalogues de manuscrits, des Index, des Glossaires, des notes et questions relatives à l'histoire ancienne du Buddhisme paraîtront de temps à autre dans les publications de la Société. La souscription sera d'une guinée (26 fr. 50) par an ou de cinq guinées pour six ans (payables d'avance). Les frais de poste sont compris. Les personnes dési-

reuses de s'associer à cette importante entreprise sont priées d'envoyer au plus tôt leur souscription, l'œuvre ne pouvant entrer en activité qu'après qu'une certaine somme aura été réalisée. Les adhésions, pour la France, sont reçues par M. Ernest LEROUX, libraire de la Société asiatique, 28, rue Bonaparte, Paris. Elles devront être accompagnées d'un mandat-poste de 26 fr. 50 par chaque souscription.

— L'*Academy* du 11 juin dit, à propos du *Macbeth* de M. James Darmesteter, que « l'éditeur s'est placé d'un bond au premier rang des critiques de Shakspeare. La troisième partie de son introduction surtout, sur « l'œuvre de Shakspeare et l'histoire de son génie », peut provoquer la comparaison avec les meilleurs ouvrages qui l'ont précédée. »

BELGIQUE. — Le prix quinquennal des sciences morales et politiques (période 1876-1880) a été décerné à M. Emile de LAVELEYE, pour son ouvrage intitulé : *De la propriété et de ses formes primitives*. (2e édition.)

— A partir du mois de juillet paraît à Bruxelles, en livraisons mensuelles d'au moins seize pages in-8°, un *Bulletin de numismatique et d'archéologie*, sous la direction de MM. C. A. et R. SERRURE (prix de l'abonnement, 12 fr.)

— Sous le titre *Un congrès de peintres en 1468* (Extr. des Bulletins de l'Académie royale de Belgique), M. Alex. PINCHART reproduit l'original d'une lettre d'invitation, trouvée par lui aux Archives communales de Tournai et qui fut adressée le 10 septembre 1468 par la corporation des peintres de Gand à celle de Tournai. Des fêtes splendides avaient eu lieu, au mois de juillet de la même année, à Bruges, à l'occasion du mariage de Charles le Téméraire avec Marie d'York; cent quarante peintres s'y étaient trouvés réunis pour « aorner la feste des noepces »; ils convinrent de célébrer annuellement la fête de leur patron, et ce fut à Gand, à la Saint-Luc de la même année, qu'eut lieu la première solennité. Mais M. Pinchart n'a pu trouver que peu de renseignements sur les réunions annuelles qui suivirent celle de 1468; ce qu'on sait positivement, c'est qu'une assemblée fut tenue à Ypres le 3 juillet 1470 et une autre à Lille en 1472.

— M. Ch. RUELENS, conservateur à la Bibliothèque royale, a été chargé par la commission qui prépare la publication du *Codex diplomaticus Rubenianus*, de rechercher dans les dépôts publics de France les documents, tirés des papiers de Peiresc, qui concernent le grand peintre anversois. Il a récemment communiqué à l'Académie d'archéologie de Belgique une note dans laquelle il résume les premiers résultats de ses recherches. C'est en 1620 que Peiresc, par l'entremise de Gaspar Gevaerts, entra en relation directe avec Rubens ; deux ans plus tard, il rencontra à Paris le grand peintre avec lequel, dit-il, il apprit plus de la bonne antiquité qu'il n'avait fait en dix ans ; depuis lors, la correspondance entre Peiresc et Rubens se continua sans interruption jusqu'à la mort du premier (24 juin 1637), et pendant dix-huit ans ils s'envoyèrent l'un à l'autre chacun une lettre par semaine.

GRÈCE. — A la suite d'une souscription ouverte en 1870, et à laquelle les Grecs seulement ont pris part, une statue de lord Byron, due au sculpteur Vitalis de Syra, doit être placée à Missolonghi, à l'endroit même où est enseveli le cœur du poète. L'inscription, gravée sur le piédestal de la statue, a pour auteur M. Demetrios Semitelos, professeur à l'Université d'Athènes ; elle est ainsi conçue :

Βρεττανίης ὁμότιμον ἄθρει στάς, ξεῖνε, Βύρωνα,
ὃν περὶ κῆρι φίλευν Μνημοσύνης θύγατρες·
τῶν δ' εὐεργεσιῶν μνῆστιν σῴζοντες ἀγήρῳ,
Ἕλληνες στῆσαν λάϊνον ἐξ ἐράνου.
Εὖτε γὰρ Ἑλλὰς ἐτείρετ' ἐλευθερίης ἐν ἀέθλῳ
ἤλυθε θαλπωρὴ χάρμα τε μαρναμένοις.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 juin 1881.

M. de Laigue, consul de France à Malaga, adresse à l'Académie les estampages de deux inscriptions latines.

M. le président annonce la mort de M. B. Dorn, correspondant de l'Académie à Saint-Pétersbourg.

M. d'Hervey de Saint-Denys lit un extrait du rapport de la commission du prix Julien, qui exprime le regret de voir parfois employée, par les auteurs des ouvrages envoyés au concours pour ce prix, une méthode nouvelle de transcription du chinois, qui ne repose que sur la prononciation particulière du dialecte de Pékin, et qui n'est d'accord ni avec les règles de prononciation posées par le dictionnaire de l'Académie chinoise ni avec l'usage des meilleurs auteurs.

M. Desjardins lit un mémoire sur *la Date de la basilique de Nîmes*. Spartien parle d'une basilique qu'Hadrien construisit à Nîmes en l'honneur de Plotine, lorsqu'il passa à Nîmes en revenant de Bretagne. C'est sans doute à cette basilique que fait allusion une inscription qui a été trouvée en 1739 dans le bassin de la fontaine de Nîmes et qui vient d'être publiée par M. Allmer dans la *Revue épigraphique du midi de la France* : « Jovi et Nemauso, T. Flavius Hermes exactor operum basilicae marmorarius et lapidarius. » De plus, des fragments importants de l'inscription qui ornait la face même de la basilique nous sont parvenus, et M. Allmer a proposé une restitution de l'inscription entière qui doit en grande partie être adoptée. Il lit cette inscription ainsi : « ...et divae Plotinae, res publica Nemausesium basilicam cum columnis marmoreis, signis ceterisque ornamentis omnibus suis munificentia Imperatoris Caesaris Hadriani Augusti consulis II designati III a solo exstructam et perfectam dedicat. » M. Desjardins ne fait de réserve qu'au sujet de la date de cette dédicace. La restitution de M. Allmer supposerait 118; or, d'une part, le passage d'Hadrien par Nîmes, dont parle Spartien, ne put guère avoir lieu avant l'automne de l'an 120, plus probablement même en 121; de l'autre, Plotine paraît avoir vécu jusqu'après l'an 125, elle n'aurait donc pu être, même en 121, qualifiée de *divae*. La date de la dédicace doit donc être plus récente. On peut supposer que la construction de la basilique, entreprise par Hadrien en l'honneur de Plotine alors vivante (si elle eût été morte, c'est un temple qu'il lui eût élevé) dura assez longtemps, jusqu'après la mort d'Hadrien, et que la dédicace de l'édifice ne fut faite que par Antonin, qui dut la faire d'autant plus volontiers qu'il était lui-même originaire de Nîmes. Quelques indices donnent lieu de croire, de plus, que ce prince la dédia à la fois à Trajan et à Plotine. M. Desjardins propose la lecture suivante, qui placerait la dédicace de la basilique dans le second semestre de l'an 139 : « Divo Nervae et divae Plotinae divi Trajani, res publica Nemausesium basilicam cum columnis marmoreis ceterisque ornamentis munificentia divi Hadriani inchoatam et Imperatoris Caesaris Hadriani Antonini Augusti Pii consulis II designati III absolutam in honorem eorum extruxit et dedicavit. » — Une discussion s'engage entre MM. Egger, Deloche, Renan et Hauréau sur le sens du mot *exactor* dans la première inscription citée par M. Desjardins. M. Léon Renier, dont l'opinion paraît acceptée par ses confrères, explique *exactor operum basilicae marmorarius et lapidarius* par le fonctionnaire chargé de réquisitionner les fournitures de marbre et de pierre nécessaires pour la construction de la basilique.

M. Benlœw continue la lecture de son mémoire sur les chants populaires albanais.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Cordier (Henri), *Dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois*, t. I, fasc. 4; — par M. Egger : *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, 14e année, 1880; *Monuments grecs*, publiés par la même association, 9e fascicule; — par M. Hauréau : d'Eichthal (Gustave), *Socrate et notre temps* (extrait dudit *Annuaire*); — par M. Gaston Paris : Joret (Charles), *Essai sur le patois normand du Bessin*; — par M. Renan : Sayce, *the Ancient Hebrew Inscription discovered at the port of Siloam in Jerusalem* (London, 1881, brochure in-8o accompagnée d'un fac-similé de cette inscription, malheureusement non datée, mais certainement très ancienne); — par M. Delisle : 1o *Cahiers des états de Normandie sous le règne de Henri IV, documents relatifs à ces assemblées recueillis et annotés* par M. Ch. de Robillard de Beaurepaire; 2o de Robillard de Beaurepaire (Ch.), *Recherches sur l'introduction de l'imprimerie à Rouen*; 3o Caillemer, *Notices et Extraits de manuscrits de la bibliothèque de Lyon*; 4o de la Borderie (A.), *Diablintes, Curiosolites et Corisopites*; 5o Courajod, 5 opuscules relatifs à l'histoire de l'art; 6o Quenault, *Mémoire sur les envahissements de la mer*; — par M. Miller : *Trois Poèmes grecs du moyen âge recueillis par feu le professeur W. Wagner*, publ. par Bikélas (Berlin).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 11 Juillet — 1881

Sommaire : 144. Whitney, Grammaire indienne; Lanman, La flexion nominale dans le Veda. — 145. Dupuis, Le nombre géométrique de Platon. — 146. Windisch, Textes en vieil irlandais. — 147. Lotheissen, Molière, sa vie et ses œuvres. Rectification. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

---

144. — William Dwight Whitney. **Indische Grammatik,** umfassend die klassische Sprache und die ælteren Dialecte. Aus dem Englischen übersetzt von Heinrich Zimmer. Leipzig, Breitkopf und Hærtel, 1879. xxviii-519 p. in-8°.
— Charles R. Lanman. **On Noun-Inflection in the Veda** (from the Journal of the American Oriental Society. Vol. X). New-Haven, 1880. 276 p. in-8°.

L'éloge de la *Grammaire Indienne*[1] de M. Whitney n'est plus à faire. Dès son apparition, elle fut reconnue comme la meilleure qui eût encore été publiée et, depuis, une épreuve de près de deux années n'a fait que confirmer l'impression de la première heure. Pour la même raison, je suis dispensé d'en présenter un compte-rendu détaillé. Très probablement le livre est entre les mains de la plupart de ceux qui sont appelés à s'en servir, même de ceux qui, ne voyant dans une grammaire qu'un instrument pour l'acquisition d'une langue, ne se sont tenus que très imparfaitement au courant de la littérature pratique et, pour ainsi dire, scolaire de l'indianisme. Pour l'édification, toutefois, de quelques autodidactes isolés, il peut être bon de caractériser brièvement ce nouvel essai sur un domaine où la production a été parfois surabondante et d'indiquer les résultats nouveaux qu'il met à la disposition de l'étudiant.

Ce qui distingue avant tout le livre de M. W., c'est la tendance, ou plutôt le dessein nettement conçu et méthodiquement exécuté, de subordonner la tradition grammaticale indigène à ce que nous apprennent sous ce rapport les monuments mêmes de la langue. Au lieu de se borner à reproduire sous une forme appropriée aux habitudes occidentales les décrets des écoles hindoues, M. W. s'est appliqué à interroger l'usage et à demander avant tout ses préceptes aux œuvres des diverses époques de la littérature. A vrai dire, ce n'était pas là une nouveauté. Dès 1827, dans son *Lehrgebäude,* Bopp, avec de bien moindres ressources, il est vrai, n'entendait pas faire autre chose en reprenant l'œuvre de Colebrooke, de Carey, de Wilkins, de Forster, et, depuis, une longue série de travaux spéciaux et de monographies n'ont pas cessé de poursuivre le

1. Forme le volume II de la *Bibliothek Indogermanischer Grammatiken* que publie la maison Breitkopf et Hærtel.

même but, la critique indépendante de la langue, basée sur les textes et exercée sous le contrôle de la linguistique. Mais il manquait un livre élémentaire, également accessible à l'élève et au maître, où tous ces résultats, de tendance et de valeur parfois fort diverses, fussent recueillis, méthodiquement groupés et contrôlés, où fussent condensés surtout, sous forme didactique, les grands et nombreux travaux accomplis depuis quarante ans sur la plus vieille langue, celle qui a précédé le sanscrit et pour laquelle la science indigène a bien des prescriptions et des statistiques particulières, mais point de doctrine générale. Sous ce dernier rapport, l'ouvrage de M. W. donne tout ce qu'on devait attendre du linguiste et du philologue éprouvé, de l'éditeur de l'Atharva-Sa*m*hitâ et des Atharva- et Taittirîya-Prâtiçâkhyas. Il comprend en effet ce desideratum de toute une génération, une grammaire générale de la langue du Veda, et, par là, il répond à un besoin si pressant, qu'on ne se sent pas en droit de demander s'il n'eût pas mieux valu, sous le rapport didactique et pour quelques raisons que j'indiquerai plus loin, de maintenir les deux tâches distinctes, et d'écrire séparément une grammaire de la langue védique et une autre de la langue classique.

L'élève trouvera donc résumés chez M. W. et ramenés à un plan uniforme tous les résultats auxquels la philologie védique et l'étude générale des langues aryennes sont arrivées pour les dialectes du Véda. Car si, comme exposition, le livre se maintient strictement dans les limites de la grammaire indienne, il est inutile d'ajouter qu'il a été conçu et écrit à la lumière de la méthode comparative et que, sous l'un et l'autre rapport, il est absolument au courant. Il n'y a pas jusqu'aux recherches toutes récentes et alors encore inédites de M. L. Schroeder sur les particularités grammaticales de la Maitrâya*n*î-Sa*m*hitâ qui n'aient pu encore y être fondues en partie au dernier moment. La phonétique, particulièrement les lois d'euphonie, ont été profondément remaniées d'après les données des textes et les indications de la métrique; et, malgré la complication toute nouvelle ainsi introduite dans ce chapitre difficile, M. W. a su y être presque aussi clair que Bopp. L'accentuation, sur laquelle on doit à l'auteur de si pénétrantes recherches, a été traitée avec le plus grand soin, et, si je ne me trompe, cette grammaire est le premier livre d'enseignement pourvu d'un bout à l'autre d'accents non empruntés à la théorie, mais toujours pris directement dans les textes. Pour le verbe, sauf quelques modifications importantes, M. W. a pu suivre l'excellente monographie de M. Delbrück. Naturellement, la distinction des temps en spéciaux et en généraux, a disparu : une racine formant ses thèmes du présent absolument comme elle forme ses thèmes de l'aoriste et du parfait. Les classes de conjugaison ont été rangées dans un ordre rationnel, et ramenées à deux groupes principaux, selon qu'elles admettent ou non des formes faibles. La dixième a été rejetée parmi les conjugaisons dérivées. Les chapitres de la dérivation et de la composition des mots sont bien complets, et une place plus grande que d'ordinaire a été faite à des

observations de syntaxe. Pour toutes ces parties, M. W. n'a pas seulement mis soigneusement à contribution les travaux de ses devanciers; il y a aussi largement ajouté de son propre fonds. Il y a ajouté surtout ce qu'on pourrait appeler la spécialité américaine, tant elle lui est propre à lui et à ses disciples, je veux parler de la statistique de la langue [1]. M. W. n'enregistre pas seulement les formules qui régissent les faits grammaticaux. Il compte ces faits. A côté de la force absolue d'un précepte, apparaît ainsi sa valeur relative, l'espace en quelque sorte qu'il couvre dans le domaine de la langue. D'époque en époque, d'un texte à un autre texte, on ne voit pas seulement surgir de nouvelles formes et d'anciennes disparaître; on peut encore apprécier l'exacte mesure de chacun de ces changements. Pour toute la période ancienne, son livre est ainsi devenu une véritable grammaire historique, qui projette encore plus de lumière sur l'histoire des textes qu'elle n'en reçoit à son tour. Aussi est-ce en pleine conformité avec le caractère de l'ouvrage, que l'Introduction a été consacrée à un exposé court mais substantiel de l'histoire de la littérature indienne au point de vue surtout des destinées de la langue.

L'ouvrage présente-t-il le même caractère pour la période suivante? Ici, les termes sont renversés. Pour le Véda, nous avons des textes d'une autorité souveraine et peu ou point de grammaire. Pour l'époque classique, nous avons une grammaire restée jusqu'ici sans rivale, et j'allais presque dire point de textes. Que sont en effet, dans leur forme actuelle et vis-à-vis de la tradition grammaticale ou, pour l'appeler d'un nom plus court, de Pâ*n*ini, les innombrables écrits de la littérature sanscrite? Ou bien ils ont été rédigés d'après ses préceptes, ou ils y ont été ramenés. Quand ils en diffèrent, c'est par des réminiscences, des emprunts directs à la vieille langue, ou par des habitudes et des corruptions locales, auxquelles aucun idiome, même le plus rigoureusement fixé, ne peut entièrement se soustraire, qui, plus nombreuses sans doute autrefois, ont été fort réduites précisément pour les œuvres les plus anciennes, par le travail successif des commentateurs et des copistes, et qui, bien qu'infiniment intéressantes pour l'histoire du sanscrit, n'en sont pas moins des fautes et ne sauraient faire loi dans une grammaire didactique. Une dernière sorte de différences, et celle-ci toute négative, se rapporte à des faits de désuétude, à des pertes sèches subies par la langue. Que tout cela soit à noter soigneusement, personne ne s'avisera de le nier, et il faut remercier M. W. de s'y être appliqué avec autant de persévérance. Mais il n'en est pas

1. Du moins, en dehors de ce groupe, je ne vois guère que M. Benfey qui, dans ses monographies sur la grammaire védique, ait pratiqué avec suite la même méthode. C'est dans des investigations de ce genre, facilitées dès maintenant pour le *R*ik par les Index de Grassmann et de Müller, et qui le seront bientôt aussi pour l'Atharva grâce à l'Index qu'a préparé M. Whitney, mais qui, malgré les relevés de Weber et de Schroeder sur les textes du Taittirîya, du Kâ*th*aka et du Maitrâya*n*îya, présentent toujours encore de grandes difficultés pour le Yajus, qu'est en partie l'avenir de la grammaire et aussi de l'histoire du Véda.

moins vrai que l'usage est ici une autorité bien faible en comparaison de la grammaire traditionnelle qui, par ses racines, plonge bien plus avant que tous nos textes, dans le passé encore vivant de la langue; qu'une forme, par exemple, que cette grammaire prescrit, reste acquise, la littérature n'en offrît-elle pas d'exemple; que telle autre, au contraire, qui se rencontre dans les textes, mais qui est en contradiction avec elle ou que seulement elle ignore, est par cela même suspecte, et que, par conséquent, pour toute cette période, qui est celle du sanscrit proprement dit, la méthode de M. W. n'a plus la même efficacité. Peut-être même n'a-t-elle pas toujours été sans inconvénients. Malgré toutes les précautions prises par l'auteur, l'élève pourra être troublé parfois par cette application des mêmes procédés à une langue vivante dont la grammaire est à faire, et à une langue sinon morte, du moins très artificielle, où la grammaire est tout, et il ne se fera peut-être pas toujours une idée suffisante du degré de précision auquel a été portée la législation du sanscrit. Comme le dépouillement des textes de la langue classique est bien moins avancé que celui du Véda, une tentative de tirer la grammaire de ces textes mêmes aura forcément quelque chose de vague. Aussi M. W. est-il parfois moins précis que l'école, et lui arrive-t-il de dire que *quelques* mots suivent ou ne suivent pas telle ou telle règle, dans des cas où la grammaire indigène énumère ces mots. Pour ne prendre qu'un exemple, je citerai à cet égard les prescriptions infiniment complexes qui régissent dans la conjugaison l'emploi de l'*i* intercalaire. Ce n'est pas sans hésitation, d'ailleurs, que je me permets cette critique à l'adresse de ce livre d'une science si riche, d'une doctrine si sûre, d'une rédaction si judicieuse et si circonspecte, et, j'ai hâte de le dire, je n'entends la faire que dans des limites extrêmement restreintes. M. W. est un trop bon connaisseur de la grammaire indigène, pour en avoir fait table rase. Son livre, dont le but avoué est de faire la part égale, et à la tradition didactique, et à l'usage littéraire, est le fruit d'une étude également approfondie de l'une et de l'autre, et ce n'est que dans un très petit nombre de cas qu'on eût désiré voir la première mise plus complètement à contribution.

Pour quiconque a lu une page de M. Whitney, je n'ai pas besoin d'ajouter que l'exposition est parfaite de clarté et de lumineuse précision. Le double Index qui termine le volume est suffisant. Suffisant aussi est l'emploi des caractères devanâgaris, dans un livre dont l'objet n'est pas précisément de fournir aux commençants des exercices d'épellation et de lecture.

La traduction allemande, qui a paru en même temps que l'original anglais, est de M. H. Zimmer, le jeune et savant auteur de *Altindisches Leben*, et d'une série déjà nombreuse de travaux sur diverses branches de la philologie indo-européenne. Je n'ai pas eu l'occasion de la comparer au texte original; mais je puis dire que, en la parcourant, rien ne m'a jamais rappelé que je lisais une traduction.

Le mémoire de M. Lanman, un élève de M. Whitney, est une de ces enquêtes statistiques dont celui-ci s'est aidé dans la composition de sa grammaire, et en même temps une des productions les plus réussies de ce que j'appelais plus haut la spécialité américaine [1]. Des quatre parties principales dont se compose la théorie des formes fléchies dans les langues indo-européennes, thèmes et flexions du verbe, thèmes et flexions du nom, les deux premières ont été traitées, pour le Véda, par M. Delbrück, dans son *Altindisches Verbum*, la troisième par M. Lindner, dans son *Altindische Nominalbildung*. M. L. s'est chargé de la quatrième, la flexion nominale, et il l'a fait de façon à contenter les plus exigeants. Son travail, qui ne le cède sous aucun rapport aux deux précédents, est supérieur à l'un et à l'autre par la minutieuse exactitude des résultats statistiques. Pour le *R*ig-Veda, ses relevés sont absolument complets, ils le sont aussi pour l'Atharva-Sa*m*hitâ (M. L. a pu faire usage de l'Index préparé par M. Whitney), en ce qui concerne les formes importantes et tous les faits qui peuvent donner lieu à des rapports numériques intéressants. Le Yajur-Veda et les Brâhma*n*as n'ont été mis à contribution qu'exceptionnellement.

Remarquable sous le rapport de la collection des matériaux, le mémoire ne l'est pas moins sous celui de la mise en œuvre. M. L. a eu surtout le mérite de voir nettement les limites de son sujet, et, ces limites une fois déterminées, de s'y renfermer avec une décision qui ne se dément jamais. Si parfois il semble les franchir, il le fait toujours à bon escient et dans une si exacte mesure, que la parfaite propriété qui distingue tout son travail ne se montre nulle part mieux que dans ces apparentes digressions. C'est ainsi que, l'examen devant être strictement morphologique, toute discussion de la signification des cas et de leur rôle dans la syntaxe en est exclue, et, bien que le mémoire repose sur une exégèse approfondie et originale du Véda, celle-ci n'y est introduite qu'autant qu'il est nécessaire, pour déterminer la nature d'une forme douteuse. L'auteur ne recherche pas davantage l'origine des flexions casuelles. Mais, quand il y en a plusieurs qui font double emploi, il ne s'interdit pas de soulever la question de leur filiation probable et de leur chronologie. Pour le nominatif pluriel, par exemple, il n'essaie pas de deviner la forme primitive du cas; mais il examinera le rapport réciproque des terminaisons en *âs* et en *âsas*. De même, pour les neutres en *âni*, il se demandera s'il faut admettre l'intercalation d'un *n* ou un passage de la déclinaison en *a* à celle en *an*. Il est amené ainsi à toucher parfois à la formation des thèmes. En général, il s'est prescrit de les accepter

1. Parmi d'autres travaux semblables dus à des élèves de M. Whitney, je citerai : J. Avery, *Contributions to the history of verb inflection in sanscrit*, 1876. Dans le *Journal of the American Oriental Society*, vol. X. — *On the elision of initial a after final e or o in the Vedas*. Dans les *Proceedings* de la même Société, 1878-1879. — A.-H. Edgren : *On the relation in the Rig-Veda between the palatal et labial vowels and their corresponding semivowels*. Ibidem.

tout formés et il évite d'empiéter sur le domaine exploité par M. Lindner. Quand il le fait, ce n'est jamais par entraînement, mais par nécessité, quand les deux sujets se mêlent, quand une forme, par exemple, peut être rattachée à un ou plusieurs thèmes, quand des thèmes forts et faibles ou marqués par d'autres différences encore alternent dans la même déclinaison. Je signalerai particulièrement, sous ce rapport, les discussions relatives aux thèmes-racines en *a* et *â*, aux thèmes en *as* et *a*, en *is* et *us* et à leurs diverses transitions. Pour les thèmes en *i* et *î*, qui ont été l'objet d'un examen spécial de la part de M. Benfey, l'auteur arrive à des conclusions sensiblement différentes de celles de ce savant. Tandis que M. Benfey estime que le mouvement du sanscrit a été de passer de la déclinaison en *î* à celle en *i*, contrairement à ce qui se passe dans le prâkrit, où les thèmes en *î* prennent le dessus, M. L. établit que, dans le *Rig*-Veda du moins, le passage à des formes en *î* est de beaucoup le plus fréquent. Ce n'est pas là le seul cas où le sanscrit apparaît comme une réaction contre des tendances de la langue védique qu'on voit, au contraire, continuées dans les dialectes populaires plus jeunes. Dans toutes ces discussions, M. L. s'est appliqué à distinguer, autant que possible, les cas où il y a un véritable concours de thèmes différents, de ceux où il faut admettre plutôt une simple transition d'une déclinaison à une autre par voie de fausse analogie, et, plus d'une fois, il a réussi à mettre le doigt sur la forme casuelle même qui doit avoir été le point de départ de la confusion.

Par flexion nominale, M. L. entend toutes les formes fléchies du nom (adjectif, participe, infinitif), même celles qui sont tombées au rôle de simples adverbes, à l'exclusion toutefois des formes propres des numéraux et des pronoms. Cette exclusion, qui ne serait guère justifiée dans un examen philosophique des flexions, est au contraire légitime ici, où on ne les considère que sous le rapport formel. Il examine donc successivement la déclinaison des thèmes dons les suffixes se terminent par une voyelle, celle des thèmes sans suffixes, et finalement celle des thèmes dont les suffixes se terminènt en *t*, *n* et *s*. Les formes, il va sans dire, sont examinées chaque fois qu'il y a lieu, dans la sa*m*hitâ et dans le pada, et elles sont restituées conformément aux exigences du mètre. La doctrine métrique de M. L. est d'ailleurs plus souple que celle de Grassmann : il admet plus volontiers des vers catalectiques, ce qui le dispense d'introduire dans le texte toute une série de modifications parfois violentes.

Le détail du mémoire n'étant guère susceptible d'analyse, j'ajouterai seulement, pour ceux qui pourraient être tentés de voir dans ces recherches des minuties outrées, que, si M. Lanman s'est livré à cette enquête, ce n'a pas été pour le simple plaisir d'alligner des chiffres, pour nous apprendre, par exemple, qu'*Indras* revient cinq cent vingt-trois fois dans le *Rig*-Veda, ou que, contre 17,313 nominatifs singuliers masculins, on n'y compte pas un seul datif ni locatif du duel neutre, quelque intéres-

sant du reste que soit ce dernier rapport. Ce qui l'a soutenu dans son aride travail, c'est la pensée des résultats historiques qu'on peut en déduire, résultats qu'il a pris soin lui-même de résumer comme la conclusion de son mémoire. Il ne saurait être indifférent d'apprendre que certains archaïsmes sont trente-sept fois plus fréquents dans le *Rik* que dans l'Atharva et que toutes les épreuves fournies par la déclinaison vont en convergeant pour ces deux textes; que, par contre, les mêmes critères appliqués aux différents livres du *Rik* aboutissent à des résultats contradictoires, d'où rien de certain ne peut être conclu quant à l'âge relatif des diverses parties du recueil considérées chacune en bloc. Pour le reste, je ne puis que renvoyer au mémoire même, dont on ne regrettera certainement pas la lecture, malgré son inévitable aridité. Un triple Index (passages discutés, formes présentant quelque particularité intéressante, et table analytique des matières) termine le fascicule et facilite l'usage du travail.

A. BARTH.

---

145. — **Le nombre géométrique de Platon.** Interprétation nouvelle, par J. DUPUIS, ancien professeur de mathématiques, ancien proviseur. Paris, librairie Hachette et Co, 1881. — Prix : 2 francs.

L'énigme célèbre, connue sous le nom du Nombre de Platon, qui a été l'objet d'une foule de dissertations et est néanmoins restée jusqu'ici insoluble vient de nouveau de provoquer la sagacité d'un commentateur, cette fois d'un mathématicien savant. Voici la traduction proposée par M. Dupuis (page 21) du passage dont il s'agit (*De Republica*, VIII, p. 546 B — C) :

« Il y a pour ce qui est divin et engendré une période qu'un nombre parfait embrasse; mais pour les races humaines, il y a un premier nombre dans lequel des puissances génératrices et engendrées, comprenant trois intervalles, et quatre termes de ceux qui rendent semblable ou dissemblable, qui augmentent ou diminuent, ne présentent les unes par rapport aux autres que des rapports simples et exprimables. Parmi ces termes, les nombres fondamentaux du rapport quatre tiers, joints au quinaire, élevés au cube, présentent deux harmonies, l'une carrée multipliée par autant de fois cent, l'autre de même longueur et [formant un nombre oblong] dont le côté allongé égale cent fois les carrés des diagonales exprimables du quinaire, chacun de ces carrés étant augmenté d'une unité; les deux diagonales sont en effet inexprimables. Il faut prendre cent fois les cubes des trois nombres [3, 4, 5,]. C'est ce nombre géométrique tout entier qui... »

Selon M. D., les αὐξήσεις sont les deux progressions 1, 2, 4, 8, et 1, 3, 9, 27, dont chacune a quatre termes (ὅροι) et trois intervalles (ἀποστάσεις). Le « premier nombre » est 8 × 27 = 216, qui est aussi ἐπίτριτος

πυθμὴν (4/3, c'est-à-dire les nombres 3 et 4) πεμπάδι συζυγεὶς τρὶς αὐξηθείς; car $4^3 + 3^3 + 5^3 = 64 + 27 + 125 = 216$. L'harmonie, selon les Pythagoriciens, est le nombre 2; donc « la première harmonie » est $2 \times 2 \times 400 = 1600$, la deuxième, de même longueur, mais ayant l'autre côté plus grand que 2 (προμήκης) sera $2 \times [100 \times (49 + 1) \times 2] = 20000$; car ἡ διάμετρος τῆς πεμπάδος est $\sqrt{50}$, dont la partie exprimable (ῥητῶν) est 7 qu'il faut élever au carré (ἀριθμῶν ἀπό) et à laquelle on ajoutera ensuite l'unité (δεομένων ἑνός). Le nombre entier sera ainsi la somme des deux « harmonies » $1600 + 20000 = 21600$, ce qui est aussi signalé par les mots ἑκατὸν δὲ κύβων τριάδος, la τριάς étant le groupe des trois nombres 3, 4, 5, proposé plus haut. En effet $(4^3 + 3^3 + 5^3) \times 100 = 21600$. Telle est l'explication, dont est accompagnée la traduction de M. Dupuis (on y trouve encore des interprétations, un peu hasardées du reste, des mots obscurs ὁμοιούντων τε καὶ ἀνομοιούντων, καὶ αὐξόντων καὶ φθινόντων, mais elles n'influent pas sur le résultat).

En dépit de toute la sagacité dont l'auteur fait preuve dans cette interprétation et malgré une grande érudition qu'on ne prétend pas méconnaître, bien qu'elle ne semble pas toujours déployée tout à fait à propos, l'hypothèse de M. D. est parfaitement inadmissible au point de vue philologique. Je ne propose ici que les plus graves des objections qu'on pourrait faire.

1° On lit dans Platon : ὧν ἐπίτριτος πυθμὴν πεμπάδι συζυγεὶς δύο ἁρμονίας παρέχεται, etc. Il est donc évident que les harmonies doivent provenir comme résultat de la combinaison de l'ἐπίτριτος πυθμήν et de la πεμπάς, et les mots suivants démontrent que les harmonies *elles-mêmes* doivent être, l'une un carré (ἴσην ἰσάκις), l'autre un προμήκης. Ainsi l'harmonie n'est pas le nombre 2.

2° Δεομένων ἑνός doit être traduit par — 1 et non par + 1; cfr. πεντήκοντα ἑνὸς δέοντες, etc.

3° La traduction des mots ἀρρήτων δὲ δυεῖν est tout à fait impossible, ces mots étant opposés à διαμέτρων ῥητῶν plus haut, et appartenant comme les autres génitifs à la détermination du προμήκης. Il faut faire la même objection à l'interprétation de la phrase ἑκατὸν δὲ κύβων τριάδος qui ne peut nullement être séparée des mots précédents, parce que ἑκατὸν δέ correspond à ἑκατὸν μὲν ἀριθμῶν ἀπό, etc. En outre, τριάς, en cet endroit, ne peut signifier le groupe des trois nombres 3, 4, 5 déjà signalé dans l'introduction du passage; pour cela, il faudrait qu'il y eût τῆς τριάδος.

Il me semble donc que, même après les efforts de M. Dupuis, le passage en question reste encore enveloppé d'une obscurité impénétrable.

J. L. Heiberg.

---

146. — **Irische Texte mit Woerterbuch,** von Ernst WINDISCH, o. Professor des Sanskrit an der Universitaet Leipzig. Leipzig, Hirzel. 1880, in-8°, xv-886 p.

La partie de la *Grammatica celtica* qui est consacrée à l'étude du vieil irlandais a pour base des gloses irlandaises écrites en interligne dans des manuscrits latins par des moines au VIIIe et au IXe siècle. Les manuscrits dont il s'agit, étant conservés dans des bibliothèques d'Allemagne, de Hollande, de l'Italie du Nord, de Suisse, de la France orientale, sont facilement accessibles aux savants allemands. De plus, comme les gloses irlandaises de ces manuscrits sont l'œuvre ou du moine qui les a écrites, ou d'un auteur antérieur de peu d'années, elles nous donnent, sur l'irlandais du VIIIe et du IXe siècle auxquels elles appartiennent paléographiquement, des indications précises qu'on chercherait en vain dans des copies plus récentes où la vieille langue est mélangée d'éléments phonétiques et morphologiques plus modernes. Ces gloses constituaient donc pour une étude grammaticale une base excellente. Et nous aurions tort ici de parler seulement des éléments antiques que ces gloses nous conservent; le texte latin, qu'elles interprétaient jadis, nous donne aujourd'hui le sens qu'avaient, à cette époque reculée, une foule de mots irlandais aujourd'hui hors d'usage ou dont la signification a changé.

Ainsi l'étude des gloses conservées par les mss. irlandais de Milan, Turin, Saint-Gall, Wurzbourg, Leyde, etc., est indispensable si l'on veut acquérir des notions précises sur la grammaire et sur le glossaire du vieil irlandais. Mais ces notions restent incomplètes, si l'on n'étudie les manuscrits où, dans des copies postérieures, quelques bibliothèques d'Irlande et d'Angleterre nous conservent les débris mutilés, incomplets, et cependant considérables encore, de la littérature originale que l'Irlande a possédée autrefois.

Les Irlandais ont publié une partie des monuments de cette vieille littérature, et ils ont accompagné les textes de traductions; seulement, par une singulière préoccupation, ils ont souvent pris pour base de leurs éditions les manuscrits les plus récents; presque jamais ils n'ont accompagné de glossaires leurs traductions, quelquefois fort aventurées, de textes qui fourmillent de mots tombés en désuétude ou dont le sens s'est beaucoup modifié. Les glossaires d'O'Reilly et d'O'Brien, tantôt ne donnent pas ces mots, tantôt les donnent avec un sens différent du sens ancien, et cependant le rapprochement des textes du vieil irlandais, où ces mots apparaissent, permet souvent de déterminer leur sens primitif d'une façon précise.

Aujourd'hui l'Académie royale d'Irlande publie en fac-similé les manuscrits littéraires irlandais les plus anciens : on ne peut trop la féliciter de cette entreprise vraiment scientifique : malheureusement ces fac-similés s'adressent à un public bien restreint, et ne peuvent toujours à eux seuls fournir des matériaux suffisants pour donner de bonnes éditions.

M. Windisch nous offre dans son volume un recueil de textes littéraires

irlandais, conservés dans les bibliothèques des Iles Britanniques; il complète en italiques les mots qui contiennent des abréviations; il prend pour base de ses éditions les manuscrits les plus anciens et donne au bas des pages ou en appendice les variantes des mss. plus récents dont on n'a pas publié, et dont on ne publiera pas de fac-similés : au lieu de traduction, il a mis à la suite de ces textes un glossaire, le glossaire le plus complet de l'ancien et du moyen irlandais qu'on ait composé jusqu'ici.

La publication des *Irische Texte* de M. W. est certainement la plus importante qui se soit produite dans le domaine des études celtiques depuis l'époque où Zeuss a mis au jour sa *Grammatica celtica*. Les *Irische Texte* de M. W. peuvent se distinguer en quatre séries : 1° littérature chrétienne; 2° cycle de Conchobar et de Cuchulainn; 3° cycle d'Ossin ou Ossian; 4° poésies bardiques sur des événements contemporains de l'époque où ces poésies ont été composées.

La première, *littérature chrétienne*, comprend d'abord huit hymnes irlandaises conservées dans le *Liber hymnorum*, ms. E. 4. 2, du collège de la Trinité de Dublin. Ce ms. a été écrit vers l'année 1100. C'est la date à laquelle paraissent se rapporter les gloses qui expliquent les passages difficiles des hymnes. La langue des gloses semble être celle de la fin du XI[e] siècle, tandis que la langue des hymnes, sauf la dernière, est la langue du VIII[e] ou du IX[e] siècle : ainsi les gloses expliquent les parfaits redoublés des premières hymnes par des prétérits en *s*. En voici des exemples :

Présent de l'indicatif, 1[re] personne du singulier.	En français.	Parfait redoublé dans l'hymne.	Prétérit en *s* dans la glose.
dingim.	je force.	3[e] p. s. *dedaig*.	3[e] p. s. *ro-dingestar*, p. 23.
fo-nigim.	je purifie. . . .	3[e] p. s. *fo-nenaig*. .	3[e] p. s. *ro-funigestar*, p. 23.
rethim.	je cours.	3[e] p. pl. *rertatar*. . .	3[e] p. pl. *reithsetar*, p. 33.
rigim.	j'étends.	3[e] p. s. *fo-reraig*. . .	3[e] p. s. *ro-foi-restar*, p. 33, 323, 741
toi-bnim.	je chasse. . . .	3[e] p. s. *do-sephainn*.	3[e] p. s. *ro-thoi-bnestar*, p. 34.
ateoch.	je prie.	1[re] p. s. *ad-ro[s]etach*.	1[re] p. s. *ro-atchius*, p. 51.

Le prétérit en *s* de la glose est la forme qui, dans la langue moderne, a supplanté le parfait; le parfait, encore usité à l'époque où les hymnes ont été composées, était tombé en désuétude quand la glose a été rédigée, c'est-à-dire probablement à la date du manuscrit, vers l'année 1100 [1].

La littérature chrétienne est encore représentée dans le recueil de M. W. par la Vision d'Adamnan, qui raconte le bonheur des élus et les peines des réprouvés.

Les hymnes et la vision d'Adamnan avaient déjà été publiées par

1. On peut encore citer l'emploi par le glossateur : 1° de la forme absolue du verbe au lieu de la forme conjointe : *no-d-guidiu*, je le prie, glosé par *no-t-guidim*, p. 29; 2° du présent secondaire au lieu du prétérit en *t* : *ro-bocht*, elle moissonna, glosé par *roboinad*, p. 30, etc.

M. Stokes, au texte duquel M. W. ajoute des variantes et de nombreuses notes. Ces documents peuvent donner une idée de la littérature chrétienne de l'Irlande ancienne, à laquelle appartiennent aussi les vies de saint Patrice, de sainte Brigite et de saint Columba réunies par M. Stokes dans ses *Three middle irish homilies,* Calcutta, 1877, l'homélie sur saint Martin de Tours, les *Nouvelles du jugement dernier,* que cet infatigable érudit a insérées dans le tome II, p. 382 et suivantes, et dans le tome III, p. 246 et suivantes, de la *Revue celtique* [1].

Le reste des textes de M. W. rentre dans la littérature profane. Ces textes se répartissent entre les trois dernières des quatre séries que nous avons annoncées :

2° *Cycle de Conchobar et de Cûchulainn*, savoir : Exil des fils d'Usnech, Histoire du cochon de Mac Datho, Amours d'Etain, Naissance de Cûchulainn, Maladie de Cûchulainn et jalousie d'Emer sa femme, Fête de Bricriu ;

3° *Cycle d'Ossian :* trois courts poëmes lyriques ;

4° *Poésies bardiques sur les événements contemporains :* poëmes lyriques conservés par le ms. de Saint Paul, de Carinthie, aujourd'hui à la bibliothèque de Carlsruhe.

Tels sont les monuments de la littérature profane, que M. W. a réunis dans son livre. Quelques documents analogues avaient déjà été publiés sur le continent, ainsi c'est au cycle de Conchobar et de Cûchulainn qu'appartiennent la « mort de Cûchulainn », et la « vision d'Oengus » sur lesquelles on peut consulter les textes que MM. Whitley Stokes et Ed. Muller ont insérés dans la *Revue celtique*, t. III, p. 175 et 342. Dans le cycle d'Ossian rentrent : 1° le récit des causes de la bataille de Cnucha dont une rédaction a été mise au jour par M. Hennessy dans la *Revue celtique*, t. II, p. 86, et réimprimée par M. W. à la fin de sa Grammaire irlandaise ; 2° les aventures de Condla que M. W. a aussi fait imprimer à la suite de cette grammaire [2].

Voilà à peu près ce que l'on peut connaître de la littérature poétique et légendaire de l'Irlande ancienne, sans recourir à des publications qui se sont faites dans l'île elle-même, et qui sont fort rares sur le continent. La partie la plus considérable des monuments que nous venons d'énumérer se trouve réunie dans les *Irische Texte*.

Ce n'est pas encore là ce qui fait le plus d'honneur à M. Windisch. La

---

1. Le ms. n° 1 du fonds celtique de la Bibliothèque Nationale de Paris, XIVe-XVe siècle, est un des mss. importants de la littérature chrétienne de l'Irlande. Il ne serait pas sans intérêt d'en collationner certaines parties avec les sections correspondantes du *Leabhar breac* dont l'Académie d'Irlande a publié le fac-similé et avec les publications hagiographiques de M. Whitley Stokes.

2. Je ne parle pas des mss. Ainsi la Bibliothèque Nationale de Paris possède sous le n° 2 un exemplaire de la « Bataille de *Mag Mucruime* » un des morceaux qui appartiennent au cycle d'Ossian, cf. O'Curry, *Mss. Materials*, p. 586 ; et *On the Manners*, t. I, p. CCCCXXXIV.

partie de son livre qui est appelée à rendre le plus de services est le glossaire qui en occupe les pages 337-869. Ce glossaire comprend, je suppose, environ sept mille mots. Il est loin d'être complet. Mais les ressources qu'il offre sont incomparablement supérieures à celles qu'on peut trouver dans le supplément qu'O'Donovan a mis à la suite de la seconde édition du dictionnaire d'O'Reilly et dans le glossaire qui donne tant de valeur à l'édition du Felire d'Oengus publiée par M. Stokes. Le glossaire de M. Windisch pourrait certainement être l'objet de critiques de détail. Il est le résultat du dépouillement de textes trop peu nombreux pour que le résultat de ce dépouillement soit définitif. On fera certainement mieux dans l'avenir : on ne pouvait faire mieux aujourd'hui.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

147. — **Molière,** sein Leben und seine Werke von Ferdinand Lotheissen. Frankfurt a. M. Literarische Anstalt. 1880, in-8°, xii, 418 p.

Dans une étude de M. Paul Lindau sur Molière, dont j'ai rendu compte ici même, il y a huit ans [1], l'auteur annonçait un travail plus complet dans lequel devaient être résolues toutes les questions que soulèvent le théâtre et l'histoire de notre grand comique ; l'ingénieux publiciste n'a pu tenir, il paraît, sa promesse, mais un de ses compatriotes, bien connu des lecteurs de la *Revue*, M. Lotheissen, se charge aujourd'hui de le remplacer, et interrompant, — espérons que ce ne sera pas pour longtemps, — son *Histoire de la littérature française au* xvii[e] *siècle*, dont deux volumes ont déjà paru, il nous donne, ce qui n'en est en quelque sorte qu'un chapitre plus développé, sur « Molière, sa vie et ses œuvres », un ouvrage aussi bien écrit que bien pensé, et destiné à recevoir, sans aucun doute, un accueil non moins favorable que celui qui l'a précédé. M. L., il le déclare franchement, n'a point voulu jeter sur les points encore obscurs de la vie de Molière un jour nouveau, il nous laisse cette tâche qui ne peut guère d'ailleurs être celle d'un étranger ; ce qu'il s'est proposé, c'est de rechercher, en s'aidant des travaux déjà publiés, quels ont été le rôle, le caractère, l'activité littéraire et l'influence du plus grand de nos poètes peut-être et de l'un des plus grands génies qui aient existé. L'entreprise était déjà assez haute ; en disant que M. L. s'en est tiré à son honneur, je ne fais que reconnaître bien imparfaitement le plaisir que m'a causé la lecture de son livre.

Après avoir, dans un chapitre préliminaire, dit quel était l'état de la « Comédie française avant Molière », M. L. aborde son sujet ; il raconte d'abord ce qu'on sait des premières années du poète, puis il nous le montre cédant à sa passion pour le théâtre, faisant d'abord ses

---

1. 14 sept. 1873. *Molière, eine Ergænzung der Biographie des Dichters aus seinen Werken,* von Paul Lindau. Leipzig, 1872.

débuts comme acteur à Paris, et bientôt quittant cette ville pour parcourir pendant sept ans la province. Ce sont là, ainsi que les avait déjà appelées M. Paul Lindau, les « années d'apprentissage et de voyage » de Molière, c'est l'époque aussi de ses premiers essais comme écrivain. L'examen de l'*Etourdi* et du *Dépit amoureux*, composés pendant son séjour en Languedoc, ses relations avec d'Assoucy et F. Mignard, qui le font connaître comme homme, ce qu'on sait de sa vie pendant ses longs voyages, remplissent le second chapitre de M. L. et conduisent le grand écrivain jusqu'à son retour à Paris en 1658. Mais avant de le montrer faisant, après cette absence prolongée, sa rentrée sur le théâtre du Petit-Bourbon et inaugurant avec les *Précieuses ridicules* sa nouvelle manière et la comédie moderne, l'auteur s'arrête un instant pour retracer l'état de la société et de la littérature en France pendant les premières années du règne de Louis XIV. Il a déployé dans ce tableau ses qualités ordinaires, une connaissance approfondie des hommes et des choses de l'époque, acquise par un commerce prolongé avec nos auteurs du XVII[e] siècle, et cette juste mesure dans l'éloge et dans le blâme, cette équité, cette sûreté de jugement qu'on est assuré de rencontrer toujours chez lui. Au lendemain de la Fronde, la société et la littérature étaient loin d'offrir un spectacle consolant; la noblesse vaincue allait se précipiter dans la servitude, et la bourgeoisie, sans crédit, ne s'était pas encore relevée de la défaite qu'elle avait subie à la fin du siècle précédent; même abaissement dans la littérature, où règne le goût des *Précieuses*; Corneille, qui s'était volontairement condamné au silence, était remplacé par Quinault, les romans de M[lle] de Scudéry faisaient l'admiration des beaux esprits du jour, et le laborieux enfantement de la *Pucelle* de Chapelain tenait en suspens l'attente universelle. Telle est la société que Molière attaque; tels sont les travers que, devançant Boileau, il poursuit de son inexorable satire. Il inaugure l'école poétique nouvelle, et ce n'est pas un simple accident s'il fut lié d'amitié avec les écrivains qui la représentent, La Fontaine, son contemporain, qui en fut une des gloires, et les deux poètes plus jeunes, à qui revient l'honneur de l'avoir définitivement fondée et fait triompher, Boileau, son émule, son auxiliaire dans la lutte contre le goût régnant, et Racine, le régénérateur de la scène tragique, comme Molière l'était de la comédie. Les relations des quatre grands écrivains ont été longuement racontées par M. L., et les pages qu'il leur a consacrées comptent parmi les plus attrayantes de son livre qui en renferme tant.

Mais avant de retracer l'origine, les péripéties et l'influence mutuelle de ces amitiés célèbres, M. L. avait à étudier les premières pièces de Molière, écrites depuis son retour à Paris, — les *Précieuses, Sganarelle*, l'*Ecole des Maris*, les *Fâcheux*, — et à raconter l'événement qui, au lieu de l'embellir, allait jeter sur sa vie une tristesse si tragique, je veux parler de son mariage avec Armande Béjart. On sait quelles questions controversées se rattachent à cette union : qu'était Armande de Bé-

jart? Etait-elle la fille ou la sœur de Madeleine Béjart, l'associée de Molière et longtemps quelque chose de plus? L'acte de mariage de Molière, publié par Beffara en 1821, dit expressément qu'Armande était la sœur de Madeleine, et la découverte, par Soulié, d'un acte dressé peu de temps après la mort de Béjart père et où sa veuve stipulait au nom de ses enfants mineurs dont « une petite non baptisée » ne pouvait être qu'Armande, confirme encore ce fait. Cependant M. Lindau, suivant en cela, bien qu'il ne l'ait pas nommé, l'auteur du *Roman de Molière,* M. Edouard Fournier, a voulu prouver qu'Armande était la fille, non la sœur, de Madeleine ; cette thèse aventureuse, reprise par M. Jules Loiseleur dans ses articles sur « les points obscurs de la vie de Molière », est aussi celle que M. L. accepte sans hésitation, et comme démontrée par les « explications de Lindau et les recherches de J. Loiseleur. » Cependant l'hypothèse des deux écrivains, hypothèse qu'ils n'ont pas même le mérite d'avoir inventée, n'a pas passé sans protestation ; M. Schuchardt, dans l'*Allgemeine Zeitung,* avait fait à M. Lindau des objections auxquelles il n'a point été répondu; moi-même, m'appuyant sur un article de la *Revue de l'Instruction publique* du 18 février 1864, j'avais élevé des doutes sur ses conclusions; enfin, après la publication des études de M. J. Loiseleur, M. G. Paris a repris à nouveau la question [1] et, par une argumentation serrée, il s'est efforcé de faire voir combien était fragile la démonstration du savant archiviste d'Orléans. Je suis surpris que cette réfutation ait échappé à M. L. [2], d'ordinaire mieux informé, et je ne puis que l'engager à la relire pour se convaincre du peu de solidité de la thèse qu'il a acceptée et sur laquelle je crois inutile de m'arrêter davantage.

Les conséquences funestes d'un mariage mal assorti ne tardèrent pas, on le sait, à se manifester; la tragédie de la vie de Molière commence : on en trouve l'écho dans la plupart des pièces de cette époque, d'abord dans l'*Ecole des Femmes,* bientôt et surtout dans le *Misanthrope*, écrit au moment même de la rupture avec Armande et qui en est comme le monument poétique; plus tard encore, et jusque dans ses farces les plus légères, une note attristée, éclatant soudain au milieu des scènes les plus gaies, rappelle brusquement les angoisses du poète. Par bonheur, Molière ne se laissa pas abattre et, au lieu de s'éloigner du théâtre, il y chercha une consolation; ses années de douleur furent aussi ses années de gloire littéraire; la représentation en public du *Tartuffe*, joué après tant de ré-

1. V. *Revue critique*, 3 août 1878.

2. Je ne suis pas moins surpris que M. L. n'ait point reculé devant l'obligation où cette thèse le mettait d'accuser Molière de déloyauté, puisque son acte de mariage, dont il se serait servi pour faire cesser les bruits calomnieux qu'on répandait sur lui, aurait, d'après M. L., été entaché de fausseté. « Loyal comme était Molière, remarque-t-il, il dut lui être doublement pénible de tromper un monarque si bienveillant pour lui ». A merveille, mais Molière ne trompa pas et n'eut pas à tromper Louis XIV.

sistance, les *Femmes savantes* y mirent le comble; mais son triomphe devait être de courte durée; la maladie dont il était atteint, aggravée par les soucis et la fatigue, ne laissa bientôt plus d'espoir, et l'on sait comment, par une espèce d'ironie du sort, le grand comique mourut à la suite d'une représentation du *Malade imaginaire;* mort prématurée et qui, néanmoins, arrivait peut-être à temps; Racine semblait, en effet, sur le point de supplanter Molière dans la faveur de Louis XIV, et l'influence naissante de Mme de Maintenon, l'austérité plus grande de la cour, n'auraient sans doute bientôt plus laissé au poète la liberté de critique dont il avait besoin et qu'il avait portée si loin dans le *Don Juan* et dans le *Tartuffe.*

Ici finit la partie biographique du livre de M. L.; les chapitres qui suivent ont un caractère plus spécialement critique ou sont consacrés à des questions d'histoire générale, par exemple le XIe, qui nous fait connaître les « rivaux de Molière ». Parmi les chapitres de critique littéraire, il faut citer surtout le VIIIe, où l'auteur a essayé de caractériser le talent comique de Molière, et le XIIe, où il fait, d'après le théâtre du poète, le tableau de la société contemporaine. Le *Tartuffe, Don Juan* et le *Misanthrope* ont servi à M. L. à juger Molière; la critique qu'il a faite de ces pièces est pleine de finesse et d'aperçus ingénieux; pourtant, si je ne méconnais pas la portée philosophique du *Don Juan*, je ne puis m'empêcher de trouver que M. L. l'apprécié trop favorablement; il y a dans ce drame, — il m'est impossible d'appeler le *Festin de Pierre* une comédie, — quelque chose de heurté, qui ne tient pas seulement à sa faiblesse incontestable au point de vue de la composition, mais bien plutôt à l'effort du poète pour transformer la légende et l'approprier au goût du public de l'époque et, en même temps, je ne sais quoi d'amer, qui laisse une impression pénible et me fait préférer de beaucoup à la pièce de Molière celle de Gabriel Tellez. On peut lire même en France avec intérét ce que M. L. dit de la peinture faite par Molière de la noblesse et de la bourgeoisie contemporaines, mais surtout des pédants et des médecins; il y a là quelques-unes des pages les mieux écrites et les plus intéressantes de son livre. Le chapitre XIII, qui le termine [1], offre aussi de curieux renseignements sur « Molière en Allemagne ». Le théâtre de notre grand comique pénétra, de bonne heure, de l'autre côté du Rhin, et, malgré les critiques injustes de Lessing et le dénigrement systématique de Schlegel, il n'a presque jamais cessé d'y être admiré; les traductions qu'on a faites de ses pièces se sont multipliées, et cette faveur, au lieu de diminuer, va sans cesse grandissant : l'essai de M. Lindau et l'ouvrage même de M. Lotheissen en sont la meillenre

1. Je ne parle pas d'un chapitre, le Xe, sur les représentations en France au temps de Molière, résumé clair et net des derniers travaux sur la matière; je me borne aussi à mentionner le chapitre XI, « Louis XIV et Molière », dans lequel l'influence du roi sur la littérature est finement appréciée.

preuve. On sait en quelle haute estime Goethe tenait Molière et les *Conversations avec Eckermann* nous en ont laissé le témoignage le plus formel ; sa grandeur morale, l'élément tragique qui se trouve au fond de ses chefs-d'œuvre et les rend si saisissants en même temps qu'inimitables, voilà, avec sa merveilleuse entente du théâtre, ce qui avait surtout frappé le poète critique. Cette admiration, non seulement M. Lotheissen la partage, mais il s'efforce de la communiquer à ses lecteurs, et son livre est comme un commentaire convaincu et chaleureux des éloges donnés à notre grand compatriote par Goethe. Il dit quelque part, dans sa préface, que le jugement d'un étranger est précieux pour la connaissance des hommes, comme des œuvres littéraires; rien de plus vrai, et c'est précisément pour cela que son étude, si pleine d'une sympathie constante, si impartiale et d'une si rare compétence, ne sera pas seulement bien accueillie de ses compatriotes, mais mérite encore d'être lue et méditée chez nous.

Charles JORET.

RECTIFICATION

La note en français sur la manière de prendre des estampages d'inscription au papier humide, qui forme le troisième appendice de la brochure de M. Hübner, *Ueber mechanische Copieen von Inschriften*, n'est point, comme il a été dit, par erreur, ci dessus à la page 493, celle qu'avait rédigée M. Tastu en 1843 ; c'est la traduction par M. Hübner lui-même du chapitre III de sa propre brochure. M. Hübner y proteste — d'ailleurs avec toute raison — contre l'usage de la colle et contre l'invitation à passer un trait de crayon dans le creux des lettres sur l'estampage, pratiques jadis conseillées par M. Tastu.

G.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Charles ROBERT vient de faire paraître la description raisonnée de sa collection de monnaies gauloises. (*Monnaies gauloises, description raisonnée de la collection de M. P. Charles Robert.* Pillet et Dumoulin, 100 p., tiré à part de l' « Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie pour 1878 »). Ce travail, qui mérite tous les éloges et que M. Ch. Robert a exécuté de la façon la plus scientifique, peut être consulté, comme plan, pour l'arrangement des collections. L'auteur n'a catalogué que des spécimens, mais il s'est attaché à reconnaître l'origine et les caractères des grandes familles de monnaies; il signale, parmi les attributions qui sont admises, celles qui lui paraissent incontestables ou hasardées; il

expose diverses notions générales bonnes à propager ; il indique enfin les types grecs ou romains qui ont servi de modèles à une partie des monnaies gauloises. Ajoutons que M. Ch. Robert a divisé ainsi son catalogue : I. Massaliétide ; II. Région méridionale (ancienne Aquitaine, province romaine jusqu'à Lyon); III. Centre (à peu près la Celtique de César), moins les cités maritimes; IV. Contrées maritimes (Ouest de la Celtique) ; V. Nord de la Gaule ; VI. Régions transrhénanes et danubiennes. (où des Gaulois se trouvaient parmi d'autres barbares). Ce très intéressant et très utile catalogue se termine par une Table de matières, par ordre alphabétique, qui facilitera les recherches.

— Sauf classement ultérieur à accomplir par les commissions spéciales, l'Académie française a décerné divers prix de la fondation Montyon aux ouvrages suivants : *La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec*, par Alfred Croiset ; *La ville sous l'ancien régime*, par M. Albert Babeau ; *M. de Montyon, d'après des documents inédits*, par M. Fernand Labour.

— On annonce la mort de M. le docteur Maurice Raynaud, membre de l'Académie de médecine et docteur ès-lettres ; sa thèse française avait pour sujet : *Les médecins de Molière*.

ALLEMAGNE. — La Bibliothèque palatine de Heidelberg vient de rentrer en possession de trois manuscrits de Lycophron qui étaient disparus depuis longtemps. En 1623, lors du transport de la Bibliothèque palatine au Vatican, ces manuscrits se trouvaient prêtés depuis trois ans au professeur Erasme Schmidt, de Wittenberg, lequel n'eut garde de les renvoyer rejoindre à Rome le gros de la collection. Soit par lui-même, soit par les soins de ses héritiers, les manuscrits dont il s'agit furent déposés à la bibliothèque de Wittenberg, d'où, en 1862, ils passèrent à la bibliothèque de l'Université de Halle. C'est là que M. O. von Gebhardt les ayant examinés il y a quelque temps, est parvenu à établir leur identité. Sur l'invitation du ministre des cultes de Prusse, les trois fugitifs ont repris le chemin de Heidelberg.

— Le 15 février les élèves de l'Ecole supérieure de Brunswick ont organisé, en l'honneur de Lessing, une fête à laquelle ont également contribué la Société littéraire et le théâtre ducal : les diverses circonstances de cette fête, les discours qui y ont été prononcés, les poésies qui ont été envoyées à cette occasion, etc., tout se trouve dans une *Denkschrift* ou écrit commémoratif récemment publié sous le titre : *Die Feier von Lessing's hundertjæhrigem Todestage zu Braunschweig* ; la somme produite par la vente de cette brochure sera consacrée à l'achat d'un buste de Lessing, destiné à la bibliothèque de Wolfenbüttel.

— Parmi les nouveaux fascicules de la « collection de conférences » (*Sammlung von Vortrægen*) publiée sous la direction de MM. V. Frommel et Fr. Pfaff à la librairie Winter, de Heidelberg, nous remarquons : de M. Arnold Schæfer, *Gœthe's Stellung zur deutschen Nation* ; de M. C. Passarge, *Herr Peter Doss, ein norwegisches Literaturbild* ; de M. L. Jacoby, *Uber die Nachahmung der Naturstimmen in der deutschen Poesie* ; de M. Max Rieger, *ueber den religiœsen Gehalt von Gœthe's Faust* ; enfin de M. Th. Schott, *Elisabeth Charlotte, Herzogin von Orleans, eine deutsche Prinzessin am franzœsischen Hofe*.

— D'après le *Temps* (27 juin), une décision remarquable aurait augmenté la somme déjà assez notable des connaissances exigées des jeunes Allemands qui veulent obtenir le grade d'enseigne porte-épée. A partir de février 1883, les cadets qui subiront cet examen, seront interrogés sur la langue anglaise ; la même obligation est imposée aux candidats qui ne sortent pas des écoles des cadets ; toutefois, s'ils sortent des gymnases, ils sont autorisés à remplacer l'examen sur la langue anglaise par un examen sur la langue grecque. Les connaissances exigées dans l'une ou l'autre de

ces langues paraissent assez étendues, si l'on s'en rapporte au programme. Ainsi, le candidat interrogé sur la langue grecque doit lire couramment les auteurs expliqués en seconde (Homère, Xénophon) ; il doit faire, en outre, une version grecque et analyser grammaticalement certains passages. L'examen de langue anglaise comporte la lecture courante de l'anglais, la traduction de l'anglais en allemand et de l'allemand en anglais, la syntaxe et l'analyse grammaticale et étymologique de phrases anglaises.

ALSACE-LORRAINE. — Prochainement paraîtra le deuxième volume de l'ouvrage de M. Chabert, *Metz ancien et moderne*.

— Le gouvernement d'Alsace-Lorraine avait, dans l'éventualité de la construction d'une nouvelle Bibliothèque du pays et de l'Université, au cas où le château de Strasbourg serait consacré à l'installation de la Délégation, chargé MM. Barack, bibliothécaire en chef, et Pawelt, conseiller ministériel, de visiter certaines bibliothèques d'Europe, renommées pour leur organisation intérieure. MM. Barack et Pawelt, de retour à Strasbourg, ont rendu compte de leur voyage au ministère, et la question de la nouvelle Bibliothèque de Strasbourg est en ce moment à l'étude. Selon le *Journal d'Alsace*, c'est la Bibliothèque nationale de Paris qui a présenté à MM. Barack et Pawelt le plus parfait modèle d'organisation et d'installation. La question ne sera tranchée qu'à la prochaine session de la Délégation ; si l'assemblée accorde un crédit pour la construction d'un palais sur le Kaiserplatz, la Bibliothèque restera au château; si elle refuse ce crédit, le château sera approprié à la Délégation et la Bibliothèque transférée dans un nouveau local qui sera aménagé, selon les propositions inspirées à MM. Barack et Pawelt par leur récent voyage. — Le 9 août prochain il y aura dix ans que la Bibliothèque actuelle de Strasbourg a été ouverte pour la première fois, elle compte aujourd'hui 500,000 volumes.

BELGIQUE. — Dans sa séance du 13 juin la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a décidé l'impression dans le recueil des mémoires in-4°, d'un travail de M. Thonissen sur l'organisation judiciaire, le droit pénal et la procédure pénale de la loi salique.

— La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique arrête comme il suit le programme de ses concours pour 1881-82 : 1° Étude sur l'organisation des institutions charitables en Belgique au moyen âge (jusqu'au commencement du xvie siècle), avec une introduction sur l'organisation de la charité dans les temps antérieurs; 2° règles de la poétique et de la versification suivies par les *rederijkers* du xve et du xvie siècle; 3° origine et développements de l'empire des Mèdes, d'après les sources classiques et orientales; appréciation des travaux de MM. Oppert, Rawlinson, etc.; 4° histoire du cartésianisme en Belgique; 5° caractère et tendances du roman moderne depuis Walter Scott; 6° histoire des finances publiques de la Belgique depuis 1830. (Prix pour chacune des cinq premières questions, 800 fr.; pour le sixième, 1,200 fr.). *Prix de Stassart* : 1° Notice sur Simon Stevin (600 fr.) ; 2° Apprécier l'influence exercée au xvie siècle par les géographes belges, notamment par Mercator et Ortelius ; donner un exposé des travaux relatifs à la science géographique qui ont été publiés aux Pays-Bas, et de ceux dont ces pays ont été l'objet, depuis l'invention de l'imprimerie et la découverte de l'Amérique jusqu'à l'avènement des archiducs Albert et Isabelle; signaler tout ce par quoi les Belges ont augmenté la somme des connaissances géographiques et rappeler les publications spéciales, de quelque nature qu'elles soient, qui ont fait connaître les provinces belges à leurs propres habitants et à l'étranger (3,000 fr.). *Prix Teirlinck* : Faire l'histoire de la prose néerlandaise avant Marnix de Sainte-Aldegonde (1,000 fr.).

— M. Alphonse Wauters vient de publier un remarquable travail, rempli de ren

seignements nouveaux, sur Bernard Van Orley, peintre officiel de Marguerite d'Autriche et de Marie de Hongrie, élève de Raphaël qui le chargea de surveiller à Bruxelles l'exécution de ses tapisseries pour le pape, ami d'Albert Dürer qui a fait son portrait. (*Bernard Van Orley, sa famille et ses œuvres.* Bruxelles, Hayez. In-8°, extr. des Bulletins de l'Académie royale de Belgique.) Dans cette étude, M. Wauters attribue à Van Orley les *Belles chasses de Guyse* que possède le Garde-Meuble de Paris et dont Lucas de Leyde était jusqu'ici réputé l'auteur.

— Prochainement sera mis en vente le premier volume du *Wapenboeck* ou Armorial du héraut d'armes Gelre (1334-1370), publié par M. Victor Bouton (Bruxelles, Olivier). L'ouvrage, qui aura quatre volumes de texte et deux cents planches coloriées à la main, sera tiré à deux cents exemplaires et coûtera 2,000 fr.

— Le *Bulletin du Bibliophile belge*, dont la publication avait été suspendue en 1879, reparaît sous le titre : *Annales du Bibliophile belge, nouvelle série*, comme continuation de la première série des *Annales du Bibliophile belge et hollandais* (1864-1865). Les *Annales du Bibliophile belge*, dont l'éditeur est M. Olivier, paraissent en cahiers mensuels de 32 pages in-8°, avec des planches fac-similé tirées de livres rares. Elles comprennent deux parties : 1° bibliographie et histoire des livres; 2° catalogue des livres anciens et modernes en vente chez M. Olivier.

— Nous avons récemment parlé ici de la pétition du comité de l'Union générale des écrivains allemands, pétition réclamant du prince de Bismarck la fondation d'une Bibliothèque impériale qui recevrait et conserverait toutes les productions littéraires de chaque année. On nous apprend qu'en Belgique le département de l'intérieur a récemment affecté un crédit spécial à l'acquisition de toutes les publications qui paraissent en Belgique et des ouvrages intéressant spécialement la Belgique et publiés à l'étranger.

ETATS-UNIS. — Le 26 avril est mort à Cambridge (près de Boston) l'historien John Gorham Palfrey, âgé de 85 ans. Il était sorti en 1815 du collège de Harvard, où il devint en 1831 professeur de littérature sacrée. Secrétaire de l'état de Massachussetts de 1839 à 1843, directeur du *North American Review* de 1835 à 1843, membre du Congrès depuis 1847, il a composé : *Evidences of christianity* (1843), *Academical lectures on the jewish scriptures and antiquities* (1838-1851), une brochure sur l'esclavage, une biographie d'un de ses ancêtres, William Palfrey, payeur-général de l'armée de Washington, et surtout une *History of New England during the Stuart dynasty* (1859-1863, en trois vol.), dont il publia également un abrégé. (1866.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er juillet 1881.

M. Tissot, ambassadeur de France à Constantinople, qui est membre libre de l'Académie depuis un an, mais qui n'avait pu encore être reçu, est introduit et prend place.

M. Gaston Paris annonce que la commission des antiquités de la France, vu l'importance et le mérite exceptionnel des ouvrages envoyés au concours des antiquités pour cette année, croit devoir décerner quatre médailles au lieu de trois. Elle attribue ainsi ces quatre médailles :

1° Paul Fournier, *les Officialités au moyen âge* ;
2° Bégule, *la Cathédrale de Lyon* ;

3° Antoine Thomas, *les Etats provinciaux de la France centrale sous Charles VII;*

4° Tuetey, *Testaments enregistrés au parlement de Paris sous Charles VI,* et *Journal d'un bourgeois de Paris sous les règnes de Charles VI et de Charles VII.*

Mentions honorables :

1° Noël Valois, *Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris;*

2° Laffleur de Kermaingant, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel du Tréport;*

3° Curie-Seimbres, *Essai sur les villes fondées dans le sud-ouest de la France, aux* XIII° *et* XIV° *siècles, sous le nom générique de bastides;*

4° Joüon des Longrais, *le Romain d'Aquin ou la Conqueste de la Bretaigne par le roy Charlemaigne, chanson de geste du* XII° *siècle;*

5° L'abbé Bourgain, *la Chaire française au* XII° *siècle;*

6° Vignat, *Cartulaire de Beaugency.*

M. Tissot continue la lecture (commencée par M. Desjardins) de son mémoire sur *la Campagne de Jules César en Afrique.*

M. Leblant communique l'analyse de l'*Histoire d'un soldat goth et d'une jeune fille d'Edesse,* roman d'édification morale qui remonte à l'antiquité chrétienne et qui nous a été transmis par Métaphraste, dans ses Vies des saints, et par saint Aréthas, dans un de ses sermons. L'héroïne, une chrétienne vertueuse, est amenée par surprise à épouser un soldat perfide et cruel, qui lui révèle ensuite qu'il est déjà marié et la soumet aux ordres de sa première femme; celle-ci accable de mauvais traitements la nouvelle venue et assassine l'enfant qu'elle met au monde. Mais la femme homicide meurt elle-même victime de son propre crime, et la puissance divine intervient pour sauver par miracle la mère et l'enfant innocents et châtier le mari coupable. Ce récit mélodramatique et enfantin est surtout curieux pour donner une idée des sentiments et de la culture intellectuelle des populations parmi lesquelles il a été répandu.

M. Hauréau lit un mémoire sur un commentaire latin des *Métamorphoses* d'Ovide, composé au XIV° siècle. C'est à tort que ce commentaire a été attribué à deux dominicains, Nicolas Treveth et Thomas de Galles. Il est l'œuvre du savant bénédictin *Petrus Berchorius* ou Pierre Bersuire, ami de Pétrarque; l'auteur parle, dans un passage de son œuvre, des renseignements que lui a fournis Pétrarque sur des points qui l'embarrassaient. Le commentaire des Métamorphoses formait le XV° livre du *Reductorium morale* de Bersuire, ouvrage qu'on a cru à tort composé de quatorze livres seulement; il y en avait encore un XVI°, consacré à un commentaire moral de la Bible. — Un autre commentaire des *Métamorphoses*, celui-ci en vers français, à peu près contemporain de celui de Bersuire, a été publié de nos jours sous le nom de Philippe de Vitry; cette attribution est fausse, et M. Hauréau montre que l'auteur du commentaire français était un certain Chrétien Legouays de Sainte-More, qui est nommé dans les poésies d'Eustache Deschamps. — M. Gaston Paris cite, à l'appui de la dernière assertion de M. Hauréau, le témoignage d'un manuscrit d'Ashburnham-Place, qui attribue expressément le poème français des *Métamorphoses* à Sainte-More.

M. Delisle fait connaître un précieux don qui vient d'être fait à la Bibliothèque nationale. La Bibliothèque possède le plus ancien manuscrit des annales de Georges Cedrenus, chroniqueur grec du XI° siècle; c'est un volume qui provient de la bibliothèque de François Ier à Fontainebleau; il présente malheureusement d'assez nombreuses lacunes. M. Studemund a signalé à M. Delisle des feuillets conservés à la bibliothèque de l'Université de Bâle qui lui avaient paru avoir une grande ressemblance avec le manuscrit parisien de Cedrenus. M. Louis Sieber, bibliothécaire de Bâle, a bien voulu faire les vérifications que lui a demandées M. Delisle, et il a été reconnu qu'en effet les feuillets conservés à Bâle, au nombre de quatorze, ont fait partie autrefois du manuscrit dont la plus grande partie est maintenant à Paris. La séparation est antérieure à l'acquisition du volume par François Ier, et ceux qui l'ont faite paraissent avoir eu l'intention de gratter et de laver les feuillets détachés, pour y écrire de nouveau; deux feuilles d'un ms. de saint Jean Chrysostome, à Bâle, paraissent provenir du même volume de Cedrenus et avoir subi ce traitement. M. Delisle a demandé à acquérir par échange, pour la Bibliothèque nationale, les quatorze feuillets de Bâle; le conseil d'administration de la bibliothèque de Bâle a répondu gracieusement en offrant ces feuillets à titre de don pur et simple à la Bibliothèque nationale. — L'Académie, sur la proposition de M. Egger, décide qu'elle s'associe à la reconnaissance exprimée pour ce don par M. l'administrateur de la Bibliothèque nationale, et qu'elle en fera parvenir l'expression officielle à l'Université de Bâle.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : P.-Ch. Robert, *Cinq Inscriptions de Lectoure;* — par M. Heuzey : E. Müntz, *Ricerche intorno ai lavori archeologici di Giacomo Grimaldi* (extrait de la *Rivista europea*); — par M. Gaston Paris : Constans, *la Légende d'Œdipe* (thèse de doctorat ès lettres).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 18 Juillet — 1881

Sommaire : 148. Rieu, Catalogue des manuscrits persans du British Museum. — 149. Gloses en vieil irlandais, p. p. Zimmer. — 150. E. Curtius, Histoire grecque, IIIe vol.; Bouché-Leclercq, Trad. de l'Histoire grecque de E. Curtius, I. — 151. Œuvres d'Archimède, IIe vol., p. p. Heiberg. — 152. Le poème de Colluthus sur l'enlèvement d'Hélène, p. p. Abel. — 153. Westerburg, Origine de la légende qui fait de Sénèque un chrétien. — 154. Recueil d'exercices philologiques par des étudiants de Bonn. — 155. Giraud, La maréchale de Villars et son temps. — *Variétés :* A propos d'une critique allemande. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

148. — **Catalogue of the Persian manuscripts in the British Museum,** by Ch. Rieu, Volume I. 1879, in-4° à 2 col. 432 p.

C'est Londres qui est naturellement appelé à posséder les plus nombreux et les plus importants mss. persans relatifs à l'Inde. Aussi est-ce sous ce point de vue que se distingue surtout la collection du British Museum ; non pas que ce soit le seul, car il est facile de reconnaître que l'administration de ce grand établissement, toujours à l'affût des bonnes occasions, ne cesse de s'enrichir par d'intelligents achats. Le tome Ier du Catalogue, paru il y a plus d'un an, est consacré à la théologie, au çoûfisme, à l'histoire et à la géographie; il doit être suivi de deux autres. Nous citons quelques-uns des ouvrages les plus importants et les plus rares : un fragment du grand commentaire de *H*oseyn Va'iẓ sur le Koran ; plusieurs volumes ayant trait aux Parses et à leurs traditions ; des traductions, moins nombreuses qu'on ne s'y attendrait, d'ouvrages sanscrits ; dans la série historique, nous relevons notamment la chronique de Rachîd ed-Dîn, dont l'existence était d'ailleurs connue; plusieurs exemplaires d'une histoire des Mozafferiens par Mo'în ed-Dîn Yezdi [1] ; la chronique de Benâketi ; des ouvrages importants pour l'histoire des Turcs et de la Perse orientale, tels que le *Ta'rîkh-i Khourchâh*, le *Ta'rîkh-i Hayderi,* dont les nombreuses citations qu'en a faites Quatremère ont suffisamment fait connaître la valeur ; — le *Sefer Nâmeh* de Nâçir ed-Dîn b. Khosroû, etc. M. Rieu décrit chaque volume d'une manière très détaillée, hauteur, largeur, nombre de lignes à la page, date, et va jusqu'à

1. La Bibl. Nat. en possède un exemplaire, resté inconnu à M. Defrémery lorsqu'il rédigea son excellent *Mémoire sur la destruction des Moẓafferiens.* Cette chronique est assez rare, mais nous avons eu l'occasion de nous convaincre qu'elle ne renferme que bien peu de choses que le savant académicien n'ait trouvées ailleurs; l'auteur a plus songé à faire du style qu'à nous apprendre des faits.

relever les cachets si souvent apposés dans les mss. par les propriétaires successifs ; mais, en outre de cela, il donne le détail des ouvrages, notamment quand il s'agit d'histoire. Aucune recherche ne lui a coûté, soit dans les imprimés, soit dans les mss., pour fournir des renseignements qui appartiennent plutôt à la *notice* qu'au *catalogue ;* nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre de plus d'une excellente monographie insérée dans son ouvrage, encore qu'elles dépassent un peu le cadre d'un catalogue. Les indications bibliographiques abondent ; rien, semble-t-il, n'a dû être laissé de côté. A nos yeux, il y a là un peu de luxe inutile. Outre qu'il nous parait superflu de rééditer ce qu'a déjà publié quelque autre catalogue, il est chimérique de viser à être complet à cet égard ; les mailles du filet ont beau être serrées, quelque article ou quelque volume y échappe toujours, nous en citerons un exemple tout à l'heure. Il faut dire aussi que les longues et patientes recherches nécessaires pour réunir cette abondance de renseignements sont loin d'être possibles partout, et qu'il faut pour cela les richesses et les facilités de travail que l'on trouve dans un établissement tel que le British Museum.

C'est souvent, avons-nous dit, par monographies que procède M. Rieu. A ce titre, nous pouvons citer la notice qu'il a consacrée à Nâçir b. Kkosroû (p. 379), où il a été amené à conclure à l'existence de deux personnages de ce nom. C'est la même conclusion que nous avions antérieurement formulée, au moins d'une manière dubitative, et alors que nous n'avions pu nous servir que des documents qui nous étaient accessibles à la Bibl. Nat. [1]. Mais M. Ethé, dans un mémoire imprimé au moment où le catalogue du British Museum était mis en circulation, a repris cette question et, à l'aide de documents nouveaux, a prouvé, croyons-nous, qu'il n'a existé qu'un seul Nâçir b. Khosroû [2].

Le nº 26202 Add. (p. 246) contient un fragment des Mémoires de Bâber appartenant à une version différente de celle d'ᶜAbd er-Ra*h*mân, dont le British Museum possède à lui seul sept exemplaires complets. Ce fragment ne peut que provenir de la traduction de Cheykh Zeyn, mentionnée par Bedâoûni (éd. de Calcutta, I, 343) et d'autres. M. Dowson, mis sur la voie par une note persane de l'exemplaire, également incomplet, d'Elliot, a attribué avec raison la paternité de cette traduction à Cheykh Zeyn, l'un des favoris de Bâber [3]. C'est ce que nous avions reconnu nous-même en examinant le nº 107 Anc. Fonds pers. de la Bibl. Nat., qui contient un fragment de cette version, et ce que nous avons développé dans un article écrit depuis longtemps, mais non publié. M. R., sans se rappeler ce qu'avait imprimé M. Dowson et bien qu'ayant lui-même cité les *Vakiᶜât-i Zeyn* [4], s'est borné à transcrire la note ajoutée par

1. *J. Asiat.*, VII sér., t. XIII, p. 164.
2. *Zschr. d. deutsch. Morg. Ges.*, t. XXXIII, p. 645.
3. Elliot a. Dowson, *Hist. of India*, IV, 288. Cf. *Journ. des Sav.*, 1848, p. 326; Quatremère, *H. des Mong.*, p. cxx ; Erskine, *Hist. of India*, I, pp. 524, 541 et 545.
4. P. 108, col. 2, et ailleurs encore.

Erskine à son exemplaire, entré depuis au British Museum. Voilà donc reconnue l'existence de trois exemplaires, qui, par une bizarre coïncidence, sont à peu près de la même étendue et renferment le récit des mêmes évènements. M. Dowson aurait-il vu juste en affirmant que Cheykh Zeyn a laissé sa traduction inachevée ?

Nous terminerons par une observation toute pratique et qui ne touche en rien au catalogue lui-même. Sans doute, et nous le savons très bien, il peut y avoir des raisons (rangement par format, classement de fonds, etc.,) pour que l'on tienne à conserver les n^{os} sous lesquels les volumes sont entrés dans un grand dépôt; nous croyons même très utile qu'ils subsistent, ne fût-ce qu'au point de vue de l'historique des acquisitions. Mais faut-il donc avoir un respect si absolu de ce qui nous a précédés qu'on n'ose même pas, dans un catalogue imprimé, ranger tous les volumes sous une seule série de n^{os}? C'est pourtant ce que l'on constate dans le présent ouvrage, de sorte que les citations deviennent de microscopiques monuments : vous ne direz pas « tel n° persan du British Museum », mais bien « n° 26201 Add. du British Museum (Catalogue Rieu, t. I, p. 245, col. 2) » [1].

E. Fagnan.

---

149. — **Glossae hibernicae e codicibus wirziburgensi,** Carolisruhensibus, aliis, adjuvante academiae regiae berolinensis liberalitate edidit Henricus Zimmer. Berlin, Weidmann. 1881. LIX-288 pages.

Quand M. Ascoli aura terminé son édition des mss. irlandais de Milan et de Saint-Gall, en réunissant le livre de M. Zimmer à la publication de M. Ascoli, on aura un *corpus* à peu près complet des monuments du vieil irlandais, conservés tant sur le continent qu'en Angleterre. Je dis à peu près complet, car, malgré un article inséré dans l'*Academy* du 27 décembre 1879, p. 465, M. Z. n'a rien dit des passages irlandais du *Stowe missal* conservés dans la bibliothèque Ashburnham et que M. Whitley Stokes vient de publier à Calcutta. D'autre part, une note de M. Alfred Maury, insérée dans la notice de M. Miller sur le glossaire grec-latin de Laon, nous signale sur les *quaterniones* de ce ms. des noms de nombre irlandais, qui méritent l'attention des spécialistes. Je ne parle pas de l'Irlande, puisque M. Z. n'a pas jugé à propos de reproduire les notes irlandaises du livre d'Armagh que M. Whitley Stokes a fait imprimer avec une traduction anglaise dans les deux éditions de ses *Goidelica*.

Le plus important des documents publiés par M. Z. est le recueil des gloses du *Saint Paul* de Wurzbourg, IXe siècle : il occupe dans son édition 198 pages; plus des deux tiers des 288 pages de textes qu'il nous offre. Les gloses de Wurzbourg n'avaient été jusqu'ici publiées que dans

1. Nous apprenons au dernier moment que le tome II vient de paraître.

la *Grammatica celtica*, et cela d'une façon très incomplète. Un des textes les plus curieux et des plus courts, que le livre de M. Z. contienne, ce sont les quelques mots irlandais, écrits probablement à Saint-Gall sur un ms. grec des épitres de saint Paul, auquel est jointe une traduction latine interlinéaire.

M. Zimmer a révisé sur les mss. les textes déjà publiés. Il paraît avoir fait cette révision avec beaucoup de soin. Ainsi je me crois autorisé à dire que M. Bradshaw, le savant bibliothécaire de Cambridge, paléographe consommé, dont la compétence en matière celtique est connue, et qui est venu tout dernièrement étudier en France le sermon irlandais de Cambrai, approuve complètement le travail de M. Z. sur ce document. Le livre de M. Z. sera indispensable à tous les savants qui se livrent à l'étude du vieil irlandais. L'auteur nous fait grand plaisir en nous annonçant qu'il va préparer une nouvelle édition de la *Grammatica celtica* et en signalant l'importance que le gallois, le cornique et le breton présentent pour quiconque veut se livrer à des études celtiques approfondies. Formé à l'école de M. Windisch, il sait tirer parti des leçons de ce savant avec une compétence à laquelle une certaine âpreté juvénile ne donne que plus de saveur, et qui fait au maître et à l'élève un honneur égal.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

150. — I. **Griechische Geschichte** von Ernst CURTIUS. Dritter Band, bis zum Ende der Selbstændigkeit Griechenlands, fünfte Auflage. Berlin, Weidmann, 1880. 1 vol. in-8°.

— II. Ernest CURTIUS. **Histoire grecque**, traduite de l'allemand sur la 5e édition par M. A. BOUCHÉ-LECLERCQ, professeur suppléant à la Faculté des Lettres de Paris, tome premier. Paris, Ernest Leroux, 1880. 1 vol. in-8°, XVI-508 p.

Presque au même moment la librairie Weidmann mettait en vente, à Berlin, le troisième et dernier volume de la 5e édition de l'Histoire grecque de M. Curtius et, à Paris, la librairie Ernest Leroux publiait le premier volume de la traduction française du même ouvrage.

L'Histoire grecque de M. C. n'est pas un de ces livres dont il soit nécessaire de faire l'éloge. On sait depuis longtemps quel en est le mérite et quelle en est l'autorité. Il suffira d'indiquer brièvement ici le contenu du troisième volume. Il comprend, en trois livres, la période qui s'étend de l'établissement des trente tyrans jusqu'au lendemain de la bataille de Chéronée, qui met fin à l'indépendance de la Grèce. A la suite du récit et des notes qui s'y rattachent, viennent un index, très détaillé, pour les trois volumes et un tableau chronologique. Le volume se termine par quelques notes complémentaires ou rectificatives, qui se rapportent aux trois derniers livres. Il contient, en outre, une carte de l'empire maritime d'Athènes au début de la

guerre du Péloponnèse. Ainsi, la cinquième édition est complètement achevée. Nous n'aurons donc pas trop perdu à venir plus tard que les autres, après les Anglais et les Italiens [1]. Nous posséderons l'ouvrage de M. C. sous sa forme la plus récente et avec les dernières corrections de l'auteur.

M. Bouché-Leclercq, dans sa préface, explique très bien les raisons qui l'ont déterminé à entreprendre cette traduction. Sans rabaisser la valeur de l'histoire de Grote, il pense que le livre de M. C. convient mieux au public français, aux habitudes et aux exigences de notre esprit. Tout le monde, je crois, lui donnera raison. Quiconque a étudié seulement un point particulier de l'histoire grecque, sait quels sont les secours que l'on peut trouver dans Grote. A lui seul, il tient lieu de toute une bibliothèque. Il cite tous les textes; il institue sur toutes les questions des discussions très savantes et très complètes; en même temps, cette érudition, si copieuse, si abondante, est vivifiée par un sentiment très vif et très net de la réalité. On sent que cet helléniste a été un homme d'affaires et qu'il a siégé à la Chambre des communes. En revanche, son livre a de graves défauts. Outre qu'il faut assez souvent se tenir en garde contre l'esprit de système, contre la partialité excessive de l'auteur pour la démocratie athénienne, il est regrettable que la composition soit si défectueuse dans son ensemble. Si vaste que soit le cadre qu'il s'est tracé, Grote s'y trouve encore à l'étroit. Il a de la peine à y faire tenir tout ce qu'il veut apprendre à ses lecteurs. Les digressions, les rectifications de détail viennent, à tout moment, rompre l'unité de l'ouvrage et, au lieu d'un tableau qui nous retrace dans son développement la vie du peuple grec, nous avons une série de monographies, de dissertations spéciales.

L'Histoire de M. C. n'est pas seulement, comme celle de Grote, un précieux instrument de travail; c'est aussi une œuvre vraiment littéraire, composée et écrite avec un soin qui ne se dément jamais. Elève d'Otfried Müller, M. C. a hérité des meilleures qualités de son maitre, celui de tous les savants allemands que nous apprécions le mieux et avec le plus de facilité. Il n'a pas cru qu'il fût permis d'écrire l'histoire de la Grèce sans se préoccuper de la forme littéraire. Il ne s'est dérobé à aucune des obligations que le respect même de son sujet lui imposait, et il a pensé que son livre, pour être tout-à-fait fidèle, devait posséder, au moins dans une certaine mesure, ces qualités, si chères aux Grecs, de netteté, de clarté, d'ordre élégant et harmonieux.

On peut donc le dire en toute confiance, la traduction de M. B.-L. trouvera chez nous un accueil favorable. Mieux que personne, M. B.-L. était préparé à entreprendre cette tâche et à la mener à bonne fin. Si

---

1. La traduction anglaise a été commencée sur la deuxième édition et achevée sur la troisième; la traduction italienne, en cours de publication, est faite sur la quatrième édition.

M. C. a débuté jadis par la poésie, on sait que le traducteur, outre ses belles recherches sur les pontifes romains et son Histoire, si considérable, de la divination dans l'antiquité, a publié une brillante étude sur Leopardi. Il a fait ses preuves comme écrivain, aussi bien que comme érudit. C'est une raison de plus pour qu'on lui soit reconnaissant d'avoir un instant laissé de côté ses travaux personnels, pour s'occuper d'une entreprise aussi longue, qui lui demandera, malgré le zèle de ses collaborateurs, tant de temps et tant de soin. Une fois ce premier volume terminé, M. B.-L. se fait aider dans sa tâche par des auxiliaires qu'il a choisis, mais il continue à diriger la publication et l'on peut être assuré qu'elle sera poursuivie jusqu'à la fin dans les mêmes conditions.

Comme il l'annonce lui-même dans sa préface (p. XIV), il a voulu nous donner de l'ouvrage allemand une traduction aussi fidèle que possible ; « s'il y a des procédés d'exécution plus faciles, il n'y en a pas de plus respectueux. » Les seules modifications qu'il a introduites, portent sur la forme extérieure de l'ouvrage. C'est ainsi qu'il a distribué en cinq volumes la matière des trois énormes tomes de l'original. De plus, il a ajouté des sommaires en tête de chaque chapitre, et les chapitres eux-mêmes ont été divisés en paragraphes avec sous-titres. Enfin, les notes ont été réparties au bas des pages, au lieu d'être rejetées à la fin du volume.

Malgré le soin avec lequel les épreuves ont été corrigées, il s'est pourtant glissé quelques fautes. Le système que M. B.-L. adopte pour la transcription des noms grecs, est très judicieux, mais il lui arrive quelquefois, par la faute de l'imprimeur, ou par une inadvertance, bien excusable, de ne pas y rester fidèle. On ne voit pas bien pourquoi, écrivant « Dareios » (p. 89), il écrit la « sisachthie » (p. 408). Pourquoi Makaria (p. 64) et Mélikerte (p. 65 et 73), quand partout ailleurs on trouve Héraclès, Cadmos, Cimon, etc. ? Pourquoi, pour désigner le même personnage, les deux formes « Sisyphe » (p. 73) et « Sisyphos » (p. 107), etc. ?

Bien que le traducteur ne nous en ait pas avertis dans sa préface, il semble qu'il ait parfois complété dans les notes les renseignements bibliographiques donnés par M. Curtius. Par exemple, p. 481, à propos du tirage au sort appliqué à la nomination des archontes athéniens, il mentionne les articles de M. Fustel de Coulanges (*Nouv. Revue historique de Droit*, 1879) et de M. J. Nicole (*Revue de philologie* 1880). Peut-être aurait-il pu aller plus avant dans cette voie et, de la même façon, ajouter, p. 121, aux ouvrages cités sur Dodone, l'article de M. Jules Girard, *Dodone et ses ruines* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1879), p. 173 à la note sur les *sedentes contiones*, la mention du travail de M. Vischer, *Sitzen oder Stehen in den griechischen Volksversammlungen* (*Kleine Schriften*, Ier vol. pp. 402 sqq.), etc. En admettant que, par un scrupule de fidélité, M. B.-L. n'ait pas cru devoir citer des ouvrages que M. C. aurait pu connaître et qu'il a peut-être passés volon-

tairement sous silence, du moins il aurait bien le droit de mentionner les ouvrages qui ont paru pendant l'impression du texte allemand ou depuis la publication du premier volume. Je me permets d'exprimer ce vœu, parce que je suis persuadé que la traduction de M. Bouché-Leclercq sera bientôt dans les mains de tous ceux qui, chez nous, s'intéressent à ces études. Il semble donc utile qu'elle leur fournisse les indications les plus complètes. Au besoin, la disposition typographique avertirait le lecteur qu'il y a là une addition au texte, addition très légitime d'ailleurs, puisque le traducteur se conformerait ainsi à l'exemple de M. Curtius, qui ne cesse, à chaque édition nouvelle, d'indiquer les publications les plus récentes et d'en tenir compte [1].

R. LALLIER.

---

151. — **Archimedis opera omnia cum commentariis Eutocii.** E codice florentino recensuit, latine uertit, notisque illustrauit J.-L. HEIBERG Dr. ph. uolumen II. Lipsiae, Teubner. 1881, petit in-8°, VIII et 468 p.

Ce second volume des œuvres d'Archimède, publié par M. Heiberg, contient les traités *de lineis spiralibus*, *de planorum aequilibriis*, *arenarius*, *quadratura parabolae*, *de iis quae in humido vehuntur*, *liber assumptorum*, *problema bovinum*, et les citations de livres perdus d'Archimède que l'on rencontre dans les auteurs anciens. Ainsi se trouve complétée la publication des ouvrages mêmes d'Archimède. Il ne reste à publier que les commentaires d'Eutocius.

Nous avons en grec les traités, *de lineis spiralibus*, *de planorum aequilibriis*, *arenarius*, *quadratura parabolae*. M. H. les donne avec le même soin que ceux qui se trouvent dans le volume précédent, texte grec avec variantes, traduction latine en regard avec notes explicatives. Il faudrait être particulièrement versé non seulement dans la géométrie, mais encore dans la géométrie des anciens, pour apprécier le travail de M. Heiberg. Pour donner une idée de la moindre des difficultés à vaincre, nous citerons en exemple la proposition 9 du second livre *de planorum aequilibriis* (p. 218).

Voici comment M. H. la formule en style moderne [2] :

Soit les trois proportions : (I) $a : b :: b : c :: c : d$; (II) $d : a - d :: e : \frac{3}{5}(a - c)$; (III) $2a + 4b + 6c + 3d : 5a + 10b + 10c + 5d :: f : a - c$; il en résulte que $e + f = \frac{2}{5}a$, a étant la plus grande de ces quantités.

Voici comment cette proposition est rédigée en grec :

---

1. Au moment de donner le bon à tirer de cet article, nous recevons le second volume de la traduction de M. Bouché-Leclercq. La publication, comme on voit, est poussée avec la plus louable activité.

2. *Quaestiones Archimedeae* (1879), p. 48.

Εἴκα τέσσαρες γραμμαὶ ἀνάλογον ἔωντι ἐν τᾷ συνεχεῖ ἀναλογίᾳ, καὶ ὃν ἔχει λόγον ἁ ἐλαχίστα ποτὶ τὰν ὑπεροχάν, ᾇ ὑπερέχει ἁ μεγίστα τᾶς ἐλαχίστας, τοῦτον ἔχουσά τις λάφθῇ ποτὶ τὰ τρία πεμπταμόρια τᾶς ὑπεροχᾶς, ᾇ ὑπερέχει ἁ μεγίστα τᾶν ἀνάλογον τᾶς τρίτας, ὃν δὲ ἔχει λόγον ἁ ἴσα τᾷ τε διπλασίᾳ τᾶς μεγίστας τᾶν ἀνάλογον καὶ τᾷ τετραπλασίᾳ τᾶς δευτέρας καὶ τᾷ ἑξαπλασίᾳ τᾶς τρίτας καὶ τᾷ τριπλασίᾳ τᾶς τετάρτας ποτὶ τὰν ἴσαν τᾷ τε πενταπλασίᾳ τᾶς μεγίστας καὶ τᾷ δεκαπλασίᾳ τᾶς τρίτας καὶ τᾷ πενταπλασίᾳ τᾶς τετάρτας, τοῦτον ἔχουσα τις λαφθῇ ποτὶ τὰν ὑπεροχάν, ᾇ ὑπερέχει ἁ μεγίστα τᾶν ἀνάλογον τᾶς τρίτας, συναμφότεραι αἱ λαφθεῖσαι ἐσσοῦνται δύο πεμπταμόρια τᾶς μεγίστας.

Archimède désigne ensuite les quatre lignes par des lettres; mais sa démonstration n'en occupe pas moins près de cinq pages; encore a-t-il sous-entendu quelques intermédiaires que M. H. a rétablis en note. Ainsi il exprime 2 (ΑΒ + ΒΓ) : 2 ΒΔ :: ΑΔ : ΔΕ par ἁ διπλασία συναμφοτέρου τᾶς ΑΒ, ΒΓ ποτὶ τὰν διπλασίαν τᾶς ΒΔ ἔχει τὸν αὐτὸν λόγον, ὃν ἁ ΑΔ ποτὶ τὰν ΔΕ.

Le traité *de iis quae in humido vehuntur* ne nous est pas parvenu dans le texte grec [1], mais dans une traduction latine publiée telle quelle en 1543 et 1565 par Tartaglia et le Vénitien Curtius Trojanus, et avec correction, en 1565, par Commandin. Tartaglia semble dire qu'il a eu sous les yeux le texte grec. En tout cas, il n'était sans doute pas capable de le traduire lui-même; autrement on ne comprendrait pas qu'il eût rendu par le génitif latin le génitif grec, dans les constructions où il répond à l'ablatif latin, comme avec le comparatif (361, 7. Quarundam... major; 365, 2 levior... humidi) et avec ὑπό (369, 18 sub ipsius). Cette fidélité, qui est sans exemple même dans les traductions latines d'Aristote faites au moyen âge, permet de retraduire exactement en grec, et M. H. se propose de faire un jour ce travail qu'il est seul en état d'exécuter. En attendant, il a reproduit exactement le texte de cette traduction, en indiquant les corrections nécessaires [2].

Il me paraît probable que nous n'avons qu'une petite partie de ce traité d'Archimède. Ce qui autorise à le penser, c'est que Pappus n'a pas dû parler en l'air [3], quand il range le traité d'Archimède avec les *pneumatica* de Héron, les αὐτόματα καὶ ζύγια du même auteur, parmi les ouvrages qui traitaient de la construction des automates, des marionnettes, etc., en un mot de ce que les Grecs appelaient θαυματουργία. Archimède a fort bien pu appliquer les principes de l'hydrostatique à la construction de machines destinées à amuser la cour de Syracuse. La mécanique même appliquée était liée alors à la culture des mathématiques, comme

1. Voir *Revue critique*, 1880, n° 2.

2. Je me suis trompé en avançant (*Revue archéologique*, XIX, p. 285, n. 3) que la démonstration de la VIII[e] proposition du premier livre se trouve dans les publications de Tartaglia. L'énoncé de la proposition IX est omis, et la démonstration est attribuée à la proposition VIII dans cet auteur. (Voir l'édition de M. Heiberg, pp. 371 et 372.)

3. *Collectiones mathematicae*, VIII, prooemium.

elle l'était encore au XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e]. Il n'est pas invraisemblable que le traité d'Archimède ait contenu la description des jeux où il avait mis en pratique les vérités qu'il avait trouvées.

Le *liber assumptorum* est une traduction latine publiée en 1661 d'un texte arabe que nous avons encore en original.

Je ne me donnerai pas le ridicule de porter un jugement sur ce qui est hors de ma compétence. Mais le peu que je puis apprécier dans ce travail de M. Heiberg me donne une idée très favorable du reste.

Ch. THUROT.

---

152. — **Colluthi Lycopolitani carmen de raptu Helenae** edidit Eugenius ABEL. Berlin, Calvary, 1880. 1 vol. in-8° de 140 p.

Le texte du poëme de Colluthus, un des plus difficiles à établir que l'antiquité nous ait laissés, manquait d'une bonne édition critique. M. Abel a fait œuvre utile en rassemblant dans un ample commentaire toutes les variantes des mss. avant lui connus, en y joignant des collations nouvelles ainsi que l'analyse complète des divers travaux de critique auxquels ce texte a donné lieu. Aux morceaux sur lesquels avaient travaillé Imm. Bekker, Stan. Julien et Lehrs, M. Tournier (*Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes*, fasc. 3 : *Notes critiques sur Colluthus*) avait ajouté un ms. qu'il appelait O (C dans la nouvelle édition). M. A. lui-même a collationné le premier un *Codex Palatinus* (S) et un *Marcianus* (W). Son édition nous offre pour la première fois le stemma complet des mss. de Colluthus. On sait qu'ils forment deux familles : l'une ne comprend pas de ms. antérieur au XV[e] siècle et passe pour descendre tout entière de l'exemplaire perdu du cardinal Bessarion ; l'autre n'a qu'un seul ms., celui que Bekker a appelé *Mutinensis*. Cette dénomination paraît avoir trompé Stan. Julien ; il avait cru ce ms. à Modène, tandis qu'il aurait pu le trouver à la Bibliothèque de Paris et en donner un fac-similé, comme il a fait pour deux mss. moins importants Q et P. Il porte au supplément grec le n° 388 ; M. A. devait ajouter que Collathus s'y trouve au fol. 79.

Le texte du nouvel éditeur se distingue de celui de Lehrs (Didot, 1840) par d'assez nombreuses améliorations. On doit approuver la transposition des v. 316-321 à la suite du v. 368 ; cette correction, la plus importante de toutes celles de M. A., donne un sens à un passage jusqu'à présent peu compréhensible. Les conjectures suivantes de M. Tournier ont pris place dans le texte (je cite les chiffres de Lehrs) : v. 48, πέτρῃ ; v. 82, διασκήσασα et κόρυμβον ; v. 176, εἰμι et la transposition du vers ; v. 220, lacune après βωτιάνειρα ; v. 261, εὐγλήνοισι et προσώπων. Sans être taxé de hardiesse, surtout à propos d'un texte qui a subi toutes les altérations, M. A. pouvait encore, ce me semble, adopter quelques-unes des conjectures de M. Tournier. Ainsi V. 27-28 : le texte de la

vulgate ne saurait être conservé. Dès le XVIe siècle, Brodeau avait remarqué que καὶ était inutile et qu'appliquer à Aphrodite l'épithète βασίλεια ἁρμονίης, *regina connubii*, était une façon de parler bien peu grecque. M. Tournier a montré, en outre, que ἁρμονίη ne désigne pas plus le mariage que toute autre union et qu'il s'agit ici de l'Harmonie, mère des Muses précédemment nommées. Tous les commentateurs se sont exercés sur ce difficile passage; G. Hermann suppose une lacune; M. Tournier, une transposition. Cette dernière hypothèse, approuvée d'ailleurs par O. Schneider, paraît la plus voisine de la vérité; il est regrettable qu'elle ne soit pas entrée dans le texte de M. Abel. — On peut regretter aussi que le v. 31 n'ait pas été transposé comme le veut M. Tournier (*Notes crit.*, p. 11). — V. 198 : partant de l'idée que le ms. archétype était troué ou taché en beaucoup d'endroits, ce qui parait en effet résulter d'un certain nombre de variantes absolument irréductibles, M. Tournier remplace un mot complètement inutile, Ἀλεξάνδρῳ, par εὐστέλμους, mot nécessaire ou du moins fort désirable en l'absence d'une autre épithète de νῆας. Il n'y a vraiment là d'étonnant *(mirum)* que l'étonnement de l'éditeur : ce qui serait contraire à la méthode ici, ce serait de chercher une correction fondée sur une ressemblance paléographique. — Μερόπων pour ἐρατὸν au v. 266, ἔργων pour ἀνδρῶν au v. 285, auraient pu prendre place dans le texte.

M. A. fait preuve de quelque connaissance de la métrique spéciale de l'école de Nonnus. Il cite les récentes recherches de MM. Scheindler et Hilberg (1879). Toutefois, en adoptant la leçon κόρυμβον à la fin du v. 82, il convenait de faire remarquer que la règle qui interdit aux proparoxytons de finir les vers de Nonnus, ne s'étend point à la versification de Colluthus. M. Ludwich, qui a découvert cette règle (Voy. *Jahrbücher für Phil. und Paed.*, 1874, p. 443), a fait lui-même une exception pour Colluthus et Tryphiodore, moins scrupuleux observateurs des règles étroites de l'Ecole (l. l., p. 450). Cette conjecture d'ailleurs ne doit être adoptée aujourd'hui qu'avec une grande défiance. Nous en dirons de même de la correction de M. Abel, θέμεθλον terminant le v. 169. De ce que Colluthus n'a pas toujours suivi son maître Nonnus, de ce qu'on trouve chez lui des vers terminés par des proparoxytons, il ne s'ensuit pas qu'on puisse multiplier ces vers par des conjectures. Si je ne craignais de trop insister sur des remarques bien minutieuses, — quoique rien ne soit trop minutieux lorsqu'il s'agit de la versification de cette époque, — j'ajouterais que les mots, surtout trissyllabiques, qui finissent en ον, sont extrêmement rares chez Nonnus. La remarque est encore de Ludwich *Beitræge zur Kritik des Nonnos*, 1873, p. 60, note). Sur ce point aussi Colluthus paraît être un irrégulier de l'Ecole et n'a point la docilité d'un Musée ou d'un Jean de Gaza. Mais nous ne devons point augmenter le nombre des infractions qu'il s'est permises aux règles que ses contemporains et ses émules en versification s'étaient imposées : il semblerait plus logique de chercher à le diminuer, en considérant ces

prétendues exceptions comme un résultat des altérations subies par le texte.

P. DE NOLHAC.

---

153. — **Der Ursprung der Sage dass Seneca Christ gewesen sei.** Eine Kritische Untersuchung von Eugen WESTERBURG. Berlin, 1881. 52 pages in-8°.

Voici un petit écrit plein de choses neuves et intéressantes. Comment a-t-on eu l'idée de faire de Sénèque un chrétien? Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, à cause d'une certaine ressemblance entre ses idées et la doctrine chrétienne, car les Pères sont plutôt frappés de son éloignement, et saint Jérôme (*de uir. ill.*, 12) n'admet le philosophe parmi les écrivains chrétiens que grâce à sa prétendue correspondance avec saint Paul. La légende de la conversion de Sénèque n'a été généralement accréditée qu'assez tard dans le moyen âge, grâce encore à cette correspondance, qui a contribué à faire conserver ses autres écrits (*Seneca*, éd. Haase, t. III, p. VI). C'est aussi cette correspondance qui paraît avoir livré le mot de l'énigme à M. Westerburg. Il s'est aperçu qu'elle est composée de deux parties parfaitement distinctes, une plus ancienne, qui peut bien remonter au IVe siècle, et qui serait un reste de la correspondance que saint Jérôme a connue, *Ep.* 10 à 12; et une plus récente, de l'époque carlovingienne, *Ep.* 1 à 9, 13 et 14.

Cette première découverte est d'une évidence si frappante, qu'on se demande seulement comment on a pu ne pas la faire plus tôt. Il n'en faut pas moins applaudir à la sagacité de M. W., puisque le fait a échappé à tous les critiques éminents qui se sont avant lui occupés de ces lettres. La démonstration de M. W. est irréprochable au point de vue de la méthode. L'époque seule à laquelle il attribue, approximativement d'ailleurs, la seconde falsification peut être révoquée en doute. Il est difficile de croire que l'écrit où le faussaire a puisé, d'après M. W., ait existé jusqu'au VIIIe ou au IXe siècle. Il est probable que tous les livres de ce genre ont disparu bientôt après que Grégoire de Tours et ses contemporains en eurent fait une série d'abrégés et d'extraits qui se sont conservés jusqu'à nos jours.

C'est dans la seconde série de lettres (1 à 9, 13 et 14) que M. W. a trouvé les traces d'un écrit qu'il reconstruit, en quelque sorte, par une suite de combinaisons des plus ingénieuses. Ce sont des actes de saint Paul, primitivement ébionites, c'est-à-dire hostiles à saint Paul, et où cet apôtre était représenté comme l'ami de Poppée, de Néron et de Sénèque, puis remaniés dans un esprit de conciliation. Ces actes, où Chrysostome aussi et d'autres ont puisé, auraient servi d'une part à Pseudo-Linus pour sa passion de saint Paul (*Biblioth. patrum maxima*, t. II, et ailleurs; comp. R. A. Lipsius, *Die Quellen der römischen Petrussage*, p. 108 à 163, dont il semble que M. W. complète fort heureusement les

remarquables investigations); d'autre part à l'auteur de la seconde série des lettres de Sénèque.

Ce résultat sera contesté naturellement avec ses prémisses par les théologiens qui n'admettent pas les luttes intestines du christianisme aux premiers âges; il pourra être discuté et modifié par d'autres aussi. Il serait désirable que M. W. lui-même le complétât, en précisant les questions relatives à l'origine et aux premières destinées des lettres 10 à 12. C'est un point qui reste obscur, au détriment du résultat final. Car si, comme l'admet M. W., il y a désaccord entre les lettres 10 à 12 et les actes dont Pseudo-Linus s'est servi, il semble que ces actes n'ont pu donner lieu à la fabrication de ces lettres; le christianisme de Sénèque aurait donc été admis indépendamment de ces actes. Mais ce qui paraît bien probable, dès maintenant, c'est que Pseudo-Linus et le second faussaire ont puisé à une même source, et que, d'après cette source, saint Paul se trouvait dans des relations intimes avec la cour de Néron. Rien de plus naturel, du moins en supposant la question relative aux lettres 10 à 12 résolue, que de chercher là aussi l'origine de la légende qui fait de Sénèque un chrétien. Quelques remarques de M. W. ajoutent beaucoup à la vraisemblance de cette supposition.

Un appendice contient le texte de la correspondance, reconstitué d'après les mss. de Milan et de Strasbourg. On y verra que M. Westerburg manie la critique des textes avec autant de sûreté et de bonheur que celle des sources.

---

154. — **Exercitationis grammaticae specimina** ediderunt seminarii philologorum Bonnensis sodales. Bonnae, 1881. 61 p. in-8°.

On trouvera dans ce recueil, dédié à M. F. Buecheler, une excellente correction de Lucilius, des recherches pleines de sagacité sur la personne de Lucrèce et sur l'époque où il écrivit son poëme, des observations sur la prosodie des vers anapestiques de Plaute, des conjectures sur les Epîtres de Sénèque, qu'on dirait d'un critique expérimenté plutôt que d'un jeune étudiant, des remarques sur les Choéphores, enfin quelques pages très intéressantes sur la logique d'Antisthènes.

Hâtons de nos vœux le jour où nos facultés donneront, à l'occasion, de pareils « spécimens » des travaux de leurs élèves. Déjà l'Ecole des Hautes-Etudes et les Ecoles de Rome et d'Athènes reconnaissent et mettent en pratique ce principe, que dans les études supérieures il faut apprendre à faire la science, aussi bien qu'à s'approprier la science toute faite; nos facultés suivront cet exemple, maintenant qu'elles ont des élèves, nous en avons la ferme espérance.

155. — **La maréchale de Villars et son temps** par M. Ch. Giraud, de l'Institut. Paris, Hachette. 1881, in-12 de 290 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les cinquante chapitres dont se compose le livre de M. Charles Giraud, et qui ont d'abord paru dans le *Journal des Savants*, sont d'un grand intérêt. Aucun travail spécial n'avait encore été consacré à « cette belle maréchale de Villars, qui fut, pendant soixante ans, l'ornement de la cour de France, qui mérita l'estime et les hommages de Louis XIV, qui brilla par l'esprit autant que par la grâce dans les premières compagnies de son temps, qui inspira un sentiment profond et durable à Voltaire, et qui, attachée par mariage à un personnage héroïque, dans des conditions difficiles, comprit qu'elle devait s'immoler à la gloire de son époux [1]... » Non-seulement M. G. a peint sous mille aspects avec le pinceau le plus sympathique et le plus fidèle la maréchale de Villars, mais encore il a très habilement renouvelé le portrait du vainqueur de Denain. Il a, de plus, d'une main heureuse, peint en raccourci la mère et la bru du maréchal (la marquise et la duchesse de Villars), les Sévigné, Louis XIV, Saint-Simon, l'Electeur de Bavière, Chamillard, Mme de Maintenon, l'abbesse de Chelles, Voltaire, Mme de Lambert, la duchesse du Maine, Lamotte-Houdart, Louis XV, le duc de Bourbon, l'abbé de Vauréal, le président Hénault, etc. Non content de nous présenter tant de personnages, M. G. décrit encore tour à tour l'hôtel de Villars, le Cours-la-Reine, les bals masqués, les soupers de la Roquette, la Cour de Sceaux, le château de Vaux, le salon de Mme de Lambert, etc. Tantôt il nous donne de graves pages d'histoire, tantôt il nous raconte de piquantes anecdotes. A côté de curieuses citations empruntées à divers recueils du temps, il met sous nos yeux des documents d'une singulière importance, par exemple des lettres de la maréchale de Villars à Mme de Maintenon [2], des lettres de Chamillard à Villars [3], des lettres de Villars à Chamillard [4]. Peu de livres, en somme, sont aussi variés, aussi attrayants que le livre du savant académicien.

Indiquons quelques-uns des points sur lesquels l'historien de la maréchale de Villars a répandu la lumière. Il se demande (p. 8) si l'heureux époux de Mlle de Varangeville avait été marié une première fois, comme

---

1. P. 2. M. G. a oublié de nous faire connaître les prénoms de Mlle Roques de Varangeville : on l'appelait *Jeanne-Angélique*. M. G. a dit trop vaguement (p. 14) : « L'union de Villars avec la jeune Varangeville fut conclue dans l'hiver de 1701 à 1702. » Pourquoi ne pas rappeler la date même du mariage (1er février 1702) ?

2. P. 27, lettre du 20 septembre 1709; p. 77, lettre de 1711.

3. P. 46, lettre d'avril 1703; p. 53, lettre non datée; p. 68, lettre du 8 juin 1703.

4. P. 49, lettre du 2 mai 1703; p. 58, lettre du 30 mai de la même année. La plupart de ces documents proviennent des archives de M. le marquis de Vogüé. Quelques autres documents ont été extraits d'un recueil peu répandu intitulé : *Campagnes de M. le maréchal de Villars en Allemagne*, etc. (Amsterdam, 1762, 2 vol. in-12).

l'a pensé « un critique aussi distingué par son savoir que judicieux dans ses assertions, l'érudit et scrupuleux éditeur de la correspondance de Mme de Sévigné. » Il ne croit pas à ce premier mariage, et il suppose que le texte du *Journal* de Dangeau, invoqué avec tant de confiance, s'applique à un autre Villars. Comment expliquer, d'ailleurs, le silence qu'aurait gardé sur ce mariage Mme de Sévigné, qui s'intéressa toujours tant aux bons amis de Mme de Coulanges? M. G. aurait pu ajouter que dans la très détaillée et très exacte généalogie de la famille de Villars publiée dans le *Dictionnaire* de Moréri, il n'est nullement question (t. X, p. 621) de ce prétendu mariage. — Le spirituel apologiste qui, d'une manière générale, reproche (p. 18) à Saint-Simon ses « insinuations haineuses et grossières, » venge très vivement la maréchale (p. 36-93) d'une calomnie particulière du « petit duc rogue et rageur. » Il adresse diverses objections au récit dans lequel Saint-Simon laisse entendre que la maréchale fut l'héroïne d'une galante aventure dont le héros aurait été le comte de Toulouse et qui aurait eu pour théâtre un appartement de Versailles; la meilleure de toutes ces objections est tirée d'un *alibi;* le 3 mars 1710, comme M. G. l'établit nettement, la maréchale n'habitait plus Versailles. — Une autre historiette, admise par le plus récent et le meilleur de tous les biographes de Voltaire, M. Gustave Desnoiresterres, n'est pas moins heureusement combattue (p. 129-130) : les relations de Voltaire avec Mme de Villars n'eurent point la singulière origine qui leur est attribuée. Outre que l'historiette ne se trouve que dans un opuscule du XVIIIe siècle absolument dénué d'autorité, M. G. montre que les relations de Voltaire avec les Villars remontent, par des dates authentiques, à une époque bien antérieure à la première représentation d'*Œdipe* (1718). Enfin, M. G. défend avec une généreuse et triomphante ardeur (p. 283-288) la maréchale de Villars contre une *imputation incroyable* des *Mémoires* du président Hénault. Toutes ces discussions, où la verve seconde la raison, auront pour tous les lecteurs un agrément infini.

M. G., en un passage de son livre, appelle M. Victor Cousin *son maître* [1]. Ce maître aurait été fier de l'érudition et du talent de son disciple; il aurait encouragé son culte pour une belle et grande dame d'autrefois; il aurait applaudi aux coups vengeurs qu'il porte aux adversaires de la maréchale; en un mot, il aurait placé dans son estime le volume de M. Giraud tout auprès de ses propres volumes sur Mme de Longueville et sur Mme de Chevreuse.

T. DE L.

---

1. P. 285. « O Cousin, ô mon maître! Réveille-toi, et haro sur les Philistins! » La vivacité de l'apostrophe donne la mesure de la vivacité de toute la tirade contre le président Hénault.

VARIÉTÉS

A propos d'une critique allemande.

Un des derniers numéros du *Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie* contient une appréciation très dure du Ve volume de l'édition de Molière publiée dans la *Collection des grands écrivains de la France*. L'auteur, M. Mährenholtz, *privat-docent* à l'Université de Halle, veut bien rendre hommage à M. Ad. Regnier, qui dirige cette grande entreprise, et reconnaître que les quatre premiers volumes de Molière, que nous devons à M. Despois, « ont effacé pour lui le vieux préjugé national qui accuse les Français de légèreté et de rhétorique. » Mais le cinquième, qui a été publié depuis la mort de Despois par M. P. Mesnard, a trompé ses espérances. Aussi croit-il devoir en signaler au public toutes les erreurs. Il commence sa revue par commettre lui-même une erreur fâcheuse. Il laisse entendre que, pour achever le IVe volume, M. Mesnard avait à sa disposition les notes de Despois et qu'il s'en est aidé. S'il avait lu avec plus de soin la page même qu'il cite, il aurait vu que Despois n'a laissé de notes que pour le commentaire du *Tartuffe*, dont M. Mesnard n'est pas chargé, et qu'il n'avait rien fait pour la notice. La notice du *Tartuffe* appartient donc tout à fait à M. Mesnard, et il faut lui en laisser l'honneur tout entier. Dans le Ve volume, où M. Mährenholtz croit M. Mesnard pour la première fois abandonné à lui-même, il lui devient très sévère, et l'accuse de travailler avec légèreté et contrairement aux méthodes scientifiques *(Flüchtigkeit und Unwissenschaftlichkeit)*. Voilà de bien gros mots; voyons comment M. Mährenholtz prouve qu'ils sont justes. Il affirme que M. Mesnard n'a lu ni Zamora ni Zorrilla, deux auteurs espagnols qui, longtemps après Molière, ont traité le sujet de Don Juan. La seule raison qu'il en donne, c'est que M. Mesnard a mis au bas d'une de ses pages la note suivante : « Ceux qui ne liront pas Zamora pourront voir, dans les *Etudes sur l'Espagne*, l'idée que donne M. de Latour de sa comédie. » Il en conclut que M. Mesnard a profité pour lui-même des facilités qu'il donne aux autres. Est-ce une preuve suffisante? — Sur la question de savoir si Molière a connu le *Burlador* de Tirso de Molina, quoique le fait soit très vraisemblable, M. Mesnard avoue qu'il hésite. Il voudrait, pour se décider, qu'on lui montrât quelques indices d'emprunts faits par Molière à l'auteur espagnol. Il veut parler d'indices certains, indiscutables; et, s'il n'a pas tenu compte de ceux que M. Moland et M. Mährenholtz lui-même ont cru trouver, c'est qu'ils ne lui ont pas paru aussi sûrs qu'à M. Mährenholtz. Il n'y voit pas des imitations directes, mais de ces rapprochements que le hasard ou la situation peuvent amener entre deux auteurs qui traitent le même sujet. Est-ce un crime? — A propos de Dorimond et de Villiers, qui chez nous, avant Molière, ont fait un D. Juan, M. Mesnard pense

« qu'il n'est pas hasardeux de croire que leurs pièces sont des traductions plus ou moins fidèles de celle de Giliberto, aujourd'hui perdue. » M. Mährenholtz ne le croit pas pour Dorimond, et il relève quelques différences entre sa comédie et celle de Villiers. M. Mesnard a été plus frappé des ressemblances, qui, en effet, sautent aux yeux. Du reste, la question a fort peu d'importance. Il suffisait de montrer, par une analyse rapide, ce qui, dans ces deux ouvrages médiocres, ressemble au chef-d'œuvre de Molière ou en diffère : c'est ce que M. Mesnard a très bien fait. Les autres accusations de M. Mährenholtz sont encore moins graves et plus faciles à réfuter. Il s'étonne que M. Mesnard soit si sobre de détails au sujet de l'imitation du *Misanthrope* par Wycherley, et fait remarquer que Macaulay est allé bien plus au fond des choses que lui — rien n'est plus aisé à comprendre : Macaulay traitait du théâtre anglais et l'étude de la pièce de Wycherley était son sujet véritable ; pour M. Mesnard, ce n'est qu'un accessoire. C'est pour la même raison, qu'il n'a pas insisté sur les imitations allemandes du *Misanthrope*. Il n'en a cité qu'une parce qu'il n'en a pas trouvé d'autre qui lui parût digne d'être mentionnée. Quant aux emprunts que Molière a faits, dans l'*Amour médecin*, à l'*Acier de Madrid* de Lope de Véga, M. Mesnard a peut-être eu tort de n'en rien dire, mais il ne les ignorait pas. Seulement, comme ils sont peu importants, il a cru devoir les remettre au volume suivant, qui vient précisément de paraître. Il en parle, comme Ticknor, à propos du *Médecin malgré lui*, et épuise en une fois tout ce que Molière doit à la pièce de Lope.

Voilà les principaux reproches que M. Mährenholtz adresse à M. Mesnard ; on voit si les faits répondent à la gravité des accusations, et s'il est vraiment établi que l'éditeur français ait fait preuve d'ignorance et de légèreté. La sévérité de M. Mährenholtz me paraît tenir à des causes générales dont il n'est pas mauvais de dire un mot. Les Revues allemandes ont l'habitude de confier le compte-rendu des livres nouveaux à des savants qui ont étudié spécialement et traité eux-mêmes les sujets dont parlent ces livres. C'est une coutume excellente, qu'on suit d'ailleurs dans cette *Revue*, et qui, en toute chose, laisse la parole aux gens compétents. Elle a pourtant aussi quelques inconvénients qu'il convient de signaler, afin qu'on s'en garde. N'est-il pas à craindre que l'auteur de l'article, dont l'opinion est faite d'avance et connue, qui est engagé dans la question par des publications antérieures, n'apporte pas toujours dans ses jugements l'impartialité et la largeur que réclame la critique ? Sera-t-il apte à bien comprendre les idées des autres, lui qui est ancré dans les siennes ? Rendra-t-il une exacte justice à une manière nouvelle d'envisager le sujet qui rendrait ses travaux anciens inutiles ? Il peut se faire qu'il ait étudié surtout tel ou tel point particulier, et que le temps qu'il a consacré à ces curiosités de détail les ait rendues plus importantes pour lui que tout le reste. S'il se trouve que l'auteur du livre, traitant le sujet dans son ensemble, ait donné moins de place aux

particularités chères au critique, le critique ne manquera pas de dire que le livre est incomplet; et, s'il est d'humeur irritable, il accusera l'auteur d'être superficiel et léger. C'est un peu, je crois, ce qui est arrivé à M. Mährenholtz. Il nous dit qu'il a passé sept ans à étudier le *D. Juan* et le *Misanthrope*; voilà une persistance dont les amis de Molière doivent lui savoir beaucoup de gré. Mais cette connaissance de détails qu'il a acquise dans sa longue étude ne le dispose pas à bien comprendre que, lorsqu'on fait sur ces pièces une notice d'une cinquantaine de pages, on ne peut pas tout dire et qu'il faut savoir se borner. Il ne paraît juger de l'importance des choses que par l'intérêt qu'elles ont pour lui et le temps qu'il leur a consacré. Après avoir reproché à M. Mesnard d'être trop court sur certaines parties qui l'intéressent, il l'accuse d'être trop long sur d'autres qui lui sont indifférentes : « C'est encore une faute propre aux Français, dit-il, que cette mauvaise coutume (*unsitte*) d'entasser les citations au sujet d'un écrivain ou d'une question discutée. » Il s'agit des attaques de J.-J. Rousseau contre le *Misanthrope*. M. Mesnard a commis le crime de les citer, et d'y opposer les réponses faites par les écrivains comme d'Alembert, Marmontel, etc. M. Mährenholtz pense qu'il a grand tort de le faire, et il le condamne comme Allemand *(als Deutscher)*, ainsi qu'il le dit quelque part lui-même. Nous nous permettrons de l'absoudre comme Français, et de ne pas trouver mauvais qu'il ait insisté sur une dispute qui fit tant de bruit au siècle dernier, et où tant de grands écrivains ont été mêlés.

On remarquera que M. Mährenholtz met souvent sa nationalité en avant, et qu'il ne manque pas une occasion d'être fort dur pour la nôtre. N'y a-t-il pas du pédantisme à venir ainsi mêler le caractère des deux peuples, à parler de la légèreté française et de la gravité germanique, à propos de quelques menues questions d'érudition ? C'est la preuve que M. Mährenholtz n'a pas encore assez profité de Molière, quoiqu'il ait si longtemps vécu avec lui.

G. B.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nos lecteurs connaissent les excellents travaux d'épigraphie de M. ALLMER, plus d'une fois récompensés par l'Académie des Inscriptions : le plus connu et le plus important est son recueil des inscriptions de l'antique Allobrogis. L'an dernier, malgré son âge et sa santé chancelante, M. Allmer a parcouru, le bâton à la main, tout le midi de la France, pénétrant partout où il croyait faire quelques trouvailles, glanant où on avait moissonné, souvent aussi exploitant pour la première fois un sol inexploré. Il a recueilli ainsi plus de 2,000 inscriptions, dont un bon nombre sont inédites, dont maintes autres avaient été mal copiées. — Pour communiquer successivement toutes ces richesses, M. Allmer a fondé une *Revue épigra-*

phique du midi de la France. Il ne l'a d'abord pas mise en vente, se bornant à en faire don à ses amis; mais il vient de se décider à l'offrir aux souscripteurs moyennant 2 fr. 20 par an (pour quatre fascicules). Ce prix semblera bizarre : c'est juste le prix de revient, et M. Allmer ne veut pas le dépasser. Nous engageons toutes les personnes qui s'intéressent à l'épigraphie à se faire inscrire chez M. Allmer, 47, quai Claude-Bernard, à Lyon. La *Revue épigraphique* est tirée, comme on le pense, à fort petit nombre, et il sera bien difficile par la suite de s'en procurer la collection.

— Notre collaborateur, M. Rubens Duval, doit publier prochainement une grammaire syriaque.

— Nous avons reçu de M. P. Ristelhuber un exemplaire de son étude sur *Le géographe Carl Ritter*, parue récemment dans la « Revue de géographie » (Delagrave, 23 p.).

— A propos des *Mémoires* de Barras, quelques journaux annoncent que les Mémoires, qui appartenaient à Hortensius de Saint-Albin et passèrent de ses mains aux mains de sa sœur Mme Jubinal, seront prochainement publiés en huit volumes.

— Dans sa séance trimestrielle du 7 juillet, l'Institut, réuni en assemblée générale, a décerné le prix biennal de 20,000 francs. Ce prix est attribué tour à tour à l'œuvre ou à la découverte la plus propre à honorer et à servir le pays, qui se sera produite, pendant les dix dernières années, dans l'ordre spécial des travaux que représente chacune des cinq Académies. Cette année, c'est l'Académie française qui a désigné le lauréat. Elle a désigné, sur le rapport de M. J.-B. Dumas, M. Désiré Nisard.

ALLEMAGNE. — Théodore Benfey, dont nous apprenons la mort, était né le 28 janvier 1809 à Noerten, près de Gœttingue; il suivit jusqu'en 1827 les cours du collège et de l'université de cette ville, et eut pour maîtres Dissen et Ottfried Müller; il passa ensuite une année à Munich et revint en 1834 où il a vécu et enseigné la langue sanscrite et la grammaire comparée jusqu'à sa mort. On cite de lui : *die Monatsnamen einiger alten Vœlker* (1836); *Griechisches Wurzellexicon*, (1839-42), ouvrage qui a remporté à l'Institut le prix Volney; *die persischen Keilinschriften* (1847); une édition du *Sama-Veda* (1848); *Beitræge zur Erklærung des Zend* (1853); *Handbuch der Sanskritsprache* (1852-54, grammaire, chrestomathie et glossaire); *Kurze Sanskrit Grammatik* (1845); une traduction du *Panchatantra*, avec notes, etc., etc.; mentionnons enfin l'art. *Inde* dans l'Encyclopédie d'Ersch et de Gruber, et l' « Histoire de la science du langage et de la philologie orientale en Allemagne » (1869).

— M. Schenkel, de Vienne, prépare une édition critique d'Epictète.

— La librairie Prochaska, de Vienne, annonce la publication d'une série d'études ethnographiques et historiques sur les populations de l'Autriche-Hongrie; ces études seront au nombre de douze : I. Les Allemands dans l'Autriche et le Salzbourg; II. en Bohême; III. En Hongrie et en Transylvanie; IV. Dans le Tyrol; V. Les Hongrois; VI. Les Roumains; VII. Les Sémites; XII. Les Gipsies; les autres études seront consacrées aux différentes nationalités slaves de la monarchie; le VIe volume va paraître, et le Ve, qui traite des Hongrois et dont l'auteur est M. Paul Hunfalvy, vient d'être publié. Chaque volume de cette collection forme un ouvrage indépendant.

— Les deux derniers volumes des lettres de l'impératrice Marie-Thérèse à ses enfants et ses amis vont paraître, par les soins de M. d'Arneth, à la librairie Braumüller, de Vienne.

ANGLETERRE. — M. Vigfusson est sur le point de publier une Anthologie de la poésie islandaise; M. Monier Williams, une nouvelle édition de son dictionnaire sanscrit-anglais; M. William Smith, le second volume de son *Old Yorkshire*.

— Il se forme en ce moment une société, dont le comte d'Aberdeen est le « patron », et lord Inglis, le président; société qui a pour but de publier des œuvres, soit rares, soit inédites, de l'ancienne littérature de l'Ecosse.

— On annonce également la formation d'une *Browning Society*; cette société se propose d'étudier et de discuter les œuvres de Browning et de publier des essais sur le poète, ou des extraits des ouvrages qui traitent de ses œuvres et de son talent.

GRÈCE. — La librairie Coromélas fera paraître sous peu les Γλωσσικαὶ παρατηρήσεις ἀναφερόμεναι εἰς τὴν νεὰν ἑλληνικὴν γλῶσσαν du professeur C. S. Condos. Ce sera un livre précieux pour tous ceux qui s'occupent de la langue néo-hellénique.

— Le professeur Stathakis vient de publier la quatrième livraison de sa traduction grecque de la Grammaire de Kühner. M. Stathakis ne traduit que la IIe partie de cette Grammaire.

— Un don de plusieurs manuscrits grecs en partie inédits et se rapportant à la littérature néo-hellénique vient d'être fait à la bibliothèque de la Chambre par un Hellène de Bukarest. Ces manuscrits proviennent de professeurs et de lettrés grecs (fin du xviie siècle jusqu'au commencement du xixe). On en attend le catalogue détaillé.

HOLLANDE. — Deux nouveaux volumes des *Annales arabes* de Tabari viennent de paraître à Leide. L'un, qui forme le premier fascicule de la seconde série, est publié par MM. H. Thorbecke (p. 1-295) et S. Fraenkel (p. 295-320), L'autre, qui forme le 3e fascicule de la troisième série (p. 641-960), est édité par M. S. Guyard.

ITALIE. — M. Giuseppe Pitrè vient de publier le douzième volume de sa « Bibliothèque des traditions populaires de la Sicile » (*Bibliotheca delle tradizioni popolari siciliane*. Palerme, Pedone-Lauriel). Le volume est consacré aux spectacles et aux fêtes, *Spettacoli e feste*.

— On sait qu'en Italie les noces des lettrés et des érudits donnent lieu à d'utiles publications; on s'offre entre confrères, comme présent nuptial, des plaquettes renfermant soit des pièces de vers, soit des curiosités inédites. C'est ainsi que M. Biagi a reçu de ses amis MM. Luigi Gentile et Adolfo Bartoli une brochure contenant cinq *rispetti* du xve siècle et un conte populaire en dialecte de Gragnola (Haute-Lunégiane). La brochure a paru à Florence, chez l'éditeur Sansoni.

PORTUGAL. — M. Z. Consiglieri-Pedroso va prochainement publier le fascicule VII de ses *Contribuições para uma mythologia popular portuguesa*; ce fascicule, consacré au loup-garou dans les croyances populaires du Portugal, aura un intérêt particulier. L'auteur élargit en même temps le cadre de cette publication qui a déjà su se faire connaître et apprécier de tous ceux qui, en Europe, s'occupent de *folk-lore*, et il en change le titre. Les prochains cahiers porteront le titre de *Tradições populares portuguesas, contribuições para a ethnographia de Portugal : contos, mythologia, cantos, usos, costumes, superstições etc., de nosso povo.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 juillet 1881.

M. Couget, président du tribunal de Muret, envoie la copie d'une inscription latine trouvée en cette ville.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Littré, et fixe la discussion des titres des candidats au 4 novembre.

M. Oppert commence une communication sur une grande inscription d'Assur-

banhabal ou Sardanapale V, roi d'Assyrie (667-625), récemment découverte par M. Hormuzd Rassam, qui a suivi des indications précédemment données par sir Henry Rawlinson. Cette inscription est gravée sur un prisme décagone, qui a été trouvé caché dans une niche pratiquée à l'angle d'une terrasse d'un palais, selon un usage fréquemment suivi en Assyrie; les rois voulaient ainsi assurer à leur gloire une durée plus longue que celle des édifices qu'ils avaient bâtis. L'inscription nouvelle complète ce qu'on savait déjà de l'histoire de Sardanapale V par cinq fragments très mutilés, qui avaient servi de base à un mémoire de M. Oppert, lu à l'Académie il y a quinze ans et publié dans le recueil des *Mémoires présentés par divers savants*. Le prisme trouvé par M. Rassam est un duplicata du premier des anciens fragments, connu sous le nom de prisme A, et il permet de combler toutes les lacunes de ce fragment. Assurbanhabal y raconte l'histoire de son règne, et notamment ses campagnes contre Téarco, roi d'Egypte et d'Ethiopie, qui, soumis une première fois par le père d'Assurbanhabal, vers 672, avait ensuite réussi à secouer le joug assyrien en s'alliant avec vingt rois ou satrapes, préposés, sous la souveraineté assyrienne, au gouvernement des principales villes d'Egypte. Le texte donne les noms de ces satrapes et de ces villes en transcription assyrienne, ce qui éclaire certaines questions de prononciation et de phonétique de l'ancien égyptien. Au cours d'une de ses campagnes contre les rebelles d'Egypte, Assurbanhabal prit et saccagea Thèbes, événement auquel fait allusion le prophète Nahum, quand il menace Ninive du sort de No-Ammon, c'est-à dire de Thèbes.

M. Cagnat communique plusieurs des inscriptions qu'il vient de recueillir au cours d'une mission archéologique en Tunisie. L'une se lit sur une borne milliaire, trouvée sur l'emplacement, à ce qu'il semble, de l'ancienne ville de Thurris. La partie conservée est ainsi conçue :

IMPCAESCVIBI//////////
BONIANUSGAL///////
//ICTVSPIVS//////AVG
/PON//// FEXMA//////S
///// BVNICIAEPO///////
//////COSP////////////////
///////BIVSGA/////////////

c'est-à-dire : *Imperator Caesar C. Vibius Trebonianus Gallus Invictus Pius Felix Augustus, pontifex maximus, tribuniciae potestatis secundum, consul, pater patriae, proconsul, et C. Vibius Gallus Volusianus...* etc. Cette inscription doit être du premier semestre de l'an 252. Une autre, trouvée à Toukabr, l'ancienne Tuccabor, porte, après une ligne très mutilée où quelques lettres seulement se lisent :

PAELI·CAES·F
PLAVTIAE
Q·SERVILI
PVDENTIS
D·D·P·P

M. Cagnat montre qu'il faut restituer : *Ceioniae, P. Aeli Caesaris filiae, Plautiae, Q. Servili Pudentis (uxori), decurionum decreto, pecunia publica*. Ceionia Plautia, sœur de l'empereur Lucius Vérus, n'a pas été mentionnée par les historiens; elle n'était connue jusqu'ici que par une inscription grecque. L'inscription de Tuccabor nous fait connaître son mariage avec Q. Servilius Pudens, personnage mentionné aussi dans d'autres monuments, qui fut consul en 166, après avoir exercé diverses charges provinciales. Enfin, un fragment de dalle, à la kasbah du Kef, présente les lettres suivantes :

P·SEPTIM (*t* et *i* liés)
GETAE
COS II
FRATRI (*r* et *i* liés)

Ce n'est là qu'un fragment d'un texte beaucoup plus long, qui devait contenir une dédicace à P. Septimius Geta, frère de Septime Sévère, et qu'on doit rapporter aux premiers jours de l'année 203.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Delisle : 1° Finot (Jules), *Etude sur la mainmorte dans le bailliage d'Amont aux* XIIIe, XIVe *et* XVe *siècles*; 2° Sandret (L.), *Louis II de la Trémoille*; — par M. Georges Perrot : Lucas (Charles), *le Palais d'Ulysse à Ithaque*; — par M. Riant : Guérin (Victor), *Carte de la Palestine* (au 250,000e; s'étend de Sidon à Gaza; indique environ 2,000 localités, toutes visitées par l'auteur lui-même et décrites par lui dans les sept volumes de sa *Description géographique et archéologique de la Palestine*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 25 Juillet — 1881

156. — S. Lefmann. **Geschichte des Alten Indiens,** mit Illustrationen und Karten. Berlin, G. Grote. 1880 (1ste Lieferung) [1].

J'ai eu à me prononcer ailleurs déjà [2] sur l'*Histoire de l'Inde ancienne* de M. Lefmann, et j'ai indiqué, à cette occasion, les dissentiments de principes qui me séparent de l'auteur sur le chapitre de l'état religieux et social tel qu'on peut le reconstruire à l'aide du Veda. Je n'y reviendrai point ici. Je me bornerai à noter quelques points secondaires qui ne me laissent pas sans inquiétude sur la façon dont M. L. traitera l'histoire proprement dite, une fois qu'il y sera parvenu.

C'est que, en effet, dans toute cette livraison de 128 pages, M. L. n'est pas encore sorti de l'archéologie préhistorique. Il lui reste encore un long chemin à parcourir, jusqu'à la conquête musulmane; car c'est là, d'ordinaire, la limite qu'on assigne à l'Inde ancienne. Dans cette période de plus de deux mille ans, que de changements prodigieux dans les destinées et dans les croyances de ces peuples, que de faits à relater et à discuter, de problèmes religieux, politiques, chronologiques à exposer sinon à résoudre, de dynasties à classer et à enregistrer! A vrai dire, tout le sujet de son livre est encore devant lui. Car c'est pour apprendre tout cela qu'on ouvrira le livre, plutôt que pour se renseigner sur des questions d'exégèse védique, pour lesquelles il y a des ouvrages spéciaux et, ajouterai-je, plus autorisés. De deux choses l'une : ou M. L. abrègera le récit de cette période, et son œuvre manquera de proportion; ou il la traitera d'une façon qui réponde au développement du début, et, dans ce cas, je regarde les quatre volumes de Lassen et me demande combien il lui faudra encore de livraisons. En considérant l'économie générale de la collection dont l'ouvrage fait partie, je crains bien qu'il ne soit réduit à prendre le premier parti, c'est-à-dire le mauvais des deux. La disproportion flagrante qu'annonçait le commencement de sa traduction du Lali-

1. Fait partie de l'*Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen* qui se publie sous la direction de M. Wilhelm Oncken.

2. *Revue de l'Histoire des Religions*, cahier de janvier-février 1881.

tavistara (il eût été impossible de continuer l'ouvrage sur le même plan) aurait dû pourtant lui servir de leçon.

Il y a beaucoup de bonnes choses dans l'Introduction, qui est l'historique des progrès qu'a faits, depuis l'origine, la connaissance de l'Inde. Mais il s'y trouve aussi beaucoup d'assertions contestables. L'auteur n'a pas assez distingué entre le certain et le possible. Il n'est pas démontré, par exemple, qu'Ophir soit Abhîra; il l'est moins encore que le Phison soit le Gange, que Chavîlah soit Sauvîra (et aussi Ophir), ni que les Indiens aient trafiqué sur les côtes de l'Arabie et de l'Afrique, et aient eu des établissements à Socotora, dès avant l'apparition dans ces mers du commerce phénicien. M. L. aurait bien dû indiquer aussi en quel endroit des livres d'Hérodote est mentionnée la coutume des Indiens de se brûler vifs. Je ne me souviens pas d'y avoir rien lu de semblable. Ce qui est plus fâcheux, c'est le ton dépréciateur et tracassier dans lequel l'auteur tombe parfois. Il est fort peu reconnaissant aux hommes du passé. Il les gourmande plutôt de nous avoir si peu appris, et semble leur reprocher de ne pas avoir inventé la philologie comparée bien des siècles avant Bopp. Il flétrit, et avec raison, l'introduction de l'Inquisition aux Indes; mais, dans le rôle des Portugais, il ne voit guère que cela, et, en ceci, il a tort. En général, M. L. est un ennemi juré du fanatisme sous toutes ses formes. Il en veut beaucoup aux croisades, aux missionnaires [1], aux prêtres, aux jésuites, un peu aussi au christianisme, et il paraît grand admirateur du Culturkampf. C'est son affaire. Mais comme ce n'est guère son sujet, que d'ailleurs je n'ai aucun intérêt à savoir ce qu'il pense là-dessus, et qu'il s'obstine à me le dire à tout propos, cela finit par devenir agaçant. Il y a ainsi un bon nombre de passages d'un style épigrammatique et détaché, où l'auteur donne à entendre qu'il dédaigne de vider son carquois, et qui, pas plus que le mélange parfois choquant d'une langue presque poétique et d'expressions familières, ne sont précisément dans le ton qui convient à l'histoire. Mais, avec ces réserves, cette Introduction, je me plais à le répéter, est, en somme, un très bon morceau.

Un des mérites et une des nouveautés du livre, ce sont les gravures, toutes d'une exécution parfaite et d'un choix en général fort judicieux. Malheureusement je ne puis pas toujours en dire autant du parti que l'auteur en a tiré pour son texte. L'idée que les temples hypogées nous représentent des forteresses primitives paraît bien invraisemblable et aurait besoin de quelque preuve à l'appui. Jamais, à aucune époque de leur longue histoire, les peuples aryens ne paraissent avoir été des troglodytes. Il est tout aussi peu probable que le stûpa dérive de la cabane ou de la tente, et que les piliers qui entourent le Thuparamaya de Ceylan nous

1. On est étonné, p. 17, de voir qu'il a fallu un Emile Burnouf pour tirer quelque chose des *Lettres Edifiantes*. P. 23, on s'aperçoit qu'il y a erreur et qu'Eugène a été confondu avec Emile.

aient conservé un souvenir de la forêt qui abritait les premières habitations. Le stûpa est massif et la forme, aussi bien que le nom, fait songer plutôt à un monceau, à un tumulus. La description d'une maison védique, p. 86, est aussi fantaisiste que celle de la grande fête religieuse donnée quelques pages plus haut. A quoi bon décrire ces maisons, pour nous apprendre qu'à l'entrée de l'enclos elles avaient une porte ou n'en avaient pas [1]? La nudité, qui est de règle, pour les femmes surtout, dans les sculptures et dans les peintures bouddhiques, est certainement une affaire de convention. En général, il y a quelque inconvénient à utiliser les monuments figurés, tous d'une époque si postérieure, pour des restaurations de l'âge védique, et cet inconvénient augmente singulièrement quand il s'agit de figures religieuses. On peut, à la rigueur, se servir d'un Jupiter gréco-romain pour représenter le Zeus d'Homère, parce que la conception plastique du dieu n'a guère changé dans l'intervalle. On ne pourrait déjà plus prendre l'Hercule de la statuaire pour illustrer le Bouclier d'Hésiode. A plus forte raison, les sculptures d'Ellora ne peuvent-elles rien nous apprendre sur les divinités du panthéon védique. La plupart des bois intercalés dans le texte de cette livraison seraient ainsi mieux à leur place dans les suivantes. Par contre, il faut louer sans réserve la carte dressée pour celle-ci par M. Lefmann. Elle est nettement et élégamment gravée, et elle montre bien ce que l'auteur veut faire voir, la position de l'Inde dans le monde ancien.

L'impression est fort correcte. P. 37, l. 35, il faut lire *yajus* et p. 122, l. 14, *purandara*.

A. BARTH.

---

157. — **Les deux Masques.** Tragédie-Comédie, par Paul DE SAINT-VICTOR. Première série : Les Antiques. Tome I : Eschyle. Paris, Calmann-Lévy. 1880.

Le livre dont nous allons rendre compte ouvre une série de publications sur le théâtre grec [1]. Après Eschyle viendront Sophocle, Euripide et Aristophane. Cet ensemble d'études auquel l'auteur joindra un travail sur Calidasa, aura pour suite deux autres séries, l'une consacrée à Shakespeare, l'autre au théâtre français jusqu'à Beaumarchais. On se demande quels rapports bien intimes lieront les divers éléments de cette encyclopédie où Calidasa et Shakespeare doivent faire transition entre le théâtre grec et le théâtre français ; on s'étonne aussi que, se proposant d'étudier dans sa dernière partie notre comédie classique, M. de Saint-

---

1. Précisément ici l'auteur aurait pu être plus affirmatif. Dans les Brâhmaṇas, il n'est peut-être pas un seul des nombreux enclos servant au sacrifice qui ne soit pourvu de portes, et on sait combien le culte est conservateur des choses archaïques. Mais M. L. ne fait guère usage des Brâhmaṇas.

1. Nous avons reçu cet article plus d'un mois avant la mort de M. Paul de Saint-Victor; nous le publions tel quel. (*Note de la réd.*)

Victor n'ait réservé dans la première aucune place à Ménandre et aux poètes comiques latins. Mais rien de plus réparable que ces lacunes : le programme de M. de S.-V. pourra évidemment s'élargir et se modifier au fur et à mesure qu'il en abordera les différents articles.

Pour nous en tenir à l'examen du seul volume qui ait paru jusqu'ici, il contient une analyse et une critique des sept drames d'Eschyle, précédées d'un récit des guerres médiques, précédé lui-même d'une biographie du poète et de quelques chapitres sur les origines du théâtre grec, le culte de Bacchus et la naissance de la tragédie. Ces préliminaires forment presque la moitié du volume et l'on n'en est pas surpris quand on lit ce passage de la préface : « La mythologie et l'histoire tiennent dans mon travail autant de place que l'esthétique littéraire. Replacer les tragédies et les comédies grecques dans le milieu qui les a produites, éclaircir et élargir leur étude en l'étendant sur le monde antique par les aperçus qui s'y rattachent et les rapprochements qu'elle suggère, soulever le masque de chaque dieu et de chaque personnage entrant sur la scène, pour décrire sa physionomie religieuse ou son caractère légendaire; commenter les quatre grands poètes d'Athènes, non point seulement par la lettre, mais par l'esprit de leurs œuvres et par le génie de leur temps ; tel est le plan que je me suis tracé et que j'ai tâché de remplir. » C'est, comme on voit, à une restauration complète que M. de S.-V. a travaillé : il ne se contente pas d'étudier les chefs-d'œuvre des poètes athéniens, il veut nous faire connaître aussi leur personne, leur public, le temps où ils vivaient, les événements qui ont influé sur leur inspiration, les idées et les croyances de leur milieu. Ce n'est pas trop, certes, de deux cents pages pour mener à bien la partie la plus compliquée d'une pareille tâche en nous conduisant à travers les premières phases du développement de la tragédie jusqu'à la première représentation des *Perses*.

On craindrait plutôt que la place ne fît défaut à M. de S.-V. pour réaliser tant de promesses. A la lecture, on se convainc bientôt que beaucoup d'autres choses lui ont manqué et cela non-seulement dans son introduction, mais d'un bout à l'autre de son livre.

Du moment où il comprenait ainsi l'étude du théâtre grec et où il voulait « l'étendre sur le monde antique », ce n'était pas simplement une œuvre littéraire que M. de S.-V. prétendait nous donner, c'était encore une œuvre d'érudition. Avait-il qualité pour cela? On en jugera.

Il fallait avant tout une connaissance directe des textes originaux. Les citations que fait M. de S.-V. sont relativement peu nombreuses et de médiocre étendue, mais à l'intrépidité même avec laquelle il traduit maint passage qui embarrasse les hellénistes de profession, aux à peu près dont il se contente, on devine qu'il y a des interprètes entre lui et les écrivains grecs.

Il fallait connaître à fond l'histoire politique et littéraire d'Athènes et de la Grèce. Or, dans toute la partie historique et biographique du livre, on voit abonder les erreurs. Ainsi, page 81, M. de S.-V.

nous dit qu'Eschyle fut cinquante-deux fois couronné. Cinquante-deux fois! Si l'on se rappelle qu'on jouait ses drames par tétralogies, cela ferait deux cent huit drames couronnés. Sur quatre-vingt-dix qu'il composa en tout, comme nous l'apprend M. de S.-V. lui-même, c'est un peu trop. Heureusement le seul témoignage ancien et digne de foi que nous possédions, ramène à treize le nombre de couronnes d'Eschyle. — Parlant de la défaite de ce poète par Sophocle, M. de S.-V. affirme que « cet échec dut lui être d'autant plus amer que par hasard il avait, ce jour-là, les dix généraux de Marathon pour juges. » (Cp. 81.) Le hasard ne va jamais si loin. En 468, date de cet événement littéraire, le plus illustre des dix généraux de Marathon, Miltiade, était mort depuis plus de vingt ans, et parmi ses collègues plus d'un aurait aussi manqué à l'appel. Si M. de S.-V. se reportait au texte du passage où Plutarque raconte la lutte des deux poètes, il verrait que ce fut Cimon, assisté des neuf autres stratèges de l'année 468, qui prononça entre Eschyle et Sophocle. — Quelques lignes plus bas, M. de S.-V. assure qu'Eschyle, quittant Athènes après l'*Orestie*, se retira en Sicile, où il était appelé par Hiéron. Mais Hiéron était mort en 467 et l'*Orestie* fut jouée en 458, plusieurs années, pour le dire en passant, après les *Etnéens* que M. de S.-V. regarde (p. 85) comme le dernier drame d'Eschyle. Enfin, pour clore cette série d'exemples, dans son tableau de la Grèce à la veille des guerres médiques, M. de S.-V. nous montre « Thèbes, oublieuse d'Hercule, attendant Epaminondas et Pindare, une Athènes à demi-rustique, dégrossie par les lois de Solon, à peine délivrée de la tyrannie des Pisistratides, s'exerçant obscurément à l'apprentissage de la liberté » (p. 117). « Vers l'an 489, ajoute-t-il, la Perse déclara la guerre à la Grèce ». D'abord, en 489, la guerre était toute déclarée : la bataille de Marathon avait eu lieu l'année précédente. Et puis où M. de S.-V. a-t-il pris qu'en 489 Thèbes attendit Pindare? Nous admettons qu'elle attendît encore Epaminondas qui devait venir près d'un siècle après. Mais Pindare était là depuis longtemps : il y avait plus de dix ans qu'il avait pris rang parmi les plus grands poètes grecs. Même erreur en ce qui concerne Athènes. Dans cette ville « à demi rustique », Eschyle avait déjà composé nombre de drames : la tétralogie était constituée. Phrynichus, Pratinas et Choerilus faisaient applaudir leurs pièces. Evidemment les guerres médiques précipitèrent en Grèce, et à Athènes en particulier, le mouvement de la civilisation, mais M. de S.-V. a exagéré cette influence; il a creusé un abîme aussi profond qu'imaginaire entre les Athéniens d'avant et les Athéniens d'après Salamine. Aller jusqu'à dire (p. 198) qu'il y eut une résurrection du théâtre grec, c'est oublier qu'il était plein de vie à l'arrivée des Perses. M. de S.-V. était peu préparé à ce rôle d'historien et d'érudit dont il a voulu se charger; nulle part peut-être, on ne le voit aussi clairement que dans son chapitre sur les guerres médiques. Aucune critique n'a présidé aux choix des données. M. de S.-V. les prend à droite ou à gauche, tantôt chez les auteurs sérieux, tantôt

chez les faiseurs d'anecdotes : la recherche de l'effet dramatique guide seule ses préférences. S'agit-il, par exemple, de Cynégire à Marathon ? Hérodote dit simplement que cet Athénien, voulant retenir un vaisseau ennemi, eut la main coupée d'un coup de hache. Mais dans les écoles de rhétorique, on s'avisa que Cynégire avait dû tendre l'autre main, — c'est le récit du rhéteur Polémon, — puis, brochant sur le tout, on imagina qu'il avait retenu le vaisseau perse avec les dents et qu'on lui avait coupé la tête. C'est la version de Justin, laquelle excitait si fort l'indignation de Rollin qui n'était pourtant pas un sceptique ; c'est aussi la version que M. de S.-V. reproduit par deux fois (pages 80 et 126).

On ne s'étonnera pas beaucoup, après cela, que les discours apocryphes dont Hérodote a entremêlé son récit aient pour M. de S.-V. autant d'autorité que ce récit même, généralement si digne de foi, et qu'il cite, par exemple, comme un texte officiel telle tirade sentencieuse d'Artabane à Xerxès (p. 135 et sqq.). On a longtemps cru à l'authenticité de ces morceaux oratoires; on y croyait tout aussi sérieusement qu'à la fameuse légende qui représentait Hérodote lisant son livre aux Grecs, en pleins jeux olympiques, légende que M. de S.-V. prend encore pour de l'histoire (p. 137). Mais ce qui surprendra davantage, c'est la hardiesse avec laquelle M. de S.-V. corrige et embellit son auteur. Il nous dit (p. 121) que, « passant par la Pœonie (*sic*), Darius avait été saisi comme d'une apparition par la rencontre d'une jeune femme conduisant un cheval à l'abreuvoir et filant en même temps sa quenouille. La dame, *dam*, comme l'appelait la vieille langue aryenne, maîtresse de la maison, reine du foyer, s'était révélée à lui. » Nous avons là un chapitre d'Hérodote (liv. V, ch. XII), mais, chez ce dernier, l'idylle aryenne n'est qu'une comédie arrangée par les deux frères de la dame, et la scène se passe, non pas en Péonie, où Darius n'alla jamais, mais en Lydie, dans un des faubourgs de Sardes. Il semble même que, pour en user plus librement avec Hérodote, M. de S.-V. se soit abstenu, en le lisant, de jeter les yeux sur la carte. A propos des préparatifs de Xerxès, M. de S.-V. dit que « des masses de navires furent rassemblées de la Perside au Bosphore » (p. 133). Hérodote, dans son dénombrement de la flotte d'invasion (liv. VII, ch. LXXXIX et suiv.), garde le silence sur l'escadre de Perside, et, par le fait, on ne conçoit pas comment elle aurait pu gagner le Bosphore. Plus loin (p. 147), M. de S.-V. nous montre l'armée des Perses « poursuivant sa marche à travers la Piérie et la Chersonèse ». Hérodote, d'accord avec la géographie, ne met pas sur la route de Xerxès la Chersonèse, où les barbares mirent le pied en arrivant en Europe, après la Piérie, le dernier pays qu'ils traversèrent avant la Thessalie.

M. de S.-V. ne nous a pas donné un tableau fidèle d'Athènes et de la Grèce au temps d'Eschyle, non plus qu'une bonne biographie de ce poète. Nous ne disons rien de ses explorations mythologiques, de son chapitre sur le culte de Bacchus, etc. M. de S.-V. attache une grande importance à la mythologie, et il a raison ; mais, sur ce terrain bien au-

trement mouvant que celui de l'histoire, le sens critique, l'érudition patiente et solide, le besoin d'exactitude étaient plus nécessaires encore. Nous n'insistons pas; il serait trop long et trop peu utile d'entrer dans le détail de mésaventures qui attendaient forcément M. de Saint-Victor.

Dans la seconde partie de son ouvrage consacrée à l'étude du théâtre d'Eschyle et où la critique esthétique prend la plus grande place, M. de S.-V. a été plus heureux. Ce n'est pas que les erreurs y soient rares ou légères : encore, ici, l'auteur fait trop souvent de l'érudition, et ces retours offensifs ne lui réussissent pas. Son ambition est de jouer devant nous les tragédies d'Eschyle comme on les jouait réellement; mais il n'a qu'une très vague idée de ce qu'étaient chez les anciens la mise en scène, les conventions dramatiques, l'organisme de la tragédie, le rôle du chœur; bref, ce que l'on désigne sous le nom d'antiquités scéniques ne lui est rien moins que familier. De là bien des surprises pour le lecteur à qui l'on avait promis le théâtre de Bacchus et qui reconnaît les décors et la rampe de l'Ambigu ou du Châtelet. Dans le *Prométhée enchaîné*, le chœur se compose, selon M. de S.-V., des « trois mille filles de Thétis et d'Océanos » (p. 287). Trois mille figurantes, ce serait beaucoup, même dans une féerie. Il est probable que M. de S.-V. n'a pas voulu ici être pris au pied de la lettre et qu'il a laissé dans les coulisses la majeure partie de ce formidable corps de ballet; toutefois, il aurait bien fait de nous dire qu'Eschyle, lui, s'était contenté de douze Océanides. En tout cas, dans les *Euménides*, M. de S.-V. (p. 504) porte très sérieusement à cinquante le nombre des choreutes qui étaient quinze au plus. D'autres, il est vrai, ont fait la même erreur; mais ce que personne n'avait imaginé, c'est qu'au début de ce drame le Pythie sortît « à plat ventre, à quatre pattes » du temple d'Apollon. Nous sommes bien loin aussi de cette dignité dont les mouvements des acteurs et des choreutes du drame tragique ne se départaient jamais, quand M. de S.-V., retraçant le dernier épisode des Suppliantes, la « lutte » entre les Danaïdes et l'envoyé égyptien, nous parle de « robes lacérées et de flancs meurtris, de têtes tirées à la renverse par leurs chevelures, de corps convulsifs qui retombent pliés en deux sur des échines de bourreau » (p. 369), ou bien encore quand il nous montre, à la fin des *Choéphores*, Oreste entraînant Clytemnestre dans le palais « tête pendante, comme un victimaire tenant par la corne une bête d'holocauste » (p. 483). C'est la tragédie grecque changée en mélodrame. Même métamorphose dans le passage de l'*Agamemnon* où Cassandre ressent les atteintes de l'esprit prophétique : « Ses yeux se dilatent, ses cheveux se dressent, l'écume sibylline bouillonne sur ses lèvres » (p. 453). Oui, peut-être dans l'imagination d'Eschyle, mais souvenons-nous qu'au théâtre Cassandre porte une perruque et un masque.

Malgré ce manque persistant d'exactitude, la seconde partie de l'ouvrage de M. de S.-V. est, nous le répétons, supérieure à la première. On y trouvera, marchant de front jusqu'à la fin du volume et offrant un égal

intérêt, une analyse et une critique esthétique des sept tragédies d'Eschyle. Sans doute, M. de S.-V., qui n'a encore étudié ni Sophocle, ni Euripide, fait honneur à l'originalité d'Eschyle de plus d'un trait de caractère commun aux trois tragiques grecs; mais, en somme, il a bien compris le vieux poète. Et puis M. de S.-V. professe pour ce grand génie une admiration enthousiaste dont les lecteurs lui sauront bon gré, d'autant plus qu'elle lui a inspiré nombre de très belles pages. Nous ne pensons pas qu'il ait rien écrit de plus brillant. Parfois, il y a quelque chose d'excessif dans l'éclat des images et du style : on se dit que les chefs-d'œuvre de la poésie attique veulent être admirés plus simplement. Il y a même, çà et là, des comparaisons risquées et des effets d'un goût décidément trop peu athénien. Nous n'aimons pas beaucoup, dans la première partie, « Bacchus érotique et héroïque, imberbe et superbe » (p. 16), ni Eschyle « contemporain du Dinotherium, du Mastodonte et du Rhinocéros à deux cornes » (p. 90); dans la seconde, nous avouons ne pas goûter le passage où, à propos de la tragédie des Perses, M. de S.-V. nous dit qu'Eschyle « alla remplir à Suse le casque de Pallas des larmes brûlantes des vaincus et les rapporta aux vainqueurs pour les leur faire boire à longs traits » (p. 212). Nous comprenons encore moins que M. de S.-V., analysant la scène entre l'Océan et Prométhée, voie « ce demi-dieu se débattre sous le froid verbiage du dieu aquatique, comme s'il subissait la question de l'eau » (p. 301).

Il est grand temps de conclure. Ce qu'il faut chercher dans l'ouvrage de M. de S.-V., ce sont les impressions qu'un littérateur très distingué et tout moderne a ressenties à la lecture des drames d'Eschyle. On n'y trouvera pas autre chose. « Quelle que soit la fortune de ce livre, lisons-nous dans la préface de M. de S.-V., j'en suis récompensé par avance. Il m'a rapatrié dans le monde antique, il m'a ramené aux sources sacrées. » Nous ne doutons pas que M. de Saint-Victor n'ait joui de son voyage; mais il s'est beaucoup trop hâté de prendre terre. Ce n'est pas dans le vrai monde antique qu'il est arrivé; on n'y parvient ni aussi vite, ni à si peu de frais.

Jules NICOLE.

---

158. — **Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen** herausgegeben von Wilhelm ONCKEN. 22e Abtheilung. Geschichte des Rœmischen Kaiserreichs von G. F. HERTZBERG. Berlin, Grote. 1880.

M. Hertzberg a déjà donné, dans la collection que dirige M. W. Oncken, une Histoire de la Grèce et de Rome, qu'il avait conduite jusqu'à la bataille d'Actium [1]. Il lui restait, pour avoir terminé la tâche qui lui était confiée, à publier une histoire de l'empire romain. La 22e li-

1. Voir les nos de la *Revue* du 26 avril 1880 et du 28 mars 1881.

vraison contient le commencement de cette histoire. Elle est remplie entièrement par le règne d'Auguste, à l'exception des huit dernières pages qui se rapportent à Tibère.

Autant qu'il est permis d'en juger par ce début, le nouvel ouvrage de M. H. aura des proportions plus considérables que le précédent. C'est ainsi que l'histoire littéraire, beaucoup trop écourtée dans les livraisons antérieures, est traitée ici avec plus de développements. Les écrivains qui ont illustré le siècle d'Auguste sont énumérés et leurs œuvres sont appréciées d'une manière généralement exacte (p. 43-55). On peut seulement regretter que l'auteur ait reproduit, à propos des *Bucoliques*, une erreur aujourd'hui réfutée. D'après lui, elles auraient été composées dans les années 41-39 av. J.-C. (713-715 de Rome). Bien que cette date ait été longtemps acceptée comme vraie sur la foi d'Asconius Pedianus et d'autres grammairiens, les travaux de la critique moderne ont démontré qu'il n'était pas possible de la maintenir. Il aurait suffi à M. H. d'ouvrir, pour s'en convaincre, les *Prolegomena in Vergilium* de Ribbeck. Peut-être aurait-on le droit aussi de lui reprocher le jugement qu'il porte (p. 44) sur les compositions historiques de César et de Salluste. Il ne voit que ce qu'ils ont de commun, sans tenir aucun compte des différences qui les séparent, et il a l'air de croire qu'ils appartiennent tous les deux à la même école, Salluste ayant imité César dans ses écrits aussi fidèlement qu'il l'avait servi dans sa vie politique. La ressemblance n'est pas aussi frappante que le pense M. Hertzberg. Il serait injuste, d'ailleurs, d'insister sur ces détails. Au lieu de relever les erreurs que l'auteur a pu commettre dans cette partie de son ouvrage, il convient de le féliciter, au contraire, d'avoir accordé aux écrivains latins une attention qu'il n'avait pas jugé à propos de donner aux écrivains grecs.

Ce qu'il faut louer sans réserve, c'est le soin que met l'auteur à définir le système du gouvernement inauguré par Auguste. Il montre bien le caractère du principat, de ce régime mixte, qu'il appelle avec raison une « dyarchie ». En constituant avec force son pouvoir personnel, Auguste respecte les souvenirs de l'ancienne république. Il ne détruit rien, il laisse tout subsister, mais à la condition que les magistratures d'autrefois n'auront plus aucune puissance et que tous ces noms pompeux de tribun, de préteur, de consul ne seront plus que de vains titres. L'empire ne vient pas violemment s'installer sur les ruines de la république; il se glisse dans la place, en apparence pour maintenir, pour restaurer même les anciennes institutions; mais cette prise de possession, pour n'avoir pas des allures brutales, n'en est pas moins irrésistible, et les dehors du vieil édifice sont encore intacts que déjà l'autorité est tout entière transférée aux mains du nouveau maître. Ces idées, que M. H. expose dès le début, dominent tout le volume. L'auteur les reprend ensuite dans le détail et les justifie, analysant les pouvoirs que possède le prince, les attributions qu'il laisse au sénat, les relations, si savantes et si compliquées, qui existent entre le prince et le sénat et où tout est calculé pour assurer,

par les moyens les moins apparents et les plus efficaces, la domination du premier. Toute cette partie de l'ouvrage est excellente. On peut donner les mêmes éloges aux passages dans lesquels l'auteur montre la lutte engagée, au sein même de la famille impériale, entre les Julii et les Claudii. Ce drame domestique, ces rivalités de palais, qui non-seulement troublent et attristent les dernières années d'Auguste, mais encore exercent sur les affaires publiques et la constitution du nouveau régime une influence si funeste, tout cela est nettement et vivement présenté.

On retrouvera, dans ce volume, les mêmes qualités et les mêmes défauts de style que l'on avait déjà pu remarquer dans l'histoire de la Grèce et de Rome. M. H. est un véritable écrivain, très préoccupé de la forme littéraire. Son style a de la précision, de la fermeté, souvent même de l'éclat. L'auteur réussit particulièrement dans les portraits. Dans une autre livraison, il avait très heureusement caractérisé Brutus et Antoine ; ici, on lira avec intérêt ce qu'il dit de Livie (p. 94), de Tibère (p. 130), etc. En revanche, l'expression est parfois emphatique et exagérée. Par exemple, M. H. est bien fondé à dire d'Arminius, qu'il est « le premier grand homme que l'Allemagne ait produit » (der erste grosse Mann der deutschen Nation, p. 147) ; mais ne va-t-il pas un peu loin, quand il ajoute que Rome, depuis Hannibal, n'avait pas rencontré d'ennemi aussi redoutable ? Mithridate, pour ne citer qu'un seul nom, paraît sacrifié un peu trop complètement. Il est vrai que, dans ce passage, ce n'est peut-être pas une préoccupation d'ordre purement littéraire qui a entraîné M. H. à forcer l'expression pour mieux louer Arminius [1].

En somme, le dernier ouvrage de M. Hertzberg est digne du précédent ; il serait même plutôt supérieur, si la suite répond à cette première livraison. Tout en conservant le caractère qui convient à un livre de vulgarisation, destiné au grand public, il semble que l'auteur y ait mis plus de lui-même. Il ne se borne pas à résumer les connaissances acquises ; au moins par la disposition générale et l'heureuse ordonnance de ses développements, il nous donne une œuvre originale.

R. Lallier.

---

159. — **Zeiten, Vœlker und Menschen** von Karl Hillebrand. Fünfter Band. Aus dem Jahrhundert der Revolution. Berlin. Verlag von R. Oppenheim, 1881, in-12, 366 p. — Prix : 6 m. (7 fr. 50).

Le nouveau volume de M. K. Hillebrand se compose de neuf études d'importance et de longueur très différentes, mais dont les sujets sont,

---

1. On pourrait encore relever (p. 159) un rapprochement un peu forcé entre les difficultés intérieures que rencontre Arminius, après la défaite de Varus, et les embarras avec lesquels est aux prises aujourd'hui en Allemagne un autre vainqueur, après un triomphe encore plus éclatant. M. H. a le bon goût de ne pas insister sur la comparaison ; je crois qu'il aurait mieux valu la supprimer complètement.

comme l'indique le sous-titre, tirés du « siècle de la Révolution »; en voici l'énumération : I. Montesquieu (1-30); II. L'Angleterre au XVIIIe siècle (30-89); III. Albergati (89-107); IV. Catherine II et Grimm (107-170); V. Dix-sept cent quatre-vingt-neuf (170-214); VI. Henry Costa de Beauregard (214-243); VII. Mme de Rémusat et Napoléon Bonaparte (243-295); VIII. Metternich (295-351); IX. Après une lecture (351-367).

Le dernier article, inspiré à l'auteur par l'étude de M. Caro sur Mme du Deffant, lue le 25 octobre dernier à la séance solennelle des cinq académies, a pour objet de montrer que si, comme l'avait déjà remarqué Sainte-Beuve, Mme du Deffant représente le XVIIIe siècle « avant 1789 » ou, comme le dit l'éloquent académicien, le XVIIIe siècle « à son déclin », elle ne représente pas nécessairement ce siècle dans ce qu'il aurait eu de mauvais, dans son égoïsme et sa froideur; appartenant à une autre génération que les contemporains de sa vieillesse, la célèbre amie de Horace Walpole ne connut ni la sentimentalité, ni l'emphase qui devint de mode à partir de 1770, mais fut-elle pour cela moins capable de vraie sensibilité et de bonté? Telle est la question que se pose M. K. H. et qu'il résout dans un sens opposé à M. Caro; je me borne à l'indiquer, pour arriver aux articles qui précèdent, et où l'auteur a pris occasion de publications récentes pour faire le portrait de quelques-uns des personnages les plus célèbres d'avant ou d'après 89 ou de cette époque elle-même.

Je passerai rapidement sur l'étude qui a pour titre cette date mémorable; écrite au lendemain de l'apparition du second volume de l'ouvrage de M. Taine sur l'ancien régime et la Révolution, M. K. H., exagérant encore les conclusions de l'éminent publiciste, en prend acte pour attaquer « les principes de 89 » et le « fétichisme », dont ils sont l'objet chez nous, ainsi que la « légende révolutionnaire », détruite par le « procédé scientifique » du nouvel historien de cette grande époque, et il oppose aux conceptions abstraites des constituants l'œuvre de reconstitution sociale entreprise par le génie réaliste de Napoléon. M. K. H. reconnaît bien que le guide qu'il suit dans la seconde partie de son article, M. Amédée Edmond-Blanc, n'est rien moins qu'impartial; il n'est pas loin non plus de voir ce qui fait la faiblesse du livre de M. Taine, l'hostilité trop évidente contre la Révolution, le parti-pris de ne l'envisager que par ses mauvais côtés et cette accumulation de petits faits qui obscurcit plus qu'elle n'éclaire et empêche de saisir le vrai sens des événements; mais admirateur, malgré tout son libéralisme, du « despotisme éclairé » du siècle dernier, ennemi déclaré de la démocratie et n'admettant qu'un développement calme et régulier dans l'histoire, comme si une telle évolution était possible aux époques profondément troublées, M. K. H. a été heureux de trouver dans l'ouvrage de M. Taine la justification de sa propre manière de penser et, à sa suite, il réédite contre la Révolution des critiques et des accusations dont beaucoup sont fondées

sans doute, mais où percent aussi trop souvent des allusions aux faits contemporains pour que je veuille ou puisse les discuter dans cette *Revue;* l'on comprendra sans peine que je ne m'y arrête pas.

Je ne m'arrêterai guère non plus, mais pour d'autres raisons, aux articles III et VI; les hommes auxquels ils sont consacrés ont trop peu de notoriété pour devoir nous retenir longtemps. C'est pourtant une figure bien curieuse que celle de Francesco Albergati, ce fils d'un patricien de Bologne, divorcé par le pape Benoît XIV lui-même après son premier mariage, emprisonné par l'ordre d'un autre pape après le suicide de sa seconde femme et épousant en troisième noce une danseuse, véritable homme du XVIIIe siècle par son amour de la littérature, en relation avec les écrivains les plus célèbres du jour, comme Voltaire, Goldoni, Baretti, etc., composant sans génie dramatique des comédies qu'il faisait jouer et jouait lui-même sur un théâtre de société, et mourant à 76 ans inconnu à l'étranger et à peine connu encore dans sa propre patrie. Tout autre est le marquis Henry Costa de Beauregard, cet « homme d'autrefois », que son petit-fils nous a fait connaître dans un livre, qui parfois donne le regret que le descendant se soit trop souvent substitué à l'ancêtre, mais qui fournit de si précieux renseignements sur les guerres de la Révolution et la désorganisation du Piémont de 1790 à 1800; loyauté, grandeur d'âme jointe à une grande simplicité de mœurs et de manières, tout contribue à inspirer pour cette nature héroïque, dont M. K. H. a très bien saisi l'originalité, une admiration profonde et salutaire.

Les dernières lettres du marquis de Beauregard nous le montrent en présence de Napoléon; c'est ce gentilhomme piémontais, en effet, qui eut la pénible mission de signer avec le jeune et heureux général l'armistice de Cherasco. La grande figure du conquérant devait naturellement attirer M. K. H. et il a mis à profit la publication des Mémoires de Mme de Rémusat pour essayer, après tant d'autres, d'en esquisser les traits principaux. Après quelques pages, où il fait l'historique de l'œuvre de Mme de Rémusat et caractérise très bien son talent d'écrivain, il arrive au héros même du livre et, dans une suite d'analyses très fines, il met en lumière les qualités contradictoires de cette nature étrange et ce qui fait à la fois sa grandeur et sa faiblesse, la puissance créatrice de son génie et son impuissance à se dominer lui-même, son amour du gigantesque, sinon de l'impossible, son égoïsme souverain qui le fit se substituer à l'État, non pas aussi ouvertement, mais aussi et plus complètement même que Louis XIV; enfin, cette fatalité de sa destinée et de son ambition qui le forçait à ne s'arrêter jamais et à marcher de conquête en conquête jusqu'au jour où il devait être renversé. Chemin faisant, M. K. H. se demande pour quelle cause la réputation de Napoléon a été si rabaissée chez nous dans ces dernières années, tandis qu'en Angleterre celle de Cromwell, autrefois si sévèrement jugé par ses compatriotes, a démesurément grandi; la raison en est bien simple, et la question ne pouvait guère être posée

qu'en Allemagne, où il est de mode aujourd'hui de nous accuser d'ingratitude à l'égard des « Napoléonides », pour lesquels on avait moins d'indulgence, de l'autre côté du Rhin, il y a quelque dix ans. Si les Anglais jugent favorablement aujourd'hui Cromwell, c'est que, affranchis de l'esprit de parti, ils voient en lui un des fondateurs de la grandeur de leur patrie; si, au contraire, la légende napoléonienne a disparu chez nous, c'est que trois invasions et la France mutilée nous ont fait durement sentir combien cher nous avons payé la gloire du premier empire.

Après le conquérant le diplomate, après Napoléon son adversaire politique, Metternich, dont les Mémoires et la correspondance ont, l'année dernière, attiré vivement l'attention. Autant M. K. H. est favorable à Napoléon, autant il l'est peu à Metternich; la suffisance vaniteuse du célèbre chancelier, sans doute aussi et encore plus son hostilité envers la Prusse, l'ont rendu très sévère pour cet homme d'Etat, qu'on ne saurait comparer à ceux de notre temps peut-être, mais qui n'en a pas moins joué un rôle considérable dans l'histoire de l'Europe pendant le premier tiers de ce siècle; comment oublier aussi que sa « politique de bascule et d'atermoiement » a sauvé, M. K. H. le reconnaît lui-même, de 1811 à 1813, l'Autriche de la ruine? Sans doute le ministre chez Metternich est inférieur au diplomate et la réaction inintelligente dont il fut l'âme n'a assuré qu'en apparence la prospérité de sa patrie d'adoption et n'a empêché aucune des catastrophes ou des révolutions qui ont suivi sa mort; la seconde partie de sa vie fait ainsi tort à la première, mais elle ne doit pas faire perdre de vue non plus les services qu'il a rendus dans celle-ci, tout au plus peut-on et doit-on peut-être, avec M. K. H., distinguer deux Metternich, celui d'avant et celui d'après 1815, l'un dirigeant, — souvent aussi, il est vrai, en subissant l'influence de Talleyrand, — la politique européenne, l'autre ne conservant son ascendant sur la marche des affaires que par suite de la lassitude universelle, qui rendait acceptable pour tous le *statu quo*, quelque mauvais qu'il fût et à quelque point qu'il fût en contradiction avec les aspirations naissantes des peuples.

Mais il est temps de revenir à l'époque qui précède la Révolution. Trois articles, pour ne pas parler de l'étude sur Albergati, lui sont consacrés; le premier traite de Montesquieu, le second de Catherine II et de Grimm, le troisième de l'Angleterre au XVIIIe siècle. M. K. H. ne s'est point proposé d'étudier en détail ou même de caractériser les écrits de notre grand publiciste et il n'en parle qu'incidemment; c'est le portrait de cet homme célèbre qu'il a essayé de faire en s'aidant surtout de la biographie récente qu'en a faite M. Vian. La nature des opinions de Montesquieu le rendait cher à M. K. H.; aussi rien de plus charmant que l'article où il l'examine tour à tour comme écrivain et comme publiciste, mais surtout comme homme, le suivant dans sa vie de loisirs studieux et d'occupations utiles ou frivoles à la Brède et à Paris, comme dans ses voyages en Italie, en Hollande et en Angleterre. On retrouve

dans ces pages, quelques-unes des plus agréables qu'il ait écrites, toutes les qualités de l'auteur, son habileté à choisir les traits caractéristiques et qui portent, son impartialité et sa largeur de vues, sa netteté d'exposition, avec ce style clair et limpide qui lui ont assigné une place si haute parmi les essayistes allemands contemporains.

Ces qualités n'apparaissent pas moins dans l'article consacré à Catherine II et à Grimm et dont la publication récente de la correspondance entre la grande souveraine et l'ami de Diderot lui a suggéré l'idée. Cette correspondance, commencée peu de temps après le voyage que Grimm fit en 1773 à Saint-Pétersbourg en compagnie de Merck et de la Grande Landgrave, se continue, à part de courtes interruptions, jusqu'à 1796, c'est-à-dire pendant vingt-deux des années les plus glorieuses du règne de la célèbre impératrice; c'est le plus souvent, il est vrai, une correspondance d'affaires, mais elle n'en offre pas moins un intérêt considérable, en ce qu'elle permet plus d'une fois de pénétrer dans l'âme et les desseins de Catherine et éclaire ainsi les événements si considérables du dernier tiers du siècle, auxquels la politique russe a été mêlée. Si Catherine sort agrandie de cette lecture, il n'en est pas de même de Grimm, et cet écrivain trop loué, en particulier par Hettner, apparaît singulièrement amoindri dans ces lettres où sa « servilité » se montre à nu. La tsarine en était fatiguée par moments. « Ecoutez, Souffre-Douleur » — c'était le surnom caractéristique qu'elle avait donné à son correspondant, — lui écrit-elle un jour qu'il lui adressait un mémoire intitulé « Catherine dans ses exploits », rempli d'éloges exagérés, « il n'est pas permis de louer ainsi les gens à toute outrance ». Nous voilà loin du mot de Sainte-Beuve, qui, parlant de ce « chargé d'affaires des puissances auprès de l'opinion française, en même temps qu'il était l'interprète et le secrétaire de l'esprit français auprès des puissances », remarque « qu'il a rempli cette double mission très dignement ». M. K. H. juge tout autrement son compatriote. « Grimm, dit-il, fait l'effet d'un comédien achevé que les Français avec toute leur finesse ne purent pénétrer », et il n'hésite pas à lui reprocher ses attaques haineuses contre Rousseau, mort depuis longtemps, et le froid égoïsme avec lequel il parlait, en 1783, dans l'*Année littéraire*, de Mme d'Epinay, sa bienfaitrice et son amie d'autrefois. Mais laissons Grimm, dont les lettres sont, à part les dernières, assez insignifiantes, et arrivons à celles de Catherine. M. K. H. s'en est servi, ainsi que de quelques autres publications contemporaines, pour peindre la célèbre impératrice. Rarement il a été mieux inspiré, et rien de plus piquant que le portrait qu'il a fait de cette Allemande transportée à quatorze ans au milieu d'une cour corrompue, résistant d'abord, puis finissant par céder aux séductions qui l'entourent, de cette « petite luthérienne », jadis si attachée à ses croyances et dont la conversion fut si complète qu'elle devint « la païenne la plus impénitente qui se soit assise sur un trône », « Gauloise du Nord », comme elle s'appelait elle-même, qui fut mise à la mode par Voltaire, mais qui lui dut plus en-

core, sa culture tout entière. « C'est mon maître, » écrivait-elle avec reconnaissance, au lendemain de la mort du philosophe, « lui ou plutôt ses écrits ont formé mon esprit et ma tête... Je suis son élève; quand j'étais jeune, je désirais lui plaire. Donnez-moi cent exemplaires des œuvres de mon maître que j'en mette partout. Il faut qu'on les étudie, qu'on les apprenne par cœur, je veux que les esprits s'en nourrissent [1] ».

Voltaire et les écrivains français n'étaient pas les seuls que lût et admirât Catherine; supérieure en cela à Frédéric II, elle connaissait aussi les écivains allemands contemporains, non les plus grands toutefois, Lessing, Herder, Gœthe et Schiller, mais ceux que louait et recommandait l'*Allgemeine deutsche Bibliothek,* Nicolaï, son directeur, Thümmel, etc., et on sourit quand on voit la grande souveraine s'exalter à leur lecture et déclarer que *Sebaldus Nothanker* et *Wilhelmine* ont détrôné les Français « qui n'ont plus un seul livre à montrer. » Il est vrai que Voltaire était mort lorsque ces lignes singulières ont été écrites. Je n'insisterai pas sur ce que M. K. H. dit de Catherine comme politique, sur son amour de la gloire, mobile de ses grandes actions, sur son activité; mais je ne puis que m'associer au vœu qu'il forme en terminant son article, c'est qu'on donne une édition accessible à tous (les notes de celle-ci sont en russe) et choisie des lettres de l'amie de Voltaire; les renseignements qu'on y trouve sur les événements contemporains, les jugements qu'elle a portés sur les hommes et les choses de l'époque, par exemple sur Louis XVI, qu'elle juge très sévèrement, sur Frédéric-Guilllaume II, Gustave III, Joseph II, etc., en feraient un des recueils les plus utiles et de la lecture la plus instructive.

J'ai réservé pour la fin l'article II, « l'Angleterre au XVIIIe siècle » ; il le mérite par son importance et par les vues que M. K. H. y expose; auteur de « Lectures » sur l'Allemagne à la même époque, dont la *Revue* rendra prochainement compte, dès longtemps il avait dû étudier la civilisation anglaise pendant ce siècle, où elle est si intimement liée à celle de l'Allemagne; les nombreux ouvrages qui ont paru dans ces derniers temps sur le sujet [2] lui ont fourni l'occasion de compléter et de réviser ses propres appréciations, et c'est le résultat de ces nouvelles études qu'il nous donne ici sous forme d'apologie de l'Angleterre et du XVIIIe siècle tout entier. La civilisation de ce siècle a depuis quarante ans trouvé de l'autre côté de la Manche de nombreux détracteurs; on l'a condamnée à la fois au point de vue religieux et au point de vue positiviste. « Il n'y a personne aujourd'hui, dit entre autres M. G. H. Cur-

---

1. N'ayant point les lettres de Catherine, je suis obligé de remettre en français la traduction de M. Karl Hillebrand.

2. Entre autres, l'*History of English Thought in the eighteenth Century* by Leslie Stephen, *A History of England in the eighteenth Century* by W. Ed. Hartpole Lecky, et les *English Men of letters* de J. Morley, en particulier le *J. Johnson* de E. Stephen et le *Burke* de J. Morley.

ters [1], qui ne s'estime heureux de n'avoir pas été condamné à vivre dans le XVIIIe siècle, de ce siècle devenu, du consentement universel, un objet de moquerie et de mépris. Jusqu'au costume, aux mœurs, tout en lui a quelque chose qui fait irrésistiblement rire. Sa littérature, à part quelques nobles exceptions, est dédaignée, sa poésie a perdu toute puissance sur nous ; sa science est condamnée, son goût flétri, ses conceptions religieuses se sont survécu et sont rapidement devenues l'objet d'un mépris complet, sinon peut-être entièrement mérité. » C'est à ces accusations, dont l'exagération « sacerdotale » est si faite pour surprendre, que M. K. H. s'est proposé de répondre. « Je voudrais, dit-il, montrer comment le développement social, religieux et littéraire de l'Angleterre n'a jamais été plus vivant et par suite plus fécond que pendant ce siècle, qu'on accuse de somnolence. » Cette défense, M. K. H. la poursuit à la fois sur le terrain de la politique, de la littérature et de la philosophie. Passant en revue l'histoire d'Angleterre pendant le premier tiers du siècle, il fait voir que, malgré la vénalité des mœurs politiques, la moralité générale et la liberté civile allèrent sans cesse en grandissant, et que les plus grands progrès de l'Angleterre datent de cette époque et de celle qui la suivit immédiatement et se termine en 1760. Un des artisans de cette grandeur fut, on le sait, Robert Walpole, et M. K. H. n'a point assez d'éloges pour le célèbre homme d'état. Mais l'admiration qu'il lui inspire est-elle suffisamment justifiée? l'a-t-il complètement lavé des accusations portées contre lui par Morley et Lecky? C'est une question que je ne veux pas examiner, et qui d'ailleurs m'entraînerait trop loin ; mais il me semble que le jugement qu'il a porté sur Burke trouvera moins de contradicteurs que son appréciation de la politique de Walpole ; la comparaison surtout qu'il fait entre les théories politiques de Burke et les théories littéraires de Herder est ingénieuse et profonde; comme ce dernier, le grand orateur donna le signal de l'attaque contre le rationalisme de l'âge précédent ; il plaît déjà par là à M. K. H., il me semble qu'il ne lui plaît pas moins par sa haine contre la Révolution française qu'il condamnait, comme M. K. H. veut la condamner lui-même, au nom du développement historique entravé. On acceptera sans peine la réhabilitation de Johnson tentée par M. K. H. ; l'auteur de *Rasselas* nous apparaît trop aujourd'hui comme le dernier représentant et le chef de l'Ecole classique déjà dépassée ; ses contemporains en eurent une tout autre opinion, et M. K. H., d'après Morley, a très bien fait voir quelle place considérable occupa le dictateur aujourd'hui si déconsidéré dans le mouvement littéraire du siècle dernier. L'éloge de Locke était plus facile à faire ; personne n'a jamais mis en doute l'influence considérable exercée par le célèbre philosophe sur la marche des idées, non-seulement en Angleterre, mais sur le continent. C'est à son exemple que Voltaire se fit le défenseur de la tolé-

1. *Dissent in its relations to the Church of England.*

rance religieuse, c'est lui qui fut le fondateur de la morale utilitaire et son « Christianisme raisonnable » fut l'origine et le point de départ du rationalisme religieux qui remplit le XVIIIe siècle. Enfin, s'il réfute et complète Hobbes à certains égards, il prépare à d'autres et annonce Hume, qui devait achever le mouvement philosophique avant Kant.

Après cet examen rapide, mais substantiel et complet, du développement intellectuel et historique de l'Angleterre au siècle dernier, M. K. H. a raison de conclure à sa grandeur morale et politique. « Ce siècle si calomnié, dit-il en finissant, qui a produit sur le continent de si belles fleurs et de si beaux fruits, a aussi laissé en Angleterre des traces profondes et en somme bienfaisantes. Il a exercé une influence vivifiante dans la littérature, libératrice dans l'état, de conviction plus intime dans la religion. Voilà ce que les radicaux, les nouveaux païens et les partisans de l'église établie devraient sentir avec reconnaissance, au lieu de regarder leurs ancêtres avec un orgueil dédaigneux. » C'est par cette citation que je termine cet article déjà trop long, mais on s'attarde volontiers dans la compagnie de M. Karl Hillebrand ; la variété et l'intérêt des sujets que présente son nouveau volume, les vues neuves et originales qu'il a exposées, le talent dont il y a fait preuve, me serviront d'excuse, en même temps qu'ils font le meilleur éloge de son livre.

Charles JORET.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. de FIERVILLE a publié, à la librairie Champion, deux mémoires; le premier est relatif à deux procès que Philippe de Commynes eut à soutenir, l'un au sujet de la ferme du sel aux Ponts-de-Cé, l'autre pour une « grosse galéasse », appelée *Notre Dame* et qu'il avait mise à la disposition de Charles VIII, pendant la guerre d'Italie ; le second concerne un procès soutenu contre les familles Chabot et Châtillon par les familles de Chambes, Commynes et de Brosse, à propos de l'héritage d'Antoine d'Argenton, procès qui ne se termina qu'après la mort de Commynes par la défaite de ses héritiers.

— Prochainement paraîtra, à la librairie Firmin-Didot, une édition des *Sermons choisis de Bossuet,* due à M. Ferdinand BRUNETIÈRE.

— Il paraît chez les éditeurs Charavay une revue historique, intitulée *La Révolution française;* elle a pour directeur et gérant M. Auguste Dide, pour secrétaire de la rédaction, M. Maurice Spronck ; et le comité de rédaction est composé de MM. Carnot, sénateur, membre de l'Institut ; Henri Martin, sénateur, de l'Académie française ; Eugène Pelletan, sénateur ; J.-C. Colfavru, ancien représentant du peuple; E. Brelay, ancien conseiller général de la Seine; Anatole de La Forge, député de Paris. *La Révolution française* paraît le 14 de chaque mois, par fascicule de 5 feuilles in-8° raisin et formera chaque année deux volumes de 500 pages, avec titres et tables (prix de l'abonnement : 20 fr. par an). Voici le sommaire du premier numéro : Unité de la Révolution française, par Carnot ; — Statuts du comité

lillois du centenaire de la République française; — Les fédérations rurales en 1790 et la fête du 14 Juillet, par Aug. Dide; — Mirabeau, par J. Barni (étude inédite de l'ancien professeur de la faculté de Genève); — La liberté de la presse pendant la Révolution française, par Anat. de La Forge; — Message de Gohier au 18 brumaire, document inédit, par J. C. Colfavru; — Une séance au club des Jacobins, par Cam. Desmoulins, document inédit, publié par Georges Lecocq (notes prises par Camille pour rédiger le procès-verbal de la séance du 7 octobre 1791); — Notice ur Benjamin Fillon, par Et. Charavay; — Essai sur les privilèges, par Sièyes (réimpression); — Anecdotes sur la Révolution.

— M. Ochorowicz, professeur à l'Université de Lemberg, a, dans le dernier numéro de la *Revue philosophique*, exposé le projet d'un congrès international de psychologie, dont le règlement serait conçu sur le modèle du congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique; toutes les questions métaphysiques seraient exclues des débats.

— Nous apprenons la mort de M. Charles-Joseph Barthélemy Giraud. Il était né à Pernes (Vaucluse) le 20 février 1802, il fit son droit à Aix, y devint en 1830 professeur titulaire de la nouvelle chaire de droit administratif et président de l'Académie de cette ville. Appelé à Paris en 1842, il fut successivement inspecteur-général des Facultés de droit, membre du conseil de l'instruction publique (1845), vice-recteur de l'Académie de Paris, titre qu'il résigna le 25 février 1848. En 1851, il occupa, à deux reprises, le ministère de l'instruction publique; après le 2 décembre, il fit partie de la commission consultative. Il devint ensuite inspecteur-général de l'enseignement supérieur pour l'ordre des lettres, puis professeur de droit romain à la Faculté de Paris, puis (1861) inspecteur-général pour l'ordre du droit, en remplacement de M. Laferrière. Il avait remplacé en 1842 le comte Siméon à l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui : *Introduction historique à l'étude du droit romain* (1835); *Recherches sur le droit de propriété chez les Romains* (1838); *Essai sur l'histoire du droit français au moyen âge* (1845); *Le traité d'Utrecht* (1847); *Des libertés de l'église gallicane* (1847); *Précis de l'ancien droit coutumier français* (1852); *Les tables de Salpensa et de Malaga* (1856); *Novum Enchiridion juris romani* (1873); *Les bronzes d'Osuna* (1875); *La maréchale de Villars et son temps* (1881); de nombreuses éditions avec des notices, et une foule d'articles dans le *Journal des savants*, la *Revue de législation* et autres recueils, etc.

— Le comte Paul de Saint-Victor, mort récemment, était né à Paris en 1837; il commença ses études au collège de Fribourg, en Suisse, et les acheva à Rome, au collège romain; il a rédigé le feuilleton dramatique et littéraire successivement au *Pays*, à la *Presse*, à la *Liberté*, au *Moniteur universel*, et laissé plusieurs volumes : *Hommes et Dieux* (1867), *Les femmes de Gœthe* (1869), *Barbares et bandits, la Prusse et la Commune* (1871); *Les deux masques*, dont le premier volume fait l'objet d'un compte-rendu dans le présent numéro.

— M. Waltz, professeur de seconde au lycée Charlemagne, a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses de doctorat : thèse latine, étude sur le *Ciris* (petit poème attribué à tort à Virgile); thèse française : *Des variations de la langue et de la métrique d'Horace*. (Ce dernier ouvrage se trouve à la librairie Baer).

ALLEMAGNE. — M. H. Hildesheimer, de Berlin, prépare une édition critique d'Aurélius Victor.

— La Société d'histoire des provinces rhénanes, dont nous avons récemment annoncé la formation, a publié son programme sous ce titre : *Denkschrift über die Aufgaben der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde*. Cologne, in-8°, 51 p.

Ce programme est signé par MM. Harless, archiviste de l'Etat à Dusseldorf, Hœhlbaum, archiviste de la ville de Cologne, Loersch, professeur de droit à l'Université de Bonn. Dans un appendice, M. Goecke, secrétaire des archives de Dusseldorf, fait connaître les chroniques et sources historiques publiées jusqu'ici par la Société.

— La librairie F. A. Perthes, de Gotha, a fait paraître les 4e et 5e livraisons de l'*Encyklopædie der neueren Geschichte*, dirigée par M. W. HERBST. Nous remarquons parmi les principaux articles : *Basel, Bathory, Batthyany, Bayern, Beaconsfield, Belgien, Bem, Bercsényi, Berlin*, les *Bernstorff, Bethlen* (Gabor), *Beust, Bismarck, Bocskay, Bolingbroke*. Les articles consacrés aux Hongrois sont traités avec une grande compétence et peut-être trop longuement. Parmi les noms oubliés, nous citerons : la Du Barry, Jean Bart, Barthélemy, l'auteur de la *Nemesis*, Bassville, capitulation de Baylen, Bazard, duc de Beaufort (1616-1669), Beaumarchais (qui nous semble un personnage historique aussi bien que Béranger), Gust. de Beaumont, Beauregard (le général confédéré), Beaurepaire, le commandant de Verdun en 1792, Beauvau, Beccaria, Beck (le général espagnol), Belcredi, Beldebusch, Bellièvre, maréchal Bender, Bellune et Bénévent (Victor et Talleyrand), Bergami, Bergasse, abbé Bernier, les Bertin, cardinal de Bérulle, Besançon, Bessarabie, Beugnot, Beulé, Bidassoa (1526, 1659, 1823), Bignon, Bigot de Préameneu, Bineau, Birague, famille de Birkenfeld, maréchal de Biron, Bixio (le ministre de 1848). N'aurait-on pas oublié également l'article sur la Bohême (*Bœhmen*)? Voici, en outre, quelques erreurs : art. Baudin, il eût fallu parler du procès qui suivit la manifestation du 2 novembre 1868 ainsi que du plaidoyer de M. Gambetta en faveur de Delescluze; art. Bayard, il fallait citer l'ouvrage du Loyal Serviteur et ne pas placer le livre de Guyard de Berville en 1824 et 1851, mais en 1760; art. Bayonne, l'entrevue de Catherine de Médicis et du duc d'Albe est oubliée; art. Beckx, le général des jésuites est né à Sichem; art. Belfort, on s'étonne de ne pas voir mentionné l'ouvrage de MM. Thiers et de La Laurencie, *La défense de Belfort*, écrit sous le contrôle du colonel Denfert; art. Bender, le séjour de Charles XII dans cette ville est passé sous silence; art. Bernis, on eût dû citer les *Mémoires* du cardinal, publiés par M. Fr. Masson; art. Berry, les filles du duc de Berry et de Mme Amy Brown s'appelaient, non pas Mlles d'Issoudun, mais l'une comtesse d'Issoudun, et l'autre comtesse de Vierzon, et l'aînée avait épousé, non pas le prince de Faucinges, mais le prince de Faucigny-Lucinge; art. Boissy d'Anglas, aucune allusion à la fameuse scène du 1er prairial. Fautes d'impression : art. Belmont : *Grant* (et non Girant), *Pillow* (et non Pillon), art. Bertrand : *Molleville* (et non Moleville), *Maupeou* (et non Maupoen); lire aussi *Besenval* et non Besenwal; Billaud-Varenne est un *Terrorist*, et non un « Tenorist ». Toutes ces critiques ne diminuent pas la valeur de ce recueil, qui renferme des articles solides et instructifs; nous le voudrions seulement plus complet; puisqu'il fait une place au général Belliard, au général Bisson, etc., pourquoi a-t-il laissé de côté tous les noms dont nous avons plus haut signalé l'absence?

— Au mois d'avril de l'année prochaine aura lieu à Berlin une exposition héraldique qui comprendra l'héraldique, la généalogie, l'histoire des familles, les sceaux.

— La *Deutsche Literaturzeitung* annonce que, « selon un désir qui lui a été exprimé, elle acceptera gratuitement les courtes communications qui lui seront envoyées sur les travaux scientifiques en préparation », et prie les auteurs et éditeurs d'adresser leurs renseignements à la rédaction. (Berlin, SW, Wilhelmstrasse, 32.)

— Le mois prochain paraîtra une revue, dirigée par M. Max BAUMGART et destinée aux étudiants; elle a pour titre : *Studenten-Zeitung, Centralzeitung für die Studierenden Deutschlands*.

— Le 1er janvier 1882 la *Picksche Monatsschrift* paraîtra à Trèves, chez l'éditeur Lintz, sous le titre : « *Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst* ». Elle sera dirigée par MM. F. Hettner, directeur du Musée de Trèves, et K. Lamprecht, privat-docent d'histoire à l'Université de Bonn ; elle paraîtra quatre fois par an (prix de l'abonnement annuel, 10 mark).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 15 juillet 1881.

M. Delisle est élu membre de la commission de l'*Histoire littéraire de la France*, en remplacement de M. Littré. La commission est maintenant ainsi composée : MM. Renan, Delisle, Hauréau et Gaston Paris.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. le président annonce que le prix fondé par M. Fould, en faveur de la meilleure *Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès*, n'est pas encore décerné cette année. Deux récompenses sont accordées, à titre d'encouragement : l'une, de 2,000 francs, à M. Murray, pour son *History of Greek sculpture*, l'autre, de 1,000 francs, à l'auteur encore inconnu d'un mémoire manuscrit qui porte pour devise : A Hestia la maison, à Athéna le temple. » Le pli cacheté qui accompagne ce mémoire ne sera ouvert que lorsque l'auteur se sera fait connaître lui-même.

M. Duruy commence la lecture d'un mémoire sur la *Persécution de Dioclétien*.

M. de Rosny termine sa communication sur les antiquités japonaises. Après avoir rappelé, pour répondre aux questions qui lui avaient été posées par quelques académiciens, que les Japonais ont connu l'usage de l'écriture chinoise dès le IIIe siècle de notre ère, qu'avant cette époque l'art d'écrire ne leur était pas inconnu, mais qu'ils se servaient d'une écriture spéciale, d'origine indienne, enfin que des découvertes épigraphiques récentes ont révélé l'existence d'une troisième espèce d'écriture japonaise, plus ancienne encore que celles qu'on connaissait jusqu'à ce jour, M. de Rosny annonce la publication prochaine de la traduction d'un très ancien ouvrage japonais, qui sera donnée par lui dans la collection de l'école des langues orientales vivantes, et qui formera deux volumes in-octavo. L'ouvrage qu'il traduit peut, selon lui, être considéré comme la Bible nationale et primitive des Japonais. Grâce à ce livre, on pourra, dit-il, déterminer sûrement ce qui, dans le sintauïsme, appartient en propre au génie japonais autochtone et ce qui peut être attribué à des emprunts faits aux religions de la Chine et de l'Inde. M. de Rosny espère aussi éclairer d'un nouveau jour, par sa publication, les questions de linguistique asiatique, et montrer la possibilité de rattacher à une même famille l'ancien idiome japonais, les langues mongoliques, tibétaines, tartares, le hongrois et le finnois.

M. Benlœw achève la lecture de ses *Etudes albanaises*. Dans la première partie de ce travail, M. Benlœw avait étudié, d'après des données anthropologiques tirées surtout de la configuration des crânes, la place qu'il convient d'assigner au peuple albanais dans la classification ethnographique des races ; il avait donné diverses raisons pour établir que les Albanais n'étaient autres que les descendants des anciens Pélasges. Dans la seconde partie, l'auteur s'est attaché à faire connaître la poésie nationale et populaire des Albanais, d'après une collection de chants recueillis parmi les colonies albanaises de l'ancien royaume des Deux-Siciles et publiés par MM. de Rada et de' Conci. La plupart des fragments communiqués par M. Benlœw sont des chants consacrés à la gloire de la nation albanaise, de son principal héros, Skanderbeg, et de plusieurs chefs, contemporains et compagnons d'armes de celui-ci, tels que les frères Skini. On remarque à la fois dans ces poèmes la vivacité avec laquelle s'est conservé parmi les Albanais exilés en Italie le souvenir des anciennes luttes de leur nation contre les Turcs, et la liberté avec laquelle les poètes populaires ont traité les faits historiques, qu'ils ont presque toujours dénaturés en les racontant.

M. Halévy continue la lecture de ses *Notes additionnelles* sur l'*inscription peinte de Cition* (île de Chypre), dans lesquelles il présente des explications nouvelles de plusieurs termes sémitiques jusqu'ici mal compris.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Renan : Amari (Michele), *Su le iscrizioni arabiche del palazzo regio di Messina* (extrait des mémoires de l'Académie royale des *Lincei*, à Rome; inscriptions arabes du règne de Roger, roi de Sicile, vers 1140, qui ornaient jadis le palais royal de Messine et se voient maintenant dans la cathédrale de cette ville.)

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 1er Août — 1881

---

160. — **Bibliotheca philologica classica.** Année 1881. Premier fascicule trimestriel : janvier à mars. Paris, Delalain. 1 vol. in-8° de 110 pages.

On voit se répandre, en ce moment, dans les établissements d'enseignement de notre pays une publication intitulée *Bibliotheca philologica classica* ou *Bulletin méthodique des études classiques*, qu'il faut bien prendre garde de considérer comme un recueil français ou comme un bon recueil. C'est l'éditeur Calvary, de Berlin, qui, depuis sept ou huit ans, fait confectionner cette bibliographie trimestrielle par quelque commis médiocrement lettré; il la sert, comme appendice, aux abonnés de l'excellent *Jahresbericht über die Forstchritte des classischen Alterthumswissenschaft* que publie chez lui M. C Bursian. Au milieu d'un fatras d'inutilités, et à la condition de corriger mentalement les méprises du commis, un philologue un peu expérimenté trouve tout de même dans la *Bibliotheca* à se renseigner tant bien que mal sur les publications nouvelles qui sont de nature à l'intéresser : si bien que ladite *Bibliotheca* jouit de quelque succès comme pis aller. Or l'éditeur berlinois, désireux de tirer une seconde mouture de son sac — ce que personne ne songe à lui reprocher, — a eu l'esprit de s'entendre avec une maison parisienne, à laquelle il s'est engagé de livrer, après son tirage original terminé, un autre tirage où les titres de section et les titres courants sont traduits en français, — si toutefois l'on veut bien admettre que des titres comme « Inscriptions orientales en tant qu'elles présentent de l'intérêt au point de vue de la science ANTIQUE » soient du français, et si l'on accepte bonnement que le titre *Sammelwerke* de cette section où les bibliographes ont coutume d'entasser tout ce qu'ils ne savent où caser ailleurs (comme : Coraï, Lettres à Dimitrios Lotos, ou : Dido tragoedia ed. Suringar), soit décemment traduit par les mots ŒUVRES COMPLÈTES. Voilà la belle marchandise qu'on veut bien nous faire venir de l'étranger, comme si l'on n'était, en France, ni capable de produire ni digne d'avoir mieux que cela.

161. — 1. **Aristote, Morale à Nicomaque**, huitième livre. Texte grec, avec introduction, notes et remarques, par M. A. Philibert. Paris, Delalain. 1881, in-12 de LV et 42 pages.
— 2. **Aristote, Morale à Nicomaque** (livre VIII). Nouvelle édition avec une étude sur Aristote, une analyse complète de la Morale à Nicomaque, des notes historiques et philosophiques et des éclaircissements, par Ludovic Carrau. Paris, Germer-Baillière. 1881, in-12 de 102 pages.
— 3. **Aristote, Morale à Nicomaque** (huitième livre). Texte grec, publié avec une introduction, un argument, des notes en français, et suivis d'un extrait des Essais de Montaigne, par Lucien Lévy. Paris, Hachette, 1881, in-18 de 107 pages.
— 4. **Aristote, Morale à Nicomaque**, livre VIII. Traduction française de François Thurot, revue et accompagnée d'une Introduction et de notes par Charles Thurot. Paris, Hachette, 1881, in-12 de 64 pages.

Le nouveau programme de la classe de philosophie fait éclore, en ce moment, une génération de *Huitième livre de la Morale d'Aristote à Nicomaque*. L'une de ces nouvelles éditions, qui est due à M. Philibert, est née bien vieille, et le texte y est encore bien voisin de celui de l'Aldine : pour cet éditeur, d'ailleurs diligent, non-seulement la recension de Susemihl (voy. la *Revue critique* du 14 octobre 1880, art. 217), mais même la grande édition de l'Académie de Berlin, du commencement de ce siècle, n'existe pas encore.

M. Ludovic Carrau n'est pas retardataire à ce point. Sa « nouvelle édition » est la reproduction exacte de l'excellent texte de Susemihl : le respect de Susemihl a été poussé ici jusqu'au point d'adopter ses fautes d'impressions (par exemple, μηδὲ et ὁμοιώτατα [p. 79 et 68, Carrau], pour μηδὲν et ὁμοιότατα, ce qui n'est nullement indifférent). On rencontre là aussi deux ou trois notes critiques, dont une amusante, et trois ou quatre notes grammaticales, dont une malheureuse.

Οὗτοι μόνιμοι φίλοι καὶ ἡ τούτων φιλία, dit Aristote ; à quoi la note ajoute : « sous-entendu μόνιμα. » Un bon grammairien n'eût pas permis au prote d'imprimer autre chose que : sous-entendu μόνιμος.

Voici le début du VIII[e] livre de la Morale à Nicomaque : Μετὰ δὲ ταῦτα περὶ φιλίας ἕποιτ' ἂν διελθεῖν. Quelle opinion M. C. peut-il bien se faire de l'intelligence de la gent philologique? Il a écrit, sans sourciller, dans son annotation, qu'un manuscrit et quelques éditions portaient ἕλοιτο, mais qu'il préférait, quant à lui, la leçon ἕποιτο, « donnée par les meilleurs manuscrits ». Ainsi un manuscrit — passe pour un manuscrit : que ne trouve-t-on pas dans les manuscrits? — et plusieurs braves éditeurs auraient fait dire ici à Aristote : « Et maintenant IL choisirait de traiter de l'amitié »! Qui ça, il? Je comprends que M. C. préfère ἕποιτ' ἄν, *il serait à propos* de traiter de l'amitié. A dire le vrai, jamais éditeur, ni copiste que nous sachions, n'a eu la bêtise d'écrire ici ἕλοιτ' ἄν. Seulement un peu plus bas, à propos de ces autres mots d'Aristote ἄνευ γὰρ φίλων οὐδεὶς ἕλοιτ' ἂν ζῆν, Susemihl, en critique consciencieux, avait noté qu'au lieu de ἕλοιτ' ἄν, un manuscrit et quelques éditions por-

taient ἂν ἕλοιτο. C'est peut-être là que M. Carrau aura puisé sa variante.

M. Lucien Lévy n'a reproduit qu'une des deux fautes d'impression de Susemihl dont on parlait tout à l'heure (μηδὲ pour μηδὲν). Il n'a, en outre, qu'un seul tort, c'est de dire (*Introduction*, p. 11) que « le texte de Susemihl ne diffère pas sensiblement de celui de la grande édition de Berlin » : cette opinion est empreinte d'exagération, à moins que M. L. ne fasse de *sensiblement* un synonyme de *gravement*. D'ailleurs l'Introduction *philosophique* qu'a rédigée M. L. pour cette petite édition de classe est qualifiée d' « excellente » par M. Ch. Thurot, ce qui est tout dire. Ajoutons que l'annotation placée au bas des pages est décidément intéressante.

La nouvelle édition de la traduction Fr. Thurot, publiée par M. Ch. Thurot, est destinée à servir aux professeurs et aux élèves de philosophie de complément de l'édition Lévy. Dans l'Avertissement, le nouvel éditeur expose dans quelles circonstances Fr. Thurot entreprit, au commencement de ce siècle, sa traduction de la *Morale à Nicomaque* et de la *Politique* d'Aristote ; de quelles éditions et autres livres modernes il s'est aidé, lui Ch. Thurot, pour publier la présente révision, et dans quels endroits il a jugé à propos de s'écarter du texte de M. Lévy. Dans l'Introduction qui arrive ensuite, M. Ch. Thurot établit solidement le sens des mots ἀρετή, πάθος, φιλία, chez Aristote. Les notes qui terminent l'opuscule sont d'un grand secours pour comprendre à fond le texte : elles sont d'un philosophe, qui est en même temps un grammairien et un critique. Elles viennent bien à propos combler une lacune de l'annotation de M. Lévy, laquelle est presque purement philosophique. On ne transcrira pas ici les observations relatives soit à la constitution, soit à l'interprétation du texte, qui sont faites pour la première fois dans cet opuscule. La plupart de ces observations originales sont de M. Ch. Thurot lui-même ; d'autres ont pour auteur M. H. Weil. Les philologues qui s'occupent du texte de la Morale à Nicomaque ne peuvent se dispenser de se procurer cette plaquette, quoique de destination scolaire et de modeste apparence.

---

162. — **Das Synedrion der Bundesgenossen** im zweiten athenischen Bunde. Ein Beitrag zur Kunde des attischen Staatsrechts. Dissertation inaugurale, par Emil Lenz. Elbing, 1880. 1 vol. in-8° de 69 pages.

Dans cette brochure, — peu agréable à lire à cause du défaut de concision du style, — il s'agit de la composition et des attributions de ce conseil (συνέδριον), élu par les états de la seconde confédération athénienne (années 378 et suivantes), qui siégeait à Athènes en permanence et partageait avec le gouvernement athénien l'administration des intérêts communs à cette ville, chef-lieu de la confédération, et aux autres mem-

bres de la ligue. M. Busolt avait traité, il n'y a pas encore très longtemps, ces questions dans un chapitre d'un ouvrage instructif dont le titre complet est : *Der zweite athenische Bund und die auf der Autonomie beruhende hellenische Politik von der Schlacht bei Knidos bis zum Frieden des Eubulos. Mit einer Einleitung : zur Bedeutung der Autonomie in hellenischen Bundesverfassungen* [1].

Depuis la publication de ce livre, quelques inscriptions nouvelles ont été découvertes, qui permettent de tracer d'un trait un peu plus sûr la limite des pouvoirs de ce Synedrion. C'est ce qui a engagé M. Lenz à prendre la plume. Il croit que toute l'importance du Synedrion n'avait pas été aperçue par M. Busolt. Sans dédaigner les suppléments d'information que M. L. apporte, nous ne trouvons point qu'il modifie bien gravement les résultats qu'on admettait jusqu'ici sur la foi de son devancier. Tel qu'il est, et en dépit d'un petit air de suffisance qui choque, le travail de M. L. mérite qu'on ne lui fasse pas mauvais accueil, puisqu'on y peut rencontrer, après tout, tant dans le texte que dans les notes, l'indication de tous les textes relatifs à la question traitée avec commentaire de l'auteur et discussion des opinions antérieurement soutenues. Si une liste des quelques passages d'auteurs et inscriptions, auxquels il faut se référer pour prendre une idée de ce que fut ce Synedrion, avait été rédigée et placée en tête de la dissertation, et surtout si ces textes eux-mêmes y avaient été reproduits, ce qui n'eût point occupé beaucoup d'espace, l'utilité et par suite l'intérêt de l'opuscule de M. Lenz eussent, à nos yeux, été bien plus considérables.

Ch. G.

---

163. — **Die Attische Beredsamkeit** : dritte Abtheilung, zweiter Abschnitt : Demosthenes' Genossen und Gegner, dargestellt von F. Blass. Leipzig, Teubner. 1880, 1 vol. in-8°, 386 p.

« Avec ce quatrième volume que je publie aujourd'hui, l'ouvrage que « j'avais commencé en 1868 est complètement achevé. Le dernier cha- « pitre du présent volume se rattache étroitement au premier chapitre « du livre que j'ai fait paraître en 1864 : l'Eloquence grecque d'Alexandre « à Auguste ». Tout le monde comprendra le sentiment qui a dicté à M. Blass ces lignes, par lesquelles débute la très courte préface qu'il a mise en tête de son dernier volume. Au moment où il parvient au terme d'une œuvre aussi considérable, poursuivie pendant tant d'années avec tant de patience et de conscience, il est bien permis à l'auteur de jeter un regard en arrière et de mesurer le chemin qu'il a parcouru. Rien n'est plus naturel et plus légitime que ce sentiment de satisfaction auquel

---

1. Leipzig, 1874, in-8°. Tiré à part du 7e volume du Supplément des *Jahrbücher für classische Philologie*. Cf. la *Revue critique* du 25 novembre 1876.

M. B. s'abandonne. Ayant entrepris une tâche très longue et très difficile, il l'a conduite jusqu'à la fin, sans qu'on puisse surprendre dans ses quatre volumes aucune trace de fatigue ou de négligence. Son livre est certainement un des plus savants et des plus remarquables qui aient paru dans ces dernières années.

Je ne veux pas dire qu'il réunisse toutes les conditions auxquelles devrait satisfaire, suivant nous, une histoire de l'éloquence attique. Il ne faut point le juger d'après nos habitudes françaises et avec les exigences de notre esprit. On s'exposerait à une véritable déception et l'on risquerait d'être injuste pour M. Blass. Si nous ne possédons pas, en France, une histoire complète de l'éloquence attique, du moins quelques chapitres de cette histoire ont été écrits chez nous d'une manière supérieure. Ce n'est point précisément d'après ce modèle que l'ouvrage de M. B. a été composé. Pour l'apprécier à sa juste valeur, il est bon d'oublier les belles études de M. Perrot sur les prédécesseurs de Démosthène et surtout le *Lysias* de M. Girard. La comparaison, en ce qui concerne la partie littéraire du sujet, serait trop défavorable à l'auteur allemand. En revanche, il a cet avantage, qui est considérable, d'avoir mené jusqu'au bout son entreprise, d'avoir suivi son sujet depuis le commencement jusqu'à la fin et de l'avoir traité dans toutes ses parties. S'il est permis de croire que, même après les quatre volumes de M. B., l'histoire de l'éloquence attique reste encore à faire, on peut affirmer, du moins, qu'il sera désormais impossible d'écrire cette histoire sans recourir au témoignage de M. B. et sans invoquer son autorité.

On sait, en effet, quelle est l'abondance des renseignements de toute nature que fournit son ouvrage. Comme dans les volumes précédents, l'auteur donne la biographie de chacun des orateurs qu'il étudie ; il dresse la liste de tous leurs discours, de ceux qui ont péri comme de ceux qui ont été conservés ; il analyse avec soin les discours qui nous sont parvenus ; surtout, il s'applique à caractériser le style de chacun des représentants de l'éloquence attique. M. B. est un philologue éminent, qui connaît à fond l'histoire de la langue grecque. Sur l'emploi des expressions poétiques ou empruntées au langage de la conversation, sur la construction des périodes, sur l'usage des figures de mots ou de pensée, sur ces mille détails qui donnent au style de chaque orateur sa physionomie propre, il apporte les renseignements les plus minutieux et les plus précis. Il a bien compris cette condition de l'éloquence ancienne, de l'éloquence des Athéniens en particulier : un discours de Démosthène ou d'Hypéride est véritablement une œuvre d'art, où rien ne doit être négligé par le critique, parce que l'orateur n'y a rien laissé au hasard. On méconnaît ce caractère, lorsqu'on demande seulement à ces discours des informations sur la politique ou la vie privée des Athéniens, lorsqu'on s'occupe uniquement de déterminer leur valeur historique. Ils veulent être étudiés en eux-mêmes et pour eux-mêmes, et on ne peut les apprécier qu'à la condition de décomposer les périodes, comme l'a fait M. B.,

de noter les différentes manières de placer ou de choisir les mots, et presque de compter et de mesurer les syllabes.

Ce qui fait défaut à ces recherches si savantes et si exactes de M. B., c'est, il me semble, qu'il ne s'en dégage pas une impression assez nette. Les observations de détail sont trop multipliées et, par leur nombre même, embarrassent quelquefois l'esprit du lecteur au lieu de l'éclairer. Après avoir lu le chapitre consacré à Lycurgue ou à Eschine [1], par exemple, nous avons acquis successivement une foule de notions sur la vie, sur l'activité politique de chacun de ces deux orateurs, sur leur manière d'écrire, de construire leur phrase, etc. ; mais nous éprouvons quelque peine à porter un jugement d'ensemble. L'auteur examine avec beaucoup de soin, souvent même avec beaucoup de sagacité, les différentes faces de son sujet ; il est moins heureux ou moins habile, quand il s'agit de se résumer et de conclure [2]. Tous les éléments d'appréciation se trouvent réunis dans l'étude de M. B. ; mais il faut, pour les en dégager, s'imposer un certain travail. Un simple changement dans la disposition de l'ouvrage, une meilleure distribution des parties qui le composent, suffirait probablement pour remédier à ce défaut. En voici un autre, qui est peut-être plus grave : la partie historique n'est pas assez complète. M. B. nous apprend quel a été le rôle politique d'un Hypéride ou d'un Lycurgue, mais ces renseignements isolés ne suffisent pas. Il aurait fallu des retours plus fréquents sur l'histoire générale d'Athènes. L'auteur s'est renfermé trop exactement ou, pour mieux dire, trop timidement dans son sujet ; il s'est interdit ainsi bien des développements qui auraient été nécessaires et qu'on regrette de ne pas rencontrer dans un livre tel que le sien.

Par ces observations, on voit qu'il serait difficile de transporter directement en français l'ouvrage de M. Blass. Il serait pourtant à désirer qu'il pût être adapté aux habitudes de notre esprit et de notre enseignement. Nous aurions ainsi un ouvrage d'ensemble, qui nous manque et qui nous serait extrêmement précieux. Tout au moins, il est permis de dire que le travail de l'éminent professeur de Kiel a bien simplifié la tâche de celui qui voudrait écrire, après lui et pour nous, une histoire de l'Eloquence attique. On trouverait avec peine un guide plus sûr et mieux informé.

R. Lallier.

---

1. Quoique les appréciations de M. B. soient, en général, fort judicieuses, je crois qu'il juge bien sévèrement Eschine dans cette phrase (p. 159) : wir haben in ihm den Typus des ὀψιμαθής. En passant condamnation sur les idées politiques d'Eschine, il me paraît difficile de souscrire à ce jugement, si rigoureux, porté sur le talent du brillant orateur.

2. Je n'entends point insinuer par là que M. B. soit impuissant à exprimer des idées générales ; les pages 320-323, dans lesquelles il présente ses conclusions, fourniraient la preuve du contraire ; j'indique seulement l'impression que laisse la lecture de chaque chapitre, pris isolément.

600. — A. Frigell, **Epilegomena ad T. Livii librum primum.** Upsala, Librairie académique, 1881. 80 p. in-8°.

Depuis quelques années, M. Frigell, l'éditeur bien connu de César, a publié toute une série de travaux très importants sur Tite-Live : *Livianorum librorum primae decadis emendandae ratio* (1875); *Collatio codicum Livianorum. Pars I* (1878), cf. *Revue de philol.*, IV, p. 100 sqq.; *Livius som historieskrifvare* (Tite-Live considéré comme historien) (1880), cf. *Rev. de phil.*, IV, p. 175; enfin d'excellentes éditions classiques, avec commentaire en suédois, des livres XXI[e], XXII[e] et I[er] de Tite-Live (Stockholm, Norstedt, 1879 et 1880). Le mémoire que j'annonce aujourd'hui, outre qu'il contient plusieurs additions ou rectifications à la *Collatio*, etc., traite de plusieurs questions fort intéressantes. Il comprend deux parties : dans la première (p. 1-20), M. F. recherche quelle autorité il convient d'attribuer, pour l'établissement du texte de la 1[re] décade, aux différentes classes de mss., et notamment au ms. M. Pour le premier livre de Tite-Live, il a compté 17 passages où M seul a gardé le vrai texte, 17 où le vrai texte a été conservé par RD, 3 seulement où il n'a été conservé que par PF; d'autre part, pour le même livre I[er], il cite 62 leçons fautives particulières à M, 34 particulières à RD, 44 à PF. M. F. pense que les derniers éditeurs de Tite-Live, surtout Hertz et Madvig, se sont beaucoup exagéré l'importance de M et que, dans les cas douteux, ils ont eu tort de préférer des leçons données par M seul aux leçons données par tous les autres bons mss. A l'appui de cette conclusion, il examine tous les passages du livre I[er] où ce cas se présente, et cherche à montrer qu'en réalité dans ces passages la leçon de M est moins bonne que celle de PFRD.

Je n'accepte qu'en faisant certaines réserves les chiffres cités plus haut; j'ai dit ailleurs [1] pour quelles raisons je croyais que ces sortes de statistiques des leçons bonnes ou mauvaises offraient toujours plus ou moins matière à discussion. Mais j'inclinerais assez à partager l'opinion de M. F. au sujet du ms. M; de mon côté, je m'étais occupé précisément de cette question il y a quelques années, et j'étais arrivé au même résultat que lui. Comme lui, je ne vois pas de raison sérieuse d'attribuer à M, pour l'établissement du texte, une autorité prépondérante : s'il est vrai que M a souvent conservé plus fidèlement que d'autres mss. le texte de l'archétype, en reproduisant les *doubles leçons* que cet archétype devait présenter, à d'autres égards M ne contient pas moins d'altérations que les autres mss., et même des corrections (v. Frigell, p. 5, et cf. 2, 36, 4, *ea propere annuntiet*, 1, 1, 4, *venisse*). D'autre part, M. F. fait remarquer avec raison qu'en plusieurs endroits la première main de M est difficile à reconnaître [2], et que, dans certains passages, les éditeurs qui ont cru

1. *Qua rei criticae tractandae ratione*, etc. (Paris, Thorin, 1879), p. 38.

2. M. Frigell pense que le texte des mss. B. *Magl. Laur.* 3, qui dérivent de M, peut servir, dans certains cas, à établir quelle était la leçon primitive de M ; malheureusement, ces mss. ne représentent souvent que la deuxième main de M ; ainsi 1,

mettre dans leur texte des leçons de M n'y ont mis en réalité que de mauvaises lectures de M par Alschefski; à ce point de vue donc, l'on risquerait moins à suivre PFRD qu'à suivre M seul. Enfin, M. Wodrig [1] a attiré l'attention sur ce fait que, dans les cas qui par eux-mêmes sont douteux, V s'accorde quelquefois avec PL [2] contre M (v. 3, 22, 9. 4, 33, 10. 35, 4. 5, 3, 4. 45, 3); au contraire, l'accord de V avec M contre PL est plus rare, et ne se présente jamais dans des cas où l'une et l'autre leçon est également admissible en elle-même. Or, V ayant une origine toute distincte des mss. Nicomachiens, les leçons communes à VPL doivent représenter, en pareil cas, le texte de l'archétype des mss. Nicomachiens, et les leçons particulières à M doivent, dans le même cas, provenir d'une altération postérieure.

Toutefois il y a une question à laquelle M. F. ne me paraît pas avoir accordé assez d'importance : c'est celle du *classement* des mss. M. F. dit en passant, p. 7 : « Ea igitur opinio nobis confirmatur esse transalpinos (PF) sectae Florentinae (M) propiores quam Vaticanae (RD). » Si ceci était établi, il serait démontré par là même qu'en cas de doute la leçon de PFRD est préférable à celle de M : car, s'il fallait mettre d'un côté RD seuls, de l'autre M+PF, il serait bien certain que toute leçon commune à RD+PF représenterait la leçon de l'archétype. Malheureusement la question est fort difficile; d'une part, il y a certaines fautes d'un caractère tout à fait particulier qui sont communes à PF et à RD (L), par exemple, 1, 7, 12, l'omission des mots *Herculi, adhibitis ad ministerium dapemque,* ce qui semblerait bien indiquer que les deux familles PF et RD (L) dérivent d'une même copie de l'archétype et M d'une autre; d'autre part, au contraire, dans des passages où les mss. sont partagés entre deux leçons également possibles en elles-mêmes, V s'accorde quelquefois avec L contre PM (v. 3, 19, 1. 38, 4. 44, 1. 68, 3. 6, 1, 8), et, comme la leçon de L doit représenter en pareil cas le texte de l'archétype des mss. Nicomachiens, il semble qu'on ne s'explique pas bien l'accord de P avec M, si P et M ne dérivent pas d'une même copie de l'archétype, et L d'une autre [3]. Je me contente ici de signaler cette difficulté, sans chercher à la résoudre; j'y reviendrai une autre fois plus à loisir.

Je ne suivrai pas M. F. dans la seconde partie de son travail (p. 20-78), où il passe en revue différents passages du premier livre dont le texte

---

1, 1, le *Laur.* 3 porte *a duobus Aenea Anthenoreq.*, le *Magl.* : *a duobus Enea Antenorique*; souvent aussi ils s'écartent de M : 1, 5, 5 le *Laur.* 3 et le *Magl.* ont *aperire*, etc.

1. *Analecta Liviana. De codicis Veronensis auctoritate*, Greifswald, 1873 (p. 3).

2. Qui dit L dit RD; on sait que LRD sont très proches parents.

3. 7. 24, 9 l'omission commune à M et à L ne prouve rien : le même mot, *exercitum*, étant répété à quelques lignes d'intervalle, on comprend très bien que deux copistes différents aient pu commettre la même faute et passer toute la partie intermédiaire; au contraire, 1, 7, 12 l'omission des mots *Herculi..... dapemque* est un pur hasard, qui n'a guère pu se produire à la fois dans deux copies indépendantes l'une de l'autre.

est controversé et où il discute avec beaucoup de sagacité la valeur des leçons ou des corrections entre lesquelles sont partagés les éditeurs. Cette partie contient aussi des remarques très intéressantes sur diverses questions relatives soit à la langue de Tite-Live, soit à la langue latine en général.

Mais ce que je ne saurais admettre, c'est l'opinion exprimée par M. F. p. 49-50, d'après laquelle le *présent* ou le *parfait* du subjonctif latin auraient pu s'employer, tout aussi bien que l'imparfait ou le plus-que-parfait, pour marquer une idée de *répétition : manserint* pour *manserunt*, *superarit* pour *superavit*, etc., dans les divers passages que cite M. F., ne sont autre chose que des fautes de copiste. Chez César, 6, 11, 4, je n'accorde pas du tout que *si faciat* exprime la répétition : le subjonctif a ici le sens conditionnel, et l'on pourrait traduire en français : « *Dans le cas où il viendrait à agir* autrement, il n'a plus parmi les siens aucune espèce d'autorité ».

P. 80, M. F. parle de quelques différences qui existent entre ses collations et les miennes, et dit qu'il croit pouvoir maintenir certaines de ses leçons. Il est évident que j'ai pu me tromper aussi bien que lui, et ainsi, d'après les détails qu'il donne, il est probable qu'il a mieux lu que moi ce qu'il y a dans R pour les deux passages p. 24, 3 et p. 25, 1 de l'éd. Madvig. Mais, pour les autres passages dont il parle (3, 29. 22, 21. 25, 35. 28, 13), je ne puis ici qu'affirmer de nouveau que les leçons que j'ai publiées comme étant plus exactes que celles de M. F. sont formellement indiquées, telles que je les ai données, dans mes notes prises sur les mss. Dans le passage 1, 1, 7 en particulier, je puis garantir que *Laurentem* se trouve dans RNS *Ver. Laur*. 1. 2. 3. *Magl*., et, comme j'ai collationné M dans le même temps que j'examinais les autres mss. de Florence, je ne crois pas que la variante *Laurentinum* aurait pu m'échapper dans M; de plus, la leçon *Laurentem* est attribuée à M par *Alsch*. et par *Hertz* [1], à D par *Hertz*; je crois donc qu'ici M. F. a dû se tromper.

1, 32, 2, voici ce que j'ai noté de la leçon de M : « *regi* suivi d'un trou dans le papier; à l'endroit où est le trou, on distingue des traces d'un *s* final; la syllabe *gi* est récrite de deuxième main ». J'ai collationné B pour ce passage; je n'ai pas noté qu'il eût autre chose que *regis*.

Praef., § 3, et 1, 1, 1, le *Magl*. et les *Laur*. 1, 2, 3, donnent *me ipsum* (sans *et*) et *fuerant*. Dans le premier de ces deux passages, il y a peut-être là en effet une confirmation de la lecture de M. F. pour M.

P. 40, l. 23 du mémoire de M. F., il y a une faute d'impression gênante : au lieu de R, il faut lire : B.

P. 25 (passage 1, 8, 5), M. F. défend avec raison le texte des mss.,

---

1. M. Frigell dit à tort que, selon Hertz, M aurait *Laurentinum*; ce qui l'a trompé, c'est l'habitude qu'a Hertz de mettre deux points (:) entre la leçon qu'il adopte et celle qu'il rejette.

adiciendae; mais je n'entends pas ce texte comme lui; voici comment je comprends : *adiciendae multitudinis causa* = « ut urbi crescenti etiam multitudinem adiceret, quae urbem incoleret »; ce sens [1] me paraît indiqué par les mots *ne vana urbis magnitudo esset*.

P. 66, M. F. cite à tort Tite-Live, 29, 10, 1, où *afflictari* (P donne *affectari*) n'est pas du tout pour *afflictatum esse :* l'épidémie dure encore au moment où le consul écrit. M. F. aurait pu citer César, *De B. G.*, 1, 38, 4, « idque (oppidum) natura loci sic *muniebatur* etc. (au lieu de *munitum erat*) », mais v. à cet endroit l'explication fort juste que Kraner donne de cette apparente irrégularité; la remarque de Kraner s'applique aussi aux deux autres passages cités par M. Frigell [2].

En terminant, j'exprime le vœu que M. Frigell veuille bien nous donner un jour, comme il l'a fait pour César [3], une étude sur les confusions de lettres et autres fautes qu'on rencontre dans les mss. de la 1re décade de Tite-Live : personne n'est mieux préparé que lui à entreprendre ce travail.

O. Riemann.

---

165. — **La France et l'Allemagne sous Louis XVI** avec un appendice contenant des lettres et des mémoires inédits de Vergennes par A. Tratchevsky, professeur à l'Université d'Odessa. Paris, Germer-Baillière. 1880.

Si, pour former un bon livre, il suffisait d'un certain nombre de documents inédits publiés et mis en œuvre avec talent, nul doute que le livre de M. Tratchevsky sur la France et l'Allemagne sous Louis XVI n'eût de justes titres à cette qualification. M. T. a eu la bonne pensée d'étudier aux Archives nationales la correspondance entre Louis XVI et le comte de Vergennes relative à la politique extérieure de la France depuis 1774 jusqu'à 1786 ; il a également trouvé là quelques mémoires de Vergennes, de Calonne, de Breteuil, de Castries, de Soubise, etc., appartenant aux années 1784 et 1785. Je suis disposé à croire que M. T. aurait mieux fait de publier tout simplement l'ensemble de ces documents enrichis de notes explicatives et tout au plus d'une courte introduction. Il n'a pas cru devoir s'en tenir là. Il s'est borné à nous donner, d'une collection comprenant 137 lettres que nous voudrions avoir toutes, les 20 ou 30 lettres qui concernent les affaires d'Allemagne,

---

1. C'est celui que M. Frigell lui-même donne dans son éd. du livre I.

2. On trouvera beaucoup d'autres exemples semblables (*includitur*, *muniuntur*, *defenditur*, *cingitur*, *vestiuntur*, *tegitur*, *dividuntur*, *adornatur*) chez Pline, *Lettres*, 2, 17, §§ 4, 7, 13, 14, 15; 5, 6, §§ 7, 17, 32, 33, 34, 35, 36. Cf. *Enéide*, 9, 468 (469). A l'actif il y aurait aussi, en pareil cas, le présent ou l'imparfait : « oppidum ipsa natura loci satis *muniebat* » (et non *munierat*).

3. *C. Julii Caesaris de bello Gallico*, etc., *recensuit...* A. Frigell, III, 1 : *De mendis codicum Caesaris*, Upsala, 1861.

mais il les a fait précéder d'une introduction de 90 pages. Cette introduction n'est pas une étude complète et approfondie, elle ne présente qu'une ébauche dont les éléments ont été pris dans un nombre insuffisant de documents imprimés ou inédits. Mais le plus fâcheux est le parti-pris visible qui domine toute cette étude; il y règne, avec un goût marqué pour le paradoxe, une animosité contre Vergennes, qui éclate trop visiblement pour qu'on ne se méfie pas d'avance des conclusions de l'auteur.

M. T. (je laisse de côté les attaques personnelles contre le caractère de Vergennes) tend à prouver que la politique de Vergennes a été de tout point *misérable*, qu'il s'est mépris sur la portée de la *question allemande*, que, suspect de partialité pour Frédéric II, il s'est laissé égarer par sa haine contre l'Autriche. En regard, il met la politique de la Russie en général, et surtout de Catherine II, qui aurait compris, elle, la question allemande et poursuivi une politique décidément anti-prussienne. Avant de nous occuper de l'appréciation de la politique de Vergennes, jetons un coup d'œil sur les relations de la Russie et de la Prusse. La Russie, dit M. T., par ses intérêts et par son développement tardif, était la rivale naturelle de la Prusse. Et comment ne l'aurait-elle pas compris, lorsqu'elle voyait le premier roi de Prusse avoir pour objectif la conquête de la Pologne et des provinces baltiques, lorsqu'elle voyait la Prusse, dès son début, devenir l'alliée de l'Angleterre?... Dès l'abord, tous les diplomates russes, quelles que fussent d'ailleurs leurs dissidences, s'étaient déclarés les ennemis de Frédéric II. Frédéric II, disaient-ils, par « son caractère conquérant » est plus dangereux que Stockholm, Varsovie et Paris. La fille de Pierre le Grand... montrait encore plus d'acharnement contre la Prusse que les diplomates... Elisabeth était devenue le chef de l'opposition européenne contre la Prusse... Cette politique fut suivie par Catherine II, qui déclara, dans son premier manifeste, que « la Prusse était le mortel ennemi de la Russie. » En vérité, il n'est pas possible de soutenir avec plus d'assurance des opinions plus contestables. Il nous arrive fort à propos de Saint-Pétersbourg une nouvelle publication, qui présente une histoire des anciennes relations de la Russie et de la Prusse, basée sur un dépouillement consciencieux de documents décisifs. C'est le tome V du grand recueil des traités conclus par la Russie [1]. Après y avoir constaté que le commencement des relations de la Prusse et de la Russie date de l'année 1516 — le premier traité d'alliance est conclu le 10 mars 1517 — M. Martens continue : « Les motifs qui avaient rapproché la Russie et la Prusse se sont de plus en plus fortifiés dans le cours des siècles et

1. *Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères.* Publié d'ordre du Ministère des affaires étrangères par F. Martens, professeur à l'université impériale de Saint-Pétersbourg. Tome V. *Traités avec l'Allemagne* 1656-1762. Saint-Pétersbourg, 1880. On y trouve le texte de 14 traités d'alliance conclus par la Russie avec la Prusse, depuis 1656 jusqu'en 1743.

ont amené l'établissement de rapports intimes d'amitié et d'alliance. Les fondements de cette intimité furent solidement basés sous le règne de Pierre le Grand et du roi Frédéric-Guillaume Ier... (Pendant la guerre de sept ans) les deux puissances oubliaient momentanément qu'elles n'avaient aucun motifs rationnel d'hostilité réciproque, aucun avantage appréciable à poursuivre l'une à l'égard de l'autre une politique d'agression et de conquête... L'histoire des négociations diplomatiques sous le règne de la grande Catherine II démontre que les relations entre la Russie et la Prusse s'établirent sur la base solide d'amitié, d'une étroite alliance et d'un respect mutuel de leurs intérêts réciproques ». (Introduction, pp. IV-VI). Voilà comme s'exprime, dans un ouvrage officiel, un historien russe qui a été aux sources et qui prouve, pièces en main, ce qu'il avance. M. T., lui, ne suit pas ce procédé; il n'est pas difficile sur les documents qui lui servent à caractériser toute la politique d'un règne. Pour montrer que les traditions antiprussiennes de Pierre le Grand et de Catherine II ont été reprises par Paul Ier, il cite un rescrit de cet empereur à Kotitschev, du 18 avril 1801, rescrit que j'ai peine à croire émané de Paul, puisque, comme tout le monde sait, il a été assassiné le 23 mars 1801. D'ailleurs, M. T. est-il seul à ignorer que l'empereur Paul rechercha en 1799 l'alliance de la Prusse[1], tout comme Pierre le Grand avait recherché jadis l'alliance du premier roi de Prusse, et tout comme le fils de Paul allait la rechercher à son tour en 1805, 1812 et 1813?

Pour en revenir à l'appréciation de la politique de Vergennes, je ne veux pas insister sur ce qu'il y a d'injuste à le juger, seulement d'après sa conduite envers l'Allemagne, c'est-à-dire à prendre pour base de l'appréciation le côté passif de sa politique, dont le côté actif est la lutte avec l'Angleterre pour l'affranchissement de l'Amérique. C'est là que la politique de Vergennes, essentiellement conservatrice pour le continent et en conséquence peu brillante, se montre féconde et glorieuse pour la France. Je n'ai pas besoin non plus de montrer que M. T. a méconnu et mal jugé le caractère général de la politique de Vergennes en Allemagne, politique qui tend toujours, et avec succès, à maintenir la balance entre l'Autriche et la Prusse et à prévenir une guerre continentale funeste à la politique maritime de la France; M. A. Sorel, dans une critique où il fait une justice sévère du livre de M. T., a suffisamment élucidé ce côté de la question. Je me bornerai à soumettre un des chapitres de ce livre à un examen critique.

Dans le chapitre IX, « *Vergennes et la question d'Orient,* » M. T. s'attache à prouver que ce fut la France qui, par son indifférence dans la « question d'Orient, prépara elle-même la ruine de l'Empire otto-

1. Voir la lettre de Duroc à Napoléon Bonaparte, Berlin, 5 décembre 1799 : « La Russie, après avoir tant menacé, est actuellement aux pieds de la Prusse. » Archives nationales. A F IV, 1690.

man », et que ce fut Vergennes qui, par sa politique malhabile, rendit possibles les « succès » de Catherine II et le démembrement de la Turquie. C'est l'insuffisance de ses sources, qui induit M. T. en erreur. Pour caractériser la politique française en Orient, il lui suffit d'avoir deux mémoires de Vergennes, quelques lettres du même adressées à Louis XVI, voilà tout. Le reste de ses informations, il va le prendre dans la correspondance de Joseph II, de Marie-Thérèse, de Mercy, etc., c'est-à-dire dans des sources indirectes qui, on peut le présumer *a priori*, ne donnent qu'une idée inexacte de la politique française. M. T. paraît ignorer qu'en 1855, Napoléon III, pour montrer que la politique de la guerre de Crimée ne « faisait que réaliser une pensée essentiellement française », a fait publier de larges extraits de la correspondance diplomatique de Vergennes, qui jettent une lumière toute nouvelle sur la politique orientale de ce ministre [1]. On voit, surtout par les dépêches adressées à l'ambassadeur français à Londres, qu'à peine la paix conclue avec l'Angleterre, Vergennes chercha à amener entre la France et l'Angleterre un concert de mesures propre à entraver les empiétements de la Russie, mais que Fox se refusa à toute intervention dans les affaires orientales. C'est seulement après avoir été repoussé par l'Angleterre que Vergennes, décidé toutefois à empêcher le partage de la Turquie avec le concours de la Prusse, se résigna à voir passer la Crimée sous la domination russe. Que Vergennes, au lendemain de la guerre d'Amérique et délaissé par l'Angleterre, n'ait pas entrepris à lui seul une guerre pour sauver la Crimée, qui pourrait vouloir lui en faire un reproche? Il n'y avait alors que la Prusse qui fût disposée à s'allier à la France, en vue d'un concours en Orient. Il est vrai que M. T. soutient le contraire; d'après lui, Frédéric aurait rejeté la « proposition » de Vergennes. Mais c'est là de la pure fantaisie, c'est plutôt le contraire qui est arrivé. Par égard pour l'Autriche, cette même Autriche, que d'après M. T., il aurait mortellement haïe, Vergennes éluda les avances de Frédéric II, qui mettait pour condition d'une alliance offensive et défensive la rupture du traité de Versailles [2].

Pour terminer, je me permets de présenter encore quelques observations de détail.

A la page 2, M. T. dit : « L'histoire ne s'est pas encore débarrassée des anciennes idées sur la célèbre alliance franco-autrichienne de 1756. Elle en est encore au côté anecdotique de cet événement, » et M. T. met en note « c'est par ce point de vue qu'a été guidé le nouvel historien de la guerre de Sept-Ans, Schaefer ». C'est un jugement un peu injuste sur l'ouvrage de Schaefer, mais c'est surtout une erreur de dire, après les ou-

1. Voir le *Moniteur* de 1855, 30 juin et 1er juillet.

2. Voir, dans la *Historische Zeitschrift* (vol. XLII), « L'origine de la ligue des princes », travail fait d'après la correspondance de Frédéric II et du comte de Finckenstein et contenant de curieuses révélations sur une négociation d'alliance entre la France et la Prusse en 1783.

vrages d'Arneth et de Ranke [1] sur la guerre de Sept-Ans, après la curieuse révélation du *Secret du Roi* par le duc de Broglie, que l'histoire est encore au côté « anecdotique de l'alliance franco-autrichienne ».

Chap. 1. « L'ancienne politique française et les éléments nouveaux dans le système européen. » Ce chapitre est obscur, parce que M. T. a négligé de préciser les époques dont il parle. Nous hésitons à croire qu'il ait en vue le milieu du XVIII[e] siècle, quand il dit de l'Angleterre : « alors, on voit une ancienne puissance politique reprendre des forces... *L'Angleterre... commençait à devenir une puissance maritime de premier ordre,* » etc. A la fin du même chapitre, M. T. s'étonne que Louis XV ait conclu une alliance avec Frédéric II, « car, dit-il, les diplomates français eux-mêmes, déjà du temps de Louis XIV, confessaient la faiblesse de la maison des Habsbourg. » On aura quelque peine à comprendre la valeur de cette raison.

P. 22. « Déjà, dans son premier mémoire, Vergennes avait placé Frédéric II au nombre des « brigands politiques » et lui avait donné le titre de chef de bande. » J'ai cherché en vain ces expressions dans le mémoire allégué. (Voir *Politique de tous les cabinets*, 2,382-394.)

P. 24. « Mercy... croyait, à la fin de 1774, qu'autour de la reine (Marie-Antoinette) allait se former un cercle de protégés. Mercy, *trois mois plus tard*, regardait Vergennes comme peu dangereux à cause de sa faiblesse... » En preuve de cela, M. T. cite une lettre de Mercy à Marie-Thérèse, datée du 12 janvier 1778 et publiée par M. Feuillet de Conches (I, 123) sans s'apercevoir que 1778 est une simple faute d'impression au lieu de 1779.

P. 26 : « C'est alors (à la fin de l'année 1774) que finit l'époque de Marie-Thérèse et que commence celle de Joseph II. » L'époque de Joseph II commence plusieurs années avant cette date, comme le prouve l'histoire du partage de la Pologne.

P. 28 : « Il faut lire la remarquable « confession » du panégyriste de Frédéric, Dohm (I, 40-46), pour comprendre la force des sentiments hostiles à Berlin dans l'empire, vers l'an 1780. » J'ai lu la « remarquable confession » de Dohm et je n'ai pas été peu surpris de n'y trouver rien, mais absolument rien, de ce que M. T. y a découvert. Tout ce passage de Dohm n'est qu'une dissertation sur la question de savoir si la Prusse a mieux fait de s'opposer aux desseins de Joseph II que de faire cause commune avec lui. En général, M. Tratchevsky interprète très arbitrairement les historiens, ses prédécesseurs ; le passage de Raumer, cité à la page 44, ne contient non plus rien de ce qu'il est censé prouver.

P. 67, 78, 79 : au lieu de Hohenfels, lire : Hofenfels.

P. 77 : « C'est depuis peu que la science historique a apprécié l'alliance des princes (le *Fürstenbund* de 1785). Ce n'est que depuis la fondation

---

1. On a de Ranke « Ursprung des siebenjaehrigen Krieges » (1871) et « Ansicht des siebenjaehrigen Krieges » (1875).

de l'unité allemande par la Prusse que les historiens ont commencé à tenir compte de cette alliance. » La grande histoire documentée de la ligue des princes (par Adolf Schmidt) date déjà de l'année 1851.

Paul Bailleu.

CHRONIQUE

FRANCE. — Les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, qui sont maintenant dans leur troisième année d'existence, vont modifier les conditions de leur publication. Les professeurs de la Faculté des Lettres de Toulouse s'associent à leurs collègues de Bordeaux ; par suite de cette association, les *Annales*, à partir du commencement de l'année prochaine, paraîtront tous les deux mois, au lieu de paraître chaque trimestre. Dès cette année, et pour marquer le début de cette transformation, un numéro supplémentaire sera publié le 31 juillet. En augmentant sa publicité, le recueil, d'ailleurs, ne change pas de nature : les professeurs de Toulouse, comme ceux de Bordeaux, entendent lui maintenir le caractère rigoureusement scientifique qu'il a eu dès le début.

— Il y a quelques mois, l'archevêque de Paris avait, afin d'encourager les études relatives à l'histoire religieuse et à l'archéologie de l'ancien diocèse de Paris, décidé la formation d'un comité diocésain d'histoire et d'archéologie religieuses. Ce comité, dont l'archevêque de Paris est le président d'honneur, s'est constitué au mois de juin dernier. Il a nommé président M. Natalis de Wailly, membre de l'Institut; vice-présidents, M. l'abbé d'Hulst, recteur de l'Institut catholique, et M. le comte de Champagny, de l'Académie française; secrétaire, M. l'abbé Delarc; secrétaire-adjoint, M. le comte de Marsy. Le comité a nommé, en outre, une commission de publication qui comprend, outre le bureau, M. le comte Riant, M. Jourdain et M. l'abbé Duchesne. Nous remarquons, parmi les noms des membres du comité, ceux de MM. X. Marmier, de Beaucourt, Longnon, V. Fournel, Viollet, Thédenat, Héron de Villefosse, E. Frémy, An. de Barthélemy, G. Rohaut de Fleury, etc., etc. Le comité publiera, en 1882, une revue trimestrielle, le *Bulletin d'histoire et d'archéologie de l'ancien diocèse de Paris*. Ce Bulletin renfermera des textes inédits et des études sur les hommes et les choses du diocèse de Paris avant la Révolution française. (Adresser les communications concernant le comité diocésain de Paris à M. l'abbé Delarc, 22, rue Saint-Roch.)

— Signalons parmi les publications annoncées en préparation par la *Société pour l'étude des langues romanes : Mirèio*, traduite en prose dauphinoise (Saint-Maurice de-l'Exil, canton de Roussillon, Isère), avec une étude dialectale et quelques textes modernes, par M. Rivière ; — Les Vies des plus célèbres et anciens poètes provençaux de Nostredame, précédées d'une notice biographique et critique et accompagnées de notes et pièces justificatives, par M. C. Chabaneau ; — les Poésies complètes de Folquet de Lunel, publiées avec une introduction, des notes et une version française, par M. l'abbé Rouet ; — le *Livre de l'Epervier*, manuscrit des archives municipales de Milhau, publié par M. L. Constans ; — l'Evolution latine et les fêtes de Montpellier, ainsi qu'un grand nombre de textes languedociens et provençaux, par M. A. Roque-Ferrier.

— M. Félix Rocquain, qui vient de publier, à la librairie Didier, un livre intitulé

« *La papauté au moyen âge, Nicolas I, Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII, études sur le pouvoir pontifical* » (In-8°, 393 p., 7 fr. 50) annonce, pour paraître prochainement, un ouvrage qui a pour titre : *La cour de Rome avant Luther.*

— Un libraire de Saint-Quentin, M. Adrien Langlet, travaille à un *Dictionnaire manuel des libraires et amateurs de livres* (1445-1881) qui comprendra vingt-cinq volumes.

— M. Achille Millien doit, nous dit-on, publier en cinq volumes un recueil qui renfermera les chants populaires, les contes, les traditions et les proverbes du Nivernais.

— On cite parmi les nouvelles acquisitions de la Bibliothèque nationale une collection de lettres d'Alfred de Musset; ces lettres sont renfermées dans une boîte scellée qui ne pourra être ouverte qu'en 1910.

— Le 11 juillet, le cercle de la librairie et de l'imprimerie (boulevard Saint-Germain, 117) a ouvert une intéressante exposition de gravures anciennes et modernes. MM. Edm. de Rothschild et Eug. Dutuit avaient permis aux membres du comité d'organisation de puiser dans leurs portefeuilles des pièces de premier choix. C'est ainsi qu'on trouvait à cette Exposition une des sept Planètes de Botticelli, qui manquent à toutes les collections françaises; l'épreuve de la *Pièce aux cent florins*, de Rembrandt, récemment payée 30,000 fr. par son possesseur actuel ; le portrait du bourgmestre Six, de Rembrandt, acquis 17,000 fr. à la vente de M. Didot; les planches les plus rares de Martin Schongauer, d'Albert Dürer, de Marc-Antoine Raimondi (citons surtout de ce dernier, la plus belle épreuve connue de la *Poésie* prêtée par M. Hubert), le *Bal* et le *Concert* gravés par Duclos, d'après Augustin de Saint-Aubin, épreuves avant la lettre et avant la bordure, et les œuvres les plus remarquables de la gravure moderne (taille-douce, eau-forte, gravure sur bois, lithographie, tous les procédés qui ont pour base la photographie). Le *Catalogue de l'exposition* est une œuvre de la plus belle exécution et qui mérite de grands éloges; on y trouve non-seulement un résumé sommaire de l'histoire de la gravure, dû à M. G. Duplessis, quelques aperçus de M. Davanne sur la photographie et les arts graphiques, un catalogue des estampes anciennes, dressé par M. G. Duplessis, mais une foule de planches, tirées pour la plupart des plus magnifiques publications qui aient récemment paru ; ce *Catalogue* est lui-même une œuvre d'art.

— L'Académie des Beaux-Arts a décerné sur le prix Bordin un prix de 1,000 fr. à M. Paul Mantz pour ses travaux sur Boucher; — un prix de 1,000 fr. à M. Edmond Bonaffé pour la *Physiologie des curieux*; — un prix de 500 fr. à M. Marionneau, pour son ouvrage sur l'architecte Louis; — un prix de 500 fr. à M. Anatole de Montaiglon, et une mention honorable à M. Vasselot pour son *Histoire du portrait en France*. — L'Académie française a attribué une partie du prix Marcellin-Guérin à notre collaborateur M. Eug. Müntz pour son livre sur *Raphaël*.

— L'Académie de Stanislas a, dans sa séance du 22 juin, disposé pour la première fois du prix Herpin-Pertine. Ce prix est destiné à récompenser un travail concernant des questions scientifiques, statistiques et historiques, qui se rapportent particulièrement à la Lorraine et aux Trois-Evêchés. Il a été attribué à M. Bonvallet, conseiller à la cour de Dijon, pour un ouvrage inédit : *Une page de l'histoire du Tiers-Etat*, étude consacrée à la loi de Beaumont.

— L'Académie des sciences morales et politiques a élu académicien libre, en remplacement de M. Drouyn de Lhuys, décédé, M. Carnot, sénateur, par 20 voix contre 18 données à M. Butenval.

— On annonce la mort de M. le comte de Bertou, auteur d'un *Essai sur la topographie de Tyr* (1843) et d'un mémoire sur le même sujet communiqué à l'A-

cadémie des inscriptions et belles-lettres par M. Jourdain, dans les séances des 3, 10 et 24 décembre 1880; — de M. Ferdinand Bompois, auteur de nombreux ouvrages sur la numismatique, par exemple, *Médailles grecques de la Cyrénaïque* (1869), *Types monétaires de la guerre sociale* (1873), etc., etc.; — de M. A. Cousin, auteur d'une *Histoire des chevaliers de l'arquebuse de Chaumont* (1880); — de M. l'abbé Pletteau, auteur de divers travaux sur l'histoire de l'Anjou.

ALLEMAGNE. — Il y a quelques jours, a eu lieu à l'Hotel de ville de Berlin une fête dont nous devons dire ici quelques mots, et que les journaux allemands ont appelée la *Schliemannfest* : il s'agit de la fête donnée par les magistrats de Berlin en l'honneur de M. H. Schliemann, qui vient d'offrir à l'empire allemand ses précieuses collections et de recevoir le titre de « citoyen honoraire » de Berlin. M. et Mme Schliemann, conduits par le bourgmestre de la capitale, M. de Forkenbeck, entrèrent par la grande porte de l'édifice et, dit une revue allemande, comme par une « via triumphalis ; » des guirlandes de chêne et de laurier ornaient les piliers; la musique jouait la marche du *Tannhæuser*. Dans la salle de réception M. Virchow harangua M. Schliemann qu'il a récemment accompagné à Troie et fit l'éloge de sa persévérance et de son patriotisme. M. Schliemann répondit en racontant sa vie passée, son amour pour Homère, et comment il avait réussi dans son âge mûr à réaliser le rêve de sa jeunesse. Enfin, le directeur-général des Musées, M Schœne, fit ressortir l'importance des découvertes de M. Schliemann et remercia encore une fois, au nom de l'Allemagne et de Berlin, le savant voyageur; puis, se tournant vers Mme Schliemann : « L'Iphigénie de Gœthe, dit-il, redemande le pays des Grecs, mais nous osons espérer que le cœur de la Grecque appartiendra quelque peu à la ville où les trésors — qu'elle peut à tous égards considérer comme les siens — ont trouvé un asile durable. »

— Il vient de paraître dans la *Bibliotheca Teubneriana* un petit volume *Eclogae poetarum latinorum*, composé à l'usage des gymnases par M. Samuel Brandt : l'ouvrage qui sera utile, contient des morceaux choisis d'Ennius, de Lucilius, de Lucrèce, de Catulle, de Tibulle, de Properce, d'Ovide, quelques épigrammes de Martial et un seul passage de Juvénal (l'épisode du turbot de Domitien).

— Sous ce titre *Lebensbilder Schwæbischer Dichter* (Stuttgart, Knapp) vient de paraître un recueil de quatre biographies de poètes souabes; *Wilhelm Hauff*, par M. Julius Klaiber; *Gustav Schwab*, par M. Karl Klüpfel; *Albert Knapp*, par M. Karl Gerok; *Eduard Mœrike*, par M. Hermann Fischer.

— La société Jablonowski décernera un prix de 700 mark à l'auteur du meilleur travail sur le sujet suivant : exposer le développement historique et l'état actuel de la frontière entre le haut allemand et le bas-allemand à l'est de l'Elbe. (Les travaux doivent être envoyés à la société avant le 30 novembre 1884.)

— Le comité de la Fondation Diez (*Diez-Stiftung*) se compose de MM. Mommsen, Tobler, Waitz, Müllenhoff, G. Paris, Mussafia et Ascoli; le président est M. Tobler.

— La *Zeitschrift für Orthographie*, dirigée par M. W. Vietor, entrera, au mois d'octobre, dans sa deuxième année et prendra le titre de *Zeitschrift für Orthographie, Orthoepie und Sprachphysiologie* (à Rostock, chez M. Werther.)

— La Bibliothèque de Gœttingue sera fermée pendant les mois d'août et de septembre, et ne pourra, durant ces deux mois, prêter des livres aux personnes qui n'habitent pas Gœttingue.

— Le 36e congrès des professeurs et philologues allemands, qui devait avoir lieu à Carlsruhe, a été reporté à l'année prochaine, parce que « à l'époque où il aurait eu lieu, c'est-à-dire en automne, les autres fêtes dont Carlsruhe sera le théâtre, absorberont l'attention de la population ».

— Le 6 juin a été inauguré à Biberach un monument en l'honneur de Wieland ; le 30, à Tubingue un monument en l'honneur du poète Hœlderlin.

— M. H. Andresen est devenu privat-docent pour la philologie romane et anglaise à l'Université de Gœttingue ; M. Alois Brandl, privat-docent pour la philologie anglaise à l'Université de Vienne ; M. H. Varnhagen, professeur extraordinaire de philologie anglaise à l'Université de Greifswald ; M. Konr. Zacher, professeur extraordinaire à l'Université de Breslau.

ALSACE-LORRAINE. — La *Gazette d'Alsace-Lorraine* annonce que, dans l'Alsace-Lorraine, il faudra désormais faire au directeur de l'arrondissement la déclaration des antiquités en pierre, en métal et en terre, telles que figures, inscriptions, ustensiles, vases, monnaies ou autres objets trouvés dans des fouilles ou par hasard. Cette déclaration devra être accompagnée d'une description de l'objet trouvé. Cette prescription, dit le journal, ne préjuge en rien le droit de propriété de celui qui a trouvé les objets ; elle doit seulement empêcher qu'ils ne s'égarent et permettre au gouvernement de les conserver à la science, soit en les achetant pour les collections publiques, soit en les classant parmi les monuments historiques.

ANGLETERRE. — MM. R. Pischel et G. Bühler se sont associés pour publier le *Desînâmamâlâ* d'Hemachandra. M. R. Pischel vient de faire paraître la première partie de cette publication ; elle comprend le texte et des notes critiques (*Part. I. Text and critical notes*. Bombay sanskrit series XVII. Bombay, Government Central Book Depôt. 10 et 300 p. In-8°). C'est M. Bühler qui s'est chargé de publier l'Index.

— Les frais d'impression du catalogue de la bibliothèque du British Museum s'élèveront à près de 70,000 livres sterling ; un exemplaire complet de ce catalogue coûtera 5,000 francs.

BELGIQUE. — M. Paul Fredericq, professeur à l'Université de Liège, vient de publier, sous le titre : *Marnix en zijne nederlandsche geschriften* (Gent, Vuylsteke In-12°, 114 p.), une étude historique et littéraire sur les écrits néerlandais de Marnix de Sainte-Aldegonde. Cette étude forme le n° 95 des publications populaires du *Willems-fonds* de Gand.

— Notre collaborateur, M. Alphonse Rivier, professeur à l'université de Bruxelles, vient de faire paraître une seconde édition de son excellent ouvrage, *Introduction historique au droit romain, manuel programme pour servir aux cours universitaires et à l'étude privée, comprenant une chrestomathie élémentaire et quelques linéaments d'histoire littéraire et bibliographique*. (Bruxelles, Mayolez.) Dans les *Préliminaires* du livre, M. R. nous fait connaître ce qu'il appelle les sources générales ou indirectes et les sources spéciales ou juridiques du droit romain. Le corps de l'ouvrage est divisé en quatre parties, correspondant aux quatre périodes de l'histoire du droit romain. L'ouvrage se termine par un appendice contenant l'histoire littéraire et bibliographique du droit romain depuis Justinien jusqu'à nos jours. Ajoutons qu'en tête du volume M. Rivier a mis trois discours qu'il a prononcés sur le droit romain en 1867 (leçon d'ouverture), en 1874 et en 1875.

DANEMARK. — M. George Stephens doit publier — en danois et en allemand — les six conférences qu'il a faites à l'Université de Copenhague sur les *Studier* de M. Bugge.

GRÈCE. — La librairie André Coromilas, d'Athènes, publie une *Carte de l'Epire méridionale et de la Thessalie* par M. Michel Th. Chrysochoos (en huit feuilles, 23 fr.), et un ouvrage historique de M. Marc Renieris, (in-8°, 190 p. 7 fr.), qui renferme deux études, l'une sur le pape Alexandre V (le Grec Pierre Philarge, né dans un petit bourg de Candie vers 1340) et l'autre, sur Byzance et le concile de Bâle.

ITALIE. — Encore de nouvelles revues; elles sont au nombre de trois : I. *I nuovi Goliardi*, revue mensuelle d'histoire, de littérature et d'art (Milan, Bellini); voici le sommaire du premier numéro : SCALABRINI, Programma; SALVERAGLIO, Il cittadino Parini; GOLIARDULUS, A proposito di un nuovo traduttore di Anacreonte; SCALABRINI, L'esposizione nazionale; CIPOLLINI, Dialogo Amoroso, idillio di Teocrito Siracusano; D'OLONA, Toc, toc, novella; Rassegna letteraria : Il *Machiavelli* di Pasquale Villari (C. Biseffe); Bollettino bibliografico. — II. *Alceo*, revue de littérature, d'arts et de science (à Palerme). On cite parmi les collaborateurs MM. de Amicis, Renier, etc. — III. *L'Archivio storico per Trieste, l'Istria ed il Trentino*, qui a pour but de recueillir tout ce qui pourra servir à mieux faire connaître Trieste, l'Istrie et le Trentin; cette revue est dirigée par MM. S. Morpurgo et A. Zenatti; on nomme parmi les collaborateurs MM. A. d'Ancona, A. Carducci, B. Malfatti, G. Milanesi, E. Monaci, etc.

LUXEMBOURG. — On connaît les travaux importants de M. WÜRTH-PAQUET, président honoraire de la cour supérieure de justice et ancien ministre de la justice, à Luxembourg, et, entre autres, sa *Table chronologique des chartes et diplômes relatifs à l'histoire de l'ancien pays-duché de Luxembourg* (1198-1457). M. Würth-Paquet vient, en collaboration avec le Dr N. Van VERWEKE, de publier un *Cartulaire ou recueil des documents politiques et administratifs de la ville de Luxembourg*, de 1244 à 1795. (Luxembourg. In-8°, XI et 425.) Jusqu'ici, à part deux petites notices de MM. Ulveling et Ferron, quelques chartes isolées insérées dans le grand ouvrage de Bertholet et le commentaire de la charte d'Ermesinde (1244), par M. de Lafontaine, rien n'avait été publié sur l'ancien régime communal de la ville de Luxembourg. Le cartulaire de MM. Würth-Paquet et Van Werveke comprend, dit M. Stan. Bormans dans l'*Athenaeum belge*, tous les éléments nécessaires pour écrire une histoire complète de la commune luxembourgeoise. Il contient deux cent quinze documents latins, allemands et français; jusque vers l'an 1650, les documents français et allemands sont à peu près en nombre égal; après cette date, ces derniers deviennent plus rares et on n'en rencontre plus au XVIIIe siècle. — Les éditeurs nous promettent un second volume consacré exclusivement aux statuts, règlements et privilèges des treize corporations de la ville.

RUSSIE. — M. Alexis WESSELOWSKY, l'auteur d'un travail sur le *Tartuffe*, dont nous avons rendu compte autrefois, vient de publier une étude — en russe — sur le *Misanthrope*.

SUÈDE. — On vient de découvrir dans les archives de l'observatoire de Stockholm un mémoire de Copernic, intitulé : *Nicolai Copernici de hypothesibus motuum cœlestium a se constitutis commentariolus*; ce mémoire paraîtra prochainement dans le journal de l'Académie des sciences de Stockholm; il sera accompagné d'une introduction due à M. LINDHAGEN.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 juillet 1881.

M. Adrien Joigny, architecte, se fait connaître par lettre comme étant l'auteur du mémoire manuscrit auquel l'Académie, à sa dernière séance, a accordé une récompense de 1,000 fr. sur les fonds du prix Fould.

M. Tissot offre à l'Académie le moulage d'un disque d'argent, provenant de Lampsaque, qui se trouvait autrefois au musée de Sainte-Irène, à Constantinople, et qui en a disparu depuis quelques années. Ce disque, d'une époque probablement peu ancienne, représente une Diane africaine, assise sur un siège formé de dents d'éléphants, entourée de deux singes, d'une pintade et de deux panthères conduites en laisse par deux Ethiopiens.

L'Académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, M. le président annonce que le prix Allier de Hauteroche est décerné à M. J. Zobel de Zangroniz, pour son *Estudio historico de la moneda española desde su origen hasta el imperio romano*.

M. Maspero fait connaître le résultat des fouilles opérées sous sa direction en Egypte depuis un an. Une découverte très importante vient d'être faite tout récemment à Thèbes. On avait remarqué depuis quelques années l'apparition, dans le commerce et dans les collections particulières, de divers objets d'antiquité égyptienne, papyrus, statuettes, etc., tous d'une même époque (XVIII[e] dynastie) et qui paraissaient provenir d'un même lieu. Le principal agent de ce commerce fut arrêté; au bout de quelque temps, il se décida à révéler l'origine de tous ces objets. En fouillant le lieu indiqué par lui, on a trouvé une caverne assez grande, où étaient accumulés les corps momifiés de trente-six personnages royaux, pharaons, reines, princesses, tous de la XVIII[e] dynastie, entre autres ceux d'Amès I[er], d'Aménophis, de Toutmès III, de Ramsès II, etc. Il y a plusieurs de ces souverains dont on possède déjà les tombeaux ailleurs, et, du reste, la caverne qu'on vient de découvrir ne peut être considérée comme une sépulture régulière; on n'y trouve ni les emblèmes ni les inscriptions consacrés par le rituel, et les corps y sont entassés sans ordre les uns sur les autres. Comme on a la preuve qu'au temps de la XX[e] dynastie des bandes de voleurs exploitèrent les nécropoles de Thèbes, violant les sépultures et dépouillant les momies (il nous est parvenu un fragment d'instruction judiciaire relative à ces faits), M. Maspero suppose que le gouvernement d'alors aura ordonné, par mesure de précaution et pour soustraire les restes des rois à ces profanations, de les transporter dans la grotte dont il s'agit et de les y cacher. Cette grotte a bien en effet le caractère d'une cachette où l'on aurait déposé à la hâte toute sorte d'objets précieux. Quoiqu'elle ait été exploitée depuis plusieurs années par des voleurs, on y a encore trouvé environ cinq mille objets divers, dont trois mille six cents statuettes funéraires de rois, cinq papyrus intacts, des bijoux d'or et d'argent (preuve qu'il ne s'agit pas d'un dépôt fait par des voleurs), des vases, etc. Il sera intéressant d'étudier le mode d'embaumement des momies royales et de le comparer aux prescriptions du rituel des sépultures des rois, qui nous est parvenu, mais dont le texte présente de grandes difficultés aux traducteurs.

D'autres fouilles importantes ont été faites à Sakkarah, dans les trois pyramides. On a mis au jour les sépultures du dernier roi de la V[e] dynastie, Ounas, et de plusieurs rois de la VI[e], Teti, Pepi I[er], Merenra, Pepi II. La momie de Merenra a été trouvée dépouillée de ses bandelettes, qui avaient été arrachées à une époque ancienne, mais la trace de ces bandelettes, imprimée en relief sur la peau, est restée parfaitement visible, et prouve que les procédés d'embaumement déjà constatés pour les époques postérieures étaient en usage dès le temps de la VI[e] dynastie. Le corps lui-même est remarquablement bien conservé, bien qu'il manque un pied et la mâchoire inférieure; M. Maspero espère en faire parvenir une photographie à l'Académie. Merenra était un homme petit, maigre (ce qui se reconnaît à ce que la peau est tendue et non plissée), du type fellah; il paraît âgé de trente à quarante ans. La chambre où a été trouvé le corps d'Ounas contenait une inscription de plus de huit cents lignes, conservée sans lacune. MM. Maspero, Brugsch et Bourgoin ont passé six jours dans la pyramide à estamper et à copier ce texte. Il se compose de deux parties, l'une liturgique, l'autre magique, toutes deux également remarquables par leur conformité parfaite avec les textes liturgiques et magiques des époques postérieures. De la VI[e] à la XXVI[e] dynastie, les rituels égyptiens se sont conservés sans modification; les seules différences qu'on observe sont des variantes d'orthographe. Tous les dieux du panthéon égyptien, même ceux que l'on croyait jusqu'ici d'introduction tardive, figurent dans l'inscription de Sakkarah.

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Georges Perrot : Maspero (G.), *Etude sur quelques peintures et sur quelques textes relatifs aux funérailles : le Conte d'Apôpi et de Sokhounri* (*Etudes égyptologiques*, t. I, 2[e] fascicule).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 8 Août — 1881

166. — **Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial**, par Charles GRAUX (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études. Sciences philologiques et historiques. Fascicule XLVI). Paris, Vieweg. 1880, XXI et 529 pp. in-8°.

Un académicien de Madrid demandait, il y a deux ans, dans un rapport officiel[1], que le gouvernement espagnol prit l'initiative de faire faire un catalogue, aussi complet que possible, de tous les documents littéraires et historiques intéressant l'Espagne qui se trouvent disséminés dans les archives et les bibliothèques des pays étrangers. Je ne pense pas que suite ait été donnée à ce projet, et je dirai qu'il n'y avait pas lieu de le prendre en considération. En effet, si l'on excepte un certain fonds d'archives conservé à Paris et qui n'a pas encore été inventorié comme il mériterait de l'être, toutes les autres collections de mss. espagnols de France, d'Angleterre et d'Allemagne ont été suffisamment décrites dans des catalogues imprimés qui permettent à chacun de se rendre un compte exact des richesses qu'elles renferment. Peut-on en dire autant des trésors historiques et littéraires que gardent les archives et les bibliothèques d'Espagne? Nous savons bien que non. Pour parler seulement des bibliothèques, il suffit de rappeler que parmi les grands dépôts de livres d'Espagne, la *Biblioteca Nacional* est seule à posséder une sorte d'inventaire imprimé de ses manuscrits; encore cet inventaire, qui ne contient qu'une sèche nomenclature de titres d'ouvrages, qui a été publié d'après une copie prise à la hâte et sans l'assentiment des bibliothécaires sur un inventaire manuscrit du commencement du siècle, renseigne-t-il mal l'érudit sur les fonds anciens et ne lui apprend-il rien sur les accroissements nombreux qu'a reçus ce dépôt dans ces dernières années[2]. Quant aux autres grandes bibliothèques, les plus favorisées ont des catalogues manuscrits, plus ou moins détaillés, plus ou moins tenus

1. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, t. I, p. 383.
2. L'inventaire de l'ancien fonds de la *Biblioteca Nacional* se trouve à la fin du tome II de l'*Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos* de Gallardo. — De la bibliothèque de feu le marquis de la Romana, acquise par la Bibliothèque (en 1873, d'après la *Breve noticia de la Biblioteca Nacional*, Madrid 1876) existe un inventaire sommaire imprimé à Madrid en 1865.

au courant : l'érudit travaillant sur place est seul, naturellement, à pouvoir en tirer parti. Ainsi donc, si le gouvernement espagnol veut servir l'étude de l'histoire et de la littérature nationale, c'est à des missions intérieures qu'il ferait bien d'appliquer ses fonds et l'activité de ses agents. Lorsqu'on lit la proposition de l'académicien de Madrid, la pensée se reporte involontairement sur les longs rayons de la bibliothèque de l'Académie de l'Histoire à Madrid, sur les nombreux volumes du fonds Salazar et de tant d'autres collections, que la compagnie met, avec la plus grande libéralité, à la disposition des chercheurs, mais sans leur donner les moyens de s'y orienter. Que les académiciens commencent donc par leur propre maison !

Si la plupart des manuscrits des bibliothèques publiques d'Espagne sont encore à décrire, que sait-on de l'histoire de ces manuscrits, de leurs origines, des érudits ou des amateurs qui les ont fait exécuter ou qui les ont recherchés, réunis et plus ou moins de temps conservés ? Fort peu de chose jusqu'ici, et pourtant la connaissance de l'histoire externe des manuscrits n'est pas affaire de pure curiosité. De nombreux exemples prouvent combien cette connaissance peut venir souvent en aide à la critique des textes et servir à contrôler ou à rectifier le classement de manuscrits, que l'examen du contenu ne permet pas parfois d'établir sûrement. M. Graux, dans le beau livre qui vient de prendre une place des plus honorables dans la collection de l'Ecole des Hautes Etudes, en cite un qu'il est bon de relever. Le fameux manuscrit du *Chronicon paschale*, découvert en Sicile par l'historien Zurita et rapporté par lui en Espagne, passe à la fin du xvi[e] siècle avec toute la bibliothèque du célèbre historien à la chartreuse d'Aula Dei de Saragosse ; depuis lors on en perd la trace. Les éditions qu'on publia de cet ouvrage au xvi[e] et au xvii[e] siècle dérivent de copies prises sur le ms. de Zurita par un Grec, André Darmar, qui copia beaucoup pour les érudits espagnols du xvi[e] siècle ; la dernière édition de l'époque, celle de Du Cange, dans la *Byzantine* du Louvre, a pour base ces mêmes copies, puis la collation de quelques passages d'un *codex vaticanus* n° 1941, du x[e] siècle, que notre grand érudit croyait avoir été rapporté de Constantinople. De nos jours, G. Dindorf réimprime le *Chronicon* d'après le manuscrit de Rome et n'ose pas affirmer qu'une copie de Darmar, conservée à Münich, dérive directement de ce manuscrit, quoiqu'elle en reproduise toutes les fautes. M. G., à l'aide de la correspondance de quelques érudits espagnols et de l'indication d'un catalogue manuscrit, résout définitivement la question. Il n'y a qu'un seul manuscrit *original* du *Chronicon paschale* : c'est celui de Zurita et d'Aula Dei, qui, au xvii[e] siècle, est enlevé à ce couvent et porté à Madrid dans la bibliothèque du comte-duc d'Olivares, d'où il est dérobé et vendu à Madrid même pour 14 réaux ; un abbé D. Martin de la Farina Madrigal le trouve et l'emporte à Rome, à la Vaticane, où on le classe sous le n° 1941. Toutes les copies, moins une rapportée par Zurita de Sicile en

même temps que l'original, ont été exécutées par Darmar; toutes, sans exception, dérivent du manuscrit actuellement conservé à la Vaticane.

Les éléments d'une histoire des principales collections espagnoles de manuscrits abondent et ne seraient pas trop difficiles à réunir. Il existe encore beaucoup d'inventaires, plus ou moins détaillés, de manuscrits possédés jadis ou par des communautés ou par des particuliers : plusieurs ont été imprimés. Je rappellerai, par exemple, le beau catalogue de la bibliothèque du comte de Villaumbrosa imprimé à Madrid, en 1677, en un gros volume in-folio, les inventaires des *librairies* des comtes de Benavente, de Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre, de la reine Marie d'Aragon, femme d'Alphonse V, du roi Martin Ier d'Aragon, du prince de Viane et de D. Pedro, connétable de Portugal, élu roi d'Aragon par les Barcelonais révoltés contre Joan II [1], d'Isabelle la Catholique, etc. Pour les monastères du moyen âge, on a fait connaître dans des publications récentes quelques listes de livres transcrites sur des feuillets de garde ou des feuillets blancs d'anciens manuscrits [2]; d'autres sont encore inédites. Une autre source de renseignements, principalement sur les collections formées par des particuliers, sont les correspondances des érudits, les préfaces, les notes, les *apparats critiques* d'éditions d'auteurs anciens et modernes. On est loin d'avoir exploité comme il conviendrait les nombreuses lettres de savants espagnols qui se conservent encore en recueils, ou isolément dans beaucoup de volumes de *papeles varios*. Il est vrai de dire, toutefois, que les indications fournies par les travaux d'érudition et cette correspondance manquent un peu trop souvent de précision : de même que nos voisins, aujourd'hui encore, renvoient volontiers à des livres de plusieurs centaines de pages sans indiquer ni le chapitre ni la page, de même leurs érudits du temps passé se contentaient parfois de citations telles que *ex codice antiquissimo* ou *de un libro de mano muy antiguo*.

L'*essai* de M. G. est, comme disent les Allemands, une « contribution » très importante à la connaissance d'une des plus célèbres collections de manuscrits qui aient été formées en Espagne. Le catalogue de M. Miller avait déjà révélé aux savants le contenu des manuscrits grecs réunis sous les voûtes de l'Escurial. Restait à faire connaître les provenances de ces manuscrits, leur histoire avant d'avoir été admis dans la maison de Philippe II, les dates précises de leur entrée au monastère, puis les principes qui guidèrent les agents chargés de la formation du fonds, les moyens employés pour créer la collection et l'enrichir. M. G. abordait là un sujet qui n'avait été qu'effleuré avant lui. A part le *Dis-*

1. Le catalogue de la bibliothèque de D. Pedro vient d'être publié par D. Andrés Balaguer y Merino dans la *Revista de ciencias historicas* de Barcelone, t. II, p. 395 et suiv. On y trouve un assez grand nombre de mss. français.

2. Voir L. Delisle, *Mélanges de paléographie et de bibliographie*, Paris, 1880, p. 75, et P. Ewald, *Reise nach Spanien im Winter von 1878 auf 1879*, Hannover. 1881 (extrait du tome VI du *Neues Archiv*), p. 278.

cours préliminaire qui ouvre le livre de M. Miller, deux mémoires de Vogel [1], un chapitre de Valentinelli dans son rapport sur les bibliothèques espagnoles [2], rien de spécial n'avait été écrit sur la matière. Il fallait aller à la découverte, chercher dans bien des directions, tout en se gardant d'admettre, sans en avoir éprouvé la valeur, les renseignements sur les origines de la bibliothèque de Saint-Laurent qui se transmettent depuis des générations et qui ont été accueillis trop légèrement dans une foule de livres.

M. G. s'adresse aux philologues, aux hellénistes, c'est pour eux qu'il a travaillé et qu'il écrit; mais il a de beaucoup dépassé son but, et son livre n'aura pas pour d'autres érudits, notamment pour les hispanisants, moins d'intérêt que pour les hellénistes de profession. Je dirai plus : l'*Essai* de M. G. sera sans cesse consulté par les éditeurs de textes grecs, par ceux qui désirent connaître les provenances des manuscrits de Saint-Laurent, mais il sera lu surtout par l'amateur des *choses d'Espagne*, auquel sont familiers les noms des collectionneurs que M. G. fait défiler dans son livre et qu'il montre à l'œuvre. Et puis les manuscrits grecs qui sont entrés à l'Escurial n'y sont pas venus seuls : la plupart des collections acquises par Philippe II comprenaient aussi des manuscrits latins, espagnols, italiens, etc., ce qui fait que les résultats obtenus par l'auteur dans ses recherches sur la fraction grecque du fonds sont applicables à l'ensemble des collections pourchassées par les agents du roi d'Espagne. M. G. reconnaît avec une grande modestie qu'il n'est point parvenu à résoudre toutes les difficultés de son sujet ; il a dû marquer de temps à autre des points d'interrogation, mais en revanche ce qu'il affirme est sûr ; il a mis un soin extrême à vérifier la tradition et, dans la plupart des cas, il a eu recours aux documents originaux qui n'étaient pas tous d'un abord facile.

Avant d'entrer en matière, M. G. nous donne dans quelques pages d'introduction un aperçu de la renaissance des lettres grecques en Espagne, marque le caractère propre de cette renaissance, cite les rares savants espagnols du XVIe siècle qui méritent vraiment d'être admis dans la famille des philologues et termine cette introduction par quelques indications sur les premiers collectionneurs espagnols de livres grecs et le projet de création d'une bibliothèque royale à Valladolid à l'instar de celle du roi de France. En Espagne, au XVIe siècle, on n'apprend pas le grec pour le grec, mais, comme dit M. G., « pour le parti qu'on en pouvait tirer » ; aussi néglige-t-on les poètes, les orateurs, les historiens : les hellénistes espagnols sont, pour la plupart, des philosophes, des médecins, des jurisconsultes, des théologiens qui apprennent le grec afin d'entrer en commerce plus intime avec les autorités qu'ils invoquent

1. *Serapeum*, t. VIII, (1847), pp. 161 à 172 et pp. 273 à 285.

2. *Delle biblioteche della Spagna* (1860), pp. 66 à 85 [tiré à part des *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne].

dans leurs traités et leurs commentaires. Le philologue est une *avis rara* dans ce milieu. Quelques noms pourtant sont à citer : Antonio Agustin, le plus grand si l'on prend philologue au sens large qu'on donne à ce mot aujourd'hui, Fernan Nuñez de Guzman, le valencien Pedro Nuñez, Cardona. Ce dernier, bien qu'il ne reste de lui aucun travail qui permette d'apprécier sa science, a droit à une mention très honorable pour ses réflexions si justes sur la valeur des manuscrits et les principes qui doivent guider ceux qui ont à en faire un choix. Deux siècles avant Wolf, il exprimait en termes précis cette idée, banale pour nos philologues d'aujourd'hui, que la valeur d'un manuscrit ne dépend pas toujours de son ancienneté : « Multos libros videmus manu quidem recenti descriptos, multo tamen aliis puriores et integriores, quod sint exempla priorum et probatissimorum, unde quasi e fontibus emanarint, » etc. [1] Dans un tableau complet des études grecques en Espagne, que M. G. n'avait pas à nous donner, il faudrait montrer aussi ce que ces études étaient dans les grandes universités d'Alcalá et de Salamanque, ce qu'enseignaient les maîtres et ce qu'apprenaient les étudiants. Si l'on s'en tient au dire de divers savants étrangers, témoins oculaires, les résultats de l'enseignement du grec, à la fin du XVIe siècle, dans les centres universitaires espagnols étaient piètres. Il ressort ainsi d'une correspondance de Schott avec un de ces protégés, Henri Cock, commis dans un dépôt de livres de Plantin à Salamanque [2], qu'en 1583 on ne pouvait trouver dans cette ville aucun Espagnol capable de lire et de transcrire un manuscrit grec : il fallait avoir recours aux étrangers de passage, à des Grecs ou à des Flamands. Et, en ce temps-là, c'était pourtant le fameux grammairien Francisco Sanchez de las Brozas qui occupait la chaire de langue grecque à Salamanque, l'auteur de la *Minerva*, qui publia aussi en 1581 chez Plantin une *Grammatica graeca*, dont il avait bonne opinion. « J'ai fait, dit-il, une grammaire grecque, qui mériterait plutôt le titre de grammaire magique, car en quinze jours elle vous apprend l'*art* et montre combien peu de grammaire grecque et latine savent ceux qui en ont écrit jusqu'ici. [3] »

« L'entrée des livres de Don Diego Hurtado de Mendoza, en 1576, à l'Escurial est l'événement le plus considérable de l'histoire du cabinet de Saint-Laurent : l'étude de la collection Mendoza formera le centre du présent Essai. Nous suivrons, d'ailleurs, l'ordre chronologique, nous occupant successivement de chacun des divers fonds au fur et à mesure

---

1. A comparer avec le passage bien connu des *Prolegomena*. « Novitas codicum non majus vitium est quam hominum adolescentia; etiam hic non semper aetas sapientiam affert : ut quisque antiquum et bonum actorem bene sequitur, ita bonus est. »

2. Des fragments de cette correspondance ont été publiés par M. Graux dans son *Essai*, p. 444 et suiv.

3. Lettre de Sanchez à Vazquez del Marmol, de Salamanque, 15 janvier 1581. *Epistolario español* de la *Biblioteca Rivadeneyra*, t. II, p. 34.

que nous arriverons à la date de son annexion à la bibliothèque du monastère. Ainsi notre Essai se trouvera naturellement divisé en trois parties, savoir : 1° les anciens fonds; 2° le fonds Mendoza; 3° les derniers fonds ». C'était bien ainsi qu'il fallait procéder. Les anciens fonds se composent de manuscrits acquis, entre les années 1565 et 1575, de Gonzalo Perez, père d'Antonio Perez, d'Honorato Juan, précepteur de D. Carlos, de Francisco de Mendoza, archevêque de Burgos et cardinal, de l'érudit Paez de Castro, de l'inquisiteur général Pedro Ponce de Leon, de quelques Italiens, entre autres Matteo Dandolo, et de plusieurs autres personnages moins marquants. Après l'entrée de la bibliothèque de Mendoza, en 1576, les accroissements suivent une marche descendante : l'acquisition la plus importante est celle de la collection d'Antonio Agustin, qui entre à Saint-Laurent en 1587.

Il serait difficile, presque impossible, de résumer ici, pour ceux qui n'ont que de vagues notions sur la bibliothèque créée par Philippe II, les pages si nourries, si pleines de faits, de noms et de dates que M. G. a consacrées à l'histoire d'une de ses plus précieuses parties; quant à ceux qui ont quelque idée de la question, qui connaissent ces collectionneurs d'*antaño* ou les manuscrits qui leur ont appartenu, il suffira d'appeler leur attention sur les résultats les plus nouveaux et importants qu'a obtenus l'auteur à la suite de ses patientes et minutieuses recherches, afin de les obliger à lire le livre. Les découvertes et rectifications que l'on doit à M. G. ne sont pas toutes de faits menus, ne pouvant que satisfaire la curiosité ou répondre au *desideratum* de tel ou tel spécialiste; il en est d'intérêt vraiment général. La première découverte importante de M. G. est celle du parage actuel des manuscrits du cardinal de Burgos. On avait complètement perdu les traces de cette riche collection; quelques-uns la supposaient en tout ou en partie à l'Escurial, mais sans appuyer leur hypothèse d'aucune preuve. M. G., de la façon la plus ingénieuse, par l'examen des reliures et autres caractères externes, a reconstitué l'état civil d'une centaine de manuscrits ayant appartenu au cardinal, qui se trouvent maintenant, non pas à l'Escurial, mais à la *Biblioteca Nacional* de Madrid. Une autre question assez importante, résolue par M. G., est celle-ci. La date officielle de l'installation de la bibliothèque royale à l'Escurial est le 26 juin 1575. Ce jour-là, furent livrés quatre mille volumes à cinq Hiéronymites, chargés par Philippe II de les recevoir, et cependant le père José de Siguenza, premier bibliothécaire de l'Escurial, qu'on doit supposer bien informé, dit que la première livraison faite au monastère se composait de 1,200 volumes de la bibliothèque particulière du Roi. Voilà deux témoignages assez discordants. D'autre part, il est question souvent, avant l'année 1575, dans des inventaires et mémoires, de livres *qui sont à Saint-Laurent*, et, en effet, nous savons positivement que plusieurs collections ont été acquises pour le monastère, à partir de l'année 1565. Comment expliquer ces contradictions? M. G. les supprime d'un coup en citant une note du P. Si-

guenza où il est parlé de « livres qu'on porte à la *librairie* de San Lorenzo et qui *maintenant doivent être à la Fresneda* ». La Fresneda, propriété voisine de l'Escurial et achetée par Philippe II pendant la construction du monastère, servit de dépôt provisoire aux livres, et peut-être à d'autres objets précieux, en attendant l'achèvement de l'immense édifice. Ce qu'on déposait à la Fresneda pouvait bien être considéré comme étant à l'Escurial. Les 1,200 volumes du P. Siguenza attendaient à la Fresneda que l'Escurial fut terminé. Si l'on ajoute à ce premier fonds de la bibliothèque particulière du Roi le total des autres collections réunies depuis 1565, il n'est pas difficile d'arriver au chiffre officiel de quatre mille volumes, reçus par les Hiéronymites, lors de l'inauguration de la bibliothèque définitive en 1575.

Les chapitres sur le fonds Mendoza sont excellents ; ils abondent en faits nouveaux et en rectifications ingénieuses de traditions erronées, que répétaient jusqu'ici pieusement les biographes du célèbre Don Diego. Maintenant nous savons à quoi nous en tenir sur l'origine de ce bruit calomnieux de manuscrits volés à la *Marciana* de Venise par l'ambassadeur de Charles-Quint [1] ; sur le cadeau de Soliman, qu'on avait anciennement beaucoup exagéré et que des érudits modernes prétendaient reconnaître dans les manuscrits du catalogue de Mendoza désignés sous le titre de *Los que dió el Turco ;* sur l'ensemble, enfin, de la *librairie* grecque de Mendoza, qui, autant que faire se peut aujourd'hui, a été restituée par M. G. à l'aide du *Memorial* (abrégé du catalogue complet), de la *Bibliotheca universalis* de Gesner, lequel avait reçu en prêt des manuscrits de Mendoza et en a cité un certain nombre dans son ouvrage bibliographique, enfin de la correspondance de plusieurs savants, amis ou protégés du grand écrivain.

Dans la troisième partie qui traite des « derniers fonds », se trouve l'histoire de la bibliothèque d'Antonio Agustin et des petites acquisitions faites avant et après le grand incendie de 1671. Incidemment M. G. donne des renseignements curieux sur le fameux scribe grec André Darmar d'Epidaure et son élève Antoine Calosynas de Crète, sur les rangements successifs de la bibliothèque de l'Escurial, les idées d'Agustin et de Cardona sur son installation et leur projet de rédiger une paléographie latine et grecque. J'appelle enfin l'attention des amateurs de pièces justi-

1. [M. G., à la page 184 de son *Essai*, rapportant le témoignage d'Andres, lequel déclare que tous les volumes prêtés à Mendoza par la *Marciana* ont été « religieusement rendus par lui », ajoute : « On n'a point de raison d'en douter. D'ailleurs Andres se réfère pour la preuve de cette affirmation à Foscarini (*Della letterat. Venez.*, p. 65) et à Morelli (*Della publica libreria di S. Marco*, p. 71). Le premier de ces deux textes ne prouve, à la rigueur, rien du tout ; on n'a pas été à même de vérifier l'autre ». La page 65 de Foscarini, en effet, ne prouve pas l'assertion d'Andres ; mais il est dit, à la page précédente (p. 64), que le Catalogue du cardinal Bessarion existe encore en original à la *Marciana*, et Foscarini assure avoir constaté lui-même que de tous les manuscrits portés sur le catalogue, il n'en manque aucun à l'appel. Cela est concluant. — Ch. G.]

ficatives sur les vingt-quatre documents qui forment l'appendice de l'*Essai* et sont plus que les preuves du livre : maint érudit y trouvera d'excellents matériaux pour ses études.

Il est probable que d'ici à quelques années, les difficultés que M. G. n'a pas pu résoudre, faute d'avoir à sa disposition les documents qui doivent en donner la clef, seront aisément débrouillées. Il faut pour cela compter aussi sur le hasard. Déjà un érudit très distingué, M. Ceriani, bibliothécaire en chef de l'Ambrosienne, vient de faire une découverte qui répond à un des plus grands *desiderata* de M. Graux. Un savant irlandais, David Colvill, rédigea, vers 1620, un catalogue détaillé de tous les manuscrits grecs de l'Escurial. Ce catalogue se trouvait à Milan vers le milieu du siècle dernier et Muratori en eut connaissance. Tout d'abord les recherches faites à la demande de M. G. à l'Ambrosienne ne produisirent aucun résultat; ce n'est qu'après l'impression de l'*Essai* que M. Ceriani réussit à mettre la main sur le précieux volume. Puissent beaucoup de découvertes analogues venir bientôt combler les lacunes de l'histoire du cabinet de Saint-Laurent !

Les *addenda* ou *corrigenda*, que je suis en mesure de soumettre à M. G., se réduisent à bien peu de chose. Dans sa préface (p. XIX), M. G. ne veut pas admettre que Perez Bayer ait rédigé un catalogue de manuscrits grecs de l'Escurial. Il est certain pourtant qu'il fut chargé de ce travail et il est probable qu'il le mit à exécution. En voici la preuve. Dans un *mémorial*, adressé à un ministre par le fameux calligraphe Palomares, celui-ci dit fort clairement : « De resultas del desempeño que tuvo el suplicante de todos sus encargos, se le dió plaza de oficial en la Contaduria de Rentas provinciales, en donde sirvió desde 1751 por más de seis años, hasta que de órden de S. M., que Dios guarde, que solicitó el citado D. Francisco Bayer, pasó al monasterio de San Lorenzo el Real á ayudarle en la lectura y formacion de indices del copioso número de códices antiguos manuscritos, que existen en aquella libreria, *griegos*, latinos, y castellanos, comision que desempeñó en espacio de dos años con la exactitud y primor en las muestras de muchos caracteres que manifiestan los mismos indices, que Bayer presentó á S. M. y merecieron su real aprobacion. »[1] Ceci est confirmé par une lettre de Perez Bayer à Juan de Santander, datée de l'Escurial, 26 avril 1762 : « Vamos Palomares y yo con nuestra obra. El primer tomo se envió ya á Aranjuez. Comprende seis solas letras del alfabeto, segun la disposicion de la libreria ; los que faltan, *sin contar los griegos (que harán otro gran tomo)*, llenarán otros dos, de los cuales tengo ya muy adelantado el segundo[2]. » On peut citer en ou-

1. *Revista de archivos*, t. II, p. 155. Publié d'après l'original; mais la date assignée à ce document (1751) est fausse, comme le prouvent le passage que je viens de rapporter et d'autres encore. Il faut peut-être lire 1771; en tout cas, le document est postérieur à 1764.

2. *Epistolario español* de la *Biblioteca Rivadeneyra*, t. II, p. 205. Remarquons que

tre deux attestations, qui ont un certain poids. La première est de Juan Sempere y Guarinos, contemporain de Bayer : « Se echaba á menos un exacto Indice de los preciosos manuscritos de la biblioteca del Escurial; y habiendosele encargado al Señor Casiri la coleccion de los Arabes, se comisionó al Señor Bayer para la de los Castellanos, Latinos y *Griegos*, el que acabó enteramente en tres tomos de á folio », etc. [1]. La seconde est de Martin Fernandez de Navarrete : « El catálogo que de los manuscritos latinos y de las lenguas vulgares compuso el Sr Bayer... en cinco grandes tomos, de los cuales agregó al tercero los manuscritos hebreos, y al cuarto los *griegos* » [2], etc.; puis Navarrete ajoute que ces catalogues manuscrits, déposés dans la bibliothèque de l'université de Valence, furent brûlés pendant le bombardement de cette ville par le maréchal Suchet, en 1812. — Bibliothèque de Diego de Mendoza. M. G. n'a pas su que cette célèbre collection fut un jour convoitée par le chapitre de la cathédrale de Tolède. On a conservé la minute d'une belle lettre écrite à Don Diego par un des membres du chapitre. S'il donne sa bibliothèque, lui dit-on, la sainte église de Tolède s'engage à faire, tous les ans, un solennel anniversaire pour lui et pour ceux qu'il lui plaira de désigner; elle fera placer sa statue (ou son buste : le texte porte *bulto*, ce qui est vague) dans la partie de l'église qu'il choisira, avec ses armes et son nom; ces dernières marques seront mises aussi sur les premiers feuillets de tous ses livres, et s'il désire d'autres faveurs, qu'il les fasse connaître : on s'arrangera [3]. — Je remarque qu'on a signalé, dans un inventaire des archives du Conseil Suprême de l'Inquisition d'Espagne transportées à Simancas, en 1850, une lettre d'un D. Francisco Diaz de Cabrera, agent de l'Inquisition à Rome, du 2 mars 1655, sur le « vol de divers livres de l'Escurial effectué par un fils bâtard du roi de Danemarck », probablement un fils naturel de Christiern IV [4]. — Est-il sûr que le « maître Leon » qui eut avec Antoine Perez cette curieuse conversation au sujet du manuscrit de saint Jean Chrysostome, soit Fr. Luis de Leon ? M. Menéndez Pelayo [5] pense qu'il s'agit ici d'un autre professeur de Salamanque, ennemi implacable de Fr. Luis, Leon de Castro. Ce serait à vérifier. Peut-être la biographie de Leon de Castro, publiée par D. Vicente La Fuente, si je

---

dans une lettre du même Bayer, datée de Tolède, 11 décembre 1761 (avant son arrivée à l'Escurial), il n'est question que d'un projet de cataloguer les mss. latins, puis les mss. hébreux. *Revista de archivos*, t. VIII, p. 74.

1. *Ensayo de una bibl. esp. de los mejores escritores del reynado de Carlos III*, t. I, p. 199.

2. Rapporté par Valentinelli, *Delle biblioteche della Spagna*, p. 76.

3. *Revista de archivos*, t. VII, pp. 51-52. Cette minute n'est ni datée ni signée : elle porte au dos : « Carta que se ha de escribir á Don Diego de Mendoza sobre sus libros ». Peut-être la lettre n'a-t-elle jamais été envoyée à destination.

4. *Revista de archivos*, t. III, p. 154.

5. Dans un compte-rendu de l'*Essai* de M. G. publié dans la *Revista de Madrid*, n° 6, mars 1881.

ne me trompe, dans un des volumes du grand catalogue du marquis de Morante, fournirait-elle sur ce point quelque lumière.

J'ai essayé de montrer ce que renferme de plus important l'ouvrage de M. Graux; je ne puis dire ici tout le bien que j'en pense; mais après l'accueil que cet *Essai* a partout reçu des érudits les mieux préparés pour en apprécier le mérite sous toutes les faces, son auteur n'a vraiment plus d'éloges à attendre.

Alfred Morel-Fatio.

---

167. — **La diplomatie française vers le milieu du XVIe siècle,** d'après la correspondance de Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier, ambassadeur de François Ier à Venise (1539-1542), par Jean Zeller. Paris, Hachette, 1880. 1 vol. de xiii-413 pages.

La Faculté des lettres de Paris vient de décerner à M. J. Zeller le titre de docteur ès-lettres, à la suite de la soutenance de ses deux thèses, la thèse française dont nous venons d'écrire le titre, et la thèse latine intitulée : *Quæ primæ fuerint legationes a Francisco I in Orientem missæ (1524-1538)*. Nous nous attacherons ici uniquement à l'étude de la thèse française, beaucoup plus importante par le volume, sinon par le sujet.

La Faculté s'est montrée, nous a-t-on dit, assez sévère dans l'appréciation du travail de M. Zeller. L'un des professeurs, en particulier, lui a tenu quelque temps la dragée haute; et le candidat aurait pu se plaindre qu'on n'eût pas pris suffisamment en considération les titres nombreux qu'il avait à l'indulgence du public spécial de la Sorbonne chargé de juger sa thèse, et du grand public auquel son livre appartient désormais. Ces titres, nous croyons devoir les exposer tout d'abord. Leur énumération éclairera notre critique et ne contribuera pas peu à faire apprécier le genre d'intérêt et de mérite du travail que nous étudions.

Le sujet qu'a choisi M. Z. n'est pas nouveau : il y avait là une première difficulté. On sait que M. Charrière a publié, dans la *Collection des documents inédits,* une œuvre magistrale consacrée à l'étude documentaire des relations de la France avec l'Orient au xvie siècle. Or, pour la période qui correspond à l'époque de l'ambassade de Pellicier à Venise, le travail de M. Charrière est très complet. Cet auteur a eu entre les mains le ms. des lettres de Pellicier qui est conservé dans le Dépôt des archives du Ministère des Affaires étrangères. Il en a fait, au point de vue auquel il se plaçait, un excellent usage, et M. Z. ne pouvait guère trouver qu'à glaner après la moisson de son devancier. Aussi remarquons-nous que, dans les chapitres de son ouvrage consacrés à l'exposition des événements politiques, il s'est contenté le plus souvent de suivre pas à pas les *Négociations* de M. Charrière, sans même juger qu'il fût oppor-

tun de se référer toujours directement au ms. qui était la base commune de leur étude.

Pour la partie littéraire, M. Z. n'était pas moins embarrassé. Un maître en cette matière l'avait encore précédé. M. L. Delisle, dans le premier volume du *Cabinet des Manuscrits*, s'était occupé du rôle littéraire important qu'avait joué à Venise l'ambassadeur de François Ier. Il avait signalé ses relations avec les marchands de mss., avec les imprimeurs célèbres, avec les Grecs dont la chasse et la *traite*, si j'ose dire, étaient alors jeu de princes et métier de diplomates. Toute cette partie piquante et, — non moins piquante, — la partie de la Correspondance qui avait trait aux relations d'amitié qui unissaient Pellicier au docteur François Rabelais, se trouvait, en réalité, déflorée. Enfin, pour d'autres matières que M. Z. a cru devoir rattacher au sujet principal de sa thèse, par exemple l'examen de la constitution vénitienne, la lutte de la monarchie espagnole contre l'empire ottoman, etc., d'excellents travaux comme ceux de M. Baschet et de M. de Ranke lui avaient encore ouvert la carrière. Il n'avait, comme il l'a fait d'ailleurs avec tact, qu'à les résumer, en accommodant le résultat de leurs recherches au sujet spécial qu'il se proposait d'épuiser.

Autre difficulté beaucoup plus considérable : les trois mss. de la correspondance de Guillaume Pellicier, seuls connus jusqu'ici, sont dispersés dans différentes bibliothèques, et tous très éloignés de Nancy, séjour habituel et officiel de M. Zeller. Deux de ces mss. sont conservés à Paris, l'un dans le Dépôt des archives du Ministère des Affaires étrangères [1], l'autre à la Bibliothèque Nationale [2]. Le troisième manuscrit est à Aix et fait partie de la Bibliothèque Méjanes. Evidemment le rôle de M. Z. se résumait à voir rapidement les trois mss., à s'attacher à l'un d'entre eux, celui qu'il lui serait le plus facile de consulter, et à en tirer les traits intéressants qui entraient le plus naturellement dans le cadre de son livre. Dans ces conditions, M. Z. n'avait pas à établir la valeur comparative des trois mss., puisque, même pour la partie des lettres qui avait été publiée par ses prédécesseurs, (Ribier, Charrière, Delisle, l'éditeur du Rabelais de la collection Jannet), il avait pris le parti de citer leur texte *plus accessible* au public. D'ailleurs la difficulté se compliquait encore du fait que le ms. qui, à première vue, pouvait passer pour le plus important, celui qui vraisemblablement provient de la bibliothèque même de Pellicier, se trouve renfermé dans un dépôt qui a la réputation d'être absolument inabordable. Que cette réputation soit justifiée ou non, M. Z. pouvait s'y laisser tromper [3]; et c'est en profitant d'une situation

---

1. Cote : Venise, t. 2.
2. Ms. Clairembault n° 570, (anciens mélanges de Clair. n° 230).
3. Je dois dire pourtant que M. Z., même avant la réforme qui a rendu plus accessible le Dépôt des Affaires étrangères, avait été autorisé à consulter le ms. des lettres de Pellicier.

vraiment exceptionnelle que je vais essayer de donner ici quelques notions précises sur un point d'érudition bibliographique que M. Z. a volontairement négligé.

Des trois mss. des lettres de Pellicier, celui des Affaires étrangères est incontestablement le plus important. L'écriture est du milieu du XVIe siècle. La provenance est particulièrement digne d'attirer l'attention. Ce ms., en effet, est entré au dépôt des Affaires étrangères par la Bibliothèque de Colbert de Croissy. Croissy, évêque de Montpellier, le tenait probablement de son prédécesseur, Charles de Pradel ; en tous cas, l'*ex libris* de celui-ci est écrit en marge du premier feuillet. Ainsi nous sommes renseignés de la façon la plus formelle sur la présence de notre ms., dans la seconde moitié du XVIIe siècle et dans les premières années du XVIIIe, entre les mains des évêques de Montpellier. Ce n'est point une hypothèse trop hardie de supposer qu'il venait directement de Guillaume Pellicier lui-même, mort évêque de Montpellier en 1568.

Ce fait important une fois établi, nous pensons qu'il faut écarter l'opinion de M. Z. qui ne voit dans ce ms. qu'une copie. Il semble que nous sommes bien plutôt en présence du registre-minute. L'existence d'un registre de ce genre chez Guillaume Pellicier ne fait aucun doute et nous en avons une preuve formelle dans de nombreuses mentions qui se trouvent répétées presque à toutes les pages du ms. et dont nous donnerons une seulement pour l'exemple : « Nota qu'il a esté escript à Monsgr. de Villandry ledit jour *qui n'a esté mis en registre, ne minute.* » (Ms. des Affaires étrangères, fo 39).

Ainsi donc un registre existait. Si notre ms. vient de chez Pellicier, il peut fort bien n'être rien autre chose que ce registre même, et nous trouvons une autre preuve, en quelque sorte concluante, à ce sujet, dans la conformation même du ms. Il commence de but en blanc sans aucun titre ancien, disposition rare dans une copie. Il commence par quelques mentions rapides mises pour mémoire et que les copies se sont bien gardées de reproduire parce que ces mentions n'ont qu'un intérêt de *comptabilité*, si je puis dire, et non un intérêt historique. Enfin, les pièces sont transcrites ici par deux *mains* différentes. Une main évidemment *française* pour les pièces écrites en français, une main *italienne* pour les pièces en italien. Il est tout naturel de supposer que Pellicier avait deux secrétaires chargés du registre-minute et que chacun d'entre eux transcrivait les pièces rédigées dans la langue qui lui était la plus familière. Appliquée à des copistes, une pareille supposition serait beaucoup moins admissible ; et d'ailleurs, pour la seule copie que nous ayons sous les yeux, la difficulté a été tranchée d'une façon bien simple : toutes les lettres en italien ont été supprimées. Ainsi M. Z. n'a pas eu à s'en servir.

Cette copie à laquelle nous faisons allusion est le ms. du fonds Clairembault. C'est un mauvais petit volume in-quarto, auquel nous ne pouvons reconnaître qu'une valeur médiocre. Copie tronquée, abrégée,

pleine d'erreurs, faite sans choix, elle se trouve gâtée encore par les corrections de Clairembault, qui avait pris le parti d'en faire mettre au net des extraits. C'est du moins ce qu'indique (outre les nombreuses *améliorations* qu'il fit subir au texte), la mention suivante qu'il a écrite en tête du volume : « Au dernier feuillet qui est le 248 v°, j'ay remarqué les lettres que je fays estat d'employer en mon recueil. »

D'ailleurs l'écriture générale du ms. est un vilain griffonnage du XVIIe siècle, et je m'étonne que M. Z. reconnaisse là une main du XVIe siècle. Les erreurs de détail y abondent. Ainsi une lettre que M. Z. publie en partie d'après ce ms. et qu'il croit absente du ms. des Affaires étrangères est tout simplement mal datée dans le ms. Clairembault (29 août, pour 26 août 1542). Outre les lettres en italien et les mentions marginales si curieuses dans le ms. des Affaires étrangères, bon nombre de lettres en français manquent dans le ms. Clairembault. Ainsi le ms. des Affaires étrangères commence par les mentions suivantes « Du premier jour de juillet 1540. Ledit jour fut faicte une depesche au Roy qui fut dattée du XXVIe précédent »... etc. Puis vient l'enregistrement d'une lettre du « sabmedy 11e juillet 1540 adressée au sieur Rincon. » Le ms. Clairembault oublie ces mentions et cette première lettre et commence seulement par la lettre « au roi du Xe juillet. » Le même ms. Clairembault se termine par une lettre au roi datée par erreur du XXIXe jour d'aoust [1542], (pour le 26 août), tandis que le ms. des Affaires étrangères contient en plus deux pièces importantes, dont la seconde est sans date, mais dont la première est du 13 septembre 1542. En outre, on peut dire qu'un bon tiers des pièces manquent dans le ms. Clairembault. Ce ms. est donc à peu près sans valeur.

Le troisième ms. consulté par M. Z. est à Aix. Les auteurs de la *Bibliothèque Historique* l'avaient mentionné sous le n° 29964, comme faisant partie de la célèbre collection du marquis d'Aubais. Nous ne pouvons apprécier son mérite qu'à travers l'usage, heureusement très fréquent, qu'en a fait M. Zeller. C'est, nous dit-il lui-même, une copie du XVIIe siècle. Comme elle n'a jamais quitté le midi de la France, il est à croire qu'elle se rattache directement ou indirectement au ms. de Pradel-Colbert de Croissy. Comme lui et comme le ms. Clairembault, elle ne contient que la correspondance relative à la seconde partie de l'ambassade de G. Pellicier. Il y a lieu de croire que même à l'égard de cette seconde partie, la copie d'Aix comme le ms. Clairembault est incomplète. En effet, M. Z., qui a consulté avec tant de soin l'un et l'autre ms., semble avoir ignoré toutes les pièces en italien, ainsi que certaines pièces en français et des mentions marginales qui sont en plus dans le ms. des Affaires étrangères [1]. Il n'est pas admissible que si

1. Ainsi le ms. des Affaires étrangères porte au f° 27 v° la mention d'une lettre écrite par Pellicier à Langey, au sujet de la dédicace à lui faite par Paulo Manutio, des lettres de Cicéron à Atticus. M. Z. a ignoré ce détail curieux d'un fait que pourtant il connaissait. (V. p. 90.)

ces morceaux curieux se fussent trouvés dans le ms. d'Aix, il les eût tous passés sous silence. Nous pensons aussi que la copie d'Aix doit être, comme celle de la Bibl. Nat., des plus défectueuses. En effet, les lettres ou fragments des lettres cités par M. Z., sont bourrés de fautes qu'on ne peut évidemment attribuer qu'à de mauvaises leçons des ms. auxquels il s'est particulièrement attaché. Je prends pour exemple la lettre si curieuse de Pellicier à Langey, du 3 avril 1541, où il est fait mention des relations de l'évêque avec l'imprimeur Paulo Manutio, fils d'Alde. Sans tenir compte d'une orthographe des plus fantaisistes, le texte que nous donne M. Z. (p. 91) est établi d'une façon fâcheuse et qui altère vraiment la saveur du document. Ainsi : « désirant obtenir vostre *gracieuse protection et* amityé » pour « vostre *grace, patrocine* et amitié. » Ainsi encore la phrase suivante toute corrompue : « Il m'a baillé le tome *des* oraisons a vous *desdié* pour vous *le* faire tenir, me priant *toutesfois* plus recommander, etc... » pour « il m'a baillé le tome *desdites* oraisons à vous *desdiées* pour vous *les* faire tenir, me priant *vouloir* plus recommander, etc.... » Ainsi plus bas les mots « digne *d'un tel père* » tombés ; plus bas le mot *amystiés* tombé, plus bas le mot *concilier* pour le mot *incliner*, et l'avant-dernière phrase tout entière devinée plutôt que lue ; le véritable texte porte : Aye obtenu son sauf conduit pour cinq ans de ces seigneurs qui est le plus que l'on puisse en tel cas impétrer de cette Seigneurie. » Tandis que le ms. d'Aix, si l'on s'en rapporte à la lecture de M. Z., porte : « Ay obteneu son sauf conduit pour cinq ans, qui est le plus qu'il se puisse estre obteneu de cette seigneurie, etc... » Il est vrai que pour le texte de cette lettre M. Z. renvoie non au ms. d'Aix, mais au ms. Clairembault, f° 134. Mais c'est évidemment de sa part une erreur de citation. Car le ms. Clairembault se trouve précisément ici absolument d'accord avec le ms. des Affaires étrangères. Il ne contient aucune des erreurs graves que nous venons de signaler. C'est donc sur le ms. d'Aix qu'il faut les rejeter, ainsi que celles qui défigurent tous les passages de la correspondance de Pellicier, cités par M. Zeller. Il est regrettable seulement que l'auteur, en prenant connaissance des trois ms. qui étaient signalés, n'ait pas eu la main plus heureuse et que ce soit précisément au plus récent et au moins exact qu'il ait cru devoir donner la préférence.

Je sais que pour expliquer ce choix M. Z. peut invoquer et invoque une dernière excuse. Il n'est pas paléographe de profession. Cela est juste, et il faut bien le reconnaître. Aussi ne doit-on considérer les textes qu'il cite qu'à un point de vue général et idéal, en un mot plutôt en historien et en philosophe qu'en érudit [1].

---

1. Je dois remarquer pourtant que, dans un passage de sa préface, M. Z. a paru vouloir céder au goût du jour. Il dit : « Nous avons pris soin de collationner leur texte (des lettres) avec le ms. des Affaires étrangères. » (p. v.) Mais M. Z., n'ayant

Puisque j'ai abordé la question des mss. des lettres de Pellicier, je ne veux pas omettre un dernier détail important en cette matière. J'ai fait remarquer déjà que les trois mss. connus ne contiennent que la seconde partie de son ambassade. Le ms. des Affaires étrangères commence par une mention du 1er juillet 1540, tandis que Pellicier arriva à Venise avant juillet 1539. La première partie de cette ambassade semble donc perdue. Or, au XVIIe siècle, Ribier, dans son Recueil des *Lettres et Mémoires d'Estat,* a publié trois lettres datées du 18 octobre 1539, du 30 mars et du 19 avril 1540. Cette circonstance rapprochée du fait que le ms. Clairembault porte le titre de « volume IIe » a suggéré à M. Z. l'hypothèse qu'il existait autrefois un premier volume des lettres de Pellicier, volume aujourd'hui perdu. Cette opinion peut se soutenir et j'appelle volontiers sur ce point l'attention des bibliographes. La part que Pellicier a prise dans la Renaissance italienne et française, ses relations avec Rabelais rendraient la découverte du premier volume véritablement précieuse. Cependant j'émets un doute sur le fait même de l'existence de ce premier volume. La publication des trois lettres ne prouve rien. En effet, Ribier, ou plutôt son neveu, déclare, à plusieurs reprises, dans la préface du *Recueil,* que les pièces ont été prises sur « les pièces originales, sur les lettres mêmes des ambassadeurs ». Les trois lettres de Pellicier sont mentionnées expressément comme *originales.* Elles sont signées et datées. Je doute donc qu'il y ait lieu de reconnaître là la trace d'un premier volume du Recueil. S'il est exact que le ms. des Affaires étrangères est le registre-minute, il ne semble pas faire une suite, mais bien commencer le 1er juillet, comme si l'idée était venue seulement à cette date de tenir un livre courant. Reste la mention du *deuxième volume,* contenue dans le titre du ms. Clairembault. Mais elle peut s'expliquer par une observation qu'aurait faite le copiste que le registre qu'il transcrivait ne commençait pas à l'époque de l'ouverture de l'ambassade de Pellicier.

Maintenant que je me suis étendu — un peu trop complaisamment peut-être — sur des détails dont la minutie même excuse assez l'oubli dans lequel les a laissés M. Z., je voudrais féliciter l'auteur de la façon discrète et mesurée avec laquelle il a exposé les principaux chapitres et les plus intéressants de sa thèse. Il était à craindre, en effet, que, dans un livre de narration générale où les questions d'érudition pure étaient volontairement négligées, il était à craindre que l'écrivain ne se donnât du champ et ne se complût à ces brillantes fantaisies trop à la mode dans l'ancienne école historique. M. Z. a très habilement évité l'un et l'autre écueil, son livre est aussi loin de l'abus de la rhétorique que de l'excès du pédantisme. La tentation pourtant a dû être forte ; il y avait dans le sujet choisi par M. Z. plus d'un brillant *motif,* qu'il eût vraiment été excusable de développer. D'abord la figure de Pellicier lui-même pou-

---

pu passer que quelques heures aux Archives de ce ministère, la collation a dû être faite très rapidement.

vait réclamer autre chose que l'esquisse d'un profil indécis apparaissant et disparaissant derrière chacun des chapitres du livre.

Nous avons affaire évidemment à un de ces évêques de cour sur le compte desquels s'exprime si gentiment Brantôme : un véritable évêque *renaissance;* catholique et chrétien, juste comme il faut pour toucher les revenus d'un diocèse ; d'ailleurs peu *résident*, ami du Turc, de la bonne chère et des femmes. Sur son compte, on peut tout dire en deux mots : courtisan de la reine de Navarre et correspondant de Rabelais. Il y avait là un *type*, et fait pour donner des démangeaisons à un écrivain. Ce sont des hommes de cette trempe qui firent le hardi et fécond mélange de la Renaissance italienne et de la Renaissance française : n'ayant guère de scrupules, ni guère de préjugés, ils mirent au premier rang la réussite dans les affaires, l'omni-savoir dans les études, la bonne humeur dans le cours ordinaire de la vie. L'Arétin, après une petite bouderie (qui s'explique assez entre confrères), écrivait à notre évêque : « C'est un phénomène étrange et merveilleux de vous voir fournir à Sa Majesté des livres et des soldats, des manuscrits grecs et des capitaines italiens. » Il faut voir comme Pellicier à son tour traite *ces bons frères frapparts.* C'est, — moins la verve, — le ton de son ami Rabelais. A eux deux, entre quatre yeux, ils devaient en dire de bonnes. Le sérieux de leurs lettres diplomatiques ou scientifiques rit de ce qu'il laisse deviner. Croirait-on que M. Z. a résisté à la tentation d'écrire un chapitre *Pellicier et Rabelais?* Ah ! vraiment je crois que je le lui aurais pardonné.

Pellicier eut des déboires sur la fin de sa vie. Il dut quitter Venise pour une mauvaise affaire d'espions à laquelle il fut mêlé. Plus tard on l'accusa de protéger les réformés et de partager leurs doctrines. On lui reprochait son amitié pour Ramus, sa proche parenté avec des hérétiques. On disait qu'il avait ramené de Venise certaine belle dame avec laquelle il vivait. Il était digne de l'abbaye de Thélème. Mais la dignité de l'histoire interdisait à M. Z. d'insister sur de pareilles questions. Il les a effleurées d'une plume délicate et austère. Il a réfuté autant qu'on pouvait réfuter et s'est maintenu sous l'honorable égide des judicieux auteurs du *Gallia Christiana.*

Je signalerai encore comme un des points sur lesquels devait se porter l'attention de l'historien dans la courte période de l'ambassade de Pellicier, les événements qui entourent le drame obscur de l'assassinat de Rincon et de Fregoso. M. Z. ne s'est pas laissé aller aux effets de théâtre et je l'en félicite; cependant il est peut-être resté en deçà de ses devoirs d'historien en évitant non-seulement d'animer son récit, mais aussi — autant qu'il était en lui — de l'éclairer. Il s'en est tenu, en effet, aux documents connus jusqu'ici, et son exposition n'est guère qu'un mélange des travaux de Charrière et de ceux de M. de Ruble [1]. L'érudition négligée s'est vengée sur M. Z. en lui

1. Je dois remarquer pourtant le bon usage qu'ici, comme dans la meilleure par-

laissant ignorer un des aspects les plus curieux et les plus nouveaux de l'événement : Les volumes 3914, 3915 et 3916 du fonds français à la Bibliothèque Nationale renferment une quantité de documents relatifs aux relations de France avec l'Italie aux temps mêmes de l'ambassade de Pellicier. Quant à la question de l'assassinat de Rincon et de Fregoso, je me contenterai de citer le titre de deux pièces : vol. 3915, n° 12. « Mémoire d'Alph. d'Avalos, marquis de Vast, aux princes de l'Empire par lequel il se justifie des meurtres commis ès personnes des ambassadeurs du Roy allans en Turquie, » etc. ; n° 13 : « Mémoire du sieur de Lautrec aux mêmes princes en réponse à celui du marquis de Vast l'acqusant desdicts meurtres et assassinats. » Il est regrettable que M. Z. n'ait pas pu utiliser ce précieux complément d'informations.

En somme, malgré les tâches que nous n'avons pas craint de signaler, l'ouvrage de M. Z. nous paraît digne d'attirer l'attention. L'auteur a trouvé moyen d'écrire plus de 400 pages sur un sujet qui n'était pas nouveau, en négligeant volontairement quelques-uns des points les plus intéressants qu'il eut pu traiter ; sans s'embarrasser du fatras d'une information excessive et minutieuse, il a mis agréablement à la portée de tous des faits qui se trouvaient dispersés dans de nombreux ouvrages difficiles à réunir. Peut-être refera-t-on un jour quelques parties de son œuvre ; mais certainement l'œuvre même, on ne la refera pas ; et pour conclure, je pense qu'il y a lieu de féliciter et la Faculté du jugement qu'elle a porté sur la thèse du nouveau docteur, et M. Zeller du titre que lui a valu le jugement de la Faculté.

G. H.

---

168. — **Les origines de la France contemporaine.** La Révolution. Tome II : la Conquête jacobine par M. H. TAINE. Paris, Hachette. 1881, in-8°, 486 p.

M. Taine est ici au cœur même du sujet qu'il a choisi. Les volumes précédents, si grande que fût leur valeur propre, n'avaient été composés que pour préparer celui-là. Il ressort avec une force extraordinaire. Ce n'est pas seulement par la vigueur du style, le relief et l'éclat de la forme ; c'est par l'ordonnance même de l'œuvre où tout est disposé pour soutenir cette partie et la faire surgir en pleine lumière. On a pu contester, j'ai discuté moi-même dans deux notices précédentes, le sujet que M. T. avait choisi [1]. Cette discussion était de mise avec les volumes d'introduction. Il serait superflu et inopportun de la reproduire à propos de ce volume. On n'a point ici à faire la critique, encore moins à chercher le plan d'un livre

tie de son livre, M. Z. a fait des comptes du Trésorier de l'épargne qui sont à la Bibl. Nat., et des archives vénitiennes.

1. *Revue historique*, 1er juillet 1876 ; *Revue critique*, 20 juillet 1878.

que M. T. aurait pu faire; on ne doit s'occuper que du livre qu'il a fait. J'insiste sur ce point, parce que les discussions auxquelles donne lieu cette œuvre puissante portent beaucoup moins sur ce qu'a dit l'auteur que sur ce qu'il n'a pas dit. Il y a pour l'histoire de la Révolution un moule classique, comme il y en avait un pour la tragédie. Nombre de gens sont prêts à excommunier tout auteur qui s'écarte de la règle des trois unités ; d'autres, au contraire, sont disposés à l'acclamer uniquement parce qu'il s'en affranchit. Pour beaucoup de personnes, la Révolution est une religion. Elle est vraie selon les uns, fausse selon les autres ; pour les premiers, elle est un objet de foi, pour les seconds, elle est un objet de superstition ; les deux groupes s'accordent pour la placer en dehors du domaine de la science. De là des discussions violentes et puériles sur d'irréductibles malentendus. — Votre religion est fausse, disent les adversaires, elle n'a produit ni une grande idée, ni un grand homme, ni un grand acte ; elle repose sur des sophismes, elle est prêchée par des imposteurs, elle n'a inspiré que des crimes. Lisez ce livre. Vous en aurez la preuve. Ce sont les documents qui parlent. Voilà la vérité et toute la vérité. Le reste n'est qu'invention et légende. — Votre livre est l'œuvre d'un impie, répondent les orthodoxes. Notre religion est vraie, car elle a renouvelé la face du monde, enfanté des martyrs et engendré des héros. Elle n'a donc pas inspiré les crimes que votre auteur lui prête. Ses documents sont trompeurs et son livre est condamnable.

Prenons le livre pour ce qu'il est et pour ce que l'auteur veut qu'on le prenne. « Dans ce volume, comme dans les précédents, dit il, on ne trouvera que l'histoire des pouvoirs publics. D'autres feront celle de la diplomatie, de la guerre, des finances, de l'Eglise; mon sujet était limité. » C'est l'histoire de l'esprit public encore plus que celle des pouvoirs publics, car il s'agit ici beaucoup plus d'anarchie que de gouvernement. Je terminais ma notice sur le précédent volume en disant : M. T. fait la pathologie de la Révolution. Je crois que ce mot est juste. M. T. traite des maladies mentales de la nation pendant cette grande crise. Les recherches des aliénistes rendent de très grands services à la science de l'hygiène; personne ne leur reproche de méconnaître la raison humaine. Qui a jamais songé à faire un crime à Esquirol de n'avoir pas composé un éloge d'Aristote?

Nous sommes donc en pleine pathologie politique, ou sociologie morbide, comme on voudra. L'auteur commence par décrire la maladie primordiale, la lésion constitutionnelle dont tous les accidents résultent. C'est une maladie très ancienne en France et très répandue ailleurs : le fanatisme. Le premier chapitre y est consacré. On pourrait l'intituler : *Le Jacobin ou le fanatique*. L'esprit jacobin n'est, en effet, qu'une évolution particulière du fanatisme. C'est une très belle étude, où se retrouvent, au plus haut degré, les qualités d'analyse et de généralisation qui ont fait la renommée philosophique de M. Taine. J'ajouterai, et c'est loin d'être une critique, que, à part la couleur qui est très bril-

lante, très moderne et très personnelle, c'est pour la conception et pour le fond, un excellent morceau classique. On n'y retrouve point en effet, rapprochés et rassemblés dans un tableau d'ensemble, groupés par branche et par famille, les divers Jacobins que l'on a connus ; c'est le Jacobin en soi, ou plutôt le fanatique. Tel on l'a vu se reproduire dans tous les temps, dans tous les lieux, avec des nuances particulières qui tenaient au milieu et au temps. M. T. les dégage pour le xviii[e] siècle ; mais elles ne modifient nullement le fond commun de la pensée. Ce fond est, comme l'absolu, toujours identique à lui-même. Ce chapitre, dans sa large envergure, dépasse singulièrement l'horizon très borné des Jacobins de 1792. Le philosophe déborde constamment sur l'historien, et il ne faut pas le regretter. M. T. fait ressortir (p. 21) l'incroyable stérilité de pensée de ses Jacobins. « C'est une *scolastique* de pédants débitée avec une emphase d'énergumène » (p. 22). Il les explique : « Un système ne nous agrée point parce que nous le jugeons vrai, mais nous le jugeons vrai parce qu'il nous agrée, et le fanatisme politique ou religieux, quel que soit le canal théologique ou philosophique dans lequel il coule, a toujours pour source principale un besoin avide, une passion secrète, une accumulation de désirs profonds et puissants auxquels la théorie ouvre un débouché. Dans le Jacobin comme dans le puritain, il y a une source de cette espèce » (p. 25). Ils se croient en possession de la vérité. Ils ont le droit et le devoir de l'imposer. Qui résiste est un impie. Il faut le poursuivre, le découvrir, le convertir ou l'exterminer. L'excommunication, l'inquisition, la torture, le bûcher, l'auto-dafé sont des conséquences fatales du principe posé : « Ainsi s'achève ce caractère pareil à celui d'un théologien qui deviendrait inquisiteur » (p. 32). Ajoutez qu'ils ont la foi intense qui de l'inquisiteur fait un apôtre et, de l'apôtre un martyr. « Nous savions parfaitement, dit Baudot, que les boulets ne pouvaient rien sur nous ». — « Aux moments de crise, dit un autre, la raison n'était séparée chez moi de la folie que par l'épaisseur d'un cheveu. » — « Nous ferons un cimetière de la France, dit Carrier, plutôt que de ne la pas régénérer à notre manière. » — « Le jour, dit Saint-Just, où je serai convaincu qu'il est impossible de donner au peuple français des mœurs douces, énergiques, sensibles, inexorables à la tyrannie et à l'injustice, je me poignarderai » (pp. 66-69).

Ce sont bien là les traits du fanatisme. Le vocabulaire de l'histoire des sectes, des propagandes et des persécutions religieuses s'impose ici, quoiqu'on en ait. Les contemporains l'employèrent tout naturellement. « Aux talents et à la capacité près, écrivait André Chénier, ils ressemblent à la Société de Jésus [1]. » Les Jésuites pour l'organisation, l'inquisition pour la procédure, l'islamisme pour la force et les moyens de prosélytisme, ces comparaisons reviennent sous la plume de Mallet du Pan comme sous celle de M. Taine. « Cette secte redouta-

1. *Œuvres politiques*. Fragments, p. 311.

ble s'est alliée aux presbytériens en Angleterre, aux illuminés en Allemagne, à tous les disciples de la philosophie moderne dans l'Europe entière.... Elle se déploie, se propage comme l'islamisme, par les armes et par l'opinion : d'une main ils tiennent le sabre et de l'autre les droits de l'homme... La convention et le club des Jacobins ont organisé leurs missions de prosélytisme dans l'intérieur et chez l'étranger, comme les jésuites organisèrent les leurs en Amérique et à la Chine [1]. » Enfin de Maistre qui, tout en les exécrant, les a pénétrés plus profondément peut-être qu'aucun homme ne l'a fait, par les étranges affinités qu'il y avait entre leur tour d'esprit et le sien : «... La Révolution ne pouvait réussir que par l'étendue et l'énergie de l'esprit révolutionnaire, ou, s'il est permis de s'exprimer ainsi, par la *foi* à la Révolution. » « Il y a dans la Révolution française un caractère *satanique* qui la distingue de tout ce qu'on a vu et peut-être de tout ce qu'on verra [2]. »

Ce tour d'esprit est absolument le contraire de l'esprit politique et de l'esprit d'état. M. T. le montre très bien (p. 18-19). Cependant plusieurs de ceux que M. T. comprend parmi les Jacobins, ont été des hommes d'Etat remarquables, beaucoup d'autres ont été des fonctionnaires pratiques, des serviteurs habiles et dociles du pouvoir. C'est la réserve qu'il faudrait faire à ce chapitre 1er si, par son caractère philosophique et général, il ne semblait y échapper. Si l'on ne songe qu'au Jacobin en soi, au Jacobin type tel qu'il se dégage de Condorcet, Robespierre, Saint-Just de la masse obscure de leurs disciples et de leurs séides, l'analyse est aussi exacte qu'elle est forte, Mais à côté et sans parler de ceux qui se rallièrent ou se soumirent à la Terreur par esprit d'état comme Cambon, Carnot, Prieur, Dubois-Crancé, etc. [3], on trouve placés par M. T. dans les rangs des Jacobins, on voit votant avec eux et déclamant, terrorisant même, des esprits positifs comme Rewbell ou Merlin de Thionville, des hommes d'état comme Merlin de Douai, même des roués politiques comme Fouché, enfin ce prodigieux Danton dont M. T. nous fait un portrait si vivant (p. 283-288). Il ne faut jamais oublier l'étrange destinée de ceux qui ne furent point tués, qui firent le 9 thermidor, formèrent le gouvernement de l'an III, travaillèrent à organiser la révolution pratique et à réorganiser la France sous le consulat. Leurs noms apparaissent çà et là dans le livre de M. T. ; leur esprit ne s'y montre pas. On ne voit point comment ils sont mêlés à l'action ; surtout comment ils en sortiront. C'est encore un point que les contemporains avaient bien discerné. Je ne citerai que deux mots, mais ils sont péremptoires, partant à la même époque de deux esprits bien divers, mais à coup sûr des deux plus grands esprits politiques qu'il y eût alors en

1. *Mémoires et correspandance.* Tome II, p. 135.
2. *Considérations sur la France*, ch. 1 et v.
3. M. T. fait très bien ressortir leurs motifs, p. 431.

Europe. Mirabeau écrivait à Louis XVI le 14 octobre 1790 : « Les ministres peuvent être pris indifféremment parmi les Jacobins ou dans toute autre secte. Des Jacobins ministres ne seraient pas des ministres Jacobins. » Catherine II écrivait à Grimm le 30 avril 1791 : « Savez-vous ce qu'il en arrivera de la France, si on parvient à en faire une République ? C'est alors que tout le monde désirera qu'elle redevienne monarchie. Croyez-moi, personne ne se plaît plus à une cour que les républicains. » C'est un côté de la psychologie du Jacobin qu'il importe de ne pas négliger. M. T. s'attache surtout à l'histoire de la propagande, de la commune insurrectionnelle et de la Terreur : sous ce triple rapport, le fanatisme domine et son Jacobin est le vrai. Mais si l'on veut s'expliquer ce qui a précédé, surtout ce qui a suivi, je crois qu'il y a un autre tour d'esprit et une autre forme de caractère qu'il convient d'approfondir. Sous ce rapport et pour l'ensemble de l'histoire du jacobinisme dans la Révolution, l'étude de Fouché me paraît plus importante que celle de Robespierre.

Je tombe ici dans le défaut que je critiquais en commençant cet article. Je me hâte de rentrer dans le sujet. Ce volume de M. T. est un des livres que tout le monde doit lire. Ceux qu'il froissera le plus sont ceux qui ont le plus à en profiter. Il n'est peut-être même écrit que pour ceux-là. Deux faits considérables s'en dégagent : l'abstention de la majorité terrifiée dans la nation et dans les assemblées ; le despotisme d'une minorité terroriste. Ces faits sont établis et prouvés avec une force de démonstration irrésistible. Ce qui ne l'est pas moins, c'est le caractère concerté et le caractère uniforme des *journées :* le 20 juin, le 10 août, le 2 septembre, le 31 mai apparaissent comme des conspirations parfaitement et savamment préparées dans l'ombre. L'armée de l'émeute, ses chefs obscurs, le personnel de la commune ont été étudiés avec une rigueur implacable. La fatalité qui pèse successivement sur tous les partis et qui fait qu'après s'être appuyés sur la démagogie, ils sont renversés par elle, est encore une des idées maîtresses du livre. M. T. la développe surtout à propos des Girondins. Ce n'est là ni une découverte, ni une démonstration absolument nouvelles, mais personne n'avait aussi fortement concentré les faits et si hardiment projeté la lumière sur tous les reliefs.

Un des meilleurs chapitres est celui où l'auteur explique comment la nation subit cette tyrannie, obéit à ces maîtres et même les seconda. Il y a là, surtout à la fin du volume, plusieurs pages admirables. M. T. aurait peut-être évité beaucoup de critiques s'il les avait placées en tête du volume et répétées à plusieurs reprises dans le courant des chapitres. C'est en effet l'explication réelle du phénomène qu'il étudie avec tant de patience et décrit avec tant de talent. Il y revient à plusieurs reprises (pp. 64, 122, 125, 143), mais il se résume, en concluant : « Le faisceau national a été trop solidement lié par la centralisation séculaire ; il y a une patrie, et quand la patrie est en danger, quand l'étranger en armes

attaque la frontière, on suit le porte-drapeau quel qu'il soit. » A côté du patriotisme, l'attachement aux grandes et pratiques réformes de la révolution : « Il s'agit de ne pas subir la conquête à main armée, la vengeance des émigrés proscrits, la restauration et l'aggravation de l'ancien ordre féodal et fiscal. Cet ordre ancien, la grosse masse rurale le hait... son parti est pris : elle se bat à mort. Quant aux artisans et petits bourgeois, ils ont pour stimulant la grandiose perspective de la carrière ouverte à deux battants, des grades ouverts au mérite ; mais surtout leurs illusions sont encore intactes. Là bas, au camp, devant l'ennemi, les nobles idées générales qui, entre les mains des démagogues parisiens sont devenues des prostituées sanguinaires, restent des vierges pures dans l'imagination de l'officier et du soldat. »

Les apologistes de la Terreur en ont fait une conséquence nécessaire de la révolution, une œuvre nationale, imposée et accomplie par le peuple pour le salut de l'Etat, si intimement liée à tout ce qu'il y a eu de grand dans la révolution, qu'on ne peut, selon eux, flétrir la Terreur et condamner les terroristes sans attaquer indirectement les réformes de la Révolution et la gloire des armées françaises. C'est rendre un réel service que de démontrer qu'il n'y a eu aucune solidarité entre les excès et les réformes, entre la Terreur et la gloire des armées républicaines ; que la Terreur n'était pas imposée par la nation ; que c'étaient, au contraire, les terroristes qui s'imposaient à la nation ; que cette œuvre de tyrannie a été accomplie non pour le salut de l'Etat, mais pour le salut de ceux qui l'accomplissaient ; qu'ils étaient une minorité infime ; que le « peuple », au nom duquel ils prétendaient agir, n'était que la lie de la populace ; que l'immense majorité de la nation, profondément attachée à la Révolution, leur était profondément hostile ; que la Terreur ne se faisait pas par elle, contre elle. Cela posé, et M. Taine en fournit les preuves les plus certaines, il n'était pas inutile, en concluant ce terrible réquisitoire et en résumant ce formidable arrêt, de rappeler à ceux qui seraient tentés d'en détourner le sens et d'en trop étendre la portée, que la Terreur n'est pas toute la Révolution.

Albert Sorel.

CHRONIQUE

FRANCE. — La librairie Plon vient de terminer une belle et complète édition des *Discours parlementaires* de Jules Favre. (*Discours parlementaires*, publiés par Mme veuve Jules Favre, née Velten.) L'édition comprend quatre gros volumes. Le premier volume renferme, outre une courte introduction biographique due à Mme Jules Favre, et une œuvre de jeunesse du grand orateur, intitulée *Anathème*, les discours prononcés de 1848 à 1851 ; le second volume contient les discours prononcés de 1860 à 1865 ; le troisième volume est consacré aux discours prononcés de 1865 à 1870 (jusqu'au 3 septembre) ; dans le quatrième volume, on trouvera, outre les

discours prononcés du 4 septembre 1870 à 1879, les circulaires et dépêches de Jules Favre, alors qu'il était ministre des affaires étrangères, et sous la rubrique *écrits divers*, des articles parus dans le *National* et le *Droit* (1836-1838) et différents écrits sur les questions qui ont préoccupé l'opinion publique de 1876 à 1879. Les éditeurs n'auraient-ils pu faire disparaitre de légères erreurs, comme celles-ci, tome II, p. 583, « le gantelet de fer du chevalier de Nogaret », p. 597, « une ordonnance de 1778 qui peut-être a été rédigée sous l'œil de Mme de Pompadour » ? — Tome IV, p. 576, lire : Compayré, histoire critique (des doctrines de l'éducation en France depuis le XVIe siècle) et non « Campayré, histoire antique. »

— Le marquis de Toulongeon (député aux Etats-Généraux et mort à Vienne vers 1801) avait entrepris en 1786 un voyage en Allemagne afin de voir l'armée prussienne et d'en étudier de près l'organisation et les manœuvres. Il composa un récit de ce voyage, récit que publient aujourd'hui MM. Jules FINOT et Roger GALMICHE BOUVIER sous le titre : *Une mission militaire en Prusse en 1786* (Firmin Didot. In-8°, 393 p.). Le volume comprend en quelque sorte quatre parties : *Voyage en Prusse en 1786* (p. 79-164) ; *Détails recueillis sur l'armée prussienne, comparaison avec ceux de la nôtre, observations sur les uns et sur les autres*, p. 164-228) ; *Observations sur les grandes manœuvres exécutées par l'armée prussienne, sous le commandement du prince royal et du duc de Brunswick en avril et mai 1786* (p. 229-265) ; *Mémoire sur l'armée prussienne* (semble avoir été rédigé, non par Toulongeon, mais par un de ses compagnons de voyage). *Le voyage en Prusse* est la partie la plus intéressante du livre ; il ne renferme aucune observation technique, mais aux préoccupations du politique et du militaire se mêlent parfois les notes du touriste, et Toulongeon s'intéresse souvent aux choses de l'art ; on remarquera surtout le passage où il raconte sa visite à Sans-Souci et la façon dont il parvint à voir Frédéric II ; des anecdotes, pour la plupart connues, il est vrai, et des portraits des principaux personnages de la cour de Prusse contribuent encore à rendre la lecture du voyage de Toulongeon assez attachante, et quiconque veut connaître l'Allemagne à la veille de la Révolution devra lire cette partie du volume publié par MM. Finot et Galmiche-Bouvier.

— Il existe une *Société des amis des livres* fondée, il y a quelques années, et composée d'une cinquantaine de membres qui résident à Paris et d'une vingtaine de correspondants disséminés dans la province. Cette Société ne publie que des éditions d'ouvrages modernes, tirées à petit nombre, mais très soignées et ornées de belles illustrations. Elle a ainsi fait paraître la *Chronique du règne de Charles IX*, de Mérimée, les *Scènes de la vie de Bohême*, de Murger, et *Fortunée*, de Théophile Gautier. Ne ferait-elle pas mieux, comme le lui conseillait récemment le *Polybiblion* (juillet, p. 86), de réimprimer des ouvrages intéressants devenus fort rares ou des productions restées inédites et dignes d'être connues du public ? Cette société, ajoute le *Polybiblion*, vient de publier son *Annuaire* (petit in-8° de 178 p.) ; il renferme, outre les statuts de la société, une lettre de M. Uzanne sur les bibliophiles anglais, une notice de M. Ferd. Drajons sur un poète bourgeois du XVIIIe siècle (J. H. Jezon), une notice sur le graveur Janinck (extraite du second volume, qui va paraître, de MM. Beraldi et Portalis sur les *Graveurs du XVIIIe siècle*), un article de M. Eug. Paillet sur cette question : si l'*Histoire de France* du P. Loriquet contient la phrase « le marquis de Buonaparte, commandant en chef les armées de S. M. Louis XVIII », etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juillet 1881.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de son rapport semestriel sur l'état des travaux et des publications de l'Académie.

M. Gaston Paris est désigné pour faire une lecture, au nom de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, à la séance générale annuelle de l'Institut, le 25 octobre prochain.

M. Heuzey signale à l'Académie les importantes découvertes faites tout récemment, en Chaldée, par un Français, M. E. de Sarzec. Ces découvertes sont capitales pour l'étude de la haute antiquité chaldéenne et permettent de résoudre la question de l'art chaldéen. M. Heuzey insiste sur la persévérance et le courage que M. de Sarzec a déployés, dans cette difficile exploration, malgré les obstacles qui lui étaient opposés par l'insalubrité du pays et par l'état d'insubordination des tribus qui l'habitent. Le nom de M. de Sarzec mérite dès maintenant d'être placé parmi ceux des plus dévoués serviteurs de la science.

L'Académie, par la voix de M. Pavet de Courteille, président, s'associe à l'hommage rendu par M. Heuzey aux efforts de M. de Sarzec.

M. Hauréau donne une seconde lecture de son mémoire *Sur un commentaire des Métamorphoses d'Ovide*.

M. Georges Edon commence la lecture d'un mémoire sur les infractions à la loi de l'allongement par position, qui se rencontrent dans les poètes latins de l'époque la plus ancienne, et surtout dans les comédies de Plaute et de Térence. Il n'est pas rare de rencontrer, chez les deux comiques, des vers qu'on ne peut scander qu'en supposant bref, quoiqu'en position, le second *e* du mot *senectutem*, le second *a* du mot *amat* dans la phrase *amat me*, etc. Plusieurs philologues allemands ont tenté d'expliquer cette anomalie en supposant qu'une voyelle tombait dans la prononciation; en lisant *senctutem* ou *snectutem* au lieu de *senectutem*, *amt me* au lieu d'*amat me*, etc., on obtient, au lieu de deux brèves, une longue, ce qui le plus souvent revient au même pour la mesure du vers. D'autres ont supposé une voyelle « irrationnelle », c'est-à-dire prononcée si vite qu'elle était plus brève qu'une syllabe brève; ainsi l'on a dit que l'*u* était irrationnel dans *vetustas*, l'*e* dans *gubernator*. Cette seconde hypothèse ne diffère guère de la première que par les termes, mais au fond c'est toujours la même théorie. A l'une et l'autre supposition M. Edon oppose, d'une part, la difficulté de prononcer des groupes de consonnes comme *tst* (*vetustas*) ou *brn* (*gubrnator*), de l'autre, le témoignage des anciens. Dans un vers comique qui commence par *sine invidia*, Corssen a lu, pour les besoins de la mesure, *sne invidia*. Mais le même vers avait été cité par Priscien, qui avait reconnu lui aussi la difficulté métrique à laquelle s'est arrêté Corssen; pour la résoudre, Priscien a supprimé, non une voyelle, mais une consonne, et il a lu : *sine inidia* M. Edon pense que sur une question de latinité archaïque on doit en croire plutôt Priscien que Corssen, et il se propose d'appliquer à tous les cas analogues le procédé du grammairien latin. Il pense qu'en général, quand on voit dans les comiques une voyelle rester brève devant deux consonnes, c'est que dans la prononciation populaire une de ces deux consonnes était muette, et que le poète a suivi la prononciation populaire. Telle est la thèse qu'il compte développer dans la suite de ce mémoire. — Accessoirement, M. Edon combat aussi les idées de Corssen sur le principe même de l'allongement par position. Selon le savant allemand, cet allongement tient à ce qu'au temps nécessaire pour proférer la voyelle il faut ajouter la durée de la prononciation des deux consonnes qui suivent. M. Edon préfère l'explication de M. Baudry, qui suppose que les anciens, comme aujourd'hui beaucoup d'Orientaux, ne pouvaient prononcer deux consonnes de suite, et qu'ils intercalaient entre les consonnes un *e* ou un *i* bref. On trouve, selon lui, la trace de cette prononciation populaire dans l'orthographe de certaines inscriptions, où on lit *Alexandiri, patiri, uberitas, ominibus, augimentum, geloriam*, etc., pour *Alexandri, patri, ubertas, omnibus, augmentum, gloriam*.

Ouvrages présentés : — par M. Egger : *Œuvres choisies de* A.-J. Letronne, *assemblées, mises en ordre et augmentées d'un index* par M. Fagnan, (Paris, 1881, 2 vol. in-8°); — par M. Le Blant : Aubé (B.), *Etude sur un nouveau texte des actes des martyrs scillitains*; — par M. Pavet de Courteille : Cosnac (le comte de), *Introduction aux Mémoires du marquis de Sourches*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 15 Août — 1881

---

169. — **Der neu-aramæische Dialect des Tur 'Abdin** von Eugen Prym und Albert Socin. Gœttingen, Vandenhœck und Ruprecht. 1881, 2 vol. : I. die Texte, p. xxx et 257; II Uebersetzung, avec sous-titre : Syrische Sagen und Maerchen aus dem Volksmunde gesammelt und uebersetzt von Eugen Prym und Albert Socin, p. iv et 420. Prix des 2 vol. : 16 mark (20 francs).

Des dialectes syriaques parlés de nos jours, nous ne connaissions d'une manière suffisante que celui des Nestoriens des environs des lacs d'Ourmiah et Van et de Mossoul. Nous n'avions qu'une notion imparfaite du dialecte de l'Antiliban, vu le peu d'importance des textes publiés jusqu'à ce jour ; quant à celui des Jacobites du Tour 'Abdin, son existence nous avait été à peine révélée par des relations de voyage. Cette lacune, en ce qui concerne ce dernier, vient d'être comblée de la manière la plus satisfaisante par le nouveau livre de MM. Prym et Socin, qui fera époque pour le néo-syriaque jacobite, comme la grammaire de Stoddard le fit pour le néo-syriaque nestorien.

C'est pendant leur voyage en Orient, en 1869, que ces deux savants ont recueilli les textes qu'ils viennent de livrer à la publicité, non pas dans le pays même, quoique M. S. l'ait parcouru, mais à Damas, où ils avaient établi le centre de leurs excursions en Syrie et en Palestine. Chassés du Tour par la famine qui y régnait, de nombreux habitants s'étaient dirigés vers l'Ouest. Parmi ceux qui passèrent l'Euphrate et s'arrêtèrent à Damas, se trouvait un nommé Dschano, de Midhjât, la capitale du Tour ; bien qu'illettré, il possédait un fonds inépuisable d'histoires populaires, et jouissait comme conteur d'une certaine notoriété dans sa ville natale. MM. P. et S. mirent à profit cette heureuse circonstance, et, pendant plusieurs mois, ils eurent la patience d'écrire sous la dictée du narrateur, et de réunir quatre-vingt-sept textes qu'ils ont divisés en deux parties : la première, nos I-LVI, comprend des légendes populaires, récits d'aventures merveilleuses où les principaux acteurs sont des héros ou des êtres surnaturels ; la deuxième, nos LVII-LXXXV, est composée de fables et romans dont les personnages sont des animaux. Un recueil d'énigmes forme un premier appendice, n° LXXXVI ; un second est fourni par une

petite poésie populaire, une épithalame, n° LXXXVII. Les chansons, paraît-il, sont en kourde; on ne chante pas en syriaque.

Ces contes reposent, pour la plupart, sur une tradition et sont dignes de l'attention des personnes qui s'occupent des légendes populaires et en recherchent l'origine. Mais leur principal intérêt réside dans la langue qu'ils font connaître; à ce point de vue, on pourra regretter qu'ils ne nous donnent que l'idiome de Midhjât et nous laissent ignorer les particularités de celui des autres villes du Tour.

Le Tour 'Abdin, au nord de Mardin et de Nisibe, est formé par cet ancien plateau déjà connu au IVe siècle par ses nombreux couvents, qui lui valurent son nom de *Montagne-des-Serviteurs*. Il était le centre d'une grande culture littéraire; au Xe siècle, le caractère estrangélo qui avait subi une éclipse momentanée dans le reste de la Syrie, y était encore en honneur. Cependant le syriaque qu'on y parle aujourd'hui ne porte aucune trace de cette culture, c'est une langue vulgaire, mêlée de beaucoup de mots arabes et kourdes et de quelques mots persans et turcs; par ses procédés grammaticaux, elle se rapproche beaucoup plus du néo-syriaque d'Ourmiah que de l'ancien édessénien ou syriaque littéraire. La ressemblance des dialectes n'est pas, il est vrai, assez grande pour que les Nestoriens et les Jacobites se comprennent; néanmoins la connaissance du néo-syriaque d'Ourmiah aide puissamment à l'intelligence des nouveaux textes.

Sans traduction, l'original eût été une véritable énigme. Les traducteurs ont su triompher d'une difficulté sérieuse, celle de serrer le texte de près, tout en évitant cette simplicité de construction du narrateur, qui fait du récit un composé de petites phrases hachées et sans lien. La précision, en cette circonstance, est d'autant plus surprenante que la traduction a été faite d'après les explications que Dschano donnait en arabe, après avoir dicté le syriaque.

MM. P. et S. se proposent de faire suivre les textes qu'ils éditent d'une grammaire et d'un lexique propres à en faciliter l'étude. Cette œuvre est d'une utilité incontestable, mais ne serait-il pas préférable de la faire précéder de la publication des textes de l'Antiliban, qu'ils ont annoncée dans le journal de la société orientale allemande, *Zeitsch. der deutschen morgenlænd. Gesellschaft*, t. XXIV, p. 229, et t. XXV, p. 652? Cette publication formerait le complément nécessaire de celles qui ont précédé et permettrait d'embrasser dans leur ensemble les dialectes néo-syriaques. En attendant, l'étude grammaticale que M. Noeldeke a faite dans le premier cahier de cette année-ci du même journal, suffira pour les textes du Tour 'Abdin; bien qu'elle ne soit qu'un cadre, elle dessine les lignes principales avec une telle précision et une si grande sûreté de jugement que le gros de l'œuvre est suffisamment élaboré.

Pour la transcription des textes, les auteurs ont préféré les caractères latins aux caractères syriaques. Ils y ont ajouté des signes de convention propres à rendre toutes les nuances de la prononciation. Nous nous trou-

vons donc en présence d'une véritable langue parlée, prise sur le fait et libre de toute correction grammaticale; au point de vue de l'exactitude matérielle, ces textes sont une véritable photographie et l'emportent même sur ceux d'Ourmiah. Ce procédé a l'avantage très réel de montrer la puissante influence de l'euphonie sur le langage, mais il a aussi ses inconvénients dont le plus grave est de donner des orthographes multiples pour un même mot. Nous ne parlons pas des voyelles dont la coloration est très variable en sémitique, ainsi : *khid, khed, khœd*, « comme ». Notre observation porte sur les consonnes, dont les permutations sont toujours une cause d'embarras; ainsi : *gher* 3.34, *ʒgher* 5.10, *cher* 7.19, *chair* 6.24, 97.23 [1], « non » « sinon »; *ssahh* 253.34, 255.1, *sahh* 5.32, *ssagh* 94.11, 98.2, « en vie »; *schatt* (avec teth) 92.21, *schat* (avec taw) 3.31, *schatt* (avec 2 taw) 4.5, « fleuve »; *eʒghil* 84.3, 88.9, *schghil* 103.16 « il causait ». Le point diacritique qui distingue les emphatiques est parfois omis : *tau m'* « mieux que », avec taw au milieu du livre, *ttau m'*, avec teth plus exact au commencement et à la fin du livre; en sens inverse, *ttwiro* « rompue » 145.20, plus exact *twir* 222.30, ou *tuwir* 6.19; *safero* 86.4, ou *safro* 150.37, « le matin », au lieu de *ssafro* 3.22; *chousa* « bague » 2.25, 91.20, mais *choussa* 2.18, 3.12. Malgré ces quelques inégalités, on ne saurait trop reconnaître l'attention soutenue qu'il a fallu apporter dans ce dédale de points et de traits diacritiques; quelquefois un mot échappe au système de transcription, comme *'æsrishné* « vingt ans » 104.18, où le sh exprime un schin, comp. 97.14.

Dans d'autres mots, la prononciation emphatique paraît s'être affaiblie et avoir disparu, comp. : le taw de *rohet* « il court » 91.34, 254.1; de *mahhet* « placer », fréquent, *mitahhet* « être placé » 256.28, si nous avons affaire au verbe arabe hhâttâ, comp. l'impératif *hhett* ou *hhœtt* « place » 106.34, 153.21, etc. Cet affaiblissement des emphatiques est également fréquent dans le dialecte d'Ourmiah.

Il est digne de remarque que, comme dans le dialecte de l'Antiliban, le dâlath et le taw ont une triple prononciation. A la prononciation la plus dure du taw se rapportent les mots suivants : *læcyo* « il n'est pas » 99.20, pour *læt-yo, kicyo* « il est » 2.23, 162.6, etc., pour *kit-yo*, dans lesquels *c* représente l'articulation *tsch*, comp. *coqannin* « si je les prends » 103.31 (pour dschoqannin) avec *tschoqœr-ruhhe* « pour prendre son âme » 256.8.

Les permutations euphoniques, déjà usitées au temps de Jacques d'Edesse, v. *Catal. of the Syr. man.*, p. 1170, col. *b*, sont très fréquen-

---

1. A défaut de caractères spéciaux, nous indiquons par *gh* le ghain arabe et le gâmal aspiré syriaque; par *ch*, le hha fricatif arabe; par *kh*, le kaf syriaque aspiré; par *th*, le t aspiré; par *dh*, le d aspiré. Les emphatiques heth, teth, sâdhé, que le texte distingue, suivant l'usage, par un point sous la lettre, sont indiquées ici par une double écriture : *hh, tt, ss*.

tes; une consonne se modifie selon celle qui suit, plus rarement selon celle qui précède : *ezbe* « chez » pour s-be; *etsœlqit* « si tu montes » pour ed-sœlqit; *soughdœt* « tu pries » de sadjada; *ghoumo* « troupe » de *qaum; psaifo* « pour un glaive » de *b-saifo;* en sens inverse, *pcœqle*, prononcez p-tschœqle, « il trancha » 106.22, 255.22, pour *psœqle* à cause de la prononçiation très dure du p, comp. pour le dialecte d'Ourmiah, Merx, neusyr. Leseb. p. 57.

Les gutturales affectent, comme dans l'Antiliban, une tendance à se renforcer : *behhto* « un œuf », pl. *be'e; ardjahh* « de nouveau » pour *ardja'; o'ido* « maintenant » de *'aidan*; *da'er* « retourner », de *da'er*. Ce phénomène est occasionné par la faiblesse naturelle de ces consonnes; on rencontre même un 'aïn auprès d'une lettre primitivement redoublée, comme *ssad'o* « côté » 6. 33; on sait qu'il en est quelquefois ainsi dans le talmudique. En sens inverse, 'aïn est pour heth dans *isch'ote* « son aisselle » 153. 6. 13.

Le choc de deux voyelles est évité tantôt au moyen du hamza, *qa'imo* « elle se lève », *ou'i* « et la » ; tantôt au moyen du son mouillé *y*, *qayim* « il se lève », *li-y-auda* « à la chambre », ou du waw après u, *ouw-achouno* « et le frère »; plus rare est l'écriture avec hiatus, *bi-auda* « dans la chambre », ou avec contraction *faischo* « elle reste ».

L'assimilation des liquides *r n l* et de la labiale *b* est une des principales causes de la déformation des radicaux ; *ommo* « elle dit », *atwulle* « il brisa », *holle* « il regarda », *mohanno* « j'épouse », *schdœlle* « il poursuivit », *mad'alle* « il répondit », *qottanne* « je le tuerai », *schoqannin* « je les prends », *mischghanno* « je raconte », *dayelli* « prête-moi », *hule* « il donna », *ektula* « elle écrivit », des radicaux *omer, tbhir, hhir, moher, schdir, mad'er, qottel, schoqel, mischghal, dayen,* (*i*)*hibh*, *Ktibh*. Il est curieux qu'une distinction entre la 3e personne du masculin singulier et la 3e personne du pluriel est établie par le mode d'assimilation du radical verbal avec le lâmadh du suffixe; au singulier, c'est la dernière radicale du verbe qui est assimilée au lâmadh ; au pluriel, c'est le lâmadh qui est assimilé : *mœlle* « il dit », *mœrre* « ils dirent » de *mœr + le; moblile* « il les a emmenés », *moblinne* « ils les ont emmenés », de *moblin + le; tt'alle* « il emporta », *tt'anne* « ils emportèrent » de *tt'an + le*. Dans les radicaux dont la dernière lettre n'est pas assimilable, l'assimilation du lamadh du suffixe n'a lieu qu'au pluriel : *mahhschamle* « il dîna », mais *mahhschamme* « ils dînèrent », *grischsche* « ils tirèrent », *qttœ''e* « ils coupèrent », de *mahhscham + le, grisch + le, qttœ' + le*

Une particularité de ce dialecte est de former le volontatif au moyen de la particule *tro* devant le participe : *tro faischo* « qu'elle reste » 91. 23; *tro soyim* « qu'il fasse » 95. 35; *tro qotteli* « qu'il me tue »; jointe au participe, *trozza* « qu'elle aille » 91. 19, *trote* « qu'il vienne » 3. 5, 6. 28, 93. 36, *tr-obelan* « qu'il nous donne » 6.6; avec *hove* et *hovyo* « étant », *trauyo* « qu'il soit », *trovin* « qu'ils soient » 107. 12

et 13; *trove* « soit! » — « bien! » Cette particule est l'impératif de *tore* « laisser » et signifie littéralement « laissez ».

La tendance des verbes pé-youdh et double-aïn à devenir des aïn-waw se rencontre ici comme à Ourmiah : *loyid* « enfanter », *tayim* « finir »; *qayit* prend même deux sens, celui de « brûler » 93, 8 = yaqid 4. 16, et celui plus ordinaire d' « atteindre » 105. 19, 145. 15, etc., rac. qàt.

Parmi les mots syriaques qui nous ont paru le plus intéressants, nous avons noté les suivants : *ischqad* « l'année précédente », 256. 30, anc. syr. et targ. èschtqad; *schelfo* « couteau » 105. 17; *rischvono* « bât d'âne » 1. 28, Bar Ali 2581 *rouschbono; ttafi* « s'éteindre », comme dans les targoums; *'arscho* « dent », fréquents; *salouno* « buisson » 5. 35, est sans doute un diminutif, comp. heb. et syr. *sené;* la tournure araméenne « donner et prendre » dans le sens « de faire du commerce » se retrouve ici p. 98. 14.

L'accent tonique est marqué sur les mots avec beaucoup de suite; on doit en être reconnaissant aux auteurs, vu le peu de renseignements que les grammairiens nous ont laissé sur la place de l'accent en syriaque, comp. pour Ourmiah, Merx, neusyr. Leseb. p. 57 et suiv.

Rubens Duval.

170.— Karl Lugebil. **Der Genetivus singularis in der sogenannten zweiten altgriechischen Declination.** Leipzig, Teubner, 1880. 55 p. in-8°.

Cet opuscule est un tirage à part du XII° volume supplémentaire des *Jahrbücher für classische Philologie,* de Fleckeisen. L'auteur, comme il nous en prévient tout d'abord, l'a écrit dans le but de réfuter une assertion de Nauck. Nauck, dans les *Mélanges gréco-romains,* tirés du Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (1879), avait dit incidemment que le génitif singulier de la 2° déclinaison en -ου, devait provenir d'une forme antérieure en -οϝο, ce qui, en effet, n'est pas soutenable. M. Lugebil en prend occasion pour étudier à nouveau et de près la question de l'origine de cette désinence, ou plutôt pour rechercher quelles sont les formes intermédiaires qu'il faut supposer en grec pour arriver à la forme attique -ου. En effet, M. L. ne conteste pas l'origine, généralement reconnue, de la forme du génitif singulier de la 2° déclinaison. Il part de la forme primitive -οσjο, représentant le sanscrit *-asya.* Mais M. L. n'admet pas, comme Bopp et Léo Meyer, et, en cela, il a raison à notre avis, que -οσjο ait pu directement donner naissance au génitif homérique -οιο, car une forme comme -οσjο ne peut donner que -οσσο, par assimilation. Il faut déjà supposer une forme intermédiaire -οσιο, où le *jod* s'est vocalisé, puis une forme -οϊο, de trois syllabes, d'où viennent la forme homérique -οιο en deux syllabes, et une forme perdue -οο. Cette dernière à son tour est l'origine de la forme dorienne -ω et de la forme

attique -ου. Sur ce point, M. L. émet une opinion nouvelle, que nous croyons juste, sur le rapport historique existant entre ces deux formes. D'après lui, elles ne sont pas dérivées parallèlement de la forme -οο, mais c'est -ω qui est la forme la plus ancienne. Elle est toujours restée en usage chez les Doriens, tandis que les Attiques modifièrent peu à peu ce son pour en faire un *ou* long, qu'ils marquèrent d'abord par O simple, puis par OΥ sur leurs inscriptions. La théorie est ingénieuse, bien appuyée de preuves, et nous paraît fort acceptable. En tout cas, elle dénote chez l'auteur une grande perspicacité. M. Lugebil a cherché, en passant, à rendre compte du génitif Τλασίαϝο (sur une inscription de Corcyre); il voit dans ce digamma une consonne parasite, dont le développement est dû à la présence du son suivant *o*, et qui n'a aucune valeur organique. Cette explication ne nous paraît pas probante, car si de telles consonnes parasites peuvent se développer après les sons *u* et *o* (pour *o*, c'est déjà moins sûr), il est bien plus difficile d'admettre que ce fait se produise avant ces mêmes sons [1].

Emile BAUDAT.

---

171. — **The Roman Poets of the Republic** by W. Y. SELLAR, new edition revised and enlarged. Londres, H. Frowde. 1881, 1 vol. in-8°, XVI-459 p.

L'ouvrage de M. Sellar forme un très beau volume, imprimé avec luxe, comme tout ce qui sort des presses de l'université d'Oxford. Mais il a aussi d'autres mérites, plus sérieux. Le sujet traité est intéressant par lui-même; l'ouvrage est composé avec soin; les idées sont bien ordonnées. Dans un premier chapitre, l'auteur s'applique à définir le caractère général de la poésie romaine et à marquer les différentes périodes de son développement. Il résume ensuite les connaissances que nous possédons sur la poésie primitive et nationale des Romains, antérieure à l'introduction de la littérature grecque. Puis vient l'histoire proprement dite de la poésie à Rome, au temps de la république. L'auteur la divise en deux périodes : I° De Livius Andronicus à Lucilius; II° de Lucilius à Catulle. Si M. S. s'est seulement proposé d'écrire un ouvrage à l'usage du grand public, il a pleinement réussi. Ses lecteurs pourront se faire une idée juste et suffisamment exacte de quelques-unes des œuvres les plus remarquables de la littérature latine. C'est à ce point de vue, je crois, qu'il convient de se placer, et, dans ce cas, il n'y a que des éloges à décerner à l'auteur. Autrement, si l'on voulait considérer le livre de M. S. comme une œuvre d'érudition, on aurait le droit de lui présenter quelques objections.

---

1. Nous avons proposé une autre explication de ce génitif. Voy. *Mémoires de la Soc. de linguistique*, IV, 359 sq.

Dans sa préface, l'auteur nous avertit que cette seconde édition n'est pas une simple reproduction de la première. Sans parler d'autres changements moins importants et qui ne portent guère que sur la rédaction, il a refondu entièrement les chapitres VI et VII, consacrés à la comédie ; il a remanié les quatre chapitres (XI-XIV) sur Lucrèce ; le chapitre sur Catulle (XV) n'a pas été seulement écrit à nouveau et considérablement augmenté, mais l'auteur a cru devoir modifier les conclusions qu'il avait d'abord adoptées [1].

Pour ne parler que de ce qui concerne la comédie, Nœvius ne semble pas avoir retenu, autant qu'il l'aurait mérité, l'attention de M. Sellar. L'auteur caractérise d'une manière un peu générale et un peu vague le génie de Nœvius. Il fait allusion à ses querelles avec les Métellus et aux mésaventures qu'il s'est attirées par son humeur satirique et agressive ; mais ces pages, vivement écrites, ne nous apprennent rien de nouveau. M. S. cite ce passage bien connu :

Quasi pila
In choro ludens..... ;

Il transcrit les titres de deux comédies (*Ariolus* et *Leo*) ; il mentionne que Nœvius est placé dans le catalogue de Volcatius Sedigitus au troisième rang, immédiatement après Plaute. Ces renseignements sont vraiment trop incomplets et trop insuffisants.

M. S., ici, n'a péché que par omission ; dans un autre passage, il s'expose à des reproches plus graves. Il ne paraît pas avoir bien compris la polémique engagée entre Térence et Luscius de Lanuvium ; tout au moins, il n'en donne pas une idée assez nette. D'après lui (p. 208), Térence aurait été surtout aux prises avec les survivants de la génération antérieure, qui regrettaient la comédie de Plaute, plus populaire et plus romaine. Il n'a pas vu que Luscius est, au contraire, le représentant et le chef de l'école, qui réclame avant tout des traductions rigoureusement exactes et presque littérales. Ce que le poète de Lanuvium reproche à Térence, ce n'est pas de se tenir trop près de ses modèles grecs, mais bien de prendre avec eux trop de libertés. Il blâme la « *contaminatio* », il la dénonce avec colère parce qu'il y voit une sorte d'irrévérence, parce que cette méthode de composition ne respecte pas assez scrupuleusement le texte grec. A coup sûr, on ne saurait prétendre que M. S. ne connaît pas les prologues de Térence ; il est évident qu'il les a étudiés avec soin, mais il est évident aussi qu'il ne les a pas bien interprétés. C'est là un défaut regrettable. La question, en effet, est importante. On ne s'explique

---

1. Pour ce chapitre, M. S. a mis à profit, comme il le dit lui-même, la thèse de M. Couat, *Étude sur Catulle*. D'une manière générale, l'auteur est bien renseigné sur les travaux publiés en France ; c'est précisément parce qu'il est si bien au courant que l'on est étonné de voir quelquefois son érudition en défaut sur ce point. Ainsi, M. S., qui connaît la thèse latine de M. Boissier « *Quomodo Græcos poetas Plautus transtulerit* », ne paraît pas connaître sa thèse française sur le poète Attius, il ne connaît pas non plus la belle étude de M. Martha sur le poème de Lucrèce.

pas la décadence rapide de la comédie latine après Térence, si l'on ne se rend pas compte de ces querelles littéraires, sans compter que les prologues du poète nous renseignent, mieux peut-être que tout autre document, sur la manière dont les différentes écoles comprenaient et pratiquaient l'imitation de la littérature grecque.

Il n'est pas nécessaire de poursuivre plus loin cette analyse. On voit quel est le caractère de l'ouvrage de M. Sellar. Il ne fait pas faire de progrès à la science; il n'apporte aucune idée nouvelle et ne rectifie même pas toujours les erreurs trop longtemps accréditées. Mais, par les qualités de la composition et du style, par la clarté de l'ordonnance générale, il sera utile au grand public. On aurait tort de traiter avec dédain une entreprise comme celle de M. Sellar; quelques appréciations contestables, quelques défaillances dans le détail de l'exécution ne doivent pas faire oublier que l'auteur est un écrivain de talent, et que le livre, dans son ensemble, rend un véritable service à l'étude des lettres anciennes.

R. Lallier.

---

172. — **Six lectures on the history of german** thought from the Seven years' war to Gœthe's death delivered at the royal institution of Great Britain may and june 1879 by Karl Hillebrand. London, Longmans, Green and Co. 1880, in-12, viii, 290 p.

« L'histoire de la Pensée allemande », du milieu du siècle dernier jusqu'à la mort de Gœthe, est un des sujets les plus intéressants, mais aussi les plus difficiles qu'un critique ou un conférencier puisse aborder; la diversité des points de vue, l'importance des systèmes philosophiques, l'originalité des écrivains en tous genres qui se sont succédé pendant trois quarts de siècle, font de cette période mémorable une des époques les plus fécondes de l'histoire de la civilisation, et en même temps une de celles dont il est le moins aisé de suivre le développement comme d'en bien caractériser les phases diverses. C'est ce vaste tableau que M. Karl Hillebrand a néanmoins entrepris d'esquisser; je m'empresse d'ajouter qu'il en a saisi avec un rare bonheur et reproduit avec autant de talent que de fidélité les traits principaux. Préparé par ses études antérieures à cette tâche ardue, ayant dans diverses revues allemandes ou étrangères publié, de 1864 à 1872, des articles remarqués sur quelques-uns des représentants de ce mouvement littéraire et scientifique, il avait toute l'autorité nécessaire pour l'aborder et la remplir.

M. K. H. a consacré cinq conférences à exposer et à traiter son sujet. En voici les titres : 1° Le point de départ et les premiers progrès de l'Allemagne moderne (1748-1766), p. 37-79; 2° les semences de la Pensée allemande (1700-1770), p. 79-117; 3° le règne de Herder (1770-1786), p. 117-173; 4° le triumvirat de Goethe, de Kant et de Schiller (1787-1800), p. 173-228; 5° l'Ecole romantique (1800-1825),

p. 228-264. Ces cinq lectures sont suivies d'un « épilogue » où l'auteur étudie (p. 264-290) et caractérise rapidement le rôle de la « Jeune Allemagne » et de la « Petite Allemagne », et précédées d'une « Introduction », dans laquelle il examine la « part que les cinq nations de l'Europe (occidentale) ont eue dans l'œuvre de la culture moderne ». Il s'agit du rôle joué successivement dans l'histoire de la civilisation, de 1450 à 1850, par l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, la France et l'Allemagne, qui, pendant ces quatre siècles, ont exercé tour à tour l'hégémonie intellectuelle en Europe. « L'humanisme » italien de 1450 à 1525 (je préférerais 1530, date du rétablissement des Médicis à Florence), le « dogmatisme » ou le principe d'autorité restauré par l'Espagne de 1525 à 1600, « l'Empirisme anglais » de 1600 à 1700 ; le « Rationalisme français » de 1700 à 1765, enfin l'idée d'organisme introduite par la science allemande dans la culture européenne de 1765 à 1850, sont successivement étudiés et marqués par des traits justes et caractéristiques. Cette marche assignée à la civilisation européenne et aux idées qui l'ont tour à tour dominée depuis quatre siècles, est incontestable et est d'ailleurs assez bien connue dans son ensemble, mais M. K. H. a le mérite d'avoir restitué à l'Espagne l'influence considérable, quoique trop oubliée aujourd'hui, qu'elle a exercée sur la culture, comme sur la politique générale, de l'Europe; seulement je la ferais commencer peut-être moins tôt, mais certainement se prolonger plus tard, jusqu'à la paix de Westphalie (1648), sinon jusqu'au traité des Pyrénées (1659). N'est-ce pas aussi faire commencer bien trop tôt l'influence de l'Angleterre en Europe que d'en placer les débuts en 1600 ? Sans doute les travaux de Bacon remontent bien à cette époque, mais les découvertes de Newton qui ont surtout influé sur la civilisation générale sont d'une date bien plus récente, ainsi que les écrits de Locke, le véritable fondateur de la philosophie de l'*Aufklaerung;* aussi je crois qu'il faudrait reporter jusqu'en 1688 la date, non de l'avènement de l'empirisme anglais, mais de son action sur la science européenne, en la faisant se prolonger au-delà du commencement du XVIIIe siècle, jusque vers 1730, époque où Maupertuis et Voltaire, en faisant connaître sur le continent la philosophie de Locke et le système de Newton, inaugurèrent le règne du rationalisme français. Quant à l'intervalle compris entre 1648 (ou 1659) et 1688, j'en ferais une époque particulière, celle où régna le cartésianisme et surtout le classicisme, époque qui, en préparant notre hégémonie intellectuelle du siècle dernier, peut seule expliquer, — ce qui est resté une énigme pour M. K. H., — comment cette hégémonie s'établit si rapidement et fut contemporaine des écrits qui devaient la fonder. Cela lui eût, d'ailleurs, permis aussi de parler de Descartes et de Leibnitz, noms qu'on s'étonne de voir passés sous silence dans une histoire du développement intellectuel de l'Europe moderne. Mais je ne voudrais pas insister trop longtemps sur ces divergences de dates, quand M. K. H. reconnaît lui-même qu'il n'a rien voulu donner d'absolu, et j'arrive à la conférence

dans laquelle, après cette introduction qui prépare si bien son sujet, il l'aborde véritablement.

Comment se fait-il que l'Allemagne, qui a joué au moyen âge un rôle si considérable, ait pris une part si tardive à la civilisation générale de l'Europe moderne? Telle est la question qui se posait naturellement au début de cette étude et que M. H. a, tout d'abord, tenu à résoudre. Dans la première moitié du xvie siècle, l'Allemagne n'était inférieure ni à la France, ni à l'Angleterre; ses érudits, ses artistes, son commerce et son industrie le prouvent surabondamment; au milieu du siècle suivant, au contraire, elle semble être de deux cents ans en retard sur les nations voisines de l'Occident; puis tout change dans le dernier tiers du xviiie siècle, époque où, par l'éclat de sa littérature, l'originalité de ses savants et de ses philosophes, elle exerce, pendant soixante ans et plus, une espèce de suprématie intellectuelle en Europe; il y a là un fait unique dans l'histoire et qu'explique seul l'arrêt apporté par la réforme et par la guerre civile et étrangère au développement de la civilisation allemande. Occupée de controverses théologiques, en proie à la réaction politique et religieuse qui suivit le concile de Trente, l'Allemagne, à la fin du xvie et au commencement du xviie siècle, présentait déjà le spectacle de la désunion et de la faiblesse; la guerre de Trente Ans fit le reste; les exécutions sanglantes qui la suivirent ou l'accompagnèrent, les dévastations qui la signalèrent, rejetèrent l'Allemagne dans la barbarie et son unité politique détruite la livra à l'étranger dont elle subit dès lors l'influence politique et morale; toute culture nationale y disparut et, pendant près d'un siècle, elle se fit l'imitatrice des nations néo-latines et en particulier de la France; notre idiome devint la langue de l'aristocratie, nos écrivains, et non toujours les meilleurs, servirent de modèles à la littérature savante qui prit alors naissance de l'autre côté du Rhin; après Ronsard et Malherbe, Mlle de Scudéry, puis Boileau, furent imités par Opitz, les poètes de la seconde école silésienne et Canitz. Gottsched et Bodmer qui, dans la première moitié du xviiie siècle, cherchèrent à relever la poésie allemande de son abaissement et à fonder une littérature nationale dans leur patrie, ne crurent pouvoir y réussir qu'en se faisant les disciples des écrivains de l'école classique de France ou d'Angleterre. Ainsi partout et en tout on retrouve alors en Allemagne l'influence étrangère : quelle part aurait-elle pu prendre au progrès de la civilisation générale? Cependant des temps meilleurs devaient venir; le piétisme, en réveillant le protestantisme de son engourdissement, allait lui donner une vie nouvelle; Puffendorf fondait ou régénérait la science du droit des gens, Thomasius, celle du droit; le latin faisait place à l'allemand dans l'enseignement; après l'université de Halle où Wolff était venu développer la philosophie de Leibnitz, celle de Gœttingue était fondée et devenait le berceau des études philologiques, appelées à une si rapide et brillante fortune; en même temps le développement du commerce et de l'industrie, l'aisance qui en résulta pour les classes moyennes, préparait l'Allemagne à ses nouvelles destinées. Les

guerres de Frédéric vinrent alors réveiller à la fois le sentiment national et donner à l'Allemagne ce qui lui avait manqué jusque-là, un grand intérêt commun à célébrer ; de toutes parts aussi un esprit nouveau se fait sentir et la vie littéraire renaît pour ne plus s'éteindre. La fondation des Revues de Gottsched et des *Suisses*, l'appel fait à l'opinion, les essais pour rivaliser avec les œuvres venues de France et d'Angleterre, tant d'efforts en tous genres, devaient porter leur fruit : la première génération des écrivains originaux allait enfin paraître.

C'est à eux que M. K. H. a consacré sa troisième *lecture;* il a très bien montré combien l'originalité que Klopstock et Wieland portèrent dans l'imitation, rendit à la littérature allemande la confiance en ses propres forces ; mais ils firent plus, l'expression poétique que le premier donne au sentiment religieux rajeuni par le piétisme, assura à son poëme une immense popularité dans les classes moyennes, tandis que la grâce, la légèreté des écrits de Wieland réconciliait avec la littérature nationale l'aristocratie accoutumée jusque-là à ne trouver ces qualités que dans nos écrivains. Cependant il fallait plus encore, il fallait affranchir de l'influence étrangère la poésie allemande, ce fut l'œuvre de Lessing; en même temps, avec *Minna* et *Emilia Galotti*, il créait un théâtre original et national et, dans son *Education du genre humain*, il affirmait et proclamait l'indépendance religieuse. De son côté, Winckelmann, en faisant mieux connaître l'antiquité dans son *Histoire de l'art*, portait un coup mortel à l'école classique et fondait la théorie tout allemande du développement organique et historique. Enfin, Lessing, dans le *Laocoon*, fixait pour la première fois d'une manière scientifique et certaine les limites de la poésie et des arts du dessin. Ainsi tout contribuait, vers 1765, à donner à la pensée allemande un essor nouveau. La publication des premiers écrits de Kant, surtout ceux de Hamann, l'influence des théories littéraires de Lowth, de Wood et de Young, hâtèrent la révolution littéraire qui se préparait, et dont Herder allait prendre la direction. Disciple de Kant et de Hamann, de Lessing et de Winckelmann, admirateur passionné de Rousseau et de Shakespeare, en opposant le sentiment à la raison, en prêchant le retour à la nature et en proclamant les droits du génie, Herder inaugure l'école nouvelle, et cette espèce de dictature qu'il exerça sur la pensée et la littérature allemande jusque vers 1786. Depuis Hettner on n'avait rien dit d'aussi juste pour caractériser l'influence toute puissante de cette « espèce de Rousseau littéraire », comme l'appelle avec raison M. K. H. ; la théorie de l'évolution appliquée aux produits de l'intelligence, l'origine des mythes expliquée et la poésie populaire remise en honneur, l'influence de la race, du milieu et du « moment » proclamée, voilà quelques unes des idées fécondes que le jeune novateur allait jeter dans le monde, préparant ainsi la voie à tous les penseurs et aux écrivains des deux générations suivantes. Après avoir montré l'influence des théories de Herder, s'exerçant tour à tour en Suisse, sur les bords du Rhin, dans le Hanovre, et

enfin à Weimar, devenu depuis 1775 le centre du mouvement littéraire, M. K. H. arrive dans sa cinquième leçon au « triumvirat de Gœthe, de Kant et de Schiller. »

On sait que Gœthe et Schiller, à leurs débuts, appartinrent à l'école des « Génies », mais bientôt une transformation s'opéra dans leur manière, amenée pour Gœthe par son voyage en Italie et ses travaux scientifiques, pour Schiller par l'étude qu'il fit des derniers écrits de Kant. Avec sa clarté habituelle, M. K. H. a essayé, par une analyse rapide de la *Critique de la Raison pure* et de la *Critique de la Raison pratique*, de montrer ce qui caractérise la méthode de Kant, la critique substituée à la métaphysique de Leibnitz et de Wolff et au scepticisme dogmatique de Hume, mais pourquoi a-t-il passé si rapidement sur la *Critique du Jugement*, la base et le point de départ des théories esthétiques de Schiller ? Je ne rappellerai pas ce qu'on trouve dans les deux premiers de ces ouvrages du grand penseur, en quoi consiste pour lui la loi morale, les preuves nouvelles qu'il a données de Dieu et de la liberté; mais ce que M. K. H. a eu raison de faire ressortir et de relever dans la philosophie de Kant, c'est le caractère indépendant qu'il assigne à la morale et sa prédilection pour un état rationnel, prédilection qui contraste si singulièrement avec la théorie historique de Burke, et en fit un partisan déclaré et fidèle de la Révolution française, dont le célèbre orateur fut, au contraire, l'adversaire acharné. Comme il y a deux Kant, il y a aussi deux Gœthe, celui d'avant et celui d'après 1786. C'est ce dernier que M. K. H. nous fait connaître ici. L'*hellénisme* du grand poète, sa conception nouvelle de l'esthétique et du rôle ici-bas de l'homme, « ce dernier anneau de la chaîne des êtres », dont « la tâche est de comprendre ce à quoi la nature le destine », la résignation qui en est la conséquence et la suite, enfin la théorie de l'unité et de l'évolution dans la nature, qui, plus d'un demi-siècle avant Darwin et en même temps que Lamarck, amena le poète naturaliste à ne voir dans les différences que présente la structure des espèces que de simples modifications, quelque grandes qu'elles soient, « d'un seul et même type fondamental », tout cela est exposé avec autant de netteté que de précision. Si Gœthe et Schiller se ressemblent par leur admiration pour l'antiquité grecque, ils diffèrent par leurs aspirations et leur manière de concevoir la nature et le monde; tandis que Gœthe s'abîme de plus en plus dans l'observation et l'étude du monde physique, Schiller poursuit dans ses traités esthétiques la réalisation de la beauté par l'art; disciple de Winckelmann et de Kant et croyant comme eux à la conciliation de la nature et de la civilisation, il fait de l'art et de la science un moyen de culture par excellence et de la beauté morale le véritable « but idéal de l'homme » ; le dernier terme de la civilisation serait ainsi, comme l'avait demandé Kant et comme le voulait naguère encore M. Renan, de préparer et d'élever de grandes individualités destinées à servir de guides et de modèles à leurs semblables.

La sixième et dernière lecture est consacrée à l'école romantique. Il était difficile de mieux caractériser que ne l'a fait M. K. H. ce qu'il y a eu de contradictoire dans les aspirations et l'activité littéraire des romantiques allemands, le rôle exagéré qu'ils accordaient à l'imagination, leur prédilection pour le moyen âge, ses croyances et ses traditions effacées ou incertaines, le mysticisme de leurs tendances et la vulgarité de leurs œuvres, mais aussi la profondeur et l'originalité de leur critique, qui leur a permis de faire faire de si grands progrès aux sciences historiques et philologiques, comme à l'étude des littératures comparées. Comprenant dans cette école célèbre, outre ses représentants généralement reconnus, les Schlegel, Tieck, Novalis et Schelling, qui en fut le philosophe et le théoricien, les poètes patriotes de la guerre d'indépendance, ceux de l'école souabe et jusqu'à Boerne et Heine, y rattachant tous les savants contemporains depuis Creuzer, jusqu'à Ottfried Müller et Bœckh, M. K. H. a raison de dire avec W. Schlegel que les romantiques ont inauguré « une ère nouvelle » dans l'histoire de la pensée allemande, et, il faut l'ajouter, de la civilisation générale, car leur influence ne resta pas renfermée dans les limites de l'Allemagne, mais s'étendit bien au-delà et se fit sentir au commencement de ce siècle chez toutes les nations voisines.

Avec le règne de l'école romantique finit, vers 1830, l'hégémonie intellectuelle de l'Allemagne ; marquée par les théories artistiques de Lessing et de Winckelmann et le retour au vrai culte de l'antique qui en fut la conséquence, par les théories littéraires de Herder et les théories scientifiques de Gœthe, la philosophie critique de Kant et les vues esthétiques de Schiller, par l'impulsion que l'idée féconde d'évolution imprima aux sciences historiques, ainsi que par les études d'exégèse qu'Herder inaugura et de philologie comparée, auxquelles W. de Humboldt et Bopp, les Grimm et Diez ont attaché leur nom, elle compte parmi les époques les plus brillantes de la civilisation moderne. Son action avait été trop puissante pour qu'elle ne continuât pas de se faire sentir, surtout à l'étranger, bien au-delà de la date que M. K. H. lui a assignée comme en étant le terme ; aussi il faut lui savoir gré d'avoir poursuivi, de 1830 jusqu'à 1860, avec l'histoire de la « Jeune » et de la « Petite Allemagne », celle du mouvement et des transformations de la pensée allemande pendant ce tiers de siècle. L'hégélianisme et ses diverses formes, le cosmopolitisme des poètes de la génération de 1830, la réaction étroitement patriotique qui suivit, enfin les aspirations vers l'unité sous l'hégémonie prussienne et comme elle devait sortir de la guerre de 1866, tels sont les différents points indiqués par M. Karl Hillebrand et dont l'examen jette sur la fin de son étude un intérêt si actuel et si grand ; on peut s'étonner qu'il ait passé sous silence Schopenhauer et Herbart, aujourd'hui si célèbres, comme il n'a point parlé de Fichte, mais c'est là un oubli qu'on remarque à peine, et le tableau qu'il a fait de la civilisation allemande est si bien rempli, il a su tirer un

si bon parti des ouvrages de ses devanciers, tout est si bien ordonné dans son livre, les idées qui le terminent sont si généreuses, qu'on ne le quitte qu'instruit à la fois et charmé.

Charles Joret.

CHRONIQUE

FRANCE. — Il vient de se fonder une *Grande bibliothèque provençale*, qui comprendra des documents historiques et littéraires, soit rares, soit inédits, sur la Provence; c'est M. Albert Savine qui dirige cette publication : « Notre plan, lit-on dans le programme, est des plus simples et en même temps des plus complets; donner des éditions typographiquement irréprochables contenant un texte révisé avec un soin respectueux et en même temps annoté sans abus; enfin, joindre à l'œuvre une notice biographique, et, quand il y aura lieu, bibliographique ». Le premier volume de la *Grande bibliothèque provençale* contiendra une relation jusqu'ici manuscrite des troubles de 1648. Le prix de chaque volume est fixé à 5 francs pour les souscripteurs. (On souscrit à Aix en Provence, 15, rue de la Grande-Horloge, et chez les principaux libraires de Paris et de la province).

— La légation de France à Athènes a fait, auprès du gouvernement hellénique, des démarches pour la conclusion d'une convention tendant à autoriser l'École française d'Athènes à pratiquer des fouilles sur l'emplacement de l'ancienne Delphes. Le gouvernement hellénique a fait le meilleur accueil aux ouvertures de la légation de France. La convention serait basée sur celle qui a été conclue il y a sept ans avec l'Allemagne pour les fouilles d'Olympie. Elle sera soumise à l'approbation de la Chambre.

— On annonce que la publication des *Mémoires* de Barras est ajournée; en outre, ces mémoires formeraient quatre volumes, et non pas huit, comme on l'avait annoncé.

— La ville de Felletin (Creuse), pays natal du grammairien helléniste J.-J. Courtaud-Diverneresse, a célébré le 14 août l'inauguration du buste en bronze de ce savant, œuvre du statuaire Cougny. Les frais de ce monument ont été faits par le gouvernement qui a fourni le bronze et par le produit d'une souscription ouverte sous les auspices d'un comité composé de MM. Em. Egger, président, Emm. Miller, Vacherot, Albert Dumont, Gidel, Lassaigne, maire de Felletin, etc. Cette solennité a eu lieu sous la présidence du recteur de Clermont.

— Par contrat passé récemment, par devant notaire, entre M. Jules Ferry et Mlle Dosne, il a été affecté une salle entière au musée du Louvre pour recevoir le don, fait par Mlle Dosne, des collections Thiers.

— Le programme des études et des discussions des sociétés savantes pour le congrès qu'elles tiendront à la Sorbonne en 1882 a été fixé. Quinze questions sont proposées; parmi les plus importantes, on signale les suivantes : faire connaître, d'après des documents authentiques, l'origine, l'objet et le développement des pèlerinages antérieurs au xvie siècle; faire connaître l'organisation des corporations de métiers en France avant le xvie siècle; dresser la statistique des bénéfices ecclésiastiques et des seigneurs laïques existant au xvie siècle; mettre en lumière les documents historiques qui font connaître l'état de l'instruction primaire en France avant 1789.

ALLEMAGNE.— L'exposition héraldique (*Heraldisch-sphragistische Ausstellung*) que nous annoncions récemment, aura lieu aux mois d'avril et de mai de l'année prochaine à Berlin, dans les constructions provisoires élevées pour les expositions d'art sur le Cantiansplatz. Le « protector » de l'exposition est le prince Charles, frère du roi actuel de Prusse, et l'organisateur, M. le comte Stillfried-Alcantara, grand maître des cérémonies à la cour et président de la société berlinoise *Herald*.

— Le *Magazin für die Literatur des In-und Auslandes* sera, à partir du 1er octobre de l'année présente, l'organe officiel de l'Union générale des écrivains allemands (*Allgemeiner deutscher Schriftstellerverband*).

ANGLETERRE. — Le doyen Stanley, dont on annonce la mort, était né vers 1815. Il était le fils de l'évêque de Norwich. Elevé d'abord à Rugby par le docteur Arnold, puis à l'université d'Oxford, où il fit de brillantes études et obtint un prix pour son poëme des *Gypsies*, docteur en théologie, secrétaire de l'Université, puis chanoine de Cantorbéry, il était devenu en 1863 doyen de Westminster, et en 1864, correspondant de l'Académie des sciences morales. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Life of Dr. Arnold* (1844); *Stories and essays on the apostolical age* (1846); *Historical memorials of Canterbury Cathedral* (1854); *Sinai and Palestine* (1855); *Lectures on the history of the jewish churches* (1863-1865); *Lectures on the history of eastern churches* (1869); *Memorials of Westminster Abbey* (1867); *The three irish churches* (1869); *The Athanasian Credo* (1871.)

— Le Rév. J.-O. Coxe, décédé le 8 juin dernier, avait été pendant près de trente ans le bibliothécaire en chef de la Bodléienne à Oxford, Il avait publié en 1842, pour le Roxburghe Club, le poëme français de Chandos Herald sur le Prince Noir, et en 1841-4 la chronique de Roger de Wendover (4 vol. in-8°). Mais bientôt ses travaux se combinèrent d'une façon étroite avec l'exercice de ses fonctions. C'est ainsi qu'en 1852 il mit au jour en deux gros volumes in-4° les catalogues des mss. appartenant aux Collèges et *Halls* d'Oxford. Plusieurs des catalogues de la Bodléienne sont aussi son œuvre. C'était par-dessus tout un homme obligeant et bon. Les étrangers qui ont fréquenté la Bodléienne s'uniront à ses compatriotes dans un sentiment unanime de regret.

DANEMARK. — Dans la séance annuelle de la *Société pour les progrès de la littérature danoise* (30 mars), M. C. Plong, président, a rendu compte des travaux et des revenus de la Société. Ces revenus ont été, pour l'année 1881, de 5,034 couronnes ou 7,047 francs. Trente feuilles ont été publiées : deux livraisons de l'ouvrage de M. Rosenberg sur la « Vie intellectuelle des Scandinaves », la notice de M. Joergensen sur l'archéologue Zoëga et la feuille du titre du « Livre des héros », *Kjaempebogen*, que doit éditer M. Barfod. On a, dans la même séance, annoncé que le premier, peut être aussi le second fascicule du tome III de la « Presse périodique en Danemark », *Dagspressen in Danmark*, ou bien une nouvelle livraison de l'ouvrage de M. Rosenberg pourrait paraître avant la fin de l'année. Ajoutons que le tome IV des *Chants populaires du Danemark*, édités par M. Svendt Grundtvig, doit quitter très prochainement la presse.

SUISSE. — La librairie Rudolph et Klemm, de Zurich, fait paraître une *English library* ou bibliothèque anglaise qui doit renfermer les meilleures œuvres de la littérature anglaise et américaine; chaque volume sera cartonné et ne coûtera que 50 centimes : ont paru jusqu'ici les *Sketches* de Mark Twain; le *Lay of the last minstrel* de Walter Scott; *She stoops to conquer* d'Olivier Goldsmith et *The tragical history of Doctor Faustus*, de Chr. Marlowe.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 août 1881.

M. Edon termine la lecture de son mémoire sur les infractions à la loi de l'allongement par position chez les poètes comiques latins. Il développe son hypothèse, empruntée en principe à M. Baudry, d'après laquelle les mots comme *vetustas, senectus*, etc., lorsqu'ils se rencontrent dans Plaute ou dans Térence avec la seconde syllabe brève, doivent être prononcés en supprimant une consonne : *vetutas, senetus*, etc. A l'appui de cette supposition, il cite les témoignages de plusieurs auteurs anciens, qui attestent des faits analogues. Marius Victorinus dit que, pour éviter l'allongement des brèves, dans la poésie dactylique, devant des mots comme *flagello* et *graves*, on prononçait *fagello* et *gaves*. Priscien ordonne de prononcer *maragdo*, en supprimant l'*s*, dans cette fin de vers de Lucain : *distincta smaragdo*. Quintilien signale la chute de l'*n* dans *columna*, Donat celle de l'*s* dans *Achillis* et du second *t* dans *potest*. Dans des mots comme *fenestra*, la chute de l'*s*, en rendant au second *e* sa quantité brève, devait déplacer l'accent (*fénetra* au lieu de *fenéstra*) : il ne faut pas s'en étonner et voir là une difficulté, car les déplacements d'accent étaient fréquents dans la prononciation vulgaire du latin. Donat en cite divers exemples, comme *houri* pour *honori*, *félcis* pour *felicis*, *infrius* pour *inférius*, etc. Enfin, les chutes de consonnes se rencontrent fréquemment dans les inscriptions et les manuscrits, et M. Edon termine en citant un grand nombre d'exemples de ce genre de fautes d'orthographe, dans lesquelles il voit une trace de la prononciation populaire.

M. Renan communique une lettre de M. Clermont-Ganneau, qui donne des détails sur deux excursions archéologiques faites par lui à Arsouf et à Amwas. A Arsouf, M. Clermont-Ganneau a trouvé un épervier colossal de marbre, de style gréco-égyptien, qui lui paraît établir un lien entre le dieu Resef et l'Horus hiéracocéphale; le nom de Resef serait, selon lui, la base du nom de la ville d'Arsouf. Au même endroit, il a découvert aussi un fragment de bas-relief où se voient clairement des traces du ferrement des chevaux. A Amwas (Emmaüs, Nicopolis), M. Clermont-Ganneau a vu un chapiteau ionien qui porte, d'un côté, les mots grecs EIC ΘΕΟC, de l'autre, en caractères hébreux archaïques, la formule : *Son nom soit béni à toujours*. Il en conclut que l'usage des caractères archaïques s'était conservé chez les Juifs jusqu'au VIe ou VIIe siècle de notre ère, date du monument en question. Peut-être, ajoute M. Renan, faut-il voir là tout simplement un monument samaritain.

M. Victor Guérin signale un article récemment publié par M. l'abbé Bargès, qui a décrit le chapiteau d'Amwas et qui a cru pouvoir le faire remonter à une époque beaucoup plus ancienne que M. Clermont-Ganneau, car il l'a jugé antérieur à l'ère chrétienne. A l'appui de cette supposition, M. Guérin fait remarquer que le chapiteau a été trouvé à 3 mètres au-dessous du sol de la basilique d'Amwas, qu'il doit donc être plus ancien que cette basilique, laquelle est elle-même fort ancienne.

M. Renan ne peut admettre qu'un monument qui porte la formule EIC ΘΕΟC soit antérieur au christianisme. Cette formule n'est pas juive, elle est propre aux chrétiens syriens, qui l'employaient très fréquemment, et auxquels elle a été empruntée plus tard par Mahomet.

M. Guérin commence ensuite la lecture d'un mémoire sur le tombeau des rois et le temple de Jérusalem. Il indique diverses raisons de penser que le mausolée de Kobour-el-Molouk, où l'on a vu la tombe d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izates, doit être en réalité le tombeau de David et des rois de Juda. Ce n'est pas, du reste, l'emplacement primitif du tombeau des rois, mais M. Guérin suppose que la sépulture royale a été, à une époque ancienne, transférée en ce lieu.

MM. Renan et de Longpérier repoussent l'hypothèse de M. Guérin et persistent à admettre l'ancienne opinion déjà formulée par Chateaubriant, d'après laquelle le tombeau de Kobour-el-Molouk serait la sépulture de la reine Hélène et de son fils.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 22 Août — 1881

173. — **Plutarque, Vie de Démosthène.** Texte grec, édition imprimée en gros caractères, avec des notes grammaticales, historiques et géographiques par L. FEUILLET. Paris, Belin, 1881. Un vol. in-12 de 78 pages.

M. Feuillet, « en faisant cette nouvelle édition de la *Vie de Démosthène* par Plutarque, s'est proposé de donner un texte correct, et de faciliter par des notes nombreuses la lecture de cet ouvrage ». Ce sont ses propres paroles. M. F. a bien raison, il faut aux élèves de bonnes notes expliquant la syntaxe des phrases difficiles ; il leur faut aussi un bon texte. Malheureusement, ce bon texte, M. F. est allé le chercher tout fait en Allemagne. Il n'a trouvé rien de mieux que celui de Sintenis (Leipzig, 1858-59), qu'il déclare reproduire, à deux ou trois changements près. Que M. F. me permette de le lui dire, un Allemand, à sa place, n'eût pas agi comme lui. Il se trouve justement que les meilleurs éléments pour constituer un bon texte de la *Vie de Démosthène*, c'est en France qu'on vient de les publier. Aucun Allemand, tant soit peu avisé, ne s'en tiendrait, aujourd'hui, au travail arriéré de son compatriote Sintenis. La *Revue de Philologie* [1] a révélé l'importance du manuscrit N, de Madrid ; elle en a communiqué les principales variantes pour la Vie de Démosthène. Le signataire de ces lignes en a utilisé, en outre, un grand nombre d'autres dans une édition du même texte, publié naguère à la maison Hachette [2]. Sans doute, le jour où la collation exacte de N sera imprimée *cum pulvisculo* (ce qui, on l'espère, ne tardera plus bien longtemps), il se trouvera encore quelques bons épis à glaner ; mais, en attendant, de méchantes langues pourraient dire que M. F., qui a négligé volontairement les ressources qu'on vient de dire, n'a eu, quoiqu'il prétende, qu'un médiocre souci de la correction de son texte. Ces méchantes langues auraient grand tort. M. F., en parlant

1. Nouv. série, tome V, p. 1 sqq. : *De Plutarchi codice manu scripto Matritensi injuria neglecto.*

2. Voy. le compte-rendu de cette édition dans la *Revue critique* du 28 février de l'année courante; et cf. la *Deutsche Literaturzeitung* du 16 juillet 1881, n° 29.

d'« un texte correct », voulait dire un texte quelconque reproduit, autant que possible, sans faute d'impression. — Il y a de bonnes observations dans les notes, comme celle où M. F. fait remarquer que ἑταῖρός τις (chap. 1er) ne peut désigner Simonide de Céos. Mais l'indifférence que M. F. a pour la vérité en matière de critique de texte, lui a fait réimprimer telles phrases qu'il ne citera sans doute pas comme exemples dans la syntaxe de sa Grammaire, ὁσάκις ἄν... ἀναβαίνοι, au chap. x, et bien d'autres. — M. F. aurait peut-être bien fait de ne pas réimprimer cette prétendue lettre de Henri IV sur Plutarque, qui traîne partout. Tout au moins aurait-il pu prévenir les élèves que ce n'est qu'un pastiche tout moderne.

Ch. G.

---

174. — **Erziehung und Unterricht im klassischen Alterthum**, nach den Quellen dargestellt von Dr Lorenz Grasberger, III Theil, Die Ephebenbildung oder die musische und militærische Ausbildung der griechischen und rœmischen Jünglinge. Würzbourg, Stahel. 1881, 1 vol. in-8°, viii-642 p.

Cet ouvrage considérable, auquel M. Grasberger a consacré beaucoup de temps et beaucoup de soin [1], formera un utile et précieux complément au livre de Friedlænder et au manuel de K. F. Hermann et Stark. L'auteur a entrepris de réunir tous les renseignements qui nous sont parvenus sur l'éducation chez les anciens, l'éducation du corps aussi bien que celle de l'esprit. Dans les deux premières parties, il s'était occupé de l'enfance : jeux des enfants chez les Grecs et les Romains, éducation physique, premières études des enfants. Le troisième et dernier volume, qui vient de paraître, traite des exercices et des études, au milieu desquels le corps et l'esprit des adolescents achevaient de se développer. Grâce aux recherches attentives de M. G., à cette diligence exacte et curieuse avec laquelle il a interrogé les textes anciens, nous savons comment les jeunes Grecs et les jeunes Romains étaient instruits au maniement des armes ; nous savons, en détail, comment on leur apprenait à se servir de l'arc, de la fronde, à lancer le javelot, à monter à cheval, à conduire un char, etc. ; nous les suivons chez le rhéteur, chez le philosophe. Rien n'a été omis ; la danse et la musique ont un chapitre spécial (le xiiie), qui ne comprend pas moins de soixante-trois pages et qui est un des plus intéressants de tout l'ouvrage. On ne peut vraiment qu'admirer l'érudition de l'auteur, si abondante et si variée, l'effort de patience et de travail qu'il s'est imposé pour recueillir et classer tant de renseignements pris à tant de sources.

1. La 1re partie, divisée en deux volumes, a été publiée en 1864 et 1866 ; la 2e partie en 1875. Après la 3e et dernière partie, qui vient de paraître, il reste encore à publier un volume supplémentaire, qui contiendra les illustrations et quelques notes complémentaires ou rectificatives.

Il y a cependant, je crois, quelques observations à faire. Ainsi, pour le chapitre xixe (p. 498-531), qui est consacré à l'éducation des filles, il est peut-être permis de regretter que M. G. n'ait pas fait appel, dans une plus large mesure, au témoignage des orateurs attiques. Il a dépouillé les œuvres des lexicographes ; il a interrogé Homère, les tragiques, Aristophane, les fragments des comiques, Xénophon, Platon, Aristote, bien d'autres auteurs encore ; mais, à part une citation tirée du discours contre Spudias et un autre emprunt fait au discours de Lycurgue contre Léocrate, on ne voit pas qu'il se soit préoccupé de recourir à l'autorité des orateurs. On sait, cependant, que les plaidoyers de Lysias, d'Isée et de leurs successeurs sont au nombre des sources les plus importantes et les plus sûres que l'on puisse consulter, quand on veut connaître la vie privée des Athéniens. M. G. y aurait trouvé bien des renseignements précieux, dont il aurait pu faire son profit.

Il y aurait trouvé également des raisons qui l'auraient déterminé à modifier quelques-unes des conclusions auxquelles il s'est arrêté. Dans ce chapitre xixe, en effet, M. G., dépassant un peu le cadre qu'il s'était tracé, entreprend à plusieurs reprises de porter un jugement sur la condition de la femme athénienne. La plupart du temps, il est vrai, il ne parle pas en son nom ; il se borne à reproduire des passages de H. Köchly, de F. Jacobs, de Wiese, etc. Parmi ces passages, il en est qui sont d'une sévérité excessive pour les femmes d'Athènes et les traitent avec un mépris vraiment injurieux. M. G. aurait sans doute hésité à s'associer à ces conclusions si rigoureuses, s'il avait tenu plus de compte du témoignage des orateurs attiques. Pour ne citer qu'un exemple, je ne crois pas qu'il eût reproché aussi durement aux femmes athéniennes l'infériorité de leur intelligence, s'il avait consulté le plaidoyer de Lysias *contre Diogiton*. L'orateur nous montre une femme prenant en mains la cause de ses enfants maltraités et dépouillés par un beau-père malhonnête, provoquant la réunion d'une sorte de conseil de famille et là, devant les parents assemblés, exposant ses griefs avec une remarquable lucidité d'esprit et une fermeté vraiment digne d'admiration [1].

Ces considérations d'un ordre plus général ne tiennent d'ailleurs qu'une place accessoire dans le livre de M. Grasberger. Ce qui fait la

1. On pourrait aussi faire des réserves sur le jugement que M. G. porte, d'après Schœmann, sur l'entretien d'Ischomachos et de sa jeune femme, dans l'*Economique* de Xénophon. Il aurait pu, à ce sujet, consulter avec profit l'appréciation de M. A. Croiset (*Xénophon, son caractère et son talent*, p. 173 sqq.). M. G. connaît les travaux publiés en France ; c'est ainsi qu'il a fait de larges emprunts, comme il le dit lui-même, à l'*Essai sur l'Ephébie attique* de M. A. Dumont, et qu'il a consulté la thèse latine de M. Max. Collignon, « *Quid de collegiis Epheborum apud Græcos, excepta Attica, ex titulis epigraphicis commentari liceat*, » etc. ; il est donc permis de regretter que, ayant l'occasion de parler de l'*Economique*, il ait négligé de prendre connaissance du travail de M. A. Croiset.

valeur de son ouvrage, ce sont, avant tout, les renseignements si nombreux et si variés que l'auteur a su recueillir, et cette valeur, personne, je pense, ne songera à la contester ni à refuser aux recherches patientes de M. Grasberger l'estime qui leur est bien due.

R. LALLIER.

---

175. — **Ueber den Aristeasbrief,** von Dr Sp. C. PAPAGEORGIOS aus Griechenland. Munich, Wolf, 1880, brochure in-8° de 48 pages.

La lettre d'Aristée est, comme on sait, le *principium et fons* de toute la tradition sur l'origine de la version des Septante. M. Papageorgios l'étudie à nouveau, sans rien ajouter aux conclusions généralement admises. D'après lui, cette lettre est pseudonyme; c'est l'œuvre d'un juif helléniste qui vivait à Alexandrie au temps des Ptolémées; tout en étant apocryphe, elle a un fondement historique. Quant à la date, M. P., s'appuyant sur des arguments déjà présentés par M. Lumbroso, me paraît avoir raison; mais il me semble avoir une idée un peu trop haute de la valeur historique du pseudo-Aristée. Sa dissertation est suivie d'une collation du ms. 950 de la Bibliothèque nationale, négligé par les derniers éditeurs. Dans le texte de la brochure, il faut signaler un nombre considérable de fautes d'orthographe, surtout d'orthographe grecque, ce qui est étonnant pour un homme qui s'appelle Papageorgios et prend soin d'avertir les lecteurs de son origine hellénique. Ce ne sont pas les seules négligences. Ainsi, le nom de Simon de Magistris est toujours transformé en *Demagistrus*, celui de Ritschl en *Ritschel;* on trouve de même *Aristobatus* (p. 32) pour Aristobulus, *Althenäus* (p. 28) pour Athenäus, etc. M. Papageorgios a aussi le tort de citer saint Justin à propos de la légende des Septante (p. 43); cela donne à penser qu'il lui attribue la *Cohortatio ad Graecos*. En somme, ce petit livre est une dissertation d'élève intelligent, mais pas très soigneux.

L. D.

---

176. — **Contes à rire et Aventures plaisantes ou récréations françaises.** Nouvelle édition revue et corrigée, avec préface par A. CHASSANT. Paris, Théophile Belin, 29, quai Voltaire. 1881. 1 vol. petit in-8° de VII, III et 411 p.

Le recueil dont nous annonçons une nouvelle édition qui, si l'on peut s'en rapporter à la mention mise sur le titre d'une de ses devancières, serait peut-être la vingt-troisième, n'était pas indigne des honneurs d'une réimpression, à une époque comme la nôtre surtout, où l'attention des amateurs se porte volontiers sur la classe des anciens conteurs. Ce n'est pas que tout soit irréprochable, tant s'en faut, dans cette compilation

puisée aux sources les plus variées, comme les conteurs français et étrangers du XVe et du XVIe siècle [1], les romans du XVIIe, tels que le *Francion* [2] de Charles Sorel et les sottisiers et autres livres populaires du XVIIe siècle. L'anonyme ou les anonymes auxquels on doit l'arrangement et la publication des diverses éditions anciennes de ce recueil, n'ont pas toujours fait preuve d'un goût bien délicat, d'un discernement bien sévère. Leurs plaisanteries manquent trop souvent d'atticisme, quelquefois même de décence. Mais leurs écrits présentent bon nombre de traits plaisants, parfois vivement narrés et dont la connaissance n'est pas inutile pour l'intelligence de la langue et des usages de nos aïeux. Aussi dans le *Catalogue des livres composant la bibliothèque* de Viollet le Duc, l'édition de 1722, en deux volumes, accompagnés de gravures, est-elle appréciée ainsi qu'il suit : « Ce recueil est un des meilleurs, réunissant à peu près tout ce qui avait été fait en ce genre jusqu'à lui. En l'illustrant de figures de Sconté, on espérait que ce volume *(sic)* pouvait faire suite au Boccace, aux *Cent Nouvelles* et à l'Heptaméron de Romain de Hooge, mais entre ce graveur et Sconté, il y a l'infini [3].

On doit donc applaudir à l'idée qu'a eue un libraire actif et intelligent, de reproduire le recueil dont il s'agit. Peut-être eût-il mieux valu toutefois qu'il préférât adopter pour ce faire une édition plus ancienne, comme celle imprimée à Lyon, chez André Olyer, rue Turpin, à la Licorne gerbée, 1662, avec deux titres gravés qui se répètent, la devise : Tout s'en va en fumée, et les mots : les *comptes* à rire. Le style nous paraît meilleur que celui de l'édition de 1722, il est d'ailleurs plus ancien d'une soixantaine d'années. On voit, tout au début du livre, que celui-ci fut mis par écrit au commencement de l'année 1657, et très vraisemblablement dans la ville de Rouen, car il y est très souvent fait mention de cette ville, tant à propos de la sédition qui eut lieu sous Louis XIII, en

---

1. Il suffit de citer ici l'histoire du chantre de Saint-Hilaire, empruntée à Bonaventure des Periers. Cf. l'edition de la Bibliothèque elzévirienne, t. II, pp. 18-22, et les *Récréations françoises*, édit. de 1662, 1re partie, pp. 209, 212 et la fable du *Rieur et des poissons* (édition de 1722, t. II, pp. 204, 205); les *Facétieuses journées*, par G. C. D. T. (Gabriel Chappuys de Tours,) fol. 154 v°, 155 r°.

2. C'est à Francion qu'est emprunté le chapitre intitulé : « De l'étrange invention que fit un gouteux au Gouverneur de sa ville, et ce qui en arriva. » Cf. les *Nouveaux contes à rire*. Vingtième édition, t. II, pp. 56-60, et la *Vraie histoire comique de Francion*, édition Emile Colombey, Paris, Adolphe Delahays, 1858, pp. 396-401. C'est à la même source que paraît puisée l'idée première du récit qui a pour titre : Des plaisantes extravagances que fit un pédant nommé Hortensius et des fourbes qu'on lui joua. Cf. les *Récréations françoises ou recueil de contes à rire*, Lyon, 1662, petit in-8°; 2e partie, pp. 203, 212 ; et l'*Histoire comique de Francion*, p. 124 suiv. Le petit alinéa intitulé : Plaisante réponse de la femme d'un Rôtisseur nouvellement mariée à un Ecolier (*Nouveaux contes à rire*, II, 214), est pris textuellement dans Francion, p. 153, mais dans l'édition des *Nouveaux contes à rire*, le nom du cuistre, compagnon de l'écolier, a été ridiculement changé deux fois en Ruytre, ce qui ne donne aucun sens.

3. Supplément, 1847, in-8°, p. 197.

1639, qu'à l'occasion de diverses particularités, plus ou moins importantes, de tel ou tel récit (1re partie, pp. 151, 198, 248). Dans un passage de la seconde partie (p. 66), il est dit qu'en la ville de Rouen il y avait un certain droit à prendre sur ceux qui voulaient tenir cabaret, droit qu'on nommait droit d'enseigne ; car, pour mettre une enseigne, il fallait donner un écu ou quatre francs. La langue du livre porte des traces assez nombreuses du patois particulier à la Normandie, comme avalasse pour inondation [1] ; caudelée (restes de laitages, conservés dans une barrique pour faire de la soupe. De *chaudeau*, bouillon, Louis Dubois ; lait caillé et aigri que l'on conserve pour l'hiver, Edélestand et Alfred Duméril) ; graisset [2] ou craisset, lampe à crochet, dont le nom existait aussi en vieux-français [3].

Le texte reproduit par le nouvel éditeur est généralement correct : il pourrait encore l'être davantage. Page 8, on lit que les Bohémiens tournèrent et visèrent, tant qu'ils trouvèrent moyen de dépayser (détourner) un cochon. L'édition de 1722, t. Ier, p. 9, porte aussi visèrent. Mais l'expression tourner et virer étant d'un usage ordinaire en composition, comme dans « il ne fit que tourner et virer », il faut évidemment lire : ils tournèrent et virèrent. Sous le titre suivant : Simplicité d'un apprenti en médecine, l'auteur raconte une plaisanterie que je me rappelle avoir déjà lue dans un des conteurs les plus curieux de la fin du XVIe siècle. Un médecin recommande à un jeune paysan, son filleul, qui a l'idée de se faire médecin, d'avoir bien soin, quand il entrera dans la chambre d'un malade, de prendre garde à ce qu'il apercevra dans la pièce, comme, par exemple, s'il voit des pelures de pommes ou de poires ou quelques os de pigeon ou de poulet ; après quoi il lui prendra le pouls et, en le lui tâtant, il dira : « Sans doute je connais au pouls de ce malade qu'il a mangé des poires ou des pommes crues ou du pigeon ». Un jour le parrain de l'apprenti médecin l'envoya porter une médecine à un villageois qui était hydropique. Le jeune homme, en entrant chez le malade, veut pratiquer le secret que son parrain lui avait montré ; il aperçoit dans la chambre le bât d'un âne et, ayant vu que le paysan était extraordinairement enflé, il demande son pouls et le manie. « Je ne m'étonne

---

1. Edition Belin, p. 131 ; édition de 1722, I, 122, édition de 1662, p. 191 de la première partie. Le même récit a été répété dans la seconde partie de l'édition 1722, par une inadvertance qui n'est pas sans exemple (p. 129, 131). Mais dans cette répétition, l'anecdote est accompagnée d'une figure. Le nom de rue de l'Avalasse est encore porté par une rue de Fécamp.

2. Edition Olyer, II, 179.

3. Cf. Duméril, p. 73 et *verbo* grasset, p. 121. A la page 138 de la 1re partie de l'édition de 1662, on lit un passage qui paraît altéré. « Mon drosle, y est-il dit, qui mouroit de faim, donnoit comme il falloit sur le doubleur et mangeoit autant que quatre eussent fait. » Le texte de 1722, reproduit par l'édition Belin, donne une leçon un peu différente. Au lieu de doubleur que nous ne comprenons pas, il faut peut-être lire doublier qui se dit encore pour nappe en Normandie. Cf. La Curne de Sainte-Palaye.

plus, dit-il, si ce malade est si fort enflé, je le connais bien à son pouls. » Comme il vit que chacun se prit à rire : « Ne vous en moquez point, dit-il, je sais bien ce que je dis, en voilà encore le bât. » Dans la nouvelle IXe de la VIIIe journée du rare et curieux recueil intitulé : *Les facétieuses journées, contenans cent certaines et agréables nouvelles : la plus part advenues de nostre temps, les autres recueillies et choisies de tous les plus excellents autheurs estrangers qui en ont escrit*, par G. C. D. T. (Gabriel Chappuys de Tours) Paris, Jean Houzé, 1584, in-8°, fol. 282 v°, 283 r° et v°, la fin de l'histoire est racontée d'une manière plus développée et plus claire : le paysan médecin, entrant dans la chambre, voit sous le lit la peau d'un âne et, après avoir cherché et trouvé le pouls du malade, le voyant saisi d'une grande fièvre, il lui dit : « Je connais, mon ami, que vous fîtes hier au soir un grand désordre : car vous avez mangé l'âne et pour cette cause vous êtes quasi venu au dernier point et période de votre vie. » Le païsan, ayant ouï ces sottes paroles pleines de folies, répondit en se sousriant : « Pardonnez-moi, Monsieur, il y a dix jours que je n'ai vu autre âne que vous. » Page 98 de l'édition Belin, une femme, surprise par son mari, dans un moment où elle ne l'attend pas, et à qui il demande quelque chose à manger, lui répond : « Pensez-vous quand vous êtes hors d'ici que je fasse ordinaire? Je me passe d'une pomme cuite et ma servante d'une autre. Telle est aussi la leçon de l'édition de 1722. Mais celle de 1662 (1re partie, p. 135) porte : je me passe à une pomme cuite, et ma servante (à) une autre et cette construction de se passer à, dans le sens de se contenter de, est plus conforme à l'ancien usage [1]. Page 103 de la nouvelle édition, la négative ne a été ajoutée à tort dans cette phrase : « Non, non, Monsieur, vous ne verrez rien qui ne vous puisse faire appréhender aucune chose. » Elle ne se trouve ni dans l'édition de 1722 (t. I, p. 98, l. 3), ni dans celle de 1662, p. 139. Page 122, l. 13, on a imprimé ce qui lui avait proposé pour ce qu'il, que porte l'édition 1722 et qu'exige le sens. Page 369, dans le titre d'une historiette, on lit les mots : agréable surprise d'un apothicaire. L'édition de 1722, t. Ier, p. 365, porte bien aussi : surprise, mais comme il s'agit d'un quiproquo, d'un remède fortifiant ou électuaire, destiné à un vieillard qui épouse une jeune femme et d'un laxatif, qui lui est livré en place, au lieu d'être porté à un jeune homme malade des fièvres, il faut sans doute lire méprise, au lieu de surprise.

On peut regretter que le nouvel éditeur n'ait pas cru devoir entrer dans quelques détails bibliographiques sur le recueil dont nous lui devons une réimpression. Sa préface est tout à fait insuffisante à ce sujet.

---

1. Cf. le *Lexique de la langue de Corneille*, par M. Marty-Laveaux, t. II, p. 165 et celui de M. Fréd. Godefroy, t. II, p. 125, et une note de Thomas Corneille sur les *Remarques de M. de Vaugelas sur la langue françoise*, édition de 1738, t. III, p. 347.

Le catalogue de la bibliothèque d'Auguste Veinant n'indique pas moins de six éditions différentes [1], dont deux ont été sous nos yeux en écrivant cet article. On en trouvera d'autres mentionnées ou décrites, soit dans d'autres catalogues, soit dans le *Manuel du libraire* de feu Brunet et dans son *supplément*. Quant à l'éditeur actuel, il a poussé le laconisme jusqu'à négliger d'indiquer d'après quelle édition il avait reproduit le texte de son auteur.

Le volume que nous essayons de faire connaître correspond au tome I[er] de l'édition avec gravures de 1722. L'éditeur a supprimé sur le titre le mot *nouveau*, afin de le réserver pour le titre du tome II, s'il vient à le réimprimer quelque jour. Espérons que l'accueil à lui fait par les amateurs de livres beaux et curieux, l'encouragera à compléter sa publication. Elle le mérite tant par l'intérêt de l'ouvrage que par le choix du papier, qui est un excellent vergé de Hollande, et par la netteté de l'exécution typographique, digne des presses depuis longtemps estimées de la maison Ch. Hérissey, d'Evreux.

Nous pensons que l'éditeur fera bien d'ajouter au second volume un glossaire des mots hors d'usage ou peu connus. Ces mots sont en assez grand nombre dans les deux volumes. Je signalerai parmi eux treluser, dans l'expression : quand je vois treluser une épée (p. 185). On peut comparer cette forme à terluire, que donnent le comte Jaubert et Louis Dubois, *tra* pour *trans*, au-delà de et *lucere*, luire, briller au-delà. Cotgrave donne treluire, *to glister, or shine very bright*. On remarquera encore noguette [2], que Roquefort traduit par revendeuse de toile ; et taquin, pris dans son ancienne acception de vilain, avare, chicanant sur la dépense, de l'espagnol tacaño [3]. On peut encore signaler l'expression maître martin, employée pour désigner le fessier [4]. Enfin, on trouvera [5] le mot créanciers pris deux fois dans le sens de débiteurs, qu'il avait parfois jadis. C'est une remarque qu'a faite La Curne de Sainte-Palaye, en citant à l'appui un passage du *Grand Coutumier de France*, et qui nous donne l'explication d'un passage de M[me] de Sévigné qui, à première vue, nous avait embarrassés, dans une lettre datée des Rochers, le 7 juillet 1680. M[me] de Sévigné dit à sa fille : « Vous avez donc pitié, ma bonne, de tout le chemin que j'ai fait pour donner tout ce que me doivent mes gueux de créanciers, mais il faut bien courir après son

---

1. *Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque de feu M. Aug. Veinant.* Paris, L. Potier, 1860, in-8°, n[os] 627-632.

2. Edition de 1722, t. II, p. 120; édit. de 1662, 2[e] partie, p. 132.

3. « Un bourgeois de Paris fut si taquin, qu'il ne voulut jamais payer ceux qui avoient enterré sa femme, disant en se fâchant au Curé : voulez-vous avoir le corps et les biens ? » Edition de 1722, t. II, p. 340.

4. Edition Belin, p. 376.

5. Edit., 1722, t. II, p. 126.

pain et ses provisions, quand ils ne donnent point de quoi en acheter ailleurs [1] ».

C. DEFRÉMERY.

---

177. — **Schweizerisches Idiotikon.** *Wœrterbuch der Schweizerdeutschen Sprache.* I Heft. Bearbeitet von Friedrich STAUB und Ludwig TOBLER. Frauenfeld, Huber. 1881, in-4°, 127 pages.

Le premier fascicule de l'*Idiotikon* suisse que nous avons entre les mains nous permet de dire, dès à présent, que ce vaste répertoire des dialectes des cantons allemands sera vraiment un travail scientifique de grande valeur. Grâce à la persévérance avec laquelle quelques philologues et historiens suisses ont lutté contre l'indifférence habituelle du public en pareille matière, cette entreprise est devenue une œuvre nationale dont la réussite est assurée : le gouvernement fédéral, ainsi que ceux des cantons s'y sont associés en votant des subsides ; il s'est trouvé près de quatre cents personnes, recrutées dans toutes les régions du pays, pour recueillir les matériaux ; la plupart de ces collaborateurs, avant d'avoir été initiés par la commission au genre de travail qu'on leur confiait, n'apportaient que leur bonne volonté et le désir de se rendre utiles à toute entreprise touchant à leur pays et à la science.

Ce premier fascicule *(A-Ag, eg, ig, og, ug)* est précédé d'une introduction de quelques pages dans laquelle les rédacteurs exposent et justifient le mode de publication adopté, lequel diffère sensiblement de ceux qui sont en usage dans nos dictionnaires. Ils se sont placés à un point de vue tout à fait scientifique et ne se sont pas laissé influencer par les objections qu'ils prévoyaient de la part d'un public qui aura de la peine à se familiariser avec le maniement de ce dictionnaire. Les modifications qu'ils ont apportées à l'ordre alphabétique me paraissent toutes justifiées par la nature même des langages étudiés, et facilitent considérablement toute recherche scientifique. Le vocalisme étant beaucoup moins constant dans une famille de mots que le consonantisme, les voyelles *e, i, o, u*, et leurs diphthongues suivent immédiatement la lettre *a ; Laib, Lib, Lob* se trouvent avant *Lachen*, par exemple. C'est la syllabe accentuée qui détermine l'ordre alphabétique, de sorte qu'ainsi tous les mots dérivés se trouvent réunis au primitif. Comme les dialectes suisses ne reposent pas sur une langue unique, qui soit connue, qui puisse être le point de ralliement de tous les dialectes et fournir les mots de repère *(Stichwœrter)*, têtes d'article, il a fallu constituer cette unité. Le mot de repère est donc une abstraction scientifique, une forme mère supposée de toutes les formes dialectales actuelles. Les auteurs ont dû

---

1. *Lettres inédites de Madame de Sévigné à Madame de Grignan, sa fille, extraites d'un ancien manuscrit, publiées pour la première fois*, etc., par C. Capmas, t. II, p. 170, 171.

procéder comme un romaniste serait obligé de le faire, s'il avait à élaborer un dictionnaire général des langues romanes : il serait obligé d'admettre pour tout mot roman un primitif latin, qu'il ait existé ou non, primitif tel que l'ensemble des langues romanes le lui ferait supposer. Le moyen de procéder autrement ? Les dialectes allemands de la Suisse ont sur les langues romanes cet avantage que le primitif recherché est naturellement beaucoup plus rapproché des formes dialectales et qu'il se présente facilement à l'esprit ; l'ordre alphabétique attribué aux voyelles vient, du reste, fort à propos lorsque celui qui consulte le dictionnaire a quelque doute sur la voyelle du mot de repère ; il n'aura pas à feuilleter bien longtemps.

Tous les cantons allemands sont représentés par plusieurs centres d'étude, sauf le canton de Thurgovie qui ne l'est que par un seul. La partie allemande du Valais ne l'est que par trois centres ; c'est peu pour une contrée qui, je n'en doute pas, aurait donné une ample récolte de mots. Par contre, l'*Idiotikon* n'a pas oublié la commune allemande du Tessin, Bosco, non plus que les vallées allemandes du Piémont. Nous sommes étonnés de ne pas trouver une délimitation exacte du domaine étudié du côté des populations romanes. C'est là, du reste, une lacune bien peu importante à côté de celles que nous avons à signaler.

J'avoue, en effet, que cette préface de treize pages m'a profondément étonné par sa brièveté. Un dictionnaire d'une langue littéraire peut se passer d'une introduction puisqu'il n'est qu'un livre à consulter sur une langue fixée et une, qui possède en foule grammaires, ouvrages historiques, etc., etc., mais tout autre est l'œuvre entreprise par la Suisse allemande : il s'agissait de mettre en lumière des dialectes populaires peu connus de la science et destinés à s'altérer profondément et même à périr. Considéré à ce point de vue, il manque à l'*Idiotikon* des considérations générales sur les dialectes suisses, leur importance actuelle dans les villes et les campagnes [1], les éléments étrangers qui les envahissent, en un mot sur toute cette vie intime que la science ne connaîtra jamais (ou plus tard et alors sous un autre jour) si les rédacteurs de l'*Idiotikon* suisse ne nous en parlent pas, eux qui possèdent tous les matériaux nécessaires pour cela. On peut résumer ce reproche et peut-être l'excuser dans une certaine mesure en disant que l'*Idiotikon* suisse est fait principalement pour des Suisses.

En outre, nous aurions voulu trouver dans l'ouvrage deux choses capitales.

1) Un tableau des faits phonétiques qui caractérisent l'ensemble des

---

1. Elle est bien plus considérable que celle des dialectes romans de la Suisse française, par exemple, puisque dans la Suisse allemande des professeurs d'Université s'entretiennent en patois avec leurs élèves dès qu'ils sont hors du bâtiment universitaire.

dialectes et de ceux qui les distinguent, en prenant pour base d'opération la langue allemande littéraire. De tous ces dialectes étudiés pas un mot dans la préface, pas un mot de ce qui ressort de l'étude qui en a été faite, et de ce que cette étude vient apporter de nouveau aux connaissances que nous avons de la linguistique en général ;

2) Une petite grammaire comparée des dialectes. Les auteurs ont eu l'idée de la faire, mais ils ont dû y renoncer « pour ne pas mettre en danger l'existence même du dictionnaire, que l'on demandait à grands cris. » Nous ne savons si plus tard les auteurs reprendront leur idée. Quant à nous, nous attendons ce travail avec une impatience bien plus grande que nous n'attendons la suite du dictionnaire. Perte complète du génitif et de l'accusatif, de l'imparfait de l'indicatif mais non du subjonctif, triple formation de cet imparfait (avec l'auxiliaire *thun*, précédant l'infinitif ou le suivant, et inflexion pour les verbes forts), existence de verbes forts disparus de la langue littéraire, rôle tyrannique de l'accent dans la transformation des sons, etc., etc. : tous ces faits seront indiqués, je suppose, dans l'*Idiotikon*, mais ils y seront si bien enchâssés que pour les chercher ..... il faudra les connaître. Une grammaire est non-seulement un complément nécessaire, mais elle est, pour les savants, la partie la plus instructive, la plus importante pour la science philologique.

Dans la préface, les auteurs annoncent qu'ils excluront du dictionnaire « die gemeinhin sogenannten Fremdwörter » et les mots de l'allemand littéraire qui, depuis la seconde moitié du siècle passé, envahissent de plus en plus les dialectes. A notre avis, ils auraient dû tenir compte de ces derniers, du moins de tous ceux qui appartiennent vraiment à la langue vulgaire, en indiquant leur origine étrangère de date récente par un signe spécial précédant le mot; s'étant proposé de relever les patois dans leur état actuel, pourquoi ce scrupule de puriste qui nous fait voir les dialectes suisses sous un autre jour, pourquoi vieillir sa langue de cent ans [1] ?

Quant aux mots étrangers, généralement français, fussent-ils de ces dernières années, ils présentent un certain intérêt au point de vue linguistique et au point de vue historique. Beaucoup de ces mots adoptent l'accent allemand, puis, une fois pourvus de cet accent, ils sont traités comme un mot germanique, entrent dans la filière et s'assimilent entièrement à la langue. C'est ainsi que nous trouvons dans ce premier fascicule *aberbo* que les auteurs ont bien voulu exceptionnellement laisser passer (*aberbo* = à propos, comme *aberhämisch* = abrahamisch de Abraham). Je connais des formations bizarres que l'*Idiotikon* suisse devra ne pas écarter dédaigneusement, s'il ne veut encourir le blâme d'avoir gratuitement faussé le langage pour le faire paraître plus classique. Une petite place, s'il vous plaît, pour des formes telles que *fatsènètli*

1. Nous venons de voir que les auteurs ne donnent aucun détail sur cette invasion, très puissante dans les villes, insignifiante dans les contrées montagneuses.

(= ital. fazzoletto + dim. allemand), pour des locutions bizarres telles que *èpis kèkschosig's* (= etwas quelque chossigès = quelque chose qui ait la forme de quelque chose). Ces mots-là, d'origine étrangère récente, sont précisément ceux qui permettent le plus facilement de se rendre compte de la capacité d'assimilation, des procédés de formation encore vivants dans nos dialectes. Il y a encore, dans ce premier fascicule, un mot qui s'y serait faufilé sans qu'il eût pour lui aucun titre à un laissez-passer, si la proscription annoncée avait été rigoureuse, c'est le mot *adrio*, dont les auteurs ne paraissent pas avoir reconnu l'origine ; je doute, du reste, que ce mot soit communément employé à Bâle, d'où l'indication provient; *adrio* n'est autre que le pluriel de *haterel*, dans la Suisse française : *l'atriau, les atriaux*, et désigne un article de charcuterie composé de foie haché, enveloppé dans un fragment du péritoine.

D'après ces exclusions annoncées, MM. Staub et Tobler se proposeraient d'être plus puristes à l'égard du patois que ne l'a été Littré dans son beau dictionnaire à l'égard du français. Ce dictionnaire aurait pu leur servir de modèle à un autre égard : nous aurions aimé à voir adopter par l'*Idiotikon* un mode de division semblable dans l'intérieur de l'article, au lieu de ce coudoiement de formes actuelles, d'exemples historiques entremêlés, qui devient tout à fait gênant dans les articles d'une certaine longueur.

Le chapitre qui traite de la valeur des signes adoptés me paraît défectueux et incomplet. Il demandait cependant un soin tout particulier, puisqu'il est la clef de l'ouvrage, sans laquelle nous ne pouvons reproduire exactement les sons. La valeur phonique d'une voyelle est identifiée à une voyelle anglaise surmontée d'un chiffre sans qu'il soit indiqué où le lecteur peut aller se renseigner sur ce signe conventionnel et probablement particulier à une ou deux grammaires allemandes que nous ne connaissons pas.

« *e* ² représente *è*, *é* français » (pas d'autre indication). Nous voilà assez renseignés, car actuellement, *è* et *é* représentent à eux deux toute la gamme des *e* de la langue française, n'ont plus une valeur phonique distincte. Les mots *peur*, *beurre* ont un són intermédiaire entre *ö* et *ä?* Selon, nous ils ont un *ö* ouvert pur.

La liste des textes qui ont été extraits ne paraîtra que plus tard. Espérons qu'elle ne tardera pas trop et que chacun de ces textes sera accompagné d'une notice plus ou moins détaillée selon son importance. Elle ne manquera pas de nous révéler des textes peu connus ou même inconnus jusqu'à ce jour.

De quelque valeur que soient les critiques qui précèdent, elles n'infirmeront pas le jugement favorable porté au commencement de cet article. Les auteurs auraient peut-être fait de leur propre mouvement ce que nous demandons ici. Des considérations majeures [1] les ont obligés à

1. On nous dit que des subsides ont été retirés, parce que la publication se faisait trop attendre !

donner sans longs préambules et dans le premier fascicule une idée de ce que sera leur travail. Pour bien faire ressortir tout le mérite de l'œuvre accomplie par eux et leurs collaborateurs, il faudrait montrer toute la richesse de faits que contiennent ces premiers articles de l'*Idiotikon* suisse, dire les difficultés de tout genre que cette poignée de philologues a eu à soutenir pour mener à bien ce travail colossal, difficultés retracées dans les rapports, circulaires, programmes répandus à profusion dans toute la Suisse allemande pendant ces dernières années. Nous ne marchanderons pas nos éloges et notre admiration à tous ces travailleurs consciencieux, dont les noms ne figurent pas même en tête de ce dictionnaire et qui méritent toute notre reconnaissance.

Quand la France, un peu plus soucieuse de son riche patrimoine linguistique, exécutera-t-elle une œuvre analogue ? On tarde bien à l'entreprendre : tarder plus encore, ce serait la rendre impossible.

J. GILLIÉRON.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le jeudi 4 août, a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie française, sous la présidence de M. Renan, directeur; M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, a lu son rapport sur les concours de l'année 1881. Le grand prix Gobert a été de nouveau décerné à M. Chéruel, pour son quatrième et dernier volume de l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV;* le second prix Gobert a été attribué à M. Berthold Zeller pour deux volumes publiés par lui, l'un sur le *Connétable de Luynes*, et l'autre sur *Richelieu et les ministres de Louis XIII, de 1621 à 1624*. Le livre de MM. Kerviler et Ed. de Barthélemy, intitulé *Valentin Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'Académie française*, a reçu les deux tiers du prix Halphen, le dernier tiers étant attribué à M. Henri Welschinger pour son étude sur le *Théâtre de la Révolution*, de 1789 à 1799. « A l'honneur de l'armée française — comme dit le rapporteur — le prix Thérouanne a été enlevé d'assaut, cette année, par trois jeunes commandants qui, maniant la plume aussi bien que l'épée, consacrent à des travaux d'histoire les heures inoccupées de leurs intelligents loisirs ». Un prix de 2,500 fr. a été décerné à l'étude de M. le commandant Bourelly sur le *Maréchal Fabert;* le surplus a été attribué à M. le commandant de Piépape pour son *Histoire de la réunion de la Franche-Comté à la France*; une mention honorable a été accordée à M. le commandant E. Hardy pour son travail sur les *Origines de la tactique française*. Le prix Guizot a été décerné sans partage à une étude publiée en deux volumes par M. Ch. de Lacombe sur *Le comte de Serre, sa vie et son temps*. Pour le prix Bordin, il a été partagé entre deux livres « qui ne sont pas sans quelque analogie l'un avec l'autre », les *Causeries florentines* de M. Julian Klaczko et les *Origines de la Renaissance en Italie*, par M. Emile Gebhart ; une mention honorable a été accordée aux *Variétés morales et littéraires* de M. Paul Albert. Quatre prix et une mention honorable ont été décernés, au nom de M. Marcelin Guérin, dans les conditions suivantes : deux prix de 1,500 fr. chacun,

à M. L. Petit de Julleville pour son ouvrage en deux volumes intitulé *Les Mystères, histoire du théâtre en France*, et à M. Ed. Fremy, pour un ouvrage portant ce titre : *Un ambassadeur libéral sous Charles IX et Henri III*; deux prix, de 1,000 francs chacun, à M. E. Müntz pour une étude sur *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps*, et à M. de Lescure, pour un volume intitulé : *Les femmes philosophes*; une mention honorable au livre de MM. F. Desportes et L. Lefébure, *La science pénitentiaire au congrès de Stockholm*. Parmi les ouvrages présentés au concours fondé par M. Archon-Despérouses, l'Académie en a distingué trois, qu'elle récompense ainsi : prix de 2,500 fr. à M. Ludovic Lalanne pour le lexique qu'il vient de publier à la suite de sa nouvelle édition des œuvres de Brantôme; un prix de 1,000 fr. à M. Félix Frank pour une édition nouvelle de l'*Heptaméron de la reine de Navarre*, faisant suite à celle de la *Marguerite des Marguerites* publiée en 1873, du *Cymbalum mundi* (même année) et des *Comptes du monde adventureux* (1878); un prix de 500 fr. à M. F. de Gramont pour son livre sur *Les vers français et leur prosodie*. Le prix Langlois a été décerné à M. Louis Havet, pour sa traduction du *Querolus* et à M. F. A. Aulard pour sa traduction de Leopardi. Parmi les prix Montyon, deux, de 2,000 fr. chacun, ont été attribués à M. Alfred Croiset, pour son étude sur *La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec* et à M. Alb. Babeau pour son ouvrage sur *La ville sous l'ancien régime*; un prix de 1,500 fr. a été décerné à M. Fern. Labour pour son livre sur *M. de Montyon*.

— Notre collaborateur, M. Henri Cordier, vient d'être, par arrêté du ministre de l'instruction publique, chargé du cours d'histoire et de géographie des pays de l'extrême Orient à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes. Cette chaire, qui avait été créée pour Pauthier, était restée vacante pendant plusieurs années après la mort de ce savant, qui ne l'occupa que quelques mois.

ALLEMAGNE. — M. Gustave Gilbert, professeur au gymnase de Gotha, prépare un manuel des anciennes institutions de la Grèce (*Handbuch der griechischen Staatsalterthümer*. Leipzig, Teubner). L'ouvrage comprendra deux parties : la première qui paraîtra prochainement, est intitulée « l'Etat des Lacédémoniens et des Athéniens » (*Der Staat der Lakedaimonier und Athener*). Chaque partie de l'ouvrage renferme deux divisions : 1° une partie historique assez courte, donnant un aperçu du développement de la constitution depuis les temps les plus anciens jusqu'à la domination romaine inclusivement; 2° une partie que l'auteur nomme « *antiquarisch* » et qui décrira la constitution du ve et du ive siècle.

— Pendant sa dernière maladie en novembre 1876, Kœchly avait chargé MM. G. M. Thomas, G. Kinkel et E. Bœckel de recueillir et de publier ses écrits encore inédits ainsi que divers articles et dissertations parus dans différents recueils. Ces « petits écrits philologiques » de Kœchly vont paraître en deux volumes dont le premier comprendra les *Opuscula latina*, et le second, les travaux écrits en allemand (*Deutsche Aufsætze*); M. Kinkel a été chargé de publier le premier volume, et M. Bœckel, le second; M. Thomas a composé la préface. Parmi ces *gesammelte kleine philologische Schriften* de Kœchly, on remarquera surtout, et on sera heureux de retrouver ses dissertations sur Homère, sur de nombreux passages des tragiques et des bucoliques grecs, sur quelques points de l'histoire d'Athènes et de Rome. L'ouvrage paraîtra à Leipzig, à la librairie Teubner.

— La même librairie annonce une réédition des deux dissertations latines de K. L. Kayser sur Homère (*Homerische Abhandlungen : de diversa homericorum carminum origine* (1835) et *De interpolatore homerico* (1842); — une étude critique de M. Peter P. Papageorgiu sur un grand nombre de passages des scholies de Sophocle (*Kritische und palæographische Beitræge zu den alten Sophocles-Scho-

lien); — une édition du *Miles gloriosus* de Plaute, par O. Ribbeck ; — une étude de M. Carl Reissner, intitulée *Die Cantica des Terenz und ihre Eurythmie* ; — une nouvelle édition du *Dialogue des orateurs*, par M. Em. Baehrens.

— La librairie Trübner, de Strasbourg, annonce, comme devant paraître dans l'automne, les ouvrages suivants : la 2e et dernière partie du *Ravanavàha*, publié par M. S. GOLDSCHMIDT ; le premier volume du *Roman du Renart*, p. p. E. MARTIN (cette publication comprendra trois volumes) ; une édition du poëme moyen-anglais *King Horn*, avec un glossaire, par M. Th. WISSMANN ; une Histoire de la maison allemande (*Geschichte des deutschen Hauses*), avec gravures, par M. R. HENNING ; le cinquième volume des *Dissertationes philologicae Argentoratenses selectae* ; le IIIe volume des *Elsæssische Literaturdenkmæler* ; le premier volume de la Correspondance politique de Strasbourg durant la Réforme (*Politische Correspondenz Strassburgs in der Reformationszeit* ; l'ouvrage comprendra trois volumes) ; un recueil de chants et légendes de la Lithuanie (*Littauische Volkslieder und Mærchen*), publié par MM. Brugman et Leskien ; enfin, la première partie d'un Atlas linguistique (*Sprachatlas*) du Nord et du Centre de l'Allemagne, par M. G. WENKER. (Cette première partie renfermera 36 cartes avec texte ; l'ouvrage entier doit comprendre treize parties et ne sera terminé que dans six ou sept ans.)

— Il existe déjà quelques catalogues des manuscrits que renferme la Bibliothèque royale de Dresde : celui d'Ebert, *Geschichte und Beschreibung der Dresdner Bibliothek* (1822) ; celui de H. O. Fleischer, *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium bibliothecæ regiæ Dresdensis* (1831) ; celui de Falkenstein, *Beschreibung der k. œffentl. Bibliothek zu Dresden* (1839). Mais depuis lors le nombre des manuscrits acquis par la Bibliothèque royale de Dresde est devenu si grand qu'on s'est résolu à publier un nouveau catalogue, entièrement remanié, qui donnera la liste de tous les manuscrits de Dresde. L'impression de ce catalogue a déjà commencé.

— On sait que le sculpteur Adolf Hildebrand, de Florence, a modelé le buste du célèbre Frédéric Ritschl. Les personnes qui voudraient avoir ce buste moulé en plâtre (prix, 10 mark) peuvent s'adresser à M. O. Ribbeck, professeur à l'Université de Leipzig, qui le leur fera parvenir. Le produit de la vente de ces bustes est destiné à la bibliothèque du séminaire de philologie de l'Université de Leipzig.

— M. Ad. BEER vient de publier une étude importante sur les finances de l'Autriche-Hongrie depuis 1868 (*der Staatshaushalt Oesterreich-Ungarns seit 1868*. Prag, Tempsky. In-8°, VIII et 524 p. 13 m. 50) ; c'est la seule étude d'ensemble qu'on possède sur le sujet, car les ouvrages de Tengoborski, de Dessary, de Czœrnig peuvent être regardés comme vieillis.

— M. Hub. Janitschek, professeur ordinaire d'histoire de l'art à l'Université de Prague, occupera en automne la même chaire à l'Université de Strasbourg ; M. d'Inama-Sternegg, également professeur à Prague, est appelé à Vienne pour y faire à l'Université un cours d'économie politique et y diriger les services de la statistique administrative.

— Théodore Bergk, un des plus habiles élèves qu'aient formés Hermann et Dindorf, vient de mourir à Ragatz, en Suisse. Il était né à Leipzig en 1812. De 1843 à 1853, il dirigea la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft* ; son œuvre la plus connue est son édition des lyriques grecs. Il laisse inachevée une Histoire de la littérature grecque dont le premier volume, le seul qui ait vu le jour, faisait pressentir l'importance.

ANGLETERRE. — L'éditeur Elliot Stock publiera, à partir de la fin de cette année, sur le modèle de l'*Antiquary*, un journal intitulé *the Bibliographer*.

BELGIQUE. — M. GACHARD vient de terminer le tome III de la *Correspondance*

de la duchesse de Parme Marguerite d'Autriche avec Philippe II; ce volume s'étend du 6 juillet 1563 au 3 février 1565.

— La commission royale d'histoire de Belgique a fait distribuer le tome III de la *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*. Ce volume, dont la publication, commencée par M. Gachard, a été achevée par M. Piot, contient : 1° le premier voyage de Charles-Quint en Espagne, de 1517 à 1518, par Laurent Vital; 2° le voyage et l'expédition de Charles-Quint au pays de Tunis en 1535, par Guillaume de Montoiche; 3° l'expédition de Charles-Quint à Alger en 1541, par un anonyme, suivie de soixante-cinq documents des années 1533-1542, tirés des archives de la secrétairerie d'état allemande, sur les négociations de l'empereur et du roi Ferdinand, son frère, avec la Porte ottomane; 4° le voyage de la reine Anne d'Autriche en Espagne en 1570, par Alyxes de Cotereau. « Ces quatre relations, dit M. Piot, ne renferment pas de renseignements de haute valeur; elles tiennent à la fois de la chronique et des mémoires des voyageurs; elles sont destinées à faire connaître, sous certains rapports seulement, la vie du souverain et des gens de son entourage ». M. Piot doit publier prochainement l'Histoire des troubles des Pays-Bas, de Renon de France; M. Alph. Wauters, le tome VI de la Table chronologique des chartes et diplomes imprimés concernant l'histoire de Belgique; M. Leop. Devillers, le tome Ier du Cartulaire des comtes de Hainaut; M. Kervyn de Lettenhove, la première partie des documents concernant les relations politiques des Pays-Bas avec l'Angleterre sous le règne de Philippe II; M. Gilliodts van Severen, un Cartulaire des comtes de Flandre; M. Galetti y Tebar d'Ameria (et non plus M. Morel-Fatio qui s'est excusé), la traduction française du *Libro de las cosas de Flandes*; M. Stanislas Bormans, une notice raisonnée des manuscrits historiques de Gilles die Voecht, qui se trouvent à l'abbaye d'Averbode; M. Edm. Poullet, le tome III de la Correspondance du cardinal de Granvelle.

— L'Académie royale de Belgique (classe des beaux-arts) a voté l'impression, dans ses Mémoires, du travail, avec planches, de M. Jules Helbig, intitulé : *Les reliques et les reliquaires donnés par saint Louis, roi de France, au couvent des Dominicains de Liège.*

— La Société royale des beaux-arts et de littérature de Gand met au concours les questions suivantes pour la période 1881-1882 : 1° Déterminer quelle a été l'influence de la critique sur les arts, depuis 1830, en Belgique. Prix, une médaille d'or de 300 francs. — 2° Rechercher et faire connaître les matières colorantes employées par les artistes dans les divers procédés de peinture en usage pendant le moyen âge et à l'époque de la Renaissance. Rassembler, comme introduction au mémoire, les notions consignées dans les anciens auteurs sur les couleurs employées par les peintres d'Athènes et de Rome. Prix, une médaille d'or de 400 francs. Les mémoires destinés au concours doivent être envoyés au secrétariat de la Société avant le 15 juin 1882.

— Le 17 juillet est mort, à l'âge de soixante-dix-huit ans, M. Pierre Burgraff, professeur de littérature orientale à l'université de Liège.

HOLLANDE. — Il s'est fondé à Utrecht une société qui a pour but de publier les sources de l'ancien droit hollandais; le deuxième volume qu'elle vient de faire paraître est consacré aux vieilles lois de la ville de Zutphen (*Rechtsbronnen der stad Zutphen van het begin der 14. tot de tweede helft der 16. eeuw, uitgegeven door C. Pijnacker Hordijk, hoogleeraar.* Werken der vereeniging tot uitgave d. bronnen van het oude vaterlandsche recht. La Haye, Nijhoff. xxvii et 164 p. in-8°).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 29 Août — 1881

Sommaire : 178. G. Meyer, Grammaire grecque. — 179. R. Schneider, La naissance d'Athèna. — 180. L. Constans, La langue de Salluste (premier article). — Variétés : Note bibliographique sur le créole français. — Chronique. — Académie des Inscriptions. — Prix : 9 m. 50.

178. — Gustav Meyer. **Griechische Grammatik.** xxx, 464 p. Leipzig. Breitkopf und Hærtel. 1880, in-8°.

Une grammaire grecque tenant compte des découvertes les plus récentes de la grammaire comparée et de l'épigraphie manquait jusqu'à présent à la science. L'ouvrage de Kühner est déjà assez ancien : les rapprochements linguistiques y sont d'ailleurs plutôt plaqués que fondus, et ils se rapportent presque toujours à des livres déjà dépassés. M. Gustave Meyer, professeur à l'Université de Graz, linguiste bien connu par ses articles dans les *Studien* de Curtius, vient de combler cette lacune. Sa grammaire sera accueillie avec empressement par tous ceux qui savent combien il était nécessaire de coordonner et de ramener au point de vue de la langue grecque les principes nouveaux qui se sont fait jour depuis dix ans en phonétique et en morphologie.

Son livre débute par un aperçu de l'histoire de la langue grecque : on y trouve mentionnées les nombreuses monographies publiées, en ces derniers temps, sur les divers dialectes grecs, ainsi que les inscriptions les plus importantes. Puis vient (pp. 1-264) la phonétique. L'extrême développement de cette partie, qui occupe plus de la moitié du volume, peut déjà donner une idée du détail des recherches. L'auteur prend pour point de départ les théories nouvelles qui, contrairement à ce qui était admis jusqu'à présent, regardent l'*e* et l'*o* comme ayant existé de toute antiquité : le grec représenterait donc plus fidèlement que le sanscrit l'état primitif du vocalisme indo-européen. C'était une chose périlleuse d'introduire dans un livre d'étude certaines particularités de cette théorie qui sont encore soumises à la discussion, et que leurs auteurs eux-mêmes ne regardent sans doute que comme des conjectures livrées à l'examen du lecteur. Nous voyons, par exemple (p. 7), M. G. M. accueillir l'idée de M. Brugman, ensuite développée par M. Joh. Schmidt, que le mot πούς « pied », dorien πώς, a en grec deux thèmes, l'un πωδ- pour les cas forts, l'autre πεδ- pour les cas faibles. L'idée est ingénieuse et elle se présente naturellement au milieu d'un mémoire sur la déclinaison des mots à thème changeant : mais on est un peu surpris d'en trouver la

mention au commencement de la phonétique, comme si le fait était indubitable. Il faut ajouter que l'auteur était condamné par le plan de son ouvrage à des audaces de ce genre : soyons-lui reconnaissants de la peine qu'il a prise de classer tant de faits dispersés en beaucoup de travaux différents, et ne le chicanons pas sur des hypothèses qu'on est heureux de trouver enregistrées à leur place, même alors qu'on n'est pas disposé à les admettre sur parole.

La théorie des nasales à résonnance est pareillement adoptée dans la phonétique; le changement de l'ε en ι, celui de l'ο en υ, ont deux chapitres qu'on lira avec profit. Nous n'approuvons pas beaucoup l'expression voyelles *svarabhaktiques*, introduite dans une grammaire grecque : au moment où l'on bannit le gouna et le vriddhi, ce n'était pas la peine de naturaliser un autre terme de la grammaire indienne. Le chapitre est d'ailleurs intéressant.

Par la grande quantité d'inscriptions à formes dialectales, inscriptions pour la plupart datées, que M. G. M. a pu utiliser, sa phonétique prend quelquefois l'aspect d'une histoire de la langue grecque. Les épigraphistes consulteront avec fruit les parties relatives aux voyelles longues et aux diphthongues; dans le paragraphe qui traite des consonnes, il nous a semblé que les autres langues de la famille sont appelées en témoignage plus souvent qu'il n'était nécessaire.

Nous arrivons à la flexion du nom. L'auteur range les mots d'après la consonne finale du thème, sans établir différents types de déclinaison : ainsi λόγος et χώρα viennent tout à la fin, longtemps après φύλαξ, Αἰθίοψ, μείζων, ναῦς, etc. Cet ordre a l'inconvénient de cacher l'action de l'analogie, qui fait rentrer tous les noms dans un certain nombre de cadres réguliers, et qui a fait peu à peu empiéter la déclinaison vocalique sur la déclinaison à consonne. La méthode analytique remplace ici chez l'auteur la méthode historique : il semble que M. G. M. se soit proposé pour modèle le *Précis de la déclinaison latine* de M. Bücheler.

Vient ensuite, en manière d'excursus, un chapitre sur le comparatif et le superlatif, suivi d'un chapitre sur les noms de nombre. Puis l'auteur retourne à la déclinaison pour traiter de la flexion des pronoms. A cause de la forme locrienne Ϝότι, M. G. M. rapporte le pronom relatif ὅς ἥ ὅ, non au thème *ja*, comme on le fait d'habitude, mais au thème pronominal *sva* : c'est beaucoup de courage, mais pour les raisons indiquées par M. G. Curtius, et à cause des pronoms comme ὅσος, τόσος, πόσος, qui correspondent à la trilogie indienne des pronoms dérivés de *ja*, *ta*, *ka*, nous préférons nous en tenir à l'ancienne doctrine.

La partie consacrée au verbe commence par une analyse des désinences personnelles; puis vient l'augment; après quoi l'auteur, selon le même principe que dans la déclinaison, énumère les différentes racines et thèmes verbaux, classés d'après leur lettre finale. Un certain manque d'ordre se fait sentir dans ce chapitre qui est le dernier de l'ouvrage. Nous regrettons que l'auteur n'ait pas parlé de la formation des mots :

cette portion de la grammaire grecque, qui a été déjà abordée par lui dans les *Studien* de Curtius, ne devrait pas manquer dans un livre de ce genre.

L'esquisse que nous venons de donner suffit pour montrer l'importance de l'œuvre de M. Gustave Meyer. La richesse en exemples, non moins que le soin avec lequel il cite les ouvrages et opuscules à consulter sur chaque partie de la grammaire, feront que son livre sera bientôt entre les mains de tous les linguistes : nous espérons qu'une seconde édition permettra à l'auteur de traiter avec un égal développement toutes les portions de son sujet. Dès à présent ce livre, qui fait partie de la série de grammaires publiées par la maison Breitkopf et Härtel, tient dignement son rang dans cette collection.

Michel Bréal.

---

179. — **Die Geburt der Athena** von Robert Schneider, in-8°, 46 p. 7 pl. Wien, Carl Gerold's Sohn. 1880.

Quand Jacques Carrey, en 1674, dessina pour le marquis de Nointel ce qui restait alors des sculptures du Parthénon, les figures qui avaient composé le groupe central du fronton oriental du temple, étaient déjà détruites. On ignorerait le sujet même qui y était représenté, si Pausanias (I, 24, 5) ne nous apprenait, très brièvement, que ce sujet se rapportait à la naissance d'Athéna. Sur la foi de ce renseignement laconique, la science et l'imagination des archéologues occupés de l'antiquité grecque se sont mises en campagne. De Quatremère de Quincy à M. Löschcke (*Arch. Zeitung*, 1876), la plupart ont prétendu restituer l'œuvre de Phidias, soit d'après Philostrate, soit d'après les vases peints. M. Robert Schneider établit sans peine que ces essais de restitution ne sont que des hypothèses, dont aucune ne repose sur un fonds solide : il fait observer justement qu'on ne peut espérer arriver à un résultat qu'à la condition de retrouver dans un monument antique une copie ou une imitation de la composition perdue. M. S. croit avoir mis la main sur ce précieux monument.

Avant de le décrire, il juge à propos de reprendre complètement la question. Il commence donc par étudier dans la poésie grecque les expressions successives du mythe de la naissance de la déesse, depuis le passage de l'Iliade, (V, 875), où il y est fait allusion, jusqu'aux fragments de la comédie (Ἀθηνᾶς γοναί) d'Hermippos, contemporain de Phidias. La seule observation un peu importante, sinon nouvelle, qui résulte de cette première étude, est celle-ci : si, depuis Pindare, c'est Héphaestos qui est généralement représenté comme ayant donné le coup de hache qui fendit la tête de Jupiter, cependant un passage de l'*Ion* d'Euripide (v. 455, Dindorf) et d'autres indices laissent supposer que la tradition

attique attribuait ce rôle à Prométhée. Il est donc vraisemblable que Phidias, pour se conformer à cette tradition, aura introduit Prométhée, et non Héphaestos, dans la scène de la naissance d'Athèna.

Des monuments antérieurs les textes ne nous disent rien, ou presque rien. Mais il est une autre source d'information. S'il faut en croire M. S., dont nous n'avons pu vérifier toutes les assertions, les peintures de vases, sorties des nécropoles de Cæré et de Vulci, reproduisent des modèles qui, par leur style, sont antérieurs à Phidias. Or, ces modèles sont assez variés. M. S. a pu diviser les vases et les miroirs où l'on voit la naissance d'Athèna en quatre classes nettement distinctes Il en conclut qu'il n'y avait aucune tradition établie pour la représentation de ce sujet, jusqu'au moment où Phidias fixa cette représentation en créant un chef-d'œuvre Quand il ajoute que les critiques anciens ne citent aucun artiste qui se soit essayé ensuite sur ce même sujet, il veut nous forcer à admettre que tout monument postérieur au siècle de Périclès, où sera figurée la naissance d'Athèna, ne pourra être qu'une imitation de Phidias.

Le monument auquel M. S. attribue ce caractère est un autel, de forme cylindrique, découvert, il y a quelques années, dans les jardins du château royal de la Moncloa près de Madrid, et qui a été publié d'abord par don José de Villa Amil y Castro dans son *Museo español de antiguëdades* [1]. Au centre de la représentation est Zeus assis sur un *throne ;* devant lui s'élance, à pas rapides, Athèna armée du casque, du bouclier et de la lance. Entre les deux personnages vole Niké tenant une couronne. Derrière le *throne*, un jeune homme nu et imberbe, une hache à la main, s'enfuit du lieu de la scène, vers laquelle il détourne la tête avec un geste d'étonnement. Devant lui sont trois femmes où il est facile de reconnaître les Parques.

On voit immédiatement que ce monument ne peut être une reproduction exacte, en toutes ses parties, de l'œuvre de Phidias. M. S. remarque lui-même que l'association des Parques avec la naissance d'Athèna correspond plutôt à une conception romaine qu'à une conception hellénique et il considère la figure de Niké comme une addition postérieure. Restent les trois personnages principaux qui paraissent bien, en effet, dériver de modèles attiques. Ce qui prouve qu'ils reproduisent des types consacrés, c'est qu'on en trouve des répliques. Le Jupiter et le Prométhée du monument de Madrid ressemblent exactement au Jupiter et au Prométhée d'un fragment de bas-relief depuis longtemps publié, et qui est aujourd'hui en Allemagne, au château de Tegel [2]. Quant à Athèna, on la voit, avec le même mouvement et le même costume, sur des monnaies athéniennes de l'époque impériale [3] et sur un vase de mar-

1. Tom. V, pp. 235-246. Madrid, 1875.
2. Waagen, *Das Schloss Tegel*. Berlin, 1859.
3. Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 390.

bre trouvé à Athènes [1]. Ce dernier point prête, il est vrai, à une objection sérieuse. Si l'on se reporte au vase en question, on voit qu'Athèna y est représentée, non dans la scène de sa naissance, mais dans celle de sa lutte avec Marsyas, quand elle rejette dédaigneusement les flûtes du Silène. Or, il est possible, comme on l'a supposé, que ce monument soit la copie d'une œuvre célèbre de Myron. Dès lors, est-ce à Myron, est-ce à Phidias qu'il faudra attribuer l'original de l'Athèna du musée de Madrid ? Cette attribution est au moins douteuse. Si l'on songe que, du groupe tout entier, il ne reste que deux personnages dont on puisse, avec une certaine vraisemblance, faire remonter le type à Phidias, il sera permis de ne point partager entièrement la confiance de M. Schneider dans le résultat général de ses recherches. On ne devra pas moins lui être reconnaissant d'avoir attiré l'attention des archéologues sur un monument important, qu'il a étudié et analysé avec le plus grand soin.

Des planches, d'une exécution médiocre, mettent sous nos yeux, avec l'autel de Madrid et les monuments congénères, les principaux essais de restitution du fronton oriental du Parthénon.

Ce travail forme le premier fascicule des *Mémoires du Séminaire archéologique et épigraphique de l'Université de Vienne*. Tel qu'il est, il fait honneur à la direction de MM. Benndorf et Hirschfeld.

P. Decharme.

---

180. — L. Constans. **De Sermone Sallustiano.** Paris, Vieweg, 1880. IV et 298 p. in-8°.

I

Chaque année voit paraitre en Allemagne de nombreuses dissertations se rapportant à divers points particuliers de la langue de tel ou tel des prosateurs ou des poètes grecs ou latins ; mais toutes ces monographies n'ont encore produit que peu de travaux d'ensemble. Parmi les auteurs grecs qui sont lus dans les classes, il n'y en a, je crois, aucun pour lequel on possède une grammaire spéciale, ayant pour objet de faire connaître toutes les particularités de sa langue [2], et, parmi les auteurs latins de nos programmes, les seuls jusqu'ici pour lesquels le même travail eût été fait d'une manière satisfaisante étaient Lucrèce, Cornélius Népos, Q. Curce, Tacite [3] ; le grand ouvrage de M. Dräger, *Historische Syn-*

---

1. *Arch. Zeitung*, 1879, taf. 8.

2. On peut, dans une certaine mesure, faire une exception pour Homère ; les principales particularités de la syntaxe homérique sont exposées dans le t. II de la grammaire grecque de Krüger, et l'on ne manque pas d'études sur les formes homériques (Krüger, W. Ribbeck, J. La Roche dans son édition de l'Iliade, etc.).

3. Holtze, *Syntaxis Lucretianae lineamenta*, 1868. Lupus, *Der Sprachgebrauch des Cornelius Nepos*, 1876. Dræger, *Syntax u. Stil des Tacitus*, 2e éd., 1874.

tax der lateinischen Sprache, dont le t. II vient de paraître en 2e édition, peut suppléer jusqu'à un certain point à l'absence de grammaires spéciales pour les différents auteurs, mais, malgré le soin avec lequel M. Dräger tient son recueil au courant de toutes les publications nouvelles, il renfermera encore longtemps plus d'une lacune et plus d'une inexactitude. Aux travaux d'ensemble énumérés plus haut vient s'ajouter aujourd'hui le livre de M. Constans sur la langue de Salluste; c'est une étude consciencieuse et assez complète sur la question [1]; l'auteur a mis à profit les travaux antérieurs, il en a coordonné les résultats et les a complétés par quelques observations personnelles; le tout forme un ouvrage utile, qui rectifie sur plus d'un point les indications des grammaires ou des lexiques, et qui sera consulté avec fruit par ceux qui s'occupent de Salluste ou qui s'intéressent, en général, aux questions de grammaire latine.

Le plan du travail de M. C. est le suivant : après un chapitre sur l'orthographe de Salluste, qui du reste n'est pas très heureux [2], l'auteur passe en revue les *formes* remarquables qu'on rencontre chez Salluste. Il en vient ensuite à la *syntaxe*, et, suivant les divisions de la *Syntaxe historique* de Dräger, il étudie d'abord les particularités que présente chez Salluste l'emploi des substantifs, des adjectifs, des pronoms, des adverbes, des verbes, puis la syntaxe des propositions simples (syntaxe d'accord, syntaxe des cas, emploi des prépositions, emploi des temps et des modes), puis la syntaxe des différentes espèces de propositions subordonnées, la syntaxe du participe, du gérondif, du supin, enfin l'emploi des particules. La partie consacrée à l'étude des emplois particuliers des différentes parties du discours contient aussi, sous forme de chapitres séparés, des remarques intéressantes sur le *vocabulaire* de Salluste. Une dernière partie, enfin, a pour objet le *style*. L'ouvrage se termine par un index alphabétique, qui n'est malheureusement pas bien complet. — Pour les passages de Salluste dont l'interprétation est controversée, M. C. énumère avec beaucoup de conscience les diverses explications

---

Gantrelle, *Grammaire et style de Tacite*, 1874. Vogel, dans son édition de Q. Curce. — Je ne parle ici ni du livre de Kühnast sur T. Live, qui demande, selon moi, à être refait, ni de mes *Études sur la langue et la grammaire de T. Live*, qui ne sont qu'un spécimen de ce que j'aurais le désir de faire.

1. Il manque un chapitre sur la construction des phrases, l'emploi du style périodique ou du style coupé chez Salluste.

2. M. C. ne paraît pas être bien au courant de la question de l'orthographe latine; il cite les orthographes différentes adoptées par tel ou tel éditeur, sans oser dire son avis. *Epistula, adulescens* (mais *adolesco*), *neglego, intellego, cotidie, nequiquam, belua, milia* est l'orthographe ordinaire à toutes les époques de la littérature latine; au contraire, *mile, oportunus, percunctari* sont des fautes d'orthographe. Des formes telles que *volgus, voltus, secuntur*, etc., se trouvent aussi chez Cicéron, les superlatifs en *-umus* chez T. Live et jusque sur les inscriptions de l'époque impériale. Au contraire *voster, vorto, vorticosus* sont bien des *archaïsmes* d'orthographe. Quant à *jocundus*, je ne saurais voir là qu'une forme vulgaire, due aux copistes.

proposées [1]. De plus, il établit des comparaisons intéressantes entre l'usage de Salluste et celui des autres écrivains latins, mais cette partie de son travail est peu originale : c'est, en général, à la *Syntaxe historique* de Dräger qu'il emprunte ses indications [2].

Le livre de M. C. contient ainsi une foule de renseignements utiles ; malheureusement il a aussi des défauts ; j'y trouve une certaine légèreté, une certaine inexpérience qui font commettre à l'auteur des erreurs regrettables et qui, par exemple, lui font confondre à chaque instant des cas grammaticaux fort distincts. A la vérité, il était impossible qu'un ouvrage de ce genre, rempli de faits et touchant à tant de questions diverses, ne renfermât ni erreurs ni opinions contestables [3]. Je prie, du reste, M. C. de ne voir dans les observations que je vais faire qu'une preuve de l'intérêt avec lequel j'ai lu son travail ; son ouvrage étant de ceux qui peuvent rendre des services, j'ai pensé qu'il y aurait quelque utilité à signaler, d'une manière aussi complète que possible, les erreurs ou inexactitudes que j'y ai remarquées [4].

Je regrette d'abord que M. C. n'ait pas jugé nécessaire de mettre ses lecteurs au courant de la question du texte de Salluste : quels sont les principaux mss. de Salluste ? quelle valeur faut-il attribuer à chacun d'eux ? quelles règles convient-il de suivre pour l'établissement du texte ? Le lecteur qui ne le saura pas aura quelquefois de la peine à comprendre telle ou telle discussion de M. C. sur le texte d'un passage [5].

En second lieu, les faits grammaticaux que cite M. C. ne sont pas toujours placés à l'endroit où l'on s'attendrait à les trouver. Diverses remarques que M. C. fait dans la seconde partie de son travail *(de formarum usu)* seraient mieux à leur place dans la première partie [6]. — P. 19, *hiberna*

---

1. On peut lui reprocher, toutefois, de ne pas toujours dire assez nettement quelle est son opinion personnelle.

2. Il paraît même qu'il a quelquefois négligé de vérifier les citations qu'il empruntait à Dræger ; ainsi, p. 52, il cite Cic., *ad Att.*, 2, 42, et T. Live, 36, 23 : ce sont là deux fautes d'impression, qu'il a prises dans Dræger ; s'il avait cherché les passages, il aurait vu qu'il fallait corriger : 2, 4, 2 et 36, 22, 3.

3. Si moi-même j'avais à publier une seconde édition de mes *Études sur la langue et la grammaire de T. Live*, j'aurais déjà bien des corrections à y faire. Voici, par exemple, deux étourderies dont je me suis aperçu trop tard : p. 129, la note (1) est à supprimer ; de même, p. 229, l. 14, l'exemple *de B. Afr.* 16 est cité à tort. Pp. 156-157, note, l'explication que j'ai proposée pour *recipiendi, recipiendum* est mauvaise (la vraie explication a été donnée par Madvig dans son éd. de T. Live, T. III, 1re partie, p. XXIX), etc.

4. Je profiterai aussi de cette occasion pour indiquer certaines additions ou corrections à faire dans la *Syntaxe historique* de Dræger.

5. Je n'oublie pas, du reste, que j'ai encouru le même reproche dans mes *Études sur la langue et la grammaire de T. Live*, qui pèchent par la même omission.

6. V. p. 15 *angustia, catena, insidia, primordium*; p. 25 *forus, vadus, volgus* (masc.) ; p. 33 *inermus*, 34 *inquies*, 35 *sublima* ; p. 36, comparatifs et superlatifs ; p. 50, *partivi, solui, comperior*, etc. Dans tous ces cas, ce qui est digne de remarque, ce n'est pas l'*emploi* particulier que Salluste fait de telle ou telle forme, mais

(castra) est cité à tort comme un exemple remarquable de l'emploi du pluriel : ce qui est remarquable, c'est l'ellipse du substantif *castra* ; ceci aurait donc dû être réservé pour le chapitre de l'ellipse. C'est également dans ce chapitre, et non aux prépositions (p. 132), qu'il convenait de mentionner la locution *ad Jovis* (templum). — P. 48, M. C. parle de l'emploi chez Salluste des verbes simples au lieu des verbes composés; mais la liste qu'il donne à cet endroit n'est pas complète : lui-même plus loin en cite quelques autres : *cedere* = procedere (p. 56), *quaesitus* = exquisitus (p. 61), *venire* = evenire (p. 55), etc. — P. 31, qu'est-ce que l'emploi d'un substantif comme apposition à toute une phrase vient faire dans un paragraphe où il est question de l'emploi du substantif comme adjectif? Ce sont deux faits grammaticaux qui n'ont aucun rapport. — P. 43, les remarques sur *ibi* et *ubi* auraient dû être réunies à ce qui est dit, p. 45-46, de *eo*, *huc*, etc. ; le tout eût formé un paragraphe intitulé : emploi des adverbes de lieu à la place de pronoms précédés de propositions. — P. 50, M. C. a oublié, parmi les verbes passifs à sens *moyen* qui sont remarquables chez Salluste, *gignentia* = τὰ φυόμενα, que nous ne rencontrons que p. 256, au chapitre des hellénismes. — Si l'on veut savoir si Salluste a employé l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif pour marquer la répétition, et qu'on cherche chez M. C. au chapitre des propositions subordonnées, on ne trouvera rien; ce que M. C. en dit est placé p. 273 (dans les *addenda*), dans une note qui se rapporte à un passage du chapitre de l'infinitif historique (!). — Enfin, au ch. IV de la 3e partie, j'aurais voulu que M. C. consacrât un paragraphe à cet emploi particulier de la 2e pers. du singulier du subjonctif que Madvig signale dans sa grammaire latine, § 370 [1]. C'est là qu'il eût fallu citer les exemples de *ubi* suivi de ce subjonctif potentiel qui sont rapportés p. 191 [2]. — Ces exemples suffisent pour montrer qu'il y a souvent dans la disposition des matières une confusion fâcheuse, qui peut gêner les recherches.

M. C. est parfois trop affirmatif, lorsqu'il dit que telle expression,

---

bien l'*existence* même de cette forme. — J'ajoute, en passant, que je ne trouve rien d'extraordinaire au singulier *primordium* (cf. T. Live, *praef.* 1) ; au contraire, *catena* ne s'emploie en effet d'ordinaire qu'au pluriel, et César *De B. G.*, 1, 53, 5, dit *trinis catenis*, et non *tribus*.

1. Il est remarquable que beaucoup de grammaires latines ne mentionnent même pas cet emploi tout particulier du subjonctif *potentiel ;* aux exemples donnés par Madvig on peut ajouter ceux que cite Dræger §§ 497, A, 1, a. 498, 1, b. 503, 2, a, et cf. encore Lucr. 5, 100 *(ubi... adportes* = ubi quis adportat); Cic., *Orat.*, 55, 183 *(cum... spoliaveris)*, 62, 211 *(cum sis... usus)*, 24, 81 *(etiamsi... mutaveris)*, *ad Qu. fr.*, 1, 1, 7 *(si... contineas)*, *de sen.*, 7, 21 *(nisi... exerceas)*, *de fin.*, 2, 5, 15 *(si... facias)*, etc.

2. *Cum... agas* (p. 187) et *priusquam incipias* (p. 193) ne sont pas des exemples concluants de cet emploi du subjonctif : la proposition avec *cum* dépend d'une proposition infinitive, et l'on sait que, dans les pensées *générales*, *priusquam* se construit régulièrement avec le subjonctif.

telle construction n'est pas employée par Cicéron ni par César. On ne saurait être trop prudent dans ces sortes d'assertions : d'abord il arrive souvent que, vérification faite, elles se trouvent être inexactes [1]; ensuite, à supposer qu'elles soient vraies, il n'y a dans bien des cas aucune conclusion à en tirer [2]. De ce que tel mot, telle construction ne se rencontre pas chez Cicéron ou chez César, s'ensuit-il qu'ils l'aient évitée à dessein? Une pareille conclusion n'est légitime que lorsqu'on peut citer un certain nombre de passages où Cicéron ou bien César auraient eu l'occasion d'employer le mot ou la construction en question, et où cependant ils ne l'ont pas employée. De même, n'y a-t-il pas de la témérité à affirmer, par exemple, que Salluste a été le premier prosateur qui se soit servi des adjectifs *pavidus, saevus, scelestus, trepidus* (Constans, pp. 35-36)? Comment peut-on le savoir, quand nous n'avons de l'ancienne prose latine que des fragments [3]?

Il y aurait peut-être aussi quelques réserves à faire sur ce que M. C. dit des archaïsmes de Salluste et de la couleur poétique de son style. Il est certain qu'il y a des archaïsmes chez Salluste; les témoignages anciens ne peuvent laisser aucun doute à cet égard [4]; de même il est vrai qu'on rencontre chez lui des mots ou des constructions qu'on retrouve surtout dans la langue des poètes [5]. Seulement M. C. aurait pu faire remarquer qu'à Rome beaucoup d'expressions, beaucoup de tours de phrase, qui étaient devenus des archaïsmes dans la prose littéraire, s'étaient conservés dans la langue du peuple. Wölfflin [6] a émis l'opinion que beaucoup des

---

1. Ainsi il est faux que *quominus, degredior, intra* appliqué au temps ne se trouvent pas chez César (Constans, p. 201, 118, 133): v. pour *intra* 6, 21, 5, et cf. le lexique de Eichert; *fertur dixisse* (cf. Constans, p. 175, qui parle d'après Dræger) se rencontre une dizaine de fois chez Cicéron, v. P. Harre, *Hauptregeln der lat. Syntax*, 5e éd., préface; *nuntiatur fecisse* (cf. Constans, p. 176) se rencontre chez Cicéron et chez César, v. Dræger, *l. l. Verbis alicujus*, que M. C., p. 26, cite comme un *archaïsme*, se lit aussi Cic., *ad Att.*, 16, 11, 8; Tite-Live, 3, 50, 15. 7, 31, 10. 22, 58, 9.

2. Admettons, par exemple, que *metus* ne se rencontre construit avec le génitif du gérondif que dans le passage de Salluste cité par M. C., p. 22 : qu'est-ce que cela prouve? Cela n'est sans doute qu'un effet du hasard, et il n'en est pas moins vraisemblable que *metus faciendi* était une façon de parler des plus communes. — Même observation à propos de la remarque que M. C., après Dræger, fait p. 164, « que *metuo ut* ne se rencontre ni chez Cicéron, ni chez César, ni chez Salluste ».

3. D'ailleurs *pavidus* se rencontre *de b. Afr.*, 82; *saevus* et *scelestus* se lisent plusieurs fois chez Térence (v. le lexique de l'édition Lemaire), et la langue de Térence n'a certainement rien de poétique. Le verbe *saevire*, qui, selon M. C., appartient à la langue poétique (v. p. 61), a été employé par César, *De B. G.*, 3, 13, 9.

4. Pp. 244-245, M. C. a oublié de rappeler le curieux passage de Suétone (*De illustr. gramm.*, 10), d'après lequel Atejus Philologus (Praetextatus), au dire d'Asinius Pollion, aurait été chargé par Salluste de lui faire un *cahier d'expressions* archaïques.

5. Seulement il ne faut pas compter parmi les poètes Plaute ni Térence, dont la la langue n'a de poétique que le mètre.

6. *Philologus*, XXXIV, p. 137-165. Je ne connais d'ailleurs cet article que par le compte-rendu qui en a été publié *Jahresberichte des philol. Vereins zu Berlin*, 1877, pp. 356-359.

prétendus archaïsmes de Salluste pourraient bien être plutôt des emprunts faits par lui à la langue populaire ; cette opinion eût bien mérité que M. C. la discutât. Quoiqu'il en soit, archaïsmes ou non, les particularités suivantes de la langue de Salluste se retrouvaient dans la langue vulgaire : emploi des verbes fréquentatifs au lieu des verbes simples, de *portare* au lieu de *ferre*, des verbes composés de prépositions au lieu des verbes simples (*condere* pour *dare*, *commori* p. *mori*, *collubet* p. *lubet*, etc., Constans, p. 56), *fine* avec le génitif (p. 21)[1], *potiri* avec le gén. (p. 127, n° 6)[2], etc. De même encore *super* au lieu de *de* (p. 137)[3], *negotium* au lieu de *res* (v. *Cat.*, 29, 2. *Jug.*, 6, 2. 47, 3. 54, 7. 84, 3. 98, 1. 107, 6), peut-être aussi *hortari* et *monere* construits avec l'infinitif (p. 166)[4], etc., paraissent avoir été des façons de parler de la langue populaire.

Un autre fait digne de remarque, c'est que certaines constructions qui se rencontrent surtout chez les poètes et que la prose littéraire de Cicéron ou de César semble éviter plus ou moins ne paraissent pas avoir été étrangères à la langue familière. Ainsi, dans le *de b. Afr.*, dont l'auteur ne prétendait sans doute pas donner à son style une couleur poétique, on lit ch. 85 *bracchium percussus*, ch. 78 *caput ictus* (cf. Constans, p. 89), *summa collis* ch. 50 (cf. Constans, p. 123), *incertus locorum* ch. 7, 21, 28 (cf. Constans, pp. 125-126) ; donc de pareilles constructions n'étaient pas exclusivement *poétiques* : elles n'étaient sans doute pas inconnues à la langue du peuple, et dans la première (accusatif de la partie) on a tort de voir une *imitation* de la syntaxe grecque. De même *pendeo animi*, Cic., *ad Att.*, 13, 51. 16, 12, etc., est une locution tout à fait familière, cf. *falsus animi*, *discrucior animi*, *animi incertus*, *me excruciat animi* chez Térence[5].

M. C. a su éviter, en général, l'excès où sont tombés Kühnast et d'autres, qui veulent voir des *hellénismes* dans toutes les constructions latines qui ont leur équivalent en grec ; toutefois, je trouve fort singulier qu'à la p. 257 il cite, comme une *imitation* du grec, la formule *nunc vero*, sous prétexte qu'elle correspond au grec νῦν δέ.

---

1. V. d'autres exemples de cette locution Neue, *Formenlehre*, etc., I, p. 220 de la 2e éd. Mais chez César, 7, 47, 5, *pectoris fine* n'est donné que par deux mss. de la classe des *interpolati* : v. l'éd. critique de Dübner.

2. V. Dræger, § 248, 4, a, où M. C. verra que cette construction ne se rencontre pas seulement chez les anciens poètes. Du reste, c'est p. 127, D, que M. C. aurait dû parler de cette construction, qui revient plus d'une fois chez Salluste.

3. V. Dræger, § 300, B, 4.

4. Cette construction se trouve dans la *Rhétorique à Hérennius*, dans le livre VIII *de bello Gallico*, dans le *de bello Alexandrino*, dont les auteurs ne pensaient nullement à imiter les Grecs ni à écrire d'une façon poétique. Chez Cicéron, elle se rencontre surtout dans ses premiers ouvrages, où l'on a cru reconnaître des traces de la langue familière.

5. Cf. Dræger, § 206, 5. — M. C. exagère donc, lorsque, p. 271, il dit que cet emploi de *animi* n'est fréquent que dans la langue poétique.

Je termine ces observations générales en remarquant que le livre de M. C. laisse un peu à désirer au point de vue de la correction typographique, et que son latin n'est pas irréprochable [1]; je passe à l'examen d'un certain nombre de questions de détail.

(A suivre).

VARIÉTÉS

Note bibliographique sur le créole français.

Un savant romaniste, M. Coelho, vient de publier dans les *Mémoires de la Société géographique de Lisbonne* une très curieuse étude sur les dialectes créoles des langues romanes [2], avec des textes de langue et une analyse philologique de ces dialectes. La compétence nous manque pour apprécier ce travail [3], mais, peut-être, dans un ordre de recherches où les matériaux sont peu nombreux et peu accessibles, ne sera-t-il pas inutile de compléter, au point de vue bibliographique, les sources indiquées par M. C. pour le créole français. Nous suivons l'ordre adopté par le savant portugais.

ILE MAURICE (ancienne Ile de France).

M. C. cite :

Les Essais d'un bobre africain, par F. Chrestien. 2e éd. Maurice, 1831, et l'article de M. Bos dans la *Romania*, t. IX, pp. 571-8.

Ajouter :

Cirandane Canpéc (collection de devinettes des nègres, dédiée par un auteur anonyme à Lady Gomm). Maurice, imprimerie de L. Baker, 1846.

Et un ouvrage tout récent :

Baissac (C.), Etude sur le patois créole mauricien. Nancy, Berger-Levrault, LXIII-233 p. in-12 [4].

---

1. Je citerai par exemple p. 109, fin, « utrum..... collocati *essent*, non satis constat » (il faut *fuerint*), p. 271, 1re col., vers la fin, *nescio an* = « je ne sais pas si » (il faut *nescio an non*), p. 119, l. 21-22, *quanticumque sit* (il faut *est* ou *esset*), p. 11 et ailleurs, *seculos fuisse* (lisez *esse*), p. 266, 2e colonne, fin, *poscat* (il faut *poscit*), pp. 23-24, *quemquam..... non* (*quisquam* ne peut pas être *suivi* d'une négation), p. 152, l. 24 *plures causae obstant quin*, etc.

2. *Os dialectos romanicos ou Neo-latinos na Africa, Asia e America*, por F. Adolpho Coelho. Lisboa, 1881, 70 p. in-8.

3. Signalons seulement des devinettes en créole portugais du cap Vert (p. 9), et quelques pages sur la formation des noms d'hommes (pp. 16-23).

4. On peut aussi mentionner un article de M. Walter Besant « The Mauritius Patois » dans l'*Athenaeum* du 31 décembre 1870, p. 889. M. Besant cite une version créole d'une chanson d'amour bien connue dans l'ancien monde : « Si j'étais oiseau,

LOUISIANE.

M. C. cite un conte publié dans *Mélusine*, col. 495-7.

GUYANE.

M. C. mentionne, par ouï-dire, l'ouvrage de MM. de Saint-Quentin. En voici le titre exact : *Introduction à l'histoire de Cayenne*, suivie d'un recueil de contes, fables et chansons en créole, avec traduction en regard, notes et commentaire, par Alfred de Saint-Quentin, ancien élève de l'école Polytechnique. — *Etude sur la Grammaire créole*, par Auguste de Saint-Quentin. — LX-208 p., in-18. Antibes, Marchand, 1872.

SAINT-DOMINGUE.

M. C. signale le vocabulaire français et créole qui se trouve dans le *Manuel des habitants de Saint-Domingue*, par Ducœurjoly. Paris, 1802.

Ajouter un ouvrage d'un diplomate américain, M. Bigelow, *Wit and Wisdom of the Haytian*, New-York, 1877, qui contient des proverbes et dictons, et des notes sur le créole d'Haïti ; — et un recueil de *Poëmes créoles* (surtout satiriques), par M. L'Hérisson (cité sans indication de date), dans le *Trübner's Record*, décembre 1870, pp. 57-8.

M. Alexandre Bonneau, dans un article de la *Revue contemporaine* du 15 décembre 1856, intitulé : « *Les noirs, les jaunes et la littérature française en Haïti* », a cité quelques proverbes et une chanson en créole haïtien.

TRINIDAD.

M. C. a pu, pour ce dialecte, trouver une grammaire, celle de M. Thomas, dont M. Paul Meyer a parlé ici même. (*Rev. crit.*, 1872, t. I, p. 156.)

Un article du même M. Thomas, dans le *Trübner's Record* (à la date sus-indiquée), nous permet d'ajouter les ouvrages suivants :

Capitaine Codjoe, Satire anonyme sur le gouverneur Sir C. Eliot. Trinidad, 1853.

Frédéric Thomas : *Adresse des Pauvres à Monseigneur Scaccapietra.* Trinidad, 1855.

Creole adages, bons mots, similes, etc., par C. T. Fortune (sans indication de lieu ni de date).

M. Thomas cite en même temps plusieurs ouvrages en créole de la Trinidad restés manuscrits.

---

je battrais des ailes, Quand je vous vois, *coco* (*coco*, terme d'amour), tant vous êtes belle ! »

Si mo té va zozo,
Mo té va batt' lezaile
Quand mo voir vous, coco,
A force que vous belle.

Si mo té va bouquet,
Mo té va çoisi plage
Dans milié vous corset
Quand vous guett' dans la glace

Ou bien pouss' dans zardin,
A côt' ça p'tit tonnelle
Qui çaque grand-matin
Vous voir touzours plus belle.

Et si mo té di l'eau
Qui coul' làhaut la mousse
Mo té va pour tous beau
Çoisi vous p'tit la bouce !

L'existence d'un créole français à la Trinidad est d'autant plus curieuse que cette île n'a jamais été politiquement française. En 1783, elle appartenait à l'Espagne et était à peine habitée. Le gouvernement espagnol eut l'habileté d'y attirer les colons français, qui émigraient des petites Antilles cédées à l'Angleterre en 1783. A son tour, l'île de la Trinité passa, en 1797, de la domination espagnole à la domination anglaise par une capitulation de son gouverneur [1].

MARTINIQUE.

M. C. cite le catéchisme de l'abbé Goux, Paris, 1842, et le livre de M. Turiault, *Etude sur le langage créole de la Martinique*, Brest, Lefournier, 1874 (Extrait du *Bulletin de la Société académique de Brest*).

Il faut citer encore : *Les Bambous*, recueil de fables traduites en patois créole, par M. Marbot. Fort-de-France (Martinique). 1re éd., 1846. 2e éd., 1849 [2].

Dans sa conclusion, M. C. dit quelques mots des dialectes créoles, formés par les langues germaniques. Voici, sur ces dialectes, quelques titres d'ouvrages que nous avons notés dans des catalogues, et qu'il peut être utile d'ajouter à ceux que signale M. Coelho :

Wullschlägel (H. R.), deutsch-neger engl. Wörterbuch; mit Anhang : neger-engl. Sprüchwörter. 340 p. in-8. Löbau, 1856.

Helmig van der Vegt (A.), handleiding om het Neger-Engelsch, zoo als hetzelve binnen de kolonie Suriname gesproken wordt, te leeren verstaan en spreken. 56 p. in-8. Amsterdam, 1844.

Luther sie klein Katechismus ka set ower na did Creoltael van J. J. Praetorius. Kopenh., 1829, in-8.

Die hooftinhoud van die leering van Jesus Christus tot te gebruk voor die Neeger-Gemeenten van die evang. broeer-kerk. in-8. Barby, 1785.

Proeve eener hollandsche spraakkunst ten gebruike der armenschool in de gemeente van de H. Rosa, op. Curaçao. I, 48 p. in-8, gedr. te Santa Rosa, 1849.

1. On trouvera une histoire résumée de l'île de la Trinité et de sa colonisation française dans un article du *Courrier des Deux-Mondes*, reproduit sur la couverture du nº du *Tour du monde* du 23 juillet 1870. Voici, d'après cet article, comment se répartissaient les 100,000 habitants qui forment la population de l'île :

Créoles nationaux (blancs, mulâtres et noirs)	55,000
Créoles des îles françaises	4,000
Nègres d'Afrique	4,000
Etrangers	1,000
Créoles des îles anglaises	15,000
Anglais du Royaume-Uni	1,000
Coolies et Chinois, dont les uns parlent un peu l'anglais et les autres le créole-français	20,000
TOTAL	100,000

2. Nous avons vu citer ce livre dans un catalogue, avec la date de 1869 : peut-être était-ce une faute d'impression.

Tori vo wi Masra en Helpiman Jesus Kristus. in-8. Bautzen, 1843, 336 p.

Tori vo da Santa Bybel-boekoe. 282 p. in-8. Calw, 1856.

Signalons enfin, comme études philologiques :

Contribution to creole Grammar, by Addison Van Name, dans les *Transactions of the American Philological Association,* 1869-70, Hartford;

Un article de M. Thomas (l'auteur de la grammaire du créole de Trinidad), comparant la formation du verbe en créole anglais et en créole français, dans le *Trübner's Oriental and Literary Record* de décembre 1870, p. 57.

H. Gaidoz.

CHRONIQUE

DANEMARK. — La *fondation Hjelmstjerne-Rosenkrone,* à Copenhague, qui a entre autres missions celle d'encourager les sciences historiques, a vu son capital s'élever, en 1880, à 1,719,271 kroner (couronnes de 1 fr. 40). Cette même année ses revenus ont été de 71,171 kr., et ses dépenses, de 47,287 kr. Elle a alloué : à M. J. Steenstrup, 800 kr. pour la continuation de ses remarquables études sur les *Normanns ;* à l'auteur de l'histoire des îles Ferœ, M. N. Winther, 400 kr. pour la publication de documents du moyen âge, relatifs à ce groupe d'îles; à M. Pfaff, 400 kr. pour la publication d'une *Bibliographie grœnlandaise;* à la Société pour la publication des sources de l'histoire de Danemark, 450 kr. pour la seconde livraison du t. II des *Lettres autographes de Christian IV,* après 1632; à M. J. Grundtvig, 800 kr. pour la préparation d'un *Exposé de l'économie politique de Christian IV;* au Dr Troels Lund, 800 kr. pour la continuation de ses études sur l'histoire du Nord. En outre, elle a attribué à M. Sv. Grundtvig, 800 kr. pour le quatrième terme de la subvention quinquennale, qui lui a été accordée pour un *Dictionnaire de l'idiome des îles Ferœ.*

ESPAGNE. — Le congrès international des américanistes qui s'est réuni à Bruxelles au mois de septembre 1879, a décidé que la 4e session aurait lieu en Espagne. Cette session se tiendra à Madrid du 25 au 28 septembre prochain. Elle est placée sous le haut protectorat du roi Don Alphonse XII et sous le patronage de la municipalité de Madrid. Le Comité d'organisation a pour président d'honneur D. Canovas del Castillo, ancien président du conseil des ministres; parmi les vice-présidents d'honneur, on remarque un membre de la famille de Christophe Colomb, D. Cristóbal Colon de la Cerda, duc de Veragua y de la Vega, et un descendant de Montezuma, D. Marcilla de Teruel Moctezuma y Navarro, duc de Moctezuma de Tultengo. Le président du Comité est M. le comte de Toreno, président des Cortès, ancien ministre d'Etat et du Fomento, qui donna son appui au développement des études américanistes, et à l'impulsion duquel est due la publication de l'œuvre connue sous le titre de *Cartas de Indias.* Les fonctions de secrétaire général sont confiées à D. Cesáreo Fernandez Duro, capitaine de vaisseau, vice-président de la Société de géographie; c'est au secrétaire général que doivent être envoyées toutes les communications relatives au Congrès. Comme pour les sessions antérieures, la cotisation

des membres est fixée à 12 francs, donnant droit à toutes les publications de la session. Le Comité d'organisation fait de grands efforts en vue du succès du Congrès de Madrid. Les collections de documents inédits conservés aux Archives des Indes et nouvellement classés, seront accessibles aux membres du Congrès. Une exposition d'objets archéologiques et ethnologiques et d'antiquités américaines, tirés des musées castillans, présentera un champ d'études comme nulle autre nation ne saurait en fournir. Les nombreux éléments de travaux historiques et géographiques, recueillis au Nouveau-Monde par les Espagnols du xvᵉ siècle et trop longtemps oubliés, ont été dépouillés à nouveau par ordre du gouvernement, et offriront aux investigations des savants une occasion unique d'étendre leurs connnaissances sur l'époque précolombienne de l'Amérique. Toutefois, en préparant avec soin la partie scientifique du Congrès de Madrid, le Comité d'organisatjon n'a pas perdu de vue le côté matériel. Toutes les compagnies des chemins de fer de l'Espagne ont accordé aux membres du Congrès une réduction de 50 p. c. sur le prix des places. La présentation de la carte de membre suffira pour jouir de cette faveur, dont on pourra profiter du 10 septembre au 10 octobre 1881. Le comité fait des démarches à l'effet d'obtenir également des réductions sur les chemins de fer étrangers. Voici les principales questions qui sont portées à l'ordre du jour du Congrès de Madrid. *Histoire.* — Comparaison des trois royaumes de Cuzco, de Trujillo et de Quito qui formaient l'empire des Incas au moment de la conquête. Différences que présentaient leur religion, leur législation, leurs langages, leur architecture, leurs mœurs, etc. — Des nationalités qui existaient dans l'Amérique centrale avant l'invasion des Aztecas et des autres peuples septentrionaux, et de la formation de l'empire mexicain. — Migrations du peuple *Chibcha;* ses relations avec le Mexique et le Pérou. — La musique et la danse des indigènes américains. — Etat militaire des empires du Mexique et du Pérou avant la découverte et la conquête du nouveau monde. Comparaison avec celui d'autres peuples de l'antiquité. — Expéditions précolombiennes des Basques vers Terre-Neuve et les pays du littoral avoisinant. — Doit-on considérer comme apocryphes les voyages de Juan de Fuca et de Lorencio Ferrer Maldonado? — Influence des missions sur l'avancement de la géographie américaine. — Progrès de la cartographie américaine. *Archéologie.* — Archéologie préhistorique américaine. — Valeur religieuse et emblématique des divers types d'idoles, de statuettes et de figures que l'on trouve dans les tombes péruviennes; classement des *conopas* par types. — Etude des *usnus, xayhuas, sayanas* et autres monuments analogues de l'ancien Pérou, contenant des figures, des signes ou des inscriptions. — Des investigations archéologiques qui se sont pratiquées de nos jours dans l'île de Cuba, et du type de quelques-unes des idoles qui y ont été trouvées, peut-on déduire que celles-ci ont appartenu à d'autres habitants que ceux que connut Colomb à son arrivée? *Anthropologie et ethnographie.* — Anthropologie préhistorique américaine. — Quelles sont les principales maladies contagieuses qu'ont échangées réciproquement les peuples de l'ancien et du nouveau monde? — Nomenclature des peuples et peuplades de l'Amérique avant la conquête. Carte ethnographique du territoire occupé par chacun d'eux. — Existe-t-il des affinités ethnographiques entres les races américaines et océaniennes? — Influence de la découverte de l'homme fossile dans l'île de Cuba sur l'étude de l'anthropologie américaine. *Linguistique et paléographie.* — Les *quippos* envisagés spécialement sous les rapports avec les anciens systèmes d'écriture. Possibilité de traduction des *quippos* en écriture graphique et réciproquement. — Du parler des hommes et du parler des femmes dans les langues américaines. — Déterminer si en dehors du territoire mexicain il existe des langues qui présentent des affinités avec quelques-unes de celles qui se parlent dans cette région. — Peut-on

arriver à la connaissance exacte de l'organisme et de la texture des langues indigènes des Amériques au moyen des grammaires néo-latines, qui ont servi aux investigateurs et aux philologues européens pour leur étude? — Grammaire comparée de l'Aymara et du Quichua. — Bibliographie des vocabulaires, des grammaires et des dictionnaires des langues américaines.

ITALIE. — M. Emile Comba, professeur d'histoire au collège vaudois de Florence, vient de publier le premier volume d'une Histoire de la Réforme en Italie (*Storia della Riforma in Italia narrata col sussidio di nuovi documenti*. In-8°, 558 p., Florence). Ce premier volume comprend cinq chapitres : dans le premier, l'auteur décrit l'église romaine primitive; dans le deuxième, le progrès de la domination spirituelle, l'origine du pouvoir temporel, le relâchement des mœurs; dans le troisième, les premières insurrections (Arnaud de Brescia, Gibelins, Patarins, Vaudois, etc.); dans le quatrième, la Renaissance et ses deux périodes : le doute et l'incrédulité; dans le cinquième, les réformes (Huss, Jérome de Prague, Savonarole).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du vendredi 12 août.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, adresse à l'Académie le mémoire de fin d'année de M. G. Lacour-Gayet, membre de l'Ecole, sur l'iconographie, les monuments, etc., d'Antonin le Pieux.

M. Halévy fait une communication sur l'inscription peinte d'une plaque de marbre trouvée en Chypre, à Citium, et rédigée en phénicien. Sur la plupart des points essentiels, M. Halévy s'écarte de l'interprétation proposée par MM. Renan et J. Derenbourg. Il montre que le calendrier phénicien consacrait chacun des douze mois de l'année à certaines divinités qu'on regardait comme les patrons des mois. Les trente jours du mois étaient voués de même à des divinités de l'un et l'autre sexe; ce qui démontre que les déesses sémitiques, loin d'être de simples hypostases du dieu, comme on l'a quelquefois prétendu, avaient une existence propre et indépendante. La comparaison des divers calendriers sémitiques prouve que l'année primitive des peuples sémitiques était fixe et solaire. Une particularité commune à tous ces calendriers est la désignation du huitième mois; c'était le mois destiné et comme approprié à la construction des murailles et des édifices; d'où il résulte, sans doute aucun, que les Sémites primitifs étaient sédentaires et habitaient des villes entourées de murs. Ces inscriptions renferment aussi des allusions au culte de la Fortune, regardée comme gardien du foyer domestique. On y trouve également la mention des sacrifices de chiens usités dans le culte de l'Artémis phénicienne. M. Halévy conteste l'existence des *scorta virilia* et des *parasitae* que ses devanciers ont cru trouver dans une phrase de ce texte; selon lui, cette phrase signifierait *pro canibus et catulis*.

M. V. Guérin continue la lecture de son mémoire sur les tombeaux des rois de Juda. Mais dès les premiers mots, une discussion s'engage sur ces tombeaux (*Kobour-el-molouk*); M. de Longpérier cite de nombreux faits qui démontrent que la nécropole, dont il est question, n'a pas encore livré son secret. Il est facile de prouver ce qu'elle n'est pas, mais on ne saurait dire avec certitude ce qu'elle est.

M. Le Blant présente, de la part de M. Théophile Roller, un in-folio intitulé : *Les Catacombes de Rome, histoire de l'art et des croyances religieuses pendant les premiers siècles du christianisme*; M. Pavet de Courteille, de la part de M. Youferov, des *Etudes ethnographiques sur les Bachkirs* (ils ne seraient pas de race finnoise, mais de race tatare).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 5 Septembre — 1881

Sommaire : 181. L. Müller, Métrique grecque et latine. — 182. L. Constans, La langue de Salluste (deuxième article). — 183. Morceaux choisis de Diderot, p. p. Tourneux. — *Correspondance :* La « Bibliotheca philologica classica » de MM. Delalain. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

181. — **Metrik der Griechen und Rœmer,** für die obersten Klassen der Gymnasien und angehende Studenten der Philologie, bearbeitet von Lucian Müller, mit einem Anhang : Entwicklungsgang der antiken Metrik. Leipzig, Teubner. 1880, iii-vi, 1-80 p, in-8°.

M. Müller a publié en latin, il y a trois ans (in 8°. Saint-Pétersbourg et chez Teubner à Leipzig, 1878), en les destinant aux élèves des Gymnases, deux petits traités qui ont obtenu un prompt succès : *Summarium rei metricae poetarum latinorum*, et *Orthographiae et prosodiae latinae summarium*. Il reprend aujourd'hui le premier en l'étendant et en y ajoutant (p. 61-80) un historique court, mais très substantiel, de la métrique chez les anciens. Je n'ai rien à dire de la méthode de l'auteur qui est connue par son grand ouvrage : *De Re metrica poetarum latinorum*. Il ne touche ici et ne pouvait toucher qu'en passant à la métrique des chœurs grecs et à celle de Plaute et de Térence. Les divisions et la rédaction sont suffisamment claires. Mais je m'étonne que M. M. n'ait pas cru nécessaire de terminer son livre par un index contenant les noms des pieds, des mètres, et surtout ceux des différents vers. Rien ne rebute autant les commençants et ceux même qui ne sont plus des commençants dans ce genre d'étude. Au premier nom embarrassant il leur faudra feuilleter le manuel de M. M. de la p. 11 à la p. 23. Encore n'y trouveront-ils pas des noms consacrés, employés partout, par M. M. lui-même, comme celui de l'aristophanien. (Voir la table des mètres d'Horace dans l'édition de M. M.), ceux de l'iambique d'Hipponax et du phalécien, que cite M. Müller ici même, p. 74 et p. 65.

Em. T.

182. — L. Constans. **De Sermone Sallustiano.** Paris, Vieweg, 1880. iv et 298 p. in-8°.

II

P. 5. — M. C. dit, en parlant de l'acc. plur. en *-is* des radicaux en *-i*, que cette forme est « sola legitima ». Il faudrait savoir dans quel

sens M. C. l'entend. Sans doute, logiquement, les mots de cette catégorie *devraient* n'avoir que l'acc. plur. en *-is*, de même qu'ils devraient tous avoir l'acc. et l'abl. sing. en *-im* et en *-i*; mais *en réalité* l'acc. et l'abl. sing. sont, pour beaucoup de ces radicaux, en *-em* et en *-e*, et l'acc. plur. en *-es*, qui précéda historiquement l'acc. en *-eis* ou en *-is*, resta toujours en usage à côté de l'autre forme : v. Bücheler, p. 91 sqq. de la trad. Havet. Voici comment j'expliquerais ce fait : l'ancienne orthographe latine ne connaissait pas du tout l'usage de la voyelle *i* dans les terminaisons [1]; *fortis*, *finis* se prononçaient et s'écrivaient *forte(s)*, *fine(s)* ; plus tard, la prononciation devenant plus distincte et l'orthographe plus exacte, l'*i* primitif fut rétabli dans un certain nombre de terminaisons, mais il ne le fut pas partout où l'étymologie l'aurait demandé : on eut ainsi *fortis*, abl. *forti*, *finis*, *fini* (et *fine*), mais *fortem*, *finem*, et de même à l'acc. plur. *fortes*, *fines*, qui devinrent seulement ensuite *fortis*, *finis*.

P. 6. — *Honos* est toujours resté en usage, et *lepos* est la seule forme qu'on rencontre chez les auteurs ; mais des formes comme *colos*, *labos*, *odos* sont bien des *archaïsmes* (cf. Quint., 1, 4, 13) : v. Neue, *Formenlehre*, etc., I, p. 170 de la 2e éd.

P. 6. — Il est exagéré de dire que la forme *civitatium* est *rare* : v. Neue, I, p. 268.

P. 7. — M. C. rapproche *noctu* et *diu*; il eût fallu ajouter que *noctu* est une forme d'ablatif (*hac* noctu, etc., dans l'ancienne langue) et que *diu*, au contraire, s'écrivait à l'origine *dius*, v. Neue, II, p. 675, 677 (2e éd.).

P. 13. — *Oreretur* et *claudere* (= claudicare) n'ont rien d'archaïque : la première forme se trouve chez César et chez T. Live (Neue, II, p. 418), la seconde chez Cicéron (*Tusc.*, 5, 8, 22. *Brut.* 59, 214. *Orat.* 51, 170) et chez T. Live (22, 39, 3).

Pp. 14-15. — C'est à tort que, dans mes *Études s. T. L.*, p. 32, j'avais contesté l'explication qui fait de *pedite nostro*, *Jug.*, 101, 6, un singulier *collectif* [2]. Mais je doute que M. C. ait raison de citer *Cat.* 5, 3 : *vigilia* est un substantif abstrait qui signifie « l'état de veille » ; ce n'est donc pas un singulier pris dans le sens collectif.

P. 17. — Pour les pluriels *consulatus*, *sacerdotia*, cf. *Études s. T. L.*, p. 230, et Cic., *ad Att.*, 6, 1, 4, *praefecturas*.

P. 17, n° 4. — *Mortes* signifie « *genres* de mort », *exitia* « *causes* de ruine » ; quant à *gloriae*, *paces*, *quietes*, le pluriel marque la

---

1. V. *Études s. T. L.* (Études sur la langue et la grammaire de T. Live), p. 7. Teuffel, *Geschichte der Rœmischen Literatur*, § 81.

2. Qu'on me permette ici de rectifier ce que j'ai dit, *ibid.*, p. 33, l. 9. sqq., de l'emploi des noms de peuples au sing. dans le sens *collectif* : dans la *Rhétorique à Hérennius*, 4, 33, 45, on lit déjà : « *Pœno* fuit *Hispanus* auxilio » (phrase qui est peut-être une citation).

répétition du fait; le pluriel n'est donc pas amené par une simple raison de symétrie.

P. 18. — Je ne crois pas justes tous les exemples que cite M. C. pour l'emploi du substantif abstrait *dans le sens concret* : dans *flagitia* et *facinora*, je vois une personnification, cf. *Études s. T. L.*, p. 53-54, et je rapporte à l'autre figure de langage dont j'ai parlé *ibid.*, p. 54, les exemples : *injuria, novitas, ignavia, superbia*. Quant à *in imperio*, *Cat.*, 51, 14, ces mots veulent dire « quand on est au pouvoir » (cf. dans le même passage, § 13, « in maxuma fortuna »); *imperium* est donc pris dans son sens ordinaire.

P. 20. — *Arbiter*, « témoin », se trouve aussi, par exemple, chez Cic., *in Verr.*, II, 5, 31, 80, T. Live, 27, 28, 7, etc. Je ne vois là rien d'extraordinaire.

P. 21, *furta*. — Cf. T. Live, 21, 35, 10.

Pp. 24-25 (cf. *Add.*). — Il serait bien étrange que Salluste se fût permis de prendre le mot *vir* en mauvaise part au *pluriel*, et qu'il eût évité de l'employer de même au *singulier*. D'ailleurs on lit *Jug.*, 70, 5, « socordiamque *viri* accusare ». L'observation de M. C. n'est donc pas exacte; tout ce qu'on peut dire, c'est que Salluste emploie *plus souvent* le mot *vir* pour louer que pour blâmer.

P. 26, *satias*. — Je crois qu'il faut aussi rétablir cette forme chez T. Live, 27, 49, 8, où toutes les éditions (même celle de Luchs) donnent *satietas* avec le ms. P, mais où S portait *satias*.

P. 31, l. 5. — M. C. a oublié un passage que lui-même cite p. 125 : *Hist.*, 1, 93 « prudens *omnium* quae senatus censuerat. »

P. 32, *Add.*, v. p. 266. — M. C. cite la règle de Gossrau d'une façon inexacte : v. *Études s. T. L.*, p. 80.

P. 32. — *Ceterus* et *plerusque* n'existent pas : le singulier n'est pas du tout inusité, mais le nomin. masc. sing. paraît l'être : v. Neue, II, p. 4; Reisig-Haase, p. 136, note 155 de la réédition de Hagen. De même *suuspte*, que M. C. cite p. 37, ne se rencontre pas : *pte* ne s'ajoute qu'à l'*abl.* de l'adj. possessif, v. Madvig, § 92, Rem. 1.

P. 33. — *Galliae mulieres* me paraît inadmissible; je crois qu'il faut lire *Gallae* (et non *Gallicae*, qui ne serait pas latin); le témoignage de Nonius (livre VIII, p. 573 de l'éd. Quicherat) prouve simplement que la faute de copiste *Galliae* existait déjà dans son exemplaire.

P. 34, l. 5, au lieu de « ablativus modi », lisez « ablativus causae ».

Pp. 34-35. — Il n'est pas exact de dire que *praeclarus* est pris *en mauvaise part* dans le passage *Jug.*, 14, 21; le sens n'est pas du tout que Jugurtha jouit d'une *triste renommée* à cause de ses crimes; Adherbal veut dire, au contraire, que Jugurtha est fier de ses crimes et, à cause d'eux, *glorifié* par la foule, toujours prompte à applaudir le succès.

P. 36. — *Ch. III, n° 1*. Dans l'exemple *Cat.*, 21, 4, le réfléchi renvoie à un *sujet logique* (admonebat = memorem esse jubebat);

Jug., 9, 2, *avo suo* veut dire « son aïeul, *à lui* », « *son propre* aïeul », par opposition avec *te*.

P. 37. — Iwan Müller conteste *et ipse* chez Cicéron, v. sa réédition de la *Stilistik* de Nägelsbach, p. 262, et *Jahresbericht von Bursian*, 1880, *Römische Rhetoren*, p. 162; toutefois César, 7, 66, 6, *et ipsos* est le texte des meilleurs mss.

P. 38, *ea formidine*, *eo dolore*. — M. C. aurait dû ajouter que cette manière de parler n'est nullement particulière à Salluste, v., par exemple, Madvig. § 314.

P. 40, cf. p. 267. — L'emploi de *alii* dans le sens de *ceteri* n'est pas étranger même à Cicéron, v. *Études s. T. L.*, p. 230. Quant au passage *Jug.*, 85, 41, que j'avais cité, je reconnais, avec M. C., qu'il peut paraître douteux.

P. 40. — *Jug.*, 14, 10, « quippe quis *hostis nullus* erat », cf. Plaute, *Merc.*, 1, 1, 35 « *nullus.... amator* », *Rud.*, 2, 3, 29, « *aleator..... nullus* »; au contraire « *hostem..... neminem* » T. Live, 36, 40, 6, « *nemo* sanus *hostis* » *De B. Alex.* 74, « *nemo* aut *miles* aut *eques* » Cés., *De B. C.*, 3, 61, 2. Cf. Madv., § 91, Rem., Zumpt, § 676.

P. 41-42. — Il me semble que M. C. confond deux cas différents : 1° Le verbe, étant pris *absolument*, n'a pas de complément direct, et est alors déterminé par un adverbe : « *bene* praedicent (= loquantur) », « *ita* censeo », « *supra* quam ego sum petere » (il *vise plus haut* que je ne suis placé); — 2° l'adverbe, ou l'expression adverbiale, remplace un adjectif qui serait pris comme substantif, et joue grammaticalement dans la phrase le rôle de complément direct : « *supra ea* veluti ficta pro falsis ducit » (= *quae* supra ea *sunt*). Il peut arriver de même que l'adverbe ou l'expression adverbiale joue dans la phrase le rôle de sujet; mais cet emploi de l'adverbe, soit pour remplacer un nominatif, soit pour remplacer l'accusatif complément direct, est rare en latin. J'en ai cité quelques exemples, *Études sur T. Live*, p. 190; en voici d'autres : T. Live, 21, 62, 5 « *hominum specie....* visos » Horace, *Sat.*, 2, 7, 52, « ditior aut *formae melioris* », Tacite, *Ann.*, 2, 60, « *e senioribus sacerdotum* », 12, 66 « *e spadonibus* » (= unus e senioribus, e spadonibus) [1]. M. C. me demande (p. 267) pourquoi je n'admets pas cette construction dans le passage de Cic., *Orat.*, 1, 4. C'est qu'on n'a cité jusqu'ici chez Cicéron aucun exemple certain de cette construction hardie, et, dans le passage en question, elle serait d'autant plus extraordinaire que l'expression adverbiale jouerait, non le rôle de nominatif ou d'accusatif, mais le rôle de *datif (infra secundos = eis qui sunt* infra secundos), ce qui paraît être extrêmement rare en latin [2]. Rien d'ailleurs,

1. Il y a même un exemple de Cés., *De B. C.*, 3, 32, 3 : « vicis castellisque singulis *cum imperio* (= homines cum imperio) praeficiebantur », à moins toutefois qu'on n'adopte pour ce passage la correction : *singulis* <*singuli*>, v. Roscher, *Neue Jahrb.*, 1880, p. 136.

2. *Études sur T. Live*, l. l., j'en ai cité un exemple emprunté à Ovide.

dans le passage de l'*Orator*, ne force à entendre *infra secundos* comme le veut M. C., à la suite d'autres grammairiens [1]; on peut en effet traduire : « En poésie, ce n'est pas seulement pour Homère qu'il y a de la place, ou pour Archiloque, pour Sophocle, pour Pindare; il y en a aussi pour d'autres qui, par rapport à ces grands génies, n'occupent que le second rang, et il y en a même encore *au-dessous des poètes de second ordre* (*infra secundos*) ».

P. 42. — « *Aliter* pro *alioquin*. » L'emploi de *aliter* dans ce sens n'est pas rare : v. Cic., *De off.*, 2, 12, 42 : « jus... semper est quaesitum aequabile : neque enim *aliter* jus esset. » Cés., 5, 29, 2 : « Caesarem arbitrari profectum in Italiam : neque *aliter* Carnutes, etc. », cf. 4, 17, 2. Au contraire, l'emploi de *alioqui*, en pareil cas, est inconnu à la bonne langue (Cic., *De leg.*, 2, 25, 62, *Orat.*, 15, 49, *alioqui* avait été introduit à tort dans le texte par une correction moderne) [2].

Pp. 44-45. — Pour *porro* au sens local, cf. T. Live, 21, 22, 9, « pergeret *porro* ire. »

P. 45, n° 4. — Pour *impensius modo, avidior modo*, l'explication la plus simple me paraît celle de Wirz (éd. de Jacobs revue par Wirz, chez Weidmann) : *avidior modo properandi factus*, « il en devint *seulement* plus pressé », « il *n'en fut que* plus pressé »; Wirz compare Lucr., 2, 1135 : « *plura modo* dispargit, etc. » *Avidior modo* = *praeter modum avidus* ne me paraîtrait guère latin. — Chez Cic., *Ad fam.*, 13, 64, c'est *impensius* seul qu'on rencontre, et non *impensius* suivi de *modo*.

P. 46. — *Jug.*, 60, 1, *eo* n'est pas pour *ibi*, comme dit M. C., évidemment par une négligence d'expression; *eo* = *in eam partem*; « c'est vers ce côté qu'il dirigeait ses efforts. »

P. 49, l. 2. — Lisez « intransitivum » au lieu de « transitivum » et transportez la remarque sur *properare* au paragraphe suivant.

P. 49. — *Pax conventa*, « ubi passivae formae sensus *intransitivus* inest. » M. C. veut dire, je pense, que c'est un participe passé à sens *actif* : conventa = quae convenit, cf. placitus = qui placuit, requietus, senectus, suetus, que M. C. cite ailleurs.

P. 49, note 1. — *Emergere* avec un complément direct (*emersere... vultus*) Catulle, 64, 14; *emergere se* chez Térence (*Andr.*, 562), Cicéron (*De har. resp.*, 25, 55), Cornélius Népos (*Att.*, 11, 1).

P. 51. — Il n'est pas exact de dire qu'un certain nombre de verbes déponents se trouvent employés au sens *passif* chez les bons auteurs; cela n'est guère vrai que du *participe passé*, et *ulcisci nequitur* (v. pour

1. L'ordre des mots « *horum vel secundis vel etiam infra secundos* » ne prouve rien; il y a là une espèce d'irrégularité de construction, qui consiste à placer, avant deux membres de phrase coordonnés (*vel secundis vel etiam*....), un mot qui ne se rapporte grammaticalement qu'au premier (*vel horum secundis*); ce fait n'est pas sans exemple en latin, non plus qu'en grec.

2. M. C. aurait pu parler de l'emploi de *aliter* chez Salluste dans le sens de « *autrement, à d'autres égards* » : *sanctus aliter, insanum aliter*, v. Charisius.

cette forme Madv., § 159, Rem. 2) chez Salluste est une *exception*.

P. 52. — Pour l'emploi de *cœpi* à côté d'un infinitif *passif*, M. C. cite un exemple intéressant (*Hist*., 3, 80), qui manque dans mes *Études s. T. L.*, p. 161 ; c'est du reste le seul qui soit concluant. Cornélius Népos, *Epam*., 10, 3, est cité à tort : on lit maintenant *pugnari cœptum est*.

P. 52. — *Paenitere*, « se repentir », comme verbe personnel, ne paraît se rencontrer dans la bonne langue qu'aux formes *paenitens* (Cic., *Phil*., 12, 2, 7), *paenitendus* (T. Live, 1, 35, 5, cf. Sall., *Jug*., 85, 28), *paeniturus* [1] (Salluste); Cic., *ad Att*., 2, 4, 2, « neque... veniet in mentem... invidere neque paenitere », ne prouve rien en faveur de l'emploi personnel de *paenitere*; T. Live, 36, 22, 3, « si paenitere possint », n'est pas non plus un texte concluant, parce que la correction *possit* est aisée à faire. Dans le passage de Plaute, *Stichus*, 1, 1, 51, *paenitet* veut dire « *cause du déplaisir, donne sujet de se repentir* » : c'est un tout autre emploi du mot, dont il n'y avait pas à parler ici.

P. 55. — La construction *quae ira fieri amat* n'a rien de grec ; chez Quintilien, 9, 3, 17, « vulgus amat fieri », j'ai proposé ailleurs de corriger : *vulgo ;* Quintilien aurait signalé chez Salluste l'hellénisme *amat* (= solet) *fieri*, φιλεῖ γίγνεσθαι.

P. 56. — *Cat*., 51, 9, Jordan et Wirz lisent *collubuisset ;* de même *Jug*., 49, 2, je corrigerais peut-être *decuerint* en *decuerit ;* il y a des exemples de *decet* au pluriel, mais l'attraction *quae decuerint provideri* me paraît bien douteuse : je voudrais qu'on m'en citât d'autres exemples chez Salluste ; chez Dräger, § 460, les exemples d'attractions semblables chez Cicéron sont tous douteux, parce que dans tous la seule différence entre le singulier ou le pluriel du verbe, c'est un *n* de plus ou de moins, c'est-à-dire une barre de plus ou de moins dans les mss. en minuscules.

P. 58. — Le premier des exemples de *dolet mihi* n'est pas de Cicéron, mais de Brutus.

P. 64. — « Apud Nostrum autem saepius etiam singularis numerus, etc. » : il n'y a rien là qui soit spécial à Salluste, v. Dräger, §§ 102, 103, 104 ; M. C trouvera au même endroit des passages tels que « quantum tua fides dignitas*que* patietur », « prout loci natura tempus*que* patiebatur », qui lui prouveront que sa note, au bas de la page 64, est tout-à-fait inexacte.

P. 69. — Dans le passage *Jug*., 18, 3, le sens aussi bien que la grammaire demandent que l'on fasse de *quisque* un ablatif pluriel : v. Madvig, *Emendationes Livianae*, pp. 381-382 de la 2e éd., et *Kleine philol. Schriften*, pp. 365-376. Il est sans exemple en latin qu'un nominatif ainsi intercalé dans une proposition à l'ablatif absolu ne s'appuie

---

1. *Paeniturus* se rencontre déjà chez Accius, *Epinausimache*, fragm. IV ; *paenitebunt* chez Pacuvius cité par Nonius, livre VII, p. 552 de l'éd. Quicherat.

sur rien ; dans les passages de T. Live que M. C. cite p. 269, le nominatif se rapporte au sujet de toute la phrase. Chez Justin, 9, 1, 8, l'éd. de Jeep donne : « erant tamen in suorum quisque majorum vestigia intenti. » — Enfin, c'est à tort que M. C. cite (p. 69) le passage de César, qu'il faut évidemment ponctuer ainsi : « nostri, repentino metu perculsi, sibi quisque pro moribus consulunt. »

Pp. 71-72. — Si je comprends bien M. C., il paraît vouloir dire que dans les expressions comme « *aliud alio* ferri », « *alius alium* hortari » les Latins n'emploient jamais le pluriel, et qu'on ne pourrait pas dire « *alii alios* hortari. » Cette opinion n'est pas soutenable ; voici des exemples du pluriel, qu'il serait aisé de multiplier : César, *De B. G.*, 2, 22, 1. 5, 16, 4, *De B. C.*, 1, 68, 2. Salluste, *Cat.*, 53, 1 « *alii alios* increpantes », etc.

P. 74, IV, A. — Cet accord (attribut au pluriel *neutre* après plusieurs sujets au *féminin*) se rencontre déjà chez Cicéron, v. Dräger, § 109 ; toutefois, il faut remarquer que, dans les deux exemples de Cicéron que cite M. Dräger, le pluriel neutre a une raison d'être particulière : « stultitia et temeritas..... sunt *fugienda* » peut s'expliquer : « sont *des choses* qu'on doit fuir » ; au contraire, dans les exemples de Salluste, le pluriel neutre est mis simplement au lieu du pluriel féminin ; il est bien possible que ceci ne se trouve pas avant lui.

Pp. 76-77. — Il me semble que les deux cas que M. C. examine au n° 1 (p. 76) et au n° 2 (p. 77), les réunissant ainsi dans un même chapitre, n'ont absolument aucun rapport : dans le premier cas, il s'agit de l'attraction bien connue « idem velle atque idem nolle, *ea* demum firma amicitia est » (v. Madv., § 316, Dräger, § 111) ; c'est là que j'aurais cité le passage *Cat.* 10, 3, où cette attraction est, par exception, négligée (on attendrait « *ea* quasi materies omnium malorum *fuit* ») [1] ; dans le second cas, au contraire, il s'agit de pronoms au pluriel *neutre*, qui renvoient à plusieurs substantifs féminins (*ea*, « ces *choses* », *quae*, « lesquelles *choses* », etc.) : il n'existe entre ces deux ordres de faits aucune relation logique.

P. 80 sqq. — M. C. a négligé de faire une distinction importante : un verbe au *pluriel* renvoie très souvent, en latin, à un *singulier* collectif *placé dans une autre proposition* ; ce qui est beaucoup plus rare dans la bonne langue, c'est l'emploi du pluriel du verbe *dans une même proposition* après un sujet au singulier : v. *Études s. T. L.*, pp. 197-198.

P. 83. — « *Servitia* repudiabat, *cujus*, etc. » me paraît bien extraordinaire : dans le passage de T. Live [2] et dans celui de Thucydide, l'expression me semble beaucoup moins hardie. N'y aurait-il pas lieu de corri-

1. *Jug.*, 18, 11, je considère *quae* comme un pluriel neutre ; le singulier *appellatur* s'explique par la règle Madv., § 216.

2. P. 269, je ne comprends pas bien la note de M. C., où il semble dire qu'à la p. 83 le passage de T. Live aurait été cité à tort.

ger : « interea *servitium* repudiabat, *cujus*, etc. » ? Le voisinage de *interea* aurait pu amener la substitution de *servitia* à *servitium*.

P. 84. — De même *Jug.*, 100, 4, « diffidentia *futuri* quae imperavisset » me semble absolument barbare ; le texte d'A. Gelle (1,7,1-15) autorise tout au plus la construction « *futurum* quae imperavisset » ; on peut ainsi hésiter entre deux corrections : *futurum* ou *futura*.

P. 89. — Je trouve peu clair le terme de « *accusativus directionis* » ; j'appellerais cet accusatif « accusatif de la partie ». Les exemples que cite M. C. montrent que j'ai commis une erreur, lorsque, dans mes *Études sur T. Live*, p. 200, j'ai avancé que cet accusatif ne se rencontrait pas chez Salluste. — Le passage *Hist.*, 2, 70, est cité à tort : la vraie explication est donnée par M. C. plus loin, p. 98.

P. 89-90. — Je ne comprends pas du tout l'explication de Herzog, rapportée p. 90. Les verbes en question sont pris *absolument*, « *accipere* = recevoir des nouvelles, des renseignements, » « *dissimulare* = garder le silence », etc., et ils sont dès lors tout naturellement construits avec *de*. Ce cas rentre donc dans celui des *verba absolute posita*, p. 90 sqq.

P. 90 sqq. — J'aurais fait ici une distinction : certains des verbes énumérés sont en effet pris *absolument*, c'est-à-dire que le complément qu'ils pourraient avoir manque ; mais d'autres *(augere, vortere)* [1] sont pris au sens *réfléchi*, et il n'y a aucun complément qui manque ; c'est donc un cas tout différent, qui aurait mieux été à sa place dans la 2e partie de l'ouvrage.

P. 93. — Cic., *De rep.*, 6, 17, 17, *subter* est un adverbe et *mediam regionem* dépend de *obtinet*.

P. 93. — *Sibi temperare* se rencontre Cés., *De B. Gall.*, 1, 33, 4.

P. 93. — *Sustineri non potest*, « on ne peut y tenir », est à rapprocher de la locution bien connue *sisti non potest* (v. par exemple T. Live, 2, 29, 8) ; *sustineri non potest* est une expression impersonnelle qui suppose, comme le dit M. C., l'emploi de *sustinere* dans le sens de « tenir bon » ; de même la forme personnelle *sistere* signifie « se soutenir, se tenir debout » (v. Cic., *In Verr.*, II, 3, 96, 223 « rempublicam *sistere* negat posse »), d'où *sisti non potest*, « on ne peut se soutenir, se maintenir ».

P. 94. — Je m'étonne de l'hésitation de M. C. au sujet des formes *incessit*, *incesserat*, etc. ; le parfait de *incesso* ne pourrait être que *incessivi*. V. Madv., § 138.

P. 96. — *Irrumpere* est construit avec l'acc. chez César, *De B. C.*, 1, 27, 3. 3, 111, 1 (2, 13, 4 n'est pas un exemple concluant, parce que *oppidum* est précédé de *quin*, mot après lequel *in* aurait pu aisément disparaître).

1. Il faut d'ailleurs remarquer que *auxi* pourrait aussi être le parfait de *augesco*, qui a toujours le sens intransitif. Je crois que M. C. se trompe lorsqu'il dit que *augeo* (ou *auxi*) se rencontre chez T. Live dans le sens intransitif : v. l'éd. de Drakenborch, 3, 6, 2.

P. 96. — *Portas succedunt* Cés., *De B. Gall.*, 2, 6, 2, est fort douteux; les mss. ont *succendunt*, v. l'éd. de Frigell ou celle de Dübner. De même chez Cic., *De domo*, 4● 116, la dernière édition d'Orelli porte « tectum, *cui*... succederet » (mss. *qui*), et non *quod* (*succedere* avec le datif *De B. Alex.*, 27. 30. 40).

P. 98. — La construction *facta aemulator erat* (= facta aemulabatur) est tout à fait inadmissible. Dans son édition de Nonius, p. 262, M. Quicherat lit avec raison (v. sa note) : « Facta consultaque ejus quidem *aemulus* erat »; dans cette phrase, *ejus* dépend de *aemulus*, et *facta* est une espèce d'accusatif de la *partie* : « sous le rapport des actions, » « dans ses actions ».

Pp. 99-100 : Je suis tout à fait de l'opinion de Corssen et de P. Schultze, qui est aussi celle de Madvig (v. sa grammaire latine, préface, p. XIII, cf. § 230, Rem. 2; *Emendat. Livianae*, p. 9); *in potestatem esse, habere*, etc. sont des locutions vicieuses, qui pouvaient exister dans la langue vulgaire, mais qui, dans le texte d'auteurs comme Cicéron, T. Live, ou même Salluste, doivent être mises fort probablement sur le compte des copistes. Ceux qui ont collationné des mss. latins savent qu'il n'y a pas de faute de copiste plus fréquente que l'addition ou la suppression fautive d'un *m* final. Les mss. n'ont donc, en cette question, aucune espèce d'autorité, et, quant au témoignage d'A. Gelle (1, 7, 16), il prouve simplement que la faute en question se trouvait déjà de son temps dans des mss. de Cicéron.

P. 102. — *Propinquantes amnem* n'a rien à faire ici; la vraie explication de cette construction est celle que M. C. lui-même donne p. 97.

P. 103. — M. C. explique ici le passage *Cat.*, 15, 5 autrement qu'il ne fait p. 148, l. 25; la seconde explication me paraît la bonne.

P. 103. — Je ne comprends pas du tout la remarque de M. C. sur *mediocri castello satis patens;* le datif n'est pas le complément indirect du verbe; le sens est : « assez large *pour*..... », et cet emploi du datif n'a rien que de très ordinaire. — De même le datif avec *instruere* n'est pas un complément indirect du verbe; *instruere pugnae* (= ad pugnam) aurait dû être cité p. 106, F, au *dativus finalis*.

P. 106. — *Jug.*, 110, 3, on lit aujourd'hui : « fuerit mihi eguisse aliquando *pretium* tuae amicitiae », ce que Madvig, *Adversaria critica*, I, p. 291, explique ainsi : « eo sit empta amicitia tua pretio ut aliquando eguerim. »

P. 106, F. — M. C. a oublié de citer : *Jug.*, 31, 10 « proinde quasi ea *honori*, non *praedae*, habeant », § 12 « quibus fides, decus, etc., *quaestui* sunt, » — « *colloquio* diem deligere, decernere » *Jug.*, 108, 2. 113, 3, « locum *castris* antecapere » *Jug.*, 50, 1. Il a placé ailleurs (p. 103) les seuls exemples vraiment hardis de cet emploi du datif chez Salluste (*instruere prælio, pugnae*); car, pour ceux qu'il cite ici, ils ont leurs analogues chez César, v. Dräger, § 194, et ajoutez : *De B. G.*, 1, 30, 3 « locum... *domicilio*... deligerent », 47, 1 « *colloquio* diem

constitueret », *De B. C.*, 3, 60, 1 « quod *quaestui* equites haberent », etc., v. aussi *De B. Alex.*, 14, « reliquas naves *subsidio* distribuit », 17 « *custodiae* portus relicti. »

Pp. 106-107, G. — M. C. confond ici deux cas différents ; dans *insidiae consuli, Cat.*, 32, 1, le datif dépend du substantif, lequel garde la construction du verbe d'où il est tiré *(insidiari consuli)*; il n'en est pas du tout de même dans les autres exemples cités, où le datif s'explique par la règle de Madvig, § 241, Rem. 3.

Pp. 108-109. — *Proxumus* avec l'ablatif ne me paraît pas bien certain : dans deux des passages cités, il est facile de remplacer *Carthagine, Hispania* par *Carthaginem*,[1] *Hispaniam;* dans les deux autres, *oppido* et *muro* sont sans doute des datifs. — De même, dans le fragm. *Hist.*, 4, 31, j'aimerais encore mieux lire *Italiam propinqua* que *Italia ; propinquus* avec l'acc. est sans exemple, mais s'expliquerait par l'analogie de *prope : propinquus* (ou *proximus*) avec l'abl. (sans *a*) serait tout à fait extraordinaire ; peut-être du reste le voisinage de *litora* et de *propinqua* a-t-il amené la faute *Italia* au lieu de *Italiae*.

P. 110. — L. 4, lisez « IV, 17 » ; l'un et l'autre exemple de Salluste est cité à tort : le premier revient, plus à propos, p. 118, n° 2, cf. Dräger, § 219, 2 ; dans le second, *Mesopotamia, Armenia* sont des ablatifs de la question *qua* (Dräger, § 215).

P. 111. — Pour l'explication des mots *ut poetice loquar* dans le passage de Cicéron, cf. *Études s. T. L.*, p. 206.

P. 111, n° 6. — *Diei medio* est un ablatif de *temps;* de même la locution *fine* (= tenus) avec le génitif n'est pas un ablatif de lieu, comme on peut s'en rendre compte en remarquant que l'addition de *in* serait impossible; M. C. a été en ceci trompé par Kühnast (p. 174), à qui il a emprunté aussi, sans vérification, les termes inexacts dans lesquels il parle du passage de César, 7, 47, 5.

P. 113, n° 5. — Je ne vois pas pourquoi, dans le fragm. *Hist.*, 3, 38, *brevi* ne signifierait pas, comme d'ordinaire, « au bout de peu de temps. » Du reste, il est vrai que *brevi* se rencontre quelquefois dans le sens de *per breve tempus :* v. Q. Curce, 10, 7, 11, où Vogel renvoie à deux passages d'Ovide.

P. 114, C. — A en juger par les exemples que cite M. C., il ne semble pas que l'emploi de l'ablatif de manière chez Salluste soit aussi hardi qu'il le dit ; *cursu*, « au pas de course », était sans doute une expression consacrée de la langue militaire ; dans « *contubernio* patris..... militabat », l'abl. de manière est déterminé par un *génitif*, au lieu de l'être, comme d'habitude, par un adjectif, cf. « *ductu, auspiciis* alicujus, etc. »

P. 114, *Add.*, v. p. 270. — M. C. cite « *vicem* pecorum » chez Sal-

1. Le témoignage d'Arusianus, cité par Gossrau, p. 331 de la 2e éd., prouve simplement qu'il avait l'ablatif dans son exemplaire du *Jugurtha*.

luste, en ajoutant que *vicem* est pour *vice;* ceci n'est pas exact : la bonne langue emploie toujours en pareil cas l'*accusatif* adverbial *vicem ;* l'ablatif *vice* ne paraît se rencontrer qu'à l'époque impériale [1]. V., par exemple, le dictionnaire de Freund.

P. 116, n° 4. — Le datif d'un nom de personne avec *facere* ou *fieri (quid mihi fiet?)* est très rare, dit M. C., et il cite un exemple d'Ovide, qu'il emprunte à Dräger, § 243, 2 ; mais Dräger, *ibid.*, 1, cite aussi un exemple de Térence et un de Cicéron, et voici plusieurs autres exemples de Térence : *Andr.*, 143, « quid facias *illi?* », *Eun.*, 849 « quid faciet *mihi?* », *Heaut.*, 953 « non... auderet facere hæc *viduae mulieri* », *Eun.*, 1001 « causam.... quamobrem insigne aliquid faceret *eis* », *Heaut.*, 957 « tibi esse hoc gravius... *cui* fit », *Phorm.*, 850 « id quidem *tibi* jam fiet. » [2] Je crois du reste que les deux constructions ne sont pas synonymes : « quid faciam *huic homini?* », « que ferai-je *à* cet homme? », « quid faciam *hoc homine?* », « que ferai je *de* cet homme? » D'après cela, chez Sall., *Cat.*, 52, 2, *Jug.*, 85, 17, j'admettrais plutôt le datif que l'ablatif [3].

P. 121. — M. C. semble ici donner du passage *Hist.*, 4, 14, une explication différente de celle qu'il admettait p. 104 ; la première explication était la bonne : la construction « *pares mœnium* » ne me paraît pas possible : *par* ne peut gouverner le génitif que lorsqu'il joue le rôle de substantif; *mœnium* dépend donc de *altitudine*, et *par* a son complément à l'ablatif, comme chez Ovide, *Fastes*, 6,804, où cette construction est garantie par le mètre; si extraordinaire qu'elle puisse paraître, elle peut s'expliquer par l'analogie de *alius* et de *aeque*, qui, dans la langue populaire, ont aussi leur complément à l'ablatif (v. Dräger, § 246, 2 et 3). — Au contraire, *anteferre* avec l'abl., *Jug.*, 16, 3, me paraît douteux ; je crois qu'il n'y a pas d'autre exemple de cette construction, et la correction de *fama* en *famae* est bien facile à faire.

P. 128, D. — L'exemple de Plaute, « nec *quicquam* egeo », qui s'explique par la règle de Madvig, § 229, ne pourrait en aucune manière justifier une construction aussi extraordinaire que « *munimenta egebat* ».

P. 129-130 (cf. p. 270) : Je distinguerais ici trois cas, avec Fr. Helm, *Quaestiones syntacticae de participiorum usu*, etc. (v. *Revue critique*, 1880, n° 110) : 1° le génitif du gérondif dépend d'un *substantif : exer-*

---

1. Déjà chez T. Live, 1, 25, 6, on lit : « exanimes *vice* unius »; mais J. Fr. Gronove et Madvig ont proposé de corriger *vicem*, et en effet partout ailleurs chez T. Live c'est l'accus. qu'on rencontre.

2. Cf. aussi *Rhein. Mus.*, 1872, p. 133, 134, 137, inscr. n[os] 73-79 et 89, avec les notes de Bücheler.

3. Aux exemples cités par Dræger pour l'ablatif avec *facere, fieri* ou *esse*, ajoutez : Ter., *Andr.*, 614. 709. 937. *Eun.*, 837. *Heaut.*, 188. 333. *Hec.*, 668. *Phorm.*, 426 : « tu *te* idem melius feceris. » Varr. ap. Non., p. 562 Quich. ; Caecilius ap. Non., p. 564 Quich — Ter., *Ad.*, 996 : « *de fratre* quid fiet ? »

citum opprimundae libertatis, de même *omnia retinendae dominationis,* cf. Dräger, § 597, 2, b, et v. encore T. Live, 3, 56, 12, « *fœdere... tollendae appellationis* » ; 2° le génitif du gérondif dépend de *esse,* cf. Cic., *De leg.*, 2, 23, 59, *De b. Alex.*, 65 ; 3° par extension, le génitif du gérondif se rattache d'une façon plus libre à une expression composée d'un verbe et de son complément direct : « quae (arma) ille cepit... *legum ac libertatis subvortundae* » (= ὄντα libertatis subvortundae), cf. Térence, *Ad.*, 270, « ne id *adsentandi...* facere existumes. » Enfin, dans des passages comme celui de Tacite, « *vitandae suspicionis* devectus », le génitif ne dépend plus de rien : le sens primitif de la construction est tout à fait perdu.

P. 132. — *Jug.*, 101, 8, je m'étonne que M. C. ait l'air d'hésiter entre *quos advorsum* et *quod advorsum ;* j'avoue que je ne comprends pas ce dernier texte.

P. 133. — Le terme de « *temporalis significatio* », en parlant de l'emploi bien connu de *inter* pour marquer *dans quelles circonstances* un fait se produit, me paraît bien obscur et bien peu juste ; de plus, je ne trouve rien de hardi dans les exemples que cite M. C., si ce n'est *Cat.*, 43, 3, « inter hæc parata atque decreta » (= dum hæc parantur), où ce n'est pas l'emploi de *inter* qui est remarquable, mais l'emploi du participe. — *(A suivre.)*

O. Riemann.

---

183. — **Bibliothèque d'éducation moderne.** *Morceaux choisis de Diderot* publiés et annotés par Maurice Tourneux, préface par G. Vapereau, inspecteur général de l'instruction publique. Paris, Charavay frères. 1881, 1 vol. in-8° carré de XXI-316 p. — Prix : 2 fr.

M. Vapereau, après avoir rappelé (*Avertissement*, p. v) que Diderot « mérite d'aller de pair avec ses plus illustres contemporains, non-seulement par l'action qu'il a exercée sur son temps, mais aussi par l'éclat, la verve et la personnalité du style », ajoute : « Toutefois ses œuvres, si goûtées des hommes d'étude et des délicats, n'étaient pas encore entrées dans le domaine des lectures classiques ; c'est qu'elles n'avaient pas été jusqu'à ce jour l'objet d'un choix fait avec circonspection et éclairées par des notes historiques et biographiques les mettant à la portée de tous. » Personne n'était plus capable que M. Tourneux de remplir cette tâche délicate. Editeur, avec M. J. Assézat, des œuvres complètes de Diderot [1], il connaît admirablement le sujet. Homme d'esprit et de goût, il a, d'une main sûre, choisi les meilleures pages du brillant écrivain. Irréprochables à tous les points de vue, ces pages charmeront à jamais les jeunes gens, les hommes du monde, tous ceux enfin qui ne peuvent pas

1. Garnier frères, 1875-1877, 20 vol. in-8.

étudier l'œuvre entière de Diderot. On trouve naturellement dans l'exquis petit volume de M. T. les morceaux fameux (dialogues, récits, éloges) tels que : l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, les *Regrets sur ma vieille robe de chambre*, les *Deux amis de Bourbonne*, *Paradoxe sur le comédien*, *Cinq Mars et Derville*, *Mon père et moi*, l'*Eloge de Richardson*, les *Réflexions sur Térence*, etc. ; mais on y trouve, de plus, ce qui sera neuf pour le plus grand nombre des lecteurs, les comptes-rendus des *Salons*, quelques lettres remarquables entre toutes, et, sous le titre d'*Anecdotes et fragments*, de nombreux extraits de la correspondance du philosophe avec Mlle Voland et avec le statuaire Falconet.

M. T. a mis en tête des *Morceaux choisis* une intéressante vie de Diderot rédigée en grande partie d'après les *Mémoires écrits* par la fille unique de ce dernier, Mme de Vandeul. Cette notice est accompagnée de riches indications bibliographiques (p. XI-XII). L'éditeur a résumé, dans des notes discrètes et excellentes, tout ce qu'il importe de savoir sur les personnages mentionnés par Diderot, principalement sur les peintres et sculpteurs dont s'est occupé celui qui fut le glorieux père de la critique d'art. Je constate, en un mot, que rien de bon ne manque au recueil de M. Tourneux, et je crois que chacun, en louant ces pages qu'un des hommes qui ont le mieux apprécié le souple et beau talent de Diderot appelle « des perles sans défaut », M. Ed. Scherer, devra louer aussi le soin parfait avec lequel ces perles ont été mises en lumière.

T. DE L.

CORRESPONDANCE

A propos du compte-rendu de la publication intitulée *Bibliotheca philologica classica* inséré dans le n° du 1er août dernier (article n° 160), nous recevons la communication suivante :

« Paris, ce 11 août 1881.

« MONSIEUR LE SECRÉTAIRE,

« Nous n'avons jamais présenté la *Bibliotheca philologica classica* « *comme un recueil français* » et c'est nous-mêmes qui avons de« mandé à l'éditeur Calvary, de Berlin, l'autorisation d'en publier une « *adaptation française*. Notre but a été, comme toujours, d'être utiles, « et de rendre service à MM. les professeurs que nous avons eu jusqu'ici « l'habitude de considérer comme des « philologues un peu expérimen« tés. » — Nous avons pensé que, même à côté des Revues de linguis« tique et de philologie françaises, où la haute critique, le goût litté« raire, le savoir et même la courtoisie sont à l'aise, il y avait une place « à prendre, une lacune bibliographique à combler. Quoiqu'en dise « l'éminent anonyme, la division des chapitres et des sous-chapitres, la

« précision et l'universalité des renseignements de la *Bibliotheca philologica classica* ne sont pas à dédaigner, et la somme de connaissances « et de lectures que comporte sa rédaction ou « sa compilation » n'est « pas d'un premier venu, ni même indigne des soins de M. C. Bursian, « le directeur de « l'excellent recueil *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft.* » Si nous nous sommes trompés, nous nous sommes trompés en bonne compagnie. Les « encouragements que nous avons reçus et que nous recevons tous les « jours des membres les plus éclairés du corps enseignant, et même de « philologues qui se nomment, nous en sont garants. — Quant aux fautes de détail ou d'ordonnance ou aux défaillances de traduction, il est « de notre devoir d'être reconnaissants à MM. les professeurs ou aux « critiques qui nous les signaleront : peu à peu nous espérons les éliminer, et modifier la *Bibliotheca philologica classica,* de manière « à rendre « notre marchandise » moins indigne des délicats de lettres.

« Veuillez agréer, etc.

Delalain Frères. »

Jusqu'à ce que M. Conrad Bursian, qui est un savant de premier ordre, soit venu déclarer qu'il donne des soins à la *Bibliotheca* dont il s'agit, on se permettra de douter qu'il en fasse rien. Au demeurant, on se plaît à reconnaître que MM. Delalain frères ont été guidés par d'excellentes intentions en prenant l'initiative de cette « adaptation française », mais on maintient purement et simplement ce qui a été dit dans l'article incriminé.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — La librairie J. C. B. Mohr (P. Siebeck), de Fribourg en Brisgau et de Tubingue, fera prochainement paraître les ouvrages suivants : *Bellum gallicum* de César, p. p. A. Holder; — *Studien aus dem classischen Alterthum*, par Arnold Hug; 1er fascicule (*Bezirke, Gemeinden und Bürgerrecht in Attika* [*Verfassungsænderung des Kleisthenes*]; *Demosthenes als politischer Denker; Die doppelte Lesung in der athenischen Ekklesie* [*gegen Hartel*]; *Antiochia und der Aufstand des Jahres 385 n. Chr.*]; — *Studien zu den Biographica des Suidas*, 1er fasc. par M. A. Daub; — *Margareta Ebner und Heinrich von Nordlingen, die Offenbarungen der Margareta, ihre Correspondenz mit Heinrich,* par M. Ph. Strauch; — le IIIe vol. de la *Zimmersche Chronik*, par MM. Barack et Dove.

— On annonce également les ouvrages suivants : de M. Hausknecht, une édition des romans anglais de *Richard Coer de Lion* et *Floris ande Blanchefloor;* de M. Seiler, une édition des fragments de Ruodlieb; de M. Wilmanns, un livre intitulé : « *Ueber Leben und Dichten Walthers* »; de M. Würzner, une « *Laut-und Flexionslehre der spætern Partien der Sachsenchronik Ms. E.* ».

— Les frères Henninger, de Heilbronn, doivent bientôt publier l'édition de l'*Elis saga ok Rosamundu,* avec une introduction, une traduction en allemand et des

notes, par M. Eugène Kœlbing, et le premier volume du recueil de légendes de Barbour, le poète national écossais, avec des fragments de sa « guerre de Troie », p. p. C. Horstmann.

— M. Ludwig Keller qui vient de publier une Histoire des anabaptistes de Munster (*Geschichte der Wiedertæufer und ihres Reiches zu Münster*. Münster, Coppenrath. In-8°, VIII et 330 p.), travaille à un ouvrage qui a pour titre : « *Die Gegenreformation in Westfalen* ».

— On se prépare déjà en Allemagne à célébrer dignement le quatrième centenaire de la naissance de Luther (10 novembre 1883). M. Kœstlin, de Halle, travaille à une édition populaire de sa biographie du grand réformateur; M. Kolde, d'Erlangen, achève une nouvelle biographie de Luther, d'après sa correspondance manuscrite, qu'il a étudiée pendant ces dernières années dans les bibliothèques d'Allemagne, de Belgique et de Suisse; enfin, un comité de savants, dirigé par M. Knaake et soutenu des subsides du roi de Prusse, a entrepris la publication d'une édition complète des œuvres de Luther (y compris même ses petits traités et ses lettres).

— La collection des *Deutsche Literaturdenkmale des* XVIII. *Jahrhunderts*, dirigée par M. Bernhard Seuffert (Heilbronn, Henninger) comprend déjà trois ouvrages : *Otto*, tragédie de Klinger (90 pfenn.); *Voltaire am Abend seiner Apotheose*, de H. L. Wagner (40 pfenn.); *Faust's Leben*, du peintre Müller; les deux prochains volumes qui paraîtront dans cette collection, sont les *Preussische Kriegslieder von einem Grenadier*, de Gleim, et les *Frankfurter gelehrte Anzeigen*, de l'année 1772.

— M. Ernest Curtius a été nommé recteur de l'Université de Berlin.

ANGLETERRE. — MM. Rost et Monier Williams représenteront le gouvernement de l'Inde au congrès des orientalistes, à Berlin; le pandit Shyâmaji Krishnavarmâ, du Balliol College d'Oxford, représentera à ce congrès le corps enseignant de la Présidence de Bombay et lira un mémoire sur « l'importance du sanscrit comme langue vivante dans l'Inde. »

— La librairie Trübner va publier le troisième volume du grand ouvrage de M. A. Sherring « *Hindu tribes and castes* ».

— On annonce la mort de M. Hill Burton, auteur des ouvrages suivants : *Life and Correspondence of David Hume* (1846); *History of Scotland from 1689 to 1748* (1853); *History of Scotland from Agricola's invasion to the Revolution of 1688* (1867-1870); *History of the reign of Queen Anne* (1880); ainsi que de M. Edward John Trelawney, dont le nom est inséparable des noms de Byron et de Shelley et qui avait publié en 1858 un livre intitulé *Recollections of Shelley and Byron*, réimprimé vingt ans plus tard, avec des changements et des additions, sous ce titre : *Records of Shelley, Byron and the author*.

HOLLANDE. — M. J. H. Gallée a fait paraître un Supplément à son ouvrage *Gutiska* où il donnait une liste des noms gothiques, dont le genre ou la flexion sont incertains : ce supplément, de 14 pages (paru d'abord dans la *Tijdschr. voor nederl. taal- en letterkunde*), est en vente à Utrecht, chez Dannenfelser; prix : 0,65.

HONGRIE. — Le professeur J. B. Telfy a fait paraître, à l'occasion du premier centenaire de l'Université de Budapest, un recueil d'études et de dissertations, parues d'abord dans des revues grecques. Ce recueil, intitulé Συγγραμάτια ἑλληνικά (Budapest, In-8°, 116 p.) renferme dix essais sur la philologie grecque, sur la littérature et sur la politique de la Grèce; il se termine par une liste des travaux de l'auteur, travaux relatifs à la Grèce ancienne et moderne.

ITALIE. — Sous ce titre : « Bagatelles d'enfants entendu raconter dans le pur lan-

gage rustique du Montale pistoiese et puis couchées sur le papier » (*Cincelle da bambini in nella stietta parlatura rustica d'i Montale pistoiese sentute arracontare e po' distendute 'n su la carta.* Pistoie), M. Gherando Narducci a publié treize contes d'enfants ou fables écrits exactement sous la dictée de gens du peuple, dans le sous-dialecte toscan du Montale pistoiese; il a fait suivre ce petit recueil d'un vocabulaire qui sera utile.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du vendredi 19 août.

M. le Secrétaire perpétuel annonce la mort, à Formentin (Calvados), du doyen des correspondants de l'Académie, M. Floquet. Ce savant a atteint l'âge de quatre-vingt-cinq ans; il avait été nommé correspondant en 1839.

M. Watremez (Léon) envoie un pli cacheté renfermant l'indication d'une découverte antéhistorique, et qui lui assure son droit de priorité. L'Académie accepte le dépôt.

M. Duruy lit un fragment de son *Histoire des Romains*. Il s'agit de la persécution sous Dioclétien. Dans la pensée de cet empereur, ce n'est pas précisément à la religion qu'on en veut, mais aux citoyens qui refusent de respecter la loi civile, aux sujets qui se révoltent contre le gouvernement. M. Duruy s'appuie sur un très grand nombre de preuves. Il montre que Dioclétien ne se proposait pas, du moins pendant longtemps, de sévir, mais qu'il y fut amené peu à peu par une série d'actes d'insubordination. C'est dans l'armée que le mouvement commença. Beaucoup de jeunes chrétiens qui devaient le service militaire refusaient de s'enrôler; d'autres, déjà sous les drapeaux, insultaient l'empereur en se révoltant ouvertement. Le centurion Marcellus jeta aux pieds des soldats son cep de vigne, sa ceinture militaire et ses armes en s'écriant : « Je ne veux plus servir vos empereurs et je méprise leurs dieux de bois et de pierre. » La sentence qui le condamne ne mentionne pas la religion, que chacun d'ailleurs pouvait alors professer librement, mais la rébellion. L'influence du mouvement religieux se faisait aussi sentir dans la vie civile. Les chrétiens se disputaient entre eux, mais les païens n'en attribuent pas moins aux sectateurs du Christ les maux dont ils souffraient. Si la peste éclatait, c'est que les chrétiens, disait le peuple, avaient chassé Esculape par leurs maléfices.

Les deux empereurs régnants, Dioclétien et Galère, délibérèrent sur les moyens de rétablir la paix dans la société. Galère penchait pour les moyens violents; Dioclétien voulait enlever aux chrétiens les droits civils en leur fermant l'accès de l'armée et de la magistrature. Mais la lutte s'envenima, les édits se suivirent et devinrent de plus en plus violents, surtout après deux incendies qui éclatèrent dans le palais impérial et après les révoltes militaires qu'il fallait réprimer en Syrie; tous ces désastres étaient attribués aux chrétiens. Mais il faut bien remarquer que si le sang coula, ce ne fut jamais sous prétexte de religion. On ne pouvait condamner à mort des millions de sujets, on se borna à détruire les églises et les livres saints, à interdire les assemblées, à emprisonner le clergé; on ne condamna que ce qu'on pouvait, à tort ou à raison, déclarer crime de droit commun. La politique plutôt que le fanatisme persécutait; et s'il y eut des atrocités, il y eut aussi beaucoup d'indulgence. Néanmoins, dit M. Duruy, cette politique a été deux fois mauvaise, puisqu'elle versa le sang injustement et n'atteignit point son but.

M. V. Guérin continue la lecture de son Mémoire sur Jérusalem. Aujourd'hui il décrit, avec de minutieux détails, l'enceinte du Temple, et donne un aperçu de la construction de cet édifice de Salomon. Le temple fut construit par des Phéniciens, mais il résulte de la description qu'en donne la Bible que le plan du bâtiment ressemblait à ceux des temples égyptiens, probablement avec des ornements tant assyriens que phéniciens. M. Guérin nous fait faire pas à pas le tour de cette immense enceinte, en suivant l'itinéraire du capitaine Warren, qui a fait de nombreuses fouilles pour en retrouver les fondations. On ne retrouve ces fondations qu'à une grande profondeur, variable, d'ailleurs, selon la nature du terrain; la partie actuellement sous terre dépasse souvent 20 mètres. La partie inférieure des murs semble dater de Salomon, ou du moins des rois de Juda; mais la partie supérieure est évidemment plus récente et remonte à des constructeurs divers. M. Guérin décrit aussi des voûtes, de très grandes dimensions, pratiquées sous l'une des terrasses du temple, et dont la tradition fait les écuries de Salomon; elles semblent en tout cas très anciennes. Cet exposé donne lieu à diverses observations de M. Derenbourg, qui rectifie quelques traditions que M. Guérin a mentionnées en passant.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 12 Septembre — 1881

184. — L. Constans. **De Sermone Sallustiano.** Paris, Vieweg, 1880. iv et 298 p. in-8°.

III

Pp. 133-134. — Je ne suis pas de l'avis de M. C., lorsqu'il dit de la locution « ubi primum *potuisset per* negotia » qu'elle est « peu usitée » : v. Dräger, § 272, 4.

P. 135. — Je ne sais ce que M. C. a voulu dire par ces mots : « *vobiscum* (*Cat.*, 20, 17) rarum est. » (?!)

P. 137. — Pour l'emploi de *in* avec l'ablatif au lieu de *in* avec l'acc. [1], M. C. renvoie à son chapitre de la syntaxe des cas; il ne m'a pas été possible de retrouver le passage dont il veut parler.

P. 137. — M. C. aurait pu voir par Dräger, § 300, B, 1, que dans le texte actuel de César on ne lit plus nulle part *super* avec l'abl. dans le sens local, et, dans le passage de Salluste, il faut aussi corriger : *quam super*. — *Ibid.*, c'est par une singulière inexactitude d'expression que M. C. avance que *super*, « *au sens local* », ne se rencontre pas chez les prosateurs classiques (v. Dräger, *l. l.*); il a sans doute voulu parler de l'emploi de *super* dans le sens de « au-delà », *Jug.*, 19, 5.

P. 140, n° 4. — Je ne comprends pas la distinction que M. C. fait dans ce paragraphe entre le *perfectum logicum* et le *perfectum consuetudinis*; le parfait garde partout son sens propre; ainsi *Cat.*, 11, 3, il signifie : « l'argent, jamais sage ne *l'a convoité* »; le terme de parfait d'*habitude* est donc impropre, cf. Dräger, § 127 [2]. Le grec emploie en pareil cas l'*aoriste* (cf. le vers « qui ne *sut* se borner ne *sut* jamais écrire ») ; mais l'aoriste aussi garde en pareil cas son sens ordinaire, et le terme d'aoriste *gnomique* est aussi peu exact que celui de parfait d'*habitude*. Isocr., 1, 6 « ῥώμη... μετὰ μὲν φρονήσεως ὠφέλησεν, ἄνευ δὲ ταύτης πλείω τοὺς ἔχοντας ἔλυμή-

1. En réalité les deux constructions ne sont point synonymes : *Cat.*, 52, 12, « misericordes *in furibus* » n'est pas la même chose que *in* ou *erga fures*; *in* veut dire « *quand il s'agit de* ».

2. Le passage *Georg.* 1, 330 est cité à tort par M. Dræger : « terra tremit, *fugere ferae*, etc. », « la terre tremble, les animaux *ont fui* dans leurs tanières, etc. »; de même, v. 375 et suiv., les parfaits marquent les signes qui ont *précédé* la pluie.

νατο », « la force, jointe à l'intelligence, *rendit souvent* [1] service à ceux qui la possédaient, mais, sans elle, elle leur *fit toujours* plus de mal que de bien » ; Virg., *Georg.*, 1, 49 « illius immensae *ruperunt* horrea messes », « le laboureur qui suit cette méthode *a déjà vu* ses greniers crouler sous le poids des récoltes », et ainsi de suite.

P. 140, nº 5. — Le passage de Tite-Live, 21, 1, 2, est cité à tort : *contulerunt* n'est pas du tout pour *contulerant ;* la citation 41, 31, 5, est inexacte.

P. 140, nº 6. — Ce paragraphe est fort embrouillé et fort obscur : v. *Études s. T.-L.*, p. 199. — Le passage de Salluste n'a rien à faire ici, puisque le verbe principal y est au présent ; dans ce passage, tel que M. C. le cite, *liceret* (au lieu de *liceat*) est sans doute une faute d'impression.

P. 141, nº 9. — Pour *forem*, cf. *Études s. T.-L.*, p. 176 sqq.

P. 143, nº 11. — Les deux exemples *Jug.*, 30, 1 et 79, 4 ne sont pas à comparer ; dans le premier, *probarentne* n'est pas du tout pour *essentne probaturi :* le subjonctif signifie « ils ne savaient s'ils *devaient* approuver », v. Madvig, § 356, Rem. 2 ; dans l'autre passage, *obvii fuissent* remplace régulièrement le futur passé du style direct, v. Madvig, § 379, b.

P. 143, nº 12. — Ce paragraphe renferme plusieurs inexactitudes, cf. *Études s. T.-L.*, p. 164 sqq. ; mais M. C. a raison, lorsqu'il dit que *Jug.*, 50, 1 (lisez : 90, 1), *natum fuerat*, au lieu de *erat*, a sa raison d'être : par conséquent, *Études s. T.-L.*, p. 173, l. 15, il faut corriger : « et trois de Salluste. »

P. 143-144. — Je n'admets pas pour mon compte la théorie de Madvig, suivant laquelle le subjonctif latin posséderait un *futur passé*, de forme identique avec le parfait ; il me semble plutôt que, dans certains cas, le parfait du subjonctif latin correspond au subjonctif ou à l'optatif *aoriste* des Grecs : comparez *ne feceris* et μὴ ποιήσῃς, *dixerim* et εἴποιμι ἄν.

P. 144, *Add.*, v. p. 272. — Je suis tout à fait de l'avis de M. C., lorsqu'il dit que l'emploi du subjonctif au lieu de l'impératif (defendas *Cat.*, 33, 6, cf. 44, 5 consideres, petas) pourrait bien être une particularité du style familier [2] ; du reste, c'est à tort que Madvig, § 385, Rem., cite comme exemple de cet emploi Tite-Live, 22, 53, 11 : dans ce passage, le subjonctif a la valeur d'un *optatif* grec, et non d'un impératif (« *puisses-tu* me frapper, etc... ! »), et, en pareil cas, le subjonctif est *nécessaire*, même à la seconde personne [3].

---

1. Toute la différence entre le grec et le français, c'est que le français est obligé d'ajouter le mot *souvent*.

2. Il en faut sans doute dire autant de la façon de parler rare *ne facias* au lieu de *ne feceris* (Madv., § 386) ; on la rencontre aussi surtout dans la langue familière.

3. Je crois, du reste, que dans le passage de Tite-Live dont il s'agit le vrai texte est *afficiat :* v. mon éd. des livres XXI-XXII de Tite-Live (Paris, Hachette), aux *Notes critiques*.

P. 144 sqq. — M. C. traite longuement de l'*infinitif historique*, trop longuement peut-être, car, pour ma part, je ne vois pas l'intérêt de toutes ces énumérations qui remplissent les pages 154-163. M. C. repousse le terme d'*infinitif de description ;* je crois que le terme le plus exact serait *infinitif historique de description :* car, si cet infinitif ne s'emploie qu'en parlant du passé, il s'emploie pour *décrire*, non pour *raconter ;* c'est par l'*imparfait* qu'il faut le traduire, non par le *présent* [1]. C'est là du moins l'opinion généralement admise par les grammairiens (v. Madvig, § 392), et, pour mon propre compte, sans que j'aie fait une étude particulière de la question, les passages que j'ai observés jusqu'ici m'ont paru confirmer cette opinion commune [2].

P. 149. — L'explication de la différence entre *evadere* et *retinebat* dans le passage *Jug.*, 50, 6 me paraît bien subtile ; j'avoue que je ne la comprends pas.

P. 151. — Que viennent faire ici les deux passages de Tite-Live où l'infinitif est employé après une conjonction *dans le style indirect ?* Quel rapport cela a-t-il avec l'infinitif historique ?

P. 152, nº 4. — Comment M. C. a-t-il pu admettre un seul instant que « statim milites cenatos esse » (*Jug.*, 106, 4) ait jamais pu signifier en latin « simul ac milites cenati essent » ? Où a-t-il vu que *statim* tout seul puisse avoir le sens de *aussitôt que ?* Où a-t-il rencontré un pareil emploi de l'infinitif [3] ? De quel droit attribue-t-il à Salluste ce double barbarisme ? Il en faut dire autant de l'explication qu'il propose, p. 162, nº 1, du passage *Jug.*, 53, 7, où il veut que, *dans le style direct*, « velut hostes adventare » soit mis pour « velut hostes adventarent » (!). M. C. a été bien mal inspiré dans ces deux passages.

---

1. L'infinitif qu'on appelle improprement infinitif *présent* (en réalité, l'infinitif ne contient par lui-même aucune idée de *temps*) est l'infinitif *rei imperfectae*, l'infinitif de l'action qui dure encore, qui est commencée, mais non terminée ; par là, il correspond à l'*imparfait* de l'indicatif, qui est lui aussi l'indicatif *rei imperfectae in praeterito :* cf. « memini me *legere* », « je me souviens que je *lisais* », « memini me *legisse* », « je me souviens que *j'ai lu*. »

2. Un emploi de l'infinitif que M. Dræger, § 154, 1, cite à tort à côté de l'infinitif historique est celui qu'on rencontre chez Virgile, *Georg.*, 1,200 ; c'est un emploi tout à fait extraordinaire, et je proposerais d'y voir un infinitif *exclamatif :* « sic omnia fatis in pejus ruere ! », « Faut-il que tout dégénère ainsi ! » : c'est la seule explication qui me paraisse grammaticalement possible. Il en est tout autrement des passages *Én.*, 4, 421, 7, 15, Tite-Live, 7, 33, 2, que M. Dræger rapproche de celui-là : dans ces passages, l'infinitif se traduit régulièrement en français par un imparfait.

3. Les textes cités *Études sur T. Live*, pp. 217-218, et Gantrelle, *Grammaire et style de Tacite*, § 47, sont fort différents ; l'infinitif s'y trouve au milieu d'un passage en style indirect et peut être considéré comme étant le résultat d'une attraction ; nulle part la construction n'est aussi extraordinaire qu'elle le serait dans le passage de Salluste. — De même *ubi* avec l'infinitif historique (remplaçant l'*imparfait de l'indicatif*) qu'on rencontre chez Tacite (Gantrelle, § 50) n'autorise en aucune manière la construction barbare *antequam... instruere* (lisez *instrueret*) dont M. C. parle p. 273.

P. 159, note 1. — Dans le passage *Jug.*, 95, 3, Madvig a proposé, avec beaucoup de vraisemblance, de lire *juxta atque* <*qui*> *doctissume*.

P. 164. — Il n'est pas vrai que *optare ut* ne se rencontre pas chez Cicéron (v. Dräger, § 397); chez Salluste, on trouve *optare ne*, v. *Oratio Philippi*, § 12. — C'est à tort que M. C. met sur la même ligne *optare ut* et *metuere ut* : après les verbes qui signifient « craindre », *ut* conserve, d'une façon très claire, son sens primitif de « *comment* », v. Bréal, *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 332 sqq.; après *optare*, le sens primitif est déjà bien effacé.

P. 166, n° III, cf. p. 169. — M. C. a oublié de citer *Cat.*, 58, 20 « multitudo hostium *ne* circumvenire queat, prohibent angustiae loci. » Du reste, il ne suffit pas de dire, comme le fait M. C., qu'à aucune époque la construction de *prohibeo* avec l'infinitif n'est rare; Hildebrand, *Progr. du gymn. de Dortmund*, 1854, p. 19 sq., a montré que chez Cicéron, César, T. Live la construction avec l'infinitif était très fréquente, la construction avec *ne, quominus* ou *quin* fort rare [1].

P. 167. — Dans le passage *Cat.*, 7, 6, je ne trouve pas du tout ingénieuse la conjecture de Gründel; *si quisque..... properabat, conspici .... magnam nobilitatem putabant* ne me paraît pas avoir de sens satisfaisant.

P. 169. — M. C. dit que *cunctari* ne se construit avec l'infinitif qu'accompagné d'une négation; cette règle n'est pas absolue : Nonius, livre VII, p. 544 de l'éd. Quicherat, cite « *cunctant sufferre* laborem » chez Accius; de même *cunctari*, employé sans négation, est suivi d'un infinitif chez T. Live, 21, 34, 8. 25, 39, 18. 29, 37, 8. 34, 23, 8. 44, 19, 12. — Quant à *dubitare*, la 2e édition de Dräger, que M. C. ne pouvait pas encore connaître, cite un exemple de Cicéron pour la construction de ce verbe avec l'infinitif sans qu'il soit accompagné d'une négation. — J'ajouterai ici que *cessare* suivi de l'infinitif est accompagné d'une négation ou employé d'une manière interrogative (*cesso alloqui?*) dans tous les passages de Térence que cite le lexique de l'édition Lemaire; de même dans tous les passages cités par Dräger, § 424, 8, a, et encore T. Live, 8, 6, 6 [2]; je ne peux citer aucun passage où *cessare*, suivi d'un infinitif, soit pris affirmativement, mais

---

1. Chez Hildebrand, p. 19, lisez *De B. C.*, 3, 24 (au lieu de 3, 21); p. 20, lisez 7, 33, *De B. C.*, 1, 32, 3, 40 (au lieu de 7, 23. 1, 2. 3, 41). Voici d'autres textes qui complètent ceux que Hildebrand et Dræger, § 424, 10, a, ont réunis : *a) prohibere* avec l'infinitif (ou l'infin. et l'acc.) : César, 6, 29, 4. — *De B. Gall.*, 8, 37, 2. *De B. Alex.*, 9. 16, *De B. Afr.*, 46. 85. — Cornelius Nepos, *praef.*, § 8; — *b) prohibere ne* : Térence, *Eun.*, 808-809 : « Tun me prohibeas, meam *ne* tangam ? »; — c) *non prohibere quominus* : *C.I. L.*, I, n° 109 (*Sententia Q. M. Minuciorum*), l. 34-35. *De B. Alex.*, 8.

2. Sans compter les passages où *non cessare* signifie « ne pas cesser de », v. Cic., *Ad Qu. fr.*, 2, 2, 2, T. Live, 3, 61, 13; 39, 26, 5.

il en existe peut-être que je ne connais pas. — Au contraire, *morari* est construit avec l'infinitif sans être accompagné d'une négation [1] *De B. Gall.*, 8, 34, 4, et Cic., *Phil.*, 5, 12, 33.

P. 173. — A propos de la construction de *potius quam* avec le subj. (cf. p. 196), j'ajouterai ici quelques textes nouveaux à ceux que j'ai cités *Études s. T. L.*, pp. 218-219 : a) Cés., 7, 10, 2 : « *praestare* visum est tamen omnes difficultates perpeti *quam*..... omnium suorum voluntates *alienare* » ; Sall., *Cat.*, 20, 9 : « nonne emori..... *praestat* quam... *amittere* » ; Plaute, *Rud.*, 3, 3, 23 : « certumst moriri (potius) *quam* hunc *pati*, etc. » — b) Cés., 7, 17, 7 : « *praestare* omnes perferre acerbitates quam non civibus Romanis..... *parentarent* » ; T. Live, 9, 14, 16 « omnia *patienda potius quam proderetur* salus, etc. » ; Plaute, *Aul.*, prol., 11-12 « optavit *potius*... relinquere quam *commonstraret* ». — Cf. Plaute, *Rud.*, 2, 2, 22 : « quid mi *meliust* quam..... *opperiar* erum...? »

P. 173. — M. C. a commis une faute d'étourderie dans ce qu'il dit du passage *Cat.*, 51, 20 : *eam* se rapporte, non à *pœna*, mais à *mortem*.

P. 175. — Dans le passage *Cat.*, 52, 36, il est évident qu'il faut garder le texte *se..... paravisse ; confessique sint..... paravisse* ne serait pas latin. M. C. n'aurait pas dû citer du tout ce passage.

Pp. 177-178. — Il n'est pas exact de dire que cet emploi de *an* soit plus rare à l'époque postérieure ; il est, au contraire, très fréquent et très hardi dans les *Annales* de Tacite, qui en arrive même à faire suivre *an* d'un verbe à l'indicatif (14, 7 *an*..... credebant), v. Zumpt, § 353 ; Dräger, *Histor. Synt.*, § 468, A, a, 2. Dans le passage *Jug.*, 113, 1, *cunctatus* ne peut être pour *cunctatus sit ;* il faut suppléer : *dolo an vere cunctatus* (id fecerit), *parum comperimus ;* cf. 88, 6 : « id simulaveritne... an mobilitate ingeni pacem atque bellum mutare solitus », où il faut également suppléer : *an* (ita egerit) *mobilitate ingeni..... solitus* (simulaverit = *simulatione egerit*).

P. 179, cap. II, n° 1. — Quand M. C. dit que *la plus ancienne* manière de construire le relatif est celle qu'on trouve dans des phrases telles que « *quoi rei* est, *ei rei*, etc. », cela est fort obscur ; cela ne se comprend que si l'on se reporte au texte de Dräger, § 471, à qui M. C. emprunte cette opinion sans ajouter les explications dont Dräger l'accompagne.

P. 180, n° 4. — Madvig, § 446, Rem., cite un exemple tout semblable de Cic.

P. 181. — De la phrase « imitari quam invidere bonis malebant » on peut rapprocher : César, *De B. Gall.*, 1, 6, 3 « *Allobrogibus* sese vel *persuasuros*..... vel vi *coacturos*, etc. »

P. 181, n° 9. — Ici et p. 186, n° 1, M. C. a oublié de faire une distinction importante : *jamais*, dans la bonne langue, ni après *quicumque*,

1. *Non moror* avec l'infinitif *De B. Afr.*, 15.

quisquis, etc., ni après *cum*, ni dans aucun autre cas, le subjonctif du présent ou du parfait ne s'emploie pour marquer la répétition, ou pour généraliser la pensée ; au contraire, le subj. de l'imparf. ou du plus-que-parf. se rencontre, v. Madvig, § 359.

P. 181, n° 10. — Ce paragraphe est bien peu clair ; M. C. veut dire que l'emploi du subj. du verbe *dicere* en pareil cas n'a pas de raison d'être logique et qu'il est le résultat d'une sorte d'attraction, v. Madvig, § 357, a, Rem. 2, cf. § 368, note.

P. 181, *Add.*, v. p. 274. — Je n'admets pas du tout l'explication de Jordan pour les trois passages *Hist.*, 1, 45, 8-9. 3, 1, 7-8. 82, 12-13 ; je ne vois aucune raison de ne pas considérer *quod* comme le complément de *animadvortatis ;* dans le passage de Cic., *Ad fam.*, 10, 35, 2, la formule n'est pas tout-à-fait la même, puisqu'il y a *consulatis* au lieu de *animadvortatis* ; enfin, je voudrais qu'on me citât des textes prouvant que *quod*, employé ainsi, peut avoir le sens de *in qua re* ou de *quare*.

P. 182. — La question de savoir si *Cat.*, 19, 4, il faut lire *dicunt* ou *dicant* dépend uniquement de la valeur des mss. qui donnent l'une ou l'autre leçon : *sunt qui dicunt* était une construction de la langue populaire, qui était peut-être aussi familière aux copistes que *sunt qui dicant ;* de plus, la confusion entre *u* et *a* est des plus faciles dans les mss. en minuscules ; enfin, il y a de la subtilité à chercher une différence de *sens* entre les deux constructions. Par conséquent, si les meilleurs mss. donnent *dicant*, c'est *dicant* qu'il faut mettre dans le texte.

P. 187, n° 3. — Ce paragraphe est bien obscur. Il y a deux cas à distinguer : dans le *récit, cum*, marquant l'enchaînement des faits, est toujours suivi de l'imparfait ou du plus-que-parfait du *subjonctif* (jamais de l'indicatif) ; *en dehors du récit, cum*, marquant simplement un rapport de temps, se construit régulièrement avec l'imparfait de l'*indicatif*, mais peut aussi être suivi de l'imparfait du subjonctif, sans qu'on puisse établir aucune différence de sens entre les deux constructions : v. Madvig, § 358.

P. 191, n° 7. — *Cat.*, 52, 4, je ne vois pas du tout que *evenit* soit un parfait d'habitude ; il y a le parfait, parce que l'action indiquée par *evenit* est antérieure à celle que marque le verbe principal, *implores*.

P. 196. — Je ne trouve pas que la construction *contra ac*..... puisse être traitée de « paulo insolentior », v. Dräger, § 315, 13, b, où l'on peut encore ajouter Cic., *Orat.*, 40, 137 *(contra quam* Cic., *ad Qu. fr.*, 1, 1, 2).

P. 200. — A propos du passage *Cat.*, 35, 3, je ferai observer en passant que *persolveret* signifie, non « pourrait payer (dans l'avenir), » — il faudrait, pour ce sens, qu'il y eût *persolvat*, — mais « aurait pu payer. » M. C. a négligé, au chapitre de l'emploi des temps, de traiter cette question de l'emploi de l'imparfait du subjonctif *dans le sens du conditionnel passé :* voy. mon édition des livres XXI-XXII de T. Live (Paris, Hachette), p. 238, et *Rev. de philol.*, 1880, p. 187, note 3.

P. 200, n° 2. — Il n'est pas vrai que les verbes qui marquent le blâme, la louange, etc., se construisent nécessairement avec le subjonctif; laudo eum, quod fuit temperans, « je lui donne des éloges, parce que.... », laudo eum quod fuerit temperans, « je le loue d'avoir été.... »; v. Madvig, § 357.

P. 201. — Ici, comme p. 144, M. C. exagère quand il dit que l'emploi de *nec* au lieu de *neu* est fort rare et n'appartient qu'à la langue postérieure; cet emploi se rencontre même chez Cic.; v. Dräger, §§ 149, B, b. 543, 7.

P. 203. — Le passage *Jug.*, 31, 1 est fort remarquable; on attendrait : *ni studium.... superaret*. La seule explication qui me semble grammaticalement satisfaisante est l'explication un peu subtile de Wirz : « Multa me quasi his verbis dehortantur : *Desiste, Memmi, populi res curare, ni studium..... superat* », « il y a bien des raisons qui m'engagent à ne plus prendre en mains vos intérêts, si je ne me sens pas un amour de la patrie prêt à tout affronter. »

P. 206. — Pour l'emploi de *nisi* dans le sens de *si... non*, le passage *Jug.*, 31, 26 est beaucoup plus concluant que *Jug.*, 31, 22; M. C. aurait encore pu citer : *Cat.*, 52, 32 « ignoscite Cethegi adulescentiae, *nisi* iterum jam patriae bellum fecit », où *nisi* signifie, non pas « excepté si, à moins que », ce qui est son sens propre, mais « si.... ne pas », « s'il n'est pas vrai que... » Du reste, les passages cités par Dräger (§ 557, f, γ) pour cet emploi de *nisi* dans le même sens que *si non* ne sont pas les seuls : ainsi Corn. Nép., *Ages.*, 6, 1, « *nisi* ille *fuisset* » est évidemment pour « *si* ille *non fuisset*, » et on en peut dire autant de tous les passages où *nisi* est construit avec le *modus irrealis*.

Pp. 206-7. — Dans le passage *Jug.*, 14, 10, je verrais plutôt dans *quem* le pronom indéfini (= *aliquem*) et dans *jussissetis* le subjonctif de la répétition (cf. *Jug.*, 58, 3).

P. 215. — Dans les deux passages *Cat.*, 10, 2, *Jug.*, 3, 1, on peut dire que *optanda* et *cupiunda* (« *choses* désirables ») jouent le rôle de *substantifs* [1]; ceci est fort correct (cf. Cic., *De fin.*, 3, 11, 39) lorsque le participe en *-ndus* remplit, comme ici, les fonctions d'attribut ou d'apposition; mais la langue postérieure, à partir de T. Live et d'Horace, emploie le participe en *-ndus* au pluriel neutre comme substantif d'une façon beaucoup plus libre, v. *Études sur T. Live*, p. 68 [2].

P. 220, fin, *volentia*. — Ailleurs, p. 63, M. C. explique fort bien l'origine du sens particulier que cette forme prend chez Salluste; l'explication qu'il donne ici (*volentia* = *exoptata*) n'est point satisfaisante.

P. 221. — *Jug.*, 113, 1, il est faux de dire que *volvens* « ait le *sens*

---

1. Cf. Helm, *Quaestiones syntacticae*, etc., p. 32, qui cite à tort *Jug.*, 64, 1, où c'est *alia* qui est le substantif.

2. Aux exemples que j'ai cités, il faut ajouter trois exemples de Velleius (1, 12. 2, 130, cf. 1, 17), que donne Fr. Helm, et deux d'Horace, *Sat.*, 1, 2, 75. 10, 51.

de l'aoriste » ; le participe présent est employé par une *inexactitude* d'expression là où le grec mettrait le participe aoriste, voilà tout ce qu'on peut dire.

P. 222, n° 2. — Fr. Helm, *ouvr. cité*, p. 76 fin, cite encore : *Jug.*, 35, 10 « urbem venalem et mature *perituram*, si, etc. », *Hist.*, 4, 61, 12 « Cretenses impugnati semel jam neque finem nisi exscidio *habituri* ».

P. 222, n° 4. — Il n'est pas vrai que la construction dont M. C. parle ici ne se rencontre pas chez Salluste au nominatif : v. *Cat.*, 48, 4 « ne eum *Lentulus et Cethegus aliique deprehensi* terrerent ».

P. 224, n° 4. — Il est inexact de dire que l'emploi dont parle ici M. C. est *fréquent* chez Cicéron : v. *Études sur T. Live*, pp. 227-228.

Pp. 225-226. La construction du gérondif en *-ndum* avec un complément direct à l'accusatif paraît être étrangère à la bonne langue. Cicéron, *in Cat.*, 3, 8, 20, et *Ad fam.*, 5, 17, 5, on a rétabli, d'après des mss., *ad placandos Deos* et *ad levandam fortunam; Ad fam.*, 9, 16, 2, le *Mediceus* porte *ad... benevolentiam conciliandum,* mais rien n'est plus commun dans les mss. que la confusion de *u* et de *a* [1].

P. 226, n° 2. — Ce paragraphe contient plusieurs inexactitudes ; il n'est pas vrai que la construction « exstinguendi *me* » au lieu de « exstinguendi *mei* » ne se trouve pas chez T. Live, v. 6, 3, 6 ; il n'est pas vrai que Cicéron n'emploie l'accusatif après le génitif du gérondif que pour raison de symétrie, *concinnitatis causa;* il n'est pas vrai enfin que le gérondif en*-ndi* soit rarement construit avec un acc. plur. neutre : au contraire, *ignara visundi* ne pourrait pas être remplacé par *ignarorum visundorum ;* v. sur tout cela Dräger, § 597, 1, b.

P. 227. — Je ne comprends pas la remarque de M. C. à propos de « *paenitendum* sit » : il n'a pas fait attention que *paenitendum* n'est pas le gérondif, mais le neutre du participe en*-ndus ;* ce cas n'a donc aucun rapport avec ceux qu'il cite ensuite (v. une confusion analogue chez Dräger, § 595).

P. 231, n° 1. — La remarque que fait M. C. sur l'habitude qu'a le latin d'omettre *et* entre les noms des consuls quand on cite leurs prénoms est juste, mais il y a des exceptions : *et* est ajouté chez Cés., *De B. Gall.*, 1, 2, 1. [2] T. Live, 39, 8, 1. 20, 2. 56, 4, etc.

P. 233. — *Et*, après *par, idem,* etc., n'est pas du tout synonyme de *ac : idem ac* veut dire « le même *que* » ; au contraire *et*, dans tous les

1. Pour la même raison, T. Live, 25, 16, 10, il faut corriger *ad quam perficiendam*, cf. Madvig, préf. de sa grammaire latine, p. XI. Toutefois Weissenborn cite, à cet endroit, Varron, *L. L.*, 9, 42 (30), « ad discernendum figuras », Sénèque, *N. Q.*, 2, 21, 4, « ad exercendum verba ». Chez Cic., *Ad fam.*, 10, 23, 3, on lit, dans une lettre de Plancus, « ut spatium ad *colligendum se* homines haberent. » Mais c'est par inadvertance que Dræger, § 595, cite Sall., *Jug.*, 5, 3, où *omnia illustria* est au nominatif.

2. V. toutefois *Rev. crit.*, 1881, n° 18, p. 349.

passages cités par M. C., garde son sens ordinaire de « *et* » : v. Madvig, § 444, Rem. 3. Grysar, *Theorie d. lat. Stils*, 2e éd., pp. 431-432.

P. 234. — Dans le passage *Jug.*, 97, 4, *et* n'est pas pour *cum* : *simul* ne peut pas être suivi d'une proposition avec *cum*, comme le pourrait être *vix* ou *jam*. Le paragraphe n'a donc aucun sens.

P. 234, « *Rarior est tertii*, etc. » — Ce paragraphe est peu clair. On sait que, lorsqu'il y a plus de deux termes coordonnés, la conjonction *et* doit être répétée devant chacun d'eux ou supprimée entre tous [1]. Les exceptions sont rares (v. Dräger, §§ 311, 2. 315, 10), et souvent elles ne sont qu'apparentes. Ainsi *Jug.*, 14, 11, on peut admettre qu'il y a deux termes principaux : 1° *extorrem patria, domo ;* 2° *inopem et coopertum miseriis ;* de même 41, 9 (1° *invadere ;* 2° *polluere et vastare*), 85, 41 (1° *sudorem, pulverem ;* 2° *alia talia*), 95, 3 (1° *facundus ;* 2° *callidus et... facilis*, v. la note de Wirz) ; toutefois *Jug.* 14, 11, « intoleranda audacia, scelere *atque* superbia », 85, 45, « avaritiam, imperitiam *atque* superbiam » (allusion à Bestia, Albinus, Metellus), la règle me semble bien être violée.

P. 234, n° 2. — M. C. se contredit lui-même à deux lignes d'intervalle, quand il dit que Salluste est le premier qui ait dit *cumque*, *deque*, pour ajouter ensuite qu'on trouve déjà trois exemples semblables chez César. Il y en a, du reste, aussi chez Plaute et chez Cicéron ; v. Dräger, § 314, 1.

P. 237. — Pour l'emploi de *etiam* dans une proposition négative (au lieu de *ne... quidem*), cf. *neque etiam* Cés., 5, 52, 1. *De B. C.*, 1, 5, 1 ; *etiam..... nihil, De B. C.*, 1, 85, 9 ; tum *quoque..... non, De B. C.*, 3, 37, 2.

P. 237. — *Jug.*, 95, 4, *atque* ne correspond pas du tout à *que*, qui vient ensuite ; *atque* sert de liaison entre la phrase tout entière et la phrase précédente.

P. 238. — *Jug.*, 43, 4, il n'y a que deux termes principaux : 1° *socii nomenque Latinum ;* 2° *reges ;* de même 84, 2 : 1° *populis et regibus ;* 2° *sociis* (« en général, les alliés »).

P. 249, n° 8. — A part le passage *Jug.*, 35, 3, les exemples énumérés dans ce paragraphe n'ont aucun rapport avec le goût de Salluste pour la *varietas*. La construction « *sua antea fideliter acta* » n'est point rare en latin : v. *Études s. T. L.*, p. 70, note 2 (cf. aussi Corn. Nep., *Chabr.*, 1, 1 « inventum *ejus* in prœlio »).

P. 249, n° 9. — De même c'est à tort que M. C. parle dans ce chapitre de la figure appelée *chiasme ;* la même figure est très fréquente chez Cicéron, qui recherche pourtant avec le plus grand soin la symétrie de l'expression.

P. 253, n° 4. — Cette ellipse de *juro* est consacrée en pareil cas ; c'est

1. Ainsi il n'est pas correct de dire, comme M. C. le fait p. 237, l. 20 : « Apud Ciceronem, Caesarem *ac* Nepotem. » Même règle en grec.

donc à tort qu'elle est citée ici comme une preuve du goût de Salluste pour la concision.

P. 254, n° 7. — Les ellipses du genre de celles dont il est question ici sont beaucoup moins rares en latin que ne paraît croire M. Constans; v. Dräger, § 119, II.

Malgré toutes ces critiques, le livre de M. C. est un travail méritoire et d'un fort bon exemple; espérons qu'il contribuera à réveiller dans notre pays le goût des études de grammaire latine.

O. Riemann.

---

185. — **Geschichte von Ost-und Westpreussen,** von Dr Karl Lohmeyer, Professor an der K. Albertus-Universitæt zu Kœnigsberg. Erste Abtheilung. Zweite Auflage. Gotha, F. A. Perthes. In-8°, viii et 298 p. — Prix : 3 m. 80 (4 fr. 75).

La première partie de cette *Histoire de Prusse* est arrivée à sa deuxième édition : ce qui, paraît-il, est assez rare en Allemagne pour être mentionné. L'ouvrage est un excellent manuel de l'histoire des premiers temps de la Prusse; il est divisé en trois livres; dans le premier, *die Vorgeschichte,* l'auteur expose tout ce que l'on sait des anciens Prussiens, de leurs coutumes et de leurs mœurs, et il ajoute quelques mots sur la Poméranie orientale; dans le deuxième livre (*Bildung und Befestigung des Ordensstaates bis 1309*), il raconte l'histoire de l'ordre des chevaliers teutoniques jusqu'en 1309; dans le troisième livre (*Aufsteigen und Blüthe des Ordensstaates, 1309-1407*), il décrit la période d'éclat et de grandeur de l'ordre teutonique, le gouvernement des grand-maîtres Winrich de Kniprode qui n' « a pas moins remporté de succès par les armes que par ses négociations diplomatiques et l'intervention de son imposante personnalité » (p. 226), Konrad Zöllner de Rothenstein, Konrad de Wallenrod et Konrad de Jungingen [1]. Répétons-le, le livre est un manuel (*Handbuch*); aussi l'auteur ne cite pas ses sources au bas des pages; mais, dit-il, il me paraît superflu d'encombrer de citations un manuel; on saura bien retrouver ce qui m'appartient et ce que je dois aux autres. La seconde et dernière partie de l'ouvrage, qui doit paraître bientôt, renfermera toute la période comprise entre 1407 et 1701, époque où le duché de Prusse fut érigé en royaume; c'est là que s'arrêtera M. Lohmeyer, car, à partir de ce moment, « l'histoire moderne de l'*Altpreussen* ne se détache plus de celle de l'Etat tout entier, et dans la Prusse polonaise, il existe à peine une trace perceptible de développement historique ».

---

1. Voici les divisions du II° et du III° livre : II° livre : I. *Die Vorbereitungen.* II. *Die Unterwerfung der westlichen Preussen.* III. *Der erste Aufstand der Unterworfenen und der Pommernherzog Swantopolk.* IV. *Die Ordnung der kirchlichen Verhæltnisse.* V. *Die Unterwerfung der œstlichen Preussen und die Beziehungen zu Polen.* VI. *Der grosse Aufstand.* VII. *Schluss der Unterwerfung. Beginn der Lit-*

186. — **Basler Chroniken** herausgegeben von der historischen und antiquarischen Gesellschaft in Basel. Zweiter Band herausgegeben durch Wilhelm Vischer und Heinrich Boos. Leipzig, S. Hirzel, 1880, in-8°, xiii-515 p.

La Société historique et archéologique de Bâle, qui avait entrepris, dès 1872, la publication des chroniques locales, vient d'ajouter un second volume à son recueil, le premier de l'important journal tenu par le chapelain Jean Knebel, entre 1473 et 1479. Le manuscrit qui appartient depuis 1823 à la bibliothèque de l'Université, avait déjà été mis à contribution, au xvi[e] siècle par Urstisius, au xviii[e] par Schoepflin, de notre temps par Strobel et par Schreiber, quand, de 1851 à 1855, feu M. Buxtorf-Falkeisen en publia une traduction allemande en deux petits volumes in-8°. C'est une interprétation plus ou moins approximative, souvent tronquée, et l'auteur était si peu préparé pour sa tâche, qu'il rend, par exemple, *feria sexta post Hilarii* par « le sixième jour après la Saint-Hilaire ». La Société historique a jugé avec raison qu'au point où en sont les études historiques en Suisse, c'était le texte même qu'il fallait éditer. Le chapelain Knebel est un contemporain des guerres de Bourgogne ; il avait la curiosité de savoir ce qui se passait sur les champs de bataille comme dans les chancelleries, et, avec autant d'ardeur que de bonne foi, il a recueilli non-seulement les faits, mais encore les documents qui s'y rapportaient. C'est ainsi que cet humble homme d'Eglise a formé, à son point de vue, une véritable somme de l'histoire de son temps, indispensable à tous ceux qui veulent étudier l'audacieuse tentative de Charles le Téméraire, de rapprocher, par la conquête de l'Alsace et de la Lorraine, le duché et le comté de Bourgogne de ses états des Pays-Bas.

L'édition dont le premier volume vient de paraître, et dont le second ne se fera guère attendre, est de tout point excellente. Confiée d'abord au laborieux M. H. Boos, elle fut reprise plus tard par M. le professeur Vischer, qui en a signé la préface. Le texte du journal a été établi avec une rare correction ; les titres transcrits par l'auteur ont été revus autant que possible sur les originaux, et, au bas de chaque page, de nombreuses notes permettent de contrôler pas à pas chacun de ses témoignages. En attendant la table alphabétique des noms de personnes et de lieux, que M. Vischer nous promet pour le second volume, il a fait suivre le premier d'un aperçu méthodique de son contenu, au moyen duquel on peut s'orienter parmi ces nombreux faits, classés chronologiquement par ordre de matière. Il était impossible de mieux dégrossir le texte passablement informe de Knebel. Un livre édité avec ce soin invite à s'en ser-

---

tauerkæmpfe. VIII. *Erwerbung Ostpommerns, die Marienburg*. IX. *Innere Einrichtung und Verwaltung des Ordensstaates*. — III[e] livre : I et II. *Die æusseren Beziehungen vor Winrich von Kniprode*. III. *Kulturgeschichtliches*. IV. *W. v. Kniprode, die Beziehungen zu Polen und Littauen bis 1370* ; V. *W. v. Kniprode, Handelsbeziehungen und Handelspolitik* ; VI. *W. v. Kniprode, die Beziehungen zu Littauen seit 1370, innere Entwicklung* ; VII. *Der Ordensstaat als Vormacht auf der Ostsee* ; VIII. *Der Ordensstaat und Polen-Littauen bis 1407*.

vir, et nous formons des vœux pour qu'il se trouve bientôt un auteur qui, s'aidant à la fois du journal de Knebel et des documents beaucoup plus importants conservés dans nos archives, entreprenne d'écrire l'histoire diplomatique encore si peu connue des guerres de Bourgogne.

X. Mossmann.

---

187. — **Dernières poésies d'Olivier de Magny avec notice et index** par E. Courbet. Paris, A. Lemerre. 1881, 1 vol. in-12 écu de xxxi-128 p.

Ce volume complète la réimpression des œuvres d'Olivier de Magny commencée depuis plusieurs années déjà par M. E. Courbet et dont il a été souvent parlé dans la *Revue critique*. On y trouve, reproduites pour la première fois dans leur ordre et dans leur intégralité, les pièces composant le rarissime livret publié en 1553 par Arnoul l'Angelier, sous le titre de *Hymne sur la naissance de Madame Marguerite de France* (pp. 1-63). A la suite de ces pièces, M. C. a donné *(Appendice*, pp. 65-98) dix-neuf sonnets inédits adressés par le poète à la reine Catherine de Médicis et au roi Charles IX, sonnets qui forment un remarquable poëme sur l'institution du prince. Puis viennent (pp. 99-108) deux dédicaces en prose *(A Monseigneur d'Avanson* et *Au lecteur)* et une épitre en vers *(A ses amis)*. Les deux premiers morceaux, curieux pour l'histoire des relations de Magny avec son compatriote et protecteur Hugues Salel, sont tirés de l'édition des XI[e] et XII[e] livres de l'*Iliade*, par l'abbé de Saint-Cheron (Paris, Vincent Sertenas, 1554, in-8°). Quant à l'épître en vers, bien qu'elle se lise avec quelques changements dans les *Amours de Francine*, de Baïf, M. C. a cru devoir en reproduire le texte tel qu'il a paru dans les premières éditions des *Œuvres de Louise Labé*, parmi les écrits de divers poètes à la louange de la Belle cordière. Tant que l'ombre sous laquelle se dérobe la paternité de cette pièce n'aura pas été dissipée, dit M. C. *(Avertissement*, p. vii), aucune attribution précise ne peut être tentée, et le lecteur est en droit de réclamer pour chacun des deux poètes les vers qui portent leurs noms sous une même date, dans des recueils également authentiques.

L'excellent éditeur a placé en tête du volume (pp. ix-xix) la vie d'Olivier de Magny, qui lui paraît avec raison une des meilleures que Guillaume Colletet ait jamais écrites. Il a complété cette biographie dans une notice (p. xxi-xxxi) où sont consignés les résultats des plus récentes recherches. Ces recherches, faites tant par feu M. Prosper Blanchemain [1] que par M. C., et, en ce qui regarde la famille du poète, avec le concours d'un zélé bibliophile de Cahors, M. Louis Greil, ont ajouté diverses particularités nouvelles au peu que l'on savait de la vie de Magny.

---

1. M. C. a rendu (p. vii) un touchant hommage à ce délicat érudit qui fut son collaborateur et son ami.

Quelques-unes de ces particularités sont empruntées à de rares recueils du XVIe siècle, quelques autres à une lettre du cardinal d'Armagnac, du 11 août 1558, d'autres enfin à des documents inédits, notamment à l'*Histoire du Quercy* de Lacoste, dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque de la ville de Cahors. M. C. croit que les dix-neuf courageux sonnets qui renferment « un memento complet des devoirs du prince envers le peuple, » contribuèrent à éloigner de la cour l'ancien secrétaire du Roi. Une telle conjecture, ajoute-t-il (p. XXXI), n'offre rien d'improbable si l'on se rappelle que, suivant Lacoste, Olivier de Magny mourut à Cahors et qu'il fut inhumé dans l'église de Notre-Dame de la Daurade, vis-à-vis de laquelle était la maison paternelle.

Dans l'*Index des noms propres* (pp. 109-126), M. C. a groupé, autour du nom de chacun des personnages mentionnés dans les *Gayetez*, les *Amours*, les *Soupirs*, les *Odes* et les *Dernières poésies*, d'utiles renseignements résumés en quelques mots. Voici, par exemple, deux de ces rapides et excellentes notes : « *Albert*, joueur de luth. Il se nommait Alberto Ripano. Il était italien et mourut de la pierre. Saint-Gelays et Ronsard lui ont composé des épitaphes[1]. » — « *Alsinois* (le comte d'), anagramme de Nicolas Denisot, auteur de quelques noëls, habile calligraphe et peintre. On lui doit beaucoup de ces portraits aux trois crayons, si à la mode au XVIe siècle et si recherchés de nos jours. » Je ne trouve, en tout l'*Index des noms propres*, qu'une petite inexactitude. M. C. dit (p. 123) : « Pierre de Paschal, *Toulousain*, qui sut, à force de gasconnades, se faire nommer historiographe de France. » Pierre de Paschal n'était pas originaire de Toulouse ; il naquit, comme l'affirme Bernard de la Monnoye, à Sauveterre-de-Guyenne, dans le département actuel de la Gironde[2].

Beaucoup d'éloges ont été donnés ici à M. C., à l'occasion de la publication des *Gayetez*, des *Amours*, des *Soupirs* et des *Odes*. Les *Dernières poésies* ne lui font pas moins honneur que les précédents volumes, et l'on peut dire en toute assurance que par l'édition des Œuvres complètes d'Olivier de Magny, comme par toutes ses autres éditions (les *Serées* de Bouchet, les *Quatrains* de Pibrac, les *Satyres* de Regnier), M. Courbet s'est placé au nombre des plus soigneux et des plus habiles travailleurs de notre temps.

T. DE L.

---

1. A propos d'un autre musicien, le joueur de flûte Jean Davit, cité dans les *Soupirs* et dans les *Odes*, M. C. déclare que, selon toute prévision, c'est le même que David Rizzio, qui, devenu plus tard le favori de Marie Stuart, fut assassiné sous les yeux de cette reine par Darnley en 1565.

2. *Bibliothèque françoise* de La Croix du Maine, t. II, p. 309. Voir encore *Revue des Bibliophiles* de mars 1879, pp. 112-116. Un jeune chercheur prépare un travail sur Pierre de Paschal où abonderont les choses nouvelles et piquantes.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le 3e numéro de 1881 (juillet) des *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* est, ainsi que nous l'avons naguère annoncé, un numéro supplémentaire composé en entier par les professeurs de la Faculté des lettres de Toulouse (R. Lallier, *Observations sur le discours de Caton dans Salluste*; A. Benoist, *Les théories dramatiques de Voltaire*; E. Hallberg, *Les Nibelungen*, état actuel de la question, derniers travaux publiés en Allemagne sur ce sujet; A. Duméril, *Origine des délateurs et précis de leur histoire pendant la durée de l'empire romain*; C. Molinier, *l'Endura*, coutume religieuse des derniers sectaires albigeois.) Ce numéro exceptionnel est le premier essai d'une transformation qui — comme nous le disions récemment — sera définitive l'année prochaine. A partir de janvier 1882, les deux Facultés des lettres de Bordeaux et de Toulouse s'associent pour la publication des *Annales*; titre, format, caractères typographiques, prix, rien n'est changé, sinon que les *Annales* paraîtront désormais tous les deux mois, et, au lieu d'appartenir exclusivement à la seule Faculté de Bordeaux, seront l'œuvre et la propriété commune des deux Facultés de Bordeaux et de Toulouse. Ainsi, dit la rédaction des *Annales*, se réalise en partie, après trois ans d'efforts, grâce au concours généreux de M. le Ministre et de la ville de Bordeaux, et à l'appui du public savant, la pensée qui animait dès l'origine les fondateurs de la revue; ils pensaient que leur isolement serait de courte durée, que leur exemple serait suivi, qu'un jour ou l'autre quelque Faculté voisine se joindrait à eux pour partager les avantages comme les périls de l'entreprise, et que la création de plusieurs revues universitaires en province attesterait bientôt les progrès et l'activité de l'enseignement supérieur.

— M. Antoine d'Abbadie a fait paraître un *Dictionnaire de la langue amarinnga* (Vieweg, in-8o, 1336 p. 50 fr.) qui forme le tome X des Actes de la Société philologique. Le vocabulaire de Ludolf, paru il y a près de deux siècles, contenait plus de deux mille mots; celui d'Isenberg, publié à Londres en 1841, environ sept mille mots; le dictionnaire de M. d'Abbadie est beaucoup plus complet; il renferme environ douze mille mots. On sait que l'amarinnga se parle à Gondar, au Samen, dans le Xiwa.

— M. Paul Pierret, conservateur du musée égyptien du Louvre, vient de publier un travail sur le *Décret trilingue de Canope*. Ce décret, rendu sous Ptolomée III Evergète Ier, se trouve sur une stèle découverte en 1866; une inscription hiéroglyphique de 37 lignes y est suivie d'une inscription grecque de 76 lignes; sur la tranche est gravée une version démotique de 74 lignes. Par ce décret, des prêtres, délégués de tous les temples de l'Egypte et réunis à Canope, déclarent consacrer le souvenir des bienfaits rendus au pays par Ptolémée et Bérénice; ils prescrivent d'augmenter les honneurs qu'on doit au roi et à la reine, dieux Evergètes, d'instituer une classe de prêtres des dieux Evergètes, etc. M. Pierret nous donne dans sa nouvelle publication (Paris, Leroux, xvi et 44 p.) : 1o Une traduction suivie et synoptique des textes grec, démotique et hiéroglyphique (p. ix-xvi); 2o une transcription et interprétation interlinéaire du texte hiéroglyphique (p. 2-26), suivie de notes p. 26-35); 3o une traduction suivie de ce même texte hiéroglyphique (p. 36-43). La traduction du démotique est empruntée au deuxième volume de la *Chrestomathie* de M. Revillout.

— M. X. Mossmann, archiviste de Colmar et notre collaborateur, a mis sous presse son *Cartulaire de Mulhouse* auquel il travaille depuis seize ans, sous les auspices de M. Fr. Engel-Dollfus; il compte sur 250 feuilles, soit quatre volumes in-4o.

— M. Paul Sébillot vient de publier la 2e série de ses *Contes populaires de la Haute-Bretagne* (Charpentier, in-18e 344 p. 3 fr. 50); le volume qui a pour sous-titre *Contes des paysans et des pêcheurs* renferme soixante-huit contes classés en cinq chapitres : 1° les fées des houles et de la mer; 2° les féeries et aventures merveilleuses; 3° les facéties et bons tours; 4° les diables, les sorciers et les lutins; 5° contes d'animaux et petites légendes. L'auteur nous promet dans quelques mois une troisième série, consacrée aux *Contes des marins*.

— Sous le titre : *Chansons et lettres patoises bressanes, bugeysiennes et dombistes avec une étude sur le patois du pays de Gex et la musique des chansons, textes recueillis, traduits et annotés*. Bourg-en-Bresse, Martin-Bottier. In-12e, 456 p. 5 fr.) M. Philibert Le Duc vient de publier un volume intéressant pour tous ceux qui s'occupent de l'étude des patois. Toutefois on n'y trouve pas seulement de chansons populaires; l'auteur y a introduit des chansons, composées en patois par Brillat-Savarin, par lui-même, etc.

— La librairie Didier a fait paraître le premier volume d'une *Histoire des Ariégeois et du comté de Foix*, par M. H. Duclos; ce volume passe en revue tous les poètes de l'Ariège; trois autres volumes suivront; ils auront pour titre : tome II, *Les militaires*; tome III, *Les hommes d'état, publicistes, orateurs et savants ;* tome IV, *Les archéologues*.

— Prochainement paraîtra à la librairie Hachette un volume de Paul Albert, intitulé : « *Les origines du romantisme* ».

— Il vient de paraître à Lille (Lefebvre-Ducrocq) une réimpression fac-similé du n° 68, de l'*Abeille patriotique* du mercredi 9 juin 1790 ; c'est la relation de la fête de la confédération des départements du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme; on y a joint une réduction de la planche de F. Verly qui représente cette cérémonie patriotique; le récit est précédé d'une étude sur les journaux de Lille au XVIIIe siècle.

— La société française d'archéologie a tenu cette année son congrès à Vannes (28 juin-3 juillet). Elle a décerné des médailles de vermeil à M. Paul Du Chatellier pour ses feuilles archéologiques, à M. Rosenzweig pour ses publications sur l'histoire et l'archéologie du Morbihan, à M. de Rochas d'Aiglun pour ses *Principes de la fortification antique*. Le congrès se réunira l'année prochaine à Avignon.

— La société d'émulation de Cambrai met au concours pour 1882 : *Les origines du protestantisme dans le Cambrésis*. (Adresser les manuscrits avant le 1er juin 1882.)

— M. l'abbé Petit a fait don à l'Athénée Oriental des papiers de Langlès (entre autres, une relation du Maroc, des notes en grand nombre sur l'Egypte, des traductions du persan, un dictionnaire [lettre A] des langues égyptienne, phénicienne, turque, etc.).

— Le Théâtre-Français a repris récemment l'*Œdipe-Roi*, de Sophocle, traduit en vers français, par M. Jules Lacroix ; cette traduction, imprimée et publiée depuis longtemps, fut représentée pour la première fois en 1858 au Théâtre-Français, et y produisit une forte impression. « Voilà, disait Villemain qui assistait à la représentation, un drame âgé de 23 siècles, et qui n'a pas vieilli. C'est vrai, c'est touchant, c'est terrible ! » L'*Œdipe-Roi* a eu un très vif succès ; l'interprétation était remarquable et la mise en scène, belle et pleine de goût ; « on a, dit un critique, particulièrement remarqué et applaudi le magnifique décor représentant la grande place publique de Thèbes. La musique de M. Membrée a complété le charme du spectacle. Cet invisible et mystérieux orchestre accompagnant les chœurs a produit le plus heureux effet, surtout dans la scène où le peuple agenouillé se lamente devant le palais d'Œdipe. » Il faut espérer que l'*Œdipe-Roi* restera définitivement au

répertoire. A ce propos, quelques critiques ont demandé à la Comédie-Française de monter le *Macbeth* de Shakespeare (également traduit par M. Jules Lacroix).

— Le *Journal officiel* a promulgué la loi relative à la reconstruction et à l'agrandissement de la Sorbonne. La dépense est évaluée à la somme de 22,200,000 fr.; elle sera partagée par moitié entre l'Etat et la ville de Paris. La ville de Paris, qui est chargée de l'opération, pour sa part contributive fait un apport en terrains d'une valeur de 3,600,000 fr., et un apport en argent du complément, soit 7 millions 500,000 fr. L'Etat fournira sa part contributive en versant à la caisse municipale 4,100,000 fr. en 1882, et le reste en cinq annuités de 1,400,000 fr. chacune de 1883 à 1888. La ville de Paris soldera sa part en argent au moyen d'une somme de 3,250,000 fr. inscrite à son budget pour la Sorbonne, laquelle somme est actuellement disponible, et au moyen de cinq annuités de 700,000 fr. chacune de 1883 à 1888, avec un solde de 750,000 fr. en 1889. Les dépenses imprévues, auxquelles il y aurait lieu de pourvoir, seront partagées par moitié entre l'Etat et la ville de Paris, après le vote du conseil municipal. Le projet de reconstruction et d'agrandissement de la Sorbonne sera mis au concours, d'après les clauses et conditions établies par un jury où seront représentés le ministre de l'instruction publique, le conseil municipal, la préfecture de la Seine et les professeurs des Facultés. Ce jury sera également chargé de faire le classement des projets qui lui seront soumis. Le programme du concours sera arrêté par le conseil municipal de concert avec les délégués du ministre de l'instruction publique.

— Par décrets du 26 juillet et du 9 août, le ministre de l'instruction publique et des cultes est autorisé à accepter les donations faites à l'École française de Rome : — 1° par MM. Engel-Dollfus (20,000 fr.), Delaville Le Roulx (5,000 fr.), Durrieu (5,000 fr.), Steinbach (2,000 fr.), en tout, 32,000 fr. somme devant être convertie en rente sur l'État français, pour les arrérages être employés soit en achat de livres et en reliures, soit à seconder la publication des travaux de l'École, soit à des fouilles ou recherches archéologiques; — 2° par M. Lecomte, d'un titre de 300 fr. de rente sur l'État français, pour recevoir la même affectation. (Cette dernière donation portera le nom de fondation Mombinne).

— Un nouveau département a été créé au musée du Louvre; ce département prendra le titre de « *Département des antiquités orientales* » et comprendra les monuments chaldéens, assyriens, perses, phéniciens, juifs, puniques, tous les monuments des anciennes civilisations de l'Asie occidentale. Le département des antiques prendra, en conséquence, le titre de « *Département des antiquités grecques et romaines* ». M. Léon Heuzey, conservateur-adjoint du département des antiques, a été nommé conservateur du département des antiquités orientales; à ce dernier département a été attaché M. E. Ledrain, ancien élève de l'École pratique des hautes études, attaché au département des imprimés de la Bibliothèque Nationale. M. Héron de Villefosse a été nommé conservateur-adjoint du département des antiquités grecques et romaines.

— On vient de mettre à la disposition de M. le comte d'Hérisson, qui avait été envoyé à Carthage pour y faire des fouilles, les quatre plus belles salles de l'ancien appartement du gouverneur de Paris, au palais de Louvre. M. d'Hérisson a mis à nu les fondations de la ville punique et de la cité romaine, et découvert une quantité d'objets très curieux.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 19 Septembre — 1881

188. — **Histoire de la Bible et de l'Exégèse biblique** par L. Wogue, grand rabbin, professeur au séminaire israélite de Paris, rédacteur en chef de l'*Univers israélite*. In-8°, imprimerie nationale, 1881, v-383 p.

Le livre de M. Wogue n'est, d'après ses propres paroles, (voir la préface), qu'un simple manuel destiné à ses élèves du séminaire israélite de Paris, et n'a pas en vue les spécialistes. L'auteur, qui, en même temps que professeur, est rédacteur du journal l'*Univers Israélite*, organe orthodoxe du judaïsme en France, a écrit son histoire de la Bible au point de vue orthodoxe, ignorant entièrement les livres relatifs à son sujet qui ont été écrits depuis le commencement de ce siècle, puisque le dernier ouvrage mentionné par lui sur l'histoire de la Bible est celui de Jahn, composé en 1814. M. W. a donc négligé de faire connaître à ses élèves les ouvrages de De Wette, remanié par M. Schrader, et de Bleek, revu par M. Wellhausen, pour ne parler que des livres les plus récents sur la matière qu'il se propose de traiter. Ce qui est plus étrange, c'est que M. W. ignore également l'ouvrage de feu M. Julius Fürst (un Israélite), intitulé *Der Kanon des alten Testaments nach der Ueberlieferungen in Talmud und Midrasch* (Leipzig, 1868). Il faut bien qu'il l'ignore, car il s'exprime ainsi dans sa leçon préliminaire : « L'introduction à l'Écriture-Sainte n'a encore été traitée *ex professo* par aucun écrivain israélite. » Si nous mentionnons ces faits, c'est pour indiquer que l'ouvrage de M. W. n'a pas proprement le caractère scientifique et critique qu'on serait de prime abord porté à lui supposer, considérant qu'il a été imprimé à l'Imprimerie Nationale « par autorisation du gouvernement ». Nous devrons donc, pour l'apprécier, nous placer au point de vue de l'auteur. Même à ce point de vue, l'ouvrage est loin d'être irréprochable.

La méthode que l'auteur a adoptée, et dont on peut se rendre compte par un coup d'œil jeté sur la table des matières, est assez bonne; elle est d'ailleurs celle qu'on trouve généralement dans les ouvrages servant d'introduction à la Bible. Dans la première partie, M. W. donne les passages talmudiques concernant le canon, et, en sa qualité d'orthodoxe, il souscrit, à peu d'exceptions près, au classement talmudique des livres de

la Bible. Le Pentateuque a pour auteur Dieu et pour transcripteur Moïse (réserve faite des huit derniers versets); Josué est écrit par Josué; unité d'Isaïe; unité de Zacharie, etc. Il n'est pas fait même mention de la différence des textes jéhovistes et élohistes, distinction admise même par les orthodoxes, et qu'aucun hébraïsant ne doit ignorer. M. W. donne ensuite une histoire abrégée de la langue hébraïque suivie d'un résumé du texte de la Bible. Cette partie, qui est peut-être la meilleure du livre, a besoin d'être complétée, même au point de vue rabbinique. Je ne m'arrêterai pas à des erreurs de peu d'importance, ainsi : le *Choulhan-Aroukh* (? p. 40), ou le Talmud même, considérés comme des commentaires de la Bible; l'expression *Oraytha Nebiim Kethoutim* est irrégulière (voir le Talmud de Balbyl. kiddouschin, fol. 49 *a*.); le *Moussaph de Roch ha-chanah* (p. 8) ne porte nullement « le cachet *évident* des membres de la grande synagogue. » Je ne comprends pas pourquoi la dénomination de *Miqdasch yah* pour le Vieux Testament n'est pas donnée dans le livre de M. W., d'autant plus qu'elle est mentionnée dans les *Archives des missions scientifiques*, 1868. Dans l'énumération des Apocryphes (p. 14), l'auteur ne connaît pas les dernières publications concernant plusieurs de ces livres. Il omet de dire que le IVe livre d'Esdras ne se trouve pas en grec, que le livre d'Henoch n'est pas perdu, et que le livre de Tobie se trouve en entier dans un Midrasch, et de plus en langue araméenne. — M. W. est mal renseigné s'il croit que le classement d'Isaïe après Ezechiel n'a pas subsisté dans la synagogue : c'est justement dans la synagogue de la France du Nord et des provinces rhénanes que ce classement a existé, comme on peut le voir par les mss. bibliques originaires de ces pays. — Le chapitre intitulé « Histoire abrégée de la langue hébraïque » est tellement arriéré qu'il n'est pas possible d'en entreprendre la critique. La première langue parlée, d'après l'auteur, a eu incontestablement un caractère sémitique; « On croit communément (qui? M. Levy-Bing?) que cette langue fut l'hébreu » (p. 100).

Dans le chapitre concernant le texte de la Bible, outre que M. W. aurait bien dû se servir de M. Wellhausen dans l'ouvrage cité, nous observons que l'écriture dite *Rachi* n'est pas du XVe siècle (p. 116) : nous avons des mss. avec cette écriture dès le XIIe siècle. M. W. n'admet pas encore que le *Midrach Chemoth rabba* et le *Zohar* sont d'une composition relativement jeune, mais il les croit « d'une antiquité suspecte, et renfermant tout au moins de nombreuses interpolations ». M. W. dit que l'accent tonique dit *gaya* fut imaginé avant le XVIIe siècle : on connaît des traités relatifs au *gaya* dès le XIVe siècle, et, si je ne me trompe, le *gaya* est mentionné dans un ms. du Xe siècle au Musée Britannique. Pourquoi M. W. ne parle-t-il que de trois *Naqdanim* (Ponctuateurs), dont deux ne sont connus que de nom, tandis qu'il omet Joseph de Troyes, et surtout Moïse de Londres, personnages déjà mentionnés par Zunz à côté de ceux que M. W. lui a empruntés? Nous

devons nous borner dans cette énumération des erreurs et omissions que contient cette partie du livre de M. W.; pourtant notons encore ceci : « Le plus ancien de ces manuscrits de la Bible existe encore à Odessa et remonte, dit-on, au VIe siècle, date qui me paraît fort exagérée ». M. W. ne sait-il pas que les manuscrits d'Odessa sont à présent à Saint-Pétersbourg, et que le catalogue de ces mss. bibliques a été publié par MM. Harkavy et Strack en 1875? Rien sur le fameux ms. de la Bible, dit *Hellali*, cité par les anciens grammairiens, ni sur celui qui se trouve dans la synagogue d'Alep, et qu'on prétend écrit par Ben Ascher.

La deuxième partie, qui traite des versions de la Bible, est bien maigre : nous nous attendions à y trouver des recherches plus amples sur l'exégèse des traducteurs. Le sujet était d'autant plus facile à traiter que des monographies sur ces matières ont paru dans ces dernières années. M. W. aurait dû faire usage des travaux de Maybaum, de Kroner et du Dr N. Adler, tous trois juifs orthodoxes ; il n'y avait aucun danger à attirer l'attention des élèves sur ces bons travaux. Il y avait peut-être lieu, là où M. W. parle de la forme si incorrecte et si défectueuse du Targoum Onkelos, de dire que M. le Dr Berliner prépare une édition critique de ce Targoum, dont le premier volume est imprimé. Une Massorah sur ce Targoum, publiée par le même savant, et un commentaire anonyme, dont l'auteur est sans doute un rabbin provençal ayant vécu au plus tard au XIVe siècle, n'auraient pas dû être passés sous silence dans des leçons destinées à des séminaristes. Pour les versions non israélites, M. W. se contente de ce qu'il a trouvé dans des ouvrages très arriérés. Le savant professeur aurait peut-être bien fait de lire la préface de M. Ulysse Robert à sa récente édition du ms. de Lyon renfermant une partie de l'Itala, les travaux de Rönsch sur la Vulgate, et au moins la monographie du rabbin Perles sur la Peshito.

Si peu satisfaits que nous soyons des deux premières parties, nous regrettons de dire que la troisième partie, l'Histoire de l'exégèse, est plus défectueuse encore, et cela surtout parce que M. W. n'est pas au courant de la littérature rabbinique des vingt dernières années. Citons quelques exemples seulement. La Tosseftha serait une addition à la Mischnah, mais c'est une opinion qui a été fortement contestée par les dernières recherches de Schwarz. Elle est « imprimée d'ordinaire avec le compendium d'Isaac Alfasi », ce qui est juste, mais elle est imprimée aussi dans les éditions du Talmud (1865, 1869), et il fallait surtout mentionner l'édition critique, d'après les mss., faite récemment par M. Zuckermandel. Dans l'énumération des Midrashim, on est étonné de ne pas voir figurer la Pesiqtha, attribuée à R. Kahna, et M. W. identifie le Midrash *Thonhouma* avec le Midrash *Yelamdenou*, contrairement à toutes les opinions, à commencer par M. Zunz, sans donner ses raisons pour cette étrange identification. — Le chapitre sur la Massorah ne fait nulle mention du dernier travail de M. Frensdorff et de la grande édition du Dr Ginsburg

dont le premier volume vient de paraître. Les Karaites surtout auraient mérité plus d'attention dans une introduction à l'exégèse biblique, car c'est aux savants de cette secte qu'on attribue les premières études sur la Massorah. A l'article Saadyah Gaon, nous regrettons d'avoir à constater bien des négligences. M. W. parle de l'*Igaron* de cet auteur, comme si on n'en savait rien de plus que ce que dit Ibn Ezra, sans même rappeler que la préface de ce livre a été publiée plusieurs fois. M. W. parle uniquement de Saadyah en tant que traducteur de la Bible, tandis que nous savons que Saadyah n'a pas seulement traduit la Bible, mais qu'il en a fait un commentaire en arabe, dont on a découvert un fragment (relatif au Pentateuque) à Saint-Pétersbourg, fragment dont M. J. Derenbourg prépare la publication. Je serais bien aise de connaître la bibliothèque qui possède la traduction des Petits Prophètes de Saadyah que mentionne M. Wogue. En revanche, la traduction des Psaumes avec commentaires se trouve dans plusieurs bibliothèques, ce que ne paraît pas savoir M. Wogue. La notice sur Saadyah de M. Munk lui aurait épargné beaucoup d'erreurs. Les récentes découvertes faites par M. Harkavy du commentaire sur le Pentateuque par Samuel ben Hofni, d'un fragment du dictionnaire de Haya Gaon (le *Hawi*, M. W. ne donne pas le titre arabe), l'un et l'autre à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg, sont également inconnues à M. W., qui, par contre, connaît un commentaire sur la Bible par ce même Gaon, dont nous ignorions l'existence.— Nous passons sous silence bien des erreurs, et nous observerons seulement que M. W. aurait bien fait de consulter sur Samuel le Naguid la préface de M. Derenbourg en tête de l'édition des opuscules d'Ibn Djanah. La grammaire de ce dernier auteur n'est pas publiée en arabe, mais sous forme d'une traduction hébraïque. Le fameux Juda ben Bilam n'a pas seulement composé un commentaire sur le Pentateuque, mais très probablement sur toute la Bible. Depuis six ans on connaît l'existence du commentaire sur les derniers Prophètes, ainsi qu'une grande partie des six commentaires sur les Psaumes (à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg), et un fragment sur Job à la bibliothèque du Vatican. Pour Joseph ben Aqnin, M. W. aurait dû connaître l'édition de son introduction au Talmud ; il aurait pu donner des informations plus correctes s'il avait lu la préface de M. Graetz à cette édition. — Passons maintenant à l'école française, sujet particulièrement important, puisque le livre de M. W. est destiné aux élèves des écoles rabbiniques de France. Dans quel document a-t-il puisé que Rachi était rabbin à Troyes? — Le commentaire de Joseph Bechor-Chor « mériterait d'être imprimé » est-il dit p. 256, mais il l'est déjà, au moins dans la partie qui concerne la Genèse et l'Exode (par M. Jellinek) : M. W. aurait pu l'apprendre par le t. XXVII de l'*Histoire littéraire de la France*, mais, comme nous le verrons plus loin, il ne connaît pas les 360 pages consacrées, dans cet ouvrage, aux rabbins français du XIIIe siècle, ou il n'a pas jugé à propos de s'en servir. — Sur Shabbathai Donolo, M. W. dit : « Né en 913 dans le royaume de Naples, *alias* en Sardaigne » (p. 257). A

l'aide de l'excellente préface de M. D. Castelli, de Florence, à l'édition du commentaire sur le livre *Yecirah* par Donolo, M. W. aurait pu donner des dates plus certaines sur cet auteur. — L'ouvrage *Deoth hap-Pilussouphim*, « opinion des philosophes », n'est pas de Samuel Fibbon, mais de Joseph Falaquera, faute qui est à corriger dans l'*Histoire littéraire* également. M. W. « ignore si Joseph Kimhi a composé, comme on le croit, un commentaire sur la Bible » (p. 260). Mais les commentaires de cet auteur sur les Proverbes et Job sont imprimés; l'ouvrage grammatical *Septer haz-Ziccaron* du même auteur n'est pas perdu : on le trouve en ms. dans plusieurs bibliothèques; et finalement son *Sepher hag-Galuy*, que M. W. ne mentionne même pas, a été trouvé, il y a quelques années, dans la bibliothèque du Vatican. — L'ouvrage grammatical de Profet Duran (Ephodi) n'est pas resté inédit : il est imprimé depuis une quinzaine d'années. Si on se reporte à l'*Histoire littéraire*, aux articles Abba Mari ou En Astruc (non pas En Duran Astruc) de Lunel, et Menahem Meiri, on sera étonné de voir combien M. W., rabbin français, ignore l'histoire des rabbins de son pays. La seule excuse de M. W. est peut-être qu'il répète chaque année les mêmes leçons sans les corriger d'après les recherches nouvelles, et qu'il les a fait imprimer telles qu'il les présente à ses auditeurs. — Dans les pages relatives aux premiers cabalistes, on cherchera en vain les noms d'Azriel et d'Isaac d'Acco. Le *Sepher Bahir*, livre attribué au docteur talmudique Nehonya ben haq Qanah, et considéré comme une fabrication récente par Meir ben Siméon qui vivait à Narbonne en 1244, n'est pas mentionné. — La troisième période, qui s'étend d'Abravanel à Mendelssohn, est mieux traitée, mais est loin d'être complète. L'école moderne est tout ce qu'il y a de plus maigre. L'appendice qui se rapporte aux hébraïsants chrétiens est à tous égards arriéré. Disons seulement que pour la Hollande M. W. ne mentionne que T. Roorda, pour l'Angleterre Samuel Lee, et pour la Suisse J.-E. Cellier. La période contemporaine, d'après M. Wogue, ne relève pas encore de l'histoire, et a été, par conséquent, complètement laissée de côté.

A. Neubauer.

---

189. — **Corpus Inscriptionum latinarum.** Vol. VIII, 1 et 2. Inscriptiones Africae latinae consilio et auctoritate Academiae litterarum regiae Borussicae collegit Gustavus Wilmanns. Berlin, Georges Reimer. 1881, gr. in-4°. xxxviii-1141 p.

Le volume VIII du *Corpus Inscriptionum Latinarum*, publié sous les auspices de l'Académie de Berlin et sous la direction de M. Mommsen, vient de paraître. Ce volume, consacré à l'épigraphie de l'Afrique romaine, est divisé en deux tomes et enrichi de trois planches de cartes; il ne contient pas moins de dix mille neuf cent quatre-vingt-huit articles, et une admirable suite d'*Index* qui permettent de faire les recherches

avec la plus grande facilité. Un jeune savant qui donnait les plus belles espérances, Wilmanns, avait entrepris ce travail considérable [1]; il est mort à peine âgé de trente-trois ans sans avoir eu la satisfaction de voir le couronnement de son œuvre, que M. Dessau a été chargé de conduire à bonne fin. Dans la page de préface, M. Mommsen paye à la mémoire de Wilmanns et au dévouement de son continuateur improvisé un juste tribut d'éloges auquel s'associeront tous les épigraphistes.

Un livre aussi vaste que le *Corpus* africain échappe forcément à l'analyse par l'extrême subdivision de ses matières; nous nous bornerons à y relever (p. xvi) la constatation d'un fait important peu connu, à savoir, la division administrative de la Numidie, à une certaine époque, en deux provinces, l'une proconsulaire, l'autre consulaire, en dehors de la province proconsulaire d'Afrique proprement dite.

Il y aura sans doute à introduire des rectifications de détail dans un grand nombre d'articles; elles surgiront au fur et à mesure que les épigraphistes auront eu le loisir d'y faire des recherches de vérification. En voici une parmi celles que nous avons déjà pu noter : le n° 10014, classé parmi les dix-neuf monuments d'origine incertaine et donné comme provenant de la province d'Alger, a été découvert à Hippone, et après avoir fait partie de la collection Jomard, puis du musée Berthoud, de Cambrai, a été finalement légué au musée de Douai, comme l'avait été auparavant le n° 1165.

Ainsi qu'on devait s'y attendre, il est peu de pages où l'on ne retrouve le nom de M. Léon Renier, le fondateur de l'épigraphie romaine de l'Algérie. M. Mommsen a eu aussi (p. 216) la bonne pensée de signaler à la reconnaissance des savants la coopération des officiers de notre armée d'Afrique dont le zèle pour la science archéologique a sauvé de l'oubli une multitude de monuments voués à la destruction par l'inconsciente incurie des indigènes et des colons, par le vandalisme des entrepreneurs, et surtout par l'absence d'une protection efficace de la part de l'administration supérieure. Les noms de ces utiles auxiliaires des épigraphistes, enregistrés dans le *Corpus* africain, seront, à leur tour, sauvés de l'oubli. On pardonnera à celui qui écrit ces lignes de relever particulièrement ceux de ses camarades, les commandants de la Mare, Payen, Azéma de Montgravier et le lieutenant-colonel de Clarinval, tous quatre du corps de l'Artillerie.

R. M.

---

190. — **Le second voyage de Vasco de Gama à Calicut**, relation flamande éditée vers M DIV, reproduite avec une traduction et une introduction par J. Ph. Berjeau. Paris, Charavay. Tiré à 272 exemplaires. 1881. In-8°, 71 p.

La relation dont M. Berjeau nous donne le texte et la traduction, est

1. Wilmanns est aussi l'auteur des *Exempla Inscriptionum Latinarum*, dont le succès a rapidement égalé celui du recueil d'Orelli-Henzen.

l'œuvre d'un marin flamand qui accompagnait Vasco de Gama dans son second voyage; elle « fixe des dates et des faits déjà connus; mais fournit beaucoup de détails nouveaux ». Nous relevons dans la traduction que M. Berjeau déclare « aussi littérale que possible » certaines inexactitudes : p. 40, *ander tuych* ne peut être traduit par « munitions »; — p. 42, « *so dat we gheen scim of scae van ghenen dingen mochten sien* » est rendu trop brièvement par « de sorte que rien n'avait plus d'ombre »; — p. 46, toute la phrase, traduite par par M. B., forme un véritable contre-sens; « *Den X. dach in Junio saghen wi wederom die waghen ende die noortsterre ende hadden weder kennisse van den hemel waerom dat wi seer verblijt waren* ». M. B. traduit ainsi : « Le 10 juin nous ne pouvions voir ni la grande ourse ni l'étoile polaire et nous ne connaissions pas le ciel, ce qui nous mettait dans un grand embarras ». Voici la vraie traduction : « Nous vîmes de nouveau le Chariot et l'étoile polaire et eûmes de nouveau connaissance du ciel, ce dont nous fûmes très contents ». M. B. a traduit *weder* par « ni », au lieu de le traduire par « de nouveau »; — p. 47, « les habitants du pays craignaient que les Paepiens ne vinssent à découvrir cette route »; il faut dire, au contraire, « ils craignaient que nous ne vinssions » (*dat wi dien wech vinden mochten*); — plus loin, le roi de Scafal faisait alors la guerre aux Paepiens », *altijt* signifie « toujours » et non pas « alors »; — p. 49, encore un contre-sens, « *si mangelen gout silver om ander goet* » ne signifie pas « on échange l'or et l'argent contre d'autres marchandises », mais « ils n'ont ni or ni argent ni autre bien »; — p. 51, le marin dit qu'il a vu à Quiloa des « moutons avec des queues si grosses qu'on n'en a jamais vu de semblables » (*met grote staerten, dair gheen been in enis*), lisez « avec de grosses queues, où il n'y a aucun os »; — p. 51, *vighen* ne signifie pas « oignons », mais « figues »; — p. 53, *ic hebt besocht* se rendra mieux par « je l'ai éprouvé » que par « j'en ai souffert »; — p. 58, *ende hebben een prince daer si onder staen;* M. B. traduit ces derniers mots par « Vous comprenez »; le sens est : (et ils ont un prince) auquel ils sont soumis; — p. 62, *mit ons* est oublié : « ils paient tribut, comme les juifs chez nous »; — p. 69 (il s'agit des perles), *in manier van woesteren* signifie « à la façon des huîtres », et non « dans une espèce d'huître ».

Le texte que reproduit M. B. est celui de l'exemplaire du British Museum, imprimé à Anvers vers 1504, et M. B. aurait cru cet exemplaire unique, sans un fait divers du *Rappel*, oui, du *Rappel* lui-même, qui annonça le 20 décembre 1880 « la découverte par le directeur du gymnase de Zerbst d'un important manuscrit contenant une minutieuse description du second voyage de Vasco de Gama dans l'Inde en 1502-1503 ». M. B. espère — ce sont les propres termes de sa préface — que ce manuscrit sera publié, et nous verrons, dit-il assez superbement, s'il nous offre quelques renseignements nouveaux ou si les Allemands si forts sur la géographie n'ont fait là simplement que d'enfoncer une porte ouverte.

Hélas! c'est M. B. qui enfonce une porte ouverte. Sa publication a paru cette année, et nous l'avons reçue des éditeurs au mois de mai. Or en 1880, avant la note du *Rappel*, par conséquent avant l'ouvrage de M. B., a paru l'édition du directeur du gymnase de Zerbst. Ce directeur de gymnase a nom M. Stier, et il a reproduit, non pas un manuscrit, mais un exemplaire que M. G. Schwartz, professeur au Queens College, avait trouvé dans un magasin de Birmingham et envoyé à la bibliothèque du Francisceum de Zerbst[1]; le texte donné par M. Stier est du reste le même que celui que publie M. B., moins les six dernières lignes de l'opuscule: ces lignes, complètes dans l'exemplaire du British Museum, sont mutilées dans l'exemplaire de Zerbst. Seulement le texte publié par M. Stier est plus correct et plus exact; sa traduction est plus précise et plus fidèle; son commentaire, enfin, plus complet et plus savant que celui de l'éditeur français : l'édition de M. Stier est scientifique, celle de M. Berjeau ne l'est pas; celle-là a été faite avec soin et réflexion, celle-ci a été faite, ce nous semble, en hâte et avec négligence[2].

C.

---

191. — **Markgraf Karl Philipp von Brandenburg** und die Græfin Salmour, mit Benutzung archivalischer Quellen, von Dr. Jul. Friedlænder. Berlin, G. Reimer. 1881, in-8°, 37 p. — Prix : 60 pfennings.

Le margrave Charles Philippe de Brandebourg, à qui est consacré l'opuscule de M. Friedländer, était fils du Grand Electeur. Ce fut lui qui, à l'âge de 22 ans, fut chargé, en 1694, de conduire au duc de Savoie les quatre bataillons que son frère, l'électeur Frédéric III, envoyait comme renfort à l'armée impériale. Il s'éprit à Turin de la veuve du comte de Salmour et, quoique protestant convaincu, il l'épousa et fit bénir son mariage par un prêtre catholique. Mais sur les représentations de l'électeur de Brandebourg, le duc de Savoie Victor Amédée II déclara le mariage frappé de nullité; il fit arrêter le jeune prince et le garda dans sa propre maison; quant à la comtesse de Salmour, elle fut enfermée dans un couvent. Peu de temps après, Charles Philippe mourait de la fièvre à Casal. La comtesse tenta vainement de se faire reconnaître par l'électeur Frédéric III comme femme légitime du margrave; l'empereur Joseph I la nomma dans une lettre « Madame la princesse de Brandenbourg », mais ce fut tout. Douze ans après, (1707), elle épousa le comte Wackerbarth, maréchal du roi de Pologne Auguste le Fort; elle mourut à Dresde en 1719. L'histoire de cet épisode assez curieux avait déjà été

1. Voici le titre : Vlæmisches Tagebuch über Vasco da Gama's zweite Reise, 1502-1503, herausgegeben, übersetzt und erlæutert. Braunschweig, Schwetschke.

2. Fautes d'impression : p. 49, « quand le roi sortit de sa *cœur*, ils *jettèrent* de l'eau... ».

faite par Pöllnitz, puis par Neigebaur qui avait consulté les documents des archives de Turin. Mais Neigebaur n'a pas connu les lettres de la comtesse Salmour au jeune margrave, non plus que les documents des archives royales de Berlin : grâce à ces deux sources négligées jusqu'ici, M. Friedländer a fait l'histoire, exacte et complète, de ce romanesque mariage qui eut alors un grand retentissement et qui provoqua un conflit, où la raison d'état triompha du droit canonique.

---

192. — **Aus dem Herder'schen Hause,** Aufzeichnungen von Johann Georg Müller. 1780-82, hrsg. v. Jakob Baechtold. Berlin, Weidmann. In-8°, XXVII et 123 p. — Prix : 2 m. 50 (3 fr. 15).

Jean Georges Müller, l'auteur des *Souvenirs* publiés par M. Bächtold, est le frère du célèbre historien Jean de Müller ; c'est lui qui, avec ce dernier et le philologue Heyne, publia la première édition des œuvres complètes de Herder. Mélancolique, élevé à l'école mystique de Lavater, tourmenté de scrupules religieux, il résolut, lorsqu'il étudiait à l'université de Goettingue, d'aller voir Herder à Weimar et trouva, comme il dit lui-même, dans l'auteur des *Lettres théologiques*, l'ami le plus tendre, le maître le plus sage et comme l'aimant vers lequel son cœur se tourna désormais. Georges Müller demeura huit jours auprès de Herder ; un an après, il revint, cette fois pour six mois, et depuis il ne cessa de correspondre avec la famille Herder. Accoutumé à tenir un journal de ses actes et de ses pensées, désireux de laisser à d'autres le souvenir des impressions qu'il devait au voyage de Weimar et au commerce de Herder, il écrivit ce « *Reisebüchlein* », qui, selon sa propre expression, renferme beaucoup de folies et d'exagérations ; c'est, en effet, l'œuvre d'un admirateur exalté de Herder ; Müller regarde le grand écrivain comme un être surnaturel ; selon lui, Herder ne marche pas, il « vole » sur la terre, et touche à peine le sol. Au moment d'être introduit devant lui, Müller tremble, il est « suspendu entre ciel et terre », soudain la porte s'ouvre, et il lui semble que la foudre l'a frappé ; Herder apparaît, mais « plein de grâce et de douceur, souriant comme un matin de printemps ». Müller n'oublie sur son héros aucun détail, même le plus insignifiant et le plus vulgaire ; après avoir rapporté l'opinion de Herder sur *Nathan le Sage* et les *Fragments* de *Wolfenbüttel*, il écrit gravement que le maître a fumé une pipe ou ronflé sur le canapé. Mais ces anecdotes, ces menues circonstances, si peu piquantes qu'elles soient, et quoique Müller les raconte parfois trop longuement, donnent au *Reisebüchlein* plus de prix que d'ambitieuses considérations ; l'enthousiaste Müller nous introduit dans la vie intime de Herder ; il fait le portrait de Caroline Flachsland et de ses quatre enfants ; il nous montre Herder et les siens à table, à la promenade, à l'église ; son livre est la peinture fidèle et com-

plète d'un intérieur bourgeois du XVIIIe siècle, d'une de ces familles de pasteurs d'où sont sortis et où ont vécu, à cette époque, la plupart des écrivains allemands. Un trait remarquable de Müller et aussi de Herder et l'un des sujets les plus fréquents de leurs entretiens, c'est la croyance aux rêves et aux esprits ; tous deux causent souvent des fantômes qui leur ont apparu ou qu'ont vus leurs amis; ils se racontent les pressentiments qu'eux et d'autres ont éprouvés. Müller dit même que plus d'une fois, pendant ces conversations, « ses cheveux se sont dressés sur sa tête », et comme il fait nuit, lorsqu'il nous raconte le fait, il pose la plume et renvoie son récit à un autre moment, *lorsqu'il fera jour*. Ajoutons encore que Müller mentionne dans ses souvenirs les bavardages de Weimar et les commérages de la cour, qu'il parle de Wieland avec amertume et de Gœthe avec réserve. M. Baechtold a mis en tête de ce curieux opuscule une biographie de Müller; l'appendice renferme des notes, dont quelques-unes sont instructives.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a été autorisé à accepter, au nom de l'Etat, aux clauses et conditions énoncées dans le testament, le legs de la somme de 12,000 francs fait par Mme Garnier à l'Ecole normale supérieure. Cette somme sera placée en rentes 3 pour 100 sur l'Etat français, pour les arrérages être employés à acquitter le montant d'un prix qui portera le nom de « prix Emmanuel Garnier » et sera décerné, chaque année, à un élève de la section des lettres à sa sortie de l'Ecole.

— Le secrétaire général du ministère des travaux publics d'Egypte, LINANT-BEY, se propose de publier un Dictionnaire français-arabe pour les termes techniques.

— Le premier fascicule (192 pages grand in-8°) du Dictionnaire turc-français de M. Barbier de Meynard vient de paraître chez E. Leroux. L'ouvrage sera complet en huit livraisons et formera deux volumes. Il fait partie des « Publications de l'Ecole des langues orientales vivantes. » Depuis longtemps on n'avait donné une contribution aussi importante à l'étude du dialecte osmanli. Ce qui caractérise particulièrement ce dictionnaire, c'est le soin extrême avec lequel le savant auteur a relevé tous les mots d'origine turque employés dans le langage populaire et ceux d'origine arabe et persane qui reçoivent en osmanli quelque modification dans la forme et dans le sens. Le dernier fascicule sera accompagné de la Préface, où l'auteur esquissera l'histoire de la langue et de la lexicographie ottomanes, et suivi du vocabulaire géographique remanié d'après les plus récentes modifications territoriales de la Turquie.

— L'Académie des beaux-arts rappelle qu'elle a mis au concours pour le prix Bordin en 1882, le sujet suivant : *Notice biographique et critique sur la vie et les ouvrages de Coysevox*. La valeur de ce prix est de 3,000 fr. (Adresser les mémoires au secrétariat de l'Institut, au plus tard, le 31 décembre 1881; les étrangers peuvent

prendre part à ce concours, pourvu que leurs mémoires soient écrits en langue française.)

— On annonce la mort de M. J. B. Tissandier, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Douai, auteur d'un *Examen critique de la psychologie de Platon*, d'*Etudes de Théodicée*, etc.; — de M. Ph. Perraud, professeur de rhétorique au lycée de Lons-le-Saulnier, auteur de nombreux travaux sur la Franche-Comté (*Lacuzon*, 1866; *Notice sur la lutte entre les gouverneurs de Franche-Comté et le Parlement*, 1870; *Emeutes en Franche-Comté*, 1871; *Une mission franc-comtoise à Paris*, 1872; *Jules Chiflet, abbé de Balerne*, 1877, etc.); — de M. Antoine de Latour, qui suivit le duc de Montpensier en Espagne et s'est fait connaître par une traduction de Silvio Pellico et par quelques ouvrages sur l'histoire de la littérature espagnole; — de M. le chevalier de Chatelain, qui a passé à Londres la plus grande partie de sa vie et traduit en français les *Canterbury tales*, *Macbeth*, *Hamlet*, etc.; — de M. Floquet, membre correspondant de l'Institut, qui avait composé, entre autres ouvrages, une *Histoire du parlement de Normandie* et des *Etudes sur la vie de Bossuet*; — de M. de Valroger, né en 1807 à Avranches et professeur d'histoire du droit romain et du droit français à la Faculté de Paris; il avait publié, en 1867, *les Barbares et leurs lois*, et, en 1879, *Les Gaulois, la Gaule celtique*.

ALLEMAGNE. — La première partie du catalogue des manuscrits orientaux de la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg a paru par les soins de M. S. Landauer. (Strasbourg, Trübner. In-4°, 75 p. 5 mark). Elle est consacrée à la description des manuscrits hébreux, arabes, persans et turcs; les manuscrits hébreux sont au nombre de 52; les manuscrits arabes, au nombre de 26; les manuscrits persans, au nombre de 24; la Bibliothèque ne possède que deux manuscrits turcs.

— Le libraire G. Koester, de Heidelberg, annonce qu'il n'a plus un seul exemplaire des *Exempla codicum latinorum litteris maiusculis scriptorum*, de MM. Zangemeister et Wattenbach (1876-1878), mais qu'il est prêt à faire une réimpression de cet important ouvrage, s'il trouve un nombre de souscripteurs suffisant; en ce cas, l'ouvrage avec son supplément coûterait 40 mark (au lieu de 85; port non compris). Les souscriptions sont reçues jusqu'au 1er novembre.

— Il paraît sous la direction de M. W. Wattenbach, et avec le concours de MM. S. Loewenfeld, F. Kaltenbrunner et P. Ewald, une deuxième édition des *Regesta pontificum romanorum* de Jaffé. Cette deuxième édition est publiée par fascicules; le premier fascicule qui vient de paraître (Leipzig, Veit. In-4°, 120 p. 6 mark) va jusqu'à l'année 548 et renferme 921 pièces, environ 100 de plus que n'en contenait la première édition pour la même époque.

— M. K. M. Kertbeny travaille à une bibliographie hongroise, dont il vient de faire paraître un fragment, consacré aux publications allemandes relatives à la Hongrie qui ont vu le jour de 1454 à 1600 (*Ungarn betreffende deutsche Erstlingsdrucke*. Leipzig, Friedrich. In-8°, CLXXXIV et 760 p. 10 mark); M. Kertbeny cite, pour cette période, 1317 articles.

— M. le chevalier Alfr. d'Arneth vient de faire paraître en deux volumes de nouvelles lettres de l'impératrice Marie-Thérèse, lettres qu'il a trouvées, après la publication de son grand ouvrage. (*Briefe der Kaiserin Maria Theresa an ihre Kinder und Freunde*, Vienne, Braumüller. In-8°, LXIV, 372 et 515 p. 16 mark). Les deux volumes renferment des lettres adressées par Marie-Thérèse à ses enfants (Joseph, Léopold, Ferdinand, Maximilien, Marie-Christine); toutes, excepté celles qu'elle envoie à son petit-fils François, sont en français. On y remarquera les deux instructions qu'elle donna à Léopold, à son départ pour la Toscane, et surtout les nombreuses lettres (plus de 500) que M. d'Arneth a trouvées dans les archives du duc François de Mo-

dène et que Marie-Thérèse envoie à Ferdinand (gouverneur de la Lombardie depuis 1771) et à sa femme Marie Béatrix. M. d'Arneth doit publier encore deux autres volumes de lettres adressées par l'impératrice à ses autres filles et brus et à des amis de la famille impériale.

— Sous le titre « *Briefe und Berichte des Generals und der Generalin von Riedesel, wæhrend des nordamerikanischen Krieges in den Jahren 1776 bis 1783 geschrieben* ». (Freiburg, Mohr) paraît une édition des lettres et impressions de Riedesel, qui commandait, durant la guerre de l'Indépendance, une brigade de soldats hessois au service de l'Angleterre. Ces lettres de Riedesel — et de sa femme, qui l'avait accompagné et partagea tous ses dangers, — renferment d'intéressants détails sur la lutte des colonies anglaises contre la métropole. Riedesel, fait prisonnier à Saratoga (1777), ne sortit de captivité qu'en 1780, par échange, et exerça un commandement à Long-Island et dans le Canada. Les lettres des deux époux, réunies en 1799 par le comte de Reuss-Kœstritz, furent publiées l'année suivante; c'est donc une seconde édition qui paraît aujourd'hui.

— On a posé ces jours derniers, à Clèves, la première pierre du monument de Lohengrin.

ANGLETERRE. — L'ouvrage de Reginald Scot sur la sorcellerie (*The Discoverie of Witchcraft*), publié en 1584, est un des livres les plus curieux du XVIe siècle. En avance d'un siècle sur les idées de son temps (Scot prouve qu'il n'y a pas de sorciers, à l'époque où on en brûlait par fournées), il a pour nous l'immense intérêt de nous faire connaître les croyances de l'époque, et, en particulier, de nous donner le meilleur commentaire des pièces de sorcellerie, si nombreuses dans la littérature du temps. Shakespeare, entre autres, avait étudié avec soin le livre de Scot, et s'en est souvenu en écrivant *Macbeth* : la *Sorcière* de Middleton lui doit aussi beaucoup. Le livre de Scot eut le privilège d'exciter les colères du roi Jacques, grand docteur en fait de sorcellerie, et grand brûleur de sorciers, qui écrivit une réfutation en règle « de cet Anglais qui ne rougissait pas de nier l'existence de la sorcellerie, reprenant ainsi l'erreur des Sadducéens qui niaient les esprits » (*Demonology*, 1603). Une autre réfutation plus substantielle et plus convaincante consista à faire brûler le livre de Scot, dont la première édition est par cela devenue d'une très grande rareté. Aussi les amis de la littérature anglaise de la Renaissance seront heureux d'apprendre que M. NICHOLSON, de la *New Shakspere Society*, entreprend une réimpression du livre de Scot, avec les additions insérées dans les éditions de 1665 et 1695 (un volume de 570 pages, sur papier glacé); l'impression commencera quand l'auteur aura 100 souscriptions; le prix est de 2 guinées [52 francs] payables après réception du livre; si le nombre des souscriptions dépasse 100, le prix sera réduit en proportion. (Envoyer les souscriptions 306, Goldshawk Road, Shepherd's Bush, London, W, à M. Brinsley Nicholson, M. D.) Espérons que M. Nicholson sera mis en état de nous rendre ce livre curieux, qui est le manuel indispensable de tout étudiant sérieux en sorcellerie comme de tout étudiant du drame Elisabethéen.

— La collection « english men of letters », publiée par l'éditeur Macmillan, s'augmentera prochainement de nouveaux volumes : *Gray*, par M. E. W. GOSSE, et *Bentley*, par M. R. C. JEBB.

— Les derniers volumes publiés par l' « Hakluyt Society » sont les suivants : *The Voyages of William Baffin* (1612-1622), p. p. C. R. MARKHAM, et *The narrative of the portuguese embassy to Abyssinia, by Father Francisco Alvarez* (1520-1527), trad. du portugais et édité par lord Stanley d'Alderley.

BELGIQUE. — Commines raconte dans ses Mémoires que dans l'expédition où Louis XI accompagna le duc de Bourgogne contre les Liégeois, il y avait à Liége un

légat du pape, Onufrius, évêque de Tricaria dans la Basilicate, envoyé « pour connoistre du différend de l'evesque et du peuple ». Ce légat fut, à son retour, très froidement reçu par le pape Paul II; pour se justifier, il fit écrire par le poète Angelus de Curribus Sabinis son apologie en six mille vers alexandrins, et composa lui-même la relation de son ambassade à Liége. Cette relation fut découverte en 1818 chez un bouquiniste de Rome par l'historien danois Estrup qui l'acheta et en fit l'objet d'un travail étendu dans les *Annales historiques, littéraires et artistiques du Nord*. Depuis, la commission royale d'histoire de Belgique chercha à obtenir communication du texte original de la relation d'Onufrius, mais Estrup était mort, et jusqu'aujourd'hui on n'a pu retrouver le manuscrit qu'il avait découvert et possédé. Il fallait donc se contenter du mémoire même publié par Estrup et le faire traduire. Cette traduction vient d'être publiée par la Société des bibliophiles liégeois; elle est due à M. Liebrecht; M. Stan. Bormans a ajouté des notes et mis en tête du volume une introduction. (*Liégeois et Bourguignons en 1468, étude historique de M. le docteur Estrup, conseiller d'Etat à Copenhague, d'après les rapports du légat Onufrius, traduction du danois, publiée avec une introduction*. Liége). Si incomplet que soit le travail d'Estrup et quoiqu'il fasse vivement regretter la perte du manuscrit original, on doit savoir gré à la Société des bibliophiles liégeois d'avoir livré au public la traduction d'un récit qui éclaire d'une vive lumière les événements dont Liége fut le théâtre en 1468.

— La Classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a fait choix des cinq questions suivantes pour son programme de concours de 1883 : 1. Faire connaître l'influence de la poésie néerlandaise (flamande et hollandaise) sur la poésie allemande et, réciproquement, de la poésie allemande sur la poésie néerlandaise au moyen âge. — 2. Quelle influence politique la France essaya-t-elle d'exercer dans le pays de Liége, depuis Louis XI jusqu'à la fin du règne de Louis XIV? Quelle fut, pendant la même période, l'attitude des souverains des Pays-Bas? — 3. Exposer et apprécier les efforts qui ont été faits, dans les divers États de l'Europe, depuis 1830, pour nationaliser l'art dramatique. (Les concurrents pourront consulter les documents déposés au secrétariat de l'Académie, relatifs au prix Schiller en Allemagne et au prix du Roi en Italie.) — 4. Faire le tableau des institutions politiques et civiles en Belgique sous la dynastie mérovingienne. — 5. Faire l'histoire de l'assemblée connue sous le nom de *Assemblée des échevins de Flandre*, depuis son origine jusqu'à la constitution des « États et quatre membres de Flandre ». La valeur des médailles d'or, présentées comme prix pour chacune de ces questions, est de 600 francs pour la 1re et la 3e, de 1,000 francs pour la 4e et la 2e, et de 800 francs, pour la 5e. Les mémoires pourront être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1er février 1883, à M. J. Liagre, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies. La Classe offre pour la première période décennale du concours pour le prix de Saint-Genois (sujet de littérature flamande), un prix de 450 francs au meilleur travail, rédigé en flamand, en réponse à la question suivante : In de vlaamsche gedichten der XIIIe en XIVde eeuwen opzoeken wat de zeden en gebruiken des volks herinnert, en bepalen wat er het nationaal gevoel in kenmerkt. (Rechercher dans les poëmes flamands des XIIIe et XIVe siècles ce qui retrace les mœurs et les usages du peuple et déterminer ce qui y caractérise le sentiment national.) Le délai pour la remise des manuscrits expirera le 1er février 1882.

BULGARIE. — M. Bogorov auquel on doit déjà un dictionnaire, incomplet d'ailleurs, français-bulgare et bulgare-français, commence à Sofia la publication d'un Dictionnaire raisonné de la langue bulgare avec interprétation française.

GRÈCE. — Il paraît à Constantinople une revue mensuelle, *Les Muses*, qui contient des hymnes d'église, des chansons populaires mises en musique, etc.; elle s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la musique ancienne; éditeurs, MM. Joassaf Seropsaltis et le diacre Gennadius.

— M. Marc Renieri, a publié le livre que nous annoncions naguère et qui renferme deux études, l'une sur le Pape Alexandre V qui était originaire de Candie, l'autre sur le concile de Bâle.

— Le gouverneur de la Crète ouvre un concours sur les sujets suivants : faire l'histoire de l'île : 1° depuis l'antiquité jusqu'au commencement du XIIIe siècle (prix de 4,500 fr.; envoyer les manuscrits avant le 1er août 1883) ; 2° sous la domination vénitienne et turque (prix de 7,000 fr.; envoyer les manuscrits avant le 1er août 1885).

— M. Anast. Gondas, auteur des *Vies des hommes renommés de la Grèce moderne*, annonce la publication de quelques volumes complémentaires de son ouvrage.

— M. J. Mesolaras, professeur agrégé à la Faculté de Théologie, annonce la publication d'un ouvrage intitulé « *Les credo de l'église orthodoxe grecque* »; ce volume aura environ 400 pages.

— M. Michel Chrysochoos a fait paraître une carte de l'Epire et de la Thessalie, faite à l'échelle de 1/200,000 et lithographiée chez Kohlmann à Athènes. M. Chrysokoos est originaire de l'Epire, et a visité à plusieurs reprises les pays dont il a tracé la carte.

— Nous avons sous les yeux le troisième volume de l'Annuaire de l'Association philologique de Constantinople; nous remarquons, entre autres articles, ceux de M. A. Paspatis sur les *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ* de M. le comte Riant, et sur les migrations des Tziganes, celui de M. Et. Aristarchis, sur les inscriptions grecques, latines et serbes de la province de Beligrada (avec deux planches). Le supplément du même Annuaire, publié par la commission archéologique, renferme dix-huit articles d'archéologie et d'épigraphie par Mordtmann père et fils, Déthier, Schrœder, Curtis, Millingen, S. Aristarchis, Nicéphore métropolitain d'Imbros, Paspatis, et J. Sakellion; tous ces articles intéresseront vivement l'archéologue et l'historien.

— M. Geras Pentaki, drogman du consulat grec d'Alexandrie, déjà connu par sa traduction du Coran en grec moderne, va publier un Dictionnaire arabe-grec.

ITALIE. — On annonce que M. Isid. del Lungo doit publier une série de Chroniques florentines *(Croniche florentine)* et qu'il prépare déjà un volume de *Croniche domestiche*. M. Del Lungo vient de publier, à la librairie Le Monnier, le discours *Dell' esilio di Dante*, qu'il avait lu le 27 janvier de cette année au cercle philologique de Florence, en souvenir du 27 janvier 1302.

— Il paraît à Naples, à la librairie Furchheim, une revue mensuelle intitulée : *Pompei, rivista illustrata di archeologia popolare e industriale e d'arte* (prix de l'abonnement annuel, 20 francs). Parmi les noms des collaborateurs de cette revue, nous remarquons celui de M. Geffroy, de M. Helbig, de M. S. Lambros. Le premier fascicule comprend quatre parties : 1° *Archeologia popolare* (étude de Minervini sur de nouveaux bronzes trouvés à Pompei, entre autres sur le satyre, déjà célèbre, qui se penche en arrière et verse le vin d'une outre); 2° *archeologia industriale* (art. de R. Bonghi « l'arte in ogni cosa »; lettre d'Ang. Castellani, etc.); 3° *arte antica* (reprod. du monument du cardinal Rainaldo Brancaccio à Naples et étude sur ce monument; 4° *arte moderna* (art. intitulé : « *esposizioni e promotrici* »). La couverture de la revue renferme une chronique des fouilles, des découvertes nouvelles, etc.

RUSSIE. — L'historien Kostomarov doit publier prochainement un grand ouvrage sur Mazeppa.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 août.

M. Jourdain, faisant fonction de secrétaire perpétuel, dépose sur le bureau les deux premiers fascicules du *Corpus inscriptionum semiticarum*, un fascicule du texte et un fascicule de reproductions photographiques. Ce recueil, si vivement attendu dans le monde scientifique, a été entrepris par l'Académie sur une proposition de M. Renan en janvier 1867. (La commission du *Corpus inscriptionum semiticarum* se compose de MM. de Longpérier, Renan, Waddington, de Voguë, Derenbourg.) M. le secrétaire perpétuel a exprimé aux membres de cette commission, ainsi qu'au secrétaire, M. Ph. Berger, les remerciements de l'Académie. Les deux premiers fascicules parus sont consacrés à la Phénicie.

M. Oppert continue la lecture de son Mémoire sur la grande inscription du roi d'Assyrie Assurbanhabal, que nous nommons, d'après les Grecs, Sardanapale. Ce roi s'est fait ériger un monument où il raconte lui-même sa vie et ses hauts faits, ses actes de cruauté ou de générosité.

M. Victor Guérin continue la lecture de son Mémoire sur Jérusalem et plus particulièrement sur le temple. On sait que le premier Temple, celui de Salomon, fut détruit par les Chaldéens quatre cent seize ans après son achèvement. Au retour de l'exil, Zorobabel en reconstruisit un autre au même endroit, mais sans pouvoir lui donner l'éclat qu'avait eu le temple de Salomon. Ce temple, où Alexandre sacrifia, subit plusieurs autres profanations, fut rétabli dans sa gloire par les princes asmonéens (les Machabées) et dura jusqu'à l'avénement d'Hérode, le fils d'Antipater. Hérode le fit reconstruire avec plus d'étendue et de splendeur; ce fut le troisième temple. M. Guérin reproduit la description développée que Josèphe donne des travaux; il en résulte qu'on paraît ne pas avoir touché aux murs inférieurs.

Séance du 3 septembre.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie un travail de M. Albert Martin, membre de l'Ecole; c'est la collation d'un manuscrit d'Aristée. *Marcianus, 447.*

M. Oppert reprend la lecture du mémoire consacré à l'interprétation et à une nouvelle transcription de la grande inscription d'Assurbanhabal. On sait que les événements rapportés dans ce document sont voisins de la moitié du VII[e] siècle avant notre ère, et que le monarque assyrien entreprit une campagne contre les Elamites au moment où avait lieu une éclipse de soleil (après-midi du 20 juin de l'année 661). Cette date est d'une extrême importance, puisqu'elle est fournie par les textes cunéiformes, sans le secours des auteurs grecs ou de la Bible. Assarbanhabal, après une expédition contre Gamboul, eut, dit-il, à combattre son frère *non véritable*. Faut-il entendre ici un frère non légitime ou un frère cadet? M. Oppert penche pour cette dernière hypothèse. Le roi nous révèle ici une omission qu'il avait faite au commencement de son récit : parlant de son installation sur le trône par son père Asarhaddon, conformément à l'ordre des dieux, il se montrait à nous comme seul et unique détenteur du pouvoir royal; dans le passage en question, il nous apprend qu'un prince « le frère non véritable » régnait à Babylone. Assurbanhabal déclare l'avoir comblé de ses bienfaits, avoir « rempli ses mains de chars, de trésors, de guerriers, de jardins, de chevaux »; mais ce prince de Babylone, *Saosdouchim*, comme l'appellent les Grecs, ou *Samogès* (chronique arménienne d'Eusèbe), ou *Samut-Sum-Yukin* (textes cunéiformes) aspirait à l'indépendance; il « louait en haut avec ses lèvres le roi assyrien, et méditait en bas dans son cœur l'assassinat ». Il se rend maître des temples où il installe les divinités chaldéennes; il remplace par les institutions babyloniennes les lois de l'Assyrie; il met de fortes garnisons dans les villes et en ferme les portes; il refuse d'offrir, en l'honneur d'Assurbanhabal, un sacrifice au dieu Nebo, favori du monarque. Ce dernier acte, semble-t-il, combla la mesure; à cet outrage, Assurbanhabal réunit contre le Babylonien toutes les forces qu'il put rassembler; le soulèvement était redoutable, car Saosdouchim avait entraîné Egyptiens, Arabes, Phéniciens, Libyens, Coutis (barbares du N.-E., peut-être les ancêtres des Goths). Le texte assyrien ne dit pas quelles furent les péripéties de l'expédition; mais Saosdouchim fut vaincu en bataille rangée. Ses villes furent assiégées et ouvrirent leurs portes; la révolte fut étouffée dans le sang. Un instant, Saosdouchim, qui s'était enfermé dans Babylone, crut ressaisir l'avantage : un de ses alliés, Tamariku, lui amena des secours importants; déjà Assurbanhabal « s'humiliait devant Nebo, le grand dieu, son soutien », et un autre texte littéraire, fort curieux, nous a conservé une lamentation adressée par le monarque à son dieu Nebo, qu'il entretient de ses angoisses, des nuits qu'il a passées sans dormir, des temples qu'il lui a élevés, des trésors dont il a rempli les sanctuaires, etc.; le roi prie son dieu de prolonger

sa vie; le dieu répond amicalement et prodigue à son adorateur les encouragements et les consolations; tout le morceau a le ton d'un psaume de David. L'inscription mentionne également un prophète qui, seul pendant que les Babyloniens se révoltaient, était resté fidèle au roi assyrien; il avait appris par un songe la destinée qui attendait les rebelles; comme un autre Ézéchiel, mais avec le même insuccès, il élève la voix : tout cela donne lieu à des comparaisons et des rapprochements pleins d'intérêt. Enfin, Tamariku fut vaincu; il « lécha la terre autour des pieds d'Assurbanhabal »; Babylone, en proie à la peste et à la famine, « mangeant la chair de ses enfants », se souleva contre celui qui l'avait amenée à tant de désastres : Saosdouchim périt sur un bûcher où le jetèrent les habitants révoltés; Assurbanhabal reporte à ses dieux, et surtout à Nebo, tout le mérite de ce dernier triomphe. Ce grand et tragique événement eut lieu en 647; c'est le fait que les Grecs ont transformé, et qui, par des altérations, des modifications qu'on ne peut saisir qu'aujourd'hui, est devenu la chute de Sardanapale.

M. Guérin continue sa communication sur divers édifices anciens de Jérusalem. Après avoir raconté, d'après Josèphe, la prise de la ville par Titus et la destruction du temple d'Hérode le Grand, il mentionne les travaux faits par les empereurs et la tradition, recueillie par Ammien Marcellin, suivant laquelle Julien aurait tenté de rebâtir le temple, pour faire mentir la prédiction, attribuée à Jésus par l'Évangile, *il n'en restera pas pierre sur pierre*, mais en aurait été empêché par une catastrophe merveilleuse, qui aurait détruit soudainement les travaux commencés. Il s'attache ensuite à établir que ce qui peut subsister aujourd'hui de la construction d'Hérode se réduit à fort peu de chose et ne comprend au plus que quelques fragments de l'enceinte ou des autres parties accessoires. — Après cette étude sur le temple, M. Guérin passe à l'examen de la question des trois enceintes de Jérusalem, et, traçant au tableau un plan de la ville, il explique les diverses opinions qui ont été émises sur la situation de ces enceintes et celle qui lui paraît la plus vraisemblable.

Séance du 9 septembre 1881.

M. le secrétaire perpétuel annonce la mise en distribution du 1er fascicule du *Corpus inscriptionum Semiticarum*.

M. Desjardins commence la seconde lecture du mémoire de M. Charles Tissot sur *la Campagne de César en Afrique*.

M. Pavet de Courteille communique une notice sur un manuscrit ouigour, acheté à Téhéran et maintenant en la possession de M. Guy Le Strange. Ce manuscrit, copié au XVe siècle de notre ère, probablement pour quelque personnage princier, contient en écriture ouigour la plus grande partie d'un poème turc, le *Trésor*, dû à un auteur persan du XVe siècle, Mir Haïder Medjzoub, de Hérat. C'est un poème moral et mystique, mêlé d'anecdotes. M. Pavet de Courteille fait ressortir l'importance de ce texte au point de vue linguistique et paléographique; quant à la valeur littéraire du poème, elle est assez faible.

M. Pavet de Couteille termine sa communication en lisant la traduction de deux fragments choisis du poème de Haïder. On remarque dans ces morceaux, comme dans tant d'ouvrages orientaux, un luxe surabondant d'images exagérées, parfois incohérentes, souvent bizarres et ridicules. « Une nuit, dit l'auteur, j'étais en tête-à-tête avec ma tristesse... Mes yeux pleins de larmes me versaient le vin, mon cœur brûlé par la peine me fournissait les brochettes de viande, le chagrin qui me consumait me servait de friandises, et mes gémissements me tenaient lieu du son des instruments à cordes. » Ailleurs, on lit : « De ma vie je n'ai vu le sommeil, même en songe. » La mort d'un vieillard est décrite en ces termes : « Le perroquet de son âme s'envola, et la cage resta vide. »

Ouvrage déposé : *The Divine Classic of Nan-hua; being the works of* Chuang Tsze, *Taoist philosopher. With an excursus, and copious annotations in English and Chinese*. By Frederic Henry Balfour. (Shanghai, 1881, in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. Alfred Maury : Bonnassieux (Pierre), *le Château de Clagny et Madame de Montespan, d'après les documents originaux : histoire d'un quartier de Versailles* (Paris, 1881, in-8°); — par M. Pavet de Courteille : Rochas d'Aiglun (A. de), *les Vallées vaudoises, étude de topographie et d'histoire militaire, avec une carte en 5 couleurs* (Paris, 1880; extrait du *Spectateur militaire*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 26 Septembre — 1881

193. — **Quaestiones Hyperideae et Dinarcheae.** Conscripsit W. TRŒBST. Pars I. Programme du gymnase de Hameln. 1881, 26 p. in-4°.

Dénoncé par l'Aréopage comme ayant reçu de l'argent d'Harpale, Démosthène défia ses accusateurs d'indiquer pourquoi il aurait reçu cet argent, par l'entremise de qui, en quel lieu. Hypéride qui taxe d'impertinence un tel défi jeté par l'accusé à la haute cour de justice, ajoute par manière de raillerie : « A la fin tu demanderas sans doute, ô Démosthène, qu'on te dise aussi quel usage tu as fait de l'or reçu. » Καὶ συκοφαντεῖς τὴν βουλὴν, προκλήσεις προτιθεὶς καὶ ἐρωτῶν ἐν ταῖς προκλήσεσιν, πόθεν ἔλαβες τὸ χρυσίον, καὶ τίς ἦν σοι ὁ δοὺς, καὶ ποῦ· τελευτῶν δ' ἴσως ἐρωτήσεις καὶ ὅ τι ἐχρήσω λαβὼν τῷ χρυσίῳ. [Fr. II (IV), Blass].

M. Tröbst cherche à réfuter cette explication du passage d'Hypéride; il tient pour une autre interprétation, qu'il avait déjà proposée il y a quelques années. Suivant lui, Hypéride relèverait ici des accusations lancées par Démosthène contre l'Aréopage. Il ne se serait pas contenté d'insinuer que cette cour l'avait dénoncé pour plaire à Alexandre (Ἀλεξάνδρῳ χαριζομένη), mais il l'aurait ouvertement accusée de s'être laissé corrompre par l'or du roi. Les trois questions πόθεν ἔλαβες κ. τ. λ. seraient des interrogations directes adressées par Démosthène à je ne sais quel membre de l'Aréopage; et comme la quatrième interrogation, ὅ τι ἐχρήσω, est évidemment indirecte, il change la leçon du papyrus et écrit τί ἐχρήσω. (Dans Alexandre, *De figuris*, VIII, on lit εἰ ἐχρήσω.) Que Démosthène ait osé mettre l'Aréopage sur la sellette, qu'il se soit imaginé qu'un procédé aussi inouï serait utile à sa défense, j'ai quelque peine à le croire. Admettons-le cependant : quel sens peut avoir dans cette hypothèse le langage que M. T. prête à Démosthène ? L'accusé prétend qu'un membre influent de l'Aréopage, l'auteur du rapport, s'est laissé corrompre par le roi de Macédoine, et, au lieu de dire par quel intermédiaire, en quel lieu, comment cette corruption s'est faite, il deman-

derait à l'Aréopagite de révéler ces circonstances ? J'avoue ne rien comprendre à de pareilles questions.

Quant aux objections grammaticales que M. T. fait à mon interprétation, elles se réduisent à peu de chose. Il prétend que la particule καί n'est pas de mise avant la question indirecte ὅ τι ἐχρήσω. Je ne vois pas quelle différence il peut y avoir à ce sujet entre une question directe et une question indirecte. Il assure que πόθεν ἔλαβες τὸ χρυσίον signifie nécessairement « de qui as-tu reçu l'argent », ce qui, en effet, rendrait mon interprétation absurde. Je crois que πόθεν ne veut dire ici ni *a quo homine*, ni *e quo loco*, mais « d'où vient que » c'est-à-dire pour quel motif. »

J'explique de la même façon les mots du fragment VI (X) Οὐ γάρ ἐστιν ὁμοίως δεινὸν, εἴ τις ἔλαβεν, ἀλλ' εἰ ὅθεν μὴ δεῖ, οὐδέ γ' ὁμοίως ἀδικοῦσιν οἱ ἰδιῶται οἱ λαβόντες τὸ χρυσίον καὶ οἱ ῥήτορες καὶ οἱ στρατηγοί. L'argent en question (τὸ χρυσίον) vient évidemment de la même personne (d'Harpale), que ce soient des particuliers ou des hommes qui l'aient reçu. — Après la troisième question καὶ ποῦ, il faut sous-entendre ἔλαβες.

Je n'hésite pas à dire que M. T. a perdu sa peine à défendre une opinion erronée. Il y a cependant dans sa dissertation des choses utiles, quoique tout-à-fait étrangères à Hypéride, à Dinarque et à Démosthène. M. Tröbst a fait des recherches sur le texte du rhéteur Alexandre, sur la filiation des manuscrits de son traité et leur valeur respective. Il établit surtout que le *Parisinus* I (nº 1741), dont M. Alfred Schöne lui a communiqué une collation exacte, l'emporte de beaucoup sur les autres manuscrits.

Henri WEIL.

---

194. — **De aoristo secundo** scripsit Félix HARTMANN. Berlin, Weidmann. 1881, 71 p. — Prix : 1 m. 20.

Après Buttmann, Fick et G. Curtius, M. Hartmann a entrepris de déterminer la signification primitive de l'aoriste second. Suivant d'abord le plan tracé par Curtius dans son grand ouvrage *Das Verbum*, M. H. compare les formes des diverses classes de présents aux aoristes seconds des mêmes verbes, et il en tire la conclusion que ni l'aoriste dit *thématique*, ni l'aoriste second proprement dit ne diffèrent essentiellement par la forme de l'imparfait. Dans cette comparaison, il a compris également les langues indo-européennes de l'Asie, mais il les abandonne, pour s'en tenir au grec seulement, quand il s'occupe de la signification de l'aoriste ; sur ce point, il fait les mêmes remarques que pour la forme, c'est-à-dire qu'il fait dériver de l'imparfait le sens de l'aoriste second, expliquant par l'influence de l'accent la diversité qui se produisit peu à peu entre ces deux temps. L'opuscule de M. H. n'a révélé aucun fait bien nouveau ; c'est du reste un modèle d'obscurité, on y trouve un fouil-

lis d'exemples où viennent se heurter les formes sanscrites et grecques. Il faut tout un travail préliminaire pour arriver à distinguer où l'auteur en veut venir, et le lecteur n'est nullement aidé dans ce travail par le latin quelque peu germanique de M. Hartmann.

Em. BAUDAT.

195.— 1. **Heinrich Leopold Wagner,** Gœthes Jugendgenosse, von Erich SCHMIDT. Zweite vœllig umgearbeitete Auflage. Iena, Frommann. 1879, in-8°, VIII et 166 p.
— 2. **Beitræge zur Kenntniss der Klopstockschen Jugendlyrik,** aus Drucken und Handschriften, nebst ungedruckten Oden Wielands, gesammelt von Erich SCHMIDT. (Quellen und Forschungen zur Sprach-und Culturgeschichte der germanischen Vœlker XXXIX.) Strassburg, Trübner. 1880, in-8°, VIII et 92 p. — Prix : 2 mark.
— 3. **Lenz und Klinger,** zwei Dichter der Geniezeit, dargestellt von Erich SCHMIDT. Berlin, Weidmann. 1878, in-8°, 115 p. — Prix : 2 mark 40.

M. Erich Schmidt, aujourd'hui professeur à l'Université de Vienne, s'est voué avec une ardeur infatigable à l'étude de la littérature allemande du XVIIIe siècle ; sans compter les nombreux articles qu'il fait paraître dans des revues spéciales, il publie chaque année une œuvre importante sur l'époque qu'il a choisie comme sujet de ses travaux :

1. Henri Leopold Wagner, le héros du livre de M. E. S., dont le titre figure en tête de cet article, est né à Strasbourg ; il fit partie de ce cercle de jeunes gens qui s'intitulait *Gelehrte Uebungsgesellschaft* et dont Gœthe nous parle dans ses mémoires; ce cercle voulait réagir contre l'influence française déjà toute puissante à Strasbourg, et ses membres, renonçant à l'emploi de la langue française, ne parlaient qu'allemand et ne s'occupaient que de littérature allemande. M. Schmidt, dans la deuxième édition de son excellente monographie, nous retrace d'abord la vie de Wagner. Après avoir été précepteur à Saarbruck et à Giessen, Wagner était venu à Francfort où il revit Gœthe et se lia assez intimement avec lui ; mais le *Prométhée*, qu'il « fit et imprima à l'insu de Gœthe » *(ohne mein Zuthun, ohne mein Wissen)*, fut l'occasion d'une rupture. Cependant Wagner était devenu avocat ; il s'établit à Francfort, épousa une veuve qui avait dix-huit ans de plus que lui, la perdit en 1778, mais mourut lui-même l'année suivante. M. S. analyse les œuvres que ce Wagner nous a laissées : ses poésies lyriques, son trop célèbre « *Prometheus, Deucalion und seine Recensenten* » où il y a une certaine verve satirique, ses drames : *die Reue nach der That* et *die Kindermörderin*, son roman : *Sebastian Sillig*. Les pages consacrées à ce roman étrange et grotesque forment une des parties neuves de cette deuxième édition ; le livre est très rare, et l'exemplaire que M. S. était parvenu à se procurer s'étant perdu à la poste, il n'avait pu être question de *Sebastian Sillig* dans la première édition : heureusement,

M. S. a depuis retrouvé un autre exemplaire du rarissime roman. Il nous apprend que cette œuvre n'est qu'un « fiasco complet », une imitation maladroite et grossière des humoristes anglais, surtout de Fielding, Smollett et Sterne. Mais Wagner avait encore composé une satire contre Voltaire, *Voltaire am Abend seiner Apotheose* [1]; c'est par l'analyse de cette satire qui offre quelques endroits assez piquants, que se termine l'ouvrage de M. Schmidt. Mais il faut mentionner encore les remarques ajoutées par l'auteur (pp. 116-143); ces observations témoignent d'une grande érudition sur le domaine si vaste de la littérature du XVIIIe siècle, et de recherches fort consciencieuses; on y remarquera surtout la longue et instructive note sur le Français Ramond de Carbonnières (mais ce personnage a-t-il été, comme le dit M. S., un des « grands orateurs de l'Assemblée nationale »?). En outre, M. S. a joint à son ouvrage des lettres de Wagner à Boie, à Grossmann, au peintre Müller et des « *Lenziana* » qu'on ne lira pas sans intérêt. Cette monographie fait honneur au jeune érudit; il y a, dans cette deuxième édition, plus de clarté et de précision que dans la première; le style est par instants familier; mais ce travail sur Wagner — que personne ne recommencera et qu'on peut d'ores et déjà considérer comme définitif — est remarquable par l'exactitude minutieuse des informations et par la justesse des appréciations que porte l'auteur sur l'obscur et bizarre écrivain.

2. Les *Contributions aux poésies lyriques de la jeunesse de Klopstock* renferment : 1° une ode de Klopstock à son ami intime, au frère de sa Fanny, J.-C. Schmidt; Klopstock lui-même regardait cette ode comme perdue; M. S. y a joint de nombreuses remarques sur le style du poète (p. 1-16); 2° une notice sur Schmidt, suivie de deux odes de ce poète anacréontique jusqu'ici fort peu connu; une de ces odes, trouvée par M. S. dans les papiers de Ring, est inédite (pp. 17-30); 3° la fameuse ode à Ebert, d'après une copie, prise par Ring, de l'original que Klopstock avait envoyé à Bodmer; ici encore, M. S. a joint à ce texte un commentaire aussi instructif qu'abondant; ce n'est pas, comme il dit modestement, l'esquisse d'un commentaire; c'est un commentaire complet, au point de vue philologique et littéraire (pp. 31-49); 4° une caractéristique des collaborateurs du Journal de Brème *(Bremer Beiträge)*; M. S. a trouvé dans une revue que rédigeaient Cramer, Ebert et Giseke, le *Jüngling*, un long article où les rédacteurs des *Bremer-Beiträge* sont représentés, sous des noms empruntés, dans une suite de portraits assez reconnaissables : *Philète* est Rabener; *Ariste*, Giseke; *Clitandre*, Fuchs; *Philinte*, Klopstock; *Mentor*, Gellert; *Lälius*, J. A. Schlegel; *Cléon*, Ebert; *Théoclès*, Kühnert; *Eraste*, Cramer. Cette

1. Elle mériterait, dit M. Erich Schmidt, d'être réimprimée; elle va paraître dans la collection des *Deutsche Literaturdenkmæler* dirigée par M. Bernhard Seuffert e publiée par les frères Henninger, de Heilbronn.

étude, où M. S. a fait preuve de beaucoup de finesse et de perspicacité, nous paraît la plus remarquable du volume (pp. 50-73); 5° le texte de l'ode de Klopstock, *Fragen*, d'après une copie de Ring (pp. 75-76); 6° le texte d'une ode intitulée *Thusnelda*, et que M. S. attribue à Klopstock; 7° des notes sur le recueil de Darmstadt de 1771, recueil devenu aujourd'hui très rare, renfermant beaucoup de fautes qui indignaient Herder, et cependant indispensable à quiconque voudra donner une bonne édition des odes de Klopstock (pp. 82-86); 8° deux odes inédites de Wieland à sa « Doris », Sophie Gutermann *(an seine Freundinn)*; dans ces deux odes Wieland imite le style de Klopstock.

3. Nous ne dirons que quelques mots d'un autre ouvrage de M. Schmidt sur Lenz et Klinger; ces deux études, écrites avec beaucoup d'agrément et d'élégance, semées de citations heureuses, feront mieux connaître au public allemand la vie aventureuse et les œuvres singulières de ces deux écrivains qui comptent parmi les plus fougueux et les plus originaux de la *Sturm-und Drangperiode* et qui sont, dit M. Schmidt, avec Gœthe les dramaturges les mieux doués des années 1770-1780. L'étude sur Lenz est remarquable par le ton modéré et impartial de l'auteur : M S. n'accable pas le malheureux poète, mais il ne l'élève pas aux nues, comme ont fait récemment d'imprudents admirateurs (entre autres, M. Falck); il juge parfaitement Lenz et son « organisme compliqué »; c'était un « enfant, qui voulait faire à la fois de grandes actions et des tours de singe ». Quant à l'étude sur Klinger, c'est un résumé fort bien fait, écrit avec autant de goût que de savoir, de l'existence si accidentée et de l'œuvre si variée de ce Francfortois, d'abord pauvre, vagabond, farouche, devenu ensuite curateur de l'Université de Dorpat et général russe, mais qui ne renonça jamais à la littérature et qui, après avoir commencé par des drames pleins d'emportement et de violence, finit par des romans où il prêche une stoïque résignation.

A. C.

---

196. — **Herder nach seinem Leben und seinen Werken** dargestellt von R. Haym. Erster Band, Zweite Hælfte. Berlin, R. Gaertner. 1880, in-8°, 311-718 p.

Nous avons déjà rendu compte du premier volume de cet ouvrage, remarquable à la fois par l'érudition et le talent de son auteur; le deuxième volume mérite les éloges que nous avons donnés à son aîné. M. Haym a tout consulté : il a lu avec un soin consciencieux les ouvrages que Herder a composés ou préparés durant la période qui fait l'objet de ce volume, et il en donne une analyse exacte, minutieuse, pleine de clarté; le plus souvent il les a lus dans l'original même, et, comme c'est le cas, par exemple, pour les *Provinzialblätter*, il note

d'après le manuscrit des passages importants que J. G. Müller a négligés ou altérés dans l'édition des œuvres complètes; il a retrouvé dans les papiers, et, comme disent les Allemands, dans le *Nachlass*[1] de Herder la première rédaction de la dissertation *vom Erkennen und Empfinden;* il a pu, selon son expression, suivre pas à pas et presque dans l'atelier de l'imprimeur les destinées du manuscrit des *Volkslieder;* il a exhumé du *Magazin* de Hanovre le texte primitif de l'essai de Herder sur le sujet déjà traité par Lessing « *wie die Alten den Tod gebildet* », etc. En outre, M. H. connaît toute la littérature de l'époque; il cite les correspondances des contemporains, les articles des revues et les jugements des principaux critiques; (c'est ainsi qu'il compare l'opinion de Herder sur Shakspeare à celle de Lessing et de Gerstenberg); il nous présente les personnages les plus marquants de la littérature, qui tous alors semblaient reconnaître Herder comme le chef du chœur, et nous décrit leur caractère et leur talent, quelquefois avec de trop longs développements, mais souvent avec finesse. Il nous trace un tableau brillant de la société de Darmstadt, et, à ce propos, une vigoureuse esquisse de Merck, l'ami et le conseiller de Gœthe. Dans le chapitre intitulé *Strasbourg,* il raconte, après beaucoup d'autres, mais avec de nouveaux détails et d'ingénieux aperçus, en s'appuyant sur d'abondantes citations et de nombreux rapprochements, la liaison de Gœthe et de Herder et l'influence heureuse que celui-ci exerça sur le jeune Francfortois. On se rappelle le mot de Gœthe, qu'on ne peut saisir et exposer le mouvement qui se faisait alors dans l'esprit de Herder et la fermentation qui s'opérait dans une pareille nature. M. H. expose le « mouvement » et la « fermentation » de ce grand esprit, et nul jusqu'ici n'a mieux montré l'activité incessante et comme fiévreuse de Herder enfermé dans sa chambre de malade, écrivant à sa fiancée Caroline Flachsland, versifiant ou rassemblant des chants populaires, composant son essai sur l'origine du langage, son étude sur Ossian et ses « feuilles volantes » *von deutscher Art und Kunst,* éblouissant Gœthe par ses entretiens si étincelants, si féconds qui « révélaient au jeune poète la pauvreté de la littérature allemande et détruisaient ses préjugés. » Non pas que M. H. soit un de ces biographes enthousiastes qui louent à outrance leur héros et ne trouvent dans sa vie et dans ses œuvres que de beaux endroits; si M. H. a vécu dans la familiarité de Herder, ce n'est pas un de ces familiers qui vouent à leur auteur une sorte de culte, et veulent faire de lui une idole impeccable : il lui arrive de comparer Lessing et Herder, et il reproche fort justement à ce dernier d'avoir lâché trop souvent les rênes à son imagination, et, comme il dit encore en se servant d'une image familière à Herder, d'avoir laissé la lumière de l'esprit critique s'étouffer dans la fumée de la passion. Parmi d'autres jugements remarquables, citons encore ceux de M. H. sur Claudius, sur

1. Mis à sa disposition par le ministère de l'instruction publique de Prusse.

Nicolai, sur Lavater, qui « n'arriva jamais à une maturité virile et demeura comme hanté par des chimères et des lubies enfantines » ; recommandons aussi parmi les passages les plus réussis du volume et ceux où l'auteur a mis tout son savoir et tout son art le tableau des relations de Herder avec Caroline Flachsland « la meilleure et la plus digne compagne qu'il put trouver », avec la comtesse Marie de Schaumbourg-Lippe, dont il était devenu le directeur de conscience, surtout avec Hamann, le *mage du Nord,* le « hiérophante », avec qui le jeune écrivain a tant de ressemblances et d'affinités, et à qui, durant son séjour à Buckebourg, il s'attache de nouveau avec ardeur : « c'est l'événement le plus décisif de ces deux années de solitude ;... Herder abjure toute ambition mondaine et se jette avec une énergie passionnée dans l'exaltation religieuse et la croyance positive [1] ». Le volume est divisé en deux livres : *les voyages* et *l'exil de Buckebourg* [2] ; au commencement du volume, Herder, après avoir écrit pendant la traversée son *Tagebuch*, « le document le plus lumineux pour l'histoire intérieure de son esprit », arrive à Nantes et fait en France ce voyage, en somme assez stérile, et dont — dit M. Haym — M. Joret a parlé avec impartialité et sans exagération ; à la fin de l'ouvrage, Herder entre en pourparlers avec l'Université de Göttingue, mais les négociations ayant échoué, il accepte l'offre de Gœthe et quitte Buckebourg pour Weimar. Le style de M. Haym est simple, non sans vivacité et chaleur ; ce que demande un écrivain allemand du XVIII[e] siècle, *Inhalt* et *Gestalt*, se trouve donc réuni dans cet ouvrage, à la fois substantiel et bien écrit, où, à côté de tant de citations bien choisies et empruntées, soit aux œuvres de Herder, soit aux recueils et aux lettres du temps, tant de jugements solides et d'observations instructives, tant d'événements littéraires (de 1769 à 1775 !) sont exposés sous une forme attrayante. Puisse l'auteur nous donner bientôt le troisième et dernier volume de cet excellent ouvrage, qui est et sera l'indispensable complément de l'édition critique de Herder si activement et si savamment publiée par M. Suphan.

C.

---

1. Remarquons, en passant, que M. Haym a raison de considérer Hamann comme le maître de Herder ; M. Hettner, comme le remarque M. Haym, a exagéré l'influence de Rousseau sur la jeunesse de l'illustre écrivain.

2. *Reiseleben* : I. *Von Riga bis Paris.* II. *Von Paris nach Eutin, von Eutin nach Strassburg.* III. *Strassburg.* — *Das Bückeburger Exil* : I. *Zwei Jahre Einsamkeit.* II. *Neues schriftstellerisches Hervortreten.* III. *Schriftstellererfahrungen.* IV. *Drei fernere theologische Schriften.* V. *Arbeiten zur Literatur und Philosophie, Fortsetzung der ælteste Urkunde.* VI. *Die Gœttinger Verhandlungen und der Ruf nach Weimar.*

197. — Alexis Veselovsky. **Etioudy o Molierie. Misantrope.** Etudes sur Molière. Le Misanthrope. 1 vol. in-8° de VII-190 pp. Moscou, 1881. Soldatenkov éditeur. — Prix : 2 roubles.

J'ai rendu compte ici même du volume de M. Veselovsky sur *Tartuffe*. L'auteur poursuit avec une persévérance des plus louables la série de monographies qu'il entend consacrer aux principaux chefs-d'œuvre de Molière. Ces études ne sont pas, comme on pourrait le croire, de simples résumés écrits pour les compatriotes de l'auteur et destinés à leur faire mieux goûter notre grand comique. Ce sont des travaux originaux; non seulement M. V. possède à fond toute la littérature moliéresque, mais il a la prétention d'y ajouter. Il est venu à Paris et il a travaillé à la Bibliothèque nationale et à celle de l'Arsenal pour y chercher de l'inédit. Peu d'étrangers peuvent se vanter de connaître aussi bien notre XVIIe siècle.

L'étude de M. V. est tout à la fois littéraire et psychologique. Il commence par rechercher quelles sont les circonstances de la vie publique ou privée où se produit la misanthropie, et il note que le trait dominant d'Alceste, c'est d'être un misanthrope non pas égoïste, mais altruiste. Il examine quels sont les traits du caractère ou de la vie de Molière qui se retrouvent dans ce personnage. Avant d'arriver à l'examen de la pièce elle-même, il suit le type du misanthrope dans la littérature antérieure, dans le *Monotropos* de Phrynicus, dans le *Timon* de Plutarque, de Lucien, de Libanius, de Shakespeare, dans le théâtre français d'avant Molière. Il détermine quels sont les emprunts que Molière a faits à ces prédécesseurs, quels sont les personnages contemporains qui ont pu lui fournir les traits de son héros. Le troisième chapitre est consacré à l'analyse détaillée de l'œuvre et des caractères ; le quatrième étudie la postérité littéraire du Misanthrope, les polémiques auxquelles il a donné lieu, la façon dont le type a été repris en France et à l'étranger (par exemple, par Wicherley dans *The plain dealer* et par Goldoni dans le *Bourru bienfaisant).* Le cinquième chapitre est pour nous le plus nouveau et le plus intéressant. M. V. établit un parallèle entre le Misanthrope et un des chefs-d'œuvre du théâtre russe, *Le malheur d'avoir de l'esprit* (Gore ot Ouma) de Griboïedov ; cette comédie n'existerait peut-être pas sans le *Misanthrope*; elle ne saurait cependant être classée parmi les imitations. Griboïedov est ici le plus légitime héritier de Molière comme Krylov est celui de La Fontaine. La noble influence qu'ils ont subie tous deux a élevé leur génie sans lui ôter de son originalité. Chemin faisant, M. V. nous fournit sur Molière en Russie des détails pleins d'intérêt. Ces études ont été accueillies avec sympathie par le public auquel elles étaient destinées ; elles ont valu à leur auteur une chaire de littérature comparée à l'université de Moscou ; c'est là pour M. Veselovsky un succès dont nous le félicitons bien sincèrement.

Louis Leger.

198. — **Mademoiselle Navarre, comtesse de Mirabeau,** d'après des documents inédits par M. A. Joly, doyen de la Faculté des lettres, membre de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen. Caen, Le Blanc-Hardel. 1880, in-8°, de 56 p.

M. Joly déclare (p. 3) que son étude n'est pas une réhabilitation, qu'il n'a « jamais goûté qu'assez médiocrement ce genre de prestidigitation historique et littéraire auquel s'est souvent amusé notre temps », qu'encore moins, « renouvelant un paradoxe cher au théâtre du XIXe siècle », voudrait-il « célébrer les saintetés de la chute et la pureté des pécheresses ». Il ajoute : « Je désirerais seulement, sans aucun parti pris, profitant de documents inédits, rencontrés par hasard, et rapprochant de témoignages connus quelques passages de livres qu'on ne lit plus aujourd'hui, retracer en toute exactitude une existence et peindre une figure qui n'ont pas été sans quelque originalité ». M. J. rappelle ensuite que le nom de Mlle Navarre appartient à la fois aux lettres et à l'histoire, que son souvenir est le charme et l'éclat de cette partie des *Mémoires* de Marmontel, qu'un critique ingénieux a appelée *son quatrième livre de l'Énéide*; qu'elle a été célébrée par Monnet, l'auteur bien oublié du *Supplément au Roman comique,* par l'abbé chansonnier de Lattaignant, par Grosley; qu'elle a fort occupé le grand maréchal de Saxe, qu'enfin elle a sa place marquée dans l'histoire des Mirabeau. On sait que Gabrielle Hevin de Navarre épousa le chevalier Louis-Alexandre de Mirabeau qui avait pris, en quittant l'ordre de Malte, le titre de comte. Ce mariage commença comme le plus beau des romans et finit comme le plus triste des drames. M. J., résumant tout son récit en quelques mots (p. 11), dit de la comtesse de Mirabeau : « Son histoire tient toute en trois années. En 1747, elle apparaît; en 1750, elle a trouvé dans son mariage des épreuves de toute sorte, la ruine, la misère, le désespoir et la mort ». Tirant un habile parti de pièces inédites conservées à la bibliothèque de Caen, parmi lesquelles on remarque diverses lettres de la comtesse de Mirabeau [1], M. Joly complète et rectifie tout ce que l'on avait écrit jusqu'à ce jour sur Mlle Navarre, notamment ce qu'en avaient écrit Lucas de Montigny et M. de Loménie. Non content de nous donner « des renseignements authentiques et tout à fait inconnus » sur la légère, mais, en définitive, sympathique héroïne du récit, il a réuni, autour de l'objet principal de sa recherche, bien des détails piquants sur Grosley, sur le maréchal de Saxe, sur Marmontel, sur le marquis de Mirabeau, *l'ami des hommes* et l'implacable ennemi de sa belle-sœur [2]. Tout

---

1. Voir divers fragments des lettres de Mme de Mirabeau (pp. 20-23, 31, 43, 50).

2. M. J. n'a pas connu un document de la bibliothèque de l'Arsenal, qui vient d'être publié par M. F. Ravaisson (*Archives de la Bastille*, t. XII, 1881, p. 314). C'est un mémoire autographe de M. de Chateauvillard, daté du 1er juillet 1749, sur le chevalier de Mirabeau qu'il s'agissait de faire arrêter. On lit dans ce mémoire : « Il est en liaison avec Mlle Navarre, et si elle est à Paris, le moyen le plus sûr pour découvrir M. le chevalier de Mirabeau, est de le faire guetter chez cette fille ». Le mémoire

cela est fort bien présenté, fort intéressant, parfois même fort touchant, et à ceux qui diraient que le sujet traité par le savant doyen de la Faculté des lettres de Caen n'est pas d'une grande importance, je répondrais avec lui (p. 6), qu' « il a toujours plaisir à tenir en toute chose la vérité ».

T. de L.

---

199. — **Asmus Jakob Carstens' Jugend-und Lehrjahre,** nach urkundlichen Quellen, von Dr. Aug. Sach, Oberlehrer an der Domschule zu Schleswig. Halle, Waisenhaus. In-8°, vii et 277 p. — Prix : 4 mark (5 fr.).

On ne possédait jusqu'ici d'autres informations sur la jeunesse du grand peintre Carstens que celles que nous donne Fernow dans sa biographie. Le volume que M. Sach vient de consacrer aux premières années de Carstens révèle de fréquentes inexactitudes dans le récit de Fernow; ou Fernow a mal compris ou bien dénaturé de parti pris les renseignements que Carstens lui-même lui donna sur la première période de sa vie, ou Carstens, à l'époque où il rencontra Fernow, avait oublié bien des circonstances de sa jeunesse, et se tut à dessein sur certains détails. Il est évident, par exemple, que Carstens n'a pas dit à Fernow la misère horrible qu'il eut à subir et qu'il lui a caché l'état de profond dénument, de détresse affreuse où se trouvait sa famille. Fernow prétend que la mère de Carstens était une femme relativement instruite, fille d'un avocat de Schleswig ; M. S. prouve qu'elle était fille d'un paysan d'Angeln et qu'elle devait tout ce qu'elle savait à l'école de son village : Fernow a confondu la mère de Carstens avec Mme Bruyn, d'Eckernförde. M. Sach a fait ainsi un livre très utile qui rectifie les erreurs commises en assez grand nombre par Fernow ; il a consulté avec le plus grand soin les archives de la ville de Schleswig, les registres de diverses paroisses, etc. ; il nous fait comprendre comment s'est développé, malgré tous les obstacles, le génie de Carstens ; il montre de la façon à la fois la plus détaillée et la plus saisissante comment le jeune peintre a grandi au milieu de tant de dures épreuves, sans jamais perdre confiance en lui-même et sans désespérer de sa vocation. Le livre est ainsi divisé : Origine et enfance de Carstens ; Carstens à l'école de la cathédrale de Schleswig (1762-1770) ; Carstens dans la maison de son beau-père Muhl (1770-1771) ; Carstens chez Bruyn, le marchand de vin d'Eckernförde (1771-1776) ; Carstens chez son cousin Jürgensen à Schleswig (1776) ; Carstens à Copenhague (1776-1783) ; Voyage de Carstens en Italie et retour à Lubeck (1783) ; Souvenirs de Carstens à Schleswig ; Odes et élégies de Carstens. Cette

---

est suivi d'une apostille autographe du marquis de Mirabeau, laquelle renferme le signalement du chevalier. On voit que le marquis facilitait de son mieux l'arrestation de son jeune frère.

dernière partie du livre est assez remarquable; elle contient quelques poésies de jeunesse de Carstens; ces poésies sont imitées de Gerstenberg, de Stolberg, de Klopstock, etc.; l'une d'elles, par ex., *der Schrittschuhlaufer*, rappelle l'*Eislauf* de Klopstock [1]. M. Sach les a trouvées à la Bibliothèque de la ville de Hambourg dans un exemplaire de l'ouvrage jusqu'ici introuvable et qui avait échappé aux recherches mêmes de Riegel : *Oden und Elegien von Jacob.* (Kopenhagen, P. Horrebrow, In-8°. 24 p.)

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Henri CHEVREUL a entrepris de publier une collection de pièces sur la Ligue en Bourgogne, les unes encore inédites, les autres devenues rares et quelquefois presque introuvables; cette collection vient de s'enrichir d'un nouveau et important volume, dont nous parlerons très prochainement, et qui a pour titre : *Discours de la prise des ville et chasteau de Beaune par Monsieur le mareschal de Biron en 1595, précédé de deux relations inédites et suivi du discours sur la réduction des villes de Dijon et de Nuys.* (Paris, Jules Martin.)

— La troisième édition du livre de M. A. MÉZIÈRES, sur les *Prédécesseurs et Contemporains de Shakspeare* vient de paraître à la librairie Hachette.

— Presque en même temps que MM. Lucien Perey et G. Maugras publient à la librairie Calmann-Lévy les lettres de l'abbé Galiani, ces mêmes lettres paraissent à la librairie Charpentier dans une édition soignée par M. Eugène Asse; nous y reviendrons.

— M. A. JOLY, doyen de la Faculté des lettres de Caen, vient de publier deux brochures (Caen, Le Blanc-Hardel) : l'une, intitulée *Mlle Navarre, comtesse de Mirabeau, d'après des documents inédits*, dont nous rendons compte dans le présent numéro, l'autre : l'*Amour dans le drame*, où il étudie la passion dans le drame romantique.

— Le colonel Gabriel SALVADOR a consacré un volume à la vie et aux œuvres de Joseph Salvador. (*J. Salvador, sa vie, ses œuvres et ses critiques*. Paris, Calmann Lévy.) Joseph Salvador est l'auteur de *Paris, Rome, Jérusalem*, « un des livres les plus originaux, disait M. Renan en 1860, qui aient paru depuis des années sur les questions religieuses. Nature entière, dit encore M. Renan, grande, forte, pleine de race, s'inquiétant peu de faire sourire, se souciant peu de nos nuances, de notre exactitude, étranger à cette fine intuition du passé que la critique allemande a inaugurée, M. Salvador est vraiment un original, un rénovateur religieux. »

— Il a paru récemment, — mais il ne se trouve pas dans le commerce, — un livre intéressant sur le comte et la comtesse de Circourt (*Le comte de Circourt, son*

---

1. Une autre poésie, manuscrite et datée de 1784, nous montre que Carstens, après son premier voyage d'Italie (1783) avait enfin le sentiment de sa force et qu'il se savait arrivé à la maturité du talent; *war ich ein Lehrling gewesen*, dit-il avec fierté, *werd ich ein Meister*.

temps, ses écrits. Madame de Circourt, son salon, ses correspondances. Notice biographique offerte à leurs amis par le colonel Huber-Saladin).

— M. Champfleury, conservateur du musée céramique de la manufacture nationale de Sèvres, a récemment adressé au sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts un rapport sur trois expositions rétrospectives qu'il a été chargé de visiter; nous relevons dans ce rapport le passage suivant : « Grâce aux relations que mon voyage (à Bruxelles, où a eu lieu l'an dernier une exposition) m'a permis d'organiser avec les archéologues belges, la bibliothèque de la manufacture de Sèvres peut actuellement fournir aux érudits qu'intéresse l'ancienne industrie des grès, tous les mémoires, brochures, catalogues de musées, traitant spécialement de la question, et c'est ainsi que cette bibliothèque toute spéciale offre à l'étude un ensemble, plus complet que dans tous les autres grands dépôts nationaux, de publications européennes sur l'histoire des arts céramiques. »

— On nous apprend la mort de M. Joseph Bauquier, auteur d'une *Bibliographie de la chanson de Roland* et de nombreux articles sur la philologie romane; il avait été notre collaborateur durant quelques années; il était dans ces derniers temps conservateur de la bibliothèque municipale de Nîmes.

ALLEMAGNE. — Sous le titre « *Hebræische Grabschriften in Italien. I Theil. Inschriften aus Venedig, XVI u. XVII. Jahrhundert.* In-8°, 109 p. Frankfurt a. M. Kaufmann) M. A. Berliner publie un certain nombre d'inscriptions tumulaires juives du xvi° et du xvii° siècle, qu'il a trouvées, non pas sur les monuments mêmes mais dans un manuscrit que lui a confié M. Moise Soave, de Venise; ce manuscrit serait l'œuvre d'Isaac Levi, petit-fils de Leon da Modena, poète juif (1571-1648) qui aurait composé la plupart de ces inscriptions tumulaires.

— Le premier numéro de la *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, dirigée par M. Bernhard Stade, de Giessen, vient de paraître. (Giessen, Ricker. In-8°, 176 p.) Cette revue, ainsi que l'indique son programme, s'occupe spécialement de la critique et de la théologie de la Bible; mais elle ne laisse pas de côté l'histoire des anciennes religions de l'Orient et des vieilles langues sémitiques; elle publie même des bulletins sur les progrès de l'assyriologie et de l'égyptologie; elle paraît deux fois par an, le 1er janvier et le 1er juillet. Le premier numéro renferme les articles suivants : de M. Stade, sur Zacharie 9-14 et sur « Lia et Rachel »; de M. Hollenberg, *zur Textkritik des Buches Josua und des Buches der Richter*; de M. E. Meyer, *Kritik der Berichte über die Eroberung Palæstina's*; en outre, une communication importante de M. Harkavy sur des manuscrits de Saint-Pétersbourg; une note de M. G. Hoffmann *zur Geschichte des syrischen Bibeltextes*, etc.

— La librairie F. A. Perthes, de Gotha, fera prochainement paraître dans la collection des histoires des états de l'Europe (europæische Staatengeschichte) : 1° le premier volume d'une Histoire de Prusse (*Geschichte Preussens*) par M. Reimann; 2° le premier volume d'une Histoire de Wurtemberg (*Geschichte Würtembergs*) par M. Stælin; 3° le second volume de l'histoire de l'état pontifical (*Geschichte des Kirchenstaats*), par M. Brosch

— M. F. Jonas prépare une biographie (*Lebensbild*) de Chr. G. Kœrner.

— M. Dittrich, de Braunsberg, travaille à une monographie du cardinal Contarini, le même dont la correspondance, durant sa mission de l'année 1541, vient d'être publiée par M. Ludwig Pastor.

— M. E. Richardson — ce nom est, paraît-il, un pseudonyme — vient de publier les deux premiers volumes d'une Histoire de la maison de Mérode (*Geschichte der Familie Merode.* Prague. In-8°, 254 et 495 pp.) : le premier volume est consacré uniquement à la partie généalogique; le deuxième renferme les documents à l'appui,

d'ailleurs très nombreux et tirés des principales archives de l'Europe; un troisième volume doit prochainement paraître et contiendra des notices biographiques sur les personnages remarquables sortis de la maison de Merode ainsi qu'une histoire des terres seigneuriales de cette famille.

— L'histoire de la littérature allemande du XIXe siècle, de Rud. de GOTTSCHALL (*Die deutsche Nationallitteratur des xixen Jahrhunderts, litterarhistorisch und kritisch dargestellt.* Breslau, Trevendt. 2 vols. xxi, 452 et 352 p. In-8°) atteint sa cinquième édition; la première avait paru en 1854.

— Le centenaire de Frœbel sera célébré l'année prochaine, au mois d'avril, à Dresde.

— On a répandu le bruit, dans ces derniers temps, qu'il était question de fonder une Université allemande aux États-Unis, qu'un comité allemand s'était formé dans ce dessein, et qu'il ne s'agissait que de réunir les fonds nécessaires, estimés à deux millions de dollars : il y a, en effet, aux État-Unis, environ dix millions d'Allemands, réunis pour la plupart en un groupe compact, au centre et à l'Est du pays, parlant leur langue et ayant leurs journaux. La *New-Yorker Staatszeitung* regarde ce projet comme une chimère : « Personne ici ne pense à une pareille entreprise... c'est d'Allemagne qu'on veut nous imposer une université allemande, et par conséquent, supporter tous les frais et dépenses, et nous présenter ensuite la chose sur un plateau. Soit; aucun Américain ne protestera; nous jouissons ici d'une liberté complète d'enseignement, et nous ne savons pas qui pourrait défendre à ces messieurs d'Allemagne, de se livrer ici à de telles spéculations scientifiques. Nous ne pensons pas, d'ailleurs, que ce plan ait quelque chose de commun avec le péril que court en Allemagne la liberté d'enseignement. Voudrait-on peut-être chercher en Amérique, pour la science allemande, un secours contre Bismarck? — Nous craignons seulement que la science allemande ne partage le sort de tout ce qui est transplanté en Amérique, nous redoutons qu'elle ne s'américanise. Mais peut-être l'université allemande des États-Unis devrait-elle, selon l'opinion de MM. ses fondateurs d'Allemagne être assurée contre l'américanisation, et empêcher les Allemands émigrés de s'américaniser. Telle doit être la pensée des gens qui débitent de nouveau ce projet dans la presse allemande; car, comme nous l'avons dit, ils doivent aujourd'hui savoir, avec pleine certitude, qu'on ne veut rien connaître de leur plan aux États-Unis, et qu'ils n'ont à compter ici sur aucun appui. Certes, nous, Allemands d'Amérique, nous souhaitons qu'on introduise ici les méthodes allemandes, et qu'on y donne droit de cité à la science allemande. Mais nous savons assez que l'on ne peut transplanter ici les institutions enseignantes de l'Allemagne, telles qu'elles sont là-bas, et qu'elles ne prospèrent et ne grandissent aux États-Unis, qu'en subissant d'importantes modifications. Naturellement nous ne pensons pas le moins du monde à commencer l'édifice par le toit. Parmi les institutions allemandes, les écoles élémentaires et réales ont seules prospéré jusqu'ici ; et nous sommes bien loin encore de pouvoir établir chez nous une institution semblable à un gymnase. Nous espérons y arriver; mais ce n'est que lorsque le gymnase allemand aura prospéré chez nous, lorsque le nombre de ces gymnases sera suffisant pour donner aux jeunes gens une culture qui les prépare à l'université, ce n'est qu'à ce moment-là seulement, que nous reviendrons sur ce sujet et que nous traiterons la question d'établissements d'instruction supérieure où l'on enseigne en allemand. En attendant, cette discussion serait entièrement superflue, et paraît ici à chacun de nous tellement ridicule, qu'on ne peut comprendre l'abus que certains hommes estimables d'Allemagne laissent faire de leur nom. »

ANGLETERRE. — Le texte du *Saddharmapundarika* doit paraître dans une édi-

tion due à M. Kern, de Leyde, et une traduction de ce même texte, dans la collection des « sacred texts of the East ».

— M. Maunde Thompson, conservateur des manuscrits au British Museum, publiera pour l' « Hakluyt Society » le journal de Richard Cocks, qui fut pendant plusieurs années résident anglais au Japon, sous le règne de Jacques Ier.

— M. A. H. Bullen se propose de publier, en quatre volumes, un recueil d'anciennes pièces du théâtre anglais, dont un grand nombre n'ont plus été réimprimées; chaque pièce serait accompagnée d'une introduction et de notes; chaque volume renfermerait quatre pièces; vol. I : *The tragedy of Nero* (1623 et 1632), *The Maid's Metamorphosis* (1600), *The Martyr'd Soldier* (1638) et *The Noble Soldier*, de Samuel Rowley (1634); — vol. II : *Patient Grissel* (1603), de Haughton, Chettle et Dekker, *The Trial of Chivalry* (1605), *The first Part of the true and honourable History of the Life of Sir John Oldcastle* (1600) et *Tottenham Court*, de Thomas Nabbes (1638, 1639); — vol. III : « *Swetnam the Woman Hater arraign'd by Women* » (1620), *The honest Lawyer*, de S. S. (1616), *Alles lost by Lust*, de W. Rowley (1663) et *King John and Matilda*, de R. Davenport (1655); — vol. IV : *Arden of Feversham* (1592, 1599, 1633), *Two Tragedies in one*, de Robert Arrington (1601), *All's one, or the Yorkshire Tragedy* (1608, 1619) et *Covent Garden*, de Thomas Nabbes (1638, 1639).

— Il est question de publier à 2 sols le volume, une édition des romans de Walter Scott, édition qui serait remaniée et abrégée par Miss Braddon.

BELGIQUE. — Le tome III de la *Correspondance de Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, avec Philippe II*, vient d'être publié par M. Gachard. (Bruxelles, Muquardt, 1881, in-4°.) On sait que la *Correspondance de Marguerite d'Autriche* appartient à une vaste collection, dont la publication est en projet et dont elle formera l'une des parties essentielles : celle des *Correspondances françaises* des gouverneurs généraux des Pays-Bas. Le premier volume, qui a paru en 1867, concerne les commencements du gouvernement de Marguerite : il s'étend du mois d'août 1559 au mois de novembre 1561. Le second, publié en 1870, comprend la période qui se développe entre le mois de novembre 1561 et le 5 juillet 1563. Le troisième, qui vient de paraître, comprend une série de lettres accompagnées de documents et de pièces justificatives, série qui va du mois de juillet 1563 au commencement de février 1565. Chacun de ces tomes est précédé d'une longue préface. La préface du tome Ier renferme une biographie de Marguerite d'Autriche; M. Gachard y prouve que Marguerite était née de Jeanne Van der Gheynst, fille d'un simple ouvrier tapissier qui habitait Nukercke, près d'Audenaerde. La préface du tome II renferme des documents sur la vie publique et privée de Marguerite; entre autres l'analyse française et même le texte espagnol d'un grand nombre de lettres confidentielles de Philippe II à sa sœur, surtout pendant les années 1566-1567. La préface du tome III complète la biographie de Marguerite par des lettres de Charles-Quint et de Philippe II, que M. Gachard a trouvées aux archives de Vienne, et spécialement par les lettres du capitaine Francesco Marchi, de Bologne, gentilhomme de la duchesse (récemment publiées à Parme par M. Ronchini). Ces dernières lettres renferment de curieux détails sur les mœurs et les usages du temps, sur les rapports des seigneurs de l'opposition avec Marguerite de Parme, sur la confédération des nobles, sur la requête du 5 avril 1566, sur les prêches, les destructions commises par les iconoclastes, les sentiments personnels de la gouvernante, ses premiers armements, la victoire qu'elle remporta en 1567, sur l'arrivée du duc d'Albe et de ses Espagnols à Bruxelles.

GRÈCE. — Un négociant d'Athènes, M. Synros, a fait don d'une somme de 100,000 francs au gouvernement grec pour la construction d'un musée à Olympie.

HONGRIE. — Depuis le commencement de cette année paraît à Budapest l'*Ungarische Revue* qui a remplacé la revue trimestrielle intitulée « *Litterarische Berichte aus Ungarn* »; le directeur de l' « *Ungarische Revue* », M. P. HUNFALVY, se propose de répandre des connaissances exactes et précises sur la vie scientifique et sociale en Hongrie; parmi les articles parus jusqu'ici dans l'*Ungarische Revue*, on remarquera une biographie de l'humaniste Galeotto Marcio, par M. Eug. Abel, une étude de M. Karl Keleti sur le dernier recensement en Hongrie, une autre étude de M. Hunfalvy sur les finances de la Hongrie, une réplique aux attaques de Kossuth contre Deak et Georgei, etc. L'*Ungarische Revue* paraît tous les mois (prix de l'abonnement annuel; 12 francs 50).

ITALIE. — L'*Athenaeum*, de Londres, rapporte que le cardinal Pitra, bibliothécaire du Vatican, a écrit à un correspondant que « l'impression des catalogues de la Bibliothèque commencerait l'hiver prochain ».

— M. J. COLUCCI, préfet de Catanzaro, déjà connu par d'autres études historiques, prépare la publication d'un ouvrage très important en trois volumes, qui portera le titre : *Cromwell e l'Italia*. Il fera connaître pour la première fois toute la correspondance inédite des envoyés des Républiques de Gênes et de Venise auprès de Cromwell, et de l'ambassadeur du grand-duc de Toscane, ainsi que tous les documents relatifs à la persécution des Vaudois et à la protection que Cromwell accorda à ces derniers.

— M. R. BONGHI annonce la publication prochaine d'une revue de critique et de bibliographie, dont il sera le directeur et qu'il a intitulée : *La Cultura, rivista di scienze morali, di lettere ed arti*. Cette revue paraîtra deux fois par mois; chaque numéro comprendra trois parties : 1° des comptes-rendus ou des analyses assez longues des œuvres les plus remarquables; 2° des annonces de livres avec une brève mention du contenu et quelques observations; 3° des notices sur les faits principaux qui touchent à la « cultura », à la civilisation et à l'instruction publique en Italie et au dehors.

— M. Gius. PITRÉ, de Palerme, publiera prochainement, en collaboration avec M. Salomone-Marino, une revue trimestrielle, l'*Archivio per lo studio delle tradizione popolari*.

POLOGNE. — On annonce la mort de M. MECHERZYNSKI, de l'Université de Cracovie, auteur d'une *Histoire de l'éloquence en Pologne*, d'une *Histoire de la langue latine en Pologne*, d'une *Histoire de la langue allemande en Pologne*, etc.

SUISSE. — Après avoir publié le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Gall, M. G. SCHERRER vient de faire paraître un catalogue des incunables de cette même bibliothèque; ces incunables sont au nombre de 1,558; la publication a été entreprise aux frais du comité catholique d'administration du canton de Saint-Gall.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 septembre 1881.

L'Académie ayant à choisir un lecteur pour la séance trimestrielle de l'Institut, qui doit avoir lieu le 5 octobre prochain, désigne M. Edmond Le Blant. Il lira son mémoire intitulé : *Histoire d'un soldat goth et d'une jeune fille d'Edesse*.

M. Jules Girard présente, au nom de la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome, un rapport qui conclut à appuyer la demande faite par M. Martin, membre de l'école de Rome, à l'effet d'être admis à passer une troisième année à cette école. L'Académie adopte les conclusions du rapport et décide qu'un avis favorable à la demande de M. Martin sera transmis en son nom au ministre.

M. Desjardins continue la seconde lecture du mémoire de M. Charles Tissot sur *la Campagne de César en Afrique*.

M. Ferdinand Delaunay lit une notice de M. Egger, écrite pour le *Journal des savants*, où elle doit paraître prochainement sur deux recueils d'inscriptions grecques publiés récemment, l'un par M. Cauer, *Delectus inscriptionum Graecarum propter dialectum memorabilium*, l'autre par M. G. Keibel, *Epigrammata Graeca ex lapidibus conlecta*. M. Egger commence par rappeler l'importance des inscriptions pour l'étude de l'histoire, de la langue et de la littérature de l'antiquité. Tandis qu'aujourd'hui on ne consigne dans les inscriptions que des faits dont la trace se retrouve partout ailleurs, dans les livres et dans les journaux, dans l'antiquité, au contraire, c'étaient les inscriptions qui tenaient lieu souvent de journaux et même de livres, et qui seules étaient appelées à conserver le souvenir de bien des événements. Aussi l'usage en était-il très répandu, et, malgré toutes les causes de destruction auxquelles ces monuments étaient exposés, est-on parvenu à en recueillir de nos jours un grand nombre. Au XVIIIe siècle, quand Jean-François Séguier dressa un catalogue alphabétique des inscriptions grecques, le nombre des inscriptions connues en cette langue était de mille à quinze cents; aujourd'hui, on en possède environ quinze mille. On remarque parmi les inscriptions grecques qui nous sont parvenues, un bien plus grand nombre de longs textes que dans les inscriptions latines. Cela tient à ce que la Grèce fournissait une grande quantité de beaux marbres, en sorte qu'on pouvait graver sur cette matière même des textes fort étendus, tandis qu'en Italie, où l'on n'avait souvent que de mauvaise pierre, on était obligé de recourir, pour les longues inscriptions, aux tables de métal, de bronze principalement : or, le bronze est exposé à deux dangers auxquels le marbre échappe, celui d'être fondu et monnayé quand il est en la possession des hommes, celui d'être rongé par l'humidité quand il est enfoui dans la terre. — Les anciens mêmes avaient senti l'intérêt des recueils d'inscriptions, et l'on cite les noms de plusieurs Grecs qui avaient formé de ces recueils. De nos jours, on a surtout cherché dans les inscriptions des renseignements historiques, et M. Egger rappelle quel précieux secours les textes épigraphiques ont, en effet, apporté, surtout à l'histoire des institutions et à celle des mœurs; ainsi cinq cents inscriptions environ, découvertes auprès de Delphes, ont révélé et fait connaître dans ses détails un mode religieux d'affranchissement des esclaves, qui n'était jusque-là guère qu'indiqué dans des termes obscurs pour nous, par un passage d'Euripide. Mais les inscriptions sont précieuses aussi pour l'histoire de la langue grecque, et c'est à ce point de vue spécial qu'est formé le recueil de M. Cauer, qui est un choix d'inscriptions grecques intéressantes par le dialecte dans lequel elles sont écrites. M. Egger fait ressortir l'intérêt de ce travail et les difficultés qu'il y avait à le composer. M. Cauer a réuni 147 textes. Pour se borner à ce nombre, il a dû laisser à peu près de côté le dialecte attique classique, qui en effet est assez connu d'ailleurs, et il s'est attaché, avec raison, pense M. Egger, à faire surtout connaître l'éolien, dont les exemples font presque absolument défaut dans les textes littéraires, le dorien, pour lequel les inscriptions révèlent une variété de sous-dialectes bien plus grande qu'on ne la soupçonnerait par la lecture des auteurs, et l'ionien, dont les spécimens épigraphiques sont rares et par là même précieux. M. Egger regrette que l'auteur du recueil n'ait pu faire une place au dialecte dit *commun*, de l'époque macédonienne et romaine, idiome qui diffère du grec classique beaucoup plus qu'on ne le croit généralement. Il insiste d'ailleurs sur le talent avec lequel M. Cauer a su établir, transcrire, ponctuer et accentuer les textes fournis par les inscriptions, ainsi que sur le bonheur avec lequel il s'est acquitté du soin de classer les monuments par régions et par dialectes. Ce point présentait des difficultés particulières, parce que souvent des inscriptions sont écrites dans un pays autre que celui où elles ont été trouvées, et par suite dans un dialecte différent de celui du lieu d'où elles proviennent. Ainsi, c'est à Téos, « dans un des sanctuaires de l'Ionisme », qu'on a retrouvé 17 documents doriens, rédigés à l'origine dans autant de villes crétoises, et dont les exemplaires avaient été envoyés aux autorités religieuses du célèbre temple de Dionysos sur la côte d'Asie. — L'ouvrage de M. Keibel, dont M. Egger parle ensuite, a un caractère littéraire et non linguistique. C'est un recueil, aussi complet qu'il a été possible de le former, de toutes les inscriptions grecques *en vers* dont le texte nous a été transmis, non par des copies ou des citations dans les auteurs, mais par les pierres elles-mêmes. Les textes ainsi rassemblés sont au nombre d'environ douze cents et forment un riche supplément au recueil analogue contenu dans l'*Anthologie*. On trouve, par exemple, dans l'*Anthologie*, 748 épitaphes ou inscriptions funéraires en vers : M. Keibel en donne 775 tirées des monuments; le nombre est donc plus que doublé. Tous ces morceaux sont de valeur très inégale, mais il s'en trouve un bon nombre d'un véritable mérite; aussi M. Egger termine en exprimant le regret qu'on n'ait pas fait chez nous, comme en d'autres pays, une place, dans le cadre des humanités, à l'étude des textes littéraires fournis par les inscriptions.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 3 Octobre — 1881

Sommaire : 200. KIRCHHOFF, Édition critique de la République des Athéniens; BELOT, La République d'Athènes, lettre sur le gouvernement des Athéniens adressée en 378 par Xénophon au roi de Sparte Agésilas; Supplément aux additions et corrections de l'édition; MÜLLER-STRÜBING, Recherches sur le livre « De la République des Athéniens ». — 201. FORCHHAMMER, Les erreurs d'Io. — 202. Choix de lettres de Cicéron, p. p. FRONTIN. — 203. Correspondance de l'ambassade française en Suisse, 1664-1671, p. p. SCHWEIZER. — Chronique. — Académie des Inscriptions.

---

200. — **Xenophontis qui fertur libellus de Republica Atheniensium.** In usum scholarum academicarum edidit A. KIRCHHOFF. Editio altera correcta. Berlin, Hertz, 1881. In-12 de XII-24 pages.

— 2. **La République d'Athènes.** Lettre sur le gouvernement des Athéniens adressée en 378 avant J.-C. par Xénophon au roi de Sparte Agésilas. Texte grec, dont les différentes parties sont rétablies dans leur ordre véritable; traduction française, avec une Préface, une Introduction et un Commentaire historique et critique, par Emile BELOT. Paris, Pédone, 1880. Un vol. in-4° de VII-142 pages. — Avec le : **Supplément** aux additions et corrections de l'édition de la République d'Athènes donnée par Emile BELOT. Août 1881. Même librairie, même format, 8 pages cotées 143-152.

— 3. Ἀθηναίων πολιτεία. **Die attische Schrift vom Staat der Athener.** Untersuchungen über die Zeit, die Tendenz, die Form und den Verfasser derselben. Neue Text-recension und Paraphrase. Von Hermann MÜLLER-STRÜBING. Un vol. in-8° de de 128 pages, formant les fascicules I et II du IVe volume du Supplément du *Philologus*. Goettingue, Dieterich. 1880.

C'est en 1874 que M. Kirchhoff publia pour la première fois l'édition critique de la *République des Athéniens* dont on vient annoncer aujourd'hui la réimpression. Cette réimpression contient, dans l'annotation critique, deux ou trois nouvelles conjectures de M. K. et quelques rectifications à la collation des manuscrits. En revanche, il s'est glissé dans le texte plusieurs fautes d'impression. M. K. a eu connaissance de onze manuscrits de cet opuscule pseudo-xénophontéen. Il en a fait collationner de nouveau ou pour la première fois neuf seulement, les deux autres n'étant que des copies prises directement sur deux de ces neuf. Ces manuscrits se partagent en deux groupes, dont les deux chefs sont le *Vaticanus* 1950, du XVe siècle, et le *Venetus Marcianus* 511, du XIIIe siècle (selon les estimations d'âge que rapporte M. Kirchhoff). Ces deux manuscrits principaux suffisent à eux seuls pour constituer le texte. Cependant, pour mettre les pièces du procès sous les yeux du public, et aussi pour fournir aux jeunes étudiants en philologie l'occasion de s'exercer à la discussion de variantes, M. K. a imprimé *in-extenso*, au

bas des pages de son texte, la collation de tous les neuf manuscrits, sans omettre non plus diverses leçons qui ont été recueillies manuscrites à la marge d'exemplaires d'éditions anciennes. Le texte de la *République des Athéniens* nous est parvenu dans un déplorable état de mutilation et de corruption. Pour le rendre à peu près lisible, il faut souvent ajouter et changer des mots à la leçon traditionnelle. M. K. n'a pu faire autrement que d'introduire ou laisser dans le texte bien des conjectures, tant de lui-même que d'autres philologues. Il déclare dans sa préface ne l'avoir fait que pour celles qui étaient *certae et indubiae,* et avoir rejeté dans l'annotation critique ce qui n'était que probable ou, dans une certaine mesure, acceptable : nous trouvons, pour notre part, qu'il y a encore bien des conjectures douteuses dans le texte même. Cela ne présente, du reste, aucun inconvénient grave, puisque la leçon des manuscrits est toujours exactement notée au bas du texte. L'édition de M. K. est la seule dans laquelle on puisse lire le traité de la *République des Athéniens* sans jamais perdre de vue la leçon des manuscrits. On peut en consulter d'autres pour profiter des commentaires; c'est toujours dans celle de M. Kirchhoff qu'il faut prendre le texte.

M. Belot ne s'est point servi, pour faire son travail, de l'édition critique dont on vient de parler [1]. C'est dommage : ainsi, les discussions critiques auxquelles il se livre reposent sur une base branlante. D'ailleurs, l'œuvre de M. B. est multiple. Il s'est occupé, d'abord, de la constitution du texte, et à deux points de vue : 1° il a fait la critique verbale de chaque phrase, et 2° partant de ce principe que l'ordre des différents chapitres de l'opuscule devait se trouver bouleversé dans nos manuscrits, il a cherché à rétablir l'ordre originel des morceaux; 3° il a rédigé une traduction française toute nouvelle; 4° il a inséré dans la Préface, au milieu de renseignements divers, une liste bibliographique d'ouvrages relatifs à la *République des Athéniens;* 5° il a donné du texte un commentaire historique, perpétuel et fort copieux; 6° il s'est proposé, dans une Introduction développée, écrite d'un style très soigné, d'établir que l'opuscule n'est autre chose qu'une lettre adressée, en 378 av. J.-C., par Xénophon à Agesilas. — Nous toucherons très rapidement chacun de ces six points.

1. M. B. éprouve, à ce qu'il semble, quelque embarras en présence du texte qu'il a à constituer. Quand il ne l'accepte pas tout établi déjà des mains des philologues de profession, il lui arrive ordinairement ou de le mal constituer ou de ne le pas constituer du tout.

I, 10 : Ἐσθῆτά τε γὰρ οὐδὲν βέλτιον ὁ δῆμος αὐτόθι· ἢ οἱ δοῦλοι καὶ οἱ μέτοικοι. Tel est le texte de tous les manuscrits, sauf qu'une copie d'importance secondaire, B, intercale le mot ἔχει entre βέλτιον et ὁ δῆμος. De

1. Il ressort de la page 146 du *Supplément* que l'édition Kirchhoff n'est pas ou n'est plus inconnue de M. Belot.

l'absence simultanée de ce mot dans les deux autres manuscrits qui forment avec B le premier groupe, et dans tous ceux du second groupe, il ressort que ἔχει n'est autre chose, dans B, qu'un essai de correction. Les anciens éditeurs, faute de trouver mieux, avaient accepté cet essai de correction et avaient changé conséquemment βέλτιον en βελτίω. Louis Dindorf (et non, comme dit M. B., Moriz Schmidt) a trouvé sur ce passage la conjecture suivante : ἠσθηταί τε γαρ οὐδὲν βέλτιον κτλ. (= « à Athènes, le peuple n'est pas mieux habillé que les esclaves et les métèques ») : tous les éditeurs qui sont venus depuis lors se sont empressés d'adopter cette correction, comme méthodique et extrêmement vraisemblable. M. B. seul n'en apprécie pas le mérite, et il garde de préférence le vieil emplâtre (p. 76). Voilà, entre bien d'autres qu'on pourrait citer, un exemple de mauvaise constitution de texte.

I, 5 : Ἥ τε γὰρ πενία αὐτοὺς μᾶλλον ἄγει ἐπὶ τὰ αἰσχρά, καὶ ἡ ἀπαιδευσία καὶ ἡ ἀμαθία δι' ἔνδειαν χρημάτων ἐνίοις τῶν ἀνθρώπων. Une telle phrase est peu intelligible, et il faut, ce semble, de la bonne volonté pour y trouver ce sens avec M. B. : « C'est que les gens du peuple sont entraînés plus que les autres aux actions honteuses par la pauvreté, et par la grossièreté et le défaut de lumières *qui, pour quelques hommes, est la conséquence du manque de fortune.* » (P. 73.) Sur de tels textes, chaque critique a son idée : il est peut-être difficile de choisir entre leurs propositions ; mais il est encore plus difficile, à notre avis, de se contenter de la leçon traditionnelle. M. se décide trop aisément, en pareil cas, à nier la faute, comme si cela devait la faire disparaître. C'est ainsi qu'un peu plus bas (I, 14), il accepte sans sourciller (p. 88) : Εἰ δὲ ἰσχύσουσιν οἱ πλούσιοι καὶ οἱ ἰσχυροὶ ἐν ταῖς πόλεσιν. « Si les riches et les forts sont forts dans les Etats » est pourtant une singulière façon de parler. Il y a longtemps que tous les critiques ont admis la correction de Cobet : οἱ πλούσιοι καὶ οἱ χρηστοί. Mais M. B. a souvent de ces défaillances : il y a des moments où il semble ne plus oser continuer son travail de constitution du texte et où, abandonnant l'autorité des critiques ses devanciers et renonçant à toute initiative personnelle, il ne veut plus que s'en tenir à la leçon traditionnelle, quelle qu'elle soit. La recension critique du texte de la *République des Athéniens* par M. B., laisse donc à désirer. Il est vrai qu'il n'en pouvait guère être autrement, si, comme nous le croyons, M. B. a fait là pour la première fois de sa vie le métier d'éditeur de textes. Pour son coup d'essai, il s'est attaqué, en somme, à l'un des textes les plus difficiles à constituer qui soient dans la littérature grecque.

II. « MM. Kirchhoff et Moriz Schmidt, » dit M. B. (p. 51), « après avoir reconnu, avec tous les meilleurs critiques, les nombreuses incohérences qu'offrent les anciennes éditions qui reproduisent l'ordre ou plutôt le désordre dans lequel sont rangées, d'après les manuscrits, les différentes parties de la *République d'Athènes,* ont essayé l'un et l'autre de retrouver le plan primitif du mémoire. Ils en ont remanié les chapitres et les paragraphes; mais ils ne sont pas parvenus à retrouver un ensemble complet. »

M. Rettig a procédé à un troisième remaniement. M. B., en se servant de ces trois projets de bouleversement, a imaginé une quatrième façon de déplacer les chapitres. On pourrait encore en proposer plusieurs autres. Malheureusement, il en est, jusqu'à présent, de la *République des Athéniens* comme du *Poliorceticon* d'Enée le Tacticien : chaque savant qui s'avise de remanier ces ouvrages reste toujours seul à croire qu'il ait retrouvé l'ordre primitif. Bien différentes sont des transpositions comme celle que le regretté J. Bernays a opérée dans l'écrit, attribué à Philon le Juif : Sur l'indestructibilité du monde (voy. les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, de l'année 1876). Là, le déplacement d'un morceau (équivalent à cinq pages in-folio de l'édition Mangey) avait causé trois solutions de continuité du discours, au beau milieu de phrases et même de mots, savoir : l'une à l'endroit où le morceau manquait, les deux autres à l'endroit où commençait et à celui où finissait l'intercalation du morceau. Bernays, en le replaçant en son lieu, se trouva avoir rajusté, sans changement, addition ou suppression de lettres, les six tronçons de phrase qui étaient béants, en trois phrases parfaites et naturelles. Une telle correction a sa preuve en elle-même. On voudrait pouvoir en dire autant des transpositions de chapitres proposées par M. Belot. Sans nous arrêter plus longtemps au nouveau plan de M. B., et après avoir constaté que ces dérangements de paragraphes et de chapitres font qu'on ne trouve pas sans peine les passages qu'on cherche, passons à la traduction.

III. Elle n'est pas du tout en mauvais français, et elle témoigne d'un effort sérieux pour comprendre le texte : il y a là, sans contredit, un double mérite. Les endroits où ce français dit tout autre chose que ce qu'a voulu dire, à notre avis, l'auteur de l'opuscule, sont nombreux ; mais cela vient de ce que M. B. a souvent adopté un texte que nous croyons fautif et peu justifiable : en pareil cas, ce n'est pas au traducteur, c'est au philologue que devraient être adressées nos observations. Mais ne revenons point sur le côté philologique de l'ouvrage. Parmi les passages dont le texte est sûr, il en est tel pourtant où nous n'aurions peut-être pas traduit comme M. Belot. Ainsi, à la page 93 (I, § 18) : Δεῖ ἀφικόμενον Ἀθήναζε δίκην δοῦναι καὶ λαβεῖν, οὐκ ἐν ἄλλοις τισίν, ἀλλ' ἐν τῷ δήμῳ, ὅς ἐστι δὴ νόμος Ἀθήνησι. Nous entendrions par ces derniers mots : « *Ce qui est* (ὅς, par attraction, comme serait ὅ, selon l'usage presque constant des Attiques), *ce qui est la loi à Athènes* », plutôt qu'avec M. B. : « *Or, le peuple à Athènes est la loi* » (en faisant rapporter ὅς à δῆμος).

Puisque nous en sommes sur les traductions, M. B. nous semble avoir mal compris un mot dans un passage d'Isocrate sur lequel il fonde l'assertion suivante de son Introduction (p. 86 : cf. l'annotation de la page 91) : « Après le rétablissement de la confédération athénienne en 378, les abus de la juridiction exercée par les Athéniens sur leurs alliés recommencèrent, comme on en trouve la preuve dans les chapitres XXIII et XXIV du *Discours panathénaïque* d'Isocrate. » La phrase qu'il a spécialement en vue est la suivante (§ 66) : Οἷον καὶ νῦν, ἣν μνησθῶσι τῶν ἀγώνων

τῶν τοῖς συμμάχοις ἐνθάδε γιγνομένων, τίς ἐστιν οὕτως ἀφυής, ὅστις οὐχ εὑρήσει πρὸς τοῦτ' ἀντειπεῖν ὅτι πλείους Λακεδαιμόνιοι τῶν Ἑλλήνων ἀκρίτους ἀπεκτόνασι τῶν παρ' ἡμῖν, ἐξ οὗ τὴν πόλιν οἰκοῦμεν, εἰς ἀγῶνα καὶ κρίσιν καταστάντων ; Il y faut entendre γιγνομένων à l'imparfait : « S'ils rappellent les procès qu'on faisait ici aux alliés » = τῶν ἀγώνων οἳ τοῖς συμμάχοις ἐνθάδε ἐγίγνοντο : et il s'agit des procès d'avant la prise d'Athènes.

IV. La petite bibliographie des pages V et suivantes est utile. Voici, à titre de compléments, quelques titres d'ouvrages ou d'articles relatifs à la question de la *République des Athéniens*, que M. B., — on ne lui en fait pas un bien grand reproche — ne semble pas avoir connus.

WACKERN (Joh. Henir.), Xenophons Republik derer Athenienser, Griechisch und Teutsch, mit philosophischen und philologischen Anmerckungen, nebst dessen Leben. Dresde et Leipzig, 1744, in-12.

HELBIG, Alkibiades als politischer Schriftsteller (dans le *Rhein. Museum*, t. XVI, p. 511).

ROTH (W.), Examinetur quo jure liber de Atheniensium republica, qui vulgo Xenophontis sub nomine fertur, ab hoc scriptore sit abjudicatus, et inquiratur a quo potissimum auctore scriptus esse videatur.

Dans : *Leben und Erstlingsschriften W. Roth's* (Gœttingen, 1862) [1].

VISCHER, Die Pseudoxenophontische Schrift über den Staat der Athener (dans le *N. Schweiz. Museum* de 1862, p. 145 (c'est un compte-rendu des deux derniers travaux qui viennent d'être cités).

HERBST, Der Abfall Mytilenes von Athen (Cologne, 1861) : à la page 18.

GUTSCHMID, dans le t. XXXI du *Rhein. Museum* : une quinzaine de conjectures sur l'Ἀθηναίων πολιτεία.

V. La partie historique du commentaire de M. B. est ce qu'il y a de plus précieux dans ce bel in-quarto. M. B. y a fait entrer tout ce que les commentateurs qui l'ont précédé avaient déjà signalé de rapprochements entre le texte de la *République des Athéniens* et celui d'autres auteurs grecs : et il a lui-même encore enrichi cette liste. Ce commentaire historique serait peut-être encore plus intéressant qu'il ne l'est, s'il était dégagé de cette masse de réflexions et de discussions sur la critique verbale du texte, sur les opinions divergentes des savants, sur les institutions publiques d'Athènes (lesquelles auraient pu être censées connues du lecteur). On aimerait voir, sous le texte de l'opuscule, nettement disposés et bien à part, les passages parallèles d'Aristophane, de Thucydide, de Lysias, etc., ou des inscriptions athéniennes du V[e] siècle. M. B. croit que l'auteur de l'opuscule a imité ces écrivains (des inscriptions, il n'en parle guère, ni de celle qui est relative à Chalcis, ni des autres) : c'est plutôt l'inverse dans plusieurs cas, et, dans d'autres cas, il y a coïncidence, la politique ayant, tout comme les autres sciences, ses termes techniques et ses expressions consacrées, que ne peuvent se dispenser d'employer également tous ceux qui, en un même temps, s'occupent des mêmes affaires. Mais, de toute façon, rien ne serait instructif comme un

---

1. Cet ouvrage est pourtant cité dans les *Addenda* de M. Belot.

commentaire sobre, ainsi conçu de ce curieux petit texte. On n'en doit pas moins remercier M. B. de la peine qu'il a prise de réunir tant de rapprochements dans son annotation. Les candidats à l'agrégation d'histoire, qui avaient cette année à expliquer ce morceau ardu, et à qui M. B. a certainement pensé en rédigeant son important travail, ont trouvé dans ces notes une foule de renseignements, d'indications, d'explications qui ont dû mériter leur reconnaissance au savant auteur.

VI. Il nous reste à parler de la thèse, un peu surprenante, que présente M. B., et qu'il a eu principalement à cœur de démontrer en publiant un si gros ouvrage tout plein d'érudition. Dans l'opuscule de la *République des Athéniens*, on a — en dépit des réserves que fait M. B. — comme la photographie d'« Athènes capitale de la première confédération maritime ». Partant, les critiques se refusent à croire que Xénophon soit l'auteur de cet opuscule. A vrai dire, ils ne savent trop alors à qui l'attribuer. Mais ils sont, du moins, bien d'accord de ce point essentiel, savoir : qu'il a été rédigé avant les grands désastres, que subirent les Athéniens dans la seconde partie de la guerre du Péloponèse. Même M. B. n'est pas extrêmement éloigné de reconnaître qu' « on trouve dans la *République d'Athènes*, une image bien reconnaissable de la société politique de l'an 424 ou 420 avant J.-C. » Quand il dit (p. 150) qu' « on a souvent réservé à l'Athènes du temps de Périclès et de Nicias bien des traits qui lui sont communs avec l'Athènes du temps de Conon, d'Iphicrate et de Chabrias », il avance une affirmation qu'il se dispense de prouver : mais ce n'est pas la peine de le chicaner là-dessus ; car il ne tient pas beaucoup lui-même à cette sienne opinion. Pour lui, s'il lui en faut venir à avouer — comme il n'est guère possible autrement, — que l'Athènes de notre opuscule est à peu près l'Athènes de 424, cela résultera non de ce que l'écrit a été composé à cette date, mais de ce que Xénophon, qui,— chose dont M. B. est sûr, — l'a rédigé en 378, étant alors en exil depuis de longues années, ne connaissait que l'Athènes de sa jeunesse, l'Athènes des auteurs de sa bibliothèque, c'est-à-dire celle de Thucydide et d'Aristophane, « Ce que nous soutenons, dit M. B. (p. 130), c'est que la *République d'Athènes* est un ouvrage authentique, mais de seconde main, décrivant Athènes d'après d'autres livres qui sont d'une époque antérieure ». Voilà qui va bien. Mais à qui Xénophon décrit-il, en l'an 378, cette Athènes de quarante ans en arrière, du temps où elle possédait l'hégémonie, la puissance et la gloire, désormais perdues? M. B. ne l'ignore pas non plus ; c'est à Agesilas, le grand général et le roi de Sparte. Agesilas, dit M. B., songeait à envahir l'Attique et à susciter dans Athènes, à la faveur de cette invasion, une révolution aristocratique comme celle de 404. Il demanda à Xénophon si une pareille tentative offrait des chances de réussite. Xénophon lui répondit par une lettre qui n'est autre que notre opuscule de la *République des Athéniens*. Xénophon, resté Athénien de cœur, quoique proscrit par ses concitoyens, quoique admirateur des institutions spartiates, cherche à détourner de sa patrie les malheurs de l'invasion.

Il veut montrer à Agesilas que l'état athénien présente une très grande force de résistance, et que le coup de main projeté ne peut pas réussir. Il « sacrifie sans hésiter la vérité qu'il connaît » (p. 34), et trace d'Athènes à Agesilas un tableau mensonger et illusoire : il lui peint la puissante et redoutable Athènes de l'an 424. Agesilas, après cela, osera-t-il persévérer dans son dessein de faire la guerre à Athènes? Evidemment non. Quant à Athènes, était-elle ou n'était-elle pas maîtresse d'une immense flotte et placée à la tête d'une vaste confédération d'alliés obéissants et domptés? Agesilas, apparemment, au compte de M. B., n'en savait rien. Ce que Xénophon lui voudra bien dire là-dessus, c'est cela qu'il croira. Xénophon, en bon patriote qu'il est, ne manque pas une si belle occasion, en dupant Agesilas, de sauver sa patrie. Et dire que M. B. se représente Xénophon naïf à ce point! Quelqu'un de nous prétendrait-il faire accroire à M. de Bismarck que la France a gardé jusqu'à ce jour ses frontières de 1812? Aussi ne doutons-nous guère que la thèse soutenue avec tant de talent par M. B., ne paraisse à plusieurs personnes aventureuse et quelque peu risquée. Les arguments sur laquelle il la fonde n'ont, d'ailleurs, qu'une trompeuse apparence de solidité : nous essaierons de les renverser dans l'un des prochains numéros de la *Revue historique*.

Les livres de M. Müller-Strübing sont bien faits pour plonger le lecteur dans l'étonnement. Ce philologue a souvent du bon sens à revendre. L'esprit ne lui fait pas défaut à l'occasion, et il l'a mordant. Il n'est pas du tout poli avec ses adversaires. Au surplus, il apporte un feu et une passion incroyables dans la discussion de ces énigmes antiques, qui, tout intéressantes qu'elles sont à chercher, sembleraient devoir nous laisser plus calmes et plus reposés, puisque le mot de l'énigme une fois trouvé, la face du monde ne changera pas pour cela. Ce n'est pas tout pur plaisir que de suivre M. M.-S. pendant 188 pages; la route par où il vous mène est semée de vertes oasis, mais c'est une route du Sahara. Il n'est pas douteux que, si les œuvres de M. M.-S. vivent, de lui aussi on dira un jour :

> *Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles ;*
> *Garrulus atque piger scribendi ferre laborem,*
> *Scribendi recte : nam ut multum, nil moror.*

Avec ce mélange de remarquables qualités et de défauts désagréables, M. M.-S. se met à la recherche de l'auteur de l'opuscule de la *République des Athéniens*; il croit découvrir ce que c'est, au fond, que ce singulier écrit, dans quel but et à quel propos il a été rédigé. Sur les quatre points, il nous paraît arriver à des conclusions tout à fait inadmissibles : et cependant nous pensons le plus grand bien de certaines parties son mémoire il nous semble que M. M.-S. fait faire de grands pas en avant à la question; certaines vues y sont d'une surprenante justesse; tout cela sans parler de quelques jolies conjectures qu'il propose pour

l'amélioration du texte, entre beaucoup d'autres, il est vrai, moins élégantes ou décidément mauvaises.

M. M.-S., comme tout le monde aujourd'hui, excepté M. Belot, reconnaît que la *République des Athéniens* a été composée avant la désastreuse expédition de Sicile. Mais, au contraire de la plupart des critiques de ces derniers temps, lesquels en cherchent la date précise dans les premières années de la guerre du Péloponèse, il semble à M. M.-S. que l'état politique et social décrit dans l'opuscule est celui des années 417-414. En l'an 424, par exemple, dit-il, il n'existait plus, à proprement parler, à Athènes cette classe des cultivateurs, des « riches », des hoplites, qui est sans cesse opposée par l'auteur de l'opuscule aux matelots, aux pauvres, nous dirions aujourd'hui aux prolétaires. L'imagination de M. M.-S. ne lui refuse aucun renseignement sur cette période ancienne de l'histoire de l'humanité : il croit voir ce qui se passait alors comme s'il y était. Une fois lancé dans la voie de la divination, M. M.-S. ne s'arrête plus de sitôt. Il assiste à un club d'Athéniens réactionnaires : cela se passe en l'an 415 juste. Phynichus y tient un discours, dans lequel il cherche à montrer que, si l'on prétend suivre la voie lente des réformes progressives, — ce qui était la marche indiquée par le doctrinaire du club, par Critias, — on ne parviendra jamais à transformer la constitution athénienne, de démocratique qu'elle est, en oligarchique, telle que le club désirerait la rendre. Le peuple d'Athènes connaît trop bien ce qu'il lui est avantageux et agréable, à lui le peuple; et il s'entend à merveille à se conserver la jouissance de l'organisation politique existante, s'inquiétant peu, d'ailleurs, si tout ne va pas ainsi pour le mieux au point de vue idéal. Puisque vous ne sauriez introduire dans la constitution, par les moyens légaux, que des modifications insignifiantes, — ne dit pas, mais laisse entendre l'orateur, — appellez l'étranger à votre aide, et renversez par un coup d'état le régime démocratique. M. M.-S. croit que les choses se sont passées ainsi, mais on ne se sent pas obligé de le croire avec lui.

Rien n'a été écrit de plus net que le mémoire de M. Kirchhoff intitulé : *Ueber die Abfassungszeit der Schrift vom Staate der Athener* [1]. Malheureusement, quand M. M.-S. en a pris connaissance, son siège était fait. Mais, pour un lecteur quelconque, n'ayant pas dans ses cartons, déjà tout prêt à partir pour l'imprimerie, un beau mémoire sur la matière, le travail de M. Kirchhoff est convaincant : on a, selon toute vraisemblance, dans l'écrit de la *République des Athéniens*, un ouvrage anonyme de la première moitié de l'année 424 avant J.-C.

Sur bien des points pourtant M. M.-S., comme on le disait tout à l'heure, a vu juste. Il serait trop long de passer en revue toutes les interprétations heureuses, ingénieuses, qu'il a présentées dans maint endroit

1. Dans les *Abhandlungen der Kœnigl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1878.

embarrassant ou même, ce qu'il a de plus curieux, dans tel autre passage, assez clair en soi, mais, à ce qu'il semble, généralement incompris des exégètes modernes. Nous signalerons comme particulièrement intéressant l'*Excursus* I (p. 175) sur le ton humoristique de l'écrit, et l'explication du paragraphe relatif à la prétendue défense faite aux poètes comiques de se moquer du Peuple. On sait quelle est la difficulté relative à ce paragraphe. Voici la solution proposée par M. M.-S. : il y a bien quelque chance pour qu'elle soit la bonne. Aristophane, à la suite de la représentation, aux Grandes Dionysies de l'année 427, de sa pièce des *Babyloniens* où il s'était franchement moqué du peuple, eut, en la personne de Callistrate, sous le nom de qui la comédie avait été donnée, à comparaître pour ce fait devant le sénat. Il semble que tout se borna à une réprimande pour le passé, et, pour l'avenir, à la recommandation de ne plus se permettre pareille licence, du moins aux Grandes Dionysies. A ces fêtes, en effet, étaient présents les délégués qu'envoyaient les villes alliées, à ce moment de l'année, pour acquitter le tribut. Attaquer trop vivement devant eux les défauts du régime démocratique d'Athènes pouvait avoir une portée fâcheuse ; et de plus, le peuple, à qui il ne déplaisait pas de se voir travesti sur la scène avec ses propres ridicules, préférait peut-être que les étrangers ne fussent pas là, en pareil cas, à mêler leur rire au sien. Toujours est-il qu'Aristophane paraît avoir réservé désormais pour les Lénéennes les pièces où il voulait se moquer sérieusement du Peuple. Dans les comédies destinées aux Grandes Dionysies, dans les Nuées, la Paix, les Oiseaux, M. M.-S. remarque que, s'il ne se prive pas de décocher, quand l'occasion s'en présente, quelque trait acéré contre ce pauvre Δῆμος, il ne le tourne plus en dérision systématiquement comme il fait dans les *Chevaliers*, dans les *Guêpes* : ce ne sont que des égratignures en passant, des malices isolées, sans conséquence. M. M.-S. incline donc à penser que l'auteur de la *République des Athéniens*, en écrivant le paragraphe sur la comédie, n'a pas eu en vue une défense générale de se moquer du peuple, — laquelle n'existait certainement pas, — mais cette restriction seulement, qui était imposée aux poètes comiques, de ne pas donner libre cours sur ce thème à leur verve, lors des représentations où assistaient les députés des alliés.

Quant au ton humoristique de l'écrit, M. M.-S. n'est pas le premier qui en ait été frappé. Mais il rappelle fort à propos là-dessus l'attention des critiques, qui en avait été un peu détournée, dans ces derniers temps, par la considération trop exclusive d'autres côtés de l'énigmatique opuscule. M. M.-S. fait très bien sentir l'ironie de plusieurs traits. Aux §§ 16-18 du chapitre Ier, on entend rapporter les petits calculs égoïstes, parfois naïfs, que se fait le peuple et qui le décident à obliger les alliés de venir plaider à Athènes même. La tirade a incontestablement une allure satirique ; le dernier trait rappelle tout à fait le Philocleon des *Guêpes* : c'est le petit mouvement de vanité du juge athénien que le plaideur allié supplie en lui prenant la main. Les deux paragraphes suivants sont tout entiers

sur le méme ton. M. M.-S. interprète fort justement l'expression τὰς ἀρχὰς τὰς εἰς τὴν ὑπερορίαν : il en rapproche, on ne peut plus à propos, la scène de l'ἐπίσκοπος dans les *Oiseaux* (v. 1022 sq.) :

Ἐπίσκοπος ἥκω δεῦρο τῷ κυάμῳ λαχών.

Et vraiment la conjecture τὴν κλῆσιν (pour κτῆσιν) τὴν ἐν τοῖς ὑπερορίοις est séduisante au possible. Ce personnage si amusant de la méme comédie (v. 1422 sq.), le κλητὴρ νησιωτικὸς καὶ συκοφάντης, manquerait sans cela à l'exposé de notre aristocrate moqueur : l'exposé y perdrait vraiment. Bref, toute cette partie de l'ouvrage de M. Müller-Strübing est de la littérature très fine et de très bon aloi.

Ch. G.

---

201. — **Die Wanderungen der Inachostochter Io,** zugleich zum Verstændniss des gefesselten Prometheus des Aeschylos, erklært von Dr P. W. Forchhammer. Kiel, 1881, x et 96 p. in-8°.

Nous n'avons pas l'intention de rendre un compte détaillé de cette brochure, encore moins la prétention de la juger : on ne juge que ce que l'on comprend ; or, nous avouons humblement être hors d'état de suivre l'auteur par tous les dédales de ses savantes fantaisies. Nous nous imaginions bonnement qu'Eschyle avait eu l'idée d'introduire le personnage d'Io dans sa fable de Prométhée afin de montrer à côté du Titan enchaîné l'aïeule du libérateur à venir. Il nous semblait que ce personnage, en apparence épisodique, offrait quelque analogie avec la Cassandre de l'*Agamemnon* et l'ombre de Darios dans les *Perses*, à cette différence près, que ces deux derniers personnages ont eux-mêmes le don de la prophétie tandis que Io devient l'objet des prophéties de Prométhée, devient pour lui le gage visible de la délivrance et l'exalte au point de défier la colère de Zeus et d'attirer sur lui un nouveau supplice qui termine et couronne le drame. Nous pensions aussi que le poète avait modifié l'itinéraire d'Io pour le besoin de cette nouvelle combinaison dramatique : dans les *Suppliantes*, en effet, Io vient d'Argos en Egypte par un chemin différent et beaucoup plus court. M. Forchhammer est du nombre de ceux qui s'obstinent à combiner, à tout prix, les deux itinéraires afin de les accorder ; mais son système lui appartient en propre et se distingue par une profonde originalité.

Il faut rendre cette justice à M. F., il a bien observé la nature du sol de l'Argolide et les faits atmosphériques qui s'y produisent aux différentes saisons ; il a étudié dans les relations des voyageurs les pays méditerranéens et a noté avec la plus grande exactitude la direction des vents et des nuages, les courants de la mer, etc. Dans les brouillards qui s'élèvent au-dessus de la plaine d'Argos, dans les nuages formés par ces brouillards et chassés par les vents vers d'autres pays, attirés par les

hautes montagnes, transformés en eau courante et bondissant à travers les rochers sous forme de torrents et de rivières, serpentant dans la plaine, se jetant dans la mer et y constituant des courants le long des côtes, dans tous ces phénomènes, la savante imagination de M. F. a reconnu la course d'Io. Et, remarquez bien que, suivant lui, tel n'est pas seulement le sens primitif du mythe, mais les poètes du siècle de Périclès et du siècle d'Auguste, Eschyle et Ovide, se rendaient parfaitement compte de ce sens et se servaient de métaphores poétiques, souvent de locutions à double entente qui n'ont rien de caché pour la pénétration de M. Forchhammer. Ce n'est pas tout, Prométhée lui-même n'est autre chose que le brouillard du Caucase attaché et comme cloué pendant des mois sur le flanc de la montagne. Océan vient près du Titan sur une monture ailée, c'est-à-dire au moyen des vapeurs qui s'élèvent de ses eaux. Les Océanides en font autant. Hermès est le dieu de l'humidité redescendant du ciel à la terre sous forme de pluie ; tous les personnages du drame appartiennent donc à la même famille nuageuse. Eschyle y aurait fait paraître d'autres dieux ou demi-dieux, cela n'aurait pas autrement embarrassé M. Forchhammer. Apollon est aussi un dieu des eaux, ou plutôt le dieu de la dessication produite par l'évaporation ou l'écoulement des eaux. On ne saurait en douter, puisque son nom vient de ἀπό, et de ἕλος, qui veut dire, à ce qu'il paraît, de l'eau trouble. M. F. est très fécond en étymologies : il connaît le sens de tous les noms de dieu, de héros, de pays. Il explique ceux qui étaient obscurs pour nous autres, il redresse nos erreurs quand nous croyions comprendre. Nous nous figurions que Κρέων et Κρέουσα désignaient tout simplement un roi et une reine ; illusion, ces noms viennent du radical de κεράννυμι, et désignaient le mélange de la terre et de l'eau, condition de toute croissance. Mais laissons de côté les révélations étymologiques, ne nous arrêtons pas non plus à la rectification des erreurs d'Io au moyen de l'insertion dans le texte de *Prométhée* d'un fragment d'Eschyle, n'examinons pas si le texte ainsi augmenté se tient et se suit : il est justifié par la direction des courants du Pont-Euxin. Ce ne sont là que des détails ; l'essentiel, c'est qu'aux yeux de M. F. toute la mythologie devient météorologie ; les divinités, les mythes, se liquéfient, s'évaporent, se transforment en brouillards et en nuages. Les dieux d'Homère s'entourent d'un nuage pour se soustraire aux yeux des mortels ; aveuglé par l'esprit de système, M. Forchhammer, au lieu de leur brillante figure, n'aperçoit que le nuage qui les cache, *nubem pro Junone*.

H. W.

---

202. — **M. T. Ciceronis epistolae selectae,** Choix de lettres de Cicéron, nouvelle édition d'après les meilleurs textes, avec notes historiques, géographiques et grammaticales, par M. Frontin. Paris, Garnier. 1881.

La nouvelle édition de M. Frontin est une imitation exacte, presque une reproduction du Choix de lettres de Cicéron donné en 1860 par

D. Marie et destiné aux élèves de quatrième : même choix, même division et, en grande partie, mêmes notes. Toutefois, les notes sont beaucoup plus nombreuses dans l'édition Frontin. « Nous avons eu soin, dit-il dans la préface, de multiplier les notes. » Elles sont, par le fait, beaucoup trop multipliées : il y en a beaucoup d'inutiles, et qu'il eût été avantageux d'omettre, même en s'adressant à des élèves de quatrième. J'en prends quelques-unes au hasard. Est-il si nécessaire de prévenir l'élève par une note chaque fois que *qui* est mis pour *ut ille?* Les élèves de quatrième doivent savoir que *qui* s'emploie dans le sens de *ut ille :* si on ne leur laisse jamais l'occasion de s'en apercevoir d'eux-mêmes, si on leur mâche ainsi toute la besogne, que leur restera-t-il à faire? — P. 27, n. 8 : « *Penitus,* jusqu'au fond, c'est-à-dire entièrement. » — Même page, n. 10 : « *De qua valde laborarem,* dont je fusse fort en peine. » — P. 28 : *Quodque maximum est ;* » en note : « et ce qui est le plus important. » M. F. s'amuse ainsi à traduire des phrases ou des membres de phrase qui ne présentent absolument aucune difficulté ! De sorte que, en réalité, nous avons ici une nouvelle édition de ce que l'on a si bien appelé des traductions intermittentes, chéries des élèves paresseux et maudites de tous les vrais professeurs. De telles notes, sans doute, sont pour l'éditeur aisées à faire : elles ne contribuent certes pas à rendre une édition meilleure.

D'autres notes sont insuffisantes ou erronées. Par exemple, p. 77, n. 8, M. F. explique le texte : « te nunc, mea Terentia, sic vexari, sic jacere.... » par cette note : « faut-il que vous soyez ainsi outragée! Le verbe *oportere* se sous-entend souvent dans les propositions exclamatives ou interrogatives. » A vrai dire, il n'y a pas de verbe sous-entendu. *Vexari, jacere* sont des infinitifs d'exclamation, voilà tout. — P. 42, n. 9, texte : « neque populo neque cuiquam bono probatur. » Note : « Le datif avec les verbes passifs est une construction imitée du grec. On ne l'emploie qu'avec quelques verbes, *probor, improbor, videor, habeor, audior,* etc., et avec la forme en *dus, da, dum.* » M. F. aurait mieux fait de dire que ce datif s'emploie en poésie avec tous les verbes, en prose aussi avec tous les verbes au parfait, et avec un assez grand nombre même au présent. Cf. Cic., *Tuscul.*, V, 4, 68 : « *Sumatur nobis* quidam praestans vir. » Liv. XXII, 34, 8 : Ex quo plebeii nobiles *contemni patribus* désierint, » etc., etc.

La note manque souvent là où elle serait nécessaire et utile. Par ex., p. 35 : « Accepi tuam epistolam, vacillantibus litteris : nec mirum, tam gravi morbo. » Une note sur cet ablatif assez remarquable n'eût pas été de trop. Dans une édition destinée aux classes de grammaire, il faudrait surtout des notes grammaticales : elles font généralement défaut chez M. Frontin.

La notice sur Cicéron, qui sert de préface au livre, est par trop incomplète. Ce qu'il fallait, pour faciliter l'intelligence des lettres de Cicéron, des lettres politiques surtout, c'est un résumé clair et précis des événe-

ments qui ont rempli la période de 700 à 711 : la tyrannie d'Antoine, ses démêlés avec le sénat, la guerre de Modène, le triumvirat, etc.

Enfin, M. Frontin a cru devoir joindre quelques explications sur le Calendrier romain. Ces explications n'expliquent rien et n'apprennent pas grand'chose. Si l'on ne savait pas un peu d'avance ce qu'il en est, on aurait bien du mal à rien comprendre au dernier alinéa de cette notice : « Les Romains comptaient les jours d'un mois par rapport aux nones, etc.... » N'aurait-il pas fallu, au moins, expliquer aux élèves cette inversion *Ante diem III. Nonas*... au lieu de : *die tertio ante Nonas*..? On pourrait aussi leur apprendre un moyen facile de convertir rapidement la date romaine en la date française correspondante. Il n'y a rien de mystérieux là-dedans, mais les élèves ne le sauront pas, si on ne leur en parle pas.

F. Antoine.

---

203. — **Quellen zur Schweizergeschichte.** IV Band. Correspondenz der franzœsischen Gesandtschaft in der Schweiz 1664-1671. Herausgegeben von P. Schweizer. Basel. Schneider. 1880. 1 vol. in-8° de CXLII-361 p.

Les dépêches des ambassadeurs étrangers en Suisse sont pour l'histoire de ce pays, durant les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, une source historique de très grande valeur. M. Vulliemin, en publiant ce qu'il avait pu retrouver des lettres de l'ambassadeur Jean de La Barde, attira l'attention sur l'importance toute particulière de la correspondance des diplomates français. M. Schweizer nous donne aujourd'hui la première de ces correspondances qui nous soit parvenue en entier, celle du successeur de de La Barde, M. Mouslier. Louis XIV ne donna jamais à ce personnage d'origine obscure le titre d'ambassadeur, mais il fit avec lui l'essai (ce ne fut qu'un essai) de n'avoir auprès des XIII cantons qu'un envoyé ou résident, sans attributions bien déterminées, qu'il pût à l'occasion désavouer pour échapper à des engagements trop onéreux. C'est en 1664 que Mouslier vint en Suisse et sa carrière dans ce pays ne prit fin qu'en 1671, époque de la mort de son protecteur Hugues de Lionne. Les dépêches, les réponses de M. de Lionne, en un mot tous les papiers relatifs à ses négociations en Suisse pendant les sept années qu'il y passa sont conservés dans un ordre parfait aux Archives du ministère des Affaires Étrangères à Paris ; elles forment un ensemble si considérable que M. S. a dû renoncer à les publier toutes, il a dû faire un choix. Il n'a transcrit que les pièces inédites qui concernent la Suisse envisagée comme état et les relations diplomatiques de cet état avec la France ; ce qui ne touchait qu'à l'histoire purement cantonale ou à des relations avec d'autres puissances a été laissé de côté ; les répétitions si fréquentes dans des documents de cette nature ont été retranchées. Un semblable triage est chose délicate et pourrait éveiller quelque défiance, mais là

connaissance des rapports des deux pays que montre l'auteur, dans l'étude qu'il a mise en tête du volume, nous paraît propre à chasser de l'esprit du lecteur toute arrière-pensée. Pour les pièces que M. S. omet, il ne donne le plus souvent que la suscription, la date et le numéro que porte la pièce dans les archives, et il fait suivre cette donnée un peu bien sèche de l'inutile qualification : « *ohne Bedeutung* »; lorsqu'il mutile une pièce, il l'indique par des points suspensifs. Pourquoi n'est-ce que dans des cas trop rares que l'auteur donne en quelques mots la teneur du document ou du fragment omis ? Pourquoi cette irrégularité? Si M. S. avait toujours donné cette courte indication, il aurait beaucoup accru la valeur de son ouvrage, sans en augmenter notablement le volume. L'auteur, du reste, a reconnu, malheureusement trop tard pour la corriger, cette faute qui constitue à nos yeux le seul vrai défaut de sa publication.

Dans un avant-propos, M. S. expose, comme tout éditeur consciencieux doit le faire, le mode de publication qu'il a adopté et il décrit la collection originale où il a puisé. Cette partie est un peu longue et quelques détails s'y trouvent qui eussent été mieux à leur place dans un article que l'auteur a consacré, dans l'*Indicateur d'histoire suisse* (1880, nº 4), à la publication des lettres des ambassadeurs français en Suisse.

M. S. ne s'est pas borné à éditer des lettres, il les a fait précéder d'un commentaire historique de 150 pages, dans lequel il nous retrace d'abord le portrait de Mouslier, sa position en Suisse, les difficultés sans nombre qu'il eut avec la cour de France. Vient ensuite l'étude à laquelle nous avons fait allusion, étude très consciencieuse et très approfondie des rapports de la Suisse avec la France durant les années 1664 à 1671, aux différents points de vue économique [1], militaire et politique. Cette lecture est quelquefois ardue, souvent monotone. Ces négociations présentent constamment le même caractère : d'un côté, les Suisses font passer leurs intérêts privés bien avant l'intérêt de l'État et montrent une grande âpreté au gain; de l'autre, la France cherche à ne pas faire honneur aux engagements par lesquels elle a gagné des soldats; vénalité d'une part, duplicité de l'autre. De plus, nous sommes dans les coulisses de ce grand théâtre, qui est l'Europe, et il ne nous arrive dans notre recoin que des échos affaiblis du spectacle qui s'y donne. M. Schweizer s'indigne souvent de la conduite de ses compatriotes, mais il y trouve, non sans raison, une circonstance atténuante dans la situation économique de la Suisse à cette époque. Tout cela est fort bien étudié et ce commentaire est excellent ; nous regrettons seulement qu'il ne soit pas accompagné d'un sommaire et nous aurions voulu trouver une plus grande exactitude dans les références.

Edouard Favre.

---

1. M. S. traite encore plus en détail ce qui a rapport aux droits et privilèges des marchands dans un article intitulé : *Ludwig XIV und die schweizerischen Kaufleute*. Jahrbuch für schweizerische Geschichte. T. VI, pp. 129-173.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ernest Dubois a fait paraître une sixième édition des *Institutes* de Gaius; mais cette édition est la première édition française qui soit faite d'après l'Apographum de Studemund; elle contient : 1° le texte, qui reproduit sans changement ni addition le manuscrit de Vérone; 2° des notes qui renferment les restitutions et les corrections proposées par les éditeurs antérieurs, ainsi qu'une table des leçons nouvelles. L'ouvrage a paru chez Marescq aîné (xxxIII et 538 p. In-8°.)

— En 1763, Florent de Puisieux avait traduit et publié les lettres d'un voyageur anglais, Maihows, sur la France et Paris; cette traduction d'un ouvrage où l'on trouve quelques intéressantes réflexions sur l'art français, vient d'être réimprimée par M. H. Bonnardot; le volume a pour titre : *Paris monumental et artistique en 1750, lettres du Dr. Maihows traduites de l'anglais par Ph. Florent de Puisieux, réimprimées pour la première fois avec préface, sommaires et notes.* (In-8°, 239 p. 2 fr. 50.)

— M. Charles Yriarte publiera, au commencement de l'année 1882, chez l'éditeur Rothschild, un livre intitulé : *Rimini, les lettres et les arts à la cour des Malatesta; un condottiere au* XV*e siècle, d'après les papiers d'état des archives d'Italie.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 septembre 1881.

M. le directeur de l'école française de Rome écrit pour proposer de prolonger d'un an le séjour à Rome de deux membres de l'école, MM. Julian et Maurice Faucon. Renvoyé à la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. Léopold Hugo adresse à l'Académie un feuillet manuscrit de parchemin, contenant trois chapitres des Actes des apôtres (texte latin).

M. Max Müller lit une note sur des textes sanscrits découverts au Japon.

Le savant professeur d'Oxford commence par rappeler que, dès les premiers siècles de notre ère, le bouddhisme sortit de l'Inde et se répandit dans les pays de l'extrême Orient Un grand nombre de missionnaires prêchèrent la doctrine bouddhique en Chine et réussirent à l'implanter dans ce pays. On sait, par des témoignages certains, que ces missionnaires avaient emporté avec eux, par centaines et par milliers, des manuscrits sanscrits. M. Max Müller avait conçu depuis longtemps l'espoir qu'un grand nombre de ces manuscrits devaient s'être conservés dans l'empire du Milieu et qu'il serait possible de les y retrouver un jour. Toutefois, les recherches qu'il a provoquées en ce sens ont été jusqu'ici peu fructueuses. Un seul manuscrit, contenant le texte de l'ouvrage intitulé *Kâlachakra*, a été trouvé en Chine, par M. Edkins; mais, par une singulière fatalité, ce manuscrit, transporté sans accident jusqu'en Europe, s'est perdu, on ne sait comment, en Angleterre. Malgré cet insuccès relatif, M. Max Müller reste persuadé qu'il y a toujours une grande découverte à faire dans l'empire chinois, celle des manuscrits apportés autrefois par les missionnaires bouddhistes, Fa Hian, Hiouenthsang, et autres. Si ces manuscrits ont jusqu'ici échappé aux recherches des explorateurs, c'est sans doute qu'ils sont conservés, parmi les objets les plus rares et les plus précieux, dans les trésors cachés des monastères, des temples et des palais.

Les recherches ayant donné si peu de résultats en Chine, il pouvait sembler téméraire d'en espérer de meilleurs au Japon, où le bouddhisme a pénétré plus tard et moins profondément. C'est pourtant au Japon que les trouvailles les plus précieuses viennent d'être faites. Depuis quelques années, le clergé bouddhique du Japon avait commencé à sentir l'inconvénient de ne disposer, pour la lecture des canons sacrés, que d'une traduction chinoise, officiellement reçue il est vrai, mais fort infidèle et très éloignée des originaux sanscrits. On résolut d'envoyer en Europe des prêtres japonais pour y apprendre le sanscrit et se mettre en état de travailler à une révision de la version officielle des canons, d'après les textes originaux. Deux jeunes prêtres ont été envoyés ainsi en Angleterre, où ils étudient le sanscrit, depuis deux ans, sous la direction de M. Max Müller; ils assistent aujourd'hui à la séance, et le

professeur présente ses élèves à l'Académie. C'est par leur intermédiaire que M. Max Müller a pu provoquer des recherches de manuscrits sanscrits et amener les découvertes dont il entretient la compagnie. Se souvenant que jadis le missionnaire Hiouenthsang avait eu parmi ses disciples des prêtres japonais, que le Japon s'était converti dès le vi[e] siècle de notre ère à la religion bouddhique, qui y compte encore trente-deux millions d'adhérents, enfin que le sanscrit, oublié aujourd'hui dans l'empire japonais, y a été certainement cultivé autrefois pendant une période de plusieurs siècles, il fit écrire à plusieurs reprises pour demander si aucun monument de la littérature sanscrite ne s'était conservé dans les temples ou les monastères de l'empire. Les réponses furent longtemps négatives; M. Max Müller ne se décourageait pas et insistait toujours. Enfin, un livre sanscrit fut découvert et envoyé à Oxford; il fut bientôt suivi d'un second, puis d'un troisième. Tous trois sont aujourd'hui entre les mains de M. Müller. Ce sont des copies à la main ou des impressions sur bois, toutes exécutées, chose singulière, à une époque moderne, longtemps après que toute intelligence du sanscrit s'était perdue au Japon; il y en a une du siècle dernier. Ceux qui ont copié ces textes les entendaient si peu qu'ils n'ont pas même su toujours la véritable direction à donner à l'écriture : on trouve des pages où le sanscrit est écrit en lignes verticales, comme du chinois.

Dans ces copies japonaises, M. Max Müller a retrouvé le texte d'un ouvrage sanscrit, dont un fragment seulement nous était parvenu jusqu'ici dans la langue originale, grâce à un extrait inséré dans un livre tibétain; tout le reste de l'ouvrage n'était connu que par des traductions chinoises, mongoles ou tibétaines. C'est la *Vajracchedika* ou *le Couteau de diamant*. M. Max Müller vient d'en publier le texte dans une brochure qu'il offre à l'Académie, et qui forme le premier fascicule d'une collection nouvelle entreprise sous le titre d'*Analecta Oxoniensia*.

En terminant, M. Max Müller annonce encore une autre découverte. Il s'agit, cette fois, d'un manuscrit ancien, probablement du plus ancien manuscrit sanscrit aujourd'hui connu. Il se compose de quelques feuilles de palmier, conservées actuellement à la bibliothèque impériale du Japon. Il vient du monastère bouddhique de Horiuji; l'ancienneté en est attestée par une chronique de ce monastère, qui dit que ces feuilles de palmier furent déposées à Horiuji en la 23[e] année d'Umayado, c'est-à-dire en l'an 609 de notre ère. M. Max Müller a reçu un fac-similé de ce manuscrit et le met sous les yeux des membres de l'Académie.

M. Desjardins lit une note de M. Derenbourg sur l'*Inscription hébraïque du tunnel près de la fontaine de Siloé*, à Jérusalem. Cette inscription, trouvée tout récemment, a déjà été étudiée par plusieurs savants et le texte en est maintenant assez bien établi. M. Derenbourg la traduit ainsi : « La percée est terminée. Et voici ce qui concerne cette percée. Lorsque les mineurs élevèrent le pic l'un contre l'autre, lorsqu'il y avait encore trois coudées à briser, on entendit la voix de l'un appelant l'autre, car un accident s'était présenté dans le rocher à droite. . . . . Et au jour du percement, les mineurs frappèrent l'un en face de l'autre pic sur pic. Les eaux allèrent alors de la fontaine à l'étang, à peu près douze cents coudées. Il y avait une demi coudée de hauteur du rocher au-dessus de la tête des mineurs. » L'inscription, d'après divers indices, paraît être de l'époque d'Achaz. On voit qu'il s'agit d'un tunnel qu'on avait commencé à percer par les deux bouts à la fois. Arrivés vers le milieu de l'épaisseur à traverser, les ouvriers s'appellent l'un l'autre, pour déterminer la direction dans laquelle ils devaient achever le percement, afin de se rencontrer. Les mesures indiquées par l'inscription concordent parfaitement avec les dimensions réelles du tunnel, en longueur et en hauteur.

A propos du passage de cette inscription qui parle d'un accident survenu pendant le percement du tunnel, MM. Egger et Léon Renier rappellent une inscription latine de Lambesse qui mentionne un fait analogue. Le tunnel dont parle l'inscription de Lambesse existe encore et a été retrouvé à Bougie. Il avait été entrepris, sur les plans d'un ingénieur romain, par des ouvriers africains. Ceux-ci, ayant commencé le tunnel à la fois par les deux extrémités, s'aperçurent au bout d'un certain temps que les deux tronçons avaient été mal dirigés et ne se rencontraient pas. On dut rappeler l'ingénieur, qui accourut, fit reprendre les travaux sous sa direction immédiate, et acheva le tunnel.

M. Desjardins continue la seconde lecture du mémoire de M. Tissot sur *La Campagne de César en Afrique*.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs, par M. Gaston Paris : — 1° *Deux Contes populaires de la Gascogne, recueillis et traduits par* J.-F. BLADÉ; — 2° C.-C. CASATI, *Petits Musées de Hollande et grands peintres ignorés, exposition archéologique de Bruxelles* (1880).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 10 Octobre — 1881

204. — A. Draeger, **Historische Syntax der lateinischen Sprache**, t. II, 2e édition. Leipzig, Teubner, 1881, xxii et 870 p. in-8°.

En 1872, mon ancien maître, M. Ch. Thurot, annonçant ici même (1872, II, p. 38) la 1re livraison du tome Ier du même ouvrage, signalait en ces termes les difficultés presque insurmontables qu'on rencontre lorsqu'on entreprend de faire l'histoire de la syntaxe d'une langue morte : « La littérature ne représente jamais qu'une faible partie de la langue parlée, et chaque écrivain n'emploie qu'un petit nombre des mots et des constructions autorisés par l'usage..... Nous n'avons que des débris de la littérature latine antérieure à Cicéron, et il nous est impossible d'en rien conclure..... sur l'emploi ou l'absence de tel ou tel mot, de telle ou telle construction..... L'absence, la rareté, la fréquence d'une expression en latin sont... purement relatives à l'état de notre connaissance de cette langue, et elle est tellement limitée que nous ne pouvons conclure grand chose de ces statistiques. » J'ai cité ces paroles de M. Thurot, parce qu'il est bon de rappeler que le danger de ces sortes de recherches, c'est de se laisser aller à des conclusions qui dépassent les faits, de prendre pour des variations réelles de l'usage des différences qui ne sont peut-être qu'un effet du hasard et qui, bien souvent, ne doivent tenir qu'à la connaissance fragmentaire que nous avons des littératures anciennes. Néanmoins il est utile de constater les faits ; ce n'est que lorsqu'on aura un catalogue complet et critique des faits syntaxiques intéressants de la langue latine qu'il sera possible d'affirmer ce qu'on peut savoir en pareille matière et ce qu'on doit se résigner à ignorer ; d'ailleurs, si loin qu'on pousse une sage et prudente réserve, il est permis d'espérer que les nombreux travaux dont l'histoire de la syntaxe latine est en ce moment l'objet produiront bien au moins un petit nombre de résultats qu'on sera en droit de considérer comme suffisamment probables ; en tout cas, il arrive à chaque instant qu'une étude plus complète des faits augmente ou rectifie notre connaissance générale de la langue, en démontrant l'inexactitude de telle ou telle règle jusqu'ici reçue [1].

1. Ainsi l'on admettait jusqu'ici que le verbe *dubitare*, dans le sens d'*hésiter*, ne se

L'utilité de l'œuvre à laquelle M. Dräger s'est consacré ne saurait donc être niée; ce qu'on ne saurait nier non plus, c'est le soin avec lequel il tient son ouvrage au courant de tous les travaux qui paraissent : dans la 2e édition de son livre certains articles sont tout à fait remaniés [1]; ailleurs l'on remarque des additions ou des modifications plus ou moins considérables; le nombre des pages a été porté de 626 à 671 pour le t. I, de 836 à 870 pour le t. II. Assurément cette 2e édition renferme encore plus d'une lacune, plus d'une erreur, mais lacunes et erreurs disparaîtront de plus en plus d'une édition à l'autre, si la critique veut bien aider l'auteur à améliorer de jour en jour son œuvre, en lui signalant ce qui doit y être ajouté ou changé.

J'ai déjà indiqué, en parlant du livre de M. Constans sur la langue de Salluste [2], un certain nombre d'additions ou de corrections à la Syntaxe historique de M. D.; en voici quelques autres [3].

I. — J'ai d'abord noté plusieurs passages où le texte admis par M. D. est loin d'être sûr : § 360 : T.-Live, 1, 17, 1, *per vim aut* n'est qu'une correction de Weissenborn, aujourd'hui abandonnée; § 379 : Virgile, *Én.*, 9, 289, la construction suspecte « testis quod..... » disparaît, si on lit avec M. Thurot : « linquo (Nox et tua testis Dextera), quod, etc. »; § 518, 4 : le texte *Cat.* 31 est douteux, v. *Zeitschr. f. Gymn.*, 1877, p. 278; § 519, 1, b : *De b. Hisp.*, 33, l'éd. de Dübner donne, sans indication de variante : « cœnam afferri quam *optimam* imperavit, *item optimis* insternendum vestimentis »; § 528, 2, c : *De b. Alex.*, 7, Kraner et Dübner lisent avec raison : « morari Caesarem dicerent, *qui non*, etc. » (on sait que dans l'écriture minuscule l'abréviation de *non* est *n̄*). Au contraire, § 379, à voir les termes dans lesquels M. D. parle du passage de T.-Live 45, 41, 1, on croirait que « et *quod*, etc. » est le texte du ms., au lieu que ce n'est qu'une correction malheureuse de Grynaeus.

II. — Certains passages se sont glissés dans les listes d'exemples de M. D. par suite d'une inadvertance manifeste : ainsi, § 413, 4, le passage *Orat.*, 42, où *docere* est le sujet de *dignitatem habet*. Une vérification soigneuse de tous les passages cités ferait peut-être découvrir à M. D. d'autres erreurs du même genre; en tout cas, il y a un bon nombre de passages sur l'interprétation desquels je ne suis nullement d'accord avec

---

construisait avec l'infinitif, dans la bonne langue, que lorsqu'il était accompagné d'une négation : cette règle était peu exacte, v. Dræger, II, p. 340.

1. Par exemple, dès les premières pages du t. II, § 314, 1, l'article relatif à l'addition de *que* aux prépositions.

2. *Revue critique*, 1881, nos 35, 36, 37.

3. M. Dræger trouvera peut-être aussi quelques faits qui manquent à ses collections dans les pages 218 et suiv. de mon éd. des livres XXI-XXII de T.-Live. Je remercie beaucoup M. Dræger de la bienveillance avec laquelle il a bien voulu apprécier mes *Etudes sur la langue et la grammaire de T.-Live*, mais je me permets de rappeler son attention sur deux ou trois observations contenues dans l'*Appendice*, et dont il n'a pas cru devoir tenir compte.

M. D. ou qui me paraissent mal placés là où M. D. les cite. Je me contenterai de quelques exemples.

§ 311, 2 et 315, 10 : l'irrégularité qui consiste, lorsqu'il y a plusieurs termes coordonnés, à ne mettre *et* ou *ac* que devant le dernier me paraît n'être point aussi fréquente en latin que M. D. l'admet [1] ; plusieurs des passages qu'il cite me semblent mal interprétés : ainsi T. Live, 8, 33, 20, il n'y a, suivant moi, que trois membres : 1° laetitia ; 2° victoria ; 3° supplicationibus ac gratulationibus ; de même Tac., *Ann.*, 4, 38 (deux membres : 1° socios, cives ; 2° Deos ipsos, cf. ce qui suit : *hos...... illos....*), Cés., *De B. C.*, 3, 4, 3 (*ex Ponto atque Syria* ne forme qu'un seul membre), *ibid.*, § 6 (deux membres principaux, séparés par *ac*), etc. Au contraire, M. D. a oublié de citer Tac., *Ann.*, 12, 19 : « claritudine viri, mutatione rerum *et* prece, etc. »

§ 438, 6 : je ne nie pas que, dans la langue familière surtout, l'infinitif présent après *sperare* n'ait pu être employé, par une simple négligence d'expression, au lieu de l'infinitif futur, mais il y a tel passage où, quoique M. D. n'en dise rien, le présent a sa raison d'être : *de rep.*, 1, 17, 26, *volitare* n'est pas du tout pour *volitaturum esse* ; Cés., *De B. G.*, 1, 8, 3, on peut traduire : « parce qu'il espérait que la conduite qu'il tenait *faisait* du mal à ses ennemis », de même, *ad Att.*, 9, 13, A, 1 : « lorsque j'aurai lieu d'espérer que *je suis en voie* d'obtenir quelque résultat, etc. » [2] : M. D. aurait dû, d'après cela, distribuer ses exemples en deux groupes bien distincts.

§ 458 : il ne me paraît pas du tout évident qu'à cause du « gaudent esse rogatae » d'Ovide il faille admettre une ellipse de *esse* dans « sensit..... delapsus in hostes » (Virgile) et dans « scit peritura » (Stace) ; ces deux passages rappellent bien le tour grec ᾔσθετ' ἐμπεσών, οἶδεν ἀποθανουμένη. Non que je croie qu'il faille nécessairement voir là une *imitation* du grec : il se peut que ce soit une construction commune, à l'origine, aux deux langues, mais ayant eu dans chacune d'elles une fortune différente [3]. On pourrait rapporter à cette construction, non-seulement le « daturus dixit » de Plaute (cf. Krüger, *Grammaire grecque*, I, 56, 7, 3 ; II, 56, 7, 4), mais encore des phrases telles que « oppugnata domus..... nuntiabatur », « pons... prope effectus nuntiabatur », « omnia falsa atque insidiose ficta comperta sunt » (D., § 459, 1),

---

1. Ainsi il est fort douteux qu'elle se rencontre chez T. Live, v. Madvig, *Emend. Liv.*, 2e éd., p. 82 sqq. — V. encore sur cette question J. H. Schmalz, *Zeitschr. f. Gymn.*, 1881, p. 139, et cf. ce que j'ai dit ici même, année 1881, II, p. 197.

2. Les mots *aliquid me conficere* paraissent suspects à certains éditeurs : je ne vois pas de raison suffisante de les supprimer.

3. Plus d'une construction qui, en grec, est restée dans l'usage courant de la prose littéraire ne s'est conservée en latin que dans la langue du peuple ou chez les poètes : ainsi l'emploi de *quod* après les verbes déclaratifs, l'indicatif dans l'interrogation indirecte, l'infinitif marquant le but (misi eum argentum quaerere), l'infinitif avec l'accus. après *facere*, la construction de *idem* avec le datif, etc.

T. Live, 21, 14, 3 « quod imperium crudele, ceterum prope necessarium cognitum ipso eventu est »[1]; enfin, si ἐλπίζω, ὑπισχνοῦμαι ne se rencontrent pas ainsi construits en grec, ce n'est peut-être pas une raison pour ne pas voir une extension hardie de la même construction en latin dans « visura..... speraret » (Properce) et « promitterent..... habituri » (Apulée)[2].

D'autre part, il me semble que la plupart des passages cités par M. D. dans le 2e alinéa de la p. 447 ne sont pas le moins du monde des exemples certains de l'emploi en question du participe ; dans presque tous, je ne vois rien qui empêche d'attribuer au participe sa valeur ordinaire : gaudent, perfusi sanguine fratrum, « ils se réjouissent, tout couverts du sang de leurs frères » ; superata, fateri cogor, « vaincue, je me vois obligée d'avouer ma défaite » ; *ventura*..... minatur *hiems*, « *l'hiver qui va venir* annonce son approche par des menaces », etc.

§ 490, 2, b : je ne puis m'empêcher de trouver dans ce paragraphe une confusion regrettable : dans les deux passages de César et dans la plupart des passages de Cicéron qui sont cités, la proposition relative n'a pas le moins du monde le sens « consécutif » ; tantôt l'indicatif est absolument nécessaire, tantôt il donne un sens très différent de celui que donnerait le subjonctif. En écartant les passages cités mal à propos, je ne vois dans ceux qui restent qu'une confirmation pure et simple de la règle traditionnelle, v. par exemple Madvig, § 365 et *Rem.* 1. Je ne trouve cette règle violée chez Cicéron que dans trois passages : *p. Cael.*, 16, 38. *Ad fam.*, 6, 3, 2. *De off.*, 1, 24, 84 ; dans les deux premiers, la correction *possit, sciam* paraît absolument nécessaire, la proposition principale étant négative ; reste donc, comme exemple tout à fait isolé, le « sunt... qui... non *audent* » du *De off.*, qui, dans ces conditions, me semble fort suspect. — *Tusc.*, 2, 13, 30, le subj. *aspernetur* est amené, non parce que la proposition relative a le sens « consécutif », mais parce qu'elle est *enclavée dans une proposition infinitive ;* c'est un cas tout autre que celui dont il s'agissait ici.

§ 502, 1, f : Quoi qu'en dise M. D., qui repousse la règle traditionnelle (Madvig, § 338, b, Rem. 1), il n'en est pas moins vrai qu'il faut distinguer les cas où le plus-que-parfait après *postquam* est *nécessaire* (v., par ex., mon éd. des livres XXI-XXII de T. Live, pp. 243-244), et ceux où le plus-que-parfait ne donne pas un sens différent de celui que donnerait le parfait simple : v., par ex., Tac., *Ann.*, 4, 45 ; 6, 8.

§ 507, 1, A, a, ζ : dans plusieurs des passages cités ici (par ex. T. Live, 5, 47, 1. 10, 36, 16. 40, 9), *dum* ne signifie pas du tout « pendant tout

---

1. Cf. Cic., *ap fam.*, 7, 30, 1 : « quo *mortuo* nuntiato », qu'on ne peut pas expliquer autrement.

2. *Promittere* se construit bien, dans le latin populaire, avec l'infin. seul, au lieu de l'infin. avec l'acc., mais l'infin. se met alors au *présent* : cf. Dr., § 440, 5, a, qui semble admettre à tort que, dans « *dare* promisi », *me* est sous-entendu.

le temps que », mais simplement « dans le même temps que » ; ce sont donc des passages qui auraient dû être cités au paragraphe b, 3, et où l'usage ordinaire de la langue latine aurait demandé le *présent,* et non l'imparfait.

§ 520, 2 : je trouve une certaine confusion dans ce paragraphe, comme je l'ai dit *Revue de phil.*, 1880, pp. 186-187.

§ 553 : je crois qu'il y a ici une distinction importante à faire : *a)* L'emploi de *si* dans l'interrogation indirecte, dont M. D. aurait dû parler § 467, 2, est encore une de ces constructions qui, communes à l'origine au grec et au latin, ne se sont guère conservées en latin que dans la langue populaire ; *videre si, ambigere si, quaerere si* n'apparaissent dans la prose littéraire que dans le *De inventione* [1] (2, §§ 87 et 122) et chez T. Live. — *b)* Une construction qui n'a, je crois, aucun rapport avec celle dont je viens de parler, c'est l'emploi de *si* dans les cas où on le traduit en général par « *pour voir si* » ; cette traduction est inexacte : le vrai sens de *si*, en pareil cas, est : « *pour le cas où* » [2]; *si* conserve sa valeur *conditionnelle* ordinaire, mais l'expression est elliptique : il faut suppléer cette idée : « (pour agir en conséquence), *dans le cas où,* etc. ». — *c)* Quant aux expressions si fréquentes *exspecto, conor, experior, tento si,* on peut hésiter sur la manière de les expliquer, mais je les rattacherais également au second des deux emplois de *si* que je viens de distinguer.

§ 597, 3 : l'origine de l'emploi extraordinaire du gérondif en *-di* qu'on rencontre dans les trois passages de Tacite, à supposer que le texte de ces trois passages ne soit pas altéré [3], pourrait être cherchée dans des phrases telles que « est.... magna felicitas in ipsa felicitate moriendi » [4] : il est évident que l'explication grammaticale est : « magna felicitas est felicitas.... moriendi », mais il serait peut-être admissible, à la rigueur, que la langue populaire s'y fût trompée et eût pris là son point de départ pour employer d'une façon incorrecte le gérondif au lieu de l'infinitif [5]. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, qui est des plus incertaines, je

---

1. Thielmann a essayé d'établir que dans les premiers ouvrages de Cicéron, antérieurs à son voyage en Grèce, on rencontre diverses locutions, divers tours appartenant à la langue vulgaire, et que Cicéron semble avoir évités plus tard dans ses écrits : *De sermonis proprietatibus quae leguntur apud Cornificium et in primis Ciceronis libris,* Strasbourg, 1879.

2. V. *Etudes sur T. L.*, p. 225, note 3.

3. V. Madvig, *Adversaria critica,* II, pp. 553, 556 ; il me paraît certain qu'il a raison pour le passage *Ann.*, 15, 21.

4. V. Fr. Helm, *Quaestiones syntacticae,* etc., p. 81 ; c'est à tort que M. Helm cite T. Live, 35, 49, 13, où on lit aujourd'hui, avec le Moguntinus, *interponi.*

5. On pourrait penser, dès lors, à rapprocher de cet emploi barbare du gérondif l'emploi de la préposition *de* en français devant l'infinitif sujet : « il est doux et glorieux *de* mourir pour la patrie ». C'est, du reste, avec la plus grande défiance que je hasarde ce rapprochement ; il n'aurait de la valeur que s'il était établi que les passages de Tacite ne sont pas altérés.

ne trouve absolument rien d'irrégulier aux passages de T. Live, de Velléius, de Valère Maxime que M. D. cite avant ceux de Tacite, et où le gérondif dépend très correctement d'un substantif.

III. — Je passe maintenant à d'autres observations, de nature diverse :

§ 318, 2 : dans *necopinans, nec* n'est pas du tout pour *ne-que (neque opinans* n'est, sans doute, qu'une orthographe fautive, appartenant à la langue vulgaire) : *ne-c-opinans* est à rapprocher de *ne-c-lego (ne-g-lego), ne-g-otium*. — T. Live, 21, 18, 8, *necdum* n'est pas pour *nondum ;* il y a : « *necdum enim* » = « *etenim nondum* », cf. *nec enim*, etc.

§ 400 : *ut* au lieu de *ne* (Hor., *Sat.*, 1, 3, 120) s'expliquerait peut-être en conservant à *ut* son sens primitif de « comment » (Bréal, *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 332 sqq.); le mot à mot serait : « Comment tu pourrais te contenter de battre de la férule, etc., voilà ce dont je ne suis pas en peine (parce qu'il n'y a pas de danger que cela arrive) » ; chez T. Live, 28, 22, 12, Weissenborn, Madvig, Luchs remplacent *ut* par *ne ;* il y aurait cependant à considérer que chez Horace, dans un cas tout semblable, *ut* est garanti par le mètre.

§ 401 : on rencontre aussi *ut* tout seul, suivi du subjonctif, avec ellipse d'un verbe tel que *vide, cave,* etc. (cf. en grec ὅπως avec le futur) : « at satis *ut contemplata* modo *sis* » Tér, *Heaut.*, 617 ; cf. *ibid.*, 572.

§ 431 : Virgile dit même, *Géorg.*, 3, 60, « *aetas* Lucinam justosque *pati* hymenaeos Desinit, etc. », au lieu de *aetas patiendi ;* « aetas *est* pati » serait beaucoup moins hardi.

§ 503, 2, b : Tac., *Ann.*, 12, 47, *ubi* marquant la *répétition* est suivi du subjonctif *parfait ;* je ne connais pas d'autre exemple pareil en latin : cf. ce que j'ai dit, *Revue critique*, 1881, II, p. 89 (à propos de Frigell, *Epilegomena ad T. Livii librum primum*, pp. 49-50).

§ 518 : *perinde ac* (*atque*) est construit avec le subj. T. Live, 2, 58, 1. 7, 3, 9. 28, 38, 10. 32, 21, 3. 33, 27, 7. 34, 12, 4, peut-être aussi 4, 7, 11.

§ 519, 1, b. — On peut ajouter : Tér., *Eun.*, 335 « continuo adcurrit ad me, *quam* longe quidem » ; *Heaut.*, 806-7 « haec deambulatio, *Quam* non laboriosa, ad languorem dedit ». Pseudo-Salluste, *de rep. ordin. oratio*, 1, 3 : « *quam* magna industria. » M. Jordan, *Hermes*, XIV, p. 633, cite aussi : Cic., *in Verr.*, II, 3, 88, 206 « fecerunt alii alia *quam* multa » ; Cael. ap. Cic., *ad fam.*, 8, 15, 2 « habeo autem *quam* multa ». Quant à l'origine de cet emploi de *quam*, elle me paraît assez douteuse. Je ne vois rien qui autorise à admettre, comme le fait M. D. pour le passage *ad Att.* 7, 15, 2, une ellipse du verbe *volo ;* au contraire, l'ellipse de *possum* (ou de *fieri potest*) est parfaitement admissible dans certains passages (d'après l'analogie de *quam maximus*, etc), mais voici une autre hypothèse, qui peut se défendre également, et qui est de mon ancien maître, M. E. Benoist : il est possible que dans ces sortes d'expressions, ou du moins dans certaines d'entre elles, *quam* ait eu à l'origine un sens

exclamatif [1]; ainsi, dans les deux passages cités par M. Jordan, on pourrait presque encore entendre *quam multa* dans ce sens, cf. Tér., *Andr.*, 691, où Fleckeisen et Umpfenbach mettent un point d'exclamation, au lieu que l'édition Lemaire, avec Bentley, explique *quam facile* = *facillume*. Enfin, il ne serait pas impossible que l'analogie des locutions *mire quam* (D., § 466), *per quam*, *admodum quam*, *nimis quam*, *sane quam*, *oppido quam*, *valde quam* [2] eût conduit à employer de même, dans la langue familière, *quam* tout seul pour renforcer le sens du positif.

§ 536 : l'emploi de *tamquam* qui est étudié ici se rencontre aussi, ce me semble, chez Quintilien : v. 2, 1, 12 « neque hanc..... festinationem meam sic quisquam calumnietur *tamquam* eum..... abducendum protinus a grammaticis *putem* »; cf. *ibid.*, 3, 1 et 10 (« *tamquam..... sit* », « *tamquam* haec..... sententia priori diversa *sit* »). Du reste, chez T. Live déjà, *tamquam* et *velut*, dans les propositions participiales, sont bien employés déjà dans le même sens que le grec ὡς (« *dans la pensée que.....* ») : v. pour *tamquam* D. lui-même, § 592; pour *velut*, 1, 4, 5. 31, 3, cf. 39, 51, 4 « Flaminini..... adventum *velut* (= ut) fatalem sibi horruerat ». Dans la prose de l'époque classique, c'est *ut* qui correspond dans ce sens à ὡς : Cés., *De B. C.*, 2, 13, 2 « *ut* re confecta »; cf. Grysar, *Theorie des lateinischen Stiles*, 2ᵉ éd., pp. 94-95.

§ 549, c : voici d'autres exceptions à la règle générale : Virg., *Én.*, 6, 292 sqq. : « ni..... *admoneat*....., *irruat* » (=ni admonuisset, irruisset); il y a là une figure poétique, dont Madvig cite d'autres exemples, § 347, b, *Rem.* 3, § 350, a, note. — Chez Tac., *Ann.*, 12, 37, « si..... *traderer*,..... *sequeretur* », on attendrait le *présent* du subjonctif : l'évènement dont il s'agit est placé dans l'avenir, et il est encore *possible* que la condition se réalise. Cette confusion entre le présent et l'imparfait du subjonctif, qui semble ainsi commencer déjà chez Tacite, n'est pas rare dans le *Querolus* : v. éd. Havet, 22, 10-11 : « *lateret* si..... thesaurus, prius alteri *esset* ostendendus » (=lateat, sit); 32, 3 *vellem* (=velim); 47, 8 : « optimum *erat*....., isti *vellent* si, etc. » (= sit, velint); 71, 23 « *possim*, si *nanciscerer* » (= nanciscar). Cf. notre conditionnel français, qui, dans l'usage, correspond à la fois au *modus potentialis* et au *modus irrealis* du latin ou du grec, quoique étymologiquement il ne corresponde qu'à ce dernier (je viendrais = venire *habebam* = *eram* venturus).

§ 550, b : cf. *Revue de Phil.*, 1880, p. 187, note 3. Un texte intéressant pour la vérification de la règle que j'ai donnée à cet endroit sont les chapitres 18-19 du IXᵉ livre de T. Live : v. 18, 17 gessisset, detulis-

---

1. C'est ainsi qu'on peut expliquer également la locution grecque ὡς ἀληθῶς. Cf. en italien « *tanti* complimenti », « grazie *tante* », etc., où *tanti* signifie simplement « beaucoup ».

2. Toutes ces expressions appartiennent surtout au langage populaire; per quam Cic., *de orat.*, 2, 49, 201; sane quam *de leg.*, 2, 10, 23.

set, subisset, 18 habuissent, 19 fuissent, *viveret, moreretur*; 19, 4 invenisset, 5 trajecisset, adjunxisset, *traheret*, 6 *esset*, consenuisset, 8 *esset*, 9 victus esset, fregisset, etc., 13 juncta... *esset*, *armaret*, obrutus... esset. Partout le changement de forme est demandé par le sens.

§ 575 : ce n'est pas seulement le participe *passé* qui peut remplacer ainsi un substantif verbal abstrait : v. T. Live, 1, 25, 3 « *futura*que *ea*... patriae fortuna, etc. » (= « *ce fait que* » ou « *la pensée que* le sort de leur patrie serait tel, etc. »); de même 2, 13, 2 « *subeunda dimicatio* totiens, etc. » (= « *ce fait que* » ou « *la pensée que*, etc. »).

§ 597, 2, a : la construction dont il s'agit ici se rencontre *avant* Salluste : v. Constans, *De sermone Sallustiano*, p. 130; *Rev. crit.*, 1881, II, p. 184.

§ 600 : M. D. aurait dû faire remarquer que la construction du gérondif en *-ndo* précédé d'une préposition avec un complément direct à l'accus. est fort rare en latin : aux exemples qu'il en donne on peut ajouter : Cic., *Orat.*, 26, 87 « in narrando *aliquid* », *Tusc.*, 1, 43, 102 « de *nihil* sentiendo »; l'exemple de Varron, *De re rust.*, 3, 9, est douteux : v. Madvig, éd. de T. Live, t. II, 2e partie, p. XXIII. — M. D. cite des passages où le gérondif en *-ndo* précédé de *in* correspond tout à fait au gérondif français (« en revenant »); en voici deux autres : Tér., *Ad.*, 24 « *in agendo* partem ostendent »; Cés., *De B. G.*, 1, 18, 10 « reperiebat etiam *in quaerendo* Caesar, etc. » — *Sine* suivi du gérondif se rencontre chez Varron, *De lingua Lat.* (« nec *sine canendo* tibicines dicti »), cité par Kühner, *Grammaire latine*, II, p. 561.

§ 609 : l'explication que M. D. donne de l'origine du futur passif n'est pas suffisante. Pour l'expliquer, il faut, comme l'avait déjà reconnu A. Gelle (10, 14), supposer une construction qui ne se rencontre plus, mais qui a dû exister : « *mihi factum itur contumeliam*, » *itur* étant un passif impersonnel et *contumeliam* étant le complément direct de *factum*. Le sens grammatical de *factum itur* s'étant perdu, on eut, par suite d'une espèce d'attraction : « *contumelia mihi factum itur* », construction dont on a encore un exemple (v. Caton cité par A. Gelle, *l. l.*) et où *factum itur* est devenu une espèce de futur passif périphrastique; d'où l'infinitif : « credo mihi *contumeliam factum iri*.[1] »

Les p. IV-IX du volume de M. D. contiennent diverses additions au t. I : p. IX, je vois avec peine que, pour le passage de Virgile, *Géorg.*, 3, 343, il adopte l'explication bizarre de Ladewig : *tantum campi jacet*, « Il (le bétail) est seulement couché par terre ». Cette explication, qui met dans la bouche du poète une véritable platitude et qui gâte un fort beau passage, fait plus d'honneur à l'imagination de M. Ladewig qu'à

1. V. Neue, II, p. 383 de la 2e éd.: remarquez Plaute, *Rud.*, 4, 7, 16 : « Mihi *istaec* videtur *praeda* praedatum irier », Cic., *ad Att.*, 11, 13, 4 « etsi tum meliore loco *res* erant *nostrae*, neque tam mihi desperatum iri videbantur », Quint., 9, 2, 88 « *reus* parricidii... damnatum iri videbatur. »

son sens littéraire. M. Ladewig est un excellent commentateur de Virgile, mais ici il me semble que son érudition l'a égaré ; c'est que, pour comprendre les poètes anciens, il ne suffit pas d'avoir de l'érudition : le goût, le sentiment poétique ne sont pas choses superflues. Du reste, même au point de vue purement philologique, je ne saurais admettre l'explication de Ladewig : rien ne donne lieu de croire que *campi* ait pu être employé en latin comme *locatif* (dans le passage de Silius Italicus, je joins *liber campi*, comme mon maître M. E. Benoist, v. son éd. de Virgile) ; enfin il me semble que, si l'on adoptait le sens de Ladewig, *tantum* serait de trop : l'addition de cet adverbe en pareil cas me paraît fort allemande, et très peu latine.

Il faut avouer d'ailleurs qu'on abuse aujourd'hui singulièrement des locatifs : il semble que ce soit une mode d'en voir partout. Pour ma part, je suis très convaincu que chez T. Live, 1, 26, 6, « *arbori* infelici reste suspendito », *arbori* est un ablatif (cf. § 11 : « *arbore* infelici suspende ») ; que chez Virgile, *Én.*, 10, 555 ; 11, 205 et 12, 130, « deturbat terrae », « terrae infodiunt », « defigunt telluri », *terrae* et *telluri* sont des datifs (= in terram, in tellurem), de même que *harenae* 12, 382 (« le tronc, il le laissa, il l'abandonna *au sable* ») ; enfin que chez T. Live, 5, 51, 9, il faut lire *terra*, et non *terrae* : d'après les exemples cités par M. D., § 250, je crois que le locatif *terrae* existait bien dans la langue poétique, mais seulement comme un synonyme de *humi*, signifiant « *par terre* », et « non *dans la terre* »[1]. Quant au locatif *viciniae*, il a pour lui l'autorité d'Arruntius Celsus (v. Bücheler, p. 189 de la trad. Havet), qui y voyait, non un génitif proprement dit, mais une forme « *adverbiale* » ; toutefois, je ne connais pas d'exemple certain de ce locatif : dans le passage des *Bacchides*, la correction *proxume* est facile à faire ; *Rudens*, 3, 1, 21, *meae viciniae* n'est qu'une restitution moderne, qu'on pourrait considérer d'ailleurs comme un génitif partitif dépendant de *Veneris fano*.

IV. — Je terminerai ces remarques par l'indication de divers passages, qui pourront servir à M. D. pour compléter ses listes d'exemples :

§§ 314 : *que* après un *e* bref, v. *Revue de phil.*, 1880, p. 25 sqq. et 185 ; 314, 4 : « huc *illucque* », Pline, *Lettres*, 2, 17, 9. — 318, 7 : Tac., *Ann.*, 6, 37 : « secunda *neque* (= sed non) diuturna. » — 318, 8 : *Querolus*, éd. Havet, 6, 5. 17, 21. 19, 1. 24, 2. 38, 18. 39, 17. 50, 6. 56, 25. 61, 6 et 11. 65, 22. 67, 7. — 318, 11 : Cés., 7, 77, 9. — 337, 3 : Sall., *Jug.*, 89, 4. — 350, 1, a : Cic., *Orat.*, 1, 2 et 34, 120 « quid enim est », 68, 227 « nihil enim est » ; *ibid.*, 34, 120 « quid est enim », ad Qu. fr., 1, 1, 2 « factum est enim », § 32 « non est enim » ; T. Live, 21, 39, 2 (d'après mon texte) : « otium erat enim »[2]. — 355, 1 : cf. Schultz,

1. Virg., *Én.*, 5, 48, l'éd. de M. Benoist donne *terra* sans aucune variante. Si chez Florus, 1, 13, 11, le texte « *terrae* recondunt » est certain, il faudrait admettre que *terrae* est un datif, pour *in terram*. Cf Dr., § 188.

2. L'étude que M. D. fait ici pour *enim*, il l'aurait dû faire aussi pour *autem* et *igitur* : « quid *est autem* » ou « quid *autem est*, » etc.

§ 442, 2, *Rem.* 3, et Cic., *Orat.*, 5, 19. — 391 : pour *visum est ut*, cf. Lupus, *Neue Jahrb.*, 1877, p. 504. — 396 : « velim..... ut » Cic., *Orat.*, 71, 238 ; « velles ut » *ad fam.*, 2, 10, 2 ; « mallem ut » *ad Att.* 1, 16, 14 (cité dans la grammaire de Schultz). — 411 : Cic., *Orat.*, 31, 109. — 430 : remarquez T. Live, 23, 44, 1 « *sero* jam esse (= *serum* jam esse) mutare. » — 440 : M. D. a oublié de mentionner *grator* parmi les verbes construits avec l'infinitif et l'accusatif : v. Virgile, *Én.*, 5, 40, et Tac., *Ann.*, 6, 21. — 442, 1 : cf. Laberius ap. Non., p. 571 (éd. Quicherat) : « quæ deliritas vos... facit... puellitari ? », et v. J. H. Schmalz, *Zeitschr. f. Gymn.*, 1881, pp. 123-124. — 442, 2, b : Cic., *in Verr.*, II, 1, 39, 100 (cité dans la grammaire de Schultz). — 459, 1 : *putor* Cic., *p. Scaur.*, 6, 10 ; *ibid.*, 6, 11 « *est a liberto* suspendisse se *dicta.* » — 463 : sur l'indicatif dans l'interrogation indirecte, cf. Diomède, p. 395, 15 éd. Keil : « Hanc speciem in consuetudine parum multi observant, imperitia lapsi, cum dicunt : *Nescio quid facis, nescio quid fecisti* ; eruditius enim dicetur : *nescio quid facias, nescio quid feceris.* » Exemples de l'indicatif : *Querolus*, éd. Havet, 9, 13. 29, 1-2. 33, 11. 34, 4. — 467, 2, d, β : *Ambiguus an* Tac., *Ann.*, 6, 1 ; *incertum est an* Q. Curce, 5, 5, 16, *dubito an* 5, 8, 7 (mais 4, 10, 16 *an* a le sens de « si... *ne pas* », comme 4, 15, 30, et comme 5, 3, 9 après *interrogo*). — 471 : Ter., *Heaut.*, 20. Cic., *Orat.*, 38, 132. Pour Salluste, v. Constans, *De sermone Sallustiano*, p. 179. — 472 : pour Salluste, v. Constans, p. 180. — 480, 2 : Cic., *Orat.*, 7, 23. Cés., *De B. G.*, 1, 1, 4. Cf. Schultz, § 447, *Rem.* 4. — 481, 1, a : Cic., *Orat.*, 2, 8. — 488 : Cic., *Orat.*, 64, 216, *quod minimum sit* = « pour le moins. » — 490, 1 : Tér., *Eun.*, 4-5 : « si quis est qui..... existumabit. » — 491, a : *quippe qui* avec le subj. *De B. Afr.*, 19 ; *quippe ubi* Lucr., 1, 182, T. Live, 26, 48, 11 ; — 491, b : *ut qui* Cés., 5, 31, 6. — 493, 2 : Tac., *Ann.*, 6, 8 et 20. — 498, 2 : Tér., *Heaut.*, 1024-25 : « si umquam ullum fuit tempus... quom... *fuerim.* » — 498, 3 : *cum inter omne tempus* (= *cum interim*) avec le subj., dans le récit historique, T. Live, 2, 5, 8. — 499, 1 : Cic., *ad Qu. fr.*, 1, 1, 37 et 39. — 502, 1, b et 503, 1, b : selon M. Constans (v. son éd. de Salluste, *Jug.*, 20, 1), Salluste n'emploie le verbe *video* qu'au présent historique après *postquam* ou *ubi*. — 507, 1, A, c : Tac., *Ann.*, 6, 7, *fatiscunt* et *verentur* sont des présents *historiques.* — 507, 2, b : Tac., *Ann.*, 2, 80 (subjonctif irrégulier). — 512, b : Cic., *Brut.*, 7, 26. — 512, e : Plaute, *Mil.*, 2, 1, 119 : « prius perii quam ad erum *veni* » (on attendrait ici *venirem*). — 519, 2, h, δ : pour *non (nihil) ultra quam ut*, cf. T. Live, 8, 27, 11. 39, 27, 2. 45, 23, 10 ; 8, 33, 19 « quo ultra iram... ejus excessuram fuisse quam ut... ? »[1] — 528, 2, c : Cic., *Orat.*, 43, 147 : « pervagatissimus ille versus..... dissimulare non sinit *quin*, etc. » — 534 : M. D. ne parle pas de *quippe cum*

1. Pour cet emploi de *quam ut*, cf. *ibid.*, § 1[illegible] : « ne populi quidem... iram umquam *atrociorem* fuisse..... *quam ut*, etc. »

(Cic., *ad Att.*, 10, 3, a, 1. Corn. Nep., *praef.*, 4. T. Live, 26, 39, 9. 49, 1), *utpote cum* (Cic., *ad Att.*, 5, 8, 1), *ut cum* (v. Bonnell, lexique de Quintilien, p. 925. — 543, 7 : Cic., *Orat.*, 66, 221. Tac., *Ann.*, 6, 12. — 550, d : Tac., *Ann.*, 6, 3 : « summum supplicium decernebatur, si..... », 6, 43 : « si..... petivisset,..... in unum cedebant. » — 551 : Catulle, 84, 1. — 553 : Plaute, *Rud.*, 2, 2, 23-24 : « si quid amplius scit..... exquisivero. » *Querolus*, éd. Havet, 8, 18-19 : « dic mihi si soceros numquam habuisti », 15, 8 « vide si tu valeas. » — 557, d : *nisi* dans la *sponsio* : T. Live, 3, 24, 5 ; mais il faut sans doute corriger : *ni*. — 557, f, ι : pour l'emploi de *nisi* (adverbe) après des mots *non négatifs*, v. Kühner, II, p. 937, 2 ; Constans, éd. de Salluste, *Jug.*, 71, 3. — 557, f, γ : T. Live, 21, 34, 7. — 566, 2 : Hor., *Ep.*, 1, 18, 60. — 581, 4, a : Tac., *Ann.*, 6, 16 (*concedente*) et 47 (*invalido*). — 592 : pour *non ante quam* suivi de l'abl. abs., cf. T. Live, 3, 51, 13. 5, 7, 7. — 597, 2, b : T. Live, 21, 22, 4 « *classis* praeterea data *tuendae maritimae orae* » (Madvig, 3e éd.). 4, 30, 10 « piacula pacis Deum exposcendae. » 28, 17, 8 « firmandae ejus fidem. » Cf. encore 36, 27, 2 et *Rev. crit.*, 1881, II, pp. 183-184. — 598, 3, b : Virg., *Géorg.*, 1, 3-4 : « qui cultus *habendo Sit pecori*, » 3, 159 : « *pecori..... submittere habendo* ». — 599, 1 : gérondif dans le sens « *modal* » : Cic., *dedomo*, 55, 140, *orat. part.*, 14, 50. Cassius, *ad fam.*, 12, 13, 3; — 599, 2 : sens *modal* : T. Live, 24, 27, 3 : « praetores dissimulare primo *extrahenda re* » (Madvig); cf. 3, 65, 4 : « insectandis..... Patribus..... tribunatum gessit. » — 602 : pour *carendus*, cf. ce vers d'un ancien poète « quam cara sint quae post *carenda* intellegunt », que Cic., *Orat.*, 47, 157, attribue par erreur à Térence. — 609 : M. Dräger aurait dû rappeler ici les passages où le supin dépend de verbes tels que *provocare* (Tér., *Eun.*, 443), *hortari* (Sall., *Hist.*, 3, 81, 17 Kr.), etc. ; il est peu commode d'avoir à les chercher dans la longue liste du § 605. De la construction de *hortor* avec le supin on peut rapprocher : Sall., *Jug.*, 64, 1 : « *quo* cupido animi hortabatur. »

O. Riemann.

---

205. — **Discours de la prise des ville et chasteau de Beaune, par M. le mareschal de Biron en 1595,** précédé de deux relations inédites et suivi du discours sur la réduction des villes de Dijon et de Nuys, publié par Henri Chevreul. Paris, Jules Martin, libraire, 1881. 1 vol. petit in-8° de xi, 135 43 et 14 pages.

Un bibliophile qui porte très honorablement un nom illustre dans les sciences physiques, et à qui l'on doit déjà des publications intéressantes sur la chasse et sur l'histoire du xvie siècle, M. Henri Chevreul, a entrepris de publier une collection de pièces sur la Ligue en Bourgogne, les unes encore inédites, les autres devenues rares et parfois presque in-

trouvables. Cette collection, qui se recommande par l'heureux choix des documents qui la composent autant que par sa belle exécution typographique, vient de s'enrichir d'un nouveau volume plus important encore que les précédents. En effet, on y trouve réuni tout un ensemble de pièces sur un des événements les plus remarquables qui signalèrent l'histoire de la Ligue en Bourgogne. Nous voulons parler du soulèvement des habitants de Beaune contre l'autorité du duc de Mayenne, et du siège qui, avec l'aide du second maréchal de Biron, les remit en possession de leur citadelle, dont le prince lorrain et ses satellites se servaient pour les opprimer et les rançonner. M. C. a reproduit dans son élégant volume : 1° le *Discours de la prise des ville et chasteau de Beaune, par Monsieur le Mareschal de Biron*, à Paris, par Claude de Montr'œil et Jean Richer, 1595 ; 2° le *Discours sur la réduction des villes de Dijon et Nuys* (*Nuits*), *sous l'obeissance du Roy. Avec coppie de la lettre de Monsieur le Mareschal de Biron, touchant les particularitez d'icelle, envoyée à Monseigneur le Duc de Montmorency, Pair et Connestable de France*, à Lyon, par Guichard Jullieron et Thibaud Ancelin, 1595 ; 3° le *Discours veritable sur la réduction des ville et chasteau de Beaune en l'obeissance du roi Henry quatriesme ;* 4° l'*Histoire de la prise des ville et chasteau de Beaune, par M. le Mareschal de Biron, deffendue par le Capitaine Montmoyen pour M. le duc de Mayenne chef de la Ligue, le jour de Pasques fleury de l'année 1595*. Ces deux derniers morceaux, qui étaient encore inédits, sont publiés d'après deux manuscrits de la bibliothèque de Dijon.

Le texte de M. Chevreul est généralement correct. On pourrait y relever par ci par là quelques erreurs de lecture et surtout quelques fautes de ponctuation qui altèrent le sens. Nous allons indiquer les principales incorrections qui nous ont paru devoir être signalées dans ce beau et intéressant volume. Encore est-il juste d'ajouter que deux ou trois ne sont sans doute que des fautes d'impression. Page 7, vers le milieu, au lieu du point après déportemens, il ne faut qu'une virgule. Même page, trois lignes plus haut, l'auteur, après avoir dit que le sieur de Montmoyen fut établi capitaine et gouverneur du château de Beaune, ajoute : « dont et quoy les habitans eurent beaucoup de contentement. » La préposition *de* a été omise entre *dont et* et *quoy*. Vers le milieu de la page 12, la locution *dont et de quoy* se retrouve, et cette fois complètement. Page 8, ligne 9, la phrase est incompréhensible, par suite d'une ponctuation défectueuse et d'une erreur de lecture et de transcription. Je crois qu'on doit la lire ainsi : « Le but dudit Montmoyen... estoit s'il succédoit bien pour le Roy dudit siège [,] d'effectuer (et non defectueux) ce qu'il promettoit, etc. » Page 18, ligne antépénultième, ainsy doit être changé en ains (mais), mot qui revient souvent dans le cours de la relation [1]. Page 20, six lignes avant la fin, il ne faut pas conserver le

1. Voyez page 14, 22 (deux fois), 45, etc.

point après d'icelle, mais le remplacer par une virgule, car la phrase continue [1]. Page 36, cinquième ligne à partir du bas, « il est dit que les gens de guerre à cheval se glissoient et logeoient en la ville, aucuns d'iceux tirans leur nourriture de leurs serviteurs, de leurs hostes. » Je crois que la conjonction *et* a été omise après nourriture et qu'elle doit être rétablie. Page 70, ligne 11, la négation *ne* me paraît avoir été passée entre affaire et s'empirast. Page 118, ligne 2, le président Jeannin est qualifié de grand Seigneur. Il me semble bien plus vraisemblable que la bonne leçon était primitivement grand ligueur, et que seigneur provient d'une erreur de lecture, de copie ou d'impression. Page 129, vers le milieu, il est dit que les courriers envoyés de Beaune au maréchal de Biron se trouvèrent à une demi-lieue de la ville. Il est évident que *se* doit être remplacé par *le*, comme a imprimé Claude de Montr'œil (voir page 31 de l'édition de M. H. C.). Page 134, vers le milieu, dans l'expression « armés et bagages sauves », armés est une faute d'impression pour armes, ainsi qu'a imprimé le même typographe [2]. La seconde relation manuscrite (p. 130 de l'édition de M. C.) dit que le détachement envoyé par le maréchal de Biron pour attaquer les troupes de la Ligue retranchées dans la rue Bellecroix, exigea, avant de consentir à leur accorder une capitulation, qu'elles laissassent entre les mains du maréchal un de leurs drapeaux plié, et ce, en signe de reconnaissance qu'elles ne s'étaient retirées que grâce à la composition qu'on avait bien voulu leur accorder. Dans le passage correspondant du *Discours de la prise des villes*, etc., p. 32, ligne 15, il est dit que ce drapeau serait laissé ainsi en signe de recognoissance et victoire. Ne vaudrait-il pas mieux lire en signe de recognoissance (c'est-à-dire, aveu) de victoire?

M. Chevreul a fait précéder son volume d'une intéressante introduction où, s'appuyant principalement sur le témoignage de Sully, il rend complète justice à l'énergie et au courage héroïque des habitants de Beaune. Cette nouvelle publication ne peut que nous faire bien augurer de la suite que le savant bibliophile se propose de donner à une collection si heureusement commencée.

C. DEFRÉMERY.

---

206. — **Un paquet de lettres (1576-1672)**, Henri IV, Henri de Condé, comte de Soissons, maréchal d'Albret, Turenne, duc de Bouillon, Madame de Maintenon, Ninon de Lenclos; par Louis AUDIAT et Henri VALLEAU. Paris, Baur. 1881, in-8°, 46 p.

Les lettres publiées par MM. Louis Audiat et Henri Valleau sont de deux sortes : les premières, au nombre de dix (1576-1622), ont trait à la

---

1. ...« D'envoyer devers le Roy, au nom de laditte ville (Beaune) luy faire entendre l'estat d'icelle, les ravages que les habitans recevoient de ses garnisons (celles que le roi tenait dans des villes du voisinage),... et le supplier, etc. »

2. Cf. p. 32, 37 de la réimpression de M. H. C.

politique; les secondes, au nombre de douze (1671-1672), sont des lettres intimes. On remarquera parmi les premières cinq lettres du Béarnais aux habitants de Pons; aucune de ces lettres, adressées de 1579 à 1590, ne figure dans le *Recueil des lettres missives*. Parmi les secondes, citons surtout une lettre spirituelle de Ninon de Lenclos au maréchal d'Albret (5 septembre 1671) et cinq lettres de la future Mme de Maintenon qui, comme dit dans l'*Avertissement* M. L. A., « raconte au maréchal d'Albret les faits petits et grands qui se passent à Versailles, la mort du duc d'Anjou, le jeu des dames, les intrigues pour la succession de Lionne, la santé de Colbert, sa vie à elle, modeste et retirée, qui se passe à faire de la tapisserie, une visite à Versailles, où elle est invitée à la promenade, grande surprise pour elle et les courtisans, et autres choses; nous voyons, dans ces quelques lettres, passer les habitués des hôtels d'Albret et de Richelieu, où Mme Scarron était particulièrement et familièrement admise; Bouillon, Turenne, le maréchal de Gramont, le comte de Guiche, Lauzun, Roquelaure, Vivonne, Mmes de Thianges et de Montespan, la duchesse de Richelieu, Montausier, La Vallière et autres ». MM. Audiat et Valleau ont joint à ces lettres curieuses un commentaire abondant et instructif.

C.

CHRONIQUE

FRANCE. — La « bibliothèque orientale elzévirienne », publiée par la librairie Ern. Leroux, s'est enrichie d'un volume nouveau, le XXXIe de la collection : *Kitabi Kulsum Naneh ou le Livre des dames de la Perse*, contenant les règles de leurs mœurs, usages et superstitions d'intérieur », traduit et annoté par J. Thonnelier. (In-18, 147 p. 2 fr. 50.)

— M. Paul Guiraud, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, a fait tirer à part de la « Revue historique » son travail *De la réforme des comices centuriates au IIIe siècle avant J.-C.* (Thorin, In-8o, 24 p.)

— On sait que des Bénédictins de la congrégation de France se sont récemment établis en Espagne, dans le monastère de S. Dominique de Silos, (diocèse de Burgos). Ils y ont trouvé dans la bibliothèque un ancien sacramentaire romano-gallican. Selon dom François Plaine (voir le *Polybiblion* de septembre, p. 273), ce sacramentaire aurait été rédigé vers la fin du xe siècle dans le midi de la France, et, d'après toute probabilité, à Saint-Pierre d'Aurillac; ce serait le seul sacramentaire connu qui eût pour objectif particulier nos provinces du centre et du midi, et le plus ancien monument littéraire d'Aurillac qui soit parvenu jusqu'à nous. En effet, il offre plusieurs usages et divers textes qui, n'ayant jamais figuré dans aucun livre liturgique de Rome, peuvent être considérés comme un débris de l'antique liturgie gallicane. Il est écrit tout entier en belle minuscule presque entièrement caroline; il renferme de nombreuses abréviations, mais beaucoup moins que dans les siècles postérieurs, peu de ponctuation et pas d'accent; les *u* et les *v* y sont écrits exactement de la même manière; enfin, ce qui me permet guère de reculer la date de la transcription au delà

des dernières années du xe siècle, c'est la pureté des grandes capitales romaines et des initiales qui ornent les titres des têtes et les commencements d'alinéa. Ce sacramentaire, en outre, est l'œuvre d'un moine bénédictin, car Saint Benoit y a trois jours de fête (21 mars, 11 juillet, 4 décembre) et chaque fois on accumule en son honneur les oraisons et les éloges; enfin, il s'adresse aux provinces du centre et du midi de la France, témoins saint Martial à qui on y accorde deux fêtes, saint Saturnin qui y a une vigile, saint Front, saint Amand de Périgueux, saint Sulpice de Bourges, saint Orens d'Auch, saint Alain de Bazas, etc., dont les noms ne figurent pas habituellement sur les documents d'un âge aussi reculé, et il a été compilé dans le monastère de Saint-Pierre d'Aurillac, car ce monastère a été fondé en 894 par Géraud, comte d'Aurillac, qui y mourut en 909, et dont la tombe, signalée par des miracles, fut l'objet d'un culte qui ne s'étendit guère au delà des limites de la ville et du couvent; or saint Géraud a sa fête marquée à son jour natal (13 octobre) dans le sacramentaire, et y obtient même les honneurs d'une vigile et d'une octave.

— Le deuxième volume de la deuxième série des « Publications de l'Ecole des langues orientales vivantes » est formé par le texte grec de la *Chronique de Chypre* de Léonce Machéras. (Ern. Leroux. In-8°, xix et 432 p.) Cette chronique avait été déjà publiée par M. Const. Sathas, d'après le ms. de Saint-Marc de Venise, découvert en 1841 par Emm. Bekker (class. VII, cod. xvi); mais il existe à Oxford un autre manuscrit de Machéras, à l'aide duquel on peut combler les lacunes considérables que présente le ms. de Venise. De là, la nouvelle édition de la *Chronique de Chypre*, donnée par MM. E. Miller, membre de l'Institut, et E. Sathas. Les éditeurs reproduisent le texte du ms. de Venise, comme le moins défectueux et le plus ancien; mais ils ont mis en note les variantes du ms. d'Oxford et entre crochets tous les suppléments qu'il fournit. Ils ont indiqué aussi, le cas échéant, la traduction que Diomède Strambaldi a faite de Machéras en dialecte vénitien (ms. de la Biblioth. Nat. fonds italien, n° 385). Ils ont reproduit en outre, à la suite du texte grec de Machéras, une lettre de Nicéphore Grégoras contenant un éloge de Chypre, et les deux chansons où sont racontés les amours de Pierre Ier et de Jeanne l'Aleman. Le volume se termine par un glossaire et par une carte de Chypre, copiée vers le milieu du xvie siècle par Baptiste Agnese ou Palnese. Dans l'introduction du volume, M. Miller donne quelques renseignements sur Machéras et sur son ouvrage où, « en auteur original, il raconte avec une simplicité extraordinaire les faits chypriotes pendant plus d'un demi-siècle ». Une traduction française de la chronique de Machéras doit paraître assez prochainement et formera le second volume de l'ouvrage.

— Le premier volume d'une *Petite collection bibliographique*, entreprise par la librairie Ernest Leroux, vient de paraître: c'est une bibliographie des ouvrages publiés sur Scanderbeg. Le volume est intitulé : *Scanderbeg (Georges Castriota), Essai de bibliographie raisonnée, ouvrages sur Scanderbeg écrits en langue française, allemande, latine, italienne, espagnole, portugaise, suédoise et grecque et publiés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours.* (In-8°, xxix et 188 p.) L'auteur, M. Georges T. Petrovitch, dédie son ouvrage « aux huit millions de montagnards qui couvrent les Balkans de l'Adriatique à la Mer Noire ».

— M. Ant. de Lantenay vient de publier (chez Vic, in-8°, 14 p.) une *Nouvelle lettre inédite de J. Besly, suivie d'une lettre, également inédite, du P. François de la Vie, de la Compagnie de Jésus, avec introduction et notes.* Ces deux lettres sont adressées à dom Bernard Audebert, prieur de Sainte-Croix de Bordeaux.

— Sous le titre : *Une ambassade de France en Turquie sous Henri IV* (In-8°, 28 p., extrait de l' « Annuaire philotechnique »), M. Elie de Biran a publié une étude sur une relation écrite par un compagnon de l'ambassadeur Jean de Gontaut,

baron de Salignac (1603-1610; le ms. se trouve à la Bibliothèque nationale, fonds français, n° 18076). M. de Biran « retrace d'abord la carrière parcourue par l'ambassadeur; puis, s'aidant des lettres de Henri IV, recherche dans quelles circonstances, M. de Salignac se rendait à Constantinople, à qui il succédait, quelles étaient ses instructions; enfin, grâce à la relation inédite, suit l'ambassadeur dans son voyage et signale les incidents de son séjour en Turquie. »

— Le tome VI de l'édition de Molière, publiée désormais par M. Paul Mesnard dans la collection des « Grands écrivains de la France » (Hachette, in-8°, 642 p.) renferme *Le médecin malgré lui, Melicerte*, la *Pastorale comique, Le Sicilien ou l'amour peintre, Amphitryon* et *George Dandin*.

— Le XIIe volume des *Archives de la Bastille, documents inédits*, recueillis et publiés par M. François Ravaisson, conservateur-adjoint à la Bibliothèque de l'Arsenal, vient de paraître (Pedone-Lauriel, in-8°, 508 p., 9 francs). On y trouvera des détails de médiocre importance et qui n'ont de valeur que pour l'histoire anecdotique du XVIIIe siècle; les personnages principaux qui y figurent sont : l'abbé Blache, Voltaire, J.-B. Rousseau, le duc de Richelieu, Fréret, Desfontaines, Lagrange-Chancel, de Tencin frère et sœur, l'abbé Prévost, l'abbé d'Olivet, Moncrif, Crébillon fils, Baculard d'Arnaud, etc., etc.

— Le tome IV et dernier de l'*Histoire de la constitution civile du clergé*, par M. Ludovic Sciout, a paru à la librairie Firmin-Didot (In-8°, 848 p., 10 francs); il est consacré à *l'Eglise sous la Terreur et sous le Directoire*.

— Un volume nouveau de l'Histoire universelle, dirigée par M. V. Duruy, vient de paraître à la librairie Hachette; c'est l'*Histoire de l'empire ottoman depuis les origines jusqu'au traité de Berlin*, par le vicomte A. de La Jonquière, ancien professeur d'histoire à l'école militaire impériale de Coumbar-Hané à Constantinople; l'ouvrage est ainsi divisé : *L'islamisme et les Turcs, La conquête, L'apogée, La décadence, Les réformes, La Turquie contemporaine*.

— La *Revue politique et littéraire* (n° 13, 24 septembre) a publié un manuscrit de Mlle de Nerha, concernant sa liaison avec Mirabeau. On sait que Mlle de Nerha était la fille de M. van Ahren, ministre de la République des Provinces-Unies près la cour de Bruxelles ; elle vint s'établir à Paris en changeant son nom de famille, dont Nerha est l'anagramme, et y connut Mirabeau ; après la mort du grand orateur, le comte de La Marck, son exécuteur testamentaire, engagea Mlle van Ahren à écrire une relation de ses rapports avec Mirabeau. Ce récit fut légué, ainsi que les autres papiers de Mirabeau, par le comte de La Marck à M. Ad. de Bacourt; à la mort de ce dernier, il devint la propriété de Mme la comtesse de Mirabeau, qui l'a adressé à la *Revue politique et littéraire*.

— Mme la comtesse de Mirabeau a donné également dans *le Figaro* les renseignements qui suivent sur les *Mémoires de Talleyrand*, dont on attend si impatiemment la publication : « Le prince de Talleyrand, par son testament, en date du 10 janvier 1834, avait institué pour légataire universelle et exécuteur testamentaire sa nièce, Mme la duchesse de Dino, née princesse de Courlande, en lui enjoignant de publier ses *Mémoires* au plus tôt trente ans après sa mort. Par deux codicilles, en date du 13 mai 1837 et du 17 mars 1838, le prince chargeait mon oncle, M. de Bacourt, ministre plénipotentiaire, de remplacer Mme la duchesse de Dino dans le cas où elle ne survivrait pas au délai de trente années, et il léguait à ses deux exécuteurs testamentaires le droit de reculer la publication s'ils le jugeaient nécessaire. Le prince mourut le 18 mai 1838, et Mme la duchesse de Dino, devenue duchesse de Talleyrand et de Sagan, le 19 septembre 1862. Vingt ans avant sa mort, elle avait remis à M. de Bacourt tous les papiers de son oncle; mais ce ne fut qu'après avoir,

en 1848, quitté la carrière diplomatique, qu'il put s'occuper de mettre en ordre les mémoires de M. de Talleyrand. C'était un travail considérable d'en relier les différentes parties, car le prince, chaque fois qu'un événement en valait la peine, écrivait au jour le jour ce qui se passait, puis jetait cela, pêle-mêle, avec des notes sur les uns et sur les autres. Mon oncle commença par coordonner les fragments épars; puis, jugeant nécessaire d'appuyer certains récits de M. de Talleyrand sur des documents authentiques, il passa les dernières années de sa vie à faire des recherches dans les archives de toutes les légations de l'Europe, afin de joindre aux faits racontés par le prince des preuves inutiles à sa propre conviction, mais nécessaires à l'histoire. Il mourut le 24 avril 1865, instituant ma mère sa légataire universelle et son exécuteur testamentaire : il la chargeait de remettre les mémoires du prince de Talleyrand à MM. Châtelain et Andral, qui depuis cette époque en sont « dépositaires. » L'article de son testament relatif à ce « dépôt » se termine ainsi : « J'impose, comme « condition expresse, à MM. Châtelain et Andral, qu'aucune publication tirée de ces « papiers ne pourra être faite, en aucun cas, avant l'année 1888, ajoutant ainsi un « terme de vingt ans à celui de trente fixé par le prince de Talleyrand. » Mon oncle léguait, en outre, une somme de dix mille francs à MM. Châtelain et Andral pour les indemniser des soins que pouvaient leur coûter la garde et la publication des Mémoires de M. de Talleyrand. « On voit donc, d'après cette explication formelle, que « les dépositaires » de ces Mémoires n'ont pas le droit d'en publier une seule ligne avant l'année 1888. Par conséquent, les bruits qui, à différentes reprises, ont couru, annonçant la mise sous presse prématurée de ce « dépôt, » ne peuvent avoir aucun fondement. Il ne m'appartient pas d'expliquer aujourd'hui les motifs qui ont porté M. de Bacourt à imposer ce long retard, mais je constate qu'en cela il a fait abnégation complète de tout intérêt personnel, car la publication de ces Mémoires faite en son vivant, ou immédiatement après sa mort, eût attaché une grande notoriété à son nom. »

— Dans sa notice bibliographique sur *M. l'abbé de Champgrand*, (In-8°, 18 p. extrait de la Revue catholique de Bordeaux »), M. l'abbé Louis Bertrand, prêtre de Saint-Sulpice, indique et analyse les œuvres de l'abbé de Champgrand, mais en y mettant parfois des extraits de la correspondance de cet écrivain; on y trouvera une lettre inédite du P. Agar des Champs sur la mort du P. Labbe qui était le grand-oncle de l'abbé de Champgrand.

— C'est la librairie Ernest Leroux qui publiera le grand ouvrage de M. Achille Millien sur le *folklore* du Nivernais. L'ouvrage est ainsi intitulé : *Littérature populaire, traditions et mythologie du Nivernais, contes, chansons, légendes, coutumes, superstitions, croyances médicales, prières, incantations, dictons, sobriquets, énigmes populaires, recueillis et annotés*. Il comprendra cinq volumes grand in-8°, chacun d'environ 450 à 500 pages, imprimés en caractères elzéviriens, avec fleurons, lettres ornées, etc., et quinze gravures à l'eau-forte. Trois volumes seront consacrés aux chants, et chaque chant sera précédé de l'air original, noté par M. G. Pénavaire. Le tirage est limité à 800 exemplaires, dont la justification et le prix *pour les souscripteurs* sont ainsi établis : sur beau papier vélin, 600 exemplaires à 75 fr.; sur vergé hollande fort, 100 exempl. à 125 fr.; sur whatmann, 50 exempl. à 150 fr.; sur chine, 25 exempl. et sur japon, 25 exempl. à 175 fr. L'ouvrage sera mis sous presse aussitôt que les 200 premières souscriptions seront couvertes. La souscription close, le prix de l'ouvrage sera augmenté et porté, pour les exemplaires sur vélin, à 100 fr., etc. Le montant de la souscription se paie de la manière suivante : deux cinquièmes en recevant le 1er volume; le surplus par tiers, en recevant les 2e, 3e et 4e volumes. — Un passage du prospectus mérite encore

sectes philosophiques musulmanes. L'objet de ce mémoire est de distinguer ce qui, dans les doctrines de l'Islam et dans celles des philosophes musulmans, est d'origine purement arabe et ce qui a été emprunté à des nations et à des religions étrangères. L'auteur montre d'abord la grande influence qu'ont eue principalement le judaïsme et le christianisme sur la formation de la théologie musulmane, et signale, dans les divers détails de la croyance et du culte, les traces de cette influence. Il indique ensuite les sources de la philosophie musulmane, et s'attache à établir que cette philosophie a reçu fortement l'empreinte des idées byzantines ainsi que de celles qui étaient répandues dans l'empire des Sassanides. Chez les philosophes des deux sectes des Mourdjites et des Kadarites, il reconnaît des idées sur la destinée humaine, sur la vie future, etc., qui lui paraissent empruntées aux doctrines des philosophes alexandrins.

M. Delaunay termine la lecture de la notice de M. Egger sur les recueils d'inscriptions grecques de MM. Cauer et Kaibel. M. Egger signale un certain nombre de textes épigraphiques qui se trouvent à la fois dans ces deux recueils, et il en donne la liste : il y en a en tout vingt-et-un. Il fait remarquer l'intérêt qu'il pourra y avoir à comparer la manière dont ces textes ont été établis séparément par les deux éditeurs. Il ne faudra pas s'étonner de trouver des divergences, car certains morceaux, qui nous sont parvenus en mauvais état et très mutilés, exigent des corrections divinatoires toujours plus ou moins hasardées. C'est une bonne fortune bien rare, quand, pour contrôler la lecture d'une inscription, nous avons la ressource de consulter une copie faite dans l'antiquité même; tel est le cas qui s'est présenté pour l'inscription n° 27 du recueil de M. Kaibel, l'épitaphe des guerriers morts à Chéronée, qui a été insérée dans l'Anthologie et nous a été conservée par ce recueil en même temps que par la pierre originale. Le plus souvent, loin d'avoir de pareils secours, on est embarrassé pour comprendre les inscriptions, même les plus complètes et celles dont le texte ne fait aucun doute, lorsqu'elles font allusion à des circonstances que nous ne connaissons pas ou que nous connaissons mal. Ainsi l'inscription n° 26 de M. Kaibel fait allusion à la guerre de Corinthe, et l'éditeur a pu la dater, avec une assez grande certitude, de l'an 364 avant notre ère; mais comme les historiens qui nous font connaître cette guerre ne nous en ont pas transmis l'histoire circonstanciée, il a fallu renoncer à expliquer bien des détails de l'inscription. Une autre cause contribue d'ailleurs à rendre les inscriptions obscures, quand elles sont en vers, comme toutes celles qu'a réunies M. Kaibel; c'est l'inexpérience des rédacteurs embarrassés pour formuler leur pensée sous la forme exigée par le mètre. Il ne faut pas l'oublier, en effet, à côté de quelques inscriptions qui ont été composées par des Simonide ou d'autres grands poètes, il s'en trouve beaucoup plus qui ont été fabriquées sur commande, pour de petites cités ou de petit princes obscurs, par d'inintelligents et malhabiles versificateurs. Aussi n'est-il pas étrange que beaucoup d'auteurs d'inscriptions, renonçant à composer des pièces de vers en entier de leur cru, se soient approprié des formules toutes faites et des vers entiers empruntés, par exemple, à Homère; loin de leur en faire un reproche, il faudrait plutôt leur savoir gré de cette réserve modeste. — M. Egger termine son mémoire par des considérations sur l'intérêt que présente aussi le recueil de M. Kaibel pour l'étude des dialectes grecs. Telle inscription, dont l'ensemble n'a pas un caractère dialectique très prononcé, offre cependant une ou deux particularités bonnes à noter. On ne la trouvera pas chez M. Cauer, que le plan même de son ouvrage obligeait à ne donner qu'un choix des spécimens dialectiques les plus remarquables; on sera bien aise de la retrouver dans le livre de M. Kaibel, recueil complet, dans son cadre spécial, et dont aucun morceau n'est exclu sous prétexte de son peu d'importance. Ainsi l'ouvrage de M. Kaibel n'intéresse pas seulement les littérateurs et les historiens, mais aussi les linguistes. Les deux recueils se complètent mutuellement et sont dignes, l'un et l'autre, d'une sérieuse attention.

Ouvrages présentés : — par M. Maury, de la part de l'auteur : Jackson (James), *Liste provisoire de bibliographies géographiques spéciales :* — par l'auteur : Robert (Ch.), *Médaillons contorniates* (brochure in-8, avec deux planches en phototypie exécutées par M. J. Brunner, à Winterthur); — par M. Delisle : *Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris*, fasc. 1 (collection publiée par M. L. Brièle); — par M. Le Blant, de la part de M. Gaston Paris : Tamizey de Larroque, *Alexis-Paulin Paris* (extrait du *Bulletin du bibliophile*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 17 Octobre — 1881

207. — **Histoire et théorie de la musique dans l'antiquité** par Fr. Aug. Gevaert. T. II. Gand, 1881. 1 vol. xix-652 p.

Nous avons analysé ici même le premier volume de l'important ouvrage de M. Gevaert sur l'histoire et la théorie de la musique dans l'antiquité [1]. Plus de six années ont séparé la publication de ce premier volume de celle du second et dernier tome. Ce long espace de temps a été, de son propre aveu, nécessaire à l'auteur pour compléter ses recherches sur un sujet très rempli d'obscurité. Ne regrettons pas ces délais : ainsi parachevé, le livre de M. G. semble, dans l'état actuel des documents, un livre définitif. Nous avons, en rendant compte du I[er] volume, rappelé les titres exceptionnels de l'auteur à la confiance du public savant dans le champ d'études qu'il vient d'explorer si patiemment. Musicien hors ligne et philologue expérimenté, M. G. possède une double compétence bien rare, et nécessaire pour élucider la théorie de ces deux disciplines qui dans l'antiquité se touchaient par tant de points et formaient comme un seul faisceau, qui depuis des siècles se sont trouvées désunies et reléguées dans deux régions différentes de l'étude : composition mélodique et versification. Cette double compétence était particulièrement précieuse pour aborder le sujet auquel est consacrée une portion notable de ce deuxième volume : le rythme et son rôle dans la musique et la poésie grecques. Depuis les travaux considérables des métriciens allemands, de Westphal, de Schmidt, de Christ, successeurs d'Hermann et de Bœckh, le voile épais qui recouvrait cette portion de la doctrine antique a en partie disparu. Les fragments d'Aristoxène, les traités des grammairiens d'Alexandrie, ont été analysés, commentés et interprétés ; les *schemas* d'un grand nombre de poésies lyriques aussi bien que des parties chantées des tragiques ont été reconstruits et notés en valeurs rythmiques [2]. M. Gevaert a eu le mérite, en reprenant et résumant ces

1. *Revue critique*, 1[er] mai 1875.
2. Voir notamment Schmidt, *Die antike Compositionslehre aus den Meisterwer-*

volumineux travaux, de porter partout, dans une matière qui prête encore tant à la controverse, le contrôle d'une méthode analytique très précise, et d'un sens musical des plus sûrs.

Partant de l'étude des éléments du rythme, du temps et de la mesure simple, puis des mesures composées au sujet desquelles il expose clairement après Westphal la théorie d'Aristoxène, l'auteur passe à la rythmopée, au mouvement général de la mesure, aux métaboles rythmiques : ce premier chapitre est un véritable traité du rythme musical ; le second chapitre envisage le rythme appliqué aux langues antiques, en commençant par la base du mètre poétique, c'est-à-dire la valeur prosodique des syllabes : les formes métriques des mesures ou pieds, y compris les pieds irrationnels, puis les formes métriques des membres ou vers, L'auteur arrive ainsi à la structure des compositions antiques, à l'étude des systèmes de vers, des strophes monomètres ; puis à la constitution plus compliquée des compositions orchestiques avec leurs strophes chantées ; il aborde enfin les compositions scéniques, les chants dialogués et les monodies de la tragédie et de l'ancienne comédie, et en étudie longuement la charpente musicale. Sur ces divers sujets qui, on le voit, embrassent la totalité de la rythmique et les parties essentielles de la métrique, M. G. ne se contente pas d'une aride exposition. Ne perdant pas de vue l'origine mélodique du vers ancien, et se souvenant, d'autre part, que son livre s'adresse spécialement à des lecteurs possédant des notions techniques d'art, il éclaire les démonstrations théoriques par des exemples notés musicalement et par des rapprochements fréquents avec des mélodies connues, tirées de l'hymnodie catholique, des chansons populaires, ou du répertoire théâtral. Bien des questions deviennent ainsi moins obscures qui, tant qu'elles restaient dans le domaine de la spéculation pure, ou qu'on n'en cherchait la solution que dans les textes de grammairiens déjà très éloignés de la culture de la Grèce classique, passaient pour inextricables. L'auteur montre clairement, par exemple, comment les difficultés traditionnelles, source de tant de controverses, touchant les rythmes lyriques, les durées et les mesures irrationnelles, les mètres logaëdiques ou dochmiaques, perdent de leur gravité, si, comme il le dit, on interprète en musicien les définitions minutieuses des théoriciens, si « on ne s'ingénie pas à traduire avec une exactitude superstitieuse des subdivisions de temps destinées à s'évanouir dans l'exécution. » Signalons spécialement à ce point de vue les paragraphes sur le dactyle cyclique et les rythmes épitrites ou doriques de Pindare : tout en exposant les divers systèmes proposés par les métriciens pour le fractionnement de la mesure et en accusant ses préférences, M. G. prouve avec beaucoup de force, en no-

---

ken der griechischen Dichtkunst erschlossen. Voir aussi l'édition d'Eschyle de M. H. Weil (1867).

tant les fractions de durée et comparant les résultats, le peu d'importance pratique des écarts entre ces systèmes [1].

Ainsi complétés et éclaircis dans les détails par de nombreux tableaux, les premiers chapitres du nouveau volume de M. G. peuvent être regardés comme un bon traité de rythmique ancienne. Le lecteur français, pour peu qu'il lise les signes musicaux, y trouvera un guide précieux en abordant cette région classique restée chez nous mal explorée. L'auteur ne pouvait, sans sortir de son sujet, exposer à fond les règles de la prosodie et de la versification et il en a seulement indiqué les bases essentielles : mais un traité de métrique ne saurait avoir de meilleure introduction que ces pages de l'*Histoire de la musique dans l'antiquité*. Il serait désirable que M. G. détachât ces chapitres spéciaux et en fît une publication à part, plus accessible au public savant par le prix et le format que l'ouvrage entier en deux volumes. L'auteur devrait seulement, dans une publication de ce genre, élaguer ou condenser un certain nombre de considérations relatives à l'*éthos* des types métriques, considérations qui, par suite de l'insuffisance des données antiques, sont parfois vagues ou hypothétiques. Malgré l'étude pénétrante de l'auteur qui rapproche les témoignages anciens de fragments de chants modernes, ce qui touche à la relation générale des sentiments moraux et des formes rythmiques est encore bien obscur, et ce sujet sur lequel les auteurs classiques sont remarquablement concordants demeure pour nous quelque peu insaisissable. M. G. ne semble pas toujours tenir assez compte de la distance où nous sommes des Grecs en cette matière. Quand nous lisons des assertions comme celle-ci (p. 124), que, dans la classification des rythmes au point de vue de l'éthos, « les mesures à cinq temps se prêtent à l'expression des sentiments anormaux ou changeants, perplexité, ivresse, enthousiasme » ou que « l'ionique mineur (une forme de notre 3/4) traduit les sentiments violents, convulsifs, spasmodiques, élans impétueux suivis d'un profond abattement » etc., etc., rien dans notre musique ne nous éclaire sur cette attribution de caractères moraux. Les mesures à cinq temps nous sont peu familières, et le rythme ∪ ∪ ⊥ — ne correspond pas pour nous à un sentiment particulier. En l'absence des chants anciens, nous n'avons comme contrôle de l'éthos rythmique que l'étude du texte poétique, et c'est un contrôle plutôt littéraire que musical. Ajoutons qu'au point de vue du rythme même, les fréquentes métaboles et la structure compliquée des strophes surprennent souvent notre sens moderne de la cadence et déroutent l'appréciation esthétique ou éthique. Nous avons en analysant le premier volume signalé des impossibilités analogues dans l'appréciation de l'éthos des modes harmoniques (t. I, p. 100).

L'étude des instruments de musique, que M. G. aborde après celle du rythme, nous conduit sur un terrain spécialement familier à l'auteur et

1. Cf. Croiset, *La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec*, ch. II.

où ses recherches ont un caractère nettement personnel. Le chapitre qu'il consacre à ce sujet, augmenté d'appendices où plusieurs points techniques sont traités en grand détail, fournit des idées nouvelles sur une matière importante au point de vue de l'histoire de la musique antique. Cette histoire est, en effet, étroitement liée au développement des organes d'exécution, instruments à cordes de la famille des lyres, et instruments à vent avec ou sans anches qui représentent les seules ressources orchestrales des anciens. En exposant les transformations de la lyre depuis les origines jusqu'à la fin de l'époque classique, M. G. s'est notablement écarté des idées le plus généralement acceptées sur ce sujet. Partant de la lyre à sept cordes en usage au temps de Terpandre, l'auteur indique avec beaucoup de précision les modifications introduites dans l'accord de ces cordes, puis les additions de notes nouvelles intercalées entre les notes primitives par Terpandre lui-même ou par ses successeurs, de façon à rendre exécutables sur la lyre de onze, puis de douze cordes tous les modes et tous les tons. L'auteur combat par des arguments très plausibles, et en s'appuyant d'un témoignage de Quintilien bien probant en sa faveur, la thèse, plusieurs fois soutenue, de l'extension de l'échelle primitive par l'adjonction de nouveaux tétracordes et non par la division de la gamme originelle en nouveaux degrés chromatiques. L'appendice consacré à la pratique citharistique et à l'emploi des harmoniques d'octave est des plus dignes d'intérêt.

Dans son étude des instruments à vent, non moins complète que celle des instruments à cordes, l'auteur puise à trois sources d'information : les textes antiques, le recours constant aux règles techniques de la facture moderne, enfin des expériences faites directement sur quatre *auloi* à anches retrouvés à Pompéi en bon état et actuellement déposés au musée de Naples. Il a pu ainsi établir sur des bases suffisamment certaines une classification des *auloi*, soit d'après leur diapason et leur étendue (en se rapportant à une échelle d'Aristoxène conservée dans Athénée), soit d'après la distinction des *auloi* en flûtes proprement dites et en diverses variétés d'instruments à anches. Ce chapitre, grossi de plusieurs appendices, est un de ceux du livre qui offrent au lecteur les notions musicales les plus nouvelles et les plus positives.

L'histoire proprement dite de la musique ancienne, dont l'auteur avait dans son premier volume esquissé le tableau sommaire, en déclarant que cette histoire présentait des lacunes trop grandes pour être écrite d'une manière suivie, a été reprise par lui dans la seconde partie de son dernier volume avec plus d'ampleur et de développement. Il a ainsi achevé une tâche qui avait fait reculer plus d'un de ses prédécesseurs, notamment Westphal qui a laissé interrompue son *Histoire de la musique antique* commencée en 1866. En abordant cette dernière partie de son étude, M. G. n'en dissimule pas les inévitables obscurités. Comment écrire une histoire de la musique à l'aide de documents presque exclusivement littéraires? Comment sous les indications vagues ou er-

ronées des auteurs[1] retrouver ce qui intéresse réellement le musicien, c'est-à-dire les transformations de la matière mélodique et harmonique? Pour une partie importante du domaine musical antique, celle qui correspond à notre art instrumental, pour la citharistique et l'aulétique, le problème est à peu près insoluble. Aussi, tout en recueillant soigneusement chaque témoignage ancien sur les développements de ces deux branches de l'art et en élucidant plusieurs questions relatives à la pratique des instruments aux différentes époques, M. G. ne consacre à ce sujet que quelques pages.

Pour l'art vocal, avec ou sans accompagnement d'instruments, le champ qui s'ouvre à l'étude est un peu plus vaste. Par suite de l'intime union de la matière poétique et de la mélodie à l'époque classique, la conservation du recueil imposant de poèmes lyriques ou dramatiques dont nous possédons le texte fournit aux recherches de l'historien une base plus solide que les commentaires critiques. M. G. compare non sans justesse le chant dramatique ou lyrique, ainsi entrevu à travers le rythme et la structure des strophes poétiques, à un palais dont un incendie aurait entièrement dévoré l'intérieur, tout en laissant intactes les murailles. Le plan et les dispositions de ces « murailles rythmiques » une fois relevés avec soin, il n'est pas interdit d'essayer d'en restituer le décor. M. G. a cru devoir, dans une certaine mesure, tenter cette restauration. Dans son tableau des évolutions de l'art lyrique depuis les origines jusqu'à la décadence romaine, il ne néglige aucun document. Les dates et les faits positifs trop rares fournis par les textes sont soigneusement utilisés, et les écoles principales ont pu être à peu près reconstituées comme temps et comme patrie. Cette première partie de sa tâche accomplie, l'auteur cherche, par une analyse approfondie des poèmes et des schemas rythmiques, à ressaisir dans leurs traits principaux les tendances de ces écoles et de quelques-uns de leurs chefs les plus célèbres. Après une longue étude de transformations successives des genres musicaux depuis Terpandre, il arrive à Simonide et à Pindare, puis à la tragédie d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, et

---

1. M. G. montre bien (L. IV, ch. IV et ch. VI) combien la tâche de l'historien impartial est rendue malaisée par les passions qui, dans le monde littéraire antique comme dans le nôtre depuis le siècle dernier, se sont constamment agitées autour des évolutions de l'art lyrique. Voir, *loc. cit.*, sur ce qu'on pouvait appeler l'école de protestation contre la *musique nouvelle*, école qui s'inspire de Pythagore et comprend Platon, Aristophane, Aristoxène parmi ses représentants les plus marquants. Phérécrate le comique appelle le novateur Timothée « l'infâme Milésien ». On sait l'indignation de Platon et d'Aristophane contre l'oubli des anciennes règles musicales et « la licence qui règne de leur temps » (voir *Lois*, l. III, Aristophane, *Nuées* et passim). Aristoxène parlait en termes émus de « la musique du temps jadis » (Athénée, p. 637). Cicéron, Quintilien, Plutarque accusent des tendances analogues. Comme le dit M. G., on retrouvera ces tendances, presque sans variante, appliquées à l'art occidental moderne.

à la comédie d'Aristophane, et consacre à cette pleine efflorescence du génie lyrique et dramatique plusieurs chapitres où l'histoire littéraire est mêlée habilement à l'histoire musicale proprement dite qu'elle éclaire et complète. En traitant de Pindare et des tragiques, M. G. n'a pas craint de recomposer lui-même la mélodie de quelques fragments lyriques, sans avoir d'ailleurs d'autre prétention que de mieux mettre en relief pour l'œil du musicien le caractère du rythme et des périodes. Malgré sa connaissance profonde du sujet, l'auteur ne pouvait aller plus loin sans céder à la pure imagination. En supposant qu'il eût créé un contour mélodique exact, comment y ajouter les éléments qui concouraient à l'impression d'une ode de Pindare ou d'un stasimon tragique, l'accompagnement des instruments, le mouvement des chœurs, l'accent et le talent de déclamation du chanteur ? Sachons gré à M. Gevaert de s'être interdit des conjectures trop hardies, et, ayant « dit honnêtement ce qu'on peut savoir de la musique grecque », d'avoir renoncé à remplir des lacunes que l'absence de documents fait irréparables. Dans sa restauration historique il a bien aventuré quelques hypothèses, mais presque toujours en prévenant le lecteur qui reste libre de les discuter. Si quelques-unes de ces hypothèses sont, en effet, discutables, toutes du moins s'appuient sur une consciencieuse et pénétrante étude d'un sujet que, malgré son aridité, l'auteur a, comme il le dit lui-même, fouillé avec amour et patience, avec un goût très vif des beautés de la musique homophone aujourd'hui disparues sous les développements de notre polyphonie instrumentale et vocale, avec le profond désir de rattacher ces développements immenses de l'art occidental à ses origines helléniques devenues si obscures.

E.

---

208. — **Ueber die Lautabwechslung.** Von N. Kruszewski, Privat Docent d. vergl. Sprachwissenschaft u. d. Sanskrit an d. Universitæt zu Kasan. Kasan, Universitætsbuchdruckerei. 1881, 41 p. pet. in-8°.

Cet opuscule est une partie d'un travail sur le vocalisme slave *(Zur Frage über den Guna...)* publiée dans le *Russkii filologitcheskii Vêstnik* de 1881. C'est une étude sur la méthode en phonétique ; l'auteur appuie ses considérations d'exemples empruntés à l'allemand et au russe.

Le principe de toute sa théorie consiste, dit-il p. 32, *à faire que les recherches passent de la sphère des phénomènes phonétiques macroscopiques dans la sphère des phénomènes phonétiques microscopiques ;* en d'autres termes, M. Kruszewski veut qu'un linguiste regarde les choses à la loupe. C'est la bonne méthode, et l'auteur déploie, en l'appliquant,

de grandes qualités de rigueur et de louable minutie; mais la lecture de son opuscule est rendue pénible par l'abus des longs mots plus lourds qu'utiles. Il y a une lacune assez grave. M. K. traite le développement du langage comme un *devenir* rigoureusement continu. Or, en pareille matière, *natura facit saltus;* il y a discontinuité d'une génération à l'autre. A Londres, aujourd'hui, un petit garçon prononce autrement que son père l'*a* de *same* et l'*r* de *three*. Le changement d'*l* en *l* mouillée après une consonne, qui s'est accompli dans tant de dialectes romans, n'est qu'une prononciation enfantine non rectifiée, prononciation qui aujourd'hui encore naît brusquement sous nos yeux, tels parents disant très nettement *fleur blanche* et leur enfant, non moins nettement, *flleur bllanche*. M. K. va évidemment au-delà du vrai quand il affirme (p. 33) que tout changement phonétique débute par une altération infinitésimale. Ce qui n'empêche pas qu'il y ait profit à lire son opuscule.

M. Kruszewski, dont la langue maternelle est le polonais, analyse avec une justesse rare les sons de la langue russe, si riche en phonèmes dont maint phonétiste ne soupçonne pas l'existence. Il rendrait service aux linguistes d'Occident s'il voulait bien leur donner en quelques pages une description méthodique de la prononciation russe.

Un appendice traite de la raison qui fait que dans les langues slaves les consonnes de la série du *k* donnent tantôt des chuintantes et tantôt des sifflantes.

L. HAVET.

---

209. — **Michael Denis**, ein Beitrag zur deutsch-œsterreichischen Literaturgeschichte des achtzehnten Jahrhunderts, von Dr. P. v. HOFMANN-WELLENHOF. Insbruck, Wagner. 1881, in-8°, VIII et 378 p. — Prix : 6 m. 40.

Le jésuite Michel Denis (1729-1800) n'est guère connu aujourd'hui que par une traduction d'Ossian qu'on ne lit plus et par l'anagramme de son nom, *Sined;* c'est en effet sous le nom de *barde Sined* qu'il publia en 1772 les poésies qui lui valurent, de son vivant, une éclatante renommée. Gœthe — s'il faut attribuer à Gœthe l'article paru dans les *Annonces savantes de Francfort,* — porta sur les poésies du barde Sined un jugement très bienveillant; mais, quelques années plus tard, Schiller ayant cité le nom de Denis dans sa dure critique de Bürger, W. Schlegel écrivait à l'auteur de *Lenore :* « Comment Schiller ose-t-il mettre audessus de vous un Denis, qui, si on l'écrasait dans un mortier, n'aurait pas même assez de sève et de moëlle pour une seule des poésies que vous avez faites ! » L'étude que M. de Hofmann-Wellenhof consacre à Denis est très consciencieuse, pleine d'informations exactes et d'observations approfondies; l'auteur a lu patiemment toutes les œuvres, quelles qu'elles soient, du jésuite viennois; il les analyse et les commente mi-

nutieusement. Denis a été le panégyriste officiel de l'Autriche durant près d'un demi-siècle; de 1760 jusqu'à sa mort, il a chanté, sans se lasser, les actes importants de la monarchie. Aussi ses poésies, si médiocres, offrent-elles un assez vif intérêt à l'historien. Tandis que Gleim, Ramler, Kleist glorifiaient Frédéric II, Denis célébrait Marie-Thérèse et Joseph II, Daun, Loudon, Lichtenstein; il célébrait même, cet Allemand épris de l'antique Germanie, l'alliance de la France et de l'Autriche, l'union de Paris et de Vienne, « ces deux sœurs »; il célébrait Hastembeck et l' « héroïsme français vainqueur de la nature et de l'ennemi », les succès, si minces qu'ils fussent, du maréchal de Broglie, la défaite des Anglais à Saint-Malo et la mort de Thurot, ce « héros de la mer », et cette « gloire de la France ». Chemin faisant, M. de H.-W. étudie les procédés poétiques de Denis, les figures qui lui sont familières, les images et les tournures qu'il emploie volontiers, etc. Il montre comment, peu à peu, sous l'influence de Klopstock alors encore tout puissant, Denis renonçait à la rime et se servait des mètres antiques, quel succès il obtint par sa traduction d'Ossian, de cet Ossian que Denis avait lu « le cœur palpitant et la joue brûlante, pendant que les larmes de la plus douce mélancolie coulaient de ses yeux » (1768), comment enfin il composa des bardits. La partie du livre consacrée à la poésie qu'on nomma « poésie des bardes » et que Denis mit en vogue est peut-être la meilleure du livre; au moins est-elle la plus intéressante, et l'auteur y a donné beaucoup de soin; on y voit quel abus Denis, ainsi que ses contemporains, a fait des mots *barde* et *druide* (lui-même ne se nommait il pas le barde de Joseph et n'aspirait-il pas à être le « Joseph des bardes »? n'appelait-il pas Klopstock « le plus grand des bardes de Teut », etc.?) M. de H.-W. remarque encore l'abus que Denis faisait dans ses poésies du clair de lune, du chêne, de la harpe, des divinités scandinaves. Mais un des aspects les plus curieux sous lesquels Denis se montre à nous dans le livre de M. de H.-W., c'est celui de réformateur et de pédagogue; Denis veut fonder une littérature nationale en Autriche; au *Theresianum* où il est professeur, il excite ses élèves, surtout ceux de la noblesse, à faire des vers allemands; lui-même corrige leurs poésies et les publie sous le titre de « fruits de jeunesse » (*Jugendfrüchte*). De même que de nos jours on a fait paraître les copies des lauréats du concours général et les meilleures compositions des élèves de certains lycées, de même Denis publie les poésies de ses disciples du Theresianum et dédie à la jeunesse allemande le volume qui les renferme; « la jeunesse, dit-il, manque, non pas de modèles, mais d'exemples empruntés à son âge et par là propres à exciter son émulation. » Le plus brillant et le plus célèbre de ses élèves, celui qui fit le plus d'honneur à son enseignement et qui devait publier plus tard les poésies posthumes de son maître, fut Joseph Frédéric de Retzer. Mais Denis avait ailleurs des disciples d'un âge plus mûr et d'une renommée déjà établie; Mastalier qui appartenait, comme lui, à la Société de Jésus; le baron de

Gebler, protecteur du théâtre et à ses heures auteur dramatique; Ayrenhoff, Sonnenfels, Haschka regardaient Denis comme leur chef, comme le coryphée des littérateurs viennois. Enfin, il ne faut pas oublier que Denis a commis beaucoup de vers latins, — le vers latin a toujours été cher à la Société de Jésus — et qu'il avait voué un culte passionné aux poètes du siècle d'Auguste, *dilecta cohors*, dit-il quelque part, *clarissima Romae lumina*. — Le livre de M. de H.-W. a coûté à son auteur beaucoup de recherches; il est peut-être un peu long; on voudrait par instants plus de vivacité dans le récit, et l'on regrettera que le jeune érudit n'ait pas fait une peinture plus animée et plus saisissante de la vie littéraire à Vienne au temps de Denis. Mais ses appréciations sont exactes et justes [1]; on ne l'accusera certes pas, comme il le dit, dans son introduction, d'avoir été trop prévenu en faveur de son poète; Denis, trop loué par les uns, trop méprisé par les autres, est remis ici à sa véritable place, et, pour emprunter encore à M. de Hofmann-Wellenhof une de ses expressions, il est vrai, toute germanique, on trouvera dans ce volume l' « exposé le plus objectif possible des défauts comme des qualités du barde Sined [2] ».

A. C.

---

210. — **Voltaire am Abend seiner Apotheose**, von H. L. WAGNER. (Deutsche Litteraturdenkmale des XVIIIten Jahrhunderts, in Neudrucken herausgegeben von Bernhard SEUFFERT.) Heilbronn, Henninger. In-8°, 20 p. — Prix : 80 pfen. (1 fr.)

Cet opuscule est une réimpression; il a paru pour la première fois en 1778; l'auteur, Henri Leopold Wagner, dont nous avons parlé récemment ici-même, a voulu se moquer de Voltaire. Il suppose qu'après la représentation d'*Irène*, où le vieillard a été accueilli par le public parisien avec un enthousiasme extraordinaire, où il a vu son buste couronné sur la scène, où il s'est penché à demi hors de sa loge en criant qu'on le fait mourir de plaisir, il suppose, dis-je, que Voltaire, rentré dans sa chambre, raconte à sa nourrice cette soirée qui a été « la plus belle de sa vie » et souhaite, pour « rendre son triomphe complet et jouir dans toute son étendue de sa gloire littéraire », connaître le jugement que portera sur lui le XIXe siècle. Sa nourrice va chercher un livre de sorcellerie, pro-

---

1. P. 371, lire *Caesarei* et non « Caesari ».

2. L'ouvrage est ainsi divisé : Ier livre : *Denis' Leben* (trois chapitres, de 1729 à 1759, de 1759 à 1784, de 1784 à 1800); IIe livre : *Denis' Dichtung* : I. *Die vorbardische Periode*, II. *Uebersetzung des Ossian*, III. *Die Barden-poesie*, IV. *Sonstige Dichtung während und nach der bardischen Periode*; IIIe livre : *Denis' Verhæltniss zu den Dichtern seiner Zeit*. L'appendice renferme : 1° trois lettres inédites de Denis à Gleim; 2° une lettre de Denis à Nicolai; 3° une lettre de Denis à Panzer; 4° une lettre de Denis à Græter; 5° quelques actes officiels concernant la vie de Denis; 6° le prologue et l'épilogue composés par Denis pour la pièce de Gebler, *Le ministre*; etc.

nonce quelques paroles magiques, et l'Esprit du XIX[e] siècle apparaît ; il remet dans les mains de Voltaire un ouvrage imprimé en 1875 ; c'est le « Dictionnaire raisonné de la littérature françoise du XVIII[e] siècle, où se trouvent les noms les plus remarquables de tous les savants et beaux-esprits de ce temps-là, avec le précis de leur vie et une courte critique de leurs œuvres » ; puis il disparaît après avoir ordonné à Voltaire de ne lire dans ce dictionnaire d'autre article que celui qui lui est consacré. Voltaire parcourt le volume ; les noms de Corneille, de Diderot, de Dorat, de Fréron — diable ! s'écrie-t-il, celui-là aussi ! — de Racine, de Jean-Jacques Rousseau, frappent successivement ses regards ; Rousseau a six pages entières pour lui seul, que de pages n'aura pas Voltaire ! Enfin, il arrive au V, il lit : « Arouet de Voltaire naquit... — Eh ! je le sais bien ! — et mourut enfin, de sa mort réelle, après qu'on eut assez souvent annoncé son trépas, le... — Eh ! je ne veux pas savoir quand je mourrai ! (il tourne la page) m'y voici... Ce fut en son temps un polygraphe, — que de fois me l'a-t-on répété ! — et il se mêla de tout, parce qu'il croyait tout savoir : philosophe sans pure logique, historien sans jugement, il n'alla pas loin sur ces deux domaines ; aussi tout ce qu'il a écrit sur la philosophie et sur l'histoire (il lit plus lentement) était oublié avant sa mort. Nous devons seulement excepter son *Traité sur la tolérance* qui fait à son auteur autant d'honneur qu'était faible et barbare l'époque qui avait besoin d'un tel Traité. (A la bonne heure ! Mais le marquis de Saint-Marc aurait dit davantage et mieux loué la chose, poursuivons), etc. etc. Ce qui l'irrite surtout, c'est le jugement porté sur ses œuvres dramatiques ; elles ne sont « que des livres scolaires qui apprennent le français aux étrangers » ; quelquefois pourtant, en carême, on joue son *Mahomet* pour varier avec *Polyeucte* et *Athalie*, mais il a poursuivi Rousseau, il a péché contre Shakspeare, le premier dramaturge des temps modernes ; finalement, il lit que la représentation d'*Irène* n'a été donnée que pour satisfaire sa ridicule vanité, qu'*Irène* même est complètement oubliée et qu'au XIX[e] siècle on ne connaîtra plus de son œuvre si vaste et si variée que deux volumes, intitulés « *Esprit de Voltaire* » ; il tombe à la renverse en criant : « Ah ! Dieux ! vous voulez donc me faire mour.....ir. »

L'opuscule de Wagner a été réimprimé par M. Bernhard Seuffert avec tout le soin et toute la correction qu'on pouvait attendre du jeune professeur de Wurzbourg ; une courte introduction donne des détails intéressants sur la haine que les jeunes écrivains de l'école à laquelle appartient Wagner avaient vouée à Voltaire ; ils lui reprochaient surtout de ne pas comprendre Shakspeare, et l'on sait ce que disait en 1771 l'ami et le compagnon de Wagner, Gœthe lui-même : « Voltaire, qui fait profession de diffamer toutes les majestés, n'est qu'un véritable Thersite, et, si j'étais Ulysse, je le frapperais de mon sceptre. »

C.

211. — **Zur albanischen Sprachkunde,** von Dr. Johann Urban Jarnik. Leipzig, Brockhaus, 1881, in-8°, 51 p.

L'albanais, malgré les récents travaux dont il a été l'objet, est encore si peu connu qu'on doit accueillir avec reconnaissance tout ce qui peut faciliter l'étude de cette langue intéressante à tant de points de vue. M. Jarnik a appris l'albanais à Vienne avec un maître natif de Scutari, et il a voulu faire profiter les autres de l'occasion qu'il avait mise à profit pour lui-même. Il publie ici une chanson, deux contes et une cinquantaine de proverbes, recueillis fidèlement de la bouche de son maître, et accompagnés d'une version interlinéaire très commode et d'un commentaire grammatical. Le tout forme un petit ensemble qui peut être recommandé à ceux qui voudraient tout seuls commencer l'étude de l'albanais. La transcription phonétique est simple et claire. M. Jarnik nous fait espérer sur l'albanais des publications plus importantes.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'éditeur Fischbacher publie une traduction, par M. Collins, de l'ouvrage de M. Tiele, professeur à l'Université de Leyde, sur l'*Histoire comparée des religions de l'Egypte et de la Mésopotamie*.

— M. Arthur Engel, ancien membre de l'Ecole française de Rome, va publier à la librairie Ern. Leroux des *Recherches sur la numismatique et la sigillographie des Normands de Sicile et d'Italie*. (112 p. avec planches.)

— Dans la collection publiée par Maisonneuve, sous le titre « *Les littératures populaires de toutes les nations* », paraîtront bientôt *Les contes égyptiens*, par M. G. Maspero et les *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne*, par M. Luzel.

— La librairie Georg, de Lyon, publie une *Collection des opuscules lyonnais*. Cette collection, tirée à cent exemplaires sur papier de Hollande, sera indéfinie et réservée aux seuls souscripteurs. Le premier volume est dû à M. E. Caillemer, notre collaborateur, doyen de la Faculté de droit de Lyon; il a pour titre : *Les manuscrits de Bouhier, Nicaise et Peiresc, de la Bibliothèque du Palais des Arts de Lyon* (in-8°, VIII et 48 p.)

— Il a paru à la librairie Berger-Levrault la première livraison d'un *Dictionnaire militaire* publié sous la direction de M. Amédée Le Faure, député de la Creuse. (*A-Art*; gr. in-8° à deux col., p. 1-160); cet ouvrage paraîtra en seize ou dix-huit livraisons à 3 fr. 50 et formera deux gros volumes de quatre-vingts à quatre-vingt-dix feuilles chacun, du prix de 30 fr. le volume; il sera terminé en deux ans.

— Le ministre de l'instruction publique vient d'arrêter le programme des travaux des Sociétés savantes en 1882. Le congrès qui se réunira à la Sorbonne étudiera les questions suivantes : 1. Faire connaître les récentes découvertes de monnaies gauloises. 2. Etudier les questions relatives aux camps à murs vitrifiés; s'attacher principalement à en déterminer la date. 3. Déterminer, en s'appuyant sur les inscriptions, les caractères de la sculpture des figures et des ornements dans les monuments romains du midi de la Gaule. 4. Signaler et expliquer les inscriptions de l'antiquité

trouvées en France dans ces dernières années. 5. Signaler et expliquer les inscriptions du moyen âge trouvées en France dans ces dernières années. 6. Quels sont les monuments et les produits de l'art ou de l'industrie, principalement ceux dont la date est certaine, qui peuvent servir à fixer les caractères de l'art mérovingien et de l'art carlovingien? 7. Signaler les caractères du XI[e] siècle, d'après les monuments dont la date peut être fixée à l'aide des contemporains. 8. Faire connaître les systèmes d'après lesquels a été fixé le commencement de l'année, au moyen âge, dans les différentes régions de la France. 9. Faire connaître, d'après des documents authentiques, l'origine, l'objet et le développement des pèlerinages antérieurs au XVI[e] siècle. 10. Faire connaître l'organisation des corporations en France avant le XVI[e] siècle. 11. Etudier les procès-verbaux des réformateurs des coutumes aux XV[e] et XVI[e] siècles; y rechercher l'état de la législation et les projets déjà réalisés à l'époque où ont pris fin les guerres avec les Anglais. — Dresser, d'après ces procès-verbaux, la statistique des bénéfices ecclésiastiques et des seigneurs laïques existant au XVI[e] siècle. 12. Mettre en lumière les documents historiques qui font connaître l'état de l'instruction primaire en France avant 1789. 13. Signaler et apprécier les documents relatifs aux Assemblées provinciales du temps de Louis XVI. 14. Exposer, d'après les textes et les monuments, l'état de l'imagerie populaire en France, antérieurement à la fin du XVIII[e] siècle. 15. Etat des bibliothèques et des musées d'antiquité dans les départements; mesures prises pour que ces établissements contribuent aussi efficacement que possible au développement des travaux historiques et archéologiques.

ALLEMAGNE. — Le cinquième congrès des orientalistes a eu lieu cette année à Berlin. La France y était représentée par MM. Schefer, Carrière et H. Cordier (pour l'Ecole des langues orientales), Révillout, Oppert et Halévy; l'Angleterre, par MM. Max Müller (Oxford), Bensley (Cambridge), Eggeling (Edimbourg), Beal, Rost, Cust, Burgess, Monier Williams, Ethé, Bendall; l'Italie, par MM. Ascoli, Amari, Flechia et de Gubernatis; la Hollande, par MM. Tiele, de Goeje et Speyer; la Russie, par MM. Wassiliev, Golenischev, Donner, Gottwald, Rosen et Schrœder; la Suisse, par MM. Naville, L. Gautier et Brunnhofer; l'Espagne, par MM. Garcia Ayuso et Guilhen Robbles; la Belgique, par M. Ch. Michel; il faut citer aussi deux prêtres bouddhistes du Japon, MM. Bunyo Nanjio et Kasawara, venus à Oxford pour étudier le sanscrit et amenés à Berlin par M. Max Müller, et le pandit Krishnavarman, répétiteur à Oxford, en costume oriental. Le congrès s'est ouvert le lundi 12 septembre dans la grande salle de l'Université de Berlin; après un discours de M. Dillmann, président du comité directeur, et une communication de M. Max Müller sur les mss. sanscrits trouvés au Japon, M. Schefer a offert le 1[er] fascicule du *Corpus inscriptionum semiticarum* et la collection des publications de l'Ecole des langues orientales; puis les sections se sont formées : 1° section indo-européenne, président : M. Weber; vice-présidents : MM. Justi et Ascoli; 2° section sémitique, président : M. Schrader; vice-présidents : MM. Schefer et Amari; 3° section africaine, président : M. Lepsius; 4° section de l'extrême Orient, président : M. von der Gabelenz; vice-président : M. Wassiliev; 5° section de la Palestine. Parmi les travaux présentés au congrès, nous citerons : 1° dans la section indo-européenne : un mémoire de M. Windisch sur les origines du drame hindou, mémoire dont les conclusions, adoptées par M. Weber, ont été attaquées par MM. Jacobi et Pischel; une série de rapprochements faits par M. Oldenberg entre le Lalitavistara, l'histoire de Bouddha en sanscrit et les livres pâlis du Sud; une étude de M. Jacobi sur les épopées de Kalidâsa; un résumé, par M. Deussen, de son futur livre sur l'école philosophique Vedânta; un rapport de M. Max Müller qui raconte avec de plus amples dé-

tails la découverte des manuscrits sanscrits au Japon et présente le 1er fascicule des *Analecta Oxoniensia*; une communication de M. Bendall sur la collection des mss. nepalais donnés à l'Université de Cambridge par M. D. Wright; un exposé, par M. Monier Williams, de certaines cérémonies religieuses des Hindous, auquel le pandit Krishnavarman ajoute d'autres détails sur l'Inde moderne et la récitation d'hymnes védiques suivant les divers modes; enfin, le travail de M. Ascoli sur les causes ethnologiques de la modification des langues; — 2° dans la section sémitique : l'étude de M. Dieterici sur la philosophie arabe au IXe siècle; les notes de M. Grünert sur la lexicographie arabe; le travail de M. Spitta sur la géographie de Ptolémée chez les Arabes; la communication de M. Sachau sur l'inscription trilingue de Zebed; les discussions de MM. Oppert, Stolze, Strassmaier et Schrader au sujet des inscriptions cunéiformes de l'Assyrie, et de MM. Haupt et Halévy sur l'accadien; — 3° dans la section africaine : la communication de M. Naville sur l'édition du Livre des Morts dont il présente deux volumes de texte et de variantes; une traduction du démotique faite par M. Revillout et contenant une conversation philosophique du chacal koufi et de la chatte éthiopienne; une traduction, due à M. Golenischev, d'un conte en ancien égyptien (papyrus de Saint-Pétersbourg); une note de M. Maspero sur les découvertes de Thèbes, et une autre, de M. Brugsch, sur certains noms géographiques qui se trouvent dans les textes hiéroglyphiques; — dans la section de l'extrême Orient : des mémoires, notes ou communications de MM. Bastian sur la psychologie bouddhique; Beal, sur les conciles bouddhiques d'après les sources chinoises; Bushell, sur d'anciennes sculptures chinoises (M. Bushell en présente les estampages) et Donner, sur les mots lithuaniens dans les langues finnoises. Le samedi 17 septembre, les membres du Congrès se réunissaient de nouveau dans une séance générale et décidaient, à l'unanimité, que le prochain congrès des orientalistes aurait lieu à Leyde, en 1884.

— MM. W. Deecke et C. Pauli avaient jusqu'ici publié leurs études sur la langue étrusque séparément (*Etrukische Forschungen*, *Etruskische Studien*); ils viennent de faire paraître le premier fascicule d'une collection qui renfermera désormais leurs travaux à tous deux; cette collection a pour titre : *Etruskische Forschungen und Studien* et paraîtra à intervalles non déterminés; le premier fascicule, qui est édité par la librairie Heitz de Stuttgart (In-8°, 11 et 94 p. 5 mark) est dû tout entier à M. Pauli; il comprend deux études, dont voici les titres 1° *Noch einmal die* lautni-*und* etera-*Frage* (pp. 1-65); 2° *Nachtræge und Neues in Bezug auf* arnθial *und* larθial *und ihre Verwandten* (pp. 69-90.)

— La librairie Teubner annonce la prochaine publication d'un dictionnaire de mythologie grecque et romaine (*Handlexicon der griechischen und rœmischen Mythologie*), dirigé par M. W. H. Roscher. M. Birt, de Marbourg, rédigera les articles : *Ceres, Dea, Dia, Diana, Genii, Genius*; — M. Engelmann, de Berlin : *Admetos, Alkestis, Erichthonios, Io, Laokoon, Odysseus, Penelope*; — M. Flasch, de Würzbourg : *Aglauros, Helene, Hermaphroditos, Kentauren, Lapithen, Niobe, Orestes, Poseidon, Zeus*; — M. Fleischer, de Meissen : *Achilleus, Troilos*, etc.; — M. Furtwængler, de Berlin : *Asklepios, Dioskuren, Eros, Faunus, Ge, Giganten, Glaukos, Hades, Heracles, Hygieia, Heros*; — M. Greve, de Fellin : *Hyakinthos, Linos, Narkissos*; — M. Klügmann, de Rome : les Amazones; — M. E. Meyer, de Leipzig : tous les art. relatifs aux divinités égyptiennes et orientales dont les mythes et les cultes ont été accueillis en Grèce et en Italie; *Astarte, Ammon, Isis, Osiris, Mithra*; — M. Procksch, d'Eisenberg : *Avernus, Bellona, Bona Dea*; — M. Rapp, de Stuttgart : *Erinys, Eos, Helios, Hephaistos, Mainaden, Nymphen, Pan, Satyros*; — M. Reifferscheid, de Breslau : *Acca Lar., Epona, Hercules, Indigetes, Juppiter, Lares, Manes, Penates, Silvanus*;

— M. Schreiber, de Leipzig : *Artemis, Demeter, Dionysos ;* — M. Seeliger, de Meissen : *Argonautensage ;* — M. Stoll, de Weilburg : *Ares, Atlas, Chariten ;* — M. de Sybel, de Marbourg : *Ate, Cheiron, Daimon, Daktylen, Daphne, Dike, Dione, Eileithyia, Hebe ;* — M. Weizsæcker, de Ludwigsbourg : *Deukalion, Mnemosyne, Moirai, Musen, Nemesis, Nereus, Oceanos ;* — M. Wœrner, de Leipzig : *Aeneas, Anchises, Ascanius*, etc. etc. ; M. Roscher fera les articles consacrés à Aphrodite, Apollon, Athéné, Hermès, etc. ; parmi ses autres collaborateurs, il cite MM. Angermann, Bernhard, Crusius, Meltzer, Milchhoefer, Oertel, Preuner, Schirmer, Schultz, Wilisch et Wissova.

— Il va paraître également, à la librairie Teubner, une quatrième édition de l'Histoire de la littérature latine *(Geschichte der rœmischen Litteratur)* de W. S. Teuffel ; cette édition, sans être notablement augmentée, a été remaniée en maint endroit par M. L. Schwabe.

— La même librairie doit publier encore, dans un délai rapproché, les ouvrages suivants : 1° *Der rœmische Kalender, von O. E. Hartmann*, publié d'après les papiers et notes de l'auteur par M. Ludwig Lange ; 2° *Fragmenta historicorum romanorum*, édités par M. Herm. Peter ; 3° *Horazstudien, alte und neue Aufsætze über die Lyrik des Horaz*, par M. Theod. Plüss, professeur au gymnase de Bâle ; 4° le catalogue des ouvrages de et sur Dante que possédait le roi de Saxe Jean (Philalethes), *Catalogus Bibliothecae Danteae Dresdensis a Philalethe, b. rege Joanne Saxoniae, conditae, auctae, relictae.* Ce catalogue est dû à M. Jules Petzholdt.

— La librairie Wagner, d'Innsbruck, publie une collection des anciens poètes tyroliens, dont deux volumes ont déjà paru : *Die Pluemen der Tugend*, de Hans Vintler, publiés par M. Ignace Zingerle et les poésies de Frédéric de Sonnenburg, dont l'éditeur est M. Oswald Zingerle ; un troisième volume paraîtra prochainement dans cette collection, et renfermera les poésies de Hugo de Montfort, éditées par M. J.-E. Wackernell. La même librairie annonce la publication de deux autres ouvrages, relatifs à la poésie populaire, et dont voici les titres : *Deutsche Volkspoesie aus Steiermark, zugleich Beitræge zur Kenntniss der Mundart und der Volkspoesie auf bairischœsterreichischem Sprachgebiete* (avec introduction, remarques et airs de chansons choisies, par M. Ant. Schlossar), et *Weihnachtslieder und Krippenspiele aus Oberœsterreich und Tirol* (rassemblés et publiés en deux volumes, avec mélodies, par M. Wilhelm Pailler).

— M. Albrecht Wagner, privat-docent à l'Université d'Erlangen, prépare une nouvelle édition des *Visions of Tundale ;* la première édition avait été donnée à Edimbourg en 1843 par M. Turnbull.

— M. Phil. Strauch, privat-docent de l'Université de Tubingue, doit publier à la librairie Mohr de Fribourg et Tubingue, un ouvrage intitulé *Margaretha Ebner und Heinrich von Nœrdlingen ;* cet ouvrage renfermera : 1° les Révélations de Marguerite Ebner à Marie Medingen ; 2° la correspondance de Henri de Nœrdlingen et de quelques autres mystiques avec Marguerite (d'après le ms. du British Museum) ; 3° une introduction, où l'auteur traite des manuscrits et de leurs rapports, de la langue des documents, et des relations de Marguerite Ebner et de Henri de Nœrdlingen ; 4° un commentaire.

— La librairie littéraire de Rütten et Lœning, à Francfort-sur-le-Mein, publiera prochainement une deuxième édition remaniée de l'ouvrage de M. H. de Sybel, *Entstehung des deutschen Kœnigtums*, et un nouvel ouvrage de M. George Brandes, *Litteratur-Bilder aus dem neunzehnten Jahrhundert.*

— M. Rudolf Buddensieg, dont l'on connaît les travaux sur les manuscrits de Luther et d'autres écrivains de la Réforme en Allemagne, prépare une édition princeps

des œuvres de polémique écrites en latin par Wiclif, d'après les manuscrits de Vienne et de Prague. L'édition comprendra un volume de trois à quatre cents pages in-octavo. (Leipzig. Ambr. Barth) et paraîtra l'année prochaine.

— M. Schipper, professeur de langue anglaise à l'Université de Vienne, doit publier très prochainement une étude sur l'ancienne versification anglaise.

— Quatre nouvelles livraisons (6, 7, 8, 9) de l'*Encyclopædie der neueren Geschichte*, dirigée par M. W. Herbst et publiée par la librairie F. A. Perthes, de Gotha, viennent de nous être adressées ; elles vont de *Bolingbroke* à *Dampierre*. Nous remarquons l'absence des noms suivants qui auraient mérité une mention : *Bolintineano*, le roi *Bomba*, *Bombelles*, *Bonfim*, général *Bon*, de *Bonald*, *Boncompagni*, *Bonjean*, *Bordesoulle*, etc. : il eût fallu citer le Boufflers qui défendit Gênes, accorder une notice au duc de Broglie actuel, ne pas oublier à l'art. *Cambrai* le congrès de 1722 et l'attaque de 1793, se souvenir qu'outre la Commune de 1871, il y a eu encore la *Commune de Paris* (1789-1795), enfin, ne pas dire que Benjamin Constant a composé une « excellente traduction » du Wallenstein ; puisque Constant, comme dit Mme de Staël, a resserré la trilogie de Schiller en une tragédie selon la forme et la régularité française. Ajoutons encore que l'ouvrage de M. Vatel (art. *Corday*) a trois volumes, et non deux, et que le brave Crillon méritait quelques lignes, autant et plus que le duc de Mahon. Mais cette « Encyclopédie de l'histoire moderne » rendra de grands services ; nous avons remarqué, dans les nouveaux fascicules, les art. *Bonaparte*, *Bothwell*, *Braunschweig*, *Bremen*, *Brougham*, *Buckingham*, *deutscher Bund*, *Bunsen*, *Burke*, *Cadiz*, *Calonne*, *Calvin*, *Canning*, *Capodistrias*, *Castlereagh*, *Cavour*, les *Christian* de Danemark, les *Clarendon*, *Clive*, *Cobden*, les *Cobenzl*, *Columbus*, *Corsica*, Thomas *Cranmer*, Thomas *Cromwell*, Olivier *Cromwell*, duc de *Cumberland*, *Dahlmann* et *Dalberg*.

— M. Paul Lindau qui avait fondé la *Gegenwart* et l'avait dirigée pendant dix ans, abandonne la direction de ce recueil à M. Théophile Zolling.

— L'*Allgemeine literarische Correspondenz* cesse de paraître; son dernier numéro est celui du 15 septembre.

— L'auteur des biographies de Schubert, de Schumann, de Mendelssohn, de Haydn et de Seb. Bach, M. Auguste Reissmann, publie une biographie de Hændel (*Georg Friedrich Hændel, sein Leben und seine Werke*. In-8°. Berlin, Guttentag, 6 mark 50).

— La première livraison du Catalogue, depuis longtemps annoncé, des lettres de Gœthe, par M. Fr. Strehlke, vient de paraître (*Gœthes Briefe. Verzeichniss derselben unter Angabe von Quelle. Ort, Datum und Anfangsworten, nach den Empfængern geordnet und unter Mitteilung vieler bisher ungedruckter Briefe Gœthes*. Berlin, Hempel). La livraison coûte 1 fr. 25.

— La première livraison d'une treizième édition du *Conversations-Lexikon* de Brockhaus est en vente (*A-Abraham*); cette fois, les illustrations et cartes, jusqu'ici publiées séparément dans le *Bilderatlas*, sont intercalées dans le texte; l'ouvrage entier comprendra deux cent quarante livraisons ou seize volumes; chaque livraison coûte 50 pfennigs.

— M. Ad. Weyl, directeur des *Berliner Münzblætter*, publiera désormais un *Anzeiger für Numismatik und verwandte Fæcher*, qui paraîtra tous les mois et sera envoyé gratis à toutes les personnes qui en feront la demande.

— La bibliothèque du regretté Hermann Lotze sera vendue au mois d'avril de l'année prochaine par la librairie Dieterich (A. Hoyer), de Goettingue ; le catalogue doit paraître prochainement.

— La librairie Reimer, de Berlin, vient de publier une carte de la Tunisie, que

nous pouvons recommander au public français ; elle est due à H. KIEPERT *(Nouvelle carte de la régence de Tunis, dressée d'après les cartes nautiques de la marine anglaise, les cartes de l'Algérie et de la Tunisie publiées par le dépôt de la guerre français, et les itinéraires des voyageurs européens surtout de feu M. Wilmanns.* Echelle de 1,800,000. Prix : 2 francs 50); à l'exception du *sch*, l'orthographe des noms y est « conforme à la prononciation française ».

— M. Henri Boos, de Bâle, a été chargé d'examiner et de mettre en ordre les archives de la ville de Worms.

— Le 8 septembre un monument en l'honneur de Lessing *(Lessing-Denkmal)*, dû au sculpteur Schaper, a été inauguré à Hambourg.

ANGLETERRE. — La Société des anciens textes anglais fera paraître : dans les « Original Series », la première partie des *Vies des saints*, en anglo-saxon, p. p. M. W. SKEAT et le *Catholicon anglicum* (publié de concert avec la Camden Society) et dont l'éditeur est M. Sidney HERRTAGE ; dans les « Extra Series », la suite des « *English Charlemagne Romances* », le « *Sowdone of Babylone* publié par M. Hausknecht d'après le ms. qui appartenait à sir Th. Phillipps, la seconde partie du *Lyf of Charles the Grete* de Caxton (éditeur, M. Herrtage). Ajoutons que les « *Charlemagne Romances* » seront complétées l'année prochaine par les pièces contenues dans le ms. Auchinleck et par le poème comique de *Rauf Coilyear*.

— Il va paraître, au 1er novembre, à la librairie Blackie, le premier volume d'une nouvelle édition de l'*Imperial dictionary of the english language*, d'Ogilvie ; cette nouvelle édition comprendra quatre volumes, qui seront publiés chacun à intervalle de quatre mois ; on y trouvera 30.000 mots qui ne figuraient pas dans l'édition antérieure.

— M. Alex. CAMERON prépare un dictionnaire étymologique de la langue gaélique.

— Dans la dernière semaine de ce mois paraîtra la vie de Cobden *(Life of Richard Cobden)* de M. John MORLEY; l'ouvrage aura deux volumes et paraîtra à Boston, chez les frères Roberts.

— Les éditeurs Marcus Ward et Co. annoncent la publication d'une *Constitutional history of England, 1760-1860*, par M. C. D. Yonge. — MM. Longmans, d'un ouvrage de M. Bingham, intitulé *The marriages of the Bonapartes*, du 4e et dernier volume de la *Vie de Napoléon III* par M. BLANCHARD JERROLD et des *Recollections of the last half century*, par le comte Orsi ; — MM. Kegan Paul, des livres suivants : *The Alphabet*, de M. Isaac Taylor; *The Egypt of the Past*, de M. Erasmus Wilson ; *Thomas à Kempis and the brothers of common life*, de M. Kettlewell.

— On annonce encore la publication prochaine des ouvrages suivants : chez Macmillan, *The making of England*, de M. J. R. GREENE ; *The voyage of the Vega*, de M. NORDENSKIOELD; *Literary history of the nineteenth century*, de Mrs. OLIPHANT; *Subject and neighbour lands of Venice*, de M. E. A. FREEMAN ; une trad. de la *Vie de Gœthe* et de la *Vie de Schiller*, de M. Düntzer ; une trad. de la *Critique de la raison pure*, de Kant, par M. MAX MÜLLER ; — chez Chapman et Hall : la trad. de l'ouvrage de M. Muntz sur Raphaël (*The life and works of Raphael*) et le troisième volume des Lettres de Ch. Dickens ; — chez Trübner : *The Indian Empire, its history, people ands products*, de M. HUNTER ; *The Aramaeans*, de M. FEATHERMANN ; *Coins of the Jews*, de M. MADDEN ; *Buddhist literature in China*, de M. BEAL ; *The quatrains of Omar Khayyam*, trad. par M. WHINFIELD ; une trad. métrique des Odes d'Hafiz par M. PALMER, et la *Cesnola Collection of cypriote antiquities* ; — à la Clarendon Press : *The life and reign of William Rufus, and the accession of Henry the first*, de M. E. A. FREEMAN ; *Aspects of poetry*, de M. SHAIRP

A treatise on the accentuation of the three so-called poetical books on the Old Testament, Psalms, Proverbs, de M. WICKES; la IVe et dernière partie de l'*Etymological dictionary of the english language*, et un *Concise etymological dictionary*, de M. W. SKEAT; — chez Remington : *French dramatists of the nineteenth century*, de M. BRANDER MATTHEWS.

BELGIQUE. — A l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance nationale, on a organisé à Liège une exposition de l'art ancien au pays liégeois. Le catalogue de cette exposition comprend six parties, correspondant aux six sections de l'exposition. La première partie : *peinture, sculpture, gravure en médailles*, est précédée d'une introduction due à M. J. Helbig. La seconde partie : *vues, gravures, manuscrits et imprimés*, comprend trois notices : 1° de M. J. R. Demarteau sur les vues, plans et gravures ; 2° de M. Joseph Demarteau sur les chartes et manuscrits ; 3° de M. Helbig sur la typographie. La troisième partie est consacrée à la numismatique et aux sceaux (notice de M. Alexandre). On trouve dans la quatrième partie, réservée à l'orfévrerie, à la dinanderie, à la ferronnerie, au mobilier religieux, une introduction de M. Reusens. Les notices de la cinquième partie du catalogue (*mobilier particulier, ivoires, tapisseries* et *costumes*) sont dues à MM. Helbig et Dubois. La sixième partie, intitulée « *céramique* », comprend la verrerie, le grès et la faïence de Liège; les notices qui l'accompagnent sont de MM. Schnermans et Vanden Casteele. Ajoutons que M. Schnermans a mis en tête du catalogue un article sur les objets de haute antiquité recueillis dans le pays liégeois ; cet article suit immédiatement une introduction générale où M. Joseph Demarteau a résumé l'histoire de Liège au point de vue artistique.

— On va publier un *Armorial liégeois*, composé de mille blasons, presque tous inédits et appartenant à des familles nobles ou bourgeoises de l'ancienne principauté de Liège; ces blasons ont été relevés sur les pierres tombales, les vitraux des églises, les parchemins des archives publiques ou particulières, les sceaux, etc. ; ils seront accompagnés de notices historiques et généalogiques.

— Le tome premier du *Wapenboeck* ou Armorial de Gelre, héraut d'armes de 1334-1370, vient de paraître à la librairie Fr. J. Ollivier. L'ouvrage, publié par M. Victor BOUTON, est une reproduction diplomatique et une première édition du manuscrit original; il renferme en outre la traduction des poésies héraldiques du thiois en français, des commentaires et des notes généalogiques; il formera quatre volumes, avec 200 planches coloriées à la main, et plus de 1,800 armoiries, presque toutes avec des cimiers. Les tomes II et III paraîtront avant la fin de cette année et le tome IV les suivra de près. L'ouvrage complet coûte 2,000 fr., et quarante-cinq exemplaires seulement sont mis à la disposition des amateurs; les planches ont été effacées.

— Il vient de paraître, en quatre volumes, avec huit plans et vues, une *Histoire de Menin*, due à M. REMBRY BARTH. (Bruges, Gailliard.)

— M. Aug. HOCK a fait paraître un volume intitulé : *Liège au* XVe *siècle, promenades rétrospectives.* (Liège, Vaillant-Carmanne. In-8°, IX et 233 p. avec huit eaux-fortes). C'est, dit M. Stecher dans l'*Athenaeum belge*, un tableau d'une vérité saisissante; la ville gouvernée par le prince-évêque Jean de Heinsberg se montre à nous avec ses nombreuses églises, ses couvents éparpillés, ses hôtels de Tréfonciers, ses tours crénelées et ses remparts.

— Parmi les manuscrits acquis en 1880 par la Bibliothèque royale de Bruxelles, nous remarquons : le Registre original de la corporation des charpentiers de Bruges ; un mémoire datant de 1767, sur la théorie et la pratique de l'administration des douanes ; une théorie du secrétariat d'état par N. L. Le Dran, chef du département

des affaires étrangères (Paris, 1737); un Journal du palais ou recueil de tout ce qui s'est passé au parlement au sujet des billets de confession et des refus de sacrements, depuis le 23 mars 1752 jusques après l'exil de l'archevêque en décembre 1754; une Histoire des événements arrivés depuis le mois de septembre 1770 concernant les parlemens et les changemens dans l'administration de la justice et dans les lois du royaume, première partie, 7 septembre 1770 au 7 septembre 1772; des Lettres, mémoires et autres documents adressés à Merlin de Douai, membre du Directoire, et relatifs principalement aux affaires d'Italie, en l'an VI et l'an VII, un vol. in-f°.

— Le 25 septembre a eu lieu, à Bruxelles, la manifestation organisée en l'honneur d'Henri Conscience. Le Conseil communal d'Anvers a, à cette occasion, décidé : 1° qu'une statue sera érigée à Conscience dans le local de la nouvelle bibliothèque; 2° que la place devant ce local sera nommée *place Conscience*; 3° que la rue qui y aboutit aura le nom de rue *Leeuw van Vlanderen*, en mémoire du roman de Conscience publié sous ce titre. En même temps l'Université de Louvain a décerné à Conscience le diplôme de docteur *honoris causa*, et la société littéraire néerlandaise de Leyde, celui de membre honoraire; le délégué des Pays-Bas, M. Hobrecht, a remis au romancier, au nom de son souverain, la grande médaille du mérite.

— Il est question de créer à l'Université libre de Bruxelles un Institut historique et philologique, sur le modèle des séminaires allemands et de l'école des Hautes-Etudes; M. Philippson a développé récemment dans la *Jeune revue littéraire* le programme de l'enseignement qu'il serait appelé à donner.

— Nous apprenons la mort à Berlin de M. le baron Jean-Baptiste Nothomb, ministre plénipotentiaire de Belgique auprès de l'empire allemand, ministre d'Etat, un des fondateurs de la monarchie belge. Il était né à Messancy, dans le grand duché de Luxembourg, le 3 juillet 1805. Il est l'auteur d'un important ouvrage, *Essai historique et politique sur la révolution belge* (1833) qui a eu cinq éditions et qui a été traduit en allemand et en italien.

DANEMARK. — Nous avons reçu le premier fascicule d'un petit dictionnaire danois-norvégien-français (*Dansk-norsk-fransk Ordbog*), par MM. Thor Sundby et Euchaire Baruel. Ce premier fascicule, qui comprend 80 pages à deux colonnes, chacune de soixante lignes, va jusqu'au mot *beskilling*; il sera suivi de onze autres; l'ouvrage paraît à Copenhague, à la librairie Gyldendal.

— M. Thomsen, professeur à l'Université de Copenhague, prépare une édition suédoise de son livre sur les origines de la Russie, dont notre recueil a rendu compte autrefois.

— M. Louis Leger nous adresse la notice suivante : Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. Caspar Wilhelm Smith, professeur de langue et de littérature slaves à l'Université de Copenhague. M. Smith avait inauguré le premier ces études difficiles dans le monde scandinave et il en était depuis quarante ans le représentant le plus distingué. Il était né en 1811. Il avait fait ses études à l'Université de Copenhague; attiré de bonne heure vers l'étude de la philosophie et de la linguistique, il alla se perfectionner à Berlin vers 1841; il eut l'occasion d'y apprendre le polonais et se consacra désormais à la philologie slave; il visita tour à tour Cracovie, Vienne, Pesth et Prague, et publia en 1845 en allemand sa *Grammaire de la langue polonaise*, ouvrage fort estimé dont une nouvelle édition a paru en 1864. En 1846, il se rendit à Kœnigsberg pour étudier le lithuanien. Malheureusement ces études si nouvelles alors n'étaient pas encore représentées dans l'enseignement officiel en Danemark; Smith dut accepter une place de professeur de danois au collège (*Kathedralskole*) de Roskilde. Son travail *De locis quibusdam grammaticae linguarum balticarum et slavonicarum* (I-III, 1857-59) appela l'attention de l'Université de

Copenhague. Elle lui décerna le titre de docteur — sans exiger une soutenance orale où aucun professeur n'aurait pu disputer sérieusement — et il fut en 1859 nommé docent de langue et de littérature slaves. Il a produit d'excellents élèves parmi lesquels il suffit de citer M. V. Thomsen. La plupart de ses travaux ont paru dans des revues danoises : il a donné entre autres des études sur le Hussitisme et les anciens monuments de la poésie tchèque, sur la poésie populaire russe et serbe, sur Krylov, sur la nationalité des Grands-Russes, et deux opuscules importants de grammaire, une *Théorie abrégée des verbes russes* en danois et une dissertation, *de verbis imperfectivis et perfectivis in linguis slavonicis.* (Programme de l'Université de Copenhague pour l'année 1875.) Mais son œuvre capitale est sans contestation sa traduction danoise de la chronique russe de Nestor; elle est accompagnée d'un commentaire très précieux, le meilleur peut-être qui existe en aucune langue. M. Smith déployait dans ses rapports avec ses élèves et avec ses collègues étrangers une cordialité, une conscience scientifique dont je puis rendre personnellement témoignage. En dehors de ses travaux d'histoire et de philologie slave, il laisse un volume sur le poète comique Holberg.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 octobre 1881.

M. le secrétaire perpétuel communique une note de M. de Longpérier, qui a pour objet de signaler à l'attention des membres de l'Académie deux petits monuments de l'antiquité, trouvés dans la propriété de M. le marquis d'Hervey de Saint-Denys, entre Ablis et Étampes, non loin de Dourdan. L'un des objets en question est une tessère d'os qui porte une courte inscription latine gravée en creux. L'autre est un cachet d'oculiste, avec des inscriptions encore lisibles sur trois de ses faces; on y lit, outre le nom du remède, celui de l'oculiste, C. Domitius Magnus. M. de Longpérier, qui s'était chargé d'examiner ces objets pour en parler à l'Académie, a tenu, quoique très souffrant, à adresser à ses confrères le compte rendu de son examen, écrit sous sa dictée et signé par lui-même.

Les sujets suivants, inutilement proposés par l'Académie pour le prix ordinaire et pour le prix Bordin, sont retirés du concours : 1° « Étude grammaticale et lexicographique de la latinité de saint Jérôme. » 2° « Faire l'histoire de la Syrie depuis la conquête musulmane jusqu'à la chute des Oméiades, en s'appliquant surtout à la discussion des questions géographiques et numismatiques qui s'y rattachent. » L'Académie nomme deux commissions chargées de lui proposer des sujets à mettre au concours pour le prix ordinaire (deux sujets d'antiquité classique) et pour le prix Bordin (deux sujets d'érudition orientale). Sont élus membres de ces commissions : pour le prix ordinaire, MM. Egger, Léon Renier, Maury, Quicherat, Le Blant, Thurot; pour le prix Bordin, MM. Adolphe Regnier, Defrémery, Derenbourg, Barbier de Meynard, Schefer, Oppert.

M. Le Blant présente quelques brèves remarques sur l'exposition des fouilles d'Utique, pour laquelle des cartes d'entrée ont été adressées à l'Académie, à sa dernière séance. « Sur l'invitation officieuse que les membres de l'Académie en ont reçue, dit-il, je me suis empressé de visiter la collection des antiquités récemment rapportées d'Utique, et qui viennent d'être exposées, en dehors du musée du Louvre, dans une salle du palais, concédée temporairement par le département des travaux publics. Si la réunion de ces monuments est instructive et intéressante, je regrette, pour ma part, que les étiquettes explicatives n'aient pas été rédigées avec plus de réflexion et de compétence. » M. Le Blant se borne à citer quelques exemples des méprises commises par le rédacteur anonyme de ces étiquettes. Une inscription latine, fort lisible, porte ces mots, suivis du monogramme du Christ :

CANDI
DAFIDILI
SINPACE

Candida fidelis in pace. L'étiquette traduit : « Candida, fille d'Eidix », et ajoute : « Eidix, dont le nom veut dire *Bacchus dans l'Hadès*, devait appartenir à une fa-

mille sacerdotale. » Des marques de potiers, écrites en abrégé, en lettres capitales romaines, sur un grand nombre de lampes et de plats de terre cuite, ont été expliquées par le phénicien (comme si l'on pouvait supposer que des textes de langue phénicienne eussent été écrits en lettres latines), et ont été traduites par de longues phrases plus ou moins bizarres. Une inscription, celle-ci véritablement phénicienne, dans laquelle les érudits les plus compétents en matière d'épigraphie sémitique n'ont vu qu'une formule ordinaire de dédicace aux divinités carthaginoises, est donnée comme célébrant la destruction de Carthage par les Romains, etc.

M. Heuzey dit qu'il importe de bien avertir le public que l'exposition des fouilles d'Utique est complètement étrangère au musée du Louvre. La partie du palais qu'elle occupe (cour Caulaincourt) est en dehors du musée. Les conservateurs du musée n'ont eu aucune part à l'organisation de cette exposition, qui a été installée à leur insu, dans un corps de bâtiment dont ils ne disposent pas.

M. Barbier de Meynard termine la lecture de son *Etude sur les origines de la société musulmane et sur les influences étrangères qui ont contribué à la formation, au développement et au déclin de cette société.* Il résume ainsi les conclusions de son travail : « L'islamisme n'a pas cette rigidité de principes, cette immobilité, qu'on lui a attribuées faute de le bien connaître. Dès le début, il a subi une triple influence venue du dehors. 1° Par le christianisme, il a été initié aux idées millénaires, au « retour à la vie », aux pratiques ascétiques, etc. 2° Le judaïsme, en lui communiquant la croyance au Messie, prépara la grande scission qui, sous le nom de chiisme, a déchiré la société musulmane et a maintenu les antipathies de race et de nationalité. 3° Le mazdéisme, mélangé aux aberrations du manichéisme, a contribué principalement à l'affaiblissement des croyances, en même temps que la prépondérance des « clients » d'origine persane a introduit un germe de corruption dans l'œuvre purement sémitique du prophète de la Mecque. — Il resterait, ajoute en terminant M. Barbier de Meynard, à examiner ce qu'est devenue la civilisation arabe sous la double et délétère influence du mysticisme hindo-persan et de la scolastique à outrance. Ce sera l'objet d'une étude qui sera ultérieurement communiquée à l'Académie. »

M. Halévy présente quelques observations additionnelles sur l'inscription de Siloé, qui a fait l'objet d'une communication de M. Derenbourg dans les précédentes séances. M. Halévy a eu sous les yeux un moulage de l'inscription et il a pu constater l'exactitude parfaite du fac-similé publié par M. Kautsch dans la *Zeitschrift des deutschen Palæstina-Vereins*. Le texte des parties conservées ne peut donc plus faire de doute maintenant; mais, quant à la manière de combler les lacunes de l'inscription, M. Halévy propose quelques hypothèses nouvelles. Selon lui, le morceau entier devrait se traduire ainsi :

Ligne 1 [.......Au jour] de la percée. Et voici ce qui concerne cette percée. Pendant qu'il y avait encore [beaucoup à creuser, les tailleurs de pierre ont pu faire] parvenir l'un à l'autre le
2 bruit du ciseau; et lorsqu'il restait encore trois coudées à creuser, chacun d'eux entendit la voix
3 de son compagnon, lorsqu'il l'appelait, parce qu'il y avait des endroits creux dans le rocher à droite. Au jour de la
4 percée, les tailleurs de pierre frappèrent l'un en face de l'autre, ciseau sur ciseau, et
5 les eaux allèrent de la source à la fontaine sur une distance de douze cents coudées. La
6 hauteur du rocher au-dessus de la tête des tailleurs de pierre était de cent coudées.

Quant à la date, M. Halévy ne croit pas l'inscription aussi ancienne que le règne d'Achaz; la forme des lettres, évidemment moins archaïque que celles de la stèle de Mésa, indique qu'elle ne doit pas être antérieure au règne d'Ezéchias. Le texte du temps d'Achaz, qui a été cité, mentionne la fontaine de Siloé, mais non le tunnel. Il n'est pas exact d'ailleurs que le nom de Siloé, *Schiloa'h* signifie « tunnel »; ce nom veut dire simplement « champs d'arrosage ».

Ouvrages présentés : par M. Delisle : VALOIS (Noël), *Etude sur le rythme des bulles pontificales* (extrait de la *Bibliothèque de l'école des Chartes*); — par M. Le Blant, un recueil de lettres historiques publié par M. Michel COHENDY, archiviste du Puy-de-Dôme.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 24 Octobre — 1881

---

212. — **Comicorum atticorum fragmenta,** edidit Theodorus Kock. Vol. I. *Antiquæ comediæ fragmenta*. Leipzig, Teubner. 1880, XXII et 804 p. in-8°. — Prix : 8 mark.

Le nom de Meineke restera toujours attaché à l'histoire de la comédie attique et aux fragments des nombreux poètes qui en ont marqué les phases diverses; aucun nouvel éditeur ne saurait faire oublier les travaux de cet éminent critique. Mais on peut corriger dans le détail l'œuvre de Meineke, la compléter par quelques fragments nouveaux, établir plus sûrement les textes sur l'examen plus exact de certains manuscrits, les entourer d'explications et de rapprochements instructifs, offrir enfin au lecteur un livre plus commode à consulter. En effet, ceux qui se servent du recueil de Meineke sont obligés de courir sans cesse des fragments à certains renseignements généraux contenus dans l'*Historia critica* du premier volume, aux suppléments des derniers volumes, aux corrections de l'*Editio minor*. Le livre que nous annonçons répond donc à un besoin ; et, sauf une exception qu'il est le premier à déplorer lui-même, M. Kock satisfait à tout ce que l'on peut demander à un nouvel éditeur. On sait qu'Athénée est, de tous les auteurs anciens, celui qui a conservé le plus de morceaux des poètes comiques. L'excellent manuscrit d'Athénée qui se trouve à la bibliothèque de Saint-Marc n'a pas encore été collationné avec le soin minutieux que l'on met aujourd'hui à ce genre d'investigation. Malheureusement, M. K. n'a pu se procurer une nouvelle collation du Marcianus ; c'est là une lacune grave, espérons qu'elle sera comblée dans les deux autres volumes, autrement il est à craindre qu'une édition recommandable à tant de titres ne puisse être considérée comme définitive et ne cède bientôt la place à un travail ayant une base critique plus assurée.

M. K. est aujourd'hui un des savants les mieux préparés pour la tâche qu'il a entreprise ; il a vécu longtemps avec les comiques grecs, ils ont été pour lui l'objet de méditations et d'études assidues, rien n'est improvisé dans son livre, les conjectures qu'il donne et celles qu'il ne donne

pas, la sage réserve qu'il s'impose dans un travail qui, par sa nature, provoque les combinaisons les plus hardies, en attestent la maturité. M. K. s'est particulièrement appliqué à l'interprétation des fragments, et les lecteurs lui sauront gré des efforts qu'il a faits pour réussir dans une tâche hérissée de difficultés. S'il y a des obscurités dans les comédies complètes d'Aristophane, des morceaux détachés, la plupart de peu d'étendue, offrent souvent à l'interprète de véritables énigmes. Donner à chaque fragment sa place probable, et rétablir par conjecture la suite de chaque pièce eût été une entreprise chimérique ; aussi M. K. a-t-il bien fait de ranger les fragments de chaque pièce d'après les mètres, en commençant toujours par les trimètres iambiques. Il s'excuse de n'avoir pas exposé avec plus de détail le sujet de chaque comédie, j'avoue que je suis charmé de cette concision ; il me semble que M. K. en dit juste assez sur des matières dont nous ne pouvons savoir que bien peu de chose. Si le sujet d'une tragédie est plus ou moins déterminé par la tradition, il n'en est pas de même d'une comédie : ni la fable fantastique de Cratinos, ni l'intrigue bourgeoise de Ménandre ne se laissent deviner au moyen d'un titre et de quelques débris.

A quelles bévues le titre des *Grenouilles* aurait-il exposé les critiques si la pièce n'était pas conservée ? Deux lignes de Platon sur le sujet des *Sauvages* (Ἄγριοι) de Phérécrate nous en apprennent plus long que tous les fragments du monde. Nous connaissons la tendance des *Babyloniens* d'Aristophane grâce à ce que le poète en dit dans la parabase de ses *Acharniens ;* mais, ni le titre, ni les fragments, qui sont cependant assez nombreux, ne suffisent pour rien affirmer sur la fiction de cette comédie.

Les Δῆμοι d'Eupolis sont une des comédies sur lesquelles nous avons le plus de renseignements. Le poète y évoquait des enfers quatre grands hommes du passé : Solon, le législateur ; Miltiade, le capitaine victorieux ; Aristide, l'homme juste ; enfin Périclès, l'orateur incomparable, afin que par leurs conseils ils régénérassent la république dégradée. Les fragments de cette pièce offrent donc un grand intérêt, ils sont très bien constitués et expliqués par M. Kock. Cependant, je ne suis pas toujours de son avis. Au fragment 100, on demande à Miltiade et à Périclès de ne plus laisser à la tête des armées de jeunes ambitieux incapables de commander :

Καὶ μηκέτ', ὦναξ Μιλτιάδη καὶ Περίκλεες,
ἐάσατ' ἄρχειν μειράκια βινούμενα,
ἐν τοῖν σφυροῖν ἕλκοντα τὴν στρατηγίαν.

Pour le troisième vers, M. K. adopte l'explication de Fritzche : *intelleguntur imperatores qui eidem fuerint* εἰλίποδες. Je crois qu'il faut traduire « qui ne sont pas de taille à porter le commandement » : il est pour eux comme un vêtement qui tombe jusqu'aux chevilles et traîne à terre. Il est vrai qu'il est question dans le fragment 102 de deux stratèges qui avaient les jambes mal faites.

Ταδὶ δὲ τὰ δένδρα Λαισποδίας καὶ Δαμασίας
αὐταῖσι ταῖς κνήμαισιν ἀκολουθοῦσί μοι.

Hermann avait proposé αὔαισι, Bergk λεπταῖσι, Kock conjecture à son tour αὐτοξύλοις κνήμαισιν. Mais est-il donc nécessaire de changer la leçon ? Je crois que αὐταῖσι ταῖς κνήμαισι est dit plaisamment παρ' ὑπόνοιαν pour αὐταῖσι ταῖς ῥίζαισιν. Quant au verbe ἀκολουθεῖν, il a peut-être ici le même sens que ἐπακολουθεῖν dans Xénophon, *Cyropédie*, VII, 3, 8 :

Καὶ ἅμα ἐδεξιοῦτο αὐτὸν, καὶ ἡ χεὶρ τοῦ νεκροῦ ἐπηκολούθησεν· ἀπεκέκοπτο γὰρ ὑπὸ τῶν Αἰγυπτίων.

Je suppose que Miltiade délivrait Athènes de cette engeance, qu'il les arrachait avec la racine (avec les jambes, dit le poète, en faisant allusion à leurs maigres mollets), comme des arbres qui cédaient à sa main puissante sans offrir de résistance. C'est lui qui s'était écrié au fragment 90 :

Οὐ γὰρ μὰ τὴν Μαραθῶνι τὴν ἐμὴν μάχην
χαίρων τις αὐτῶν τοὐμὸν ἀλγυνεῖ κέαρ.

Le poète déplorait aussi que les fils des grands hommes n'avaient pas les vertus de leurs pères. Il en est question au fragment 99, dont le texte n'a pas encore été corrigé d'une manière satisfaisante. M. K. écrit avec Meineke :

Οὐ δεινὸν οὖν κριοὺς ἔμ' ἐκγεννᾶν τέκνα,
ὄρνεις δ' ὁμοίους τοὺς νεοττοὺς τῷ πατρί ;

M. K. fait l'excellente observation que le composé ἐκγεννᾶν ne se lit pas chez les comiques et qu'il est douteux qu'aucun écrivain attique s'en soit servi. Cependant sa conjecture μὲν ἐμὲ γεννᾶν ne remédie pas au mal. Il veut que dans le premier vers Périclès se plaigne de l'ingratitude de son fils. Quoiqu'il en soit de cette explication, justifiée tant bien que mal par un proverbe grec, elle détruit l'antithèse. « Il est affreux que j'aie des fils ingrats, tandis que les petits des oiseaux ressemblent à leur père. » Cela ne se suit pas : il s'agit ici d'abâtardissement et non d'ingratitude. Le sens doit être « les béliers et les coqs ont des enfants qui leur ressemblent, tandis que nos grands hommes... » Remarquons que les manuscrits portent με, ou μ', ἐκγεννᾶν et, au second vers, ὄρνεις θ'. Il faut rétablir cette conjonction et écrire, par un changement très facile, OIC pour EK. Nous aurons :

Οὐ δεινὸν οὖν κριοὺς μὲν οἷς γεννᾶν τέκνα
ὄρνεις θ' ὁμοίους τοὺς νεοττοὺς τῷ πατρί...,

La citation est incomplète, la seconde partie de la période manque.

J'ajoute encore une observation ou deux, que j'ai faites en parcourant rapidement le volume.

Dans un morceau des Στρατιῶται, comédie jouée pendant la première partie de la guerre du Péloponèse, Hermippe se moquait de certaines troupes d'outre-mer, soldats venus d'Abydos et d'autres villes de l'Asie-Mineure, ayant bonne mine mais peu de solidité. C'est le fragment 58 :

Χαῖρ', ὦ διαπόντιον

στράτευμα, τί πράττομεν ;
3. τὰ μὲν πρὸς ὄψιν μαλακῶς
ἔχειν ἀπὸ σώματος,
κόμῃ τε νεανικῇ
σφρίγει τε βραχιόνων.

A quoi un autre ajoute :

Ἥισθου τὸν Ἄβυδον ὡς
ἀνὴρ γεγένηται.

Le vers 3 et le suivant sont altérés. M. K. propose τὰ μὲν γὰρ ἀπ' ὀμμάτων | δοκεῖτε καλῶς ἔχειν. Il n'est peut-être pas besoin de s'éloigner autant de la leçon des manuscrits. Je crois que μαλακῶς provient de μάλ' ἀνδρικῶς, et que le mètre et le sens pourraient se rétablir ainsi avec assez de probabilité :

Τὰ μέν γε πρὸς ὄψιν ὡς
δοκεῖτε μάλ' ἀνδρικῶς
ἔχειν ἀπὸ σώματος.

La conjonction ὡς doit se prendre ici dans le sens de γάρ.

Il n'arrive pas souvent que des fragments cités séparément puissent se réunir en un seul. En voici cependant un exemple, si je ne m'abuse.

Dans les deuxièmes Θεσμοφοριάζουσαι, fr. 323, un esclave se plaint de porter un fardeau trop lourd :

Ὡς διά γε τοῦτο τοὔπος οὐ δύναμαι φέρειν
σκεύη τοσαῦτα καὶ τὸν ὦμον θλίβομαι.

Voici le fragment suivant :

Οἴμοι κακοδαίμων τῆς τόθ' ἡμέρας, ὅτε
εἶπέν μ' ὁ κῆρυξ « οὑτοσὶ τί ἀλφάνει ; »

Plaçons le deuxième fragment avant le premier, et nous aurons un sens suivi. Les paroles prononcées par le héraut le jour où l'esclave fut vendu sont le ἔπος par suite duquel il succombe maintenant sous sa charge. Il remonte plaisamment à l'origine de ses malheurs, à peu près comme fait la Nourrice dans le prologue de *Médée*. Cet esclave portait peut-être le sac dont il est question dans les fragments 319 et 320, et qui contenait des vêtements parfumés et toutes les jolies inutilités qu'il faut aux femmes.

Est-il nécessaire d'ajouter que ces remarques ne sont pas des critiques? Nous avons cru ne pouvoir mieux témoigner notre reconnaissance à l'auteur qu'en lui soumettant quelques observations que l'examen de certaines parties de son excellent travail nous a suggérées.

Henri Weil.

213. — **Q. Horatius Flaccus.** Satiren, erklaert von Hermann Schütz. Berlin, Weidmann. 1881, VII-XVI, 280 p. Krit. Anhang, 280-309 p. in-8°. — Prix : 2 m. 70.
— **Q. Horatii Flacci** Carmina iterum recognovit Lucianus Mueller. Leipzig, Teubner. 1879; proleg. et de metris Hor. V-LXXVIII, et avec l'index 295 p. in-12.— Prix : 1 mark.
— **Quintus Horatius Flaccus.** Eine litterarhistoriche Biographie von Lucian Müller. Leipzig, Teubner. 1880, V-VIII, 144 p. in-8°. — Prix : 2 m. 40.

La collection Weidmann ne contenait pas jusqu'ici d'*Horace*. Le soin d'une édition de cet auteur a été confié à M. Hermann Schütz, de Postdam, qui avait d'abord préparé et presque achevé une édition d'Horace en latin, et qui l'a remaniée en la ramenant, suivant le plan de la collection, à la portée des élèves des classes supérieures des gymnases et des étudiants des Universités. Le premier volume, contenant les odes et les épodes, a paru en 1874, et il est arrivé l'année dernière à la seconde édition. Cette année M. S. publie le second volume contenant les *Satirae*. Il ne donne pas d'argument sur les satires en général, et s'en réfère sur ce point particulier au livre de Fritzsche. Pour tous les autres, notamment pour les difficultés que soulève soit l'établissement du texte, soit l'interprétation de l'auteur, on trouvera dans cette nouvelle édition des indications très complètes, et plus d'une fois de véritables solutions.

Grâce à l'édition et aux *Epilegomena* de Keller, nous possédons désormais, sinon un texte définitif d'Horace, du moins tous les éléments d'une recension méthodique. On peut critiquer ce travail considérable. Il n'a pas dans toutes ses parties la sûreté qu'on aurait souhaitée. Le système que l'auteur affecte de suivre le force à des contradictions où il est plaisant de le voir s'embarrasser (voir les *Epilegomena, Sat.*, II, 3, 62 et 201). Mais aucun éditeur, et même aucun lecteur attentif et assidu d'Horace, ne pourra plus se passer de tout ce que cette riche mine fournit d'utile, de concluant et même de nouveau. — M. S. y a largement puisé, quoiqu'il garde son indépendance de jugement, et que par exemple il fasse grand cas, parfois trop grand cas des *Blandinii* dans les Satires. Il disait dans la préface de la nouvelle édition des Odes : « Pourvu qu'une leçon soit bonne, peu importe d'où elle vienne ». Par une heureuse inconséquence, il n'a pas ici appliqué ce dangereux principe. S'il emprunte beaucoup aux *Blandinii* et à Bentley, il sait aussi les juger et se garder de leurs erreurs : ainsi, pour les *Blandinii*, II, 8, 24 ; pour Bentley, *ibid*. et I, 4, 33, *poetam*; II, 3, 208, 230, 234, 301; II, 6, 108, etc.— M. S. a cru devoir donner la collation de deux *Berolinenses*, 5 et 259. Ce sont deux recensions fort médiocres. Sans parler de leur texte qui, quoiqu'en dise M. S., est bien presque toujours celui des mss. de la troisième classe, qu'il suffise de noter que tous deux contiennent les vers apocryphes qui précèdent la satire I, 10, et encore qu'ils les donnent sous une forme corrigée : Berol. 269 : *est quo vir melior;* Berol. 5 : vir *adest*.— Les conjectures et les changements propres à M. S. sont peu nombreux, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Voici ceux que j'ai notés : I, 6, 14 : ...*licuisse. Notante .....imaginibus : quid*.....: II, 6, 44 : *et* Gallina. On ne louera pas I, 2, 105 : leporem

venator *at*.. sect*at*ur, pas plus que I, 6, 29 : *est hic*, repris de Cruquius; I, 7, 20 : *intus* emprunté aux *Blandinii*. La ponctuation que M. S. paraît proposer comme nouvelle, I, 4, 12 : erat (quod tollere velles) garrulus, a déjà été indiquée par Hertel dans un programme de 1865 et se trouve citée dans Fritzsche. — Le principal mérite du nouvel éditeur est d'avoir mis habilement en œuvre ce qui a été jusqu'ici préparé ou rassemblé, et d'avoir su choisir parmi les corrections qu'on a proposées, dans les rares passages où l'on ne pouvait suivre les mss. M. S. excelle à montrer qu'en bien des cas, telle conjecture séduisante repose sur une erreur de sens ou mène à une faute de latin. Les discussions critiques, parfois longues, sont ici toujours bien conduites. Peut-être trouverait-on que la place donnée aux notes, tantôt au bas des pages, tantôt à la fin du volume, n'est pas souvent celle à laquelle on s'attendait, et l'on n'aime pas à trouver la première moitié d'une note à une place, et la seconde moitié à une autre, II, 2, 29, etc. — On blâmera surtout M. S. d'avoir employé les italiques d'une manière contraire à l'usage et de plus contradictoire, tantôt pour indiquer les lettres ou les mots qui ne sont pas dans les principaux mss., ou même qui ne sont dans aucun d'eux, mais où M. S. reconnaît la bonne leçon : I, 4, 25 *eripe;* I, 4, 15 *accipiam;* I, 6, 68 *nec;* II, 3, 154 acced*at*, II, 8, 24 et 88, etc.; tantôt pour signaler les parties du texte traditionnel qui, suivant l'éditeur, sont altérées : I, 4, 18 : loquen*tis*; I, 6, 75 octon*is* ...aer*a;* II, 3, 183 *aut; ibid*. 189 *ac; ibid.*, 201 *quorsum*, etc.; par contre, n'étaient-elles pas ailleurs absolument nécessaires, par exemple, I, 6, 13, *fugit*, pour indiquer une correction de l'éditeur? — Pour en finir avec cette partie de l'édition, ajoutons que M. S. manque souvent de décision; l'on s'étonne de trouver dans son texte des leçons qu'on ne peut pas toujours défendre par l'autorité des mss., que l'auteur condamne formellement dans les notes, et qui devaient être certainement remplacées par d'autres leçons qu'il faut aller chercher au bas des pages ou dans le supplément : I, 6, 75; I, 4, 18; II, 3, 74, etc.

Pour l'interprétation d'Horace, on sait combien sont nombreux les commentateurs du poète. Quoiqu'il reste, pour nous autres modernes, bien des obscurités et des *nœuds* qu'on tranche, mais qu'on ne dénoue pas, les secours abondent. Pour ne parler que des Satires, Heindorff et Fritzsche y ont tout approfondi, tout pesé avec un luxe de notes et une étendue d'érudition qui d'abord inspire confiance, mais qui finit vite par lasser et même par accabler. Dans une édition destinée aux classes, il est moins facile de disposer avec clarté ce qu'on a choisi que de faire d'abord un bon choix de ce qu'il faut dire. Krueger est clair et sobre. Mais, malgré tous les remaniements et même après celui de 1879, il laisse de côté bien des points importants : par exemple, les difficultés du vers II, 3, 318. L'édition de M. S. est aussi complète qu'il est possible dans ce cadre. On y relèverait parfois des longueurs, II, 8, 15 et 18, etc. ; en général quelque abondance dans la rédaction ; çà et

là quelque subtilité : I, 6, 8 sur *ingenuus ;* II, 3, 4 sur *canas;* mais le fonds est judicieux, et la discussion fine et ingénieuse prouve une connaissance fort exacte de la langue et le sentiment de ses délicatesses. Je cite comme notes excellentes : I, 4, 3 et 23 ; I, 6, 30 et 126 ; I, 10, sur les vers apocryphes ; II, 3, 230 ; II, 8, 30 Kr. Anh., etc. Tout au plus faudrait-il blâmer encore ici trop d'hésitation dans les conclusions. — En tête de chaque satire l'argument indique le sujet de chacune d'elles, l'intention du poète, l'ordre qu'il a suivi, avec ses digressions volontaires (I, 10 ; II, 3, 41) ; la date de la satire, fixée autant que cela est possible d'après des raisons précises. Notons que, sur ce point, M. S. arrive à des conclusions assez différentes de celles de Franke et de celles de Kirchner, notamment pour les Satires I, 7 et II, 2 et 5.

En résumé, cette édition d'Horace est tout à fait digne de la collection dont elle fait partie : tous les philologues savent que ce n'est pas peu dire.

J'indiquerai plus loin un excellent ouvrage de M. Lucien Müller sur la vie et les œuvres d'Horace. C'est un livre fait ; que l'auteur me permette de soutenir que son *édition d'Horace*, en quelques parties tout au moins, est encore à faire.

On connaît les qualités de l'édition que M. M. a publiée en 1875 et qui est dans toutes les mains. Tout le monde y a remarqué un index commode où sont notés d'un astérisque les mots qui ne se trouvent que dans Horace ; une bonne étude sur les mètres du poète ; beaucoup de goût et assez de prudence dans l'établissement du texte. Par contre, il était difficile d'en nier les défauts : une connaissance insuffisante des sources du texte, des erreurs sur l'âge et sur la valeur des principaux mss., parmi lesquels le Bernensis n'était même pas nommé à la p. VI ; quelque incertitude dans la méthode, et une facilité trop grande à adopter les conjectures, même les plus téméraires, de Bentley et de Meinecke ; surtout l'absence d'une bonne vie d'Horace comme la vie de Virgile dans l'édition de Ribbeck. La *Tabula chronologica* d'après Franke et la vie de Suétone ne suppléent nullement à cette lacune.

Aucun de ces défauts n'est corrigé. Nous apprenons ici, p. XII, que depuis le temps de Charlemagne jusqu'au XIII[e] siècle, les copistes altéraient *systématiquement* (?) les mss. en remplaçant certains mots par leurs synonymes : « ex aliis in alia exemplaribus interpolationes *sensim etiam integros fœdarunt libros ;* » — p. X, que l'Allemagne a dû *presque uniquement* à son admiration pour Bentley la renaissance et l'éclat de ses études de philologie, tandis que les travaux de Keller dont il était tenu compte dans l'édition précédente (p. XXXV : quod fugit *diligentiam* Kelleri ; p. VI, Orellii, Kirchneri, *Holderi Kelleri*, aliorum libros subinde respeximus), sont ici placés immédiatement au-dessous de rien : p. X, hæc longius persequenda duxi, non Kelleri causa : *vix enim esset tanti*). J'avoue ne pas comprendre ce que vient faire dans une édition des-

tinée surtout aux classes, la longue et déplaisante polémique qui remplit l'introduction, et dont je n'indique là que la conclusion. C'est bientôt dit que d'appeler, comme on l'a fait récemment, les *Epilegomena* de Keller « des *expectorations critiques* »; mais qui croira sérieusement qu'on n'y puisse trouver ainsi que dans son édition que quelques indications utiles sur l'orthographe (p. VI) ? Je suis curieux de voir combien de temps tiendront les dégoûts dédaigneux de ceux qui veulent « *jeter tout cela au panier* ». Pour traiter aussi cavalièrement des recherches à tout le moins consciencieuses, encore faudrait-il proposer et suivre soi-même une méthode claire et rigoureuse. Mais, quand on se borne (p. XV) à prôner un groupe de mss. qui ont sur tous les autres l'immense avantage d'être perdus; quand on déclare que tous ceux que nous possédons, sont extrêmement altérés, probablement pour la plus grande gloire de la critique conjecturale; que l'on peut prendre, que l'on a pris partout, pour le texte à donner, des variantes de toute origine, dans les mss. récents ou dans de vieilles éditions (p. XVI), ou encore dans les scoliastes *quoi qu'ils n'aient pas possédé, en somme, de meilleurs mss. que les nôtres* (p. XVI), a-t-on le droit d'accuser les autres de manquer de méthode? faut-il être fort dédaigneux en fait de conjectures, quand on en a proposé comme : S. II, 8, 30 : porrexit *is;* S. II, 3, 43 : *quem* utcumque; Epl. I, 20, 19 : sol *trepidus ;* Ep. 2, 37 quis non malarum, quas *ager* curas habet, haec inter obliviscitur ? On regrettera surtout de lire p. IX : « Kellero non magis quam Fritzschio *profuisse librum d. r. m. p. l.* docent versiculi tales. » Voilà donc le grand crime des nouveaux éditeurs d'Horace! Le *De re metrica poetarum latinorum* est un bon livre. Mais était-ce à l'auteur à le dire et surtout à le dire de ce ton? Je ne veux pas insister; car il est clair qu'un homme de la valeur de M. M. ne peut être jugé sur un ouvrage encore imparfait et sur une préface rédigée *ab irato*. Ou je me trompe fort, ou il s'en faut de beaucoup qu'il nous ait dit là, sur Horace, son dernier mot.

Les différences principales avec l'édition précédente consistent, pour le texte, dans une série d'emprunts nouveaux à Bentley et à quelques modernes, dans l'intercalation des leçons que présentaient en groupe les *Lectiones Horatianae* de M. M.; dans la suppression des notes de la préface où étaient mentionnées les imitations que les poètes latins avaient faites d'Horace; dans quelques additions sur l'emploi de *vae* et de *pro* dans Horace, C. I, 13, 3; sur la date de quelques odes, C. I, 26 et 28; sur le caractère général des odes du IV[e] livre; sur le titre de l'Art poétique et sur l'ordre qui y est suivi; d'autres additions moins heureuses, comme une digression sur le mot *taeter* (p. 4) qui serait purement archaïque et qui donnerait particulièrement ce caractère au vers célèbre d'Ennius, S. I, 4, 60 : un mot qui se trouve quatre fois dans Horace d'après les meilleures sources (il est vrai que M. M. le corrige partout, aucun texte ne pouvant prévaloir contre une de ses théories), et qui est encore dans Catulle, dans Virgile, dans Properce! — Je me borne à relever, en terminant, un

lapsus que regrettera vivement M. M.; après un grand éloge de Peerlkamp (p. XI, etc.), il cite (p. XXXI en haut) une conjecture qu'il présente comme celle d'un *nescio quis* et qui est justement de Peerlkamp. Voilà ce que l'on gagne à se laisser aller aux premiers mouvements d'une critique âpre et dédaigneuse; il arrive qu'on frappe à l'occasion sur ses alliés : *qui non moderabitur irae infectum volet esse dolor quod suaserit.*

La vie d'Horace de M. Lucien Müller a une tout autre valeur. Je voudrais voir cet ouvrage traduit le plus tôt possible, et placé dans les bibliothèques de tous nos lycées. Non qu'il contienne des choses bien nouvelles; celles même que l'auteur signale comme telles sont connues en France. Je les ai souvent entendues, et je les ai lues, si je ne me trompe, en plus d'un endroit. Il me serait difficile, il est vrai, d'indiquer où, ce que nous avons de meilleur sur Horace ne se trouvant pas, les livres de M. Patin à part, dans les ouvrages qui traitent de cet auteur. Dans les études où est son nom, n'est pas d'ordinaire le sens et comme on dirait, l'esprit d'Horace. Pourquoi faut-il que, chez nous, ceux qui auraient pu le mieux écrire sur ce sujet, aient évité, comme par une gageure, de l'aborder jamais directement, et qu'ils l'aient laissé à peu près tout entier, hélas! aux autres?

Le livre de M. M. est écrit d'un style vif et clair et pour ainsi dire à la française. Il a de plus le mérite d'offrir un jugement d'ensemble, reposant non pas seulement sur l'amour de l'auteur, mais aussi sur une connaissance très précise de sa langue, de sa métrique, de sa place dans la littérature romaine. On le sent bien, quoique les discussions sur les points douteux et les détails trop particuliers soient ici écartés ou à peine indiqués, comme il convient dans un livre destiné à la fois aux gens du monde et aux jeunes gens. On aime à trouver dans l'exposition le jugement et le goût que comportait nécessairement un pareil sujet. En somme, l'impression que laisse la lecture de cet *Horace* est bonne, et tout lecteur souhaitera qu'il soit suivi des études sur Ennius et sur Virgile qu'annonce l'auteur, p. VII. En y joignant le *Lucilius* qui a paru en 1876, et une étude sur Ovide qu'entreprendra sûrement M. M., on aura bientôt, espérons-le, une histoire des grands poètes latins, faite par un des hommes de notre temps qui les a étudiés de plus près, et par celui qui peut le mieux réussir en ce moment à éveiller ou à conserver la prédilection secrète qu'auront toujours les esprits délicats pour cette réunion presque unique d'œuvres aimables et de belles œuvres.

Comme on aimera à courir d'abord aux meilleurs endroits, citons une page fort spirituelle (p. 11) sur la manière dont les divers peuples se peignent eux-mêmes dans leur manière de juger et d'admirer Horace; la p. 49, sur la nature propre du génie d'Horace; la p. 71, sur l'urbanité romaine; la p. 72, sur les caractères différents de la satire dans Lucilius et dans Horace; la p. 82, sur l'union de la culture grecque et de la

sagesse romaine dans l'auteur des Epîtres; la p. 123 et s., sur les poésies amoureuses d'Horace et sur la faible part de réalité qu'elles contiennent.

Je n'entends rien ôter à cet éloge général en souhaitant que la traduction contienne un plus grand nombre d'indications précises, semblables à celles qui sont données par exemple p. 118 et s.; que les divisions y soient plus nettes : la table est bonne, mais nous n'aimons pas qu'elle soit oubliée dans le corps du texte, et qu'il faille aller d'une traite à la fin. Enfin la facilité, qui est la principale qualité de l'ouvrage, m'a paru dans quelques hypothèses risquées et aussi dans quelques détails toucher à la négligence. Je doute fort que la rhétorique ait réussi, autant que le croit M. Müller, p. 38, à changer chez les Romains le sens des mots. — D'après l'auteur, *Graii* serait réservé dans Horace aux écrivains et aux héros de l'ancienne Grèce, tandis que *Graeci* désignerait leurs descendants dégénérés. Or *Graii* n'a ce sens particulier que dans l'A. p., 323; il signifie tout autre chose, Epl., II, 1, 19 et 2, 42. Et comment appliquer cette subtile distinction aux vers : S, I, 10, 66, *Graecis* intacti carminis; Epl. II, 1, 90, *Graecis* novitas invisa; *ibid.*, 20, *Graecorum* sunt antiquissima? — Quelques phrases littéralement traduites feraient certainement sourire un lecteur français, p. ex., pp. 33, 34 et s. On relèverait encore telles citations dont le sens est changé ou forcé, pp. 31, 37, 43, 124.

Ce sont là des misères qu'une révision, même très rapide, fera disparaître. Je souhaite et je voudrais prédire chez nous à cet *Horace* le meilleur succès.

Emile THOMAS.

---

214. — **Shakespeare. — Macbeth**, édition classique par James DARMESTETER, docteur ès-lettres, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études. Paris, Delagrave, 1881, in-8°, 1 vol. de xciv-172 pages [1].

Le livre de M. J. Darmesteter est excellent. En ce moment où beaucoup d'éditions des classiques étrangers sont en préparation, qui doivent répondre aux nouveaux programmes d'études, on ne saurait trop recommander de prendre pour modèle un ouvrage semblable. La longue introduction qui précède le texte est très nourrie et fort utile. Au lieu d'être, comme beaucoup d'essais semblables, une dissertation dans laquelle l'auteur veut montrer seulement son talent d'écrivain, c'est un essai dans lequel on trouvera une suite d'aperçus précis, bien étudiés et écrits d'un style très ferme sur les questions qu'il importe le plus au lecteur de bien connaître. Et les qualités solides de ce travail n'en rendent nullement la lecture moins attrayante, car les faits n'y sont pas alignés en une sèche énumération sans vie, mais ils y sont présentés dans leur

1. V. dans la *Revue critique* du 2 mai 1881 le sommaire du contenu du livre et une liste des principales questions traitées dans l'Introduction.

force et dans leur vérité, avec la couleur qui leur est propre. Des élèves, même fort peu studieux, y trouveront assez d'agrément pour s'y attacher et en retenir bon gré, mal gré, quelques notions saines sur le théâtre anglais. Les autres, et les gens éclairés, les gens du monde de bonne volonté avec eux, pourront se faire une idée exacte de l'histoire de ce théâtre depuis ses origines jusqu'à Shakespeare; ils trouveront là un résumé de tout ce qu'on sait de la vie du poète et de tout ce qu'on sait de la tragédie de *Macbeth*, des sources dont elle a été tirée, de sa date et de son texte. Ainsi présenté, le drame prend dans l'esprit juste la place qu'il doit occuper, n'étant pas séparé du cadre historique et littéraire qui l'explique et le fait comprendre. Ils y trouveront surtout, ce qui n'a jamais été jusqu'ici bien montré au lecteur français, la théorie logique du développement du génie de Shakspeare, développement dont chaque phase est déterminée par des faits et des preuves aujourd'hui indiscutables.

J'aurai très peu d'observations à présenter. Je ne crois pas qu'on puisse dire (p. 111) que la Bible fût jouée en Angleterre « par les corporations laïques pour leur plaisir », par opposition aux prêtres qui jouaient les mystères « pour l'instruction et l'édification des fidèles ». Le but religieux persistait également dans les représentations laïques et il y en a beaucoup de preuves. D'abord les corporations choisissaient pour leurs représentations l'époque des grandes fêtes de l'Eglise; ainsi, à Chester, les gantiers, les arquebusiers, les corroyeurs, etc., jouaient leurs pièces à la Pentecôte; à New-Hafford (aujourd'hui Sleaford, dans le Lincolnshire, la guild de la Sainte-Trinité jouait le jour de l'Ascension [1]. On sait également que pour mieux consacrer le caractère religieux de ces spectacles le pape avait accordé « a 1,000 dayes of pardon », aux personnes qui assistaient à ces mêmes mystères de Chester, et l'évêque de la ville avait ajouté quarante jours [2]. Le même but édifiant paraît clairement dans les considérants des statuts d'une guild laïque fondée à York pour jouer un mystère : « Quant à l'origine de ladite guild, qu'on sache qu'autrefois une pièce mettant en lumière l'excellence du *Pater noster* était jouée dans la cité d'York, dans laquelle pièce tous les vices et tous les péchés étaient signalés au mépris public et les vertus à l'admiration de tous. Cette pièce eut un tel succès que beaucoup dirent : que ne pouvons-nous assurer pour toujours sa représentation dans la ville, pour la santé des âmes et le bien des habitants et des voisins, » etc. [3]. Il est donc certain que le but religieux n'était pas perdu de vue par les corporations laïques d'Angleterre. — P. 111, rien n'indique que Geoffroy fut l'auteur du *Miracle de sainte Catherine* joué en 1110; Mathieu Paris

---

1. *Le théâtre en Angleterre depuis la Conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakespeare.* Paris, Leroux, 1881, pp. 330-331 (*notes*).

2. *Proclamation for Whitsone playes*, dans Ormerod, *History of Cheshire*, tome I, p. 299.

3. *Le théâtre en Angleterre*, etc., page 328.

dit seulement qu'il le fit représenter [1]. — Il me semble qu'on ne peut guère placer *Richard III* dans le « prologue » de la vie littéraire de Shakespeare. Outre qu'il paraît déjà beaucoup de maturité dans cette pièce, il est fort douteux qu'elle soit antérieure à 1593. On la considère généralement comme appartenant à l'année 1594; or la période assignée par M. D. au « premier acte » du développement shakespearien s'étend de 1593 à 1601. — Quelques fautes d'impression peuvent être signalées, qui disparaîtront à la 2e édition : p. IV, l. 21, « l'évêque Bâle », pour *Bale;* p. V, l. 20, « le duc de Leicester », pour le *comte;* p. V, l. 25, « la courtine », pour la *toile* ou le *rideau* (de théâtre) ; p. XVIII, l. 9, « 1694 », pour *1594;* p. XXVI, note 1, dans la liste des pièces de Shakespeare *Richard III* a été oublié; p. XXVII, l. 18, « 1554 », pour *1594;* p. LI, l. 9, « Fléance », pour *Fleance;* p. LIV, note 1, « 1811 » et « 1812 », pour *1611* et *1612;* p. LXXI, l. dernière et partout dans l'appendice I, « Androw de Wyntoun », pour *Andrew*.

Tout cela est peu de chose ; encore une fois le livre est excellent. Il est à souhaiter que la série ainsi ouverte par M. Darmesteter soit continuée ; nous aurons alors des éditions des classiques anglais qui ne nous laisseront rien à envier à nos voisins et qui seront l'égal des remarquables publications de la *Clarendon Press*.

J. J. JUSSERAND.

---

215. — **Die Litteratur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptstroemungen** dargestellt von Georg BRANDES. Erster Band. Die Emigrantenlitteratur. Leipzig, Veit, 1881, in-8°, II-242 p. — Prix : 5 mark.

Le livre de M. Brandes, dans sa première forme, en danois, a fait, il y a quelques années, grand bruit en Danemark et ailleurs. Il a été cause d'une vive polémique qui a pris rapidement un caractère personnel et a abouti pour l'auteur à sa transplantation en Allemagne. Ce changement de milieu, quelque pénible qu'il ait pu lui être, n'a eu, il nous l'assure dans sa préface, sur son développement intellectuel qu'une influence heureuse; M. Brandes s'est trouvé obligé d'apprendre une langue nouvelle (qu'il manie maintenant non-seulement avec aisance, mais avec une véritable supériorité), et, changeant son public, d'élargir son horizon. Nous ne faisons aujourd'hui qu'annoncer le premier volume d'une œuvre considérable; mais nous pouvons déjà constater que la nouvelle forme est en progrès réel et considérable sur la première, toute remarquable que fût déjà celle-ci. Nous apprécierons dans son ensemble cet ouvrage capital, qui mériterait de passer dans notre langue. Bornons-nous aujourd'hui à constater que ce premier volume est consacré tout entier à la *Litterature des Emigrés*, c'est-à-dire à notre littérature du

---

1. *Vitæ XIII abbatum sancti Albani*, 1640, page 56.

commencement du siècle : Chateaubriand, Sénancour, Benjamin Constant, Mme de Staël, Nodier, Barante, en sont les principaux héros. On sait que l'auteur écrit dans un esprit à la fois rationaliste et enthousiaste qu'il rattache lui-même, et avec toute raison, à l'esprit du XVIIIe siècle : il sera intéressant de comparer ses jugements à ceux de Paul Albert dont on va publier l'ouvrage posthume sur *les Origines du romantisme*, c'est-à-dire sur la même période. — Voici les titres des volumes qui suivront le premier : t. II, l'*Ecole romantique en Allemagne;* t. III, *la Réaction en France;* t. IV, le *Naturalisme en Angleterre;* t. V, l'*Ecole romantique en Angleterre;* t. VI, la *Jeune Allemagne*. Un avis du libraire nous apprend que le t. V paraîtra avant les autres, qui seront publiés successivement dans le cours des années 1882 et 1883.

---

216. — **Matériaux pour servir à l'histoire du français**, par A. DELBOULLE, professeur au lycée du Hâvre. Paris, A. Champion, 1880. 1 vol. grand in-8°, de XI-314 pages.

Comme on peut le voir par le titre que nous venons de transcrire, cet ouvrage est une collection d'exemples recueillis dans des auteurs français anciens ou modernes, qui viennent ajouter de nouveaux éléments soit à la nomenclature, soit à l'historique des mots du dictionnaire de M. Littré. Tantôt M. Delboulle donne des exemples plus anciens que ceux de M. Littré et qui reculent la date de l'apparition de certains mots dans la littérature; tantôt il apporte un historique ou des exemples de la langue moderne à des mots qui en manquaient totalement; tantôt enfin il cite, avec exemples anciens ou modernes à l'appui, des mots omis par M. Littré. Tous ces documents ont leur intérêt et leur valeur. M. D. n'a pas d'autre prétention que de fournir modestement aux lexicographes futurs quelques matériaux par lui recueillis dans ses lectures, et on n'a qu'à le remercier de la récolte qu'il met à leur disposition. Toutefois, peut-être aurait-il pu lui-même profiter des travaux antérieurs, par exemple de notre *Traité sur la formation des mots nouveaux*, qui contient un nombre assez étendu de mots avec exemples à l'appui, inconnus au dictionnaire de M. Littré et à la première moitié du *Supplément*.

En effet, notre thèse a paru en mars 1877, pendant que M. Littré imprimait son *Supplément*, et il n'a pu la mettre à profit qu'à partir de la lettre *H* de ce supplément. Dans la seconde moitié, il a fait entrer nombre de mots et d'exemples recueillis par nous dans les écrivains contemporains. Mais notre *Traité* en offrait tout autant pour la première moitié, et M. D. aurait pu, à son tour, les ajouter à sa collection, au grand avantage des spécialistes qui trouveraient plus simple de n'avoir à dépouiller qu'un livre au lieu de deux.

D'un autre côté, son travail aurait pu être encore plus profitable, s'il

ne s'était pas contenté de feuilleter seulement les soixante-dix ou quatre-vingts auteurs dont il donne la liste en tête de son volume. M. D. a-t-il fait des dépouillements complets, et les lexicographes futurs seront-ils dispensés de relire et de dépouiller les ouvrages dans lesquels M. D. a fait sa récolte? Je crains bien qu'on ne puisse répondre par un *oui* à cette question. Et M. D. lui-même trouverait dans les mêmes ouvrages une récolte à nous offrir, aussi abondante que celle qu'il nous a apportée. Dans l'état actuel de la science, le plus sûr moyen de faire avancer la lexicographie française, et le plus utile, consiste à faire des dépouillements d'auteurs déterminés si exacts et si complets qu'il n'y ait plus à y revenir. Ce dont on a avant tout besoin, ce sont des glossaires spéciaux des auteurs: œuvre facile en somme, qui ne demande que du soin et du jugement et à laquelle nous convions tous les amis de la langue française. En s'attachant aux auteurs d'une époque, d'un siècle, on arrivera bientôt, par une intelligente division du travail, à réunir tous les matériaux pour un dictionnaire complet de la langue de cette époque, de ce siècle. Et c'est à ce but que doivent désormais tendre les efforts des lexicographes.

Une dernière observation, plus spéciale celle-là. M. D. donne pour un certain nombre de mots — réputés des néologismes — des exemples tirés de l'ancien ou du moyen français, et il s'inscrit en faux contre la qualification de néologisme que leur attribue M. Littré. Il peut avoir raison dans quelques cas. Mais il ne faut pas oublier non plus que tel mot, risqué par un écrivain, peut demeurer longtemps inconnu et hors d'usage. La date de l'apparition d'un mot dans un livre n'est donc point toujours celle de sa naissance. J.-J. Rousseau, par exemple, déclare avoir créé *investigation*; le mot se trouve dans les *Essais*, oublié et perdu. Depuis Rousseau, il est entré dans la langue courante; Rousseau en est donc le créateur. Quelquefois même tel mot a pu être usité et vivre pendant un temps plus ou moins long dans la langue pour disparaître de l'usage et être recréé à nouveau. Tel nous paraît le cas pour *ensommeiller* et *perturber* que M. D. reproche à M. Littré de qualifier de néologismes. Dans toutes ces questions, il est besoin de beaucoup de mesure et de délicatesse; il ne suffit pas d'alléguer des exemples, mais il faut encore les peser et en déterminer exactement la portée.

Malgré ces critiques, le volume de M. Delboulle est le bienvenu : « Si ce travail, dit-il à la fin de sa préface, peut un jour servir à compléter le Dictionnaire historique, je ne croirai pas avoir perdu ni mon temps ni ma peine ». Nous pensons que ni ce temps ni cette peine n'auront été perdus.

A. DARMESTETER.

Réponse de M. Guyard à un article du Centralblatt.

Le *Literarisches Centralblatt* du 27 août dernier ayant publié sur mon petit *Manuel de la langue persane vulgaire* un article dont je ne

pouvais accepter les critiques, j'adressai à M. Zarncke, directeur de ce journal, une réclamation qu'il a jugée trop longue pour être insérée, mais qu'il m'est impossible d'abréger puisque je me borne à y réfuter point par point les observations qui m'ont été faites par M. Fleischer, auteur de l'article. Je prends donc le parti de répondre ici.

M. Fleischer semble d'abord me reprocher la traduction littérale que je donne des expressions composées. Il est pourtant indispensable, quand l'étudiant rencontre des locutions telles que *harf zadan* « parler », de l'avertir que *harf* signifie « parole » et *zadan* « frapper ». M. Fleischer émet ensuite l'opinion que les éléments de mon *Manuel* ont dû être puisés à une source anglo-indienne. Il se fonde sur ce que, parmi sept mots de mon vocabulaire qu'il a relevés et qu'il déclare être totalement inconnus aux Persans, figurent trois mots empruntés à l'anglais. M. Fleischer n'a pas songé à une hypothèse, savoir : que l'emploi de ces mots incriminés, qui sont des plus usuels dans la langue vulgaire, pourrait bien, simplement, lui être totalement inconnu. Il trouvera tous ces mots soit dans les dialogues de Nicolas (qui est né, a été élevé et a passé sa vie en Perse), soit dans les dialogues de Kemâl Efendi (qui fut inspecteur-général des écoles de l'empire ottoman), soit enfin dans le manuel persan-français qui a été composé à Téhéran même pour les Persans de la suite du Schâh, lors de son voyage en Europe. Il y trouvera même le mot *èstèkiân* « verre à boire » qui l'a si fort choqué (Nicolas prononce aussi *estèkân*) et qu'il signale au traducteur de la grammaire Pâlie de Minayef comme étant le russe *stakan*.

M. Fleischer s'étonne ensuite de me voir prononcer *doyyom, sèyyom, nohhom* avec redoublement de l'*y* et de l'*h*. C'est ainsi que prononçaient les Persans que j'ai fréquentés journellement pendant trois ans, et il paraît que M. Chodzko, pendant son séjour de vingt années en Perse, a cru observer la même prononciation, car il la note à la page 102 de sa grammaire. Puis, M. Fleischer nie la règle qui prescrit de placer la négation *ma* seulement devant la seconde personne du singulier de l'impératif. Je regrette que Nicolas, dans ses *Dialogues*, et M. Chodzko, dans sa *Grammaire*, aient commis la même erreur que moi.

Enfin, M. Fleischer prétend que « naturellement » je n'ai pas connu le mémoire de Trumpp sur l'accentuation persane. M. Fleischer connaît-il, lui, un article de M. Chodzko, paru au *Journal Asiatique*, novembre-décembre 1876, p. 525 et suiv., dans lequel ce savant réfute précisément le travail de Trumpp et se déclare en faveur de mon système? C'est moi-même qui avais signalé à M. Chodzko ce mémoire, et c'est mon exemplaire sous les yeux qu'il a rédigé sa réponse.

Après cela, M. Zarncke m'apprend que M. Fleischer, à qui il a communiqué ma réponse écrite, maintient toutes ses critiques!

Stanislas GUYARD.

Lettre de M. Wogue

A propos de l'article consacré par M. Neubauer dans la *Revue critique* (n° 38) à son *Histoire de la Bible et de l'exégèse biblique*[1].

Répondre en détail à cet article de cinq pages compactes, dont chaque ligne, pour ainsi dire, renferme une critique, n'est pas chose facile, car une telle réponse excéderait et mon droit et les limites mêmes de votre journal. Cette réponse, je compte la faire prochainement, quant aux points essentiels, dans l'*Univers israélite*, dont la rédaction en chef m'est confiée. Ici, je ne puis que me borner à des observations générales, et je serai d'ailleurs aussi bref que possible.

M. Neubauer me reproche une foule d'erreurs et d'omissions, les unes imaginaires, les autres insignifiantes et qu'une critique sérieuse ou simplement courtoise se serait dispensée de relever. M. N. semble oublier que mon livre n'est qu'un manuel, et un manuel destiné à des Français, qui généralement, chrétiens ou juifs, sont presque absolument étrangers aux matières que j'ai traitées.

Or, quand même toutes ses observations seraient fondées, ce que je conteste, il resterait encore dans mon livre un nombre *considérable* de faits nouveaux, de renseignements utiles ou curieux pour le public français, même lettré; et j'en ai pour garant le suffrage des savants qui ont vu le manuscrit avant l'impression, de ceux qui ont voté cette impression sur le rapport extrêmement favorable de MM. de Saulcy et Defrémery, et de ceux qui ont jugé le livre une fois imprimé.

Si je l'avais grossi de tous les menus faits, de tous les noms propres et titres d'ouvrages, de toutes les discussions de détail indiquées par mon contradicteur, j'aurais produit un gros et respectable volume, qui aurait pu édifier les critiques allemands, mais qu'assurément personne en France n'aurait lu.

Voilà pour les omissions qu'on me reproche. Quant aux erreurs, il peut y en avoir et je ne fais nulle difficulté de le reconnaître. Personne n'est infaillible ni ne peut tout savoir, pas même le sous-bibliothécaire de la Bodléienne, qui a une si riche collection sous la main. Mais ces erreurs sont, en général, très vénielles, et elles étaient en quelque sorte inévitables dans un livre où tant de faits sont réunis : *Opere in longo fas est obrepere somnum*. Quelques-unes d'ailleurs, je le répète, sont imaginaires, et M. N. me les a prêtées par pure ignorance ou méprise. Deux ou trois exemples vous en feront juger. « M. W., dit-il, n'admet pas que le Zohar soit d'une composition relativement jeune, mais il le croit d'une antiquité suspecte... » Est-ce que cela ne revient pas au même? — « M. Wogue... est mal renseigné s'il croit que ce classement n'a pas subsisté dans la Synagogue : c'est justement dans la synagogue de la France du nord... que ce classement a existé. » *A existé*, donc il

1. Nous insérons cette lettre sans commentaire.

n'existe plus, donc il n'a pas subsisté. Avant de critiquer un livre français, il faudrait au moins savoir le français. Qui pis est, M. N. m'attribue des phrases que je n'ai jamais écrites, comme celle-ci : « Le *Schoulhan Aroukh* est considéré (par M. W.) comme un commentaire de la Bible. » Où ai-je dit cela? « Page 40 », dit M. N. avec un point d'interrogation. Comprenne qui pourra. Je n'ai écrit cette absurdité ni p. 40 ni ailleurs.

En voilà assez, je pense, pour montrer que mon trop sévère aristarque a lu mon ouvrage avec une légèreté peu digne d'un savant, et l'a apprécié avec une malveillance peu digne d'un ancien ami.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le premier volume du traité de grammaire du fameux Sîbawaihi vient de paraître à l'Imprimerie Nationale. Il comprend 460 pages de texte arabe et une introduction dans laquelle l'éditeur, M. Hartwig DERENBOURG, passe en revue les manuscrits qui ont servi de base à l'établissement de son texte. M. H. Derenbourg nous promet pour le second volume une étude biographique sur Sîbawaihi et un essai critique sur le rang qu'il occupe dans l'histoire de la grammaire arabe.

— M. A. TUETEY, archiviste aux archives nationales, vient de faire paraître un recueil de textes, intitulé : *Testaments enregistrés au Parlement de Paris sous le règne de Charles VI* (In-4°; 464 p. Extrait de la « Collection des documents inédits publiés par les soins du ministère de l'instruction publique »). Après une introduction, M. T. dresse l'index chronologique des testaments insérés dans le registre commencé en 1400 par le greffier du parlement Nicolas de Brie; puis il donne *in extenso* quarante-huit des testaments qui y sont contenus. Dans des notices, placées en tête de chaque testament, M. Tuetey reconstitue, en outre, la biographie de la plupart des testateurs. L'ouvrage se termine par une table alphabétique des matières et des noms propres.

— M. H.-D. DE GRAMMONT, notre collaborateur, publie une traduction avec notes, de l'*Histoire des rois d'Alger*, par Haëdo. (Alger, Jourdan. In-8°, 222 p.) On doit savoir beaucoup de gré à M. de G. d'avoir traduit l'œuvre de l'abbé de Fromesta : l'*Epitome de los Reyes de Argel* (Valladolid, 1612) est le seul livre qui nous raconte les événements survenus à Alger pendant le XVIe siècle; sans lui, comme le fait remarquer M. de G., la nuit la plus noire régnerait sur toute cette période. D'ailleurs, le récit d'Haëdo est très clair et très exact; le savant bénédictin y a mis toute sa conscience; en rapportant des faits de quelque importance, il invoque l'autorité des témoins oculaires; lui-même avait séjourné à Alger pendant plusieurs années, de 1578 à 1581. M. de Grammont s'est attaché à rendre le texte espagnol le plus fidèlement possible; pourtant, il a dû quelquefois élaguer le style trop touffu de Fray Diégo; enfin, il a ajouté à sa traduction des notes où il compare les allégations de l'*Epitome* à celles des historiens du temps, cherchant en cela, dit-il, beaucoup plus à faire une chose utile qu'une œuvre littéraire. Un de nos collaborateurs reviendra sur cette importante publication.

— M. Albert SAVINE prépare dans la collection de la « Grande bibliothèque pro-

vençale », une édition des *Comédies et poèmes de Jean de Cabanes*, d'après le manuscrit inédit de la Bibliothèque Méjanes. (Aix-en-Provence, Guitton-Talamel.)

— M. Ganier, juge au tribunal d'Epinal, fait tirer à 500 exemplaires (dont 200 numérotés déjà souscrits) un volume intitulé : *Les costumes des régiments et des milices d'Alsace et de la Sarre pendant les* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*. Le volume est illustré de vingt gouaches tirées en chromo-lithographie ; les costumes militaires sont présentés dans de petits tableaux de genre qui font très bon effet.

— Les *Mémoires* de Lucien Bonaparte paraîtront, en trois volumes, à la librairie Charpentier, par les soins du colonel Iung. Le premier volume, déjà imprimé, va de la naissance de Lucien à son départ pour l'Espagne (1800); le deuxième, du départ de Lucien pour l'Espagne à son arrivée en Italie; le troisième, de ce moment jusqu'à sa mort, survenue en 1830.

— Le comte de Paris doit publier prochainement un volume, accompagné de cartes, sur les opérations militaires en Virginie durant la guerre civile d'Amérique.

— On dit que M. Benedetti, l'ancien ambassadeur de France en Prusse, met la dernière main à un ouvrage qui a pour titre *Révélations d'un diplomate*.

— A propos du dépôt qui a été fait à la Bibliothèque nationale, d'un coffret contenant des lettres d'Alfred de Musset qui doivent être publiées en 1910, on nous dit que ces lettres sont renfermées dans l'armoire de fer qui contient déjà la correspondance secrète de Napoléon III avec Mme Cornu. Cette dernière correspondance serait publiée en 1885, par les soins de M. Renan.

— Divers décrets ont récemment supprimé les fonctions d'administrateur général des musées nationaux et de secrétaire général de l'administration des beaux-arts, et leur substituent, sous l'autorité du secrétaire d'état au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, un directeur des musées et de l'enseignement des arts et un directeur des travaux d'art. M. Barbet de Jouy est admis à faire valoir ses droits à la retraite et nommé administrateur honoraire des musées ; M. de Ronchaud, secrétaire général, devient directeur des musées et de l'enseignement des arts ; M. Pointu, préfet de la Haute-Marne, est nommé directeur des travaux d'art.

— La Société française de numismatique a décidé que son *Annuaire* qui ne paraissait qu'à des époques indéterminées, paraîtrait désormais chaque trimestre, par fascicules, de manière à former à la fin de l'année un vol. d'au moins vingt feuilles d'impression. (Prix de l'abonnement annuel, 20 fr.)

— Notre collaborateur M. Nolen, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Montpellier, est nommé, pour trois ans, doyen de ladite faculté en remplacement de M. Germain, relevé de ses fonctions sur sa demande et nommé doyen honoraire ; — M. Em. Thomas, notre collaborateur, maître de conférences de langue et littérature latine à la Faculté des lettres de Douai, est nommé professeur à la même Faculté.

ALLEMAGNE. — La 22e réunion plénière de la commission historique de l'Académie des sciences de Munich a eu lieu du 29 septembre au 1er octobre; étaient présents MM. de Arneth, Waitz, de Liliencron, Sickel, Baumgarten, Dümmler, Hegel, Wattenbach, de Wegele et de Wyss (membres étrangers), de Lœher, de Kluckhohn, Rockinger et de Giesebrecht (membres bavarois). M. de Giesebrecht présidait la réunion en l'absence de M. de Ranke. D'après les débats de la commission, il résulte que tous les travaux de la commission historique sont en bonne voie. Ont été publiés : les *Jahrbücher des deutschen Reichs unter Heinrich III*, par M. Ern. Steindorff, vol. II, les livraisons LVII-LXVI de l'*Allgemeine deutsche Biographie*; le XXIe vol. des *Forschungen zur deutschen Geschichte*; la table des matières des volumes I-XX des *Forschungen*. En outre, la commission a aidé à la publication de

l'ouvrage de M. Richard BRAUNGART, *Die Ackerbaugeræthe in ihren praktischen Beziehungen, wie nach ihrer urgeschichtlichen und ethnographischen Bedeutung* (avec un atlas). L'*Histoire de l'historiographie*, de M. de WEGELE, sera bientôt mise sous presse. L'impression du XVIIe volume des *Chroniques des villes allemandes* est achevé; ce volume est le premier des *Chroniques de Mayence* et renferme une chronique inédite du milieu du xve siècle, éditée par M. HEGEL, avec la collaboration de MM. Pœhlmann et Albr. Wagner. (Cette chronique comprend les années 1332-1452.) Le IIe vol. de ces *Chroniques de Mayence* paraîtra l'année prochaine; il contiendra une Histoire, par M. Hegel, de la constitution de la ville de Mayence, ainsi qu'une chronique latine (du milieu du xive siècle au commencement du xve siècle) découverte par M. Hegel. L'année prochaine commencera également, selon toute probabilité, l'impression du premier volume, par M. KOPPMANN, des *Chroniques de Lubeck*; ce volume renferme la Chronique de Detmar dans ses différentes recensions. L'impression du IVe volume des *Deutsche Reichstagsacten*, qui est le premier consacré au règne du roi Robert, se poursuit activement; on sait que ce volume a été confié à M. WEIZSÆCKER. M. KERLER, de Wurzbourg, a terminé le huitième volume de la même collection, qui est le IIe consacré à l'époque du roi Sigismond (1421-1426). — Le VIe volume des *Hanserecesse*, que publie M. Koppmann, sera bientôt prêt pour l'impression. — Dans le courant de l'année prochaine, M. W. BERNHARDI aura terminé le volume sur le gouvernement de Conrad III (*Jahrbücher der deutschen Geschichte*). — Le XIIe et le XIIIe vol. de l'*Allgemeine deutsche Biographie*, dirigée par MM. de LILIENCRON et WEGELE, sont achevés, et le XIVe, imprimé en grande partie. — M. F. de BEZOLD va terminer la publication de la correspondance du palatin Jean Casimir (*Beitræge zur Geschichte der europæischen Politik in den Jahren 1576-1592*); le premier volume de cet ouvrage, qui s'étend de la mort de Frédéric le Pieux (1576) à la fin du Reichstag d'Augsbourg (1582) est imprimé presque en entier; et la plus grande partie des matériaux du deuxième volume (de 1582 à la mort de l'électeur Louis VI) sont rassemblés. — Bientôt paraîtront également la 2e partie du IIIe volume (année 1552) et le IVe volume des *Lettres et actes pour l'histoire du xvie siècle*, dont la publication est confiée à MM. de LŒHER et DRUFFEL; ainsi que le Ve vol. des *Lettres et actes pour l'histoire de la guerre de Trente Ans*, vol. qui sera édité par M. CORNELIUS, et où M. F. STIEVE terminera l'exposé de la politique bavaroise (1591-1607) qu'il avait commencé dans le IVe volume. — Enfin, la commission, sur la proposition de M. Rockinger, s'occupe, — depuis longtemps déjà — du plan d'un remaniement complet des Regestes de la maison de Wittelsbach, de Fr. Bœhmer; elle a décidé, dans sa réunion plénière, de publier un recueil de documents sur les Wittelsbach pour la période de 1180-1347.

— Nous annoncions récemment la publication d'une revue hebdomadaire classique, la *Philologische Rundschau*, dont les numéros sont analysés sur la couverture de notre recueil. Il vient de naître une rivale à la « Philologische Rundschau »; c'est la *Philologische Wochenschrift*, publiée avec la collaboration de MM. Georg ANDRESEN et Hermann HELLER, par M. Wilhelm HIRSCHFELDER; comme son titre l'indique, la *Philologische Wochenschrift* paraît une fois la semaine (chez les frères Calvary, à Berlin); le prix de l'abonnement est de 6 mark ou 7 fr. 50 par trimestre, soit 30 fr. par an. La *Philologische Wochenschrift* doit, selon les termes mêmes de son programme, former comme un organe central sur tous les domaines de l'antiquité classique et faire connaître au philologue le plus rapidement et le plus complètement possible les progrès de la science. Elle renferme : 1° des comptes-rendus et analyses qui, en général, ne doivent pas dépasser une colonne; 2° des extraits des revues allemandes et étrangères, des programmes, des dissertations et autres écrits de

circonstance qui ne sont pas dans le commerce; on indiquera non-seulement le titre des dissertations de philologie, mais la marche de la discussion et le résultat des recherches; 3° des nouvelles des assemblées des professeurs et des sociétés de philologie; 4° des communications sur les découvertes les plus importantes, les fouilles, les inscriptions, les manuscrits, etc.; 5° des « *Personalien* » ou renseignements sur les nominations, les missions, les concours, les programmes des cours, etc.; 6° une liste complète des livres nouveaux. Voici le sommaire du premier numéro : *Comptes-rendus :* Madvig, rœmische Verfassung und Verwaltung (G. Genz); Bernays, Phokion und seine neueren Beurtheiler (O. Holm); Fischer, der Logograph in Platon's Euthydem (β); Destunis, mittelgriechische Dichtungen (Lambros); Tacitus' Agricola ed. Cornelissen, (Andresen); Conrad Celtes' Epigrammata, p. p. Hartfelder. — *Extraits de journaux, Programmes*, etc. : dépouillement de la « Historische Zeitschrift » de Sybel et de la Revue de philologie. — Assemblée des professeurs et maîtres du Mecklenbourg. — Nouvelles d'Athènes, par Lambros, et les fouilles les plus récentes en Egypte, par H. Brugsch. — Programmes des cours des universités de Suisse et de l'empire allemand. — Bibliographie.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 octobre 1881.

L'Académie fixe sa séance publique annuelle, pour l'année courante, au troisième vendredi du mois prochain (18 novembre 1881).

M. Heuzey, au nom de la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome, présente un rapport favorable à la proposition faite par M. le directeur de l'école française de Rome, tendant à prolonger d'un an le séjour à Rome de MM. Faucon et Julian, membres de cette école. L'Académie adopte les conclusions du rapport; un avis favorable à la proposition sera transmis en son nom à M. le ministre de l'instruction publique.

M. Gaston Paris donne lecture d'un mémoire destiné à être lu à la séance publique des cinq Académies, le 25 octobre. C'est une nouvelle rédaction, plus développée, de la communication qu'il avait faite à l'Académie, le 6 mai dernier sur Siger de Brabant et les nouveaux renseignements que donne au sujet de ce personnage le *Fiore* de Durante, publié par M. Castets (voy. ci-dessus, 1881, 1er semestre, ou t. XI de la nouvelle série, p. 400).

L'Académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, M. le président fait connaître quatre sujets mis au concours par l'Académie pour les prix ordinaire et Bordin à décerner en 1884 [1] :

Prix ordinaire. 1° *Etude grammaticale et historique de la langue des inscriptions latines, comparée avec celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins.*

2° *Examen historique et critique de la « Bibliothèque » de Photius.*

Prix Bordin. 1° *Etudier le Râmayana au point de vue religieux. Quelles sont la philosophie religieuse et la morale religieuse qui y sont professées ou qui s'en déduisent? Ne tenir compte de la mythologie qu'en tant qu'elle intéresse la question ainsi posée.*

2° *Etude sur la langue berbère, sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue. Insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal. S'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années. Indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles linguistiques et la plus ou moins grande vraisemblance des rapports de la race berbère avec la race celtique.*

M. Menant commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Remarques sur les portraits des rois d'Assyrie.*

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. Derenbourg : Duval (Rubens), *Traité de grammaire syriaque.*

Julien Havet.

---

1. D'après les usages de l'Académie, ce terme signifie que les mémoires destinés au concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1883.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 31 Octobre — 1881

---

217. — H. USENER. **Acta Martyrum Scillitanorum graece edita** (Index scholarum a. 1881). Bonn. 1881. 6 pages in-4°.
— B. AUBÉ. **Etude sur un nouveau texte des actes des martyrs scillitains.** Paris, Didier. 1881, in-8°, 39 p.

Les actes des martyrs scillitains sont connus depuis longtemps, grâce à Baronius, Mabillon, Ruinart et autres, mais en latin seulement, et dans des textes plus ou moins altérés. Le texte grec retrouvé par M. Usener dans le ms. 1470 de la Bibliothèque nationale est beaucoup meilleur. La date du martyre est reportée de l'an 200 à l'an 180, ce qui fait de ces actes « le plus ancien document connu de l'histoire des églises d'Afrique »[1]. Le canon des écritures saintes y est aussi défini d'une manière plus originale : αἱ καθ' ἡμᾶς βίβλοι καὶ αἱ πρὸς ἐπὶ τούτοις ἐπιστολαὶ Παύλου τοῦ ὁσίου ἀνδρός[2]. Le récit est plus simple, le dialogue plus naturel. Mais il n'est pas besoin d'insister. « *Longum est ire per singula, neque quam sincera sit exempli graeci fides, opus est praecone* »[3]. Il n'est pas davantage besoin de vanter la science et le soin apportés à la publication de ce nouveau texte.

Au moment même où M. U. faisait connaître son intéressante découverte, M. Aubé traitait des actes des martyrs scillitains[4] et en publiait un texte latin nouveau[5], emprunté également à un ms. de la Bibliothè-

1. L. Duchesne, *Bulletin critique d'histoire, de littérature et de théologie*. 15 mars 1881, p. 421.
2. A. Hilgenfeld, *Zeitsch. f. wissensch. Theologie*, XXIV (1881), p. 383.
3. *Acta mart. scil.*, p. 4.
4. *Les chrétiens dans l'empire romain de la fin des Antonins au milieu du IIIe siècle*, pp. 203 à 206 et 499 à 503.
5. Ou, plus exactement, un texte pareil à celui de Ruinart, sauf quelques variantes.

que nationale (fonds latin, nouv. acquis. 2179), provenant de l'abbaye de Silos en Espagne [1]; mais il déclarait que la pièce originale pourrait bien avoir été rédigée en grec [2]. On comprend que la publication de M. Usener l'ait vivement frappé, et qu'il en ait fait le sujet de l'*Étude* que nous annonçons. M. A. montre d'abord, ce qui ne peut plus faire de doute pour personne, que la date fournie par le texte grec est la vraie. Ensuite, il cherche à prouver qu'on doit considérer ce texte comme un document contemporain des faits racontés et comme la pièce originale d'où seraient sorties les diverses rédactions latines. Les raisons données par M. A. à l'appui de cette dernière opinion me paraissent insuffisantes, bien qu'il y ait, dans le nombre, quelques considérations très dignes d'attention, par exemple sur l'emploi de la langue grecque en Afrique. Mais cela ne veut pas dire que son opinion soit erronée. La question reste ouverte. Il serait peut-être téméraire de la trancher tant qu'on ne connaît que des textes latins interpolés, comme ceux de Baronius et de Ruinart, ou un fragment aussi court que celui de Mabillon. En général, il est fort hasardeux de se prononcer dans une pareille question. Des hellénismes isolés en latin, des latinismes en grec [3] ne prouvent pas nécessairement, à la basse époque surtout, et dans des écrits rédigés par des gens peu lettrés. Ces fautes étaient répandues dans le langage familier. C'est ainsi que certains Alsaciens qui savent peu l'allemand, ou ne le savent pas, font en français des germanismes dont ils ne connaissent pas les équivalents en allemand. Dans l'histoire ecclésiastique de Rufin, on trouve des hellénismes qu'on chercherait en vain dans les passages correspondants d'Eusèbe. A comparer les actes des martyrs scillitains, tels que nous les lisons en latin, avec le texte grec, il me paraît très probable que ce dernier est la source des autres; mais je n'oserais l'affirmer aussi catégoriquement que M. Aubé [4].

---

1. *Les chrétiens*, etc., pp. 503 à 509.

2. P. 503. « Le grand nombre de tournures et d'expressions grecques qu'on y trouve nous porterait plutôt à croire que c'est une version latine faite sur un document originairement écrit en grec ». — Les hellénismes ne paraîtront pas si nombreux à tout le monde, et les plus forts ne sont pas dans le grec : *nec aliquando* (pour οὐδέποτε d'abord, mais un peu plus loin pour οὐ), *de cetero* (τοῦ λοιποῦ), *audientes* (ἀκούσαντες), *videns* (ἰδών); enfin, le mot propre *sistere* ne figure pas dans ces phrases : *praeceperunt adstare*, et *praesentari iussit* (*adduci iussit* n'est pas rare dans les *passions* des apôtres, qui découlent aussi de sources grecques).

3. Comme, dans ces actes, μὴ βουληθῆτε... γενέσθαι (*nolite... fieri*). On est frappé aussi de la lourde périphrase συμπεφυκυῖα εὐδαιμονία, pour *genius*, qui se rendait communément par τύχη (Preller, *Rœm. Mythol.*, p. 571).

4. La question n'est pas si simple que M. A. paraît le croire. Il n'est pas facile, en particulier, d'établir le rapport existant entre les divers textes latins. Si θρησκεύομεν a été d'abord traduit par *electi sumus*, θρησκεία par *elegantia* (ou bien ce mot serait-il déjà une transformation de *cultus?*), qui a pu trouver dans cette version le vrai sens, *religiosi sumus* et *religio*, et qui, au contraire, aurait remplacé ces mots tout naturels par les autres? Il en est de même de ἁπλῆ—*mitissima*—*simplex*; ἁπλότης—*mansuetudo*—*simplicitas*; πιθανότης—*tumultus garrulitatum* ou *concita-*

M. Aubé, dans sa brochure, a reproduit les différents textes, grec et latins. Max Bonnet.

---

218. — **Elpides.** Eine Studie zur Geschichte der griechischen Poesie, von Theodor Birt. Marburg, Elwert, 1881, 126 p. in-18. Prix : 1 mark 60.

M. Birt, acceptant comme authentique le titre Ἐλπίδες mentionné par Suidas dans le catalogue des ouvrages de Callimaque et de Théocrite [1], se demande quel pouvait être, chez chacun de ces auteurs, le sujet représenté par ce titre : tel est le but de son livre. Après avoir écarté sans discussion l'hypothèse cependant très digne d'être discutée, que ce titre se rapporterait à un sujet érotique, M. B. affirme que le mot Ἐλπίδες doit être pris dans son sens le plus général, et qu'il s'agit du rôle de l'espérance dans la vie humaine, et particulièrement dans la vie du pauvre. M. B. n'arrive à cette première conclusion qu'après avoir passé un peu longuement en revue un grand nombre de passages de prosateurs et de poètes où l'idée de l'espérance est rapprochée de celle de la richesse. La comédie d'Epicharme Ἐλπὶς ἢ Πλοῦτος, celle de Cratinus Πλοῦτοι, le Πλοῦτος d'Aristophane lui fournissent l'occasion de remarques ingénieuses sur l'antithèse de la richesse et de la pauvreté souvent mise en scène dans la comédie grecque.

Arrivant enfin à Théocrite, M. B. étudie le catalogue de Suidas, et, procédant par élimination, attribuant à chacune des œuvres analogues de la collection des bucoliques un des titres de Suidas, il conclut que le titre Ἐλπίδες ne peut se rapporter qu'à l'id. XXI, Ἁλιεῖς. On pourrait objecter à M. B. que s'il réussit à trouver avec assez de vraisemblance, dans la collection des poètes bucoliques, des pièces correspondant aux titres de Suidas Ὕμνοι, Ἡρωῖναι, Ἐπικήδεια, Μέλη, il n'en découvre pas sur lesquelles on puisse mettre les titres Προιτίδες, Ἐλεγεῖαι, Ἴαμβοι, et que par conséquence logique, le titre Ἐλπίδες peut fort bien être un de ceux auxquels ne correspond aucune des pièces aujourd'hui conservées. D'ailleurs M. B. ne se prononce pas — et ce n'était cependant pas inutile à l'objet de son livre — sur la véritable attribution de l'id. XXI. Tout en exprimant un doute sur le nom de l'auteur, il procède comme si elle

---

tio—persuasio; πραγματεῖαι—res doctrinarum—libri (quant à *regnum*, il dérive de *genius* par *ingenium* que présente le fragment de Mabillon) ; et cependant on ne peut guère admettre deux traductions différentes, ne fût-ce qu'à cause de ce passage : *nec liberationem nec remissionem uultis?* (Baron. pour μὴ ἄρα πρὸς διάσκεψιν ἀναμονῆς χρῄζετε;) qui ne peut s'expliquer que par la variante suivante de l'autre rédaction : *forsitan ad deliberandum (liberandum* Colb.) *spatium uultis accipere*. Comp. aussi εἴ τι καὶ πράσσω : *si quid egero* (Colb.), *si quid emero* (Silos), *quodcumque emam* (Baron.).

1. Il n'était pas inutile à ce propos de se demander pourquoi, dans un catalogue des œuvres de Théocrite, se retrouvent presque les mêmes titres que dans celui des œuvres de Callimaque (cf. O. Schneid. Callim. II, p. 19). Cette remarque aurait peut-être conduit M. Birt à douter de l'authenticité du titre Ἐλπίδες.

était réellement de Théocrite. L'auteur de cette pièce, dit M. B., a voulu montrer ce que l'espérance a de menteur, et il n'a pas cru pouvoir le mieux faire qu'en racontant le songe d'un pêcheur. Or, les passages abondent dans la littérature antique où la condition du pêcheur est représentée comme l'image la plus juste de l'espérance, à la fois mobile d'action et cause de découragement. M. B. insiste particulièrement sur la ressemblance du *Rudens* de Plaute avec l'id. XXI qui serait elle-même empruntée à Diphile et à Sophron. Cette idylle ne serait du reste pas isolée ; l'auteur aurait, dans une série de pièces analogues, montré le rôle de l'espérance dans les différentes conditions de la vie du pauvre, laboureur, chasseur, pêcheur, esclave. Le titre Ἐλπίδες s'appliquerait ainsi à une collection de poésies morales.

Je ne voudrais pas ici opposer une conjecture aux conjectures de M. Birt. Il me paraît seulement que cette conception d'une série de pièces philosophiques se rapportant toutes à une même idée présentée sous ses divers aspects, est peu conforme aux habitude des poètes alexandrins, et tout-à-fait étrangère au génie de Théocrite. J'inclinerais plutôt à croire, malgré M. B., que le titre Ἐλπίδες, analogue à Ἔρωτες, est celui d'une élégie, d'autant plus que des élégies se trouvent comprises dans le catalogue de Suidas, et qu'il arrive à ce dernier de citer des titres particuliers en dehors du titre général qui les résume tous.

Encore, dans la partie de son livre relative à Théocrite, M. B. pouvait-il s'appuyer sur un texte précis : en parlant de Callimaque, il est en pleine fantaisie. Le titre Ἐλπίδες du catalogue de Suidas n'étant pas cité dans l'ordre alphabétique qui est celui du catalogue, M. B. en conclut que ce titre doit être rapproché du précédent, Γλαῦκος, et que les deux mots ont dû jadis être rejoints par une conjonction qui a disparu. Le titre complet serait : Γλαῦκος ἢ Ἐλπίδες. Or, Glaucus est le dieu des pêcheurs. Rencontre singulière : Callimaque aurait, comme Théocrite, consacré un poëme à la vie des pêcheurs, et, comme Théocrite, il aurait donné à ce poëme, le titre, bien rare cependant, d'Ἐλπίδες. Il faut que M. B. ait été bien obsédé par le souvenir de l'id. XXI, pour vouloir, à toute force, la retrouver chez Callimaque. M. B. essaie de fortifier sa conjecture par quelques exemples, mais les fragments dont il se sert peuvent être tout aussi justement rapportés aux autres ouvrages de Callimaque. L'hémistiche διερὴν ἀπεσείσατο λαίφην (Callim. fr. 245) peut en effet se dire d'un pêcheur qui secoue ses habits mouillés ; je renvoie cependant M. B. à Schneider. Celui-ci suppose avec plus de hardiesse, mais presque avec autant de raison, qu'il s'agit de Thésée surpris par un orage et demandant un asile à Hécalé. Ce n'est pas avec des exemples de ce genre qu'il est possible de confirmer des hypothèses comme celle de M. Birt.

L'ouvrage de M. B. contient une traduction allemande de l'id. XXI et une longue note critique sur le texte. La leçon adoptée par M. B. n'est pas toujours la meilleure ; je n'en citerai qu'un exemple. Il écrit ainsi les vers 15 et 16 :

Οὐδεὶς δ' οὐδὲ χύτραν εἶχ' οὔτινα. Πάντα περισσά,
Πάντ' ἐδόκει τήνοις· ἁ γὰρ πενία σφας ἐτήρει.

La plupart des mss. donnent σύγχυθραν qui est impossible. Il est d'ailleurs de toute évidence que la conclusion de la phrase, ἁ γὰρ πενία σφας ἐτήρει, exige au vers précédent le mot θύραν (Briggs., Meinek., III, Büchel., Fritzsch.), ou κλῆθραν (Ahr.), et que χύτραν n'a en cet endroit aucun sens. Cette même conclusion prouve que le mot κύνα (mss. κίνα) est la vraie leçon au lieu de τινα. Après avoir décrit l'intérieur de la cabane des deux pêcheurs, le poète en décrit l'entrée aux vers 15 et 16, puis les alentours aux vers 17 et 18.

Le livre de M. Birt est intéressant, plein de rapprochements heureux et d'une lecture agréable. On ne peut que lui reprocher d'avoir attaché trop d'importance à une pièce d'origine douteuse, et d'avoir sur cette seule pièce, à l'aide d'un titre fourni par Suidas, mais qui ne s'y applique pas nécessairement, établi des hypothèses qu'il est aussi difficile de réfuter que d'admettre, les preuves faisant défaut de part et d'autre.

A. Couat.

---

219. — **La guerre et deslivrance de la ville de Genesve** (composée et publiée en 1536 par Marie Dentière de Tournay, ancienne abbesse et femme d'Antoine Froment), réimprimée pour la première fois conformément au texte original avec une introduction et des notes par Albert Rilliet. Genève, impr. Charles Schuchardt, 1881, in-8°, 80 p.

L'écrit réimprimé par M. Rilliet tient la première place, dans l'ordre des temps, parmi les œuvres de l'historiographie genevoise. Il est tout de circonstance; il fut composé vers la fin du printemps de l'année 1536, au moment où Charles III de Savoie était réduit à l'impuissance, et Genève, hors de tout danger; l'auteur résume les événements qui ont amené l'émancipation politique et religieuse de Genève; sa narration forme trois chapitres : 1° les rapports de Genève et de Charles III jusqu'à l'apparition de Guillaume Farel dans la ville, en octobre 1532; 2° les troubles populaires et les discussions théologiques qui ont précédé la réforme; 3° la *guerre* dirigée contre Genève par les partisans de la cause catholique et la *délivrance*. Ecrit évidemment à la hâte, l'ouvrage exprime l'émotion qui régnait alors dans la population genevoise; il reproduit les sentiments du parti vainqueur, comme les mémoires de Jeanne de Jussie reproduisent les sentiments du parti vaincu; il respire une haine ardente pour l'adversaire et toute la joie d'un triomphe péniblement remporté : « *Femmes,* lit-on en un endroit, *boutez hardiment poussins couver, car les ducs ne les mangeront plus.* » Naturellement, le style, l'auteur l'avoue lui-même, n'est pas « exquis », mais, dit-il, « le pais et l'estat de marchandise » doivent excuser la « rudesse du langaige ». Quel est cet auteur? Est-ce Bonivard? Mais, à la date où ce petit

ouvrage fut composé et publié, Bonivard sortait à peine de Chillon et il dit dans ses *Chroniques* qu'il n'est pas « informé pleinement des événements survenus depuis qu'il fut prisonnier ». Est-ce Antoine Froment, l'auteur des *Actes et gestes merveilleux de la cité de Genève?* Mais le style de Froment ne rappelle en rien la prose concise et vigoureuse du petit écrit. Il y a, toutefois, un ouvrage anonyme, paru à Genève en 1539, dont le style présente avec celui de *la Guerre et Deslivrance de Genève* une ressemblance frappante; c'est l'*Epistre tres utile, faicte et composée par une femme chrestienne de Tornay*, etc. (*Corresp. des Réform.*, tome V, pp. 295-304); la rédaction des deux pièces, dit M. R., offre une facture si pareille, des formes de langage si voisines de tour et d'expression, qu'il est difficile de n'y pas trouver un sérieux motif de leur assigner une même origine. Or, l'*Epistre tres utile* est l'œuvre d'une femme, de l'épouse même d'Antoine Froment, Marie Dentière, ancienne abbesse de Tournay, *commère* de Marguerite de Navarre; c'est donc à Marie Dentière qu'est due *la Guerre et Deslivrance de Genesve;* singulière coïncidence, ajoute M. R., qui place au berceau même de la réformation genévoise, pour raconter l'affranchissement dont elles ont été témoin, deux femmes, deux religieuses qui représentent les principes contraires engagés dans cette révolution : Marie Dentière et Jeanne de Jussie; l'une, ancienne, l'autre, future abbesse; la première « deschassée par les papistes », ayant fait à la religion de son choix le sacrifice de sa patrie et de sa parenté; la seconde, inébranlable dans sa foi traditionnelle, quittant les lieux où s'était passée sa jeunesse, pour rester, jusqu'à la fin de ses jours, fidèle à son cher couvent. — Après une introduction (31 p.) dont nous venons de résumer les conclusions principales, M. R. donne le texte original de l'écrit; non pas d'après le manuscrit de Zurich publié en 1863 par M. Revilliod, et qui contenait une copie fautive et incomplète, mais d'après un manuscrit trouvé par lui dans sa collection de documents genevois et qui fut directement transcrit, d'après l'original imprimé, par le copiste Pierre Bourrit en 1754. Ce Pierre Bourrit a même fait deux copies de la *Guerre et Deslivrance de Genesve*, toutes deux avec un soin minutieux, et sans qu'il ait corrigé les fautes d'impression et les endroits obscurs. M. R. s'est scrupuleusement conformé, sauf en ce qui concerne la ponctuation et la disposition des paragraphes, aux deux copies de Bourrit qu'il a contrôlées l'une par l'autre. Il a ajouté au bas des pages des notes où il explique les allusions, les réticences, les interversions chronologiques, et cite les témoignages contemporains qui peuvent éclaircir ou confirmer les dires de Marie Dentière. En un mot, et pour employer les paroles mêmes de M. R., nous avons là, dans sa physionomie originale, un écrit qui est la plus ancienne production littéraire sortie à Genève d'une plume protestante, et l'éditeur peut dire qu'il « restitue effectivement à la littérature genevoise la première œuvre historique qui ait vu le jour à Genève depuis la réforme »; ce n'est pas tout; non-seulement M. Rilliet a rendu à cet écrit son inté-

grité, mais il en a, dans son introduction, fort bien apprécié le caractère et le sujet, et, par ses notes instructives, il en facilite la lecture [1].

A. C.

---

220. — **Un échec militaire de Henri IV en Alsace,** d'après des documents inédits, par X. MOSSMANN. Strasbourg, Heitz, 1881, in-8°, 32 p.

Henri IV parle assez vaguement, dans une dépêche à son envoyé, M. de Fresnes (*Lettres-missives,* III, 133-134, 20 janvier 1590), d'un échec que ses armes venaient d'essuyer en Alsace. « Je ne doute pas, dit-il, que n'ayés entendu la mauvaise rencontre qu'a eu le s[r] de Sancy, en la conduicte de la levée qu'il avoit faicte pour mon service, les lansquenets ayant esté chargez sur les terres de Strasbourg, avant qu'estre tous assemblez ny avoir fait monstre, par les forces du duc de Lorraine. » Cet échec n'est que brièvement mentionné dans la *Chronique strasbourgeoise* de Jean-Jacques Meyer et dans celle de la famille Imlin, publiée récemment par M. Rod. Reuss. Mais les archives du Vatican ont fourni à M. Mossmann des informations assez nombreuses et assez précises pour qu'on connaisse désormais dans tous ses détails cet épisode qui avait laissé si peu de traces ; grâce aux lettres du nonce Ottavio Paravicino, le savant archiviste de Colmar a fait le jour sur cet accident de guerre jusqu'ici presque ignoré. Ce nonce, établi à Lucerne, écrivait au neveu de Sixte-Quint, le cardinal Montalto, ce qui se passait en Suisse ; par ses émissaires, par l'évêque de Bâle et son suffragant, par l'évêque de Strasbourg, par le colonel Louis Pfyffer, il surveillait de près les levées de troupes qui se faisaient en Alsace et en Suisse pour le compte de Henri IV. L'agent du roi de Navarre, Sancy, avait formé successivement deux corps composés de soldats des cantons protestants ; mais le troisième corps fut battu par le duc de Lorraine, qui, prenant l'offensive, se porta contre les levées en Alsace même et les défit complètement dans le Sundgau, sur les bords de l'Ill. M. M. donne des extraits des dépêches du nonce, relatives à ces événements ; ces documents, habilement mis en œuvre, éclairent de la plus vive lumière un des épisodes les moins connus de l'histoire de Henri IV, et, grâce au récit de M. M., l'ensemble des faits, mieux coordonné et daté, se dégage avec une très grande précision. Enfin, M. Mossmann montre que si le duc de Lorraine se jeta sur les reitres et lansquenets recrutés par Sancy, ce fut, non

---

1. On trouve au titre, sur la première page du texte et le revers, des vignettes photographiées, d'après le dessin assez informe qu'a reproduit le copiste ; la première vignette représente la porte de la Treille, ou porte Baudet, à Genève, par laquelle sort une grande foule, qui paraît se diriger vers Plainpalais ; la seconde, Moïse devant le buisson ardent recevant des mains de l'Eternel les tables de la Loi, pendant que, à droite, dans le fond, les Israélites adorent le veau d'or placé sur le haut d'une colonne.

pas pour protéger ses Etats, — puisque Sancy s'était entendu avec la régence d'Ensisheim pour faire passer ses troupes par les possessions de la maison d'Autriche, — mais dans un intérêt de parti, pour être, selon sa propre parole, extrêmement utile aux catholiques. Cet intéressant opuscule se termine par une suite de pièces justificatives formées par les lettres du nonce de Lucerne, de la ville de Colmar, etc.

C.

---

221. — **Franzœsische Studien**, hrggb. von G. KŒRTING und E. KOSCHWITZ I Band. 1 Heft. Heilbronn, Verlag von Gebr. Henninger. 1881, in-8°, 126 p. (Le volume à 3 ou 4 fascicules : 15 mark.

Depuis quelques années, les études de philologie romane et spécialement de philologie française ont pris en Allemagne un développement extraordinaire. Non-seulement les dissertations de docteur abondent à foison, non-seulement chaque professeur d'université croit de son devoir de composer sa collection ou sa bibliothèque d'anciens auteurs français ou son recueil spécial de textes, mais les revues se multiplient. A côté des anciennes *Archives* de Herrig ont pris place les *Romanische Studien* de Boehmer (1871), la *Zeitschrift für romanische Philologie* (1877) (qui est venue bien heureusement succéder au *Jahrbuch* d'Ebert), le *Litteraturblatt für romanische und germanische Philologie* (1880), la *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Litteratur* (1880). Les deux éditeurs de cette dernière revue, MM. Körting et Koschwitz, tous deux connus par de bons travaux sur la vieille langue, non contents d'avoir mis au jour un nouvel organe spécialement consacré à notre langue et à notre littérature modernes, suivent l'exemple de M. Boehmer et de l'éditeur des *Englische Studien*, M. Kölbing, et publient à leur tour des *Französische Studien*. Ce nouveau recueil ne fera pas double emploi avec la *Zeitschrift;* celle-ci, en effet, ne peut accueillir les travaux de longue haleine, les grands mémoires, sans les morceler. Ces travaux et ces mémoires trouveront une hospitalité largement ouverte dans les *Französische Studien*. Nous avons sous les yeux le premier fascicule du premier volume; il contient deux importantes études, l'une de M. List sur la *Syntaxe de Voiture*, et l'autre de M. Grœbedinkel sur la *Versification de Desportes et de Malherbe*. Nous ne pouvons que souhaiter la bienvenue et long succès à des entreprises de ce genre qui ont pour résultat de nous mieux faire connaître notre langue et notre littérature [1].

A. DARMESTETER.

---

1. Ces études dues à des étrangers ont une utilité incontestable, ne consisterait-elle que dans les matériaux réunis qu'elles offrent à la critique. Il faut néanmoins se défier de certaines appréciations qui laissent trop voir un sentiment insuffisant des finesses de notre langue. M. List termine son étude sur la *Syntaxe* de Voiture par

222. — **Mittheilungen aus Briefen der Jahre 1748-1768 an Vincenz Bernhard von Tscharner,** hgg. von Dr. Richard Hamel. Rostock. 1881. Carl. Meyer, in-8°, p. 62 (Tiré seulement à 200 exemplaires).

Si Tscharner n'a guère été connu comme homme politique au-delà des limites de sa patrie — entre autres fonctions, il fut, en 1764, membre du conseil souverain et, en 1778, commissaire du gouvernement à Lugano; — comme écrivain, il a eu, dans son temps, une véritable notoriété; auteur de la meilleure histoire de la Confédération suisse, avant que J. de Müller eût écrit la sienne, il fut aussi poète à ses heures, et, ce qui le fit connaître à l'étranger, il traduisit en français les poésies de Haller et les premiers chants de la *Messiade*, en même temps qu'il collaborait à l'Encyclopédie. La correspondance d'un pareil homme ne saurait donc manquer d'intérêt, surtout quand ses correspondants sont Gessner ou J.-J. Rousseau.

Tscharner entra en relation avec Rousseau peu de temps avant que celui-ci fût obligé de prendre la fuite; président de la Société économique de Berne, il avait demandé au célèbre écrivain de vouloir bien prendre part aux travaux de cette société; Rousseau déclina cette collaboration. C'était au mois d'avril 1762; quelques semaines après il quittait Montmorency et la France et se retirait en Suisse auprès de son ami Roguin, à Yverdun. Il paraît que Tscharner crut l'occasion favorable pour renouveler sa proposition, elle fut suivie d'un refus motivé; la lettre dans laquelle Rousseau déclina de nouveau toute participation aux travaux de la Société économique était connue, mais on ignorait à qui elle était adressée; M. Hamel suppose, avec toute vraisemblance, qu'elle le fut à Tscharner. Cependant Rousseau n'avait pas tardé à être persécuté dans sa patrie comme il venait de l'être en France; Tscharner s'intéressa au sort du célèbre exilé; les lettres qui furent échangées en cette circonstance sont curieuses, en ce qu'elle nous font connaître la diversité des jugements portés alors sur Rousseau dans sa propre patrie; à ce titre, elles sont une utile contribution à cette période de la vie du grand écrivain, et il faut remercier M. H. de nous les avoir données avec plusieurs autres documents qui se rapportent, soit au séjour de Rousseau en Suisse,

---

deux observations de *stilistique*. Il cite d'abord cet exemple : *Vostre maistresse, n'est-ce pas une demoiselle qui a les yeux fort esveillez, et le nez un peu retroussé,* fine, *fière, desdaigneuse, glorieuse et civile, bonne et meschante, qui gronde souvent, et qui néantmoins plaist toujours*. Aujourd'hui, observe M. L., on aurait intercalé avant *fine* les mots *qui est* pour plus de clarté. — Un élève de Noël et Chapsal, peut-être bien; un écrivain, non. — Deuxième exemple (je n'en cite que la seconde moitié) : *Au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puisse voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres; qui sont tous noirs comme des diables,* des cheveux *qui leur viennent jusques à la moitié du corps*... Observation de M. List : la langue actuelle aurait amené le membre de phrase commençant par *des cheveux* à l'aide de *et qui ont*. Toutefois, M. L. a un scrupule et il se demande, en note, s'il ne faut pas expliquer *par suite des cheveux* (Oder soll man übersetzen « von den Haaren? »). Devant ces deux interprétations, *risum teneatis, amici!*

soit à ses relations avec quelques-uns de ses compatriotes pendant l'année 1762.

La scène change complètement quand on passe de la première à la seconde partie du recueil de M. H. ; à la vie troublée du philosophe genevois succède le calme intérieur du chantre de la mort d'Abel. Cependant l'existence paisible de Gessner eut aussi, on va le voir, ses agitations, assez peu sérieuses d'ailleurs ; loué par Mirabeau, admiré et devenu célèbre en France, grâce à la traduction de ses œuvres par Huber, à la veille d'en faire une nouvelle édition, ce « libre citoyen » d'une république eut l'ambition de les dédier à une tête couronnée. On venait de traduire la mort d'Abel en Angleterre ; Gessner crut le moment favorable pour dédier ses œuvres complètes à la reine elle-même, qui était d'ailleurs allemande par sa naissance. C'est à cette occasion que furent écrites à Tscharner, chargé de négocier cette grave affaire, douze des treize lettres qui lui furent adressées, du moins à cette époque, par son illustre ami [1]. Rien de plus amusant que les alternatives de crainte et de joie par lesquelles passa Gessner pendant toute cette négociation ; faire accepter une dédicace n'était pas, à ce qu'il paraît, chose facile à cette époque ; aussi tous les compatriotes de Gessner, établis en Angleterre, sont-ils mis à contribution, depuis un M. de Villette dont le nom est écrit de quatre manières différentes, sans qu'on sache au juste comment il s'appelait ni ce qu'il était [2], jusqu'à un M. Steiger, qui écrivait dans un français abominable [3], mais jouissait d'un grand crédit auprès du frère de la reine, le duc Ernest de Mecklenbourg Strelitz ; enfin, la dédicace est acceptée ; entre temps, la reine met au monde un fils, — le futur roi Georges IV ; — Gessner s'empresse de composer, pour la circonstance, dans le style de Klopstock, une espèce de dithyrambe en prose, qui n'est pas moins bien accueilli ; rien ne semblait manquer à la joie du célèbre auteur d'églogues, mais les exemplaires qu'il destinait à ses protecteurs d'Angleterre ne sont pas remis à temps, la traduction de Mme Collier, qu'il s'obstine pendant plusieurs mois à appeler Mme Collins et à laquelle il écrit même sous ce nom, arrive et ne répond pas à son attente ; de là une note attristée qui se mêle à la note joyeuse qu'on entendait tout à l'heure. Tout cela, on le voit, fait de ces lettres de Gessner un petit drame intime aussi piquant qu'instructif ; aussi M. H. a-t-il bien mérité des amis de la littérature en nous les communiquant. La lettre de Klopstock à Tscharner, pour le remercier de sa traduction des premiers chants de la *Messiade*, donnée

1. M. H. ne mentionne que *douze* lettres de Gessner à Tscharner ; il est vrai qu'il n'y en a eu que douze d'écrites en 1762 et 1763 au sujet de la dédicace de ses œuvres ; mais, deux ans auparavant, il en avait adressé une à son ami pour le remercier de lui avoir fait connaître le jugement de Mirabeau sur ses œuvres ; ce qui fait bien treize, ce semble.

2. Il faut convenir qu'une note eût été bien nécessaire pour nous fixer sur ce point.

3. M. H. ne prête-t-il pas à Steiger plus de fautes qu'il n'en faisait réellement, quand il lui fait, par exemple, p. 38, parler du *précédé* un peu singulier de M. Gessner ?

en appendice, n'offre pas moins d'intérêt, puisqu'elle fixe la date (1750) d'un des premiers essais de traduction d'une œuvre allemande en français. Il me reste, en terminant, un vœu à exprimer, c'est que M. Hamel ne s'en tienne pas là, et, puisqu'il a à sa disposition 260 lettres de correspondants de Tscharner, qu'il veuille bien les publier en tout ou en partie le plus tôt possible : il peut être assuré qu'il rendra ainsi un service véritable aux écrivains de l'histoire littéraire du siècle dernier.

Charles Joret.

---

223. — **Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne, Dimitrios Lotos,** sur les événements de la Révolution française, traduites du grec pour la première fois et publiées par le marquis de Queux de Saint-Hilaire. Paris, Didot, 1880, 1 vol. in-8°. — Prix : 6 fr.

M. de Queux de Saint-Hilaire, qui avait déjà publié, en 1877, les lettres françaises inédites de Coray à Chardon de la Rochette, a eu l'excellente idée de nous donner la traduction de celles que le savant grec adressa jadis à son ami Démétrius Lotos, maître-chantre de l'église cathédrale de Smyrne. Ainsi que l'a judicieusement fait observer le traducteur, ces lettres sont comme une sorte de bulletin écrit au jour le jour des principaux événements dont la France fut le théâtre de 1789 à 1793, événements observés par un témoin oculaire qui était un homme d'un grand mérite. Coray aimait passionnément la France, mais, bien que son âme se laissât volontiers enflammer au souffle des grandes idées que propageait la Révolution, on peut affirmer, en toute certitude, qu'il était beaucoup moins ardent que la plus grande partie des Français de cette époque si agitée. S'il éclate de rire quand on fouette les nonnes, en revanche il pleure sur la mort de Louis XVI. Il faut dire, pour être juste, que le brave Hellène n'a pas toujours la tête à lui ; il est peureux et trembleur, il s'exagère tout, le bien comme le mal. Il voit trois cent mille personnes là où il y en a cinquante mille à peine. Paris fournissait bien des sujets d'étonnement à un honnête bourgeois qui n'avait pas l'idée d'une grande cité en effervescence, n'ayant jamais vu que Smyrne et les paisibles villes commerçantes des Pays-Bas. Cependant Coray approuve les réformes : toutes les fois surtout que le clergé et la noblesse sont frappés, il applaudit à tout rompre et un sourire de satisfaction s'épanouit sur sa débonnaire figure. Nous conseillons vivement la lecture de ces lettres, elles sont très attachantes.

La traduction est, en général, satisfaisante. Il y a bien par ci par là quelques contre-sens, mais ils sont, pour la plupart, assez légers et j'aurais mauvaise grâce à les relever. Ce que je trouve plus répréhensible, c'est la façon presque constante dont M. de S.-H. a éludé les difficultés. Je me contenterai d'en signaler un exemple. Page 97 du texte grec, pourquoi avoir omis de traduire τὰ μέστια καὶ τὰ σκαπίνια ? M. de S.-H.

me répondra sans doute que ces mots ne se trouvent dans aucun lexique, je le sais parfaitement; et, dans ce cas, il faut se résigner à s'enquérir de leur signification auprès des Grecs originaires des provinces où ces mots sont usités. C'est ce que, pour ma part, je suis souvent obligé de faire.

Nous regrettons aussi l'absence de notes sur une foule de passages qui resteront obscurs pour le plus grand nombre des lecteurs français. Ainsi, p. 91, il aurait fallu dire ce qu'était ce Lambros qui battit les Turcs sur mer. Tout le monde ne sait pas qu'il s'agit du fameux corsaire Lambros Cazzonis, ni que « la belle Maroula, la plus charmante de toutes les jeunes filles de l'île », n'était autre que Maria Sophianos, qui fut épousée par Lambros, devenu veuf de sa première femme. Un mot sur les Pancalos de Zéa n'eût pas non plus été superflu. Page 22, il y avait aussi matière à deux ou trois petites notes, qui sont absolument indispensables.

P. 213. Le Grec dont parle Coray était l'honorable typographe Tombras, qui est mort à Athènes, il y a quelques semaines; je le rencontrai à Milo, en 1875, et lui-même me raconta avoir été admis, en qualité d'apprenti, à l'imprimerie Didot, sur la recommandation de Coray.

Malgré les imperfections que nous venons de signaler, le livre de M. de S.-H. est une « œuvre de bonne foi », et nous n'hésitons pas à le recommander chaudement aux personnes qui étudient la Révolution française. Le succès qu'il a déjà obtenu nous permet d'espérer une seconde édition, que M. de Queux de Saint-Hilaire ne pourra manquer d'améliorer.

Emile LEGRAND.

---

224. — **Petit atlas phonétique du Valais roman (sud du Rhône)**, par Jules GILLIÉRON, élève diplômé de l'École pratique des Hautes-Études. 1 vol. long in-16, de 38 pages et 30 cartes. Paris, Champion.

Ce petit atlas phonétique est une application, — la première qui en ait été faite jusqu'ici, — d'une théorie exposée jadis par M. Paul Meyer sur les dialectes romans [1]. Sauf les cas où les dialectes ont pour limites des accidents géographiques spéciaux qui, séparant les habitants de leurs voisins, séparent en même temps leur parler des parlers voisins, ils n'ont qu'une existence nominale et de convention. Ce ne sont point des individus ayant leur réalité propre les uns en regard des autres, comme les individus des règnes de la nature; mais des espèces créées par notre esprit et délimitées arbitrairement. En effet, pour caractériser un dialecte en face d'un autre, on prend d'ordinaire deux ou trois traits frappants qui sont propres au premier et manquent au second; mais l'un de

1. Voir la *Romania*, t. IV, pp. 294-296.

ces traits peut être commun au premier dialecte et à un troisième, et un autre trait manquer au troisième et se trouver dans les deux autres. Les faits linguistiques partent d'un ou de plusieurs points pour rayonner inégalement en divers sens, et, à considérer l'ensemble de ces faits et l'ensemble des dialectes d'une région, on les voit se pénétrer et se mêler de tous côtés. A proprement parler, un dialecte ne peut guère être que la *moyenne* de tous les faits linguistiques d'une région.

La conséquence de cette manière de voir, c'est qu'avant de délimiter entre eux des dialectes voisins, il faut dresser autant de cartes qu'il y a de faits linguistiques particuliers dans la région, et suivre la marche de chacun de ces faits à travers le territoire étudié. La moyenne de ces cartes donnera la limite purement conventionnelle, plus idéale que réelle, des dialectes.

M. Gilliéron a appliqué ces principes à l'étude des dialectes du Valais roman, région sud du Rhône; il a porté ses investigations sur une trentaine de communes et les dialectes de 50,000 habitants. Il a dressé trente cartes qui étudient chacune des faits phonétiques différents et rendent visible aux yeux l'étendue des territoires où chacun de ces faits reçoit un traitement particulier. Il n'est pas de preuve plus complète de la vérité des théories de M. Paul Meyer que la comparaison de ces cartes où l'on voit tour à tour des communes du sud s'accorder avec des communes de l'est contre les communes de l'ouest, ou se séparer des premières pour aller rejoindre les secondes. Toutes ces cartes sont fort claires et de lecture très facile.

En tête de l'atlas, M. G. a placé une introduction développée où il expose le but de son travail, trace la topographie du territoire étudié, traite certaines questions de linguistique historique touchant les patois du Valais, et en établit l'état actuel. Suit la statistique des communes du Valais roman de la rive sud du Rhône (la seule étudiée par M. Gilliéron) et de la rive nord. Après quoi l'auteur examine certains faits linguistiques curieux non traités dans l'atlas, faits de phonétique, de déclinaison et de conjugaison. Signalons en particulier la déclinaison encore vivante de l'article. Enfin, un double tableau synoptique résume les notes précédentes et les trente cartes de l'atlas, et montre d'un côté tous les faits communs à tous les patois étudiés, de l'autre les faits divergents propres à tel patois ou groupe de patois. Cette analyse montre la richesse des faits contenus dans l'*Atlas phonétique*. On y trouve le soin, l'application et l'exactitude d'un travailleur sérieux et consciencieux; et ce petit atlas est une suite excellente à l'excellente étude que le même auteur a consacrée au dialecte de la commune de Vionnaz.

A. D.

---

225. — **Schauspiel und Bühne.** Beitræge zur Erkenntniss der dramatischen Kunst, hgg. von Joh. Lepsius und Ludwig Traube. Zweites Heft. München. 1880. Ad. Ackermann, in-8°, 93 p.

Le second fascicule des *Contributions à la connaissance de l'art dramatique* ne le cède au premier (v. *Rev. crit.*, 31 janv. 1881), ni pour la variété, ni pour l'importance des sujets qui y sont traités : l'esthétique de Schiller dans ses rapports avec la tragédie (1-15), les représentations du drame de la Passion dans l'Oberammergau (15-34), enfin Gœthe et Schiller (34-60) et le théâtre de Munich en 1880 (60-93), tels sont les titres des études qu'il renferme; ils suffisent pour donner une idée de l'intérêt que continue de présenter la revue de MM. Lepsius et Traube.

L'histoire des représentations populaires de l'Oberammergau était le complément naturel de l'étude sur les Mystères, donnée dans le premier numéro, et dont la Passion, jouée dans la célèbre vallée du Tyrol, n'est que la continuation ou la forme rajeunie. M. Traube a exposé avec le soin et la connaissance des sources qui le distinguent, tout ce qui se rapporte à ce curieux sujet; textes, état actuel et ancien du théâtre, mode de représentation, tout est examiné, discuté avec la compétence qu'il apporte dans ce genre de questions, et son article ne laisse guère de points obscurs qui ne soient éclairés et expliqués.

C'est un sujet bien différent qu'a abordé M. Zezschwitz dans l'article consacré à l'esthétique de Schiller; passant en revue les traités de critique que l'étude de Kant inspira au grand poète, suivant pas à pas sa correspondance avec Kœrner, il nous fait assister au développement de sa théorie esthétique et poétique, il nous montre comment cet esprit, si naturellement dramatique, quitta peu à peu, sous l'influence de l'idéalisme de Kant et de Fichte, le domaine de la réalité pour celui de la fantaisie, et comment l'auteur des *Brigands* et d'*Intrigue et Amour* en arriva finalement à la tragédie fataliste de *Wallenstein* et au drame romantique de *Jeanne Darc*.

Nous restons sur le même terrain avec l'article de M. Lepsius sur le drame classique. Le critique a pris la question de haut, et, pour l'étudier sous toutes ses faces, il s'est attaché d'abord à définir ce qu'était, à vrai dire, l'art dramatique; remarquant que le drame ne s'adresse en particulier à aucun de nos sens, mais à tous en même temps, il n'hésite pas à en faire un genre à part, également distinct de la poésie proprement dite qui ne s'adresse qu'au sens intime, de la musique qui n'agit que sur l'ouïe, ou des arts plastiques qui ne sont faits que pour la vue; mais de ce que l'art dramatique s'adresse à la totalité des sens, il n'en résulte pas qu'il soit ou doive être un composé de divers arts, comme il le fut à l'origine et comme R. Wagner voudrait qu'il le redevînt; non, il doit au contraire rester rigoureusement séparé des autres arts, et il ne peut même être vraiment grand et original, ainsi qu'il le fut avec Shakspeare, qu'à cette condition. Après ce préambule si plein de vues justes et neuves, M. L. aborde l'étude du drame classique tel qu'enfin Gœthe et Schiller le

conçurent à l'époque de leur maturité, et dont ils ont été les théoriciens après en avoir été les créateurs, drame si différent de celui qu'ils voulurent fonder à leurs débuts ; ici, en effet, l'action était tout, tandis que dans les pièces de leur âge mûr, les deux écrivains la sacrifièrent à leurs préoccupations littéraires; l'emploi constant de formes, de motifs, de caractères poétiques, telle fut la règle qui maintenant les dirigea; la prose dont Lessing avait fait usage dans toutes ses pièces, *Nathan* seul excepté, et dont Gœthe et Schiller s'étaient servis eux-mêmes dans leurs premiers drames, fût condamnée comme anti-littéraire, l'étude de l'homme pris individuellement, répudiée; le poète dramatique ne doit-il pas aspirer uniquement à créer des types généraux et symboliques, et n'est-ce pas ainsi seulement qu'il pourra atteindre au « grand style » ? De là à repousser les données de l'histoire, parce qu'elle « n'est pas poétique et ne laisse pas libre carrière à l'imagination », il n'y avait qu'un pas; sous l'influence de Gœthe, Schiller le fit ; désormais le drame classique ou littéraire régna sans partage sur la scène allemande. Toutefois il y eut une autre influence qui hâta cette évolution de la poésie dramatique, de l'autre côté du Rhin, ce fut celle de Rousseau et de la philosophie du sentiment, dont il fut le représentant éloquent. Le sentiment est la négation de l'action; en vrais disciples de Rousseau qu'ils étaient, Gœthe et Schiller sacrifièrent celle-ci au premier; de là, l'indécision croissante qu'on remarque dans leurs pièces ; les personnages de Gœthe, comme on l'a dit, ne vivent pas, ils végètent; ceux de Schiller se perdent dans le rêve, et, renonçant à faire usage de leur volonté, ils ne savent plus, comme Wallenstein, qu'obéir fatalement aux forces aveugles du destin. On voit de quel point de vue élevé et hardi M. L. juge le drame classique de Gœthe et de Schiller, qui furent, ainsi qu'il le remarque avec beaucoup de justesse, trop grands comme poètes pour l'être comme auteurs dramatiques. Le drame littéraire n'a pas été la dernière forme de l'art dramatique en Allemagne. R. Wagner a essayé, on le sait, de lui en donner une autre ; ce que M. L. dit de la théorie esthétique du grand musicien n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant dans son étude approfondie. Il montre comment le dramaturge novateur est l'antipode de Lessing ; celui-ci s'appliquait à séparer les différents arts, Wagner les réunit dans son « drame musical »,— « l'œuvre d'art » par excellence « de l'avenir », — et veut qu'ils se prêtent un mutuel secours ; on ne pouvait revenir plus résolûment aux premiers temps de la poésie dramatique.

Cette étude originale et forte sur l'histoire du drame depuis Lessing est suivie d'un examen rapide de l'état du théâtre en Allemagne en l'an 1880 ; avant de l'entreprendre, M. L. a tenu à résoudre diverses questions controversées sur l'art du comédien ; dans quels rapports se trouve-t-il par rapport à l'art dramatique ; l'acteur doit-il être indépendant du poète ou lui être subordonné ? Enfin, quel but doit-il avant tout se proposer d'atteindre ? L'histoire du théâtre en Allemagne montre suffisamment ce que ces questions ont d'intérêt et d'actualité ; l'école de

Hambourg, qui se forma sous l'influence de Lessing et de Shakspeare remis en honneur, affirma l'indépendance de l'acteur et lui assigna pour rôle la représentation des caractères; l'école de Weimar, au contraire, formée sous la direction et l'inspiration de Gœthe, subordonna l'acteur au poète et fit du débit, en un mot de la déclamation, l'objet de tous ses efforts; les amateurs (virtuoses) éclectiques, qui vinrent après, et l'école qu'ils formèrent, s'efforcèrent de concilier ces deux tendances opposées ou y obéirent tour à tour; les artistes contemporains semblent encore hésiter entre elles. On lira avec intérêt ce que M. Lepsius dit des plus célèbres d'entre eux, ainsi que des représentations données l'année dernière sur les principaux théâtres d'Allemagne, en particulier au théâtre de la cour à Vienne; l'éloge qu'il fait des acteurs qui figurent sur cette scène justement célèbre donne la plus haute idée de leur talent et inspirerait le désir de les voir. Dans cette partie de son étude, le critique des *Beitræge* fait preuve d'une finesse d'aperçus, d'une justesse d'observation, qui le montre sous un jour nouveau; c'est un titre de plus pour lui auprès des lecteurs que sa Revue ne peut manquer d'avoir.

C. J.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le tome premier de l'*Histoire de Charles VII*, par M. de BEAUCOURT, paraîtra le 15 novembre; il est consacré à la période du Dauphin (1403-1422).

— M. Alfred MEZIÈRES publie la troisième édition de ses *Contemporains et successeurs de Shakspeare*. (Hachette, in-8°, VIII et 390 p.) La première édition avait paru en 1863; la troisième est précédée de cet avant-propos : « Les *Transactions of the New Shakspeare Society* et le *Jahrbuch der deutschen Shakspeare-Gesellschaft* (1865-1879) que j'ai scrupuleusement consultés depuis dix-huit ans, m'ont fourni quelques occasions d'études nouvelles sans modifier l'ensemble de mon travail. »

— M. Edouard FREMY a fait tirer à part un travail intitulé : *La vie publique et privée d'un homme d'état au XVIe siècle, Henri de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise, d'après ses Mémoires.* (Gervais, in-8°, 52 p. extrait du « Correspondant »). M. F. analyse les Mémoires de Mesmes, dont le brouillon et deux copies sont conservés à la Bibliothèque nationale, cite de nombreux passages des poésies de Passerat qui fut un protégé et un ami de la maison de Mesmes, retrace en un mot la « vie publique et privée » de celui qui a été appelé par Jean le Laboureur un « très grand, habile et subtil personnage d'estat ».

— Un conseiller à la cour d'appel de Rouen, M. E. O'REILLY, vient de publier le premier volume d'un travail sur Claude Pellot qui fut intendant de province et premier président du parlement de Rouen (*Mémoires sur la vie publique et privée de Claude Pellot, conseiller, maître des requêtes, intendant et premier président du parlement de Normandie (1619-1683), d'après de nombreux documents inédits, notamment sa correspondance avec Colbert et le chancelier Séguier.* Tome I. *Claude Pellot, conseiller, maître des requêtes et intendant.* Rouen, Cagniard; Paris, Champion. In-8°,

xxiii et 679 p. 12 fr.) Comme l'indique le titre, ce premier volume nous montre surtout Pellot comme intendant, luttant à Grenoble (1656), à Poitiers (1658), en Guyenne (1662-1669) contre l'hostilité des parlements et la résistance des autorités locales, s'efforçant de réprimer les abus et de faire exécuter les réformes de Colbert; un instant même, de 1662 à 1664, Pellot est intendant des généralités de Poitiers, de Limoges et de Montauban. M. O'Reilly s'est effacé le plus possible dans son récit et laisse la parole le plus souvent à Pellot, à Colbert, à Séguier, à Baluze, à Louvois dont il a consulté la correspondance; il n'a pas voulu que, comme dans beaucoup de publications de nos jours, « les documents originaux qui sont la raison première du livre, soient systématiquement rejetés en dehors, de manière à faire en quelque sorte à la suite un second ouvrage ». Le second volume sera consacré aux quatorze années pendant lesquelles Claude Pellot présida le parlement de Normandie (1669-1683) où, dès 1641, il avait débuté comme conseiller semestre.

— Le *Correspondant* publie, dans sa livraison du 10 octobre 1881, un article de M. le marquis de LORDAT, intitulé *Un page de Louis XV* et composé d'après la correspondance inédite de Joseph-Marie, comte de Lordat, baron de Bram qui fut maréchal des camps et armées du roi (1740-1747). Sauf deux lettres isolées, toutes deux datées de 1740, la correspondance du comte de Lordat ne s'ouvre qu'en 1743 et se prolonge jusqu'en 1747; elle comprend ses deux dernières années de services aux pages et ses deux premières au régiment; on y trouvera un récit intéressant de la bataille de Fontenoy.

— Nous avons annoncé que la *Revue politique et littéraire* avait publié, dans son numéro du 24 septembre, le récit laissé par Mlle de Nerha de ses amours avec Mirabeau. On a fait depuis remarquer à la *Revue politique et littéraire* que ce récit avait déjà été publié par M. de Loménie, il y a vingt-trois ans, dans la *Revue des Deux-Mondes*, puis inséré par lui dans un volume de *Mélanges historiques et littéraires* (Calmann-Lévy), et que le texte donné par M. de Loménie contient des parties qui ne se trouvent pas dans le texte communiqué par Mme la comtesse de Mirabeau.

— M. L. de Ronchaud, directeur des musées et de l'enseignement, a le dessein d'instituer au musée du Louvre des conférences publiques qui seraient faites régulièrement soit par des conservateurs de nos collections, soit par les spécialistes les plus compétents, sur les sculptures, les peintures, les dessins, etc. M. de Ronchaud voudrait aussi créer un *Bulletin des musées* où seraient insérées, outre les documents officiels concernant les musées de France et de l'étranger, des études sur les œuvres les plus remarquables des grandes collections de l'Europe.

— Par décrets du 15 octobre, M. Denis est transféré dans la chaire de littérature et institutions grecques (chaire nouvelle) de la Faculté des lettres de Caen, et M. Gasté est chargé du cours de littérature latine et institutions romaines à la même Faculté; — M. Hanriot est nommé professeur de littérature et institutions grecques (chaire nouvelle) à la Faculté des lettres de Poitiers, et M. Hild, chargé du cours de littérature latine et institutions romaines à la même Faculté; — M. Robiou est nommé professeur de littérature et institutions grecques (chaire nouvelle) à la Faculté des lettres de Rennes; M. Delaunay, professeur de littérature latine et institutions romaines à la même Faculté; M. Dupuy, chargé du cours d'histoire à ladite Faculté; — M. Paul Guiraud est nommé professeur de géographie à la Faculté des lettres de Toulouse (chaire nouvelle); — M. Bonet-Maury est nommé professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie protestante de Paris (chaire nouvelle).

— Le 25 octobre, M. DEJOB, professeur de rhétorique au collège Stanislas, a sou-

tenu devant la Faculté des lettres de Paris ses thèses pour le doctorat; thèse latine : *De Renato Rapino ;* thèse française : *Marc-Antoine Muret, un professeur français en Italie dans la deuxième moitié du XVI[e] siècle.*

ALLEMAGNE. — Sous ce titre, *Der keilinschriftliche Sintfluthbericht eine Episode des babylonischen Nimrodepos* (Leipzig, Hinrichs, 30 p.), M. Paul Haupt, déjà bien connu par ses travaux assyriologiques, a fait paraître une fort intéressante brochure destinée au grand public et dans laquelle il a très habilement restitué l'épopée de Nemrod, dont le récit du déluge n'est qu'un épisode. Nous attendrons, pour lui consacrer un article détaillé, que M. Haupt ait fait paraître la transcription du texte, avec traduction et commentaire, qu'il nous promet. Mais nous ne voulons pas tarder plus longtemps à recommander à nos lecteurs l'excellent petit travail qu'il nous donne aujourd'hui.

— M. Fritz Hommel, sémitisant distingué, a publié une conférence intitulée *Die Semiten und ihre Bedeutung für die Kulturgeschichte* (Leipzig, Schulze). Cette conférence est, pour l'Allemagne, un ouvrage de circonstance. L'auteur qui est chrétien, comme il l'observe lui-même, qui déclare ne s'être nullement inspiré des sympathies juives qu'il peut avoir, et qui ne s'est en aucune façon proposé d'écrire une apologie des Israélites, se fait le champion des Sémites en général et passe en revue les services qu'ils ont rendus à l'humanité.

— Le volume faisant suite à l'ouvrage de M. Wilhelm Arnold, *Deutsche Urzeit* (Gotha, F. A. Perthes), a paru; il commence à la période franque et se termine à la mort de Charlemagne; il a pour titre : *Frænkische Zeit.*

— Encore une revue des langues romanes en Allemagne; M. Vollmœller fait paraître à Erlangen, chez A. Deichert, le premier volume d'un recueil intitulé « *Romanische Forschungen* ».

— L'Histoire de la Renaissance en Allemagne (*Geschichte der Renaissance in Deutschland*), de M. W. Lübke, paraît dans une deuxième édition, par livraisons. (Stuttgart, Ebner u. Seubert.) L'ouvrage comprendra dix livraisons, chacune au prix de 2 mark 20.

— La librairie Wilh. Werther, de Rostock, fait paraître une collection de pièces du théâtre anglais moderne, à l'usage des classes supérieures; cette collection est dirigée par M. Th. Weischer; les premiers volumes sont : *Virginius*, de Knowles, *William Tell*, de Knowles, et *Rienzi*, de Mitford.

— La comtesse Ballestrem a publié (Berlin, Grieben. In-8°, VII et 190 p. 3 mark 60) les Mémoires du baron Dubislav Gneomar de Natzmer. Ces mémoires, écrits par Natzmer en 1730, racontent la vie aventureuse de cet officier prussien qui devint feld-maréchal; ils donnent surtout de nombreux et curieux renseignements sur l'armée prussienne à la fin du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e]. Natzmer a fait toutes les guerres de Louis XIV (1673-1713); en 1688 il accompagnait le maréchal de Schomberg dans son voyage à la Haye et en Angleterre; au retour, il fut pris par un croiseur français et emmené à Dunkerque ; il paya sa rançon, mais à Donauwerth il fut encore fait prisonnier par les Bavarois; à Hœchstedt, il fut blessé, etc. Il arrête brusquement ses Mémoires à l'année 1713.

— Le conservateur de la Bibliothèque de Cassel, M. A. Duncker, a découvert un mémoire inédit de Herder sur Winckelmann, qu'il publiera prochainement. Ce serait le mémoire écrit par Herder en réponse à une question mise au concours en 1778 par la société des antiquités de Cassel; le prix fut attribué à Heyne, dont le travail a été inséré dans le volume unique des Mémoires de la Société.

— M. Bernhard Seuffert, professeur à l'Université de Wurzbourg, prépare une biographie de Wieland.

— Dans quelque temps paraîtra une édition de toutes les lettres de Gœthe au chancelier de Müller; cette édition serait, dit-on, entreprise par M. Burkhardt.

— M. Otto Francke, d'Eisenach, publiera prochainement un travail sur *Le caractère du diable dans le théâtre anglais depuis les temps les plus anciens jusqu'au* XVIIIe *siècle*. Ce travail serait suivi de deux autres, l'un consacré à l'histoire des premières comédies jouées dans les écoles et les universités, et écrites, soit en latin, soit en anglais; l'autre, au développement du drame anglais.

— M. Théophile Zolling, — qui vient de succéder à M. Paul Lindau dans la direction de la *Gegenwart* — doit publier très prochainement à la librairie Spemann, de Stuttgart, une étude sur Henri de Kleist en Suisse (*Heinrich von Kleist in der Schweiz*); l'ouvrage, in-8°, coûtera à peu près 5 mark.

— Nous apprenons la mort (25 septembre) du philologue allemand, Franz Ludolph Henri Ahrens. Il était né à Helmstaedt le 6 juin 1809; il fut à l'université de Gœttingue l'un des plus brillants élèves d'Ottfried Müller. Il a dirigé plusieurs établissements scolaires du Hanovre, entre autres le lycée de la ville de Hanovre, et représenté en 1849 les intérêts de l'Université dans la première chambre du royaume. Parmi ses principaux travaux nous citerons : *De Gracae linguae dialectis* (1839-43); *Bucolicorum graecorum reliquiae* (1855); *Elementarbuch aus Homer; Griechische Formenlehre des homerischen und attischen Dialects*, etc.

— Depuis la mort de Weigand, M. M. Lexer, professeur à l'Université de Wurzbourg et auteur d'un remarquable dictionnaire du moyen-haut-allemand, collabore au grand Dictionnaire des frères Grimm, que continuent MM. M. Heyne et R. Hildebrand; il s'est chargé de la lettre N, tandis que M. Heyne travaille à la lettre M et M. Hillebrand à la lettre G. M. Lexer vient de faire paraître le premier fascicule de son travail; ce fascicule, in-4°, comprend 192 pages et va jusqu'au mot *Nachtigallstimme*.

— Le 30 septembre est mort à Weimar une des dernières personnes qui aient connu Gœthe de très près : le colonel de Watzdorff, ami intime du fils du poète, Auguste de Gœthe.

— Le deuxième congrès annuel des numismates allemands vient d'avoir lieu à Dresde, sous la présidence de M. Erbstein.

ANGLETERRE. — Vont paraître dans la collection des « English men of letters », publiée par Macmillan, les études suivantes : *De Quincey*, par M. Masson; *Charles Lamb*, par M. Alfred Ainger; *Bentley*, par M. Jebb. La même librairie doit publier un recueil d'extraits des écrits de Landor, par M. Sidney Colvin.

— La traduction anglaise de l'étude de M. Storojenko sur Robert Greene (en russe) vient d'être terminée et paraîtra prochainement, comme introduction à l'une des séries de réimpressions que M. Grosart publie sous le titre « The Huth Library »; cette traduction est due à M. E. A. Brayley Hodgetts.

— Parmi leurs prochaines publications, MM. W. H. Allen et Co. annoncent : *Diplomatic Study on the Crimean war*, trad. de l'original qu'a publié le ministère des affaires étrangères de Russie; *The military history of the Madras engineers and pioneers*, par le major H. M. Vibart; *Ashé Pyee, the Superior Country, or the great attractions of Burma to british enterprise and commerce*, par le colonel W. F. B. Laurie; *Thirty-eight years in India*, par M. W. Tayler; *Egypt, ancient and modern, physical, political and strategical, together with an account of its engineering Capabilities and agricultural resources*, par M. V. Vyse; *The queen's speches in Parliament*, par M. F. Sidney Ensor, etc.

— Les mêmes éditeurs publieront, entre autres ouvrages ayant rapport à l'Orient : un *English-persian Dictionary*, par M. A. N. Wollaston; un *English-arabic Dictio-*

nary et un *Arabic-english Dictionary*, par M. Steingass; un *Malay, chinese, french and english vocabulary*, par M. Bikkers; un *English-hindi Dictionary*, par M. Pincott; un *Laskari Dictionary of terms used at sea in the seafaring dialect of India, for the use of captains, naval officers and others trading to India*, par le Rev. G. Small.

— Le prochain volume de l'*Encyclopaedia Britannica* renfermera les articles suivants : *Isaie* et *Jérémie*, par M. Cheyne; *Israel*, par M. Wellhausen; *Jesus*, par M. Ferrar; *Joel* et le *Livre des Juges*, par M. Robertson Smith; *Job*, par M. Davidson; *Kabale*, par M. Ginsburg. L'art. *Italie* a été confié à plusieurs collaborarateurs; M. Ascoli traitera de la langue italienne, et M. Bartoli de la littérature italienne. L'art. *Inscriptions* est ainsi divisé : *cunéiformes et sémitiques*, par M. Sayce; *indiennes*, par M. Dowson; *grecques*, par M. Hicks; *romaines*, par M. Hübner. Enfin, M. Jebb écrira les deux articles *Isée* et *Isocrate*; M. Bryce, l'art. *Justinien*, et M. Sellar, l'art. *Juvenal*.

— Le président Garfield était membre de la *New Shakspere Society*. Cette société a, dans sa réunion du 14 octobre, voté une adresse de sympathie à Mme Garfield et à sa famille; en outre, elle a nommé Mme Garfield premier membre honoraire de la société, et décidé qu'un exemplaire de chacune de ses publications serait offert au collège d'Hiram où Garfield avait été professeur de littérature; c'est le prince Léopold, un des vice-présidents de la *New Shakspere Society*, qui a été chargé d'informer Mme Garfield de ces résolutions.

— Nous apprenons la mort de M. Robert-William Eyton, auteur des ouvrages suivants : *The antiquities of Shropshire* (12 vol.) et *The court, household and itinerary of King Henri II*

BELGIQUE. — A l'occasion du cinquantième anniversaire de l'indépendance nationale, des écrivains liégeois ont entrepris de raconter les progrès de la ville de Liége depuis 1830 dans un ouvrage intitulé : *Liége, histoire, arts, lettres, science, industrie, travaux publics* (Liége, Daxhelet). Cette publication comprend : *L'ancien Liége*, par Dognée; *Liége en 1830*, par Dognée-Devillers; *L'enseignement des arts plastiques*, par Rémont; *Les peintres liégeois*, par Chauvin; *Les sculpteurs et l'architecture*, par Lebens; *Le mouvement musical*, par Vanden Boorn; *L'Université*, par Alph. Le Roy; *La littérature française*, par Durup de Baleine; *La littérature wallonne*, par Delchef; *Les bibliothèques populaires*, par Grandjean; *L'industrie*, par Van Hoorick; *L'industrie des armes*, par Polain; *La manufacture d'armes*, par Halkin; *La fonderie royale de canons*, par Wolff, etc.

— Il paraît, par livraisons, un album qui reproduit par la phototypie les principales tapisseries historiées qui ont figuré à l'Exposition nationale de 1880. Cet album, qui contient cent cinquante planches, est dû à un artiste-peintre, M. H.-F. Keuller; il paraît à Bruxelles, chez Hayez. Il sera accompagné d'une *Histoire de la tapisserie en Belgique* et de légendes explicatives, par M. Alphonse Wauters.

— Le prix annuel de 25,000 fr. institué par le roi sera décerné en 1885 (concours mixte) à l'auteur du meilleur ouvrage sur *les moyens à employer pour populariser l'étude de la géographie et en développer l'enseignement dans les établissements d'instruction des divers degrés*. (Transmettre les ouvrages au ministre de l'intérieur avant le 1er janvier 1885).

DANEMARK. — Le directeur du *Fond Carlsberg*, à Copenhague, vient de publier dans le *Bulletin de l'Académie des sciences de Danemark* (Oversigt over det kgl. danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger og dets Medlemmer i Aaret 1881) son rapport pour l'année 1879-1880. Les dépenses pour le laboratoire se sont élevées à 14,848 kroner (de 1 fr. 39), y compris la publication des *Meddelelser*

(Communications) et du *Résumé* français, qui a été parfaitement accueilli à l'étranger et reproduit dans plusieurs recueils spéciaux de France, d'Angleterre et d'Allemagne, auxquels il avait été adressé avec des épreuves ou des clichés des planches. La direction a fait au Musée d'histoire nationale, à Frederiksborg, une avance de 10,000 kroner remboursable dans dix ans, et elle a distribué 14,048 kr. en diverses subventions, savoir : à M. Hœffding, 1,000 kr. pour la rédaction et la publication de ses *Recherches psychologiques;* à la Société philologico-historique, 700 kr. pour la publication d'un recueil de *Mémoires;* à l'architecte Lœffler, 1,300 kr. pour la publication d'une *Notice sur les eglises danoises de la période romane;* 1,593 kr. pour l'impression des *Dépêches de J. H. E. Bernstorff;* au professeur Valdemar Schmidt, 500 kr. pour l'achèvement de ses études égyptologiques et assyriennes; à M. Reinhardt, 1,200 kr. pour ses travaux sur l'*Histoire de Valdemar le Restaurateur;* au Dr O. Siesbye, 500 kr. pour ses études de linguistique; à M. R. Fr. S. Meiborg, 800 kr. pour réunir des matériaux sur une *Histoire du costume en Danemark* (XVI-XVIIIe siècles); au docent J. Lange, 400 kr. pour un voyage à Saint-Pétersbourg; au Dr H. Petersen, 1,000 kr. pour la publication de la 1re partie d'une *Sigillographie danoise du moyen-âge;* au Dr Wimmer et au professeur Magnus Petersen, 856 kr. pour la publication des *Monuments runiques du Danemark*, ouvrage préparé aux frais de la Société R. des Antiquaires du Nord, etc.

— Le prochain congrès des américanistes se réunira à Copenhague en 1883.

ETATS-UNIS. — M. DI CESNOLA doit publier prochainement un ouvrage sur ses récentes fouilles dans l'île de Chypre ; cet ouvrage sera intitulé *Salaminia*, parce qu'une grande partie des objets, décrits par M. di Cesnola dans son livre, ont été trouvés sur l'emplacement de l'ancienne Salamine; un chapitre important de l'ouvrage sera consacré aux inscriptions, que M. di Cesnola a déchiffrées, avec l'aide de MM. Birch, Sayce et Hyde Clarke.

— Le succès de la collection des « *english men of letters* » dirigée par M. Morley et publiée par l'éditeur Macmillan de Londres, a décidé une des principales librairies des Etats-Unis, la librairie Hougton, Mifflin et Co, à entreprendre dans le même genre une série d'*American men of letters*. Cette collection sera dirigée par M. C. Dudley WARNER qui y publiera une étude sur *Washington Irving;* viendront ensuite d'autres études : de MM. H. E. SCUDDER, sur *Noah Webster;* LOWELL, sur *Hawthorne;* BAILEY ALDRICH sur *N. P. Willis;* SANBORN, sur *Thoreau;* LOUNSBURY, sur *Fenimore Cooper;* G. W. CABLE, sur *W. G. Simms.*

GRÈCE. — On nous signale parmi les nouvelles publications : 1° une traduction grecque de la seconde partie (syntaxe) de la *Grammaire grecque* de G. Curtius, par M. S. LÉLÉKOS; 2° une édition du discours de Lycurgue contre Leocrate, par M. SOTÉRIOU (surtout d'après Rhedanz); 3° une Γραμματικὴ τῆς νέας ἑλληνικῆς γλώσσης, par M. P. JASÉMIDES, qui a déjà composé une petite grammaire du grec moderne à l'usage des classes et une grammaire grecque d'après G. Curtius et Koch.

— Le 22 août est mort à Zug (Suisse) Spyridon ZAMBELIOS, fils du dramaturge Jean Zambelios, et auteur des ouvrages suivants : Βυζαντιναὶ μελέται (1859), Ἱστορικὰ σκηνογραφήματα (1859), Ἰταλοελληνικά (1869), Κρητικοὶ γάμοι (1871), *Parlers grecs et romans* (1879).

HOLLANDE. — M. le docteur Taco H. DE BEER, d'Amsterdam, déjà directeur du *Nord en Zuid* et du *Portefeuille*, entreprend, avec la collaboration de MM. Cosjin, Gallée, Heremans, Kern, Symons et Beckering Vincens, la publication d'une troisième revue, *Onze Volkstaal*, consacrée à l'étude des dialectes néerlandais; cette revue paraît quatre fois par an (Culemborg, Blom et Olivierse; prix de l'abonnement : 5 florins).

— M. W. Doorenbos vient de publier un choix des œuvres de Vondel (*Meesterstukken uit Vondels Werken uitgelezen*. Amsterdam, Akkeringa. In-8°, xxiii et 582 p.)

— Le cinquième volume du *Cartulaire de la ville de Kampen*, formant un supplément aux quatre premiers volumes, a paru par les soins de M. Nanninga-Uitterdik, archiviste de cette ville; il renferme un grand nombre de documents, de 1300 à 1610.

ITALIE. — Le douzième volume de la *Biblioteca delle tradizioni popolari Siciliane*, publiée par M. G. Pitrè, vient de paraître. (Pedone-Lauriel. In-8°, xix-475 p. 5 fr.); il est consacré aux spectacles et fêtes populaires, *spettacoli e feste*.

— Le comte Giacomo Manzoni est sur le point de publier, à Bologne, un ouvrage de bibliographie qui a pour titre : *Studii di bibliografia analitica intorno a Francesco da Bologna, a Bernardo Cennini e ai primi libri a stampa di caratteri per i scultori pe' miniatori e pe' calligrafi.*

— M. Luigi Tomaso Belgrano publie un recueil d'essais et d'études, intitulé *Imbreviature* (Genova, Tipogr. del R. Istituto dei Sordo-Muti); on y trouve les travaux suivants : *Carlo Goldoni a Genova*; — *Aneddoti sugli ultimi anni della repubblica di Genova ; — Assedio e blocco di Genova* (1799-1800); — *Spigolature nella corrispondenza di Nicolò Paganini*. L'ouvrage renferme des lettres inédites de Paganini et de Goldoni, ainsi que de nouveaux documents sur Foscolo.

— M. Franç. d'Ovidio travaille à un ouvrage considérable sur les dialectes italiens des Abruzzes.

— MM. Bruto Fabricatore et Camillo Antona-Traversi entreprennent une édition des œuvres complètes, en italien et en latin, de Boccace.

— Le premier fascicule d'une nouvelle revue, l'*Archivio storico per Trieste, l'Istria ed il Trentino*, vient de paraître. Le but de cette revue, dirigée par MM. S. Morpurgo et A. Zenatti, est de recueillir tout ce qui peut servir à la connaissance de l'histoire de Trieste, de l'Istrie et du Trentin. La revue est strictement scientifique; elle publie des mémoires originaux et des documents inédits ayant rapport à l'histoire politique, littéraire et artistique des pays dont elle porte le nom, en même temps que des comptes-rendus des ouvrages qui s'occupent, directement ou indirectement, de ces provinces ou en représentent le mouvement littéraire. L'*Archivio storico* compte parmi ses collaborateurs MM. Ascoli, d'Ancona, Brunialti, Carducci, Cipolla, Combi, Joppi, Luciani, Malfatti, Milanesi, Monaci, Schupfer, etc. Voici, au reste, le sommaire du premier fascicule : Malfati, *Etnografia Trentina (lettera al Prof. E. Monaci)*; Luciani, *Un' ara albonese ;* Cipolla, *Il monumento di Gianesello da Folgaria in S. Anastasia di Verona ;* Cesca, *xvi documenti inediti sulle trattative fra Trieste e Venezia prima dell' assedio del 1368 ;* Picciola, *Quattro lettere inedite di Clementino Vannetti a Saverio Bettinelli ;* Variétés : Zenatti, *Il Bombabà, canzone popolare trentina*; Revue bibliographique; R. Renier : *Studi sulle opere latine del Boccacio*, per Att. Hortis; Putelli : *L'Archeografo Triestino*, année VII (1880-81). — Chaque volume de l'*Archivio storico* comprend seize feuilles d'impression (256 p. in-8°) et paraît par fascicules, autant que possible tous les trimestres, chaque fascicule devant avoir de quatre à huit feuilles; le prix de l'abonnement au volume est de 8 fr. pour l'Italie, de 4 florins pour l'Autriche-Hongrie et de 10 fr. pour les autres états de l'union postale. (Adresser toutes les communications à la direction et administration de l'*Archivio storico* à Rome, via del Corallo, 12). Nous souhaitons à la nouvelle revue le meilleur succès, et, comme elle dit, « il favore degli studiosi ».

RUSSIE. — M. Beaudouin de Courtenay, professeur de philologie slave à l'Université de Kazan, a publié en un vol. in-8°, le programme de son cours. C'est un

véritable répertoire de linguistique générale et de slavistique; il donne la plus haute idée de l'enseignement professé à Kazan. Signalons du même auteur une récente brochure : *Fragment de grammaire comparée des langues* (extrait de la *Revue philologique russe* qui paraît à Varsovie).

— M. Drinov, professeur de philologie slave à l'Université de Kharkov, a été nommé ministre de l'instruction publique de la principauté de Bulgarie. M. Drinov a publié en russe et en bulgare d'importants travaux historiques.

— M. Emin, dont on connaît les nombreux travaux sur la langue arménienne, vient de faire paraître une brochure sur *Moïse de Khorène et l'épopée arménienne.*

— On annonce la mort de M. Kolosov, professeur à l'Université de Varsovie, auteur de travaux estimés sur les langues russe et slavonne.

— L'excédant des fonds recueillis pour l'érection du monument de Pouschkine à Moscou (20,313 roubles) a été consacré à la fondation de trois prix en l'honneur du poète, le premier pour des ouvrages d'érudition sur l'histoire de la langue et de la littérature russes, le second pour des compositions littéraires originales ou pour des traductions en vers, le troisième pour des analyses critiques d'œuvres littéraires russes.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 octobre 1881.

M. Victor Guérin écrit pour poser sa candidature à la place actuellement vacante parmi les membres ordinaires de l'Académie, et joint à sa lettre un exposé de ses titres.

M. Le Blant, revenant sur une communication précédente (voy. ci-dessus, p. 291), maintient la lecture qu'il a donnée d'une inscription latine, en mosaïque, exposée au palais du Louvre parmi les objets rapportés des fouilles d'Utique :

CANDI
DAFIDILI
SINPACE

Candida fidilis (pour *fidelis*) *in pace.* Cette lecture a été contestée dans les journaux, et M. le comte d'Hérisson, organisateur de l'exposition des fouilles d'Utique, a soutenu qu'il y avait *Candida Eidicis.* Il est vrai que l'F et l'L de *fidilis* ont dans l'inscription des formes un peu différentes de celle que ces lettres ont aujourd'hui dans notre typographie; mais ce n'est pas une raison de les prendre pour un E et un C. Le prétendu E ne ressemble pas à l'E véritable qui se trouve dans l'inscription, à la fin du mot PACE, ni le prétendu C au C du même mot PACE et de CANDIDA : mais la forme de cette dernière lettre est exactement pareille à celle de l'L du mot SEPVLTVS, dans une inscription chrétienne d'Afrique, et des F pareilles à celle du monument contesté se trouvent dans cinq inscriptions différentes, énumérées par M. Le Blant. Enfin, la mention du nom du père de la défunte (M. d'Hérisson explique « Eidicis » par « fille d'Eidix ») serait tout à fait contraire aux usages de l'épigraphie chrétienne; or, l'inscription est chrétienne, puisqu'on y voit, au-dessous de la dernière ligne, le monogramme composé des lettres X et P. La formule *fidelis in pace* est, au contraire, très fréquente dans les monuments chrétiens de la région de Carthage.

M. Philippe Berger communique quelques observations sur les inscriptions phéniciennes qui figurent à cette même exposition des fouilles d'Utique. Il y en a 77, dont une seule funéraire et toutes les autres votives; celles-ci sont toutes semblables, pour le contenu et les formules, aux dédicaces phéniciennes recueillies jusqu'ici à Carthage. M. Berger a pris copie de tous ces textes, pour le *Corpus inscriptionum Semiticarum.* Ce travail lui a été facilité par l'ouvrage publié par M. le comte d'Hérisson, où se trouvent des fac-similés avec transcription et traduction, de presque toutes les inscriptions exposées. Les fac-similés et les transcriptions, sans être irréprochables, peuvent en général suffire; les traductions, répétées sur les étiquettes de la salle d'exposition, laissent beaucoup plus à désirer. Elles n'ont le plus souvent « aucun rapport avec le sens réel des inscriptions », et cela même pour des formules

déjà connues par des centaines d'exemples. La formule finale de toutes les dédicaces : « ...parce qu'ils ont entendu sa voix. Qu'ils le bénissent! » a été traduite, dans un des textes où elle se rencontre, par ces mots : « Le misérable a dérobé le baume. Job, abreuve-toi! » Il y a plus de cent ans, dit M. Berger, que les règles de l'épigraphie phénicienne ont été posées par l'abbé Barthélemy, et depuis cette époque les travaux de divers savants, notamment ceux de Gesenius, ont amené cette science à un haut degré de précision et de certitude; il importe de protester contre des erreurs qui seraient propres à la faire tomber dans un discrédit injuste. — En terminant, M. Philippe Berger cite deux des principales inscriptions exposées, en rapportant pour chacune à la fois la traduction donnée par le catalogue et les étiquettes de l'exposition et celle qu'il estime seule admissible, d'après les points actuellement acquis à la science épigraphique. L'une de ces inscriptions est exposée sous verre, parce qu'on l'a jugée particulièrement précieuse :

Traduction du catalogue.

A Rabat Tanit, face de Bal, à Aden le Lybien (*sic*), à Hel, à Hamon, un noir pour le cirque. Resh, fils de Bod-Bal-Hamon, avec lui a broyé dans la poussière la perverse Carthage. Qu'il en soit loué!

Traduction de M. Berger.

A la grande dame Tanit Pe[nê-Baal et au sei]gneur Baal-Hammon : [vœu fait par A]rès, fils de Bodbaal, [fils de.........]s, du peuple de Carthage; [parce qu'ils ont] entendu sa voix. Qu'ils le bénissent!

Dans l'interprétation donnée par le catalogue, ce monument contiendrait un texte inédit, un hymne d'actions de grâces d'un habitant d'Utique qui aurait concouru à la destruction de Carthage. Or, le monument n'est pas inédit, et il n'est pas d'Utique : il a fait partie autrefois de la collection de Chasnadar, et il a été copié au palais de la Manouba en 1869 par M. de Malzan, chez qui il porte le n° 35. L'inscription a depuis longtemps son dossier parmi les matériaux destinés au *Corpus inscriptionum Semiticarum*. Il en est de même de la suivante, n° 37 de M. de Malzan :

Traduction du catalogue.

Hana, fils de Ham, a écrit ce témoignage de clémence, à la montagne de Kot (obscurcissement), dans sa propriété d'Alam-Mot (silence de la mort), où il a fabriqué un moulin.

Traduction de M. Berger.

Vœu fait par Himilcon, fils d'Hannon, fils d'Himilcon, le chef des biens (ou : des troupeaux) sacrés.

M. Menant termine la lecture de ses *Remarques sur les portraits des rois assyriens*. L'objet de ce mémoire est l'examen de la question suivante : les images des souverains, qu'on rencontre parmi les bas-reliefs de l'Assyrie, sont-elles des figures conventionnelles ou de véritables portraits? Pour répondre à cette question, M. Menant met sous les yeux des membres de l'Académie des photographies prises sur les bas-reliefs de Ninive et de Calach; il fait remarquer les différences qu'on observe, sur ces photographies : 1° entre les types des rois chaldéens de Babylone et ceux des rois assyriens, (exemple : Marduk-idin-Abhri, roi de Babylone, et Tuklat-Pal-Asar, roi de Ninive, tous deux du XIe siècle avant notre ère); 2° entre les dynasties différentes (rois de Ninive et de Calach); 3° entre les divers rois d'une même dynastie (par exemple Sargon, fondateur de la dernière dynastie qui ait régné à Ninive, et son arrière-petit-fils Assur-Bani-Pal). Ces différences indiquent que les artistes assyro-chaldéens s'attachaient à imiter la figure des rois qu'ils représentaient, et non à reproduire un type de convention, toujours le même.

M. le baron De Witte lit une notice sur un vase de bronze, de travail étrusque, qui appartient au comte Ladislas Czartoryski. C'est un seau, *situla*, sans pied, à anse mobile; il est orné de figures en bas-relief, formant deux compositions distinctes.

M. Léopold Delisle lit une notice de M. Castan, correspondant de l'Académie, sur un missel manuscrit conservé à la bibliothèque de Sienne. M. Castan établit que ce livre, fort beau, a été fait pour Ferry de Clugny, évêque de Tournai de 1474 à 1483, et que l'exécution en est antérieure à l'an 1480, où Ferry fut nommé cardinal. Il signale, en outre, des particularités d'après lesquelles on peut conjecturer que Simon Marmion, de Valenciennes, est l'auteur des belles peintures dont le missel de la bibliothèque de Sienne est orné.

M. Joret commence la lecture d'un mémoire intitulé : *la Géographie des patois normands*.

Ouvrages présentés : — par l'auteur : Ch. ROBERT, *Quelques noms gaulois* (Extrait du *Bulletin épigraphique de la Gaule*; dessins de l'auteur, reproduisant des inscriptions; — par M. Thurot, de la part de l'éditeur : *Lettres françaises inédites de* Joseph SCALIGER, *publiées et annotées par* Philippe TAMIZEY DE LARROQUE (Agen & Paris, 1881); — par M. Barbier de Meynard, de la part de l'auteur : H. SAUVAIRE, *Sur quelques monnaies orientales rares ou inédites de la collection de M. Charles de l'Ecluse*; ID., *Une Ambassade musulmane en Espagne au* XVIIe *siècle*.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 7 Novembre — 1881

226. — **Keltische Studien** von Heinrich Zimmer. Erstes Heft : Irische Texte mit wœrterbuch von E. Windisch. Berlin, Weidmann. 1881, in-8°, 143 pages. — Prix : 3 mark.

Ce n'est pas la première fois que M. Zimmer fait usage du titre qu'il a mis en tête de cette brochure. Il a déjà intitulé *Keltische studien* deux articles fort savants qu'il a insérés dans le tome XXIV de la *Zeitschrift* de Kuhn. Dans le premier, daté de Berlin, avril 1877, il dit qu'en règle générale il ne citera d'autre livre que la *Grammatica celtica*. Suivant lui, il y a encore en Allemagne de grandes bibliothèques d'universités où la *Grammatica celtica* représente à peu près seule la branche d'étude à laquelle elle appartient. M. Windisch, continue M. Z., a la mauvaise habitude de citer d'autres sources qui sont inaccessibles, et par là met dans l'embarras le lecteur qui veut vérifier. On conviendra qu'en 1877 les grandes bibliothèques dont il s'agit n'étaient guère bien montées au point de vue des études celtiques.

On sait, en effet, que la partie irlandaise de la *Grammatica celtica* a pour base principale les gloses irlandaises de quelques mss. latins du VIIIe et du IXe siècle conservés dans diverses bibliothèques de l'Europe continentale. Ce livre, qui atteste une science grammaticale si profonde, ne peut donner aucune idée de la riche littérature que nous conservent les mss. irlandais des Iles Britanniques : suivant M. Z. lui-même, une édition complète des textes irlandais contenus dans les manuscrits exécutés de la fin du XIe siècle à la fin du XVe comprendrait trois cent mille pages in-octavo. Voilà ce qu'il dit à la page 26 de la brochure dont nous rendons compte [1]. Ajoutons que parmi les monuments littéraires irlandais conservés dans les bibliothèques des Iles Britanniques, certains doivent avoir été pour la première fois écrits, nous dit M. Z., au VIe siècle de notre ère. L'orthographe des gloses du VIIIe et du IXe siècle, sur lesquelles est fondée la *Grammatica celtica*, est déjà la plupart du temps historique ; dans ces documents qui datent paléographiquement et par leur rédaction du VIIIe et du IXe siècle, quelques mots sont écrits tantôt avec cette

1. A la page 49, M. Zimmer répète la même assertion en remplaçant dans sa phrase le XVe siècle par le XVIIe.

orthographe historique, tantôt phonétiquement, de manière à nous indiquer une prononciation plus moderne. D'autre part, dans des textes conservés par des mss. bien plus récents, le scribe a laissé subsister, au milieu de formes plus modernes, des traces d'un état de la langue plus ancien que celui que nous trouvons dans ces gloses de la *Grammatica celtica*. On a donc commencé à écrire l'irlandais antérieurement au VIIIe et au IXe siècle où des moines irlandais ont intercalé entre les lignes de mss. latins les gloses que Zeuss a le premier expliquées ; et des témoins de cet âge antérieur existent, bien qu'en partie défigurés par des transcriptions plus modernes, dans les manuscrits du XIIe siècle et des siècles suivants que nous gardent les bibliothèques des Iles Britanniques.

Telle est la raison d'être des *Irische Texte* de M. Windisch. Ce livre met à la portée des étudiants des textes inabordables pour eux et pourtant d'une grande importance, les uns absolument inédits, les autres publiés jusqu'ici dans des recueils fort rares et d'un prix fort élevé qui, en 1877, suivant M. Z. lui-même, n'avaient point encore pénétré dans les grandes bibliothèques des Universités d'Allemagne.

Les *Irische Texte* contiennent :

1° *Les hymnes irlandaises* publiées par Whitley Stokes, *Goidelica*, 2e édition, prix.................................. prix 25f »
et des variantes inédites de ces hymnes d'après le ms. des Franciscains de Dublin.

2° *L'exil des fils d'Usnech*, d'après le fac-similé du livre de Leinster.. 159 »
et avec des variantes inédites de l'Egerton 1782 (British Museum), et celles de l'édition donnée d'après le livre jaune de Lecan par O'Curry dans l'*Atlantis* dont le prix est de.. 57 »

3° *L'histoire du cochon de Mac dá Thó*, d'après le fac-similé du livre de Leinster.................................. 159 »
d'après les mss. H. 3.18 de Trinity College Dublin, et Harléien 5280 du British Museum, tous deux inédits, et enfin d'après des études d'O'Curry, dans ses *Manuscript materials*.. 12 »
et dans ses *Manners and customs*........................ 52 »

4° *Les amours d'Etain*, d'après le fac-similé du *Leabhar nah Uidre*.. 77 »
et d'après l'Egerton 1782, inédit.

5° *La naissance de Cûchulainn*, d'après les mêmes mss.

6° Trois poèmes ossianiques d'après le fac-similé du livre de Leinster déjà cité, une édition donnée par l'*Ossianic Society* dont le recueil coûte.............................. 62 »
et un travail de M. Skene, dans son livre intitulé *The book of the dean of Lismore*.................................. 25 »

A reporter.................................. 628 »

Report........................ 628 »

7° *La vision d'Adamnan* d'après les fac-similé du *Leabhar nah Uidre*, déjà cité, et du *Leabhar Breacc*............ 104 »
et une édition à cinquante exemplaires donnée par M. W. Stokes.

8° *La maladie de Cúchulainn* : 1° d'après le fac-similé de *Leabhar nah Uidre*, déjà publié par O'Curry dans l'*Atlantis*; 2° avec les variantes du ms. H. 4. 22 de Trinity College.

9° *Le Festin de Bricriu* d'après le fac-similé de *Leabhar nah Uidre* avec les variantes inédites de l'Egerton 93.

10° La première édition complète que nous ayons des poèmes conservés par le ms. de Saint Paul en Carinthie.

TOTAL............................... 732 »

Les *Irische Texte* coûtent 32 francs; c'est un volume in-8° d'un maniement facile, tandis que les fac-similés de l'Académie d'Irlande sont des in-folio que jamais un étudiant ne portera à un cours. D'ailleurs les abréviations, conservées dans les fac-similés, sont rendues en toutes lettres dans les *Irische Texte*. Enfin, ce recueil se termine par un glossaire où sont reproduits tous les exemples que fournissent de chaque mot les documents dont nous avons donné la nomenclature. Le glossaire contient autant que possible pour tous ces mots et pour toutes les formes de chaque mot, les indications de genre, cas, nombre, mode, temps, personne, nécessaires à qui veut faire l'analyse grammaticale de chaque phrase. C'est la première fois que les textes compris dans ce recueil sont l'objet d'un tel travail. Le *Felire d'Œngus*, publié l'année dernière par M. Wh. Stokes, et la grammaire irlandaise abrégée de M. W., qui a paru l'année précédente, sont jusqu'à présent les seuls livres où l'ancien et le moyen irlandais aient été traités de cette façon. Les deux glossaires irlandais les plus complets que nous ayons, ceux d'O'Reilly et d'O'Brien, ne contiennent aucune référence et ne donnent pour les noms ni le genre ni la déclinaison, ne fournissent aucun renseignement sur la conjugaison à laquelle chaque verbe appartient. O'Curry et O'Donovan, tous deux contemporains de Zeuss, ont découvert la littérature ancienne de l'Irlande, tandis que Zeuss en découvrait la grammaire; on doit à O'Donovan et à O'Curry la plupart des traductions des monuments de cette littérature qui ont été publiés jusqu'ici, mais tous deux étaient incapables de faire le mot à mot, et l'analyse grammaticale des textes qu'ils traduisaient; leurs traductions sont des à peu près qui témoignent d'un merveilleux instinct et d'une connaissance approfondie du vocabulaire, mais les contre-sens et les non-sens s'y multiplient avec une profusion qui, sans toutefois justifier la sévérité impitoyable de certaines appréciations, démontre la nécessité d'une méthode plus rigoureuse. Elle atteste dans la science un certain degré, aujourd'hui dépassé par les éditeurs du *Felire* et des *Irische*

Texte [1]. On ira plus loin quand auront paru, d'abord le glossaire qu'on annonce pour la *Grammatica celtica*, ensuite celui que M. R. Atkinson prépare pour les fac-similés de l'académie d'Irlande et qui comprendra, je crois, suivant les prévisions de l'auteur, environ trente-cinq mille mots au lieu de deux mille cinq cents environ comme le glossaire de *Felire*, sept mille comme celui des *Irische Texte*. Malheureusement, dans cet ordre d'idées, la science de M. Z. est jusqu'ici restée inactive, puisque ses *Glossae hibernicae* ne contiennent pas plus de glossaire que de traduction.

Il n'en est que plus sévère pour les autres, et surtout pour M. Windisch, son ancien maître, auquel il doit sa première initiation aux études celtiques : *Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus*, dit M. Z. dès la première ligne. Les montagnes, c'est M. Windisch ; la souris, dont ces montagnes accoucheront, ce sont les *Irische Texte*. Les ignorants, ajoute M. Z., pourront apprendre en étudiant ce livre, mais l'homme du métier, c'est-à-dire M. Z., n'y trouve rien qu'il ne sache déjà. *Amicus Plato, sed magis amica veritas*. Platon, c'est M. Windisch, la vérité c'est que depuis la mort d'Ebel la science celtique, par le fait de M. Windisch, a subi en Allemagne un véritable aplatissement.

Mais, chose étrange, M. Z., qui a été en Irlande et en Angleterre étudier les mss. irlandais, qui si souvent saisit dans sa brochure l'occasion de le dire et de le répéter, n'a trouvé dans ces mss. si nombreux, dans les trois cent mille pages de texte imprimé que ces mss. pouvaient lui fournir, rien de nouveau à nous présenter. Il nous annonce une publication prochaine. C'est une étude sur le *Festin de Bricriu*, c'est-à-dire sur un des textes que M. Windisch a édités et interprétés dans ses *Irische Texte*, en sorte que ce plat ouvrage, cette souris, aura la paternité du livre à venir de M. Zimmer.

C'est ce que ce savant nous annonce à la dernière page de sa brochure. Les neuf dixièmes au moins de ses *Glossae hibernicae* avaient, avant lui, été publiés et traduits dans la *Grammatica celtica*. Aujourd'hui qu'il en a fini avec la copie de Zeuss et d'Ebel, c'est Windisch qui va lui fournir la base que son propre fonds ne peut lui procurer. On ne peut faire un aveu plus naïvement étourdi.

M. Z., du reste, montre, dans sa brochure, le plus curieux mélange de légèreté enfantine et de vraie science que l'on puisse rencontrer.

A la page 25 de sa brochure, il écrit que la littérature irlandaise du VI[e] au XI[e] siècle est représentée, dans l'ordre des lettres latines et grecques, par deux cents mss. conservés dans les bibliothèques d'Italie, de Suisse, d'Allemagne, de Belgique et de France — pas un mot de l'Angleterre. — et que vingt de ces mss. contiennent, outre le grec et le latin

1. Les traductions si estimées de M. Hennessy sont beaucoup supérieures à celles de ses devanciers. Il est d'autant plus regrettable qu'il n'ait pu joindre des glossaires complets à ses savantes éditions.

qui en est l'objet principal, des textes écrits en langue irlandaise. Ce chiffre de vingt est donné par l'addition des dix-huit plus anciens textes des *Glossae hibernicae* de M. Z. avec le nombre deux des mss. publiés par M. Ascoli, *Il codice Irlandese dell Ambrosiana*. M. Z. oublie de dire que, parmi les dix-huit mss. des *Glossae hibernicae*, il y en a trois conservés en Angleterre, le *Codex psalterii Hamptoniensis*, le *Codex canonum hibernicorum Cantabrigensis*, le *Codex evangeliorum Mac Durnani* dont il a lui-même donné la description après avoir été les étudier dans les dépôts où ils sont conservés. Ce n'est pas tout. A la même page, M. Z. ajoute que l'Irlande possède en tout quatre mss. antérieurs au XIIe siècle; ce chiffre quatre, il l'écrit deux fois; « je dis quatre » : *Sage vier Handschriften*, savoir : le *Book of Kells*, le *Book of Durrow*, le *Book of Dimma* et le *Book of Armagh*. Il n'a plus présents à l'esprit le *Domnach airgid*, le ms. A. 4. 15 de Trinity College, le *Cathach* et le *Book of Mulling*. M. Gilbert a donné la description de ces quatre mss. avec fac-similés dans le premier fascicule des *National mss. of Ireland*, pp. V, VI, VII, VIII, XIII, planches I, II, III, IV, XX, XXI. Déjà O'Curry avait parlé du *Domnach airgid* et du *Cathach* et en avait publié des fac-similés dans ses *Lectures on the manuscript materials of ancient irish history*, pp. 23, 321-332, 335, 336, 649-650, 653, planches I *a b*, V *n*. M. Z. connaît les *National mss. of Ireland* : il doit à la planche XXXII du premier fascicule de ce recueil, qu'il ne cite pas, la découverte de la seule inexactitude qu'il ait pu relever dans la reproduction par M. Windisch du ms. E. 4. 2 de Trinity College, *Liber hymnorum* : *deac*, tandis qu'il faut lire *daec* (*Keltische Studien*, p. 8, note [1]); il a étudié d'un bout à l'autre avec soin les *Lectures* d'O'Curry, il a vu le *Domnach airgid* au musée de l'Académie d'Irlande, et il a tout oublié. Il a écrit qu'il y avait en Irlande quatre mss. irlandais antérieurs au XIIe siècle. Il a insisté : « Je dis quatre »; c'est huit qu'il aurait dû écrire.

On trouve à chaque instant dans la brochure de M. Z. des exemples de cette étourderie qui est un des caractères saillants de sa physionomie scientifique. Je vais en donner d'autres exemples :

Les deux premiers vers de l'hymne de Colman, *Irische Texte*, p. 6, se terminent l'un par *feladar*, l'autre par *timadar*. *Feladar* ou *felathar* veut dire « qu'il voile », « qu'il enveloppe », c'est la troisième personne du singulier du présent du subjonctif d'un verbe dénominatif déponent de la seconde conjugaison, dérivé de *fial* « voile ». *Timadar* ou *timmthar* veut dire « qu'il protège »; c'est aussi la troisième personne du singulier du présent du subjonctif d'un verbe déponent, seulement ce verbe est de la première conjugaison : régulièrement on devrait dire *timethar* ou

1. Nous ferons observer ici qu'en dépit du ms. *deac* est la bonne leçon, celle de M. Z. lui-même dans ses *Glossae hibernicae*, pp. 229, 233, 241, cf. *Grammatica celtica*, 2e édition, pp. 304-305.

timedar avec un *e* au lieu d'un *a*. Le poète a écrit un *a* au lieu d'un *e*, *timadar* au lieu de *timedar*, à cause de la rime : tous ses vers ont une double rime, riment aux deux dernières syllabes. *Timethar* ou *timedar* vient d'un verbe *do-emim*, « je protège », à l'infinitif *dítiu*, dont la racine paraît identique à celle du latin *per-imo*, la différence de sens tient aux préfixes.

M. Z., étant à Dublin, a pris au monastère des Franciscains quelques variantes du premier des hymnes édités par M. Windisch et, parmi ces variantes, il en a trouvé dix qui ne sont pas dans le recueil de variantes du même ms. publié par M. Windisch, *Irische Texte*, p. 321 et suivantes. Ces variantes sont, en général, d'un fort médiocre intérêt : *Ele* pour Eli, nom du prophète juif, *eter* pour *etir* « entre » (voir *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 656), etc. Une de ces variantes cependant est *temedar*. Le copiste du ms. des Franciscains a rétabli, malgré la rime, l'*e* que la grammaire exige avant la désinence personnelle *-dar=thar*. Or, M. Z. écrit, p. 12, que M. Windisch, à la page 816 des *Irische Texte*, propose comme conjecture une lecture *temedar*, qui est fournie par un ms. Mais M. Windisch ne propose pas cette lecture qui détruirait une des deux rimes, il propose une lecture *temadar* qu'aucun ms. ne justifie, et qui a pour objet, à tort ou à raison, de rétablir l'*e* de *do-emim* auquel, dans *timadar*, un *i* est substitué. Ainsi M. Z. ne fait pas attention à la double rime de l'hymne dont il s'agit, et il a mal lu le passage des *Irische Texte*, p. 816, qu'il critique.

M. Z., dans son séjour à Dublin, a entrepris une étude sur quelques vieux glossaires irlandais. Dès une époque fort ancienne, les Irlandais ont commencé à gloser leurs mss. et plusieurs savants irlandais, dont le plus ancien paraît être Cormac Mac Cuilennain, mort au commencement du xe siècle, ont fait des recueils de ces gloses. Ces recueils présentent un double intérêt : ils peuvent offrir quelquefois pour le texte glosé de bonnes variantes que les mss. actuellement existant remplacent par de mauvaises leçons. Quant aux gloses, à côté de traductions erronées et d'étymologies ridicules, elles nous apprennent souvent le sens de mots depuis longtemps tombés en désuétude, et que sans elles on aurait bien de la peine à découvrir. M. Z. a donc pris des extraits de quelques vieux glossaires irlandais; il a remarqué dans ces glossaires des gloses tirées d'un ms. du *liber hymnorum* qui serait, pense-t-il, différent de celui de Trinity College et de celui des Franciscains, seuls connus jusqu'ici ; tout fier de cette trouvaille, il nous donne deux éditions de ses notes, une à la page 19, l'autre aux pp. 89-90 de sa brochure. Son enthousiasme pour sa découverte l'a empêché de s'apercevoir : 1° que la copie des mots glosés ne renferme aucune variante digne d'intérêt ; 2° que la plupart de ces gloses sont imprimées dans les *Irische Texte* ; 3° qu'une de ces gloses contenait une ineptie tellement grossière que le devoir de tout éditeur attentif était de la relever.

La glose que M. Z. cite la première et que M. Windisch est, suivant

lui, si malheureux de n'avoir pas connue, est *donfe .i. donfuca*, p. 19, l. 9-10, réimprimée afin que personne n'en ignore, p. 89, l. 22. M. Z. l'a trouvée à la page 164 *b*, ligne 42 du livre de Lecan, ms. de l'Académie royale d'Irlande, écrit en 1416. Or *donfe* est la leçon de M. Windisch, p. 24, l. 16; quant à la glose *donfuca*, j'en connais quatre éditions antérieures aux deux qu'a données M. Z. : la première chez Stokes, *Goidelica*, 2e édition, p. 135, l. 22; la seconde dans les *Irische Texte* de M. Windisch, p. 24, ligne dernière; la troisième, *ibidem*, p. 539, au mot *fedaim*; la quatrième, *ibidem*, p. 854, au mot *tuccaim*. On conviendra que pour ce début M. Z. n'a pas la main heureuse, et que les deux nouvelles éditions qu'il donne de cette glose n'ont pas grande utilité.

Ce n'est pas la seule glose pour laquelle il ait cette mauvaise chance. En voici d'autres à la suite desquelles je mets l'indication des éditions antérieures.

Be .i. ben, Goidelica, 2e édition, p. 135; *Irische Texte*, p. 384, v° *bé*.

Drong .i. imad, O' Davoren, p. 79; *Irische Texte*, p. 503. Dans ces deux éditions on trouve la variante orthographique *imat* avec un *t* final plus ancien et meilleur que le *d* final du ms. de M. Zimmer.

Sab .i. sonairt, Goidelica, 1re édition, p. 74; 2e édition, p. 129; *Irische Texte*, p. 752, v° *sab* et p. 789, v° *sonairt*. Ces éditions écrivent *sonart* sans *i*, conformément au ms. E. 4. 2 de Trinity College. La variante portant sur la glose et non sur le texte ne peut nous servir à rien pour l'établissement de ce dernier.

Admuinemar .i. tiadmaid ina muinigin, Goidelica, 1re édition, p. 95; 2e édition, p. 133; *Irische Texte*, p. 23, l. 24, p. 347, v° *Admuiniur*, p. 698, v° *Muinigin*.

Une autre des gloses de M. Z. montre combien était grande la légèreté du compilateur dont il a découvert les élucubrations. C'est *pridchad.i.dognid*. *Pridchad* veut dire « il prêchait », *dognid* « il faisait ». L'origine de cette prétendue glose s'explique ainsi : le premier hémistiche du vers 26 de l'hymne de Fiacc en l'honneur de saint Patrice est ainsi conçu :

Pritchad, baitsed, arniged.

Le premier mot signifie, comme nous avons dit, il prêchait; le second, il baptisait. Le troisième a une longue glose : *dognith ernáigte ocus athrige*, « il faisait prière et pénitence ». Cette glose a été publiée quatre fois, à ma connaissance (Stokes, *Goidelica*, 1re édition, p. 74; 2e édition, p. 129; Windisch, *Irische Texte*, p. 13, note; p. 357, au mot *aithrige*. Cette glose, se composant de quatre mots, ne pouvait tenir en interligne sur le seul mot *arniged* qu'elle expliquait. Le scribe du *Liber hymnorum* la commença sur le premier mot du vers *pridchad*, il écrivit *dognith* au-dessus de *pridchad*; et l'auteur du glossaire contenu dans le livre de Lecan a pris *dognith* pour une glose de *pridchad*. M. Z., qui publie deux fois cette prétendue glose, pp. 19 et 89, ne s'est pas occupé de

nous en expliquer la valeur; s'il veut un jour écrire sur les glossaires irlandais un travail spécial, il fera bien de les étudier d'une façon plus attentive. Ainsi une glose qu'il cite d'après le ms. H. 3, 18 de Trinity College : *erlam* (patron)*.i. er ellamh, adbul ellamh fri-denam firt ocus mirbaile* (grande perfection à faire des miracles), se rapporte, non seulement au vers 95 de l'hymne de Broccan (*Irische Texte*, p. 37), comme le dit M. Z., mais aussi au vers 49 de l'hymne de Colman, *Irische Texte*, p. 9. On peut s'en assurer chez Stokes, *Goidelica*, 2e édition, p. 124, glose 80, et chez Windisch, *Irische Texte*, p. 526, au mot *Erlam* [1].

M. Z. est donc quelque peu léger, cela s'explique, il est jeune, cela explique aussi la méthode qui lui a fourni, à l'adresse de M. Windisch, une bonne partie de ses critiques les mieux fondées. Voici en quoi cette méthode consiste. Nous ferons préalablement observer que l'impression de la première partie des *Irische Texte* de M. Windisch, l'impression des textes qui forment les premières feuilles de ce volume date de 1875, que l'impression des variantes et du glossaire n'a été terminé que cinq ans plus tard, que, pendant ces cinq années de travail assidu, M. Windisch a trouvé beaucoup de corrections à faire, il les indique dans son glossaire et dans un *errata*. Les meilleures critiques de M. Z. sont empruntées aux variantes, au glossaire et à l'*errata* qui forment la seconde partie du livre de Windisch. Ces critiques sont irréfutables. Mais M. Z., adoptant cette méthode, oublie que ses *Glossae hibernicae veteres* ont aussi un *errata*, et que, si on applique à la recension de cet ouvrage le procédé dont il s'est servi à l'égard de M. Windisch, on pourra trouver chez lui tout autant à reprendre et tout aussi légitimement. Donnons quelques exemples de l'emploi par M. Z. de ce procédé de critique à l'égard de M. Windisch.

M. Windisch a fait son édition des hymnes irlandaises, pp. 3-58, d'après le ms. de Trinity College : pour trouver dans son livre les variantes du ms. des Franciscains de Dublin, il faut sauter 260 pages et arriver à la p. 321. Suivant M. Z., M. Windisch n'aurait pas dû commencer son édition avant de se procurer ces variantes, puis suivent là-

---

1. Pour être juste, nous devons signaler l'importance de la glose *lig.i.maisi* (*Keltische Studien*, p. 19, l. 11 ; p. 89, l. 23). Rapprochée : 1° de la glose *uas-ligaib.i.uas-[s]ocraitib* (*Irische Texte*, p. 25, note); 2° d'une glose du saint Paul de Wurzbourg citée par Windisch, *Irische Texte*, p. 662, au mot *ligaib*, et par Zimmer, *Keltische Studien*, p. 90, note ; 3° de la glose *lig.i.dath* d'O' Davoren ; 4° de la glose *snaithe liga.i.snath datha* (*Senchus Mór*, dans *Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 152, l. 30), elle nous donne d'une façon définitive, ce semble, le sens des mots *in-tlacht uas-ligaib* de l'hymne d'Ultan (*Irische Texte*, p. 25, vers 10). *Lig*, génitif singulier *liga*, datif pluriel *ligaib*, accusatif pluriel *liga*, paraît être un thème neutre en *i* signifiant dans un sens général « couleur », dans un sens spécial « coloris des chairs » et plus spécialement encore coloris des formes féminines. Sainte Brigite avait ses charmes voilés par son vêtement. Voir, du reste, Thomas de Vere Coneys, *An english-irish Dictionary*, p. 222, au mot *Ligh*.

dessus six pages de développement où M. Z. énumère plus ou moins complètement les auteurs qui ont parlé du ms. des Franciscains.

M. Z. oublie de nous dire une chose qu'il sait mieux que personne. La bibliothèque des Franciscains de Dublin n'est pas publique. Pour y entrer, il faut être présenté au père gardien. Les mss., enfermés dans un coffre-fort dont le père gardien a la clef en charge, ne sont communiqués qu'en la présence du père gardien ou d'un religieux délégué par lui : pendant toute la séance le surveillant, — ou le père gardien ou son délégué, — ne doit pas perdre de vue, un seul instant, le lecteur ni le ms. Quand le père gardien ou ses religieux sont occupés, aucune communication n'a lieu. Le *Liber hymnorum* des Franciscains contient 23 feuillets de texte, préface et gloses, dont la plus grande partie est écrite en caractères très fins, souvent presque effacés, et ne peut être lue rapidement. M. Z. a été reçu au monastère des Franciscains. Il nous donne de ce ms. une description en trois pages qui représente quelques heures de travail. Mais, quand il a voulu prendre les variantes du texte irlandais, il a dû s'arrêter au sixième vers du premier hymne. Certes, on ne peut être plus poli et plus aimable que les Franciscains de Dublin. Mais leur règlement rend moralement impossible à un étranger de passage dans cette ville l'étude approfondie d'un ms. important comme le *Liber hymnorum* de leur couvent. Quand, sortant de Royal Irish Academy, de Trinity College, on a travaillé quelques heures chez les Franciscains, on les quitte, plein de reconnaissance pour ces bons pères, et d'admiration pour le contenu de leur petit coffre-fort... et on retourne passer des journées et des semaines sous la domination du règlement libéral de ces grands établissements scientifiques où un érudit étranger se trouve quelquefois mieux traité que dans sa patrie.

Voilà pourquoi M. Windisch a dû se contenter de publier, pp. 321 à 324, les variantes du ms. des Franciscains mises à sa disposition par M. Whitley Stokes. Voilà pourquoi M. Z., qui consacre quinze pages à démontrer que dans ce procédé il y aurait une sorte de crime littéraire, n'a pu découvrir dans ses notes une variante de quelque valeur qui ne se trouve déjà dans le livre de M. Windisch.

M. Z. reproche à M. Windisch les lectures suivantes : p. 61 : *tinbech* pour *tinben* (p. 211), corrigé au glossaire, p. 651 et à l'errata, p. 685 ; — pp. 67-68 *cacht* (p. 127) *cesc* (p. 222), tous deux pour *ceist*, corrigé à l'errata, p. 884 ; — p. 70 *huacht* (p. 121) pour *husce*, corrigé au glossaire, pp. 860, 868 ; — *cetmuir* (p. 127) pour *cetmuinter*, corrigé au glossaire, p. 421 ; — p. 71 *cre* (p. 169) pour *cristaide*, corrigé à l'errata, p. 884, etc. Ce n'est point par inadvertance qu'il procède ainsi, c'est systématiquement, sachant bien que les corrections ont été faites. Que dirait-il si nous lui appliquions le même procédé, considérant comme non avenues les corrections qu'il a inscrites à l'errata des *Glossae hibernicae veteres*?

En voici un exemple curieux. Lorsque M. Z. fit imprimer la p. 208

de cet ouvrage, il ne savait pas encore que les scribes irlandais employassent, pour écrire les mots de leur langue, le signe abbréviatif *ur* des mss. latins. Aussi lisons-nous, à cette p. 208, *tercbal* au lieu de *turcbal*, glose du mot *oriens* dans les gloses de Turin dont, au moment de l'impression, M. Z. avait une photographie sous les yeux. M. Z. apprit la valeur de ce signe abbréviatif pendant l'impression de la feuille suivante. Dans cette feuille sont reproduites les gloses du *Codex Prisciani Carolisruhensis* et une de ces gloses contient le mot *neutur* terminé par ce signe abbréviatif qu'Ebel n'avait pu déchiffrer (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 987). Heureusement la même glose se trouvait dans le Priscien de Saint-Gall, p. 150 *a;* le signe abbréviatif avait été lu par M. Ascoli, *Il codice irlandese dell Ambrosiana*, t. II, p. 89. M. Z. dut à M. Ascoli, qu'il ne nomme pas, la bonne leçon de ce mot, p. 223 des *Glossae hibernicae*. Enfin, à la page 232 de cet ouvrage, il lut bien le même signe dans le mot *turcbail* qui est le datif de *turcbal*, mentionné plus haut. M. Whitley Stokes avait déjà lu le même mot avec abbréviation de la même syllabe à la page 31, col. 2, ligne 41, du *Leabhar Breacc : turcabail* (*Three irish homilies*, p. 104.)

O'Reilly ne savait pas le sens précis de ce mot. Mais ce sens avait été déterminé par O'Donovan qui, dans son supplément à O'Reilly, cite la formule *O thurgabhail na gréine go a fuinne*, « du lever du soleil à son coucher », reproduite avec une orthographe plus archaïque par M. Stokes dans *Cormac's glossary*, pp. 2-3. En conséquence, M. Z. a corrigé, à l'errata des *Glossae hibernicae*, sa lecture *tercbal* de la page 208. Puis, écrivant les pp. LVII et LVIII de son introduction, il y a placé une savante notice sur l'abréviation d'*ur*. Enfin, à la page 111 des *Keltische Studien*, il relève fièrement l'erreur de M. Windisch qui a reproduit la mauvaise leçon *tercbál* pour *turcbal* d'après la *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 284 [1]. Ici M. Z. a bien soin de ne pas renvoyer à la page 208 de son livre où il a commis la même faute, et surtout de ne pas dire qu'il l'a commise, ayant sous les yeux la photographie du document original, avantage qui manquait à M. Windisch.

La correction de cette faute est à la dernière ligne de l'errata de M. Z. qui contient deux pages et demie. La première ligne de cet errata est aussi très intéressante. La ligne 6 de la page 4 du texte nous apprenait que dans le livre des épîtres de saint Paul, conservé à la bibliothèque universitaire de Wurzbourg sous la cote M. th., F. 12, on trouve, f° 1, col. 1, sur le mot latin *vestram*, une glose que M. Z. lit *setha*... sans pouvoir en déchiffrer la fin. A la première ligne de l'errata, M. Z. propose de lire *sethar*. Quelle est l'origine de cette lecture? Le pronom *ní* « nous » a un génitif pluriel, *nâthar*, usité dans la formule pronominale *cechtar nâthar*, *uterque nostrum*, « chacun de nous deux ». La *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 325, nous en offre un exemple emprunté

1. Cf. Nigra, *Glossae hibernicae veteres codicis taurinensis*, pp. 17, 68.

au saint Paul de Wurzbourg. M. Whitley Stokes, *Beitraege* de Kuhn, t. VII, p. 19, en signale deux autres. On la trouve aussi, concurremment avec la variante plus moderne *cechtar nâr*, dans le second des poèmes de saint Paul de Carinthie publié pour la première fois par M. Windisch. Avant l'époque où ont paru les *Irische Texte* de ce savant, personne n'avait parlé d'une forme analogue pour le pronom de la seconde personne au pluriel. M. Windisch, p. VII de cet ouvrage, fait observer que, dans le texte de la *Fled Bricren* conservé par le ms. Egerton 93, on trouve *necthar fathar*, « l'un ou l'autre de vous ». *Fathar* est le génitif de *sib* = *svi*, « vous ». De l' *sv* initial l'irlandais a deux notations *s* et *f*. Voilà pourquoi M. Z., p. 286, propose de corriger en *sethar* le *setha*... *vestram* de sa page 4; *sèthar* est une variante orthographique de *fathar*. Le pronom possessif est identique au génitif du pronom personnel : *fathar* (mieux *fatharn*, *vestrum*, en restituant l'*n* final du génitif pluriel) est identique à *farn*, forme habituellement usitée du pronom possessif de la seconde personne du pluriel; c'est un exemple à ajouter à ceux que nous avons déjà de la chute du *th* médial en vieil irlandais. *Sethar* (*vestram*) est une autre variante de *farn*. Cette découverte de M. Z. est fille de celle de M. Windisch.

Je n'en ai pas fini avec l'errata de M. Zimmer. Ce savant reproche très vivement à M. Windisch d'avoir pris pour fondement de son édition les fac-similés faites par O'Longan pour l'Académie d'Irlande. Il exprime ce blâme une première fois à la page 21 et le reproduit à la page 69 des *Keltische Studien*, en fondant son opinion sur une note de M. Whitley Stokes publiée dans la *Revue celtique*, t. II, pp. 430-431. M. Z. comprend fort mal cette note : M. Whitley Stokes n'appelle pas O'Longan *a thoroughly ignorant facsimilist* : il propose, au contraire, de remplacer O'Longan par un ouvrier qui ne sache pas un mot d'irlandais, il pense que les fac-similés vaudraient mieux. Sur quels faits M. Whitley Stokes motive-t-il cette demande de destitution ? Le *Leabhar nah Uidre*, sur le fac-similé duquel M. Whitley Stokes s'appuie, contient 134 pages à deux colonnes, et chacune de ces colonnes correspond en impression à une page in-8°. Cela fait 268 pages in-8°. L'errata comprend dix articles; M. Whitley Stokes en ajoute vingt-deux, total trente-deux fautes dans un texte qui, imprimé, donnerait 268 pages, environ une faute toutes les huit pages. Et voilà de quoi justifier tant de sévérité! Certainement M. Whitley Stokes possède à un degré éminent l'amour désintéressé de la science, c'est un grammairien de premier ordre doublé d'un bon paléographe, mais jamais la paléographie n'a été son métier : autrement il aurait été beaucoup plus indulgent. A O'Longan comparons M. Zimmer. O'Longan faisait une faute toutes les huit pages de texte irlandais. Or, voici ce qui est arrivé à M. Zimmer. Il a eu à sa disposition, à Berlin, le ms. de Wurzbourg, le temps nécessaire pour la préparation de sa copie, et, une fois le texte imprimé, il a eu l'idée de le collationner de nouveau avec le ms. que le bibliothécaire a eu l'obligeance de lui renvoyer ; il a

reconnu avoir commis, non dans la partie latine, mais dans la partie irlandaise, un nombre d'erreurs qui correspond à peu près à deux fautes par page in-8° de texte irlandais, de là son *errata* presque tout entier. M. Z. appelle le scribe de de l'Académie d'Irlande le *pauvre* O'Longan. S'il veut dire qu'O'Longan recevait un plus petit traitement que M. Z., je ne contesterai pas. Mais si c'est de paléographie qu'il veut parler, je ne vois pas où est la preuve que, des deux, le plus pauvre paléographe soit O'Longan.

Du reste, peu soucieux de se mettre d'accord avec lui-même, M. Z., dans la *Deutsche litteratur Zeitung*, année 1881, n° 6, a présenté comme une victime de la barbarie de M. Whitley Stokes [1], O'Longan, que, suivant les *Keltische Studien*, M. Whitley Stokes aurait traité comme il le méritait.

Un autre point sur lequel M. Z. a aussi deux poids et deux mesures suivant les circonstances, c'est la solution à donner à la question de savoir quelle orthographe il faut suivre quand on édite un texte irlandais. Dans les *Glossae hibernicae veteres*, M. Z. s'est attaché à reproduire exactement la leçon des mss., sans distinguer entre les cas où l'orthographe des mss. est historique et ceux où elle est phonétique. Prenons le substantif *laithe* « jour », il l'écrit tantôt avec un *th* suivant l'orthographe historique, tantôt sans *th* conformément à la prononciation moderne qui rejette cette lettre :

Genitif, *laithi*, p. 235 ; —*lái*, pp. 231, 260, 261, 262.

Datif, *laithiu*, p. 156; — *lau*, p. 178; *lâo*, p. 23; *lôu*, p. 37.

Accusatif, *laithe*, pp. 51, 232 ; — *lae*, p. 102; *laa* pp. 29, 139, 176.

Voilà des exemples de l'irrégularité de l'orthographe suivie par les mss. et par M. Z. au point de vue du consonantisme. Passons au vocalisme. Un point intéressant est la déclinaison des thèmes en *ia* au singulier. Aujourd'hui on n'y distingue plus de cas, ils n'ont au singulier qu'une seule désinence *-a*, ex. *tighearna* « seigneur » [2], plus anciennement *tigerne*. Autrefois on distinguait trois cas au singulier de ces thèmes, nominatif-accusatif *-e*, genitif *-i*, datif *-iu*. La révolution qui doit réduire ces trois cas à un seul terminé en *a* se prépare dans les *Glossae hibernicae veteres* : à côté des nominatifs-accusatifs en *-e*, nous en trouvons en *-a*, comme l'acccusatif *laa* dont il vient d'être question, et à côté des datifs en *iu*, nous en remarquons en *u* et en *i* : *donfothu*, « au fondement », p. 50, *donduini* « à l'homme », p. 21. Je n'épuise pas le sujet ; je me borne à donner des exemples. Je ne blâme en rien le procédé suivi par M. Z. sur ce point, quand il a établi le texte des *Glossae hibernicae veteres*. Ce que je trouve étrange, c'est qu'après s'être borné à nous donner un calque aussi fidèle qu'il a pu de la marqueterie qu'of-

1. O'Longan a conservé ses fonctions jusqu'à sa mort.

2. Bourke, *College irish grammar*, troisième édition, p. 64; cf. O'Donovan *A grammar of the irish language*, p. 101.

fre l'orthographe des mss. du IXe siècle, du Xe et du XIe, il critique d'une façon si violente M. Windisch pour avoir suivi le même système lorsqu'il s'agit des mss. postérieurs, depuis l'année 1100 environ jusqu'au XVIe siècle. M. Z. a le droit d'écrire tantôt phonétiquement *lôu*, tantôt historiquement *laithiu* « au jour », il a pour se justifier l'autorité des mss.; mais, si M. Windisch écrit historiquement *a dingbala* « son égale », p. 118, et phonétiquement *a dinguala*, le même mot, p. 119, quoiqu'il reproduise exactement son ms., il commet un crime que la critique ne peut trop sévèrement qualifier. Certainement, si l'on pouvait publier les textes irlandais avec une orthographe uniforme, comme on le fait pour les textes latins qui se mettent entre les mains des élèves de sixième, ce serait fort commode pour les étudiants. Mais aujourd'hui personne ne sait l'irlandais assez à fond pour opérer cette réforme sans s'exposer à beaucoup d'erreurs; et les contradictions d'une orthographe, inspirée tantôt par la prononciation du scribe, tantôt par la tradition, sont beaucoup plus instructives que ne le serait l'orthographe régulière demandée si peu poliment à son ancien maître par M. Z., incapable lui-même de nous la donner.

Il y a cependant de fort bonnes choses dans le travail de M. Zimmer. S'attaquant à quelques-uns des passages les plus difficiles des *Irische Texte*, il propose à la leçon fournie par les mss. un certain nombre de corrections heureuses qui rendent le sens clair d'obscur qu'il était. Il se montre, dans cette partie de sa critique, grammairien éminent. Mais quelquefois il doit visiblement à une variante publiée par M. W. le germe de sa découverte et il n'a pas le courage de l'avouer, tel est le cas lorsque, p. 38, il corrige en *claideb*, « épée », le *cland* « race » de M. Windisch, p. 210, l. 17, cf. p. 327. Il termine par une critique du glossaire qui forme la dernière partie des *Irische Texte* et cette critique renferme des corrections et des additions importantes. Toutefois ici encore M. Z. donne à son travail un caractère agressif que rien ne justifie. Quand M. Windisch a dit le vrai sens d'un mot et réuni tous les exemples qu'en offrent les *Irische Texte*, on lit certainement avec intérêt d'autres exemples du même mot contenus dans des documents étrangers à cette collection, mais on ne peut blâmer M. Windisch de les avoir passés sous silence.

M. Z. donne de grandes espérances, mais manque de mesure et de maturité. Il est jeune, il se corrigera de ce défaut; et, en travaillant d'une façon moins passionnée, en évitant des personnalités qui irritent les hommes sans faire avancer la science, il pourra prendre une place importante parmi les fondateurs des études celtiques qui ne sont encore qu'à leur premier début.

H. d'Arbois de Jubainville.

Depuis que ces lignes sont écrites, j'ai reçu de M. Z. le tirage à part de la réponse qu'il a faite dans la *Deutsche Literaturzeitung* à l'article de

M. Windisch dont la traduction a paru sur la quatrième page du numéro de la *Revue critique* du 29 août dernier. M. Z. proteste surtout contre l'expression de *raffinement* par laquelle M. Windisch caractérise les personnalités contenues dans les *Keltische Studien*. L'opinion générale, telle qu'elle est parvenue aux oreilles de M. Z., est que les *Keltische Studien* sont non pas raffinées, mais honnêtement grossières, *ehrlich grob*. Telle est l'épithète que M. Zimmer accepte. Nous dirons donc, puisque cela lui fait plaisir, qu'à côté du savant déjà presque mûr il y a encore chez lui un enfant sans éducation.

---

227. — Robert Püschel. **Le livre du Chemin de long Estude**, par Christine de Pizan, publié pour la première fois d'après sept manuscrits de Paris, de Bruxelles et de Berlin. Berlin, N. R. Damkœhler, libraire-éditeur; Paris, H. Lesoudier. 1 vol. in-8° de xxxii-270-31 pages.

Le *Livre du chemin de Long Estude* de Christine de Pisan est un poème didactique et moral du genre ennuyeux. Christine suppose un songe où la Sibylle lui apparaît, la conduit au pays de Sapience et de là au ciel, lui dévoile les merveilles de l'univers et l'histoire de la terre, et la fait assister dans le conseil des reines qui gouvernent le monde, à un débat entre la Raison, la Noblesse, la Richesse et la Science, débat qui se termine par des réflexions morales sur les devoirs des seigneurs et des princes. Ce songe s'étend sur 6,392 vers, jusqu'à ce que la mère de Christine « Qui de tant gesir s'esmerveille » vient frapper à sa porte. « Car tart estoit et je m'esveille. » La valeur poétique et littéraire de cet ouvrage est très faible et il n'intéresse guère que l'histoire des idées et des doctrines qui avaient cours sur l'éducation au xve siècle.

M. Robert Püschel publie ce texte pour la première fois d'après sept manuscrits. Sa publication se divise en trois parties, ayant chacune leur pagination propre : une introduction de xxxii pages, le texte de 270 pages et un glossaire de 31 pages.

L'introduction, écrite dans un français douteux, traite des manuscrits et de leur filiation, de la langue et de la versification du poème, et de l'époque à laquelle il a été composé. Cette introduction est très faible et tout à fait insuffisante. L'éditeur classe ses sept manuscrits en deux familles, une famille *x*, comprenant les mss. A, B, C, D et une famille *y*, comprenant les mss. E, F, G. Mais comment se fait-il qu'une même lacune de dix vers, et de dix vers importants, se trouve dans le ms. B de la famille *x* et les mss. E, F et G, c'est-à-dire la famille *y*? M. P. suppose que le copiste de B a « omis le premier ces dix vers par mégarde, et qu'ensuite les copistes de E, F, G n'ont fait que répéter la même faute. » Cette phrase, si elle a un sens, ne peut vouloir dire qu'une chose, c'est que le scribe de B et celui de *y* (chef de la famille E, F, G) ont commis, chacun de leur côté, la même omission : c'est là une hypothèse qu'on

ne peut admettre qu'appuyée de preuves évidentes, car autrement elle est en contradiction absolue avec les principes mêmes de la méthode de classification des mss. En admettant d'ailleurs les résultats de l'éditeur, et avec les seuls faits rassemblés par lui, on peut pousser bien plus loin qu'il ne le fait dans son tableau de la « généalogie des sept *volumes (sic)* » les groupements des familles et des sous-familles des mss.

L'étude sur la langue et le dialecte du poème s'étend sur quatre pages; c'est dire combien elle est superficielle : l'auteur est insuffisamment préparé pour aborder une pareille étude; nous en dirons autant pour la page que l'auteur consacre à la métrique.

Dans cette introduction, l'auteur ne pèche pas seulement par commission, mais encore par omission. Pas un mot sur Christine, ni sur le poème qu'il est le premier à éditer : nulle préparation pour guider le lecteur dans l'étude du texte; celui-ci se trouve tout à fait désappointé en présence d'un livre aussi aride dont on lui laisse ignorer l'objet, la portée, la valeur. Le texte est publié avec beaucoup de soin; l'éditeur, ici, n'a pas plaint sa peine. Toutes les variantes des sept mss., même les plus insignifiantes, non admises dans le texte, s'étendent au bas des pages, le long des 6,392 vers du poème. Il y a là un travail de patience dont il faut savoir grand gré à M. Püschel.

Le glossaire est fait également avec soin. Toutefois, j'y vois bien des mots qu'il était inutile d'y faire figurer. Ainsi, dans la seule lettre *a* : *accort* (accord), *accointance*, *acoustumer*, *aide*, *aise*, *amont*, *an*, *aprendre*, *areste*, *asseurer*, *assis*, *attiser*, *atour*, *avant*, *aventure*, etc., tous mots conservés avec leur orthographe ou avec la signification spéciale signalée, soit jusqu'au XVIIe siècle, soit même jusqu'à nos jours. D'un autre côté, M. P. aurait bien fait d'y insérer tous les noms propres de lieux et de personnes : ils sont nombreux dans le poème; et cette addition avait l'avantage de faire de ce glossaire un répertoire-index fort utile pour faciliter les recherches et la lecture. Une table des matières contenant en particulier les rubriques du poème eût encore été la bienvenue.

En somme, œuvre estimable, mais incomplète. M. Püschel a eu le tort de borner sa tâche à peu près uniquement à la seule publication du texte, et de ne pas voir que son devoir d'éditeur lui imposait un travail plus étendu.

A. DARMESTETER.

---

228. — **Deutsche Sprachbriefe**, von Prof. Daniel SANDERS. 1 vol. gr. in-8°, 646 pp. sur deux colonnes. Troisième édition. Berlin, Langenscheidt, 1881. — Prix : 20 marks.

L'auteur de cet ouvrage commence par énoncer une vérité très connue et constatée par un grand nombre de ses compatriotes des plus illustres,

tels que F. Schlegel, E. M. Arndt, Du Bois Reymond, etc., à savoir que la plupart des Allemands, lettrés ou non, ne savent pas l'allemand, ou du moins l'écrivent fort mal ou ne veulent pas se donner la peine de l'écrire convenablement. Les ressources de cette langue sont, en effet, d'une telle abondance, que les Allemands n'ont que l'embarras du choix; mais ce choix ne les embarrasse guère, ils les emploient à tort et à traver plutôt que de se soumettre à la moindre discipline. M. Sanders offre donc à ceux qui veulent apprendre à écrire correctement leur langue maternelle une série de *leçons*, à la fois pratiques et théoriques, sur la langue allemande. La base de chaque *leçon* est un texte emprunté à un auteur classique; ce texte est analysé, et chaque phénomène linguistique sert de point de départ pour formuler soit une loi grammaticale isolée, soit un chapitre de grammaire, en insistant sur les négligences et les fautes les plus répandues et surtout sur les points douteux, qui sont souvent soumis à une discussion approfondie. De nombreux exercices accompagnent chaque leçon, et la leçon suivante en donne les corrigés. On y a ajouté des variétés, sous forme de « causeries » sur différents sujets relatifs à la grammaire et à la lexicographie. Le tout est terminé par un excellent abrégé de l'Histoire de la littérature allemande, qui a également paru en volume séparé, et dont nous avons déjà rendu compte dans cette *Revue*. Quoique destiné aux élèves, l'ouvrage de M. S. sera au moins aussi utile, peut-être même plus utile encore aux professeurs, d'autant plus qu'un index très détaillé (63 pages sur 3 colonnes) facilite beaucoup les recherches. Ainsi que le petit *Dict. des principales difficultés de la langue allemande,* dont il forme un utile complément, il est certainement destiné à devenir avec le temps un livre classique, par l'abondance et la précision des renseignements qu'il renferme. Il faudra que, dans les éditions suivantes, certains chapitres soient passés au crible de l'enseignement vivant, pour qu'il soit possible de combler les lacunes inévitables dans les premières éditions de tout ouvrage de ce genre. En fait de modifications, nous espérons surtout que M. Sanders ne maintiendra pas ce qu'il dit des voyelles longues et brèves, d'autant plus qu'il se trouve ici en contradiction flagrante avec les idées si justes et si sensées exprimées par lui-même dans ses opuscules sur l'unification de l'orthographe allemande. En attendant, il convient de remercier l'auteur de toutes les choses utiles et excellentes qu'il nous a données dans la présente édition de son ouvrage et de le recommander notamment aux professeurs français chargés de l'enseignement de la langue allemande.

Alfred Bauer.

Bibliographie créole. — **Note additionnelle.**

A l'occasion de notre article bibliographique sur le Patois créole (*Rev. Crit.*, 29 août 1881, p. 167 et sq.), un obligeant correspondant,

M. Th. Schott, bibliothécaire à Stuttgart, nous écrit pour nous signaler un ouvrage en créole hollandais qui se trouve dans la bibliothèque publique de cette ville. Le voici :

To Tori vo Pina-Wiki vo wi Masra en Helpiman Jesus Kristus naga da Tori vo paasca nanga di vo Hemelvaart.
Stuttgart, 1841. In-8.

A juger d'après le titre, on peut présumer que c'est une première édition de l'ouvrage que nous avons signalé comme paru à Bautzen 1843. — M. Schott nous signale aussi la traduction du Nouveau-Testament en créole hollandais publié à Copenhague en 1781 et en 1818 ; mais il en est déjà question dans l'ouvrage de M. Coelho. Ajoutons que cette édition de 1818 est encore en vente à la Société Biblique.

Nous croyons utile aussi de reproduire la lettre que M. G. Brunet, le bibliographe bien connu de Bordeaux, nous a écrite à l'occasion de notre article. — A propos de la traduction du Nouveau-Testament en créole anglais, nous rappelons que M. Coelho renvoie à un ouvrage anglais, *The Bible of Every Land,* pour plusieurs traductions des Psaumes et du Nouveau-Testament en *negro-english.* — Nous pensons, comme M. Brunet, que de nouvelles recherches pourraient rendre une bibliographie créole moins courte : c'est pour la Louisiane surtout qu'il serait intéressant de la compléter. Si ces lignes tombent sous les yeux d'un philologue américain, nous lui recommandons ce sujet.

« J'ai lu avec un vif intérêt la note que vous avez insérée dans la *Re-« vue critique* du 27 août au sujet des ouvrages écrits dans les dialectes « créoles. Il est impossible, même au chercheur le plus infatigable, de « parvenir à tout connaître ; je pense donc, monsieur, que vous accueil-« lerez avec quelque intérêt de brèves indications destinées à ajouter aux « renseignements que vous avez réunis.

« *Les Bambous, par un vieux commandeur.*

« J'en ai vu une édition imprimée à Nevers. Je n'ai pas noté l'année, « mais je crois que c'est 1879 ou 1880.

« Le *Manuel du libraire* indique, t. V, col. 765, Da Nyve Testament, « translated into the negre english language, by the missionaries. *Lon-« don,* for the British Bible Society. 1827, in-8.

« J'ajouterai que cette traduction fut l'objet de vives critiques en An-« gleterre ; on regarda comme une inconvenance l'entreprise de faire pas-« ser l'Evangile dans un pareil jargon. Le *Quarterly Review* publia à « cet égard un article dans son nº d'octobre 1830, et il cita des passages « de ce *negro-english.*

« M. G. Duplessis *(Bibliographie parémiologique,* Paris, 1847, in-8), « indique comme fort curieux un recueil de proverbes dans le patois ou « français corrompu en usage parmi les nègres de nos colonies, recueil « qui se trouve pages 417-434 de l'ouvrage de M. Victor Schoelcher

« (aujourd'hui sénateur). *Des colonies françaises. Abolition immédiate* « *de l'esclavage.* Paris, Pagnerre, 1841, in-8.

« On trouve des proverbes en dialecte créole dans un article de « M. G. d'Alaux sur les mœurs et la littérature des nègres d'Haïti, inséré « dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1852, t. XIV.

« Il n'est pas douteux d'ailleurs que des recherches attentives ne fis- « sent découvrir d'autres écrits se rattachant aux dialectes créoles.

« G. BRUNET. »

Dans une nouvelle lettre, M. Brunet nous apprend qu'un certain nombre d'ouvrages créoles (en partie sans doute ceux que nous avons mentionnés) sont énumérés :

1° Dans *The Literature of American Aboriginal Languages*, by H. E. LUDWIG, London, Trubner, 1858, in-8, p. 54 et suivantes ;

2° Dans la *Bibliotheca Americana*, catalogue publié par la librairie Maisonneuve en 1878, pp. 568-573.

Ajoutons enfin que le journal *Le Figaro*, dans son n° du 1er octobre 1881, a publié, sous le titre de *Poésies Nègres*, des spécimens de chansons électorales en créole « imprimées sur papiers de toutes couleurs » en l'honneur de M. Hurard, candidat des électeurs noirs aux dernières élections de la Martinique.

H. GAIDOZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. G. SCHLUMBERGER a fait tirer à part (Extrait des archives de l'Orient latin, tome Ier) deux brochures, l'une intitulée « *Trois sceaux et deux monnaies de l'époque des croisades* » (18 p.); l'autre, « *Bulles de hauts fonctionnaires byzantins d'ordre militaire.* » Dans la première de ces brochures, M. Schlumberger décrit un sceau de plomb de Renaud de Châtillon, seigneur de Karak et Montréal ou de la Terre d'Oultre-le-Jourdain ; une matrice de sceau en bronze inédite d'un catholicos d'Arménie du XIIIe siècle ; une monnaie de cuivre inédite de Girard comte de Sagète ou Sidon ; une monnaie d'or inédite de Léon II, roi d'Arménie. Dans la seconde brochure, il décrit les sceaux de plusieurs chefs des corps étrangers faisant partie de l'armée byzantine (grands hétériarques, acolytes, chefs des *Numeri*, des *Scholes*, des *Excubiteurs*, monostratèges d'Orient ou d'Occident, préfets des barbares); tous ces sceaux comptent parmi les plus précieux joyaux de la sigillographie byzantine.

— M. E. CHARVERIAT publie une *Etude sur l'histoire de la constitution de Cologne au moyen âge* (Lyon, association typographique. In-8°, 62 p.) Cette étude, pour laquelle M. Ch. doit beaucoup au travail de M. Hegel, *Verfassungsgeschichte von Cœln im Mittelalter*, se divise en trois chapitres : I. *Le souverain ; l'archevêque et ses agents ;* II. *La ville; la haute bourgeoisie et les conseils;* III. *La petite bourgeoisie et les corporations.* M. Charvériat conclut ainsi, à la dernière page de sa consciencieuse et solide étude : « Ce qui frappe le plus dans la constitution de Co-

logne, c'est un heureux mélange d'ordre et de liberté; et ce mélange, cette harmonie entre les deux grands facteurs de la civilisation, viennent de ce que l'homme y a été considéré tel qu'il est, c'est-à-dire comme un être social, qui ne peut vivre et se développer normalement que lorsqu'il se rattache au centre, non par des liens factices et passagers, mais par des liens véritables et permanents, qui font de lui un membre de certains groupes, dont les principaux sont la famille et la corporation. » Un des endroits les plus curieux de cet opuscule est celui qui est consacré à l'avénement de la petite bourgeoisie; vaincue dans la révolution de 1369-1370, après un règne d'un an et demi, la petite bourgeoisie profite des luttes qui s'engagent dans le sein de la haute bourgeoisie, entre les consuls et les échevins, entre les *griffons* et les *amis*; elle se tourne contre les « griffons », puis établit une nouvelle constitution. (14 septembre 1396.) Mais en 1513, à la suite de la mauvaise administration des gouvernants, éclate une révolution; une nouvelle couche de la petite bourgeoisie arrive au pouvoir; la constitution est transformée et améliorée par un acte additionnel (*Zusatzbrief*) en cinquante articles, qui ajoute de plus fortes garanties en faveur de la liberté des bourgeois, règle la part des corporations au gouvernement, et établit pour la ville de Cologne l'*habeas corpus* que les Anglais n'ont adopté que plus tard. Cette constitution de 1513 a duré jusqu'à la Révolution française, sans subir de changement essentiel.

— Notre collaborateur M. Tamizey de Larroque vient de faire paraître deux nouvelles plaquettes qui font suite aux deux plaquettes antérieurement parues de la série intitulée *les Correspondants de Peiresc*; le IIIe volume renferme les lettres inédites écrites de Rome à Peiresc (1633-1637) par *Jean-Jacques Bouchard*, et le IVe volume, les lettres inédites écrites d'Aix à Peiresc (1609-1632) par *Joseph Gaultier, prieur de la Valette*. Une note du volume sur Bouchard nous apprend que Gabriel Naudé « figurera prochainement dans la petite galerie des *Correspondants de Peiresc* ». Une autre note du même volume nous renseigne sur le manuscrit des scandaleux mémoires de Bouchard (*Journal ou Mémoires d'un voyage de Paris à Rome*). Ce manuscrit avait appartenu jadis à la riche collection Monmerqué; il fut communiqué en 1850 par un bouquiniste à M. Paulin Paris, acheté par M. Michel Chasles, puis par M. Isidore Liseux qui se proposait de le publier et qui vient de le céder à la Bibliothèque nationale. — En même temps que ces deux volumes nouveaux sur les *Correspondants de Peiresc*, M. Tamizey de Larroque publie les *Lettres françaises inédites de Joseph Scaliger*. Nous y reviendrons; mais ajoutons que le consciencieux et infatigable érudit nous promet, un peu plus tard, la réimpression, avec addition de documents nouveaux et de notes explicatives, d'un recueil précieux et devenu rare, où les amis et admirateurs de Scaliger célèbrent son mérite : *Epistres françoises des personnages illustres et doctes à Joseph Juste de la Scala mises en lumière par Jacques de Reves*. (Harderwyck, 1624, petit in-8°.)

— Un arrêté du ministre de l'instruction publique décide qu'à partir du 1er janvier 1882, la publication hebdomadaire des actes officiels et documents intéressant l'instruction publique, cessera de se faire par l'organe du *Journal général de l'instruction publique*; elle se fera dans le *Bulletin administratif du ministère de l'instruction publique*. Ce *Bulletin* sera imprimé et expédié par l'Imprimerie nationale; il paraîtra tous les samedis. Il sera envoyé d'office aux membres du conseil supérieur de l'instruction publique et du comité consultatif de l'instruction publique, aux recteurs et inspecteurs généraux, aux inspecteurs d'académie, aux proviseurs des lycées, aux inspectrices générales et départementales des écoles maternelles, aux inspecteurs primaires, aux directeurs et directrices d'écoles normales.

— Le département des peintures, des dessins et de la chalcographie du Louvre

formera à l'avenir deux départements distincts : le premier prendra le titre de département des peintures; M. Anat. Gruyer inspecteur des beaux-arts, membre de l'Institut, est nommé conservateur de ce département; — le second prendra le titre de département des dessins et de la chalcographie et comprendra la conservation des dessins, cartons, pastels, miniatures, émaux et photogravures que possède le Musée national du Louvre; M. de Tanzia est nommé conservateur, et M. d'Eschavannes, conservateur-adjoint de ce département.

— Ont été nommés inspecteurs des beaux-arts : M. Philippe Burty, en remplacement de M. Paul de Saint-Victor, et M. Charles Yriarte, en remplacement de M. Anatole Gruyer.

— La chambre de commerce a décidé que son importante bibliothèque, qui renferme plus de vingt mille volumes serait ouverte au public, le soir, de sept heures et demie à dix heures, à partir du 1er novembre.

— A la séance annuelle des cinq académies (27 octobre) M. Caro, président, a proclamé le prix biennal de 20,000 francs que l'Académie a décerné à M. Nisard pour son *Histoire de la littérature française ;* il a déploré les vides fait par la mort dans les rangs des académiciens (Chasles, Delesse, Sainte-Claire Deville, de Saulcy, Mariette, Paulin Paris, Gatteaux, Lefuel, Reber, Léon Coignet, Duvergier de Hauranne, Dufaure, Littré); il a lu le rapport sur le concours de l'année 1881, sur le prix de linguistique fondé par Volney; ce prix élevé au chiffre de 2,000 francs, au moyen de reliquats des années précédentes, a été décerné à M. James Darmesteter, pour sa *Grammaire historique de la langue persane.* M. Caro ajoute, dans son rapport, que la commission décernera en 1882 une médaille de 1,500 fr. à l'ouvrage de *philologie comparée* qui lui paraîtra le plus digne parmi ceux qui lui auront été adressés. Diverses lectures ont été faites après le discours du président : *Siger de Brabant,* par M. Gaston Paris ; *His de la Salle,* par M. A. Gruyer; *La nouvelle vaccination,* par M. Boulet, et *Népomucène Lemercier,* par M. Legouvé.

— M. Delaporte, lieutenant de vaisseau, s'est embarqué à Marseille, chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission d'exploration dans l'Indo-Chine. Les principaux membres de cette mission sont MM. Faraut, ingénieur et explorateur, auquel on doit la découverte de plusieurs monuments khmers, Laderich et Ghilardi. Le personnel se compose, en outre, d'ingénieurs, de dessinateurs, de photographes, de mouleurs et d'auxiliaires de tout genre. M. Delaporte se propose de pénétrer, aussi loin que possible, dans les forêts de l'ancien Cambodge, qui recèlent les ruines khmers, de visiter les monuments inexplorés, d'organiser des fouilles, d'étudier les matériaux employés, leur appareillage, le mode de construction des murs et des voûtes, les procédés décoratifs, de reproduire les bas-reliefs, de dessiner et de photographier les plus remarquables morceaux d'architecture, de relever les inscriptions et de réunir les éléments d'un grand travail d'ensemble.

— D'après le *Catalogue des journaux publiés ou paraissant à Paris,* par M. Victor Gébé (Daffis. In-8°, 209 p. quatrième édition), il y aurait 1,264 publications périodiques parisiennes; elles seraient ainsi réparties : théologie et religion, 71; jurisprudence, législation, administration, 115; économie politique, commerce, finances, assurances, 228; diplomatie, géographie, histoire, 23; journaux politiques, 95; journaux de lecture, 127; instruction et éducation, 31; journaux littéraires et de linguistique, 65; beaux-arts et archéologie, 69; modes, 74; industrie et technologie, 119; médecine, 110, sciences mathématiques et naturelles, 40; art militaire et marine, 25; sciences agricoles, 28; sport, 224 divers, 22. — De son côté, M. Mermet dans son *Annuaire de la presse française* (deuxième année, in-12°, xiv et 1,310 p.)

dit qu'il paraissait en France, au 31 décembre 1880, 2,968 publications périodiques, dont 1,316 pour Paris et 1,652 pour la province.

— Le baron James de ROTHSCHILD est mort dans la nuit du 24 au 25 octobre, emporté, à l'âge de 36 ans, par une apoplexie foudroyante. Bibliophile distingué, président de la « Société des anciens textes français » et de la « Société des études juives », il avait publié, avec M. Anatole de Montaiglon, le tome X du *Recueil de poésies françoises des* XV*e* *et* XVI*e* *siècles*. (Voir la *Revue critique* du 20 mai 1876, où il est dit : « M. James de Rothschild ne se contente pas d'être un amateur intelligent et passionné, il a une véritable vocation d'érudit ; et il connaît notamment la bibliographie et l'histoire littéraire des XVe et XVIe siècles mieux que les hommes du métier les plus spéciaux. »)

— Le samedi 5 novembre, M. Léopold MABILLEAU, ancien membre de l'Ecole française de Rome, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse, a soutenu en Sorbonne, devant la Faculté des lettres de Paris, ses thèses pour le doctorat ; thèse latine : *De perfectione apud Leibnitium ;* thèse française : *Etude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie* (*Cesare Cremonini*).

ALLEMAGNE. — Sous peu paraîtront, en deux beaux volumes in-8°, les *Opuscula minora* de feu le professeur Bruns, qui enseigna avec tant de succès pendant de longues années à la Faculté de droit de Berlin. La publication se fait par les soins de son fils, M. Iwo Bruns, privat-docent à la Faculté de philologie de Goettingue. Beaucoup de ces « petits écrits » concernent le droit romain à l'époque classique.

— La librairie Weidmann, de Berlin, publie une troisième édition de la *Rœmische Mythologie* de L. Preller, revue par M. H. JORDAN. Le premier volume vient de paraître (In-8°, XII et 455 p., 5 mark). — A la même librairie paraît le premier volume d'une septième édition de l'*Histoire romaine* de M. Théodore MOMMSEN. (In-8°, X et 942 p., avec une carte. 10 mark ; le volume va jusqu'à la bataille de Pydna.)

— Il paraît à la librairie J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), à Fribourg en Brisgau et à Tubingue, une deuxième édition de la Chronique de Zimmern (*Zimmerische Chronik*). La première édition avait paru en 1869 (4 vols. Publications du « literarischer Verein »). On sait que cette Chronique composée de 1564 à 1566 par le comte Froben Christophe de Zimmern et son secrétaire Jean Müller, renferme une foule de détails importants pour l'histoire du droit, des mœurs et de la mythologie populaire. La deuxième édition est due, comme la première, à M. K. A. BARACK ; elle aura également quatre volumes, dont deux ont déjà paru, les deux derniers devant paraître à Pâques 1882 (prix du volume, 15 mark).

— La même librairie vient de réimprimer, par les soins de M. KOHLER, sous-bibliothécaire de la Bibliothèque de l'Université de Munich, la grammaire allemande, *Teutsche Grammatica* de Valentin Ickelsamer (XII et 48 p. In-8°. 1 mark). C'est la plus ancienne grammaire allemande que l'on connaisse ; l'édition, donnée par M. Kohler, a été faite d'après l'exemplaire qui se trouve à la bibliothèque de Munich, mais cet exemplaire ne porte pas de date ; il est très probable, toutefois, que la première édition fut publiée vers 1531. L'exemplaire incomplet que possédait Weigand et qui comptait 32 pages, au lieu de 40, a été offert par le libraire d'Ulm, Kerler, au prix de 200 mark.

— M. Erich SCHMIDT a fait tirer à part l'article si intéressant qu'il avait fait paraître dans le fascicule de septembre de la *Deutsche Rundschau* sur les amours du poète Miller : *Aus dem Liebesleben des Siegwartdichters ;* l'article a été composé d'après la correspondance inédite de Miller avec Voss ; c'est une peinture fort amusante de l'« odyssée amoureuse du jeune Souabe, qui mit à la mode une sentimentalité ridicule et folle ».

— Le nº 43 de la *Gegenwart* (22 octobre) contient trois lettres inédites de Corona Schrœter à Bertuch; elles sont datées du 7 juin 1774, du 15 mars 1775 et du 22 mai 1794; elles ont été communiquées à la revue allemande par M. L. Geiger.

— L'infatigable Henri Düntzer, qui vient de faire paraître coup sur coup une *Biographie de Gœthe*, puis une *Biographie de Schiller*, publiera très prochainement une *Biographie de Lessing*.

— Le deuxième volume des *Franzœsische Studien* (Heilbronn, Henninger), recueil dirigé par MM. Kœrting et Koschwitz, et dont le premier fascicule a été apprécié dans notre précédent numéro, est un fort gros livre sur Molière : *Moliere's Leben und Werke vom Standpunkte der heutigen Forschung*, par M. R. Mahrenholtz. Nous consacrerons à cet ouvrage un compte-rendu détaillé.

— On vient d'élever une statue à Albert le Grand dans sa ville natale, Laningen, en Souabe; cette statue est l'œuvre du sculpteur Ferd. de Miller; Albert le Grand est représenté en dominicain.

— M. Jean Gaspard Bluntschli, dont nous apprenons la mort, était né à Zurich le 7 mars 1808. Il étudia le droit en Allemagne avec Savigny et Niebuhr, et obtint en 1831 à la fois le grade de docteur et le prix de l'académie des sciences de Berlin pour son *Traité sur la succession d'après le droit romain*. De retour en Suisse, il joua un rôle politique, fut membre du grand conseil de Zurich (1839), conseiller d'Etat, membre du directoire général, député aux diètes. En 1838 il publiait une *Histoire de la ville et du pays de Zurich sous le rapport politique et juridique* (2 vols); puis il recueillait pour les frères Grimm les coutumes de la Suisse allemande et faisait paraître : « *Les systèmes modernes des juristes allemands* » (1841); « *Les trois pays d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald et leur première alliance* » (1847), « *Histoire de la République de Zurich* » (1849) et le « *Droit politique général* » (1850) qui consacra sa réputation d'historien et de jurisconsulte. Déjà professeur titulaire à l'Ecole de droit, lors de la fondation de l'Université de Zurich (1833), président du congrès des jurisconsultes à Dresde (1861), et, cette même année, nommé professeur de droit à l'Université de Heidelberg, élu député en 1867 au parlement douanier, membre de la première chambre badoise, etc., il avait encore publié : « *Histoire du droit politique général* » (1864); « *Idées des anciens Asiatiques sur Dieu et le monde* » (1866); « *Le droit de la guerre moderne* » (1868); « *Théorie de l'état moderne* » (1875), « *Petits écrits sur le droit et l'état* » (1879); « *Petits écrits sur la politique et le droit des gens* » (1881) etc. Il était depuis 1859 correspondant de l'académie des sciences morales et politiques.

ALSACE. — M. Auguste Jundt a publié, en allemand, un travail très curieux et rempli de renseignements fort instructifs sur les représentations dramatiques au gymnase de Strasbourg durant le xviᵉ et le xviiᵉ siècle. (*Die dramatischen Aufführungen im Gymnasium zu Strassburg, ein Beitrag zur Geschichte des Schuldramas im XVI. u. XVII. Jahrhundert.* Strassburg, C. F. Schmidt. In-4º 68 p.). Cette étude comprend trois chapitres : I. *Das Schuldrama im XVI. u. XVII. Jahrhundert.* II. *Die Strassburger Schulaufführungen bis zur Erneuerung des akademischen Theaters.* III. *Die Strassburger Aufführungen bis zum Anfang des dreissigjæhrigen Krieges.* M. Jundt donne les titres de 27 « drames scolaires » (*Schuldramen*) joués au gymnase de Strasbourg, de 1538 à 1621; ces pièces se divisent ainsi : deux sont tirées du Nouveau Testament (*Lazarus, Messias in praesepi*) et quinze de l'Ancien Testament (*Nabal, Tobias, Judith, Helis, Esther, Joseph, Jeremias, Simson, Sodom, Saul, Belsazer, Elias, Nebucadnezar, Heliodorus, Moses*); un drame a pour sujet un épisode de l'histoire de l'Eglise (*Laurentias*); un autre, les aventures de Théagène et de Chariclée (*Chariclea*, de Caspar Brülov); huit pièces traitent des

sujets profanes, six tirés de l'antiquité, *Equus trojanus*, *Dido*, *Craesus*, *Lucretia*, *Andromeda*, *J. Caesar*, et deux ayant rapport à l'histoire d'Allemagne : *Rudolphottocarus* et *Plagium* (ou *der Prinzenraub*; il s'agit des deux fils de l'électeur de Saxe Frédéric II; M. Jundt aurait pu ajouter que le même sujet semble avoir été traité en 1743 par D. W. Triller dans une sorte d'épopée en alexandrins, *der sæchsische Prinzenraub*). La meilleure de ces pièces, d'après M. Jundt, est le *Messias in praesepi* de Calaminus; c'est là qu'on trouve le plus d'imagination poétique. L'étude de M. Jundt est pleine de détails intéressants sur ces représentations du gymnase de Strasbourg, que Gervinus apprécie ainsi : « Das Beste was die Gelehrten mit ihren Schülern im Schauspiele geleistet, ist in Strassburg geschehen ».

ANGLETERRE. — On vient de trouver en Angleterre, dans une bibliothèque privée, un manuscrit contenant un poème français jusqu'à ce jour complètement inconnu, dont le sujet est l'histoire détaillée de Guillaume le Maréchal, comte de Pembroke, qui fut régent d'Angleterre pendant les premières années de la minorité de Henri III. Ce poème, dont l'étendue est considérable (il ne contient pas moins de 19,212 vers octosyllabiques), a dû être composé dans les années qui ont suivi la mort de Guillaume le Maréchal, c'est-à-dire peu après 1219. L'auteur ne se nomme pas, mais il fait connaître celui qui lui a fourni les éléments (et ces éléments devaient être très nombreux et très exacts) de son travail; c'était un certain Jean d'Erlée, qui figure fréquemment dans les documents diplomatiques du temps de Jean-sans-terre et de Henri III sous le nom de *Johannes de Erlegia*. Il avait été écuyer de Guillaume le Maréchal et, plus tard, l'un de ses chevaliers. Le poème abonde en renseignements absolument nouveaux et d'une incontestable authenticité sur une infinité de points de l'histoire de la France et de l'Angleterre depuis 1140 environ jusqu'en 1219. Il y a des détails précieux sur Henri au Court Mantel, un récit extrêmement curieux de l'avénement au trône de Richard Cœur-de-Lion, beaucoup de faits nouveaux concernant les guerres de Richard et de Philippe-Auguste, les troubles en Irlande, sous le roi Jean, l'invasion de Louis, fils de Philippe-Auguste, en Angleterre, etc. L'ouvrage, qui est dès à présent entièrement copié, sera prochainement mis sous presse. En attendant la publication, une notice étendue en sera publiée dans un des prochains numéros de la *Romania*.

DANEMARK. — Georges Valla, de Plaisance (qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre Laurentius Valla), helléniste et médecin à Pavie, puis à Milan, et plus tard professeur d'éloquence à Venise, avait composé une sorte d'encyclopédie en 42 livres qui vit le jour deux ans après sa mort par les soins de son fils. Elle porte en titre : *De expetendis et fugiendis rebus*. On certain épigrammatiste prétend que la seule chose qu'il ait apprise en lisant ce *De expetendis et fugiendis rebus*, c'est que l'ouvrage devait être rangé dans la seconde des deux catégories de choses. Notre collaborateur, M. Heiberg, de Copenhague, vient d'étudier les livres I-IV et X-XV de cette compilation, qui sont de contenu mathématique; c'est purement et simplement la traduction mot à mot en latin de parties plus ou moins considérables de traités grecs de Proclus, Nicomaque, Anatole, Planude, Héron, Euclide, Archimède, Théodose, Serène, Eutoce, etc. Georges Valla traduisait sans comprendre : c'est ce qui fait le prix de son œuvre. Son latin est le calque des originaux grecs qu'il avait sous les yeux, et dans nombre de cas ces originaux étaient des manuscrits meilleurs que ceux que l'on connait aujourd'hui des mêmes textes. Le travail de M. Heiberg est imprimé au XIIe volume du Supplément des *Jahrbücher für classische Philologie*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 octobre 1881.

M. Philippe Berger ajoute quelques mots à la communication qu'il avait faite à la dernière séance, au sujet des inscriptions phéniciennes qui figurent à l'exposition des fouilles d'Utique. Il avait signalé l'identité de deux des inscriptions exposées avec des inscriptions de la collection du bey de Tunis, jadis vues et copiées au palais de la Manouba par M. de Malzan, qui en avait publié le texte. Il établit aujourd'hui que toutes les autres (sauf une peut-être) ont la même origine. M. d'Hérisson, qui dans son livre les donne comme découvertes au cours des fouilles entreprises par lui à Utique, a été, paraît-il, trompé par les personnes auxquelles il avait confié la direction de ces fouilles. Les pierres rapportées par lui ne viennent pas d'Utique, elles viennent de la collection du bey. En effet, la commission du *Corpus inscriptionum Semiticarum* avait fait prendre par M. de Sainte-Marie, en 1875, des estampages de toutes les inscriptions qui se trouvaient alors à la Manouba et ces estampages sont conservés aujourd'hui à l'Institut. C'est là que M. Berger a retrouvé 76 des 77 inscriptions exposées au palais du Louvre; il n'en reste qu'une dont l'origine n'a pu être déterminée. L'examen minutieux des textes, ligne par ligne et lettre par lettre, ne laisse aucun doute sur l'identité des monuments rapportés par M. d'Hérisson en 1881 avec ceux qui avaient été estampés par M. de Sainte-Marie en 1875. Comment ces pierres ont disparu de la collection du bey, c'est une question étrangère à la science et que M. Berger ne juge pas utile d'examiner maintenant. Il se borne à se féliciter que les monuments distraits de la collection du bey ne soient pas perdus pour les études épigraphiques, puisqu'ils ont été recueillis ailleurs, et à mettre le public savant en garde contre l'indication erronée de provenance qui leur a été donnée.

M. Le Blant dit qu'un fait analogue a été constaté par M. Mowat, en ce qui concerne une partie des inscriptions latines qui figurent à la même exposition. Des huit inscriptions placées dans l'escalier de la cour Caulaincourt, aucune n'est inédite; toutes étaient déjà connues, et le texte en a été imprimé dans le *Corpus inscriptionum Latinarum* de l'Académie de Berlin.

M. Hauréau communique un fragment d'une notice étendue, qui a pour objet de prouver que tous les poèmes qui se trouvent, soit dans les imprimés, soit dans les manuscrits, sous le nom de saint Bernard, lui sont attribués à tort. Il ne nous est parvenu aucune pièce de vers composée par l'illustre abbé de Clairvaux. La première partie de ce travail porte sur six poèmes qui ont pour titre, les uns et les autres, *De contemptu mundi*.

M. Joret continue sa lecture sur *la Géographie et les Caractères des patois normands*. Il établit que les divers patois de la Normandie présentent entre eux des différences notables, différences qui tiennent, selon lui, à la nature des populations établies dans les diverses parties de la province. Au sud-ouest, dans l'Avranchin, par exemple, la population est de race bretonne; au sud-est, aux confins du Maine et du Perche, elle est d'origine gauloise. Le long de la Manche, depuis le Cotentin jusqu'à la Bresle, qui sépare la Normandie de la Picardie, on trouve la véritable population normande, d'origine scandinave. Ces assertions s'appuient sur l'observation des caractères anthropologiques de la population dans les différentes régions. En outre, l'origine au moins en grande partie scandinave des Normands du littoral est prouvée par le grand nombre de mots norois qu'on retrouve aujourd'hui, soit dans leur langage, soit dans les noms des lieux qu'ils habitent (*bosc*, *ham*, *torp*, *tot*, etc., dans un grand nombre de noms de lieu; noms propres scandinaves, dans *Onfreville* = *Hunfredi villa*, *Trouville* = *Turoldi villa*, *Toutainville* = *Turstini villa*, etc.). A ces différences de race correspond, selon M. Joret, la différence des dialectes. Chez les Normands du sud, de race gauloise et bretonne, le *c* latin a été traité comme en français, il est devenu *ch* devant *a* (*chat*) et *c* prononcé *s* devant *e* (*cent*). Chez les Normands du littoral, au contraire, comme en picard, *c* devant *a* est resté avec le son *k* (*cat*), *c* devant *e* est devenu *ch* (*chent*). La limite méridionale de la prononciation *cat* et *chent* est donnée à peu près par une ligne qui commence un peu au nord de Granville, se dirige de l'ouest à l'est, aboutit près de Vernon, de là remonte l'Epte, passe au-dessus de Gisors et enfin pénètre en Picardie.

Julien HAVET.

Erratum : N° 44, p. 314, ajoutez à la fin de la note 2 : « Mais on lit dans les actes de S. Thomas, quand le roi siège au tribunal *(in secretario) : sisti sibi apostolum iussit.* »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 14 Novembre — 1881

229. — **Corpus inscriptionum semiticarum** ab academia inscriptionum et litterarum humanarum conditum atque digestum. — Pars prima, inscriptiones phœnicias continens. — Tomus I. Fasciculus primus. — Parisiis e Reipublicae typographeo MDCCCLXXXI.

Le monde savant apprendra certainement avec la plus vive satisfaction que l'œuvre projetée, il y a quatorze ans, par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres et si impatiemment attendue par tous les orientalistes, vient enfin de recevoir un commencement d'exécution. J'ai sous les yeux le premier fascicule du *Corpus inscriptionum semiticarum* coquettement broché et imprimé avec cette netteté et cette élégance artistique que notre imprimerie nationale sait donner à tout ce qui sort de ses ateliers. Souhaiter la bienvenue à une œuvre de premier ordre qui sera une gloire impérissable non-seulement au corps scientifique qui l'a produite, mais aussi à la nation au milieu de laquelle elle a pu être créée, est pour moi un devoir et un honneur. Un devoir, parce que, ayant été personnellement attaché pendant quelques années aux travaux préparatoires de ce recueil, j'ai appris par expérience avec quelles difficultés il faut lutter quand il s'agit de déchiffrer des textes frustes et la plupart du temps fragmentaires, comme l'est la grande majorité des monuments qui nous sont parvenus de l'antiquité sémitique; c'est donc une affaire de conscience pour moi de faire comprendre à ceux qui s'étonnent de la lenteur relative avec laquelle l'œuvre académique a été menée jusqu'ici, combien de recherches patientes et d'efforts persévérants ont été exigés avant qu'on ait pu songer à en présenter les résultats au grand public. Un honneur, parce que, bien que j'aie été privé en 1877 de cette modeste collaboration, M. Renan, le signataire du fascicule, a bien voulu accueillir et consigner dans cet ouvrage magistral plusieurs de mes opinions exprimées oralement, de sorte que mon nom y figure souvent à côté d'auxiliaires plus autorisés, tels que MM. Philippe Berger, Clermont-Ganneau et Hartwig Derenbourg. Voilà, ce me semble, des raisons suffisantes pour que je me charge de soumettre aux lecteurs de la

Revue critique une analyse succincte, mais complète et impartiale, de l'œuvre de la commission. Si la recherche méticuleuse du détail découvre des points faibles soit dans l'exécution matérielle soit dans le choix de certaines interprétations, cela ne saurait nuire au mérite de l'ensemble. M. Renan a retracé à grands traits dans la préface l'origine et les péripéties de l'entreprise scientifique qui nous a valu ce précieux échantillon du *Corpus inscriptionum semiticarum*.

A la séance du 25 janvier 1867 de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Renan fit une proposition, en son nom et au nom de MM. de Saulcy, de Longpérier et Waddington, tendant à la publication sous les auspices de ladite académie, d'un *Corpus inscriptionum semiticarum* vivement réclamé par la science et ne pouvant être fait nulle part plus naturellement qu'en France. Le 1er février de la même année, la commission des travaux littéraires, à l'examen de laquelle le projet avait été renvoyé, émit un avis favorable et chargea M. le Président de proposer à l'académie, conformément à la demande des auteurs du projet, de nommer une commission spéciale de six membres, plus les membres du bureau, qui serait chargée de l'examiner à fond et d'en faire un rapport. Le 8 février, l'académie élut six de ses membres : MM. de Saulcy, Mohl, de Rougé, Renan, de Slane, Waddington, plus M. de Longpérier, président de l'académie, M. L. Renier, vice-président et M. Guigniaut, qui élaborèrent un rapport qui, après avoir adopté le projet, trace le plan de l'ouvrage dans les grandes lignes en laissant à l'expérience la faculté d'y introduire des modifications qui sembleraient nécessaires. En voici un résumé substantiel. Le recueil contiendra tous les textes anciens en langues sémitiques et en caractères sémitiques [1] qui ne sont pas postérieurs au moment où l'épigraphie et la numismatique arabes, par la fixation définitive de l'écriture coufique, arrivent à une forme en quelque sorte classique et arrêtée, c'est-à-dire aux premières années de l'Hégire. Exception est faite en faveur des monuments de l'écriture mendaïte, des plus anciens manuscrits syriaques, de beaucoup d'inscriptions hébraïques et des inscriptions éthiopiennes, bien qu'ils soient postérieurs à l'islamisme. Quant à la nature des textes qu'il conviendrait d'admettre dans le recueil, la commission a décidé qu'il faudrait y donner place : 1° aux inscriptions proprement dites ; 2° aux pierres gravées ; 3° aux monnaies ; 4° aux papyrus. Tous ces documents seront publiés intégralement. Pour les manuscrits, on se contenterait d'en donner des fac-similés choisis pouvant servir aux comparaisons paléographiques. Les divisions de l'ouvrage seraient celles de la paléographie sémitique elle-même ; la géographie fournirait les subdivisions. On s'appliquerait, avant tout, à donner la re-

1. Par cette épithète l'Académie entendait exclure les inscriptions sémitiques rédigées en écriture cunéiforme. Il eût été plus exact de dire *écriture alphabétique* car le système syllabique cunéiforme est de droit plus sémitique que l'écriture phénicienne elle-même qui a sa base dans l'écriture hiéroglyphique des Egyptiens.

présentation la plus exacte possible de chaque monument. Des fac-similés seraient, s'il est possible, insérés dans le texte de l'ouvrage, afin d'éviter de constituer un atlas de planches distinct du texte. Le format sera analogue à celui du *Corpus inscriptionum latinarum* de l'académie de Berlin. Après la reproduction du monument, on donnerait la transcription en caractères typographiques et une traduction où l'on distinguerait soigneusement ce qui est certain, probable, douteux. Sur les passages douteux on énumérerait les différentes opinions. Pour chaque monument, on donnerait l'histoire succincte de sa découverte, de son interprétation, une bibliographie aussi complète que possible de tous les écrits où il en a été traité. En tête de chaque livre il y aurait une introduction paléographique et historique [1]. En ce qui concerne la langue dans laquelle il conviendra de rédiger le recueil, la commission a pensé que le latin aurait l'avantage d'offrir un langage scientifique concis, exact, fixé dans ses moindres formules, excluant toute couleur personnelle dans le style, prévenant la tentation des développements étrangers au plan strict de l'ouvrage; les grands recueils du même genre qui se publient à l'étranger sont écrits en latin [2]. A la date du 17 avril, on élut un comité d'exécution composé de six membres : de Saulcy, Mohl, de Slane, Renan, Waddington. Les trois premiers étant morts, on les remplaça par MM. de Vogüé et Derenbourg. Les travaux ont été distribués parmi ces membres de la manière suivante : la partie phénicienne a été confiée à M. Renan, la partie araméenne à M. Melchior de Vogüé, la partie arabe et himyaritique à M. Derenbourg et enfin la partie numismatique à MM. de Longpérier et Waddington. Les auxiliaires plus ou moins officiels de l'œuvre sont MM. Philippe Berger, Eugène Ledrain et Hartwig Derenbourg.

Voilà ce que nous avons tiré de la préface relativement à l'exécution du *Corpus*, examinons maintenant en détail l'interprétation des textes dont se compose ce fascicule.

Nº 1. Inscription de Byblos, p. 5. — Le nom *Yehavmelek* est rendu par « Ille cui Melek dat vitam » tandis que les noms analogues *Yehavalon*, *Baalyehay* et *Kemoschyehay* sont rendus simplement par « Elon *(sic)* dat vitam » Baal dat vitam « et Kemosch dat vitam » sans relation aux personnes qui les portent. — Le nom possible *Urimelek* est comparé au nom d'ange postbiblique *Uriel*, mieux vaudrait le nom d'homme biblique *Uriah*. — La légende fruste de la médaille de Byblos y figurée n'est certainement pas *ligebal Kaduschat*, mais *Gebal melek*. — Quand on respecte la grammaire, on ne peut pas traduire *ha'orat*

---

1. Cette promesse n'a malheureusement pas été tenue dans ce fascicule.

2. On doit regretter qu'on ait suivi sur ce point l'exemple des savants allemands, dont la langue maternelle est moins répandue que le français; on eût ainsi évité les lourdes circonlocutions pour exprimer les idées de *impression, estampage, photographie,* et une foule d'autres termes et constructions qui ne rappellent que de fort loin l'allure majestueuse de la langue de Cicéron.

haruç par *caelatura sculpta;* il faudrait pour cela *ha'orat* haruçat. — P. 6. Le mot trilitaire qui se termine par *t* et dont les deux premières lettres sont effacées ne peut pas être restitué, même conjecturalement, par *tahnan* qui se compose de quatre consonnes et ne se termine pas par *t*. — Le mot mutilé qui commence par *veha* montrant la trace de trois lettres seulement ne peut pas être restitué *râ'schîm* qui en a quatre. — P. 7. Je ne comprends pas l'objection qui est faite contre mon explication des lignes 12-13. Ychavmelek n'impose pas aux constructeurs futurs de surmonter leurs constructions additionnelles de la formule *Ego N. feci,* mais de poser sur la partie ancienne son nom à lui, Yehaumelek, en cas que ce nom fût effacé par l'âge, afin qu'on sache qu'il est le constructeur principal. C'est là une formule qui termine presque toutes les inscriptions architecturales des rois d'Assyrie et qui, de l'aveu même de l'auteur, trouve de fréquents parallèles dans les textes égyptiens. — Même en admettant la leçon *ittak* pour *anok,* mon interprétation n'en reste pas moins exacte : le membre de phrase signifie littéralement : « mais si tu ne mets pas mon nom avec toi », c'est-à-dire avec le tien. (Cf. l'expression assyrienne *ittika*.) La lecture admise : *sâm anok Yehavmelek* [*melek Gebal pânai* be] *pô'el meleket hu* est tout à fait inconcevable, car la locution *sûm pânim b..* signifie tout au plus « être irrité contre quelqu'un »; or, ce n'est pas la colère de Yehavmelek qui empêchera les contrevenants, ce sont ses malédictions seules qui peuvent les intimider; il faut donc que ces malédictions se trouvent dans le passage. — Que la forme du vocatif *attâ hââdâm zé* n'est pas contraire à l'usage des langues sémitiques, c'est ce qu'on voit dans Jérémie, II, 31.

N° 2. Inscription d'Eschmounazar, pp. 8-20.— Une comparaison telle que le prétendu *banmôn* pour *bammôn* et l'araméen *mâmôna* « richesse, mammon » ne devait pas figurer au *Corpus*. — J'ai depuis longtemps renoncé à la lecture *berinnâm* et je traduis le membre de phrase *al tischma' bedênim* (= héb. *bedêhem*) par « ne les (m. à m. « à eux ») écoute pas ». — P. 17. Pourquoi le mot *addîr* aurait-il un sens mythologique et tout spécialement infernal? — L'identification du phénicien *hmt* avec l'hébreu *hêmmâ* « eux, ceux-là » est insoutenable, puisque la forme hébraïque correspond à l'araméen *himmôn*. J'y insiste d'autant plus que les mots : *Halévy monet himjaritice hmt eadem sensu exstare* peuvent faire croire que j'ai quelque part à cette *vérité*. Une forme *keânôk* au lieu de *kâmôni* est inimaginable en phénicien. La comparaison de l'arabe dans ce cas n'est de nulle valeur pour les langues du nord. — La supposition que le mot *nhn* (l. 12) est un doublet, et un doublet difforme du mot précédent *ânôk*, semble bien hasardée; en tout cas ce mot ne devait pas être considéré comme non existant dans la traduction définitive (p. 29) qui offre sans plus de façons : *sicut ego abruptus sum*. En réalité, l'adjectif *nâhôn* « digne de la grâce (divine) » sert ici de préambule à l'énumération des fondations pieuses élevées aux

dieux de la Phénicie par le roi défunt, fondations qui lui vaudront maintenant qu'il est mort les récompenses eschatologiques qu'ils réservent à leurs favoris. Sans cette clef, toute la longue période que renferment les lignes 13 à 20 manque de lien avec ce qui précède, attendu que les constructions de temples n'ajoutent en elles-mêmes aucune efficacité aux paroles de leur constructeur, et par conséquent, l'introduction de ladite période par la particule motivante *ki, namque* deviendrait inexplicable. — L. 14. L'opinion de Rödiger, d'après laquelle le mot *ben ben* « petit-fils » se rapporterait à Tabnit ne m'a jamais plu ; je l'ai au contraire combattue dans mes *Mélanges*, p. 27-28. — L. 15. J'ai été, à ce que je sache, le seul à supposer qu'il n'y avait point de génération intermédiaire entre Eschmounazar I et Tabnit, et que ce dernier a épousé sa sœur Em'aschtoret; cette opinion devait donc être consignée comme ayant été isolée dans le temps. — L. 15. Je ne comprends pas l'objection contre ma lecture *bêt [Melqar]t* « temple de Melkart » : ce dieu était particulièrement tyrien, c'est exact, mais il nous faut précisément un dieu qui ne soit pas d'origine sidonienne, car les divinités de cette origine, les *Alônê Çidônîm* proprement dits, sont formellement opposées aux autres, les *Alônîm* tout court, dans l'énumération de la ligne 18. Je ne crois pas qu'on puisse soutenir que Melkart n'ait pas été adoré par tous les Phéniciens sans excepter les Sidoniens. Par contre, Aschtôret, étant une déesse primitivement sidonienne (I Rois, XI, 5), ne peut pas avoir été rangée parmi les divinités du dehors. — Comment a-t-on pu s'arrêter à la lecture *schâm maadîrîm* qui donne une locution adverbiale *ibi magnificantes* qui est impossible dans les langues sémitiques? La lecture *schâmêm addîrim* « cieux magnifiques » me semble indubitable et elle oblige en même temps à lire *weyôschîbêni* « il me fera habiter » au lieu de *yischabnê « statuimus eam »* se rapportant à Astarté ou plutôt à sa statue. Un fait pareil n'avait pas besoin d'être signalé étant donné que tout temple est fait pour loger la statue du dieu auquel il est consacré. On a vu, du reste, que ce temple était voué à Melkart et non à Astarté. — L. 17. Le sens de la phrase (*anahnu asch baninu bêt*) *le-Eschmun yar qôdesch* (ou *qâdôsch*) *ên Yidlal* ne reçoit malheureusement aucune lumière de la traduction latine (*et nos sumus qui aedificavimus*) *templum Esmuno, nemus sacrum En Yidlal*. Faut-il comprendre un temple, qui est le bois sacré nommé En Yidlal, ou bien un temple et un bois sacré nommé En Yidlal, ou bien encore un temple, un bois sacré, En Yidlal. A la première interprétation on peut objecter 1° qu'un bois n'est pas précisément la même chose qu'un temple ; 2° qu'il est bizarre qu'un bois porte un nom qui signifie « source » (*ên*). Contre la seconde, on peut faire valoir, outre l'objection n° 2, le manque de la copule dans la phrase phénicienne. La troisième enfin demanderait nécessairement deux copules en phénicien. Peut-être y a-t-il une autre interprétation plus naturelle et plus vraie qui m'échappe. — L. 18. Je persiste à croire que le titre *adôn (é) melâkîm* « seigneur (ou seigneurs)

des rois » ne se rapporte ici ni au grand roi perse ni à Alexandre, mais aux dieux de la Phénicie qui viennent d'être énumérés. La mention d'un don magnifique reçu de son roi n'est certes pas absolument hors de propos dans une épitaphe d'un sujet ou d'un courtisan, mais à la double condition de donner les noms et les titres du roi et d'étaler les services qui lui ont valu la munificence royale. Ces conditions nécessaires manquent dans notre inscription qui est faite par un roi indépendant quoique tributaire et qui n'offre que les expressions générales et vagues « seigneur des rois » et « les grandes choses que j'ai faites ». Dans mon hypothèse, au contraire, tout est clair et précis : la première expression désigne les dieux distributeurs de royaumes, la seconde les fondations pieuses dont l'énumération précède. Si Eschmounazar avait vraiment eu l'intention de vanter ses prouesses et l'acquisition d'une province à ses compatriotes de Sidon, il aurait eu intérêt à s'en attribuer tout le mérite et à ne pas la représenter comme le don d'un étranger. Enfin ces prouesses de vainqueur et cette acquisition d'une des meilleures provinces de la Palestine détonnent dans la bouche d'un pauvre « orphelin, fils de veuve [1] », mort avant l'âge, qui dans le reste de l'inscription ne fait que réclamer la pitié de ses contemporains. — P. 20. Le nom *Tabnit* donnerait en grec Τάμνιτος (Cf. *Yabné* = Ἰαμνία), jamais Τέννης, l'identification de ce dernier roi avec le père d'Eschmounazar manque donc de base.

N° 4, pp. 21, 22, l. 1. — L'idée que le monument ait été élevé après la mort de Bodaschtoret qui n'aurait régné qu'un an, ne repose sur rien, n'explique rien et encombre inutilement le *Corpus*. — L. 3. L'identification de *kbn* avec *kwn* est peu probable ; la première racine se trouve en arabe et en hébreu postérieur avec le sens de « céler, cacher », sens qui a pu facilement passer à celui de « réserver, consacrer, vouer » que réclame ce passage. — L. 4-5. Si *schârôn* signifiait « plaine », le terme *ereç* « terre » serait superflu, et *schârôn ẓé* suffirait. *Schârôn* est donc un nom propre, et le mot *éreç* en est l'épithète. Ceci rappelle l'expression *Schârôn éreç dâgôn* « Schârôn, terre de blé » de l'inscription d'Eschmounazar et rend vraisemblable que le début de la ligne 5 contenait le mot *dâgôn* « blé ». Il s'agit donc de la plaine de Schârôn en Palestine, dont la possession si convoitée par Eschmounazar s'est réalisée à l'époque de Bodaschtoret.

N° 5, pp. 22-26. — Cette importante inscription, découverte en Chypre, devrait figurer parmi les inscriptions phéniciennes de cette île. La mention du *Ba'al Lebânôn* « seigneur du Liban » et celle de Hiram, roi de Sidon, ne suffisent pas pour lui assurer une origine continentale. Le culte des dieux phéniciens était très répandu dans les colonies. D'autre part, les villes phéniciennes de Chypre devaient souvent avoir des gouverneurs envoyés de la mère patrie, surtout dans les premiers temps de leur fondation. La mention de *Qarthadast*, qui est certainement une ville chy-

---

1. C'est l'expression que la traduction adoptée trouve aux lignes 3 et 13.

priote, confirme cette provenance. — La traduction des mots lus *beré'-schit nehoschet* par *aere optimo* est inadmissible; le particule *b* s'y oppose: le *b* du mot *bescheqel* (Exode, xxx) qu'on invoque n'indique pas la qualité mais l'espèce. Il faut lire *berôs'chôt nehôschet* « avec des têtes de bronze ». Il s'agit sans doute des têtes de bronze qui ornent souvent les cratères.

N° 6, p. 27. — Le mot *ba'al'akaz* ne donne aucun sens, ne faudrait-il pas lire plutôt *Ba'al-'Akê* « Ba'al de Akkô ou de Ptolemaïs »?

N° 7. Inscription d'Oum-el-Awâmid, p. 31. — Qu'est-ce que c'est que le mot *kâlâtî* et comment peut il signifier *sepulcralis?* — Comment le suffixe de *betaklitê « pro exsecutione illius »*, en admettant que la traduction soit exacte, peut-il se rapporter à *votum* qui n'est pas exprimé dans l'inscription? — P. 32. Une Laodicée, voisine de Tyr, n'est nulle part mentionnée dans les Talmuds. Le fait raconté dans Menâhôt, 86 *b*, d'après lequel les gens de Laodicée, ayant eu besoin d'une grande quantité d'huile, ne l'ont trouvé ni à Jérusalem ni à Tyr, mais uniquement à *Goûsch-hâlâb* (Giskala?) ne prouve pas que Laodicée et Tyr aient été des villes voisines. Aussi, M. Neubauer (*Géographie du Talmud*, p. 299), contrairement à ce qu'on lui attribue en le citant, dit-il expressément qu'il s'agit de Laodicée de Syrie, située au nord d'Aradus.

N° 8, p. 32-33, l. 1. — La « scriptio defectiva » de *malak* pour *mal'ak* dans le Coran, ne prouve rien pour le phénicien, parce que ce mot, malgré l'existence de la racine *laaka* en arabe, est emprunté à l'hébreu. — L'assertion qu'au n° 86 [a] l'orthographe *meleket* et *mel'eket* est *indiscriminatim sumpta* ne se justifie pas comme on le verra plus loin. — *Iahve Sebaot* ne peut pas figurer dans la catégorie des noms qui se composent de deux noms de divinités joints ensemble, Sebaot n'étant jamais employé à lui seul comme une désignation de Dieu; c'est une contraction de la forme pleine *Iahvé elôhê haççebâôt* (Osée, xii, 6) « Iahvé, dieu des légions (célestes et terrestres. Cf. Genèse, ii, 1). »

N° 9, p. 34. — Sur le nom ancien et biblique d'Oumm-el-'Awâmid, voyez le procès-verbal de la séance de la Société asiatique de novembre 1881.

N° 10, p. 37. — L'identité de Pumayaton avec Pygmalion, le roi de Citium, dépossédé par Ptolémée I Soter, environ 312 ans avant l'ère vulgaire, ne repose que sur l'assonnance des noms. Rien n'empêche de croire que le fils de Puyamaton, mentionné dans l'inscription n° 10, est ce Pygmalion. Pour l'origine de ces deux noms, voyez J. As. l. c. — P. 38. Les allusions aux *Rescheph*, comme dieux guerriers et destructeurs, ne manquent pas dans la Bible. Voyez Deutéronome, xxxii, 24. Habakuk, iii, 5. Job, v, 7. Dans ces passages, les talmudistes ont formellement reconnu une certaine catégorie de démons et ce n'est que l'exégèse rationaliste qui les a transformés en étincelles. D'après une Agada (Pesahim 111 [b]) les *Rischpê* habitent les toits (*igarê. Alias* les terrains foulés, les carrefours? *nigrê*). Quant à l'élément *hêç*, l'analogie de *Rescheph-Mi-*

kal = Appollon Amycléen, rend presque certain qu'il représente un nom de ville et non le substantif « flèche ».

N° 11, p. 40. — Il n'y a aucune raison pour considérer le nom de mois *Mirpaîm* comme un duel; on ne s'attend pas à ce nombre dans les noms de mois phéniciens. Il est d'ailleurs très probable qu'il faut prononcer *Merappe* et *Merappeîm*, car ce mois paraît avoir été consacré à *Eschmoun*, l'Esculape phénicien, et aux autres dieux guérisseurs. — P. 41, l. 3. On n'a pas tenu compte du *yod* qui suit le mot *le'aschtoret* « à Astarté ». — La formule finale semble être *ki schâmâ qôl* « parce qu'elle a entendu (sa) voix ».

N° 13, p. 43, l. 3. — Le nom de la déesse se lit vraisemblablement *Em-ha-Azirat* « mère de Azirat ». Je vois dans Azirat la ville libyenne connue sous le nom d'*Aziris* ou d'*Azilis* (Voir Et. de Byzance sous cet article).

N° 16, p. 48. — Le nom divin *Marnaî* ne devait pas être accueilli dans la transcription définitive, la lecture en étant très douteuse.

N°s 17-39, pp. 48-59. — Ces vingt-deux fragments, ornés chacun d'un numéro d'ordre, s'étalent majestueusement sur douze belles pages du *Corpus*. Quelques-uns d'entre eux se composent de six ou cinq lettres, la plupart de trois seulement; aucun d'eux ne donne ni un mot nouveau, ni une forme paléographique tant soit peu remarquable. La présence d'un remplissage aussi encombrant tranche très désagréablement sur le caractère sérieux de l'ouvrage. Ces fragments microscopiques, bons tout au plus à exercer les novices dans la restitution de textes mutilés, sont pour la science des non-valeurs qu'il faut le plus tôt que possible retirer de la circulation.

N° 41, p. 60. — La transcription latine *Baalmerafe* est négligemment mise pour *Baalmerappé*.

N°s 42, 43, 44, pp. 61-63. — Le « locus desperatus » de ces inscriptions est représenté par le mot qui suit, dans les deux premières, le nom divin composé *Eschmoun-Adonî*. Je dis nom divin composé, parce que la traduction (*cippum hunc consecravit*) *Esmuno domino suo* est ruinée par le n° 42 où le mot suivant *ybz* n'étant pas suivi du nom du père ne peut pas représenter le nom du dédicateur. J'incline à croire que les deux termes problématiques *ybz* et *Nschk* cachent les noms de deux villes différentes qui possédaient des temples consacrés au dieu *Eschmoun-Adonî*. L'exemple de *Çed-Tannat Ma'arat* « Çed-Tannat de *Mégara* » qu'on trouve dans une inscription de Carthage, montre que les noms divins composés pouvaient aussi être déterminés par l'adjonction d'un nom de ville. Dans le n° 44, il est aussi possible que les lettres *schr* qui suivent le nom du dieu soit encore un nom de ville, et, dans ce cas, le nom du dédicateur serait *Dal* au lieu d'être *Schardal*, comme on l'a admis jusqu'ici. Nous connaissons si peu les noms géographiques phéniciens qu'il serait téméraire de chercher à les identifier. Une bilingue peut nous donner d'un jour à l'autre le mot de l'énigme. — P. 65. Un mot *kisya* « chaise » n'existe

pas en hébreu postérieur. Dans la Mischna, on trouve bien le pluriel aramaïsant *kisyôt* pour *kisôt*, mais le singulier demeure constamment *kissé* comme en hébreu biblique. — La traduction de *mêliç* (*ha*) *karsiyim* par *interpres soliorum* est un latinisme contraire au génie des langues sémitiques, dans lesquelles le mot *kissé* « trône » n'a jamais le sens de royaume. Le vrai sens de ces mots est celui qui a été indiqué par M. Renan, savoir : « avocat des Crétois », ou peut-être « avocat des Crésiens (habitants de la ville chypriote de Crésion) ».

N° 45, p. 66. — La question de savoir si le nom du défunt était Myrnos ou Limyrnos se résout dans le premier sens, grâce au mot *bet* de l'inscription phénicienne. Ce mot signifiant « maison » ne saurait à lui seul désigner le tombeau; il faut pour cela l'adjonction d'un déterminatif tel que, par exemple, *'ôlâm* « éternité ». Ceci étant, il en résulte : 1° que ce mot doit être complété par *hammaçebet* « cippe »; 2° que le *lamed* initial indique l'appartenance, et 3° que le nom propre est Myrnos et non Limyrnos. Toutes les autres tentatives de restitution deviennent ainsi sans objet.

N° 46, p. 68. — Au lieu de la forme possible *nuhá*, on aurait mieux fait de comparer la forme réelle et usitée *nahat* « repos ».

N° 47, p. 67. — Un nom propre qui signifierait *splendore circumdata* serait bien extraordinaire chez un peuple sémitique. Il aurait été plus utile d'indiquer que les deux lettres médianes de ce nom sont illisibles sur l'estampage.

N° 50, p. 72. — L'hypothèse que le phénicien confondait les lettres *het* et *kaf* semble peu justifiée : *schilléh* et *schillék* sont deux verbes différents; le premier signifie « renvoyer, délivrer », le second « faire aller, diriger (cf. la racine arabe *slk*). De même, le mot *m'arrêh* « hospitalier (de *oreah* « hôte) diffère essentiellement du mot problématique *meârêk* « qui prolonge ». La forme contractée Βάσληχος (mieux que Βάσλαχος) répond donc à *Baalschillêk* = *Balsilechis* et non pas à *Ba'alschalah*. — L'équivalence de *As* et Isis est une idée très heureuse due à M. Ledrain.

N° 51, *ibidem*. — Aucune des interprétations du terme *mhq* ne satisfait entièrement. Je lis *mahháq* « mégissier ». Cf. le verbe mischnaïtique *mahhéq* « préparer les peaux ».

N° 52, p. 73. — Je ne crois pas que le phénicien possède un diminutif interne formé comme en arabe par les voyelles *u-aï*, et le possédât-il, la forme *Osirbudaïl* serait encore impossible, il faudrait alors *Ousaïrbadal*. La lecture admise *Osiribdil* est également invalidé par la présence du *yod* entre le *d* et le *l*. Il aurait mieux valu laisser ce nom en blanc.

N° 57, p. 76. — Le titre des deux personnages de l'inscription semble se lire *hammôné* « comptable ».

N° 59, p. 77. — Le titre *hammehallêl* laissé sans traduction signifie probablement « joueur de flûte ». Cf. 1, Rois 1, 40.

N° 67, p. 83. — M. Berger a très bien lu le mot qui suit les noms propres, lequel n'est certainement pas le grec ἀρχιτέκτον, puisque le

fils, et peut-être aussi le père, était fondeur de fer, mais un sobriquet : *hâârûk* « le long ». Cf. le nom talmudique *Abbâ arîkâ*.

N° 79, p. 89. — La copie de Pococke donne distinctement *'Atrescheph ;* c'est proprement un composé de deux noms divins, *'At* (le *'Ata* ou *'Ati* des inscriptions palmyréniennes) et *Rescheph*, employé comme un nom d'homme.

N° 86, pp. 92-99. — Cette belle inscription, l'une des plus importantes du recueil, est traitée avec une grande compétence. Plusieurs des lectures les plus heureuses sont dues à la sagacité de M. Philippe Berger. Il reste néanmoins beaucoup à faire pour arriver à l'intelligence complète du texte. Le mémoire que j'ai consacré à ce sujet sera publié prochainement dans la *Revue des études juives* et un résumé sommaire en a été donné dans le *Bulletin* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Je me bornerai donc à relever ici quelques-unes des corrections qui me semblent incontestables. — L. 5. Il est impossible de lire *asch 'al dal « hominibus praepositis januae »*, attendu qu'il y a encore un groupe composé des lettres *r*, *sch*, *p;* la lecture exacte est donc *asch 'al bêt Rescheph* « ceux qui sont préposés au temple de Rescheph ». Ceci invalide considérablement la traduction du mot lu *pôrekîm* par *velarii*. — L. 6. Au lieu de *Meleket « opus »*, il faut lire *malkat* « reine ». — L. 10. L'aspect du texte ne permet pas de lire *pôrekîm,* la première lettre de ce groupe est certainement un *b* et l'avant-dernière un *m*. Je crois que la deuxième lettre est un *s* et je lis par conséquent *besâmîm* « épices ». Pour le sens des lignes 9 et 10, voyez le mémoire susmentionné. — Lignes 14 et 16. On ne s'explique pas comment une opinion aussi peu fondée que celle qui traduit le groupe *lh* par *incisor tabulae* a pu être consignée à deux reprises dans le *Corpus :* c'est un recul de deux siècles. La division des mots est d'ailleurs peu exacte ; il faut lire dans les deux passages *schalehû* « on a envoyé » ou *schullah* « il a été envoyé ».

N° 87, p. 100. L. 1. — Au lieu de *Hanno*, l'original offre *Himilkat*. — L. 3. Le dernier nom est *Hanno*.

N° 88, p. 103. L. 2. — L'expression *wehiddesch kullah* « il la renouvela tout entière » s'appliquerait difficilement à une statue. Je crois que cette fin de ligne doit se lire *Adônischemesch ben Rescheph* (*yâton*) comme aux lignes 4 et 6.

N° 95, p. 115. L. 3. — On ne comprend pas comment la difficulté résultant de la juxtaposition au même cas des noms Πραξίδημος et Σέσμαος dans l'inscription grecque peut être levée en admettant que la syllabe initiale du dernier nom, Σε, représente le mot égyptien *se* « fils ». Le texte phénicien prouve que le premier est le nom du fils et le second celui du père, car il est tout-à-fait improbable que le nom étranger ait été traduit à moitié. — L. 4. L'orthographe *Misbeah* pour *Mizbeah* « autel » est inconcevable, attendu que la racine simple est toujours écrite *Zbh* avec *Zaïn*. Du reste, le mot *mizbeah* figure déjà dans l'inscription de Byblos (le n° 1 de ce recueil) à la ligne 4.

Pour ce qui concerne l'exécution, il est extrêmement regrettable que l'Académie n'ait pas adopté un mode de transcription régulier et fixe pour les consonnes sémitiques ; c'est une nécessité à laquelle les ouvrages sérieux n'ont garde de se soustraire. La transcription du *waw* par *v* est même inexacte et risque d'entraîner une foule d'erreurs. Pour les noms géographiques arabes, on est étonné de ne point trouver la forme indigène qui peut rarement se deviner [1]. Au point de vue de la correction matérielle, le présent fascicule laisse parfois à désirer. Ainsi par exemple, après avoir établi (p. 5) que le groupe fruste de la ligne 3 se termine par *l*, on transcrit néanmoins *qlî* et on traduit *vocem meam*. P. 14, l. 7, le premier *im* est écrit avec un *m* ouvert. — P. 19, l. 13, *Anan* pour *anak*. — P. 31, *Amahah* pour *Amahot*. — P. 71, dans le texte phénicien du nº 50, l. 1, on lit *'Abras* pour *'Abdas*. La même faute d'impression se répète dans la transcription hébraïque. Une double faute analogue se trouve à la page 86, à la ligne 3 du nº 74 où il y a h*ka* pour h*na*.

L'atlas photographique joint à ce fascicule est irréprochable, mais il est souvent insuffisant pour établir la lecture des mots frustes. Dans ce cas, des copies prises sur les originaux ou sur les estampages auraient rendu d'utiles services.

Ce n'est pas sans ennui que nous nous sommes décidé à signaler quelques désidérata dans cette œuvre magistrale où nous avons tant appris. Mais les maîtres de la science préfèrent toujours la sérénité sévère de la critique aux louanges les plus sonores des hommes du monde. Espérons que les prochains fascicules, par un soin encore plus scrupuleux dans le choix des interprétations comme dans l'exécution matérielle, atteindront cette perfection scientifique à laquelle le fascicule présent confine déjà de si près.

J. Halévy.

---

230. — Philippe Tamizey de Larroque, **Les correspondants de Peiresc**, III. Jean-Jacques Bouchard, Lettres inédites écrites de Rome à Peiresc (1633-1637), publiées avec notes et appendice. Paris, Picard. 1881, in-8°, viii et 80 p. (Tiré à 125 exemplaires.)

— **Les correspondants de Peiresc**, IV. Joseph Gaultier, prieur de La Valette. Lettres inédites écrites d'Aix à Peiresc, de 1609 à 1632, publiées et annotées. Aix, Marius Illy. 1881, in-8°, 65 p. (Extrait des *Mémoires de l'Académie d'Aix*.)

M. Tamizey de Larroque poursuit avec un zèle infatigable, et en apportant dans cette tâche délicate toute la conscience et la science qu'on lui connaît, la série des plaquettes consacrées aux correspondants de Peiresc autour duquel, dit-il, comme autour d'un chef aimé autant qu'admiré, se

---

1. Quelle est par exemple la forme arabe du nom d'Oum-el-Awamid qui est transcrit *Touran*?

pressaient en foule les hommes d'élite de la Provence. La troisième de ces plaquettes renferme les lettres de Jean Jacques Bouchard. Un *avertissement* résume rapidement la vie de ce peu sympathique personnage, indigne de l'amitié de Peiresc. Muni de nombreuses lettres de recommandation, Bouchard vint chercher fortune à Rome, finit, après bien des sollicitations éhontées, par y trouver la place de « secrétaire des lettres latines » du cardinal Barberin, et y mourut en 1642. M. T. de L. explique fort bien comment Bouchard, malgré tous ses vices, avait conquis et gardé la sympathie de Peiresc ; il avait l'esprit brillant et un savoir étendu ; de Rome et de Naples il envoyait à Peiresc les renseignements les plus divers et lui communiquait de précieux documents : Peiresc, d'ailleurs bon et candide, ne refusa pas son affection à celui qui le servait avec tant de zèle et de soin ; « derrière les investigations et les transcriptions du travailleur, disparaissait l'indignité de l'homme ». — A la suite des lettres de Bouchard à Peiresc, M. T. de L. a donné quelques autres lettres de Bouchard à divers correspondants (les frères du Puy, M. de Valavez, frère cadet de Peiresc, le P. Petau) [1]. Il communique, en outre, un document que « voudront lire tous les curieux du bon pays de France » ; c'est un fragment du *Journal* de Bouchard (*Mémoires d'un voyage de Paris à Rome*), où ce *graeculus esuriens*, comme l'éditeur l'appelle en un endroit en retournant contre Bouchard lui-même une de ses citations, raconte, sous le pseudonyme d'Orestes, la visite qu'il a faite à Peiresc en novembre 1630 [2]. « C'est, écrit Bouchard, un homme qui n'a pas son pareil en Europe pour la courtoisie et l'humanité, comme aussi pour la sagesse, science, curiosité de toutes les belles choses, et intelligence de ce qui se passe dans le monde : n'y aiant royaume, païs ni ville celebre, où il n'aye correspondance, et d'où il ne sache et n'aye tout ce qu'il y a de remarquable et de rare, soit par les gens de mérite et de sçavoir avec tous lesquels il a commerce de lettres, ou par des hommes qu'il tient exprès à ses despens sur les lieus. Aussi a-t-il le cabinet le plus curieus de l'Europe ».

Le quatrième volume de la série que M. T. de L. appelle « sa petite

---

1. Parmi les passages curieux de la correspondance de Bouchard, citons ce mot sur le Père Horace Justinian, bibliothécaire de la Vaticane, « qui fait justement de cette Bibliothèque comme le chien des jardiniers fait des chous de son maistre » (p. 49) et ces lignes sur Galilée, alors âgé de 74 ans (p. 58) : « Il y a ici un *Linceo* qui voit plus clair que touts ces gens cy avec des lunettes d'approche qui ne lui ont pas néantmoins fait découvrir dans la lune les trahisons que l'on luy a tramées à Rome, où il a esté appelé par ceux de l'Inquisition, lesquels l'ont mesme retenu prisonnier quelque huit jours, d'où il est maintenant dehors. Je le fus voir l'autre jour... c'est le vieillard le plus sage, le plus éloquent et le plus vénérable que j'aye jamais veu, et qui en a sa façon et en ses termes je ne sçay quoy de ces philosophes anciens ; aussi chés luy se fait le cercle *di tutti i virtuosi di Roma* ».

2. Le manuscrit de ce journal, acheté par M. Michel Chasles à la vente de la collection Monmerqué, a été depuis acquis par le libraire-éditeur Isidore Liseux, qui vient de le céder à la Bibliothèque Nationale; c'est à l'obligeance de M. Liseux que M. Tamizey de Larroque doit le récit de la visite faite par Bouchard à Peiresc.

galerie des correspondants de Peiresc », est consacré à Joseph Gaultier, prieur de La Valette. Cet érudit, qui n'avait guère d'autre défaut que d'être un ennemi intraitable des visites et de fermer sa porte même à ses meilleurs amis, pour travailler sans encombre, écrit à Peiresc des lettres fort intéressantes. Il entretient son correspondant de ses expériences astronomiques — jamais, dit M. Tamizey de Larroque, le beau ciel de Provence n'a été observé avec plus de zèle qu'à cette époque-là —, de ce « brave Kepler », en qui « les bonnes lettres ont perdu un puissant patron et grand ouvrier » (p. 27), des ouvrages de Gassendi. Deux lettres de ce dernier, inconnues jusqu'ici et adressées au prieur de La Valette, terminent l'opuscule et sont, dit l'éditeur, comme deux glorieuses couronnes qu'il pose sur le front d'un ressuscité.

---

231. — **Fausts Leben,** vom Maler Müller. (Deutsche Litteraturdenkmale des XVIIIten Jahrhunderts in Neudrucken herausgegeben von Bernhard Seuffert.) Heilbronn, Henninger. In-8°, xxiv et 116 p. — Prix : 1 mark 10.

Ce volume fait partie de la collection des « Monuments de la littérature allemande du xviiie siècle », dirigée par M. Bernhard Seuffert. Le premier volume est *Otto,* tragédie de Klinger et le deuxième, *Voltaire, le soir de son apothéose*, par Henri-Leopold Wagner ; le troisième, la *Vie de Faust,* du peintre Müller, est celui dont nous rendons compte. M. S. a reproduit le texte du drame d'après la fort rare édition donnée à Mannheim, chez le libraire Schwan, en 1778. Ce texte avait été altéré par Tieck dans l'édition des œuvres complètes qu'il publia en 1811 (deuxième édition en 1825) : les romantiques regardaient Müller comme un des leurs ; ils retrouvaient leurs idées dans les œuvres de Müller, surtout dans *Golo et Geneviève ;* mais il n'osèrent pas présenter au public toutes les rudesses, toutes les âpretés et les violences de Müller ; le texte du *Faust* en particulier fut expurgé, et c'est sous cette forme qu'il a été publié dans la « Bibliothèque de littérature allemande » de Brockhaus. M. S. a donc bien fait de nous rendre dans son intégrité première le *Faust* de Müller. A cette « Vie de Faust, dramatisée » M. S. ajoute la « *Situation aus Fausts Leben* » ; c'est un fragment du drame que Müller, trop pressé, publia en 1776. Ces deux textes, édités avec toute la conscience et tout le soin que M. S. met dans ses publications, sont précédés d'une assez longue introduction où le jeune professeur de Wurzbourg apprécie avec justesse l'œuvre dramatique de Müller et raconte comme elle naquit, avec quel enthousiasme Müller s'était attaché à cette grande figure de Faust qui a séduit à la même époque Lessing, Klinger et Gœthe, les changements qu'il fit à son ouvrage, les modifications maladroites qu'il voulait y apporter encore jusque dans ces dernières années de sa vie. En somme, la critique sera toujours de

l'avis de Schubart et de Merck ; Schubart trouvait trop de diables dans l'œuvre de Müller, et Merck jugeait que le *Faust*, imaginé par le peintre de Kreuznach, n'était qu'un misérable fanfaron, qui tantôt s'amourachait des reines, tantôt larmoyait en récitant des sentences. Il est vrai, ce Faust a quelquefois de beaux accents, lorsqu'il gémit sur son impuissance ou exprime les désirs violents qui s'agitent dans son cœur [1]. Mais ce Faust n'a pas la tragique grandeur du Faust de Gœthe ; il est tout simplement le représentant de la *Sturm-und Drangperiode;* c'est Müller lui-même, avide des jouissances de ce monde, confiant dans sa force, se croyant du génie, s'affranchissant de toutes les entraves, ne cherchant qu'à satisfaire ses passions. Le Faust de Müller veut être le premier des hommes ; il veut devenir le plus habile, le plus spirituel, le plus savant, le plus riche des mortels ; il veut jouer sur la terre le rôle d'un Dieu ; il est criblé de dettes, et c'est sous le coup des menaces dont l'assaillent ses créanciers, qu'il appelle le diable ; il ne demande à Méphistophélès que de l'argent et une vie de débauches et d'orgies. M. Seuffert fait encore remarquer que les scènes où paraissent les juifs et les étudiants sont pleines de mouvement et de vie ; mais que de grossières plaisanteries, que de peintures brutales ! Le nom de Müller doit être cité dans toute histoire de la littérature allemande ; mais Müller n'était pas un esprit cultivé ; il n'avait pas reçu une éducation sérieuse ; son talent, énergique, fougueux, un peu vulgaire, ne vint jamais à maturité [2].

A. C.

---

232. — **Le Faust de Gœthe,** traduction nouvelle en vers français, par Augustin Daniel. Paris, Plon, in-8°, 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Daniel a peut-être mis dans cette nouvelle traduction de *Faust* beaucoup de soin et de patience ; il a eu entre les mains le texte de Loeper et même celui de Schröer qui a paru cette année ; il a consulté les traductions antérieures de Gerard de Nerval, de Henri Blaze, de Porchat, de Bacharach. Malheureusement, M. D. n'est pas né poète ; ses rimes sont banales ; sa traduction, pâle, indécise, pleine de longueurs et de chevilles, n'est qu'un vulgaire exercice de rhétoricien. Voici, par exemple, comment M. D. traduit la première strophe de la ballade du roi de Thulé :

---

1. Voir par ex. ce passage : *Oh! sie müssen noch alle hervor, — all die Gœtter die in mir verstummen, hervor gehen hundertzüngig, ihr Daseyn in die Welt zu verkündigen — ausblühn will ich voll in allen Ranken und Knospen — so voll — voll,* — etc. (p. 29.)

2. Les prochains volumes de la collection seront les « Chants de guerre d'un grenadier prussien, de Gleim » *(Preussische Kriegslieder von einem Grenadier*, IV), et les « Annonces savantes de Francfort », année 1772 *(Frankfurter gelehrte Anzeigen*, V).

Un roi de Thulé fidèle à l'amour
D'une pauvre enfant sous terre endormie,
Gardait le cadeau qu'à son dernier jour
De sa pâle main lui fit son amie.

Il n'est guère possible de traduire avec plus de platitude; et toute la qallade est sur ce ton!

Quand il contemplait ce bien doux trésor
Des larmes mouillaient sa face ridée.
Enfin le vieillard, constant jusqu'au bout,
A loisir compta ses villes nombreuses,
Puis son héritier de lui reçut tout,
Moins la coupe, don des heures heureuses. (!)

Citons encore au hasard. Dans le monologue de Faust, les vers : *Da steh' ich nun, ich armer Thor, — Und bin so klug als wie zuvor* sont traduits ainsi :

Je suis las à présent, ma paupière est rougie,
Mon front blême se penche, et, sot comme devant,
Je me nourris d'erreur, de fumée et de vent.

Dans le dialogue de l'écolier et de Méphistophélès, M. D. paraphrase les cinq vers : *Ich bitt euch, nehmt euch meiner an! — Ich komme mit altem guten Muth — Leidlichem Geld und frischem Blut; — Meine Mutter wollte mich kaum entfernen; — Mœchte gern was Rechts hier aussen lernen.* — de la façon suivante :

Dirigez mes travaux! Comme une faveur grande,
J'ose vous supplier d'accueillir ma demande.
Jamais plus franche ardeur chez nul ne présagea
Un succès plus certain; j'ai quelque argent en poche,
Et la sève bouillonne en mon cœur de vingt ans;
Ma mère à mes désirs mit obstacle longtemps,
Et je dus essuyer d'elle plus d'un reproche
Avant que d'arracher l'autorisation
De venir faire ici de solides études. (!)

Nous n'insistons pas davantage. Il est permis de traduire Faust en vers français, comme l'a fait M. Daniel, mais à condition de garder cette traduction dans son pupitre, ou de la lire *privatim* à de complaisants amis; mais il n'est pas permis de l' « offrir au public » et de « solliciter son indulgence ».

C.

---

233. — **Freifrau von Bunsen**, ein Lebensbild, aus ihren Briefen zusammengestellt von Augustus J. C. Hare. Deutsche Ausgabe von Hans Tharau. Gotha, Perthes, 1881. Deux volumes in-8°, VIII et 388, 361 pp.

Nous ne dirons que quelques mots de ce livre; c'est la traduction allemande de l'ouvrage de M. Aug. Hare, paru en anglais sous le titre : *The life and letters of Frances baroness Bunsen*. Le premier volume est ainsi divisé : I. *Famille et enfance*. II. *Bunsen*. III. *Mariage*. IV. *Ombre*. V. *La colonie du Capitole*. VI. *Séparation*. VII. *Le soleil ro-*

main. VIII. *Dernières années à Rome.* IX. *Premier retour en Angleterre;* le second volume renferme les chapitres suivants : I. *Berne.* II. *Carlton Terrace et Hurstmonceaux.* III. *En pleine mer de la vie.* IV. *Heidelberg.* V. *Bonn.* VI. *Carlsruhe.* VII. *Le soir de la vie.* VIII. *Au but.* On ne lira pas sans intérêt, parfois même sans émotion, les lettres de Mme de Bunsen à sa mère, à son mari et à ses enfants; toutes les vicissitudes de la vie de cette noble femme, ses actes, les buts qu'elle s'est proposés, tout cela, dit M. Hare, Frances Waddington le raconte elle-même dans sa correspondance, et la seule difficulté que présentait la biographie d'une personne qui a tant écrit et qui n'a écrit que des choses dignes d'être lues, c'était le choix à faire parmi ses lettres qui sont si nombreuses; mais, ajoute le biographe, il en reste assez pour refléter cette belle vie et laisser au lecteur une impression de la pureté, de l'élévation de l'esprit et du cœur de Mme de Bunsen. Nous recommanderons surtout à l'historien les chapitres sur les relations des Bunsen avec les diplomates, les savants et les artistes qui habitaient Rome (Niebuhr, Abeken, Brandis, Rothe, Thorvaldsen, Overbeck, Schnorr, Tourgueniev, etc.) et les pages où M. Hare retrace le séjour de Bunsen à Londres. Le style de la traduction allemande, due à M. Tharau, est correct et aisé.

VARIÉTÉS

Une tradition celtique dans Macbeth.

A propos de *Macbeth,* dont l'édition de M. J. Darmesteter a été annoncée ici même (nº du 24 octobre, p. 303), qu'on me permette une observation. La prédiction des sorcières, des trois *Weird sisters* qui produit un si grand effet au début de la pièce, me paraît présenter un cachet celtique, et je ne crois pas qu'on l'ait encore remarqué.

Ces trois sorcières (qui, comme le dit justement M. Darmesteter, rappellent les trois Nornes de l'Edda, les Parques des Latins, les Μοῖραι des Grecs[1]) annoncent à Macbeth qu'il sera roi, et à Banquo, son compagnon, qu'il sera père de rois. « Salut, Banquo! — moins grand que Macbeth et plus grand; moins heureux que Macbeth, plus heureux — père de rois, sans régner! »

Ce mode de prédiction nous rappelle celles que la légende attribue à saint Patrice et qui se rencontrent si fréquemment dans sa Vie Tripartite. Le saint est-il mécontent d'un petit roi, d'un *cacique* irlandais,

---

1. Faudrait-il leur comparer les *Mères* représentées par groupes de trois sur des monuments gallo-romains? L'explication des monuments figurés est délicate quand elle ne peut s'appuyer sur aucun texte, et que la littérature fait défaut.

dont il traverse le territoire, il lui prédit que sa lignée ne régnera pas ; une fois, supplié par la reine enceinte (il s'agit de la femme de Loegaire), il consent à faire exception pour le fils qui est encore dans son sein. Par contre, il promet à des Irlandais qui lui font bon accueil qu'ils feront souche de rois ou d'évêques.

Pour saint Patrice, il semble que ce soit sa volonté, rancune ou reconnaissance, qui dicte l'avenir. Voici un cas qui est plutôt une prophétie et qui ressemble à la prédiction des sorcières. Il s'agit de saint Ciaran, et la chose est ainsi rapportée dans la Vie Tripartite de saint Patrice : « Comme Diarmait passait dans son bateau le long de la rive de Clonmacnoise, Ciaran entendit le bruit des avirons, et il appela Diarmait à terre, lui disant : Viens à moi, car tu es fils de roi, et tracemoi l'emplacement d'une église, et donne-moi le terrain. Diarmait répondit : Je ne suis pas roi. Et Ciaran : Tu seras roi demain. En effet, le roi Tuathal fut tué ce jour-là même, et Diarmait lui succéda 'par la bénédiction de Ciaran' ».

Connaît-on quelque chose d'analogue dans la mythologie ou dans l'hagiographie germaniques? Si ces histoires sont sans parallèle ailleurs, il est permis de voir une tradition celtique dans la prédiction caractéristique des sorcières. Le fait est d'autant moins surprenant que la légende de Macbeth est une légende de l'Ecosse celtique.

Pour remonter plus haut encore, et jusqu'à la Gaule, on pourrait rappeler que, d'après la légende, une druidesse aurait prédit sa fortune à Dioclétien : *Diocletiane, jocari noli ; nam imperator eris, quum Aprum occideris* [1].

H. GAIDOZ.

CHRONIQUE

FRANCE. — Une courte brochure de M. James DARMESTETER, intitulée *Coup d'œil sur l'histoire du peuple Juif* (21 pages in-8°), a paru à la Librairie nouvelle. Il est difficile de résumer cette brochure qui est elle-même un résumé d'une concision extrême. L'auteur, après avoir marqué rapidement l'importance de l'histoire juive dans l'ensemble de l'histoire aryo-sémitique et comment elle a été renouvelée dans ce siècle par la création de toute une série de sciences inattendues (assyriologie, égyptologie, épigraphie phénicienne, etc.), trace à grand traits les trois périodes de cette époque — des origines au retour de l'exil, de l'exil à la dispersion, de la dispersion à la Révolution française. Dans la première période, polythéisme et idolâtrie primi-

1. Flavii Vopisci Numerianus, cap. 13, 14. On a toujours cité cette prophétie comme de la prose : ne faudrait-il pas y voir un quatrain de métrique populaire et rimé ?

Diocletiane,
Jocari noli ;
Nam imperator eris,
Quum Aprum occideris.

tifs; plus tard, création d'un dieu national qui se forme avec la nationalité même, et dont la lutte contre l'idolâtrie étrangère fait toute l'histoire du Judaïsme sous la royauté : à la chute de la nationalité, le dieu national, transformé par la prédication prophétique, devient le dieu universel et un : il n'est plus national qu'en tant qu'il s'est révélé particulièrement à Israël. Du même coup, naît le Messianisme, assurance de réparation pour l'avenir des promesses trahies dans le passé. L'unité divine et le Messianisme constituent le Judaïsme qui, dès lors, a seul dans le monde ancien la notion d'un ordre et d'un plan dans le développement historique de l'humanité. — Ces deux idées, portées au monde gentil, donnent naissance au Christianisme : mais le Christianisme, pour conquérir le monde païen, transige et absorbe en lui les mythologies ambiantes : de là, rupture des deux églises, et le Christianisme cesse d'être une hérésie juive pour devenir une branche nouvelle de la vieille mythologie aryo-sémitique. — L'auteur suit les destinées du Judaïsme après la chute du Temple, la constitution de la nationalité religieuse après la nationalité politique en ruines, la formation du Talmud, les influences du Judaïsme sur l'Islamisme et sur le mouvement littéraire et scientifique du moyen-âge, principalement l'action dissolvante des Juifs sur la foi chrétienne par la polémique religieuse et le scepticisme à la Voltaire : « plus d'un, entré dans quelque maison sordide du Ghetto, où il va porter son gage ou chercher son horoscope, s'attardant sur le soir à causer des choses de mystère, sort de là troublé et bon pour le bûcher ». Situation dangereuse de l'Eglise en face des Juifs, excitant contre eux les haines populaires, puis les défendant contre elles, parce qu'elle a besoin d'eux pour établir par eux sa légitimité; de là, son grand rêve : « non brûler le Juif, mais le convertir; on ne le brûle, sauf accident, qu'en désespoir de cause. Convertir des milliers de Sarrasins ou d'idolâtres n'est rien, ne prouve rien : mais convertir un Juif, faire reconnaître la légitimité de la foi nouvelle par l'héritier de la foi préparatoire, voilà le vrai triomphe, la vraie preuve, le témoignage suprême et irrécusable : tant qu'il reste un membre de l'ancienne Eglise qui nie, l'Eglise nouvelle se sent mal à l'aise et troublée dans sa quiétude d'héritière ». C'est en se défendant contre eux que l'Eglise amène l'explosion de la Réforme (querelle des humanistes). Vient enfin la Révolution française qui met un terme à l'histoire matérielle du peuple juif, en France du moins et dans les pays qui ont suivi son exemple. Mais son histoire morale n'est pas achevée et une ère nouvelle s'ouvre : pour la première fois dans son histoire, il n'est plus en lutte avec la conscience religieuse de l'humanité, il y a accord entre ses principes et ceux du monde nouveau, unité divine et messianisme n'étant que l'expression religieuse, le pressentiment mystique des deux principes modernes, Unité de Forces et Croyance au Progrès. Le rôle de la Bible n'est pas achevé et ses vieilles formules ont encore un sens pour l'humanité nouvelle.

— M. Eug. Beauvois fait paraître à part son *Bulletin critique de la mythologie scandinave* (Ernest Leroux. In-8°, 40 p.) paru dans la *Revue de l'histoire des religions*. M. Beauvois examine dans ce travail les récentes théories de MM. Sophus Bugge et Bang sur le mythe de Baldr et celui de Freya; ces théories, selon lui, ne sont pas acceptables, mais, si on veut bien ne pas tenir compte des conclusions auxquelles sont arrivés les jeunes mythographes scandinaves, on aura tout profit à les suivre dans leurs recherches ingénieuses et dans leurs rapprochements instructifs qui exigent d'immenses lectures et une grande perspicacité.

— La livraison de la *Revue de l'histoire des religions* (juillet-août) qui renferme l'article, analysé plus haut, de M. Eug. Beauvois, contient, en outre, un art. de M. Albert Réville sur *la nouvelle théorie evhémériste* (M. Herbert Spencer), un art. de M. Joseph Halévy sur *Esdras et le code sacerdotal*, enfin un art. de M. M. Vernes sur le *Pentateuque de Lyon et les anciennes traductions latines de la Bible*, à propos

de la belle publication de M. Ulysse Robert qui « apporte une contribution importante à un des plus anciens chapitres de la littérature théologique » et marque « le début d'une résurrection française de la paléographie sacrée ».

— *La fortune du clergé sous l'ancien régime*, tel est le titre d'un article du *Journal des Economistes* (août 1881, Guillaumin, 24 p.) que M. Claude Léouzon le Duc fait paraître à part et qui est, nous dit-il, un chapitre d'un ouvrage en préparation sur *le clergé au* XVIII[e] *siècle*. M. Claude Léouzon le Duc conclut que les revenus du clergé avaient sensiblement diminué pendant les trois derniers siècles de la monarchie; « mal administrée, sujette à des transformations coûteuses et à de désastreuses soustractions, la fortune ecclésiastique se trouvait en résumé dans une situation fort inquiétante à la veille de la Révolution; en l'estimant sur des bases certaines à 120 millions de rente, nous croyons avoir tenu compte de son injuste répartition comme de son imparfaite gestion et fait justice des évaluations qui reposent plutôt sur le souvenir des immenses trésors accumulés par l'Eglise pendant le moyen âge, que sur l'étude des sources de son revenu au XVIII[e] siècle ».

— On vend en ce moment (7-26 novembre), la bibliothèque de feu M. Paulin Paris, membre de l'Institut. Le *Catalogue de livres anciens et modernes*, composant cette bibliothèque, a paru par les soins de M. L. Techener, (In-8°, XII et 480 p.) et comprend 3,344 numéros. Ce catalogue offre des lacunes; il ne représente qu'une portion, il est vrai, considérable, de la bibliothèque de M. Paulin Paris; M. Gaston Paris a gardé, à très peu de chose près, tout ce qui concernait le moyen âge et l'histoire de la langue française, ainsi que la plupart des recueils de contes et de nouvelles. Mais on trouvera, parmi les volumes présentés au public, une riche collection d'ouvrages relatifs à l'histoire de Paris et des provinces, de nombreux pamphlets politiques, quelques-uns très rares, du temps de Henri III et de Henri IV, de belles éditions des poètes du XVII[e] siècle, et un curieux recueil des éditions originales de Voltaire. Dans la préface du *Catalogue*, M. Gaston Paris donne quelques détails sur la bibliothèque de son père et sur la manière dont s'est formée cette collection qui représentait la vie littéraire de M. Paulin Paris.

— M. H. Forneron publiera prochainement à la librairie Plon deux nouveaux volumes de son *Histoire de Philippe II*.

— Par décrets du 26 octobre, M. Dugit, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Grenoble, est transféré dans la chaire de littérature ancienne de ladite Faculté, et M. Stapfer, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Grenoble, transféré dans la chaire de littérature française à la même Faculté.

ALLEMAGNE. — Il paraît à la librairie Koebner, de Breslau, une collection d'écrits allemands composés en Silésie pendant le moyen âge, « *Schlesische Denkmæler des deutschen Schriftthums im Mittelalter* »; le premier volume de cette collection renferme les Psaumes dits de Trebnitz, (*Trebnitzer Psalmen*, seconde moitié du XIV[e] siècle) et a été tout récemment publié par M. Paul Pietsch.

— Quatre professeurs fort distingués de l'enseignement secondaire, de Berlin, M. Bellermann, directeur du « Kœnigstædtisches Gymnasium », M. F. Jonas, professeur au gymnase « zum grauen Kloster », M. J. Imelmann, professeur au gymnase de Joachimsthal, et M. B. Suphan, professeur au gymnase « Friedrich-Werder », se sont associés pour publier un *Deutsches Lesebuch* à l'usage des établissements d'instruction; l'ouvrage qu'ils font paraître à la librairie Weidmann (VIII et 244 p.) est particulièrement consacré à la « sexta »; il comprend deux parties, *poésie* (pp. 1-74) et *prose* (pp. 77-243). Les éditeurs ont voulu, disent-ils, introduire l'élève dans la poésie et la littérature allemande, dans la légende allemande, dans le *deut-*

sches Volksthum; ils ont donc cherché à exclure tout ce qui pourrait détourner l'intérêt dans d'autres directions, les récits historiques, les descriptions géographiques, etc.; ils ont essayé de n'admettre dans leur recueil que des morceaux qui peuvent être regardés comme des fragments de la littérature allemande, ou qui sont étroitement unis à la littérature, parce qu'ils amènent et préparent aux grands écrivains et à leurs œuvres, ou parce qu'ils représentent une partie de ce trésor de légendes qui vit dans la poésie allemande. Ils ont, ce nous semble, réussi dans leur tentative, et les morceaux qu'ils ont insérés dans le *Lesebuch* sont choisis avec beaucoup de goût et de jugement; leur livre sera très utile; ils y ont joint, en appendice, un petit traité de grammaire.

— Le prix de 2000 mark offert en janvier 1877 par l'Université de Greifswald (*Rubenow-Stiftung*) pour le meilleur travail sur *L'électeur Albert Achille de Brandebourg, 1470-1486*, a été décerné à M. Willy Boehm, président de la Société historique de Berlin.

— Nous regrettons de ne pas trouver dans la Bibliographie si soignée et si exacte que publie M. Karl Bartsch dans la *Germania* (4me fasc. 1881) à l'article 945 la mention du compte-rendu de notre collaborateur M. Emile Picot sur l'ouvrage de M. R. Pilger, *Die Dramatisirungen der Susanna im XVI. Jahrhundert.* (*Revue critique*, 1880, art. 138, p. 516).

ANGLETERRE. — Miss Toulmine Smith, l'éditeur de *Shakspere Centurie of praises*, prépare une édition du premier drame anglais, *Gorboduc*, de Sackville et Norton (représenté en 1562.)

— M. John Rhys, le professeur de celtique à l'Université d'Oxford, travaille à une histoire sommaire de l'Angleterre pendant la période bretonne (des origines à la conquête saxonne.)

— On annonce la mort de M. William Massey, qui fut « chairman » de la Chambre des communes, ministre des finances aux Indes et de 1855 à 1858 sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'intérieur, dans le cabinet Palmerston. Il laisse une *Histoire d'Angleterre sous Georges III.* (« History of England during the reign of Georg III. » 1855-1863, 4 vol.) Il était né en 1809 et avait rempli longtemps à Portsmouth l'office de *recorder* ou archiviste.

— La vente publique de la bibliothèque de Sunderland ou de Blenheim aura lieu, par quatre lots, en périodes de dix jours, à partir du 1er décembre, par les soins de MM. Puttick et Simpson. Cette bibliothèque comprend à peu près 20,000 volumes, parmi lesquels les premières et les plus anciennes éditions des classiques grecs et atins, de la Bible, de Dante, de Boccace, de Pétrarque, des anciens écrivains italiens, de nombreux et rares ouvrages relatifs à l'Amérique, des chroniques espagnoles et portugaises, des livres anglais sur l'archéologie, etc., etc. Le catalogue de la première partie de la Bibliothèque est en vente au prix de 5 shillings (s'adresser à MM. Puttick et Simpson, London, W.-C. Leicester square, 47).

BELGIQUE.— Dans l'*Athenaeum belge* (n° 20) M. H. Hymans rend longuement compte d'un important ouvrage de M. F.-Jos. Vanden Branden, archiviste-adjoint de la ville d'Anvers, sur l'école anversoise de peinture (*Geschiedenis der Antwerpsche Schilderschool.* Anvers, Buschmann. In-8°, 862 p.). De même que le travail de M. Max Rooses sur le même sujet (traduit en allemand par le directeur de la Pinacothèque de Munich, M. Reber), l'*Histoire de l'école d'Anvers* de M. Vanden Branden est écrite en flamand; le programme du concours, dans lequel M. V. B. et M. Rooses furent couronnés *ex aequo*, faisait de l'emploi du flamand une condition expresse. M. V. B. a considérablement enrichi la biographie de Quentin Metsys; il a signalé des œuvres, inconnues jusqu'ici, de Pierre Coeck, le peintre de Charles-Quint, et

croit qu'il accompagna l'empereur à Tunis; il donne de nouveaux et curieux détails sur les dernières années de Frans Floris qui eut plus de cent élèves, mais qui fut aussi le premier buveur de son temps; il fournit également de nombreuses informations sur Martin de Vos, ses frères et ses neveux, les Breughel, les Pourbus, les Corrinxloo, les Franck; il apporte d'abondants renseignements sur l'époque que Van Dyck passa à Anvers, sur sa famille, sur sa descendance, légitime et illégitime; il prouve, à propos de Jordaens, qu'il y avait à Anvers un grand nombre de réformés, et que Jordaens ne fut pas guidé par des motifs d'intérêt lorsqu'il se fit protestant; il communique d'intéressants détails sur le séjour d'Albert Dürer à Anvers, indique la maison où logea le grand peintre, rectifie le nom de son hôte (Blanckwalt et non Planckfelt), etc. L'ouvrage de M. Vanden Branden, il est vrai, a quelques défauts, que M. Hymans signale avec raison; mais « par la somme de ses renseignements et la conscience qui préside à son élaboration, il rendra des services signalés aux travailleurs. » Il n'est pas encore terminé; il ne doit s'arrêter qu'à l'époque contemporaine; la partie, publiée jusqu'ici, finit au séjour d'Adrien Brauwer à Anvers.

— Dans la séance du 20 octobre de la classe des lettres de l'Académie royale, M. Bormans a lu un travail sur *les combats judiciaires à propos d'un appel en champ clos à Namur, en 1412*. Cette querelle — qui se termina, du reste, sans effusion de sang — est la dernière en Belgique dont le souvenir nous soit parvenu, et, grâce aux registres du bailliage de Namur, fournit quelques détails curieux sur les mœurs locales.

— La classe des beaux-arts de l'Académie royale a accordé une médaille d'or de 800 fr. à M. Edgar Baes, d'Ixelles, pour un mémoire en réponse à la question : « *Déterminer, en s'appuyant sur des documents authentiques, quel a été, depuis le commencement du* XIVe *siècle jusqu'à l'époque de Rubens inclusivement, le régime auquel était soumise la profession de peintre, tant sous le rapport de l'apprentissage que sous celui de l'exercice de l'art, dans les provinces constituant aujourd'hui la Belgique; examiner si ce régime a été favorable ou non au développement et aux progrès de l'art.* »

— Le rapport sur la situation de l'Université libre de Bruxelles pendant la dernière année académique mentionne, entre autres faits intéressants, l'institution du rectorat biennal et un premier essai d'un Institut pratique des hautes études. « Le conseil d'administration, dit le rapport, après avoir pris l'avis des Facultés, a apporté une modification au règlement de l'Université. Dorénavant, le recteur sera nommé pour un terme de deux années. Les professeurs, en continuant à M. Vanderkindere le mandat de recteur, ont voulu donner une consécration immédiate à la mesure décrétée par le conseil et en même temps rendre un nouvel hommage au mérite et à la fermeté de caractère qui distinguent leur jeune et savant collègue. » Quelques professeurs de l'Université ont été autorisés par le conseil à ouvrir, sous forme de conférences, des cours sur des matières non comprises dans le programme officiel. Dans son discours prononcé à la séance d'ouverture des cours, M. Vanderkindere a annoncé que M. Philippson conviait à un cours pratique les étudiants qui voulaient s'initier aux procédés de la critique historique; que M. Alphonse Willems s'associait à ses efforts, et que d'autres suivant ce bon exemple, l'Université de Bruxelles renfermerait bientôt une sorte d'institut des hautes études.

— M. Henri Conscience adresse à la municipalité d'Anvers la lettre suivante : « Vous avez eu la générosité de décider, en séance du 24 septembre dernier, que ma statue sera érigée dans ma ville natale et qu'une place publique portera mon nom. Je ne mérite pas un honneur aussi extraordinaire; mais je vous suis néanmoins reconnaissant au fond du cœur pour la preuve magnanime d'affection que les édiles

d'Anvers veulent bien me donner, à moi leur humble concitoyen, et en même temps à tous ceux qui parlent notre langue maternelle et s'occupent de la répandre. Pour moi, ce sera la récompense trop belle d'une longue et laborieuse carrière ; pour eux, ce sera un puissant encouragement de consacrer à la glorification de la ville et du pays, à la défense de notre caractère populaire leurs forces les plus vives, avec la certitude que les représentants d'Anvers suivent leurs efforts avec une sollicitude paternelle et savent les apprécier généreusement ».

DANEMARK. — Le tome I[er] de la grande édition Arna-Magnéenne de l'Edda de Snorre Sturluson a paru en 1848 ; le tome II, en 1852 ; la première partie du tome III n'a paru que l'an dernier (*Edda Snorra Sturlusonar, tomi III pars prior.* Copenhague, Quist). Les éditeurs de cette première partie du tome III, Sveinbjœrn Egilsson et Jon Sigurdsson, sont morts, l'un déjà en 1852, l'autre en 1879 ; toutefois, la commission Arna-Magnéenne a décidé de publier le travail de ces deux érudits. Ce travail comprend deux parties : 1° *Commentarii in carmina* (pp. 1-204), commentaires relatifs aux strophes contenues dans le I[er] et le II[e] volume, et dues pour la plupart à Egilsson) ; 2° une édition critique du *Skaldatal*, précédée d'une importante introduction et accompagnée de remarques très précieuses pour l'histoire de la vie et des œuvres des anciens scaldes.

— Nous avons reçu les quatre premiers fascicules du Dictionnaire danois-français *Dauske-norske — fransk*) que MM. Thor Sundby et Euchaire Baruel publient à la librairie Gyldendal, de Copenhague ; ces quatre fascicules (pp. 1-320) vont jusqu'au mot *gagere* ; l'ouvrage aura douze fascicules. Chaque page comprend deux colonnes, chacune de soixante lignes. Ce que nous avons lu de ce Dictionnaire nous a paru assez complet et bien fait.

ESPAGNE. — Parmi les nombreuses publications qu'a provoquées en Espagne le deuxième centenaire de Calderon, on nous signale deux discours, l'un prononcé par Don Manuel Mila y Fontanals, professeur de littérature générale et espagnole à l'Université de Barcelone (16 p.) ; l'autre par M. Francisco Fernandez y Gonzalez, doyen de la Faculté de philosophie et des lettres de Madrid (84 p.), et surtout un ouvrage de M. G. de la Vega (*Calderon de la Barca, estudio.* Madrid, Tello. In-12°, 403 p. 5 francs).

— Il s'est formé récemment un comité, compsosé des membres les plus distingués du clergé et d'un certain nombre de laïques érudits, à l'effet de préparer la publication d'une grande Vie des saints d'Espagne. Cette publication formerait douze volumes ; elle serait dirigée par le P. Fidèle Fita ; parmi les collaborateurs de l'entreprise et membres du comité on remarque les noms des PP. Seb. Fernandez, Nicolas Malo, Vigil, du marquis de Pidal, de M. Menendez Pelayo, etc.

GRÈCE. — Une édition, en trois volumes, des œuvres du poète A. Paraschos a paru à la librairie Coromilas.

— Nous avons reçu de M. Sp. Lambros une brochure intitulée : Κανανὸς Λάσκαρις καὶ Βασίλειος Βατάτζης, δύο Ἕλληνες περιηγηταί (tiré à part du *Parnasse*. Athènes. In-8°, 15 p.).

ITALIE. — La librairie Salviucci, de Rome, publie un ouvrage du professeur Ricca-Salerno, ouvrage couronné par l'Académie des Lincei, et intitulé : *Storia delle dottrine finanziarie in Italia* ; — la librairie Zoppelli, de Trévise, mettra prochainement en vente la troisième édition du recueil de proverbes vénitiens, *Raccolta di proverbi veneti*, de Christophe Pasqualigo, ce recueil est augmenté de deux mille cinq cents proverbes des Alpes Carniques et du Trentin, et de cinq cents proverbes allemands des sept communes de Vicence (400 p.).

— Le vice-amiral Fincati a publié à Venise un livre sur la *trirème antique*, qui n'a

pas été mis dans le commerce. Il y expose les raisons justificatives du système par lui suivi dans la reconstruction de la trirème; on sait qu'il a exposé, en septembre dernier, un modèle de trirème à la *mostra geografica* de Venise.

— Parmi les principales publications provoquées par le troisième congrès international de géographie, qui s'est tenu à Venise au mois de septembre, nous signalerons un *fac-similé chromolithographié de la Mappemonde de Fra Mauro* (12 planches sur une surf. de 4 m. 48) et un *Recueil de mappemondes et cartes nautiques du* XIII[e] *au* XVI[e] *siècle*, tiré des collections publiques d'Italie, et publié par M. Fischer chez l'éditeur Münter; — le Catalogue officiel de l'exposition, rédigé en italien et formant deux volumes (*Terzo congresso geografico internazionale, Venezia; catalogo generale degli oggetti esposti, compilato per cura del comitato ordinatore*. Venise, Naratovich); — le Catalogue spécial de la Suisse, accompagné d'une notice sur la cartographie suisse (Berne, Stampfli); — les épreuves, données par les Pays-Bas, d'une bibliographie géographique des Indes Néerlandaises, de 1865 à 1880 (*Proeve eener geographische bibliographie van nederlandsch Oost Indie, voor de jaren 1865-1880, door* Kan. Utrecht, Beijers); — une notice de M. Ellora sur le *Regio collegio asiatico di Napoli*; — un discours de M. Rinaldo Fulin : *Dell' altitudine di Venezia dinanzi ai grandi viaggi maritimi del secolo XV*; — deux études de M. Corn. Desimoni, archiviste de Gênes, sur Cabot (*Intorno a Giovanni Caboto, genevese, scriptore del Labrador e di altre regioni dell' alta America settentrionale*), et sur Verrazzano (*Intorno al Fiorentino Giovanni Verrazzano, scriptore, in nome della Francia, di regioni nell' America settentrionale*); ces deux études de M. D. sont extraites des « *Atti della societa ligure di storia patria* »; — une nouvelle édition de la description de Venise, par Selvaticco et Lazari, édition publiée par MM. Fulin et Molmenti, chez l'éditeur Antonelli sous le titre : *Guida artistica e storica di Venezia e' delle isole circonvicine*, etc.

— M. Narducci, bibliothécaire de l'Université de Rome, prépare un catalogue général de tous les livres des bibliothèques d'Italie.

— La première partie du *Dizionario di mitologia egizia*, de M. Ridolfo V. Lanzone, a paru à Turin, chez les frères Doyen.

RUSSIE. — Le cinquième congrès archéologique russe s'est ouvert à Tiflis le 20 septembre; il y avait quarante-cinq membres, venus de Pétersbburg, de Moscou et d'autres villes de la Russie, et seulement trois étrangers : M. Virchow, de Berlin, et MM. Eger et Gibsch, de Vienne. Parmi les mémoires lus au congrès, les plus intéressants ont été ceux de M. Stassof, sur la Russie de Ibn Fudhlan et d'autres écrivains arabes, du comte Ouvarov sur des fouilles entreprises dans le gouvernement d'Irkoutsk, de M. Miller sur les rapports du mythe de Prométhée avec les légendes du Caucase relatives à des géants enchaînés sur les montagnes.

— La commission, chargée de publier les lettres et écrits de Pierre le Grand, commencera cette année, s'il est possible, l'impression de son travail; elle fait appel à toutes les personnes qui posséderaient des documents écrits ou signés par Pierre le Grand; quiconque lui enverra des pièces manuscrites — pièces qui seront copiées et renvoyées ensuite à leurs possesseurs — recevra un exemplaire de la publication.

— M. J. G. L. Napiersky a publié les *Libri redituum* de la ville de Riga, c'est-à-dire les listes des revenus que Riga tirait de ses propriétés foncières. (*Die libri redituum der Stadt Riga, nach den Originalhandschriften*. Leipzig, Duncker u. Humblot. In-8°, XLVII et 224 p., 6 mark 40.) Comme le dit l'éditeur, ces livres sont une source importante pour la connaissance de la propriété foncière de la ville, de son administration, de ses institutions; ils donnent également les meilleurs, souvent les

seuls renseignements sur les noms de personnes et de lieux, sur la topographie de la ville et de son domaine, sur les monnaies, les mesures, les poids, en un mot sur les *Culturzustænde* de Riga au moyen âge.

— Nous apprenons la mort de M. A. A. Kotlyarefsky, professeur à l'Université de Kiev, où il était l'âme de la *Société de Nestor*, et auteur de nombreux travaux sur la philologie et l'archéologie slaves. Ses plus importants ouvrages sont : *Les rites funéraires des anciens Slaves* (dissertation présentée à l'Université de Moscou pour obtenir le titre de docteur) et *Les mœurs et coutumes des Slaves de la Baltique* (Prague, 1874).

SUÈDE. — On vient de créer une chaire de langue suédoise à l'Université d'Upsal; le titulaire de cette chaire est M. L. Fr. Leffler.

— On annonce la mort, à Berlin (29 septembre), de M. Jakob Løkke, « overlærer » à Christiania; il avait contribué à introduire en Norvège le goût et l'étude de la langue et de la littérature anglaises; on cite de lui les ouvrages suivants : *Engelske Stiløvelser, Engelske Laesebog, Engelske Forfattere i Udvalg* et une grammaire norvégienne, *Modersmaalets Grammatik*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 novembre 1881.

L'Académie se forme en comité secret pour l'examen des titres des candidats à la place de membre ordinaire laissée vacante par la mort de M. Littré. Ces candidats sont au nombre de quatre, MM. Alexandre Bertrand, Victor Guérin, Siméon Luce et Henri Weil.

A la reprise de la séance publique, l'Académie procède au choix d'un lecteur pour la séance annuelle qui doit avoir lieu le 18 novembre. M. Edmond Le Blant est désigné. Il lira son mémoire intitulé *Histoire d'un soldat goth et d'une jeune fille d'Edesse* (voy. ci-dessus, p. 40).

Ouvrages présentés de la part des auteurs ou éditeurs : — par M. Schefer : Derenbourg (Hartwig), *le Livre de Sibawaihi, traité de grammaire arabe, par Sîbaîya, dit Sîbawaihi, texte arabe publié d'après les manuscrits du Caire, de l'Escurial, d'Oxford, de Paris, de Saint-Pétersbourg et de Vienne*, tome I (Paris, imprimerie nationale); — par M. Maury : Cerquand, *Taranis, étude de mythologie celtique*; — par M. Gaston Paris : Coelho (Adolpho), *Revista d'ethnologia e de glottologia*, et divers mémoires (notamment de très importantes études sur les parlers créoles); — par M. Heuzey : *Mélanges publiés par l'école française de Rome*, fasc. 3 et 4; — par M. Renan : Amari (Michele), *Biblioteca arabo-sicula*, II; — par M. Georges Perrot : 1° *Tite-Live, livres XXI et XXII, texte latin publié par MM.* O. Riemann *et* E. Benoist; 2° Van den Berg, *Petite Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 21 Novembre — 1881

234. — **The book of Leinster,** sometimes called the book of Glendalough, a collection of pieces (prose and verse) in the irish language, compiled in part about the middle of the twelfth century [1] now for the first time published from the original manuscript in the library of Trinity-College Dublin by the royal irish Academy with introduction analysis of contents and index by Robert ATKINSON. M. A. I. LL. D., professor of sanskrit and comparative grammar in the University of Dublin and secretary of the conncil of the Royal Irish Academy. Dublin, Royal irish Academy house, 1880, grand in-folio, 90 pages de préface et 410 pages de fac-similé.

Ce volume est le troisième de la collection de fac-similés que met au jour l'Académie d'Irlande. Le premier volume, qui a paru en 1870, contient vingt-cinq pages de préface et le fac-similé du *Leabhar nah Uidhre* (ms. écrit par un scribe mort en 1106), 134 pages petit in-folio. Le second volume est daté de 1876; on y trouve, après 42 pages de préface, le fac-similé de *Leabhar Breacc,* ms. écrit vers l'année 1400 et, en tout cas, avant 1411, 280 pages; enfin 15 pages d'appendice, le tout grand in-folio. Cette publication a été entreprise grâce à l'initiative de M. Gilbert, bibliothécaire de l'Académie, qui l'a même commencée à ses frais. Les fac-similés parus ont été exécutés par O'Longan, scribe de l'Académie, les suivants le seront en héliogravure. La direction du travail est passée des mains de M. Gilbert en celles de M. O'Looney, professeur à l'Université catholique, puis enfin en celles de M. R. Atkinson. Le premier volume est principalement un recueil de littérature profane, le second est une sorte de bibliothèque de la littérature ecclésiastique irlandaise. Dans le troisième, c'est de nouveau la littérature profane qui domine. Cette publication marque un grand progrès dans l'érudition irlandaise. Avant les publications de Macpherson et les critiques qu'elles provoquèrent, c'est-à-dire avant la fin du XVIII[e] siècle, personne n'avait entendu parler de la littérature irlandaise. C'est à la jalousie des Irlandais contre les Ecossais

1. Les trente-quatre dernières, pages numérotées de 377 à 410, paraissent avoir été écrites au XV[e] ou au XVI[e] siècle et non au XII[e] siècle comme le commencement et la plus forte partie du manuscrit.

qu'on a dû les premières publications de quelque importance dont la littérature irlandaise ait été l'objet. On voulait à Dublin prouver que la gloire qui, de Macpherson, rejaillissait sur l'Écosse, était un vol fait à l'Irlande. Tel est l'esprit qui a inspiré la *Gaelic Society* [1] et l'*Ossianic Society* [2]. Mais ces associations patriotiques ne se préoccupaient point d'établir à quelle date appartenaient les compositions qu'elles mettaient au jour et la plupart du temps c'étaient des mss. du XVIIIe et du XIXe siècle qui servaient de base à leurs éditions. M. William Skene, aujourd'hui le principal champion des prétentions écossaises, se moquait avec raison de ces publications dans son livre intitulé : *The dean of Lismore's Book*, qui a paru à Edimbourg en 1862 [3].

Les travaux d'O'Curry, soit les éditions qu'il a données dans l'*Atlantis* [4], soit ses cours faits à l'Université catholique d'Irlande de 1855 à 1862, et publiés sous le titre de *Lectures on the manuscript materials of ancient irish history* et de *Manners and customs of the ancient Irish*, ont beaucoup plus de valeur que les publications de la *Gaelic Society* et que celles de l'*Ossianic Society*. O'Curry connaissait les mss. irlandais dont il avait catalogué quatre cent quatre à l'Académie royale d'Irlande en 1842 et les années suivantes, et cent soixante-sept au British Museum, en 1849, et dont cinquante-cinq avaient été catalogués au collège de la Trinité de Dublin par O'Donovan, son beau-frère, de 1835 à 1840. Mais O'Curry manquait de critique, il acceptait de confiance la chronologie fantastique de Keating et des Quatre-Maîtres, prenait pour de l'histoire les légendes fabuleuses, et systématiquement, quand il avait le choix, préférait aux courtes leçons des anciens manuscrits les leçons plus développées des mss. du XVe et du XVIe siècle.

Aujourd'hui l'érudition irlandaise est arrivée, chez ses représentants les plus éminents, à une période scientifique que j'appellerai paléographique : du moment où la date d'un manuscrit est établie, le premier mouvement des savants irlandais est de croire qu'ils tiennent aussi la date des compositions littéraires que le ms. renferme ; de plus, la leçon du ms. le plus ancien serait, suivant eux, celle que toujours on devrait préférer.

M. A. a mis en tête du livre de Leinster : 1° une introduction qui donne une idée générale de ce ms.; 2° une analyse des nombreux morceaux qu'il contient. Cette introduction et cette analyse prendront place parmi les meilleurs travaux que nous ayons sur l'ancienne littérature irlandaise. Il est infiniment regrettable que l'auteur n'ait point, par un tirage à part in-octavo, mis à la portée d'un public plus étendu cette étude que dis-

1. *Transactions of the Gaelic Society of Dublin*, t. I, 1808, in-8°, XXVI-40, IV-54, VII-35, 238 pages.
2. *Transactions of the Ossianic Society*, six volumes in-8°, 1853-1861.
3. Voir l'introduction de ce volume aux pages LX et suivantes.
4. *Atlantis a register of literature and science conducted by members of the catholic University of Ireland*, 1858-1863, quatre volumes in-8°.

tinguent tant d'érudition, une méthode si sûre et un goût si parfait. Mais, quoique connaissant bien les précédés de la critique moderne et quoique les appliquant ordinairement d'une façon judicieuse, M. A. subit quelquefois, d'une manière singulièrement puissante, l'influence des tendances actuelles de l'école irlandaise.

En voici un exemple :

Le livre de Leinster commence par la copie la plus ancienne que nous ayons du traité connu sous le nom de *Livre des invasions*. C'est un résumé de l'histoire d'Irlande des temps les plus anciens au XIIe siècle. L'auteur a pris pour base les récits légendaires en vogue de son temps et y a inséré des poèmes attribués à des auteurs les uns imaginaires, les autres authentiques. L'un des premiers est Amergin qui, lors de l'arrivée de la race irlandaise dans l'île dont elle porte le nom, aurait chanté un poème en vers de quatre syllabes :

Am gáeth im-muir,
Am tond trétan,
Am fuaim mara.
etc.

« Je suis le vent qui souffle sur l'océan, »
« Je suis la vague de la mer, »
« Je suis le murmure des flots. »
etc.

Ces vers avaient été glosés avant l'époque où le livre de Leinster a été écrit : une partie des gloses a été confondue avec le texte par le scribe de ce ms. C'est ce qui est arrivé, par exemple, pour la glose du premier vers : *ar domni*, « par profondeur ». M. A., dans son introduction, p. 18, col. 2, nous donne ces deux mots comme partie intégrante du poème. Or cette confusion, qui détruit la mesure et altère le sens dans le livre de Leinster, n'a été commise ni dans le livre de Ballymote ni dans le livre de Lecan, deux manuscrits l'un de la fin du XIVe siècle, l'autre du commencement du XVe que possède l'Académie d'Irlande. Dans le premier, f° 2, r°, ligne 21, *ar domni* est donné comme glose, dans l'autre *ar domni* manque absolument. Dans leur recension du Livre des invasions, qui date de 1631 [1], les O'Clery ont également distingué le texte de la glose, comme on peut le voir dans l'analyse par O'Donovan de la copie de cette recension conservée à Trinity College sous la cote H. I. 12, où le poème en question est à la p. 88. Cette analyse se trouve dans la copie du catalogue des mss. irlandais de Trinity College récemment acquise par la Bibliothèque Nationale. La recension des O'Clery et les copies contenues dans les livres de Ballymote et de Lecan ont servi de base à l'édition donnée par l'*Ossianic Society*, t. V, pp. 234-235, et dans cette édition, toute mauvaise qu'elle est d'ailleurs, on n'a pas confondu la glose avec le texte.

M. A. sait parfaitement qu'un texte des O'Clery, quoique datant du XVIIe siècle, peut valoir mieux que celui du livre de Leinster. Les O'Clery,

1. O'Curry, *Mss. Materials*, p. 168.

qui appartenaient à une groupe de savants où la tradition de la science irlandaise s'était conservée, ont dû avoir à leur disposition de bons mss., aujourd'hui perdus, c'est une observation de M. A. lui-même, p. 77, col. 1, note ; et le livre de Leinster n'est pas un original, c'est un recueil de copies. M. A., non seulement ne l'ignore pas, mais ne manque pas de le dire dans l'occasion ; cela ne l'a pas empêché de préférer ici une leçon défectueuse, parce qu'elle est celle du plus ancien ms. que le hasard ait fait arriver jusqu'à nous.

Une autre assertion fort aventurée, conséquence chez lui des préoccupations qui lui font souvent traiter son ms. comme un original, est que le livre de Leinster étant écrit en moyen irlandais, c'est-à-dire dans la langue parlée de la fin du xie siècle à la fin du xvie, on n'y peut trouver aucune lumière pour l'étude du vieil irlandais. Sans doute les scribes qui ont écrit vers 1100 le *Leabhar nah Uidhre*, vers 1150 le livre de Leinster, ont fréquemment rajeuni la langue des pièces plus anciennes qu'ils y ont copiées. Mais ils n'ont pu le faire toujours. Ainsi, ils y ont transcrit des vers dont le sens leur échappait souvent, de là des fautes énormes que la critique moderne commence à pouvoir corriger, comme M. Zimmer l'a établi avec succès dans sa récente brochure intitulée : *Keltische Studien*, de là des gloses ridicules à côté des gloses excellentes. Ces mots que les scribes ne comprennent pas, que souvent ils défigurent, sont des témoins qui attestent qu'il y a là des productions d'une langue plus ancienne que le ms., et ce ne sont pas les seuls.

Je ne puis non plus admettre l'exactitude de ce que dit M. A. quand il affirme que le livre de Leinster ne nous apprend rien sur la mythologie et les mœurs de l'Irlande païenne. L'exemple qu'il allègue est « l'Enlèvement du taureau de Cuailngé ». Ce morceau épique aurait, dit-il, été remanié par le clergé chrétien. En effet, suivant un récit rapporté par O'Curry, *Lectures*, p. 29, la découverte de ce poème serait due aux jeûnes et aux prières de saint Ciaran et d'autres saints irlandais. Le raisonnement de M. A. ne me semble pas concluant. La légende qui attribue aux jeûnes et aux prières des saints la découverte de la pièce intitulée « Enlèvement du taureau de Cuailngé » est l'*Imtheacht na tromdhaimhe* « tournée de la lourde compagnie » publiée avec une traduction en 1857 dans le tome V de l'*Ossianic Society*, pp. 1-129, d'après un ms. qui serait, dit-on, du xive siècle. L'*Imtheacht na tromdhaimhe* est plus ancien que le xive siècle. Un fragment mythologique d'une rédaction plus ancienne, mais sensiblement différente, a été conservé par le *Glossaire* de Cormac au mot *Prull* [1], le passage correspondant se trouve dans le t. V de l'*Ossianic Society*, pp. 110-119. Nous ignorons si, dans la rédaction dont s'est servi vers l'an 900 de notre ère, l'auteur du *glossaire* de Cormac, il était question de prières des saints d'Irlande ; il est fort probable que non, à en juger par le caractère païen du fragment mytho-

1. Whitley Stokes, *Three irish glossaries*, pp. 36-37, et *Sanas Chormaic*, p. 135.

logique que ce glossaire contient. En tout cas, il est certain qu'il existe, sur l'origine de l' « Enlèvement du taureau de Cuailngé », une légende à laquelle le merveilleux chrétien est étranger; cette légende païenne ne nous est naturellement pas fournie par le ms. du XIVe siècle d'où l'*Ossianic Society* a tiré la légende chrétienne qu'elle a publiée et que M. A. reproduit; elle se trouve dans un ms. du XIIe siècle, et ce ms. n'est rien autre que le livre de Leinster, p. 245, col. 2; le passage dont il s'agit a été analysé par M. A., p. 58 de son savant résumé du contenu de ce ms. [1]. Le scribe du livre de Leinster n'était pas convaincu lui-même que son texte eût été expurgé, comme M. A. le croit : après avoir copié les dernières lignes : « Bénédiction sur quiconque se rappellera digne- « ment l'Enlèvement du taureau de Cuailngé tel qu'il est ici rapporté, « et ne lui donnera par une autre forme », le scribe ajoute son appréciation personnelle : *Sed ego, qui scripsi hanc historiam aut verius fabulam, quibusdam fidem in hac historia aut fabula non accommodo. Quaedam enim ibi sunt pristigia demonum, quaedam autem figmenta poetica, quaedam similia vero, quaedam non, quaedam ad delectationem stultorum* [2].

Les usages et les croyances du paganisme abondent dans le livre de Leinster. Ainsi nous apprenons par l'introduction du *Senchus Mor* que saint Patrice avait accepté certains procédés magiques de divination et en avait défendu d'autres comme incompatibles avec le christianisme parce qu'un sacrifice aux idoles en était un élément nécessaire. Ces procédés magiques, interdits aux chrétiens, s'appelaient *Imbas forosnai* et *Teinm loida*. Or, à la page 30, col. 4 du fac-similé du livre de Leinster, nous trouvons une énumération des quatorze caractères distinctifs de la sagesse des poètes. L'*Imbas* et le *Teinm loida* y figurent. A la suite se trouve une pièce sur les dieux des Tuatha dé Danann dont le premier est *Brian* = * *Brênos*.

Nous lisons dans le *Leabhar nah Uidhre*, p. 52, col. 1, lignes 17-18, que la fête de Tara était la pâque des païens. Suivant les Annales de Tigernach, cette fête se célébra pour la dernière fois en 560, et les autres monuments de l'histoire d'Irlande s'accordent avec Tigernach sur ce point de chronologie, à quelques années près [3]. Le roi suprême d'Irlande qui avait Tara pour capitale, était à cette date Diarmait, fils de Fergus Cerbeoil. Ce roi avait à la fois deux femmes qui, toutes deux, portaient le titre de reine, *rigna* [4]. Au moment d'une bataille pendant laquelle saint Columb-Cille, le fondateur du célèbre monastère d'Iona, était dans le

1. J'ai parlé de cette légende païenne dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes*, t. XL (1879), p. 151-152.

2. Fac-similé, p. 104, col. 2, cf. *Contents*, pp. 26-27.

3. Voir les textes réunis par O'Donovan, *Annals of the four masters*, t. I, p. 193, note. Cf. Hennessy, *Chronicon Scotorum*, p. 53.

4. *Leabhar nah Uidhre*, p. 52, col. 1. Cf. O'Curry, *On the Manners*, t. III pp. 193-194.

camp ennemi, Diarmait eut recours aux procédés magiques des Druides[1]. Il fut, dit-on, vaincu, ce qui n'empêcha pas Columb-Cille d'être obligé de quitter l'Irlande bientôt après, et de se réfugier en Ecosse. La fête de Tara que ce roi célébra le dernier était donc bien une fête païenne dans un milieu où l'élément païen dominait. Or, il est souvent question de la fête de Tara dans le livre de Leinster, M. A. en parle lui-même dans son analyse aux pages 21, 25, 51, 68.

Le *Leabhar nah Uidhre* nous apprend, dans la légende de Condla, un nom du pays des morts, c'est *Mag-Mell* « la plaine agréable », qui est en même temps le royaume de Tétra, dieu de la mort dans un autre document[2]. Nous voyons encore dans le *Leabhar nah Uidhre* que le pays mystérieux où Cûchulainn malade est entraîné par les fées, porte, entre autres noms, celui de *Mag Mell*[3]. Il est encore question du *Mag Mell* dans le livre de Leinster, p. 275, col. 2, ligne 41; p. 276, col. 1, l. 30; col. 2, l. 17 du fac-similé et p. 63 de l'analyse de M. Atkinson. Loégairé, fils d'un roi de Connaught, alla habiter ce pays mystérieux. Il revint un jour en Irlande faire à ses parents et à ses amis une visite d'adieu. Il était monté sur un cheval dont il ne descendit pas, suivant le conseil que lui avait donné son hôte dans le *Mag Mell*. Cet hôte lui avait accordé sa fille en mariage. Les supplications du père de Loégairé ne purent décider le jeune héros à rester en Irlande, et il retourna dans le *Mag Mell*, dont un autre nom était *sid*, d'où *side* : 1° nom des fées dans la littérature profane de l'Irlande; 2° nom des dieux adorés par les Irlandais païens, si nous en croyons l'hymne de Fiacc en l'honneur de saint Patrice, pièce qui paraît dater du VIIe ou du VIIIe siècle[4].

Je me bornerai à ces exemples, j'en pourrais trouver une foule d'autres. Le livre de Leinster est beaucoup plus intéressant que M. A. ne l'annonce dans son introduction, et, pour l'étude de la mythologie celtique, des mœurs des Irlandais païens, il donne des renseignements analogues à ceux que le *Leabhar nah Uidhre* offre avec tant d'abondance. Il est bon de ne pas trop vanter la marchandise qu'on livre au public, mais il y a ici chez M. Atkinson exagération de modestie. Heureusement les soixante-cinq pages in-folio d'excellente analyse que le savant auteur a placées à la suite de son introduction, permettent à tout

1. *Chronicon Scotorum*, édition Hennessy, pp. 52-55, et les textes réunis par O'Donovan, *Annals of the four Masters*, t. I, pp. 192-195.

2. Sur *Mag-Mell*, voir Windisch, *Kurzgefasste irische Grammatik*, p. 119, l. 9. Sur Tetra, *ibid.*, p. 120, ligne 3; Whitley Stokes, dans *Beitræge* de Kuhn, t. VIII, p. 328, au bas de la page (sa traduction reproduit la glose et non le texte); glossaire de Cormac, au mot *Tethra* où est cité un passage du Dialogue des deux sages qu'on trouvera dans le livre de Leinster, p. 187, col. 2, l. 37; enfin *Proceedings of the royal irish Academy irish mss series*, 1870, p. 108.

3. Windisch, *Irische Texte*, p. 214, note. Cf. p. 251.

4. Windisch, *Irische Texte*, p. 14, vers 41. Cf. p. 774. On trouve quelques légendes analogues dans la littérature française du moyen âge; elles paraissent d'origine celtique.

le monde d'apprécier la valeur si considérable du manuscrit dont l'Académie royale d'Irlande met aujourd'hui le fac-similé entre les mains des celtisants.

H. d'Arbois de Jubainville.

---

235. — **Kurzgefasstes exegetisches Handbuch zum Alten Testament.** Zwœlfte Lieferung, *Exodus und Leviticus*, für die zweite Auflage nach Knobel neu bearbeitet von Dr August Dillmann. Leipzig, Hirzel. 1880, in-8°, viii et 639 p. — Prix : 10 m. 80.

On attendait avec quelque impatience la nouvelle édition de l'Exode-Lévitique donné par Knobel à l'excellent *Kurzgefasstes Handbuch z. A. T.*, dont M. Dillmann avait bien voulu se charger. Ce n'est pas qu'on espérât de l'éminent orientaliste quelque vue nouvelle et décisive sur les questions capitales attachées à l'interprétation de ces deux livres, mais on comptait que l'excellent instrument de travail dont il avait entrepris la révision ne sortirait pas de ses mains sans des améliorations et des perfectionnements notables. Cette attente n'a pas été trompée, et les compatriotes de M. D. ont été les premiers à constater les solides qualités du présent ouvrage.

Dans une courte préface, M. D. expose les principes qui l'ont guidé dans son travail de revision. Ces principes d'ailleurs sont déjà connus de ceux qui ont pratiqué la troisième édition de la Genèse donnée en 1875 par le même savant. « Pour l'Exode-Lévitique, dit-il, comme pour la Genèse, ma revision a été une refonte. Le commentaire de Knobel n'a guère subsisté intégralement que pour les deux cinquièmes de l'ouvrage. On a conservé notamment les explications archéologiques, historiques et géographiques ainsi que les parallèles qu'il avait rassemblés en les tirant des lois et des usages des autres peuples de l'antiquité. La littérature exégétique relative aux deux livres en question et qui a vu le jour dans les vingt-trois années qui ont suivi la première édition, a été compulsée avec soin. Les passages et questions difficiles ont été repris et traités avec plus de détail, parce que le lecteur d'un pareil manuel ne se contente pas, avec raison, de connaître l'avis d'un exégète unique, mais réclame des renseignements sur la position actuelle des problèmes. La constitution du texte massorétique, beaucoup moins satisfaisante qu'on ne le croit généralement, et les éléments de correction que fournissent à cet égard le texte samaritain et les Septante, — éléments négligés par Knobel, — ont été l'objet de toute mon attention. Beaucoup d'opinions et d'explications courantes que mon prédécesseur avait conservées ont été sacrifiées. La question critique a été, comme de juste, l'objet de ma principale occupation, et l'on s'est efforcé de faire ressortir, même dans la disposition typographique, le texte et la contexture des livres, etc.. »

Le point de vue critique général de Dillmann est connu. On sait

qu'il continue à tenir ferme pour l'antiquité relative de la législation rituelle dont l'Exode et le Lévitique nous offrent les textes, et combat sans hésitation l'opinion de Kuenen, Reuss et Wellhausen sur son origine post-exilienne. Toutefois, en dehors des preuves de détail par lesquelles il prétend justifier sa thèse au cours de son commentaire, les lecteurs de la présente livraison ne doivent pas s'attendre à trouver ici une vue et une discussion d'ensemble. L'auteur renvoie pour cela aux conclusions qu'il insérera dans le volume Nombres-Deutéronome-Josué, auquel il travaille actuellement, et où il envisagera l'Hexateuque en son entier.

Nous souhaitons qu'aucune entrave ne vienne retarder l'achèvement de la publication de l'Hexateuque (Pentateuque et Josué) de Knobel-Dillmann qui, en dépit de divergences possibles sur l'origine et la date des différentes parties, sera un outil indispensable à tous ceux qui s'occupent du judaïsme.

M. Vernes.

---

236. — **Cornelii Taciti de vita et moribus Julii Agricolae liber.** Recensuit J. J. Cornelissen. Lugduni Batavorum. Brill. 1881, in-8°, 40 p.

Cette édition donne, en quarante pages in-8°, le texte de l'*Agricola* et, sous le texte, les conjectures d'un certain nombre de savants, avec les leçons des deux mss. du Vatican lorsqu'elles diffèrent entre elles. Il y a, en outre, des notes très courtes imprimées sur deux colonnes en petit texte. Elles servent à justifier en partie, surtout par des *conferatur*, les expressions que l'éditeur a substituées à celles des mss. Le texte est précédé, en guise de préface, de l'avertissement que les leçons des mss. ont été citées d'après la *recension* donnée en 1875 par C.-L. Urlichs.

Les changements introduits dans le texte sont extrêmement nombreux. J'en ai compté cent trente-six ; quarante-cinq à peu près sont des conjectures empruntées à différents philologues. M. C. n'est pas toujours exact lorsqu'il cite celles-ci ; ainsi, dès la seconde page, nous lisons dans une note : fuit *Gantrelle (qui pro* legimus *dat* transegimus) — fuisse. Le fait est qu'en corrigeant ce que donnent les mss., j'ai écrit, dans mon édition, les phrases suivantes : Tam saeva et infesta virtutibus tempora *exegimus*. Cum—essent, capitale *fuit*. M. C. a donc tort de m'attribuer *transegimus*, d'autant plus que, dans son édition, il transcrit très exactement les deux phrases telles que je les ai formulées. Je suis heureux de l'approbation que me donne ici, après d'autres, un latiniste aussi distingué que M. C., quoique ce soit une approbation tacite et indirecte.

Passons, sans nous arrêter à d'autres vétilles semblables, aux conjectures qui sont propres à M. Cornelissen. Ce qui les caractérise, c'est qu'elles sont faites avec une extrême hardiesse, sans aucun souci de l'écriture des mss. ; c'est très souvent aussi leur inutilité. M. C. cherche à

en justifier un certain nombre, soit par une ou deux phrases très courtes, soit par des *conferatur*, qui prouvent, sinon leur nécessité ou leur utilité, du moins ses lectures étendues. Comme il serait trop long de les signaler toutes et de les discuter, nous n'en donnerons qu'un certain nombre à l'appui de ce que nous venons de dire.

Au ch. III, *pauci soluti discrimine non modo illorum*, au lieu de *pauci, ut sic dixerim (et uti dixerim* ms.) *non modo aliorum*. Je ne vois pas de raison suffisante pour faire un aussi grand changement. — Ch. IV, *sanctimonia*, au lieu de *parsimonia*, n'est pas justifié. = Ib., *ultraque quam concessum Romano assectatori*, au lieu de *ultra quam concessum Romano ac senatori*. Ce dernier mot, quoique critiqué par Peerlkamp, ne doit pas être remplacé. — Ch. VI, *in vicem se appetendo conexi quod*, au lieu de *in vicem se anteponendo, nisi quod*, substitue à un sens excellent un sens que je ne saurais admettre. — Ch. VIII, *ne insolesceret*, au lieu de *ne incresceret*, et plus loin, *humaniter*, au lieu de *ut minister*, sont des changements non justifiés. — Ch. IX, *severa et abscisior*, au lieu de *secura et obtusior*, est encore un changement non justifié. — Ib., *paene immisericors*, au lieu de *saepius misericors*. Pour justifier cette conjecture, on dit qu'un gouverneur ne peut pas être compatissant ou indulgent ; ce qu'il faudrait prouver, surtout dans le cas spécial dont il s'agit ; est-ce que Tacite ne dit pas, deux lignes plus loin : *neque illi* FACILITAS *auctoritatem deminuit?* — Nous rencontrons ensuite plusieurs conjectures que nous devons regarder comme inutiles ; en voici quelques-unes : Ch. XI, *atque incumbere*, pour *atque ambire*. — Ch. XIII, *factis*, pour *fatis*. — Ch. XIV, *et pacis*, pour *et reges*. — Ch. XVII, *gloriam famamque*, pour *curam famamque*. — Ch. XVIII, *qui naves de more exspectabant*, au lieu de *qui naves, qui mare exspectabant ; ad bellum enitentibus*, pour *ad bellum venientibus*. — Ch. XX, *vel incuria vel indulgentia*, au lieu de *intolerantia*, change sans raison un sens qui est excellent. — Ch. XXI, *laudando promptus, in castigando segnis*, au lieu de *laudando promptos et castigando segnes* ; ce changement ne me semble pas justifié par la phrase *certe segnibus nulla ex laudis aemulatione necessitas exstabat*. — Ch. XXIV, *in speciem magis quam in formidinem*, au lieu de *in spem magis quam ob formidinem* ; M. C. donne le sens de la conjecture ; c'était plutôt pour montrer les forces des Romains aux habitants de l'Hibernie que pour les effrayer. Cette explication prouve surabondamment que la conjecture n'est pas bonne. — Ch. XXV, *hinc terra tristis, hinc vastus Oceanus*, au lieu de *hinc terra et hostis, hinc victus Oceanus* ; M. C. recherche l'élégance et la symétrie, en opposant l'un à l'autre deux substantifs accompagnés chacun d'un adjectif. Est-ce que Tacite n'aime pas l'asymétrie ? — Ch. XXX, *infesti oris Romani*, au lieu de *infestiores Romani* ; cette conjecture pourrait être regardée comme *palmaris* si elle n'était pas tout à fait inutile. — Ch. XXXIII, *hoc inglorium*, au lieu de *nec inglorium* ; il serait difficile de voir pourquoi on ne se contente pas de l'idée exprimée par

les mss., et pourquoi on la remplace par l'idée contraire. — Ch. xxxv, *firmans adversos,* au lieu de *firmus adversis; adversos* désigne ceux qui désapprouvent sa résolution de combattre sans les légions. On ne s'en serait pas douté sans l'explication. — Ch. xxxvi, *minimeque expeditae — cum aegre clivum eluctantes.* Nous avons ici deux nouvelles conjectures pour introduire un sens dans un passage qui, dans les mss., n'en présente pas. M. C. fait ici rapporter aux Romains ce que Tacite me semble devoir dire des Calédoniens. — Ch. xl, *quaererent causam,* au lieu de *famam; famam* est absurde, dit l'auteur du commentaire, parce que ceux qui n'avaient jamais vu Agricola ne pouvaient pas penser à chercher en lui sa renommée quand ils le voyaient, puisqu'il n'avait rien qui le distinguât des autres hommes. Cela ne suffit pas pour condamner *famam.* — *Formidine delectorum,* au lieu de *eorum* des mss., ou de *ceterorum* ou *imbelliorum* (Urlichs) des éditions. *Delectorum* est expliqué par *eorum quos Domitianus delegerat.* M. C. dit lui-même : *correctio incertissima est.* — Ch. xlii, *in indulgentiam compositus,* au lieu de *in arrogantiam;* la leçon des mss. donne un sens excellent, ce qu'on ne peut pas dire de la conjecture.

Un philologue de la valeur de M. Cornelissen ne pouvait pas manquer de faire des conjectures plus acceptables que les précédentes. Nous citerons les suivantes : ch. ii, *in foro ac comitio,* au lieu de *in comitio ac foro.* — Ch. iii, *vix sociabiles,* au lieu de *dissociabiles.* — Ch. v, *licenter egit.* Quelques-uns sous-entendent ici *egit;* en mettant ce mot dans le texte, on rend la phrase plus claire. — Ch. vi, *degressus* pour *digressus;* MM. Andresen et Peter avaient déjà donné la même leçon. — Ch. xvi, *ut in barbaris,* au lieu de *in barbaris.* — Ch. xviii, *nec recentis* donne un sens excellent, mais *ac recentis* s'explique facilement. — Ib., *quibus sueta vada,* au lieu de *quibus nota vada.* — Ch. xxxiii, *alacres et;* la conjonction après *alacres* rend la phrase plus claire, mais on peut se demander s'il est nécessaire de s'écarter ici des mss. — Ch. xxxvii, *ultro proruere,* au lieu de *ultro ruere* des mss. — Ch. xxxvii, *ultimi* qui remplace *ntem* ou *item* des mss. D'autres ont conjecturé *iidem* ou *identidem.* — Ib., *perscrutari,* au lieu de *persultari* du ms. A, ou *perlustrari* du ms. B; Urlichs préfère *perlustrare.* — Ch. xlv, *superfuere morituro,* au lieu de *superfuere honori tuo;* bonne conjecture si *honori tuo* n'avait pas un sens convenable.

J. Gantrelle.

---

237. — **Shakespeare's tragedy of Coriolanus,** edited with notes by William J. Rolfe, A. M., formerly Head master of the high-school, Cambridge, Mass. — New-York, Harper and brothers. 1881, pp. vi, 280.

Cette édition de *Coriolan* appartient à une admirable série d'éditions classiques de Shakespeare, qui comprend déjà entre autres Othello, Cae-

sar, Macbeth, Hamlet, etc. Le plan de toutes ces éditions est uniforme : Histoire de la pièce (état du texte, date de la pièce; dans le cas présent, folio de 1623; date probable entre 1607 et 1610); — Sources de la pièce (Plutarque de North; probablement la 1re édition de 1545); — Citations des critiques sur Coriolan (de Hazlitt, Gervinus, Mrs Jameson, Dowden). Vient ensuite le texte; puis de larges extraits du Plutarque de North (pp. 169-194), les notes (194-274) et enfin un Index des mots expliqués. Les notes sont sobres et précises; les rapprochements avec les autres pièces de Shakespeare sont fréquents et l'auteur est éclairé par lui-même. Dans la constitution du texte, M. Rolfe est généralement conservateur : c'est le parti le plus sage et le plus sûr quand on est en présence, comme c'est ici le cas, d'un texte unique. — Voici un endroit où il s'écarte du folio, en compagnie de Knight, et où, je crois, il aurait mieux valu s'y tenir : c'est le fameux passage I, 9, 41-46, qui a eu tant à souffrir sous la main des commentateurs. M. Rolfe ne change que la ponctuation; mais il me semble que la ponctuation primitive donne au tour de la phrase une symétrie plus en accord avec celle des idées (réserve faite du dernier vers qui reste désespéré dans toutes les interprétations). Coriolan, revenant de la victoire, acclamé par les soldats et las « des éloges hyperboliques assaisonnés de mensonge », impose silence aux fanfares : « Silence à ces instruments que vous profanez! Si le tambour et la trompette tournent en courtisans sur le terrain, les cours et les villes auront bien le droit d'être toute flagornerie à l'œil faux. Si l'acier s'amollit comme la soie du parasite, ce sera donc aussi bien à celui-ci de faire les ouvertures de guerre (?). Assez! »

Ne terminons pas sans payer un juste tribut à l'imprimeur et aux éditeurs. Jamais nos écoliers n'ont eu en mains de si merveilleux bijoux : le papier et l'impression sont au plaisir des yeux : les gravures destinées à orner l'édition ne la déparent point trop : un bon marché rare (40 cents = 2 francs; 60 cents, relié). Je voudrais qu'un exemplaire de cette collection fût envoyé à tous nos éditeurs de livres classiques :

Virtutem videant, etc...

James DARMESTETER.

---

238. — **Otto, Trauerspiel, von F. M. Klinger** [Deutsche Litteraturdenkmale des XVIII. Jahrhunderts, in Neudrucken herausgegeben von Bernhard SEUFFERT]. Heilbronn, Henninger, in-8°, VIII et 108 p. — Prix : 90 pfennige.

Nous avons déjà rendu compte du IIe [1] et du IIIe volume [2] de cette collection destinée à donner au public des œuvres devenues très

1. *Voltaire am Abend seiner Apotheose*, de H. L. Wagner, cp. *Revue critique*, 1881, n° 42, art. 210.

2. *Faust's Leben*, du peintre Müller, cp. *Revue critique*, 1881, n° 46, art. 231.

rares et qu'il était presque impossible de se procurer. Voici le premier volume que nous n'avons reçu qu'après les deux autres. C'est la réimpression d'une tragédie de Klinger, *Otto*. Cette tragédie n'a eu qu'une seule édition ; Klinger lui-même l'a exclue de son *Théâtre* et du recueil de ses œuvres complètes. Pourtant, elle a une grande valeur historique, et depuis les travaux de M. R. M. Werner (*Ludwig Philipp Hahn*), Erich Schmidt (*Lenz und Klinger* [1]), Otto Brahm (*Das deutsche Ritterdrama im XVIII. Jahrhundert* [2]), et Max Rieger (1er volume de la Biographie de Klinger), l'attention a été ramenée sur cette première œuvre du bouillant dramaturge. M. Seuffert a réédité *Otto* avec le plus grand soin, d'après l'exemplaire de la bibliothèque de Weimar; comme dans toutes les réimpressions de cette collection. il signale dans la préface les fautes d'impression qu'il a corrigées, et apprécie brièvement l'œuvre qu'il publie. On ne pourra que partager son avis sur cette tragédie si touffue, si désordonnée ; il y a, pour ainsi dire, quatre drames dans *Otto* : la triste destinée de Hungen, fuyant la vengeance de l'évêque et se retirant à Rome où l'Inquisition le jette en prison et le met à la torture ; la lutte du duc et de son fils aîné ; le malheureux amour du chevalier Otto pour Gisèle, la fille du duc; enfin, le complot du fils cadet, de Normann et de l'évêque contre le duc. Comme le fait remarquer M. Seuffert, que de motifs, que d'intrigues compliquées et confuses venant se jeter au travers de l'action : un époux qui souffre une mort cruelle en défendant l'honneur conjugal (Hungen) ; un père (le duc Frédéric) qui s'arme contre son fils (Charles), parce qu'il a épousé la fille de son ennemi (Adélaïde) ; un fils (Konrad) qui veut s'emparer du trône de son père et se débarrasser de son frère aîné; un amant (Otto) qui, dans une fausse jalousie, méconnaît son ami (Louis) et expie sa perfidie par le suicide ; un vassal (Normann) qui, par vengeance et ambition, ruine son suzerain, le duc ; un évêque (Adelbert) qui, par ses intrigues, provoque la perte de son allié ; un fidèle conseiller (Wieburg) qui est banni pour sa juste opposition ; les deux frères qui se détestent, etc.! Mais, malgré le nombre considérable des personnages et des épisodes, malgré la faiblesse des caractères et les défauts d'un style violent et saccadé, *Otto* eut une grande influence sur la littérature dramatique de l'époque ; imité à la fois du *Götz de Berlichingen* de Gœthe et du *Lear* de Shakspeare, il est comme un véritable « magasin et réceptacle » des motifs chers aux dramaturges de la *Sturm-und Drangperiode*. Le peintre Müller s'est souvent inspiré d'*Otto*, et l'on a récemment montré [3] que deux pièces de Schiller, *die Räuber* et *Fiesco*, rappellent dans quelques endroits certains passages de la tragédie de Klinger.

A. C.

---

1. Cp. *Revue critique*, 1881, n° 39, art. 195.
2. Cp. *Revue critique*, 1880, n° 32, p. 116.
3. *Anzeiger für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur*, vol. V, p. 379, art. de O. Erdmann.

239. — M. Dragomanov. **Novi Oukraïnski pisni pro hromadski spravi (1764-1880).** L'esprit des chansons politiques de l'Ukraine moderne (en petit-russien) Genève, Georg, 1881. 1 vol. in-8° de 132 p.

M. Max Müller se plaignait dernièrement [1] du nombre toujours croissant des idiomes littéraires. Il regrettait le bon temps où le latin était la langue commune des savants européens et demandait qu'on voulût bien désormais n'exprimer d'idées scientifiques que dans quatre langues privilégiées : l'anglais, l'allemand, le français et l'italien. Il déplorait la destinée du savant obligé de passer sa vie dans les grammaires et les dictionnaires et condamné à une maladie inconnue de nos pères, le mezzofantisme. Je doute, hélas! que ses vœux soient de sitôt entendus. Le bulletin de *la Revue critique* est obligé d'enregistrer chaque semaine des travaux de grande valeur publiés en hollandais, en suédois, en hongrois, dans les innombrables langues slaves. Pour ce qui concerne ces dernières, on a souvent exprimé le vœu de voir leur littérature scientifique prendre le russe pour organe; il ne paraît pas que nous soyons près de voir réaliser ce vœu. Au contraire, il n'est si petit idiome slave qui n'ait la prétention de publier des œuvres sérieuses; voici que le petit-russien réclame à son tour une place au soleil. On l'avait longtemps considéré comme un élément linguistique infinitésimal, une sorte de patois du grand russe. Il se révolte; il est parlé par 14 millions d'âmes en Russie, en Autriche, en Hongrie; il veut avoir sa littérature à lui, et il nous oblige à lire des ouvrages sérieux pour le déchiffrement desquels nous n'avons pas encore de dictionnaire.

Pour des raisons politiques que nous n'avons pas à examiner ici, le gouvernement russe redoute le développement de la littérature petite-russienne; M. Dragomanov, professeur à l'Université de Kiev, a cru devoir quitter sa chaire et son pays pour poursuivre à l'étranger des travaux qu'il aurait dû sacrifier aux rigueurs de la censure officielle; il a fondé à Genève une revue en petit-russien, la *Hromada* (la commune); la brochure qu'il nous adresse aujourd'hui est extraite de ce recueil [2].

Le titre français qu'il a mis en tête de cette brochure ne répond pas tout à fait au titre russe; je préférerais celui-ci; *les Chants de l'Ukraine étudiés au point de vue des idées sociales;* dans ces chansons innombrables et dont M. D. possède de nombreux recueils inédits, il a recherché à l'aide d'une patiente analyse ce que le peuple petit-russien pense de sa nationalité, de ses gouvernants polonais, autrichiens ou russes, de sa condition sociale, etc. Il a entrepris d'établir en quoi ces chansons diffèrent de celles des peuples voisins, spécialement des Russes et des Polonais. Ce qui est curieux, c'est de noter l'unité d'accent et d'esprit de ces poèmes populaires; les mêmes idées, les mêmes rythmes se retrouvent à

1. Dans la *Deutsche Rundschau*, août.

2. Nous avons déjà rendu compte ici même d'une brochure de M. D., *Il movimento litterario Ruteno in Russia e Gallicia;* elle était signée du pseudonyme d'Ukraino.

la fois dans les régions les plus éloignées, par exemple dans le gouvernement de Poltava et en Galicie ; d'autre part, les formes anciennes s'appliquent avec une remarquable aisance aux idées modernes ; tel chant cosaque du XVIIe siècle se pliera à raconter les événements du XIXe ; dans certains cas, il se produit des confusions tout à fait inattendues ; le sultan des Turcs est brusquement substitué à l'impératrice Catherine et Alexandre Ier à Napoléon.

Sauf pendant la période tumultueuse de l'indépendance cosaque, le peuple ukrainien a toujours été soumis à des étrangers, aux Turcs, aux Polonais, aux grands Russes. Ses chants sont pour la plupart des chants de haine, le Jacques Bonhomme de l'Ukraine n'est pas tendre pour ses maîtres ; il maudit la corvée ; il abhorre le service militaire. Un fait intéressant au point de vue de l'histoire générale, c'est la haine que ces chansons respirent pour les *Pans* (seigneurs) polonais. Les nombreux textes cités par M. D. prouvent d'une façon irréfragable l'erreur de ceux qui, en 1863, ont voulu étendre à ces provinces l'insurrection du royaume créé par le congrès de Vienne. Il est vrai que le paysan petit-russien n'a guère plus de tendresse pour le fonctionnaire moscovite. Il lui reproche d'être vénal et facile à corrompre. Une chanson du gouvernement de Kiev représente des pêcheurs en train de repêcher un *stanovoï* [1] qui est tombé à l'eau. Un juif vient à passer : « Aide-nous à repêcher le *stanovoï*. — A quoi bon tant d'efforts ? Montrez-lui un rouble ; il sortira de l'eau. » L'esprit, comme on voit, ne manque pas à ces chansons ; leur caractère dominant est plutôt une sorte de mélancolie ; M. Dragomanov affirme qu'elles sont plus chastes que celles des Polonais et des Grands Russes. Mais ce petit volume, entièrement consacré aux questions sociales, ne s'occupe pas des chansons d'amour. L'auteur annonce, en terminant, qu'il songe à continuer son recueil de chants historiques du peuple petit-russien, dont deux volumes ont déjà paru à Kiev. Nous ne saurions trop l'encourager à compléter cet excellent recueil.

L. LEGER.

---

240. — **Essai sur le patois normand du Bessin**, suivi d'un dictionnaire étymologique, par C. JORET. Paris, Vieweg, in-8°, 1881.

L'achèvement de ce livre n'a pas été, paraît-il, une mince besogne. L'auteur, dans sa préface, nous avertit qu'on n'a pas mis moins de quatre ans à imprimer les 200 pages qui le composent ; elles ont fait travailler les presses de quatre villes différentes, et si l'Imprimerie nationale n'avait fini par s'en mêler, l'ouvrage aurait été remis aux calendes grecques. C'eût été dommage : nous aurions perdu dans l'*Essai sur le patois du Bessin* un bon chapitre de phonétique, que l'auteur aujour-

---

1. Commissaire de police.

d'hui considère comme imparfait, mais qui n'en est pas moins ce qu'on a jusqu'à présent de meilleur dans ce genre. Rien de plus précis et de plus clair, et ceux qui, après M. Joret, s'occuperont du patois bas-normand devront étudier avec soin son *Essai* et s'en pénétrer profondément.

Quant au dictionnaire, on ne peut en faire un éloge absolu, bien qu'il ait une très réelle valeur. Le dépouillement est bien fait et la récolte est riche, même en défalquant ce qui est de trop. M. Joret, qui traite ses devanciers sans indulgence, aurait dû se mettre mieux à l'abri des représailles de la critique. Il lui arrive fort bien de tomber dans les défauts qu'il reproche à MM. Du Méril, Du Bois, Decorde, etc. « Des mots français nombreux, dit-il, ont sans aucune espèce de raison trouvé place dans leurs vocabulaires, et parfois même à l'exclusion des formes indigènes. » Or voici des mots que je trouve dans le dictionnaire de M. J. : *Cane*, *carne*, *cretons*, *aria*, *pipe*, *safre*, *viédaze*, *culière*, *écoué*, *purin*, *galimafrée*, *goulée*, *goulu*, *moque*, *nivellerie*, *nivelier*, *élingue*, *péteux*, *douve*, *meuble*, *avertin*, *bran*, *sente*, *veule*, *patar*, *décarêmer*. J'en passe, et des meilleurs. Est-ce que par hasard tous ces mots ne seraient usités qu'en Normandie? N'y a-t-il que dans le Bessin qu'on use de ces locutions : *gravé de la petite vérole*, *couper le cidre d'eau*, *j'entends la cloche qui tinte*, *un enfant noué*, *être aux écoutes*, *le soleil qui rit*, etc. ? M. J. a reproché à l'auteur d'un glossaire normand d'y avoir admis des vocables qui n'appartiennent pas plus au normand qu'au français populaire. La critique était juste; mais comment celui qui l'a faite l'encourt-il si bénévolement? Pourquoi admet-li *lentiponner*, *loulou*, *à la mistenflûte*, *patapouf*, *potin*, *poule mouillée*, *soiffer*, *soiffard*, *courir la gueuse*, *désargenté*, *couillon*, *piaffer*? Ces mots ont été recueillis dans le Bessin, on n'en doute pas : mais dans quel coin de la France sont-ils inconnus? Il ne suffit pas non plus de changer l'orthographe d'un mot également français et patois pour en faire un mot purement patois. M. J. prend pour des mots patois les mots suivants : *dan*, *caje*, *dar*, *banboche*, *agripé*, *aprofité*, *bidé*, *bote*, *boufé*, *cou*, *ancroué*, *don*, *douté*, *peté*, *écoré*, *fon*, *anfilé*, *houpe*, *har*, *rafistolé*, *tantiné*, *tinté*, *hor*, *poulin*, *tatiyon*, *gouluman*, parce qu'il les écrit à sa manière. Mais se prononcent-ils autrement en français? Le dictionnaire de M. J. est ainsi pour un bon tiers gonflé de mots inutiles. A quoi bon recueillir comme mots patois *dormi*, *parveni*, *fini*, *puni*, etc.? Ne suffisait-il pas de prévenir une fois pour toutes que la lettre *r* tombe dans ces infinitifs? On en dira autant de la chute de l'*r* dans *avinde*, *rande*, *prande*, *surprande*, *rompe*, etc., tous mots qui prennent inutilement de la place.

Un grand mérite du dictionnaire de M. J. est d'être étymologique, et l'auteur, dans cette partie difficile de son travail, montre qu'il possède la bonne méthode. Mais il est permis de regretter qu'il n'ait pas joint d'*historique* à ses articles. Il n'eût pas été inutile de faire distinguer au lecteur les mots véritablement normands de ceux qui sont communs

aux autres dialectes. On ne voit pas pourquoi *aconduire* est précédé du signe * plutôt que *aconnaître*, *acachier*, *aragier*, *arouter*, *arudir*, *enfantomer*, et des centaines d'autres, usités jadis dans nos provinces. Il est intéressant de savoir qu'un mot qu'on ne trouve aujourd'hui que dans un patois ait fait jadis partie de la langue littéraire. Voici des mots du Bessin, par exemple, qu'ont employés des auteurs du XVIe siècle : *amignonner*, *empâteler*, *enlicoter*, *empâturer*, *amunition*, *entierrer*, *embricoler*, *darne* ou *derne*, *lanfais*. A défaut d'historique, il eût été bon de les marquer d'un signe particulier.

Nous avons dit qu'en général la partie étymologique méritait des éloges. La plupart des étymologies, naturellement, ne sont pas de l'auteur ; celles qu'il propose sont d'ordinaire fort plausibles. Parfois cependant il se laisse aller à des fantaisies qui rappellent Ménage, comme quand il tire *épaplourdi* de *ex*, *papare*, *luridus*. D'autres fois un historique aurait, semble-t-il, évité une erreur : est-il bien sûr, par exemple, que *hézé* (*haisel*, *hesel*) soit un dimunitif de *hée*, et non de *haise*, *hese*? Cf. *Renart* 23382 : *Et Renart a ouvert la hese*, *Qui fu fermée a un baston*. Nous terminerons en signalant une méprise assez réjouissante. « *Récopi* = fait en portrait, ressemblant. *Chèe san père tou récopi*. R. *re* + *copia*. » M. J. n'a pas vu que *récopir* est un vieux mot qui signifie « cracher », et que l'exemple qu'il cite est exactement synonyme de la phrase française : « C'est son père tout craché. [1] »

Ces critiques n'empêchent pas le livre de M. Joret d'être fort méritoire ; et nous le recommandons à l'étude de tous ceux qui s'occupent de patois.

A. DELBOULLE.

---

241. — **L'Instruction primaire en France d'après les travaux récents et des documents inédits** par E. ALLAIN, archiviste du diocèse de Bordeaux. Paris, M. Tardieu. 1881, in-12 de XVI-304 pages.

On s'est déjà beaucoup occupé du travail de M. Allain, et, dans des recueils aux idées très différentes, les critiques ont été d'accord pour reconnaître la haute valeur de ce travail.

Le plan adopté par l'auteur est simple et rationnel. Tout d'abord M. A. consacre à la discussion des *sources* un chapitre fort riche en renseignements sur les fonds d'archives qu'il convient de fouiller et en indications bibliographiques relatives aux travaux publiés sur la question ou pouvant apporter à son étude une contribution sérieuse. On a justement reproché à M. A. de n'avoir pas signalé le parti qu'il y aurait

1. [Ce *lapsus* a été corrigé par M. Joret, avant que la critique l'eût signalé, dans un *Errata* qui a été inséré dans le *Bulletin de la Société de linguistique* et joint à plusieurs exemplaires de l'ouvrage, qui est un tirage à part de divers volumes des *Mémoires* de cette Société. — Réd.]

à tirer des archives hospitalières et des papiers de la Révolution. Sauf ces deux lacunes, le chapitre, qui donne une idée favorable de la méthode de l'auteur, est complet, et on peut assurer qu'il rendra de grands services aux écrivains qui voudraient traiter à fond le même sujet. Les trois chapitres suivants sont consacrés à l'*existence des écoles au moyen âge* (ch. II), au XVIe *siècle* (ch. III), *aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles* (ch. IV). L'histoire de cette dernière période étant la plus intéressante, le chapitre qui la concerne est de beaucoup le plus développé (pp. 40-120). Chaque département a un paragraphe résumant très exactement, d'après les monographies publiées ou d'après des documents inédits, tout ce que l'on sait de son histoire scolaire. M. A. marche avec une extrême prudence, n'affirmant rien sans bonnes preuves et mettant un soin particulier à ne pas étendre ses conclusions au delà des faits établis. Pour le moyen âge et le XVIe siècle, les renseignements épars dans une multitude de publications sont clairement groupés ; les inductions dont il faut bien se contenter, quand on traite de l'histoire scolaire imparfaitement éclaircie de ces temps lointains, semblent acceptables, leur base étant suffisamment large et solide. M. A. conclut qu'en 1789 *des milliers d'écoles primaires, inégalement réparties, il est vrai, mettaient à la portée des enfants du peuple l'enseignement élémentaire*, que le *mouvement de renaissance commencé au* XVIe *siècle s'était largement développé aux deux siècles suivants*, qu'*un progrès constant et rapide se manifestait*, et que des *résultats remarquables avaient été obtenus*.

Les chapitres sur la *condition des maîtres* (ch. V), sur l'état des écoles (*condition matérielle, discipline, programme, fréquentation*) (ch. VI), sur *la gratuité et les fondations* (ch. VII), présentent un vif intérêt. Les monographies récentes ont fourni leur contingent de faits et de chiffres; de vieux livres de pédagogie, peu connus de nos jours, ont été mis largement à contribution, et surtout de nombreux documents inédits donnent à ces pages nourries et fortes une saveur qui les fera fort apprécier des érudits. Peut-être M. A. se montre-t-il un peu favorable aux institutions anciennes; il sait pourtant se retenir sur une pente dangereuse et sa justification du passé ne va guère sans quelques sages réserves.

L'auteur traite ensuite de l'action de l'Etat sur l'instruction primaire (ch. VIII). Les vœux des états généraux du XVIe siècle, les édits et déclarations royales ayant un rapport quelconque à la matière sont cités et discutés. M. A. ne cherche pas à donner le change à ses lecteurs sur la portée de ces documents; il se tient à égale distance de deux opinions exagérées, celle des partisans quand même de l'Ancien Régime qui voient dans les dispositions des édits de 1698 et 1724 une préoccupation exclusivement scolaire et prétendent qu'elles furent toujours et partout exécutées, et celle des écrivains qui n'y veulent considérer qu'une déclaration de guerre aux Réformés et affirment qu'elles furent absolument sans action sur la direction de l'enseignement. Le rôle des intendants est ensuite apprécié. Reste la grosse question du rôle de l'Eglise de France. M. A.

estime qu'il fut fort actif et bienfaisant. Pour le prouver, il étudie les *conciles*, les *assemblées du clergé*, les *statuts synodaux* (ch. IX). On remarquera dans ce chapitre le résultat auquel l'auteur est arrivé en dépouillant minutieusement les recueils d'ordonnances synodales des XVIIe et XVIIIe siècles. Ces textes ont vraiment leur éloquence. Mais toute cette législation ecclésiastique n'est-elle pas restée lettre morte? C'est ce que M. Allain examine dans le chapitre X, le *Clergé*, chapitre abondant en particularités curieuses fournies par des biographies anciennes fort oubliées pour la plupart et par des documents non encore utilisés. Une série de notices rapides est consacrée à quelques ecclésiastiques qui se dévouèrent à l'œuvre des écoles. Un chapitre sur les congrégations enseignantes (XI) complète la démonstration.

Il serait inutile d'insister sur le caractère scientifique d'un livre qui est le fruit d'une longue et sérieuse préparation. Mieux vaut résumer notre sentiment en deux lignes : l'auteur est un *spécialiste* qui, sous une forme excellente, a dit le dernier mot sur une question des plus intéressantes.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Il est question, en ce moment, de la création d'une *Société Historique*. La *Société Historique* se composera de : 1° Membres donateurs; 2° Membres fondateurs qui, par un versement minimum de 500 fr., auront à perpétuité les droits de membres sociétaires; 3° Membres sociétaires qui verseront 60 fr. de cotisation annuelle et 100 fr. d'entrée. Toutefois, les personnes qui souscriront dès 1882 seront dispensés des 100 fr. d'entrée. Les sociétaires auront seuls l'administration de la Société. Le but que se propose la *Société Historique* est de créer un *Cercle* (établi dans le quartier Saint-Germain-des-Prés, près du boulevard Saint-Germain) qui servira de centre de réunion et de lien commun à tous ceux qui s'occupent d'études historiques ou qui s'intéressent aux études historiques comprises dans le sens le plus large (c'est-à-dire embrassant l'histoire, l'histoire littéraire, l'histoire de l'art, l'histoire du droit, etc.) Outre les avantages que tout cercle offre à ses membres comme lieu de réunion, de conversation, de lecture, la Société aurait patente de librairie, pour fournir aux sociétaires et adhérents du cercle tous les livres au prix de librairie. Enfin la Société s'efforcerait d'exercer une action sur les études historiques par des réunions périodiques où les jeunes gens pourraient s'exercer à l'examen et à la discussion des questions scientifiques, par des conférences, et même par des publications le jour où les ressources de la Société le permettraient. D'ailleurs un *Bulletin périodique* mettrait immédiatement en relation les différents membres de la Société. Dès que la Société sera organisée, les jeunes gens qui ne pourront pas se faire inscrire comme sociétaires, seront admis à profiter des avantages offerts à ses membres, moyennant une cotisation moindre, mais sans participer à l'administration de la Société. Le comité fondateur espère que l'idée de faciliter les relations entre les hommes d'étude, de leur fournir tous les moyens d'information scientifi-

que, d'encourager la jeunesse au travail sérieux, provoquera la sympathie de tous ceux qui s'intéressent au développement intellectuel de notre pays, et qu'en province comme à Paris la Société recrutera de nombreux adhérents, heureux de former, en dehors de tout esprit de parti, une vaste association inspirée par l'amour de la science et de la patrie, et de contribuer à créer, comme siège central de la Société, un *Cercle* hospitalier où ils trouveront tous des confrères et des amis. Les membres du comité fondateur sont MM. E. Boutmy, membre de l'Institut, directeur de l'Ecole des Sciences politiques; G. Fagniez, archiviste paléographe, directeur de la *Revue Historique;* J. Girard de Rialle, conservateur des Archives du Ministère des Affaires Etrangères; A. Giry, secrétaire de l'Ecole des Chartes; Ch. Graux, répétiteur à l'Ecole des Hautes-Etudes; G. Hanotaux, commis principal aux Archives du Ministère des Affaires Etrangères; E. Lavisse, professeur suppléant à la Faculté des Lettres de Paris; H. Lemonnier, professeur d'histoire au lycée Louis-le-Grand, et à l'Ecole des Beaux-Arts; J. Melouzay, professeur d'histoire au lycée Fontanes; G. Monod, directeur de la *Revue Historique;* E. Müntz, bibliothécaire de l'Ecole des Beaux-Arts; G. Paris, membre de l'Institut, professeur au Collège de France; A. Sorel, secrétaire général de la Présidence du Sénat; P. Vidal de la Blache, maître des conférences à l'Ecole normale supérieure; E. Zévort, inspecteur d'Académie. Adresser les adhésions à M. Gabriel Monod, 76, rue d'Assas.

— La traduction de l'*Ecclésiaste*, par M. Ernest Renan, paraîtra à la fin de cette année; elle est précédée d'une longue introduction.

— L'éditeur C. Klincksieck publie une *Nouvelle collection à l'usage des classes* où il a déjà fait paraître des *Observations sur les exercices de traduction du français en latin*, par M. F. Antoine, professeur chargé du cours de littérature ancienne à l'Ecole supérieure des lettres d'Alger. Le même auteur publie dans cette collection un *Manuel d'orthographe latine, d'après le manuel de M. Brambach, traduit, augmenté de notes et d'explications*. (In-16°, IV et 98 p. 1 fr. 50). Un autre volume de la collection, qui paraît en même temps, est une traduction, par M. A. Legouez, professeur au lycée Fontanes, de la *Métrique grecque et latine* de Lucien Mueller, ainsi que du traité historique du même auteur sur *le développement de la métrique chez les anciens*. (In-16°, XXI et 158 p. 2 fr.) M. E. Benoist, professeur à la Faculté des lettres de Paris, a fait précéder la traduction de M. Legouëz d'une Introduction. — Nous reviendrons sur ces deux volumes.

— La librairie Eug. Belin annonce la très prochaine publication d'une édition de *Sermons de Bossuet*, publiés sur les ms. ou sur les éditions originales par notre collaborateur M. A. Gazier. Cette édition ne comprendr pas moins de 23 discours, et elle permettra de suivre les progrès de Bossuet orateur depuis 1653 jusque vers 1690. L'édition de M. Gandar s'arrêtait en 1662; on aura dans celle qui est actuellement sous presse un essai de restitution des textes qui appartiennent à la grande époque de la vie de Bossuet.

— La première série des études de MM. Edmond et Jules de Goncourt sur l'*Art du XVIIIe siècle* vient de paraître à la librairie Charpentier; elle renferme quatre études : *Watteau, Chardin, Boucher* et *La Tour*. Prochainement paraîtront la deuxième série *(Greuze, les Saint-Aubin, Gravelot* et *Cochin)* et la troisième série *(Eisen, Moreau, Debucourt, Fragonard, Prudhon)*.

— Le premier *Annuaire de la Société des études juives* a paru (Paris, Durlacher. In-8°, 284 p. 6 fr. 50). Ce n'est pas un véritable Annuaire, il n'aurait pu le devenir — lit-on dans l'avant-propos — que si la publication avait été ajournée au delà des limites imposées par les circonstances. Les *Annuaires* suivants justifieront mieux leurs titres, et contiendront : 1° le compte-rendu de l'Assemblée générale annuelle;

2° une revue historique de l'année; 3° une revue littéraire de l'année; 4° des articles divers; 5° des reproductions d'imprimés rares. — L'Annuaire de 1881 renferme : I. Une étude de M. James DARMESTETER sur *Joseph Salvador* (p. 5-73); l'auteur y retrace le rôle d'un homme « d'une originalité rare et qui mérite l'attention à double titre : d'abord pour lui-même et pour son talent propre, puis comme le représentant de toute une race nouvelle. Salvador, en effet, est en date le premier juif français qui ait exprimé la pensée des siens depuis l'émancipation. De 1789 à l'année 1822 où parut l'édition de l'*Essai sur le Mosaïsme*, il s'est écoulé trente-trois ans, l'âge moyen d'une génération et le temps normal nécessaire pour l'éducation d'une nouvelle couche. Salvador fut l'*homme représentatif* de cette couche et c'est en lui que parut au jour, pour la première fois, quel composé moral allait donner le vieil élément biblique, avec ses traditions et ses aspirations séculaires plus vieilles que toute histoire, en se fondant dans cette religion d'hier qui s'appelle la Révolution française ». II. *Règlements somptuaires de la communauté juive de Metz à la fin du* XVIII[e] *siècle* (pp. 77-121; communiqués par M. Abraham CAHEN). III. *Hirtzel Lévy, mort martyr à Colmar en 1754*, par M. Isidore LOEB (pp. 125-161; Hirtzel est-il bien un « martyr »; n'est-il pas plutôt la victime d'une déplorable erreur judiciaire?). IV. *Statuts* ou *Escamots des Juifs d'Avignon* (publiés d'après un imprimé rare de 1779, pp. 165-259) et suivis de l'*Histoire de deux manifestes faits à Carpentras en 1669-70 et 1678-79* (pp. 261-275). — L'*Annuaire* se termine par les statuts de la Société des études juives (pp. 277-281).

— M. Ferdinand de SAUSSURE a été chargé d'un cours de *gothique et ancien haut-allemand*, et M. AMIAUD, d'un cours d'*assyrien* à l'Ecole des Hautes-Etudes.

ALLEMAGNE. — L'édition des comédies de Plaute, entreprise par trois érudits, MM. G. LŒWE, G. GŒTZ et Fr. SCHŒLL (*die Dreimænnerausgabe*, comme on dit en Allemagne) s'avance rapidement; déjà, cette année, M. Gœtz et Lœwe ont publié l'*Asinaria;* M. Gœtz vient de faire paraître l'*Aulularia;* M. Schœll annonce pour une époque assez rapprochée l'édition du *Truculentus*, que suivra celle de l'*Amphitryon* où MM. Lœwe et Gœtz uniront encore leurs efforts.

— La librairie Teubner doit bientôt publier les livres suivants : *Appendix artis Dionysii Thracis*, p. p. G. UHLIG; — *Studien über Euklid*, de M. J. L. HEIBERG; — *Vergils Eclogen in ihrer strophischen Gliederung nachgewiesen, mit Commentar*, p. p. W. H. KOLSTER; — et dans la « Bibliotheca scriptorum græcorum et romanorum Teubneriana » *Juli Frontini Strategematon libri IV*, rec. Gotthold GUNDERMANN.

— M. Gustaf HINRICHS a publié le premier volume des petits écrits de Wilhelm Grimm (*Kleinere Schriften*, in-8°, IX et 587 p. 11 mark 50); ce volume contient des mélanges sur l'histoire de la littérature et les contes populaires (*Allerlei Vermischtes zur Litteraturgeschichte und Maerchenkunde)* sous les rubriques suivantes : *Biographisches, Wissenschaftliche Anfænge, Naturpoesie, Kunstpoesie, Zu den Mærchen, Reden, Zeitgeschichtliches, Erzæhlungen*. La publication entière comprendra trois volumes.

— M. Oskar ERDMANN vient de faire paraître une édition de l'*Evangelienbuch* d'Otfrid (*Otfrids Evangelienbuch herausgegeben und erklært*. Halle a. S. Waisenhaus. In-8°, LXXVII et 494 p.) Cette édition est le cinquième volume de la *Germanistische Handbibliothek*, dirigée par M. J. Zacher; on sait que les quatre premiers volumes sont : I. *Walther von der Vogelweide*, p. p. W. Wilmanns; *Kudrun*, p. p. E. Martin; *Vulfila*, p. p. E. Bernhardt; *Heliand*, p. p. E. Sievers; d'autres volumes sont en préparation : *Gotische Grammatik und gotisches Wœrterbuch*, par M. E. Bernhardt; *Altsæchsisches Wœrterbuch*, par M. E. Sievers; *Saemundar Edda*, par

M. B. Sijmons; *Snorra Edda*, par M. E. Mogk; *Beowulf*, par M. Max Rieger; *Der Nibelunge Nôt*, par M. Zacher; *Isengrimes Nôt*, par M. H. Lœschhorn; *Lamprechts Alexander*, par M. K. Kinzel; *Wolframs von Eschenbach Parzival*, par M. K. Lucae; *Gottfrids von Strassburg Tristan*, par M. Al. Reifferscheid; *Hartmannes Irvein*, par M. Em. Henrici; enfin une deuxième édition de *Walther von der Vogelweide*, par M. W. Wilmanns.

— Nous avons récemment annoncé que M. E. Stengel, professeur de langues romanes à l'Université de Marbourg, publiait une collection de « dissertations sur le domaine de la philologie romane », *Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*. Le IIIe fascicule de cette collection vient de paraître (Marburg, Elwert. In-8º, xx et 176 p. 5 mark) et renferme, outre une introduction de M. Stengel, trois dissertations présentées à la Faculté de philosophie de Marbourg : I. *Die Stellung von O in der Ueberlieferung des altfranzœsischen Rolandsliedes*, par M. H. Perschmann (pp. 1-48); II. *Die Chanson de Gaydon, ihre Quellen und die angevinische Thierry-Gaydonsage*, p. p. M. W. Reimann (pp. 49-120); III. *Die Beziehungen zwischen den Chansons de geste Hervis de Mes und Garin le Loherain*, par M. A. Rhode (pp. 121-170).

— Un privat-docent de l'Université de Breslau, M. Sarrazin, publiera prochainement, d'après les manuscrits de Londres, de Lincoln et de Cambridge, une édition d'un texte en ancien anglais, *Octavian*.

— MM. E. Martin, professeur à l'Université de Strasbourg, et Wilhelm Wiegand, directeur des archives, doivent publier, à la librairie Trübner, une revue intitulée : *Strassburger Studien, Zeitschrift für Geschichte, Sprache und Litteratur des Elsasses*. Cette revue est donc une revue de l'histoire et de la littérature de l'Alsace; elle paraîtra à des intervalles indéterminés; la librairie déclare qu'elle ne peut offrir provisoirement une rémunération aux collaborateurs des *Strassburger Studien*. Chaque volume de la revue se terminera par une bibliographie de tous les ouvrages ayant rapport à l'histoire, à la langue et à la littérature de l'Alsace; le premier volume rendra compte de toutes les publications parues sur ce domaine depuis 1870.

— Dans le 1er fascicule de 1879 de l'*Anzeiger* de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur*, M. A. Schœnbach rendait très longuement compte d'une publication de M. A. Jeitteles, intitulée : *Altdeutsche Predigten, aus dem Benedictinerstifte S. Paul* (Innsbruck, Wagner) et terminait ainsi son analyse de cette édition : « Il manque à M. Jeitteles toutes les qualités, qui sont nécessaires à l'éditeur d'un texte en ancien allemand; avant tout, il lui manque : soin, application, connaissances ». — M. Jeitteles a répondu à cette critique par un livre de 150 pages : *Die Sanct-Pauler Predigten und Herr Schœnbach, Abwehr einer Recension über das Werk « altdeutsche Predigten, etc., zugleich ein Beitrag zur literarischen Kritik unserer Tage* (Innsbruck, Wagner); M. Jeitteles, lui, conclut que M. Schœnbach ne connaît pas la paléographie, qu'il n'a pas en philologie de solides connaissances, qu'il ne sait même pas la théologie, enfin qu'il manque d'impartialité et d'équité; il croit avoir prouvé que M. Schœnbach n'est qu'un simple mortel, qui, malgré ses prétentions, a des imperfections et des défauts », et que son compte-rendu est « le chef-d'œuvre de la critique, telle qu'elle doit ne pas être ». — Dont acte; attendons-nous à une nouvelle réplique de M. Schœnbach.

— Le savant professeur d'histoire de l'Université de Leipzig, M. Wilhelm Arndt, doit publier une édition critique d'une œuvre de Gœthe, « les Oiseaux » (*Die Vœgel*); M. Arndt a eu entre les mains le manuscrit même de Gœthe, conservé à la Bibliothèque de Gotha; il y a trouvé une scène entièrement inédite, que le poète n'avait pas jugée digne de l'impression et un grand nombre de variantes intéressantes

qu'il signalera dans son édition critique; il y donnera de curieux détails sur l'origine et la composition de la pièce, et y prouvera que le perroquet représente Cramer, et le grand-duc, à la fois Bodmer, Klopstock et Nicolai.

— La direction des archives de la guerre en Autriche publie, depuis cette année, sous forme de fascicules paraissant à intervalles déterminés, des « Communications » fort intéressantes pour l'histoire. Deux fascicules ont déjà paru (*Mitteilungen des k. k. Kriegsarchivs*, hrsg. v. der Direction des Kriegs-archivs. Wien, Verlag des k. k. Generalstabes. Heft I. u. II. In-8°, 246 p.). On y trouvera une lettre de Gentz au prince Lobkowitz sur la catastrophe d'Iéna et d'Auerstædt (lettre du 22 octobre 1806), une dissertation sur l'investissement et la capitulation de Dresde en 1813 (on y voit pour quelles raisons le général Klenau annula la convention signée avec Gouvion Saint-Cyr), un article sur la guerre de 1809 et sur les motifs des mesures stratégiques que prit l'archiduc Charles après Essling et jusqu'à Wagram (cet art. justifie complètement l'archiduc Jean qu'on accusait jusqu'ici d'être arrivé trop tard et d'avoir causé la perte de la bataille), un compte-rendu des recherches faites par la Direction des archives de la guerre dans les archives des administrations civiles et militaires, et des grandes familles nobles d'Autriche et de Hongrie, pour découvrir des documents historiques. Ajoutons que les documents découverts jusqu'ici ont été autographiés et sont en vente, aux archives de la guerre, pour le prix d'un florin.

— Parmi les ouvrages qui doivent prochainement paraître (ou qui paraissent, au moment où nous mettons sous presse), citons : *Briefe von J. G. von Zimmermann, Wieland u. A. v. Haller an Vincenz Bernhard von Tscharner*, p. p. R. Hamel (Rostock, Werther); — *Register zu Wendelins von Maltzahn deutschem Bücherschatz, bearbeitet von* G. Wœlcker (Frankfurt a. M. Vœlcker); — *Sigmund Feyerabend, sein Leben und seine geschæftlichen Verbindungen, ein Beitrag zur Geschichte des Frankfurter Buchhandels im XVI. Jahrhundert, nach archivalischen Quellen bearbeitet von* Heinr. Pallmann (Frankfurt a. M. Vœlcker); — *Geschichte der aufgeklaerten Selbstherrschaft und der Widergeburt der Sitten*, par St. Gætschenberger (Leipzig, Wigand); — *Schiller und Gœthe im Urteile ihrer Zeitgenossen; Zeitungskritiken, Berichte und Notizen, Schiller und Gœthe und deren Werke betreffend aus dem Jahren 1770-1832*, gesammelt u. hrsg. v. J. W. Braun (Leipzig, Schlicke; la première partie de l'ouvrage sera consacrée à Schiller et comprendra deux volumes); — *Luthers Leben*, par J. Kœstlin. (Leipzig, Fues, avec des illustrations authentiques); — *Das religiœse Bewusstsein der Menschheit im Stufengang seiner Entwickelung*, par Ed. de Hartmann (Berlin, Duncker); — *Geschichte der englischen Metrik*, par J. Schipper (Bonn, Strauss; la 1re partie est consacrée à la métrique de l'ancien anglais); — *Geschichte der Ethik I. Ethik der Griechen*, par Th. Ziegler (Bonn, Strauss); — *Geschichte Roms wæhrend des Verfalles der Republik, von Zeitalter des Scipio Aemilianus bis zu Sullas Tode*, par K. Neumann (Breslau, Koebner; recueil des conférences faites par feu Neumann et réunies par E. Gothein, d'après les notes laissées par Neumann); — *Neue Beitræge zur deutschen Synonymik*, par Dan. Sanders (Stuttgart, Abenheim); — *Kleinere Schriften*, par K. G. Bruns. (Weimar, Bœhlau; deux vol. du prix de 20 mark.)

— Il y aura, le 13 janvier 1882, cent ans que les *Brigands* de Schiller auront été représentés à Mannheim pour la première fois; à l'occasion de cet anniversaire, Mr Th. Mehring prépare un ouvrage intitulé : *Hundertjæhrige Bühnengeschichte der Schillerschen Ræuber*.

— Arnold Ruge a laissé des mémoires qui, sous le titre d'*Histoire de notre temps*, s'étendent de l'année 1848 jusqu'à la guerre franco-allemande. Cet ouvrage vient d'être publié par la librairie C. F. Winter, de Leipzig. (*Geschichte unserer Zeit von*

den Freiheitskriegen bis zum Ausbruch des deutsch-franzœsischen Krieges.)

— La *deutsche Zeitung*, de Vienne, décernera un prix de 100 ducats à l'auteur du meilleur *Chant national*. Ce chant doit « fortifier les Allemands d'Autriche dans la défense de leur peuple » et « être digne des devoirs nationaux et des sentiments artistiques des races allemandes qui habitent sur les rives du Danube ». Il a manqué, jusqu'ici, dit la *deutsche Zeitung*, un hymne qui fût la « propriété poétique de toute la nation » et qui « célébrât l'inséparable communauté intellectuelle de toutes les races allemandes en même temps que la mission nationale des populations allemandes de l'Autriche. Qu'est le *deutsches Vaterland* de Arndt, sinon une protestation contre la renaissance politique de l'Allemagne, et la *Wacht am Rhein*, n'est-elle pas interdite aux Allemands d'Autriche qui, hélas! n'ont pas eu le bonheur de combattre en 1870 comme en 1813 le grand combat de la défense de la frontière occidentale de l'Allemagne? Quant au *deutsches Lied*, de Kalliwoda, ce n'est que la préface d'un chant plus puissant qui fera connaître aux esprits les buts nationaux les plus élevés. Nous voulons, poursuit le journal de Vienne, tirer de l'âme du peuple un chant à la fois allemand et autrichien. — Un prix de dix ducats sera décerné aux deux poètes qui viendront immédiatement après le vainqueur du concours. Mais il faut se hâter; car les poésies doivent être envoyées avant le 1er décembre, et les résultats, proclamés le 17 décembre de cette année.

— Le 23 octobre a eu lieu l'inauguration d'un monument élevé à Znaim à la mémoire de Charles Sealsfield.

ANGLETERRE. — Il vient de paraître une traduction anglaise de l'ouvrage de M. A. Barth, notre collaborateur, sur les *Religions de l'Inde;* cette traduction est due à M. Wood (*The religions of India*. London, Trübner. 1[illegible], in-8°, xxiv et 309 pp).

— L'édition de l'*Ibis* d'Ovide, par M. Robinson Ellis, est sous presse et paraîtra probablement à Noël.

— Sous peu sera également publié le IIIe volume de l'édition de l'*Odyssée*, entreprise par M. Hayman; ce volume comprend les chants XII-XXIV.

— L'auteur d'un livre sur Shakspeare (traduit en allemand par feu W. Wagner), M. Edward Dowden, professeur de littérature anglaise à l'Université de Dublin, doit, dit-on, publier un ouvrage sur Gœthe, semblable à celui qu'il a composé sur le grand poète anglais.

— M. A.-H. Sayce quitte l'Angleterre à la fin de ce mois pour entreprendre un voyage en Egypte; il y prendra copie d'un certain nombre d'inscriptions dans la contrée entre le Caire et Abydos.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 novembre 1881.

Après avoir entendu, en comité secret, la lecture du procès-verbal de la partie secrète de la dernière séance, l'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. Littré. Deux tours de scrutin ont lieu et donnent les résultats suivants :

	1er tour	2e tour
M. Alexandre Bertrand........................	11 voix.	29 voix.
M. Victor Guérin	8 —	2 —
M. Siméon Luce..............................	5 —	» —
M. Henri Weil................................	13 —	6 —

M. Alexandre Bertrand est élu. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le président de la république.

M. Bréal présente quelques observations sur l'étymologie et les variations de sens de plusieurs mots latins.

1° *Inquam.* Cette forme n'est pas un présent; c'est un aoriste le seul qui se soit conservé dans la conjugaison latine. Les exemples de l'emploi de ce mot dans les auteurs, permettent autant d'y voir un passé qu'un présent. Quand, par exemple, en répétant une phrase, on insère, la seconde fois, le mot *inquam*, ce mot peut se traduire aussi bien par « ai-je dit » ou « disais-je » que par « dis-je ». L'*m* finale d'*inquam* correspond au ν qui termine en grec la première personne des aoristes seconds. Le verbe latin était probablement **vequere*, répondant au grec *Fέπω ou *ἔπω (présent de εἶπον) : *qu* latin = π grec, comme on le voit dans *quinque* = πέμπε, *sequor* = ἕπομαι, etc. **Vequere* a fait à l'aoriste **vequam*; le même verbe, composé avec la préposition *in*, a donné **invequere* et **invequam*; d'où enfin, par contraction, *inquam*. Si cet aoriste s'est conservé seul en latin, tandis que tous les autres disparaissaient, cela vient sans doute de ce qu'il avait, employé comme incise, un usage particulier et tout différent de celui des autres verbes : l'emploi exceptionnel du mot en a conservé la forme exceptionnelle.

2° *Duntaxat.* Le sens de ce mot est « jusque-là, seulement »; ce sens se voit clairement dans des phrases comme celle-ci : « Tutor non rebus duntaxat, sed etiam moribus pupilli praeponitur. » M. Bréal explique ce mot par la réunion de la conjonction *dum* avec un ancien subjonctif *taxat*, parent de *tangere*. Le sens littéral est : « pourvu qu'il touche [la limite indiquée], à condition de ne pas dépasser la limite. »

3° *Solum*, seulement, *solus*, seul. Ces mots paraissent identiques avec *sollus*, qui signifie « entier », et d'où sont venus *sollemnis*, *sollers*, etc. Le sens propre de *solum* est « en tout »; *unus solus* a signifié « un qui est tout, un en tout », avant de signifier « un seul ». Suivant une conjecture due à M. Gréard, *sola* a peut-être encore sa signification primitive dans le célèbre vers de Virgile :

Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.

Sola nocte, c'est-à-dire « par une nuit complète, en pleine nuit ».

4° *Paene*, qui signifie, en latin classique, « presque », a dû d'abord signifier « tout à fait » ; *fast*, en allemand, a ainsi passé successivement par ces deux significations. L'affaiblissement du sens s'explique par le penchant qu'on a constamment, en parlant, à exagérer l'expression de la pensée. *Paene* est, pense M. Bréal, parent de *penitus*.

5° *Obliviscor* au sens de « je me souviens de », avec le génitif, est à l'origine une construction incorrecte; c'est une faute analogue à celle qui a passé dans notre langue et qui nous fait dire *Je me souviens* au lieu de *Il me souvient*. En effet, *obliviscor* est parent d'*oblitero* et signifie « effacer »; la seule construction primitivement admise devait être celle qui nous a été conservée dans ces mots de Virgile :

Nunc oblita mihi tot carmina.

La construction *obliviscor* avec le génitif a dû être formée par analogie avec celle de *memini*.

Ouvrages présentés, de la part des auteurs : — par M. Ravaisson : Ravaisson (Ch), *les Écrits de Léonard de Vinci, à propos de la publication intégrale des douze manuscrits inédits de la bibliothèque de l'Institut* (extrait de la *Gazette des beaux-arts*); — par M. Robert : Heiss (Aloys), *les Médailleurs de la Renaissance*, 1re partie, — par M. Derenbourg : Wickes (William), *Treatise of the accentuation of the three so-called poetical books of the Old Testament*; — par M. Le Blant : Rey (Guillaume), *Notice sur la vie et les travaux de M. de Saulcy*; — par M. Gaston Paris : Arbois de Jubainville (H. d'), *Études grammaticales sur les langues celtiques*, 1re partie : *Introduction; phonétique et dérivation bretonnes*; — par M. Delisle : 1° Mas Latrie (L. de), *Généalogie des rois de Chypre de la famille des Lusignan* (extrait de l'*Archivio veneto*); 2° Robert (Ulysse), *Supplément à l'Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*; 3° Robert (Ulysse), *Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France dont les catalogues n'ont pas été imprimés*, 2e fascicule; — Barth (Aug.), *the Religions of India*, translated by J. Wood.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 28 Novembre — 1881

242. — **A Hebrew grammar with exercises,** selected from the Bible, by Ada S. Ballin and F. L. Ballin. London, C. Kegan Paul and Co. 1881, 1 vol. in-16, pp. xvi, 509.

Les grammaires hébraïques ne manquent pas ; les bonnes, c'est autre chose. Celle-ci est une des meilleures et des plus utiles que nous connaissions, en France et en Angleterre. Ce qui en fait l'originalité propre, c'est le caractère essentiellement pratique qu'elle affecte ; non à la façon Ollendorff, ni qu'il s'agisse d'apprendre à l'étudiant à parler hébreu ; mais dans le bon sens du mot, les auteurs tenant sans cesse l'étudiant dans la langue réelle et dans les textes : toutes les règles sont accompagnées d'exercices de traduction, d'hébreu en anglais et d'anglais en hébreu, le texte traduit ou à traduire étant toujours un texte réel, un texte biblique, soit exactement reproduit, soit très légèrement modifié. Une personne qui aura fait avec soin tous les exercices de la grammaire sera en état de lire la Bible couramment, et avec le plaisir de retrouver en chemin nombre de connaissances. Par là, ce livre peut rendre des services même hors d'Angleterre.

Malgré ce caractère pratique de leur ouvrage, et bien qu'ils étudient l'hébreu pour lui seul, les auteurs n'oublient pas que l'hébreu n'est pas une langue en soi et n'ignorent pas sa situation au milieu du groupe sémitique. Les formes ségolées sont fort exactement expliquées par l'arabe : du moment qu'ils recouraient à la grammaire comparée, les auteurs auraient pu avec profit demander ses services plus souvent, par exemple dans la théorie du *vav* conversif (§§ 77 sq.). Nous n'avons qu'une lacune importante à signaler : on cherche inutilement un chapitre sur la formation des mots. L'exécution typographique est admirable et fait honneur aux presses de M. Kegan Paul [1].

1. Disons pourtant que les fautes d'impression abondent et l'errata ne les relève pas toutes : quelques mots oubliés dans les deux petits dictionnaires hébreu-anglais

Nous apprenons que les âges réunis des deux auteurs, frère et sœur, s'élèvent au total de 35 ans, et que l'impression du manuscrit est commencée d'il y a deux ans; comme rien dans l'ouvrage même ne décèle de si jeunes mains, il y a là un exemple de précocité philologique qui promet réellement pour l'avenir.

James Darmesteter.

---

243. — I. **Aeschyli tragoediae**, edidit A. Kirchhoff. Berlin, Weidmann. 1880, petit in-8°, de VIII-382 pages.
— II. **Eschyle**, morceaux choisis publiés et annotés par Henri Weil. Paris, Hachette. 1881, in-16 de VI-234 pages. — Prix : 1 fr. 60

I. M. Kirchhoff, dans une courte préface, indique très nettement le but qu'il s'est proposé. Il n'a pas essayé de nous donner un texte d'Eschyle corrigé (c'était là, dit-il, une tâche au dessus de ses forces); il a voulu simplement rendre service à ceux qui aiment, en toutes choses, à se rendre un compte exact de la réalité des faits. Or, suivant M. K., les hardiesses de la critique conjecturale font trop souvent perdre de vue au lecteur l'état vrai du texte d'Eschyle. A force de conjectures et de corrections, les phrases obscures et mutilées des mss. finissent par disparaître si complètement aux yeux du lecteur qu'il devient beaucoup trop facile d'oublier à quel point, en réalité, ce texte est incertain, et qu'il faut quelque effort pour ne point s'endormir dans une sécurité pleine d'illusion. On ne saurait trop remercier M. K. d'avoir si nettement signalé le mal, et d'avoir entrepris d'y porter remède. Son édition est désormais indispensable à quiconque voudra étudier Eschyle avec le moins de chances possible de se laisser duper par de vaines apparences de restitution.

Voici donc ce que M. K., pour arriver à son but, a résolu de faire (je traduis encore sa préface) : 1° donner une collation très complète des mss. essentiels; 2° y ajouter les commentaires anciens; 3° indiquer les principales conjectures modernes.

M. K. a constitué son texte principalement d'après le *Mediceus* (ou *Laurentianus* 32, 9). Il n'a pas encombré son texte, cela va sans dire, de toutes les fautes manifestes du ms., mais il a donné en note toutes les leçons de quelque intérêt, et n'a admis de corrections dans le texte que celles qui étaient, à ses yeux, absolument certaines. A supposer même qu'il ait pu se tromper parfois sur ce point, l'inconvénient est léger, puisque l'annotation met toujours sous les yeux du lecteur, à côté de la correction, la leçon même du ms. Dans les passages nombreux où la leçon du Mediceus est certainement fautive, mais où aucune correc-

---

et anglais-hébreu qui servent pour les exercices. *Nota bene*, pour la seconde édition.

tion n'est sûre, M. K. a reproduit purement et simplement la leçon suspecte, sans prétendre la corriger, sans même avertir le lecteur. Quelquefois, très rarement, M. K. signale une lacune grave, un vers interpolé; mais c'est l'exception.

Cette extrême réserve a peu d'inconvénients. Il est clair que son édition ne s'adresse pas à des lecteurs tout-à-fait hors d'état de juger par eux-mêmes jusqu'à quel point un texte est défectueux ou ne l'est pas; les débutants ne la liront pas sans guide, ou sans le secours d'une édition plus largement annotée. Je crois cependant que M. K. aurait pu signaler çà et là plus complètement qu'il ne l'a fait certains défauts de son texte. Par exemple, *Prométhée*, 541, ἰδίᾳ γνώμᾳ fait un vers faux; de même, au v. 897, γάμῳ δαπτομέναν. Donc ces deux passages sont certainement altérés. En signalant ces vers comme faux, M. K. eût épargné quelque peine à son lecteur; de même encore en maint autre passage. Pourquoi s'abstenir de le faire? Ailleurs même, là où l'altération est moins manifeste, on serait bien aise d'avoir l'opinion d'un critique tel que M. Kirchhoff.

Au bas de la page, une double série d'annotations renferme, d'une part, les scholies marginales et les gloses interlinéaires du *Mediceus* (sauf en ce qu'elles ont de tout à fait insignifiant), et, d'autre part, à côté des variantes du ms., un choix de conjectures empruntées à tous les critiques qui se sont occupés d'Eschyle. Sur ce dernier point, j'aurais encore un léger regret à exprimer : je voudrais un choix un peu moins restreint. M. K. a prévenu l'objection : « on m'accusera peut-être, dit-il, d'une parcimonie excessive; je réponds que j'ai fait ainsi à dessein, et avec préméditation. » On aurait mauvaise grâce après cela à insister. Il me semble pourtant qu'une parcimonie moins stricte aurait rendu cet excellent volume plus utile encore et plus agréable. S'il est nécessaire de n'admettre dans le texte que des corrections trois fois évidentes, il n'en est pas tout à fait de même des notes : plus de latitude y est permise. Je sais bien qu'un amas de conjectures entassées dans les notes ne sert parfois qu'à jeter de la confusion dans l'esprit. Mais M. K. n'a rien à craindre à cet égard : il pècherait plutôt par le défaut contraire. En voici un exemple : *Perses*, 133, ἀνδρῶν πόθῳ : M. K. ne mentionne même pas la conjecture d'Oberdick, ἀνδρῶν ὁδῷ, qui s'appuie sur le scholiaste, et qui me paraît, quant à moi, presque certaine. *Prométhée*, 113, je ne trouve pas davantage la conjecture de Wecklein προυσελούμενος si vraisemblable. Il serait aisé de multiplier ces exemples. N'y a-t-il pas là quelque excès de prudence? M. K. n'est d'ailleurs pas moins sévère pour lui-même que pour les autres. Il ne hasarde pour son propre compte qu'un très petit nombre de conjectures. On est tenté de le regretter en voyant combien la plupart sont ingénieuses.

II. Le volume de M. Weil est un recueil de morceaux choisis à l'usage des classes. Un recueil de ce genre, quand il s'agit d'Eschyle, n'est pas

aisé à faire. La difficulté tient à la fois à l'obscurité propre de cette poésie et à l'état lamentable du texte en beaucoup de passages. Il faut donc choisir des morceaux qui puissent donner une idée juste du poète, et qui, en même temps, ne se trouvent pas être, soit par leur nature propre, soit par la faute des mss., d'une intelligence trop difficile pour un très jeune public. M. W. a porté dans cette tâche, outre une compétence tout à fait supérieure d'helléniste et de critique, une grande habitude de l'enseignement, un sûr instinct de ce qui convient à des écoliers. S'il reste, çà et là, quelques objections à faire, c'est peut-être que la tâche, comme le dit l'éditeur lui-même, était par certains côtés condamnée d'avance à des imperfections inévitables.

Je signalerai d'abord, en tête du volume, une excellente notice sur Eschyle. C'est un morceau aussi élégant qu'instructif, où se reconnaît à chaque ligne l'écrivain qui connaît à fond son sujet. Ces dix pages sont un chapitre d'histoire littéraire tel qu'il serait à désirer que notre littérature scolaire en possédât sur chacun des écrivains de l'antiquité. Les mêmes qualités d'élégance et de précision, qui sont comme la marque propre de M. W., se retrouvent dans le commentaire. Enfin les morceaux eux-mêmes me semblent choisis avec beaucoup de goût : le *Prométhée* presque entier, et les principales scènes des autres pièces, sauf les *Suppliantes,* qui, à cause de leur caractère tout lyrique, convenaient mal à la destination particulière du recueil. Non que M. W. ait rejeté absolument tout ce qui est lyrique. « Les chœurs, dit-il, forment une partie trop importante de la tragédie d'Eschyle pour qu'il fût possible de les supprimer tout à fait; mais on n'en trouvera que trois ou quatre. » On ne saurait s'en plaindre. Les chœurs d'Eschyle sont obscurs par eux-mêmes, et le texte en est trop souvent mal établi. Ceux mêmes que M. W. a admis, et qu'il a bien fait d'admettre comme échantillons de cette poésie si hardie et si éclatante, ne sont pas exempts de ce double inconvénient.

Ceci m'amène à dire un mot du travail critique de l'éditeur. Bien que ce recueil, en effet, ne soit pas une édition critique à proprement parler, M. W. est un éditeur trop savant et trop consciencieux pour consentir à donner quoi que ce soit d'imparfait et de négligé. Il n'a même pas reproduit simplement sa grande édition de 1867 ; il a revu son texte avec le plus grand soin, et cette petite édition est à ce point de vue fort intéressante. Une liste placée en tête du volume signale celles des corrections adoptées dont M. W. n'avait encore parlé ni dans le commentaire ni dans les *addenda* de son édition de 1867 ; la plupart, au reste, avaient déjà paru dans la *Revue de philologie*, 1881, p. 65 et suivantes. M. W. en a emprunté quelques-unes à ses devanciers ; un certain nombre lui appartiennent en propre. Il va sans dire qu'en somme la manière dont M. W. a constitué la plupart des passages controversés est fort plausible, et fait honneur, comme d'habitude, à son savoir et à son goût. Voici pourtant, je ne dirai pas quelques objections, mais l'expres-

sion de quelques scrupules que je soumets à l'éditeur lui-même. Je prends ces exemples dans les extraits des Perses.

Le vers 13 est ainsi écrit : νέον δ' ἄνδρα βαΰζει. M. W. donne pour sujet à βαΰζει le mot ἄστυ, qui sert déjà de régime au verbe ἀφικνεῖται. Je ne comprends guère cette phrase. S'il fallait à tout prix expliquer ce texte, j'aimerais encore mieux prendre pour sujet du verbe βαΰζει le mot θυμός du vers 11, en faisant une parenthèse de la phrase : Πᾶσα γὰρ ἰσχὺς Ἀσιατογενὴς ᾤχωκε. Mais le plus sûr, à mon sens, est de considérer le texte comme altéré. M. W. était, je crois, de cet avis dans son édition de 1867, et M. Kirchhoff, de son côté, propose en note νέων δ' ἀμωδρὰ βάξις, qui est plausible. Je ne demande pas qu'on *corrige* ce passage, mais il me semble que le lecteur aimerait à trouver en note un signe de doute.

Au vers 117, la correction τοῦσδε μὴ στόνους, avec le changement de ponctuation du vers précédent (ὀᾶ ὀᾶ Περσικοῦ στρατεύματος), donne un sens séduisant. Est-elle assez évidente pour occuper dans le texte une place définitive? Il est vrai que M. W., dans son *avertissement*, a répondu d'avance à ce scrupule. Parlant de certaines conjectures qu'il a introduites dans le texte : « il en est, dit-il, que nous nous serions borné à mettre en note si nous avions eu à faire une édition critique ». Il est certain qu'en général, quand on s'adresse aux écoliers, on s'efforce de leur présenter un texte satisfaisant, et qu'on leur épargne la confidence des tâtonnements par lesquels les éditeurs ont dû passer avant de corriger tant bien que mal une phrase boiteuse. N'y a-t-il pas pourtant quelque inconvénient, dans certains cas, à leur donner comme authentiques des passages fortement remaniés par un moderne? Dans une édition critique, quelles que soient les hardiesses de l'éditeur, elles ont pour correctif sa conscience d'érudit, qui lui fait mettre sous les yeux du lecteur toutes les pièces nécessaires à une complète information. Au contraire, dans une édition classique, les corrections conjecturales restent seules, ou peu s'en faut : car les écoliers, il faut l'avouer, ne lisent guère les notes critiques (d'ailleurs tout à fait sommaires) qu'on met en tête du volume. Je suis bien loin de demander qu'on introduise dans les classes la critique des textes; mais on peut montrer parfois même à des élèves l'état vrai du texte, comme on leur montre une statue antique fruste en certaines parties et mutilée. Les mettre de temps en temps, avec discrétion, en présence de la réalité exacte, ne saurait être un mal ni pour l'éducation générale des jeunes esprits, ni pour leur donner une connaissance véritable des œuvres antiques. Qu'on fasse sans le dire les corrections nécessaires et certaines, et même quelques-unes de celles qui ne sont que vraisemblables, rien de mieux. Mais gardons-nous d'aller trop loin. M. W., au reste, nous a maintes fois donné le bon exemple en pareille matière, et je suis bien certain de n'être pas en désaccord avec lui sur le principe. Il s'agit seulement ici d'une question de mesure et d'application. Pour ce qui regarde en

particulier le passage que je viens de citer, j'aimerais mieux lire dans le texte la leçon médiocre du *Mediceus* accompagnée d'un signe de doute, et trouver en note la correction conjecturale.

Je trouve très-vraisemblable la correction du vers 277 (πλαγτῶν ἐν σπιλάδεσσι, au lieu de πλαγκτοῖς ἐν διπλάκεσσι), et celle de la strophe 280-283. M. Weil avait déjà tenté de corriger ce dernier passage dans son édition de 1867. Il y revient cette fois encore, et se tient plus près des mss. La restitution nouvelle est fort élégante. — Je signalerai aussi la restitution de l'antistrophe (285-289), déjà proposée dans l'édition de 1867, et qui me paraît à peu près indubitable. — Au vers 121, il me semble que la leçon ἔσσεται (le *Mediceus* donne ἔσεται) est bien prosaïque, et que la correction ᾄσεται est nécessaire ; ἔσεται n'est peut-être même qu'une mauvaise orthographe pour ἀίσεται (=ᾄσεται).

Mais en voilà assez sur ces détails. Je ne puis que répéter en terminant que ces *Morceaux choisis d'Eschyle,* très intéressants pour les hellénistes, seront fort utiles aux écoliers.

Alfred Croiset.

---

244. — **La caduta, ode di Giuseppe Parini,** breve studio critico di Ottaviano Targiani Tozzetti. Livorno, Fr. Vigo. 1881, in-18, 16 p.

« Les critiques italiens, dit M. R. Dumas dans son étude sur le poète du *Jour*, ont fort admiré la *Chute* et l'ont considérée avec raison comme l'expression la plus remarquable du talent lyrique de Parini. De toutes les odes, en effet, c'est celle qui traduit avec le plus d'énergie ce sentiment de dignité qui fait le fond de la nature de notre poète, en même temps que s'y manifeste toute l'originalité de son art ». Ce jugement de l'écrivain français, qui n'est d'ailleurs que le résumé et l'écho fidèle des éloges décernés par les historiens de la littérature italienne à l'ode célèbre de Parini, vient de trouver un contradicteur dans la patrie même du poète ; loin de penser qu'on ne saurait montrer, comme l'a dit Giudici, « depuis Pétrarque jusqu'à nos jours » de « composition plus magistrale, plus virile, plus philosophique » que la *Chute*, M. Ottaviano Targiani Tozzetti n'hésite pas à déclarer que cette ode trop vantée est une œuvre de vieillesse, sans verve, sans indignation ni originalité véritables et pleine de contradictions ; le calme montré par le poète en présence des conseils honteux qui lui sont donnés, cette colère qui devait renverser tous les obstacles et ne sait que répondre froidement au sauveur qui veut l'avilir : « tu es humain, mais tu n'es pas juste » ; tout cela paraît à M. O. T. T. un simple jeu d'esprit, où le poète, obéissant d'une manière inconsciente à ses habitudes de composition, exagère involontairement les conseils ironiques qu'il se fait donner : hypothèse ingénieuse qui explique le peu d'ardeur indignée avec laquelle il les repousse, et montre en même temps combien l'admiration traditionnelle inspirée par son

ode est en réalité peu légitime et fondée. Tout cela est fort juste, et, si l'on est en droit de se demander comment M. Ottaviano Targiani Tozzeti a pu faire d'une étude aussi sérieuse un cadeau de noces, on ne peut que souscrire à ses critiques, quelque sévères qu'elles soient.

C. J.

---

245. — **Gœthe-Jahrbuch**, herausgegeben von Ludwig Geiger. Zweiter Band. Frankfurt am Main, Literarische Anstalt, Rütten u. Loening. 1881, in-8°, VIII et 536 p. — Prix : 11 mark.

En souhaitant, au commencement de cette année (*Revue critique*, n° 8, art. 38), la bienvenue au *Gœthe-Jahrbuch*, nous disions qu'il justifiait les espérances qu'avaient fait concevoir les noms de son directeur et de ses collaborateurs. Le deuxième volume de l'*Annuaire de Gœthe*, — qui a été publié cette année le 22 mars, le jour même où, en 1832, mourut le grand écrivain — est aussi attachant, aussi instructif que son aîné.

Il commence par les *Abhandlungen* (p. 1-100) ou articles de fond. M. George Brandes, dans une de ces études claires, précises, brillantes comme il sait les faire (*Gœthe und Dänemark*, pp. 1-48), raconte l'accueil que le Danemark fit aux œuvres de Gœthe. Jusqu'à Œhlenschläger, on n'y connut guère que le premier Gœthe, comme disait Rahbek, le Gœthe de *Götz*, de *Werther*, de *Clavijo* et de *Stella*, et l'on regardait l'écrivain comme un exalté et un fou, qui n'était bon qu'à pousser les jeunes gens au suicide, comme un auteur immoral dont la lecture ne devait être permise qu'aux personnes d'un âge mûr. Baggesen « inquiet, enthousiaste, hypercritique, ne pouvait reconnaître le génie de Gœthe sans condamner le sien ». Mais bientôt le Danemark devint mûr pour Gœthe, *gœthereif*, comme dit M. Brandes, citant un mot heureux d'Auerbach. Œhlenschläger éprouva pour Gœthe le plus vif enthousiasme et le représenta dans son *Corrège* sous les traits de Michel-Ange ; Hauch, Sibbern et Oersted furent de fervents admirateurs de Gœthe ; Heiberg fit « connaître aux classes élevées de la société danoise ce qu'il avait pris et appris de Gœthe ». Il est vrai, Kierkegaard jugeait que la vie et l'œuvre de Gœthe étaient un « scandale » ; puis, la haine nationale contre l'Allemagne, la perte du Schleswig détournèrent de la littérature allemande. Néanmoins, conclut M. Brandes, Gœthe devint pour la nouvelle génération l'Allemagne idéale ; mais il n'influa pas directement sur les esprits ; son action s'exerça, « en partie, par l'héritage littéraire que nous avions reçu de nos pères, en partie, par les idées et les formes françaises, par la grande critique française ». — M. Julian Schmidt traite des rapports de Gœthe avec le christianisme (*Gœthe's Stellung zum Christenthum*, pp. 49-64) ; le christianisme, selon lui, occupe dans la vie de Gœthe une place plus grande que dans la vie de tout autre écrivain du XVIII[e] siècle. — M. Erich Schmidt retrace, avec beaucoup de

pénétration et de savoir, l'histoire du Faust de Lessing *(Zur Vorgeschichte des Gœthe'schen Faust*, pp. 65-86). — M. R. M. Werner raconte la première représentation du *Götz de Berlichingen* à Berlin (12 avril 1774) d'après le compte-rendu de la *Gazette de Voss*, une lettre inédite d'un inconnu, une autre lettre inédite de Nicolai au baron de Gebler, etc. (pp. 87-100).

Dans la deuxième partie de l'*Annuaire*, dans les *Forschungen*, nous trouvons d'abord un excellent article de M. Bernhard Suphan sur la première rédaction de quelques poésies de Gœthe (*Aeltere Gestalten Gœthe'scher Gedichte*, pp. 103-145), d'après le cahier où Herder avait copié, en 1781, trente-six poésies de son ami, d'après une copie prise par Herder de neuf autres poésies, enfin d'après une copie prise par Caroline Herder du *Wanderer* et du *Klaggesang*. Cet article renferme des informations d'une grande importance pour la chronologie des poésies lyriques de Gœthe, ainsi qu'un grand nombre de variantes et de corrections intéressantes. — M. W. Wilmanns (pp. 146-167) s'abandonne de nouveau à sa manie conjecturale qui lui fait souvent trouver d'ingénieux rapprochements, mais aussi des combinaisons bien subtiles. Il prétend démontrer que dans *Erwin et Elmire*, Erwin est Herder; Elmire, Caroline Herder; Olympia, non pas la mère de Gœthe, comme on l'avait cru, mais la sœur de Caroline; Bernardo le conciliateur, Merck, oui, Merck-Méphistophélès que, cette fois, Gœthe représente « sincèrement bienveillant et désintéressé », Merck, le maître de français de Caroline, comme Bernardo est le maître de français d'Elmire; mais Bernardo a aussi, selon M. Wilmanns, le nom et quelques traits de Bernard, l'oncle de Lili. — M. H. Düntzer analyse ce que Gœthe a dit de ses premières relations avec Schiller *(Zu Gœthes Bericht über seine Anknüpfung mit Schiller*, pp. 168-189). — M. O. Brahm étudie les transformations que le *Götz de Berlichingen*, paru en 1773, subit lorsque Gœthe le remania pour la première fois, en vue de la scène (1804); cette analyse est très exacte et très minutieuse; M. Brahm y montre que la pièce fut entièrement remaniée à tous les points de vue *(durchaus decomponirt und recomponirt*, dit Gœthe lui-même) et fort maladroitement gâtée [1].

Dans la troisième partie de l'*Annuaire*, intitulée *Neue Mittheilungen*, M. W. Arndt, l'historien bien connu, publie une scène entièrement inédite des « *Oiseaux* » de Gœthe *(Die Vögel)*, d'après le manuscrit de la

1. Certains critiques ont reproché à l'éditeur que les *Abhandlungen* et les *Forschungen* ne diffèrent pas assez les unes des autres. Il y a pourtant, ce nous semble, une grande différence entre l'étude de M. Brandes, par exemple, et le travail de M. Brahm; l'*Abhandlung* est destinée surtout au grand public, et ce qu'on appelle *Forschung*, aux spécialistes. Un simple changement contenterait tout le monde : ce serait de fondre les deux rubriques *Abhandlungen* et *Forschungen* en une seule et de mettre tous les travaux de longue haleine, tous les articles de fond, sous une même rubrique : *Abhandlungen und Forschungen*.

bibliothèque de Gotha ; — M. de Loeper, une petite poésie de Gœthe, en vers burlesques, adressée à Merck (bien probablement, selon nous, à l'occasion du *Götz*), et quelques conjectures heureuses sur les vers que renferme le *Notizbuch* du voyage de Gœthe en Silésie (1790); — M. de Biedermann, une ancienne rédaction du chant d'un chœur dans le second *Faust* (IIIe acte). Viennent ensuite, dans l'ordre chronologique, quarante et une lettres de Gœthe, communiquées par diverses personnes, entre autres par MM. de Loeper, L. Geiger, Bartsch et Arndt, et accompagnées de notes et d'explications ; on remarquera dans la lettre XVIII un jugement sur Beethoven, dans la lettre XX adressée à Windischmann ce que dit Gœthe de sa *Théorie des couleurs*, etc., etc. A ces lettres de Gœthe, le directeur du recueil, M. L. Geiger, ajoute deux lettres de la mère du grand poète (*Frau Rath* ou *Frau Aja*, comme elle se nomme elle-même en plusieurs endroits) à Phil. Seidel et à la duchesse Anne-Amélie ; la lettre à la duchesse est datée du 24 septembre 1779 ; elle est vraiment belle, comme le dit M. Geiger [1], et fait souhaiter qu'on publie bientôt les autres lettres de Mme la conseillère Gœthe à Anne-Amélie, lettres qui sont dans les archives de Weimar et qui dépassent le nombre de soixante-dix. Enfin, M. Geiger publie une lettre de Moritz à Gœthe, où se trouvent de fines observations sur le *Tasse*. Il termine la partie consacrée aux « Communications nouvelles » par un travail étendu sur Gœthe à Dornbourg (pp. 316-373). Après la mort du grand-duc Charles-Auguste Gœthe, désireux de se recueillir, passa quelques semaines au château de Dornbourg que le prince lui avait déjà proposé comme demeure (7 juillet-11 septembre 1828). M. Geiger donne sur ce séjour les détails les plus complets, surtout d'après le petit écrit de Sckell et une lettre de Frommann à Stüve ; il y joint, en même temps qu'une table très soignée de la correspondance de Gœthe à Dornbourg, des lettres inédites du poète au chancelier de Müller, à Henri Meyer et d'autres personnages [2].

La quatrième partie du recueil (*Mittheilungen von Zeitgenossen über Gœthe*, pp. 374-424) nous donne : 1° des lettres (tirées par M. Geiger des papiers de Bertuch) de Fritz Jacobi à Wieland, entre autres une conversation où Gœthe, à qui Jeanne Fahlmer montre l'article du *Mercure* sur *Götz*, s'exprime sur le compte de Wieland avec un humour, une vivacité, une candeur qui charmeront tous les lecteurs ; des lettres de Scherff, de Weisse, surtout de Göchhausen, où il est question de Gœthe et de Lenz ; des extraits de la correspondance échangée entre Göschen et Bertuch à l'occasion de la première édition des œuvres complètes de Gœthe ; 2° des lettres (publiées par M. de Loeper) de C. A. Vulpius à Nic. Meyer ; les principaux événements dont Vulpius entretient brièvement son ami

1. « .... dieser prächtige Brief » (p. 312).

2. D'après les copies de Uhde, que M. Geiger a soigneusement comparées avec les originaux des archives de Weimar.

sont l'exil ou plutôt le renvoi de Kotzebue, la mort de Schiller, celle de sa sœur, les inquiétudes qu'inspire la santé alors chancelante de Gœthe, la bataille d'Iéna, la maison de Gœthe occupée par les Français et sauvée du pillage par la présence des maréchaux, le mariage avec Christiane.

Dans la cinquième partie du *Gœthe-Jahrbuch* on trouve, sous la rubrique *Miscellen :* I. Des documents sur Gœthe, tirés par M. Erich Schmidt des papiers de Ring, où le jeune érudit a déjà fait de précieuses trouvailles. Remarquons, en passant, que la lettre de Villoison, du 17 juin 1782, rappelle, parfois presque mot pour mot, une lettre du savant français à Knebel (22 mai 1782, dans « Düntzer, *aus Knebels Nachlass* », p. 93); on y trouve les mêmes louanges de la duchesse, de Herder, de Wieland, etc. Deux autres lettres de Villoison adressées l'une à la duchesse, l'autre au colonel d'Hendrich, et publiées par Düntzer dans le même recueil (pp. 97-101), renferment les épigrammes latines que cite M. Schmidt et que Villoison montrait à Ring le 22 mars 1783. La rédaction, donnée par Düntzer, de l'épigramme sur Gœthe, nous semble même, en deux endroits, bien préférable à celle que publie M. Schmidt. *Juvenis* vaut mieux que « juvenum », puisqu'il s'agit de Werther (« les amours fatais d'un infortuné jeune homme », traduit Villoison), et *docta* ne se comprend guère; il faut lire *nostrae*, se rapportant à « aulae » du vers suivant. — II. Des *Anti-Xenien* que M. R. M. Werner a trouvées dans les papiers de Nicolai. — III. Une note de M. de Loeper sur le mot *Fideler* (Faust, *Walpurgisnachtstraum*); Düntzer croit que ce terme est synonyme de *Lustiger :* M. de Loeper prouve de la façon la plus convaincante que le mot n'est autre que *Fiedeler* ou *Fiedler*, violonniste. — IV. Des notes diverses, de MM. Brahm, Werner et de Beaulieu-Marconnay (cette dernière note, relative à la représentation de la deuxième partie de *Faust*). — La *Chronique* mentionne les représentations des drames de Gœthe, les cours dont le poète est l'objet dans les diverses universités d'Allemagne et de Suisse, l'inauguration du *Gœthe-Denkmal* de Schaper, etc.; on y notera particulièrement un article très âpre et très dur, mais assez mérité, de M. Geiger contre l'association francfortoise connue sous le nom de *freies deutsches Hochstift*[1]. — La bibliographie est aussi complète que possible; les notices qui résument le contenu de chaque ouvrage, sont rédigées avec autant de goût que de concision.

En un mot, le deuxième volume du *Gœthe-Jahrbuch* fait honneur au directeur de ce recueil, M. L. Geiger, qui a su recruter de sérieux collaborateurs et réunir à la fois des articles si solides et tant de renseignements nouveaux et importants, tant de lettres encore inédites et précieuses

1. Ce « Verein » a, entre autres prétentions, celle de purger la langue allemande des mots étrangers; il dit *Besorgung* et non « Commission », *Briefhülse* (!) et non « Couvert », *Verbesserungsabzüge* et non « Correcturen »; *Achtelbogen* et non « Octav »; *Herausgeberschaft* (!) et non « Rédaction »; *Theilkünstler* et non « Spezialist », etc.

pour la connaissance de la vie et des œuvres de Gœthe. Il fait également honneur aux éditeurs, MM. Rütten et Lœning, car le volume est magnifiquement imprimé et relié. Puisse cette publication durer longtemps encore et trouver parmi le public allemand, dont elle mérite la sympathie et la reconnaissance, un grand nombre de lecteurs!

A. C.

---

246. — **Die Bühnengeschichte des Gœthe'schen Faust,** von Wilhelm Creizenach. Frankfurt a. M. Literarische Anstalt, Rütten u. Lœning. In-8°, iv, 59 p.

Dans cet opuscule M. Creizenach rapporte les jugements que Gœthe portait sur le *Faust* au point de vue théâtral, et fait l'histoire des représentations de cette grande œuvre dramatique. Il a consulté avec grand profit le livre de Enslin et surtout l'étude publiée par Mehring dans l'*Almanach* de Gettke ; il ajoute aux renseignements qu'il a puisés dans ces deux ouvrages d'ingénieuses remarques, celle-ci, par exemple, que dans la première partie de *Faust*, les scènes composées pendant les années de jeunesse ont été imaginées pour le théâtre, et que celles qui « emportent l'imagination du lecteur au delà des étroites limites du monde des planches » datent presque toutes d'une époque postérieure. Gœthe, du reste, avoue qu'après 1790, son *Faust* ne s'approcha pas du théâtre, mais s'en éloigna de plus en plus; selon le mot du *Vorspiel*, que rappelle à propos M. C., il s'attardait en détours aimables (*mit holdem Irren).* Quant à la seconde partie, comme le montre M. C., Gœthe a toujours songé à la faire représenter; tout, dit-il, y frappe les sens; il voulait que le rôle d'Hélène fût rempli dans la première moitié du IIIme acte par une tragédienne, dans la seconde, qu'il considérait comme un opéra, par une chanteuse; il étudiait avec Eckermann certains effets de scène, s'appliquait à résoudre plusieurs difficultés (par ex., celles que présente l'apparition de l'homunculus, de l'éléphant, etc.), en reconnaissant toutefois qu'il lui faudrait un théâtre très vaste, un régisseur comme il n'y en a guère, et un machiniste capable de se plier aux plus grandes exigences. L'opuscule de M. C. est instructif et attachant; la finesse et l'érudition dont le critique fait preuve, l'élégance du style le rendent digne d'être lu par tous ceux qui s'intéressent au *Faust* de Gœthe ; c'est plus qu'un écrit de circonstance, comme l'appelle trop modestement l'auteur ; c'est une étude que les *Gœtheforscher* ne négligeront pas, malgré sa brièveté, et l'on ne pourrait guère reprocher à M. Creizenach que d'avoir été trop discret, d'avoir cité l'opinion de Devrient et d'autres, sans dire la sienne, et de ne pas proposer, lui aussi, les changements et les coupures qui rendraient le *Faust* tout-à-fait propre à la scène.

C.

247. — **Etude sur le Traité du libre arbitre de Vauvenargues**, par M. l'abbé Morlais, ancien élève de l'Ecole des Carmes, docteur ès-lettres. Paris, Ernest Thorin. 1881, 1 vol. in-8°, de v-187 p.

Cette étude sur un des opuscules « les moins connus » de Vauvenargues est probablement une thèse de doctorat, et l'on n'a pas besoin d'y regarder à deux fois pour voir que cette thèse, ou plutôt cette dissertation théologico-philosophique, n'a pas été présentée à la Faculté des lettres de Paris. On connaît mieux Vauvenargues quand on a lu, outre ses œuvres si bien éditées par M. Gilbert, les pages exquises qui lui ont été consacrées par Sainte-Beuve et par M. Nisard, qu'on ne le connaît après avoir lu M. l'abbé Morlais. Le livre est à la fois trop long et trop court, trop long car on sent à tout moment que l'auteur fait ce qu'on appelle du développement, trop court parce que la discussion du libre-arbitre considéré en lui-même devait être plus étendue. Les plus grands philosophes ont traité cette question ; Bossuet a composé un traité du libre-arbitre que l'on pouvait comparer à celui de Vauvenargues; M. l'abbé Morlais ne tient pour ainsi dire aucun compte de ce traité, non plus que des nombreux ouvrages qui l'ont précédé ou suivi. Une entrée en matière assez obscure, une analyse très sèche du traité de Vauvenargues, de grands mots comme ceux de déterminisme janséniste et de prédestinationisme, des citations inattendues de l'*Antigone* de Sophocle et du *de Legibus* de Cicéron, enfin une argumentation plus théologique que philosophique où l'on rencontre pêle-mêle Adam et Eve et Proudhon, les enfants morts sans baptême, les hommes pervers et les bossus, voilà ce qu'on trouve dans cette *Etude*, d'un intérêt, ce semble, assez médiocre. Vauvenargues substituait la passion au libre-arbitre, tout le monde le sait, tout le monde convient qu'il avait tort, et il n'était pas besoin de le prouver si longuement, en déclarant qu'on a « été plus d'une fois tenté de reculer devant la témérité » d'une telle entreprise.

---

248. — **Souvenirs militaires d'un jeune abbé soldat de la République** (1793-1801), publiés par le baron Ernouf. Un vol. in-12 de iv-359 pages. Paris, Didier. — Prix : 3 fr.

Le titre de ce petit livre est bien trompeur. On s'attend à lire des mémoires tout à fait personnels, écrits au jour le jour par un prêtre patriote et par un soldat chrétien; mais il n'en est rien : c'est une sorte de journal très incomplet et très sec, dont la valeur littéraire est nulle, et qui n'ajoute rien à ce que l'on savait déjà sur les guerres de géants que nos pères ont soutenues après 1792. Ce ne sont même pas des *Souvenirs* écrits au jour le jour ; ce sont des fragments de lettres écrites on ne sait à qui, datées souvent de X... et relatives à X... ce qui est toujours désagréable au lecteur. Il semble même que M. le baron Ernouf collabore

BULLETIN MENSUEL

DE

BIBLIOGRAPHIE

PUBLIÉ PAR LA LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, 28

N° 5 PARIS Novembre 1881

La **Librairie Ernest Leroux** publie ou reçoit en dépôt tous les ouvrages sérieux qui lui sont offerts. — Elle procure aux meilleures conditions les livres français et étrangers, anciens ou nouveaux. — Elle achète au comptant les bibliothèques et se charge des ventes aux enchères.

Religion, Mythologie, Philosophie.

Tiele (C.-P.), Histoire comparée des anciennes religions de l'Egypte et des peuples sémitiques. Traduite du hollandais, par G. Collins, précédée d'une préface par Albert Réville. *Paris*, gr. in-8. 6 »

French (Rev. J.), The great pyramid and its symbolisms. (*Baptist family Mag.* Aug.)

Barth (A.), The religions of India. Authorised translation by. Rev. J. Wood. *London*, in-8, perc. 20 »

Oldenberg (H.), Buddha. Sein Leben, seine Lehre, seine Gemeinde. *Berlin*, in-8. 12 50

Hardy (R. Spence), The legends and theories of the buddhists compared with history and science. 2^d édition. *Londres*, gr. in-8. 9 50

Virchow (R.), Uber die Veddas von Ceylon und ihre Beziehungen zu den Nachbarstæmmen. *Berlin*, in-4, cart. 10 »

Coddington (Rev. R. H.), Religious beliefs and practices in Melanesia. (*Journal of anthropological institute of Great Britain*. Feb.)

Maxwell (W.), Aryan mythology in malay traditions. (*Journal of royal asiatic society of Great Britain at Ireland*. July.)

Fischer (Otto), Bonifatius, der Apostel der Deutschen. Nach den Quellen dargestellt. *Leipzig*, in-8. 7 50

Mourant Brock, de l'université d'Oxford. La croix païenne et chrétienne. Notice sur son existence primitive chez les païens et son adoption postérieure par les chrétiens. Traduction faite sur la 2e édition. *Paris*, in-18, illustré. 2 »

Plumptre (C. E.), General sketch of the history of pantheism. *Londres*, 2 vol. in-8, perc. 22 50

Archéologie, Sciences et Arts.

Dillon (F.), The arab monuments of Egypt. (*Nineteenth Century*, Aug.)

Sepp (J. N. und Bernh.), Justinians Sophiendom auf Moria und die übrigen Tempel Jerusalems nach arabischen und sonstigen Quellen. *Munich*, in-8, grav.

Roller (Théophile), Les catacombes de Rome. Histoire de l'art et des croyances religieuses pendant les premiers siècles du christianisme. *Paris*, 2 vol. in-folio, avec 100 héliogravures, d.-m. 280 »

Weil, Le cimetière israélite de Tlemcen. *Avignon*, in-8, 13 pages.

Straub (A.), Le cimetière gallo-romain de Strasbourg. *Strasbourg*, gr. in-8, cartes et planches. 20 »

Madden (F. W.), Coins of the Jews. Being a history of the jewish coinage and money in the old and new testaments. With 279 woodcuts and a plate of alphabets. *Londres*, gr. in-4, d.-r. 52 50

A guide to the principal gold and silver coins of the ancients from B. C. 700 to A. D. 1. 2^d ed. Third issue (part). Text and plates 15-21. *Londres*, in-8, cart. 3 25

Synopsis of the contents of the British Museum Department of coins and medals.

Bretschneider (E.), Early european researches into the flora of China. *Shanghai*, in-8. 15 »

Linguistique et Littérature.

Hovelacque (Abel), La linguistique. 3e édition. *Paris*, in-12. 4 »

Kussmaul (A.), Die Stœrungen der Sprache. 2e Aufl. *Leipzig*, in-8. 7 50

Indo-european roots with derivatives and analysis of some gaelic compound words. (*Scottish-celtic Rev.*, March.)

Annales du Musée Guimet. Tome II. *Paris*, un beau volume in-4 de 577 pages. 15 »

Sommaire : Textes sanscrits découverts au Japon, publiés par Max Müller. — O-mi-to-king, ou Soukhavati-Syouha-Soutra, d'après la version chinoise de Kournarajiva, traduit du chinois par Ymaizoumi et Yamata. — La métrique de Bharata, texte sanscrit publié et traduit par Paul Regnaud. — Analyse du Kandjour et du Tandjour. Recueil des livres sacrés du Tibet, par A. Esoma de Körös, traduit et augmenté par Léon Feer.

Berger (Philippe), L'écriture et les inscriptions sémitiques. *Paris*, gr. in-8. 2 50

Dümichen (J.), Die kalendarischen Opferfest-Listen im Tempel v. Medinet-Habu. Mit Vorwort und Uebersetzung der auf die allmonatlich gefeierten Feste bezügl. Tabellen. *Leipzig*, in-folio, planches. 50 »

Brown (F.), Recent works in assyriology. (*American journal of philology*. July.)

Plumptree (Rev. E. H.), Assyrian and babylonian inscriptions. (*Expositor*, July.)

Haupt (Paul), Der Keilinscriftliche Sintfluthbericht. Eine Episode d. babylonischen Nimrodepos. Mit dem autograph. Keilschrifttext d. babylon. Sintfluthfragmentes. *Leipzig*. 3 75

Berger (Philippe), La Phénicie pour faire suite à l'Ecriture et les inscriptions sémitiques. *Paris*, gr. in-8. 2 »

Ballin (A. S. and F. L.), A hebrew grammar. With exercises selected from the bible. *Londres*, in-8. 9 50

Wilhelm Gesenius' hebræische Grammatik. Nach Rœdigers Tode vœllig umgearbeitet und herausgegeben von E. Kautzsch. 23. vielfach verbesserte und vermehrte Auflage; mit einer Schrifttafel von J. Euting. *Leipzig*, gr. in-8. 5 »

Stier (G.), Kurzgefasste hebræische Grammatik f. Gymnasien. *Leipzig*, in-8. 2 25

Sem und Japhet. Die hebræischen Worte der jüdischdeutschen Umgangssprache zusammengestellt und erklært. *Leipzig*, in-8. 1 »

Maimonides Commentar zum Tractat Makkoth im arabischen Urtext und verbess. hebraischer Uebersetzung hrsg. von J. Barth. *Leipzig*, in-8. 2 50

Bacher (W.), Abraham Ibn Esra als Grammatiker. Ein Betrag zur Geschichte der hebræischen Sprachwissenschaft. *Strasbourg*, in-8. 5 »

Le Livre de Sibawaihi, Traité de grammaire arabe, par Siboûya, dit Sîbawaihi. Texte arabe, publié d'après les manuscrits du Caire, de l'Escurial, d'Oxford, de Paris, de Saint-Pétersbourg et de Vienne, par Hartwig Derenbourg. Tome I. *Paris*, gr. in-8. 15 »

Amari (Michael), Ad rerum italicarum scriptores C. L. Muratorii. T. I, p. II. Additamenta, quæ sub titulo Bibliothecæ arabo-siculæ collegit atque italice transtulit. *Turin*, in-folio. 50 »

Ravanavaha oder Setubandha. Herausgegeben von Siegfried Goldschmidt. II. Thl. (Schluss.) *Strasbourg*.

Vardhamana's Ganaratuamahodadhi, with the author's commentary. Edited with critical notes and indices by Julius Eggeling. Part. II. *Londres*, in-8. 7 50

Steinthal (P.), Specimen der Nâyâdhammakahâ. *Berlin*, in-8, 3 »

Gerson Da Cunha (J.), The konkani language and literature. *Bombay*, in-8. 6 25

Harlez (C. de), Un fragment du commentaire de M. Darmesteter sur le Vendidad. *Louvain*, brochure in-8.

Gabelentz (G. von der), Chinesische Grammatik. *Leipzig*, gr. in-8. 40 »

Tchou Pô-lou, Les instructions familières. Traité de morale pratique, publié pour la première fois avec deux traductions françaises, l'une juxta-linéaire, l'autre littérale, accompagné d'un commentaire littéraire et philologique, de notes ad variorum et d'un vocabulaire de tous les mots du texte, par Camille Imbault-Huart. *Péking*, in-8. 10 »

Ewald (L.), Grammatik der T'ai oder siamesischen Sprache. *Leipzig*, gr. in-8. 11 25

The avar language (*Journal of royal asiatic society of Great Britain et Ireland*, July).

Frohwein (E.), Verbum homericum. Die homer. Verbalformen. *Leipzig*, in-8. 4 50

The place of celtic in the indo-european family of languages. (*Scottish-celtic Rev.*, March.)

Soltmann (H.), Der Infinitiv mit der Præposition à im Altfranzœsischen. *Heilbronn*, in-8. 1 25

Thibaut, Li romanz de la poire. Erotish-allegor. Gedicht aus dem XIII. Jahrh. hrsg. v. F. Stehlich. *Halle*, in-8. 5 »

Christine de Pizan, Le livre du chemin de long estude publié pour la première fois par R. Püschel. *Berlin*, in-8. 7 50

Tuim (J. de), Li hystore de Julius Cesar. Eine altfranzœsische Erzæhlung

in Prosa. Zum ersten Mal hrsg. v. F. Settegast. *Halle*, in-8. 11 25

Flaschel (H.), die gelehrten Wœrter in der chanson de Roland. *Gottingue*, in-8. 1 50

Hannapel (M.), Poetik Alain Chartiers. *Heilbronn*, in-8. 1 25

Grosse (R.), der Stil des Crestien v. Troies. *Heilbronn*, in-8. 1 25

Elpis Melena. Gemma ou vertu et vice. Nouvelle, traduite de l'allemand par Elisée Bost. *Paris*, in-18. 3 »

Littauische Lieder und Mærchen. Gesammelt nnd herausgegeben von K. Brugman und A. Leskien. *Strasbourg*, in-8. 10 »

Touknædhi, An icelandic poem from about 1650, A. D. Edited by W. H. Carpenter (*American journal of philology*, July).

Arbois de Jubainville (d'), L'alphabet irlandais primitif et le dieu Ogmios. *Paris*, in-8, 7 p.

Extrait des Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Cummins (A. H.), Grammar of the old friesic language. *Boston*, in-8. 6 25

Spurrell's practical lessons in welsh. *London*, in-12. 3 25

Güterbook (B.) et R. Thurneysen. Indices glossarum et vocabulorum hibernicorum quæ in grammaticæ celticæ editione altera explanantur. *Leipzig*, in-4. 8 75

Σειρα πληρης Γαλλικης Γραμματικης. Grammaire grecque, en grec par B. Nicolaïdy. *Paris*, gr. in-8. 10 »

Abhandlungen f. die Kunde d. Morgenlandes. Red. v. E. Windisch. 8. Band, Nr. I. *Leipzig*, in-8. 10 »

Sommaire : Die Vetâlapancavinçatikâ in den Recensionen d. Civadâsa u. e. Ungenannten, mit krit. Commentar hrsg. v. H. Uhle.

Zeitschrift f. vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen begründet von A. Kuhn, herausgegeben von E. Kuhn und J. Schmidt. *Berlin*.

On peut de nouveau avoir la collection complète (vol. I-XXV) de ce journal pour 312 fr. 50.

Journal of the Bombay branch of the royal asiatic society. N° XXXVIII. Vol. XIV. *Bombay*, in-8. 9 50

Sommaire : Contributions to the study of indo-portuguese numismatics. Part I. By J. Gerson Da Cunha. — The history of the Wahhabys in Arabia and in India, by T. Rehatsek. — Contributions to the study of indo-portuguese numismaties. Part. II. By Gerson Da Cunha. — The doctrines of metempsychosis and incarnation among nine heretic muhammadan sects. By E. Rehatsek — Proceedings : from january to december 1880.

Géographie et Voyages.

Kiepert (H.), Karte des Hellenismus wæhrend d. V. Jahr. v. Chr. 6 Blatt Folio. 1/2500,000. Berlin, 20 »

Kiepert (H.), Karte des macedonischen Hellenismus. 6 Blatt Folio. 1/300,000. *Berlin*. 20 »

Kiepert (H.), Karte der Griechischen Lænder. 9 Blatt Folio. 1/700,000. *Berlin*. 20 »

Allen (G.). Anglo-saxon Britain. *Londres*, in-12, carte. 3 25

Nolhac (Stanislas de), La Dalmatie, les îles Ioniennes, Athènes et le mont Athos. *Paris*, in-18. 3 50

Hellwald (F. v.), und Beck (L. C.), Die heutige Türkei. Bilder und Schilderungen aus allen Theilen d. osmanischen Reiches. 2. ausg. *Leipzig*, 2 vol. in-8. 11 25

Der Orient Geschildert von A. von Schweiger-Herchenfeld. *Vienne*, gr. in-8, 215 grav., cartes et plans. 20 »

Beltrame (A. G.), Il Sennaar e lo Sciangallah. *Naples*, 2 vol. in-8, carte. 8 »

Raverty (H. G.), Notes on Afghanistan and part of Baluchistan : geographical, ethnographical and historical, extracted from the writings of little-known afghan and tajzik historians, geographers and genealogists ; and from personal observations. Section III. *Londres*, in-folio. 6 25

Passingham (Captain), missionary tours in India and Ceylon. *Londres*, in-12. 2 50

Wheeler. The foreigner in China. With introduction by W. C. Sawyer. *Chicago*, in-12. 8 »

Bird (Isabella L.), Unbetretene Reisepfade in Japan. Eine Reise in das Innere des Landes und nach den heiligen Stætden von Nikko und Yezo. Aus dem Englischen. I. Band. *Jena*, gr. in-8, carte et gravures. 7 50

Black (John R.), Young Japan : Yokohama and Yedo. A narrative of the settlement and the city, from the signing of the treaties in 1858, to the close of the year 1879. With a glance at the progress of Japan during a periode of twenty-one years. *Londres*, 2 vol. in-8, perc. 52 50

Choisy (Auguste), Le Sahara. Souvenirs d'une mission à Goléah, *Paris*, in-18. 4 »

Rohlfs (G.). Kufra. Reise von Tripolis nach der Oase Kufra. *Leipzig*, in-8. 20 »

Leclercq (Jules), De Mogador à Bis-

kra. Maroc et Algérie. *Paris*, in-18, carte. 3 50

Beltrame (A. G.), Il fuime bianco e i Denka. *Naples*, in-8, carte. 4 »

Rey (H.), Etude sur la colonie de la Martinique. Topographie, météorologie, pathologie, anthropologie, démographie. *Paris*, gr. in-8. 3 50

Marshall (W. G.), Through America; or nine months in the United States. 2[d] édition. *Londres*, in-8, photographies. 26 25

Histoire.

Liebrecht (Felix), Zur Volkskunde. Alte und neue Aufsætze von Felix Liebrecht. *Heilbronn*, in-8. 15 »

Jones (Rev. Harry), Past and present in the East. With engravings by Edward Whymper. *Londres*, in-4. 6 25

Hemann (C. F.), Die historische Weltteilung der Juden und die moderne Judenfrage. Abdruck aus der allgem. conservativen Monatschrift. *Leipzig*, in-8. 1 25

Gilbert (G.), Handbuch des griechischen Staatsalterthümer. I. Bd. *Leipzig*, in-8. 7 »

Leist (B. W.), zur Geschichte der rœmischen Societas. *Iéna*, in-8. 2 50

Schmitz (M.), Quellenkunde der rœmischen Geschichte. *Gutersloh*, gr. in-8. 2 50

Koechly (H.), Cæsar und die Gallier. 2[e] éd. *Heidelberg*, in-8. 1 »

Wilson (E.), The Egypt of the past. *Londres*, in-8. 15 »

Egypt as seen in scripture and in the monuments. *Londres*, in-12. 4 50

Featherman (A.), The Arameans. *Londres*, in-8. 26 25

Dozy (R.), The history of the Almohades by Abdo-'l-wahid al-Marrekoshi 2[e] éd. *Leyde*, in-8. 10 »

Législation ottomane par Aristarchi Bey. VI[e] partie contenant le code civil ottoman. Livr. I-VIII, publié par Démétrius Nicolaides. *Constantinople*, in-8. 11 25

Le prix de chacun des 5 premiers volumes est également 11 fr. 25.

Candé. De la mortalité des Européens en Cochinchine. *Paris*, in-8, tableaux statistiques. 4 »

PETITE
COLLECTION BIBLIOGRAPHIQUE

I. **Scanderbeg** (Georges Castriota), Essai de bibliographie raisonnée. Ouvrages sur Scanderbeg, écrits en langues française, anglaise, allemande, latine, italienne, espagnole, portugaise, suédoise et grecque et publiés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à nos jours, par Georges Pétrovitch. *Paris*, petit in-8, de luxe, impression en rouge et noir, chaque page encadrée d'un filet rouge, sur papier vergé de Hollande 15 »
sur papier Whatman 25 »
sur papier de Chine. 25 »

Reiss (W.) and Stübel (A.), the necropolis of Ancon in Peru. A series of illustrations of the civilisation and industry of the empire of the Incas, 4. part. *Berlin*, in-folio. 37 50

Reiss (W.), und A. Stübel. Das Todtenfeld von Ancon in Peru. Ein Beitrag zur Kultur und Industrie d. Inca-Reiches. 4. Lfg. *Berlin*, in-folio. 37 50

Molmenti (P. G.), La vie privée à Venise depuis les premiers temps jusqu'à la chute de la République. *Venise*, in-8. 8 »

Morel-Fatio (Alfred), L'Espagne au XVI[e] et au XVII[e] siècle, documents historiques et littéraires publiés et annotés par Alfred Morel-Fatio. *Heilbronn*, in-8. 25 »

Vogel (Charles), L'Europe orientale depuis le traité de Berlin. Russie, Turquie, Roumanie, Serbie, autres principautés et Grèce. *Paris*, gr. in-8, cartes, cartonné à l'anglaise. 9 »

Extrait de la publication *Le Monde terrestre* au point actuel de la civilisation, nouveau précis de géographie comparée, descriptive et commerciale.

La question égyptienne. *Paris*, 1881, in-8. 1 »

De Bisson, La Tripolitaine et la Tunisie. *Paris*, 1881, brochure in-8. 1 50

Giffard (Pierre), *du Figaro*, Les français à Tunis. *Paris*, in-18. 3 50

British Burma Gazetter, edited by H. R. Spearman. *Rangoon*, 2 vol., gr. in-8, photographies, d.-m. 65 »

Sommaire : Vol. I : Physical geography, geology, mineralogy, botany. — Ethnology. — Religion. — History. — Manners and customs. — Arts, manufactures, etc. — Population, revenue, trade. — Administrative history. — Mammals; ornithology; reptilian fauna; ichthyology; mollusca.
Vol. II : Gazetter of British Burma, in alphabetical order comprising statistics of every kind. — Appendix.

On peut avoir séparément le vol. I pour 20 fr. et le vol. II pour 37 fr. 50.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

parfois, sans le dire, aux souvenirs de son jeune abbé (ainsi, page 69, il est question des vieillards qui, en 1855, se souvenaient encore d'avoir vu des Russes affamés dévorer du savon). Serait-ce une note imprimée par mégarde dans le texte même ? La chose n'est pas invraisemblable, car l'impression de ce livre ne paraît pas avoir été surveillée de très près : p. 91, à propos du monument élevé à Virgile par Bonaparte, on rencontre une note sur les fautes militaires de Schérer; et l'on est tout surpris de lire (p. 111) une petite note sur les Juifs de Mantoue, note qui appartient à la page suivante. Qu'est-ce encore qu'une certaine lettre d'un certain Drouin à un certain Hastrel qui figure à la page 287 comme un appendice à la page 180? C'est à n'y rien comprendre. Au reste, l'ouvrage n'est pas assez intéressant pour qu'on se donne la peine de chercher ce que l'auteur s'est proposé de faire. Ce qu'il y a de mieux dans ce tout petit livre, ce sont quelques détails sur le siège de Mantoue, sur celui de Gênes, une lettre de Jourdan sur le 18 brumaire (p. 283), et une réimpression d'un article publié par M. E., il y a quelques années, dans la *Revue de France*. On pouvait s'attendre à mieux après avoir lu le *Maret, duc de Bassano*, de M. le baron Ernouf; les *Souvenirs d'un jeune abbé* ne méritaient peut-être pas, autant que le croit l'éditeur, les honneurs de l'impression.

A. G.

---

249. — **Correspondance inédite du prince de Talleyrand et du roi Louis XVIII** pendant le Congrès de Vienne, publiée sur les mss. conservés au dépôt des Affaires étrangères, avec préface, éclaircissements et notes, par M. G. PALLAIN. 1 vol. gr. in-8° de XXVIII-528 pages. Paris, Plon. 1880. — Prix : 7 fr. 50.

L'importance de ces documents inédits serait beaucoup plus grande s'ils n'avaient été connus de MM. Thiers, Mignet, de Viel-Castel et d'Haussonville. Ces historiens ont pu les mettre à profit et en publier même quelques fragments; aussi ne doit-on pas s'attendre à trouver dans ces lettres des révélations; on n'y verra rien qui puisse changer la face de l'histoire.

Il n'en faut pas moins remercier M. Pallain d'avoir donné une si belle édition de cette correspondance, imprimée avec le soin que l'on sait par MM. Plon et Cie. La publication de ces lettres contribuera à mieux faire connaître Talleyrand, le diplomate consommé, ainsi que cet homme étrange, moitié libéral et moitié tyran, qui s'appelle le tsar Alexandre Ier. Les rares conversations que ce prince eut à Vienne avec Talleyrand sont bien curieuses, de même que celles de notre ambassadeur avec lord Castlereagh et avec Wellington; on est heureux d'y trouver quelques phrases comme celle-ci : « Vous avez vingt-cinq millions d'hommes; nous les estimons comme quarante millions » (Lord Castlereagh à Talleyrand, p. 93) et comme cette autre qui montre en quelle estime le futur vainqueur de Waterloo tenait l'armée française :

« Pour faire la guerre au dehors et contre quelque puissance que ce soit, l'armée est aussi excellente qu'elle ait jamais été ; mais dans les questions de politique intérieure, elle ne vaudrait peut-être rien » (p. 262). Un pareil hommage rendu à nos soldats épuisés par vingt-deux ans de guerre est précieux à recueillir.

M. P. a fait précéder cette publication d'une préface un peu courte; il y combat l'opinion de M. Thiers et félicite Talleyrand d'avoir fait donner à la Prusse, non pas la Saxe, mais les provinces rhénanes ; il nous semble difficile, après les événements de ces vingt dernières années, de ne pas partager l'avis de M. Thiers. Les notes dont M. P. accompagne presque toutes les lettres de cette correspondance sont très intructives, et l'on en dirait autant de l'Index biographique et géographique que M. P. a placé à la fin de son ouvrage s'il ne contenait des indications par trop minutieusès, telles que la superficie exacte de l'île d'Elbe et ses richesses minérales, les foires de Leipzig, les états de service de Napoléon, la distance de Vienne à Paris et à Saint-Pétersbourg, etc.

Somme toute, cette publication est importante, et il faut espérer qu'elle sera appréciée de manière à encourager M G. Pallain et ceux qui voudraient imiter son exemple.

A. Gazier.

---

250. — **En Tunisie**, par Albert de la Berge, Paris, Quantin, 1881, 1 vol. in-12 de xi-378 p. — Carte.

Ce livre, qui est destiné, comme nous l'apprend l'auteur dans sa préface, à donner au public une image nette et fidèle de la Tunisie, est le fruit d'un travail très consciencieux. M. Albert de la Berge ne connait pas le pays par lui-même, et c'est de lui que nous savons que son ouvrage est dû à la compilation des meilleurs livres et des meilleurs articles publiés sur le sujet qui nous occupe. Il a divisé son œuvre en trois parties : la première contient le récit de l'expédition française, depuis son origine jusqu'au mois de juin 1881, époque du rapatriement des troupes ; la seconde fait la description du sol et de ses habitants ; la troisième est consacrée à l'histoire du pays sous les divers peuples qui l'ont dominé. Il eût peut-être été plus logique d'intervertir cet ordre, et de reporter à la fin la première partie; s'il eût été procédé de la sorte, le lecteur eût pu suivre plus facilement le courant historique, et eût vu la démonstration française appelée tout naturellement par le mauvais gouvernement des derniers Beys, ainsi que par les intrigues de l'Italie et de la Porte. L'auteur y aurait également trouvé avantage, en évitant une conclusion prématurée, et en laissant place à une suite de l'intéressant récit de la première phase de l'expédition.

Ces restitutions faites, nous dirons que la campagne du printemps de 1881 est fort exactement et clairement racontée, que la description

du sol, des races, des villes est très satisfaisante, ainsi que les aperçus sur le climat, l'agriculture et l'industrie de la Régence. M. A. de la B. appelle avec raison l'attention publique sur la question des frontières (p. 134 et suiv.) qui demandent, dans l'intérêt même de la paix, à être tracées d'une façon certaine; il insiste à bon droit sur l'identité du sol et des races de la Tunisie et de l'Algérie (pp. 132, 133), mais il ne conclut pas et ne nous dit pas qu'en vertu de la logique de l'histoire, ces deux pays ont toujours été forcément soumis à une même domination [1]. C'est pourtant là qu'est le nœud de la question, qui, pendante depuis 1830, semble devoir se résoudre prochainement.

Nous avons relevé quelques petites inexactitudes. Nous lisons (p. 279) : « Les plus célèbres (des associations religieuses) sont les Aïssäouas et les Khouans ». Mais les Aïssäouas font partie des Khouans, comme l'auteur le reconnait lui-même quelques lignes plus loin. Il ne faut pas non plus les appeler « Fils de Jésus », puisqu'ils tirent leur nom de leur fondateur, Mohammed ben Aïssa. Il n'est pas juste non plus de dire que les Wahabites ont pour fondateur Mohammed-el-Medani, qui n'était lui-même qu'un Wahabite, que les persécutions de Mehemet-Ali avaient forcé d'émigrer, après la défaite définitive d'Abdallah-Ibn-Saoud [2]. Le Wahabitisme ne doit pas être assimilé au protestantisme libéral, mais bien plutôt au puritanisme absolu, dont il se rapproche par l'austérité des mœurs, le respect du Livre Saint, et la simplicité du culte. Il eût été utile de nous rappeler, dans la partie du volume consacrée à l'histoire, les nombreuses expéditions françaises et anglaises au moyen desquelles les beys de Tunis furent souvent châtiés de leurs méfaits : les noms de l'amiral Montague, du commandeur Pol, de Ruyter, du duc de Beaufort, du marquis de Martel, de Tourville et du maréchal d'Estrées n'étaient pas faits pour être passés sous silence. Nous ferons encore remarquer à M. Albert de la Berge qu'il est inexact de dire que Philippe II ne voulait pas que les Espagnols s'établissent à demeure sur la côte (p. 336). Ce que le roi d'Espagne ne voulait pas, c'est que don Juan d'Autriche se constituât une royauté dans le nord de l'Afrique,

---

1. Sans parler de Carthage et de Rome, nous voyions les premiers sultans de Tunis étendre leur domination sur presque toute l'Algérie; en 1534, les rôles changent; Kheïr-ed-Din s'empare de la Tunisie, et, depuis ce moment jusqu'à la fin du XVIe siècle, les pachas d'Alger y commandent, la défendent ou la reprennent aux Espagnols. Et, jusqu'à nos jours, ils y dominaient virtuellement ; ils en recevaient un tribut annuel, qui fut payé pour la dernière fois en 1829.

2. Le Wahabitisme fut fondé au milieu du siècle dernier par Abd-el-Wahab, Arabe du Nedj. Ce ne fut pas une secte, mais une Réforme : la base en est l'observation littérale du Coran, à l'exclusion de tous commentaires et *hadits;* le but est de ramener l'islamisme à sa pureté primitive, et à l'adoration du Dieu unique, pervertie par le culte du Prophète et des saints. Après avoir conquis le Nedj, l'Hedjaz, la Mecque et Medine, les Wahabites furent refoulés et massacrés par Mehemet-Ali et ses fils.

comme il en avait l'intention. On peut lire dans De Thou [1] les détails de cette curieuse intrigue, qui se termina par le rappel et la disgrâce de Jean de Soto. Dans le récit de la seconde prise de Tunis par les Turcs (p. 337), il conviendrait de substituer le nom d'El-Euldj-Ali à celui de Sinan-Pacha. Le premier était capitan-pacha et généralissime, tandis que le second ne commandait qu'une partie de l'armée assiégeante, au même titre que Rabadan, Arab-Ahmed, et d'autres pachas. Ajoutons que trois cents hommes de la garnison de la Goulette furent épargnés après l'assaut [2].

Mais ce ne sont là que de légères incorrections, qui ne nous empêcheront pas de féliciter l'auteur d'avoir produit une œuvre utile, et destinée à donner au public une idée très juste d'un pays dans lequel la France semble être appelée à jouer un rôle de plus en plus important.

H. DE G.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le *Supplément* à la cinquième édition du *Dictionnaire universel des contemporains*, de M. G. Vapereau, vient de paraître à la librairie Hachette (41 p.). Ce *Supplément*, motivé par les récentes élections législatives, a pour objet spécial de mettre provisoirement le *Dictionnaire des contemporains* au courant du renouvellement du Parlement français. Il comprend donc : 1° les noms des députés anciens qui ont déjà une notice dans le corps de l'ouvrage, avec l'indication de la situation que leur ont faite les dernières élections ; 2° les noms des nouveaux députés et sénateurs ; 3° et accessoirement, la nécrologie générale depuis la publication de l'édition dernière ; diverses notices faites d'après des renseignements tardivement obtenus ; enfin la rectification de quelques erreurs. Les noms nouveaux sont marqués d'un astérique. — Relevons, en passant, une faute d'impression ; à l'art. Paulin Paris, lisez 1881 et non *1841* et une confusion de personne à l'article *Ladoucette*.

— M. Ernest GLASSON, professeur à la Faculté de droit et à l'Ecole des sciences politiques, publie chez les éditeurs Durand et Pedone-Lauriel le tome premier d'une *Histoire du droit et des institutions politiques civiles et judiciaires de l'Angleterre comparées au droit et aux institutions de la France depuis leur origine jusqu'à nos jours*. Ce tome premier est consacré à l'*époque anglo-saxonne*. (In-8°, 8 fr.) L'ouvrage complet formera six volumes.

— Le tome 1er de l'*Histoire de Charles VII*, par M. G. DU FRESNE DE BEAUCOURT a paru à la librairie de la Société bibliographique ; il a comme sous-titre : *Le Dauphin, 1403-1422*. (In-8°, 8 fr.) L'ouvrage entier formera cinq volumes ; avec le

---

1. *Histoire universelle*, t. VII, p. 110.
2. Voir les *Relations du siège*, par le comte Gabrio Serbelloni, gouverneur de Tunis, et don Juan de Zamoguerra. (Documents espagnols, traduits par E. de la Primaudaye, *Revue africaine*, 1877, pp. 294-298 et 361-379). — Voir encore la *Cronica de Guerra*, de Diego de Torres, défenseur de la Goulette. (Sarragosse, 1579.)

tome V paraîtra un album contenant des portraits, des fac-similés, des cartes, etc. Le tome II est actuellement sous presse.

— Dans une brochure de 35 pages (in-8°, Vic), intitulée *L'abbé Maudoux, confesseur de Louis XV*, M. Antoine de LANTENAY nous parle d'un personnage « qui ne figure encore dans aucun dictionnaire biographique »; né à Paris le 13 juin 1724, élève du collège Louis-le-Grand où il eut pour professeur, en cinquième et en quatrième, le célèbre critique Fréron, Louis-Nicolas Maudoux, successivement vicaire de Saint-Louis-en-l'Ile et curé de Brétigny, devint confesseur de Louis XV en 1753, à la place du P. Desmarets; il nous a laissé un récit inédit de la mort du roi, qu'il assista jusqu'à son dernier soupir (10 mai 1774); ce récit est publié par M. de Lantenay. L'abbé Maudoux mourut en 1780; Marie-Antoinette l'avait choisi pour confesseur en 1770, et, lorsqu'elle devint reine de France, lui donna le titre officiel de confesseur de la reine.

— Sous le titre *Etudes littéraires*, par Saint-René Taillandier, de l'Académie française, les éditeurs Plon ont réuni en un volume de 335 p. : 1° les articles publiés par le critique sur le poète Boursault dans la *Revue des Deux Mondes* : « *Un poète comique du temps de Molière, Boursault, sa vie et ses œuvres* (pp. 1-197); les éditeurs ont, disent-ils, tenu compte des quelques corrections de détail que Saint-René Taillandier avait notées et se proposait d'apporter au texte primitif; 2° les études écrites à diverses époques par Saint-René-Taillandier sur le mouvement poétique de la Provence. (*La renaissance de la poésie provençale*, pp. 201-330). Cette seconde partie de l'ouvrage est ainsi divisée : *Les premiers symptômes d'une renaissance poétique en Provence* (1852); — *La nouvelle poésie provençale MM. Roumanille, Aubanel et Mistral, Li Margarideto* (1847), *Li Prouvençalo* (1852), *Li Nouvé* (1856), *Miréio* (1859). — *Un nouveau poème de M. Mistral, Calendau* (1867). — *Un mot sur la fête internationale de Saint-Remy-de-Provence* (1868). — *Les destinées de la nouvelle poésie provençale* (1875). *Lis Isclo d'or.*

— L'éditeur Rothschild publie un ouvrage de luxe, *Les Médailleurs de la Renaissance*, par Aloïs HEISS, paraissant par monographies séparées et imprimées seulement à 200 exemplaires. Il vient de faire paraître *Le Pisan*, volume illustré de 11 planches et de 75 vignettes, en partie gravées d'après les documents de Vallardi, et il annonce, pour paraître en décembre, *Francesco Laurana et Pietro da Milano* (in-folio, 5 planches et 60 figures) ainsi qu'un nouvel ouvrage de M. Charles YRIARTE. *Un condottiere au* XV*e* *siècle, Rimini, études sur les lettres et les arts à la cour des Malatesta, d'après les papiers d'état des archives d'Italie* (orné de 200 gravures dessinées d'après les monuments du temps, 25 fr.)

— Il paraît à la librairie Fischbacher une deuxième édition du *Théâtre de Schiller*, traduit en vers français par M. Théodore BRAUN. Le tome Ier contenant *Don Carlos* et *Marie Stuart* a paru (4 fr.), ainsi que le tome II qui renferme la trilogie de Wallenstein (In-18°, 450 p. 4 fr.); le tome III et dernier qui contient : *la Pucelle d'Orléans et la Fiancée de Messine*, est sous presse.

— M. le baron d'Estournelles de Constant écrit au directeur de l'*Academy* la lettre suivante : « Vous avez bien voulu signaler dans le dernier numéro de l'*Academy* la publication des lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier et rappeler en quelques mots parfaitement exacts les difficultés auxquelles cette correspondance a déjà donné lieu. Permettez-moi, pour répondre à la question qui termine cet article, de vous faire savoir que je suis obligé, comme héritier et représentant du nom de Benjamin Constant, de poursuivre en justice le possesseur et l'éditeur de ces lettres ».

— Les installations du Musée d'artillerie sont aujourd'hui entièrement terminées.

et toutes les différentes séries de costumes militaires préparées par le colonel Leclerc, conservateur du Musée, sont définitivement mises en place. La première salle du premier étage comprend les costumes de l'époque de l'arme en silex, celle de l'arme de bronze, le commencement de l'âge du fer, les armes gauloises découvertes dans le département de la Marne, les armes du temps de César et enfin les armes de l'époque mérovingienne. La seconde salle est affectée aux époques grecque et romaine, et dans les deux dernières on a placé les costumes militaires depuis l'époque carlovingienne jusqu'à la Révolution française. La collection complète de Pierrefonds, qui a dû subir quelques réparations, est également installée et classée; elle contient, on se le rappelle, quarante-cinq armures, cent casques, quatre-vingts épées et une grande quantité d'armes d'hast, de dagues, de boucliers, d'accessoires d'armes provenant de l'époque comprise entre le commencement du xvᵉ siècle et la fin du xviiᵉ. Elle renferme des objets de premier ordre, tels que quatre armures complètes de joute avec leur manteau d'armes, une armure du xvᵉ siècle, des boucliers en fer repoussé et ciselé de l'époque de la Renaissance, une superbe épée émaillée avec sa dague; un chanfrein émaillé, des séries de dagues, de langues de bœuf, de casques, de plastrons, d'armets, de rondaches, d'estocs, d'épées, de hausse-cols, de gantelets, d'étriers de la plus haute valeur. On a remarqué encore comme pièces historiques un espadon du xviiiᵉ siècle aux armes des maisons de Lorraine et de Habsbourg; une épée de Charles XII, etc. On peut dire que nous possédons actuellement la galerie d'armes la plus belle et la plus complète de l'Europe.

ALLEMAGNE. — L'ouvrage publié par M. Wilhelm ARNOLD, sous le titre de *Deutsche Geschichte*, à la librairie F. A. Perthes, de Gotha, comprendra plusieurs volumes. Le premier, dont nous avons rendu compte, était intitulé · *deutsche Urzeit;* il est arrivé à sa troisième édition. (In-8°, viii et 464 p.) M. W. Arnold s'est occupé ensuite de la période franque, à laquelle il consacre deux volumes; — le premier de ces volumes vient de paraître (*Frænkische Zeit*, I Hælfte, in-8°, vi et 330 p.) et concerne, comme l'indique son sous-titre, l'histoire de l'empire franc jusqu'à la mort de Charlemagne (*Geschichte des frænkischen Reichs bis zum Tode Karls des Grossen 481-814*); il renferme quatre chapitres : I. *Die Vœlkerwanderung in Deutschland.* II. *Chlodwig und die Merowinger.* III. *Bonifazius und das Christentum.* IV. *Das Reich Karls des Grossen.* Le deuxième volume de M. Arnold sur la période franque, paraîtra l'année prochaine; il est relatif aux « progrès du développement intérieur » (*Fortschritte der inneren Entwicklung*) et comprendra, comme son aîné, quatre chapitres, dont voici les titres : I. *Wirtschaftliches Leben.* III. *Kriegs-und Lehnswesen.* III. *Verfassung und Rechte.* IV. *Kirche und geistige Bildung.*

— M. Friedr. KLUGE est sur le point de faire paraître à la librairie Trübner, de Strasbourg, un dictionnaire étymologique de la langue allemande (*Etymologisches Wœrterbuch der deutschen Sprache*). Ce dictionnaire aura près de 600 pages et coûtera environ dix mark.

— Quatre nouveaux fascicules de la collection des *Quellen und Forschungen zur Sprach-und Culturgeschichte der germanischen Vœlker* (Strasbourg, Trübner) viennent de paraître; en voici les titres : XLIII. *Die Kindheit Jesu*, poème de Konrad de Fussesbrunnen, publié par M. Karl KOCHENDŒRFFER; — XLIV. *Das Anegenge*, étude historique et littéraire sur ce poème religieux du xiiᵉ siècle, par M. Edward SCHRŒDER; — XLV. *Das Lied von King Horn*, publié avec introduction, remarques et glossaire, par M. Theodor WISSMANN; — XLVI. *Ueber die hochfrænkischen Sprachdenkmæler*, contribution à la grammaire de l'ancien haut-allemand, par M. Gustaf KOSSINNA.

— En même temps que sa collection de réimpressions d'ouvrages français devenus rares, publiée chez les frères Henninger, à Heilbronn, M. Karl VOLLMŒLLER fait paraître une collection de réimpressions d'ouvrages anglais. Les premiers volumes de cette collection seront : I. *Gorboduc*, qui sera publié par Miss Toulmin Smith : II. Les *Saisons* de Thomson, p. p. Al. BRANDL ; III. Les *Opera* de *Gay the Beghar*, p. p. G. SARRAZIN.

— Parmi d'autres publications allemandes, sur le point de paraître, signalons encore : un travail sur Rutebœuf et une nouvelle édition de ses œuvres, par M. KRESSNER ; une nouvelle édition du *Roman de Mont-Saint-Michel*, par M. F. LANDMANN, de Giessen ; la deuxième partie de la *Geschichte der deutschen Mystik im Mittelalter*, de M. W. PREGER.

— On cite aussi parmi les livres qui doivent prochainement paraître : *Der General der Cavallerie Fr. Wilh. Freih. von Seydlitz*, par un officier de cavalerie (Cassel, Kay) ; — *Fürstbischof und Vagabund, Erinnerungsblætter von Karl von Holtei* (Breslau, Trewendt) ; — le deuxième volume des *Gesammelte Reden und Vortræge* de M. Ernest Curtius (Berlin, Hertz) ; — *Hermae Pastor, graece e codicibus Sinaitico et Lipsiensi*, etc., restituit, commentario critico et adnotationibus instruxit Ad. HILGENFELD (Leipzig, Weigel).

— L'*Histoire de la littérature anglaise*, de 1660 à 1770, de M. Hermann HETTNER est arrivée à sa quatrième édition (8 mark) ; l'*Histoire de la littérature française* au XVIIIe siècle, du même auteur, a également atteint sa quatrième édition (8 mark) ; l'*Histoire de la littérature allemande*, en quatre volumes, a eu jusqu'ici trois éditions (30 mark 50 pf.). Ces trois ouvrages paraissent à Brunswick, chez Frédéric Vieweg et fils.

— Nous publions dans ce numéro un compte-rendu de l'édition française de la *Correspondance de Talleyrand et de Louis XVIII*, publiée par les soins de M. Pallain à la librairie Plon. L'édition allemande de cette correspondance a paru à la librairie Brockhaus, de Leipzig ; elle est due à M. Paul BAILLEU, secrétaire des archives royales de Prusse et diffère sur plusieurs points de l'édition française. Dans son introduction, M. Bailleu montre l'intérêt que la correspondance de Talleyrand offre particulièrement pour l'Allemagne ; il prouve que la France a eu une part, sinon dominante, au moins considérable, dans les arrangements qui furent pris en vue de régler les affaires d'Allemagne ; il insiste sur ce fait, que la France, en donnant son appui à la Saxe, détermina la distribution des territoires en Allemagne, et, en se faisant la protectrice des petits états, favorisa le particularisme et empêcha l'établissement d'une constitution fédérale solide ; M. Bailleu rappelle encore que la France, avec la Suède, dicta à l'Allemagne la paix de Westphalie et que c'est seulement en 1871 que l'Allemagne a pour la première fois réglé, elle seule, ses affaires et sa constitution. — « Il n'est pas étonnant, remarque M. Bailleu, que la France ait observé avec malveillance et jalousie les réformes poursuivies en Allemagne de 1866 à 1870, puisque renverser l'ancienne fédération allemande, c'était détruire en quelque sorte une œuvre créée par la France au congrès de Vienne. » M. Bailleu a joint à la traduction des lettres de Talleyrand et de Louis XVIII un grand nombre de notes, tirées des ouvrages historiques allemands, et ajouté une table des matières et des noms propres qui est plus complète que celle de l'édition française.

— Il paraît à Francfort-sur-le-Mein, chez Sauerlænder, une édition des œuvres poétiques de Rückert, publiée par livraisons ; la livraison coûte 60 pfennige ou 75 centimes ; la publication entière comprendra quarante livraisons, et sera terminée l'année prochaine à Noël.

— M. Herman Grimm publie la note suivante dans la *Deutsche Literaturzeitung* :

« La 1re édition des *Deutsche Rechtsalterthümer* de Jacob Grimm paraît avoir été publiée sous deux formes différentes : une fois en un seul volume avec le titre généralement connu; une autre fois en deux volumes dont le second commence à la page 491, avec le même titre et sans la vignette, qui est remplacée par ces mots : *andere Hælfte*... Il m'est important de constater combien d'exemplaires de la première édition des *Rechtsalterthümer* sont en un volume, ou en deux, et je prie tous ceux qui possèdent le livre ou en connaissent des exemplaires, de vouloir bien m'en informer par carte postale; je leur en exprime d'avance toute ma reconnaissance » (M. Herman Grimm demeure à Berlin, W. Matthæikirchstrasse, 5.)

— M. Matthias Conrath a été nommé professeur de philologie anglaise à l'Université de Greifswald.

ANGLETERRE. — L'*Alceste* d'Euripide sera représenté cet hiver au collège de Bradford, sous la direction du Révérend H. B. Gray; la musique des chœurs sera écrite pour la circonstance par le Révérend J. Powley.

BELGIQUE. — Le tome III de la *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas*, paru à la librairie Hayez, de Bruxelles, par les soins de M. Charles Piot, renferme : 1° la relation du voyage de Charles-Quint en Espagne (1517 à 1518) par Laurent Vital; on y trouvera d'intéressants détails sur le mécontentement qu'excitait en Espagne le gouvernement de Flamands et de Wallons établi par Charles-Quint, sur la visite faite en 1517 par le roi à sa mère Jeanne la Folle, etc.; 2° le Discours du voyage de Tunis, œuvre d'un écuyer franc-comtois, Guillaume de Montoche; 3° l'expédition de Charles-Quint à Alger, par un anonyme originaire des Pays-Bas, — M. Piot y a joint un grand nombre de pièces inédites relatives à cette expédition, surtout aux négociations qui la précédèrent et que dirigeait Corneille de Scepere; — 4° le voyage de la princesse Anne d'Autriche en Espagne (1570), relation due à Alyse de Cotereau. L'ouvrage est précédé d'une introduction et accompagné de notes et d'explications instructives.

— Dans la séance du 1er novembre de la *Société pour le progrès des études philologiques et historiques*, M. Brants a fait une lecture sur les sociétés commerciales et le capital dans la Grèce antique; M. Delbœuf, sur l'enseignement élémentaire du latin; M. Paul Fredericq, sur les cours théoriques et pratiques d'histoire à l'Université de Berlin (semestre d'été 1881) et sur les essais de cours pratiques d'histoire tentés jusqu'ici dans l'enseignement supérieur en Belgique; M. Mallet, sur l'harmonie entre les études secondaires et les examens d'entrée aux écoles spéciales et aux diverses administrations de l'État.

ÉTATS-UNIS. — Mme Garfield publiera prochainement une *Vie* de son mari, ainsi qu'un recueil des écrits littéraires de Garfield.

GRÈCE. — M. Const. Paparrigopoulos annonce une nouvelle édition remaniée de son *Histoire de la nation hellénique*; le premier fascicule a paru.

— Il vient de paraître une *Histoire de l'insurrection de la Macédoine en 1821*, par M. Nicolas Philippidis; c'est un chapitre intéressant de l'histoire du soulèvement de la Grèce contre les Turcs.

— L'Ἀλήθεια, de Constantinople, revue de théologie publiée sous les auspices du patriarcat, commence la publication de sermons inédits du patriarche Photius, contenus dans un manuscrit du couvent Iviron, au mont Athos; cette publication est due à un diacre de Vatopédi, nommé Jacques.

— Les Νεοελληνικὰ Ἀνάλεκτα de la société le *Parnasse* à Athènes publieront prochainement des chansons inédites de Santorin et des Κερκυραϊκὰ ἀνέκδοτα, communiqués par M. Sp. Lambros, d'après les mss. du mont Athos, de Munich, de Cambridge et de Corfou.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 novembre 1881.

M. Pavet de Courteille, président, prononce un discours dans lequel, après avoir rendu hommage à la mémoire des trois membres de l'Académie, morts depuis la dernière séance annuelle, MM. Mariette, Paulin Paris et Littré, il annonce les prix proposés, et rend compte des travaux des membres des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une Notice historique sur la vie et les travaux de M. de Saulcy, membre de l'Académie (1807-1880).

M. Edmond Le Blant, donne lecture de son mémoire intitulé : Histoire d'un soldat goth et d'une jeune fille d'Edesse (voy. ci-dessus p. 40).

JUGEMENT DES CONCOURS DE 1881

Prix ordinaire. — 1° « Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le Khalifat. » Un seul mémoire a été déposé sur cette question. L'Académie proroge le concours à l'année 1884. — 2° « Etude grammaticale et lexicographique de la latinité de saint Jérôme. » Un seul mémoire a été déposé sur cette question, qui a été traitée dans un ouvrage assez considérable publié récemment. L'Académie la retire du concours et la remplace par un autre sujet.

Antiquités de la France. — L'Académie, cette année, vu l'importance des travaux envoyés au concours, décerne quatre médailles : la 1re à M. Paul Fournier, pour son ouvrage intitulé : les Officialités au moyen âge, étude sur l'organisation, la compétence et la procédure des tribunaux ecclésiastiques ordinaires, en France, de 1180 à 1328 (Paris, 1880, in-8°); la 2e à M. Lucien Bégule, pour sa *Monographie de la cathédrale de Lyon* (Lyon, 1880, in-4°); la 3e à M. Antoine Thomas, pour son ouvrage : *les Etats provinciaux de la France centrale sous Charles VII* (Paris, 1879, 2 vol. in-8°); — 4° à M. Alexandre Tuetey, pour ses deux ouvrages ayant pour titre, le premier : *Testaments enregistrés au parlement de Paris sous le règne de Charles VI*, le second : *Journal d'un bourgeois de Paris, 1405-1449*; et six mentions honorables : 1° à M. Noël Valois, pour son étude intitulée : *Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris (1228-1249), sa vie et ses ouvrages* (Paris, 1880, in-4°); 2° M. Lafleur de Kermaingant, pour son *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel du Tréport (ordre de Saint-Benoist)* avec planches (Paris, 1880, in-4°); 3° à M. Curie Seimbres, pour son *Essai sur les villes fondées dans le sud-ouest de la France aux* XIIIe *et* XIVe *siècles sous le nom générique de Bastides* (Toulouse, 1880, in-8°); 4° à M. Joüon des Longrais, pour son ouvrage intitulé : *le Roman d'Aquin, ou la Conquête de la Bretagne par le roy Charlemagne, chanson de geste du* XIIe *siècle* (Nantes, 1880, in-8°); 5° à M. l'abbé Bourgain, pour son livre sur *la Chaire française au* XIIe *siècle, d'après des manuscrits* (Paris, 1879, in-8°); 6° à M. Vignat, pour son *Cartulaire et Historique de l'abbaye de Notre-Dame de Beaugency, ordre de Saint-Augustin* (Orléans, 1879, in-4°.)

Prix de numismatique. — Le prix annuel de numismatique, fondé par M. Allier de Hauteroche et destiné au meilleur ouvrage de numismatique ancienne publié depuis le mois de janvier 1879, a été décerné à M. Jacob Zobel de Zangroniz, pour son *Estudio historico de la moneda española desae su origen hasta el imperio romano*, t. I (Madrid, 1879, in-8).

Prix Gobert. — Le premier prix a été décerné à M. Dupuy, pour son ouvrage intitulé : *Histoire de la réunion de la Bretagne à la France* (Paris, 1880, 2 vol. in-8°); le second prix à M. Alexandre Bruel, pour son *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny* (Paris, 1876, in-4°), et ses études sur la *Chronologie des rois de France et de Bourgogne, d'après les diplômes et les chartes de l'abbaye de Cluny, aux* IXe *et* Xe *siècles* (Paris, 1880, in-8°).

Prix Bordin. — 1° « Faire l'histoire de la Syrie depuis la conquête musulmane jusqu'à la chute des Oméiades, en s'apppliquant surtout à la discussion des questions géographiques et numismatiques qui s'y rattachent. » Aucun mémoire n'a été déposé sur ce sujet. L'Académie le retire du concours et le remplace par une autre question. — 2° « Étude sur les opérations de change, de crédit et d'assurance pratiquées par les commerçants et banquiers français ou résidant dans les limites de la France actuelle avant le XVe siècle. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1883.

Prix Louis Fould. — M. Louis Fould, par donation en date du 7 octobre 1857, a mis à la disposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de *vingt mille francs*, pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs du meilleur ouvrage sur l'*Histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès*. Six ouvrages ont été envoyés au concours; aucun n'ayant rempli toutes les conditions du programme, l'Académie, conformément aux intentions du donateur, accorde, sur le montant des intérêts de la somme de vingt mille francs pendant trois ans : 1° une

récompense de la valeur de 2,000 fr. à M. Murray, pour son ouvrage intitulé : *a History of greek sculpture from the earliest times down to the age of Pheidias* (Londres, 1880, in-8°); 2° une récompense de la valeur de 1,000 fr. à M. Joigny, pour son mémoire portant pour devise : *A Hestia, la maison; à Athèna, le temple.*

Prix La Fons-Mélicocq (en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France, Paris non compris). — L'Académie a décerné le prix à M. Flammermont, pour son *Histoire des institutions municipales de Senlis* (Paris, 1881, in-8°); elle a accordé en outre une mention honorable à M. de Calonne, pour son volume intitulé : *la Vie municipale au* XV° *siècle dans le nord de la France* (Paris, 1880, in-8°).

Prix Brunet. — « Bibliographie raisonnée des documents, manuscrits et imprimés, relatifs à l'histoire d'une province ou d'une circonscription. » Le prix a été décerné à M. Auguste Molinier, pour son mémoire sur la *Bibliographie du Languedoc.*

Prix Stanislas Julien, en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. — Le prix a été décerné à M. Emile Rocher, pour son ouvrage intitulé : *la Province chinoise de Yun-Nan* (Paris, 1879, gr. in-8°).

Prix Delalande-Guérineau (pour un ouvrage manuscrit ou publié depuis janvier 1878, ayant pour objet la langue française (grammaires, lexiques, éditions, etc.), à une époque antérieure au XVI° siècle. — Le prix a été décerné à M. Jules Gilliéron, pour ses deux ouvrages intitulés : *Patois de la commune de Vionnaz (bas Valais)* et *Petit atlas phonétique du Valais Roman (sud du Rhône).*

ANNONCE DES CONCOURS

Prix ordinaire. — L'Académie avait prorogé à l'année 1881 le sujet suivant qu'elle avait proposé pour l'année 1878 : « Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le Khalifat. » Un seul mémoire ayant été déposé sur cette question et n'ayant pas été jugé digne du prix, l'Académie proroge de nouveau le concours et elle fixe l'époque du dépôt des mémoires au 31 décembre 1883. — L'Académie rappelle qu'elle a prorogé à l'année 1882 les sujets suivants [1] : 1° « Etude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V »; 2° « Classer et identifier, autant qu'il est possible, les noms géographiques de l'Occident de l'Europe qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques depuis le X° siècle jusqu'à la fin du XV°. Dresser une carte de l'Europe occidentale où tous ces noms soient placés, avec des signes de doute s'il y a lieu. » — L'Académie avait proposé pour le concours de 1881 le sujet suivant : « Etude grammaticale et lexicographique de la latinité de saint Jérôme. » Un seul mémoire a été déposé et n'a pas été jugé digne du prix. L'Académie retire la question du concours et la remplace par le sujet suivant : « Examen historique et critique de la Bibliothèque de Photius. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé : 1° Pour le concours de 1882 : « Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oïl, totales ou partielles, antérieures à la mort de Charles V. Etudier les rapports de ces versions entre elles et avec le texte latin. Indiquer toutes les circonstances qui se rattachent à l'histoire de ces versions (le temps, le pays, le nom de l'auteur, la destination de l'ouvrage, etc.); » 2° Pour le concours de 1883 : « Faire l'énumération complète et systématique des traductions hébraïques qui ont été faites au moyen âge, d'ouvrages de philosophie ou de science, grecs, arabes ou même latins. » — L'Académie propose, en outre, pour l'année 1884 le sujet suivant : « Etude grammaticale et historique de la langue des inscriptions latines, comparée avec celle des écrivains romains, depuis le temps des guerres puniques jusqu'au temps des Antonins. » — Chacun de ces prix est de la valeur de 2,000 fr.

Antiquités de la France. — Trois médailles de la valeur de 500 francs chacune seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1880 et 1881 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1882. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — Le prix annuel de numismatique fondé par M. Allier de Hauteroche sera décerné, en 1882, au meilleur ouvrage de numismatique qui aura été publié depuis le mois de janvier 1880. Ce concours est ouvert à tous les ouvrages de numismatique ancienne. Le prix est de 400 francs. — Le prix biennal de numismatique fondé par Mme veuve Duchalais sera décerné, en 1882, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1880. Le prix est de 800 francs.

Prix Gobert. — Pour l'année 1882, l'Académie s'occupera, à dater du 1er janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1881, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. En léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la moitié du capital provenant de tous ses biens, après l'acquittement des frais et des legs particuliers indiqués dans son testament, le

1. Pour l'époque du dépôt des mémoires, voir ci-après *Conditions générales des concours.*

fondateur a demandé : « que les neuf dixièmes de l'intérêt de cette moitié fussent proposés en prix annuel pour le travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus : déclarant vouloir, en outre, que les ouvrages couronnés continuent à recevoir, chaque année, leur prix jusqu'à ce qu'un ouvrage meilleur le leur enlève, et ajoutant qu'il ne pourra être présenté à ce concours que des ouvrages nouveaux ». Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers à la France. Sont exclus de ce concours les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1882, et ne seront pas rendus.

Prix Bordin. — L'Académie avait prorogé à l'année 1881 le sujet suivant qu'elle avait déjà prorogé une première fois : « Faire l'histoire de la Syrie depuis la conquête musulmane jusqu'à la chute des Oméiades, en s'appliquant surtout à la discussion des questions géographiques et numismatiques qui s'y rattachent. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la retire du concours et la remplace par le sujet suivant : « Étude sur la langue berbère sous le double point de vue de la grammaire et du dictionnaire de cette langue, — insister particulièrement sur la formation des racines et sur le mécanisme verbal, — s'aider pour cette étude des inscriptions libyques recueillies dans ces dernières années, — indiquer enfin la place du berbère parmi les autres familles linguistiques. » Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut le 31 décembre 1883. — L'Académie rappelle qu'elle a prorogé à l'année 1882 : I. « Étude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan » II. « Étude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Égypte, depuis la fondation d'Alexandrie jusqu'à la conquête du pays par les Arabes. Recueillir dans les auteurs et sur les monuments tout ce qui peut servir à caractériser la condition des lettres grecques en Égypte durant cette période ; apprécier l'influence que les institutions, la religion, les mœurs et la littérature égyptiennes ont pu exercer sur l'hellénisme. Nota. L'histoire de la philosophie alexandrine, qui a déjà fait l'objet d'un concours académique, n'est pas comprise dans ce programme. » — L'Académie avait proposé pour le concours de 1881 : « Étude sur les opérations de change, de crédit et d'assurance pratiquées par les commerçants et banquiers français ou résidant dans les limites de la France actuelle avant le XVe siècle. » Aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'Académie la proroge à l'année 1883. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé : 1° pour l'année 1882 : « Étudier les documents géographiques et les relations de voyage publiés par les Arabes du IIIe au VIIIe siècle de l'hégire inclusivement ; faire ressortir leur utilité au point de vue de la géographie comparée au moyen âge. » 2° Pour l'année 1883 : I. « Présenter un tableau aussi complet que possible de la numismatique de Samos ; en expliquer les types à l'aide des textes ; en tirer toutes les données religieuses et historiques que comporte cette étude ; montrer quelle influence ont pu exercer les types du numéraire samien sur ceux des colonies de cette île. » II. « Étudier à l'aide des documents d'archives et de textes littéraires le dialecte parlé à Paris et dans l'Ile-de-France jusqu'à l'avènement des Valois. Comparer ce dialecte, d'après les résultats obtenus, à la langue française littéraire, et rechercher jusqu'à quel point le dialecte parisien était considéré au moyen âge comme la langue littéraire de la France. » L'Académie propose, en outre, pour l'année 1884, le sujet suivant : « Étudier le Râmayana au point de vue religieux. Quelles sont la philosophie religieuse et la morale religieuse qui y sont professées ou qui s'en déduisent ? Ne tenir compte de la mythologie qu'autant qu'elle intéresse la question ainsi posée. » — Chacun de ces prix est de la valeur de 3,000 francs.

Le *prix Louis Fould*, pour l'Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès, sera décerné, s'il y a lieu, en 1884. L'auteur de cette fondation a mis à la disposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de 20,000 francs, pour être donnée en prix à l'auteur ou aux auteurs de la meilleure *Histoire des arts du dessin : leur origine, leurs progrès, leur transmission chez les différents peuples de l'antiquité jusqu'au siècle de Périclès*. Par les arts du dessin, il faut entendre la sculpture, la peinture, la gravure, l'architecture, ainsi que les arts industriels dans leurs rapports avec les premiers. Les concurrents, tout en s'appuyant sans cesse sur les textes, devront apporter le plus grand soin à l'examen des œuvres d'art de toute nature que les peuples de l'ancien monde nous ont laissées, et s'efforcer d'en préciser les caractères et les détails, soit à l'aide de dessins, de calques ou de photographies, soit par une description fidèle qui témoigne d'une étude approfondie du style particulier à chaque nation et à chaque époque. A défaut d'ouvrages ayant rempli toutes les conditions du programme, il pourra être accordé un accessit de la valeur des intérêts de la somme de vingt mille francs pendant les trois années. Le concours sera ensuite prorogé, s'il y a lieu, par périodes triennales. Tous les savants français et étrangers, excepté les membres regnicoles de l'Institut, sont admis au concours.

Prix La Fons-Mélicocq. — Un prix triennal de 1,800 francs a été fondé par M. de la Fons-Mélicocq, en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Île-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1884; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1881, 1882 et 1883 qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1883.

Prix Brunet (3000 francs) pour un ouvrage de bibliographie savante. — L'Académie rappelle qu'elle a proposé pour le concours de 1882 : « Bibliographie aristotélique ou bibliographie descriptive, et, autant que possible, critique des éditions, soit générales, soit spéciales, de tous les ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom d'Aristote; des traductions qui en ont été faites avant ou après la découverte de l'imprimerie, des biographies anciennes ou modernes d'Aristote, des commentaires et dissertations dont les divers écrits qu'on lui attribue ont été l'objet depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. — On pourrait, quant à la méthode, prendre comme exemple la Bibliographie de Démosthène, publiée en deux parties (1830, 1834), par A.-Gerhard Becker (Leipzig et Quedlinbourg, in-8°, 310 pages). » Les ouvrages pourront être imprimés ou manuscrits et devront être d'une date postérieure à la clôture du dernier concours.

Prix Stanislas Julien (1500 francs) en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1881.

Prix Delalande Guérineau. — Mme DELALANDE, veuve GUÉRINEAU, a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une somme de 20,000 francs (réduite à 10,005 francs) dont les intérêts doivent être donnés en prix tous les deux ans à la personne qui aura composé l'ouvrage jugé le meilleur par l'Académie. L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1882, à des travaux sur la philologie antique, comprenant l'étude des monuments écrits de toute nature. Les ouvrages destinés au concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1881

Prix Jean Reynaud. — Mme veuve Jean REYNAUD a fait donation à l'Institut d'une rente de 10,000 francs destinée à fonder un prix annuel qui sera successivement décerné par chacune des cinq Académies. Ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Ce prix sera décerné pour la seconde fois par l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1885.

Conditions générales des concours. — Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne seront pas admis devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTES PALÉOGRAPHES

En exécution de l'arrêté de M. le ministre de l'instruction publique rendu en 1833 et statuant que les noms des élèves de l'école des chartes, qui, à la fin de leurs études, ont obtenu des brevets d'archiviste paléographe, devront être proclamés dans la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui suivra leur promotion, l'Académie déclare que les élèves de l'école des chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par décret du 26 février 1881, en vertu de la liste dressée par le conseil de perfectionnement de cette école, sont : MM. Grandjean (Charles-Alfred) ; Omont (Henri-Auguste); Benet (Armand-Eugène) ; Gerbaux (Ferdinand); Digard (Georges-Alfred-Laurent); Grassoreille (Georges-Auguste-Emile); Rébouis (Jean-Marie-Hippolyte); Welvert (Eugène-Nicolas), Dufresne (Arthur-Henry); Fournier (Pierre-Joseph-Marcel) ; Helleu (Joseph-Louis) ; *hors concours*, M. Coppinger (Adrien-Jacques-Emmanuel).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 49 — 5 Décembre — 1881

251. — **Traité de grammaire syriaque** par Rubens Duval. Paris, Vieweg. 1881, in-8º, xl et 447 pages.

Ce n'est pas seulement la première grammaire syriaque écrite en langue française que nous saluons dans le *Traité* de M. Rubens Duval, nous nous empressons en même temps de signaler aux savants une œuvre où la grammaire comparée des langues sémitiques pourra puiser de précieux éléments. L'auteur n'a point dépassé, dans ses investigations, le champ des langues définitivement classées ; son horizon embrasse tous les dialectes araméens, l'hébreu, l'arabe et parfois l'éthiopien ; de parti pris, il laisse de côté l'assyrien et aussi l'égyptien, dont il deviendra de plus en plus difficile de se désintéresser dans de semblables études. Mieux vaut, du reste, cette abstention systématique que l'abus des rapprochements faits à coups de grammaires et de dictionnaires sans étude plus approfondie des idiomes eux-mêmes.

Le syriaque chrétien d'Edesse a eu la bonne fortune d'attirer nombre de bons esprits dans ce siècle et d'inspirer des grammaires, dont on peut louer l'érudition et la méthode. Je citerai avant tout les *Grammaticae Syriacae Libri III* d'Andreas Theophil Hoffmann, publiés dès 1827 [1]. C'est en vue de l'enseignement des universités que F. Uhlemann publia son manuel de grammaire syriaque (1re éd., 1829 ; 2e éd., 1857), dont l'ordonnance pratique et la rédaction claire rappellent la grammaire hébraïque de Gesenius. Les mêmes qualités, mais avec une tout autre profondeur de vues, distinguent la *Kurzgefasste Syrische Grammatik* de M. Th. Nöldeke (Leipzig, 1880, in-8), où la science la plus solide accumule ses résultats, sans rien laisser voir de son appareil. C'est un livre d'une grande portée, riche en exemples judicieusement choisis, et où la syntaxe [2] me paraît surtout remarquablement traitée.

1. La deuxième édition qu'en a donnée M. Merx (Halis Sax., 1867-1870), se distingue de la première par des changements et des additions qui ne l'ont point toujours améliorée.

2. M. Nœldeke a fixé les règles de sa syntaxe d'après les écrivains originaux du IIe au VIe siècle de l'ère chrétienne, alors que le syriaque était encore une langue vivante.

arabe, qui se serait introduit en Syrie avec une vocalisation d'ailleurs défectueuse [1]. Je crois, avec M. Nöldeke [2], qu'il faut revenir à l'ancienne étymologie d'Assemani [3], qui compare le grec στρογγύλη « l'arrondie ». En effet, si l'*Estrangélâ* ne peut justifier son droit à être ainsi appelé par rapport à l'écriture *sertâ*, qui, bien loin d'être moins arrondie [4], a remplacé par des contours certains angles, en revanche bien auparavant l'*Estrangélâ* a substitué des formes arrondies aux lignes raides de l'alphabet carré des Hébreux et c'est là l'opposition qu'on a voulu tout d'abord indiquer par l'emploi du mot στρογγύλη. La dénomination devient dès lors contemporaine du fait auquel elle se rapporte, et nous voici ramenés à l'époque grecque, peut-être au commencement du IIIe siècle de l'ère chrétienne.

La langue arabe pénétra en Syrie avec la conquête d'Omar, dès le commencement du VIIe siècle : bien que certains dialectes araméens aient persisté jusqu'à nos jours dans des régions isolées [5], on peut dire que la suprématie du syriaque dut céder le pas à celle de l'arabe. Ce ne fut point sans résistance que la langue du vainqueur devint prépondérante, et elle dut supporter, pendant plus d'un siècle, le voisinage et la concurrence de l'idiome qu'elle prétendait supplanter. « Les Maronites, dit M. Renan [6], en adoptant l'arabe, préférèrent, comme les Juifs, l'écrire avec leur alphabet national : on donne à l'arabe écrit de la sorte le nom de *karschouni*, mot dont l'origine est tout à fait inconnue. » « Nom encore inexpliqué, » dit de son côté M. Rubens Duval [7]. Puisque le problème attend une solution, je propose sous toute réserve l'explication suivante. Parmi les villes de la Cyrrhestique, dans la Syrie septentrionale, il y en avait une, qui était nommée en syriaque *Karschénâ*. Cette ville possédait un couvent fameux, qui fut incendié en 1144 [8]. Or, Edesse n'était pas loin à l'est de Karschénâ. Par la situation même de cette région, les moines qui l'habitaient étaient comme les intermédiaires naturels entre la civilisation arabe et le christianisme syrien, entre le

---

1. La vraie prononciation est *indjîlî* et non pas *andjîlî*, bien que cette variante soit autorisée par Dozy, *Supplément aux Dictionnaires arabes*, I, p. 40. Remarquons aussi la transcription *Istrandjâlâ* du *Fihrist*, p. 12, l. 12. Dans ce même passage, une autre des écritures syriaques est donnée comme étant l'écriture arrondie (*moudawwar*).

2. *Kurzgefasste Syrische Grammatik*, p. 1.

3. *Bibliotheca Orientalis*, t. III, pars II, p. 378.

4. C'est l'objection principale de Michaelis, *loc. cit.*, d'Adler dans ses *Novi Testamenti Versiones Syriacae* (Hafniae, 1789, in-4), p. 4 et d'A. Th. Hoffmann dans sa *Grammatica Syriaca*, p. 67.

5. Notre génération assistera à la fin du Samaritain qui, paraît-il, n'est plus parlé que par quarante personnes. D'autres dialectes araméens, qui sont plus vivaces, ont été décrits par MM. Stoddard, Nœldeke, Merx, Prym et Socin.

6. *Histoire générale des langues sémitiques*, 4e éd., p. 266.

7. *Traité*, etc., p. 11.

8. Bar-Hebraeus dans Kirsch et Berstein, *Chrestomathia Syriaca*, p. 63, l. 6. Cf. Payne Smith, *Thesaurus linguae Syriacae*, col. 1839.

khalifat de Damas et ces peuples vaincus, mais restés fidèles à leur confession et aux traditions de leur passé. C'est à ces moines que serait due la transaction qui conservait l'alphabet syriaque pour l'appliquer à l'arabe, et le karschouni serait l'écriture de Karschénâ [1].

A propos du *karschounî*, M. R. D. se livre aux réflexions suivantes : « Les peuples orientaux attachent un caractère sacré à l'écriture qu'ils considèrent comme révélation divine. Aussi ont-ils toujours reçu plus volontiers les mœurs et la langue des conquérants que leur écriture, fût-elle mieux appropriée que la leur à exprimer les sons de la langue importée. » Comment M. R. D. peut-il concilier de telles affirmations avec des faits qu'il n'ignore pas et qui les contredisent ? Comment s'explique-t-il, par exemple, que les victoires de l'islamisme aient imposé l'alphabet arabe, un alphabet sémitique sans voyelles à une langue indo-européenne telle que le persan, à une langue tatare comme le turc ? Or, les Persans et les Turcs sont incontestablement des peuples orientaux. Si l'arabe et aussi l'hébreu ont été transcrits par les chrétiens en caractères syriaques, si, au moyen âge, les Juifs n'ont jamais composé et copié leurs ouvrages arabes qu'en se servant de l'alphabet hébreu, il faut en chercher le motif non pas dans une « révélation divine » de l'écriture, qui n'a que faire ici, mais dans l'identité phonétique de langues sœurs, employant à peu près les mêmes procédés pour rendre les mêmes articulations.

Nulle part, du reste, on ne trouvera plus ample et plus complète démonstration de cette identité [2] que dans le Traité de M. Rubens Duval. L'auteur semble avoir une prédilection marquée pour la phonétique, et c'est la partie de sa grammaire qui me paraît la plus neuve et la plus complète. L'histoire de la prononciation est partout mise à contribution pour mettre dans son vrai jour la valeur propre à chaque consonne ; partout des faits datés, attestés et contrôlés viennent appuyer les observations philologiques sur des renseignements précis et authentiques.

---

1. On pourrait se demander d'où vient l'*ou* inséré dans l'adjectif relatif qui, en syriaque, a dû être à l'état emphatique *Karschounâyâ*. Un exemple tout-à-fait identique est *Karmounâyâ* « le Karamanien », tandis que le pays est appelé Karmania (arabe *Karmân*). Cf. Bernstein, *Lexicon Syriacum chrestomathiae Kirschianae* p. 248. M. R. D. a, du reste, fort bien montré dans son *Traité*, etc., p. 241, que les voyelles du radical sont souvent modifiées, lorsqu'on en forme des adjectifs par l'addition du suffixe *âyâ*. — J'avais d'abord pensé à voir dans le mot *karschounî* une déformation de χριστιανός, en syriaque *kristyânâ*. Le sens serait excellent : ce serait l'arabe chrétien. La terminaison *î* du terme technique étant arabe, les lois habituelles de la phonétique permettraient qu'un *schin* arabe répondît à un *sémkat* syriaque. Mais il serait plus difficile de justifier la disparition complète du *tét*, ce qui ôte à cette hypothèse ce qu'autrement elle aurait de plausible.

2. Là où M. R. D. cherche à marquer des différences provenant de confusions, il me paraît se tromper. C'est ainsi que je supprimerais la note 2 de la page 28. La forme du *sâd* arabe ne provient pas du *sémkat* syriaque, qui a donné naissance au *sîn* arabe, tandis que le *sâd* dérive graphiquement du *sâdé* syriaque.

M. R. D. me paraît singulièrement hardi dans ses assimilations de racines qui allient la ressemblance extérieure à l'analogie de la signification [1]. C'est là un terrain bien dangereux dans des langues, où le sens des racines est flottant et n'a point la précision qui distingue les racines indo-européennes.

Il ne nous est point possible de discuter ici tous les points auxquels M. R. D. touche dans sa phonétique; aucun linguiste ne la lira sans profit. Voici l'énumération des chapitres, dont elle se compose : Des consonnes [2] (p. 16); des consonnes dans la composition des racines [3] (p. 32); des permutations euphoniques des consonnes [4] (p. 36); des transpositions ou métathèses (p. 42); des voyelles, des diphthongues et des voyelles furtives [5] (p. 43); de la désignation des voyelles au moyen

1. Ainsi, p. 34. P. 38, note 2, M. R. D. rapproche l'arabe *matîn* « solide » et son synonyme en arabe également *makîn*. Les deux mots présentent quelque analogie à première vue, il est vrai; mais, dans le premier, le *mîm* appartient réellement à la racine (cf. l'hébreu *motnayim* « les reins »), tandis que le second est un dérivé de *kâna* « être », qui, avec le *mîm* préfixe, a donné naissance à une racine secondaire *makana*, d'où *makîn*.

2. Pour la substitution du *djîm* au *yâ*, dont M. R. D. parle p. 23, note 2, il eût pu citer pour l'arabe Sîbawaihi d'après Sacy, *Anthologie grammaticale*, p. 378 et surtout Zamakhscharî, *Moufassal* (ed. Broch, 2ᵉ éd., 1879), p. 186, l. 8 et suiv. où sont réunis de bien curieux exemples. — P. 24, l. 22 et suiv. il convient de lire *memallin* et ainsi de suite dans tout le paragraphe. — P. 25, l. ult. L'exception de *tégmâ*, « armée » écrit avec *tau* comme transcription du grec τάγμα aurait été plus frappante, si on avait mis en parallèle le verbe *takkés* « disposer », écrit avec *tét*, et qui est un dénominatif de τάξις.

3. P. 33, note 2, lis. arabe *'asan*. C'est l'himyarite qui présente ce mot avec un *dâd*, et non l'arabe. Voir les inscriptions de Halévy, 187, l. 3; 192, l. 2; 203, l. 1; 208, l. 3, etc., etc.

4. A propos de l'affaiblissement du *kâf* qui, surtout en tête des mots, n'est plus prononcé en syriaque que comme un *spiritus lenis* précédant la voyelle, on peut comparer le même phénomène dans l'arabe vulgaire d'Egypte. Cf. W. Spitta-Bey, *Grammatik des arabischen Vulgærdialectes von Aegypten* (Leipzig, 1880, in-8), pp. 3 et 13.

5. P. 43, note 1, M. R. D. appuie avec raison sur la simplicité primitive de la vocalisation dans l'arabe littéral. Ce n'est pas aux nuances des sons, c'est à la quantité prosodique des syllabes qu'on a eu égard surtout en fixant la lecture du Coran et des poésies antéislamiques. On se contenta de trois voyelles : *a*, *i*, *ou* avec les longues correspondantes. Au contraire, les autres langues sémitiques sont riches en signes pour indiquer les perceptions diverses de l'oreille : « la coloration des voyelles s'est substituée au principe de leur quantité. » M. R. D. aurait dû au moins indiquer que les grammairiens arabes ont eu le sentiment de ce que leur vocalisation avait d'insuffisant et qu'ils ont recueilli tous les exemples, où la voyelle composée *e* (*ai*) est exprimée soit par l'*a*, soit par l'*i*. Tous les documents à ce sujet ont été réunis par M. Grünert dans sa dissertation intitulée : *Die Imâla der Umlaut im Arabischen* (Wien, 1876, in-8). M. R. D. a énuméré un certain nombre de faits analogues en syriaque pp. 58, 79 et suiv. — P. 46, l. 5 et suiv. Les Massorètes syriens imaginant un signe pour exprimer un son tenant le milieu entre *a* et *o* font penser aux Massorètes hébreux, imaginant le *kâmés*. Si, comme on le suppose encore souvent, le *kâmés* avait dû être prononcé tantôt *a* et tantôt *ó*, les Massorètes hébreux

des consonnes *âléf, wâw, youd* (p. 55); du point distinctif des voyelles [2] (p. 61); des points voyelles chez les Nestoriens (p. 67); des voyelles grecques dans l'écriture des Syriens occidentaux (p. 69); les voyelles suivant les grammairiens syriaques (p. 73); des modifications des voyelles [3] (p. 79); de la syllabe (p. 85); du concours des voyelles (p. 93); de la syllabe dans les racines qui ont une semi-voyelle comme radical (p. 95); des racines qui ont un *âléf* radical (p. 98); de la chute d'une gutturale ou d'une liquide (p. 100); de l'assimilation des consonnes (p. 105); du redoublement et de la dissimilation des consonnes (p. 107) [4]; du *roukkâkh* et du *koussâi* [5] (p. 112); du *ribboui* (p. 123); du *mehaggeyânâ* et du *marhetânâ* (p. 125); de la ligne occultante (p. 130); du *nâghodhâ* et du *metappeyânâ* (p. 132); du trait d'union et des autres lignes diacritiques (p. 134); de l'accent tonique [6] (p. 135); de l'accentuation [7] (p. 137). Ce dernier chapitre est très développé, car il va

---

n'eussent pas manqué d'inventer deux signes. — C'est à tort que M. R. D. (p. 46) considère l'*âléf*, qui suit le *dâlat* dans *di'bâ* « loup » comme une *mater lectionis*; l'âléf dans cette racine est radical, comme en témoigne la comparaison avec les autres langues sémitiques. Je renvoie, du reste, M. R. D. à son *Traité*, etc., p. 211. Dans *ki'nâ* « juste » l'*âléf* paraît provenir d'une permutation avec le *wâw* deuxième radical. — P. 51. M. R. D. s'est rencontré avec M. Georg Hoffmann qui avait déjà établi, par une série d'arguments analogues, que la diphthongue *au* était demeurée intacte chez les Nestoriens et ne s'était pas contractée en *o*. Voir *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, XXXII (1878), p. 755.

1. Le même article de M. Georg Hoffmann (*ibid.*, p. 759) aurait pu fournir quelques additions au *Traité*, etc., p. 60, l. 5. D'après M. Hoffmann, une forme nominale *malkauhi* syriaque serait = hébreu *malkâw* altéré en *malkau* -|- *hi*; de même dans le verbe *tékteliyouhi* serait = hébreu *tiktelêhou* -|- *hi*. L'addition de ce nouveau suffixe serait devenue nécessaire, le premier n'étant plus reconnaissable. On aurait donc prononcé, à un moment donné, *malkauhi* et *tékteliyouhi*; puis, inconsciemment, on serait revenu à la forme ancienne, mais en conservant dans l'orthographe le *hi* additionnel. M. Nœldeke, dans sa *Kurzgefasste Syrische Grammatik* (p. 34), admet la possibilité d'une ancienne prononciation *malkauhi*; mais il croit que dans le suffixe ajouté au verbe, *hi* est une superfétation orthographique.

2. P. 65, l. 14 il faut lire *mânau* au lieu de *manou*.

3. P. 82, n. 1. Aux exemples arabes cités M. R. D. aurait pu ajouter *baitâr* qui, précédé de l'article *al*, représente le grec ἱππίατρος « vétérinaire. » — P. 83, n. 1 (cf. p. 247 *d*), M. R. D. n'a point connu le passage suivant de M. Georg Hoffmann (*ibid.*, p. 759) : « Je compte, dit celui-ci, parmi ces nouvelles formations araméennes l'état absolu des pluriels féminins en *ân*. Après que, par suppression de la finale, l'état absolu *at* du singulier et *ât* du pluriel ont été confondus en *â*, on les distingue de nouveau, en ajoutant au pluriel un *noun*, par analogie du pluriel masculin en *în*. »

4. P. 110, l. 8 (de même aussi p. 224, l. 14), M. R. D. lit *séfrâ*, état absolu *séfar* « oiseau » avec *pé* aspiré. Cette même faute se trouve dans Bernstein, *Lexicon Syriacum chrestomathiae Kirschianae*, p. 424. En réalité le *pé* était redoublé, comme l'a indiqué M. Nœldeke dans sa *Mandæische Grammatik*, p. 119, et dans sa *Syrische Grammatik*, p. 66.

5. P. 118, l. 18, lisez *nézébnoun* au lieu de *nézéboun*.

6. P. 136, l. 22, il faut lire *ketab* et non *ketak*.

7. P. 138, n. 2, lisez *kedôm*.

jusqu'à la page 161. Pour longue qu'elle soit, nous avons cru devoir donner toute cette nomenclature pour faire ressortir l'importance et la nouveauté de ce « livre premier ».

Le livre deuxième (pp. 162-286) comprend « les différentes parties du discours et les formes des mots ».

Les interjections procèdent plutôt du dictionnaire que de la grammaire; ce sont en général des onomatopées, dont l'orthographe est variable, mais qui ne sont susceptibles d'aucune déclinaison. Comme M. Nöldeke [1], M. R. D. s'en débarrasse tout d'abord, avant d'aborder la théorie des formes. C'est son chapitre 1er (p. 162).

Chapitre II (p. 163). *Les particules démonstratives.* Sous ce titre, M. R. D. réunit les « thèmes démonstratifs » suivants : 1° *hê ;* 2° *ai* interrogatif; 3° *de* [2]; 4° le *kâf* et le *tau ;* 5° le *lâmad* indiquant la direction vers un endroit [3]; 6° le *noun;* 7° le *youd;* 8° le *risch;* 9° le *mîm* [4].

Chapitre III (p. 167). *Des pronoms :* pronoms personnels, démonstratifs, interrogatifs, relatifs, possessifs. En parlant de ceux-ci, M. R. D. cite la forme judéo-araméenne *dîdî, dîdâk*, etc., « mon, ton », qu'il interprète par *dî* « de » et *yad* « côté, part » suivi des suffixes pronominaux. Je ne saurais admettre cette étymologie, malgré les analogies que l'on pourrait invoquer en sa faveur dans le néosyriaque d'Ourmiah [5]. *Dî* ne se combine jamais avec les suffixes; mais il acquiert sans doute la faculté de se les annexer alors qu'il est redoublé, comme il paraît l'être dans ces formations. *Yad*, du reste, signifie « main », il n'a un sens approchant de celui que M. R. D. lui prête que dans la locution syriaque *'al yad* « près de, à côté de ».

M. R. D. arrive ensuite à l'étude des verbes (ch. IV-IX, pp. 170-202). Comme les autres langues sémitiques, le syriaque connaît trois temps : le parfait, l'imparfait [6] et l'impératif ; je ne parle point de l'infinitif et du participe, qui sont des noms et des adjectifs verbaux, ni du présent ara-

1. *Syrische Grammatik*, p. 41.

2. M. R. D. aurait dû comparer l'arabe *dhoû, dhâ, dhî;* pluriel *dhawoû* (ou aussi *ouloû*), qui n'est usité qu'à l'état construit. L'analogie est surtout frappante pour les exemples cités *Traité*, etc., p. 297.

3. Ce même *lâmad* entre dans les formes pronominales arabes *dhâlika, tilka, alladhi, allatî*. C'est lui aussi qui paraît s'être complété par l'addition d'un *âléf* prosthétique pour former dans toutes les langues sémitiques les pluriels des pronoms démonstratifs.

4. En dehors des exemples cités par M. R. D. le *mîm* négatif me paraît se trouver en syriaque dans *mehîl* « faible, sans force » de *hîl* « force ; *meskîn* » transcription de l'arabe *maskînoun* « pauvre, sans demeure », d'où, à travers l'espagnol *mezquino*, le français *mesquin*.

5. Nœldeke, *Grammatik des Neusyrischen*, etc., pp. 44, 83 et 182.

6. Dans cette terminologie, le mot imparfait signifie : le contraire du parfait, tout ce qui n'est point le parfait. Pourquoi, p. 79, n. 1, M. R. D. emploie-t-il pour ce même temps l'ancienne dénomination de futur qu'il a bien fait de ne point adopter p. 170 et suiv.?

méen qui n'est qu'un composé des participes avec les pronoms personnels.

On sait qu'à l'imparfait du verbe syriaque, le préfixe de la troisième personne du masculin est un *noun,* qui « apparaît également à la troisième personne du féminin du pluriel. » En dehors du mandéen, les autres dialectes araméens ont *youd*, comme du reste tous les autres membres de la famille sémitique. L'origine de ce *noun* a préoccupé tous ceux qui ont cherché à rendre compte des phénomènes grammaticaux dans les langues sémitiques. D'après M. R. D., « la semi-voyelle *youd* prend quelquefois le son nasal *noun* [1] ». Dès lors, la substitution du *noun* au *youd* n'aurait rien de surprenant. M. Ewald [2] considère le *yôd* du préfixe hébreu comme un affaiblissement d'un *noun* ou d'un *lâméd* primitif. Dès lors, le syriaque deviendrait le point de départ, d'où le reste se déduirait. M. Merx [3] admet deux éléments formatifs distincts *noun* et *yôd*. Je persiste à croire que, dans le verbe sémitique, au parfait et à l'imparfait, la troisième personne du singulier présentait la racine sous sa forme la plus simple et la plus élémentaire. Au parfait, ce sont les trois voyelles de la racine, sans aucune addition extérieure, avec une vocalisation plus ou moins riche selon les caractères phonétiques des différentes langues. A l'imparfait, un préfixe était indispensable. Si faible qu'il fût, il devait être exprimé par une lettre, et l'orthographe l'a rendu par la même semi-voyelle *yôd* en hébreu et dans l'araméen occidental, *yâ* en arabe, *yaman* en éthiopien [4]. En syriaque et en mandéen, « la voyelle *é* est généralement évitée avec *youd* [5], » or c'est précisément de cette voyelle que sont affectés les préfixes à l'imparfait du *peal*, qui sert de type aux autres formes. Il a donc fallu renforcer la consonne initiale, et l'on a eu recours au *noun* sous l'influence du pronom *hônô* « celui-ci, il [6] ».

Quant à l'impératif, il émane de la deuxième personne de l'imparfait par la suppression des préfixes. Telle est la loi générale qui est appliquée dans toutes les formes des langues sémitiques [7]. Seulement, en syriaque, le *noun* final qui, à l'imparfait (deuxième personne du féminin

---

1. *Traité*, etc., p. 39 et aussi p. 172 et suiv.

2. *Ausführliches Lehrbuch der hebraischen Sprache* (8e éd.), p. 504.

3. *Grammatica Syriaca*, p. 200.

4. Voir mes *Notes sur la grammaire arabe*, première partie (Paris, 1870), p. 7. Des idées analogues ont été exprimées dans un mémoire, qui n'a pas été assez remarqué, de M. Joseph Derenbourg, et qui se trouve dans le *Journal asiatique* de 1850, I, p. 94 et suiv.

5. C'est une observation très curieuse et très juste de M. R. D., *Traité*, etc., p. 96.

6. A. Th. Hoffmann, dans sa *Grammatica Syriaca*, p. 175, dit déjà : « Illud noun ab *hônô* pronomine potest derivari. » La faiblesse du *noun* initial et son assimilation, en certains cas, aux semi-voyelles est suffisamment démontrée par la conjugaison des verbes dits *pé-noun* en hébreu et en araméen.

7. L'arabe distinguant trois modes de l'imparfait, l'impératif a été déduit de la plus courte, l'imparfait conditionnel.

singulier), est placé après l'*i* long, est tombé à l'impératif en raison de la tendance que ce temps, dans les langues sémitiques, a toujours à s'écourter [1]. Est-ce pour rendre ce qu'un ordre [2] a en lui-même de bref? Je l'ignore. M. R. D. (p. 173) ne me paraît pas avoir formulé avec assez de netteté cette règle de grammaire sémitique.

Dans l'énumération des formes verbales syriaques, M. R. D. (p. 182 et suiv.) cite successivement toute une série de causatifs : l'*af'él*, le *schaf'él*, le *saf'él*, le *taf'él*. A suivre l'exposition de M. R. D., on croirait que chacune de ces formes est isolée ; il n'est fait aucune allusion au lien très étroit qui rattache les trois premières les unes aux autres. M. R. D. n'aurait point dû, ce semble, passer sous silence l'affaiblissement graduel de *schaf'él* en *saf'él* (d'où la dixième forme arabe *istaf'ala)* [3], de *saf'él* en *haf'él* avec *hê*, forme qui, si elle n'existe en syriaque et en arabe que par exception, est représentée par le *hif'îl* hébreu, enfin de *haf'él* en *af'él*, avec *âléf* (arabe *af'ala)* [4]. Quant au quatrième causatif, le *taf'él*, M. R. D. (p. 184) affirme qu'il « ne se rencontre pas en syriaque. » Citons pourtant les dénominatifs *targém* « traduire » *talméd* « instruire », que ces formes aient été importées dans le syriaque, ou qu'elles y aient pris naissance [5].

Les « verbes faibles » (p. 186) sont ceux dont la racine présente comme un de ses trois éléments consonnantiques une semi-voyelle [6]. Ces racines sont-elles vraiment trilitères, au même titre que les racines composées de trois consonnes véritables, et doit-on seulement chercher dans la faiblesse et, par suite, dans l'inconsistance de l'un de leurs radicaux les motifs de leur conjugaison irrégulière? Ou bien la semi-voyelle serait-elle comme la cristallisation d'une voyelle longue déterminée, qui ferait partie de la racine, que cette voyelle longue y fût initiale, médiale ou finale? Ou bien encore faut-il accepter la définition de l'école nouvelle, représentée surtout par MM. August Müller et Stade [7], qui voient dans ces racines des bilitères, qui, dans leur aspiration vers la trilitéralité sémitique, n'ont pu l'atteindre qu'imparfaitement? Chacune de ces

---

1. Ce *noun* peut également être omis au pluriel de l'impératif syriaque.

2. Remarquez que, dans les langues sémitiques, l'impératif ne peut pas être précédé de la négation. Il sert à commander et non à défendre.

3. Cf. mes *Notes sur la Grammaire arabe*, I, p. 9.

4. C'est le *hê* qui devient *âléf*, l'esprit rude qui s'atténue en esprit doux, et non l'*âléf* qui aurait été renforcé en *hê*, comme le suppose M. R. D. (p. 187).

5. Les substantifs *talmîdâ* « disciple » et *targemânâ* « traducteur », sont cités par M. R. D., *Traité*, p. 232.

6. Pour celles qui ont *noun* comme premier radical, voir plus haut, p. 441, n. 6.

7. M. Joseph Derenbourg a mis en relief les côtés séduisants de cette théorie dans son compte-rendu récent de B. Stade, *Lehrbuch der hebræischen Grammatik*. Voir *Revue des études juives*, n° 5, p. 149 et suiv. Les autres travaux, auxquels il est fait allusion ici, sont l'excellent manuel de grammaire hébraïque de M. Aug. Müller, qu'il a modestement intitulé *Hebræische Schulgrammatik* (Halle, 1878, pet. in-8) et l'article court et substantiel du même savant sur les verbes *lâméd-hé* dans la *Zeitschrift der deutschen morgenlændischen Gesellschaft*, XXXIII (1879), p. 698 et suiv.

trois hypothèses a ses défenseurs et ses adversaires. Quel camp peut revendiquer M. R. D. parmi ses alliés? Il ne prend point parti, et se contente de décrire les faits avec une exactitude minutieuse, sans chercher à en rendre raison. On peut s'étonner de cette timidité subite, après les audaces souvent heureuses de sa phonétique [1].

Aux noms sont consacrés les chapitres x-xxii (pp. 203-270). Et tout d'abord M. R. D. soumet à un examen critique chacun des substantifs syriaques qui sont susceptibles d'appartenir à des racines bilitères. En parcourant cette liste, on est frappé de l'effort vers la trilitéralité que font des mots tels que *abâ* « père », *ahâ* « frère », *hemâ* « beau-père » qui, quoi qu'en dise M. R. D. (p. 205), n'appartiennent pas plus à une racine trilitère que *îdâ* « main », arabe *yadoun* qui pourtant fait au pluriel non-seulement *yadiyyoun*, mais encore *aydin* et *ayâdin*, que *demâ* « sang », arabe *damoun*, en dépit des pluriels *dimâ'oun* et *doumiyyoun*, que *mayyâ* « eau », arabe *mâ'oun*, dont le pluriel est *miyâhoun* avec *hê* [2], etc. Je serais tenté d'ajouter à cette nomenclature le nombre « deux » en syriaque *terain* où, en dehors de la terminaison du duel, il n'y a que deux consonnes comme dans l'hébreu *schenayim*, dans l'arabe *ithnâni*, celui-ci avec *alif* prosthétique *(alif wasla)*.

La monographie très complète de M. R. D. sur les noms provenant de racines trilitères, avec ou sans redoublement de la seconde radicale (pp. 207-226), est un morceau de grammaire sémitique très fouillé et très réussi. Les variétés de la vocalisation dans les paradigmes nominaux des langues sémitiques n'ont peut-être jamais été classées avec cette pré-

---

1. Nous avons noté, en passant, quelques fautes d'impression : p. 175, l. 26, lis. *bezabnâ* au lieu de *be'abnâ*; p. 177, l. 24, il est tombé un *âléf* à la fin de *dou'tâ*; p. 185, l. 13, lis. *éstelamlam* avec un *têt* au lieu d'un *tau*. Remarques d'un autre genre : p. 181, l. 30, *'arkél* signifie « empêcher » et non supplanter; p. 196, l. 16, ajouter aux exemples de formes apocopées : *nésché* pour *néschwé*, *nété* pour *nétwé*, voir Bar-Hebraeus, *Œuvres grammaticales*, édition de l'abbé Martin, I, p. 107, l. 21.

2. Il m'est impossible d'admettre les identifications proposées par M. R. D., p. 206, de *mâ*, pronom indéfini signifiant « quoi, ce qui », *mayyâ* « eau », et *mâ'* « cent ». Pour ce dernier, l'orthographe arabe correcte demande un *alif* après le *mîm* et la suppression des deux points sous le *yâ* à cause du *hamza* qui le surmonte. — Donnons ici un court errata : p. 204, l. 19, au lieu de se redoublent, lis. s'allongent; *ibid.*, l. 26, il n'est pas exact qu'en arabe *aboun*, *akhoun*, hamoun, intercalent entre eux et les suffixes pronominaux la voyelle *ou*, les trois voyelles sont employées aux trois cas; *ibid.*, l. 29 et 30, lis. *abah*, *abatâh*, *abati*, au lieu de *abâhou*, *abatâhou*, *abati*; *ibid.*, l. ult., lis hamâtoun, au lieu de hamâ'atoun (Lane, *An Arabic-english lexicon*, p. 650), cette faute d'orthographe peut aussi être relevée dans un récent article de M. Arthur Amiaud *Journal Asiatique*, 1881, II, p. 242, l. 13; p. 205, l. 4, heyônô « consanguin » s'écrit en tête avec un *âléf* annulé par la *linea occultans*; *ibid.*, l. 13, il semble que le *bét* d'*abâ* n'était pas vraiment redoublé, mais était renforcé par le *koussâi*; p. 206, l. 11, le *mîm* de *foumâ* « bouche » (arabe *famoun*) paraît provenir d'une *mimation*, comme le *mîm* de l'arabe *ibnoumoun* « fils » à côté de la forme usitée *ibnoun*, quant au redoublement possible du *mîm* dans ce mot, il a pour but d'élever une racine unilitère au rang de racine trilitère; p. 207, l. 14, le mot arabe *istoun* s'écrit sans *hamza*; pour le vrai sens de ce mot, voir les dictionnaires.

cision, à la lumière de comparaisons aussi justes et aussi sagement appliquées. Nous sommes de nouveau sur le terrain de la phonétique ; or, nous l'avons déjà remarqué, nulle part M. R. D. ne se meut avec plus d'aisance et ce genre d'études lui est particulièrement propice [1].

Le même éloge sans restrictions peut être adressé aux chapitres suivants, qui sont comme les corollaires de ceux que nous venons de signaler : Formes internes de radicaux redoublés et de radicaux quadrilitères (p. 226) ; formation des noms par préfixes (p. 229) ; formation des noms par suffixes (p. 233) ; des noms composés (p. 243). Pour la forme *taf'iloun*, infinitif de la deuxième forme arabe, je ne me rallie ni au *tâw* causatif de M. Stade [2], ni aux « verbes donnant naissance à des noms d'action de forme et de sens passifs » de M. R. D. (*Traité*, p. 232). Après qu'en arabe la forme naturelle de cet infinitif [3] fut tombée en désuétude, l'infinitif usité de la deuxième forme fut tiré par un changement intérieur de vocalisation, procédé tout arabe, de l'infinitif de la forme moyenne correspondante, de la cinquième forme. Tandis qu'à l'infinitif cette dernière a toujours la voyelle *ou* sur le deuxième radical, la deuxième peut avoir indistinctement *î*, *i* avec addition de la terminaison féminine, ou encore *â*, jamais *ou*. C'est donc le *tâ* du réfléchi qui a été conservé ; ainsi s'explique l'absence du redoublement du deuxième radical, signe qui caractérise la deuxième forme du verbe arabe, comme les formes intensives analogues des autres langues sémitiques [4].

1. P. 216, l. 31 et 32, M. R. D. fera bien de maintenir son étymologie du syriaque *rouzîkâ* « amas de provisions », qu'il rapproche de l'arabe *râzik* « qui fournit des provisions », en face de l'étymologie proposée par M. Georg Hoffmann, *Auszüge der syrischen Acten Persischer Martyrer* (Leipzig, 1880, in-8°, p. 64, note 559) d'après lequel *rouzîkâ* viendrait du persan *roûzî* « pain quotidien » un adjectif formé de *roûz* « jour ». Mais le sens de « pain quotidien » est précisément aussi celui qui convient à l'arabe *rizkoun*, si fréquent dans le Coran, surtout dans l'acception du nécessaire, dont Allâh ne laissera jamais manquer ses fidèles. Malgré l'analogie de la consonnance, le *roûzî* persan n'a de rapport ni avec le syriaque *rouzîkâ*, ni avec la racine arabe *razaka*. — P. 218, l. 9, *Schebâbâ* n'est pas un adjectif, mais un substantif ; tous les adjectifs de cette forme marquent un défaut physique ; aux exemples cités par M. R. D., *ibid.*, on peut ajouter ceux que fournit M. Georg Hoffmann, *Auszüge*, etc., p. 13, note 89. — *Ibid.*, *Atânâ* « ânesse » avait *koussai* du *tau* et se trouvait ramené par cette prononciation à une forme, où la seconde radicale eût été redoublée ; cf. Nœldeke, *Mandæische Grammatik*, p. 121. — P. 219, *l. ult.*, on écrit en hébreu ha*zîr* « porc » et non ha*zzîr*. L'arabe a pour ce mot des formes très diverses *khinzîroun*, mais aussi avec suppression du *râ* et permutation de la sifflante *khinnausoun* (il faut lire ainsi dans Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, I, p. 408, au lieu de *khannoûsoun*) et aussi *khinnausoun* avec *sâd*. C'est une transcription de cette dernière forme que présente le syriaque h*annousâ* avec *sâdé*, et M. R. D. n'a point pensé au redoublement du *noûn*, quand il a cité ce mot p. 220, l. 26.

2. *Lehrbuch der hebræischen Grammatik*, pp. 166 et 167.

3. On trouve encore *kidhdhâban* dans un des plus anciens morceaux du Coran : LXXVIII, 28 et 35.

4. Voir mes *Notes sur la grammaire arabe*, I, p. 10. — Signalons quelques taches légères : p. 229, l. 17, lis. *mâ* au lieu de *ma* ; *ibid.*, l. 13, 9° au lieu de 8° ; *ibid.*, note, l. 5, lis. archaïques ; p. 230, l. 11, lis. *maumâtâ* et non *maumetâ* ; j'emprunte la

La flexion des noms (pp. 245 et suiv.) est caractérisée dans les langues araméennes par la présence à côté et souvent à la place de l'état absolu et de l'état construit, communs à toutes les langues sémitiques, d'un troisième état, qu'on appelle généralement l'*état emphatique*, c'est-à-dire déterminé. Tandis que l'arabe et l'hébreu utilisent le mécanisme si simple de l'article préposé au nom, les langues araméennes suppléent au manque de ce démonstratif élémentaire [1] par l'addition de la désinence *â*; et, en syriaque, par exemple, cette désinence est devenue d'un emploi si général que nombre de mots ne se rencontrent jamais sans elle et que les autres la maintiennent bien souvent, alors que le sens paraît le moins en imposer la nécessité. Seuls, les adjectifs ou les participes jouant le rôle d'attribut dans la phrase, ont résisté aux empiètements de l'état emphatique.

Faut-il voir, comme M. R. D., dans le suffixe ainsi rivé au nom, le débris d'un ancien pronom démonstratif qui, après avoir vécu de son existence propre, s'est ensuite agglutiné au vocable qui le précédait de façon à ne plus pouvoir en être séparé? Si cette explication devait être adoptée, on pourrait, aux rapprochements signalés par M. R. D. (p. 249, note 1) avec le suédois et l'irlandais, ajouter l'analogie de l'arménien, qui attache aux substantifs alternativement les finales *s*, *t*, *n*, pour marquer les divers degrés de la détermination [2]. Ou bien l'état emphatique s'est-il approprié un ancien accusatif détourné de son sens [3], tout comme en éthiopien, l'état construit et l'accusatif sont identiques au moins en apparence? L'antiquité de la déclinaison dans les langues sémitiques est un problème toujours soulevé, jamais résolu. Ce sont peut-être les assyriologues qui, en ces matières, prononceront le mot décisif; car la langue araméenne, qu'ils étudient, possède et l'état emphatique et les trois cas de la déclinaison [4].

---

vraie leçon à M. R. D. lui-même, p. 263, l. 4; p. 240, l. 12, *'erawitâ* signifie « tremblement de fièvre » et non « tremblement de terre »; *'enawitâ* signifie « estomac des ruminants » et non « humilité ». Sur ce dernier mot, voir Bernstein, dans *Zeits. der deutsch. morg. Gesellschaft*, IV (1850), p. 215. Enfin, je dois faire mes réserves sur la note 1 de la page 239. Les noms arabes en *â*, qui y sont énumérés, peuvent avoir reçu l'acception d'infinitifs de la quatrième et de la huitième forme, ce qui également aurait besoin d'être démontré; ce qui est certain, c'est que ce sont des substantifs où les trois consonnes de la racine se sont annexé celle des trois terminaisons féminines arabes, qui est indéclinable.

1. M. R. D., *Traité*, etc., p. 289, cite des exemples du démonstratif *hou* employé en syriaque comme un véritable article. Mais ce sont des exceptions en ancien syriaque, tandis que c'est devenu la règle dans le dialecte actuel de Toûr-'Abdîn. Voir Nœldeke, *Zeitschrift*, etc., XXXV (1881), p. 226.

2. J. H. Petermann, *Brevis linguae armeniacae grammatica* 2e éd. (Berolini, 1872), p. 58.

3. C'est l'opinion que j'ai soutenue dans un mémoire déjà ancien et aujourd'hui quelque peu arriéré, intitulé : *Quelques observations sur l'antiquité de la déclinaison dans les langues sémitiques*, et inséré dans le *Journal asiatique* de 1867, II, p. 373 et suiv.

4. J. Oppert, *Eléments de la grammaire assyrienne*, 2e éd. (Paris, 1868), pp. 13-

Après le chapitre sur la flexion des noms, [1], M. R. D. termine sa morphologie par les chapitres suivants : pluriels forts et pluriels irréguliers [2] (p. 251) ; noms féminins à forme masculine et noms masculins à forme féminine ; pluriel de paucité [3] (p. 255) ; anomalies propres à des noms ou à des groupes de noms [4] (p. 262) ; des flexions des noms grecs noms avec les suffixes possessifs (p. 266) ; des noms de nombre (p. 271) ; introduits en syriaque (p. 265) ; des particules proclitiques (p. 275) ; des prépositions [5] (p. 277) ; des adverbes (p. 281) ; des conjonctions [6] (p. 284) ; des particules exotiques usitées en syriaque [7] (p. 285).

Pour le livre troisième, qui traite de la syntaxe (pp. 287-392), l'auteur de cette notice est obligé de se récuser et d'alléguer l'insuffisance de ses lectures syriaques, qui ne lui permettent point d'émettre un jugement autorisé en ces matières. Assurément ce troisième livre a été composé avec le même soin, avec la même conscience scrupuleuse, avec la même honnêteté scientifique que les précédents ; mais il ne me paraît point (je m'empresse de dire que c'est seulement une impression) qu'il se distingue par la même originalité que la phonétique et la morphologie, où chaque paragraphe appelait la discussion, et où la hardiesse même de l'auteur

---

18 ; J. Menant, *Manuel de la langue assyrienne* (Paris, 1880), p. 159 et suiv ; 167 et suiv. L'himyarite, qui n'a pas non plus d'article, emploie une mimation analogue à celle de l'assyrien ; voir surtout D. H. Müller, *Die Nunation und die Mimation* dans *Zeits. der deutsch. morg. Gesellschaft*, XXXII (1878), p. 542 et suiv.

1. Quelques notes détachées : p. 246, l. 7 et suiv. M. R. D. aurait trouvé pour sa théorie un appui dans le pluriel arabe *layâlin* qui suppose une racine *laylay* avec un second *yâ* après le second *lâm ; ibid.*, l. 17, le pluriel *koûryâ* « villes » me paraît encore aujourd'hui une simple transcription du pluriel interne arabe *koûran*, terminé orthographiquement par un *yâ*, avec la terminaison de l'état emphatique, comme je l'ai déjà supposé dans mon *Essai sur les formes des pluriels arabes* (Paris, 1867), p. 13 ; p. 247, l. 23 : après le paradigme *fou'lânoun*, M. R. D. aurait dû citer le paradigme équivalent *fi'lânoun ;* tous deux sont des formes mixtes de pluriel, combinant un changement intérieur avec une terminaison.

2. P. 253, l. 1, M. R. D. aurait dû surtout mentionner les deux pluriels hébreux *ârâyîm* et *ârayôt* (en phénicien *arâwîm ;* cf. *Corpus inscriptionum semiticarum*, I, 1, p. 36) ; *ibid.*, n° 2, au lieu de Philippi, *Ueber die Zahl zwei*, lis. Georg Hoffmann.

3. P. 260, l. 8 et suiv. Dans la liste des mots, où le *tau* du féminin a été traité comme une lettre radicale, M. R. D. aurait pu, à juste titre, faire rentrer *sébtâ* « parure » pl. *sébté*, de la racine *sebâ* « désirer » (chaldéen *sebî*). Le verbe *sabbét* « orner » est ensuite un dénominatif de *sébtâ*.

4. P. 261, l. 25, au lieu de singulier, lis. pluriel.

5. L'étymologie que propose M. R. D., p. 278, l. 16 et suiv., pour *lewât* « chez » = *le* + *yât* et *kewât* « ainsi » = *ke* + *yât*, ferait supposer que la particule *yât* (p. 277, l. 14 et suiv.) est vraiment syriaque. Or il n'en est rien. Cette particule a été imaginée par les traducteurs de la Bible afin de rendre le *ét* hébreu, qui, dans l'Ancien Testament, précède souvent et indique le complément direct et qui n'a point de correspondant en syriaque. L'explication de M. Georg Hoffmann dans la *Zeitschr. der deutsch. morg. Gesells.*, XXXII, p. 753, d'après laquelle *lewât* serait une forme de féminin pluriel pour *élwât* avec aphérèse, ne me paraît pas non plus définitive.

6. P. 284, l. 33, il faut corriger « si elle était allumée » en « s'il était allumé ».

7. P. 285, l. 30, *Básch* est le persan *básch* « soit ! ».

n'autorisait ni l'équivoque ni l'indifférence. Peut-être M. R. D. n'a-t-il pas assez mis en relief le caractère distinctif de toute syntaxe sémitique fondée sur la coordination, bien plus que sur la subordination des mots et surtout des propositions.[1]

M. Rubens Duval a terminé son beau travail : 1° par la « Liste des principaux termes techniques et des divisions en usage chez les grammairiens syriaques[2] (pp. 393-407); 2° par un « Index des mots expliqués. » (pp. 408-422). Cet index est complet au delà de ce qu'on peut désirer, je puis le dire par expérience ; et il sera d'un grand secours non seulement pour ceux qui auront le loisir d'étudier le *Traité de grammaire syriaque*, mais plus encore pour ceux qui seront obligés de le consulter.

Hartwig Derenbourg.

---

252. — **La Vie de N.-S. Jésus-Christ** par l'abbé C. Fouard, professeur à la Faculté de théologie de Rouen. Paris et Lyon, Lecoffre. 1880, in-8°, 2 vol. de xxxii-522 et 557 p.

Cette œuvre distinguée a paru sous le patronage d'un des prélats les plus considérables de notre pays, le cardinal-archevêque de Bonnechose. L'auteur fait preuve de connaissances étendues, d'un talent d'écrivain trop rare en ces matières pour n'être pas relevé avec soin, d'un art d'exposition remarquable. Il indique avec précision l'objet de son travail en ces termes :

« Nous veillerons à suivre exactement la tradition en interprétant les paroles du Sauveur qui sont le fondement inébranlable du dogme et de la morale. Il n'y a pas de place ici pour les nouveautés, car la vérité est immuable. Mais il ne suffit pas, dans une vie du Christ, d'exposer sa doctrine, il faut tenter la peinture des lieux où s'écoulèrent les jours du Sauveur, demander aux traditions contemporaines quelles pensées occupaient les esprits, à l'histoire quels hommes entouraient Jésus. Sur tous ces points les Evangiles sont sobres de détails; écrits pour des lecteurs auxquels la vie de l'Orient était familière, ils font constamment allusion à des coutumes différentes des nôtres et supposent connues des mœurs auxquelles nous sommes plus ou moins étrangers. C'est ce monde évanoui qu'il convient de ranimer, pour que l'Evangile soit compris comme il le fut au temps de son apparition. »

En d'autres termes, M. Fouard s'est proposé de replacer la vie de Jésus telle qu'on peut la reconstituer par l'harmonisation des quatre évangiles canoniques, dans le cadre de la géographie et de la vie palestiniennes au 1er siècle de notre ère.

Cet objet, bien défini, a été poursuivi avec méthode et résolution. M. F. s'est entouré de nombreuses informations puisées aux bonnes sour-

---

1. L'application de ce principe à la syntaxe arabe a été tentée dans mes *Notes sur la grammaire arabe*, II (Paris, 1872), in-8°.

2. P. 400, l. 3, au lieu de *méttezî'ânût*, lisez *méttezî'ânyâtâ;* p. 402, l. 9, au lieu de *nébgânâyâ*, lisez *nebâgânâyâ*.

ces ; il a visité lui-même la Palestine, et maint passage de son livre montre qu'il a su la voir. Aussi plusieurs parties de la « légende évangélique » revivent-elles dans cet ouvrage d'une façon très heureuse et l'ensemble laisse-t-il une impression satisfaisante. Il est certain que le croyant, qui prend les quatre évangiles pour des livres composés sous la surveillance de la divinité, mais qui les trouve obscurs à raison de la différence si grande des temps et des mœurs, lira avec un vif intérêt cet essai absolument orthodoxe de replacer la vie et l'activité de Jésus dans le milieu qui les a contenus. Un des points notamment où la supériorité de M. F. sur ses devanciers de même opinion éclate, est la décision qu'il a prise de travailler sur le texte grec et non point sur la Vulgate. Ce sera là un des bons éléments du succès de son ouvrage [1].

Un autre mérite de cette *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, c'est qu'on ne cherche pas à y prouver le miracle. Rien de plus désagréable, rien de plus irritant, que de s'entendre démontrer que tel prodige impossible, admis par la naïveté populaire, est beaucoup plus croyable et plus conforme aux *vraies* lois de la nature que tel phénomène naturel que nous observons tous les jours. La légende, tout entière merveilleuse et plongeant dans le surnaturel, ne connaissait pas ces embarras. Si on veut la rendre dans son caractère original et vrai, c'est ainsi qu'il faut la prendre, avec la sincère crédulité de ses premiers auteurs et de ceux qui l'accueillirent tout d'abord. Qu'il me soit permis de montrer par un exemple la supériorité de cette façon d'agir sur les bavardages d'une apologétique pédante. Je citerai un des épisodes où le surnaturel populaire éclate dans toute sa crudité, mais aussi où il livre le secret de son invention, qui est une foi touchante, celui de la tempête apaisée à la voix de Jésus.

« La foule congédiée par Jésus sur les bords du lac, s'était de nouveau réunie autour de sa demeure. Le Sauveur, n'en pouvant espérer de repos, résolut de gagner, dès ce même soir, les solitudes de la Pérée : « Passons à l'autre bord », dit-il à ses disciples. Ceux-ci, renvoyant le peuple, montèrent dans une barque et emmenèrent le Seigneur sans autres préparatifs, « tel qu'il était », dit saint Marc. Quelques bateaux suivirent, et tous, dans le calme d'une belle nuit, voguèrent vers la rive opposée.

« Jésus assis sur la poupe reposait sa tête sur l'oreiller du pilote, et il s'endormit bientôt épuisé des labeurs du jour. Mais à peine ses yeux se fermaient que le ciel changea d'aspect. C'est à l'improviste que l'ouragan s'abat sur la mer de Galilée; des sommets glacés de l'Hermon, les tempêtes se précipitent dans le bassin du lac et en un instant soulèvent les eaux. Surprises par un de ces coups de vent, les barques furent bientôt dispersées et celle du Maître demeura seule couverte par les flots. Déjà l'eau y entrait de tous côtés menaçant de l'engloutir, et Jésus dormait toujours, sans

1. Toutefois l'usage est si vexatoire que M. F., tout en le secouant, sent le besoin de s'excuser. Il est amené ainsi à énoncer cette assertion risquée, que la Vulgate est supérieure au texte original parce que celui-ci offre de trop nombreuses variantes. (Préface, pp. XIV-XV et note 2 de la page XV.) Personne ne se trompera à cette soumission, plus apparente que réelle. Cette atténuation ne fait d'ailleurs que souligner l'indépendance dont l'auteur a fait preuve ici et qu'il faut louer sans restriction.

que les apôtres osassent l'éveiller. Mais lorsqu'ils virent la barque s'enfoncer, l'effroi l'emporta : ils s'approchèrent de lui, l'appelant à grands cris : « Maître! Maître! sauvez-nous, nous périssons! »

« Le réveil de Jésus parut aussi calme que son repos; son premier soin fut d'apaiser non les flots, mais le cœur des siens : « Pourquoi craignez-vous? dit-il, gens de peu de foi. » Alors seulement il se leva et gourmanda les vents; puis, s'adressant à la mer comme il eût fait à un animal en furie : « Tais-toi, lui dit-il, et reprends ton frein. » Aussitôt le vent cessa, et il se fit un grand silence.

« A la vue du ciel redevenu serein, du lac silencieux, les apôtres comprirent pourquoi Jésus s'était plaint de leur peu de foi. Si extrême que fût le danger, c'était trop peu de recourir au Maître : avec lui, il n'eût fallu rien craindre. Leur admiration passa aux mariniers qui les accompagnaient : « Quel est donc celui-ci? se disaient-ils l'un à l'autre. Il commande aux vents et aux flots, et ils lui obéissent! »

« Le cri des Galiléens a souvent été répété depuis lors, car le prodige accompli sur les eaux de Génésareth est la figure des merveilles que Dieu ne cesse d'opérer pour son Église. Elle aussi navigue sur une mer tumultueuse, au sein de la tempête, il semble parfois que le Maître dorme et oublie les siens. Mais de siècle en siècle, c'est à l'heure où tout va périr que le Christ s'éveille et d'un mot sauve l'esquif : si ballotté qu'il soit, il garde avec Jésus reposant sur sa poupe une promesse qui ne faillira pas, celle d'échapper aux orages et d'atteindre les rives de l'éternité. »

Voilà, à mon goût du moins, une page gracieuse et sobre, un vitrail d'église d'un travail soigné, d'une facture solide, d'une couleur agréable. La pensée comme l'imagination y trouve satisfaction, puisque cette marque de toute-puissance n'est que le symbole de l'assistance divine toujours présente aux siens, puisque sous le prodige se cache l'idée. C'est bien pour réconforter le cœur des premiers fidèles dans leurs angoisses qu'ont jailli de la conscience populaire ces miracles plus ou moins grossiers, rugueuse écorce, expression massive d'une haute espérance.

C'est ainsi qu'à nos yeux M. F. n'a pas fait une œuvre inutile à l'historien. Il ne servirait de rien de démontrer à ceux qui, comme nous, tiennent l'admission du surnaturel pour la négation de l'histoire, que l'honorable professeur de théologie a manqué dans sa vie de Jésus à ce que nous considérons comme le point de départ nécessaire d'une pareille entreprise. En revanche, ceux qui veulent pénétrer dans le secret des espérances et des croyances de la primitive Église ont un intérêt évident à rechercher comment on se représentait Jésus dans les groupes chrétiens éclairés du IIe siècle, époque où les quatre évangiles étaient tenus pour également inspirés, pour sources également sûres d'information sur les actes du fondateur du christianisme en voie de passer dieu. Le Jésus des évangiles, c'est-à-dire de la légende, n'a certes point existé; mais le Christ de la légende a vécu dans le cœur et dans l'esprit des croyants de la troisième et quatrième génération chrétienne. C'est celui-là qu'on retrouvera, point trop sensiblement altéré, dans le livre de M. F., notre époque ayant un sens et un goût de la restitution historique qui lui permet de faire à cet égard beaucoup mieux que les temps qui ont précédé [1].

1. A tel endroit toutefois, M. F. est infidèle à son programme. Ainsi, dans les lignes suivantes où il dépasse les données de la légende évangélique pour anticiper sur

Nous regrettons de devoir dire franchement que nous considérons comme sans profit les efforts considérables faits par l'auteur pour établir l'harmonie des assertions, si souvent contradictoires, des évangiles, en particulier ses essais de chronologie.

Nous accueillons la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ* de M. l'abbé F. comme un essai très distingué de restituer la tradition évangélique, c'est-à-dire l'idée que l'on se faisait de Jésus dans les cercles chrétiens une centaine d'années après sa mort, dans le milieu où ce personnage a réellement vécu. C'est non l'histoire, mais la légende de Jésus présentée dans le cadre sans lequel elle ne saurait se comprendre. Ce n'est pas le Jésus qui a péri sous Ponce-Pilate, mais c'est le Jésus qui a été invoqué sous Hadrien [1].

L'influence de M. Renan est bien sensible en cet ouvrage. C'est lui qui, le premier chez nous, a fait redescendre Jésus du ciel pour le rendre à la Palestine. L'effort de M. Fouard en ce même sens est sérieux, s'il est incomplet.

Maurice VERNES.

---

253. — **Le maréchal de Fabert (1599-1662)**, étude historique d'après ses lettres et des pièces inédites, par le commandant Jules BOURELLY, 2e partie (1653-1662). Paris, Didier. 1881, 1 vol. in-8° de 438 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette seconde partie de la biographie de Fabert est très différente de la première, dont il a été rendu compte ici même l'année dernière (v. la Revue du 23 août 1880). Les événements militaires, dont le récit avait paru trop rapide, y tiennent fort peu de place, et M. Bourelly a dû étudier encore plus qu'il ne l'avait fait dans son premier volume les questions de finances, d'organisation intérieure et même de théologie. Il faut rendre hommage à M. le commandant B. ; les pages qu'il a consacrées à montrer le talent, sinon le génie, de Fabert considéré comme organisateur et comme financier sont excellentes de tout point ; M. B. connaît bien les faits qu'il expose, et il apporte ainsi sa pierre à l'édifice que construisent en ce moment les historiens de Louis XIV [2].

S'il fallait faire quelques réserves, elles porteraient sur la façon dont

---

des croyances plus tardives : Marie « enfanta comme l'eut fait Eve aux jours de l'innocence et, plus qu'Eve, elle eut le singulier privilège de garder sa virginité intacte avant comme après l'enfantement. » T. I, p. 64. M. F. cite saint Augustin et saint Jérôme. Ces pères ne sont pas l'Evangile.

1. Les personnes peu familiarisées avec ces questions ne doivent pas croire qu'il y ait la moindre raillerie dans nos paroles. La vérité est que le Jésus de l'histoire a été absorbé par la légende et nous est resté à peu près inconnu. Si donc le Jésus de la légende est déjà intéressant en soi, il le devient doublement quand on songe que son prototype est perdu et perdu d'une façon irréparable, sauf bien peu de chose.

2. Il faut placer au premier rang M. Chéruel, que M. B. ne cite pas, et dont les jugements doivent pourtant faire autorité.

M. B. apprécie le rôle religieux de Fabert; il semble que M. B. ait eu peur de traiter cette question d'après ses propres lumières, et l'on regrette qu'il soit allé chercher un guide aussi peu sûr que Pierre Varin, auteur d'un pamphlet indigne de l'histoire intitulé *La vérité sur les Arnauld*. Egaré par Varin, M. B. s'attache à laver Fabert du soupçon de jansénisme, et il explique d'une façon bien hasardée le changement de front du maréchal qui, après avoir tant admiré les *Provinciales* et jugé si sévèrement les jésuites, est devenu tout à coup l'homme-lige de ces mêmes jésuites. « Le secret de ce changement, dit M. B., est dans « l'âpreté du zèle intolérant des jansénistes et dans la modération dont « ses nouveaux correspondants lui paraissaient animés. Après les avoir « étudiés les uns et les autres, la comparaison avait tourné en définitive « à l'avantage des premiers (p. 280) ». La phrase n'est pas heureuse, car les *premiers*, ce sont, dans la pensée de M. B., les *jésuites*, et le lecteur est obligé de le deviner. Mais peu importe la forme, l'essentiel est de prouver que l'explication donnée par M. B. ne paraît pas être la bonne; je me permettrai d'en proposer une autre. En 1659, quand les jésuites ont inspiré à Fabert de la « méfiance » pour les jansénistes, le maréchal était sexagénaire; la mort de sa femme l'avait affecté profondément, et il donnait, de l'aveu même de M. B., des preuves de faiblesse d'esprit bien grandes. Lui qui avait eu des « illusions, » c'est-à-dire des hallucinations si étranges, jusqu'à se croire visité par « un esprit » (p. 324), il était alors en relations suivies avec l'alchimiste Montluisant; on l'accusait de sorcellerie, et M. B. convient que « le monde des chimères, tel qu'il le découvrait au fond « de son creuset, et tel qu'il le hantait en songe, lui « ôtait parfois le sens des choses réelles. A cet égard, ajoute M. B., il te- « nait, si l'on veut, du visionnaire; encore est-ce beaucoup dire. »

Le chevaleresque d'Andilly, ami de Fabert, se contentait de lui envoyer des factums jansénistes et de lui donner de loin en loin quelques conseils; les jésuites se montrèrent plus habiles. Ils allèrent à Sedan; ils employèrent tous les moyens pour séduire cet homme vraiment honnête, mais d'une imagination ardente; ils réussirent, et Fabert finit par trouver que les livres des jésuites ne seraient pas mauvais, si l'on en retranchait seulement les abominations dont Pascal fait justice. Voilà, ce me semble, l'explication véritable du changement *in extremis* du maréchal Fabert; il a vécu en janséniste, les jésuites l'ont circonvenu deux ans avant sa mort.

Un autre point sur lequel je voudrais attirer l'attention du savant commandant, ce sont les relations de Fabert avec Bossuet. Il y a aux ms. de la Bibliothèque nationale (ms. français, n° 12821,) un débris de lettre adressée de Sedan à Bossuet; l'adresse seule est restée avec le cachet de la personne qui envoyait la lettre, en 1659; et ce cachet doit être celui de Fabert. M. B. pourrait vérifier, et peut être se trouverait-il ainsi sur la trace de quelques recherches nouvelles. Si M. Bourelly, dont l'ouvrage aura sans doute une seconde édition, pouvait éclaircir cette

question des rapports de Fabert avec Bossuet, son livre, déjà si curieux, serait tout à fait digne du héros messin dont il a entrepris l'histoire.

A. Gazier.

---

254. — **Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'histoire de France pendant le XVIII[e] siècle** (Nouvelle série, avec introduction, notices et notes, par M. de Lescure). — Mémoires sur les assemblées parlementaires de la Révolution. Tome II. Convention. Paris, Didot, 1 vol. in-12 de 437 p.— Prix : 3 fr. 50.

Ce second volume, consacré tout entier à la réimpression des textes annoncés dans le premier, ne contient rien qui puisse donner lieu à un compte rendu spécial. On y trouvera les *Mémoires du comte de Montlosier* tronqués suivant le système adopté par M. de Lescure, et les *Mémoires de Durand de Maillane*, ouvrage d'un homme profondément estimable, mais en définitive assez médiocre. La seule observation à faire, c'est que M. de Lescure aurait bien dû conserver à ces mémoires le titre ambitieux que leur avait donné leur auteur : *Histoire de la Convention nationale*, et qu'il aurait dû ne pas supprimer l'avant-propos très intéressant qu'on lit en tête de l'édition de 1825. Pour le reste, on ne peut que s'en référer absolument au jugement porté sur cette partie de la *Bibliothèque des Mémoires* dans le n° de la *Revue* du 23 mai 1881.

A. G.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'imprimeur-éditeur J. Rouam (33, avenue de l'Opéra) publie une série d'ouvrages illustrés, sous le titre de *Bibliothèque internationale de l'art*. Cette collection paraîtra sous la direction de M. Eugène Müntz; son but est de « faire connaître par des monographies s'adressant à la fois à l'homme du monde, à l'artiste, à l'érudit, les points les plus brillants et les traits les plus caractéristiques de l'histoire des arts » ; les volumes qui la composent seront consacrés à la biographie d'un artiste ou d'un amateur illustre, ou bien ils embrasseront l'histoire de telle ou telle branche de l'art, de telle ou telle école, ou encore celle d'un établissement célèbre, tel que les Gobelins. Voici la liste des ouvrages composant la 1[re] série de la *Bibliothèque internationale de l'art* : I. *Les amateurs de l'ancienne France, le surintendant Fouquet*, d'après des documents inédits, par M. Edmond Bonnaffé (10 fr.). II. *Les précurseurs de la Renaissance*, par M. Eugène Müntz (L'école de Pise; Dante et Pétrarque archéologues; les amateurs padouans du XIV[e] siècle; amateurs et artistes florentins du XV[e] sècle; Niccolo Niccoli, Le Pogge, Brunellesco, Donatello, Ghiberti; Cosme, Pierre et Laurent de Médicis, Savonarole et la réaction contre l'antiquité classique; triomphe définitif de la Renaissance). III. *Les Della Robbia*, par M. J. Cavallucci. IV. *L'enseignement des arts en France, l'Ecole des élè-*

ves protégés, nouvelle édition refondue et augmentée, par M. L. COURAJOD. V. *Histoire de la manufacture des Gobelins depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par M. Alfred DARCEL. VI. *Histoire de la miniature byzantine*, par M. N. KONDAKOFF. VII. *Les musées d'Allemagne*, par M. Emile MICHEL. VIII. *Les correspondants de Michel-Ange*, recueil de lettres inédites adressées à Michel-Ange par les principaux artistes et littérateurs du XVe et du XVIe siècle, par M. G. MILANESI. IX. *Claude Lorrain*, d'après des documents inédits, par Mme M. PATTISON. X. *Ghiberti et son école*, par M. Ch. PERKINS. XI. *La tapisserie dans l'antiquité, le péplos d'Athéné Parthénos*, nouvelle édition entièrement refondue, par M. L. de RONCHAUD. XII. *Les tapisseries historiées de Bruxelles et leurs marques*, par M. Alph. WAUTERS. — Chaque volume de la « Bibliothèque internationale de l'art » se vend séparément; mais les souscripteurs à une série entière bénéficieront d'une remise de 10 p. 100.

— M. Léopold MABILLEAU, ancien membre de l'Ecole française de Rome, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse a publié à la librairie Hachette (In-8°, XI et 390 p.) une *Etude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie (Cesare Cremonini)*. M. M. a découvert dans le fonds délaissé de la bibliothèque universitaire de Padoue des manuscrits inédits de Cremonini, qui parut au moment où « la philosophie padouane avait achevé déjà de parcourir le cercle des problèmes spéculatifs ». Cremonini « n'avait point le génie vigoureux et étroit d'un novateur, mais l'esprit large et souple d'un critique et d'un historien. Il reconnut tout d'abord que, venant le dernier, il devait profiter du travail de ceux auxquels il succédait, avant de reprendre la tâche à nouveau. Puis il trouva tant de charme à cette revue du passé qu'il en oublia parfois de penser pour son propre compte. En sorte qu'il comprit fort bien l'Ecole de Padoue, mais ne la continua pas ». M. M. décrit donc dans son livre l'état de l'école padouane au moment où elle va périr, il étudie la philosophie de la Renaissance à ses derniers instants, à la veille du triomphe de l'esprit moderne; car c'est en 1631, l'année même de la publication des *Dialogues sur le système du monde*, dix ans après celle du *Novum organum*, six ans avant celle du *Discours de la méthode*, que meurt ce Cremonini, qui croyait à la quintessence du ciel, aux intelligences astrales, à la subordination des nerfs au cœur, à la réalité des formes substantielles, à la supériorité de la déduction *à priori* sur l'observation expérimentale. M. M. a choisi Cremonini pour centre de son travail, parce que Cremonini, moins hardi et original que d'autres, reproduit mieux l'esprit de son époque et donne la formule générale et commune de la pensée italienne de la fin du XVIe siècle; c'était une « intelligence étendue et équilibrée, où l'exactitude l'emportait sur l'originalité, la finesse critique sur la fougue rénovatrice ». L'ouvrage comprend cinq livres : I. *Cremonini, sa vie, son œuvre*. II. *L'Ecole de Padoue avant Cremonini*. III. *Philosophie de la nature*. IV. *Métaphysique*. V. *Philosophie de l'âme*. En appendice M. Mabilleau a reproduit des pièces justificatives relatives aux démêlés de Cremonini avec l'Inquisition et un catalogue général des manuscrits du philosophe padouan.

— M. P M. BAUDOUIN a publié le 1er volume (Auxerre, Vosgien. In-8°, III et 512 p.) de son *Histoire du protestantisme et de la Ligue en Bourgogne*; ce volume va de 1524 à 1568.

— Nous avons récemment annoncé la publication, par M. Tamizey de Larroque, de lettres inédites écrites de Rome par Jean-Jacques Bouchard à Peiresc; à la suite de son opuscule, M. Tamizey de Larroque avait mis un fragment du *Journal* de Bouchard, où ce dernier raconte, sous le pseudonyme d'Orestes, la visite qu'il a faite à Peiresc en novembre 1630. Ce *Journal* de Bouchard vient de paraître chez Isidore Liseux, sous le titre : *Les Confessions de Jean-Jacques Bouchard, Parisien, suivies de son voyage à Rome en 1630, publiées pour la première fois sur le manuscrit de l'au-*

teur. In-8°, xxxvi et 258 p., sur papier de Hollande, tiré à petit nombre. 20 fr.). L'éditeur a utilisé les *Lettres* de Bouchard publiées par M. Tamizey de Larroque; mais le livre qu'il publie est d'une immoralité révoltante.

— Dans un ouvrage de 195 pages (Picard, in-8°, 10 fr.), M. Pierre Bonnassieux fait, sous ce titre : « *Le château de Clagny et Madame de Montespan*, » l'histoire d'un quartier de Versailles. Il parle d'abord du fief de Clagny et des seigneurs qui l'ont possédé jusqu'en 1665 ; acheté alors par Colbert au nom du roi, le terrain qu'occupe aujourd'hui le quartier de Clagny, fut abandonné de 1674 à 1684 aux maçons et aux jardiniers; Mansart construisit le château, Le Nôtre dessina le parc et les jardins; en 1685 Louis XIV donnait Clagny à Mme de Montespan, il y ajouta 800 arpents de bois taillis. Puis, Clagny passa au duc du Maine, à ses fils le prince de Dombes et le comte d'Eu, au roi (contrat de 1766); mais, depuis longtemps inhabité, fort dégradé, bâti d'ailleurs sur un sol humide, le château fut démoli par arrêts du Conseil (1769). Ce volume est accompagné de quatre planches et de pièces justificatives, parmi lesquelles le Testament de Pierre Lescot.

— Dans un volume qui a pour titre : *L'instruction publique en France pendant la Révolution* (Didier. In-8°, xxiii et 519 p.), M. C. Hippeau a réuni les discours et les rapports les plus importants qui ont été lus ou prononcés dans nos diverses assemblées à l'occasion de la constitution et de l'organisation de l'instruction publique; ce sont quelques fragments des quatre discours de Mirabeau, les rapports de Talleyrand, Condorcet, Lanthenas, Romme, le plan de Lepelletier et le discours de Fourcroy sur ce plan, le discours de Calès sur l'éducation des femmes, les rapports de Lakanal sur les dépenses de l'instruction, sur les Ecoles Normales, sur les Ecoles Centrales, le rapport de Daunou sur l'organisation générale de l'instruction publique, les deux rapports de Fourcroy : 1° sur l'Ecole polytechnique et les services publics; 2° sur le projet de loi relatif à l'instruction publique (lu au Conseil des Cinq Cents).

— L'*Armorial historique et généalogique de Lorraine au* xix*e siècle*, comprenant les titres impériaux et royaux, les pairs héréditaires, les majorats, les généraux, préfets et évêques qui depuis 1808 commandèrent ou administrèrent la Lorraine, va paraître par les soins de M. A. Georgel.

— L'auteur du *Village* et de la *Ville sous l'ancien régime*, M. Albert Babeau, qui vient de publier à la librairie Didier l'*Ecole de village pendant la Révolution*, prépare un nouvel ouvrage, intitulé : *La vie rurale dans l'ancienne France*.

— La réimpression de l'*Histoire du Dauphiné*, de Nicolas Chorier, en deux volumes in-4°, du prix de 40 francs chacun, est annoncée par les éditeurs Cheneviers et Pessieux, de Valence.

— Un décret a nommé M. Himly, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Paris, doyen pour cinq ans, de cette Faculté, en remplacement de M. Wallon, dont le décanat est expiré depuis la fin du mois de mars de cette année, et qui est nommé doyen honoraire.

— Des *lettres de distinction* ont été octroyées par le jury de l'Exposition géographique de Venise à la Commission de géographie historique de l'ancienne France; c'est la plus haute récompense dont il pouvait disposer. La Commission avait envoyé : 1° huit cartes donnant : les bornes milliaires de la Gaule; la carte comparative des monuments funéraires avec les populations; celle des alluvions quaternaires; celle des invasions du ve siècle d'après l'étude des noms de lieux; les monuments mégalithiques; les populations de la Gaule; la carte ethnologique et archéologique de la Gaule mérovingienne; celle des enceintes fortifiées; 2° 133 photographies *inédites*, exécutées par M. de Laurière, l'un des auxiliaires de la Com-

mission et donnant les vues de 11 monuments mégalithiques; 41 monuments romains; 40, du moyen âge; 29, d'Algérie et de Tunisie; 3° de nombreuses photographies, envoyées par le musée de Saint-Germain, donnant des spécimens de mythologie gauloise, des tombes de la Marne, d'objets des époques chrétienne et mérovingienne recueillis en Gaule, de bornes milliaires, d'objets gaulois; 4° une collection des planches, encore inédites, de monnaies qui doivent accompagner le catalogue général des monnaies gauloises publié sous les auspices du ministère de l'Instruction publique.

DANEMARK. — L'*Athenæum* de Copenhague est un des cercles de lecture qui offrent le plus de facilités à leurs membres, actuellement au nombre de plus de 500. Fondé en 1825, il a réuni peu à peu une grande collection d'ouvrages d'histoire et de littérature, qui atteint le chiffre de plus de 50,000 volumes, dont 14,438 ont été prêtés à l'extérieur pendant l'exercice de 1880-81. On peut aussi les consulter sur place, dans le spacieux local qui est ouvert de 8 heures du matin à 11 heures du soir. Les lecteurs ont à leur disposition 69 journaux et 102 revues, en diverses langues; savoir, pour les journaux : 26 danois, 4 norvégiens, 7 suédois, 14 allemands, 9 anglais et 9 français; pour les revues : 44 danoises, 3 norvégiennes, 9 suédoises, 18 allemandes, 13 anglaises, 14 françaises et 1 italienne. — Les cotisations et autres revenus, qui sont presque totalement absorbés par le loyer et les frais d'abonnement, s'élèvent annuellement à plus de 27,000 francs. Nous doutons qu'il y ait beaucoup d'autres sociétés de ce genre aussi bien pourvues dans quelque partie du monde que ce soit.

GRÈCE. — Un comité chiote s'était formé à Marseille, il y a quelques années, dans le dessein de publier les œuvres complètes, déjà parues ou inédites, de Coray. Le premier volume de cette importante publication a paru il y a quelques jours; c'est le premier de la série des œuvres inédites de Coray; il comprend les matériaux rassemblés par le savant Hellène pour la rédaction d'un Dictionnaire français-grec et des notes marginales de Coray au Dictionnaire de l'Académie française. Deux tables facilitent la lecture de cet ouvrage, dont la publication est due aux soins de M. Mamoukas, secrétaire-général du ministère de l'instruction publique. Voici le titre complet de l'ouvrage : Ἀδαμαντίου Κοραῆ τὰ μετὰ θάνατον εὑρεθέντα συγγραμμάτια, βουλῇ μὲν καὶ δαπάνῃ τῆς ἐν Μασσαλίᾳ κεντρικῆς ἐπιτροπῆς Κοραῆ, ἐπιμελείᾳ δὲ Ἀνδρέου Ζ. Μάμουκα συλλεγέντα τε καὶ ἐκδιδόμενα. Τόμος πρῶτος περιέχων ὕλην γαλλογραικικοῦ λεξικοῦ καὶ τὰς ἐν τῷ λεξικῷ τῆς γαλλικῆς Ἀκαδημίας ἰδιογράφους τοῦ Κοραῆ σημειώσεις. (Ἐν Ἀθήναις ἐκ τοῦ τυπογραφείου τῶν ἀδελφῶν Περρῆ, grand in-8°, 528 p.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 novembre 1881.

M. le lieutenant-colonel Corréard, commandant le premier groupe de la brigade Sabattier, sous Kairouan, adresse à l'Académie une description très détaillée de la mosquée d'Okba à Kairouan, avec la copie d'une inscription latine. Des remerciements seront adressés à M. Corréard pour cette communication. L'inscription latine est renvoyée à l'examen de M. Léon Renier.

M. Bréal est élu membre de la commission du prix Volney, en remplacement de M. Littré.

M. Lenormant commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Notes archéologiques sur la terre d'Otrante.* — L'ancienne « terre d'Otrante », aujourd'hui province de Lecce, est une des parties de l'Italie les plus intéressantes pour les antiquaires; mais les richesses archéologiques qui s'y trouvent ne sont guère connues que des savants

qui l'habitent. Ceux-ci ont fait preuve jusqu'ici du zèle le plus louable pour la recherche et la conservation des antiquités de leur province. Ils ont formé plusieurs collections, les unes privées, les autres publiques, où sont rassemblées en nombre considérable les inscriptions, les terres cuites, les médailles, etc.; la plus importante est le musée créé par la commission archéologique de la province, à la préfecture de Lecce. M. Lenormant insiste sur la nécessité de signaler à l'attention du monde savant ces monuments nombreux et intéressants, trop négligés jusqu'ici. — Parmi les monuments les plus anciens de la province de Lecce, il faut mentionner en première ligne les monuments mégalithiques, plus nombreux en cette région que dans toutes les autres parties de l'Italie continentale. Ce sont de grands menhirs, appelés par les habitants *pietre fitte*, la plupart en forme de prisme à base rectangulaire, quelques-uns avec un socle taillé dans le roc. On les trouve presque tous à l'extrême pointe sud-est de la presqu'île. Les menhirs sont les seuls monuments mégalithiques qu'on rencontre dans la province de Lecce; il n'y existe ni dolmens ni allées couvertes. — On remarque dans cette même région une grande pierre branlante, ovale, de 15 mètres de longueur. C'est là un phénomène naturel et non un monument fait de main d'homme; ce qui en fait l'intérêt archéologique, c'est que cette roche a été mentionnée dès l'antiquité, dans un des traités attribués à tort à Aristote. Selon l'auteur de ce traité, les habitants y voyaient une œuvre d'Héraclès. Aujourd'hui encore, au reste, les paysans des environs la regardent comme un objet sacré. — Les *truddhi*, dont M. Lenormant parle ensuite, sont des constructions dont l'usage s'est conservé jusqu'à l'époque actuelle. On trouve un *truddhu* presque dans chaque champ, dans tout le territoire qui s'étend au sud-est d'une ligne tirée de Trani à Tarente. C'est une petite tour, de pierre sèche, en forme de tronc de cône, contenant une chambre à voûte conique, sans fenêtre, dans laquelle on entre par une porte basse à linteau de pierre. Quelquefois il y a deux chambres, l'une au-dessus de l'autre. Des degrés accolés au flanc du *truddhu* permettent de monter à une plate-forme ou terrasse qui forme le sommet de cette petite construction. Les *truddhi* servent de refuge pendant le mauvais temps, quelquefois aussi d'habitation temporaire dans la saison des travaux des champs; ils épargnent aux cultivateurs la perte de temps que leur occasionnerait la nécessité de retourner chaque soir à leur demeure, qui est souvent fort éloignée, car il n'y a pas de villages comme chez nous, mais seulement des villes ou de gros bourgs, très peuplés, séparés par de grandes étendues de campagne. Ces campements en plein champ n'offrent pas les dangers qu'ils pourraient avoir dans d'autres provinces de l'Italie méridionale; dans les terres de Bari et d'Otrante, le brigandage a toujours été inconnu. Il y a des *truddhi* d'époques très diverses : on en construit encore tous les jours, et on en voit d'autres qui sont en ruines depuis un temps immémorial. Les uns et les autres présentent absolument le même aspect; le mode de construction n'a pas changé. Il est donc impossible de juger, sur l'apparence, l'époque de la construction d'un *truddhu*, et l'on ne peut dire quand s'est introduit l'usage de ces sortes d'édifices; M. Lenormant est disposé à croire qu'il remonte à la plus haute antiquité. Les *truddhi* présentent une grande analogie avec les *nouraghes* de la Sardaigne, et l'usage auxquels ils sont employés dans la terre d'Otrante fournit une présomption à l'appui de l'opinion des antiquaires qui voient, dans les *nouraghes*, des habitations et non des tombeaux. Les *specchie* sont des tours de construction et de forme toutes semblables à celles des *truddhi*, mais de dimensions beaucoup plus considérables. L'une des plus grandes a 256 mètres de circonférence à la base et 17 mètres de hauteur. Toutes les *specchie* qui existent aujourd'hui dans la province de Lecce sont antiques et abandonnées depuis longtemps. Les paysans les croient faites par le diable et craignent d'en approcher. Aucune n'a encore été fouillée par un archéologue. On ignore donc, jusqu'à présent, ce qui peut se trouver à l'intérieur de ces mystérieux édifices.

Ouvrages présentés : — par M. Delisle, au nom de M. Riant : 1° Vasilievski, *Conseils et Récits d'un seigneur byzantin au* XIe *siècle* (en russe); 2° Douais, *Sources de l'histoire de l'inquisition dans le midi de la France au* XIIIe *et au* XIVe *siècle*; — par M. Delisle : Du Fresne de Beaucourt, *Histoire de Charles VII*, t. I, *le Dauphin*; — par M. Scheter : Gasselin, *Dictionnaire français-arabe*, fasc. 1; — par M. Jourdain : Gozzadini, *Nella solenne inaugurazione del museo civico di Bologna, discorso*; — par M. Gaston Paris : 1° Dragomanov, *Nouveaux Chants de l'Ukraine*, (en ukrainien); 2° *les Continuateurs de Loret*, publié par le baron J. de Rothschild, t. I; — par M. Renan : Amari, *Documenti per servire alla storia di Sicilia*, serie 3a, *Epigrafia*, t. I, fasc. 2 (épigraphie arabe de Sicile); — par M. Desjardins : F. Vallentin, l'*Inscription de Gordien* (extrait du *Bulletin épigraphique de la Gaule*); — par M. de Rozière : Tamizey de Larroque, *les Correspondants de Peiresc*, III, IV; — par l'auteur : Bréal, *Etudes italiques*.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 12 Décembre — 1881

255. — **Wo lag das Paradies?** Eine Biblisch-assyriologische Studie mit zahlreichen assyriologischen Beitrægen zur biblischen Lænder-und Vœlkerkunde und einer Karte Babyloniens von Dr. Friedrich Delitzsch, Professor der Assyriologie an der Universitæt Leipzig.

I

Sous ce titre quelque peu interrogatif et provocateur : *Où était le Paradis?* M. Friedrich Delitzsch, le savant auteur des *Assyrische Studien*, nous donne une très intéressante étude assyriologique sur les noms géographiques de la plupart des pays mentionnés dans l'Ecriture-Sainte, depuis le site primitif du paradis terrestre, le bassin du Tigre et de l'Euphrate avec la Susiane, jusqu'à la Syrie, avec l'Arabie septentrionale, la Palestine et l'Egypte. La question du paradis forme le sujet principal du livre et la cause déterminante de son titre ; les autres questions y sont traitées dans cinq appendices, un pour chaque grande division géographique. Les notes aussi nombreuses que variées, qui accompagnent la première partie, prouvent assez le haut prix que l'auteur attache au résultat de ses recherches relatives à la situation du paradis. On sent même que, devant l'indifférence de certaines écoles critiques à l'égard de l'assyriologie, l'auteur a voulu démontrer par un grand exemple combien cette jeune épigraphie est capable de résoudre, d'une manière définitive, des questions de géographie biblique dans lesquelles ces écoles avaient piteusement échoué. A-t-il réussi dans cette tâche? Il est permis d'en douter. Il faut même reconnaître que la méthode employée pour éclaircir les problèmes divers qu'il méle mal à propos à la question principale, ne contribuera pas peu à augmenter la méfiance générale envers les études assyriologiques, voire, et ce serait bien regrettable, à les discréditer considérablement. La méthode contre laquelle nous sommes obligé de nous inscrire en faux malgré l'admiration sincère que nous professons pour l'érudition M. de Delitzsch, consiste dans la velléité trop souvent constatée, d'expliquer le peu connu par le moins connu, de telle sorte que le résultat ressemble, trop souvent malheureusement, plutôt à un décret autoritaire qu'à une conclusion naturelle de recherches impartiales. Nous allons nous expliquer.

Le problème que M. D. s'est proposé d'élucider est aussi restreint que possible. Il s'agit de déterminer le site exact du jardin d'Eden, qui, d'après le récit de la Genèse, II, 8-14, était arrosé par quatre fleuves parmi lesquels le Tigre et l'Euphrate. Comme ces quatre fleuves sont censés sortir d'un fleuve unique, et que, de plus, ce fleuve unique est dit baigner le pays d'Eden, il ne reste guère qu'à opter entre les deux alternatives que voici : ou le jardin d'Eden est dans l'intérieur de la Babylonie, au confluent du Tigre et de l'Euphrate, ou bien aux rives du Schatt-el-Arab du côté des deux autres fleuves. M. D. penche vers la première alternative et voit, par conséquent, dans ces deux derniers fleuves édéniques, Phison et Géon (*Gîhôn*), les deux plus grands canaux babyloniens, dont l'un, le Pallacopas-Phison, partant de l'Euphrate au nord de Babylone aboutirait sur la rive droite au golfe Persique près la ville de Térédon; l'autre, l'*Arahtu* des Babyloniens, le *Gihon* de l'Ecriture, se détache de l'Euphrate au sud de Babylone, mais sur sa rive droite, et, après avoir arrosé l'intérieur des terres, se jette dans le même fleuve au nord-ouest de l'ancienne ville d'Eridou. Jusqu'ici la dissertation se tient dans des limites strictement scientifiques, bien que, ainsi que nous montrerons plus loin, la solution ne nous paraisse pas très vraisemblable. Où M. D. nous semble adandonner le terrain solide, c'est quand il cherche à prouver que les noms de *Phison* et de *Gihon* sont précisément les noms cunéiformes du Pallocopas et du Schatt-el-Nil. Pour atteindre ce but, M. D. n'hésite pas à s'étayer de deux hypothèses qui non-seulement ne sont pas démontrées, impliquent plusieurs autres hypothèses tout à fait inadmissibles. La langue assyrienne possède un mot *pésannu* dont la signification est inconnue; on sait également que le nom hiératique, ou, suivant les assyriologues, suméro-accadien de l'*Arahtu* est *ka-ha-an-dê*, « face du poisson du divin instructeur » ; ceci suffit à M. D. pour édifier les deux équations suivantes : 1° Phison = *Pesannu*; 2° *Gihôn* = *ka-ha-an-de*. Cette dernière équation ne peut s'établir qu'à l'aide de deux autres hypothèses, dont la première consiste à attribuer à la syllabe *ka* la valeur *gu*, ce qui est strictement possible; la seconde à faire abstraction de la syllabe *de* comme d'un élément parasite, ce qui est assez forcé. L'opération faite, le groupe *ka-ha-an-de* se transforme en *gu-ha-an* et s'approche ainsi de l'hébreu *Gihôn*. Malheureusement ces assonnances en partie si péniblement établies s'évanouissent devant des considérations d'ordre divers. Pour la première équation, il suffit de rappeler que l'assyrien *pesannu* n'est nulle part donné comme un nom de fleuve, de rivière ou de canal. Relativement à la seconde, il y a cette difficulté insurmontable que l'auteur hébreu qui donne aux trois autres fleuves des noms purement sémitiques aurait certainement employé, pour désigner le quatrième, si celui-ci était le Schatt-el-Nil, le nom sémitique et populaire *Arahtu* et non pas le nom barbare *gu-ha-an* qui était astreint à la littérature sacertotale comme dernier vestige d'un peuple disparu depuis des siècles, en admettant que ce peuple

ait jamais existé. On le voit, l'appel à la prétendue langue non-sémitique pour l'explication du *Gihon*, loin de rendre un service quelconque à la thèse de M. D., n'a fait que lui enlever l'air de vraisemblance qui la recommandait du moins à la première vue.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul point où l'exploitation du sumérien a considérablement nui à la thèse de l'auteur. L'identité admise du Scha*tt*-el-Nil avec le Gihon comme celle du Pallacopas avec le Phison entraîne nécessairement cette conséquence que les pays de Cousch et de Hawîla, mentionnés dans le récit biblique, sont également des territoires babyloniens, situés, le premier en Babylonie même, le second entre le Scha*tt*-el-Arab et le Pallacopas. En se tenant strictement dans le domaine biblique, ces deux propositions peuvent se défendre, attendu que d'une part le couschite Nemrod est donné dans la Genèse x, 10 comme ayant régné en Babylonie, et que, d'autre part, le nom vague de Hawîlâ (terre sablonneuse) pourrait aussi bien désigner les rives du Pallacopas que tout autre désert. Eh bien, M. D., dédaignant de s'arrêter à ce résultat satisfaisant, veut encore invoquer les textes sumériens afin de démontrer à la fois que les noms non sémitiques *Meluhha* et *Makan*, qui répondent aux noms sémitiques de *Kous* « Ethiopie » et *Muçur* « Egypte », désignaient primitivement, le premier la Babylonie du nord ou Accad, le second la Babylonie du sud ou Sumer, et que les *Kous* établis dans la Babylonie étaient des Kasschi ou des Cosséens de la Susiane, proches parents des Accadiens-Sumériens, qui portaient le nom d'Ethiopiens chez les auteurs grecs. Il en résulterait que l'écrivain biblique a suivi l'erreur des Babyloniens et l'a exagéré encore, en donnant un père commun aux Couschites de Babylonie et aux Couschites du sud de l'Egypte. Le savant assyriologue a probablement voulu faire d'une pierre deux coups, car, le Meluhha Cousch babylonien admis, on n'obtient pas seulement une justification de la topographie du paradis, mais aussi, et c'est le point le plus important aux yeux de M. D., bien qu'il ne le dise pas formellement, le nom biblique et classique de cette fameuse race sumérienne dont l'auteur de ce compte-rendu nie pertinemment l'existence. Or, cette brillante théorie repose malheureusement sur plusieurs erreurs matérielles. En voici le bilan exact. Les pays de Makan et de Meluhha mentionnés dans quatre passages des vocabulaires II R. 46, comme possédant chacun des vaisseaux, des trônes et des disques particuliers à l'instar des Assyriens et des Babyloniens, se font reconnaître par cela même comme étant différents de la Babylonie, et ne peuvent, en conséquence, désigner que l'Egypte et l'Ethiopie. On peut affirmer la même chose relativement à la liste géographique IV R. 38, nº 1, où Makan et Meluhha (l. 13-14 *a*), grâce à leur importance, ouvrent l'énumération des pays étrangers parmi lesquels figurent l'Arménie *(Ur-tu)* et les territoires susiens *asschan* (*An-du-an*), Marhaschi, etc. Enfin, la prétendue liste des montagnes II R. 51, nº 1, à laquelle M. D. a consacré un long commentaire et qui constitue la preuve principale, a

le défaut suprême de n'avoir aucun caractère géographique; c'est simplement une litanie magique où les génies des principales montagnes connues du conjurateur sont invoqués afin d'obtenir le pardon des péchés. La formule réglementaire est « que le Mont X qui produit tel minéral ou tel végétal pardonne ». M. D., en suivant l'errement de ses devanciers et en se trompant sur le sens de *lipschur* qu'il traduit par « est interprété, = *scilicet* » a changé une invocation magique en un traité d'orographie où les montagnes seraient énumérées dans l'ordre de leur situation géographique. En réalité, l'ordre de l'énumération des montagnes est déterminé uniquement par la nature des produits qui leur sont propres; c'est pourquoi Makan et Meluhha y sont séparés l'un de l'autre. En effet, Meluhha figure sur la colonne A comme une montagne qui produit la pierre précieuse *sântu* et Makan sur la colonne B comme une montagne riche en cuivre. Cette dernière description convient bien à l'Egypte qui possédait en réalité de riches mines de cuivre et nullement à la Babylonie qui en était complètement dépourvue. L'inexactitude des autres affirmations relatives soit à l'identité des Meluhha-Couschites avec les Kasschi de race susienne, soit à la parenté de ceux-ci avec les soi-disant Accado-Sumériens de la Babylonie est encore plus évidente, car, d'une part, le mot assyrien correspondant à Méluhha s'écrit constamment *Kûsu*, jamais *Kasschu;* de l'autre, autant qu'il nous est donné de connaître les inscriptions rédigées dans les divers dialectes de l'idiome susien, il n'y a pas la moindre analogie entre cet idiome et ce qu'on appelle sumérien ou accadien. Il est étonnant que M. D. n'ait pas mieux examiné la chose avant de se prononcer aussi catégoriquement.

Aux exemples qui précèdent j'ai le regret de devoir en ajouter deux. C'est d'abord la traduction des noms prétendus non-sémitiques du territoire de Babylone, *Tin-tir* et *Karduniâsch*, grâce à laquelle il conclut que ce district parut aux Babyloniens d'une beauté si merveilleuse et incomparable qu'ils le tinrent pour un jardin divin, planté par Dieu lui-même et choisi par lui pour être sa demeure. D'après M. D., ce nom signifierait « verger de la vie » et il incline à y voir une allusion à l'arbre de la vie planté au milieu du jardin d'Eden dont parle la Genèse. La réalité réduit considérablement le charme de ce lyrisme : *Tin-tir* semble signifier simplement « la vie du verger » et représenter proprement l'épithète du canal principal qui arrosait la ville et la banlieue. Nous voilà bien loin de l'arbre de la vie. La traduction de *Karduniâsch* par « jardin du dieu *Duniâsch* » n'est pas non plus conforme à la réalité, d'abord parce que l'idéogramme *Kar*, abrégé de *Karu*, signifie « champ clos, enclos » (*iklu*), jamais « jardin », puis parce que toutes ces orthographes bizarres, *Kar-du-ni-ya-asch*, *Ka-ru-du-ni-ya-asch*, *Kar* (écrit avec le signe *Kun*)-*dun-i-scha*, qui visent à produire le sens hiératique de « champ ou territoire du seigneur des pays », c'est-à-dire de Bel, déguisent simplement l'épithète réelle *Kardu nischi* « (pays) du plus brave des peuples » ou bien *Kardu* « brave » tout court. Je fais abstraction de

la question géographique, savoir si les pays de Kaldu et de Kardu sont identiques avec la Babylonie interfluviale. L'inscription de *Ka-ra-in-da-asch*[1] qui énumère ces pays après Sumer, Accad et Kasschou ne permet pas de se prononcer d'emblée dans le sens affirmatif comme le fait M. D., un peu trop hâtivement à ce qu'il me semble.

Enfin notons en passant un dernier exemple de l'influence délétère que l'accadisme exerce sur les esprits les mieux doués. M. D., d'accord avec la majorité des assyriologues, est d'avis que les dieux sémitiques, et parmi eux, *Iahwé*, le dieu des Hébreux, sont purement et simplement empruntés aux Accadiens. MM. Rawlinson et Schrader avaient déjà rapproché Iahwé du dieu babylonien *Ea* — *Iau*, et M. D. se rallie à leur conjecture en remarquant que dans la première colonne d'un syllabaire le signe *ni* est expliqué par *i* et *ili*, deux mots accadiens qui signifient « dieu ». D'après cet auteur, le tétragramme hébreux *Ihwh*, dont la forme vraie et populaire serait *Iahou*, aurait pour origine l'accadien *i* et les trois autres lettres *hwh* auraient été ajoutées plus tard dans le but d'obtenir un dérivé du verbe *haya* ou *hâwâ* « être » conformément à l'explication de l'Exode III, 14, 15. Quant à la voyelle *ou* de la forme populaire *Iâhoû*, M. D. la tient pour un reste de la désinence du nominatif sémitique pareille à celle des noms propres *Metouschelah* et *Penoûêl*. Ai-je besoin de dire que cette étymologie de casse-cou se complique d'erreurs? Avec un peu de réflexion le savant assyriologue aurait pu s'apercevoir : 1° que la première colonne des syllabaires contient non des mots d'une langue, mais exclusivement les valeurs phonétiques des signes mis en regard. Ce passage indique donc simplement que le signe *ni* se lit parfois *il* (*i*) et, en fait, le nom de Bel s'écrit souvent avec les deux signes *be-ni*; 2° que la lecture *il*, qui donne au signe *ni* la puissance idéographique de « haut, suprême, dieu », est empruntée au terme assyrien *ilu* « Dieu », le *él* de toutes les autres langues sémitiques, dont le représentant hiératique *an* a les mêmes valeurs; 3° que l'*i* qui alterne avec *Iau* dans la troisième colonne de ce syllabaire représente, non le nom accadien du dieu de la mer qui s'écrit *e* (bit) *a*, mais le nom du signe *ni*, lequel nom est dû uniquement à l'apocope de la valeur *il*. Cet *i* est donc un nom artificiel dépourvu de tout caractère linguistique et comparable, par exemple, au nom de la première lettre de l'alphabet européen, *a*, qui vient de *alaph* « bœuf »; 4° en dehors de toutes ces difficultés, l'*i* accadien est impuissant à rendre compte du *h* de *Iâhû*. Cela suffit, je crois, pour ruiner l'hypothèse de l'origine accadienne. En ce qui concerne la négation du caractère populaire de la forme *Ihwh*, elle est infirmée par l'inscription de Mêsa où cette forme figure avec la même orthographe, tandis que le passage de l'Exode, suivant notre auteur, serait postérieur à l'exil (p. 94). J'ajoute que, en admettant cette date pour le récit jéhoviste, M. D. ruine lui-même sa thèse de l'identité du paradis avec la

---

1. III R. 39, n° 3.

Babylonie, attendu qu'il ne peut jamais être venu à l'idée d'un juif de cette époque de placer le jardin sacré de Jéhovah dans la terre détestée et impure de sa captivité [1].

Il me reste maintenant à dire pourquoi la solution proposée par l'auteur ne me semble pas acceptable, lors même qu'on mettrait de côté les singulières étymologies dont il l'a étayée. Deux objections suffiront. M. E. donne comme une chose très sûre que le Pallacopas se jetait dans le golfe Persique; or, nous savons par les anciens géographes que ce canal ne se prolongeait pas au delà des grands lacs vers lesquels il amenait les eaux superflues de l'Euphrate. Cela résulte du passage même d'Arrien que cite M. D., car, d'après cet historien les eaux de l'Euphrate; amenées aux lacs par le Pallacopas, s'écoulent *sous terre* dans la direction de la mer, opinion populaire qui implique l'absence de toute œuvre de canalisation entre la mer et les lacs. Aussi la colonie grecque fondée par Alexandre à l'embouchure du Pallacopas était-elle située sur le lac et nullement sur les rives parallèles du golfe Persique. Pline ne connaît pas non plus la prétendue prolongation du *fleuve Pallacontas* au delà des lacs. En face de témoignages aussi formels, l'identification du Phison avec le Pallacopas devient impossible et nous dispense d'insister sur les autres difficultés qu'elle soulève. La seconde objection se rapporte à l'impossibilité, dans le système de M. D., de placer le fleuve unique qui, d'après la Genèse, sert d'issue commune aux quatre autres. Ce fleuve, nous dit gravement M. D., serait l'Euphrate lui-même à l'endroit où il s'approche le plus du Tigre, auquel il est relié au moyen d'un réseau inextricable de canaux. Mais alors de deux choses l'une, ou l'auteur hébreu ignorait l'existence de l'isthme situé au beau milieu de la Mésopotamie, ou bien il poussait la simplicité jusqu'à prendre les canaux intermédiaires pour des méandres de l'Euphrate. Mis dans l'obligation cruelle de charger l'auteur biblique, soit d'ignorance, soit d'ineptie, comment M. D. réconciliera-t-il ce fait avec les connaissances locales qu'il lui revendique à chaque page de son livre? Comment fera-t-il croire qu'un auteur qui, d'après lui, connaissait si bien les sources séparées du Tigre et de l'Euphrate, le cours réel du Schatt-el-Nil et le cours légendaire du Pallacopas, s'égarât au point de faire de la Babylonie une île séparарée au nord du reste de la Mésopotamie par le confluent des deux grands fleuves? Je m'étonne que M. D. ait si lestement glissé sur une incongruité aussi évidente.

Après ce qui vient d'être dit sur la thèse principale de M. D., on comprendra aisément la cause de ma préférence pour la seconde partie de son livre. Les vastes recherches géographiques y contenues, sans être absolument neuves, sont faites avec beaucoup de soin et de discernement. Elles seraient parfaites si l'auteur n'y mêlait pas de temps à autre de malheureuses étymologies sumériennes. Telles qu'elles sont, elles dé-

1. Psaumes CXXXVII, 1-4.

passent néanmoins en solidité et en abondance tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur la matière. La critique n'y a que fort peu à reprendre. — *(A suivre.)*

J. HALÉVY.

---

256. — **Prolégomènes de l'histoire des religions** par A. RÉVILLE, professeur au collège de France. Paris, Fischbacher, 1881, in-8°, III et 319 p.

Les *Prolégomènes* de M. Réville ont été accueillis avec faveur comme le cours dont ils nous offrent le résumé. Ils constituent une œuvre judicieuse et solide. M. R. a été à bonne école, et, dans un sujet où l'on se laisse aller souvent aux plus singulières divagations, il reste d'un bout à l'autre un guide sûr et éclairé. Quel contraste entre le présent volume et telle œuvre, parue il y a dix ans, où une fantaisie sans règle se produisait sous les dehors de l'érudition, avec l'attrait d'une langue brillante et animée![1]

Dans une première partie, M. R. traite de la religion, de la définition de la religion, de la révélation primitive, de la tradition primitive, des autres *a priori* de l'histoire religieuse, du développement religieux et du classement des religions.

J'y relèverai quelques points, d'abord la définition de la religion comme étant « la détermination de la vie humaine par le sentiment d'un lien unissant l'esprit humain à l'esprit mystérieux dont il reconnaît la domination sur le monde et sur lui-même et auquel il aime à se sentir uni. » Cette définition a la prétention d'être très compréhensive, — et cette prétention n'est point sans être quelque peu justifiée, — mais en revanche comme elle est compliquée! C'est là, sur un terrain que M. R. veut garder « strictement historique, » une invasion du style philosophique, et non du meilleur et du plus clair. M. R. établit plus loin, en bons termes, que le développement religieux obéit à la grande loi de l'évolution et que les tentatives que l'on a faites de le soustraire à cette loi générale ne supportent pas un examen rigoureux. Parmi les causes motrices du développement religieux il énumère : 1° la connaissance croissante de la nature ; 2° le génie des races ; 3° le progrès de la raison ; 4° celui de la conscience morale ; 5° les événements de l'ordre politique et social ; enfin 6° l'action personnelle des génies religieux (révélateurs, réformateurs, etc.)

La classification qu'il est amené à présenter des religions nous paraît moins satisfaisante. M. R. prétend se placer au point de vue purement historique, mais il nous semble que les considérations philosophiques, auxquelles il incline volontiers, l'ont détourné et entraîné. Au principe de classement national, ethnique, qui nous paraît seul respecter le carac-

---

1. *La science des Religions* par Emile Burnouf.

tère des diverses religions parce qu'il leur conserve leur place au sein des différents organismes sociaux en dehors desquels elles sont inexplicables, M. R. a préféré la vieille opposition entre polythéisme et monothéisme, opposition dont les travaux modernes ont fait ressortir le caractère relatif. Aussi, si l'on jette les yeux sur le tableau dressé (pp. 142 et 143), ne verra-t-on pas sans étonnement tel arbre généalogique naturel, comme celui des religions de l'Inde brisé pour se plier aux cadres d'une distinction toute formelle[1]. La faute commise à nos yeux par M. R. est celle d'un historien de la philosophie qui, au lieu de traiter selon leur évolution interne et leurs mutuelles réactions la philosophie grecque, romaine, du moyen âge, la diviserait sous les rubriques : spiritualisme et matérialisme. Il y a sans doute des types de religion : types monothéiste, fétichiste, polythéiste, mais il n'y a pas et ne peut pas y avoir une histoire des religions polythéistes à côté des religions monothéistes. C'est là pourtant que conduirait le principe de classement adopté par le savant professeur.

La seconde partie traite du mythe, du symbole et du rite, du sacrifice, du sacerdoce, du prophétisme, de l'autorité religieuse, de la théologie, de la philosophie, de la morale, de l'art, de la civilisation et de la science dans leurs rapports avec la religion. Elle ne contient guère que de bonnes choses, elle en renferme même d'excellentes. En revanche, on y trouvera quelque décousu et des lacunes : j'ai cherché inutilement des renseignements sur la formation et le caractère de ces collections qu'on appelle Livres sacrés ou Ecritures saintes. Il me semble qu'il y avait là matière, d'après le plan même de l'auteur, à chapitre spécial. Une autre lacune, plus grave encore, me frappe dans ces Prolégomènes où l'on doit s'attendre à passer en revue toutes les questions préjudicielles de l'histoire des religions : je veux parler de la méthode qu'il convient d'apporter à l'étude des livres et monuments sacrés des différentes religions pour en connaître l'histoire et en saisir le caractère. Des exemples tirés de la Bible eussent été instructifs et de nature à laisser une impression saisissante.

M. R. n'est point un esprit paradoxal : au contraire. On le voudrait même parfois plus original, plus neuf, soit dans l'idée, soit dans la forme. On relèvera donc comme sortant de ses habitudes une pensée, sur laquelle il insiste d'ailleurs. « Je suis convaincu, dit-il, que c'est l'intolérance orthodoxe de l'Eglise au moyen âge qui a imprimé à la société chrétienne cette disposition à chercher à tout prix le vrai, dont l'esprit scientifique moderne n'est que l'application. » Et il continue : « Plus l'Eglise attachait d'importance à la profession de la vérité, au point même de considérer l'erreur involontaire comme un crime damnable au premier chef, plus se forma dans la persuasion générale le sentiment de la valeur immense de cette vérité, et par conséquent la dispo-

---

1. Cf., pour une critique plus étendue, *Revue de l'histoire des Religions*, t. III, (1881), p. 359.

sition à la conquérir là où l'on s'apercevait qu'on ne la possédait pas. » Je ne crois pas cette filiation fondée, et, si l'influence que suppose M. R. s'est fait sentir, ce n'a certainement été que d'une façon bien indirecte. Pour appuyer ce dire, sur lequel ce n'est point le lieu d'insister, il suffira de rappeler que les caractères de la vérité théologique et ceux de la vérité scientifique sont contradictoires, la première ayant recours à une prétendue origine révélée, sanctionnée à grands coups d'autorité, la seconde commençant par examiner l'instrument de la recherche et réclamant le contrôle et la vérification de toutes ses assertions.

Le style de M. Réville est agréable et clair, et il n'est pas dépourvu de nerf et d'un certain mordant, mais il laisse parfois à désirer comme élégance et rigoureuse propriété des termes. C'est peut-être d'ailleurs un défaut attribuable à la conception même de l'ouvrage qui n'est, à proprement parler, ni un recueil de leçons, ni un livre.

Ce volume a rendu et continuera de rendre des services. Débarrassé des questions préjudicielles, l'éminent professeur comptera davantage sur son public et lui fera étudier à fond tel district choisi dans la carte dont il a esquissé dans son premier cours les traits généraux.

Maurice VERNES.

---

257. — **Relazione sui papiri Ercolanesi** letta alla Reale Accademia dei Lincei dal socio Domenico COMPARETTI. Roma, coi tipi del Salviucci, 1880. 1 vol. in-4° de 37 pages.

Il y a longtemps que nous aurions dû parler ici de cet utile et excellent travail, inséré, en même temps qu'il paraissait comme brochure à part, dans le tome des Publications de l'Académie *dei Lincei* qui porte la marque : *Anno CCLXXVII* (1879-80) [1]. Mais il n'est jamais trop tard pour bien faire : voici donc, en quelques mots, pour ceux de nos lecteurs qui n'en connaîtraient pas encore l'existence, ce que c'est que ce mémoire de M. Comparetti et quel genre de service il rend aux philologues. On sait que les volumes en papyrus, trouvés à Herculanum vers le milieu du siècle dernier, dans un lamentable état de carbonisation, ont été, pour une certaine partie et au prix de lents et persévérants efforts, plus ou moins heureusement déroulés et déchiffrés d'une façon fragmentaire. Ces lambeaux de texte ont fait l'objet, entre autres travaux, de trois publications principales. Il y a d'abord la Première série des volumes d'Herculanum, en onze volumes in-folio, parus à Naples de 1793 à 1855 [2], par les soins des académiciens d'Herculanum. On y trouve le fac-similé de ce que l'œil peut saisir de l'original ; puis une transcription du

1. Serie 3a, *Memorie della Classe di scienze morali, storiche et filologiche*, Vol. V°.
2. Le tome VII n'a jamais été publié. Le tome V est en deux parties.

texte en caractères minuscules : la partie du texte lue sur l'original y est imprimée en encre noire ordinaire; les suppléments proposés par les éditeurs pour boucher les lacunes du déchiffrement, sont tirés à l'encre rouge; une traduction latine et de copieuses introductions illustrent le texte. En second lieu, il faut citer la publication anglaise intitulée : *Herculanensium voluminum Part. I et II.* Oxford, 1824-25. Deux tomes in-8° du Clarendon Press. C'est un simple fac-similé, sans aucune transcription ni aucun autre éclaircissement que quelques lignes de préface, de sept papyrus alors inédits. Enfin, la Seconde série italienne des papyrus a vu le jour de 1865 à 1878, en onze autres volumes in-folio, mais cette fois en texte nu, à l'imitation de la publication anglaise. M. C. explique dans quelles circonstances cette seconde série a été livrée au public. Lors de la réunion de Naples au royaume d'Italie, on trouva, déjà gravés sur cuivre, tous les fac-similés qui composent cette nouvelle série; depuis nombre d'années. on avait attendu, pour les publier, que les commentaires relatifs à ces colonnes fussent écrits par les académiciens pensionnés pour cela, mais ces commentaires n'existaient toujours pas : ces excellents savants avaient pris l'habitude de travailler à leurs heures comme à leur mode. Bien que les cuivres fussent horriblement fautifs, il n'y avait pas à hésiter : puisque la dépense de les graver avait été faite, il fallait en faire profiter au plus tôt le monde philologique dans la mesure où celui-ci pourrait en tirer parti. C'est ce qu'on fit : ainsi fut publiée prestement la seconde série des papyrus. Elle fut l'origine de quelques remarquables publications du professeur Gomperz, de Berlin, qui s'est fait une spécialité de l'édition de ces tristes débris. Mais pour quiconque n'a pas consacré un long temps à manier ces vastes et incommodes collections, c'est un fouillis inextricable : des fragments appartenant à un seul et même ouvrage, des copies en double ou en triple exemplaire du même texte sont disséminés dans des volumes différents; puis, on ne sait jamais au juste quel degré de confiance méritent ces dessins qui ont été tracés par de consciencieux artistes, mais ne sachant du grec qu'à peine l'alphabet, et que n'a pas confrontés avec l'original l'œil exercé d'un philologue. C'est ce qui explique combien peu les philologues se servent des publications d'Herculanum. M. C. vient de jeter une vive lumière dans cette obscurité, d'abord en racontant, en historien critique et bien informé, la marche et les procédés suivis pour le déroulement, le déchiffrement et la reproduction de ces papyrus; puis, et surtout, en dressant l'inventaire, par noms d'auteurs, de toutes les richesses ou plutôt des pauvretés littéraires qui se cachent dans ces nombreux in-folio. Pour chaque ouvrage, il réunit les divers morceaux, il rapproche les divers exemplaires, renvoyant exactement aux tomes et aux pages des collections générales, napolitaines ou anglaise, et indiquant les travaux particuliers auxquels l'ouvrage a donné lieu en Allemagne, en Italie même ou en France. De plus, il a eu l'occasion de parcourir, à Naples, les dessins de tous les papyrus actuellement déroulés et déjà lus, mais

non encore gravés, et il nous communique aussi le résultat de cet examen provisoire. En somme, outre des fragments considérables du II[e] et du XI[e] livre, plus quelques débris du XV[e] et du XXVIII[e] livre du traité d'Epicure *sur la Nature* (ainsi que quelques morceaux de place inconnue), des fragments de l'*Ethique* du même philosophe dont M. C. prépare en ce moment une édition sérieusement établie sur la patiente étude de l'original, puis des bribes du stoïcien Chrysippe (II[e] livre *sur la Providence*), — et à ne pas parler du morceau en vers latins sur la bataille d'Actium, — on n'a tiré des papyrus d'Herculanum que des œuvres d'épicuriens de second ordre : Colotes, Polystrate, un ou deux Demetrius (ici pourtant l'épicuréisme est douteux), un certain Carniscus, enfin Philodème de Gadare, dont les œuvres remplissent de beaucoup le plus grand nombre des volumes trouvés. Le lecteur se rappelle (voy. la *Revue critique* 1880, art. 55, p. 245) que M. C. croit, d'ailleurs, que la villa de laquelle proviennent tous ces papyrus appartenait à L. Calpurnius Pison Cesoninus, consul en l'an 58 av. J.-C., épicurien décidé, ami et protecteur de Philodème, qui vécut pendant de longues années dans sa maison. Ainsi s'expliquerait la prédominance, dans cette bibliothèque, des insipides écrits de ce bavard philosophe. M. C. a dressé aussi l'inventaire des fragments qu'il est impossible d'attribuer avec certitude à un ouvrage déterminé. Il fait justice, en passant, de la légende du « Traité de botanique de Phanias », propagée par Winckelmann et par d'autres savants du dernier siècle. Dans le mémoire de M. C., des renseignements variés sur les hommes et sur les choses excitent continuellement l'intérêt du lecteur : mais ce n'est pas le lieu de rapporter ici la chronique d'Herculanum. Signalons seulement une page brillamment écrite où l'auteur s'amuse à mettre en relief la perpétuelle antithèse qui a existé entre le désir et l'attente qu'avait fait naître la nouvelle de la découverte des papyrus, et les maigres résultats du déchiffrement. Le mémoire se termine par l'exposé du plan qui, selon M. C., serait le meilleur à suivre pour la publication du peu qui reste de papyrus utilisables : vu l'autorité dont jouit sa parole, on peut se dire que ce qu'il conseille, c'est ce qui se fera, s'il se fait quelque chose. A l'avenir donc, on ne devrait plus graver de fac-similés avant de les avoir fait collationner par un philologue spécialement attaché à l'entreprise, lequel devrait, en même temps, remplir, aux lieu et place des anciens académiciens, et d'une allure moins paisible, le difficile rôle d'exégète. M. C. croit que le philologue devra garantir l'exactitude des dessins, devra avoir fait au préalable une étude approfondie du texte et en posséder déjà par devers lui la restitution, en tant que cette restitution est humainement possible. Partant, il est tout indiqué qu'il fasse participer le public au fruit de son labeur, en publiant, avec le fac-similé, la restitution trouvée. Dans ces conditions, il n'y a guère lieu d'espérer désormais que la troisième série des papyrus marche avec quelque rapidité. Mais, comme les papyrus sont devenus *publics* et peuvent être aujourd'hui consultés par tous avec la même liberté que les

codices d'une bibliothèque quelconque, il restera toujours aux impatients la ressource de se rendre à Naples et de se livrer par eux-mêmes à la besogne qu'ils regretteraient de ne pas voir se faire officiellement. Il reste encore bien des volumes à dérouler à Naples, et quelques-uns même, paraît-il, à Londres et à Paris; mais ils sont moins bien conservés que ceux par lesquels on a commencé, et il n'y a qu'un médiocre espoir d'en tirer grand'chose de précieux. Un certain nombre d'autres, déjà déroulés, attendent au musée d'être dessinés et lus. Dans une prochaine publication — qui promet d'être magnifique — sur la prétendue villa des Pisons, M. Comparetti imprimera le catalogue absolument complet des papyrus d'Herculanum à quelque état qu'ils se trouvent, savoir : ou publiés, ou seulement dessinés dans l'officine, ou même seulement déroulés sans être encore dessinés, ou enfin encore à dérouler.

Ch. G.

---

258. — **Ares und Aphrodite.** Eine Untersuchung ueber Ursprung und Bedeutung ihrer Verbindung von Karl TÜMPEL, Leipzig, Teubner. 1880, in-8° (Extrait des *Jahrbücher für classische Philologie*, Supplementband XI, p. 641-754).

Après une introduction, où se trouvent rappelées les diverses interprétations cosmogoniques, physiques ou philosophiques auxquelles a donné lieu l'union d'Arès et d'Aphrodite, M. Tümpel étudie de nouveau l'origine et la signification du mythe.

Il se demande d'abord si la fable est d'origine grecque ou, comme on l'a cru quelquefois, d'origine orientale. Selon lui, elle ne contient aucun élément sémitique ou phénicien. Sans doute Homère emploie, en parlant d'Aphrodite, l'épithète de Κύπρις, mais aussitôt après il applique à la même déesse l'épithète de Κυθέρεια : la confusion de ces deux termes montre qu'il ne faut pas leur attribuer un sens géographique trop précis. On ne trouve d'ailleurs dans la mythologie phénicienne aucun couple qui permette d'expliquer d'une manière satisfaisante l'union d'Arès et d'Aphrodite. Le mythe est donc grec.

A quelle tribu grecque appartient-il en propre? Telle est la seconde question que se pose M. Tümpel. Il remarque que, partout où le culte d'Arès et d'Aphrodite est signalé, en Argolide, en Attique, en Arcadie, ce culte se rattache par quelque tradition plus ou moins obscure à un culte thébain, celui d'une triple Aphrodite adorée en commun avec Arès. Cette Aphrodite *(Ourania, Pandèmos, Apostrophia)* correspond à une trinité chthonienne que M. T. retrouve en Argolide, en Attique, en Arcadie, comme en Béotie, la trinité d'*Athènè Tritonia*, de *Dèmèter Thesmophoros* et d'*Erinys*. Or, de ces trois déesses, la dernière, *Erinys Tilphossa*, que M. T. identifie avec Aphrodite *Apostrophia*, apparaît, dans certaines légendes béotiennes, unie à un dieu *Arès* et donnant naissance au dragon, symbole des eaux et des fleuves, que Kadmos combat et tue en

prenant possession de la Béotie. Cette légende est, aux yeux de M. T., l'origine du mythe d'Arès et d'Aphrodite ; et comme cette tradition, qui signale la victoire de Kadmos, témoigne d'une mythologie antérieure à l'immigration cadmique, M. T. croit pouvoir rapporter l'origine du mythe à l'une des tribus béotiennes soumises par le héros, à la tribu des *Aoniens*.

Nous arrivons à la troisième question, le sens du mythe. Par une série de considérations étymologiques et de rapprochements ingénieux, M. T. cherche à marquer quel a pu être le caractère primitif de cette antique divinité béotienne, Erinys Tilphossa, épouse d'Arès et mère du Dragon. Il en vient ainsi à reconnaître dans le mythe le symbole de certains phénomènes naturels relatifs aux sources, aux fleuves, aux grottes, à la végétation. Le sens du mythe se précise pour lui par l'analyse du chant de Démodokos dans Homère. L'aède nous montre le couple divin surpris par Héphaistos au milieu des transports de son amour et saisi par les liens d'un filet invisible. Ce filet invisible est, selon M. T., une allusion au monde infernal, monde mystérieux, inaccessible aux vivants, qui échappe à tous les regards. De là l'idée d'une captivité qui enchaîne dans un séjour souterrain les deux divinités dont l'union féconde symbolise la vie universelle de la nature, le dieu du soleil et la déesse de la terre. Dans l'effusion de leurs embrassements, l'hiver les saisit ; il les retient captifs jusqu'au réveil du printemps. A ce moment, ils échappent à son étreinte ; le divin mariage s'accomplit de nouveau et toute vie renaît.

Telles sont les conclusions de M. Tümpel. La dissertation serait intéressante, si elle n'était pas si touffue et souvent si obscure. On se perd dans une foule d'analyses subtiles et, j'avoue, peu probantes. L'auteur s'est efforcé de n'oublier aucun détail, aucun texte, aucun nom, ce qui n'est pas blâmable en soi. Il ne s'est peut-être pas assez préoccupé de mettre sa propre théorie en relief.

Jules Martha.

---

259. — **Thucydides**, translated into English with introduction, marginal analysis, notes and indices, by B. Jowett. Oxford, at the Clarendon press. 1881, 2 vol. in-8° de xx-708 et lxxxviii-550 pages.

M. Jowett publie en deux volumes une traduction anglaise de Thucydide précédée d'une introduction (vol. I), et un commentaire étendu accompagné d'*excursus* et d'*index* (vol. II) ; le tout, pour le dire en passant, d'une exécution matérielle qui ne laisse rien à désirer : beau papier, caractères agréables à l'œil, belles marges, format élégant.

La traduction me paraît en général très digne d'éloges. Elle est à la fois précise et facile. On sent que le traducteur est un écrivain ; son style est net et coulant. Le texte en outre est serré de près ; l'auteur s'est ap-

pliqué à rendre avec justesse les rapports des idées entre elles : sans copier servilement les liaisons du style de Thucydide, il rend avec un soin extrême l'allure générale de sa pensée. On pourra discuter certaines interprétations de M. J.; on ne lui reprochera jamais d'avoir esquivé les difficultés et triché, pour ainsi dire, avec son texte. Je lui adresserais plutôt, pour ma part, le reproche opposé; on verra tout à l'heure pourquoi. Mais d'abord j'ai une observation préliminaire à présenter à M. J. : il me semble que le travail de constitution critique du texte, par lequel doit nécessairement débuter tout traducteur, reste dans son travail un peu au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre.

M. J. déclare qu'il a suivi dans sa traduction (à moins d'indication contraire au bas de la page) le texte de la première petite édition de Poppo (1843-1851), comme plus voisine des mss. que la seconde édition continuée par Stahl. Je comprends qu'on ne suive pas Stahl dans toutes ses hardiesses; mais j'ai peur que M. J. n'ait pas fait assez d'usage des travaux de Stahl, ni même des plus récentes éditions critiques. Par exemple : — I, 1, 1, presque tous les éditeurs, depuis Bekker, écrivent ἀκμάζοντές τε ᾖσαν (et non ἦσαν). M. J. écrit ἦσαν; et, bien qu'il ait une note sur ce passage, il ne mentionne même pas la leçon ᾖσαν, adoptée par tout le monde — III, 23, 5: Thucydide, parlant de la glace qui couvre les fossés creusés devant Platée, dit, selon les mss., qu'elle était οὐ βέβαιος ὥστ' ἐπελθεῖν, ἀλλ' οἷος ἀπηλιώτου ἢ βορέου ὑδατώδης μᾶλλον. Stahl (dans son édition de 1873) met entre crochets les mots ἢ βορέου, qui paraissent bien en effet n'être qu'une glose interlinéaire afférente au mot μᾶλλον et, plus tard, maladroitement introduite dans le texte. M. J. annote ce passage, mais ne dit mot de la correction de Stahl. — Un certain nombre de faits du même genre semblent dénoter chez M. J. trop d'indifférence à l'égard des travaux critiques dont le texte de Thucydide a été récemment l'objet.

Quoique l'interprétation proprement dite me paraisse généralement très satisfante, j'ai noté çà et là quelques traductions contestables. Il est vrai qu'en pareil cas M. J. propose presque toujours, au bas de la page, une seconde interprétation différente de la première : il y en a de la sorte pour tous les goûts. Mais ceci me ramène précisément à l'idée que j'exprimais tout à l'heure : si M. J. n'esquive jamais les difficultés (et cette conscience est fort louable), il tombe parfois dans l'excès contraire, qui est de si bien montrer ces difficultés sous toutes leurs faces, d'en faire voir si complètement tous les aspects, qu'il finit par s'attarder dans d'interminables discussions du pour et du contre, et même par n'en plus sortir. C'est là, selon moi, le principal défaut, sinon de la traduction elle-même, au moins du commentaire qui l'accompagne. Ce commentaire (consacré surtout à l'explication verbale du texte) est savant, solide, abondant, instructif : il n'est pas assez net et décisif. La méthode ordinaire de M. J. consiste à donner sur chaque passage toutes les interprétations qu'on en peut imaginer. Ces interprétations diverses sont classées et numérotées. Un astérisque signale celle à laquelle l'auteur s'arrête pour

sa part. Rien de plus consciencieux ; mais, à la longue, rien de plus fatigant. Il y a quelque chose de rebutant pour l'esprit à n'arriver au vrai qu'à travers tant de broussailles. Plus d'une fois, d'ailleurs, il semble que M. J. ait fini lui-même par perdre un peu sa route dans ce dédale. Voici quelques passages sur lesquels je ne suis pas d'accord avec lui : — I, 1, 2, ἐκ δὲ τεκμηρίων ὧν ἐπὶ μακρότατον σκοποῦντί μοι πιστεῦσαι ξυμβαίνει. M. J. incline à voir dans ὧν un génitif mis par attraction pour οἷς et dépendant de πιστεῦσαι ; puis, comme l'attraction du datif est rare, il ajoute qu'ici elle est adoucie « par la possibilité de regarder ὧν soit comme un génitif dépendant de ἐπὶ μακρότατον, soit comme représentant un accusatif dépendant de σκοποῦντί : ἃ σκοποῦντί μοι πιστεῦσαι αὐτοῖς ξυμβαίνει ». Il me semble pourtant qu'il faudrait choisir entre ces trois interprétations, qui ne sont nullement conciliables. C'est la dernière, pour ma part, que je crois juste. — I, 2, 5. Καὶ παράδειγμα τόδε τοῦ λόγου διὰ τὰς μετοικίας ἐς τὰ ἄλλα μὴ ὁμοίως αὐξηθῆναι. M. J. discute cinq ou six interprétations différentes de cette phrase ; je n'ose en dire le nombre exactement, car on se perd au milieu de ces chiffres et de ces lettres. Une seule bonne interprétation ferait bien mieux notre affaire. Malheureusement M. J. écarte la correction d'Ullrich (μετοικήσεις τὰ ἄλλα), reçue aujourd'hui par tout le monde, et perd bien du temps et de la peine à expliquer ce que je persiste à considérer comme inexplicable. — I, 3, 4. Οἱ δ' οὖν ὡς ἕκαστοι Ἕλληνες κατὰ πόλεις τε ὅσοι ἀλλήλων ξυνίεσαν καὶ ξύμπαντες ὕστερον κληθέντες οὐδὲν πρὸ τῶν Τρωικῶν δι' ἀσθένειαν καὶ ἀμιξίαν ἀλλήλων ἁθρόοι ἔπραξαν. M. J. donne deux traductions différentes de ce passage, auquel il consacre une note d'une page et demie. C'est beaucoup trop, d'autant plus que le meilleur sens me paraît être celui que M. J. n'adopte pas, et qui consiste à construire Ἕλληνες avec κληθέντες en qualité d'attribut, les mots ὡς ἕκαστοι (= καθ' ἑκάστους) étant expliqués par κατὰ πόλεις τε... καὶ ξύμπαντες ὕστερον. — I, 20, 1. Τὰ μὲν οὖν παλαιὰ τοιαῦτα ηὗρον, χαλεπὰ ὄντα παντὶ ἑξῆς τεκμηρίῳ πιστεῦσαι. Encore une trop longue note (d'une page entière) sur cette phrase, dont l'interprétation, à mes yeux, ne saurait faire de doute : c'est comme s'il y avait : χαλεπὰ ὄντα <σαφῶς εὑρεῖν, χαλεπὸν γὰρ ἦν> παντὶ ἑξῆς τεκμηρίῳ πιστεῦσαι. Il y a ici une condensation tout à fait analogue à la suivante (VII, 44, 2) : ἑώρων δὲ οὕτως ἀλλήλους ὡς ἐν σελήνῃ εἰκὸς τὴν μὲν ὄψιν τοῦ σώματος προορᾶν, τὴν δὲ γνῶσιν τοῦ οἰκείου ἀπιστεῖσθαι, ce qui équivaut à : ὡς ἐν σελήνῃ εἰκὸς <· ἐν σελήνῃ γὰρ εἰκός ἐστι> τὴν μὲν ὄψιν, etc. — J'arrête ici ces exemples. Pour me résumer sur ce point, je voudrais trouver chez M. J. plus de hardiesse et de promptitude à prendre parti, une interprétation plus vive, plus libre d'allure, moins raisonneuse, et plus de confiance dans la force de persuasion que possède la vérité sobrement et clairement manifestée. Ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'on ne puisse trouver dans le commentaire de M. J., comme aussi dans sa traduction, nombre d'excellentes choses.

J'ai plaisir, en terminant, à signaler l'*Introduction* sur Thucydide qui ouvre le premier volume, et les *excursus* du second (en particulier

sur les inscriptions du ve siècle et sur la géographie de Thucydide). Ce sont des morceaux précis et bien écrits. M. Jowett semble nous promettre pour plus tard une série d'*essais* du même genre sur des sujets relatifs à Thucydide. Nul doute qu'ils ne soient les bienvenus et qu'ils ne complètent de la manière la plus utile cette solide et consciencieuse traduction.

Alfred Croiset.

---

260. — **Gœthes Verhæltniss zu Klopstock,** Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doctorwürde bei der philosophischen Facultæt der Universitæt Leipzig, eingereicht von Otto Lyon, Oberlehrer an d. k. Realschule in Dœbeln. Dœbeln, Carl Schmidt, 135 p.

Cette dissertation — c'est en effet plutôt une dissertation qu'un livre — sur les rapports de Gœthe et de Klopstock est un peu longue et un peu diffuse; certaines citations sont inutiles, d'autres tiennent trop de place et retardent le cours de la démonstration. N'y a-t-il pas aussi quelque subtilité à dire et à prétendre prouver par de nombreux rapprochements que, Gœthe ayant, comme Klopstock, aimé la vérité, il relève à cet égard de l'auteur de la *Messiade?* De ce que Gœthe et Klopstock ont, selon l'expression de M. Lyon, trouvé un vrai contentement dans la recherche du vrai, et de ce que « leurs natures poétiques se touchaient en ce trait essentiel », est-il permis de conclure que Klopstock ait appris à Gœthe à aimer la vérité? C'est là une similitude entre Klopstock et Gœthe, mais il n'y a pas là de *Verhältniss*, d'action ou d'influence quelconque de Klopstock sur Gœthe. Nous permet-on encore quelques observations? *Elysium* est une expression du temps, Herder l'emploie fréquemment dans ses lettres à Caroline Flachsland : *Wonne und Elysium*, *Linderung und Elysium*, etc. — Lorsque M. L. parle de la poésie des bardes, il prétend que Gœthe jugeait sévèrement les imitateurs de Klopstock et non Klopstock lui-même; mais, en admettant qu'il n'ait pas condamné Klopstock, parce qu'il avait alors pour le chantre d'Hermann une grande vénération et n'aurait pas osé critiquer hautement ses défauts, il trouvait déjà, ainsi qu'il le disait plus tard à Eckermann, que Hermann était trop loin, que personne ne se souciait de ce guerrier chérusque et que lui, Gœthe, avait eu la main plus heureuse en choisissant comme héros Gœtz de Berlichingen. — M. L. dit bien que Schönborn était l'ami de Gœthe et de Klopstock, mais il aurait dû ne point passer sous silence le séjour que fit Schörnborn à Francfort, lorsqu'il se rendit de Copenhague à Alger; sûrement Schönborn parla de Klopstock à Gœthe, ainsi qu'il l'avait fait à Gœttingue, dans le cercle des amis de Boie, avec le plus vif enthousiasme. Ajoutons que Schönborn était, non pas consul de Danemark à Alger, comme l'écrit M. L., mais secrétaire du consulat. — M. L. oublie de dire que

Klopstock était, au témoignage de Voss, « extraordinairement » satisfait de *Gœtz de Berlichingen,* mais qu'il souhaitait moins de mots étrangers dans le style de Gœthe. — Est-il bien certain que Klopstock ait fait une visite à Gœthe pour le sonder et le « gagner à ses idées », au plan chimérique de l'Union? — M. L. n'a pas remarqué que le fils de Werdomar dans la *Bataille d'Hermann* peut être comparé à George, le jeune et vaillant serviteur de Götz; et, lorsque Gœthe voulait « dramatiser » la vie de Socrate, qu'il aurait représenté comme un « héros philosophe » et comme l'implacable ennemi de l'hypocrisie, ne peut-on dire qu'il pensait au Socrate que nous montre Klopstock dans le songe de Portia? — M. L. approuve Klopstock d'avoir reproché à Gœthe la vie qu'il menait à Weimar; mais Klopstock joua dans toute cette affaire le rôle assez ridicule d'un pédant et d'un puritain; il gourmandait le jeune poète de Weimar, comme autrefois Bodmer le morigénait lui-même à Zurich. Boxberger a bien raison de trouver dans la lettre de Klopstock l'orgueil d'un magister qui prétend tout régenter. Dans une lettre que ne mentionne pas M. L. et qu'a citée M. Herbst, Voss, alors le disciple le plus ardent de Klopstock, va jusqu'à donner à Gœthe l'épithète de *Schurke*. Remarquons, en passant, que la lettre de Klopstock à Gœthe (p. 115) est du 29 mai, et non du 29 août. — Enfin, pourquoi n'avoir pas comparé les jugements des deux poètes sur la Révolution française? — Le travail de M. L. est, du reste, fait avec beaucoup de soin et de minutie; l'auteur a une connaissance très étendue de la littérature allemande du XVIIIe siècle; beaucoup de ses citations sont choisies avec goût et appliquées à propos; de nombreuses réflexions sont instructives, par exemple sur le cercle de Darmstadt, sur les ressemblances qu'on peut noter entre la poésie de Klopstock et celle de Gœthe [1], sur le caractère de Klopstock, etc. Malgré quelques exagérations presque inévitables et certains jugements décidément trop favorables à Klopstock, cette dissertation est plus complète, plus fournie de renseignements, bien meilleure en un mot que l'étude de Düntzer dans son livre *aus Gœthe's Freundeskreise* et que le travail, d'ailleurs peu scientifique, de Pfeiffer. Elle fait grand honneur et à M. Otto Lyon, et à M. Rud. Hildebrand, l'éminent professeur de Leipzig, auquel l'opuscule est dédié et à qui l'auteur reconnaît devoir surtout « la marche et la direction de ses études ».

A. C.

---

1. P. 78, il eût été à propos de citer ce passage de Cramer sur Klopstock, et qui s'appliquerait parfaitement à Gœthe : « Klopstocks Gedichte sind alle aus dem Herzen gequollen, und seine lyrischen insbesondre fast immer auf besondre Veranlassungen gemacht. »

CHRONIQUE

FRANCE. — Un nouveau fascicule de 320 pages des *Annales arabes* de Tabarî vient de paraître à Leide. Il contient la fin de la section de M. Guyard et le commencement de la section de M. de Goeje.

— M. Aulard a entrepris la publication d'une *Histoire de l'éloquence parlementaire pendant la Révolution française;* le premier volume de cet ouvrage est consacré aux *Orateurs de l'Assemblée constituante* et a paru à la librairie Hachette.

— Le 1er mars 1882 sera fermé le concours fondé par M. Rodière qui avait légué en 1847 à la ville de Castres une somme de 3,000 francs dont les intérêts devaient servir à faire frapper une médaille d'or destinée à être décernée tous les cinq ans à l'auteur du meilleur ouvrage, en latin ou en français, sur les *avantages, l'amour et l'utilité du travail.* Les intérêts de cette somme doivent servir aussi à payer les frais d'impression de l'ouvrage couronné ou, si l'ouvrage a déjà été imprimé, à acheter un certain nombre d'exemplaires. Suivant le vœu du testateur, les traductions en français des ouvrages étrangers sur le même sujet sont admises au concours. Les ouvrages imprimés ou manuscrits doivent être adressés franco à la mairie de Castres.

— Dans le discours prononcé par M. Pavet de Courteille à la séance publique annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nous relevons les lignes suivantes relatives aux écoles d'Athènes et de Rome. « A l'Ecole d'Athènes, M. Hauvette-Besnault a remis un mémoire sur les *archontes athéniens* où il étudie avec beaucoup de soin et de critique le rôle de cette magistrature, telle qu'elle était vers le milieu du ve siècle, déjà amoindrie au profit de la magistrature élective des stratèges. M. Salomon Reinach a continué les fouilles entreprises dans les *anciennes nécropoles de Myrina et de Cymé en Asie-Mineure;* son mémoire, accompagné de nombreux dessins, donne des détails fort curieux sur les terres cuites de l'Anatolie. MM. Bilco et Clerc ont traité, l'un des *Jeux publics en Grèce,* l'autre des *Ambassades chez les Grecs.* M. Barrilleau, agrégé des Facultés de droit, a composé deux mémoires : 1° les *sources de l'ancien droit grec ;* 2° les *Constitutions de dot dans l'ancienne Grèce.* — A l'Ecole de Rome, M. de la Blanchère a envoyé cinq chapitres d'une *Monographie de Terracine*; M. Lacour-Gayet, plusieurs chapitres destinés à figurer dans une *Histoire complète du règne d'Antonin le Pieux ;* M. Albert Martin, un fragment d'une *Etude sur les scoliastes d'Aristophane* et la *Collation d'un manuscrit d'Athénée.* M. Thomas a fourni deux excellents mémoires : *Francesco da Barbarino, étude sur une source nouvelle de l'histoire de la littérature provençale* et *Nouvelles recherches sur l'Entrée de Spagne, chanson de geste franco-italienne.* M. Jullian a présenté une étude soignée sur les *Domestici et les Protectores,* troupes de garde des empereurs du IIIe au VIIe siècle. M. Faucon, occupé à l'analyse et à la copie des registres de Boniface VIII, en a tiré un très curieux épisode de l'histoire de Verdun sous le titre : *Boniface VIII et la commune de Verdun.* M. Vigneaux a commencé un important mémoire intitulé *Etude historique et juridique sur le præfectus urbis;* la partie qu'il a terminée a trait à la juridiction ».

— L'Académie française a décidé que sa séance publique annuelle, dans laquelle sont distribués les prix de vertu et les prix des concours littéraires, aurait lieu désormais, non plus au commencement du mois d'août, mais le dernier jeudi du mois de juin.

— Le musée de sculpture française, installé au Trocadéro, portera le nom de *Musée Viollet-le-Duc*.

— Le 15 octobre dernier est mort à Paris M. JULLIEN (Marcel-Bernard), âgé de 84 ans. D'abord professeur dans l'Université, plus tard principal du collège de Dieppe, il avait quitté l'enseignement en 1835. Il a été directeur de la *Revue de l'instruction publique* de 1843 à 1850, et a publié de nombreux ouvrages de grammaire et de littérature, notamment ses thèses : *de physica Aristotelis* et *sur l'étude et l'enseignement de la grammaire* (1836) ; *Histoire de la poésie française à l'époque impériale* (1844); *Cours supérieur de grammaire* (1849); *Cours raisonnés de langue française* (1851-1856, en 23 volumes); *De quelques points des sciences dans l'antiquité. Thèses de grammaire, de littérature, de critique et de poésie, thèse supplémentaire de métrique et de musique anciennes* (1857-1861, 5 vols), etc., etc. Il avait été le collaborateur de M. Littré et avait réimprimé la petite *Grammaire* de l'abbé Dangeau et les *Paradoxes littéraires* de Lamothe.

— Une commission permanente, chargée de préparer la publication des documents relatifs à l'histoire de l'instruction publique de 1789 à 1808, vient d'être instituée par le ministre de l'instruction publique. Cette publication de documents comprendra : les extraits des cahiers de 1789 résumant les vœux de la nation ; les rapports de Talleyrand et de Condorcet; les plans d'éducation nationale présentés à la Convention nationale par Lepelletier, Romme, Bouquier, Lakanal, Daunou avec les débats qu'ils ont soulevés; les procès-verbaux importants des registres des comités d'instruction publique et de salut public ainsi que de la commission exécutive (1794-1795) qui fut en France la première organisation d'un ministère spécial de l'instruction publique; les rapports des conventionnels en mission dans les départements; les adresses des administrations départementales et leurs premières ébauches de statistiques scolaires; les débats des Cinq-Cents et des Anciens relatifs aux questions d'enseignement; les actes du ministère de l'intérieur sous le Directoire et pendant les premières années du Consulat; enfin, à toutes ces époques, les extraits de la correspondance conservée aux Archives nationales ainsi que dans beaucoup d'archives départementales. Les membres de cette commission sont MM. le ministre de l'instruction publique, président; Louis Blanc, Gréard, Henri Martin, vice-présidents; Carnot, Chalamet, Charavay, Compayré, Delisle, Dide, Dreyfus-Brissac, Du Mesnil, Gazier, Hamel, Lavisse, Marais de Beauchamp, Maury, Melouzay, G. Monod, C. Pelletan, de Pressensé, J. Quicherat, Rambaud, Rocquain, de Rozière, membres, et F. Buisson, secrétaire-général.

ITALIE. — Il est question de réunir à la Bibliothèque Laurentienne de Florence tous les mss. des œuvres de Dante qui sont conservés dans les bibliothèques florentines dépendant du gouvernement. On estime que le nombre de ces mss. peut monter à trois cents environ. Il serait construit, à cet effet, un salon spécial de forme triangulaire, à l'extrémité de la longue salle bâtie par Michel-Ange et où sont, encore aujourd'hui, attachés aux *plutei* par des chaînes, les volumes qui composent l'ancien fonds de la bibliothèque. Il paraît même qu'on a retrouvé un dessin de ce salon triangulaire parmi les papiers de Michel-Ange. Loin de gâter l'œuvre du grand architecte, on ne ferait donc que l'achever en se conformant à ses propres indications. La nouvelle salle porterait le nom de *Tribune du Dante*.

— L'éditeur Ongania, de Venise, publie une traduction française du récent livre de M. MOLMENTI sur les mœurs vénitiennes (*La vie privée à Venise, depuis les origines jusqu'à la fin du* XVIII[e] *siècle.*)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 décembre 1881.

M. Renan annonce que M. Clermont-Ganneau, vice-consul de France et correspondant de l'Académie à Jaffa, vient de découvrir aux environs de Gezer une nouvelle inscription sabbatique, c'est-à-dire destinée à marquer la limite du chemin qu'on pouvait faire, sans transgresser la loi, le jour du sabbat. Deux autres inscriptions semblables ont déjà été trouvées près de Gezer; celle-ci est en ligne droite avec les deux premières, ce qui donne lieu de penser que la limite sabbatique était tracée en forme de carré. La nouvelle inscription présente la même rédaction que les autres : deux mots hébreux qui signifient « limite de Gezer » et nne suite de six lettres grecques dont personne n'a pu encore donner une explication satisfaisante : ΑΛΚΙΟΥ. — M. Clermont-Ganneau a trouvé aussi, sur les pentes du mont Carmel, une inscription phénicienne, malheureusement très mal conservée. On n'y peut lire que quelques noms propres, séparés par les mots *fils de... fils de...* La perte du reste de l'inscription est à regretter; c'était saus doute une dédicace, et elle devait mentionner ce dieu du Carmel, qui portait, au témoignage de Tacite, le même nom que la montagne : « Carmelus : ita vocant montem deumque. » (*Hist.*, II, 78.) — Enfin, M. Clermont-Ganneau a envoyé à l'Académie deux excellents moulages, l'un en creux, l'autre en relief, de l'inscription de Siloam, qui révèle les formes jusqu'ici mal connues d'une écriture hébraïque très ancienne, bien différente à la fois de l'hébreu carré en usage aujourd'hui et des écritures phéniciennes de toutes les époques.

M. Léon Renier, ayant examiné l'inscription latine de Kairouan dont une copie a été envoyée, par M. le lieutenant-colonel Corréard (voir le compte-rendu de la dernière séance), a constaté que cette inscription n'était pas inédite. Elle a déjà été publiée par Ximenez, par Davis et par Pellissier, et réimprimée, d'après ces diverses éditions, dans le *Corpus inscriptionum Latinarum*, t. VIII, nº 80. Les éditeurs du *Corpus*, MM. Wilmans et Mommsen, ont cherché à compléter le texte qui est mutilé. La copie de M. Corréard fournit, pour le commencement de chaque ligne, quelques lettres de plus que n'en avaient pu lire les précédents éditeurs. Il est intéressant de constater que les lectures de M. Corréart confirment pleinement les restitutions de MM. Wilmans et Mommsen.

M. Heuzey donne des détails étendus sur les fouilles pratiquées depuis plusieurs années en Chaldée par M. de Sarzec. Plusieurs monticules ont été fouillés; M. de Sarzec y a trouvé des restes de monuments considérables, des sculptures en grand nombre, des inscriptions cunéiformes, etc. M. Heuzey insiste sur l'importance de ces découvertes et signale notamment l'intérêt qu'elles présentent pour l'étude du développement de l'art chaldéen.

M. Oppert dit que les résultats obtenus par M. de Sarzec sont de la plus haute importance; ses découvertes sont les plus considérables et les plus précieuses qui aien été faites en ces contrées depuis celles de Ninive et de Babylone. L'honneur en revient avant tout à M. de Sarzec, qui a fait preuve, en dirigeant ces fouilles dans un climat meurtrier, d'un dévouement et d'une persévérance des plus méritoires. A côté de lui, une part du mérite de l'œuvre appartient aussi à l'administration du musée du Louvre et particulièrement à M. Heuzey, qui ont assuré à l'entreprise un appui très effectif.

L'Académie reçoit une collection de moulages et d'estampages recueillis par M. Carthailhac, chargé d'une mission archéologique en Portugal.

Ouvrages présentés : — par M. Miller, deux extraits du tome I des *Archines de l'Orient latin* (volume presque terminé et qui paraîtra prochainement); — par M. Delisle : 1° *le Triparty ou la Science des nombres, par maître Nicolas Chuquet, parisien, publié d'après le manuscrit français 1346 de la Bibliothèque nationale* par Aristide Marre; 2° Havet (Julien), *la Frontière d'Empire dans l'Argonne, enquête faite par ordre de Rodolphe de Habsbourg, à Verdun, en mai 1288* (extrait de la *Bibliothèque de l'école des chartes*); — par M. Derenbourg : Ballin (A. S. and F. S.), *a Hebrew Grammar, with exercices*; — par M. Desnoyers : Aubertin (Ch.), *Recherches sur les drapeaux de l'ancienne province de Bourgogne*; — par M. Renan : Berger (Ph.), *la Phénicie, pour faire suite à l'Écriture et les Inscriptions sémitiques* (extrait de l'*Encyclopédie des sciences religieuses*); Id., *Pygmée, Pygmalion, Note sur le nom propre Baal-Maleac* (extrait des *Mémoires de la Société de linguistique*); — par M. Laboulaye : Cuq (Ed.), *les Juges plébéiens de la colonie de Narbonne.*

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 19 Décembre — 1881

Sommaire : 261. Delitzsch, Où était le paradis? (second article). — 262. Zenger, Quelques corrections au texte d'Horace. — 263. Appell, Werther et son temps. — 264. Laffleur de Kermaingant, Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel-du-Tréport. — Variétés : E. Beauvois, Les sorcières de Macbeth et leurs congénères chez les Scandinaves. — Correspondance : Lettre de M. Joret. — Académie des Inscriptions.

---

261. — **Wo lag das Paradies?** Eine biblisch-assyriologische Studie mit zahlreichen assyriologischen Beitrægen zur biblischen Lænder-und Vœlkerkunde und einer Karte Babyloniens von Dr. Friedrich Delitzsch, Professor der Assyriologie an der Universitæt Leipzig.

II

Pour terminer j'ajouterai quelques observations de détail.

Pages 37-45. M. D. reconnaît le caractère sérieux de l'opinion fondamentale du IIIe groupe de commentateurs, opinion qui place le jardin d'Eden au sud de la Babylonie en proximité du Schatt-el-Arab. Les partisans de cette hypothèse cherchent le Phison et le Gihon, tantôt dans les deux principales embouchures, tantôt dans les fleuves de la Susiane qui aboutissent à cette région : le Karoun et le Kercha. Dans un mémoire qui est resté inconnu à M. D., j'ai émis l'opinion que le Gihon était ce que les anciens appelaient la mer Erythrée [1], laquelle entoure en effet le pays de Cousch, la péninsule arabe. Quant au Phison, j'ai cru pouvoir l'identifier avec un fleuve du Yémen qui porte le nom de *Phaisan* dans une inscription sabéenne, en supposant que l'auteur hébreu l'aurait fait sortir du Schatt-el-Arab au moyen d'un cours souterrain, conformément à une légende indigène rapportée aussi par Pline. Cette explication, malgré l'objection de M. D., s'adapte très bien à la lettre du récit biblique. Le Schatt-el-Arab qui est le fleuve unique d'Eden se bifurque ainsi à ses deux extrémités qui forment les limites sud et nord de cette province : les branches septentrionales sont le Tigre et l'Euphrate, les branches méridionales le Phison et le Gihon. La direction du courant des quatre fleuves, étant absolument indifférente pour la délimitation du jardin, n'a naturellement pas été prise en considération. C'est donc une solution vraisemblable qui tient compte aussi bien de la lettre du récit biblique que de la légende locale du pays parcouru par l'un des deux fleuves problématiques, le Gihon. La richesse de l'Arabie, notamment de l'Arabie méridionale, en or, en bdellium et en pierres

---

1. Chez les Grecs aussi l'océan s'appelle ποταμός « fleuve ».

précieuses était de notoriété générale dans l'antiquité. La seconde objection de l'auteur serait décisive si le fait sur lequel elle se fonde était vrai. M. D. admet, avec quelques géographes modernes, que dans l'antiquité le Tigre et l'Euphrate avaient chacun une embouchure séparée. Il va même jusqu'à affirmer que la mer atteignit alors le confluent d'aujourd'hui près de Corna. Mais les preuves fournies à l'appui ne sont guère convaincantes. Ce qui est plus étonnant, c'est que le passage de Pline affirme absolument le contraire de ce qu'on veut en tirer. En effet, après avoir dit que le Tigre se jette dans la mer Persique, le géographe romain ajoute : *inter duorum amnium* (le Tigre et l'Euphrate) *ostia XXV*^m^ *passuum* FUERE *aut, ut alii* TRADUNT VII^m^, *utraque navigabili, sed longo tempore Euphraten praeclusere Orcheni et accolae agros rigantes, nec nisi per Tigrim defertur in mare*. La donnée de Pline se compose donc d'un fait et d'une légende : le fait, c'est l'existence du Scha*tt*-el-Arab de son temps; la légende, c'est la séparation du bas cours des deux fleuves aux *époques antérieures*. Mais cette légende perd toute valeur devant le silence continu des textes cunéiformes au sujet du cours direct du Tigre vers la mer : ces textes mentionnent exclusivement dans la région maritime (*mat tamtim* ou *mat marrati*) l'Euphrate et ses embouchures (*pi nârâti*). La légende du déluge y place la demeure de Adra-hasis (Xisuthrus) rendu immortel par les dieux. De plus, cette région était tellement inconnue aux anciens Babyloniens qu'ils ne comptaient pas moins de 113 Kasbu des embouchures de l'Euphrate jusqu'à la ville d'Erek [1]. Une pareille exagération des distances ne serait pas possible si la mer s'étendait alors aussi loin dans l'intérieur des terres que le suppose M. Delitzsch. Sur l'expédition de Sennachérib aux parages du golfe Persique, voyez plus loin. Il n'est pas même sûr que la mer ait rétrogradé l'espace des embouchures actuelles, car la ville de Charax, aujourd'hui *Moammera*, construite sur une colline artificielle large de 2,000 pas et baignée par le Tigre d'un côté et par l'Elulée de l'autre, était, au temps de Pline, à une distance de 12,000 pas de la mer, distance qui répond assez bien à la situation de la ville actuelle. Toutes ces considérations me font croire que la question relative au changement du lit de l'Euphrate dans son cours inférieur, ainsi que celle concernant la formation rapide d'alluvion aux embouchures du Scha*tt*-el-Arab doit être examinée de nouveau avant de se prononcer dans un sens ou dans un autre.

P. 55. Une forme *Kasch-da* désignant la Babylonie nous est inconnue. — P. 60. Les textes cunéiformes ne mentionnent jamais la production d'or en basse Chaldée. Le seul passage (II R. 67, 27) qui semble l'affirmer s'explique parfaitement en admettant que Merodachbaladan, roi de cette contrée, avait sous sa domination le littoral arabe voisin ou quelques îles du golfe Persique qui produisaient de l'or. — P. 61. La

1. Voir la xie tablette de la légende de *Iç-tu-bar*, col. vi, lignes 11, 13, 22, 26.

pierre précieuse *sâmtu*, dont l'équivalent hiératique *gug* signifie « brun, noirâtre » répond, évidemment à *schaham* (avec hêt) « noircir, être de couleur sombre », non au biblique *schoham* (avec hé). — Le rapprochement fatidique de Genèse II, 11 et Saint Mathieu II, 11 est bien spécieuse, deux produits au moins entre trois, encens et myrrhe, n'étant pas babyloniens, mais arabes. La légende évangélique s'appuie sans doute sur la croyance générale de cette époque que Moïse eut pour adversaires deux mages ou magiciens arabes, Ianis et Jambris. (Pline : Janne et Lotape) et le sens en est : Moïse fut combattu par les Mages, Jésus au contraire reçut leur soumission dès sa naissance. — P. 80. Impossible de comparer la vallée *Dourâ*. (Daniel III, 4) avec le *Zor* du bassin des confluents; le *d* araméen ne répond jamais au ز arabe. — P. 87. Où M. D. a-t-il trouvé dans la Genèse cette notion, que le serpent était l'ennemi de Dieu? La comparaison du serpent, le plus rusé des animaux, qui rampe sur le ventre et mord l'homme au talon, avec la Tiamat babylonienne qui personnifie l'océan chaotique et combat les dieux créateurs, cloche singulièrement malgré l'appel à l'Apocalypse et à la Cabbale. — P. 61. M. Ménant a prouvé dernièrement que le cylindre babylonien qu'on avait cru représenter la chute du premier homme et de la première femme montre simplement deux *hommes* assis en face l'un de l'autre, sous un palmier. Quant au serpent qui se tient debout derrière l'un des deux personnages, on le rencontre dans des monuments de diverse nature où il ne peut nullement jouer le rôle de séducteur. — P. 97. De ce que les rois babyloniens avaient des parcs, il ne résulte pas que le mot grec παράδεισος ne vienne pas du perse. Quant à l'hébreu *pardés*, il semble emprunté directement à la forme grecque, attendu que la forme persane est *Firdaous*. — P. 98. Sur la question d'Ophir, voyez mon mémoire intitulé *La population de l'Arabie*. — P. 101. J'ai déjà dit plus haut que la liste des montagnes citée dans la note 9 n'est pas géographique. Remarquons que *Meluhha*-Kousch produit la gemme *sâmtu*, ce qui rappelle la *pitedat Kousch* des Hébreux et que, de plus, la Babylonie n'y figure pas en qualité de pays qui produit l'or. — P. 105. Le prétendu sumérien *har-sag* pouvant se lire *hur-risch* n'est que le déguisement hiératique de l'assyrien *hurschu* (=heb. *hôresch*) « montagne boisée ». — La montagne de Makan ou de l'Egypte est naturellement le mont Cassion, près de Pélusium. — P. 107 suiv. Tout ce qu'on y lit sur les mots suméro-élamites ne repose sur aucune base solide. — *Arali*, le pays des morts, répond à l'hébreu *'arêlîm* « morts ». — J'ai peine à croire que le mot *sisû* (IV R., 11, 10, 11) signifie « cheval » : l'hiératique VB-KVR-RA ne s'assimile pas facilement à IB-KVR-RA. — P. 112. La moindre réflexion fait voir que l'hiératique *ab-zu* « maison de science » est basé sur une étymologie artificielle du mot réel assyrien *apsu* (=heb. *éphes*) « vide, abîme, mer ». — Une bonne partie du sujet de la note 12 et tout particulièrement ce qui concerne la prétendue universalité du récit du déluge ont été exposés dans la *Revue critique*, n[os] 50, 51 et 52 de l'année passée,

que M. D. n'a peut-être pas lue ou qu'il a oublié de citer. — P. 117. Le mot *irmû* signifie « ils ont habité », non pas « ils ont fondé ». — P. 120. L'adjectif *la naplusi* ne signifie pas « sans pitié » (ohne Erbarmen), mais « invisible », de même que *la amari*. — Je doute fort que *bit giguné* (IV R., 27, 25-26 *a*) puisse signifier « maison d'obscurité », attendu que, d'une part, Belit, la dame de cette maison, n'est pas une divinité infernale et que, d'autre part, l'expression « ornement (*simat*) de Bit Giguné » conviendrait mal à la situation. Il me paraît plus vraisemblable que cette expression désigne un temple babylonien tout aussi bien que les autres maisons énumérées dans ce verset. Quant à *giguné*, il revient dans le passage suivant d'une inscription de Sennachérib : A-ZIK, *Tébilti agû schitmuru, scha ina naschischu giguné qabâlti-ir uabbitu*. « Le fleuve Tebilti, au fort courant, qui pendant sa crue, détruisait les digues du milieu de la ville » où il signifie « digue », et non point « obscurité, ténèbres », comme l'affirme M. D., trompé par l'équivalent hiératique *gi-unu* ou plutôt par l'explication inexacte qu'il en donne, savoir « maison des ténèbres ». En réalité, le complexe hiératique en question signifiant « demeure-roseau » est l'altération même du mot assyrien, et a pour but de faire allusion aux roseaux qui constituaient la matière principale dont on solidifiait les digues. — P. 121. Une formation hybride suméro-assyrienne *Su-al* « *Gewaltige Stadt* » n'est pas même imaginable, et c'est ce mot fictif qui serait l'origine du schéol hébreu? — Le mot *di'u* (non *te'u*, IV R., 22, 51) ne désigne pas la folie, mais le génie d'une maladie mortelle, de la céphalalgie. — P. 122. L'identification de la *Rangha* asiatique avec l'Iaxartes est très contestable. — P. 125. L'équation *Arrapha* = Arrapachitis est d'autant plus douteuse que le premier vocable peut se lire *Ar-rap-nun* et signifier « quatre seigneurs » à l'exemple de *Arba'il* « quatre dieux ». — P. 131. De ce que le roi Naramsin s'intitule conquérant de *Ma-gan-na* (= *Ma-Kan*) et de *Apirak*, il ne résulte pas que le premier territoire est aussi bien babylonien que le second. Salomon avait sous sa domination la plus grande partie de la Syrie pendant qu'à quelques kilomètres de Jérusalem la ville de Geser conservait son indépendance. — Les mots *bôakâ asschûrâ* (Genèse, xxv, 18), quoi qu'en dise M. Wellhausen, ne forment pas une tautologie superflue. Les Amalécites s'étendaient depuis Hawila jusqu'à Schour (Péluse) aux frontières d'Egypte (I, Samuel, xv, 7); les Ismaélites, plus nombreux, occupaient d'abord ce même territoire en dépit de ses premiers habitants, puis ils s'étendaient plus loin au nord-est jusqu'aux bords de l'Assyrie. — L'emploi du *d* pour *t* après *m* est une exception justifiable, mais ne constitue pas une règle. Il faut donc toujours transcrire *sâmtu, tâmtu, Elamtu*. — Le mot talmudique *çinâ* (= ar. *çinw*; non *çinnâ* avec Daguesch) signifie « jeunes palmiers » et non pas « petits palmiers », comme le pense M. D., et le dicton populaire *hannę çiniyâtâ de-Babel itôhi mé-Atâm hârî'schôn* ne signifie pas non plus « ces jeunes palmiers subsistent depuis le premier homme », ce qui serait inepte, mais ces jeunes

palmiers existent grâce à (la prière du) premier homme (auprès de Dieu). — Le nom vrai de H*a-am-mu-ra-bi* est *Kimta-rapaschtum* de sorte que h*a-am-mu* équivaut à *Kimtum* « famille » et *ra-bi*, formé du démotique *rabu*, est synonyme de *rapschu* « vaste, nombreux, abondant »; la lecture *Hammuragasch* est donc impossible. La terminaison *asch* dans *Ka-ra-in-da-asch* (non... *dasch*), *Ka-ra-har-da-asch* (non... *dasch*). *Na-ʐi-bu-ga-asch* (non... *gasch*), marque certainement le pluriel. — P. 139. La supposition que les noms divins *Dagan* et *Nabu* aient en assyrien une tout autre signification qu'en hébreu est absolument gratuite. — P. 144. J'ai depuis longtemps contesté la comparaison de l'assyrien *çêru* « désert » avec l'arabe *çahrâ*. — 145. Le sens de « aimer » attribué à *schadadu* me semble sujet à caution. — P. 149. La lecture h*asis-adra* du groupe hiératique *ud-ʐi* semble très fondée, car la syllabe *ud* pouvant se lire h*is* rappelle de droit le verbe h*asasu* « être sage, comprendre » tandis que la syllabe *zi* est expliquée par *ap* (?) *luhtu* « crainte », synonyme de *adru*. — P. 152. *Guʐalû* signifie certainement « agent, messager » et non pas « porteur de trône », et la preuve en est la locution *guʐalu bit* qu'on ne saurait traduire par « porteur des trônes de la maison ». — P. 154. L'appel à l'assyrien Karubu = rubû « grand, puissant » pour expliquer le nom de *Kirubu* (chérubin) est séduisant. Il faut cependant remarquer qu'en araméen *Kerab* signifie « labourer », ce qui convient très bien au bœuf ou au taureau. — De *serâphîm* « génies ignés » et *serâphîm* « serpents venimeux », l'antériorité appartient évidemment aux premiers, puisque l'action de « brûler », exprimée par le verbe *saraph*, ne s'applique au venin que par métaphore. Les serâphîm qui se tiennent devant Jéhovah ont d'ailleurs une forme et des membres humains (Isaïe, VI, 2, 6). — P. 163. Aucun peuple, à ce que je sache, n'a donné à Dieu un nom ayant le sens de « juge puissant » : c'est une conception trop avançée. En réalité, la notion de force que contiennent les deux formes hiératiques *din-gir* (pour *dim-gir*) et *di-mer*, fait allusion au mot vrai *ilu*, dont le sens propre est « fort ». — P. 166. Si le verbe *baschu* était composé de *ba* « en » et *schu* « lui », le substantif *bischitu* « l'être » serait impossible. Du reste, la préposition *b* n'existe pas en assyrien.

P. 169. On ne me fera jamais croire que les Sémites aient formé le nom *Perât* (Euphrate) sur la base sumérienne *Pura-nunu* « grand fleuve ». Le premier élément de ce composé hiératique est certainement le mot sémitique *bur* ou *bôr* « fosse, citerne, réservoir, enfoncement » et le tout constitue une paraphrase artificielle portant assonnance au nom vrai *Purat*. Le nom hiératique du Tigre, *I-dig-na* « fleuve aux bords hauts », est également artificiel et a pour base le nom vrai et populaire *Diglat*, araméen Diglat, hébreu *Hideqel*. — P. 172. La particule sumérienne *la* « non », ne devenant jamais *lu* ou *lam* comme l'accadien *nu, nam, na*, ne peut venir de ce dernier, mais doit représenter directement la négation assyro-sémitique. — *Dala* = *schupû* signifie « magnifique » ; il vient du mot fréquent *dalum, dalumti*. — P. 173. A l'opposé

de M. D., le récit de l'expédition de Sennachérib dans la Susiane maritime me semble prouver que le Tigre et l'Euphrate se réunissaient alors comme de nos jours avant de se jeter dans la mer. En effet, si ces fleuves avaient alors un cours séparé, le roi assyrien aurait eu tout avantage de faire descendre sa flottille par l'embouchure du Tigre qui est beaucoup plus près du territoire susien ; il se serait, dans tous les cas, arrêté dans une localité située sur le cours de ce fleuve afin d'attendre le retour de l'expédition ; le choix de Bâb-Salimeti, sur l'Euphrate, station qui avait en outre le désavantage d'être située à une distance de deux *Kasbu* de la mer, montre clairement qu'il n'existait pas d'autre cours de fleuve dans ces parages. — P. 174. L'assyrien *êdu* répond à l'hébreu *êd* (Genèse, II, 6). — *Galitte* signifie « grande » non « retirée » : le déversement des fleuves dans la mer étant indépendant du phénomène du flux et du reflux. — J'ai depuis plus d'un an admis l'identification de l'hébreu *Merâtaïm* avec *mat Marratim* « pays de la mer ». Ce dernier est la source de l'hiératique *mar-tu* = (*Aharru*) « Phénicie » qui donne le sens détourné « demeure de l'occident ». — P. 184. Je persiste à croire que le *Hârân* mentionné avec *Receph* (= *Resapha*) dans Ezéchiel, XXVII, 23 et situé en *Aram Naharaïm* n'est pas une ville de Mésopotamie, mais de la haute Syrie, au nord-est de Damas. — P. 185. Les Accadiens ont évidemment le don d'ubiquité, puisque M. D. explique par leur langue le nom du *Habûr* ou Chaboras. Ce nom serait composé de *ha* « poisson » et de *bur* « fleuve ». Quelques pages plus haut, l'auteur admettait cependant que « fleuve » se disait en accadien *pur ;* notre perplexité est donc très légitime. — P. 197. L'expression hiératique *Kingi* = *mâtum* « pays » ne se décompose pas en *Kin* « terre » et *gê* « surface », mais constitue un déguisement du mot réel *Kingu* synonyme de *Kanakku*, *Kanaggu*, mot qui donne lieu à son tour à l'hiératique *Ka-nag-ga* (Paul Haupt, *Akkadische und sumerische Keilschrifttexte*, p. 42, l. 4). — P. 198. Les arbres propres au pays d'Accad, *çinnitam*, sont vraisemblablement les *çiniâtâ* du Talmnd, c'est-à-dire des palmiers. — L'identité de *A-ga-ne* et d'Accad est bien douteuse. — L'étymologie de *Schu-mer* qui signifierait « main forte » est aussi chimérique que la forme supposée *schun-ger;* l'idée de force réside dans la racine indivisible *schmr* et l'analyse hiératique est tout artificielle. — P. 206. Il y a lieu de croire que le nom *Bagdadu* (*Hudadu ?*) contient ou est censé contenir le terme *dadu* « poitrine, sein, enfant » ; cela résulte des désignations hiératiques *Ki-ib* et *esch-ib*. La traduction du dernier groupe par « *Himmelsgegend-Wohnung* » est du haut lyrisme. — La seconde phrase de l'inscription de Sargon Ier paraît devoir se traduire ainsi qu'il suit : Je n'ai connu ni madame ma mère ni mon père ; mon oncle demeurait (*irâmi*, 2e aoriste de *ramû* « habiter, demeurer) sur la montagne de la ville de Azupiranu, située sur le bord de l'Euphrate ». Rien n'indique que l'homme qui repêcha l'enfant et l'éleva était un porteur d'eau, comme on l'admet communément ; le groupe *a-pâl* = *nâq-mê* « qui verse l'eau » désigne un proche parent, un descendant di-

rect de la famille (III R., 43, col. 4, l. 19-20). — La *Sepharwaïm* ou *Sephâraïm* de la Bible, constamment mentionnée après *Hamât* (I, Rois, xvii, 24, 31), est sans aucun doute identique à *Sibraïm*, ville située aux confins de celle-ci et de Damas (Ezéchiel, xlvii, 16), et n'a rien de commun avec Sipar de Babylonie. — P. 214. La permutation artificielle des lettres de l'alphabet pour former des mots factices est des plus usitées dans la littérature juive de toutes les époques ; il est donc inutile de la nier à propos des mots *Schéschak* et *Léb-qâmai* (Jérémie, xxv, 26 ; li, 1, 41). Tout le système hiératique assyrien, le prétendu suméro-accadien, n'est au fond qu'une allographie arrivée à un haut degré de raffinement. — P. 215. Personne n'admettra, sans preuve à l'appui, la composition hybride que l'auteur attribue au nom problématique *Sukkôt-Benôt* (II Rois, xvii, 30) : savoir, juge (*Kut*) suprême (*sàk*) de la création (*binît*). S'il me fallait absolument de l'accadien assaisonné de lyrisme, je traduirais hardiment, « juge suprême des deux (*bi*) soleils (*ut*) élevés (*nu*)[1]. — P. 216. Encore une jolie étymologie : le nom de Borsippa signifie, nous dit-on », château (*bad*) — corne (*si*) — maison (*aba*) » ; comprenne qui peut. — P. 226. L'ancienne ville qui est aujourd'hui remplacée par la ruine de *Muqayar*, écrite *u-ru* (*i*) s'appelait en réalité *Schamrû* et n'a, par conséquent, rien à voir avec l'Our des Chaldéens (*Ur Kasdim*) patrie d'Abraham. L'appellation du pays de *Schumer* se rattache très probablement à ce nom ; aussi voit-on l'adjectif *schamrû*, *schamritu* joint souvent à *akkadû*, *akkaditu* (II R., 46, 3, 4 *ed*, 50, 51 *ef*.). *Schamru*, comme son synonyme *îù* (= héb. *î* « *île* »), désigne tout spécialement un territoire entouré d'eau (*Ki-ab-ba*, *ibid*., 34, n° 3, 40, *ab*), ce qui confirme mon ancienne opinion, d'après laquelle la partie de la Babylonie appelée Schoumer était située à proximité du confluent du Tigre et de l'Euphrate. — P. 228. *Eridu* est, sans aucun doute, le nom vrai de la ville de *Iau* « dieu de la mer » ; les formes hiératiques *uru-dug* (*hi*), *uru-çi-ib-ba* « ville bonne » et *uru-dun* (*tu*), *uru-nun* « ville du seigneur, de seigneurie », etc., sont des déguisements artificiels. Entre ce nom de ville et celui du dieu Maruduk il n'y a aucun lien linguistique ; le nom divin dont il s'agit signifie, suivant toutes les vraisemblances, « fils du seigneur des *Oudouk* (sortes de génies). — P. 236. L'identification des tribus *Qôʿa* et *Schôʿa* (xxxiii, 23), avec les *Qutû* et *Sutû* des inscriptions cunéiformes est très ingénieuse ; la persistance du *t* dans les formes assyriennes fait cependant quelque difficulté. — P. 241. Que le mot *çuçu* = *zuk* signifie « lac, marais » et non pas « vallée », c'est ce qui résulte avec certitude de III R., 52, 31, où il est question d'un poisson sortant du lac (*zuk*) et volant comme un oiseau. — P. 246. L'idée que *Tôgarma* (Genèse, x, 3) est identique à *Tul* (*Til*)

1. Le mot *Sukkôt-benôt* qui signifie en hébreu « cabanes des filles » me semble être une transformation ironique du nom de la déesse babylonienne *Çarpanit* « l'argentée, la pure », au moyen d'une décomposition artificielle en *Çariph* « cabane » et *banit* rapproché de l'hébreu *benôt* « filles ».

Garimmu a été aussi émise par moi et consignée dans le *Journal asiatique*. — P. 252. L'orthographe hiératique *a-uschar* « côte (*uschar* = *schittum* pour *schidtum*) d'eau » est naturellement artificielle et n'apprend rien. — P. 259. L'identification de *Masch* avec le mont Masius, admise jadis par moi-même, me semble bien douteuse; j'y vois maintenant une variante de *Massâ* ou Mêschâ, homonyme d'un des fils d'Ismaël. *Uç*, le premier des trois noms mentionnés avec *Masch* dans la Genèse, désigne un canton d'Idumée (Lamentations, IV, 21) et c'est à tort que M. D. en fait un district peu éloigné de l'Orontes. — P. 260. Je m'étonne que le sagace assyriologue n'ait pas reconnu dans l'idéogramme *esch ha* « demeure du poisson », une allusion au nom vrai *Ninua* dérivé ou censé dérivé de *nunu* « poisson ». — P. 262. Un rapprochement tel que *Resen* et *Rêsch-êni* est philologiquement inacceptable. — P. 271. Etymologies bien singulières que celles des mots accadiens *martu* et *a-mà-tu* ayant le sens de *abubu* « déluge, inondation » : le premier signifierait « pénétrant dans la demeure (*in die Wohnung eindringend*) », le second « laissant pénétrer l'eau dans le vaisseau (*Wasser in das Schiff eindringen lassend*) ». Il parait que les Accadiens n'ont jamais essuyé des inondations étant hors de leurs maisons ou de leurs vaisseaux, c'est un phénomène climatérique tout-à-fait remarquable. — P. 285. La ville phénicienne *Uschû*, mentionnée avant *Akzib* (Ekdippa) dans le récit de Sennachérib, ne peut avoir rien de commun avec la ville galiléenne d'*Uschâ* située au sud-est d'*Akkô* (Saint-Jean-d'Acre) à peu de distance de Schephar'am, aujourd'hui Schefa-Amr. — P. 290. L'identification de *Gimtu* (= *Gintu*) avec la *Gat* de la Bible a déjà été faite par moi dans le *Journal asiatique* d'Allemagne. — P. 304. Je trouve très séduisante l'identification de la contrée midianite *Epha* (Genèse, XXV, 4) avec la *Ha-ya-pâ* des Assyriens ; on doit remarquer néanmoins que les inscriptions arabes du Safa orthographient *'Epha* sans *yod* après l'*aïn*, comme le donne l'orthographe hébraïque. — P. 326. Le pays susien, écrit *An-du-an* ou *An-za-an* et lu *Asschân*, constitue la partie occidentale de la Susiane, la plus voisine de la Babylonie ; la partie orientale portait le nom de *Schuschunqa* dérivé du nom de la capitale *Schuschun*, la *Schuschan* des Hébreux et des Assyriens, la Suse des Grecs.

Les observations qui précèdent ne donnent qu'une faible idée de l'extrême variété des recherches dont le résultat est consigné dans ce volume. Malgré sa forme restreinte, le savant assyriologue a su y entasser les faits les plus remarquables que l'étude des textes cunéiformes ait fournis au sujet des questions géographiques des pays bibliques. C'est un véritable travail encyclopédique que M. D. a entrepris et mené à bonne fin sur cette matière intéressante. Je tiens à ce que l'on sache que les réserves que j'ai exprimées plus haut ne concernent, pour la plupart du temps que les solutions étymologiques tentées à l'aide du malencontreux sumérien et accadien. Cette grave erreur, qui fait dévier les meilleurs esprits de leur rectitude naturelle et fausse leur jugement est un triste héritage légué à

M. Delitisch par ses devanciers et dont il saura se débarrasser aussitôt qu'il voudra prendre la peine de l'examiner de nouveau. L'adage : l'arbre se reconnaît à ses fruits, se vérifie à propos de l'accadien : il n'y a qu'à regarder les étymologies accadiennes pour en apprécier le système. Les belles et solides recherches sur la position du Paradis, quoique neutralisées par les éléments hétéroclites qu'il y a mêlés, renferment néanmoins un si grand nombre d'aperçus nouveaux que même ceux qui n'acceptent pas le résultat de l'auteur les liront avec une curiosité justifiée. Quant à la seconde partie, d'un caractère plus réel, il n'y a pas de géographe, même parmi ceux qui connaissent les cunéiformes, qui puisse s'en passer désormais. Je l'ai lu d'un bout à l'autre avec autant de plaisir que de profit. L'index très détaillé joint au livre en facilite considérablement l'usage, et la carte comparative qui le suit fait bien voir la façon dont l'auteur envisage les modifications subies par la côte maritime depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

J. Halévy.

---

262. — Gregorii Zenger. **Nèskol'ko popravok k tekstu Goraciia** [Grégoire Sænger (?). Quelques corrections au texte d'Horace.] Kiev, typogr. M. P. Fritz. 1878, 72 p. gr. in-8°. Extrait des publications de l'*Institut historico-philologique du prince Bezborodko* à Nêjin ; imprimé par décision du conseil de cet Institut.

Cet opuscule se compose de vingt paragraphes, relatifs chacun à un passage d'Horace, et de quatre pages préliminaires sur la critique d'Horace en général et sur les principes de méthode suivis par l'auteur. Celui-ci combat d'une part les *ultra-conservateurs*, qui, dans le texte des mss., n'osent changer un iota, et d'autre part les *hypercritiques*, qui tout au rebours font bon marché de la tradition, et qui s'inspirent de leur fantaisie personnelle. Entre ces deux excès est suivant lui la vérité, et il professe de suivre pour son compte un juste milieu.

Voilà un plan qui est louable ; mais l'auteur a oublié que qui dit *juste milieu* ne dit pas *milieu*. La sagesse est une juste moyenne, non une moyenne entre les doctrines raisonnables et les extravagances. Or l'auteur des *Quelques corrections*, qui a étudié soigneusement son Horace et lu force commentaires de valeur mêlée, n'a pas eu le courage de reconnaître qu'une bonne portion de son labeur était si pleinement inutile : il lui a manqué une certaine fermeté du dédain. Aussi ses sévérités pour les critiques ou trop timorés ou trop aventureux sont-elles fort iniquement égales. Les « ultra-conservateurs » n'ont que le tort de laisser dans le texte quelques fautes séculaires : il est injuste de les traiter comme les « hypercritiques », qui y introduisent des centaines d'innovations mal digérées.

L'auteur, tout en combattant consciencieusement les *hypercritiques*, a gardé trop d'indulgence pour leurs jugements, qu'il semble prendre

au sérieux même quand il s'en moque. Un trait bizarre accuse bien cette mollesse. L'auteur était à même de reproduire, à l'occasion des vers d'Horace, un nombre effrayant de conjectures de ses devanciers. Il a compris qu'il y avait lieu de faire un choix, aussi n'allègue-t-il les noms de Meineke, d'Orelli, de Lucien Mueller que quand il le croit à propos; à Bentley, pourtant, il fait l'honneur insigne de le citer constamment. Or il ne s'est pas aperçu qu'il gâtait cette faveur en l'étendant à Peerlkamp. Peerlkamp élabore une absurdité; le philologue russe la juge comme de raison, mais il s'astreint à la reproduire. Peerlkamp propose de ponctuer (Od. I, 3, 26) *Gens humana ruit per uetitum* (*nefas!*); cette plate invention lui avait « passé par la tête », dit notre auteur, qui n'a pas cru pouvoir l'omettre. En vérité, est-il utile de réimprimer en Russie tout ce qui a *passé par la tête* de Peerlkamp?

Malgré lui, l'auteur est resté sous l'influence de l'école ou des écoles hypercritiques. Il procède toujours comme s'il était assuré que dans le texte d'Horace les altérations sont très anciennes et très nombreuses, qu'elles ont été palliées dès l'antiquité par des corrections conjecturales extrêmement habiles, que d'ordinaire la faute et la correction ont à elles deux atteint plusieurs mots de chaque passage. Il suppose, de plus, implicitement qu'Horace n'a jamais pu recourir à une cheville, choisir un terme impropre ou pléonastique, exprimer une pensée froide ou prétentieuse; et cela même dans les Odes, qui cependant, pour la plupart, sont avant tout des exercices de traduction et d'adaptation, voués par essence aux imperfections de toute poésie artificielle. En conséquence, il propose, à grand renfort de subtilités paléographiques, un trop grand nombre de conjectures trop compliquées. Il les présente avec le plus de vraisemblance possible, et son argumentation garde dans le faux même quelque chose de judicieux, de sorte que chaque conjecture prise à part est passablement spécieuse. Mais, si on les réunit en nombre suffisant, la fragilité de ce laborieux édifice devient manifeste. A supposer, avec notre auteur, que dans une quinzaine de passages le texte original eût bien été d'abord maltraité par un copiste étourdi, puis plus complètement défiguré par un correcteur trop ingénieux; à supposer que de cette façon *luit pernicie* [1] eût put être changé en *ruit per uetitum* (Od. I, 3, 26), *nemus intuente* en *Venus imminente* et *graui sudat officina* en *grauis urit officinas* (I, 4), *en per orbem* en *inter omnes* (12, 46), *currum et quadriiugem* en *currusque et rabiem* (15, 11), *concine alma* en *cumque salue* (32, 15), etc., à supposer qu'en certains endroits la leçon pittoresque des mss. vînt d'un réviseur, et d'Horace la leçon plate restituée par conjecture; à supposer enfin que les Odes, les Satires, les Epîtres fussent de ces textes où, selon une expression du philologue russe (p. 14), on peut *frire des conjectures comme des crêpes*; — tout cela fût-il incontestable, notre auteur néanmoins n'eût pu se flatter de rétablir

1. Lecture « *tout à fait indispensable* » (p. 5).

précisément les vers authentiques sans une certaine dose d'illusion. Combien la dose est-elle plus forte encore, quand tout indique que ni Horace n'a pu être si maltraité, ni les réviseurs être si habiles, et quand le plus souvent le texte des mss. s'explique mieux que les nouvelles conjectures !

Ce compte-rendu tardif trouvera quelque indulgence auprès du lecteur, s'il veut bien songer qu'il s'agit d'une brochure qui vient de Russie. Là-bas travaille un petit groupe d'hommes de bonne volonté, qui fait effort pour naturaliser sur un sol nouveau la critique et la science des nations vieilles. Le labeur par lequel ils tâchent de suppléer au temps mérite le respect, et leurs essais mêmes sont dignes d'attention.

Louis HAVET.

---

263. — **Werther und seine Zeit**, zur Gœthe-Literatur, von Johann Wilhelm APPELL. Dritte gænzlich umgearbeitete und vermehrte Auflage. Oldenburg, Schulzesche Hof-Buchhandlung und Hof-Buchdruckerei (C. Berndt u. A. Schwartz). In-8°, v et 315 p. — Prix : 5 mark (6 fr. 25).

La première édition de ce livre a paru en 1855, la deuxième en 1865 (toutes deux à Leipzig, chez Wilhelm Engelmann), la troisième vient d'être publiée à Oldenbourg, elle est, nous dit l'auteur, améliorée et complétée par de nouvelles informations [1]. L'ouvrage est divisé en trois parties : dans la première (pp. 3-73), M. Appell expose l'influence de *Werther* à l'étranger (traductions et imitations françaises, anglaises, italiennes, enthousiasme de nos romantiques pour cette œuvre de Gœthe, Napoléon, etc.). La deuxième partie (pp. 77-115) est consacrée à « l'action du roman sur la vie allemande », à l'engouement passager qu'il inspira, aux ravages que la « fièvre de Werther » exerça partout en Allemagne ; le séjour du poète à Wetzlar, ses relations avec Kestner et Charlotte Buff, la mort de Jérusalem et l'émotion qu'elle excita, ce que pensaient et écrivirent à ce sujet Lessing, Gotter, Kestner, l'enthousiasme de la jeunesse allemande portant, comme Werther, l'habit bleu et le gilet jaune, le suicide de quelques jeunes exaltés, la sombre mélancolie de ce Plessing qui reçut la visite de Gœthe à Wernigerode, etc., tels sont les principaux épisodes que raconte M. A. dans cette deuxième partie de son livre. On trouve dans la troisième partie (pp. 119-231) les jugements portés par les principaux critiques de l'époque sur *Werther* ; M. A. cite les éloges que Wieland, Schmid, Merck, Claudius, Schubart, etc., donnèrent à l'ouvrage ; il n'oublie pas les ennemis, le fougueux Gœze, Schlettwein, Nicolai et ses *Freuden des jungen Werther* ; il

---

1. C'est ainsi qu'il cite le compte-rendu d'Albrecht Wittenberg, d'après le livre de R. M. Werner sur Ludwig Philipp Hahn ; ce compte-rendu n'était pas mentionné dans la deuxième édition.

analyse longuement l'œuvre plate et pitoyable du libraire berlinois ; il rappelle les répliques de Gœthe ainsi qu'un certain nombre d'autres brochures, opuscules, récits, drames dont les auteurs se déclarent pour ou contre Werther, ou refont à leur manière le roman de Gœthe (Bertram, Riebe, Göchhausen, Hoffmann, Hensler, Hottinger, Schwager), on n'a jamais tant écrit sur la décapitation de Charles I[er], disait une revue du temps, que sur le suicide de Werther. Enfin, M. A. nous dit ce que les compagnons de Gœthe, les *Gœthianer*, Wagner, Lenz, Klinger, pensaient et disaient de Werther, soit dans leur correspondance et leurs conversations, soit dans leurs œuvres; il résume le drame satirique, l'« arlequinade » de Wagner, *Prometheus, Deucalion und seine Recensenten*, et la « farce » de Hottinger, *Menschen, Thiere und Gœthe*. Le livre se termine par des remarques souvent très développées relatives à quelques points que M. A. n'a fait qu'indiquer en passant (pp. 233-276); on y remarquera la liste des éditions allemandes de *Werther*, ainsi que des citations qui n'ont pu prendre place dans le corps de l'ouvrage et qui sont importantes pour la connaissance de l'époque où parut *Werther*. A ces remarques, M. A. ajoute une bibliographie complète et dressée avec le plus grand soin et l'exactitude la plus minutieuse, des traductions de *Werther* (pp. 279-294) et des *Wertheriana* ou ouvrages et articles concernant le roman de Gœthe (pp. 294-310). — Nous ferons à M. A. un léger reproche. Pourquoi n'a-t-il pas donné à chacun des trois chapitres qui composent son livre, un titre spécial, par exemple, pour le I[er] chapitre, *Werther im Ausland*, pour le II[e], *Werther im deutschen Leben*; pour le III[e], *Werther in der deutschen Literatur?* Ce sont, comme on peut le voir par notre analyse, à peu près les divisions adoptées par M. Appell. Mais l'auteur ne les a pas rigoureusement suivies, et il nous semble qu'il aurait mieux valu mettre dans le II[e] et le III[e] chapitre du volume le pèlerinage au tombeau de Jérusalem (pp. 50-51) ainsi que presque toute la fin du I[er] chapitre (parodies, Werther au théâtre de Vienne, le *Masuren* de Goué, la complainte attribuée à Merck et composée par Reitzenstein, *Lotte bei Werthers Grabe*[1], la pièce de vers de Rüling, *Werther an Lotten*). Je ne sais d'ailleurs s'il n'eût pas été plus utile d'intervertir l'ordre des chapitres, de commencer par où M. A. a fini, et d'adopter le plan suivant : I. Werther et la littérature allemande, comptes-rendus, imitations, parodies et satires; II. Werther et son influence sur la société, témoignages des contemporains, le costume du héros devenant à la mode, les suicides, etc.; III. Werther à l'étranger. Ajoutons encore à la liste des témoignages que cite M. A., lorsqu'il décrit l'enthousiasme provoqué en Allemagne et en Suisse par *Werther*, une lettre de L. D. Gilbert à Knebel — Gilbert se plaint

---

1. On lit, p. 50, que, dans la lugubre et grotesque cérémonie qui eut lieu sur la tombe de Jérusalem, on chanta « *ausgelitten hast du, ausgerungen* »; on n'apprend qu'à la page 69 que ce vers est le premier de la complainte de Reitzenstein.

d'avoir déjà lu trop souvent cette « œuvre dangereuse d'un grand génie » et trouve « dans le caractère de Werther beaucoup de traits de son propre caractère » — et plusieurs lettres de Julie Bondeli à Usteri [1]. Enfin, il y aurait à introduire dans l'ouvrage, et à divers endroits, une longue et intéressante citation, tirée des entretiens de Gœthe et d'Eckermann ; Gœthe dit que, semblable au pélican, il a nourri Werther du sang de son propre cœur, et que ce roman fera toujours sur la jeunesse une impression profonde, car il y a dans l'existence de chacun de nous une période « werthérienne » [2] et tout homme a eu dans sa vie une époque où il lui semblait que *Werther* n'était écrit que pour lui seul. — M. A. a d'ailleurs parfaitement décrit le mouvement sans exemple que produisit l'apparition de *Werther*. C'est dans son ouvrage qu'on trouvera les anecdotes et les traits piquants, tous les incidents les plus caractéristiques de la maladie contagieuse que *Werther* fit naître en Europe, une foule de détails curieux qui complètent la connaissance d'une époque sentimentale et passionnée. C'est là qu'il faudra chercher la liste des nombreuses et faibles imitations, des maladroites apologies, des parodies ridicules que suscita ce roman ; en un mot, de « toutes les pièces accessoires et critiques au sujet de *Werther* », comme disait la Bondeli. Ce qu'il faut surtout louer, en effet, dans l'étude de M. Appell, c'est la richesse des indications bibliographiques qu'il a recueillies ; c'est l'abondance des rapprochements qu'il a faits, la quantité d'œuvres contemporaines et de témoignages qu'il a su grouper autour de *Werther ;* c'est l'analyse scrupuleuse de tous ou de presque tous les écrits qui sont nés à l'occasion de *Werther*, soit pour le critiquer ou le défendre, soit pour traiter un sujet analogue. M. A. a dû faire de patientes recherches et

---

1. La lettre de Gilbert se trouve dans Düntzer, *Ungedruckte Briefe aus Knebels Nachlass*, p. 27 ; pour les lettres de Julie Bondeli, voir Bodemann, *Julie von Bondeli und ihr Freundeskreis*, nos 106, 107, 108, 111.

2. Le mot est de Sainte-Beuve dans son étude sur Bonstetten. — Voici encore quelques observations : N'aurait-il pas fallu dire que dans *Werther et Charlotte* de Dejaure (1792) la musique est de Kreutzer ? — M. Appell cite dans le drame de Klinger, *das leidende Weib*, le passage où Franz pleure sur le sort de Werther, « comme si l'infortuné était son frère » ; il aurait pu ajouter que l'action même du drame rappelle le roman de Gœthe ; c'est l'amour de Brand, pour la fille d'un intègre conseiller, Amélie, mariée à un ambassadeur, homme froid, honnête et assez semblable à l'Albert de *Werther*. — Quoique « de pareilles comparaisons mènent trop loin », il aurait été bon de comparer, au moins brièvement, *Werther* et le *Peintre de Saltzbourg* de Nodier ; voir là-dessus le Ier vol. de l'ouvrage de M. Brandes sur la littérature du XIXe siècle, *die Emigrantenliteratur* (pp. 76-83). — Il y a une traduction française de *Werther* que M. Appell ne connaît pas : celle de la collection de la Bibliothèque nationale, à 25 centimes, que nous avons tous lue au collège ; (no 32, c'est la traduction d'Aubry « entièrement refondue par le Dr Jacobus Rodleinmann »). — On pourrait encore citer la lettre de Stolberg à Voss (3 déc. 1774, Herbst, II, 263) et un passage des *Beitræge zur Geschichte der Zærtlichkeit*, de Miller, (p. 90). — Enfin, pour la prochaine édition que nous souhaitons à l'ouvrage de M. Appell, il faudra consulter dans le *Gœthe Jahrbuch*, vol. II, l'étude de M. Brandes sur Gœthe en Danemark, les lettres de Gœchhausen sur son *Werther-Fieber*, etc.

fouiller longtemps dans les bibliothèques pour retrouver toutes ces œuvres médiocres qui eurent, lors de leur apparition, un certain succès et que l'on ne connaît plus aujourd'hui, mais que la *Culturgeschichte* ne doit pas dédaigner. Son livre est non-seulement un des plus solides et des plus instructifs dans la collection toujours croissante des travaux consacrés à Gœthe; c'est encore un des meilleurs chapitres de l'histoire de ces années 1770-1780, les *siebziger Jahre*, si orageuses, si fécondes pour la littérature allemande; Gœthe en est le héros, mais beaucoup de ses contemporains y vivent et y passent sous nos yeux. Cette histoire de *Werther*, traitée à fond par M. Appell, touche à tant de choses et à tant de personnages que l'auteur nous a, non-seulement rappelé, mais appris et révélé bien des faits oubliés ou inconnus; on lira son ouvrage avec un vif intérêt et les chercheurs mêmes le consulteront avec grand profit.

A. C.

---

264. — **Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel-du-Tréport** (ordre de saint Benoît), par P. Laffleur de Kermaingant. Paris Firmin-Didot. 1880, in-4°, clx-427 p. et atlas de 7 planches in-fol.

Le *Cartulaire du Tréport* que publie M. de Kermaingant n'est point la reproduction d'un manuscrit unique, mais un recueil de pièces empruntées à différentes sources dont le détail est donné d'une façon très précise dans l'Introduction. Sur deux cent soixante-onze chartes que renferme le *Cartulaire*, cent dix-huit ont été reproduites d'après les originaux (cent cinq) ou des vidimus (treize), conservés aux archives de la Seine-Inférieure. Les autres pièces ont été empruntées : 1° à une copie du xviiie siècle de l'ancien *Cartulaire*, aujourd'hui perdu, *de Saint-Michel-du-Tréport*, conservée à la Bibliothèque Sainte-Geneviève (*E. l*, 25, 4°); 2° un *Cartulaire du comté d'Eu*, écrit au xiii[e] siècle (Bibl. nat. latin 13904), qui renferme vingt-trois chartes concernant l'abbaye du Tréport; 3° une *Histoire des titres et papiers du Tréport*, écrite en 1735, par Dom Robard, procureur du Tréport; 4° l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Michel-du-Tréport*, par Dom Coquelin, publiée en partie en 1879, par M. C. Lormier, pour la Société de l'Histoire de Normandie. Enfin, trois pièces concernant l'abbaye du Tréport se trouvent aux Archives nationales et deux dans le *Cartulaire de Foucarmont*, conservé à la bibliothèque de Rouen.

A la suite de cette bibliographie des sources, M. de K. a fait un historique très détaillé de l'abbaye, surtout pour les trois derniers siècles et a déterminé d'une façon définitive la date jusqu'ici controversée de la fondation du Tréport. Mabillon, dans ses *Annales ordinis sancti Benedicti* (IV, 547), et les auteurs de la *Gallia Christiana* (XI, 244), contestaient la date de 1036 donnée par d'Achery, qui, le premier, a publié la charte de fondation de l'abbaye à la suite de son édition des œuvres de Guibert

de Nogent; ils donnaient pour raison de la fausseté de cette date la présence dans la charte de fondation du nom de l'archevêque de Rouen, Maurille, dont l'élection n'est certainement point antérieure à 1055, et proposaient de reporter la date de la fondation du Tréport à l'an 1059. Or, le *Cartulaire du comté d'Eu* donne en toutes lettres la date 1036 et cette date est également reproduite dans un vidimus de Philippe VI, ainsi que dans un accord entre le comte Raoul et l'abbé Henri; il s'agit donc de concilier la date avec la présence dans l'acte du nom de l'archevêque Maurille. L'explication que donne M. de K. est fort plausible : en 1036, le siège archiépiscopal de Rouen était occupé par un prélat indigne, Robert, fils du duc de Normandie, Richard Ier ; son successeur Mauger, fils de Richard II, déposé en 1055 à cause du dérèglement de ses mœurs, est remplacé par Maurille, mis après sa mort au nombre des saints. Il est probable que dans l'acte « le nom inconnu ou méprisé de Robert a fait place à celui du vertueux Maurille, pour la plus grande gloire de l'abbaye et cette substitution a dû être considérée, par les moines du Tréport, comme de tous point profitable à la bonne renommée de leur monastère. »

M. de K. n'a peut-être pas fait œuvre d'aussi bonne critique dans la liste des abbés du Tréport, qui termine son introduction. Deux listes se trouvent en présence : l'une, donnée par un ancien nécrologe de l'abbaye, a été suivie par Mabillon et les auteurs de la *Gallia Christiana*, l'autre est rapportée dans Robert de Torigni (éd. Delisle, II, 201). M. de Kermaingant a adopté cette dernière, mais sans nous dire les raisons qui la lui ont fait préférer. La différence des deux listes ne porte que sur les trois premiers abbés, qui furent, suivant le nécrologe, Rainier, Drogon et Alverède; Robert de Torigni ne parle point des deux premiers, Herbert est pour lui le premier abbé du Tréport et Alfrède succède à Herbert dans sa liste; s'il en est ainsi, comment concilier l'épitaphe de l'abbé Etienne « hujus ecclesiæ pastor sextus decimus » avec la liste de Robert de Torigni qui en fait le quinzième abbé?

Quant au texte du *Cartulaire*, il paraît avoir été dressé avec tout le soin qu'on pouvait attendre de l'éditeur, auquel cependant quelques légères incorrections ont échappé : p. 1, l. 13, *vigenti*, au lieu de *viginti*; p. 89, l. 2, *pertineirent*, au lieu de *perti(ne)nent*; *usque*, au lieu de *ausque*, dont l'*a* a été exponctué; *ibid.*, l. 19, *justi[ci]a*; p. 90, l. 8, si le fac-similé est exact, il faudrait signaler l'abréviation tout à fait inusitée de *aliquid*, terminée par un *q* barré horizontalement et surmonté d'un *i*, il est plus probable que la fin de cette abréviation portait *qd* liés, on a ainsi la forme régulière de l'abréviation; enfin, p. 64, l. 8, l'abréviation *Brienc* paraît devoir être lue plus exactement *Briencon* ou *Briencun* que *Brienchon*.

Le *Cartulaire du Tréport* se termine par une table chronologique des chartes, dans laquelle se trouve une analyse sommaire des pièces, analyse qui n'avait point été donnée en tête de chacune d'elles dans le corps du volume; elle est suivie d'une double table des noms de lieux et

de personnes, qui rendent des plus faciles la consultation du *Cartulaire*. Enfin un atlas contenant la reproduction par la photogravure des chartes les plus importantes, en même temps qu'une vue et un plan de l'abbaye du Tréport accompagne ce *Cartulaire*, dont la publication nous fait espérer que l'auteur ne s'en tiendra pas à ce premier début.

H. OMONT.

VARIÉTÉS

Les sorcières de Macbeth et leurs congénères chez les Scandinaves.

A la fin de son article sur *Une tradition celtique dans Macbeth (Revue critique*, n° 46, 14 novembre 1881, pp. 376-7), M. H. Gaidoz demande « si l'on connaît quelque chose d'analogue dans la mythologie ou dans l'hagiographie germaniques ». La réponse doit être affirmative, sinon pour toute la famille, du moins pour une de ses branches les mieux connues; on trouve, en effet, chez les Scandinaves plusieurs traits analogues, quoique l'ensemble ne soit pas identique. D'après le chroniqueur Saxo Grammaticus qui écrivait vers l'an 1200, trois parques ou nymphes, que le roi Danemark Fridleif consulta sur la destinée de son fils Olaf, dotèrent l'enfant, l'une de la beauté, l'autre de la générosité, qualités qui furent ternies par la parcimonie que la troisième ajouta (*Historia danica*, l. VI). — Deux autres Olaf, tous deux rois de Norvège, ont été l'objet de prédictions qui rappellent davantage celles des sorcières écossaises : dès la naissance d'Olaf Tryggvason, fils d'un roitelet et arrière-petit-fils de Harald Hârfagr, l'unificateur de la Norvège, mais dont aucun autre ancêtre n'avait occupé le trône suprême, Allogia (Olga), la vieille mère (aïeule) de Wladimir, roi (grand prince) des Gards ou Gorods (Russie occidentale), qui était douée de la prescience, pronostiqua, lors des sacrifices de Jol (Noël), qu'il venait de naître en Norvège un prince destiné à porter la couronne [1]. C'est ce qui arriva, mais Olaf n'était encore qu'un aventurier lorsqu'un magicien finn de Norvège (Lapon) lui annonça son prochain avénement au trône [2]. Ce n'est pas tout, un anachorète des îles Sorlingues lui prédit qu'il deviendrait roi et qu'il convertirait beaucoup de ses sujets au christianisme [3]. — De même saint

---

1. *Saga d'Olaf Tryggvason* d'après le moine Odd, chap. III, dans *Fornmanna Sægur*, édit. par la Soc. des Antiq. du Nord, t. X, pp. 223-4. Cf. p. 229, et *Saga* du même d'après le moine Gunnlaug, dans le t. I du même recueil, p. 96.

2. *Saga d'Olaf Tryggvason*, ch. XVI, dans *Fornmanna Sægur*, t. X, pp. 261-3. Cf. le t. I du même recueil, pp. 231-2. Voy. *La magie chez les Finnois*, art. 1er dans *Revue de l'hist. des relig.* de M. Vernes, 2e année, t. III, n° 3, mai-juin 1881, pp. 282-3.

3. *Saga d'Olaf Tryggvason*, ch. LXXVIII, dans *Fornmanna Sægur*, t. I, pp. 145-6; Cf. t. X du même recueil, pp. 392-3.

Olaf, petit cousin de Olaf Tryggvason, était encore simple corsaire, lorsqu'un devin finn lui révéla qu'il rencontrerait le même jour son rival Hâkon et le ferait prisonnier, et celui-ci ne put recouvrer la liberté qu'en renonçant à toutes ses prétentions au trône de Norvège.

Les parques, les nymphes, les magiciens, les Finns, les moines, n'étaient pas seuls à dévoiler l'avenir; les femmes de mer s'en mêlaient aussi : une sirène affirma au roi Valdemar le Restaurateur que la fille dont la reine était enceinte le surpasserait en puissance [1], et l'enfant qui naquit devint la célèbre Marguerite.

Les sorcières de Macbeth, on le voit, ont des frères et des sœurs dans les traditions scandinaves aussi bien que dans les légendes celtiques; mais, pas plus que M. Gaidoz, nous ne leur connaissons de sosies. Cela tient sans doute à ce que Shakspeare, tout en s'inspirant des croyances populaires, ne les a pas copiées servilement : en vrai poète qu'il était, il a dû prendre un trait par ci, une circonstance par là, pour composer les figures d'Hécate et de ses compagnes. Les superstitions des Anglais, comme celles des Ecossais, lui fournissaient des êtres surnaturels, doués de prescience, méchants de leur nature et faisant le mal à l'occasion, mais sans s'acharner après une victime déterminée et surtout sans la tenter pour la conduire à sa perte, comme fait le démon dans les conceptions chrétiennes. C'est à ces dernières que Shakspeare a dû emprunter le caractère satanique dont il a pourvu ses sorcières, sans y être autorisé par les traditions païennes. Quant aux autres éléments dont il s'est servi, on les retrouve en grande partie chez les Scandinaves, mais isolés ou combinés différemment. A ceux que nous avons signalés, plus haut, on peut ajouter les dramatiques apparitions de Valkyries [2], les fatales suggestions des oiseaux [3], le tissage des Nornes dans le chant de Darrad [4], qui fait pendant à la scène de coction dans *Macbeth* (acte IV, scène 1), mais qui est infiniment plus poétique. Ce chant mériterait d'être traduit pour faciliter la comparaison avec le texte de Shakspeare. E. BEAUVOIS.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. Joret.

MESSIEURS LES DIRECTEURS,

Le dernier numéro de la *Revue critique* contient un compte-rendu

---

1. P. Resen, *Fridgrik den andens Krœnike*, Copenh., 1680, in-f°, p. 309, cité par Svend Grundtvig dans *Danmarks gamle Folkeviser*, t. II. Copenh., 1856, in-4°, p. 89.
2. E. Beauvois, *Hist. légend. des Francs et des Burgondes*, pp. 15, 16, 17, 19.
3. Id., *Ibid.*, pp. 44-45.
4. *Njála*, édit. de la Société des Antiquaires du Nord, t. I. Copenhague, 1876, in 8°, pp. 899-901.

de mon *Essai sur le patois du Bessin*, dont l'auteur n'a pas, je crois, la compétence que vous exigez ordinairement de vos collaborateurs. Je ne m'occuperais pas aussi de cet article s'il avait paru ailleurs qu'ici; mais, publié dans une revue à laquelle je collabore depuis bientôt douze ans, il m'a semblé difficile de le laisser passer entièrement inaperçu. Toutefois ce n'est pas une réfutation en règle des critiques dont mon livre est l'objet que je me propose de faire en ce moment; j'ai pensé qu'il serait plus utile, au lieu de relever une à une les nombreuses erreurs de M. Delboulle, d'examiner une question fort intéressante, qu'il a soulevée indirectement sans essayer de la résoudre, celle de la composition d'un dictionnaire de patois et des mots qui doivent et peuvent y figurer.

J'ai reproché à MM. Duméril et Du Bois [1] d'avoir, « sans aucune espèce de raison », donné place dans leurs vocabulaires à de nombreux mots français, « parfois même à l'exclusion des formes indigènes ». Pour qu'on ne se méprît pas sur le sens que j'attribuais à cette phrase, j'avais pris soin de l'expliquer encore par des exemples; en voici quelques-uns: qu'on ouvre par exemple Duméril, on y trouvera à la fois le mot *cantet* [2] et *chanteau*, dont le premier est normand et le second français; il est certain que de ces deux mots le premier seul devait prendre place dans un dictionnaire normand, que le second, au contraire, n'y devait point figurer et que, s'il y figure, « c'est sans aucune espèce de raison », ou plutôt contre toute raison [3]. L'a.h.a. *lecchôn* a donné *lécher* en français, *liquié* en normand; qu'on cherche encore dans Duméril, on y trouvera *lécher*, mais non *liquié;* de même on rencontre dans son glossaire le français *laçon*, mais le normand *lachon* n'y est pas, etc. On voit par là que les formes françaises *lécher*, *laçon*, ne figurent dans le dictionnaire de Duméril « qu'à l'exclusion des formes normandes » *liquié, lachon*, etc., qui seules devaient y prendre place [4]. Tout cela est

1. Je n'ai pas adressé à MM. Decorde et Métivier le reproche dont il est question ici; mais il ne faut pas, on va le voir, demander à M. D. rien qui ressemble à de l'exactitude. Plus loin je lis : « M. J. a reproché à l'auteur d'un glossaire normand d'y avoir admis des vocables qui n'appartiennent pas plus au normand qu'au français »; je crois bien que cet auteur n'est autre que M. D. lui-même : il devrait donc savoir que je ne lui ai pas fait ce reproche, mais celui d'avoir introduit dans son glossaire « des mots français qui avaient gardé le même sens dans le patois que dans le français », et surtout « en présence de formes différentes d'origine », d'avoir admis les formes françaises à l'exclusion des formes normandes (*Revue crit.*, 1877, I, 301 et 302).

2. J'ai à peine besoin de remarquer qu'il faut *canté* et non *cantet*, comme le prouve la forme *chanteau*.

3. La forme *canté* ne se rencontre pas dans tous les patois normands; dans celui du pays de Bray, c'est *cantio* ou *cantieu*, dans le patois de l'Avranchin *chantê*, *chantio* dans celui du Houlme, etc., mais nulle part ce n'est *chanteau*.

4. On voit combien mon reproche était fondé : c'est cette confusion funeste des formes françaises et normandes dans les glossaises normands et la préférence accordée parfois aux premières sur les secondes qui a été la cause principale de l'ignorance où l'on a été jusque dans ces derniers temps sur les vrais caractères du patois normand.

clair; M. D. ne l'a pas compris cependant; sans cela il n'eût pas écrit qu'il « m'arrive fort bien de tomber dans les défauts que je reproche à mes devanciers », et il se serait épargné la peine de dresser une liste parfaitement inutile de mots qui ne devraient pas figurer dans mon dictionnaire, « parce qu'ils seraient usités ailleurs qu'en Normandie ». Je reviendrai sur cette restriction, mais dès à présent je puis dire que sa critique n'aurait pu véritablement porter, c'est-à-dire qu'il n'eût pu me reprocher d'être tombé dans le même défaut que mes prédécesseurs, qu'au cas où auraient pris place dans mon vocabulaire des mots français « à l'exclusion des mots normands » correspondants, — comme *lécher* pour *liquié*, — ou des mots français concurremment avec les mots normands de même origine, comme *chanteau* à côté de *canté*. Or, je n'ai pas admis *un seul* vocable qui soit dans ce cas. Je parle ici naturellement des mots et des formes qui se trouvent *réellement* dans mon dictionnaire et non de ceux qui figurent dans l'article de la *Revue critique;* pour ceux-ci j'ai eu peine parfois à les reconnaître tant ils sont défigurés et changés, et parfois je ne les ai pas *reconnus* du tout, parce que je ne les *connaissais* pas. Mais de quel droit M. D. a-t-il dénaturé les mots qu'il cite? Pourquoi écrit-il le *soleil*, par exemple, quand j'ai mis le *solé*, *aconnaître*, au lieu d'*aconête*, etc., si ce n'est pour se donner le prétexte apparent d'une critique non fondée? Pourquoi aussi, lorsqu'il cite un mot qui existe à la fois en français et en normand, mais avec des significations différentes, ne donne-t-il pas le sens du mot normand, le seul naturellement que j'aie enregistré? Est-ce que les lecteurs de la *Revue* savent, s'ils ne sont pas du Bessin, que *cane* signifie « cruche à lait » et non « bâton », que *piafé* veut dire « aimer le luxe » et non « frapper du pied », etc.? Cela, à la rigueur, peut être considéré comme un manque d'exactitude, encore qu'il ne soit pas permis de manquer d'exactitude quand on prétend au rôle de critique; mais voici qui est vraiment inexplicable : qu'on cherche dans mon dictionnaire les phrases *couper le cidre d'eau, j'entends la cloche qui tinte*, etc. [1], données comme étant attribuées par moi au patois, on ne les y trouvera pas, et il est évident que je n'ai pas pu les écrire, puisque aucun des mots qu'elles renferment n'est normand; comment donc se fait-il qu'on les rencontre dans l'article de M. Delboulle?

J'ai montré que je ne suis pas tombé dans les mêmes fautes que mes devanciers, mais n'en ai-je point commis d'analogues au point de vue de la composition de mon dictionnaire? Et n'y ai-je point fait entrer des mots qui ne devaient pas y prendre place? Cela m'amène à aborder directement la question de savoir quels vocables peuvent et doivent figurer dans un dictionnaire de patois. Cette question, je l'ai déjà examinée dans

1. Voici ce qu'on y trouve : « Coupé, v. a. : mettre moitié d'eau sur du cidre. Ainsi une définition modifiée donnée pour un texte. — « Tinté, v. n. : sonner par coups isolés. R. *Tinnitare.* » Ici pas un mot qui rappelle la phrase incriminée.

la préface de mon *Essai;* parlant des doubles formes normandes et françaises qu'on rencontre presque toujours concurremment dans le parler de nos paysans, je disais : « Ce sont les premières *seules* bien entendu qui serviront de base à cette étude, les formes françaises ou celles qui contredisent les lois de formation du normand n'ont été prises en considération que quand elles se sont substituées aux formes normandes ». On a là en germe la règle que j'ai suivie plus tard dans la composition de mon dictionnaire, et les éléments de celle qu'on peut donner pour la constitution de n'importe quel glossaire de patois. Cette règle peut se formuler ainsi : on peut et généralement on doit mettre dans un dictionnaire de patois tous les mots populaires qui ne sont pas en contradiction avec les lois de la phonétique de ce patois, — peu importe, bien entendu, que ces mots existent ou n'existent pas dans les patois voisins, — plus tous les mots de ces patois ou de la langue commune qui auraient été adoptés, en changeant de signification, par le patois dont on fait le dictionnaire [1].

C'est au nom de cette règle et non en partant de ressemblances plus ou moins grandes, en se décidant par le sentiment ou à vue d'œil, qu'il fallait juger la composition de mon glossaire normand. Je n'y ai fait entrer aucun vocable arbitrairement; j'ai soumis chacun d'eux à un examen sévère avant de l'admettre. Je me trouvais en présence de deux espèces de mots usités dans notre patois, des mots normands ou conformes à la phonétique normande et des mots français, savants ou populaires; je n'ai admis ceux-ci que quand ils avaient pris dans notre idiome une forme ou une signification particulière et, pour les distinguer des mots vraiment normands, je les ai marqués d'un astérisque. Quant aux mots normands, je ne les ai pas tous admis, parce que cela était inutile; en général, j'ai exclu les mots qui se trouvaient dans Littré, c'est-à-dire qui étaient à la fois normands et français; je n'ai fait d'exception que pour un certain nombre de radicaux dont les dérivés étaient propres au normand. On voit quelle règle j'ai suivie; je puis dire aussi que tous les vocables non marqués d'un astérisque, à l'exception d'*un* peut-être, *viédaze*, pouvaient et devaient figurer dans mon glossaire, lequel au lieu de renfermer un *tiers* de mots inutiles ou de trop, ne contient pas, je viens de dire pourquoi, tous ceux qui auraient pu y prendre place.

On voit d'après cela ce que deviennent les critiques et les listes de mots de M. Delboulle. D'abord la restriction dont j'ai parlé plus haut tombe et n'a pas de sens; il en est de même, supposé qu'elle ait jamais signifié quelque chose, de cette remarque singulière : « Il ne suffit pas de changer l'orthographe d'un mot également français et patois pour en faire un mot purement patois ». Que devient aussi ce reproche que

1. On voit que le dictionnaire d'un patois peut être comparé à l'herbier d'une région dans lequel on met, avec les plantes indigènes, toutes les plantes exotiques qui se sont modifiées en se naturalisant dans cette région.

j'ai pris « pour des mots patois les mots *dan*, *dar*, *houpe*, etc., parce que je les écris à ma manière » ? J'ai écrit ces mots tels qu'ils se prononcent dans le Bessin, mais je les ai pris pour des mots patois uniquement parce qu'ils sont conformes aux lois de la phonétique du parler populaire de ce pays. Ce n'est donc pas à tort que je les ai fait entrer dans mon dictionnaire, et il est plaisant de voir M. D., qui ne peut établir de distinction entre le patois et le français proprement dit, et qui ne les oppose ainsi l'un à l'autre que parce qu'il prend inconsciemment sans doute le premier pour une corruption du second, venir fixer les mots que j'aurais dû admettre dans mon dictionnaire ou en exclure. « A quoi bon, dit-il, par exemple, recueillir comme mots patois *dormi*, *parveni*, *puni*, etc. ? Ne suffisait-il pas de prévenir une fois pour toutes que la lettre *r* tombe dans ces infinitifs ? » Non, cela ne suffisait pas ; d'abord ces mots présentaient parfois des sens particuliers qui nécessitaient déjà pour quelques-uns un article à part, article nécessaire pour tous d'ailleurs du moment que j'en donnais l'étymologie. Au lieu de faire des critiques aussi futiles, M. D. aurait bien mieux fait de se demander si les mots que, dans son ardeur de blâmer, il accumulait ainsi, — on a vu combien inutilement, — étaient bien de même origine et de même espèce ; mais il ne semble pas avoir été en état de le faire : eût-il sans cela fait figurer dans la même liste *cane* et *veule*, *douté* et *écoré*, etc.? Tous ces mots sont également français d'après lui ; je regrette d'être obligé de lui dire qu'il se trompe grandement ; plusieurs, il devrait le savoir, ne sont que normands ; Littré lui-même n'a donné le mot *écoré* que comme tel ; l'ang.s. *skora*, racine de ce mot, qui a donné *écore* en normand, n'aurait en effet donné qu'*écoure* ou *équeure* en français ; de même le lat. *canna*, d'où est dérivé le normand *cane*, aurait donné *chane* en français (forme qui existe d'ailleurs), et non *cane*, etc. Je ne multiplierai pas ces exemples ; ils montrent que M. D., qui s'est cru le droit de juger mon dictionnaire, ne sait même pas dans quel cas un mot est normand ou français, ou français à la fois et normand. L'exemple suivant prouve en même temps qu'il n'a pas su ou voulu comprendre les signes dont je me servais. Encore que les mots entièrement ou en partie français, adoptés par le normand avec des sens particuliers ou sous une forme étrangère au français, aient, comme je l'ai montré, le droit de prendre place dans un dictionnaire de patois, je ne les ai fait entrer dans mon glossaire, je l'ai dit, pour les distinguer des mots essentiellement normands, que marqués d'un astérisque. Rien de plus simple : que penser alors de cette remarque, faite p. 400 ? « *On* ne voit pas pourquoi *aconduire* est précédé du signe * plutôt que *acachier*, etc. » J'en suis fâché, mais *on* ici ne peut représenter que M. D. ; tout autre que lui, en effet, saurait que *acachié* est normand, *aconduire* est français, au moins pour la forme, *u*+*c* (*i*) ayant donné *i* dans notre patois [1], au lieu de *ui*, forme que ce groupe

1. Ce caractère n'est pas propre au bas-normand ; mais on le rencontre encore

donne en français; la forme normande de *ad+ducere* serait donc *acondire*, non *aconduire*; voilà pourquoi *aconduire* est marqué du signe *.

Quand M. D. est si peu au courant de la phonétique, on doit bien penser que sa critique étymologique est faible, ce qui ne l'a pas empêché de juger les étymologies que j'ai données, et qui sont, paraît-il, « d'ordinaire fort plausibles ». Il en est cependant qu'il n'approuve pas; mais ses objections montrent qu'il ne connaît pas les termes où la question se pose. Sur *hèzé* et *haise*, je le renvoie à Diez et à un article que j'ai donné aux *Mémoires de la société de linguistique*[1]. Suivant lui aussi je me serais « laissé aller à des fantaisies qui rappellent Ménage ». Il est au moins surprenant qu'ayant fait dans mon *Essai* une phonétique normande si « précise » et si « claire », j'aie commis dans mon *Dictionnaire*, qui n'est que l'application des théories exposées dans l'*Essai*, des fautes aussi grossières et que j'y aie marché sur les traces de Ménage, dont le défaut ordinaire est de violer les lois de la phonétique; de plus, il aurait fallu aussi montrer, ce semble, et par des exemples nombreux, en quoi j'ai donné cours à ma fantaisie. De preuves, aucune; M. D. se contente d'ajouter, après avoir formulé son blâme, « comme quand il tire *épaplourdi* de *ex, papare, luridus* ». Soit; mais pourquoi donc a-t-il supprimé le point d'interrogation placé entre *papare* et *luridus* pour indiquer que mon étymologie n'était là qu'une simple supposition? Pourquoi ensuite n'avoir pas au moins essayé de prouver que les mots que je réunissais ainsi ne pouvaient pas, sous la forme *épaplourd(i)*, passer en français? Est-ce que M. D. serait incapable de faire cette démonstration? Alors pourquoi se mêle-t-il de porter un jugement sur les choses qu'il ignore? J'en ai vraiment regret, mais cette prétendue étymologie à la Ménage n'est qu'une étymologie à la Caix, que M. Delboulle ne connaît pas plus que Diez[2]. Essayons de l'expliquer. *Pappare* a passé en italien et y a donné le dérivé *pappolata*, ainsi que le composé *spapolare = ex+pappulare*; la première partie du mot est déjà assurée comme vraisemblance; quant à la seconde, on peut supposer soit qu'à *expap(are)* on ait joint le mot *lourd(i) = luridus*, soit qu'au dérivé *expap(o)lare = e(s)papl(er)* on ait ajouté la terminaison *ourdi* de *(al)ourdi* ou même de *(abas)ourdi*. Cette explication est vraisemblable, et le genre de composition populaire que je signale est fréquent; quand les parties d'un mot n'ont pas de sens bien précis ou ont perdu celui qu'elles avaient, le peuple est porté à les changer pour leur

---

plus ou moins généralement dans le haut-normand, même dans le patois de la vallée d'Yères, ce dont M. D. ne s'est pas douté.

1. Je crois devoir rappeler cependant que l'étymologie de *hèzé* est, comme je l'ai dit dans mon glossaire, l'ang. s. *haga* (haie) et que récopi vient de *re* + nor. *skopa* (ang. *to scoff*), v. fr. *escopir*.

2. Si M. D. avait connu le *Dictionnaire* de Diez, il aurait compris ma note sur *hèzé* et se serait épargné une remarque inutile.

en donner un analogue ou différent; c'est ce qui est arrivé au mot *orvet*, que je cite pour rectifier une erreur que j'ai commise. Je n'ai pas donné, dans mon dictionnaire, l'étymologie de ce vocable, qui se présente dans le patois du Bessin sous la forme *orver;* dans l'errata j'ai proposé hypothétiquement *horn* + *vermis;* j'ai eu tort, et il aurait fallu mettre probablement *or(bus)* + *vermis;* le mot *orvet* ne signifiant rien pour nos paysans et l'*orvet* ressemblant par sa ténuité à un ver, on a fait entrer le mot ver dans la composition du nom de l'orvet, en changeant *vet* en *ver*, *or* de *orbus* devenant ainsi une espèce de préfixe sans signification bien précise. Cette rectification est un exemple de bien d'autres sans doute qu'on pourrait faire dans mon dictionnaire et en particulier dans la partie étymologique; j'en ai fait moi-même quelques-unes dans l'*errata*, j'en ai envoyé à la Société de linguistique; ainsi, à la place de *milium* +? que j'avais donné pour l'étymologie de *milgré*, nom du *Psamma arenaria*, je viens de proposer le norrois *melgras*, que l'étymologie *mel-r* de *mielle* (dune) rend vraisemblable. Mais n'y aurait-il point d'autres modifications à apporter sur d'autres points à mon glossaire? Quel progrès marque-t-il, s'il en marque, sur ceux qui l'ont précédé? Que reste-t-il à faire pour le rendre meilleur? Mon système orthographique, dont aucun lecteur de la *Revue* ne peut rien savoir, puisque l'article que je viens de réfuter n'en dit pas un mot, est-il bon ou mauvais? Voilà autant de questions dont la solution eût été intéressante pour moi et peut-être pour d'autres, et sur lesquelles j'aurais été sans doute renseigné, au moins en partie, si j'avais eu la bonne fortune de tomber entre les mains d'un critique comprenant mieux sa tâche.

Agréez, Messieurs les Directeurs, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués. Charles Joret.

23 novembre.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES [1]

Séance du 9 décembre 1881.

L'Académie procède à l'élection de deux commissions chargées de lui présenter, la première, une liste de trois candidats, pour la place de correspondant français vacante par la mort de M. P.-A. Floquet; la seconde, une liste de six candidats, pour les deux places de correspondant étranger vacantes par la mort de MM. Th. Benfey, à Gœttingue, et B. Dorn, à Saint-Pétersbourg. Sont élus, pour la première commission, MM. Renan, Léon Renier, Delisle et Heuzey,; pour la seconde, MM. Adolphe Regnier, Jourdain, Bréal et Gaston Paris.

L'Académie désigne M. Barbier de Meynard pour lire en son nom, à la séance trimestrielle, de l'Institut, le 4 janvier 1882, son mémoire intitulé : *Etudes sur les origines de la société musulmane et sur les influences étrangères qui ont contribué à la formation, au développement et au déclin de cette société.*

M. Schlumberger lit, au nom de M. de Longpérier, retenu chez lui par la maladie, une note sur deux monnaies syracusaines, où M. de Longpérier croit pouvoir reconnaître des représentations de la pythie de Delphes. L'une de ces monnaies est une petite pièce d'argent, de 2 1/2 *litrae*, qui porte au droit une tête d'Apollon, lau-

1. Nos lecteurs nous excuseront, vu l'abondance des matières, de renvoyer la Chronique au prochain numéro.

rée, tournée à gauche, au revers, une femme debout, dont les vêtements semblent agités par un souffle et qui tient d'une main une tablette ou un feuillet, de l'autre un rameau. Cavedoni, en 1838, a déjà reconnu, dans cette figure associée à l'effigie d'Apollon, l'image de la pythie, inspirée par le dieu et tenant à la main le texte de l'oracle. L'opinion du savant numismate italien a été trop négligée par les antiquaires qui sont venus après lui. L'autre pièce où M. de Longpérier reconnaît la pythie est un tétradrachme, également syracusain. On y voit, au lieu d'une figure en pied, une simple tête, qu'on a prise jusqu'ici pour celle d'une bacchante; cette erreur ne peut subsister, si l'on considère la ressemblance frappante qui existe entre la tête gravée sur le tétradrachme et la tête de la figure en pied qui orne la petite pièce de 2 1/2 *litrae*.

M. Aymonier communique une inscription en langue *ciam* ou *cham*, provenant de Dambang-Dêk (Cambodge). Les Ciam, habitants du Ciampa, visités au XIIIe siècle par Marco Polo, ont occupé jadis toute la cote de l'Indo-Chine, de Siam au Tongkin. Leur époque de splendeur, selon la tradition, a précédé celle des Khmêrs ou Cambodgiens. Ils ont reçu la civilisation indienne vers le Ier siècle du christianisme. Les Khmêrs les chassèrent du Cambodge. Pendant vingt siècles, ils luttèrent contre les Annamites, peuplade partie des montagnes du Tongkin, qui les refoula progressivement vers le Sud et finit par absorber, au commencement du XIXe siècle, les derniers débris du Ciampa. Les reste de cette intéressante race sont aujourd'hui dispersés dans le Cambodge, la Cochinchine française et l'ancien Ciampa, qui forme le Sud de l'Annam. — Les Ciams ont parlé trois dialectes différents, le *dalil* ou langue sacrée, le *ciam* vulgaire et le *bani*, dialecte des Musulmans, seul parlé aujourd'hui. L'inscription de Dambang-Dêk appartient au second de ces dialectes; elle est écrite avec un alphabet d'origine indienne. Voici la traduction de cette inscription, selon M. Aymonier; elle contient les plaintes d'une mère, dont la fille (une princesse) a pris la fuite, abandonnant son époux et ses enfants :

« Ce jour, 8 de la lune croissante, burinons sur la pierre nos souvenirs, les conservant, ainsi qu'il convient, à ceux qui regrettent la princesse, en proie au plus profond désespoir.

« Ici est partie la princesse, sans confier ses enfants. Tous, habitants de ce pays, ayons pitié de la dame sa mère.

« Il fut un temps où nous possédions la princesse en personne. Elle a disparu en ce lieu même; comment la chercher, la retrouver?

« Florissante était ma maison, et prospère aussi. Là, dès son enfance, nous reposions ensemble. Elle est partie la princesse, bien oublieuse de ses devoirs envers ses enfants.

« Mon enfant, encore fille, avait été confiée à la tendresse du seigneur (son mari). Que le seigneur ne s'autorise pas de sa fuite pour m'accabler de reproches! J'en supplie le seigneur.

« L'adversité me frappe. Je veux élever mes enfants de concert avec le seigneur fils. O mes enfants! »

M. Adolphe Regnier signale l'intérêt des découvertes faites par M. Aymonier au Cambodge. En dehors des monuments de la langue *ciam*, il a trouvé des inscriptions sanscrites du plus grand intérêt. Le texte d'une de ces inscriptions, copié et établi, d'après un fac-similé, par M. Bergaigne, a été communiqué à M. Regnier. Elle est conçue en sanscrit classique, d'une correction fort remarquable. La découverte d'un plus grand nombre de monuments de ce genre ferait faire de grands progrès à la connaissance de la littérature indienne, aussi bien qu'à l'histoire de l'Indo-Chine. Or M. Aymonier a l'espoir d'obtenir une mission officielle, qui le mettra à même de continuer ses recherches. M. Regnier propose à l'Académie d'appuyer la demande de M. Aymonier auprès du gouvernement.

M. Heuzey appuie cette proposition, en faisant remarquer que la mission dont il est question pourrait donner l'occasion d'enrichir de plusieurs monuments précieux le département des antiquités orientales, au musée du Louvre.

M. Bréal appuie également dans son principe la proposition de M. Adolphe Regnier et se réserve seulement de la rédiger sous une forme plus précise, qu'il soumettra prochainement à l'Académie.

L'Académie, acceptant cette manière de voir, adopte à l'unanimité le principe de la proposition de M. Adolphe Regnier et réserve la question de rédaction

M. Aymonier, en remerciant l'Académie de ce vote, annonce qu'il espère, s'il retourne au Cambodge, pouvoir dès son arrivée envoyer à Paris deux stèles épigraphiques, et commencer ainsi de suite à réaliser l'espoir exprimé par M. Heuzey.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 26 Décembre — 1881

265. — **Der Pessimismus im Kampf mit der Orthodoxie. Das Buch Hiob** für Geistliche und gebildete Laien übersetzt und kritisch erlæutert von Dr. Gottl. Ludw. STUDER, Professor der Theologie. Bremen, Heinsius. 1881, in-8°, VIII et 232 p.

L'opinion traditionnelle concernant l'unité du livre de Job semble sur le point d'aller rejoindre l'antique légende de l'unité du Pentateuque. Maintenant que les questions de littérature hébraïque se sont émancipées de la férule des dogmatistes, on peut les poser dans toute leur ampleur et toute leur sincérité, et l'on commence également à y voir plus clair que par le passé. Il est d'autant plus singulier que l'unité du livre de Job ait trouvé encore de notre temps des défenseurs résolus parmi les critiques indépendants. On considérait, sans doute, quelques parties, spécialement les discours d'Elihu, comme des additions postérieures, mais on respectait le cadre et la disposition générale du poème. Tel est le point de vue intermédiaire où ont cru pouvoir s'arrêter des hébraïsants tels que MM. Renan et Reuss. Aussi la pensée inspiratrice du livre reste-t-elle enveloppée, telle du moins que l'exposent ces savants.

M. Studer, qui a consacré des études réitérées au livre de Job, qui l'a *pratiqué* comme peu l'ont fait de notre temps et qui a d'ailleurs déjà défendu dans un recueil scientifique [1] ses conclusions sur la composition du poème, nous semble réaliser un progrès important dans l'intelligence de cette œuvre éminente. Bien que le livre que nous annonçons soit une œuvre de vulgarisation, il est d'une incontestable originalité et ne saurait passer inaperçu.

D'après M. S., le livre de Job est une œuvre *pessimiste* qu'on a essayé, par une série d'additions et de corrections souvent considérables, de ramener au point de vue de l'*orthodoxie*, c'est-à-dire de l'idée de la justice distributive de Dieu, mise en question par le premier auteur. Pour établir sa thèse d'une façon concrète, — ce qui en constitue en même temps la contre-épreuve, — M. S. nous donne une traduction très élégante et

1. *Jahrbücher f. protest. Theologie* (1875 et 1877).

très soignée de *Job* d'après un ordre nouveau. Il commence par écarter le prologue et lui substitue, en guise d'*exposition*, les chapitres xxix et xxx qui conviennent en effet très bien à ce rôle, tandis que, à leur place actuelle, ils constituent un hors-d'œuvre. Trois amis de Job viennent lui apporter leurs consolations (chap. ii, 11 à 13). Suit le poème proprement dit dans son développement parfaitement régulier et bien connu. Explosion de la douleur de Job et premier discours d'Eliphaz. Réplique de Job et discours de Bildad. Réplique de Job et discours de Tsophar. Réplique de Job et second discours d'Eliphaz. Réplique de Job et second discours de Bildad. Réplique et second discours de Tsophar. Nouvelle réplique de Job et troisième réponse d'Eliphaz et de Bildad. Réplique finale de Job à ses interlocuteurs. Puis, devant le silence qu'ils gardent, nouvelle et dernière affirmation de son point de vue, comprenant, d'après M. S., les versets 1-7 du chap. xxvii et le chap. xxxi en son entier. Les parties écartées ici par le traducteur sont les versets 7-23 du chap. xxvii où Job abandonne soudain son point de vue pour épouser *in extremis* celui de ses contradicteurs et où il n'est guère possible de ne pas voir une interpolation, — le chap. xxiii comprenant une élégante et philosophique description de la sagesse dont l'authenticité n'est pas plus défendable, enfin les chap. xxix et xxx reportés, comme on l'a vu, en tête du poème.

Il est incontestable que le noyau du poème de Job, reconstitué d'après le plan de M. S., offre quelque chose de plus clair, de plus rationnel, de plus satisfaisant que dans la disposition actuelle. Les opérations par lesquelles il a obtenu ce nouvel ordre n'offrent, non plus, rien de forcé ou d'étrange. En dehors de toute indication à l'appui tirée des manuscrits, — genre de preuve qui malheureusement nous fait ici absolument défaut, — de tels procédés sont légitimes et utiles.

La première moitié du livre de Job ainsi compris pose donc un problème, qui avait déjà préoccupé la pensée antique et que la réflexion moderne reprend volontiers, en des termes quelque peu différents, sous le nom de pessimisme. Dans cette partie, dit en propres termes M. S., « le problème de la contradiction entre la doctrine d'un juste gouvernement du monde et l'expérience de la vie réelle qui se manifeste dans la destinée et dans les souffrances de Job, se trouve posé, en même temps que la solution qu'en donne la tradition est rejetée et combattue. Dans la seconde moitié, se trouvent différents essais de solution ; ces deux parties réunies par un dernier rédacteur, forment une grande théodicée. A cet auteur appartiennent le prologue et l'épilogue, qui doivent, pour cette raison, être mis en dernier lieu ». Toutefois, M. S. ne nie pas que ce cadre n'ait pu être emprunté à une légende plus ancienne.

Dans la seconde partie intitulée : Les solutions du problème, M. S. fait figurer successivement : la description de la sagesse (chap. xxviii); la plus grande partie des discours de Dieu (xxxviii, 1-xl, 5, xl, 15-xli, 26); les discours d'Elihu (chap. xxxii-xxxvii); le prologue (i et ii); le se-

cond discours de Dieu (XL, 6-14) et l'épilogue (chap. XLII). Avec ces indications on peut se rendre un compte exact de la pensée de l'auteur. M. S. a donné en appendice plusieurs psaumes dont l'inspiration se rattache à celle du poème de Job et qui peuvent donner lieu à d'utiles comparaisons. L'ensemble de l'œuvre est disposé de façon à ce qu'elle puisse être goûtée et comprise par tout lecteur instruit, en même temps que l'érudit y saisit sans peine les propositions nouvelles.

Les vues de M. S. sur la composition du livre de Job se rapprochent sensiblement d'une façon de voir à laquelle nous sommes parvenu par une voie indépendante, et que nous avons exposée récemment dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses* [1].

Le livre de Job, d'après nous, aurait passé par trois formes principales. C'était, en premier lieu, un apologue où Job montrait une patience à toute épreuve en face de l'adversité; on y voyait que le juste peut éprouver des souffrances momentanées, mais que Dieu récompense sa constance par d'abondantes bénédictions. Le cadre de la légende est repris par l'auteur du poème proprement dit, qui soutient une thèse absolument opposée, à savoir celle de l'injustice de Dieu dans la distribution des biens et des maux. Le jugement amer que l'écrivain porte sur la marche des affaires humaines pourrait être mis en pendant avec le scepticisme de l'Ecclésiaste, bien que la note en soit différente. L'ouvrage ainsi composé devait soulever de vives susceptibilités dans les cercles pieux : plusieurs écrivains cherchèrent à les apaiser, soit par des intercalations peu étendues, soit par les discours d'Elihu, soit par l'intervention divine qu'on fit suivre de la soumission de Job.

On voit l'accord profond de ces deux jugements en dépit de quelques dissidences secondaires. Toutefois, j'avais cru pouvoir hasarder une conjecture nouvelle sur la date du livre, en m'appuyant sur l'interprétation proposée. M. S. a laissé ce point de côté et, sans se prononcer d'une façon décisive, semble attribuer au poème une origine assez antique. Mon sentiment est autre. Pour imaginer une philosophie aussi désespérée que celle qui éclate dans le poème proprement dit, il nous paraît qu'il faut descendre bien bas, à une époque où le contact avec l'étranger, non-seulement avait éveillé le goût des recherches morales, mais avait familiarisé la pensée hébraïque avec toute espèce d'audaces. Un pareil état d'esprit ne semblerait donc guère convenir qu'aux temps qui suivirent la restauration d'Esdras et de Néhémie.

Sur bien des points de détail l'ouvrage de M. Studer prêterait sans doute lieu à la discussion. Je m'étonne, entre autres choses, de le voir conserver sans hésitation le passage XIX, 25-29 où Job exprime avec tant d'énergie son espérance finale. Quoiqu'il en soit, cette production d'un vétéran des études hébraïques, d'un admirateur et d'un interprète aussi

1. Article *Job.*, t. VII, p. 415. Cf. *Revue de l'Histoire des Religions* (1880), t. I, p. 229 suiv.

intelligent de la poésie des Israélites, jette une lumière incontestable sur un point insuffisamment traité jusqu'à nos jours.

Maurice Vernes.

---

266. — Lucien Müller, **Métrique grecque et latine**, avec un appendice historique sur le développement de la métrique chez les anciens. Traduit de l'allemand par A. Legouez, professeur au lycée Fontanes, et précédé d'une introduction par E. Benoist, professeur à la Faculté des Lettres de Paris. Un vol. in-18, de xxxii-158 pages. Paris, Klincksieck.

Nous n'avons pas à apprendre à nos lecteurs qui est M. L. Müller, dont M. Legouëz vient de traduire l'ouvrage intitulé *Métrique grecque et latine*. Cette traduction est présentée au public français par M. E. Benoist, qui l'a fait précéder d'une introduction pleine d'intérêt. On sait que les nouveaux programmes universitaires introduisent la métrique grecque et latine parmi les objets d'étude proposés soit aux élèves de nos lycées, soit aux candidats à la licence. Or, nous n'avons pas encore de livre français qui puisse en ces matières servir de guide aux étudiants ou de texte aux leçons des maîtres. L'excellent *Traité de versification latine* de M. Quicherat, admirablement approprié à son objet, qui était d'enseigner à goûter et à imiter pratiquement les poëtes latins classiques et surtout Virgile, reste muet en effet sur la métrique grecque, et ne répond pas complètement, même pour la poésie latine, à tout ce qu'on est en droit d'exiger d'une étude générale et historique de la métrique ancienne. Il fallait donc, pour suffire à des besoins nouveaux et urgents, choisir à l'étranger un livre tout fait qui satisfît le mieux possible à ces conditions, et en donner une traduction. M. Benoist explique pourquoi il a choisi le livre de M. M., et profite de cette occasion pour faire faire à ses lecteurs plus ample connaissance avec le célèbre métricien allemand. Il expose donc quelques-unes des principales idées de M. M., et ne manque pas d'en dire son opinion en passant. Personne ne s'en plaindra. Il y a là, sur la nature et sur le rôle de la philologie, sur le caractère qui convient à l'enseignement supérieur dans les facultés, sur la nécessité d'y préparer des maîtres pour l'enseignement secondaire (et non pas seulement des érudits et des critiques), des idées en partie inspirées par les écrits de M. M., et qui ne perdent rien à être mises en œuvre par M. Benoist. Rien de plus intéressant encore que les pages du début sur l'exercice du vers latin considéré comme moyen d'éducation intellectuelle : on ne saurait parler de toutes ces questions avec plus de compétence, plus de mesure et plus de netteté que ne l'a fait M. Benoist. Mais je renvoie le lecteur pour tout cela au livre lui-même, et j'arrive à la *Metrique* de M. Müller.

Ce petit traité de métrique ancienne est très bref : cent cinquante pages en tout, et des moins compactes. Il se divise en deux parties : dans

la première, M. M. expose une théorie sommaire de la métrique ancienne; dans la seconde, il en retrace l'histoire abrégée et présente un aperçu de ses développements. Chaque partie se divise en chapitres et paragraphes très courts qui donnent les principales définitions et les principaux faits. Ce plan est clair et bien approprié aux nécessités de l'enseignement. En somme, l'ouvrage est bon et comble une lacune.

Je regrette que, dans la première partie, la rédaction, d'une manière générale, soit parfois un peu abstraite ou un peu sèche : il faut quelque effort d'attention pour bien comprendre le sens de certains passages. Mainte affirmation, juste en elle-même et intéressante, sera peut-être difficilement saisie par des élèves à cause de la forme dogmatique et condensée sous laquelle elle se présente. Il faudra que l'enseignement oral complète le livre à cet égard.

Voici, en outre, quelques observations particulières.

Au début, je ne puis admettre la définition donnée par M. M. du *rythme* et du *mètre*, qu'il oppose l'un à l'autre, comme si le rythme était propre à la prose et le mètre à la poésie. En réalité, le rythme appartient essentiellement à la musique, se retrouve avec moins de rigueur dans les mètres de la poésie non chantée, et n'existe dans la prose qu'en un sens particulier et restreint, qu'il fallait définir. Lorsque M. M. ajoute ensuite (p. 2) que « le poète suit aussi les lois du rythme », il donne aussitôt de cette affirmation, qui est juste en soi, un commentaire qui la ramène à la définition que je critiquais tout à l'heure, ce qui lui ôte sa portée apparente.

A la page 2, il ne faudrait pas dire « le pied complet a au moins une élévation (*arsis*) et un abaissement (*thesis*) de ton ». Le *ton*, qui est l'élévation plus ou moins grande de la note sur l'échelle de la gamme, n'a rien à voir ici. Ce que M. M. (ou son traducteur) appelle improprement le *ton* n'est que l'émission plus ou moins forte de la voix.

Page 12, je trouve M. M. trop hardi de blâmer, au nom d'une règle générale, ce rejet homérique (*Iliade*, I, 51-52) :

Αὐτὰρ ἔπειτ' αὐτοῖσι βέλος ἐχεπευκὲς ἐφιεὶς
Βάλλ' · αἰεὶ δὲ πυραὶ νεκύων καίοντο θαμειαί,

ou encore (p. 57), la place donnée au monosyllable *mors* dans ce vers de Virgile (*Æn.*, VI, 385) :

Et cum frigida mors anima seduxerit artus;

car il est clair que dans l'exemple d'Homère le rejet s'explique très bien par des raisons de goût et d'oreille, et que, dans Virgile, le monosyllabe *mors* se lie très étroitement à l'adjectif *frigida*.

Page 53, M. M. énonce l'affirmation suivante : *C'était donc une première loi de faire différer le plus possible le rythme métrique de l'accent de la prose.* C'est là une théorie que les lecteurs de M. M. connaissent bien. Je crois qu'elle est plus que contestable, au moins sous cette forme tranchante et absolue. Quelle était, d'ailleurs, la vraie nature de l'accent dans les langues antiques? Question difficile et complexe. Il

me paraît au moins inutile d'introduire incidemment dans un livre élémentaire ce problème de l'accent, dont on ne peut parler avec quelque netteté qu'à la condition d'entrer dans plus de détails que ne le comportait le plan du livre de M. Müller.

La partie historique est intéressante et utile. Il y aurait à peine çà et là quelques réserves à faire. — Sur la différence de la poésie dorienne et de la poésie éolienne (p. 122), je trouve M. M. trop absolu; sur les progrès de la technique dorienne, il est trop bref : on ne voit pas bien, dans son livre, quelle différence il y a entre Alcman et Pindare à ce point de vue. M. M. a d'ailleurs eu tort de dire (p. XXXI) qu'on ne trouve exposée nulle part l'histoire des développements de la métrique grecque : Westphal, dans son second volume (pp. 271-315, 2e éd.), en a donné un aperçu excellent, au moins pour tout ce qui regarde les mètres lyriques. — Je ne comprends guère non plus (p. 125) l'appréciation de l'art métrique d'Eschyle, donné comme « raide et dur ». Cela s'oppose à la liberté gracieuse d'Euripide; mais les termes sont évidemment excessifs, si la traduction est exacte.

On pourrait sans doute adresser à M. M. d'autres objections de détail. Mais on aurait tort d'y insister. On risquerait ainsi de rendre mal l'impression d'ensemble qui doit, selon moi, résulter de la lecture de ce petit volume, lequel est en somme l'œuvre d'un savant d'une compétence incontestable, et doit rendre dans notre enseignement de véritables services. Ce sera un précieux manuel à consulter, et surtout un programme excellent pour les leçons de métrique qui pourront être faites dans les facultés aux candidats à la licence : le livre y sera commenté, éclairci, discuté; dans tous les cas, il servira de texte et de *memento*, et M. Müller aura un double titre à notre reconnaissance : d'abord pour l'avoir écrit, et ensuite pour avoir permis, comme dirait Montaigne, qu'il « devînt français ».

Alfred CROISET.

---

267. — **C. Taciti Annalium libri XVI**, édition revue sur les meilleurs textes, précédée d'une introduction historique et critique et accompagnée de notes grammaticales et philologiques par M. E. DUPUY, professeur au lycée de Vanves. Paris, Delalain frères.

Nous avons à faire quelques observations sur le titre de cette édition. D'abord, nous ne savons pas pourquoi on préfère *C. Taciti* à *Cornelii Taciti*, puisqu'on dit, dans l'*introduction*, qu'il vaut mieux s'en tenir au *nomen* de *Cornelius* et au *cognomen* de *Tacitus*, et que le *praenomen* de *Gaius* n'a pour lui qu'une autorité médiocre. Ensuite, l'expression « notes grammaticales et philologiques » m'a bien l'air de vouloir exclure de la philologie ce qui en est une partie essentielle, la grammaire. Nous apprenons aussi par le titre que cette « édition est revue sur les meilleurs textes ».

Quels sont les textes qu'on regarde comme les meilleurs? M. Dupuy cite, dans sa préface, les éditions de Halm, d'Orelli et de Nipperdey comme les plus *importantes;* il fait aussi mention de Dræger, mais il paraît que les textes de Halm, de Nipperdey, de Dræger ne sont pas regardés par lui comme les meilleurs. Voici, en effet, ce qu'il en dit : « Pour établir le texte d'une édition classique, il fallait, avant tout, se garder du parti pris qui se remarque dès les premières pages des éditions vraiment savantes. Nipperdey, Dræger, recherchent les leçons difficiles et rares : Tacite sort de leurs mains plus concis, plus incohérent, plus incorrect, et, qu'on nous passe ce barbarisme, plus *tacitant.* D'autres, au contraire, préoccupés, comme Halm, de remettre en lumière les trouvailles un peu dédaignées des plus anciens critiques, tombent dans l'excès bien connu des éditeurs de la Renaissance : ils sacrifient l'exactitude à la clarté. » Nous voilà bien avertis : les princes de la philologie tacitéenne ne nous donnent qu'un texte *incohérent, incorrect, inexact,* en un mot, un texte *plus tacitant ;* ils ne se gardent pas du *parti pris et recherchent les leçons difficiles et rares.* Comment a-t-il pu arriver que jusqu'aujourd'hui ces graves défauts n'aient pas été découverts par les philologues, ni en France, ni en Angleterre, ni en Italie, ni en Allemagne? Quel aveuglement!

Mais quels sont donc *les meilleurs textes* sur lesquels cette nouvelle édition a été *revue,* puisque ceux qui sont regardés comme les meilleurs sont si mauvais? Les professeurs sont intéressés à les connaître; ils voudraient savoir aussi ce qui a été emprunté à chacun d'eux, et à quel point on a été fidèle aux manuscrits. Ils devront se résigner à rester à cet égard dans une ignorance complète, et se contenter de la déclaration suivante : « Nous avons cherché à nous prémunir contre l'esprit de système : au lieu d'exclure *a priori,* nous avons essayé de choisir après réflexion. » Voilà en quoi la nouvelle édition se distingue des éditions *les plus importantes* de notre temps : absence d'esprit de système et choix après réflexion. On ne peut que plaindre Halm et Nipperdey de n'avoir pas songé à réfléchir avant de choisir. Est-il possible de se rendre coupable de tant de légèreté!

Nous ne savons pourquoi M. D., après avoir cité et exécuté sommairement les éditions les plus récentes publiées à l'étranger, n'a pas fait mention des meilleures éditions françaises. Le nom de Dübner n'est pas même prononcé, ni celui de M. Emile Jacob, dont les *Annales* ont été louées à l'Institut, ni celui de M. A. Wagener qui a publié chez Garnier le premier livre des Annales avec un excellent commentaire philologique. Il eût été plus utile de citer ces livres que les anciennes éditions, depuis l'*editio princeps* (1470) jusqu'à l'édition de Brotier (1771), dont les élèves n'ont que faire et qui sont même inaccessibles à la plupart des professeurs.

Dans le commentaire, M. D., à ce qu'il déclare, résume et fond ensemble les observations de Nipperdey et d'Orelli, et « les notes gramma-

ticales reproduisent assez fidèlement le travail de Dræger, *Syntax und Stil des Tacitus.* » C'est à merveille. Pourquoi ne profiterait-on pas de la science de Nipperdey et de Dræger, quoique cette science ait rendu Tacite plus incohérent, plus incorrect, plus *tacitant?* Il faudrait voir maintenant en détail si l'on a vraiment mis à profit la science de ces deux philologues; mais ici nous devrons nécessairement nous borner. Nous ne ferons donc que parcourir rapidement le premier livre, et, dans ce livre, nous examinerons seulement les notes grammaticales.

Ch. IV. « *Postquam* avec l'imparfait. Hellénisme fréquent dans Tacite. » César, Cicéron, Salluste, Tite-Live, comme Tacite, emploient *postquam* avec l'imparfait, et je ne crois pas que les professeurs se soient jamais avisés d'expliquer cet imparfait par un hellénisme; en tout cas, ce ne serait pas M. Charles Thurot, ce profond grammairien, qui l'expliquerait ainsi. M. Wagener dit avec raison que *postquam* se met avec l'imparfait pour marquer une situation, et il renvoie l'élève à la règle qu'il a apprise. — *Ib.* « *Aliquid quam. Aliquis* s'emploie dans le sens négatif. » Les élèves penseront que *aliquis* équivaut quelquefois à *nemo.* Cette note n'a pu assurément être empruntée ni à Nipperdey, ni à Dræger, ni à Orelli. — Ch. VII. « *Adepto,* emploi du déponent pour le passif. » Peut-être l'auteur a-t-il voulu dire : emploi du participe passé d'un verbe déponent dans le sens passif. — Ch. XI. *Tiberioque suspensa semper et obscura verba.* Dans ce membre de phrase, *Tiberio* est expliqué par « régime du verbe passif au datif, au lieu de l'ablatif avec *a* ou *ab.* » J'espère qu'il ne se trouvera pas un seul élève de seconde ou de rhétorique qui admettra cela. — Ch. XIV. « *In dominationem.* Préposition et accusatif qui jouent ici le rôle de prédicat. » Je pense que l'élève comprend mieux le latin que la note. M. Wagener a donné ici une explication aussi claire qu'exacte. — *Ib. Maestitiam ejus ob excessum Augusti solarentur.* « *Ob* ou *propter* dans Tacite pour *a* avec l'ablatif. » On pourrait donc dire *tristitiam ab excessu solarentur!* — Ch. XVII. *Promptis jam et aliis seditionis ministris.* Il y a ici « un ablatif absolu sans sujet ». Peut-être cette note est-elle résultée d'une traduction libre de Nipperdey, mais Nipperdey a une ponctuation qui rend sa traduction admissible, tandis que la ponctuation de M. D. donne un autre sens à la phrase. — *Ib.* « *Inculta montium.* Génitif d'apposition. » Je doute que les élèves comprennent cela. — *Ib.* « *Sibi aspici.* Datif avec toutes les formes du verbe passif. » Cela n'apprend rien aux élèves ni aux professeurs. Il valait mieux profiter de ce que dit de ce datif Dræger ou Nipperdey ou Madvig. — Ch. XIX. *Pectori usque accreverat.* Voici la note sur ce passage : « *Ejusque, ejus usque.* Halm corrige *usque.* » Aucun professeur ne comprendra cela — Ch. XXII. « *Sepultura invident.* Ablatif de cause. » Il aurait fallu traduire toute la note de Dræger, ou résumer celle de Nipperdey. — Ch. XXVII. « *Causam discordiae.* Apposition développée. » Cette note ne nous apprend rien; il est absolument nécessaire d'expliquer cette sorte d'apposition. Pour-

quoi n'avoir pas profité de ce qu'en dit Dræger ou plutôt Nipperdey, qu'on avait sous la main? — Ch. XXVII. « *Provisu*, ἅπαξ εἰρημένον, reproduit cependant plusieurs fois dans Tacite. » Comprenne qui pourra : ce mot est employé plusieurs fois, et cependant il ne l'est qu'une seule fois! — Ch. XXVIII. « *Percennius et — largientur?* Particule interrogative tombée. » Est-ce que tous les élèves ne savent pas que, pour interroger, on n'a pas toujours besoin d'une particule interrogative? — Ch. XXIX. *Metus* (dans le membre de phrase *adjiciendos ex duce metus*) donne lieu à la note suivante : « Pluriel d'un substantif abstrait. » Voilà l'élève bien avancé d'apprendre ce qu'il sait parfaitement. On trouve plus d'une fois de pareilles notes dans le commentaire. — Ch. XXXI. « *Tracturis*. Sur l'importance du participe futur. » Note mauvaise : il aurait mieux valu donner une explication si elle était nécessaire. — *Ib.* « *Cui nomen superiori : Superiori* est au datif. » Quel élève ne le sait pas? — Ch. XXXIII. « *Nisi quod*, synonyme de *sed* ». Note mauvaise. Cette locution est bien expliquée dans d'autres commentaires et dans la plupart des bonnes grammaires. — Ch. XXXIV. « *Audiri cœpere*. Pour l'emploi du passif avec *cœpi* et *desino*, on renvoie aux *Ann.* IV, 63. Je cherche au passage indiqué, mais je ne trouve pas d'explication. A quoi servent donc de pareilles notes? Il fallait dire ici que l'infinitif passif s'emploie dans Cicéron, dans César et même généralement dans Tite-Live avec les parfaits passifs *cœptus sum, desitus sum*, etc., etc. — Ch. XXXV. « *Feriret hortabantur*. Subjonctif sans conjonction. » Est-ce que l'élève ne voit pas cela, et ne sait-il pas la règle? — Ch. XLI. « *Triste* (dans la phrase *quod tam triste?*) est un adjectif pris substantivement. » C'est ce qu'on n'admettra pas. — Ch. XLIII. « *Neque* pour *utinam*. » *Neque* n'est pas pour *utinam*. — Ch. XLV. « *Certaturus*. Force du participe futur. » Ce participe a sa signification ordinaire, que les élèves connaissent par leur grammaire élémentaire. — Ch. XLVI. « *Cessuris*. Futur du participe. » Inutile de faire une observation là-dessus. — Ch. XLVII. « *Ut iturus*. Participe futur commandé par une conjonction. » *Iturus* n'est pas *commandé par ut*. — Ch. XLVIII. « *Malos*, employé substantivement. » Les petits écoliers savent que *mali*, *boni* et d'autres adjectifs s'emploient substantivement. Plus loin on rencontre *quidam bonorum*. — Ch. LI. « *Quum*, pour *dum* », dans la phrase *turbantur — cum — clamitabat*. C'est induire l'élève en erreur sur ces sortes de constructions. Il fallait donner et développer la règle. — Ch. LXI. « *Humido paludum* — tournure appelée par les grammairiens *genitivus quantitatis* ». Il fallait reproduire moins fidèlement Dræger, et écrire une note plus utile aux élèves. — Ch. LXV. *Simul haec, et — scindit*. « *Et* est égal à *quum*, et remplace souvent ce mot, quand il suit un terme qui marque une idée de temps (*simul*). » Explication manquée.

Nous avons passé sous silence bien des notes qui auraient pu donner lieu à une observation. Celles que nous avons citées suffisent pour don-

ner une idée du commentaire grammatical. On pourrait l'améliorer beaucoup en supprimant ce qui est inutile, en corrigeant ce qui est obscur ou tout à fait fautif, en ajoutant des notes nécessaires. Nous espérons que M. Dupuy nous saura gré d'avoir appelé son attention sur ces différents points, et qu'il soumettra son travail à une révision sévère.

J. GANTRELLE.

---

268. — **Das deutsche Turnier im XII. und XIII. Jahrhundert** von Dr Felix NIEDNER. Berlin, Weidmann, 1881, in-8°, 90 p. — Prix : 2 mark.

L'auteur de ce livre sur le tournoi en Allemagne au XIIe et au XIIIe siècle, a divisé son sujet en trois parties : I. *Die klassische Kunstform* (pp. 6-32) ; II. *Reit-und Kampfkunst* (pp. 32-72) ; III. *Die Turniertechnik* (pp. 72-90). Son travail témoigne d'un labeur persévérant et de recherches étendues ; il est remarquable par une minutieuse exactitude et, grâce aux nombreuses divisions et subdivisions, par une grande clarté. C'est ainsi que M. Niedner reconnaît, selon le but du tournoi ou selon les conditions dans lesquelles il avait lieu, plusieurs sortes de tournois ; selon le but : 1° *durch lernen* (pour s'exercer) ; 2° *umbe guot* (tournoi, où le vaincu donne au vainqueur son armure et son cheval, et où le prisonnier paie rançon) ; 3° *durch die vrouwen* (pour plaire aux dames) ; 4° *durch êre* (tournoi où le vainqueur ne cherche d'autre récompense que l'honneur d'être nommé le plus habile « turnieraere »), — ou selon les conditions, les règles du tournoi : 1° *ȥe ernste* (tournoi sérieux, duel où l'on observe les règles du tournoi et combat à armes tranchantes) ; 2° *ȥe schimpfe* (où l'on combat à armes courtoises) ; 3° *ȥe schimpfe mit vride* (où l'on combat à armes courtoises, mais après avoir déterminé par *vride* la rançon que paiera le vaincu) : 4° *ȥe schimpf mit vride mit Kippern* (même combat que le précédent, mais où interviennent les *Kipper*). Naturellement, M. N. marque les différences entre le *turnei*, le *buhurt* et la *tjoste* (à laquelle il rattache le *fôresten* et la *runttâfel*) ; il divise le tournoi proprement dit en trois parties, *vesperîe, turnei, damenstoss* ; il enumère les armes offensives et défensives en usage dans les tournois ; les différentes sortes de combat avec la lance et l'épée, les endroits où il fallait frapper, et Tous les mots concernant le tournoi, tous les termes techniques qu'on trouve si souvent dans le *Parȥival*, le *Biterolf*, Ulrich de Lichtenstein, etc., sont expliqués et commentés avec grand détail. On remarquera surtout ce que dit M. N. du passage de *Parȥival*, 812, 9-16, et des cinq coups de pointe (*ȥem puneiȥ ; ȥe treviers ; ȥen müoten* (et non *ȥentmuoten*) ; *ȥe rehter tjost ; ȥer volge*), du *ȥôumen* (le chevalier prend le cheval de son adversaire par la bride et l'entraîne vers ses compagnons), du *Kipper* (écuyer, varlet, personnage qui n'est jamais un chevalier et qui ne

prend part au tournoi que pour dépouiller le vaincu), etc. On pourra reprocher à l'auteur de n'avoir pas parlé des tournois en France, et M. N. lui-même dit que les Allemands ont, dans leurs tournois, comme dans leur poésie, imité les Français (cp. le mot de Mathieu Paris, *conflictus gallicus*). Mais M. N. s'est borné à l'Allemagne et n'a voulu citer d'autres sources que les sources allemandes; c'était son droit de limiter ainsi son sujet; pourtant son sujet veut souvent des comparaisons entre les tournois allemands et les tournois français; lui-même compare le *fôresten* aux « joustes à tous venants », etc., et que de rapprochements intéressants et curieux il y aurait à faire encore! En outre, malgré l'abondance des citations qu'il a tirées des poètes, M. N. n'a pas assez consulté les historiens du temps; il s'est contenté de citer les passages les plus importants qu'il a trouvés dans les *Hohenstaufen* de Raumer (VI) et la *Waffenkunde* de San Marte; mais il aurait pu tirer des chroniqueurs de l'époque d'autres témoignages précieux (voir le chapitre [pp. 90-125] du IIe volume de l'excellent livre de M. Alwin Schultz, *das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger*). Enfin, il nous semble que M. N. insiste trop fortement et à de trop fréquentes reprises sur cette idée, que le tournoi était surtout affaire de souplesse et d'élégance et qu'il s'agissait principalement d'y chevaucher avec adresse, d'y faire exécuter à son cheval des figures brillantes, en un mot de s'y distinguer par sa grâce et son habileté *(gewant und graziös)*; le tournoi était plutôt et avant tout, comme dit M. Schultz, un exercice militaire, assez comparable à nos manœuvres; on s'y accoutumait à manier adroitement son cheval dans la mêlée, à porter le poids de l'armure, à faire bonne contenance dans une rencontre; selon l'expression de Du Cange, on y tenait les gentilshommes en haleine et les préparait pour les combats. Toutefois il faut ajouter, comme le fait remarquer M. Schultz, que les chevaliers ont su faire du tournoi une fête, un spectacle plein de grâce et de poésie. — L'ouvrage de M. N. est du reste bien fait, et par le soin et la patience qu'il y a mis, par la façon solide et pénétrante avec laquelle il a expliqué tant de passages des poèmes chevaleresques du moyen-âge, son livre se recommande à tous ceux qui s'intéressent à la *Culturgeschichte* du XIIe et du XIIIe siècle. — On notera aux pages 17-18 des corrections inédites de M. Müllenhoff (à qui M. Niedner a dédié son travail), à un passage important de la *Crône* de Henri von dem Türlin, passage relatif aux *ôsterherren*, c'est-à-dire aux princes d'au-delà de la Saale (Misnie, Lusace, etc.) qui étaient renommés et redoutés pour leur adresse dans les tournois.

A. C.

---

269. — **Gesammelte Abhandlungen und Kleinere Schriften zur Pflanzengeographie** von A. Grisebach. Mit dem Portræt des verewigten Verfassers, biographischen Nachrichten und Bibliographie seiner Werke. Leipzig, Verlag von W. Engelmann. 1880, in-8°, vi, 628 p.

La géographie végétale ne fournit pas seulement pour l'histoire de notre planète, suivant l'expression de Humboldt, des « renseignements du plus grand intérêt », elle peut aussi en donner de précieux, Herder l'a montré, pour l'histoire de l'humanité et de la civilisation ; cette raison suffira sans doute pour expliquer comment la *Revue* vient parler de l'homme qui a le plus contribué à donner sa forme définitive à une science née à peine du temps de Humboldt, et qui, en moins de deux tiers de siècle, a pris une si grande importance. La publication de la *Végétation de la terre*, il y a neuf ans, marqua une des phases de ce rapide développement ; dans cette œuvre magistrale, M. Grisebach avait réuni en corps de doctrines tout ce que les découvertes des voyageurs, les travaux des botanistes, avaient appris sur la répartition des espèces végétales à la surface du globe ; mais, si elle était à certains égards comme le résumé des études poursuivies avec une infatigable persévérance et pendant près de soixante ans par l'éminent savant, elle était loin de contenir tout ce qu'il avait pensé sur la matière. Durant sa longue carrière, il avait abordé ce sujet dans un grand nombre de mémoires et l'avait traité sous toutes ses faces, suivant d'un œil curieux les progrès de la science à laquelle il s'était voué dès ses débuts et à l'avancement de laquelle il ne cessa pas un instant de travailler. C'est ainsi en particulier que pendant quatorze années de suite, de 1840 à 1854, il donna, dans les *Annales d'histoire naturelle*, une série de comptes-rendus des écrits publiés « sur la géographie végétale » ou « la botanique systématique », études qui contribuèrent puissamment à fixer ces deux sciences. Ces travaux, le plus souvent d'un intérêt si actuel, mais épars, méritaient d'être recueillis ; c'est ce qu'on vient de faire pour les plus importants d'entre eux ; en voici les titres : 1° De l'influence du climat sur la limite des flores naturelles ; 2° du caractère de la végétation de Hardanger ; 3° de la formation de la tourbe dans les marées de l'Ems ; 4° des lignes de végétation dans le nord-ouest de l'Allemagne ; 5° de la flore des *pusstes* de Hongrie ; 6° de la répartition géographique des plantes dans les Indes occidentales ; 7° des graminées de la Haute-Asie ; 8° de l'état présent (1866) de la géographie végétale ; 9° comptes-rendus sur les progrès de la géographie végétale (1866-1876) ; 10° de l'activité de Humboldt dans le domaine de la géographie végétale et de la botanique ; 11° la *Chine* de Ferd. de Richthofen ; 12° à la mémoire de K. E. von Baer. On voit que de sujets divers, quoique se rattachant à son étude de prédilection, M. G. a abordés dans sa carrière de savant et d'écrivain ! Parmi les articles que je viens d'énumérer, celui qui est destiné à faire connaître les travaux botaniques de Humboldt est une intéressante contribution à la vie de l'illustre naturaliste, en même temps qu'un exposé curieux des premiers développements de la géographie vé-

gétale. On ne lira pas avec moins de profit l'étude consacrée à l'influence du climat sur la délimitation des flores naturelles ; ce que dit Griesebach de la constitution de ces flores a un intérêt qui dépasse les bornes de la botanique. Les romanistes qui, dans ces derniers temps, ont nié l'existence du patois, feraient bien de méditer le travail du savant professeur de Gœttingue ; ils y verraient que l'incertitude des limites pour certaines espèces, l'empiètement d'une flore sur une autre, toutes choses dont on retrouve l'analogue dans l'étude et la géographie des patois, n'ont pas empêché Grisebach de croire à l'existence des flores naturelles et à la possibilité de les constituer ; la communauté des espèces, c'est-à-dire des caractères, ne l'a pas non plus arrêté ; il lui suffit pour en établir une qu'elle présente quelques espèces qui lui soient particulières et qui permettent de la distinguer des flores voisines. Pourquoi ne pourrait-on pas procéder de même dans l'étude des dialectes ? Les caractères différents qu'on y peut signaler ne sont pas choisis plus arbitrairement que les espèces diverses d'une flore, du moment qu'on a pris en considération tous les faits phonétiques d'un idiome et que, laissant à part ceux qu'il possède en commun avec les idiomes limitrophes, on réserve pour le définir, les caractères qui lui appartiennent en propre. Me voilà sans doute un peu loin de Grisebach ; mais on comprendra cette petite digression, qui m'excuse de parler de géographie végétale dans une *Revue de critique et d'histoire*, et ce rapprochement ne paraîtra peut-être pas non plus sans utilité aux linguistes qui s'appliquent, et avec tant de raison, à suivre dans leurs études la méthode naturelle.

X.

CHRONIQUE

FRANCE. — Pendant la période qui s'étend de 1559 à 1570 et qui a la Saint-Barthélemy pour épilogue, deux artistes, Tortorel et Perrissin, entreprirent de retracer, presque au jour le jour et dans leurs moindres détails, les scènes dont ils étaient les témoins. On ne connaît d'eux aucune autre œuvre ; mais celle-ci a suffi pour conserver leur nom, car, au point de vue historique comme au point de vue de l'art, elle constitue un monument du plus haut intérêt. Un coup d'œil jeté sur les planches gravées par Tortorel et Perrissin nous transporte subitement en plein XVI[e] siècle, nous fait pour un moment les contemporains de Henri II, de Charles IX, des Guises, du prince de Condé, d'Anne du Bourg, de Théodore de Bèze, de la Renaudie, du baron des Adrets, de Poltrot, etc., etc. Plusieurs historiens de l'époque ont certainement puisé à cette source, et certains récits de batailles, par exemple, concordent en tous points avec les indications fournies par ces gravures. Au moment de leur apparition, elles ont été l'objet d'une foule de contrefaçons en Allemagne et dans les Pays-Bas ; et, plus près de nous, Montfaucon a inséré neuf d'entre elles dans son ouvrage sur les *Monuments de la monarchie françoise*. Ce sont ces copies, d'ailleurs assez exactes, que l'on rencontre parfois aujourd'hui chez les marchands d'estampes.

Quant à l'ouvrage original, il est devenu d'une extrême rareté, et tout récemment, un exemplaire complet qui figurait dans la vente Béhague a été adjugé au prix de treize cents francs. Voici la liste des 43 planches qui composent le recueil de Tortorel et Perrissin — I. Titre. — II. Avis au lecteur. — III. La Mercuriale tenue aux Augustin à Paris, le 10 de juin 1559, où le Roy Henry II y fut en personne. — IV. Même sujet. Composition différente. — V. Le Tournoy où le Roy Henry II fut blessé à mort le dernier de juin 1559. — VI. Même sujet. Composition différente. — VII. La mort Roy Henry deuxième, aux Tournelles à Paris, le 10 juillet 1559. — VIII. Anne du Bourg, Conseiller du Parlement de Paris, bruslé à S. Jean en Grève le 21 décembre 1559. — IX. L'entreprinse d'Amboise, descouverte les 13, 14 et 15 de mars 1560. — X. L'exécution d'Amboise, faite le 15 mars 1560. — XI. L'Assemblée des trois Estats, tenue à Orléans au mois de Janvier 1561. — XII. Le Massacre faict à Cahors en Querci, le 10 novembre 1561. — XIII. Le Colloque tenu à Poissi, le 9 de décembre 1561. — XIV. Le massacre fait à Vassy, le premier jour de mars 1562. — XV. Le massacre fait à Sens en Bourgogne par la populace, au mois d'avril 1562, avant qu'on print les armes. — XVI. La Prinse de Valence en Dauphiné, où M. de la Motte-Gondrin, gouverneur d'icelle, fut tué le 25 d'avril 1562. — XVII. Le massacre fait à Tours par la populace, au mois de juillet 1562. — XVIII. La Prinse de la ville de Montbrison au pays de Forest, au mois de juillet 1562. — XIX. La Deffaite de S. Gilles en Languedoc, au mois de septembre 1562. — XX. L'Ordonnance des deux armées de la bataille de Dreux, donnée le 19 de décembre 1562. — XXI. La première charge de la bataille de Dreux, là où M. le Connestable fut prins, le 19 décembre 1562. — XXII. La deuxième charge de la bataille de Dreux, où M. le prince de Condé poursuit la victoire, le 19 de décembre 1562. — XXIII. La troisième charge de la bataille de Dreux, où M. le prince de Condé fut prins, le 19 de décembre 1562. — XXIV. La quatrième charge de la bataille de Dreux, où M. le mareschal S. André fut tué, le 19 de décembre 1562. — XXV. La Retraite de la bataille de Dreux, le 19 de décembre 1562. — XXVI. Orléans assiégé au mois de janvier 1563. — XXVII. Le duc de Guise est blessé à mort le 18 février 1563. — XXVIII. La paix faite en l'isle aux Boeufs près d'Orléans, le 13 de mars 1563. — XXIX. L'exécution du S. Jean Poltrot, dit du Meray, à Paris, le 18 de mars 1563. — XXX. Le massacre fait à Nismes en Languedoc, le 1er d'octobre 1567, en la nuict. — XXXI. La Bataille de Sainct Denis, donnée la veille S. Martin 1567. — XXXII. La Rencontre des deux armées françoises à Congnac, près Gannat en Auvergne, le 6 janvier 1568. — XXXIII. La ville de Chartres assiégée et battue par M. le prince de Condé, au mois de mars 1568. — XXXIV. L'Ordonnance des deux armées françoises entre Coignac et Chasteau-neuf, le 13 de mars 1569. — XXXV. La Rencontre des deux armées françoises entre Coignac et Chasteau-neuf, le 13 mars 1569. — XXXVI. La Rencontre des deux armées à la Roche en Lymosin, où le S. Strossy fut prins, le 25 de juin 1569. — XXXVII. Poitiers assiégé par MM. les Princes, le 24 de juillet et tout aoust, jusques au 7 de septembre 1569. — XXXVIII. L'Ordonnance des deux armées près de Moncontour le 3 d'octobre 1569. — XXXIX. La Desroute du camp de MM. les Princes, et la desfaite des Lansquenets à Moncontour, le 3 d'octobre 1569. — XL. Sainct Jean d'Angely, assiégé par le Roy Charles IX, le 14 octobre 1569 jusques au 2 décembre 1569. — XLI. La Surprinse de la ville de Nismes en Languedoc, par ceux de la Religion, le 15 de novembre 1569, en la nuict. — XLII. L'entreprinse de Bourges en Berri, descouverte sur ceux de la Religion, le 21 de décembre 1569. — XLIII. La rencontre des deux armées françoises faite aux passages de la rivière du Rosne en Dauphiné, le 26 de mars 1570. L'éditeur Fischbacher a entrepris, sous le titre de « *Les grandes scènes historiques du* XVIe *siècle* », la reproduction, au moyen de l'héliogravure, des

43 planches de Tortorel et Perrissin. Cette reproduction est publiée sous la direction de M. Alfred FRANKLIN, administrateur-adjoint de la Bibliothèque Mazarine, et sera accompagné de notices historiques par MM. F. Baudry, J. Bonnet, H. Bordier, C. Dareste, Delaborde, Ducoudray, Th. Dufour, L. Lalanne, Lannelongue, Laugel, Lenient, de Longpérier, H. Martin, G. Maspero, A. Molinier, M. Nicolas, Parrot, A. Rambaud, A. Réville, Ch. Ruelens, F. de Schickler, C. Waddington. L'ouvrage sera publié en 44 livraisons in-folio, contenant chacune une planche accompagnée, sauf pour 3 ou quatre d'entre elles, de la notice historique correspondante. Il paraîtra 1 ou 2 livraisons chaque mois. Le prix de la livraison est de 3 francs. (Exemplaires sur papier de Hollande : Prix de la livraison, 5 francs.) Les souscripteurs s'engagent à prendre l'ouvrage entier, les livraisons ne se vendant pas séparément.

— Nous annonçions récemment à nos lecteurs la publication d'une *Bibliothèque internationale de l'art*, dirigée par M. Eugène MÜNTZ, conservateur de la Bibliothèque des archives et du musée à l'Ecole nationale des Beaux-Arts. M. Müntz vient de faire paraître dans cette collection un fort beau volume, accompagné de nombreuses gravures, et intitulé *Les précurseurs de la Renaissance.* (Rouam. VII et 254 p.) M. M. ne présente pas dans cet ouvrage l'histoire des origines de la Renaissance; il retrace quelques-uns des épisodes qui caractérisent le mieux la reprise des études classiques; sous le titre de précurseurs il comprend ceux qui en Italie, ou plus exactement en Toscane, ont pressenti ou préparé l'avènement des idées nouvelles, artistes archéologues, amateurs. L'ouvrage comprend huit chapitres : I. *Introduction, le XIIIe et le XIVe siècle* (Frédéric II, Nicolas de Pise, Jean de Pise, André de Pise, Giotto, Lorenzetti, Dante et Pétrarque, Cola di Rienzi, etc.). II. *Les précurseurs florentins de la 1re génération* (sculpteurs du Dôme, Brunellesco et Donatello, Ghiberti; Alberti, Rossellino et Filarete; Masaccio, Masolino, Uccello, A. del Castagno et Piero della Francesca; Fra Angelico). III. *Les amateurs et les archéologues florentins du XVe siècle* (Niccolo Niccoli, Ambroise le Camaldule, Leonard Bruni et Charles Marsuppini, le Pogge). IV. *Cosme de Médicis et ses fils.* V. *Laurent le Magnifique.* VI. *La Révolution de 1494 et la dispersion du musée des Médicis.* VII. *Savonarole et la réaction contre la Renaissance.* VIII. *Les émules et les héritiers des Médicis* (les Strozzi, les Rucellai, les Tornabuoni, les Pazzi, les Martelli, les Capponi). Comme on le voit d'après ce simple énoncé des chapitres qui forment le volume, l'auteur a insisté tout particulièrement sur les archéologues et les collectionneurs; il a bien fait, car on avait trop négligé jusqu'ici cette classe de champions de la Renaissance qui a rendu de si grands services à l'art en fournissant aux novateurs une base scientifique; que de médailles, de pierres gravées que ces savants ou amateurs avaient conquises pour leur cabinet et que les artistes de leur temps ont reproduites à l'infini! On lira surtout dans le volume de M. M. les chapitres consacrés aux Médicis; M. M. a pu, grâce à des documents inédits, restituer le magnifique ensemble du musée des Médicis et définir le rôle joué par cette famille illustre, à laquelle l'Europe doit sa première Ecole des Beaux-Arts. La place d'honneur, dans ce livre, appartient naturellement aux Florentins; ce sont les Florentins ou leurs adeptes qui portent partout les idées nouvelles, qui travaillent pour les papes, etc.; cette domination, remarque M. Müntz, tenait surtout à la supériorité de leur méthode : les perfectionnements d'ordre technique, la rigueur de l'observation, la vigueur de la conception, la puissance de la caractéristique n'auraient pas suffi pour assurer aux Florentins la direction des esprits; le secret de leur suprématie est surtout dans leur intimité plus grande avec les chefs-d'œuvre antiques.

— On lira avec un vif intérêt la brochure que M. Armand WEISS vient de publier sous le titre *Le 30 septembre 1681, étude sur la réunion de Strasbourg à la France*

(Paris, Berger-Levrault. In-8°, 46 p. Extrait de la *Revue alsacienne*, août et septembre 1881. Selon M. W. « depuis la paix de Nimègue, depuis les événements de 1678 surtout, il n'y avait pas un homme de bon sens, à Strasbourg ou ailleurs, qui ne comprît que les jours de la république étaient comptés ; abandonné de l'Allemagne qui l'avait poussé à commettre envers Louis XIV de ces manquements qu'aucune puissance ne peut laisser se renouveler sans exposer sa dignité et même sa sécurité, sans alliés, hors d'état de se défendre par lui-même, Strasbourg était fatalement destiné à perdre son indépendance. » Il y a dans l'opuscule de M. W. quelques pages curieuses sur la situation de l'Alsace après la guerre de Trente Ans. L'auteur expose assez minutieusement les événements qui ont précédé immédiatement l'occupation de Strasbourg (Condé, Turenne, Créqui, le pont du Rhin, etc.); il rappelle le mot de Reisseissen, qui « donne la note vraie de l'opinion strasbourgeoise » au jour où les troupes françaises entrèrent dans Strasbourg, *es verbleibet alles im alten Stand, und verhoffe ich, wir werden ahne statt der libertæt, widerumb den flor der commercien, welche gæntzliche erliegen, bekommen ;* il conclut ainsi : « L'entrée de Strasbourg dans la grande famille française avait lieu, non comme une catastrophe imprévue, un de ces coups de force qu'un peuple subit tant qu'il n'est pas assez fort pour réagir, mais comme un fait nécessaire, inévitable, reconnu comme tel et consenti. Les événements l'avaient préparée, elle arrivait à son heure, le vote populaire l'avait ratifiée, voilà pourquoi elle fut irrévocable et définitive. En même temps qu'il entrait dans l'unité française, Strasbourg rentrait dans l'Alsace dont il avait été trop longtemps séparé, et l'Alsace, création de la France, était définitivement constituée et retrouvait sa capitale ».

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner de Leipzig publiera prochainement les ouvrages suivants : de M. Thielmann, *Das Verbum* dare *im lateinischen als Repræsentant der indo-europæischen Wurzel* dha ; — le IIe volume de la 4e édition des *poetae lyrici graeci* de feu Th. Bergk (*poetas elegiacos et iambographos continens*); — le IIe fascicule de la publication de M. Herm. Schrader, *Porphyrii quaestionum homericarum ad Iliadem pertinentium reliquiæ ;* — la première partie de l'*Abriss der Quellenkunde der griechischen und rœmischen Geschichte* de M. Arnold Schaefer (histoire grecque jusque à Polybe); — de M. H. Buschmann, *Bilder aus dem alten Rom ;* — de M. J. Stich, une édition des *Pensées* de Marc Aurèle.

— La librairie académique de J. C. B. Mohr (Paul Siebeck) à Fribourg en Brisgau et à Tubingue édite une collection importante et considérable, intitulée *Germanischer Bücherschatz* et publiée par M. Alfred Holder. Cette collection doit renfermer les sources de l'antiquité et du moyen-âge germaniques, dans quelque langue ou dialecte que ce soit. Quatre volumes ont déjà paru : I. *Cornelii Taciti de origine et situ Germanorum liber.* (In-8°, 22 p. 40 pfenn.) II. *Einhardi vita Karoli imperatoris* (in-8°, 33 p. 60 pfenn.). III. *Beowulf. I Heft : Abdruck der Handschrift im British Museum* (Cotton. Vitellius A. XV.) Deuxième édition. (70 p. 1 mark 60.) IV. *Otfrid's Evangelienbuch* (in-8°, 352 p. 4 mark); ce dernier volume est publié par M. Paul Piper. — Parmi les volumes qui paraîtront prochainement et dont M. A. Holder entreprend la publication, citons encore : V. *Jordanis, de origine actibusque Getarum.* VI. *Nithardi historiarum libri IIII.* VII. *Baedae historia ecclesiastica gentis Anglorum.* VIII. *Saxonis grammatici historia danica.*

— Le IIe volume de la collection des « Réimpressions françaises » de M. Karl Vollmœller vient de paraître; c'est le *Traité de la comédie et des spectacles* d'Armand de Bourbon, prince de Conti. Les volumes suivants de la collection seront : III. *Jacobi Sylvii Ambiani in linguam gallicam Isagoge* (1531); p. p. K. Vollmœl-

ler; IV. *Jean de la Forge, le Cercle des femmes sçavantes* (1663), p. p. W. Knœrich; V. *Grammaire de P. de la Ramée, lecteur du Roy, en l'Université de Paris* (1572), p. p. W. Foerster; VI. *Robert Garnier, Drames*, p. p. W. Foerster; VII. *Jean de Mairet, Œuvres complètes* (« sæmmtliche Werke »), p. p. K. Vollmœller; I. *Chriseide et Arimand* (à Heilbronn, chez Henninger).

— M. le comte de Thürheim a publié, d'après les documents des archives de Degenfeld à Szokolocz, un travail sur le baron Christophe Martin de Degenfeld et ses fils (*Christoph Martin Freiherr von Degenfeld und dessen Sœhne, 1600-1733.* Wien, Braumüller. In-8°, 292 p.) Ce Degenfeld servit sous Gustave Adolphe et en France, entra en 1645 au service de la République de Venise, combattit en Dalmatie et en Albanie contre les Turcs, et mourut en 1651. Quatre de ses fils servirent également la République de Venise; l'aîné, Ferdinand, devenu aveugle, à 17 ans, à la suite d'un coup de feu, devint gouverneur du Palatinat.

— La seconde partie de l'ouvrage de M. Léopold de Ranke, *Weltgeschichte*, parait en deux volumes, chez les éditeurs de Leipzig, MM. Duncker et Humblot; cette partie traite de la république romaine et a pour titre : *Die rœmische Republik und ihre Weltherrschaft.*

— L'*Allgemeine Zeitung* quitte Augsbourg et se transfère à Munich.

— L'ancien directeur de la *Gegenwart*, M. Paul Lindau, doit publier à Breslau une nouvelle revue, intitulée *Die Zeit.*

ANGLETERRE. — M. W. M. Conway se propose de publier une série de reproductions photographiques des plus anciens monuments de la gravure sur bois dans les Pays-Bas. Les œuvres reproduites seront au nombre de 28; la comparaison des planches permettra sans doute de résoudre des questions controversées jusqu'ici quant à l'origine et la date des œuvres. Il paraîtra un volume ou un demi-volume par an. Le nombre des exemplaires sera limité au chiffre des souscriptions. Chaque volume coûtera de douze shellings à une guinée. Les souscripteurs sont priés de s'adresser à M. Conway, 2, Harcourt Buildings, Temple, London.

BELGIQUE. — Le bureau de traduction institué au ministère de l'intérieur va publier très prochainement le *Catalogue des ouvrages périodiques que reçoivent les principales bibliothèques de Belgique, avec l'indication des bibliothèques où ces ouvrages se trouvent* (Bruxelles, Mayolez). Ce catalogue dont l'impression est terminée, se compose de deux parties : 1° le catalogue proprement dit ou liste des ouvrages périodiques dans l'ordre alphabétique des titres; 2° les tables. La confection des tables a été l'objet d'un soin tout particulier; elles sont assez détaillées et assez complètes pour que l'on trouve aisément tous les renseignements dont on a besoin, quel que soit le point de départ de la recherche. La première table comprend, toujours suivant l'ordre alphabétique, les sociétés, institutions, etc., avec l'indication du titre des ouvrages qu'elles éditent et qui sont mentionnés au catalogue. Dans la deuxième, ces mêmes sociétés, institutions, etc., sont classées par pays et villes. Dans la troisième sont énumérées, suivant l'ordre systématique des matières, toutes les publications qui figurent au catalogue. Ces publications sont au nombre de près de 2,400, dont 570 existent à la Bibliothèque royale, dont 310, la plupart manquant à la Bibliothèque royale, sont mises à la disposition des lecteurs dans la salle de travail du Bureau de traduction. Les deux dépôts reçoivent donc ensemble près de 900 publications périodiques, et on peut affirmer que, dans un avenir prochain, ce chiffre s'élèvera à 1000.

— M. Raymond Serrure, secrétaire de la rédaction du *Bulletin mensuel de numismatique et d'archéologie*, auteur du *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire belge*, entreprend la publication d'un travail analogue à ce dernier pour la

Nord de la France, et embrassant dans toute son étendue la partie de la Belgica de César aujourd'hui comprise dans le territoire français; il a pour titre : *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire de la France.* Un premier volume contiendra les provinces du Nord-Ouest; le Nord-Est, avec la Lorraine cédée et l'Alsace, formera un second volume. Sauf en ce qui concerne les indications bibliographiques, l'auteur a adopté pour ce travail le plan de son *Dictionnaire monétaire belge.* Une addition importante a été faite : en tête de chaque article sont inscrits les noms anciens de la localité, de la division territoriale, tels qu'ils sont révélés par les documents écrits des différentes époques. Le texte, outre un certain nombre de planches séparées, est enrichi de gravures et vignettes sur bois. Le *Dictionnaire géographique de l'histoire monétaire de la France* (*départements du Nord-Ouest*), paraîtra dans les premiers mois de l'année prochaine, en un volume d'au moins 400 pages. (Prix de la souscription : 12 francs par anticipation ; 15 francs payables à la réception du volume.)

— Dans la séance du 7 novembre 1881, la classe des lettres de l'Académie royale a voté l'insertion, dans le recueil de ses mémoires, d'un travail de M. Pirenne intitulé : « *Sedulius de Liège.* » En l'an 881, remarque M. Stanislas Bormans, un des rapporteurs, les Normands firent leur première apparition dans nos contrées; la ville de Liège tout entière périt dans les flammes; lorsque, après dix années de séjour dans la vallée de la Meuse, les barbares du Nord quittèrent définitivement notre pays, c'en était fait notre histoire : comme les villes, comme les monastères, elle avait disparu dans la tourmente. La place que le IXe siècle devait occuper dans les annales liégoises reste donc vide. En présence de ce fait, on peut juger quel prix il faudrait attacher à un document de cette époque qui aurait survécu au désastre. Or, c'est précisément ce qui est arrivé aux poésies de l'Irlandais Sedulius qui ont, par un bonheur singulier, échappé à la destruction et dont le manuscrit unique se trouve à notre bibliothèque royale. Il y a cinquante ans, Sedulius n'était connu que comme prosateur, auteur du *De victoribus christianis.* Ses poésies, signalées pour la première fois en 1839 par Pertz, ont, depuis lors, fait en Allemagne l'objet de différent travaux d'érudition et d'étude littéraires. Des quatre-vingt sept pièces qui composent l'œuvre du poète, soixante-sept ont même été publiées dans ce pays. Mais ce n'était là qu'un point de départ. Personne encore n'avait fait de Sedulius l'objet d'un travail d'ensemble, embrassant tous ses écrits connus, en prose et en vers, imprimés et inédits. Lire toutes ses œuvres, en apprécier le mérite, préciser la valeur du poète, marquer son rôle dans le mouvement littéraire de son temps, éclaircir au moyen de ses écrits plus d'un fait obscur des annales du IXe siècle, et spécialement, au point de vue belge et liégeois, restituer à la science toute une page de l'histoire de ce siècle, publier celles de ses poésies qui étaient restées inédites, telle était la tâche qui s'imposait à M. Pirenne et qu'il a remplie avec bonheur. » Dans la même séance M. Wauters a lu un travail intitulé : « *La révolution du XVIe siècle et Guillaume le Taciturne.* »

— Des renseignements fournis au sujet des publications de la Commission royale d'histoire, il résulte que le tome IV et dernier de la Collection des voyages des souverains des Pays-Bas est à peu près imprimé. L'éditeur, M. Charles Piot, a entrepris la rédaction d'une table générale des matières contenues dans les quatre volumes. Le tome I du Cartulaire des comtes de Hainaut, édité par M. Léopold Devillers, est terminé; le tome III de la Correspondance du cardinal de Granvelle le sera prochainement. Dans la séance du 7 novembre M. Kervyn de Lettenhove a fait connaître que vingt-trois feuilles étaient tirées des *Relations politiques des Pays-Bas avec l'Angleterre sous le règne de Philippe II.* Il a rendu compte du voyage qu'il a fait à Londres, au British

Museum il a dépouillé les nombreux catalogues chronologiques des diverses séries des *State papers*; il a revu la plupart des manuscrits; il s'est occupé tout spécialement des papiers du cardinal d'Espinosa, achetés à Madrid en 1870. M. Kervyn a aussi consulté une partie des papiers de lord Burleigh; il a relevé dans les *Cecil papers* beaucoup d'intéressantes particularités sur les intrigues du duc d'Alençon; il a examiné une collection de papiers originaux du XVIe siècle qui appartient à lord Calthorpe, et abonde en documents sur l'intervention active de l'Angleterre dans les affaires des Pays-Bas à partir de 1585. Dans la même séance M. GACHARD a donné lecture d'un travail intitulé : « *Les archives royales de Dusseldorf. Notice des documents qui concernent l'histoire de Belgique.* » Il a analysé deux cent soixante et dix chartes et autres pièces qui concernent les ducs de Brabant, les évêques de Liège, les comtes de Luxembourg, les ducs de Bourgogne, les premiers princes de la maison d'Autriche, la famille des Berthoud et la seigneurie de Malines, la ville de Diest, la terre et seigneurie de Winendale. M. Alphonse WAUTERS a communiqué une troisième série de ses *Analectes de diplomatique* (47 chartes des XIIe, XIIIe, XIVe et XVe siècles) et une note portant pour titre : « *Une mention, dans un diplôme du IXe siècle, de Thienas en Hesbaye, c'est-à-dire Thienen ou Tirlemont.* » Il montre que c'est à un prélat ou à un prêtre de Paris que l'on doit la propagation du christianisme à Tirlemont et dans le pays d'alentour. Il fait observer que plusieurs églises contiguës, Saint-Germain, de Tirlemont même, Sainte-Geneviève, d'Oplinter, Saint-Denis, de Wommerson à Hackendover, à présent démolies, y rappellent des personnages ayant vécu sur les bords de la Seine. Il communique enfin un document qui parle de Tirlemont près de trois cents ans avant le premier acte où il soit fait positivement mention de cette ville : c'est une charte du roi Charles le Chauve du 20 avril 872, dont il a trouvé le texte aux archives nationales de France, dans le plus ancien cartulaire de Saint-Germain des Prés. Mabillon, Bouillart et dom Bouquet, qui ont publié cette charte, en ont retranché le passage relatif à Tirlemont. M. Wauters en donne intégralement le texte, précédé de considérations sur les motifs qui ont pu déterminer les savants français à faire la suppression qu'il signale. M. PIOT a lu une note ayant pour objet « *Le droit de sauvement au pays de Luxembourg.* » — M. Léopold DEVILLERS a communiqué une notice intitulée : « *Le Journal de Nicolas de Landas, procureur général du comte d'Egmont.* » Nicolas de Landas avait été pourvu par le comte d'Egmont de la charge de grand bailli d'Armentières : ce fut à lui qu'après son arrestation et par acte daté de sa prison à Gand, le 9 décembre 1567, le comte confia le soin de sa défense. Landas tint un journal de tout ce qu'il fit pour l'accomplissement de son mandat depuis le 11 décembre jusqu'au 28 février 1568. Ce journal s'était conservé, avec d'autres papiers relatifs au procès du comte d'Egmont, dans les archives de l'administration des hospices civils de Mons. En 1871, cette administration, comprenant que de tels documents seraient mieux placés aux archives provinciales de l'État, les remit à M. Devillers, qui les fit relier. Ils forment un volume de près de 300 pages grand in-folio. Les pièces qui accompagnent le journal sont connues par les publications dues à Foppens, au baron de Reiffenberg, à M. de Bavay; mais le journal est resté inédit, et M. Devillers a pensé qu'il serait lu avec intérêt. « Il fait voir, d'une manière intime, la marche irrégulière de la procédure et les difficultés insurmontables que le duc d'Albe ne cessa d'opposer à la défense du noble comte... Il témoigne, en même temps, de la droiture des intentions de Landas, de la persistance qu'il mit à réclamer du duc d'Albe la permission de s'approcher en toute liberté et en tout temps du prisonnier avec les conseils qu'il s'était choisis, de son opiniâtreté à vouloir faire respecter les privilèges de l'ordre de la Toison d'Or et les droits et coutumes du Brabant que Philippe II avait juré de maintenir. On y remarque, d'autre part, le parti pris par le

duc d'exclure la juridiction de la Toison d'Or, de laisser le comte dans l'isolement jusqu'à ce qu'il eût répondu à tous les interrogatoires et composé lui-même son mémoire de défense. » — La commission a voté l'insertion au Bulletin de deux notices envoyées par M. L. Galesloot : « *L'avocat Vonck devant le conseil de Brabant*; *Charles-Quint et les états en Brabant de 1549*.

DANEMARK. — Parmi les questions mises au concours par l'Université de Copenhague, pour l'année scolaire 1881-1882, nous devons signaler les suivantes comme intéressant plus spécialement les lecteurs de la *Revue critique : Histoire*, par quelles causes internes ou externes le royaume de Danemark, que les premiers Valdemar avaient laissé puissant, s'affaiblit-il successivement de plus en plus, jusqu'à ce qu'il se désagrégeât sous Christophe II; — *Philologie classique*, « Exponatur quibus rationibus sermo latinus per varia tempora substantiva et adjectiva composuerit »; — *Philologie orientale*, Recherches critiques sur les écrits que l'on peut attribuer à Kalidasa, l'auteur de *Sakountala ;* — *Philologie norraine*, faire la collection et l'appréciation critique de tous les indices évidents ou apparents de la religion qui a précédé le christianisme dans le Nord et de ses traces dans la littérature norraine, sans comprendre dans cette étude l'*Edda* de Sæmund, ni la *Fascination de Gyflé*, ni les *Récits de Bragé;* — *Philologie anglaise*, coup d'œil sur la langue de Wycliffe et de ses prédécesseurs dans les traductions des livres bibliques.

ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 décembre 1881.

L'Académie des sciences informe par lettre l'Académie des inscriptions qu'elle a reçu communication d'un mémoire sur la construction de la trière athénienne, et qu'elle en a confié l'examen à une commission composée de MM. Jurien de la Gravière, Paris et Dupuy de Lome. Elle désire qu'il soit adjoint à cette commission trois membres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, désignés par cette compagnie. L'Académie accède à la demande qui lui est faite, et, sur la proposition du bureau, désigne pour faire partie de cette commission MM. Georges Perrot, Heuzey et Lenormant.

L'Académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, elle décide d'appuyer la demande faite par M. Aymonier, à l'effet d'obtenir une mission archéologique en Cochinchine, et d'écrire en ce sens à M. le ministre de l'instruction publique, suivant les termes d'une proposition délibérée pendant la séance secrète.

M. de Launay lit, au nom de M. de Longpérier, une note sur les *Monuments antiques de la Chaldée découverts et rapportés par M. de Sarzec*. Un passage du livre des *Juges*, chapitre III, versets 8 à 10, raconte une captivité de huit ans que subit tout le peuple d'Israël, sous un roi étranger. « Iratusque contra Israel Dominus, traditque eos in manus Chusan Rasathaim regis Mesopotamiae, servieruntque ei octo annis. — Et clamaverunt ad Dominum, qui suscitavit eis salvatorem et liberavit eos, Othoniel videlicet filium Cenez, fratrem Caleb minorem. — Fuitque in eo spiritus Domini et judicavit Israel ; egressusque est ad pugnam, et tradidit Dominus in manus ejus Chusan Rasathaim regem Syriae, et oppressit eum. » Où régnait ce Chusan Rasathaim assez fort pour transporter et retenir captif un peuple entier, ce roi que la Vulgate appelle successivement roi de Mésopotamie et roi de Syrie? Il y a dans l'hébreu *Aram Naharaim*, littéralement la *Syrie des deux fleuves*, c'est-à-dire évidemment un pays arrosé à la fois par le Tigre et l'Euphrate. M. de Longpérier est disposé à reconnaître ce pays dans la région récemment explorée par M. de Sarzec, où ont été trouvés des monuments d'une importance exceptionnelle, témoignant de l'existence d'une puissante monarchie, et où, à en juger d'après les sculptures de certains bas-reliefs, les Deux Fleuves, personnifiés et divinisés, étaient l'objet d'un culte et avaient le roi lui-même pour grand-prêtre.

M. Lenormant continue la lecture de son mémoire sur les antiquités de la terre d'Otrante. Il donne successivement des détails sur les *enceintes de villes*, les *nécropoles* et les *temples* de l'antiquité, qui ont laissé des traces dans cette région. Il décrit en particulier les ruines de l'ancienne ville de Gnatia, bien connue par la mention qu'en fait Horace dans le récit de son voyage à Brindes (*Sat.*, I, v, 97).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 27 Quinzième année 4 Juillet 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 476, 18 juin 1881 : St.-Giles' Lectures, first series, the scottish church. Chambers — TROTTER, Our mission to the court of Marocco in 1880. Edinburgh, Douglas. — HEATH, Quinet, his early life and writings. Trübner. (Saintsbury : « interesting and lively enough ».) — Stanley LANE-POOLE, Egypt. Sampson Low. (Am. Edwards : excellent petit volume.) — Recent school books. — A translation from Béranger, le cinq mai (J. Robertson). — « The evil one » of the revisers. (Neubauer.) — Bishop Leofric's mss. formerly at Exeter. (Warren.) — Hebrew mss. at the British Museum. (Ginsburg.) — Proposed reproduction of the « quatriregio del decorso della visa humana. » (Wallis.) — The birthplace of Wordsworth. (Fletcher.) — Ciceronis pro Gnaeo Plancio oratio ad judices, p. p. HOLDEN. Cambridge, University Press. (Wilkins.)

The Athenaeum, nº 2799, 18 juin 1881 : JEFFERSON DAVIS, The rise and fall of the confederate Government. 2 vols. Longmans. (Désappointera beaucoup de lecteurs ; renferme peu de nouveau ; n'élèvera pas l'auteur dans l'opinion de ses concitoyens du nord ; toutefois de l'habileté dans la composition, de la sincérité et de la bonne foi, documents en somme importants.) — SAYCE, The ancient hebrew inscription discovered at the pool of Siloam in Jerusalem. Palestine Exploration Found. — Buddhist birth stories, or Jataka tales, the oldest collections of folk-lore extant, being the Jātakafthavannanā, p. p. FAUSBÖLL and translated by RHYS DAVIDS. I. Trübner. — W. BAGEHOT, Biographical studies, edit. by HUTTON. Longmans. (Sont peut-être le témoignage le plus fidèle d'un contemporain sur plusieurs des hommes d'état de l'ère de Victoria, « the Victorian era ».) — Historical a. antiquarian publications. — IRELAND, Thomas Carlyle a. Leigh Hunt.

Literarisches Centralblatt, nº 25, 18 juin 1881 : MEDEM, Kritik und Geschichte, Rechtfertigung d. hymnolog. Studie, Luise Henriette, Kurfürstin v. Brandenburg. — Encyclopädie d. neueren Geschichte, p. p. HERBST. I u. II. Gotha, Perthes. (Excellente publication.) — ROTH, das Büchergewerbe in Tübingen 1500-1800. Tübingen. Laupp. (Très bien traité.) — KNORR, d. polnischen Aufstände seit 1830 in ihrem Zusammenhange mit d. internat. Umsturzbestrebungen. Berlin, Mittler. (Point de vue plus politique qu'historique.) — STRICKER, neuere Geschichte v. Frankfurt a. M. (Intéressante chronique.) — OSTHOFF u. BRUGMAN, morpholog. Untersuch. auf d. Gebiete d. indogerman. Sprachen. Leipzig, Hirzel. (Delbrück : beaucoup de nouveau, tout n'est pas convaincant, mais il n'y a pas de linguiste plus instructif que Brugman.) — BOLTZ, d. Bibliotheken der Klöster d. Athos. Bonn, Nolle. (Traduction de l'opuscule de Lambros.) — Lycophronis Alexandra, rec. KINKEL. Leipzig, Teubner. — HORAWITZ, Erasmiana. II. Wien, Gerold. — HERBST, Gœthe in Wetzlar. Gotha, Perthes. (Très intéressant, quoique non définitif.) — Pausaniæ descriptio arcis Athenarum ed. O JAHN, editio altera recogn. ab MICHAELIS. Bonn, Marcus. (Edition très « aucta ».) — CHRIST, die Wage des Zeus bei Homer. Innsbruck, Wagner. (Plus diffus que profond et pénétrant.) — VOGEL, systemat. Encyclopädie d. Pädagogik. Eisenach, Bacmeister. — SCHNEIDER, ein Lehrplan für d. deutschen Unterricht in der Prima. Bonn, Weber. — BANDAU, zwölf Jahre als Diakonissin. Berlin, Hempel.

Deutsche Literaturzeitung, nº 26, 25 juin 1881 : HOLSTEN, d. Evangelium d. Paulus, I. Berlin, Reimer. — Vocabulario de la lengua mexicana comp. por el P. de Molina, p. p. PLATZMANN. Leipzig. Teubner. (Gerland : publication dont on ne saurait trop reconnaître l'importance

et la valeur) — O. Keller, Epilegomena zu Horaz, III. Leipzig, Teubner. (Kiessling : « expectorations » critiques qu'il faut tout simplement jeter au panier.) — Die deutschen Dichtungen v. Salomon u. Morolf hrsg. v. Vogt. I. Salman u. Morolf. Halle, Niemeyer. (Roediger : très louable; de légers défauts). — Das Glückhafte Schiff von Zürich, p. p. Baechtold. Zürich, Orell, Füssli u. Co. (E. Schmidt : bon.) — Dorer, Cervantes u. seine Werke nach deutschen Urteilen, mit einem Anhange : die Cervantes Bibliographie. Leipzig, Friedrich. (Lemcke : trop facilement fait.) — Stampini, Le odi barbare di Carducci e la metrica latina. Torino, Loescher. (Tobler : beaucoup de soin et de finesse.) — Thumser, de civium atheniensium muneribus eorumque immunitate. Wien, Gerold. (Wilamowitz : le meilleur travail sur le sujet.) — Basler Chroniken hrsg. v. Vischer u. Boos. II. Leipzig, Hirzel. — Friedel, Vorgeschichtliche Funde aus Berlin u. Umgegend. Berlin, Mittler. — Schneider, die Geburt der Athena. Wien, Gerold. (Contestable, mais beaucoup de pénétration.) — Noel, Etude sur l'organisation financière de la France. Charpentier. (Inama : excellent travail d'ensemble.)

Theologische Literaturzeitung, n° 13, 18 juin 1881 : Musée Guimet, Catalogue des objets exposés ; Annales du Musée Guimet, tome I. Leroux (Baudissin). — Weiss, David u. seine Zeit. Münster, Theissing. (Giesebrecht : manque de sens historique, style emphatique.) — Réville (J.), De anno dieque quibus Polycarpus Smyrnae martyrium tulerit. Gent, Schuchardt. (Lipsius : soigné et réfléchi.) — Hertel, die Historia d. Möllenvoigtes Sebastian Langhans, bettreffend die Einführ. d. Reformation in Magdeburg. 1524. Magdeburg, Baensch. (Kawerau.) — Thilo, kurze pragmat. Geschichte d. Philosophie. Cöthen, Schulze.

Philologische Rundschau, n° 25 : Homers Iliad, Gesang 16-18; Homers Odyssee, Ges. 19-24, 6e éd.; Anhang zu Hom. Od., Erläuter. zu Ges. 19-24, 2e éd. : éditions Ameis, revues par Hentze. (Hentze a sur les épaules une lourde tâche : vu l'importance de l'œuvre à laquelle il s'est consacré pour l'enseignement classique, le gouvernement prussien devrait bien lui accorder un congé de quelques années, qui lui permît de la mener plus rapidement à bonne fin.) — Die Tragödien des Sophokles, trad. en vers allemands par Bruch. — Sophokles Œdip. in Kol. deutsch v. Kayser. (En vers iambiques de cinq pieds.) — Vergils Aeneide, ed. Kappe. (2e édit. des chants 7-9; le rapporteur se plaint qu'il n'existe pas de bon commentaire de l'Enéide pour les écoliers, celui de Kappe ne remplit pas la lacune.) — Schlichteisen, De fide historica Silii Italici. (Travail développé et approfondi.) — Peiper, Die handschriftliche Ueberlieferung des Ausonius. — Bernhardy, Geschichte d. griech. Litteratur (I Theil : 4e Bearb.; II Theil, 1re u. 2e Abteil., 3. Bearb. (Simple annonce.) — Droysen, Geschichte Alexanders des Grossen, 3. Aufl. (avec 5 cartes par Kiepert. C'est une impression plus compacte et meilleur marché, d'ailleurs le même texte que la 2e édit. Les notes, renvoyées à la fin du volume, ont été abrégées et remaniées.) — Stolz, Zur Deklination der griechischen Nomina. (45 pages; manque un peu d'indépendance et ne répond pas, quoi qu'il en ait la prétention, à l'état actuel de la science.) — Schnee, Griech. Lernstoff für Quarta.

N° 26 : Hache, De participio Thucydideo, pars I (16 pages). — Berger, Die geographischen Fragmente des Eratosthenes (Travail précieux de recollection des fragments et de reconstitution de l'ouvrage géographique d'Eratosthène.) — Catulli, Tibulli, Propertii carmina M. Hauptio recognita. Ed. IVa ab J. Vahleno curato (Édition sagement conservatrice). — Glaser, Vergilius als Naturdichter u. Theist (Livre qui ne saurait trop être recommandé ; c'est une œuvre qui ouvre une nouvelle voie et qui fera époque). — Mähly, Geschichte der antiken Litteratur

(Œuvre pleine d'indépendance, destinée au grand public instruit, mais qui mérite cependant d'attirer l'attention des spécialistes. Eloge de traductions d'Euripide, de lyriques grecs et latins par le même Mähly). — Weber, Die nationale Politik der Athener (36 pages. Intéressant pour les amis de l'histoire ancienne; exposition remarquable). — Huschke, Die neue oskische Bleitafel (Résultats qui s'écartent notablement de ceux de Bücheler et de Bugge). — Dietsch, Zur Methodik des latein. Unterrichts. — Polémique entre Stengel et Schnee à propos du mémoire du premier sur les scolies d'Aristophane.

Rassegna Settimanale, n° 175, 8 mai 1811 : Ademollo, di nuovo intorno al Cagliostro. — *Bibliographia :* Sellar, The roman poets of the Republic. Oxford, Clarendon press. (2e édition d'un bon ouvrage; la partie la mieux réussie est relative à Lucrèce). — Paganini, Delle relazioni di mess. Francesco Petrarca con Pisa. Lucca, Giusti. (Beaucoup d'érudition et de critique.)

— N° 176, 15 mai 1881 : Bonaparte e il suo tempo. (Le IIIe vol. de Iung; beaucoup de soin, style négligé, quelques bizarreries.) — Casini, Un canzoniere popolare. (D'après un chansonnier de la bibliothèque de Florence, sect. magliabech. VII, 10178.) — *Bibliografia :* Favaro, Galileo Galilei ed il « Dialogo de Cecco di Ronchitti da Bruzene in perpuosito de la Stella nuova ». Studi e ricerche. Venezia, Antonelli. — Il Taketori monogatari, ossia, la fiaba del nonno Tagliabambù, testo di lingua giapponese del nono secolo, trad., ann. e pubblic. per la prima volta in Europa, da Severini. Firenze, Le Monnier. — Foschini, Trattato sul sistema successorio romano in confronto col sistema successorio italiano. I. Macerata.

— N° 177, 22 mai 1881 : Il collegio Ghislieri in Pavia. — Pizzi, La Russia e il Kalevala dei Finni. — Barzelloti, Il razionalismo nella storia della filosofia moderna sino al Leibniz. — Ademollo, Una rappresentazione celebre nel teatro Barberini (1639). — *Bibliografia.* trad. de Minna de Barnhelm en ital. par Ferrari-Aggradi. Milan, Treves. — Dona, Tunisi. Padova, tipogr. del seminario. — Zonghi, Le marche principali delle carte fabrianesi dal 1293 al 1599 racc. e dichiarate. Fabriano, Gentile.

— N° 178, 29 mai 1881 : Ferraris, I contadini nella Russia centrale. — *Bibliografia :* Ser Lapo Mazzei, Lettere di un notaro a un mercante del secolo XIV, con altre lettere e documenti, per cura di Guasti. Vol. II. Firenze, Le Monnier.

Revue de l'Instruction publique en Belgique, XXIV, 3e livraison, 1881 : Thil-Lorrain, De l'enseignement de l'histoire. — P. T. Sur Aulu-Gelle, III, 16, 11. — Grafé, Etude étymol. sur le mot fastigium (suite et fin). — *Comptes-rendus :* Fragmenta philosophorum graecorum, coll. Mullach. III. Platonicos et peripateticos continens. (Motte : mérite l'attention toute spéciale des amis des lettres grecques.) — Havet (L.), De Saturnio Latinorum versu. (De Moor : l'auteur a réuni avec un rare talent les matériaux nécessaires à l'étude du vers saturnien; mais la question même a fait peu de progrès, et certains résultats, acquis aujourd'hui par la grammaire historique, méritaient d'être pris en plus sérieuse considération.) — Croiset (Alf.), La poésie de Pindare et les lois du lyrisme grec. Hachette. (Chef-d'œuvre de perspicacité et d'analyse.) — De Haerne, Coup d'œil historique sur l'art espagnol en rapport avec l'art flamand. Muquardt. (A consulter.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Quinzième année 11 Juillet 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

Philologische Rundschau, n° 27 : AUTENRIETH, Wörterbuch zu den Homer. Gedichten. (Eloge de ce livre qui en est déjà à sa 3e édit. et devient de meilleur en meilleur.) — LIERS, De aetate et scriptore libri qui fertur Demetrii Phalerei περὶ ἑρμηνείας. (L'auteur n'a pas réussi à prouver que le livre est du célèbre Demetrius de Phalère, mais ses recherches ont cependant leur prix.) — PULCH, De Eudociae quod fertur Violario. (Pulch prétend que l'Ιωνία attribué à l'impératrice Eudocie est l'œuvre d'un faussaire du XVIe siècle : la démonstration n'est pas inattaquable. De toute façon, travail important.) — Pomponii Melae de chorographia lib. tres rec. FRICK. (La meilleure édition de cet ouvrage.) — BUDINSZKY, Die Ausbreitung der latein. Sprache über Italien u. die Provinzen des Römischen Reiches (compilation, sans vues personnelles, un peu incomplète, d'ailleurs soigneusement faite, et qui sera utile surtout pour les romanistes.) — HÜBNER, Gundriss zu Vorlesungen über d. latein. Grammatik (2e édit. publication bien réussie ; « M. Hübner peut être fier de son œuvre »). — PELLENGAHR, Die technische Chronologie der Römer in ihrer Entwickelung vom Anfang bis zur Gregorian. Kalenderreform (24 pages : compte-rendu ironique.) — RETZLAFF, Griech. Exercitien.

Rassegna settimanale, n° 179, 5 juin 1881 : MASI, Nicolo Machiavelli e i suoi tempi (d'après les deux vol. publiés par Villari ; le second vient de paraître.) — *Bibliographia :* CHIAPPELLI, Vita e opere giuridiche di Gino da Pistoia con molti documenti inediti. Pistoia, Bracali (de bonnes parties, style négligé). — CALCEDONIO SOFFREDINI, Storia di Anzio, Satrico, Astura e Nettuno. Roma, tipogr. della pace. (Rien à remarquer pour l'archéologie, quelques points à noter pour l'histoire féodale.)

N° 180, 12 juin 1881 : TAMASSIA, Le allucinazioni di Martin Lutero. — Valentin Conrart (d'après l'ouvrage récent de MM. Kerviler et E. de Barthélemy). — MORANDI, I Giudizi del Voltaire su Dante. — *Bibliographia* : BARBIERA, Liriche moderne, con uno studio sulla lirica italiana moderna. Milano, Ottino. — CANTOR, Vorlesungen über Geschichte der Mathematik. Vol. I. Leipzig, Teubner. (Programme un peu trop restreint ; mais beaucoup de soin, de sagacité et de savoir.)

Revue des documents historiques, suite de pièces curieuses et inédites publiées avec des notes et des commentaires par M. Etienne CHARAVAY (Charavay frères. In-8°, 204 p. Tome II, 2e série, 7e année.) : 1° Texte de l'interrogatoire subi, le 16 mars 1760, par la Harpe, accusé, justement du reste, d'avoir composé des couplets satiriques contre les professeurs et le principal du collège d'Harcourt (retrouvé par M. Campardon aux Archives nationales) ; 2° fac similé d'un brevet délivré le 7 décembre 1752 à un nouveau membre de la communauté des marchands de vin de Paris ; 3° lettre écrite par Bourmont le 1er juin 1815 au duc de Feltre, ex-ministre de la guerre de Louis XVIII (coll. de feu Mahérault ; Bourmont annonce sa défection et donne des indications sur les mouvements de l'armée) ; 4° lettre de Létanduère, vainqueur au combat de Belle-Isle (1747) à un négociant de Bordeaux qui l'avait félicité de sa bravoure ; 5° reproduction de l'en-tête d'une facture de Michault, coutelier du roi, sous Louis XV ; 6° lettre écrite le 9 août 1827 par Eug. Delacroix à son ami Poterlet ; 7° instructions données par Louis XI à Chateauneuf, chargé, en 1465, d'une mission auprès de Galéas Sforce qui avait envahi le Dauphiné pour soutenir la cause du roi contre la ligue du Bien public ; 8° lettre de la marquise de Pompadour à Voltaire ; 9° lettre de l'abbé Nic. Colbert sur l'ouverture de la bibliothèque des frères Dupuy ; 10° pièce concernant Olivier le Dain et les efforts que fit le duc d'Orléans pour le délivrer ; 11° supplique de Louis Watteau, neveu du

célèbre peintre, adressée à l'intendant de Hainaut et sollicitant une pension de la ville de Valenciennes ; 12° lettre écrite par le duc d'Orléans, fils aîné de Louis Philippe, au maréchal Soult (1839) pour lui recommander deux officiers de l'armée d'Afrique, le commandant Forey et le capitaine Canrobert ; 13° instructions rédigées par le frère du duc du Maine, le comte de Toulouse, sur la conduite que doivent tenir ses deux neveux, le prince de Dombes et le comte d'Eu, exilés après l'arrestation du duc du Maine (1718) ; 14° lettre de Valentin Haüy, « instituteur national des aveugles travailleurs », priant le ministre de la police de prendre des mesures pour prévenir les troubles de Montreuil-sous-Vincennes, où il veut aller prêcher le 27 janvier 1798 les doctrines de la secte théophilanthropique ; 15° note des droits que la fabrique de Saint-Sulpice réclama pour le convoi du maréchal d'Estrées (1701 ; la note s'élève à 208 livres, mais la maréchale, « avare et brocanteuse », la réduisit à 86) ; 17° acte par lequel Malfillatre (telle est l'orthographe, désormais fixée, du nom du poète) s'oppose aux entreprises d'un abbé Courtois qui essayait de s'emparer de son manuscrit de *Narcisse ;* 17° fac-similé d'un placard imprimé annonçant aux fidèles la maladie grave du cardinal de Noailles (avril 1727) et prescrivant les prières de quarante heures dans les églises ; 18° chanson, non inédite, mais fort peu connue, composée par Armand de Bouchard en l'honneur de Charette et de son entrée triomphale à Nantes après la trêve du 17 février 1795 ; 19° reçu donné par Catherine de Joyeuse, duchesse de Montpensier, des diamants et joyaux qu'elle reprit après la mort de son mari (15 juin 1609) ; 20° correspondance engagée par les acteurs du Théâtre-Français qui revendiquaient en 1796 la propriété de la statue de Voltaire par Houdon ; 21° fac-similé d'un billet de mariage sous Louis XVI « pièce, qui, par sa forme élégante, est un reflet des mœurs raffinées de la fin du XVIIIe siècle » ; 22° lettre de Charles VII (22 sept. 1457) à J. Ph. de Fiesque, amiral de Gênes ; 23° lettre du 16 juin 1794, écrite, au nom de la commission exécutive de l'instruction publique, aux administrateurs des Pyrénées-Orientales ; 24° deux lettres, l'une du vicomte de Turenne, l'autre de Mme de la Trémoille, concernant l'arrestation du duc de Bouillon, compromis dans la conspiration de Cinq-Mars ; 25° document sur le mariage religieux en 1803 (lettre de l'archevêque au maire du 2e arrondissement) ; 26° lettre du duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier, à un noble de son duché qu'il invite à assister à son mariage ; la lettre est curieuse en raison des détails de costume et d'étiquette qu'elle renferme ; 27° lettre du comte de Metternich-Winnebourg à Barentin, et un mémoire de ce dernier, à propos de la nombreuse domesticité des émigrés réfugiés à Bruxelles ; 28° fac-similé d'une charte de Jean Beket (avril 1266) ratifiant une vente faite par son père à l'église de Dommartin près Hesdin ; 29° lettre envoyée par les agents généraux du clergé de France à l'évêque de Saint-Papoul, Louis de Claret, pour lui annoncer que Louis XIII convoque à Poitiers des députés du clergé chargés de lui voter une somme destinée aux dépenses du siège de La Rochelle ; 30° lettre de Charles VIII sollicitant l'appui du duc de Milan pour obtenir à Guill. de Haraucourt le chapeau de cardinal ; 31° permis d'inhumer le corps de La Beaumelle (18 nov. 1773) ; 32° lettre de Marie d'Anjou recommandant son physicien au chancelier du duc de Milan ; 33° pétition, rédigée par les rédacteurs de l'*Avenir*, Lamennais, Montalembert, etc., demandant aux députés de reconnaître l'indépendance de la Pologne ; 34° lettre de Pierre Ier duc de Bourbon ; 35° fac-similé d'un exemplaire des lettres de maîtrise de la communauté des tapissiers de Lyon (1759) ; 36° note où la duchesse d'Orléans, mère de Louis Philippe, s'élève contre la nécessité des cérémonies et du faste des églises ; ainsi qu'une lettre de Louis Philippe

écrite cinq jours après la mort de sa mère et contenant des détails intéressants sur les préparatifs des funérailles ; 37° lettre de Charles VIII aux bourgeois de Lyon pour leur signaler le pillage des bagages de l'armée française par les Stradiots à Fornoue et leur enjoindre d'arrêter les voleurs, s'ils passent par Lyon ; et divers autres documents relatifs à cet épisode ; 38° bulle du pape Alexandre IV accordant des privilèges aux Chartreux (1257, en fac-similé) ; 39° document où la veuve du libraire-imprimeur Coustelier se plaint que Crébillon se soit fait donner par elle un blanc-seing, dont il la menace de se servir, parce qu'elle a repoussé ses propositions de mariage ; 40° lettre de Fortoul à Pie, évêque de Poitiers, lettre datée du 29 nov. 1855 et où le ministre pose nettement la nécessité de maintenir les limites placés entre l'Eglise et l'Etat ; 41° quittances du chancelier de France, Louis de Luxembourg ; 42° ordre du lieutenant de police Hérault (8 février 1726) de saisir tous les exemplaires de la 1re édition des *Lettres* de Mme de Sévigné, le livre ne portant ni privilège, ni permission, ni nom d'auteur, ni nom d'imprimeur (à cet ordre est joint le procès-verbal du commissaire ; 43° lettre de Louis XV au président Molé (il veut prendre connaissance des constitutions des Jésuites, 1761) ; 44° lettre de Mérimée à M. Gérôme ; 45° acte curieux par lequel Charlotte de Bourbon, abbesse de Jouarre, future femme de Guillaume le Taciturne, invoque et obtient le témoignage de ceux qui ont assisté autrefois à sa profession et à sa protestation ; 46° document sur le chansonnier Gallet et le bruit qu'il faisait dans sa maison ; 47° quittance d'un marchand parcheminier du xve siècle ; 48° lettre du colonel Combe demandant sa retraite (18 nov. 1836) ; 49° document sur Bachaumont ; 50° lettre où Benj. Constant expose ses idées sur la liberté de l'instruction ; 51° lettre de Bernis à Voltaire ; 52° acte par lequel le Dauphin (1420) récompense son échanson Gamaches qui lui a apporté des étrennes de la part de la Dauphine ; 53° lettre adressée par le médecin de Louis XV, La Peyronie, au procureur général du Parlement, et destinée à rassurer les Français sur la santé de leur roi (Metz, 19 août 1744) ; 54° lettre curieuse de Rapp sur la discipline militaire ; 55° document sur Vaucanson ; 56° certificat d'Halincourt à propos des fortifications de Lyon (1615) ; 57° acte relatif aux perquisitions dans le château d'Ecquevilly (sept. 1792) ; 58° lettre de Jérôme Bonaparte au prince Louis (27 juill. 1846, mort du père de Napoléon III ; avec fac-similé) ; 59° quittance d'un drapier pour fourniture d'étoffes aux enfants de Henri II ; 60° deux lettres du chevalier d'Eon, l'une renfermant un traité passé avec l'éditeur d'Amsterdam, Rey, pour la publication des *Loisirs du chevalier d'Eon en Angleterre* et l'autre, réglant la vente de l'ouvrage et les envois à faire aux journalistes ; 61° lettre de Fontaine-Cramayel, préfet du palais, au censeur dramatique Nogaret sur l'Opéra-Comique en 1803 ; 62° deux spécimens de factures illustrées de marchands du xviiie siècle ; 63° acte par lequel Sedaine vend à Brunet l'opéra-comique *Richard Cœur-de-Lion* ; 64° lettre de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, au roi, annonçant l'envoi de son secrétaire Dangeul (1387, affaire de Clisson) ; 65° procès-verbal du commissaire qui constata le décès de Vauvenargues le dimanche 28 mai 1747, en l'hôtel de Tours, rue du Paon, levé des scellés, etc. (documents intéressants) ; 66° lettre de Dazincourt à Des Entelles. — Tables

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Quinzième année 18 Juillet 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PERIODIQUES

The Academy, n° 477, 25 juin 1881 : BURTON, Os Lusiadas (the Lusiads), englished. Quaritch. (Crawfurd : « an echo not unworthy of the « great organvoice of Portugal ».) — The Register of the Visitors of the University of Oxford, from 1647 to 1658, p. p. BURROWS. Camden Society. — CHIROL, Twint Greek and Turk, or jottings during a journey through Thessaly, Macedonia a. Epirus in the autumn 1880. Blackwood. — STANLEY, Christian institutions, essays on ecclesiastical subjects. Murray. — Aubrey's Remaines of gentilisme a. judaisme, p. p. BRITTEN; for the Folk-Lore Society, Satchell. (Réimpression intéressante.) — Prof Rolleston (not. nécrol.). — Clive's despatch announcing the victory of Plassey. — A possible autograph of Shakspere. (Perry.) — A help for the beginner in the gothic language. (Krebs : il s'agit de « Ulfilas, Evangelium Marci, grammat. erläut. v. R. Müller u. Hœppe.) — Swift's Giddy fits. (Legg.) — Gascoigne's Liber Veritatis. (R. Lane-Poole). — The Mesnevy of Mevlānā Jelāl-ed-din Muhammed Er-Rūmy, book the first : together with some account of the life and actes of the author, illustrated by a selection of characteristic anecdotes, as collected by El-Eflāki, transl. by REDHOUSE. Trübner. (Stanley Lane-Poole : très important et très soigné.) — The collected works of Mac Cullagh, prof. of natural philosophy in the Univ. of Dublin. Longmans.

N° 478, 2 juillet 1881 : HUNTER, The imperial gazetteer of India. Trübner. — RHEES, James Smithson and his bequest. Washington, Smithsonian institution. — Our own country. Cassell, Petter, Galpin a. Co. (Livre sans date, et sans nom d'auteur ; articles détachés sur quelques endroits de l'Angleterre.) — VAUGHAN, The manners and customs of the Chinese of the Straits Settlements. Singapore. (Intéressant.) — John Critchley Prince. DOUGLAS LITHGOW, The life of John Critchley Prince; The poetical works of John Critchley Prince. Manchester, Heywood. — *Correspondance :* The disappearance of bishop Mountagu's ms. of the latin version of Ignatius. (Backhouse.) — The Adigh-ey or true circassian language. (Fairfield.) — *Science :* The Dhammapada, by Max MÜLLER ; The Sutta-Nipâta, by V. FAUSBÖLL. Sacred books of the east, X. Clarendon Press. (Rhys Davids.) — Some archeaeological books. (Murray : PERROT et CHIPIEZ, Histoire de l'art dans l'antiquité. Hachette; RAYET, Monuments de l'art antique, II ; PETERSEN, Die dreigestaltige Hekate.)

The Athenaeum, n° 2800, 25 juin 1881 : Poetry of Byron. chosed a. arranged by Matthew ARNOLD. Macmillan. — BADGER, An english-arabic lexicon. Kegan Paul. (Le critique félicite l'auteur « upon the high merits of his book, which, if not altogether fautless, is to superior to any previous attempt in this direction that it bids fair to remain for many generations the standard english-arabic dictionary ».) — LANG, The library. Macmillan. (Instructif et amusant.) — COLQUHOUN, With the Kurram field force. 1878-79. Allen; Kurum, Kabul a. Kandahar, being a brief record of impressions in three campaigns. Edinburgh, Douglas. — Cassell's library of english literature, sel. edit. a arranged by MORLEY. Cassell. (Livre qui rendra de réels services.) — Notes from Oxford. — The palaeographical Society. — Shaskspeare notes. (A. H. et Nicholson.) — Corpus inscriptionum americanarum. (Burton.) — The Didot library. — CUTLER, a grammar of japanese ornament a. design. Batsford. — Preservation of ancient monuments. (Cochran-Patrick.)

N° 2801, 2 juillet 1881 : ARBUTHNOT, Major-general Sir Thomas Munro, governor of Madras, selections from his minutes and other offi-

cial writings. Kegan Paul. — WHITE, Memoirs of the protestant episcopal church in the united states of America. New York, Dutton. — The crowned Hippolytus and other poems. by M. ROBINSON. Kegan Paul. (« A careful and extremely pleasing version » de l'Hippolyte.) — Briscoe, Old Nottinghamshire Hamilton, Adams u. Co. — Encyclopaedia britannica. XII. Hir-Ind. Edinburgh, Black. (On y trouve les articles suivants : Hume, de M. Adamson ; Homère, de M. Munro ; Histoire, de M. Morison ; Horace, de M. Sellar ; Hobbes, de M. Robertson ; G. de Humboldt, de M. Sayce ; Hood, de lord Houghton ; Leigh Hunt, de M. Garnett ; Inde, de M. Hunter ; excellente suite d'une précieuse publication qui est comme le dépôt des nouvelles méthodes et qui marque une époque dans le développement de la science anglaise.) — KWONG KI CHIU, A dictionary of english phrases, with illustrative sentences, etc. Sampson Low. — Oriental philology. (James DARMESTETER, Coup d'œil sur l'histoire du peuple juif : « an interessing monograph... a lively and summary picture... expresses eloquently the interest which Jewish history has in general.) — Shakspéreana (Scott). — The 1812 édition of « the book ». (Thoms.) — An uncial ms. of the Gospels. (Mahaffy.) — George Peele at Christ's hospital. (Ingram.) — A. hittite ring (Percival.) — Roman towers at old Cairo (Butler). — Palestine exploration.

Literarisches Centralblatt, n° 26, 25 juin 1881 : HEILPRIN, The historical poetry of the ancient Hebrews. II. New-York, Appleton. (Instructif.) — Plotini Enneades, rec. MUELLER. Berlin, Weidmann. (Texte et trad. de Plotin, public. de grande valeur.) — HEISTERBERGK, ueber den Namen Italien. Freiburg, Mohr. (Travail purement historique, clair, soigné, parfois contestable.) — SCHLIEPHAKE, Geschichte von Nassau, fortges. v. MENZEL. X. Wiesbaden, Kreidel. (Bon.) — SCHAUMANN, Sophie Dorothea, Prinzessin v. Ahlden u. Kurfürstin v. Hannover. Hannover, Klindworth. (Travail très important.) — HERRMANN, Peter der Grosse u. d. Zarewitsch Alexei. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Surtout d'après la correspondance du Hanovrien Weber qui est un document précieux.) — LIERS, de aetate et scriptore libri qui fertur Demetrii Phalerei περὶ Ἑρμηνείας : Breslau, Koebner. (Ne réussit pas, et ne pouvait réussir, à prouver que l'auteur est Démétrius de Phalère.) — MÜLLER-STRÜBING, Thukydideische Forschungen. Wien, Konegen. (Foule d'observations fines, de belles découvertes, de corrections excellentes et de remarques de grande portée.) — STORM, engelsk filologi, trad. englische Philologie. I. Die lebende Sprache. Heilbronn, Henninger. (Très bon, beaucoup de jugements excellents.) — LEPSIUS u. TRAUBE, Schauspiel u. Bühne. I u. II. München, Ackermann. (Très instructif au point de vue et historique et esthétique.) — KRAINZ, Mythen u. Sagen aus d. steirischen Hochlande. Bruck a. d. Mur, Jilg. (Bon.) — BECKER, die heidnische Weihformel D. M. auf altchristlichen Grabschriften. Gera, Reisewitz. (Mauvais.)

N° 27, 2 juillet 1881 : KRAUS, Realencyclopädie d. classischen Alterthümer. II-IV. Freiburg, Herder. (Ne répond pas aux exigences qu'on a le droit de faire.) — LINBERGER, Geschichte des Evangeliums in Ungarn sammt Siebenbürgen. Budapest. (Résumé très louable.) — HARMS, Geschichte der Logik. Berlin, Hofmann. — LEIBNIZ, philosophische Schriften, hrsg. v. GERHARDT. IV. Berlin, Weidmann. — Abhandl. des archäologisch-epigraphischen Seminars, hrsg. v. BENNDORF u. HIRSCHFELD. II. Die Reisen des Kaisers Hadrian v. DÜRR. Wien, Gerold. (Très bon travail, où les témoignages sont rassemblés avec soin et mis en œuvre avec beaucoup de critique et de bonheur.) — SCHREINER, aus der Geschichte Dillenburgs. — SYBEL (v.), kleine histor. Schriften. III. Stuttgart,

Cotta. (Recueil d'excellentes études ; lire surtout celle qui a trait à Napoléon III.) — GONZENBACH, d. General Hans Ludwig v. Erbach. Bern, Wys. (Très utile pour l'hist. de la guerre de trente ans.) — MAURENBRECHER, die preussische Kirchenpolitik u. d. Cölner Kirchenstreit. Stuttgart, Cotta. — LUX, von Loanda nach Kimbundu. 1875-76. Wien, Hölzel. — Al-Moschtabih auctore Schamsoddin Abu Abdallah Mohammed ibn Ahmed ad-Dhahabi, p. p. de JONG. Leiden, Brill. (Publié avec tout le soin et toute la conscience que demandait l'édition d'un texte aussi important.) — Aristophanis Ranae. rec. de VELSEN. Leipzig, Teubner. (Digne de grands éloges.) — Lysistrata, Ecclesiasuzae, p. p. BLAYDES. Halle, Waisenhaus. (Ce sont pas de modèles de critique et d'exégèse, mais « ein anregendes object ».) — VARNHAGEN, eine italien. Prosaversion d. sieben Weisen. Berlin, Weidmann.

Deutsche Literaturzeitung, n° 27, 2 juillet 1881 : VIGNOLI, Mythus u. Wissenschaft. Leipzig, Brockhaus. (Usener : travail sérieux et original.) — BONITZ, ueber den Ursprung der homerischen Gedichte, 5e Aufl. besorgt von NEUBAUER Wien, Gerold. (Hinrichs : à recommander à ceux qui veulent se tenir au courant et s'instruire.) — Humboldt's Briefe an eine Freundin, p. p. HOHENHAUSEN. Berlin, Cronbach. (Jacoby : très intéressant.) — WETZEL, die Translatio S. Alexandri, eine krit. Untersuchung. Kiel, Lipsius u. Tischer. (Schirren : à consulter.) — A. STERN, Geschichte der Revolution in England. Berlin, Grote. (Pauli : beaucoup de soin et de talent, jugement impartial.) — DELBRÜCK, das Luben v. Gneisenau, IV. Band. Berlin, Reimer. (Isaacsohn.) — V. HOLST, Verfassungsgeschichte der Vereinigten Staaten von Amerika seit der Administration Jackson's. II B. Von d. Annexion v. Texas bis z. Compromis v. 1850. Berlin, Springer. (Gierke : très remarquable ; est une histoire non-seulement de la constitution, mais de la vie politique des Etats-Unis.)

Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. IV, livr. 4, 1881 : Le Diatessaron de Tatien et le commentaire sur l'Evangile de Marcion retrouvés dans une œuvre d'Ephrem de Syrie par Ad. HARNACK. — Etude sur Augustin par Hermann REUTER. — La prétendue « Kirchenordnung » de Marbourg de 1527 et le premier enseignement catéchistique de Luther touchant la cène, essai critique par Theodor BRIGER. — *Analectes*. Hymnes latines d'après des manuscrits de Saint-Pétersbourg publiées par R. GILBERT. — Contribution strasbourgeoise à l'histoire du colloque de Marbourg. — L'original allemand de l'Augustina par Th. KOLDE. — Contribution à l'histoire de la réforme en Espagne par Otto WALTZ.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 25 et 26, 22 et 29 juin 1881 : SCHULTZ, d. Lehre v. d. Gottheit Christi. Gotha, Perthes. — KELLER, Epilegomena zu Horaz. Leipzig, Teubner. (Haüssner : répertoire critique assemblé avec beaucoup de soin et très abondant ; les manuscrits explorés avec une « acribie » très minutieuse ; revision de toutes les questions relatives à Horace ; base sûre d'interprétation sur laquelle il faudra s'appuyer pour donner des éditions scolaires ; livre indispensable et qui rend un service essentiel.) — BERNER, zur Verfassungsgeschichte d. Stadt Augsburg v. Ende d. römischen Herrschaft bis z. Kodification d. zweiten Stadtrechts im Jahre 1276. Breslau, Koebner. (Zeumer.) — REVILLOUT, Chrestomathie démotique. Vieweg ; Nouvelle chrestomathie démotique . Leroux. (Erman : très précieux.) — DEVAUX, Etudes politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine. (Plew : ce qui est bon dans ce livre n'est pas nouveau, et ce qui est nouveau n'est pas bon).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Quinzième année 25 Juillet 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 479, 9 juillet 1881 : Stevenson, Virginibus puerisque, and other papers. Kegan Paul. — Burke, Letters, speeches and tracts on irish affairs, p. p. Matthew Arnold. Macmillan. (Payne : édition d'écrits qui témoignent du courage, de la sincérité et de la générosité des convictions de Burke.) — Morris, The life of father John Gerard, of the society of Jesus. Burns a. Oates. — Hayes, New Colorado and the Santa Fe Trail. Kegan Paul. — K. Hillebrand, France and the French in the second half of the nineteenth century. Trübner. (Creighton : livre plein de remarques excellentes sur la science politique; mais n'accorde que peu de place aux bons côtés de la France, et s'appesantit sur les défauts : l'ouvrage fait l'effet « of constant carping ».) — Fridericia, Danmarke y dre politiske Historie. 1634-45. Kjöbenhavn. Erolev. — Theodore Benfey (reprod. de l'art. du *Times*). — The St. Albans parish register. — The revised version of the New Testament. (Dickson.) — Mader's editions of Polycarp and Barnabas. (Backouse.) — The languages of the Caucasus. (Webster.) — *Science :* Evans, The ancient bronze implements, weapons and ornaments of Great Britain a. Ireland. Longmans. (Rudler.) — Select elegies of Propertius, p. p. Postgate. Macmillan. (Ellis : soigné.)

The Athenaeum, n° 2802, 9 juillet 1881 : Rutherford, The new Phrynichus. Macmillan. — The prophecies of Isaiah, translated from the hebrew by Rodwell. Norgate. — Fraser, Records of sport and military life in Western India. Allen. — Historical and antiquarian publications. (Parton, Life of Voltaire. Sampson Low : des erreurs.) — The Carlyle Memorial. (Allingham.) — Notes from Dublin. Belshazzar's feast. (Boscawen.) — Benfey (not. nécrol.). — Shakspeare's tombstone. (Hendrie.) — A prize essay on thrift. (Smiles.) — Milhn, Excavations at Carnac (Brittany), a record of archaeological researches in the alignments of Kermario. Edinburgh, Douglas. (Livre digne d'être lu; on regrette d'autant plus la mort prématurée de l'auteur.) — Notes from Athens. (Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 28, 9 juillet 1881 : Lecky, Entstehungsgeschichte u. Charakteristik d. Methodismus, übers. v. Löwe. Leipzig, Winter. (Très juste.) — Ceuleneer (de), Essai sur la vie et le règne de Septime Sévère. Berlin, Calvary. (Excellent recueil de matériaux bien ordonnés.) — Holst, Verfassungsgeschichte der Vereinigten Staaten von Amerika, II. Berlin, Springer. (De minces défauts et de grandes qualités, beaucoup de sens politique, profonde connaissance des faits.) — Trenchner, Pali miscellany. London, Williams a. Norgate. (Renferme le texte et la trad. de l'introduction du Milindapañho et des remarques de grande valeur.) — Comicorum atticorum fragmenta, p. p. Kock. I. Antiquae comœdiae fragmenta. Leipzig, Teubner. (Excellent; quelques remarques de détail.) — Fragmenta philosophorum graecorum, p. p. Mullach. III. Platonicos et peripateticos continens. Didot. (N'est pas complet; ne renferme que quelques représentants des deux écoles; ne connaît pas la littérature du sujet, surtout en ce qui concerne Albinus; toutefois indispensable.) — Savini, la grammatica ed il lessico del dialetto Teramano. Turin, Loescher. (Intéressant.) — Carpenter, Grundriss der neuisländischen Grammatik. Leipzig, Schlicke. (Des défauts, mais l'ouvrage est recommandable, et on y apprendra beaucoup.) — Lundgren, Spar af hednisk tro och kult i forsvenska personnamn. Upsal. (Très soigné.) — Schalk, nordisch-germanische Götter-und Heldensagen. Oldenburg, Stalling. (Récits pour la jeunesse.) — Soltau, ueber Entstehung u. Zusammensetzung der altrömischen Volksver-

sammlungen. Berlin, Weidmann. (Fort long article signé L. L...e; et comprenant cinq colonnes très serrées.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 28, 9 juillet 1881 : WEBER, System der altsynagogalen palästinischen Theologie aus Targum, Midrasch und Talmud dargest. p. p. DELITZSCH u. SCHNEDERMANN. Leipzig, Dörffling u. Franke. (Wellhausen.) — Rothe's Geschichte der Predigt von den Anfängen bis auf Schleiermacher, p. p. TRÜMPELMANN. Bremen, Heinsius. (ce n'est pas un bon manuel, l'ouvrage ne doit être recommandé qu'à ceux qui connaissent quelque peu le sujet.) — Moses Mendelssohns Schriften zur Philosophie, Aesthetik u. Apologetik, p. p. BRASCH. Leipzig, Voss. (Meyer : choix de morceaux essentiels.) — PISCHEL u. BÜHLER, the Desinâmamâlâ of Hemachandra, I. Text. a. critical notes by PISCHEL. Bombay. (Goldschmidt : publication d'une source de premier rang, un des plus grands services qu'on puisse rendre à la « prakritphilologie ».) — STAMPINI, La poesia romana e la metrica; commento metrico a XIX odi di Orazio Flacco. Turin, Loescher. (Leo.) — SCHRÖDER, das Anegenge, eine literarhistorische Untersuchung. Strassburg, Trübner. (Schönbach : recherches réussies et qui épuisent le sujet.) — FISCHER, Lessing als Reformator der deutschen Litteratur. Stuttgart, Cotta. (E. Schmidt.) — ENMMANN, Untersuchungen über die Quellen des Pompeius Trogus für die griechische u. sicilische Geschichte. Dorpat, Karow. (Holm : beaucoup de soin, des détails nouveaux.) — SCHAEFER, die Hansestädte u. König Waldemar v. Dänemark. Jena, Fischer. (Très bon.) — TOMASCHEK, die Goten in Taurien. Wien, Hölder. (Müllenhoff : excellent; méthode sévère.) — A tabula de bronze de Aljustrel lida, deduzida e commentada, por ESTACIO DA VEIGA (Hübner : à ne pas négliger.) — Memoria das Antiguidades de Mertola p. p. ESTACIO DA VEIGA. (Hübner : bon.)

Theologische Literaturzeitung, n° 14, 2 juillet 1881 : METZ, d. Antipetrin. Rede d. Apostels Paulus dialect. erörtert. Hamburg, Nolte. — JUNGMANN, Dissertationes selectae in historiam ecclesiasticam. I. Ratisbonne, Pustet. (Harnack.) — GOLDZIHER, Le culte des saints chez les musulmans. Leroux. (Socin : esquisse qu'il faut accueillir avec gratitude et où l'auteur montre tout son savoir.) — ROGET, Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade, VI. Genève, Julien. (Staehelin.) — PFLEIDERER, Kantischer Kritizismus u. englische Philosophie. Halle, Pfeffer. (Gottschick.) — REI, der Gott d. Christenthums als Gegenstand streng wissenschaftl. Forschung. Prag, Rziwnatz. (Thönes : ne sera compris de personne, venu mille ans trop tôt). — DEBES, das Christenthum Pestalozzi's. Gotha, Thienemann.

Philologische Rundschau, n° 28 : KEIL, De particularium finalium graecarum vi principali et usu homerico. (Contribution méritoire à l'histoire de la syntaxe grecque.) — EICHLER, De Cyrupaediae capite extremo. (A considérer, quoique la démonstration ne soit pas de tout point convaincante : la thèse de l'auteur est que ce chapitre, étranger à la Cyropédie, est cependant de Xénophon.) — ZYCHA, Bemerkungen zu den Anspielungen u. Beziehungen in der XIII. u. X. Rede des Isokrates. — Ciceros Rede für P. Sestius, erkl. v. HALM. (5e édit. C'est dans cette nouvelle édition que ce difficile discours est le plus lisible.) — SAALFELD, C. Julius Caesar. (Petit écrit intéressant, où la conduite de César vis-à-vis des Gaulois est examinée au double point de la morale et de la politique. Le critique profite de l'occasion pour se glorifier de la conduite de ses compatriotes contre les francs-tireurs dans la guerre de 1870.) — NICOLAÏ, Geschichte der röm. Litteratur. (Manque de soin. Ouvrage bien inférieur à celui de Teuffel.) — DEPPE, Des Dio Cassius Bericht über die Varus-Schlacht; ID., Der römische Rachekrieg in Deutschland. (L'auteur ignore ce qui a été fait avant lui, et enfonce très consciencieusement

des portes ouvertes.) — ALLEN, Remnants of early latin, selected and explained for the use of students. (Travail qui fait honneur à la philologie américaine, et qu'il y aurait avantage à traduire en allemand.) — MATTHIAS, Griechische Wortkunde im Anschluss an Xenophons Anabasis für Gymnasien. (Vocabulaire où tous les mots de l'Anabase sont rangés par groupes, comme dans le dictionnaire grec de Jules Pollux.)

N° 29 : MÜLLER-STRÜBING. Thukydideische Forschungen. (Ouvrage de polémique, d'une lecture pénible; le critique n'admet guère des hypothèses de l'auteur.) — BRÖCKER, Untersuchungen über Diodor. (Détruit plus d'une conclusion assez généralement admise; ne prouve pas suffisamment les opinions propres qu'il avance. A tiré grand parti des variantes du ms. de Patmos, qui ont une importance historique.) — KUHLMANN, De Sallustii codice 500. (Bonne réfutation d'objections qui ont été faites à la thèse de Jordan suivant laquelle ce ms. de Paris est le principal guide à suivre pour l'établissement du texte.) — Caesaris comm. de bello gallico. Hrsg. v. RHEINHARDT. (3e édit., illustrée de plans de bataille, représentations d'armes, camps, scènes militaires, etc. Fort utile pour les écoliers.) — HEYDEMANN, De senatu Atheniensium. (Pouvoirs et attributions, déduits des témoignages épigraphiques, et en ne recourant aux auteurs qu'accessoirement. Tout à fait bon dans son ensemble, à quelques conclusions de détail près.) — PLÖCKINGER, Politische Wirren zu Athen während des peloponnesischen Krieges. (43 pages, assez bien au courant, sans rien de neuf.) — POHL, Das Ichthys-Monument von Autun. (Nouvelle édition, avec commentaire, de cette inscription de onze lignes, importante pour l'histoire des premiers temps de l'Eglise gauloise. Travail qui contient de bons résultats nouveaux.) — Leipziger Studien zur klassischen Philologie. Bd. III. (WIRTH, De motione adjectivorum quae in ιος, αιος, ειος, ιμος terminantur, et CURTIUS, Homerische Miscellen *et* Miscellen.) — WITTICH, Kurzgefasstes Lehrbuch des Lateinischen.

Rassegna Settimanale, n° 181, 19 juin 1881 : CORRERA, U munaciello. — *Bibliographia* : ADINOLFI, Roma nell' età di mezzo. Tomo I. Roma, Bocca. (Beaucoup de soin et de recherches, sera indispensable.) — VERNARECCI, Ottaviano de' Petrucci da Fossombrone, inventore dei tipi mobili metallici della musica nel secolo XV. Fossombrone, Monacelli. — VIGONI, Abissinia, Giornale di un viaggio. Milano, Hoepli.

N° 182, 26 juin 1881 : MALFATTI, Goethe e Napoleone. — MOLA, Un libro di condannati. — *Bibliografia* : GRAF, La legenda dell' amore. Torino, Loescher; FIORETTO, L'amore nella vita e nella lirica italiana nei primi secoli dopo il mille. Verona, Drucker e Tedeschi (Graf a écrit sur le sujet 30 pages qui forment une conférence assez bonne; Fioretto n'a pas une connaissance suffisante du sujet.) — SCHÖNFELD, Andrea Sansovino u. seine Schule. Stuttgart, Metzler. (N'est pas sans mérite.) — BENVENUTI, Saggio di bibliografia atestina. Bologna, Zanichelli. — Diplomatarium Veneto-Levantinum sive acta et diplomata res venetas graecas atque Levantis illustrantia. 1300-1350. Venetiis.

Athenaeum belge, n° 12, 15 juin 1881 : DE MARTIS, La forme primitive della evoluzione economica. Torino, Loescher (De Laveleye). — HAVARD, La Hollande à vol d'oiseau. Quantin. (Fredericq.) — LAUGEL, Le XVIe siècle, études et portraits. Plon. — Le Livre du chemin de long estude, par Christine de Pizan, publié pour la première fois d'après sept ms. de Paris, de Bruxelles et de Berlin, par PÜSCHEL. Berlin, Damkoehler. (Très long art. de Scheler; l'éditeur s'est imposé un grand labeur; beaucoup de corrections proposées.) — Notes et études : Rubens et Peiresc.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Quinzième année 1er Août 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 480, 16 juillet 1881 : Selections from the minutes a other official writings of sir Thomas Munro, governor of Madras edit. by ARBUTHNOT. 2 vols. Kegan Paul. — V. D. LINDE, Quellenstudien zur Geschichte des Schachspiels; *et* das erste Jahrtausend der Schachlitteratur. 850-1880. Berlin, Springer. (Wayte.) — PARTON, Life of Voltaire. 2 vols. Sampson Low. (Saintsbury : livre peu original, mais qui rendra des services au public anglais.) — Coxe. (Not. nécrol.) — New italian books (GOZZADINI, Nanne Gozzadini e Baldassare Cossa poi Giovanni XXIII. Bologna, Romagnoli : VERGILI, Francesco Berni. Florence, Le Monnier ; DE AMICIS, Ritratti letterari. Milan, Treves; etc.) — *Correspondance :* Carlyle and genius. (Noel.) — A new catalogue of the Bodleian mss. (Arnold.) — Bishop Mountagu's chaplain. (Backhouse.) — *Science :* SAYCE, The ancient hebrew Inscription discovered at the pool of Siloam in Jerusalem. (Cheyne.) — Oriental philology. (KAEGI, der Rig Veda, die älteste. Literatur der Inder. Leipzig, Schulze; TRUMPP, die Religion der Sikhs, nach den Quellen dargestellt; V. D. GHEYN, Le berceau des Aryas. Bruxelles, Vramant; SENART, Les inscriptions de Piyadasi. I.)

The Athenaeum, nº 2803, 16 juillet 1881 : Miss THACKERAY (Mrs. Richmond RITCHIE.) Madame de Sévigné, foreign classics for english readers. Blackwood. (Peinture très vive, très animée et très brillante de la plus charmante des « lady letter-writers ».) — RAWLINSON, History of ancient Egypte. 2. vols. Longmans. (Écrit d'un style sobre, peut être consulté avec confiance, fruit de lectures profondes; « suitable both for the general inquirer and the student ».) — The Mesnevi of Mevlána Jelál-ud-din-Muhammed er-Rúmí. I. transl. by REDHOUSE. Trübner. — BADEAU, Military history of Ulysses S. Grant from april 1831 to april 1865. New York, Appleton. — The literature of folklore: (Em. LEGRAND. Recueil de contes populaires grecs : très intéressant.) — The Sidneian psalms. (Nicholson.) — Coxe. (Not. nécrol.) — The earliest map with « America » marked on it. (Collector.) — The Siloam inscription. (Shapira.) — Thomas Carlyle's youth. — WOLTMANN, a. WOERMANN, History of painting, edited by COLVIN. I. Kegan Paul.

Literarisches Centralblatt, nº 29, 16 juillet 1881 : HAVET, L'hérésie et le bras séculier au moyen-âge jusqu'au XVIIIᵉ siècle. Champion. (Beau travail qui arrive à des résultats justes et démontrés.) — WIEDEMANN, Geschichte d. Reformation u. Gegenreformation im Lande unter der Enns. 2 vols. Prag, Tempsky. (De vastes matériaux assez bien mis en œuvre, trop de détails peut-être et quelques bizarreries de style.) — MENDELSSOHNS Schriften zur Philosophie, Aesthetik u. Apologetik, p. p. BRASCH. — MATZAT, Grundzüge der Geschichte. Berlin, Parey. — SCHIRRMACHER, Geschichte Castiliens in. XIIᵉⁿ u. XIIIᵉⁿ Jahrh. Gotha, Perthes. (Forme la continuation de Lembke-Schäfer, tâche pénible, mais accomplie d'une excellente façon ; sources soigneusement consultées ; style précis et vivant). — Hanserecesse von 1431-1476, bearb. v. VON DER ROPP. III. Duncker u. Humblot. — WÖRNER, Ambr. Bitschen, der Stadtschreiber von Liegnitz. Liegnitz. — BRÜCK, die geheimen Gesellschaften in Spanien von ihrem Eindringen in Spanien bis zum Tode Ferdinands VII. Mainz, Kirchheim. (De grands mérites.) — LUGEBIL, der genetivus singularis in der sogen. zweiten altgriech. Declination. Leipzig, Teubner. — KÖHLER (C.), das Thierleben im Sprichwort der Griechen u. Römer. Leipzig. Fernau. (Un certain nombre de fautes et d'erreurs.) — NAPOLSKI, Leben u. Werke des Trobadors Ponz de Capduoill. Halle, Niemeyer. (Beaucoup de soin.) — REINSCH, die Pseudevangelium v. Jesu u. Maria's Kindheit in d. roman u. german. Literatur. Halle, Niemeyer. (Quelques

défauts.) — Maurer, ueber die Wasserweihe des germanischen Heidenthums. München, Franz. (Contestable, mais la question est intéressante, et l'auteur l'a discutée en s'appuyant sur des matériaux abondants.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 29, 16 juillet 1881 : Schultz, die Lehre v. d. Gottheit Christi. Gotha, Perthes. — Osthoff und Brugman, Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogerman. Sprachen. III. Leipzig, Hirzel. (Cette troisième partie est due à Brugman seul.) — Graux, De Plutarchi codice manu scripto Matritensi injuria neglecto. (Diels : « ce manuscrit est la trouvaille la plus importante que G. ait faite dans ses pénibles recherches en Espagne; c'est un plaisir de voir ce texte sous sa nouvelle forme, purifié des fautes que la perspicacité des Reiske, des Coraï, des Schaefer et des Cobet n'avait pu qu'en partie corriger. »). — Merguet, Lexicon zu den Reden des Cicero mit Angabe sämmtlicher Stellen. II. Jena, Fischer. (Andresen : ouvrage qui témoigne d'une « acribie » étonnante et qui sera de la plus précieuse utilité.) — Köhler (C. S.), das Tierleben im Sprichwort der Griechen u. Römer. Leipzig, Fernau. (Usener : nullement scientifique.) — Reineri Phagifacetus sive de facetia comedendi libellus addita versione Brantii p. p. Lemcke. Berlin, Meyer u. Müller. (E. Schmidt : remarquable.) — Mitteilungen aus Briefen der Jahre 1748-68 an Tscharner, hrsg. v. Hamel. Rostock, Meyer. — Hortis, Studj sulle opere latine del Boccacio con particolare riguardo alla storia della erudizione nel medio evo e nelle letterature straniere. Triest, Dase. (Excellent livre, fruit de longues recherches conduites avec autant de patience et de soin que de réflexion et de pénétration.) — Deppe, der römische Rachekrieg in Deutschland während der Jahre 14-16. Heidelberg, Weiss. (Travail de seconde main.) — Adler, Herzog Welf VI. u. sein Sohn. Hannover, Helwingh. (Weiland : sujet peu fécond; mais livre utile, fait avec beaucoup d'application; mais quelques erreurs et l'époque de Welf n'est pas assez profondément connue.) — Hasselblatt u. Kaestner, Urkunden der Stadt Göttingen aus dem 16 Jhr. Göttingen. — Stricker, neuere Geschichte v. Frankfurt a. M. Frankfurt, Auffarth. (Instructif.) — Weber, Le Sipylos et ses monuments. Ducher. (Hirschfeld : de bonnes observations; on sait que l'auteur habite Smyrne depuis plusieurs années.) — Rooses, Geschichte der Malerschule Antwerpens v. G. Massijs bis zu den letzten Ausläufern der Schule p. p. Rubens, übers. v. Reber. München. (Bode : livre très soigné, écrit avec chaleur et vivacité.) — Meissner, Schattentanz. Zürich, C. Schmidt.

Theologische Literaturzeitung, n° 15, 16 juillet 1881 : Joel, der Aberglaube u. die Stellung des Judenthums zu demselben. I, Breslau, Koebner. (Strack.) — Breest, das Wunderblat von Wilsnack, 1358-1552, Quellenm. Darstell. seiner Geschichte. — Jahrbuch der Gesellschaft für die Geschichte des Protestantismus im Œsterreich. Wien, Klinkhardt. — Henke's neuere Kirchengeschichte, nachgel. Vorles. v. Gass hrsg. III. Von der Mitte des XVIIIen Jahrhunderts bis 1870. Halle, Niemeyer. — Schulte, die Geschichte der Quellen und Literatur des canonischen Rechts von Gratian bis auf die Gegenwart. III. Von der Mitte des XVIen Jahrh. bis zur Gegenwart. Stuttgart, Enke.

Deutsche Rundschau, juli 1881 : Cohn, Gœthe, als Botaniker. (Intéressant et profond.) — Arthur Graf Scherr Thosz, Erinnerungen aus meinem Leben. II. (L'auteur raconte la vie de l'émigration hongroise à Paris, le coup d'état de décembre, ses rapports avec M. de Bismarck, la guerre de 1866 et les actes de la légion hongroise, son arrestation et sa mise en liberté, ses relations d'amitié avec Andrassy; récit très curieux, raconté avec simplicité et rapidité, utile aux amateurs d'histoire contemporaine.) — Der Marquis Wielopolski u. die russisch-polnischen Angelegenheiten. (Schluss.) — Berliner u. Potsdamer Briefe eines preussischen Officiers aus dem Jahre 1848, III. — Boetticher, Rhodia, ein neugrie-

chisches Volksmärchen. — RODENBERG, Zur Erinnerung an Franz Dingelstedt. (Notice qu'on ne lira pas sans émotion.) — *Literarische Rundschau*. Er. SCHMIDT, Zum Jubiläum d. Vossischen Odyssee. — PISCHEL, Fritze's indisches Theater. — HETTNER, Zur chinesischen Literatur. — *Literarische Notizen* (WOLF, Œsterreich u. Preussen; FISCHER, die Nation u. der Bundestag; GONZENBACH, d. General Hans Ludwig v. Erlach v. Castelen; Bibliotheca rabbinica, übers. v. WÜNSCHE; GRASBERGER, Zan Mitnehm; Gœthe-Jahrbuch, IIer Band.)

Gœtting. gelehrte Anzeigen, nos 27 et 28, 6 et 13 juillet 1881 : MAURENBRECHER, Geschichte d. kathol. Reformation. I. Nördlingen, Beck. (Weizsäcker : va jusqu'à l'année 1534 ; très remarquable ouvrage.) — NOWACK, d. Prophet Hoses, erklärt. Berlin, Mayer u. Müller. (Ryssel : travail soigné et habile, quoique les résultats ne soient pas nouveaux et surprenants.) — Die Pariser Tageszeiten, hrsg. v. WAETZOLD. Hamburg, Meissner. (Bartsch : suite de corrections de détail.) — SIEVERS, Grundzüge der Phonetik zur Einführ. in d. Studium d. Lautlehre d. indogerman. Sprachen. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (G. Storm : ouvrage qui renferme beaucoup de belles et bonnes choses et qui est appelé à rendre de très grands services et à jeter une nouvelle lumière sur de nombreuses obscurités.)

Rassegna Settimanale (la), n° 183, 3 juillet 1881 : Luisa de la Vallière (d'après le récent volume de M. Lair). — G. M. Raffaello e Pinturicchio a Siena. — *Bibliografia* : Rist's Erinnerungen hrsg. v. POEL. Gotha, Perthes. (Enrichit la littérature des mémoires en Allemagne.) — BOUCHERON, Iscrizioni latine, tradotte in versi italiani da PASQUALIGO. Torino, Scioldo. (Idée étrange de traduire des inscriptions latines en vers italiens!) — CANINI, Etudes étymologiques. Turin, Candeletti. (Exemple : *Italo*, Italien, signifie jeune homme ou homme qui parle, car *dil* en turc signifie langue, et *tellian* en anglo-saxon signifie parler; l'auteur veut démontrer, « par dessus tout, que les philologues allemands n'ont pas encore donné de solution d'une foule de problèmes ».)

Athenaeum belge, n° 13, 1er juillet 1881 : Lettres de Mme de Rémusat, Calmann-Lévy. (Carlier.) — BUGGE, Studier over de nordiske Gude-og Heltesagns oprindelse. Christiania (Pasquet : très original et très pénétrant). — WAUTERS, Bernard Van Orley, sa famille et ses œuvres. Bruxelles, Hayez. (H. H.) — DE ROSSI, Piante icónografiche e prospettiche di Roma anteriori al secolo XVI; ADINOLFI, Roma nell' eta di mezzo, I. (Lacour-Gayet.) — Le concours quinquennal d'histoire nationale.

N° 14, 15 juillet 1881 : RIVIER, Introduction historique au droit romain, manuel programme pour servir aux cours universitaires et à l'étude privée, comprenant une chrestomathie élémentaire et quelques linéaments d'histoire littéraire et bibliographique. Nouvelle édition. Bruxelles, Mayolez. (Rend un grand service aux études universitaires et peut être d'un secours précieux pour quiconque n'est pas étranger à la science du droit.) — Cartulaire ou recueil des documents politiques et administratifs de la ville de Luxembourg, de 1244 à 1795, p. p. WÜRTH-PAQUET et VAN VERWEKE. Luxembourg. (Bormans.) — SCHULTZ (Alwin), das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger. 2 vols. Leipzig, Hirzel. (Excellent travail d'ensemble, plein de soin et d'érudition ; indispensable aux médiévistes.) — Bulletin. (FREDERICQ, Marnix en zijne nederlandsche geschriften. Gent, Vuylsteke; MEISSNER, Schattentanz. Zurich, C. Schmidt.) — *Notes et études* : La Saint-Barthélemy. (M. Philippson : la résolution ne fut prise réellement qu'au dernier moment ; si le dessein avait été prémédité de longue date, on n'aurait pas commencé par attenter à la vie de l'amiral.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 32 Quinzième année 8 Août 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 481, 23 juillet 1881 : BREWER, English studies or essays in english history and literature, edited with a prefatory memoir by WACE. Murray. (Bass Mullinger) — WINSTANLEY, A visit to Abyssinia, an account of travel in modern Ethiopia 2 vols. Hurst a. Blackett. — Sketches of longer works in english verse and prose, selected, edited a arranged by MORLEY. Cassell, Petter a. Galpin. — Cambridge Greek Testament for schools ; the Gospel according to St Matthew, edit. by CARR. Cambridge University Press. — MEIKLEJOHN, An old educational reformer, Dr. Andrew Bell. Blackwood. — Dean Stanley (not. nécrol.) — Vilhelm Topsöe et Elizabeth Baumann-Jerichau. (Gosse.) — A book from the library of Tasso. — A new catalogue of the Bodleian mss. (Neubauer.) — Thukydides, translated into english, with introduction marginal analysis, notes and indices, by JOWETT. Oxford, Clarendon Press. (Goodwin.) — RAJENDRALA MITRA, The antiquities of Orissa, 2. vols. Calcutta, published under orders of the government of India. (Simpson : ouvrage très important.) — Art books (BUXTON a. POYNTER, German, flemish and dutch painting. Sampson Low ; QUILTER, Giotto. Sampson Low.)

The Athenaeum, n° 2804, 23 juillet 1881 : *African travel* : ENSOR, incidents of journey through Nubia and Darfoor. Allen ; WINSTANLEY, A visit to Abyssinia ; MITCHINSON, The expiring continent. Allen. — HERRIES, Memoir of the public life of Charles Herries. Murray. — The Nicomachean Ethics of Aristotle, translated by PETERS. Kegan Paul. (Trad. qu'on peut appeler un succès réel et décisif) — The provincial Letters of Pascal, edited by DE SOYRES. London, Bell. (Bonne édition.) — The Siloam inscription. (Neubauer.) — Bonaparte at Longwood. (Molesworth : citations de documents officiels de Sainte-Hélène, provenant de l'India Office ; le nom du « Général Bonaparte » y est cité plusieurs fois, mais les documents ne renferment rien d'intéressant.) — Dean Stanley (Not. nécrol.) — Robin Hood. (Axon.) — The Mecca pilgrim. — GONSE, Eugène Fromentin peintre et écrivain. Quantin. — Notes from Athens. (Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 30, 23 juillet 1881 : SIMONS, hat der dritte Evangelist den canonischen Mathäus benutzt ? Bonn, Strauss. — KNEUCKER, die Anfänge des römischen Christenthums. Carlsruhe, Reuther. (Conférence assez originale.) — VEITH (v.), Vetera Castra mit seinen Umgebungen als Stützpunkt der röm.-german. Kriege im I Jahrh. Berlin, Mittler. (A recommander à tous les amis des antiquités allemandes.) — HITZIGGRATH, die Publicistik des Prager Friedens. Halle, Niemeyer. (Passe en revue 64 opuscules et brochures de l'époque ; conjectures hasardées sur les auteurs de ces « Flugschriften ».) — GRÜNBAUM, die Publicistik des dreissigjährigen Krieges. Halle, Niemeyer. (Peu de nouveau, aurait dû être abrégé.) — HILLEBRAND, Geschichte Frankreichs. Ergänzungsband zum I Bande. Die Julirevolution u. ihre Vorgeschichte. 1814-1830. Gotha, Perthes. (Tableau, sinon complet, du moins très brillant et exact.) — PAULITSCHKE, die geograph. Forschung des African. Continents von den ältesten Zeiten bis auf unsere Tage. Wien, Brockhausen u. Bräuer. (2e édition d'un livre remarquable.) — BERGHAUS, Physikalische Wandkarte von Afrika. Gotha, Perthes. (Bonne carte.) — FELLNER, Compendium der Naturwissenschaften an der Schule zu Fulda im IX. Jahrh. Berlin, Grieben. (Intéressant.) — WIJNKOOP, darche hannesigah sive leges de accentus hebraicae linguae ascensione. Leyde. Brill. (Travail fait avec un soin peu commun et qui fera mieux connaître le sujet.) — Die drei Reden des

Perikles bei Thukydides, übers. u. erklärt v. KRAZ. Nördlingen, Beck. (Travail sans prétention.) — Bibliografia romana, notizie della vita e delle opere degli scrittori Romani dal secolo XI sino ai nostri giorni. I. Rome, Botta. — JACOBI, Ueber die Nachahmung von Naturstimmen in der Poesie. Heidelberg, Winter. (N'épuise pas le sujet, mais le travail est fait avec intelligence et bonheur.) — KEMPER, der Bonenjäger, eine Forschung auf dem Gebiete der münsterschen Mundart. Münster, Aschendorff. — STARK, Vorträge u. Aufsätze aus dem Gebiete der Archäologie u. Kunstgeschichte, nach dem Tode des Verfassers hrsg. v. KINKEL. Leipzig, Teubner. (Quinze essais remarquables et que doivent lire tous ceux qui s'intéressent aux recherches d'archéologie et d'art.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 30, 23 juillet 1881 : LOESCHE, de Augustino plotinizante in doctrina de Deo disserenda. Jena. (Müller : offre beaucoup de bon et promet mieux encore.) — Kitâb al-Amânât wa'l-Ietiquâdat von Saʿadja ben Jûsuf al-fajjûmî, hrsg. v. LANDAUER. Leiden, Brill. (Edition d'un livre d'une grande importance, qui recevra bon accueil.) — WINDISCH, Irische Texte mit Wörterbuch. (H. Zimmer : livre trop loué et qui n'offre rien de nouveau et d'important, sinon à ceux qui ne savent rien du tout de la langue et de la littérature irlandaises ; il n'y a pas d'exemple dans la littérature philologique des trente dernières années, qu'un travail ait été entrepris avec aussi peu de préparation, et conduit à terme avec si peu de critique et de méthode.) — Aristophanis Comœdiae, Ecclesiazusae, III. p. p. BLAYDES Halle, Waisenhaus. (v. Bamberg.) — Aristophanis Ranae rec. v. VELSEN. Leipzig, Teubner. (v. Ramberg : bon.) — MAURER, Ueber die Wasserweihe des germanischen Heidenthums. München, Franz. (Müllenhoff : contestable.) — Schweizerisches Idiotikon, Ie Liefer. Frauenfeld, Huber. (Bon début d'une importante publication.) — HERMANN, Weitere quellenmässige Beiträge zu Shakspeare's literarischen Kämpfen. I. Allgemeine Uebersicht. II. Die polemischen Beziehungen der lustigen Weiber von Windsor. Erlangen, Deichert. (L'auteur est persuadé qu'il a trouvé de nouvelles et solides bases pour la biographie de Shakspeare ; cette conviction ne sera pas partagée.) — LOHMEYER, Geschichte v. Ost- und Westpreussen, I. Gotha. Perthes. (Deuxième édition d'un excellent livre.) — HUTH, Buckle's Leben u. Wirken, übers. v. KATSCHER. Leipzig, Winter. (Bernheim : traduction ou plutôt remaniement assez bien fait.) — BASTIAN, die heilige Sage der Polynesier. Kosmogonie u. Theogonie. Leipzig, Brockhaus. (Pietschmann : très intéressant.) — Monuments de l'art antique publiés sous la direction de O. RAYET. Paris, Quantin. I et II. (Conze : brillante publication, entreprise et menée avec de bonnes connaissances archéologiques, un goût fin et exercé, et avec le meilleur appareil possible de reproduction.) — Catalogue général des photographies inaltérables au charbon faites d'après les originaux, etc., par A. BRAUN et Cie. Paris et Dornach.

Philologische Rundschau, n° 30 : KOMMA, Erörterung der künstlerischen Form des platonischen Dialoges Phedon, etc. (26 p. n'offre pas grand chose de neuf.) — WEISSENBORN, Die Uebersetzung des Euklid aus dem Arabischen in das lateinische durch Adelhard von Bath, etc. (Publication méritoire, qui prête d'ailleurs le flanc à des critiques d'importance secondaire.) — L. MÜLLER, Q. Horatius Flaccus. (Utile et savant, dégagé de l'appareil scientifique.) — LANGE, De Tacito Plutarchi auctore. (Dissertation de valeur médiocre.) — ZINGERLE, Beiträge zur Geschichte der Philologie. I : de carminibus latinis saec. XV et XVI ineditis. — REISIG, Vorlesungen über latein Sprachwissenschaft. (Mit den Anmerk. von F. HAASE, unter Benutzung der hinterlassenen Manuscripte), neu bearbeitet von HAGEN. (T. Ier : cette nouvelle édition d'un livre de mérite a été indignement mal faite et n'a pas la moindre valeur.) — SCHRÖER, Nach welchem Princip ist die Syntax der latein. Sprache aufzubauen?

N° 31 : Platons Euthyphron. Erkl. v. Wohlrab. (2e éd. Bon livre de classe.) — Wetzel, Die Lehre des Aristoteles von der distributiven Gerechtigkeit u. die Scholastik. (20 pages. Clair et généralement louable.) — Conjectures de Unger sur la Ciris dans une Festschrift adressée à Eckstein. (Halle, 11 pages 4°. Abus de la conjecture.) — Ebeling, Quaestiones Eutropianae. (L'auteur a essayé de démontrer qu'Eutrope a puisé chez Cordus ; le critique ne se déclare pas convaincu. Le travail est, d'ailleurs, une sérieuse contribution à la question des sources des quatre derniers livres d'Eutrope.) — Krichenbauer, Theogonie und Astronomie : ihr Zusammenhang nachgewiesen an den Göttern der Griechen, Ægypter, Babylonier u. Arier. (Absolument manqué.) — Neubauer, Ueber die Anwendung der γραφὴ παρανόμων bei den Athenern zur Abschaffung von Gesetzen. (11 pages. Travail estimable, mais qui donne de la difficulté une solution que n'admet pas le critique.) — Hartman, De hermocopidarum mysteriorumque profanatorum judiciis. (Le critique reproche à l'auteur son peu de modestie, et assure que la thèse qu'il soutient n'a rien de nouveau, et n'est d'ailleurs pas exacte.) — Pickel, De versuum dochmiacorum origine. (Exposition claire et solide ; opinions néanmoins révocables en doute.) — Grossmann, De particula Quidem. (Recherche méritoire, mais l'exposition est trop tirée en longueur [111 pages] et manque de netteté.) — Gross, Die Tropen und Figuren.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 29, 20 juillet 1881 : Lotz, die Inschriften Tiglathphileser I in transcribirtem assyrischen Grundtext mit Ubersetz. u. Commentar, mit Beigaben v. Delitzsch. Leipzig, Hinrichs. (Oppert : recherches consciencieuses et mise en œuvre des travaux antérieurs, mais l'auteur devrait être plus indépendant et ne pas jurer sur les paroles du maître.) — Opuscula nestoriana syriace trad. Hoffmann. Kiel, Maack. — Joachim v. Watt (Vadian), deutsche historische Schriften. Dritter Band, hrsg. v. E. Götzinger. St Gall, Zellikofer. (Stern : édité avec le plus grand soin.)

N° 30, 27 juillet 1881 : Delaborde, Etude sur la chronique en prose de Guillaume le Breton. Thorin. (Waitz : travail fait avec beaucoup de soin, questions bien comprises et parfois résolues.) — Evangeliorum codex graecus purpureus Rossanensis p. p. Gebhardt u. Harnack. Leipzig. — Opel, die Vereinigung des Herzogthums Magdeburg mit Kurbrandenburg. Halle, Hendel ; Hertel, Der Anfall der Stadt und des Erzstifts Magdeburg an das Kurfürstenthum Brandenburg. Magdeburg, Baensch. (Deux bons travaux qui se complètent l'un l'autre.)

Rassegna settimanale, n° 184, 10 juillet 1881 : Ricca-Salerno, Le lezioni di economia politica del conte Agostino Paradisi. — *Bibliografia :* Scartazzini, Dante in Germania, storia letteraria e bibliografia dantesca alemanna. I. Storia critica della letteratura dantesca alemanna dal secolo xiv ai nostri giorni. Milano, Hoepli. (Comble une lacune.)

N° 185, 17 juillet 1881 : Léonu, Processo di una strega nel secolo XV. — Giov. de Castro, Milano e Venezia. — Turri, Un letterato cieco nel secolo XVI. (Il s'agit de Luigi Groto.) — Loria, Lo svolgimento intellettivo e sociale della Germania moderna. — I martiri della libertà italiana. (Legnazzi.) — *Bibliografia :* Gonzalès (Emm.), Les Caravanes de Scaramouche avec une notice historique par Paul Lacroix, eaux-fortes et vignettes par Henri Guérard. Dentu. (N'a véritablement aucune valeur.) — L'edizione illustrata dei Promessi Sposi, lettere di Manzoni a Francesco Gonin, pubblic. e annot. da Saraceno. Torino, Bocca ; Lettere di Manzoni, seguite dall' Elenco degli autografi di lui trovati nel suo studio. Milano, Dumolard. — Veniali, Questioni pedagogiche. Torino, Camilla e Bertolero.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33 Quinzième année 15 Août 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

Deutsche Literaturzeitung, n° 31, 30 juillet 1881 : Spiess, das Jerusalem des Josephus, ein Beitrag zur Topographie der heiligen Stadt. Berlin, Habel. (Furrer : traité avec beaucoup de science et de clarté.) — Meyer, Kritisch exegetischer Commentar über das neue Testament. V : I. Brief an die Korinther, bearb. v. Heinrici. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. — Gutberlet, die Psychologie. III. — Codex Cumanicus bibliothecae ad templum divi Marci Venetiarum primum ex integro ed. Comes Géza Kuun. Budapest. (Tomaschek : le Codex Cumanicus de la biblioth. S. Marc de Venise provient de la biblioth. de Pétrarque et semble avoir été écrit en 1303 par un Génois ou un missionnaire qui avait longtemps séjourné en Crimée ; il est aujourd'hui publié de la façon la plus exacte et la plus complète par le comte Géza Kuun.) — Breyer, Analecta Pindarica. I. Breslau, Barschak. (Hiller : grand soin et grand savoir.) — Gnesotti, animadversiones in aliquot Ovidii metamorphoseon locos. Padua, Randi. (Leo : conjectures trop souvent peu justifiées.) — Bugge, Studien ueber die Entstehung der nordischen Götter-und Heldensagen, vom Verf. autoris. u. durchgeseh. Uebersetzung v. O. Brenner. I Reihe, I Heft. München, Kaiser. (Müllenhoff : très long article où Müllenhoff conteste les théories de Bugge ; l'art. est important et mérite d'être lu. En somme, Bugge n'a aucune idée de la mythologie allemande scientifique ; on peut remarquer entre le christianisme et les mythes scandinaves quelques ressemblances ; mais le mythe de Balder, par exemple, et celui de l'arbre du monde forment un tout harmonieux, original, essentiellement scandinave, et on ne peut admettre que les idées chrétiennes ou celles du paganisme antique aient pu arriver si tôt dans le Nord ; Bugge n'a émis qu'une hypothèse qui manque de tout fondement.) — Bieling, das Princip der deutschen Interpunktion Berlin, Weidmann. — Hettner, Geschichte der franz. Literatur im XVIIIe Jahrhundert. Braunschweig, Vieweg. (Aurait dû rectifier dans cette quatrième édition de légères erreurs ; attendons la cinquième.) — Gindely, Geschichte des dreissigjährigen Krieges. IV Band. Prag, Tempsky. (Droysen : quatrième volume, consacré à la guerre de Bohême et du Palatinat ; matériaux considérables ; documents nouveaux éclairant la politique des cabinets ; la guerre en elle-même est moins bien traitée que la diplomatie ; trop de détails, style peu choisi et souvent peu clair, mais livre indispensable.) — Heilmann, Feldmarschall Fürst Wrede. Leipzig, Duncker u. Humblot. (La première biographie complète du général bavarois et, à certains égards, contribution remarquable à l'histoire du demi-siècle qui suivit l'explosion de la Révolution française ; parmi les sources de l'auteur, il faut relever surtout les archives de la maison de Wrede et les mémoires du ministre de Montgelas.) — Van der Linde, Quellenstudien zur Geschichte des Schachspiels. Berlin, Springer. (Forment la troisième partie et la conclusion de l'Histoire du jeu d'échecs, cette œuvre monumentale où Van der Linde a traité pour la première fois d'une manière vraiment scientifique ce chapitre attachant de la « Culturgeschichte » ; le sujet traité jusqu'ici par des dilettantes a été élevé par un esprit supérieur au rang d'une science ; l'Académie des sciences de Berlin a fait imprimer à ses frais cet ouvrage aussi remarquable par l'érudition philosophique, philologique, théologique, historique que par une critique sûre et géniale.) — Klinck-Müller, die amtliche Statistik Preussens im vorigen Jahrhundert. Jena, Fischer. (Neese : très intéressant.)

Deutsche Rundschau, août 1881 : Winkelmann, Deutschlands erster Inquisitor. (Il s'agit de Conrad de Marbourg « une des figures des plus im-

populaires de l'histoire d'Allemagne », mais à qui « il faut rendre cette justice qu'il n'a jamais agi par intérêt personnel et qu'il se mit tout entier au service de l'église une, indivisible et infaillible; il se trompa dans le choix de ses auxiliaires et de ses moyens, mais, en somme, il ne fit qu'accomplir la volonté du maître de Rome; on ne peut se l'imaginer sans le pape Gregoire IX. ») — SARBURG (F. v.), Gino Capponi. (Etude composée à l'aide du livre de Tabarrini, de celui d'A. de Reumont, des Ricordi » mêmes de Capponi, de ses lettres à Niccolini, etc.; en somme, il faut dire avec Reumont que Capponi fut gentilhomme comme peu le sont, par la personne et l'allure, par le sentiment et l'expression, fidèle à Dieu et à son peuple, le cœur chaud, la main ouverte, le front libre, la parole sans crainte.) — Potsdamer und Berliner Briefe eines preussischen Officiers aus dem Jahre 1848. (Lettres toujours pleines d'intérêt, elles vont du 19 octobre au 17 décembre.) — GERLAND, Die Holländer und Engländer in Südafrika. (A propos des derniers événements; histoire et coutumes des Boers; etc.) — V. d. BRÜGGEN, die Wandlung in Russland. — Ignaz Moscheles (1794-1870), ein Erinnerungsblatt von HILLER. — Max MÜLLER, Sprache und Sprachen. (Il y a eu un temps où le latin était la « lingua franca » de l'esprit; ce temps est passé et à la place d'une langue morte il y a aujourd'hui en Europe quatre langues vivantes, entre lesquelles doit choisir tout peuple qui veut paraître sur la scène du monde : l'anglais, le français, l'allemand et l'italien. Tout savant, tout philosophe, tout homme d'état, qui veut dire son mot, doit pouvoir parler et écrire librement dans une de ces langues, de même que tout homme vraiment instruit doit comprendre facilement ces quatre langues. Qu'à côté de cette « Weltliteratur » il y ait les poésies locales, les chants roumains, les ballades serbes, etc.; mais les « Weltsprachen », qui ont un passé et un avenir, ne sont maintenant que quatre en Europe. C'est un préjugé de croire que le véritable amour de la patrie est impossible dans une langue nationale et que le premier devoir de tout patriote consiste à porter pour toujours en guerre comme en paix l'armure vieille, lourde et rouillée de son idiome national. Les langues ne sont pas faites pour que les hommes ne se comprennent pas; l'avenir montrera qu'aucun homme, ni aucun peuple ne peut payer sa dette à l'humanité en menue monnaie. En attendant, si l'on continue ainsi, les savants périront d'une « mezzofantiasis chronique ».

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 31, août 1881 : ROSIN, die Formvorschriften, für die Veräusserungsgeschäfte der Frauen nach langobardischem Recht. Breslau, Koebner. I. (Val de Lièvre : travail fait avec soin, et qui a de grands mérites.) — ASCOLI, Iscrizioni inedite o mal note, greche, latine, ebraiche, di antichi sepolcri giudaici di Napolitano. Roma, Loescher (Kaufmann : ce seul travail assure à l'auteur sur le nouveau domaine qu'il vient d'explorer un rang non-seulement parmi les plus heureux, mais parmi les plus méritants.)

Rassegna Settimanale n° 186, 24 juillet 1881 : GRANT, Roberto Browning. — NERI, Affetto paterno, episodio della vita di Pietro Bembo. — La scultura di Pergamo nel museo di Berlino. — *Bibliografia* : VIRGILI, Francesco Berni, con documenti inediti. Firenze, Le Monnier. (Très bon travail.) — CART, Gœthe en Italie. Sandoz. (Très louable.) — ZEUMER, Ueber die älteren fränkischen Formelsammlungen. Hannover. (Méthode précise et exacte.) — FIORETTO, Gli umanisti e lo studio del latino e del greco nel secolo XV in Italia. Appunti. Verona, Kayser.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 34 Quinzième année 22 Août 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

Literarisches Centralblatt, nº 31, 30 juillet 1881 : Scheele, theologische Symbolik. Gotha, Schlössmann. — Nathusius (v.), Timotheus, ein Rathgeber für junge Theologen. Leipzig, Hinrichs. — Caspari, das Erkenntnissproblem. Breslau, Trewendt. — Rockinger, über ältere Arbeiten zur baierischen u. pfälzischen Geschichte. München. — Quépat, Recherches historiques sur la Grande-Thury près Metz. Metz, Sidot. (Le livre est « splendid ausgestattet » ; documents abondants qui éclairent d'une façon intéressante certains points de l'histoire de Metz, nouveau et louable travail du consciencieux et infatigable historien du pays messin.) — Gindely, die Strafdecrete Ferdinand's II und der pfälzische Krieg. Prag, Tempsky. (Fait partie de l'Histoire de la guerre de Trente Ans entreprise par Gindely ; beaucoup de documents puisés aux archives ; mais il a fallu quatre volumes à l'auteur pour arriver à l'année 1623 ; combien en faudra-t-il pour atteindre la fin de la guerre ?) — Zernin, Aug. v. Goeben, eine Lebens-und Charakterskizze. Darmstadt, Zernin. (Très bonne esquisse de la vie du général von Gœben ; l'auteur a été un des amis du vainqueur de Saint-Quentin.) — Geographisches Jahrbuch begründet 1866 durch Behm. VIII. Band. 1880, unter Mitwirk. v. Auwers, Bruhns, u. a. hrsg. v. Wagner. Gotha. Perthes. — Elter, de Joannis Stobaei codice Photiano. Bonn, Strauss. (Ecrit avec grande pénétration.) — Graux, Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial, épisode de l'histoire de la renaissance des lettres en Espagne. Vieweg. (« Livre extraordinairement profond et détaillé ; ouvrage de la plus haute importance pour l'histoire de la renaissance des études classiques ») — Vogel, de Hegesippo, qui dicitur, Josephi interprete. Erlangen, Deichert. (Soigné et, au moins dans les traits principaux, convaincant.) — Manuel (don Juan), él libro de la caza, zum ersten Male hrsg. v. Baist, Halle, Niemeyer. (Ecrit intéressant sur la chasse au faucon publié pour la première fois d'après le seul ms. de Madrid, mais avec trop d'exactitude.) — Kollewijn, über den Einfluss des holländischen Dramas auf Andreas Gryphius. Heilbronn, Henninger. (Quelques points nouveaux et surprenants mis en lumière ; Vondel aurait été en première ligne le modèle de Gryphius.) — Litzmann, zur Textkritik u. Biographie Günthers. Frankfurt, liter. Anstalt. (Communications qui ont quelque valeur, séjour de Günther à Breslau, bibliographie de Günther qui est très exacte, documents sur son maître Leubscher.) — Wittig, Neue Entdeckungen zur Biographie des Dichters Günther. Striegau, Hoffmann. (Le ton baroque et singulier de l'auteur diminue beaucoup la valeur de ses recherches ; beaucoup de diffusion ; l'auteur prétend même que l'esprit de Günther lui est une fois apparu.) — Thaer, die altaegyptische Landwirthschaft, ein Beitrag zur Geschichte der Agricultur. Berlin, Parey. (G. E. Des lacunes et des erreurs qu'il faut pardonner à un homme qui n'est pas égyptologue ; intéressant pour les agriculteurs.)

Literarisches Centrablatt, nº 32, 6 août 1881 : Dorner, System der christlichen Glaubenslehre. Berlin, Hertz — Frantz, Schelling's positive Philosophie. Cöthen, Schetteler. — Hartmann, (v.), zur Geschichte des Pessimismus. Berlin, Duncker. — Petschenig, zur Kritik u. Würdigung d. Passio sanctorum quattuor coronatorum. Wien, Gerold. (Etude très soignée sur la langue de la légende.) — Oesterley, historisch-geographisches Wörterbuch des deutschen Mittelalters. I u. II. Borentin-Engabrun. Gotha, Perthes. (Dictionnaire de tous les noms de lieux allemands cités par les historiens du moyen âge ; deux livraisons ont déjà paru et font concevoir de l'entreprise les meilleures espérances.) —

Galland, die Fürstin Amalie v. Gallitzin u. ihre Freunde. Cöln, Bachem. (Ecrit à un point de vue essentiellement catholique; mais l'auteur ne veut pas glorifier la Gallitzin comme une sainte, il veut décrire ses luttes religieuses, la tragédie saisissante d'une âme qui combat toujours virilement, souvent passionnément, mais qui ne triomphe pas toujours et trouve enfin le repos dans le port de l'église catholique.) — Meding, vor dem Sturm. Leipzig, Brockhaus. (1er vol. des Mémoires du confident du dernier roi de Hanovre; donne la preuve la plus frappante de la nécessité de la catastrophe de 1866; tout ce qu'on savait sur la dissolution antérieure du Hanovre est dépassé par les descriptions que fait l'auteur de la « bellum omnium contra omnes » qui y régnait (?). — Spiess, Erhard Weigel der Lehrer von Leibnitz und Puffendorf, ein Lebensbild aus der Universitäts-und Gelehrtengeschichte des XVII. Jahrhunderts. Leipzig, Klinkhardt. (contribution précieuse à l'histoire de la vie des universités et de la pédagogie dans l'Allemagne du xviie siècle.) — Ebers, Palästina in Bild und Wort, nebst der Sinaihalbinsel u. dem Lande Gosen. I. Stuttgart, Hallberger. (Remaniement du livre illustré paru en Angleterre sur le même sujet et rédigé par MM. Warren, Wilson, Conders, etc.) — Redhouse, on the history, system and varieties of turkish poetry. Leipzig, Schulze. (De bonnes intentions, mais le livre ne confirme pas l'attente excitée par le titre et par le nom de l'auteur.) — Ciceronis scripta, p. p. C. F. W. Mueller, II, A. Orationes pro Roscio Amerino, pro Roscio comoedo, in Q. Cæcilium, in Verrem. Leipzig, Teubner. (Rétablissement réfléchi, savant et soigné du texte.) — Fischer (K.), Lessing als Reformator der deutschen Literatur. Stuttgart, Cotta. I. Lessing's reformatorische Bedeutung, Minna v. Barnhelm, Faust, Emilia Galotti; II. Nathan der Weise. (A la fois beaucoup de clarté et de chaleur; bon nombre de points de vue nouveaux; des idées connues présentées avec charme; en somme, ouvrage très intéressant et très instructif.) — Das Heerwesen der Muhammedaner u. die arabische Uebersetzung der Taktik des Aelianus, aus einer arab. Handschrift der herzogl. Bibliothek zu Gotha übers. von Wüstenfeld. Göttingen, Dieterich. (Fait connaître l'organisation intérieure de l'armée musulmane; dans un des chapitres, Wüstenfeld a retrouvé une partie de la Tactique d'Elien, près du tiers de l'ouvrage grec; la découverte est surprenante. Ce livre semble avoir été composé à peu près au milieu du viiie siècle.) — Lübke, Geschichte der italienischen Malerei vom iv. bis in xvi. Jahrhundert. Stuttgart, Ebner u. Seubert. (2e vol. de l'ouvrage, meilleur encore que le précédent.) — Verzeichniss der Inkunabeln der Stiftsbibliothek von St. Gallen. St. Gallen, Huber.

Philologische Rundschau, n° 32. Glaser, quaestionum Sophoclearum particula altera (Programme faisant suite à un autre du même publié en 1870. Il s'agit de la seconde strophe du second stasimon d'Œdipe à Colone). — Kohlmann, de scholiis Theocriteis. (13 pages. Recherche de variantes anciennes du texte dans les scolies.) — Ritter, Analyse u. Kritik der von Plato in seiner Schrift vom Staate aufgestellten Erziehungslehre (14 pages. Peu neuf, et sans grand intérêt pour les philologues). — Ribbeck, Beiträge zur Kritik des Plautinischen Curculio (31 pages. Important). — Scheibe, De sermonis Ovidiani proprietatibus, quales in Metamorphoseon libris perspiciuntur (19 pages). — T. Livi a. u. c. libri. Recogn. H. J. Mueller. Pars VIa : lib. XXV et XXVI. (Texte très heureusement corrigé en maint endroit.) — Szántó, Untersuchungen über das attische Bürgerrecht (53 pages. Travail sage et utile). — Curtius, Das Verbum der griech. Sprache seinem Baue nach dargestellt (2e éd., différant peu de la première). — Michaelis, Ueber die Entwickelung der Archäologie in unserem Jahrhundert (29 pages). — Schimmelpfeng, Die

griech. Lektüre in der Prima des Gymnasiums. — KÖRBER, Ueber den Unterricht in lat. Prosodie u. Metrik. — HUNFALVY, Litterarische Berichte aus Ungarn, t. III. (Ce volume contient une vingtaine d'articles ou mémoires plus ou moins développés sur des questions de philologie et antiquités classiques.)

N° 33 : RANKE, homerische Untersuchungen : Die Doloneia (consciencieux, mais plein de redites, et un peu aventureux). — The Medea of Euripides with an introduction and commentary by VERRALL. (L'auteur semble trop considérer le texte traditionnel comme un champ d'expérience pour se livrer à la conjecture.) — DAUB, De Eudociae Violarii in vitis scriptorum Graecorum fontibus. — PREUSS, De bimembris dissoluti apud scriptores Romanos usu solemni. — Psyche u. Eros : Ein milesisches Märchen u. s. w. von ZINZOW (toutes sortes de mérites, mais la preuve que la fable de Psyché est un conte milésien, en somme, n'est pas concluante). — PFITZNER, Geschichte der römischen Kaiserlegionen von Augustus bis Hadrianus (Livre utile; quelques réserves à faire sur la légitimité des innovations de l'auteur.) — TORMA, La moitié nord de l'amphithéâtre d'Aquincum (en hongrois. 19 pages et 23 planches). — SCHMIEDER, Ueber die Lecktüre von Platons Politeia in Gymnasialprima.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 32 et 33, 10 et 17 août 1881 : PYPIN u. SPASOVIC, Geschichte der slavischen Litteraturen, nach der zweiten Auflage übersetzt von Trautgott PECH. Leipzig, Brockhaus. (Nehring : traduction correcte et fidèle d'un livre de très grande valeur.) — CARDAUNS, Konrad von Hostaden, Erzbischof von Köln. 1238-61. Köln. (Lamprecht : très consciencieusement étudié et présenté en un style agréable.) — NOHLE, die Staatslehre Plato's in ihrer geschichtlichen Entwicklung. Iena, Frommann. (Alberti : fait avec beaucoup de soin et de mesure.)

Rassegna Settimanale, n° 187, 31 juillet 1881 : Archivi nazionali e archivi di stato. — MASI, L'abate Lorenzo da Ponte. — LEONIJ, Una conversione dei beni ecclesiastici nella prima meta del secolo XIV. — PUINI, Della iettatura a proposito di un libro vecchio e di un libro nuovo. — *Bibliografia :* DE GUBERNATIS, Annuario della letteratura italiana. I. Firenze, Barbera. (A peine le « Dictionnaire des contemporains » est-il terminé que paraît cet Annuaire de la litterature italienne, où l'auteur veut rendre compte de toutes les œuvres littéraires parues en Italie en 1880 et dans les premiers mois de 1881. Mais il est souvent trop prodigue de louanges pour des livres très médiocres, et oublie ou ne loue que fort modérément des livres de grande valeur; voir surtout la partie consacrée à la philosophie. En somme, l'Annuaire a « un grosso peccato d'origine ». Enregistrer avec précision et diligence les événements de la vie et les ouvrages de nombreux auteurs, en donner le contenu à grands traits, ajouter ce qui peut être utile au public, voilà une tâche où un seul homme peut réussir, surtout s'il a le talent et l'activité de M. de Gubernatis. Mais juger des œuvres très diverses, et vouloir faire tout cela en très peu de temps, c'est à quoi personne ne peut réussir, et si l'auteur persiste dans cette voie, il ne fera aucun bien au public et se fera beaucoup de mal à lui-même; ses vrais amis le lui diront avec franchise, s'ils désirent qu'un talent comme le sien produise des œuvres qui durent.) — SOHM, fränkisches Recht und römisches Recht, Prolegomena zur deutschen Rechtsgeschichte. Weimar, Böhlau. (Considérations intéressantes et ingénieuses, germes féconds, de nouvelles et utiles recherches.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35 Quinzième année 29 Août 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 482, 30 juillet 1881 : Edwin ARNOLD, Indian poetry, containing a new edition of the Indian song of songs, two books from the Mahabharata and other oriental poems. Trübner. (Hunter.) — THOMSON, To the central afrikan lakes and back. Sampson Low. — VAN DER LINDE, Quellenstudien zur Geschichte des Schachspiels. Berlin, Springer. — Some recent french collections of popular traditions. (Fitzgerald.) — *Correspondence :* the american text of the revised version. — English mss. in the Bodleian Library. (Arnold.) — Dean Stanley on « greek topography ». — SPITTA-BEY, Grammatik der arabischen Vulgärdialecte von Aegypten. Leipzig. (Robertson Smith.) — *Fine art :* The statues of Lorenzo and Giuliano in the Medici chapel. (Wilson.) — The « Phormio » at the Oratory School, of Birmingham. — The « Antigone » of Sophocles at the Edinburgh Academy. — EDWARDS, The lyrical drama. 2 vols. Allen.

N° 483, 6 août 1881 : RAWLINSON, History of ancient Egypt. Longmans. (Le 1er vol, est consacré à la topographie, à l'ethnologie, à la langue, à la littérature, aux arts. aux sciences, à la religion et aux coutumes des anciens Egyptiens; le 2e volume, à l'histoire politique de la nation de Mena à Cambyse; malheureusement l'auteur n'a pas consulté tout ce qui se rapportait à son sujet; bien des ouvrages récents lui ont échappé, et les omissions ainsi que les erreurs sont en trop grand nombre.) GINDELY, Geschichte des dreissigjährigen Krieges. IV. Prag. Tempsky. (Gardiner : manque de coloris, mais beaucoup de savoir.) — NICHOLSON, A new commentary on the historical books of the New Testament. I. Kegan Paul. — A manual of ancient geography, authorised translation from the german of Heinrich Kiepert. Macmillan. (Boase.) — Samuel Sharpe (not. nécrol.). — The church of St Magnus. (Dryden.) — An old name for March. — Buda (Aquincum) inscription.

N° 484, 13 août 1881 : SYMONDS, Renaissance in Italy, Italian literature. Smith, Elder a. Co. (Creighton : sujet traité avec sympathie et de sûres connaissances; livre plein de remarques suggestives.) — Dante's Inferno, transl. by PIKE. — Journal d'Antoine Galland, pendant son séjour à Constantinople (1672-73), p. p. SCHEFER. Leroux. (Tozer.) — Current theology. — The myth of the Sirens. (Axon : comparaison avec l'histoire des cinq cents marchands trad. du chinois par Sam. Beal.) — Rembrandt's « money changer ». (J. P. Richter.) — « A new commentary on Matthew ». (Nicholson.) — Buda (Aquincum) inscription. — « The youthful exploits of Finn ». (Kuno Meyer.) — Early England in Spruner's « Handatlas » (Bradley : l'auteur appelle l'attention sur le « very untrustworthy charakter » de la carte des Iles Britanniques avant la conquête normande). — Anundoram Boroah's english-sanskrit dictionary. In 3 vol. Calcutta, Khetramohana Mukerjea. (Max Müller : « even when examined by so severe a test as we have applied, supplies us generally with useful suggestions and will form a safe and solid foundation for future labours in the same direction »). — The Miles Gloriosus of Plautus, by TYRRELL. Macmillan. (Sonnenschein : texte satisfaisant, édition utile pour les classes.) — DUTUIT, Manuel de l'amateur d'estampes IV. Ecoles flamande et hollandaise. — The discovery at Thebes Egypt. (Am. Edwards.) — The Cambrian archaeological society at Church Stretton. (Davies.)

The Athenaeum, n° 2805, 30 juillet 1881 : L. ARNOLD, On the Indian hills, or coffee planting in South India. Sampson Low. 2 vols. — FRENCH, The history of toasting or drinking healths in England. London. — THORNTON, Foreign Secretaries of the nineteenth century to 1834.

Allen. — Words of comfort to persecuted catholics, written in exile anno 1607, letters from a cell in Dublin Castle, and diary of the bohemian war of 1620, by father Henry Fitzsimon, priest of the Society of Jesus, illustrated from contemporary documents, by Hogan, priest of the same society. Dublin, Gill a. Son. — Bernays, Phocion u. seine neueren Beurtheiler. Berlin, Hertz. (Digne de la réputation de l'auteur.) — The Siloam Inscription. (Shapira.) — The « Jataka » (Fausböll). — The earliest map with « America » marked on it. — Shakspeare notes, Henri VIII. (Lloyd). — Notes from Athens. (Lambros.)

N° 2806, 6 août 1881 ; Colvin, Landor. (Fait partie de la collection « english men of letters »; très bon travail, plein de pensée et de critique.)— Dante's Divine Comedie, Inferno, translated by Warb. Pike. Kegan Paul. — Schefer, Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople. 1672-73. 2 vols. Leroux. — Trollope, The life of Cicero. Chapman a. Hall: The life and letters of M. T. Cicero, being a new translation of the letters included in Mr. Waton's selection, by Jeans. Macmillan. — Samuel Sharpe (not. nécrol.). — A discovery in bibliography. (Stevens.) — The « Jataka » (Frankfurter.) — The Siloam inscription (Neubauer).— Hanserd Knollys and Richard Knolles. (Mathews.) — A sanscrit ode addressed to the congress of orientalists at Berlin. — Fornander, An account of the polynesian race, its origin and migrations. Trübner; Dawson, Australian aborigines, the languages a. customs of several tribes of aborigines in the western district of Victoria, Australia. Melbourne, Robertson. — Baness, Index geographicus indicus. Stanford. — Birdwood, The industrial arts of India. Chapman a. Hall. — Rayet et Thomas, Milet et le golfe latmique, Tralles, Magnésie du Méandre, Priene, Milet, Didymes, Héraclée du Latmos. Baudry.

N° 2807, 13 août 1881 : Wit and wisdom of Benjamin Disraeli, earl of Beaconsfield. Longmans. — Thucydides, translated into english with introduction, marginal analysis, notes and indices by Jowett. 2 vols. Oxford, Clarendon Press. (N'est pas toujours traduit très exactement.) — Philosophical classics a. english philolosophers : Collins, Butler; Fraser, Berkeley; Bower, Hartley and James Mill; Fowler, Bacon. — Antiquarian publications. — Notes from Dublin. — Longevity in a new light. — Lord Westbury and the chancellorship. — A bibliographical discovery. — The Siloam inscription (Sayce). — Recollections of George Borrow. — Heaphy, The likeness of Christ, being an enquiry into verisimilitude of the received likeness of our blessed lord, edited by Bayliss. Bogue.— The Arundel Society. — Hogarths « midnight modern conversation. ». — The Cambrian association in Shropshire.

Literarisches Centralblatt, n° 33, 13 août 1881 : Windelband, die Blüthezeit der deutschen Philosophie. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. — Herbst (g.), Kant als Naturforscher, Philosoph und Mensch. — Enmann, Untersuchungen über die Quellen des Pompeius Trogus für die griechische u. sicilische Geschichte. Dorpat, Schnakenburg. (Prouve que Trogue Pompée a suivi Ephore, et non Théopompe.) — Gregorovius, Urban VIII im Widerspruch zu Spanien u. dem Kaiser, eine Episode des dreissigjährigen Krieges. Stuttgart, Cotta. (Excellent travail, traité avec la clarté et la finesse naturelles de l'auteur.) — Geddes, History of the administration of John de Witt, grand pensionary of Holland. I. 1623-1654. Haag, Nijhoff. (Très détaillé.) — Delbrück, das Leben des Feldmarschalls Grafen Neithardt von Gneisenau. V. Fortsetzung des gleichnamigen Werkes von Pertz. Berlin, Reimer. — Thiersch, Ludlow und seine Unglücksgefährten als Flüchtlinge an dem gastlichen Herde der Schweiz. (Intéressant.) — Flammermont, Histoire des institutions

municipales de Senlis. Vieweg. (Ouvrage de grande valeur.) — Spitta-Bey, Grammatik des arabischen Vulgärdialectes von Aegypten. Leipzig, Hinrichs. (Travail qui sera très utile et qui est fait avec la méthode la plus rigoureusement scientifique.) — Archimedis opera omnia, II, p. p. Heiberg. Leipzig, Teubner. (Très bonne édition.) — Kvicala, neue Beiträge zur Erklärung der Aeneis nebst mehreren Excursen u. Abhandlungen. Prag, Tempsky. (Etudes profondes, sens grammatical très fin, nouveaux points de vue.) — Zimmer, Keltische Studien, I. Irische Texte mit Wörterbuch von E. Windisch. Berlin, Weidmann. (L'art. est de Windisch lui-même et mérite d'être traduit. « Ce livre, dit Windisch, est un pamphlet dirigé non seulement contre mon ouvrage, mais contre moi ; il a été composé avec raffinement, dans le dessein d'écarter ma personnalité scientifique. En face d'une pareille attaque, je dédaigne toute défense. Zimmer commença ses études celtiques à Strasbourg, il fut mon auditeur et suivit mes cours sur la grammaire irlandaise, il connaissait déjà à ce moment une partie des « Irische Texte », car je lui donnai un exemplaire des épreuves, tant qu'il fut auprès de moi à Strasbourg. Cependant Zimmer a eu le temps et l'occasion d'étudier encore par lui-même, et le premier emploi de sa force, c'est de la tourner contre moi de la façon la plus hostile ; une pareille conduite se juge elle-même, et, si l'écrit renferme quelques détails de valeur, elle n'en est pas meilleure. ») — 1. Volsunga-u. Ragnars Saga nebst der Geschichte von Nornagest. 2. Die Saga von den Volsungen und Nibelungen, übers. v. Edzardi. Stuttgart, Heitz. (Travail digne de grands éloges.) — Hofmann-Wellenhof, Michael Denis. Innsbruck, Wagner. (Etude faite avec grand soin.) — Gubernatis (de), Letture di archeologia indiana. Milan, Hoepli. (Quatre jolies conférences.) — Jordan, Capitol, Forum u. Sacra Via in Rom. Berlin, Weidmann.

Philologische Rundschau, n° 34 : Lahmeyer, De apodotico qui dicitur particulae ΔΕ in carminibus Homericis usu. (46 pages. Travail de valeur.) — Buchholz, Anthologie aus den Lyrikern der Griechen. (Troisième édit. d'un bon livre de classe.) — Leeuwen, Commentatio de Ajacis Sophoclei authentia et integritate. (L'auteur prouve des connaissances sérieuses, mais il tourne dans un cercle vicieux.) — Tachau, De enuntiatorum finalium apud Euripidem ratione atque usu. — Apelt, Untersuchungen über den Parmenides des Plato. — Martialis lib. I rec. Flach. (Commentaire assez bon ; trop de conjectures peu plausibles dans le texte ; diverses négligences.) — Schlee, Vollständiges Vocabularium zum Caesar, in etymologischer Anordnung eingerichtet zum Nachschlagen u. Auswendiglernen.

Athenaeum belge (l'), n° 15, 9 août 1881 : Taine, la conquête jacobine. Hachette. (Th. Juste : vaste composition due aux labeurs et au génie d'un des plus remarquables écrivains de la France contemporaine ; œuvre consciencieuse d'un esprit élevé et affranchi de tous préjugés vulgaires ; l'auteur a cherché la vérité avec une admirable ténacité, et il l'a mise en pleine lumière ; il fait appel à la raison, au bon sens, et personne ne peut refuser d'adhérer à des conclusions si fortement motivées.) — Lettre de Paris. — Bulletin. (Rodenberg, Belgien und die Belgier. Berlin, Pätel : remarques d'un écrivain aimable qui est en même temps un observateur judicieux.) — Notes et études : le congrès international des américanistes. — Sociétés savantes.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome 24, 4e livraison : P. Thomas, Sur Térence, Phormion, v. 888. — L. Havet, Sur Aulu-Gelle, III, 16, 11. — Bastin, La syntaxe de Villehardouin, I. — Le Misanthrope jugé par Coquelin (Piters).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nº 36 Quinzième année 5 Septembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 485, 20 août 1881 : NICHOL, Byron. Macmillan. (Fait partie de la collection « english men of letters », trop bref.) — Matthew ARNOLD, Poetry of Byron. Macmillan. — VARREN, the liturgy and ritual of the celtic church. Clarendon Press. (L'auteur est plus familier avec la liturgie qu'avec l'archéologie celtique.) — CONWAY, The wandering Jew. Chatto a. Windus. (Livre intéressant et curieux.) — The Kentish Garland, edited by DE VAINES, with additional notes, by EBSWORTH. The County in General. Hertford, Austin. — DUFFIELD, Don Quixote, his critics and commentators. Kegan Paul. (W. Webster : introduction bienvenue aux œuvres de Cervantes ; écrit avec agrément.) — Some scotch books. — John Hill Burton. (Not. nécrol.) — Recent french literature. (CLIFTON et GRIMAUX, Dictionnaire anglais-français et français-anglais. Garnier ; CARO, La fin du XVIII[e] siècle. Hachette ; LIGIER, La politique de Rabelais. Fischbacher ; HENRY, Un érudit, etc. Hachette ; L. CONSTANS, La légende d'Œdipe ; STAPFER, Etudes sur la littérature française.) — Kyaxarès and the Medes. (Sayce.) — The ducal palace at Venice. (Hebb.) — « The boyish exploits of Finn Mac Cumhaill ». (Hoskyns-Abrahall.) — PALEY, Bibliographia graeca, an enquiry into the date and origin of bookwriting among the Greeks. Bell. (Sayce : arguments en général peu convaincants.) — Current philological literature. (Records of the past, XII, egyptian texts ; LILLIE, Buddha and early buddhism ; BROWN, Languages and theories of its origin ; STEINTHAL, Abriss der Sprachwissenschaft ; de GUBERNATIS, Letture di archeologia indiana ; SANDERS, Neugriechische Grammatik ; BELTRAME, Grammatica e vocabulario della lingua denka, etc.) — LENORMANT, La Grande Grèce, paysages et histoire. 2 vols. Calmann Lévy. (Capes : « a work of interest, with a solid fundation of erudition.) — M. Ch. Blanc on Rembrandt's « Doctor Faustus ». (Hake.)

The Athenaeum, n° 2808, 20 août 1881 : TAINE, La conquête jacobine. Hachette. (Peinture du Jacobinisme qui est admirable de clarté et de vigueur ; ici et là des réflexions originales ; mais pas de faits nouveaux, ni de découvertes ; l'auteur suit dans ce volume Mortimer-Ternaux, comme il suivait Tocqueville dans le premier ; le mérite du livre « lies in exposition rather than discovery ».) — Mrs. GUTHRIE, Life in Western India. 2 vols, Hurst a. Blackett. — HOLST (V.), Verfassungsgeschichte der Vereinigten Staaten von Amerika. II. Nutt ; BRYANT a. GAY, A popular history of the United States, II, III a. IV. Sampson Low ; LODGE, A short history of the english colonies in America. — Registrum Malmesburiense, the register of Malmesbury Abbey, preserved in the Public Record Office, edit. by BREWER a. MARTIN. Longmans. — Philological books (Max MÜLLER, selected essays on language, mythology a. religion ; D'ABBADIE, Dictionnaire de la langue amarinna.) — Trelawny. (Not. nécrol.) — The Siloam inscription. (Neubauer.) — Stikeswold nunnery, Lincolnshire. — Landor a. Mrs. Lynn Linton. (Colvin.) — PHILLIMORE, Fra Angelico : STOWE, Velasquez ; BROCK-ARNOLD, Gainsborough, Constable ; MOLLET, Wilkie. Sampson Low. — ANDERSON, Scotland in early christian times. Edinburg, Douglas. (Six conférences relatives à l'ancienne église d'Ecosse.) — SCHÖNFELD, Sansovino u. seine Schule. Stuttgart. Metzler ; DUTUIT, Manuel de l'amateur d'estampes, Ecoles flamande et hollandaise. I. Lévy ; Iconografia de Don Quijote, por el colonel don Francisco Lopez Fabra. Barcelona. — Notes from Athens. (Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 34, 20 août 1881 : BINDER, Tacitus u. die Geschichte des römischen Reiches unter Tiberius. Wien, Lechner. (Ne

résout pas la question, mais à lire.) — VOGELER, Otto v. Nordheim in den Jahren 1070 bis 1083. Beitrag zur Geschichte Königs Heinrich IV. Minden. — Regesta pontificum romanorum, edit. sec. I fasc. Leipzig, Veit. — KERTBENY, Ungarn betreffende deutsche Erstlings-Drucke. 1454-1600. Leipzig, Friedrich. — Briefe der Kaiserin Maria Theresia an ihre Kinder u. Freunde, hrsg. v. ARNETH. I et II. Wien, Braumüller. — Katalog der hebräischen, arabischen, persischen u. türkischen Handschriften der Bibliothek zu Strassburg, v. LANDAUER. Strassburg, Trübner. (Précieux.) — PAULI, etrukische Studien, III. Die Besitz-Widmungs-und Grabformeln des Etrukischen. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. (Liste de 164 mots étrusques; mais peu de significations certaines.) — NICOLAI, Geschichte der römischen Literatur. Magdeburg, Hinrichshofen. (Livre plein de fautes et sans aucune valeur; heureusement, il coûte cher; c'est son seul mérite, le prix élevé arrêtera l'étudiant.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 32, 6 août 1881 : WEISS, Kritisch-exegetisches Handbuch über den Brief an die Römer. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. — KURTZ, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 4 Teile in 2 Bänden. Leipzig, Neumann. — Aristotelis Ethica Nicomachea recogn. SUSEMIHL. Leipzig, Teubner. (Heitz : apparat critique plus complet et plus soigné que dans les précédentes éditions.) — Dinters ausgewählte pädagogische Schriften, hrsg. v. SEIDEL. II, Langensalza, Beyer. — CLERMONT-GANNEAU, Etudes d'archéologie orientale. I, 1. 44e fasc. de la « Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes ». Vieweg. (L'auteur a raison dans nombre d'explications, et déploie, comme toujours, dans ses recherches, une grande pénétration.) — T. Livi ab urbe condita libri recogn. H. J. MUELLER. Pars I libros 1 et 2 continens, pars VI libros 25 et 26 continens. Berlin, Weidmann. (Luchs : très bon texte digne d'être mis à côté de celui de Madvig.) — BAHDER (v.), die Verbalabstracta in den germanischen Sprachen ihrer Bildung nach dargestellt. Halle, Niemeyer. (Ouvrage couronné par l'Université de Heidelberg; en son ensemble, excellente contribution à la philologie germanique.) — Eine italienische Prosaversion der Sieben Weisen, nach einer Londoner Handschrift zum ersten Male hrsg. v. H. VARNHAGEN. Berlin, Weidmann. (Publication exécutée avec un soin louable.) — VOGEL, de Hegesippo, qui dicitur, Josephi interprete. Erlangen, Deichert. (Niese : traite du remaniement, en latin, de l'histoire de Josèphe, remaniement attribué à Hegesippus, altération de Josippus, que donnent les plus anciens manuscrits; l'ouvrage a été composé après 367; Reifferscheid prétend que l'auteur est saint Ambroise; l'auteur de la dissertation s'y refuse, mais sa démonstration n'est pas concluante.) — GREGOROVIUS, die Grabdenkmäler der Päpste, Marksteine der Geschichte des Pabsttums. 2e Aufl. Leipzig, Brockhaus. (Ewald : à la fois un manuel de l'histoire des papes et un guide des tombeaux des pontifes.) — LUSTKANDL, die josephinischen Ideen und ihr Erfolg. Wien, Konegen. (Discours prononcé au centième anniversaire de l'avènement de Joseph II; ce discours est devenu livre; résumé utile des réformes et des lois et ordonnances si nombreuses de Joseph.) — BELLEW, The races of Afghanistan, being a brief account of the principal nations inhabiting that country. London, Trübner. (Gerland : renferme une foule de matériaux intéressants pour l'ethnographie et l'histoire des Afghans.) — Pompei, rivista illustrata di archeologia popolare e industriale e d'arte. I, 1. Napoli, Furchheim. (Hirschfeld : bon succès à l'entreprise.) — Jahrbuch der königl. preuss. Kunstsammlungen. II, 2. Berlin, Weidmann. (V. Eitelberger.)

Theologische Literaturzeitung, n° 16, 30 juillet 1881 : DILLMANN, Exodus

u. Leviticus. Leipzig, Hirzel. — KAWERAU, Agricola von Eisleben, ein Beitrag zur Reformationsgeschichte. Berlin, Hertz. (Voilà enfin le premier tableau complet de la vie de cet homme de talent qui a exercé sur l'Eglise une si grande influence, sans avoir reçu les ordres, et qui, de même que Mélanchton, n'était pas docteur en théologie.) — SEIFERT, die Durchführung der Reformation in Leipzig, 1539-1545. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (Très soigné.) — NEBE, die Kirchenvisitationen des Bisthums Halberstadt in den Jahren 1564 u. 1589. Halle, Hendel. (D'un intérêt plus que local.) — MAURENBRECHER, Die preussische Kirchenpolitik und der Kölner Kirchenstreit. Stuttgart, Cotta.

N° 17, 13 août 1881 : Opuscules et traités d'Abou'l-Walid Merwan Ibn Djanah de Cordowe, texte arabe p. avec une trad. française par J. DERENBOURG et H. DERENBOURG. Paris. (Stade : excellente édition.) — HOLSTEN, das Evangelium des Paulus dargestellt. I. Die äussere Entwickelungsgeschichte des paulinischen Evangeliums. 1. Der Brief an die Gemeinden Galatiens u. der erste Brief an die Gemeinde in Korinth. Berlin, Reimer. — KOFFMANE, die Gnosis nach ihrer Tendenz u. Organisation. Breslau, Koebner. — ENWALD, der Einfluss der stoisch-ciceronianischen Moral auf die Darstellung der Ethik bei Ambrosius. Leipzig, Bredt. (Harnack : études soignées et fines observations.) — HOFFMANN, Julianos der Abtrünnige, syrische Erzählungen. Leiden, Brill. (Douze récits syriens, mais légendaires et n'apportant aucun renseignement historique sur Julien.) — KELLER (L.), Geschichte der Wiedertäufer u. ihres Reiches zu Münster, Münster. Coppenrath. (Très bon ouvrage d'ensemble et renfermant des documents inédits.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 34, 24 août 1881 : Urkunden und Briefe zur Geschichte des Kaiserreichs und des Königreichs Sicilien in den Jahren 1198 bis 1273. hrsg. v. Ed. WINKELMANN. Innsbruck, Wagner. (Winkelmann). — DIEFENBACH, Völkerkunde Osteuropas, insbesondere der Haemoshalbinsel und der unteren Donaugebiete. I Band : Türkisches Reich, Albanesen, Illyrier, Thraken, Griechen, Rumänen. II Band, erster Halbband : die lituslavische Völkergruppe nebst den Bulgaren. Türkische Familie. Nachträge zum I. Band; Zweiter Halbband (als Schluss), die finnische Familie, Zigeuner (Rom), Armenier oder Hajer, Kaukasier, Nachträge und Berichtigungen. Darmstadt, Brill. (Gerland : il n'y a pas d'ouvrage ethnologique qui traite avec autant de détails et d'étendue les questions si difficiles relatives aux populations de l'Europe orientale ; l'auteur n'a d'autre prédécesseur que Prichard ; il est vrai, le plan n'est pas clair et méthodique; le sujet n'est pas épuisé ; les questions sont souvent posées sans être résolues ; le livre est très instructif, très intéressant, mais n'apporte pas de résultats solides ; les sources ne sont pas consultées avec critique ; à côté de beaucoup de bonnes choses il y a aussi bien des choses inutiles ; mais l'ouvrage renferme des matériaux très abondants, des points de vue nouveaux, des idées fécondes, et la tâche de l'auteur était bien délicate). — RIEU, catalogue of the persian manuscripts in the British Museum. I et II. London. (Nöldeke : excellent). — FRANZISS, der deutsche Episkopat in seinem Verhältniss zu Kaiser und Reich unter Heinrich III. 1024-1056. II. Stadtamhof, Meyer. (Bernheim : de nouveaux points mis en lumière).

Rassegna Settimanale, 7 août 1881 : Le Accademie. — TORRACA, La corrispondenza dell' abate Galiani. (D'après la nouvelle édition de la Correspondance de l'abbé, publiée récemment à la librairie Calmann-Lévy par MM. Lucien Perey et Gaston Maugras). — NOCENTINI, Le virtu cardinali dei Cinesi. — Il lavoro mentale nelle scuole. — *Bibliografia :* KAUFMANN (D.), Die Spuren Al-Batlajûsi's in der jüdischen Religionsphilosophie. Budapest, Universitäts-Buchdruckerei (« eruditissimo studio »).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 37 Quinzième année 12 Septembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 486, 27 août 1881 : Taine, La conquête jacobine. Hachette. (Cordery : toute la vigueur de son style, toute sa puissance de métaphores, et cette vivante description des détails où il excelle, M. Taine a employé tout cela à représenter la faiblesse et les erreurs des chefs de la Révolution et les crimes qui accompagnèrent la domination des clubs.) — Bohn, a dictionary of quotations from the english poets. Bell. — Grant White, England without and within. Sampson Low. — Bosworth Smith, Rome and Carthage, the punic wars, epochs of ancient history. Longmans. (Abrégé du volume intitulé « Carthage and the Carthaginians ».) — The department of coins in the British Museum. — The hittite title of Damascus. (Sayce.) — Jātaka stories, the myth of the Sirens. (Morris.) — The revised version of the New Testament. (Hue.) — The geography of early England. (Davidson.) — The late date of our Homer. (Hoskyns-Abrahall.) — Dictionnaire des sciences anthropologiques, A-AM. Doin. (De La Couperie.) — Scott, an essay on the history of english church architecture. Simpkin, Marshall a. Co. (Micklethwaite.) — Some books on art and archaeology. — The archaeological discovery at Thebes, Egypt. (A. Edwards.) — The Italians and their art treasures.

The Athenaeum, n° 2809, 27 août 1881 : The British association for the advancement of science at York. 1881. — Sinnett, The occult word. Trübner. (« A sadly disappointing book ».) — Hunter, The imperial gazetteer of India. Trübner. (Publication très importante en neuf volumes, encyclopédie universelle des connaissances relatives à l'Inde, a la plus haute autorité et une valeur incalculable, c'est le plus grand service qu'un « public servant » puisse rendre au gouvernement de l'Inde et au peuple anglais.) — Virgili, Francesco Berni, con documenti inediti. Firenze, Le Monnier. (« an epoch-making book ».) — Venn, Symbolic logic. Macmillan. — De Vaynes, The kentish Garland, with addit. notes, etc. by Ebsworth. Austin, Hertford. — Correspondance de l'abbé Galiani, p. p. Perey et Maugras; Lettres de madame de Rémusat. Calmann Lévy. — Historical and antiquarian publications. — The Plymouth leat. (Davidson.) — Bibliographical notes. — Reiss a. Stübel, Peruvian antiquities, the necropolis of Ancon in Peru, a series of illustrations of the civilization and industry of the empire of the Incas. I. Asher. — Keary, A guide to the italian medals exhibited in the King's library, British Museum. Longmans. — The congress of the british archaeological association. — The roman villa at Morton.

Literarisches Centralblatt, n° 35, 27 août 1881 : Koch, die Psychologie Descartes' system. u. historisch-kritisch bearbeitet. München. Kaiser. (Travail important.) — Juntherus Parisiensis, Solimarius, edid. Wattenbach. Genua. — Adler, Herzog Welf VI und sein Sohn. Hannover, Helwing. (Complet.) — Wilmans, Die Kaiserurkunden der Provinz Westfalen; II. Die Urkunden der Jahre 901-1254; I. Die Texte, bearb. v. Philippi. III. Heft. Münster, Regensberg. — Turmair's genannt Aentinus, kleinere historische u. philosophische Schriften. II. — Friedländer, Markgraf Karl Philipp von Brandenburg u. die Gräfin Salmour. Berlin, Reimer. — Guyard, Manuel de la langue persane vulgaire. Maisonneuve. — Merguet, Lexicon zu den Reden des Cicero mit Angabe sämmtlicher Stellen. Jena, Fischer. (Travail qui apporte à la science un gain durable). — Constans (L.), de sermone sallustiano. Vieweg. (Compilation qui renferme des observations utiles et nombre de détails instructifs; n'est pas à la hauteur de l'état actuel de la science.)

— Szanto, Untersuchungen über das attische Bürgerrecht. (Fait avec habileté.)

Philologische Rundschau, nº 35 : Aeschyli tragoediae. Ed. A. Kirchhoff. (« La première édit. historico-critique d'Eschyle » ; le texte est donné, dans les endroits évidemment gâtés, conformément à la lettre du Mediceus toutes les fois qu'une conjecture réellement bonne n'a pas été proposée. Choix très sévère de conjectures citées en note ; l'éditeur lui-même ne s'en est permis qu'extrêmement peu, mais pour la plupart excellentes. Il y a pourtant à dire à différents égards, notamment en ce qui concerne la métrique et la grammaire spéciale des tragiques). — Œri, Die grosse Responsion in der späteren Sophokleischen Tragödie, in Kyklops und den Herakliden (traite la question d'une façon raisonnable et avec un jugement sain). — Papadopoulos, Collation d'un ms. de Platon à Smyrne (15 pages, en grec moderne. Le ms. est absolument sans valeur.) — Edition des Adelphes par Dziatzko (avec notes en allemand. Excellent livre de classe). — Brentano, zur Lösung der Trojanischen Frage (combat victorieusement le système de Schliemann.) — Ziegler, Die Regierung des Kaisers Claudius, mit Kritik der Quellen u. Hülfsmittel (2 programmes, de 52 et de 61 pages).

Deutsche Literaturzeitung, nº 33, 13 août 1881 : Langhans, Handbuch d. biblischen Geschichte u. Literatur. Bern, Dalp. (Nowack : soigné et instructif.) — Harnack, das Mönchthum, seine Ideale und seine Geschichte, eine kirchenhistorische Vorlesung. Giessen, Ricker. (Heinrici : esquisse claire et ingénieuse.) — Pusey, what is of faith as to everlasting punishment ? Oxford, Parker. — Waldeck, Grundzüge der wissenschaftlichen Pädagogik u. das akademische Seminar. Leipzig, Mutze. — The Mesnevi of Mevlana Jelalu-'d-din, Muhammed, Er-Rumi, book the first, together with some account of the life and acts of the author, of his ancestors, and of his descendants ; illustrated by a selection of characteristic anecdotes, as collected by their historian, Mevlana Shemsu-'d-din Ahmed, El Eflaki, El 'Atrifi, translated and the poetry versified by Redhouse. London, Trübner : (Justi : travail remarquable et plein de goût.) — Christ, der Gebrauch der griechischen Partikel τε mit besonderer Bezugnahme auf Homer ; Die Widerholungen gleicher und ähnlicher Verse in der Ilias. I, III. München, Franz. (Méthode réfléchie et sentiment de la langue ; répand la lumière sur un domaine obscur ; puisse l'auteur poursuivre ces études.) — Zeschwitz (v.), das mittelalterliche Drama vom Ende des römischen Kaiserthums deutscher Nation und von der Erscheinung des Antichrists. Leipzig, Hinrichs. (Drame reproduit, avec traduction et introduction, d'après un ms. de Tegernsee du xiiᵉ siècle ; l'introduction est pleine de détails et ingénieuse.) — Klinger's ausgewählte Werke, 8 Bände. Stuttgart, Cotta. 1880. — Zingerle (W.), ueber Raoul de Houdenc und seine Werke, eine sprachliche Untersuchung. Erlangen. Deichert. (Stengel : début louable.) — Heisterbergk, ueber den Namen Italien, eine histor. Untersuch. Freiburg, Mohr. (Seeck : critique pénétrante et mesurée, qui rejette toutes les explications, admises jusqu'ici, du mot Italie ; recherches claires et solides.) — Gachard, Histoire de la Belgique au commencement du xviiiᵉ siècle. Bruxelles, Muquardt. (Schirren : Ecrit à un point de vue belge et patriotique, mais n'altère pas les faits ; documents consultés de la façon la plus consciencieuse ; récit exposé avec clarté.) — Lindenschmit, Handbuch der deutschen Altertumskunde, Uebersicht der Denkmale und Gräberfunde frühgeschichtlichen und vorgeschichtlicher Zeit. In drei Teilen. I Teil. Die altertümer der merowingischen Zeit. Braunschweig, Vieweg. (Kaufmann : ouvrage très important.) — De Rochas d'Aiglun, Principes de la fortification antique, précis des

connaissances techniques nécessaires aux archéologues pour explorer les ruines des anciennes forteresses. Ducher. (Traité avec clarté et compétence ; souvenons-nous comme, sur les bancs de l'école, on nous bourrait de règles de grammaire, sans jamais satisfaire notre désir de mieux connaître les choses militaires, et recommandons le livre à tous les professeurs.)

Deutsche Literaturzeitung, nº 34, 20 août 1881 : NOBBE, Gerhoh von Reichersberg, ein Bild aus dem Leben der Kirche im XII. Jahrh. Leipzig, Böhme. (Krauss : bon et clair.) — ROTH, Augsburgs Reformationsgeschichte. 1517-1527. München, Ackermann. (Kolde : fait avec beaucoup de soin et d'habileté.) — KRALL, Demotische und assyrische Contracte. Wien, Konegen. (Erman : résumé des travaux de Revillout.) — DRIVER, a treatise on the use of the tenses in hebrew and some other syntactical questions. Oxford, Clarendon Press. (Baethgen : très utile.) — Xenophontis libellus de republica Atheniensium p. p. KIRCHHOFF. Editio altera correcta. Berlin, Hertz. (Wilamowitz : peu de changements notables.) — HAUSSCHILD, die Grundsätze und Mittel der Wortbildung bei Tertullian. I u. II. Leipzig, Zangenberg u. Himly. (Reifferscheid : diffus, manque de clarté.) — LITZMANN, zur Textkritik u. Biographie Günther's. Frankfurt, Rutten u. Loening. (Sauer : très bon, très exact, beaucoup de soin.) — WITTIG, Neue Entdeckungen zur Biographie Günther's. Striegau, Hoffmann. (Sauer : étrange et baroque.) — El cantare di Fierabraccia et Uliueri, italien. Bearbeit. der Chanson de geste Fierabras, hrsg. v. STENGEL, vorausgeschickt ist eine Abhandl. v. BUHLMANN, die Gestaltung der Chanson de Geste Fierabras im italienischen. Marburg, Elwert. (Körting.) — WIEDEMANN, Geschichte Aegyptens von Psammetich I bis auf Alexander den Grossen. Leipzig, Barth. (Pietschmann : utilise consciencieusement tous les monuments déjà publiés ; l'auteur qui a de solides connaissances, a parcouru presque tous les musées d'Europe ; ouvrage plein de soin et digne de grands éloges.) — DRUFFEL (v.), Beiträge zur Reichsgeschichte. 1552. München, Rieger. — KRAUS, Ludwig Spach. Strassburg, Schulz ; LÖHER (v.), Ludwig Spach. Stuttgart, Spemann. (Rödiger : « Spach était un être amphibie, qui sentit toujours un tiraillement entre deux nationalités, entre deux idiomes et deux séries d'affections ».) — Revista de arqueologia espanola. — SITTARD, Compendium der Geschichte der Kirchenmusik mit besond. Berücksichtig. des kirchlichen Gesanges, von Ambros zur Neuzeit. Stuttgart, Levy u. Müller. — POST, Bausteine für eine allgem. Rechtswissenschaft auf vergleichend-ethnologischer Basis. I. Oldenburg, Schulze. (Gierke.)

Rassegna Settimanale, nº 189, 14 août 1881 : D'ANCONA, Un disegno di secolarizzazione degli stati pontificii nel secolo XIV. — *Bibliografia :* DE NINO, Usi e costumi abruzzesi descritti. Vol. II. Firenze, Barberà.

Nº 190, 21 août 1881 : GENTILE, Il fratello di Cicerone — BORGOGNONI, Le « estravaganti » del Petrarca. — *Bibliografia :* KALTENBRUNNER, die Vorgeschichte der gregorianischen Kalenderreform, *et* Beiträge zur Geschichte der gregorianischen Kalenderreform, die Commission unter Gregor XIII nach Handschriften der Vaticanischen Bibliothek. Wien Gerold. (Beaucoup de faits importants et nouveaux.) — LANDAU, Giovanni Boccaccio, sua vita e sue opere, traduz. di ANTONA TRAVERSI. Napoli. (Traduction d'un bon ouvrage ; quelques défauts juveniles dans la traduction et le commentaire.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 38 Quinzième année 19 Septembre 1881

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PERIODIQUES

The Athenaeum, n° 2810, 3 septembre 1881 : LUBBOCK, Address delivered at the York meeting of the british association for the advancement of science. — DUN, American farming and fun. Longmans. — Loci e libro Veritatum, passages selected from Gascoigne's theological dictionary illustrating the condition of church and state, 1403-58 with an introd. by Thorold ROGERS. Oxford, Clarendon Press. — Select elegies of Propertius, p. p. POSTGATE. Macmillan. — The eight rapport of the royal commission on historical manuscripts. Eyre a. Spottiswoode. — Shropshire word-book, a glossary of archaic and provincial words, used in the country, by G. F. JACKSON. III. Trübner. — Chaldean sun-worship. (Boscawen.) — The « registrum malmesburiense ». (Martin.) — The place of Stoning. (Hananee.) — Reminiscences of George Borrow. I. (Watts.) — LAW, An historical catalogue of the pictures in the royal collection at Hampton Court. Bell. — The congress of the british archaeological association. II.

The Academy, n° 487, 3 septembre 1881 : COLVIN, Walter Savage Lindor. Macmillan. (Morshead : fait partie de la collection des « English men of letters » ; très bon livre.) — Memoirs of the life and writings of Thomas Carlyle, edited by SHEPHERD a. WILLIAMSON. Allen. — STAPFER, Shakspeare and classical antiquity, translated from the french. Kegan Paul. (Dowden : Excellente traduction d'un ouvrage impartial, inspiré par ce criticisme cosmopolite dont Gœthe a laissé un remarquable exemple ; on y trouve beaucoup de pages d'une observation brillante, délicate et juste.) — Calendar of the state Papers domestic series. 1634, p. p. M. A. Everett GREEN. Longmans. — SALVADOR, J. Salvador, sa vie, ses œuvres et ses critiques. Calmann Lévy. (Neubauer.) — GREGOR, Notes on the folk-lore of the north-east of Scotland. Folk lore society ; THISELTON-DYER, Domestic folk-lore — Rasselas and the happy valley. — The Irish in the sixteenth century. — The Kesselstadt « Shakspere death-mask ». (Dowden.) — The myth of the Sirens. (Fitzgerald.) — Mispunctuations in Gower and Ronsard. (Nicholson.) — Scotticisms. (Mackie.) — BASTIAN, Die heilige Sage der Polynesier. Leipzig, Brockhaus. (Sayce.) — The Jubilee Meeting of the british association. (Rowdell) — Antiquities of Ionia, published by the society of dilettanti. IV. Macmillan. (Murray.) — Arabs, travellers and « anteekahs » (Am. B. Edwards.) — Archaeological discoveries at Concordia and in some other districts of Venetia. (Barnabei.)

Litterarisches Centralblatt, n° 36, 3 septembre 1881 : MANTELS, Beiträge zur lübisch-hansischen Geschichte. Jena, Fischer. (art. du regretté Mantels sur l'histoire de Lubeck.) — ARBELLOT, les chevaliers limousins à la première croisade, 1096-1102. Haton. (Bon travail.) — ERSLEV, Konge og Lensmand : det sextende Aarhundrede, studier over Statsomvaeltningen i 1536 og dens fölger for Kongemagt og Adelsvälde. Kopenhagen, Erslev ; *et* Danmarks Len og Lensmaend ; det sextende Aarhundrede. 1513-1596. Kopenhagen, Erslev. (Études très soignées et très profondes sur cette période de l'histoire danoise.) — GLASER, Publius Vergilius Maro als Naturdichter und Theist, kritische u. ästhetische Einleitung zu Vergil's Bukolika u. Georgika. Gütersloh, Bertelsmann. (Instructif, mais contestable.) — BURDACH, Reinmar der Alte und Walther von der Vogelweide, ein Beitrag zur Geschichte des Minnesangs. Leipzig, Hirzel (une des études les plus soignées et les plus pénétrantes qui aient paru sur ce domaine de l'histoire littéraire). — GRAVENHORST, die Entwickelungsphasen des religiösen Lebens im hellenischen Alterthum. Berlin, Habel. (Trop tranchant sur des questions encore discutées). — KOPP, griechische Sakralalterthümer. Berlin, Springer. (Passable.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 35, 27 août 1881 : SCHNEEDORFER, das Weissagungsbuch des Propheten Jeremia. Prag, Bellmann. — REUTER, Lessings Erziehung des Menschengeschlechts. Leipzig, Hinrichs. (Class : bon travail.) — SANDERS, Neugriech. Grammatik nebst Sprachproben für die Fortbildung und Umgestaltung des griechischen von Homer bis auf die Gegenwart. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (Rangabé : trad. allemande du livre de Vincent et Dickson, écrit en anglais.) — FABRICIUS. Die Elegien des Albius Tibullus und einiger Zeitgenossen erklärt. Berlin, Nicolai. (Schenkl : n'apprend rien aux philologues et épargne toute peine aux élèves, travail de dilettante.) — Der Codex Teplensis, enthaltend « Die Schrift des newen Gezeuges », älteste deutsche Handschrift, welche den im XV. Jahrhundert gedruckten deutschen Bibeln zu Grunde gelegen. I : die vier heiligen Evangelien. München, Huttler. (Schröder.) — WAGNER, Lessing-Forschungen nebst Nachträgen zu Lessings Werken. Berlin, Müller. (Schmidt : important.) — SAVINI, La grammatica ed il lessico del dialetto Teramano. Due saggi. Turin, Loescher. (Mussafia : écrit recommandable en son ensemble.) — FRIEDLÄNDER, Markgraf K. P. von Brandenburg u. die Gräfin Salmour. Berlin, Reimer. — ZIEGLAUER, Die politische Reformbewegung in Siebenbürgen zur Zeit Josefs II und Leopold II. Wien, Braumüller. — SYBEL (H. v.), Kleine historische Schriften, III. Stuttgart, Cotta. (11 essais, livre très remarquable, la perle du volume est l'essai sur Napoléon III.) — KUTZEN, das deutsche Land in seinen charakteristischen Zügen und seinen Beziehungen zu Geschichte und Leben des Menschen. 3e Auflage, p. p. KONER. Bresslau, Hirtz. — SACH, Carstens' Jugend-und Lehrjahre. Halle, Waisenhaus. (Hettner : bon.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 36, 3 septembre 1881 : HITZIG, die zwölf kleinen Propheten, besorgt von STEINER. I. Leipzig, Hirzel. — Fragmenta philosophorum graecorum, III, platonicos et peripateticos continens p. p. MULLACH. Firmin-Didot. (Heitz : « terreur véritablement maladive de la critique même la plus réfléchie, sans gêne le plus incroyable pour établir comme sûr ce qui est complètement injustifié et indémontrable, il faut recommencer le volume à nouveau. ») — STEINTHAL, Abriss der Sprachwissenschaft. I. Die Sprache im allgemeinen. Einleitung in die Psychologie und Sprachwissenschaft. IIe Auflage. Berlin, Dümmler. (Bezzenberger : quelques changements insignifiants dans cette 2e édition). — CYBULSKI, Geschichte der polnischen Dichtkunst in der ersten Hälfte des laufenden Jahrhunderts. 2 vols. Posen, Zupanski. (Nehring : trad. allemande d'un livre remarquable.) — Plotini Enneades, recens. H. F. MUELLER. II. Berlin, Weidmann. (Volkmann : supérieur à l'édition de Kirchhoff.) — RUBIO Y LLUCH, Estudio critico-bibliografico sobre Anacreonte y la coleccion anacreontica y su influencia en la literatura antigua y moderna. Barcelona. (Kaibel : le travail ne vaut guère que par la partie historico-bibliographique.) — ALBRECHT, Die Leipziger Mundart, Grammatik und Wörterbuch der Leipziger Volkssprache, mit einem Vorwort von R. HILDEBRAND. Leipzig, Arnold. (Livre excellent, dû à un homme compétent et pratique; c'est le pendant de l'ouvrage de Seiler sur le dialecte de Bâle.) — De Villiers, Le festin de Pierre où le fils criminel, p. p. KNÖRICH. Heilbronn, Henninger. (Bon succès à cette édition de textes français rares du XVIe et du XVIIe siècle.) — Die Vitae sancti Ludgeri p. p. DIEKAMP. IV. Münster, Thausing. — JANKO (V.), Fabel und Geschichte, eine Sammlung historischer Irrthümer und Fälschungen. Wien, Gerold. (Koser : compilation sans valeur; qu'on en juge par trois exemples : Mommsen est toujours écrit Momsen; M. Chéruel devient « le Chéruel, journal manuscrit » du temps de Louis XIV; et Aristote se précipite dans l' « Euripide »). — JOEL, Der Aberglaube u. die Stellung des Judentums zu demselben. I. Breslau, Koebner.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 35, 31 août 1881 : KLOSTERMANN, Korrekturen zur bisherigen Erklärung des Römerbriefes. Gotha, Perthes. (Klostermann.) — PHILIPPSON, Geschichte des preussischen Staatswesens vom Tode Friedrichs des Grossen bis zu den Freiheitskriegen, I. (Stern : ouvrage de grande valeur.) — HEISTERBERGK, Ueber den Namen Italien, eine historische Studie. Heidelberg, Mohr. (Deecke : réfutation des étymologies proposées jusqu'ici, mais non de celles de Nissen.) — PÖHLMANN, die Anfänge Roms. Erlangen, Deichert. (Deecke : des points contestables.) — Uebungsstücke zur Laut-und Flexionslehre der altgermanischen Dialecte : gotisch, althochdeutsch, altsächsisch, angelsächsisch, altfriesisch, altnordisch v. M. HEYNE. Paderborn, Schöningh. (Wilken.)

N° 36, 7 septembre 1881 : Upsala Lakareförenings Förhandlingar, femtonde bandet, ed. BERLING. — Sophocles edited with notes a. introductions by LEWIS CAMPBELL. Vol. II. Ajax, Electra, Trachiniae, Philoctetes. Oxford, Clarendon Press. (Wecklein : a consulté les principaux manuscrits, point de vue conservateur et directement opposé à celui de Blaydes, commentaire où il y a des pensées neuves et instructives, ainsi qu'une profonde connaissance de Sophocle ; mais ce n'est pas une publication de premier ordre.) — CARPENTER, Grundriss der neuisländischen Grammatik. Leipzig, Schlicke. (Wilken.)

Archiv für slawische Philologie. Tome V, fasc. IV : Les formations du présent en slave et leur rapport au thème de l'infinitif (Leskien). — Les phénomènes de l'Umlaut dans les voyelles *e, je, en* (Jagic). — L'évangéliaire du pape Sava (id.). — Contributions à la critique des anciens textes russes. (Al. Schachmatoff.) — Observations critiques sur le texte des anciens poètes croates. (A. Leskien.) — Traditions orales du pays de Sandomir. (Matusiak : Curieux renseignements ethnographiques sur un canton très peu connu de la Galicie.) — Bibliographie : KÜHNEL, Die slawischen Ortsnamen in Mecklenburg-Strelitz. (Intéressant, mais défectueux.) — KOTLIAREVSKY, ancienne littérature russe, essai bibliologique. (Bon.) — STOROJENKO, Essais sur l'ancienne littérature bohême. (Bonne compilation.) — SOUMTSOV, Les rites du mariage, spécialement en Russie. (Intéressant.) — HATTALA et PATERA, L'Alexandreide tchèque. — KLEINMAYER, Histoire de la littérature slovène. (Médiocre.) — Publications de la Société russe des bibliophiles, etc...

Rassegna Settimanale, n° 191, 28 août 1881 : TAINE, La conquista giacobina. — PROCACCI, Una battaglia professorale nella prima metà del secolo XVIII. — SALVADORI, La vita d'Andrea Sansovino secondo il Vasari. — Il processo Chigi, 1790-91. — *Bibliografia :* AMABILE, Il codice delle lettere del Campanella nella Biblioteca nazionale e il libro delle poesie dello Squilla nella Biblioteca dei PP. Gerolamini in Napoli, descritti ed illustrati. Napoli, De Angelis. — Réclamation de M. Fioretto. (Compte-rendu de son livre, les « Umanisti ».)

N° 192, 4 septembre 1881 : La guerra di secessione americana. — PIZZI, Due poeti greci all'assedio di Parma. (1247.) — *Bibliografia :* FERRERI, Gli Acarnesi di Aristofane, monografia. Palormo, Amenta. (Ouvrage sérieux.) — KLAIBER, Henri Arnaud, Pfarrer und Kriegsoberster der Valdenser, ein Lebensbild nach den Quellen untersucht und dargestellt. Stuttgart, Steinkopf. (Ecrit avec vérité, diligence et impartialité.) — ZANELLA, Vita di Palladio. Milano, Hoepli ; BOITO, Discordo, terzo centenario di Palladio.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Quinzième année 26 Septembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, Seventy sonnets of Camoens, portuguese text and translation, with original poems, by AUBERTIN. Kegan Paul. — Ecclesiastes or the preacher, with notes a. introd., by PLUMPTRE. Cambridge, University press. — The english works of Wyclyf hitherto unprinted, ed. by D. MATTHEW. Early english text society. (Bass Mullinger : publication de grande importance.) — LENORMANT, Histoire ancienne de l'Orient. 9e édition. I. Lévy. (Sayce). — FORBES, Languages of further India. Allen. (Lewin : digne d'être lu, et si l'auteur avait eu le temps de le revoir et de l'augmenter, nous aurions obtenu une contribution importante à la littérature orientale.) — Mr. Bullen's reprints of old plays. — The Kesselstadt « Shakspere death-mask ». — The Hypaethron in greek temples. (Fergusson.) — « The youthful exploits of Fionn ». (Comyn.) — Two books on Sophocles : Prof. Campbell's Sophocles. II. Clarendon Press; L. van Leeuwen's De Ajacis Sophoclei authentia et integritate. Utrecht, Leeflang. (Mahaffy : point de vue conservateur dans le premier ouvrage, radical dans le second). — The jubilee meeting of the british association. (Rodwell.) — Prof. Dowson. (Not. nécrol.) — KRAUS, Synchronistische Tabellen zur christlichen Kunstgeschichte. Freiburg, Herder. (Bellesheim : ouvrage qui sera très utile aux étudiants.) — Michelangelo's « Entombment of our saviour » in the National Gallery. (J. P. Richter.)

The Athenaeum, n° 2811, 10 septembre 1881 : WARNER, Catalogue of the manuscripts and muniments of Alleyn's College of God's Gift at Dulwich. Longmans. — CUNNINGHAM, British India and its rulers. Allen. — Current philosophy : HARTMANN (v.), zur Geschichte und Begründung des Pessimismus ; die Krisis des Christenthums; GEIGER, Developpment of the human race ; EDGEWORTH, Mathematical psychics. — SYMONDS, Renaissance in Italy, Italian literature. 2 parts. Smith, Elder a. Co. (Livre savant et brillant, ne renferme pas d'erreurs graves.) — John Burnett's literary fund, Aberdeen. — Reminiscences of George Borrow. — John Winter Jones. — YRIARTE, Florence, l'histoire, les Médicis, les Humanistes, les lettres, les arts. Rothschild.

Literarisches Centralblatt, n° 37, 10 septembre 1881 : BAUR, die Weltanschauung des Christenthums. Blaubeuren, Mangold. — FAULMANN, illustrirte Culturgeschichte. Wien, Hartleben. (Semble écrit pour les illustrations.) — NOER, Kaiser Akbar, ein Versuch über die Geschichte Indiens im XVI. Jahrhundert. I. Leiden, Brill. (Très bon ouvrage.) — PETERSEN, Quaestiones de historia gentium atticarum. Schleswig, Bergen. (Histoire des familles de l'Attique qui ont joué un grand rôle à Athènes, livre qui témoigne d'un grand soin et d'un jugement réfléchi.) — ERMISCH, Studien zur Geschichte der sächsisch-böhmischen Beziehungen in den Jahren 1462-1471. Dresden, Baensch. — Hansisches Urkundenbuch, bearb. v. HÖHLBAUM. II. Halle, Waisenhaus. — Zimmerische Chronik, hrsg. v. BARACK. 2e verb. Auflage. I. Freiburg, Mohr. (Excellente publication.) — JUSTE, Le congrès national de Belgique, 1830-1831, précédé de quelques considérations sur la constitution belge par de LAVELEYE. I, II. Bruxelles, Muquardt. (Réimpression d'un travail qui a déjà eu deux éditions; considérations de Laveleye très attachantes.) — SCHREYER, Goethe's Faust als einheitliche Dichtung erläutert u. vertheidigt. Halle, Waisenhaus. (Très contestable.) — CLERMONT-GANNEAU, L'imagerie phénicienne et la mythologie iconologique chez les Grecs. I. La coupe phénicienne de Palestrina. Leroux. (L'article est une analyse du travail ; quelques observations de détail.) — KELLER, die cyprischen Alterthumsfunde. Berlin, Habel. (Aurait pu rester inédit;

sans dommage pour la science.) — RITSCHEL, Jugenderinnerungen, Separatabdruck aus der Biographie Rietschel's von Oppermann. Leipzig, Brockhaus. — SACH, Carstens' Jugend-und Lehrjahre. Halle, Waisenhaus. — MAYER, aus dem Kindesalter der Tonkunst. Innsbruck, Wagner. — REISSMANN, Johann Sebastian Bach, sein Leben u. seine Werke. Berlin, Guttentag. — Rechnungsbuch der Froben u. Episcopius, Buchdrucker u. Buchhändler zu Basel, 1557-1564, hrsg. v. WACKERNAGEL. Basel, Schwabe. (Véritable mine de renseignements pour l'histoire de la librairie allemande.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 37, 18 septembre 1881 : Schleiermachers Darstellung vom Kirchenregiment, mit einführ. Vorwort von WEISS. Berlin, Reimer. — HENNE-AM-RHYN, das Jenseits, culturgeschichtl. Darstellung der Ansichten über Schöpfung und Weltuntergang, die andere Welt und das Geisterreich. Leipzig, Wigand. (Pfleiderer.) — HAUSSCHILD, die rationale Psychologie und Erkenntnistheorie Tertullian's. Leipzig, Zangenberg u. Himly. (Eucken.) — FREY, Homer. Bern, Maxfiala. (Hinrichs : mauvais.) — Venanti Fortunati opera poetica. Berlin, Weidmann. (Voigt : fait avec beaucoup de soin.) — SANDERS, Abriss der deutschen Silbenmessung und Verskunst. Berlin, Langenscheidt. (Roediger : faible.) — LINDNER, Grundriss der Laut-und Flexionsanalyse der neufranzösischen Schriftsprache. Oppeln, Franck. (Koschwitz : livre à remanier et où il n'est tenu aucun compte des recherches récentes.) — SCHLICHTEISEN, De fide historica Silii Italici quaestiones historicae et philologicae. Königsberg, Hartung. (Holm : beaucoup de soin et de science.) — BURCKHARDT, die Zeit Constantins des Grossen. 2e Auflage. Leipzig, Seemann. (Seeck : ne change rien d'essentiel à la première édition, tant mieux.) — Sleidans Briefwechsel, hrs. v. BAUMGARTEN. Strassburg, Trübner. (Benrath). — ZALESKI, Zywok Ksiecia Adama Jerzego Czartoryjskago. I et II. Posen, Zupanski. (Caro : excellent travail, interrompu par la mort de l'auteur.) — JURIEN DE LA GRAVIÈRE, La marine des anciens. Plon. (Brunn : répand des vues fausses dans le grand public.) — CARTAULT, La trière athénienne, étude d'archéologie navale. Thorin. (Unit une bonne méthode philologique aux connaissances techniques.) — Verzeichniss der Incunabeln der Stiftsbibliothek von St. Gallen. — C. G. J. Jacobi's gesammelte Werke, I hrsg. v. BORCHARDT. Berlin, Reimer.

Theologische Literaturzeitung, n° 18, 27 août 1881 : HOLSTEN, das Evangelium des Paulus, I. — FÉLICE (de), Etude sur l'Octavius de Minucius Felix. Blois, Marchand. (Neumann : thèse pour la licence présentée à la faculté de théologie de Montauban.) — FASTENRATH, Luther im Spiegel spanischer Poesie. Bruder Martin's Vision. Leipzig, Friedrich. (Harnack.)

N° 19, 10 septembre 1881 : Zeitschrift für die alttestamentl. Wissenschaft, hrsg. v. STADE. I, 2. Giessen, Ricker. — SIMCHOWITZ, der Positivismus im Mosaismus. Wien, Gottlieb. — WESTERBURG, der Ursprung der Sage, dass Seneca Christ gewesen sei. Berlin, Grosser. (Long art. de Harnack.) — KLUSSMANN, Curarum Tertullianearum particulae I et II. Halle ; HAUSSCHILD, die rationale Psychologie und Erkenntnisstheorie Tertullian's. Leipzig. — Der ungefälschte Luther, nach den Urdrucken der Bibliothek in Stuttgart, v. HAAS, 2er Band, 6-10 Bändchen. Stuttgart, Metzler. (Lemme.)

Athenaeum belge, n° 16, 15 août 1881 : ESTRUP, Liégeois et Bourguignons en 1468. Liège. — Souvenirs et correspondance de Mme de Caylus, p. p. RAUNIÉ. Charpentier. — Public. allemandes (ZINZOW, Psyche und Eros. Halle, Waisenhaus ; Hamlet, hrsg. v. FRITSCHE. Berlin, Weidmann ; HERQUET, Cyprische Königsgestalten. Halle, Waisenhaus). — Fouilles archéologiques en Egypte.

LE LIVRE. — Paris, A. QUANTIN, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît.

DEUXIÈME ANNÉE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 SEPTEMBRE 1881

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris	40 fr.
Province	42 fr.
Etranger (union postale — première zône)	46 fr.
Etranger (union postale — deuxième zône)	50 fr.
Etranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, 7, rue Saint-Benoît, à Paris, chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Rédaction, s'adresser à M. Octave Uzanne, rédacteur en chef.

Pour ce qui concerne l'administration, à M. A. Quantin, directeur-gérant.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Quinzième année 3 Octobre 1881

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 489, 17 septembre 1881 : GARDINER a. MULLINGER, Introduction to the study of english history. Kegan Paul. (Freeman : ouvrage divisé en deux parties ; l'« Introduction à l'histoire d'Angleterre » est de M. Gardiner ; c'est une esquisse admirable de l'histoire et de la constitution de l'ancienne Angleterre ; la partie intitulée « les autorités » est due à M. Mullinger : chacune de ces parties formerait parfaitement un livre séparé.) — HORNE, A year in Figi. Stanford. — STEPHEN, History of the queen's city of Edinburgh rifle volunteer brigade, with accounts, etc. Blackwood. — RECLUS (Arm.), Panama et Darien, voyages d'exploration. 1876-78. Hachette. — Current theology. — Pietro Cossa (not. nécrol.). — The sale of the Sunderland library. — The meeting of the library association. — The Kesselstadt Mask. — The origin of the Roumanians. (Fairfield.) — WATSON, Kant and his english critics, a comparison of critical and empirical philosophy. — PALMER, The arabic manual, comprising a condensed grammar of both the classical and modern arabic, reading lessons and exercices, with analyses, and a vocabulary of useful words. Allen. (Lane-Poole : comble une lacune et rendra de grands services.) — TYRWHITT, Greek and gothic, progress and decay in the three arts of architecture, sculpture and painting. (Bradley.) — The orientalist congress at Berlin. — The fine-art exhibition at Cardiff.

The Athenaeum, n° 2812, 17 septembre 1881 : GARDINER et MULLINGER, Introduction to english history. Kegan Paul. (Excellent ouvrage.) — PUSHKIN, Eugene Oneguine, a romance of russian life in verse, transl. by SPALDING. — STEPHEN, History of the queen's city of Edinburgh rifle volunteer brigade, with accounts, etc. — Narrative of the portuguese embassy to Abyssinia during the years 1520-27, by Father Francisco Alvarez, transl. from the portuguese by Lord STANLEY of ALDERLEY, Hakluyt Society. — Commentary on the books of Haggai, Zakharya, Mal'akí, Yona, Barûkh, Daniel, with translation, by H. v. EWALD, transl. by SMITH. Williams a. Norgate. — LENORMANT, La Grande-Grèce, paysages et histoire. 2 vols. Calmann-Lévy. (Guide complet et scientifique de la Grande-Grèce ; « the descriptions of the country and its remains are delightful : all the general views of the religion, the commerce and the life of ancient nations are deeply suggestive, and based on the author's well known and exceptional breadth of study. ») — Philological books. (Records of the Past, XII ; MÜLLER-STRÜBING, Thukydideische Forschungen. Trübner ; PIERRET, Le Panthéon égyptien. Leroux ; STERN, Koptische Grammatik, Weigel.) — The library association. — The St. Petersburg library. — The Plymouth leat. — Verses of Scott ; the muckle stain or bleeding stone of Kilburn priory. (Atkinson.) — The place of stoning. (Hananer.) — Mediolanum. (Thompson Watkin.) — Notes on the structure of Shelley's « Prometheus unbound » (J. Thomson). — GRIGG, A manual of the Nilagiri district in the Madras presidency. Madras. — « The Entombment ». — Indian monoliths. (Garrick.)

Literarisches Centralblatt, n° 38, 17 sept. 1881 : KLEIN, fasti consulares inde a Caesaris nece usque ad imperium Diocletiani. Leipzig, Teubner. (Beaucoup de travail et de jugement.) — PÖHLMANN, Die Anfänge Roms. Erlangen, Deichert. (Exposition excellente ; grand savoir sur tous les domaines ; arrive, en n'examinant que les faits démontrés, à mettre de côté l'idée qu'on se faisait, depuis Mommsen, des commencements de Rome et la remplace par une nouvelle qui est convaincante.) — BECKER, Beiträge zur Geschichte der Stadt Worms. — MEYER, Die Strassburger Goldschmiedezunft von ihrem Entstehen bis 1681. Leip-

zig, Duncker u. Humblot. (Monographie faite avec grand soin.) — Knoodt, Anton Günther. Wien, Braumüller. — Dieterici, arabisch-deutsches Handwörterbuch zum Koran u. Thier u. Mensch. Leipzig, Hinrichs. (Livre pratique, sera très utile.) — Recueil de contes populaires grecs, trad. par Em. Legrand. Leroux. (Très bon recueil.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 38, 17 sept. 1881 : Zeitschrit für die alttestamentliche Wissenschaft, hrsg. v. Stade. Giessen, Ricker. — Gaufrès, Claude Baduel et la réforme des études au XVIe siècle. Hachette. (Laas ; bon travail.) — Haupt, Akkadische u. sumerische Keilschrifttexte, nach den Originalen im britischen Museum copirt und mit einleitenden Zusammenstellungen sowie erklärenden Anmerkungen hrsg. I-III. (Schrader : enrichit la littérature assyriologique.) — Löw, aramäische Pflanzennamen. Leipzig, Engelmann. (Contribution à un futur dictionnaire araméen, savoir étendu et critique circonspecte.) — Al-Moschtabih, auctore Schamso'd-dîn Abû Abdallâh Mohammed ibn Ahmed Ad-Dhahabi, e codd. mss. p. p. De Jong. Leyden, Brill. — Deecke u. Pauli, Etruskische Forschungen u. Studien. IV. (Deux études de Pauli, beaucoup de soin et de critique, remarques fines, conjectures heureuses.) — Lambros, Die Bibliotheken der Klöster des Athos. Bonn, Nolte. (Wattenbach : Quelques erreurs dans la trad. allemande de Boltz.) — Wüstenfeld, Geschichte der Fatimiden-Chalifen, nach arabischen Quellen. Göttingen. Dieterich. (Wellhausen : en somme, ne donne que des matériaux.) — Wheeler, The history of India from the earliest ages. IV, 2, Moghul Empire, Aurangzeb. London, Trübner. (Comme dans beaucoup d'ouvrages anglais, style facile et attachant, mais pas de recherches exactes et indépendantes, peu de critique ; sera lu par le grand public, mais n'a guère de valeur pour l'orientaliste.) — Geffcken, Zur Geschichte des orientalischen Krieges. 1853-56. Berlin, Paetel. (Zorn : beaucoup de renseignements nouveaux.) — Tocilescu, Dacia inainte de Romani. Bukarest. (Tomaschek : travail de grande importance.) — Trumpp, Die Religion der Sikhs. Leipzig, Schulze. — Chavanne, Afrika im Lichte unserer Tage. Wien, Hartleben. — Kiepert, Nouvelle carte de la Régence de Tunis. Berlin, Reimer.

Deutsche Rundschau, septembre 1881 : Du Bois-Reymond, Die sieben Welträthsel. — Bonstedt, Die Selbstverwaltung in Preussen. — Milchhoefer, Heinrich Schliemann. — Die Völkerschlacht bei Leipzig, Bericht eines Augenzeugen, aus Briefen des Oberpostdirectors Ulrici hrsg. v. François (Intéressant). — Geffcken, Graf und Gräfin Circourt. — Er. Schmidt, Aus dem Liebesleben des Siegwart-Dichters. (Récit curieux des amours de la jeunesse de Miller.) — Kunst und Kunstgeschichte : I. Raphaeliana ; 1° eine angezweifelte Handzeichnung Raphael's ; 2° Die Libreria Piccolomini zu Siena ; 3° Sodoma's Hochzeit der Roxane ; 4° die Galatea in der Farnesina. — Neue Bücher über Russland und den Orient : Geffcken, Zur Geschichte des orientalischen Krieges. Berlin, Paetel ; Aus dem Nachlass des Grafen Prokesch-Osten, Briefwechsel mit Gentz und Metternich. Wien, Gerold ; Leroy-Beaulieu, L'empire des tsars et les Russes ; Löher (von), Russlands Werden und Wollen. München, Ackermann : Ugény (von), Russland und England. Leipzig, Friedrich.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 37, 14 septembre 1881 : Berblinger, Gerhard der Grosse und seine Residenz Rendsburg. (Hasse : « connaissances peu sûres, recherches superficielles et incertaines, exposition louche et emphatique. ») — Baumstark, Ausführliche Erläuterung des besonderen völkerschaftlichen Theiles der Germania des Tacitus. Leipzig, Weigel. (Schweizer-Sidler : commentaire souvent excellent.) — Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft. — Pompei, Rivista illustrata di archeologia popolare e industriale e d'arte.

LE LIVRE. — Paris, A. QUANTIN, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît.

DEUXIÈME ANNÉE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 SEPTEMBRE 1881

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Etranger (union postale — première zône). .	46 fr.
Etranger (union postale — deuxième zône). .	50 fr.
Etranger (hors de l'union).	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, 7, rue Saint-Benoît, à Paris, chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Rédaction, s'adresser à M. Octave Uzanne, rédacteur en chef.

Pour ce qui concerne l'administration, à M. A. Quantin, directeur-gérant.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Quinzième année 10 Octobre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 490, 24 sept. 1881 : The Agamemnon, Libation-bearers and Furies of Aeschylus, transl. into english verse, by Morshead. Kegan Paul. — Conway, Thomas Carlyle. Chatto a. Windus. — Cornish, Life of Oliver Cromwell. Rivingtons. (Peacock : travail sérieux.) — Oxenham, The catholic doctrine of the atonement. Allen. — The meeting of the library association, II. — The Kesselstadt mask. (Dowden.) — Lamartine on Carlyle. — Chinese inscriptions. — The spelling of « whole » (Bradley). — Buddhism in Assam. (Lewin.) — De oratore, liber II, p. p. Wilkins. Oxford, Clarendon Press. (Nettleship.) — Watson, Kant a. his english critics. (2e art.) — The fifth oriental congress. (Sayce.) — The excavations at Este. (Barnabei.)

The Athenaeum, n° 2813, 34 septembre 1881 : Duffield, Don Quixote, his critics and commentators. Kegan Paul. — The chronicles of the collegiate church or free chapel of All saints, Derby, p. p. Cox a. Hope. Bemrose. — Kossovo, an attempt to bring serbian national songs about the fall of the serbian empire at the battle of Kossovo into one poem, transl. a. arranged by Me E. L. Mijatovitch. Trübner. — Jackson, Doncaster charisties, past and present. — The Siloam inscription. (Isaac Taylor.) — Richard of Cirencester. — The oriental congress. — Notes on the structure of Shelley's « Prometheus unbound ». (Thomson.) — Persian manuscripts in the British Museum. (Goldsmid.)

Literarisches Centralblatt n° 39, 24 septembre 1881 : Réville, Prolégomènes de l'histoire des religions. Fischbacher. (Plein de remarques fines et frappantes.) — Die Einheit des ersten und letzten Evangelii. Leipzig, Hinrichs. — Mohle, die Staatslehre Plato's in ihrer geschichtlichen Entwickelung. Jena, Frommann. — Flegler, Geschichte der Democratie des Alterthums. Nürnberg, Rösel. (Rien de nouveau, mais clair récit d'ensemble.) — Ostfriesisches Urkundenbuch, hrsg. v. Friedlaender. II, 4. 1495-1500. Emden, Haynel. — Pommersches Urkundenbuch, p. p. Perlbach. I. Danzig. — Roth, Augsburgs Reformationsgeschichte, 1517-1527. München, Ackermann (Fait avec grand soin.) — Geffcken, zur Geschichte des orientalischen Krieges. 1853-56. Berlin, Pætel. (Beaucoup de vues intéressantes.) — Hübner, ueber mechanische Copieen von Inschriften. Berlin, Weimann. (Très utile.) — Petzholdt, Bibliographia Dantea. Dresden, Schönfeld. (Aussi complet que possible.) — Ickelsamer's Teutsche Grammatica, hrsg. v. Kohler. Freiburg, Mohr. (Très bonne réimpression.) — Naumann, der moderne musikalische Zopf, eine Studie. Berlin, Oppenheim. — Loehnis, Briefe meines Vaters. Strassburg, Trübner.

Deutsche Literaturzeitung, n° 39, 24 septembre 1881 : Zimmer, der Spruch vom Jonazeichen. Hildburghausen, Gadow. — Warren, The liturgy and ritual of the celtic church. Oxford, Clarendon Press. (Krauss : intéressant.) — V. Kampen, Descriptiones nobilissimorum apud classicos locorum. I. Quindecim ad Caesaris de bello Gallico commentarios tabulae. Gotha, Perthes. (Dittenberger : cartes bien faites.) — Ganghgler, Johann Fischart u. seine Verdeutschung des Rabelais. München, Ackermann. (Er. Schmidt : n'épuise pas le sujet.) — Grein, Bibliothek der angelsächsischen Poesie, p. p. Wülcker. I. Kassel, Wigand. (Zupitza : excellente publication.) — Bischoff, der Conjunctiv bei Chrestien. Halle, Niemeyer. (Morf : beau travail.) — Lindt, Beiträge zur Geschichte des deutschen Kriegswesens in der staufischen Zeit im Anschluss an die Kämpfe zwischen Philipp von Schwaben u. Otto IV. Freiburg, Mohr. (Baltzer : étude recommandable.) — Van der Meij, Rusland en het nihilisme. Harlem, de Graaf; Karlowitsch,

die Entwickelung des Nihilismus. Berlin, Behr. — HUEBNER, ueber mechanische Copieen von Inschriften. Berlin, Weidmann. (Hirschfeld : très instructif, et doit être entre les mains de tous les amis de l'antiquité.) — WEZEL, de opificio opificibusque apud veteres Romanos pars prima. Berlin, Mayer u. Müller. — LEHNER (v.), die Marienverehrung in den ersten Jahrhunderten. Stuttgart, Cotta. (Bellesheim : on lira avec grand intérêt ce livre qui repose sur l'étude des sources anciennes.) — Dictionnaire militaire, p. p. A. Le Faure. Ire livr. A.-Art. Paris, Berger-Levrault. (Œuvre qui sera très instructive en ce qui concerne la France militaire.)

Theologische Litteraturzeitung, n° 20, 24 septembre 1881 : KAEGI, der Rigveda, die älteste Litteratur der Inder. 2e Aufl. Leipzig, Schulze. (Kattenbusch : excellent livre, très instructif.) — RIEHM, der biblische Schöpfungsbericht. Halle, Strien. — SINGER, Onkelos u. d. Verhältniss seines Targums zur Halacha. Frankfurt, Kaufmann. (Schürer). — EBERS u. GUTHE, Palästina in Bild und Wort, nebst der Sinaihalbinsel u. dem Lande Gosen. 1-3. Stuttgart, Hallberger. — RIESS, das Geburts-jahr Christi, ein chronolog. Versuch. Freiburg, Herder. (Schürer : l'auteur est maître de son sujet.) — Victoris Vitensis Historia persecutionis africanae provinciae, rec. PETSCHENIG. Wien, Gerold. — HETTINGER, die göttliche Comödie des Dante Alighieri nach ihrem wesentl. Inhalt u. Charakter dargestellt. Freiburg, Herder. (Profond savoir et grande clarté d'exposition.) — Soldan's Geschichte der Hexenprocesse, p. p. HEPPE. Stuttgart, Cotta. — BRIEGER, die angebliche Marburger Kirchenordnung von 1527 und Luther's erster katechetischer Unterricht vom Abendmahl. Gotha, Perthes. — KRAMER, August Hermann Francke. Halle, Waisenhaus.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n°s 38 et 39, 21 et 28 sept. 1881 : Theodori episcopi Mopsuesteni in epp. Pauli commentarii, the latin version with the greek fragments, with an introduction, notes and indices, by SWETE. I. Introduction. Galatian-Colossians. (Jacobi.) — PASTOR, Die Correspondenz des Cardinals Contarini während seiner deutschen Legation 1541. Münster, Theissing. (Druffel : l'édition n'est pas utile ; il est facile de faire mieux.) — FISCHER, die Dattelpalme, ihre geographische Verbreitung und culturhistorische Bedeutung. Gotha. (Nöldeke : d'un grand intérêt et d'un grand profit pour l'orientaliste.) — Die poetischen Erzählungen des Herrand von Wildonie u. die kleinen innerösterreichischen Minnesinger p. p. KUMMER. Wien, Holder. (Bartsch : beaucoup de soin et de patience.) — Lysistrata, p. p. BLAYDES. Halle. (v. Bamberg : « l'édition d'Aristophane, de Blaydes, offre, par de nouvelles comparaisons de manuscrits et d'abondants rapprochements, un précieux secours à la critique du poète, et, par un développement immodéré de l'instinct conjectural, excite à regarder le texte de plus près ; mais l'éditeur n'a pas utilisé tout ce qui avait été fait avant lui, il n'a pas épuisé entièrement le sujet, et il est trop souvent loin de répondre aux exigences les plus élémentaires de la philologie. »)

N° 40, 5 octobre 1881 : FLOIGL, Cyrus und Herodot nach den neugefundenen Keilinschriften. Leipzig, Friedrich. (Oppert : l'auteur est en progrès, il a lu et il connaît les sources, mais il devrait étudier plus sûrement, suivre des maîtres consciencieux, et s'abandonner moins à la furie chronologique). — Urkundenbuch der Landschaft Basel, hrsg. v. Boos, I. 708-1370. Basel, Detloff. (Wackernagel). — Veteris Testamenti graeci codices Vaticanus et Sinaiticus cum textu recepto collati ab NESTLE. Leipzig, Brockhaus. (Hollenberg.)

LE•LIVRE. — Paris, A. QUANTIN, imprimeur-éditeur, 7, rue Saint-Benoît.

DEUXIÈME ANNÉE

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 SEPTEMBRE 1881

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris	40 fr.
Province	42 fr.
Etranger (union postale — première zône)	46 fr.
Etranger (union postale — deuxième zône)	50 fr.
Etranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, 7, **rue Saint-Benoît**, à **Paris**, chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, rédacteur en chef.

Pour ce qui concerne l'administration, à **M. A. Quantin**, directeur-gérant.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Quinzième année 17 Octobre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 491, 1er octobre 1881 : The New Testament in the original greek, the text revised by Westcott a. Hort. Macmillan. — The historical works of Gervase of Canterbury, ed. by Stubbs. II. Rolls Series. (Renferme les Gesta regum, les Actus pontificum et le Mappa mundi.) — Nelson, A prospectus of the scientific Study of the hindu law. Kegan Paul. — L'abbé F. Galiani, Correspondance, nouvelle édition, p. p. Perey et Maugras. 2 vols. Calmann Lévy. (P. de Loménie.) — The geographical congress at Venice. — Mr. Browning's « Karshook » a. J. S. Mill's notes on « Pauline ». (Furnivall) — The chinese name of the roman empire. (Terrien de La Couperie : ce nom est Ta-Tsin, qui rendrait le mot Taitan, lequel se rapprocherait de l'assyrien Tidan.) — Roman inscription at Hexham ([Watkin : ainsi conçue; Di(i)s manibus Elaunus eq(ues) alae Petr(ianae) signifer tur(mae) Candidi an(norum) xxii stip(endiorum) vii. h(ic) s(itus)]. — Buddhist suttas, translated from pâli by Rhys Davids. « Sacred books of the East. Oxford, Clarendon Press. (Morris : « laid a good sound foundation for the intelligent study of primitive Buddhism. ») — The prince of Wales' Papyrus in the Bristih Museum. (Amelia B. Edwards.)

The Athenaeum, n° 2814, 1er octobre 1881 : The sacred books of the East; X. The Dhammapada a. the Sutta Nipata, transl. by Max Müller a. Fausböll ; XI. Buddhist Suttas, transl. by Rhys Davids. Oxford, Clarendon Press. — Wheeler, Tales from indian history, being the annales of India retdd in narratives. Thacker. — Havard, La Hollande à vol d'oiseau. Quantin. — Historical a. antiquarian publications. — The Plymouth leat. (Drake.) — Phœnician, hebrew and canaanitic alphabet and numerals. (Hyde clarke.) — The directorship of public instruction in Spain. — The international literary congress. — Overbeck, Geschichte der griechischen Plastik, Zweiter Halbband. Leipzig, Hinrich. — Burgess, Archaeological survey of Western India, Inscriptions from the Cave Temples, Bombay. — Notes from Athens. (Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 50, 1er octobre 1881 : Holländer, Strassburg im Schmalkaldischen Kriege. Trübner. (Travail très consciencieux.) — Zieglauer, Die politische Reformbewegung in Siebenbürgen zur Zeit Josef's II u. Leopold's II. Braumüller. (Etude intéressante et faite avec soin.) — Löher (v.), Russlands Werden u. Wollen. 1-3. München, Ackermann. (Aussi attachant qu'instructif.) — Hensel, Die Familie Mendelssohn. 1729-1847. Berlin, Behr. (2e édition de ce livre plein de détails sur l'histoire littéraire.) — Le second voyage de Vasco de Gama à Calicut, p. p. Berjeau. Charavay. (Des erreurs.) — Ribbeck, Ritschl, II. Leipzig, Teubner. (Tient brillamment ce que promettait le premier volume.) — Burkard Valdis, der verlorene Sohn, ein Fastnachtsspiel (1527). Halle, Niemeyer ; Hans Salat's Drama vom verlorenen Sohn, hrsg. v. Baechtold. Einsiedeln, Benziger. — Hinojosa, Historia del derecho romano segun las mas recentes investigaciones. Madrid. (Beaucoup de savoir et d'habileté; sera pour l'Espagne d'un intérêt essentiel; conquiert un nouveau domaine aux résultats de la science allemande.) — Huth, Buckle's Leben und Wirken, auszugsweise umgearbeitet v. Katscher. Leipzig, Winter. (Bonne traduction abrégée.)

Deutsche Literaturzeitung n° 40, 1er octobre 1881 : Körner, Tezel der Ablassprediger, sein Leben u. Wirken für den Ablass seiner Zeit. Frankenberg, Rossberg. (Benrath : beaucoup de soin.) — Die Einheit des ersten und letzten Evangelii. Leipzig, Bredt. — Kleist, der Gedankengang in Plotins erster Abhandlung über die Allgegenwart der intelligibeln in

der warnehmbaren Welt. — Wieseler, Scenische u. kritische Bemerkungen zu Euripides' Cyclops. Göttingen, Dieterich. (Wilamowitz : étrange.) — Hempel, Quaestiones Theocriteae. Kiel, Lipsius u. Tischer. (Kaibel : très soigné et renfermant beaucoup de nouveau.) — Hansen, de tropis et figuris apud Tibullum. Kiel, Lipsius u. Tischer (Schenkl : bien moins bon que Dissen.) — Raimunds sämmtliche Werke, p. p. Glossy u. Sauer. Wien, Konegen. (Nerrlich ; bonne édition.) — Foerster, spanische Sprachlehre. Berlin, Weidmann. (Vollmöller : la seule grammaire à recommander à qui veut faire sérieusement de l'espagnol.) — Aucassin u. Nicolete p. p. Suchier. 2e Aufl. Paderborn, Schöningh. (Webel : « musterhafte Arbeit. ») — Pöhlmann, die Anfänge Roms. Erlangen, Deichert. (Seeck : grand savoir, beaucoup de résultats acquis, mais tous ne sont pas certains.) — Will, K. v. Wittelsbach, Cardinal, Erzbischof von Mainz u. Salzburg. Regensburg, Pustet. — Gatti de Gamond, Histoire de Belgique. Bruxelles, Muquardt. (Court, clair et précis.) — Brentano, zur Lösung der trojanischen Frage. Heilbronn, Henninger. (Furtwaengler : essai ingrat.) — Glasson, Le mariage civil et le divorce dans l'antiquité et dans les principales législations modernes de l'Europe. Paris, Pedone-Lauriel. (Gierke : travail solide.)

Deutsche Rundschau, octobre 1881 : Colmar, Freiherr von der Goltz : Gambetta. 1870-1880. — Hiller, Besuche im Jenseits, I. — Kaiser Nicolaus von Russland und die Julirevolution. (Renferme les instructions secrètes données par Nicolas au maréchal comte Diebitsch-Sabalkanski, qui fut envoyé à Berlin par Nicolas en 1830, ainsi que le récit des négociations du gouvernement russe au sujet de la guerre contre la France ; Diebitsch et Tschernytchev voulaient la guerre, tandis que le vice-chancelier Nesselrode désirait la paix ; celle-ci l'emporta, grâce surtout à la Prusse et à la « sage réserve » de Frédéric Guillaume III. Les documents qui font l'intérêt principal de cet article ont été publiés dans le fascicule de juillet de la « Russkaja Starina ») — Aus der Zeit des Consulats, in Briefen und Tagebuchblättern Karl Benedict Hase's mitgetheilt von O. Heine. I. (Dans les précédents art. d'octobre et novembre 1880, M. Heine n'avait communiqué que les passages des lettres de Hase concernant les difficultés que rencontra le jeune étudiant pour franchir les frontières de la République française ; il avait laissé de côté les descriptions de la vie des paysans français, et n'avait donné, de l'année 1802, que les lettres relatives à la situation intérieure de la France. Dans cet art. M. Heine commence à publier ce qu'il avait omis dans les art. précédents ; les lettres de Hase qu'il nous fait connaître sont adressées à son ami Erdmann ; elles sont datées d'Eisenach, de Francfort, de Trèves et de Verdun ; on y remarquera une curieuse description d'un village français.) — Grimm, Graf Moltke's und Adolf Menzel's Büsten von Begas. — F. Max Müller, Schiller's Briefwechsel mit dem Herzog von Schleswig-Holstein-Augustenbourg, neue Briefe des Herzogs. (Donne cette fois d'après l'original, et non d'après une copie, le texte absolument exact de trois lettres du duc à Schiller, entre autres de celle où il offre au poète « un présent annuel de 1000 thaler ».)

Athenaeum belge, n° 19, 1er octobre 1881 : Mémoires de Metternich, III et IV. Plon. (Banning : ni par l'importance des documents, ni par la façon dont les événements y sont présentés, cette publication ne répond à ce que l'histoire pouvait attendre des confidences d'un homme politique qui joua un rôle si actif dans la 1re moitié de ce siècle. L'œuvre n'est pas sans portée ni utilité : elle sera toujours pour les historiens de cette époque une source indispensable à consulter, souvent instructive et précieuse ; mais elle servira bien plus à faire connaître l'homme que

son administration; elle offrira plus de ressources au biographe qu'à l'historien.) — Hock, Liège au xve siècle, promenades rétrospectives. Liége, Vaillant-Carmanne. (Stecher : l'auteur annonce un tableau du xve siècle, mais il s'attarde à d'autres époques qu'il connaît moins; toutefois, le tableau est d'une vérité saisissante; à mesure que les descriptions se développent, nous consultons les plans et les gravures, et par le charme d'un style familier un peu à la manière cordiale de Monteil, auquel le livre est dédié, nous nous croyons transportés dans ce passé dont on évoque si bien les curiosités et les bizarreries.) — Cinquième congrès des orientalistes. (Rapport très attachant de Ch. Michel.) — La bibliothèque royale de Bruxelles (cite la partie la plus intéressante du rapport sur la situation de la Bibliothèque royale en 1880, présenté au conseil d'administration par le conservateur en chef M. Alvin.) — L'atlas mural de la bourse d'Anvers. (Détails donnés par le colonel Wauvermans, président de la société de géographie, dans la séance d'inauguration.) — Chronique. (Nouvelles diverses.)

Rassegna Settimanale, n° 193, 11 septembre 1881 : Cecconi, Garibaldi a Modena. — Un giovane abate soldato della repubblica. (D'après les « Souvenirs militaires d'un jeune abbé, soldat de la République, 1793-1801 », publiés par le baron Ernouf.) — Tamassia, Un brano di fisologia della musica. — *Bibliografia :* Cesare Cantu giudicato dall' eta sua. Milano, Robecchi. — Nicomede Bianchi e la sua storia della monarchia piemontese. Torino, Derossi. — Rinaudo, Le elezioni politiche nella repubblica fiorentina l'anno 1289; le elezioni alle congregazioni generali nei dominii di casa Savoia l'anno 1439; le elezioni politiche nella repubblica di Venezia.

Rassegna Settimanale, n° 194, 18 septembre 1881 : Battistella, Una sacra rappresentazione nel 1881. — Mola, Una congiura contro Urbano VIII. — Nocentini, Leggende giapponesi del Serpente. — *Bibliografia :* Ferrazzi, Bibliografia ariostesca. Bassano, Pozzato. — Cavallucci, St. Maria del Fiore, storia documentata, dall'origine fino ai nostri giorni. Firenze, Cirri. — Turiello, Il fatto di Vigliena (13 giugno 1799), ricerca storica, seconda edizione con alcune giunte. Napoli, Morano.

N° 195, 25 septembre 1881 : Masi, Politica goldoniana. — Ofellus, A proposito del primo trattato italiano di stilistica latina. — L'internazionale in Romagna. — *Bibliografia :* Magno, Scritti letterarii. Vittoria, Velardi. — Nani, Gli statuti dell'anno 1379 di Amedeo VI conte di Savoia. Torino, Loescher. — Cognetti de Martiis, Le forme primitive nella evoluzione economica. Torino, Loescher. — Bonamico, Considerazioni sugli studi di geografia militare, continentale e marittima. Roma, Barbera.

N° 196, 2 octobre 1881 : Gentile, Un re ed un banchiere nel VII secolo di Roma. — Torraca, Un poema inedito di Christina de Pizan (sur l'édition donnée par M. Püschel du « Chemin de long estude »). — Caix, Storia di un verso di Dante. (Vers 30 du chant I de l'Enfer.) — *Bibliografia :* Biadego, Lettere inedite di Muratori. Modena, Vincenzi.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Quinzième année 24 Octobre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 492, 8 octobre 1881 : Faust, from the german of Gœthe, by WEBB. Longmans. — Mme E. L. MIJATOVICH, Kossovo. a collection of serbian national songs. Isbister. (Morfill : fait connaître au public anglais les trésors de la poésie populaire serbe.) — O'GRADY, History of Ireland, critical a. philosophical. I. Sampson Low. (Fitzgerald : à la fois beaucoup de bon et de mauvais.) — WATERS, Genealogical memoirs of the families of Chester of Bristol, Barton Regis, London a. Almondbury ; a. also of the families of Astry of London, Kent, Beds, Hunts, Oxon a. Gloucestershire. Reeves a. Turner. — The reports of some provincial learned Societies. — New italian books. (L. Villari.) — Hallam's account of the triennial act of 1641. (Gardiner.) — Two early commentaries in Dante. (Moore.) — The spelling of « whole ». (Zupitza.) — Roman inscription at Exham. (Watkin.) — Ant. d'ABBADIE, Dictionnaire de la langue amarinna. Vieweg. (Sayce : ouvrage de très grande valeur.) — R. MÉNARD, Histoire artistique du métal. (Fortnum.) — The new Bologna Museum. (Barnabei.)

The Athenaeum, n° 2815, 8 octobre 1881 : BELJAME, Le public et les hommes de lettres en Angleterre au XVIIIe siècle. Hachette. (Beaucoup de soin et de labeur ; une foule de faits et de détails ; excellent travail.) — The voyages of William Baffin, 1612-1622, p. p. MARKHAM. Hakluyt Society. — Notes on the structure of Shelley's « Prometheus unbound ». III. (Thomson.) — Ambrose Gwinnett. — Greene a. Cinthio. (Daniel.) — Spirydon Zambelios. — The international literary congress.

Literarisches Centralblatt, n° 41, 8 octobre 1881 : PFLEIDERER, Grundriss der christlichen Glaubens-und Sittenlehre. Berlin, Reimer. — MÄRKEL, Plato's Ideal-Staat. Berlin, Weidmann. — TEICHMÜLLER, Literarische Fehden im IV. Jahrhundert. Chronologie der platonischen Dialoge in der ersten Periode. Plato antwortet in den « Gesetzen » auf die Angriffe des Aristoteles, Der Panathenaicus des Aristoteles. Breslau, Koebner. (Art. de Wohlrab : malgré son esprit et son savoir, l'auteur n'a pas acquis de résultats nouveaux.) — MASSEY, a book of beginnings. 2 vols. London, Williams a. Norgate. (Un de ces livres bizarres de dilettantes anglais, qui ont la meilleure volonté du monde, qui ont lu beaucoup, mais lu surtout les ouvrages de médiocre valeur, et qui manquent absolument de critique et de jugement.) — HEIDENHEIMER, Petrus Martyr Anglerius u. sein opus epistolarum, ein Beitrag zur Quellenkunde des Zeitalters der Renaissance u. der Reformation. Berlin, Seehagen. (Beaucoup d'érudition, esprit critique pénétrant, exposition pleine de goût.) — Sleidan's Briefwechsel, hrsg. v. BAUMGARTEN. Leipzig, Trübner, (182 lettres accompagnées d'un commentaire instructif.) — HASSEL, Geschichte der preussischen Politik, 1807-1815. I. Leipzig, Hirzel. (Travail de très grand mérite et qui jette souvent un nouveau jour sur l'histoire des années 1807-1815.) — SIEVERS, Grundzüge der Phonetik. 2e Auflage. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (Nouvelle édition très augmentée ; tient compte surtout des philologues anglais.) — KAWEZYNSKI, Studien zur Literaturgeschichte des 18 Jahrhunderts. Moralische Zeitschriften. Leipzig, Matthes. (Bonne étude.) — Deutsches Wörterbuch von J. u. W. Grimm. VII Band, I Lieferung. (N-Nachtigallstimme), bearb. v. LEXER. Leipzig, Hirzel. — STREHLKE, Gœthe's Briefe, Verzeichniss derselben unter Angabe von Quelle, Ort, Datum u. Anfangsworte, etc. Berlin, Hempel. I. — POHL, das Ichthys-Monument von Autun. Berlin, Kamlah. (Jugement sain, bonnes connaissances épigraphiques, sans « succès réel ».)

Deutsche Literaturzeitung, n° 41, 8 octobre 1881 : USENER, Acta marty-

rum scilitanorum graece edita. (Heinrici). — KELLER (L.), Geschichte der Widertäufer und ihres Reichs zu Münster. (Kolde : d'excellents chapitres.) — BESTMANN, Geschichte der christlichen Sitte. I. Die sittlichen Stadien in ihrer christlichen Entwicklung. (Pfleiderer : manque de critique historique, mais beaucoup de labeur.) — MASSEY, A book of the beginnings, containing an attempt to recover a. reconstitute the lost origines of the myths a. mysteries. Types a. symbols, religion a. language, with Egypt for the mouthpiece a. Africa as the birthplace. I. Egyptian origins in the british iles. II. Egyptian origins in the Hebrew, Akkado-assyrian a. Maori. (Pietschmann : très risqué; l'auteur se nomme évolutionniste; son livre est rempli d'assertions inouïes, souvent interrompues par des vers; ainsi, le dieu égyptien Thot ne serait autre que David; la découverte du sanscrit a été funeste, etc.) — THIERMANN, Grundzüge d. homerischen Modus-Syntax sowie d. Lehre vom Gebrauch und Unterschied der Partikeln ἄν und κέν. (Hinrichs : rien de nouveau et rien de juste.) — GEISTBECK, Historische Wandelungen in unserer Muttersprache. München, Ackermann. (Rempli de fautes grossières.) — PIRIG, Untersuchungen über die sogenannte jüngere Judith, mittelhochdeutsches Gedicht der Uebergangsperiode. Bonn, Nolte. (Roediger : fait avec soin.) — HERBST, Gœthe in Wetzlar. Gotha, Perthes. (Erich Schmidt : très bon travail.) — Mémoires de Metternich, III et IV. Plon. (Schirren : il est trop tôt pour juger l'homme et l'époque; il faut attendre quelques années encore.) — OESTERLEY, historisch-geographisches Wörterbuch des deutschen Mittelalters. I-III. A-Gunzenlech. Gotha, Perthes. (Rieger : matériaux rassemblés avec beaucoup de zèle et de conscience.) — SARMENTS, Os Lusitanos, Questoes d'etnologia. Porto. (Hubner : instructif.) — BÜHLER, Die Kachelöfen in Graubünden aus dem XVI-XVII Jahrhundert, eine kunst-und culturgeschichtliche Studie. Zürich, Schmidt. — BERGHAUS, Max Maria von Weber. Berlin. — Friedrichs des Grossen militärische Schriften erläutert durch TAYSEN. II.

Theologische Literaturzeitung, n° 21, 8 octobre 1881 : STUDER, das Buch Hiob übersetzt und kritisch erläutert. Bremen, Heinsius. — LUCIUS, der Essenismus in seinem Verhältniss zum Judentum. Strassburg, Schmidt. (Schürer : l'auteur est maitre de son sujet; idées originales, recherches conduites avec méthode, exposition habile.) — HOFMANN, Die heilige Schrift neuen Testaments zusammenhängend untersucht. IX. Zusammenfassende Untersuchung der einzelnen neutestamentlichen Studien, bearb. v. VOLCK. Nördlingen, Beck. — MANGOLD, De ecclesia primaeva pro Caesaribus ac magistratibus romanis preces fundente dissertatio. Bonn. (Harnack : fait avec soin, quoique peu convaincant.) — JAFFÉ, Regesta pontificum romanorum ab condita ecclesia ad annum post Christum natum 1198, editionem II. correctam et auctam auspiciis Wattenbach curaverunt LOEWENFELD, KALTENBRUNNER, EWALD. I. Leipzig, Veit. (Harnack : travail très distingué de Kaltenbrunner; remarques de détail.)

Englische Studien, IV Band, III Heft; Heilbronn, Henninger : BOBERTAG, Zu John Dryden, I. — THUM, Anmerkungen für Macaulay's History, III. — MÜNCH, Die Frage des englischen Aufsatzes in Realprima. *Literatur* : KÖRNER, Einleitung in das Studium der angelsächsischen Grammatik, Text, Uebersetzung, Anmerkungen, Glossar. I, II. Heilbronn, Henninger (O. Brenner : beaucoup de matériaux rassemblés et mis en œuvre, mais souvent d'une façon qui n'est pas inattaquable; toutefois, rendra de grands services). — GREIN, Kurzgefasste angelsächsische Grammatik, hrsg. v. WÜLCKER. Kassel, Wiegand (Brenner : exemples soigneusement choisis, etc.; mais n'est pas destiné aux commen-

çants). — Müller (Ed.), Etymologisches Wörterbuch der englischen Sprache, zweite verbesserte u. vermehrte Auflage. Cöthen, Schettler (Victor : nouvelle et très recommandable édition d'un ouvrage qui, depuis dix ans, a été manié et estimé par les hommes compétents). — Würzner, Ueber Chaucer's lyrische Gedichte. Steyr. 1879. 19 p. Programme (Lindner : très digne d'être lu, dissertation qui tient ce qu'elle promet). — Doehn, Aus dem amerikanischen Dichterwald, literar-historische Skizzen. Leipzig, Wigand (Hopp : renferme un grand nombre de renseignements et d'informations rassemblés avec soin; beaucoup de remarques instructives; à recommander à tous les lettrés). — Mac Carthy, A history of our own times from the accession of Queen Victoria to the general election of 1880. Leipzig, Tauchnitz (Thum : ouvrage, en trois volumes, où il y a beaucoup de mérites; à la fois curieux et instructif; ne concerne guère que l'Angleterre et se borne le plus souvent à la politique, à l' « history of the government »; écrit sous l'influence de Carlyle). — Wolff, John Ford ein Nachahmer Shakspeare's. Heidelberg, Druck von Hörning. 41 p. (Kölbing: de nombreuses observations justes; l'auteur devrait remanier son travail et en faire un livre). — Wülcker, Altenglisches Lesebuch, I. 1250-1350; II. 1350-1500. Text und Anmerkungen, Glossar. Halle, Niemeyer (Kölbing : le compte-rendu a 33 pages et se termine ainsi : que l'auteur trouve toutes mes critiques fondées, toutes mes corrections et explications acceptables, ou non, j'espère en tout cas l'avoir convaincu que la première partie de son livre doit être complètement remaniée avant d'être présentée à nos collègues d'Amérique). — Literarische Notizen.

Rassegna Settimanale, n° 197, 9 octobre 1881 : Un ambasciatore francese a Venezia nel XVI secolo. (Il s'agit de Guill. Pellicier.) — Storia d'un verso di Dante. (Salvadori.) — *Bibliografia :* Musatti, Venezia e le sue conquiste nel medio evo. Verona, Drucker e Tedeschi. (Beaucoup de détails soit inutiles, soit inexacts.) — Mahn, ueber die Entstehung der italienischen Sprache aus den lateinischen, griechischen, deutschen und celtischen Elementen und die dabei wirkenden Principien u. Ursachen. Berlin. (Un des travaux les plus malheureux qui aient paru depuis plusieurs années sur la philologie italienne.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Quinzième année 31 Octobre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 493, 15 octobre 1881 : Davies, A supplementary english glossary. George Bell. (Peacock : beaucoup de soin et de labeur; sera d'un très grand profit pour ceux qui travailleront sur le même domaine.) — Le second voyage de Vasco de Gama à Calicut, relation flamande éditée MDIV, reprod. avec une trad. et une introd. par Berjeau. Charavay. (Burnell : traduction inexacte et de nombreuses erreurs.) — Ebert, Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande. II. Leipzig, Vogel. (Boase.) — Eyton. (Waters.) — Modern spanish literature. (Webster.) — Maclise's picture « The Serenade » a Browning's poem, « in a gondola ». (Furnivall.) — An old syriac ms. lost or hidden in England or Ireland. (Nestle.) — The Buddha on women. (Frankfurter.) — Badger, An english-arabic lexicon. Kegan Paul, Trench a Co. (Smith : omet plusieurs mots de l'usage courant qui offensent le purisme de l'auteur, mais enseigne à l'étudiant à écrire comme un Arabe cultivé doit écrire.)

The Athenaeum, n° 2816, 15 octobre 1881 : The works of Alexander Pope, edited with introduction and notes by Elwin a. Courthope. III. Poetry. III. Murray. — James Sully, Illusions « International scientific series ». Kegan Paul, Trench a. Co. — The Bustan, by Shaikh Muslihu-d-dín Sa'dí Shirází, translated for the first time into prose, with explanatory notes a. index, by major H. W. Clarke ; The Sikandar Nama, e Bara, or book of Alexander the Great ; written a. d. 1200 by Abu Muhammad Bin Yusuf Bin Mu'ayyid-i- Nizámu-d-dín, transl. by major H. W. Clarke. Allen. (Traductions qui seront très utiles.) — Antiquarian publications (Anderson, The book of british topography, a classified catalogue of the topographical works in the library of the British Museum relating to Great Britain a. Ireland.) — The Siloam inscription. (Besant.) — A prayer book of Charles I when prince of Wales. 1615. (Scott.) — The burmese sacred books. (Scott.) — The Plymouth leat. — A discovery at Beyrouth. (Tristram.) — The roman villa, Brading. — The Tiflis congress.

Literarisches Centralblatt, n° 42, 15 octobre 1881 : Lehner, die Marienverehrung in den ersten Jahrhunderten. Stuttgart, Cotta. (N'est pas écrit pour les savants, pourtant est fait d'après les sources qui sont souvent citées dans une traduction in-extenso; l'auteur a rendu un réel service en traitant le sujet dans son ensemble; son récit est d'ailleurs soigné et agréable.) — Lauth, aus Aegyptens Vorzeit. III-V. Berlin, Hofmann. (Va jusqu'à Auguste ; combinaisons de noms les plus aventureuses, étymologies impossibles, chronologie arbitraire, ouvrage sans valeur.) — Dahn, Urgeschichte der germanischen u. romanischen Völker. I. Berlin, Grote. III-IV Lief. (Très louable.) — Mollerup, Danmarks forhold til Liflang fra Salget af Estland til Ordensstatens Oplösning. 1346-1561. Copenhague, Erslev. (Traite de la part que prit le Danemark à la ruine de l'indépendance livonienne; travail recommandable.) — Memoiren des Freiherrn Dubislav Gneomar von Natzmer, hrsg. v. Gräfin Ballestrem. Berlin, Grieben. (Mémoires intéressants.) — Rodenberg, Belgien u. die Belgier. Berlin, Paetel. — Weech, Badische Biographien, III. Carlsruhe, Braun. — Jarnik, zur albanischen Sprachenkunde. Leipzig, Brockhaus. (Utile.) — Honegger, russische Litteratur u. Cultur, ein Beitrag zur Geschichte u. Kritik derselben. Leipzig. Weber. (Ouvrage sans valeur d'un dilettante.) — Otto, Trauerspiel v. Klinger, hrsg. v. Seuffert. Heilbronn, Henninger. — Riter, Repertorium der Musikgeschichte. Würzburg, Stuber. (Ouvrage inutile, sans cohésion et sans maturité.)

Deutsche Literaturzeitung, n° 42, 15 octobre 1881 : Der Midrasch zum Buche Esther, übertragen v. Wünsche. Leipzig, Schulze. (Baethgen : ne répond, ni pour l'exactitude, ni pour la clarté, aux exigences de la critique moderne.) — Westerburg, der Ursprung der Sage, dass Seneca Christ gewesen sei. Berlin, Grosser. (Holtzmann : travail de grand mérite.) — Spiess, Weigel, weiland Prof. der Mathematik u. Astronomie in Iena, der Lehrer v. Leibniz u. Pufendorf, ein Lebensbild aus der Universitäts-u. Gelehrtengeschichte des XVII. Jahrhunderts. Leipzig, Klinkhardt. (Paulsen : ne tient pas trop ce qu'il promet.) — Van Herwerden, Lapidum de dialecto attica testimonia. Utrecht, Bejers. (Dittenberger : travail qui sera d'un grand secours pour les philologues.) — Hartmann, de aoristo secundo. Berlin, Weidmann. (Mahlow.) — Paul Meyer, von Zürich, Untersuchung ueber die Frage der Echtheit des Briefwechsels Cicero's ad Brutum sowohl vom historischen als vom sprachlichen Standpunkt aus. Stuttgart, Kapp. (Andresen : la question est examinée et résolue d'une manière satisfaisante.) — Minor, Hamann in seiner Bedeutung für die Sturm-und Drangperiode. Frankfurt, Rütten u. Löning. (Jacoby : très bon travail.) — Goethe, Jery und Bätely, ein Singspiel, in der ursprünglichen Gestalt zum ersten Mal hrsg. Leipzig, Veit. — Loeper (v.), Professor Karl Ploetz. Berlin, Herbig. (Tobler.) — Hagemann, De Graecorum prytaneis capita tria. Breslau, Koebner. (Hug : soigné et utile.) — v. Weith,, Vetera Castra mit seinen Umgebungen als Stützpunkt der römisch-germanischen Kriege im I. Jahrhundert vor u. nach Chr. Berlin, Mittler. (N'est pas sans intérêt.) — Dudik, Maehrens allgemeine Geschichte. IX. Maehrens Culturzustände vom Jahre 1197 bis 1306, Staat und Volksthum. Brünn, Winiker. (Krones : IVe vol. de l'histoire de Moravie, digne de grands éloges.) — Frey, Die Schicksale des Königlichen Gutes in Deutschland unter den letzten Staufern seit König Philipp. Berlin, Hertz. (Matthäi : travail qui a des mérites durables; beaucoup de résultats positifs qui sont d'une extrême importance.) — Aus dem politischen Briefwechsel des deutschen Kaisers mit dem Prinz Gemahl von England aus 1854 bis 1861. Gotha, Perthes. (Erdmannsdörffer.) — Slavici, Die Rumänen in Ungarn, Siebenbürgen und der Bukowina, Teschen, Prochaska. (Jung : tait avec un grand soin et un profond savoir.) — Loeschke, observationes archaeologicae. Dorpat. Programm. (Körte : brillantes observations.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 41, 12 octobre 1881 : Meyer (Gust.), Griechische Grammatik. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (Leo Meyer : « tout ce qui paraît à quelques égards clair et compréhensible, est réuni ici avec abondance et en un ordre excellent ; mais, dès qu'il s'agit de difficultés, l'auteur hésite, tantôt il laisse la question superbement de côté, tantôt il accepte légèrement une solution toute faite, sans qu'on puisse lui reconnaître des principes scientifiques déterminés. Quiconque n'attend pas de résultats nouveaux et scientifiques, quiconque s'intéresse spécialement aux sons de la langue grecque, et regarde comme ne faisant pas partie de la grammaire grecque, la formation des mots et la syntaxe, mettra sa complaisance dans ce livre ».) — Laas, Kant's Analogien der Erfahrung; Idealismus u. Positivismus. Berlin, Weidmann. — Hadamars von Laber Jagd mit Einleit. u. erklärendem Commentar hrsg. v. Stejskal. Wien, Hölder. (Bartsch : de nombreuses fautes contre la gramaire et sa métrique et dans l'introduction et dans le texte.)

N° 42, 19 octobre 1881 : Senart, Les inscriptions de Piyadasi. I, les quatorze édits. Imprimerie Nationale. (Pischel : ce travail est un modèle d'exactitude philologique et de recherches méthodiques ; l'auteur a fait de ses matériaux tout ce qu'on en pouvait faire; étant données les circonstances, personne n'aurait pu faire davantage, et même il est diffi-

cile qu'un autre ait pu accomplir ce qu'a exécuté M. Senart.) — Der Junker und der treue Heinrich, ein Rittermärchen, mit Einleit. u. Anmerk. hrsg. v. KINZEL. Berlin, Weber. (Bartsch : une foule d'inexactitudes soit graves, soit légères.)

Athenaeum belge, n° 20, 15 octobre 1881 : VANDEN BRANDEN, Geschiedenis der Antwerpsche Schilderschool, bekroond met den eersten prijs in den wedstrijd geopend door de regeering der stad Antwerpen. Antwerpen, Buschmann. (Hymans : Ouvrage où il y a beaucoup de qualités sérieuses.) — HAMONT, Un essai d'empire français dans l'Inde au XVIII[e] siècle. Plon. (Intéressant.) — VOSMAER, Amazonne. La Haye, Nijoff. (Virg. Loveling.) — Thierry Martens en Espagne.

Rassegna Settimanale, n° 198, 16 octobre 1881 : BORGOGNONI, Il Fiore. (D'après la publication, par M. Castets, du poème italien du XIII[e] siècle.) — Un sonetto di Vittoria Colonna. (Virgili.) — *Bibliografia :* MARSUCCO, Del bello nella nuova poesia. Roma. — BRANTS, L'économie sociale au moyen-âge, coup d'œil sur les débuts de la science économique dans les écoles françaises aux XIII[e] et XIV[e] siècles. Louvain, Peeters. (Beaucoup de clarté et une parfaite connaissance du sujet.)

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 45 Quinzième année 7 Novembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 494, 22 octobre 1881 : CUNNINGHAM, British India and its rulers. (« This book is an admirable union of observation with reflection ».) — Henrietta M. CHESTER, Russia past and present, adapted from the german of Lankenau and Oelnitz. — COX, Introduction to mythology a. folk-lore. Kegan Paul, Trench a. Co. (Lang : un livre à écrire, mais qui reste à faire.) — CALDERWOOD, The relations of science and religion. Macmillan. — The recent discoveries at Thebes. (Naville.) — An old syriac mss. lost or hidden in England or Ireland. (Bensly.) — DARWIN, Vegetable mould and earth-worms. John Murray. (« Darwin's powers of work are inexhaustible, and not less remarkable than his genius ».) — Dutton COOK, Hours with the players. 2 vols. Chatto a. Windus.

The Athenaeum, n° 2817, 22 octobre 1881 : DU CHAILLU, The land of the midnight sun, summer a. winter journeys through Sweden, Norway, Lapland a. Northern Finland. Murray. — The New Testament in the original greek, the text revised by WESTCOTT a. HORT. I. Text. II. Introduction a. appendix. Macmillian. (« We attach much excellence to this manual edition of the Greek Testament, because it is the best contribution which England has made in modern times toward the production of a pure text. Proceeding on the lines adopted by Lachmann a. Tischendorf, the book has been carefully prepared by competent critics conversant with the entire subject. It bears on its face evidences of calm judgement a. commendable candour. ») — BESANT a. RICE, Sir Richard Whittington, lord major of London. Marcus Ward. — HOLLAND a. SHADWELE, select titles from the Digest of Justinian. Oxford, Clarendon Press. (Très bon.) — The newly found inscription at the Dog River. (Sayce.) — Mutilated prayer books. — The « new Don Quixote ». — TYRWHITT, greek and gothic progrèss and décay in the three arts of architecture, sculpture and painting. Walter Smith. (L'auteur a beaucoup de savoir et de goût ; son style est clair et facile ; mais il y a beaucoup de points contestables dans son ouvrage, et tous les matériaux amassés ne forment pas un ensemble.) — The roman villa, Brading. (Brabrook.)

Literarisches Centralblatt, n° 43, 22 octobre 1881 : HARNACK, das Mönchthum, seine Ideale und seine Geschichte. Giessen, Ricker. (Simple conférence, mais fort attachante et instructive ; chaque ligne est « treffend und lehrreich. ») — Die libri redituum der Stadt Riga, p. p. NAPIERSKY. Leipzig, Duncker u. Humblot. — RICHTER, Zeittafeln der deutschen Geschichte im Mittelalter von der Gründung des fränkischen Reichs bis zum Ausgang der Hohenstaufen mit durchgängiger Erläuterung aus den Quellen. Halle, Waisenhaus. (Ces tables ont pour modèle celles de Peters pour Rome et la Grèce; c'est un essai à faire.) — Acta imperii inedita seculi XIII, Urkunden u. Briefe zur Geschichte des Kaiserreichs u. des Königreichs Sicilien in den Jahren 1198 bis 1273, hrsg. v. WINKELMANN. Innsbruck, Wagner. (Travail admirable ; l'auteur termine ainsi : « o wie frô ich was, do ich schreib : Deo gratias » ; mais on ne se servira jamais de sa publication sans dire un cordial « Winkelmanno gratias ».) — Briefe über die gegenwärtige Lage Russlands, 11 april 1879-6 april 1880, aus dem russischen übersetzt. Leipzig, Brockhaus. (En terminant cet ouvrage, dont l'auteur est le général Fadejew, on est aussi avancé qu'à la lecture de la première page ; les faits cités sont connus et les raisonnements soudainement interrompus juste à l'endroit où on attendait un mot décisif; il ne reste donc rien de l'ouvrage qu'une mixture de phrases obscures sur la cor-

ruption des libéraux; le traducteur, M. Pech, mérite une « louange extraordinaire » pour avoir traduit en un clair et ferme langage un ouvrage qui souvent est presque incompréhensible.) — LOEFFLER, Geschichte der Festung Ulm. Ulm, Wohler. — BAHNSEN, Aphorismen zur Sprachphilosophie. Berlin, Grieben. (Sans valeur pour le linguiste.) — MAHAFFY, ueber den Ursprung der homerischen Gedichte; SAYCE, ueber die Sprache der homerischen Gedichte. Hannover, Helwingh. (Traduit par M. Imelmann; donne l'idée de la question homérique en Angleterre; Mahaffy est bien audacieux; Sayce fait beaucoup de remarques instructives sur la langue d'Homère, mais que de points contestables et insoutenables!) — Das mittelenglische Poema morale, p. p. LEWIN. Halle, Niemeyer. (Publication d'un jeune érudit qui y a mis du soin et beaucoup de réflexion.) — Briefwechsel zwischen Schiller und Gœthe, IVe Auflage. I Band. Stuttgart, Cotta.

Philologische Rundschau, n° 36 : Eschyle, morceaux choisis publiés et annotés par WEIL. (« Ce petit livre fournit une belle contribution à la restitution du texte d'Eschyle. ») — FRITZSCH, Epiphyllides Lucianeae. (Index lectionum de Rostock : 14 pages. Suite de la recension des Dialogues des morts.) — KLEIST, Der Gedankengang in Plotins erster Abhandlung über die Allgegenwart der intelligibeln in der wahrnehmbaren Welt. (Enn. VI, 4.) — BOLTENSTERN, Bemerkungen über die Wortstellung insbesondere über die Stellung der Präpositionen in Vergils Aeneis (18 pages). — REIFFERSCHEID, Conjectanea nova. (Index lectionum de Breslau. Cinq passages traités, dont trois d'Horace.) — FORCHHAMMER, Die Wanderungen der Inachostochter Io. (« Interprétation du mythe d'Io qui conquerra les suffrages de toute personne exempte d'opinion préconçue »). — HÖCK, Die Beziehungen Kerkyras zum zweiten athenischen Seebunde (16 pages. Dissertation de valeur). — FRIEDRICH, Biographie des Barkiden Mago. Ein Beitrag zur Kritik der Valerius Antias (54 pages. Brillantes, intéressantes hypothèses, mais peu de résultats définitifs.) — ENGLMANN, Latein. Grammatik für Latein u. Realschüler. — RODER, Ueber die Bedeutung des sog. Stammprinzips für den Elementarunterricht in der lat. Formenlehre. — (SCHERRER), Verzeichniss der Inkunabeln der Stiftsbibliothek von St Gallen. (Publication importante, et dont l'usage est rendu facile par de bons index). — Observations de M. WEISSENBORN à propos du compte rendu, fait par M. Curtze, de son livre intitulé « Die Uebersetzung des Euclid... durch Adelhard von Bath ». (Voir n° 30.)

N° 37 : WIESELER, Scenische und kritische Bemerkungen zu Euripides Kyklops (37 pages. Voulant trop prouver, ne prouve rien). — JANNARAKIS, Annotationes criticae in Longini qui fertur περὶ ὕψους libellum. (Rédigé en grec. Conjectures peu méthodiques et peu utiles.) — KNAACK, Analecta Alexandrino-Romana. (Eloge de la sagacité de l'auteur; critiques de détail.) — FREIER, De Manilii quae feruntur astronomicon aetate. (Ce poème a été composé entre les années 770 et 776 de Rome; autres résultats nouveaux intéressants concernant la vie de l'auteur.) — BARCHFELD, De comparationum usu apud Silium Italicum. (33 pages. Publication utile et consciencieuse.) — TUNDER, Die Unterwelt nach C. Valerius Flaccus. (20 pages. Soigné et bien disposé.) — DETLEFSEN, Kurze Notizen über einige Quellenschriftsteller des Plinius. (8 pages.) — BINDSEIL, Die Gräber der Etrusker. (58 pages. Sans être écrit au point de vue strictement scientifique, cet ouvrage n'est pas sans valeur; il est sérieux, agréablement et clairement rédigé.) — BÜRR, Die Reisen des Kaisers Hadrian. (Travail très remarquable.) — CURTIUS, Griechische Schulgrammatik. (13e édit.), avec la collaboration de GERTH. (Quelques améliorations de détail ont encore été apportées à cet excellent li-

vre de classe.) — Polémique entre MM. Vogel et Rönsch à propos du compte rendu fait par ce dernier du livre du premier « De Hegisippo, etc. » (N° 19).

N° 38 : Aristophanes, Die Frösche. Erkl. v. Koch (3e édit., venant 25 ans après la seconde, d'un ouvrage dont la haute valeur est universellement reconnue. L'éditeur s'est montré plus conservateur qu'autrefois dans la constitution du texte.) — Pabst, De additamentis quae in Aeschinis orationibus inveniuntur (mauvaise méthode). — Trois poèmes grecs du moyen-âge inédits, recueillis par W. Wagner (publication posthume faite par les soins de M. Bikélas. Les trois poèmes sont : une Achilléide ; une vie d'Alexandre en vers politiques, d'après la rédaction du pseudo-Callisthène ; les amours de Lybistros et de Rhodamné. Le premier et le troisième de ces poèmes sont en langue vulgaire.) — Mohr, zu Sidonius' carmina. (14 pages.) — Beltz, Die handschriftliche Ueberlieferung von Ciceros Büchern de republica (résultats contestables, mais recherches méritoires). — Forchhammer, Die Wanderungen des Inachostochter Io, zugleich zum Verständniss des gefesselten Prometheus des Aeschylos. (Le critique présente des objections.) — Zirwik, Studien über griech. Wortbildung (analyse pure et simple, de laquelle il ressort que le livre n'est pas scientifique). — Müller, Metrik der Griechen u. Römer für die obersten Klassen. (Précieux, mais trop peu net par place pour être mis entre les mains des élèves de gymnase.) — Rosenberg, Aufgaben zum Uebersetzen ins lateinische.

Theologische Literaturzeitung n° 22, 22 octobre 1881 : Weber, System der altsyrnagogalen, palästinischen Theologie aus Targum, Midrasch u. Talmud dargestellt, hrsg. v. Delitzsch u. Schnedermann. Leipzig, Dörffling u. Franke. — Lange, Grundriss der Bibelkunde. Heidelberg, Winter. (Holtzmann : résultats essentiels, acquis après de longues études.) — Hatch, The organization of the early christian churches. London, Rivingtons. (Harnack : ouvrage important que l'historien ne peut négliger.) — Zeitschrift für Kirchenrecht, XVI B. Neue Folge, I B. — Franck, System der christlichen Wahrheit. Erlangen, Deichert. — Zahn, Die natürliche Moral. Gotha, Schloessmann. — Laurier, Die geschichtliche Nothwendigkeit des Christenthums. Karlsruhe, Reuther.

Revue d'Alsace, 1881, juillet, août-septembre : A. Engel, Documents pour servir à la numismatique de l'Alsace (17 pièces décrites). — Ch. Engel et Béringer, mission française chargée de l'étude du chemin de fer à travers le Sahara. — Adam, Coup-d'œil sur les anciens établissements religieux de la ville de Metz. — X. Mossmann, matériaux pour servir à l'histoire de la guerre de Trente Ans. (Suite.) — Hückel, Réglementation d'une forêt communale d'Alsace aux xve et xvie siècles. — A. Stoeber, Notes sur la culture, le commerce [illegible] age du tabac dans l'ancienne République de Mulhouse. (Intro[illegible] culture du tabac en Alsace par Kœnigsmann ; résistance que l'i[illegible] cette plante rencontra dès 1659.) — Barth, Notes biographiques sur les hommes de la Révolution à Strasbourg et dans les environs (suite : de Neumann à Rivage).

Rassegna Settimanale, n° 199, 23 octobre 1881 : Gordon in Africa. — Canello, D'una parola, sinora non intesa, nel Canzoniere dantesco. — *Bibliografia* : Carducci, Levia gravia, edizione definitiva. Bologna, Zanichelli. — Heidenheimer, Petrus Martyr Anglerius u. sein Opus Epistolarum, ein Beitrag zur Quellenkunde des Zeitalters der Renaissance und der Reformation. Berlin, Seehagen. — Simonsfeld, Studien zu Marino Sanuto dem Aelteren. Hannover.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Quinzième année 14 Novembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 495, 29 octobre 1881 : MORLEY, The life of Cobden. Chapman a. Hall. (Arthur Arnold : « admirable memoir. ») — Low, Durham. « Diocesan histories. » — LAMBERT, Angling literature in England. Sampson Low. (Ne répond guère au titre, devait être intitulé : « a short account of a few celebrated angling books. ») — BINGHAM, The marriages of the Bonapartes. 2 vols. Longmans (Wallace : style qui convient très bien au sujet, de la clarté, de la vivacité, pas de prétention ; en somme, livre de valeur, et qu'on lira avec intérêt.) — The two last Hakluyt volumes : The Voyages of William Baffin, 1612-22, édit. with notes a. an introduction by MARKHAM ; Narrative of the portuguese embassy to Abyssinia during the years 1520-27, by Father Francesco Alvarez, translated from the portuguese and edited with notes a. an introd. by Lord STANLEY OF HADERLEY. — The recent american congress at Madrid. I. (Fidel Fita.) — Hebrew translations. — The original of Mr. Browning's « pied piper ». (Furnivall.) — « Till death us so part. » — Madvig on the roman constitution. MADVIG, Die Verfassung und Verwaltung des römischen Staates. I. Leipzig, Teubner. (Wilkins : ne supplantera pas le grand ouvrage de Mommsen et Marquardt, sera moins utile à l'étudiant que l'admirable « Droit romain » de Willems, mais donne un exposé vigoureux, clair et sobre des faits dominants de la constitution romaine, pas d'hypothèses légères, ni de crédule attachement aux opinions d'autrui.) — Notes on egyptology. — Marguerite Albana MIGNATY, Le Corrège, sa vie et son œuvre, avec une introd. sur le développement de la culture italienne et sur le génie de la Renaissance. Fischbacher.

The Athenaeum, n° 2818, 20 octobre 1881 : MORLEY, The life of Richard Cobden. Chapman a. Hall. (« Not only a very honest and very able memoir of Cobden, but also a valuable contribution to contemporary history and to the study of contemporary politics. ») — KEANE, My journey to Medinah. Tinsley. — JERROLD, A handbook of english and foreign copyright in literary a. dramatic works. Chatto a. Windus. — Mediolanum. (Rought Jones.) — The inscription at the Dog River. (Boscawen.) — The family chest. (Gomme.) — Foreign books on art. (MIELOT, Vie de sainte Catherine d'Alexandrie. Hurtrel ; BERTOLOTTI, Artisti lombardi a Roma nei secoli XV, XVI e XVII. Milan, Hoepli.) — Notes from Athens. (Lambros.)

Literarisches Centralblatt, n° 44, 29 octobre 1881 : The Provincial letters of Pascal, edited by SOYRES. Cambridge, Deighton. — PFLEIDERER, Kantischer Kriticismus u. englische Philosophie. Halle, Pfeffer. — Kong Frederik den Fœrster danske Registranter udgivne ved ERSLEV og MOLLERUP. Köpenhagen. — STERN (Alfred), Geschichte der Revolution in England. Berlin, Grote. (Un des plus remarquables travaux qu'ait publiés la collection Oncken ; unit un fond sévèrement scientifique à une forme agréable.) — DROYSEN, Friedrich der Grosse, III Band. Leipzig, Veit (est relatif aux trois années qui vont de la paix de Dresde à celle d'Aix-la-Chapelle, campagne diplomatique du roi depuis la convention de Hanovre du 26 août 1745, etc.) — Deux pages inédites de la vie de Frédéric le Grand. Baur. — BARTHÉLEMY (Ed. de), La marquise d'Huxelles et ses amis, Mme de Sévigné, Mme de Bernières, Mme de Louvois, le marquis de Coulanges, etc. Firmin Didot. (Il y a peu à glaner pour l'histoire dans cette correspondance ; beaucoup de détails sur la société aristocratique.) — Von Nicolaus zu Alexander III, Sanct Petersburger Beiträge zur neuesten russischen Geschichte. IIe Auflage. Leipzig, Duncker u. Humblot. (La Russie sous Alexandre II ;

huit chapitres.) — KALTBRUNNER, Aide-mémoire du voyageur, notions générales de géographie mathématique, de géographie physique, etc. Zürich, Wurster. (L'auteur donne partout les renseignements les plus récents, il est parfois inexact.) — Der Divan des Lebîd nach einer Handschrift zum ersten Male hrsg. Jûsuf Dijâ-ad-dîn AL-CHÂLIDÎ. Wien, Gerold. (Edité par un Arabe de Jérusalem, de la race des Chalidites, aujourd'hui professeur de l'académie orientale de Vienne ; l'édition n'est pas scientifique et offre des inconséquences.) — VANICEK, Etymologisches Wörterbuch der lateinischen Sprache. 2e Auflage. Leipzig, Teubner. (132 pages de plus que dans la première édition ; beaucoup de zèle et de labeur ; des critiques à faire.) — Titi Livi ab urbe condita libri, recogn. H. J. MÜLLER. I et II libri. Berlin, Weidmann. — GILLIÉRON, Petit atlas phonétique du Valais roman. (Sud du Rhône.) Champion. (Excellente publication.) — Correspondance littéraire, philosophique et critique par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc., revue par Maurice TOURNEUX. Tomes XIII, XIV et XV. Garnier. (Suite de cette laborieuse et savante entreprise.) — Edda Snorra Sturlusonar, Edda Snorronis Sturlaei. III tomi pars prior. Accedunt tabulae lithographicae quinque. Copenhague, Quist. — CASSEL, Iron u. Isolde, ein altdeutsches Sagenbild u. der Bär von Berlin. Berlin, Wohlgemuth. (Peu sérieux.) — LISZT, Essays und Reisebriefe eines Baccalaureus der Tonkunst, übersetzt v. RAMANN. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. — KORSCHELT, das japanisch-chinesische Spiel « go », ein Concurrent des Schach. Yokohama, Buchdruckerei des « Echo du Japon ».

Philologische Rundschau. — N° 39 : Voss, Homers Odyssee. Abdruck d. 1en Ausgabe, v. M. BERNAYS (grand éloge). — MÜLLER-STRÜBING, Die attische Schrift vom Staat der Athener. (Manqué pour ce qui est de la thèse proposée par l'auteur : mais l'étude n'en a pas moins une grande valeur, et doit prendre une des places les plus honorables à côté des travaux de Roscher et de Kirchhoff sur la matière.) — Aristote, Morale à Nicomaque. VIIIe livre. Texte grec, etc., par LÉVY. (Les explications, rédigées en vue des élèves, sont ordinairement bonnes. Observations sur des points de détails.) — Vergils Aeneide, l. I.-VI. Erkl. v. Ladewig. 9te Aufl. v. SCHAPER. (Ce livre de classe conserve victorieusement la première place entre ses nombreux concurrents.) — BÜDINGER, Der Ausgang des medischen Reiches (30 pages. Essai de conciliation des deux traditions qui existent concernant la fin du royaume de Médie, savoir l'une mède, rapportée notamment par Hérodote ; l'autre perse, par Xénophon dans la Cyropédie). — KELLER, Die cyprischen Alterthumsfunde. (A l'usage du grand public ; bonnes informations.) — SEIDEL, Observationum epigraphicarum cap. duo (considère la plupart des incorrections des inscriptions latines comme des erreurs du lapicide). — TUMLIRZ, Versuch einer Theorie der hypothet. Perioden. — FISCHER, Die bildende Kunst im Gymnasialunterricht. — BIEDEMANN, Latein. Uebungsbuch. — Polémique entre MM. GRUPPE et PELLENGAHR, à propos du compte-rendu du premier sur le livre du second, Technische Chronologie, etc., dans le n° 27 du recueil.

Deutsche Literaturzeitung, n° 43, 22 octobre 1881 : KÖHLER, Lehrbuch der biblischen Geschichte Alten Testaments. II, 2. — Buch der Hymnen, neue Sammlung alter Kirchenlieder mit den lateinischen Originalen, deutsch v. HOBEIN. Gütersloh, Bertelsmann. (Huemer : fort peu louable.) — HARMS, Die Philosophie in ihrer Geschichte. II. Geschichte der Logik. Berlin, Hoffmann. — LEPSIUS, Johann Heinrich Lambert. — HARTMANN, arabischer Sprachführer für Reisende. Leipzig, bibliogr. Institut. (Fränkel : surpasse ses prédécesseurs en correction et utilité pratique.) — Glossae hibernicae e codicibus Wirziburgensi Carolisro-

hensibus aliis, p. p. H. Zimmer. Berlin, Weidmann. (Thurneysen : fait avec le plus grand soin; on trouvera là d'abondants et sûrs matériaux pour l'étude de la plus ancienne période connue de la langue irlandaise.) — Plutarque, Vie de Demosthène, p. p. Graux. Hachette. (Bamberg : maint progrès sur l'édition Teubner; édition très pratiquement ordonnée qui plaît par l'élégance sans prétention, avec laquelle une solide érudition philologique a su faciliter de toute façon, même aux lecteurs les moins instruits, l'intelligence et l'appréciation d'une œuvre ancienne.) — Cornelii Nepotis Vitae excellentium imperatorum, p. p. Cobet. Leyden, Brill. (Müller : progrès, mais résultats non entièrement satisfaisants). — Wentzel, de Iuba metrico. Oppeln. (Leo.) — Kynast, die temporalen Adverbialsätze bei Hartmann von Aue. Breslau, Kerns. (Soigné.) — Goethe Jahrbuch, II, p. p. Geiger. Frankfurt a. M. Rütten u. Loening. (2e volume de cet excellent recueil.) — Kock, Tydning af gamla svenska ord. Lund, Gleerup. (Méthode sûre.) — Mahn, Ueber die Entstehung der italienischen Sprache aus den lateinischen, griechischen, deutschen und celtischen Elementen und über die dabei wirkenden Principien u. Ursachen. Berlin, Dümmler. (Livre qui désappointe le lecteur.) — Molière und seine Bühne, Molière-Museum. Sammelwerk zur Förderung des Studiums des Dichters in Deutschland, in zwanglosen Heften, hrsg. v. Schweitzer. III, III. Wiesbaden. (Vollmöller : art. intéressant et souvent de grande importance.) — Szanto, Untersuchungen über das attische Bürgerrecht. Wien, Konegen. (Wilamowitz : la première des deux dissertations que renferme cet opuscule, est bonne ; la seconde, malgré quelques observations justes, nous satisfait très peu.) — Brauns, Geschichte des Culmerlandes bis zum Thorner Frieden. Thorn, Lambeck. (Perlbach : livre qui fourmille de fautes, d'erreurs et de jugements partiaux.) — Menzel, Geschichte von Nassau von der Mitte des XIV. Jahrh. bis zur Gegenwart. I. Wiesbaden, Kreidel. (Wenck : ouvrage digne de grands éloges.) — De Luze, La terminologie géographique dans les différents pays du globe, étude accompagnée d'un vocabulaire des principaux termes géographiques étrangers. Leroux. (Gerland : sera utile.) — Klutschak, als Eskimo unter den Eskimos. Wien, Hartleben. — Kaufmanm, Albrecht Dürer. Köln, Bachen. (Seidlitz : biographie courte et populaire.)

Theologische Literaturzeitung, n° 23, 5 novembre 1881 : Hitzig, Die zwölf Kleinen Propheten erklärt, 4e Aufl. bes. v. Steiner. Leipzig, Hirzel. (Kautzsch.) — Van Manen, Conjectural-Kritiek, toegepast op den tekst van de schriften des Nieuwen Testaments. Haarlem, Bohn ; Van de Sande Bakhuyzen, Over de toepassing van de conjecturaal-Kritiek op den tekst des Nieuwen Testaments. — Vogel, de Hegesippo qui dicitur Josephi interprete. Erlangen, Deichert. (Schürer : recherches excellentes, reposant sur une enquête très minutieuse et épuisant le sujet). — Ebert, Allgemeine Geschichte der Literatur des Mittelalters im Abendlande. II, Geschichte der latein. Literatur vom Zeitalter Karls des Grossen bis zum Tode Karls des Kahlen. Leipzig, Vogel. (Möller : excellent.) — Kayser, Beiträge zur Geschichte und Erklärung der ältesten Kirchenhymnen. Paderborn, Schöningh : — Nielsen, die Waldenser in Italien. Gotha, Perthes. (Traduit du danois, n'est qu'une simple esquisse.) — Comba, Valdo ed i Valdesi avanti la riforma, cenno storico. Firenze, (Möller : très réussi, résume, mais avec détail, les résultats des recherches modernes sur le sujet.) — Vaihinger, Commentar zu Kant's Kritik der reinen Vernunft : I, 1. Stuttgart, Spemann.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Quinzième année 21 Novembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 496, 5 novembre 1881 : DORMAN, The origine of primitive superstitions a. their development into the worship of spirits a. the doctrine of spiritual agency among the aborigines of America. London, Lippincott. — MARTIN (W. A. P.), The Chinese, their education, philosophy and letters. Trübner. (Douglas : recueil d'essais.) — Christina G. ROSSETTI, Called to be saints, the minor festivals devotionally studied. — BREWER, The political, social a. literary history of Germany. De La Rue. (La critique ne doit rendre compte de ce livre que pour mettre en garde le public.) — Current Literature. (Ogilvie's Imperial Dictionary I. A-Depascent. Blackie; etc.) — Notice nécrol. de M. Twiss sur Bluntschli. — DELITZSCH, Wo lag das Paradies. Leipzig, Hinrichs. (Sayce : indispensable à quiconque étudie la Bible et la géographie de l'Orient. Voir un prochain art. de la *Revue critique*.) — A new royal papyrus. (Amelia B. Edwards.)

The Athenæum, n° 2819, 5 novembre 1881 : Queen Anne's son, the memoirs of William Henry duke of Gloucester, p. p. LOFTIE. Stanford. — The oldest biblical mss : Bibliorum sacrorum graecus codex Vaticanus, auspice Leone XIII, cum prolegomenis, commentariis et tabulis FABIANI et COZZA. Dulau; Fac-simile of the codex Alexandrinus, old Testament. I, publ. by order of the trustees of the Bristish Museum. Longmans. — LAMBERT, Angling literature in England. Sampson Low. — BINGHAM, The marriages of the Bonapartes. 2 vols. Longmans. (Intéressant.) — The Medea of Euripides, with an introduction a. commentary by VARRALL. Macmillan. (Malgré ses défauts, publication très utile.) — Books of travel (HORNE, A year in Fiji; ADAMS, The eastern archipelago; THOMSON, The land a. the book, Southern Palestine a. Jerusalem.) — The suppressed Pope quarto of 1743. — Notes on thestructure of Shelley's « Prometheus unbound » (Thomson). — GRUEBER, Guide to the english medals exhibited in the King's library, British Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 65, 5 novembre 1881 : JOEL, Der Aberglaube u. die Stellung des Judentums zu demselben. Breslau, Koebner. — SPITZER, Ueber Ursprung u. Bedeutung des Hyzoloismus, eine philosophische Studie. Graz, Leuschner u. Lubensky. — REICHENAU, die monistische Philosophie von Spinoza bis auf unsere Tage. Cöln, Mayer. — K. L. P. Forschungen über die wahrscheinlichste Weltära zur Klärung der biblischen u. weltgeschichtlischen Chronologie, zur Apologie u. zum Schutz der Bibel. Tübingen, Fues. (Il faudrait ne pas imprimer de pareils ouvrages.) — BUNGE, Liv-Est-und Curländische Urkunden-Regesten bis 1300, gesamm. u. hrsg. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Un des plus beaux fruits de l'activité scientifique du vénérable savant.) — BROCKHAUS (H. E.), Friedrich Arnold Brockhaus, sein Leben u. Wirken nach Briefen u. anderen Aufzeichnungen. Leipzig, Brockhaus. III. Leipzig, Brockhaus. (Achève dignement le monument commencé.) — MEDING, Memoiren zur Zeitgeschichte, II. Das Jahr 1866. Leipzig, Brockhaus. (Derniers jours des Guelfes; l'auteur a joué le rôle de la Cassandre antique; mais il espérait la défaite de la Prusse en 1870; il accepte toutefois les événements avec résignation et sans amertume; il faut ne pas accueillir tous ses renseignements sans méfiance.) — Kitabo'-l'-adhdad sive liber de vocabulis arabicis quae plures habent significationes inter se oppositas auctore ABU BEKR IBNO'L'-ANBARI, p. p. HOUTSMA. Leyde, Brill. (Publication de très grande importance faite avec le soin le plus louable.) — STEUP, Thucydideische Studien. I. Freiburg, Mohr. (Sur les trois traités que donne Thucydide dans les

livres IV et V.) — Nonni Panopolitani paraphrasis s. evangelii Joannei, p. p. SCHEINDLER. Leipzig, Teubner. (Beaucoup de bonnes choses qui font excuser de légers défauts.) — T. Macci Plauti Asinaria, rec. GOETZ et LŒWE, accedit codicis Ambrosiani J 257 infer. specimen phototypicum. Leipzig, Teubner. (Mérite toujours les mêmes éloges.) — GROSSE, der Stil Cretien's von Troies. Heilbronn, Henninger. (Très soigné et très utile.) — HORSTMANN, altenglische Legenden, neue Folge, mit Einleit. u. Anmerk. Heilbronn, Henninger. (Indispensable aux spécialistes et fait avec l'exactitude scrupuleuse et le soin minutieux de Horstmann.) — Sir Orfeo, ein englisches Feenmärchen aus dem Mittelalter, hrsg. v. ZIELKE. Breslau, Koebner. (Edition qui sera la bienvenue.) — HAYM, Herder nach seinem Leben u. seinen Werken dargestellt. I, 2. Berlin, Gärtner. (Excellent.)

Philologische Rundschau, n° 40 : GLASER, quaestiones criticae in Euripidis Electram. (8 pages.) — HEINRICH, Verwerthung d. siebenten pseudo-Platon. Briefes als Quelle für Platons sicilische Reisen. (17 p. Heinrich croit cette lettre de l'an 300 av. J.-C. au plus près de nous. Le critique n'admet pas d'ailleurs qu'elle ait aucune valeur historique.) — JORDAN, De Eunapii Sardiani fragmentis e palimpsesto vaticano emendandis (4 p.) — WEISE, De Horatio philosopho. (18 pages, sans rien de neuf.) — WESTERBURG, Der Ursprung der Sage, dass Seneca Christ gewesen sei. (Le critique en recommande la lecture.) — GÜNTHER, zur Geschichte u. Aesthetik d. antik. Tragödien. (28 p. Immense compte-rendu où sont résumées les idées de l'auteur. Le critique émet le vœu que Günther publie un grand ouvrage sur l'histoire intérieure de l'art tragique chez les Grecs.) — KUBICKI, De Phaeacis cum Alcibiade testularum contentione. (Fantaisie.) — DELBRÜCK, Die Grundlagen d. griech. Syntax erörtert (t. IV des Syntact. Forschungen ; instamment recommandé à tous les philologues). — HAHN, Griech. Uebungsbuch. — Latein. Formenlehre, *et* Latein. Uebungsbuch, v. Bartal u. Malmosi. Bearb. v. HEINRICH.

N° 41 : CEGLIESKI, De Hipponacte Ephesio iambographo. (Long compte-rendu de ce travail, qui est déclaré à peu près sans valeur.) — FISCHER, Ueber die Person des Logographen in Platons Euthydem, (Histoire de la question). — KAELKER, De hiatu in libris Diodori Siculi. (Il ressort de cette étude que Diodore évitait, tout autant que Polybe, les hiatus graves.) — SCHMALZ, Ueber die Latinität des P. Vatinius in den bei Cicero erhaltenen Briefen. — STAMPINI, La poesia romana e la metrica. — FRANZEN, Ueber den Unterschied des Hexameters bei Vergil u. Horaz. — STOWASSER, Der Hexameter des Lucilius. — PERROT et CHIPIEZ, Histoire de l'art dans l'antiquité. (Livrais. 1 à 10. Jugement des plus favorables). — REUSCH, De diebus contionum ordinariarum apud Athenienses. (Soin et pénétration.) — HERZOG, Die Vermessung des röm. Grenzwalls in seinem Lauf durch Württemberg. (Consciencieux et utile.) — LORENZ, Der griech. Unterricht in Untersekunda. — PÖKEL, Philologisches Schriftstellerlexikon (1re livrais. contient, outre la biographie des philologues, la mention de leurs publications).

Deutsche Literaturzeitung, n° 44, 19 octobre 1881 : LANGEN, De commentariorum in epistolas Paulinas qui Ambrosii et quaestionum biblicarum quae Augustini nomine feruntur scriptore. Bonn, Cohen. — DORNER, System der christlichen Glaubenslehre. I u. II. Berlin, Hertz. Plato's Theätet, übersetzt u. erläutert v. KIRCHMANN. Leipzig, Koschny. (Heitz : ce n'est pas une œuvre scientifique.) — CONSTANS, de sermone Sallustiano. (Scheindler : publication qui atteint complètement son but modeste ; aurait dû mieux caractériser la langue de Salluste dans ses rapports avec le développement historique de la langue latine.)

— Zu augusteischen Dichtern. Berlin, Weidmann. (Vahlen : travail de Leo sur quelques élégies de Tibulle ; on le lira avec plaisir et profit ; — deux études de Kiessling sur les odes d'Horace, études qui ne sont pas « circa vilem patulumque orbem » et qui seront très utiles ; elles sont d'ailleurs écrites dans un style attachant.) — Paul, mittelhochdeutsche Grammatik. Halle, Niemeyer ; Weinhold, Kleine mittelhochdeutsche Grammatik. Wien, Braumüller. (Roediger.) — Hofmann Wellenhof, Michael Denis. Innsbruck, Wagner. (Mérite d'être lu ; il faut chercher dans le livre ce qui est utile, mais on l'y trouve.) — J. W. v. Gœthe, mon Journal, traduit par un Strasbourgeois. Nancy, Berger-Levrault. (Traduction très habile.) — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, p. p. Doebner. Hildesheim, Gerstenberg. — Faulmann, illustrierte Culturgeschichte für Leser aller Stände. Wien, Hartleben. (Gothein : fourmille d'erreurs.) — Thode, Die Antiken in den Stichen Marcantons, Agostino Venezianos und Marco Dantes. Leipzig, Seemann.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 43, 26 octobre 1881 : Richthofen, Untersuchungen über friesische Rechtsgeschichte. I. Upstalsbom, Freiheit und Grafen in Friesland. Berlin, Hertz. (v. Amira : parfois difficile à lire, mais les résultats essentiels du travail sont incontestables.) — Graux, De Plutarchi codice manuscripto Matritensi injuria neglecto. (Heylbut : très important pour les philologues et les historiens.) — Lucius, Der Essenismus in seinem Verhältniss zum Judenthum. Strassburg, Bull. (Wellhausen : beaucoup de points discutables.)

N° 44, 2 novembre 1881 : Leibnizens und Huygens, Briefwechsel mit Papin, nebst der Biographie Papin's und einigen zugehörigen Briefen und Actenstücken, bearb. v. E. Gerland. Berlin. (Günther.) — Storm, Englische Philologie. I. Die lebende Sprache. Heilbronn, Henninger. (Sweet : indispensable pour quiconque s'occupe d'anglais, de philologie moderne ou de phonétique générale.)

Athenaeum belge, n° 21, 1er novembre 1881 : Jean Sleidan : Baumgarten, Ueber Sleidans Leben u. Briefwechsel. Strassburg, Teubner ; Sleidan's Briefwechsel, hrsg. v. Baumgarten. (Alph. Le Roy : les lettres publiées sont à peu près toutes intéressantes ; il faut attendre le travail définitif de M. Baumgarten ; les deux volumes qu'il fait paraître ne sont que préparatoires ; espérons que le critique érudit fera place à un véritable historien.) — The Dînkard, the original pehlwi text, the same transliterated in zend charakters, translations of the text in gujrati a. english languages, a commentary a. a glossary of selected terms, by Peshotun Dustoor Behramjee Sunjana. III. Bombay. (De Harlez : œuvre de valeur et d'importance ; est un des plus curieux monuments de la philosophie et de la religion avestique au moyen-âge ; mais la publication n'est pas terminée, et il faudra un temps bien long pour en venir à bout.) — Chesneau, L'éducation de l'artiste. Charavay. — Le rôle de l'histoire dans l'enseignement. (Vanderkindere.)

Rassegna Settimanale (la), n° 200, 30 octobre 1881 : Villari, Ferrucci e Maramaldo. — Emery, Tarantismo e Tarantola.

N° 201, 6 novembre 1881 : Gentile, La composizione del senato nella repubblica romana. — Pizzi, La fine del mondo secondo antiche credenze religiose. — *Bibliografia* : Ardito, Artista e critico, corso di studi letterari. Napoli, Morano. — Gelmetti, La dottrina manzoniana sull' unità della lingua nei suoi defensori Morandi e d'Ovidio, nuovi studi critici sullo stato definitivo della questione. Milano, Battezzati. (Beaucoup d'exagérations, et dans le ton de l'âpreté, et fort peu de courtoisie.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 48 Quinzième année 28 Novembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 497, 12 novembre 1881 : A selection from the letters of Mad. de Rémusat to her husband a. son from 1803 to 1813, from the french, by MM. Hoey a. Lilie. Sampson Low. — Lanman, Recollections of curious characters a. pleasant places. — Harrison, Myths of the Odyssey. (Sera très utile en Angleterre.) — Devaux, Études politiques sur les principaux événements de l'histoire romaine. (Plein de considérations justes et originales.) — The hymn of Chaucers. Oxford, Clerk. — Schiller's correspondence with the duke of Schleswig. Holstein. (Trad. des lettres parues dans la « Deutsche Rundschau. ») — Arabic journalism. (Badger.) — The « Edinburgh review » on Schliemann's « Ilios ». (Sayce.) — On a lost passage in the « Milinda-Pañha (Morris). — Madden, The international Numismata Orientalia, II. Coins of the Jews. Trübner (Cheyne : livre magnifique et bien fait.) — Recent contributions to the literature of Catullus. (Ellis : consacré à Sydow « De recensendis Catulli carminibus », à Schulze « Catull Forschungen »).

The Athenaeum, n° 2820, 12 novembre 1881 : Extracts from the works of Thackeray. — Bock, The head-hunters of Borneo. Sampson Low. — The Blickling Homilies of the tenth century, edited with translation a. index of words, by Morris. Trübner. — Notes from Oxford. — The « romaunt of the Rose ». (Hales.) — A prayer book of Charles I. (Scott.) — Signor Ruffini.

Literarisches Centralblatt, n° 46, 12 novembre 1881 : Overbeck, zur Geschichte des Kanons. Chemnitz, Schmeitzner. — Frohschammer, Ueber die Principien der aristotelischen Philosophie u. die Bedeutung der Phantasie in derselben. München, Ackermann. — Bauer, Themistokles, Studien u. Beiträge zur griech. Historiographie u. Quellenkunde. Merseburg, Steffenhagen. (Livre qui a beaucoup de valeur et d'intérêt.) — Druffel, Kaiser Karl V u. die römische Curie 1544-1546. II. Von der Berufung des Trienter Concils bis zum Wormser Reichstagsabschied. München, Franz. — Thürheim, Freiherr v. Degenfeld. Wien, Braumüller. — Reinisch, Die Kunama-Sprache in Nordost Afrika. Wien, Gerold. (Intéressant.) — Basset, La poésie arabe antéislamique. (Très recommandable.) — Die Elegien des Albius Tibullus u. einiger Zeitgenossen; erklärt v. Fabricius. Berlin, Nicolai. (Commentaire qui manque de clarté; trop souvent des explications inutiles; édition sans valeur scientifique.) — Titi Livi Buch XXXXV u. Fragmente, hrsg. v. H. J. Müller. Berlin, Weidmann. — Camoens, deutsch v. Storck. III Band, Buch der Elegien, Sestinen, Oden und Octaven. Paderborn, Schöningh. — Apfelstedt, Lothringischer Psalter, altfranz. Uebersetz. des XIV. Jahrhunderts, mit einer grammat. Einleitung, enth. die Grundzüge der Grammatik des altlothringischen Dialect. u. einem Glossar. Heilbronn, Henninger. (Publication louable; l'auteur a été à bonne école.) — Ziesing, Le Globe de 1824 à 1830 considéré dans ses rapports avec l'école romantique. Zurich, Ebell. (Ouvrage de grand intérêt.) — Sturluson, Snorre, Hattatal, hrsg. v. Möbius. II. Gedicht u. Commentar. Halle, Waisenhaus. (Travail très remarquable.) — Lenormant (Fr.), La Grande Grèce, paysage et histoire, littoral de la mer Ionienne. I. A. Lévy. (Ouvrage destiné non-seulement aux gens du métier, mais aussi au grand public; l'auteur, nous conduit de Tarente à Métaponte, puis à Héraclée, à Syris, à Sybaris, à Thurium, etc; c'est l'œuvre d'un homme très instruit qui a voué un vif intérêt à la nature et à l'histoire des contrées qu'il traverse comme au caractère et aux occupations de leurs habitants, et qui sait aussi par là éveiller l'intérêt de ses lecteurs pour ses descriptions. Quelques erreurs de détail.)

Philologische Rundschau, n° 42 : BRÄUNING, De adjectivis compositis apud Pindarum (2 parties). — Euripides' Medea. Erkl. v. WECKLEIN. (2e éd., bien au courant ; bon livre de classe.) — BACKS, Ueber Inhalt u. Zweck des Platon. Dialogs Lysis. — BELOT, La République d'Athènes. Texte grec, traduction, etc. (Fait faire à la question un pas en arrière. « Was Belot sonst von Beziehungen u. Anspielungen auf Daten u. litterarische Erzeugnisse anführt, ist nichtig. ») — HELD, Die Rede des Demosthenes περὶ παραπρεσβείας (18 pages. Sans prétention, mais sans valeur scientifique.) — ZARNCKE, De vocabulis graecanicis quae traduntur in inscriptionibus carminum Horatianorum. — KRAFFERT, Kritik u. Erklär. d. Caesar de bello gallico. (Hardiesses téméraires). — Titi Livi lib. XXXV et fragm. Erkl. v. Weissenborn u. MÜLLER. (2e éd. Nombreux perfectionnements. Nouvelle et meilleure disposition des fragments. En appendice, le Liber prodigiorum de Julius Obsequens.) — FÜHRER, Ueber den lesbischen Dialekt. (Prélude à une publication qui devra remplacer le travail vieilli d'Ahrens sur le dialecte éolien.) — SEYFFERT-BAMBERG, Uebungsbuch zum Uebersetzen aus dem deutschen ins griechische. — ZIPPEL, zur Methodik d. latein. Unterrichts in Sexta. — EICHNER, 40 Uebersetzungsstücke ins Lateinische.

Deutsche Literaturzeitung, n° 45, 5 novembre 1881 : ZAUN, Rudolf von Rüdesheim, Fürstbischof von Lavant u. Breslau. Frankfurt, Fösser. — C. L. MICHELET, Die Philosophie der Geschichte. I. Die Urwelt, der Orient, Griechenland. II. Rom., das christliche Europa, Amerika, die Nachwelt. Berlin, Nicolai. — Basedows ausgewählte Schriften, mit Basedows Biographie, Einleit. u. Anmerk. hrsg. v. GÖRING. Langensalza, Beyer. — RIEU, Catalogue of the persian mss. in the British Museum, Longmans. II. (Catalogue qui est un modèle.)—HÄSECKE, die Entstehung des ersten Buches der Ilias, ein Beitrag zur Homerfrage. Rinteln. (Hinrichs : preuve de sagacité et de pénétration ; au fond, jeu spirituel.) — HANFSEN, de arte metrica Commodiani. Strassburg, Trübner. (Voigt : contribution estimable à une nouvelle édition de Commodien.) — PRATJE, Dativ und Instrumentalis im Heliand durch Berücksichtigung der Ergebnisse der vergleichenden Sprachforschung syntaktisch dargestellt. Göttingen, Dieterich. (Ries : résultats ou élémentaires et rebattus, ou hypothétiques et contestés; livre d'une lecture difficile.) — Ickelsamers teutsche Grammatica, hrsg. v. KOHLER. Freiburg i. B., Mohr. — Beiträge zur Kritik der französischen Karlsepen, hrsg. v. STENGEL. III. Marburg, Elwert. — MULLER-STRÜBING, Thukydideische Forschungen. Wien, Konegen. (Wilamowitz : on ne lira ce livre qu'à cause de son auteur, qui n'a pas la connaissance de la langue et la méthode philologique.) — GREGOROVIUS, Athen in den dunklen Jahrhunderten. Leipzig, Brockhaus. (Lambros : tableau excellent, autant qu'il peut l'être, d'Athènes au moyen âge.) — VAN DER MEERE, Mémoires, documents historiques sur l'histoire du royaume de Belgique. Bruxelles, Muquard. (Von der Ropp : Mémoires qui n'ont pas une grande valeur pour l'histoire.) — SANTAMARIA, I feudi, i diritto feudale e la loro storia nell'Italia meridionale. Neapel, Marghieri. (N'est pas au courant.)

N° 46, 12 nov. 1881 : Veteris Testamenti Graeci codices Vaticanus et Sinaiticus cum textu recepto collati p. p. NESTLE. Leipzig, Brockhaus. — KOPALLIK, Cyrillus v. Alexandrien, eine Biographie nach den Quellen bearbeitet. Mainz, Kirchheim. (Kraus : peu de nouveau, mais très soigné.) — PAPPENHEIM, Erläuterungen zu des Sextus Empiricus pyrrhoneischen Grundzügen. Leipzig, Koschny. (Diels.) — VOGEL, Systematische Encyclopädie der Pädagogik. Eisenach, Bacmeister. (Livre peu heureux.) — BIRT, Elpides, eine Studie zur Geschichte der griechischen Poesie. Marburg, Elwert. (Kaibel : assez instructif, mais

on attendait davantage du titre et du nom de l'auteur.) — Ribbeck, Ritschl, ein Beitrag zur Geschichte der Philologie. II. Leipzig, Teubner. (Bücheler : on ne pouvait élever à la mémoire du mort un plus digne monument.) — Kleinere Schriften von W. Grimm. I. Dümmler. — Steuerwald, Lyrisches in Shakspere. München, Ackermann. (Très superficiel.) — Dahn, Urgeschichte der german. u. roman. Vœlker. I, 1-3. Berlin, Grote. (Il n'y a pas de livre aussi remarquable et aussi véritablement scientifique sur le sujet.) — Dortmunder Urkundenbuch, bearb. v. Rübel. I, 1. Dortmund, Köppen. — Kaiserurkunden in Abbildungen, hrsg. v. Sybel u. Sickel. II. Lief. (Wattenbach : très instructif.) — Maurenbrecher, Die preussische Kirchenpolitik u. der Kölner Kirchenstreit. Stuttgart, Cotta. (Zorn.) — Gopcevic, Oberalbanien u. seine Liga. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Tomaschek : livre attachant.) — Heydemann, Satyr-und Bakchennamen. Halle, Niemeyer. (Hirschfeld : étude remarquable.) — Comte Pajol, Les guerres sous Louis XV, tome I, 1715-1739, Didot. (A recommander aux amis des études militaires et historiques, ainsi qu'aux grandes bibliothèques qui doivent posséder un ouvrage de cette importance sur l'époque comprise entre la guerre de la succession d'Espagne et les guerres de la Révolution.)

Deutsche Rundschau, novembre 1881 : H. Brunn, die Söhne in der Laokoon-Gruppe. — K. Hillebrand, Antonio Panizzi. — Benno Erdmann, die Idee von Kant's « Kritik der reinen Vernunft. » — Kapp, Friedrich Arnold Brockhaus, I. — James Abram Garfield. — *Literarische Rundschau :* Cart, Gœthe en Italie. Sandoz et Fischbacher. (L'auteur a traité son sujet avec amour, exposé ses résultats avec ordre et clarté, donné de précieuses contributions à tous les problèmes que soulève le séjour de Gœthe en Italie.)

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, tome XXIV, 5e livraison : Block, L'idée du destin dans Pindare. — Hegener, L'allemand en septième. — A. W., La réorganisation des athénées et des écoles moyennes de l'Etat. — Thomas (P.), Conjectures sur Sulpicia. (Vers 14, au lieu de lire « morientibus », lire *mortalibus ;* vers 35, au lieu de « inferat inter », lire *miscet adulter ;* vers 40, au lieu de « magis » lire *mens*). — Roersch, Note sur un passage d'Euripide, Hippolyte, vers 736. (Il faut regarder Ἀδριηνᾶς comme une glose mise en marge par un commentateur ; on ne serait pas loin de la vérité en conjecturant qu'il faut lire : χῶμα τᾶς βορέαο ακτᾶς, Βορέαο se trouvant dans Aratus, v. 355 et Denys le Périégète, v. 48.) — *Comptes-rendus* : Constans, De sermone Sallustiano. Paris, Vieweg. (P. Thomas : ouvrage assez sévèrement jugé ; mais il serait équitable d'avoir égard à la difficulté et à l'étendue de l'entreprise ; l'auteur s'est assujetti à un labeur ardu et pénible, il a fait de sérieux efforts, il a le mérite très réel d'avoir résumé et coordonné, en les complétant, les recherches et les faits épars dans quantité de commentaires et de monographies rares ou introuvables. Il a tracé un cadre et tenté une synthèse ; il a contribué à déblayer le terrain et épargné à ceux qui viendront après lui la partie la plus ingrate et la plus ennuyeuse de la besogne.) — Adelphae, hrsg. v. Dziatzko. Leipzig, Teubner. (P. Thomas : Nouvelle édition d'une pièce de Térence, travaillée avec soin et contenant bon nombre de remarques intéressantes et instructives.) — Hartman, De Hermocopidarum mysteriorumque profanatorum judiciis. Leyden. (P. Thomas : opuscule, écrit dans un style clair et agréable, traite avec originalité un sujet rebattu, et qui semble épuisé, mais ne l'a pas embrassé dans toute son étendue ; début digne d'encouragement.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 49 Quinzième année 5 Décembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, n° 2821, 19 nov. 1881 : The letters of Dickens, III. Chapman a. Hall. (Égale les volumes précédents en intérêt et en charme.) — Zahn, Forschungen zur Geschichte des neutestamentl. Canons u. der altkirchlichen Literatur. I. Tatian's Diatessaron. Erlangen, Deichert. — Barnett Smith, The life a. speeches of John Bright. Hodder a. Stoughton. — Mrs. Scott-Stevenson, Our ride through Asia Minor. Chapman a. Hall. — Conway, Thomas Carlyle. (158 pages de biographie, 64 pages renfermant des lettres de Carlyle à Alex. Ireland.) — Notes on the structure of Shelley's « Prometheus unbound » (Thomson). — Cap. Clarke's Plevna.

Literarisches Centralblatt, n° 47, 19 novembre 1881 : Abbot, the authorship of the fourth gospel, external evidences. Boston, Ellis. — Victoris episcopi Vitensis historia persecutionis africanae provinciae, recensuit Petschenig, accedit incerti auctoris passio septem monachorum et notitia quae vocatur. Wien, Gerold. (Très bonne édition.) — Wichert, Jacob von Mainz der zeitgenössische Historiograph u. das Geschichtswerk des Matthias von Neuenburg, nebst Excursen zur Kritik des Nauclerus, zur Geschichte und Quellenkunde des XIV. Jahrhunderts. Königsberg, Dortmund. (Recherches très intéressantes et très importantes.) — Schwicker, die Vereinigung der serbischen Metropolien von Belgrad und Carlowitz im Jahre 1731. Wien, Gerold. (Exposé très clair.) — Omar Chajjâm, Lieder und Sprüche, verdeutscht durch Bodenstedt. Breslau, Schletter. (Cette traduction a tous les mérites des trad. de Bodenstedt ; elle est très élégante et aussi fidèle que possible ; des notes courtes et instructives ; biographie du poète ; en un mot, publication à recommander aux spécialistes comme au grand public.) — Birt, Elpides, eine Studie zur Geschichte der griechischen Poesie. Marburg, Elwert. (Ecrit très ingénieux et agréable à lire ; des points contestables.) — Servii grammatici qui feruntur in Virgilii carmina commentarii rec. Thilo et Hagen. I, 2. In Aeneidos libros IV et V commentarii. (Suite de cette excellente édition de Servius, « dieselbe Klare Umsicht und derselbe unermüdliche Fleiss ») — El cantare di Fierabraccia et Ulivieri, italien. Bearbeitung der chanson de geste Fierabras, hrsg. v. Stengel, vorausgeschickt ist eine Abhandl. von Buhlmann : die Gestaltung der Chanson de geste Fierabras im italienischen. Marburg, Elwert. (L'édition du poème italien est bonne, le travail de Buhlmann est soigné, mais le « facit » est nul.)

Philologische Rundschau, n° 43 : Wetzel, Die Lehre des Aristoteles von der distributiven Gerechtigkeit u. die Scholastik (20 p. N'a pas étudié la question bien à fond.) — Niehues, De fontibus Plutarchi vitae Camilli (Deux programmes.) — Exercitationis grammaticae specimina edid. Seminarii philol. Bonni sodales (Contient : Marx, Animadv. in Lucilium et Lucretium ; Sonnenburg, de versuum Plauti anapaesticorum prosodia ; Wolters, Emendat. ad Senecae epist. ; Wolf, In choephore observ. ; Dümmler, De Antisthenis logica. — Ebert, De Frontonis syntaxi. (Travail prématuré, vu l'incertitude du texte, qui aurait besoin d'être établi une bonne fois sur une soigneuse revision du palimpseste.) — Hygini Grammatici liber de munitionibus castrorum, rec. Gemoll (Il est contestable que cette édition soit en progrès sur celles qui l'ont précédée.) — Kopp, Röm. Staatsalterthümer u. Sacralalterthümer ; *id.*, Repetitorium der alten Geschichte auf Grund der alten Geographie ; *id.* Griech. Staatsalterthümer : *id.*, Griech. Sacralalterthümer. (Publications destinées aux écoles ; fort éloignées de la perfection.) — Holzweissig, Griech. Syntax in kurzer, übersichtlicher Fassung auf Grund der Er-

gebnisse der vergleich. Sprachforschung zum Gebrauch für Schuler (Répond aux besoins de l'enseignement.) — RADIKE, Materialien zum Uebersetzen aus dem Deutschen ins Lateinische.

Nº 44 : BARTHOLD, Euripides'Hippolytus (Bonne édition au point de vue scolaire et au point de vue scientifique, en dépit de quelques hardiesses). — Caesaris commentarii cum supplem. Hirtii et aliorum, rec. NIPPERDEY (4e éd. stéréot. Ce n'est pas l'*editio minor*, c'est l'*editio major* de Nipperdey et son apparat critique que les philologues auraient voulu voir réimprimer : quant au texte, tel que l'a constitué Nipperdey, il y a maintenant 35 ans, il se trouve bien arriéré.) — PETSCHENIG, Zur Kritik u. Würdigung der Passio Sanctorum quatuor coronatorum (21 pages. Travail digne d'attirer l'attention, quoique les conclusions en soient imparfaitement assurées.) — SCHNEIDER, Die Geburt der Athena. (Il s'agit de la restauration du fronton-est du Parthenon. Nombreux matériaux ; proposition qui laisse grand'place au doute.) — HAHN, Die geographischen Kenntnisse der älteren griechischen Epiker (2 programmes, sages.) — KOHLMANN, Ueber das Verhältniss der Tempora d. latein. Verbums zu denen des griechischen. — SCHMITZ, Studien zur latein. Tachygraphie XI, XII, XIII. (9 pages.) — FRIES, Das Memorieren im latein. Unterricht. — Note de FORCHHAMMER à propos de la critique de son livre sur Io, insérée au nº 38 de la Phil. Rundschau.

Theologische Literaturzeitung, nº 24, 19 nov. 1881 : SCHAFF, A dictionary of the Bible, including biography, natural history, geography, topography, archaeology and literature. Philadelphia. (Assez bon.) — STEIFF, der erste Buchdruck in Tübingen. 1498-1534, ein Beitrag zur Geschichte der Universität. Tübingen, Laupp. (Nestle.) — STARK, Die Reformation in Bayern und den angrenzenden Pfalzen. Hof, Grau ; SCHORNBAUM, Reformationsgeschichte von Unterfranken. Nördlingen, Beck. (Kolde.) — SEPP, polemische en irenische Theologie. Leiden, Brill. — EUCKEN, zur Erinnerung an Krause. Leipzig, Veit. — RUNZE, Kant's Bedeutung auf Grund der Entwicklungsgeschichte seiner Philosophie. Berlin, Duncker.

Athenaeum belge (L'), nº 22, 15 nov. 1881 : Collection des voyages des souverains des Pays-Bas, p. p. GACHARD et PIOT. III. Bruxelles, Hayez. (M. Philippson : édité avec soin et science.) — L'histoire de l'économie politique en Italie (FORNARI, Studi sopra Antonio Serra e Marc Antonio de Santis ; SINIGAGLIA, La teoria economica della popolazione in Italia.) — VALFREY, Hugues de Lionne, ses ambassades en Espagne et en Allemagne, la paix des Pyrénées. Didier. (Indispensable à quiconque désire étudier la Ligue du Rhin et la paix des Pyrénées.) — Publications allemandes (HORSTMANN, Barbour's des schottischen Nationaldichters Legendensammlung, I. Heilbronn, Henninger : toujours la même conscience, le même soin assidu et scrupuleux. — ANDRESEN, Sprachgebrauch und Sprachrichtigkeit im Deutschen. Heilbronn, Henninger : observations pénétrantes et règles judicieuses. — HOFMANN-WELLENHOF, Michael Denis. Innsbruck, Wagner : très louable. — Freifrau von Bunsen, ein Lebensbild, p. p. HARE u. THARAU. — ZIRNGIEBL, Johannes Huber. Gotha, Perthes.

Rassegna Settimanale (la), nº 202, 13 novembre 1881 : FORTUNATO, Fra Diavolo. — C. GRANT, La scuola preraffaellesca inglese. — *Bibliografia :* BROFFERIO, Canzoni piemontesi. Torino, Casanova. (On a nommé l'auteur le Bérenger du Piémont.) — Thucydides translated into english, by JOWETT. Oxford. (Traduction claire et correcte, des observations exagérées et injustes dans la préface.)

Nº 203, 20 novembre 1881 : *Bibliografia :* LEOPARDI, Poesie scelte e commentate a cura di CAPPELLETTI, Parma, Ferreri e Pellegrini. — HOLLAND a. SHADWELL, select titles from the Digest of Justinian. Oxford, Clarendon Press.

ERNEST LEROUX, EDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, 28

Pour paraître le 15 janvier 1882.

REVUE DE L'EXTRÊME ORIENT

(CHINE, JAPON, INDO-CHINE ET MALAISIE)

Publiée sous la direction

DE M. HENRI CORDIER

Chargé de cours à l'Ecole des langues orientales vivantes.

Nº 1. SOMMAIRE : 1. A nos lecteurs. — 2. La conquête du Tibet par l'empereur Kien Long, traduit du chinois par M. Maurice Jametel. — 3. Notes d'archéologie cambodgienne, par M. Moura. — 4. Histoire des études chinoises : l'archimandrite Palladius. — 5. Documents pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Chine : Correspondance du P. Fouquet avec le cardinal Gualterio. — 6. Etudes bibliographiques : I. Les monuments relatifs à la Chine du British Museum. — 7. Mélanges : La Presse européenne en Chine. — Le traité russo-chinois, etc. — 8. Correspondance. — 9. Chronique. — 10. Revue critique. — 11. Bulletin bibliographique. — 12. Questions, réponses, notes. — 13. L'année 1881 : A. Etat des études relatives à l'Extrême Orient. B. Bibliographie. — 14. L'année 1882. Calendrier franco-chinois. — Renseignements divers.

La Revue paraît par numéros trimestriels de 160 à 200 pages et forme annuellement deux beaux volumes.

Prix d'abonnement : Paris : **30** fr.; Départements : **34** fr.; Etranger : **35** fr.

Les numéros ne se vendent pas séparément.

RECUEIL DE VOYAGES & DE DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE

DEPUIS LE XIII[e] JUSQU'A LA FIN DU XVI[e] SIÈCLE

SOUS LA DIRECTION

DE M. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT

ET DE M. HENRI CORDIER

Cette collection, imprimée avec le plus grand soin sur très beau papier, sera tirée à 250 exemplaires, plus 25 sur papier vergé de Hollande.

Les volumes suivants sont sous presse :

I

GIOVANNI ET SEBASTIANO CABOT. Documents publiés par M. Harrisse. 1 beau volume gr. in-8 avec une carte en couleurs.

II

LE VOYAGE DE LA SAINCTE CYTÉ DE HIÉRUSALEM fait l'an mil quatre cens quatre vingtz, estant le siége du grant Turc à Rhodes et regnant en France Loys unziesme de ce nom. Publié par M. Ch. Schefer. 1 beau volume gr. in-8.

III

ODORIC DE PORDENONE. Publié par M. Henri Cordier. 1 beau volume gr. in-8.

IV, V

CHRISTOPHE COLOMB. Documents nouveaux tirés des archives de Séville, de Simancas, de Gênes, etc., et publiés par M. Harrisse. 2 forts volumes gr. in-8.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Quinzième année 12 Décembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Athenaeum, n° 2822, 26 novembre 1881 : PALGRAVE, The visions of England. — PHILIPPS-WOLLEY, Sport in the Crimea a. Caucasus. Bentley. — HODGSON, Errors in the use of english. Edinburgh, Douglas. — English sonnets by livng writers, — by poets of the past, edited by Sam. WADDINGTON. Bell. — PERRY, A history of the english church, first period. Murray. — Was Cinderella the youngest daughter? (Gomme.) — The arabian nights. (Burton.) — Letters of George Eliot.

Literarisches Centralblatt, n° 48, 26 novembre 1181 : KEIM, Rom u. das Christenthum, eine Darstellung des Kampfes zwischen dem alten u. d. neuen Glauben im römischen Reiche während der beiden ersten Jahrhunderte unserer Zeitrechnung, p. p. ZIEGLER. Berlin, Reimer. — SCHMITZ, Quellenkunde der römischen Geschichte bis auf Paulus Diaconus. Gütersloh, Bertelsmann. (Erreurs et lacunes en grand nombre.) — BACHMANN, Die Völker an der Donau nach Attila's Tode. Wien, Gerold. (Soigné.) — RÖHRICHT, Etudes sur les derniers temps du royaume de Jérusalem. I-II. Gênes. (Croisade du prince Edouard d'Angleterre, de 1270-1274; et combats des Mongols et des Egyptiens à Hims (1281 et 1299) et leurs conséquences immédiates pour les Francs; très instructif et fait avec le plus grand soin.) — SELLO, Lehnin, Beiträge zur Geschichte von Kloster und Amt. Berlin, Lehmann. (Le sujet est épuisé.) — GALLAND, Journal pendant son séjour à Constantinople (1672-1673), publié et annoté par Ch. SCHAEFER. I et II. Leroux. (Fort intéressant.) — RINGHOFFER, die Flugschriften-Literatur zu Beginn des spanischen Erbfolgekriegs. Berlin, Mittler. — LANMAN, on noun-infection in the Veda. New Haven, (Abondance des matériaux, clarté, réflexion; il n'y a pas encore eu de monographie aussi riche sur les formes de déclinaison d'une langue.) — DILTHEY, De epigrammatis nonnullis graecis disputatio. (4 nouvelles conjectures à l'anthologie grecque; XI. 409, 5 ἀειδεὴς ἄγγος; VII, 27, 1 κὴν; III, 18, 5 χαίρετε κὴν ἐνέροισιν; Append. epigr. 361, 3, ἄνθρωφ' ἐξ χανδὸν ζωροποτῶν κύλικας). — Martialis epigrammaton librum primum rec. FLACH. Leipzig, Teubner. (Utile édition, à continuer.) — Poetae aevi carolini, rec. DÜMMLER. I, 2. Berlin, Weidmann. (Excellent.) — Statuten der Geissler-Brüderschaft in Trient aus dem XIV. Jahrh. p. p. SCHNELLER. Innsbrück, Wagner. (Très louable édition.) — Alte. Französische Volkslieder übersetzt von BARTSCH, nebst einer Einleit. über das franz. Volkslied des XII. bis XVI. Jahrh. Heidelberg, Winter. (Traduction habile et agréable.) — PABST, Vorlesungen über Lessings Nathan, hrsg. v. EDINGER. Bern, Haller. (De bonnes choses). — Herderssämmtliche Werke, hrsg. v. SUPHAN. (Excellente suite de cette publication de si grande valeur.) — PINDER, die Aufgaben der Provinzialmuseen. Leipzig, Schloemp. — SYBEL (L. v.), Katalog der Sculpturen zu Athen, mit systemat. Uebersicht u. epigraph. Index. Marburg, Elwert. (Fait en un hiver; ouvrage où il y a beaucoup de soin; plus de 7200 numéros.)

Philologische Rundschau, n° 45 : FREY, Homer (Profond sentiment des beautés d'Homère. Dédain injustifiable de la critique homérique, ancienne et moderne.) — FRITZSCHE, zur Kritik u. Erklärung des Pindar (25 pages). — KRALL, Die Komposition u. die Schicksale des Manethonischen Geschichtswerkes; *id.*, Manethon. Diodor; *id.*, Tacitus u. der Orient. (Les deux premiers ouvrages sont manqués quant à la thèse principale défendue dans chacun d'eux; le troisième n'est pas mauvais, mais ne contient presque rien qui n'ait déjà été dit.) — Ciceronis part. dV, vol. III, rec. Müller. (Excellente édition; ce volume contient : De off., De senect., De amic., Paradoxa, Timaeum, fragmenta.

(Long article d'observation de détail.) — VOLKMANN, Analecta Thesea. (Etude de l'histoire du mythe de Thésée : sans grand résultat.) — HAACKE, Wörterbuch zu den Lebensbeschreibungen des Cornelius Nepos (6ᵉ édit., fort recommandable).

Nº 46 : Theognidis reliquiae, ed. SITZLER. (Prolégomènes importants : conjectures nouvelles dans le texte). — Ovids Metamorphosen. Für den Schulgebr. ausgewählt u. erkl. v. ENGELMANN ; *autre ouvrage semblable*, par MEUSER. (L'un et l'autre Choix en sont à leur seconde édition ; le premier est d'un meilleur usage). — HANSSEN, De arte metrica Commodiani. (Mélangé de bonnes observations et de conclusions contestables). — HAUPT, In Julii Obsequentis prodigiorum librum (20 pages). — KOEHLER, Die homerische Tierwelt. (N'est pas sans utilité pour la parfaite intelligence du texte homérique.) — KOPP, Griechische *et* Römische Kriegsalterthümer. — STANGE, Ueber die Bestimmung der Himmelsrichtungen bei den römischen Prosaikern. (De bonnes remarques.) — SCHOTTMÜLLER, Latein. Schulgrammatik. — Polémique entre MM. Schröer et Holzweissig à propos du compte rendu par le second du programme du premier sur la syntaxe latine (voy. nº 30).

Deutsche Literaturzeitung, nº 47, 19 novembre 1881 : SCHANZ, Commentar über das Evangelium des heiligen Marcus. Freiburg, Herder. — Eschyle, morceaux choisis publiés et annotés par H. WEIL. Hachette. (Remplit parfaitement le but que s'est proposé l'auteur.) — M. Valerii Martialis epigrammaton librum primum rec. FLACH. Tübingen, Laupp. (Schenkl : texte amélioré ; beaucoup de conjectures difficiles à admettre, très souvent inutiles ou forcées ; commentaire très méritoire où tout a été utilisé.) — VAN LOOK, der Partonopier Konrads von Würzburg u. der Partonopeus de Blois. Strassburg, Goch. (Schröder : beaucoup de sagacité et de finesse ; mais trop d'observations isolées et ne faisant pas corps.) — Aus dem Herderschen Hause, Aufzeichnungen von Johann Georg Müller, 1780-82, hrsg. v. BAECHTOLD. Berlin, Weidmann. — BAUER, Themistokles, Studien u. Beiträge zur griech. Historiographie u. Quellenkunde. Merseburg, Steffenhagen. (Niese : les chapitres qui forment l'ouvrage sont de valeur assez diverse ; on ne peut approuver les remarques sur Thucydide et Hérodote ; le chapitre sur Éphore est très instructif.) — Zeitgenössische Berichte über die Eroberung der Stadt Rom 1527. Halle, Niemeyer. (Bernhardi : intéressant.) — NIEDNER, das deutsche Turnier im XII u. XIII Jahrhundert. Berlin, Weidmann. (Schultz : bon.) — Die Reliefs an der Balustrade der Athena Nike, nach neuen Zeichnungen und Entwürfen von Otto, hrsg. v. KEKULÉ, mit Beiträgen v. LÖSCHKE u. BOHN. Stuttgart, Spemann. (Robert : excellente publication.)

Nº 48, 26 novembre 1881 : RÜETSCH, Geschichte u. Kritik der kirchlichen Lehre v. d. ursprüngl. Vollkommenheit u. v. Sündenfall. Leiden, Brill. — KLINKENBERG, De Euripideorum prologorum arte et interpolatione. Bonn, Marcus. (Wilamowitz : la meilleure dissertation depuis celle de Hirzel, sagacité qui n'est pas à dédaigner, connaissance acquise de la langue.) — Euripide, Alceste p. p. WEIL. Hachette. (Wilamowitz : critique réfléchie et pleine de mesure.) — Euripides, Medea, p. p. VARRALL. Macmillan. (Wilamowitz : de fines remarques, mais aussi des vues aventureuses.) — Deutsches Wörterbuch v. J. u. W. GRIMM. Hirzel. — Quattro testi soprasilvani, p. p. DECURTINS. Rome, Loescher. (Renferme : 1º Cudisch dilg viadi da Jerusalem ; 2º Chronique du couvent de Disenti ; 3º Barlaam u. Josaphat ; 4º Roman de Octavian.) — SELLO, Lehnin, Beiträge zur Geschichte von Kloster u. Amt. Berlin, Lehrmann. (Heidemann : histoire écrite avec soin et accompagnée de documents abondants ; beaucoup de points nouveaux.) — Lettres de-

Coray au protopsalte de Smyrne Dimitrios Lotos (1782-1793), p. p. QUEUX DE SAINT-HILAIRE. Didot. (Publication faite avec goût.) — Historisk Tidskrift utgifven af svenska historiska föreningen genom E. HILDEBRAND. I, 1, 2. Stockholm, Fritze.

Göttingische gelehrte Anzeigen, nos 45 et 46, 9 et 16 novembre 1881 : LECLAIR (v.), Der Realismus der modernen Wissenschaft im Lichte der von Berkeley u. Kant angebahnten Erkenntnisskritik. Prag, Tempsky. — OSTHOFF u. BRUGMAN, Morphologische Untersuchungen, III. Leipzig, Hirzel. (Fick : art. dirigé contre les « jeunes grammairiens » et approuvant les conclusions de Bezzenberger dans un précédent article : puisse Brugman devenir réellement « jeune », c'est-à-dire s'affranchir de l'influence des théories linguistiques de l'Inde ancienne et de l'exagération du principe d'analogie de l'ancienne grammaire grecque.) — SOLTAU, Ueber Entstehung u. Zusammensetzung der altrömischen Volksversammlungen. Berlin, Weidmann. (Döhle : diffus et trop agressif, mais recherches complètes et fort instructives, dissipant même l'obscurité qui régnait jusqu'ici sur plusieurs points.)

Rassegna Settimanale, n° 204, novembre 1881 : BUCCOLA, le basi fisiche dell' eredita. — *Bibliografia :* CACCIANIGA, Sotto i ligustri. — PERRINI Corso summario di fisica terrestre e di storia naturale. Napoli, Detken.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Quinzième année 19 Décembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 498, 19 nov. 1881 : Erasmus Wilson, The Egypt of the past. Kegan Paul. (Am. Edwards.) — Bock, The head-hunters of Borneo. Sampson Low. — Allen, Early Britain, Anglo-saxon Britain. (Boase : livre qu'on lit avec grand plaisir ; discussions très habilement menées.) — Blackie, Lay Sermons. Macmillan. — A chequered career or fifteen years in Australia a. New Zealand. Bentley. — Papers of the Manchester Literary Club. Vol. VII. Manchester, Heywood. — Dialect a. others poems, by Ben Preston, with a glossary of the local words. London. Simpkin, Marshall. (Glossaire très soigné.) — Giovanni Ruffini. (L. Villari.) — Chaucer's « parliament of fowls » (Haies.) — The « Edinburgh review » on Schliemann's Ilios. (The Edinburg reviewer.) — An earlier english original of Mr. Brownings « Pied Piper » (Furnivall.) — The birthplace of Wordsworth. (Fletcher.) — Burghess a. Bhagwanlal, Archaeological survey of Western India, Inscriptions from the Cave-Temples of Western India. Bombay. (Burnell : intéressant et important, mais promet plus qu'il ne tient ; notes rassemblées par un certain nombre de personnes, par MM. Bühler, Fleet, etc.)

Nº 499, 26 novembre 1881 : Palgrave, The visions of England. Macmillan — Shairp, Aspects of poetry. Oxford, Clarendon Press, (Saintsbury : recueil de conférences et d'essais, très intéressant.) — Russell, The Haigs of Bemersyde, a family history. Blackwood. — Brett, Mission work upon the indian tribes in the forests of Guiana. — The Edinburg Review on Schliemann's Ilios. (Sayce.) The book of the thousand nights a. one night. (Badger.) — Browning's Andrea del Sarto. (Furnivall.) — The reported murder of french missionaries on Lake Tanganyika. (Hore.) — Bishop Mountagu's papers a. his chaplain. (Backhouse.) — The Chant d'Altobiscar. (Webster.) — The great mosque of Cordoba (Clarke). — Mandlik's « hindu law ». (Littledale.)

Nº 500, 3 décembre 1881 : The works of Pope, p. p. Elwin a. Courthope. III. Poetry. Murray. — The great french revolution 1785-93 narrated in the letters of Mdme J.-of the Jacobin party, p. p. Lockroy. Sampson Low. (Matériaux pour une intéressante étude psychologique.) — Simcox, The beginnings of the christian church. Rivingtons. (Conférences où il y a une étude sérieuse du sujet.) — « English citizen » Series. Central Government, by Traill. Macmillan. — Some foreign books of folk-lore. (Coleccion de cantes flamencos, Sébillot, Contes des paysans et des pêcheurs de la Haute-Bretagne ; Legrand, Recueil de contes populaires grecs.) — The statue of Marco Polo at Venice. (Burton et Douglas.) — The existence of the « Sutta-Nipâta » in Chinese. (Morris.) — The book of the thousand nights a. one night. (Hutt.) — Some philosophical publications.

Nº 501, 10 décembre 1881 : Mary Stuart, a tragedy by Swinburne. Chatto a. Windus. — Selous, A hunter's wanderings in Afrika. Bentley. — Hedges, The history of Wallingford, in the county of Berks, from the invasion of Julius Caesar to the present time. Clowes. — Shropshire word book, a glossary of archaical a. provincial books, used in the county, by G. F. Jackson. III. Trübner. (Peacock : volume intéressant, qui sera suivi d'un ouvrage sur le folk-lore du Shropshire.) — Wordsworth's birthplace.— The early writings of Mr. Robert Browning (Furnivall). — The statue of Marco Polo at Venice. (Friend.) — The book of the thousand nights and one night. (Badger.) — Lüdtke's « the erl of Tolous and the emperes of Almayn. » (Zupitza.) — The existence of the « Sutta Nipâta » in Chinese. (Beal.) — Hommel, Die Semiten u. ihre Bedeutung für die Culturgeschichte. Leipzig, Schulze.

(Sayce : petit ouvrage agréablement écrit et revendiquant contre M. Renan la grande part des Sémites à l'histoire du monde.) — The archaeological collections and museums of Oxford. (Fortnum.)

The Athenaeum, nº 2823, 3 décembre 1881 : Thirwall's Charges, essays a. letters. — Nicoll, Great movements and theses who achieved them. Hogg. — Aeschylus, Agamemnon, p. p. Sidgwick. Clarendon Press. (Bref et fort bon « apparatus criticus » ; sera très utile aux étudiants.) — Sanskrit mss. in Corea (Max Müller). — Notes from Oxford. — The Sarum and Treves Missals (Aldrich). — Cinderella (Nutt). — Morselli, Suicide, an essay on comparative moral statistics. Kegan Paul. — Parker, A B C of gothic architecture. Parker.

Nº 2824, 10 décembre 1881 : Marie Stuart, a tragedy, by Swinburne. — Sikes, Rambles a. Studies in Old South Wales. Sampson Low. — Letters a. journals of field-marshal Sir William Maynard Gomm, edit. by Carr-Gomm. Murray. — Leichhardt, Briefe an seine Angehörigen, p. p. Neumeyer. Hamburg, Friederichsen. — The word Μωρέ. Matt. v. 22 (Neubauer). — Cinderella. — Lady Pandits (Monier William). — The Amwas inscription (Besant). — Chatterton (John Taylor).

Deutsche Literaturzeitung, nº 50, 10 décembre 1881 : Reinkens, Melchior von Diepenbrock. Leipzig, Fernau. (Linsenmann : c'est non-seulement la vie d'un prince de l'église catholique, mais un grand et important fragment de l'histoire de notre temps.) — Märkel, Platos Ideal-Staat dargestellt. Berlin, Weidmann. (Heitz : n'épuise pas le sujet, mais écrit avec clarté et un jugement réfléchi.) — Loomans. De la connaissance de soi-même. Bruxelles, Muquardt. — Sell, The faith of Islam. Trübner. (Fraenkel : résumé concis, mais non destiné aux orientalistes.) — De Gubernatis, Letture di archeologia indiana. Milano, Hoepli. (Zimmer : « Les 4 chapitres de ce petit livre, d'une belle exécution, traitent : I. la maison ; II, la ville ; III, le palais royal ; IV, le temple. L'auteur offre dans une exposition pleine de goût ce qui peut intéresser le grand public. Il dépasse peut-être parfois la limite de ce qu'on peut savoir sur ces questions. ») — Adam, die Odyssee u. der epische Cyclus, ein Versuch zur Lösung der homerischen Frage. Wiesbaden, Niedner. (Hinrichs : 5e écrit de l'auteur ; l'idée d' « épopée » est confondue avec celle de « cycle » ; pas de recherches sur la langue ; pas de méthode philologique ; beaucoup de travail et de soin, mais connait à peine les travaux antérieurs.) — Hattatal Storra Sturlusonar, hrsg. v. Möbius. II. Gedicht u. Commentar. Halle, Waisenhaus. (Brenner ; travail qui est un modèle.) — Lundell, Nyare bidrag till kännedom om de Svenska landsmalen ock svenskt folklit. Tidskrift utgifven pa uppdrag af landsmals-foreningarne i Uppsala. Stockholm, Samson u. Wallin. (Hoffory : Nouvelle revue destinée à l'étude des dialectes, des mœurs et usages, des légendes et chants de la Scandinavie.) — Prölss, Geschichte des neueren Dramas. II, 1. Das neuere Drama in Frankreich. Leipzig, Schlicke. (F. L. : ouvrage étendu ; l'auteur connait la littérature et utilise les derniers travaux.) — Pfitzner, Geschichte d. römischen Kaiserlegionen v. Augustus bis Adrianus. Leipzig, Teubner. (Seeck : « Je n'ai lu que les chapitres sur la Germanie et l'Afrique ; l'auteur n'y cite même pas Brambach et Renier ; pourquoi perdre son temps à lire un tel ouvrage, ouvrage qui n'offre pas ses matériaux complets, et que nous font des extraits de Tacite, traduits en mauvais allemand ?) — Lukaszewicz, Historischstatistisches Bild der Stadt Posen, wie sie ehedem, d. h. vom Jahre 968-1793 beschaffen war, aus dem poln. übers. v. Koenigk, im Jahre 1846 revid. u. berichtigt v. Tiesler. Posen, Jolowic. (Caro : une des meilleures histoires des villes polonaises.) — Holländer, Strassburg im Schmalkaldischen Kriege. Strassburg, Trübner. (Fischer.) — Long-

hans, das Königreich Böhmen. Wien, Gräser. (Krones : très estimable.) — Reissenberger, Das Grossfürstenthum Siebenbürgen. (Guide sûr et bien instruit.) — Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité. Hachette. Livr. 1-11. (Conze : « Un archéologue qui a étudié de près et aux sources de l'art de l'antiquité, qui n'a depuis vingt ans vécu que pour étudier, qui a trouvé dans des conférences l'occasion de donner la forme à son sujet, et un architecte, un artiste qui a donné des preuves d'une profonde étude de l'antique, se sont associés pour raconter et représenter par la parole et l'image, l'histoire de l'art dans l'antiquité. L'un sait en outre bien écrire, l'autre est soutenu par les progrès des arts ; aussi l'ouvrage est-il très étendu, et on en prépare une édition allemande. ») — Harburger, Das constitutum possessorium im römischen u. heutigen Rechte. Erlangen, Deichert. — Steffenhagen, Die Entwicklung d. Landrechtsglosse des Sachsenspiegels. I. Eine interpolierte Glossenhandschrift. Wien, Gerold. — Lufft, d. Feldzug am Mittelrhein v. Mitte August bis Ende December 1793. Freiburg, Mohr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Quinzième année 26 Décembre 1881

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

Literarisches Centralblatt, nº 49, 3 décembre 1881 : Wildeboer, De waarde der syrische Evangelien. Leiden, Brill. — Knabe, Die Torgauer Visitations-Ordnung von 1529. Torgau, Jacob. — Ranke (Johs.), Anleitung zu anthropologisch-vorgeschichtlichen Beobachtungen im Gebiete d. deutschen u. österreichischen Alpen. München, Lindauer. — Denkschrift über die Aufgaben der Gesellschaft für rheinische Geschichtskunde. Cöln, Dumont-Schauberg. — Ostfriesisches Urkundenbuch, hrsg. v. Friedländer. II, 5. Nachträge u. Anhang. Emden, Haynel. — Richardson, Geschichte der Familie Merode. II. Prag, Dominicus. (Renferme les matériaux du 1er volume.) — Rein, Japan nach Reisen u. Studien im Auftrage d. k. preuss. Regierung dargestellt. I. Natur u. Volk des Mikadoreiches. Leipzig, Engelmann. — Hopkins, The mutual relations of the four castes according to the Manavadharmaçastram. Leipzig, Breitkopf u. Härtel (Aussi complet qu'il était possible.) — Exercitationis grammaticae specimina, edid. seminarii philologorum Bonnensis sodales. Bonn, Marcus. (Remarques sensées de Marx sur quelques passages de Lucilius et de Lucrèce; étude de Sonnenburg sur la prosodie des anapestes de Plaute; corrections aux lettres de Sénèque, par Wolters, et aux Choéphores d'Eschyle, par Wolf; travail de Dümmler sur la logique d'Antisthène : specimina acceptables.) — Hercher, Homerische Aufsätze. Berlin, Weidmann. (Grande clarté et grande précision; livre agréablement écrit et renfermant des points de vue nouveaux.) — Baumgarten, De Christodoro poeta Thebano. Bonn. (Très détaillé.) — Landau, Boccaccio, sua vita e sue opere, traduz. di Antona-Traversi. Neapel. (Trad. fidèle et élégante, avec des rectifications.)

Nº 50, 10 décembre 1881 : The Apocrypha of the Old Testament with histor. introd. a revised transl. a. notes critical a. explanatory, by Bissel. New York, Scribner. — Bestmann, die sittlichen Stadien in ihrer geschichtl. Entwickl. dargest. Nördlingen, Beck. — Besse, Geschichte d. Deutschen bis zur höchsten Machtentfaltung d. römischdeutschen Reiches unter Heinrich III. 6 u. 7 Lief. Leipzig, Bebel. (Fin de l'ouvrage, récit peu agréable, idées fausses, erreurs.) — Mittelrhein. Regesten oder chronol. Zusammenstellung. d. Quellenmaterials für die Geschichte der beiden Territorien Koblenz u. Trier in kurzen Auszügen, p. p. Goertz. III. 1237-1273. Koblenz, Denkert u. Groos. — Koch, die frühesten Niederlassungen der Minoriten im Rheingebiete u. ihre Wirkungen auf d. kirchliche u. politische Leben. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Bon travail.) — Utiesenovic, Lebensgeschichte des Cardinals Georg Utiesenovic, gen. Martinusius. Mit Benutz. d. Acten d. Staatsarchivs v. 1528-1553, Uebersetzung d. croat. Originals. Wien, Braumüller. (Ecrit en un allemand horrible et qui n'a pas de nom ; toutefois le livre n'est pas sans mérite; l'auteur a réussi à montrer que son ancêtre n'a pas trahi sa patrie et la chrétienté, n'a eu aucun rapport secret avec les Turcs et que sa mort, ordonnée par Ferdinand, a été une injustice.) — Rollet, Beiträge zur Chronik der Stadt Baden bei Wien. Baden bei Wien, Schütze. — Julianos d. Abtrünnige, Syrische Erzählungen hrsg. v. Hoffmann. Leiden, Brill. (Très bonne publication.) — Polak, ad Odysseam ejusque scoliastas curae secundae. I. Leiden, Brill. (Contribution précieuse à une recension des scholies; remarques sur la langue des grammairiens, surtout d'Hérodien.) — Adam, die Odyssee u. d. epische Cyclus, ein Versuch zur Lösung d. homer. Frage. Wiesbaden, Niedner. (Ecce iterum... mais cette fois, le critique dit adieu pour toujours à M. Adam.) — Heerdegen, ueber histor. Entwickelung lateinischer Wortbedeutungen, ein lexical. Beitrag zur latein. Bedeutungslehre, Syntax u. Stilistik. Erlangen, Deichert. (IIIe fasc. des Recherches sur la

« semasiologie » latine; montre par un exemple la méthode dont il était question dans le IIe fasc.; cet exemple est « orare » dont l'auteur poursuit l'usage à travers toute la littérature romaine avec le même soin.) — Jehan de Tuim, il hystore de Julius Cesar, eine altfranz. Erzählung in Prosa, zum ersten Male hrsg. v. SETTEGAST. Halle, Niemeyer. (Roman en prose de Jean de Thuin, publié pour la première fois ; édition faite avec soin et méthode.) — SÉBILLOT, Contes populaires de la Haute-Bretagne, IIe série. Contes des paysans et des pêcheurs ; littérature orale de la Haute-Bretagne. (R. Köhler : nouveaux recueils du zélé et heureux chercheur.) — KOCK, Tydning af gamla svensk ord. Lund, Gleerup. (Beaucoup d'interprétations faites avec sagacité et bonheur.) — MÜLLER (H. A.), biographisches Künstler-Lexicon. Leipzig, bibliogr. Institut. (Livre de renseignements utile et pour le présent et pour l'avenir.) — SCHACK, physiognomische Studien, aus dem dänischen, übers. v. LIEBICH. 2 Thle. (Observations intéressantes, mais qui ne forment pas une théorie scientifique.)

Deutsche Literaturzeitung, nº 51, 17 décembre 1881 : ERDMANN, der Brief des Jacobus erklärt. Berlin, Wiegandt u. Grieben. — BERNAYS, Phokion u. seine Beurtheiler, ein Beitrag zur Geschichte der griechischen Philosophie u. Politik. Berlin, Hertz. (Diels : ouvrage où l'on retrouve toutes les qualités d'un homme qui était à la fois philologue, philosophe et historien). — OLDENBERG, Buddha, sein Leben, seine Lehre, seine Gemeinde. Berlin, Hertz (Garbe : ouvrage de très haute valeur; l'auteur possède un savoir étendu, une critique pleine de sûreté, du goût et un esprit philosophique; le sujet est traité aussi parfaitement qu'il peut l'être.) — Abu Bekr ibno-l-Anbâri, Kitabo-'l-Adhdâd sive liber de vocabulis ambicis quæ plures habent significationes inter se oppositas, p. p. HOUTSMA. Leiden, Brill. (Ouvrage fait avec soin, et de grande importance). — VANUCCI, proverbi latini illustrati. Milano, Menozzi. (Genthe : ouvrage intéressant, fait avec du soin, du jugement et du goût, mais ce n'est pas une contribution à la littérature latine.) — LOHMEYER. Beiträge zur Etymologie deutscher Flussnamen. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. (Müllenhoff : sans valeur aucune.) — THIELE, Eva Lessing, ein Lebensbild, I Lief. Halle, Waisenhaus (Er. Schmidt : n'était pas nécessaire.) — HOFMANN (K.), Altburgundische Uebersetzung der Predigten Gregors über Ezechiel, aus der Berner Handschrift (Tobler.) — KLIMKE, Diodorus Siculus u. d. römische Annalistik. Königshütte, Lowack (Holm : mérite d'être étudié; l'auteur a souvent raison). — NOER (v.), Kaiser Akbar, ein Versuch über d. Geschichte Indiens im 16. Jahrhundert. I et II. Leiden, Brill. (Les espérances qu'avait excitées l'annonce de ce livre, ne sont pas trompées; travail scientifique, exposition fort attachante.) — Joannes Turmairs genannt Aventinus sämmtliche Werke. I. Kleinere historische u. philologische Schriften. München, Kaiser. (Edition dont se réjouiront les historiens et les philologues.) — ZELLER (J.), La diplomatie française vers le milieu du XVIe siècle, d'après la correspondance de Guillaume Pellicier, évêque de Montpellier, ambassadeur de François Ier à Venise, 1539-1562. Hachette. (Philippson : important pour la connaissance de l'époque de François Ier et de Charles-Quint.)

Theologische Literaturzeitung, nº 25, 3 décembre 1881 : HOMMEL, Die semitischen Völker u. Sprachen, als erster Versuch einer Encyclopädie der semit. Sprach-und Alterthumswissenschaft. Leipzig, Schulze. (Philippi : n'a pas une valeur scientifique, pas de points de vue nouveaux, rien d'indépendant, compilation de Renan, Grau, Krener, Krehl, avec une suite d'assertions fausses et émises d'un ton tranchant.) — MEYER, Kritisch-exegetischen Kommentar ueber das neue Testament. — BREEST, Johannes der Täufer, biblische Studie. Leipzig, Lehmann. (Petit livre sans prétention.) — ERICHSON, das Marburger Religionsgespräch

über den Abendmahl im Jahre 1529. Strassburg, Trübner. — Rüetschi, Geschichte u. Kritik d. kirchlichen Lehre v. d. ursprünglichen Vollkommenheit und v. Sündenfall. Leiden, Brill. — Zirngiebl, Johannes Huber. Gotha, Perthes. (M. Carriere : livre attachant.)

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 47, 23 nov. 1881 : Curtius (E.) u. Kaupert, Karten von Attika. Heft I. (Sauppe : bel ouvrage à recommander instamment à tous les philologues ; sans lui, on ne comprendrait pas complètement les mythes et les antiquités, les poëtes et les écrivains de l'Attique.)

N° 48, 30 nov. 1881 : Meltzer, Geschichte der Karthager. Berlin, Weidmann. I (Niese : jusqu'à Agathocle ; histoire des événements ; beaucoup de soin ; travail solide et remarquable, quoique non entièrement heureux ; lourdeur et obscurité de la forme ; le lecteur aura de la peine). — Panzer, Wido von Ferrara, de scismate Hildebrandi. Leipzig, Veit. (Bernheim : profond et pénétrant.) — Ludwig, Commentar zur Rigveda. Uebersetzung. I. Prag, Tempski. (Pischel : n'est pas un modèle de clarté, mais donne de précieuses informations où l'on trouve le savoir étendu et la profonde érudition de l'auteur.) — Benfey, Erinnerungen an Froebel. Cöthen, Schettler. (Sallwürk : utile pour la connaissance des idées et de la société de Froebel.)

Athenaeum belge, n° 23, 1er décembre 1881 : Van den Gheyn, Origines indo-européennes, le berceau des Aryas. Bruxelles (Ch. Michel : connaissance approfondie des sources et lectures étendues dans le domaine de la littérature moderne). — Maus, Esquisses à la plume, Malte, Constantinople, Crimée méridionale. Bruxelles, Callewaert. — Casati, petits musées de Hollande et grands peintres ignorés. Didier ; Rosenberg, Rubensbriefe, gesammelt u. erläutert. Leipzig, Seemann (M. Rosenberg a voulu réunir et classer dans l'ordre chronologique toutes les lettres de Rubens publiées jusqu'à ce jour ; en réalité, c'est le Codex projeté par la commission d'Anvers ; mais on connaît environ cent cinquante lettres de Rubens ; M. Rosenberg prétend en publier au delà de cent quatre-vingts ; il omet d'ajouter qu'il a puisé dans le livre de M. Gachard, paru en 1877 ; en réalité, aucun de ses documents n'est inédit.). — Birket Smith, Leonora Christina Grevinde Ulfeldts Historie. I Teel. Kjöbenfravn ; Proost, Le comte d'Ulfeld, épilogue de la conspiration ourdie en 1663 contre Frédéric III, roi de Danemark. Gand, Vanderhaeghen (Les deux ouvrages se complètent l'un l'autre ; ils font connaître la vie d'Eléonore Christine, fille de Christian IV, et de son mari, célèbre par ses menées contre Frédéric III ; la comtesse d'Ulfeld a été une femme admirable. Le tome I de l'ouvrage de M. Birket Smith comprend les années 1621 à 1660 ; c'est le Diarium d'Eléonore Christine. M. Proost raconte la conspiration d'Ulfeld contre Frédéric III et son existence romanesque). — Danzel et Guhrauer, G. E. Lessing, sein Leben u. seine Werke, 2e verm. u. berichtigte Auflage hrsg. v. Maltzahn u. Boxberger. Berlin, Hofmann (2e édition assez remaniée de cet excellent ouvrage si solide, si consciencieux, si plein de renseignements). — Voltaire am Abend seiner Apotheose, v. H. L. Wagner. Heilbronn, Henninger (Réimpression de ce curieux opuscule). — Gener, Contribution à l'étude de l'évolution des idées, la mort et le diable. Reinwald (Beaucoup de faits ; certaines idées originales). — Le journal d'une bourgeoise pendant la Révolution, 1791-93, p. p. Lockroy. — Lair, Louise de La Vallière et la jeunesse de Louis XIV. Plon (Ouvrage excellent ; il faut surtout louer le charme de l'exposition et la belle ordonnance des parties qui composent le livre ; à l'investigation patiente et minutieuse l'auteur joint l'élégance et la finesse). — Paillard, Frédéric Sauvage. Dentu (Volume très intéressant et fort bien fait).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

BULLETIN MENSUEL

DE

BIBLIOGRAPHIE

PUBLIÉ PAR LA LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, 28

N° 2 PARIS Août 1881

Religion, Mythologie, Philosophie.

Brunton (T.-L.), The Bible and Science. *London*, in-8, illust. 13 25

Wünsche (A.), Der Midrasch Bereschith Rabba (d. i. haggadische Auslegung des I. Buches Mose) zum ersten Male ins Deutsche übertragen von Lic. Dr. A. Wünsche, mit Noten und Verbesserungen von Rabb. Dr. J. Fürst. *Leipzig*, in-8. 16 25

Plumptree (Rev. T. H.), Assyrian and babylonian inscriptions in their bearing on the old testament scriptures (*Expositor*, March and April).

French (Rev. J.), The great pyramid and its symbolisms (*Ill. Baptist Family Mag.* April and May).

Lillie (A.), Buddha and early Buddhism. *London*, in-8, perc., with numerous illustrations.

Buddhist birth stories; or Jataka tales, from the original pali of Jatakatthavannana, now for the first time edited by Prof. V. Fausbœll. Translated by T. W. Rhys Davids, vol. I. *London*, in-8, perc. 22 50

The Vayu purana, A system of hindu mythology and tradition edited by Rajendralala Mitra. Vol. II, fasc. I. *Calcutta*, in-8. 2 50

N° 457 de la Bibliotheca indica.

Davies (J.), Hindu philosophy : The sankya karika of Isvara Krishna : an exposition of the system of Kapila. With an appendix on the nyaya and vaiseshika systems. *London*, in-8, perc. 7 50

Brendicke (H.), Genealogieen sæmtlicher griechischer Gœtter und Heroen in 18 Uebersichtstafeln mit Erklærgn. *Cœthen*, in-4, cart. 3 »

Bouché-Leclercq (A.), Histoire de la divination dans l'antiquité. Vol. III. *Paris*, in-8. 10 »

L'ouvrage complet comprendra 4 vol. de 10 fr. chacun.

Lehmann (E.), Die Gœtterdæmmerung in der nordischen Mythologie. *Kœnigsberg*, in-8. 1 »

Sell (E.), The faith of Islam. *Londres*, in-8, perc. 8 25

Pischon (O. N.), Der Einfluss des Islam auf das hæusliche, sociale und politische Leben seiner Bekenner. Eine culturhistorische Abhandlung auf Grund geschichtlicher Forschungen und persœnlicher Beobachtungen verfasst. *Leipzig*, in-8. 3 75

The Mesnevi (usually known as the Mesnevigi Sherif, or Holy Mesnevi) of Mevlana (our Lord) Jelalu'd-Din Muhammed er-Rumi. Book I. Translated by J. W. Redhouse. *London*, in-8, perc. 26 25

Stœckl (A.), Der moderne Religionsunterricht an den deutschen Gymnasien. *Mainz*, in-8. 1 »

Archéologie, Sciences et Arts.

Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par les membres de l'Ecole française de Rome. Fasc. III-IV. *Paris*, in-8, 5 pl. 7 »

Lucas (Ch.), Le palais d'Ulysse à Ithaque. *Paris*, gr. in-8. 5 »

Perkins (C. C.), The pergamon marbles. I. — Pergamon : its history and its buildings. (*Ill. American art Review*. February.)

Davidson (T.), Recent excavations and discoveries at Athens and Olympia (*Bulletin of American geographical Society*. N° 3.)

Carnac (H. R.), Memorandum on Coins of the Sunga dynasty (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*. Vol. XLIX, part. I, n° 2).

Rodgers (C. J.), Coins supplementary to Thomas' s chronicles of the Pathan kings. (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*. Vol. XLIX, part. I, n° 2.)

Charnay (D.), The ruins of central America (*North american Review*. May.)

Torma (C.), Amphitheatri Aquincencis pars septentrionalis (Relatio de effosionibus illic factis) *Budapest*, gr. in-8, mit 15 photolith. Taf. u. eingedr. Holzschn. 5 »

Sammlungen d. geologischen Reichs-Museums in Leiden. I. Beitræge zur Geologie Ost-Asiens u. Australiens. Hrsg. v. K. Martin u. A. Wichmann. I Hft. Martin, Sedimente Timors. *Leiden*, in-8. 6 25

Redhouse (J. W.) A theory of the chief human races of Europe and Asia (*Transactions of the Royal Society of Literature*. XII, 2).

Verneau (D. R.), The black races of Oceanica. (*Illustrated popular science*, April.)

Hovelacque (A.), Les débuts de l'humanité. *Paris*, in-18, 40 fig. 3 50

Fison (Rev. L.), Notes on fijian burial customs. (*Journal of the anthropological Institute of Great Britain*. Nov.)

Sartel (O. du), La porcelaine de Chine. Origines, fabrication, décors. La porcelaine de Chine en Europe, etc. 1re livr. *Paris*, in-4, planches et illustr. 40 »

L'ouvrage paraîtra en 5 livr. in-4 à 40 fr.

Linguistique et Littérature.

Whitney (W. Dwight), Language and its study, with especial reference to the indo-european family of languages, 2e éd. *London*, in-8, perc. 6 25

Cust (R. N.), Linguistic and oriental essays. *London*, in-8, perc., cartes. 22 50

Acta Seminarii philologici Erlangensis. Ed. I. Mueller et E. Woelfflin. Vol. II. *Erlangen*, in-8. 13 75

Travaux de la troisième session du congrès international des orientalistes. Saint-Pétersbourg, 1876. Tome I, rédigé par W. W. Grigorieff. *Saint-Petersbourg*, gr. in-8 br., avec une carte et huit planches.

Gotch (J. W.), A supplement to Tischendorf's Reliquiæ ex incendio ereptæ codicis celeberrimi cottoniani contained in his Monumenta sacra inedita nova collectio tomus II, together with a synopsis of the codex. *London*, in-4, perc., 1 planche. 9 35

Renan (E.), Inscriptions phéniciennes tracées à l'encre, trouvées à Larnaca, *Paris*, in-8.

Extrait de la Revue archéologique, janvier 1881.

Driver (S. R.), A treatise on the use of the tenses in hebrew, and som other syntactical questions. 2e édition. *London*, in-12. 9 50

Badger (G. P.), An english-arabic lexicon. *London*, in-4. 240 »

Dieterici (Fr.), Arabisch-deutsches Handwœrterbuch zum Koran. *Leipzig*, in-8, br. 7 »

Palmer (E. H.), The arabic manual comprising a condensed grammar of both classical and modern arabic reading lessons and exercices, with analysis and a vocabulary of useful words. *London*, in-12, d.-r. 9 50

Dowson (J.), The invention of the indian alphabet (*Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain*. January).

Arnold (E.), Indian poetry. Containing a new edition of « The indian song of songs » from the sanscrit of Gita Govinda of Jayadeva; two books from « The Iliad of India » (Mahabharata); proverbial wisdom from the shlokas of the Hitopadesa, and other oriental poems. *London*, in-8, perc. 9 50

Peile (John), Notes on the Nalopakhyanam; or tale of Nala, for the use of classical students. *London*, in-8. 15 »

Maxwell (W. E.), An account of the Malay « Chiri », a sanscrit formula. (*Journal of Royal Asiatic Society of Great Britain*. January.)

Rehatsek (E.), Oriental folke-lore. (*Calcutta Review*. January).

Hoernle (A. F. R.), A collection of hindi roots, with remarks on their derivation and classification (*Journal of the Asiatic Society of Bengal*. Vol. XLIX, part. I, n° 2).

Brandreth (E.), The Gaurian compared with the romance languages II: Morphology. (*Transactions of the Philological Society*, part. I.)

Craven (T.), The royal school dictionary in english and roman, urdu, etymological, pronouncing and idiomatic. *Allahabad*, in-8. 6 »

The Gulistan or rose garden of shekh mushliu'd-din Sadi of Shiraz. Translated for the first time into prose and verse with an introduction preface, and a life of the author by E. B. Eastwick. 2d ed. *London*, in-8, perc. 13 25

Barbier de Meynard (A. C.), Dictionnaire turc-français. Supplément aux dictionnaires publiés jusqu'à ce jour. Vol. I, livr. I. *Paris*, gr. in-8. 10 »

L'ouvrage sera complet en 8 livraisons.

Schott (W.), Ueber ein chinesisches Mengwerk, nebst e. anh. linguist. Verbessergn. zu 2 Bdn. der Erdkunde Ritters. *Berlin*, in-4, br. 2 50

The classical poetry of the Japanese by Basil Hall Chamberlain, *London*, in-8, perc. 7 50

The Chrysanthemum, a monthly magazine for Japan and the far East. Livr. I-V. *Yokohama*, 1881, chaque livr. 1 50

Journal of the Straits Branch of the R. Asiatic Society. No 6. December 1880. *Singapore*, 1881, in-8, carte et photographies.

Table of contents of n° 6 : Some account of the independent native states of the malay peninsula. Part. I by. F. A. Swettenham. — The ruins of Boro Budur in Java by the Ven'ble archdeacon G. F. Hose. — A contribution to malayan bibliography, by N. B. Dennys. — Report on the exploration of the caves of Borneo by A. Hart Everett — Introductory remarks by J. Evans — The report. — Notes on the report. — Notes on the collection of Bones by G. Busk. — A sea-dyak tradition of the deluge aut consequent events by the Rev. J. Perham. — Miscellaneous notes. — Comparative vocabulary.

Tunk (H. W. van der), Notes on the kawi language and literature (*Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain*. January.)

Clarke (H.), Languages of Australia in connection with those of the Mozambique and of the South of Africa (*Journal of the Royal Society of New South Wales*. XIII.)

Maples (Rev. C.) Notes on the Makua language (*Transactions of the Philological Society*. Part. I.)

Abbadie (A. d'), Dictionnaire de la langue amarinna. *Paris*, un vol. in-8 de 1350 p. 50 »

Reinisch (Leo), Die Kunama-Sprache in Nordost-Afrika. *Vienne*, in-8.

Gerber et **Greef**, Lexicon Taciteum. Fasc. IV, Lex. *Leipzig*, in-8, br. 4 50

Plauti (T. Macci), Comœdiæ. Recensuit instrumento critico et prolegomenis auxit Fr. Ritchelius sociis operæ adsumptis G. Loewe, G. Goetz, F. Schoell. Tomi I, fasc. IV. Asinaria. Recensuerunt G. Goetz et G. Loewe. *Leipzig*, gr. in-8. 4 50

Wagner (W.), Trois poèmes grecs du moyen-âge inédits. *Berlin*, in-8. 15 »

Lamber (Juliette), Poètes grecs contemporains. *Paris*, in-18. 3 50

Keltische Studien von Heinrich Zimmer. Heft I : Irische Texte mit Wœrterbuch von Ernst Windisch. *Berlin*. 2 50

Godefroy (F.), Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle. Huitième livr. *Paris*, in-4. 5 »

Jouancoux (J. B.), Études pour servir à un glossaire étymologique du patois picard. Première partie A.-F. *Amiens*, in-4 à 2 col.

Cosquin (E.), Contes populaires lorrains, recueillis dans un village du Barrois, à Montier-sur-Saulx (Meuse), avec des remarques. Huitième partie. *Paris*, in-8.

Extrait de la *Romania*.

Hofmann (K.), Altburgundische Uebersetzung der Predigten Gregors über Ezechiel, aus der Berner Handschrift. *München*, in-4. 6 25

Beowulf, An old english poem. Translated into modern rhymes by Lt Col. H. W. Lumsden. *London*, in-8. 6 25

Géographie et Voyages.

Freeman (Edward A.), The historical geography of Europe. *New-York*, 2 vol. in-8, perc., avec 65 cartes. 60 »

La Borderie (A. de), Géographie gallo-romaine de l'Armorique ; Diablintes, Curiosolites et Corisopites. *Paris*, in-8.

Tiré à 50 exemplaires.

Piesse (L.), Itinéraire de l'Algérie, de Tunis et de Tanger. *Paris*, in-12 à 2 col. 15 »

Coyne (A.), Une ghazzia dans le grand Sahara. Itinéraire de la ghazzia faite en 1875, sur les Braber, par les Chambaa. *Paris*, brochure in-8, avec une carte. 2 »

Kerhallet (C. P.), Description nautique des Açores. *Paris*, in-8. 1 50

Schefer (ch.), Sefer Nameh. Relation du voyage de Nassiri Khosrau en Syrie, en Palestine, en Egypte, en Arabie et en Perse pendant les années de l'hégire 437-444 (1035-1042), publié, traduit et annoté par ch. Schefer. *Paris*, gr. in-8, chromolith. 25 »

Baness (J. F.), Index Geographicus Indicus : being a list, alphabetically arranged, of the principal places in Her Imperial Majesty's Indian Empire ; with notes and statements, statistical, political, etc. *London*, gr. in-8, d.-r. 26 25

Cunningham (H. S.), British India and its rulers. *London*, in-8. 13 25

Cust (R. N.), Pictures of indian life. Sketched with the pen, from 1852 to 1881. *London*, in-8, perc., cartes. 9 35

Street (Rev. O), Changes in the physical geography of the ancient home of Man in central and western Asia (*Bulletin of the american geographical Society*, n° 3.)

Wrangell (de), Le nord de la Sibérie ; voyage parmi les peuplades de la Russie asiatique et dans la mer glaciale, par l'amiral de Wrangell. Traduit du russe par le prince Galitzin. *Limoges*, gr. in-8.

Williams (S. Wells), Notices of Fu-sang and other countries lying east of China in the Pacific Ocean. Translated from the antiquarian researches of Ma Twan-lin, with notes, by S. Wells Williams. *Newhaven*, in-8. 3 50

Parker (E. H.), The Yang-tse gorges and rapids in Hu-pei (*China-Review*, nov.-dec.).

Katscher (L.), Bilder aus dem chinesischen Leben. Mit besond. Rücksicht auf Sitten u. Gebræuche. *Leipzig*, in-8. 7 50

Pfounds (C.), The japanese people, their origin, and the race as it now exists (*Journal of the anthropological Institute of Great Britain*, Nov.)

Bird (Isabella L.), Six months among the palm groves, coral reefs, and volcanoes of the Sandwich islands. *New-York*, 12°, perc., illustr. 15 »

Gilder (W. H.), Among the Esquimaux with Schwatka (*Ill. Scribner's Mag.*, May.)

Douglass (S. J.), Eskimo race : its origin, migrations and characteristics (*Good Company*, March-April.)

Histoire.

Bach (Josef), Des Albertus Magnus Verhæltniss zu der Erkenntnisslehre der Griechen, Lateiner, Araber und Juden. Ein Beitrag zur Geschichte der Noetik. *Wien*, gr. in-8. 6 25

The history of Esarhaddon (Son of Sennacherib), King of Assyria b. C. 681-668. Translated from the cuneiform inscriptions upon cylinders and tablets in the british museum collection, by E. A. Budge. *London*, in-8, cloth. 13 25

Lenormant (F.), Histoire ancienne des peuples de l'Orient jusqu'aux guerres médiques. Tome I. *Paris*, gr. in-8, cartes et grav. 18 »

Cet ouvrage est publié en livraisons à 1 50. Il paraît une livr. chaque quinzaine. L'ouvrage entier formera 4 volumes.

Lenormant (F.), La Grande-Grèce, paysages et histoire. — Littoral de la mer Ionienne. T. II. *Paris*, in-8.

Corpus inscriptionum latinorum. Consilio et auctoritate academiæ literarum regiæ borussicæ editum. Vol. VIII. 2 Partes : inscriptiones Africæ latinæ, Collegit G. Wilmanns. *Berlin*, in-4, cart. 120 »

Cuq (E.), Etudes d'épigraphie juridique. De quelques inscriptions relatives à l'administration de Dioclétien : I. L'Examinator per Italiam ; II. Le Magister sacrarum cognitionum. *Paris*, in-8.

Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome.

S. Lane Poole. A scheme of mohammadan dynasties during the Khalifate. *London*, in-8, pl. 2 50

Champney (Lizzie W.), The Caliphate of Cordova (*Good company*, March-April.)

Rocquain (F.), La papauté au moyen-âge. Nicolas Ier, Grégoire VII, Innocent III, Boniface VIII. Etudes sur le pouvoir pontifical. *Paris*, in-8. 7 50

Chronik des sæchsischen Kœnigshauses und seiner Residenzstadt vom 18. Juni 1853 bis zum 18. Juni 1878. *Dresden*, in-folio, relié, tr. dorées. 187 50

Meyer (C.), Geschichte des Landes Posen. *Posen*, in-8. 15 »

Goerz (A.), Mittelrheinische Regesten oder chronolog. Zusammenstellung der Quellen-Materials für die Geschichte der Territorien der beiden Reg.-Bez. Coblenz und Trier in kurzen Auszügen. 3. Thl. vom Jahre 1237 bin 1273. *Coblenz*, in-8. 10 »

Codex diplomaticus hungaricus Andegarensis. Dokumenten-Sammlung aus dem Zeitalter der Anjou. Im Auftrage der histor. Commission der ungar. Akademie der Wissenschaften herausgegeben von E. von Nagy. (In latein. Sprache.) Vol. II u. III. *Budapest*, gr. in-8. 12 50

Monumenta comitialia regni Hungariæ, edidit Frankusi (In latein. Sprache). Vol. VII. *Budapest*, gr. in-8. 10 »

Matteo Camera, Memorie Storico-diplomatiche dell'antica Città e Ducato di Amalfi. *Naples*, 2 vol. in-8. 32 50

Dittrich (F.), Regesten u. Briefe d. Cardinals Gasparo Contarini. *Braunsberg*, in-8. 9 50

Bulmerincq (M. de), Histoire de la Russie depuis les temps les plus reculés jusqu'à la paix de San-Stefano 1878. Avec des tableaux généalogiques et chronologiques, cartes historiques, etc. *Bruxelles*, in-18. 3 50

Hamont (Tibulle), Un essai d'empire français dans l'Inde au XVIIIe siècle. Dupleix, d'après sa correspondance inédite. *Paris*, in-8, avec 2 cartes. 7 50

Munro (Sir T.), Governor of Madras. Selections from his minutes and other official writings. Edited with and introductory memoir and notes, by Alexander J. Arbuthnot. *London*, 2 vol. in-8. 37 50

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

